

BOEKBINDERIJ

PERRICK M.

28.38.39

Enc. 17



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



0495

A2 449

ENCYCLOPÉDIE,
ou
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

M O B - - N L A

342

ENCYCLOPÉDIE,
O U
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. DIDEROT, & quant à la Partie
Mathématique, par M. D'ALEMBERT.

*Tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris !* HORAT.

ÉDITION exactement conforme à celle de PELLET in-quarto.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

342



A BERNE ET A LAUSANNE,
Chez les SOCIÉTÉS TYPOGRAPHIQUES.

M. DCC. LXXX.



ENCYCLOPÉDIE, O U DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS.

M O

MOAAB, *Hist. sacr.*, c'est-à-dire, *fil de mon pere*, naquit de l'inceste de Loth avec sa fille aînée, vers l'an du monde 2108. Il fut pere des Moabites, qui habiterent à l'orient du Jourdain, & de la mer morte, sur le fleuve Arnon. La capitale de ces peuples étoit située sur ce fleuve, & s'appelloit *Ar*, *Arsopolis*, *Ariel de Moab*, *Rabath-Moab*, ou *Kinbareseth*, c'est-à-dire, ville aux murs de brique. Les fils de Moab conquirent ce pays sur les géans Enacim; & les Amorhéens, dans la suite, en reprirent une partie sur les Moabites. Ceux-ci furent toujours ennemis irréconciliables des Israélites, qu'ils ne cessèrent de persécuter; ils s'opposèrent à leur passage dans leur pays, & refusèrent de leur donner du pain & de l'eau dans une extrême nécessité. Balac, leur roi, voulut faire maudire le peuple de Dieu par Balaam, & Eglon le mit en

Tome XXII. Part. I.

M O

servitude après la mort de Josué; David assujettit ces peuples à son empire, & ils y demeurèrent jusqu'à la séparation des dix tribus. Alors ils entrèrent sous l'obéissance des rois d'Israel; mais après la mort d'Achab, ils se souleverent, & Mesa, leur roi, refusa de payer le tribut. Joram ayant appelé à son secours les rois de Juda & d'Idumée, marcha contre les rebelles, les tailla en pieces, & ravagea leur pays. Depuis ce temps, on ne voit plus bien distinctement quel fut l'état des Moabites; mais on croit que Nabuchodonosor les mena captifs au-delà de l'Euphrate, & qu'étant revenus après la captivité sous Cyrus, ils subirent à-peu-près les mêmes révolutions que les Juifs. *Gen. XVI. Nom. xxj. (+)*

MOATAZALITES ou MUTAZALITES, *s. m. pl.*, nom d'une secte de la religion des Turcs, qui signifie *séparés*,

A

parce qu'ils firent une espèce de schisme avec les autres sectes, ou parce qu'ils sont divisés d'elles dans leurs opinions. Ils prennent le titre de l'*unité*, & de la *justice* de Dieu, & disent que Dieu est éternel, sage, puissant, mais qu'il n'est pas éternel par son éternité, ni sage par sa sagesse, & ainsi de ses autres attributs, entre lesquels ils ne veulent admettre aucune distinction, de peur de multiplier l'essence divine. La secte qui leur est la plus opposée, est celle des Séphalites, qui soutiennent qu'il y a en Dieu plusieurs attributs réellement distingués, comme la sagesse, la justice, &c. Ricaut, de l'Empire Ottom.

MOATRA, voyez MOHATRA.

MOBILE, adj., *Mécb.*, se dit de ce qui est susceptible de mouvement, qui est disposé au mouvement. Voyez MOUVEMENT.

La sphere est le plus *mobile* de tous les corps, c'est-à-dire, le plus facile à mouvoir. Une porte est *mobile* sur ses gonds; l'aiguille aimantée, sur son pivot, &c. *Mobile* se dit souvent par opposition à *fixe*. Voyez FIXE.

Premier mobile est le nom que les anciens astronomes donnoient à un prétendu ciel de cristal qui, selon eux, enfermoit tous les autres, & qui les entraînait avec lui dans son mouvement. Voyez SYSTÈME.

MOBILE, f. m., *Astr.* *Premier mobile*, se dit en astronomie du mouvement diurne & commun de tout le ciel. Les anciens imaginoient au-dehors de toutes les spheres des planetes, une sphere plus vaste qui renfermoit toutes les autres, qui les entraînait toutes chaque jour, & qui étoit par conséquent le premier *mobile* de l'univers. Aujourd'hui les astronomes appellent *heures du premier mobile* celles qui sont réglées sur le retour des étoiles au méridien par opposition aux heures solaires qui se reglent sur le soleil. (M. DE LA LANDE.)

MOBILE, adj., *Musiq. des anc.* On appelloit *cordes mobiles* ou *sons mobiles* dans la musique grecque les deux cordes moyennes de chaque tétracorde, parce qu'elles s'accordoient différemment selon les genres, à la différence des deux cordes extrêmes, qui ne va-

riant jamais, s'appelloient *cordes stables*. Voyez TÉTRACORDE, GENRE, SON, *Musiq.* (S)

MOBILES FÊTES, sont des fêtes qui n'arrivent pas toujours le même jour ou le même mois de l'année, mais toujours le même jour de la semaine. Voy. FÊTE.

Ainsi Pâques est une *fête mobile*, étant attachée au dimanche d'après la pleine lune qui suit immédiatement l'équinoxe du printemps.

Toutes les autres fêtes se reglent sur celle-là, & en sont toutes les années à même distance; en sorte que par rapport à Pâques, elles sont fixes: telles sont la Septuagésime, la Sexagésime, le Mercredi des cendres, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, &c. Voyez chacun de ces jours à son article.

MOBILE, parmi les Horlogers, signifie une roue, ou quelque autre piece du mouvement d'une montre ou pendule, qui tourne sur des pivots. Ils appellent, par exemple, le barillet le premier *mobile*. Dans une montre les derniers *mobiles* sont la petite roue moyenne, la roue de champ, la roue de rencontre, & le balancier. Les premiers sont le barillet, la fusée, & la grande roue moyenne.

MOBILIAIRE, ou MOBILIER, f. m., *Jurispr.*, se dit de ce qui est meuble de sa nature, ou qui est réputé tel, soit par la disposition de la loi ou par convention & fiction.

Quelquefois par le terme de *moblier*, on entend tous les meubles meublans, linges, habits, argent comptant, grains, bestiaux, billets & obligations, & autres choses *mobiliaires*, ou réputées telles, voyez MEUBLES. (A)

MOBILISER, v. act., *Jurispr.*, signifie ameubler, faire qu'un immeuble réel, ou réputé tel, soit réputé meuble. L'ameublement n'est, comme on voit, qu'une fiction qui se fait par convention. Ces sortes de clauses sont assez ordinaires dans les contrats de mariages, pour faire entrer en communauté quelque portion des immeubles des futurs conjoints, lorsqu'ils n'ont pas assez de mobilier. Voyez AMEUBLISSEMENT. (A)

MOBILITÉ, f. f., *Méchan.*, signifie possibilité d'être mu, ou facilité à être

mu & quelquefois le mouvement même actuel. Voyez MOUVEMENT.

La *mobilité* ou possibilité d'être mu, est une propriété générale des corps.

La *mobilité* du mercure, ou la facilité de ses parties à être mues, provient de la petitesse & de la sphéricité de ses particules, & c'est ce qui en rend la fixation si difficile. Voyez MERCURE.

L'hypothèse de la *mobilité* de la terre est l'opinion la plus plausible & la plus reçue chez les astronomes. V. TERRE.

Le pape Paul V nomma des commissaires pour examiner l'opinion de Copernic sur la *mobilité* de la terre. Le résultat de leur recherche fut une défense, non d'affirmer que cette *mobilité* fût possible, mais seulement d'affirmer que la terre fût actuellement mobile, c'est-à-dire, qu'ils permirent de soutenir la *mobilité* de la terre comme une hypothèse qui donne une grande facilité pour expliquer d'une manière sensible tous les phénomènes des mouvemens célestes; mais ils défendirent qu'on la soutint comme thèse ou comme une chose réelle & effective, parce qu'ils la crurent contraire à l'écriture. Sur quoi voyez COPERNIC & SYSTÈME. *Chambers.* (O)

MOCADÉ, ou MOQUADÉ, f. f., *Comm.*, étoffe de laine sur fil, & qui est travaillée en velours. La *mocade* se fait en Flandre, & elle est diversifiée de couleurs, en rayures ou fleurons. On l'appelle aussi *moquette*. On l'emploie en meubles. La chaîne est de lin, & la trame de laine : & la laine des couleurs propres à exécuter le dessein du montant du métier, lu sur le temple, & tiré par la tireuse de temple.

MOCHA, ou MOKA, *Géogr.*, ville de l'Arabie heureuse, avec un bon port, à l'entrée de la mer rouge, à 15 lieues N. du détroit de Babel-Mandel. La chaleur y est excessive & les pluies fort rares. On fait à *Mocha* un commerce assez considérable de café qui y passe pour excellent *Long.* 303. *latit. mérid.* 34.

MOCHA, *Géogr.*, isle de l'Amérique méridionale au Chili. Elle dépend de la province d'Arauco, & est fertile en fruits & en bons pâturages. Elle est à cinq lieues du continent, éloignée de

la ligne vers le sud de 38 degrés & quelques minutes. Ses habitans sont des Indiens sauvages qui s'y réfugièrent d'Arauco, lorsque les Espagnols se rendirent maîtres de cette province & de la terre-ferme. (D. J.)

MOCHE, f. f., *Comm.*, en terme de Blondier, est un paquet de soie, tel qu'il vient des pays étrangers, pesant depuis sept jusqu'à dix livres, mais partagé en trois parties égales nommées tiers, voyez TIERS. Les soies en *moches* ne sont pas teintes, & n'ont pas encore eu tous leurs apprêts.

MOCHLIQUE, *Thérapeutique*, c'est un des noms que les médecins ont donné aux purgatifs violens. Voyez PURGATIFS.

MOCHLIQUE de la charité de Paris. Voyez REMÈDES de la charité.

M O C K A, *Pierres de, Hist. nat. Lithol.* Les Anglois nomment ainsi les belles agathes herborisées qui sont quelquefois presque aussi claires & transparentes que du cristal de roche; ce qui fait que l'on distingue parfaitement les buissons & rameaux que ces pierres renferment; ces buissons sont communément ou noirs, ou bruns, ou rougeâtres; il s'en trouve, quoique rarement, qui sont d'un beau verd. Le nom de *pierres de Mocha* paroît leur avoir été donné parce qu'on en tire de *Mocha* en Arabie. Ces pierres sont beaucoup plus communes en Angleterre qu'en France & par-tout ailleurs. On les emploie à faire des boutons, des tabatières, lorsqu'elles sont assez grandes, & d'autres ornemens semblables. (—)

MOCKEREN, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne au cercle de la basse Saxe, dans l'archevêché de Magdebourg, sur la Struma, à trois milles de Magdebourg. *Longit.* 33. 52. *latit.* 52. 16. (D. J.)

MODBURY, *Géogr.*, ville d'Angleterre, dans la belle & fertile province de Devon, entre deux collines assez éloignées pour ne pas retrecir les rues. Elle tient foires & marchés, où tout abonde en fait de bétail & de provision de bouche. (D. G.)

MODES, f. m. pl., *Philos. & log.*, ce sont les qualités qu'un être peut avoir & n'avoir pas, sans que pour cela son

essence soit changée ou détruite. Ce sont des manières d'être, des façons d'exister, qui changent, qui disparaissent, sans que pour cela le sujet cesse d'être ce qu'il est. Un corps peut être en repos ou en mouvement, sans cesser d'être corps; le mouvement & le repos sont donc des *modes* de ce corps; ce sont ses manières d'être.

On donne quelquefois le nom d'*accident* à ce que nous appellons des *modes*; mais cette expression n'est pas propre, en ce qu'elle donne l'idée de quelque chose qui survient à l'être & qui existe sans lui; ou c'est cette manière de considérer deux êtres ensemble, dont l'un est *mode* de l'autre. Voyez l'art. ACCIDENT, comme sur la distinction des attributs & des *modes*, voyez aussi l'art. ATTRIBUT.

Tout ce qui existe a un principe ou une cause de son existence. Les qualités essentielles n'en reconnoissent point d'autres que la volonté du créateur. Les attributs découlent des qualités essentielles, & les *modes* ont leur cause dans quelque *mode* antécédent, ou dans quelque être différent de celui dans lequel ils existent, ou dans l'un & l'autre ensemble. Penser à une chose plutôt qu'à une autre, est une manière d'être qui vient ou d'une pensée précédente, ou d'un objet extérieur, ou de tous les deux à la fois. La perception d'un objet se liant avec ce que nous avions dans l'esprit un moment auparavant, occasionne chez nous une troisième idée.

Il ne faut pas confondre avec les *modes* leur *possibilité*, & ceci a besoin d'explication. Pour qu'un sujet soit susceptible d'un certain *mode*, il faut qu'il ait au préalable certaines qualités, sans lesquelles on ne sauroit comprendre qu'il puisse être revêtu de ce *mode*. Or ces qualités nécessaires au sujet pour recevoir le *mode*, sont ou essentielles, ou attributs, ou simples *modes*. Dans les deux premiers cas, le sujet ayant toujours ses qualités essentielles & ses attributs, est toujours susceptible & prêt à recevoir le *mode*; & la possibilité étant elle-même un attribut, est par cela même *prochaine*. Dans le troisième cas, le sujet ne peut être revêtu du *mode* en question, sans avoir acquis auparavant les *modes* nécessaires à l'existence de ce-

lui-ci: la possibilité en est donc éloignée, & ne peut être regardée elle-même que comme un *mode*.

Il faut des exemples pour expliquer cette distinction. Un corps est mis en mouvement; pour cela, il ne lui faut qu'une impulsion extérieure assez forte pour l'ébranler. Il a en lui-même & dans son essence tout ce qu'il faut pour être mu. Sa mobilité ou la possibilité du mouvement est donc *prochaine*, c'est un attribut.

Pour que ce corps roule en se mouvant, il ne suffit pas d'une action extérieure; il faut encore qu'il ait de la rondeur ou une figure propre à rouler. Cette figure est un *mode*; c'est une possibilité de *mode* éloignée. Elle est éloignée dans un bloc de marbre, & elle devient *prochaine* dans une boule, puisque la rondeur, simple *mode* dans le bloc de marbre, est attribut essentiel dans la boule.

Cette distinction fait voir que la possibilité de *modes* éloignés peut être attachée ou détachée du sujet sans qu'il périsse, puisque ce ne sont que des *modes*, au lieu que les possibilités prochaines étant des attributs, elles sont inséparablement annexées au sujet. On ne sauroit concevoir un corps sans mobilité; mais on le conçoit si plat qu'il ne sauroit rouler. Modifier un être, c'est se revêtir de quelques *modes* qui sans en altérer l'essence, lui donnent pourtant de nouvelles qualités, ou lui en font perdre. Ces modifications peuvent arriver, sans que l'être pour cela soit chargé ni détruit. Un corps peut recevoir diverses situations; il peut garder la même place, ou passer sans cesse d'une place dans une autre; il peut prendre successivement toutes sortes de figures, sans devenir différent de ce qu'il est, sans que son essence soit détruite. Ces modifications sont simplement des changemens de relation, soit externes, soit internes. Malgré ces variations l'être subsiste; & c'est en tant que subsistant, quoique sujet à mille & mille modifications, que nous le nommons *substance*. V. l'article SUBSTANCE. Sur quoi nous nous contenterons de dire que l'idée de la substance peut servir à rendre plus nette & plus complète l'idée du *mode*

qui la détermine à être d'une certaine maniere.

MODE, Logique. Des modes & des figures des syllogismes. On appelle mode en Logique la disposition de trois propositions, selon leur quantité & leur qualité.

Figure est la disposition du moyen terme avec les termes de la conclusion.

Or on peut compter combien il peut y avoir de modes concluans : car par la doctrine des combinaisons, 4 termes comme A, E, I, O, étant pris trois à trois, ne peuvent être différemment arrangés qu'en 64 manieres. Mais de ces 64 diverses manieres, ceux qui voudront prendre la peine de les considérer chacune à part, trouveront qu'il y en a :

28 exclues par la troisieme & la sixieme regle, qu'on ne conclut rien de deux négatives & de deux particulières :

18 par la cinquieme, que la conclusion suit la plus foible partie :

6 par la quatrieme, qu'on ne peut conclure négativement de deux affirmatives :

1, savoir I, E, O, par le troisieme corollaire des regles générales :

1, savoir A, E, O, par le sixieme corollaire des regles générales.

Ce qui fait en tout 54; & par conséquent il ne reste que dix modes concluans :

4 affirmat.	A. A. A.	6 négat.	E. A. E.
	A. I. I.		A. E. E.
	A. A. I.		E. A. O.
	I. A. I.		A. O. O.
			O. A. O.
			E. I. O.

Mais de-là il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait que dix especes de syllogismes, parce qu'un seul de ces modes en peut faire diverses especes, selon l'autre maniere d'où se prend la diversité des syllogismes, qui est la différente disposition des trois termes que nous avons dit s'appeller figure.

Or cette disposition des trois termes ne peut regarder que les deux premieres propositions, parce que la conclusion est supposée avant qu'on fasse le syllogisme pour la prouver; ainsi le moyen ne pouvant s'arranger qu'en quatre

manieres différentes avec les deux termes de la conclusion, il n'y a aussi que quatre figures possibles.

Car ou le moyen est sujet dans la majeure & attribut dans la mineure; ce qui fait la premiere figure.

Ou il est attribut dans la majeure & dans la mineure; ce qui fait la seconde figure.

Ou il est sujet en l'une & en l'autre; ce qui fait la troisieme figure.

Ou il est enfin attribut dans la majeure & sujet dans la mineure. Ce qui peut faire une quatrieme figure, que l'on nomme figure galénique.

Néanmoins parce qu'on ne peut conclure de cette quatrieme maniere que d'une façon qui n'est nullement naturelle, & où l'esprit ne se porte jamais, Aristote & ceux qui l'ont suivi, n'ont pas donné à cette maniere de raisonner le nom de figure. Galien a soutenu le contraire: & il est clair que ce n'est qu'une dispute de mots, qui se doit décider en leur faisant dire de part & d'autre ce qu'ils entendent par figure.

Il y a deux regles pour la premiere figure.

I. regle. Il faut que la mineure soit affirmative, car si elle étoit négative, la majeure seroit affirmative par la troisieme regle générale, & la conclusion négative par la cinquieme: donc le grand terme seroit pris universellement dans la conclusion; & particulièrement dans la majeure, parce qu'il en est l'attribut dans cette figure; ce qui seroit contre la seconde regle, qui défend de conclure du particulier au général. Cette raison a lieu aussi dans la troisieme figure, où le grand terme est aussi attribut dans la majeure.

II. regle. La majeure doit être universelle, car la mineure étant affirmative, le moyen qui en est l'attribut y est pris particulièrement: donc il doit être universel dans la majeure où il est sujet, ce qui la rend universelle. Voyez la premiere regle générale.

On a fait voir qu'il ne peut y avoir que dix modes concluans; mais de ces dix modes, A. E. E. & A. O. O. sont exclus par la premiere regle de cette figure.

I. A. I. & O. A. O. sont exclus par la seconde.

A. A. I. & E. A. O. sont exclus par le quatrieme corollaire des regles générales ; car le petit terme étant sujet dans la mineure , elle ne peut être universelle que la conclusion ne le soit aussi.

Et par conséquent il ne reste que ces 4 modes.

2 affirmat. A. A. A. 2 négat. E. A. E.
A. I. I. E. I. O.

Ces 4 modes pour être plus facilement retenus , ont été réduits à des mots artificiels , dont les trois syllabes marquent les trois propositions , & la voyelle de chaque syllabe marque quelle doit être cette proposition.

Bar *Tout être créé est dépendant ;*

Ba *Tout homme est créé :*

Ra. *Donc tout homme est dépendant.*

Ce *Nul qui désire plus qu'il n'a n'est content ;*

La *Tout avare désire plus qu'il n'a :*

Rent. *Donc nul avare n'est content.*

Da *Tout ce qui sert au salut est avantageux ;*

Ri *Il y a des afflictions qui servent au salut :*

L. *Donc il y a des afflictions qui sont avantageuses.*

Fe *Rien de honteux n'est souhaitable ;*

Ri *Certains gains sont honteux :*

O. *Donc il y a certains gains qu'on ne doit pas souhaiter.*

Il y a deux regles pour la seconde figure.

I. regle. *Une des deux prémises doit être négative* , car si elles étoient toutes deux affirmatives , le moyen qui est toujours attribut seroit pris deux fois particulièrement contre la premiere regle générale.

II. regle. *La majeure doit être universelle* , car la conclusion étant négative , le grand terme qui en est l'attribut , y est pris universellement ; or ce même terme est sujet de la majeure : donc il doit être universel , & par conséquent rendre la majeure universelle.

Des dix modes concluans , les quatre affirmatifs sont exclus par la premiere regle de cette figure.

O. A. O. est exclu par la seconde , qui est que la majeure doit être universelle.

E. A. O. est exclu par la même raison qu'en la premiere figure , parce que le petit terme est aussi sujet dans la mineure.

Il ne reste donc de ces dix modes que ces quatre ,

2 généraux E. A. E. 2 particul. E. I. O.
A. E. E. A. O. O.

On a compris ces quatre modes sous ces mots artificiels ,

Ce *Nulle figure n'est indivisible ;*

Sa *Toute pensée est indivisible :*

Re. *Donc nulle pensée n'est figure.*

Ca *Tout ce qui excite la malice des hommes est blâmable ;*

Mes *Aucune vertu n'est blâmable :*

Tres. *Donc aucune vertu n'excite la malice des hommes.*

Fes *Nulle vertu n'est contraire à l'amour de la vérité ;*

Ti *Il y a un amour de la paix qui est contraire à l'amour de la vérité :*

No. *Donc il y a un amour de la paix qui n'est pas une vertu.*

Ba. *Toute vraie science est utile ;*

Ro. *Plusieurs subtilités des philosophes ne sont pas utiles :*

Co. *Donc plusieurs subtilités des philosophes n'appartiennent pas à la vraie science.*

Il y a encore deux regles pour la troisieme figure.

I. regle. *La mineure doit être affirmative*. On le démontre de la même manière que dans la premiere figure.

II. regle. *L'on n'y peut conclure que particulièrement* , car la mineure étant toujours affirmative , le petit terme qui en est l'attribut y est particulier : donc il ne peut être universel dans la conclusion où il est sujet , parce que ce seroit conclure le général du particulier contre la seconde regle générale.

Des dix modes concluans , A. E. E. & A. O. O. sont exclus par la premiere regle de cette figure.

A. A. A. & E. A. E. sont exclus par la seconde.

Il ne reste donc que ces six modes ,

3 affirmat. A. A. I. 3. négat. E. A. O.
A. I. I. E. I. O.
I. A. I. O. A. O.

C'est ce qu'on a réduit à ces six mots artificiels :

Da *La divisibilité de la matiere à l'infini est incompréhensible ;*

Rap *La divisibilité de la matiere à l'infini est très-certaine :*

Ti *Il y a donc des choses très-certaines qui sont incompréhensibles.*

Fe *Nul homme n'est un ange ;*

Lap *Tout homme pense :*

Ton. *Donc quelque chose qui pense n'est pas un ange.*

Di *Certains avares sont riches ;*

Sa *Tous les avares ont des besoins :*

Mis. *Donc certains riches ont des besoins.*

Da *Tout serviteur de Dieu est roi :*

Ti *Il y a des serviteurs de Dieu qui sont pauvres.*

Si. *Il y a donc des pauvres qui sont rois.*

Bo *Il y a des coleres qui ne sont pas blâmables ;*

Car *Toute colere est une passion :*

Do. *Donc il y a des passions qui ne sont pas blâmables.*

Pe *Rien de ce qui est pénétrable n'est corps ;*

Ri *Quelque chose de pénétrable est étendu :*

Son. *Donc quelque chose d'étendu n'est point corps.*

La quatrieme figure est si peu naturelle , qu'il est assez inutile d'en donner les regles. Les voilà néanmoins , afin qu'il ne manque rien à la démonstration de toutes les manieres simples de raisonner.

Premiere regle. Quand la majeure est affirmative , la mineure est toujours universelle ; car le moyen est pris particulièrement dans la majeure affirmative. Il faudra donc qu'il soit pris généralement dans la mineure , & que par conséquent il la rende universelle , puisqu'il en est le sujet.

Seconde regle. Quand la mineure est affirmative , la conclusion est toujours particuliere ; car le petit terme est attribut dans la mineure , & par conséquent il y est pris particulièrement quand elle est affirmative ; d'où il s'ensuit (par la seconde regle générale) qu'il doit être aussi particulier dans la

conclusion dont il est le sujet ; ce qui la rend particuliere.

Troisieme regle. Dans les modes négatifs la majeure doit être générale ; car la conclusion étant négative , le grand terme y est pris généralement. Il faut donc (par la seconde regle générale) qu'il soit pris aussi généralement dans les prémices : or il est le sujet de la majeure ; il faut donc que la majeure soit générale.

Des dix modes concluans , A. I. I. & A. O. O. sont exclus par la premiere regle A. A. A. & E. A. E. sont exclus par la seconde ; O. A. O. par la troisieme. Il ne reste donc que ces 5 , deux affirmatifs , A. A. I. I. A. I. trois négatifs ,

A. E. E.

E. A. O.

E. I. O.

Ces cinq modes se peuvent renfermer dans ces modes artificiels , *barbatipt ou calentes , dibatis , fespamo , frefismo-rum* , en ne prenant que les trois premieres syllabes de chaque mot. Voici un exemple d'un argument dans cette figure , pour faire voir combien peu la conclusion est naturelle.

Ca *Tous les maux de la vie sont des maux passagers ;*

len *Tous les maux passagers ne sont point à craindre :*

tes. *Donc nul des maux qui sont à craindre , n'est un mal de cette vie.*

MODE , anciennement MŒURS , f. m. , Grammaire , divers accidens modifient la signification & la forme des verbes , & il y en a de deux sortes : les uns sont communs aux verbes & aux autres especes de mots déclinales ; tels sont les nombres , les cas , les genres & les personnes , qui varient selon la différence des mêmes accidens dans le nom ou le pronom qui exprime le sujet déterminé auquel on applique le verbe. Voyez NOMBRE , CAS , GENRE , PERSONNE , CONCORDANCE , IDENTITÉ.

Il y a d'autres accidens qui sont propres au verbe , & dont aucune autre espece de mot n'est susceptible : ce sont les temps & les modes , les temps sont les différentes formes qui expriment dans le verbe les différens rap-

ports d'existence aux diverses époques que l'on peut envisager dans la durée. Ainsi le choix de ces formes accidentelles dépend de la vérité des positions du sujet, & non d'aucune loi de Grammaire; & c'est pour cela que dans l'analyse d'une phrase le grammairien n'est point tenu de rendre compte pourquoi le verbe y est à tel ou tel temps. *Voy. TEMPS.*

Les *modes* semblent tenir de plus près aux vues de la Grammaire, ou du moins aux vues de celui qui parle. Perizonius, *not. 1. sur le chap. xiiij. du liv. I. de la Minerve* de Sanctius, compare ainsi les *modes* des verbes aux cas des noms: *Eodem plane modo se habent modi in verbis, quo casus in nominibus. Utrique consistunt in diversis terminationibus pro diversitate constructionis. Utrique ab illa terminationum diversa forma nomen suum accipere, ut illi dicantur terminationum varii casus, hi modi. Denique utrovisque terminationes singulares appellantur à potissimo earum usu, non unico.* Il ne faut pourtant pas s'imaginer que l'on puisse établir entre les cas & les *modes* un parallèle soutenu, & dire, par exemple, que l'indicatif dans les verbes répond au nominatif dans les noms, l'impératif au vocatif, le subjonctif à l'accusatif, &c. on trouveroit peut-être entre quelques-uns des membres de ce parallèle, quelque analogie éloignée; mais la comparaison ne se soutiendrait pas jusqu'à la fin, & le succès d'ailleurs ne dédommageroit pas assez des attentions minutieuses d'un pareil détail. Il est bien plus simple de rechercher la nature des *modes* dans l'usage que l'on en fait dans les langues, que de s'amuser à des généralités vagues, incertaines & stériles. Or,

I. On remarque dans les langues deux espèces générales de *modes*, les uns personnels & les autres impersonnels.

Les *modes* personnels sont ceux où le verbe reçoit des terminaisons par lesquelles il se met en concordance de personne avec le nom ou le pronom qui en exprime le sujet: *facio, facis, facit, je fais, tu fais, il fait; facimus, facitis, faciunt, nous faisons, vous*

faites, ils font, c'est du mode indicatif: faciam, facias, faciat, je fasse, tu fasses, il fasse; faciamus, faciatis, faciant, nous faisons, vous fassiez, ils fassent, c'est du mode subjonctif; & tout cela est personnel.

Les *modes* impersonnels sont ceux où le verbe ne reçoit aucune terminaison pour être en concordance de personne avec un sujet: *facere, fecisse, faire, avoit fait, c'est du mode infinitif; faciens, facturum, faisant, devant faire, c'est un mode participe; & tout cela est impersonnel.*

Cette première différence des *modes* porte sur celle de leur destination dans la phrase. Les personnes, en Grammaire, considérées d'une manière abstraite & générale, sont les diverses relations que peut avoir à la production de la parole le sujet de la proposition; & dans les verbes ce sont les diverses terminaisons que le verbe reçoit selon la relation actuelle du sujet de ce verbe à la production de la parole. *Voyez PERSONNE.*

Les *modes* personnels sont donc ceux qui servent à énoncer des propositions, & qui en renferment ce que les logiciens appellent la *copule*, puisque c'est seulement dans ces *modes* que le verbe s'identifie avec le sujet, par la concordance des personnes qui indiquent des relations exclusivement propres au sujet considéré comme sujet. Les *modes* impersonnels au contraire ne peuvent servir à énoncer des propositions, puisqu'ils n'ont pas la forme qui désigneroit leur identification avec leur sujet considéré comme tel. En effet, *Dieu EST éternel, sans que nous COMPRENIONS, vous AURIEZ raison, RETIRE - toi,* sont des propositions, des énonciations complètes de jugemens. Mais en est-il de même quand on dit *écouter, avoir compris, une chanson NOTÉE, Auguste AYANT FAIT la paix, Catilina, DEVANT PROSCRIRE les plus riches citoyens?* non, sans doute, rien n'est affirmé ou nié d'aucun sujet, mais le sujet tout au plus est énoncé; il faut y ajouter quelque chose pour avoir des propositions entières, & spécialement un verbe qui soit à un *mode* personnel.

II. Entre les *modes* personnels, les uns sont directs, & les autres sont indirects ou obliques.

Les *modes* directs sont ceux dans lesquels seuls le verbe sert à constituer la proposition principale, c'est-à-dire, l'expression immédiate de la pensée que l'on veut manifester.

Les *modes* indirects ou obliques sont ceux qui ne constituent qu'une proposition incidente subordonnée à un antécédent qui n'est qu'une partie de la proposition principale.

Ainsi, quand on dit je FAIS de mon mieux, je FEROIS mieux si je pouvois, FAITES mieux, les différens *modes* du verbe faire, je fais, je ferois, faites, sont directs, parce qu'ils servent immédiatement à l'expression du jugement principal que l'on veut manifester. Si l'on dit au contraire, il est nécessaire que JE FASSE mieux, le mode je fasse est indirect ou oblique, parce qu'il ne constitue qu'une énonciation subordonnée à l'antécédent il, qui est le sujet de la proposition principale; c'est comme si l'on disoit il, que JE FASSE mieux est nécessaire.

Remarquez que je dis des *modes* directs qu'ils sont les seuls dans lesquels le verbe sert à constituer la proposition principale; ce qui ne veut pas dire que toute proposition dont le verbe est à un mode direct, soit principale, puisqu'il n'y a rien de plus commun que des propositions incidentes dont le verbe est à un mode direct: par exemple, la remarque que JE FAIS est utile, les remarques que VOUS FEREZ seroient utiles, &c. Je ne prétends donc exprimer par là qu'une propriété exclusive des *modes* directs, & faire entendre que les indirects n'énoncent jamais une proposition principale, comme je le dis ensuite dans la définition que j'en donne.

Si nous trouvons quelques locutions où le mode subjonctif, qui est oblique, semble être le verbe de la proposition principale, nous devons être assurés que la phrase est elliptique, que le principal verbe est supprimé, qu'il faut le suppléer dans l'analyse, & que la proposition exprimée n'est qu'incidente. Ainsi, quand on lit dans Tite-Live, VI. xiv, Tunc vero ego nequicquam capitulum arcemque SERVAVERIM, si, &c.

il faut réduire la phrase à cette construction analytique: Tunc vero (res erit ita ut) ego SERVAVERIM nequicquam capitulum que arcem, si, &c. C'est la même chose quand on dit en françois, qu'on se TAISE; il faut sous-entendre je veux, ou quelque autre équivalent. Voyez SUBJONCTIF.

III. Nous avons en françois trois *modes* personnels directs, qui sont l'indicatif, l'impératif, & le suppositif. Je fais est à l'indicatif, fais est à l'impératif, je ferois est au suppositif.

Ces trois *modes* également directs, diffèrent entre eux par des idées accessoi-res; l'indicatif exprime purement l'existence d'un sujet déterminé sous un attribut: c'est un mode pur; les deux autres sont mixtes, parce qu'ils ajoutent à cette signification primitive d'autres idées accessoi-res accidentelles à cette signification. L'impératif y ajoute l'idée accessoi-re de la volonté de celui qui parle: le suppositif celle d'une hypothèse. Voyez INDICATIF, IMPÉRATIF, SUPPOSITIF.

Les Grecs ni les Latins n'avoient pas le suppositif; ils en supplétoient la valeur par des circonlocutions que l'ellipse abrégéoit. Ainsi, dans cette phrase de Cicéron, de nat. deor. II. xxxvij. profecto & esse Deos, & hæc tanta opera deorum esse ARBITRARENTUR, le verbe arbitrarentur ne seroit pas rendu littéralement par ils croiroient, ils se persuaderoient; ce seroit ils crussent, ils se persuadassent, parce que la construction analytique est (res est ita ut) arbitrarentur, &c. Ce mode est usité dans la langue italienne, dans l'espagnole & dans l'allemande, quoiqu'il n'ait pas encore plu aux grammairiens de l'y distinguer, non plus que dans la nôtre, excepté l'abbé Girard. Voyez SUPPOSITIF.

IV. Nous n'avons en françois de mode oblique que le subjonctif, & c'est la même chose en latin, en allemand, en italien, en espagnol. Les Grecs en avoient un autre, l'optatif, que les copistes de méthodes & de rudimens vouloient autrefois admettre dans le latin sans l'y voir, puisque le verbe n'y a de déterminaisons obliques que celles du subjonctif. V. SUBJONCTIF, OPTATIF.

Ces *modes* diffèrent encore entre eux comme les précédens; le subjonctif est

mixte, puisqu'il ajoute à la signification directe de l'indicatif l'idée d'un point de vue grammatical; mais l'optatif est doublement mixte, parce qu'il ajoute à la signification totale du subjonctif l'idée accessoire d'un souhait, d'un desir.

V. Pour ce qui concerne les *modos* impersonnels, il n'y en a que deux dans toutes les langues qui conjuguent les verbes; mais il y en a deux, l'infinitif & le participe.

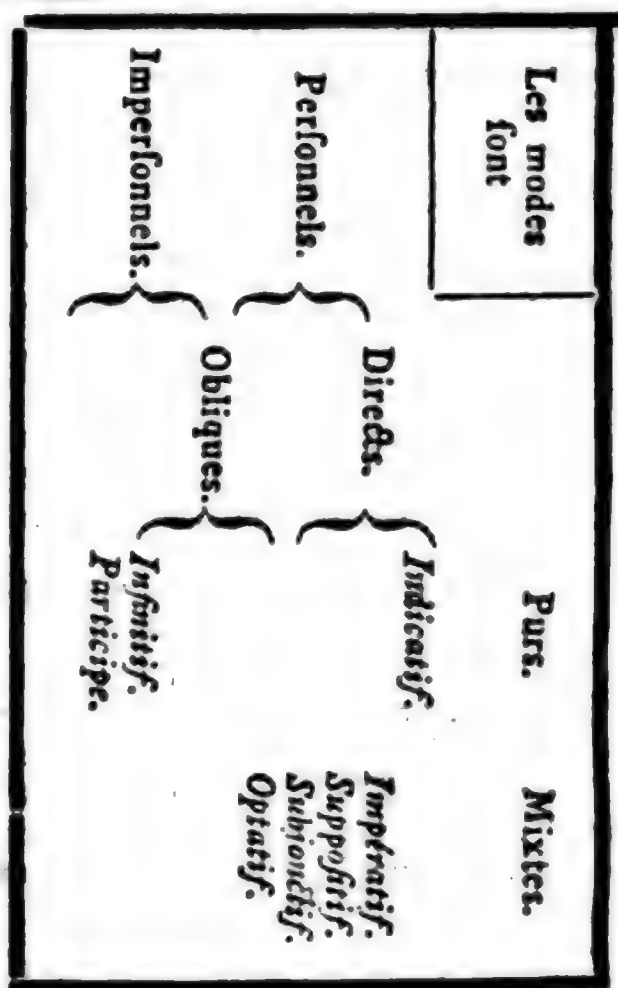
L'infinitif est un *mode* qui exprime d'une manière abstraite & générale l'existence d'un sujet totalement indéterminé sous un attribut. Ainsi, sans cesser d'être verbe, puisqu'il en garde la signification & qu'il est indéclinable par temps, il est effectivement nom, puisqu'il présente à l'esprit l'idée de l'existence sous un attribut, comme celle d'une nature commune à plusieurs individus. **MENTIR**, c'est se déshonorer, comme on dirait, le mensonge est déshonorant : **AVOIR FUI l'occasion de pécher**, c'est une victoire, comme si l'on disoit, la fuite de l'occasion de pécher est une victoire : **DEVOIR RECUEILLIR une riche succession**, c'est quelquefois l'écueil des dispositions les plus heureuses, c'est-à-dire, une riche succession à venir est quelquefois l'écueil des dispositions les plus heureuses. V. **INFINITIF**.

Le participe est un *mode* qui exprime l'existence sous un attribut, d'un sujet déterminé quant à sa nature, mais indéterminé quant à la relation personnelle. C'est pour cela qu'en grec, en latin, en allemand, le participe reçoit des terminaisons relatives aux genres, aux nombres & aux cas, au moyen desquelles il se met en concordance avec le sujet auquel on l'applique, mais il ne reçoit nulle part aucune terminaison personnelle, parce qu'il ne constitue dans aucune langue la proposition que l'on veut exprimer : il est tout à-la-fois verbe & adjectif; il est verbe, puisqu'il en a la signification, & qu'il reçoit les inflexions temporelles qui en sont la suite : *precans*, priant, *precatus*, ayant prié, *precaturus*, devant prier. Il est adjectif, puisqu'il sert, comme les adjectifs, à déterminer l'idée du sujet par l'idée accidentelle de l'événement qu'il énonce, & qu'il prend en conséquence les terminaisons relatives aux accidents

des noms & des pronoms. Si nos participes actifs ne se déclinent point communément, ils se déclinent quelquefois, ils se sont déclinés autrefois plus généralement; & quand ils ne se seroient jamais déclinés, ce seroit un effet de l'usage qui ne peut jamais leur ôter leur déclinabilité intrinsèque. V. **PARTICIPE**.

Puisque l'infinitif figure dans la phrase comme un nom, & le participe comme un adjectif, comment concevoir que l'un appartienne à l'autre & en fasse partie? Ce sont assurément deux *modos* différens, puisqu'ils présentent la signification du verbe sous différens aspects. Par une autre inconséquence des plus singulières, tous les méthodistes qui dans la conjugaison joignoient le participe à l'infinitif, comme en étant une partie, disoient ailleurs que c'étoit une partie d'oraison différente de l'adjectif, du verbe, & même de toutes les autres; & pourtant l'infinitif continuoît dans leur système d'appartenir au verbe. Scioppius, dans sa grammaire philosophique, de *participio*, page 17, suit le torrent des grammairiens, en reconnoissant leur erreur dans une note.

Mais voici le système figuré des *modos*, tel qu'il résulte de l'exposition précédente.



Voilà donc trois *modes* purs, dont l'un est personnel & deux impersonnels, & qui paroissent fondamentaux, puisqu'on les trouve dans toutes les langues qui ont reçu la conjugaison des verbes. Il n'en est pas de même des quatre *modes* mixtes; les Hébreux n'ont ni suppositif, ni subjonctif, ni optatif: le suppositif n'est point en grec ni en latin; le latin ni les langues modernes ne connoissent point l'optatif; l'impératif est tronqué par-tout, puisqu'il n'a pas de première personne en grec ni en latin, quoique nous ayons en françois celle du pluriel, qu'au contraire il n'a point de troisième personne chez nous, tandis qu'il en a dans ces deux autres langues; qu'enfin il n'a point en latin de prétérit postérieur, quoiqu'il ait ce temps en grec & dans nos langues modernes. C'est que ces *modes* ne tiennent point à l'essence du verbe comme les quatre autres: leurs caractères différentiels ne tiennent point à la nature du verbe; ce sont des idées ajoutées accidentellement à la signification fondamentale; & il auroit été possible d'introduire plusieurs autres *modes* de la même espèce, par exemple, un *mode* interrogatif, un *mode* concessif, &c.

Sanctius, *minerv. I. xij.* ne veut point reconnoître de *modes* dans les verbes, & je ne vois guère que trois raisons qu'il allègue pour justifier le parti qu'il prend à cet égard. La première, c'est que *modus in verbis explicatur frequentius per casum sextum, ut mea sponte, tuo jussu feci; non raro per adverbium, ut male currit, bene loquitur.* La seconde, c'est que la nature des *modes* est si peu connue des grammairiens, qu'ils ne s'accordent point sur le nombre de ceux qu'il faut reconnoître dans une langue, ce qui indique, au gré de ce grammairien, que la distinction des *modes* est chimérique, & uniquement propre à répandre des ténèbres dans la Grammaire. La troisième enfin, c'est que les différens temps d'un *mode* se prennent indistinctement pour ceux d'un autre, ce qui semble justifier ce qu'avoit dit Scaliger, de *caus. L. L. liv. V. c. cxxj. modus in verbis non fuit necessarius.* L'auteur de la *méthode latine* de P. R. semble approuver ce système, principalement à

cause de cette troisième raison. Examinons-les l'une après l'autre.

I. Sanctius, & ceux qui l'ont suivi, comme Scioppius & M. Lancelot, ont été trompés par une équivoque, quand ils ont statué que le *mode* dans les verbes s'exprime ou par l'ablatif ou par un adverbe, comme dans *mea sponte feci, bene loquitur.* Il faut distinguer dans tous les mots, & conséquemment dans les verbes, la signification objective & la signification formelle. La signification objective, c'est l'idée fondamentale qui est l'objet de la signification du mot, & qui peut être commune à des mots de différentes espèces; la signification formelle, c'est la manière particulière dont le mot présente à l'esprit l'objet dont il est le signe, laquelle est commune à tous les mots de la même espèce, & ne peut convenir à ceux des autres espèces. Ainsi le même objet pouvant être signifié par des mots de différentes espèces, on peut dire que tous ces mots ont une même signification objective, parce qu'ils représentent tous la même idée fondamentale; tels sont les mots *aimer, ami, amical, amiablement, amicalement, amitié*, qui signifient tous ce sentiment affectueux qui porte les hommes à se vouloir & à se faire du bien les uns aux autres. Mais chaque espèce de mot & même chaque mot ayant la manière propre de présenter l'objet dont il est le signe, la signification formelle est nécessairement différente dans chacun de ces mots, quoique la signification objective soit la même: cela est sensible dans ceux que l'on vient d'alléguer, qui pourroient tous se prendre indistinctement les uns pour les autres sans ces différences individuelles qui naissent de la manière de représenter. *Voy. MOR.*

Or il est vrai que les *modes*, c'est-à-dire les différentes modifications de la signification objective du verbe, s'expriment communément par des adverbes ou par des expressions adverbiales; par exemple, quand on dit *aimer peu, aimer beaucoup, aimer tendrement, aimer sincèrement, aimer depuis long-temps, aimer plus, aimer autant, &c.* il est évident que c'est l'attribut individuel qui fait partie de la signification objective de ce verbe, en un mot, *l'amitié* qui est modifiée par tous ces adverbes, & que

l'on pense alors à une *amitié petite ou grande, tendre, sincère, ancienne, supérieure, égale, &c.* Mais il est évident aussi que ce ne sont pas des modifications de cette espèce qui caractérisent ce qu'on appelle les *modes* des verbes, autrement chaque verbe auroit ses *modes* propres, parce qu'un attribut n'est pas susceptible des mêmes modifications qui peuvent convenir à un autre : ce qui caractérise nos *modes* n'appartient nullement à l'objet de la signification du verbe, c'est à la forme, à la manière dont tous les verbes signifient. Ce qui appartient à l'objet de la signification, se trouve sous toutes les formes du verbe ; & c'est pourquoi dans la langue hébraïque la fréquence de l'action sert de fondement à une conjugaison entière différente de la conjugaison primitive, la réciprocation de l'action sert de fondement à une autre, &c. Mais les mêmes *modes* se retrouvant dans chacune de ces conjugaisons, que j'appellerois plus volontiers des voix, voyez VOIX. Ce qui constitue les *modes*, ce sont les divers aspects sous lesquels la signification formelle du verbe peut être envisagée dans la phrase ; & il faut bien que Sanctius & ses disciples reconnoissent que le même temps varie ses formes selon ces divers aspects, puisqu'ils rejetteroient, comme très-vicieuse, cette phrase latine, *nescio utrum cantabo*, & cette phrase françoise, *je crains qu'il ne vienne* ; il faut donc qu'ils admettent les *modes*, qui ne sont que ces différentes formes des mêmes temps.

II. Pour ce qui concerne les débats des grammairiens sur le nombre des *modes*, j'avoue que je ne conçois pas par quel principe de logique on en conclut qu'il n'en faut point admettre. L'obscurité qui naît de ces débats vient de la manière de concevoir des grammairiens qui entendent mal la doctrine des *modes*, & non pas du fonds même de cette doctrine ; & quand elle auroit par elle-même quelque obscurité pour la portée commune de notre intelligence, faudroit-il renoncer à ce que les usages constants des langues nous en indiquent clairement & de la manière la plus positive ?

III. La troisième considération sur laquelle on insiste principalement dans la *méthode latine de P. R.* n'est pas moins il-

lusoire que les deux autres. Si l'on trouve des exemples où le subjonctif est mis au lieu de l'indicatif, de l'impératif & du suppositif, ce n'est pas une substitution indifférente qui donne une expression totalement synonyme, & dans ce cas là même le subjonctif est amené par les principes les plus rigoureux de la Grammaire. *Ego nequicquam capitulum SERVAVERIM* ; c'est comme je l'ai déjà dit, *res erit ita ut servaverim*, ce qui est équivalent à *servavero* & non pas à *servavi* ; & l'on voit que *servaverim* a une raison grammaticale. On me dira peut-être que de mon aveu le tout signifie *servavero*, & qu'il étoit plus naturel de l'employer que *servaverim*, qui jette l'obscurité par l'ellipse ou de la longueur par la périphrase : cela est vrai, sans doute, si on ne doit parler que pour exprimer didactiquement sa pensée ; mais s'il est permis de rechercher les grâces de l'harmonie, qui nous dira que la terminaison *rim* ne faisoit pas un meilleur effet sur les oreilles romaines, que n'auroit pu faire la terminaison *ro* ? Et s'il est utile de rendre dans le besoin son style intéressant par quelque tour plus énergique ou plus pathétique, qui ne voit qu'un tour elliptique est bien plus propre à produire cet heureux effet qu'une construction pleine ? Un cœur échauffé préoccupe l'esprit, & ne lui laisse ni tout voir ni tout dire. Voyez SUBJONCTIF.

Si les considérations qui avoient déterminé Sanctius, Ramus, Scioppius & M. Lancelot à ne reconnoître aucun *mode* dans les verbes, sont fausses, ou inconséquentes, ou illusoires ; s'il est vrai d'ailleurs que dans les verbes conjugués il y a diverses manières de signifier l'existence d'un sujet sous un attribut, ici directement, là obliquement, quelquefois sous la forme personnelle, d'autres fois sous une forme impersonnelle, &c. enfin, si l'on retrouve dans toutes ces manières différentes les variétés principales des temps qui sont fondées sur l'idée essentielle de l'existence : c'est donc une nécessité d'adopter, avec tous les autres grammairiens, la distinction des *modes*, décidée d'ailleurs par l'usage universel de toutes les langues qui conjuguent leurs verbes. (B. E. R. M.)

MODE, f. m., en *Musique*, est la disposition régulière de l'échelle, à l'égard des sons principaux sur lesquels une pièce de musique doit être constituée, & ces sons s'appellent les *cordes essentielles* du mode.

Le *mode* diffère du ton, en ce que celui-ci n'indique que la corde ou le lieu du système qui doit servir de fondement au chant, & le *mode* détermine la tierce & modifie toute l'échelle sur ce ton fondamental.

Le *mode* tire son fondement de l'harmonie : les cordes essentielles au *mode* sont au nombre de trois, qui forment ensemble un accord parfait ; 1°. la tonique, qui est le son fondamental du *mode* & du ton. Voyez **TON & TONIQUE** ; 2°. la dominante qui est la quinte de la tonique. Voyez **DOMINANTE** ; 3°. la médiante, qui constitue proprement le *mode*, & qui est à la tierce de cette même tonique. Voyez **MÉDIANTE**. Comme cette tierce peut être de deux espèces, il y a aussi deux *modes* différents. Quand la médiante fait tierce majeure sur la tonique, le *mode* est majeur ; mineur, si la tierce est mineure.

Le *mode* une fois déterminé, tous les sons de la gamme prennent chacun un nom relatif au fondamental & conforme à la place qu'ils occupent dans ce *mode* : voici les noms de toutes les notes relativement à leur *mode*, en prenant l'octave d'*ut* pour exemple du *mode* majeur, & celle de *la* pour exemple du *mode* mineur.

Mode majeur. *ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut.*
Mode mineur. *la, si, ut, re, mi, fa, sol, la.*

Octave.	Septième note.	Sixième note.	Dominante.	Sous-dominante, ou	quatrième note.	Médiante.	Seconde note.	Tonique.
---------	----------------	---------------	------------	--------------------	-----------------	-----------	---------------	----------

Il faut remarquer que quand la septième note n'est qu'à un semi-ton de l'octave, c'est-à-dire quand elle fait la tierce majeure de la dominante, comme le *si* naturel dans le *mode* majeur d'*ut*, ou le *sol* dièse dans le *mode* mineur de

la ; alors cette septième note s'appelle *note sensible*, parce qu'elle annonce la tonique, & fait sentir le ton.

Non-seulement chaque degré prend le nom qui lui convient, mais chaque intervalle est déterminé relativement au *mode* : voici les règles établies pour cela.

1°. La seconde note, la quatrième, & la dominante, doivent toujours faire sur la tonique une seconde majeure ; une quarte & une quinte justes, & cela également dans les deux *modes*.

2°. Dans le *mode* majeur, la médiante ou tierce, la sixte & la septième doivent toujours être majeures ; c'est le caractère du *mode*. Par la même raison ces trois intervalles doivent être mineurs dans le *mode* mineur ; cependant, comme il faut aussi qu'on y aperçoive la note sensible, ce qui ne se peut faire tandis que la septième reste mineure, cela cause des exceptions auxquelles on a égard dans l'harmonie & dans le cours du chant ; mais il faut toujours que la clef avec ses transpositions donne tous les intervalles déterminés par rapport à la tonique, selon le caractère du *mode* : on trouvera au mot **CLEF TRANSPOSÉE** une règle générale pour cela.

Comme toutes les cordes naturelles de l'octave d'*ut* donnent, relativement à cette tonique, tous les intervalles prescrits par le *mode* majeur, & qu'il en est de même de l'octave de *la* pour le *mode* mineur : l'exemple précédent, que nous n'avons proposé que pour les noms des notes, doit encore servir de formule pour la règle des intervalles dans chaque *mode*.

Cette règle n'est point, comme on pourroit le penser, établie sur des principes arbitraires, elle a son fondement dans la génération harmonique. Si vous donnez l'accord parfait majeur à la tonique, à la dominante, & à la sous-dominante, vous aurez tous les sons de l'échelle diatonique pour le *mode* majeur. Pour avoir celle du *mode* mineur, faites la tierce mineure dans les mêmes accords : telle est l'analogie & la génération du *mode*.

Il n'y a proprement que deux *modes*, comme on vient de le voir ; mais comme il y a douze sons fondamentaux, qui font autant de tons, & que chacun de ces tons est susceptible du *mode* ma-

jeur ou du *mode* mineur, on peut composer en vingt-quatre manières ou *modes* différens. Il y en a même trente-quatre possibles, mais dans la pratique on en exclut dix, qui ne sont au fond que la répétition des dix autres, considérés sous des relations beaucoup plus difficiles, où toutes les cordes changeroient de nom, & où l'on auroit mille peines à se reconnoître. Tels sont les *modes* majeurs sur les notes diésées, & les *modes* mineurs sur les bémols. Ainsi, au lieu de composer en *sol* dièse, tierce majeure, vous composerez en *la* bémol qui donne les mêmes touches; & au lieu de composer en *re* bémol mineur, vous prendrez en *ut* dièse par la même raison: & cela, pour éviter d'avoir d'un côté un *fa* double dièse, qui deviendrait un *sol* naturel; & de l'autre un *si* double bémol, qui deviendrait un *la* naturel.

On ne reste pas toujours dans le *mode* ni dans le ton par lequel on a commencé un air; mais pour varier le chant, on pour ajouter à l'expression, on change de ton & de *mode*, selon l'analogie harmonique, revenant pourtant toujours à celui qu'on a fait entendre le premier, ce qui s'appelle *moduler*. Voyez MODULATION.

Les anciens different prodigieusement les uns des autres sur les définitions, les divisions, & les noms de leurs *modes*, ou tons comme ils les appelloient: obscurs sur toutes les parties de la musique, ils sont presque intelligibles sur celle-ci. Ils conviennent, à la vérité, qu'un *mode* est un certain système ou une constitution de sons, & que cette constitution n'est autre chose qu'une octave avec tous les sons intermédiaires: mais quant à la différence spécifique des *modes*, il y en a qui semblent la faire consister dans les diverses affections de chaque son de l'octave, par rapport au son fondamental, c'est-à-dire dans la différente position des deux semi-tons plus ou moins éloignés de ce son fondamental, mais gardant toujours entre eux la distance prescrite. D'autres au contraire, & c'est l'opinion commune, mettent cette différence uniquement dans l'intensité du ton, c'est-à-dire en ce que la série totale des notes est plus aiguë ou plus grave, & prise en dif-

férens lieux du système; toutes les cordes de cette série gardant toujours entre elles les mêmes rapports.

Selon le premier sens, il n'y auroit que sept *modes* possibles dans le système diatonique; car il n'y a que sept manières de combiner les deux semi-tons avec la loi prescrite dans l'étendue d'une octave. Selon le second sens, il y auroit autant de *modes* possibles que de sons, c'est-à-dire une infinité; mais si l'on se renferme de même dans le genre diatonique, on n'y en trouvera non plus que sept, à moins qu'on ne veuille prendre pour de nouveaux *modes*, ceux qu'on établira à l'octave des premiers.

En combinant ensemble ces deux manières, on n'a encore besoin que de sept *modes*; car si l'on prend ces *modes* en différens lieux du système, on trouve en même temps les sons fondamentaux distingués du grave à l'aigu, & les deux semi tons différemment situés, relativement à chaque son fondamental.

Mais outre ces *modes*, on en peut former plusieurs autres, en prenant dans la même série & sur le même son fondamental, différens sons pour les cordes essentielles du *mode*; par exemple, quand on prend pour dominant la quinte du son principal, le *mode* est authentique; il est plagal, si l'on choisit la quarte, & ce sont proprement deux *modes* différens sur la même corde fondamentale. Or, comme pour constituer un *mode* agréable il faut, disent les Grecs, que la quarte ou la quinte soient justes, ou du-moins une des deux, il est évident que l'on a dans l'étendue de l'octave, cinq fondamentaux sur chacune desquelles on peut établir un *mode* authentique, & un plagal. Outre ces dix *modes*, on en trouve encore deux, l'un authentique qui peut fournir de plagal, parce que la quarte fait le triton, l'autre plagal qui ne peut fournir d'authentique, parce que la quinte est fautive. C'est sans doute ainsi qu'il faut entendre un passage de Plutarque, où la Musique se plaint que Phrynis l'a corrompue, en voulant tirer de cinq cordes, ou plutôt de sept, deux harmonies différentes.

Voilà donc douze *modes* possibles dans l'étendue d'une octave ou de deux tritacordes disjoints; que si l'on vien-

conjoindre les tétracordes , c'est-à-dire à donner un bémol à la septième en retranchant l'octave , ou si l'on divise les tons entiers par des intervalles chromatiques , pour y introduire de nouveaux modes intermédiaires , ou si , ayant seulement égard aux différences du grave à l'aigu , on place d'autres modes à l'octave des précédens ; tout cela fournira divers moyens de multiplier le nombre des modes beaucoup au-delà de douze : & ce sont là les seules manières selon lesquelles on peut expliquer les divers nombres de modes admis ou rejetés par les anciens en différens temps.

L'ancienne musique ayant d'abord été renfermée dans les bornes étroites du tétracorde , du pentacorde , de l'hexacorde , de l'eptacorde , & de l'octacorde , on n'y admit que trois modes , dont les fondamentales étoient à un ton de distance l'une de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le *dorien* ; le phrygien tenoit le milieu ; le plus aigu étoit le *lydien*. En partageant chacun de ces tons en deux intervalles , on fit place à deux autres modes , l'*ionien* & l'*éolien*, dont le premier fut inséré entre le *dorien* & le *phrygien* ; & le second entre le *phrygien* & le *lydien*.

Dans la suite , le système s'étant étendu à l'aigu & au grave , les musiciens établirent de part & d'autre de nouveaux modes , qui tiroient leur dénomination des cinq premiers , en y ajoutant la préposition *hyper* , sur , pour ceux d'en haut ; & la préposition *bypo* , sous , pour ceux d'en bas : ainsi le mode *lydien* étoit suivi de l'*hyperdorien* , de l'*hyperionien* , de l'*hyperphrygien* , de l'*hyperéolien* , & de l'*hyperlydien* en montant ; & après le mode *dorien* venoient l'*hypodorien* , l'*hypolydien* , l'*hypophrigien* , & l'*hypocélien* , en descendant. On trouve le dénombrement de ces quinze modes dans Alypius , musicien grec : voici leur ordre & leurs intervalles exprimés par les noms des notes de notre musique.

1. *fi* Hyperlydien.
2. *fi bémol* . . . Hyperéolien.
3. *la* (Hyper-mixolydien.
- (Hyperphrygien.

4. *la bémol* . . . { Hyperiaastien.
Hyperionien.
Mixolydien aigu.
5. *sol* { Mixolydien.
Hyperdorien.
6. *fa dièse* . . . Lydien.
7. *fa* { Lydien grave.
Éolien.
8. *mi* Phrygien.
9. *mi bémol* . . { Jastien.
Ionien.
Phrygien grave.
10. *re* { Dorien.
Hypomixolydien.
11. *ut dièse* . . . Hypolydien.
12. *ut* { Hypolydien grave.
Hypocélien.
13. *si* Hypophrygien.
14. *si bémol* . . { Hypoiaastien.
Hypoionien.
Hypophrygien.
15. *la* { Hypodorien.
Commun.
Locrien.

De tous ces modes , Platon en rejettoit plusieurs comme capables d'altérer les mœurs. Aristoxène , au rapport d'Euclide , n'en admettoit que treize , supprimant les deux plus élevés , savoir l'*hyperéolien* & l'*hyperlydien*.

Enfin , Ptolomée les réduisoit à sept , disant que les modes n'étoient pas introduits dans le dessein de varier les chants selon le grave & l'aigu , car il étoit évident qu'on auroit pu les multiplier fort au-delà du nombre de quinze , mais plutôt afin de faciliter le passage d'un mode à l'autre par des intervalles consonnans & faciles à entonner. Il renfermoit donc tous les modes dans l'espace d'une octave , dont le mode *dorien* faisoit comme le centre , de sorte que le *mixolydien* étoit une quarte au-dessus de lui , & l'*hypodorien* une quarte au-dessous. Le *phrygien* une quinte au-dessus de l'*hypodorien* , l'*hypophrygien* une quarte au-dessous du *phrygien* , & le *lydien* une quinte au-dessus de l'*hypophrygien* ; d'où il paroît qu'à compter de l'*hypodorien* qui est le mode le plus bas , il y avoit jusqu'à l'*hypophrygien* l'intervalle d'un ton ; de l'*hypophrygien* au *dorien* un semi-ton , de ce dernier au *phrygien* un ton ; du *phrygien* au *lydien* encore un ton , & du *lydien* au

mixolydien un semi-ton ; ce qui fait l'étendue d'une septième en cet ordre.

1. <i>sol.</i>	Mixolydien.
2. <i>fa dièse</i>	Lydien.
3. <i>mi</i>	Phrygien.
4. <i>re</i>	Dorien.
5. <i>ut dièse</i>	Hypolydien.
6. <i>si</i>	Hypophrygien.
7. <i>la</i>	Hypodorien.

Ptolomée retranchoit donc tous les autres *modes*, prétendant qu'on n'en pouvoit placer un plus grand nombre dans le système octave, toutes les cordes qui la composaient se trouvant employées. Ce sont ces sept *modes* de Ptolomée qui, en y joignant l'*hypomixolydien* ajouté, dit-on par l'Arétin, font aujourd'hui les huit tons de notre plainchant. Voyez TONS DE L'EGLISE.

Telle étoit la notion la plus ordinaire qu'on avoit des tons ou *modes* dans l'ancienne musique, en tant qu'on les regardoit comme ne différant entre eux que du grave à l'aigu ; mais ils avoient outre cela d'autres différences qui les caractérisoient encore plus particulièrement. Elles se tiroient du genre de poésie qu'on mettoit en musique, de l'espèce d'instrument qui devoit l'accompagner, du rythme ou de la cadence qu'on y observoit, de l'usage où étoient de certains chants parmi certaines nations ; & c'est de cette dernière circonstance que sont venus originairement les noms des *modes* principaux, tels que le *dorien*, le *phrygien*, le *lydien*, l'*ionien* & l'*éolien*.

Il y avoit encore dans la musique grecque d'autres sortes de *modes*, qu'on auroit pu mieux appeler *styles* ou *manières de composition*. Tels étoient le *mode* tragique destiné pour le théâtre, le *mode* nomique consacré à Apollon, & le *dithyrambique* à Bacchus, &c. Voyez STYLE & MELOPÉE.

Dans notre ancienne musique, on appelloit aussi *modes* par rapport à la mesure ou au temps certaines manières de déterminer la valeur des notes longues sur celle de la maxime, ou des breves sur celle de la longue ; & le *mode* pris en ce sens se marquoit après la clé d'abord par des cercles ou demi-cercles ponctués ou sans points, suivis des

chiffres 2 ou 3 différemment combinés, à quoi on substitua ensuite des lignes perpendiculaires, différentes, selon le *mode*, en nombre & en longueur.

Il y avoit deux sortes de *modes* ; le majeur, qui se rapportoit à la maxime ; & le mineur, qui étoit pour la longue : l'un & l'autre se divisoit en parfait & imparfait.

Le *mode* majeur parfait se marquoit avec trois lignes ou bâtons, qui remplissoient chacun trois espaces de la portée, & trois autres qui n'en remplissoient que deux ; cela marquoit que la maxime valoit trois longues. Voyez les Pl. de Musique.

Le *mode* majeur imparfait étoit marqué avec deux lignes qui remplissoient chacune trois espaces, & deux autres qui n'en remplissoient que deux ; cela marquoit que la maxime ne valoit que deux longues. Voyez les Pl.

Le *mode* mineur parfait étoit marqué par une ligne qui traversoit trois espaces, & cela montroit que la longue valoit trois breves. Voyez les Pl.

Le *mode* mineur imparfait étoit marqué par une ligne qui ne traversoit que deux espaces, & la longue n'y valoit que deux breves. Voyez les Pl.

Tout cela n'est plus en usage depuis long-temps ; mais il faut nécessairement entendre ces signes pour savoir déchiffrer les anciennes musiques, en quoi les plus habiles musiciens sont très-ignorants aujourd'hui. (§)

On peut voir aux mots FONDAMENTAL, GAMME & ECHELLE la manière dont M. Rameau imagine la formation des deux *modes*, le majeur & le mineur. Dans la première édition de mes *Eléments de Musique*, j'avois adopté entièrement tous les principes de cet habile artiste sur ce sujet. Mais dans la seconde édition que je prépare, & qui probablement aura vu le jour avant que cet article paroisse, j'ai cru devoir adopter une manière plus simple de former le *mode* mineur ; la voici : *mi* étant, par exemple, la fondamentale, elle fait résonner la quinte *si* ; or si entre la quinte *si* & la fondamentale *mi* on place une autre note *sol*, telle que cette note *sol* fasse aussi résonner *si*, on aura le *mode* mineur ; si la note étoit *sol*, on auroit le *mode* majeur. Ces deux *modes* diffèrent

en ce que dans le majeur la fondamentale fait résonner sa tierce & sa quinte à-la-fois, & que dans le majeur la quinte résonne à-la-fois dans la fondamentale & dans sa tierce. Cette origine me paroît plus naturelle que celle du frémissément des multiples, imaginée par M. Rameau, & que j'avois d'abord suivie. *V. FONDAMENTAL.* Cette raison me dispense d'en dire ici davantage.

Quant au nombre de dièses & de bémols de chaque mode ou ton, soit en montant, soit en descendant, on peut voir là-dessus mes *Elémens de musique*, art. ccxxxiv. Et voici la règle pour trouver ce nombre; le mode majeur, soit en montant, soit en descendant, est formé 1°. de deux tons consécutifs, 2°. d'un demi-ton, 3°. de trois tons consécutifs, 4°. d'un demi-ton, le mode mineur en montant diffère du mode majeur en montant en ce qu'il y a d'abord un ton, plus un demi-ton; puis quatre tons consécutifs, puis un demi-ton. Ce même mode en descendant a d'abord deux tons, puis un demi-ton, puis deux tons, puis un demi-ton, puis un ton. *Voyez ECHELLE & GAMME, voy. aussi CLÉ & TRANSPOSITION. (O)*

MODE, Arts, coutume, usage, manière de s'habiller, de s'ajuster, en un mot, tout ce qui sert à la parure & au luxe; ainsi la mode peut être considérée politiquement & philosophiquement.

Quoique l'envie de plaire plus que les autres ait établi les parures, & que l'envie de plaire plus que soi-même ait établi les modes, quoiqu'elles naissent encore de la frivolité de l'esprit, elles sont un objet important, dont un état de luxe peut augmenter sans cesse les branches de son commerce. Les François ont cet avantage sur plusieurs autres peuples. Dès le seizième siècle, leurs modes commencèrent à se communiquer aux cours d'Allemagne, à l'Angleterre & à la Lombardie. Les historiens italiens se plaignent que depuis le passage de Charles VIII on affectoit chez eux de s'habiller à la françoise, & de faire venir de France tout ce qui servoit à la parure. Mylord Bolinbroke rapporte que du temps de M. Colbert les colifichets, les folies & les frivolités du luxe françois coûtoient à l'Angleterre 5 à 600000 liv. sterlings par an, c'est-à-dire plus que

Tome XXII. Partie I.

11 millions de notre monnoie actuelle, & aux autres nations à proportion.

Je loue l'industrie d'un peuple qui cherche à faire payer aux autres ses propres mœurs & ajustemens; mais je le plains, dit Montagne, de se laisser lui-même si fort piper & aveugler à l'autorité de l'usage présent qu'il soit capable de changer d'opinion & d'avis tous les mois, s'il plaît à la coutume, & qu'il juge si diversement de soi-même; quand il portoit le busc de son pourpoint entre les mamelles, il maintenoit par vive raison qu'il étoit en son vrai lieu. Quelques années après le voilà ravalé jusqu'entre les cuisses, il se moque d'un autre usage, le trouve inepte insupportable. La façon présente de se vêtir lui fait incontinent condamner l'ancienne d'une résolution si grande & d'un consentement si universel, que c'est quelque espèce de manie qui lui tourneboule ainsi l'entendement.

On a tort cependant de se recrier contre telle ou telle mode qui, toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer qui est de plaire. On devroit seulement admirer l'inconstance de la légèreté des hommes qui attachent successivement les agrémens & la bienséance à des choses tout opposées, qui emploient pour le comique & pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave & d'ornement très-sérieux. Mais une chose folle & qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé, la conscience, l'esprit & les connoissances. *(D. J.)*

MODE; ce terme est pris généralement pour toute invention, tous usages introduits dans la société par la fantaisie des hommes. En ce sens, on dit l'amour entre les époux; le vrai génie, la solide éloquence parmi les savans; cette gravité majestueuse qui, dans les magistrats, inspiroit tout à-la-fois le respect & la confiance au bon droit, ne sont plus de mode. On a substitué à celui-là l'indifférence & la légèreté, à ceux-là le bel-esprit & les phrases, à cette autre la mignardise & l'afféterie. Ce terme se prend le plus souvent en mauvaise part sans doute, parce que toute invention de

B

cette nature est le fruit du raffinement & d'une présomption impuissante, qui, hors d'état de produire le grand & le beau, se tourne du côté du merveilleux & du colifichet.

Mode s'entend encore distributivement pour me servir des termes de l'école, de certains ornemens dont on enjolive les habits & les personnes de l'un & l'autre sexe. C'est ici le vrai domaine du changement & du caprice. Les *modes* se détruisent & se succèdent continuellement quelquefois sans la moindre apparence de raison, le bizarre étant le plus souvent préféré aux plus belles choses, par cela seul qu'il est plus nouveau. Un animal monstrueux paroît-il parmi nous, les femmes le font passer de son étable sur leurs têtes. Toutes les parties de leur parure prennent son nom, & il n'y a point de femme comme il faut qui ne porte trois ou quatre rhinoceros; une autre fois on court toutes les boutiques pour avoir un bonnet au lapin, aux zéphirs, aux amours, à la comète. Quoi qu'on dise du rapide changement des *modes*, cette dernière a presque duré pendant tout un printemps; & j'ai oui dire à quelques-uns de ces gens qui font des réflexions sur tout, qu'il n'y avoit rien là de trop extraordinaire eu égard au goût dominant dont, continuent-ils, cette *mode* rappelle l'idée. Un dénombrement de toutes les *modes* passées & régnantes seulement en France, pourroit remplir, sans trop exagérer, la moitié des volumes que nous avons annoncés, ne remontât-on que de sept ou huit siècles chez nos ayeuls, gens néanmoins beaucoup plus sobres que nous à tous égards.

MODE, marchands & marchandes de, Com., les *marchandes de modes* sont du corps des merciers, qui peuvent faire le même commerce qu'elles; mais comme il est fort étendu, les marchands de mode se sont fixés à vendre seulement tout ce qui regarde les ajustemens & la parure des hommes & des femmes, & que l'on appelle *ornemens & agrémens*. Souvent ce sont eux qui les posent sur les habillemens, & qui inventent la façon de les poser. Ils font aussi des coëffures, & les montent comme les coëffuses.

Ils tirent leurs noms de leur commerce, parce que ne vendant que choses à la

mode, on les appelle *marchands de modes*.

Il y a fort peu de temps que ces marchands sont établis, & qu'ils portent ce nom; c'est seulement depuis qu'ils ont quitté entièrement le commerce de la mercerie pour prendre le commerce des modes.

Les marchandes de mode garnissent & ornent les habillemens faits par la couturière. Elles construisent elles-mêmes quelques vêtemens particuliers: savoir le mantelet, la pelisse, la mantille de cour.

Le mantelet & son coqueluchon. Cette espèce de petit manteau de femme se fait de taffetas qui a deux tiers de large, ou de satin qui a une demi-aune. Il se double quelquefois de la même étoffe pour l'hiver.

Il faut pour un mantelet ordinaire avec son coqueluchon, pour le corps du mantelet une aune & demie, qui étant redoublée fera trois quarts de long pour chaque côté; depuis le haut du col jusqu'au bas du pan & pour le coqueluchon, un tiers redoublé, ce qui fait deux tiers. On coupe d'abord le coqueluchon en pliant en deux l'étoffe sur sa largeur; on échancre un coin du côté du redoublement, de quatre à cinq pouces en mourant; le bout pointu de cette fente sera le centre des plis en rond qu'on fera au surplus dudit redoublement, après quoi on la fermera par une couture: ce centre plissé se trouve placé au milieu du derrière de la tête. On plie en deux le reste de l'étoffe pour le mantelet. On commence par tailler le collet, & ensuite l'échancreure des bras, c'est-à-dire ce qui doit passer en devant par-dessus les bras, & qu'on nomme les *pan*s du mantelet.

Pour joindre le coqueluchon au mantelet, on plisse le milieu du collet pour le réduire à la proportion du côté du coqueluchon, au bout duquel on a fait l'échancreure; ensuite on coud ce côté à la plissure du collet; & continuant à coudre les deux derrières, celui du mantelet & celui du coqueluchon, l'un à l'autre, on fronce à mesure celui du mantelet; & afin que l'on puisse serrer plus ou moins ces deux pièces sur le cou, on coud par l'envers tout-autour une coulisse, qui est un ruban qui forme

un conduit, dans lequel on passe un cordon pour serrer plus ou moins le col du mantelet. Enfin on borde le tout d'une dentelle noire.

La *pelisse* est plus ample que le mantelet, & en diffère encore à quelques autres égards, mais elle se fait, comme lui, de taffetas ou de satin. Il faut pour le corps de la pelisse trois aunes distribuées en quatre lez égaux, ce qui donne trois quarts de longueur à chacun. On commence par coudre les deux lez sur leur longueur, ce sont les deux derrières; puis on les plie l'un sur l'autre pour lever depuis leurs extrémités en mourant jusques au milieu, deux pointes d'un coup de ciseau: on en fait autant aux deux devants posés l'un sur l'autre. Ces quatre pointes levées s'assemblent deux à deux; ensuite joignant par une couture les devants aux derrières, il se trouve au-dessous de la coupe des pointes un vuide en triangle qu'on remplit en y cousant de chaque côté les pointes assemblées deux à deux. Cette méthode donne plus de tour en bas qu'en haut. On donne de l'arrondissement autour des pointes avec les ciseaux, & une courbure au haut de chaque devant. On fend vers le milieu des devants une ouverture de six à sept ponces pour y passer les bras. On double la pelisse de la même étoffe ou d'une fourrure pour l'hiver.

Le coqueluchon se taille, se fabrique & se monte comme un mantelet.

La *mantille de cour* est une espèce de mantelet moins large, plus court par le dos, avec des pans un peu plus longs, & auquel on ne met jamais de coqueluchon. On le fait d'une étoffe légère, comme gaze, dentelle, réseau, &c. dont il faut une aune & demie.

MODELE, f. m., *Gram.*, il se dit de tout ce qu'on regarde comme original, & dont on se propose d'exécuter la copie. Ce mot se prend au simple & au figuré, au physique & au moral. Cette femme a toutes les parties du corps de la plus belle forme, & des plus grandes proportions. Ce seroit un *modele* précieux pour un peintre; mais c'est un *modele* de vertu, que son indigence ne réduira jamais à s'exposer nue aux regards curieux d'un artiste. Voyez aux articles suivans d'autres acceptions de *modele*.

MODELE, en *Architecte*: original qu'on propose pour l'imiter, & pour le copier. Voyez ORIGINAL.

On dit que l'église de S. Paul de Londres a été bâtie sur le modele de S. Pierre de Rome. Voyez ARCHETIPE & TYPE.

Modele est en particulier en usage dans les bâtimens, & il signifie un *patron artificiel*, qu'on fait de bois, de pierre, de plâtre, ou autre matière, avec toutes ses proportions, afin de conduire plus sûrement l'exécution d'un grand ouvrage, & de donner une idée de l'effet qu'il fera en grand.

Dans tous les grands édifices, le plus sûr est d'en faire des *modeles* en reliefs, & de ne pas se contenter d'un simple dessin.

MODELE. Voyez GABARIT.

MODELE, *Peinture*, on appelle *modele* en peinture tout ce que les dessinateurs, les peintres, les sculpteurs se proposent d'imiter.

On appelle plus particulièrement *modele* un homme qu'on met tout nud à l'académie, ou chez soi, dans l'attitude qu'on veut, & d'après lequel les peintres peignent ou dessinent, & les sculpteurs modelent des bas-reliefs ou ronde-bosses, en terre ou en cire.

On dit poser le *modele*; c'est le professeur du mois qui pose le *modele* à l'académie. Voyez ACADEMIE.

Modele se dit encore des figures que les sculpteurs modelent d'après le *modele* à l'académie, & de celles qu'ils font chez eux, de quelque matière qu'elles soient, pour exécuter d'après elles.

MODELE, *Sculpt. ant.*, les sculpteurs nomment *modeles*, des figures de terre ou d'argile, de plâtre, de cire, qu'ils ébauchent pour leur servir de dessin, & en exécuter de plus grandes, soit de marbre, soit d'une autre matière.

On sait que les anciens faisoient ordinairement leurs premiers *modeles* en cire. Les artistes modernes ont substitué à la cire l'argile, ou d'autres matières semblables également souples. Ils les ont trouvées plus propres, sur-tout à exprimer la chair, que la cire, qui leur a paru trop tenace, & s'attacher trop facilement.

Néanmoins on ne peut pas dire que la méthode de faire des *modeles* en argile ait été ignorée des Grecs, ou qu'ils ne l'aient point tentée, puisqu'on nous a même transmis le nom de celui qui en a fait le premier essai. C'étoit Dibutade de Sicione. On fait encore qu'Arcefilade, l'ami de Lucullus, s'acquit une plus grande célébrité par ses *modeles* en argile, que par ses ouvrages. Il exécuta de cette manière une figure qui représentoit la félicité, dont Lucullus fit monter le prix à soixante mille sesterces. Octavius, chevalier romain, paya au même artiste un talent, pour le *modele* d'une tasse en plâtre, qu'il vouloit faire exécuter en or.

L'argile seroit sans doute la matière la plus propre à former des figures, si elle gardoit constamment son humidité; mais comme elle la perd lorsqu'on la fait sécher & cuire, il faut nécessairement que ces parties solides se rapprochent entre elles, que la figure perde sa masse, & qu'elle occupe ensuite un moindre espace. Si cette diminution que souffre la figure étoit égale dans toutes ses parties & dans tous ses points, la même proportion lui resteroit toujours, quoiqu'elle fût plus petite, mais ce n'est pas ce qui arrive. Les petites parties de la figure se séchant plus vite que les grandes, le corps, comme la plus forte de toutes, se sèche le dernier, & perd en même temps moins de sa masse que les premières.

La cire n'est point sujette à cet inconvénient; il ne s'en perd rien, & il y a moyen de lui donner la surface unie de la chair, qu'elle ne prend que très-difficilement lorsqu'on la *modele*. Ce moyen est de faire un *modele* d'argile, de l'imprimer dans du plâtre, & de jeter ensuite de la cire fondue dans le moule.

À l'égard de la façon dont les Grecs travailloient en marbre d'après leurs *modeles*, il paroît qu'elle différoit de celle qui est en usage chez la plupart des artistes modernes. Dans les marbres anciens, on découvre par-tout l'assurance & la liberté du maître. Il est même difficile de s'apercevoir dans les antiques d'un rang inférieur que le ciseau y ait enlevé, en quelque endroit plus qu'il ne falloit. Il faut donc néces-

sairement que cette main ferme des Grecs ait été guidée par des manières d'opérer plus sûres, & plus déterminées que ne sont celles qu'on suit aujourd'hui.

D'habiles gens ont fait sentir les difficultés, les inconvénients, & les erreurs, où il est presque impossible de ne pas tomber, en se conformant à la méthode employée par nos sculpteurs modernes; cette méthode ne sauroit transporter ni exprimer dans la figure toutes les parties & toutes les beautés du *modele*. Michel-Ange le sentit bien c'est pourquoi il se fraya une route particulière & nouvelle, qu'il seroit à souhaiter qu'il eût daigné communiquer aux artistes. (D. J.)

MODELES, dans les ouvrages de fonte le *modele* est en quelque façon l'ouvrage même, dont le métal prend la forme la matière seule en fait la différence.

On fait ces *modeles* de différentes manières, suivant la grandeur des ouvrages; savoir, de cire, pour les figures des cabinets des curieux, jusqu'à la hauteur de deux piés ou environ; d'argile ou de terre à potier, depuis cette grandeur jusqu'à hauteur naturelle; & de plâtre pour les grands ouvrages. La terre, quoique plus expéditive, est sujette à bien des inconvénients, parce qu'on ne peut pas conserver long-temps un *modele* un peu grand d'une égale fraîcheur, ce qui fait que la proposition des parties peut s'altérer; ce qui n'arrive point aux petits *modeles* de cire non plus qu'à ceux de plâtre, avec lesquels on a la même liberté de réformer qu'avec la terre, & que l'on conserve autant de temps qu'il est nécessaire pour le perfectionner. Voyez FONDERIE.

MODELE, terme de fondeur de cloche est une couche de ciment & de terre de la forme de la cloche qu'on veut fonder, & de la même épaisseur que la cloche doit avoir. Le *modele* se fabrique avec le compas sur le noyau. Voy. l'art. FONTE DES CLOCHES.

MODELES, ancien terme de monnoyage; avant l'invention des planches gravées de monnoyage, on se servoit de lames de cuivre pour former les moules en lames.

MODELE en terre ou en cire; c'est parmi les Sculpteurs, l'action de forme

avec de la terre ou de la cire les modèles ou esquisses des ouvrages qu'ils veulent exécuter, soit en marbre, soit en bois, ou en fonte. Voyez **MODELE** & **ESQUISSE**.

Pour *modeler* en terre, on se sert d'une terre toute préparée, qui est la même dont se servent les potiers de terre. On met cette terre sur une selle ou chevalet. Voyez **SELLE DE SCULPTEUR**. On n'a pas besoin de beaucoup d'outils; car c'est avec ses mains qu'on commence & qu'on avance le plus son ouvrage. Les plus grands praticiens se servent plus de leurs doigts que d'outils. Ils se servent néanmoins d'ébauchoirs bretelés pour finir & breter la terre.

On *modele* & on fait aussi des figures & esquisses de cire. Pour cet effet, l'on met sur une livre de cire, demi-livre de carcançon ou colophane; plusieurs y mettent de la térébenthine; & l'on fait fondre le tout avec de l'huile d'olive. On en met plus ou moins, selon qu'on veut rendre la matière plus dure ou plus molle. On mêle dans cette composition un peu de brun-rouge, ou de vermillon, pour donner de la couleur. Lorsqu'on veut s'en servir, on la manie avec les doigts, & avec des ébauchoirs, comme on fait la terre. La pratique est la maîtresse dans cette sorte de travail, qui d'abord n'est pas si facile, ni si expéditif que la terre.

MODENE, *Géogr.*, en latin *Mutina*; voyez ce mot; ancienne ville d'Italie, capitale du Modenois, avec une citadelle, & un évêché suffragant de Bologne.

Cette ville eut autrefois beaucoup de part aux troubles du triumvirat. Elle se rendit l'an 710 de Rome à Marc-Antoine, lorsqu'il eut remporté sous ses murailles cette grande victoire sur Hirtius & Panfa, qui entraînerent avec leur défaite la perte de la république;

on regarda cette journée comme la dernière de cet auguste sénat, qui par sa puissance, avoit pour ainsi dire, foulé aux piés le sceptre des têtes couronnées. (a)

Modene souffrit beaucoup de l'irruption des Goths & des Lombards en Italie; mais lorsque Charlemagne eut mis fin à la monarchie de ces derniers, *Modene* se releva de ses ruines. Elle fut rebâtie, non pas dans le même endroit, mais un peu plus bas, dans une plaine agréable & fertile en bons vins; telle est la plaine où cette ville se trouve encore aujourd'hui.

C'est à peu-près là tous ses avantages; car elle est pauvre, mal bâtie, sans commerce, chargée d'impôts, & la proie du premier occupant (b). L'empereur, les François, le roi de Sardaigne, s'en sont emparés successivement dans les guerres de ce siècle.

C'est à sa cathédrale qu'est attaché ce fameux sceau qui a été le prétexte ou le sujet de la longue division entre les Petronii & les Geminiani, c'est-à-dire, entre les Bolonois, qui reconnoissent S. Petrone, & les Modenois, S. Geminien, pour leur patron. Le Tassone a plaisamment peint dans sa *secchia rapita*, poème héroï-comique, l'histoire de ce sceau & la guerre qu'il a causé.

*Cadibus ob raptam lymphis putealibus
urnam*

Concinit, immistis focco ridente cotburnis.

On ne sauroit jeter trop de ridicule sur de pareilles querelles.

Le palais du duc de Modene est enrichi de belles peintures, & en particulier de morceaux précieux du Carrache.

La citadelle est assez forte pour tenir la ville en bride.

Modene est située sur un canal, entre le Panaro & la Secchia, à 7 lieues N. O.

(a) Le siège qu'elle soutint contre Antoine sous la conduite de Brutus, 46 ans avant J. C. a été si célèbre, que Lucain le cite pour exemple des fléaux les plus terribles. *His Caesar Perusina fames, Mutinaque labores.*

(b) Cette ville a été successivement soumise aux papes, à la république de Venise, aux ducs de Milan, à ceux de Mantoue, à ceux de Ferrare. Les princes de la maison d'Est, acquirent dans le treizième siècle cette souveraineté qu'ils possèdent encore.

de Boulogne, 10 S. O. de Parme, 12 S. E. de Mantoue, 20 N. O. de Florence, 34 S. E. de Milan, 70 de Rome. Long. selon Cassini, & selon les P. P. Riccioli & Fontana, 28. 43. latitude 44. 34.

Cette ville a été la patrie d'hommes illustres en plusieurs genres : il suffit pour le prouver, de nommer Fallope, Sadolet, Sigonius, Castelvetro, le Molfa, & le Tassone.

Fallope (Gabriel) tient un des premiers rangs entre les anatomistes. Il mourut à Padoue, en 1562, âgé de 39 ans. Quoique la plupart de ses œuvres soient posthumes, elles sont très-précieuses aux amateurs de l'anatomie. Ils recherchent avec soin l'édition de Venise de 1606, en 3 vol. *in-fol.*

Sadolet (Jacques) secrétaire de Léon X, fut employé dans des négociations importantes, & parvint à la pourpre en 1536. Il finit ses jours à Rome en 1547, à 72 ans. Ses ouvrages de théologie & de poésie ont été publiés à Vérone en 3 vol. *in-4.* Ils ne sont pas tous intéressans, mais ils respirent le goût de la belle latinité.

Sigonius (Charles) se montra l'un des plus savans littérateurs du seizième siècle, & mourut en 1584, à l'âge de 60 ans. Personne n'a mieux approfondi les antiquités romaines. Tous les ouvrages ont été recueillis à Milan en 1732, 1733 & 1734. Ils formerent 8 volumes *in-fol.*

Castelvetro (Louis) mort en 1571, est principalement connu par son commentaire sur la poétique d'Aristote, dont la bonne édition est de Vienne en Autriche. C'étoit aussi son ouvrage favori. On défera ce subtil écrivain à l'inquisition, pour avoir traduit en Italien un traité de Melancthon. Les inquisitions littéraires sont les moyens les plus courts pour jeter les peuples dans la barbarie. Nos têtes ne sont pas aussi bien organisées que celles des Italiens ; d'ailleurs, nous ne sommes encore qu'au crépuscule des jours de lumière ; que deviendrons-nous, si l'on éteignoit ce nouveau flambeau dans nos climats ?

Molfa (François-Marie) l'un des bons poètes du seizième siècle, mena la vie la moins honnête, & mourut en 1544

d'une maladie honteuse. La nature l'avoit doué d'un heureux génie, que l'étude perfectionna. Il réussit également en prose & en vers, dans le sérieux & dans le comique. Ses élégies sont dans le goût de celles de Tibulle ; *latinis elegiis, & etruscis rhytmis, pari gratia ludendo, musas exercuit, sed ita fæde prodigus, honestique nescius pudoris, ut clavioris fortunæ, certissimam spem facile corruperit* ; voilà son portrait par Paul Jove.

Il ne laissa qu'un fils, qui fut père d'une illustre fille, nommée Tarquinia Molfa. Elle éleva sa gloire par sa vertu, son esprit, son savoir, & sa beauté. La ville de Rome la gratifia d'un privilège, dont il n'y avoit point eu d'exemple, ce fut de la bourgeoisie romaine.

Le Tassone, (Alexandre) dont j'ai déjà parlé, mit au jour à Paris, sa *secchia rapita*, en 1622. On en a fait nombre d'éditions. Celle qui parut à Ronciglione deux ans après, passe pour la meilleure. La traduction de ce poëme, par M. Perrault, est exacte, mais sèche, assez souvent peu françoise, & presque toujours dépourvue d'agrémens. Le Tassone mourut dans sa patrie en 1635. Antoine-Louis Maratori a écrit sa vie. (D. J.)

MODENE, le duché de, Géogr., il comprend outre Modene & ses dépendances, le petit pays de Trignano, & une partie du Cafagnano. Cet état, qui porte le nom de sa capitale, fut érigé en duché l'an 1413, en faveur de Borso d'Est, dans la famille duquel il étoit depuis long-temps. (D. J.)

MODENOIS, le, Géogr., petit état d'Italie, qui comprend les duchés de Modene, de la Mirandole, & de Reggio. C'est un très-beau pays, abondant en blé & en vin. Il est borné au nord par le Mantouan, au sud par la Toscane, à l'orient par le Boulonois, & à l'occident par le Parmesan. Son étendue du septentrion au midi est d'environ 56 milles, & de l'orient au couchant de près de 50 milles. (D. J.)

MODÉRATEUR, f. m., terme usité dans quelques écoles pour signifier le *président* d'une dispute ou d'une assemblée publique. Voyez PRÉSIDENT.

On dit , un tel docteur est le *modérateur* , le président de cette dispute , ou de cette assemblée publique.

Ce terme n'est guere en usage parmi nous , où l'on se sert de celui de président d'un acte , ou d'une these.

MODÉRATION, f. f., *Morale*, vertu qui gouverne & qui regle nos passions. C'est un effet de la prudence, par laquelle on retient ses desirs , ses efforts & ses actions dans les bornes les plus conformes à la bonté , à la fin , & à la nécessité ou l'utilité des moyens. Or, la prudence dirige notre ame à rechercher la meilleure fin , & à mettre en usage les moyens nécessaires pour y parvenir ; c'est pourquoi la véritable *modération* est inséparable de l'intégrité , aussi bien que de la diligence , ou de l'application. Elle se fait voir principalement dans les actes de la volonté & dans les actions ; c'est la marque d'un esprit sage , & c'est la source du plus grand bonheur dont on puisse jouir ici-bas. J'en crois Horace plus que Sénèque. "Heureux, dit-il, celui qui peut modérer ses desirs & ses affections ; il n'est allarmé ni par les mugissemens d'une mer courroucée , ni par le lever ou le coucher des constellations orangeuses ; que ses vignes soient maltraitées par la grêle , que ses espérances soient trompées par une moisson infidèle , il n'en est point troublé ; que les pluies , la sécheresse , la rigueur des hivers portent la stérilité dans ses vergers , ces sortes de malheurs ne le jettent point dans le désespoir. „

*Desiderantem quod satis est , neque
Tumultuosum sollicitat mare ,
Nec sevis arcturi cadentis
Impetus , nec orientis hædi ;
Nec verberata grandine vineæ ,
Fundusque mendax , arbore nunc aquas
Culpante , nunc torrentia agros
Sydera , nunc biemes iniquas.*

Ode I. liv. III.

C'est qu'un homme modéré , content de ce que la nature lui offre pour ses vrais besoins , est bien éloigné de s'en faire de chimériques ; s'il s'est engagé dans le commerce pour prévenir l'indigence , ou pour procurer à ses enfans une subsistance honnête , sa vertu le

soutient encore contre les disgrâces de la fortune. (D. J.)

MODÉRATION, *Jurispr.*, ce terme , dans cette matiere , signifie *adoucissement* ou *diminution*. Les juges supérieurs peuvent modérer la peine à laquelle le juge inférieur a condamné ; ils peuvent aussi , en certains cas , modérer l'amende , c'est-à-dire la diminuer. (A)

MODERATO, *Musiq.* Ce mot italien mis à la tête d'une piece de musique , indique un mouvement modéré , précisément entre l'*allegro* & l'*andante* ; il ne répond donc pas au mot françois *modéré* , mais plutôt à l'*allegretto*. On met aussi souvent *allegro moderato* , & à la rigueur on le devroit toujours , *moderato* étant un adjectif. (F. D. C.)

MODÉRÉ, adv. , *Musique*. Ce mot indique un mouvement moyen entre le lent , & le gai ; il répond à l'italien *andante*. V. *ANDANTE*, *Musique*. (S)

MODERNE, ce qui est nouveau ou de notre temps , en opposition à ce qui est ancien. V. *ANCIEN*.

Médailles modernes sont celles qui ont été frappées depuis moins de trois cents ans. V. *MÉDAILLES*.

MODERNES ; Naudé appelle *modernes* parmi les auteurs latins , tous ceux qui ont écrit après Boèce. On a beaucoup disputé de la prééminence des anciens sur les *modernes* ; & quoique ceux-ci aient eu de nombreux partisans , les premiers n'ont pas manqué d'illustres défenseurs.

Moderne se dit encore en matiere de goût , non par opposition absolue à ce qui est ancien , mais à ce qui étoit de mauvais goût : ainsi l'on dit l'*architecture moderne* , par opposition à l'*architecture gothique* , quoique l'*architecture moderne* ne soit belle , qu'autant qu'elle approche du goût de l'antique. Voyez *ANTIQUE*.

MODERNE, adj. , *Math.* , se dit des différentes parties des mathématiques & de la physique , en comparant leur état & leur accroissement actuel , avec l'état où les anciens nous les ont transmises. L'*astronomie moderne* a commencé à Copernic ; la *géométrie moderne* est la géométrie des infiniment petits ; la *physique moderne* étoit celle de Descartes

dans le siècle dernier , & dans ce siècle-ci c'est celle de Newton. Voyez ASTRONOMIE , GÉOMÉTRIE , NEWTONIANISME & CARTÉSIANISME. (O)

MODERNE, f. f., Commerce, petite étoffe mêlée de fleurs, de poil, de fil, de laine & de coton ; sa largeur est de $\frac{1}{2}$ aune moins $\frac{1}{8}$, ou d'une demi-aune entière, ou d'une $\frac{1}{2}$ aune plus $\frac{1}{8}$.

MODESTIE, f. f., Morale, modération de l'esprit, qui en estimant les autres, se respecte soi-même. Je crois encore que la modestie est la réflexion d'un cœur honnête, qui condamne son ambition & ses autres fautes, indépendamment de la censure d'autrui. Il me paroît de-là qu'un homme véritablement modeste, l'est aussi bien lorsqu'il se trouve seul qu'en compagnie, & qu'il rougit dans son cabinet, de même que lorsqu'une foule de gens ont les yeux attachés sur lui. Ce beau rouge de la nature, qui n'est point artificiel, est la vraie modestie ; c'est le meilleur cosmétique qui soit au monde.

La modestie est blessée dans la recherche outrée des honneurs, dans l'appréciation orgueilleuse de ses talents, & dans l'indécence de l'extérieur. Ces trois défauts ne sont pas exprimés par le mot *immodestie*, qui ne désigne que l'indécence des airs, des gestes, des postures & des habits. La vanité est le vice opposé au genre de modestie qui concerne la trop haute opinion qu'on a de ses talents. Ceux que la nature a comblés de ses dons précieux, peuvent plaindre ceux à qui ils ont été refusés ; mais ils doivent sentir leur supériorité sans orgueil. L'ambition démesurée est le défaut opposé à ce genre de modestie, qui par une sorte de justice envers nous-mêmes, consiste dans la recherche des honneurs subordonnée, au bien commun.

La modestie est une espèce de vernis qui relève les talents naturels. Elle est à la vertu ce que le voile est à la beauté ; ou, pour me servir d'une autre similitude, elle est au mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau ; elle lui donne du relief. Quoique son avantage se borne au sujet qui la possède, en contribuant à sa perfection, il faut avouer qu'elle est pour

les autres un objet digne de leurs applaudissemens. (D. J.)

MODICA, Géogr., petite ville de Sicile dans le val de Noto, à l'orient de Noto, au nord de Sichili, & au midi oriental de Raguse, sur la rivière de Modica. C'est l'ancienne *Mutyca*. Long. 33. 34. lat. 36, 58.

MODICITE, MODIQUE, Gramm., terme relatif à la quantité. Ainsi on dit d'un revenu qu'il est *modique*, lorsqu'il suffit à peine aux besoins essentiels de la vie. La *médiocrité* se dit de l'état & de la personne. On voit souvent la médiocrité des talents élevée aux emplois les plus grands & les plus difficiles. Ce siècle est celui des hommes médiocres, parce qu'ils peuvent s'asservir basement à capter la bienveillance des protecteurs qui les préfèrent à d'habiles gens qu'ils ne voient point dans leurs anti-chambres, & qui peut-être les humilieroient s'ils en étoient approchés, & à d'honnêtes gens qui ne se prêteront point à leurs vues injustes.

MODIFICATION, MODIFIER, MODIFICATIF, MODIFIABLE, Gramm., dans l'école, *modification* est synonyme à *mode* ou *accident*. V. MODE & ACCIDENT. Dans l'usage commun de la société, il se dit des choses & des personnes. Des choses, par exemple, d'un acte, d'une promesse, d'une proposition, lorsqu'on la restreint à des bornes dont on convient. L'homme libre ou non, est un être qu'on *modifie*. Le *modificatif* est la chose qui modifie ; le *modifiable* est la chose qu'on peut *modifier*. Un homme qui a de la justesse dans l'esprit, & qui fait combien il y a peu de propositions généralement vraies en morale, les énonce toujours avec quelque *modificatif* qui les restreint à leur juste étendue, & qui les rend incontestables dans la conversation & dans les écrits. Il n'y a point de causes qui n'aient son effet ; il n'y a point d'effet qui ne *modifie* la chose sur laquelle la cause agit. Il n'y a pas un atome dans la nature qui ne soit exposé à l'action d'une infinité de causes diverses ; il n'y a pas une de ces causes qui s'exerce de la même manière en deux points différens de l'espace : il n'y a donc pas deux atomes rigoureusement semblables dans la nature. Moins un être est libre, plus on est sûr de le mo-

difier, & plus la *modification* lui est nécessairement attachée. Les *modifications* qui nous ont été imprimées, nous changent sans ressource, & pour le moment, & pour toute la suite de la vie, parce qu'il ne se peut jamais faire que ce qui a été une fois tel n'ait pas été tel.

MODILLON, f. m., *Archit.*, ornement de la corniche des ordres corinthiens. Ce mot vient de l'italien *modigliani*, petite mesure.

Les *modillons* sont de petites consoles ou tasseaux renversés en forme d'une S, sous le plafond de la corniche; ils semblent soutenir le larmier; ils ne servent toutefois que d'ornement. *Voyez* CONSOLE.

Les *modillons* s'appellent aussi quelquefois *mutules*; cependant l'usage a distingué le *mutule* & le *modillon*; le *mutule* est carré, & est particulier à l'ordre dorique.

Les *modillons* doivent toujours être placés à plomb de l'axe de la colonne, & distribués de manière à produire une régularité dans les parties du soffite.

Les *entre-modillons*, c'est-à-dire, les *distances* entre les *modillons*, dépendent des *entre-colonnes* qui demandent que les *modillons* soient d'une certaine longueur & largeur pour rendre les intervalles parfaitement carrés; figure qui fait toujours un meilleur effet qu'un parallélogramme.

MODIMPERATOR, f. m., *Hist. anc.*, celui qui désignoit dans un festin les fantes qu'il falloit boire, qui veilloit à ce qu'on n'enivrât pas un convive, & qui prévenoit les querelles. On tiroit cette dignité au sort. Le *modimperator* des Grecs s'appelloit *symposiarque*; il étoit couronné.

MODIOLUM, subst. m., *Hist. anc.*, espèce de bonnet à l'usage des femmes grecques. Il ressembloit à un petit sceau, ou à la mesure appelée *modiolus*.

MODIOLUS, f. m., *Hist. anc.*, c'étoit la quatrième partie du *modius*. C'étoit aussi un vaisseau à boire, & un seau à puiser de l'eau. C'est la configuration qui avoit rassemblé ces objets sous une même dénomination.

MODIUS, f. m., *Hist. anc.*, mesure antique qui servoit à mesurer les choses sèches, & tous les grains chez les Romains; elle contenoit trente-deux demi-

nes ou seize septiers, ou un tiers de l'*amphora*; ce qui revient à un picotin d'Angleterre. Il a huit litrons mesure de Paris.

MODON, *Géog.*, ancienne & forte ville de Grece, dans la Morée, avec un port commode, & un évêché suffragant de Patras.

Pline la nomme *Metona*, & les Turcs l'appellent *Mutum*. Elle a essuyé bien des révolutions. Les Insulbriens s'emparèrent de *Metona* dans les anciens temps; les Illyriens ravagèrent ensuite cette ville, & emmenèrent ses habitans en esclavage. Trajan, touché de leurs malheurs, les rétablit, leur accorda des privilèges, & les laissa se choisir un gouvernement aristocratique. Elle conserva ses immunités par la condescendance de Constantin. Elle fut soumise à l'autorité de l'empereur grec en 1125. Elle tomba sous la puissance des Vénitiens en 1204, & sous celle de Bajazet en 1498. La république de Venise la reprit sur les Turcs en 1686; mais elle a reconnu de nouveau la domination du grand seigneur, à qui elle appartient encore aujourd'hui. Elle est située sur un promontoire avancé dans la mer de Sapienza, à 10 milles N. de Coron & 72 du cap de Matapan. *Long.* 49. 20. *lat.* 36. 58. (*D. J.*)

MODONEDO, *Glandomirum*, *Géog.*, ville d'Espagne dans la Galice, avec un évêché suffragant de Compostelle. Elle est dans une campagne fertile, & dans un air sain, à la source du *Migno*, à 20 lieues N. E. de Compostelle, & environ autant N. E. d'Oviédo. *Long.* 10. 29. *lat.* 43. 30.

MODONUS, *Géog. anc.*, fleuve de l'Irlande. Ptolomée, *liv. II. chap. 2.* en place l'embouchure entre le promontoire sacré, & la ville Ménapia. Il semble que cette rivière soit celle qui passe à Dublin, & qu'on nomme aujourd'hui la *Liffa*.

MODOTIA, *Géog.*, ville des Insulbres, selon Paul diacre, qui la met à 12 milles de Milan. Léandre dit qu'on la nomme aujourd'hui *Monza*.

MODRA, *Géog.*, ville libre & royale de la basse-Hongrie, dans le district supérieur du comté de Presbourg, au pied des monts Crapacks, & au voisinage d'un bon vignoble. Il n'est pas de ville

dans le royaume, qui dès l'an 1619 à l'an 1705 inclusivement, ait eu plus lieu qu'elle d'en déplorer les troubles; elle a été dans cet intervalle maltraitée à cinq reprises; & l'an 1729 encore, un accident fortuit la réduisit à-peu-près toute en cendres. (D. G.)

MODRINGOU, f. m., *Bot. exot.*, arbre à feuilles de lentisque, qui croît au Malabar, & en plusieurs endroits des Indes orientales. Il a environ 30 piés de haut, & une brasse de circonférence. On le cultive dans les jardins & dans les vergers, à cause de son fruit, qui selon Acosta, est gros comme une rave, long d'un pié, octangulaire, moelleux, blanc en dedans, divisé en plusieurs loges, & d'un goût agréable. Il contient de petites graines semblables à celles de l'ers. Les habitans font des pilules alexipharmatiques du fruit & des racines de cet arbre. J. B. l'appelle en latin *morin-gua*, *lentisci folio*, *fructu magno*, *angulofo*, *in quo semina ervi*. Il a fort peu de branches, toutes nouvelles; son bois se rompt aisément; ses fleurs sont d'un verd-brun. (D. J.)

MODRUS, *Merusium*, *Géog.*, ville de la Dalmatie Hongroise, au district d'Ottoschatz, sur la rivière de Lecko, & au pié du mont Capella. Elle est munie d'un château, & honorée d'un siège épiscopal; mais elle n'est plus, comme autrefois, la capitale d'un comté particulier. (D. G.)

MODULATION, f. f., *en Musique*, signifie proprement la constitution régulière de l'harmonie & du chant dans un même mode; mais ce mot se prend plus communément pour l'art de conduire le chant & l'harmonie successivement dans plusieurs modes, d'une manière conforme aux règles, & agréable à l'oreille.

Si le mode tire son origine de l'harmonie, c'est d'elle aussi que naissent les loix de la *modulation*. Ces loix sont très-simples à concevoir, mais plus difficiles à bien observer: voici en quoi elles consistent. Pour bien moduler dans un même ton, il faut en parcourir tous les tons avec un beau chant, en rebattant plus souvent les cordes essentielles, & s'y appuyant davantage; c'est-à-dire, que l'accord sensible & l'accord de la tonique doivent s'y rencontrer fréquemment,

mais toujours sous différentes faces & par différentes routes, pour prévenir la monotonie; n'établir de cadences ou de repos que sur ces deux accords, tout au plus sur celui de la sous-dominante; enfin, n'altérer jamais aucun des sons du mode; car on ne peut, sans le quitter aussitôt, faire entendre un dièse ou un bémol qui ne lui appartienne pas, ou en retrancher quelqu'un qui lui appartienne.

Mais pour passer d'un ton à l'autre, il faut avoir égard au rapport des toniques, & à la quantité de cordes communes aux deux tons, comme je l'expliquerai bientôt.

Partons d'abord du mode majeur. Soit que l'on considère la quinte de la tonique comme ayant avec elle le plus simple de tous les rapports, après celui de l'octave, soit qu'on la considère comme un des sons qui entrent dans l'accord de cette même tonique, on trouvera toujours que cette quinte, qui est la dominante du ton, est la corde sur laquelle on peut établir la *modulation* la plus analogue à celle du ton principal.

Cette dominante, qui faisoit partie de l'accord parfait de la première tonique, fait aussi partie du sien propre; puisqu'elle en est le son fondamental; il y a donc liaison entre ces deux accords. *Voyez LIAISON*. De plus, l'accord de cette même note, dominante dans le premier ton, & tonique dans le second, ne diffère dans tous les deux que par la distance qui lui est propre en qualité de tonique, ou en qualité de dominante. *Voyez DOMINANTE*. Et toutes les cordes du premier ton servent également au second, excepté le quatrième, note seule qui prend un dièse pour devenir note sensible. Passons à d'autres *modulations*.

La même simplicité de rapport que nous trouvons entre une tonique & sa dominante, se trouve aussi entre la même tonique & sa sous-dominante; car la quinte que la dominante fait à l'aigu avec cette tonique, l'autre la fait au grave: mais cette sous-dominante n'est quinte de la tonique que par renversement: elle est proprement quarte, en plaçant cette tonique au grave comme elle doit être, ce qui établit l'ordre & la gradation des rapports, car en ce sens

la quarte dont le rapport est comme 3 à 4, suit immédiatement la quinte qui est comme 2 à 3. Que si cette sous-dominante n'entre pas de même dans l'accord de la tonique ; en récompense, cette tonique entre dans le sien : car, soit *ut*, *mi*, *sol*, l'accord de la tonique, celui de la sous-dominante sera *fa*, *la*, *ut*, ainsi c'est l'*ut* qui fait ici liaison. D'ailleurs, il ne faut pas altérer plus de sons pour ce nouveau ton, que pour celui de la dominante. Ce sont, à une près, toutes les mêmes cordes du ton principal. Donnez un bémol à la note sensible *fi*, & toutes les notes du ton d'*ut* serviront à celui de *fa*. Le ton de la sous-dominante n'est donc guère moins analogue avec le ton principal, que celui de la dominante.

On doit encore remarquer, qu'après s'être servi de la première *modulation* pour passer d'un ton principal, *ut*, à celui de sa dominante *sol*, on est obligé d'employer la seconde pour revenir au ton principal : car si *sol* est dominante du ton d'*ut*, *ut* est sous-dominante du ton de *sol* ; ainsi une de ces *modulations* n'est pas moins nécessaire que l'autre.

Le troisième son qui entre dans l'accord de la tonique, est celui de sa tierce ou médiane, & c'est aussi le plus simple des rapports après les deux précédens. Voilà donc une nouvelle *modulation* qui se présente, & d'autant plus analogue, que deux des sons de l'accord de la tonique principale entrent aussi dans l'accord de celle-ci : car le premier accord étant *ut*, *mi*, *sol* ; celui-ci sera *mi*, *sol*, *fi*, où *mi* & *sol* sont communs.

Mais ce qui éloigne un peu cette *modulation*, c'est la quantité des sons qu'il y faut altérer, même pour le mode mineur qui convient le mieux sur ce *mi* : nous avons donné au mot *mode* la formule de l'échelle pour les deux modes : or, appliquant cette formule à *mi*, mode mineur, on n'y trouvera en descendant que le quatrième son *fa* du ton principal, altéré par un dièse ; mais en montant, on en trouve deux autres outre celui-là ; savoir la tonique *ut* & la seconde note *re*, qui devient note sensible. Or, il est certain que l'altération de tant de sons, & sur-tout de la tonique éloigne le mode, & affoiblit la première analogie.

Si l'on renverse la tierce, comme on a renversé la quinte, & qu'on prenne cette tierce au-dessous de la tonique sur la sixième note qu'on devroit aussi appeler *sous-médiane*, on formera une *modulation* plus analogue au ton principal, que n'étoit celle du *mi*, car l'accord parfait de cette sous-médiane étant *la*, *ut*, *mi* ; on y retrouve, comme dans celui de la médiane, deux des sons *ut* & *mi* qui entrent dans l'accord de la tonique principale ; & de plus, l'échelle de cette nouvelle *modulation* étant composée du moins en descendant, des mêmes sons que celle du ton principal, & n'ayant que deux sons altérés en montant, c'est-à-dire, un de moins que l'échelle de la médiane, il s'ensuit que la *modulation* de la sous-dominante est préférable à celle de cette médiane, d'autant plus que la tonique principale y fait une des cordes essentielles du mode, ce qui est plus propre à rapprocher l'idée de la *modulation*.

Voilà donc quatre cordes, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, sur chacune desquelles on peut moduler dans le ton majeur d'*ut*, reste le *re* & le *fi*. Ce dernier comme note sensible, ne peut jamais devenir tonique par aucune bonne *modulation*, du moins immédiatement. Ce seroit appliquer brusquement à un même son, des idées trop opposées. Pour la seconde note, à la faveur d'une marche consonante de la basse fondamentale, on peut encore y moduler, quoique peu naturellement ; mais il n'y faut rester qu'un instant, de sorte qu'on n'ait pas le temps d'oublier la *modulation* d'*ut* ; autrement, il faudroit, au lieu de revenir immédiatement en *ut*, passer par d'autres *modulations* intermédiaires, où il seroit dangereux de s'égarer.

Telles sont les *modulations* dans lesquelles on peut passer immédiatement, en quittant un ton ou mode majeur. En suivant les mêmes analogies, on trouvera pour sortir d'un mode mineur d'autres *modulations* dans l'ordre suivant ; la médiane, la dominante, la sous-dominante, & la sixième note. Le mode de chacun de ces tons est déterminé par sa médiane prise dans l'échelle du ton principal. Par exemple, sortant d'un ton majeur pour moduler sur sa médiane, cette médiane doit porter tierce

mineure, parce que la dominante *sol* du ton principal *ut* fait la tierce mineure sur la nouvelle tonique *mi*, dont elle devient médiante: au contraire, en sortant d'un ton mineur *la*, on module sur la médiante *ut*, en mode majeur, parce que la dominante *mi* du ton d'où l'on sort, fait tierce majeure sur la fondamentale *ut* de celui où l'on entre.

Voici, si on l'aime mieux, une règle plus générale. Le mode de la dominante & celui de la sous-dominante, doivent toujours se conformer au mode de la tonique; si celui-ci est majeur, les autres doivent l'être aussi; mineurs, s'il est mineur. Le mode de la médiante & celui de la sous-dominante suivent une règle contraire, & sont toujours opposés à celui du ton principal. Il faut remarquer, qu'en vertu du droit qu'on a de passer du majeur au mineur, & réciproquement, dans un même ton, on peut aussi changer cet ordre du mode, d'un ton à l'autre.

J'ai rassemblé dans deux exemples fort courts, tous les tons dans lesquels on peut passer immédiatement: le premier, en partant du mode majeur, & l'autre en partant du mode mineur. Chaque note indique une *modulation*, & la valeur des notes dans chaque exemple indique aussi la durée relative convenable à chacun de ces modes à proportion de son analogie avec le ton principal. Voy. nos Pl. de Musique.

Ces *modulations* immédiates fournissent les moyens de passer par les mêmes règles, dans des *modulations* plus éloignées, & de revenir ensuite à celle du ton principal, qu'il ne faut jamais perdre de vue: mais il ne suffit pas de connaître les routes qu'on devra suivre, il faut encore savoir comment y entrer, & voici le sommaire des préceptes qu'on peut donner pour cette partie.

Dans la mélodie, il ne faut pour annoncer la *modulation* qu'on a choisie, que faire entendre les altérations qu'elle produit dans quelques sons du ton d'où l'on veut sortir. Est-on en *ut* majeur; il ne faut que sonner un *fa* dièse pour annoncer le ton de la dominante, ou un *si* bémol pour annoncer celui de la quatrième note. . . . Parcourez après cela les cordes essentielles du ton où vous

entrez: s'il est bien choisi, votre *modulation* sera toujours bonne & régulière.

Dans l'harmonie, il y a un peu plus de difficulté; car comme il faut que le changement de ton se fasse en même-temps dans toutes les parties, on doit bien prendre garde, & à l'harmonie & au chant, pour éviter de suivre à la fois deux différentes *modulations*. M. Huyghens a très-bien remarqué que la proscription des deux quintes a cette règle pour principes: en effet, on ne peut guère former entre deux parties plusieurs quintes justes de suite sans moduler en deux tons différens.

Pour annoncer un ton, plusieurs prétendent qu'il suffit de former l'accord parfait de sa tonique: mais il est certain que le ton ne peut être bien déterminé que par l'accord sensible ou dominant: il faut donc faire entendre cet accord en commençant la nouvelle *modulation*. La bonne règle seroit, que la septième de la dominante y fût toujours préparée la première fois qu'on fait entendre cet accord; mais cette règle n'est pas pratique dans toutes les *modulations* permises; & pourvu que la basse fondamentale marche par intervalles consonans, qu'on observe la liaison harmonique, l'analogie du mode, & qu'on évite les fausses relations, la *modulation* est toujours bonne. Les compositeurs donnent ordinairement pour un autre précepte essentiel de ne jamais changer de ton, qu'après une cadence parfaite: mais cette règle est fautive, & personne ne s'y assujettit.

Toutes les manières possibles de passer d'un ton dans un autre se réduisent à cinq pour le mode majeur, & à quatre pour le mineur, qu'on trouvera énoncées par une basse fondamentale pour chaque *modulation*. Voyez nos Pl. de Musiq. S'il y a quelque autre *modulation* qui ne revienne à aucune de ces neuf, elle est mauvaise infailliblement. (S)

MODULE, f. m., Alg. & Géom. Quelques auteurs appellent ainsi la ligne qu'on prend pour sous-tangente de la logarithmique dans le calcul des logarithmes. Voyez LOGARITHME & LOGARITHMIQUE. Ainsi, dans les logarithmes de Neper, le module est 0,434294; & dans les logarithmes de Briggs, c'est l'unité. Quand on dit qu'une ligne est

le logarithme du rapport de a à b , c étant pris pour *module* cela veut dire que cette ligne est l'abscisse d'une logarithmique dont la sous-tangente est c , cette abscisse étant comprise entre deux ordonnées égales à a & à b . M. Côtes, dans son *Harmonia mensurarum* (commentée & développée par dom Walinley dans son *Analyse des rapports*) emploie fréquemment cette expression de *module* qui d'ailleurs n'est pas fort usitée.

(O)

MODULE, *Art. numism.*, terme emprunté de l'architecture par les médailleurs, pour fixer par des grandeurs déterminées leurs médailles, & en composer les différentes suites dans les médailliers; ainsi ils ont réduit toutes les grandeurs des médailles de bronze à trois *modules*, qu'ils nomment des *pièces de grand*, de *moyen*, & de *petit bronze*, & on écrit par abréviation G. B. M. B. P. B. (D. J.)

MODULE, *Architecture*, mesure prise à volonté pour régler les proportions des colonnes, & la symétrie ou la distribution de l'édifice.

Les architectes prennent d'ordinaire pour *module* le diamètre, mais le plus souvent le demi-diamètre du bas de la colonne, & ils le subdivisent en parties ou minutes. Voyez MINUTE.

Vignole partage son *module*, qui est le demi-diamètre de la colonne, en douze parties égales pour les ordres toscan & dorique, & en dix-huit pour les autres ordres. Palladio, Scamozzi, Desgodetz & le Clerc, divisent leur demi-diamètre en trente parties ou minutes dans tous les ordres. Quelques-uns partagent toute la colonne en seize parties pour la dorique, en dix-huit pour l'ionique, en vingt pour la corinthienne, & d'une de ces parties ils font un *module* pour régler le reste de l'édifice.

Il y a deux manières de déterminer les mesures & les proportions des bâtiments. La première, par une mesure fixe ou une espèce de talon qui est ordinairement le diamètre de la partie inférieure de la colonne, lequel s'appelle *module*, & est divisé en soixante parties nommées *minutes*.

Il est une autre manière de déterminer les mesures & les proportions des ordres, dans laquelle il n'entre ni minute ni

division certaine, mais on divise leur hauteur suivant l'occasion en autant de parties qu'on juge à propos; c'est ainsi que la base attique se divise ou en trois pour avoir la hauteur du plinte, ou en quatre pour avoir celle du plus grand tor, ou en six pour en constater celle du plus petit, &c.

MODULER, v. n., *Musique*. C'est composer ou préluder, soit par écrit, soit sur un instrument, soit avec la voix, en suivant les règles de la modulation. Voyez MODULATION, *Musique*.

MODURA, *Géogr. anc.* Ptolomée parle de deux villes de ce nom. Il met la première dans l'Inde, en-deçà du Gange, chez les Caspiréens, & Castaldus pense que c'est aujourd'hui *Bisnagar*. Il place l'autre *Modura* chez les Pandions, entre Tangala & Acur. Pline nomme cette dernière *Modusa*, l. IV. c. xxij. (D. J.)

MODZYR, *Géog.*, en latin *Modziria*; ville de Pologne, dans la Lithuanie, sur le Pripeez, chef-lieu d'un territoire de même nom, qui est fertile & bien cultivé. *Modzyr* est située dans un marais, entre Turów à l'occident, & Babica à l'orient. Long. 46. 45. lat. 52. 5. (D. J.)

MOEDE, f. f., *Com.*, monnaie d'or de Portugal. Elle équivaut à la pistole d'Espagne: la double *moede*, à deux; la *demi-moede*, à une demie. La *moede* vaut 2000 rès du pays. Le rès est une petite monnaie de cuivre. Voyez RÈS.

MOELBY, *Géog.*, rivière de Suède, dans l'Ostro-Gothie. On l'appelle autrement *Rubra*, & elle est remarquable par les perles que l'on y pêche. (D. G.)

MOELLE, f. f., *Physiologie*, en latin *medulla*; substance grasse, oléagineuse, qu'on trouve en masse dans le milieu des os longs: on l'appelle *suc moelleux*, *huile médullaire*, dans la portion cellulaire de ces mêmes os, & dans celle de tous les autres os qui n'ont pas la même figure.

Mais pour donner une idée plus exacte de la *moelle* conformément à sa nature, nous la définirons un amas de plusieurs petites vésicules membraneuses, très-déliées, qui s'ouvrent les unes dans les autres, & qui sont remplies d'une matière huileuse, coulante & liquide.

Ces vésicules sont renfermées dans une membrane qui sert d'enveloppe générale à la *moelle*, & cette membrane, qui est parsemée d'un très-grand nombre de vaisseaux, est d'une tissure encore plus fine que la membrane arachnoïde de la *moelle* de l'épine.

La *moelle* ne fait qu'une seule masse dans les endroits où l'os est creusé en canal; car dans ceux où il est spongieux, elle est partagée en plusieurs petites portions qui en remplissent les cellules.

La saveur douce & agréable de ce suc, & la consistance onctueuse, donnent lieu de croire que c'est un extrait de ce qu'il y a de plus délicat & de plus fin dans la portion huileuse du sang, qui est continuellement filtré dans ce tissu vésiculaire, d'où il se distribue dans toute la substance de l'os.

Entrons dans quelques détails sur la distribution de ce suc médullaire dans les os, la sécrétion, son abondance, son sentiment, son usage, & ses maladies.

Distribution de la moelle dans la substance des os. L'huile médullaire est ramassée dans de petites vésicules qui communiquent les unes aux autres, & qui sont logées dans les parties cellulaires des os aux environs des jointures, d'où il suit que cette huile peut non-seulement se distribuer dans toute la substance de l'os, mais encore passer dans les cavités des jointures, comme Clopton-Havers, qui a parfaitement traité cette matière, l'a prouvé par diverses expériences.

Suivant cet auteur, l'huile médullaire peut sortir des vésicules qui la contiennent, de trois manières différentes. On la dérivation s'en fait vers les extrémités de l'os, en conséquence de la communication des vésicules & des lobes, & elle suinte à travers les pores du cartilage, dont les extrémités des os articulés sont couverts, dans la cavité des jointures, & en facilite le mouvement. Ou cette huile subtile & atténuée entre dans les petites veines, en est absorbée, & se mêle avec le sang. Ainsi, dans certaines maladies aiguës, nous voyons quelquefois toute la graisse du corps entièrement consumée en peu de jours. Ou enfin, cette huile médullaire se disperse dans la substance des os, & procure à leurs parties le degré de cohésion, & au tout le degré d'onctuosité qui convient.

Les pores transversaux dont les os sont composés donnent issue à l'huile médullaire, les pores longitudinaux la répandent entre les lames des os, & c'est par leur moyen que les interstices que ces lames laissent entre elles en sont lubrifiés. Cependant cette distribution de l'huile médullaire dans la substance des os n'a lieu que dans les endroits où les lames osseuses sont contiguës les unes aux autres; car aux environs des jointures où elles laissent entre elles une distance considérable, il y a des vésicules médullaires à l'aide desquelles l'huile se distribue facilement.

Sécrétion de la moelle. Mais d'où provient cette huile médullaire qui se distribue dans la substance osseuse, & comment se forme-t-elle?

Si on mêle de l'esprit de nitre avec de l'huile d'olives, on a un composé qui ressemble à la *moelle*, & qui se fond sur le feu, si on laisse ces deux matières en digestion durant quelques jours, la partie fluide s'exhale, & il reste une masse plus solide. Ne pensons pourtant pas avec quelques chimistes que la *moelle* ait une origine semblable, car il n'y a point dans le sang des esprits nitreux développés comme ceux dont on se sert dans cette opération. Un tout autre mécanisme produit la *moelle*, & c'est du sang artériel que s'en fait la sécrétion par un grand nombre de vaisseaux.

Il faut d'abord remarquer que le périoste intérieur des os qui enduit & couvre les cavités qui contiennent la *moelle*, distribue les vaisseaux artériels aux vésicules médullaires, & reçoit un nombre incroyable de vaisseaux veineux, tant grands que petits.

Les artères qui passent dans la *moelle* sont différentes de celles qui portent les humeurs vitales dans la substance des os. Lorsqu'une artère de cette nature est parvenue dans la cavité de l'os, elle se divise communément en deux ramifications, dont il part un nombre infini de petites ramifications qui vont aux vésicules médullaires.

L'on découvre par le moyen du microscope, un grand nombre de petits vaisseaux sanguins disposés dans la plus petite vésicule médullaire. De plus, les injections de Ruysch nous ont démontré

qu'il y a de tels vaisseaux répandus dans toute la masse de la *moelle* ; d'où il suit vraisemblablement que le même mécanisme regne dans toutes les vésicules qui forment cette masse.

Après que la sécrétion de l'huile est faite, le reste du sang passe dans de petites veines qui forment en se réunissant, des troncs plus considérables, & ces troncs se terminent enfin en une veine qui sort ordinairement par le même trou qui a servi d'entrée à l'artere. Les petites veines qui partent de la *moelle*, & entrent dans la substance des os, s'y évanouissent. Peut-être que ces veines rapportent le sang transmis à la *moelle* par les arteres pour la nutrition ; car c'est une économie remarquable presque dans toutes les parties du corps, que la nature y a donné aux veines & aux arteres un double emploi ; l'un, par lequel se fait la sécrétion d'un fluide ; & l'autre, par lequel se fait la nutrition & l'entretien de la partie.

Les parties dont il s'agit, de blanches & transparentes qu'elles étoient, devenant rouges par l'injection, prouvent ce grand nombre de petits vaisseaux dont nous avons parlé, & conséquemment quantité de vaisseaux lymphatiques. Comme il est démontré que toutes les cavités du corps, grandes ou petites, sont humectées par une liqueur subtile qui s'exhale, il n'est pas moins nécessaire qu'il y ait dans ces parties de petites veines absorbantes. Il y a encore un grand nombre de filamens nerveux, distribués aux vésicules membraneuses.

En outre, la *moelle* est environnée d'une membrane qui sert comme de périoste aux os intérieurement. Cette membrane est très-fine, transparente comme le verre, & formée par les tuniques des arteres. Elle est adhérente aux os, 1°. par des petits vaisseaux ; 2°. par les petits prolongemens qu'elle envoie dans les pores osseux.

L'usage de ce périoste interne est non-seulement de distribuer des vaisseaux artériels dans les vésicules médullaires, & de recevoir à leur retour des vésicules médullaires, les vaisseaux veineux ; mais encore de faciliter l'accroissement & la nutrition des os, par le moyen de ces vaisseaux qui entrent dans leur substance, & en sortent.

Rien donc n'est plus merveilleux que la structure des vaisseaux qui contiennent la *moelle* & l'huile médullaire. On remarque d'abord la cavité des os traversée par une infinité de petits filets qui forment un réseau. Dans les aires de ce réseau s'insinue une membrane qui forme une infinité de vésicules semblables à une grappe de raisin, dans lesquelles les vaisseaux sanguins déposent une substance huileuse. Tous ces petits filets semblent destinés à soutenir les vésicules, qui dans les sauts tomberoient sans leur appui. Les animaux qui sautent, suivant les observations de Nieuventyt, ont beaucoup de ces filets ; mais ceux qui ne sont sujets qu'à des mouvemens peu rapides, comme le bœuf, ont des cavités inégales dans leurs os, qui soutiennent la *moelle*.

Abondance de la moelle & du suc médullaire. On ne peut douter que l'huile médullaire distribuée entre les lames des os, ne transpire continuellement en grande abondance. Si l'on fait bouillir des os de bœuf, on verra combien est grande l'abondance de cette huile médullaire logée dans les parties caverneuses des os ; si l'on broie, ou si l'on bat avec un marteau l'extrémité des os, après qu'on en aura ôté toute la *moelle*, on verra sortir une grande quantité de cette huile médullaire. C'est encore la raison pour laquelle certains os font un si bon feu. Par la même cause, les squelettes les mieux préparés deviennent jaunes.

C'est en effet le plus grand obstacle qu'on trouve lorsqu'on veut blanchir les os, & en faire un squelette ; car si l'on n'a soin de les percer par un bout, & d'en tirer entièrement la *moelle* ; si l'on n'y seringue plusieurs fois des eaux propres à emporter cette matière onctueuse, on voit dans quelque temps, qu'un os qui paroïssoit blanc d'abord, devient extrêmement jaune ensuite ; parce qu'à la moindre chaleur l'huile médullaire qui y est restée, transsude naturellement, & peu-à-peu des lames internes vers les lames externes.

C'est aussi pourquoi les ouvriers qui emploient des os dans leurs ouvrages, ont la précaution de les scier en long, pour en ôter exactement toute la *moelle*,

& même le tissu spongieux, afin que la blancheur de l'os ne soit point altérée.

Sentiment dont la moelle est susceptible. Les anciens & les modernes ont parlé avec tant d'incertitude du sentiment que peut avoir la *moelle*, que M. Duverney s'est cru obligé de l'examiner avec soin. Voyant dans les hôpitaux panser ceux qui avoient un bras ou une jambe coupés, il fit toucher un peu rudement la *moelle* qui étoit à découvert, & le malade aussitôt donna des marques d'une nouvelle douleur, mais comme cette première expérience ne lui parut pas convainquante, il eut recours à une seconde qui ne lui laissa aucun sujet de doute.

Il fit scier, en présence de MM. de l'académie des Sciences, (*Mém. de l'acad. des Scienc. année 1700.*) l'os de la cuisse d'un animal vivant, & ayant fait ôter les chairs & les membranes pour laisser le bout de l'os entièrement à nud, après avoir laissé passer les cruelles douleurs que cette opération causoit à l'animal, il plongea un stilet dans la *moelle*, & aussitôt on vit que l'animal donnoit des marques d'une très-vive douleur. Cette expérience ayant été répétée plusieurs fois avec le même succès, il n'y a pas lieu de douter que la *moelle* n'ait un sentiment très-exquis.

Mais il ne faut pas s'imaginer que ce sentiment soit dans la *moelle* même, c'est-à-dire dans cette huile fine & fluide qui fait proprement la *moelle*; car la *moelle* considérée de la sorte, n'est pas plus susceptible de sentiment que le sang renfermé dans les veines. Il faut donc l'attribuer aux petites vésicules membraneuses qui contiennent la *moelle*, & qui seules peuvent avoir un sentiment si délicat. Donc, quand l'on dit que les moindres impressions sur la *moelle* excitent des sensations douloureuses, cela ne doit s'entendre que de la portion membraneuse qui est très-sensible, parce qu'elle est parsemée de nerfs.

Les usages de la moelle. La *moelle* & le suc moelleux ont des usages qui leur sont communs avec la graisse, & d'autres qui leur sont particuliers.

Hippocrate & Galien ont cru que la *moelle* servoit de nourriture aux os, tant parce qu'ils ne voyoient point de

vaisseaux sanguins se distribuer dans le corps de l'os, que parce qu'à mesure que les os sont longs, leur cavité est plus ample & plus capable de soutenir une grande quantité de suc moelleux pour leur nourriture.

Il faut avouer que cette opinion a quelque apparence de vérité. Cependant on ne peut l'adopter, quand l'on considère que la partie solide des os des jeunes animaux est réellement parsemée d'un grand nombre de vaisseaux sanguins; qu'il y a plusieurs os qui sont tout-à-fait solides, & dépourvus de *moelle*, comme les osselets de l'oreille, le bois des cerfs & des daims, & que cependant ces os ne laissent pas de se nourrir; qu'il y a d'autres os qui sont creux, & qui ne sont revêtus que d'une membrane glanduleuse, comme les cavités qui se trouvent entre les deux tables de certains os du crâne, & qu'on nomme *sinus*. On fait aussi que les feuilles osseuses qui tiennent lieu de diploé dans le crâne de l'éléphant, sont sans *moelle*, & tapissées seulement d'une membrane parsemée de plusieurs vaisseaux. Le creux des os, dont les pattes des homars & des écrevisses sont composées, est aussi sans *moelle*, & n'est rempli que de muscles qui servent à leur mouvement; & cependant tous ces os ne laissent pas de se bien nourrir. On peut enfin ajouter que ce n'est pas seulement pour enfermer & conserver la *moelle*, que les os sont creux; mais que c'est principalement afin qu'ils soient moins pesants, sans être moins fermes.

Il est donc plus vraisemblable de croire que l'usage de l'huile médullaire sera de lubrifier les jointures, & de s'insinuer entre les lames des os pour entretenir la cohésion des parties terrestres des corps osseux, & faire entre elles l'office d'une espèce de glu.

Cette conjecture s'appuie par les raisons suivantes.

1°. Lorsque cette huile médullaire vient à manquer, par la vieillesse ou les maladies qui l'ont épuisée, ce mouvement des jointures devient plus rude & plus pénible; & les os privés de ce suc, ou abreuvés de ce suc quand il est vicié, se brisent bien plus aisément.

2°. Que les os qui font de grands mouvements,

mouvements, & qui par-là pourroient trop se dessécher, sont abondamment pourvus de *moelle* ou d'huile médullaire, de même que les parties où la nature a fourni plus de graisse, sont celles d'ordinaire, où les muscles ayant plus d'action, ont plus besoin d'être humectés. De-là vient qu'il y a beaucoup moins de *moelle*, à proportion dans les jeunes os, qui sont tendres & flexibles. 3°. Si l'on dépouille les os de cette huile, par le moyen du feu, ils deviennent friables; & si après les avoir calcinés par un feu violent, on les plonge dans l'huile, ils recouvrent derechef leur consistance.

On objecte contre ces raisons, que le cerf qui court avec tant de légèreté, a moins de *moelle* dans les os longs que d'autres bêtes qui marchent très-lentement. Mais l'on peut répondre, que, si l'exercice du cerf le prive d'une abondance de *moelle* dans les os longs, l'huile médullaire qui y est répandue, ou dans les jointures, y supplée & facilite également sa course légère.

Maladies que produit la moelle altérée. Il est aisé de concevoir que l'huile médullaire séparée du sang artériel, accumulée dans les vésicules, ou dispersée dans les parties celluleuses des os, peut être sujette à diverses maladies, car elle peut être viciée à plusieurs égards.

Il y aura maladie dans les os, lorsque les vésicules qui contiennent l'huile médullaire, seront affectées; si la corruption de cette huile est considérable, il en résultera un grand nombre de maux. Si l'huile médullaire est en stagnation dans ses vésicules, dans ses émonctoires, ou dans les interstices des os, & s'il arrive que le mouvement & la chaleur vitale la rendent acrimonieuse, putride & faniense, la sécrétion en sera interrompue, il y aura obstruction dans les vaisseaux qui servent à sa distribution, & dans ceux qui sont destinés à la sécrétion, & il surviendra inflammation dans ses vésicules. Il s'ensuivra donc suppuration ou putréfaction gangreneuse, & corruption des fluides & des solides. La substance de l'os en deviendra altérée, & cette altération sera nécessairement

Tome XXII. Part. I.

suivie de douleurs violentes, de chaleurs, de pulsations, de tumeurs, d'abcès, & de carie. Voyez sur ces maladies, Boerhaave & son savant commentateur Vanswieten.

Contes faux sur la moelle. On a fait bien des contes sur la *moelle*, lesquels, comme il arrive ordinairement, se sont évanouis à l'examen, & M. Duverney en a pris la peine. Il a vérifié que la *moelle* ne souffroit aucun changement dans les divers aspects de la lune; que sa qualité n'augmentoît point ou ne diminuoit point suivant le cours de cet astre; mais suivant la bonne nourriture ou le repos que prenoit l'animal; que les os ne sont pas moins pleins de *moelle* à la nouvelle qu'à la pleine lune; que ceux des lions sont creux & remplis de *moelle*, contre le sentiment d'Aristote; enfin, que ceux du cheval ne sont point sans *moelle*, contre l'opinion populaire.

La moelle dans les animaux est liquide. La *moelle* des animaux est toujours coulante & liquide, tandis qu'ils sont en vie; si elle nous paroît avoir de la consistance après leur mort, & principalement après qu'elle est cuite, cela provient d'un côté, de l'interruption de la circulation & du froid de l'air qui l'a congelée; & de l'autre côté, de ce que le feu faisant évaporer ce qu'il y a de plus aqueux, donne plus de consistance au reste.

La *moelle* est émolliente comme la graisse, & n'a pas d'autre qualité, ni celles de divers animaux n'ont pas plus d'efficace les unes que les autres.

Il faut lire & relire Clopton-Havers sur cette matière de *Physiologie*; son ouvrage écrit originairement en anglois, est traduit en latin. Il a le premier découvert dans chaque articulation, des glandes particulières, d'où sort une substance mucilagineuse, qui sert avec la *moelle* que les os fournissent, à humecter, lubrifier les jointures & les parties qui y ont leur emboîtement. Il a aussi fait quelques découvertes sur le périoste, & plusieurs sur la *moelle* en particulier. Mais Jacques de Marque a soutenu le premier, que la *moelle* ne servoit pas à la nourriture des os, & a fait pour le prouver, un livre exprès qui est aujourd'hui

d'hui fort rare , & qu'il mit au jour à Paris en 1609 , in-8. *Le Chevalier de Jaucourt.*

„ *Nous allons transcrire les observations de M. le Baron de Haller sur la moelle.* “

§ MOELLE , *Anat.* L'organe dans lequel est déposée la *moelle* , est le même que celui de la graisse , & l'analogie est égale entre les deux liqueurs & leur organe sécrétoire.

Ce sont des vésicules accumulées & qui communiquent ensemble , elles font ensemble une espèce de saucisse , qui remplit le tuyau médullaire de l'os.

On est en doute s'il y a une membrane entière & continue , qui enveloppe toute cette saucisse , & qui tapisse la cavité médullaire de l'os. Dans les cavités du crâne & des sinus médullaires la question n'est pas obscure ; les deux surfaces de la cavité ont leurs membranes. Il n'en est pas de même dans les tuyaux médullaires ; j'ai souvent cherché à m'en éclaircir dans les animaux , ou naissans , ou contenus encore dans le ventre de la mère : il m'a paru que la *moelle* se détachoit en masse de l'os , & que par conséquent il n'y a point de périoste interne. Cette apparence n'étoit cependant pas vraie ; car bien certainement il passe de l'os à la *moelle* , & réciproquement de la *moelle* à l'os , un grand nombre de petits vaisseaux , dont l'injection réussit quelquefois. Il n'est donc pas vrai que la *moelle* soit véritablement libre & détachée de l'os. Je pencherois cependant à croire , que pour la sûreté même de ces vaisseaux , il doit y avoir une membrane , qui les affermit contre l'os ; peut-être est-ce une cellulose trop fine , pour qu'on puisse la démontrer.

La masse médullaire a dans le corps de l'os les mêmes vaisseaux que la substance de l'os. Un grand tronc nourricier , deux ailleurs ou trois , percent obliquement le tuyau de l'os , & se rendent en droiture dans la *moelle* , presque dans son milieu. Une branche remonte vers l'extrémité supérieure de l'os , une autre descend vers l'extrémité inférieure : cette artère nourricière donne une infinité de branches aux cellules médullaires. C'est elle qui dépose

sans doute la *moelle* dans ces cellules , car l'injection fine & l'eau sur-tout y passe depuis l'artère & les remplit.

Mais cette même artère , avant que d'arriver à la *moelle* , a donné une infinité de petites branches , qui rampent entre les lames de l'os , qui le pénètrent de tous côtés , & qui amènent avec elles cette cellulose , compagne inséparable des vaisseaux , qu'on a regardé comme le réseau fondamental des os. C'est cette cellulose , avec les vaisseaux , qui reste seule de la substance d'un os dissous par les acides.

Ce sont ces mêmes chemins , par lesquels la *moelle* suinte , lorsqu'elle est corrompue : elle jaunit alors ; cette couleur infecte successivement toute la substance de l'os , elle arrive même jusqu'à la surface qui regarde le périoste , & la couvre d'un enduit gras & gluant. On a regardé ces pores comme séparés des chemins des vaisseaux , & comme formés exprès pour le passage de la *moelle* , mais c'est faute d'avoir rempli les vaisseaux. Si on avoit pris cette précaution , on auroit vu qu'il n'y a point d'autres canaux , qui depuis le tuyau médullaire conduisent à la surface extérieure de l'os.

Dans les épiphyses l'artère vient en partie de celle du corps de l'os , qui perce la croûte cartilagineuse pour pénétrer dans la substance cartilagineuse de l'épiphyse. Mais les artères principales de l'épiphyse s'y rendent par des puits dont l'épiphyse est toujours gravée , & leurs troncs sont différens de l'artère nourricière.

Les artères sont plus apparentes que les veines de la *moelle* , elles en sont accompagnées cependant , puisqu'une veine injectée d'eau , remplit de cette humidité les vésicules cellulaires. On a même cru y voir entrer des vaisseaux lymphatiques & des nerfs. Je n'ai aucune expérience particulière à offrir là-dessus.

Si effectivement des nerfs entrent dans la substance de la *moelle* , elle sera sensible à proportion de la grandeur de ces nerfs. J'ai cependant de la peine à me rendre à l'expérience unique de Duverney , qui d'ailleurs est équivoque , puisqu'il faut faire naître dans un animal des douleurs énormes ,

lorsqu'on lui ampute un os, la seule peur peut le faire jeter des hauts cris à la vue d'un instrument. Il est sûr du moins que toute cette grande surface osseuse, qui forme la boîte du crâne, ne reçoit pas le moindre nerf de la dure-mère, puisque cette membrane elle-même en est dépourvue. Et je suis trop sûr d'avoir vu trépaner & percer le crâne dans une personne très-présente, sans qu'elle en ait ressenti la moindre douleur. C'est donc un sujet à recommander à de nouvelles recherches, pour se confirmer sur l'existence ou sur la non-existence des nerfs de la *moelle*.

La *moelle* est une graisse peu différente de la graisse ordinaire: la liqueur rougeâtre même, qui remplit les petites cellules du tissu spongieux des épiphyses ne diffère pas essentiellement de la *moelle*.

Ruyseh a remarqué que dans les corps humains tirés des sépulcrés, & la graisse, & la *moelle*, & cette humeur rouge des épiphyses, est un véritable suif sec & solide.

Comme la graisse du reste de l'animal, la *moelle* est du nombre des humeurs crues & peu animalisées, elle est pleine d'un acide fort visible & fort abondant. C'est une raison de plus pour ne pas admettre une qualité, qu'on a attribuée à la *moelle*, c'est celle de servir d'aliment à l'os. La matière nutritive doit certainement être naturalisée à l'animal, & semblable à la partie qu'elle nourrit: mais les os sont sans acide, & l'acide abonde dans la *moelle*.

Le dégraissage, qui est la suite des fièvres & du mouvement musculaire, prouve évidemment que la *moelle* rentre dans les veines d'un animal, dont la circulation est accélérée. Les animaux qu'on envoie des provinces éloignées aux boucheries d'une capitale, y arrivent sans *moelle*; un peu de repos la fait renaître.

La *moelle* ne nourrit pas les os, mais elle peut contribuer à les rendre plus flexibles, & à leur ôter une sécheresse que la fragilité accompagneroit: elle suinte apparemment dans l'animal en vie par les pores & les canaux qui

amènent les vaisseaux dans les intervalles des lames osseuses.

Elle suinte encore à travers les croûtes cartilagineuses, & fait une partie essentielle de la glaire articulaire. Non-seulement elle pénètre ce cartilage, & le jaunit dans les cadavres; mais on a vu une liqueur colorée, dans laquelle on avoit enfoncé le cartilage de l'épiphyse, poussée par le poids de l'air, pénétrer par le cartilage, & arriver dans le tuyau médullaire. (H. D. G.)

§ MOELLE ALLONGÉE, *Anat.*, on appelle de ce nom la partie de la *moelle* de l'épine, qui est renfermée dans le crâne, quoique continue à la partie qui est placée dans la cavité des vertèbres. Je ne parlerai ici que de ce qui est essentiel à cette *moelle*, sans m'étendre sur les autres parties du cerveau.

Pour se faire une idée de la *moelle allongée*, il faut connoître les corps cannelés & les couches des nerfs optiques, puisque ce sont ces deux paires de colonnes médullaires qui la composent.

Des deux éminences qui font le pôle du ventricule latéral du cerveau, l'antérieure est appelée le *corps cannelé*; il est plus grand & plus extérieur. Il commence par une élévation arrondie, & devient plus étroit, à mesure qu'il s'éloigne de l'axe des deux ventricules: il descend dans la jambe descendante du ventricule, & se confond avec les couches, pour former la colonne antérieure de la *moelle* cérébrale. Il s'élève comme un bas-relief de dessous la *moelle* du cerveau, avec laquelle la base se confond.

Sa surface extérieure est corticale & grisâtre: divisé par une section perpendiculaire, il découvre la partie médullaire; elle est continue en arrière, en se portant en avant, elle se divise en de petites îles blanches, séparées par un peu de substance corticale: ces colonnes sont plus longues dans la partie postérieure des corps cannelés; elles deviennent plus petites & plus courtes, à mesure que ce corps approche de l'axe. On ne les a pas bien dessinées encore.

Outre ces colonnes il y a de petites îles médullaires, formées en traits

de diverses grandeurs, répandus dans la substance corticale des corps cannelés.

Les quadrupèdes ont des corps cannelés assez semblables à ceux de l'homme. Dans les oiseaux, ils sont entièrement corticaux, & les poissons n'ont rien d'analogue.

Le ruban postérieur du corps cannelé, a été appelé *centre* par Vieussens, qui a pris plus d'une fois ce terme dans un sens peu mathématique. Ce ruban est médullaire, il accompagne le bord postérieur du corps cannelé, & une veine considérable, qu'il presse contre ce corps. Son extrémité postérieure descend dans la corne descendante du ventricule, & y paroît dans la longueur d'un pouce : il se confond alors par plusieurs fibres avec la *moelle* du cerveau. Son extrémité antérieure s'attache par un filet considérable au pilier antérieur de la voûte, par une autre encore plus considérable à la commissure antérieure du cerveau, & par un troisième à la *moelle* du cerveau sous les corps calleux.

Je ne trouve pas ce ruban dans Winslow.

Les couches des nerfs optiques sont deux autres éminences plus petites, à-peu-près ovales ; elles s'attachent naturellement par un plan rectiligne, & se confondent fort souvent ; elles s'écartent ensuite l'une de l'autre, se portent en-dehors, descendent avec la corne descendante du ventricule, reviennent ensuite en se recourbant en-dedans, toujours en descendant, sortent du ventricule, & donnent naissance au nerf optique, dont nous parlerons à l'article ŒIL, & forment la partie supérieure des jambes de la *moelle allongée*.

De la convexité supérieure & antérieure de ces mêmes couches il s'élève une bosse à côté du centre demi-circulaire, qui s'applatit postérieurement : elle paroît naître de la pression de la voûte qui appuie sur les couches.

La couche droite s'unit à la gauche devant la glande pinéale : du cordon qui les unit, s'élève une espèce de nerf qui se porte droit en devant & en haut par le bord de la couche, est horizontal ensuite, finit par descendre,

& se termine dans le centre semi-lunaire & dans la commissure antérieure du cerveau, & quelquefois dans le pilier antérieur de la voûte. Ce même trait semblable à un nerf, reçoit souvent un filet médullaire de la glande pinéale.

Les conches sont corticales à leur surface dans le ventricule ; ils n'ont pas de lignes dans leur intérieur. Elles sont creuses dans les oiseaux & dans les poissons ; elles renferment dans ces classes d'animaux, un ventricule particulier, & elles y sont presque entièrement détachées du cerveau.

Les jambes de la *moelle allongée*, ou les piliers médullaires du cerveau, sont formés en-dessous & en-dehors par les corps cannelés ; en-dedans & en-dessus par les couches, & dans le reste de leur grosseur par la *moelle* du cerveau, qui se réunit du lobe antérieur & du postérieur. Il se forme de ces portions médullaires une colonne ronde, mais aplatie, sillonnée par des traits, qui en suivent la longueur. La colonne droite s'incline vers la gauche ; elles s'unissent à l'extrémité antérieure du pont de Varole : elles se portent un peu en arrière & diminuent en même temps de grosseur.

La colonne droite se joint à la fin effectivement à la colonne gauche, mais cette union n'est pas apparente, parce que les piliers du cervelet se jettent sur les piliers du cerveau, & les couvrent dans la situation dans laquelle on est obligé de démontrer la base du cerveau dont la surface inférieure devient la supérieure.

Les piliers du cerveau continuent leur chemin pour former ce qu'on appelle proprement la *moelle allongée*, par deux plans de fibres convergentes, que recouvrent les fibres du cervelet. De ces deux plans, l'inférieur, que l'on découvre le plus aisément, & qui est le plus superficiel, se termine dans le corps pyramidal. Le supérieur, séparé du précédent par des fibres transversales, nees du cervelet, fait la partie supérieure & postérieure de la *moelle allongée*. M. Petit l'ancien l'a même conduit jusqu'aux éminences olivaires.

Les éminences papillaires sont hémisphériques, & sont assez bien définies

par le nom qu'on leur donne. Elles sont médullaires dans leur surface, & corticales dans leur intérieur; & il en sort une de chaque bord intérieur des piliers du cerveau sous les piliers de la voûte.

Au devant du troisième ventricule une poutre médullaire passe de la *moelle* du cerveau du côté droit, à celle du côté gauche, c'est la commissure antérieure du cerveau. Elle est formée par le trait médullaire des couches optiques, par le centre: demi-circulaire, & quelquefois par les piliers antérieurs de la voûte. Les oiseaux ont cette commissure, & même les éminences mamillaires.

Une autre poutre médullaire, assez semblable, va d'une couche à l'autre, de leur partie la plus inférieure; elle est grosse & ronde, on l'appelle la *commissure postérieure*; elle est dans mes observations plus grosse & plus antérieure que le filet médullaire formé par l'union des deux traits blancs des couches.

Pour former le pont de Varole, la *moelle* du cervelet s'unit avec celle du cerveau. Les piliers médullaires du cervelet sont formés par la réunion de toutes les branches de l'arbre de vie: ils en sont le tronc commun; ils sont médullaires, & leur intérieur est traversé par des fibres corticales dentelées & faites en réseau.

Chaque pilier se termine à trois places différentes. La partie la plus considérable est celle du milieu; elle se rapproche du pilier de l'autre côté, jusqu'à ce qu'elle le joigne; & leur contact est marqué par une légère rainure, dans laquelle est placée l'artere basilaire. Leurs fibres sont transversales, elles se jettent sous les piliers médullaires du cerveau, & font comme un pont, qu'on auroit jetté sur le confluent de deux rivières. C'est l'origine du nom que Varole a donné aux corps réunis des piliers du cervelet & du cerveau.

Cette dénomination n'est cependant pas exacte: un pont est bien séparé de la rivière, mais les fibres médullaires du cervelet s'entrelacent avec celles du cerveau: elles font la couche la plus inférieure & transversale des fibres mé-

dullaires du pont: les fibres longitudinales du cerveau sont placées au-dessous d'elles: d'autres fibres transversales du cervelet sont au-dessus de celle-ci: elles sont mêlées de substance corticale: un autre plan de fibres longitudinales du cerveau est au-dessus de celle-ci. D'ailleurs les fibres du cervelet ne sont pas exactement transversales: elles le sont davantage dans la partie postérieure du pont, elles remontent un peu dans sa partie antérieure.

Le pont est une espèce d'ovale dont les deux bouts sont aplatis; la surface est médiocrement convexe: un petit valon le sépare de la *moelle allongée*. Il ne se trouve pas dans les oiseaux.

Outre les fibres qui contribuent à former le pont, les piliers du cervelet donnent d'autres paquets de substance médullaire. Il y en a une partie qui remonte vers le cerveau, & qui forme avec la substance de ce viscère une espèce d'isthme. Elle se termine sous les éminences inférieures. Cette réunion est composée, un paquet transversal va de la colonne médullaire droite du cerveau à la gauche, sous les éminences que je viens de nommer. Il produit quelquefois le nerf de la quatrième paire.

Plus bas que ce paquet transversal, les deux piliers, qui du cervelet vont au cerveau, sont joints par une lame médullaire couverte de vaisseaux, qu'on peut injecter, & de la pie-mère, qui se rétrécit en remontant, & qui s'écarte en descendant comme une parabole. Elle est perpendiculaire, & fait la paroi postérieure du quatrième ventricule. On l'a appelée la *grande valvule du cerveau*. Il s'en détache quelques fibres qui s'étendent vers les éminences inférieures, qu'on appelle *testes*, & une partie de ces fibres s'attachent aux gros piliers médullaires du cervelet.

Des mêmes piliers médullaires, qui du cervelet remontent au cerveau, se détachent d'autres fibres, dont quelques-unes forment le plus souvent le nerf de la quatrième paire: d'autres se vont rejoindre aux fibres transversales du pont de Varole.

D'autres colonnes médullaires descendent des grands piliers du cervelet, en se rapprochant, & finissent par se toucher: elles se perdent dans la *moelle*

de l'épine, & leur extrémité est renflée comme une espèce de massue. Du côté intérieur de ces éminences, il y a quelquefois des éminences corticales moins bien terminées.

Pour donner la description du quatrième ventricule, intimement liée à celle de la *moelle allongée*, il faut la faire précéder de celle du troisième ventricule.

Les piliers du cerveau qui convergent contre le pont, se rejoignent à la fin, mais ils conservent une trace de leur séparation; c'est une rainure qui est tracée sur la face supérieure de leur partie réunie. Au-dessus de cette rainure, & entre les deux couches optiques, il y a une cavité imaginaire, car elle l'est en effet, & ne devient telle que par la séparation des deux couches, qui se touchent dans l'homme vivant. Cette cavité est le troisième ventricule. Quand les couches se confondent, ce qui arrive très-souvent, ce ventricule est partagé alors dans la partie supérieure, sur laquelle repose le grand plexus vasculaire mitoyen & la voûte, & la partie inférieure, qui est la rainure tracée sur la *moelle allongée*. Le pavé de ce ventricule est inégalement élevé; c'est sa partie moyenne qui est la plus haute.

Je ne connois pas les fibres croisées de la rainure.

Je ne parlerai pas du terme antérieur du troisième ventricule; il n'a aucune liaison avec la *moelle allongée*. Mais le terme postérieur y est intimement lié.

La *moelle* du cerveau, dont nous avons décrit les gros piliers, ne se termine pas uniquement par ces piliers. La partie postérieure descend rapidement derrière les couches optiques, & fait la partie la plus supérieure du pont. C'est cette région de la *moelle cérébrale*, placée entre le cerveau & le cervelet, qu'on a nommée *isthme*.

De la partie droite de l'isthme à la gauche se prolonge une éminence figurée, presque perpendiculaire. Sa surface postérieure est élevée en bosse, & taillée à quatre bosses transversales, dont la partie la plus voisine de l'axe est un segment de sphère, qui se dégrade vers les bords de l'isthme, & se termine par des fibres médullaires.

De ces collines la paire supérieure a reçu le nom de *nates*. L'imagination peu décente des anciens a regardé l'éminence figurée comme le bas du dos d'un homme, & dans cette idée la ressemblance est assez juste. Elle est moins exacte pour les collines inférieures, qui sont à peu-près égales en grandeur aux supérieures, & qui par conséquent ne portent pas à bien juste titre le nom de *testes*. Elles sont un peu plus séparées & plus blanches. L'intérieur de toutes ces quatre éminences a de la *moelle* mêlée de filets corticaux. Le fond même, dont elles s'élèvent, est mêlé de la même substance. Les quadrupèdes, les oiseaux & plusieurs poissons ont à-peu-près la même éminence transversale, mais les quadrupèdes seuls ont les quatre bosses.

La glande pinéale, devenue célèbre par une hypothèse peu fondée, est placée sur ces éminences, ou derrière elles. Elle est ovale & terminée en pointe postérieurement. Sa substance est corticale, & la base médullaire. Elle est très-souvent remplie de grains de sable. Elle manque aux oiseaux, & ne se trouve ni dans tous les quadrupèdes, ni dans toutes les espèces de poissons.

Elle produit deux filets médullaires, qui vont s'attacher au trait blanc des couches optiques, ou dans les couches à côté de ce trait.

Le quatrième ventricule est une cavité imaginaire, car tout est plein dans le corps de l'animal, terminée par les plexus médullaires, qui montent & qui descendent depuis le cervelet. Son milieu est plus large, l'extrémité supérieure arrondie, & sa figure à-peu-près ovale.

Son plancher antérieur est le pont de Varole, & le milieu du ventricule y est continué par une rainure, que l'on a comparée à une plume à écrire, ou plutôt à un roseau taillé pour cet usage; cette rainure se continue dans la *moelle* de l'épine.

Il est fermé postérieurement par la grande valvule & par le cervelet.

Il a son plexus choroïde particulier, qui a même des vésicules comme les plexus antérieurs du même nom. Il est revêtu de la pie-mère.

De la rainure , qu'on a comparée à une plume , il part plusieurs fibres médullaires. La première va se joindre à la ligne médullaire transversale , qui est à la partie supérieure de la grande valvule. Deux autres , ou plusieurs même , vont en remontant composer le nerf mou de la septième paire. Une ou deux vont plus inférieurement joindre la huitième paire.

Entre la *moelle* du cerveau , qui descend vers le pont & l'éminence figurée , le troisième ventricule communique avec le quatrième par un canal auquel on a donné le nom d'aqueduc de *Sylvius*. Il étoit connu de *Vesale* , & même de *Berenger* & de *Galien*.

La *moelle allongée* proprement dite est le commencement de la *moelle* de l'épine , séparée par un vallon du pont de *Varole* , & absolument continue avec le reste de la *moelle* de l'épine. Sa partie la plus large est celle qui répond au pont ; elle va se rétrécir contre le grand tron de l'occiput , & s'aplanit.

Son commencement a quatre éminences qui sortent en manière d'un bas-relief. Les plus extérieures sont plus courtes , ovales & obtuses. On les appelle les corps olivaires. Les intérieures sont plus saillantes ; elles se terminent en pointe en - dessous. On les appelle pyramidales.

Un sillon sépare ces petites bosses , se continue dans la *moelle* de l'épine , comme le sillon postérieur , & la pie-mère y entre également avec de petits vaisseaux. Les levres de cette rainure sont un peu enflées.

Quand on écarte ces levres , on découvre des fibres médullaires , qui de la colonne droite de la *moelle allongée* , passent à la colonne gauche. Elles sont transversales , & je n'ai pas vu qu'elles se croissent.

L'intérieur de la *moelle allongée* a de la substance corticale mêlée avec la *moelle* , & qui forme des lignes.

Après ce précis anatomique , je ne dois pas omettre la partie physiologique. Elle mérite d'autant plus d'être approfondie , que les auteurs modernes placent dans la *moelle allongée* le siège de l'ame. Il y a plusieurs raisons à donner pour cette opinion. Les nerfs naissent à-peu-près généralement du pont de *Varole* , ou de la *moelle allongée*. Mais les expériences faites sur des animaux vivans prouvent encore davantage. Cette recherche demande de l'exactitude.

Il est évident que le siège de l'ame doit être dans la partie du corps animal dans laquelle l'ame sent & dans laquelle naissent les mouvemens des muscles.

La cause du sentiment de l'ame réside sans doute dans toute la *moelle* du cerveau. On a vu de violentes douleurs de tête faire le malheur de la vie entière d'un homme. On a ouvert le crâne , après que la mort avoit mis fin à ses malheurs : on a trouvé la cause du mal dans la *moelle* du cerveau , blessée par des exostoses ou des esquilles , rongée par des abcès , comprimée par du sang épanché ou par des tumeurs & des excrescences.

Dans l'animal vivant , dans l'homme , on a comprimé le cerveau pour faire l'expérience , la nature a produit elle-même cette impression par du sang & de la matière épanchée sur le cerveau. L'homme & l'animal ont perdu le sentiment , & se sont assoupis. J'ai vu ronfler un chien , quand la compression étoit un peu forte.

On a trépané l'homme assoupi ; on a enlevé le sang ou l'os enfoncé , qui pressoit le cerveau , il a repris les sens & les fonctions de la vie humaine. (*)

Il n'est donc pas douteux que la cause du sentiment ne réside dans la *moelle* du cerveau , & généralement dans la *moelle* de l'encéphale , qui se réunit pour former la *moelle allongée*. On n'a pas , à la vérité , assez séparé dans les expé-

(*) On voit dans l'*Histoire* de l'académie royale des Sciences, année 1714, un exemple d'un fœtus né sans cerveau , sans cervelle ni *moelle* de l'épine du dos quoique fort bien conformé à tout autre égard. Il étoit à terme ; il a vécu deux heures , & même donné des signes de vie , lorsqu'on lui a répandu de l'eau sur la tête en le baptisant.

riences l'effet de la compression de la *moelle* seule du cerveau d'avec celle de la *moelle allongée* seule, & l'expérience est difficile à faire. Une pression légère ne produit pas des effets assez sensibles; une pression violente de la surface du cerveau étend son pouvoir sur la *moelle allongée*.

Comme cependant les nerfs naissent généralement de cette *moelle*, comme ces nerfs ne peuvent que rappeler au cerveau les impressions des objets extérieurs, dont les nerfs seuls sont les conducteurs, il n'est pas douteux que ce ne soit à l'origine de ces nerfs, que les impressions des corps sensibles se représentent à l'ame. Comme cependant l'origine d'un nerf peut être plus éloignée, que la séparation visible de la *moelle allongée*, il est impossible de déterminer exactement la part que peut avoir au sentiment le cerveau seul, ou le cervelet seul, d'avec celle que la *moelle allongée* y a certainement. Il paroît plus que probable, par le résumé qui résulte des maladies & des expériences faites sur des animaux vivans, que toutes ces parties médullaires sont la cause du sentiment, & que l'encéphale entier peut être regardé comme le siège de l'ame.

Pour le siège, d'où naît le mouvement volontaire, la *moelle allongée* y paroît avoir une part plus exclusive. J'ai coloré le scalpel avec du cinabre. J'ai blessé la *moelle* du cerveau à différentes profondeurs. Je reconnoissois la profondeur de la plaie, parce que la *moelle* y étoit colorée, & j'ai vu que les violentes convulsions ne naissent presque jamais par les blessures superficielles du cerveau, & qu'il faut enfoncer l'instrument dans les couches optiques, dans les corps cannelés, dans le pont de Varole, dans la *moelle allongée*, ou dans le cervelet, pour faire naître ces convulsions.

Ce qu'on peut conclure de cette expérience, qui a été vérifiée très-souvent, c'est que les parties que je viens de nommer, ont plus de part au mouvement animal, que n'en a la surface du cerveau ou même le corps calleux; je n'exclus pas pour cela ces parties superficielles. Elles sont absolument semblables aux parties profondes; la *moelle*

n'en diffère pas. Si la *moelle centrale* du cerveau donne naissance aux mouvemens animaux, il n'est pas probable que les parties superficielles de la *moelle cérébrale*, si semblables en tout aux profondes, & si évidemment continues avec elles, soient dénuées du pouvoir de produire des mouvemens dans l'animal. Ce n'est qu'un plus grand pouvoir d'en produire que possèdent les parties centrales, sans que cet avantage soit exclusif. (H. D. G.)

§ MOELLE DE L'ÉPINE, Anat. La *moelle de l'épine* est absolument continue à la *moelle allongée*, & n'en diffère que par la place. Comme il y a des animaux sans tête, mais qui ne sont pas dépourvus de nerfs, la *moelle de l'épine* se trouve dans des animaux, qui n'ont point de cerveau, & dans la plus grande partie des insectes, le cerveau ne consiste qu'en deux petits tubercules; & qui ne sont que la première paire de ganglions, dont leur *moelle de l'épine* est pourvue, & qui méritent à peine le nom de cerveau.

Dans l'homme cette *moelle* est une espèce de cylindre, mais dont la figure n'est pas uniforme. Elle a le plus de largeur à sa sortie par le grand trou occipital, elle devient un peu plus étroite dans les premières vertèbres du cou, & plus grosse dans les dernières. Elle diminue de nouveau de diamètre en descendant par le dos, elle grossit un peu dans les dernières vertèbres de la même classe, elle finit entre la première & la seconde vertèbre des lombes par deux tubercules placés à la suite l'un de l'autre; le premier ovale, & le dernier terminé en cône. A son origine cette *moelle* est aplatie par-devant & par derrière: elle est quarrée, obtuse dans le dos, & ses tranchans latéraux y ont plus de largeur. Sa direction suit celle des vertèbres.

Les deux rainures dont j'ai fait mention en parlant de la *moelle allongée*, se continuent dans toute la longueur de la *moelle de l'épine*, mais ce n'est que l'antérieure de ces rainures qui se continue jusqu'à la fin; la postérieure est moins marquée, parce qu'il n'y a pas d'artère spinale postérieure. L'antérieure qui loge son artère, partage profondément la *moelle*.

La *moelle de l'épine* est blanche extérieurement, & sa substance en général est médullaire ; il y a cependant quelque chose de cortical dans son intérieur, dont la figure ressemble à une croix. Je n'ai point vu de fibres transversales intérieures.

Elle est plus molle encore que dans le cerveau.

La *pie-mere* de cette *moelle* est semblable en tout à celle du cerveau. Elle est très-vasculaire, & ses petits vaisseaux entrent dans la *moelle de l'épine*, & par la fissure & de toute l'attache de la *pie-mere*. Elle entre dans la fente antérieure de la *moelle*, & se termine avec elle vers la première vertèbre des lombes ; il n'en reste qu'un filet creux, qui conduit un petit vaisseau au coccyx.

La membrane arachnoïde est plus sensible que dans le cerveau. Elle est entièrement différente de la *pie-mere* & beaucoup plus longue, puisqu'elle renferme le paquet des nerfs, connus sous le nom de *queue de cheval* : on peut la souffler dans toute sa longueur ; elle a la même étendue que la *dure-mere*. Elle donne une gaine à chaque nerf, & n'a point de vaisseaux.

Le ligament dentelé a quelque chose de fort agréable. Il est fait d'une substance luisante, tendineuse & forte, sans vaisseaux comme l'arachnoïde, mais beaucoup plus solide.

Il a sa première attache à la *dure-mere*, entre le passage de la neuvième paire & l'artère vertébrale ; il se continue par toute la longueur de la *moelle de l'épine*, entre les nerfs antérieurs & postérieurs ; il forme des productions triangulaires, qui, terminées par un filet, s'attachent à la *dure-mere* de la *moelle de l'épine*. Le dernier filet répond à la deuxième vertèbre du dos.

J'ai dit que cette *moelle* se termine entre la première & la seconde vertèbre des lombes ; le reste de la cavité des vertèbres lombales & du sacrum est rempli par des filamens nerveux presque innombrables, qui descendent de la *moelle* au bas du dos & dans les lombes, qui accumulés ressemblent assez à une *queue de cheval*.

C'est dans cet espace que l'on trouve souvent une liqueur rougeâtre, & sur-

tout dans le fœtus. Naturellement ce n'est qu'une vapeur, qui exhale des vaisseaux de la *moelle* : quand elle est devenue trop copieuse, elle empêche la colonne dorsale de se former, & cause une hydropisie particulière, à laquelle on a donné le nom de *spina bifida*.

La *dure-mere* de la *moelle de l'épine* se continue avec celle du crâne ; elle renferme, & la *moelle* même & la queue de cheval & ne finit qu'au bas de l'os sacrum, auquel elle est attachée par des filets solides.

Ses différens diamètres ne répondent pas à ceux de la *moelle*. Elle est plus large & aplatie au haut du cou, plus étroite au milieu, plus large au bas, plus étroite depuis la seconde vertèbre du dos, plus ample au bas du dos, très-large à la première vertèbre des lombes, & plus étroite successivement vers son terme. Elle est d'une consistance solide, & des traits fibreux en parcourent la longueur.

Elle est enveloppée par une couche de graisse ; mais cette graisse ne remplit pas l'espace qui est entre la *dure-mere* & les ligamens des vertèbres : il est très-difficile de dire ce qui peut remplir cet espace, qui naturellement ne devroit pas être vuide, puisque dans tout le corps de l'animal, il n'y a aucune cavité qui ne soit remplie.

Les artères de la *moelle de l'épine*, sont superficielles ou profondes.

Les profondes ou celles dont les branches appartiennent essentiellement à la *moelle*, sont appelées *spinules*. L'antérieure est la principale. Elle est unique, mais elle naît par deux petits troncs des artères du cervelet, qui sont les branches principales de l'artère vertébrale. Elle descend en serpentant, se partage & se rejoint, & forme par conséquent de petites îles. Elle donne des branches à la *moelle* allongée & au nerf de la neuvième paire ; elle ne forme plus qu'un tronc au haut du cou, qui cependant n'arrive qu'au bas du cou dans d'autres sujets ou même au dos. Cette artère réunie descend dans le sillon antérieur de la *moelle de l'épine*, donne des branches à la *pie-mere*, aux nerfs & d'autres plus profondes, qui s'enfoncent dans le sillon avec la *pie-*

mere. Elle communique avec les branches de la vertébrale, & avec différentes artères extérieures, dont je vais parler, & son dernier rejetton entre dans une gaine fournie par la dure-mere, achève de parcourir la longueur de la queue de cheval, & se termine dans les membranes de la conjonction du coccyx avec le sacrum.

L'artère spinale postérieure est, ou égale, ou plus petite que l'antérieure. Elle est toujours double, semblable & parallèle à celle de l'autre côté. Elle naît d'un côté de la vertébrale, & de l'autre d'une de ses principales branches. Elle suit la *moelle* dans l'intervalle que les nerfs ne couvrent pas, fait de fréquentes anastomoses avec sa compagne, & d'autres avec les artères superficielles de la *moelle de l'épine* : elle donne de nombreuses branches à la pie-mere, aux nerfs, & se termine avec la *moelle* vers la seconde vertèbre des lombes.

Les artères extérieures de la *moelle de l'épine* partent de plusieurs troncs différents. On en peut faire deux classes ; il y en a d'antérieures & de postérieures.

Les artères postérieures ne sont pas aussi nombreuses que les vertèbres, mais assez considérables. Elles montent obliquement avec les nerfs, & se contournent autour de la *moelle* même, pour se joindre à l'artère spinale antérieure, à laquelle elles s'unissent. La vertébrale en donne la plus grande partie.

D'autres artères de la même classe viennent de la thyroïdienne inférieure, ou d'une cervicale qui naît de la souclavière, & même de la première intercostale. Dans le dos ce sont les intercostales, dans les lombes les lombaires, l'iléolombale ; dans l'os sacrum les sacrées : la dernière vient de la coccygienne.

Les artères antérieures sont plus grandes, & leurs anastomoses plus considérables. Elles naissent des mêmes artères que les précédentes dans le cou.

Plus bas que la seconde vertèbre des lombes, il n'y a plus de distinction d'artères antérieures & postérieures, le ligament dentelé qui les séparoit n'existant plus.

De ces branches il faut distinguer les petites artères, dont les unes vont aux vertèbres même, & à l'enveloppe grais-

seuse de la *moelle de l'épine*, & d'autres aux ganglions des nerfs épineux à la dure-mere de la *moelle de l'épine*, & à la graisse qui la recouvre.

Les veines de la *moelle de l'épine* sont moins bien connues. En général il y a deux sinus veineux qui accompagnent la dure-mere de cette *moelle* dans toute sa longueur, l'une à droite & l'autre à gauche. Une branche transversale les unit à chaque vertèbre, tant antérieurement que postérieurement, & forme autour de la *moelle* autant d'anneaux qu'il y a de vertèbres.

Chacun de ces anneaux reçoit une veine extérieure, qui dans le cou provient de la vertébrale profonde, dans le dos des intercostales, ensuite des lombaires & des sacrées.

Ces mêmes sinus donnent des branches qui accompagnent les nerfs, & qui vont s'aboucher avec la veine spinale antérieure & avec la postérieure. Les sinus longitudinaux ne se terminent qu'au bas de l'os sacrum ; pour la veine elle ne passe pas plus loin que la *moelle* même.

La veine spinale antérieure communique avec les sinus pierreux inférieurs.

La veine vertébrale profonde, & la branche principale de la veine vertébrale, qui est elle-même une branche de la souclavière, qui passe par les trous des apophyses transversales des vertèbres du cou, & qui se termine, ou par un canal de communication, qui par le trou mastoïdien va se réunir dans le sinus transversal du cerveau, ou qui, au défaut de cette communication, se perd dans les muscles & les tégumens.

Quelques auteurs ont parlé des vaisseaux lymphatiques de la *moelle de l'épine*. Ils n'ont pas été suffisamment vérifiés encore.

La *moelle de l'épine*, étant la continuation de la *moelle* allongée, a sans doute les mêmes fonctions. Les nerfs qui en naissent y rapportent sans doute les impressions des objets extérieurs. Les luxations des vertèbres, les autres accidents de la *moelle de l'épine* détruisent le sentiment des parties qui doivent leurs nerfs à cette queue. Le même événement suit les blessures, & la lésion de la *moelle* dorsale dans les expériences faites sur des animaux vivans.

C'est également à la *moelle de l'épine* que les nerfs qui en naissent, doivent le pouvoir de produire du mouvement. Quand on comprime ou que l'on retranche la *moelle*, ce sont exactement les parties qui perdent le mouvement, dont les nerfs naissent au-dessous de la blessure. La mort est inévitable & subite, quand on retranche la *moelle* au haut du cou. La respiration devient impossible, quand l'opération se fait au haut du dos. Les seules côtes inférieures perdent le mouvement, quand c'est plus bas, & les seules extrémités inférieures quand c'est dans les lombes. Galien a cru remarquer même que la partie droite seule perdoit le mouvement quand on divisoit la moitié droite de la *moelle*.

Il en est de même de l'irritation; elle met en jeu les muscles qui sont au-dessous de la partie irritée. On a vu qu'en irritant la *moelle* successivement plus bas, la proportion des parties mises en convulsion étoit la même que la longueur de la *moelle* sous la partie irritée. Les convulsions sont universelles quand l'irritation se fait au haut de la nuque.

De ces phénomènes cependant on ne pouvoit pas conclure avec justesse que le siège de l'ame est dans la *moelle de l'épine*; l'ame ne perd rien de ses facultés quand la *moelle de l'épine* est comprimée, & que les parties inférieures ont perdu le sentiment & le mouvement. Au lieu que les embarras quelconques du cerveau troublent l'exercice des facultés de l'ame. Les expériences que je viens de rapporter, prouvent uniquement que les nerfs des parties inférieures ne sauroient représenter leurs impressions à l'ame, ni transmettre la cause du mouvement aux muscles, quand la *moelle de l'épine* a souffert jusqu'à un certain point. (H. D. G.)

MOELLE DES PLANTES, *Botan.*, c'est une substance molle, spongieuse qui se trouve au milieu de quelques arbres & autres plantes comme dans le sureau & dans la tige de l'héliotrope. Grew pense d'après Hook, que la *moelle* est un amas de plusieurs petits bouillons, dont le mouvement latéral & le mouvement perpendiculaire élèvent le suc, & font croître la plante, tant en grosseur qu'en hauteur; mais cette idée ne paroît être qu'une pure hypothèse. (D. J.)

MOELLE DES PIERRES, *Hist. nat.*, Voyez MEDULLA SAXORUM. On a quelquefois donné à la marne le nom de *moelle de terre*.

MOELLEUX, EUSE, adj., rempli de *moelle*. Il y a des os qui sont plus *moelleux* les uns que les autres.

MOELLEUX. On dit en Peinture, un pinceau *moelleux*, *moelleusement* peint, lorsque les coups de pinceau ne sont pas trop sensibles, mais qu'ils sont bien fondus avec les couleurs qui expriment l'objet sans cependant en détruire l'esprit: c'est l'opposé de *sec*.

MOELLON ou **MOILON**, f. m., *Maçon.*, c'est la moindre pierre qui provient d'une carrière: il y en a aussi de roche, qu'on nomme *meulière* ou *molière*. Le *moellon* s'emploie aux fondemens, aux murs de médiocre épaisseur, & pour le garni des gros murs: le meilleur est le plus dur, comme celui qui vient des carrières d'Arcueil. Vitruve nomme toute sorte de *moellon*, *camenta*.

MOELLON, *Manuf. de glaces*, on appelle *moellons*, dans les manufactures des glaces, des pierres qui servent à adoucir les glaces de petit volume.

Il y en a de deux sortes, les *moellons* d'affiette & les *moellons* de charge.

On nomme *moellons d'affiette* une pierre de liais d'environ deux piés de long, dix-huit à vingt pouces de large, & deux à trois d'épaisseur, sous laquelle on mastique, avec du plâtre, une des glaces qu'on veut adoucir.

Le *moellon* de charge est une pierre commune dont celle de liais est couverte pour lui donner plus de poids & de force dans le frottement; il est de la figure d'un *moellon* d'affiette, mais épais & aussi pesant qu'il est convenable pour qu'un seul ouvrier puisse le mouvoir & tourner de tous sens sur la glace de dessous. Quatre gros boutons ou boules de bois posées aux quatre coins servent à le tenir pour lui donner le mouvement. Voyez GLACE.

MOELLONNIER, f. m., *Carrier*, ces ouvriers ont plusieurs coins à séparer la pierre: le *moellonnier* est le plus petit; il a 18 pouces de long, & pèse 20 à 22 livres.

MOEN, ou **MOONE**, ou **MOW**, ou **MUEN**, ou **MONE-DANOISE**, *Géogr.*, en latin *Mona danica*, isle du royaume

de Danemarck, dans la mer Baltique, Stege en est la capitale. Il y a dans cette île une forteresse & plusieurs villages. *Long.* 30. 40'. *lat.* 54. 56. à 55'. 8'. (D. J.)

MOENUS, *Géogr. anc.*, fleuve de la Germanie, selon Pline; il est appelé *Menus* par Ammien Marcellin, *Manis* par Pomponius Mela, & *Mogonium* par les écrivains du moyen âge. Il conserve son ancien nom; c'est le *Meyn*, rivière de Franconie. (D. J.)

MOERES, f. f., *Soierie*, voyez MOIRE.

MOERIS, *la*, *Géogr.*, lac d'Egypte à l'occident du Nil. Le roi Mæris le fit construire pour obvier aux irrégularités des inondations du Nil.

Hérodote, *l. II. c. cxi.* sur la bonne foi des gens du pays, lui donne 180 lieues de circuit. Diodore de Sicile, *l. I. p. 47.* répète la même chose, & cette erreur a été regardée comme un fait incontestable par M. Bossuet: cependant Pomponius Mela mieux informé, ne donne à ce lac que 20 mille pas de tour, qui font à-peu-près 10 ou 12 lieues communes. *Mæris*, dit cet historien latin, *aliquando campus, nunc lacus viginti millia passuum in circuitu patens*; & c'est aussi ce qui a été vérifié par des récentes observations de nos voyageurs modernes.

Deux pyramides, dont chacune portoit une statue colossale placée sur un trône, s'élevoient de 300 piés au milieu du lac, & occupoient, dit-on, sous les eaux un pareil espace. Elles prouvoient du moins par-là, qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & justifioient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme.

Ce lac communiquoit au Nil par le moyen d'un canal, qui avoit plus de 15 stades, ou 4 lieues de longueur, & 50 piés de largeur. De vastes écluses ouvroient & le canal & le lac, ou les fermoient selon le besoin.

La pêche de ce lac valoit aux princes beaucoup d'argent; mais sa principale utilité étoit pour réprimer les trop grands débordemens du Nil. Au contraire, quand l'inondation étoit trop basse, & menaçoit de stérilité, on tiroit de ce même lac par des coupures & des saignées, une quantité d'eau suffisante pour

arroser les terres. C'est donc en considérant l'utilité de ce lac, qu'Hérodote a eu raison d'en parler avec admiration, de le préférer aux pyramides, au labyrinthe, & de le regarder comme le plus beau & le plus précieux de tous les ouvrages des rois d'Egypte.

Strabon remarque, que de son temps, sous Pétrone, gouverneur d'Egypte, lorsque le débordement du Nil montoit à 12 coudées, la fertilité étoit grande, & qu'à 8 coudées la famine ne se faisoit point sentir; apparemment parce que les eaux du lac supplétoient au défaut de l'inondation par le moyen des coupures & des canaux. (D. J.)

MOESIE, *Géogr. anc.*, contrée de l'Europe, à l'orient de la Pannonie. Presque tous les auteurs latins disent *Mæsia* en parlant de la *Mæsie* en Europe, & *Myisia* quand il est question de la *Myisie* asiatique: les exemples contraires sont rares; cependant, Denis le géographe a dit *Myisia* pour *Mæsia*: Ovide dit aussi *Myfas* pour *Mæfas*, en parlant des peuples.

Hic tenuit Myfas gentes in pace fidei.

Cette même orthographe se trouve dans quelques inscriptions; & finalement le code théodosien l'emploie deux fois.

Pline & Ptolomée ont décrit la *Mæsie*, les peuples & les fleuves qu'elle contenoit. Selon Pline, les frontières de la *Mæsie* prenoient depuis le confluent du Danube & de la Save, où étoit la ville de Taurinum, jusqu'à l'embouchure du Danube dans le Pont-Euxin; de façon que le Danube étoit au nord, les montagnes de Dalmatie faisoient la borne au midi, de même qu'une grande partie du mont Hæmus, qui séparoit cette contrée de la Macédoine & de la Thrace. Ptolomée distingue la *Mæsie* en haute & basse, ou en supérieure & en inférieure, & ne diffère de Pline, qu'en ce qu'il étend la basse *Mæsie* jusqu'à l'embouchure du Borysthène.

La haute *Mæsie* est appelée *Myrsi* par Leunclavius, *Servie*, par Laxius; *Moldavie* par Taurinus; *Walachie* par Sabellicus, & *Hongrie* par Tzetzès.

La basse *Mæsie* est nommée *Bulgarie* par divers auteurs. Dans Jornandès elle a le nom de *Scythie mineure*, & celui de *Scythie de Thrace* dans Zozime: Ovide

l'appelle simplement *Scythie*, & d'autres l'ont nommée *Pontique maritime*. (D. J.)

MŒSIE, *Géogr. anc.*, ville de Phrygie, au voisinage de Troye, dans Virgile; mais Etienne le géographe lit *Myfia* au lieu de *Mesia*, & il est vraisemblable qu'il a raison.

MŒUF, *f. m.*, *Gram.*, c'est la même chose que *mode*. Voyez l'article **MODE**.

MŒURS, *f. f.*, *Morale*, actions libres des hommes, naturelles ou acquises, bonnes ou mauvaises, susceptibles de règle & de direction.

Leur variété chez les divers peuples du monde dépend du climat, de la religion, des loix, du gouvernement, des besoins, de l'éducation, des manières & des exemples. A mesure que dans chaque nation une de ces causes agit avec plus de force, les autres lui cèdent d'autant.

Pour justifier toutes ces vérités, il faudroit entrer dans les détails que les bornes de cet ouvrage ne sauroient nous permettre; mais en jettant seulement les yeux sur les différentes formes du gouvernement de nos climats tempérés, on devineroit assez juste par cette unique considération, les *mœurs* des citoyens. Ainſi, dans une république qui ne peut subsister que du commerce d'économie, la simplicité des *mœurs*, la tolérance en matière de religion, l'amour de la frugalité, l'épargne, l'esprit d'intérêt & d'avarice, devront nécessairement dominer. Dans une monarchie limitée, où chaque citoyen prend part à l'administration de l'état, la liberté y sera regardée comme un si grand bien, que toute guerre entreprise pour la soutenir, y passera pour un mal peu considérable; les peuples de cette monarchie seront fiers, généreux, profonds dans les sciences & dans la politique, ne perdant jamais de vue leurs privilèges, pas même au milieu du loisir & de la débauche. Dans une riche monarchie absolue, où les femmes donnent le ton, l'honneur, l'ambition, la galanterie, le goût des plaisirs, la vanité, la mollesse, seront le caractère distinctif des sujets; & comme ce gouvernement produit encore l'oisiveté, cette oisiveté corrompant les *mœurs*, fera naître à leur place la politesse des manières. Voyez **MANIÈRES**.

MŒURS, *Poétique*, ce mot à l'égard de l'épopée, de la tragédie ou de la comédie, désigne le caractère, le génie, l'humeur des personnages qu'on fait parler. Ainſi, le terme de *mœurs* ne s'emploie point ici selon son usage commun. Par les *mœurs* d'un personnage qu'on introduit sur la scène, on entend le fonds, quel qu'il soit, de son génie, c'est-à-dire les inclinations bonnes ou mauvaises de sa part, qui doivent le constituer de telle sorte, que son caractère soit fixe, permanent, & qu'on entrevoie tout ce que la personne représentée est capable de faire, sans qu'elle puisse se détacher des premières inclinations par où elle s'est montrée d'abord: car l'égalité doit régner d'un bout à l'autre de la pièce. Il faut tout craindre d'Oreste dès la première scène d'Andromaque, jusqu'à n'être point étonné qu'il assassine Pyrrhus même aux pieds des autels. C'est, pour ainſi dire, ce dernier trait qui met le comble à la beauté de son caractère & à la perfection de ses *mœurs*.

*Je ne sais de tout temps quelle injuste
puissance*

*Laisse le crime en paix, & poursuit l'in-
nocence.*

*De quelque part enfin que je jette les
yeux,*

*Je ne vois que malheurs qui condamnent
les dieux.*

*Méritons leur courroux, justifions leur
haine,*

*Et que le fruit du crime en précède la
peine.*

Voilà les traits que Racine emploie pour peindre le caractère, le génie, les *mœurs* d'Oreste. Quelle conformité de ses sentimens, de ses idées intérieures avec les actions qu'il commettra! Quelle façon ingénieuse de prévenir le spectateur sur ce qui doit arriver!

Aristote a raison de déclarer, qu'il faut que les *mœurs* soient bien marquées & bien exprimées; j'ajoute encore qu'il faut qu'elles soient toujours convenables, c'est-à-dire conformes au rang, à l'état, au temps, au lieu, à l'âge, & au génie de celui qu'on représente sur la scène; mais il y a beaucoup d'art à faire supérieurement ces sortes de peintures: & tout poète qui n'a pas bien étudié cette partie, ne réussira jamais.

Il y a une autre espèce de *mœurs*, qui doit régner dans tous les poèmes dramatiques, & qu'il faut s'attacher à bien caractériser : ce sont des *mœurs* nationales, car chaque peuple a son génie particulier. Écoutez les conseils de Despréaux :

*Des siècles, des pays, étudiez les mœurs ;
Les climats font souvent les diverses
humeurs.*

* *Gardez donc de donner, ainsi que dans
Clélie,
L'air, ni l'esprit françois à l'antique
Italie ;
Et sous des noms romains faisant notre
portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus da-
meret.*

Corneille a conservé précieusement les *mœurs*, ou le caractère propre des Romains ; il a même osé lui donner plus d'élévation & de dignité. Quelle magnificence de sentimens ne met-il point dans la bouche de Cornélie, lorsqu'il la place vis-à-vis de César ?

*César, car le destin, que dans tes fers
je brave,
Me fait ta prisonnière, & non pas ton
esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le
cœur.
Jusqu'à te rendre hommage, & te nomi-
mer seigneur.
De quelque rude coup qu'il m'ose avoir
frappée,
Veuve du jeune Crasse, & du jeune
Pompée,
Fille de Scipion, &, pour dire encore
plus,
Romaine, mon courage est encore au-
dessus.*

La suite de son discours renchérit même sur ce qu'elle vient de dire ; & sa plainte est superbe :

*César, de ta victoire, écoute moins le
bruit ;
Elle n'est que l'effet du malheur qui me
suit :
Je l'ai portée en dot chez Pompée &
chez Crasse ;
Deux fois du monde entier j'ai causé la
tristesse ;
Deux fois de mon hymen le nœud mal
assorti,*

*A chassé tous les dieux du plus juste
parti :
Heureuse en mes malheurs, si ce triste
hymenée,
Pour le bonheur de Rome, à César m'eût
donnée ;
Et si j'eusse avec moi, porté dans ta
maison,
D'un astre envenimé, l'invincible poi-
son !
Mais enfin n'attends pas que j'abaisse ma
baine ;
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Ro-
maine :
Et quoique ta captive, un cœur comme
le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande
rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble
ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cor-
nélie.*

Le grand Corneille n'a pas effuyé sur cela les reproches que l'on fait à Racine, d'avoir francisé ses héros, si on peut parler ainsi. Enfin, on n'introduit point des *mœurs* comme des modes, & il n'est point permis de rapprocher les caractères, comme on peut faire le cérémonial & certaines bien-séances. Achille, dans *Iphigénie*, ne doit point rougir de se trouver seul avec Clytemnestre.

Le terme de *mœurs*, veut donc être entendu fort différemment, & même il n'a trait en façon quelconque, à ce que nous appellons *morale*, quoiqu'en quelque sorte elle soit le véritable objet de la tragédie qui ne devrait, ce me semble, avoir d'autre but que d'attaquer les passions criminelles, & d'établir le goût de la vertu, d'où dépend le bonheur de la société. (D. J.)

MŒURS, f. f. pl., *Belles-Lettres*. En morale & en politique on entend par les *mœurs* des hommes, leurs inclinations habituelles, ou la forme que l'habitude a donnée à leur naturel. Mais relativement aux arts d'imitation, & particulièrement à l'égard de la poésie, l'idée qu'on attache aux *mœurs* est plus étendue ; elle embrasse le naturel, l'habitude & les accidens passagers qui se combinent avec l'un & l'autre. Ainsi dans le système des *mœurs* poétiques,

sont comprises les inclinations & les affections de l'ame.

Celui qui veut peindre les *mœurs* doit donc se proposer ces trois objets d'étude : la nature , l'habitude & la passion.

Le premier soin d'un peintre qui veut exceller dans son art , est de chercher des modeles dans lesquels les proportions , les formes , les contours , les mouvemens , les attitudes soient tels que les donne la nature , avant que l'habitude en altere la pureté. Le même soin doit occuper le poete ; il est comme impossible que dans l'homme en société , le naturel soit pur & sans mélange ; mais peut-être , avec un esprit juste & capable de réflexion , n'est-il pas aussi mal aisé qu'il le semble de distinguer en soi-même & dans ses pareils , ce que le naturel y produit , de ce que la culture y transplante. Le soin de sa vie & de sa défense , de son repos & de sa liberté ; le ressentiment du bien & du mal ; les retours d'affection & de haine , les liens du sang & ceux de l'amour : la bienfaisance , la douce pitié , la jalousie & la vengeance ; la répugnance à obéir & le désir de dominer , tout cela se voit dans l'homme inculte bien mieux que dans l'homme civilisé. Or , plus ces formes primitives seront senties , sous le voile bizarrement varié de l'éducation & de l'habitude , plus ces mouvemens libres & naturels s'observeront à travers la gêne où les retiennent le manège des bienséances & l'esclavage des préjugés , plus l'effet de l'imitation sera infailible : car la nature est au-dedans de nous-mêmes avide de tout ce qui lui ressemble , & empressée à le saisir. Voyez dans nos spectacles avec quels transports elle applaudit un trait qui la décele & qui l'exprime vivement. Si donc le poète me demande où il doit chercher la nature pour la consulter ? je lui répondrai , en vous-mêmes. *Nosce te ipsum* : c'est moi que j'étudie quand je veux connoître les autres , disoit Fontenelle : c'étoit aussi le secret de l'éloquent Massillon ; & sous combien de faces Montagne nous peint tous tant que nous sommes , en ne nous parlant que de lui ?

La différence des climats & des âges est la première qu'il faut étudier dans les *mœurs* , parce qu'elle tient à la nature.

Le climat décide sur-tout du degré d'énergie , d'activité , de sensibilité , de chaleur dans le caractère , & des inclinations qui lui sont analogues. Les climats froids produiront des hommes moins ardens que d'autres , mais plus laborieux , plus actifs , plus entreprenans par l'impulsion du mal-être ; plus occupés de leurs besoins , moins délicats dans leurs plaisirs , moins sensibles à la douleur , moins enclins à la volupté , peu susceptibles des passions adhérentes à la foiblesse ; doués d'un esprit sérieux & mâle , d'une ame ferme , & d'un courage patient. Sévèrement traités par la nature , ils en contractent l'âpreté ; & comme ils attachent peu de prix à la vie , ils comptent pour peu de chose de la perdre & de l'arracher. Durs pour eux-mêmes , ils le sont pour les autres , sans croire leur faire injure. L'indépendance , la liberté , le droit de la force , la gloire de l'invasion , & le butin pour prix de la victoire , voilà leur code naturel. Les climats chauds donnent au caractère plus d'ardeur & de véhémence , mais moins d'activité , de force & de courage. La vigueur est dans les fluides , mais les solides éternés s'y refusent ; en sorte que les hommes sont à la fois amollis & passionnés. Crime & vertu , tout s'y ressent , & de l'ardeur du sang , & de la foiblesse des organes. L'amour , la haine , la jalousie , la vengeance , l'ambition même y bouillonnent au fond des cœurs ; mais les moyens les plus faciles de s'assouvir sont ceux que la passion préfère. La trahison y est en usage , non parce qu'elle est moins périlleuse , mais parce qu'elle est moins pénible. La lâcheté n'y est pas dans l'ame , mais dans le corps : on y est esclave & tyran par indolence ; on y semble moins attaché à la vie qu'à la paresse ; le bonheur y est dans le repos. Les peuples des climats tempérés tiennent le milieu entre ces deux extrêmes : actifs , mais moins infatigables que les premiers ; voluptueux , mais moins amollis que les seconds ; leur volonté , leur force , leur ardeur , leur constance sont également modérées ; l'énergie de l'ame & du corps est la même ; les passions , au lieu de fermenter , agissent & s'apaisent en s'exhalant. De cet accord des facultés morales & physiques , résulte , & dans

le bien & dans le mal , un état de médiocrité éloigné de tous les excès ; un caractère mitoyen entre le vice & la vertu , incertain dans son équilibre , également susceptible des inclinations contraires , & aussi variables que le climat dont il éprouve l'influence.

Horace a merveilleusement bien décrit les *mœurs* des différens âges de la vie , & il seroit superflu de transcrire ici ces beaux vers que tout le monde fait par cœur ; mais à ces deux causes naturelles de la diversité des *mœurs* se joint l'influence de l'habitude , & celle-ci est un composé des impressions répétées , que font sur nous l'instruction , l'exercice , l'opinion & l'exemple. C'est donc peu d'avoir étudié dans l'homme moral ce que les peintres appellent le *nud* ; il faut s'instruire des différens modes que l'institution a pu donner à la nature , selon les lieux & les temps. *Prenendo la poesia ogni sua luce della luce del historia . . . sensu la quale la poesia camina in oscurissime tenebre.* (le Tasse.)

„ Celui qui fait ce qu'on doit à sa patrie , à ses amis , à ses parens ; quels sont les droits de l'hospitalité , les devoirs d'un sénateur & d'un juge , les fonctions d'un général d'armée , celui-là , dit Horace , est en état de donner à ses personnages le caractère qui leur convient. „ Horace parloit des *mœurs* romaines ; mais combien de nuances à observer dans la peinture des mêmes caractères , pris en divers climats ou dans des siècles différens ? c'est-là qu'un poète doit s'instruire en parcourant les annales du monde. Le culte , les loix , la discipline , les opinions , les usages , les diverses formes de gouvernement , l'influence des *mœurs* sur les loix , des loix sur le sort des empires ; en un mot la constitution physique , morale & politique des divers peuples de la terre , & tout ce qui dans l'homme est naturel ou factice , de naissance ou d'institution , doit entrer essentiellement dans le plan des études du poète : travail immense , mais d'où résulte cette idée universelle , qui , selon Gravina , est la mère de la fiction , comme la nature est la mère de la vérité.

Encore cette théorie seroit-elle insuffisante sans l'étude pratique des *mœurs*. Le peintre le plus versé dans le dessin

& dans l'étude de l'antique , ne rendra jamais la nature avec cette vérité qui fait illusion , s'il n'a sous les yeux les modèles. Il en est de même du poète ; la lecture & la méditation ne lui tiennent jamais lieu du commerce fréquent des hommes : pour les bien peindre il faut les voir de près , les écouter , les observer sans cesse : un mot , un coup-d'œil , un silence , une attitude , un geste est quelquefois ce qui donne la vie , l'expression , le pathétique à un tableau qui sans cela manqueroit d'âme & de vérité. Mais ce n'est pas d'après tel ou tel modèle que l'on peint la nature dans le moral , c'est d'après mille observations faites çà & là , & qui semblables à ces molécules organiques , imaginées par un philosophe poète , attendent au fond de la pensée le moment d'éclorre & de se placer :

Respicere exemplar vitæ morumque ju-bebo

Doctum imitatore , & veras hinc ducere voces.

C'est dans un monde poli , cultivé , qu'il prendra des idées de noblesse & de décence ; mais pour les mouvemens du cœur humain , le dirai-je ? c'est avec des hommes incultes qu'il doit vivre , s'il veut les voir au naturel. L'éloquence est plus vraie , le sentiment plus naïf , la passion plus énergique , l'âme enfin plus libre & plus franche parmi le peuple qu'à la cour ; ce n'est pas que les hommes ne soient hommes par-tout ; mais la politesse est un fard qui efface les couleurs naturelles. Le grand monde est un bal masqué.

Je fais combien il est essentiel au poète de plaire à ce monde qu'il a pour juge , & dont le goût éclairé décidera de ses succès ; mais quand le naturel est une fois saisi avec force , il est facile d'y jeter les draperies des bienséances.

La différence la plus marquée dans les *mœurs* sociales , est celle qui distingue les caractères des deux sexes. Elle tient d'un côté à la nature , & de l'autre à l'institution.

Ce qui dérive de la faiblesse & de l'irritabilité des organes , la finesse de perception , la délicatesse de sentiment , la mobilité des idées , la docilité de l'imagination , les caprices de la volonté , la

credulité

créolité superstitieuse, les craintes vaines, les fantaisies & tous les vices des enfans; ce qui dérive du besoin naturel d'appivoiser & d'attendrir un être sauvage, fier & fort, par lequel on est dominé, la modestie, la candeur, la simple & timide innocence; on, à leur place, la dissimulation, l'adresse, l'artifice, la souplesse, la complaisance, tous les raffinemens de l'art de séduire & d'intéresser; enfin ce qui dérive d'un état de dépendance & de contrainte, quand la passion se révolte & rompt les liens qui l'enchaînent, la violence, l'emportement & l'audace du désespoir; voilà le fond des *mœurs* du côté du sexe le plus foible, & par-là le plus susceptible des mouvemens passionnés.

Du côté de l'homme, un fond de rudesse, d'apreté, de férocité même, vices naturels de la force; plus de courage habituel, plus d'égalité, de constance; les premiers mouvemens de la franchise & de la droiture, parce que se sentant plus libre, il en est moins craintif & moins dissimulé; un orgueil plus altier, plus impérieux, plus ouvertement despotique, mais un amour-propre moins attentif & moins adroit à ménager ses avantages; un plus grand nombre de passions, & chacune moins violente, parce que, moins captive & moins contrainte, elle n'a point, comme dans les femmes, le ressort que donne la contrainte aux passions qu'elle retient; voilà le fond des *mœurs* du sexe le plus fort.

Viennent ensuite les différences des états de la vie. Les *mœurs* d'un peuple chasseur seront sauvages & cruelles: accoutumé à voir couler le sang; l'habitude le rend prodigue, & du sien & de celui d'autrui: la chasse est la sœur de la guerre. Les *mœurs* d'un peuple pasteur sont douces & voluptueuses; il a les vices de l'oisiveté & les vertus de la paix. Les *mœurs* d'un peuple laboureur sont plus sévères & plus pures: le père & la mère de l'innocence sont le travail & la frugalité. Les *mœurs* d'un peuple navigateur sont corrompues par la soif des richesses, car le commerce est l'aliment & le germe de l'avarice; & celui qui passe sa vie à s'exposer pour de l'argent, n'est pas éloigné de se vendre.

Nouvelle différence entre le peuple des campagnes & le peuple des villes:

Tome XXII. Partie I.

dans l'un les desirs sont bornés comme les besoins, & les besoins comme les idées: dans l'autre, l'imagination, la cupidité, l'envie, sont incessamment excitées par la vue des jouissances qui environnent la pauvreté. Plus de défiance, de ruse & d'opiniâtreté dans le villageois, parce qu'il est sans cesse exposé aux surprises de la fraude & de l'usurpation; plus de sécurité, de droiture & de bonne foi dans le citadin, parce qu'il est protégé de plus près par les loix, & qu'il n'est pas obligé d'être en garde contre l'injustice & la force.

Parmi les différens ordres de citoyens, encore mille nuances dans les *mœurs*: chaque condition a les siennes, la noblesse, la bourgeoisie, l'homme d'épée, l'homme de robe, l'artisan & le financier (je ne parle point de l'église, quoique la censure poétique ne l'ait pas toujours épargnée;) tous les rangs, toutes les professions, forment ensemble un tableau vivant & varié à l'infini, où l'éducation, l'habitude, le préjugé, l'opinion, la mode & le travail continuel de la vanité pour établir des distinctions, donnent aux *mœurs* de la société mille & mille couleurs diverses. Voilà le grand objet des études du poète.

Mais avec ces *mœurs* générales se combinent les accidens qui les modifient diversément selon les divers caractères, & plus encore selon les circonstances de l'action; d'où résulte une variété inépuisable. Le même caractère a paru dix fois sur la scène, & toujours différent par sa seule position: c'est comme le modèle d'une école de dessin, qui varie ses attitudes, ou que chacun copie d'un côté différent. Tous les raisonneurs, tous les amoureux de Molière, se ressemblent, & tous les amoureux comiques ressemblent à ceux de Molière. Dans Racine, tous les amans, ou tendres, ou passionnés, ne diffèrent que par des nuances, ou plutôt par leur situation: supposez qu'ils changent de place, Britannicus sera Hippolyte; Bajazet sera Xipharès; Hermione sera Roxane; &, pour aller plus loin, Ariane sera Didon; Inès sera Monime; Monime, Ariane ou Zaïre.

Au lieu que Racine avoit fait ses femmes passionnées & ses hommes tendres, un poète célèbre après lui a fait

D

ses femmes tendres & ses hommes passionnés ; & de ce seul renversement de la même combinaison, il a tiré comme un nouveau théâtre.

A plus forte raison si le poète combine la même passion avec de nouveaux caractères, ou deux passions opposées dans un caractère déjà connu, produira-t-il de nouvelles *mœurs* ? Phocas est un tyran atroce, mais il est père ; il desire ardemment de perdre le roi légitime, mais il craint d'immoler son fils : voilà un caractère rare, & pourtant naturel & vrai.

C'est dans la singularité surprenante de ces contrastes que consiste le merveilleux naturel qui convient à l'épopée & à la tragédie. Le modèle le plus parfait dans ce genre, est le caractère d'Achille. Rien de plus extraordinaire que l'extrême sensibilité & l'extrême inflexibilité réunies dans le même homme. Mais joignez-y l'extrême fierté, révoltée par une injustice outrageante ; dès-lors la bonté même & la droiture de son caractère profondément blessées, doivent le rendre inexorable ; & ce ne sera que pour venger un ami passionnément aimé, qu'il oubliera sa propre injure & son propre ressentiment.

Ce merveilleux naturel consiste aussi à contrarier les *mœurs* générales par les *mœurs* personnelles. Des hommes réputés sauvages, qui ont reçu de la nature les lumières, la grandeur d'âme, les vertus simples & touchantes de Zamore & d'Alzire, avec ces principes dans l'âme, qu'il est honteux de manquer à sa foi ; qu'il est affreux d'être ingrat & parjure ; qu'il est beau de mourir, plutôt que de trahir sa conscience, & qu'il est juste & grand de se venger ; sont un composé de cet ordre extraordinaire & merveilleux.

Par la même raison, lorsqu'on voit dans une femme une vigueur de caractère dont l'homme est à peine capable, comme dans Pulchérie, dans Viriate, dans Cornélie, dans la Cléopâtre de Rodogune ; ou, mieux encore, lorsque dans la même femme on voit le contraste de la faiblesse naturelle à son sexe, avec des élans de fierté, de courage & de force héroïque, ce phénomène doit exciter la surprise & l'étonnement.

Où est donc alors la vérité de l'imitation ? Elle est dans les causes morales, dont l'influence a dû modifier ainsi les *mœurs*, dans les circonstances de l'action qui donnent plus ou moins de force à la nature, à l'habitude, à la passion du moment ; & c'est-là véritablement ce qu'il y a de plus difficile. Un naturel simple & commun est aisé à imiter ou à feindre avec vraisemblance ; mais un naturel extraordinaire & composé de qualités qui semblent se contrarier quand il est ensemble & d'accord, est le chef-d'œuvre de l'invention : c'est-là que l'éloquence est nécessaire au poète : sans la véhémence de Cassius & les grands mouvemens qu'il oppose à l'horreur naturelle du parricide, quelle apparence y auroit-il que le fils de César, juste, sensible & bon, consentit à l'assassiner ? Quelle apparence y auroit-il qu'une mère comme Cléopâtre eût fait poignarder un de ses fils, & voulût empoisonner l'autre, si l'éloquence de sa passion n'avoit rendu cette atrocité vraisemblable, & comme naturelle dans une âme où l'ambition s'est changée en fureur ? Voyez ÉLOQUENCE POÉTIQUE.

Le comique a aussi sa façon de renchérir sur la nature. Un caractère dans la société ne se montre pas à chaque instant ; l'avare ne se présente pas sans cesse comme avare ; & tous les traits qui se dessinent ne lui échappent pas en un jour ; la comédie les rassemble : elle écarte les traits indifférens ; elle rapproche ceux qui marquent tout ce qu'elle fait dire ou faire au personnage ridicule, l'annonce & le caractérise ; l'action n'en est que le tableau ; & ce tableau, formé de traits pris çà & là, fait un ensemble plus continu & plus complet qu'aucun modèle individuel ne peut l'être. Telle est la sorte d'exagération que se permet la comédie ; & pour la rendre vraisemblable, il faut que tous les incidens qui font sortir le caractère, soient naturellement amenés, de façon que chaque circonstance paroisse naître d'elle-même pour seconder l'intention du peintre, & lui placer le modèle à son gré. C'est le talent sublime de Molière ; & aucun poète jamais ne l'a porté aussi loin que lui.

Sa grande méthode, en imitant les *mœurs*, étoit d'en marquer les contras-

tes, en opposant les deux extrêmes l'un à l'autre, & quelquefois à tous les deux un caractère modéré; en sorte que ces deux vers d'Horace

*Est modus in rebus, sunt certi denique
fines,*

*Utra quos citraque nequit consistere
rectum,*

renferment tout l'art de Moliere.

À un pere avare, il oppose des enfans prodigues, des valets fripons, une intrigante intéressée. Au fourbe hypocrite, il oppose d'un côté un bon homme & une bonne femme, crédules, simples, engoués de sa fausse dévotion; d'un autre côté, un jeune homme impétueux qui déteste l'hypocrisie; une soubrette fine, adroite & pénétrante, qui dit tout ce qu'elle a dans l'ame; & au milieu un homme sage & une femme vertueuse qui, l'un par sa raison, l'autre par sa conduite, pressent le fourbe & le démasquent. Après ce groupe le plus étonnamment conçu, le plus savamment composé qui fut jamais sur aucun théâtre, & qu'on peut regarder comme le prodige du génie comique, il est inutile de citer les contrastes des *Femmes savantes*, du *Misanthrope*, du *Bourgeois gentilhomme*; & de l'*Ecole des Maris*. Dans presque toutes les compositions, Moliere a suivi sa méthode; & c'est bien là vraiment le moule qu'il semble avoir cassé, pour être inimitable.

On ne lit pas sans impatience, dans le discours de Bruinot sur la comédie, que le coloris d'Aristophane est un coloris outré; celui de Ménandre, un coloris trop foible; celui de Moliere un *vernis singulier composé de l'un & de l'autre*. Moliere avoit peint le Tartuffe; & le vernis de ce tableau ne plaisoit pas à tout le monde.

Rapin examine si, dans la comédie, on peut faire des images plus grandes que le naturel; un avare plus avare, un fâcheux plus impertinent & plus incommode qu'il ne l'est ordinairement; & il dit: *Plaute, qui vouloit plaire au peuple, l'a fait ainsi; mais Térence qui vouloit plaire aux honnêtes gens, se renfermoit dans les bornes de la nature, & il représentoit les vices sans les grossir*. Ce même Rapin n'aimoit pas Moliere, & sous le nom de Plaute on voit qu'il l'attaquoit.

Mais qui avoit dit à Rapin jusqu'où l'importance d'un fâcheux & l'avarice d'un arpagon pouvoit aller naturellement? Qui lui avoit dit que la comédie dût se borner à l'imitation individuelle de telle ou de telle personne? Pourquoi si, d'une seule action de deux ou trois heures, un poete a le génie & l'art de faire le tableau d'un vice présenté sous toutes ses faces & dans tous les effets, sans que l'intrigue soit trop chargée, sans que les incidens soient trop accumulés, sans qu'en un mot la vraisemblance ou l'air de vérité y manquent; pourquoi ne le feroit-il pas? Rapin auroit dû savoir qu'imiter ce n'est pas faire une chose semblable, mais une chose ressemblante; & que ce ne feroit pas la peine d'aller au théâtre pour ne voir que la copie exacte de ce que l'on voit dans le monde; qu'enfin toute espece de poésie doit embellir la nature; que l'embellir dans le comique, c'est rendre la peinture du ridicule plus vive & plus saillante que la réalité, & que cela ne peut se faire qu'en réunissant les traits les plus marqués du caractère que l'on peint dans le plus grand nombre possible, sans faire violence à la nature & à la vérité.

Quelques observations relatives à la bonté & à la vérité des *mœurs*, acheveront d'en développer la théorie.

Nous avons distingué dans les *mœurs* les qualités & les inclinations de l'ame. Par les qualités de l'ame, le caractère est décidé naturellement tel ou tel: par les inclinations, il obéit ou à la nature, ou à l'habitude, & à celle-ci, secondant ou contrariant celle-là: par les affections, il reçoit une forme accidentelle, souvent analogue, quelquefois opposée à son naturel & à ses penchans. "L'homme, dit Gravina, s'éloigne de son caractère quand il est violemment agité, comme l'arbre est plié par les vents." Cet effet naturel des passions est le grand objet de la tragédie.

Distinguons à présent deux sortes de caractères; les uns destinés à intéresser pour eux-mêmes; les autres destinés à rendre ceux-là plus intéressans.

Les *mœurs* du personnage dont vous voulez que le péril inspire la crainte, & que le malheur inspire la pitié, doivent être *bonnes*, dans le sens d'Aristote. "Il y a, dit-il, quatre choses à

observer dans les *mœurs* : qu'elles soient bonnes, convenables, ressemblantes & égales. . . . la première & la plus importante, est qu'elles soient bonnes. „ Mais comment accorder ce passage avec celui-ci ? “ L'inclination, la résolution exprimée par les *mœurs*, peut être mauvaise ou bonne ; les *mœurs* doivent l'exprimer telle qu'elle est. „ Par la bonté des *mœurs*, n'a-t-il entendu que la vérité ? Non : il exige que les *mœurs* soient bonnes, dans le même sens qu'il a dit qu'un personnage doit être bon : ce qui le prouve, c'est l'exemple que lui-même en a donné. “ Une femme, dit-il, peut être bonne, un valet peut être bon, quoique les femmes soient plutôt communément méchantes que bonnes, & que les valets soient absolument méchants. „

“ Je crois, dit Corneille, en tâchant de fixer l'idée que ce philosophe attache à la bonté des *mœurs*, je crois que c'est le caractère brillant & élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on introduit. „

Mais si l'on observe qu'Aristote ne s'occupe jamais que du personnage intéressant, il est bien aisé de l'entendre. Son principe est que ce personnage doit être digne de pitié. Il exige donc pour lui, non-seulement cette vérité de *mœurs* qu'on appelle bonté poétique, & qu'il désigne lui-même par la convenance, la ressemblance & l'égalité ; mais une bonté morale, c'est-à-dire, un fonds de bonté naturelle qui perce à travers les erreurs, les faiblesses & les passions.

Il est plus difficile de démêler ce caractère primitif dans le vice que dans le crime : le vice est une pente habituelle, le crime n'est qu'un mouvement. Sur la scène on ne voit pas l'instant où l'homme vicieux ne l'étoit pas encore ; on n'y voit pas même les progrès du vice : ainsi dans le vice on confond l'habitude avec la nature ; au lieu que l'homme innocent & même vertueux peut être coupable d'un moment à l'autre : le spectateur voit le passage & la violence de l'impulsion. Or, plus l'impulsion est forte & moralement irrésistible, plus aisément le crime obtient grâce à nos yeux, & par conséquent

mieux la crainte qu'il inspire se concilie avec l'estime, la bienveillance & la pitié. Du crime on sépare le criminel, mais on confond presque toujours le vicieux avec le vice.

D'ailleurs le vice est une habitude tranquille & lente, peu susceptible de combats & de mouvemens pathétiques ; au lieu que le crime est précédé du trouble & accompagné du remords. L'une ne suppose que mollesse & lâcheté dans l'âme ; l'autre y suppose une vigueur qui, dans d'autres circonstances, pouvoit se changer en vertu. Enfin la durée de l'action théâtrale ne suffit pas pour corriger le vice, & un instant suffit pour passer de l'innocence au crime, & du crime au repentir : c'est même la rapidité de ces mouvemens qui fait la beauté, la chaleur, le pathétique de l'action.

Le personnage qui, dans l'intention du poète, doit attirer sur lui l'intérêt, peut donc être coupable, mais non pas vicieux : & s'il l'a été, on ne doit le savoir qu'au moment qu'il cesse de l'être. C'est une leçon que nous a donné l'auteur de *l'Enfant prodigue*. Encore le vice qu'on attribue au personnage intéressant, ne doit-il supposer ni méchanceté, ni bassesse, mais une faiblesse compatible avec un heureux naturel. Le jeune Enphémon en est aussi l'exemple. Voyez TRAGÉDIE.

La bonté des *mœurs* théâtrales, dans le sens d'Aristote, n'est donc que la bonté naturelle du personnage intéressant. Ce personnage étoit le seul qu'il eût en vue ; & en effet, voulant qu'il fût malheureux par une faute involontaire, il n'avoit pas besoin de lui opposer des méchants : les dieux & les destins en tenoient lieu dans les sujets conduits par la fatalité : aussi n'y a-t-il pas un méchant dans *l'Œdipe* ; & dans *l'Iphigénie en Tauride*, il suffit que Thoas soit timide & superstitieux. Il en est de même des sujets dans lesquels la passion met l'homme en péril ou le conduit dans le malheur : il ne faut que la laisser agir : pour rendre ses effets terribles & touchans, on n'a pas besoin d'une cause étrangère. Tous les caractères sont vertueux dans la tragédie de Zaire, & Zaire finit par être égorgée de la main de son amant. C'est même un défaut dans la fable d'*Indes*, que la

cause du malheur soit la scélératesse, au lieu de la passion. L'action en est plus pathétique, je l'avoue; mais elle en est beaucoup moins morale. La perfection de la fable à l'égard des *mœurs*, est que le malheur soit l'effet du crime, & le crime l'effet de l'égarement.

Plus la passion est violente, plus le crime peut être grand & la peine qui le suit douloureuse & terrible. Alors en plaignant le coupable, on se dit à soi-même: " Le ciel qui le punit est rigoureux, mais il est juste; „ & la pitié qu'on en ressent n'est point mêlée d'indignation. Si, au contraire, une passion foible fait commettre un crime atroce, cela suppose un homme méchant: si une faute légère est punie par un malheur affreux, cela suppose des dieux injustes: si un malheur léger est la peine d'un crime horrible, c'est une sorte d'impunité dont l'exemple est pernicieux. Le moyen de tout concilier, est donc de commencer par donner à la passion le plus haut degré de chaleur & de force, & puis de la faire agir dans son accès, sans que la réflexion ait le temps de la rallentir & de la modérer. La scélératesse du crime d'Atrée vient, non pas de ce qu'il est atroce, mais de ce qu'il est médité. Oserois-je le dire? Il y avoit un moyen de rendre Médée intéressante après son crime: c'étoit de rendre Jason perfide avec audace; de révolter le cœur de Médée par l'indignité de ses adieux: de saisir ce moment de dépit, de rage, de désespoir, pour lui présenter ses enfans; de les lui faire poignarder soudain; de glacer tout-à-coup ses transports; de faire succéder à l'instant la mère sensible à l'amante indignée, & de la ramener sur le théâtre éperdue, égarée, hors d'elle-même, détestant la vie & se donnant la mort. Le tableau où l'on a peint les enfans de Médée lui tendant leurs mains innocentes, & la caressant avec un doux sourire, tandis que le poignard à la main, elle balance à les égorger; ce tableau, dis-je, est plus touchant, plus terrible, plus fécond en mouvemens pathétiques, & plus théâtral que celui que je viens de proposer, mais j'ai voulu faire voir par cet exemple, qu'il n'est presque rien que l'on ne pardonne à la violence de la passion. Toutefois,

pour qu'elle soit digne de pitié dans ses mouvemens qui la rendent atroce, il faut la peindre avec ce trouble, cet égarement, ce désordre des sens & de la raison, où l'ame ne se consulte plus, ne se possède plus elle-même.

Les passions les plus intéressantes sont par là même les plus dangereuses: ainsi la terreur & la pitié naissent d'une même source. La haine est triste & pénible, elle nous pèse & nous importune. L'envie suppose de la bassesse dans l'ame & porte son supplice avec elle. L'ambition a de la noblesse; mais comme l'orgueil, l'audace, la résolution, la fermeté qu'elle exige, ne sont pas des qualités touchantes, elle intéresse faiblement. La vengeance, la colere, le ressentiment des injures sont plus dans la nature des hommes nés sensibles, & disposés à la vertu par la bonté de leur caractère: cette sensibilité, cette bonté même, sont quelquefois le principe & l'aliment de ces passions. C'est ce qu'Homère a merveilleusement exprimé dans la colere d'Achille.

En général le même attrait qui fait le danger de la passion, fait l'intérêt du malheur qu'elle cause; & plus il est doux & naturel de s'y livrer, plus celui qui s'est perdu en s'y livrant est à plaindre, & son exemple à redouter. Des crimes & des malheurs dont la bonté d'ame, dont la vertu même ne défend pas, doivent faire trembler l'homme vertueux, & à plus forte raison l'homme foible. On méprise, on déteste les passions qui prennent leur source dans un caractère vil ou méchant, & cette aversion naturelle en est le préservatif. Mais celles qu'animent les sentimens les plus chers à l'humanité nous intéressent par leurs causes, & leurs excès même trouvent grâce à nos yeux. Voilà celles dont il est besoin que les exemples nous garantissent, & rien n'est plus propre que ces exemples à réunir les deux fins de la tragédie, le plaisir qui naît de la pitié, & la prudence qui naît de la crainte.

D'où il s'ensuit qu'après les sentimens de la nature, que je ne mets pas au nombre des passions funestes; quoiqu'ils puissent avoir leur danger & leur excès comme dans Hécube; la plus théâtrale de toutes les passions, la plus terrible

& la plus touchante par elle-même, c'est l'amour: non pas l'amour fade & languoureux, non pas la froide galanterie, mais l'amour en fureur; l'amour au désespoir, qui s'irrite contre les obstacles, se révolte contre la vertu même, ou ne lui cède qu'en fremissant. C'est dans ses emportemens, ses transports, c'est au moment qu'il rompt les liens de la patrie & de la nature, au moment qu'il veut secouer le frein de la honte ou le joug du devoir, c'est alors qu'il est vraiment tragique. Mais c'est alors, dit-on, qu'il dégrade & déshonore les héros. Il fait bien plus, il dénature l'homme, comme toutes les passions furieuses; & il n'en est que plus digne d'être peint avec ses crimes & ses traits. Il semble que le bannir du théâtre ce soit le bannir de la nature. Mais s'il n'étoit plus sur la scène, en seroit-il moins dans le cœur? "Le théâtre, dit-on, le rend intéressant, & par-là même contagieux. „ Le théâtre, puis-je dire à mon tour, le peint redoutable & funeste; il enseigne donc à le fuir. Mais avec des réponses vagues on élude tout, & l'on n'éclaircit rien. Allons au fait. Il est bon qu'il y ait des époux, & il est bon que ces époux s'aiment. Or ce sentiment naturel, cette union, cette harmonie de deux âmes, où se cache l'attrait du plaisir, ce n'est pas l'amitié, c'est l'amour. Il est facile de m'entendre. Cet amour chaste & légitime est un bien: il remplit les vœux de la nature, il suppose la bonté du cœur, la sensibilité, la tendresse; car les méchants ne s'aiment pas. L'amour est donc intéressant dans sa cause & dans son principe. " Mais cet amour, si pur & si doux, devient souvent furieux & coupable. „ Oui sans doute, & c'est-là ce qui le rend digne d'effroi dans ses effets, comme il est digne de pitié dans sa cause. S'il y a quelque passion en même temps plus séduisante & plus funeste que celle de l'amour, elle mérite la préférence; mais si l'amour est celle des passions qui réunit le plus de charmes & de dangers, c'est de toutes les passions celle dont la peinture est en même temps la plus tragique & la plus morale.

Les *mœurs* de l'épopée, je l'ai déjà dit sont les mêmes que celles de la

tragédie, aux différences près qu'exigent l'étendue & la durée de l'action. L'épopée demande que le passage d'un état de fortune à l'autre, ou si l'on veut de la cause à l'effet, soit progressif & assez lent pour donner aux incidens le temps de se développer. Les passions qu'elle emploie ne doivent donc pas être des mouvemens rapides & passagers, mais des sentimens vifs & durables; comme le ressentiment des injures, l'amour, l'ambition, le desir de la gloire, l'amour de la patrie, &c. De là vient que le Bossu croit devoir préférer pour l'épopée des *mœurs* habituelles à des *mœurs* passionnées; mais il se trompe, & la preuve en est dans l'avantage du poème pathétique sur le poème qui n'est que moral. Les habitudes sont fortes, mais elles sont presque toutes froides, si la passion ne s'y mêle, & ne les sauve de la langueur.

" La beauté de l'action tragique consiste, dit le Tasse, dans une révolution soudaine & inattendue, & dans la grandeur des événemens qui excitent la terreur & la pitié. La beauté de l'action épique est fondée sur la haute vertu militaire, sur la magnanime résolution de mourir pour son pays, &c. La tragédie admet des personnages qui ne sont ni bons ni méchants, mais d'une qualité mixte. Le poème épique demande des vertus éminentes, comme la piété dans Enée, la valeur dans Achille, la prudence dans Ulysse; & si quelquefois la tragédie & l'épopée prennent le même sujet, elles le considèrent diversément dans Hercule, Thésée, &c. L'épopée considère la valeur & la grandeur d'âme; la tragédie les regarde comme tombés dans le malheur par quelque faute involontaire. „

" Cette distinction n'est fondée ni en exemple, ni en raison; & Gravina me semble avoir mieux vu que le Tasse, lorsqu'il demande pour l'épopée, comme pour la tragédie, des caractères mêlés de vices, & de vertus. „ Homère, dit-il, voulant peindre des *mœurs* véritables & des passions naturelles aux hommes, ne représenta jamais ceux-ci comme parfaits; il ne leur suppose pas même toujours un caractère égal & sans quelque variation. Quiconque peint autre-

ment que lui a un pinceau sans vérité & qui ne peut faire illusion.

„ Les hommes , ajoute-t-il , soit bons , soit mauvais , ne sont pas toujours occupés de malice ou de bonté. Le cœur humain flotte dans le tourbillon de ses desirs & de ses affections , comme un vaisseau battu de la tempête ; jusquelà qu'on voit dans le même personnage la bassesse d'ame succéder à la magnanimité , la cruauté faire place à la compassion , & celle-ci céder à son tour à la rigueur. Dans certaines occasions le vieillard agit en jeune homme , & le jeune homme en vieillard. L'homme juste ne résiste pas toujours à la puissance de l'or ; & l'ambition porte quelquefois le tyran à un acte de justice. ”

On sent bien cependant que cette théorie mal entendue , détruiroit la règle de l'unité des *mœurs* : il ne suffiroit pas même de donner aux poètes , comme a fait Aristote , l'alternative de peindre des *mœurs* égales , ou également inégales ; car à la faveur de cette inégalité constante ; il n'est point de composé moral si monstrueux qu'on ne pût former. Le précepte d'Horace de suivre l'opinion , ou d'observer les convenances , est un guide beaucoup plus sûr. Mais en suivant le précepte d'Horace , il ne faut point perdre de vue le précepte de Gravin.

Horace , dans la peinture des *mœurs* , donne le choix de suivre ou les convenances ou l'opinion ; mais il est aisé de voir quel est sur l'opinion l'avantage des convenances. Dans tous les temps les convenances suffisent à la persuasion & à l'intérêt. On n'a besoin de recourir ni aux *mœurs* ni aux préjugés du siècle d'Homère , pour fonder les caractères d'Ulysse & d'Achille. Le premier est dissimulé : le poète lui donne pour vertu la prudence , le second est colere , il lui donne la valeur. Ces convenances sont invariables , comme les essences des choses ; au lieu que l'autorité de l'opinion tombe avec elle ; tout ce qui est faux est passager ; l'erreur elle-même méprise l'erreur ; la vérité seule , ou ce qui lui ressemble , est de tous les pays & de tous les siècles.

Homère est divin dans cette partie ; & si l'on examine bien pourquoi il desine si purement , on en trouvera la

raison dans la simplicité de ses caractères. Que dans la tragédie un personnage soit agité de divers sentimens ; que dans son ame l'habitude , le naturel , la passion actuelle le combattent ; ces mouvemens tumultueux sont favorables à une action qui ne dure qu'un jour. Mais si elle doit durer une année , comme il faut plus de constance , il faut aussi plus de simplicité. Je conseillerois donc aux poètes épiques de prendre des caractères simples , des *mœurs* homogènes , une seule passion , une seule vertu , un naturel bien décidé , bien affermi par l'habitude & analogue au sentiment dont il sera le plus affecté.

Les convenances relatives au sexe , à l'âge , à l'état , à la qualité des personnes , ne sont pas une règle invariable. Si l'on en croyoit certains critiques , on ne peindroit les femmes qu'avec des vices ; il est cependant injuste & ridicule de leur refuser des vertus : la foiblesse même & la timidité qui sont comme naturelles à leur sexe , n'empêchent pas qu'elles ne soient bien souvent fortes & courageuses dans le péril & dans le malheur. Ainsi lorsqu'on peindra une Camille , une Clorinde , une Cornélie on sera dans la vérité comme lorsqu'on peindra une Armide , une Didon , une Calypso. J'observerai cependant qu'on a toujours supposé aux femmes des passions plus vives qu'aux hommes ; soit que plus retenues par les bienséances , les mouvemens de leur ame en deviennent plus véhémens ; soit que la nature leur ayant donné des organes plus déliés , l'irritation en soit plus facile & plus prompte. On peut voir à l'égard des passions cruelles , que toutes les divinités du Tartare nous sont peintes par les anciens sous les traits du sexe le plus foible , mais qu'ils croyoient le plus passionné. Comme on lui attribue des passions plus violentes , on lui attribue aussi des sentimens plus délicats ; & ce n'est pas sans raison qu'on a fait les graces & la volupté du même sexe que les furies.

Aux traits dont Horace a peint les *mœurs* des différens âges , Scaliger en ajoute encore du côté vicieux , & ce sont de nouvelles études pour les poètes comiques. La jeunesse , dit-il , est pré-

somptueuse & crédule, facile à former des liaisons & à s'y livrer; pleine de sensibilité pour les malheurs d'autrui, & indifférente sur les siens; fière, violente, avide de gloire, colere, prompte à se venger, ne pardonnant jamais les mépris qu'elle essuie, & méprisant elle-même tout ce qui ne lui ressemble pas. La vieilleffe, dit-il encore, est défiante & soupçonneuse, parce qu'elle a sans cesse présentes les perfidies & les noirceurs dont elle a été tant de fois ou la victime ou le témoin; & comme les jeunes gens mesurent tout sur l'espérance de l'avenir, les vieillards jugent de tout sur le souvenir du passé. Ils se décident rarement sur des choses dont ils n'ont pas vu des exemples, plus rarement encore ils se détachent de leur sentiment, & ne souffrent presque jamais qu'on préfère celui des autres; pusillanimes & opiniâtres, cruels dans leurs haines, tristes dans leurs réflexions, d'une curiosité importune, & prévoyant toujours quelques désastres près d'arriver.

Quant à l'état des personnes, le villageois, dit le même critique, est naturellement stupide, crédule, timide, opiniâtre, indocile, présomptueux, enclin à croire qu'on le méprise, & détestant ce mépris. L'habitant des villes est lâche, craintif, plein d'orgueil, indolent, plus prompt en paroles qu'en actions, plongé dans le luxe & dans la mollesse, superbe envers ceux qui lui cèdent, bas avec ceux qui lui imposent; de la nature du crocodile. L'homme de guerre, ajoute-t-il, est malfaisant, ami du désordre, se vantant de ses faits glorieux, soupirant après le repos, & le quittant dès qu'il l'a trouvé.

On voit dans tous ces états des exemples de tous ces vices, peut-être même sont-ils plus fréquens que ceux des qualités contraires; & la comédie qui peint les hommes du côté vicieux & ridicule, a grand soin de recueillir ces traits. Mais & les vices & les vertus d'état peuvent souffrir mille exceptions, comme les vices & les vertus qui caractérisent les âges; & en invitant les poètes à ne pas perdre de vue ces caractères généraux, je crois devoir les encourager à s'en éloigner au besoin, sur-tout dans la poésie héroïque, ou

l'on peint la nature, non telle qu'elle est communément, mais telle qu'elle est quelquefois. Achille & Télémaque sont du même âge, & rien ne se ressemble moins. On aime sur-tout à voir dans les vieillards les vertus opposées aux défauts qu'on leur attribue. Un vrai sage, comme Alvarès, est bien plus intéressant & n'est pas moins dans la nature qu'un prétendu sage comme Nestor.

Cette variété dans les *mœurs* du même âge ou de la même condition, tient au fonds du naturel, qui n'est ni absolument différent, ni absolument le même dans tous les hommes. Chacun de nous est en abrégé dans son enfance ce qu'il sera dans tous les âges de la vie, avec les modifications que les ans doivent amener. Or ces modifications diffèrent selon la constitution primitive; en sorte, par exemple, que le feu de la jeunesse développe en l'un des vices, & en l'autre des vertus. Les forces augmentent, mais la direction reste, à moins que la contention de l'habitude n'ait fait violence au naturel, ce qui sort de la règle commune.

Il y a aussi des qualités naturelles & corrélatives, auxquelles il est important d'avoir égard dans la peinture des *mœurs*; je n'en citerai que quelques exemples. De deux amis, le plus tendre est naturellement le plus âgé: en cela Virgile a bien saisi la nature, lorsqu'il a peint Nisus se dévouant à la mort pour sauver le jeune Euryale. Par une raison à-peu-près semblable, la tendresse d'un père pour son fils est plus vive que celle d'un fils pour son père. Ainsi lorsque dans l'Odyssée Ulysse & Télémaque se retrouvent, les larmes de Télémaque sont effluées quand celles d'Ulysse coulent encore. L'amour d'une mère pour ses enfans est plus passionné que celui d'un père; & le marquis Maffei nous en a donné un exemple bien précieux & bien touchant. Dans sa Mérope cette mère persuadée qu'elle ne reverra plus son fils, s'abandonne à sa douleur. Un sujet fidèle & zélé l'invite à s'armer d'un courage égal aux malheurs qui l'accablent; & il lui cite l'exemple d'Agamemnon à qui les dieux demandèrent sa fille en sacrifice, & qui eut le courage de la livrer à la mort. A quoi Mérope répond :

*O Cariso, non avrian gia mai gli dei
Cio commendato ad una madre.*

Le marquis Maffei a eu la modestie de dire à ce sujet : „ Ce beau sentiment n'est pas sorti de l'ame du poete, ni emprunté d'aucun écrivain : il l'a puisé dans le grand livre de la nature & de la vérité ; celui de tous qu'il a étudié avec le plus de soin. ” Il raconte donc qu'une mere se montrant inconsolable de la perte de son fils unique enlevé à la fleur de son âge, un saint homme pour l'en consoler, lui rappella l'exemple d'Abraham qui s'étoit soumis avec tant de confiance à la volonté de Dieu, quoique le sacrifice qu'il lui demandoit fût celui de son fils unique. Ah ! monsieur, lui répondit cette mere désolée : Dieu n'auroit jamais demandé ce sacrifice à une mere. Cette différence est merveilleusement observée dans l'*Orphelin de la Chine*, entre Zamti & Idamé. Toutefois la nature même se laisse vaincre quelquefois par la passion ou par le fanatisme ; & une Médée, une Léontine, quoique plus rare dans la nature, n'est pas hors de la vérité.

On peut voir dans les *art. CONVENANCE & VÉRITÉ RELATIVE*, l'art de rapprocher de nos *mœurs* les *mœurs* qui nous sont étrangères. J'observerai seulement ici que les *mœurs* les plus favorables à la poésie sont celles qui s'éloignent le moins de la nature : 1^o. parce qu'elles sont plus fortement prononcées, soit dans les vices, soit dans les vertus ; que les passions s'y montrent toutes nues & dans leur plus grande vigueur : 2^o. parce que ces *mœurs* affranchies de l'esclavage des préjugés, ont dans leur simplicité noble quelque chose de rare & de merveilleux qui nous saisit & nous enleve. Ecoutez ce que disoit à Cortés l'un des envoyés du peuple du Mexique : „ Si tu es un Dieu cruel, voilà six esclaves, manges-les, nous t'en amènerons d'autres ; si tu es un Dieu bienfaisant, voilà de l'encens, si tu es un homme, voilà des fruits. ” On raconte que le chef d'une nation sauvage, amie des Anglois, ayant été amené à Londres & présenté à la cour, le roi lui demanda si ses sujets étoient libres. „ S'ils sont libres ! oui sans doute, répondit le sauvage : je le suis bien, moi qui suis leur

chef. ” Voilà de ces traits qu'on chercheroit en vain parmi les nations civilisées de l'Europe : leurs vertus ainsi que leurs vices, ont une couleur artificielle qu'il faut observer avec soin pour les peindre avec vérité.

Une qualité essentielle des *mœurs* c'est l'intérêt. On en a fait avec raison le grand objet de la tragédie, mais dans l'épopée on l'a trop négligé. Or il n'y a de *mœurs* bien intéressantes que les *mœurs* passionnées ; & que ce soit l'amour, la colere, l'ambition, la tendresse filiale, le zele pour la religion ou pour la patrie qui soit l'ame de l'épopée, plus ce sentiment aura de chaleur, plus l'action sera intéressante. On a distingué assez mal-à-propos, ce me semble, le poème épique moral du poème épique passionné ; car le poème moral n'est intéressant qu'autant qu'il est passionné lui-même. Supposons, par exemple, qu'Homere, eût donné à Ulysse l'inquiétude & l'impatience naturelles à un bon pere, à un bon époux, à un bon roi, qui loin de ses états & de sa famille, a sans cesse présents les maux que son absence a pu causer ; supposons dans le poème de Télémaque, ce jeune prince plus occupé de l'état d'oppression & de douleur où il a laissé sa mere & sa patrie ; leurs caracteres plus passionnés n'en seroient que plus touchans ; & lorsque Télémaque s'arrache au plaisir, on aimeroit encore mieux qu'il cédât aux mouvemens de la nature, qu'aux froids conseils de la sagesse. Si ce poème divin du côté de la morale laisse desirer quelque chose, c'est plus de chaleur & de pathétique ; & c'est aussi ce qui manque à l'*Odyssée* & à la plupart des poèmes connus.

Je ne prétends pas comparer en tous points le mérite d'un beau roman avec celui d'un beau poème ; mais qu'il me soit permis de demander pourquoi certains romans nous touchent, nous remuent, nous attachent & nous entraînent jusqu'à nous faire oublier (je n'exagere pas) la nourriture & le sommeil ; tandis que nous lisons d'un œil sec, je dis plus, tandis que nous lisons à peine sans une espece de langueur, les plus beaux poèmes épiques ? c'est que dans ces romans le pathétique regne d'un bout à l'autre ; au lieu que dans ces

poèmes il n'occupe que des intervalles, & qu'il y est souvent négligé. Les romanciers en ont fait l'ame de leur intrigue; les poètes épiques ne l'ont presque jamais employé qu'en épisodes. Il semble qu'ils réservent toutes les forces de leur génie pour les tableaux & les descriptions, qui cependant ne sont à l'épopée que ce qu'est à la tragédie le spectacle de l'action. Or le plus beau spectacle, sans le secours du pathétique, seroit bientôt froid & languissant; & c'est ce qui arrive à l'épopée quand la passion ne l'anime pas. (*M. Marmontel.*)

MŒURS, f. f. pl., *Musique des anciens*, partie considérable de la musique des Grecs, appelée par eux *hermesiménon*, laquelle consistoit à connoître & choisir le bienfaisant en chaque genre, & ne leur permettoit pas de donner à chaque sentiment, à chaque objet, à chaque caractère toutes les formes dont il étoit susceptible; mais les obligeoit de se donner à ce qui étoit convenable au sujet, à l'occasion, aux personnes, aux circonstances. Les *mœurs* consistoient encore à tellement accorder & proportionner dans une pièce toutes les parties de la musique, le mode, le temps, le rythme, la mélodie, & même les changemens, qu'on sentit dans le tout une certaine conformité qui n'y laissât point de disparate, & le rendit parfaitement un. Cette seule partie, dont l'idée n'est pas même connue dans notre musique, montre à quel point de perfection devoit être porté un art où l'on avoit même réduit en règles ce qui est honnête, convenable & bienfaisant. (*S*)

MŒUSSEBERG, *Géogr.*, montagne de Suède, dans la Westro-Gothie. Elle étoit fameuse dans le temps du paganisme, par un précipice du haut duquel alloient se jeter certains dévots qu'aveugloit l'orgueil de savoir, que, tombés morts au pied du rocher, leurs corps seroient lavés sur la place, & inhumés ensuite dans la montagne. (*D. G.*)

MOGADOR, *Géogr.*, petite isle & château d'Afrique, au royaume de Maroc, à 5 milles de l'Océan. On croit que c'est l'isle *Erythrée* des anciens. Il y a des mines d'or & d'argent dans une montagne voisine. *Long. 8. lat. 31. 35.* (*D. J.*)

MOGES DE MORUE, **NOUES**, ou **NOS DE MORUE**; ce sont les intestins de ce poisson, dans l'amirauté de la Rochelle.

MOGESTIANA, ou **MONGENTIANA**, *Géog. anc.*, ville de la Pannonie inférieure, que l'Itinéraire d'Antonin met sur la route de Sirmium à Treves. *Lazius* conjecture que c'est aujourd'hui *Zika*. (*D. J.*)

MOGOL, **L'EMPIRE DU**, *Géogr.*, grand pays d'Asie dans les Indes, auxquelles il donne proprement le nom.

Il est borné au nord par l'Imaüs, longue chaîne de montagnes où sont les sources du Sindé & du Gange; & cette chaîne de montagnes sépare le *Mogol* de la grande Tartarie. Il a pour bornes à l'orient le royaume d'Aracan, dépendant de Pégu. Il se termine au midi par le golfe du Gange; & la presque isle de Malabar, & de Coromandel, dans laquelle sont comprises les nouvelles conquêtes du Décan, de Golconde, & de quelques autres pays. Enfin, il est borné du côté du couchant par la Perse & par les Agwans, qui occupent le pays de Candahar.

Timur-Bec, ou Tamerlan, fut le fondateur de l'empire des *Mogols* dans l'Indoustan; mais il ne fournit pas entièrement le royaume de l'Inde; cependant ce pays, où la nature du climat inspire la mollesse, résista faiblement à la postérité de ce vainqueur. Le sultan Babar, arrière-petit-fils de Tamerlan, fit cette conquête. Il se rendit maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarkande, jusqu'auprès d'Agra, & lui donna des loix qui lui valurent la réputation d'un prince sage. Il mourut en 1552.

Son fils Amayum pensa perdre ce grand empire pour toujours. Un Prince Patane nommé *Chircha*, le détrôna, & le contraignit de se réfugier en Perse. *Chircha* régna heureusement sous la protection de Soliman. C'est lui qui rendit la religion des *Osmalis* dominante dans le *Mogol*. On voit encore les beaux chemins, les caravénserais, & les bains qu'il fit construire pour les voyageurs. Après sa mort & celle du vainqueur de Rhodes, une armée de Persans remit Amayum sur le trône.

Akebar, successeur d'Amayum, fut non-seulement se maintenir, mais éten-

de avec gloire le frontiers de son empire. A un esprit pénétrant, & à un courage intrépide, il joignit un cœur généreux, tendre & sensible. Il fit à l'Inde plus de bien qu'Alexandre n'eut le temps d'en faire. Ses fondations étoient immenses, & l'on admire toujours le grand chemin bordé d'arbres l'espace de 150 lieues, depuis Agra jusqu'à Lahor; c'est un ouvrage de cet illustre prince: il s'empoisonna par une méprise, & mourut en 1605.

Son fils Géhanguir suivit ses traces, régna 22 ans, & mourut à Bimberg en 1627.

Après la mort ses petits-fils se firent la guerre, jusqu'à ce que l'un d'eux, nommé *Orangzeb* ou *Aurangzeb*, s'empara du trône sur le dernier de ses frères, le tua, & soutint un sceptre qu'il avoit ravi par le crime. Son père vivoit encore dans une prison dure, il le fit périr par le poison, en 1666. Nul homme n'a mieux montré que le bonheur n'est pas le prix de la vertu. Ce scélérat, souillé du sang de toute sa famille, réussit dans toutes ses entreprises, & mourut sur le trône chargé d'années en 1707.

Jamais prince n'eut une carrière si longue & si fortunée. Il joignit à l'empire du *Mogol*, les royaumes de Visapour & de Golconde, le pays de Carnate, & presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel & de Malabar. Cet homme qui eût péri par le dernier supplice, s'il eût pu être jugé par les loix ordinaires des nations, a été le plus puissant prince de l'univers. La magnificence des rois de Perse, toute éblouissante qu'elle nous a paru n'étoit que l'effort d'une cour médiocre, qui étale quelque faste, en comparaison des richesses d'Orangzeb.

De tous temps les princes asiatiques ont accumulé des trésors; ils ont été riches de tout ce qu'ils entassoient, au lieu que dans l'Europe, les princes sont riches de l'argent qui circule dans leurs états. Le trésor de Tamerlan subsistoit encore, & tous les successeurs l'avoient augmenté. Orangzeb y ajouta des richesses étonnantes. Un seul de ses trônes a été estimé par Tavernier 160 millions de son temps, qui font plus de 300 du nôtre. Douze colonnes d'or, qui soutenoient le dais de ce trône, étoient en-

tourées de grosses perles. Le dais étoit de perles & de diamans surmonté d'un paon, qui étaloit une queue de pierres. Tout le reste étoit proportionné à cette étrange magnificence. Le jour le plus solennel de l'année étoit celui où l'on pesoit l'empereur dans des balances d'or en présence du peuple; & ce jour-là, il recevoit pour plus de 50 millions de présens.

Si jamais, continue M. Voltaire, le climat a influé sur les hommes, c'est assurément dans l'Inde; les empereurs y étaloient le même luxe, vivoient dans la même mollesse que les rois indiens dont parle Quinte-Curce, & les vainqueurs tartares prirent insensiblement ces mêmes mœurs, & devinrent Indiens.

Tout cet excès d'opulence & de luxe n'a servi qu'au malheur du *Mogol*. Il est arrivé, en 1739, au petit-fils d'Orangzeb, nommé *Mahamad Scha*, la même chose qu'à Crésus. On avoit dit à ce roi de Lydie, vous avez beaucoup d'or, mais celui qui se servira du fer mieux que vous, vous enlevera cet or.

Thamas-Kouli-kan, élevé au trône de Perse, après avoir détrôné son maître, vaincu les Agwans, & pris Candahar, s'est avancé jusqu'à Déli, pour y enlever tous les trésors que les empereurs du *Mogol* avoient pris aux indiens. Il n'y a guère d'exemples ni d'une plus grande armée que celle de Mahamad-Scha levée contre Thamas-Kouli-kan, ni d'une plus grande foiblesse. Il oppose 1200 mille hommes, dix mille pièces de canons, & deux mille éléphants armés en guerre au vainqueur de la Perse, qui n'avoit pas avec lui soixante mille combattans. Darius n'avoit pas armé tant de forces contre Alexandre.

La petite armée persane assiégea la grande, lui coupa les vivres, & la détruisit en détail. Le grand *mogol* Mahamad fut contraint de venir s'humilier devant Thamas-Kouli-kan, qui lui parla en maître, & le traita en sujet. Le vainqueur entra dans la capitale du *Mogol*; qu'on nous présente plus grande, & plus peuplée que Paris & Londres. Il traînoit à sa suite ce riche & misérable empereur, l'enferma dans une tour, & se fit proclamer en sa place.

Quelques troupes du *Mogol* prirent les armes dans Déli contre leurs vain-

queurs. Thamas-Kouli-kan, livra la ville au pillage. Cela fait, il emporta plus de trésor de cette capitale, que les Espagnols n'en trouverent à la conquête du Mexique. Ces richesses amassées par un brigandage de quatre siècles, ont été apportées en Perse par un autre brigandage, & n'ont pas empêché les Persans d'être long-temps le plus malheureux peuple de la terre. Elles y sont dispersées ou ensevelies pendant les guerres civiles; jusqu'au temps où quelque tyran les rassemblera.

Kouli-kan en partant du *Mogol* en laissa le gouvernement à un vice-roi, & à un conseil qu'il établit. Le petit-fils d'Orangzeb garda le titre de souverain, & ne fut qu'un fantôme. Tout est rentré dans l'ordre ordinaire, quand on a reçu la nouvelle que Thamas-Kouli-kan avoit été assassiné en Perse au milieu de ses triomphes.

Enfin, depuis dix ans, une nouvelle révolution a renversé l'empire du *Mogol*. Les princes tributaires, les vice-rois ont tous secoué le joug. Les peuples de l'intérieur ont détrôné le souverain, & ce pays est devenu, comme la Perse, le théâtre des guerres civiles: tant il est vrai que le despotisme qui détruit tout se détruit finalement lui-même. C'est une subversion de tout gouvernement: il admet le caprice pour toute règle: il ne s'appuie point sur des lois qui assurent sa durée; & ce colosse tombe par terre dès qu'il n'a plus le bras levé. C'est une belle preuve qu'aucun état n'a de forme consistante, qu'autant que les lois y regnent en souveraines.

De plus, il est impossible que dans un empire où des vice-rois soudoyent des armées de vingt, trente mille hommes, ces vice-rois obéissent long-temps & aveuglément. Les terres que l'empereur donne à ces vice-rois, deviennent dès-là même indépendantes de lui. Les autres terres appartiennent aux grands de l'empire, aux rayas, aux nababs, aux omras. Ces terres sont cultivées comme ailleurs par des fermiers, & par des colons. Le petit peuple est pauvre dans le riche pays du *Mogol*, ainsi que dans presque tous les pays du monde; mais il n'est point serf & attaché à la glebe, ainsi qu'il l'a été dans notre Eu-

rope, & qu'il l'est encore en Pologne en Bohême, & dans plusieurs lieux de l'Allemagne. Le paysan dans toute l'Asie peut sortir de son pays quand il lui plaît & en aller chercher un meilleur, s'il trouve.

On divise l'empire du *Mogol* en provinces, qui sont Déli, Agra, Ichor, Guzurate, Mallua, Patana, Farar, Brampour, Baglana, Ragema, Multan, Cabul, Tata, Asmir, Baccu, Ugen, Urécha, Cachemire, Décan, Nande, Bengale, Visapour, & Gouconde.

Ces 23 provinces sont gouvernées par 23 tyrans, reconnoissent un empereur amolli, comme eux, dans les délices, & qui dévorent la substance du peuple. Il n'y a point là de ces grands tribunaux permanens, dépositaires de lois, qui protègent le faible contre le fort.

L'Etmadoulet, premier ministre de l'empereur, n'est souvent qu'une dignité sans fonctions. Tout le poids du gouvernement retombe sur deux secrétaires d'état, dont l'un rassemble les trésors de l'empire, qui, à ce que l'on dit, montent par an à neuf cent millions, & l'autre est chargé de la dépense de l'empereur.

C'est un problème qui paroît d'abord difficile à résoudre, que l'or & l'argent venu de l'Amérique en Europe aille s'engloutir continuellement dans le *Mogol*, pour n'en plus sortir, & que cependant le peuple soit si pauvre qu'il y travaille presque pour rien: mais la raison en est que cet argent ne va pas au peuple; il va aux trafiquans qui paient des droits immenses aux gouverneurs; ces gouverneurs en rendent beaucoup au grand *Mogol*, & enfouissent le reste.

La peine des hommes est moins payée que par-tout ailleurs dans cette contrée la plus riche de la terre, parce que dans tout pays, le prix des journaliers ne passe guère leur subsistance & leur vêtement. L'extrême fertilité de l'Indoustan, & la chaleur du climat, font que cette subsistance & ce vêtement ne coûtent presque rien. L'ouvrier qui cherche des diamans dans les mines, gagne de quoi acheter un peu de riz & une chemise de coton; par

ent la pauvreté sert à peu de frais la noblesse.

L'empire du *Mogol* est en partie mahométan, en partie idolâtre, plongé dans les mêmes superstitions, & pires encore que du temps d'Alexandre. Les femmes se jettent en quelques endroits dans des bûchers allumés sur le corps de leurs maris.

Une chose digne d'observation, c'est que dans ce pays-là les arts sortent rarement des familles où ils sont cultivés. Les filles des artisans ne prennent de maris que du métier de leurs pères. C'est une coutume très ancienne en Asie, & qui avoit passé autrefois en loi dans l'Égypte.

Il est difficile de peindre un peuple nombreux, mélangé, & qui habite cinq cents lieues de terrain. Tavernier remarque en général que les hommes & les femmes y sont olivâtres. Il ajoute, que lorsque l'on a passé Lahor, & le royaume de Cachemire, les femmes du *Mogol* n'ont point de poil naturellement en aucune partie du corps, & que les hommes ont très-peu de barbe. Thevenot dit qu'au royaume de Dacca on marie les enfans extrêmement jeunes. Dès que le mari à dix ou douze ans, & la femme huit à dix, les parents les laissent coucher ensemble. Parmi ces femmes, il y en a qui se font découper la chair en fleurs, comme quand on applique des ventouses. Elles peignent ces fleurs de différentes couleurs avec du jus de racines, de manière que leur peau paroît comme une étoffe fleurdelisée.

Quatre nations principales composent l'empire du *Mogol* ; les Mahométans, les nommés *Patanes* ; les descendants des Guebres qui s'y réfugièrent du temps d'Osar, les Tartares de Genzis-Kan & de Tamerlan ; enfin les vrais Indiens en plusieurs tribus ou castes.

Nous n'avons pas autant de connoissances de cet empire que de celui de la Chine ; les fréquentes révolutions qui y sont arrivées depuis Tamerlan, en sont en partie cause. Trois hommes, à la vérité, ont pris plaisir à nous instruire de ce pays-là, le P. Catrou, Tavernier, & Bernier.

Le P. Catrou ne nous apprend rien d'original, & n'a fait que mettre en

ordre divers mémoires. Tavernier ne parle qu'aux marchands, & ne donne guère d'instructions que pour connoître les grandes routes, faire un commerce lucratif, & acheter des diamans. Bernier seul se montre un philosophe ; mais il n'a pas été en état de s'instruire à fond du gouvernement, des mœurs, des usages & de la religion, ou plutôt des superstitions de tant de peuples répandus dans ce vaste empire. (D. J.)

MOHABUT, f. m., *Com.*, toile de coton de couleur ; elle vient des Indes, en pièces de sept aunes & demie de long, sur trois quarts de large.

MOHATRA, *Jurispud.*, ou contrat *mohatra*, est un contrat usuraire, par lequel un homme achète d'un marchand des marchandises à crédit & à très-haut prix, pour les revendre au même instant à la même personne argent comptant & à bon marché.

Ces sortes de contrats sont prohibés par toutes les loix : l'ordonnance d'Orléans, art. 141. défend à tous marchands & autres, de quelque qualité qu'ils soient, de supposer aucun prêt de marchandise appelé *perte de finance*, qui se fait par revente de la même marchandise à personnes supposées, à peine de punition corporelle & de confiscation de biens. Voyez USURE, USURIERS. (A)

MOHATZ, *Géogr.*, *Anamarcia*, bourgade de la basse-Hongrie, dans le comté de Baraniwar ; elle est fameuse par les deux grandes batailles de 1526 & de 1687 ; la première, gagnée par Soliman II contre Louis, dernier roi de Hongrie, qui y perdit la vie. Et la seconde gagnée par les Chrétiens contre les Turcs. *Mohatz* est au confluent de la Corasse & du Danube. Long. 36. 8. lat. 45. 50. (D. J.)

MOHILOW, *Géogr.*, ville de Pologne, dans la Lithuanie, au Palatinat de Mscislaw. Les Suédois y remportèrent une grande victoire sur les Moscovites en 1707. Elle est sur le Nieper, à 14 lieues S. d'Orsa, 20 S. O. de Mscislaw. Long. 49. 20. lat. 53. 58. (D. J.)

MOHOCKS ou MOHAWKS, *Hist. mod.*, c'est ainsi qu'on nomme une nation de sauvages de l'Amérique septentrionale, qui habitent la nouvelle An-

gleterre. Ils ne se vêtissent que des peaux des bêtes qu'ils tuent à la chasse, ce qui leur donne un aspect très-effrayant; ils ne vivent que de pillage & traitent avec la dernière cruauté ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains; mais ils ne sont, dit-on, rien moins que braves, lorsqu'on leur oppose de la résistance; on assure qu'ils sont dans l'usage d'enterrer tous vifs leurs vieillards, lorsqu'ils ne sont plus propres aux brigandages & aux expéditions. En 1712, il s'éleva en Angleterre une troupe de jeunes débauchés qui prenoient le nom de *mobocks*, ils parcouroient les rues de Londres pendant la nuit, & faisoient éprouver toutes sortes de mauvais traitemens à ceux qu'ils rencontroient dans leurs courses nocturnes.

MOHRUNGEN, *Géogr.*, ville & bailliage du royaume de Prusse, dans l'Oberlan. Le bailliage comprend sept paroisses luthériennes & une réformée. La ville est traficante, & profite agréablement du voisinage de deux lacs. (*D. G.*)

MOI, *Gramm.*, on fait que ce pronom personnel signifie la même chose que le *je* ou *ego* des latins. On a condamné le *je* au mot *égoïsme*, mais cela n'empêche pas qu'on ne doive l'employer dans certaines occasions; il s'enfuit encore moins, que le *moi* ne soit quelquefois sublime ou admirablement placé, en voici des exemples.

Démosthène dit dans sa harangue pour Ctésiphon. " Qui empêcha l'Helléspont de tomber sous une domination étrangère? Vous, Messieurs; or quand je dis vous, je dis l'état; mais alors, qui est-ce qui consacroit au salut de la république, discours, conseils, actions, & se devoit totalement pour elle? *Moi*. Il y a bien du grand dans ce *moi*.,

Quand Pompée, après ses triomphes, requit son congé dans les formes, le censeur lui demanda, dit Plutarque, s'il avoit fait toutes les campagnes portées par les ordonnances; Pompée répondit qu'il les avoit toutes faites; sous quels généraux, répliqua le censeur, les avez-vous toutes faites? *Sous moi*, répondit Pompée; à cette belle réponse, *sous moi*, le peuple qui en savoit la vérité, fut si transporté de plaisir;

qu'il ne pouvoit cesser ses acclamations & ses battemens de mains.

Nous ne cessons pas nous-mêmes encore aujourd'hui, d'applaudir au *moi* de Médée dans Corneille; la confidente de cette princesse lui dit, *act. I. scène 4.*

*Votre pays vous hait, votre époux est sans foi,
Contre tant d'ennemis, que vous restez-il?*

A quoi Médée répond,

Moi

Moi, dis-je, & c'est assez.

Toute la France a senti & admiré la hauteur & la grandeur de ce trait mais ce n'est ni dans Démosthène, ni dans Plutarque, que Corneille a puisé ce *moi* de Médée, c'est en lui-même. Les génies du premier ordre, ont dans leur propre fonds les mêmes sources du bon, du beau, du grand, du sublime. (*D. J.*)

MOIGNON, *s. m.*, en *Anatomie*, est la partie supérieure de l'épaule, qui s'étend jusqu'à la nuque du col.

Ce mot est grec, & signifioit originairement un petit manteau ou voile dont on se couvroit les épaules.

Quelques auteurs appellent *épomis* la partie supérieure de l'humerus, mais les anciens médecins Grecs ne s'en servoient que pour marquer la partie musculieuse & charnue placée à l'endroit que nous venons de dire.

MOIGNON, *Jardin.*, est une branche d'arbre un peu trop grosse qu'on raccourcisse tout près de la tige, afin d'obliger l'arbre de pousser de nouvelles branches, & arrêter par-là la levée d'un arbre trop vigoureux.

MOIL, voyez **SURMULET**.

MOILON, voyez **MOELLON**.

MOINDRE, *Musiq.*, voyez **MINIME**. *Musiq.*

MOINE, voyez **ANGE**.

MOINE, *s. m.*, *hist. ecclési.*, nom qui signifie proprement *solitaire*, & qui dans un sens étroit s'entend de ceux qui selon leur première institution doivent vivre éloignés des villes & de tout commerce du monde.

Parmi les Catholiques, on le donne communément à tous ceux qui se for-

engagés par vœu à vivre suivant une certaine règle, & à pratiquer la perfection de l'évangile.

Il y a toujours eu des Chrétiens, qui à l'imitation de S. Jean-Baptiste, des prophètes & des réchabites, se sont mis en solitude pour vaquer uniquement à l'oraison, aux jeûnes & aux autres exercices de vertus. On les appella *ascetes*, c'est-à-dire, *exercitans*; ou *moines*, c'est-à-dire, *solitaires*, du grec, *μῆτις*, seul. Voyez ASCETES.

Il y en avoit dès les premiers temps dans le voisinage d'Alexandrie qui vivoient ainsi renfermés dans des maisons particulières, méditant l'Ecriture-sainte, & travaillant de leurs mains. D'autres se retiroient sur des montagnes ou dans des déserts inaccessibles, ce qui arrivoit principalement pendant les persécutions. Ainsi S. Paul, que quelques-uns regardent comme le premier des solitaires Chrétiens, s'étant retiré fort jeune dans les déserts de la Thébaïde, pour fuir la persécution de Dèce, l'an 250 de J. C. y demeura constamment jusqu'à l'âge de 113 ans.

Le P. Pagi, Luc Holstenius, le P. Papebrok, Bingham dans ses antiquités ecclésiastiques, liv. VII. c. j. §. 4. reconnoissent que l'origine de la vie monastique ne remonte pas plus haut que le milieu du troisième siècle. S. Antoine, Egyptien comme S. Paul, fut, selon M. l'abbé Fleury, le premier qui rassembla dans le désert un grand nombre de moines. Cependant Bingham, remarque d'après S. Jérôme, que S. Antoine lui-même assuroit que S. Pacome avoit le premier rassemblé des moines en commun, & leur avoit donné une règle uniforme, ce qu'il n'exécuta que dans le quatrième siècle. Mais il est facile de concilier ces contrariétés en observant que S. Antoine fut le premier qui rassembla plusieurs solitaires en commun, qui habitoient dans le même désert, quoique dans des cellules séparées & dans des habitations éloignées les unes des autres, & qui se soumirent à la conduite de S. Antoine, au lieu que S. Pacome fonda dans le même pays les fameux monastères de Tabenne.

Ses disciples qu'on nomma *cénobites*, parce qu'ils étoient réunis en commu-

nantés, vivoient trente ou quarante ensemble en chaque maison, & trente ou quarante de ces maisons composoient un monastère; dont chacun par conséquent comprenoit depuis 1200 moines jusqu'à 1600. Ils s'assembloient tous les dimanches dans l'oratoire commun de tout le monastère. Chaque monastère avoit un abbé pour le gouverner, chaque maison un supérieur, un prévôt, *præpositum*, chaque dixaine de moines un doyen *decennarium*, & même des religieux préposés pour veiller sur la conduite de cent autres moines, *centenarios*. Tous les monastères reconnoissoient un seul chef & s'assembloient avec lui pour célébrer la Pâque, quelquefois jusqu'au nombre de cinquante mille cénobites, & cela des seuls monastères de Tabenne, outre lesquels il y en avoit encore en d'autres parties de l'Egypte, ceux de Secté, d'Oxirynque, de Nitrie, de Maréote. Ces moines Egyptiens ont été regardés comme les plus parfaits & les originaux de tous les autres.

S. Hilarion, disciple de S. Antoine, établit en Palestine des monastères à-peu-près semblables, & cet institut se répandit dans toute la Syrie. Eustache évêque de Sébaste, en établit dans l'Arménie & la Paphlagonie, & S. Basile qui s'étoit instruit en Egypte en fonda sur la fin du quatrième siècle dans le Pont & dans la Cappadoce, & leur donna une règle qui contient tous les principes de la morale chrétienne. Dès-lors la vie monastique s'étendit dans toutes les parties de l'Orient, en Ethiopie, en Perse, & jusqu'aux Indes. Elle étoit déjà passée en occident dès l'an 340, que S. Athanasie étant venu à Rome & y ayant apporté la vie de S. Antoine qu'il avoit composée, porta les fideles d'Italie à imiter le même genre de vie, il le forma des monastères, des moines & des vierges sous la conduite des évêques. S. Ambroise & S. Eusebe de Verceil avoient fait bâtir des monastères près de leurs villes épiscopales. Il y en eut un fameux dans l'isle de Lérins en Provence, & les petites isles des côtes d'Italie & de Dalmatie, furent bientôt peuplées de saints solitaires. On regarde S. Martin, comme le premier instituteur de la vie monastique dans

les Gaules, elle passa un peu plus tard dans les isles Britanniques. Mais dans tout l'occident la discipline n'étoit pas si exacte qu'en orient : on y travailloit moins, & le jeûne y étoit moins rigoureux.

Il y avoit des hermites ou anachorettes, c'est-à-dire, des moines plus parfaits, qui après avoir vécu long-temps en communauté pour dompter leurs passions & s'exercer à toutes sortes de vertus, se retiroient plus avant dans les solitudes, pour vivre en des cellules séparées plus détachés des hommes & plus unis à Dieu. C'étoit ainsi que s'achevoient pour l'ordinaire les plus illustres solitaires, voyez ANACHORETES ; mais l'abbé conservoit son autorité sur eux.

Les moines étoient pour la plupart laïques, & même leur profession les éloignoit des fonctions ecclésiastiques. Il ne falloit d'autre disposition pour le devenir que la bonne volonté, un désir sincère de faire pénitence & d'avancer dans la perfection. Il ne faut pourtant pas imaginer qu'on les y admit sans épreuve : Pallade dans son histoire de Lacinie, ch. xxxviii. dit expressément, que celui qui entre dans le monastère & qui ne peut pas en soutenir les exercices pendant trois ans, ne doit point être admis. Mais que si durant ce terme, il s'acquitte des œuvres les plus difficiles, on doit lui ouvrir la carrière : *in stadium prodeat*. Voilà l'origine bien marquée du noviciat usité aujourd'hui ; mais restreint à un temps plus court. Voy. NOVICIAT.

Au reste, on y recevoit des gens de condition & de tout âge, même de jeunes enfans que leurs parens offroient pour les faire élever dans la piété. Le onzième concile de Tolède avoit ordonné, qu'on ne leur fit point faire profession avant l'âge de dix-huit ans & sans leur consentement, dont l'évêque devoit s'assurer. Le quatrième concile de la même ville par une disposition contraire, attacha perpétuellement aux monastères ceux que leurs parens y avoient offert dès l'enfance ; mais cette décision particulière n'a jamais été autorisée par l'église. Les esclaves étoient aussi reçus dans les monastères comme les libres, pourvu que leurs maîtres y consentissent. Les gens mariés n'y pouvoient entrer sans le consentement de leurs femmes, ni les fem-

mes sans celui de leurs maris, ni les gens attachés à la cour par quelque emploi, que sous le bon plaisir du prince.

Tout l'emploi des moines consistoit dans la prière & dans le travail de leurs mains. Les évêques néanmoins tiroient quelquefois les moines de leur solitude pour les mettre dans le clergé ; mais ils cessoient alors d'être moines, & étoient mis au nombre des clercs. S. Jérôme distingue toujours ces deux genres de vie : *alia monachorum est causa* dit-il dans son épître à Héliodore, *aliter clericorum, clerici pascunt oves, & aliter monachus non docentis habet officium, sed plangentis*, *epist. 55. ad Bipentum*. Quand on leur eut permis de s'approcher des villes, ou même d'y habiter pour être utiles au peuple, la plupart d'eux s'appliquèrent aux lettres, aspirèrent à la cléricature, & se firent promouvoir aux ordres, sans toutefois renoncer à leur premier état. Ils se rendent alors utiles aux évêques en Orient & acquièrent de la réputation sur-tout dans l'affaire de Nestorius, mais parce que quelques-uns abusèrent de l'autorité qu'on leur avoit donnée ; le concile de Chalcédoine statua, que les moines seroient soumis entièrement aux évêques sans la permission desquels ils ne pourroient bâtir aucun monastère, & qu'ils seroient éloignés des emplois ecclésiastiques, à moins qu'ils n'y fussent appelés par leurs évêques. Ils n'avoient alors d'autre temporel, que ce qu'ils gagnaient par le travail de leurs mains, mais ils avoient part aux aumônes que l'évêque leur faisoit distribuer, & le peuple leur faisoit aussi des charités. Il y en avoit néanmoins qui gardoient quelque chose de leur patrimoine, ce que S. Jérôme n'approuvoit pas. Pour ce qui est du spirituel, ils se trouvoient à l'église épiscopale ou à la paroisse avec le peuple ou bien on leur accordoit de faire venir chez eux un prêtre pour leur administrer les Sacramens. Enfin, ils obtinrent d'avoir un prêtre qui fût de leur corps puis d'en avoir plusieurs, ce qui leur donna occasion de bâtir des églises joignant leurs monastères, & de former un corps régulier composé de clercs & de laïques.

Tous les vrais moines étoient cénobites ou anachorettes ; mais il y eut bientôt

des

deux espèces de faux moines. Les uns demeuroient fixes, à la vérité, mais seuls, ou seulement deux ou trois ensemble, indépendans & sans conduite; prenant pour règle leur volonté particulière, sous prétexte d'une plus grande perfection: on les nommoit *sarabaites*, voyez **SARABAÏTES**. Les autres que l'on nommoit *gyrovagues*, ou *moines errans*, & qui étoient les pires de tous, couroient continuellement de pays en pays, passant par les monastères sans s'arrêter en aucun, comme s'ils n'eussent trouvé nulle part une vie assez parfaite. Ils abusoient de l'hospitalité des vrais moines, pour se faire bien traiter: ils entroient en tous lieux, se mêloient avec toutes sortes de personnes, sous prétexte de les convertir, & menaient une vie déréglée à l'abri de l'habit monastique qu'ils déshonoroient.

Bingham observe que les premiers moines qui parurent en Angleterre & en Irlande, furent nommés *apostoliques*, & cela du temps des Piétes & des Saxons, avant que saint Augustin y eût été envoyé par le pape saint Grégoire; mais il ne dit rien de positif sur l'origine de ce nom. Il parle aussi, après Bede, des deux monastères de Banchor ou de Bangor, situés l'un en Angleterre, & l'autre en Irlande, dans lesquels on comptoit plusieurs milliers de moines. Il parle aussi de différens autres noms donnés, mais moins communément aux anciens moines, comme ceux d'*armetes*, de *studites*, de *stillytes*, de *silentaires*, de *boxoi*, c'est-à-dire, *passans*, donné aux moines de Syrie & de Mésopotamie, parce qu'ils ne vivoient que d'herbes qu'ils fauchoient dans les champs & sur les montagnes: on les appelloit encore, selon le même auteur, *belychartes* ou *quiétistes*, à cause de la vie tranquille & retirée qu'ils menaient; *continans* & *renonçans*, parce qu'ils renonçoient au monde & au mariage; quelquefois *philosophes* & *philothée*, c'est-à-dire *amateurs de la sagesse* ou de Dieu; *cellulari* & *insulani*, parce qu'ils habitoient dans des cellules, ou se retiroient dans des isles. Bingham. orig. Eccles. tom. III. lib. vij. c. ij. p. 35. & suiv.

Il y avoit près de deux siècles que la vie monastique étoit en vigueur quand saint Benoît, après avoir long-temps vécu en solitude, & long-temps gouverné des

Tome XXII. Partie I.

moines, écrivit sa règle pour le monastère qu'il avoit fondé au mont Cassin, entre Rome & Naples. Il la fit plus douce que celle des Orientaux, permettant un peu de vin & deux sortes de mets, outre le pain; mais il conserva le travail des mains, le silence exact & la solitude: cette règle fut trouvée si sage, qu'elle fut volontairement embrassée par la plupart des moines d'occident, & elle fut bientôt apportée en France. Le moine saint Augustin l'introduisit en Angleterre sur la fin du sixième siècle.

Les Lombards en Italie, & les Sarrasins en Espagne, désolèrent les monastères; les guerres civiles qui affligèrent la France sur la fin de la première race, causèrent aussi un grand relâchement: on commença à piller les monastères qui étoient devenus riches par les donations que la vertu des moines attiroit, & que leur travail augmentoit. L'état étant rétabli sous Charlemagne, la discipline se rétablit aussi sous sa protection, par les soins de saint Benoît d'Aniane, à qui Louis le Débonnaire donna ensuite autorité sur tous les monastères. Cet abbé donna les instructions sur lesquelles fut dressé, en 817, le grand règlement d'Aix-la-Chapelle; mais il resta beaucoup de relâchement: le travail des mains fut méprisé, sous prétexte d'étude & d'oraison: les abbés devinrent des seigneurs ayant des vassaux, & étant admis aux parlemens avec les évêques, avec qui ils commençoient à faire comparaison: ils prenoient parti dans les guerres civiles, comme les autres seigneurs: ils armoient leurs vassaux & leurs serfs; & souvent ils n'avoient pas d'autre moyen de se garantir du pillage: d'ailleurs il y avoit des seigneurs laïcs, qui, sous prétexte de protection, se mettoient en possession des abbayes, ou par concession des rois, ou de leur propre autorité, & prenoient même le titre d'abbés. Les Normands qui couroient la France en même temps, acheverent de tout ruiner. Les moines qui pouvoient échapper à leurs ravages, quittoient l'habit & revenoient chez leurs parens, prenoient les armes, ou faisoient quelque trafic pour vivre. Les monastères qui restoient sur pié, étoient occupés par des moines ignorans, souvent jusqu'à ne savoir pas lire leur ré-

E

gle , & gouvernés par des supérieurs étrangers ou intrus. Fleuri, *Instit. au droit ecclési.* tom. I. part. I. c. xxj.

Au milieu de ces miseres, ajoute le même auteur, saint Odon commença à relever la discipline monastique dans la maison de Cluny, fondée par les soins de l'abbé Bernon, en 910, voyez CLUNY. Elle reprit encore un nouveau lustre dans celle de Cîteaux, fondée par saint Robert, abbé de Molesme, en 1098, voyez CITEAUX. Dans l'onzième siècle on travailla à la réformation du clergé séculier, & c'est ce qui produisit les diverses congrégations de chanoines réguliers, auxquels on confia le gouvernement de plusieurs paroisses, & dont on forma même des chapitres dans quelques églises cathédrales, sans parler du grand nombre de maisons qu'ils fondèrent par toute l'Europe. Les croisades produisirent aussi un nouveau genre de religion; ce furent les ordres militaires & hospitaliers, voyez CHANOINES RÉGULIERS, ORDRES & HOSPITALIERS. A ceux-ci succéderent les ordres mendiants: saint Dominique & saint François d'Assise en furent les premiers instituteurs, & à leur exemple, on en forma plusieurs autres, dont les religieux faisoient profession de ne point posséder de biens, même en commun, & de ne subsister que des aumônes journalières des fideles. Ils étoient clercs la plupart, s'appliquant à l'étude, à la prédication, & à l'administration de la pénitence, pour la conversion des hérétiques & des pécheurs. Ces fonctions vinrent principalement des Dominicains; le grand zèle de pauvreté vint principalement des Franciscains: mais en peu de temps tous les mendiants furent uniformes, & on auroit peine à croire combien ces ordres s'étendirent promptement. Ils prétendoient rassembler toute la perfection de la vie monastique & de la vie cléricale; l'austérité dans le vivre & le vêtement, la prière, l'étude & le service du prochain. Mais les fonctions cléricales leur ont ôté le travail des mains; la solitude & le silence des anciens moines, & l'obéissance à leurs supérieurs particuliers, qui les transféroient souvent d'une maison, ou d'une province à l'autre, leur a ôté la stabilité des anciens clercs,

qui demeuroident toujours attachés à la même église, avec une dépendance entière de leur évêque, voyez MENDIANS.

Les anciens moines, comme nous l'avons dit, étoient soumis à la juridiction des ordinaires; les nouveaux ordres ont tenté de s'y soustraire, par des privilèges & des exemptions qu'ils ont de temps en temps obtenues des papes. Mais le concile de Trente a ou restreint ou révoqué ces privilèges, & rappelé les choses au droit commun; en sorte que les réguliers ne peuvent s'immiscer dans le ministère ecclésiastique, sans l'approbation des évêques.

Depuis le commencement du seizième siècle, il s'est élevé plusieurs congrégations de clercs réguliers, tels que les Théatins, les Jésuites, les Barnabites, &c. dont nous avons parlé en détail sous leurs titres particuliers. Voyez THÉATINS, JÉSUITES, &c.

Ainsi tous les ordres religieux, depuis leur établissement jusqu'à présent, peuvent être rapportés à cinq genres: moines, chanoines, chevaliers, religieux mendiants, clercs réguliers.

Les Grecs ont aussi des moines qui, quoique différens entr'eux, regardent tous saint Basile comme leur pere & leur fondateur, & pratiquent les constitutions avec la dernière régularité. Ils n'ont pourtant pas tous la même discipline générale, ou façon de vivre. Les uns s'appellent κοινωβιακοι, & les autres ιδιορρυθμοι. Les premiers sont ceux qui demeurent ensemble & en commun, qui mangent dans un même réfectoire, qui n'ont rien de particulier entre eux pour l'habit, & qui ont enfin les mêmes exercices. Ils sont ainsi nommés de κοινος, commun; & de βιος, vie, c'est-à-dire religieux qui vivent en commun. Il y a néanmoins deux ordres parmi eux; car les uns se disent être du grand & angélique habit, lesquels sont d'un rang plus élevé & plus parfait que les autres, qu'on appelle du petit habit, qui sont d'un rang inférieur, & ne mènent pas une vie si parfaite que les premiers. Voyez ANGÉLIQUE.

Ceux qu'on nomme ιδιορρυθμοι vivent comme il leur plaît, ainsi que porte leur nom, composé du grec ιδιος, pro-

pre on particulier, & *præsum*, regle on mesure. C'est pourquoi avant que de prendre l'habit, ils donnent une somme d'argent pour avoir une cellule, & quelques autres choses du monastere. Le celerier leur fournit du pain & du vin, de même qu'aux autres; & ils pourvoient eux-mêmes au reste. Exempts de tout ce qu'il y a d'onéreux dans le monastere, ils s'appliquent à leurs affaires. Quand quelqu'un de ceux-ci est prêt à mourir, il legue, par testament, ce qu'il possède tant dedans que dehors le monastere, à celui qui l'a assisté dans ses besoins. Celui-ci augmente encore par son industrie, les biens dont il a hérité; & laisse par testament, ce qu'il a acquis à celui qu'il a pris aussi pour compagnon. Le reste du bien qu'il possède, c'est-à-dire, ce que son maître lui avoit laissé en mourant, demeure au monastere qui le vend ensuite. Il s'en trouve néanmoins de si pauvres parmi ces derniers moines, que n'ayant pas de quoi acheter un fonds, ils sont obligés de donner tout leur travail au monastere, & de s'appliquer aux plus vils emplois: ceux-là font tout pour le profit du couvent.

Il y a un troisième ordre de ces moines, auxquels on a donné le nom d'anachoretas: ceux-ci ne pouvant travailler ni supporter les autres charges du monastere, achètent une cellule dans un lieu retiré avec un petit fonds dont ils puissent vivre; & ne vont au monastere qu'aux jours de fêtes pour assister à l'office: ils retournent ensuite à leurs cellules, où ils s'occupent à leurs affaires ou à leurs prières. Il y a quelquefois de ces anachoretas qui sortent de leur monastere avec le consentement de l'abbé, pour mener une vie plus retirée, & s'appliquer davantage à la méditation. Le monastere leur envoie une fois ou deux le mois des provisions, lorsqu'ils ne possèdent ni fonds ni vignes; mais ceux qui ne veulent point dépendre de l'abbé, louent quelque vigne voisine de leur cellule, la cultivent & en mangent les fruits, ou ils vivent de figues & de quelques fruits semblables: on en voit aussi qui gagnent leur vie à écrire des livres. Les monasteres de la Grece sont ordinairement vastes bien

bâties, avec de fort belles églises, où les moines chantent l'office jour & nuit.

Outre ces moines, il y a des moniales qui vivent en communauté, & qui sont renfermées dans des monasteres, sous la regle de saint Basile. Elles ne sont pas moins austeres que les moines, dans tout ce qui concerne la vie monastique. Elles ont une abbesse; mais leur monastere dépend toujours d'un abbé qui leur donne un moine des plus anciens & des plus vertueux, pour les confesser & leur administrer les autres sacrements. Il dit la messe pour elles, & regle les autres offices. Ces religieuses ont la tête rasée, & portent toutes un habit de laine noire, avec un manteau de même couleur. Elles ont les bras couverts jusqu'au bout des doigts; chacune a sa cellule séparée, où il y a de quoi se loger tant en haut qu'en bas; & celles qui sont les plus riches, ont une servante: elles nourrissent même quelquefois, dans la maison, de jeunes filles qu'elles élèvent dans la piété. Lorsqu'elles ont rempli les obligations de leur état, elles font des ouvrages à l'aiguille, & des ceintures qu'elles vendent aux laïcs & même aux Turcs, qui témoignent du respect pour ces religieuses. *Leo Alains, lib. III. de eccles. orient.*

Bingham prétend que les anciens moines ne faisoient point de profession ni de vœux. Cependant ce qu'on lit dans saint Basile, *Epist. can. c. xix.* paroît directement contraire à la première de ces prétentions: *Virorum professiones, dit ce pere, non novimus præter quam si qui se ipsos monachorum ordini addixerint; qui tacite videntur celibatum admittere. Sed in illis quoque illud existimo procedere oportere, ut ipsi interrogentur & evidens eorum accipiatur professio.* Ce S. docteur, qui avoit tracé des regles aux moines qu'il institua, jugeoit donc que la profession tacite ne suffisoit pas; mais qu'il en falloit une expresse, publique & solennelle: & il y a tout lieu de croire que les moines d'Egypte, chez qui y avoit puisé ces regles les pratiquoient. Pour répondre à sa seconde objection, il est bon de distinguer les temps & les faits. Saint Athanase écrivant au moine Dracone, lui dit qu'il y

a eu des *moines* mariés, & qui ont eu des enfans, & d'autres *moines* qui n'ont point eu de postérité : *Monachi autem reperiuntur qui filios suscepere. . . . Monachos autem nullam posteritatem habuisse cernimus.* Car outre qu'on peut très-bien entendre ce passage de *moines* dont les uns ont eu des enfans avant que d'entrer dans le monastere, & dont les autres n'en ont jamais eu, parce qu'ils y sont entrés si jeunes qu'ils n'ont pu se marier, ni vivre dans le siecle, ce qui n'exclut, ni dans les uns ni dans les autres, le vœu de continence : Marc-Antoine de Dominis, & Bingham lui-même, reconnoissent que ces sortes de *moines* qui avoient eu des enfans, étoient les *moines* séculiers, c'est-à-dire, des chrétiens qui n'avoient pas renoncé au monde, comme les *moines* disciples de saint Antoine ou de saint Pacôme : c'étoient des chrétiens fervens qui vivoient dans le siecle avec leurs femmes ; & qui pratiquoient toutefois la vie ascétique, c'est-à-dire l'exercice des vertus chrétiennes dans leur état. Or qu'est-ce que tout cela a de commun avec les *moines* proprement dits ? Concluroit-on que ceux-ci ne renonçoient pas à leurs biens & à leurs possessions, parce que ces *moines* séculiers conservoient leurs biens. Il seroit donc aussi absurde de conclure de ce que ceux-ci ne renonçoient pas au mariage, que les premiers n'y renonçoient pas non plus. Mais, ajoute Bingham, les mariages contractés par les *moines* après leur entrée en religion, n'ont jamais été déclarés nuls & invalides par la primitive Eglise. Il n'apporte aucun fait en preuve, mais il nous fournit lui-même une réponse victorieuse : que le concile de Chalcedoine, tenu en 451, avoit statué, *canon. xvj. Virginem quæ se Domino Deo dedicavit, similiter & monachos non licere matrimonio conjungi.* Il déclare donc déjà ces mariages illicites ; mais depuis l'autorité temporelle, réunie à la puissance spirituelle, les a déclarés nuls : lui en contestera-t-on le droit ? Et ces mariages étoient-ils légitimes en Angleterre avant le schisme ?

Le même auteur déclame aussi fort vivement contre l'habillement des différens ordres de *moines*. On peut voir ce que nous avons dit sur cette matiere,

sous le mot HABITS, où l'on trouvera des raisons capables de satisfaire tout esprit non prévenu.

MOINE DES INDES. Voyez RHINOCEROS.

MOINES BLANCS, est un nom commun à plusieurs ordres religieux, & qu'on leur donne, parce qu'ils sont habillés de blanc. Tels sont les chanoines réguliers de saint Augustin, les prémontrés, les feüllans, &c.

Moines noirs, est aussi un nom commun donné à plusieurs autres ordres religieux, dont les membres portent des habits noirs, tels que les Bénédictins, &c.

MOINE, terme d'Imprimerie, se dit de l'endroit d'une feuille imprimée, qui n'ayant point été touché avec la balle, par l'ouvrier de la presse, vient blanc, ou pâle, tandis que le reste de la feuille est imprimé comme il convient. Ce défaut vient, ou de sa précipitation, ou de l'inattention de l'ouvrier.

MOINEAU, MOINEAU FRANC, PAS-SEREAU, PASSE-PAISSE, PASSERAT, PIERROT, MOUCET, MOISSON, *passer domesticus*, f. m., *Hist. nat. Ornithologie*, oiseau qui est très-connu ; il pèse une once & un huitieme ; il a environ six pouces de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; son bec est épais & long à peine d'un demi-pouce. La femelle a le bec de couleur brune, il est noir dans le mâle, excepté la racine qui a une couleur jaunâtre près les coins de la bouche, l'iris des yeux est couleur de nuitette ; les pattes sont de couleur de chair mêlée de brun, & les ongles noirs.

La tête est de couleur brune cendrée, & le menton noir ; il y a de chaque côté au-dessus des yeux deux petites taches blanches, & une bande de couleur de châtain derrière les yeux ; les plumes qui couvrent les oreilles sont cendrées ; la gorge est d'un blanc cendré. Il y a de chaque côté au-dessous des oreilles une large tache blanche ; le ventre & la poitrine sont blancs ; les plumes qui séparent le cou d'avec le dos, sont rousses du côté extérieur du tuyau, & noires du côté intérieur. Le reste du dos & le croupion, sont comme dans les grives, d'une couleur verte mêlée de brun & de cendré. La femelle n'a pas de taches blanches au cou, ni

au-dessous des yeux comme le mâle ; elle en diffère encore par la couleur de la tête & du cou , qui est la même que celle du croupion. En général , les couleurs de la femelle sont moins foncées que celles du mâle : on compte dans chaque aile dix-huit grandes plumes , qui ont une couleur brune , à l'exception des bords qui sont roussâtres. Il y a une bande blanche qui s'étend depuis la fausse aile jusqu'à l'articulation suivante ; les petites plumes qui sont au-dessus de cette bande blanche , ont une couleur de châtain ; & celles qui sont au-dessous sont noires , à l'exception des bords extérieurs , dont la couleur est rousse. Toutes les plumes de la queue sont d'un brun noirâtre , & ont les bords roussâtres ; la couleur des moineaux varie ; on en voit de blancs , de jaunes , &c. Willughby, *Ornith. Voy.* OISEAU.

MOINEAU DE HAIE , oiseau qui est le même que le moineau franc ; il n'en diffère qu'en ce qu'il vit & qu'il niche dans les haies & sur les arbres. *Voyez* MOINEAU.

MOINEAU DE JONC , *passer arundinaceus minor, an cannevarola.* Ald. oiseau qui est de la grosseur de la gorge rouge , ou un peu plus petit. Il reste dans les endroits plantés de jones & de roseaux ; il a un peu plus de cinq pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue , & sept pouces quatre lignes d'envergure. Le bec paroît un peu large , & il a cinq lignes de longueur depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche ; la pièce inférieure est presque blanchâtre , & la supérieure noirâtre. Cet oiseau a l'iris des yeux de couleur de noisette , le dedans de la bouche jaune , & la langue fourchue , & divisée en filamens. Les plumes de la partie postérieure du dos sont d'un brun verdâtre ; celles de la partie antérieure ont une teinte cendrée. Le milieu de la poitrine est blanc , la gorge & le bas-ventre ont une teinte de jaune ; les côtés du corps sont d'un verd jaunâtre ; la plante des piés est de cette même couleur ; le bec & les pattes sont fort gros ; la femelle ressemble au mâle. Willughby, *Ornith.* *Voyez* OISEAU.

MOINEAU À LA SOUCIE , *voyez* FRIQUET.

MOINEAU À TÊTE ROUGE , *voyez* FRIQUET.

MOINEAU AU COLLIER JAUNE , *voy.* FRIQUET.

MOINEAU DE MONTAGNE , *passer montanus* , oiseau qui a cinq pouces & demi de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des ongles ; la langue est un peu fourchue ; les plumes du menton sont noires ; l'iris des yeux est de couleur de noisettes ; il y a de chaque côté auprès de l'oreille une tache noire qui est entourée de blanc ; cette couleur blanche s'étend presque jusqu'au milieu du cou , & forme un collier ; la tête est d'un brun rougeâtre ; les petites plumes extérieures du dos sont rousses , & les intérieures noires ; le croupion est brun ou d'un jaune cendré ; le ventre & la poitrine ont une couleur blanche sale ; il y a dix-huit grandes plumes dans chaque aile ; la pointe des petites plumes du second & du troisième rang de l'aile est blanche seulement dans celles qui suivent les huit ou dix premières ; la queue a deux pouces de longueur ; elle est composée de douze plumes , toutes à-peu-près également longues ; le bec a un peu plus d'un demi-pouce de longueur ; il est jaune , à sa racine vers les coins de la bouche ; tout le reste est noir. Willughby, *Ornith.* *Voyez* OISEAU.

MOINEAU DES INDES , *passer indicus macrourus rostro miniaceo* , oiseau qui est de la grosseur du moineau ordinaire , il a le bec court , épais , & d'un très-beau rouge ; la tête est d'une couleur noirâtre , mêlée de verd bleuâtre ; cette couleur s'étend sur le dos. La face supérieure des ailes a aussi cette même couleur ; mais elle est mêlée de noir , de blanc , & de jaune ; les grandes plumes n'ont point de jaune ; elles sont noires , à l'exception des barbes intérieures qui ont une couleur cendrée : la gorge , la face inférieure du cou , la poitrine & le ventre sont blancs , la queue est double , comme dans le paon mâle , parce que cet oiseau a quatre plumes longues , étroites , & d'un fort beau noir , qui forment une très-longue queue ; ces plumes ont huit pouces trois lignes de longueur , & sont soutenues par une seconde queue beaucoup plus courte & blanchâtre ; les

pattes & les piés ont des taches noires & blanches ; les ongles sont noirs , très-pointus & crochus comme dans les oiseaux de proie. Willughby, *Ornith.* Voyez OISEAU.

MOINEAU, en terme de Fortification , est un bastion beaucoup plus petit que les autres , qu'on place quelquefois au milieu des courtines , lorsque les lignes de défense excèdent la portée du fusil , & que le côté du polygone est trop petit pour construire un bastion plat. Voyez BASTION PLAT.

MOINELAY ou OBLAT, soldat ectropié que différentes abbayes royales en France étoient obligées de recevoir, & de lui donner une portion comme à un autre moine. L'oblat étoit obligé de balayer l'église & de sonner les cloches. Louis XIV, en fondant les invalides y attacha les fonds dont les abbayes royales , étoient chargées à l'occasion des soldats hors de service. Depuis la fondation de cet hôtel, il n'y a plus de *moinelay*. Voyez HOTEL DES INVALIDES.

MOINGONA, Géog., grande rivière, de l'Amérique septentrionale, dans la Louisiane. Elle prend sa source au midi du pays des Teutons ; & après un cours de près de cent lieues, elle se décharge dans le Mississipi, vers les 40. 35. de lat. nord. à 40 lieues au-dessus de l'embouchure du Missouri. (D. J.)

MOINS, terme fort en usage en Algèbre, & que l'on désigne par ce signe — ; ainsi 5 — 3 s'exprime ainsi, cinq moins trois ; ce qui veut dire que 3 est retranché de 5 ; le signe — ou moins, est le signe de la soustraction ; il est opposé à +, plus, qui est le signe de l'addition. Voyez NÉGATIF.

MOIRE, *Fabrique de la*, la moire est une étoffe ordinairement toute de soie, tant en chaîne qu'en trame, qui a le grain fort serré, & qui est, sans contredit, une des plus belles étoffes qu'on fabrique dans les manufactures de soie. Il y en a de simples ou unies, de doubles unies, des satinées, des satinées brochées à l'ordinaire, & des moires à bande.

Chacune de ces moires se fabrique différemment. La *moire simple* ou unie est montée sur quatre lisses ; les fils

sont passés en-dessus & en-dessous dans les mailles ou boucles de lisses à col tors, afin que cette même lisse fasse lever & baisser alternativement le fil de la chaîne, & pour éviter quatre lisses de rabat qu'il faudroit de plus, si le métier étoit monté comme à l'ordinaire ; le fil étant seulement passé dans une maille, on fait simplement baisser une lisse qui fait lever celle qui la joint, de façon que deux marches suffisent pour faire lever & baisser alternativement la moitié de la chaîne.

Cette manière de prendre les lisses dans la fabrique d'une étoffe, qui est des plus délicates lorsqu'elle est unie, concourt aussi à sa perfection, en ce que, quand l'ouvrier foule la marche, les deux lisses qui baissent faisant lever les deux autres lisses qui leur correspondent, une moitié de la chaîne baissant autant que l'autre qui leve, l'extension de la chaîne se trouve égale dessus comme dessous, ce qui rend le grain plus parfait.

La monture de la *moire double unie* diffère de celle de la simple en ce qu'elle a plus de lisses, que ses fils sont plus dégagés, que le volume de la quantité de mailles ne les gêne pas, & ne les empêche pas de lever & baisser avec autant de facilité que l'exige cette étoffe. Aussi, au lieu de quatre lisses, on y en met ordinairement huit.

La *moire satinée*, qui est ainsi nommée de ses fleurs qui forment un satin parfait de la couleur de la chaîne, est encore montée différemment ; elle ne peut avoir moins de douze lisses, huit pour le satin où les fils sont passés simples, & quatre pour le gros de Tours où les fils sont passés doubles. Les deux fils des deux premières lisses de satin sont passés dans la maille de la première lisse de gros de Tours ; les deux de la troisième & quatrième lisse le sont dans la maille de la seconde ; ceux de la cinquième & sixième dans celle de la troisième, & ceux de la septième & huitième sont passés dans la quatrième. Les fils des huit lisses de satin sont passés sous la maille afin que la lisse les fasse baisser ; & les fils de quatre lisses pour le gros de Tours sont passés par dessus la maille pour que la lisse puisse les faire lever. On se sert de huit

marches pour la fabrique de cette étoffe; chaque marche fait lever deux lisses de gros de Tours, & baisser une lisse de satin; ce qu'on appelle une prise & deux laissées pour le premier coup de navette, c'est-à-dire qu'au premier coup on prend la première prise, au second la quatrième, au troisième la septième, au quatrième la seconde, au cinquième la cinquième, au sixième la huitième, au septième la troisième, & au huitième coup la sixième.

Lorsque l'ouvrier travaille cette étoffe, & qu'il veut faire le façonné en satin, il tire le lacs, fait lever la seconde & quatrième lisse du gros de Tours, & baisser la première lisse de satin pour le premier coup de navette; & comme il faut passer deux coups sur chaque lacs tiré, il fait lever au second coup la première & la troisième lisse de gros de Tours & baisser la quatrième lisse de satin, ainsi cette lisse ne faisant baisser que la huitième partie de la chaîne, les sept parties restantes de la chaîne forment un satin parfait dans la figure & dans tout ce qui est tiré.

Quoiqu'il soit possible de faire un beau satin par une lisse prise & une laissée, même par les lisses suivies, on ne pourroit cependant pas faire de moire satinée, si l'armure n'étoit pas d'une lisse prise & de deux laissées; & quoique dans la moire satinée il ne puisse point y avoir de lisses de rabat pour arrêter les fils qui ne levent pas & les empêcher de suivre, cependant cette étoffe se fabrique toujours avec beaucoup de netteté, parce que les fils sont passés séparément dans les huit lisses.

Les moires satinées & brochées à l'ordinaire ne se fabriquoient autrefois que l'endroit dessus, & dans ce cas on ne disoit ou déterminoit sur le semple que la corde qui faisoit le contour des fleurs, des feuilles, des fruits & des découpures; on tiroit le lacs, & on brochoit à l'ordinaire: mais depuis quelque temps on a trouvé le secret de faire la moire l'endroit dessous, ce qui rend ce travail infiniment plus aisé. Pour cet effet on passe la chaîne sur les huit lisses qui sont passées comme dans un satin, ou comme dans une lustrine à poil: voyez LUSTRINE. En tirant la moitié du fond des lisses de satin, on

fait un parfait gros de Tours de tout ce qui est tiré, & conséquemment tout ce qui ne l'est pas forme un satin qui figure dans l'étoffe, ou qui est couvert du broché qu'on a dessiné. Il y a encore d'autres machines pour empêcher que lorsqu'il y a beaucoup de moire, la tire, ou le lacs qui la forme, ne soit trop pesant.

La moire à bandes se fabrique en ourdissant sa chaîne partie d'une couleur à fils doubles, pour faire le gros de Tours, & partie à fils simples pour le satin. On observe de mettre le même nombre de fils dans chaque bande, c'est-à-dire que si la bande de gros de Tours est de dix portées doubles, celle de satin doit être de vingt portées simples. On donne cependant plus de largeur à la bande de gros de Tours qu'à celle de satin, attendu le brillant du moirage.

Les douze lisses qui servent à passer les fils de la chaîne sont à jour, c'est-à-dire que les quatre lisses qui sont destinées à former les gros de Tours n'ont que ce qu'il faut de mailles pour y passer les fils de la bande qui doit être moirée, & n'ont point de mailles dans les parties où sont les bandes de satin. Les lisses pour le satin sont de même, & n'ont pas de mailles dans les parties où passent les gros de Tours.

Pour rendre cette étoffe aussi belle qu'il est possible, on fait en sorte que sa trame approche plus de la couleur du satin que de celle du gros de Tours, parce que le beau satin doit être uni & d'une seule couleur; au lieu que le gros de Tours ayant une trame d'une couleur différente, paroît plus transparent, devient ce qu'on nomme un gros de Tours changeant, ce qui augmente considérablement sa beauté.

Lorsqu'on veut passer cette étoffe sous la calandre, pour lui donner les ondes qu'on appelle moirage, il faut que les bandes qui forment le gros de Tours se trouvent précisément les unes contre les autres, lorsque la pièce d'étoffe est doublée pour la moirer, sans quoi les bandes de gros de Tours qui se trouveroient contre le satin, ne pourroient pas se moirer, parce que le satin ne prend pas le moirage, étant plat, uni, & ne formant aucun grain. Plus le gros de Tours est garni en trame, plus

il est grainé : ses grains étant adossés & écrasés par la calandre , rendent la moire plus brillante , & le satin se trouvant contre le satin , devient par la même raison plus uni & plus luisant.

Les moires de Paris sont très-estimées quoiqu'inférieures à celles d'Angleterre. Celle de la Chine ont très-peu de valeur.

Le tarif de la douane de Lyon prend trente sous par livres de moires d'argent & de soie.

MOIS , f. m. , *Astronomie & Chronologie* , c'est la douzième partie de l'année. Voyez ANNÉE.

Comme il y a différentes espèces d'années , il y a aussi différentes espèces de mois suivant l'astre particulier par les révolutions duquel on les détermine , & les usages particuliers auxquels on les destine , comme mois solaire , mois lunaire , mois civil , mois astronomique , &c.

Mois solaire , c'est l'espace de temps que le soleil emploie à parcourir un signe entier de l'écliptique. V. SOLEIL.

Si on a égard au vrai mouvement du soleil , les mois solaires sont inégaux , puisque le soleil est plus long-temps dans les signes d'hiver que dans ceux d'été.

Mais comme il parcourt constamment tous les douze signes en 365 j. 5 h. 49'. on aura la quantité du mois moyen en divisant ce nombre par douze ; & d'après ce principe on déterminera la quantité du mois solaire de 30 j. 10 h. 29'. 5".

Les mois lunaires sont ou synodiques ou périodiques.

Le mois lunaire synodique qui s'appelle simplement *mois lunaire* ou *lunaison* , c'est l'espace de temps compris entre deux conjonctions de la lune avec le soleil , ou entre deux nouvelles lunes. Voyez SYNODIQUE & LUNAIISON.

La quantité du mois synodique est de 29 j. 12 h. 44'. 3". 11". V. LUNE.

Le mois lunaire périodique , c'est l'espace de temps dans lequel la lune fait son tour dans le zodiaque , c'est-à-dire le temps qu'elle emploie à revenir au même point du zodiaque d'où elle est partie. V. PÉRIODIQUE.

La quantité de ce mois est de 27 j. 7 h. 43'. 8".

Les anciens Romains se sont servi des mois synodiques lunaires , & les ont

fait alternativement de 29 & 30 jours ; ils marquoient les différens jours de chaque mois par trois termes , *calendes* , *nones* & *ides*. V. CALENDES , NONES , & IDES.

Mois astronomique ou naturel , c'est celui qui est mesuré par quelque intervalle exact correspondant au mouvement du soleil ou de la lune.

Tels sont les mois lunaires & solaires dont nous avons déjà parlé , sur quoi il faut remarquer que ces mois ne sont point d'usage dans la vie civile , où on demande que les mois commencent & finissent à un jour marqué ; c'est ce qui fait qu'on a recours à une autre sorte de mois.

Mois civil ou commun , c'est un intervalle d'un certain nombre entier de jours qui approche beaucoup de la quantité de quelques mois astronomiques , soit lunaires , soit solaires. V. JOURS.

Les mois civils sont différens suivant les différens mois astronomiques auxquels ils répondent.

Comme le mois lunaire synodique est de 29 j. 12 h. 44'. 3". 11" , les mois lunaires civils devroient être alternativement de 29 à 30 jours , pour conserver autant qu'il seroit possible l'accord avec les vrais mois lunaires. Cependant si tous les mois étoient alternativement de 29 & de 30 jours , on négligeroit 44'. 3". 11" , qui au bout de 948 mois font un mois de 29 jours ; il faut ajouter à la fin de chaque 948^e. mois un mois de 29 jours ; ou bien il faut faire si l'on aime mieux , chaque 33^e. mois de 31 jours ; ainsi que le 32^e. parce que ces 44'. 3". 11" font un jour au bout de 33 mois.

C'étoit-là le mois qui étoit d'usage civil ou commun parmi les Grecs , les Juifs & les Romains , jusqu'au temps de Jules-César.

Sous Auguste , le sixième mois , qui jusqu'alors avoit été nommé par cette raison *Sextilis* , fut nommé en l'honneur de ce prince *Augustus* , & il eut dans la suite 30 jours , au lieu qu'il n'en avoit eu jusqu'alors que 30. Pour faire une compensation , on ôta un jour à Février , de façon qu'il n'eut plus que 28 jours , & à chaque quatrième année 29 , &c. Tels sont encore les mois civils ou du calendrier dont on se sert pour

compter le temps en Europe. *Voyez* CALENDRIER.

Mois dracontique, voyez DRACONTIQUE.

Mois embolisnique, voyez EMBOLISMIQUE. *Chambers.* (O)

MOIS APOSTOLIQUES, *Jurisprud.*, sont les mois que les papes se sont réservés pour la collation des bénéfices dans les pays d'obédience. La règle de chancellerie de *mensibus alternativa* donne au pape la collation de tous les bénéfices qui vaquent pendant huit mois de l'année, n'en conservant que quatre de libres aux collateurs ordinaires. La même règle donne six mois aux évêques en faveur de la résidence, quand ils ont accepté l'alternative.

On tient que ce furent quelques cardinaux qui projetterent cette règle des huit mois après le concile de Constance. Martin V en fit une loi de la chancellerie; Innocent VIII en 1484 établit l'alternative pour les évêques en faveur de la résidence.

Chaque mois apostolique commence & finit à minuit. *Voyez les loix ecclésiastiq.* de d'Héricourt, pag. 329 & les mots ALTERNATIVE, BÉNÉFICE, CHANCELLERIE ROMAINE, COLIATEUR, COLLATION, PAPE, REGLES DE CHANCELLERIE. (A)

MOIS MILITAIRES; en Pologne sont trois mois de l'année ainsi nommés, parce qu'autrefois les fiefs de nomination royale qui venoient à vaquer dans le cours de ces trois mois, ne se conféroient qu'à des gens de guerre. La diète de Pologne proposa en 1752 de rétablir ces mois militaires, mais l'opposition d'un nonce rendit ce projet & plusieurs autres inutiles. *Voy. le Journal de Verdun de Janvier, 1753, pag. 9.* (A)

MOIS ROMAINS sont des aides extraordinaires qui se paient à l'empereur en troupes, ou en argent; ils consistent aussi en quelques subides ordinaires des villes impériales, en taxes de la chancellerie de l'empire; enfin, en

redevances ordinaires & extraordinaires que les Juifs sont obligés de payer à l'empereur: savoir les redevances extraordinaires à son couronnement; les redevances ordinaires tous les ans à Noël, &c qui ne forme pas des sommes fort considérables. Les fiefs de l'empire produisent aussi quelque argent à l'empereur pour l'investiture, mais cet argent est presque toujours tout pour les officiers qui assistent à la cérémonie. *Voyez le tableau de l'empire Germanique, pag. 31.* (A) (*)

MOI PHILOSOPHIQUE, *Alchimie.* Les Alchimistes ont désigné par cette expression un temps de quarante jours, & c'est-là la durée qu'ils ont déterminée pour plusieurs opérations alchimiques, principalement des circulations & des digestions. *Voyez CIRCULATION & DIGESTION.* (b)

MOIS DES ARABES. Les Arabes, depuis qu'ils ont embrassé la religion de Mahomet, partagent leur année, qui est de 355 jours, en douze mois lunaires, dont les uns ont 30 jours & les autres 29 jours. Ils donnent à ces mois les noms suivans: *Muharram Safar*, le premier *Rabi*, le dernier *Rabi*, le premier *Jomada*, le dernier *Jomada*, *Rajeb*, *Sabaan*, *Ramadan*, *Shawal*, *Dhulkauda* & *Dhulbaja*. Le premier de ces mois est de 30 jours, le second est de 29, & ainsi de suite alternativement; cependant dans les années intercalaires on ajoute un jour de plus au mois *Dhulbaja*, qui par ce moyen en a 30. Il n'est point permis aux Mahométans de rien changer à cet égard; & leur manière de compter est fixée par l'alcoran. Par cette manière de diviser l'année, dans l'espace de 33 ans, le premier jour de l'année mahométane passe par les quatre saisons.

Avant la venue de Mahomet, les Arabes payens avoient quatre mois dans l'année qu'ils regardoient comme sacrés, pendant lesquels toute guerre & tout acte d'hostilité cessoient; il n'étoit pas permis durant cet intervalle de se ven-

(*) Un mois romain pour tous les cercles ensemble, monte en argent à la somme de quarante-trois mille neuf cent soixante-quatre florins d'Allemagne; ou, en troupes, à deux mille six cents quatre-vingt-un cavaliers, & à douze mille sept cents quatre-vingt-quinze fantassins. (†)

ger de ses plus cruels ennemis, ni même de porter des armes. Cette loi s'observoit avec la plus grande exactitude, & la violation étoit regardée comme la plus grande impiété.

MOIS DES EGYPTIENS, Calendrier égypt., c'est une matière des plus obscures que celle de ce calendrier. S'il est vrai, comme le rapporte Diodore de Sicile, que les Egyptiens des premiers âges employèrent des années qui n'avoient chacune qu'un seul *mois* ou deux; il en résulte qu'ils ne connurent point d'année proprement dite, ni de mesure plus longue pour supputer les temps, que l'intervalle des révolutions lunaires. Une méthode si bornée désigne manifestement l'enfance du monde; & bientôt la vicissitude des saisons dut conduire les hommes à la connoissance de quelques périodes plus longues que celle du cours de la lune: de-là, cette distinction qu'on fit des saisons, qui portèrent aussi le nom d'année, par exemple, les années de trois *mois* établies, dit-on par l'égyptien Horus, & les années de quatre *mois*, dont on prétend que les auteurs furent les peuples d'Egypte: c'est par une réduction de ces sortes d'années si fort abrégées, que d'anciens écrivains, tels que Diodore, Varron & Pline, expliquent historiquement les antiquités égyptiennes, qu'on faisoit remonter à tant de milliers de siècles; pendant que d'autres estiment que tout cet appareil chronologique cache réellement des calculs de pure astronomie.

Quoiqu'il en soit, il est démontré que l'Egypte employa dans la suite une mesure de temps plus longue & plus conforme à l'idée que nous avons de ce qu'on nomme *année*. Telle fut l'année en usage parmi les Hébreux à leur sortie d'Egypte, la même année sans doute que celle des naturels du pays. On voit par l'histoire sainte que les *mois* de cette année Judéo-égyptienne avoient pour toute dénomination celle du premier *mois*, second *mois*, ainsi du reste, jusqu'au douzième, & Joseph suppose manifestement qu'ils étoient lunaires. D'ailleurs, comme on sait que les *mois* judaïques des temps postérieurs étoient réglés par le cours de la lune, on doit juger par l'attachement de la nation juive à ses usages & à ses cérémonies que les *mois* furent effective-

ment lunaires dès les premiers temps, & que les anciens *mois égyptiens* ayant été les mêmes, furent aussi pareillement lunaires. Cependant on ne peut rien établir de positif, ni sur la forme d'une pareille année, ni même sur l'année de 360 jours, que les Egyptiens employèrent, selon le Syncelle, avant leur année vague de 365 jours; & c'est avec raison à cette dernière qu'on fait ordinairement commencer l'histoire du calendrier égyptien.

Les années égyptiennes ont été l'objet du travail de plusieurs savans modernes, Scaliger & Pétau ont traité cette matière dans leurs ouvrages chronologiques; Golius dans ses notes sur Alfragan; Marsham, dans son canon chronique; Dodwel, dans un appendix ou addition à différentes dissertations; M. Des-Vignes, dans une pièce qui est à la tête du quatrième tome des mémoires intitulés, *Miscellanea Berolinensia*; dom Martin, dans son explication de divers monumens; & M. Avernai, dans son petit livre sur les *mois égyptiens*, imprimé à Florence en 1731, in 4°. Nous renvoyons le lecteur à tous ces divers ouvrages qui regardent la forme des années égyptiennes, c'est assez de donner ici l'ordre des *mois* qui la composoient.

Premier mois, ...	<i>Thoth.</i>
Second mois, ...	<i>Paophi.</i>
Troisième mois, ...	<i>Athir.</i>
Quatrième mois, ...	<i>Chaac.</i>
Cinquième mois, ...	<i>Tybi.</i>
Sixième mois, ...	<i>Mécbir.</i>
Septième mois, ...	<i>Phaménoth.</i>
Huitième mois, ...	<i>Pharmuthi.</i>
Neuvième mois, ...	<i>Pachon.</i>
Dixième mois, ...	<i>Payni.</i>
Onzième mois, ...	<i>Epéphi.</i>
Douzième mois, ...	<i>Mésori.</i>

Tels étoient les *mois* qui composoient la forme des années civiles des Egyptiens soit de leur année vague, soit de leur année solaire, dite l'année alexandrine, soit enfin de leur année lunaire; car ces différentes formes d'années furent toutes trois en usage pendant un certain temps dans différens cantons de l'Egypte.

L'année alexandrine, établie en l'an 336 avant Jésus-Christ, & usitée encore du temps de Pline, vers l'an 80 de l'ère

chrétienne, subsista plus de 400 ans. Voici présentement quel étoit le rapport du calendrier alexandrin avec le calendrier julien des Romains, & quel étoit dans les années communes le jour Julien, qui répondoit à l'ouverture des mois alexandrins.

Commencement des an- Dans les années
ciens mois alexandrins. communes.

Automne.	Thoth, ...	11 Août.
	Paophi, ...	10 Septembre.
	Athyr, ...	10 Octobre.
Hiver.	Chæac, ...	9 Novembre.
	Tybi, ...	9 Décembre.
	Méchir, ...	8 Janvier.
Printemps.	Phaménoth, ...	7 Février.
	Pharmuthi, ...	9 Mars.
	Pachon, ...	8 Avril.
Été.	Payni, ...	8 Mai.
	Épéphi, ...	7 Juin.
	Méfori, ...	7 Juillet.

Vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, les peuples qui composoient la partie orientale de l'empire Romain ne s'accordoient point entr'eux dans la manière de compter leurs années; & parmi les peuples d'Asie, souvent une seule province avoit des calendriers différens: le cardinal Noris l'a démontré par rapport à la Syrie en particulier, dans son ouvrage intitulé, *annus & epochæ Siro-Macedonum*. On ne doit donc pas trouver étrange si les Egyptiens, étant voisins de la Syrie, se divisèrent aussi pour leurs méthodes de calendrier; & si dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, où ils employent ici une année vague & là une année fixe solaire, ils se servirent ailleurs d'une troisième sorte d'année véritablement lunaire, comme celle des Juifs & des Grecs, c'est ce qui a engagé le savant Dodwel à dresser la table du cycle égyptio-judeo-macédonien, suivant laquelle on voit l'ordre des mois égyptiens, judaïques & macédoniens, qui se répondoient uniformément. Comme cette table est essentielle pour l'intelligence de l'histoire, il convient de la rapporter ici.

Mois égypt. Mois judaïq. Mois macédon.

Automne.	Thoth.	Elul.	Gorpæus.
	Paophi.	Tifri.	Hyperberetus.
	Athyr.	Marschewan.	Dius.
Hiver.	Chæac.	Kasleu.	Apellæus.
	Tybi.	Tébeth.	Audynæus.
	Méchir.	Sébat.	Peritius.
Printemps.	Phaménoth.	Adar.	Dysurus.
	Pharmuthi.	Nisan.	Xanthique.
	Pachon.	Ijar.	Arthemisius.
Été.	Payni.	Sivan	Dæsius.
	Epéphi.	Tamuz.	Panémus.
	Méfori.	Ab.	Lous.

(D. J.)

MOIS DES HÉBREUX, *Hist. sacrée*. Les Hébreux ne désignoient les mois que par l'ordre qu'ils tenoient entr'eux, le premier, le second, le troisième, & ainsi du reste. Moïse, Josué, les juges, les rois, suivirent le même usage: & ce n'est que depuis la captivité de Babylone que les Israélites prirent les noms des mois Chaldéens & des Perses, chez qui ils avoient demeuré si long-temps. Voici les noms de tous les mois des Hébreux, & l'ordre qu'ils tiennent entre eux dans l'année sainte & dans l'année civile.

Année sainte.

Nisan,	qui répond à Mars.
Ijar, ...	Avril.
Sivan, ...	Mai.
Thamuz, ...	Juin.
Ab, ...	Juillet.
Elul, ...	Août.
Tizri, ...	Septembre.
Marschewan, ...	Octobre.
Kasleu, ...	Novembre.
Tébet, ...	Décembre.
Sébat, ...	Janvier.
Adar, ...	Février.

Année civile.

Tizri, ...	Septembre.
Marschewan, ...	Octobre.
Kasleu, ...	Novembre.
Tébet, ...	Décembre.
Sébat, ...	Janvier.
Adar, ...	Février.
Nisan, ...	Mars.

<i>Ijar</i> , ...	Avril.
<i>Sivan</i> , ...	Mai.
<i>Tbamuz</i> , ...	Juin.
<i>Ah</i> , ...	Juillet.
<i>Elul</i> , ...	Août.

Comme les *mois* des Juifs étoient lunaires, ils ne pouvoient exactement répondre aux nôtres, qui sont solaires; ainsi ils se rapportent à deux des nôtres, & enjambent de l'un dans l'autre; & les douze *mois* lunaires ne faisant que 364 jours & six heures, l'année des Juifs étoit plus courte que la romaine de 12 jours. C'est pourquoi les Juifs avoient soin de trois ans en trois ans d'intercaler dans leur année un treizième mois qu'ils appelloient *Né-adar*, ou le second *Adar*; & par-là leur année lunaire égaloit l'année solaire, parce qu'en 36 mois de soleil il y en a 37 de lune. (D. J.)

MOIS DES GRECS, *Littér. grecq.*, chez les anciens Grecs, l'année étoit partagée en douze mois, qui contenoient chacun alternativement trente, ou vingt-neuf jours. Mais comme les mois de trente-jours précédoient toujours ceux de 29, on les nommoit *pleins*, *πληρεις* ou *δεκαφθινοι*, comme finissant au dixième jour. Les mois de vingt-neuf jours étoient appelés *creux*, *κοιλοι*; & comme ils finissoient au neuvième jour, on les nommoit *εναφθινοι*.

Pour entendre la manière qu'avoient les Grecs de compter les jours des *mois*, il faut savoir que chacun de leurs *mois* étoit divisé en trois décades, ou dixaines de jours, *τρια δεκαμερα*; la première décade étoit du *mois* commençant, *μηνος αρχομενου* ou *ισταμενου*; la seconde décade étoit du milieu du *mois*, *μηνος μεσουντος*; la troisième décade étoit du mois finissant, *μηνος φθινοαιος*, ou *ωανομενου*, ou *λεγοντος*.

Ils nommoient le premier jour du mois *νεομηνια*, comme tombant sur la nouvelle lune; ils l'appelloient aussi *ωρωτη αρχομενου* ou *ισταμενου*, parce qu'il faisoit le premier jour de la première décade; le second jour se nommoit *δευτεραισταμενου*; le troisième, *τριτη ισταμενου*, & ainsi de suite jusqu'à *δεκατη ισταμενου*.

Le premier jour de la deuxième décade, qui faisoit le onzième jour du mois, s'appelloit *πρωτη μησουντος*, ou

πρωτη επιδεκα; c'est-à-dire le premier au-dessus de la dixaine; le second de cette même décade se nommoit *δευτερα μησουντος*, ou *δευτερα επιδεκα*, & ainsi de suite, jusqu'à *εικας*, le vingtième, qui étoit le dernier de la deuxième décade.

Le premier jour de la troisième décade étoit nommé *πρωτη επ' εικαδι*; le second *δευτερα - επ' εικαδι*, & ainsi des autres.

Quelquefois ils renversoient les nombres de cette dernière décade, appelant le premier jour *φθινοντος δεκατη*, le second *φθινοντος εννατη*, le troisième *φθινοντος ογδοη*, & ainsi de suite jusqu'au dernier jour du mois, qui se nommoit *δημητριας*, en l'honneur de Démétrius Poliorcete. Avant le règne de ce prince, & en particulier du temps de Solon, on appelloit le dernier jour du mois *ενα και ενα*, le vieux & le nouveau, parce que la nouvelle lune arrivait alors, une partie de ce jour tomboit sur la vieille lune, & l'autre partie sur la nouvelle. On le nommoit encore *τριακος*, le trentième; & cela non-seulement dans les mois de trente jours, mais aussi dans ceux de vingt-neuf. A l'égard de ces derniers, on ne comptoit pas le vingt-deux, & selon d'autres, le vingt-neuf, mais on comptoit toujours constamment le trentième; ainsi, conformément au plan de Thalès, tous les mois étoient nommés mois de trente jours, quoique par le règlement de Solon, la moitié des mois n'avoit que vingt-neuf jours. De cette manière l'année lunaire des Athéniens s'appelloit une année de 360 jours, quoique réellement elle en eût seulement 354.

Comme les noms des mois étoient différents dans les différentes parties de la Grèce, & que nous n'avons de calendriers complets que ceux d'Athènes & de Macédoine, c'est assez de considérer ici les *mois athéniens*, en mentionnant simplement ceux de quelques autres grecs qui leur répondent.

1°. *Hecatombæon* étoit le premier mois de l'année athénienne; il commençoit à la nouvelle lune, après le solstice d'été, & répondoit suivant le calcul du savant Potter, à la fin de notre mois de Juin & au commencement de Juillet. Il avoit trente jours, & s'appelloit par les Béo-

tiens *Hippodromus*, & par les Macédoniens *Lous*; son ancien nom étoit *Cronius*.

2°. *Métageitnion*, second mois de l'année athénienne, qui répondoit à la fin de Juillet & au commencement d'Août. Il n'avoit que vingt-neuf jours, & étoit appelé par les Béotiens *Panémus*, & par le peuple de Syracuse, *Carnius*.

3°. *Boëdromion* étoit le troisieme mois de l'année athénienne. Il contenoit trente jours, & répondoit à la fin de notre mois d'Août & au commencement de Septembre.

4°. *Mémacclérion*, quatrieme mois de l'année des Athéniens, étoit composé de vingt-neuf jours. Il répondoit à la fin de notre mois de Septembre & au commencement d'Octobre. Les Béotiens le nommoient *Alalcomenéus*.

5°. *Pyaneption* étoit le cinquieme mois de l'année des Athéniens. Il avoit trente jours, & répondoit à la fin de notre Octobre & au commencement de Novembre. Il étoit appelé par les Béotiens *Damatius*.

6°. *Anthesterion* étoit le fixieme mois de l'année athénienne. Il répondoit à la fin de notre mois de Novembre & au commencement de Décembre. Il avoit vingt-neuf jours. Les Macédoniens le nommoient *Desion*.

7°. *Posidéon*, septieme mois de l'année athénienne, répondant à la fin de Décembre & au commencement de Janvier, & contenant trente jours.

8°. *Gamelion* étoit le huitieme mois de l'année des Athéniens. Il répondoit en partie à la fin de notre Janvier, en partie au commencement de Février, & il n'avoit que vingt-neuf jours.

9°. *Elaphébolion* faisoit le neuvieme mois de l'année athénienne. Il étoit de trente jours & répondoit à la fin de Février, ainsi qu'au commencement de Mars.

10°. *Munychion*, dixieme mois de l'année des Athéniens. Il étoit de vingt-neuf jours, & répondoit à la fin de Mars & au commencement d'Avril.

11°. *Thargelion* faisoit le onzieme mois de l'année des Athéniens. Il répondoit à la fin de notre mois d'Avril & au commencement de Mai. Il avoit 30 jours.

12°. *Scirophorion* étoit le nom du douzieme & dernier mois de l'année des

Athéniens. Il étoit composé de vingt-neuf jours, & répondoit en partie à la fin de Mai, & en partie au commencement de Juin.

Telle est la réduction du calendrier attique au nôtre, d'après M. Potter; & je l'ai pris pour mon guide, parce qu'il m'a paru avoir examiné ce sujet avec le plus de soin & d'exactitude. Le P. Pétau dispose bien différemment les douze mois des Athéniens. Il en met trois pour l'automne; savoir *Hecatombéon*, *Métageitnion* & *Boëdromion*, Septembre, Octobre, Novembre; trois pour l'hiver, *Mémacclérion*, *Pyaneption* & *Posidéon*, Décembre, Janvier, Février; trois pour le printemps, *Gamelion*, *Anthesterion* & *Elaphébolion*, Mars, Avril, Mai; & trois pour l'été, *Munychion*, *Thargelion*, *Scirophorion*, Juin, Juillet & Août.

Mais quelque respect que j'aie pour tous les savans qui ont entrepris d'arranger le calendrier des Athéniens avec le nôtre, je suis persuadé que la chose est impossible, par la raison que les mois des Grecs étant lunaires, ils ne peuvent répondre avec la même justesse, à nos mois solaires; c'est pourquoi je pense qu'en traduisant les anciens auteurs, il vaut mieux retenir dans nos traductions les noms propres de leurs mois, que de suivre aucun système, en les ajustant pour sûr mal ou fausement avec notre calendrier romain.

Je fais tout ce qu'on peut objecter contre mon sentiment. On dira qu'il vaut mieux être moins exact, que d'épouvanter la plus grande partie des lecteurs par des mots étrangers auxquels ils ne sont point accoutumés; car, quelles oreilles françoises ne seroient effrayées des mois nommés *Pyaneption*, *Posidéon*, *Gamelion*, *Anthesterion*? &c. On ajoutera que hasarder des termes si difficiles à articuler, c'est faire naître dans l'esprit des lecteurs des diversions désagréables, & leur faire porter sur des mots une partie de l'attention qu'ils doivent aux choses. Mais toutes ces raisons ne sont pas assez fortes pour me faire changer d'avis; je ne crois pas que par trop d'égard pour une fausse délicatesse, on doive commettre volontairement une sorte d'anacronisme, & user de noms

postérieurs aux Grecs qu'on fait parler françois. J'ai du moins pour moi l'exemple de M. d'Ablancourt, qui dans la traduction de Thucydide, emploie cruellement le nom des *mois* grecs. On ne peut pas dire que ce savant homme a pris ce parti sans réflexions; car en cela même il se retractoit, puisqu'il avoit pratiqué le contraire dans ses ouvrages précédens. Je n'affectionne point pédantesquement des termes d'un vieux calendrier conçu en langue barbare pour bien des gens; mon oreille est peut-être aussi délicate que celle de ceux qui se piquent d'avoir du goût; aussi le nom françois de chaque mois me plairoit bien mieux que le nom grec; mais aucune complaisance vicieuse ne doit obtenir d'un traducteur qu'il induise sciemment en erreur, & qu'il emploie des noms affectés aux *mois* romains & solaires, qui n'ont aucun rapport avec les *mois* attiques & lunaires.

Le P. Pétau s'est persuadé que les douze *mois* macédoniens répondoient aux *mois* d'Athènes à-peu-près de la manière suivante: pour l'automne, *Gorpiæus*, *Hyperberetæus*, *Dius*; pour l'hiver, *Appellæus*, *Audintæus*, *Loüs*; pour le printemps, *Dyrtrus*, *Xanticus*, *Artemisius*; & pour l'été, *Dæsius*, *Panemus* & *Peritius*: mais si Philippe Macédonien & Plutarque prétendent, l'un que le *mois* *Loüs* répondoit au *mois* *Boëdromion*, & l'autre au *mois* *Hécatombaion*, comment un moderne peut-il oser ajuster les douze *mois* macédoniens, je ne dis pas aux nôtres, mais même aux *mois* attiques?

Quant à ce qui regarde les *mois* des Corinthiens, les anciens monumens ne nous ont conservé que les noms de quelques-uns.

Nous n'avons aussi que quatre *mois* du calendrier de Béotie, & cinq du calendrier de Lacédémone. (D. J.)

MOIS DES ROMAINS, *Calendrier romain*, les *mois* des Romains gardent encore les mêmes noms qu'ils avoient autrefois. Le *mois* de Janvier, *Januarius*, qui commence l'année, fut ainsi nommé de *Janus*, dieu du temps; *Février*, de la fête *Februale*, parce qu'il y avoit dans ce mois une purification de tout le peuple. Le *mois* de *Mars*

prend son nom du dieu *Mars* auquel il étoit consacré. *Avril* vient du mot latin *aperire*, qui veut dire *ouvrir*, parce que c'est dans ce *mois* que la terre ouvre son sein pour produire toutes les plantes. D'autres le tirent d'un mot grec qui signifie *Vénus*, parce que *Romulus* l'avoit consacré à cette déesse, en qualité de fondatrice de l'empire romain par *Enée*. Le *mois* de *Mai* avoit reçu ce nom en l'honneur des jeunes gens, ou selon quelques-uns, à cause de *Maïa*, mere de *Mercur*, & selon d'autres, en considération de la déesse *Majesta*, que l'on disoit fille de l'Honneur. Le *mois* de *Juin* tiroit son nom de *Junon*, ce qui a fait que quelques peuples du *Latium* l'ont appelé *Junonius*, *Juniales*. Le *mois* de *Juillet* qu'on nommoit le cinquième *mois*, *Quintilis*, parce qu'il est le cinquième en commençant par *Mars*, porta le nom de *Juillet*, *Julius*, en l'honneur de *Jules-César*, comme le *mois* d'*Août*, *Sextilis*, sixième *mois*, fut appelé *Augustus*, à cause de l'empereur *Auguste*. Les autres *mois* ont conservé le nom du rang qu'ils avoient quand le *mois* de *Mars* étoit le premier de l'année: ainsi, *Septembre*, *Octobre*, *Novembre* & *Décembre*, ne signifioient autre chose, que le septième, huitième, neuvième & dixième *mois*. Dans la suite des temps, les Romains, pour faire leur cour aux empereurs, ajoutoient au nom de ces *mois* celui de l'empereur régnant, comme *Septembre-Tibere*, *Octobre-Livie*, en l'honneur de *Tibere* & de *Livie* sa mere. Les mêmes *mois* eurent aussi les noms de *Germanicus*, *Domitianus*, &c. L'empereur *Commode* donna même à tous les *mois* différens noms qu'il avoit tirés des surnoms qu'il portoit; mais ces noms furent abolis après la mort de ce prince. On divisoit les *mois* en *calendes*, *nones* & *ides*. Voyez ces trois mots & l'art. AN. (D. J.)

MOIS, pl. m., *Médec.*, terme vulgaire pour signifier cet écoulement périodique des femmes, que les médecins nomment *flux menstruel*. Les femmes ont je ne sai combien d'autres termes de mode, moins propres que celui-ci, mais que tout le monde entend, & qu'elles emploient pour désigner l'indisposition régulière à laquelle la na-

ture les a soumises pendant une partie de leur vie. (D. J.)

MOIS DE CAMPAGNE, *Art. milit.*, c'est dans les troupes un mois de quarante-cinq jours. Les appointemens que le roi paye aux officiers généraux employés à l'armée, aux brigadiers, &c. de ses troupes, sont fixés pour des mois de cette espèce.

MOISES, f. f. pl., *Art. mécb.*, sont des liens de bois embrassant les arbres & les autres pièces d'un assemblage de charpente qui montent droit dans les machines : cela sert à les entretenir. Ces moises sont accollées avec des tenons & mortaises, & des chevilles ou boulons de fer qui les traversent, & qui étant clavetés, se peuvent ôter facilement. Il y en a de droites & de circulaires.

MOISIR, v. n., *Gram.* Voyez l'article MOISSURE.

MOISSURE, f. f., *Gram. & Phys.*, ce terme se dit des corps qui se corrompent à l'air par le principe d'humidité qui s'y trouve caché, & dont la corruption se montre par une espèce de duvet blanc qu'on voit à leur surface.

Cette *moisissure* est très-curieuse à voir au microscope ; elle y représente une espèce de prairie, d'où sortent des herbes & des fleurs, les unes seulement en bouton, d'autres toutes épanouies, & d'autres fanées, dont chacune a sa racine, sa tige & toutes les autres parties naturelles aux plantes. On en peut voir les figures dans la Micrographie de Hook. On peut observer la même chose de la *moisissure* qui s'amasse sur la surface des liquides.

M. Bradley a observé avec grand soin cette *moisissure* dans un melon, & il a trouvé que la végétation de ces petites plantes se faisoit extrêmement vite. Chaque plante a une quantité de semences qui ne paroissent pas être trois heures à jeter racine, & dans six heures de plus la plante est dans son état de maturité, & les semences prêtes à en tomber. Quand le melon eut été couvert de *moisissure* pendant six jours, sa qualité végétative commença à diminuer, & elle passa entièrement en deux jours de plus ; alors le melon tomba en putréfaction, & ses parties charnues

ne rendirent plus qu'une eau fétide, qui commença à avoir assez de mouvement dans sa surface. Deux jours après il y parut des vers, qui en six jours de plus s'envelopperent dans leurs coques, où ils restèrent quatre jours, & après ils en sortirent en état de mouche. Voyez MOUCHERON.

MOISON, *Jurisp.*, signifie le prix d'une ferme qui se paie en grain. On croit que ce terme vient de *muid*, parce que dans ces sortes de baux, on stipule tant de muids de blé ; d'où l'on a fait *muison*, & par corruption *moison*.

L'ordonnance de 1539, article 76, permet de saisir & de faire criées pour *moisons* de grains ou autres espèces dues par obligations ou jugement exécutoire encore qu'il n'y ait point eu d'appréciation précédente. V. l'art. 176 de la Cout. de Paris. (A)

MOISON, f. m., *Com.*, ancien mot qui signifie *mesure*.

MOISON ; on dit en termes d'étalonnage & de mesurage de grains, qu'une mesure propre à mesurer les grains, est de la *moison*, de la mesure matrice sur laquelle elle doit se vérifier pour être étalonnée, lorsqu'elle est de bonne consistance, & qu'elle tient précisément autant de grains de millet que l'étalon. Voy. ETALON, *Dictionn. de Com.*

MOISON, f. m., *Draperie*, la *moison* d'une chaîne, ou sa longueur, c'est la même chose.

MOISSAC, *Mussiacum*, *Géog.*, ancienne petite ville de France dans le Quercy. Elle est abondante en toutes sortes de denrées, & est agréablement située sur le Tarn, un peu au-dessus de l'endroit où il s'embouche dans la Garonne. Elle doit son origine à une abbaye qui y fut fondée dans le onzième siècle, & depuis lors elle a été cent fois affligée par les guerres. Long. 19. 2. lat. 44. 8. (D. J.)

MOISSON, f. f., est le terme dont on se sert pour exprimer la récolte que l'on a faite des fruits d'une pièce de terre, d'un verger, &c.

MOISSON, *Hist. sacrée des Juifs*. Les Juifs ouvroient la *moisson* avec cérémonie. Celle de froment commençoit au dix-huitième du mois de Tiar, le trente-troisième jour après la fête de Pâques, & les prémices du froment

se présentoient au temple à la Pentecôte. La *moisson* de l'orge se commençoit immédiatement après la fête de Pâques, & le seizième de *Nisan*. La maison du jugement envoyoit hors de Jérusalem des hommes pour cueillir la gerbe des nouveaux orges, afin de sacrifier au Seigneur les prémices des *moissons*. Les villes voisines s'assembloient au lieu où l'on devoit cueillir cette gerbe, pour être témoins de la cérémonie. Trois hommes moissonnoient avec trois faucilles différentes une gerbe que l'on mettoit dans trois coffres différens, & on l'apportoît au temple où elle étoit battue, vannée & préparée pour être offerte au Seigneur le lendemain matin. Moïse ordonne que quand on moissonne un champ, on ne le moissonne pas entièrement, mais qu'on en laisse un petit coin pour le pauvre & l'indigent. *Postquam autem messueritis segetem terræ vestræ, non secabitis eum usque ad solum, nec remanentes spicas colligetis; sed pauperibus & peregrinis dimittatis eas.* Levit. 23. 22. C'est une loi d'humanité. (D. J.)

MOISSON, *Jurisp.*, on entend aussi quelquefois par *moisson* les grains recueillis, & quelquefois le temps où se fait la récolte.

Il y a des pays où l'on commet des messiers pour la garde des *moissons*, de même que l'on fait pour les vignes; ce qui dépend de l'usage de chaque lieu.

Suivant le Droit romain, le gouvernement de chaque province faisoit publier un ban pour l'ouverture de la *moisson*, l. XIV. ff. de feriis. C'est apparemment de-là que quelques seigneurs en France s'étoient aussi arrogé le droit de ban à *moisson*; mais ce droit est présentement aboli par-tout. Voyez le *Traité des fiefs* de Guyot, tome I. à la fin.

L'édit de Melun de l'an 1579, art. 29, veut que les détenteurs des fonds sujets à la dixme, fassent publier à la porte de l'église paroissiale du lieu où les fonds sont situés, le jour qu'ils ont pris pour commencer la *moisson* ou vendange, afin que les décimateurs y fassent trouver ceux qui doivent lever la dixme. Cependant cela ne s'observe pas à la rigueur; on se contente de

ne point enlever de grains que l'on n'ait laissé la dixme, ou en cas que les dixmeurs soient absens, on laisse la dixme dans le champ. (A)

MOITE, **MOITEUR**, *Gram.* Il se dit de tout corps qui excite au toucher la sensation d'un peu d'humidité. Le linge mal séché est *moite*. La chaleur qui suit un accès de fièvre est souvent accompagnée de *moiteur*. La surface du fer, & de presque tous les corps durs semble *moite*. Ce phénomène vient en partie de ce que la matière qui transpire des doigts, s'y attache & n'y est point imbibée; c'est nous-mêmes qui y faisons cette *moiteur*.

MOITIÉ, f. f., *Gram.* Il se dit indistinctement de l'une des deux parties égales dans lesquelles un tout est ou est censé divisé; il se dit des choses & des personnes. La femme est la *moitié* de l'homme. Il se prend au simple & au figuré. On peut prendre à la lettre le bien que le public jaloux dit de ceux qui le gouvernent ou qui l'instruisent, il faut communément rabattre la *moitié* du mal, que sa méchanceté se plaît à exagérer.

MOKISSOS, *Hist. mod. superstition*, les habitants des royaumes de Loango & de Benguela en Afrique, & plusieurs autres peuples idolâtres de cette partie du monde, désignent sous ce nom des génies ou démons, qui sont les seuls objets de leur adoration & de leur culte. Il y en a de bienfaisans & de mal-faisans; on croit qu'ils ont des départemens séparés dans la nature, & qu'ils sont les auteurs des biens & des maux que chaque homme éprouve. Les uns président à l'air, d'autres aux vents, aux pluies, aux orages: on les consulte sur le passé & sur l'avenir. Ces idolâtres représentent leurs *mokissos* sous la forme d'hommes ou de femmes grossièrement sculptés; ils portent les plus petits suspendus à leur cou; quant à ceux qui sont grands, ils les placent dans leurs maisons; ils les ornent de plumes d'oiseaux, & leur peignent le visage de différentes couleurs.

Les prêtres destinés au culte de ces divinités, ont un chef appelé *enganga-mokisso*, ou chef des magiciens. Avant que d'être installé prêtre, on est obligé de passer par un noviciat étrange qui

qui dure quinze jours ; pendant ce temps, le novice est confiné dans une cabane solitaire ; il ne lui est permis de parler à personne , & pour s'en souvenir il se fourre une plume de perroquet dans la bouche. Il porte un bâton , au haut duquel est représentée une tête humaine qui est un *mokisso*. Au bout de ce temps le peuple s'assemble , & forme autour du récipiendaire une danse en rond , pendant laquelle il invoque son dieu , & danse lui-même autour d'un tambour qui est au milieu de l'aire où l'on danse. Cette cérémonie dure trois jours , au bout desquels l'enganga ou chef fait des contorsions , des folies , & des cris comme un frénétique ; il se fait des plaies au visage , au front , & aux tempes ; il avale des charbons ardens , & fait une infinité de tours que le novice est obligé d'imiter. Après quoi il est agrégé au college des prêtres ou sorciers , nommés *fetisseros* , & il continue à contrefaire le possédé , & à prédire l'avenir pendant le reste de ses jours. Belle vocation !

MOKKSEI, *Hist. nat. Botan.* , c'est un arbre du Japon , qui se cultive dans les jardins , & dont la feuille ressemble à celle du châtaignier. Ses fleurs qui naissent aux aisselles des feuilles sont petites , à quatre pétales , d'un blanc jaunâtre , & de l'odeur du jasmin.

MOKOKE, *Hist. nat. Botan.* , c'est un arbre du Japon , à feuilles de téléphium , à fleurs monopétales , dont le fruit ressemble à la cerise , & dont les semences ont la figure d'un rein. Sa grandeur est moyenne , son tronc droit , la grosseur à-peu-près celle de la jambe. Ses feuilles ressemblent à celles du téléphium commun : ses fleurs sont monopétales , partagées en cinq levres , de couleur pâle , de l'odeur des giroflées jaunes , garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour ; le fruit est de la grosseur & de la figure d'une cerise , d'un blanc incarnat en-dehors , d'une chair blanche , sèche , & friable , d'un goût un peu amer & sauvage.

MOKOMACHA, *Hist. mod.* , c'est le titre que l'on donne dans l'empire du Monomotapa à un des plus grands seigneurs de l'état , qui est le général en chef de ses forces.

Tome XXII. Partie I.

MOL, adj. , *Phys.* , on appelle corps *mols* , ceux qui changent de figure par le choc , en quoi ils diffèrent des corps durs , mais qui ne la reprennent pas ensuite ; en quoi ils diffèrent des corps élastiques. *V. DURETÉ* , *ELASTIQUE* , & *ELASTICITÉ*. Les loix du choc des corps *mols* sont les mêmes que celles du choc des corps durs. *V. PERCUSSION* , & *COMMUNICATION DU MOUVEMENT*. (O)

MOL, adj. , c'est l'épithète que donne Aristoxène à une espèce du genre diatonique , dont le tétracorde est divisé en trois intervalles dans le rapport suivant ; le premier d'un semi-ton , le second de trois quarts de ton , & le troisième d'un ton & un quart , & à une espèce du genre chromatique dans le rapport suivant. Un tiers de ton , un autre tiers de ton , puis un ton & cinq sixièmes.

MOL , un cheval *mol* est celui qui n'a point de force.

MOL , adj. , *Musiq. des anc.* , épithète que donne Aristoxène & Ptolomée à une espèce du genre diatonique , & à une espèce du genre chromatique dont j'ai parlé au mot *GENRE*.

Pour la musique moderne , le mot *mol* n'y est employé que dans la composition du *bémol* ou *B mol* , par opposition au mot *béquarre* , qui jadis s'appelloit aussi *B dur*.

Zarlin cependant appelle diatonique *mol* , une espèce du genre diatonique dont j'ai parlé ci-devant. *Voy. DIATONIQUE*.

MOLA , *Antiq. rom.* , pâte consacrée ; c'étoit une pâte faite avec de la farine & du sel , dont on frottoit le front des victimes avant que de les égorger dans les sacrifices. On appelloit cette pâte *mola* , en un seul mot , ou *mola salsa* : delà vient que le mot *immolare* , ne signifie pas proprement égorger la victime , mais la préparer à être égorgée. (D. J.)

MOLA , *Géog.* , bourgade du royaume de Naples , dans la terre de Labour , sur le golfe de Gaète , à l'embouchure d'une petite rivière. Ce bourg est situé sur la voie appienne , & est défendu par une tour contre les descentes des corsaires. On trouve plusieurs inscriptions dans ce bourg & aux environs ;

F

ce qui persuade qu'il tient la place de l'ancienne Formie, ou du moins à-peu-près. On y voit dans un jardin un tombeau que quelques savans prennent pour celui de Cicéron. On dit pour appuyer cette foible conjecture, que ce grand homme avoit une maison de plaisance à Formie, & qu'il y alloit en litier, quand il fut assassiné. Mais le tombeau dont on parle, n'a point d'inscriptions, & cela seul suffiroit pour faire penser que ce ne doit pas être le tombeau de Cicéron. (D. J.)

MOLACHEN, f. m., *Hist. mod.*, monnoie d'or des Sarrafins. C'est à ce qu'on pense, la même que le miloquin.

MOLAIRE, DENT, *Anat.*, grosse dent de la bouche à une, ou plusieurs racines. On compte ordinairement dans l'homme vingt dents *molaires*, savoir dix à chaque mâchoire, cinq dents de chaque côté.

Les dents *molaires* sont plus grosses que les incisives & les canines, larges, plates, & fort inégales à leur surface supérieure; leur corps est d'une figure presque carrée; elles occupent la partie postérieure des mâchoires après les canines.

On les divise en petites & en grosses *molaires*, soit parce que les deux premières sont ordinairement moins grosses dans les adultes, que leurs voisines de la même espèce, & moins garnies d'éminences à l'extrémité de leurs corps; soit parce qu'elles ont communément moins de racines que celles qui leur sont postérieures. Il y a quelquefois un plus grand nombre de dents *molaires* dans l'une des mâchoires que dans l'autre, à cause qu'il y en a quelquefois qui ne sortent que d'un côté dans un âge avancé, & que le vulgaire appelle par cette raison *dents de sagesse*. Toutes ces dents de la partie postérieure des mâchoires, sont nommées *molaires*, parce que leur figure & leur disposition les rendent très-propres à briser, à broyer, & à moudre les aliments les plus solides, elles perfectionnent ainsi la division de ceux qui ont échappé à l'action que les incisives & les canines ont commencée.

J'ai dit que les dents *molaires* situées auprès des canines sont ordinairement plus petites que celles qui en sont plus éloignées: en effet, elles ressemblent alors tellement aux canines, que la

difficulté de déterminer à quelle espèce elles appartiennent, est cause que le nombre des dents canines est différemment établi dans quelques auteurs.

Il est vrai cependant que les vraies dents *molaires* varient pour le nombre; il y en a tantôt cinq, & tantôt quatre seulement de chaque côté; il y en a quelquefois quatre au côté gauche, & cinq au côté droit; ou cinq au côté gauche, & quatre au côté droit; ou cinq à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure.

Mais de toutes les dents, ce sont les *molaires* qui offrent le plus de variété par rapport à leurs racines. Les dents *molaires* qui sont auprès des canines, n'ont ordinairement qu'une racine; & on en a vu même de plus éloignées, qui n'en avoient pas davantage. Il arrive néanmoins qu'elles ont deux racines séparées dans toute leur longueur, ou seulement à leur extrémité; on remarque encore que ces racines se recourbent tantôt en-dedans, tantôt en-dehors.

Les dents *molaires* qui sont les plus grosses, & situées plus en-arrière, ont communément deux racines à la mâchoire inférieure: celles d'en-haut en ont toujours trois, quelquefois quatre, & même cinq. Il arrive aussi quelquefois que les dents *molaires* d'en-bas, sont pourvues de quatre racines; ainsi l'on ne peut guère compter sur le plus ou sur le moins à cet égard.

Il y a des dents *molaires*, dont les racines se touchent par la pointe, & sont fort écartées par la base proche le corps de la dent. Ce sont ces dents qu'on peut appeller *dents barrées*, si difficiles & si dangereuses à arracher, par la nécessité où l'on est d'emporter avec elles la portion spongieuse de l'os de la mâchoire, qui occupe l'intervalle des racines.

Quelques dents *molaires* ont une ou deux racines plates; chacune de ces racines plates semble être composée de deux racines jointes ensemble, & distinguées seulement par une espèce de gouttière qui regne dans toute leur longueur, & en marque la séparation. Quelquefois on trouve dans le dedans de ces racines ainsi figurées, deux canaux, chacun à-peu-près semblable à

celui que l'on voit dans les racines simples & séparées les unes des autres.

Il y a des dents *molaires* à trois & quatre racines, qui sont fort écartées l'une de l'autre vers la base, & qui s'approchent en montant vers le corps de la dent. De telles dents sont difficiles à ôter, & l'on ne le peut sans rompre l'alvéole par le grand écartement qu'on y fait. Pour rapprocher autant qu'il est possible cet écartement, il faut presser la gencive entre les doigts, lorsque la dent est arrachée.

On voit quelquefois des dents *molaires*, dont les racines sont recourbées par leur extrémité en forme de crochet; alors ces dents ne se peuvent arracher, sans intéresser l'os de la mâchoire, parce que le crochet entre dans une petite cavité qu'il faut rompre, pour faire sortir la dent de son alvéole. Quand ce cas se rencontre à une des dents *molaires* ou canines de la mâchoire supérieure, il arrive quelquefois que l'alvéole ne se réunit point, & qu'il y reste une ouverture fâcheuse. Highmor rapporte à ce sujet un fait singulier. Une dame s'étant fait arracher une dent de cette espèce, il découloit du sinus sans cesse une humeur séreuse. Cette dame voulant en découvrir l'origine, introduisit dans la cavité d'où l'on avoit tiré la dent, un tuyau de plume délié long de six travers de doigt, & le poussa presque tout entier dans le sinus, ce qui l'épouvanta fort, parce qu'elle crut l'avoir porté jusque dans la substance du cerveau. Highmor tranquillisa cette dame, en lui démontrant que le corps de la plume avoit tourné en spirale dans le sinus; mais l'écoulement subsista.

Le mal est encore bien plus grand, s'il se trouve dans la dent *molaire*, deux racines crochues en sens opposé, ou si chaque crochet se rapproche l'un de l'autre par son extrémité. Il est alors impossible d'ôter la dent, sans briser les cloisons osseuses qui forment chaque loge de l'alvéole, & dans lesquelles les racines sont engagées: si au contraire les cloisons résistent, les racines crochues doivent nécessairement casser.

Fanchard a vu une dent *molaire* qui paroissoit composée de deux autres, entre les racines desquelles il se trou-

voit une troisième dent, dont la couronne étoit unie à la voûte que formoient les racines des deux autres dents. Le même auteur dit avoir vu une autre dent *molaire* composée de deux dents unies ensemble par sept racines.

Eustache rapporte avoir vu dans un particulier quatre dents *molaires*, si étroitement unies, qu'elles ne faisoient qu'une seule pièce d'os. Genga assure avoir trouvé dans un des cimetières de Rome, une tête dont la mâchoire supérieure n'avoit que trois dents, savoir deux *molaires*, que chacune étoit divisée en cinq; & la troisième dent formoit les canines & les incisives.

Il est très-rare que les dents *molaires* reviennent après être tombées; cependant Eustachius & Fallope en citent des exemples. Diemberbroek assure avoir vu un homme de quarante ans, à qui la dent *molaire*, voisine de la dent canine, étoit revenue.

La sortie des dernières dents *molaires* cause souvent de grandes douleurs aux adultes; le moyen le plus sûr pour avancer la sortie de ces sortes de dents, c'est de faire une incision avec la lancette sur le corps de la dent qui a de la peine à percer. (D. J.)

MOLAISE, *Géog. ecclési.*, abbaye royale de Bernardines, au diocèse de Châlons-sur-Saône, fondée par Eudes I, duc de Bourgogne, dont la première abbesse fut Béatrix de Vergy en 1170.

Cette maison a été gouvernée par des abbeses de la première noblesse de Bourgogne; on voit une Anne de Rulli en 1234: Béatrix de Chancy, morte en 1278, dont on voit la tombe en l'église de *Molaise*; une Marguerite de Champlitte en 1279; Alix de Châteauneuf en 1286.

Trois dames de la maison de Bouton, une Catherine de Saulx, deux dames Brulart, une Marie de Chiard de Bragni en 1652.

Cette abbaye, située dans un village près de la Saône, n'a plus que huit religieuses. (C)

MOLALIA ou **MULALY**, *Géog.*, île d'Afrique, dans le canal de Mosambique, l'une des îles de Comore. Elle abonde en vaches, en moutons à grande & large queue, en volaille, en oran-

ges, en citrons, bananes, gingembre, & riz.

MOLDAVIE, *Moldavia*, *Géogr.*, contrée d'Europe, autrefois dépendante du royaume d'Hongrie, aujourd'hui principauté tributaire du Turc. C'est proprement la Valachie supérieure, qui a pris du fleuve *Molda*, le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Elle est bornée au nord par la Pologne, au couchant par la Transylvanie, au midi par la Valachie, & à l'orient par l'Ukraine. Elle est arrosée par le Pruth, par le *Molda*, & par le *Bardalach*. *Jassy* en est le lieu principal.

La *Moldavie* a eu autrefois ses ducs particuliers, dépendans ou tributaires des rois de Hongrie. On les appelloit alors communément *myrtzas*, ou *waivodes*; *myrtzas* signifie *filz du prince*, *waivode*; *homme du roi*, *gouverneur*. Les chefs de Valachie & de *Moldavie*, s'étant soustraits à l'obéissance des rois de Hongrie, prirent des Grecs le nom de *despotes*, qui étoit la première dignité après celle de l'empereur. On leur donna dans la suite le nom de *bospodars*, ou de *palatins*.

En 1574, *Sélim II* soumit la *Moldavie*; & sous *Mahomet III*, ce pays, de même que la Valachie, secoua le joug des Ottomans. Mais depuis 1622, les *Waivodes* de *Moldavie* sont devenus dépendans des Turcs & leurs tributaires. *Long.* de ce pays 43. 10 - 47. *lat.* 45. 10-49. (D. J.)

MOLDAVIQUE, *Moldavica*, *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur monopétale, labiée, & dont la levre supérieure est un peu voûtée, & fendue en deux parties relevées; la levre inférieure est aussi découpée en deux parties, qui se terminent en deux gorges frangées. Le calice est fait en tuyau, & partagé en deux levres souvent inégales; il s'élève du fond de ce calice un pistil, qui tient à la partie postérieure de la fleur comme un clou; ce pistil est accompagné de quatre embryons, qui deviennent dans la suite autant de semences oblongues, renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. *Tournefort. Inst. rei herb. V. PLANTE.*

Tournefort compte huit espèces de ce genre de plante, dont la plus com-

mune est à feuilles de bétouine, & fleurs bleues ou blanches: *moldavica betonica folio, flore caruleo, aut albo* en anglois, *turkey-balm blue flowered*.

C'est une plante annuelle qui s'élève à la hauteur d'environ deux pieds. Ses tiges sont quarrées, rougeâtres, rameuses. Ses feuilles sont oblongues de la figure de celles de la bétouine rangées trois sur une même queue dentelées sur les bords. Ses fleurs sont verticillées; chacune est un tuyau égal par en haut, en gueule, c'est-à-dire découpée en deux levres ouvertes, de couleur bleue ou blanchâtre, soutenu d'un calice épineux. Quand cette fleur est passée, il lui succède des semences longues, noires, enfermées dans une capsule qui avoit servi de calice. Cette plante a l'odeur & le goût de la mélisse ordinaire, mais plus fort & moins agréable.

La plus curieuse espèce de *moldavique* est nommée dans *Tournefort*, *moldavica americana, trifolia, odore gravi*, & par les Anglois qui la cultivent beaucoup *the balm of gilead*; c'est une plante permanente, qu'on peut multiplier de bouture, ses feuilles broyées dans les mains, donnent une odeur très-forte de baume. (D. J.)

MOLDAW, ou **MOLDAWA** *Géogr.*, rivière de la Turquie en Europe, dans la *Moldavie*. Elle a sa source à l'occident de *Kotinora*, & vient se perdre dans le Danube auprès de *Brahilow*. (D. J.)

MOLE, **LUNE DE MER**, **MOLE BOUST**, poisson de mer qui grogne comme un cochon quand on le pêche. Il a quatre, cinq ou six coudées de longueur; il est large & de figure ovale; il a la bouche petite & les dents larges. La partie antérieure du corps un peu pointue, & la postérieure large & arrondie. Il est couvert d'une peau rude & luisante comme de l'argent; les ouies ont leur ouverture située au centre du corps. Ce poisson a deux nageoires arrondies, courtes & larges, & deux autres plus longues & plus étroites près de la queue, dont l'une se trouve contre l'autre, & l'autre sur le dos; la queue est faite en croissant; on tire de la *mole* beaucoup de graisse, qui ne sert qu'à brûler, parce qu'elle

à une mauvaise odeur, ainsi que la chair, qui devient comme de la colle quand elle est cuite. Ce poisson est lumineux pendant la nuit. Rondelet, *Hist. des pois. part. premiere*, liv. XV. ch. iv. V. POISSON.

MOLE, f. f., en Anatomie, est une masse charnue, qui dure & informe, s'engendre quelquefois dans la matrice des femmes, au lieu d'un fœtus; on l'appelle aussi *fausse conception*. Voyez CONCEPTION.

Les Latins ont donné à cette masse le nom de *mola*, c'est-à-dire *menle*, parce qu'elle a en quelque sorte la forme & la dureté d'une menle.

La *mole* est un embryon manqué, qui seroit devenue un enfant, si la conception n'avoit pas été troublée par quelque empêchement. Quoiqu'elle n'ait proprement ni os, ni viscères, &c. souvent néanmoins ses traits n'y sont pas tellement effacés, qu'elle ne conserve quelques vestiges d'un enfant. On y a quelquefois aperçu une main, d'autres fois un pied; mais le plus souvent un arriere-faix. Il y a rarement plus d'une *mole* à la fois. Sennert observe néanmoins qu'il s'en est trouvé deux, trois, ou même davantage. Il ajoute que, quoique les *moles* viennent ordinairement seules; on en a cependant vu venir avec un fœtus, quelquefois avant, & quelquefois après. Voy. CONCEPTION.

La *mole* se distingue d'un embryon, en ce qu'elle n'a pas de placenta, par où elle reçoit de la mere sa nourriture; & qu'au lieu de cela elle est attachée immédiatement à la matrice, & en reçoit sa nourriture. V. FŒTUS.

Elle a une espece de vie végétative, & grossit toujours jusqu'à l'accouchement. Il y en a en qui ont demeuré deux ou trois ans dans la matrice.

On croit que la *mole* est causée par un défaut, ou une mauvaise disposition de l'œuf de la femme, ou par un vice de la semence de l'homme, laquelle n'a pas la force de pénétrer suffisamment l'œuf pour l'ouvrir & le dilater. On peut aussi expliquer cette production informe, en supposant qu'un œuf est tombé dans la matrice, sans être impregné de la semence du mâle. Dans tous ces cas, l'œuf continuant de croître,

& manquant néanmoins de quelque chose de nécessaire pour l'organiser & en former un embryon, devient une masse informe. Voyez EMBRYON.

Les auteurs ne conviennent pas si les femmes peuvent porter des *moles* sans avoir eu de commerce avec les hommes. Quelques-uns disent que certaines *moles* viennent d'un sang menstruel, retenu, coagulé & durci, à travers lequel le sang & les esprits se sont ouvert des passages, &c. Voyez MENS-TRUES.

La *mole* se distingue d'une véritable conception, en ce qu'elle a un mouvement de palpitation & de tremblemens; qu'elle roule d'un côté à l'autre, & que le ventre est enflé également partout. Les mamelles se gonflent comme dans une grossesse naturelle; l'humeur qui s'y produit n'est pas de vrai lait, mais une humeur crue, provenant des menstrues supprimées.

Pour faire sortir de la matrice une *mole*, on emploie les saignées, & les purgations violentes, & à la fin les forts emmenagogues. Si tout cela est inutile il faut avoir recours à l'opération manuelle. Chambers.

Lamzweerde, médecin de Cologne, a donné, en 1686, un traité fort savant sur les *moles*, sous ce titre *historia naturalis molarum uteri*. Il rapporte le sentiment de ceux qui soutiennent que les filles sages ne sont point exposées à cette maladie, & de ceux qui admettent l'affirmative. Il les concilie en distinguant deux especes de *moles*: l'une de génération, l'autre de nutrition. En général il regarde les *moles* comme des conceptions manquées. Son ouvrage est rempli de faits curieux & instructifs. M. Levret a traité des *moles* sous la dénomination de *fausse grossesse*. Le commerce avec les hommes est toujours la cause occasionnelle des *moles*. Les signes de la *fausse grossesse* sont assez semblables à ceux qui annoncent la vraie: l'une & l'autre produisent également des nausées, des vomissemens, des appétits dépravés, & du dégoût pour les alimens qu'on mangeoit habituellement & avec plaisir. Les mamelles deviennent douloureuses, les regles se suppriment; mais tous ces signes sont équi-

voques , puisque les filles les plus sages peuvent les éprouver par le dérangement de leurs regles.

Voici des signes plus caractéristiques. Les progrès de la tuméfaction du ventre sont plus rapides dans le commencement d'une fausse grossesse que dans la vraie ; la région de la matrice est douloureuse ; la femme vraiment grosse ne ressent rien. Dans le premier mois d'une bonne grossesse on touche aisément le col de la matrice , il est allongé comme une poire par sa pointe ; dans la fausse grossesse au contraire on a de la peine à trouver l'orifice qui est raccourci , & comme tendu , & appliqué sur un balon. Dans la bonne & vraie grossesse , le ventre n'augmente que peu-à-peu ; & vers la fin du terme seulement , l'augmentation est beaucoup plus prompte qu'auparavant ; puisque l'enfant du septième au neuvième mois , croît presque du double. Au contraire dans la fausse grossesse les progrès de l'augmentation du volume du ventre , qui sont considérables & rapides dans le commencement , deviennent très-lents vers la fin. Les mamelles qui se gonflent vers la fin d'une bonne grossesse , se flétrissent au même terme dans la mauvaise. Quand on examine une femme grosse d'enfant , couchée sur le dos , & que dans cette situation on la fait tousser ou se moucher , son ventre s'élève antérieurement comme en boule ; ce que l'on ne remarque pas au ventre d'une femme qui n'a qu'une fausse grossesse.

La cure de la fausse grossesse , bien reconnue par les signes qui la caractérisent , consiste à délivrer la femme du corps étranger formé dans sa matrice. Il n'y a pas de moyen plus efficace que le bain. L'expérience en a montré l'utilité , quoique plusieurs auteurs de réputation l'aient proscrit comme dangereux.

Il se forme quelquefois dans le fond ou sur les parties intérieures de la matrice des engorgemens qui dégénèrent en tumeurs , lesquelles venant à franchir l'orifice de la matrice , croissent dans le vagin ; c'est ce que Lamzweerde appelle *mole de nutrition*. Ces tumeurs sont sarcomateuses , & ont été appelées

dans ces derniers temps *polypes utérins*. Voy. POLYPE.

L'auteur des pensées sur l'interprétation de la nature parle des *moles* d la façon suivante. "Ce corps singulier s'engendre dans la femme , & selon quelques-uns , sans le concours de l'homme. De quelque manière que le mystère de la génération s'accomplisse , il est certain que les deux sexes y coopèrent. La *mole* ne seroit-elle point cet assemblage ou de tous les élémens qui émanent de la femme dans la production de l'homme , ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans les différentes approches de la femme ? Ces élémens qui sont tranquilles dans l'homme , répandus & retenus dans certaines femmes d'un tempérament ardent , d'une imagination forte , ne pourroient-ils pas s'y échauffer , s'y exalter & y prendre de l'activité ? Ces élémens qui sont tranquilles dans la femme , ne pourroient-ils pas y être mis en action , soit par une présence sèche & stérile , & des mouvemens inféconds , & purement voluptueux de l'homme , soit par la violence & la contrainte des desirs provoqués de la femme , sortir de leurs réservoirs , se porter dans la matrice , s'y arrêter , & s'y combiner d'eux-mêmes ? La *mole* ne seroit-elle point le résultat de cette combinaison solitaire ou des élémens émanés de la femme , ou des élémens fournis par l'homme ? Mais si la *mole* est le résultat d'une combinaison , telle qu'on la suppose , cette combinaison aura ses loix aussi invariables que celles de la génération. Il nous manque l'anatomie des *moles* , faite d'après ces principes ; elle nous découvrirait peut-être des *moles* distinguées par quelques vestiges relatifs à la différence des sexes , &c. „ Voyez les pensées sur l'interprétation de la nature. (2)

MOLE , f. m. Arch. , ouvrage massif construit de grosses pierres qu'on construit dans la mer , au moyen des batardeaux qui s'étendent ou en droite ligne , ou en arc devant un port ; il sert à le fermer pour y mettre des vaisseaux à couvert de l'impétuosité des vagues , ou pour en empêcher l'entrée aux vaisseaux étrangers. C'est ainsi qu'on dit le *mole* du havre de Messine , &c. On se

sert quelquefois du mot de *mole* pour signifier le port même. Voyez HAVRE.

Mole, c'étoit chez les Romains une espèce de mausolée, bâti en manière de tour ronde sur une base quarrée, isolé avec colonnes en son pourtour & couvert d'un dôme. Voyez DÔME, MAUSOLÉE.

Le *mole* de l'empereur Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange, étoit le plus grand & le plus superbe; il étoit couronné d'une pomme de pin de cuivre dans laquelle étoit une urne d'or, qui contenoit les cendres de l'empereur.

Antoine Labaco donne un plan & une élévation du *mole* d'Adrien, dans son livre d'architecture.

MOLE, *Menuiserie*, il se dit d'un morceau de bois dans lequel on a fait une rainure avec un bouvet, pour voir si les languettes des planches se rapportent à cette rainure qui est semblable à celle des autres planches, & dans lesquelles elles doivent entrer, lorsqu'on voudra tout assembler.

MOLEBOUST, voyez *MOLE*.

MOLECULE, f. f., en *Médecine* & en *Physique*, petite masse ou petite portion de corps. Voyez PARTIE & PARTICULE.

L'air s'insinuant par la respiration dans les veines & dans les artères, emploie sa force élastique à diviser & à rompre les *molécules* du sang, qui de leur côté résistent assez à cette division.

MOLENE, f. f., *Jardin.*, la *molene* s'appelle encore *bouillon blanc*, ou, *bonhomme*. C'est une plante qui s'élève de quatre à cinq piés, avec une tige grosse, rameuse & couverte de laines. Ses feuilles sont grandes & cotonneuses, les unes attachées à leur tige, les autres éparées sur la terre. On voit ses fleurs former une touffe jaune en forme de rosettes à cinq quartiers. Il leur succede des coques pointues où on trouve des semences noires. Rien n'est si commun que cette plante dont l'utilité est reconnue de tout le monde.

MOLENE, *Mat. méd.*, voyez BOUILLON BLANC.

MOLER EN POUPE, ou *PONGER*, *Marine*, c'est faire vent arrière, & prendre le vent en poupe. Ce terme n'est usité que dans le Levant.

MOLET, f. m., *terme d'Orfèvre*, petite pincette dont un orfèvre se sert pour tenir sa besogne.

MOLETON, f. m., *Drap.*, étoffe de laine croisée, tirée à poil tantôt d'un seul côté, tantôt des deux côtés. Elle est chaude. On en fait des camisoles, des gilets. La pièce porte communément $\frac{1}{2}$ aune, $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ de largeur, sur 21 à 23 aunes de longueur. La France tiroit autrefois ses *moletons* d'Angleterre. Il y en avoit d'unis & de croisés.

MOLETTE, voyez AMOLETTES, *Marine*.

§ *MOLETTE-D'ÉPERON*, f. f., *terme de Blason*, meuble de l'écu en forme d'étoile à six rais, avec une ouverture ronde au centre.

On voit beaucoup de *molettes-d'éperons* dans les armoiries, elles représentent celles des anciens chevaliers; l'usage en est venu de ce que les rois faisoient mettre des *éperons* aux gentilshommes & écuyers, qu'ils créaient chevaliers.

Guido de Kermaingny en Bretagne; d'azur à la *molette-d'éperon* d'or.

Raoulin de Reacamps, de Gueudeville en Normandie; d'argent à trois *molettes-d'éperons* de sable.

De Neufcheze en Bretagne; de gueules à neuf *molettes-d'éperons* d'argent.

De Vimeur de Rochambeau en Touraine; d'azur au chevron d'or accompagné de trois *molettes-d'éperons* du même. (G. D. L. T.)

MOLETTE, en *terme de Boutonnier*, ce sont de petites roues plaines & creusées dans leurs bords comme une poulie, traversées les unes d'une pointe à percer des moules de boutons & autres outils propres aux ouvrages de bois, les autres d'une broche recourbée par un bout, qui servent à faire la milannoise, le guipé, le cordonnet, &c. Voyez ces mots à leur article.

MOLETTES, *instrument de cordier*, petit rouleau de bois creusé en forme de poulie dans le milieu où répond la corde à boyau, & traversée par une broche de fer qui se termine par un de ses bouts en crochet; c'est à ce crochet que les fileurs attachent leur chanvre qui se tord quand la *molette* vient à tourner. Voyez CORDERIE.

MOLETTE, *terme d'Horlogerie*, c'est une petite roue employée dans les con-

duites des cadrans des grosses horloges. Voyez CONDUITE, HORLOGE, &c.

MOLETTE, *Jard.*, ce terme signifie un melon, un concombre, une citrouille, un potiron mal venu, c'est-à-dire, dont la figure est plate & enfoncée d'un côté, au lieu que pour être bien faite elle doit être ronde; cette difformité est causée par la mauvaise substance dont ils ont été nourris.

MOLETTE, *Lunettier*, petit instrument de bois doublé de chapeau, dont les ouvriers qui travaillent au poli des glaces dans les manufactures de celles du grand volume, se servent pour les rechercher après les avoir polies. On l'appelle plus communément *lustroir*. Voyez GLACE.

Les miroitiers - lunettiers appellent encore ainsi les morceaux de bois ou de buis au bout desquels ils attachent avec du ciment les pièces de verre qu'ils veulent travailler, soit de figure convexe, dans des bassins, soit de figure concave, avec des sphères ou boules. V. BOULE.

Les molettes ou poignées dont les lunettiers se servent pour l'ordinaire, ne valent rien, tant par rapport à leur matière, que par rapport à leur forme; car pour la matière, ils se contentent de les faire simplement de bois, rondement tournées, un peu plus larges en leur affiette, où elles sont cavées pour contenir le mastic, qu'en leur sommet. Mais cette matière, de même que la forme qu'ils lui donnent, ne vaut rien pour produire l'effet nécessaire; car elle est trop légère, & ne seconde ni ne soulage en rien le travail de la main pour l'application régulière dans la conduite du verre sur la forme. En second lieu, leurs molettes manquent d'affiette pour y appuyer régulièrement le verre, & l'y tenir toujours dans la même situation sur son mastic; en effet, ces molettes ont besoin au moins d'une pesanteur modérée pour fixer l'instabilité de la main, qu'elles aident & soulagent de plus de la moitié du travail; outre qu'elles contribuent considérablement à faire prendre au verre la forme sphérique qu'on veut lui donner, son poids prenant naturellement la pente de la superficie de la forme, & incomparablement mieux que la main seule. Il ne faut pas cependant qu'elles aient trop de pesanteur, car elles rejet-

teroient le grès ou mordant de dessous le verre; & delà vient que le plomb & l'étain même sont moins propres à faire ces molettes, que le cuivre, joint que leur consistance est trop molle pour conserver exactement la forme qu'on leur a donnée sur le tour. Voyez bassin de Lunettier.

MOLETTE, *Maréchal*, extrémité de l'éperon qui sert à piquer les chevaux. Elle est faite en forme d'étoile à six pinces, ou d'une petite rose, & mobile sur la branche de derrière. V. ÉPERON.

C'est aussi un épi de poil qui se trouve au milieu du front du cheval & entre les deux yeux.

On appelle aussi molettes, certaines grosseurs pleines d'eau qui viennent au bas des jambes des chevaux. Il n'y a que le feu qui puisse les guérir, encore ce remède n'est-il point infailible.

MOLETTES, en terme d'Orfèvre en grosserie, sont des espèces de grandes pincettes souples; d'égale largeur de la tête jusqu'en bas, & qui jouent aisément, dont les Orfèvres se servent à la forge, ou fonte.

MOLETTE, en Peinture, est une pierre de marbre, de porphyre, d'écailles de mer, ou autre, de figure conique, dont la base est plate ou arrondie, & unie, qui sert à broyer les couleurs sur une autre pierre très-dure. Les Italiens l'appellent *macinello*.

MOLETTE, instrument de Chymie, de Pharmacie, &c. de plusieurs autres arts, morceau de porphyre, ou d'une autre pierre très-dure, de forme à-peu-près pyramidale, haut de six à sept pouces, d'une grosseur telle qu'elle puisse être commodément empoignée par la partie supérieure, & dont la base est terminée par une surface plane & polie, propre à s'appliquer exactement, à porter par fonds ses points sur une table de porphyre bien dressée & applanie aussi. On emploie cet instrument à broyer ultérieurement, à porphyriser, à alcholiser des poudres dures, soit terreuses, soit pierreuses, soit métalliques, &c. Voy. PORPHYRISER. (b)

MOLETTE, *Rubanier*, est une poulie de bois traversée dans son axe par un fer recourbé, dont les passementiers, boutonnières, & les tissutiers - rubaniers

font usage, quand ils veulent retordre les fils dont ils doivent se servir.

MOLETTE, *outil de vernisseur*; cette molette ressemble à celle des broyeurs de couleur, & sert aux vernisseurs pour mêler & broyer leurs couleurs avec du vernis.

MOLETTER, *v. act.*, *Glaces*, c'est se servir de la molette pour finir le poli des glaces. *Voyez* **VERRERIE** & **MOLETTE**.

MOLETTA, *Géogr.*, en latin *Meliffium*, petite ville d'Italie, dans le royaume de Naples, dans la terre de Bari, avec un évêché suffragant de Bari, & titre de duché. Elle est sur le golfe de Venise, à 3 lieues. N. O. de Bari, 2 E. de Frani. *Long.* 31. 25. *lat.* 41. 28. (D. J.)

MOLHEIM, ou plutôt **MULHEIM**, *Géogr.*, lieu franc en Allemagne, au cercle de Westphalie, sur le Rhin, un peu au-dessous de Cologne: c'est-là où étoit autrefois la capitale des Ubiens, & la mer, pour ainsi dire, de Cologne; c'est encore là que Jules-César fit construire un pont de bois sur le Rhin. Cet endroit est présentement une dépendance du duché de Berg. (D. J.)

MOLIAN, *adj.*, *Chamois. Corroy.* & autres arts mécaniques, ce qui par le travail est devenu doux, flexible, & maniable, de dur & roide qu'il étoit, c'est une qualité que le chamoiseur, le corroyeur & d'autres artisans qui préparent les peaux, cherchent à leur donner.

MOLIENNE, ou **LAINE DE MOLINE**, sorte de laines d'Espagne qui viennent de Barcelone.

MOLIERE, *voyez* **MEULIERE**.

MOLINA, *Géogr.*, ville d'Espagne, dans la nouvelle Castille, sur le Gallo, à 3 lieues des frontières de l'Arragon, près de Caracena. Cette ville est dans un pays de pâturage, où l'on nourrit des brebis qui portent une laine précieuse. Elle est située à 10 lieues S. E. de Sigüenza, 29 N. E. de Madrid. *Long.* 5. 55. *lat.* 40. 50. (D. J.)

MOLINE, *s. f.*, *Commerce*, sorte de laine d'Espagne; c'est la même que la moliennne.

MOLINISME, *s. m.*, *Théologie*, système particulier de Théologie sur la grace suffisante & efficace, qui a pris son

nom de Louis Molina son auteur, Jésuite espagnol, & professeur en Théologie dans l'université d'Evora.

Le livre où il explique ce système, intitulé *de concordia gratiae & liberi arbitrii*, parut à Lisbonne en 1588, & fut vivement attaqué par les Dominicains, qui le déférèrent à l'inquisition. La cause ayant été portée à Rome, & discutée dans ces fameuses assemblées, qu'on nomme les congrégations de *auxiliiis*, depuis l'an 1587, jusqu'à l'année 1607, demeura indécise, le Pape Paul V, qui tenoit alors le siège de Rome, n'ayant rien voulu prononcer, mais seulement défendu aux deux partis de se noter mutuellement par des qualifications odieuses. Depuis cette espèce de trêve le *Molinisme* a été enseigné dans les écoles comme une opinion libre; mais il a eu de terribles adversaires dans la personne des Jansénistes, & n'en a pas manqué de la part des écoles catholiques.

Voici toute l'économie du système de Molina, selon l'ordre que cet auteur imagine dans les décrets de Dieu.

1°. Dieu, par la science de simple intelligence, voit tout ce qui est possible, & par conséquent des ordres infinis de choses possibles.

2°. Par la science moyenne Dieu voit certainement ce que dans chacun de ces ordres, chaque volonté créée, en usant de sa liberté, doit faire, si on lui confère telle ou telle grace.

3°. Il choisit l'ordre des choses qui a existé dès le commencement du monde, & qui existe encore en partie.

4°. Il veut d'une volonté antécédente, sauver les anges & les hommes, mais sous une condition unique, c'est qu'ils veuillent bien eux-mêmes se sauver.

5°. Il donne à tous, soit anges, soit hommes, & abondamment, tous les secours nécessaires pour opérer leur salut.

6°. Les secours gratuits, ou cette grace accordée aux anges & aux hommes dans l'état d'innocence n'a point été efficace par elle-même & de sa nature, mais versatile & effacée par l'événement; c'est-à-dire, à cause du bon usage qu'ils en ont fait.

7°. D'où il s'ensuit qu'il n'y a nulle différence quant à l'efficacité de la grace, entre les secours accordés dans l'état de nature innocente, & ceux dont on a be-

soin dans l'état de nature tombée, nuls décrets absolus, efficaces par eux-mêmes, antécédens à la libre détermination de la volonté créée, ni par conséquent nulle prédestination avant la prévision des mérites, nulle réprobation qui ne suppose des péchés actuels.

8°. Dieu prédestine à la gloire les anges qu'il fait, par sa science de vision, devoir persévérer dans le bien, & réprovoque les autres.

9°. Quant à ce qui regarde Adam & sa postérité infectée de son péché, quelques dignes que soient tous les hommes des supplices éternels & du courroux de Dieu, cependant il veut bien par miséricorde les sauver, mais d'une volonté antécédente, générale & conditionnée, c'est-à-dire pourvu qu'ils le veuillent bien eux-mêmes & que l'ordre ou l'arrangement des causes naturelles n'y mette nul obstacle.

10°. Cette volonté est vraie, sincère & active, c'est elle qui a destiné Jésus-Christ pour sauveur au genre humain & qui accorde, prépare, ou du moins offre à tous les hommes des grâces très-suffisantes pour opérer leur salut.

11°. Dieu, par la science moyenne, voit certainement ce que l'homme placé dans telle ou telle circonstance fera, s'il est aidé de telle ou telle grâce, qui sont ceux qui dans l'ordre présent des choses useront bien ou mal de leur libre arbitre, s'il leur accorde telle ou telle grâce.

12°. Il se propose par un décret absolu, de leur accorder les grâces qu'ils ont effectivement eues dans la suite; & s'il veut convertir efficacement quelqu'un & le faire persévérer dans le bien, il forme le décret de lui accorder telles ou telles grâces auxquelles il prévoit qu'il consentira, & avec lesquelles il doit persévérer.

13°. Il connoît toutes les œuvres qui sont dans l'ordre surnaturel par la science de vision, qui suppose le décret dont nous venons de parler, & par conséquent il voit par la même science, qui sont ceux qui feront le bien & qui persévéreront jusqu'à la fin, ou qui sont ceux qui pécheront & ne persévéreront pas.

14°. En conséquence de la prévision de ces mérites absolument futurs, il prédestine les uns à la gloire, & il en ex-

clut les autres ou les réprovoque, parce qu'il a prévu leurs démérites.

La base principale de ce système est que la grâce suffisante & la grâce efficace ne sont point réellement distinguées, mais que la même grâce est tantôt efficace & tantôt inefficace, selon que la volonté y coopère ou y résiste, en sorte que l'efficacité de la grâce dépend du consentement de la volonté de l'homme, non, dit Molina, que ce consentement donne quelque force à la grâce ou la rende efficace *in actu primo*, mais parce que ce consentement est une condition nécessaire pour que la grâce soit efficace *in actu secundo*, c'est-à-dire lorsqu'on la considère jointe avec son effet, à peu près, comme les sacrements sont des signes pratiques & efficaces par eux-mêmes, mais ils dépendent cependant des dispositions de ceux qui les reçoivent pour produire la grâce: c'est ce qu'enseigne formellement Molina dans son livre de la Concorde, *quest. xiv. art. xij. disput. 40. & quest. xxij. art. iv. & v.*

Cet écrivain & ses défenseurs vantent beaucoup ce système, en ce qu'il dénoue une partie des difficultés que les pères, & sur-tout St. Augustin ont trouvé à concilier le libre arbitre avec la grâce; mais leurs adversaires tirent de ces motifs mêmes des raisons très-fortes de le rejeter, & quelques-uns d'eux ont avancé que le *Molinisme* renouvelloit le Semi-pélagianisme. Mais le P. Alexandre, dans son histoire ecclésiastique du cinquième siècle, *chap. iij. art. iij. §. 13.* répond à ces accusateurs que ce système n'ayant pas été condamné par l'Eglise, & y étant toléré comme toutes les autres opinions d'école, c'est blesser la vérité, violer la charité, & troubler la paix que de le comparer aux erreurs des Pélagiens & des Semi-Pélagiens, & l'illustre M. Bossuet dans son premier & son second avertissement contre les Protestans montre solidement par un parallèle exact du *Molinisme* avec le Semi-pélagianisme; que l'Eglise romaine en tolérant le système de Molina, ne toléroit point les erreurs des Semi-Pélagiens, comme avoit osé lui reprocher le ministre Jurieu. Tournely, *Tract. de grat. pars II. quest. v. art. ij. §. 30.*

MOLINISTES, nom qu'on donne aux théologiens défenseurs du système de Mo-

lina sur la grace , que nous avons exposé dans l'article précédent.

MOLINOSISME , f. m. , *Théologie*, système de Michel Molinos , prêtre espagnol , dont la doctrine fut condamnée à Rome en 1687 , par une bulle du pape Innocent XI , qui anathématisa soixante-huit propositions tirées des écrits de Molinos , qui contiennent des opinions très-dangereuses sur la mysticité : ce système est le pur quiétisme & le plus outré. *Voyez QUIÉTISME*.

On a accusé Molinos , & quelques-uns de ses disciples d'enseigner tant en théorie qu'en pratique , qu'on peut s'abandonner sans péché à des dérèglements infâmes , pourvu que la partie supérieure demeurât unie à Dieu par l'oraison de quiétude. Ses propositions 25 , 41 , 42 , 43 , 45 , 46 , 47 , 48 , 49 , & 50 , prouvent évidemment qu'il a enseigné ces horreurs ; & toutes les autres tendent à détruire les pratiques les plus saintes & les plus usitées de la religion , sous prétexte d'introduire une plus grande perfection. Il n'est pas également sûr qu'il ait pratiqué les choses obscènes qu'on lui reproche ; cependant la bulle dont nous avons parlé le condamne *ob errores , hæreses & turpia facta* , ce dernier motif rend cette accusation vraisemblable. *Voyez QUIÉTISTES*.

MOLIONIDES , *Mythol.* , surnom de deux frères , Euryte , & Ctéate , fils d'Actor & de Molione , ou selon d'autres , fils de Neptune & de Molione , fille de Molus. Hercule les surprit dans une embuscade , les combattit & les tua. La fable dit que les *Molionides* étoient de célèbres conducteurs de chariots , qui avoient deux têtes & quatre mains avec un seul corps , ce qui marque qu'ils agissoient avec une parfaite intelligence : des auteurs écrivent que Ctéate , pere d'Amphimaque , fut un des quatre généraux des Epéens , lesquels menerent quarante vaisseaux à la guerre de Troie.

MOLINGAR, ou **MULINGAR**, *Géog.*, ville forte d'Irlande, capitale du comté de West-Méash , à 40 milles O. de Dublin , & à 13 de Baltimore. *Long.* 10. 12. *lat.* 53. 28. (D. J.)

MOLISE, LE COMTÉ DE , *Géogr.* , contrée d'Italie au royaume de Na-

ples, entre l'Abruzze citérieure , la Capitanate , & la terre de Labour propre. Elle a environ dans sa plus grande longueur 30 milles du nord au sud-sud-ouest , & 36 milles de l'est à l'ouest. Elle est fertile en blés , en vins , en safran , en gibier , & en vers-à-soie : le bourg de *Molise* lui donne son nom. (D. J.)

MOLITON , f. m. *Voyez l'article MANUFACTURE EN LAINE*.

MOLLE , ou **LENTISQUE DU PÉROU** , genre de plante à fleurs en rose , composée de plusieurs pétales disposés en rond , dont le pistil devient un fruit qui ressemble à un grain de poivre. Tournefort , *Inst. rei herb.* Appendix. *Voyez PLANTE*.

MOLLE , *Botan. exot.* , c'est un arbre , grand & rameux , de l'Amérique méridionale , très-commun au Pérou & au Chili. Il est appelé *lentiscus Peruana* dans C. B. *aroeira* dans Marcgrave . & *molle* par le plus grand nombre des Botanistes. Nos François le nomment *poivrier du Pérou* , parce que son fruit ressemble à un grain de poivre.

Les rameaux du *molle* , suivant l'exakte description de cet arbre par le P. Feuillée , sont garnis de longues côtes , chargées de feuilles nombreuses , alternes , plus grandes & plus étroites que celles du lentisque , polies , terminées en pointe , sans queue & dentelées d'ordinaire à leur contour ; car il y a de ces arbres dont les feuilles ne sont pas dentelées.

Les fleurs sont très-nombreuses , petites , attachées à des rameaux particuliers : elles sont en rose , composées de cinq pétales pointus , de couleur jaune-blanchâtre.

Il leur succede des grains ou baies , disposées en grappes comme le raisin ; ces grains sont presque ronds , ayant trois à quatre lignes de diamètre , & quatre de longueur. Ils renferment à leur centre deux petits noyaux qui ont le goût du poivre. La substance qui les environne est un peu gommeuse , d'une saveur douce , couverte d'une pellicule mince , & d'un beau rouge.

Lorsque ces fruits & grappes sont mûrs , les Indiens en font une boisson assez délicate : pour cela , ils mettent en infusion dans de l'eau commune ces petits grains , séparés de leur grappe ,

qu'ils pressent dans la même eau pour leur faire rendre leur suc , lequel se mêlant avec l'eau , font ensemble une belle couleur de vin ; les gens du pays se servent de cette liqueur pour se rafraîchir. Garfilaso de la Vega , *liv. VIII. ch. xiiij.* & François Ximenez , vous en diront davantage sur les usages que les Indiens tirent de ce fruit.

Cet arbre s'élève dans nos climats tempérés à la hauteur de 7 ou 8 piés ; mais rarement les jets sont réguliers ; de sorte qu'il est très-difficile de lui donner une belle tête : d'ailleurs il vient rarement à fleurir. On ne le trouve aussi que dans quelques jardins de botanistes , plus curieux que les autres en plantes étrangères. (*D. J.*)

MOLLE, f. f., en terme de Tonnelerie, ce sont des bottes d'osier fendu , dont ces ouvriers se servent pour lier les cerceaux : la molle contient 300 brins.

Molle se dit aussi des paquets ou bottes de cerceaux dont se servent les tonneliers. Les molles de cerceaux sont plus ou moins grosses , selon la grandeur des cerceaux qu'elles contiennent. Les molles de cerceaux à futaille en contiennent ordinairement 25 , & 16 , quand ils sont plus forts : celles des cuiviers n'en ont que 12 ; & celles des cuves sont pour l'ordinaire de 3 cerceaux.

MOLLE, Géogr., place de commerce de la Norwège septentrionale ; dans la préfecture de Drontheim , & dans le district de Romisdal. Elle a été érigée en ville l'an 1742 , & dès l'an 1710 elle avoit un hôpital : l'on en exporte beaucoup de bois & de goudron , & l'on y importe beaucoup de grains (*D. J.*)

MOLLEN, Géogr., ou Molna, petite ville d'Allemagne , au cercle de Basse-Saxe. Elle est située à 6 milles de Lünebourg , & à 4 de la ville de Lubeck , à qui elle appartient. Long. 32. 43. lat. 54. 45. (*D. J.*)

MOLLESSE, f. f., Morale , délicatesse d'une vie efféminée , fille du luxe & de l'abondance ; elle se fait de faux besoins que l'habitude lui rend nécessaires ; & renforçant ainsi les liens qui nous attachent à la vie , elle en rend la perte encore plus douloureuse. Ce vice a l'inconvénient de redoubler tous les maux qu'on souffre , sans pouvoir

donner de solides plaisirs. Nourris dans ses bras , plongés dans ses honteuses délices , nous regardons les mœurs de quelques peuples de l'antiquité comme une belle table ; & ces peuples regardoient les nôtres comme un songe monstrueux , nous ne sommes point la race de ces robustes Gaulois , qui s'étoient endurcis aux pénibles travaux de la campagne. Ils passaient leurs jours à cultiver la terre , sous les yeux d'une mère vigilante , & rapportoient eux-mêmes leurs moissons , lorsque le soleil finissant sa course , tournoit l'ombre de montagnes du côté de son lever , délioit le joug des bœufs fatigués , & ramenoit le repos aux laboureurs.

Mais que n'alterent point les temps impitoyables !

Nos pères plus gâtés que n'étoient nos ayeux ,

Ont eu pour successeurs des enfans méprisables ,

Qui seront remplacés par d'indignes neveux. (D. J.)

MOLLESSE, f. f. Phys., qualité de certains corps que le choc & la compression font changer de figure , & qui après le choc & la compression , ne tendent pas à reprendre la figure qu'ils viennent de perdre. Semblables aux corps durs , ils n'ont aucune élasticité ; semblables aux corps fluides , ils sont indifférens à toutes les formes qu'on veut leur faire prendre ; différens des premiers , ils ne conservent pas dans le choc leur ancienne figure : différens des seconds , ils ont leurs corpuscules unis les uns avec les autres. Aussi les physiciens regardent les corps mous comme tenant le milieu entre les corps durs & les corps fluides.

Il arrive souvent que les corps passent de l'état de mollesse à celui de dureté ; & que ceux qui sont durs deviennent mous. On ne peut pas assigner les bornes qui séparent ces deux états l'un de l'autre. On dit que l'argille humide est molle ; mais jusqu'à quel point faut-il la dessécher pour en faire un corps dur ? Un adulte , un homme fort & robuste , regarde comme mou ce qui paroît dur à un enfant : la terre sera molle pour un éléphant , & elle sera dure par rapport à une mouche , à une fourmi. Pat

conséquent , ces deux états , la mollesse & la dureté , n'ont rien de fixe & de déterminé , ils sont toujours relatifs à la disposition de nos organes & à nos forces entre elles.

Il faut chercher la cause de la mollesse dans la figure des particules qui composent le corps mou ; dans le défaut d'élasticité & d'attraction réciproque de ces mêmes particules , & dans la figure de ces particules , la quantité & la figure des pores de la masse. (D. F.)

MOLLET , f. f. , *Rubanier* , espece de frange fort basse , tant de la tête que du corps. Ce sont les tissutiers-rubaniers qui les fabriquent. V. FRANGE.

MOLLIFIER , v. act. , *Gramm.* , amollir.

MOLLIFIER , en terme de *Cornetier* , se dit de l'action d'amollir les galins , fendus pour pouvoir les étendre & les ouvrir plus aisément. On les met dans une chaudiere sur le feu ; tout l'art de cette opération consiste à leur donner le degré de chaleur nécessaire , sans lequel on n'en pourroit rien faire.

MOLLIR , v. n. , *Gramm.* , c'est devenir mol. Voy. l'art. MOL.

MOLLIR , *Marine* , c'est lâcher une corde afin qu'elle ne soit pas si tendue. *Mollir* se dit aussi du vent , lorsqu'il diminue & n'est pas si fort.

MOLLIR , sous l'homme , *Maréchal* , se dit d'un cheval qui diminue de force en allant. On dit aussi qu'il *mollit* , ou que sa jambe *mollit* , lorsqu'il bronche souvent.

MOLMUTINES , *Loix* , *Jurif.* Voyez au mot loi , LOIX MOLMUTINES.

MOLOCH , *Mythol.* , on écrit ce nom diversement , *Molok* , *Moloc* , *Malcom* & *Milcom* ; faux dieu de plusieurs peuples orientaux , & en particulier des Ammonites. Les Juifs qui l'adoroient , sont appelés *Molochites* dans l'écriture. On lui sacrifioit des animaux , & l'on faisoit rapidement passer des enfans devant un bûcher allumé de cette idole , pour purifier ces enfans par cette cérémonie. Selden croit que le *Moloch* des Ammonites , est le soleil , & dom Calmet adopte la même idée. Voyez sa dissertation sur *Moloch* , à la tête de son *Commentaire sur le Lévitique*. (D. J.)

MOLOCHATH , *Géogr. anc.* , fleuve de la Mauritanie Tingitane. Pomponius Méla l'appelle *Milucha* , & les Arabes *Munzemoir*. Il bornoit autrefois le royaume de Bochus & celui des Massyliens. (D. J.)

MOLOPAGUES , *Géogr.* , peuples sauvages de l'Amérique méridionale au Brésil. Ils occupent une contrée spacieuse au-delà de la rivière Paracivar. Les hommes portent leur barbe , & se couvrent le milieu du corps ; les femmes laissent croître leurs cheveux & s'en servent pour couvrir leur nudité. (D. J.)

MOLOCHOS , *Géogr. anc.* , forêt de la Némée , contrée de l'Elide. Virgile en parle dans ses *Géorgiques* , lib. III. v. 19 , où on lit *lucosque Molorchi*. Le bois de *Molorchus* , dit Servius , est la forêt de Némée , dans laquelle on célébroit des jeux en l'honneur d'Achémorus ; & quant à son nom , il lui vient de *Molorchus* , berger qui exerça l'hospitalité envers Hercule , lorsque ce héros arriva dans cet endroit pour tuer le lion de Némée. (D. J.)

MOLOSSE , f. m. , *Littérat.* , terme de l'ancienne poésie grecque & latine. C'est le nom d'une mesure ou pié de vers , composé de trois longues , comme *audiri* , *cantabant* , *virtutem*. Il avoit pris ce nom ou des *Molosses* , peuples d'Épire , ou de ce que dans le temple de Jupiter molossien , on chantoit des odes dans lesquelles ce pié dominoit , ou encore parce qu'on les chantoit en l'honneur de Molossus , fils de Pyrrhus , & d'Andromaque ; d'autres veulent que ce soit parce que les *Molosses* , en allant au combat , chantoient une chanson guerrière dont les vers étoient presque tous composés de syllabes longues. Les anciens appelloient encore ce pié *voluminus* , *extempes* , *hippius* & *ebanius*. Denis c. iij. pag. 475.

MOLOSSES , les , *Géogr. anc.* , *Molossi* , & leur contrée *Molossis* ou *Molossia* ; peuples de l'Épire où ils vinrent s'établir après la ruine de Troie , sous la conduite d'un fils de Neoptoleme , ou de Neoptoleme lui-même , comme Pindare semble l'insinuer. Les *Molosses* soufirent avec le temps , les autres Epirotes , & tomberent enfin avec toute l'Épire sous la puissance des Ro-

main. Paul Emile les dépouilla de leurs possessions & de leurs privileges. Leurs chiens passoient pour être excellens, l'on en faisoit un grand usage pour la chasse & pour la garde des troupeaux. Delà vint en proverbe, le nom latin *Molossus*, pour dire un chien fort, courageux & de bonne garde. (D. J.)

MOLPA, *Géogr.*, rivière d'Italie, au royaume de Naples dans la principauté citérieure. Elle a sa source au-dessus de Rofrano, & va se jeter dans la mer de Toscane, au-dessus du cap Palinuro. (D. J.)

MOLSHEIM, *Géogr.*, autrefois *Molesheim*, en latin moderne *Molsheimium*; ville de France en Alsace, sur la rivière de Brusch, à 3 lieues de Strasbourg. La chartreuse & la maison des Jésuites occupent presque toute la ville. Elle est à 95 lieues de Paris. *Long.* 25. 10. 17. *lat.* 48. 32. 26. (D. J.)

MOLTOLINOS, *f. m.*, *Comm.*, peau de mouton passée en mégie au levant, d'une manière particulière.

MOLUCANE, *Hist. nat. Bot.*, plante des isles Moluques & de l'Indoustan, qui s'élève de six ou sept piés. Elle est d'un beau verd; sa tige est mince, tendre & foible; elle produit un grand nombre de rameaux qui rampent lorsqu'on les laisse venir; les feuilles ressemblent à celles du sureau, elles sont molles, tendres & dentelées, sa fleur est jaune, & semblable à celle de la citronille. Cette plante se plaît dans les lieux humides, & demeure verte toute l'année. Sa seconde écorce passe pour un vulnéraire très-efficace: elle est regardée comme ayant une infinité de vertus, ce qui fait que les Indiens l'appellent dans leur langue, *le remède des pauvres*, & *la ruine des médecins*.

MOLUE, voyez **MORUE**.

MOLUQUE, *Molucca*, genre de plante à fleur monopétale, labiée, & dont la levre supérieure est creusée en forme de cuillère; la levre inférieure est divisée en trois parties. Il s'élève du fond du calice un pistil attaché à la partie postérieure de la fleur comme un clou; ce pistil est accompagné de quatre embryons qui deviennent dans la suite autant de semences anguleuses & renfermées dans une capsule, en forme

de cloche, qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *Inst. rei. herb. Voy. PLANTE*.

M. de Tournefort compte trois espèces de ce genre de plantes, qu'on appelle autrement les *anacardes*; savoir la *moluque lisse*, la *moluque épineuse*, & la *moluque de Sicile*, qui s'élève en arbrisseau. Les Anglois nomment la première *smooth molucca balm*, & la seconde *pricklymolucca balm*.

La *moluque lisse* pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un à deux piés, presque quarrées, rougeâtres, remplies de moëlle: ses feuilles sont découpées tout-autour assez profondément, attachées à des queues longues, d'une odeur agréable & d'un goût amer: ses fleurs sont blanches, verticillées entre les feuilles; chacune d'elles est en gueule, ou formée en tuyau découpé par le haut en deux levres, dont la supérieure est creuse en manière de cuillère, & l'inférieure divisée en trois segmens: le calice des fleurs est déployé, large, fait en forme de cloche, comme membraneux & ouvert. Quand la fleur est passée, il lui succede quatre semences anguleuses & enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur: la racine est ligneuse & fibreuse.

La *moluque épineuse* se distingue de la précédente, en ce que ses fleurs sont soutenues par des calices plus grands, plus étroits, épineux, à piquans longs & roides: l'odeur de la plante est désagréable. On ne cultive ces deux espèces que dans les jardins des curieux; car elles ne sont ni belles, ni d'aucune utilité.

La *Moluque de Sicile* n'est guere connue que dans son lieu natal, où elle est même abandonnée. (D. J.)

MOLUQUES, *Géogr.*, isles de l'Océan oriental, situées aux environs de la ligne, au midi des Philippines.

Les isles principales qu'on appelle proprement *Moluques*, sont Ternates, Tidor, Machian, Moter & Bachian. Elles sont toutes comprises entre deux méridiens, à la vue les unes des autres, & n'occupent guere que 25 lieues d'étendue. Elles sont presque entièrement sous la ligne, la plus septentrionale, à un demi-degré du côté du nord,

& la plus méridionale , à un degré du côté du sud ; vers le couchant , elles sont proches de l'isle de Gilolo.

Les *Molques* ne sont séparées les unes des autres , que par quelques petits bras de mer , ou quelques petites isles désertes , & obéissent en général à trois rois.

Le terroir en est sec & spongieux ; les arbres toujours couverts de feuilles , chargés de diverses sortes de fruits , donnent des bananes , des noix de coco , des oranges , des limons , du macis & de la muscade ; mais ce qui vaut mieux que tout cela , ces isles produisent seules dans le monde le girofle , objet d'un commerce aussi surprenant que lucratif. D'un autre côté , il ne croît ni blé , ni riz aux *Molques* ; on se sert de farine de sagou. Il n'y a dans ces isles aucune mine d'or ni d'argent , ni de métaux inférieurs.

Les Chinois subjuguèrent autrefois les *Molques*. Après eux , elles furent occupées par ceux de Java , & par les Malais ; ensuite les Persans & les Arabes s'y jetterent , & y introduisirent parmi les pratiques de l'idolâtrie , les superstitions du mahométisme. On y parle plusieurs langues différentes , & le malais plus communément qu'aucune autre.

Les *Molques* furent découvertes en 1511 par les Portugais , qui y descendirent , & s'en emparèrent sous la conduite de Francisco Serano. Au bout de peu de temps , cette possession leur fut disputée par les Castillans , en conséquence de la ligne de démarcation d'Alexandre VI. Cependant , après quelques actes d'hostilité , Charles-Quint , par le traité de Sarragosse en 1529 , engagea ces isles litigieuses au roi de Portugal , pour 360 mille ducats. Mais finalement les Hollandois ont dépossédé les Portugais des *Molques* & de leur commerce , en 1601 , 1605 & 1669 , pour y établir un empire plus durable , & qu'ils savent conserver avec fruit.

Les naturels de ces isles s'accoutument fort bien avec leurs derniers maîtres. Ils ressemblent beaucoup à ceux de Java & de Sumatra pour les mœurs , les usages ; la façon de vivre , l'habillement & la couleur. Les hommes sont

extrêmement basanés ; ils ont les cheveux noirs & lisses , qui blanchissent de bonne heure ; les yeux gros , les poils des sourcils longs , les paupières larges , le corps robuste. Ils sont doux , paresseux , adroits , soupçonneux , pauvres & fiers. (D. J.)

MOLY , *Botan. exot.* , nom d'une plante qu'Homere a rendue célèbre , & que les botanistes de tous les âges ont tâché de connaître. Ce n'est pas sûrement la *rue sauvage* , comme le pensent les interpretes de ce poëte ; mais Théophraste semble avoir rencontré juste quand il assure que le *moly* d'Homere abondoit en Arcadie ; que cette plante avoit une longue racine bulbeuse , & des feuilles épaisses & vertes comme celles de l'oignon. Pline au contraire a rassemblé toutes ces contradictions qui avoient été débitées par ses prédécesseurs sur le *moly* , & il a fait dire à Théophraste tout l'opposé de ce que cet habile auteur avoit écrit.

Comme les médecins d'Italie se persuadent que le *moly* d'Homere croissoit dans la campagne de Rome , Pline adopte leur idée , & raconte qu'on lui avoit apporté une racine de *moly* , qu'on avoit tirée avec beaucoup de peine d'entre les pierres & les rochers , & qui avoit néanmoins 30 piés de long , quoiqu'elle ne fût pas entière. C'étoit vraisemblablement la racine de quelque espece de luzerne sauvage , & non pas la racine d'une plante bulbeuse. Il est vrai qu'Homere dit que la racine du *moly* étoit difficile à arracher ; mais il avoit été mal instruit à cet égard ; car aucune racine bulbeuse ne s'arrache difficilement. Je trouve encore que Pline donne des fleurs jaunes au *moly* , tandis qu'Homere déclare qu'elles sont blanches , & c'est un des caractères essentiels de sa plante , que Théophraste n'a point perdu de vue. Aussi tous nos modernes s'en tiennent à l'opinion de cet ancien botaniste , & rangent le *moly* d'Homere parmi les aulx : c'est l'espece d'ail nommé *allium latifolium lilistorum* par Bauhin & Tournefort. Nous pourrions l'appeller le grand *moly*.

Cette plante pousse de sa racine cinq feuilles longues d'un à deux piés , larges de deux ou trois pouces , épaisses ,

pointues, vertes, couvertes d'une poudre qui n'est pas adhérente. Il s'élève d'entre ces feuilles une tige à la hauteur de trois ou quatre piés, ronde, nue, verte, creuse, portant à son sommet un bouquet de petites fleurs à six pétales, pointues, disposées en rond, & blanches comme celles du lis. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succède de petits fruits triangulaires, divisés intérieurement en trois loges, qui contiennent des semences presque rondes, noires, ressemblantes à celle de l'oignon. Sa racine est bulbeuse, grosse ordinairement comme le poing, noire en dehors & blanche en dedans. On cultive cette plante dans les jardins. Elle a peu d'odeur & de force. (D. J.)

MOLYBDÆNA, f. f., *Hist. nat. min.*, substance minérale connue sous le nom de *crayon*. C'est une espèce de talc devenu compacte, & composé de particules extrêmement fines; elle frotte les doigts, & fait des traces sur le papier. Poussée à un feu violent, on en tire des fleurs, ou un sublimé qui est inflammable; ce n'est autre chose que du zinc dont la *molybdæna* ou le *crayon* est une vraie mine. Cette substance se trouve aussi désignée sous les noms de *molibdoïdes*, *mica pictoria*. Voy. **BLENDE**, & voyez **CRAYON**, **PLOMBAGINE**. (—)

MOLYBODES, *Géogr. anc.*, isle sur la côte de Sardaigne: c'est la même que *Plumben*. On la nomme aujourd'hui, selon Léander, *isola di Toro*.

MOLYCRIE, *Géogr. anc.*, petite ville de la Livadie en Grèce sur le golfe de Patra. A une lieue de cette ville est le cap *Molycric*, ou l'*Antirrhium* des anciens, qui avec le golfe de Rhion, forme l'entrée du golfe de Lépante.

MOLZODON, *Géogr.*, ville du Mogolistan. Long. 132. lat. 50. (D. J.)

MOMBAZA, pierre de, ou *lapis de Bombaco*, *Hist. nat.*, c'est ainsi que les Portugais nomment un *besour* ou pierre, qui se trouve dans un animal que quelques-uns croient être un cheval sauvage des Indes. Cette pierre est de la grosseur d'un œuf de pigeon; elle est très-dure, d'un gris tirant sur le jaune à l'extérieur, composée de plusieurs cou-

ches à l'intérieur; au centre on trouve un petit amas de poils, enveloppés d'une croûte tendre qui se durcit à mesure qu'elle approche de la circonférence. Les Portugais lui attribuent de grandes vertus dans la colique, dans les fièvres, dans la mélancolie, & surtout ils croient qu'elle est très-propre à faciliter les accouchemens. On prend cette pierre pulvérisée dans du vin & de l'eau. Voyez *Ephemerides naturæ curios. decad. II. anno 1.* (—)

MOMENT, **INSTANT**, *Gram. & synon.*, un *moment* n'est pas long, un *instant* est encore plus court.

Le mot de *moment* a une signification plus étendue; il se prend quelquefois pour le temps en général, & il est d'usage dans le temps figuré. Le mot d'*instant* a une signification plus restreinte; il marque la plus petite durée du temps, & n'est jamais employé que dans le sens littéral.

Quelque sage & quelque heureux qu'on soit, on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne sauroit prévoir. Chaque *instant* de la vie est un pas vers la mort. (D. J.)

MOMENT, f. m., dans le temps, *Mech.*, est une partie très-petite & presque insensible de la durée, qu'on nomme autrement *instant*. Le mot *instant* se dit néanmoins plus proprement d'une partie de temps non-seulement très-petite, mais infiniment petite; c'est-à-dire, plus petite qu'aucune partie donnée, ou assignable. Voyez **TEMPS**.

Moment, dans les nouveaux calculs de l'infini, marque chez quelques auteurs, des quantités censées infiniment petites. Voyez **INFINI**. C'est ce qu'on appelle autrement & plus communément *différences*; ce sont les augmentations ou diminutions momentanées d'une quantité considérée, comme dans une fluxion continue. Voyez **DIFFÉRENTIEL** & **FLUXION**.

Moment ou *momentum*, en mécanique, signifie quelquefois la même chose qu'*impetus*, ou la quantité du mouvement d'un mobile. Voyez **MOUVEMENT**.

Dans la comparaison des mouvements des corps, la raison de leurs *momens* est toujours

troujours composée de celle de la quantité de matière, & de la vitesse du mobile, de façon que le *moment* d'un corps en mouvement peut être regardé comme le produit fait de sa quantité de matière & de sa vitesse ; & comme on sait que tous les produits égaux ont des facteurs réciproquement proportionnels, il s'ensuit de là que si les mobiles quelconques ont des *momens* égaux, leurs quantités de matière seront en raison inverse de leurs vitesses ; c'est-à-dire, que la quantité de matière du premier sera à la quantité de matière du second, en raison de la vitesse du second à celle du premier : & réciproquement, si les quantités de matière sont réciproquement proportionnelles aux vitesses, les *momens* sont égaux.

Le *moment* de tout mobile peut aussi être considéré comme la somme des *momens* de toutes ses parties ; & par conséquent si les grandeurs des corps & le nombre de leurs parties sont les mêmes, ainsi que leurs vitesses, les corps auront les mêmes *momens*.

MOMENT, s'emploie plus proprement & plus particulièrement dans la Statique, pour désigner le produit d'une puissance par le bras du levier auquel elle est attachée, ou, ce qui est la même chose, par la distance de sa direction au point d'appui ; une puissance a d'autant plus d'avantage, toutes choses d'ailleurs égales, & son *moment* est d'autant plus grand, qu'elle agit par un bras de levier plus long. Voyez LEVIER, BALANCE & MÉCANIQUE.

MOMERIE, f. f., Gramm., bouffonnerie, ou maintien hypocrite & ridicule, ou cérémonie vile, misérable & risible.

Il n'y a point de religion qui ne soit défigurée par quelques *momeries*. La cérémonie de se faire toucher des souverains pour les écrouelles, est une *momerie*. L'usage en Angleterre de servir le monarque à genoux est une espèce de *momerie*. Il y a des gens dont la vie n'est qu'une *momerie* continuelle ; ils se rient au fond de leur âme de la chose qu'ils semblent respecter, & devant laquelle ils font mettre le front dans la poussière à la foule des imbécilles, qu'ils trompent. Combien de prétendues sciences qui ne sont que des *momeries* !

Tome XXII. Part. I.

MOMIE, ou **MUMIE**, f. f., squelette, ou cadavre embaumé ou desséché à la manière des anciens Egyptiens. Voyez ACTION D'EMBAUMER.

Ménage, après Bochart, dérive ce mot du mot arabe *mumia*, qui vient de *muin*, cire. Saumaïse le tire d'*amomum*, sorte de parfum. V. AMOMUM. Cependant d'autres auteurs croient qu'en arabe, le mot *mumia* signifie un corps embaumé ou aromatisé.

A proprement parler, la *mumie* n'est point le cadavre, mais la composition avec laquelle il est embaumé ; cependant ce mot se prend ordinairement pour signifier le cadavre même.

L'art de préparer les *momies* est si ancien, qu'il étoit en usage en Egypte dès avant le temps de Moïse. Le cercueil dans lequel on les enfermoit, étoit de bois de sycomore, qui, comme on l'a trouvé, se conserve sain pendant l'espace de 3000 ans ; mais cet arbre est fort différent de notre sycomore.

Les *momies*, dit-on, ont été mises en usage pour la première fois dans la Médecine, par un médecin juif, qui prétendit que la chair des cadavres ainsi embaumés, étoit un excellent remède contre plusieurs sortes de maladies, principalement contre les contusions, pour prévenir l'amas & la coagulation du sang. Les Turcs empêchent autant qu'il leur est possible le transport des *momies* d'Egypte en Europe.

Il y a deux sortes de corps qu'on appelle *momies*. Les premiers sont des squelettes desséchés par la chaleur du soleil, & préservés par ce moyen de la putréfaction. On en trouve fréquemment dans les déserts sablonneux de la Lybie. Quelques-uns prétendent que ce sont des squelettes des cadavres qui ont été enterrés dans ces déserts, afin de les pouvoir conserver en entier sans les embaumer ; d'autres, que ce sont des squelettes de voyageurs étouffés & accablés par les nuées de sable qu'élevent dans ce désert de fréquens ouragans. Quoi qu'il en soit, ces *momies* ne sont d'aucun usage en médecine, & on ne les conserve que pour la curiosité.

Les *momies* de la seconde espèce sont des corps tirés des fosses ou catacombes qui se trouvent proche le grand Caire,

G

& où les Egyptiens enfermoient les cadavres , après les avoir embaumés. Ce sont-là ces *momies* qu'on recherche avec tant de soin , & auxquelles on a attribué des vertus si extraordinaires.

On assure que toutes les *momies* qui se vendent dans les boutiques des marchands , soit qu'elles viennent de Venise ou de Lyon , soit qu'elles viennent même directement du Levant par Alexandrie , sont factices , & qu'elles sont l'ouvrage de certains Juifs qui , sachant le cas que font les Européens des vraies *momies* d'Egypte , les contrefont en desséchant des squelettes dans un four , après les avoir enduits d'une poudre de myrrhe , d'aloës caballin , de poix noire , & d'autres drogues de vil prix & malsaines.

Il paroît que quelques charlatans françois ont aussi un art particulier de préparer des *momies*. Leur méthode est assez simple. Ils prennent le cadavre d'un pendu , en tirent la cervelle & les entrailles , dessèchent le reste dans un four , & le mettent tremper dans de la poix fondue , & d'autres drogues , pour les vendre ensuite comme de vraies *momies* d'Egypte.

Paré a fait un traité fort curieux sur les *momies* , où il explique tous les abus qu'on en fait , & démontre qu'elles ne peuvent être d'aucun usage dans la médecine.

Serapion & Matthiolus , après lui , sont du même sentiment. Ces deux auteurs prétendent que les *momies* d'Egypte même , ne sont que des corps embaumés avec le pissasphalte.

Momie , *mumia* , se dit aussi en particulier de la liqueur , ou de l'espece de suc qui sort des corps humains embaumés ou aromatisés , & qu'on a enfermés dans les tombeaux. Ce mot a été employé souvent par les anciens écrivains dans le sens dont il s'agit ici.

Momie signifie aussi une espece de drogue , ou composition visqueuse faite avec du bitume & de la poix qu'on trouve dans les montagnes ou forêts d'Arabie & dans d'autres pays chauds du Levant : on en fait usage pour embaumer les corps. Dioscoride parle d'une *momie* trouvée sur le bord de la mer proche Epidaure , qui y avoit été apportée par les torrens qui descendent

des monts Cerauniens , & avoit été desséché par la chaleur du soleil sur le sommet de ces montagnes.

Son odeur est à-peu-près semblable à celle du bitume mêlé avec la poix. Le peuple des environs l'appelle *cire mœrale*. En latin , ou plutôt en grec , l'appelle *pissasphaltus*. *V. PISSASPHALTE.*

Momie , *mumia* , est aussi un mot de quelques physiciens se servant pour signifier je ne sais quel esprit qui se trouve dans les cadavres lorsque l'ame les a quittés.

L'esprit ou l'ame qui anime les jets vivans est aussi appelé par eux *momie* ; & ils supposent que cet esprit ainsi que l'autre , sert beaucoup à transplantation. *Voyez TRANSPLANTATION.*

Une plante , par exemple , portant cette *momie* , d'un sujet dans un autre elle se joint & s'unit immédiatement avec la *momie* , ou l'esprit du nouveau sujet ; & de cette union naît une inclination naturelle & commune dans deux sujets. C'est par ces principes que quelques-uns expliquent les vertus sympathiques & magnétiques dans la guérison des maladies. *Voyez SYMPATHIQUES.*

Momie se dit aussi dans le jardin d'une espece de cire dont on se sert dans la plantation & la greffe des arbres. *Voyez CIRE.*

Voici la maniere de la préparer , dit-on Agricola. Prenez une livre de poix noire commune , un carteron de térébenthine commune ; mettez-les ensemble dans un pot de terre , que vous mettrez sur le feu en plein air , avec quelque chose à la main pour l'éteindre & couvrir le feu de temps en temps vous allumerez & éteindrez ainsi le feu alternativement , jusqu'à ce que toutes les parties nitreuses & volatiles de la matière soient évaporées ; enfin vous mêlerez un peu de cire commune & la préparation sera faite , & pourra être mise en usage.

Pour appliquer cette composition à la racine d'un arbre , tondez-la , & tenez-y les deux bouts de la racine l'un après l'autre ; ensuite mettez la racine dans l'eau , & enfin plantez-la en terre de maniere que le plus petit bout

en bas, afin que le plus grand ait moins de chemin à faire pour sortir de terre, & recevoir les influences de l'air; après quoi vous recouvrirez la racine de terre, que vous foulerez le plus que vous pourrez, afin que la racine ne reçoive point trop d'humidité. *V. ACTION DE PLAN-TER.*

MOMON, *f. m.*, *Gramm.*, somme d'argent que des gens masqués jouent dans des jours de fêtes. Il est défendu de parler quand on présente le *momon*. On ne donne ni ne reçoit de revanche.

MOMORDICA, *Botaniqu. exot.*, ce genre de plante étrangère est nommé par les Anglois *male balsamapple*, son fruit s'appelle en françois *pomme de mer-veille*.

M. de Tournefort après avoir caractérisé la plante, en distingue, outre l'espece commune, deux autres, natives de Ceylan; mais il n'a pas connu celle que les Péruviens nomment *caigua*, & que le P. Feuillée a soigneusement décrite, & représentée sous le nom de *momordica fructu striato*, *levi*. Voyez son histoire médicinale des plantes du Pérou & du Chili, p. 754. *Pl. XXXXI.*

C'est assez de dire que la *momordica* d'Amérique porte une fleur blanchâtre, stérile, d'une seule piece, découpée en cinq quartiers égaux. De la base du pédicule commun part une fleur fertile de même structure. L'embryon qui la soutient, n'a presque pas de pédicule. Il devient un fruit long environ de quatre pouces, épais de deux, un peu aplati, charnu, le plus souvent bosselé, rayé, pointu par les deux bouts, un peu recourbé vers son sommet, couvert à sa naissance d'une écorce verd-blanchâtre, qui se change en beau verd vers son extrémité. Ce fruit renferme une substance blanche, spongieuse, d'un goût aigrelet, creusée dans l'intérieur, où l'on voit plusieurs graines attachées à leur placenta blanc. La peau de ces graines est noire dans leur maturité, & chaque graine renferme une amande blanche, du goût des nôtres. Tous les Péruviens chez lesquels on trouve cette plante, mangent ce fruit dans leurs soupes; il est extrêmement rafraîchissant, & fort utile dans un pays où les chaleurs sont excessives.

On ne cultive en Europe une ou deux especes de *momordica*, que pour la variété & la singularité de leur fruit; car ce ne sont des plantes étrangères ni belles, ni utiles, outre qu'elles demandent une grande place dans les serres, & beaucoup de soins.

Ce sont des plantes annuelles. On sème leurs graines dans des lits de tan préparé; quand elles ont monté, on les transplante dans d'autres couches chaudes, où on les cultive de même que les concombres & les melons. Alors elles donnent du fruit en juillet. Leurs graines sont bonnes au mois d'août; il faut les recueillir au moment que le fruit s'ouvre, ce qu'il fait par une maniere de ressort, & bientôt après il élance lui-même les graines de côté & d'autre avec violence. (*D. J.*)

MOMUS, *Mythol.*, ce dieu de la raillerie & des bons mots satyriques, selon les poètes, étoit fils du Sommeil & de la Nuit. *Μῶμος* en grec, veut dire *reproche*, *moquerie*. Voyez sur le *Momus* de la fable, l'*Anthologie*, & le livre de Lucien du conseil des dieux. (*D. J.*)

MONA, *Géog. anc.*, nom commun à deux isles de la Grande-Bretagne. La première est située entre la Grande-Bretagne & l'Hibernie, selon César, Pline, & Ptolomée; c'est aujourd'hui l'isle de *Man*. La seconde est sur la côte de la Grande-Bretagne. Tacite, *l. XIV. ch. xxx.* dit que les chevaux des Romains y passèrent à gué, & à la nage. C'est à présent l'isle de *Man* dans l'ancien breton, & les Anglois la nomment *Anglesey*. (*D. J.*)

MONABAMBYLE, *f. m.*, *Hist. anc.*, chandelier qu'on portoit devant le patriarche de Constantinople le jour de son élection: il étoit à un cierge. Celui qu'on portoit devant l'empereur, étoit à deux cierges, & s'appelloit *dibambyle*.

MONACHELLE, **CASTAGNOLLE**, **CHROMIS**, *f. m.*, *Hist. nat. Ichtholog.*, poisson de mer auquel on a aussi donné le nom de *castagne*, parce qu'il est de couleur de châtaigne; il ressemble au nigroil par la forme du corps, par le nombre & la position des nageoires; mais il en diffère en ce qu'il n'a point de taches noires sur la queue, & par les yeux qui sont plus petits. Il a l'ou-

verture de la bouche & les écailles petites, les côtés du corps sont marqués de lignes droites, qui s'étendent depuis les ouies jusqu'à la queue. Ce poisson a la chair humide, il est petit & très-peu recherché. Rondelet, *Hist. des poissons*, première partie, liv. V. chap. xxj. Voyez NIGROIL, poisson.

MONACHISME, f. m., *Hist. ecclési.*, nom collectif qui comprend tout l'état des moines, leur établissement, leurs progrès, leur genre de vie, leur caractère, & leurs mœurs. Voyez MOINE, MONASTÈRE, ORDRE RELIGIEUX.

Le *monachisme*, dit l'auteur de l'Esprit des loix, a ce désavantage, qu'il augmente les mauvais effets du climat, c'est-à-dire la paresse naturelle. Il est né dans les pays chauds d'Orient, où l'on est moins porté à l'action qu'à la spéculation. En Asie, le nombre des derviches ou moines semble augmenter avec la chaleur du climat; les Indes, où elle est excessive, en sont remplies: on trouve en Europe cette même différence. Pour vaincre la paresse du climat, il faudroit que les loix cherchassent à ôter tous les moyens de vivre sans travail: mais dans le midi de l'Europe, elles font tout le contraire; elles donnent à ceux qui veulent être oisifs des places propres à la vie spéculative, & y attachent des richesses immenses. (D. J.)

MONACO, *Monacum*, *Géogr.*, petite, ancienne & forte ville d'Italie, dans la partie occidentale de la mer de Gènes, capitale d'une principauté de même nom, avec un château, une citadelle & un port.

Elle est située sur un rocher qui s'étend dans la mer, & qui est fortifié par la nature. Sur ce rocher étoit autrefois le temple d'Hercule *Monæus*, qui donne encore le nom à la ville. Ce lieu étoit connu de Virgile, ainsi qu'il paroît par le vers 831 du liv. VI. de l'énéide.

*Aggeribus socer Alpinis, atque arce
Monæci
Descendens.*

La ville de *Monaco* est regardée comme une place importante, parce qu'elle est frontiere de France, à l'entrée de la mer de Provence. Son port, qui est au pied de la ville, a été décrit magnifi-

quement par Lucain, liv. I. v. 405. & suiv.

*Quæque sub Hercule sacratæ nomi
porius,
Urget rupe cava Pelagus. Non cor
in illum
Jus habet, aut Zephyrus; solus si
littora turbat
Circius, & tuta prohibet statione M
næci.*

Le château est bâti sur un rocher escarpé que battent les flots de la mer. n'y a qu'une terrible montagne qui commande la ville, & qui diminue beaucoup de sa force.

La maison de Grimaldi, issue de Grimald, maire du palais, sous Childbert II a possédé la principauté de *Monaco*, depuis l'empire d'Othon I jusqu'à la mort du dernier seigneur de cette maison, dont la fille aînée porta cette principauté dans la maison de Matigno à la charge que le nom & les armes de *Monaco* se continueroient dans les descendants.

On fait comment Honoré Grimaldi du nom, prince de *Monaco*, délivra ville, en 1641, du joug des Espagnols qui en étoient les maîtres, & se mit sous la protection de la France. Son exploit a un grand rapport avec ceux de Pelidas, & de Thrasibule.

Monaco est à 3 lieues S. O. de *Vinmiglia*, 2 N. E. de Villefranche, 3 E. de Nice, 170 S. E. de Paris. Long. 25. 8. lat. selon le P. Laval, 43. 4. 40". (D. J.)

MONÆDA, *Géogr. anc.*, isle que Ptolomée liv. II. ch. ij. place sur la côte orientale de l'Hibernie. Elle est appelée *Menavia* par Bede. On la nomme en anglois *Man*. (D. J.)

MONAGHAN, *Géogr.*, ville d'Irlande, capitale du comté de même nom qui est divisé en cinq baronies, & a 34 milles de longueur sur 20 de largeur; c'est un pays montagneux, couvert de forêts. La petite ville de *Monaghan* envoie deux députés au parlement d'Irlande. Elle est à 15 milles O. d'Armagh. Long. 10. 36. lat. 54. (D. J.)

MONALUS, *Géogr. anc.*, rivière de Sicile; elle a sa source dans les montagnes Nébrades, & son embouchure

sur la côte septentrionale. On l'appelle aujourd'hui *Pollina*. (D. J.)

MONARCHIE, f. f., *Gouvernement polit.*, forme de gouvernement où un seul gouverne par des loix fixes & établies.

La *monarchie* est cet état dans lequel la souveraine puissance, & tous les droits qui lui sont essentiels, réside indivisément dans un seul homme appelé *roi*, *monarque* ou *empereur*.

Etablissons, d'après M. de Montesquieu, le principe de ce gouvernement, son soutien, & sa dégénération.

La nature de la *monarchie* consiste en ce que le monarque est la source de tout pouvoir politique & civil, & qu'il régit seul l'état par des loix fondamentales; car s'il n'y avoit dans l'état que la volonté momentanée & capricieuse d'un seul sans loix fondamentales, ce seroit un gouvernement despotique, où un seul homme entraîne tout par sa volonté: mais la *monarchie* commande par des loix dont le dépôt est entre les mains de corps politiques, qui annoncent les loix lorsqu'elles sont faites, & les rappellent lorsqu'on les oublie.

Le gouvernement monarchique n'a pas, comme le républicain, la bonté des mœurs pour principe. Les loix y tiennent lieu de vertus, indépendamment de l'amour pour la patrie, du désir de la vraie gloire, du renoncement à soi-même, du sacrifice de ses plus chers intérêts, & de toutes les vertus héroïques des anciens dont nous avons seulement entendu parler. Les mœurs n'y sont jamais aussi pures que dans les gouvernemens républicains; & les vertus qu'on y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres que ce que l'on se doit à soi-même. Elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue; l'honneur, c'est-à-dire, le préjugé de chaque personne & de chaque condition prend, dans la *monarchie*, la place de la vertu politique, & la représente. Il entre dans toutes les façons de penser, & dans toutes les manières de sentir. Il étend ou borne les devoirs à sa fantaisie, soit qu'ils aient leur force dans la religion, la politique ou la morale. Il y peut cependant inspi-

rer les plus belles actions; il peut même, joint à la forme des loix, conduire au but du gouvernement comme la vertu même.

Telle est la forme du gouvernement monarchique, qu'elle use à son gré de tous les membres qui la composent. Comme c'est du prince seul qu'on attend des richesses, des dignités, des récompenses, l'empressement à les mériter sans l'appui de son trône. De plus, les affaires étant toutes menées par un seul, l'ordre, la diligence, le secret, la subordination, les objets les plus grands, les exécutions les plus promptes en sont les effets assurés. Dans les secousses mêmes, la sûreté du prince est attachée à l'incorruptibilité de tous les différens ordres de l'état à la fois; & les séditieux qui n'ont ni la volonté, ni l'espérance de renverser l'état, ne peuvent ni ne veulent renverser le prince.

Si le monarque est vertueux, s'il dispense les récompenses & les peines avec justice & avec discernement, tout le monde s'empresse à mériter ses bienfaits, & son regne est le siècle d'or; mais si le monarque n'est pas tel, le principe qui sert à élever l'ame de ses sujets pour participer à ses grâces, pour percer la foule par de belles actions, dégénère en bassesse & en esclavage. Romains, vous triomphâtes sous les deux premiers Césars, vous fûtes sous les autres les plus vils des mortels.

Le principe de la *monarchie* se corrompt lorsque les premières dignités sont les marques de la première servitude; lorsqu'on ôte aux grands le respect des peuples, & qu'on les rend les instrumens du pouvoir arbitraire.

Il se corrompt, lorsque des ames singulièrement lâches, tirent vanité de la grandeur que pourroit avoir leur servitude; lorsqu'elles croient que ce qui fait que l'on doit tout au prince, fait que l'on ne doit rien à la patrie; & plus encore, lorsque l'adulation tenant une coquille de fard à la main, s'efforce de persuader à celui qui porte le sceptre, que les hommes sont à l'égard de leurs souverains, ce qu'est la nature entière par rapport à son auteur.

Le principe de la *monarchie* se corrompt, lorsque le prince change sa justice en sévérité, lorsqu'il met, comme

les empereurs romains , une tête de Méduse sur sa poitrine ; lorsqu'il prend cet air menaçant & terrible que Commode faisoit donner à ses statues.

La *monarchie* se perd , lorsqu'un prince croit qu'il montre plus sa puissance en changeant l'ordre des choses , qu'en le suivant ; lorsqu'il prive les corps de l'état de leurs prérogatives ; lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns , pour les donner arbitrairement à d'autres ; & lorsqu'il est amoureux de ses fantaisies frivoles.

La *monarchie* se perd , lorsque le monarque rapportant tout directement à lui , appelle l'état à sa capitale , la capitale à sa cour , & la cour à sa seule personne.

La *monarchie* se perd , lorsqu'un prince méconnoît son autorité , sa situation , l'amour de ses peuples , & qu'il ne sent pas qu'un monarque doit se juger en sûreté , comme un despote doit se croire en péril.

La *monarchie* se perd , lorsqu'un prince , trompé par ses ministres , vient à croire que plus les sujets sont pauvres , plus les familles sont nombreuses ; & que plus ils sont chargés d'impôts , plus ils sont en état de les payer : deux sophismes que j'appelle crime de lèse-majesté , qui ont toujours ruiné , & qui ruineront à jamais toutes les *monarchies*. Les républiques finissent par le luxe , les *monarchies* par la dépopulation & par la pauvreté.

Enfin la *monarchie* est absolument perdue , quand elle est culbutée dans le despotisme ; état qui jette bientôt une nation dans la barbarie , & de-là dans un anéantissement total , où tombe avec elle le joug pesant qu'il l'y précipite.

Mais dira quelqu'un aux sujets d'une *monarchie* dont le principe est prêt à s'écrouler , il vous est né un prince qui le rétablira dans tout son lustre. La nature a doué ce successeur de l'empire des vertus , & des qualités qui feront vos délices ; il ne s'agit que d'en aider le développement. Hélas , peuples , je tremble encore que les espérances qu'on vous donne ne soient déçues. Des monstres flétriront , étoufferont cette belle fleur dans sa naissance ; leur souffle empoisonneur éteindra les heureuses facultés de cet héritier du trône , pour le

gouverner à leur gré : ils rempliront son ame d'erreurs , de préjugés , & de superstitions. Ils lui inspireront avec l'ignorance leurs maximes pernicieuses. Ils infecteront ce tendre rejetton de l'esprit de domination qui les possède.

Telles sont les causes principales de la décadence & de la chute des plus florissantes *monarchies*. *Heu ! quam pereunt brevibus ingentia cassis !* (D. J.)

MONARCHIE ABSOLUE , *Gouvernement* , forme de *monarchie* , dans laquelle le corps entier des citoyens a cru devoir conférer la souveraineté au prince , avec l'étendue & le pouvoir absolu qui résidoit en lui originairement , & sans y ajouter de restriction particulière , que celle des loix établies. Il ne faut pas confondre le pouvoir absolu d'un tel monarque , avec le pouvoir arbitraire & despotique ; car l'origine & la nature de la *monarchie* absolue est limitée par sa nature même , par l'intention de ceux de qui le monarque la tient , & par les loix fondamentales de son état. Comme les peuples qui vivent sous une bonne police , sont plus heureux que ceux qui , sans règles & sans chef , errent dans les forêts ; aussi les monarques qui vivent sous les loix fondamentales de leur état sont-ils plus heureux que les princes despotiques , qui n'ont rien qui puisse régler le cœur de leurs peuples , ni le leur. (D. J.)

MONARCHIE ÉLECTIVE , *Gouvernement politiq.* On appelle ainsi tout gouvernement dans lequel on ne parvient à la royauté que par élection ; c'est sans doute une manière très - légitime d'acquérir la souveraineté , puisqu'elle est fondée sur le consentement & le choix libre du peuple.

L'élection d'un monarque est cet acte par lequel la nation désigne celui qu'elle juge le plus capable de succéder au roi défunt pour gouverner l'état ; & sitôt que cette personne accepte l'offre du peuple , elle est revêtue de la souveraineté.

L'on peut distinguer deux sortes de *monarchies électives* , l'une dans laquelle l'élection est entièrement libre , l'autre dans laquelle l'élection est gênée à certains égards. La première a lieu lorsque le peuple peut choisir pour monarque celui qu'il juge à-propos ; l'autre quand le peuple par la constitution de l'état est

astreint d'être pour souverain une personne qui soit d'une certaine nation, d'une certaine famille, d'une certaine religion. &c. Parmi les anciens Perses, aucun, dit Cicéron, ne pouvoit être élu roi s'il n'avoit été instruit par les Mages.

Mais une nation qui jouit du privilège d'élever à la monarchie un de ses citoyens, & principalement une nation qui seroit encore soumise aux loix de la nature, n'est-elle pas en droit de tenir à ce citoyen lors de son élection, le discours suivant ?

„ Nous sommes bien aises de mettre la puissance entre vos mains, mais en même temps nous vous recommandons d'observer les conventions faites entre nous ; & comme elles tendent à entretenir une réciprocité de secours si parfaite qu'aucun ne manque, s'il est possible, du nécessaire & de l'utilité, nous vous enjoignons de veiller de votre mieux à la conservation de cet ordre, de nous faciliter les moyens efficaces de le maintenir, & de nous encourager à les mettre en usage. La raison nous a prescrit cette règle, & nous vous prions de nous y rappeler sans cesse. Nous vous conférons le pouvoir & l'autorité des loix sur chacun de nous ; nous vous en faisons l'organe & le héraut. Nous nous engageons à vous aider, & à contraindre avec vous quiconque de nous seroit assez dépourvu de sens pour désobéir. Vous devez concevoir en même temps que si vous-même alliez jusqu'à nous imposer quelque joug contraire aux loix, ces mêmes loix vous déclarent déchu de tout pouvoir & de toute autorité. „

„ Nous vous jugeons capable de nous gouverner, nous nous abandonnons avec confiance aux directions de vos conseils : c'est un premier hommage que nous rendons à la supériorité des talens dont la nature vous a doué. Si vous êtes fidèle à vos devoirs, nous vous chérirons comme un présent du ciel, nous vous respecterons comme un père : voilà votre récompense, votre gloire, votre grandeur. Quel bonheur de pouvoir mériter que plusieurs milliers de mortels vos égaux s'intéressent tendrement à votre existence & à votre conservation. „

„ Dieu est un être souverainement bienfaisant ; il nous a fait sociables, main-

tenez-nous dans la société que nous avons choisie ; comme il est le moteur de la nature entière, où il entretient un ordre admirable, soyez le moteur de notre corps politique : en cette qualité vous semblerez imiter l'Être suprême. Du reste, souvenez-vous qu'à l'égard de ce qui vous touche personnellement, vous n'avez d'autres droits incontestables, d'autres pouvoirs que ceux qui lient le commun des citoyens, parce que vous n'avez point d'autres besoins ; & que vous n'éprouvez point d'autres plaisirs. Si nous pensons que quelqu'un des vôtres soit après vous capable du même commandement, nous y aurons beaucoup d'égards, mais par un choix libre & indépendant de toute prétention de leur part. „

Quelle capitulation, quel droit d'antique possession peut prescrire contre la vérité de cet édit perpétuel, peut en affranchir les souverains élus à ces conditions ? Que dis-je, ce seroit les priver d'un privilège qui les revêt du pouvoir de suprêmes bienfaiteurs, & les rend par-là véritablement semblables à la divinité. Que l'on juge sur cet exposé de la forme ordinaire des gouvernemens ! (D. J.)

MONARCHIE LIMITÉE ; *Gouvernement*, sorte de monarchie où les trois pouvoirs sont tellement fondus ensemble, qu'ils se servent l'un à l'autre de balance & de contrepoids. La monarchie limitée héréditaire, paroît être la meilleure forme de monarchie, parce qu'indépendamment de sa stabilité, le corps législatif y est composé de deux parties, dont l'une enchaîne l'autre par leur faculté mutuelle d'empêcher ; & toutes les deux sont liées par la puissance exécutrice, qui l'est elle-même par la législative. Tel est le gouvernement d'Angleterre, dont les racines toujours coupées, toujours sanglantes, ont enfin produit après des siècles, à l'étonnement des nations, le mélange égal de la liberté & de la royauté. Dans les autres monarchies européennes que nous connoissons, les trois pouvoirs n'y sont pas fondus de cette manière ; ils ont chacun une distribution particulière suivant laquelle ils approchent plus ou moins de la liberté politique. Il paroît qu'on jouit en Suède de ce précieux avantage, autant

qu'on en est éloigné en Danemarck ; mais la *monarchie* de Russie est un pur despotisme. (D. J.)

MONARQUE, f. m., *Gouvernement*, souverain d'un état monarchique. Le trône est le plus beau poste qu'un mortel puisse occuper, parce que c'est celui où on peut faire le plus de bien. J'aime à voir l'intérêt que l'auteur de l'esprit des loix prend au bonheur des princes, & la vénération qu'il porte à leur rang suprême.

Que le *monarque*, dit-il, n'ait point de crainte, il ne sauroit croire combien on est porté à l'aimer. Eh ! pourquoi ne l'aimeroit-on pas ? Il est la source de presque tout le bien qui se fait, & presque toutes les punitions sont sur le compte des loix. Il ne se montre jamais au peuple qu'avec un visage serein, sa gloire même se communique à nous, & sa puissance nous soutient. Une preuve qu'on le chérit, c'est qu'on a de la confiance en lui, & que lorsqu'un ministre refuse, on s' imagine toujours que le prince auroit accordé, même dans les calamités publiques : on n'accuse point sa personne ; on se plaint de ce qu'il ignore, ou de ce qu'il est obsédé par des gens corrompus. *Si le prince suvoit*, dit le peuple : ces paroles sont une espèce d'invocation.

Que le *monarque* se rende donc populaire ; il doit être flatté de l'amour du moindre de ses sujets : ce sont toujours des hommes. Le peuple demande si peu d'égards, qu'il est juste de les lui accorder : la distance infinie qui est entre le *monarque* & lui, empêche bien qu'il n'en soit gêné. Il doit aussi savoir jouir de soi à part, dit Montagne, & se communiquer comme Jacques & Pierre à soi-même. La clémence doit être sa vertu distinctive ; c'est le caractère d'une belle âme que d'en faire usage, disoit Cicéron à César.

Les mœurs du *monarque* contribuent autant à la liberté que les loix. S'il aime les âmes libres, il aura des sujets ; s'il aime les âmes basses, il aura des esclaves. Veut-il régner avec éclat, qu'il approche de lui l'honneur, le mérite & la vertu : qu'exorable à la prière, il soit ferme contre les demandes ; & qu'il sache que son peuple jouit de ses

refus, & ses courtisans de ses graces. (D. J.)

MONASTER, *Géogr.*, ville d'Afrique au royaume de Tunis. Elle est battue des flots de la mer, à 4 lieues de Suze, & à 25 S. E. de Tunis. Long. 28. 40. lat. 36. (D. J.)

MONASTERE, f. m., *Hist. ecclésiast.*, maison bâtie pour loger des religieux ou religieuses, qui y professent la vie monastique. Les premiers *monastères* ont conservé la religion dans des temps misérables, c'étoient des asyles pour la doctrine & la piété, tandis que l'ignorance, le vice & la barbarie inondoient le reste du monde. On y suivoit l'ancienne tradition, soit pour la célébration des divins offices, soit pour la pratique des vertus chrétiennes, dont les jeunes voyoient les exemples vivans dans les anciens. On y gardoit des livres de plusieurs siècles, & on en écrivoit de nouveaux exemplaires : c'étoit une des occupations des religieux ; & nous possédons une quantité d'excellens ouvrages qui eussent été perdus pour nous, sans les bibliothèques des *monastères*.

Cependant comme les choses ont entièrement changé de face en Europe depuis la renaissance des lettres & l'établissement de la réformation, le nombre prodigieux de *monastères* qui a continué de subsister dans l'Eglise catholique, est devenu à charge au public, oppressif, & procurant manifestement la dépopulation ; il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les pays protestans & catholiques. Le commerce ranime tout chez les uns, & les *monastères* portent par-tout la mort chez les autres.

Quoique le Christianisme dans sa pureté primitive ne soit pas défavorable à la société, on abuse des meilleures institutions ; & il ne seroit peut-être pas aisé de justifier tous les édits des empereurs chrétiens à ce sujet. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on regarde la quantité de moines, & celle des personnes du sexe qui dans les couvens font vœu de virginité, comme une des principales causes de la disette de peuple dans tous les lieux soumis à la domination du souverain pontife. On ne doit pas être surpris que des auteurs protestans tiennent ce langage, lorsque les écrivains catholiques les plus judicieux &

les plus attachés à la religion , ne peuvent s'empêcher de former les mêmes plaintes.

Si l'Espagne , autrefois si peuplée , est aujourd'hui déserte , c'est sur-tout à la quantité de *monasteres* qu'il faut s'en prendre , selon les auteurs espagnols. „ Je laisse , dit le célèbre don Diego de Saavedra dans un de ses emblèmes , à ceux dont le devoir est d'examiner si le nombre excessif des ecclésiastiques & des *monasteres* est proportionné aux facultés de la société des laïques qui doit les entretenir , & s'il n'est pas contraire aux vues mêmes de l'église. Le conseil de Castille , dans le projet de réforme qui fut présenté à Philippe III , en 1619 ; supplie le roi d'obtenir du pape qu'il mette des bornes à ce nombre prodigieux d'ordres & de *monasteres* qui s'accroît tous les jours , & de lui représenter les inconvénients qui en résultent. Celui qui réjaillit sur l'état monastique même , ajoute le conseil , n'est pas le moindre de tous ; le relâchement s'y introduit , parce que la plupart y cherchent moins une pieuse retraite , que l'oïveté & un abri contre la nécessité. Cet abus a les plus funestes conséquences pour l'état & pour le service de votre majesté. La force & la conservation du royaume consiste dans la multiplicité des hommes utiles & occupés , nous en manquons & par cette cause & par d'autres. Les séculiers cependant s'appauvrissent de plus en plus ; les charges de l'état retombent uniquement sur eux , tandis que les *monasteres* en sont exempts , ainsi que les biens considérables qu'ils accumulent , & qui ne peuvent plus sortir de leurs mains. Il seroit donc très-convenable que sa sainteté informée de ces désordres , réglât que les vœux ne pourroient être faits avant l'âge de vingt ans , & que l'on ne pourra entrer au noviciat avant l'âge de seize ans. Plusieurs sujets ne prendroient plus alors cet état , qui , pour être plus parfait & plus sûr , n'en est pas moins le plus préjudiciable à la société. „

Henri VIII voulant réformer l'église d'Angleterre , détruisit tous les *monasteres* , parce que les moines y pratiquant l'hospitalité , une infinité de gens oisifs , gentilshommes & bourgeois , y trou-

voient leur subsistance , & passaient leur vie à courir de couvent en couvent. Depuis ce changement , l'esprit de commerce & d'industrie s'est établi dans la Grande-Bretagne , & les revenus de l'état en ont singulièrement profité. En général , toute nation qui a converti les *monasteres* à l'usage public , y a beaucoup gagné , humainement parlant , sans que personne y ait perdu. En effet , on ne fit tort qu'aux passagers que l'on déponilloit , & ils n'ont point laissé de descendants qui puissent se plaindre. C'est une injustice d'un jour qui a produit un bien pendant des siècles.

Il est vrai , dit M. de Voltaire , qu'il n'est point de royaume catholique où l'on ait du moins proposé plusieurs fois de rendre à l'état une partie des citoyens que les *monasteres* lui enlèvent ; mais ceux qui gouvernent sont rarement touchés d'une utilité éloignée , toute sensible qu'elle est , sur-tout quand cet avantage futur est balancé par les difficultés présentes. (D. J.)

MONASTERE, *Jurisp.* Un *monastere* a le titre d'*abbaye* , *prieuré* ou autre , selon que le *monastere* est soumis directement à un abbé ou à une abbessé , prieur ou prieure.

Pour qu'une maison religieuse ait le caractère de *monastere* ou couvent , il faut qu'il y ait un nombre compétent de religieux , que la règle de l'ordre s'y observe , & que la maison ait , ou au moins qu'elle ait eu anciennement , *claustrum* , *arca communis* & *sigillum* , c'est-à-dire , des lieux réguliers , une administration commune des biens , & un sceau particulier pour la maison.

Les premiers *monasteres* s'établirent en Egypte vers l'an 306 , sous la conduite de saint Antoine , & ceux-ci furent comme la source des autres qui s'établirent dans la suite en divers lieux.

Le plus ancien *monastere* de France est celui de Ligugé , près Poitiers , fondé par S. Martin en 360.

Au commencement les *monasteres* étoient des maisons de laïcs ; les moines ayant été appelés à la cléricature par saint Sirice , pape , ne restèrent pas moins soumis à l'évêque : c'est pourquoi aucun *monastere* ne peut être établi sans

son consentement ; la règle doit aussi être approuvée par le saint siége.

Pendant plus de six siècles tous les *monastères* d'Occident étoient indépendans les uns des autres, & gouvernés par des abbés qui ne répondoient de leur conduite qu'à leur évêque.

En Orient il y avoit des abbés appelés *archimandrites* qui gouvernoient plusieurs laures, dans lesquelles ils établissoient des supérieurs particuliers.

Dans le neuvième siècle il se forma en France une congrégation encore plus étendue, Louis le débonnaire ayant établi saint Benoît d'Aniane abbé général de plusieurs *monastères* ; mais après la mort de cet abbé, ces maisons se séparèrent & restèrent indépendantes les unes des autres.

Dans le dixième siècle, saint Odon, abbé de Cluny, unit à cette abbaye plusieurs *monastères*, qu'il mit sous la conduite de l'abbé de Cluny.

Plusieurs réformes des siècles suivans ont donné lieu à des congrégations qui sont comme autant d'ordres séparés, composés de plusieurs *monastères* répandus en diverses provinces & royaumes, gouvernés par un même général ou abbé. Entre ces *monastères*, il y en a ordinairement un qui est comme le chef-lieu des autres, & qu'on appelle la *maison chef-d'ordre*.

Les ordres mendiants, dont les premiers ont été établis dans le treizième siècle, sont aussi composés chacun de plusieurs *monastères*.

Nous avons parlé de l'établissement des *monastères* au mot COUVENT.

Quant au temporel des *monastères* l'évêque en avoit autrefois l'administration ; il y établissoit des économes pour en avoir la direction & leur fournir les nécessités de la vie. Les abbés & les moines ne pouvoient rien aliéner ni engager sans que l'évêque eût approuvé & signé le contrat : c'est ce que prouvent les conciles d'Agde & d'Epone ; les troisième & quatrième conciles d'Orléans ; le second concile de Nicée ; les capitulaires & la règle de S. Isidore de Séville.

Mais la discipline ecclésiastique ayant changé peu-à-peu à cet égard, les évêques ont été entièrement privés de cette administration. Saint Grégoire le

grand est le premier qui en fasse mention en faveur d'une abbesse de Mar-seille ; il étendit ensuite cette exemption à tous les *monastères* dans le concile de Latran, & elle est devenue d'un usage général.

Dans la suite on a reconnu la nécessité de charger l'évêque du soin d'empêcher le dépérissement du bien des *monastères* : c'est ce que Boniface VIII. fit à l'égard des *monastères* de filles, & ce que Grégoire XV. a décidé encore plus expressément, & conformément à l'article 37 du règlement des réguliers. Cette décision a été confirmée par la congrégation des cardinaux, & par différents conciles & synodes.

En France, l'évêque est supérieur immédiat de tous les *monastères* de l'un & de l'autre sexe qui ne sont pas soumis à une congrégation & sujets à des visiteurs, quand même ces *monastères* se prétendroient soumis immédiatement au saint siége. L'évêque peut donc les visiter, y faire des statuts, & juger les appellations interjetées des jugemens de l'abbé & autres supérieurs : c'est la disposition du concile de Trênte & de l'ordonnance de Blois, article 27.

Les *monastères* qui sont en congrégation, ne sont pas pour cela exempts de la juridiction épiscopale, à moins qu'ils n'aient d'ailleurs des titres & une preuve de possession constante d'exemption : l'évêque peut donc visiter les *monastères*, y faire des réglemens, soit pour le service divin & pour la discipline monastique, soit pour le temporel des *monastères*. Il peut enjoindre au supérieur de faire le procès à ceux qui ont commis quelque délit dans le cloître ; mais il ne peut connoître ni par lui-même ni par son official, des jugemens rendus par les supérieurs de la communauté, l'appel devant être porté devant le supérieur régulier, à moins que celui-ci, ayant été averti par l'évêque, ne négligeât de remplir son ministère. Edit de 1695, article 18.

L'évêque n'a pas droit de visite dans les *monastères* qui sont chefs & généraux d'ordre de l'un & de l'autre sexe, ni dans ceux où résident les supérieurs réguliers qui ont une juridiction légitime sur d'autres *monastères* du même ordre, ni enfin sur ceux qui étant exempts de

la juridiction épiscopale, se trouvent en congrégation ; il peut seulement avertir le supérieur régulier de pourvoir dans six mois ou même plus promptement si le cas le requiert, au désordre ou scandale ; & si le supérieur n'y satisfait pas dans le temps marqué, l'évêque peut lui-même y pourvoir, suivant la règle du monastère. *Edits. de 1695, art. 18. Et de 29 mars 1696.*

La visite de l'archevêque ou évêque dans les monastères qui ne sont pas exempts de la juridiction épiscopale, quoique soumis à une congrégation, n'empêche pas celle des supérieurs réguliers, lesquels doivent faire observer la discipline monastique.

Quand le général d'ordre est étranger, il ne peut visiter en France les monastères de son ordre sans une permission particulière du roi. *Voyez ce qui a été dit au mot EXEMPTION, & au mot VISITE.*

Sur les donations faites aux monastères, voyez NOVICES & RELIGIEUX.

Ce sont les évêques & supérieurs réguliers qui doivent reformer les monastères quand on n'y suit pas la règle. *V. RÉFORME.*

La conventualité doit être rétablie dans les monastères dont les revenus sont insuffisants pour l'y entretenir.

On transfère quelquefois un monastère d'un lieu dans un autre, lorsqu'il y a des raisons essentielles pour le faire. *Voyez TRANSLATION.*

Il arrive aussi quelquefois qu'un monastère est sécularisé. *Voyez SECULARISATION.*

Il y a dans les monastères divers offices claustraux. *Voyez au mot OFFICE l'article OFFICE CLAUSTRAL.*

Quant aux charges des monastères, voyez INDULT du parlement, DÉCIMES, OBLATS.

Sur les monastères, voyez Jean Thaumassin en son dictionnaire canonique, au mot monastère ; les mémoires du clergé. (A)

MONASTERIENS ou **MUNSTERIENS**, s. m. pl., *Hist. ecclésiastique*, nom qu'on donne aux anabaptistes, qui dans le seizième siècle, suivirent Jean de Leyden ou Bécold, tailleur d'habits, natif de Leyden, qui s'étoit fait roi de Munster qu'on appelle en latin *monasterium*. *Voyez ANABAPTISTE.*

MONASTIQUE, adj. ce qui concerne les moines ou la vie des Moines. *Voyez MOINES.*

La profession monastique est une mort civile, qui produit à certains égards les mêmes effets que la mort naturelle. *V. MORT CIVILE.*

Le concile de Trente & l'ordonnance de Blois, ont fixé à seize ans la liberté de faire profession dans l'état monastique.

Saint Antoine a été dans le quatrième siècle l'instituteur de la vie monastique, comme S. Pacome qui vivoit dans le même temps, a été l'instituteur de la vie cénobitique, c'est-à-dire des communautés réglées de religieux. *Voyez CÉNOBITE.*

On vit en peu de temps les déserts d'Égypte peuplés de solitaires qui embrassoient la vie monastique. *V. ANACHORETE, HERMITE.*

S. Basile porta dans l'Orient, le goût & l'esprit de la vie monastique, & composa une règle qui fut trouvée si sage, qu'elle fut embrassée par une grande partie de l'Occident.

Vers le onzième siècle, la discipline monastique étoit fort relâchée en Occident. S. Odon commença à la relever dans la maison de Cluny, ce monastère par le titre de sa fondation, fut mis sous la protection du S. Siège, avec défense à toutes puissances, séculières & ecclésiastiques, de troubler les moines dans la possession de leurs biens, & dans l'élection de leur abbé. En vertu de cela, ils ont plaidé pour être exempts de la juridiction de l'évêque, & ce privilège s'est étendu à tous les monastères qui dépendoient de celui-là. C'est la première congrégation de plusieurs maisons unies sous un seul chef, & immédiatement soumise au pape pour ne faire qu'un corps, ou comme on l'appelle aujourd'hui, un ordre religieux. Auparavant, chaque monastère étoit indépendant des autres, & soumis à son évêque. *Voyez ORDRE, CONGRÉGATION, ABBÉ, RELIGIEUX.*

MONAULE, *Musiq. instr. des anc.* Les Grecs appelloient monaule, la flûte à une tige, dont les uns attribuent l'invention à Osiris, & d'autres à Mercure. Bullenger dans son traité. *De théâtre*, rapporte aussi qu'on appelloit monaule, celui qui jouoit de la flûte, seul & sans

aucun autre accompagnement. Je pense que le mot *monaule* étoit moins le nom d'une sorte particulière de flûte qu'une épithète, ou un nom général pour toutes les flûtes simples ou à une tige. (F. D. C.)

MONBAZA, *Géogr.*, isle de la mer des Indes sur la côte occidentale d'Afrique, & séparée du continent par les bras d'une rivière du même nom, qui se jette dans la mer par deux embouchures. Cette isle à qui l'on donne douze milles de circuit, abonde en millet, riz, volaille & bestiaux. Il y a quantité de figuiers, d'orangers & de citronniers; elle fut découverte par Vasco de Gama, Portugais en 1598. Il y a dans cette isle une petite ville à laquelle elle donne son nom.

MONBAZA, *Géogr.*, ville d'Afrique dans l'isle de même nom, avec un port & un château où réside le roi de Mélinde, & le gouverneur de la côte. François Almeida prit & saccagea cette ville en 1505; mais les Arabes en chassèrent les Portugais en 1631. Enfin, en 1729 les Portugais s'y sont établis de nouveau. (D. J.)

MONBIN, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond, il sort du calice un pistil qui devient dans la suite un fruit oval, charnu & mol; il renferme un noyau qui contient quatre amandes, placées chacune dans une loge. *Plumier nova plantarum amer. gen. V. PLANTE.*

MONCA, f. m., *Com.*, monnaie d'argent frappée à Mourgues, aux armes du prince de Monaco. Elle étoit évaluée à 48 sous de la monnaie courante: la maison de Grimaldi Monaco a deux moines pour suppôts de ses armes; la principauté de ce nom appartenait alors à cette maison.

MONCAHCARD ou **MONCAYAR**, f. m., *Com.*, étoffe noire, d'une grande finesse, à chaîne de soie, & trame de fil de laine de sayette, fabriquée en Flandre, & appelée plus communément *boura*, *bura*, *burar* ou *burail*. Il y en a de lisse ou simple, & de croisée; on appelle aussi cette dernière, *étoffe de Rome*, mais elle n'a pas la longueur ni la largeur de la vraie serge

de ce nom. Le *moncayar* a pour l'ordinaire 3 de large, sur 23 aunes de long.

MONCALVO, *Géogr.*, par les François *Moncal*; petite, mais forte ville d'Italie, dans le Montferrat, sur une montagne, à 6 milles du Pô, & à 7 S. O. de Casal, près la Stura. *Long.* 25 48. *lat.* 44. 58. (D. J.)

MONCAON, *Géogr.*, ville forte de Portugal, dans la province d'entre Duro & Minho, avec un château & titre de comté. Elle est sur le Minho, à 3 lieues S. E. de Tuy, 10 N. de Prague. *Long.* 9. 33. *lat.* 41. 52. (D. J.)

MONCEAU, f. m., *Gram.*, amas confus de plusieurs choses; on dit un tas de pierres, un *monceau* de blé, un *monceau* de sable.

MONCHA ou **MONKA**, f. m., *Com.*, espèce de boisseau ou de mesure de grains, dont se servent les habitants de Madagascar pour mesurer le riz mondé. Voyez TROUBOHOUACHE. *Dictionnaire de Commerce.*

MONCLAR, *Géogr.*, paroisse de Provence, diocèse d'Embrun, viguerie de Seyne, à une lieue de la Durance, trois lieues de Seyne, six de Sisteron, vingt-un d'Aix: cette ancienne baronnie a donné le nom à un de plus fermes, des plus éclairés & des plus sages magistrats de Provence. Jean-Pierre-François de Rapt, seigneur de *Monclar*, procureur général du parlement de Provence depuis 1752.

Tout le monde a lu son compte rendu des constitutions des Jésuites, 1762; fut goûté également à la cour & à la ville.

Mais ce que peu de personnes savent c'est qu'il aima mieux perdre la riche succession d'une vieille tante, dévote de Jésuites, que de manquer à son devoir de magistrat & de citoyen, en prononçant contre ces pères. Ses mémoires pour prouver les droits du roi sur Avignon sont si forts, si justes, si bien écrits que les ministres de Clément XIII n'y purent répondre. Le roi le chargea d'en prendre possession en son nom en 1767 & récompensa son mérite par une pension.

Il est mort de la pierre dans un petit village du diocèse d'Apt en 1772. Quelques personnes firent courir le bruit

qu'il s'étoit rétracté sur leur compte, & personne n'en crut rien. (C)

MONCON, *Géogr.*, en latin moderne *Monzio*; ville forte d'Espagne, au royaume, d'Arragon, avec un château. Les François la prirent en 1642, mais les Espagnols la reprirent l'année suivante. Elle est à quatre lieues S. O. de Balbastro. *Long.* 17. 54. *lat.* 41. 43. (D. J.)

MONCONTOUR, *Géogr.*, *Mons Contorinus*, ou *Mons Consularis*, petite ville de France, dans le Mirabelais, remarquable par la bataille que le duc d'Anjou y gagna contre l'amiral de Coligni en 1569. Elle est sur la Dive, à 4 lieues de Loudun, 9 de Saumur, 64 S. O. de Paris. *Long.* 17. 35. *lat.* 46 50. (D. J.)

MONDA, *Géogr. anc.*, rivière de la Lusitanie, on la nomme aujourd'hui *Mondego*. (D. J.)

MONDAIN, adj. & subst. Homme livré à la vie, aux affaires & aux amusemens du monde, & de la société, car ces deux termes sont synonymes. Ils désignent l'un & l'autre la même collection d'hommes; ainsi ceux qui crient contre le monde, crient aussi contre la société. En effet, qu'est-ce que l'air mondain, un plaisir, mondain, un homme mondain, une femme mondaine, un vêtement mondain, un spectacle mondain, un esprit mondain? Rien de sensé, ou la conformité de toutes ces choses entre les usages, les mœurs, les coutumes, le cours ordinaire de la multitude.

MONDE, f. m., *Phys.*, on donne ce nom à la collection & au système des différentes parties qui composent cet univers. Voyez COSMOGONIE, COSMOGRAPHIE, COSMOLOGIE & SYSTÈME. Monde se prend plus particulièrement pour la terre considérée avec ses différentes parties, & les différens peuples qui l'habitent; & en ce sens, on demande si les planetes sont chacune un monde comme notre terre, c'est-à-dire, si elles sont habitées; sur quoi voyez l'article suivant. *Pluralité des mondes*.

M. de Fontenelle a le premier prétendu dans un ouvrage qui a le même titre, que cet article, que chaque planète depuis la lune, jusqu'à saturne, étoit un monde habité, comme notre

terre. La raison générale qu'il en apporte, est que les planetes sont des corps semblables à notre terre, que notre terre est elle-même une planète, & que par conséquent puisque cette dernière est habitée, les autres planetes doivent l'être aussi. L'auteur se met à couvert des objections des théologiens, en assurant qu'il ne met point des hommes dans les autres planetes, mais des habitans qui ne sont point du tout des hommes. M. Huyghens dans son *cosmotheoros*, imprimé en 1690, peu de temps après l'ouvrage de M. Fontenelle, soutient la même opinion, avec cette différence, qu'il prétend que les habitans des planetes doivent avoir les mêmes arts & les mêmes connoissances que nous; ce qui ne s'éloigne pas beaucoup d'en faire des hommes. Après tout, pourquoi cette opinion seroit-elle contraire à la foi? L'écriture nous apprend sans doute, que tous les hommes viennent d'Adam, mais elle ne veut parler que des hommes qui habitent notre terre. D'autres hommes peuvent habiter les autres planetes, & venir d'ailleurs que d'Adam.

Quoique l'opinion de l'existence des habitans des planetes ne soit pas sans vraisemblance, elle n'est pas non plus sans difficultés. 1°. On doute si plusieurs planetes, entre autres la lune, ont une atmosphère, & dans la supposition qu'elles n'en aient point, on ne voit pas comment des êtres vivans y respireroient & y subsisteroient. 2°. On remarque dans quelques planetes comme Jupiter, &c. des changemens figurés & considérables sur leur surface, voyez BANDES, & il semble qu'une planète habitée devroit être plus tranquille. 3°. Enfin les comètes sont certainement des planetes, voyez COMETE, & il est difficile cependant de croire que les comètes soient habitées, à cause de la différence extrême que leurs habitans devroient éprouver dans la chaleur du soleil, dont ils seroient quelquefois brûlés pour ne la ressentir ensuite que très-faiblement ou point du tout. La comète de 1680, par exemple, a passé presque sur le soleil, & de là elle s'en est éloignée au point qu'elle ne reviendra peut-être plus que dans 575 ans. Quels seroient les corps vivans capables de soutenir cette chaleur prodigieuse d'un

côté, & cet énorme froid de l'autre? Il en est de même à proportion des autres comètes. Que faut-il donc répondre à ceux qui demandent si les planètes sont habitées? Qu'on n'en fait rien. (O)

MONDE, *le*, *Géogr.*, ce mot se prend communément en Géographie pour le globe terrestre. En ce sens, si un voyageur partant de Cadix ou de Séville, alloit à Porto-Bello dans la nouvelle Espagne, & de-là s'embarquant à Panama, passoit aux Philippines, & revenoit en Espagne, ou par la Chine, l'empire Rusien, la Pologne, l'Allemagne, & la France, ou par les Indes, la Perse, la Turquie, & la Méditerranée on diroit de lui qu'il a fait le tour du monde.

Comme la connoissance que les anciens avoient du monde se bornoit à l'hémisphère où sont l'Europe, l'Asie, & l'Afrique, on s'est accoutumé à donner le nom de monde à un seul hémisphère, & on a appelé l'ancien monde, l'hémisphère que l'on connoissoit anciennement, & nouveau monde celui qu'on venoit de découvrir.

MONDE NOUVEAU, *Géogr.*, c'est ainsi qu'on nomme l'Amérique inconnue aux anciens, & découverte par Colomb, dont la gloire fut pure; mais mille horreurs ont déshonoré les grandes actions des vainqueurs de ce nouveau monde; les loix trop tard envoyées de l'Europe, ont faiblement adouci le sort des Américains. (D. J.)

MONDE-OUVERT, *Littérat.*, *mundus-patens*, solemnité qui se faisoit à Rome dans une chapelle ronde comme le monde, dédiée aux P... D... & aux dieux infernaux. On n'ouvroit que trois fois l'an cette chapelle, savoir le lendemain des volcanales, le 4 d'octobre, & le 7 des ides de novembre. Le peuple romain croyoit que l'enfer étoit ouvert ces jours-là, & regardoit en conséquence comme une action religieuse, à ce que dit Macrobe, de ne point livrer bataille alors, de ne point se mettre sur mer, & de ne point se marier. *Mundus cum patet, decorum tristium atque inferum quasi janua patet, propterea non modo praelium committi, verum etiam navem solvere, uxorem ducere religiosum est.* Saturnal. liv. I. chap. xvj. (D. J.)

MONDE, *en terme de Blason*, est le globe sur lequel il y a une croix. On le trouve dans les armes des empereurs & des électeurs de l'empire. Christophe Colomb, après avoir découvert le nouveau monde, porta un pareil globe dans ses armes, avec la permission du roi d'Espagne.

MONDEGO, *Géogr.*, fleuve de Portugal, connu des anciens sous le nom *Monda* ou *Munda*; il sort des montagnes au couchant de la ville de Guar & se dégorge dans l'Océan par une large embouchure. Il est fort rapide, & se gonfle beaucoup par les pluies, & par le débordement du fleuve. On y va en bateau, depuis son embouchure jusqu'à Coimbra. (D. J.)

MONDER, *Pharmacie*, du latin *mundare*, nettoyer, c'est rejeter les parties inutiles ou nuisibles d'une liqueur, en les en séparant par des moyens mécaniques & très-vulgaires. On nettoie de cette manière les semences froides & les amandes, en les pelant; les raisins secs en enlevant les pépins; le féné en séparant les petits bâtons qui se trouvent mêlés avec les feuilles, &c. (b)

MONDIFICATIE, *Thérapeutique*, synonyme de détersif. Voy. DÉTERSIF.

MONDIFICATIF D'ACHÈ, *Pharmacie & Matière médicale externe*, se prend pour un détersif. Prenez des feuilles récentes de grande joubarbe, de chacune de deux livres, des feuilles de morelle, de fenouil, de sinthe, d'aigremoine, de bétouine, grande chélidoine, de marrube, mille-feuille, de pimprenelle, de plantain, de brunelle, de pervenche, somnite, de mouron, de petite centaurée, de chamarras, de véronique, chacun deux onces; de racine récente d'aristoloche, de clematite, de soufre long, d'iris nostras, de grande scillaire, de chacun deux onces; de safran, de myrrhe, de chacun une once, d'huile d'olive quatre livres, de suif jaune douze onces, de suif demi-livre, de poix-résine & de térébenthine chacun cinq onces. Faites fondre le suif dans l'huile, ensuite jetez-y les racines & les herbes pilées, cuisez en remuant souvent jusqu'à ce que l'humidité des plantes soit presqu'entièrement consommée; passez & exprimez le

ment. La liqueur passée & exprimée ayant déposé toutes ses feces, ajoutez-y la cire, la résine & la térébenthine; passez une seconde fois, & la matière étant à demi refroidie, ajoutez-y l'aloës & la myrrhe mises en poudre.

Cet onguent est recommandé pour nettoyer & pour cicatrifier les plaies & les ulcères. Il n'est pas d'un usage fort commun, & l'on peut avancer que sa composition est très-mal entendue, puisque la plus grande partie des plantes qui y sont employées ne fournissent à l'huile dans laquelle on les fait bouillir, que leur partie colorante verte, & que leurs principes vraiment médicamenteux ou ne se dissolvent pas dans l'huile, ou sont dissipés par l'ébullition: d'où il s'ensuit que même celles de ces plantes qui sont vraiment vulnéraires & détersives ne communiquent aucune vertu à cet onguent. L'onguent *mondificatif* réformé de Lemerî ne vaut pas mieux que celui dont nous venons de donner la description d'après la Pharmacopée de Paris. Le changement de Lemerî, qui consiste à employer l'ache en plus grande quantité est sur-tout, on ne peut pas plus, frivole; car quoique ce soit cette plante qui donne le nom à l'onguent, elle est précisément du nombre de celles qui ne lui communiquent aucunes vertus. Au reste, il paroît qu'on s'est dirigé d'après cette réforme de Lemerî dans la dispensation de cet onguent, qui est du reste dans la pharmacopée de Paris, & que nous venons de rapporter; car l'ache y entre en une proportion plus considérable encore que dans le *mondificatif* d'ache réformé de Lemerî; mais cette observation sur les ingrédients inutilement, ou pour mieux dire puérilement employés dans cet onguent célèbre, convient à presque tous les onguens, les emplâtres, & les huiles dans la composition desquels entrent des végétaux. Voyez HUILE PAR INFUSION & DÉCOCTION sous le mot HUILE, EMBLÂTRE & ONGUENT. (b)

MONDILLO, f. m., Commerce, mesure des grains dont on se sert à Palerme. Quatre *mondilli* font le tomolo, & 16 tomoli le salme; 625 *mondilli*

deux tiers font un last d'Amsterdam. Voyez Diction. de Comm.

MONDE, f. m., Hist. nat. Bot., c'est un chiendent du Japon dont la fleur est exapétale, en forme d'épi; la racine est fibreuse & bulbeuse. Un autre chiendent, nommé aussi *riuno-sigu*, s'étend beaucoup & pousse continuellement des rejettons. On fait prendre aux malades les petits tubercules qui terminent la plante, confits au sucre. Le fruit est rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice dont les bords sont crenelés. Le *temondo* est encore une autre espèce, commune sur-tout dans la province de Lexume, & dont la racine est plus grosse.

MONDONNEDO, Géogr., en latin par quelques géographes *Glandomirum*, ville d'Espagne en Galice, avec un évêché suffragant de Compostelle. Elle est située à la source de la petite rivière du Minho au pied des montagnes, à l'extrémité d'une campagne fertile, & favorisée d'un air très-sain, ce qui ne se trouve pas toujours en Galice, à 22 lieues N. E. de Compostelle, & à pareille distance N. E. d'Oviedo. Long. 10. 28. lat. 43. 30.

MONDOVI, Géogr., en latin moderne, *Mons vici*, ou *Mons regalis*, ville d'Italie dans le Piémont, avec une citadelle, une espèce d'université, & un évêché: elle est capitale d'une petite province à laquelle elle donne son nom.

On rapporte sa fondation à l'an 1032. Elle a joui assez long-temps de la liberté; mais enfin en 1396 elle se mit, moitié de gré moitié de force, sous la protection d'Amédée de Savoie, & depuis lors elle est restée soumise aux princes de cette maison.

Elle est située au pied des Alpes, sur une montagne proche la petite rivière d'Elero, à 3 lieues N. O. de Ceva, 12 S. E. de Turin. Long. 25. 30. lat. 44. 23.

Cette ville est la patrie du Cardinal Bona, dont les ouvrages sont plus remplis de piété que de lumières. (D. J.)

MONDRAGON, Géogr., petite ville d'Espagne, dans le Guipuscoa: ses eaux médicinales la font remarquer dans le pays. Elle est au bord de la

Deva, petite riviere, & à 3 lieues de Placentia, sur une colline. *Long.* 15. 2. *lat.* 43. 14. (D. J.)

MONDRAM, f. m., *Marine*, monticule apperçue de la mer.

MONE, *Géogr.* Voyez MOEN.

MONETA, f. f., *Mythol.*, surnom qu'on donnoit à Junon, soit comme la divinité qui présidoit à la monnoie, *moneta*, ainsi qu'il paroît par les médailles, parce que Rome ayant éprouvé un tremblement de terre, on entendit du temple de Junon, une voix qui conseilloit d'immoler, en expiation, une truie pleine; de-là vient que ce temple fut appelé le temple de *Junon avertissante*, en latin *admonestans* ou *Moneta*; mais ajoute Cicéron, depuis lors, de quoi Junon *Moneta* nous a-t-elle jamais averti? (D. J.)

MONÉTAIRE ou MONNOYEUR, f. m., *Hist. anc.*, nom que les auteurs qui ont écrit des monnoies & des médailles, ont donné aux fabricateurs des anciennes monnoies. Voyez MONNOYEUR.

Quelques-unes des anciennes monnoies romaines portent le nom des *monétaires* écrit en entier, ou bien marqué par sa lettre initiale. Toute l'étendue de leur commission y est quelquefois marquée par ces cinq lettres, A. A. F. F. qui signifient *aura*, *argento*, *acre*, *flando*, *feriando*, c'est-à-dire préposés à tailler, & à marquer, l'or, l'argent, & l'airain, qui étoient les matières ordinaires des monnoies. V. MONNOIE.

Il faut se garder de prendre toujours le nom de *monétaire* à la lettre, pour celui des ouvriers occupés du travail mécanique de fondre & de frapper les espèces. Il est donné, & sur-tout dans le bas-empire, à des personnes de la première distinction chargées de la surintendance des monnoies: il paroît que ces grands officiers étoient au nombre de trois, puisqu'ils sont appelés *triumvirs monétaires*, & qu'ils se tenoient honorés du nom de *consulatores monetae*. Eut-il été permis à de simples artisans d'associer leur nom à celui du prince sur les monnoies? cela n'est guère vraisemblable.

MONFIA, *Géogr.*, isle d'Afrique sur la côte de Zanguebar. Elle produit du

riz, du miel, des oranges, des citrons des cannes de sucre, & ne contient cependant que quelques villages. *Long.* environ 36. 30. *lat. mérid.*, 7. 55. (D. J.)

MONGOPOES, f. m., *Comm.*, toiles de coton, peu différentes, fines pour l'aunage, qui est le même, du moins pour la qualité des cambayes. Elles portent quinze coudes de long sur deux de large; le coudé est de dix sept pouces & demi de roi. Les Anglois en envoient beaucoup aux Manilles: elles se fabriquent aux Indes orientales.

MONHEIM, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne, dans la Bavière, aux confins de la Suabe, à 3 lieues de Weissenbourg, 2 de Donawert. *Long.* 28. 22. *lat.* 53. (D. J.)

MONICKENDAM ou MONIKEDAM, *Géogr.*, en latin moderne, *Monachodamum*, petite ville de la Nord-Hollande, sur le Zuiderzée, proche d'Edam, à 3 lieues d'Amsterdam, dans le Waterland. Elle député aux états de Hollande. *Monickendam* signifie le digue de Monick, qui est le nom d'une petite riviere qui la traverse, & se jette dans la mer. *Long.* 22. 25. *lat.* 52. 29. (D. J.)

MONJOY, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne, dans la Westphalie, & dans le duché de Juliers, sur la Ruhr. Elle est munie d'un château, & sert de siége à un bailliage. (D. G.)

MONITEUR, f. m., *Hist. anc.* gens constitués pour avertir les jeunes gens des fautes qu'ils commettoient dans les fonctions de l'art militaire. On donnoit le même nom aux instituteurs des enfans, garçons ou filles, & aux oisifs qui connoissoient toute la bourgeoisie romaine, qui accompagnoient dans les rues les prétendants aux dignités, & qui leur nommoient les hommes importants dont il falloit captiver la bienveillance par des caresses. Le talent nécessaire à ces derniers étoit de connoître les personnes par leurs noms: un bourgeois étoit trop flatté de s'entendre désigner d'une manière particulière par un grand. Aux théâtres, le *moniteur* étoit ce que nous appelons *souffleur*. Dans le domestique, c'étoit le valet chargé d'éveiller, de dire l'heure de boire, de manger, de sortir, de se baigner.

MONITION

MONITION, *s. f.*, *Jurisp.*, signifie en général *avertissement* ; quelquefois ce terme se prend pour la publication d'un *monitoire* : mais on entend plus communément par *monition*, & sur-tout lorsqu'on y ajoute l'épithète de *monition canonique*, un avertissement fait par l'autorité de quelque supérieur ecclésiastique à un clerc, de corriger ses mœurs qui causent du scandale.

L'usage des *monitions* canoniques est tracé dans l'évangile selon saint Matthieu, chap. xviii. lorsque J. C. dit à ses disciples : " Si votre frere peche contre vous, remontrez-le lui en particulier ; s'il ne vous écoute pas, prenez un ou deux témoins avec vous ; s'il ne les écoute pas, dites-le à l'Eglise : s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme les payens & les publicains. "

Dans l'Eglise primitive ces sortes de *monitions* n'étoient que verbales, & se faisoient sans formalités ; la disposition des anciens canons ne leur donnoit pas moins d'effet : il étoit ordonné que celui qui auroit méprisé ces *monitions*, seroit privé de plein droit de son bénéfice.

Il paroît par un concile, tenu en 625 ou 630, dans la province de Rhems, du temps de Sonnatius qui en étoit archevêque, que l'on faisoit des *monitions*.

Mais les formalités judiciaires, dont on accompagne ordinairement ces *monitions*, ne furent introduites que par le nouveau droit canonique. On tient qu'Innocent III. lequel monta sur le saint siége en 1198, en fut l'auteur ; comme il paroît par un de ses décrets adressé à l'évêque des Parnies.

L'esprit du concile de Trente étoit que ces *monitions*, procédures & condamnations, se fissent sans bruit & sans éclat, lorsqu'il dit que la correction des mœurs des personnes ecclésiastiques appartient aux évêques seuls, qui vivent *in secreto & figura judicii*, rendre des ordonnances : & il seroit à souhaiter que cela pût encore se faire comme dans la primitive Eglise ! Mais la crainte que les supérieurs ne portassent leur autorité trop loin, ou que les inférieurs n'abusassent de la douceur de leurs juges, a fait que nos Rois ont astreint les ecclésiasti-

ques à observer certaines regles dans ces procédures & condamnations.

Quoique toutes les personnes ecclésiastiques soient sujettes aux mêmes loix, le concile de Trente, *sess. XXV. chap. xiv.* fait voir que les bénéficiers, pensionnaires, ou employés à quelque office ecclésiastique, sont obligés encore plus étroitement que les simples clercs, à observer ce qui est contenu dans les canons ; c'est pourquoi il veut que les ecclésiastiques du second ordre, bénéficiers, pensionnaires, ou ayant emploi & offices dans l'Eglise, lorsqu'ils sont connus pour concubinaires, soient punis par la privation, pour trois mois, des fruits de leur bénéfice, après une *monition*, & qu'ils soient employés en œuvres pies ; qu'en cas de récidive, après la seconde *monition*, ils soient privés du revenu total pendant le temps qui sera avisé par l'ordinaire des lieux : & après la troisième *monition*, en cas de récidive, qu'ils soient privés pour toujours de leur bénéfice ou emploi, déclarés incapables de les posséder, jusqu'à ce qu'il paroisse amendement, & qu'ils aient été dispensés : que si après la dispense obtenue, ils tombent dans la récidive, ils soient chargés d'excommunication & de censures, déclarés incapables de jamais posséder aucuns bénéfices.

A l'égard des simples clercs, le même concile veut qu'après les *monitions*, en cas de récidive, ils soient punis de prison privés de leurs bénéfices, déclarés incapables de les posséder, ni d'entrer dans les ordres.

Ces *monitions* canoniques peuvent pourtant encore être faites en deux manieres.

La premiere, verbalement par l'évêque ou autre supérieur, dans le secret suivant le précepte de l'Evangile ; c'est celle dont les évêques se servent le plus ordinairement : mais il n'est pas sûr de procéder extraordinairement après de pareilles *monitions*, y ayant des accusés qui déniaient d'avoir reçu ces *monitions* verbales, & qui en font un moyen d'abus au parlement.

La seconde forme de *monition*, est celle qui se fait par des actes judiciaires, de l'ordre de l'évêque ou de l'official, à la requête du promoteur ; c'est la plus sûre & la plus juridique.

Les évêques ou le promoteur doivent avant de procéder aux *monitions*, être assurés du fait par des dénunciations en forme, à moins que le fait ne fût venu à leur connoissance par la voix & clameur publique : alors le promoteur peut rendre plainte à l'official, faire informer, & après les *monitions* faire informer suivant l'exigence des cas.

Après la première *monition*, le délai expiré, on peut continuer l'information sur la récidive, & sur le réquisitoire du promoteur qui peut donner sa requête à l'official, pour voir déclarer les peines portées par les canons, encourues.

En vertu de l'ordonnance de l'official, le promoteur fait signifier une seconde *monition*, après laquelle on peut encore continuer l'information sur la récidive.

Sur les conclusions du promoteur, l'official rend un décret, que l'on signifie avec la troisième *monition*.

Si après l'interrogatoire l'accusé obéit aux *monitions*, les procédures en demeurent là ; c'est l'esprit de l'église qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion.

Si au contraire, l'accusé persévère dans ses désordres, on continue l'instruction du procès à l'extraordinaire, par récolement & confrontation.

Quand les *monitions* n'ont été que verbales, si l'accusé les dénie, on en peut faire preuve par témoins.

On peut faire des *monitions* aux ecclésiastiques pour tout ce qui touche la décence & les mœurs, pour les habillemens peu convenables à l'état ecclésiastique, pour le défaut de résidence, & en général pour tout ce qui touche l'observation des canons & des statuts synodaux.

Les censures que le juge d'église prononce, doivent être précédées des *monitions* canoniques.

On fait ordinairement trois *monitions*, entre chacune desquelles on laisse un intervalle au moins de deux jours, pour donner le temps de se reconnoître à celui qui est menacé d'excommunication. Cependant quand l'affaire est extraordinairement pressée, on peut diminuer le temps d'entre les *monitions*, n'en faire que deux, ou même qu'une seule en avertissant dans l'acte que cette seule & unique *monition* tiendra lieu des trois *monitions* canoniques,

attendu l'état de l'affaire qui ne permet pas que l'on suive les formalités ordinaires. Voyez Duperray, titre de l'état & capacité des ecclésiastiques. Les Mémoires du clergé, & le Recueil des procédures de l'officialité, par Descombes. (A)

MONITOIRE, sub. & adj., *Jurisp.*, sont des lettres qui s'obtiennent du juge d'église, & que l'on publie au prône des paroisses, pour obliger les fideles de venir déposer ce qu'ils savent des faits qui y sont contenus, & ce sous peine d'excommunication. L'objet de ces sortes de lettres est de découvrir ceux qui sont les auteurs de crimes qui ont été commis secrètement.

L'usage des *monitoires* est fort ancien dans l'église. En effet, nous trouvons dans le titre, de *testibus cogendis*, divers décrets par lesquels il est ordonné que l'on contraindra ; par des censures, des témoins à déposer dans des matières criminelles. Dans le chapitre, *cum contra*, Innocent III mande à un archidiacre de Milan, qu'il emploie des censures pour obliger des témoins à rendre témoignage contre un homme qui avoit falsifié des lettres apostoliques. Clément III, dans le chapitre *per emit. ij.* ordonne pareillement qu'on usera des censures pour avoir preuve des injures atroces qui avoient été faites à des clercs par des laïques. Honoré III en use de même dans le dernier chapitre de ce titre, pour découvrir les auteurs d'une conjuration d'une ville contre leur prélat.

Le concile de Basle, tit. xxj. de *excommunicatis*, & xxij. de *interdictis*, reçu & autorisé par la pragmatique sanction, de même que le concile de Trente, sess. xxv. chap. xxij. marquent le temps, la manière & la retenue avec laquelle on doit user des *monitoires*, & des censures qui y sont employées.

Les *monitoires* ne peuvent être accordés que par les évêques, leurs grands-vicaires, ou leurs officiaux ; & pour l'obtention de ces *monitoires* on est obligé de garder l'ordre des juridictions ecclésiastiques ; de manière que l'on ne peut s'adresser pour cet effet au pape, sinon dans le cas où l'appel lui est dévolu.

Autrefois les papes donnoient des lettres *monitoriales* ou lettres de *monitoi*

res qu'on appelloit de *significavit*, parce qu'elles commençoient par ces mots, *significavit nobis dilectus filius*. Le pape mandoit à l'évêque diocésain d'excommunier ceux qui ayant connoissance des faits expliqués par l'impétrant, ne viendroient pas les révéler. Les officiers de la cour de Rome, s'étoient aussi mis en possession d'accorder à des créanciers des *monitoires* ou *excommunication*, avec la clause satisfactoire qu'on appelloit de *nisi*, par lesquelles le pape excommunioit leurs débiteurs, s'ils ne les satisfaisoient pas dans le temps marqué par le *monitoire*; mais les parlemens ont déclaré tous ces *monitoires* abusifs, non-seulement parce que l'absolution de l'excommunication y est réservée au pape, mais encore parce qu'ils donnent au pape un degré de juridiction, *omisso medio*: ils sont d'ailleurs abusifs en ce qu'ils attribuent au juge d'église la connoissance des affaires temporelles, & qu'ils n'ordonnent qu'une seule monition.

Le juge d'église ne peut faire publier aucun *monitoire* sans la permission du juge séculier dans le district duquel il est établi.

Les *monitoires* ne peuvent être décernés que pour des matieres graves; & quand on a de la peine à découvrir par une autre voie les faits dont on cherche à s'éclaircir.

Quand le juge séculier a permis d'obtenir *monitoire*, l'official est obligé de l'accorder à peine de saisie de son temporel, sans qu'il lui soit permis d'entrer dans l'examen des raisons qui ont déterminé le juge à donner cette permission.

Les officiaux sont même tenus, en cas de duel, de décerner des *monitoires* sur la simple réquisition des procureurs-généraux ou de leurs substituts sur les lieux, sans attendre l'ordonnance du juge.

Ceux qui forment opposition à la publication des *monitoires*, doivent élire domicile dans le lieu de la juridiction du juge qui a permis d'obtenir le *monitoire*, afin qu'on puisse les assigner à ce domicile.

Les moyens d'opposition sont ordinairement que la cause est trop légère, ou que celui qui a obtenu *monitoire* n'étoit pas partie capable.

Les jugemens qui interviennent sur ces oppositions sont exécutoires, nonobstant opposition ou appel; & l'on ne donne point de défenses que sur le vu des informations.

L'appel de ces jugemens va devant le juge supérieur, excepté quand l'appel est qualifié *comme d'abus*, auquel cas il est porté au parlement.

Les *monitoires* ne doivent contenir d'autres faits que ceux compris dans le jugement qui a permis de les obtenir, à peine de nullité: on ne doit y désigner personne, car ce seroit une diffamation.

Les curés & vicaires doivent publier les *monitoires* à la messe paroissiale, sur la première réquisition qui leur en est faite, à peine de saisie de leur temporel; en cas de refus, le juge royal peut commettre un autre prêtre pour faire cette publication.

Les révélations reçues par les curés ou vicaires, doivent être envoyées par eux au greffe de la juridiction où le procès est pendant.

Quand le *monitoire* a été publié, ceux qui ont connoissance du fait doivent le révéler, autrement ils sont excommuniés par le seul fait. Il en faut néanmoins excepter ceux qui ne peuvent pas rendre témoignage, comme les parens jusqu'au quatrième degré inclusivement; ceux qui ont commis le crime; le prêtre qui les a entendus en confession, enfin l'avocat ou le procureur auxquels l'accusé s'est adressé pour prendre conseil.

Avant de prononcer l'excommunication contre ceux que le *monitoire* regarde, on doit leur faire les trois monitions canoniques.

Quand l'excommunication est lancée, on publie aussi quelquefois d'autres *monitoires* pour l'aggrave & le réaggrave, qui étendent les effets extérieurs de l'excommunication.

Voyez aux décrétales le titre de *testibus cogendis vel non*, les *Loix ecclésiastiques*, les *Mémoires du clergé*, la *jurisdict. eccléf. de Ducaffe*, & le *Recueil de l'officialité* de Descombes. (A)

MONITORIALES, *Jurispr.*, lettres *monitoriales*, ou lettres *monitoires*. Voy. au mot LETTRES l'article LETTRES MONITOIRES. (A)

MONMORILLON, *Géogr.*, en latin moderne *mons Morillio*, ville de France, aux confins de la Marche & du Berri, au bord de la Gartampe, qu'on y passe sur un pont de pierre, à neuf lieues de Poitiers. *Long.* 18. 30 ; *lat.* 46. 28.

MONMOUTH, *Géogr.*, ville d'Angleterre, capitale du Monmouthshire. Elle est dans une situation agréable, entre la Wye & le Monnow, à 100 milles de Londres, & à six S. d'Héréford. *Long.* 14. 55. *lat.* 51. 55.

C'est la patrie d'Henri V, roi d'Angleterre, qui conquit la France, & força les François dans la triste désunion qui les déchiroit, de le reconnoître pour régent, & pour héritier de leur royaume. Les historiens anglois le dépeignent comme un héros accompli, & les historiens françois mettent dans son portrait toutes les ombres qui peuvent en ternir l'éclat. Il est nécessaire pour se faire une juste idée de ce prince, de considérer ses actions dans toutes leurs circonstances, indépendamment de l'admiration des uns & de l'envie des autres. Mais on peut louer en lui, sans crainte d'être trompé, le génie, la tempérance, dès le moment qu'il fut monté sur le trône, un courage, & une valeur personnelle peu commune. Il eut encore la sagesse de ne point toucher aux libertés & aux privilèges de son peuple. Il mourut à Vincennes en 1422, à 36 ans.

MONMOUTHSHIRE, *Géogr.*, province d'Angleterre, au diocèse de Landaff. Elle est située au couchant sur les frontières du pays de Galles, & arrosée au midi par la Saverne, qui se jette dans la mer. Cette province a environ 34 mille arpens : quoique boisée & montagneuse, elle n'en est pas moins fertile ; à quoi contribuent les rivières d'Usk, la Wye, le Monnow, & le Rumney, dont le génie des habitans fait tirer parti. Monmouth est la capitale ; ses autres bourgs principaux où l'on tient marché, sont Albergavenny, Usk, & Newport. (*D. J.*)

MONNOIE, *s. f.*, *Polit. Finances*, *Comm.*, la monnaie est un signe qui représente la valeur, la mesure de tous les effets d'usage, & est donnée comme le prix de toutes choses. On prend quelque métal pour que le signe, la mesure, le prix soit durable ; qu'il se con-

somme peu par l'usage, & que sans détruire, il soit capable de beaucoup de division.

On recherche avec empressement 1^o d'où la monnaie reçoit sa valeur ; 2^o cette valeur est incertaine & imaginaire 3^o si le souverain doit faire des changemens à la monnaie, & fixer la proportion des métaux. Nous nous proposons de résoudre dans ce discours toutes ces questions intéressantes, en empruntant les lumières de l'auteur des *Considérations sur les finances*.

Pour éviter toute dispute de mots nous distinguons ici très-nettement la dénomination ou valeur numéraire de la monnaie, qui est arbitraire ; la valeur intrinsèque qui dépend du poids & du degré de finesse ; & la valeur accidentelle, qui dépend des circonstances du commerce dans l'échange qu'on fait de denrées avec la monnaie. Ainsi la monnaie peut être définie une portion de métal, à laquelle le prince donne une forme, un nom, & une empreinte, pour certifier du poids & du titre dans l'échange qui s'est pu faire avec toutes les choses que les hommes veulent mettre dans le commerce.

M. Boizard nous donne une idée différente de la monnaie ; car il la définit une portion de matière à laquelle l'autorité publique a donné un poids & une valeur certaine, pour servir de prix à toutes choses dans le commerce.

La monnaie ne reçoit point sa valeur de l'autorité publique, comme M. Boizard prétend : l'empreinte marque son poids & son titre : elle fait connoître que la pièce est composée de telle quantité de matière, de telle finesse, mais elle ne donne pas la valeur, c'est la matière qui en fait la valeur.

Le prince peut appeler une pièce de vingt sous un écu, & la faire recevoir pour quatre livres. C'est une manière de taxer ses sujets qui sont obligés de la recevoir sur ce pied ; cependant il n'augmente pas la pièce de vingt sous, elle passe pour quatre livres : mais une livre alors ne vaudrait que ce que cinq sous valoient avant ce rehaussement.

Si le prince donnoit la valeur à la monnaie, il pourroit donner à l'étain, au plomb, ou aux autres métaux fabriqués en pièces d'une once, la valeur

d'un écu, & les faire servir dans le commerce, comme la *monnoie* d'argent sert présentement. Mais quand le prince auroit donné la fabrique, & le nom d'écu à une once d'étain, le sujet ne donneroit pas des marchandises de la valeur d'un écu pour l'écu d'étain, parce que la matiere de quoi il est fait, ne le vaut pas.

La *monnoie* n'est pas une valeur certaine, comme M. Boizard le dit encore; car, quoique le prince n'y fasse aucun changement, que les especes soient continuées du même poids & titre, & exposées au même prix, pourtant la *monnoie* est incertaine en valeur.

Pour prouver cela, je ferai voir d'où les effets reçoivent leur valeur, de quelle maniere cette valeur est appréciée, & comment elle change.

Les effets reçoivent leur valeur des usages auxquels ils sont employés. S'ils étoient incapables d'aucun usage, ils ne seroient d'aucune valeur.

La valeur des effets est plus ou moins haute, selon que leur quantité est proportionnée à la demande. L'eau n'est pas vendue, on la donne, parce que la quantité est bien plus grande que la demande. Les vins sont vendus, parce que la demande pour les vins est plus grande que la quantité.

La valeur des effets change, quand la quantité ou la demande change. Si les vins sont en grande quantité, ou que la demande pour les vins diminue, le prix baisse. Si les vins sont rares, ou que la demande augmente, le prix hausse.

La bonne ou la mauvaise qualité des effets, & la plus grande ou la moindre des usages auxquels ils sont employés, sont comprises. Quand je dis que leur valeur est plus ou moins haute, selon que la quantité est proportionnée à la demande. La meilleure ou plus mauvaise qualité n'augmente ni ne diminue le prix, qu'à mesure que la différence dans la qualité, augmente ou diminue la demande.

Exemple: les vins ne sont pas de la bonté qu'ils étoient l'année passée; la demande pour les vins ne sera pas si grande, & le prix diminuera; mais si les vins sont moins abondans, & que la diminution de la quantité réponde à

la diminution de la demande, ils continueront d'être vendus au même prix, quoiqu'ils ne soient pas de la même bonté. La diminution de la quantité augmentera le prix, autant que la différence dans la qualité l'auroit baissé, & la quantité est supposée alors dans la même proportion, qu'elle étoit l'année passée avec la demande.

L'eau est plus utile & plus nécessaire que le vin: donc les qualités des effets, ni les usages auxquels ils sont employés, ne changent leur prix, qu'à mesure que la proportion entre la qualité & la demande est changée; par-là leur valeur est plus ou moins haute, selon que la quantité est proportionnée à la demande. Leur valeur change, quand la quantité ou la demande change. De même, l'or & l'argent, comme les autres effets, reçoivent leur valeur des usages auxquels ils sont employés.

Comme la *monnoie* reçoit la valeur des matieres desquelles elle est faite, & que la valeur de ces matieres est incertaine, la *monnoie* est incertaine en valeur, quoique continuée du même poids & titre, & exposée au même prix; si la quantité des matieres souffre quelque changement de valeur, l'écu sera du même poids & titre, & aura cours pour le même nombre de livres ou sous; mais la quantité de la matiere d'argent étant augmentée, ou la demande étant diminuée, l'écu ne sera pas de la même valeur.

Si la mesure de blé est vendue le double de la quantité de *monnoie*, qu'elle étoit vendue il y a 50 ans, on conclut que le blé est plus cher. La différence du prix peut être causée par des changemens arrivés dans la quantité, ou dans la demande, pour la *monnoie*: alors c'est la *monnoie* qui est à meilleur marché.

Les especes étant continuées du même poids & titre, & exposées au même prix, nous appercevons peu les changemens dans la valeur de la *monnoie*, & des matieres d'or & d'argent; mais cela n'empêche pas que leur valeur ne change. Un écu, ou une once d'argent, ne vaut pas tant qu'il y a un siecle. La valeur de toutes choses change, & l'argent a plus changé que les autres effets: l'augmentation de sa quantité, depuis la découverte des Indes, a tellement

diminué la valeur , que dix onces en matiere & en especes , ne valent pas tant qu'une once valoit.

Pour être satisfait de ce que j'avance , on peut s'informer du prix des terres , maisons, blés, vins, & autres effets avant la découverte des Indes : alors mille onces d'argent , ou en matiere ou en especes , achetoient plus de ces effets , que dix mille n'acheteroient présentement. Les effets ne sont pas plus chers , ou différent peu ; leur quantité étant à-peu-près dans la même proportion qu'elle étoit alors avec la demande , c'est l'argent qui est à meilleur marché.

Ceux qui se servent de la vaisselle d'argent , croient ne perdre que l'intérêt de la somme employée , le contrôle & la façon ; mais ils perdent encore ce que la matiere diminue en valeur ; & la valeur diminuera , tant que la quantité augmentera , & que la demande n'augmentera pas à proportion. Une famille qui s'est servie de dix mille onces de vaisselle d'argent depuis deux cents ans , a perdu de la valeur de sa vaisselle plus de neuf mille onces , outre la façon , le contrôle , & l'intérêt ; car les dix mille onces ne valent pas ce que mille onces valoient alors.

Les compagnies des Indes d'Angleterre & d'Hollande ont porté une grande quantité d'especes & de matieres d'argent aux Indes orientales , & il s'en consomme dans l'Europe ; ce qui a un peu soutenu sa valeur ; mais nonobstant le transport & la consommation , la grosse quantité qui a été apportée , a diminué sa valeur de quatre-vingt-dix pour cent.

La quantité d'or a augmenté plus que la demande , & l'or a diminué en valeur : mais comme sa quantité n'a pas augmenté dans la même proportion que l'argent , sa valeur n'a pas tant diminué. Il y a deux cents ans que l'once d'or valoit en France seize livres cinq sous quatre deniers , & l'once d'argent une livre douze sous. L'once d'or en matiere ou en especes , valoit alors dix onces d'argent ; à présent elle en vaut plus de quinze : donc ces métaux ne sont pas de la valeur qu'ils étoient à l'égard des autres effets , ni à l'égard l'un de l'autre. L'or , quoique diminué en valeur , vaut la moitié plus d'argent qu'il n'a valu.

Par ce que je viens de dire , il est évident que le prince ne donne pas la

valeur à la *monnoie* , comme M. Boizard prétend ; car sa valeur consiste dans la matiere dont elle est composée ; aussi est-il évident que sa valeur n'est pas certaine , puisque l'expérience a fait voir qu'elle a diminué depuis la découverte des Indes de plus de quatre-vingt-dix pour cent.

Par ces diminutions arrivées à la *monnoie* , je n'entends pas parler des affoiblissements que les princes ont fait dans les especes , je parle seulement de la diminution des matieres causée par l'augmentation de leur quantité.

Quand on examinera les affoiblissements , on trouvera que de cinquante parties , il n'en reste qu'une , je veux dire qu'il y avoit autant d'argent en vingt sous , qu'il y en a présentement en cinquante livres. C'est ce qui est prouvé par les ordonnances touchant la fabrique des sous de France l'année 755 ; il y avoit alors la même quantité d'argent fin dans un sou , qu'il y en a présentement dans le demi écu qui vaut cinquante sous. Mais pour ne pas remonter si loin , les especes d'argent ont été affoiblies en France depuis deux cents ans , d'environ les deux tiers de leur valeur.

Ceux qui ont en leur bien payable en *monnoie* , ont souffert encore par les diminutions des rentes. Avant la découverte des Indes , les rentes étoient constituées au denier dix ; elles le sont présentement au denier vingt. Une donation faite il y a deux cents ans , destinée pour l'entretien de cinquante personnes peut à peine aujourd'hui en entretenir une. Je supposerai cette donation hypothéquée pour la somme de dix mille livres , la *monnoie* étant alors rare , les rentes étoient constituées au denier dix mille livres d'intérêt pouvoient alors entretenir cinquante personnes ; la *monnoie* à cause de sa rareté , étant d'une plus grande valeur , devenue plus abondante par la quantité des matieres : portées en Europe , l'intérêt a baissé cinq pour cent ; ainsi l'intérêt de l'hypothèque est réduit par-là , de mille cinq cents livres. Il n'y a plus que titre d'argent dans la *monnoie* , par les affoiblissements que les princes ont fait ce qui réduit la valeur des cinq cents livres à 166 liv. 13 s. 4 d. & les matieres étant diminuées en valeur de qua-

vingt-dix pour cent, les cinq cents livr. *monnoie* foible, ne valent pas davantage que seize livres valoient il y a deux cents ans, & n'acheteroient pas plus de denrées, que seize livres en auroient achetées. D'après cette supposition, une somme destinée pour l'entretien de cinquante personnes, ne peut pas en entretenir une présentement.

La quantité des matieres apportées en Europe depuis la découverte des Indes, a dérangé non-seulement les biens & les revenus des particuliers, mais même elle a dérangé les puissances, qui ne sont plus dans la même proportion de force. Celles qui ont profité le plus par le commerce d'Espagne, abondent en espèces, pendant que les autres peuvent à peine se soutenir dans l'état où elles étoient.

Il n'est pas extraordinaire que M. Boizard françois, se soit abusé dans les idées sur la *monnoie*, mais M. Locke anglois, homme profond, & qui s'est rendu fameux par ses beaux ouvrages sur cette matiere, ne devoit pas tomber dans une méprise approchant de celle de M. Boizard. Il pense que les hommes par un consentement général, ont donné une valeur imaginaire à la *monnoie*.

Je ne saurois concevoir comment les hommes de différentes nations, ou ceux d'une même province, auroient pu consentir à donner une valeur imaginaire à aucun effet, encore moins à la *monnoie*, par laquelle la valeur des autres effets est mesurée, & qui est donnée comme le prix de toutes choses, ou qu'aucune nation ait voulu recevoir une matiere en échange, ou en paiement, pour plus qu'elle ne valoit, & comment cette valeur imaginaire a pu se soutenir.

Supposons qu'en Angleterre, la *monnoie* eût été reçue à une valeur imaginaire, & que les autres nations eussent consenti à la recevoir à cette valeur, alors l'écu ayant cours en Angleterre pour 60 pennis, devoit valoir soixante stivers en Hollande, le penni & le stiver n'étant que des numéros, par lesquels on compte; mais on voit le contraire: la *monnoie* est estimée & reçue selon la quantité & qualité des matieres dont elle est composée.

Avant que l'argent fût employé aux usages de la *monnoie*, il avoit une valeur dépendante des usages auxquels il étoit d'abord employé; il étoit reçu comme *monnoie* sur le pié qu'il étoit alors en matiere. Si l'argent n'avoit eu aucune valeur avant que d'être employé aux usages de la *monnoie*, il n'y auroit jamais été employé. Qui auroit voulu recevoir une matiere qui n'avoit aucune valeur, comme le prix de ses biens? Une livre de plomb en *monnoie* vaudroit quelque chose, le plomb étant capable de divers usages, lorsqu'il est réduit en matiere, mais une livre d'argent fabriquée ne vaudroit rien, si réduit en matiere, l'argent étoit incapable d'aucun usage, comme métal. Donc l'argent avant que d'être employé à faire la *monnoie*, avoit une valeur dépendante des usages auxquels il étoit employé, & étoit reçu comme *monnoie* sur le pié qu'il valoit en matiere.

Etant employé à faire la *monnoie*, il augmente sa valeur; mais cette augmentation de valeur ne vient pas de la fabrique, ou monnoyage; car l'argent en matiere vaut autant que celui qui est fabriqué, & cette valeur n'est pas imaginaire; non plus que la valeur qu'il avoit avant que d'être employé à faire la *monnoie*.

Sa premiere valeur, comme métal, venoit de ce que l'argent avoit des qualités qui le rendoient propre à plusieurs usages auxquels il étoit employé: l'augmentation de sa valeur venoit de ce que ce métal avoit des qualités qui le rendoient propre à faire de la *monnoie*. Ces valeurs sont plus ou moins grandes, selon que la demande est proportionnée à la quantité de ce métal.

Si l'une ou l'autre de ces valeurs est imaginaire, toute valeur est imaginaire: car les effets n'ont aucune valeur que les usages auxquels ils sont employés, & selon que leur quantité est proportionnée à la demande.

Faisons voir comment, & par quelle raison, l'argent a été employé à faire de la *monnoie*.

Avant que l'usage de la *monnoie* fût connu, les effets étoient échangés; cet échange étoit souvent très-embarrassant: il n'y avoit pas alors de mesure pour connoître la proportion de valeur que

les effets avoient les uns aux autres. Par exemple : A. demandoit à troquer cinquante mines de blé contre du vin : on ne pouvoit pas bien déterminer la quantité des vins qu'A. devoit recevoir pour les cinquante mines de blé : car quoique la proportion entre les vins & les blés l'année précédente fût connue, si les blés & le vin n'étoient pas de la même bonté ; si par la bonne ou mauvaise récolte ; ils étoient plus ou moins abondans , alors la quantité du blé & des vins n'étant plus dans la même proportion avec la demande , la proportion de valeur étoit changée , & les cinquante mines de blé pouvoient valoir deux fois la quantité des vins qu'ils valoient l'année passée.

L'argent étant capable d'un titre, c'est-à-dire, d'être réduit à un certain degré de finesse , étant alors peu sujet au changement dans la quantité ou dans la demande , & par-là moins incertain en valeur , étoit employé à servir de moyen terme pour connoître la proportion de valeur des effets. Si les cinquante mines de blé valoient deux cents onces d'argent, de tel titre , & que deux cents onces d'argent, de cette finesse , valussent trente muids de vin , de la qualité qu'A. demandoit en échange , alors trente muids de ce vin étoient l'équivalent de ces cinquante mines de blé.

La proportion de valeur des effets livrés en différens endroits , étoit encore plus difficile à connoître. Par exemple , cent pieces de toile d'Hollande étoient livrées à Amsterdam , à l'ordre d'un marchand de Londres ; si le marchand d'Amsterdam écrivoit qu'on livrât à Londres , à son ordre , la valeur de ces cent pieces de toile en draps d'Angleterre ; or la valeur de ces cent pieces de toile ne pouvoit pas être réglée sur la quantité des draps d'Angleterre , ni sur ce qu'elles valoient à Amsterdam , parce que ces draps étoient d'une plus grande valeur à Amsterdam qu'à Londres où ils devoient être livrés. Réciproquement , la valeur des draps d'Angleterre ne pouvoit pas être réglée sur la quantité des toiles d'Hollande , ni sur ce que ces draps valoient à Londres , parce que les toiles étoient d'une plus grande valeur à Londres qu'à Amsterdam où elles avoient été livrées.

L'argent étant très-portatif , & par cette qualité à-peu-près de la même valeur en différens endroits , étoit employé à servir de mesure pour connoître la proportion des effets livrés en différens endroits. Si les cent pieces de toile valoient à Amsterdam mille onces d'argent fin , & que mille onces d'argent fin valussent à Londres vingt pieces de draps de la qualité que le marchand hollandois demandoit en échange ; alors vingt pieces de ce drap livrées à Londres , étoient l'équivalent de ces cent pieces de toile livrées à Amsterdam.

Les contrats , promesses , &c. étant payables en effets , étoient sujets aux disputes , les effets de même espèce différaient beaucoup en valeur. Exemple : A prêtoit cinquante mines de blé à B , & B s'engageoit à les rendre dans une année. A prétendoit que le blé que B lui rendoit , n'étoit pas de la bonté de celui qu'il avoit prêté ; & comme le blé n'étoit pas susceptible d'un titre , on ne pouvoit pas juger du préjudice que A recevoit , en prenant son paiement en blé , d'une qualité inférieure : mais l'argent étant capable d'un titre , étoit employé à servir de valeur dans laquelle on contractoit ; alors celui qui prêtoit , prenoit le contrat payable en tant d'onces d'argent , de tel titre , & par-là évitoit toute dispute.

On avoit de la peine de trouver des effets que l'on demandoit en échange. Exemple : A avoit du blé plus qu'il n'en avoit besoin , & cherchoit à troquer contre du vin ; mais comme le pays n'en produisoit point , il étoit obligé de transporter son blé , pour le troquer , sur les lieux où il y avoit du vin.

L'argent étant plus portatif , étoit employé à servir de moyen terme , par lequel les effets pouvoient être plus commodément échangés ; alors A troquoit son blé contre l'argent , & portoit l'argent sur les lieux , pour acheter les vins dont il avoit besoin.

L'argent avec ses autres qualités , étant divisible sans diminuer de sa valeur , étant d'ailleurs portatif , étoit d'autant plus propre à servir à ces usages ; & ceux qui possédoient des effets dont ils n'avoient pas immédiatement besoin , les convertissoient en argent. Il étoit moins embarrassant à garder que les autres

effets; sa valeur étoit alors moins sujette au changement; comme il étoit plus durable, & divisible sans perdre de sa valeur, on pouvoit s'en servir en tout ou en partie selon le besoin; donc, l'argent en matiere, ayant les qualités nécessaires, étoit employé à servir aux usages auxquels la *monnoie* sert présentement. Etant capable de recevoir une empreinte, les princes établirent des bureaux pour le porter à un titre, & le fabriquer. Par-là, le titre & le poids étoient connus, & l'embarras de le peser & raffiner épargné.

Mais la fabrique ne donne pas la valeur à la *monnoie*, & sa valeur n'est pas imaginaire. La *monnoie* reçoit sa valeur des matieres dont elle est composée; & sa valeur est plus ou moins forte, selon que la quantité est proportionnelle à la demande. Ainsi sa valeur est réelle, comme la valeur des blés, vins & autres effets. Il est vrai, que si les hommes trouvoient quelque autre métal plus propre que l'argent, à faire la *monnoie*, & à servir aux autres usages auxquels l'argent en matiere est employé, comme de faire de la vaisselle, & que ce métal fût à bon marché, l'argent baisseroit considérablement de sa valeur, & ne vaudroit pas la dépense de le tirer des mines. De même, si les hommes trouvoient quelque boisson plus agréable, plus saine, & à meilleur marché que le vin, les vignes ne seroient plus estimées, & ne vaudroient pas la dépense de les cultiver. On emploieroit les terres à produire ce qui suppléeroit alors à l'usage du vin.

Il n'est pas difficile de répondre à la troisième question, si le souverain doit faire des changemens à la *monnoie*, l'affoiblir, la surhausser, & fixer la proportion entre l'or & l'argent. L'expérience a fait voir que la première opération est funeste, la seconde & la troisième inutiles. Tout affoiblissement de *monnoie* dans un royaume, au lieu d'attirer les especes & matieres étrangères, fait transporter les especes du pays quoique plus foibles, & les matieres en pays étrangers. Sous le nom d'*affoiblissement*, j'entends les frais de la fabrique, les droits que les princes prennent sur la *monnoie*, les surhaussemens des especes, & la diminution de leur poids ou titre.

Le surhaussement des *monnoies* n'en augmente pas le prix. On a été longtemps dans cette erreur, que la même quantité d'especes surhaussées, faisoit le même effet, que si la quantité avoit été augmentée. Si, en faisant passer l'écu de trois livres pour quatre, on augmentoit la valeur de l'écu; & que cet écu ainsi surhaussé produisit le même effet que quatre livres produisoient, quand l'écu étoit à trois livres, il n'y auroit rien à dire. Mais cette idée est la même, que si un homme qui auroit trois cents aunes d'étoffe pour tapisser un appartement, prétendoit faire servir les trois cents aunes, en les mesurant avec une aune de trois quarts, il auroit alors quatre cents aunes d'étoffe; cependant l'appartement ne sera pas tapissé plus complètement. Les surhaussemens font que les especes valent plus de livres, mais c'est en rendant les livres moins valables.

Je veux croire que les ministres savent bien que les surhaussemens des especes ne les rendent pas plus valables, & qu'ils ne font de changement dans la *monnoie*, que pour épargner ou trouver des sommes au prince; mais il est vraisemblable qu'ils ne savent pas toutes les mauvaises suites de ces changemens.

Les anciens estimoient la *monnoie sacrée*; elle étoit fabriquée dans les temples; les Romains fabriquoient la *monnoie* aux dépens de l'état; le même poids en matiere & en espece de même titre, étoit de la même valeur.

L'autorité publique, en fabriquant la *monnoie*, est supposée garantir que les especes seront continuées de même poids & titre, & exposées pour le même nombre de livres, sols & deniers. Le prince est obligé en justice & en honneur, envers ses sujets & les étrangers qui trafiquent avec eux, de ne point faire de changement dans la *monnoie*. C'est la quantité & la qualité de la matiere qui font la valeur de la *monnoie*, & non le prix marqué par le prince. Les matieres qui sont propres aux usages de la *monnoie*, doivent être fabriquées, mais le prix des especes faites de différentes matieres, ne doit pas être réglé par le prince.

Il ne doit pas non plus fixer la proportion entre l'or & l'argent, parce

qu'elle varie sans cesse, & ce changement occasionne dans l'intervalle des transports ruineux, ou nuit à certains commerces. Il suffit que le prix du marc d'argent soit fixé, le commerce fixera, suivant ses besoins, le prix du marc d'or. En Angleterre, le prix de l'or de la Guinée est de 20 sous sterling; cependant elle est reçue dans le commerce pour 21 sous sterling. Il est vrai que cela n'est praticable que dans un pays, où le monnayage se fait aux dépens de l'état, & c'est le vrai moyen d'attirer l'or & l'argent. Mais une règle générale pour les états commerçans qui fixent une proportion, c'est d'éviter la plus haute & la plus basse.

Quelques politiques ont prétendu que la proportion basse payant l'or moins cher, & attirant conséquemment l'argent par préférence, convenoit mieux aux états qui commercent aux Indes orientales. Mais il faut observer en même temps, que ces pays ont moins d'avantages dans leur commerce avec les peuples qui soldent en or. Aujourd'hui tous les peuples trafiquent dans les Indes orientales, les réexportations sont très-bornées en ce genre; ainsi de plus en plus ce commerce deviendra ruineux; pour réparer les sommes qu'il coûte, il est essentiel de favoriser de plus en plus les commerces utiles.

Ce qui constitue la valeur réelle d'une pièce de monnaie, c'est le nombre des grains pesant d'or fin ou d'argent fin qu'elle contient. Une pièce d'or du poids d'une once à 24 karats, contient cent cinquante-deux grains pesant d'or fin, & vingt-quatre grains d'alliage. Une pièce d'or à 22 karats, pesant une once, un denier, & deux grains, fera de même valeur intrinsèque que la première, la seule différence consistant dans les vingt-six grains d'alliage qu'elle contient de plus que la première, & qui ne sont comptés pour rien. Ce n'est pas qu'un orfèvre qui auroit besoin d'or à 23 karats pour son travail, ne payât plus cher dans le commerce la pièce d'or à 23 karats que l'autre, de toute la dépense qu'il faudroit faire pour affiner celle à 22 karats: mais aussi la fabrication de la pièce à 23 karats auroit monté plus cher du montant de cette même dépense; les mines ordinaires ne

produisant point d'or au-dessus de 23 karats: outre que l'emploi de l'or très-fin est rare dans le commerce, il faut encore observer, que si l'on avoit besoin d'or à 24 karats, la pièce d'or à 24 karats coûteroit autant d'affinage que la pièce d'or à 22 karats. (*Le chevalier de Jaucourt.*)

MONNOIE DE BILLON, *Monnoies*. On entend par monnaie de billon, des espèces d'argent qu'on a altérées par le mélange du cuivre. Il y a deux sortes de monnoies de billon: l'une est appelée monnaie de haut billon, & comprend les espèces qui sont depuis dix deniers de loi jusqu'à cinq; l'autre se nomme monnaie de bas billon, à laquelle on rapporte toutes les espèces qui sont au-dessous de six deniers de loi.

Il est douteux qu'en France on se soit servi de monnaie de billon sous la première & sous la seconde race; mais vers le commencement de la troisième race avant saint Louis, on trouve quelques deniers d'argent bas; & depuis saint Louis, on ne trouve plus que des deniers de bas billon.

Les blancs, les douzains, les liards, les doubles, les deniers, les mailles, les pites, sont autant de monnaie de billon dont on s'est servi dans ce royaume, sous la troisième race. (*D. J.*)

MONNOIE DE CUIR, *Monnaie rom.* Æschine & Aristide nous apprennent que les Carthaginois se sont servis de monnaie de cuir. Les Romains commencèrent par se servir de monnaie de terre cuite & de cuir. Cette dernière a été appelée *asses scortei*; elle étoit en usage à Rome, avant le règne de Numa, suivant le témoignage de Suétone, cité par Suidas; l'auteur anonyme du petit traité de *rebus bellicis*, imprimé à la suite de la notice des deux empires, ajoute qu'on imprimoit une petite marque d'or sur ces pièces de cuir qui tenoient lieu de monnaie dans le commerce; *formatos à coriis orbes, auro modico signaverunt*. Ensuite Numa introduisit l'usage des pièces de bronze, qu'on prenoit au poids en échange des marchandises & des denrées; cela dura jusqu'au temps de Servius Tullius, qui le premier les fit frapper, & y fit graver une certaine marque. On peut voir ce qu'ont dit sur ce sujet Saumaïse,

de *usur.* pag. 443. & *seqq.* & Sperlingius, de *nummis non cufis*, pag. 201. & 221.

Nous connoissons encore chez les modernes de la petite *monnoie de cuir*, que la nécessité obligea les Hollandois de renouveler dans le dernier siècle, lorsqu'ils défendoient leur liberté contre la tyrannie du roi d'Espagne. Voyez pour preuve, MONNOIE OBSIDIONALE. (D. J.)

MONNOIE OBSIDIONALE, *Hist. milit.*, on appelle de ce nom une *monnoie* communément de bas-alloi, de quelque métal, ou autre matière, formée & frappée pendant un triste siège, afin de suppléer à la vraie *monnoie* qui manque, & être reçue dans le commerce par les troupes & les habitans, pour signe d'une valeur intrinsèque spécifiée.

Le grand nombre de villes assiégées où l'on a frappé pendant les seizième & dix-septième siècles de ces sortes de pièces, a porté quelques particuliers à en rechercher l'origine, l'esprit, & l'utilité. Il est certain que l'usage de frapper dans les villes assiégées des *monnoies* particulières, pour y avoir cours pendant le siège, doit être un usage fort ancien, puisque c'est la nécessité qui l'a introduite. En effet, ces pièces étant alors reçues dans le commerce pour un prix infiniment au-dessus de leur valeur intrinsèque, c'est une grande ressource pour les commandans, pour les magistrats, & même pour les habitans de la ville assiégée.

Ces sortes de *monnoies* se sentent de la calamité qui les a produites; elles sont d'un mauvais métal, & d'une fabrique grossière; si l'on en trouve quelques-unes de bon argent, & assez bien travaillées, l'ostentation y a eu plus de part que le besoin.

Leur forme n'est point déterminée, il y en a de rondes, d'ovales, & de carrées; d'autres en losange, d'autres en octogone, d'autres en triangles, &c.

Le type & les inscriptions n'ont pas de règles plus fixes. Les unes sont marquées des deux côtés, & cela est rare; les autres n'ont qu'une seule marque. On y voit souvent les armes de la ville assiégée, quelquefois celles du souverain, & quelquefois celles du gouverneur; mais il est plus ordinaire de n'y

trouver que le nom de la ville tout au long, ou en abrégé le millésime, & d'autres chiffres qui dénotent la valeur de la pièce.

Comme les curieux ont négligé de ramasser ces sortes de *monnoies*, il seroit difficile d'en faire une histoire bien suivie; cependant la diversité des pièces obsidionales que nous connoissons, la singularité de quelques-unes, & les faits auxquels elles ont rapport, pourroient former un petit ouvrage agréable, neuf & intéressant.

Les plus anciennes de ces *monnoies obsidionales* de notre connoissance ont été frappées au commencement du seizième siècle, lorsque François I porta la guerre en Italie; & ce fut pendant les sièges de Pavie & de Crémone, en 1524 & 1526.

Trois ans après on en fit presque de semblables à Vienne en Autriche, lorsque cette ville fut assiégée par Soliman II. Lukius en rapporte une fort singulière, frappée par les Vénitiens à Nicosie, capitale de l'isle de Chypre, pendant le siège que Selim II mit devant cette isle en 1670.

Les premières guerres de la république d'Hollande avec les Espagnols, fournissent ensuite un grand nombre de ces sortes de *monnoies*; nous en avons de frappées en 1573, dans Middelbourg en Zélande, dans Harlem, & dans Alémaer. La seule ville de Leyde en fit de trois différens revers pendant le glorieux siège qu'elle soutint en 1474. On en a de Schoonboven de l'année suivante; mais une des plus dignes d'attention, fut celle que frapperent les habitans de Kampen durant le siège de 1578; elle est marquée de deux côtés. On voit dans l'un & dans l'autre les armes de la ville, le nom au-dessous, le millésime, & la note de la valeur. On lit au-dessus ces deux mots *extremum subsidium*, dernière ressource, inscription qui revient assez au nom que l'on donne en Allemagne à ces sortes de *monnoies*; on les appelle ordinairement *pièces de nécessité*; celles qui furent frappées à Maastricht, en 1579, ne sont pas moins curieuses; mais celles qu'on a frappées depuis en pareilles conjonctures, ne contiennent rien de plus particulier, ou de plus intéressant.

On demande si ces sortes de *monnoies*, pour avoir un cours légitime ; doivent être marquées de la tête ou des armes du prince de qui dépend la ville ; si l'une ou l'autre de ces marques peut être remplacée par les seules armes de la ville , ou par celle du gouverneur qui la défend ; enfin s'il est permis à ce gouverneur ou commandant de se faire représenter lui-même sur ces sortes de *monnoies*. Je résous toutes ces questions en remarquant que ce n'est qu'improprement qu'on appelle les pièces oblationnelles *monnoies* ; elles en tiennent lieu , à la vérité , pendant quelque temps ; mais au fond , on ne doit les regarder que comme des espèces de métaux , des gages publics de la foi des obligations contractées par le gouverneur , ou par les magistrats dans des temps aussi cruels que ceux d'un siège. Il paroît donc fort indifférent de quelle manière elles soient marquées , pourvu qu'elles procurent les avantages que l'on en espère. Il ne s'agit que de prendre le parti le plus propre à produire cet effet , *sulus urbis , suprema lex esto*.

Au reste , il ne faut pas confondre ce qu'on appelle *monnoies oblationnelles* , avec les médailles frappées à l'occasion d'un siège , & de ses divers événemens , ou de la prise d'une ville ; ce sont des choses toutes différentes. (D. J.)

MONNOIE DES GRECS , *Monnoies ancien.* , les Grecs comptoient par drachmes , par mines , & par talens. Mais , selon les différens états de la Grece , la valeur de la drachme étoit différente , par conséquent celle de la mine , & du talent à proportion. Cependant la *monnoie* d'Athènes , étant celle qui avoit le plus de cours , servoit pour ainsi dire , de mesure ou d'étalon à toutes les autres. Delà vient que quand un historien grec parle de talens , de mines , ou de drachmes sans désignation , il faut toujours supposer qu'il s'agit de la *monnoie* d'Athènes , que s'il en entendoit d'autre , il nommeroit le pays.

Voici cependant la proportion des drachmes d'Athènes à celles des autres contrées. La mine de Syrie contenoit 25 drachmes d'Athènes ; la mine ptolémaïque 33 $\frac{1}{2}$; celle d'Antioche & d'Euboë 100 ; celle de Babylone 116 ; celle de

Tyr 133 $\frac{1}{2}$; celle d'Egine & de Rhodes 166 $\frac{2}{3}$.

Le talent de Syrie contenoit 15 mines d'Athènes , le ptolémaïque 20 , celui d'Antioche 60 , celui d'Euboë 60 pareillement , celui de Babylone 170 , celui de Tyr 80 , celui d'Egine & de Rhodes 100.

M. Brerewood en suivant les poids des Orfevres , ne fait valoir la drachme attique que la drachme de son poids d'aujourd'hui , qui fait la huitième partie d'une once ; de cette manière il en rabaisse la valeur à sept sous & demi *monnoie* d'Angleterre : mais le docteur Bernard , qui a examiné la chose avec plus d'exactitude , donne à la drachme attique moyenne , la valeur de huit sous & un quart *monnoie* d'Angleterre , & aux mines & aux talens à proportion. La table suivante mettra sous les yeux le calcul de ces deux savans.

Monnoies d'Athènes , selon Brerewood.

	l.	st.	ch.	s.
La drachme				7 $\frac{1}{2}$
Cent drachmes faisoient la mine		3	2	6
Soixante mines faisoient le talent	187	10		
Le talent d'or sur le pié de 16 d'argent				3000

Monnoies d'Athènes , selon Bernard.

	l.	st.	ch.	s.
La drachme				8 $\frac{1}{4}$
Cent drachmes faisoient la mine		3	8	9
Soixante mines faisoient le talent	206	5		
Le talent d'or à raison de 16 d'argent				3300

(D. J.)

MONNOIES DES ROMAINS, *Hist. rom.*

La pauvreté des premiers Romains ne leur permit pas de faire battre de la *monnoie* ; ils furent deux siècles sans en fabriquer , se servant de cuivre en masse qu'on donnoit au poids : Numa pour une plus grande commodité , fit tailler grossièrement des morceaux de cuivre du poids de douze onces sans aucune marque. On les nommoit , à cause de cette forme brute , *as rudis* : c'étoit là toute la *monnoie* romaine. Long-temps après Servius Tullius on changea la forme grossière en pièces rondes du même poids & de la même valeur , avec l'empreinte de la

figure d'un bœuf; on nommoit ces pieces *as libralis* & *libella*, à cause qu'elles pesoient semblablement une livre; ensuite on les subdivisa en plusieurs petites pieces, auxquelles on joignit des lettres, pour marquer leur poids & leur valeur, proportionnellement à ce que chaque piece pesoit. La plus forte étoit le *decussis*, qui valoit & pesoit dix *as*, ce qui la fit nommer *denier*; & pour marque de sa valeur, il y avoit dessus un X. Le *quadrussis* valoit quatre de ces petites pieces, le *tricussis* trois; le *sestertius* deux & demi: il valut toujours chez les Romains le quart d'un *denier*, malgré les changemens qui arriverent dans leurs *monnoies*, & pour désigner sa valeur, il étoit marqué de deux grands I, avec une barre au milieu, suivi d'un S, en cette maniere H-S. Le *dupondius* valoit deux *as*, ce que les deux points qui étoient dessus signifioient. L'*as* se subdivisoit en petites parties, dont voici les noms; le *duns* pesoit onze onces, le *dextans* dix, le *do-drans* neuf, le *bes* huit, le *septunx* sept, le *semi-sis*, qui étoit le demi-*as*, en pesoit six; le *quintunx* cinq, le *triens* qui étoit la troisième partie de l'*as*, pesoit quatre onces, le *quadrans* ou quatrième partie trois, le *sextans* ou sixième partie deux; enfin *uncia*, étoit l'once, & pesoit une once.

Toutes ces especes n'étoient que de cuivre; & même si peu communes dans les commencemens de la république, que l'amende décernée pour le manque de respect envers les magistrats se payoit d'abord en bestiaux. Cette rareté d'especes fit que l'usage de donner du cuivre en masse au poids dans les paiemens subsista long-temps; on en avoit même conservé la formule dans les actes, pour exprimer que l'on achetoit comptant, comme on voit dans Horace, *libra mercatur* & *ere*. Tite-Live rapporte que l'an 347 de Rome, les sénateurs s'étant imposés une taxe pour fournir aux besoins de la république, en firent porter la valeur en lingots de cuivre dans des chariots au trésor public, qu'on appelloit *erarium*, du mot *es*, genitif *eris*, qui signifie du cuivre, parce qu'il n'y avoit point à Rome d'or ni d'argent.

Ce fut l'an 485 de la fondation de cette ville que les Romains commencerent de fabriquer des *monnoies* d'argent, aux-

quelles ils imposèrent des noms & valeurs relatives aux especes de cuivre: le *denier* d'argent valoit dix *as*, ou dix livres de cuivre, le demi-*denier* d'argent ou *quinare* cinq, le *sestertius* d'argent deux & demi, ou le quart du *denier*. Ces premiers *deniers* d'argent furent d'abord du poids d'une once, & leur empreinte étoit une tête de femme, coiffée d'un casque, auquel étoit attachée une aile de chaque côté; cette tête représentoit la ville de Rome: ou bien c'étoit une victoire menant un char attelé de deux ou quatre chevaux de front, ce qui faisoit appeler ces pieces *bigati* ou *quadrigati*: & sur le revers étoit la figure de Castor & Pollux. Pour lors la proportion de l'argent au cuivre étoit chez les Romains, comme 1 à 960: car le *denier* romain valant dix *as*, ou dix livres de cuivre, il valoit 120 onces de cuivre; & le même *denier* valant un huitième d'once d'argent, selon Budée, cela faisoit la proportion que nous venons de dire.

A peine les Romains eurent assez d'argent pour en faire de la *monnoie*, que s'alluma la première guerre punique, qui dura 24 ans, & qui commença l'an 489 de Rome. Alors les besoins de la république se trouverent si grands, qu'on fut obligé de réduire l'*as libralis* pesant douze onces, au poids de deux, & toutes les autres *monnoies* à proportion, quoiqu'on leur conservât leur même valeur. Les besoins de l'état l'ayant doublé dans la seconde guerre punique qui commença l'an 536 de Rome, & qui dura 17 ans, l'*as* fut réduit à une once, & toutes les autres *monnoies* proportionnellement. La plupart de ces *as* du poids d'une once avoient pour empreinte la tête du double Janus d'un côté, & la proue d'un vaisseau de l'autre.

Cette réduction ou ce retranchement que demandoient les besoins de l'état, répond à ce que nous appelons aujourd'hui *augmentation des monnoies*; ôter d'un écu de six livres la moitié de l'argent pour en faire deux, ou le faire valoir douze livres, c'est précisément la même chose.

Il ne nous reste point de monument de la maniere dont les Romains firent leur opération dans la première guerre punique: mais ce qu'ils firent dans la seconde, nous marque une sagesse ad-

mirable. La république ne se trouvoit point en état d'acquitter ses dettes : l'as pesoit deux onces de cuivre , & le denier valant dix as , valoit vingt onces de cuivre. La république fit des as d'une once de cuivre ; elle gagna la moitié sur ses créanciers ; elle paya un denier avec ces dix onces de cuivre. Cette opération donna une grande secousse à l'état , il falloit la donner la moindre qu'il étoit possible ; elle contenoit une injustice , il falloit qu'elle fût la moindre qu'il étoit possible ; elle avoit pour objet la libération de la république envers ses citoyens , il ne falloit donc pas qu'elle eût celui de la libération des citoyens entre eux : cela fit faire une seconde opération ; & l'on ordonna que le denier , qui n'avoit été jusques-là que de dix as , en contiendrait seize. Il résulta de cette double opération que pendant que les créanciers de la république perdoient la moitié , ceux des particuliers ne perdoient qu'un cinquième : les marchandises n'augmentoient que d'un cinquième ; le changement réel dans la *monnaie* n'étoit que d'un cinquième ; on voit les autres conséquences. En un mot , les Romains se conduisirent mieux que nous , qui , dans nos opérations , avons enveloppé & les fortunes publiques , & les fortunes particulières.

Cependant les succès des Romains sur la fin de la seconde guerre punique , les ayant laissé maîtres de la Sicile , & leur ayant procuré la connoissance de l'Espagne , la masse de l'argent vint à augmenter à Rome ; on fit l'opération qui réduisit le denier d'argent de vingt onces à seize , & elle eut cet effet , qu'elle remit en proportion l'argent & le cuivre , cette proportion étoit comme 1 est à 160 , elle devint comme 1 est à 128.

Dans le même temps , c'est-à-dire , l'an de Rome 547 , sous le consulat de Claudius Nero , & de Livius Salinator , on commença pour la première fois de fabriquer des espèces d'or , qu'on nommoit *nummus aureus* , dont la taille étoit de quarante à la livre de douze onces , de sorte qu'il pesoit près de deux drachmes & demie ; car il y avoit trois drachmes à l'once. Le *nummus aureus* après s'être maintenu assez long-temps à la taille de 40 à la livre , vint à celle de 45 , de 50 & de 55.

Il arriva sous les empereurs de nouvelles opérations encore différentes sur les *monnoies*. Dans celles qu'on fit du temps de la république , on procéda par voie de retranchement : l'état confioit au peuple ses besoins , & ne prétendoit pas le séduire. Sous les empereurs , on procéda par voie d'alliage : les princes réduits au désespoir par leurs libéralités même , se virent obligés d'altérer les *monnoies* ; voie indirecte qui diminueoit le mal , & sembloit ne le pas toucher : on retiroit une partie du don , & on cachoit la main ; & sans parler de diminution de la paie ou des largesses , elles se trouvoient diminuées. On remarque que sous Tibère , & même avant son règne , l'argent étoit aussi commun en Italie , qu'il pourroit l'être aujourd'hui en quelque partie de l'Europe que ce soit ; mais comme bientôt après le luxe reporta dans les pays étrangers l'argent qui regorgeoit à Rome , ce transport en diminua l'abondance chez les Romains , & fut une nouvelle cause de l'affoiblissement des *monnoies* par les empereurs. Didius Julien commença cet affoiblissement. La *monnaie* de Caracalla avoit plus de la moitié d'alliage , celle d'Alexandre Sévère les deux tiers : l'affoiblissement continua , & sous Galien , on ne voyoit plus que du cuivre argenté.

Le prince qui de nos jours feroit dans les *monnoies* des opérations si violentes , se tromperoit lui-même , & ne tromperoit personne. Le change a appris au banquier à comparer toutes les *monnoies* du monde , & à les mettre à leur juste valeur ; le titre des *monnoies* ne peut plus être un secret. Si un prince commence le billon , tout le monde continue , & le fait pour lui : les espèces fortes sortent d'abord , & on les lui renvoie faibles. Si , comme les empereurs romains , il affoiblissoit l'argent , sans affaiblir l'or , il verroit tout-à-coup disparaître l'or , & il seroit réduit à son mauvais argent. Le change , en un mot , a ôté les grands coups d'autorité , du moins les succès des grands coups d'autorité.

Je n'ai plus que quelques remarques à faire sur les *monnoies romaines* & leur évaluation.

Il ne paroît pas qu'on ait mis aucune tête de consul ou de magistrat sur les especes d'or ou d'argent avant le déclin de la république. Alors les trois maîtres des monnoies nommés *triumvirs monétaires*, s'ingérèrent de mettre sur quelques-unes les têtes de telles personnes qu'il leur plaisoit, & qui s'étoient distinguées dans les charges de l'état, observant néanmoins que cette personne ne fût plus vivante, de peur d'exciter la jalousie des autres citoyens. Mais après que Jules-César se fut arrogé la dictature perpétuelle, le sénat lui accorda par exclusion à toute autre, de faire mettre l'empreinte de sa tête sur les monnoies; exemple que les empereurs imiterent ensuite. Il y en eut plusieurs qui firent fabriquer des especes d'or & d'argent portant leur nom, comme des Philippes, des Antonins, &c. Quelques-uns firent mettre pour empreinte la tête des impératrices. Constantin fit mettre sur quelques-unes la tête de sa mere: & après qu'il eut embrassé le christianisme, il ordonna qu'on marquât d'une croix les pieces de monnoie qu'on fabriquerait dans l'empire.

Les Romains comptoient par deniers sesterces, mines d'Italie, ou livres romaines, & talens. Quatre sesterces faisoient le denier, que nous évaluerons, monnoie d'Angleterre, qui n'est point variable, à sept sous & demi. Suivant cette évaluation 96 deniers, qui faisoient la mine d'Italie, ou la livre romaine, monteront à 3 liv. sterl., & les 72 liv. romaines, qui faisoient le talent, à 216 liv. sterling.

J'ai dit que les Romains comptoient par sesterces; ils avoient le petit sesterce, *sestercius*, & le grand sesterce, *sestertium*. Le petit sesterce valoit à-peu-près 1 d. $\frac{1}{4}$ sterling. Mille petits sesterces faisoient le *sestertium*, valant 8 liv. 1 shell. 5 d. 29 sterling. Mille *sestertia* faisoient *decies sestertium* (car le mot de centies étoit toujours sous-entendu) ce qui revient à 8072 liv. 18 sh. 4 d. sterling. Centies *sestertium*, ou centies H-S répondent à 807291 liv. 3 sh. 4 d. sterl. Millies H-S à 80729 liv. 13 sh. 4 d. sterl. Millies centies H-S. à 888020 liv. 16 sh. 8 d. sterl.

La proportion de l'or à l'argent étoit d'ordinaire de 10 à 1, quelquefois de 11, & quelquefois de 12 à 1. Outre les monnoies réelles d'or & d'argent & de cuivre, je trouve que Martial fait mention d'une menue monnoie de plomb, ayant cours de son temps, on la donnoit, dit-il, pour rétribution à ceux qui s'engageoient d'accompagner les personnes qui voploient paroître dans la ville avec un cortège. Mais il est vraisemblable que cette prétendue monnoie de plomb, ne servoit que de marque & de mereau, pour compter le nombre des gens qui étoient aux gages de tel ou tel particulier.

Pour empêcher les faux-monnoyeurs de contrefaire certaines especes d'or & d'argent, les Romains imaginerent de les denteler tout-autour comme une soie; & on nomma ces sortes d'especes *nummi ferrati*; il y a des traducteurs & des commentateurs de Tacite qui se sont persuadés, que le *nummus ferratus* étoit une monnoie qui portoit l'empreinte d'une scie; & cette erreur s'est glissée au moins dans quelques dictionnaires. (D. J.)

MONNOIES DES HÉBREUX, DE BABYLONE & D'ALEXANDRIE, *Monnoie anc.*, le célèbre Prideaux sera mon guide sur cet article, parce que ses recherches sont vraiment approfondies, & que ses évaluations ont été faites sur les monnoies d'Angleterre, qui ne sont pas variables comme les nôtres.

La maniere la plus commune de compter chez les anciens étoit par talens & leur talent avoit ses subdivisions; qui étoient pour l'ordinaire des mines & des drachmes; c'est-à-dire, que leurs talens étoient composés d'un certain nombre de mines, & la mine d'un certain nombre de drachmes; mais outre cette maniere de compter, les Hébreux avoient encore des sicles & des demi-sicles, ou des békas.

La valeur du talent des Hébreux est connue par le passage du xxxviii chap. de l'Exode, v. 25 & 26. car on y lit que la somme que produit la taxe d'un demi-sicle par tête payée par 603550 personnes, fait 301775 sicles; & cette somme réduite en talens dans ce passage, est exprimée par celle de cent talens, avec un reste de 1775 sicles: il n'y a

donc qu'à retrancher ce reste de 1775 sicles du nombre entier 301775, & en divisant les 300000 qui restent par cent qui est le nombre des talens que cette somme forme dans le calcul de Moïse, on trouve qu'il y avoit 3000 sicles au talent.

On fait d'ailleurs que le sicle pesoit environ trois schellings d'Angleterre, & *Ezéchiel* nous apprend qu'il y en avoit 60 à la mine; d'où il suit qu'il y avoit 50 mines au talent des Hébreux.

Pour leurs drachmes, l'*Evangile*, selon *S. Matthieu*, fait voir que le sicle en contenoit quatre; de sorte que la drachme des Juifs devoit valoir 9 sous d'Angleterre: car au chap. xvij. v. 34. le tribut que chaque tête payoit tous les ans au temple, qu'on fait d'ailleurs qui étoit d'un demi-sicle, est appelé du nom de *didrachme*, qui veut dire une piece de deux drachmes: si donc un demi-sicle valoit deux drachmes, le sicle entier en valoit quatre. Joseph dit aussi que le sicle contenoit quatre drachmes d'Athenes, ce qu'il ne faut pas entendre du poids; mais de la valeur au prix courant: car au poids, la drachme d'Athenes la plus pesante ne faisoit jamais plus de huit sous trois huitiemes, monnoie d'Angleterre; au lieu que le sicle en faisoit neuf, comme je l'ai déjà remarqué. Mais ce qui manquoit au poids de la drachme attique pour l'égaliser à la juive, elle le gagnoit apparemment en finesse, & par son cours dans le commerce: en donnant donc neuf sous d'Angleterre d'évaluation à la drachme attique & à la juive, le béka ou le demi-sicle fait un schellin six sous d'Angleterre; le sicle trois schellins, la mine neuf livres sterling, & le talent 450 livres sterling.

Voilà sur quel pié étoit la monnoie des Juifs du temps de Moïse & d'Ezéchiel, & c'étoit la même chose du temps de Joseph. Cet historien dit que la mine des Hébreux contenoit deux titres & demi, qui font justement neuf livres sterling; car le titre est la livre romaine de douze onces, ou de 93 drachmes: par conséquent deux titres & demi contenoient 240 drachmes, qui à neuf sous la piece, font justement 60 sicles ou 9 livres sterling.

Le talent d'Alexandrie étoit précisément la même chose: il contenoit 100 mille drachmes d'Athenes, qui sur le p de leur valeur en Judée, faisoient autant de neuf sous d'Angleterre, & par conséquent 450 livres sterling, qui sont la valeur du talent mosaïque. Cependant il faut remarquer ici que quoique le talent d'Alexandrie valût 12000 drachmes d'Athenes, il ne contenoit que 600 drachmes d'Alexandrie; ce qui prouve que les drachmes alexandrines en valaient deux de celles d'Athenes. De plus, il vient que la version des Septante faite par les Juifs d'Alexandrie, rend le mot de *sicle* dans cet endroit, par celui de *didrachme*, qui signifie deux drachmes: entendant par-là des *didrachmes* d'Alexandrie. En suivant donc ici la même méthode qu'on a suivie pour le talent de Judée, on trouvera que la drachme d'Alexandrie valoit 18 sous, monnoie d'Angleterre; les deux drachmes ou le sicle, qui en font quatre d'Athenes trois schellins; la mine, qui étoit de 60 didrachmes ou sicles, neuf livres sterling; & le talent, qui contenoit 50 mines, 450 l. sterling, qui font aussi le talent de Moïse & celui de Joseph.

Les Babyloniens comptoient par drachmes, par mines & par talens. La mine de Babylone contenoit 116 drachmes d'Athenes, & le talent contenoit, selon les uns, 70 mines, ou 8120 drachmes d'Athenes, & selon les autres, il contenoit seulement 60 mines, ou 7000 drachmes d'Athenes. Il résulte d'après cette dernière évaluation, qui me paroît la plus vraisemblable, que le talent d'argent de Babylone fait, monnoie d'Angleterre, 218 livres sterling, 15 schellins; le talent d'or, à raison de 16 d'argent, 3500 livres sterling; mais, selon le docteur Bernard, qui en a fait l'évaluation la plus juste, le talent d'argent de Babylone revient à 240 livres sterling 12 schellins 6 sous, & le talent d'or, à raison de 16 d'argent, revient à 3850 livres sterling.

Tout ce que nous venons de dire ne regarde que l'argent. La proportion de l'or avec ce métal chez les anciens, étoit d'ordinaire de 10 à 1, quelquefois de 11 à 11, à 12, & même jusqu'à 13. Du temps d'Edouard I elle étoit en Angleterre, comme chez les anciens, de 1

à 1; mais aujourd'hui elle est montée à 16, & c'est sur ce pié-là qu'on a fait les calculs précédens; mais ils paroîtront encore plus clairs par les tables de ces évaluations que nous allons joindre ici.

Monnoie des Hébreux, selon Brerewood.

l. st. sc. s.

La drachme valoit	9
Deux dragmes faisoient le béka, ou le demi-sicle; qui étoit la somme que chaque Juif payoit au temple . . .	1 6
Deux békas faisoient le sicle	3
Soixante sicles faisoient la mine, ...	9 . .
Cinquante mines faisoient le talent, ...	450 . .
Le talent d'or, sur le pié de seize d'argent, ...	7200 . .

Monnoies d'Alexandrie. l. st. sc. s.

La drachme d'Alexandrie valant deux drachmes d'Athenes, sur le pié où cette drachme étoit en Judée, . .	1 6
Le didragme, ou les deux drachmes, qui faisoient le sicle hébreu, ...	3
Les 60 didrachmes, qui faisoient la mine, ...	9 . .
Le 50 mines qui faisoient le talent, ...	450 . .
Le talent d'or à raison de 16 d'argent.	7200 . .

Ceux qui désireront de plus grands détails, peuvent consulter le livre de l'évêque Cumberland, des mesures, des poids & de la monnoie des Juifs; Brerewood, de *ponderibus & prætius veterum nummorum*; Bernard, de *mensuris & ponderibus antiquis*, & autres savans anglois qui ont traité le même sujet. (D. J.)

MONNOIE RÉELLE & MONNOIE IMAGINAIRE. *Monnoies*, sur le pié qu'est présentement la monnoie, on la divise en monnoie réelle ou effective, & en monnoie imaginaire ou de compte.

On nomme monnoie réelle ou effective, toutes les especes d'or, d'argent, de billon, de cuivre, & d'autres matieres qui ont cours dans le commerce, & qui exis-

tent réellement; tels que sont les louis, les guinées, les écus, les rixdales, les piastrès, les sequins, les ducats, les roupies, les abassis, les larins, &c.

La monnoie imaginaire ou de compte, est celle qui n'a jamais existé ou du moins qui n'existe plus en especes réelles, mais qui a été inventée ou retenue pour faciliter les comptes, en les dressant toujours sur un pié fixe & non variable, comme les monnoies qui ont cours, que l'autorité du souverain peut augmenter ou diminuer à sa volonté.

Il y a cependant encore quelques endroits où des monnoies courantes servent aussi de monnoies de compte. Mais nous ferons un article particulier des principales monnoies de compte de l'Europe & de l'Asie. Voyez MONNOIE de compte des modernes; c'est assez de dire ici, que la monnoie de compte est composée de certains nombres d'especes qui peuvent changer dans leur substance, mais qui sont toujours les mêmes dans leur qualité; par exemple, cinquante livres sont composées de cinquante pieces appelées livres, qui ne sont pas réelles, mais qui peuvent être payées en diverses especes réelles, lesquelles peuvent changer, comme en louis d'or ou d'argent, qui en France augmentent ou diminuent souvent de prix.

L'on peut considérer plusieurs qualités dans les monnoies réelles; les unes qui sont comme essentielles & intrinsèques aux especes: savoir, la matiere & la forme; & les autres seulement arbitraires, & en quelque sorte accidentelles; mais qui ne laissent pas d'être séparables, comme le volume, la figure, le nom, le grenetis, la légende, le millésime, le différent, le point secret & le lieu de fabrication. On va parler en peu de mots des unes & des autres.

La qualité la plus essentielle de la monnoie est la matiere. En Europe on n'y emploie que l'or, l'argent & le cuivre. De ces trois métaux il n'y a plus que le cuivre qu'on y emploie pur; les autres s'allient ensemble; l'or avec l'argent & le cuivre, & l'argent seulement avec le cuivre: c'est de l'alliage de ces deux derniers que se compose cette matiere ou ce métal qu'on appelle billon. Voyez MONNOIE DE BILLON.

Les degrés de bonté de l'or & de l'argent monnoyés, s'estiment & s'expriment différemment. Pour l'or, on se sert du terme de *karats*, & pour l'argent, de celui de *deniers*. Voyez KARAT & DENIER.

Plusieurs raisons semblent avoir engagé à ne pas travailler les *monnoies* sur le fin, & à se servir d'*alliage*; entre autres le mélange naturel des métaux, la dépense qu'il faudroit faire pour les affiner, la nécessité de les rendre plus durs, pour empêcher que le fret ne les diminue, & la rareté de l'or & de l'argent dans de certains pays.

L'autre chose essentielle à la *monnoie*, après la *matiere*, est ce que les monnoyeurs appellent la *forme*, qui consiste au poids de l'espece, en la taille, au remede de poids, en l'impression qu'elle porte, & en la valeur qu'on lui donne.

Par le *poids*, on entend la pesanteur que le souverain a fixée pour chaque espece; ce qui sert, en les comparant, à reconnoître celles qui sont altérées; ou même les bonnes d'avec celles qui sont fausses, ou fourrées.

La *taille* est la quantité des especes que le prince ordonne qui soient faites d'un marc d'or, d'argent ou de cuivre.

Le *remede de poids* est la permission qui est accordée aux maîtres des *monnoies*, de pouvoir tenir le marc d'especes plus foible d'une certaine quantité de grains que le poids juste, ce qui s'appelle *foiblage*.

L'*impression*, qu'on nomme aussi *image*, est l'empreinte que reçoit chaque morceau de métal; la marque qui lui donne cours dans le public, qui le fait devenir denier de *monnoyage*, en un mot qui le fait piece de *monnoie*, marque sans laquelle il n'est qu'un simple morceau d'or, d'argent ou de cuivre, qui peut bien être employé à divers ouvrages, ou vendu pour une autre marchandise, mais non pas être reçu sur le pié de ceux qui portent cette impression ordonnée par le souverain.

Enfin la *valeur de la monnoie*, c'est le pié sur lequel les especes sont reçues dans le commerce, pié différent de leur prix intrinseque, à cause qu'outre la valeur de la matiere, les droits du prince qu'on appelle *seigneurage*, & les

frais de la fabrication, qu'on nomme *brassage*, y doivent être ajoutés.

À l'égard de qualités moins essentielles, le *volume de la monnoie* n'est autre chose que la grandeur & l'épaisseur de chaque piece. La *figure*, c'est cette forme extérieure qu'elle a à la vue, ronde en France; irrégulière & à plusieurs angles en Espagne; quarrée en quelques lieux des Indes; presque sphérique dans d'autres, ou de la forme d'une petite navette en plusieurs.

Le *nom* lui vient, tantôt de ce que représente l'empreinte, comme les moutons & les angelots; tantôt du nom du prince, comme les Louis, les Philippe, les Henri, quelquefois de leur valeur, comme les quarts d'écus & les pieces de douze sous; & d'autres fois du lieu où les especes sont frappées, comme autrefois les parisis & les tournois.

Le *grenetis* est un petit cordon fait en forme de grain, qui regne tout-autour de la piece, & qui enferme les légendes des deux côtés. Outre l'ornement que les pieces en reçoivent, il rend plus difficile l'altération de *monnoies*, qui se fait par la rognure. On a depuis ajouté les légendes, ou les cordonnets sur la tranche, qui achemine de rendre cette sorte d'altération impossible.

La *légende* est l'*inscription* qui est gravée d'un côté autour de l'effigie, & de l'autre autour de l'écusson, ou qui quelquefois remplit tout un des côtés d'une piece de *monnoie*. On vient de dire qu'il y a une troisième légende qui se fait sur la tranche. La légende de l'effigie contient le nom & les qualités du prince qui y est représenté; les autres sont souvent composées de quelque passage de l'écriture sainte, ou de quelques mots comme ceux des devises, ou même du prix de la piece. On ne parle que de ce qui se pratique présentement en Europe.

Le *millésime* marque l'année que chaque piece a été frappée. Depuis l'ordonnance de Henri II, de 1549, elle met dans ce royaume en chiffre arabe du côté de l'écusson: auparavant on connoissoit guère le temps du monnoyage par le nom du prince, ou par celui des monétaires.

Le *différent* est une petite marque que les tailleurs particuliers & les maîtres des *monnoies* choisissent à leur fantaisie ; comme un soleil , une rose , une étoile , un croissant . &c. Elle ne se peut changer que par l'ordre de la cour des *monnoies* ou des juges-gardes. Elle se change nécessairement à la mort des tailleurs & des maîtres , ou quand il y a de nouveaux juges-gardes ou essayeurs ,

Le *point secret* étoit autrefois un point qui n'étoit connu que des officiers de chaque *monnaie*. Il se mettoit sous quelque lettre des légendes , pour indiquer le lieu des fabriques. Le point secret de Paris se plaçoit sur le dernier *e* de *benedictus* ; & celui de Rouen , sous le *u* du même mot. Ce point n'est plus d'usage ; on se contente présentement de la lettre de l'alphabet romain que les ordonnances de nos rois ont attribuée à chaque ville de ce royaume où il se fabrique des *monnoies*.

Enfin , les *monnoies réelles* peuvent être fausses , altérées , fourrées , foibles.

La *fausse monnaie* est celle qui n'est pas fabriquée avec les métaux ordonnés par le souverain ; comme seroient des louis d'or de cuivre doré , des louis d'argent d'étain couverts de quelques feuilles de fin.

La *monnaie altérée* est celle qui n'est pas faite au titre , & du poids porté par les ordonnances , ou qui ayant été fabriquée de bonne qualité , a été diminuée de son poids , en la rognant , en la limant sur la tranche ; on en enlevant quelque partie de la superficie avec de l'eau régale si c'est de l'or , ou avec de l'eau forte si c'est de l'argent.

La *monnaie fourrée* est celle qui tient pour ainsi dire , le milieu entre la *fausse monnaie* & la *monnaie altérée*. Elle est faite d'un morceau de fer , de cuivre , ou de quelqu'autre métal que le faux-monnoyeur couvre des deux côtés de lames d'or ou d'argent , suivant l'espèce qu'il veut contrefaire , & qu'il soude proprement & avec justesse autour de la tranche. Le faux-flaon se frappe comme les véritables , & peut même recevoir la légende & le cordonnet de la tranche. On ne peut découvrir la fausseté de ces sortes de pièces que par le poids ou par le volume , qui est toujours plus épais ,

ou plus étendu que dans les bonnes espèces.

La *monnaie foible* est celle où il y a beaucoup d'alliage ; & la *monnaie forte* , celle où il y en a le moins.

On appelloit autrefois *monnaie blanche* , celle d'argent , & *monnaie noire* , celle de billon. M. Boizard vous expliquera tous les autres termes qui ont rapport aux *monnoies* : consultez-le.

Quant au *monnoyage* , au *marteau* & au *moulin* , voyez-en l'article.

Plusieurs savans ont traité des *monnoies réelles & fictives* , tant de celles des anciens , que de celles des modernes ; par exemple , Freherus Agricola , Spanheim , Sueldius , Selden , &c. en France , Budé , Dumoulin , Sarot , Ducange , Bouteroue , le Blanc , Boizard , Dupré-de-saint-Maur ; en Angleterre , Brerewood , Bernard , Locke , Arbuthnot , & autres. (D. J.)

MONNOIE BRACÉATE , Monnoies. Les antiquaires désignent sous le nom de *bractéates* une espèce de *monnaie* du moyen âge , dont la fabrique offre des singularités remarquables à certains égards , malgré la légèreté du poids & les défauts du travail.

Ce sont des pièces , ou plutôt de simples feuilles de métal , chargées d'une empreinte grossière ; la plupart sont d'argent , presque toutes frappées en creux , & par conséquent sur un seul côté : plusieurs ne paroissent l'avoir été que sur des coins de bois. L'origine n'en remonte point au-delà des siècles barbares : communes en Suede , en Danemark & dans les diverses provinces de l'Allemagne où l'usage s'en est perpétué long-temps , elles sont très-peu connues dans les autres pays de l'Europe.

Par-tout où ces *monnoies* eurent cours , on doit les y regarder comme une production de l'art ou naissant ou dégénéré : ce sont des ébauches qui suffiroient seules à caractériser le mauvais goût & l'ignorance des temps écoulés entre la chute & la renaissance des lettres. Mais il n'est point d'objet indifférent pour la vanité des hommes. L'origine des *monnoies bractéates* se trouve revendiquée par tous les peuples qui s'en sont servis , sans doute comme le monument d'une antiquité respectable , dont ils croient tirer quelque avantage sur leurs rivaux

& leurs voisins. Cette diversité de sentimens a fait de l'époque de ces *monnoies* un problème dont la solution demande un examen épineux.

En 1751, le hasard fit naître à M. Schoepflin l'idée d'approfondir la question, & de communiquer à l'académie de Paris ses recherches & ses vues sur cette matiere, dont nous allons faire usage.

On découvrit en 1736 un dépôt de *monnoies bractéates* dans le monastere de Guengenbach, abbaye du diocèse de Strasbourg, au-delà du Rhin, par rapport à nous, & l'une des plus anciennes de l'ordre de saint Benoît. On y trouva deux petites urnes grises de terre cuite, posées l'une auprès de l'autre, dans un mur qui paroît avoir fait partie d'un tombeau. De ces vases, l'un ne contenoit que des charbons, l'autre renfermoit plusieurs *monnoies bractéates* : chaque vase avoit pour couvercle un morceau de brique.

Ces sortes de *monnoies* sont assez rares : elles avoient trop peu de solidité pour être durables. Toutes celles qui n'ont pas été renfermées dans des vases se sont détruites parce qu'elles n'étoient point en état de se préserver par elles-mêmes d'un déchet prompt dans la matiere, & d'une altération plus prompte encore dans la forme. Quoique plus communément répandues en Allemagne qu'ailleurs, ce n'est pourtant point en Allemagne que l'usage s'en est d'abord établi.

Ce seroit même par une interprétation forcée de quelques termes obscurs, qu'on leur assigneroit, avec Tilemann-Frise, une origine antérieure à l'ere chrétienne. D'autres écrivains placent cette origine au septieme siècle depuis Jesus-Christ ; leur opinion est plus vraisemblable, mais sans être mieux fondée. Les loix des Saliens, des Ripuaires, des Visigoths, des Bavares, & des Lombards, loix depositaires de leurs usages fournissent par leur silence une preuve sans réplique que ces peuples n'ont point connu les *bractéates* ; dont la forme n'a nulle rapport avec celle des sous & des deniers mentionnés dans ces loix, ainsi que dans les capitulaires. Elle n'en a pas davantage avec la forme de ces pieces, dont Justinien parle

dans sa *novelle* 105, sous le nom de *caucii*, auquel les auteurs de la basse latinité paroissent attacher la même idée qu'au mot *scyphati*. Cette *monnoie* grecque n'étoit pas toujours mince ; & lors même qu'elle l'étoit le plus, elle ne le fut jamais autant que les *bractéates*.

Le sentiment le plus commun attribue l'origine de ces dernières aux Allemands, & la fixe au temps des empereurs Othons, ce qui donneroit le dixieme siècle pour époque aux *bractéates*. Plusieurs inductions tirées de faits incontestables, semblent d'abord favoriser ce système, adopté par Oléarius, par Ludwig, par Doederlin, & plusieurs autres savans. Ce fut sous l'empire des Othons que les mines d'argent se découvrirent en Allemagne. Du temps de Tacite la Germanie intérieure ne connoissoit point l'argent ; si l'usage en a pénétré depuis dans cette contrée, c'est par les François conquérans des Gaules qu'il y fut introduit. Mais les *monnoies* d'argent que ceux-ci répandirent de leurs nouvelles habitations dans leurs anciennes demeures, n'étoient point des *bractéates* ; elles étoient de l'espece qui sous les rois Carlovingiens s'appelloit *monnoie palatine*, *moneta palatina*, parce que ces princes la faisoient fabriquer dans leur palais même. Leurs monétaires les suivoient par-tout ; ils alloient avec la cour d'une résidence à l'autre : tantôt en-deçà, tantôt en-delà du Rhin, & par-tout ils frapportoient au coin du monarque des pieces dont le poids & la solidité suffisoient pour empêcher de les confondre avec les *bractéates*, plus minces sans comparaison. Ce n'est donc qu'après l'extinction de la race Carlovingienne que l'Allemagne a fait usage de cette *monnoie* légère ; c'est donc aux regnes des Othons qu'il faut en placer l'origine : ainsi raisonnent Oléarius & ses partisans.

Cette conséquence seroit bonne, si les *bractéates* avoient en effet pris naissance en Allemagne ; mais si elles sont venues d'ailleurs, elles peuvent avoir été plus anciennes que le dixieme siècle & c'est ce que pense M. Schoepflin qui ne donne cependant son opinion que pour une conjecture, mais qui fonde cette conjecture sur des monumens.

Les cabinets de Suede & de Danemark lui ont présenté des *bractéates* d'un temps plus reculé que celles d'Allemagne; il en conclut que l'usage en a commencé dans le Danemark & dans la Suede. Selon lui, c'est la Suede qui la première a fabriqué ces sortes de *monnoies*. Elias-Brenner, fameux antiquaire suédois a produit une *bractéate* du roi Bjorno I, contemporain de Charlemagne, avec le nom de ce prince pour légende. Brenner rapporte que de son temps on découvrit à Stockholm des deniers de Charlemagne, avec lesquels ces *monnoies* de Bjorno paroissent avoir quelque trait de ressemblance. M. Schoepflin en conclut que ces derniers ont servi de modele aux *bractéates* suédoises pour l'empreinte, non pour l'épaisseur, car la rareté de l'argent dans tout le Nord y fit réduire les sous à une feuille très-mince.

De la Suede, l'usage des *bractéates* se transmit en Danemark, & par la suite aux provinces de l'empire Germanique.

Nous avons déjà remarqué que les *bractéates* sont plus communes en Allemagne qu'ailleurs: la raison en est simple; c'est une suite de la constitution même de l'état Germanique, composé d'un nombre infini de souverains, & de plusieurs cités libres qui sous différens titres ont joui du droit de battre *monnoie*, prodigué par les successeurs de Charlemagne, avec tant d'autres droits régaliens.

C'est au dixième siècle que l'usage des *bractéates* est devenu commun dans la Germanie, du moins l'époque de celles qu'on a découvertes ne remonte point au-delà; ni le cabinet du duc de Saxe-Gotha, ni celui de l'abbaye de Gottian en basse Autriche, les deux plus riches dans ce genre que connoisse M. Schoepflin, n'offrent point de *bractéates* plus anciennes.

Les mines d'argent découvertes alors en basse Saxe, n'empêcherent point cette *monnoie* foible de s'introduire dans le pays & de s'y perpétuer. D'autres provinces d'Allemagne ont aussi leurs mines d'argent, trouvées peu après celles de la basse Saxe: l'Alsace a les siennes; cependant ces provinces & l'Alsace ont fabriqué long-temps des *bractéates*. Strasbourg

a continué jusqu'au seizième siècle, & la ville de Bâle persévéra encore aujourd'hui dans cet usage, qui atteste peut-être moins l'indigence des siècles barbares, que la méfiance des anciens Allemands, en garde alors, comme au temps de Tacite, contre les *monnoies* fourrées.

Tilemann Frise & Doëderlin prétendent que les premières *bractéates* sont les plus fines, & qu'insensiblement le titre s'en est altéré de plus en plus. Cela se peut; cependant les *bractéates* trouvées par M. Schoepflin, sont presque toutes de différens titres, quoique toutes paroissent du même âge. Ce sont les Italiens qui portèrent en Allemagne l'art des alliages; par la suite le cuivre a tellement prévalu dans quelques pièces de cette *monnoie*, que les antiquaires ont cru trouver des *bractéates* de bronze. M. Schoepflin en a vu quelques-unes en or, mais elles ne sont pas fort anciennes; il en connoît aussi quelques-unes de bi-latérales, mais elles sont si rares, que cette exception n'empêche pas qu'on ne doive, généralement parlant, définir les *bractéates* des *monnoies* à feuilles d'argent frappées en creux sur un seul côté.

La forme en est communément ronde, mais souvent cette feuille de métal est coupée avec tant de négligence, qu'on la prendroit pour un carré très-irrégulier. La grandeur a beaucoup varié; on en distingue jusqu'à douze modules différens, dont le plus grand excède la circonférence des contorniates des empereurs, & le plus petit est égal au petit bronze du bas empire. Ni ces divers modules, ni ces divers allois ne sont spécialement affectés à certains états de l'empire plutôt qu'à d'autres. Les empereurs, les princes ecclésiastiques & séculiers, les villes impériales en ont frappé de grandes & de petites indifféremment. Les premières n'ayant point une épaisseur proportionnée à leur diamètre, étoient encore moins propres que les secondes au commerce; aussi pourroit-on croire que c'étoit des médailles plutôt que des *monnoies*. A dire vrai, ni les unes ni les autres ne pouvoient long-temps se conserver, ni par conséquent être d'un grand usage. Mais nous savons qu'alors les sommes un peu

considérables se payoient en argent non monnoyé, par marcs & par livres.

De ce que tous les souverains d'Allemagne, empereurs, rois, ducs, évêques, abbés, margraves, landgraves, comtes, villes libres ont à l'envi fait frapper des *bractéates*; il en résulte, sans que nous ayons besoin d'insister sur cette conséquence, que les types en sont extrêmement variés. On y trouve des figures d'hommes, d'animaux, des symboles des armoiries des édifices, des marques de dignité de toute espèce; mais les plus communes, selon M. Schœpflin, sont les *bractéates* ecclésiastiques. Voyez *l'histoire de l'académie des Inscriptions*, tome XXXIII. in 4°. (D. J.)

MONNOIES DE COMPTE DES MODERNES, Commerce. Parcourons rapidement les *monnoies de compte* de l'Europe & de l'Asie: l'Amérique n'en a point de particulières, car les nations européennes qui y ont des établissemens, y ont porté les leurs, & ne se servent que de la manière de compter usitée dans les états des princes d'où sont sorties leurs colonies.

A l'égard de l'Afrique, les villes de Barbarie & celles de l'Egypte où les Européens font commerce, ne comptent guère autrement que dans le levant & dans les états du grand-seigneur; pour le reste de cette grande étendue de côtes où se fait la traite des negres & le négoce du morfil, de la poudre d'or, de la cire, des cuirs, & de quelques autres marchandises, leurs misérables habitans ne connoissent point ce que c'est que *monnoie de compte*, ou s'ils en ont présentement, ce sont celles que les étrangers qui se sont établis parmi eux y ont portées. Nous dirons néanmoins un mot à la fin de cet article, de la macoute & de la piece, manières de compter de quelques-uns de ces barbares, qui peuvent en quelque sorte passer pour *monnoie de compte*.

En France, l'ancienne *monnoie de compte* étoit le paris, le tournois, & l'écu d'or au soleil; aujourd'hui on n'y compte plus qu'en livres, sous & deniers tournois: la livre vaut 20 sous, & le sou 12 deniers.

En Angleterre, la *monnoie de compte* est la livre, le schelling, & le sou sterling, *the pound, shilling, and penny ster-*

ling: la livre sterling contient 20 schellings, & le schelling 12 sous.

En Espagne, les *monnoies de compte* sont le peso, le ducat d'argent & de vellon, la réale de vellon, le cornados & le maravedi d'argent & de vellon. Le peso est au ducat comme 12 est à 10; le ducat d'argent contient 11 réales d'argent, & le ducat de vellon contient 11 réales de vellon, ce qui fait une différence de près d'une moitié. La réale d'argent court dans le commerce pour 7 schellings sterling, & celle de vellon court seulement pour 3 schellings 8 deniers sterling; 34 maravedis font la réale de vellon, & 63 celle d'argent. Le maravedi se divise en 4 cornados.

En Hollande, en Zélande, dans le Brabant & à Cologne, on se sert pour compter de la livre, sous & deniers de gros. La livre de gros contient 20 sous, & le sou 12 deniers; la livre de gros répond à 10 schellings $\frac{1}{2}$ sterling. L'on compte aussi dans ces mêmes pays par florins ou guilders, patards & pennins. Le florin vaut 20 patards, & le patard 12 pennins.

En Suisse, & dans plusieurs des principales villes d'Allemagne, entre autres à Francfort, on se sert pour *monnoie de compte* de florins, mais qui sont sur un autre pié qu'en Hollande, de creutzers & de pennins. Le florin est égal à trois schellings sterling; il se divise en 60 creutzers, & le creutzer en 8 pennins. Dans d'autres villes d'Allemagne, comme à Nuremberg, on compte par richedallers, par florins & par creutzers; la richedaller vaut 4 schellings 8 deniers sterling: elle se divise en 100 creutzers, & le creutzer en 8 pennins. Dans d'autres villes, comme à Hambourg, Berlin, &c. on compte par richedallers, marcs, lubs, sous lubs & deniers lubs. La richedaller vaut 4 schellings 6 deniers sterling; elle se divise en 3 marcs, le marc en 3 sous lubs, & le sou en 12 deniers lubs. On compte à Hambourg en livres, sous & deniers de gros. Je n'entrerai point dans le détail des autres *monnoies de compte* de ces pays-là.

En Italie, les *monnoies de compte* sont presque aussi différentes qu'il y a de ville de commerce. A Rome on compte par écu, livre, sous & deniers d'or, *di stampa*. A Venise on compte par ducats &

gros de banque, ou, comme ils disent, *di banco*. Le ducat se divise en 24 gros, & chaque gros vaut 2 sous $\frac{1}{2}$ sterling. On compte encore à Venise par ducats courans, livres, sous & deniers; le ducat courant, autrement nommé *sequin*, vaut 9 shellings 2 deniers sterlings. Livourne & Gènes ont leurs piastras, outre leurs livres sous & deniers: leur piastra est équivalente à 4 shellings 6 deniers sterlings. A Naples on compte par ducats, grains & tarins: le tarin est égal à 1 shelling sterling & se divise en 20 grains.

A Messine, à Palerme, & dans toute la Sicile, on compte par livres, onces, tarins, grains & piccolis, qu'on rassemble par 6, 20 & 30. L'once contient 30 tarins, le tarin 20 grains, & le grain 6 piccolis. A Malte, on compte par livres, onces, carlins, & grains: l'once renferme 30 tarins ou 60 carlins, ou 600 grains: le carlin est égal à 6 deniers $\frac{1}{2}$ sterling.

Dans toute la Pologne, à Dantzic, aussi bien qu'à Berlin, & dans la plupart des états du roi de Prusse, les *monnoies de compte* sont les richedallers, les rous, & les grochs. La richedaller est égale à 4 sch. 6 d. sterl. & se divise en 32 rous, & en 90 grochs dans la Pologne, ou en 24 grochs dans les états de Prusse.

Les *monnoies de compte* en Suede, sont par dalles d'argent ou de cuivre. Les dalles d'argent valent 32 sous lups, ou 3 schel. sterl. Les Danois comptent par rixdallers, & par sous; leur rixdaller se divise en 38 sous.

Les Moscovites ont leurs roubles, leurs altins & leurs grifs, le rouble est égal à 100 copecs, ou à 2 richedallers, ou à 9 sch. sterl. il se divise en 10 grifs, 3 altins $\frac{1}{2}$ sont le grif ou copec; le copec vaut 13 sous $\frac{1}{2}$ sterl.

L'empire du Turc, soit en Europe, soit en Asie, soit en Afrique, a pour maniere de compte, ce qu'on appelle des *bourses*; les unes d'argent qui sont les plus communes, les autres d'or, dont on ne se sert que dans le ferrail, & des demi-bourses qu'on nomme *rizès*: la bourse d'argent est égale à 112 liv. 10 sch. sterl., la demie vaut à proportion: la bourse d'or contient 15 mille séquins, & vaut 6750 liv. sterl.; mais de telles bourses ne sont d'usage que pour des pré-

sens extraordinaires, de sorte que le mot *bourse*, signifie *bourse d'argent*. On les appelle ainsi, parce que tout l'argent du trésor du ferrail se met dans des sacs ou bourses de cuir. Les marchands dans les états du grand-seigneur, comptent par dallers d'Hollande, qu'ils nomment autrement *astani* ou *abouquers*, par meideus & par aspres. Le thaler ou pialtre vaut 35 meideus; le meideu vaut 3 aspres, & l'aspre est égal à un demi sou sterl.

En Perse, la *monnoie de compte* est le man, qu'on nomme plus communément *toman* ou *tianein*, & le dinar-bisti; le toman est composé de 50 abassis, ou de cent mamodis, de 200 chapes, ou de 10 mille dinars-bisti; de sorte qu'en mettant le dinar-bisti sur le pié d'un denier, le toman revient à 3 liv. 12 sch. 6 den. sterl. On compte aussi en Perse, par larins, particulièrement à Ormus, & sur les côtes du golfe Perlique: le larin est équivalent à 11 sous sterl., & c'est sur ce pié qu'il est d'usage parmi les Arabes, & dans une grande partie du continent des Indes orientales.

Dans la Chine, le pic, le picol & le tach, qui sont des poids, servent en même temps de *monnoie de compte*, ce qui s'étend jusque dans le Tunquin. Le pic se divise en 100 catis, quelques-uns disent 125: le catis se partage en 16 tachs, chaque tach est égal à une once deux drachmes: le picol contient 66 catis $\frac{1}{2}$; le tach équivalant à 6 sch. 8. d. sterl.

Le Japon a pour *monnoie de compte*, ses schuites, ses cockiens, ses oubans & ses taels; 200 schuites sont égales à 500 florins d'Hollande; le cockien vaut 10 florins des Pays-Bas; 1000 oubans font 45 mille taels.

A Surate, à Agra, & dans le reste des états du grand mogul, on compte par lacres ou lacs, ou par lechs; un lac de roupies fait 100 milles roupies.

Au Malabar & à Goa, on se sert pour *monnoies de compte*, de tangas, de vintins, & de pardaos-xerafins: le tanga est de deux especes, savoir de bon ou de mauvais aloi; quatre tangas de bon aloi valent un pardaos-xerafin, au lieu qu'il en faut 5 de mauvais aloi; 15 barucos font un vintin, le baruco est $\frac{1}{11}$ de sous sterl.

L'isle de Java a ses fantas, ses fapacou, ses caxas, ses fardos & ses cati. Le fanta vaut 200 caxas, qui sont de petites pieces du pays enfilées dans un cordon; la valeur de chaque caxas répond à $\frac{1}{15}$ de sous sterl.; 5 fantas font le fapacou. Le fardos vaut 2 sch. 8 d. sterl. le cati contient 20 taels, le tael vaut 6 sch. 8 d. sterl.

Il y a plusieurs autres isles, villes & états des Indes orientales, dont nous ne rapportons point ici les monnoies de compte, soit parce qu'elles se réduisent à quelques-uns de celles dont nous avons parlé, soit parce que les auteurs ne s'accordent point dans le récit qu'ils en font.

Il nous reste pour remplir notre promesse, à dire un mot des monnoies de compte d'Afrique. Du cap Verd au cap de Bonne-Espérance, tous les échanges & les évaluations des marchandises se font par macoutes & par pieces. A Loango de Boirée & quelq'autres lieux de la côte d'Angola, les estimations se font par macoutes. A Masimbo & cabindo qui sont aussi sur la même côte, les negres comptent par pieces. Chez les premiers la macoute est équivalente à 10, & dix macoutes font 100; chez les autres la piece vaut 1, mais elle s'augmente par addition, jusqu'à tel nombre qu'il convient pour la traite les marchandises d'Afrique, & leur échange contre celles d'Europe. Supposez donc qu'ils aient fixé leur esclave à 3500, ce qui revient à 305 macoutes; pour faire ce nombre de macoutes en marchandises d'Europe, chaque esclave de ces marchandises a son prix aussi en macoutes.

Par exemple, deux couteaux flamans se comptent une macoute; un bassin de cuiyre de deux livres pesant, vaut trois macoutes; un fusil s'estime 30 macoutes, une piece de salampouris bleu 120 macoutes, ainsi du reste; ensuite de quoi, les negres prennent sur cette évaluation autant de ces marchandises qu'il en faut pour 305 macoutes, à quoi ils ont mis leur esclave, il en est de même de la piece: les naturels du pays évaluent leur esclave à 10 pieces; ainsi les Européens mettent, par exemple, un fusil pour valoir 1 piece, une piece de salampouris bleu pour 4 pieces; &c.

Enfin, on fait que les coquillages qu'on appelle *bouges* en Afrique, *couris* aux Indes, servent de menue monnaie. Le cacao pareillement sert de menue monnaie en Amérique; le mays & les amandes de lar, en servent en plusieurs endroits des Indes orientales. (le chevalier DE JAUCOURT.)

MONNOIES, COURS DES, sont des cours souveraines qui connoissent en dernier ressort & souverainement, de tout ce qui concerne les monnoies & leur fabrication, comme aussi de l'emploi des matieres d'or & d'argent, & de tout ce qui y a rapport tant au civil qu'au criminel, soit en premiere instance, soit par appel des premiers juges de leur ressort.

Originellement, la cour des monnoies de Paris étoit seule, & avoit tout le royaume pour ressort jusqu'en 1704, que fut créée la cour des monnoies de Lyon.

Cour des monnoies de Paris. La fabrication des monnoies, ainsi que l'emploi des matieres d'or & d'argent, sont de telle importance, que les souverains ont eu dans tous les temps des officiers particuliers pour veiller sur les opérations qui y avoient rapport, & sur ceux qui étoient préposés pour y travailler.

Chez les Romains, il y avoit trois officiers appelés *triumviri mensarii seu monetarii*, qui présidoient à la fabrication des monnoies; ces officiers faisoient partie des centumvirs, & étoient tirés du corps des chevaliers.

Il paroît que cette qualité leur fut conservée jusqu'au regne de Constantin, qui après avoir supprimé les triumvirs monétaires, créa un intendant des finances, ayant aussi l'intendance des monnoies auquel on donna le nom de *comes sacrarum largitionum*.

Cet officier avoit l'inspection sur tous ceux qui étoient préposés pour la fabrication des monnoies, il étoit aussi le dépositaire des poids qui servoient à peser l'or & l'argent, & c'étoit par son ordre qu'on envoyoit dans les provinces des poids étalonnés sur l'original, comme il se pratique actuellement à la cour des monnoies, seule dépositaire du poids original de France.

Telle étoit la forme du gouvernement des Romains, par rapport aux monnoies; lorsque Pharamond, premier roi de France, s'empara de Trèves qui leur ap-

partenoit , il suivit, ainsi que ses successeurs , la police des Romains pour les monnoies.

Vers la fin de la première race , il y avoit des monnoies dans les principales villes du royaume , qui étoient sous la direction des ducs & comtes de ces villes, mais toujours sous l'inspection du *comes sacrarium largitionum* , ou des généraux des monnoies , que le bien du service obligea de substituer à l'intendant général.

Ces généraux des monnoies furent d'abord appelés *monetarii* , on les appelloit en 1211 , & dans les années suivantes , *magistri monetae* , & en françois , *maîtres des monnoies* ; ces maîtres étoient d'abord tous à la suite de la cour, parce qu'on ne fabriquoit les monnoies que dans le palais des rois ; ils étoient commensaux de leur hôtel , & c'est delà que les officiers de la cour des monnoies tirent leur droit de *committimus*.

Depuis que Charles-le-Chauve eut établi huit hôtels des monnoies , il y eut autant de maîtres particuliers des monnoies au-dessus desquels étoient les autres maîtres , qu'on appella pour les distinguer , *maîtres généraux des monnoies* par tout le royaume de France , ou *généraux maîtres* ou *généraux des monnoies*.

En 1359 , le roi les qualifioit de ses *conseillers* , ils sont même qualifiés de *présidents* dans des lettres de Charles le Bel de 1322 , & dans des comptes de 1473 & 1474 , ils sont qualifiés de *sires*.

Le nombre des généraux des monnoies a beaucoup varié : ils étoient d'abord au nombre de trois , & c'est dans ce temps qu'ils furent unis & incorporés avec les maîtres des comptes qui n'étoient pareillement qu'au nombre de trois , & avec les trésoriers des finances qui étoient aussi en pareil nombre , & placés dans le palais à Paris , au lieu où est encore présentement la chambre des comptes.

Ces trois juridictions différentes qui composoient anciennement la chambre des comptes , connoissoient conjointement & séparément , suivant l'exigence des cas du maniement & distribution des finances , de celui du domaine qu'on appelloit *trésor des monnoies* , d'où a été tirée la chambre des monnoies ; cela se justifie par diverses commissions , dont l'adresse leur étoit faite en commun par les rois.

Les généraux des monnoies avoient dans l'enceinte de la chambre des comptes leur chambre particulière , dans laquelle ils s'assembloient pour tout ce qui concernoit le fait de leur juridiction , & même pour y faire faire les essais & épreuves des deniers des boîtes qui leur étoient apportées , par les maîtres & gardes de toutes les monnoies du royaume.

Constant qui écrivoit en 1653 , dit qu'il n'y avoit pas long-temps que l'on voyoit encore dans cette chambre des vestiges de fourneaux , où les généraux faisoient faire les essais des deniers des boîtes & deniers courans.

Il y a même actuellement dans l'intérieur de la cour des monnoies , un endroit destiné à faire lesdits essais.

En 1296 , il y avoit quatre généraux , dont un étoit maître de la monnaie d'or , on n'en trouve plus que trois en 1315 , ils étoient quatre en 1346 ; l'année suivante ils furent réduits de même à quatre par Charles V alors régent du royaume ; il établit en 1358 un gouverneur & souverain maître des monnoies du royaume ; mais son administration dont on ne fut pas content ne dura qu'un an : il y en eut cependant encore un semblable en 1364.

Pour ce qui est des généraux , ce même prince en mit un cinquième en 1359 ; & dans la même année il en fixa le nombre à huit , dont six étoient pour la langue d'Oïl en pays coutumier , & résidoient à Paris , les deux autres étoient pour rendre la justice en qualité de commissaire dans les provinces de la langue d'Oc ou pays de droit écrit.

Les trois corps d'Officiers qui se réunissoient à la chambre des comptes , ayant été augmentés , cela donna lieu à leur séparation , ce qui arriva vers 1358 ; alors la chambre des monnoies fut placée au-dessus du bureau de la chambre des comptes , aussi-bien que leur greffe & parquet , & ce tribunal tint en cet endroit ses séances jusqu'en 1686 , que la cour des monnoies fut transférée au pavillon neuf du palais du côté de la place Dauphine , où elle commença à tenir ses séances au mois d'Octobre de ladite année ; & depuis ce temps , elle les a toujours tenues dans le même lieu.

Pour revenir aux généraux , l'augmentation qui avoit eu lieu fut confirmée par

le roi Jean en 1361, & ils demeurèrent dans le même nombre de huit, jusqu'à ce que Charles V en 1378 les réduisit à six. Charles VI en 1381 n'en nomma que cinq en titre, & un sixième pour suppléer en l'absence d'un des cinq qui étoit échevin. Ils furent cependant encore depuis au nombre de six, & même en 1388 Charles VI ordonna qu'il y en auroit huit; savoir, six pour la langue d'Oïl, & deux pour la langue d'Oc, il réduisit en 1400 ceux de la langue d'Oïl à quatre, & confirma ce même nombre en 1413.

Lorsque les Anglois furent maîtres de Paris sous Charles VI, les généraux des *monnoies* transférèrent leur chambre à Bourges, où elle demeura depuis le 27 Avril 1418, jusqu'en 1437, qu'elle fut rétablie à Paris après l'expulsion des Anglois; il y eut néanmoins pendant ce tems une chambre des *monnoies*, tenue à Paris par deux généraux & un commissaire extraordinaire qui étoient du parti des Anglois.

Tous ces officiers étant réunis, lorsque la chambre fut rétablie à Paris, Charles VII trouva qu'ils étoient en trop grand nombre; c'est pourquoi en 1443 il les réduisit à sept, ce qui demeura sur ce pié jusqu'en 1455 qu'il les réduisit à quatre.

Louis XI les maintint de même; mais Charles VIII en 1463 en fixa le nombre à six, & en 1494 il en ajouta deux.

Ce nombre de huit ne paroissant pas suffisant à François premier, il créa en 1522 un président & deux conseillers de robe-longue, ce qui faisoit en tout onze personnes, un président & dix conseillers.

Les premiers généraux des *monnoies* jugoient & connoissoient de la bonté des *monnoies* de nos rois, & même de celles des seigneurs auxquels nos rois avoient accordé la permission de faire battre *monnoie*; c'étoit les généraux qui régloient le poids, l'aloi, & le prix des *monnoies* de ces seigneurs, & qui pour cet effet en faisoient la visite.

Du temps de Philippe-le-Bel les seigneurs hauts-justiciers connoissoient, dans leurs terres, des abus que l'on faisoit des *monnoies*, soit en en fabriquant de fausses, ou en rognant les bonnes, ils pouvoient faire punir le coupable;

Philippe-le-Bel accorda même aux seigneurs hauts-justiciers la confiscation des *monnoies* décriées que leurs officiers auroient saisies, il ne leur en accorda ensuite que la moitié.

Mais le roi connoissoit seul par ses officiers des contestations pour le droit de battre *monnoie*, ils avoient aussi seuls la connoissance & la punition des coupables pour les *monnoies* contrefaites à son coin, & les officiers que les seigneurs nommoient pour leurs *monnoies* devoient être agréés par le roi, & reçus par les généraux.

Philippe-le-Bel, Louis Hutin, Philippe-le-Long, Charles IV, Philippe de Valois, Charles VII & en dernier lieu François premier, ayant ôté aux seigneurs le droit de battre *monnoie*, les généraux des *monnoies*, & autres officiers royaux qui leur étoient subordonnés, furent depuis ce temps les seuls qui eurent connoissance du fait des *monnoies*.

Charles V étant régent du royaume, renouvela les defenles qui avoient été faites à tous juges de connoître des *monnoies*, excepté les généraux & leurs députés.

Ces députés étoient quelques-uns d'entre eux qu'ils envoyoit dans les provinces pour empêcher que les abus qui se commettoient dans les *monnoies* éloignées de Paris; ils alloient deux de compagnie, & avoient outre leurs gages des taxations particulières pour les frais de leurs voyages & chevauchées. Leur équipage étoit réglé à trois chevaux & trois valets; ils devoient visiter deux fois l'an chaque *monnoie*.

La juridiction des généraux des *monnoies* s'étendoit, comme fait encore celle de la cour des *monnoies*, privativement à tous autres juges, sur le fait des *monnoies* & fabrication d'icelles, baux à fermes des *monnoies*, & réceptions de cautions, sur les maîtres officiers, ouvriers monnoyeurs, soit pour le poids, aloi, & remède d'icelles, pour le cours & prix des *monnoies*, tant de France qu'étrangères, comme aussi pour régler le prix du marc d'or & d'argent, faire observer les édits & réglemens sur le fait des *monnoies* par les maîtres & officiers d'icelles, changeurs, orfèvres, jouailliers affineurs, orbateurs, tireurs & écacheurs d'or & d'argent, lapidaires,

merciers, fondeurs, alchimistes, officiers des mines, graveurs, doreurs, horlogers, fourbisseurs, & généralement sur toutes sortes de personnes travaillant ou trafiquant en matières ou ouvrages d'or & d'argent dans toute l'étendue du royaume.

Les généraux avoient aussi par prévention à tous juges ordinaires la juridiction sur les faux monnoyeurs, rogneurs des monnoies, & altérateurs d'icelles.

Pour sceller leurs lettres & jugemens ils se servoient chacun de leur sceau particulier, dont l'apposition à queue pendante rendoit leurs expéditions exécutoires par tout le royaume; on croit même qu'ils ont usé de ces sceaux jusqu'aux temps où ils ont été érigés en cour souveraine.

Ils commettoient aussi aux offices particuliers des *monnoies*, qui se trouvoient vacants, ceux qu'ils en jugoient capables jusqu'à ce qu'ils y eussent été pourvus par nos rois.

Les généraux des *monnoies* jugeoient souverainement, même avant l'érection de leur cour en cour souveraine, excepté en matière criminelle, où l'appel de leurs jugemens étoit attribué au parlement de Paris; le roi leur donnoit pourtant quelquefois le droit de juger sans appel, même dans ce cas, ainsi qu'il paroît par différentes lettres-patentes.

La chambre des *monnoies* étoit en telle considération, que les généraux étoient appelés au conseil du roi lorsqu'il s'agissoit de faire quelques réglemens sur les *monnoies*.

Nos rois venoient même quelquefois prendre séance dans cette chambre, comme on voit par des lettres du roi Jean du 3 Septembre 1364, lesquelles sont données en la chambre des *monnoies* le roi y étant; & lorsque Philippe de Valois partant pour son voyage de Flandres, laissa à la chambre des comptes le pouvoir d'augmenter & diminuer le prix des *monnoies*; ce furent en particulier les généraux des *monnoies* qui donnerent aux officiers des *monnoies* les mandemens & ordres nécessaires en l'absence du roi.

Louis XII en confirmant leur juridiction à son avènement à la couronne, les qualifia de *cour*, quoiqu'ils ne fus-

sent point encore érigés en cour souveraine, ne l'ayant été qu'en 1551.

Plusieurs généraux des *monnoies* furent élus prévôts des marchands de la ville de Paris, tels que Jean Cuidoé ou Cadoé en 1355, Pierre Deslandes en 1438, Michel de la Grange en 1466, Nicolas Potier en 1500, Germain de Marle en 1502 & 1526, & Claude Marcel en 1570.

Anciennement il n'y avoit qu'un même procureur du roi pour la chambre des comptes, les généraux des *monnoies*, & les trésoriers des finances, attendu que ces trois corps composoient ensemble un corps mixte; mais depuis leur séparation il y eut un procureur du roi pour la chambre des *monnoies*; on ne trouve point la création, mais il existoit dès 1392.

L'office d'avocat du roi ne fut établi que vers l'an 1436, auparavant il étoit exercé par commission.

Celui de greffier en chef existoit dès l'an 1296, sous le titre de *clerc des monnoies*, & ce ne fut qu'en 1448 qu'il prit la qualité de greffier.

Au mois de Janvier 1551 la chambre des *monnoies* fut érigée en cour & juridiction souveraine & supérieure comme sont les cours de parlemens, pour juger par arrêt & en dernier ressort toutes matières, tant civiles que criminelles, dont les généraux avoient ci-devant connu ou dû connoître, soit en première instance ou par appel des gardes, prévôts, & conservateurs des privilèges des mines.

Le même édit porte qu'on ne pourra se pourvoir contre les arrêts de cette cour que par la voie de proposition d'erreur (à laquelle a succédé celle des requêtes civiles); que les gens de la cour des *monnoies* jugeront eux-mêmes s'il y a erreur dans leurs arrêts en appelant avec eux quelques-uns des gens du grand-conseil, cour de parlement ou généraux des aides jusqu'au nombre de dix ou douze.

Ils devoient, suivant cet édit, être au moins neuf pour rendre un arrêt; & au cas que le nombre ne fût pas complet, emprunter des juges dans les trois autres cours dont on vient de parler, auxquels il est enjoint de venir à leur

invitation, sans qu'il soit besoin d'autre mandement.

Dans la suite il a été ordonné, qu'ils seroient dix pour rendre un arrêt; & le nombre des présidens & conseillers de la cour des *monnoies* ayant été beaucoup augmenté; ils n'ont plus été dans le cas d'avoir recours à d'autres juges.

Le même édit de 1551 en créant un second président & trois généraux, ordonna que les présidens ne pourroient être que de robe-longue, & qu'entre les généraux il y en auroit au moins sept de robe-longue; depuis par une déclaration du 28 Juillet 1637; il fut ordonné qu'à mesure que les offices de conseillers vaqueroient, ils seroient remplis par des gradués.

Depuis ce temps il y a eu encore diverses autres créations, suppressions, & rétablissements d'offices dont le détail feroit trop-long: il suffit de dire que cette cour est présentement composée d'un premier président, de huit autres présidens, de deux chevaliers d'honneur créés en 1702, trente-cinq conseillers qui sont tous officiers de robe-longue, & dont deux sont contrôleurs généraux du bureau des *monnoies* de France établi en ladite cour, où ils ont séance du jour de leur réception après le doyen, chacun dans leur semestre.

Il y a aussi des commissaires en titre pour faire les visites dans les provinces de leur département; ces commissions sont au nombre de dix, lesquelles sont remplies par les présidens & conseillers de ladite cour.

Outre les officiers ci-dessus, il y a encore deux avocats généraux, un procureur général, deux substitués, un greffier en chef, lequel est secrétaire du roi près ladite cour, deux commis du greffe, un receveur des amendes & épices, un premier huissier, & seize autres huissiers audienciers, un receveur général des boîtes des *monnoies*, lequel est trésorier payeur des gages, ancien, alternatif, & triennal des officiers de ladite cour, comme aussi trois contrôleurs dudit receveur général.

Son établissement en titre de cour souveraine fut confirmé par édit du mois de Septembre 1570, par lequel le roi ôta toutes les modifications que les cours

avoient pu apporter à l'enregistrement de l'édit de 1551.

Ses droits & privilèges ont encore été confirmés & amplifiés par divers édits & déclarations, notamment par un édit du mois de Juin 1635.

La cour des *monnoies* jouit du droit de *committimus*, du droit de franc fallé, & autres droits attribués aux cours souveraines.

Elle a rang dans toutes les cérémonies publiques immédiatement après la cour des aides.

La robe de cérémonie des présidens est de velours noir; celle des conseillers, gens du roi, & greffier en chef est de latin noir; ils s'en servent dans toutes les cérémonies publiques, à l'exception des pompes funèbres des rois, reines, princes & princesses, où en qualité de commensaux ils conservent leurs robes ordinaires avec chaperons, comme une marque du deuil qu'ils portent.

Par un édit du mois de Mars 1719, enregistré tant au parlement qu'à la chambre des comptes & cour des aides, le roi a accordé la noblesse aux officiers de la cour des *monnoies* au premier degré, à l'instar des autres cours.

L'édit de 1570 ordonna que les officiers de cette cour souveraine alternativement, c'est-à-dire la moitié pendant une année, l'autre moitié l'année suivante; mais par un autre édit du mois d'Octobre 1647, cette cour a été rendue semestre, & tel est son état actuel pour les conseillers; à l'égard des présidens, ils servent par trimestre, savoir trois mois dans un semestre & trois mois dans l'autre, excepté M. le premier président, & M. le procureur général, qui sont de service toute l'année.

La cour des *monnoies* a, suivant sa création, le droit de connoître en dernier ressort & toute souveraineté, privativement à toutes cours & juges, du travail des *monnoies*, des fautes, malversations & abus commis par les maîtres, gardes, tailleurs, essayeurs, contre-gardes, prévôts, ouvriers, monnoyeurs & ajusteurs, changeurs, affineurs, départeurs, batteurs, tireurs d'or & d'argent, cueilleurs & amasseurs d'or de paille, orfèvres, jouailliers, mineurs, tailleurs de gravures, balanciers, fourbisseurs, horlogers, couteliers, & autres faisant fait des *monnoies*.

nier, circonstances & dépendances d'icelles, ou travaillans & employans les matieres d'or & d'argent, en ce qui concerne leurs charges & métiers, rapports & visitations d'iceux.

Les ouvriers qui font des vaisseaux de terre resistans au feu à sec, propres à la fonte des métaux, sont aussi soumis à sa juridiction.

Les particuliers qui veulent établir des laboratoires destinés à la fusion des métaux doivent en obtenir la permission, & faire enrégistrer leurs brevets en la cour des monnoies.

Elle a droit de même que les juges qui lui sont subordonnés, de connoître des matieres de sa compétence, tant au civil qu'au criminel, & de condamner à toutes sortes de peines afflictives, même à mort.

Les jours d'audience sont les mercredis & samedis; & ceux que M. le premier président veut accorder extraordinairement: les autres jours sont employés aux affaires de rapport.

Dans les audiences les juges se mettent sur les hauts sièges, lorsqu'il est question d'appel des sentences des premieres juridictions; & lorsque ce sont des affaires en premiere instance, ils se mettent sur les bas sièges.

Le ressort de la cour des monnoies de Paris s'étend dans tout le royaume, à l'exception de quelques provinces qui en ont été démembrées pour former celui de la cour des monnoies de Lyon réunie aujourd'hui à celle de Paris.

Hôtels des monnoies & juridictions du ressort de la cour des monnoies de Paris.

Paris	Rheims.
Rouen	Nantes.
Caen.	Troyes.
Tours.	Amiens.
Angers.	Bourges.
Poitiers.	Rennes.
La Rochelle.	Metz.
Limoges.	Strasbourg.
Bordeaux.	Besançon.
Dijon.	Lille.
Orléans.	

Il y a encore une juridiction subordonnée à la cour des monnoies, qui est celle du prévôt général des monnoies,

dont la compagnie a été créée pour le service de ladite cour; il en sera parlé plus au long dans l'article qui le concerne.

La cour des monnoies connoît par prévention & par concurrence avec les bailiffs, sénéchaux, prévôts des maréchaux, & autres juges, des faux-monnoyeurs, rogneurs & altérateurs de monnoies, billonneurs, alchimistes, transgresseurs des ordonnances sur le fait des monnoies de France & étrangères.

Nous observerons en passant à ce sujet, que le crime de fausse monnoie est un cas royal, dont la peine a toujours été très-sévère. Anciennement on faisoit bouillir les faux monnoyeurs; leurs exécutions se faisoient au marché aux pourceaux. Il y en eut deux qui subirent cette peine en 1347; d'autres furent aussi attachés en croix, deux autres furent bouillis, l'un en 1525, l'autre en 1550. Présentement on les condamne à être pendus; & la place où se font les exécutions, en vertu d'arrêt de la cour des monnoies, est la place de la croix du trachoir.

L'Eglise employoit aussi contre eux les armes spirituelles. Clement V excommunia les faux-monnoyeurs de toute espece qui étoient en France, & ordonna qu'ils ne pourroient être absous que par le pape, excepté à l'article de la mort. Charles V envoya une copie de cette bulle à l'évêque de Langres, pour la faire afficher à la porte de toutes les églises de son diocèse.

La cour des monnoies a encore, entre autres prérogatives, celle d'être dépositaire de l'étalon ou poids original de France, lequel est conservé dans un coffre fermé à trois serrures & clés différentes.

Ce poids original pèse 50 marcs, & contient toutes ses différentes parties; c'est sur ce poids qu'on étalonne tous ceux du royaume, en présence d'un conseiller.

En 1529 l'empereur Charles V ayant voulu conformer le poids du marc de l'empire pour les Pays-bas, au poids royal de France, envoya un de ses généraux des monnoies, pour en demander permission au roi; & les lettres de créance lui ayant été expédiées à cet effet, la vérification & l'étalonnement

fut fait en présence du président & des généraux des *monnoies*.

Et dernièrement en 1756, la même vérification & étalonnement ont été faits en présence de son excellence le comte de Staremberg, conseiller au conseil aulique de l'empire, chambellan actuel de leurs majestés impériales, & royales, & leur ministre plénipotentiaire à la cour de France, & aussi en présence de deux conseillers en la cour des *monnoies*, & d'un substitut de M. le procureur général en ladite cour, sur un poids de 64 marcs avec toutes ses divisions, présenté par le sieur Marquart, essayeur général des *monnoies* de la majesté impériale & royale aux Pays-bas, & chargé par le gouvernement desdits Pays-bas, pour lesquels ledit poids est destiné.

(A)

Généraux provinciaux des *monnoies*.

Les généraux provinciaux subsidiaires des *monnoies*, sont des officiers établis pour veiller dans les provinces de leur département, sous l'autorité des cours des *monnoies* auxquelles ils sont subordonnés, à l'exécution des ordonnances & des réglemens sur le fait des *monnoies*, ainsi que sur tous les ouvriers justiciables d'icelles, qui emploient les matières d'or & d'argent, & fabriquent les différens ouvrages composés de ces matières précieuses.

Ils connoissent de toutes les transgressions aux ordonnances & réglemens, ainsi que de toutes les contraventions qui peuvent être commises par lesdits justiciables, à la charge de l'appel dans les cours des *monnoies* auxquelles ils ressortissent; ils président aux jugemens qui sont rendus dans les juridictions aux sièges établis dans les hôtels des *monnoies*, & sont tenus de faire exactement des chevauchées dans les provinces de leur département, à l'effet de découvrir les différens abus, délits & malversations qui peuvent se commettre sur le fait des *monnoies* & des matières & ouvrages d'or & d'argent.

Ils connoissent des mêmes matières, ont la même juridiction en première instance, que les cours des *monnoies* dans lesquelles ils ont entrée, séance & voix délibérative, le jour de leur réception, & toutes les fois qu'il s'y juge quelque affaire venant de leur départe-

ment, ou qu'ils ont quelque chose à proposer pour le bien du service & l'intérêt public.

On les appelle *subsidiaires*, parce qu'ils représentoient en quelque façon les généraux des *monnoies*, & qu'ils représentent encore dans les provinces les commissaires des cours des *monnoies*, qui étant obligés de résider continuellement pour vaquer à leurs fonctions, ne peuvent faire de tournées & chevauchées aussi souvent qu'il seroit à désirer pour la manutention des réglemens; aussi ont-ils droit dans les provinces de leur département, comme les commissaires desdites cours, de juger en dernier ressort les accusés de crime de fabrication, exposition de fausse *monnoie*, rognure & altération d'espèces, & autres crimes de juridiction concurrente, lorsqu'ils ont prévenu les autres juges & officiers royaux.

Ces officiers furent institués originellement dans les provinces de Languedoc, Guienne, Bretagne, Normandie, Bourgogne, Dauphiné & Provence, pour régir & gouverner les *monnoies* particulières des anciens comtes & ducs de ces provinces, qui ayant un coin particulier pour les *monnoies* qu'ils faisoient frapper, avoient besoin d'un officier particulier pour la police & le gouvernement de leurs *monnoies* particulières dont le travail étoit jugé par les généraux maîtres des *monnoies* à Paris.

Ils étoient aussi dès-lors chargés du soin de faire observer les ordonnances du roi sur le fait des *monnoies*, & ils étoient dès-lors appelés *subsidiaires*, parce qu'ils étoient soumis en tout aux généraux des *monnoies* dont ils étoient justiciables, & ne connoissoient que subsidiairement à eux des matières qui leur étoient attribuées.

Ils étoient mis & établis par l'autorité des rois, & si les seigneurs de ces provinces les nommoient & présentoient, ils étoient toujours pourvus par le roi, & reçus par les généraux de la chambre des *monnoies* en laquelle ressortissoit l'appel de leurs jugemens.

Plusieurs de ces officiers avoient été destitués en différens temps, & il n'avoit point été pourvu à leurs offices: en 1522 il n'en restoit plus que trois, dont un en Languedoc & Guienne; un

en Dauphiné, & le troisiemé en Bourgogne : & comme ces offices étoient devenus assez inutiles par la réunion que les rois avoient faites des *monnoies* particulieres des seigneurs, & qu'ils caufoient quelquefois du trouble & empêchement aux commissaires & députés de la chambre des *monnoies*, lorsqu'ils faisoient leurs chevauchées dans les provinces, Henri II les supprima en tout par édit du mois de Mars 1549.

Ils furent rétablis au nombre de sept, par édit du roi Henri III, du mois de mai 1577, pour faire leur principale résidence es villes & provinces dans lesquelles étoient établis les parlemens de Languedoc, Guienne, Bretagne, Normandie, Bourgogne, Dauphiné & Provence; cet édit leur attribua les mêmes pouvoirs & juridictions qui avoient été attribués aux généraux de la cour des *monnoies* de Paris, par l'édit de Charles IX de l'année 1670, lorsqu'ils font leurs chevauchées dans les provinces; & ordonna que ceux qui seroient pourvus desdits offices, seroient reçus en ladite cour & y auroient entrée, séance & voix délibérative en toutes matieres de leur connoissance, & quand ils s'y trouveroient pour le fait de leurs charges.

Ces sept offices ont été supprimés par édit du mois de Juin 1696; mais le même édit porte création de 28 autres généraux provinciaux subsidiaires des *monnoies*, avec les mêmes honneurs, droits, pouvoirs & juridiction portés par l'édit du mois de Mai 1577, savoir :

Un pour la ville & généralité de Rouen :

Un pour les villes de Caën & Alençon :

Un pour la ville & diocèse de Rennes, & ceux de Dol, Saint-Malo, Saint-Brieux, Treguier & Saint-Paul de Léon :

Un pour la ville & diocèse de Nantes & ceux de Vannes & Cornouailles :

Un pour la ville de Tours, la Touraine & l'Orléanois :

Un pour la ville d'Angers & pour les provinces d'Anjou & Maine :

Un pour la ville & généralité de Limoges :

Un pour la ville & généralité de Bourges & Nivernois :

Un pour la ville & généralité de Poitiers :

Un pour la ville de la Rochelle, le pays d'Aunis & la province de Saintonge :

Un pour la ville de Bordeaux, Périgueux, Agen, Condom & Sarlat :

Un pour la ville de Bayonne, élection d'Acqs, le pays du Soule & de Labour, & le comté de Marsan :

Un pour la ville de Pau & le ressort du parlement :

Un pour la ville & diocèse de Toulouse, & ceux de Mirepoix, Alby, Lavaur, Comminges, Montauban, Pamiers, Couferans, Lectoure, Auch, Lombez, Cahors, Rhodès & Vabres :

Un pour la ville & diocèse de Narbonne, & ceux de Beziers, Agde, Lodève, Saint-Pons, Carcassonne, Saint-Papoul, Castres, Aleth & Limoux :

Un pour la ville & diocèse de Montpellier, & ceux de Nîmes, Alais, Vivier, le Puy, Uzès & Mende :

Un pour la ville de Lyon, le Lyonnais & les pays de Forez & de Beaujolois.

Un pour la ville de Grenoble, le Dauphiné, la Savoie & le Piémont.

Un pour la ville & ressort du parlement d'Aix.

Un pour la ville de Riom & les provinces d'Auvergne & de Bourbonnois.

Un pour la ville & ressort du parlement & Chambre des Comptes de Dijon.

Un pour la ville & ressort du parlement de Besançon :

Un pour la ville & ressort du parlement de Metz, ville & province de Luxembourg :

Un pour la ville & généralité d'Amiens, le Boulonnois & le pays conquis & reconquis :

Un pour la ville de Lille, la province d'Artois, & le pays nouvellement conquis en Flandres & Hainault, ou cédés par les derniers traités :

Un pour la ville de Rheims & les élections de Rheims, Châlons, Epernay, Rethel, Sainte-Menehould & le Barois.

Un pour la ville de Troyes, Sézanne, Langres, Chaumont, Bar-sur-Aube & Vitry-le-François :

Et un pour les villes & provinces d'Alsace, & autres lieux de la frontière d'Allemagne.

Le même édit ordonne qu'ils seront gradués & reçus en la cour des *monnoies* ou ils ont entrée, séance, après le dernier conseiller, & voix délibérative comme il est dit ci-dessus.

Ils connoissent de même que les commissaires des cours des *monnoies*, par prévention & concurrence avec les baillifs, sénéchaux, officiers des préli-diaux, juges-gardes des *monnoies*, & autres juges-royaux, du billonnage, altération des *monnoies*, fabrication & exposition de fausse *monnaie*; & peuvent juger de ces matieres en dernier ressort, en appelant le nombre de gradués suffisant.

Ils connoissent aussi par concurrence avec lesdits commissaires & juges-gardes des *monnoies*, & jugent seuls, ou avec lesdits juges-gardes, de toutes les matieres tant de la juridiction privative que cumulative, où il n'échet de prononcer que des amendes, confiscations ou autres peines pécuniaires, à la charge d'appel esdites cours des *monnoies*.

Ils sont les chefs des juridictions des *monnoies* de leur département; ils ont droit d'y présider; les juges-gardes sont tenus de les appeler au jugement des affaires qu'ils ont instruites, & les jugemens qu'ils ont rendus, ou auxquels ils ont présidé, sont intitulés de leurs noms. (A)

Juges-gardes, voyez ci-après *juridictions des monnoies*.

Juridictions des monnoies. Les juridictions des *monnoies* sont des justices royales, établis dans les différentes villes du royaume, pour connoître en première instance du fait des *monnoies*, des matieres d'or & d'argent, & de tous les ouvriers employés à la fabrication desdites *monnoies*, ou aux différents ouvrages d'or & d'argent.

Les officiers qui composent cette juridiction, sont le général provincial subsidiaire dans le département duquel se trouve la juridiction; deux juges-gardes, qui en l'absence du général provincial, & concurremment avec lui, peuvent faire toutes les instructions & connoître des mêmes matieres;

un contrôleur contre-garde qui remplit les fonctions des juges en leur absence; un garde-scel, un avocat & un procureur du roi; un greffier, un premier huissier & deux autres huissiers.

Les procureurs des juridictions royales y occupent.

L'établissement des juges-gardes est fort ancien; ils réunissent aujourd'hui toutes les fonctions & juridiction qu'avoient autrefois les gardes & prévôts des *monnoies*.

Les gardes & contre-gardes des *monnoies*, furent établis par Charles-le-Chauve, dans chacune des villes où les *monnoies* du roi étoient établies; il y en avoit aussi dans les *monnoies* des seigneurs particuliers; les uns & les autres étoient pourvus par le roi, sur la nomination des seigneurs, ou des villes dans lesquelles les *monnoies* étoient établies; & lorsque ces places étoient vacantes, il y étoit commis par les généraux maîtres des *monnoies*, comme il y est encore aujourd'hui commis à l'exercice de ces charges par les cours des *monnoies*, lorsqu'elles se trouvent vacantes, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvu ou commis par le roi.

L'édit du mois de Mai 1577, avoit uni les offices de gardes & de contre-gardes à ceux de prévôts royaux des *monnoies*; mais ces mêmes offices furent rétablis par l'édit du mois de Juillet 1581, qui supprima les prévôts royaux, & rendit ceux-ci héréditaires.

Les juges-gardes connoissent en l'absence du général provincial, & concurremment avec lui privativement à tous autres officiers, de l'examen & réception des changeurs, batteurs & tireurs d'or, ainsi que des aspirans à la maîtrise d'Orfèvrerie, de leurs cautions, de l'élection de leurs jurés, de l'insculpation de leurs poinçons, & de ceux des fourbisseurs, horlogers, graveurs sur métaux, & tous autres ouvriers qui travaillent & emploient les matieres d'or & d'argent, chez lesquels ils ont droit de visite, de toutes les malversations qui peuvent être par eux commises, même des entreprises de tous ceux qui ont des fourneaux, & se mêlent de fontes & distillations sans

has y être autorisés par état ou par lettres du roi enregistrées dans les cours des monnoies, & généralement de tout ce qui concerne le titre, bonté, alliage des matieres, marques & poinçons qui doivent être sur les ouvrages, & de l'abus desdits poinçons, à l'effet de quoi les jurés desdites communautés d'orfèvres & autres ouvriers travaillans en or & en argent, doivent porter devant eux leurs procès-verbaux & rapports des visites & saisies qu'ils peuvent faire, ainsi que le fermier de la marque d'or & d'argent, pour être par eux jugés sur le titre & les marques de tous les ouvrages saisis par les uns ou par les autres.

Ils connoissent aussi en l'absence du général provincial, & concurremment avec lui & autres juges royaux, des crimes de billonnage, altération des monnoies, fabrication, exposition de fausse monnaie, & autres de juridiction concurrente.

Ils connoissent seuls & privativement aux généraux provinciaux, de la police intérieure des monnoies, & du travail de la fabrication des especes dont ils font les délivrances aux maîtres ou directeurs particuliers d'icelles, ainsi que du paraphe des registres que tiennent tous les officiers & ouvriers employés à ladite fabrication; & ils sont dépositaires des poinçons, matrices & cures sur lesquels les especes sont monnoyées. (A)

Prévôt générale des monnoies. La prévôté générale des monnoies est une compagnie d'ordonnance créée & établie par édit du mois de Juin 1635, pour faciliter l'exécution des édits & réglemens sur le fait des monnoies, prêter main-forte aux députés de la cour des monnoies, tant en la ville de Paris que hors d'icelle, & dans toute l'étendue du royaume, & exécuter les arrêts de ladite cour & ordonnances de ses commissaires, ainsi que les commissions qui peuvent être adressées par elle aux officiers de ladite prévôté.

Cette compagnie est assimilée, & jouit des mêmes honneurs & avantages que les autres maréchaussées du royaume.

Elle étoit originairement composée d'un petit nombre d'officiers créés par

ledit édit de 1635; elle a été augmentée depuis en différens temps par différentes créations d'officiers & archers, tant pour le service de ladite cour que pour la juridiction.

Elle est actuellement composée d'un prévôt, six lieutenans, huit exempts, un assesseur, un procureur du roi, un greffier en chef, un premier huissier-audiencier, & 66 archers qui ont droit d'exploiter par tout le royaume.

Les fonctions & le titre de l'assesseur & du procureur du roi, ont été unis aux charges de substituts du procureur général de sa majesté en ladite cour, en laquelle tous ces officiers doivent être reçus, à l'exception seulement des greffiers, huissiers & archers, qui sont reçus par le prévôt, & prêtent serment entre ses mains.

Cette compagnie a aussi une juridiction qui lui a été attribuée par son édit de création, & confirmée depuis par différens arrêts du conseil, réglés ainsi qu'il suit :

Le prévôt général des monnoies & les officiers de ladite prévôté, peuvent connoître par prévention & concurrence avec les généraux-provinciaux, juges-gardes, & autres officiers des monnoies, prévôts des maréchaux, & autres juges royaux, même dans la ville de Paris, des crimes de fabrication & exposition de fausse monnaie, rognure & altération d'especes, billonnage, & autres crimes de juridiction concurrente, pour raison desquels il peut informer, décréter, & faire toutes instructions & procédures nécessaires jusqu'à jugement définitif exclusivement, sans pouvoir cependant ordonner l'élargissement des prisonniers arrêtés en vertu de ses décrets; & à la charge d'apporter toutes lesdites procédures & instructions en la cour des monnoies, à l'effet d'y être réglées à l'extraordinaire, s'il y a lieu, & être jugées définitivement lorsque le procès a été instruit dans l'étendue de la ville, prévôté, vicomté & monnaie de Paris, ou aux présidiaux les plus prochains, lorsque lesdits procès ont été instruits hors ladite étendue.

Il connoît par concurrence avec lesdits généraux-provinciaux, juges-gardes & autres officiers des monnoies, & privativement à tous autres prévôts & juges,

des délits, abus & malversations qui, dans l'étendue du ressort de la cour des monnoies de Paris, peuvent être commis par les justiciables d'icelle, chez lesquels ils peuvent faire visites & perquisitions pour ce qui concerne la fonte, l'alliage des matieres d'or & d'argent, les marques qui doivent être sur leurs ouvrages, & autres contraventions aux réglemens, à l'exception cependant de ceux qui demeurent en la ville de Paris, chez lesquels ils ne peuvent se transporter sans y être autorisés par ladite cour; & il peut juger lesdits abus, délits & malversations jusqu'à sentence définitive & inclusivement, sauf l'appel en icelle.

Il ne peut néanmoins connoître dans l'intérieur des hôtels des monnoies des abus, délits & malversations qui pourroient être commis par les officiers & ouvriers employés à la fabrication des especes, ni des vols de matieres qui seroient faits dans lesdits hôtels des monnoies.

Il peut aussi connoître des cas prévôtaux autres que ceux concernant les monnoies, suivant l'édit de sa création, concurremment avec les autres prévôts des maréchaux; on doit cependant observer que par arrêt du conseil du 6 Février 1685, contradictoire entre lui & le prévôt de l'Isle de France, il ne peut en connoître dans la ville de Paris, ni dans l'étendue de l'Isle de France.

Le prévôt général des monnoies a aussi le droit de correction & discipline sur les officiers & archers de sa compagnie, sauf l'appel en la cour des monnoies, à laquelle il appartient de connoître de toutes les contestations qui peuvent naître entre lui ou autres ses officiers & archers, pour raison des fonctions de leurs offices.

Il a entrée & séance en la cour des monnoies après le dernier conseiller d'icelle, le jour de sa réception, ainsi qu'au rapport des procédures instruites par lui ou par ses lieutenans, & toutes les fois qu'il y est mandé & qu'il a quelque chose à représenter pour le service du roi ou les fonctions de sa charge, mais sans avoir voix délibérative.

Le prévôt général des monnoies a encore le droit de connoître des duels, suivant la disposition de l'édit de 1669.

Il n'est point obligé de faire juger sa compétence comme les autres prévôts des maréchaux, mais seulement lorsqu'elle lui est contestée; & c'est à la cour des monnoies qu'appartient de juger ladite compétence.

Le prévôt général des monnoies étoit créé pour toute l'étendue du royaume, & a été seul prévôt des monnoies jusqu'en l'année 1704, qu'il a été créé & tabli une seconde prévôté des monnoies pour le ressort de la cour des monnoies de Lyon, à l'instar de celle ci-dessus.

Ces prévôts généraux des monnoies ne doivent point être confondus avec les anciens prévôts des monnoies dont il va être parlé ci-après.

Prévôt des monnoies. Il y avoit dès le commencement de la troisième race de nos rois des prévôts des monnoies qui avoient inspection sur tous les monnoyeurs & ouvriers des monnoies; dans la suite il y en eut deux dans chaque monnoie, l'un pour les monnoyeurs, qu'on appelle aujourd'hui monnoyeurs, & l'autre pour les ouvriers, qu'on appelle aujourd'hui ajusteurs.

Il est à remarquer que les monnoyeurs & ouvriers qui ajustent & monnoient les especes qui se fabriquent dans les monnoies, ne peuvent y être admis qu'en justifiant de leur filiation & du droit que la naissance leur en a donné de pere en fils; & il faut bien les distinguer des autres ouvriers ou journaliers, gens de peine & à gages, qui sont employés dans les monnoies.

Ces prévôts des monnoyeurs & ouvriers étoient élus chacun dans leur corps, & non-seulement en avoient la direction, mais encore l'exercice de la justice tant civile que criminelle, sur ceux du corps auquel ils étoient préposés: ce droit leur étoit attribué par d'anciennes ordonnances, & ils furent maintenus jusqu'en l'année 1548, que par édit du mois de Novembre ils furent supprimés, & en leur place il fut créé dans chaque monnoie un seul prévôt avec un greffier, lequel prévôt avoit l'inspection sur les monnoyeurs & ouvriers, & la connoissance de tout ce qui concernoit la monnoie, avec l'exercice de la justice.

En 1555 il fut créé en chacune des monnoies un procureur du roi & deux

seignens; ce qui formoit un corps de juridiction.

Cet établissement souffrit quelques difficultés avec les gardes des *monnoies*; & enfin par l'édit du mois de Juillet 1681, les prévôts furent entièrement supprimés, & les offices des gardes furent rétablis; & depuis ce temps ce sont les gardes qu'on appelle aujourd'hui *juges-gardes des monnoies*, qui ont toute la juridiction dans l'étendue de leur département, & qui connoissent de toutes les matieres dont la connoissance appartient à la cour des *monnoies*.

Les monnoyeurs & ouvriers ont cependant continué d'élire entre eux des prévôts, mais qui n'ont plus que la police & la discipline de leurs corps, pour obliger ceux d'entre eux au travail, & les y contraindre par amendes, même par privation ou suspension de leurs droits.

Au mois de Janvier 1705, il fut créé des charges de prévôts & de lieutenans des monnoyeurs & ajusteurs, mais elles furent supprimées peu de temps après, & réunies au corps des monnoyeurs & ajusteurs, qui depuis ce temps ont continué d'élire leurs prévôts & lieutenans à vie, lesquels sont reçus & prêtent serment en la cour des *monnoies*. (A)

Cour des *monnoies de Lyon* fut créée une première fois par édit du mois d'Avril 1645, lequel fut alors presque aussitôt révoqué. Elle fut créée de nouveau par édit du mois de Juin 1704, à l'instar de celle de Paris, dont elle est un démembrement. (*)

L'année suivante le roi y réunit la sénéchaussée & siège présidial de la même ville, pour ne faire à l'avenir qu'un même corps, par édit du mois d'Avril 1705.

Le ressort de la cour des *monnoies de Lyon* s'étend suivant son édit de création, dans les provinces, généralités & départemens de Lyon, Dauphiné, Provence, Auvergne, Toulouse, Montpellier, Montauban & Bayonne.

Et par un autre édit du mois d'Octobre 1705, le roi a ajouté à ce ressort les provinces & pays de Bresse, Bugey, Valromey & Gex, dans lesquelles provinces énoncées dans les deux édits ci-dessus, se trouvent les *monnoies de Lyon*,

Bayonne, Toulouse, Montpellier, Riom, Grenoble & Aix. La *monnoie de Perpignan* est aussi du ressort de la cour des *monnoies de Lyon*.

Cette cour est composée d'un premier président & de cinq autres présidens, aux offices desquels sont joints ceux de lieutenant général, de présidens au présidial, de lieutenant-criminel, lieutenant-particulier, & assesseur criminel; de deux chevaliers d'honneur, dont l'un est lieutenant-général d'épée; de deux conseillers d'honneur, de vingt-neuf autres conseillers, dont un conseiller clerc, & un autre fait les fonctions de commis au comptoir, & un autre celle de contrôleur; de deux avocats généraux, un procureur-général, quatre substituts, un greffier en chef, lequel est secrétaire du roi; trois greffiers commis, un receveur-payeur des gages, un receveur des amendes; un premier huissier, trois huissiers-audienciers, & dix autres huissiers.

Il y a en outre huit commissions établies à l'effet de faire des visites dans les *monnoies* du ressort de cette cour, dont deux devoient être possédées par deux présidens, & les six autres par des conseillers: lesquelles charges sont réunies au corps.

Par l'édit de création ci-dessus, du mois de Juin 1704, le roi a établi près la cour des *monnoies de Lyon*, une chancellerie, laquelle est composée d'un garde-scel, quatre secrétaires du roi audienciers, quatre contrôleurs, quatorze secrétaires, deux référendaires, un chaussecire, un receveur des émolumens du sceau, un greffier, & deux huissiers.

Il y a encore près cette cour une prévôté générale des *monnoies*, laquelle est composée d'un prévôt général des *monnoies*, d'un lieutenant, d'un guidon, d'un assesseur, d'un procureur du roi, de quatre exempts, d'un greffier, de 30 archers, & d'un archer trompette.

Cette compagnie a été créée par édit du mois de Juin 1704, à l'instar de celle qui est attachée à la cour des *monnoies de Paris*. Suivant cet édit, le prévôt général des *monnoies de Lyon* doit faire juger en cette cour des *monnoies*

(*) Elle est réunie depuis quelques années à la cour des *monnoies de Paris*.

les procès par lui instruits contre les délinquans dont il aura fait la capture dans l'étendue de la généralité de Lyon ; & hors cette généralité, il doit faire juger les procès par lui instruits au plus prochain présidial. (A)

Hôtel de la monnoie. C'est à Nancy que les ducs de Lorraine faisoient battre monnoie. Le duc René II y fit construire un hôtel de la monnoie ; il fut démolí & reconstruit avec plus de magnificence sous le regne du duc Léopold en 1720. Les officiers de la monnoie y logeoient. Toutes les machines qui servent à la fabrication y sont encore ; mais il n'en a été fait usage depuis l'avénement du roi Stanislas, que pour y frapper des médailles.

La chambre des comptes de Lorraine est en même temps cour des monnoies, & elle en a toutes les attributions.

MONNOYAGE AU MARTEAU ET AU MOULIN, *Hist. des monnoies*, action de marquer les flancs de l'empreinte qu'ils doivent avoir, par le moyen du marteau ou du moulin.

Toutes les especes de France ont été fabriquées au marteau jusqu'au regne d'Henri II, que les inconvéniens de ce monnayage firent penser à lui en substituer un meilleur. Un menuisier nommé Aubry Olivier inventa pour lors l'art de monnoyer au moulin ; & ce fut Guillaume de Marillac, général des monnoies, qui le produisit à la cour, où tout le monde admira la beauté des essais qu'il fit. Le roi lui permit l'établissement de ce monnayage par ses lettres-patentes du 3 de Mars 1553, lesquelles portent : „ Nous avons pourvu Aubry Olivier de l'office de maître & conducteur des engins de la monnoie au moulin. ” Et Aubry Olivier s'associa Jean Rondel & Etienne de Laulne, graveurs excellens, qui firent les poinçons & les carrés.

Cette monnoie fut la plus belle qu'on eût encore jamais vue ; mais parce que la dépense excédoit de beaucoup celle de la monnoie au marteau, il arriva qu'en 1585 Henri III défendit de faire à l'avenir de la monnoie au moulin, & les machines d'Aubry Olivier ne servirent plus qu'à frapper des médailles, des jetons, & autres pieces de ce genre.

Nicolas Briot tâcha en 1616 & en 1623 de faire recevoir à la monnoie l'usage d'une nouvelle machine très-propre au monnayage, qu'il disoit avoir inventée ; mais n'ayant pu la faire goûter dans ce royaume, il se rendit en Angleterre, où on l'approuva peu de temps après. Les machines d'Aubry Olivier ayant passé des mains de ses héritiers dans celles de Warin, celui-ci les perfectionna, de façon qu'il n'y eut plus rien de comparable pour la force, la vitesse & la facilité avec laquelle on y frappoit toutes sortes de pieces, qui y recevoient l'empreinte d'un seul coup, au lieu qu'auparavant on ne pouvoit les marquer que par sept ou huit coups, dont l'un gâtoit bien souvent l'empreinte des autres.

Des avantages si sensibles firent qu'en 1640 on commença à Paris de ne plus se servir que du balancier & des autres machines nécessaires pour monnoyer au moulin : & qu'au mois de Mars 1645 on supprima entièrement en France l'usage du monnayage au marteau. Pour lors Warin fut nommé maître & directeur général des monnoies dans le royaume, & nos especes devinrent si belles & si parfaites, qu'elles ont été admirées de toutes les nations policées.

A cette invention on en a ajouté une autre, qui est celle de marquer un cordon sur la tranche des especes d'or & d'argent, en même temps qu'on marque la pile. La machine servant à cet usage a été inventée par le sieur Castaing, ingénieur du roi, & l'on commença à l'employer en 1685. (D. J.)

MONNOYAGE, Art de fabriquer les monnoies. On monnoyoit anciennement les especes au marteau ; cette manutention a été abandonnée dans presque toutes les parties de l'Europe ; on suit maintenant en France, en Angleterre, &c. celle du laminoir & du balancier, comme moins coûteuse, plus prompte & bien plus parfaite. Mais, pour suivre cet art avec ordre, commençons de l'instant où le monnayage au marteau a été abandonné, & ce qui y a donné lieu. Jusqu'au regne de Henri II, on s'étoit toujours servi du marteau dans les monnoies de France : ce fut ce prince qui le premier ordonna en 1553 que l'on fabriquerait des tartouffes au laminoir.

dans son palais. Personne ne doute plus que l'inventeur du laminoir, appelé anciennement & aujourd'hui par les ouvriers, *moulin*, ne fût Antoine Brucher, non Aubry Olivier, qui n'en étoit que l'inspecteur ou conducteur.

Henri III en 1585, rétablit la manutention du marteau, & la fabrication au laminoir ne servit plus que pour les médailles, les jetons, & les pièces de fêles ou de plaisirs.

Enfin, l'ancienne manière fut entièrement abolie par Louis XIV, qui par son édit du mois de Mars 1645, défendit aux ouvriers & autres officiers des monnoies de fabriquer aucune monnoie ailleurs ni autrement, que par la voie du laminoir, & ce pour rendre toutes les monnoies uniformes, & éviter tous les abus qu'on pouvoit si facilement commettre, & qui continuellement s'introduisoient dans la fabrication au marteau.

On a continué depuis ce temps à se servir du laminoir dans tous les hôtels des monnoies de France, la commodité des ouvriers & la beauté de l'ouvrage s'y trouvant également. Son effet est trop sur pour ne pas regarder le *monnoyage* au marteau comme anéanti pour toujours, quoique l'on s'en serve encore en Hollande.

Pour le *monnoyage* au laminoir & au balancier, il faut poinçon des matrices ou des carrés avec lesquels on puisse imprimer sur les flancs, c'est-à-dire sur les morceaux de métal disposés à recevoir l'effigie du prince ou les autres marques & légendes qui caractérisent les espèces, & qui reglent leur poids & leur prix. Ayant expliqué ailleurs la manière de les tailler & de les graver, on ne la répétera pas ici. Voyez POINÇON, MATRICE, CARRÉ, LÉGENDE.

Les monnoyeurs ne fabriquent point d'espèces d'or & d'argent sans alliage, & mettent toujours du cuivre avec ces deux métaux. Les raisons de ces coutumes sont la rareté de ces métaux, la nécessité de les rendre plus durs par le mélange de quelque corps étranger; & en outre par ce moyen d'éviter les dépenses de la fabrication qui se doivent prendre sur les espèces fabriquées. Voyez ALLIAGE.

Il y a deux sortes d'alliages qui se font dans la fabrique des monnoies: l'un quand on emploie des matières d'or & d'argent, qui n'ont point encore servi pour le *monnoyage*; & l'autre, lorsque l'on fond ensemble diverses sortes d'espèces ou de lingots de différens titres, pour en faire une nouvelle monnoie.

L'évaluation ou plutôt la proportion de l'alliage avec le fin, est facile dans le premier cas; mais elle a plus de difficulté dans le second. Tous les auteurs qui ont traité des monnoies, ont donné des tables pour faire cette réduction; & les calculs donnent aussi des méthodes & formules d'alliage, dont on peut se servir. Voyez REGLE D'ALLIAGE.

Voici une méthode que l'on suit assez communément: quand on veut faire un alliage ou plutôt l'évaluation de l'alliage pour ajouter ou diminuer ce qui manque au titre, on dresse un bordereau des matières qu'on veut fondre, contenant leurs qualités, leur poids & leurs titres; on partage ensuite ce bordereau en deux autres, dont l'un comprend toutes les matières qui sont au-dessus du titre auquel se doit faire la fonte; & l'autre, toutes celles qui sont au-dessous.

Ayant calculé chaque bordereau séparément, on voit par le calcul des premières ce que les matières fortes de titre ont au-dessus du titre ordonné; & par le calcul du second, ce que les matières faibles ont au-dessous; en sorte que les deux résultats étant comparés, on sait précisément par une soustraction, combien il faut ajouter ou de fin ou d'alliage pour réduire toutes les matières au titre réglé par la nouvelle fonte.

A l'égard de la fonte, si c'est de la monnoie d'or elle se fait dans les creusets de terre, de peur que l'or ne s'aigrisse; mais si c'est de l'argent, du billon ou du cuivre, on se sert de creuset de fer fondu, en manière de petits seaux sans anses ou de calles. Voyez CREUSER.

Deux sortes de fourneaux sont propres pour la fonte des monnoies; ceux à vent, & ceux à soufflet. Voyez FOURNEAU À MONNOYER.

Quand l'or, l'argent, ou les autres métaux sont en bain, c'est-à-dire entièrement fondus, on les brasse avec des

cannes ou brassoires de terre cuite, appelées *quilles*, pour l'or, & de fer, pour l'argent, billon & cuivre.

En cet état on les coule dans les moules ou chassis pour faire les lames; ce qui se fait de la même manière que les fondeurs en sable, tant pour les massifs, que pour la manière de corroyer la terre & d'y arranger les modèles. *Voyez FONDERIE, CHASSIS & MOULE.*

Les modèles des monnoies sont des lames de bois élevées de relief sur la planche gravée, *voyez PLANCHE GRAVÉE*, longue d'environ quinze pouces, & à-peu-près de l'épaisseur des espèces à fabriquer. Les moules pour l'or & l'argent en ont communément sept pour le tour des louis, écus, & dix pour les demi-louis & petites pièces d'argent ou de billon; on en fait à proportion pour le cuivre. *Voyez MOULE.* La seule différence qu'il y a entre la manière de jeter l'or en lame & celle dont on se sert pour les autres métaux, c'est que l'argent, billon ou cuivre se tirent des creusets avec de grandes cuillers à long manche, *voyez CUILLER*, pour les verser par le jet du moule; & que pour l'or on se sert de tenailles à croissant, faites comme celles des fondeurs, avec lesquelles on porte aussi comme eux le creuset tout plein d'or en bain pour en remplir le moule. *Voyez TENAILLE À CROISSANT.*

Monnoyage au laminoir. Les lames ayant été retirées des moules, les parties baveuses en sont emportées avec une serpe, ce que l'on appelle *barber*; on les gratte & nettoie avec la gratte-brosse; ensuite on les passe plusieurs fois au laminoir, pour les aplatisir, & successivement par différens laminoirs, pour les réduire à la juste épaisseur qu'elles doivent avoir: ces lames sont destinées à faire flancs.

Il faut observer que les lames d'or sont recuites avant de passer au laminoir. Pour les recuire, on les met sur un fourneau de recuite, on les fait presque rougir; ensuite on les jette dans l'eau, pour les adoucir, faire qu'elles s'étendent plus facilement, & empêcher que leur aigreur ne les fasse casser au dégrossi; ce qui arrive néanmoins quelquefois malgré cette précaution.

Quand aux lames d'argent, elles passent en blanc, étant recuites au dégrossissement pour la première fois, ensuite on les recuit, on les laisse refroidir d'elles-mêmes & sans les mettre à l'eau, de crainte que, par un effet contraire à l'or, la matière ne s'aigrisse. On les recuit trois ou quatre fois, & on les passe sept ou huit au laminoir. *V. RECUITE.*

Les lames soit d'or, soit d'argent, soit de cuivre, ayant été réduites autant qu'il est possible, à l'épaisseur des espèces à fabriquer, on les coupe avec la machine appelée *coupoir*, qui est faite d'acier bien âcre, en forme d'emporte-pièce, dont le diamètre est proportionné à la pièce qu'on veut frapper. Le morceau de métal emporté par cet instrument est appelé *flanc*, & ne prend le nom de *monnoie*, qu'après que l'effigie du roi y a été empreinte.

Le coupoir est composé du coupoir dont on vient de parler, d'un arbre de fer, dont le haut est à vis, & au bas duquel est attaché le coupoir; d'une manivelle pour faire tourner l'arbre, d'un écrou où s'engraine la partie de l'arbre qui est à vis, de deux platines, à travers desquelles l'arbre passe perpendiculairement; & au-dessous du coupoir est une troisième platine taillée en creux, par le milieu du diamètre du flanc qu'on veut couper. *V. COUPOIR.* Sur la platine en creux on applique la vis baissant le dessous du coupoir par le moyen de la manivelle. L'emporte-pièce coupe à l'endroit où elle porte à faux; les flancs coupés, on les livre aux ouvriers, ajusteurs & taillereuses, pour les rendre du poids des dénéraux, qui sont des poids étalonnés, sur lesquels doivent être réglées les monnoies, chacune selon son espèce, *voyez DÉNÉRAL, AJUSTEUR.* Si les flancs sont trop légers, on les cisaille; s'ils sont trop forts on les lime avec une écouane qui est une sorte de lime: les ajusteurs & les taillereuses répondent de leurs travaux.

Après que les flancs ont été ajustés, on les porte à l'atelier du blanchiment, c'est-à-dire au lieu où l'on donne la couleur aux flancs d'or, & l'on blanchit ceux d'argent; ce qui s'exécute en les faisant recuire dans un fourneau, & lorsqu'ils ont été tirés & refroidis, en leur

donnant le bouillitoire. **V. BLANCHIMENT, BOUILLITOIRE.**

Donner le bouillitoire aux flancs, c'est les faire bouillir successivement dans deux vaisseaux de cuivre appelés *bouilliers*, avec de l'eau, du sel commun & du tartre de Montpellier ou gravelle; & lorsqu'ils ont été bien épurés avec du sablon, & bien lavés avec de l'eau commune, les faire sécher sur un feu de braise qu'on met dessous un crible de cuivre où on les a placés au sortir des bouilliroirs.

Le blanchiment des flancs se faisoit autrefois bien différemment, & même l'ancienne maniere s'est encore conservée parmi plusieurs orfèvres ou ouvriers qui emploient l'or & l'argent pour blanchir & donner couleur à ces métaux : on en a fait un article particulier. *Voyez BLANCHIMENT.*

Avant l'année 1685, les flancs qui avoient reçu le bouillitoire, étoient immédiatement portés au balancier, pour y être frappés & y recevoir les deux empreintes de l'effigie & de l'écusson; mais depuis ce temps, en conséquence de l'ordonnance de 1690, on les marque auparavant d'une légende ou d'un cordonnet sur la tranche, afin d'empêcher par cette nouvelle marque la rognure des espèces, qui est une des manieres dont les faux-monnoyeurs altèrent les monnoies.

La machine pour marquer les flancs sur la tranche, quoique simple, est très-ingénieuse. Elle consiste en deux lames d'acier faites en forme de regle épaisse d'environ une ligne, sur lesquelles sont gravées les légendes ou les cordonnets, moitié sur l'une moitié sur l'autre; l'une de ces lames est immobile, & fortement attachée avec des vis sur une plaque de cuivre, qui l'est elle-même à une table fort épaisse.

L'autre lame est mobile & coule sur la plaque de cuivre, par le moyen d'une manivelle & d'une roue de fer à pignon, dont les dents s'engrenent dedans la denture qui est sur la superficie de la lame coulante.

Le flanc placé horizontalement entre ces deux lames, est entraîné par le mouvement de celle qui est mobile, en sorte que lorsqu'il a décrit un demi-cercle, il le trouve entièrement marqué.

Cette machine est si commode qu'un seul homme peut marquer 2000 flancs en un jour.

Ce fut Castaing, ingénieur, qui la trouva : elle fut, comme on conçoit facilement, reçue avec applaudissement; on en fit usage en 1685, & l'ordonnance en fut rendue cinq ans après. C'est ici l'endroit de rendre justice à Castaing. Les Anglois prétendent avoir eu la marque sur tranche avant Castaing.

Voici la preuve qu'ils en donnent. Olivier Cromwel en 1658 fit frapper des pieces appelées *couronne & demi-couronne*, qui sont marquées sur tranche. Mais long-temps avant Cromwel on avoit marqué sur tranche avec des viroles. *Voyez VIROLE.*

Cette opération se faisoit en mettant le flanc dans une virole juste qu'il excédoit de hauteur; & en frappant dessus plusieurs coups de balancier, la matiere s'étendoit, & recevoit l'empreinte des lettres qui étoient gravées sur la virole.

Lorsque les flancs sont marqués sur tranche, on les acheve au balancier, qui est une invention de la fin du seizieme siecle.

Les principales parties du balancier sont le fléau, la vis, l'arbre, les deux platines, & les boîtes. Toutes ces parties, à la réserve du fléau, sont contenues dans le corps du balancier, qui est quelquefois de fer, mais plus souvent de fonte ou de bronze. Ce corps qui est très-massif pour soutenir l'effort du travail, est porté par un fort massif de bois ou par un bloc de marbre. Le fléau qui est placé horizontalement au-dessus du corps du balancier, est une longue barre de fer quarrée, garnie à chaque bout d'une grosse sphere de plomb; le mouvement de cette masse fait toute la force du coup. Il y a au fléau des anneaux auxquels sont attachés des cordons que des hommes tirent.

Dans le milieu du fléau est enclavée la vis; elle s'engrene dans l'écrou qui est travaillé dans la partie supérieure du balancier même, & presse l'arbre qui est au-dessus. A cet arbre qui est dressé perpendiculairement & qui traverse les deux platines qui servent à lui conserver régulièrement cette situation, est attaché le carré ou coin d'écusson dans une espèce de boîte, où il est retenu par des vis &

leurs écus. Enfin, la boîte où se met le coin d'effigie, est tout au-dessus, & solidement attachée à la partie inférieure du corps du balancier. Il y a aussi une autre petit ressort à la boîte de dessous pour en détacher l'espece quand elle a reçu l'empreinte. Enfin, il y a au bas du balancier une profondeur qui s'appelle la *fosse* où se tient aussi le monnoyeur qui doit mettre les flancs entre les carrés ou les en retirer quand ils sont marqués. *V. BALANCIER.*

Lorsqu'on veut marquer un flanc, ou frapper une médaille, on le met sur le carré d'effigie; & à l'instant des hommes tirant chacun de leur côté un des cordons du fléau, font tourner la vis qui est enclavée qui par ce mouvement fait baisser l'arbre. On tient le carré d'écusson, enforte que le métal qui se trouve au milieu, prend la double empreinte des deux carrés.

Les flancs ainsi marqués des trois empreintes, de l'effigie, de l'écusson & de la tranche, deviennent monnoyés, ou comme on parle en terme de monnoies, *deniers de monnoies*; mais ils n'ont cours qu'après la délivrance, & que la cour a donné permission aux directeurs des monnoies de les exposer en public.

Tout ce qui fait la différence entre le *monnoyage* des especes & celui des médailles au balancier, c'est que la monnoie n'ayant pas un grand relief, se marque d'un seul coup; & que pour les médailles, il faut les rengrever plusieurs fois, & tirer plusieurs fois la barre avant qu'elles aient pris toute l'empreinte: outre que les médailles dont le relief est trop fort, se monlent toujours sans fable & ne font que se rengrever au balancier, & quelquefois si difficilement qu'il faut jusqu'à douze ou quinze volées de fléaux pour les achever. *Voyez MÉDAILLE.*

On connoît qu'une médaille est suffisamment marquée, lorsqu'en la touchant avec la main dans le carré d'écusson, elle porte également de tout côté, & ne remue point. *Voyez MÉDAILLON.*

MONNOYAGE, *Fabrication de monnoie au marteau.* Quoique cette manutention ne soit plus d'usage, pour ne rien omettre de tout ce qui peut servir à l'histoire des arts, voici le procédé que l'on suivoit.

La fonte du métal se faisoit, de même que les essais, à-peu-près de la maniere que l'on a détaillée à l'article précédent; c'est aussitôt après la fonte des lames que commence la différence.

Les lames d'or, d'argent ou de cuivre, ayant été tirées des moules, on les étendoit sur l'enclume, après les avoir fait recuire; ce qui s'appelloit *battre la chaude*. Après qu'elles étoient suffisamment battues, on les coupoit en morceaux; ce qu'on nommoit *couper carreaux*, voyez **CARREAUX**. Ces carreaux étoient ensuite recuits & flatis, voyez **FLATIR**, c'est-à-dire recuits & étendus avec le marteau appelé *flatoir*; puis ajustés, ce qu'on faisoit en coupant les angles avec des ciseaux; après quoi, en les coupant & arrondissant, on les réduisoit au poids des dénéraux, voyez **DÉNÉRAL**; suivant les especes, ce qu'on appelloit *approcher carreaux*. Enfin on les réchauffoit, voyez **RÉCHAUFFER**, sur l'enclume, c'est-à-dire qu'on achevoit de les arrondir avec un marteau nommé *réchauffoir*, voyez **RÉCHAUFFOIR**, qui rabattoit les pointes qui restoient encore à la tranche; enforte qu'on les réduisoit au volume des pieces qu'on vouloit fabriquer; ce qu'on appelloit *adoucir*, quelquefois *flatur*.

Les carreaux en cet état se nommoient *flancs*: on portoit les flancs au blanchiment, voy. **BLANCHIMENT**, comme on l'a dit à l'article précédent, ensuite on les donnoit aux monnoies pour les frapper au marteau.

Pour cette dernière opération qui achevoit la monnoie on se servoit de deux poinçons ou coins, l'un nommé la *pile*, voyez **PILE**, & l'autre, *trousseau*, voyez **TROUSSEAU**. Tous deux étoient gravés en creux; la pile portoit l'écusson, & le trousseau l'effigie du prince, ou la croix; & l'autre, leur légende, le grenetis, & le millésime, voyez **MILLÉSIME**.

La pile qui avoit environ huit pouces de hauteur, avoit une espece de talon au milieu, & finissoit en pointe; elle avoit cette figure, pour être plus facilement enfoncée, & plus solidement attachée au billot nommé *cépeau*, voyez **CÉPEAU**, sur lequel on battoit la monnoie.

Le monnoyeur ayant mis le flanc horizontalement sur la pile, & le couvrant ensuite du troussseau qu'il tenoit ferme de la main gauche, il donnoit sur ce troussseau plusieurs coups d'un maillet de fer qu'il tenoit de la main droite, plus ou moins, suivant que l'empreinte des coins étoit plus ou moins gravée profondément. Si le flanc, après ces premiers coups, n'avoit pas été suffisamment frappé, on le rengrevoit, voyez RENGREVER, c'est-à-dire qu'on le remettoit entre la pile & le troussseau, jusqu'à ce que les empreintes de l'un ou de l'autre fussent parfaitement marquées.

Ainsi s'achevoient les diverses especes de monnoies au marteau, qui, non plus que celles que l'on fait aujourd'hui au laminoir, n'avoient cours qu'après que la délivrance en avoit été faite par les juges-gardes.

MONNOYAGE, *Hôtel des monnoies*, lieu où l'on frappe les monnoies. Il y a trente villes en France, où l'on bat monnoie (il en faut excepter Angers où l'on n'a jamais fabriqué); elles sont citées à l'article déferent, avec leurs lettres, chaque hôtel en ayant une.

Il y a dans chaque hôtel de monnoie, pour la régie, deux juges-gardes, un directeur, un contrôleur, un graveur, des ajusteurs & monnoyeurs, dont le nombre n'est pas limité. Dans celle de Paris il y a de plus un directeur général, un trésorier général, un contrôleur général, un graveur général, un essayeur général, qui le sont de toutes les monnoies de France; de plus, un receveur & un contrôleur au change.

Pour la justice dans quelques-unes, un général provincial, qui a séance à la cour des monnoies, les deux juges-gardes, un procureur du roi, des huissiers.

Il y avoit en France deux cours des monnoies, savoir, Paris & Lyon; celle de Lyon est supprimée depuis quelques années. Il y a de plus une chambre des monnoies à Metz, une à Dole, & une autre à Pau.

MONNOYAGE, à la monnoie, lieu où est placé le balancier, & conséquemment où l'on marque les flancs.

Il y a dans l'hôtel des monnoies de Paris, un inspecteur du monnoyage: ce

sont les juges-gardes qui ont cette inspection dans les provinces.

La chambre du monnoyage est le lieu où les officiers monnoyeurs s'assemblent, soit pour leurs délibérations, ou autre chose de cette nature.

MONNOYERIE, f. f., ancien terme de monnoie, lieu ou atelier où l'on donnoit à la monnoie son empreinte. Voyez MONNOYAGE.

MONNOYEUR, terme de monnoie, nom que l'on donne aux bas ouvriers qui travaillent à la fabrication des monnoies. Nul ne peut être reçu monnoyeur, s'il n'est d'estoc & de ligne de monnoyeur. Les monnoyeurs reçoivent du directeur les especes, ou au poids ou au compte; leurs fonctions sont d'arranger les quarrés sous le balancier, & d'y placer les flancs pour y être frappés ou monnoyés: leur droit est le même que celui des ajusteurs. Voyez AJUSTEUR.

MONOBRICA, *Géogr. anc.*, ville de l'Espagne bétique, selon d'anciennes inscriptions. On la nomme aujourd'hui Monbrigo; mais ce n'est plus qu'un village de l'Andalousie.

MONOCEROS, voyez MARWAL.

MONOCHROMATON, *Peint. anc.*, *μονοχρωματος*, ou *πίκтура μονοχρωματος*, Plin. *Hist.* espece de peinture tracée & ombrée d'une seule couleur; dans laquelle on observe la dégradation des teintes pour les choses éloignées, par le clair & l'obscur, comme avec le crayon.

La peinture antique, en s'acheminant à la représentation fidelle de la nature, ne consistoit cependant encore que dans l'emploi d'une seule couleur pour chaque tableau, *singulis coloribus*; & quoique cette espece de peinture ne fut pas entièrement dans les regles de la parfaite imitation, elle ne fut pas moins goûtée; elle a même passé à la postérité. Plin. remarque qu'on la pratiquoit de son temps; elle étoit connue sous le nom de *monochromaton*, qui la désigne. Aujourd'hui elle est encore en usage; c'est cette peinture que nous nommons *enmayer*.

Il ne faut pas la confondre avec l'espece de travail que les anciens appelloient *monogramma*, ainsi que l'ont fait quelques commentateurs de Plin. Voyez MONOGRAMME.

MONOCLE, f. m., *Optique*, on appelle ainsi quelquefois les petites lunet-

tes ou lorgnettes qui ne servent que pour un seul œil, de *μόνος*, seul, & *oculus*, œil. Voyez LUNETTE, LORGNETTE, BINOCLE.

MONOCORDE, f. m., *Luth.*, est un instrument qui a été imaginé pour connoître par son moyen la variété & la proportion des sons de musique. Voyez TON.

Le *monocorde*, selon Boëce, est un instrument qui a été inventé par Pithagore pour mesurer géométriquement ou par lignes les proportions des sons.

Le *monocorde* ancien étoit composé d'une règle divisée & subdivisée en plusieurs parties, sur laquelle il y avoit une corde de boyau ou de métal médiocrement tendue sur deux chevalets par ses extrémités; au milieu de ces deux chevalets il y en avoit un autre mobile par le moyen duquel, en l'appliquant aux différentes divisions de la ligne, on trouvoit en quels rapports les sons étoient avec les longueurs des cordes qui le rendoient.

On appelle aussi le *monocorde* règle harmonique ou canonique, parce qu'elle sert à mesurer le grave & l'aigu des sons.

Ptolomée examinoit ces intervalles harmoniques avec le *monocorde*. Voyez REGLE, GRAVITÉ, &c.

Il y a aussi des *monocordes* qui ont diverses cordes & plusieurs chevalets immobiles, mais qui peuvent être tous suppléés par le seul chevalet mobile: en le promenant sous une nouvelle corde qu'on met au milieu, qui représente toujours le son entier ou ouvert, correspondant à toutes les divisions qui sont sur les autres chevalets.

Lorsque la corde est divisée en deux parties égales, de façon que ses parties soient comme 1 à 1, on les appelle *unisson*; si elles sont comme 2 à 1, on les nomme *octave* ou *diapason*; comme 1 à 3, *quinte* ou *diapente*; comme 4 à 3, *quarte* ou *diatesseron*; comme 5 à 4, *diton* ou *tierce majeure*; comme 6 à 5, *demi-diton* ou *tierce mineure*; enfin comme 24 à 25, *demi-diton* ou *dieze*. Voyez UNISSON, OCTAVE, DIAPASON, DIAPENTE, DIATESSERON, &c. Le *monocorde*, ainsi divisé, étoit ce qu'on appelloit proprement un système, & il y en avoit de plusieurs espèces, suivant les divisions du *monocorde*. Voyez SYSTÈME.

Le docteur Wallis a donné dans les *Transactions philosophiques*, la division du *monocorde*, mais cet instrument n'est plus en usage, parce que la musique moderne ne demande pas de pareille division.

Monocorde est aussi un instrument de musique qui n'a qu'une seule corde, telle qu'est la trompette marine. Voyez CORDE & TROMPETTE. Le mot est grec, *μονοχορδος* de *μόνος*, seul, & *χορδή*, corde.

MONOCROME, f. m., *Peinture*, d'une seule couleur. Voyez CAMAYEUX, CLAIR, OBSCUR. Ce mot est composé du grec *μόνος*, seul, & de *χρῶμα*, couleur.

MONOCROTON, f. m., *Hist. anc.*, vaisseau à un ban de rames de chaque côté. On l'appelloit aussi *moneris*: ce n'étoit donc pas, comme on le pourroit croire, une barque qu'un seul homme pût gouverner.

MONOCULE, f. m., *terme de Chirurgie*, bandage pour la fistule lacrymale & autres maladies qui affectent un œil. Il se fait avec une bande longue de trois aunes, large de deux doigts, roulée à un globe qu'on tient de la main opposée à la partie malade; c'est-à-dire, que pour appliquer cette bande sur l'œil droit, le globe est dans la main droite, & l'on tient le bout avec la main gauche, & vice versa. On applique le bout de la bande à la nuque, & l'on fait un circulaire qui passe sur le front, & vient engager le bout de la bande; on descend ensuite sous l'oreille du côté malade, & on passe obliquement sur la joue au-dessous de l'œil, sur la racine du nez, sur le pariétal opposé, & à la nuque; le troisième tour de bande forme un doloire avec le second; le quatrième en fait un sur le troisième, & on finit par quelques circulaires autour de la tête. Ce bandage est contentif, & suppose l'application de l'appareil convenable. Son nom lui vient du grec, *μόνος*, *solus*, *unicus*, seul, unique, & du latin, *oculus*, œil. Voyez fig. 4. Pl. XXVII.

Un mouchoir en triangle est aussi bon & est moins embarrassant que ce bandage. (Y)

MONOCULES, *Géogr.*, peuples qui n'avoient qu'un œil au rapport d'Hérodote, de Ctésias & de quelques autres auteurs. Ces *monocules* fabuleux étoient

les Scythes , qui tirant continuellement de l'arc , tenoient toujours un œil fermé pour viser plus juste. Il n'y a jamais eu de peuples qui n'eussent en réalité qu'un œil. Les Cynocéphales qu'on a pris pour des hommes , sont des singes d'Afrique à longue queue ; & ces peuples qui passoient pour avoir des piés si larges , sont les habitans de la zone glaciale qui marchent sur des raquettes pour franchir les neiges dont leur pays est presque toujours couvert ; mais l'ignorance & la barbarie peuvent faire renaitre les *Monocules* (D. J.)

MONODIE, f. f., *Litter.*, *monodia*, dans l'ancienne poésie grecque, sorte de lamentation ou de chanson lugubre qu'on chantoit à voix seule, comme l'indique assez ce mot formé du grec *monos*, seul & *ody*, chant. On appelloit ainsi cette espèce de chant, par opposition à ce que les anciens nommoient chorodies ou musiques exécutées par le chœur.

MONOÉMUGI, Géogr., royaume d'Afrique dans la basse Éthiopie. Luyts le divise en cinq portions, qui sont l'empire de *Monoémugi*, celui de *Monomotapa*, la *Cafreterie*, le royaume de Congo & celui de *Biafara*. Il a au nord le royaume d'*Alaba*, à l'orient le *Zanguebar*, au midi le royaume des *Borores*, & à l'occident celui de *Macoco*.

Ce pays comprend en partie les montagnes de la lune. Il a des riches mines d'or, d'argent dont les habitans ne tirent aucun parti. Ils sont noirs, idolâtres, sauvages, & obéissent en général à un chef que nous appellons *roi*. (D. J.)

MONOGAME, f. m., *Jurispr.*, terme de droit qui signifie celui qui n'a eu qu'une femme. Voyez ci-dessous **MONOGAMIE**.

MONOGAMIE, f. f., *Jurisprud.*, état de celui ou de celle qui n'a qu'une femme ou qu'un mari, ou qui n'a été marié qu'une fois. Voyez **MARIAGE**, **BIGAMIE**, &c. Ce mot est composé de *monos*, seul, unique, & de *gamos*, mariage.

MONOGRAMME, f. m., *Monnoies*. *Inscriptions*. *Médailles*, caractère composé d'un chiffre, formé de plusieurs lettres entrelacées. Ce caractère ou chiffre étoit autrefois une abréviation de nom,

& servoit de signe, de sceau ou d'armoiries.

La signature avec des *Monogrammes* étoit fort en usage au septième & huitième siècles. Charlemagne se servoit du *monogramme* dans ses signatures, comme une infinité de titres de ces temps-là le justifient, il le fit même graver sur un calice dont Louis-le-Débonnaire, ou plutôt le foible, fit présent à S. Médard, ainsi que l'assure l'auteur de la translation de saint Sébastien, *calicem cum patera patris sui magni Caroli monogrammate insignita*. L'on commença pour lors, à l'imitation de l'empereur, à se servir en France plus fréquemment du *monogramme*. Eginard rapporte que Charlemagne ne savoit pas écrire; qu'il tenta sans succès de l'apprendre dans un âge avancé, & que son ignorance fut cause qu'il se servit pour la signature du *monogramme*, qui étoit facile à former, *ut imperitiam hanc, honesto ritu suppleret*, *monogrammatis usum, loco proprii signi invexit*. Nombre d'évêques de ce temps-là étoient obligés de se servir du *monogramme* par la même raison.

On trouve aussi le *monogramme* de Charlemagne sur les monnoies de ce prince, & c'est une preuve que Charles-le-Chauve n'a pas été le premier, comme l'a cru le pere Sirmond, qui ait ordonné qu'on mit son *monogramme* sur les monnoies, il ne sert de rien pour défendre l'opinion du savant jésuite, de dire qu'il a seulement prétendu que Charles-le-Chauve étoit le premier, qui avoit ordonné par un édit, qu'on marquât les monnoies avec son *monogramme*, puisqu'il est certain que sans l'ordre exprès du souverain, on ne s'avise jamais de toucher à la marque de la monnoie, qui est une chose sacrée. Sous la seconde race de nos rois, on mit presque toujours le *monogramme* du prince sur la monnoie, & cette coutume dura jusques sous le roi Robert. Du Cange s'est donné la peine de recueillir les *monogrammes* des rois de France, des papes, & des empereurs.

Mais l'objet le plus intéressant des *monogrammes*, est relatif aux médailles. Le P. Hardouin prétend qu'ils désignent les différens tributs qu'on payoit à l'em-

percur, du dixieme, du vingtieme, du trentieme, du quarantieme, & du cinquantieme. Selon lui, I marque le dixieme denier, K le vingtieme, M le quarantieme. De même le simple X dénote le dixieme, XX le vingtieme, XXX le trentieme, XXXX le quarantieme : mais ce sentiment est abandonné de tous les savans.

Il seroit plus raisonnable de conjecturer que ces lettres dénotent le prix de la monnoie que l'I ou l'X marquent, si vous voulez des oboles, ou semblables petites monnoies du pays, le K ou les XX vingt, &c. comme on voit sur les ochavo d'Espagne, où le VIII marque maravedis.

Nous avons dans le bas-empire des *monogrammes* de villes & de fleuves, comme de Ravenne, du Rhône, & de quelques autres que M. du Cange a recueillis, & dans les modernes nous avons des *monogrammes* de noms, comme on le peut voir dans Strada.

Il ne faut pas croire pour cela que les *monogrammes* soient particuliers au bas-empire; les médailles antiques des rois & des villes sont chargées quelquefois de plusieurs *monogrammes* différens, sur le même revers. Il y en a de simples qu'on devine sans peine, mais la plupart sont encore inconnus aux plus éclairés.

Il est donc souvent fort difficile d'expliquer ces sortes de lettres à plusieurs branches, renfermant un mot entier qui est ordinairement le mot de la ville ou du prince, ou de la déité représentée sur la médaille, quelquefois encore l'époque de la ville, ou du regne du prince pour qui elle a été frappée. On en trouve une grande quantité, principalement sur les médailles grecques.

Les *monogrammes* sont parfaits, quand toutes les lettres qui composent le mot y sont exprimées; tel est celui du Rhône dans la médaille de Justin, celui de Ravenne, & semblables; telles sont les monnoies de Charlemagne & de ses descendans, où le revers porte *Carolus* en *monogramme*. Ils sont imparfaits quand il n'y a qu'une partie des lettres exprimées; tel est celui de la ville de Tyr, où l'on ne trouve que la tige du T, qui est la massue d'Hercule, divinité tutélaire des Tyriens :

le *monogramme* de cette ville est aussi souvent figuré par Y.

Il faut prendre garde à ne pas confondre les *monogrammes* avec les contre-marques des médailles. Les contre-marques sont toujours enfoncées, parce qu'elles sont frappées après la médaille battue; les *monogrammes* battus en même-temps que la médaille, y sont plutôt un petit relief. Pour les découvrir sûrement il faut beaucoup de sagacité, & une grande attention au lieu & au temps où la médaille a été frappée, à toutes les lettres qu'on peut former des différens jambages qu'on y découvre, & aux lettres qui sont répétées, où les mêmes traits servent deux ou trois fois. Tel est le *monogramme* de Justinien sur le revers d'une médaille grecque de Césarée, où la première branche qui fait I sert trois fois dans le mot IOYCTINIANOC. Le C & la lettre N servent deux fois. Les lettres uniques qui marquent le nom des villes, comme Π Paphos, Σ Samos, &c. ne doivent point être comptées parmi les *monogrammes*, ce sont de vraies lettres initiales. (D. J.)

MONOGRAMME, *Peint. anc.*, en grec *μονογραμμος*, en latin *monogrammus* dans Cicéron. Il faut entendre par ce mot de simples esquisses, des dessins où il n'y a que le trait, que nous appelons nous-mêmes aujourd'hui des traits, & c'est en ce sens que Cicéron disoit, que les dieux d'Epicure comparés à ceux de Zénon, n'étoient que des dieux *monogrammes* & sans action; ce n'étoit pour ainsi dire que des ébauches de divinités. M. l'abbé d'Olivet, qui montre beaucoup de sagacité & de justesse dans l'interprétation des auteurs anciens, s'est trompé néanmoins en prenant le *monogramme* pour une figure d'un seul trait, il falloit plutôt dire une figure au simple trait. La définition de Lambin, fondée sur celle que Nonius Marcellus avoit déjà donnée, est plus conforme à la pratique de l'art. *Monogramme*, dit-il, est un ouvrage de peinture qui ne fait que de naître sous la main de l'artiste, où l'on ne voit que de simples traits, & où l'on n'a pas encore appliqué la couleur, *quod solis lineis informatum & descriptum est*,

nullis dam coloribus adhibitis. Voyez TRAITIS. (D. J.)

MONOLOGUE, f. m., *belles-lettres*, scène dramatique où un personnage parait & parle seul. *Voyez SOLILOQUE.* Ce mot est formé du mot grec *μονος*, seul, & de *λογος*, discours.

MONOLOGUE, *Musiq.*, scène d'opéra où l'acteur est seul, & ne parle qu'avec lui-même. C'est dans les *monologues* que se déploient toutes les forces de la musique; le musicien pouvant s'y livrer à toute l'ardeur de son génie, sans être gêné dans la longueur de ces morceaux par la présence d'un interlocuteur. Ces recitatifs obligés qui font un si grand effet dans les opéra italiens, n'ont lieu que dans les *monologues*. (S)

MONOMACHIE, f. f., *Hist. mod.*, en grec *μονομαχία*, duel, combat singulier d'homme à homme. *Voyez DUEL.* Ce mot vient de *μονος*, seul & de *μαχη*, combat.

La *monomachie* étoit autrefois permise & soufferte en justice pour se laver d'une accusation, & même elle avoit lieu pour des affaires purement pécuniaires, elle est maintenant défendue. *Voyez COMBAT.* Alciat a écrit un livre de *monomachia*.

MONOME, f. m., *en algèbre*, quantité qui n'est composée que d'une seule partie du terme, comme *a b*, *a a b*, *a a b b*; on l'appelle ainsi pour la distinguer du *binome*, qui est composé de deux termes, comme *a b + c d*, &c. *Voyez QUANTITÉ, BINOME, TERME, &c.*

MONOMOTAPA, *Géogr.*, royaume d'Afrique, qui comprend toute la terre ferme qui est entre les rivières Magnice & Cuama, ou Zambeze. M. de Lisle borne les états du *Monomotapa* par ces deux rivières, & à l'orient par la mer.

Cet état est abondant en or & en éléphants : le roi qui le gouverne est fort riche, & étend presque son domaine jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il a sous lui plusieurs autres princes tributaires dont il élève les enfans à sa cour, pour contenir les peres sous son obéissance : c'est un trait de politique des plus adroits & des mieux imaginés (D. J.)

MONOPÉTALE, *en Botanique*, terme qui se dit des fleurs qui n'ont qu'une pétale indivise, ou une seule feuille.

MONOPHAGIES, *Antiquit. grecq.*, fête en l'honneur de Neptune chez les Egénetes, en grec, *μονοφαγία*; on appelloit *Monophages* ceux qui célébroient cette fête, parce qu'ils mangeoient ensemble sans avoir aucun domestique pour les servir; il n'étoit permis qu'aux seuls citoyens & aubains de l'isle d'Egine d'y pouvoir assister. *Voyez PÔTE, Archéol. grec. liv. II. c. xx. tom. I. pag. 364. (D. J.)*

MONOPHYSITES, f. m. pl., *Hist. ecclési.*, nom qu'on donne en général à toutes les sectes du levant qui n'admettent qu'une nature en Jésus-Christ : ce mot vient du grec *μονος*, seul, unique, & de *φύσις* nature.

On désigne pourtant plus particulièrement par cette dénomination les sectateurs de Severe & de Pierre le foulon. Jacques de Zanzale, Syrien releva cette secte, & de son nom ils furent appelés *Jacobites*. *Voyez JACOBITES.*

MONOPODE, f. m., *Littérat.*, *monopodium*, table à un seul pié : ces sortes de tables étoient d'usage pour manger. Dans le temps du luxe des Romains on en faisoit de bois d'érable, quelquefois de bois de citre, soutenues par un seul pié d'ivoire bien travaillé, on les vendoit à un prix exorbitant, sur-tout si le bois de citre étoit de différentes couleurs naturelles; c'est ce que nous apprennent Horace, Martial, Juvénal, Plin & Sénèque. Cicéron en avoit une qui coûtoit deux cent mille sesterces; les quatre sesterces, selon dom Bernard, valoient sept sous & demi d'Angleterre. (D. J.)

MONOPOLE, f. m., *Jurisprud.*, est le trafic illicite & odieux que fait celui qui se rend seul le maître d'une sorte de marchandise, pour en être le seul vendeur, & la mettre à si haut prix que bon lui semble, ou bien en surprenant des lettres du prince, pour être autorisé à faire seul le commerce d'une certaine sorte de marchandise, ou enfin lorsque tous les marchands d'un même corps sont d'intelligence pour enchérir les marchandises ou y faire quelque altération.

Ce terme vient du grec *μονος* & *πολις*, qui signifie *vendre seul*; il étoit si odieux

aux Romains, que Tibere, au rapport de Suétone, voulant s'en servir, demanda au sénat la permission de le faire, parce que ce terme étoit emprunté du grec.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on voit des *monopoles*, puisqu'Aristote en ses *Politiques*, liv. I. ch. vij. dit que Thales, milésien, ayant prévu, par le moyen de l'astrologie, qu'il y auroit abondance d'olives, l'été suivant ayant recouvré quelque peu d'argent, il acheta & harra toutes les olives qui étoient à l'entour de Milet & de Chio à fort bas prix, & puis les vendit seul, & par ce moyen fit un gain considérable.

Pline liv. VIII. de son *Histoire naturelle*, dit en parlant des hérissons, que plusieurs ont fait des grands profits pour avoir tiré toute cette marchandise à eux.

Chez les Romains le crime de *monopole* étoit puni par la confiscation de tous les biens, & un exil perpétuel, comme on voit à la loi unique, au code de *monop.* l'empereur Charles-Quint ordonna la même chose en 1548.

François I fut le premier de nos rois qui défendit les *monopoles* des ouvriers, sous peine de confiscation de corps & de biens. Voyez l'ordonnance de 1539. article CXCI.

Il y a nombre d'autres réglemens qui ont pour objet de prévenir ou réprimer les *monopoles*.

Comme il n'y a rien de plus nécessaire à la vie que le blé, il n'y a point aussi de *monopole* plus criant que celui des marchands & autres personnes qui se mêlent d'acheter du blé pour le revendre plus cher. Voyez BLÉ, COMMERCE, GRAINS.

Sur les *monopoles* en général, voyez Barberius, in *viatorio juris*, tit. de colleg. illicitis & monopolis; Franciscus Lucanus, in suo tractatu celeberrimo in secunda parte principali de casibus bonorum publicandorum; Damhouderius, in *enchiridio praxeos rerum criminalium*. (A)

MONOPOLI, Géog., ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la terre de Bari, avec un évêché suffragant de Bari, mais exempt de sa juridiction. Elle est sur le golfe de Venise, à 9 lieues S. E. de Bari, 3 S. E. de Polignano. Long. 35. 2. lat. 41. 10. (D. J.)

MONOPSERE, f. m., Hist. anc., sorte de temple chez les anciens, qui étoit de

figure ronde & sans murailles pleines, en sorte que le dôme qui le couvroit n'étoit soutenu que par des colonnes posées de distance en distance; ce mot est composé de *μονος*, seul, & de *σπινος*, aile, comme qui diroit, bâtiment composé d'une seule aile. Voyez TEMPLE.

MONORIME, f. m., Litt., ouvrage de poésie dont les vers sont tous sur la même rime. Voyez RIME. Ce mot est formé du grec *μονος*, seul, & de *ρυμος*, harmonie ou rime.

On prétend que les *monorimes* ont été inventés par un ancien poète françois nommé Léonins, ou Léonius, qui adressa des vers latins *monorhmes* au pape Alexandre III: on leur donna enfin aussi le nom de vers Léonins. Voyez LÉONIN.

Les *monorimes* ont été bannis avec raison de la poésie latine; nous en avons quelques exemples dans la françoise, où, pour peu qu'on ait l'oreille délicate, on est fatigué de ce retour perpétuel des mêmes sons.

MONOSTIQUE, f. m., Litt., petit morceau de poésie consistant en un seul vers. Ce nom est formé du grec *μονος*, seul, & de *στιχος*, vers. Voyez VERS.

MONOSYLLABE, f. m., Gram., qui n'est que d'une syllabe, comme *roi*, *yeux*, *dont*. Une langue qui abondera en *monosyllabes* sera prompte, énergique, rapide, mais il est difficile qu'elle soit harmonieuse; on peut le démontrer par des exemples de vers où l'on verra que plus il y a de *monosyllabes*, plus ils sont durs. Chaque syllabe isolée & séparée par la prononciation fait une espèce de choc; & une période qui en seroit composée, imiteroit à mon oreille le bruit désagréable d'un polygone à plusieurs côtés, qui rouleroit sur des pavés. Quelques vers heureux, tels que celui de Malherbe,

Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas,

ne prouve rien contre la généralité de mon observation. Jamais Racine ne se feroit pardonné celui-ci,

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de son cœur.

sans le charme de l'idée qui l'a fait passer sur la cacophonie de *pas*, *plus*, *pur*.

MONOTHELITES, f. m. pl., Hist. eccl., anciens hérétiques, qui tiroient

leur origine des Eutychiens, & furent ainsi nommés parce qu'ils ne reconnoissoient qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Voyez EUTYCHIEN. Ce mot est grec, & composé de *μονος*, seul, & de *βουλομαι*, vouloir.

L'opinion des *Monothélites* prit naissance en 630, & fut protégée par l'empereur Heraclius. Ils ne différoient en rien des Séveriens acéphales. V. SÉVÉRIEN.

Ils admettoient bien à la vérité deux volontés en Jésus-Christ, considéré en tant qu'ayant deux natures en sa personne : mais des deux ils n'en faisoient qu'une, par rapport à l'union des deux natures ; regardant comme absurde qu'une même personne put avoir deux volontés libres & distinctes. Voyez PERSONNE.

Ils furent condamnés par le sixième concile général, comme tendans à dégrader la perfection de la nature humaine en Jésus-Christ, en lui refusant une volonté & une opération qui lui fût propre. Ce concile déclara qu'il est de foi qu'on doit distinguer en Jésus-Christ deux volontés & deux opérations, qui ne sont point confondues l'une dans l'autre, mais subordonnées l'une à l'autre ; savoir la volonté humaine à la divine. Voyez THÉANDRIQUE.

Il est bon d'observer 1°. que par le mot d'opération, les *Monothélites* n'entendoient pas un acte, ou une faculté, mais l'un & l'autre en même temps, donnant au mot d'opération un sens plus étendu qu'à celui de volonté ; parce qu'opération comprend en général non-seulement tout acte, mais encore toute faculté d'agir, au lieu que le terme volonté marque seulement un certain genre d'opération & de faculté.

2°. Que quoiqu'ils ne reconnussent en Jésus-Christ qu'une opération ou qu'une volonté, ils n'expliquoient pas tous leurs sentimens d'une manière uniforme. Les uns n'admettoient en Jésus-Christ qu'une puissance uniforme d'agir. Les autres au contraire, excluient entièrement cette puissance de la nature humaine, parce qu'ils croyoient, comme les Eutychiens, qu'elle avoit été comme absorbée dans la nature divine au moment de l'union hypostatique. D'autres pensoient que les facultés humaines étoient pour lors restées dans le Verbe, mais qu'elles y étoient demeurées comme mortes, n'ayant d'elles-

mêmes nulle action, & n'agissant que comme des instrumens par l'impulsion de la volonté divine ; d'où ils concluoient que pour les deux natures, il n'y avoit qu'une seule & unique opération. D'autres enfin admettoient en Jésus-Christ deux opérations, mais confondues l'une dans l'autre, & si bien mêlées, qu'elles n'en faisoient plus qu'une, à-peu-près comme les Eutychiens, de deux natures n'en composoient qu'une, qu'ils comparoient à l'homme, composé de deux substances unies ensemble. Avec tant de variations & d'équivoques, il n'est point étonnant que les *Monothélites* en aient imposé aux empereurs, & même au pape Honorius, qui n'aperçut pas d'abord tout le venin de cette hérésie.

MONOTONIE, f. f., *Litt.*, défaut de variation ou d'inflexion de voix. Prononciation d'une longue suite de paroles sur un même ton. Voyez PRONONCIATION. La *monotonie* dans un orateur est un très-grand défaut, & qui marque communément qu'un homme ne fait pas ce qu'il dit.

Dans la déclamation, la *monotonie* est opposée à un autre défaut, qu'on nomme chanter les vers, c'est-à-dire, les prononcer en arrêtant régulièrement à chaque hémistiche, soit que le sens l'exige, soit qu'il ne l'exige pas, & à en prononcer les finales avec la même inflexion de voix.

MONOTONIE, f. f., *Musiq.* C'est, au propre, une psalmodie ou un chant qui marche toujours sur le même ton ; mais ce mot ne s'emploie guère que dans le figuré. (S)

MONOTRIGLYPHE, f. m., terme d'Archit., qui signifie l'espace d'un seul triglyphe entre deux pilastres ou deux colonnes.

MONS, *Géogr.*, ancienne, grande & forte ville des Pays-bas, capitale du Hainaut autrichien. *Mons* s'appelle en latin *Mons Hanonia*, & en flamand *Berghen in Henegouwe*. Alberon, fils de Clodion, commença à bâtir dans cet endroit, en 449, une forteresse qu'on nomma *Mons Castrilucius* ; voilà l'origine de cette ville, qui a été plusieurs fois prise & reprise depuis le duc d'Albe, en 1572, jusqu'à nos derniers jours. Elle appartient encore à la maison d'Au-

triche, jusqu'à ce que les François la lui enlèvent.

Elle est en partie sur une montagne, & en partie dans la plaine, dans un terroir marécageux sur la Trouille, à 2 lieues de S. Guilhain, dont les écluses la défendent, à 7 lieues de Valenciennes & de Tournay, 4 de Maubeuge, 12 N. E. de Cambray, 15 O. de Namur, 50 N. E. de Paris. *Long.* 31. 34. *lat.* 50. 25. (D. J.)

MONS, la prévôté de, *Géogr.*, elle portoit autrefois le nom de comté, qui lui fut donné par Charlemagne, lorsqu'il la démembra du royaume d'Austrasie. Cette prévôté comprend sept villes, savoir Mons, Soignies, Lessine, Chievres, S. Guilhain, Hall, & Roeux. On y compte aussi 91 bourgs ou villages, & quelques abbayes. (D. J.)

MONSAUNIS, LES, *Géogr.*, peuples sauvages de l'Amérique septentrionale aux environs du fort Nelson. Ils tuent beaucoup de castors, & quelques-uns de très-noirs, couleur rare dans cet animal. Ils vendent toutes leurs pelleteries aux Anglois. (D. J.)

MONS CASIUS, *Géogr. anc.*, il y a deux célèbres montagnes de ce nom : la première séparoit l'Égypte de la Palestine, à 37 milles, c'est-à-dire, à environ 12 lieues de Péluse. C'est sur cette montagne, dit Strabon, que repose le corps du grand Pompée, & on y voit le temple de Jupiter surnommé *Casius*. Ce fut près de cet endroit que Pompée ayant été trompé par les Égyptiens, fut indignement égorgé. Pline & Dion Cassius assurent la même chose.

L'autre *mont Casius* étoit une montagne de Syrie près de Séleucie. Pline, *liv. V. ch. xxij.* dit qu'elle est si haute, qu'en pleine nuit, trois heures avant que le soleil se leve, elle le voit, & que dans un petit circuit de sa masse elle montre également le jour & la nuit; c'est-à-dire qu'il est déjà jour pour la partie du sommet qui est vis-à-vis du soleil, tandis que la partie qui est derrière & le bas de la montagne ont encore l'obscurité de la nuit. Solin, *ch. xxxvj.* & Martianus Capella, *liv. VI.* content la même singularité.

Jupiter avoit encore un temple sur cette montagne sous le nom de *Jupiter Casius*, *Zeus Karios*. Diverses médailles

de Séleucie portent le *mont Casius* avec ces mots *ΚΑΣΙΟΥ ΚΑΙ ΚΑΡΙΑΣ ΖΕΥΣ ΚΑΡΙΟΣ*, c'est-à-dire, des habitans de Séleucie, surnommé *Pierre* de Syrie, Jupiter *Casius*. Le maître des dieux est figuré sur ces médailles, par une grosse pierre ronde coupée par la moitié, avec l'inscription que nous venons de citer *Zeus Karios*. Son temple du *mont Casius* en Syrie, est représenté sur une médaille de Trajan. Il n'étoit pas fort éloigné d'Antioche, puisque, au rapport de Pline, *liv. IV. chap. xij.* les habitans de cette ville alloient y célébrer, toutes les années, une fête en l'honneur de Triptolème, qu'ils regardoient comme un héros. Il y avoit une autre montagne située vis-à-vis du *mont Casius*, de Séleucie; c'est l'*anti-Casius* de Strabon. Plusieurs géographes écrivent *Casius*.

Le culte de Jupiter *Casius* n'étoit pas seulement établi sur les deux montagnes dont nous venons de parler, mais encore à Cassiope, ville de l'isle de Corcyre, aujourd'hui Corfou, située au cap le plus occidental de cette isle, & le plus voisin de la terre ferme. Il n'y a plus à présent qu'un couvent de caloyers, & un port qu'on nomme *Porto-Cassopo*. C'est le premier endroit de la Grèce où Néron ait abordé en venant d'Italie, *ut primum Cassiopem trajecit*, dit Suétone, *statim ad aram Jovis Cassi cantare auspiciatus est*. Le type de ce Jupiter *Casius* se voit sur différentes médailles des Coreyréens; il y paroît à demi-nud, assis, le sceptre à la main droite, & la main gauche posée sur ses genoux, avec cette légende *Zeus Karios*. L'autre côté représente tantôt la tête de la nymphe Corcyre, qui avoit donné son nom à l'isle; tantôt la tête d'un empereur, comme d'Antonin Pie, de Septime Sévère, de Caracalla, &c. Tantôt enfin une figure d'homme debout, en habit long, sous une voûte soutenue par deux colonnes avec le mot *Αγριος* (D. J.)

MONSÉE ou MASÉE, *Géogr.*, *Lacus*, lac d'Allemagne dans l'Autriche supérieure, au quartier de Hausruck; il communique, par l'Ag, avec l'Attersee, & il a sur les bords une ancienne & riche abbaye de bénédictins, avec un gros bourg, à l'un & à l'autre desquels il donne son nom. (D. G.)

MONSIEUR,

MONSEIGNEUR, MESSEIGNEURS, *au pluriel, Hist. mod.*, titre d'honneur & de respect dont on use lorsqu'on écrit ou qu'on parle à des personnes d'un rang ou d'une qualité auxquelles l'usage veut qu'on l'attribue. Ce mot est composé de *mon* & de *seigneur*. On traite les ducs & pairs, les archevêques & évêques, les présidens à mortier de *monseigneur*. Dans les requêtes qu'on présente aux cours souveraines, on se sert du terme *monseigneur*.

Monseigneur, dit absolument, est la qualité qu'on donne présentement au dauphin de France; usage qui ne s'est introduit que sous le regne de Louis XIV, auparavant on appelloit le premier fils de France *monseigneur le dauphin*.

MONSIEUR, au pluriel MESSIEURS, *Hist. mod.*, terme ou titre de civilité qu'on donne à celui à qui on parle, ou de qui on parle, quand il est de condition égale, ou peu inférieure. *Voyez SIEUR*. Ce mot est composé de *mon* & de *seigneur*. Borel dérive ce mot du grec *κύριος*, qui signifie *seigneur* ou *sire*, comme si on écrivoit *moncyneur*.

Pasquier tire l'étymologie des mots *seigneur* & *monseigneur* du latin *senior*, qui signifie *plus âgé*; les Italiens disent *signor*, & les Espagnols *senor*, avec l'n tildé, qui equivaut à *ng* dans le même sens, & d'après la même étymologie; les adresses des lettres portent à *monseigneur*, *monseigneur*, &c. L'usage du mot *monseigneur* s'étendoit autrefois plus loin qu'à présent. On le donnoit à des personnes qui avoient vécu plusieurs siècles auparavant; ainsi on disoit *monseigneur S. Augustin* & *monseigneur S. Ambroise*, & ainsi des autres saints, comme on le voit dans plusieurs actes imprimés & manuscrits, & dans des inscriptions du quinzième & du seizième siècles. Les Romains, du temps de la république, ne connoissoient point ce titre, qu'ils eussent regardé comme une flatterie, mais dont ils se servirent depuis, employant le nom de *dominus* d'abord pour l'empereur, ensuite pour les personnes constituées en dignité: dans la conversation ou dans un commerce de lettres, ils ne se donnoient que leur propre nom; usage qui subsista même encore après que César eut réduit la république sous son autorité. Mais la puissance des em-

peurs s'étant ensuite affermie dans Rome, la flatterie des courtisans qui recherchoient & la faveur & les bienfaits des empereurs, inventa ces nouvelles marques d'honneur. Suétone rapporte qu'au théâtre un comédien ayant appelé Auguste *seigneur*, ou *dominus*, tous les spectateurs jetterent sur cet acteur des regards d'indignation, en sorte que l'empereur défendit qu'on lui donnât davantage cette qualité. Caligula est le premier qui ait expressément commandé qu'on l'appellât *dominus*. Martial lâche adulateur d'un tyran, qualifia Domitien *dominum deumque nostrum*; mais enfin, des empereurs ce nom passa aux particuliers. De *dominus* on fit *dom*, que les Espagnols ont conservé, & qu'on n'accorde en France qu'aux religieux de certains ordres.

Monsieur, dit absolument, est la qualité qu'on donne au second fils de France, au frère du roi. Dans une lettre de Philippe de Valois, ce prince, parlant de son prédécesseur, l'appelle *monseigneur le roi*. Aujourd'hui personne n'appelle le roi *monseigneur*, excepté les enfans de France. *Voyez SIRE*.

MONSOL, *Géogr.*, ville d'Afrique au royaume de Macoco, ou d'Anzico; dont elle est la capitale. Delà tous les peuples qui habitent ce royaume se nomment *Monsoles*. (D. J.)

MONSONI, ou **MONSIPI**, *Géogr.*; grand fleuve de l'Amérique septentrionale dans la nouvelle France. Il a son embouchure au fond de la baie d'Hudson par le 31. d. 20. de lat. N. (D. J.)

MONSON, f. m., *Marine*, ce mot vient des Arabes; c'est le nom qu'on donne à un vent réglé, qui regne en certains parages sur la mer des Indes cinq ou six mois de suite sans varier, & qui souffle ensuite cinq ou six autres, mais du côté opposé. *Voyez VENT & MOUSSONS*.

MONOSPERMALTHÆA, *Botan.*, genre de plante de la fabrique de M. Danty d'Inard, dans les mémoires de l'académie royale des sciences, année 1421. Il a formé ce nom des mots grecs *μονος*, seul, *σπέρμα*, semence, *αλθαία*, guimauve, parce que cette plante ressemble en quelque manière à la guimauve, & que l'unique capsule qui

succède à chacune de ses fleurs ne contient qu'une seule semence.

La *monospermalthæa*, selon ce botaniste, est un genre de plante à fleur complète, polypétale, régulière & hermaphrodite, contenant l'ovaire. Cette fleur est ordinairement de cinq pétales disposés circulairement, & contenus dans un calice découpé en autant de pointes. L'ovaire qui s'élève du fond du calice devient, après que la fleur est passée, une capsule monosperme. Les fleurs naissent par pelotons le long de la partie supérieure de la tige & des branches. Les feuilles sont à queues & dentelées.

Je ne suivrai pas M. d'Isnard dans sa description, parce qu'elle ne renferme rien de curieux, outre que la plante étoit déjà connue sous le nom de *althæa similis flore luteo, monospermate*. (D. J.)

MONS SELEUCUS, Géogr. terme anc. Ce lieu en Dauphiné est mémorable par la victoire que l'empereur Constant y remporta sur Magnence en 353. On trouve ce *Mons Seleucus* dans l'*Itinér.* d'Antonin, & dans celui de Bordeaux à Jérusalem, entre *Lucus Augusti & Vapinium*.

Dans les plus anciens titres du Dauphiné, un château qui tient l'emplacement de *Mons Seleucus*, est appelé *Bastida Montis Seleuci*, & postérieurement, *Montis Soli*: on dit aujourd'hui la *Bâtie-Mont-Saleon*. D'env. Not. Gal. pag. 464. (C)

MONSTERBERG ou **MUNSTERBERG**, Géogr., ville de la basse Silésie dans la province de même nom. Elle a été fondée par l'empereur Henri II, qui fit bâtir en ce lieu un monastère, d'où elle fut appelée *Monsterberg*. Elle est à 5 milles N. E. O. de Glatz, 8 S. de Breslau. Long. 34. 56. lat. 50. 38.

MONSTRE, f. m., Botan., on nomme *monstres* en botanique des singularités qui sont hors du cours ordinaire. Par exemple, des feuilles qui naissent de l'intérieur d'autres feuilles; des fleurs du milieu desquelles sort une tige qui porte une autre fleur; des fruits qui donnent naissance à une tige, dont le sommet porte un second fruit semblable, &c. (D. J.)

MONSTRE, f. m., Zoolog., animal qui naît avec une conformation contraire

à l'ordre de la nature, c'est-à-dire avec une structure de parties très-différentes de celles qui caractérisent l'espèce des animaux dont il sort. Il y a bien des sortes de *monstres* par rapport à leurs structures, & on se sert de deux hypothèses pour expliquer la production des *monstres*: la première suppose des œufs originairement & essentiellement monstrueux: la seconde cherche dans les seules causes accidentelles la raison de toutes ces conformations.

S'il n'y avoit qu'une différence légère & superficielle, si l'objet ne frappoit pas avec étonnement, on ne donneroit pas le nom de *monstre* à l'animal où elle se trouveroit.

Les uns ont trop ou n'ont pas assez de certaines parties; tels sont les *monstres* à deux têtes, ceux qui sont sans bras, sans piés; d'autres pèchent par la conformation extraordinaire, & bizarre par la grandeur disproportionnée, par le dérangement considérable d'une ou de plusieurs de leurs parties, & par la place singulière que ce dérangement leur fait souvent occuper; d'autres enfin ou par l'union de quelques parties qui, suivant l'ordre de la nature & pour l'exécution de leurs fonctions, doivent toujours être séparés, ou par la déunion de quelques autres parties qui, suivant le même ordre & pour les mêmes raisons, ne doivent jamais cesser d'être unies. M. FORMEY.

On trouve dans les mémoires de l'académie des sciences une longue dispute entre deux hommes célèbres, qui à la manière dont on combattoit, n'auroit jamais été terminée sans la mort d'un des combattans; la question étoit sur les *monstres*. Dans toutes les espèces on voit souvent naître des animaux contre-faits, des animaux à qui il manque quelques parties ou qui ont quelques parties de trop. Les deux anatomistes convenoient du système des œufs, mais l'un vouloit que les *monstres* ne fussent jamais que l'effet de quelqu'accident arrivé aux œufs: l'autre prétendoit qu'il y avoit des œufs originairement monstrueux, qui contenoient des *monstres* aussi bien formés que les autres œufs contenoient des animaux parfaits.

L'un expliquoit assez clairement comment les désordres arrivés dans les œufs

disoient naître des *monstres* ; il suffisoit que quelques parties dans le temps de leur mollesse eussent été détruites dans l'œuf par quelqu'accident, pour qu'il naquit un *monstre* par défaut à un enfant mutilé ; l'union ou la confusion des deux œufs ou de deux germes d'un même œuf produisoit les *monstres* par excès, les enfans qui naissent avec des parties superflues. Le premier degré des *monstres* seroit deux géméaux simplement adhérens l'un à l'autre, comme on a vu quelquefois. Dans ceux-là aucune partie principale des œufs n'auroit été détruite. Quelques parties superficielles des fœtus déchirées dans quelques endroits & reprises l'un avec l'autre, auroient causé l'adhérence des deux corps. Les *monstres* à deux têtes sur un seul corps ou à deux corps sous une seule tête ne différeroient des premiers que parce que plus de parties dans l'un des œufs auroient été détruites : dans l'un, toutes celles qui formoient un des corps, dans l'autre celles qui formoient une des têtes. Enfin, un enfant qui a un doigt de trop est un *monstre* composé de deux œufs, dans l'un desquels toutes les parties excepté ce doigt ont été détruites. L'adversaire, plus anatomiste que raisonneur, sans se laisser éblouir d'une espèce de lumière que ce système répand, n'objectoit à cela que des *monstres* dont il avoit lui-même disséqué la plupart, & dans lesquels il avoit trouvé des monstruosités qui lui paroissoient inexplicables par aucun désordre accidentel.

Les raisonnemens de l'un tentèrent d'expliquer ces désordres ; les *monstres* de l'autre se multiplièrent. A chaque raison que M. Lemery alléguoit, c'étoit toujours quelque nouveau *monstre* à combattre que lui produisoit M. Winslow.

Enfin on en vint aux raisons métaphysiques. L'un trouvoit du scandale à penser que Dieu eût créé des germes originellement monstrueux : l'autre croyoit que c'étoit limiter la puissance de Dieu, que de la restreindre à une régularité & une uniformité très-grande.

Ceux qui voudroient voir ce qui a été dit sur cette dispute, le trouveroient dans les mémoires de l'académie, *Mém. de l'académie royale des sciences, années 1742, 1733, 1734, 1738 & 1740.*

Un fameux auteur Danois a eu une autre opinion sur les *monstres* ; il en attribuoit la production aux comètes. C'est une chose curieuse, mais bien honteuse pour l'esprit humain, que de voir ce grand médecin traiter les comètes comme des abcès du ciel, & prescrire un régime pour se préserver de leur contagion, *Recherchers physiques.*

MONSTRE, Médecine légale. Si jamais le pyrrhonisme fut utile dans une question physique, c'est sans doute dans celle qui considère l'existence & l'origine des *monstres*. A ne considérer que l'immense variété des faits ou des histoires rapportées par une foule d'auteurs, on seroit tenté de croire qu'il n'y a point de limites entre les espèces les plus dissemblables ; que les regnes de la nature se confondent, & que l'ordre primitif est souvent perverti par les pures combinaisons du hasard (Bartholin, Licetus, Paré, Zacchias, Riviere, &c. les recueils des journaux ou de quelques académies). On assure qu'il est sorti des hommes bien formés du sein de différens animaux. (Bartholini, *Hist. Anat. cent. Voyez Schenkius, Hist. Monstror. Ælian, De animal. miscell. natur. curios. Licetus, De monst. Gaspar à Reies, Campus Elysus Jucund. quest.*) & réciproquement on a vu des animaux plus ou moins difformes, ou même très-connus & bien caractérisés, engendrés par des femmes (Stalpart Vanderwiel, *Observ. Paulini, Obs. phys. méd. Paré, Riviere, Obser. méd. cent. II*). On a poussé le ridicule jusqu'à rechercher les causes physiques ou surnaturelles de ces prétendues productions ; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on a souvent allumé des bûchers pour exterminer les malheureux que l'opinion publique, si souvent téméraire & cruelle, déclaroit auteurs d'une chose impossible. Le délire superstitieux de ces temps de barbarie rendoit tout possible par l'entremise des démons ; & de graves ignorans qui se croyoient physiciens, accumuloient les dissertations & les preuves pour expliquer comment le chose s'étoit faite. Graces aux connoissances des derniers siècles, nous ne voyons plus depuis long-temps ces scènes absurdes & sanguinaires ; mais si nos progrès vers

l'équité & l'humanité sont avancés sur cet objet, il faut avouer que la raison qui les dirige est bien lente à pénétrer dans les esprits. Il ne faudroit pas remonter bien haut pour trouver des exemples de cette crédulité qui présidoit à tant de meurtres. Il n'y a pas long-temps qu'une femme fit croire à un médecin de réputation que sa sœur avoit accouché d'un poisson. Rœderer, *Dissert. couron. à Petersbourg*.

Ce n'est pas du détail de ces absurdités que je prétends grossir cet article; je ne considère sous le nom d'*accouchemens monstrueux* que ces productions qui s'écartent plus ou moins de la forme ordinaire de l'homme, tant qu'elles présentent une organisation qui se rapproche en partie de celle de l'espèce humaine, & qu'elles ont vie. On sent bien que je suppose ici que la ressemblance se trouve dans les parties extérieures; car l'organisation des viscères nous est commune avec plusieurs animaux.

Toutes les parties du corps peuvent être mutilées ou défigurées au point de ne présenter aucune ressemblance à leur état ordinaire. Le volume, le nombre, la situation & la conformation des organes souffrent des variétés qu'il est impossible d'assigner; & c'est par des bonnes observations bien constatées que nous savons qu'il existe des exemples de toutes ces espèces de productions monstrueuses. Il n'est personne qui n'ait vu des fœtus ou des accouchemens monstrueux; les *Mémoires de l'acad. des Sciences* en présentent mille exemples, & les meilleurs journaux en rapportent assez souvent. Les organes intérieurs destinés aux principales fonctions de la vie ne sont pas à l'abri des vicissitudes qui déforment l'extérieur. Le cerveau, le cœur, les poumons & les autres viscères varient par le siège, le nombre ou le volume: & l'on peut même ajouter, sans crainte d'exagérer, que la même variété qui s'observe dans la proportion des membres & la disposition des traits dans chaque individu, peut encore s'observer dans la conformation ou l'arrangement de ses parties intérieures. M. Enguenhard, fameux médecin de Paris, n'ayant pas senti le battement du cœur d'un malade dans l'hôtel-dieu,

& l'ayant quitté après en avoir témoigné un mauvais pronostic, un garçon chirurgien courut après lui, & dit qu'il venoit de trouver le battement non pas sous la mamelle gauche, mais sous la droite (Vinslow, *Mém. de 1743*). J'ai vu la position de l'estomac varier considérablement sur différentes personnes; tout le monde connoît la variété de la division des vaisseaux, de quelques muscles, la multiplication ou la diminution des côtes, quelquefois des vertèbres, &c. Ces différens jeux de la nature ont souvent arrêté les physiciens les plus éclairés, lorsqu'ils ont voulu en rechercher la cause; & nous ne sommes pas vraisemblablement sur le point de pénétrer encore dans ce mystère. Nous connoissons encore une foule de causes accidentelles qui peuvent s'opposer aux développemens de l'embryon, qui peuvent en défigurer les parties; mais la réunion partielle de deux embryons à la fois, la duplication de quelques organes seulement tandis que tout le reste est dans l'état naturel, présentent des difficultés infinies lorsqu'on veut les expliquer par la même voie. L'insuffisance des causes accidentelles a fait penser à quelques physiciens anatomistes que le germe de ces derniers *monstres* étoit primitivement formé, & qu'il se développoit par le même mécanisme qui développe les germes ordinaires. M. Duverney fut le premier qui conçut cette idée hardie d'un germe monstrueux préexistant; M. Vinslow dont l'exactitude & l'habileté sont si connues, adopta son opinion, & combattit long-temps M. Lemery, qui soutenoit que le fœtus monstrueux ne devenoit tel que par les accidens qui lui arrivent dans le sein de sa mère. (*Voyez les Mém. de l'académie des Sciences, an. 1738 - 40 - 42-43.*)

L'opinion des germes primitivement monstrueux (dit M. de Mairan) tranche tout d'un coup la difficulté peut-être insurmontable de concevoir que les débris de deux corps organisés & composés de mille millions de parties organisées, puissent en produire un troisième par cette voie. Mais l'opinion commune a aussi cet avantage que ceux qui la rejettent sont contraints d'avouer qu'il y a des *monstres* & des parties monstrueuses.

les dont la formation est visiblement due au contact accidentel : ou que du moins on explique assez heureusement par-là & sans remonter jusqu'à l'œuf. Les plantes en fournissent encore des exemples, & c'est ici que l'analogie en faveur du système des accidens est portée par M. Lemery au plus haut degré de vraisemblance dont elle étoit susceptible.

Laissons les savans se combattre sur les explications des phénomènes naturels ; & en attendant que du choc des opinions il résulte , s'il se peut , quelque lueur qui nous éclaire , bornons-nous à l'examen des conséquences qui découlent de l'observation , & qui ont quelque rapport à la jurisprudence.

Presque tous les auteurs de jurisprudence médicinale qui ont parlé des *monstres* n'accordent l'humanité qu'à ceux qui ont une tête qui présente une forme humaine ; la mutilation des autres parties, leur nombre ou leur conformation extraordinaire, ne suffisent pas, selon eux, pour les déclarer indignes de la qualité d'animaux raisonnables, pourvu néanmoins qu'on apperçoive une ressemblance frappante quant à la tête. Il en est encore dans ce nombre qui n'étendent pas cette grâce si loin, car ils refusent d'associer à l'espèce humaine les individus monstrueux qui n'ayant d'humain que la tête ou le visage, se rapprochent par la conformation de quelques autres parties de différentes espèces d'animaux. La grande raison des premiers, c'est que le siège de l'ame étant dans la tête, il est clair que ceux qui sont sans tête ne jouissent point de la prérogative accordée à l'homme, & que d'ailleurs si l'on suppose qu'ils ont une tête, & qu'elle ne ressemble en rien à celle de l'homme, il n'est pas probable qu'une ame raisonnable & pensante soit dégradée au point d'être unie à un individu si différent de nous. La divine providence semble, selon les derniers, se refuser à cette association ; & par une pétition de principe bien commune, ils concluent qu'il ne seroit pas digne de la sagesse d'unir une ame faite à son image avec un corps si difforme ; & conséquemment que de pareils *monstres* ne sont point hommes.

Il est aisé de sentir le vide & l'inconséquence de ces raisonnemens. Personne ne conteste que l'ame immatérielle dont l'existence est prouvée par la raison & surtout par révélation, ne soit le moyen de distinction entre l'homme & les bêtes. Mais a-t-on dit ce qu'étoit l'ame ? Peut-on en donner des idées claires au point de ne pouvoir se méprendre ? Si nous admettons que les opérations auxquelles elle préside suffisent pour l'annoncer, ne sera-t-on pas forcé de convenir que dans un homme qui vient de naître, ces opérations sont encore trop obscures, & qu'il n'a rien dans ce moment qui le distingue des autres animaux ? Supposons même que ces raisons ne suffisent pas pour détruire un des principaux argumens, quel est le siège de cette ame ? Est-ou bien d'accord sur le lieu ou la partie du corps qu'elle habite ? Les uns la font résider dans le corps calleux ; d'autres dans la glande pinéale ; plusieurs la mettent dans le cœur, & la font circuler avec le sang ; d'autres, peut-être plus raisonnables ou mieux fondés, la placent dans le centre épigastrique ou vers le diaphragme ; enfin l'estomac & les organes des sens ont été successivement regardés comme le point de réunion vers lequel toutes les sensations alloient aboutir. Les uns & les autres s'appuient sur des raisons plausibles, sur l'observation, sur l'expérience. Est-on en droit dans cette incertitude d'affirmer dogmatiquement que l'ame doit être dans la tête, & qu'elle manque dans un individu sans tête ? N'est-il pas vraisemblable (puisque elle est indivisible, qu'elle s'étend toute entière par-tout) de croire qu'elle ne manque qu'avec la vie, & que tant que cet individu est vivant, il a comme nous, une ame immatérielle, puisqu'il la tire d'une même source ? Qu'importe la forme extérieure dans cette question ? Trouve-t-on deux individus qui se ressemblent parfaitement en tout ? On ne s'est pas encore avisé de nier que les géans, les nains, que les triorchides, monorchides, anorchides, que ceux qui ont deux corps, deux têtes ou plusieurs membres, que ceux qui naissent sans pieds, sans mains, &c. fussent privés d'une ame, parce qu'ils ne nous ressemblent pas parfaitement. Quelle prodigieuse distance de l'Européen à l'Afri-

cain , de celui-ci au Lapon ou aux Esquimaux ! Nous ignorons jusqu'où peuvent se porter les variétés de la nature ; sa fécondité est inépuisable à cet égard , & des millions de circonstances ignorées peuvent rendre les individus d'un même genre entièrement méconnoissables. Nous n'avons que l'observation & l'expérience pour dévoiler ces obscurités , tout autre guide est infidèle , & notre imagination qui s'impatiente de la lenteur de nos progrès , est le plus grand ennemi que les sciences aient à combattre. *Homo naturæ minister & interpres tantum facit & intelligit quantum de ordine naturæ opere vel mente , observaverit nec amplius scit aut potest.* Bacon. N'est-il pas téméraire d'intéresser la sagesse de Dieu dans des choses de controverse ? Peut-on se flatter de pénétrer dans ses vues ? & peut-on demander une preuve plus positive de sa volonté que l'origine humaine que ces êtres si dissimilaires de l'homme en apparence ? Respectons les décrets de la providence ; & en humiliant notre faible raison qui ne peut le concevoir , imitons la retenue de l'église , qui accorde à ces êtres le privilège du baptême donné sous condition.

Un enfant monstrueux qui a vie , peut donc , d'après ces considérations , jouir des privilèges que la loi accorde à tout citoyen ; il a droit de réclamer en sa faveur la protection qu'elle accorde à l'homme faible. Il peut donc hériter & faire casser toutes les dispositions testamentaires qui s'opposeroient à ce droit. Sa vie est un dépôt contre lequel on ne peut attenter sans crime ; & s'il parvient à l'âge où les loix conviennent qu'il peut prêter serment ou expliquer ses volontés , je ne vois pas ce qui pourroit s'opposer à ce qu'elles fussent exécutées. Il suit encore que la mère de cet enfant doit jouir des privilèges attachés à l'enfantement ; ce droit est plus clair (s'il est possible) que celui de la progéniture.

L'organisation difforme d'un enfant monstrueux le rend cependant moins propre à remplir certains devoirs de la société que le commun des hommes ; aussi les loix qui l'écartent des emplois publics & quelquefois du mariage , n'ont rien d'injuste , puisqu'elles n'ont pu prévenir la cause de son inaptitude , & que le bien général de la société

est leur premier objet. (*Article de M. LA FOSSE , Docteur en médecine de la faculté de Montpellier.*)

§ MONSTRUEUX , EUSE , adj. , terme de Blason , se dit d'un lion ou d'un autre animal quadrupède , même des volatils qui ont quelques parties de leur corps qui ne sont point de leur nature.

Des Reaux de Coelois en Champagne ; d'or au lion de sable , à tête humaine de carnation , tournée de front. (G. D. L. T.)

MONT , f. m. , Gram. , élévation de terre , qu'on appelle aussi montagne. V. MONTAGNE. Mont & montagne sont synonymes , mais on se sert rarement du premier en prose , à moins qu'il ne soit accompagné de quelque nom propre , comme le mont Etna , le mont Gibel , le mont Liban , le mont Sinai , le mont Atlas , le mont Parnasse , les monts Pyrénées ; on ne dit point cependant les monts Alpes , mais les Alpes , Ste Cathérine du mont Sinai. Voyez SAINTE CATHÉRINE.

Quoique ces deux substantifs , quant au sens , soient parfaitement synonymes , il y a cependant des occasions , où , par la bizarrerie de l'usage , on doit employer l'un ou l'autre de ces deux termes sans les confondre. On dit le mont Caucase , le mont Etna , le mont Liban , le mont Appennin , le mont Olympe , les monts Krapack , &c. Il semble que le mot mont soit affecté aux montagnes fameuses par leur hauteur ; cependant on dit les montagnes de la Lune & les montagnes de la Table , pour marquer cette montagne voisine du cap de Bonne-Espérance à la pointe méridionale de l'Afrique , quoi qu'au rapport des voyageurs ce soit un des plus hautes du monde. Enfin l'usage a voulu qu'en parlant de certaines montagnes on se servit de leur nom tout simple ; c'est ainsi qu'on dit , les Alpes , les Andes , les Pyrénées , les Cévennes , l'Esuve , le Stromboli , le Vosge , Schwartzwanden , le Pic , l'Appennin.

Chevalier du mont CARMEL. Voy. CARMEL. On appelle en Italie monts piété certains lieux où l'on prête de l'argent à ceux qui en ont besoin en donnant quelques nantissements.

Ces établissemens ont été faits pour soulager la misère des pauvres qui , de un besoin pressant d'argent , seroient forcés de vendre leurs effets à vil prix.

d'emprunter à usure. Les papes, & à leur exemple les cardinaux & autres personnes riches, ont donné de grosses sommes & des privilèges à ces *monts* de piété. On y reçoit pour gages toutes sortes de meubles, bijoux, &c. Il y a des prêteurs qui estiment ce qu'on apporte, sur quoi on prête jusqu'aux deux tiers du prix de l'estimation. On prête jusqu'à 30 écus pour 18 mois sans intérêt. Quand on veut une plus grande somme, on paye deux pour cent d'intérêt par an. Lorsqu'on laisse ses effets plus de 18 mois, ils sont vendus à l'encan: le *mont* prend la somme qu'il a avancée, & garde le surplus pour le rendre aux propriétaires quand ils viennent le demander. Si cependant on ne veut pas que ses meubles soient vendus, on n'a qu'à demander un renouvellement du billet, ce qu'on obtient très-aisément quand la somme ne passe pas 30 écus; mais quand elle excède, on fait faire un autre billet où les intérêts échus sont comptés avec le fort principal. On croit communément que le pape Léon X fut le premier qui autorisa cette pieuse invention par une bulle qu'il donna en 1551, mais il y fait mention de Paul II, qui l'avoit approuvée avant lui: le plus ancien *mont* de piété, dont il soit parlé dans l'histoire, est celui que l'on établit à Padoue en 1491, où l'on fit fermer douze banques des Juifs qui y exerçoient une usure excessive. À l'exemple de Rome, on a fondé des *monts* de piété dans plusieurs villes des Pays-bas, comme à Bruxelles, à Gand, à Anvers, &c.

On avoit aussi appelé en Angleterre *monts de piété* des lieux qui avoient été fondés par contribution en faveur du peuple, qui avoit été ruiné par les extorsions des Juifs.

MONTABURG, *Géogr.*, petite ville fortifiée d'Allemagne, dans l'électorat de Trèves, entre Coblenz & Limburg. *Long.* 25. 25. *lat.* 50. 20. (*D. J.*)

MONTAGE DE MÉTIER, *Soierie*, c'est une manœuvre longue, difficile & pénible; elle consiste à disposer toutes les parties du métier, de manière à exécuter l'étoffe dont le dessin est donné.

MONTAGE, *terme de Batelier*, action de celui qui remonte & facilite le *montage* de bateaux. *Ordonnances.*

MONTAGNARD, *V. FAUCON.*

MONTAGNES, *Hist. nat. Géographie, Physique & Minéralogie*, c'est ainsi qu'on nomme de grandes masses ou inégalités de la terre, qui rendent la surface raboteuse. On peut comparer les *montagnes* à des ossements, qui servent d'appui à notre globe & lui donnent de la solidité, de même que les os dans le corps humain servent d'appui aux chairs & aux autres parties qui le composent.

Les *montagnes* varient pour la hauteur, pour la structure, pour la nature des substances qui les composent, & par les phénomènes qu'elles présentent. On ne peut donc se dispenser d'en distinguer différentes espèces, & ce seroit se tromper que de les regarder toutes comme de la même nature & de la même origine.

Les sentimens des naturalistes diffèrent sur la formation des *montagnes*; quelques physiciens ont cru qu'avant le déluge la terre étoit unie & égale dans toutes les parties, & que ce n'est que par cet événement funeste & par des révolutions particulières, telles que des inondations, des excavations, des embrasemens souterrains que toutes les *montagnes* ont été produites, & que notre globe est devenu inégal & raboteux tel que nous le voyons. Mais les partisans de cette opinion ne font point attention que l'écriture sainte dit que les eaux du déluge allèrent au-dessus du sommet des plus hautes *montagnes*, ce qui suppose nécessairement qu'elles existoient déjà. En effet, il paroît que les *montagnes* étoient nécessaires à la terre dès le commencement du monde, sans cela elle eût été privée d'une infinité d'avantages. C'est aux *montagnes* que sont dus la fertilité des plaines, les fleuves qui les arrosent, dont elles sont les réservoirs inépuisables. Les eaux du ciel, en roulant sur ces inégalités qui forment comme autant de plans inclinés, vont porter aux vallées la nourriture si nécessaire à la croissance des végétaux: c'est dans le sein des *montagnes* que la nature a déposé les métaux, ces substances si utiles à la société. Il est donc à présumer que la providence, en créant notre globe, l'orna de *montagnes* qui fussent propres à donner de l'appui & de la solidité à l'habitation de l'homme.

Cependant il est certain que les révolutions que la terre a éprouvées & qu'elle éprouve encore tous les jours, ont dû produire anciennement, & produisent à la surface de la terre, soit subitement, soit peu-à-peu, des inégalités & des *montagnes* qui n'existoient point dès l'origine des choses, mais ces *montagnes* récentes ont des lignes qui les caractérisent, auxquels il n'est point permis à un naturaliste de se tromper; ainsi il est à propos de distinguer les *montagnes* en primitives & en récentes.

Les *montagnes* primitives sont celles qui paroissent avoir été créées en même temps que la terre à laquelle elles servent d'appui; les caractères qui les distinguent sont 1°. leur élévation qui surpasse infiniment celle des autres *montagnes*. En effet pour l'ordinaire elles s'élèvent très-brusquement, elles sont fort escarpées, & l'on n'y monte point par une pente douce; leur forme est celle d'une pyramide ou d'un pain de sucre, surmonté de pointes de rochers aigus; leur sommet ne présente point un terrain uni comme celui des autres *montagnes*, ce sont des roches nues & dépouillées de terre que les eaux du ciel en ont emporté; à leurs piés, elles ont des précipices & des vallées profondes, parce que ces eaux & celles des sources dont le mouvement est accéléré par leur chute, ont excavé & miné le terrain qui s'y trouvoit, & l'ont quelquefois entièrement entraîné.

2°. Ces *montagnes* primitives se distinguent des autres par leurs vastes chaînes; elles tiennent communément les unes aux autres & se succèdent pendant plusieurs centaines de lieues. Le P. Kircher & plusieurs autres ont observé que les grandes *montagnes* formoient autour du globe terrestre une espèce d'anneau ou de chaîne, dont la direction est assez constante du nord au sud & de l'est à l'ouest; cette chaîne n'est interrompue que pour ne point contraindre les eaux des mers, au-dessous du lit desquelles la base de ces *montagnes* s'étend & la chaîne se retrouve dans les isles, qui perpétuent leur continuation jusqu'à ce que la chaîne entière reparoisse sur le continent. Cependant on trouve quelquefois de ces *montagnes* qui sont isolées, mais alors il y a lieu de présumer qu'elles communiquent sous terre à d'autres *montagnes* de la même

nature souvent fort éloignées, avec lesquelles elles ne laissent pas d'être liées: d'où l'on voit que les *montagnes* primitives peuvent être regardées comme la base, ou, pour ainsi dire, la charpente de notre globe.

3°. Les *montagnes* primitives se distinguent encore par leur structure intérieure, par la nature des pierres qui les composent, & par les substances minérales qu'elles renferment. En effet, ces *montagnes* ne sont point par lits ou par bandes aussi multipliées que celles qui ont été formées récemment; la pierre qui les compose est ordinairement une masse immense & peu variée, qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre perpendiculairement à l'horison. Quelquefois cependant l'on trouve différentes couches qui couvrent même ces *montagnes* primitives, mais ces couches ou ces lits doivent être regardés comme des parties qui leur sont entièrement étrangères: ces couches ont couvert le noyau de la *montagne* primitive sur lequel elles ont été portées, soit par les eaux de la mer qui a couvert autrefois une grande partie de notre continent, soit par les feux souterrains, soit par d'autres révolutions, dont nous parlerons en traitant des *montagnes* récentes. Une preuve de cette vérité que ceux qui les habitent dans les pays de hautes *montagnes* peuvent attester; c'est que souvent à la suite des tremblemens de terre ou des pluies de longue durée, on a vu quelques-unes de ces *montagnes* se dépouiller subitement des couches ou de l'espèce d'écorce qui les enveloppoit, & ne présenter plus aux yeux qu'une masse de roche aride, & former une espèce de pyramide ou de pain de sucre.

Quant à la matière qui compose ces *montagnes* primitives, c'est pour l'ordinaire une roche très-dure, qui fait feu, avec l'acier, que les Allemands nomment *bornstein* ou *Pierre cornée*; elle est de la nature du jaspe ou du quartz. D'autres fois c'est une pierre calcaire & de la nature du spath. La pierre qui compose le noyau de ces sortes de *montagnes* n'est point interrompue par des couches de terre ou de sable, elle est communément assez homogène dans toutes les parties.

Enfin, ce n'est que dans les *montagnes* primitives dont nous parlons, que l'on

rencontre des mines par filons suivis, qui les traversent & forment des especes de rameaux ou de veines dans leur intérieur. Je dis de vrais filons, c'est-à-dire, des fentes suivies, qui ont de l'étendue, une direction marquée, quelquefois contraire à celle de la roche où elles se trouvent, & qui sont remplies de substances métalliques, soit pures, soit dans l'état de mine. Voyez FILONS.

Ces principes une fois posés, il sera très-aisé de distinguer les *montagnes* que nous appellons *primitives*, de celles qui sont dues à une formation plus récente. Parmi les premières on doit placer en Europe les Pyrénées, les Alpes, l'Apenin, les *montagnes* du Tyrol, le Riesenberg ou mont des Géants en Sylésie, les monts Crapacks, les *montagnes* de la Saxe, celles des Vosges, le mont Bructère au Hartz, celles de Norwege, &c. en Asie, les monts Riphées, le Caucase, le mont Taurus, le mont Liban; en Afrique, les monts de la Lune, & en Amérique, les monts Apalaches, les Andes ou les Cordilières qui sont les plus hautes *montagnes* du monde. La grande élévation de ces sortes de *montagnes* fait qu'elles sont presque toujours couvertes de neige, même dans les pays les plus chauds; ce qui vient de ce que rien ne les peut garantir des vents, & de ce que les rayons du soleil qui donnent sur les vallées ne sont point réfléchis jusqu'à une telle hauteur. Les arbres qui y croissent ne sont que des sapins, des pins, & des bois résineux; & plus on approche de leur sommet, plus l'herbe est courte; elles sont souvent arides parce que les eaux du ciel ont dû entraîner les terres qui ont pu les couvrir autrefois. Scheuchzer & tous ceux qui ont voyagé dans les Alpes, nous apprennent que l'on trouve communément sur ces *montagnes* les quatre saisons de l'année: au sommet, on ne rencontre que des neiges & des glaces, voyez l'article GLACIERS; en descendant plus bas, on trouve une température telle que celle des beaux jours du printemps & de l'automne; & dans la plaine, on éprouve toute la chaleur de l'été. D'un autre côté, l'air que l'on respire au sommet de ces *montagnes* est très-pur, moins gâté par les exhalaisons de la terre, ce qui, joint à l'exercice, rend les habitans plus sains & plus

robustes. Un des plus grands avantages que les hautes *montagnes* procurent aux hommes, c'est, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'elles servent de réservoirs aux eaux qui forment les rivières. C'est ainsi que nous voyons que les Alpes donnent naissance au Rhin, au Danube, au Rhône, au Pô, &c. De plus, on ne peut douter que les *montagnes* n'influencent beaucoup sur la température des pays où elles se trouvent, soit en arrêtant certains vents, soit en opposant des barrières aux nuages, soit en réfléchissant les rayons du soleil, &c.

Quoique toutes les *montagnes* primitives aient en général beaucoup plus d'élévation que celles qui ont été formées récemment & par les révolutions du globe, elles ne laissent point de varier infiniment pour leur hauteur. Les plus hautes *montagnes* que l'on connoisse dans le monde sont celles de la Cordilière, ou des Andes dans l'Amérique. M. de la Condamine qui a parcouru ces *montagnes*, & qui les a examinées avec toute l'attention dont un si habile géomètre est capable, nous apprend, dans son voyage à l'équateur, que le terrain de la plaine où est bâtie la ville de Quito au Pérou, est à 1470 toises au-dessus du niveau de la mer, & que plusieurs des *montagnes* de cette province ont plus de 3000 toises de hauteur perpendiculaire au-dessus de ce terrain: d'où l'on voit que presque toutes les autres *montagnes* de l'univers ne peuvent être regardées que comme des collines, si on les compare à celles du Pérou. Quelques-unes de ces *montagnes* sont des volcans & vomissent de la fumée & des flammes, ce qui est cause que ce pays est si souvent ébranlé par d'affreux tremblemens de terre.

Après avoir fait connoître les signes qui caractérisent les *montagnes* que nous avons appelées *primitives*, il faut maintenant examiner ceux des *montagnes* qui sont dues à une formation plus récente. Il n'est pas douteux que les révolutions que la terre a éprouvées & éprouve encore journellement n'y produisent des nouvelles éminences; ce sont sur-tout les feux souterrains & les inondations qui sont les plus propres à opérer ces changemens à la surface de la terre. Un grand nombre d'exemples nous prouvent que les embrasemens de la terre ont sou-

vent formé des *montagnes* dans des endroits où il n'y en avoit point auparavant. C'est ainsi que les histoires nous apprennent qu'il s'est formé des *montagnes* & des isles par l'abondance des pierres, des terres, du sable, & des autres matieres que les feux souterrains ont soulevés & fait sortir même du fond de la mer. Les *montagnes* formées de cette maniere sont aisées à reconnoître, elles ne sont que des amas de débris, de pierres brisées, de pierres poncees, de matiere vitrifiée ou de lave, de soufre, de cendres, de sels, de sable, &c. & il est aisé de les distinguer des *montagnes* primitives dont d'ailleurs elles n'ont jamais la hauteur.

Quant aux *montagnes* qui ont été formées par des inondations, elles diffèrent des *montagnes* primitives par la forme : nous avons déjà fait remarquer que ces dernières sont en pyramides, au lieu que celles dont nous parlons sont arrondies par le haut, couvertes de terres qui forment souvent une surface plane très-étendue ; on y trouve aussi soit du sable, soit des fragmens de pierres, soit des amas de cailloux arrondis & qui paroissent avoir été roulés par les eaux, & semblables à ceux du lit des rivières. Il y a lieu de croire que les eaux du déluge ont pu produire quelques-unes de ces *montagnes* ; cependant plusieurs phénomènes semblent prouver que c'est principalement au séjour de la mer, sur des parties de notre continent qu'elle a depuis laissées à sec, que la plupart de ces *montagnes* doivent leur origine. En effet, nous voyons qu'à l'intérieur ces *montagnes* sont composées d'un amas de lits ou de couches horizontales, ou du moins faiblement inclinées à l'horizon. Ces couches ou ces lits sont remplis d'une quantité prodigieuse de coquilles, de corps marins, d'ossements de poissons ; on y rencontre des bois, des empreintes de plantes, des matieres résineuses qui visiblement tirent leur origine du règne végétal. Les couches de ces *montagnes* varient à l'infini ; elles sont composées tantôt de sable fin, tantôt de gravier, tantôt de glaise, tantôt de craie ou de marne, tantôt de différens lits de pierres qui se succèdent les uns aux autres. Les pierres que l'on rencontre dans ces couches sont d'une nature très-différente de

celles qui font le noyau des *montagnes* primitives : ce sont des marbres qui sont remplis de corps marine ; des grès formés d'un amas de grains de sable ; des pierres à chaux qui paroissent uniquement formées de débris de coquilles ; des ardoises formées par de l'argille, durcies & pétrifiées, & quelquefois chargées d'empreintes de plantes, de la pierre à plâtre, de la serpentine, &c.

A l'égard des substances métalliques ou des mines que l'on trouve dans ces sortes de *montagnes*, elles ne sont jamais par filons suivis ; elles sont par couches qui ne sont composées que des débris & des fragmens de filons, que les eaux ont arraché des *montagnes* primitives pour les porter dans celles qu'elles ont produites de nouveau. C'est ainsi que l'on trouve un grand nombre de mines de fer qui ont souffert une décomposition, & qui forment des couches entières d'ochre, ou de ce qu'on appelle *La mine de fer limoneuse*. On trouve aussi dans cet état des mines d'étain qui ont été visiblement roulées, entraîné par les eaux, & amassées dans les lits de certaines *montagnes*. Voyez MINES. C'est dans les *montagnes* dont nous parlons que l'on rencontre le calamine, les mines de charbon de terre, qui, comme il est très-probable, ont été formées par des forêts entières ensevelies par les eaux dans le sein de la terre. Le sel gemme, l'alun, les bitumes, &c. se trouvent aussi par couches, & jamais on ne verra ces substances dans les *montagnes* primitives. Cependant il est à propos de faire attention que ces amas de couches vont très-souvent s'appuyer contre les *montagnes* primitives qui leur servent de support, pour lors elles semblent se confondre avec elles ; c'est d'elles qu'elles reçoivent les parties métalliques que l'on rencontre dans leurs couches : cette remarque est très-importante pour les observateurs que ce voisinage pourroit induire en erreur, s'ils ne faisoient qu'une attention superficielle aux choses. Les *montagnes* récentes, en s'appuyant, comme il arrive d'ordinaire, sur les côtés des *montagnes* primitives qu'elles entourent, finissent par aller se perdre insensiblement dans les plaines.

Le parallélisme qu'observent les couches dont les *montagnes* récentes sont com-

posées n'est point toujours parfaitement exact; ces couches depuis leur formation ont éprouvé des révolutions & des changemens, qui leur ont fait faire des courbes, des sauts, c'est-à-dire, qui ont fait tantôt remonter, tantôt descendre en terre, & qui tantôt ont tranché quelques-unes de leurs parties; des roches & des matières étrangères sont venues les couper en de certains endroits; ces irrégularités ont été vraisemblablement produites par des tremblemens de terre, par des affaissemens d'une portion des montagnes, par des fentes qui s'y sont faites & qui se sont ensuite remplies de nouvelles roches, &c.

Les montagnes récentes diffèrent aussi entre elles pour le nombre & l'épaisseur des couches ou des lits dont elles sont composées; dans quelques-unes on a trouvé jusqu'à trente ou quarante lits qui se succédoient; dans d'autres, on n'en a rencontré que trois ou quatre. Mais voici une observation générale que M. Lehmann, après des remarques constantes & multipliées, assure n'avoir jamais trouvée démentie, c'est que dans les montagnes récentes & composées de couches, la couche la plus profonde est toujours celle du charbon de terre, elle est portée sur un gravier ou sable grossier & ferrugineux. Au-dessus du charbon de terre, on rencontre les couches d'ardoise, de schiste, ou de pierre feuilletée. Et enfin, la partie supérieure des couches est constamment occupée par la pierre à chaux & par les fontaines salées. On sent de quelle utilité peut être une pareille découverte, lorsqu'il s'agira d'établir des travaux pour l'exploitation des mines; &, en faisant attention à la distinction que nous avons donnée des montagnes, on saura la nature des substances que l'on pourra espérer d'y trouver lorsqu'on y voudra fouiller. Personne n'a mieux fait sentir cette distinction que M. Lehmann, de l'académie royale des Sciences de Berlin, dans son *Essai d'une histoire naturelle des couches de la terre*, qui forme le troisieme vol. de la traduction françoise des œuvres de ce savant physicien, que j'ai publiée en 1759.

On a déjà fait remarquer que toutes les montagnes, de quelque nature qu'elles soient, sont sujettes à éprouver de très-

grands changemens. Les eaux du ciel, les torrens en arrachent souvent des parties considérables & des quartiers de rochers qui sont portés dans les plaines quelquefois à des distances étonnantes, & ces mêmes eaux y creusent des précipices. Les tremblemens de la terre y produisent des fentes, les eaux intérieures y font des grottes & des excavations qui causent quelquefois leur affaissement total. Plin & Strabon nous apprennent que deux montagnes du voisinage de Modene se sont rapprochées tout-à-coup pour n'en faire plus qu'une seule.

Plusieurs montagnes vomissent des flammes, ce sont celles que l'on nomme *volcans*: voyez cet article. Quelques-unes, après avoir été des volcans pendant plusieurs siècles, cessent tout-à-coup de vomir du feu, & sont remplacées par d'autres montagnes qui commencent alors à présenter les mêmes phénomènes.

Les montagnes varient pour les aspects qu'elles nous présentent, qui sont quelquefois très-singuliers. Telle est la montagne inaccessible que l'on met au rang des merveilles du Dauphiné; elle ressemble à un cône renversé, n'ayant par sa base que mille pas de circonférence, tandis qu'elle en a deux mille à son sommet.

On voit à Aderbach en Bohême. une suite de montagnes ou de masses de rochers de grès, qui représentent le coup d'œil d'une rangée de colonnes ou de piliers semblables à des ruines; quelques-uns de ces piliers sont comme des quilles appuyées sur la pointe. Il paroît que cet assemblage de masses isolées a été formé par les eaux, qui ont peu-à-peu excavé & miné le grès qui le compose. M. Gmelin dit avoir vu en Sybérie plusieurs montagnes ou rochers qui présentoient le même aspect.

Après avoir fait voir les différences qui se trouvent entre les montagnes primitives & celles qui sont récentes, il sera à propos de rapporter les sentimens des plus célèbres physiciens sur leur formation; les opinions sur cette matière sont très-partagées, ainsi que sur beaucoup d'autres, & l'on verra que faute d'avoir distingué les montagnes de la manière qui a été indiquée, on est tombé dans bien des erreurs, & l'on a attri-

bué une même cause à des effets tout différens.

Thomas Burnet a cru qu'au commencement du monde notre globe étoit uni & sans *montagnes*, qu'il étoit composé d'une croûte pierreuse qui servoit d'enveloppe aux eaux de l'abîme ; qu'au temps du déluge universel, cette croûte s'est crevée par l'effort des eaux, & que les *montagnes* ne sont que les fragmens de cette croûte dont une partie s'est élevée, tandis qu'une autre partie s'est enfoncée.

Woodward admet des *montagnes* telles que nous les voyons dès avant le déluge, mais il dit que dans cette catastrophe toutes les substances dont la terre étoit composée, ont été dissoutes & mises dans l'état d'une bouillie, & qu'ensuite les matières dissoutes se sont déposées & ont formé des couches en raison de leur pesanteur spécifique. Ce sentiment a été adopté par le célèbre Scheuchzer, & par un grand nombre de naturalistes, qui n'ont pas fait attention que quand même on admettroit cette hypothèse pour les *montagnes* récentes & formées par couches, elle n'étoit pas propre à expliquer la formation des hautes *montagnes* que nous avons appelées *primitives*.

Ray suppose des *montagnes* dès le commencement du monde, qui, selon lui, ont été produites parce que la croûte de la terre a été soulevée par les feux souterrains, à qui cette croûte ôtoit un passage libre, & dans les endroits où ces feux se sont fait une issue, ils ont formé des *montagnes* par l'abondance des matières qu'ils ont vomies ; cependant il suppose que dans le commencement la terre étoit entièrement couverte d'eau. Ce sentiment de Ray a été suivi par Lazaro Moro qui l'a poussé encore plus loin, & qui voyant qu'en Italie tout le terrain avoit été culbuté par des volcans & des tremblemens de terre, qui quelquefois ont formé des *montagnes*, en a fait une règle générale, & s'est imaginé que toutes les *montagnes* avoient été produites de cette manière. En effet, la *montagne* appelée *monte di Cinere*, qui est dans le voisinage de Pouzzolle, a été produite par un tremblement de terre en 1538. Mais on pourroit demander d'où sont venus les bitumes, les charbons de terre, & les autres matières inflammables qui

servent d'aliment aux feux souterrains, & comment ces substances qui sont dues au règne végétal, ont-elles été enfouies dès la création du monde dans le sein de la terre. D'ailleurs on ne peut nier que quelques *montagnes* n'aient été produites de cette façon ; mais elles sont très-différentes des *montagnes* primitives & des *montagnes* formées par couches.

Le célèbre Leibnitz dans sa *Protogée*, suppose que la terre étoit au commencement toute environnée d'eau, qu'elle étoit remplie de cavités, & que ces cavités ont occasionné des éboulemens qui ont produit les *montagnes* & les vallées. Mais on ne nous apprend point ce qui a produit ces cavités, & d'ailleurs ce sentiment n'explique point la formation des *montagnes* par couches.

Emmanuel Swedenborg croit que les endroits où l'on trouve des *montagnes* ont été autrefois le lit de la mer, qui couvroit une portion du continent qu'elle a été forcée d'abandonner depuis ; ce sentiment est très-probable, & le plus propre à expliquer la formation des *montagnes* composées de couches, mais il ne suffit point pour faire connoître l'origine des *montagnes* primitives.

M. Schulze ayant publiée en 1746 une édition allemande de l'*histoire naturelle de la Suisse* du célèbre Scheuchzer, il y a joint une dissertation sur l'origine des *montagnes*, dont on croit devoir donner ici le précis. Il suppose 1°. que la terre n'a point toujours tourné sur son axe, & qu'au commencement elle étoit parfaitement sphérique, d'une consistance molle, & environnée d'eau ; 2°. lorsque la terre commença à tourner sur son axe, elle a dû s'applatir vers ses pôles, & sa surface a dû augmenter vers l'équateur à cause de la force centrifuge. L'auteur s'appuie des observations de M. de Mairan, qui a jugé que le diamètre de la terre devoit être aux pôles de 6525600 toises & à l'équateur de 6562480, d'où l'on voit que le diamètre de la terre sous la ligne, excède de 36880 toises le diamètre de la terre sous les pôles.

M. Schulze observe que lorsque la terre étoit parfaitement ronde, son diamètre devoit être de 6537319 toises, & conséquemment elle a dû s'applatir vers les pôles de 11719 toises : & s'élever vers la ligne de 25161. Le même

auteur prétend que les plus hautes *montagnes* n'ont guere que 12000 piés d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, qui elle-même n'a guere plus de 12000 piés de profondeur.

De cette maniere il fait voir que les plus hautes *montagnes* ont dû se trouver vers l'équateur, ce qui est conforme aux observations les plus exactes & les plus récentes; mais suivant ce système, la direction de ces *montagnes* devoit être la même que celle de l'équateur, ce qui n'est point vrai, puisque nous voyons, par exemple, que la Cordillere coupe, pour ainsi dire, l'équateur à angles droits; & d'ailleurs les *montagnes* de la Norwege, de la Russie, les Alpes, les Pyrénées, sont certainement des *montagnes* du premier ordre, cependant elles sont très-éloignées de la ligne.

Quant aux *montagnes* par couches, M. Schulze croit que différentes parties de la terre ont essuyé à plusieurs reprises des inondations distinctes qui ont déposé des lits différens, & dont les dépôts se sont faits tantôt dans des eaux tranquilles, tantôt dans des eaux violemment agitées. Ces inondations ont quelquefois couvert le sommet des *montagnes* les plus anciennes; c'est pour cela qu'il y en a où l'on trouve des couches de terre, & des amas de pierres & de débris. C'est ainsi qu'il nous apprend avoir trouvé le sommet du mont Rigi en Suisse, couvert d'un amas de pierres roulées & liées les unes aux autres par un *gluten* composé de limon & de sable. Il prétend qu'il y a eu autant d'inondations, qu'il y a de couches différentes; que ces inondations se sont faites à une grande distance les unes des autres; que les tremblemens de la terre & ses affaissemens ont dérangé & détruit quelques *montagnes*; d'où l'on voit qu'elles n'ont pu être formées ni en même-temps, ni de la même maniere. V. TERRE, *couches de la*.

Enfin, M. Ronelle a un sentiment sur la formation des *montagnes* qu'il faut espérer qu'il communiquera quelque jour au public; en attendant voici les principaux points de son système, qui paroît avoir beaucoup de vraisem-

blance. Il suppose que dans l'origine des choses les substances qui composent notre globe, nageoient dans un fluide; que les parties similaires qui composent les grandes *montagnes*, se sont rapprochées les unes des autres, & ont formé au fond des eaux une cristallisation. Ainsi il regarde toutes les *montagnes* primitives comme des cristaux qui se sont quelquefois groupés & réunis à la maniere des sels, & qui quelquefois se sont trouvés isolés. Ce sentiment acquerra beaucoup de probabilité, quand on fera attention à la forme pyramidale que les grandes *montagnes* affectent pour l'ordinaire; & que les pierres en le formant suivent toujours une espee de régularité dans le tissu ou l'arrangement de leurs parties. A l'égard des *montagnes* par couches, M. Ronelle les attribue tant au séjour de la mer, qu'au déluge universel, & aux inondations locales, & aux autres révolutions particulières, arrivées à quelques portions de notre globe. (—)

MONTAGNES, f. f., *Géog.*, dans l'article qui précède on a considéré les *montagnes* en physicien; dans celui-ci on va les considérer relativement à la géographie, c'est-à-dire, suivant leur position, leur hauteur, leur étendue en longueur, qui sert souvent de limites entre les peuples & leurs rapports.

Divers auteurs en traitant des principes de la géographie, ont indiqué dans leurs ouvrages des regles pour mesurer la hauteur des *montagnes*; mais ces regles quoique fort belles, appartiennent à la physique & à la trigonométrie. C'est assez de remarquer en passant, que la méthode qu'on donne de mesurer la hauteur d'un sommet de *montagnes* par les angles, n'est pas d'une exactitude certaine, à cause de la réfraction de l'air, qui en change plus ou moins le calcul à proportion de la hauteur; & c'est un inconvénient considérable dans cette méthode. La voie du barometre seroit plus courte & plus facile, si on avoit pu convenir du rapport précis qu'a son élévation avec celle des lieux où il est placé; car le mercure contenu dans le barometre ne monte ni ne descend que par le plus ou le moins de pesanteur de la colonne

d'air qui presse. Or cette colonne doit être plus courte au sommet d'une montagne qu'au pié.

On a tâché de fixer le rapport de la hauteur du vif-argent à celle de la montagne; mais il ne paroît pas que l'on soit encore arrivé à cette précision si nécessaire pour la sûreté du calcul. Par exemple, on a trouvé que sur le sommet de Snowdon-Hill, qui est une des plus hautes montagnes de la grande-Bretagne, le mercure baisse jusqu'à 24 degrés. Il s'agiroit donc pour mesurer la hauteur de cette montagne, d'établir exactement combien cette baisse doit valoir de toises; cependant c'est là-dessus qu'on n'est point d'accord; les tables de M. Cassini donnent pour 24 degrés de la hauteur du barometre 676 toises; celle de Mariote, 544 toises; & celles de Scheuchzer, 559. Cette différence si grande entre d'habiles gens, est une preuve de l'imperfection où est encore cette méthode.

Je ne parle pas de la manière qu'ont les voyageurs de mesurer la hauteur d'une montagne, en comptant les heures qu'ils marchent pour arriver au sommet, & faisant de chaque heure une lieue. Tout le monde sent que cette méthode est la plus fautive de toutes; car outre que l'on ne monte point une montagne en ligne droite, que l'on fait des détours pour en adoucir la marche, le temps que l'on met à la monter, doit varier à proportion que l'on va plus ou moins vite, & que la pente est plus ou moins roide.

Il est certain qu'il y a des montagnes d'une extrême hauteur, comme le Caucase en Asie, le mot Cassin, les Andes en Amérique, le pic d'Adam dans l'isle de Ceylan, le pic saint George aux Açores, le pic de Ténériffe en Afrique & plusieurs autres: mais la plus haute que l'on ait mesurée est celle de Chimboraco au Pérou, dont le sommet a 3217 toises au-dessus du niveau de la mer. **V. HAUTEUR DES MONTAGNES.**

Il y a des montagnes isolées & indépendantes, qui semblent sortir d'une plaine, & dont on peut faire le tour. Il y en a qui sont contigues à d'autres montagnes, comme les Alpes, les Pyrénées, le mont Krapack, &c.

Il y a des montagnes qui semblent en tassées les unes sur les autres; de sorte que quand on est arrivé au sommet de l'une, on trouve une plaine où commence le pié d'une autre montagne. Delà est venu l'idée poétique de ces géans, qui posoient les montagnes l'une sur l'autre pour escalader le ciel. Il y a des montagnes qui s'étendent à travers de vastes pays, & qui souvent leur servent de bornes. Les Alpes, par exemple, séparent l'Italie de la France & de l'Allemagne.

Les montagnes ainsi continuées se nommoient en latin *jugum*, & s'appellent dans notre langue une chaîne de montagnes, parce que ces montagnes sont comme enchaînées l'une à l'autre; & quoiqu'elles aient de temps en temps quelque interruption, soit pour le passage d'une rivière, soit par quelque col, pas, ou défilé, qui les abaisse, elles se relevent bientôt, & continuent leur cours.

Ainsi les Alpes traversant la Savoie & le Dauphiné, se continuent par une branche qui commence au pays de Gex, court le long de la Franche-Comté, du Sundgow, de l'Alsace, du Palatinat, jusqu'au Rhin & la Vétéravie. Une autre branche part du Dauphiné, recommence de l'autre côté du Rhône, traverse le Vivarais, le Lyonnais, & la Bourgogne jusqu'à Dijon, envoie ses rameaux dans l'Auvergne & dans le Forez. Au midi elle se continue par les Cévennes, traverse le Languedoc, & se joint aux Pyrénées, qui séparent la France de l'Espagne.

Ces mêmes montagnes se partagent sous d'autres noms en qualité de branches. L'une court par la Navarre, la Biscaye, la Catalogne, l'Arragon, la nouvelle Castille, la Manche, la Sierra Morena, & traverse le Portugal. Une autre branche partant de la Manche, traverse le royaume de Grenade, l'Andalousie, & vient se terminer à Gibraltar, pour se relever en Afrique. De l'autre côté du détroit où commence le mont Atlas, dont je parlerai bientôt.

Ce n'est pas tout encore. Les Alpes occupées par les Suisses, la Souabe, & le Tirol, envoient une nouvelle branche qui serpente dans la Carniole, la Stirie,

l'Autriche, la Moravie, la Bohême, la Pologne, jusques dans la Prusse. Une autre branche différente part du Tirol, parcourt le Cadourin, le Frioul, la Carniole, l'Istrie, la Croatie, la Dalmatie, l'Albanie, tandis qu'une des branches va se terminer dans le golfe de Patras, une autre va séparer la Janna de la Livadie; une autre va couper en deux la Macédoine; une autre se divisant en divers rameaux, va former les fameuses *montagnes* de Thrace. Ces mêmes *montagnes* descendent dans la Bosnie, la Servie, passent le Danube, se portent le long de la Valachie, & vont à travers la Transilvanie & la Moldavie, joindre le mont Krapack: celui-ci par la Moravie, vient embrasser les *montagnes* de Bohême.

Une dernière branche des Alpes, court le long des états de Gènes & du Parmesan, pour se réunir à l'Apennin, qui comme un arbre envoie quantité de rameaux dans toute l'Italie, jusqu'au phare de Messine. Il se relève encore dans la Sicile, qu'il parcourt presque en tout sens, changeant cent fois de nom.

Le mont Atlas en Afrique, envoie une branche qui va jusqu'à l'Océan, & en produit une autre qui va jusqu'à l'Égypte. Le royaume de Dancali, situé tout à l'entrée de la mer rouge, n'est presque autre chose que cette même chaîne, que le détroit de Babel-Mandel interrompt à peine. Les *montagnes* de la Meque & de l'Yemen, se joignent à celles de l'Arabie Pétrée, & puis à celles de la Palestine & de la Syrie, entre lesquelles est le Liban.

Les monts qui s'étendent le long de la mer en-deçà d'Antioche de Syrie, continuent cette chaîne jusqu'au Taurus. Celui-ci a trois principaux bras; l'un s'étendant à l'occident, court jusqu'à l'Archipel. Le second avançant vers le nord par l'Arménie, va prendre le nom de *Caucase*, entre la mer Noire & la mer Caspienne. Le troisième bras court vers l'orient, passe l'Euphrate, coupe la Mésopotamie, en plusieurs sens, va se joindre aux *montagnes* du Curdistán, & remplit toute la Perse de ses rameaux.

Le bras qui se distribue dans la Perse, ne s'y borne pas. Il entre dans la Corasane, & recevant le nom d'Imaus, il sépare la Tartarie de l'Indoustan. Entre

ses plus considérables parties il s'en détache une qui prend le nom de *montagne* de Gate, sépare la côte de Malabar de celle de Coromandel, & va se terminer au cap de Comorin. Une autre partie de l'Imaus forme trois nouvelles chaînes, dont l'une va jusqu'à l'extrémité de l'isle de Malaca l'autre jusqu'au royaume de Camboge, & la troisième après avoir partagé la Cochinchine dans toute sa longueur, va finir dans la mer, au royaume de Ciampa.

Le Junnan & autres provinces de la Chine, sont situées dans une appendice de cette *montagne*. Le Tangut, le Thibet, la Tartarie chinoise, toute la Tartarie russe, y comprise la grande presqu'isle de Kamtschatka, & la Sibérie & toute la côte de la mer blanche, sont hérissées de cette même chaîne de *montagnes* qui par diverses branches qu'elles jettent dans la grande Tartarie, va se rejoindre à l'Imaus. En vain la mer blanche semble l'interrompre, elle se relève de l'autre côté dans la Lapponie, & courant delà entre la Suede & la Norvege, elle arrive enfin à la mer de Danemark.

Il regne la même économie de *montagnes* en Amérique. En commençant par l'isthme de Panama, nous y voyons ces hautes *montagnes* qui séparent les deux mers, traversent la Castille d'or & le Popayan. Cette même chaîne court le long du Pérou, du Chili & de la terre Magellanique, jusqu'au détroit de Magellan qui en est bordé. Une branche de ces *montagnes* semble sortir du Popayan, coupe la Guyanne & borde toute la côte du Brésil & du Paraguay. Si on parcourt l'Amérique septentrionale, on trouvera semblablement de vastes chaînes de *montagnes* qui serpentent dans la nouvelle Espagne, dans le nouveau Mexique, dans la Louisiane, le long de la Caroline, de la Virginie, du Maryland & de la Pensylvanie.

Ne croiroit-on pas à cet étalage de troncs, de branches & de rameaux, qu'il ne s'agit point ici de ces monts sourcilleux qui se perdent dans les nuës, & séparent les plus grands royaumes du globe terrestre, mais qu'il est question des ramifications de l'aorte, de la veine cave, ou des nerfs sympathiques? Il est cependant vrai que je ne puis guère

m'expliquer autrement, & que les principales *montagnes* de l'univers ont entre elles un enchaînement assez semblable à celui qu'ont les nerfs, les vertèbres ou les vaisseaux sanguins. Le comte de Marilly avoit eu le projet, sur la fin de sa vie, de prouver cette singulière connexion des *montagnes*. Son livre devoit être intitulé *Ossatura terræ*, l'*Ossature de la terre*; & le titre étoit ingénieux dans l'idée d'un physicien qui regardoit les *montagnes* sur le globe, comme l'anatomiste regarde les côtes & les os dans la charpente du corps de l'animal.

Mais toutes les *montagnes* de la terre ne se continuent pas par une chaîne plus ou moins grande. Il en est de considérables qui sont très-isolées, comme l'Etna, le Vésuve, le Pic d'Adam, le Pic de Ténériffe & quantité d'autres.

S'il y en a d'une extrême hauteur, comme nous l'avons dit, il s'en trouve aussi d'une hauteur médiocre, comme sont la plupart des *montagnes* de France & d'Allemagne; il y en a même sans nombre de très-peu élevées, & qui ne méritent que le nom de *côteaux* ou de *collines*.

Il regne quantité de différences dans leur structure, qui doivent être observées. Il y a par exemple, des *montagnes* dont la cime se termine en pointe; d'autres au haut desquelles on trouve une plaine assez spacieuse, & quelquefois même des lacs poissonneux; d'autres au contraire n'ont que des roches dépouillées de verdure; d'autres n'ont pour sommet que d'affreuses masses de glaces comme les glaciers de Suisse; en un mot, on trouve une variété prodigieuse dans la conformation des *montagnes*, & cette variété en met beaucoup dans les avantages ou désavantages qu'elles procurent aux pays sur lesquels elles dominent.

Les unes produisent des métaux, des minéraux, des pierres précieuses; d'autres du bois pour bâtir ou pour le chauffage; d'autres de gras pâturages; d'autres sont couvertes d'une pelouse sous laquelle on trouve des veines de marbre, de jaspe ou d'autres pierres, dont les hommes ont tiré de l'agrément ou de l'utilité. Voyez l'article précédent.

Il y a des *montagnes* qui jettent de la fumée, des cendres ou des flammes, comme l'Etna, le Vésuve, l'Hécla & plusieurs autres: on les nomme *volcans*. Voyez l'article VOLCAN.

Quelques *montagnes* ont le sommet couvert d'une neige, qui ne fond jamais; d'autres n'ont point de neige, & d'autres n'en ont que pendant une partie de l'année, plus ou moins longue: cela dépend de leur hauteur, de leur exposition, du climat & de la rigueur ou de la douceur des saisons. Les Allemands appellent *berg* une *montagne*, & les Espagnols *sierra*, voyez SIERRA.

Les abîmes sont opposés aux *montagnes*. Il y a des *montagnes* qui en enferment entre elles de si profonds & de si affreux, que l'on ne peut en soutenir la vue sans que la tête en tourne: c'est ce qu'on nomme des *précipices*. Il y a finalement, telle *montagne* dont le passage est très-dangereux, ou absolument impossible à cause de ces *précipices*. (D. J.)

MONTAGNE DE GLACES, *Physiq. & Navigat.*, on nomme *montagnes de glaces* ces amas immenses de glaces, tant en étendue qu'en hauteur, qu'on rencontre dans les mers du Nord, le Groenland, de Spitzbergen, dans la baie de Baffin, le détroit de Hudson & autres mers septentrionales.

Ces glaces entassées sont si monstrueuses, qu'il y en a de quatre ou cinq cent verges, c'est-à-dire de douze ou quinze cent piés d'épaisseur; c'est sur quoi je pourrois citer les relations de plusieurs voyageurs: mais ces citations ne nous expliqueroient point comment ces *montagnes* prodigieuses se forment. Plusieurs auteurs ont essayé de résoudre cette question, entre autres le capitaine Middleton anglois, qui a donné à ce sujet les conjectures les plus vraisemblables.

Le pays, dit-il, est fort élevé tout le long de la côte de la baie du Baffin, du détroit de Hudson, &c. & il l'est de cent brasses ou davantage, tout près de la côte; ces côtes ont quantité de golfes, dont les cavités sont remplies de neiges & de glaces gelées jusqu'au fond, à cause de l'hiver presque continu qui regne dans ces endroits. Ces glaces se détachent & sont entraînées dans le détroit, où elles augmentent en masse plutôt

plutôt qu'elles ne diminuent, l'eau étant presque toujours extrêmement froide pendant les mois de l'été. Elles refroidissent aussi tellement l'air, qu'il se fait un accroissement continu à ces *montagnes de glace*, par l'eau de la mer qui les arrose à chaque instant, & par les brouillards humides & très-fréquens dans ces endroits, qui tombent en forme de petite pluie, & se congelent en tombant sur la glace. Ces *montagnes* ayant beaucoup plus de profondeur au-dessous de la surface de la mer qu'elles ne s'élèvent au-dessus, la force des vents ne peut pas faire grand effet sur elles pour les mouvoir, car quoique le vent souffle du côté du nord-ouest pendant presque neuf mois de l'année, & que par-là ces isles soient poussées vers un climat plus chaud, leur mouvement est néanmoins si lent, qu'il leur faudroit un siècle pour avancer cinq ou six cent lieues vers le sud.

Les amas de glaçons qu'on voit près du Groenland, ont commencé par se détacher des grandes rivières de Moscovie, en flottant dans la mer où ils se sont accrus chaque année par la chute de la neige qui ne s'est pas fondue pendant l'été, en aussi grande quantité qu'elle étoit tombée. De plus, l'eau des vagues de la mer qui se brisent sans cesse contre les masses de glace & qui en rejailissent, ne manque pas de se geler à son tour, & forme insensiblement dans ces contrées froides, des masses énormes & anguleuses de glace, comme le remarquent ceux qui navigent en Groenland. On voit de ces *montagnes de glace* s'élever au-dessus de l'eau aussi haut que des tours, tandis qu'elles sont enfoncées sous l'eau jusqu'à la profondeur de quarante brasses, c'est-à-dire plus de deux cent piés. Voilà pourquoi les navigateurs rencontrent dans les mers du Nord, des *montagnes de glace* qui ont quelques milles de tour, & qui flottent sur mer comme de grandes isles. On en peut lire les détails dans la pêche de Groenland, par Zordrager. (D. J.)

S. MONTAGNES, ATTRACTION DES MONTAGNES, Phys. L'effet de l'*attraction des montagnes* se remarque surtout dans les opérations par lesquelles on détermine la grandeur des degrés de la terre, parce qu'on y fait usage du fil-à-

plomb, pour mesurer la distance des étoiles au zénith.

Le P. Boscowich ayant trouvé le degré du méridien en Italie de 56979 toises, tandis qu'il auroit dû être de 57110, en le réglant sur ceux du nord & du Pérou, a pensé que les termes de la mesure étant placés l'un au nord & l'autre au midi de la grande chaîne des montagnes de l'Apennin, les observations faites par le moyen du fil-à-plomb, avoient pu être troublées par l'*attraction* de cette masse de montagne, & donner un moindre nombre de toises pour chaque degré.

M. de la Caille pensoit aussi qu'à Perpignan le voisinage des Pyrénées avoit pu faire dévier le fil-à-plomb vers le sud; faire paroître le zénith plus au nord qu'il ne l'est réellement, rendre plus petits les arcs compris entre Perpignan & les autres villes de la France; aussi voyons-nous que M. de la Caille abandonne, pour ainsi dire, les observations faites à Perpignan, pour conclure la longueur du degré, dont le milieu passe à 45° de latitude 57028 toises. *Mém. Acad.* 1758. pag. 244.

Le P. Beccaria a trouvé en Piémont une différence encore plus grande; entre Turin & Andra, l'arc mesuré s'est trouvé de 26'' plus petit qu'en France sur une égale longueur, & le degré qu'on en aura voulu conclure auroit été trop grand de 900 toises; mais Andra est situé sur le penchant de Monte-Barone, qui va toujours en s'élevant sur une longueur de plus de sept lieues jusqu'au sommet de Monte-Rosa, que le P. Beccaria regarde comme une des plus hautes montagnes de l'Europe.

M. Cavendish croit que le degré qui a été mesuré dans l'Amérique septentrionale, pourroit bien avoir été diminué de 60 ou 100 toises par le défaut d'*attraction* du côté de la mer; & il pense que les degrés mesurés en Italie & au cap de Bonne-Espérance pourroient bien être sensiblement affectés de la même cause. *Philos. Trans.* 1768, p. 328. Le P. Boscowich estime qu'on pourroit s'en assurer en faisant des opérations à S. Malo, lorsque la mer est très-basse; & lorsqu'ensuite s'élevant de 100 piés par l'effet des grandes marées, son *attraction* devient considérablement plus forte, (G. M.)

M

MONTAGNES DE ROME, *Ant. rom.*, Romulus fonda la ville de Rome sur le mont Palatin ; & cette ville s'aggrandit tellement dans la suite, qu'elle se trouva renfermer sept *montagnes* dans son enceinte ; ce qui lui valut le nom célèbre de *septicollis*, la ville à sept montagnes ; mais il ne faut se figurer ces *montagnes* ou collines, que comme des hauteurs que l'on monte dans plusieurs endroits presque insensiblement.

Les sept *montagnes*, anciennement renfermées dans Rome, étoient 1°. le mont Palatin, *Palazzo maggiore* ; 2°. le mont Quirinal, *monte Cavallo* ; 3°. le mont Cælius, *monte di san Giovanni Laterano* ; 4°. le mont Capitolin, *Campidoglio* ; 5°. le mont Aventin, *monte di santa Sabina* ; 6°. le mont Esquilin, *monte di S. Maria maggiore* ; 7°. le mont Viminal, *Viminale*.

Outre ces *montagnes*, il y a aujourd'hui le Janicule ou le *Montorio* ; le mont de *Gl'ortuli* ou della *SS. Trinita*, ainsi appelé de la belle église des Minimes, contiguë au jardin du grand duc de Toscane. Le *Testaceo*, qui a été formé de vases de terre brisés ; enfin le Vatican si renommé par l'église de saint Pierre, & par le palais du pape. Nous ne parlerons ici que des sept *montagnes* de l'ancienne Rome & du Janicule.

1°. D'abord pour ce qui regarde le *mont Palatin*, les auteurs sont partagés sur l'étymologie de ce nom. Les uns veulent que les Aborigènes, appelés autrement *Palatins*, aient donné leur nom à cette *montagne*, lorsqu'ils la vinrent habiter du territoire de Béate qu'on nommoit aussi *Palatium*. D'autres en font l'honneur à *Palatia* femme de Latinus ; d'autres à *Palanto* fille d'Hyperborée, femme d'Hercule & mère de Latinus. D'autres tirent son origine du verbe *palare*, qui signifie *errer*, parce qu'on menoit paître des troupeaux sur cette colline. D'autres enfin le font venir de *Palas* fils d'Hercule, & de Dyna fille d'Evandre, qui eut en ce lieu là sa sépulture. Denis d'Halicarnasse semble décider la question au commencement du second livre, où il dit que les Arcadiens étant venus habiter cette *montagne*, ils nommerent *Palænce* la ville qu'ils y bâtirent, du nom d'une ville d'Arcadie dont ils étoient originaires. Le *mont Palatin* fut le pre-

mier que Romulus fit fermer de murailles, par une prédilection particulière pour cette *montagne*, où ils avoient été élevés son frère & lui, & sur laquelle il avoit eu l'heureux auspice des douze vautours, qui lui avoit donné la préférence sur son frère Rémus.

2°. Le *mont Quirinal* ; les Curetes qui vinrent de Cures à Rome avec le roi Tatius, donnerent leur nom à cette colline, parce qu'ils y avoient placé leur camp. Denis d'Halicarnasse appelle cette *montagne*, *collem Agonalem* : c'est le nom qu'elle portoit avant que les Sabins eussent fait alliance avec les Romains.

3°. *Mont Cælius* ; il eut son nom d'un certain Cælius Vibennus, capitaine Etrusque, qui vint avec une troupe d'élite au secours de Romulus contre le roi des Sabins. Cette *montagne* étoit couverte autrefois de chênes ; c'est pourquoi Tacite, *lib. IV. Ann.* en parlant du *mont Cælius*, ne le désigne que par le nom qu'il portoit alors, *Querquetulanum montem*.

4°. *Mont Capitolin* ; cette *montagne* fut fameuse par trois noms qu'elle porta. 1°. elle fut appelée *mons Saturnius*, de Saturne qui l'avoit anciennement habitée, & sous la protection duquel elle fut toujours depuis : 2°. *mons Tarpeius*, de cette fameuse *Tarpeia*, qui y fut accablée sous les boucliers des Sabins, comme Denis d'Halicarnasse la raconte, & qui y eut sa sépulture : 3°. *mons Capitolinus*, parce qu'en fouillant les fondemens du temple de Jupiter sur cette *montagne*, on y trouva la tête d'un homme ; c'est ce nom qui a prévalu dans la suite sur les deux autres qu'elle portoit auparavant. La maison qu'habitoit Tatius sur le capitolé, fut changée en un temple dédié à *Junon moneta*, parce qu'elle avoit donné, dit-on, des avis salutaires aux Romains dans la guerre contre les Arunces ; ou selon Suidas, parce qu'elle leur avoit promis que dans la guerre contre Pyrrhus, l'argent ou la monnoie ne leur manqueroit point.

Ce mont fut le plus célèbre de tous à cause du temple de Jupiter commencé par Tarquin l'ancien, achevé par Tarquin le superbe, & dédié par Horatius Pulvillus. C'étoit là où se faisoient les vœux solennels, où les citoyens pré-

loient serment de fidélité, & où les triomphateurs venoient rendre grâces aux dieux de la victoire qu'ils avoient obtenue.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier, on conservoit à Rome sur le mont *Capitolin*, avec une espece de religion, la maison de Romulus couverte de chaume : elle existoit encore du temps de Virgile. Sénèque dit noblement, *colit etiamnum in Capitolio casam victor gentium populus* : Vitruve ajoute, *significat mores vetustatis casa in arce sacrorum, stramentis tecta*. C'est ainsi qu'on conservoit encore alors dans la ville d'Athènes l'ancien Aréopage, qui n'étoit couvert que de terre.

5°. *Mont Aventin*; Tite-Live dit que le mont *Aventin* est au-delà de la porte Trigémine, c'est-à-dire au-delà de l'ancienne enceinte de Rome. Denis d'Halicarnasse au contraire, le renferme dans l'enceinte de la ville : mais il est aisé d'accorder les deux historiens. L'historien latin ne renferme point dans la ville l'espace qu'occupoit le *Pomerium* au-delà des murs ; l'historien grec pousse plus loin les bornes de Rome, & ne les termine qu'au-delà des murs qui enfermoient le mont *Aventin*, quand il commença d'être habité. Il reste à savoir d'où le mont *Aventin* fut ainsi nommé. L'opinion la plus vraisemblable, en rapporte l'origine à un des rois d'Albe nommé *Aventinus*, qui fut enterré sur cette montagne. Ce fut là le lieu où se plaça Rémus pour prendre des auspices ; & comme le succès n'en fut pas heureux, Romulus le négligea, & ne voulut point de son regne le renfermer dans Rome, ni le faire habiter.

La vallée qui séparoit le mont *Palatin* du mont *Aventin*, étoit plantée de myrtes, d'où la montagne même portoit le nom de *mons myrteus*. C'est peut-être pour cette raison qu'au pied de la montagne il y avoit un temple consacré à Vénus, parce que le myrte est sous sa protection.

6°. *Mons Esquilin*, *mons Esquilinus* ; quelques-uns tirent l'origine de ce nom d'*excubiis*, de la garde que Romulus y fit faire pour s'assurer contre les soupçons qu'il avoit de la mauvaise foi de Titus Tatius avec lequel il étoit entré en société du gouvernement. Delà,

disent-ils, cette montagne fut appelée d'abord *mons excubinus*, & ensuite par corruption *esquilinus*. Ovide appuie cette étymologie, *lib. III. Fast.* Ce mont a été aussi nommé, *mons Cespianus*, *Oppianus* & *Septimianus*, de quelques petites hauteurs particulieres qui étoient sur cette colline.

7°. *Mont Viminal*, *mons Viminalis* ; Servius Tullius l'enferma dans l'enceinte de Rome, ainsi que le mont *Esquilin*. Varron dit qu'il fut ainsi nommé à *Jove viminali*, parce que Jupiter avoit des autels sur cette montagne, qui étoit couverte d'un bois pliant & propre à faire des liens, tels que sont l'osier, le saule & le bouleau.

8°. *Mont Janicule* ; cette montagne fut ainsi nommée, parce qu'anciennement c'étoit le passage par où les Romains entroient dans les pays Etrusques. D'autres disent que Janus qui l'avoit habitée, & qui y étoit enterré, lui avoit donné son nom. Le *Janicule* étoit placé au-delà du Tibre, & demeura long-temps sans être compris dans l'enceinte de la ville. C'étoit la plus haute montagne de Rome, & d'où l'on pouvoit mieux découvrir toute la ville. Pendant que le peuple romain étoit assemblé par centuries, on y tenoit des troupes rangées en bataille, pour la sûreté de la république contre la surprise des ennemis. (*D. J.*)

MONTAGNE, le bailliage de la, *Géogr.*, petit pays de France dans le gouvernement militaire de la Bourgogne, au nord de cette province, le long de la rivière de Seine. Il est enclavé dans la Champagne ; ces deux seules villes sont Châtillon & Bar-sur-Seine. Il a pris son nom des montagnes dont il est rempli. (*D. J.*)

MONTAGNE DE LA TABLE, *Géogr.*, montagne d'Afrique dans la partie méridionale, au cap de Bonne-Espérance. On lui a donné ce nom, parce que son sommet est fort plat, quoique la montagne de la Table soit à une lieue du cap, sa hauteur fait qu'elle semble être au pied ; son sommet est une esplanade d'environ une lieue de tour, presque toute de roc & unie, excepté qu'elle se creuse un peu dans le milieu ; les vues en sont très-belles. D'un côté on découvre la baie du cap & toute

la rade; d'un autre côté s'offrent aux yeux les mers du Sud; du troisieme côté se voit le faux cap, avec une grande isle qui est au milieu; & du quatrieme côté, c'est le continent de l'Afrique, où les Hollandois ont plusieurs habitations admirablement bien cultivées. Audessous de la montagne est bâti le fort des Hollandois pour leur sûreté. (D. J.)

MONTAGNE DES BÉATITUDES, *Géogr.*, montagne de la Judée aux environs de la tribu de Nephtali; elle est séparée des autres, & s'élève comme au milieu d'une plaine. La tradition veut que ce soit sur cette montagne, que Jesus-Christ fit ce beau sermon, qui contient toute la perfection du christianisme. (D. J.)

MONTAGNE DE L'OISEAU, *Géogr.*, ou mont St. Bernardin; par les Italiens *mont di Uccello*, & par les Allemands *Vogelsberg*; montagne du pays des Grisons dans le Rhinwald. Voyez **VOGELSBERG**. (D. J.)

MONTAGNIAC, *Géogr.*, ville considérable d'Asie, en Natolie, dans la province de Bec-Sengil, sur la mer de Marmora. M. Vaillant prétend sur des inscriptions authentiques, trouvées sur les lieux, que *Montagniac* est l'ancienne Apamée. Pour se refuser à cette conjecture, il faut dire que les inscriptions qui l'autorisent, ont été transportées à *Montagniac* de quelque endroit voisin. Quoi qu'il en soit, le golfe sur les bords duquel est bâtie *Montagniac*, s'appelloit autrefois *Cianus sinus*, de l'ancienne ville de *Cium*, dont on voit encore quelques ruines. Par le moyen de ce golfe, cette ville a commerce avec Constantinople, dont elle est à 24 lieues, & avec Bursa, dont elle est à cinq lieues. *Long.* 46. 30. *lat.* 40. 10. (D. J.)

MONT AIGUILLE, *Géogr.*, & par le peuple, *montagne inaccessible*, qui a passé long-temps pour une merveille du Dauphiné, fantôme que la crédulité de nos peres avoit produit. Cette merveille se réduit à un rocher vif & escarpé; ce rocher est détaché de tous côtés, & planté sur une montagne ordinaire dans le petit pays de Treves, à deux lieues de Die, & à neuf de Grenoble.

On l'a donné jusqu'au commencement de ce siècle pour une pyramide ou cône renversé, & l'on assuroit très-sérieusement, qu'il étoit beaucoup plus large par le haut que par le bas; cette opinion même fut presque autorisée par l'histoire de l'académie royale des Sciences, année 1700. p. *iv.* car on y lit, que la pyramide n'a par le bas que mille pas de circuit, & qu'elle en a deux mille par le haut. Il est vrai que l'historien ajoute, que cette pyramide se seroit peut-être redressée, si elle avoit été examinée par M. Dieulamant.

On sçut bientôt après, en 1703, que rien n'étoit plus faux que cette prétendue figure extraordinaire d'un côté renversé qu'on donnoit à ce rocher. Sa base est comme elle doit naturellement être, plus large que le haut. Comme ce rocher est à la vérité fort escarpé, & qu'il ne présente de tous côtés que le roc nud, dégarni de terre & d'arbres, il est assez difficile & fort inutile d'y grimper; mais il s'en faut beaucoup qu'il soit inaccessible, les paysans y montent tous les jours, & il y a plus de deux cents ans qu'ils le pratiquent; Aimard de Rivail, conseiller au parlement de Grenoble, auteur d'une histoire manuscrite du pays des Allobroges, qui écrivoit en 1530 le dit formellement. *Hodie frequens est in eum montem ascensus*, ce sont ces termes lus & rapportés par M. Lancelot, de l'académie des Inscriptions. Que devient donc l'histoire de dom Julien, gouverneur de Montelimar, qui y monta le premier par ordre de Charles VIII le 26 Juin 1492, avec dix autres personnes, qui fit dire la messe dessus, qui manda au premier président de Grenoble, que c'étoit le plus horrible & le plus épouvantable passage qu'on pût se figurer, & en conséquence y planta trois grandes croix, qu'on n'a pas vu depuis! On ne fait point encore assez, remarque très-bien M. de Fontenelle, jusqu'où peut aller le génie fabuleux des hommes. (D. J.)

MONTAIN. Voyez **FAUCON**.

MONTAIN, f. m., **PINSON**, **MONTAIN PINSON DES ARDENNES**, *Hist. nat. Ornithol.*, *fringilla montana* seu *monti-fringilla*; oiseau qui est du poids & de la grosseur du pinson, il a le bec grand, droit, fort, & de figure conique; il se

trouve noir en entier dans certains individus, dans d'autres la racine est jaune & l'extrémité noire, la pièce inférieure du bec ne déborde pas la supérieure, les côtés sont forts & tranchans. Les femelles n'ont pas la racine du bec jaune, les pattes sont d'un brun pâle; toute la face supérieure, depuis la tête jusqu'au milieu du dos, est comme dans l'étourneau, d'un noir brillant mêlé de roux cendré qui se trouve sur les bords des petites plumes; la partie postérieure du dos est blanche; la gorge a une couleur rousse jaunâtre, celle de la poitrine est blanche, & les plumes situées près de l'anus sont roussâtres.

Dans la femelle, la tête est d'un roux ou d'un brun cendré, elle a la gorge moins rousse que le mâle. Les plumes du cou sont cendrées, celles du dos ont le milieu noir & les bords d'un cendré roussâtre. En général les couleurs de la femelle sont plus claires que celles du mâle, les grandes plumes intérieures des ailes sont rousses & les extérieures noires en entier, à l'exception des bords qui ont une couleur rousse; les sept ou huit plumes qui suivent la quatrième ont une tache blanche sur le côté extérieur du tuyau près de la pointe des plumes du second rang, les bords extérieurs sont aussi un peu blanchâtres au-dessous; au reste elles sont noires. Les plumes de la face inférieure de l'aile à l'endroit du pli, ont une belle couleur jaune, celles de la face supérieure sont de couleur orangée, la queue est noire en entier, excepté le bord extérieur de la plume externe de chaque côté qui a une couleur blanche; dans quelques individus le bord intérieur de cette plume est aussi blanc; la pointe & les bords des plumes du milieu sont d'une couleur cendrée, mêlée de roux. On trouve des variétés dans les couleurs de cet oiseau. Willughby, *ornith.* Voyez OISEAU.

MONTALBAN, *Géogr.*, ville d'Espagne au royaume d'Aragon, avec une citadelle sur le Rio-Martino, à 14 lieues S. O. de Sarragosse, 26 N. O. de Valence, long. 16. 55. lat. 40. 52. (D. J.)

MONTALCINO, *Géogr.*, petite ville d'Italie dans la Toscane, au territoire de Siennese, avec un évêché qui ne re-

leve que du pape. Elle est située sur une montagne, à 16 milles S. E. de Siennese, 20. S. E. de Florence. Long. 29. 12. lat. 43. 7. (D. J.)

MONT ALCIDE, *LE*, *Géogr. anc.*, *algidum*, montagne voisine de Rome, ainsi nommée *ab algore*, à cause de l'air froid qui y regne: auprès de cette montagne étoit la fameuse forêt connue dans les anciens auteurs, sous le nom de *nemus algidum*, à 12 milles de Rome, entre la voie labicane & la voie latine, au midi de Tusculum. Cette forêt s'appelle aujourd'hui, *selva - del - aillio*. (D. J.)

MONTALTO, *Géogr.*, petite ville d'Italie, dans la marche d'Ancone, avec un évêché suffragant de Fermo. Elle est sur le Monocio, à 4 lieues N. E. d'Ascoli, 5 S. O. de Fermo, 17 S. d'Ancone. Long. 31. 18. lat. 42. 55.

C'est Sixte V qui fonda l'évêché de *Montalto* en 1586; il étoit né dans un village voisin de cette ville; sa vie est connue de tout le monde. Il s'acquit un nom par les obélisques qu'il releva, & par les monumens dont il embellit Rome. Mais on fait qu'il n'obtint la chaire de S. Pierre que par quinze années d'artifices, & qu'il se conduisit dans son pontificat avec un manège odieux & une sévérité barbare. Il laissa dans le château Saint-Ange des sommes considérables (cinq millions d'écus romaines) qu'il avoit amassés, en appauvrissant son pays, en le chargeant de tributs, & en augmentant la vénalité de tous les emplois. Enfin, l'apologie qu'il fit en présence des cardinaux, du paricide du moine Jacques Clément, a découvert à la postérité, ses principes & son génie. (D. J.)

MONTANA, *Mythol.*, surnom que les Latins donnoient à Diane, & qui convenoit assez bien à une déesse, qui faisoit son plaisir de la chasse dans les bois & les forêts des montagnes. (D. J.)

MONTANISTES, *s. m. pl.*, *Hist. eccl.*, anciens hérétiques ainsi appelés du nom de leur chef *Montan*, qui faisoit le prophète & avoit à sa suite des prophétesses.

Les *Montanistes* ne différoient que de nom des Phrygiens, des Cataphrygiens, des Quintiliens & des Pépuziens. Voyez chacun de ces mots à leur rang.

Les premiers *Montanistes* ne change-
rent rien à la foi du symbole ; ils sou-
tenoient seulement, que le S. Esprit
avoit parlé par la bouche de Montan,
& enseigné une discipline beaucoup
plus parfaite que celle que les apôtres
avoient établie. En conséquence, 1°. ils
refusoient pour toujours la communion
à tous ceux qui étoient tombés dans des
crimes, & croyoient que les ministres
& les évêques n'avoient pas le pouvoir
de la leur accorder. 2°. Ils imposoient
de nouveaux jeûnes & des abstinences
extraordinaires, comme trois carêmes
& deux semaines de xérophagie, dans
lesquelles ils s'abstenoient non-seulement
de viande, mais encore de ce qui avoit
du jus. 3°. Ils condamnoient les secon-
des noces, comme des adulteres ; 4°.
ils prétendoient qu'il étoit défendu de
fuir dans les temps de persécution ;
5°. leur hiérarchie étoit composée de
patriarches, de canons & d'évêques,
qui ne tenoient que le troisième rang.
Leur secte a duré fort long-temps en
Asie & en Phrygie, & quelques-uns
d'eux sont accusés d'avoir adopté les
erreurs de Sabellius sur le mystère de
la Trinité. Montan & ses fausses pro-
phétesses, malgré l'austérité qu'ils prê-
choient à leurs sectateurs avoient des
mœurs très-corrompues ; les évêques
d'Asie & ceux d'Occident en condam-
nerent le fanatisme dès sa naissance,
ce qui n'empêcha pas cette hérésie de
pulluler & de produire les différentes
branches dont on a déjà parlé. Dupin,
*Biblioth. des Aut. ecclésiast. des trois premiers
siècles.*

MONTANT, f. m., *Comm.*, en ter-
mes de comptes ; ce à quoi montent
plusieurs sommes particulières, calcu-
lées ou additionnées ensemble. Le *mon-
tant* d'un compte, le *montant* d'un in-
ventaire.

C'est du montant de la recette & de
la dépense, en les comparant ensemble
par la soustraction, que se fait la ba-
lance ou l'arrêté d'un compte ou d'un
inventaire. *Voyez* COMPTE, BALANCE,
INVENTAIRE.

On appelle encore *montant* en ter-
mes de compte, le total ou l'addition
de chaque page, que celui qui dresse le
compte porte & inscrit au haut de chaque
nouvelle page, afin de pouvoir plus aisé-

ment former le total général de la re-
cette ou de la dépense à la fin du compte.
Ce qui se fait en mettant pour premier
article de chacune des dites pages, cette
espèce de note, *pour le montant de l'autre
part*, ou *pour le montant de la page ci-
contre*, selon qu'on commence un folio
recto ou verso. *Dict. de Comm.*

MONTANS, *Marine*, du voutis ou
du revers d'arcaste, ce sont des pièces
de bois d'appui en revers, qui font
faillir en arrière, & qui soutiennent le
haut de la poupe avec tous ses orne-
mens. On les appelle aussi *courbatons*.

MONTANT, *Marine*, c'est une pièce
de bois droite, sur laquelle est une tête
de mort où passe le bâton ou la gaulle
d'enseigne de poupe.

MONTANS, *terme d'Architecture* ; ce
sont des corps ou faillies aux côtés de
chambranles des portes ou croisées, qui
servent à porter les corniches & fron-
tons qui les couronnent ; c'est ce que
Vitruve appelle *arrestaria*.

MONTANS, *terme de Bourrelier*, ce
sont deux bandes de cuir attachées aux
extrémités d'en-haut des branches du
mors, & qui vont aboutir au commen-
cement de la tétière.

MONTANS, *pièces d'une grosse horloge*,
ce sont des barres de fer qui font par-
tie de la cage ; elles sont situées ver-
ticalement, & c'est dans leurs trous
que roulent les pivots des roues.

On donne encore ce nom à des pie-
ces semblables, dont on se sert dans
les horloges de chambre, les réveils,
&c. où elles sont ordinairement de cui-
vre. *Voyez* HORLOGE, RÉVEIL, &c.

MONTANT, **MONTER** ; on dit d'un
arbre qui pousse bien, d'un bois qui
s'élève, *qu'il monte bien*. On dit encore
le *montant d'un arbre*, pour exprimer
son beau jet.

MONTANT ou **DARD**, c'est la tige
qui sort du fond du calice d'une fleur,
ce qui fait un *montant* en forme de
dard, appelé le *pistil*.

MONTANT, *en terme de Vergetier*,
est une corde à boyau, qui va du haut
en bas d'une raquette.

MONTANT, *en terme de Blason*, il
se dit non-seulement du croissant re-
présenté, les pointes en haut vers le
chef, mais encore des écrevisses, des

épis & autres choses dressées vers le chef de l'écu.

Perrot à Paris, d'azur à deux croissants accolés d'argent, l'un *montant*, l'autre versé, au chef d'or, chargé de trois aiglettes de sable.

MONTANT, en *Anatomie*, nom d'une apophyse de l'os maxillaire, située à la partie supérieure latérale interne de la face antérieure de ces os. *Voy. MAXILLAIRE.*

MONTANUS, f. m., *Anat.*, un des treize muscles des levres; le troisième appartenant à la levre inférieure, est le carré ou *montanus*. Il prend son origine à la partie antérieure & inférieure du menton & de la racine des dents

incisives de la mâchoire inférieure & va s'insérer au bord de la levre inférieure qu'il tire en bas.

MONTARGIS, *Géograph.*, ville de France dans l'Orléanois. Son nom latin du moyen âge est *Mons Argisus* pour *Mons Argis*. Le roi saint Louis donna *Montargis* & tout le pays voisin à son fils Philippe. Louis XIV le donna en apanage à son frère Philippe; & c'est à ce titre que M. le duc d'Orléans en est aujourd'hui possesseur. Son ancien château bâti par le roi Charles V tombe en ruines.

Montargis a un bailliage, un présidial, une coutume particulière réformée en 1531, & une belle forêt composée de 8300 arpens. (*)

(*) Les eaux du Loing entretiennent le canal de ce nom, qui fait à *Montargis* la continuation de celui de Briare, joignant la Loire à la Seine. Ce fameux ouvrage commencé en 1604 par les soins du duc de Sully, interrompu & continué sous les regnes suivans, a été enfin achevé en 1720.

Montargis fit partie du domaine de la maison du Courtenay. Pierre de Courtenay, qui bâtit le château, donna des privilèges à cette ville en 1170; il céda cette terre en 1188 au roi Philippe-Auguste, & fut couronné empereur de Constantinople à Rome, par Honoré III, en 1217. Charles V augmenta le château de *Montargis*, & y fit fondre, en 1380, le timbre de l'horloge, semé de fleurs de lis, & gravé de son nom.

Charles VI érigea la justice royale en bailliage en 1391. Les Anglois ayant assiégé cette ville en 1427, furent battus & obligés d'en lever le siège, après une résistance opiniâtre de trois mois de la part des généreux habitans. L'étendard du comte de Warwick pris en cette occasion, est encore gardé dans le trésor de la ville, & tous les ans il se célèbre une fête en l'honneur de cette victoire le 5 Septembre.

La levée du siège de *Montargis*, où commandoit le brave Villars, fut le premier succès de la France défolée par les Anglois & les Bourguignons.

Charles VII accorda à cette ville l'exemption de tous droits d'aides, tailles, subides, par lettres-patentes de 1430, & lui permit de s'intituler *Montargis le franc*. Il accorda aussi quatre foires franches, & permit l'usage du bois en la forêt voisine pour le chauffage & les bâtimens. Ces privilèges ont été confirmés par les rois suivans.

En 1459, Charles VII assembla son parlement à *Montargis* pour y faire le procès à Jean duc d'Alençon, accusé du crime de lèse-majesté, & condamné à perdre la tête. Charles VIII y tint aussi sa cour, & embellit le château; Renée de France, fille de Louis XII, y fit sa résidence, procura l'agrandissement de la ville qu'elle aimoit, & la fit paver; elle fit beaucoup de bien aux habitans & aux religieux qu'elle affectionnoit.

En 1585, le peuple aima mieux se retirer à Ferrière que d'obéir au duc de Bourbon, qui avoit surpris le château contre le service du roi. Henri IV demeura trois semaines au château en 1607.

On ne compte plus à *Montargis* que 7 à 8000 ames; le nombre des habitans montoit autrefois au double.

Le P. Morin, dans son *Histoire du Gâtinois* fait une mention honorable de trois gouverneurs de *Montargis*; Villars qui fit lever le siège aux Anglois, Bourguignons

M. de Valois pensoit que le *Vellau-nodunum* de César étoit *Montargis*; mais il n'y a rien qui puisse appuyer ce sentiment que la seule autorité de ce savant homme. *Montargis* est une cité nouvelle du moyen âge, dans laquelle on ne trouve aucune trace d'antiquité, & dont la position ne quadre point avec le passage entier de César.

Cette ville est sur le Loing, à 6 lieues de Nemours, 20 de Nevers, & 24 de Paris. *Long.* selon Cassini, 20. 14'. 30". *lat.* 47. 59'. 55".

Madame Guyon (Jeanne-Marie-Bouvier de la Mothe) si célèbre par ses écrits & ses disgrâces, naquit à *Montargis* le 13 Avril 1648. On fait ses aventures. Elle abandonna ses biens à ses enfans pour devenir supérieure d'une communauté établie à Gex; les règles de cette communauté n'ayant pas été de son goût, elle prêcha d'autres maximes, & se vit obligée de se retirer chez les Ursulines de Thonon, delà à Turin, à Grenoble, à Verceil. Au milieu de toutes ses courses, elle composa plusieurs livres, entre autres le *Cantique des Cantiques*, interprété selon le sens mystique, & les *Torrens spirituels*. Elle se rendit à Paris pour sa santé, dogmatisa, & fut mise dans un couvent. Mais la protection toute puissante de mad. de Maintenon lui rendit la liberté; elle vint à Versailles remercier sa bienfaitrice, vit l'abbé de Fénelon, alors précepteur des enfans de France, & gagna son amitié. Elle répandit bientôt dans Saint-Cyr ses sentimens, & madame de Maintenon l'aban-

donna. Alors elle fut renfermée au château de Vincennes, & ensuite à la Bastille; elle en sortit, & se retira à Blois, où elle mourut le 9 Juin 1717, à 69 ans. Veuve dans une grande jeunesse, avec du bien, de la beauté & un esprit fait pour le monde, elle s'entêta, dit M. de Voltaire, de ce qu'on appelle la *spiritualité*, devint chef de secte & finalement mit aux mains les deux plus grands hommes qui fussent alors dans l'Eglise, M. Bossuet & M. de Fénelon, qu'elle eut la gloire d'avoir pour disciple, & qu'elle appelloit son *fil.* (D. J.)

MONTAUBAN, *Géogr.*, ville considérable de France dans le Quercy, avec une généralité, une cour des aides, & un évêché suffragant de Toulouse, érigé en 1317, & qui vaut 24000 liv.

Montauban est située sur le Tarn à 14 lieues S. O. de Cahors, 11 N. de Toulouse, 145 S. O. de Paris. *Long.* 19. 5. *lat.* 44. 2.

Cette ville n'est pas ancienne; elle a commencé par un monastère, nommé *Mons Aureolus*; ensuite Alfonse, comte de Toulouse, bâtit en 1144 dans le voisinage la ville même. On croit qu'elle a pris le nom de *Montauban* de quantité de saules qui sont aux environs, que les Gascons appellent *alba*. Ses habitans embrassèrent le calvinisme en 1572, & fortifièrent leur ville dans les guerres de religion; enfin le cardinal de Richelieu devenu premier ministre, en rasa toutes les fortifications.

Cette ville a donné la naissance à Pierre du Belloy, qui publia, en 1585,

tué au siège de Honfleur en 1449, dont il prétend que Charles VII porta le deuil pendant plusieurs jours; & Antoine Deshayes, qui se signala sous Henri IV & Louis XIII.

Antoine l'Hôte, qui a vécu sous les mêmes rois, commentateur de la coutume de *Montargis* étoit lieutenant-général au bailliage.

Jean Fronteau, chanoine régulier de sainte Genevieve, chancelier de l'université de Paris, savant dans les langues, & qui a dressé la belle bibliothèque de sainte Genevieve, est mort prieur-curé de *Montargis* en 1662.

La fièvre miliaire, ainsi appelée des vésicules ou pustules à-peu-près semblables à des grains de millet qui s'élèvent sur les parties supérieures du corps, a été savamment traitée avec ses remèdes par M. Gastelier, médecin à *Montargis*, en un volume in-12. 1773. Les habitans de cette ville y sont fort sujets, par la situation du lieu. Des observations très-importantes sur ce fléau épidémique terminent cet *Essai*, qui fait honneur aux lumières & au zèle patriotique de l'auteur. (C)

l'Apologie catholique. Henri III le fit mettre en prison pour cet ouvrage, qu'il auroit dû récompenser; mais Henri IV plus éclairé, nomma du Belloy avocat-général au parlement de Toulouse. (D. J.)

§ MONTBARD, *Mons Barrus*, *Mons Bardorum*, *Géogr.*, petite & ancienne ville de Bourgogne, sur la Braine, à 3 lieues de Semur, 3 d'Alise, 14 de Dijon. *Long.* 21. 50. *lat.* 47. 40; on prétend qu'elle tire son nom des Bardes philosophes & poètes des Gaulois.

Cette ville se glorifie d'avoir en 1707 donné naissance à George-Louis le Clerc, comte de Buffon, l'un des hommes par qui nous reconnoissons que le regne de Louis XV peut balancer la gloire de l'autre siècle. (C)

MONTBASON, *Géogr.*, bourg ou petite ville de France en Touraine, avec titre de duché-pairie, érigée en 1558. Elle est agréablement située au pied d'une colline, à 3 lieues de Tours, 54 S. O. de Paris. *Long.* 18^d. 22'. 24". *lat.* 47^d. 17'. 7".

MONTBELLIARD, *Géogr.*, ville d'Allemagne, capitale d'une principauté de même nom, aux confins de l'Alsace & de la Franche-Comté, entre Porentruy & Bâle, au pied d'un rocher occupé par un fort château en façon de citadelle. Depuis 1653, le prince de Montbelliard a voix & séance dans le collège des princes de l'empire. Les traités de Riswick & de Bade maintinrent la souveraineté à ce prince. Louis XIV s'étant rendu maître de la ville en 1674, la fit démanteler. Elle est située proche l'Alaine & le Doux, à 12 lieues O. de Bâle, 15. N. O. de Besançon, 80 S. E. de Paris. *Long.* 24. 40. *lat.* 47. 38.

MONTBRISON, *Géogr.*, ville de France dans le Forez, sur la petite rivière de Vezize, au pied d'une montagne. On l'appelle en latin *Mons Brissus*, du nom de son fondateur. Elle est à 12 lieues de Vienne, 14 S. O. de Lyon, 96 S. O. de Paris. *Long.* 21. 42. *lat.* 45. 32.

Cette ville a donné naissance à Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas, qui se rendit célèbre dans le seizième siècle par sa bibliothèque des auteurs françois, tout fautif & tout imparfait qu'est cet ouvrage.

Jacques-Joseph Duguet, l'une des meilleurs & des plus laborieuses plumes du parti janséniste, naquit au milieu du dernier siècle à Monthrison. Son style est formé sur celui des bons écrivains de Port-Royal. Il auroit pu, comme eux, rendre de grands services aux lettres. Ses *Traité de morale & de piété* sont trop diffus. Son *Explication du mystère de la passion de notre Seigneur* en 9 volumes, prouve une grande fécondité d'imagination. Son livre de l'*Education d'un roi*, achevé par une autre main, fit beaucoup de bruit. M. Duguet fut persécuté & même contraint de s'expatrier. Enfin il revint sur ses vieux jours à Paris, & y est mort en 1733 à 84 ans. (D. J.)

MONT-CARMEL, *Hist. mod.*, nom d'un ordre de chevalerie, auquel est joint celui de S. Lazare de Jérusalem. Voyez S. LAZARE. Les chevaliers de cet ordre portent sur le côté gauche de leur manteau une croix de velours ou de satin tanné, à l'orle ou bordure d'argent; le milieu de la croix est rond, chargé d'une image de la Vierge environnée de rayons d'or, le tout en broderie. Ils portent aussi devant l'estomac une croix d'or avec l'image de la Vierge émaillée au milieu, attachée à un ruban de soie. Cet ordre fut rétabli sous Henri IV par les soins de Philibert de Nereftang, puis confirmé par Louis XIV en 1664; mais en 1691, le roi en sépara plusieurs biens, se contenta du titre de souverain protecteur. Les chevaliers jouissent de quelques commanderies & privilèges. Voyez S. LAZARE.

MONT-CASSIN, *Géogr.*, montagne d'Italie au royaume de Naples, au sommet de laquelle est la célèbre abbaye du *Mont-Cassin*, où saint Benoît fonda la règle de son ordre. *Long.* 31. 25. *lat.* 41. 35.

L'abbaye du *Mont-Cassin*, si célèbre dans l'histoire ecclésiastique, commença en 524, à l'arrivée de saint Benoît. Il y acquit en peu de temps une si grande réputation, que Totila, roi des Goths, alla le visiter l'an 543, dans le temps qu'il entroit dans le royaume de Naples.

Ce couvent fut pillé & brûlé par les Lombards en 589: les Sarrafins le ravagèrent encore en 884. Mais les dona-

tions des ducs de Benevent & de plusieurs autres princes , réparèrent abondamment toutes ses pertes : cette abbaye fut comblée des plus grands & des plus beaux privilèges : elle fut souvent un séminaire des papes , & une retraite des rois : enfin elle devint un des endroits les plus fameux d'Italie.

L'abbaye du *Mont-Cassin* s'est distinguée non-seulement dans la religion , mais encore dans les lettres : ce fut à elle que l'on dut la conservation des études dans le royaume de Naples & le goût même de la physique : ces peres furent les premiers auteurs de l'école de Salerne , vers 1060.

Dans le cloître supérieur , qui conduit à l'église , appelé *paradis* , l'on voit seize statues de marbre , dont une représentant la pape S. Grégoire , est de notre fameux *le Gros*.

La première vue de cette église est frappante , pour la richesse , la dorure , les peintures & la multitude d'ornemens. M. Crosley a raison de dire que ce brillant édifice a moins l'air d'un temple , que d'une décoration théâtrale. Les archivoltes des arcs doubleaux , sont soutenues par de belles colonnes doriques de granit oriental , de 11 pieds de hauteur : l'abbé Didier les avoit fait venir du Levant , & elles furent retrouvées sous les ruines après le tremblement de terre de 1349. Cet abbé Didier fut élu pape , malgré ses résistances , sous le nom de *Victor III* en 1086.

Sous le grand autel est le tombeau de S. Benoît & sainte Scholastique , autour duquel brûlent sans cesse 13 lampes. Ces corps saints furent déterrés & reconnus en 1066 , en 1486 , en 1545 & enfin en 1659 , sous l'abbé *Angiolo della noce*.

La congrégation du *Mont-Cassin* comprend 72 maisons. *Voyage d'un François en Italie*, tome VII. (C)

MONT-CENIS, *Géogr.* , en latin *Mons-Cinifus* , ou *Censusinus* , *Monticinum in Aëvis* , petite ville du duché de Bourgogne , dans l'Autunois , sur une éminence entre trois montagnes , avec bailliage royal très-ancien.

Entre les hommes illustres que cette ville a produits , on distingue Jean de la Vefvre , auteur du seizième siècle ; N. Boiveau , grand-croix de l'ordre de

Saint-Louis gouverneur des invalides ; Melchior Cochet de Saint-Vallier , président aux requêtes du palais , à Paris , auteur d'un excellent *traité de l'indult*.

On trouve près de *Mont-Cenis* d'excellent charbon de terre , en quantité , qui est exploité par M. de la Chaise , subdélégué , homme intelligent.

Près d'Uchon , dans le bailliage de *Mont-Cenis* , est un rocher mouvant , planté dans la partie la plus rapide de la montagne. Quoiqu'il ait 28 pieds de tour , & 7 de hauteur , la moindre impulsion suffit pour le mettre en mouvement.

Ce rocher sert de bornes à trois justices différentes & est cité dans les plus anciens titres.

Il y a eu dans cette ville des familles qui ont donné des magistrats & des officiers distingués , tels que Nicolas de Saint-Anthost , d'abord conseiller au parlement de Dijon en 1534 , ensuite premier président du parlement de Rouen , dont les historiens parlent avec éloge. Sa maison à *Mont-Cenis* est encore appelée la maison de Saint-Anthost.

La famille Pelletier a donné des chevaliers de Malthe , un maréchal de camp , gouverneur de Furnes ; de celle des Boiveau sort un commandant à Colmar , & chevalier d'honneur au conseil souverain d'Alsace ; celle des Dutand a donné plusieurs présidens à la chambre des comptes de Dijon.

Celle de Pernot a eu Andoche Pernot , abbé de Cîteaux , & plusieurs conseillers au parlement ; celle de Villedieu a enrichi le parlement d'un de ses plus grands magistrats & des plus vertueux , mort en 1768 après avoir bien servi le roi & le public pendant 48 ans. Son fils a marché sur ses traces. Celle des Bureau a donné des magistrats & des officiers. (C)

MONT-CENIS, *Géogr.* , en latin *Cinifus - Mons* , partie des Alpes que les anciens nommoient *Cottiennes* ; elle sépare le marquisat de Suze de la Morienne. On divise le *Mont-Cenis* en petit & en grand *Mont-Cenis*. Le premier est moins élevé , & le plus proche du Piedmont. Quelques Auteurs l'appellent *Juncum Sibenicum*. Son nom moderne lui vient de la petite rivière *Cenis* , qui en descend ; la *Novalèse* , bourg du Pied

mont, est au pié du petit *Mont-Cenis*. On y prend des mulets pour monter au plus haut endroit du passage où se trouve une plaine, au milieu de laquelle est un petit lac très-profond. Le côté qui regarde la Savoie s'appelle le grand *Mont-Cenis*; il est plus haut & plus roide que l'autre, quoique les chevaux y passent continuellement; mais ce sont des hommes pour l'ordinaire qui portent les voyageurs de ce côté-là. Ceux-ci, quoique bien couverts, ils ont de la peine à supporter le froid qu'ils éprouvent pendant 3 heures en passant sur le *Mont-Cenis*. Annibal y fit pourtant camper ses troupes un jour & une nuit. M. Heerkens, savant Hollandois, dans son *Voyage* imprimé en 1770, prouve par les autorités de Polybe & de Tite-Live, qu'il a passé par les Alpes Pennines qu'on nomme maintenant le *Mont-Saint-Bernard*. Les ossemens de l'éléphant entier qu'on a trouvés dans cette partie des Alpes, le confirment dans ce sentiment. On sait qu'Annibal avoit conduit trente-sept éléphans jusqu'au Rhône. Il ne lui en restoit plus qu'un lorsqu'il entra dans la Toscane. Cet auteur croit cependant qu'Annibal aura divisé son armée, & en aura fait passer une partie par les Alpes Cottiennes, à présent le *Mont-Cenis*, & une partie par les Alpes Grecques ou le grand Saint-Bernard. Mais il combat avec avantage l'opinion du chevalier Folard & du marquis de Saint-Simon qui ont prétendu qu'Annibal avoit passé par le mont Geneve, au-dessous des Alpes Cottiennes. *An. lit. t. I. p. 179. 1773. (C)*

MONT-CÉSAR, *Mons - Caesaris*, *Géogr. anc.*, montagne du Beauvoisis, près de laquelle dans les plaines, marais, & bois d'entre Froidmont, Bresle & le pont de Hermes, Loyfel place le théâtre du combat entre César & les Belges, où ceux-ci commandés par le brave Corré de Beauvais, furent défaits, l'an de Rome 703.

Loyfel, dans ses *Mémoires sur Beauvais*, dit que de son temps on reconnoissoit encore dans l'enceinte du terrain qu'il vient de désigner, l'endroit où Corré fut battu & tué, ainsi que les différens lieux qui servirent de camp soit aux Belges confédérés, soit aux

troupes romaines. *Antiquités de Soissons, t. I. pag. 107. édit. de 1771. (C)*

MONT-CYLLENE, *Géogr. anc. & mod.*, en latin *Cyllene*, *Cyllena*, *Cyllenius*, nous disons aussi en François *Monts Cylléniens*, célèbre montagne du Péloponnèse en Arcadie. C'étoit la plus haute montagne de ce pays-là au jugement de Strabon & Dicéarque qui l'avoit mesurée, lui donnoit 14 à 15 stades de hauteur, c'est-à-dire plus de 1700 pas. Pausanias rapporte qu'il y avoit sur son sommet un temple consacré à Mercure. De-là vient que la fable a fait naître ce dieu sur le *Mont-Cyllene*; & Virgile, *Enéide liv. VIII. v. 138*, n'a pas oublié d'en attester la vérité, comme s'il en eût été témoin.

Vobis Mercurius pater est, quem candida Maia

Cyllenæ gelido conceptum vertice fudit.

Les *monts - Cylléniens* commencent à Sycione, vont de l'orient à l'occident jusqu'à Patras, d'où s'étendant au midi vers Chiarenza, l'ancienne *Cyllène*, dont ils ont emprunté le nom, ils forment les bornes nouvelles de l'Achaïe dans toute son étendue, & de l'Arcadie au septentrion & au couchant.

Non-seulement il sort des *monts-Cylléniens* plusieurs rivières qui arrosent ces provinces, mais divers sommets de ces montagnes laissent entre eux des vallons, ou plutôt des plaines enfermées de tous côtés par des collines.

Ces plaines sont fertiles & arrosées par les ruisseaux qui descendent de ces montagnes; mais comme ces plaines n'ont point d'issues, elles seroient inondées, si les ruisseaux qui en découlent ne trouvoient des gouffres dans lesquels ils se précipitent, pour aller en sortir dans d'autres plaines semblables qui sont au-dessous des premières; ce jeu de la nature se répète cinq à six fois, au rapport de M. Fourmont. C'est ainsi que se forment le Psophis, l'Erymanthe & l'Alphée. (*D. J.*)

MONT-DAUPHIN, *Géogr.*, petite place de France dans le Dauphiné, à 3 lieues d'Embrun sur une montagne escarpée & presque environnée de la Durance. Louis XIV fit fortifier cette petite place en 1693. *Long. 24. 20. lat. 44. 140.*

MONT-DE-MARSA**N**, *Géogr.*, ville de Gascogne, capitale du pays & de la vicomté de Marfan. Elle fut bâtie par Pierre, vicomte de Marfan, en 1140. Il y a un collège régi par les Barnabites, un marché pour la vente des grains, & une sénéchaussée du ressort du présidial de Condom.

François Ribaut bâtit le fort de la Caroline dans la Floride, en 1562. La Laudonnière rétablit ce fort en 1564. Les Castillans jaloux de cet établissement des François si proche de la nouvelle Espagne, les surprirent, & après les avoir faits prisonniers, ils les pendirent, & écorchèrent tout vif Bidault, leur commandant.

Dominique de Gourgue, du *Mont-de-Marfan*, ayant appris cette cruauté, arma un vaisseau à ses dépens, & passa vers 1565 dans la Floride, reprit le fort de la Caroline & un autre construit par les Espagnols qu'il pendit aux mêmes arbres où ils avoient attaché les François, & s'en retourna en France l'année suivante. Il eut bien de la peine à échapper à la justice, étant poursuivi par les Espagnols avec qui la France étoit en paix.

La vicomté de *Marfan* passa dans l'auguste maison de Bourbon par le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, pere de Henri IV, Henri d'Albret vint recevoir au *Mont-de-Marfan* le premier Août 1553, sa fille, alors enceinte de Henri IV. Ce bon roi sépara du Béarn le *Marfan*, de maniere que le pays tint ses états depuis cette séparation dans la ville de *Mont-de-Marfan*. Tous les rois de France ont conservé jusqu'à ce jour le privilege du pays. C'est dans le couvent des filles de Sainte-Claire, autrefois hôpital, qu'en 1527 François premier épousa la sœur de Charles V. Marie d'Albret, princesse de Navarre étoit alors abbesse de ce monastere.

La ville a un sénéchal: la famille de Mesmes qui y réside, est illustre dans l'histoire de France: elle a donné les Davaux si fameux dans les ambassades, & M. de Mesmes, premier président du parlement de Paris, qui se rendit si célèbre sous la régence. (C)

MONT-DIDIER, *Géogr.*, en latin moderne *Mons-Desideri*, ancienne petite ville de France en Picardie. Quelques-

uns de nos rois de la troisieme race y ont eu leur palais & y ont tenu leur cour. Elle est sur une montagne à 7 lieues d'Amiens & de Compiègne, 23 N. E. de Paris. *Long.* selon Cassini, 20. 5'. 23". *lat.* 49. 39.

M. Galland, *Antoine*, un des savans antiquaires du dix-septieme siecle, naquit de parens fort pauvres à 2 lieues de *Mont-Didier*. Il fit trois voyages au Levant, s'attacha particulièrement à l'étude des médailles, & apprit à fond pendant son long séjour dans ce pays-là le ture, l'arabe, le persan & le grec vulgaire. Il mourut en 1715, âgé de 69 ans. Son *Dictionnaire numismatique* a été remis après sa mort à l'académie des Inscriptions, dont il étoit membre. C'est un livre qui manque aux sciences. Les manuscrits orientaux qu'il avoit recueillis ont passé à la bibliotheque du roi. Il a eu la plus grande part à la bibliotheque orientale de Herbelot. On lui doit les *mille & une nuits*, contes arabes, en 10 volumes in-12. Il a publié une histoire de la *trompette* chez les anciens, & l'explication de quantité de médailles en plusieurs brochures qui mériteroient d'être rassemblées en un corps. (D. J.)

MONT-D'OR, *Géogr.*, montagne de France & l'une des plus hautes de l'Auvergne. Elle s'élève, selon M. Maraldi, de 1030 toises au-dessus de la surface de la Méditerranée; & selon MM. Thury & le Monier, de 1048 toises. Voy. d'autres détails curieux sur cette montagne dans les observations d'histoire naturelle, par M. le Monier, médecin. Je me contenterai seulement de remarquer qu'elle a donné son nom aux eaux & aux bains que l'on nomme les bains du *Mont-d'or*. Il est bon cependant d'être averti qu'ils sont éloignés de cette montagne d'une grande lieue, & que leur véritable situation est au pié de la montagne de l'Angle. (D. J.)

MONTE, la *monte d'un baras*, c'est le temps, le lieu & l'heure où l'on fait courir les jumens, aussi-bien que le registre qu'on en tient.

MONTE, HAUT MONTE, voyez HAUT.

MONTÉ, adj., *Marine*, se dit d'un nombre d'hommes & de canons qui sont sur un vaisseau. On dit un vaisseau *monté* de 60 canons & de 400 hommes.

MONTE-ALVERNO, *Géogr.*, en latin *Alvernus* ; montagne d'Italie en Toscane, à 14 milles de Florence, à 10 N. de Borgo-san-Sepolcro, aux confins de l'état de l'Eglise, & à deux milles de la source du Tibre. C'est de toutes les montagnes de l'Apennin une des plus sauvages & des plus stériles. Elle est célèbre par un couvent de Religieux réformés de l'ordre de saint François : ce sont des Récollets que les Italiens appellent *zoccolanti*, du mot *zoccolo*, qui signifie la chaussure de bois dont ils se servent.

MONTE ANSIDIANO, *Géogr.*, chaîne de montagnes de Portugal dans l'Estramadure. Cette chaîne de montagnes semble se diviser en deux branches, dont l'une étoit anciennement nommée *Tanias* ; l'autre branche n'est autre chose que la partie la plus haute de cette même montagne, & retient encore l'ancien nom de *Porto Tabais*.

MONTE-BALDO, *Géogr.*, haute montagne d'Italie. Elle est formée de rochers escarpés, voisins d'autres rochers d'un aussi difficile accès, situés entre l'Adige & le lac de Garde, vers les frontières du Trentin.

MONTE-BARBARO, *Géogr.*, montagne d'Italie au royaume de Naples, dans la province de Labour. Elle est proche la côte de la mer, auprès de la ville de Pouzzol. Les Latins l'ont connue sous le nom de *Gaurus*, que Stace appelle *Nemorosus*, & Juvenal *Gaurus inanis*. Pline, *lib. XIV. cap. vj.* parle non-seulement de cette montagne, mais encore des vins qu'elle produisoit. Scellon Scipion Mazella, cette même montagne avoit trois noms différens : la partie occidentale s'appelloit *Gaurus* ; la partie orientale *Mafficus*, & la partie septentrionale *Falernus*. Après avoir été si fertile & si renommée, elle est devenue presque stérile.

MONTE-CAMELIONE, *Géogr.*, en latin *Cema* ; montagne de France dans la Provence au comté de Nice. Elle fait partie des Alpes maritimes, s'étend en long entre les vicariats de Barcelone & de saint Esteve au midi, & le marquisat de Saluces au septentrion, entre la source du Var, & celle de Sture. (*D. J.*)

MONTE-CAVALLO, *Géogr.*, nom d'une des collines de Rome moderne, qu'on appelloit anciennement le *mont*

Quirinal. Les papes y ont un palais qu'ils habitent ordinairement pendant les chaleurs de l'été. Sixte V l'acheta de la maison d'Est, & y fit de grands bâtimens, augmentés depuis par Paul V. La galerie est décorée des tableaux des grands-maîtres, & la chapelle est peinte par l'Albane. Vis-à-vis de ce palais on voit deux chevaux de marbre sur lesquels les noms de Phidias & de Praxitelle se trouvent gravés, l'ouvrage n'est point de leurs mains, mais il n'est pas indigne du ciseau de ces deux hommes célèbres. C'est Sixte V qui les a fait placer sur cette colline, & c'est delà qu'elle a tiré son nom.

MONTECHIO, *Géogr.*, ville d'Italie au duché de Reggio, à 10 milles S. E. de Parme, 7. N. O. de Reggio. *Long. 28. 2. lat. 44. 45.*

MONTE-CHRISTO, *Géogr.*, nom d'une montagne, d'une rivière & d'une bourgade sans habitans dans l'Amérique, sur la côte du nord de l'isle Saint-Dominique. Christophe Colomb a découvert la montagne & la rivière, qui a son embouchure à côté de la montagne, & les a nommées *Monte-Christo*. Les Espagnols y formerent en 1733 une bourgade de même nom qui ne subsiste plus.

MONTE-CIRCELLO, *Géogr.*, c'est ce que Virgile appelle *Circea terra*. *Æneid. liv. VII. v. 10.*

Proxima Circae raduntur litora terra.

Ils rasent les rivages du promontoire de Circé, cap d'Italie dans la campagne de Rome. C'est une haute montagne qui paroît une isle, parce qu'elle est environnée de la mer de Toscane du côté du midi, & des marais Pomptins au septentrion. C'étoit le séjour de Circé, célèbre magicienne, fille du soleil & sœur d'Aïtès, pere de Médée.

MONTE DE CINTRA, *Géogr.*, montagne de Portugal dans l'Estramadure ; elle fait un cap qui s'avance dans l'océan, au-dessous de l'embouchure du Tage, à 4 lieues O. de Lisbonne, près du bourg de Geintra, d'où cette montagne a tiré son nom. Le cap, qui s'avance dans l'océan a été nommé par les Latins *Mons Luna*, parce qu'il y avoit anciennement un temple dédié à la lune & au soleil : on en voit encore les ruines & quelques inscriptions. (*D. J.*)

MONTE DE LA STELLA, *Géogr.*, chaîne de montagnes de Portugal dans la province de Beira, entre les rivières de Mondego & de Zezere. On nommoit anciennement cette montagne *mons Herminus* ou *Herminius*, qu'il ne faut pas confondre avec le mont *Herminius* qui est dans la province d'Alentéjo.

MONTE DI TRAPANI, *Géogr.*, montagne de Sicile dans le val de Mazzara, sur la côte occidentale, près de la ville de Trapano, qui lui donne son nom. On la nommoit anciennement *Erix*. Elle étoit consacrée à Vénus; & la ville d'Erix déjà bien déchue du temps de Strabon, étoit au sommet du mont. (*D. J.*)

MONTEE, *f. f.*, *Architect.*, se prend quelquefois dans les anciens écrivains pour un degré d'escalier. Voyez **DEGRÉS** ou **MARCHES**.

On appelle vulgairement ainsi un escalier, parce qu'il sert à monter aux étages d'une maison.

MONTÉE de pont, c'est la hauteur d'un pont considéré depuis le rez-de-chaussée de sa culée, jusque sur le couronnement de la voûte de sa maîtresse arche.

MONTÉE de voûte, c'est la hauteur d'une voûte depuis sa naissance ou première retombée, jusqu'au-dessous de sa fermeture. On la nomme aussi *voûssure*, latin *fornicis curvatura*.

MONTÉE, *Jardinage*, se dit d'une laitue qui est montée en graine & qui n'est plus bonne à manger.

MONTÉE, *terme de fauconnerie*, se dit du vol de l'oiseau qui s'élève à angles droits par carrières & par degrés, lorsqu'il poursuit sa proie.

Monter d'effor, c'est quand l'oiseau se guinde si haut en l'air pour chercher le frais, qu'on le perd de vue.

Monter par fuite, se dit lorsque l'oiseau s'échappe par tirades & gambades pour échapper à la poursuite d'un autre oiseau plus fort que lui.

On dit aussi *monter sur l'aile*.

Monter un filet, c'est mettre toutes les cordes nécessaires pour le rendre prêt à servir.

MONTE-FALCO, *Géogr.*, petite ville d'Italie dans l'état de l'église au duché de Spolète, sur une montagne, près du Clitunno. *Long.* 30. 15. *lat.* 42. 58.

Elle se vante d'avoir donné la naissance à sainte Claire en 1193. Cette pieuse amie

de saint François d'Assise établit un couvent dont elle fut abbessé, fonda l'ordre des religieuses qui portent son nom mourut en 1253, & fut canonisée peu de temps après par le pape Alexandre IV.

MONTE-FALCONE, *Géogr.*, petite ville du Frioul sur une colline, assez près du golfe de Trieste. Elle appartient avec son territoire à la république de Venise. *Long.* 31. 36. *lat.* 45. 50.

Il y a un cap dans l'isle de Sardaigne sur la côte occidentale, qu'on appelle aussi *Monte-Falcone*. Ce cap est le *Gord. tanum promontorium* de Pline, *liv. III. chap. vij.* & de Ptolomée, *liv. III. chap. iij.*

MONTE-FIASCONE, *Géogr.* Voyez **FIASCONE**.

MONTE-GELLAT, en Auvergne *Géogr. Litt.*, bourg du diocèse de Clermont à 9 lieues de Riom, patrie de François Delfau, né en 1636: étant bénédictin, il se fit un nom dans son ordre & dans l'église. C'est lui qui entreprit sur les avis du grand Arnaud, la nouvelle édition de S. Augustin. Il en publia le prospectus en 1671, & il étoit déjà avancé dans son travail, lorsque des ennemis vieux puissans le firent reléguer à S. Mahé en basse Normandie: il périt 39 ans, en passant de Landevenec Brest. (C)

MONTELMART, *Géogr.*, petite mais agréable ville de France en Dauphiné, située dans une plaine fertile au confluent de deux petites rivières; Rionbion & Jabron, & environ à deux mille du Rhône, dominée par une citadelle jadis très-forte, qui est située sur une éminence dont la continuation forme un plateau assez étendu très-bien cultivé; planté principalement en vignes qui donnent un vin excellent. Cette ville fondée & rétablie par les Adhémar, fut donnée par un d'eux en hommage volontaire & gratuit à l'église sous le pontificat de Grégoire XI, ensuite érigée en bailliage enfin restituée en 1446 à Louis XI roi de France. On reproche aux habitants d'avoir les premiers embrassé les dogmes de la religion P. R. d'avoir excité des séditions, & d'avoir en conséquence attiré sur eux le fléau de la guerre, & des persécutions qui ne firent, comme c'est l'ordinaire, qu'augmenter le mal avec l'oppression. Cette ville a été assiégée plusieurs

seurs fois, d'abord en 1569 par l'amiral de Coligny, qui fut obligé de céder à la vigoureuse résistance & au courage naturel des habitans, & d'en lever le siège. Le seigneur de Lefdiguieres fut quelques années après plus heureux, il la prit en 1586; mais l'année suivante elle lui fut enlevée par le comte de Suse, qui étoit d'intelligence avec les habitans. Mais le premier la reprit peu après par le moyen du château qu'on n'avoit encore pu forcer. Les états de la province y ont été convoqués en 1560 par le Baron des Adrets; & il y a eu deux conciles tenus, l'un en 1208, composé de tous les prélats des provinces voisines, assemblés par Milon, légat du saint siège; & l'autre en 1248, convoqué par Pierre & Hugues, aussi légats. Ces deux conciles sont sous le nom de *Montilli*, mais Chorier a prouvé contre Castel, qui soutenoit que c'étoit une place du Languedoc, que *Montilli* n'étoit autre chose que *Montelimart*. *V.* son histoire du Dauphiné. Il y a dans cette ville une élection & une sénéchaussée: le prince de Monaco en est convigneur avec la ville, & M. de Gouvenet, gouverneur. Elle est placée au 22^d. 25'. de longitud. sa latit. est de 44^d. 33'. 38'.

MONTE-MARANO, *Géogr.*, petite & pauvre ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la principauté ultérieure, avec un évêché suffragant de Benevent, sur la rive du Sabato, entre Nusco au levant, & Avellino au couchant. *Longit.* 32. 42. *lat.* 40. 53. (*D. J.*)

MONTE-MOR-O-NOVO, *Géogr.*, ville de Portugal, sur le chemin de Lisbonne à Badajoz. Elle est en partie située sur le penchant d'une montagne, & en partie dans la plaine, au bord de la rivière de Canha. *Longit.* 10. 30. *lat.* 38. 32.

MONTO-MOR-O-VELHO, *Géogr.*, petite ville de Portugal, dans la province de Beira, dans un territoire où on ne recueille que du blé de Turquie, à 4 lieues S. O. de Coimbre, 33. N. de Lisbonne. *Long.* 9. 36. *lat.* 40. 4.

C'est le lieu de la naissance d'un poète musicien, connu sous le nom de *Georges de Monte-Mayor*, qui finit ses jours à la fleur de son âge, vers l'an 1560. Il a fait une pastorale intitulée la *Diane*, qu'on a traduite en plusieurs langues.

Mais les aventures de Mendez Pinto (*Ferdinand*) compatriote de Monte-Mayor, méritent bien autrement d'attirer nos regards. Il quitta la qualité de laquais pour aller faire fortune aux Indes en 1537, & y demeura 31 ans. Il fut treize fois esclave, vendu seize fois, & essuya un grand nombre de naufrages. De retour en Portugal, il publia dans sa langue la relation curieuse de ses voyages, ouvrage intéressant, & d'un style au-dessus de la condition de l'auteur.

Nous en avons une traduction française, imprimée à Paris en 1645, in-4°. (*D. J.*)

MONTE-NUOVO, *Géogr.*, colline qui peut avoir 200 piés de hauteur, près de Naples, sortie du milieu des eaux du lac Lucrin, le 30 Septemb. 1538, avec un bruit horrible: le village de Tripergole fut abimé de cette irruption. Les habitans de Pouzzol prirent la fuite, & une partie de ce lac célèbre par la pêche qu'on y faisoit autrefois, fut desséchée & remplie par la nouvelle montagne.

Cette éruption est rapportée par Simone Porzio, par Pierre Jacques de Tolede, dans son dialogue imprimé à Naples en 1539, par Scipion Mazella, & par Leandro Alberti dans sa *description d'Italie*. Les matieres dont cette montagne est composée, ne sont que des laves, des pierres brûlées & spongieuses, & des scories qui paroissent être sorties d'un fourneau. (*C*)

MONTE-PATERNO, *Géogr.*, montagne d'Italie à une lieue de la ville de Bologne. Elle fait partie de l'Apennin, elle est fameuse par les pierres de Bologne qu'on y trouve. *V.* **BOLOGNE**, pierres de.

MONTE-PELOSO, *Géogr.*, petite ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la Basilicate, vers les confins de la province de Bari, avec un évêché suffragant de Cirenza, mais exempt de sa juridiction. *Long.* 33. 58. *lat.* 40. 50.

MONTE-PHILIPPO, *Géogr.*, fort d'Italie, en Toscane, sur une hauteur, près de Porto-Hercule, dont il est comme la citadelle. Les impériaux le prirent en 1712, & traitèrent les prisonniers de guerre avec la dernière dureté. *Long.* 28. 45. *lat.* 42. 25.

MONTE-PULCIANO, *Géogr.*, *Mons Policianus*, petite ville d'Italie en

Toscane, avec un évêché qui ne relève que du pape, & qui fut érigé en 1561. Elle est dans un terroir fertile en vins admirables, à 28 milles O. de Pérouse, à pareille distance S. E. de Sienne, & 54 S. E. de Florence, *long.* 29. 25. *lat.* 43. 5.

Cette ville est la patrie de Bellarmin & de Politien.

Bellarmin, *Robert*, jésuite, l'un des habiles controversistes de son siècle, fut nommé cardinal en 1599, & mourut à Rome en 1621, à 79 ans. Ses ouvrages n'ont ni la pureté de la langue latine, ni les ornemens du discours; il confond souvent les opinions particulières avec la doctrine générale; enfin il se montre par-tout si zélé défenseur des prétentions de la cour de Rome, & de l'étendue du pouvoir des papes, qu'on ne peut le lire avec estime.

Politien, *Ange*, que nous nommons aussi *le Pulci*, étoit l'un des plus doctes & des plus polis écrivains du quinzième siècle; que dirois-je de plus fort pour le prouver, les deux Scaligers l'ont comblé d'éloges! Il se fit connoître avec éclat de très-bonne heure, & mérita d'être mis au nombre des enfans célèbres. Sa version latine d'Hérodien, ses poésies, ses œuvres mêlées augmentèrent sa réputation: on a fait du tout une belle édition, chez S. Gryphe en 1550, 3 vol. in-8°. Il mourut âgé de 40 ans en 1494. Bayle a donné son article, & M. Menek a écrit sa vie. (*D. J.*)

MONTE-SANT-ANGELO, *Géogr.*, ville archiépiscopale d'Italie, au royaume de Naples, dans la Capitanate, au nord oriental de Manfrédonia, à 4 milles de cette ville, & à un mille de la mer; on y voit encore les restes d'un temple du dieu Pilumnus. *Long.* 33. 38. *lat.* 41. 43.

La montagne qui s'élève au-dessus de cette ville porte aussi le nom de *Monte di santo Angelo*; c'est le *Garganus* des anciens. *V. GARGAN.* (*D. J.*)

MONTE-VEDIO, *Géogr.*, ville du Pérou, nouvellement bâtie par les Espagnols. Le havre n'est bon que pour les petits vaisseaux, car, il n'a pas plus de dix-sept piés d'eau dans le temps de la haute marée. Le port est défendu par une forteresse, munie de quinze pièces de canon, & d'une garnison de cent hommes

qu'on y envoie d'Espagne; le pays est également beau & fertile, les vignes y réussissent à merveille, il y a même aux environs des mines d'or & de diamans; cependant cette ville est sans habitans & sans commerce: la nature prodigue tous ses trésors en pure perte à la nation Espagnole, elle n'en fait tirer aucun avantage. *Monte-Vedio* est situé à l'est, un quart de sud-est de Buenos-Aires, dans l'embouchure de la rivière de la Plata. *Lat.* selon le P. Feuillée, 34^{d.} 52'. 30". (*D. J.*)

MONTER, *Gramm.*, ce verbe a un grand nombre d'acceptions, il est tantôt actif, tantôt neutre. On dit *monter* à cheval; la mer *monte*; *monter* une pendule; cet instrument est *monté* trop haut; ce mur *monte* au-dessus du voisin; *monter* la garde; *monter* un vaisseau; *monter* en graine; *monter* en couleur; *monter* une machine; la somme de ces nombres *monte* haut; les astres *montent* sur l'horison; il est *monté* sur le théâtre; le luxe est *monté* à un haut excès; la voix de l'innocence est *montée* au ciel; il est *monté* de cette classe à une autre avec distinction; le blé *monte*, &c. d'où l'on voit que dans presque toutes ces acceptions il exprime ou simplement ou figurément l'action de passer d'une situation à une plus élevée. *Voyez les articles suivans.*

MONTER, dans le Commerce, signifie augmenter de prix, devenir plus cher: en ce sens on dit, le blé *monte* beaucoup; on n'a jamais vu le vin *monter* si haut en si peu de temps.

On se sert aussi de ce terme pour exprimer les enchères considérables qui se mettent sur une chose qu'on vend au plus offrant: cette tapisserie a beaucoup *monté*. *Diction. de Com.*

MONTER, en terme de compte, signifie ce à quoi peut aller le produit de plusieurs sommes particulières réunies ensemble pour n'en faire qu'un total: ces quatre articles *montent* à deux mille huit cent trente livres. *Id. ibid.*

MONTER LA TRANCHÉE, *Art militaire*, c'est dans l'attaque des places entrer de service à la tranchée pour la garantir ou la défendre. *Voyez TRANCHÉE.*

MONTER LA GARDE, la tranchée, & la brèche &c. signifie être de service, être

être de garde dans les tranchées, aller à la breche. Voy. GARDE & TRANCHEE.

MONTER UN CANON, un mortier, &c. c'est le mettre sur son affut ou en élever la bouche. *Voyez CANON, MORTIER. Chambers.*

MONTER AU VENT, *Marine*, c'est louvoyer pour prendre l'avantage du vent.

Monter le gouvernail, c'est attacher le gouvernail à l'étambord par le moyen des roses & des vitres : on fait le contraire quand on le démonte.

MONTER, v. n., en *Musique*, *vocem intendere*, c'est faire succéder les sons du grave à l'aigu, ou du bas en haut : cela se présente à l'œil par notre manière de noter. *Voyez CLÉ, LIGNES, PORTÉE.*

MONTER, en terme de *Bijoutier*, c'est proprement l'action d'assembler & de souder toutes les pièces qui entrent dans la composition d'un ouvrage. On commence, dans une tabatière, par exemple, par la batte : l'on dresse d'abord deux pans, voyez **DRESSER**, que l'on a eu soin de laisser plus grands pour avoir de quoi limer ; on les lie ensemble avec du fil de fer ; on les mouille avec de l'eau & un pinceau ; on met les paillons, voyez **PAILLONS**, & l'on soude à la lampe avec un chalumeau, voyez **LAMPE & CHALUMEAU**. On fait la même chose pour toutes les parties d'une tabatière les unes après les autres, c'est-à-dire, que si la boîte est à huit angles de huit morceaux, on n'en fait plus que quatre, de quatre deux, & de deux le contour entier de la boîte.

MONTER, en *Boissellerie*, c'est couvrir l'ouvrage comme un soufflet, de la couleur qu'il plaît à l'ouvrier de choisir.

MONTER, *Coutellerie*, c'est assembler les parties d'un ouvrage, c'est quelquefois emmancher, comme aux couteaux de table, & autres instrumens semblables, c'est ajuster la lame, le ressort & les côtes, & les fixer solidement aux couteaux de poche ; le *monter* en général est une opération qui se fait lorsque toutes les pièces sont prêtes, & ce n'est pas une des plus aisées ; c'est en vain qu'un ouvrier aura bien forgé, bien limé, bien émoulu, & bien poli toutes les pièces ; inutilement il leur aura donné une belle proportion, s'il leur ôte la grace, ou

Tome XXII. Partie I.

s'il gâte le tout par un mauvais assemblage.

MONTER, en terme de *Loyetier*, c'est assembler toutes les parties d'une pièce, & en faire le tout que l'ouvrier s'étoit proposé.

MONTER À CHEVAL, *l'art de, Arts modernes*, *Voyez CHEVAL, EQUITATION, MANÈGE.*

C'est assez de dire ici que Benjamin de Hanniquez introduisit le premier à la cour de France, sur la fin du seizième siècle, les rudimens de l'art de monter à cheval.

Le sieur Pluvinel, gentilhomme du Dauphiné, ouvrit en suite à la noblesse du royaume des leçons de cet art, qu'il avoit appris lui-même à Naples, sous J. B. Pignatelli. A son retour Henri de France, duc d'Anjou, le fit son premier écuyer ; ensuite Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie : après la mort de ce prince il mit à cheval Louis XIII, & mourut à Paris en 1620, ayant donné au public son livre de *l'art du Manège*.

Soleifel Jacques de, gentilhomme du Forez, né dans une de ses terres, en 1617, suivit l'inclination qu'il avoit pour le manège, & en montra les exercices avec un grand succès : c'est lui qui est l'auteur du *parfait Maréchal*, livre original de son temps, & qui brilloit encore sous Louis XIV. Il a aussi augmenté le beau livre du manège de M. le duc de Newcastle, dont il adopta la méthode : il mourut en 1680, âgé de 65 ans. (D. J.)

MONTER À CHEVAL, **MONTER un cheval**, *Gram.*, quand on va d'un lieu à l'autre, ou que l'on s'exerce dans un même lieu, sans avoir égard à la qualité du cheval : on dit *monter à cheval* ; je *montai* hier à cheval avant le jour ; il *monte* tous les matins à cheval ; les médecins lui ont ordonné de *monter à cheval* pour sa santé. Quand on a égard à la qualité du cheval, & qu'on parle d'un cheval, ou de plusieurs chevaux particuliers, on dit *monter un cheval* ; je n'ai jamais *monté de cheval* plus rude ; les académistes de la Guérinière *montent d'excellens chevaux* ; je *montai* hier un cheval d'Espagne admirable. (D. J.)

MONTER SUR CIRE, opération de *metteur-en-œuvre*, qui consiste à assembler toutes les pièces d'un ouvrage quel-

N

conque, & à les ranger sur la cire, selon l'élévation & l'inclination qu'elles doivent avoir toutes montées. Il y a fort peu d'ouvrages de metteur-en-œuvre qui ne soit composé d'un nombre considérable de parties séparées, quelquefois même de métaux différens, tels que les aigrettes, les nœuds, les colliers, &c. dans lesquels souvent il y a des pierres de couleurs entremêlées, & à qui il faut des sertissures d'or. L'ouvrier prépare séparément tous les morceaux de son ouvrage, conformément à son dessin; & lorsque tous les chatons & ornemens sont disposés, il prend une plaque de tôle, sur laquelle il y a un bloc de cire; on donne à cette cire avec l'ébauchoir la forme en relief du dessin; sur ce bloc ramolli l'ouvrier pose toutes ses pièces, chatons, ornemens, &c. chacune dans l'ordre qui lui est assigné; il donne à chacune d'elles l'élévation ou l'inclinaison qu'elle doit avoir en les enfonçant plus ou moins dans la cire; & de cette opération dépend le goût & la grace d'un ouvrage, parce qu'il ne sort plus delà que pour être mis en terre, voyez METTRE EN TERRE, pour être arrêté par la soudure; & que toutes ces pièces une fois soudées, il n'est pas possible d'en changer le mouvement.

MONTER, en terme d'orfèvre, on dit monter un ouvrage, quand on assemble & qu'on joint toutes les pièces par le moyen de la soudure. Voyez SOUDURE.

MONTER UNE PERRUQUE, terme de Perruquier, qui signifie coudre avec une aiguille les tresses de cheveux sur la coëffe ou rézeau, pour en faire une perruque.

Pour monter une perruque, l'ouvrier commence par assujettir sur une tête de bois un ruban qui doit faire le bord de la perruque; ensuite il ajuste sur cette tête un rézeau qu'il coud sur le ruban, après quoi il applique un autre ruban par-dessus la coëffe ou rézeau depuis le front jusqu'à la nuque du cou; cela fait, il commence à coudre les tresses de cheveux sur la coëffe, en commençant par les bords, & continuant ainsi tout-au-tour à placer les autres rangs les uns après les autres, jusqu'à ce que la coëffe soit entièrement couverte de tresses. Voyez l'article PERRUQUIER.

MONTER, en terme de Planeur, se prend pour l'action de recommencer à

planer une pièce enfoncée; les coups de marteau sont moins sensibles dans cette seconde opération, & la pièce paraît plus facile à finir.

MONTER LE MÉTIER, Rubanier, c'est le garnir généralement de tout ce qui lui est nécessaire, mais plus particulièrement y passer le patron; ainsi on dit monter ou démonter le métier, lorsque l'on passe ou dépasse le patron.

MONTER, en terme de Raffinerie, n'est autre chose que de porter de main à main par les tracas de l'empli dans les greniers les formes que l'on a emplies. On ne monte ordinairement que le soir du même jour de l'empli, ou le lendemain matin. Voyez EMBLI & TRACA.

MONTER, v. n., Jardin., on dit des laitues, des choux, & plusieurs autres légumes, qu'ils ne sont plus bons à manger quand ils montent en graine; c'est-à-dire, lorsqu'ils poussent leur tige.

On dit aussi, en agriculture, que les bleds montent en épi, que la seve monte dans les arbres, au serment, &c. (+)

MONTEREAU - FAUT - YONNE Géogr., petite ville de France en Champagne, entre Sens & Melun, au confluent de l'Yonne avec la Seine: son nom latin est *Monasteriolum senonum*: cette ville a eu long-temps ses seigneurs propriétaires. Philippe-le-Bel l'acquiesça au seigneur d'Auquois. C'est sur le pont de cette ville que fut tué d'un coup de hache, par Tanneguy-du-Chatel, le 9 Septembre 1419, Jean duc de Bourgogne, conformément aux ordres du Dauphin de France, depuis roi sous le nom de Charles VII. Un jour qu'on montra encore à Dijon le crâne de ce duc de Bourgogne à François I, & qu'il témoigna sa surprise du grand trou qui y étoit marqué, un chartreux lui dit: *Sil cessez de vous étonner, c'est le trou par lequel les Anglois ont passé en France.* Voyez Baugier, *Mém. de Champagne*, pag. 37. *Montereau-Faut-Yonne* est à 14 S. de Paris. Long. 20. 32. lat. 48. (D. J.)

Si le meurtre du duc d'Orléans en 1407 fit couler des ruisseaux de sang, celui de son rival faillit à renverser la monarchie. Seize années de guerre & de fureur, toute la France livrée au pillage & plongée dans la misère la plus affreuse, voilà ce qui suivit le meurtre du duc

Bourgogne. Philippe-le-Bon, son fils, uni avec les Anglois, imprima par-tout le sceau de sa colere & de sa vengeance. Ces calamités ne cessèrent que par le traité d'Arras en 1435, où Charles VII reconnut que lors de cet événement il étoit jeune & de petite connoissance.

L'année d'après ce tragique événement, les Bourguignons assiégèrent *Montereau* qu'ils prirent d'assaut. On conseilloit à leur duc de la brûler, „ non, dit-il, ce n'est pas la ville qui est coupable. ”

Cette ville fut reprise par Charles VII qui se signala à ce siege en plantant l'échelle aux murs à travers une grêle de traits, & en montant le premier sur le rempart. Il étoit entré en guerrier dans la ville : vainqueur, les armes s'échappent de ses mains, dit un historien, il agit en roi & pardonna. Le bâtard d'Orléans, le comte de Dunois, en eut le gouvernement. Les chevaliers de l'arquebuse de Châlons-sur-Marne ayant contribué à reprendre *Montereau* sur les Anglois, Charles VII leur accorda la distinction de mettre dans leurs armes une fleur-de-lys avec ces mots, *ne m'oublie mie.*

M. de Sainte-Foix nous a conservé une anecdote curieuse, sur René Viau, seigneur de Chanlivaut, qui marque combien ce seigneur, qui étoit gouverneur de *Montereau*, avoit les sentimens nobles, & combien il étoit attaché à Henri IV.

Il reprocha à Duperron sa lâcheté d'avoir soumis son maître à Rome à l'ignominie d'être gaulé. Duperron s'avisa de lui dire, que les coups de houffine du grand-pénitencier étoient si légers, qu'il ne les sentoit pas plus que si une mouche lui eût passé sur les épaules. „ Jour Dieu ! s'écria Chanlivaut, en le poussant rudement contre le mur, au seul geste qu'en auroit fait le pape, je l'aurois assommé. ” *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit t. III. p. 125.*

D. François Lami, né à *Montereau* en 1636 d'une illustre famille, fit profession à S. Remi de Rheims, en 1659, se distingua par la beauté de son esprit, la politesse de son style, & l'excellence de ses ouvrages. Les plus répandus sont les *leçons de la sagesse*, publiées en 1703, les *entretiens*, en 1706. Il eut des disputes assez vives avec le pere Malebran-

che, M. Nicole, & M. Gibert sur sa rhétorique ; il est mort en l'abbaye de S. Denis en 1711. (C)

MONTE-RESSORT, *outil d'Arquebuser*, c'est un morceau de fer dont la tête est pliée quarrément de la longueur d'un $\frac{1}{2}$ pouce, & qui est percée sur le bout d'un œil en écrou, dans lequel passe une vis fort longue & vissée dans toute la longueur. Le bas de ce morceau de fer est recourbé en rond de la longueur d'un demi-pouce. Cet outil sert aux arquebusers pour monter le grand ressort sur la noix, lorsqu'il est attaché sur le corps de platine, en cette sorte : ils posent la machoire recourbée en rond dessous le haut du grand ressort, & ensuite font tomber la vis sur le rebord du corps de platine, & vissent jusqu'à ce que le grand ressort soit monté à une hauteur convenable.

MONTEREY, *Géogr.*, petite ville d'Espagne, dans la Galice, aux frontières du Portugal, avec titre de comté sur la riviere de Tamaga. *Long. 10. 11. lat. 41. 58.*

MONTÉROH, *Hist. nat. Botan.*, plante de l'isle de Madagascar. Elle est très-visqueuse & émolliente, comme la guimauve.

MONTÉSA, *Géogr.*, forte ville d'Espagne, au royaume de Valence, à deux lieues de Xativa. C'est le siege d'un ordre de chevalerie qui en porte le nom, & qui fut établi en 1317, par Jacques II, roi d'Arragon. *Long. 17. 11. lat. 39. 1.*

MONTEUR, ou **FAISEUR de boîtes**, c'est parmi les *Horlogers*, l'ouvrier qui fait les boîtes de montres. La plupart sont horlogers, mais quelquefois aussi ils sont orfèvres. Les outils dont ils se servent n'ont rien de bien particulier ; ce sont des tours à tourner, des marteaux, des enclumes, des refingues, des mandrins, &c. enfin ils emploient la plupart de ceux dont les orfèvres font usage pour faire des charnières, des petites cuvettes, &c.

MONTFAUCON, *Géogr.*, du moyen âge, *Mons-Falconis*, ville de Champagne en Argonne, qui doit son origine à une abbaye qu'y fonda Baudry ou Balderic, du temps de Dagobert, sous le vocable de saint Germain d'Auxerre : Flodoard fait mention des miracles qui s'y opé-

roient, & du vidame de cet endroit, sous le nom de *vice-dominus*.

MONT-FAUCON, *Topographie*, gibet autrefois fameux en France, au nord & près de Paris, aujourd'hui ruiné. Enguerrand de Marigny, surintendant des finances sous Philippe-le-Bel, le fit bâtir pour exposer le corps des criminels après leur supplice; & il y fut pendu lui-même par une des plus criantes injustices. Les cheveux dressent à la tête de voir l'innocence subir la peine du crime; cependant une semblable catastrophe également inique arriva dans la suite à deux autres surintendants, à Jean de Montaignu, seigneur de Marcouffis, sous Charles VI, & à Jacques de Beaune, seigneur de Semblançay, sous François I. On connoît l'épigramme héroïque, pleine d'aisance & de naïveté que Marot fit à la gloire de ce dernier surintendant.

*Lorsque Maillard, juge d'enfer, menoit
A Mont-faucon Semblançai l'ame rendre;
A votre avis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire
entendre,*

*Maillard sembloit homme que mort va
prendre;*

*Et Semblançai fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidoit pour vrai qu'il menât
pendre*

A Mont-faucon le lieutenant Maillard.

MONT-FERRAT, *Géogr.*, province d'Italie, avec titre de duché, dont Casal est la capitale. Elle est bornée à l'orient par le duché de Milan & une partie de l'état de Gênes; au nord par le Veirceillois & le Canavez; à l'occident par le Piémont proprement dit, & au midi par l'Apennin.

Cette province qui appartient au roi de Sardaigne, est très-fertile & bien cultivée: elle est entrecoupée de plusieurs collines qui produisent du bled & du vin en abondance.

MONTFORT, *Géogr.*, forte ville des Provinces-Unies, dans la province d'Utrecht sur l'Issel, à trois lieues d'Utrecht & à deux d'Oudewater. *Long.* 22. 30. *lat.* 52. 7.

C'est la patrie de Lambert Hortensius, qui se fit connoître avec honneur au commencement du seizième siècle, par une traduction du *Plutus* d'Aristophane. Il faut le mettre à la tête des gens de

lettres malheureux. Dans l'horrible saë de Naerden, en 1572, par Frédéric de Toledé, digne fils du duc d'Albe, on pilla la maison d'Hortensius, ses meubles, ses biens, ses manuscrits; on tua son fils unique sous ses yeux, & il alloit être égorgé lui-même, nonobstant sa robe, si un de ses écoliers, au service des Espagnols, ne fût arrivé dans ce moment pour lui sauver la vie; mais il ne survécut guère à tant de désolations; car il mourut au commencement de l'année suivante.

MONTFORT, *Géogr.*, petite ville de France dans la haute-Bretagne, sur le Men, à cinq lieues de Rennes. *Long.* 15. 16. *lat.* 48. 5.

MONTFORT-L'AMAUURI, en latin, *Montfortis Almerici*, *Géogr.*, petite ville de l'isle de France, à dix lieues de Paris, sur une petite colline, où est encore un vieux château ruiné. Cette ville a été surnommée l'*Amaulri*, d'un de ses seigneurs, tige d'une célèbre maison. La justice se rend dans cet endroit, suivant une coutume particulière qui fut rédigée en 1556.

MONTFORT, *Géogr.*, comté d'Allemagne réuni à celui de Feldkirch, & appartenant à l'Autriche dès l'an 1365. Son nom, malgré cette aliénation & cette réunion, le porte encore par des comtes d'Empire, membres du cercle de Souabe, & seigneurs de Bregentz, de Tettnang & d'Argen; lesquels sont taxés à 68 florins pour les mois romains, & à 61 rixdallers 28 $\frac{1}{2}$ creutzers pour la chambre impériale. (*D. G.*)

MONTFORTE DE LEMOS, *Géogr.*, ancienne petite ville d'Espagne, dans la Galice, avec un palais où les comtes Domarça de Lemos font leur résidence. Elle est sur un coteau qui s'élève au milieu d'une grande plaine, à 8 lieues N. E. d'Orenza, 20 S. E. de Compostelle. *Long.* 10. 30. *lat.* 42. 43.

MONTGOMERY. *Géogr.*, ville d'Angleterre, capitale du comté de même nom, qui est une des provinces méridionales du pays de Galles; province fertile, contenant environ 56 mille arpens, 47 paroisses, & 6 bourgs à marché. C'est dans Montgomeryshire que la Saverne prend sa source. La capitale envoie deux députés au parlement, &

est à 100 milles N. O. de Londres. *Long.* 14. 22. *lat.* 52. 36. (*D. J.*)

MONTGOMERYSHIRE, *Géogr.*, province qui a pour capitale la ville de Montgomery, & qui est un des six comtés dont est composée la partie septentrionale de la principauté de Galles. Les bornes de cette province touchent à celles de Meryonyth, de Denbigh, de Salop, de Radnor & de Gardigan : sa longueur est d'environ 32 milles, sa largeur de 23, & son circuit de 98. C'étoit dans les anciens temps un des pays habités par les Ordovices. L'air en est généralement sain, mais un peu froid vers le nord & le couchant, à raison des montagnes qui regnent dans ces deux parties : vers l'est & le sud, où le sol est abaissé, & où l'on se ressent du cours avantageux de la Saverne, l'on connoît peu les rigueurs de l'hiver, & l'on n'a pas le terroir stérile des lieux pierreux & montueux. Aussi ces parties basses de la province de *Montgomery* abondent-elles en grains & en fourrages, étant singulièrement remarquables par la bonté & la beauté des bêtes à cornes, & des chevaux que l'on y nourrit. La Saverne, le Tanat & le Turgh, sont les rivières principales de la contrée. L'on y compte 47 paroisses, 6 villes ou bourgs, 5600 maisons, & environ 34000 habitans. L'on y élit un chevalier du comté pour la chambre des communes, avec le membre qui représente la capitale; & l'on y ressortit pour le spirituel des diocèses de S. Asaph, de Banger de Hereford. Les manufactures de flanelles sont les seules qui soient en quelque réputation dans la province, elles fleurissent surtout dans le bourg de Welch-Pool, auprès duquel la Saverne commence à devenir navigable. (*D. G.*)

MONTICHCOURT, *f. m.*, *Comm.*, étoffe de soie & coton, longue de 5 aunes & large de $\frac{2}{3}$, ou longue de 8 & large de $\frac{2}{3}$, plus $\frac{1}{4}$, ou de cinq sixièmes. Elle se fabrique aux Indes orientales.

MONTIEL, *Géogr.*, petite ville d'Espagne, dans la nouvelle Castille, à 6 lieues O. d'Alcala. C'est le *Laminium* des anciens, & le chef-lien de la partie orientale de la Manche, qu'on nommoit autrefois *Laminitanus ager*. *Long.*

14. 36. *lat.* 40. 28. (*D. J.*)

MONT JOYE SAINT-DENIS, *Hist. mod.*, mot fameux dans l'histoire de France, qui a été long-temps le cri de guerre de la nation, & qui est encore aujourd'hui le nom du roi d'armes.

Divers auteurs ont débité bien des fables & des conjectures puériles sur l'origine & l'étymologie de ce nom. Ce qu'on a de plus sensé sur cette matière, se réduit à remarquer qu'on appelloit autrefois *mont joye*, un monceau de pierres entassées, pour marquer les chemins. Sur quoi le cardinal Huguet de S. Cher rapporte la coutume des pèlerins, qui faisoient des *mont joyes* de monceaux de pierres sur lesquels ils plantoient des croix aussitôt qu'ils découvroient le lieu de dévotion où ils alloient en pèlerinage : *constituunt*, dit-il, *acervum lapideum, & ponunt crucis, & dicitur MONS GAUDII*. Del-Rio atteste la même chose des pèlerins de S. Jacques en Galice : *lapidum congeries...* *Galli mont joyes vocant*. Les croix que l'on voit sur le chemin de Paris à Saint-Denis étoient de ces *mont joyes*. Or, comme ces *mont joyes* étoient destinées à marquer les chemins, de même quand nos rois eurent pris S. Denis pour protecteur du royaume, & sa bannière ou l'oriflamme pour bannière de dévotion dans les armées, cette bannière devint le *mont joye* qui régloit la marche de l'armée; & crier *mont joye Saint-Denis*, c'étoit crier, *suivez*, ou *marchez*, ou *ralliez-vous à la bannière de S. Denis*. De même que les ducs de Bourgogne avoient pour cri *mont joye S. André*; & quand le duc se trouvoit en personne à la guerre, *mont joye au noble duc* : ceux de Bourbon crioient, *mont joye Notre-Dame*, pour rassembler leurs troupes au-tour d'eux, ou de leurs bannières qui portoient l'image de la Vierge. Quoique dans la suite on ne portât plus dans les armées la bannière de S. Denis, le cri de guerre auquel on étoit accoutumé, comme à un cri de joie & de victoire, ne laissa pas que de subsister jusqu'au temps où l'introduction de l'artillerie exigea des signaux d'une autre espèce dans les combats.

Cette opinion paroît plus probable que celle qu'a avancé M. Beneton dans ses commentaires sur les enseignes mil-

litaires, où il remarque qu'on élevoit sur les tombeaux des personnes considérables, des saints, des martyrs, de ces sortes de monceaux, & qu'on les nommoit *mont joyes*; que *mont joye saint-Denis* signifioit le tombeau de S. Denis, dont nos monarques se glorifioient d'être possesseurs; comme s'ils eussent voulu dire, *nous avons la garde du tombeau de S. Denis*, *mont joye saint-Denis est un témoignage de la joie que nous ressentons de cet avantage; nous espérons que ces paroles serviront à ranimer la pitié & la valeur de nos soldats*. Mais les ducs de Bourgogne possédoient-ils dans leurs états le corps de S. André? & ceux de Bourbon étoient-ils protecteurs du sépulchre de la Vierge? Que signifioit donc *mont joye* dans leur bouche, sinon à la bannière de S. André, & à celle de Notre-Dame; ainsi *mont joye saint-Denis* n'a non plus signifié autre chose qu'à la bannière de S. Denis, parce que cette bannière servoit, sous les rois de la troisième race, à régler les marches & les campemens de l'armée.

Il est bon aussi d'observer que ce cri de guerre n'a été introduit dans nos armées que vers le règne de Louis le Gros, qui ayant réuni en sa personne le comté de Vexin à la couronne, devint avoué de l'église de S. Denis, en prit la bannière, de laquelle est venu le cri d'armes. Ainsi, ceux qui l'ont attribué à Clovis, ont débité une pure fiction, puisque la bannière de saint-Martin-de-Tours fut portée dans les armées, depuis le règne de ce prince, comme l'étendard de la nation, ainsi que nous l'avons expliqué au long au mot **ENSEIGNES MILITAIRES**.

MONT JOYE, *Hist. mod.*, nom d'un ordre de chevalerie, établi à Jérusalem par le pape Alexandre III, qui le confirma en 1180, & lui prescrivit la règle de S. Basile. Ces chevaliers portoient une croix rouge & devoient combattre contre les infidèles. Le roi Alphonse le sage les introduisit en Espagne, s'en servit utilement contre les Maures; & leur ayant donné des revenus, il leur fit prendre le nom de *chevaliers de Mofra*; mais sous le règne de Ferdinand ils furent unis à l'ordre de *Calatrava*.

MONTIVILLIERS, ou **MONTIERS-VILLIERS**, en latin *Monasterium ves-*

tus, *Géogr.*, petite ville de France en Normandie, au gouvernement du Havre-de-Grace. Elle est située sur la Lézarde, à une petite lieue d'Harfleur, deux du Havre-de-Grace, six de Fécamp & de Lisiebonne, seize de Rouen, trente-six N. O. de Paris. Il y a une riche, ancienne & célèbre abbaye de bénédictins, fondée par le duc Warathon, maire du palais, & établie vers l'an 674. *Long.* 17. 58. *lat.* 49. 35. (*D. J.*)

MONT-JULE, ou **ALPES-JULIENNES**, *Géogr.*, en latin *Julia*, en allemand *Juliers-Berge*; on donne ce nom à toute cette étendue de montagnes qui est au pays des Grisons, dans la basse-Engadine, aux environs de la source de l'Inn. On appella ces montagnes Juliennes, *Julia*, parce que Jules-César y fit commencer un chemin qui fut achevé par Auguste, du temps des guerres d'Illyrie, selon Rufus Festus. Ammien Marcellin, *liv. XXXI.* dit, qu'on les nommoit anciennement *Alpes Venetæ*. Tacite *hist. liv. II*, les appelle *Pannoniæ*. Le froid est très-vif sur ces montagnes, même au fort de l'été, pour peu que le vent du nord souffle. (*D. J.*)

MONT KRAPACK, *Carpathus*, *Géog. & phys.*, chaîne de montagnes qui borroit chez les anciens la Sarmatie européenne du côté du midi. Elle sépare aujourd'hui la Pologne d'avec la Hongrie, la Transylvanie, & la Moldavie.

Les observations faites par David Frœlichius sur cette montagne, sont très-utiles en Physique, pour former un jugement sur la hauteur de l'air, & celle de ses diverses régions; ainsi je crois devoir les donner ici toutes entières.

Le Carpathus, dit cet auteur, est la principale montagne de Hongrie; ce nom lui est commun avec toute la suite des montagnes de Sarmatie, qui séparent celles de Hongrie de celles de Russie, de Pologne, de Moravie, de Silésie, & de celles de la partie d'Autriche au-delà du Danube. Leurs sommets élevés & effrayans, qui sont au-dessus des nuages, s'aperçoivent à Césaréopolis. On leur donne quelquefois un nom qui désigne qu'ils sont presque toujours couverts de neiges; & un autre nom, qui signifie qu'ils sont nus & chauves; en effet les rochers de ces montagnes l'emportent sur ceux des Alpes, d'Italie, de

Snisse, & du Tirol, pour être escarpés & pleins de précipices. Ils sont presque impraticables, & personne n'en approche, à l'exception de ceux qui sont curieux d'admirer les merveilles de la nature.

M. Frœlichius, qu'il faut mettre au nombre de ces curieux, ayant formé le dessein de mesurer la hauteur de ces montagnes, y monta au mois de Juin 1615. Quand il fut arrivé au faite du premier rocher, il en aperçut un second fort escarpé & beaucoup plus haut; il y grimpa par-dessus de grandes pierres mal assurées. Une de ces pierres s'étant éboulée, en entraîna avec elle quelques centaines de plus grandes, avec un bruit si violent, qu'on auroit cru que toute la montagne écrouloit: enfin Frœlichius ayant aperçu un nouveau rocher plus haut, & ensuite quelques autres moindres, mais dont le dernier paroissoit toujours plus élevé que le précédent, il fut obligé de passer à-travers au péril de sa vie, jusqu'à ce qu'il eût gagné le sommet.

„ Toutes les fois, dit-il, que je jetois les yeux sur les vallées au-dessous, qui étoient couvertes d'arbres, je n'y appercevois que comme une nuit noire, ou du-moins une couleur de bleu céleste, telle qu'on en voit souvent dans l'air quand le temps est beau; & je croyois que si j'étois tombé, j'aurois roulé non sur la terre, mais dans les cieux, car les objets visibles, à cause de leur grande pente, sembloient diminués & confus. Mais lorsque je montai encore plus haut, j'arrivai dans des nuages épais, & les ayant traversés, je m'assis pendant quelques heures; je n'étois pas alors bien loin du sommet; je voyois distinctement les nuages blancs, dans lesquels j'étois, se mouvoir au-dessus de moi, & j'aperçus clairement au-dessus d'eux l'étendue de quelques milles de pays, au-delà de celui de Sépuze, où étoient les montagnes. Je vis aussi d'autres nuages, les uns plus hauts, les autres plus bas, & quelques-uns également éloignés de terre: de tout cela je conclus trois choses. 1°. Que j'avois passé le commencement de la moyenne région de l'air. 2°. Que la distance des nuages à la terre varie en différens lieux, selon les vapeurs qui s'élèvent. 3°. Que la hauteur des nuages

les plus bas, n'est seulement que d'un demi-mille d'Allemagne.

Quand je fus arrivé au sommet de la montagne, continue Frœlichius, l'air étoit si délié & si calme, qu'on n'auroit pas vu remuer un cheveu, quoique j'eusse senti un fort grand vent sur les montagnes au-dessous. Je trouvai donc que le fin sommet du mont *Carpathus* a un mille de hauteur, à prendre depuis la racine la plus basse, jusqu'à la plus haute région de l'air, où les vents ne soufflent jamais. Je tirai un coup de pistolet, qui d'abord ne fit pas plus de bruit que quand on casse un bâton; mais un moment après, j'entendis un long murmure, qui remplit les vallées & les bois inférieurs.

En descendant par les anciennes neiges dans les vallées, je tirai encore une fois; mais ce coup rendit un son terrible, comme si on avoit tiré du canon, & je crus que toute la montagne alloit tomber sur moi. Le son dura bien un demi-quart d'heure, jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux antres les plus secrets de la montagne, où étant augmenté, il réfléchit de toutes parts; d'abord les cavernes supérieures retentirent peu; mais quand le son fut arrivé à celles d'au-dessous, le bruit fut très-violent.

Il grêle ou neige presque toujours sur ces hautes montagnes, même dans le cœur de l'été, c'est-à-dire, aussi souvent qu'il pleut dans les vallées voisines; il est même aisé de distinguer les neiges de différentes années, par la couleur & la fermeté de leur surface. (D. J.)

MONT-L'HERI, ou **MONT LE HÉRI**, *Géogr.*, petite ville de l'isle de France à 6 lieues de Paris, & à 3 de Corbeil. Son ancien nom latin est *Mons-Letherici*, corrompu dès le douzième siècle, en *Mons Leherici*, ou *Leheri*. Elle prit ce nom de son fondateur. Il se donna à *Mont-l'Heri* une sanglante bataille en 1465, entre Louis XI & Charles de France, duc de Berri, son frère. Longtemps auparavant Louis-le-Gros avoit ruiné le château de *Mont-l'Heri*, excepté la tour qui subsiste encore aujourd'hui. *Long.* selon Cassini, 19. 47'. 37". *lat.* 48. 38'. 5". (D. J.)

MONT-LOUIS, *Géogr.*, petite, mais très-forte ville de France dans les Pyrénées, à la droite du col de la Perche. Louis XIV la fit bâtir en 1681, & forti-

fier par le maréchal de Vauban. Il y a une bonne citadelle, & de belles casernes. Elle est à 180 lieues de Paris. *Long.* 19. 40. *lat.* 42. 30. (D. J.)

MONT-LUCON, *Géogr.*, ville de France en Bourbonnois, sur le Cher, à 14 lieues S. O. de Moulins, 69 S. E. de Paris. *Long.* 20. 16. *lat.* 46. 22. (D. J.)

Mont-Luçon est la patrie de Pierre Petit, ami de Descartes, dont les ouvrages écrits en latin sont savans & curieux. Il mourut en 1677. (D. J.)

MONT-LUEL, *Mons Lupelli, Géogr.*, petite ville de France dans la Bresse, capitale d'un territoire appelé *la Valbonne*. Elle est dans un pays fertile & agréable, à 3 lieues de Lyon, sur la petite rivière de Seraine, à environ 100 lieues S. E. de Paris. *Long.* 22^d. 43'. 16". *lat.* 45^d. 49'. 13". (D. J.)

MONT-MARTRE, *Géogr.*, village de l'isle de France sur une hauteur, au nord, près d'un des faubourgs de la ville de Paris, auquel il donne son nom. On l'appelloit anciennement *Mons Martis* & *Mons Mercurii*, parce qu'il y avoit un temple dans cet endroit, où étoient les idoles des dieux Mars & Mercure. On y bâtit dans la suite une chapelle appelée *l'église des martyrs*, ce qui fit donner à la montagne le nom de *Mons Martyrum*; enfin on y a fondé l'abbaye royale de religieuses bénédictines qu'on y voit aujourd'hui. Cette abbaye est ordinairement composée d'une abbesse, de 60 religieuses, & de 12 sœurs converses. Elle jouit de 28 mille livres de rente, & d'une pension du roi de 6 mille livres. Il y a dans *Mont-Martre* beaucoup de carrières, dont on tire continuellement du plâtre pour Paris. (D. J.)

MONT-MEDI, *Géogr.*, en latin moderne, *Mons Medius*; petite, mais forte ville de France, dans le Luxembourg François, sur le Cher. Elle appartient à la France depuis 1657. Elle est à 9 lieues S. E. de Sedan, 10 S. O. de Luxembourg, 52 N. E. de Paris. *Long.* 23. 5. *lat.* 49. 26. (D. J.)

MONTMELIAN, *Géogr.*, en latin moderne, *Montmelianum*, ville autrefois très-forte du duché de Savoie, avec un château sur l'Isère. Elle a été prise & reprise par nos rois, tantôt avec de l'argent par François I & Henri IV, tantôt avec le canon par Louis XIV, qui en

fit démolir les fortifications, en 1705. Ses environs sont agréables, entrecoupés de plaines, de montagnes, & de collines, sur lesquelles il croît des vins estimés. La situation est commode pour passer en Piémont, en Dauphiné dans les provinces de Savoie, dans le Genevois, & dans le Fossigny. Elle est à 10 lieues N. E. de Grenoble, 30 N. O. de Turin, 3 S. O. de Chambéry. *Long.* 23. 40. *lat.* 45. 32. (D. J.)

MONT-MÉNALE, *Astron.*, constellation boréale, introduite par Hévélius pour renfermer diverses étoiles qu'il avoit observées sous les pieds du bouvier; il a pris le nom d'une montagne, où, suivant les poètes, le bouvier s'arrêta; mais cette constellation étant fort petite, il ne l'a pas séparée de celle du bouvier. (M. DE LA LANDE.)

MONTMERLE, *Géogr.*, petite ville de France, dans la principauté de Dombes, & l'une de ses douzes châtellenies. Elle est située sur la Saône, & a un couvent de minimes sur une hauteur. *Long.* 22. 24. *lat.* 45. 55. (D. J.)

MONTMORENCI, *Géogr.*, petite ville sans murailles, de l'isle de France, dont la maison de Montmorenci a tiré son nom.

La terre de Montmorenci étoit une des anciennes baronies du royaume. Elle fut érigée en duché-pairie, l'an 1551, par Henri II, en faveur d'Anne de Montmorenci, connétable de France, avec l'union de plusieurs autres lieux. Ce duché étant éteint par la mort du maréchal de Montmorenci, en 1633, Louis XIII érigea de nouveau cette terre en duché-pairie en faveur de Henri II, duc de Bourbon, prince de Condé, sous le nom d'Enghein, par lettres-patentes de 1689, registrées au parlement le 2 Janvier 1690. Mais les habitans n'ont point encore changé l'ancien nom du lieu. Il est situé sur une colline au-dessus d'une grande vallée, dans un beau point de vue, à une grande lieue de S. Denis, & 3 de Paris. *Long.* 19^d. 58'. 56". *lat.* 48^d. 58'. 4".

L'église collégiale & paroissiale, dédiée à saint Martin, est si ancienne qu'on n'en connoît pas le fondateur. Elle fut rebâtie dans le seizième siècle sur les ruines de l'ancien château, par Guillaume de Montmorenci, pere d'Anne le connéta-

He, chambellan de Charles VIII, Louis XII & François I. On voit par-tout l'écu de ses armes, au portail, aux voûtes, &c.

Ce seigneur, mort en 1525, & sa femme Anne Pot en 1510, y ont un tombeau magnifique. L'église fut achevée par leur fils Anne le connétable : son petit-fils Henri II, duc de *Montmorenci*, donna en 1617, cette église aux prêtres de l'oratoire, qui la desservent depuis ce temps. Le R. P. de Mully en étoit curé depuis 30 ans, lorsqu'il fut élu malgré lui, général de la congrégation, en Mai 1773, à l'âge de 80 ans; on dit alors qu'on avoit fait choix de la vertu.

Le roi pour récompenser son mérite, lui accorda une petite abbaye en Comté.

On fait que J. J. Rousseau a demeuré plusieurs années à *Montmorenci* : il y connut M. le maréchal de Luxembourg; ce seigneur l'aima, honora en lui les talents, le protégea; & par cette protection acquit un droit sur la reconnaissance de tous les gens de lettres; car on fait que ce seigneur ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la littérature, qui font la honte de leurs protecteurs. (C)

Jean le Laboureur, né à *Montmorenci* en 1623, fut d'abord gentilhomme servant de Louis XIV, ensuite il entra dans l'état ecclésiastique, devint aumônier du roi, & commandeur de l'ordre de S. Michel. Sa relation du voyage de Pologne, où il accompagna la maréchale de Guébriant, la seule femme qui ait fait les fonctions d'ambassadrice plénipotentiaire, est une relation amusante & romanesque. Mais les commentaires historiques dont il a enrichi les mémoires de Castelnau, ont répandu beaucoup de jour sur l'histoire de France. Son traité de l'origine des armoiries n'est pas assez travaillé. Le mauvais poème de Charlemagne qu'on lui a donné n'est pas de lui, mais de Louis le Laboureur son frere. Jean le Laboureur mourut en 1675, à 52 ans. (D. J.)

MONT-MORILLON, *Géogr.*, *Mons Morillium*, *Mons Morillio*, ville du Poitou, aux confins de la Marche & du Berri, à neuf lieues de Poitiers, sur la rivière de Gartempe, avec église collégiale, des Cordeliers & des Augustins réformés.

D. Bernard de Montfaucon & D. Jacques Martin, ont donné la description & la gravure d'un temple qu'ils ont prétendu être Gaulois; M. Expilli le croit Romain : mais le savant abbé le Beuf qui se transporta sur les lieux en 1752, au sortir de Civaux, reconnut dans ce prétendu temple de *Mont-Morillon* un ancien hôpital destiné pour les pèlerins qui alloient ou revenoient de Palestine. L'ouverture qui se trouve à la voûte de l'église supérieure, est à l'imitation de celle qu'on a pratiquée au S. Sépulchre de Jérusalem. On voit une pareille chapelle au Puy en Velay, qui fut bâtie par les ordres d'un évêque de cette ville. Les statues payennes placées au-dessus de la porte, sont beaucoup plus anciennes que l'église, qui est de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième, elles auront été trouvées par hasard, & on les aura placées par ignorance dans cet endroit.

Le cimetière de la chapelle paroît très-ancien, puisqu'on y voit des tombes qui peuvent avoir cinq ou six cents ans : il n'en reste plus que les couvercles qui sont fort épais, & faits en forme de toit : ce sont sans doute les tombeaux des pèlerins qui monroient dans l'hôpital, & qu'on enterroit dans le cimetière. Les Augustins auxquels il fut donné en firent une église; leur couvent a été construit avec une partie des pierres des tombeaux qui étoient dans cet endroit. *Mém. de l'acad. des inscrip. tom. XII, pag. 220, in-12.* (C)

MONTOIR, f. f., *maréchal*, pierre haute, ou autre petite élévation, qui sert à monter à cheval, & à donner avantage pour monter plus aisément dessus. Ce mot vient originairement d'Italie, où les *montoirs* de pierre sont plus en usage qu'en France.

On appelle, en parlant du cheval, le *pié du montoir*, le pié gauche du devant, & le *pié hors du montoir*, le pié droit de devant.

MONTONE, *Géogr.*, petite rivière d'Italie nommée *Vitis* par les anciens. Elle a sa source au mont Apennin, & se jette au-dessous de Raguse, dans le golfe de Venise. (D. J.)

MONT PAGNOTE ou LE POSTE DES INVULNÉRABLES, *Fortificat.*, est une hauteur qu'on choisit hors de la portée

du canon d'une ville assiégée, où les personnes curieuses sans vouloir s'exposer, se placent pour voir l'attaque & la manière dont se fait le siège. *Chambers*. On donne encore ce nom aux différens endroits d'où l'on peut voir sans danger, une bataille ou un combat.

MONTPELLIER, *Géogr.*, en latin moderne *Monspessulanus*, ville de France la plus considérable du Languedoc après Toulouse.

Ce n'est point une ville ancienne, puisqu'elle doit son origine à la ruine de Maguelone. Elle a commencé par un village qui fut donné à Rituin, évêque de Maguelone, vers l'an 975, sous le règne de Lothaire. Cette seigneurie tomba dans le treizième siècle, entre les mains des rois d'Arragon, & l'an 1500 Ferdinand le Catholique céda ses prétentions sur *Montpellier* à Louis XII, qui de son côté renonça à tous ses droits sur le Roussillon.

Montpellier est mal percé, dans une situation défavorable, & dans un mauvais terrain, quoique couvert de vignes & d'oliviers. Les Calvinistes y ont dominé depuis le règne d'Henri III, jusqu'en 1622, qu'elle se soumit à Louis XIII. Ce prince y bâtit une citadelle, qui commande la ville & la campagne.

L'évêché de Maguelone a été transféré à *Montpellier* en 1538. Il est suffragant de Narbonne, & rapporte à l'évêque environ 22 mille livres de rentes.

L'université de *Montpellier*, autrefois fameuse, est ancienne & reçut sa forme entière, en 1289. On y enseignoit le Droit dès le douzième siècle, & les médecins arabes ou sarrasins, qui furent chassés d'Espagne par les Goths, commencèrent à y enseigner la Médecine en 1180.

L'académie des sciences de *Montpellier* y est établie par lettres-patentes de 1706, & est composée de trente membres, outre six honoraires.

Le commerce de cette ville est en futaines, laines du levant, préparées & assorties, blanchissage de cire jaune, tannerie, verd-de-gris, vins, eaux-de-vie, eaux de lavande, & autres liqueurs.

Montpellier est situé à deux lieues de la mer, sur une colline, dont la rivière de Lez arrose le pied à 8 lieues de Nîmes, 15 N. E. de Narbonne, 14 S. O.

d'Arlet, 22 S. O. d'Orange, 150 S. E. de Paris. *Long.* selon Cassini, 21d. 24'. 15". *lat.* 43d. 36'. 50".

S. Roch, à peine connu dans l'histoire de *Montpellier*, naquit pourtant dans cette ville sur la fin du treizième siècle, & même y mourut en 1327. On fait combien son culte est célèbre parmi les Catholiques; mais comme personne n'est prophète chez soi, il n'est pas dit un mot de ce saint, ni dans le vieux rituel de *Montpellier*, ni dans le *thalamus*, qui est le registre de tous les événemens de cette ville depuis sa fondation.

Mais à S. Roch, il faut joindre ici les noms de quelques hommes de lettres qui sont de ses compatriotes.

Je connois en jurisprudence Rebuffe, *Pierre*, qui donna des ouvrages latins de sa profession, en 4 vol. *in-fol.* Il entra dans l'état ecclésiastique après avoir été long-temps laïque, & mourut à Paris, en 1557, à 70 ans.

D'Espeisses, *Antoine*, a publié un *traité des Successions*, effacé par de meilleurs ouvrages modernes. Il mourut dans sa patrie en 1658.

Bornier, *Philippe*, s'est fait honneur dans ce siècle par ses conférences sur les ordonnances de Louis XIV. Il a fini sa carrière en 1711, à 78 ans.

Rondelet, *Guillaume*, a donné l'histoire naturelle des poissons, qu'on estimoit avant que celle de l'illustre Willoughby eût vu le jour.

Régis, *Pierre-Sylvain*, avoit beaucoup d'admirateurs dans le temps du règne de la philosophie de Descartes; ses ouvrages sont avec raison tombés dans l'oubli. Il mourut en 1707, à 75 ans.

Faucheur, *Michel le*, a été un des savans théologiens, & des illustres prédicateurs calvinistes françois du dix-septième siècle. Son *traité de l'action de l'orateur* a souffert plusieurs éditions. Il mourut à Paris en 1657.

Enfin, la Peyronie, *François de*, premier chirurgien de Louis XV, & membre de l'académie des sciences, a plus fait lui seul pour la gloire de son art, que la plupart des rois, & que tous ses prédécesseurs réunis ensemble. Après avoir procuré l'établissement de l'académie de chirurgie de Paris, en 1741, il a légué tous ses biens, montant au-delà de 500 mille livres, à la communauté

des chirurgiens de cette ville, & de celle de *Montpellier*.

D'ailleurs toutes les clauses de ses legs ne tendent qu'au bien public, au progrès & à la perfection de l'art. Il finit ses jours en 1747, en immortalisant son nom par ses bienfaits & par ses talens.

Quant à Bourdon & à Raoux, fameux peintres, nés à *Montpellier*, j'en ai parlé au mot ÉCOLE FRANÇOISE. (D. J.)

MONTPENSIER, *Géogr.*, petite ville de France, dans la basse Auvergne, avec titre de duché-pairie, érigée en 1538. Elle est sur une colline tout près d'Aigueperse, à 5 lieues N. E. de Clermont, 20 S. E. de Paris. *Longit.* 21. 55. *lat.* 45. 58.

Ici finit ses jours, en 1226, Louis VIII roi de France, qui fut couronné roi à Londres, & bientôt obligé du vivant même de son pere Philippe Auguste, de sortir du pays qui l'avoit demandé pour son maître. Au lieu de défendre sa conquête, il alla se croiser contre les Albigeois, qu'on égorgeoit alors en exécution des sentences de Rome. Dans cette expédition, la maladie épidémique se mit dans son armée, l'attaqua lui-même, & l'emporta à 39 ans. Quoiqu'il eut repris sur les Anglois le Limoulin, le Périgord & le pays d'Aunis, il ne put leur enlever la Guienne, & ne termina rien de grand ni de décisif. Il légua par son testament vingt mille livres pour deux cents hôtels-dieu, & une autre somme considérable à chacune des deux mille léproseries de son royaume. La livre de ce temps-là revient à 50 livres de nos jours. (D. J.)

MONT-PILATE, *Géogr.*, nommé autrement, & mieux encore *Frakmont*; montagne de Suisse, à-peu-près au centre de la Suisse, dans le canton de Lucerne, en allant du côté d'Underwald. Elle commence à l'occident du lac de Lucerne; & sa chaîne d'environ quatorze lieues s'étend du nord au sud, jusque dans le canton de Berne.

La Suisse montagneuse n'étoit guere peuplée, lorsqu'une bande de déserteurs Romains vint s'établir sur cette montagne. Ils lui donnerent le nom de *Mons fractus*, ce qui prouve qu'elle étoit alors, comme aujourd'hui très-escarpée. Elle fut ensuite appelée *Mons pileatus*, parce qu'elle est presque toujours en quelque

maniere couverte d'un chapeau de nuées. Delà par corruption, on l'a nommée *Mont-pilate*. Elle est isolée, & doit être regardée à certains égards, pour la plus haute de la Suisse. Il est vrai que le mont Titlio, celui de saint Gothard, & quelques-uns du pays des Grisons, ont la cime plus élevée, mais ce sont des chaînes de montagnes assises les unes sur les autres. Celui-ci dans toute sa longueur, n'est accessible que dans la partie de ses deux pointes qui sont distantes l'une de l'autre d'une lieue & demie.

Le docteur Lang de Lucerne, a formé un cabinet de curiosités naturelles en coquillages pétrifiés, dents, arrêtes, & carcasses de poissons, qu'il a trouvés sur cette montagne. Le gibier qu'on y voit consiste en bartavelles, coqs de bruyeres, chamois, chevreuils & bouquetins.

On y donne des leçons pour marcher d'un rocher à l'autre. Les souliers d'usage sont une semelle de bois léger, qu'on attache avec des cuirs. On enfonce quatre clous dans le talon, & six sous la semelle. Ces clous qui sont des clous de fer de cheval, faits à l'épreuve, ne cassent jamais, & débordent la semelle d'un demi-pouce.

Les montagnards du *Mont-pilate*, quoique sous la domination d'un souverain, s'exemptent quand ils le veulent d'en suivre les loix, bien assurés qu'on n'ira pas les forcer dans leurs retranchemens. Comme ils ne peuvent occuper le haut de la montagne que quatre mois de l'année, à cause des neiges, ils ont des chétives habitations à mi-côte, où ils passent l'hiver avec leurs familles, & ne vivent que de laitage & de pain noir. On a d'abord quelque peine à concevoir qu'ils préfèrent cette demeure stérile à celle du plat pays fertile, & qu'ils menent gaiement une vie pauvre, dure & misérable en apparence. Mais quel empire n'a pas sur le cœur de l'homme l'amour de la liberté! Elle peut rendre des déserts, des cavernes, des rochers plus agréables que les plaines les plus riantes, puisqu'elle fait souvent préférer la mort à la vie. (D. J.)

MONT-RÉAL, *Géogr.*, petite ville d'Espagne au royaume d'Arragon, vers les frontieres de la nouvelle Castille, avec un château; elle est sur le Xiloca. *Long.* 16. 21. *lat.* 40. 50

MONT-RÉAL, L'ISLE DE, Géogr., petite isle de l'Amérique septentrionale, dans le fleuve de saint-Laurent, d'environ 10 lieues de long sur 4 de large. Elle appartient aux François. *Mont-réal* ou *Ville-Marie* en est la capitale; c'est une place fortifiée, dans une situation plus avantageuse que celle de Québec, sur le bord du fleuve saint-Laurent, & à 60 lieues de Québec. Le séminaire de saint Sulpice de Paris en est seigneur. *Long.* 305. 35. *lat. septent.* 45. 10. (D. J.)

MONTREAL, Géogr., ville d'Allemagne dans le cercle du bas-Rhin, & dans l'archevêché de Treves, sur la rivière d'Elz; elle fait partie du grand bailliage de Mayen, & elle est munie de bonnes fortifications: c'est d'ailleurs une petite ville. (D. G.)

MONTRE ou REVUE, f. f., c'est dans l'*Art milit.* assembler les troupes, & les faire paroître en ordre de bataille, pour examiner si elles sont complètes & en bon état, & pour en ordonner le paiement. De là vient que *faire la montre*, c'est faire le paiement des troupes.

Les termes de *montre* & *revue* étoient autrefois synonymes, mais il paroît qu'ils ne le sont plus actuellement. Car on ne dit point dans les nouvelles ordonnances que les commissaires, les inspecteurs & les colonels feront la *montre* des troupes, mais la *revue*, voyez *REVUE*. Ainsi le terme de *montre* exprime simplement la *paie* des troupes; & celui de *revue*, l'*assemblée* qui se fait pour constater leur nombre & leur état.

Les *montres* des compagnies d'ordonnance, dit le pere Daniel, se faisoient quatre fois l'année. Il y en avoit deux générales, où se trouvoit souvent un maréchal de France: celles-ci se faisoient en armes, c'est-à-dire que les gendarmes y paroissent équipés avec l'armure complète de pié en cap, comme s'ils avoient été sur le point de combattre. Les deux autres *revues* étoient des *revues* particulières de chaque compagnie qui se faisoient en présence du commissaire. La compagnie n'y étoit point en armes, mais seulement avec la livrée du capitaine, & cela s'appelloit *faire la montre en robe*; c'est le terme dont on se sert dans divers anciens rôles. *Hist. de la Milice française.*

MONTRE, Comm., se dit de l'exposition que les marchands font de leurs marchandises l'une après l'autre, à ceux qui se présentent pour les acheter.

Dans le commerce de grains, on dit qu'on a acheté du blé, de l'avoine, de l'orge, &c. sur *montre*, pour faire entendre qu'on l'a acheté sur un échantillon ou poignée qui a été rapportée au marché. *Dictionn. de Comm.*

Montre se dit encore des étoffes ou marques que les marchands mettent au-devant de leurs boutiques ou aux portes de leurs magasins, pour faire connoître aux passans les choses dont ils font le plus de négoce.

Les marchands merciers & épiciers ont des *montres* de leurs merceries & drogueries pendues à leurs auvents. Les orfèvres, joailliers ont sur leurs boutiques de certaines boîtes qu'ils nomment leurs *montres*, & qui sont remplies de bijoux, tabatières, étuis, bagues, &c. Les couteliers en ont de semblables où sont rangés des ouvrages de leur profession, avec leur marque ou poinçon gravés en relief au-dessus de leurs boîtes de *montre*.

Les maîtres boulangers ont pour *montre* une grille composée partie de bois ou de gros fer, & partie d'un treillis de fil d'archal qui occupe l'ouverture de leur boutique sur la rue. Au-dedans de cette grille sont divers étages de planches sur lesquelles ils mettent les différentes sortes de pains qu'ils débitent. *Dictionn. de Comm.*

MONTRE, f. f., Horlogerie, signifie une très-petite horloge, construite de façon qu'on la puisse porter dans le gousset, sans que sa justesse en soit sensiblement altérée. Quoique cette définition convienne assez généralement aux *montres*, il semble cependant que ce mot de *montre* a aussi beaucoup de rapport à la forme de l'horloge & à la disposition de ses parties; car on appelle *montre* de carrosse, des horloges qui sont aussi grosses que certaines pendules, & il paroît que l'on ne leur a donné ce nom que par la ressemblance de leur forme & de leur construction à celles des *montres* ordinaires.

L'origine de ce nom vient de ce qu'autrefois on appelloit le cadran d'une horloge, la *montre* de l'horloge; de manière

pe dans les premières horloges ou *montres* de poche, toute la machine étant cachée par la boîte, on leur donna vraisemblablement le nom de ce qui seul indiquoit l'heure, qui étoit la *montre*.

On ne fait pas précisément dans quel temps on a commencé à en faire; ce qu'il y a de vraisemblable c'est que ce fut approchant du temps de Charles-Quint, puisqu'on trouve dans son histoire qu'on lui présenta une horloge de cette espèce comme quelque chose de fort curieux.

Comme dans les *montres* on fut obligé de substituer un ressort au poids, qui dans les horloges étoit le principe du mouvement, on s'aperçut bientôt des inégalités qui naissent des différentes forces de ce ressort; on s'efforça donc d'y remédier; après plusieurs tentatives, on parvint à inventer la fusée, qui est sûrement une des plus ingénieuses découvertes qu'on ait jamais faites en mécanique. Voyez FUSÉE.

Pour communiquer à cette fusée, le mouvement produit par ce ressort, on se servit long-temps d'une corde de boyau, qui fut une autre source d'inégalité; car cette corde, tantôt s'allongeant, tantôt s'accourcissant par la sécheresse ou l'humidité, faisoit continuellement retarder ou avancer la *montre*, de plusieurs minutes en très-peu de temps. Enfin on parvint à faire de très-petites chaînes d'acier qu'on substitua aux cordes de boyau; & le ressort spiral ayant été inventé approchant dans le même temps, on vit tout-d'un-coup changer la face de l'horlogerie; les *montres* acquérant par ces deux découvertes, & surtout par la dernière, une justesse qui, quel qu'accoutumé qu'on y soit, surprend toujours ceux qui sont un peu instruits des difficultés physiques & mécaniques qu'il a fallu vaincre pour les porter à cette perfection.

Les horlogers distinguent les *montres* en plusieurs sortes; en simples, à secondes, à répétition, à réveil, à sonnerie, & à trois parties.

Les *montres* simples sont celles qui marquent seulement les heures & les minutes.

Les *montres* à secondes, celles qui outre cela marquent encore les secondes. Ce qui se fait de deux façon, l'aiguille

qui marque les secondes étant tantôt au centre du cadran, tantôt hors de ce centre: cette dernière espèce s'appelle *montres à secondes excentriques*. On verra plus bas comment elles sont construites.

Les *montres* à répétition sont celles qui sonnent l'heure & les quarts marqués par les aiguilles, lorsque l'on pousse le pendant ou repoussoir. Voyez RÉPÉTITION.

Les *montres* à réveil, celles qui sonnent d'elles-mêmes à une heure marquée, pour vous réveiller. Voyez RÉVEIL ou RÉVEIL-MATIN.

Les *montres* à sonnerie sont celles qui sonnent d'elles-mêmes, à l'heure, à la demie, & quelquefois aux quarts, l'heure qu'il est: elles sont aujourd'hui presque hors d'usage. V. SONNERIE.

Les *montres* à trois parties sont celles qui ont les propriétés des trois dernières, c'est-à-dire, qu'elles sont en même temps à répétition, à réveil & à sonnerie.

On distingue encore plusieurs sortes de *montres*, comme les *montres* à corde, à barillet tournant, à remontoir, &c. mais on n'en fait plus de cette sorte; & celles qui subsistent aujourd'hui, sont de celles qui ont été faites autrefois.

Les premières eurent ce nom, quand on commença à faire des *montres* à chaîne.

Les secondes furent mises en usage dans le temps de la découverte du ressort spiral. On vanta tant ses propriétés, qu'on persuada aux horlogers que la fusée devenoit inutile; pour lors ils substituerent à sa place le barillet tournant qui n'étoit autre chose qu'un barillet qui portoit à sa circonférence des dents qui engrenent dans le premier pignon du mouvement; de façon que le ressort étant bandé, & faisant tourner le barillet, faisoit marcher la *montre*: mais bientôt l'expérience apprit aux horlogers leur erreur, & ils abandonnerent entièrement cette pratique. V. BARILLET.

Les troisièmes furent une des suites du goût que l'on avoit il y a quarante ans pour la décoration. On trouvoit mauvais que le cadran fût percé pour pouvoir remonter la *montre*; de façon que pour y suppléer, on inventa cette espèce de *montres*, où par le moyen de deux roues posées dessous le cadran,

l'une attachée fixément à l'arbre de la fusée, & l'autre fixée au centre du cadran, on pouvoit, ces deux roues engrenant l'une dans l'autre, en faisant tourner celle du milieu, remonter la *montre* par le mouvement qu'elle communiquoit à l'autre qui tenoit à l'arbre de la fusée (notez que cette sorte de *montre* ne marquoit jamais que les heures, sans marquer les minutes.) Dès que l'horlogerie de Paris commença à reflleurir, on abandonna ces *montres*; car il est bon de remarquer que les Anglois, qui nous surpassoient de beaucoup en Horlogerie dans ce temps-là, ne donnerent jamais dans de pareilles extravagances.

Une *montre* est composée de sa boîte & de son mouvement: ce mouvement lui-même est composé de différentes parties, dont les unes sont plus ou moins essentielles.

MONTRE À SECONDES. C'est une *montre* qui marque les secondes ou soixantième partie de minute. Il y en a de deux sortes: les unes, que les horlogers nomment *excentriques*, marquent les secondes par un petit cadran dont le centre est différent de celui des heures & des minutes; les autres, qu'ils appellent *concentriques*, marquent ces secondes par un cadran qui, pour l'ordinaire, est le même que celui des minutes.

Les *montres à secondes excentriques* sont les plus simples, les meilleures, les plus aisées à faire, & par conséquent les moins coûteuses. Leur mouvement diffère peu de celui des *montres* simples; on donne à leurs roues & à leurs pignons les nombres convenables pour que la roue de champ puisse faire un tour par minute; on rend le pivot de cette roue, qui roule dans la barette de la platine des piliers, plus gros & assez long pour passer au-travers du cadran; & on place cette même roue dans la cage, de façon que le pivot dont nous venons de parler, destiné à porter l'aiguille des secondes, se trouve dans un point où le cadran des secondes devienne aussi grand & aussi distinct que faire se peut.

On se sert de deux moyens pour faire marquer les secondes avec une aiguille placée au centre du cadran. Par le premier, on place la petite roue moyenne entre la platine des piliers & le cadran, on la fait engrener dans un pignon de

chauffée, qui tourne librement & sans trop de jeu sur la chauffée des minutes; on ajuste ensuite sur la chauffée des secondes un petit pont qui porte un canon concentrique avec celui des chauffées, & dont le trou est assez grand pour que le canon de la chauffée des secondes n'y éprouve aucun frottement; enfin, on donne au canon du pont une longueur telle qu'il approche d'un côté fort près du pignon de la chauffée des secondes, & de l'autre, de l'aiguille qui doit marquer ces secondes. La fonction de ce pont est de porter la roue de cadran de la même manière que la chauffée des minutes le porte dans les *montres* ordinaires; par son moyen on évite les frottemens trop considérables qui naîtroient, si la roue de cadran tournoit sur la chauffée des secondes. Voici le second moyen qu'on emploie pour faire marquer les secondes par le centre. On met dans la quadrature trois petites roues plates fort légères qui engrenent l'une dans l'autre; on fixe la première sur la tige de la roue de champ, & l'on fait tourner la dernière sur la chauffée des minutes au moyen d'un canon, & de la même manière que la chauffée des secondes y tourne dans le cas précédent: enfin, l'on ajuste aussi un pont sur cette dernière roue pour porter la roue de cadran.

Lorsqu'on se sert de l'échappement de M. Greehaam, ou de quelqu'autre dont la roue de rencontre est parallèle aux platines, cette roue tournant à gauche, on peut alors faire mener la roue des secondes qui devient fort grande, immédiatement par le pignon de la roue de rencontre.

Toutes ces méthodes ont leurs avantages & leurs inconvéniens: la première est sans doute la plus simple & la meilleure qu'on puisse employer, l'aiguille y marque les secondes très-régulièrement & sans jeu; mais le surcroît de grosseur du pivot qui porte cette aiguille, la petitesse du cadran des secondes, & la confusion qu'il occasionne dans celui des heures & des minutes, sont des défauts auxquels on ne peut remédier. Joignez à cela que dans ces sortes de *montres* la roue de champ ne faisant que soixante tours, au lieu de soixante-douze qu'elle fait dans les *montres* simples, on

est contraint de multiplier les tours qu'un des siens fait faire à la roue de rencontre; d'où il suit que le pignon de cette dernière devient petit, & la denture de la roue de champ trop fine.

On évite ces défauts par la seconde méthode, mais alors on tombe dans d'autres inconvénients, la petite roue moyenne & le pignon de roue de champ se trouvant fort près d'un de leurs pivots, l'huile ne peut rester à ce pivot, & il s'y fait beaucoup d'usure. Ce défaut doit seul faire abandonner cette construction; mais il y a plus, le jeu de l'engrenage, l'inégalité du pignon qui porte l'aiguille des secondes, produisent sur cette aiguille des effets d'autant plus sensibles que l'engrenage se fait fort près de son centre; il arrive delà qu'on ne peut savoir qu'à une demi-seconde près le point où l'aiguille des secondes répondroit sans le jeu de l'engrenage; ajoutez à cela que le pignon de secondes, le pont, & les jours nécessaires emportent une partie de la hauteur de la montre, d'où il suit que la force motrice en devient plus faible.

Les trois roues employées dans la troisième méthode produisent les mêmes inconvénients à-peu-près.

On voit donc qu'il n'est guère possible de faire une montre à secondes, sans tomber dans quelques inconvénients.

Si l'on me demande laquelle des méthodes précédentes je préférerois, je répondrai que celle où l'on met une aiguille sur le pivot de la roue de champ me paroît la meilleure, en observant d'éloigner beaucoup le pignon du pivot qui porte l'aiguille afin de diminuer le frottement. Mais si l'on veut absolument que les secondes soient marquées par une aiguille concentrique avec celle des minutes & des heures, je conseillerai alors de mettre une roue fort légère sur la tige de la roue de champ, de la faire engrener tout de suite dans une roue qui, tournant sur la chaussée, porte l'aiguille des secondes, & de tracer dans l'intérieur du cercle des minutes un second cercle de divisions tout semblable, avec des chiffres qui aillent en augmentant de droite à gauche. Par cette construction, on diminuera considérablement les étres, les frottemens & les jeux.

Les doubles divisions ne seront point défavantageuses, les plus habiles maîtres y ayant recours dans leurs montres à secondes concentriques, pour éviter la trop grande distance où l'aiguille des minutes se trouve de ses divisions, lorsque celle des secondes passe sur ces mêmes divisions.

La seule objection qu'on pourroit donc faire contre la construction que je propose, est que l'aiguille des secondes tournera alors dans un sens opposé à celui des autres aiguilles; mais comme ces sortes de montres doivent appartenir pour l'ordinaire à des personnes un peu philosophes, pour lesquelles la droite ou la gauche sont indifférentes, ce défaut si c'en est un, ne doit être d'aucune considération.

MONTRE, Chainette de, Art. méch., La chainette est composée de paillons, de coupilles & de crochets.

Les paillons sont comme les anneaux de la chainette. Formés dans le même moule ils sont semblables. Un paillon est une petite lame d'acier, dont la longueur est le double de la largeur, & dont l'épaisseur est environ la sixième partie de la largeur. Ses deux faces latérales ont chacune la figure de deux cercles accouplés, qui sont percés d'un trou rond dans leur centre.

Les coupilles sont des fils d'acier, de la longueur d'environ cinq à six pouces, & d'un diamètre un tant soit peu plus grand que celui des trous du paillon. On fait une pointe à chaque bout du fil, & cette pointe a de deux à quatre lignes.

Chaque extrémité de la chainette est terminée par un crochet, qui est de la même épaisseur qu'un paillon, & qui s'attache de la même manière.

L'épaisseur de la chainette est composée de trois rangs de paillons, pressés l'un contre l'autre par les coupilles; les paillons, qui sont dans un même rang, sont pressés l'un contre l'autre par leurs extrémités: c'est ce que les ouvriers regardent comme une des principales qualités de la chainette.

On fait quelquefois des chainettes pour les pendules qui ont quatre & même cinq rangs de paillons: mais les ouvriers estiment davantage celles qui n'en ont que trois.

Ces paillons, pour former la *chaînette*, sont liés les uns aux autres de la manière suivante. Deux paillons en embrassent un troisième, & sont liés tous trois ensemble par une cheville ou axe d'acier que les ouvriers nomment *coupille*, qui passe à la fois par les trois trous, & de laquelle les deux extrémités étant rivées l'une sur la surface extérieure du premier paillon, & l'autre sur la semblable surface du second paillon, serrent ces trois paillons l'un contre l'autre immédiatement par leurs faces intérieures, & forment ainsi une espèce de charnière.

Le bout du troisième paillon est embrassé par deux autres paillons, & ces trois paillons sont liés ensemble par une autre coupille semblable à la précédente, qui passe par les trois trous, & qui est rivée de même pour former une seconde charnière.

Ces deux paillons embrassent un seul paillon auquel ils sont liés de la même manière. En un mot, toute une *chaînette* n'est qu'une suite immédiate de paires de paillons, liés l'un à l'autre par le moyen d'un seul paillon, dont une moitié est embrassée par la paire qui précède, & l'autre moitié par la paire qui suit.

Fabrique des chaînettes. Les grosses & les petites *chaînettes* pour pendules ou pour *montres*, se fabriquent toutes de la même manière & avec les mêmes sortes d'outils, qui sont cependant plus ou moins grands, suivant la grosseur de la *chaînette* qu'il s'agit de fabriquer. Les outils dont on se sert pour une même grosseur de *chaînette*, ne sont pas toujours de même grandeur ou proportion en toutes leurs parties : certaines dimensions sont fixes, mais la plupart varient, parce qu'elles sont arbitraires. On les distinguera aisément les unes des autres dans la suite de ce mémoire.

Pour faire des paillons l'on prend des lames d'acier, dont la longueur & la largeur est arbitraire : elles ont ordinairement environ un pouce de largeur pour les *chaînettes de montre*, & 6, 12 ou 15 pouces de longueur. Leur épaisseur est précisément égale à celle dont on veut que soient les paillons. Ces lames ont leurs deux faces polies

ou du moins bien unies : elles sont faites de la même matière que les ressorts de *montres*, & par les mêmes ouvriers.

Première opération. Piquer les lames. On a un parallépipède rectangle de bois de buis de 9 à 12 pouces de long, sur un pouce à un pouce & demi en carré; on l'attache à un étau ordinaire dans une direction horizontale. On pose la lame sur ce bois à piquer, & on la pique avec un poinçon dont le bout est terminé par deux pointes aiguës & arrondies, d'égale longueur entre elles, & dont l'intervalle est égal à la distance des deux centres ou trous du paillon que l'on veut faire. On prend ce poinçon entre les doigts de la main gauche; & tenant ce poinçon perpendiculairement sur la lame, à-peu-près comme on tient une plume à écrire sur le papier, on frappe un coup de maillet de fer acéré sur la tête de ce poinçon qui fait deux trous. On continue de même dirigeant ces trous en ligne à-peu-près droite tout le long de la lame : de cette manière on ne perce qu'un trou à chaque coup de maillet, excepté les deux premiers; & le poinçon faisant, comme l'on voit, l'office d'un compas, tous les trous de ce rang sont à même distance les uns des autres. On vient ensuite commencer un second rang de trous de la même manière, lequel est à-peu-près parallèle au premier, observant à vue d'œil qu'il y ait entre ces deux rangs un espace égal au moins à la largeur du paillon que l'on veut faire : les ouvriers en laissent beaucoup plus. Après avoir piqué un second rang, on en pique un troisième, un quatrième, & autant que la largeur de la lame peut le permettre.

Seconde opération. Limer les bavures des trous. L'on voit bien que ces pointes ont fait chaque trou de la forme à-peu-près d'un entonnoir, dont la pointe qui est derrière la lame est formée à-peu-près comme un petit mamelon dont le bout est déchiré. Il s'agit d'emporter tous ces mamelons, & de rendre le derrière de la lame parfaitement plat. Pour cet effet on étend la lame sur le bois à piquer comme ci-devant, avec cette seule différence que la face de la lame qui étoit ci-devant supérieure est à présent inférieure, & appliquée immédiatement contre le bois. En

cet

cet état on passe une lime douce & plate sur tous ces mamelons, qui les emporte totalement, & applanit parfaitement cette superficie de la lame, mais aussi elle rebouche, du moins en partie, la plupart de ces trous, que l'on débouche ensuite de la manière suivante.

Troisième opération. Repiquer les lames.
On remet la lame sur le bois à piquer dans la première situation, c'est-à-dire, que le derrière de la lame d'où on a enlevé les mamelons soit appliqué contre le bois; puis tenant de la main gauche un poinçon qui n'a qu'une seule pointe, on fait entrer cette pointe successivement dans tous les trous par un très-petit coup de marteau pour chacun.

Quatrième opération. Couper les paillons.
On a pour cet effet un parallépipède rectangle trempé d'acier, d'environ un pouce à 15 lignes de longueur, trois à quatre lignes de largeur, & au plus d'une ligne & demie d'épaisseur. Cette pièce nommée par les ouvriers *matrice*, est percée d'un trou qui traverse son épaisseur dans une direction perpendiculaire à sa face supérieure, mais dont l'ouverture inférieure est un peu plus grande que la supérieure, qui a précisément la même longueur, largeur & figure que la longueur, largeur & figure de la face du paillon que l'on veut faire.

On a aussi un poinçon ou coupoir dont le bout est formé à-peu-près comme deux cylindres accouplés de telle forme, que ce bout de poinçon puisse entrer dans le trou de la matrice, & en remplir très-exactement l'ouverture supérieure. Chaque cylindre du coupoir est percé dans son axe pour y fixer solidement deux pointes, qui excèdent chacune également la base de leur cylindre, & qui contre cette base ont tout au plus le même diamètre que les trous des paillons que l'on veut faire.

La matrice étant soutenue solidement, on applique sur elle la face limée & plate de la lame; en sorte que l'un des deux trous d'un même rang se trouve au centre du cercle, puis abaissant le coupoir, en sorte que les deux pointes enfilent les trous, on donne un coup de maillet sur la tête du coupoir, qui le fait entrer dans le trou de la matrice & couper nettement le paillon, lequel tombe sur la matrice. On répète cette opération sur chaque couple de trous de chaque rang de la lame;

Tome XXII. Partie I.

de sorte, qu'à chaque coup de maillet on coupe & chasse un paillon.

On comprend bien que pour le succès de cette opération, il ne s'agit pas seulement d'enfiler les deux trous de la lame par les deux pointes du coupoir, mais qu'il faut de plus que le bout du coupoir corresponde & soit dirigé bien perpendiculairement à l'ouverture de la matrice, sans quoi le coupoir n'y entreroit pas, & ne couperoit pas le paillon.

Pour cet effet on a une espèce de petite enclume, d'environ deux pouces à deux pouces & demi de longueur, qui s'attache à l'étau par une languette. La superficie supérieure de cette enclume est entaillée dans la largeur pour y larder avec force la matrice & l'enclume est percée perpendiculairement & directement sous l'ouverture de la matrice, d'un trou un peu plus grand que cette ouverture. L'enclume est encore percée perpendiculairement vers le milieu de sa surface supérieure, d'un trou carré ou de toute autre figure que ronde: dans ce trou passe très-justement, quoique librement le bout d'un poinçon, qui porte un bras auquel est attaché fortement le coupoir qui traverse ce bras, & que l'on ajuste solidement dans la direction que l'on a dit être nécessaire; un talon sert à retenir solidement la tête du coupoir qui s'appuie contre.

Ainsi l'ouvrier tenant des doigts de sa main gauche, non le coupoir, mais le poinçon auquel il est attaché, il le leve & baisse à sa volonté, sans que le bout sorte entièrement de son trou; de sorte que le bout du coupoir se trouve toujours dirigé parfaitement au trou de la matrice, qui est ce que l'on demandoit.

L'ouvrier place un petit coffret ou petite boîte ouverte entre les mâchoires de l'étau sous le trou de la matrice, pour recevoir les paillons qui tombent.

Fabrique des crochets. Pour faire les crochets on pique des lames semblables à celles dont on fait les paillons, & de la même épaisseur; on les pique, dis-je, avec un poinçon, dont les deux pointes ont entre elles le même espace que la longueur d'un crochet. L'on pique d'abord les deux trous à la fois & d'un seul coup le maillet; ensuite mettant une pointe dans le second trou, une autre pointe, par un second coup fait un troisième trou, & ainsi du reste. On continue à piquer, on lime

les bavures, & on repique ces lames tout comme on l'a dit ci-devant des lames des paillons.

On coupe aussi les crochets par un instrument semblable en toute chose à celui des paillons, avec cette seule différence que le bout du coupoir, & l'ouverture de la matrice, au lieu d'avoir la figure du paillon comme ci-devant, ont celle d'un crochet, & que le bout du coupoir ne porte qu'une pointe qui entre dans le bout de la lame qui doit être celui du crochet.

Cinquième opération. Faire les coupilles. Pour faire les coupilles on prend un nombre de fils d'acier d'une longueur arbitraire d'environ cinq à six pouces, & d'un diamètre un tant soit peu plus grand que celui des trous des paillons; on fait une pointe à chaque bout du fil d'une longueur d'environ deux à quatre lignes. Pour cet effet on prend un bout d'un de ces fils avec une tenaille ou pince dont les mâchoires se ferment par une vis, & dont la queue entre dans un manche de bois: on attache un morceau de buis ou d'os à l'étau; & après y avoir fait une petite entaille pour y loger une partie du diamètre du bout du fil, on tient de la main gauche le manche de la pince, & en le pirouettant sur son axe, on passe & repasse sur le bout du fil une lime plate & douce que l'on tient de la main droite.

Sixième opération. Coupiller les paillons. Ayant préparé de cette manière les deux bouts d'un assez grand nombre de fils, on s'en sert pour coupiller les paillons de la manière suivante: on tient entre les bouts du pouce & de l'index de la main gauche, un paillon, ou si l'on veut, un crochet; ensuite avec une pointe, dont on prend le manche de la main droite, on enfle deux paillons, dont il y en a un tas sur la table ou établi de l'ouvrier, observant en les enfilant que les faces plates de l'un & de l'autre d'où on a ôté les mamelons, soient intérieures & se regardent mutuellement. On les porte ainsi entre les deux doigts de la main gauche, en sorte qu'ils embrassent entr'eux le bout du paillon ou crochet, & que les trois trous qui doivent être coupillés ensemble soient dans une même direction: alors serrant des doigts ces trois paillons dans cet état, on retire la pointe que l'on quitte pour prendre un des fils préparés ci-devant, dont on passe une de ses pointes par les trois trous, la

faisant entrer par l'ouverture, l'on pousse cette pointe aussi avant que l'on peut avec les doigts; mais comme les doigts seuls ne peuvent pas la faire avancer assez fortement, on prend de la main gauche ce fil, auquel tiennent pour lors ces trois paillons, & on l'attache à l'étau, laissant un espace entre les mâchoires de l'étau & les paillons. On applique ensuite sur ces paillons une espèce de pointe ou *brucelle*, de manière que la pointe du fil passe entre ses deux jambes, puis tenant cette brucelle de la main gauche par sa tête, on donne un petit coup de marteau sur cette brucelle, qui fait entrer le fil aussi avant qu'il est possible dans les trous des paillons.

On ôte la brucelle, on détache le fil de l'étau, & tenant ce fil de la main gauche, on prend de la droite de petites tenailles à mâchoires tranchantes, dont on coupe le fil de part & d'autre des paillons contre leurs faces extérieures. Ici il faut observer que comme ces faces extérieures ont été rendues concaves autour de chaque trou en perçant ces trous, delà il arrive qu'en appliquant le tranchant des mâchoires, contre les bords de cette concavité, on coupe la coupille à l'alignement de ces bords: de sorte que les extrémités de cette coupille excèdent le fond de cette concavité, qui sera remplie tout-à-l'heure par la tête que l'on formera de cet excédent.

Pour former ces deux têtes, on tient les paillons de la main gauche, on les applique à plat sur une des mâchoires de l'étau, de manière que la coupille soit dans une situation perpendiculaire à l'horizon, & s'appuie par un bout sur cette mâchoire & frappant à petits coups sur l'autre bout de la coupille; on lui fait prendre peu-à-peu la forme d'une tête plate par-dessus, laquelle remplit ladite concavité du paillon. On retourne ensuite ces paillons le dessus dessous, pour en faire autant de l'autre côté à l'autre bout de la coupille.

On vient de joindre & de river les deux paillons au paillon ou crochet. Maintenant les deux paillons, entre le pouce & l'index de la main gauche, on prend avec la pointe un seul paillon, que l'on porte aux bouts des doigts & que l'on fait entrer entre les deux paillons, en sorte que les trois trous par où doit passer la coupille soient dans une même direction;

puis pressant des doigts les trois paillons, on ôte la pointe. On prend un des fils d'acier, dont on enfonce la pointe dans ces trous par l'ouverture; du reste, on enfonce davantage cette pointe avec les brucelles, on la coupe & on la rive tout comme on l'a dit ci-dessus.

Septieme opération. Egayer la chaînette.
La lime à égayer, est une lame d'acier d'environ 4 à 5 pouces de longueur, 6 lignes de largeur, & une ligne & demie à 2 lignes d'épaisseur. Sa coupe transversale fait voir que les bords ou épaisseur de la lime sont arrondis, & ils le sont dans toute la longueur de la lime. Cette lime est improprement nommée ainsi, car elle n'est pas taillée. On attache cette lime à l'étau, & après avoir mis un peu d'huile d'olive le long de la chaînette, on la met à califourchon sur cette lime. On prend deux lames de fer nommées poignées, ayant chacune environ 3 ou 4 pouces de longueur, 6 à 9 lignes de largeur & une épaisseur telle que l'on puisse accrocher le crochet des bouts de la chaînette à l'un des deux petits trous qui sont aux extrémités des poignées. Ayant donc accroché ces poignées l'une à un bout de la chaîne & l'autre à l'autre, on prend une poignée de chaque main & les tirant alternativement, on fait passer & repasser la chaînette sur le bord de la lime environ une douzaine de fois de chaque côté de la chaînette où elle reçoit un assez grand frottement. Tandis que l'on fait courir ainsi la chaînette sur la lime, elle fait d'abord un angle d'environ 50 à 60 degrés dont le sommet est sur la lime, & peu-à-peu en rapprochant les mains l'une de l'autre, l'angle diminue jusqu'à environ 30 à 40 degrés; ce qui augmente le frottement. Par cette opération, on égaye en effet, ou plutôt on commence à égayer & à adoucir le mouvement de toutes les charnières formées par les paillons & les coupilles.

Huitieme opération. Limer la chaînette.
On attache à l'étau le bâton à limer; c'est un cylindre de bois de buis, d'environ un pouce & demi de diamètre, & d'une longueur excédant celle de la chaînette. Au bout du bâton est planté un petit crochet, où l'on accroche un bout de la chaînette, laquelle on tient tendue sur le bois cylindrique en appuyant un doigt de la main gauche sur l'autre bout de la chaînette; puis de la droite, on passe une lime douce

ordinaire sur toute sa longueur, promenant cette lime parallèlement à elle-même, jusqu'à ce que toutes les têtes des coupilles ne fassent qu'un seul & même plan bien uni avec les faces des paillons. On fait cette opération sur chacune des deux faces de la chaînette.

Après avoir ainsi limé les deux faces de la chaînette, on lime très-légèrement ses deux côtés, & pour cela on se sert d'une petite lime cylindrique, terminée à l'un de ses bouts par un bouton. Cette lime qui est taillée très-finement tout-autour, a environ une ligne & demie à deux lignes de diamètre. On l'attache par le bout à l'étau, & on fait courir la chaînette sur cette lime de la même manière qu'on l'a fait courir ci-devant sur la lime à égayer, mais très-légèrement, & seulement une ou deux fois de chaque côté de la chaînette.

En limant ainsi la chaînette sur ses faces & sur ses côtés, on a formé des bavures qu'il faut ôter; on a aussi un peu déformé les paillons qu'il faudra réformer. Les bavures sont sur le sommet des angles plans formés par les faces & les côtés de la chaînette. Or, pour les abatre, on remet la chaînette sur la lime à égayer dont on a parlé ci-dessus, la posant dans une coche pratiquée sur le bord de la lime; & tandis qu'une personne fait courir la chaînette dans cette coche, une seconde personne tient une lime plate extrêmement douce qu'il appuie par un point d'un de ses angles plans sur le bord de la lime à égayer, & par un point d'une de ses faces sur un des angles plans de la chaînette très-légèrement. La coche dans laquelle court la chaînette, l'empêche de fuir l'impression de la lime. Cette impression doit être fort légère, & la chaînette ne doit courir qu'une ou deux fois pour chacun de ses quatre angles; après avoir fait cette opération sur l'un de ces quatre angles, on sent bien de quelle façon il faut tourner la chaînette pour la faire sur les autres.

Pour réformer les paillons, on attache à l'étau la lime à réformer, qui est à-peu-près de la même longueur, largeur & épaisseur que la lime à égayer, mais dont la différence est telle que la lime à égayer est par-tout de même épaisseur, ayant seulement ses bords arrondis, au lieu que la lime à réformer diminue d'épais-

seur depuis le milieu de sa largeur jusque à ses bords qui sont presque tranchans. De plus, la lime à réformer est taillée comme une lime très-douce, au lieu que l'autre ne l'est pas du tout. On fait courir la *chainette* quatre, cinq ou six fois légèrement de chaque côté sur le tranchant de cette lime. On se sert indifféremment de cette lime ou du tranchant, d'un burin ordinaire.

Neuvième opération. Tremper la chainette. Maintenant la *chainette* est faite, il ne s'agit plus que de la tremper, la revenir & la polir. Pour la tremper, on la roule en spirale autour d'un chalumeau. On la fait glisser ainsi roulée jusqu'au petit bout du chalumeau, pour l'en sortir & la mettre en cet état dans un creux pratiqué dans un gros charbon noir de sapin; ensuite avec le chalumeau on souffle la flamme d'une chandelle dans ce creux qui fait rougir la *chainette*, jusqu'au degré que les ouvriers appellent *couleur de cerise*; alors on la jette dans un vase contenant une assez grande quantité d'huile d'olive, pour qu'elle surnage sur la *chainette*: on retire ensuite cette *chainette* toujours enveloppée sur elle-même, on la suspend en cet état dans la flamme de la chandelle qui allume l'huile dont elle est couverte, & c'est ce que les ouvriers appellent *revenir la chainette*; l'ayant laissé brûler un moment, on la rejette dans l'huile. Cette opération est délicate, car selon que la *chainette* sera trop ou trop peu revenue, elle sera trop molle ou trop dure pour l'usage.

Dixième opération. Polir la chainette. On sort la *chainette* de l'huile, & sans l'essuyer, on l'étend sur le bois à limer; & au lieu de passer une lime sur les deux faces comme l'on a dit dans un article ci-devant, on y passe dans le même sens avec de l'huile une pierre à éguiser du levant, qui sont de ces pierres douces, dures & transparentes, dont tous les graveurs se servent pour éguiser leurs burins.

On attache ensuite à l'étau, un morceau de bois que l'on taille à-peu-près de la forme d'un burin, & sur le tranchant duquel l'on étend un mélange d'huile d'olive & de poudre de la subtile pierre broyée très-fine, on met un peu d'huile pure de long de la *chainette*, & on la fait courir sur le lieu de ce tranchant que

l'on a couvert de cette composition, on la fait courir, dis-je, par ses deux côtés.

On la fait encore courir par ses deux côtés sur un autre semblable bois, ou sur un lieu différent du même bois avec de la potée d'étain mêlée d'huile d'olive pour achever de la polir.

Enfin on la fait encore courir sur un lieu propre & net de ce bois avec de l'huile pure, & c'est-là la dernière opération.

Le bois dont il s'agit ici doit être doux & d'un certain degré de dureté; on prend pour cela celui qu'on nomme vulgairement *bois carré*, parce qu'il a sur son écorce quatre fils ou éminences dirigées longitudinalement, & qu'il porte un fruit rouge en forme de bonnet de prêtre. C'est celui dont les horlogers font des pointes pour nettoyer les trous des pivots, & duquel certains dessinateurs font leur fusin. *Article de M. Soubeyran de Geneve.*

MONTRES, *cadration de montre.* Voyez CADRATION, vol. V. pag. 745.

Dans les montres simples, la *cadration* est composée de la chauffée, de la roue des minutes, & de la roue de cadran. Ces deux roues servent à faire tourner l'aiguille des heures, portée sur la roue de cadran pour cet effet; la chauffée tournant en une heure à 12 dents, elle engrene la roue des minutes de 36; celle-ci porte un pignon de 10, qui engrene dans la roue de cadran de 40, par ce moyen un tour de la chauffée fait faire à la roue de cadran $\frac{1}{12}$ de tour, ou plutôt 12 tours, de la chauffée, ou 12 heures équivalent à un tour de la roue de cadran; & ainsi l'aiguille portée par cette roue marquera les heures. Dans toutes les montres simples, à répétition ou autres, il y a toujours ces trois roues qui servent à faire tourner l'aiguille des heures. Dans les pendules, il y a de même toujours une *cadration* pour faire tourner les aiguilles, & elle est disposée selon les mêmes principes.

Dans les montres ou pendules à répétition, la *cadration* comme nous l'avons dit plus haut, outre les roues dont nous venons de parler, contient encore une partie des pièces de la répétition, l'autre étant contenue dans la cage. Ces pièces sont la crémaillère, le tout ou rien, la

pièce des quarts, le doigt, l'étoile ou le limaçon des heures; le valet, le limaçon des quarts, & la surprise, la fourdine, les deux poulies, les ressorts des marteaux, les levées, & tous les ressorts qui servent au jeu de ces différentes pièces.

Comme la construction & la disposition de ces pièces, les unes par rapport aux autres, peuvent être très-variées, il est facile d'imaginer qu'on a fait un grand nombre de *cadratures* très-différentes les unes des autres: mais de toutes ces *cadratures*, il n'y en a guère que trois ou quatre qu'on emploie ordinairement: telles sont les *cadratures* à l'angloise, à la *flagden*, à la française, & celle de M. Julien le Roi. V. là-dessus l'article *répétition*.

La perfection d'une *cadrature* consiste principalement dans la justesse & la sûreté de ses effets; cette dernière condition est sur-tout essentielle, parce que sans cela, il arrive souvent que les machines de la répétition venant à se déranger, elles font arrêter la montre.

Plusieurs horlogers ont fait des tentatives pour placer toutes les parties de la répétition dans la *cadrature*, mais jusqu'ici elles ont été infructueuses: il est vrai que ce seroit un grand avantage, car la cage ne contenant alors que le mouvement, on pourroit le faire aussi grand & aussi parfait que celui des montres simples.

Nous avons dit dans la définition de *cadrature*, vol. V. pag. 745. que c'étoit cette partie de la répétition contenue entre le cadran & la platine; mais quoique cette définition soit vraie en général, il semble que les horlogers entendent plus particulièrement par *cadrature*, l'assemblage des pièces dont nous avons parlé plus haut, soit que ces pièces soient situées entre le cadran & la platine, soit qu'elles le soient ailleurs. C'est ainsi que dans une pendule à répétition que M. Julien le Roi a imaginée, & dans laquelle ces mêmes pièces sont situées sur la platine de derrière, elles ont toujours conservé le nom de *cadrature*. Voyez PENDULE À RÉPÉTITION. (T)

MONTRE d'équation à secondes, concentrique, marquant les quantités du mois & mois de l'année, par Ferdinand Berthoud.

L'aiguille des secondes est entre celle des minutes & celle des heures. L'aiguille des minutes est de deux parties diamétralement opposées, dont la plus grande marque les minutes du temps moyen sur le grand cadran, & l'autre où est gravé un soleil, marque les minutes du temps vrai sur le cadran, qui est au centre du premier. Une ouverture faite dans le grand cadran, laisse paroître les mois de l'année, gravés sur la roue annuelle, ainsi que les quantités, qui le font de cinq en cinq. L'usage de ces quantités est principalement pour remettre la montre lorsqu'elle a été arrêtée, en sorte que l'équation réponde exactement à celle du jour où l'on est.

L'étoile dont un des rayons passe toujours par une entaille faite à la fausse plaque, donne la liberté en la faisant tourner, de faire mouvoir la roue annuelle. La montre se remonte par-dessous: ce qui a fait appliquer au fond de la boîte un cercle de quantités, construit comme ceux dont parle M. Thiout, traité d'horlogerie, tom. II. pag. 387.

La fausse plaque porte en dehors, le grand cadran, qui est fixé contre cette plaque, & dessous sont ajustées les pièces qui forment l'équation, ou donnent les variations du soleil. La roue annuelle de 146 dents fendues à rochet est mise immédiatement sous le cadran, & tourne sur un canon que porte la fausse plaque sur laquelle elle s'appuie par son plan, l'ellipse est attachée sur la roue annuelle. Cette ellipse fait mouvoir le rateau, qui engrene dans le pignon, lequel est porté par un canon qui passe dans l'intérieur de celui de la fausse plaque. Sur le canon, où est fixé le pignon, est attaché en dehors le cadran du temps vrai. On voit qu'en faisant mouvoir la roue annuelle & l'ellipse, ce cadran doit nécessairement se mouvoir, tantôt en avançant, & ensuite en rétrogradant, suivant qu'il y est obligé par les différens diamètres de l'ellipse; ce qui produit naturellement les variations du soleil.

Venons au moyen dont on se sert pour faire mouvoir la roue annuelle & lui faire faire une 365^e. partie de sa révolution.

Le garde-chaîne de la montre est fixé sur une tige, dont les pivots se meuvent dans les deux platines, & pour y dé-

erire un petit arc de cercle, un de ces pivots porte un quarré sur lequel est ajustée la cadrature du levier à pied de biche.

Lorsqu'on remonte la montre, le garde-chaine fixé sur la tige & mis entre les deux platines, est soulevé par la chaîne jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur du crochet de la fusée. Ce crochet lui donne un petit mouvement circulaire qu'il communique au pied de biche, dont l'extrémité s'engage dans l'étoile qui est à cinq rayons, & fait passer un de ces rayons toutes les fois que le crochet de la fusée pousse le garde-chaine.

L'étoile est assujettie par un valet ou sautoir, qui lui fait faire sûrement la cinquième partie d'un tour & l'empêche de revenir en sens contraire lorsque le pied de biche se dégage. L'axe de cette même étoile porte deux palettes opposées pour conduire la roue annuelle, en sorte que deux dents passent nécessairement en cinq jours, ce qui lui fait faire sa révolution en 365 jours. Sur la fausse plaque est attaché un ressort qui sert de sautoir pour maintenir la roue annuelle : en sorte que les palettes que porte l'étoile, ne puissent lui faire passer ni plus ni moins de deux dents pendant une des révolutions de cette étoile.

MONTRES ou HORLOGES MARI-NES, *Astron.*, sont une nouvelle espèce de montres, faites avec une extrême précision, pour l'usage des longitudes en mer; M. Harrison, en Angleterre, M. Berthoud & M. le Roi, en France, en ont fait depuis quelques années qui ont été éprouvées avec succès à la mer, dans des voyages de long cours & qui donnent la longitude sans qu'il y ait un demi-degré d'erreur dans six semaines ou deux mois de navigation: les procès-verbaux d'expériences, & les descriptions de ces différentes montres, sont imprimés ou prêts à paroître, sur-tout le résultat du voyage fait sur la flotte en 1772, par M. de Verdun, M. Pingré & M. de Borda, aux isles de l'Amérique & en Islande, où les montres de M. Berthoud & de M. le Roi, ont été d'un secours infini, & d'une exactitude surprenante. Le vaisseau le Roland & la frégate l'Oiseau, qui sont partis de Brest au mois d'Avril 1773, sous les ordres de M. de Kerguelin, pour les terres Australes, ont aussi deux montres marines de M.

Berthoud, qui seront éprouvées par M. Merfais & M. Dagelet, jeunes astronomes, qui après s'être exercés long-temps avec moi aux observations & aux calculs astronomiques, ont mérité d'être choisis pour aller faire les observations nécessaires dans cette importante expédition. (*M. de la Lande.*)

MONTRES DE SEIZE PIÉS, *Jeu d'orgue*, ainsi nommé de ce qu'il est exposé à la vue de ceux qui regardent l'orgue, est un jeu d'étain, dont le plus grand tuyau, qui sonne l'*ut* à l'octave au-dessus du plus bas *ut* des clavessins, a 16 piés de longueur. *Voyez l'article ORGUE.*

Il y a deux sortes de tuyaux de montre; les uns ont la bouche ovale, les autres sont en pointe: les premiers se mettent aux tourelles, ou avant-corps du buffet d'orgue, les autres dans les plates faces. On observe aussi de les placer avec symétrie les plus gros au milieu & d'autres de grosseurs égales, à côté: les piés de ces derniers doivent être de longueur égale, afin que leurs bouches se trouvent à la même hauteur. Comme les tuyaux de montre ne sont point placés sur le sommier, on est obligé de leur porter le vent du sommier par un tuyau de plomb, qui prend d'un bout à l'endroit du sommier où le tuyau devroit être placé, & de l'autre va au pié du tuyau. On pratique la même chose pour tous les tuyaux qui, par leur volume, occuperoient trop de place sur le sommier.

MONTRE, *Maréchalerie*, la montre est un endroit choisi par un ou plusieurs marchands pour y faire voir aux acheteurs les chevaux qu'ils ont à vendre. La montre est aussi une façon particulière que les marchands ont d'essayer les chevaux, laquelle n'est bonne qu'à éblouir les yeux des spectateurs.

MONTRE, *termes de rivières*, voyez TÉMOIN.

MONTRER, *v. act.*, *Gram.*, c'est exposer à la vue; comme dans cet exemple: la nature montre des merveilles de tous côtés à ceux qui savent l'observer. C'est indiquer, comme dans celui-ci, on vous montrera le chemin; c'est enseigner, comme dans *montrer à lire*, à écrire; c'est prouver, comme dans *montrer à quelqu'un qu'on est son ami*, &c. *Voyez MONTRE.*

MONTREUIL, *Géogr.*, en latin moderne, *Monasterium*, ville de France fortifiée dans la basse Picardie, au comté de Ponthieu, élection de Dourlens, sur une colline, près de la Canche, à trois lieues de la mer, à quatre lieues N. O. d'Hesdin, huit S. E. de Boulogne, 47 N. O. de Paris. *Longit.* 19°. 25'. 34". *Lat.* 43. 36'. 33". (*)

Lambin, Denis, un des plus savans humanistes du seizième siècle, étoit natif de Montreuil en Picardie. Il demeura long-temps à Rome avec le cardinal de Tournon, fut fait à son retour professeur royal en langue grecque à Paris, & s'acquit une réputation célèbre par ses commentaires sur Plaute, sur Lucrece, sur Cicéron, & sur-tout sur Horace. Il étoit si intimement lié d'amitié à Ramus, égorgé au massacre de saint Barthelemy, qu'il en mourut de chagrin quelques semaines après, à l'âge de 56 ans.

MONTREUIL-BELLAY, *Géogr.*, ancienne petite ville, ou bourg de France en Anjou, sur la rivière de Toué, à quatre lieues de Saumur, 10 d'Angers, 62 de Paris. *Long.* 17. 26. *latit.* 47. 10.

La seigneurie de ce bourg est considérable; elle a plus de cent vassaux qui lui portent hommage. Le seigneur de Choursée qui en relève, est obligé, lorsque la dame de Montreuil-Bellay va la première fois à Montreuil-Bellay, de la descendre de sa haquenée, chariot, ou voiture, & de lui porter un sac de mouffe es lieux privés de sa chambre. Ce devoir est établi par un aveu de la terre de Montreuil, qui se trouve dans les registres du châtelet de Paris. Ces sortes d'usages qu'on ne suit plus, peignent toujours nos anciennes servitudes. (D. J.)

MONTREUIL-L'ARGILE, *Géogr.* *Hist. Litt.*, bourg de Normandie, diocèse de Lisieux, intendance d'Alençon, élection de Bernay, sergenterie de Chambray, sur le Ternaut, a 160 feux.

C'est la patrie de Jean Boivin, fils & petit-fils de deux célèbres avocats, pensionnaire de l'académie des belles-let-

tres, l'un des quarante de l'académie françoise, professeur royal en langue grecque, garde de la bibliothèque du roi, frere de Louis Boivin, un des plus savans hommes de l'Europe: on peut voir son éloge dans l'*Hist. de l'académie des inscriptions*, par M. de Roze, tome VII.

Son mérite lui fit d'illustres protecteurs & amis, tels que MM. l'abbé de Louvois, Bignon, d'Aguesseau & Rollin; il mourut à Paris, en 1726, âgé de 65 ans, & fut inhumé à S. Eustache: il étoit poète latin, grec & françois. (C)

MONTROS, *Géogr.*, ville d'Ecosse, dans la province d'Angus, qui donne le titre de duc au chef de la maison de Graham; c'est un bon port de mer qui reçoit de gros vaisseaux. Il est situé du côté de Merues, à l'embouchure de la rivière d'Esk, à 15 lieues N. E. d'Edimbourg, 8 de saint André. *Long.* 15. 24. *lat.* 56. 48.

MONT-SACRÉ, *Géogr. anc. Hist. rom.*, montagne située au-delà du Tévérone, à trois milles de Rome, aux confins des Sabins & des Latins, sur la route qui mène à Crustumérie: ce qui a donné lieu à Varron d'appeler la fuite du peuple qui s'y rendit, *secessio crustumera*. Cette colline fut nommée dans la suite le *mont-sacré*, ou parce que le peuple après s'être réconcilié avec les Patrices, y éleva un autel à Jupiter qui inspire la terreur, en mémoire de la frayeur dont il avoit été saisi en y arrivant, ou parce que les loix qu'on y porta de l'accommodement, devinrent si respectables, que quiconque auroit osé attenter à la personne d'un tribun du peuple, étoit regardé comme l'objet de l'exécration publique, & sa tête étoit proscrire comme une victime qu'il étoit permis à quiconque d'immoler à Jupiter.

MONT-SAINT-MICHEL, *sur mer, Géogr.*, abbaye, château, & ville en France, sur une roche, ou sur une petite isle adjacente à la Normandie. Cette abbaye devint célèbre par les biens que lui firent depuis 1709 les rois de France, ceux d'Angleterre, les ducs de Bretagne,

(*) Les villages qui sont censés de la banlieue de Montreuil, ne payent point de taille & ne sont pas sujets à la gabelle. Le sel dans la ville se distribue à 14 l. le boisseau.

& de Normandie. Elle est occupée par des moines de S. Benoît, & vaut à son abbé 40 mille livres de rente. Cette abbaye a donné lieu à l'institution de l'ordre militaire de S. Michel, faite par Louis XI.

Le château & la ville du *Mont-saint-Michel*, sont situés sur le rocher isolé, d'environ un demi-quart de lieue de circuit, au milieu d'une baie que forment en cet endroit les côtés de Normandie & de Bretagne, dont les plus proches sont éloignées d'une lieue & demie de ce mont. Le flux de la mer y vient deux fois en 24 heures, & répand ses eaux une grande lieue avant dans les terres, en sorte qu'il faut choisir l'intervalle des marées pour y pouvoir arriver.

Le *Mont-saint-Michel* est une place importante & très-forte; les bourgeois la gardent en temps de paix, mais on y met des troupes en temps de guerre. C'est l'abbé qui est gouverneur né de cette forteresse; & en son absence, c'est au prieur à qui l'on porte les clés tous les soirs. Elle est à quatre lieues d'Avranches, 74 S. O. de Paris. *Long.* selon Cassini, 15. 51'. 30". *lat.* 48. 38'. 11". (*)

MONT-SAUGEON, *Géogr.*, petite ville de France, chef-lieu d'un petit pays de même nom dans la Champagne. Cette ville est à 6 lieues de Langres, & 58 de Paris. *Long.* 22. 56. *lat.* 47. 38.

MONT-SERRAT, *Géogr.*, isle de l'Amérique septentrionale, l'une des Antilles, découverte par les Espagnols. Elle a trois lieues de long, & presque autant de large; le terroir y est fertile. On prend sur les côtes des diables de mer, des lamentins & des épées. Elle est habitée principalement par des Irlandois depuis 1688. *Long.* 315. 25. *latit. sept.* environ 16. 40.

MONT-SERRAT, *Mons-Serratus*, *Géogr.*, haute montagne d'Espagne, dans

la Catalogne, célèbre à cause d'un lieu de dévotion qui s'y trouve, & qui est un des fameux pèlerinages, après la maison de Lorette, & l'église de saint Jacques. Il ne faut que lire les relations qu'on en donne, pour être affligé des superstitions humaines. L'église & le cloître sont bâtis sous un rocher penchant; & au lieu d'y porter remède, on dit tous les jours la messe dans cet endroit, pour prier la sainte Vierge de ne pas permettre que ce rocher tombe sur son église, ni sur le cloître. Ce malheur est cependant arrivé une fois; il se détacha un gros quartier de ce rocher au milieu du seizième siècle, qui renversa l'infirmerie & y tua plusieurs malades. Le *Mont-Serrat* est à sept lieues de Barcelone; il peut avoir quatre lieues de tour, & est formé de rochers escarpés, pointus, & élevés en manière de scie; d'où lui vient apparemment son nom, du mot latin *serra*, une scie.

MONT-TRICHARD, *Géogr.*, ancienne petite ville de France en Touraine; Philippe Auguste la prit après un long siège. Elle est sur une montagne près du Cher, à neuf lieues E. de Tours, 45 S. O. de Paris. *Longitud.* 18. 50. *lat.* 47. 20.

MONT-VALÉRIEN, LE, *Géogr.*, en latin moderne, *Mons Valeriani*; coteau élevé près de Paris & de Surenne. C'est un lieu de dévotion habité par des hermites qui n'y sont pas solitaires, & par une communauté de prêtres séculiers. La vue des terrasses qui occupent le sommet du tertre est admirable pour son étendue, & les beaux paysages des environs de Paris. Tout le coteau est couvert de vignes, & contient une plâtrière assez abondante.

MONTUEUX, *adj.*, *Gramm.*, il se dit d'une contrée que des collines, des montagnes, des monticules, en un mot, des inégalités, coupent & rendent pénible.

(*) Avant le christianisme le *Mont-Saint-Michel* s'appelloit le *Mont-Belen*, parce qu'il étoit consacré à Belenus, un des quatre grands dieux qu'adoroient les Gaulois. Il y avoit sur ce mont un college de neuf druidesses: la plus ancienne rendoit des oracles; elles vendoient aussi aux marins des fleches qui avoient la prétendue vertu de calmer les orages, en les faisant lancer dans la mer par un jeune homme de vingt-un ans qui n'avoit point encore perdu sa virginité.

Quand le vaisseau étoit arrivé, on députoit le jeune homme pour porter à ces druidesses des présens plus ou moins considérables. *Essais sur Paris, tome V, page 48. (C)*

bles au voyageur. Les Sevennes sont un pays *montueux*.

MONTUNATES, *Géogr. anc.*, peuples d'Italie, dans le territoire de Milan. Ils habitoient, selon Mérula, le village aujourd'hui nommé *Galerato*. (D. J.)

MONTURE, f. f., *terme de Commerce*, qui n'est guère en usage que dans les provinces de France, voisines de l'Espagne, particulièrement du côté de la Gascogne, pour signifier la charge d'un mulet, composée de deux balles de marchandises de cent cinquante livres chacune. Ainsi lorsqu'un marchand mande à son correspondant, ou un commissionnaire à son commettant, qu'il lui envoie six *montures* de laine, cela doit s'entendre de dix-huit cent livres de laines partagées en douze balles sur six mulets. *Dictionn. de Commerce*.

MONTURE, *Marine*, c'est la même chose qu'*armement*. Voyez **ARMEMENT**.

MONTURE, *en terme d'Avantailistes*, sont des bâtons ou verges de bois d'Inde, d'ivoire, de baleine, de roseau sur lesquels la feuille est montée.

MONTURE, *en terme d'orfèvre en grosserie*, c'est le corps ou la branche d'un chandelier fait sur différens dessins. Tous les accessoires d'un ouvrage d'orfèvrerie quelconque en sont la *monture*, tels que les ornemens qui sont sur les chandeliers, écuelles, terrines, pot-à-oille, &c.

MONTURE, se dit de toutes les bêtes sur le dos desquelles on monte. La mule est une *monture* fort commode.

MONUMENT, f. m., *Arts*. On appelle *monument*, tout ouvrage d'Architecture & de Sculpture, fait pour conserver la mémoire des hommes illustres, ou des grands événemens, comme un mausolée, une pyramide, un arc de triomphe, & autres semblables.

Les premiers monumens que les hommes aient érigés, n'étoient autre chose que des pierres entassées, tantôt dans une campagne, pour conserver le souvenir d'une victoire, tantôt sur une sépulture pour honorer un particulier. Ensuite l'industrie a ajouté insensiblement à ces constructions grossières, & l'ouvrier est enfin parvenu quelquefois à se rendre lui-même plus illustre par la beauté de son ouvrage, que le fait ou la personne dont il travailloit à célébrer la mémoire. La ville d'Athènes étoit si féconde en monumens

historiques, que par-tout où l'on passoit, dit Cicéron, on marchoit sur l'histoire; mais toutes ces choses ont péri; quelque nombreux & quelque somptueux que soient les *monumens* élevés par la main des hommes, ils n'ont pas plus de privilège que les villes entières, qui se convertissent en ruines & en solitudes. C'est pourquoi il n'y eut jamais de *monument* dont la magnificence ait égalé celle du tombeau de Thémistocle, en l'honneur de qui on dit que toute la Grece seroit son *monument*. (D. J.)

MONUMENT, f. m., *Architecture*, ce mot signifie en particulier un tombeau; *quia monet mentem*. Voyez **TOMBEAU**. Je me contenterai de donner en passant l'interprétation de quelques abréviations qu'on voit souvent gravées sur les *monumens*; telles sont les suivantes:

Ab V. C.	<i>Ab urbe Condita.</i>
A. A. A. F. F.	<i>Auro, Argento, Ære, Flando, Feriundo.</i>
Ad A. L. M.	<i>Ad Agrum Locum Monumenti.</i>
A. F. P. R. C.	<i>Actum Fide Publica Rutili Consulis. Cicéron l'interpréta plaisamment, Andronicus Fecit, Pleclitur Rutilius.</i>
D. D.	<i>Dedicaverunt, ou Dono Dedit, ou Deo Domestico.</i>
D. M.	<i>Diis manibus, ou Divæ Memoriae.</i>
B. M. P.	<i>Bene Merenti posuit.</i>
P. P.	<i>Posuerunt.</i>
P. C.	<i>Ponendum Curavit.</i>
M. H. P.	<i>Monumentum Hæredes Posuerunt.</i>
H. S. V. F. M.	<i>Hoc Sibi Vivens Fieri Mandavit.</i>
H. B. M. F. C.	<i>Hæres Bene Merenti Faciendum Curavit.</i>
I. T. C.	<i>Juxta Tempus Constitutum.</i>
N. F. N.	<i>Nobili Familia Natus.</i>
Ob M. P. Et C.	<i>Ob Merita Pietatis Et Concordiæ.</i>
P. S. F. C.	<i>Proprio Sumptu Faciendum Curavit.</i>
R. P. C.	<i>Retro Pedes Centum.</i>

Mais il seroit inutile de multiplier ici les exemples de cette espèce, parce

qu'on ne manque pas d'ouvrages d'antiquaires auxquels on peut recourir pour l'intelligence de toutes les abréviations qu'on trouve sur les *monumens* antiques. (D. J.)

MONUMENT, de l'apothéose d'*Homere*. Ce célèbre monument est l'ouvrage d'Archelaus de Priene, sculpteur distingué dans l'antiquité.

I. Le P. Kircher partage ce monument en trois ordres ou degrés, celui d'en haut, celui du milieu, & celui d'en bas. Dans le premier, il reconnoît Jupiter assis sur le Parnasse, écoutant la demande de six femmes qui sont autant de villes qui s'intéressent à la gloire d'*Homere*. Dans le second, il compte cinq femmes & un vieillard, qui tâchent de faire valoir le mérite d'*Homere* par leurs actions. Il prend la première qui est assise, pour la poésie : la seconde montrant un globe, marque le beau talent d'*Homere* à parler de la fabrique du monde : la troisième contemple avec étonnement les divines écrits d'*Homere* : la quatrième & la cinquième tiennent l'une une lyre, l'autre l'*Illiade* : elles sont dans un antre, demeure ordinaire des muses, & ont un arc & un carquois à leurs piés, pour signifier les amours des dieux, dont *Homere* a parlé. Du vieillard, il fait un flamen ou prêtre d'*Homere*, qui se met en devoir d'offrir au nouveau dieu un sacrifice à l'*Egyptienne*, ce qui est désigné par les flambeaux & par la lettre tautique ou la croix à anse, qu'il croit voir derrière ce prêtre. Dans le troisième il trouve l'apothéose d'*Homere* dans toutes les formes : &, en effet elle y est si bien représentée, qu'il n'y a nullement à douter là-dessus. On verra dans l'explication suivante quelles sont les figures qui occupent ce 3^e. degré.

II. Le sentiment de M. Cuper est fort différent de celui du P. Kircher. De la figure d'en haut, que ce jésuite prend pour Jupiter, il en fait *Homere*, accompagné à la vérité de divers attributs convenables à Jupiter, comme son aigle, son sceptre, & son diadème, & de plus placé sur le mont Olympe ; & des onze femmes qui sont au-dessous en deux rangs, il en fait onze muses, parce qu'il en joint deux nouvelles aux neuf anciennes, savoir l'*Illiade*

& l'*Odissee* qui sont placées sous l'antre : il reconnoît celle-ci au chapeau d'*Ulysse*, qui est à ses piés ; & l'autre à l'arc & au carquois qu'il prend pour ses symboles. De l'homme en manteau, qui est placé à côté de l'antre il en fait, ou *Homere* chantant ses vers, ou *Linus*, ou *Licurgue*, ou *Binethus*, *Chius*, ou *Orphée*, ou un magistrat de *Thebes*, ou *Pisistrate* selon *Heinsius*, ou *Pittacus* (*) selon M. *Spanheim*. Dans l'étage d'en bas, on voit *Homere* assis, ayant à ses côtés l'*Illiade* & l'*Odissee* ses filles, & à ses piés la *Batrachomyomachie* désignée par des rats qui rongent un parchemin. Derrière lui sont le Temps & l'Harmonie qui lui mettent une couronne sur la tête. Devant lui, l'on voit un autel, avec un bœuf dont le col est d'une forme extraordinaire ; à côté de cet autel sont la Fable & l'Histoire, suivies de la Poésie, de la Tragédie, de la Comédie, de la Nature, de la Vertu, de la Mémoire, de la Foi & de la Sagesse.

III. M. *Spanheim* ne s'est attaché qu'à la figure de l'homme en manteau, & à ce qui l'accompagne. Il le prend pour un philosophe Grec, à cause de son habillement : &, parce que le sculpteur qui a fait ce beau monument étoit de Priene, il prétend que c'est le philosophe *Bias* l'ornement de cette ville, qu'il a représenté ici. Il rapporte les flambeaux, qu'il trouve aux deux côtés de ce philosophe, à la coutume des anciens d'en avoir dans leurs temples ; mais, pour la lettre tautique, ou la croix à anse, attachée à la tête de ce philosophe, & qui touche à la machine sphérique qui est derrière lui, il avoue ingénument qu'il en ignore la signification. Il se souvient bien du trépied d'or qui fut porté à *Bias* ; mais il ne trouve pas que cette figure ressemble à un trépied, qui d'ailleurs est toujours placé aux piés & jamais à la tête, dans les anciens monumens. Il demande enfin si cette machine quelle qu'elle puisse être, ne se pourroit pas rapporter au beau mot de *Bias* : *omnia mecum porto* ? Demande qui paroît assez extraordinaire.

IV. *Nicolas Heinsius*, de même que M. *Spanheim*, n'a expliqué que deux endroits de ce marbre. Il prend l'homme en

(*) Il falloit dire *Bias*. Voyez l'explication suivante.

manteau pour Pisistrate, le compilateur des œuvres d'Homere; ce qui paroît douteux à M. Cuper, à cause de la figure Egyptienne qui est sur la tête de cet homme: & il prend pour les symboles d'Apollon l'arc & le carquois, aussi bien que la lyre qu'on voit sous l'antre; ce que M. Schott, dont nous parlerons plus bas, trouve si bien rencontré, qu'il ne doute point, que si Heinsius eût poussé plus loin cette première découverte, il n'eût enfin donné l'entière explication de ce monument.

V. M. Gronovius croit que l'homme en manteau est un savant Egyptien, ce qu'il recueille du caractère hiéroglyphique, qu'il croit voir derrière lui, & sur sa tête; & par cette raison il ne doute point que ce ne soit le précepteur d'Homere, qui n'étoit pas moins instruit dans la science des Egyptiens qu'en celle des Grecs. Il passe ensuite à la figure qui appuie sa main gauche sur une pierre à l'entrée de l'antre, & qui tient de la droite un rouleau de papier; il la prend sans difficulté pour d'Homere encore jeune, sortant de l'école de son maître Egyptien. Le volume que cette figure tient, & son visage jeune & beau, que M. Gronovius trouve assez ressemblant au portrait d'Homere assis au haut du marbre, lui servent de fondement. Nous n'avons rien à dire sur la preuve qu'il tire de ce volume; car nous ne savons pas bien en quoi il peut désigner ici Homere; mais quant à celle qu'il tire de la ressemblance entre ces deux figures, elle est assurément toute nouvelle & toute singulière, & l'on ne sauroit nier sans injustice, qu'elle ne soit due toute entière à la pénétration de M. Gronovius. L'autre figure qui est sous l'antre & qui joue de la lyre, lui semble une de ces femmes savantes du vieux temps, des lumières de laquelle Homere auroit particulièrement profité en composant ses ouvrages: il doute néanmoins si c'est Daphné ou la Sibylle, fille de Tiréfius; ou Helene, ou la Fantaisie, femme qui avoit écrit l'*Histoire de Troie* longtemps avant Homere. Il croit avec MM. Cuper & Wetstein, que ce qu'on voit aux pieds de ces deux figures est le chapeau d'Ulysse; mais il observe de plus une chose fort considérable, à laquelle ces messieurs n'ont pas pris garde: c'est qu'il y a un ruban posé sur ce chapeau, & que ce

ruban est la ceinture d'Ulysse. Si l'on oisoit hasarder quelques conjectures dans une matière aussi importante que celle-ci, ne pourroit-on pas dire, sans y chercher tant de mystère, que ce ruban n'est autre chose que l'attache du carquois posé sur le chapeau? Mais cela seroit peut-être trop simple, & ne coûteroit pas assez à l'imagination.

VI. L'explication de M. Wetstein ne diffère presque en rien de celle de M. Cuper. Il prend l'homme en manteau pour Homere, rangé parmi les muses, après sa consécration: il prend pour l'Iliade & l'Odyssée les deux figures qui sont sous l'antre, & il croit que c'est un chapeau qui soutient l'arc & le carquois dépeints dans cet antre.

VII. M. Schott, conseiller, bibliothécaire & antiquaire du roi de Prusse, a proposé une autre explication de ce célèbre monument, à laquelle nous nous arrêterons un peu long-temps. Il la divise en quatre parties: savoir, I. en *remarques préliminaires*; II. en *explication du marbre en détail*; III. en *éclaircissements sur quelques endroits*, & IV enfin, en *observations particulières*.

I. Les *remarques préliminaires* roulent sur cinq endroits de ce marbre.

1. Le premier est l'antre, & ce qu'il renferme. M. Schott trouve là, non-seulement les symboles d'Apollon, dans l'arc, le carquois & la lyre, mais il y trouve encore Apollon lui-même, tenant d'une main la lyre & de l'autre le plectre. Il croit que ce que MM. Cuper & Wetstein prennent pour un chapeau est une cortine, instrument du temple de Delphes, dont on donnera l'explication dans la suite; & il regarde comme la pythie, ou la prêtresse de ce temple, la figure que MM. Cuper & Wetstein prennent pour l'Odyssée, & M. Gronovius pour Homere encore jeune. Tout cela paroît clair de soi-même à l'auteur; mais il ne laisse pas d'en promettre de bonnes preuves.

2. Le second est la montagne, que représente le haut de ce marbre. L'auteur prétend avec le pere Kircher & N. Heinsius que c'est le mont Parnasse, contre l'avis de MM. Cuper & Gronovius, qui veulent que ce soit le mont Olympe. Il reconnoît que le Parnasse avoit deux sommets, & qu'on n'en voit qu'un ici; mais

outre que l'ouvrier a pu se contenter d'un de ces sommets pour son dessin, & qu'il a bien fait connoître par un chemin tracé au-dessus de l'antre, qu'il y en avoit deux, cet antre décide nettement la chose, car aucun auteur ancien n'a parlé d'un pareil antre sur l'Olympe, au lieu que celui du Parnasse, appelé *Corcyrium* par les anciens, est très-connu. On prouve cela par un passage du dixième livre de Pausanias, qu'on peut voir dans l'auteur même.

3. Le troisième est la figure appuyée de la main gauche à l'entrée de l'antre. M. Schott croit que c'est la Pythie ou la prêtresse d'Apollon, & non pas la Sybille, que les savans confondent souvent très-mal à-propos avec elle. Selon la remarque judicieuse de M. Petit, dont on rapporte un beau passage, celle-ci pouvoit prédire en tout temps & en tout lieu, au lieu que celle-là ne le pouvoit que lorsque, étant sur le trépied, elle recevoit l'inspiration divine dans le temple.

4. Le quatrième est le vieillard représenté au haut de la montagne. M. Schott rejette le sentiment de ceux qui le prennent pour Homère, parce qu'il ne sauroit s'imaginer que l'ouvrier ait exprimé sur un seul monument deux *apothéoses* d'une même personne. Il prend donc ce vieillard pour Jupiter. En effet, sa contenance, son habillement, sa pique ou son sceptre, & principalement son aigle, sont autant de marques certaines qui déposent en sa faveur. M. Adisson, qui a mis un foudre à la main de cette figure, n'avoit pas assez bien examiné ce monument. Un semblable symbole ne convenoit point ici, où Jupiter n'est pas pour punir le crime, mais pour récompenser le mérite & la vertu.

5. Le cinquième enfin est l'homme en manteau, qui a tant embarrassé les interprètes. L'auteur entraîné par l'autorité du P. Kircher, de même que presque tous les savans, avoit d'abord cru que c'étoit un prêtre; mais après avoir considéré la chose plus attentivement, il s'est rangé à l'opinion de M. Spanheim qui prend cette figure pour le philosophe Bias; l'honneur de la ville de Priene, patrie de l'ouvrier. Il s'en éloigne néanmoins en ceci; c'est qu'il ne regarde point ce morceau comme une figure qui

faise partie de l'*apothéose*, mais simplement comme une statue posée sur ce monument par l'ouvrier pour honorer sa patrie. Contre le sentiment de tous les auteurs qui ont expliqué ce monument, il ne reconnoît autre chose qu'un trépied dans tout ce qui est représenté derrière & au-dessus de la tête de ce philosophe. Il ne conçoit rien de mieux imaginé que cela; pour caractériser Bias, à qui les autres sages de la Grèce envoyèrent comme au plus sage le trépied d'or, que des pêcheurs Ioniens avoient trouvé; & il doute si peu que cette statue soit celle de ce philosophe, qu'il assure que la postérité doit être fort redevable au sculpteur Archelaüs, de lui avoir conservé la figure & le portrait de ce grand homme, qui lui manquoit, & que les curieux avoient vainement cherché jusqu'ici avec beaucoup de soin. C'est dommage qu'on soit obligé de perdre une espérance aussi flatteuse que celle-là, presque aussitôt qu'on l'a conque; & que l'auteur ait été contraint de la détruire lui-même par la nouvelle opinion qu'il a embrassée, touchant cette figure, vers la fin de son ouvrage.

II. Après ces préliminaires, M. Schott vient à l'explication du marbre, suivant l'idée qu'il s'en est faite, & qui, comme il en est persuadé, est celle de l'ouvrier même. Selon lui, cet ouvrier s'est conduit par-tout en artiste habile, ingénieux & de très-bon goût. Il ne s'est point borné à la seule circonstance de l'*apothéose* d'Homère, mais il a fait entrer aussi dans son dessin ce qui a précédé cette cérémonie. Pour cet effet il a représenté une espèce de négociation entre Apollon, Jupiter & les Muses pour la déification d'Homère: & il a partagé son ouvrage en trois actes différens, que nous examinerons l'un après l'autre.

I. Dans le premier qui est au milieu du marbre, Clio & Uranie, l'une reconnoissable à sa lyre, & l'autre à son globe, s'entretiennent du mérite d'Homère, & de la justice qu'il y auroit à le mettre au nombre des dieux. Calliope, après avoir proposé l'affaire à Apollon, qui est à l'entrée de l'antre, en attend une réponse favorable, & semble en recevoir l'acte de consentement dans un rouleau que lui présente la Pythie qui est à côté d'Apollon.

2. Dans le second qui est au haut du marbre, Polymnie, députée de ses compagnes, propose la chose à Jupiter, & reçoit son consentement, qu'Erato, qui est à côté d'elle, apprend avec de si grands transports de joie, qu'elle en laisse tomber la lyre, & qu'elle se met à danser & sauter d'une manière extraordinaire. L'auteur est surpris que le pere Kircher ait trouvé dans cette figure la posture d'une personne qui supplie Jupiter avec une vénération profonde. On voit ensuite Euterpe qui tient deux flambeaux, selon le pere Kircher & quelques autres; ou selon M. Schott, deux flûtes dont elle est l'inventrice. Après elle vient Therpsicore qui tient une guitarre. L'auteur est bien fâché qu'elle soit mal dessinée par le copiste; car un dessin exact de cet endroit du marbre seroit d'un grand secours pour établir la différence entre la lyre & la guitarre anciennes, qu'on n'a pas encore assez bien expliquées. Cette muse fait signe du doigt aux deux précédentes de ne point interrompre par leurs mouvemens les louanges du nouveau dieu, ou les actions de grace à Jupiter, que chantent déjà Melpomene & Thalie. Selon M. Cuper, toutes ces muses chantent; mais selon l'auteur, il n'y a que ces deux dernières qui le fassent, & même leur action lui paroît dépeinte si naïvement, qu'il lui semble les entendre.....

3. Dans le troisieme on trouve enfin l'épithèse ou consécration d'Homere. Cette cérémonie se passe dans un temple, dont le dedans est orné d'une tapisserie. Cela se prouve par des colonnes placées à distances égales, & fait voir que M. Gronovius a tort de n'être pas de cet avis. Homere, comme le principal personnage de la piece, y paroît d'une taille plus grande que l'ordinaire, & plus conforme à son nouvel état de dieu. Il est assis devant un autel, au bas duquel on voit deux lettres qui, selon l'auteur, doivent être deux AA, sur l'original, & qui signifient sans doute le nom de l'ouvrier *Αρχιτεκτονος Απολλωνιος*. Pas un des interpretes de ce marbre, n'a pris garde à ces lettres. La terre (*οικουμένη*) & le temps (*χρονος*) couronnent Homere, pour marquer qu'en tous lieux, qu'en tous temps, son mérite sera reconnu. L'Iliade & l'Odyssée (*Ιλιάς, οδυσσεια*) les deux grands ouvrages de ce nouveau

dieu soutiennent son siege. Quelques volumes que les rats rongent, lui servent de marchepied. La plupart des interpretes croient que ces petits animaux désignent le *Batrachomyomachie* d'Homere; & MM. Wetstein & Kuster en doutent si peu, qu'ils le prennent pour une preuve certaine que ce poeme appartient véritablement à Homere. M. Gronovius réfute fort bien ce sentiment là, & soutient avec raison, que si ç'avoit été là la vue de l'ouvrier, il n'auroit pas manqué de placer une grenouille entre ces souris; mais lorsqu'il avance que ces rats ou souris regardent ici Apollo Sminthæus, sa conjecture est encore moins fondée que celles qu'il réfute. L'auteur veut que ces petits animaux soient un beau symbole des envieux du grand Homere, & particulièrement du grand Zoile qui, pour avoir osé écrire contre ce poète, fut surnommé *Homermastic*. Le parterre du temple est rempli de plusieurs génies des beaux arts & des sciences, qui se disposent à faire un sacrifice au nouveau dieu. Le jeune sacrificeur prêt à faire des libations, mais particulièrement le taureau, qu'on offroit ordinairement à Jupiter, marquent que ce sacrifice ne doit pas être moins solennel que ceux qu'on avoit coutume de faire à l'honneur de la divinité suprême.

M. Schott ajoute que ce seroit vouloir entreprendre d'écrire l'Iliade après Homere, que de vouloir éclaircir plus amplement cet endroit du marbre après le savant & illustre M. Cuper qui y satisfait d'une manière ample & solide; & il se contente de faire deux petites remarques: la première sur le mot ΜΝΗΜΗ, qui désigne une des figures de ce troisieme acte. M. Cuper prétend que ce mot signifie ici l'histoire: mais l'auteur remarque que l'histoire est déjà exprimée à deux pas de là, par une autre figure, & même par le mot ΙΣΤΟΡΙΑ, rejette avec raison ce sentiment, & croit qu'il faut entendre par là la tradition; ce qu'il appuie de divers raisonnemens assez probables. L'autre remarque est touchant l'instrument que tient la figure qui représente l'Iliade. Il a une forme singulière dont les interpretes ont peine à rendre raison: ils ne s'accordent nullement entre eux sur ce sujet. MM. Fabretti, Wetstein & Addison, le prennent pour une épée: le pere Kir-

cher, pour une épée dont la pointe est tournée en croissant : MM. Cuper & Gronovius, pour une épée dans un fourreau fait en demi-lune ; sur quoi l'auteur remarque que, supposé que cela soit, une épée nue conviendrait beaucoup mieux à un sujet de guerre comme est celui de l'Iliade, qu'une épée dans le fourreau, qui est un signe de paix & de clémence : & M. Schott enfin, prétend que ce soit une hache à deux tranchans, appelée par les anciens *bippennis*, Πίλιπος, Ἀξίς, &c. ce qu'il appuie de l'autorité de divers passages des anciens, de la conformité qu'il trouve entre cet instrument & la bipennis, dépeinte sur plusieurs médailles antiques ; & enfin du témoignage de M. Spanheim, qui a mis de sa main à la marge de son exemplaire, de l'*apothéose d'Homere* de M. Cuper, que ce que celui-ci appelle *gladius* lui paroît bipennis.

Telle est l'explication particulière que M. Schott a fait de ce marbre, & l'on ne sauroit nier que ce ne soit une des plus ingénieuses & des mieux appuyées de toutes celles qu'on en a faites. Une chose nous y fait quelque peine, néanmoins s'il nous est permis de le dire, c'est une espèce de renversement d'ordre naturel que nous croyons trouver en ce qu'il pose son premier acte dans l'étage du milieu ; qu'il monte ensuite à l'étage d'en haut pour y placer son second acte ; qu'il redescend après cela à l'étage d'en bas pour y faire passer son troisième acte ; & qu'ainsi ces actes qui ont une liaison naturelle & nécessaire entre eux, se trouvent séparés & éloignés les uns des autres. Ne seroit-il pas plus naturel de placer le premier acte dans l'étage d'en haut, où Jupiter ayant conquis lui seul le dessein de mettre Homere au rang des dieux, en donneroit l'ordre à Polymnie & aux autres Muses ; le second acte dans l'étage du milieu, où une partie des muses en conféreroit avec Apollon ; & le troisième acte enfin dans l'étage d'en bas, où l'on exécuteroit cet ordre de Jupiter ? Il nous semble que cela ne seroit que plus propre à relever la gloire d'Homere, plus digne de l'exactitude d'Archelaüs, & enfin plus conforme à l'ordre naturel, qu'un aussi habile homme que lui n'a point dû négliger.

III. M. Schott passe ensuite à ses *clair-*

cissements sur quelques endroits de ce marbre.

1. Le premier regarde l'Apollon qui est sous l'ancre ; l'auteur convient de bonne foi, que son habillement, son air, le tour de son visage, que tout enfin convient moins à ce dieu qu'à une femme ; mais il ajoute que cela ne devoit point empêcher les interpretes de ce marbre d'y reconnoître Apollon ; puisqu'ils ne pouvoient pas ignorer que ce dieu ne soit représenté de même en bien des endroits. Il en donne pour preuve quatre médailles du cabinet royal de Prusse ; & il trouve cette preuve d'autant plus décisive, que les noms qui se trouvent joints aux figures ne laissent absolument aucun lieu de douter là-dessus. A cette occasion, il rapporte quelques méprises de divers antiquaires, touchant Apollon en femme ; & entre autres une de M. Cuper, touchant une médaille de Domitien ; & une de M. Sperling, touchant une médaille de Tranquilline femme de Gordien. Il ne néglige point les autorités des anciens qui peuvent servir à appuyer son sentiment touchant l'habillement de femme qu'il attribue à Apollon ; & pour réfuter l'objection suivante, *que quoique Apollon fût jeune, beau, & habillé en fille, il ne laissoit pas d'être homme au fond, au lieu que cette figure avoit un sein rempli, & une gorge élevée comme une fille.* Il répond trois choses ; 1°. qu'il faudroit bien examiner sur le marbre, si la figure y a la gorge aussi élevée qu'elle l'a dans le dessin ; 2°. que cela peut s'excuser sur ce que les anciens ont donné les deux sexes à leurs divinités ; & 3°. que les figures d'Apollon en femme qui sont sur les médailles, n'ont pas moins de gorge que la figure du monument.

2. Le second roule sur la cortine qui est au milieu de l'ancre, & que MM. Cuper, Gronovius & Wetstein prennent pour un chapeau & même pour le chapeau d'Ulysse. M. Schott ne sauroit le croire, & il se fonde particulièrement sur ce qu'il n'y a nulle proportion entre ce prétendu chapeau & les têtes de ce monument, & sur ce qu'Archelaüs, de l'habileté duquel ce marbre est une si bonne preuve, n'auroit pas pu commettre une bévue si grossière. Il ne veut pas non plus que ce soit une figure mise là par hasard, ou pour servir simplement de soutien à l'arc & au

carquois. Il veut que ce soit quelque chose qui ait rapport à Apollon, & il ne trouve rien qui y convienne mieux que ce que les Latins appelloient *cortina*, & les Grecs *Ὀλμος*. C'étoit dit l'auteur, une espèce de vaisseau creux ou concave en dedans, convexe au dehors, semblable à une coquille d'œuf coupée par le milieu en travers ou comme un chaudron renversé, qui servoit ordinairement de couvercle au trépied d'Apollon, d'où ce dieu a quelquefois été appelé *cortinipotens*. Peu de savans ont su ce que c'étoit, & on l'a assez souvent confondu avec ce trépied, dont elle n'étoit qu'une partie : on donne ici divers exemples de ces méprises.

Pour faire concevoir nettement ce que c'étoit que cette cortine, & pour éclaircir ce qu'on dira dans la suite du trépied & de son usage, nous avons cru que nous ferions bien d'en donner ici une petite description prise de ce que l'auteur en a répandu en divers endroits de son ouvrage. Le trépied étoit une machine à trois pieds ou colonnes, accompagnées chacune de son anneau ou anse, & liées ensemble par des bandes ou traverses qui les soutenoient. Cet instrument qui a donné le nom à toute la machine, n'en étoit proprement que le soutien. On mettoit dessus deux bassins d'une matière fort déliée & très-sonore, & de figure demi-sphérique. Ces bassins se mettoient l'un sur l'autre par leur ouverture & formoient par conséquent une concavité sphérique. Celui de dessus s'appelloit *cortina*, celui de dessous *crater*, & la concavité qu'ils formoient *vasen* ou *vasen*, le ventre; celui de dessous étoit percé justement dans le milieu, & le trou qui y étoit s'appelloit *umbilicus*, le nombril. On verra ci-dessous quel étoit l'usage de cette machine.

3. Le troisième éclaircissement concerne ce qui est représenté derrière le philosophe Bias. L'auteur ne sauroit assez s'étonner comment tant d'habiles & célèbres antiquaires ont pu s'y méprendre, & particulièrement le pere Kircher & M. Fabretti, qui ont pu examiner ce marbre tout à loisir à Rome. Il ne doute point que l'autorité du premier, qui avoit l'esprit si rempli de figures hiéroglyphiques, qu'il en trouvoit dans tout ce qui y avoit le moindre rapport, n'ait entraîné les autres, & ne leur ait fait

prendre cette machine pour la lettre tantique, ou une croix à anse, accompagnée de flambeaux. Pour lui, il n'y voit rien autre chose qu'un trépied, & pour peu qu'on examine les figures de trépied, qui sont sur les médailles qu'il rapporte, il croit qu'on trouvera la chose tout-à-fait hors de doute.

Ce qu'on a pris jusqu'à présent pour des flambeaux, n'est autre chose, selon lui, que les deux pieds du devant du trépied qu'il y trouve : ce qu'on prenoit pour le pied de la lettre tantique, n'est que le troisième pied du trépied : ce qu'on prenoit pour le trait supérieur de cette lettre, n'est que la bordure du bassin inférieur ou crater : le demi-rond qu'on voit au-dessus, n'est que le bassin supérieur ou la cortine : ce qu'on a pris pour l'anse de la croix, n'est qu'une des anses du trépied : & la grande figure ronde qui est au-dessus de la tête du philosophe, est le crater ou bassin inférieur du trépied, couvert de la cortine. A l'occasion de la hauteur de ce trépied, qui s'élève jusqu'au-dessus de la tête de Bias, l'auteur remarque que cet instrument étoit bien plus haut qu'on ne le dépeint ordinairement, qu'il falloit monter pour se mettre dessus ; & qu'on en a la véritable hauteur dans celui du marbre d'Archelaüs. Il n'oseroit assurer la même chose de sa largeur qui lui paroît assez mal représentée, & c'est une faute qu'il ne manque pas de rejeter sur le peu d'exactitude du copiste. Mais c'est un défaut qu'il lui reproche peut-être un peu trop souvent, puisque M. Fabretti, qui a pris soin de conférer le dessin de ce copiste avec l'original, & de rectifier dans sa lettre à M. Magliabechi, n'a rien trouvé à retoucher à la plupart des endroits que l'auteur ne croit pas assez exactement dessinés.

IV. Les observations particulières de M. Schott roulent sur les sujets suivans.

Le premier est l'usage du trépied, dont on n'a eu jusqu'à présent qu'une connoissance fort imparfaite. Pour le bien concevoir, il faut se souvenir de la description que nous avons donnée ci-dessus de cette machine. On la plaçoit sur l'ouverture de l'autre d'Apollon, dans le temple de Delphes, & elle servoit non-seulement de siège à la Pythie, qui s'asseyoit sur la cortine ou bassin supérieur,

mais encore de bouche à Apollon pour prononcer ses oracles : car c'étoit Apollon lui-même , & non la Pythie qui les prononçoit. Un vent qui sortoit de la caverne miraculeuse , & qu'on pouvoit appeller l'haleine ou la voix d'Apollon , s'introduisoit dans le creux de cette machine par l'ouverture qui étoit ménagée au-dessous , & ne manquoit jamais d'y exciter un murmure , qui ressembloit ou à la voix humaine , ou au mugissement d'un bœuf , ou au bruit du tonnerre , selon la force du vent , qui étoit quelquefois si violent , qu'il ébranloit le temple & la montagne : & ce bruit étoit apparemment augmenté ou diminué par quelque ressort caché dans la concavité du trépied , & que la Pythie savoit gouverner comme elle vouloit. Quoi qu'il en soit , il est probable que la Pythie étoit assise sur la cortine , non-seulement pour empêcher que la violence du vent ne l'enlevât , & ne la jettât par terre , mais aussi afin de modifier & ménager comme elle voudroit le bruit qu'on formoit dans le vuide du trépied , & le faire ressembler , autant que cela se pouvoit , aux mots qu'on vouloit qu'Apollon prononçât. A ce sujet l'auteur pense qu'il n'est pas possible de résister de bonne foi aux raisons par lesquelles M. Vandale a prouvé que tout le manège des oracles n'étoit qu'une fourberie des prêtres , pour profiter de la crédulité des peuples ; & il assure qu'il se trouve fortifié dans ce sentiment , depuis qu'il a compris le véritable usage du trépied de Delphes. Nous reconnoissons avec l'auteur que le manège des oracles n'étoit , au moins le plus souvent , qu'une pure fourberie dont les prêtres païens savoient fort bien se servir pour entretenir la sotte crédulité de leurs peuples ; mais nous ne concevons pas comment un vent introduit dans le ventre d'une machine de cuivre pouvoit , non-seulement imiter le mugissement d'un bœuf , & le bruit du tonnerre , mais aussi articuler des paroles qu'on prit pour des oracles d'Apollon : nous n'ignorons pas que la Pythie , ou des prêtres préposés pour cela répétoient ensuite ces oracles ; & c'est ce qui fait notre difficulté. D'ailleurs , s'il est vrai , comme le prétend l'auteur , que ce soit là le véritable usage qu'on faisoit du trépied , il faut l'avouer de bonne foi , c'étoit un artifice

assez grossièrement inventé. Le tuyau de plomb avec lequel Saint-Luc épouvanta si fort Henri III , ou même si l'on veut la tête parlante que Don Quixotte consulta à Barcelone , sont incomparablement mieux imaginés : les paroles qui en sortoient s'entendoient au moins fort distinctement , & l'on n'avoit besoin de personne pour les répéter une seconde fois , & pour les interpréter.

2. Le second regarde les engastrimythes , touchant lesquels l'auteur a une nouvelle conjecture , par le moyen de laquelle il espère pouvoir débrouiller les disputes & les embarras des savans sur ce sujet. On convient en général que c'étoient des parleurs du ventre qui se méloient de prédire l'avenir ; mais on ne sait ni quelles personnes faisoient ce métier , ni comment elles le faisoient. La plupart croient que ces gens-là avoient la faculté de parler du ventre , ou de former des paroles qui sembloient sortir de leur ventre , ou même de quelque endroit éloigné ; ce que l'on confirme par quelques exemples modernes rapportés par Brodeau , Dickinson , Allatus & quelques autres. L'auteur rejette cette opinion , sur ce qu'on ne lit point que les anciens eussent de méthode pour enseigner cet artifice à d'autres. Mais cette raison ne nous paroît pas convaincante. A-t-on tenu registre de toutes les subtilités & de tous les artifices dont se sont servi les anciens ? Y avoit-il chez eux des écoles publiques pour les y aller apprendre ? Et combien pratique-t-on de choses aujourd'hui , dont on n'écrit rien , & dont par conséquent on ne trouve aucun vestige dans les écrits publics ? D'ailleurs il ne nous paroît pas que le passage de Plutarque , qu'on rapporte ici , fasse rien du tout à la chose. Il dit qu'il est puérile & ridicule de croire que Dieu entre dans le corps de engastrimythes & parle par leur bouche. Il n'est point question ici de gens qui crussent cela , mais de gens qui croyoient qu'on pouvoit parler du ventre ; & que quelques personnes qui avoient ce secret , faisoient accroire subtilement aux autres que c'étoit quelque dieu qui parloit intérieurement en eux. Hermoulaus , Barnabius & Gérard-Jean Voisins ont cru que les engastrimythes étoient des gens qui prédisoient l'avenir par le moyen de certains vers nommés

γασπα; & en cela, ils ont approché de la vérité, dont ils n'ont cependant donné aucune preuve. L'auteur espère être plus heureux. Comme le creux du trépied s'appelloit *γασπα*, & que *μυθας* signifie quelquefois *discours*, il croit que par engastrimythes on doit entendre des interpretes d'Apollon, ou des hommes qui récitent ou expliquent plus clairement ce qui avoit été dit par le ventre du trépied d'une manière confuse. C'étoient, au commencement, des femmes qui étoient employées à cela, & la Pythie étoit engastrimythenée, si l'on peut parler ainsi. M. Vandale, qui nie qu'elle eut pu faire cette fonction, à cause des cris furieux qu'elle faisoit étant assise sur le trépied, est ici réfuté. On lui répond que cette fureur étoit feinte, & que supposé qu'elle ne le fût pas, la Pythie n'interprétoit l'oracle qu'après que son agitation étoit passée, & le bruit du vent cessé. Dans la suite, lorsque le temple fut plus riche, & que l'oracle fut devenu plus célèbre, on prit des hommes pour remplir ce ministère; & cela, tant pour soulager les Pythies, qui étoient trop employées, que parce qu'elles ne retenoient pas assez bien les réponses des oracles qu'elles devoient réciter en vers, & qu'elles donnoient lieu par-là aux gens d'esprit d'en faire des railleries qui ne pouvoient tourner qu'au désavantage de l'oracle.

3. Le troisième sujet est l'homme en manteau. A l'occasion des engastrimythes dont l'auteur a parlé dans l'observation précédente, il lui semble que cet homme en manteau en pourroit bien être un. Son habit n'y est pas contraire, puisque, selon Strabon & Plutarque, c'étoient des poètes qui faisoient cette fonction, & que celui-ci est enveloppé de son manteau, comme on dépeint ordinairement les poètes. Le papier roulé qu'il tient y convient aussi fort bien, puisqu'ils étoient obligés de rendre les réponses de l'oracle en vers: & cette conjecture paroît si heureuse & si bien fondée à l'auteur, qu'il ne fait point de difficulté de changer d'opinion touchant cette figure, & de préférer son poète engastrimythe au philosophe Bias de M. Spanheim, qu'il avoit adopté si hautement dans son explication particulière de ce monument.

Tome XXII. Partie I.

MONUMENT, le, *Hist. d'Angleterre*, il est ainsi nommé par les Anglois, & avec raison, car c'est le plus célèbre monument des modernes, & une des pièces des plus hardies qu'il y ait en Architecture: ce fut en mémoire du triste embrasement de Londres, qui arriva le 2 Septembre 1666, qu'on érigea cette pyramide, au nord du point qui est de ce côté-là sur la Tamise, près de l'endroit où l'incendie commença; c'est une colonne ronde de l'ordre toscan, bâtie de grosses pierres blanches de Portland. Elle a deux cent piés d'élévation & quinze de diamètre; elle est sur un piédestal de quarante piés de hauteur, & vingt-un en quarré. Au dedans est un escalier à vis de marbre noir, dont les barreaux de fer regnent jusqu'au sommet, où se trouve un balcon entouré d'une balustrade de fer, & qui a vue sur toute la ville. Les côtés du nord & du sud du piédestal ont chacun une inscription latine; une de ces inscriptions peint la désolation de Londres réduite en cendres, & l'autre son rétablissement qui fut aussi prompt que merveilleux. Tout ce que le feu avoit emporté d'édifices de bois, fut en deux ou trois ans rétabli de pierres & de briques sur de nouveaux plans plus réguliers & plus magnifiques, au grand étonnement de toute l'Europe, & au sortir d'une cruelle peste qui suivit l'année même de l'embrasement de cette capitale; & rien ne fait tant voir la richesse, la force, & le génie de cette nation, quand elle est d'accord avec elle-même, & qu'elle a de grands maux à réparer. (*D. J.*)

MONYOROKEREK, *Géogr.*, ville de la basse Hongrie, dans le comté d'Eisembourg, & dans une situation élevée. Elle est munie d'un château & elle est sous la seigneurie des comtes d'Erdodi. (*D. G.*)

MONZA, *Géogr.*, ville d'Italie, dans le Milanez, sur le Lambro, à 11 milles N. E. de Milan, 21 S. O. de Bergame. *Long.* 26. 45. *lat.* 45. 33.

MOORSTONE, *Hist. nat.*, nom que l'on donne en Angleterre à une espèce de granit blanc & noir, qui se trouve dans la province de Cournouailles & en Irlande; elle est extrêmement dure, & entremêlée de petites particules talqueuses. On trouve cette pierre par masses

P

ou par blocs immenses, & non par couches : on en transporte à Londres pour faire les marches des églises & des édifices publics, à cause que cette pierre ne s'use point aussi promptement que les autres. Nous avons en France une quantité immense d'une pierre toute semblable, sur-tout en Bourgogne & sur les bords du Rhône. *Voyez GRANIT.* (—)

MOOS ou MOSS, *Géogr.*, place commerçante de la Norwege méridionale, dans la préfecture de Christiania, au district de Borre. L'on y travaille beaucoup en fer, & l'on y a établi récemment une fonderie de canons. Ses environs sont connus d'ailleurs par les deux défaites que les Suédois y essuyèrent l'an 1717. (D. G.)

MOPHI & CROPHI, *Géogr. anc.*, en grec Μῶφι Κρῶφι, montagne d'Egyte. Hérodote, liv. II, chap. xxviii, les place au-dessus de Thebes & d'Eléphantina. Lucain dans sa *Pharsale*, liv. X, v. 323, les appelle les veines du Nil.

Et scopuli placuit fluvii quos discernere venas.

MOPSUESTE, *Géogr. anc.*, *Mopsuestia*, ville de la Cilicie, sur le fleuve Pyrame, au-dessus d'Anazarbe, & plus près de la mer que cette dernière ville. Strabon & Etienne le géographe divisent ce mot *Mopsu bestia*, Μόψου βεστια; mais Ptolomée & Procope n'en font qu'un mot. Pline dit *Mopsos*, & il fait entendre que les Romains avoient laissé la liberté à cette ville; l'empereur Adrien l'embellit de plusieurs édifices; aussi prit-elle le nom de ce prince : sur une médaille d'Antonin le pieux, on lit ces mots en grec, ΑΔΡΙΑΝΩΝ ΜΩΨΕΑΤΩΝ *Hadrianorum Mopsatarum* : car les habitans se nommoient *Mopséates*. Les notices de Léon le sage, & d'Hiéroclès donnent à *Mopsueste* le second rang parmi les évêchés de la seconde Cilicie; mais la notice du patriarchat d'Antioche, lui donne le rang de *métropole indépendante*. (D. J.)

MOQUA, f. f., *Hist. mod.*, cérémonie fanatique en usage parmi les Mahométans indiens. Lorsqu'ils sont revenus du pèlerinage de la Meque, un d'entre eux fait une course sur ceux qui ne suivent pas la loi de Mahomet; il prend pour cela en main son poignard, dont la

moitié de la lame est empoisonnée, & courant dans les rues, il tue tous ceux qu'il rencontre qui ne sont pas Mahométans, jusqu'à ce que quelqu'un lui donne la mort à lui-même. Ces furieux croient plaie à Dieu & à leur prophète en leur immolant de pareilles victimes; la multitude après leur mort les revere comme saints, & leur fait de magnifiques funérailles. Tavernier, *Voyage des Indes*.

MOQUE, f. f., *Marine*, espèce de moufle percé en rond par le milieu, & qui n'a point de poulie.

Moque de civadiere, c'est la moque par laquelle passe l'écoutte de civadiere.

Moques de trelingage, espèce de cap de mouton, par lesquelles passent les lignes de trelingage des états. *Voyez TRELINGAGE*.

Moques du grand étai, ce sont deux gros caps de mouton, fort longs & presque quarrés, dont l'une est mis au banc de l'étai, & l'autre au banc de son callier; ils sont joints ensemble par une ride qui leur sert de liure, en sorte qu'ils ne font qu'une même manœuvre.

MOQUERIE, PLAISANTERIE, *Gramm. franc.*, la *moquerie* se prend toujours en mauvaise part, & la *plaisanterie* n'est pas toujours offensante. La *moquerie* est une dérision, qui marque le mépris qu'on a pour quelqu'un & c'est une des manières dont il se fait le mieux entendre; l'injure même est plus pardonnable, car elle ne despire ordinairement que de la colère, qui n'est pas incompatible avec l'estime. La *plaisanterie* bornée à un badinage fin & délicat, peut s'employer avec ses amis, & les gens polis, autrement elle devient blâmable & dangereuse. Tout ce qui intéresse la réputation ne doit point s'appeler *plaisanterie*, comme tout ce qui est d'un badinage innocent, ne doit point passer pour *moquerie*. (D. J.)

MOQUEUR, f. m., *Hist. nat. Ornitholog.*, avis *polyglotta*, oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du mauvis : il a environ huit pouces six lignes de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & six pouces neuf lignes jusqu'au bout des ongles. Le dessus de la tête, la partie supérieure du cou, le dos, le croupion & les plumes qui couvrent l'origine du dessus de la queue sont d'un gris brun. Il y a de chaque

côté de la tête une bande longitudinale de la même couleur, une autre blanche qui se trouve au-dessus de l'œil. Les joues, la gorge, la partie inférieure du cou, la poitrine, le ventre, les côtés, les jambes, les plumes du dessous de la queue, & celles de la face inférieure des ailes sont blanches, le bord de l'aile à l'endroit du pli est de la même couleur. Les petites plumes des ailes ont une couleur brune, mêlée de taches blanches longitudinales. Les plumes intérieures des ailes sont d'un brun obscur & terminées de blanc. Les extérieures ont la même couleur brune, mais le blanc s'étend plus bas, & l'extrémité de chacune de ces plumes est marquée d'une tache noire. Les plumes du second & du troisième rang de l'aile sont blanches & ont l'extrémité brune; les autres au contraire sont blanches à l'extrémité, & brunes sur tout le reste de leur étendue. La queue a trois pouces dix lignes de longueur, elle est composée de douze plumes, les huit du milieu sont d'un brun obscur, les autres ont les barbes extérieures de la même couleur, & les barbes intérieures blanches, la plume extérieure est entièrement blanche. Les deux plumes du milieu sont les plus longues, les autres diminuent successivement de longueur jusqu'aux extérieures. Il y a au-dessus des coins de la bouche de longs poils roides dirigés en avant. Le bec est d'un brun noirâtre; les pieds & les ongles sont noirs. Cet oiseau chante très-bien & contrefait la voix des animaux, on le trouve à la Jamaïque, à la nouvelle Espagne. *Ornith.* par M. Brisson, tom. II, pag. 262. V. OISEAU.

MOQUETTE, f. f., *Comm.*, étoffe de laine qui se travaille comme les velours. *Voyez l'article VELOURS.*

MOQUISIE, f. f., *Hist. de l'Idolâtrie*, les habitants de Lovango, & autres peuples superstitieux de la basse Ethiopie, invoquent des démons domestiques & champêtres, auxquels ils attribuent tous les effets de la nature. Ils appellent *moquisie*, tout être en qui réside une vertu secrète; pour faire du bien ou du mal, & pour découvrir les choses passées & les futures: leurs prêtres portent le nom de *ganga moquisie*, & on les distingue par un surnom pris du lieu,

de l'autel, du temple, & de l'idole qu'ils servent.

La *moquisie* de Thirico est la plus vénérée; celle de Kikokoo préside à la mer, prévient les tempêtes, & fait arriver les navires à bon port: c'est une statue de bois représentant un homme assis. La *moquisie* de Malemba est la déesse de la santé: ce n'est pourtant qu'une natte d'un pié & demi en carré, au haut de laquelle on attache une corroye pour y pendre des bouteilles, des plumes, des écailles, des petites cloches, des crecerelles, des os, le tout peint en rouge. La *moquisie* Mymie est une cabane de verdure, qui est sur le chemin ombragé d'arbres. La *moquisie* Cossi est un petit sac rempli de coquilles pour la divination. Pour la *moquisie* de Kimaye, ce sont des pièces de pots cassés, de formes de chapeaux & de vieux bonnets. La *moquisie* Injami, qui est à six lieues de Lovango, est une grande image dressée sur un pavillon. La *moquisie* de Moanzi, est un pot mis en terre dans un creux entre des arbres sacrés: ses ministres portent des bracelets de cuivre rouge, voilà les idoles de tout le pays de Lovango, & c'en est assez pour justifier que c'est le peuple le plus stupide de l'univers.

MORA, f. f., *Hist. anc.*, troupe de Spartiates, composée ou de 500, ou de 700, ou de 900 hommes. Les sentimens sont variés sur cette appréciation. Il y avoit six *mora*, chacune étoit commandée par un polémarque, quatre officiers sous le polémarque, huit sous ces premiers, & seize sous ceux-là. Donc si ces derniers avoient à leurs ordres 50 hommes, la *mora* étoit de 400, ce qui réduit toute la milice de Lacédémone à 2400: c'est peu de chose, mais il s'agit des temps de Lycurgue. On ne recevoit dans cette milice que des hommes libres, entre 30 ou 60 ans.

MORA, la, ou LA MOHR, *Géogr.*, rivière du royaume de Bohême, en Moravie. Elle a sa source dans les montagnes, auprès de Morawitz, entre au duché de Silésie, passe à Morawitz, & va porter ses eaux dans l'Oder.

MORABA, *Géogr.*, fleuve d'Afrique dans l'Abissinie, selon M. de Lisle. M. Ludolf appelle ce fleuve *Mareb*. (D. J.)

MORABITES, f. f., *Hist. mod.*, nom que donnent les Mahométans à ceux d'entre eux qui suivent la secte de Mohaidin, petit-fils d'Aly, gendre de Mahomet. Les plus zélés de cette secte embrassent la vie solitaire, & s'adonnent dans les déserts à l'étude de la philosophie morale. Ils sont opposés en plusieurs points aux sectateurs d'Omar, & mènent une vie d'ailleurs assez licencieuse, persuadés que les jeûnes & les autres épreuves qu'ils ont pratiquées leur en donnent le droit. Ils se trouvent aux fêtes & aux noces des grands, où ils entrent en chantant des vers en l'honneur d'Aly & de ses fils; ils y prennent part aux festins & aux danses jusqu'à tomber dans des excès, que leurs disciples ne manquent pas de faire passer pour des extases: leur règle n'est fondée que sur des traditions.

On donne aussi en Afrique le nom de *Morabites* aux mahométans qui font profession de science & de sainteté. Ils vivent à-peu-près comme les philosophes payens ou comme nos hermites: le peuple les révere extrêmement, & en a quelquefois tiré de leur solitude pour les mettre sur le trône. Marmol, de l'Afrique.

MORAILLE, f. f., *Maréchal.*, instrument que les maréchaux mettent au nez des chevaux pour les faire tenir tranquilles pendant qu'on les ferre ou qu'on les seigne, &c.

MORAILLE, f. f., *Verrerie*, espèce de tenailles de fer à l'usage des verriers, qui l'emploient à tirer & alonger le cylindre de verre avant que de l'ouvrir.

MORAILLER le verre, c'est l'alonger avec la moraille. Voyez VERRERIE.

§ **MORAILLES**, f. f., pl., *terme de Blason*, meuble d'armoiries représentant deux tenailles qui servent à serrer le nez du cheval, pour empêcher qu'il ne se tourmente lorsqu'on le tient au travail: ce sont deux branches de fer jointes par une charnière à l'un des bouts, & que l'on ferre ou lâche du côté opposé tant que l'on veut.

Ce meuble est ordinairement ouvert, tendu en fasces; s'il y a plusieurs *morailles*, on les met l'une sur l'autre; leur émail est l'or ou l'argent, elles sont rares dans l'écu.

De Morailles à Paris; d'azur à trois *morailles d'argent en fasces*.

De Girard à Bourges; de gueules à deux *morailles d'or, liées d'argent, posées en chevrons l'une sur l'autre.* (G. D. L. T.)

MORAILLON, f. m., *Serrurerie*, morceau du fer plat, dont la longueur, la largeur, l'épaisseur varient, selon les places auxquelles on le destine; il sert à fermer les coffres forts, les portes, &c. avec les cadénats. A une des extrémités est un œil dans lequel passe un lasseret pour l'attacher; à l'autre bout il y a un trou oblong pour recevoir la tête du crampon dans laquelle on place l'anse du cadénat.

MORAINE, f. f., *Mégisserie*, c'est la laine que les mégissiers & les chamoiseurs ont fait tomber avec la chaux de dessus les peaux de moutons & de brebis mortes de maladie: on appelle aussi cette laine *mauris, morif, mortin, mortain*, & plures.

Les laines *moraines* sont du nombre de celles que l'article 11, du règlement du 30 Mars 1700, défend aux ouvriers en bas au métier, de se servir dans les ouvrages de leur profession. Voyez LAINE.

MORALE, f. f., *Sciences des mœurs*, c'est la science qui nous prescrit une sage conduite, & les moyens d'y conformer nos actions.

S'il sied bien à des créatures raisonnables d'appliquer leurs facultés aux choses auxquelles elles sont destinées, la morale est la propre science des hommes; parce que c'est une connoissance généralement proportionnée à leur capacité naturelle, & d'où dépend leur plus grand intérêt. Elle porte donc avec elle les preuves de son prix; & si quelqu'un a besoin qu'on raisonne beaucoup pour l'en convaincre, c'est un esprit trop gâté pour être ramené par le raisonnement.

J'avoue qu'on ne peut pas traiter la morale par des argumens démonstratifs, & j'en fais deux ou trois raisons principales. 1°. Le défaut de signes. Nous n'avons pas de marques sensibles, qui représentent aux yeux les idées morales; nous n'avons que des mots pour les exprimer: or, quoique ces mots restent les mêmes quand ils sont écrits, cependant les idées qu'ils signifient, peuvent varier dans le même homme; & il est fort rare

qu'elles ne soient pas différentes, en différentes personnes. 2°. Les idées *morales* sont communément plus composées que celles des figures employées dans les mathématiques. Il arrive delà que les noms des idées *morales*, ont une signification plus incertaine; & de plus, que l'esprit ne peut retenir aisément des combinaisons précises, pour examiner les rapports & les disconvenances des choses. 3°. L'intérêt humain, cette passion si trompeuse, s'oppose à la démonstration des vérités *morales*; car il est vraisemblable que si les hommes vouloient s'appliquer à la recherche de ces vérités, selon la même méthode & avec la même indifférence qu'ils cherchent les vérités mathématiques, ils les trouveroient avec la même facilité.

La science des mœurs peut être acquise jusqu'à un certain degré d'évidence, par tous ceux qui veulent faire usage de leur raison, dans quelque état qu'ils se trouvent. L'expérience la plus commune de la vie, & un peu de réflexion sur soi-même & sur les objets qui nous environnent de toutes parts, suffisent pour fournir aux personnes les plus simples, les idées générales de certains devoirs, sans lesquels la société ne sauroit semaintenir. En effet, les gens les moins éclairés, montrent par leurs discours & par leur conduite, qu'ils ont des idées assez droites en matière de *morale*, quoiqu'ils ne puissent pas toujours les bien développer, ni exprimer nettement tout ce qu'ils sentent; mais ceux qui ont plus de pénétration, doivent être capables d'acquérir d'une manière distincte, toutes les lumières dont ils ont besoin pour se conduire.

Il n'est pas question dans la *Morale* de connoître l'essence réelle des substances, il ne faut que comparer avec soin certaines relations que l'on conçoit entre les actions humaines & une certaine règle. La vérité & la certitude des discours de *morale*, est considérée indépendamment de la vie des hommes, & de l'existence que les vertus dont ils traitent, ont actuellement dans le monde. Les offices de Cicéron ne sont pas moins conforme à la vérité, quoiqu'il n'y ait presque personne qui en pratique exactement les maximes, & qui règle la vie sur le modèle d'un homme de bien, tel

que Cicéron nous l'a dépeint dans cet ouvrage. S'il est vrai dans la spéculation, que le meurtre mérite la mort, il le sera pareillement à l'égard de toute action réelle, conforme à cette idée de meurtre.

Les difficultés qui embarrassent quelquefois en matière de *morale*, ne viennent pas tant de l'obscurité qu'on trouve dans les préceptes, que dans certaines circonstances particulières, qui en rendent l'application difficile; mais ces circonstances particulières ne prouvent pas plus l'incertitude du précepte, que la peine qu'on a d'appliquer une démonstration de mathématique, n'en diminue l'infailibilité. D'ailleurs, ces difficultés ne regardent pas les principes généraux, ni les maximes qui en découlent immédiatement ou médiatement, mais seulement quelques conséquences éloignées. Pour peu qu'on fasse usage de son bon sens, on ne doutera pas le moins du monde de la certitude des règles suivantes: qu'il faut obéir aux loix de la Divinité, autant qu'elles nous sont connues: qu'il n'est pas permis de faire du mal à autrui: que si l'on a causé du dommage, on doit le réparer: qu'il est juste d'obéir aux loix d'un souverain légitime, tant qu'il ne prescrit rien de contraire aux maximes invariables du droit naturel, ou à quelque loi divine clairement révélée, &c. Ces vérités, & plusieurs autres semblables sont d'une telle évidence, qu'on ne sauroit y rien opposer de plausible.

Si la science des mœurs s'est trouvée de tout temps extrêmement négligée, il n'est pas difficile d'en découvrir les causes. Il est certain que les divers besoins de la vie, vrais ou imaginaires, les faux intérêts, les impressions de l'exemple & des coutumes, le torrent de la mode & des opinions reçues, les préjugés de l'enfance, les passions sur-tout, détournent ordinairement les esprits d'une étude sérieuse de la *morale*. La philosophie, dit agréablement l'auteur moderne des dialogues des morts, ne regarde que les hommes, & nullement le reste de l'univers. L'astronome pense aux astres, le physicien à la nature, & les philosophes à eux; mais parce que cette philosophie les incommoderoit, si elle se mêloit de leurs affaires, & si elle

prétendoit régler leurs passions, ils l'envoient dans le ciel arranger les planètes, & en mesurer les mouvemens; ou bien ils la promettent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient: enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible.

Il est pourtant certain, malgré cette plaisanterie de M. de Fontenelle, que dans tous les temps, ce sont les laïques philosophes qui ont fait le meilleur accueil à la *morale*; & c'est une vérité qu'on peut établir par tous les écrits des Sages de la Grece & de Rome. Socrate, le plus honnête homme de l'antiquité, fit une étude particulière de la *morale*, & la traita avec autant de grandeur, que d'exactitude; tout ce qu'il dit de la Providence en particulier, est digne des lumières de l'évangile. La *morale* est aussi par-tout répandue dans les ouvrages de Platon. Aristote en fit un système méthodique, d'après les mêmes principes & la même économie de son maître. La *morale* d'Epicure n'est pas moins belle, que droite dans ses fondemens. Je conviens que sa doctrine sur le bonheur, pouvoit être mal interprétée, & qu'il en résulta de fâcheux effets, qui décrièrent sa secte, mais au fond cette doctrine étoit assez raisonnable; & l'on ne sauroit nier, qu'en prenant le mot de *bonheur*, dans le sens que lui donnoit Epicure, la félicité de l'homme ne consiste que dans le sentiment du plaisir, ou en général dans le contentement de l'esprit.

Cependant Zénon contemporain d'Epicure, se frayoit une route encore plus glorieuse, en fondant la secte des Stoïciens. En effet il n'y a point eu de philosophes qui aient parlé plus fortement de la fatale nécessité des choses, ni plus magnifiquement de la liberté de l'homme, que l'ont fait les Stoïciens. Rien n'est plus beau que leur *morale*, considérée en elle-même; & à quelques-unes de leurs maximes près, rien n'est plus conforme aux lumières de la droite raison. Leur grand principe, c'est qu'il faut vivre conformément à la constitution de la nature humaine, & que le souverain bien de l'homme consiste dans la vertu, c'est-à-dire dans les lumières de la droite raison, qui nous font considérer ce qui convient véritablement

à notre état. Ils regardoient le monde comme un royaume dont Dieu est le prince, & comme un tout, à l'utilité duquel chaque personne qui en fait partie, doit concourir & rapporter toutes ses actions, sans préférer jamais son avantage particulier à l'intérêt commun. Ils croyoient qu'ils étoient nés, non chacun pour soi, mais pour la société humaine; c'étoit là le caractère distinctif de leur secte, & l'idée qu'ils donnoient de la nature du juste & de l'honnête. Il n'y a point de philosophes qui aient si bien reconnu, & si fort recommandé les devoirs indispensables où sont tous les hommes les uns envers les autres, précisément en-tant qu'hommes. Selon eux, on est né pour procurer du bien à tous les humains; exercer la bénéfice envers tous; se contenter d'avoir fait une bonne action, & l'oublier même en quelque manière, au lieu de s'en proposer quelque récompense; passer d'une bonne action à une autre bonne action; se croire suffisamment payé, en ce que l'on a eu occasion de rendre service aux autres, & ne chercher par conséquent hors de soi, ni le profit ni la louange. A l'égard de nous-mêmes, il faut, disent les Stoïciens, n'avoir rien tant à cœur que la vertu, ne se laisser jamais détourner de son devoir, ni par le desir de la vie, ni par la crainte des tourmens, ni par celle de la mort; moins encore de quelque dommage, ou de quelque perte que ce soit. Je ne dois pas entrer ici dans de plus grands détails; mais un savant anglois, Thomas Gataker, dans la préface de son vaste & instructif commentaire sur Marc Antonin, nous a donné un abrégé des plus beaux préceptes de la *morale* des Stoïciens, tiré du livre même de cet empereur, & de ceux d'Epiète & de Sénèque, trois philosophes de cette secte estimable, & qui sont les seuls avec Plutarque, dont il nous reste quelques écrits.

Depuis Epicure & Zenon, on ne vit plus de beaux génies tenter de nouvelles routes dans la science de la *Morale*: chacun suivit la secte qu'il trouva la plus à son goût. Les Romains, qui reçurent des Grecs les arts & les sciences, s'en tinrent aux systèmes de leurs maîtres. Du temps d'Auguste, un philosophe

d'Alexandrie nommé Potamon, introduisit une manière de philosopher que l'on appella *éclectique*, parce qu'elle consistoit à choisir de tous les dogmes des philosophes, ceux qui paroissent les plus raisonnables. Cicéron suit à-peu-près cette méthode dans son livre des Offices, où il est tantôt stoicien, tantôt péripatéticien. Cet excellent livre que tout le monde connoît, est sans contredit le meilleur traité de *Morale*, le plus régulier, le plus méthodique & le plus exact que nous ayons. Il n'y a guere de moins bonnes choses dans celui des loix, tout imparfait qu'il est; mais c'est un grand dommage qu'on ait perdu son Traité de la république, dont le peu de fragmens qui nous restent donnent la plus haute idée.

Pour ce qui regarde la *morale* de Sénèque & de Plutarque, je serois assez du sentiment de Montagne, dans le jugement qu'il en porte. Ces deux auteurs, dit-il, se rencontrent dans la plupart des opinions utiles & vraies; comme aussi leur fortune les fit naître à-peu-près dans le même siècle; tous deux venus de pays étranger; tous deux riches & puissans. Leur instruction est de la *crème philosophique*: Plutarque est plus uniforme & constant: Sénèque plus ondoyant & divers: celui-ci se roidit & se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte & les vicieux appetits: l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, & dédaigner d'en hâter son pas, & de se mettre sur sa garde: il paroît dans Sénèque qu'il prête un peu à la tyrannie des empereurs de son temps: Plutarque est libre par-tout: Sénèque est plein de pointes & de faillies: Plutarque de choses: celui-là vous chauffe plus & vous émeut: celui-ci vous contente davantage & vous paye mieux, il nous guide; l'autre nous pousse: tantôt dans Plutarque, les discours sont étendus, & tantôt il ne les touche que simplement, montrant seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaît, & se contentant de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un repos. Il les faut arracher delà, & les mettre en place marchande.

J'ajoute que les sujets des *morales* de Plutarque, sont en général traités superficiellement, & que les ouvrages de Sénèque, le meilleur même, celui des Bienfaits, n'a point d'ordre. Épictète est plus

simple & plus pur; mais il manque de vues & d'élévation. Marc Antonin montre un esprit plus vaste & plus grand que son empire. Il ne s'est pas contenté d'expliquer solidement les préceptes de ses maîtres, il les a souvent corrigés, & leur a donné une nouvelle force, par la manière ingénieuse & naturelle dont il les a proposés, ou par les nouvelles découvertes qu'il y a jointes.

Les Platoniciens qui se rendirent célèbres dans le troisième & quatrième siècle, un Plotin, un Amélius, un Porphyre, un Jamblique, un Proclus, &c. s'attachèrent beaucoup plus à expliquer les spéculations, ou plutôt les rêveries du fondateur de leur secte, qu'à cultiver la *morale*. Un très-petit nombre de docteurs de l'église chrétienne ne furent guere plus heureux, en s'entêtant d'idées chimériques, d'allégories, de disputes frivoles, & en s'abandonnant aux fougues de leur imagination échauffée. Il seroit superflu de parcourir les siècles suivans, où l'ignorance & la corruption ne laisserent presque plus qu'une étincelle de bon sens & de *morale*.

Cependant Aristote abandonné, reparut dans le sixième siècle. Boèce en traduisant quelques ouvrages du philosophe de Stagyre, jeta les fondemens de cette autorité despotique, que la philosophie péripatéticienne vint à acquérir dans la suite des temps. Les Arabes s'en entêrent dans le onzième siècle, & l'introduisirent en Espagne où elle subsiste toujours: delà naquit la philosophie scholastique, qui se répandit dans toute l'Europe; & dont la barbarie porta encore plus de préjudice à la religion & à la *morale*, qu'aux sciences spéculatives.

La *morale* des scholastiques est un ouvrage de pièces rapportées, un corps confus, sans règle & sans principe, un mélange des pensées d'Aristote: du droit civil, du droit canon, des maximes de l'écriture sainte & des peres. Le bon & le mauvais se trouvent mêlés ensemble; mais de manière qu'il y a beaucoup plus de mauvais que de bon. Les casuistes des derniers siècles n'ont fait qu'enrichir en vaines subtilités, & qui pis est en erreurs monstrueuses. Passons tous ces malheureux temps, & venons enfin à celui où la science des mœurs est, pour ainsi dire, ressuscitée.

Le fameux chancelier Bacon, qui finit sa carrière au commencement du dix-septième siècle, est un de ces grands génies à qui la postérité sera éternellement redevable des belles vues qu'il a fournies pour le rétablissement des sciences. Ce fut la lecture des ouvrages de ce grand homme, qui inspira à Hugues Grotius la pensée d'oser le premier former un système de *morale*, & de droit naturel. Personne n'étoit plus propre que Grotius à tenter cette entreprise. Un amour sincère de la vérité, une netteté d'esprit admirable, un discernement exquis, une profonde méditation, une erudition universelle, une lecture prodigieuse, une application continuelle à l'étude, au milieu d'un grand nombre de traverses, & des fonctions pénibles de plusieurs emplois considérables, sont les qualités qu'on ne sauroit sans ignorance & sans injustice refuser à ce grand homme. Si la philosophie de son siècle étoit encore pleine de ténèbres, il a presque suppléé à ce défaut par la force de son bon sens & de son jugement. Son ouvrage, aujourd'hui si connu, parut à Paris pour la première fois en 1626.

Quoique Selden ait prodigué la plus vaste érudition dans son système des loix des Hébreux sur la *morale* & le droit naturel, il s'en faut bien qu'il ait effacé, ni même égalé Grotius. Outre le désordre & l'obscurité qui regnent dans la manière d'écrire de ce savant anglois, ses principes ne sont point tirés des lumières de la raison, mais des sept préceptes donnés à Noé, qui ne sont fondés que sur une tradition douteuse, ou sur les décisions des rabbins.

Peu de temps avant la mort de Grotius parut sur la scène le fameux Thomas Hobbes. Si ce beau génie eût philosophé sans prévention, il auroit rendu des services considérables à la recherche de la vérité; mais il pose pour principe des sociétés, la conservation de soi-même & l'utilité particulière: mais il établit sur cette supposition, que l'état de nature est un état de guerre de chacun contre tous; mais il donne aux rois une autorité sans bornes, prétendant que la volonté des souverains fait & la religion, & tout ce qui est juste ou injuste.

Il étoit réservé à Samuel Puffendorf de profiter heureusement des lumières

de tous ceux qui l'avoient précédé, & d'y joindre ses propres découvertes. Il développe distinctement les maximes fondamentales de la *morale* que Grotius n'avoit fait qu'indiquer, & il en deduit par des conséquences suivies, les principaux devoirs de l'homme & du citoyen en quelque état qu'il se trouve. Il n'emprunte guère les pensées des auteurs, sans les développer, sans les étendre, & sans en tirer un plus grand parti. Mais c'est à M. Barbeyrac que le lecteur doit les principaux avantages qu'il peut aujourd'hui tirer de la lecture du droit de la guerre & de la paix, & du droit de la nature & des gens. Il leur faut joindre l'étude de Shaftsbury, de Hutcheson, de Cumberland, de Wolaston, de la Placette & de l'Esprit des loix, qui respire la pure *morale* de l'homme dans quelque état qu'il se trouve.

Il nous manque peut-être un ouvrage philosophique sur la conformité de la *morale* de l'évangile avec les lumières de la droite raison; car l'une & l'autre marchent d'un pas égal, & ne peuvent être séparées. La révélation suppose dans les hommes des connoissances qu'ils ont déjà ou qu'ils peuvent acquérir en faisant usage de leurs lumières naturelles. L'existence d'une divinité infinie en puissance, en sagesse & en bonté, étant un principe évident par lui-même, les écrivains sacrés ne s'attachent point à l'établir: c'est par la même raison qu'ils n'ont point fait un système méthodique de la *morale*, & qu'ils se sont contentés de préceptes généraux, dont ils nous laissent tirer les conséquences pour les appliquer à l'état de chacun, & aux divers cas particuliers.

Enfin ce seroit mal connoître la religion, que de relever le mérite de la foi aux dépens de la *morale*; car quoique la foi soit nécessaire à tous les chrétiens, on peut avancer avec vérité, que la *morale* l'emporte sur la foi à divers égards. 1°. Parce qu'on peut être en état de faire du bien, & de se rendre plus utile au monde par la *morale* sans la foi, que par la foi sans la *morale*. 2°. Parce que la *morale* donne une plus grande perfection à la nature humaine, en ce qu'elle tranquillise l'esprit, qu'elle calme les passions, & qu'elle avance le bonheur de chacun en particulier. 3°. Parce que la règle pour

la morale est encore plus certaine que celle de la foi, puisque les nations civilisées du monde s'accordent sur les points essentiels de la morale, autant qu'elles diffèrent sur ceux de la foi. 4°. Parce que l'incrédulité n'est pas d'une nature si maligne que le vice; ou, pour envisager la même chose sous une autre vue, parce qu'on convient en général qu'un incrédule vertueux peut être sauvé, sur-tout dans le cas d'une ignorance invincible, & qu'il n'y ait point de salut pour un croyant vicieux. 5°. Parce que la foi semble tirer sa principale, si ce n'est pas même toute la vertu, de l'influence qu'elle a sur la morale. (D. J.)

MORALISTE, f. m., Science des mœurs, auteur sur la morale, voyez, MORALE. Nous n'avons guère parmi les modernes que Grotius, Puffendorf, Barbeyrac, Tillotson, Wollaston, Cumberland, Nicole & la Placette, qui aient traité cette science d'après des principes lumineux. La plupart des autres moralistes ressemblent à un maître d'écriture, qui donneroit de beaux modèles, sans enseigner à tenir & conduire la plume pour tracer des lettres. D'autres moralistes ont puisé leurs idées de morale, tantôt dans le délire de l'imagination, tantôt dans des maximes contraires à l'état de la nature humaine. Plusieurs enfin ne se sont attachés qu'à faire des portraits finement touchés, laissant à l'écart la méthode & les principes qui constituent la partie capitale de la morale. C'est que les écrivains de ce caractère veulent être gens d'esprit, & songent moins à éclairer qu'à éblouir. Vain amour d'une futile gloire! qui fait perdre à un auteur l'unique but qu'il devoit se proposer, celui d'être utile. Mais il vaut mieux bien exercer le métier de manœuvre, que de mal jouer le rôle d'architecte. (D. J.)

MORALITÉ, f. f., Droit naturel, on nomme moralité, le rapport des actions humaines avec la loi qui en est la règle. En effet, la loi étant la règle des actions humaines, si l'on compare ces actions avec la loi, on y remarque ou de la conformité, ou de l'opposition; & cette sorte de qualification de nos actions par rapport à la loi, s'appelle moralité. Ce terme vient de celui de mœurs, qui sont des actions libres des hommes susceptibles de règle.

On peut considérer la moralité des actions sous deux vues différentes: 1°. par rapport à la manière dont la loi en dispose, & 2°. par rapport à la conformité ou à l'opposition de ces mêmes actions avec la loi.

Au premier égard, les actions humaines sont ou commandées, ou défendues, ou permises. Les actions commandées ou défendues sont celles que défend ou proscribit la loi; les actions permises sont celles que la loi nous laisse la liberté de faire.

L'autre manière dont on peut envisager la moralité des actions humaines, c'est par rapport à leur conformité ou à leur opposition avec la loi: à cet égard, on distingue les actions en bonnes ou justes, mauvaises ou injustes, & en actions indifférentes.

Une action moralement bonne ou juste, est celle qui est en elle-même exactement conforme à la disposition de quelque loi obligatoire, & qui d'ailleurs est faite dans les dispositions, & accompagnée des circonstances conformes à l'intention du législateur. Les actions mauvaises ou injustes sont celles qui, ou par elles-mêmes, ou par les circonstances qui les accompagnent, sont contraires à la disposition d'une loi obligatoire, ou à l'intention du législateur. Les actions indifférentes tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre les actions justes & injustes; ce sont celles qui ne sont ni ordonnées ni défendues, mais que la loi nous laisse en liberté de faire ou de ne pas faire, selon qu'on le trouve à propos; c'est-à-dire que ces actions se rapportent à une loi de simple permission, & non à une loi obligatoire.

Outre ce qu'on peut nommer la qualité des actions morales, on y considère encore une sorte de quantité, qui fait qu'en comparant les bonnes actions entre elles, & les mauvaises aussi entre elles, on en fait une estimation relative, pour marquer le plus ou le moins de bien ou de mal qui se trouve dans chacune; car une bonne action peut être plus ou moins excellente, & une mauvaise action plus ou moins condamnable, selon son objet; la qualité & l'état de l'agent; la nature même de l'action; son effet & ses suites; les circonstances du temps, du lieu, &c. qui peuvent encore rendre les bonnes ou

les mauvaises actions plus louables ou plus blâmables les unes que les autres.

Remarquons enfin qu'on attribue la *moralité* aux personnes aussi-bien qu'aux actions; & comme les actions sont bonnes ou mauvaises, justes ou injustes, l'on dit aussi des hommes qu'ils sont vertueux ou vicieux, bons ou méchants. Un homme vertueux est celui qui a l'habitude d'agir conformément à ses devoirs. Un homme vicieux est celui qui a l'habitude opposée. Voyez VERTU & VICE. (D. J.)

MORALITÉ, s. f., *Belles-Lettres Poétiques*. Quelle est la fin que la poésie se propose? Il faut l'avouer, le plaisir. S'il est vicieux, il la déshonore; s'il est vertueux, il l'annoblit; s'il est pur, sans autre utilité que d'adoucir de temps en temps les amertumes de la vie; de semer les fleurs de l'illusion sur les épines de la vérité; c'est encore un bien précieux. Horace distingue dans la poésie l'agrément sans utilité, & l'utilité sans agrément: l'un des deux peut se passer de l'autre, je l'avoue; mais cela n'est pas réciproque, & le poème didactique même a besoin de plaire pour instruire avec plus d'attrait. Mais qu'à l'aspect des merveilles de la nature, pleine de reconnaissance & d'amour, le génie aux ailes de flamme se rapproche de la divinité, par le desir d'être le bienfaiteur du monde; qu'ami passionné des hommes, il consacre ses veilles à la noble ambition de les rendre meilleurs & plus heureux; que dans l'âme héroïque du poète l'enthousiasme de la vertu se mêle à celui de la gloire; c'est alors que la poésie est digne de cette origine céleste qu'elle s'est donnée autrefois.

Ainsi toute poésie un peu sérieuse doit avoir son objet d'utilité, son but moral; & la vérité de sentiment ou de réflexion qui en résulte, l'impression salutaire de crainte, de pitié, d'admiration, de mépris, de haine ou d'amour qu'elle fait sur l'âme, est ce qu'on appelle *moralité*.

Quelquefois la *moralité* se présente directement, même dans un poème en préceptes; mais le plus souvent on la laisse à déduire, & l'effet n'en est que plus infaillible, lorsque le mérite de l'avoir saisie trompe & console la vanité, que le précepte auroit blessée: c'est l'artifice de l'a-

pologue, c'est plus en grand celui de la tragédie & de l'épopée.

Nous avons fait voir, en parlant de la tragédie, comment elle est une leçon de mœurs.

Le Bossu veut que ce poème, pour être moral, soit composé comme l'apologue. „Homère, dit-il, a fait la fable & le dessin de ses poèmes sans penser à ces principes (Achille & Ulysse), & ensuite il leur a fait l'honneur de donner leurs noms aux héros qu'il avoit feint”. Homère seroit, je crois, bien surpris d'entendre comme on lui fait composer ses poèmes. Aristote ne le seroit pas moins, du sens qu'on donne à ses leçons. „La fable, dit ce philosophe, est la composition des choses”. Or, deux choses composent la fable, dit le Bossu, la vérité qui lui sert de fondement, & la fiction qui déguise la vérité, & qui donne la forme de fable. Aristote n'a jamais pensé à ce déguisement. Il ne veut pas que la fable enveloppe la vérité, il veut qu'elle l'imit. Ce n'est donc pas dans l'allégorie, mais dans l'imitation qu'il en fait consister l'essence. Le propre de l'allégorie est que l'esprit y cherche un autre sens que celui qu'elle présente. Or, dans la querelle d'Achille & d'Agamemnon, le sens littéral & simple nous satisfait aussi pleinement que dans la guerre civile entre César & Pompée. Le sens moral de l'Odyssée n'est pas plus mystérieux: il est direct, immédiat, aussi naturel enfin que dans un exemple tiré de l'histoire; & l'absence d'Ulysse, prise à la lettre, a toute sa *moralité*. La peine inutile que le Bossu s'est donnée pour appliquer son principe à l'Enéide, auroit dû l'en dissuader. Qui jamais avant lui s'étoit avisé de voir dans l'action de ce poème „l'avantage d'un gouvernement doux & modéré sur une conduite dure, sévère, & qui n'inspire que la crainte”. Voilà où conduit l'esprit de système. On s'aperçoit que l'on s'égare, mais on ne veut pas reculer.

L'abbé Terrasson veut que, sans avoir égard à la *moralité*, on prenne pour sujet de l'épopée l'exécution d'un grand dessein, & en conséquence il condamne le sujet de l'Iliade, qu'il appelle une *inaction*. Mais la colère d'Achille ne produit-elle pas son effet, & l'effet le plus terrible, par l'inaction même de ce héros? Ce n'est

pas la colere d'Achille en elle-même, mais la colere d'Achille *fatale aux Grecs*, qui fait le sujet de l'Iliade. Si par elle une armée triomphante passe tout-à-coup de la gloire de vaincre à la honte de fuir, & de la plus brillante prospérité à la plus affreuse désolation, l'action est grande & pathétique.

Le Tasse prétend qu'Homere a voulu démontrer dans Hector, que c'est une chose très-louable que de défendre sa patrie; & dans Achille, que la vengeance est digne d'une grande ame. *Le quali opinioni essendo per se probabili non verisimili, e per l'artificio d'Homero divennero probabilissime e provatissime e similissime al vero.* Homere n'a pensé à rien de tout cela: car, 1°. il n'a jamais été douteux qu'il fût beau de servir sa patrie, & il n'a jamais été utile de persuader qu'il fût grand de se venger soi-même.

Il est encore moins raisonnable de prétendre que l'Iliade soit l'éloge d'Achille; c'est vouloir que le Paradis perdu soit l'éloge de Satan. Un panégyriste peint les hommes comme ils doivent être; Homere les peint comme ils étoient. Achille & la plupart de ses héros ont plus de vices que de vertus, & l'Iliade est plutôt la satire que l'apologie de la Grece.

Je ne fais pas pourquoi l'on cherche dans l'Iliade une autre *moralité* que celle qui se présente naturellement; celle que le poete annonce en débutant, & qu'il met encore dans la plainte d'Achille à sa mere après la mort de son ami Patrocle. „ Ah! périssent dans l'univers les contentions & les querelles; puissent-elles être bannies du séjour des hommes & de celui des dieux, avec la colere qui renverse de son affiette l'homme le plus sage & le plus modéré, & qui, plus douce que le miel, s'enfle & s'augmente dans le cœur comme la fumée! Je viens d'en faire une cruelle expérience par ce funeste emportement où m'a précipité l'injustice d'Agamemnon ”.

On voit ici bien clairement que la passion, pour avoir sa *moralité*, doit être funeste à celui qui s'y livre. C'est un principe qu'Homere seul a connu parmi les poetes anciens; & s'il l'a négligé à l'égard d'Agamemnon, il l'a observé à l'égard d'Achille.

Lucain est sur-tout recommandable par la hardiesse avec laquelle il a choisi & traité son sujet aux yeux des Romains devenus esclaves, & dans la cour de leur tyran.

Proxima quid soboles; aut quid meruere nepotes

In regnum nasci? Pavide num gessimus arma?

Teximus an jugulos? Alieni pœna timoris

In nostra cervice sedet

Ce génie audacieux avoit senti qu'il étoit naturel à tous les hommes d'aimer la liberté, de détester qui l'opprime, d'admirer qui le défend: il a écrit pour tous les siècles; &, sans l'éloge de Néron dont il a souillé son poëme, on le croiroit d'un ami de Caton.

Le but de la Henriade est le même, en un point, que celui de la Pharsale; mais il embrasse de plus grandes vues. A l'effroi des guerres civiles, que l'un & l'autre poëme apprennent à détester, se joint, dans l'exemple de la ligue, la juste horreur du fanatisme & de la superstition, ces deux tisons de la discorde, ces deux fléaux de l'humanité. *Voyez EPOPÉE, (M. MARMONTEL.)*

MORALITÉ, *Apologue*, la vérité qui résulte du récit allégorique de l'apologue, se nomme *moralité*. Elle doit être claire, courte & intéressante; il n'y faut point de métaphysique, point de périodes, point de vérités trop triviales, comme seroit celle-ci qu'il faut ménager sa santé.

Phedre & la Fontaine placent indifféremment la *moralité*, tantôt avant, tantôt après le récit, selon que le goût l'exige ou le permet. L'avantage est à-peu-près égal pour l'esprit du lecteur, qui n'est pas moins exercé; soit qu'on la place auparavant ou après. Dans le premier cas, on a le plaisir de combiner chaque trait du récit avec la vérité; dans le second cas, on a le plaisir de la suspension: on devine ce qu'on veut nous apprendre, & on a la satisfaction de se rencontrer avec l'auteur, ou le mérite de lui céder, si on n'a point réussi.

MORALITÉ, *Théâtre françois*, c'est ainsi qu'on appella d'abord les premières comédies saintes qui furent jouées

en France dans le quinzième & seizième siècles. Voyez COMÉDIES SAINTES.

(I) (*)

Au nom de *moralités*, succéda celui de *mystères de la Passion*. Voyez MYSTÈRES DE LA PASSION.

Ces pieuses farces étoient un mélange monstrueux d'impiété & de simplicité, mais que ni les auteurs, ni les spectateurs n'avoient l'esprit d'apercevoir. La *Conception à personnages*, (c'est le titre d'une des premières *moralités*, jouée sur le théâtre françois, & imprimée in-4°. gothi-

que, à Paris chez Alain Lotrian), & ainsi parler Joseph:

*Mon soulcy ne se peut deffaire
De marie mon épouse suincie
Que j'ai ainsi trouvée engainte,
Ne sçai s'il y a faute ou non.*

*De moi n'est la chose venue;
Sa promesse n'a pas tenue.*

*Elle a rompu son mariage,
Je suis bien infeible, incrédule,*

(*) On représentoit les *moralités* avec les farces & les sottises. Le sujet qu'on prenoit étoit pris dans la nature, comme celui de l'*Enfant prodigue*; mais plus souvent la fable en étoit allégorique, & alors les idées les plus abstraites ou les plus fantastiques y étoient personnifiées; c'étoient la chair, l'esprit, le monde, bonne compagnie, je bois à vous, accoutumance, passe-temps, friandise, &c.

Dans la *moralité* de l'*Homme juste* & du mondain, un ange promenant une âme en l'autre monde, lui fait voir l'enfer, dont voici la description, un peu différente de celle de l'*Enéide* & de la *Henriade*:

*En cette montagne & haut roc,
Pendus au croc,
Abbé y a, & moine en froc;
Empereur, roi, duc, comte & pape.
Boutciller, avec son broc,
De joie à poc.
Laboureur aussi ô son soc;
Cardinal, évêque ô sa chape.*

*Nul d'eux jarnais delà n'échape,
Que ne les happe
Le diable, avec un ardent broc.
Mis ils sont en obscure trape;
Puis fort les frappe
Le diable, qui tous les attrape
Avec sa rappe,
Au feu les mettant en un bloc.*

La *moralité* de l'*Enfant ingrat* devoit être un excellent drame pour le temps. Il y a de l'intérêt, de la conduite, & une catastrophe qui devoit faire alors plus terrible impression. Cet enfant, pour lequel ses père & mère se sont dépouillés de leurs biens, les reçoit avec dureté, lorsque réduits à l'indigence, veulent recourir à lui, & les menace de les méconnoître s'ils se présentent nouveau. Après les avoir chassés de chez lui, il se met à table, se fait apporter un pâté; & comme il est prêt à l'ouvrir, son père, une seconde fois, vient demander l'aumône. Ce fils dénaturé le méconnoît & le chasse de sa maison. Le désespoir s'empare de l'âme du père; il sort rend compte à sa femme du traitement qu'il a reçu. L'un & l'autre prononcent contre leur fils les plus terribles malédictions.

Le fils, après le départ du père, veut ouvrir le pâté, & à l'instant il en sort un crapaud qui s'élance sur lui, & qui lui couvre le visage. Comme personne ne put l'en détacher, on s'adresse au curé, à l'évêque, & enfin au pape; comme le coupable est vraiment repentant, le souverain pontife ordonne au crapaud de se détacher de sa face. Le crapaud tombe, l'enfant ingrat recouvre l'usage de la parole; &, accompagné de son beau-père, de sa femme, de ses amis & de ses domestiques, il va se jeter aux pieds de son père & de sa mère, en obtient son pardon. On voit, par cet exemple, que la *moralité* étoit une leçon de mœurs, comme son nom même l'annonce. Mais à la fin on s'appuya sur le ridicule des allégories qui étoient en usage dans la *moralité*. Dans le prologue d'*Eugène*, Jodelle en fait sentir l'abus:

*On moralise un conseil, un écrit,
Un temps, un tout, une chair, un esprit.*

Quand je regarde bien son faire ,
De croire qu'il n'y ait meffaire.

Elle est ençainte, & d'où viendrait
Le fruit ? Il faut dire par droit,
Qu'il y ait vice d'adultère ,
Puisque je n'en suis pas le pere.

Elle a été troys moys entiers
Hors d'ici, & au bout du tiers
Je l'ai toute grosse reçue :
L'aurois quelque paillard déçue ,
Ou de force voulu efforcer ?
Ha ! brief, je ne sçay que penser !

Voilà de vrais blasphêmes en bon françois ! Et Joseph alloit quitter son épouse, si l'ange Gabriel ne l'eût averti de n'en rien faire.

Mais qui croiroit qu'un Jésuite espagnol du x-septieme siecle Jean Carthage, mort à Naples en 1617, ait débité dans un livre, intitule *Josephi mysteria*, que saint Joseph peut tenir rang parmi les martyrs, à cause de la jalousie qui lui déchiroit le cœur, quand il s'aperçut de jour en jour de la grossesse de son épouse. Quelle porte n'ouvre-t-on point aux railleries des profanes, lorsqu'on ose faire des martyrs de cette nature, & qu'on expose nos mysteres à des idées d'imagination si dépravées ! (D. J.)

MORAT, Géogr., petite ville de la Suisse, sur la route d'Avenche, capitale du bailliage du même nom, appartenant aux cantons de Berne & de Fribourg.

Morat est illustré par trois sieges mémorables, qu'il a soutenus glorieusement ; le premier en 1032, contre l'empereur Conrad le Salique ; le second en 1292, contre l'empereur Rodolphe de Habsbourg, & le troisieme en 1476, contre Charles le Hardi, dernier duc de Bourgogne. Ce dernier siege fut suivi de cette fameuse bataille, où les Suisses triompherent, & mirent l'armée du duc dans la deroute la plus complete. Les habitants de Morat célèbrent encore de temps à autre ce grand événement par des fêtes & des réjouissances publiques. Ce fut là l'aurore de leur liberté, que M. de Voltaire a peinte d'un si beau coloris dans les vers suivans :

Je vois la liberté répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrier ,

Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens ,

Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portoit ces piques & ces dards ,

On trainoit ces canons, ces échelles fatales

Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales

De Morat en danger, défendoit les remparts ;

Tout un peuple la suit, sa naïve allégresse

Fit à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;

Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs

que la Grece

Aux champs de Marathon, prodiguoit aux vainqueurs.

A un quart de lieue de Morat, on voit sur le grand chemin d'Avenche, une chapelle autrefois remplie d'ossements des Bourguignons qui périrent au siege & à la bataille de 1476. Au-dessous de la porte de la chapelle dont je parle, on lit cette inscription singuliere, que les Suisses y ont fait graver : *Deo Opt. Max. Caroli inclyti, & fortissimi Burgundie ducis, exercitus Muratum obsidens, ab Helvetiis casus, hoc sui monumentum reliquit anno 1476.*

Le territoire de Morat est un pays de vignes, de champs, de prés, de bois & de marais. Son lac joint à un canal qui se rend au lac d'Yverdon & de Neuchâtel, y répand du commerce. Le lac de Morat peut avoir 25 brasses de profondeur, & nourrit du poisson délicat.

Le bailliage de Morat appartient en commun aux cantons de Berne & de Fribourg, & l'on y parle, comme dans la ville, les deux langues, l'allemand & le françois, ou romand ; mais tout le bailliage est de la religion protestante. Elle fut établie dans Morat en 1530, à la pluralité des voix, en présence des députés de Berne & de Fribourg. Le reste du bailliage imita bientôt l'exemple des habitans de la ville.

Elle est en partie située sur une hauteur qui a une belle esplanade, en partie au bord du lac de son nom, à 4 lieues O. de Berne, & pareille distance N. E. de Fribourg. Longit. 24. 56. Latitude 47. (D. J.)

MORANKGAST, *Hist. nat. Botan.*, grand arbre des Indes orientales. Ses feuilles sont petites & rondes ; les rameaux ont beaucoup d'étendue : il produit des filiques remplies d'une espece de fèves que les habitans des Maldives mangent très-communément.

MORATOIRES LETTRES, *litteræ moratoriæ*, *Jurispr.* C'est ainsi qu'on nomme en Allemagne, des lettres que l'on obtient de l'empereur & des états de l'empire, en vertu desquelles les créanciers doivent accorder à leurs débiteurs un certain temps marqué par ces lettres, pendant lequel ils ne peuvent point les inquiéter. Suivant les loix de l'empire, les *lettres moratoires* ne doivent s'accorder que sur des raisons légitimes & valables ; & celui qui les obtient, doit donner caution qu'il payera ce qu'il doit, lorsque le délai qu'il a demandé sera expiré. Les *lettres moratoires* sont la même chose que ce qu'on appelle *lettres d'état* en France. (—)

MORAVA, LA, *Géogr.*, rivière de Moravie, de Hongrie & d'Autriche ; elle a sa source aux confins de la Bohême, & court entre l'Autriche & la Hongrie, jusqu'au Danube.

MORAVA, LA, *Géogr.*, le *Margus* des Latins ; les Allemands l'appellent *der Maier*, & les Bohémiens, *Mora'wska-zemir*, rivière de la Turquie européenne, qui prend sa source aux confins de la Bohême, passe dans la Moravie, & se jette dans le Danube. (D. J.)

MORAVES ou FRERES UNIS, *Moraves*, *Moravites* ou *Freres unies*, secte particulière & reste de Hussites, repandus en bon nombre sur les frontieres de Pologne, de Bohême & de Moravie ; d'où selon toute apparence, ils ont pris le nom de *Moraves* : on les appelle encore *Hernheuters*, du nom de leur principale résidence en Lusace, contrée d'Allemagne.

Ils subsistent de nos jours en plusieurs maisons ou communautés, qui n'ont d'autre liaison entre elles, que la conformité de vie & d'institut. Ces maisons sont proprement des agrégations de séculiers, gens mariés & autres, mais qui tous ne sont retenus que par le lien d'une société douce & toujours libre ; agrégation où tous les sujets en société de biens & de

talens, exercent différens arts & profession au profit général de la communauté ; de façon néanmoins que chacun y trouve aussi quelque intérêt qui est propre. Leurs enfans sont élevés en commun aux dépens de la maison, & on les y occupe de bonne heure, d'une manière édifiante & fructueuse ; en sorte que les parens n'en sont embarrassés.

Les *Moraves* font profession du christianisme, ils ont même beaucoup de conformité avec les premiers chrétiens, dont ils nous retracent le désintéressement & les mœurs. Cependant ils n'admettent guère que les principes de la théologie naturelle, un grand respect pour la Divinité, une exacte justice jointe à beaucoup d'humanité pour tous les hommes ; & plus outrés à quelques égards que les protestans mêmes, ils ont élagué dans la religion tout ce qui leur a paru sentir l'institution humaine. Du reste, ils sont plus que personne dans le principe de la tolérance ; les gens sages & modérés de quelque communion qu'ils soient, sont bien reçus parmi eux, & chacun trouve dans leur société toute la facilité possible pour les pratiques extérieures de la religion. Un des principaux articles de leur morale, c'est qu'ils regardent la mort comme un bien, & qu'ils tâchent d'inculquer cette doctrine à leurs enfans, aussi ne les voit-on point s'attrister à la mort de leurs proches. Le comte de Zinzendorf patriarche ou chef des *freres unis*, étant décédé au mois de mai 1760, fut inhumé à Hernhut en Lusace avec assez de pompe, mais sans aucun appareil lugubre ; au contraire, avec des chants mélodieux & une religieuse allégresse. Le comte de Zinzendorf étoit un seigneur allemand des plus distingués & qui ne trouvant dans le monde rien de plus grand ni plus digne de son estime, que l'institut des *Moraves*, s'étoit fait membre & protecteur zélé de cette société, avant lui opprimée & presque éteinte, mais société qu'il a soutenue de sa fortune & de son crédit, & qui en conséquence reparoit aujourd'hui avec un nouvel éclat.

Jamais l'égalité ne fut plus entière que chez les *Moraves* ; si les biens y sont communs entre les freres, l'estime & les égards ne le sont pas moins, je veux dire que tel qui remplit une profession plus distinguée, suivant l'opinion, n'y est pas

réellement plus considéré qu'un autre qui exerce un métier vulgaire. Leur vie douce & innocente leur attire des prosélites, & les fait généralement estimer de tous les gens qui jugent des choses sans préoccupation. On sait que plusieurs familles *Moravites* ayant passé les mers pour habiter un canton de la Géorgie américaine sous la protection des Anglois ; les sauvages en guerre contre ceux-ci, ont parfaitement distingué ces nouveaux habitans sages & pacifiques. Ces prétendus barbares, malgré leur extrême supériorité, n'ont voulu faire aucun butin sur les *frères unis*, dont ils respectent le caractère paisible & désintéressé. Les *Moraves* ont une maison à Utrecht ; ils en ont aussi en Angleterre & en Suisse.

Nous sommes si peu attentifs aux avantages des communautés, si dominés d'ailleurs par l'intérêt particulier, si peu disposés à nous secourir les uns les autres & à vivre en bonne intelligence, que nous regardons comme chimérique tout ce qu'on nous dit d'une société assez raisonnable pour mettre ses biens & ses travaux en commun. Cependant l'histoire ancienne & moderne nous fournit plusieurs faits semblables. Les Lacédémoniens, si célèbres parmi les Grecs, formerent au sens propre une république ; puisque ce qu'on appelle *propriété* y étoit presque entièrement inconnu. On en peut dire autant des Esséniens chez les Juifs, des Gymnosophistes dans les Indes ; enfin, de grandes peuplades au Paraguay réalisaient de nos jours tout ce qu'il y a de plus étonnant & de plus louable dans la conduite des *Moraves*. Nous avons même parmi nous quelque chose d'approchant dans l'établissement des frères cordonniers & tailleurs, qui se mirent en communauté vers le milieu du dix-septième siècle. Leur institut consiste à vivre dans la continence, dans le travail & dans la piété, le tout sans faire aucune sorte de vœux.

Mais nous avons sur-tout en Auvergne d'anciennes familles de laboureurs, qui vivent de temps immémorial dans une parfaite société, & qu'on peut regarder à bon droit comme les *Moraves* de la France, on nous annonce encore une société semblable à quelques lieues d'Orléans, laquelle commence à s'établir depuis vingt à trente ans. A l'égard des commu-

nautés d'Auvergne beaucoup plus anciennes & plus connues, on nomme en tête les Quitard-Pinou comme ceux qui du temps de plus loin & qui prouvent cinq cents ans d'association, on nomme encore les Arnaud, les Pradel, les Bonnemoy, le Tournel & les Anglade, anciens & sages roturiers, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps, & dont les habitations sont situées dans la baronnie de Thiers en Auvergne, où ils s'occupent uniquement à cultiver leurs propres domaines.

Chacune de ces familles forme différentes branches qui habitent une maison commune, & dont les enfans se marient ensemble, de façon pourtant que chacun des conjoints n'établit guère qu'un fils dans la communauté pour entretenir la branche, que ce fils doit représenter un jour après la mort de son père ; branche au reste dont ils ont fixé le nombre par une loi de famille qu'ils se sont imposée, en conséquence de laquelle ils marient au dehors les enfans surnuméraires des deux sexes. De quelque valeur que soit la portion du père dans les biens communs, ces enfans s'en croient exclus de droit, moyennant une somme fixée différemment dans chaque communauté, & qui est chez les Pinou de 500 livres pour les garçons, & de 200 pour les filles.

Au reste, cet usage tout consacré qu'il est par son ancienneté & par l'exactitude avec laquelle il s'observe, ne paroît guère digne de ces respectables associés. Pourquoi priver des enfans de leur patrimoine, & les chasser malgré eux du sein de leur famille ? N'ont-ils pas un droit naturel aux biens de la maison, & sur-tout à l'incalculable avantage d'y vivre dans une société douce & paisible, à l'abri des misères & des sollicitudes qui empoisonnent les jours des autres hommes ? D'ailleurs l'association dont il s'agit étant essentiellement utile, ne convient-il pas pour l'honneur & pour le bien de l'humanité, de lui donner le plus d'étendue qu'il est possible ? Supposez donc que les terres actuelles de la communauté ne fussent pas pour occuper tous ses enfans, il seroit aisé avec le prix de leur légitime, de faire de nouvelles acquisitions ; & si la providence accroît le nombre des sujets, il n'est pas difficile à des gens unis & la-

borieux d'accroître un domaine & des bâtimens.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement intérieur est à-peu-près le même dans toutes ces communautés, chacune se choisit un chef qu'on appelle *maître* ; il est chargé de l'inspection générale & du détail des affaires ; il vend, il achète, & la confiance qu'on a dans son intégrité lui épargne l'embarras de rendre des comptes détaillés de son administration ; mais la femme n'a parmi les autres personnes de son sexe que le dernier emploi de la maison, tandis que l'épouse de celui des conjoints qui a le dernier emploi parmi les hommes, a le premier rang parmi les femmes, avec toutes les fonctions & le titre de maîtresse. C'est elle qui veille à la boulangerie, à la cuisine, &c. qui fait faire les toiles, les étoffes & les habits & qui les distribue à tous les conjoints.

Les hommes, à l'exception du maître qui a toujours quelque affaire en ville, s'occupent tous également aux travaux ordinaires. Il y en a cependant qui sont particulièrement chargés l'un du soin des bestiaux & du labourage, d'autres de la culture des vignes ou des prés, & de l'entretien des futaies. Les enfans sont soigneusement élevés, une femme de la maison les conduit à l'école, au catéchisme, à la messe de paroisse, & les ramène. Du reste chacun des conjoints reçoit tous les huit jours une légère distribution d'argent dont il dispose à son gré, pour ses amusemens ou ses menus plaisirs.

Ces laboureurs fortunés sont réglés dans leurs mœurs, vivent fort à l'aile & sont sur-tout fort charitables, ils le sont même au point qu'on leur fait un reproche de ce qu'ils logent & donnent à souper à tous les mendiants qui s'écartent dans la campagne, & qui par cette facilité s'entretiennent dans une fainéantise habituelle, & font métier d'être gueux & vagabonds ; ce qui est un apprentissage de vols & de mille autres désordres.

Sur le modèle de ces communautés, ne pourroit-on pas en former d'autres pour employer utilement tant de sujets embarrassés, qui faute de conduite & de talens, & conséquemment faute de travail & d'emploi ne sont jamais aussi occupés ni aussi heureux qu'ils pourroient l'être, & qui par-là souvent deviennent à charge au public & à eux-mêmes.

On n'a guère vu jusqu'ici, que des célibataires, des ecclésiastiques & des religieux qui se soient procuré les avantages des associations ; il ne s'en trouve presque aucune en faveur des gens mariés. Ceux-ci néanmoins obligés de pourvoir à l'entretien de leur famille, auroient plus besoin que les célibataires, des secours que fournissent toutes les sociétés.

Ces considérations ont fait imaginer une association de bons citoyens, lesquels unis entre eux par les liens de l'honneur & de la religion, pussent les mettre à couvert des sollicitudes & des chagrins que le défaut de talens & d'emploi rend presque inévitable ; association de gens laborieux, qui, sans renoncer au mariage, pussent remplir tous les devoirs du christianisme, & travailler de concert à diminuer leurs peines & à se procurer les douceurs de la vie ; établissement, comme l'on voit, très-désirable & qui ne paroît pas impossible ; on en jugera par le projet suivant.

1°. Les nouveaux associés ne seront jamais liés par des vœux, & ils auront toujours une entière liberté de vivre dans le mariage ou dans le célibat, sans être assujettis à aucune observance monastique ; mais sur-tout ils ne seront point retenus malgré eux, & ils pourront toujours se retirer dès qu'ils le jugeront expédient pour le bien de leurs affaires. En un mot, cette société sera véritablement une communauté séculière & libre dont tous les membres exerceront différentes professions, arts ou métiers, sous la direction d'un chef & de son conseil, & par conséquent ils ne différeront point des autres laïcs, si ce n'est par une conduite plus réglée & par un grand amour du bien public ; du reste, on s'en tiendra pour les pratiques de religion à ce que l'église prescrit à tous les fideles.

2°. Les nouveaux associés s'appliqueront constamment & par état à toutes sortes d'exercices & de travaux, sur les sciences & sur les arts, en quoi ils préféreront toujours le nécessaire & le commode à ce qui n'est que de pur agrément ou de pure curiosité. Dans les sciences, par exemple, on cultivera toutes les parties de la médecine & de la physique utile ; dans les métiers, on s'attachera spécialement aux arts les plus vulgaires

gaires & même au labourage, si l'on s'établit à la campagne : d'ailleurs, on n'exigera pas un sou des postulans, dès qu'ils pourront contribuer de quelque manière au bien de la communauté. On apprendra des métiers à ceux qui n'en sauront point encore ; & en un mot, on tâchera de mettre en œuvre les sujets les plus ineptes, pourvu qu'on leur trouve un caractère sociable, & sur-tout l'esprit de modération joint à l'amour du travail.

3°. On arrangera les affaires d'intérêt de manière, que les associés en travaillant pour la maison puissent travailler aussi pour eux-mêmes ; je veux dire, que chaque associé aura, par exemple, un tiers, un quart, un cinquième ou telle autre quotité de ce que les travaux pourront produire, toute dépense prélevée ; c'est pourquoi on évaluera tous les mois les exercices ou les ouvrages de tous les sujets, & on leur en payera sur-le-champ la quotité convenue ; ce qui fera une espèce d'appointement ou de pécule que chacun pourra augmenter à proportion de son travail & de ses talens.

L'un des grands usages du pécule, c'est que chacun se fournira sur ce fonds le vin, le tabac & les autres besoins arbitraires, & ce n'est en certains jours de réjouissance qui seront plus ou moins fréquens, & dans lesquels la communauté fera tous les frais d'un repas honnête ; au surplus, comme le vin, le café, le tabac, font plus que doubler la dépense du nécessaire, & que dans une communauté qui aura des femmes, des enfans, des sujets ineptes à soutenir, la parcimonie devient absolument indispensable ; on exhortera les membres en général & en particulier, à mépriser toutes ces vaines délicatesses qui absorbent l'aisance des familles, & pour les y engager plus puissamment, on donnera une gratification annuelle à ceux qui auront le courage de s'en abstenir.

4°. Ceux qui voudront quitter l'association, emporteront non-seulement leur pécule, mais encore l'argent qu'ils auront mis en société, avec les intérêts usités dans le commerce. A l'égard des mourans, la maison en héritera toujours, de sorte qu'à la mort d'un associé, tout ce qui se trouvera lui appartenir dans la communauté, sans en excepter son pé-

cule, tout cela, dis-je, sera pour lors acquis à la congrégation ; mais tout ce qu'il possédait au dehors appartiendra de droit à ses héritiers.

5°. Tous les associés, dès qu'ils auront fait leur noviciat, seront regardés comme membres de la maison : & chacun sera toujours sûr d'y demeurer en cette qualité, tant qu'il ne fera pas de faute considérable & notoire contre la religion, la probité, les bonnes mœurs. Mais dans ce cas, le conseil assemblé aura droit d'exclure un sujet vicieux, supposé qu'il ait contre lui au moins les trois quarts des voix ; bien entendu qu'on lui rendra pour lors tout ce qui pourra lui appartenir dans la maison, suivant les dispositions marquées ci-dessus.

6°. Les enfans des associés seront élevés en commun, & suivant les vues d'une éducation chrétienne ; je veux dire, qu'on les accoutumera de bonne heure à la frugalité, à mépriser le plaisir présent, lorsqu'il entraîne de grands maux & de grands déplaisirs ; mais sur-tout on les élèvera dans l'esprit de fraternité, d'union, de concorde, & dans la pratique habituelle des arts & des sciences les plus utiles, le tout avec les précautions, l'ordre & la décence qu'il convient d'observer entre les enfans des deux sexes.

7°. Les garçons demeureront dans la communauté jusqu'à l'âge de seize ans faits, après quoi, si sa majesté l'agrée, on enverra les plus robustes dans les villes frontières, pour y faire un cours militaire de dix ans. Là ils seront formés aux exercices de la guerre, & du reste occupés aux divers arts & métiers qu'ils auront pratiqués dès l'enfance, & par conséquent ils ne seront point à charge au roi, ni au public dans les temps de paix ; ils feront la campagne au temps de guerre, après avoir fait quelque apprentissage des armes dans les garnisons. Ce cours militaire leur acquerra tout droit de maîtrise pour les arts & pour le commerce ; de façon qu'après leurs dix années de service, ils pourront s'établir à leur choix dans la communauté séculière ou ailleurs, libre d'exercer partout les différentes professions des arts & du négoce.

8°. Lorsqu'il s'agira de marier ces jeunes gens, ce qu'on ne manquera pas de

Q

fixer à un âge convenable pour les deux sexes, leur établissement ne sera pas difficile, & tous les sujets auront pour cela des moyens suffisans; car outre leur pécule plus ou moins considérable, la communauté fournira une honnête légitime à chaque enfant, laquelle consistera tant en argent, qu'en habillemens & en meubles : légitime proportionnée aux facultés de la maison & du reste égale à tous, avec cette différence pourtant qu'elle sera double au moins pour ceux qui auront fait le service militaire. Après cette espece d'héritage, les enfans ne tireront plus de leurs parens que ce que ceux-ci voudront bien leur donner de leur propre pécule; si ce n'est qu'ils eussent des biens hors de la maison, auquel cas les enfans en hériteront sans difficulté.

Il ne faut aucune donation, aucun privilege, aucun legs pour commencer une telle entreprise; il est visible que tous les membres opérant en commun, en n'aura pas besoin de ces secours étrangers. Il ne faut de même aucune exemption d'impôts, de corvées, de milices, &c. Il n'est ici question que d'une communauté laïque, dépendante à tous égards de l'autorité du roi & de l'état, & par conséquent sujette aux impositions & aux charges ordinaires. On peut donc espérer que les puissances protégeront cette nouvelle association, puisqu'elle doit être plus utile que tant de sociétés qu'on a autorisées en divers temps, & qui se sont multipliées à l'infini, bien qu'elles soient presque toujours onéreuses au public.

Au reste on ne donne ici que le plan général de la congrégation proposée, sans s'arrêter à développer les avantages sensibles que l'état & les particuliers en pourroient tirer, & sans détailler tous les réglemens qui seroient nécessaires pour conduire un tel corps. Mais on propose en question, savoir, si suivant les loix établies dans le royaume pour les entreprises & sociétés de commerce, les premiers auteurs d'un pareil établissement, pourroient s'obliger les uns envers les autres, & se donner mutuellement leurs biens & leurs travaux, tant pour eux que pour leurs successeurs, sans y être expressement autorisés par la cour.

Ce qui pourroit faire croire, qu'il n'est pas besoin d'une approbation formelle, c'est que plusieurs sociétés assez semblables, actuellement existantes, n'ont point été autorisées par le gouvernement, & pour commencer par les freres cordonniers & les freres tailleurs, on sait qu'ils n'ont point eu de lettres-patentes. De même les communautés d'Auvergne subsistent depuis des siècles, sans qu'il y ait eu aucune intervention de la cour pour leur établissement.

Objections & réponse. On ne manquera pas de dire qu'une association de gens mariés est absolument impossible; que ce seroit une occasion perpétuelle de trouble, & qu'inafailliblement les femmes mettroient la désunion parmi les conjoints; mais ce sont là des objections vagues, & qui n'ont aucun fondement solide. Car pourquoi les femmes causeroient-elles plutôt du désordre dans une communauté conduite avec de la sagesse, qu'elles n'en causent tous les jours dans la position actuelle, où chaque famille, plus libre & plus isolée, plus exposée aux mauvaises suites de la misère & du chagrin, n'est pas contenue, comme elle le seroit là, par une police domestique & bien suivie? D'ailleurs, si quelqu'un s'y trouvoit déplacé, s'il y paroïssoit inquiet, ou qu'il y mit la division; dans ce cas, s'il ne se retiroit de lui-même, ou s'il ne se corrigeoit, on ne manqueroit pas de le congédier.

Mais on n'empêcheroit pas, dit-on, les amours furtives, & bientôt ces amours causeroient du trouble & du scandale.

A cela je réponds, que l'on ne prétends pas refondre le genre humain; le cas dont il s'agit arrive déjà fréquemment, & sans doute qu'il arriveroit ici quelquefois; néanmoins on sent que ce désordre seroit beaucoup plus rare. En effet, comme l'on seroit moins corrompu par le luxe, moins amolli par les délices, & qu'on seroit plus occupé, plus en vue, & plus veillé, on auroit moins d'occasion de mal faire, & de se livrer à des penchans illicites. D'ailleurs les vues d'intérêt étant alors presque nulles dans les mariages, les seules convenances d'âge & de goût en décideroient, conséquemment il y auroit plus d'union entre les conjoints, & par une suite né-

affaire moins d'amours reprehensibles. J'ajoute que le cas arrivant, malgré la police la plus attentive, un enfant de plus ou de moins n'embarrasserait personne, au lieu qu'il embarrasse beaucoup dans la position actuelle. Observons enfin, que les mariages mieux assortis dans ces maisons, une vie plus douce & plus réglée, l'aisance constamment assurée à tous les membres, feroient le moyen le plus efficace pour effectuer le perfectionnement physique de notre espèce, laquelle, au contraire, ne peut aller qu'en déperissant dans toute autre position.

Au surplus, l'ordre & les bonnes mœurs qui regnent dans les communautés d'Auvergne, l'ancienneté de ces maisons, & l'estime générale qu'on en fait dans le pays, prouvent également la bonté de leur police & la possibilité de l'association proposée. Des peuples entiers, à peine civilisés, & qui pourtant suivent le même usage, donnent à cette preuve une nouvelle solidité. En un mot, une institution qui a subsisté jadis pendant des siècles, & qui subsiste encore presque sous nos yeux, n'est constamment ni impossible, ni chimérique. J'ajoute que c'est l'unique moyen d'assurer le bonheur des hommes, parce que c'est le seul moyen d'occuper utilement tous les sujets; le seul moyen de les contenir dans les bornes d'une sage économie, & de leur épargner une infinité de sollicitudes & de chagrins, qu'il est moralement impossible d'éviter dans l'état de désolation où les hommes ont vécu jusqu'à présent. *Article de M. FAIGUET, trésorier de France.*

MORAVIE, *LA*, *Géogr.*, province annexée au royaume de Bohême, avec titre de Marquariat. Les Allemands l'appellent *Muebren*; elle est bornée au nord par la Bohême & la Silésie; à l'orient partie par la Silésie, partie par le mont Krapack; au midi par la Hongrie & par l'Autriche, au couchant par la Bohême. Son nom vient de la rivière de Morava, qui la traverse. C'est un pays hérissé de montagnes, & coupé par un grand nombre de rivières & de ruisseaux. Il est fertile & très-peuplé. Olmutz en étoit autrefois la capitale; & elle le mérite en effet, cependant Brinn l'est actuellement de nom. (*D. J.*)

MORAWA, *LA*, *Géogr.*, rivière de Turquie en Europe. Elle a sa source dans la Bulgarie, aux confins de la Serbie, se partage en deux branches, dont la droite arrose la Bulgarie, & la gauche entre dans la Serbie. Ces deux branches s'étant ensuite réunies, la rivière coule vers le nord, & se partage encore en deux branches, qui vont se perdre dans le Danube. (*D. J.*)

MORBEGNO, *Géogr.*, gros bourg de la Valteline, chef-lieu de la première communauté du cinquième gouvernement de la Valteline, & la résidence du gouverneur & de la régence. Il est sur l'Adda, à 5 lieues S. E. de Chiavenna, 8 N. E. de Lecco. *Long.* 26. 58. *lat.* 46. 7. (*D. J.*)

MORBIDEZZA, *Peint.*, terme de peinture, que nous avons emprunté des Italiens, pour désigner la délicatesse, la tendresse, les grâces, le moelleux des figures d'un tableau. Personne n'a réussi dans la *morbidezza*, comme le Corrège. Il suffiroit pour s'en convaincre, de voir dans le cabinet du roi, le beau tableau de Spotalise, dont le cardinal Antoine Barberin fit présent au cardinal Mazarin, ainsi qu'une Venus qui dort; & dans la galerie du palais royal, la Magdelaine joignant les mains, l'Amour qui travaille son arc, une petite Sainte-Famille, &c. (*D. J.*)

MORBIFIQUE, *adj.*, *Gram.* & *Méd.*, qui est la cause, le principe d'une maladie. On dit l'humeur *morbifique*; la matière *morbifique*.

MORBIUM, *Géog. anc.*, ville de la Grande-Bretagne, qui vraisemblablement aujourd'hui *Moresby*, bourgade d'Angleterre dans le Cumberland, sur la côte orientale de cette province, environ à 3 milles S. de Werkinton. (*D. J.*)

MORCE, *f. f.*, *en bâtiment*, s'entend des pavés qui commencent un revers, & font des espèces de harpes pour faire liaison avec les autres pavés.

MORCEAU, *f. m.*, *Gram.*, partie détachée d'un tout. On dit un *morceau* de pain, un *morceau* d'Horace, un *morceau* de prés, &c.

MORCEAU, terme usité par métaphore dans l'Architecture, où il se prend ordinairement en bonne part, pour signifier un bel ouvrage d'architecture. On dit un beau *morceau* en parlant d'une

belle Eglise, d'un beau portail, d'un beau palais, &c.

MORCELER, v. act., *Gram.*, diviser en plusieurs parties, en plusieurs morceaux. On dit on a *morcelé* ce bloc de marbre. On a *morcelé* cette succession.

MORDACHE, f. f., *Art méchan.*, espèce de tenaille composée de deux morceaux de bois élastiques, assemblés par une de leurs extrémités, & faites à l'autre en mâchoires d'étau. Lorsqu'on travaille des ouvrages à moulures, & autres ornemens délicats, qui souffriroient des dents & de la pression des mâchoires de l'étau, si on les y ferroit, on prend la *mordache*, on la met dans l'étau, & l'on met l'ouvrage dans la *mordache*, observant même quelquefois d'envelopper d'un linge, ou d'appliquer des morceaux de feutre aux endroits où les mâchoires de la *mordache* touchent à l'ouvrage. Plus communément encore ces mâchoires en sont garnies. Il y a des *mordaches* de toute grandeur.

MORDANT, f. m., *Art méchan.*, composition dont on se sert pour attacher l'or en feuilles ou l'argent battu sur une surface quelconque.

La biere, le miel & la gomme arabique bouillis ensemble feront un *mordant*; la gomme arabique avec le sucre en feront un second. Le suc de l'ail, de l'oignon & de la jacinthe, ou la gomme arabique seule, attacheront la feuille d'or & d'argent. Vous mêlerez à ce dernier un peu de carmin, afin d'apercevoir les endroits que vous en aurez enduits. Vous appliquerez la feuille d'or sur le *mordant* avec un petit tampon de coton. Vous laissez prendre la feuille. Puis avec le coton vous ôterez en frottant toute la surface les portions d'or qui n'auront pas été attachées.

§. **MORDANT**, *Arts Dorure. Mordant nouveau pour dorer & vernir.* Le *mordant* dont on se sert ordinairement sèche avec peine; l'or s'y noie étant trop appliqué; il ne tient pas pour peu que le *mordant* soit trop sec, & alors il faut en remettre une seconde couche, & attendre vingt-quatre heures, quelquefois trente-six, selon la saison, la température de l'air & le lieu où l'on travaille, pour saisir le point juste de siccité dont on a besoin. Celui-ci n'est point sujet à ces

inconvéniens; un quart d'heure suffit pour le dessécher autant qu'il est nécessaire. Je l'ai appris à la Haye dans mon dernier voyage en Hollande, chez le sieur Favon. J'y vis un homme qui redoroit le cadre d'un portrait de M. Heinsius, grand pensionnaire de Hollande. Il y posoit un *mordant*, que du premier coup d'œil je jugeai différent de tous ceux que j'avois vus jusqu'alors, d'autant plus qu'auparavant il préparoit le cadre par quelques couches de vernis; ce qui certainement ne se pratique point, ni ne peut se pratiquer avec les autres *mordans* communs. Un quart d'heure après qu'il eut mis son *mordant*, il appliqua son or, & je vis alors la plus belle dorure que l'on puisse désirer. J'en donne ici la composition telle qu'il me l'a communiquée.

Composition du mordant nouveau. Une liv. d'huile de lin, six onces de litharge d'argent, une once de térébenthine, une once de terre d'ombre, une once de poix résine, une once de gomme Ipaltome, un oignon & une croûte de pain bis; mettez le tout dans un pot de terre vernissé, contenant environ trois pots de Hollande qui font six pintes de Paris: faites-le bouillir pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'il soit assez cuit: c'est ce que l'on connoît en tirant quelques gouttes de la composition que l'on laisse refroidir: lorsqu'elle file, c'est la marque infailible de la bonne cuisson. Alors vous retirez le pot du feu; & quand la matière est à moitié refroidie, vous en tirez l'oignon & la croûte de pain bis, puis y mettez aussitôt un quarteron d'esprit de térébenthine. Vous passerez ensuite le tout par un linge, & le garderez dans une bouteille bien bouchée avec du liege couvert d'un morceau de vessie. Ce *mordant* se conservera dix ans sans rien perdre de sa vertu. On l'emploie de la manière suivante.

Il faut commencer par passer sur le bois une ou deux couches de vernis. On met ensuite un peu de vermillon dans le *mordant* que l'on détrempe avec un peu d'esprit de térébenthine pour le rendre plus coulant; alors on passe une couche sur le bois. Au bout d'un quart d'heure il est sec: vous y appliquerez votre or; & avec un peu de coton vous appuyez sur cet or, afin de l'assurer & le faire tenir. Notez que lorsqu'on veut dorer le fer, il

n'est pas besoin d'y coucher le *mordant*.
Journ. Econ. mai 1752, p. 107. (+)

MORDANT, en terme de Cloutier d'épingles, est une espece de pince courte & sans branches, dont les dents sont de bas en haut. C'est dans le *mordant* que l'on met le clou pour en faire la pointe. On le serre dans un étau pour le tenir plus ferme. *V. PANNOIR.*

MORDANT, instrument dont le compositeur se sert dans la pratique de l'Imprimerie, est une petite tringle de bois à-peu-près quarrée, de dix à onze pouces de long, sur environ deux pouces & demi de circonférence, fendue & évidée dans sa longueur de sept à huit pouces seulement. Un compositeur se sert ordinairement de deux *mordans*. Ils servent à arrêter & maintenir la copie, comme adossée sur le visorium, en embrassant transversalement la copie par devant par une de ses branches, & le visorium par derrière au moyen de sa seconde branche; le premier *mordant* que l'on peut nommer supérieur, reste comme immobile, tandis que le second sert à indiquer au compositeur la ligne de la copie qu'il compose en le plaçant immédiatement au-dessus de cette même ligne, & ayant soin de le baisser, à mesure qu'il avance sa composition; s'il n'a pas cette attention, il est en danger de faire des bourdons. *V. BOURDON.*

MORDANT, on appelle *mordant en peinture*, une composition qui sert à rehausser les ouvrages en détrempe; elle se fait avec une livre de térébenthine épaisse, une livre de poix résine, trois quarterons de cire jaune, une demi-livre de suif, un demi-septier d'huile de lin, qu'on fait bouillir: on applique de l'or ou du cuivre sur le *mordant*, dès qu'il est posé sur l'ouvrage qu'on s'est proposé de faire. Il faut l'employer bien chaud. *Voyez REHAUTS, REHAUSSER.*

MORDATE, f. m., *Terme de relation.* Les Turcs appellent *mordates* ceux qui de chrétiens se sont fait mahométans, qui depuis ont retourné au christianisme, & qui enfin, par une dernière inconstance, sont rentrés dans le Mahométisme. Les Turcs ont pour eux un souverain mépris, & ceux-ci en revanche affectent de paroître encore plus zélés mahométans que les musulmans mêmes. Les personnes

qui changent de religion par des vues d'intérêt, n'ont d'autres ressources que l'hypocrisie. (*D. J.*)

MORDEXIN, f. m., *Médecine*, c'est un mot chinois qui a passé en médecine, par lequel on désigne une espece de *cholera morbus*, qui est fréquente à la Chine, à Goa, & dans le Brésil, où on l'appelle *mordechi*. Cette maladie se déclare brusquement par des vomissemens continuels, bilieux, par des diarrhées de même nature, auxquels se joignent une fièvre aiguë, soif immodérée, délire, douleur de tête, inquiétudes, &c. Les urines sont, pendant tout le cours de la maladie, ardentes, rouges, limpides, le pouls fort roide & inégal. Il est à remarquer que ce caractère du pouls, tel que Dellon dit l'avoir observé (*voyage dans les Indes orient. ann. 1689*) est exactement le même que celui que l'auteur des recherches sur le pouls dit précéder, désigner & accompagner les excréations ventrales, le vomissement & la diarrhée. *V. POULS.* Et ce n'est pas la seule occasion, comme je crois l'avoir fait apercevoir ailleurs, où l'on voit des observations antérieures exactes & bien détaillées, quadrer parfaitement avec les classes établies par cet illustre médecin; & il ne manqueroit pas d'observations postérieures plus conformes encore à cette méthode, & plus propres à confirmer & à éclaircir un point aussi intéressant, si l'on vouloit voir sans préjugé & raconter sans politique.

Cette maladie est très-grave, toujours dangereuse, & quelquefois funeste: un heureux hasard a découvert depuis longtemps à ces peuples un remède que l'empirisme aveugle a employé, & dont un succès presque constant a démontré l'efficacité. Ce remède consiste dans l'application d'une verge de fer rougie au feu sous le talon, qui chez ces peuples accoutumés à marcher piés nus, est très-dur, calleux & peu sensible; on l'y laisse jusqu'à ce que le malade ressente de la douleur, & alors pour empêcher qu'il ne s'y forme des cloches, on bat doucement la partie avec un foulier plat. Dès l'instant même que l'opération est achevée, on voit pour l'ordinaire diminuer les vomissemens, la douleur & la fièvre, qui en est une suite. Ce remède agit, comme l'on voit, moins comme

un cautere que comme irritant, & par l'impression douloureuse qu'il fait sur les nerfs de cette partie. Cette méthode est fort analogue à celle qui se pratique à Java pour guérir la colique : on y applique de même un fer rouge indifféremment à la plante des piés, & on soulage tout-à-coup. Cette façon d'agir singulière, inexplicable dans les théories vulgaires, est très-conforme aux loix bien déterminées de l'économie animale. *Voyez ce mot.* Dellon nous assure qu'il a éprouvé sur lui-même & sur une infinité d'autres personnes, les bons effets de ce remède : d'où il résulte que des remèdes bien différens guérissent à-peu-près également les mêmes maladies, & l'on voit presque le même nombre de malades échapper ou mourir traités par des méthodes absolument contraires. Il y a lieu de présumer que ce remède souverain à la Chine, auroit les mêmes avantages en France ; mais la délicatesse naturelle à ses habitans, la nouveauté de ce secours, la quantité d'autres plus doux, sont des préjugés très-forts contre son usage, & qui dans les cas ordinaires méritent d'être respectés. Mais quand on a épuisé tous les remèdes inutilement, qu'on est réduit à cette affreuse nécessité de voir périr des malades sans savoir de quel côté se tourner pour les secourir, je serois d'avis qu'on eût recours à un remède qui quoique cruel, l'est bien moins qu'un désespoir fatal. Lorsqu'après l'application de ce remède les symptômes sont diminués, mais la fièvre subsiste encore, ils font prendre au malade des crèmes de ris chargées de beaucoup de poivre ; ils répandent aussi du poivre sur la tête, ils attendent pour le purger que la maladie soit bien calmée, & que la fièvre soit passée : alors ils donnent quelques purgatifs très-doux ; & quelle que soit l'ardeur de la fièvre dans les commencemens, elle ne leur paroît jamais exiger la saignée, dont ils s'abstiennent entièrement. *Voyez Dellon, voyages dans les Indes orientales, année 1689, & Sauvage, de medicin. sinens. dissertat. (m)*

MORDEHI, f. m., *Medecine*, les Indiens appellent de ce nom une espece de langueur d'estomac qui leur est très-familier ; elle est principalement occasionnée par les grandes chaleurs qui provo-

quent des sueurs abondantes, sur-tout lorsqu'elles sont suivies de froid ; & si dans ces circonstances les Indiens font le moindre excès dans le boire ou le manger, sur-tout le soir, leur estomac affoibli & relâché ne peut pas le digérer sans peine & parfaitement, & donne par-là lieu à des diarrhées fréquentes & très-opiniâtres. Les roborans toniques, les boissons acidules, sont les remèdes qui paroissent les plus appropriés ; & je crois que de l'eau bien fraîche sur-tout pourroit guérir & même prévenir ces diarrhées. Frédéric Hoffman de qui nous tenons ce que nous avons dit sur la nature de cette maladie, *dissert. de morb. certo regionib. & popul. propriis*, n'a pas daigné ou n'a pas pu nous instruire des remèdes que la nature, le seul médecin qu'ils aient, leur fournit, & des succès qu'ils ont. Le *mordehi* est peut-être le même malade que le *mordexin*.

MORDICANT, *Gram. Médec.*, qui blesse, irrite, pique, mord légèrement. On dit une humeur *mordicante*. Les parties de cette substance sont *mordicantes*.

MORDRE, *Physiol.*, *Mordre* est l'action par laquelle les dents divisent les alimens durs en plusieurs particules.

Pour *mordre*, il faut 1°. que la mâchoire inférieure s'écarte de la supérieure vers la poitrine sur son condyle ; 2°. il faut que cette mâchoire inférieure soit ensuite fortement pressée contre la mâchoire supérieure, afin que les alimens solides puissent être coupés par les dents incisives.

La premiere action se fait par la contraction des deux muscles digastriques ; la seconde dépend de la contraction, 1°. des muscles crotaphites, 2°. des masseters, 3°. des ptérigoidiens externes, 4°. des ptérigoidiens internes. Ces quatre muscles agissant ensemble élevent la mâchoire, au lieu que s'ils agissent séparément ils la tirent latéralement & en arriere ; mais si les huit muscles qu'on vient de décrire agissent ensemble, la mâchoire inférieure est pressée avec une force incroyable contre la supérieure. Ainsi toutes les dents des deux mâchoires étant fort comprimées, on voit clairement que ce sont les huit dents incisives qui se présentent les unes aux autres, & se frappant réciproquement avec violence,

mordent, divisent les alimens, & commencent ainsi la *mastication*. Voyez donc **MASTIGATION**.

MORDRE, *Marine*, se dit en parlant d'une ancre, lorsqu'elle est attachée par ses extrémités pointues & recourbées au fond de la mer; ces extrémités s'appellent *bras*. V. **ANCRE**.

MORDRE, *teinture*, terme de *Chapelier-Teinturier*, qui signifie prendre la couleur plus ou moins vite.

Il y a des étoffes ou feutres qui *mordent* facilement la teinture, & d'autres qui la *mordent* très-malaisément. Voyez **CHAPEAU**.

MOEDRE, terme d'*Imprimerie*, se dit lorsque la friskette ayant couvert quelque extrémité de la lettre d'une forme, il y a dans l'imprimé un vuide où il ne paroît qu'un simple foulage. Ce défaut vient de ce que l'ouvrier de la presse n'a pas coupé la friskette en cet endroit; il peut venir aussi lorsque après avoir collé un morceau de papier fort pour empêcher le barbouillage, ce même morceau de papier coule & empêche l'impression de venir. Voyez **FRISQUETTE**.

MORDS, en terme d'*Eperonnier*, est cette partie de la bride d'un cheval qui lui passe dans la bouche, dont les branches lui montent le long des joues, & sont jointes ensemble par une gourmette & des chaînettes qui prennent sous la levre inférieure & son gosier. Voyez **BRANCHES**, **GOURMETTE** & **CHAÎNETTES**.

Il y a des *mords* de plusieurs espèces, à la *Nestier* ou à *tire-bouchon*, *mords* à gorge de pigeon, *mords* à canne ou à trompe, *mords* à porte ou à pié de chat, *mords* à pas d'âne & à olive, &c. Voyez sous ces termes chacun à son article.

MORDS À BERGB, en terme d'*Eperonnier*, est un *mords* dont l'embouchure est composée d'olives d'une seule pièce, formant à son pli une demi-gorge de pigeon; ce *mords*, au lieu de fonceaux, est garni de chaperons. Voyez **CHAPERONS**.

MORDS À BRANCHES TOURNÉES, en terme d'*Eperonnier*, sont des *mords* dont les branches forment plusieurs coudes ou cambres, & qui sont de figure ronde. On les nomme encore *mords* à *soubarbe*, parce qu'ils sont garnis d'une voie *soubarbe*.

MORDS À CANON SIMPLE, en terme d'*Eperonnier*, est un *mords* dont le canon n'est point figuré, mais diminue pourtant de grosseur en approchant de son pli. Il y en a de brisés & d'autres qui ne le sont pas.

MORDS DEMI-MIROIR, en terme d'*Eperonnier*, se dit d'un *mords* qui a une embouchure à gorge de pigeon, surpassé d'un cercle qui entre dans des anneaux faits à l'embouchure. Ce cercle est garni de trois chaînes, deux vers ses extrémités, qui s'attachent à la branche par un bout, & l'autre dans le haut du cercle.

MORDS À GORGE DE PIGEON, en terme d'*Eperonnier*, se dit d'une sorte de *mords* dont le pli de l'embouchure représente la forme du cou d'un pigeon.

MORDS À MIROIR, en terme d'*Eperonnier*, signifie une espèce de *mords* dont l'embouchure est droite & tourne dans une liberté où elle est rivée. Voyez **LIBERTÉ**.

MORDS À PAS D'ASNE, en terme d'*Eperonnier*, est un *mords* dont l'embouchure est pliée en forme de pas d'âne, & dont le gros du canon représente une olive.

MORDS À PIÉ DE CHAT, en terme d'*Eperonnier*, voyez **MORDS À PORTE**.

MORDS À PORTE, en terme d'*Eperonnier*, signifie une espèce de *mords* dont l'embouchure forme vers son milieu une espèce de porte cintrée.

MORDS À TIRE-BOUCHON, en terme d'*Eperonnier*, est un *mords* dont les branches se terminent par un anneau aplati & percé dans sa partie inférieure comme l'est celui d'un tire-bouchon. On l'appelle encore *mords* à la *Nestier*, parce que ce fut un écuyer du roi de ce nom qui en inventa l'usage.

MORS À LA TURQUE, en terme d'*Eperonnier*, s'entend d'un *mords* dont les branches sont droites, sans banquet, *soubarbe*, &c. l'embouchure est en gorge de pigeon, & est surpassée d'un petit anneau duquel on pend un beaucoup plus grand qui sert de gourmette.

MORDS DES LIVRES. On appelle en terme de *Relieurs*, *mords des livres* le rebord du dos que les ais à endosser font faire au livre après la couture, lorsqu'on met les livres en presse. Il y en a un de

chaque côté qui sert à loger les cartons, afin qu'ils y entrent comme dans une charnière & ne montent pas par-dessus le dos. Voyez RELIEURE.

MORDS du carton, c'est le coin du carton qui joint le dos du livre en-dedans de la relieure. On dit faire les *mords*, & cela se fait en affaiblissant les angles du carton du côté intérieur avec un couteau ordinaire bien affilé, pour éviter que le carton, s'il étoit aigu, ne coupât les papiers en ouvrant & fermant le livre, & n'en gênât le jeu.

MORDUATES, *Géogr.*, peuples de la Tartarie moscovite : ils sont idolâtres, & habitent des forêts immenses. (D. J.)

MOREAU, *Maréchal*. On appelle ainsi un cheval extrêmement noir.

MOREE, *LA*, *Géogr.*, c'est le Péloponnèse des anciens, grande presqu'île, contiguë à la Grèce, au midi de laquelle elle est attachée par un isthme assez étroit, entre les golfes de Lépante & d'Engia.

Cette presqu'île contenoit autrefois un grand nombre d'états très-peuplés ; mais les choses ont bien changé de face. Ce pays fit partie du diocèse de Macédoine, après la division des deux empires. Alaric le désola par son incursion, les despotes en jouirent ensuite, les Turcs le posséderent, les Vénitiens le leur enleverent en 1687, & le perdirent en 1715.

Le P. Coronelli a faussement divisé la *Morée* en quatre provinces, parce qu'il a copié les erreurs de Baudrand & de Moréri.

En effet, on ne connoît en *Morée* que trois provinces, qui sont la Zaconie, le Brazzo di Maina, & le Belvédere.

La Zaconie occupe le royaume de Siccyone, Corinthe, & toute l'Argie.

Le Belvédere répond à l'Achaïe proprement dite, & comprend outre cela l'ancienne Elide, une partie de la Messénie, & une partie de l'Arcadie.

Le Brazzo di Maina, ou le pays des Magnotes, répond au reste de l'Arcadie, & à toute la Zaconie.

La *Morée* est assez fertile, excepté vers le milieu où sont les montagnes. Aussi l'Arcadie qui jadis occupoit ce milieu, avoit beaucoup d'habitans menant la vie pastorale. Le Brazzo di Maina est encore

plus stérile que le reste, aussi voyons-nous que les anciens habitans, les Lacédémoniens, faisoient de nécessité vertu, & suppléaient, par leur frugalité, à ce qui leur manquoit du côté de l'abondance ; mais ce qui vaut cent fois mieux, ils étoient libres. Les Magnotes, leurs successeurs, le sont encore ; & les Turcs qui les environnent, n'ont pu les subjuguier entièrement.

Il y a dans la *Morée* beaucoup d'Albanois qui, ne sachant ni porter le joug du Turc, ni le secouer, attirent souvent aux habitans de fâcheuses affaires.

Le morabégi ou sangiac qui commande en *Morée*, a sa résidence à Modon.

Le pere Briet compte soixante-quinze lieues françoises pour la largeur de la *Morée*, depuis le cap de Matapan jusqu'à l'Examile, c'est-à-dire jusqu'à cette fameuse muraille que les Peloponnésiens avoient élevée anciennement, pour se garantir des courses des ennemis durant la guerre contre le roi de Perse ; muraille qui avoit été rétablie par les despotes, percée par Amurath II, relevée par les Vénitiens, & finalement rasée par Mahomet II. Le même pere Briet prend la longueur de la *Morée*, de Castel Fornele jusqu'à Cabo Schillo, & l'évalue à quatre-vingt-dix lieues françoises.

La *Morée* est à-peu-près comprise entre le 35°. de latitude, & le 37. 30. Strabon dit qu'anciennement on l'appelloit *Argos*, d'un nom qui fut après cela donné à une de ses villes. Sous le regne d'Apis, le troisieme roi de la ville d'Argos, la *Morée* fut appelée *Apia*, environ 1747 ans avant la naissance de Jesus-Christ. Au bout de quatre cent vingt années, elle prit le nom de *Peloponnèse* du phrygien Pélops, célèbre non-seulement par les miracles de son épaule d'ivoire dont Plin vous entretiendra, mais encore par les incestes & les parricides de ses fils Atrée & Thyeste, dont toute l'antiquité peut vous instruire.

Le nom de *Morée* lui a été donné sous les derniers empereurs de Constantinople, parce que sa figure topographique ressemble à une feuille de mûrier, que les Grecs appellent *Morea*. Strabon, & beaucoup d'autres, ont écrit qu'elle ressembloit à une feuille de platane, qui ne diffère guère de la feuille de mûrier. (D. J.)

MORELLE, f. f., *solanum*, *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur mono-

pétale, en rosette, & profondément découpée. Il s'élève du calice un pistil qui est attaché comme un clou au milieu de la fleur. Ce pistil devient dans la suite un fruit presque rond ou ovale, plein de suc, & dans lequel on trouve des semences qui sont le plus souvent plates. Tournefort, *Inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

La morelle ou la douce-amère, est le *solanum scandens* seu *dulcamara* de C. B. P. 167. de Tournefort, *J. R. H.* 149. *elem. bot.* 124. Boerh. *J. A.* 2. 67. Dillen. *cat. giff.* 82. Rupp. *fl. ien.* 36. Buxb. 306. & autres; les Anglois la nomment *the common night-shade with red berries.*

Sa racine est petite, fibreuse, elle pousse des branches ou sarments fragiles, grêles, longs de trois, quatre, cinq ou six piés, grimpans sur les haies ou sur les arbrisseaux voisins. L'écorce des jeunes branches est verte; celle des vieilles branches & des troncs est grise, cendrée à l'extérieur, & d'un beau verd en dedans. Son bois renferme une moelle fongueuse & cassante.

Ses feuilles naissent alternativement; elles sont oblongues, lisses, pointues, semblables à celles du smilax, d'un verd foncé, garnies quelquefois de deux oreilles à leur base, portées sur une queue longue d'environ un ponce.

Ses fleurs naissent en bouquets; elles sont petites, d'une odeur désagréable, mais elles sont assez belles à la vue. Elles sont d'une seule pièce, en rosette, partagées en cinq segmens étroits, pointus, réfléchis en-dehors, d'un bleu purpurin, & quelquefois blancs; du milieu des fleurs sortent des étamines à sommets jaunes, qui forment une éminence.

Il s'élève du calice un pistil attaché en manière de clou à la partie postérieure de la fleur. Ce pistil se change en baie succulente, allongée, ovale, de couleur d'écarlate quand elle est mûre, d'une saveur visqueuse & désagréable, remplie de petites graines applaties & blanchâtres.

Cette plante se plaît dans les lieux aquatiques, & le long des ruisseaux; elle est toute d'usage, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Elle passe pour incisive, diurétique & résolutive. Les dames de Toscane, du temps de Matthiole, employoient le suc de ses baies en pommade, pour le mettre en guise de rouge sur le visage. (D. J.)

MORELLE ou DOUCE-AMERE, *Mat. méd. & Diète*, cette plante est vantée par plusieurs botanistes célèbres comme puissamment *désobstruante* & fondante. La décoction de sa tige dans l'eau ou dans le vin blanc, est sur-tout très-recommandée contre la jaunisse & les obstructions du foie invétérées. Elle est célébrée encore comme un vulnéraire très-efficace, capable de dissoudre le sang extravasé & grumelé; & son suc est très-utile, par cette propriété, à ceux qui sont tombés d'un lieu élevé. Fuller avance même qu'une infusion composée, dont la morelle fait la base, opere si merveilleusement dans les chûtes & les grandes contusions, qu'il a remarqué, avec étonnement, que ce remède rendoit l'urine de ces malades absolument noire à cause des grumeaux dissous & entraînés avec cet excrément. Les mêmes préparations de la morelle sont données aussi pour évacuer abondamment les eaux des hydropiques, soit par les selles, soit par les urines.

Les usages extérieurs de cette plante sont les mêmes que ceux de la morelle à fruit noir. *Voyez cet article.*

La douce-amère tendre qui est acidule, peut être mangée en salade avec assurance: elle n'est pas plus dangereuse dans cet état, que le phitolacca, plante de la famille des morelles, dont les habitans de la Martinique mangent les feuilles apprêtées comme nous faisons nos épinars. *Voyez PHITOLACCA. (b)*

MORELLE À FRUIT NOIR, *Botan.*; en latin *solanum acinis nigricantibus*; c'est une espèce de solanum. *Voyez SOLANUM, Botan.*

MORELLE, *Mat. méd.*, morelle commune à fruit noir. Les feuilles de cette plante sont employées en Médecine, mais dans l'usage extérieur seulement. Car quoique quelques auteurs aient recommandé le suc ou l'eau distillée de cette plante pris intérieurement dans l'inflammation de l'estomac, l'ardeur d'urine, & la dysenterie; cependant trop d'observations prouvent que ces substances sont des véritables poisons, pour qu'il soit permis de tenter un pareil secours. Les baies de la morelle commune étant avalées même entières, causent bientôt des convulsions horribles, aussi-bien que celle de la morelle furieuse. *Voyez MORELLE FURIEUSE.* Au reste les acides sont l'an-

tidote assuré de toutes les espèces dangereuses de *morelle*. M. Bernard de Jussieu, dont la candeur & l'exactitude dans les expériences sont généralement reconnues, m'a assuré que les acides végétaux remédioient si efficacement aux accidens causés par l'usage intérieur de toutes ces plantes, & de plusieurs autres que Tournefort a rangées dans la même classe, qu'il n'étoit pas même nécessaire de les faire rejeter par le vomissement, & qu'on pouvoit s'en tenir à donner abondamment du vinaigre. Ce savant botaniste a observé aussi que toutes ces plantes étoient innocentes, lorsqu'elles contenoient un acide spontané. Voyez MORELLE ou DOUCE-AMERE, TOMATE & PHITOLACCA.

La *morelle* est employée comme stupéfiante, calmante & relâchante, dans tous les cas de tensions inflammatoires accompagnées de vives douleurs. On l'applique principalement, l'herbe pilée, sur les hémorroïdes très-dolentes, on les baigne avec le suc. C'est encore là un remède très-usité contre les douleurs atroces qui accompagnent souvent les cancers. On mêle quelquefois à ce suc une petite quantité d'esprit-de-vin, dans la vue vraisemblablement assez mal remplie par cette addition, de corriger sa qualité froide repercussive. C'est avec ce correctif qu'on l'emploie principalement contre les éruptions éréthélateuses, & les démangeaisons insupportables.

On retire de cette plante un eau distillée simple qui contient assez des principes propres de la plante pour être vénéneuse dans l'usage intérieur, car l'odeur virulente de la plante entière annonce que ses principes véritablement actifs sont au-moins en partie très-volatils : mais cette imprégnation ne communique point à cette eau des qualités comparables, quant à l'énergie, à celles du suc ; elle la laisse presque sans vertu, dans l'application extérieure.

L'huile qu'on prépare par infusion & par coction de ses baies & de ses feuilles, & qu'on fait entrer communément dans les embrocations ou épithèmes liquides & les cataplasmes anodins, est aussi très-inférieure en vertu au suc.

Les médecins les plus circonspects ont regardé tous ces remèdes extérieurs, tirés de la *morelle* commune, comme

suspects, par une qualité éminemment repercussive qu'ils lui ont attribuée ; qualité peut-être trop généralement redoutée, au-moins mal appréciée. Voyez REPERCUSSIF. (b)

MORELLE FURIEUSE, *Médec.*, *Traité des choses non-naturelles*. Cette plante renferme un poison violent, dont le premier effet est de jeter dans la fureur les sujets qu'il affecte.

On trouve dans le *Recueil périodique de Médecine*, &c. Août 1759, une observation remarquable à ce sujet ; la voici : en 1743, deux filles, l'une d'environ sept ans, l'autre de huit, furent frappées d'une manie, dont les symptômes furieux firent soupçonner le poison au médecin, auteur de cette observation. Il leur fit donner quelques verres de tisane stibiée. Elles vomirent, l'une deux baies, l'autre trois de *morelle furieuse* entières, aussi plaines, aussi fraîches qu'au moment qu'elles sont détachées de la plante dans leur parfaite maturité ; cependant la manie se soutenoit depuis près de vingt-quatre heures, tous les membres étoient frappés des foibles mouvemens convulsifs, leurs gestes étoient audacieux, leurs regards exprimoient la fureur, le ris sardonique immodéré succédoit & faisoit place aux larmes amères ; elles bégayaient des paroles hardies, & cherchoient à mordre & déchirer tout ce qui se présentait devant elles. L'anus, le sphincter de la vessie étoient relâchés, les extrémités inférieures étoient engourdies par une atonie paralytique ; l'effroi s'empara du peuple, on cria au sortilège sur ces créatures innocentes, on les crut possédées. L'exorcisme donné sans connoissance fut aussi sans succès. L'émétique en lavage réussit : demi-heure après l'opération du remède, le public surpris vit jouer en pleine rue nos convalescentes avec leurs compagnes. Aujourd'hui elles jouissent d'une santé ferme & vigoureuse ; elles n'ont jamais ressenti aucune impression fâcheuse du poison, dès l'instant qu'il fut rejeté au-dehors. (b)

MORELLES À GRAPPES, *Botan.*, nom vulgaire d'une espèce de phitolacca. Voyez PHITOLACCA. *Botan.* (D. J.)

MORELLES À GRAPPES, *Mat. méd.*, *phitolacca*, grande *morelle* des Indes. Les feuilles de cette plante entrent dans

la composition du baume tranquille. On n'en fait aucun autre usage en médecine. On croit qu'elle est moins dangereuse que les autres especes de *morelle* avec lesquelles on la range. (b)

MORENA, *Géogr. anc.*, contrée d'Asie qui faisoit partie de la Mysie. (D. J.)

MORES, *Hist. ecclési.* Les *Mores* des états de Fez & de Maroc font profession de mahométisme, prient sept fois le jour, & ont de fréquentes ablutions; ils ont de deux ordres de prêtres, celui des *cadis*, qui ressemblent assez aux rabbins des Juifs, & celui des *talbes*: ceux-ci sont pauvres comme par-tout le bas clergé.

La sainteté, selon eux, n'est pas seulement l'apanage de l'humanité, mais aussi de l'animalité. Parmi leurs saints ils en ont de vivans & de morts; parmi les vivans le peuple a une vénération singulière pour les forciers, devins & enchanteurs, qui sont comme par-tout des fourbes qui le trompent; leurs maisons sont des lieux privilégiés, qui servent d'azile aux coupables. Parmi les morts ils honorent particulièrement Absalon & Jesus-Christ; le premier est le patron des filles à marier, qui donnent l'aumône en son nom, pour obtenir par cette œuvre pie un mari beau comme le fils de David. Ils nient que Jesus-Christ, qu'ils nomment *Sidi-Mekka*, ce qui signifie le *Seigneur-Messie*, ait été crucifié par les Juifs.

Ils observent un ramadan qui dure une lune entière.

Ils ont trois fêtes principales, celle de la nouvelle lune qui revient chaque mois lunaire; celle du mouton, semblable à la pâque des Juifs; & celle de la naissance de Mahomet, qui est le jour de la circoncision de leurs enfans.

Les mariages ne se font chez eux que par procureurs, ils épousent leurs femmes sans les voir, & peuvent les répudier d'abord s'ils ne les trouvent pas telles qu'on les leur a promis: en ce cas ils ont droit de leur redemander tout ce qu'ils leur ont donné, comme aussi s'ils peuvent prouver leur infidélité. Si le mari a eu des enfans de sa femme, & qu'il ne la répudie que par dégoût, il est obligé de lui donner la moitié des meubles & de l'entretenir jusqu'à ce

qu'elle appartienne à un autre à titre de femme. Mais les mariages auxquels le roi donne le sceau de son autorité royale, sont indissolubles. Les femmes pleines de chair sont réputées les plus belles, de sorte qu'on peut dire qu'on les estime au poids. *Relation des états de Fez & de Maroc, publié en Anglois par Simon Ockley.*

MORESQUES, en *Architecture*, voy. **ARABESQUES**.

MORESQUES & ARABESQUES, *Ciseleur*, ce sont de certains rinceaux d'où sortent des feuillages qui sont faits de caprice & d'une manière qui n'a rien de naturel; on s'en sert d'ordinaire dans les ouvrages de damasquinerie, & dans les ornemens de peinture & de broderie.

MORET, *Pharmacie*, voyez la fin de l'article **MURIER & JULEP**.

§ **MORET**, *Géogr. Hist.*, petite ville du Gàtinois, avec un ancien château en platte-forme, d'où l'on découvre au loin la plaine & les bois des quatre côtés. Henri IV s'est souvent promené sur la terrasse de ce donjon avec Sully, son ministre, à qui le château appartenoit. Le roi l'acheta & le donna à Jacqueline de Beuil, son amie, qui en fit un agréable séjour: elle le porta dans la maison de Vardes, ayant épousé René du Bec-Crespin, frere de l'illustre maréchal de Guébrian, & du marquis de Vardes, d'où il a passé en celle de Chabot-Rohan, par la duchesse, fille unique du dernier marquis de Vardes: il appartient maintenant à M. de Caumartin, qui a pris delà un beau château à Ecuelles.

On fit ce distique sur cette comtesse de *Moret*, maîtresse de Henri IV, devenue aveugle.

*Dum longas noctes ab amore Moreta
rogaret,*

Favit amor votis, perpetuasque dedit.

„ *Moret de la nuit enchantée,
Importunoit l'amour d'en augmenter le
cours;*

*Sa priere fut écoutée,
Et la nuit aussitôt la couvrit pour
toujours.* ”

Elle eut du roi un fils, nommé le comte de *Moret*, qui se fit tuer à la

journee de Castelnaudari, aux côtés du duc de Montmorenci, en 1632 : on l'a fait revivre depuis, & on a prétendu qu'il a été long-temps hermite, sous le nom de *Frere Jean*, mort à 90 ans dans l'hermitage de Gardelles, à deux lieues de Saumur. Sa vie a été écrite par Joseph Grand, curé de Sainte-Croix d'Angers : le pere Griffet, dans la nouvelle édition du pere Daniel 1758, est du sentiment de Grand. Jean de Lingendes; Moulinois, cousin du pere de Lingendes, jésuite, depuis évêque de Macon, fut précepteur du comte de Moret en 1619, il étoit parent du poëte Lingendes.

Le château & la seigneurie de Fontainebleau, entre autres fiefs, relève du comte de Moret. Cette ville nommée en latin du moyen âge *Moretum* ou *Muritum*, est située sur le Loing, à une lieue de l'endroit où cette petite riviere se jette dans la Seine.

Moret est ancien, puisque Wemilon, archevêque de Sens, y assembla au huitieme siecle, un concile où il prérida. Louis XIII y convoqua un parlement, où il jugea un différend, entre Eudes II, duc de Bourgogne, & l'évêque de Langres. M. l'abbé Gouget, au tome XV de sa *Bible françoise*, fait mention d'un savant avocat de Moret, nommé Denis Feret. Le canal de Briare finit à Moret, où le Loing déjà grossi par cinq ou six ruisseaux, se rend dans la Seine, à la Basse, près saint-Mamert. Il y a un bon battoir d'écorce qui travaille sans cesse, & qui en fait cinquante grands sacs par jour, ayant quatre gros marteaux à trois dents de fer qui pilent l'écorce. Long. 21. 24. Lat. 48. 20. (c)

MORFIL, f. m., *Contel.*, c'est une petite lisiere très-mince, très-flexible, & très-coupante, qui se forme tout le long d'un instrument tranchant, & lorsqu'on l'émout sur la pierre à aiguiser, & lorsqu'on le passe sur la polissoire. Il faut enlever le *morfil* sur la pierre à repasser, ou sur la pierre à l'huile ; sans cette précaution le *morfil* se renversera, le tranchant s'ébrêchera, & l'instrument ne coupera plus. Cette lisiere mince, qui se fait par l'usage ou le frottement de la piece contre la meule ou la polissoire, ne peut être détachée du tranchant, parce qu'elle est trop flexi-

ble & trop mince. On peut sans se blesser, appuyer son doigt sur le tranchant d'un instrument, quand le *morfil* en est enlevé ; mais on se blesseroit sûrement, si le *morfil* y étoit. Rien ne rend mieux la nature du *morfil*, & n'explique plus nettement sa formation, que de l'appeler ce qu'on nomme *bavure* dans d'autres arts.

MORFONDU, adj., *Maréchal.*, cheval attaqué du mal appelé *morfondure*. Voyez MORFONDURE.

MORFONDURE, f. f., *Maréchal.*, maladie du cheval, qui consiste dans un écoulement de matiere par les naseaux, différent de la morve. C'est proprement ce qu'on appelle *rhume* dans l'homme. Elle fait plus ou moins tousser le cheval, & lui cause des battemens de flanc, accompagnés d'un grand dégoût.

MORGAGNI, trou de *Morgagni*. *Morgagni* est de tous les Italiens celui qui s'est acquis le plus de réputation dans notre siecle ; il a publié successivement six traités sur l'anatomie. Il a fait différentes decouvertes, entre autres d'un trou de la langue, lequel porte son nom. Il a donné aussi le nom de *arigos morgagni* à un muscle de la luette. Ses ouvrages sont J. B. Morgagni *adversaria anatomica sex. Batav. 4°*. Les mêmes auxquels on a ajouté plusieurs planches & une dissertation intitulée, *Nova institutionum medicarum idea, medicum perfectissimum adumbrans. Lugduni Batavorum, 1741. in-4°*. ses lettres insérées dans la nouvelle édition de Val-sava. Voyez cet article.

MORGANATIQUE, MARIAGE, *matrimonium ad morganaticum, Jurisp.* C'est ainsi qu'on nomme dans le Droit public germanique les mariages entre personnes d'une condition inégale, ou les mésalliances. Suivant les usages de l'Empire, les enfans qui naissent de ces sortes de mariages, sont déchus des états ou des biens féodaux de leur pere, & ces biens passent au plus proche des agnats. Un grand nombre d'exemples prouve que cette loi gothique & vraiment barbare, a encore lieu, & elle a souvent privé des héritiers légitimes de la succession à laquelle les appelloit la nature, dont la voix devoit être plus forte que celle d'un préjugé absurde, ridicule & inhumain. (—)

MORGANTIUM, *Géogr. anc.*, ville de Sicile dans la partie orientale de cette isle, au midi de Catane, assez près de l'embouchure du fleuve Simæthus.

C'est une ville très-ancienne, dont le nom se trouve écrit différemment par les auteurs. Silius Italicus écrit *Morgentia*; Strabon, *Morgantium*; Tite-Live, *Morgantia*; Etienne le géographe met tantôt *Morgentia*, & tantôt *Morgentium*; enfin Diodore de Sicile écrit *Mayantina*, *Morgantina*. Il ne faut pas confondre cette ville avec la ville *Murgantia* en Italie, dans le Samnium.

MORGELINE, *alfine*, f. f., *Hist. nat. Botan.*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales; ces pétales sont découpées dans quelques espèces, & entières dans d'autres. Le calice est formé de cinq feuilles; le pistil sort de ce calice, & devient, quand la fleur est passée, un fruit membraneux qui n'a qu'une seule capsule, arrondi ou conique. Ce fruit s'ouvre par la pointe, & contient des semences attachées à un petit placenta. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Ce genre de plante est connu des botanistes sous le nom d'*alfine*. Vaillant en compte vingt-deux espèces; la principale que nous allons décrire, est nommée *alfine media*, *alfine vulgaris*, *alfine minor*, par la plupart des auteurs Botaniques.

Ses racines sont chevelues & fibrées; elles poussent plusieurs petites tiges couchées & étendues par terre, tendres, velues, rougeâtres, genouillées, & rampantes. Ses feuilles sortent des nœuds opposées deux à deux; elles sont arrondies, pointues, longues de trois ou quatre lignes, larges de deux ou trois portées sur des queues un peu velues & vertes. Ses fleurs naissent à l'extrémité des branches; elles sont en rose, composées de plusieurs pétales fendues en deux, blanches, rayées, renfermées dans un calice velu & à cinq feuilles. Le pistil, qui s'élève du calice, se change en un fruit membraneux, à une seule loge, conique, qui s'ouvre par la pointe, & est rempli de graines très-menues, roussâtres, attachée comme en grappe à un placenta. Cette plante croît partout dans les lieux marécageux, le long des haies & des chemins, dans les

vignes, dans les jardins, & parmi les légumes.

La *morgeline* varie beaucoup selon les lieux; & delà vient que nous en avons tant de figures différentes. On en fait peu d'usage, mais c'est une nourriture délicate pour les serins de Canarie, les chardonnerets, & les autres oiseaux de chant. La remarque en est ancienne; Anguillara, Tragus, & plusieurs auteurs nous l'ont transmise. (D. J.)

MORGELINE, *Mat. méd.*, *mouron des petits oiseaux*. On a attribué à cette plante, qui est, on ne peut pas moins usuelle, la vertu résolutive, dissolvive & rafraichissante. On l'a donnée pour fort analogue au pourpier, & comme son succédanée. (b)

MORGEN, *Hist. mod.*, c'est une mesure usitée en Allemagne pour les terres labourables, les prés & les vignes; elle n'est point par-tout exactement la même. Le *morgen* dans le duché de Brunswick, est de 120 verges, dont chacune a 8 aunes ou environ 16 piés de roi.

MORGENGAB, *Droit germ.*, c'est-à-dire, *présent du matin*. En effet on entend le présent que le mari fait d'ordinaire le lendemain des noces à sa femme pour les menus plaisirs, & ce présent peut consister en argent ou en valeur. On l'appelle encore en allemand *spielgeld*, ou comme nous dirions les *épingles*.

Ce présent se fait à la femme par le mari, quand même il auroit épousé une veuve; mais la femme ne fait jamais un présent au mari, quand même il seroit marié pour la première fois.

Ce présent peut être promis par une convention expresse, ou bien s'exécuter par une tradition réelle. Mais après, si par le contrat de mariage on n'est pas convenu de ce présent, le mari ne sera pas tenu de le faire après les noces.

Ceux qui peuvent constituer ce *morgengab*, sont 1°. le mari qui peut le donner de son bien propre; 2°. le père qui est obligé de donner des assurances à l'égard de ce présent, de même qu'il est tenu d'en donner, par rapport à la dot; 3°. & un étranger, par où nous entendons aussi la mère & les frères.

Lorsque le *morgengab* a été délivré à la femme, elle en acquiert la propriété, & elle en peut disposer à son gré. Si l'on est convenu qu'on en payera les in-

térêts, ni elle ni les héritiers ne pourront en demander la propriété qu'après la dissolution du mariage.

La femme acquiert par rapport au *morgengab* une hypothèque tacite sur les biens de son mari, depuis le jour qu'on est convenu & qu'elle a été réglée. Mais la femme n'a pas de privilège personnel à ce sujet; c'est pourquoi aussi elle ne sera colloquée, s'il y a un concours de créanciers, dans la cinquième classe. Cependant si le *morgengab* existe en nature, elle sera rangée dans la première classe. S'il n'existe plus, qu'il ait été enregistré dans le livre des hypothèques, la femme sera colloquée dans la troisième classe.

La femme pourra faire servir le *morgengab* de cautionnement pour son mari, ce qui ne la privera du *senatus-consulte Velléien*.

Le *morgengab* ne retourne jamais au mari ni à ses héritiers, quand même le mariage seroit déclaré nul ou qu'il seroit dissous par la faute de la femme: telles sont les ordonnances du code-Frédéric au sujet du *morgengab*.

Gregoire de Tours appelle le *morgengab*, *matutinale donum*, lib. IX. c. xix. comme le remarque Gronovius qui renvoie au glossaire de Lindenbrog sur le *codex legum antiquarum*. Voyez Cujas ad l. IV. de Feud. tit. XXXII. & la dissertation de feu M. Hetius de *Specialibus rom. germ. republ.* &c. Voyez aussi la Dissertation de M. Cocceius de *lege morganatica*, imprimée à Franfort-sur-l'Oder en 1695, où il prétend que *lex morganatica* est la même chose que la loi salique; & que comme cette loi permet le mariage dont il s'agit, on les a appelés pour cette raison *matrimonia ad morganaticam* ou *ex lege morganatica*. (D. J.)

MORGES, Géog., ville de Suisse dans le pays de Romand, au canton de Berne, capitale d'un bailliage, avec un château où réside le bailli. Elle a une vue admirable, & est sur le lac de Geneve, à deux lieues de Lausanne.

Les Bernois ont pratiqué à Morges un pont assez spacieux, fermé de murs, avec un quai & des halles, & ce seul ouvrage fait prospérer cette ville. Le bailliage de Morges comprend la côte ou du moins la plus grande partie de cette contrée qui passe pour le meilleur vignoble des treize cantons de la Suisse. La

côte est un quartier de pays, de trois lieues de long sur le lac Léman, & qui s'élève insensiblement jusqu'à une lieue de marche. La perspective toute parsemée de villes, de villages & de châteaux en amphithéâtre, en est si belle, que Tavernier & le docteur Burnet disoient n'avoir rien vu ailleurs qui fût comparable à cet aspect. Long. 24. 15. lat. 46 30. (D. J.)

MORGETES, Géog. anc., peuples de l'Italie dans l'Ænotrie; ayant été chassés de leurs pays par les Ænotriens, ils passèrent en Sicile, au rapport de Strabon. (D. J.)

MORGINNUM. Géogr. anc., on trouve ce lieu dans la Table Théodasienne, sur la route de Vienne à Curalo ou Grenoble, distance quatorze, ce qui convient à Moiran, appelé dans les titres du Dauphiné *Moirencum*. M. de Valois transporte *Morginnum* à Morges, sur le Drac, entre Grenoble & Gap, ce qui tourne le dos à la route de Grenoble à Vienne, & ce qui fourniroit le double de la distance. D'Anville, Not. Gal. p. 465. (C)

MORGOYA, Hist. nat. Bot., arbruste de l'isle de Maragnan, qui s'élève fort haut lorsqu'un arbre lui sert d'appui. Il produit une fleur qui a la forme d'une étoile; elle est d'un beau pourpre, & ses feuilles sont dentelées; son fruit est de la grosseur d'un œuf, mais plus rond & rempli de graines. Sa peau est verte & mêlée de blanc. On le fait cuire, ou bien on le confit dans du sucre.

MORGUE, s. f., Gramm. Si vous joignez la dureté & la fierté à la gravité, à la sottise, vous aurez la morgue. Elle est de tous les états; mais on en accuse particulièrement la robe, & la raison en est simple. Il y a dans la robe, tout autant de gens fots & fiers que dans l'église & le militaire, ni plus ni moins; mais la gravité est particulièrement attachée à la magistrature, dépositaire des loix qu'elle fait parler ou taire à son gré; c'est une tentation bien naturelle que d'en promener par-tout avec soi la menace. Les gens de lettres ont aussi leur morgue, mais elle ne se montrera dans aucun plus fortement que dans le poète satyrique.

MORGUE, *Hist. mod.*, c'est dans les prisons, l'intervalle du second guichet au troisième. On donne le même nom à un endroit du châtelet, où l'on expose à la vue du public les corps morts dont la justice se saisit : ils y restent plusieurs jours afin de donner aux passans le temps de les reconnoître.

MORHANGE, *Géog.*, en allemand *Moerchingen*, ancienne bourgade de la Lorraine allemande, avec titre de comté. Les seigneurs de cette bourgade prennent la qualité de *rhingraves*, & ne relevent que de l'empire. Elle est à 10 lieues N. E. de Nancy, 80 N. E. de Paris. *Long.* 24. 17. 35. *lat.* 48. 55. 30. (D. J.)

MORICAMBE, *Géogr. anc.*, golfe de l'isle d'Albion. Ptolomée, *liv. II. ch. iij.* le place sur la côte occidentale entre le golfe *Jtuna* & le port de *Setantir*. Le pere Briet pense que c'est la baie de *Kirkby*.

MORIDUNUM, *Géogr. anc.*, ou **MURIDUNUM**, ville de la Grande-Bretagne, que l'itinéraire d'Antonin met sur la route de *Calleva* à *Uriconium*, à 36 milles de la première, & à 15 de la seconde. C'est aujourd'hui *Seaton*, selon le savant Gale. (D. J.)

MORIGENER, v. act., *Gramm.*, corriger, reprendre former aux bonnes mœurs par des corrections & des réprimandes. Il est difficile qu'un enfant qui n'a point été *morigéné*, soit assez heureusement né pour n'en avoir pas eu de besoin, & n'avoir aucun de ces défauts dont une bonne éducation peut corriger. Mais on se rend insupportable à force de reprendre. Peu de corrections, mais placées à propos ; sur-tout ne pas donner lieu à un enfant de confondre les fautes considérables avec les fautes légères, en montrant la même sévérité pour les unes & pour les autres, ce seroit corrompre au lieu de corriger.

MORILLE, f. f., *boletus*. *Hist. nat. Bot.*, genre de plante qui ressemble au champignon, & qui n'en diffère qu'en ce qu'elle est percée d'un grand nombre de grands trous. Tournefort, *inst. rei herb.* Voy. PLANTE ET DOUCE-AMERE.

La *morille* est nommée par Tournefort *boletus, esculentus, vulgaris, inst. rei herb.*

561. & par Bauhin, *fungus porofus*, C. B. P. 370.

C'est un genre de plante dont on ne connoît pas encore les fleurs & les fruits. Souvent la *morille* est de la longueur d'une noix, & quelquefois plus grosse, d'une figure tantôt oblongue, tantôt pyramidale, tantôt ovale. Sa substance est tendre, charnue, ridée, poreuse, toute percée de grands trous semblables à des rayons de miel. Sa couleur est un peu rougeâtre, quelquefois fauve ou noirâtre. La *morille* est concave en-dedans, blanche, & comme enduite d'une fine poussière. Le pédicule qui la soutient, est tout blanc, creux, garni à sa partie inférieure, de racines menues, déliées & filamenteuses. Clusius a observé quatre especes de *morilles* différentes en grosseur, en figure & en couleur ; il y en a vraisemblablement bien davantage.

Ce genre de plante vient à merveille dans certains lieux herbeux, humides, dans les bois, & les collines, au pied des arbres. On en cherche, & on en trouve beaucoup au printemps aux environs de Paris, dans le bois de Vincennes, dans la forêt de Saint-Germain, dans la vallée de Montmorenci & ailleurs.

On en transporte aussi de seches dans cette capitale, de toutes les provinces de France, parce qu'elles sont fort recherchées à Paris, pour l'assaisonnement de plusieurs mets. Nos cuisiniers, toujours disposés à satisfaire notre sensualité aux dépens de la santé, préparent des *morilles* de toutes sortes de manieres : ils ont imaginé d'en faire cent plats particuliers pour hors-d'œuvres, ou pour entremets : comme *morilles* en tourtes, en ragoût, à la crème en gras, & en ragoût à la crème en maigre. Qui n'a oui parler aux gourmands de *morilles* farcies, de *morilles* frites, de *morilles* à l'italienne, de *morilles* au lard, de pain aux *morilles*, & de tourtes aux *morilles* ?

Les Romains aussi voluptueux que nous, & beaucoup plus riches, faisoient leurs délices des *morilles*. Néron appelloit ce genre de nourriture un mets des dieux, *cibus deorum*. Elles sont excellentes, dit Pline, *liv. XXII. c. xxij.* mais elles ont été accusées de malignité dans une célèbre conjoncture. Agrippine s'en servit pour empoisonner l'empereur Claude. Il est pourtant certain que les

morilles ne causerent pas seules le décès de cet empereur; ce fut la violence du poison dont on les farcit, qui le fit périr. C'est pourquoi Suétone qui rapporte ce fait dans la vie de Claude, se sert du mot *boletus medicatus*, des *morilles empoisonnées*.

On fait, pour le dire en passant, avec quel art, quelle délicatesse Racine, dans sa *tragédie de Britannicus*, fait raconter à Néron par Agrippine elle-même, *Acte VI. scène III*, ce trait d'histoire de l'empoisonnement de Claude. Elle dit à son fils :

*Il mourut; mille bruits en courent à
ma honte;
J'arrêtai de sa fin la nouvelle trop
prompte,
Et tandis que Burrhus alloit secrète-
ment
De l'armée en vos mains exiger le ser-
ment,
Que vous marchiez au camp, conduit
sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacri-
fices:
Par mes ordres trompeurs, tout le peu-
ple excité,
Du prince déjà mort demandoit la santé.
(D. J.)*

MORILLE, Diette. La *morille* est un des plus agréables au goût, & des moins dangereux des champignons. On n'a point observé que cet aliment soit sujet à causer des indigestions fâcheuses, encore moins aucun accident qui approchât des effets du poison. Il est seulement très-échauffant, excitant l'appétit vénérien, & disposant efficacement les hommes à le satisfaire. C'est pourquoi il faut les interdire à tous les sujets qu'il est dangereux d'échauffer, & principalement dans les maladies inflammatoires des parties de la génération.

Ce mets a été fameux par l'usage qu'en fit Agrippine pour donner du poison à l'empereur Claude. Mais, selon la remarque de Geoffroy, il est certain que les *morilles* n'ont pas été, par elles-mêmes, la cause de la mort de cet empereur; mais que c'est le poison dont elles étoient remplies qu'il faut en accuser. Ainsi, les historiens en parlant de ce fait, se servent-ils d'une expression qui signifie

des *morilles* empoisonnées, *boleti medicati*. (b)

MORILLON, f. m., *glaucium belloni*, *Hist. nat. Bot.*, oiseau de la même grandeur que le canard, & qui lui ressemble beaucoup; son bec est dentelé sur ses bords comme une scie; ses pattes sont rouges à l'intérieur, & brunes à l'extérieur; toute la tête est d'une couleur de rouille foncée jusqu'au milieu du cou où il est entouré d'une bande blanchâtre; la poitrine est de couleur cendrée; le ventre est blanc; le dos & les ailes sont noirs; si on les étend, on voit sept plumes blanches qui les rendent assez semblables à celles des piés; le reste des ailes & la queue qui ressemble à celle du cormoran, sont noires. Le *morillon* a la langue charnue, & si épaisse qu'elle paroît double auprès de la racine; la poitrine est large comme celle des canards; les pattes sont courtes & pliées en arrière comme celles des plongeurs. Willughbi, voyez OISEAU.

Voici la description qu'on en trouve ailleurs; c'est, dit-on, une espèce de canard qui n'est différent des autres que par la couleur rouge de ses jambes & de ses piés, & par son plumage, il a la tête & la moitié du cou tannée, un collier blanc; le reste du cou & de la poitrine cendrée; il paroît noir sur le dos, mais quand il étend ses ailes, on y voit des plumes blanches de chaque côté, de sorte qu'elles sont mi-parties comme celles des piés; il a aussi le dessous du ventre blanc & la queue noire; il plonge fréquemment, & demeure sous l'eau plus long-temps que les canards; sa chair est aussi plus délicate & d'un goût plus exquis.

MORILLON, les Lapidaires nomment ainsi des émeraudes brutes qu'on vend au marc. Il y a aussi des demi-*morillons*. V. ÉMERAUDES.

MORINE, *morina*, f. f., *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur monopétale, anomale, tubulée, en forme de masque, & divisée en deux levres, dont la supérieure est découpée en deux parties & l'inférieure en trois: le calice est aussi découpé en deux parties pour l'ordinaire. Le pistil qui sort du calice, est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur & stérile. Le calice de la fleur

fleur est posé sur un jeune fruit qui est renfermé dans un autre calice comme dans un étui, & qui devient dans la suite une semence arrondie & anguleuse. Tournefort, *inst. rei herb. corol.* Voyez PLANTE.

Cette plante n'a pas été seulement décrite exactement par M. Tournefort; elle fait dans le système de Linnæus un genre distinct, dont voici, selon cet illustre botaniste, les principaux caractères. Le calice est double, & de deux sortes, l'un est l'enveloppe du fruit, & reste après que la fleur est tombée; l'autre est l'enveloppe de la fleur même, qui est monopétale, tubulaire, légèrement fendue en deux segmens subsistans après la fleur. Il n'y a point proprement de fruit; la graine qui succède à chaque fleur est unique, arrondie, & entourée par le calice de la fleur.

M. de Tournefort trouva cette belle plante dans son voyage du levant, & lui donna le nom de M. Morin, non-seulement parce qu'il étoit son ami, mais parce que ce botaniste a eu l'honneur d'élever dans son jardin cette plante de graine, & qu'elle n'a pas réussi dans le jardin du Roi.

La *morine* donc, *morina orientalis*, *carline filio*, *I. R. H.* 48. a la racine plus grosse que le pouce, partagée en grosses fibres, brunes, gersées, peu chevelues. Sa tige s'élève à deux ou trois piés de haut. Elle est ferme, droite, lisse, velue vers le sommet, rougeâtre, & noueuse. Il sort communément de chaque nœud trois feuilles assez semblables à celles de la carline, verd-gai, luissantes, découpées, onduées & garnies de piquans jaunâtres, fermes, durs, longs de 4 ou 5 lignes.

De l'aisselle de feuilles naissent des fleurs par étages & à double rang, longues d'un pouce & demi. Chaque fleur est un tuyau courbe, fort menu vers le bas, évasé en haut, & divisé en deux levres & profondément échancrées. L'inférieure est découpée en trois parties aussi arrondies. L'ouverture du tuyau qui est entre ces deux levres, est toute découverte. Le filet du pistil qui est un peu plus long que les étamines, finit par un bouton verdâtre. Le calice est un tuyau long de deux lignes, fendu profondément

en deux languettes arrondies, légèrement cannelées; c'est du fond de ce tuyau que sort la fleur.

On en trouve souvent de deux sortes sur le même pié; les unes sont toutes blanches, les autres sont couleur de rose, tirant sur le purpurin avec les bords blanchâtres. Toutes ses fleurs ont l'odeur de celles du chevre-feuille, & portent sur un embryon de graine. (D. J.)

MORINGA, *Hist. nat. Bot.*, arbre des Indes orientales qui ressemble au lentisque par la grandeur & par ses feuilles. Cet arbre est noueux, & a fort peu de branches; son bois est très-cassant. Ses fleurs sont d'une couleur verdâtre & brune, elles ont le goût d'un navet. Il produit un fruit de la grosseur d'une rave qui a un pié de longueur; il est blanc & moelleux en dedans, & renferme de petites semences vertes & âcres. Ce fruit se mange cuit. La racine de l'arbre est regardée comme un puissant contre-poison dans les morsures des bêtes venimeuses, & comme un remède dans les maladies contagieuses.

MORINGEN, *Géogr.*, ville des états d'Hanovre, dans la principauté de Calenberg, au cercle de Basse-Saxe, en Allemagne. Elle est de la seconde classe du quartier de Göttingen; & sans être considérable par son enceinte, elle l'est par son ancienneté & par le bailliage auquel elle préside, & dont les maisons de Brunswick & de Hesse partagent la juridiction. (D. G.)

MORINIENS, *morini*, *Hist. anc.*, peuple de l'ancienne Gaule belgique, qui habitoit du temps des Romains le pays de Cleves, de Juliers & de Gueldres.

MORION, *Hist. nat.*, nom donné par Pline & d'autres anciens naturalistes à une pierre noire à l'extérieur, mais qui, tenue entre l'œil & le feu ou une flamme, paroïssoit être transparente & d'un beau rouge. On l'appelloit aussi *pramion*. Il paroît que c'étoit un crystal ou fluor noir. (—)

MORIONS, *f. m. pl.*, *Hist. anc.*, personnages bossus, boiteux, contrefaits, tête pointue, à longues oreilles, & à physionomie ridicule, qu'on admettoit dans les festins, pour amuser les convives. Plus un *morion* étoit hideux, plus

chèrement il étoit acheté. Il y en a qui ont été payés jusqu'à 2000 sesterces.

MORION, armure de tête qui étoit autrefois en usage pour l'infanterie. V. SALADE.

MORINS, *Morini*, *Géogr. anc.*, anciens peuples de la Gaule belgique, qui habitoient l'ancien diocèse de Téroüenne. Ils étoient divisés en plusieurs cantons, *pagos*, comme cela paroît par César même, l. IV. ch. xxj. qui se trouvant dans le port Iccius pour faire équiper sa flotte, reçut des députés de quelques cantons des *Morins*, qui lui promirent l'obéissance, & n'en reçut point des autres.

Il seroit difficile d'établir combien la cité entière des *Morins* renfermoit de pays. Il est néanmoins probable qu'elle comprenoit toute l'étendue des diocèses qui ont été formés de celui de Téroüenne, savoir Boulogne, S. Omer & Ypres.

Le nom de *Morini*, comme celui des *Amorici*, dérive du celtique *mor*, qui signifie *mer*; & il avoit été donné à ces peuples, à cause de leur situation sur le rivage de la mer.

Virgile, *Énéide liv. III. v. 727.* par une figure hardie, met les *Morini* au bout du monde.

Extremique hominum Morinæ, Rhenusque bicornis. Plin., l. XIX. ch. j. adoucit l'expression, en disant qu'on les regardoit comme placés à l'extrémité de la terre, *ultimique hominum existimati Morini.* Pomponius-Mela, l. III. ch. ij. parle plus juste; il les dit les plus reculés de tous les peuples gaulois, *ultimi Galliarum gentium Morini.* Ptolomée, l. II. ch. ix. donne aux *Morins* la ville de *Farnana*, Téroüenne, & un port nommé *Gessoriacum*, c'est Boulogne sur mer. Il met aussi dans leur pays l'embouchure du fleuve *Tadula*, & celle de la Meuse. (D. J.)

MORISONE, *morisona*, *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur en rose, composée de quatre pétales disposés en rond; il sort du calice un pistil, dont le sommet devient dans la suite un fruit rond, chacun couvert d'une écorce dure, & rempli de semences qui ont la forme d'un rein. Plumier, *Nova plant. amer. gen. Voyez PLANTE.*

MORISQUE, ou *LOS MORISCOS*, *Géogr.*, on appelloit ainsi les Maures

qui étoient restés en Espagne après la ruine de l'empire qu'ils y avoient établi. Le roi Philippe III a trouvé le moyen d'appauvrir ses états, & de les dépeupler à jamais en chassant tous les *Moriques* qui s'y trouverent en 1610. Il en sortit plus de 900000 qui se retirèrent en Afrique. On ne sauroit frapper de plus grands coups d'état en politique pour se ruiner sans ressource.

MORISTASGUS, *Mythol. Gaul.*, le *Moristasgus* des Gaulois paroît avoir été une divinité locale des Senonois; car un homme de ce nom étoit roi du pays dans le temps que César arriva dans les Gaules, & la royauté avoit été déjà dans sa famille. Il y a donc bien de l'apparence que ce roi portoit le nom d'un dieu particulier du lieu, ou qu'il étoit lui-même cette divinité, après avoir été mis au nombre des dieux, par la superstition grossière de ces peuples idolâtres. Quoi qu'il en soit, dans les inscriptions recueillies par Ramsius, on trouve qu'un Tit. Cl. Professus Niger, lequel avoit obtenu toutes les charges des cités de Langres & d'Autun, ordonna par son testament que l'on ajoutât un portique au temple du dieu *Moristasgus*, tant en son nom qu'en celui de sa femme & de ses filles. Cette inscription a été découverte dans les ruines de l'ancienne ville d'Alésia. *Mém. de l'acad. des Inscrip. t. XXIV. p. 361. (D. J.)*

MORITONIUM, *Hist. anc.*, lieu de France en Normandie aux confins de la Bretagne. M. de Valois dit qu'on l'appelle à présent *Mortain*.

MORLAIX, *Géogr.*, ville de France en Bretagne, avec une rade qui peut passer pour un bon mouillage, un port qui reçoit des navires de cent tonneaux, & un château qu'on nomme le *Taureau* pour couvrir la ville.

Le mot de *Morlaix* est corrompu de *Mourelaix*; car le nom latin du moyen âge est *Mons Reluxus*; ce n'étoit qu'un château sur la fin du douzième siècle. Aujourd'hui *Morlaix* est plus considérable que la capitale du diocèse. Il s'y fait un grand commerce de fil & de toile pour l'étranger. Même par un privilège exclusif, contraire au bien du pays, les marchands de *Morlaix* ont seuls le droit d'acheter les toiles de la main de

l'ouvrier ou du marchand de la campagne qui les vend.

Cette ville est située sur une petite rivière qui porte son nom, à 2 lieues de la mer & de Saint-Paul de Léon, 12 N. E. de Brest, 18. O. de Saint-Brieux, 110 de Paris. *Long.* 13. 45. *lat.* 48. 35. (D. J.) (*)

MORLAQUIE, *Géogr.*, contrée de la Croatie, dont elle occupe la partie méridionale le long du golfe de Venise, entre l'Istrie & la Dalmatie. Les *Morlaques* sont sujets de la république de Venise, & habitent la montagne qu'on nomme *Morlaque*. Ce sont des fugitifs d'Albanie, gens déterminés, robustes, guerriers toujours armés, qui parlent esclavon, & suivent la plupart la religion des Grecs. (D. J.)

MORME, MORMO, MORMUROT, MARME, MORMIROT, MOSMYRUS, poisson de mer, assez ressemblant à la daurade, excepté qu'il a le corps moins rond, la tête plus longue & le museau plus pointu; la bouche est de médiocre grandeur & garnie de petites dents, il a le dos d'un blanc bleuâtre & le ventre d'un blanc argenté; les côtés du corps sont traversés par des bandes noires, également éloignées les unes des autres: la première du côté de la tête est la plus longue; les autres diminuent de longueur successivement, & la dernière est la plus courte. Ce poisson se nourrit de petits calemars; la chair est molle & humide. Rondelet, *Hist. des pois. part. I. liv. V. chap. xxij. Voyez POISSON.*

MORMO, voyez MORME.

MORMUROT, voyez MORME.

MORNE, *adj. Géogr.*, triste, silencieux & sombre. Il ne se dit guère que des personnes & des choses personifiées. Il y a des animaux en qui la nature est *morne*, & ils sont ordinairement méchants. Une passion violente & malheu-

reuse est *marne*. Le désespoir, quand il est extrême, est *morne*.

MORNES, *s. m., Géogr.*, c'est ainsi qu'on appelle dans les isles françoises de l'Amérique les montagnes de moyenne hauteur, voisines de la mer, & comme détachées des hautes montagnes qui occupent le milieu des isles; quelquefois ces dernières sont aussi appelées *mornes*, ainsi que le gras *morne*, le *morne* du Vauclain & le *morne* de la Callebasse à la Martinique.

MORNE, *Géogr.*, terme qu'emploient les François de l'Amérique pour signifier un cap élevé ou une petite montagne qui s'avance en mer; c'est pour cela qu'ils nomment *gros morne* une haute montagne de l'Amérique septentrionale dans l'isle de la Martinique, près du bourg de la Trinité & de l'anse du Gallion. Vainement voudrions-nous rejeter aujourd'hui ces sortes de termes barbares, nous nous trouvons forcés de les adopter. (D. J.)

MORNÉ, *adj., terme de Blason*, il se dit des lions & autres animaux qui n'ont ni dents, ni bec, ni langues, ni griffes, ni queue. Du Halgoet en Bretagne, d'azur au lion *morné* d'or.

MORNEE, *Maréchal.*, lance *mornée*. V. LANCE.

MORNSHEIM, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne au cercle de Franconie dans le Hanenkam, sur la Seyt. Elle appartient à l'évêque d'Aichstet. *Long.* 28. 12. *latit.* 49. 10. (D. J.)

MOROCHTUS, MOROCHITES ou MOROCTES, *Hist. nat.*, nom donné par Pline à une espèce de substance qui servoit à enlever les taches des habits. On dit qu'elle étoit très-dure, très-pesante, douce au toucher, d'un blanc tirant sur le gris & verdâtre. M. Hill croit que c'est la même chose que la craie de Briançon, dans ce cas ce seroit un vrai talc. V. CRAIE DE BRIANÇON. Boèce de Boot donne le nom de *morochtus* à une pierre

(*) Les habitans incommodés de la fumée du tabac que l'on brûloit à la manufacture, peu éloignée de cette ville, se plaignirent au parlement de Bretagne en 1762; les magistrats firent écrire à la faculté de médecine de Paris sur cet objet: elle fut d'avis que l'on éloignât des villes les fourneaux assez loin, pour que le vent ne pût rabattre sur les maisons la vapeur âcre de ce végétal.

On emploie à cette manufacture huit à neuf cents ouvriers; il peut s'y fabriquer, année commune, vingt à vingt-cinq mille quintaux de tabac. (C)

très-différente, les Allemands l'appellent *milchstein* ou *Pierre de lait*, parce qu'il en sort un suc laiteux; il dit qu'on en trouve aussi de noires; il ajoute qu'il s'en trouve aussi de verdâtres, de couleur de miel, de blanches & de grises. On ne fait pas ce que tout cela signifie. Voyez Boëce de Boot de *lapid. & gemmis*. D'autres naturalistes ont regardé le *morochtus* comme une espèce d'argille durcie ou de *stéatite*, & ayant une consistance de pierre; d'autres encore ont donné ce nom à une craie ou marne durcie.

On voit par-là la confusion qui regne dans la nomenclature des substances fossiles, faute de les avoir examinées en chimiste. (—)

MORON, *Géogr.*, petite ville d'Espagne dans l'Andalousie, au nord de Zahara, dans une vallée des plus riantes & des plus fertiles. Quelques géographes ont pensé que c'étoit l'*Aruci* de Ptolomée; mais l'*Aruci* de cet auteur est Aroche sur la Guadiana. *Long.* de Moron, 13. 5. *lat.* 37. 10.

MOROSGI, *Géogr. anc.*, ville d'Espagne, que Pline, *liv. IV. chap. xx.* donne aux Vardules. Le pere Hardouin conjecture que ce pourroit être Saint-Sébastien.

MORPETH, *Géogr.*, ville à marche d'Angleterre, dans le Northumberland. Elle envoie deux députés au parlement, & est sur le Wensbeck, à 10 milles N. de Newcastle, & 210. N. O. de Londres. *Long.* 15. 59. *lat.* 51. 12.

MORPHASMUS, *Art. orchest.*, en grec *μορφασμός*, espèce de danse chez les Grecs, dans laquelle on imitoit les transformations de Protée par un grand nombre de figures.

MORPHEE, *Mythol.*, ministre, ou si l'on aime mieux, fils du Sommeil & de la Nuit, habile, dit Ovide, à prendre la démarche, le visage, l'air, le son de voix de ceux qu'il veut représenter: son nom même le prouve. Frere de Phobetor & de Phantase, mais beaucoup plus aimable, il apaise les noirs soucis par les trompeuses illusions, & tient toute la nature dans un doux enchantement; c'est lui qui répandant ses pavots sur les paupières appesanties, fait couler une vapeur divine dans tous les membres fatigués; il se plaît à envoyer aux hommes les songes légers, qui voltigeant sans cesse autour d'eux, les flattent par les images les plus

riantes, & repoussent loin de leurs sens tout ce qui peut les réveiller avec trop de précipitation. Mais j'aime la peinture ingénieuse & forte que le poëte Rowe nous a faite du fils aîné du sommeil. La voici :

*Still when the golden sun withdraws
his beams,
And drowsy Night invades the vernal
world,
Forth flies the god of dreams, fantastick
Morpheus;
Ten thousand mimic Francies fleet around
him;
Subtle as air, and various in their na-
tures:
Each has ten thousand, thousand, dif-
ferent forms,
In which they dance confus'd before his
Sleeper;
While the vain god laughs to behold what
pain
Imaginary evils give Mankind. (D. J.)*

MORPHO, *littér. grecq.*, surnom de Vénus, sous lequel elle avoit à Lacédémone un temple fort singulier, dont Pausanias n'a pas oublié la description. C'étoient proprement deux temples, l'un sur l'autre. Celui de dessous étoit dédié à Vénus armée, & celui de dessus à Vénus *morpho*. Dans ce temple supérieur, la déesse étoit représentée voilée, avec des chaînes aux pieds; image de ce que les Lacédémoniens desiroient dans leurs femmes, le courage, la fidélité, la beauté, & leurs desirs étoient remplis. Par Vénus *morpho*, ils n'entendoient autre chose que Vénus la belle, Vénus déesse de la beauté: *μορφή*, *forma*, la figure. (D. J.)

MORPIONS, *s. m.*, insectes plats qui se cramponnent à la chair avec tant de force qu'on a de la peine à les déloger. Vus au microscope, ils ressemblent à de petits chancres, d'où on les a appelés *placule*, *morpiones*, *petole* & *peffolatae*. Ils s'attachent ordinairement aux aisselles, aux paupières, aux sourcils, aux aines & aux parties naturelles.

Turner, dans ses *maladies de la peau*, rapporte le cas suivant, comme un exemple de la manière dont on doit chasser cette espèce de vermine.

Un jeune homme étoit depuis longtemps incommodé d'une si grande démangeaison au pubis & au scrotum, qu'il s'étoit presque écorché les parties à force

de se gratter. En examinant de plus près les racines des poils, j'aperçus dans les interstices quelques *morpions* tellement cramponnés à la peau, que je ne pus en arracher que trois, pour le convaincre de la cause de son incommodité.

Comme la sensibilité des parties ne permettoit pas d'y appliquer les topiques ordinaires, j'ai fait le médicament suivant : Prenez du vif-argent, deux onces; du diapompholix deux onces, faites-en une emplâtre, & appliquez-le sur la partie.

J'assurai cet emplâtre avec un petit suspensoir; il s'en trouva soulagé au bout de quelques jours, & il n'ôta jamais l'appareil sans y trouver des *morpions* morts.

J'ai fait tomber à d'autres, qui ne s'étoient point écorchés, une centaine de *morpions* des aisselles & des parties naturelles, en appliquant dessus un linge trempé dans le lait du sublimé.

Cette espèce de vermine présage une mort prochaine à ceux qu'elle abandonne, à moins qu'on ne les ait obligés de lâcher prise avec les remèdes. *Voyez PÉDICULAIRE.*

MORRENOR, *Hist. nat. Botan.*, petit arbre des Indes orientales; il produit un fruit assez gros appelé *cunane*, que les Indiens font cuire, & qu'ils croient un remède contre les maux de tête.

MORRHA, MURRA ou MYRRHA, *Hist. nat.*, nom donné par quelques auteurs à la substance ou pierre dont on faisoit du temps des anciens les vases appelés *vasa myrrhina*, que quelques-uns croient avoir été une agate ou pierre précieuse, d'une odeur très-agréable, & de différentes couleurs. Martial dit *pocula maculosa murrae*. Arrien appelle cette pierre *λίθος μωρρα*. *V. l'article MYRRHINA.*

MORRIS, f. m., *Comm. hist. mod.*, nom propre d'une monnoie d'Espagne. Le *morris* étoit d'or, ce fut le roi Alphonse le sage qui le fit battre. *Morris* est dit par corruption de *Maravedis*.

MORRUDE, voyez ROUGET.

MORS, *Géogr.*, petit canton du Danemark, dans le Nord-Jutland, & dans la préfecture d'Albourg. C'est une isle formée par le Lymfurt, on lui donne trois milles de longueur, sur deux de largeur; son sol est d'une extrême fertilité, & sa population est considérable. L'on y compte trente-deux paroisses; & l'on y trouve la petite, mais

commerçante ville de Nickioping, dont deux autres du royaume portent le nom. (D. G.)

MORS DU DIABLE, *morsus diaboli*, en Botanique, est une sorte de scabieuse, qui a au bout de sa racine une espèce de frange. On la nomme autrement *scabieuse*. *Voyez SCABIEUSE.*

Ce nom lui a été donné à cause de sa racine, qui semble avoir été mordue au bout; ce que des superstitieux attribuoient au diable, comme s'il eût été jaloux que nous eussions une plante si salutaire. On la regardoit autrefois comme un bon alexipharmatique, mais aujourd'hui on ne s'en sert presque plus.

Comme le bord des trompes de Fallope ressemble au bout de cette racine, il a été nommé de même. *V. FALLOPE.*

MORSELLI, ou MORSULI, f. m., *Pharm.*, comme qui diroit *petite bouchée*, sont des noms latins que l'on a donnés à certaines préparations de remèdes que l'on tient dans la bouche pour les mâcher, comme les tablettes. *V. TABLETTE.*

MORSURE, f. f., *Gramm.*, il se dit de l'action de mordre, & de la blessure faite par cette action. *Voyez MORDRE.* On a découvert un remède sûr contre la morsure de la vipère: ce sont des gouttes d'eau-de-luce dans de l'eau pure. *Voyez EAU-DE-LUCE & VIPÈRE.*

MORSUS RANÆ, *Botan.*, genre de plante qui produit deux sortes de fleurs; des nouées & d'autres qui ne sont pas nouées: les unes & les autres sont en roses, composés ordinairement de trois feuilles disposées au-tour du même centre. Le calice des fleurs nouées devient un fruit oblong, partagé le plus souvent en six loges remplies de semences assez menues. Tournefort. *Mém. de l'acad. royal. des sciences*, année 1705. *Voyez PLANTE.*

MORT, f. f., *Hist. nat. de l'homme*, destruction des organes vitaux, en sorte qu'ils ne puissent plus se rétablir.

La naissance n'est qu'un pas à cette destruction:

*Et le premier instant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.*

Dans le moment de la formation du fœtus, cette vie corporelle n'est encore

rien, ou presque rien, comme le remarque un des beaux génies de l'académie des sciences. Peu-à-peu cette vie s'augmente & s'étend; elle acquiert de la consistance à mesure que le corps croît, se développe & se fortifie; dès qu'il commence à dépérir, la quantité de vie diminue; enfin lorsqu'il se courbe, se dessèche & s'affaïsse, la vie décroît, se resserre, se réduit presque à rien. Nous commençons de vivre par degrés, & nous finissons de mourir, comme nous commençons de vivre. Toutes les causes de dépérissement agissent continuellement sur notre être matériel, & le conduisent peu-à-peu à sa dissolution. La *mort*, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est dans la nature que la dernière nuance d'un être précédent; la succession nécessaire du dépérissement de notre corps, amène ce degré comme tous les autres qui ont précédé. La vie commence à s'éteindre, long-temps avant qu'elle s'éteigne entièrement; & dans le réel, il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeunesse, que de la décrépitude à la *mort*; car on ne doit pas ici considérer la vie comme une chose absolue, mais comme une quantité susceptible d'augmentation, de diminution, & finalement de destruction nécessaire.

La pensée de cette destruction est une lumière semblable à celle qu'au milieu de la nuit répand un embrasement sur des objets qu'il va bientôt consumer. Il faut nous accoutumer à envisager cette lumière, puisqu'elle n'annonce rien qui ne soit préparé par tout ce qui la précède; & puisque la mort est aussi naturelle que la vie, pourquoi donc la craindre si fort? Ce n'est pas aux méchants, ni aux scélérats que je parle; je ne connois point de remède pour calmer les tourmens affreux de leur conscience. Le plus sage des hommes avoit raison de dire que si l'on ouvrait l'ame des tyrans, on la trouveroit percée de blessures profondes, & déchirée par la noirceur & la cruauté, comme par autant de plaies mortelles. Ni les plaisirs, ni la grandeur, ni la solitude, ne purent garantir Tibere des tourmens horribles qu'il enduroit. Mais je voudrois armer les honnêtes gens contre les chimères de douleurs & d'angoisses de ce dernier période de la vie: préjugé général si bien combattu par l'auteur éloquent & profond de l'histoire naturelle de l'homme.

La vraie philosophie, dit-il, est de voir les choses telles qu'elles sont; le sentiment intérieur seroit d'accord avec cette philosophie, s'il n'étoit perverti par les illusions de notre imagination, & par l'habitude malheureuse que nous avons prise de nous forger des fantômes de douleur & de plaisir. Il n'y a rien de charmant & de terrible que de loin; mais pour s'en assurer, il faut avoir la sagesse & le courage de considérer l'un & l'autre de près. Qu'on interroge les médecins des villes, & les ministres de l'Eglise, accoutumés à observer les actions des mourans, & à recueillir les derniers sentimens, ils conviendront qu'à l'exception d'un petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation causée par des mouvemens convulsifs, paroît indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt doucement & sans douleur; & même ces terribles agonies effrayent plus les spectateurs, qu'elles ne tourmentent le malade; car combien n'en a-t-on pas vus, qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avoient aucun souvenir de ce qui s'étoit passé, non plus de ce qu'ils avoient senti: ils avoient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

Il semble que ce seroit dans les camps que les douleurs affreuses de la *mort* devroient exister; cependant ceux qui ont vu mourir des milliers de soldats dans les hôpitaux d'armées, rapportent que leur vie s'éteint si tranquillement, qu'on diroit que la *mort* ne fait que passer à leur cou un nœud coulant, qui serre moins, qu'il n'agit avec une douceur narcotique. Les *morts* douloureuses sont donc très-rares; & presque toutes les autres sont insensibles.

Quand la faux de la Parque est levée pour trancher nos jours, on ne la voit point, on n'en sent point le coup; la faux, ai-je dit? chimere poétique! La *mort* n'est point armée d'un instrument tranchant, rien de violent ne l'accompagne, on finit de vivre par des nuances imperceptibles. L'épuisement des forces anéantit le sentiment, & n'excite en nous qu'une sensation vague, que l'on éprouve en se laissant aller à une rêverie indéterminée. Cet état nous effraye de loin parce que nous y

pensons avec vivacité ; mais quand il se prépare, nous sommes affoiblis par les gradations qui nous y conduisent, & le moment décisif arrive sans qu'on s'en doute & sans qu'on y réfléchisse. Voilà comme meurent la plupart des humains ; & dans le petit nombre de ceux qui conservent la connoissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même-temps de l'espérance, & qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison ; & si l'on ne réveillait pas les frayeurs par ces tristes soins & cet appareil lugubre, qui dans la société dévance la *mort*, on ne la verroit point arriver. Pourquoi les enfans d'Esculape ne cherchent-ils pas des moyens de laisser mourir paisiblement ? Epicure & Antonin avoient bien su trouver ces moyens : mais nos médecins ne ressemblent que trop à nos juges, qui, après avoir prononcé un arrêt de mort, livrent la victime à sa douleur, aux prêtres, & aux lamentations d'une famille. En faut-il davantage pour anticiper l'agonie ?

Un homme qui seroit séquestré de bonne heure du commerce des autres hommes, n'ayant point de moyens de s'éclairer sur son origine, croiroit non-seulement n'être pas né, mais même ne jamais finir. Le sourd de Chartres qui voyoit mourir ses semblables, ne savoit pas ce que c'étoit que la *mort*. Un sauvage qui ne verroit mourir personne de son espèce, se croiroit immortel. On ne craint donc si fort la *mort*, que par habitude, par éducation, par préjugé.

Mais les grandes alarmes regnent principalement chez les personnes élevées mollement dans le sein des villes, & devenues par leur éducation plus sensibles que les autres ; car le commun des hommes, sur-tout ceux de la campagne, voient la *mort* sans effroi ; c'est la fin des chagrins & des calamités des misérables. La *mort*, disoit Caton, ne peut jamais être prématurée pour un consulaire, fâcheuse ou déshonorante pour un homme vertueux, & malheureuse pour un homme sage.

Rien de violent ne l'accompagne dans la vieillesse ; les sens sont hébétés & les vultueux se sont effacés, collés, ossifiés les uns après les autres ; alors la vie cesse

peu-à-peu ; on se sent mourir comme on se sent dormir : on tombe en faiblesse. Auguste nommoit cette mort *euthanasie* ; expression qui fit fortune à Rome, & dont tous les auteurs se servirent depuis dans leurs ouvrages.

Il semble qu'on paye un plus grand tribut de douleur quand on vient au monde, que quand on en sort : là l'enfant pleure, ici le vieillard soupire. Du moins est-il vrai qu'on sort de ce monde comme on y vient, sans le savoir. La *mort* & l'amour se consomment par les mêmes voies, par l'expiration. On se reproduit quand c'est d'amour qu'on meurt ; on s'anéantit, (je parle toujours du corps, & qu'on ne vienne pas m'accuser de matérialisme), quand c'est par le ciseau d'Atropos. Remercions la nature, qui ayant consacré les plaisirs les plus vifs à la production de notre espèce, émousse presque toujours la sensation de la douleur, dans ces momens où elle ne peut plus nous conserver la vie.

La *mort* n'est donc pas une chose aussi formidable que nous nous l'imaginons. Nous la jugeons mal de loin ; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, & qui disparoit lorsqu'on vient à en approcher de près. Nous n'en prenons que des notions fausses : nous la regardons non-seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné des plus pénibles angoisses. Nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ses funestes images, & à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de cette douleur. Mais rien n'est plus mal fondé ; car quelle cause peut la produire ou l'occasionner ? La fera-t-on résider dans l'âme ou dans le corps ? La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée ; celle du corps est toujours proportionnée à sa force ou à sa faiblesse. Dans l'instant de la *mort* naturelle, le corps est plus foible que jamais ; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

Les hommes craignent la *mort*, comme les enfans craignent les ténèbres, & seulement parce qu'on a effaré leur imagination par des fantômes aussi vains que terribles. L'appareil des derniers adieux, les pleurs de nos amis, le deuil & la cérémonie des funérailles, les con-

vulions de la machine qui se dissout , voilà ce qui tend à nous effrayer.

Les Stoiciens affectoient trop d'apprêts pour ce dernier moment. Ils ufoient de trop de consolations pour adoucir la perte de la vie. Tant de remèdes contre la crainte de la *mort* contribuent à la redoubler dans notre ame. Quand on appelle la vie une continuelle préparation à la *mort* , on a lieu de croire qu'il s'agit d'un ennemi bien redoutable , puisqu'on conseille de s'armer de toutes pièces ; & cependant cet ennemi n'est rien. Pourquoi l'appréhender si vivement ? enfin , pourquoi craindre la *mort* , quand on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites ?

I

*Je sai que la mortalité
Du genre humain est l'appanage .
Pourquoi donc serois-je excepté ?
La vie n'est qu'un pèlerinage !
De son cours la rapidité
Loin de m'alarmer , me soulage ;
Sa fin , lorsque j'en envisage
L'infailible nécessité,
Ne peut ébranler mon courage.
Brûlez de l'or empaqueté,
Il n'en périt que l'emballage,
C'est tout : un si léger dommage
Devoit-il être regretté ? (D. J.)*

MORT, LE, Critiq. sacrée, il est dit dans le Deutéronome, chap. xiv. v. 1. „ vous ne vous ferez point d'incision , & vous ne vous raserez point toute la tête pour le *mort*.” Ce *mort* est Adonis , parce que dans la fête on pratiquoit toutes ces choses. Il est parlé de la fête d'Adonis dans Ezéchiel, viij. 14. Au reste, les Juifs avoient l'idée superstitieuse, que tous ceux qui se trouvoient dans la maison où il y avoit un *mort* , ou qui touchoient au cadavre , étoient souillés & obligés de se purifier , comme il paroît par saint Luc , xxij. 4. (D. J.)

MORT, Mythol. , les anciens ont fait de la *mort* une divinité fille de la Nuit ; ils lui donnent pour frere le Sommeil éternel , dont le sommeil des vivants n'est qu'une foible image. Pausanias parle d'une statue de la Nuit , qui tenoit entre ses bras ses deux enfans , le Sommeil & la *mort* ; l'un qui y dort profondément , & l'autre qui fait semblant de dormir.

On peignoit la *mort* comme un squelette , avec une faux & des griffes : on l'habilloit d'une robe semée d'étoiles , de couleur noire avec des ailes noires.

Mors atris circumcincta alis , dit Horace.

On lui sacrifioit un coq , quoiqu'on la regardât comme la plus impitoyable des divinités ; c'est ce qui fait dire à Malherbe ,

*La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ,
On a beau la prier ,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles ,
Et nous laisse crier.*

Les Phéniciens lui bâtirent un temple dans l'isle de Gadira , qui ne subsista pas long-temps ; mais il n'en sera pas de même de celui du duc de Buckingham , dont le génie de la poésie a fait les frais ; le voici.

Temple of Death.

*In these cold climates , where the sun
appears
Unwillingly , and hides his face in
tears ;
A dreadful Vile lies in a desert isle
On which indulgent Heav'n did never
smile.
There a thick grove of age'd Cypress-
trees ,
Which none without an awful bor-
ror sees ,
Into its withr'd arms depriv'd of
Leaves ,
Poisons are all the plants the soil
will bears.
Whole flocks of ill-presaging birds
reiceves :
And winter is the only season there.
Millions of graves cover the spa-
cious field ,
And springs of blood a thousand rivers
yield ,
Whose streams oppress'd with carcasses
and bones ,
Instead of gentle murmurs , pour forth
groans ;
Within this Vale , a famous temple
stands
Old as the world it self wich it com-
mands :*

Round is its figure , and four iron
Gates
Divide Mankind. By order of the
fates,
There come in crowds, doom'd to one
common grave ;
The young , the old , the monarch ,
and the slave.
Old age and pains wich mankind most
deplores ,
Are faithful keepers of those sacred
doors :
All clad in mournful blacks , which
also load
The sacred walls of this obscure
abode ;
And tapers of a pitchy substance
made ,
With clouds of smook , encrease the
dismal shade.
A Monster void of reason , and of
fight ,
The Goddess who sways this realm
of night ,
Her power extends o'er all things that
have breath ,
A cruel tyrant , and her name is
Death. (D. J.)

MORT, f. m., Médecine, la mort uniquement considérée sous le point de vue qui nous concerne, ne doit être regardée que comme une cessation entière des fonctions vitales, & par conséquent comme l'état le plus grave, le plus contre-nature, dans lequel le corps puisse se trouver, comme le dernier période des maladies ; & enfin comme le plus haut degré de syncope. En l'envisageant sous cet aspect, nous allons tâcher d'en détailler les phénomènes, les causes, les signes diagnostics, & prognostics, & d'exposer la méthode curative qui est couronnée par le succès le plus constant, & qui est la plus appropriée dans les différents genres de mort. La séparation de l'ame d'avec le corps, mystère peut-être plus incompréhensible que son union, est un dogme théologique certifié par la religion, & par conséquent incontestable ; mais nullement conforme aux lumières de la raison, ni appuyé sur aucune observation de médecine. Ainsi nous n'en ferons aucune mention dans cet article purement médicinal, ou nous nous bornerons à décrire les changemens

qui arrivent au corps, & qui seuls tombent sous les sens, peuvent être apperçus par les médecins artistes sensuels, sensuales artifices.

Symptomes. On ne connoît la mort que par opposition à la vie, de même que le repos se manifeste par son contraste direct avec le mouvement ; les principaux symptomes se tirent de l'exercice de la circulation & de la respiration ; ainsi dès qu'un homme est mort, on cherche en vain le pouls dans les différentes parties où les artères sont superficielles ; elles sont dans une immobilité parfaite. Le mouvement de la poitrine inséparable de celui des poumons, est totalement anéanti ; toutes les excretions sont suspendues ; la chaleur est perdue ; les membres sont froids, roides, inflexibles, les sens sont dans l'inaction ; il n'e reste aucun vestige de sentiment ; une pâleur livide occupe le visage ; les yeux sont sans force, sans éclat, recouverts d'écailles, &c. Jusque-là le cadavre ne diffère de l'homme vivant, que par le défaut de mouvement : les différents organes encore dans leur entier peuvent être ranimés, ils conservent pendant quelque temps une aptitude à renouveler les mouvemens auxquels ils étoient destinés. Ils restent dans cet état jusqu'à ce que la putréfaction plus ou moins prompte, détruise leur tissu, rompe l'union des molécules organiques qui les composent, & mette par-là un obstacle invincible au retour de la vie. Lorsque la corruption commence à gagner, le corps devient successivement bleuâtre livide, noir ; il exhale une odeur insoutenable, particulière, qu'on nomme *cadavéreuse* ; bien-tôt après les vers y éclosent les différentes parties se dissolvent, perdent leur lien, leur figure, & leur cohésion ; les molécules dégagées sont volatiles, s'évaporent ; & enfin, après leur dissipation il ne reste aucun vestige d'homme. Il me paroît qu'on pourroit distinguer dans la mort deux états bien différens, & établir en conséquence deux especes ou deux degrés remarquables de mort. J'appellerai le premier degré *mort imparfaite* ; ou susceptible de secours, qui comprendra tout ce temps où il n'y a qu'un simple *inexercice* des fonctions vitales, & où les organes, instrumens de ces fonctions, sont encore propres à re-

commencer leur jeu. Le second degré, le complément de la *mort imparfaite*, sera connu sous le nom de *mort absolue*, irrévocablement décidée. Il est caractérisé non-seulement par la cessation des mouvemens, mais encore par un état des organes tels qu'ils sont dans une impossibilité physique de les renouveler; ce qui arrive le plus souvent par leur destruction opérée par la putréfaction, ou par des moyens mécaniques, quelquefois aussi par un dessèchement considérable, ouvrage de l'art ou de la nature. Le temps qui se passe entre la *mort imparfaite*, & la *mort absolue*, est indéterminé; il varie suivant les causes, les sujets, les accidens, les saisons, &c. En général, l'intervalle est plus long dans ceux qui meurent subitement ou de *mort violente*, que dans ceux où la *mort* est l'effet d'une maladie, ou de la vieillesse; dans les enfans que dans les adultes, dans l'hiver que dans l'été, sous l'eau que dans un air libre, &c. La distinction que je viens d'établir, est fondée sur un grand nombre de faits par lesquels il conste évidemment que des personnes ont resté pendant assez long-temps dans cet état que nous avons appelé *mort imparfaite*, & qui après cela, ou par des secours appropriés, ou d'elles-mêmes, sont revenues à la vie. De ce nombre sont les *morts* volontaires ou extatiques; quelques historiens assurent avoir vu des personnes qui par le seul acte de la volonté, suspendoient chez eux tous les mouvemens vitaux, & restoient pendant un certain temps sans pouls, sans respiration, roides, glacées, & après cela reprenoient d'elles-mêmes l'exercice des sens. Cheyne, auteur connu, digne de foi, raconte qu'il a été témoin oculaire d'un semblable fait, & que la *mort* lui paroissoit si bien décidée, qu'il avoit déjà pris le parti de se retirer; cependant l'extase finit, la *mort* cessa, le pouls & la respiration revinrent par degrés. Il y a des gens qui réitérent souvent pour satisfaire les curieux ces *morts imparfaites*. On dit que les Lapons sur-tout excellent dans ce métier; on en a cependant vu quelquefois mourir tout-à-fait victimes de ces dangereuses tentatives, de même qu'un anglois qui pouvoit suspendre avec la main le mouvement de son cœur; il mourut enfin ayant poussé

trop loin cette expérience. Le traité important, quoique mal digéré, que M. Bruhier médecin a donné sur l'*incertitude des signes de la mort*, contient un recueil intéressant & curieux d'observations, qu'il a pris la peine de rassembler & d'extraire de différens auteurs, qui prouvent que des *morts* mis sur la paille, dans la bière, & dans le tombeau même, en sont sortis vivans, après plusieurs jours.

Mais ce qu'il y a de plus terrible, & qu'il est à propos de remarquer dans ces histoires, c'est que presque toutes ces résurrections naturelles sont l'effet d'un heureux hasard, ou d'un concours de circonstances inattendues. Ainsi une jeune fille morte de la petite vérole revint en vie, parce que le bedeau qui la portoit laissa tomber le cercueil, dont les ais mal unis se désassemblerent; la secousse de cette chute fit donner à l'enfant des signes de vie; on la reporta chez elle, où elle revint en parfaite santé.

Traité de l'incertitude des signes de la mort.

§. VI. page 153. tome I. Une femme du commun étant exposée sur la paille avec un cierge aux piés, suivant l'usage, quelques jeunes gens renversèrent en badinant le cierge sur la paille qui prit feu à l'instant: dans le même moment la morte se ranima, poussa un cri perçant, & vécut long-temps après. *Ibid.* §. IV. page 68. Plusieurs personnes enterrées avec des bijoux, doivent la vie à l'avidité des fossoyeurs ou des domestiques, qui sont descendus dans leurs tombeaux pour les voler; les secousses, l'agitation, les efforts faits pour arracher les anneaux, pour les dépouiller ont rappelé ces *morts imparfaits* à la vie.

Voyez les observations rapportées dans l'ouvrage déjà cité, tome I. page 53, 61, 98, 134, 170, &c. Dans d'autres la *mort* a été dissipée par des incisions faites pour les ouvrir: une femme dont Terrili raconte l'histoire, donna des signes de vie au second coup de bistouri; il est arrivé quelquefois que la vie s'est manifestée trop tard dans de semblables circonstances; le *mort* ressuscité a perdu la vie sous le couteau anatomique. Ce fut un pareil événement qui causa tous les malheurs du grand Veiale, ayant ouvert un gentilhomme espagnol, il apperçut dès qu'il eut enfoncé le bistouri, quelques signes de

vie ; & la poitrine ouverte lui fit observer le mouvement du cœur revenu ; le fait devenu public excita les poursuites des parents & des juges de l'inquisition. Philippe II roi d'Espagne , par autorité ou plutôt par prières , vint à bout de le soustraire à l'avidité de ce cruel tribunal , à condition qu'il expieroit son crime par un voyage à la Terre-Sainte. On raconte du cardinal Espinosa , premier ministre de Philippe II , qu'ayant été disgracié , il mourut de douleur. Lorsqu'on l'ouvrit pour l'embaumer , il porta la main au rasoir du chirurgien , & on trouva son cœur palpitant ; ce qui n'empêcha pas le chirurgien barbare de continuer son opération , & de le mettre par-là dans l'impossibilité d'échapper à la mort. Il y a plusieurs exemples de personnes qu'on alloit enterrer , ou qui l'étoient déjà , que la tendresse officieuse ou l'incertitude d'un amant , d'un parent , d'un ami , d'un mari , d'une femme , &c. ont retiré des bras de la mort. Une femme au retour d'un voyage , apprend que sa femme est morte & inhumée depuis trois jours : inconsolable de sa perte , & ne pouvant se persuader qu'elle fût réelle , descend comme un autre Orphée dans son tombeau , & plus heureux ou plus malheureux que lui , il trouve le secret de lui rendre la vie & la santé. La même chose arriva à un négociant , qui revenant aussi d'un voyage deux jours après la mort de sa femme , la trouva exposée à sa porte dans le moment que le clergé alloit s'emparer de son corps , il fit monter la bière dans sa chambre , en tira le corps de sa femme , qui ne donna aucun signe de vie. Pour mieux s'assurer de sa mort , & pour tâcher de la dissiper , s'il étoit possible , il lui fit faire des scarifications & appliquer les ventouses ; on en avoit déjà mis vingt-cinq sans le moindre succès , lorsqu'une vingt-fixième fit crier à la morte ressuscitée : *ha , que vous me faites mal !* Miladi Roussel , femme d'un colonel anglois , dut la vie à l'extrême tendresse de son mari , qui ne voulut pas permettre qu'on l'enterrât , quoiqu'elle parût bien morte , jusqu'à ce qu'il se manifestât quelque signe de putréfaction. Il la garda ainsi pendant sept jours , après lesquels la morte se réveilla comme d'un profond sommeil au son des cloches d'u-

ne église voisine. Voyez d'autres observations semblables dans l'ouvrage déjà cité , *tome I. pages 69 , 94 , 106 , 108 , &c. & tome II. pages 56 , & 58.* Quelques morts dont l'enterrement a été différé par quelque cause imprévue , sont précisément revenus à la vie dans cet intervalle ; un témoin oculaire raconte & certifie qu'étant à Toulouse dans l'église de saint Etienne , il vit arriver un convoi dont on différa la cérémonie jusqu'après un sermon pendant lequel on déposa le corps dans une chapelle. Au milieu du sermon , le cadavre parut animé , fit quelques mouvemens qui engagèrent à le reporter chez lui ; de façon , ajoute l'historien de ce fait , *que sans le sermon on auroit enterré un homme vivant , ou qui étoit prêt à le devenir. Ibid. tome I. page 62.* Diemberbrock rapporte qu'un paysan étant mort de la peste , on se préparoit à l'enterrer après les vingt-quatre heures , suivant l'usage ; le défaut de cercueil fit différer jusqu'au lendemain ; & lorsqu'on voulut y mettre le corps , on s'aperçut qu'il commençoit à reprendre l'usage de la vie. Enfin , il y a eu des personnes qui rappelées à la vie dans le tombeau , en ont été retirées , ont été assez heureuses pour faire entendre leurs cris à des gens que le hasard amenoit dans le voisinage. Ainsi un régiment d'infanterie étant arrivé à Dole , plusieurs soldats manquant de logemens , obtinrent la permission de se retirer dans l'église , & de coucher sur les bancs garnis du parlement & de l'université ; quelques soldats entendirent pendant longtemps des plaintes qui sembloient sortir d'un tombeau ; ils avertirent le clerc , on ouvre un caveau où l'on avoit enterré le jour même une fille , on la trouve vivante , &c.

Quelques enfans étant allés jouer sur le tombeau d'un homme récemment enterré , furent épouvantés du bruit qu'ils entendirent ; ils raconterent la cause de leur frayeur ; on exhuma la personne qui étoit pour lors en vie. Il est évident que si ces personnes eussent été enterrees dans un cimetière & couvertes de terre , elles n'auroient pu faire entendre leurs cris ; & même sans les circonstances imprévues qui se rencontrerent , elles seroient mortes de nouveau. Quels affreux soupçons ne sont pas naitre de

pareils événemens sur le sort d'une infinité de personnes qu'on enterre trop promptement, & sans beaucoup de précautions, sans attendre sur-tout que la putréfaction manifestée ait décidée leur mort irrévocable. Il arrive delà que plusieurs meurent *absolument*, qui auroient pu revivre si on eût apporté à propos des secours convenables, ou du moins si on ne les avoit pas privés d'air en les ensevelissant sous la terre, ou en les mettant dans des caveaux qui sont des especes de mouffetes; d'autres au contraire, ce qui est encore plus terrible, revenus d'eux-mêmes à la vie, ne peuvent faire venir leurs plaintes à ceux qui pourroient les secourir, les tirer du tombeau où ils sont renfermés sans nourriture, ne revient que pour mourir encore plus cruellement dans toutes les horreurs de la faim & du désespoir. On voit en effet souvent en exhumant les corps après plusieurs mois, qu'ils sont changés de place, de posture, de situation; quelques-uns paroissent avec les bras, les mains rongés de rage. Dom Calmet raconte sur la foi d'un témoin oculaire, qu'un homme ayant été enterré dans le cimetière de Bar-le-Duc, on entendit du bruit dans la fosse, elle fut ouverte le lendemain, & on trouva que le malheureux s'étoit mangé le bras. On vit à Alais le cercueil d'une femme dont les doigts de la main droite étoient engagés sous le couvercle de son cercueil qui en avoit été soulevé. Le docteur Crafft fait mention d'une demoiselle d'Augsbourg, qui étant morte d'une suffocation de matrice, fut enterrée dans un caveau bien muré; au bout de quelques années on ouvrit le caveau, l'on trouva la demoiselle sur les degrés près de l'ouverture, n'ayant point de doigts à la main droite. Cette histoire est fort analogue à celle d'un religieux carme, qui ayant été enterré depuis long-temps, fut trouvé à l'entrée du caveau les doigts écorchés, & la pierre qui bouchoit l'ouverture un peu dérangée; mais ce qui doit confirmer & augmenter ces soupçons, c'est le long intervalle qui peut s'écouler entre la *mort imparfaite* & la *mort absolue*; c'est-à-dire, depuis le temps où les organes ont cessé leurs mouvemens, jusqu'à celui où ils perdent l'aptitude à les renouveler. On a vu qu'il

n'est pas rare de revivre après deux ou trois jours; l'exemple de Myladi Roussel prouve qu'on peut être pendant sept jours dans l'état de *mort* imparfaite. Il y a des observations incontestables des noyés, qui ont resté trois, quatre, & cinq jours sous l'eau. On lit dans les mélanges des curieux de la nature, un fait attesté par Kunkel, touchant un jeune homme qui étant tombé dans l'eau, n'en fut retiré qu'après huit jours; & Pechlin assure qu'un jeune homme fut pendant plus de quarante-deux jours enseveli sous les eaux, & qu'enfin retiré la septième semaine, *septima, demum hebdommada extractum*, on put le rappeler à la vie. Ces résurrections qu'on pourroit regarder comme des miracles de la médecine, passeront pour des fictions, pour des événemens supposés dans l'esprit de quelques lecteurs, qui confondant les bornes du possible avec celles de leur connoissance, ignorent que le vrai peut bien souvent n'être pas vraisemblable. Tous ces faits, quelque merveilleux qu'ils paroissent, n'ont rien que de naturel & de conforme aux loix de l'économie animale: les anciens avoient déjà observé qu'on peut rester sans poulx & sans respiration pendant très-long-temps; ils ont même décrit une maladie sous le nom d'*ἀσπνοια*, qui veut dire *sans respiration*, où ils assurent qu'on peut être pendant trente jours sans aucun signe de vie, ne différant d'un véritable *mort*, que par l'absence de la putréfaction. Il y a un traité grec sur cette maladie, *πρὸς τὴν ἀσπνοίαν*, que Galien, Plin, & Diogene de Laërce, croient avoir été composé par Héraclide de Pont, & que Celse attribue à Démocrite. Cet ouvrage fut fait à l'occasion d'une femme qui reprit l'usage de la vie, après avoir été pendant sept jours sans en donner la moindre marque. L'histoire naturelle nous fournit dans les animaux des exemples qui confirment ceux que nous avons rapportés: tout le monde sait que les loirs restent pendant tout l'hiver au fond d'une caverne, ou enterrés sous la neige, sans manger & sans respirer; & qu'après ce temps lorsque la chaleur revient, ils sortent de l'engourdissement; parfaite image de la *mort* dans laquelle ils étoient ensevelis: plusieurs oiseaux passent aussi tout l'hiver sous les eaux; telles sont les hiron-

delles entre autres , qui loin d'aller , suivant l'erreur populaire fort accréditée , dans des climats plus chauds , se précipitent au fond de la mer , des lacs , & des rivières , & y passent ainsi sans plumes & sans vie jusqu'au retour du printemps : lorsque la chute des feuilles annonce les rapproches du froid , dit un poète latin.

Avolat (hirundo) & se credit aquis præceptis sub illas.

Mersa , in dumosa mortua valle jacet Flebilis : exanimis , deplumis , nuda , neque ullam

Vivifici partem mæsta caloris habens Et tamen huic redeunt in sensus munera vitæ ,

Cum novus herbosum flosculus ornat humum , &c.

David Herlicins , épigram. lib. VI.

M. Falconet , médecin de Paris , étant en Breïte , vit apporter une masse de terre que les pêcheurs avoient tirée de l'eau ; & après l'avoir lavée & débrouillée , il apperçut que ce n'étoit autre chose qu'un amas d'hirondelles qui , approchées du feu , se déroidirent & reprirent la vie. On lui assura qu'il n'étoit pas rare d'en pêcher de la sorte en cette province. *Traité de l'incertitude , &c. tom. 1 , page 131.* Tous ces faits vérifient bien la remarque de Plin , qui sert d'épigraphe à l'ouvrage de M. Brubier : „ telle est la condition des hommes , dit ce savant naturaliste , ils sont exposés à des jeux de hasard , tels qu'on ne peut même se fier à la mort ”.

Causes. Il n'est pas possible de déterminer quelles sont les causes qui occasionnent la mort , & quelle est leur manière d'agir , sans connoître auparavant celles qui entretiennent cette continuité & cette réciprocité d'actions qui forment la vie. Voyez VIE , ECONOMIE ANIMALE. On peut regarder du moins dans l'homme , & dans les animaux dont la structure est à-peu-près semblable , la circulation du sang ou le mouvement du cœur & des artères , comme le signe le plus assuré , la mesure la plus exacte , & la cause la plus évidente de la vie. Deux autres fonctions surnommées aussi vitales , savoir la respiration & l'action du cerveau , concourent essentiellement à l'intégrité de cette première qui est la

fonction par excellence. La nécessité de la respiration est fondée sur ce que tout le sang qui va se distribuer dans les différentes parties du corps , est obligé , depuis l'instant de la naissance , de passer par les poumons : aussi dès que le mouvement de ce viscère , sans lequel ce passage du sang ne peut avoir lieu , vient à cesser , la circulation est entièrement arrêtée par tout le corps , le cœur & les artères cessent tout de suite leurs battemens ; & ce qu'il y a de remarquable , c'est que dès le moment qu'on fait recommencer la respiration , on renouvelle les contractions alternatives du cœur. Quelques écrivains , observateurs peu exacts & anatomistes mal instruits , ont pensé que dans les personnes qui restoient long-temps sans respirer , le trou ovale ouvert & le canal artériel conservant les propriétés & les usages qu'il avoit dans le fœtus , suppléoiént à la respiration , en donnant lieu à une circulation particulière , telle qu'on l'observe dans le fœtus ; mais c'est un fait gratuitement avancé , qui n'a d'autre fondement que la difficulté de trouver une explication plus conforme aux préjugés qu'on s'est formé sur les causes de la vie & de la mort. Il est d'ailleurs contraire aux observations anatomiques & à l'expérience qui fait voir que dans les noyés & les pendus , les mouvemens du cœur & les artères ne sont pas moins interceptés que ceux des organes de la respiration. On n'a encore rien de bien décidé sur la manière dont le cerveau influe sur les organes de la circulation ou de la vie : le fluide nerveux si universellement admis n'est appuyé sur aucune preuve satisfaisante ; & le solidisme des nerfs rejeté sans examen plus conforme au témoignage des sens & à la plupart des phénomènes de l'économie animale , souffre encore quelques difficultés ; mais quel que soit le mécanisme de cette action , il est certain qu'elle est nécessaire au jeu des nerfs : les observations & les expériences concourent à prouver la nécessité d'une libre communication des nerfs cardiaques entre le cerveau & le cœur , pour continuer les mouvemens de cet organe ; mais il est à propos de remarquer que le cœur continue de battre quelquefois assez long-temps , malgré la ligature , la section , l'entière destruction

de tous ces nerfs ou d'une grande partie. Willis lia dans un chien les nerfs de la paire vague ou de la huitième paire, qui, de concert avec les rameaux de l'intercostal, vont former le plexus cardiaque & se distribuer au cœur; le chien après cette opération tomba muet, engourdi, eut des frissons, des mouvemens convulsifs dans les hypocondres : ces mêmes nerfs entièrement coupés, il ne laissa pas de vivre plusieurs jours, refusant constamment de manger. *Cerebr. anatom. pag. 234.* Lower a réitéré cette expérience avec le même succès, *de corde, pag. 90.* Vieussens est encore allé plus loin, pour ôter lieu à tout vain subterfuge : il coupa ces nerfs & ceux qui concourent à la formation de l'intercostal ; & malgré cela le chien qu'il soumit à ce *martyre philosophique* vécut plus de vingt heures. *Neurograph. pag. 179.* On observe que les jeunes animaux, plus muqueux & par conséquent plus irritables, résistent encore plus long-temps à ces épreuves ; ils sont beaucoup plus vivaces. Il est certain que dans les apoplexies fortes l'action du cerveau est très-dérangée, souvent anéantie : il arrive cependant quelquefois que le cœur continue de battre à l'ordinaire, tandis que tous les autres mouvemens sont interrompus. L'exemple d'une personne qui garda pendant long-temps un abcès au cervelet, joint aux expériences que nous avons rapportées, font voir évidemment que l'ingénieuse distinction des nerfs qui naissent du cervelet d'avec ceux qui tirent leur origine du cerveau, fondement peu solide de la fameuse théorie des maladies soporeuses proposée par Boerhaave, si accréditée dans les écoles, que cette distinction, dis-je, est purement arbitraire, absolument nulle. Il résulte de là que la cause du mouvement du cœur ne réside point dans les nerfs qui s'y distribuent ; ils ne me paroissent avoir d'autre usage que celui de produire & d'entretenir son extrême & spéciale contractilité, principe fondamental & nécessaire de tout mouvement animal. *Voyez SENSIBILITÉ.* Le principal, ou pour mieux dire, l'unique moteur actif du cœur, est le sang qui y aborde, qui irritant les parois *sensibles* des ventricules, en détermine conséquemment aux loix de l'irritabilité les contractions alternatives.

Voyez CŒUR. Ce que je dis du cœur, doit s'appliquer aux artères qui suivent les mêmes loix, & qui semblent n'être qu'une continuation ou une multiplication de cet organe.

Toutes les causes de *mort* tendent à suspendre les mouvemens du cœur, les unes agissant sur les nerfs ou sur le cerveau, attaquent & détruisent l'irritabilité, *paralyssent*, pour ainsi dire, le cœur, le rendent insensible à l'impression du sang, ou le mettent hors d'état d'exécuter les mouvemens accoutumés ; les autres opposent des obstacles invincibles à l'expulsion du sang, ou empêchent son retour dans les ventricules. On peut compter quatre espèces, quatre causes générales de *mort*, ou quatre façons particulières de mourir : 1°. la *mort* naturelle ou de vieillesse ; 2°. la *mort* violente ; 3°. la *mort* subite ; 4°. la *mort* de maladie, qui se rapportent aux deux causes premièrement établies.

I. La *mort* de vieillesse est celle qui arrive naturellement aux vieillards décrépits, par le défaut des organes propres à cet âge, indépendamment de toute maladie étrangère. Quelques auteurs aussi peu au fait de la vraie morale que de la saine physique, pour trouver une raison de cette *mort*, ont eu recours à des causes finales toujours incertaines, à des volontés expresses de Dieu ; ayant à expliquer *comment* on mourait dans ces circonstances, ils ont mal déterminé le *pourquoi* : d'autres, aussi mauvais physiciens, ont gratuitement attribué cette *mort* aux fatigues de l'ame, au dégoût qu'ils lui ont supposé de rester trop long-temps emprisonnée dans notre frêle machine. Van-Helmont l'a déduit de l'extinction de la flamme vitale & du chaud inné : cette idée est du moins plus naturelle, mais elle n'explique encore rien. Il reste à déterminer quelle est la cause de cette extinction.

On trouve dans la structure du corps humain & dans l'examen de ses propriétés, des raisons très-simples de cette *mort* : on n'a qu'à observer les changemens qui arrivent dans l'organisation du corps & dans le mécanisme des fonctions lorsque l'âge augmente, on verra que depuis le premier instant que l'on commence à vivre, les fibres deviennent plus fortes, plus serrées, moins

sensibles, moins irritables. Dans la vieillesse, la plupart des petits vaisseaux s'oblitérent, les viscères se durcissent, les sécrétions diminuent, la peau n'est plus humectée, la maigreur augmente de plus en plus jusqu'au point du marasme senile; la circulation est plus lente, plus foible, bien moins universelle que dans les enfans; le pouls est dur, foible, petit, inégal, pour l'ordinaire intérieur: lorsque la vieillesse devient décrépite, l'irritabilité diminue considérablement; les vaisseaux deviennent plus ou moins durs: on en a vu près de l'origine du cœur qui avoient acquis la dureté de l'os du cartilage, des pierres. Lorsque la mort est prochaine, le pouls est intermittent, extrêmement lent & foible; & ces caractères augmentent ainsi par nuances jusqu'à ce que, la sensibilité du cœur entièrement détruite, les forces tout-à-fait épuisées, le mouvement de cet organe cesse, & ces vieillards meurent alors sans presque s'apercevoir qu'ils cessent de vivre, le passage de la vie à la mort n'étant presque pas sensible chez eux. On voit par-là que notre merveilleuse machine a cela de commun avec toutes les autres; que la manière dont les mouvemens s'y exécutent est une raison suffisante pour en empêcher la perpétuité: chaque moment de vie prépare & dispose à la mort. Il est facile d'apercevoir combien peu on doit compter sur tous ces élixirs admirables; ces secrets précieux que des empiriques ignorans ou fripons débitent pour prolonger la vie, pour rajeunir & conduire à l'immortalité.

II. Sous le titre de *mort violente* nous comprenons toutes celles qui sont occasionnées par quelque cause extérieure dont l'action est évidente & prompte; nous comptons d'abord en conséquence toutes les blessures qui empêchent le mouvement du cœur, par la section des nerfs, le dérangement du cerveau; par l'effusion du sang, les plaies des ventricules, des gros vaisseaux, les épanchemens intérieurs, les chûtes sur la tête ou l'épine, avec commotion ou luxation, &c. les opérations chirurgicales mal faites ou imprudemment entreprises; celles qui interceptent la respiration, comme celles qui pénètrent fort avant dans la poitrine, qui coupent détruisent la trachée-artère. Nous mettons aussi au nombre des *morts*

qui viennent par défaut de respiration, celles des noyés, de ceux qui sont exposés à la vapeur du vin fermentant, du charbon, des mines, des tombeaux qui ont restés long-temps fermés, des mouffetes, & très-rarement ou plutôt jamais la mort des pendus; car ils meurent le plus souvent par la luxation de la première vertèbre du col: cette opération est un coup de maître, un tour délicat de bourreau expérimenté, qui ne veut pas faire languir le patient. Quelquefois aussi les pendus meurent apoplectiques, le sang étant retenu & accumulé dans le cerveau par la compression que fait la corde sur les jugulaires. Le froid est quelquefois & dans certains pays si violent, que les personnes les plus robustes ne sauroient y être exposées pendant quelque temps sans perdre la vie de tout le corps ou de quelque partie: son effet le plus sensible est de suspendre le mouvement des humeurs, & d'exciter une gangrene locale ou universelle; cependant lorsqu'il est poussé au dernier degré d'intensité, il empêche la putréfaction, il dessèche les solides, les resserre puissamment, & gele pour ainsi dire les fluides. Ceux qui sont *morts* de cette façon se conservent pendant long-temps: on en a trouvé qui étoient encore frais après bien des années. On pourroit enfin rapporter aux *morts* violentes celle qui est l'effet des poisons actifs pris intérieurement ou introduits par quelques blessure ou morsure extérieure; leur action est extrêmement variée & fort obscure. Voyez POISON.

III. La *mort subite* est une cessation prompte des mouvemens vitaux, sans aucun changement considérable extérieur: c'est un passage rapide souvent sans cause apparente de l'exercice le plus florissant des différentes fonctions, à une inaction totale. On cesse de vivre dans le temps où la santé paroît la mieux affermie & le danger le plus éloigné, au milieu des jeux, des festins, des divertissemens, ou dans les bras d'un sommeil doux & tranquille: c'est ce qui faisoit souhaiter aux anciens philosophes de mourir de cette façon; & en effet, à ne considérer que le présent, c'est la *mort* la moins désagréable, qui évite les souffrances, les horreurs que ne peuvent manquer d'entraîner les approches de la *mort*; qui ne donne pas le temps de tomber dans cet anéantissement affreux, dans

cet affaïssement souvent honteux pour un philosophe, qui la précède dans d'autres circonstances ; & enfin on n'a pas le temps de regretter la vie, la promptitude de la *mort* ne permet pas toutes les tristes réflexions qui se présentent à un homme qui la voit s'approcher insensiblement.

On a vu des *morts* subites, déterminées par des passions d'ame vives, par la joie, la terreur, la colere, le dépit, &c. Une dame vaporeuse mourut dans l'instant qu'on lui donnoit un coup de lancette pour la saigner, avant même que le sang sortît. Quelques personnes sont mortes ainsi sans qu'on pût accuser aucune cause précédente, sans que rien parût avoir donné lieu à un changement si prodigieux ; dans la plupart de ceux qu'on a ouverts, on a trouvé des abcès qui avoient crevé, du sang épanché dans la poitrine ou dans le cerveau, des polypes considérables à l'embouchure des gros vaisseaux. Frédéric Hoffman raconte, sur le témoignage de Graff, médecin de l'électeur Palatin, qu'un nombre considérable de soldats étant morts subitement, on en fit ouvrir cinquante ; il n'y en eut pas un de ceux-là qui n'eût dans le cœur un polype d'une grandeur monstrueuse, *monstruosa magnitudine*. Georges Greisel assure qu'il a trouvé de semblables concrétions dans le cœur ou le cerveau de tous ceux qui sont morts d'apoplexie ou de catarre, *Miscell. nat. curios. 1670, observ. LXXIV*. Wepfer dit avoir vu dans le cadavre d'un homme mort subitement, apoplectique, un polype d'une étendue immense, qui non-seulement occupoit les carotides & les vaisseaux un peu considérables du cerveau, mais se distribuoit encore dans tous les sinus & anfractuosités de ce viscere ; on comprend facilement comment de semblables dérangemens peuvent suspendre tout-à-coup le mouvement progressif du cœur & faire cesser la vie ; mais il arrive quelquefois que tous les viscères paroissent dans un état sain & naturel, on ne trouve aucun éclaircissement dans l'ouverture du cadavre sur la cause de la *mort* ; c'est principalement dans le cas de *mort* subite excitée par des passions d'ame vives, par des douleurs aiguës inattendues, il n'y a alors qu'une affection nerveuse ; il y a lieu de présumer

que le même spasme qui s'observe à l'extérieur, occupe les extrémités du cœur, & les empêche d'admettre le sang ou de réagir contre lui. Il est à propos d'observer ici que la *mort* subite peut aussi arriver dans le cours d'une indisposition, d'une maladie, par les mêmes causes qui la déterminent en santé, indépendamment de celle de la maladie ; un malade trompe quelquefois le pronostic le mieux fondé, il meurt avant le temps ordinaire & sans que les signes mortels aient précédé, ou par une passion d'ame, ou par quelque dérangement interne qu'on ne sauroit prévoir : on voit des exemples de cette *mort* dans quelques fièvres malignes, ceux qui en sont attaqués meurent dès le troisième ou quatrième jour au grand étonnement des assistans & du médecin même qui ne s'attendoit à rien moins ; le cadavre ouvert ne laisse appercevoir aucune cause de *mort*, pas le moindre vice dans aucun viscere : ces cas méritent d'être sérieusement examinés ; n'y a-t-il pas lieu de soupçonner qu'on se presse trop d'ouvrir & d'enterrer ceux qui sont morts ainsi ?

IV. La *mort* qui doit être uniquement appelée *mort* de maladie, est celle qui arrive dans les derniers temps, lorsque les symptômes, les accidens, la foiblesse sont parvenus au plus haut période ; dans les maladies aiguës, la *mort* arrive d'ordinaire dans le temps où la maladie ayant parcouru ses différens périodes, se termineroit par quelque crise salutaire si elle avoit tourné heureusement ; de façon qu'on peut la regarder comme une des terminaisons des crises de la maladie où la nature a eu le dessous. On pourroit juger & raisonner d'une fièvre aiguë, comme d'une inflammation ; car comme cette affection locale se termine par la résolution, ou par la suppuration, ou enfin par la gangrene, de même les maladies aiguës se guérissent entièrement ou dégèrent en maladies chroniques, ou enfin finissent par la *mort* de tout le corps ; en approfondissant cette matière on trouveroit beaucoup de rapport dans la façon dont ces différentes terminaisons s'opèrent dans l'un & l'autre cas.

V. INFLAMMATION & MALADIE AIGUE. Toutes les maladies aiguës se ressemblent assez par leurs causes, leur marche, leurs effets, & leur terminaison ; elles

elles ne me paroissent différer qu'accidentellement par un siege particulier, par la lésion spéciale, primitive, chronique de quelque viscere, par l'altération plus ou moins forte du sang, causes qui en rendent le danger plus ou moins pressant. L'effet le plus heureux, le plus complet de l'augmentation qu'on observe alors dans le mouvement du sang, du cœur & des arteres, est de rappeler ou de suppléer l'excrétion dont la suppression avoit donné naissance à la maladie, de corriger & de refondre, pour ainsi dire, les humeurs, & enfin de rétablir l'exercice des organes affectés. Lorsque la gravité du mal, le dérangement considerable des viscères, la foiblesse des forces empêchent la réussite de ces efforts, l'altération du sang augmente, il ne se fait aucune coction, ou elle n'est qu'imparfaite, suivie d'aucune excrétion; le sang n'obéit que difficilement aux coups redoublés du cœur & des vaisseaux, & leurs pulsations deviennent plus fréquentes, à mesure que la lenteur du mouvement du sang augmente, les obstacles opposés à la circulation se multiplient, les forces continuellement dissipées, & jamais réparées vont en décroissant, le mouvement progressif du sang diminue peu-à-peu, & enfin cesse entièrement; les battemens du cœur & des arteres sont suspendus, la *gangrene universelle* se forme, & la *mort* est décidée.

Tous ces changemens que nous venons d'exposer se manifestent par différens signes qui nous font connoître d'avance le sort funeste de la maladie. Il ne nous est pas possible d'entrer ici dans le détail de tous les signes mortels, qui varient dans les différentes maladies, on pourra les trouver exposés aux *articles* de *seméiologie*, comme *pouls*, *respiration*, *urine*, &c. dont on les tire, & aux maladies qu'ils caractérisent: nous n'en rapporterons à présent que quelques généraux qui se rencontrent presque toujours chez les mourans, qui précèdent & annoncent une *mort* prochaine. La physionomie présente un coup-d'œil frappant, surtout pour le médecin expérimenté, dont les yeux sont accoutumés à l'image de la *mort*; une pâleur livide défigure le visage; les yeux sont enfoncés, obscurs, recouverts d'écailles, la pupille est dilatée, les tempes sont affaissées, la peau

du front dure, le nez effilé, les levres tremblantes ont perdu leur coloris; la respiration est difficile, inégale, *stercoreuse*; le pouls est foible, fréquent, petit, intermittent; quelquefois les pulsations sont assez élevées, mais on sent un vuide dans l'artere, le doigt s'y enfonce sans résistance; bientôt après le pouls fuit de dessous le doigt; les pulsations semblent remonter, elles deviennent insensibles au poignet; en appliquant la main au pli du coude, lorsque l'artere n'est pas trop enfoncée, on les y apperçoit encore; c'est un axiome proposé par Hypocrate, & fort accrédité chez le peuple, que la *mort* ne tarde pas lorsque le pouls est remonté au coude; enfin tous ces battemens deviennent imperceptibles, le nez, les oreilles & les extrémités sont froides, on n'apperçoit plus qu'un léger sautiller au côté gauche de la poitrine, avec un peu de chaleur, qui cessent enfin tout-à-fait, & le malade meurt dans des efforts inutiles pour respirer. Il n'est pas rare de trouver dans les cadavres des engorgemens inflammatoires, des dépôts, des gangrenes dans les viscères, qui ont souvent accéléré & déterminé la *mort*; ces désordres sont plutôt l'effet que la cause de la maladie; il est cependant assez ordinaire aux médecins qui font ouvrir les cadavres, d'appuyer sur ces accidens secondaires, souvent effets de l'art, l'impossibilité de la guérison, ils montrent à des assistans peu instruits tous ces désordres comme des preuves de la gravité de la maladie, & justifient à leurs yeux leur mauvais succès. Il y a quelquefois des maladies pestilentielles, des fièvres malignes qui se terminent au trois ou quatrième jour par la *mort*; le plus souvent on trouve des gangrenes internes, causes suffisantes de *mort*. Ces gangrenes paroissent être une source d'exhalaisons mephitiques, qui se portant sur les nerfs, occasionnent un relâchement mortel; ces maladies si promptes semblent aussi attaquer spécialement les nerfs, & empêcher principalement leur action; le symptôme principal est une foiblesse extrême, un affaissement singulier; on peut rapporter à la *mort* qui termine les maladies aiguës, celle qui est déterminée par une abstinence trop longue, qui suit l'inanition; il est bien difficile de décider en quoi & comment les alimens donnent, entre-

tiennent & rétablissent les forces ; leur effet est certain , quoique la raison en soit inconnue : dès qu'on cesse de prendre des alimens , ou qu'ils ne parviennent point dans le sang , ou enfin quand la nutrition n'a pas lieu , les forces diminuent , les mouvemens ne s'exécutent qu'avec peine & lassitude , les contractions du cœur s'affoiblissent , le mouvement intestin du sang n'étant pas retenu par l'abord continuel d'un nouveau chyle , se développe , les différentes humeurs s'altèrent , la salive acquiert une âcreté très-marquée , la machine s'affaïsse insensiblement , les défaillances sont fréquentes , la foiblesse excessive , enfin le malade reste enseveli dans une syncope éternelle.

Dans les maladies chroniques la *mort* vient plus lentement que dans les aiguës , elle se prépare de loin , & d'autant plus sûrement ; elle s'opère à-peu-près de même quand la maladie chronique est prête à se terminer par la santé ou par la *mort* , elle devient aiguë. Toute maladie chronique qui est établie , fondée sur un vice particulier , une obstruction de quelques viscères , sur-tout du bas-ventre , qui donne lieu à l'état cachectique qui les accompagne toujours à des jaunisses , des hydropisies , &c. qui empêche toujours la nutrition , la parfaite élaboration du sang , de façon qu'il est rapide , sans ton , sans force , & sans activité ; le mouvement intestin languit , les nerfs sont relâchés , les vaisseaux affoiblis , peu sensibles , la circulation est dérangée ; les forces , produits de l'action réciproque de tous les viscères , manquent , diminuent de jour en jour , le pouls est concentré , muet , & conservant toujours un caractère d'irritation ; lorsque la maladie tend à sa fin , il devient inégal , intermittent , foible , & se perd enfin tout-à-fait ; il ne sera pas difficile de comprendre pourquoi la lésion d'un viscère particulier entraîne la cessation des mouvemens vitaux , si l'on fait attention , 1°. qu'ils sont tous nécessaires à la vie ; 2°. que la circulation influe sur les actions de tous les autres viscères , & qu'elle est réciproquement entretenue & différemment *modifiée* par leur concours mutuel : 3°. que le moindre dérangement dans l'action d'un viscère fait sur les organes de la circulation une impression sensible que

le médecin éclairé peut appercevoir dans le pouls : ainsi la circulation peut être & est effectivement quelquefois troublée , diminuée , & totalement anéantie par un vice considérable dans un autre organe. On trouve ordinairement dans ceux qui sont morts de maladies chroniques beaucoup de désordres dans le bas-ventre ; le foie , la rate engorgés , abscondés , corrompus , les glandes du mésentère durcies , le pancréas skirreux , &c. les poumons sont souvent remplis de tubercules , le cœur renferme des polypes , &c.

Avant de terminer ce qui regarde les causes de la *mort* , je ne puis m'empêcher de faire observer qu'on accuse très-souvent les médecins d'en augmenter le nombre. Cette accusation est pour l'ordinaire dictée par la haine , le caprice , le chagrin , la mauvaise humeur , presque toujours portée sans connoissance de cause ; cependant , hélas ! elle n'est que trop souvent juste ; quoique passionnément attachée à une profession que j'ai pris par goût & suivi avec plaisir , quoique rempli d'estime & de vénération pour les médecins , la force de la vérité ne me permet pas de dissimuler ce qu'une observation constante m'a appris pendant plusieurs années , c'est que dans les maladies aiguës il arrive rarement que la guérison soit l'ouvrage du médecin , & au contraire , la *mort* doit souvent être imputée à la quantité & à l'inopportunité des remèdes qu'il a ordonnés. Il n'en est pas de même dans les chroniques , ces maladies au-dessus des forces de la nature , exigent les secours du médecin ; les remèdes sont quelquefois curatifs , & la *mort* y est ordinairement l'effet de la maladie , abandonnée à elle-même sans remèdes actifs : en général on peut assurer que dans les maladies aiguës on médicamente trop & à contre-temps , & que dans les chroniques on laisse mourir le malade faute de remèdes qui agissent efficacement ; il ne manqueroit pas d'observations pour constater & confirmer ce que nous avons avancé. Un médecin voit un malade attaqué d'une fluxion de poitrine , c'est-à-dire d'une fièvre putride inflammatoire , persuadé que la saignée est le secours le plus approprié pour résoudre l'inflammation , il fait faire dans trois ou quatre jours douze ou quinze saignées , la fièvre diminue , le pouls s'affaïsse , les forces

s'épuisent; dans cet état de foiblesse, ni la coction ni la crise ne peuvent avoir lieu, & le malade meurt. Un autre croit que l'inflammation est soutenue par un mauvais *levain* dans les premières voies; partant de cette idée, il purge au-moins de deux jours l'un; heureusement les purgatifs peu efficaces qu'il emploie ne font que lâcher le ventre, chasser le peu d'excréments qui se trouvent dans les intestins; les efforts de la nature dans le temps d'irritation n'en sont que faiblement dérangés; la coction se fait assez passablement, l'évacuation critique se prépare par les crachats; on continue les purgarifs parce que la langue est toujours chargée & qu'il n'y a point d'appétit; mais à présent ils cessent d'être *indifférens*, ils deviennent *mauvais*, ils empêchent l'évacuation critique; la matière des crachats reste dans les poumons, s'y accumule, y croupit; le sang ne se dépure point, la fièvre continue devient hectique, les forces manquent totalement, & la mort survient. Une jeune dame de considération est attaquée d'une fièvre putride qui porte légèrement à la gorge, le pouls est dans les commencemens petit, enfoncé, ne pouvant se développer; comme la malade a de quoi payer, on appelle en consultation plusieurs médecins qui regardant la maladie comme un mal de gorge gangreneux; croyant même déjà voir la gangrene décidée à la gorge, ils prognostiquent une mort prochaine, & ordonnent dans la vue de la prévenir, des potions camphrées, & font couvrir le malade de vésicatoires: cependant on donne l'émétique, & on fait même saigner; par l'avis d'un autre médecin appelé; il y a un peu de mieux, la gorge est entièrement dégagée; on se réduit à dire, vaguement & sans preuves, que le sang est gangrené; on continue les vésicatoires, les urines deviennent rougeâtres, sanglantes, leur excretion se fait avec peine & beaucoup d'ardeur, la malade sent une chaleur vive à l'hypogastre, les delires & convulsions surviennent; on voit paroître en même temps d'autres symptômes vaporeux, le pouls reste petit, serré, muet, convulsif; la maladie se termine par la mort; on ouvre le cadavre, on s'attend de trouver le dépôt dans le cerveau, gangrene à la gorge; toutes ces parties sont très-saines, mais

les voies urinaires, & sur-tout la vessie & la matrice paroissent phlogosées & gangrenées. Il n'est personne qui ne voie que ces désordres sont l'effet de l'action spécifique des mouches cantharides. Dans les maladies chroniques la nature ne faisant presque aucun effort salutaire, il est rare qu'on la dérange; mais comme elle est affaiblie, engourdie, elle auroit besoin d'être excitée, ranimée: on l'affadit encore par des laitages & d'autres remèdes aussi indifférens qui, loin de suivre cette indication, ne touche point à la cause du mal, & qui laissent la maladie tendre à la destruction de la machine.

Un homme a depuis long-temps le bas-ventre rempli d'obstruction, il est cachectique, une fièvre lente commence à se déclarer, les jambes sont œdémateuses, on lui donne des apozemes adoucissans, des bouillons de grenouille, on *basarde* quelques légères décoctions de plantes apéritives; la maladie ne laisse pas d'empirer, & le malade meurt enfin hydropique; on néglige les remèdes héroïques, les fondans savonneux, martiaux, &c. Un autre est attaqué d'une phthisie tuberculeuse, il commence à cracher du pus; le médecin ne fait attention qu'à l'état de suppuration où il croit voir le poumon, il pense que les humeurs sont âcres, qu'il ne faut que combattre ces âcretés; inviscer par un doux mucilage, & engainer, pour ainsi dire, les petites pointes des humeurs; il donne en conséquence du lait; s'il entrevoit un peu d'épaississement joint à l'âcreté, il donne le petit-lait ou le lait d'ânesse; enfin, il en combine les différentes especes, met son malade à la diete lactée, mais ces secours inefficaces n'arrêtent point les progrès ni la funeste terminaison de la maladie; au moins on ne peut pas dire que le médecin dans les chroniques tue les malades; tout au plus pourroit-on avancer qu'il les laisse quelquefois mourir. Il seroit bien à souhaiter qu'on fût réduit à un pareil aveu dans les maladies aiguës.

Quelle que soit la cause de la mort, son effet principal immédiat est l'arrêt de la circulation, la suspension des mouvemens vitaux: dès que cette fonction est interrompue, toutes les autres cessent à l'instant; l'action réciproque des

solides entre eux & sur les humeurs, est détruite, le sang reste immobile, les vaisseaux dans l'inaction; tous les mouvemens animaux sont suspendus. La chaleur & la souplesse des membres qui en sont une suite se perdent, & par la même raison, l'exercice des sens est aboli, il ne reste plus aucun vestige de sentiment; mais la sensibilité ou irritabilité, principe du sentiment & du mouvement, subsistent pendant quelque temps; les parties musculieuses piquées, agacées, en donnent des marques incontestables; le cœur lui-même après qu'il a cessé de se mouvoir peut, étant irrité, recommencer ses battemens. C'est dans la continuation de cette propriété que je fais consister la *mort* imparfaite; tant qu'elle est présente, la vie peut revenir, si quelque cause constante peut la remettre en jeu; il faut pour cela que tous les organes soient dans leur entier, que le mouvement du sang renouvelé ne trouve plus d'obstacles qui l'arrêtent & le suspendent de rechef, que l'action des causes qui ont excité la *mort* cesse; c'est ce qui arrive dans tous les cas où elle doit être attribuée au spasme du cœur; dès que la *mort* a suspendu les mouvemens, un relâchement considérable succede à cet état de constriction, la moindre cause peut alors rendre la vie & la santé; le sang lui-même, altéré par le développement du mouvement intestin, peut servir d'aiguillon, pour ressusciter les contractions du cœur.

Lorsque le sang arrêté quelque temps, laissé à lui-même, sans mouvement progressif, sans sécrétion, sans être renouvelé par l'abord du chyle; son mouvement intestin se développe, devient plus actif, & tend enfin à une putréfaction totale, qui détruit le tissu de tous les viscères, rompt l'union, la cohésion des fibres, bannit toute irritabilité, & met le corps dans l'état apparent de *mort* absolue: il est bien des cas où même avant que la putréfaction se soit manifestée, les organes ont entièrement perdu leur sensibilité, ils ne peuvent recommencer leurs mouvemens quelque secours qu'on emploie. On peut observer cela surtout après les maladies aiguës, où le sang altéré est dans un commencement de putréfaction, où quel-

ques viscères sont gangrenés, & il est à propos de remarquer que dans ces circonstances, la *mort* absolue suit de près la *mort* imparfaite, & que l'on aperçoit bientôt des signes de pourriture. Il en est de même lorsqu'une blessure a emporté, coupé, déchiré les instrumens principaux de la vie; ou enfin lorsqu'on a fait dissiper toutes les humeurs, qu'on a desséché ou embaumé le corps.

Diagnostic. Il n'est pas possible de se méprendre aux signes qui caractérisent la *mort*; les changemens qui différencient l'homme vivant d'avec le cadavre sont très-frappans & très-sensibles; on peut assurer la *mort*, dès qu'on n'aperçoit plus aucune marque de vie, que la chaleur est éteinte, les membres roides, inflexibles, que le pouls manque absolument, & que la respiration est tout-à-fait suspendue: pour être plus certain de la cessation de la circulation, il faut porter successivement la main au poignet, au pli du coude, au cou, aux tempes, à l'aîne & au cœur, & plonger les doigts profondément pour bien saisir les artères qui sont dans ces différentes parties; & pour trouver plus facilement les battemens du cœur s'ils persistoient encore, il faut faire pancher le corps sur un des côtés; on doit prendre garde, pendant ces tentatives, de ne pas prendre le battement des artères qu'on a au bout de ses propres doigts, & qui devient sensible par la pression, pour le pouls du corps qu'on examine, & de ne pas juger vivant celui qui est réellement *mort*; on constate l'immobilité du thorax, & le défaut de respiration en présentant à la bouche un fil de coton fort délié, ou la flamme d'une bougie, ou la glace d'un miroir bien polie; il est certain que la moindre expiration feroit vaciller le fil & la flamme de bougie & terniroit la glace; on a aussi coutume de mettre sur le creux de l'estomac un verre plein d'eau, qui ne pourroit manquer de verser s'il restoit encore quelque vestige de mouvement; ces épreuves suffisent pour décider la *mort* imparfaite; la *mort* absolue se manifeste par l'insensibilité constante à toutes les incisions, à l'application du feu ou des ventouses, des vésicatoires, par le peu de succès qu'on retire de l'administration des se-

cours appropriés. On doit cependant être très-circonspect à décider la *mort* absolue, parce que un peu plus de constance peut-être vaincroit les obstacles. Nous avons vu que dans pareils cas, vingt-cinq ventouses ayant été appliquées inutilement, la vingt-sixième rappella la vie, & dans ces circonstances il n'y a aucune comparaison entre le succès & l'erreur; la *mort* absolue n'est plus douteuse quand la putréfaction commence à se manifester.

Prognostic. L'idée de prognostic emportant nécessairement avec soi l'attente d'un événement futur, pourra paroître, lorsque la *mort* est arrivée, singulière & même ridicule à ceux qui pensent que la *mort* détruit entièrement toute espérance, confirme les dangers, & réalise les craintes; mais qu'on fasse attention qu'il est un premier degré de *mort*, pendant lequel les résurrections sont démontrées possibles, & par un raisonnement fort simple, & par des observations bien constatées. Il s'agit de déterminer les cas où l'on peut, avec quelque fondement, espérer que la *mort imparfaite* pourra se dissiper, & ceux au contraire où la *mort* absolue paroît inévitable. Je dis plus, il est des circonstances où l'on peut assurer que la *mort* est avantageuse, qu'elle produit un bien réel dans la machine, pourvu qu'on puisse après cela la dissiper; & pour ôter à cette assertion tout air de paradoxe, il me suffira de faire observer que souvent les maladies dépendent d'un état habituel de spasme dans quelque partie, qu'un engorgement inflammatoire est assez ordinairement entretenu & augmenté par la constriction & le resserrement des vaisseaux; la *mort* détruisant efficacement tout spasme, lui faisant succéder le relâchement le plus complet, doit être censée avantageuse dans tous les cas d'affection spasmodique; d'ailleurs la révolution singulière, le changement prodigieux qui se fait alors dans la machine peut être utile à quelques personnes habituellement malades; ce que j'avance est confirmé par plusieurs observations, qui prouvent que des personnes attaquées de maladies très-sérieuses dès qu'elles ont resté quelque temps mortes, ont été bientôt remises après leur résurrection, ont joui pendant plusieurs

années d'une santé florissante. Voyez le traité de l'incertitude des signes de la mort, §. 4. 5. & 6. On a vu aussi quelquefois dans des hémorrhagies considérables la cessation de tout mouvement devenir salutaire. Les jugemens qu'on est obligé de porter sur les suites d'une *mort* imparfaite sont toujours très-fâcheux & extrêmement équivoques; on ne peut donner que des espérances fort légères, qu'on voit même rarement se vérifier. Les *morts* où ces espérances sont les mieux fondées, sont celles qui arrivent sans lésion, sans destruction d'aucun viscère, qui dépendent de quelqu'affection nerveuse, spasmodique, qui sont excitées par des passions d'âme, par la vapeur des mines, du charbon, du vin fermentant, des mouffetes, par l'immersion dans l'eau; lorsqu'il n'y a dans les pendus que la respiration d'interceptée, ou même une accumulation de sang dans le cerveau sans luxation des vertèbres, on peut se flatter de les rappeler à la vie; il en est de même de la *mort* qui vient dans le cours d'une maladie sans avoir été prévenue & annoncée par les signes mortels; les *morts* volontaires ou extatiques n'ont, pour l'ordinaire, aucune suite fâcheuse; elles se dissipent d'elles-mêmes. S'il en faut croire les historiens, il y a des personnes qui en font métier, sans en éprouver aucun inconvénient; il est cependant à craindre que le mouvement du sang, souvent suspendu, ne donne naissance à des concrétions polypeuses dans le cœur & le gros vaisseau. La *mort* naturelle qui termine les vieillesse décrépite ne peut pas se dissiper, le retour de la vie est impossible, de même que dans les *morts* violentes où les nerfs cardiaques sont coupés, le cerveau considérablement blessé, la partie médullaire particulièrement affectée; la destruction du cœur, des poumons, de la trachée-artère, des gros vaisseaux, des viscères principaux, &c. entraîne aussi nécessairement la *mort* absolue, il est rare qu'elle ne succède pas promptement à la *mort* imparfaite, lorsqu'elle est amenée par quelque maladie, & qu'elle est précédée des signes mortels. Il y a cependant quelques observations qui font voir que la *mort*, arrivée dans ces circonstances, a été dissipée. Enfin il n'y a plus d'espoir lorsque la putréfaction est décidée; nous n'avons

aucune observation dans les fastes de la médecine de résurrection opérée après l'apparition des signes de pourriture.

Curation. C'est un axiome généralement adopté que

Contra vim mortis nullum est medicamen in hortis.

qu'à la mort il n'y a point de remède ; nous osons cependant assurer, fondés sur la connoissance de la structure & des propriétés du corps humain, & sur un grand nombre d'observations, qu'on peut guérir la mort, c'est-à-dire, appeler le mouvement suspendu du sang & des vaisseaux, jusqu'à ce que la putréfaction manifestée nous fasse connoître que la mort est absolue, que l'irritabilité est entièrement anéantie, nous pouvons espérer d'animer ce principe, & nous ne devons rien oublier pour y réussir. Je n'ignore pas que ce sera fournir dans bien des occasions un nouveau sujet de badinage & de raillerie à quelques rieurs indiscrets, & qu'on ne manquera pas de jeter un ridicule sur les médecins, qui étendront jusqu'aux morts l'exercice de leur profession. Mais en premier lieu, la crainte d'une raillerie déplacée ne balancera jamais dans l'esprit d'un médecin sensé l'intérêt du public, & ne le fera jamais manquer à son devoir. 2°. Quoique dans le plus grand nombre de cas les secours administrés soient inutiles pour dissiper la mort, ils servent de signes pour constater la mort absolue, & empêchent de craindre que les morts reviennent à la vie dans un tombeau où il ne seroit pas possible de s'en appercevoir, & où ils seroient forcés de mourir une seconde fois, de faim, de rage & de désespoir. 3°. Enfin l'espérance de réussir doit engager les médecins à ne pas abandonner les morts ; un seul succès peut dédommager de mille tentatives infructueuses ; l'amour-propre peut-il être plus agréablement flatté que par la satisfaction vive & le plaisir délicat d'avoir donné la vie à un homme, de l'avoir tiré des bras même de la mort ? Y a-t-il rien qui rende les hommes plus approchant de la divinité que des actions semblables ? D'ailleurs rien n'est plus propre à augmenter la réputation & l'intérêt qui en est d'ordinaire la suite, traits plus solides, mais moins sédui-

sans. Toute l'antiquité avoit une admiration & une vénération pour Empédocle, parce qu'il avoit rendu l'usage de la vie à une fille qui n'en donnoit depuis quelque temps aucun signe, & qu'on croyoit morte. Appolonijs de Tyane soutient par une résurrection très-naturelle qu'il opéra avec un peu de charlatanisme, sa réputation de sorcier, & fit croire qu'il avoit des conversations avec le diable ; voyant passer le convoi d'une femme morte subitement le jour de ses noces, il fait suspendre la marche, s'approche de la bière, empoigne la femme, la secoue rudement, & lui dit d'un air mystérieux quelques paroles à l'oreille ; la morte donne à l'instant quelques signes de vie, & attire par-là une grande vénération au rusé charletan : c'est par de semblables tours d'adresse qu'on donne souvent un air de surnaturel & de magique à des faits qui n'ont rien d'extraordinaire. Asclépiade, médecin, fut dans un pareil cas aussi heureux & moins politique, ou charlatan ; il vit dans une personne qu'on portoit en terre quelques signes de vie, ou des espérances de la rappeler, la fait reporter chez elle, malgré la résistance des héritiers avides, & lui rendit, par les secours convenables, la vie & la santé. Pour compromettre encore moins sa réputation & l'efficacité des remèdes appropriés, un médecin doit faire attention aux circonstances où ils seroient tout-à-fait inutiles, comme lorsque la mort absolue est décidée, ou qu'elle paroît inévitable, lorsque la pourriture se manifeste, lorsque quelque viscère principal est détruit, lorsque la mort est le dernier période de la vieillesse, &c. il seroit, par exemple, très-absurde de vouloir rappeler à la vie un homme à qui on auroit tranché la tête, arraché le cœur, coupé l'aorte, l'artère pulmonaire, la trachée-artère, les nerfs cardiaques, &c. on ne peut raisonnablement s'attendre à quelque effet des secours, que pendant le temps que l'irritabilité subsiste, & que les différens organes conservent leur structure, leur force & leur cohésion ; l'expérience nous montre les moyens dont nous devons nous servir pour renouveler les mouvemens suspendus ; elle nous apprend que l'irritation faite sur les parties mus-

euleuses sur le cœur, en fait recommencer les contractions; ainsi un médecin qui se propose de rappeler un *mort* à la vie, après s'être assuré que la *mort* est *imparfaite*, doit au plutôt avoir recours aux remèdes les plus actifs; ils ne sauroient pécher par trop de violence, & choisir sur-tout ceux qui agissent avec force sur les nerfs, qui les secouent puissamment, les émétiques & les cordiaux énergiques seroient d'un grand secours, si on pouvoit les faire avaler, mais souvent on n'a pas cette ressource; on est borné à l'usage des secours *extérieurs* & *moyens*. Alors, il faut secouer, piquer, agacer les différentes parties du corps, les irriter par les stimulans appropriés; 1°. les narines par les sternutatoires violens, le poivre, la moutarde, l'euphorbe, l'esprit de sel ammoniac, &c. 2°. les intestins par des lavemens âcres, faits avec la fumée ou la décoction de tabac, de sené, de coloquinte, avec une forte dissolution de sel marin; 3°. le gosier, non pas avec des gargarismes comme quelques auteurs l'ont conseillé, sans faire attention qu'ils exigent l'action des muscles du palais, de la langue & des joues, mais avec les barbes d'une plume, ou avec l'instrument fait exprès qui, à cause de son effet, est appelé *la ratissoire* ou *le balai* de l'estomac; & souvent ces chatouillemens font une impression plus sensible que les douleurs les plus vives; 4°. enfin tout le corps par des frictions avec des linges chauds imbibés d'essences spiritueuses, aromatiques, avec des brosse de crin, ou avec la main simplement, par des ventouses, des vésicatoires, des incisions, & enfin par l'application du feu; toutes ces irritations extérieures doivent être faites dans les parties les plus sensibles, & dont la lésion est la moins dangereuse; les incisions, par exemple, sur des parties tendineuses, à la plante des piés, les frictions, les vésicatoires & les ventouses font plus d'effet sur l'épine du dos & le mamelon. Une sage-femme a rappelé plusieurs enfans nouveaux nés à la vie, en frottant pendant quelque-temps, avec la main sèche, le mamelon gauche; personne n'ignore à quel point cette partie est sensible; & lorsque la friction ne suffisoit pas, elle suçoit fortement à plusieurs reprises ce

mamelon, ce qui faisoit l'effet d'une ventouse. On ne doit pas se rebuter du peu de succès qui suit l'administration de ces secours, on doit les continuer, les varier, les diversifier: le succès peut amplement dédommager des peines qu'on aura prises; quelquefois on s'est bien trouvé de plier les *morts* dans des peaux de moutons récemment égorgés, dans des linges bien chauds, trempés d'eau-de-vie, leur ayant fait avaler auparavant, par force, quelque élixir spiritueux, puissant, sudorifique. On ne doit pas négliger l'application des épithèmes, des épithèmes composés avec des cordiaux les plus vifs, parce qu'on n'a aucun mauvais effet à en redouter, & quelque observation en constate l'efficacité; Borel assure s'être servi avec succès de roties de pain pénétrées d'eau-de-vie chaude, qu'on appliquoit sur la région du cœur, & qu'on changeoit souvent. Il est encore un secours imaginé par la tendresse, consacré par beaucoup d'expériences & d'observations, & par l'usage heureux qu'en faisoient les prophètes, au rapport des historiens. Ils se couchoient sur la personne qu'ils vouloient ressusciter, souffloient dans la bouche, & rappelloient ainsi l'exercice des fonctions vitales; c'est par cet ingénieux stratagème qu'un valet rendit la vie à un maître qu'il chérissoit: lorsqu'il vit qu'on alloit l'enterrer, il se jette avec ardeur sur son corps, l'embrasse, le secoue, appuie sa bouche contre la sienne, l'y laisse collée pendant quelque temps, il renouvelle par ce moyen le jeu des poumons, qui ranime la circulation, & bientôt il s'aperçoit que la vie revient. On a substitué à ce secours, qui pourroit être funeste à l'ami généreux qui le donne, l'usage du soufflet, qui peut, par le même mécanisme, opérer dans les poumons les mouvemens alternatifs d'inspiration & d'expiration. Ce secours peut être principalement utile aux noyés, & à ceux qui meurent par le défaut de respiration dans les mouffetes, dans les caves, dans les tombeaux, &c. quelquefois il n'est pas possible d'introduire l'air dans les poumons, l'épiglotte abaissée fermant exactement l'orifice du larynx; si alors on ne peut pas la soulever, il faut en venir promptement à l'opération de la *trachéotomie*; & se servir du trou fait

à la trachée-artère pour y passer l'extrémité du soufflet ; outre ces secours généraux , qu'on peut employer assez indifféremment dans toutes sortes de *morts* , il y en a de particuliers qui ne conviennent que dans certains cas. Ainsi , pour rappeler à la vie ceux qui sont *morts* de froid , il ne faut pas les présenter au feu bien fort tout de suite ; il ne faut les réchauffer que par nuances , les couvrir d'abord de neige , ensuite du fumier , dont on peut augmenter graduellement la chaleur. Lorsqu'il arrive à quelque voyageur dans le Canada de mourir ainsi de froid , on l'enterre dans la neige , où on le laisse jusqu'au lendemain , & il est pour l'ordinaire en état de se remettre en chemin. Le secours le plus avantageux aux pendus sont les frictions , les bains chauds & la saignée ; ils ne manquent guère de réussir quand ils sont appliqués à temps , & qu'il n'y a point de luxation ; lorsque la *mort* n'est qu'une affection nerveuse , c'est-à-dire , dépendante d'un spasme universel ou particulier au cœur , on la dissipe par la simple aspersion de l'eau froide , par l'odeur fétide de quelque résineux , & par les sternutatoires. Je remarquerai seulement à l'égard de ces *morts* , qu'il n'est pas nécessaire de beaucoup se presser de les secourir ; la *mort* imparfaite est assez longue , & l'irritabilité se soutient assez long-temps ; je crois même qu'il seroit plus prudent d'attendre que la constriction spasmodique eût été détruite par la *mort* même ; les remèdes appliqués pour lors opéreroient plutôt & plus efficacement ; en effet , on observe que souvent la *mort* récente résiste aux secours les plus propres précipitamment administrés , tandis que deux , trois jours après , elle se dissipe presque d'elle-même. D'ailleurs , par une guérison trop prompte , on prévient les bons effets qui pourroient résulter d'une suspension totale de mouvement dans la machine. La précipitation est encore plus funeste dans les *morts* qui sont la suite d'une blessure considérable , & l'effet d'une grande hémorrhagie ; il est certain que dans ce cas toute l'espérance du salut est dans la *mort* ; l'hémorrhagie continue tant qu'il y a du mouvement dans les humeurs ; leur repos permet au contraire aux vaisseaux de se consolider , & au

sang de se cailler , c'est aussi une méthode très-pernicieuse que d'essayer de tirer par des cordiaux actifs les malades de la syncope , ou de la *mort* salutaire où ils sont enlévelis ; ces remèdes ne font qu'un effet passager , qui est bientôt suivi d'une *mort* absolue ; ainsi , lorsque la blessure n'est pas extérieure , & qu'on ne peut pas y appliquer des styptiques , il faut laisser long-temps les *morts* à eux-mêmes , & après cela ne les ranimer qu'insensiblement , & les soutenir , autant qu'on pourra , dans cet état de foiblesse. Nous avertissons en finissant , qu'on doit varier les différens secours que nous avons proposés suivant les causes qui ont excité la *mort* , l'état du corps qui l'a précédé , & les symptômes qu'on observe. (m)

MORT CIVILE, *Jurisp.* , est l'état de celui qui est privé de tous les effets civils , c'est-à-dire de tous les droits de citoyen , comme de faire des contrats qui produisent des effets civils , d'être en jugement , de succéder , de disposer par testament : la jouissance de ces différens droits compose ce que l'on appelle la *vie civile* ; de manière que celui qui en est privé est réputé *mort* selon les loix , quant à la vie civile ; & cet état opposé à la vie civile , est ce que l'on appelle *mort civile*.

Chez les Romains la *mort civile* provenoit de trois causes différentes ; ou de la servitude ou de la condamnation à quelque peine qui faisoit perdre les droits de cité , ou de la fuite en pays étranger.

Elle étoit conséquemment encourue par tous ceux qui souffroient l'un des deux changemens d'état appelés en Droit *maxima* & *minor* , seu *media capitis diminutio*.

Le mot *caput* étoit pris en cette occasion pour la personne , ou plutôt pour son état civil pour les droits de cité ; & *diminutio* signifioit le changement , l'altération qui survenoit dans son état.

Le plus considérable de ces changemens , celui que l'on appelloit *maxima capitis diminutio* , étoit lorsque quelqu'un perdoit tout-à-la-fois les droits de cité & la liberté , ce qui arrivoit en différentes manières. 1°. Par la condamnation au dernier supplice ; car dans l'intervalle de la condamnation à l'exécution , le

condamné étoit *mort* civilement. 2°. Lorsque pour punition de quelque crime on étoit déclaré *esclave de peine*, *servus pœnæ*: on appelloit ainsi ceux qui étoient *damnati ad bestias*, c'est-à-dire condamnés à combattre contre les bêtes. Il en étoit de même de tous ceux qui étoient condamnés à servir de spectacle au peuple. Le czar Pierre I condamnoit des gens à être fou, en leur disant *je te fais fou*. Ils étoient obligés de porter une marote, des grelots & autres signes, & d'amuser la cour. Il condamnoit quelquefois à cette peine, les plus grands seigneurs; ce que l'on pourroit regarder comme un retranchement de la société civile. Ceux qui étoient condamnés *in metallum*, c'est-à-dire à tirer les métaux des mines, en *opus metalli*, c'est-à-dire à travailler aux métaux tirés des mines. La condamnation à travailler aux salines, à la chaux, au soufre, emportoit aussi la privation des droits de cité, lorsqu'elle étoit prononcée à perpétuité. Les affranchis qui s'étoient montrés ingrats envers leurs patrons, étoient aussi déclarés *esclaves de peine*. 3°. Les hommes libres qui avoient eu la lâcheté de se vendre eux-mêmes, pour toucher le prix de leur liberté, en la perdant étoient aussi déchus des droits de cité.

La *Novelle XXII. chap. viij.* abrogea la servitude de peine; mais en laissant la liberté à ceux qui subissoient les condamnations dont on vient de parler, elle ne leur rendit pas la vie civile.

L'autre changement d'état qui étoit moindre, appelé *minor*, *seu media capitis diminutio*, étoit lorsque quelqu'un perdoit seulement les droits de cité, sans perdre en même temps sa liberté; c'est ce qui arrivoit à ceux qui étoient interdits de l'eau & du feu, *interdicti aqua & igne*. On regardoit comme retranchés de la société ceux qu'il étoit défendu d'assister de l'usage de deux choses si nécessaires à la vie naturelle. Ils se trouvoient par-là obligés de sortir des terres de la domination des Romains. Auguste abolit cette peine à laquelle on substitua celle appelée *deportatio in insulam*. C'étoit la peine du bannissement perpétuel hors du continent de l'Italie, ce qui emportoit *mort civile*, à la différence du simple exil, appelé *relegatio*, lequel soit qu'il

fût à temps, ou seulement perpétuel, ne privoit point des droits de cité.

Il y avoit donc deux sortes de *mort civile* chez les Romains; l'une qui emportoit tout à la fois la perte de la liberté & des droits de cité; l'autre qui emportoit la perte des droits de cité seulement. Du reste, la *mort civile* opéroit toujours les mêmes effets quant à la privation des droits de cité. Celui qui étoit *mort civilement*, soit qu'il restât libre ou non, n'avoit plus ses enfans sous sa puissance: il ne pouvoit plus affranchir ses esclaves: il ne pouvoit ni succéder, ni recevoir un legs, ni laisser sa succession, soit *ab intestat*, ou par testament; tous ses biens étoient confisqués: en un mot, il perdoit tous les privilèges du Droit civil, & conservoit seulement ceux qui sont du Droit des gens.

En France, il n'y a aucun esclave de peine, ni autres; les serfs & mortaux, quoique sujets à certains devoirs personnels & réels envers leur seigneur, conservent cependant en général la liberté & les droits de cité. Il y a néanmoins dans les colonies françoises des esclaves, lesquels ne jouissent point de la liberté, ni des droits de cité; mais lorsqu'ils viennent en France, ils deviennent libres, à moins que leurs maîtres ne fassent leur déclaration à l'amirauté, que leur intention est de les ramener aux isles. Voyez ESCLAVES.

La *mort civile* peut procéder de plusieurs causes différentes: ou de la profession religieuse; ou de la condamnation à quelque peine qui fait perdre les droits de cité; ou de la sortie d'un sujet hors du royaume, pour fait de religion, ou pour quelque autre cause que ce soit, lorsqu'elle est faite sans permission du roi, & pour s'établir dans un pays étranger.

Chez les Romains, la profession religieuse n'emportoit point *mort civile*, au lieu que parmi nous, elle est encourue du moment de l'émission des vœux. Un religieux ne recouvre pas la *vie civile*, ni par l'adeption d'un bénéfice, ni par la sécularisation de son monastère, ni par sa promotion à l'épiscopat.

Les peines qui opèrent en France la *mort civile* sont: 1°. toutes celles qui doivent emporter la *mort* naturelle: 2°. les galères perpétuelles: 3°. le bannissement

perpétuel hors du royaume : la condamnation à une prison perpétuelle.

Dans tous ces cas la *mort civile* n'est encourue que par un jugement contradictoire, ou par contumace.

Quand la condamnation est par contumace, & que l'accusé est décédé après les cinq ans sans s'être représenté, ou avoir été constitué prisonnier, il est réputé *mort civilement* du jour de l'exécution du jugement de contumace.

Il y a pourtant une exception pour certains crimes énormes, tels que celui de lèse-majesté divine ou humaine, le duel, le parricide, &c. dans ces cas la *mort civile* est encourue du jour du délit; mais elle ne l'est pas *ipso facto*, & ce n'est toujours qu'après un jugement comme il vient d'être dit: tout ce que l'on a ajouté de plus à l'égard de ces crimes, c'est que la *mort civile*, qui résulte des peines prononcées par le jugement, a un effet rétroactif au jour du délit.

Hors ces cas, celui qui est *in reatu* n'est pas réputé *mort civilement*; cependant si les dispositions qu'il a faites sont en fraude, on les déclare nulles.

Celui qui est *mort civilement* demeure capable de tous les contrats du Droit des gens; mais il est incapable de tous les contrats qui tirent leur origine du Droit civil: il est incapable de succéder soit *ab intestat*, ou par testament, ni de recevoir aucun legs: il ne peut pareillement tester, ni faire aucune donation entre-vifs, ni recevoir lui-même par donation, si ce n'est des alimens.

Le mariage contracté par une personne *morte civilement* est valable, quant au sacrement; mais il ne produit point d'effets civils.

Enfin celui qui est *mort civilement* ne peut ni être en jugement, ni porter témoignage; il perd les droits de puissance paternelle; il est déchu du titre & des privilèges de noblesse, & la condamnation qui emporte *mort civile*, fait vaquer tous les bénéfices & offices dont le condamné étoit pourvu.

La *mort civile*, de quelque cause qu'elle procède, donne ouverture à la succession de celui qui est ainsi réputé *mort*.

Lorsqu'elle procède de quelque condamnation, elle emporte la confiscation dans les pays où la confiscation a lieu,

& au profit de ceux auxquels la confiscation appartient. Voyez CONFISCATION.

Les biens acquis par le condamné depuis la *mort civile*, appartiennent après la *mort naturelle*, par droit de *désérence*, au seigneur du lieu où ils se trouvent situés.

L'ordonnance de 1747 décide que la *mort civile* donne ouverture aux substitutions.

La *mort civile* éteint l'usufruit en général, mais non pas les pensions viagères, parce qu'elles tiennent lieu d'alimens: par la même raison le douaire peut subsister, lorsqu'il est assez modique pour tenir lieu d'alimens.

Toute société finit par la *mort civile*; ainsi en cas de *mort civile* du mari ou de la femme, la communauté de biens est dissoute, chacun des conjoints reprend ce qu'il a apporté.

Si c'est le mari qui est *mort civilement*, il perd la puissance qu'il avoit sur la femme, celle-ci peut demander son augment de dot & les bagues & bijoux coutumiers, en donnant caution; mais elle ne peut pas demander ni deuil, ni douaire, ni préciput.

Il y avoit chez les Romains différens degrés de restitution, contre les *condamnations pénales*: quelquefois le prince ne remettoit que la peine, quelquefois il remettoit aussi les biens; enfin il remettoit quelquefois aussi les droits de cité, & même les honneurs & dignités.

Il en est de même parmi nous; les lettres d'abolition, de commutation de peine, de pardon, de rappel de ban ou des galères, les lettres de réhabilitation, celles de rémission, rendent la vie civile, lorsqu'elles sont valablement *enthérinées*.

Les lettres de révision opèrent le même effet, lorsque le premier jugement est déclaré nul, & que l'accusé est renvoyé de l'accusation.

Les lettres pour être à droit, après les cinq ans de contumace, ne donnent que la faculté d'être en jugement.

La représentation du condamné par contumace, dans les cinq ans, lui rend de droit la vie civile.

Quoique la peine du crime se prescrive par vingt ans, lorsqu'il n'y a point eu de condamnation, & par trente ans

lorsqu'il y a eu condamnation, la prescription ne rend pas la vie civile.

Sur la *mort civile*, voyez les *loix civiles*, liv. *prélimin.* Le Brun, *des successions*, liv. *I.* chap. *j.* sect. *2.* Ferrières, *sur l'art.* 229 de la *coutume de Paris*. Augeard, *tom. II.* chap. *lxvij.* Franc. Marc. *tom. I.* quest. 911. le *traité de M. Richer de la mort civile*. M. Duparc Poulain, *sur l'art.* 610 de la *coutume de Bretagne*. Hevin *sur Frain*, pag. 887. Voyez aussi les mots BANNISSEMENT, CONTUMACE, GALERES, LETTRES DE GRACE ET RAPPEL, RÉHABILITATION. (A)

MORT, se dit figurément en plusieurs manières dans le Commerce. On appelle un *argent mort*, un *fonds mort*, l'argent & le fonds qui ne portent aucun intérêt. Voyez INTÉRÊT. On dit que le commerce est *mort*, quand il est tombé & qu'il ne s'en fait presque plus. *Dictionn. de Comm.*

MORT, au jeu de Tontine, sont les joueurs qui ont perdu toute leur reprise, & n'ont d'autre espérance que dans les as que leurs voisins peuvent avoir, & dans les jettons qu'ils leur procurent. Les joueurs qui sont *morts* n'ont point de cartes devant eux, & ne mêlant point à leur tour comme les autres.

MORTADELLE, f. f., *Cuisine*, saucisson de haut goût, fort épicé, fort poivré, qu'on apporte de Bologne.

MORTAGNE, *Géogr.*, en latin *Moritanica Pertici*; ville de France dans le Perche, dont elle est regardée comme la capitale, quoique Bèlême & Nogent-le-Rotrou le lui disputent. Elle est à 7 lieues S. E. de Sees, 9 lieues N. E. d'Alençon, 43 S. O. de Paris. *Long.* selon Cassini, 18. 3. 41. *lat.* 48. 31. 17. (D. J.)

MORTAGNE, *Géogr.*, en latin moderne *Moritania*; petite ville de la Flandre Wallonne, au Tournésis, au confluent de la Scarpe avec l'Escaut, à 3 lieues au-dessus de Tournai. *Long.* 21. 10. *lat.* 50. 30. (D. J.)

MORTAILLABLES, f. m. pl., *Gram.* & *Jurisprud.*, sont des espèces de serfs, *adscripti glebæ*, auxquels le seigneur a donné des terres à condition de les cultiver. Ils ne peuvent les quitter sans la

permission du seigneur, lesquels ont droit de suite sur eux.

Les héritages *mortuables* sont les biens tenus à cette condition: les tenants ne peuvent les donner, vendre ni hypothéquer, qu'à des personnes de la même condition, & qui soient aussi sujets du même seigneur.

Il est parlé des *mortuables* dans les coutumes d'Auvergne, Bourgogne, Chaumont, la Marche, Nevers, Troye & Vitry. Voyez les *commentateurs de ces coutumes* & les *mémoires d'Auzanet*, p. 8. & MAIN-MORTE. (A)

MORTAILLE, f. f., *Jurisprud.*, est l'état des personnes ou héritages *mortuables*, ou le droit que le seigneur a sur eux, & singulièrement le droit qu'il a de succéder à ceux de ses serfs, qui décèdent sans laisser aucuns parens communiés. Voyez MAIN-MORTE & MORTUABLE. (A)

MORTAIN, *Géogr.*, petite ville de France dans la Normandie, aux confins du Maine, avec titre de comté. Elle est ancienne, & se nomme en latin *Moritanium*. Elle ne consiste que dans une seule rue, mais de difficile accès, étant toute environnée de rochers assez escarpés, dans un terroir stérile & inégal. Elle est à huit lieues d'Avranches, & à cinq de Vire. *Long.* 16. 46. *lat.* 48. 51. (D. J.)

MORTALITÉ, f. f., se dit des *maladies contagieuses* qui regnent sur les bestiaux. Ces maladies ont différentes causes, mais elles proviennent principalement de la trop grande chaleur du temps, ou plutôt d'une putréfaction générale de l'air, qui produit une inflammation dans le sang & un gonflement dans la gorge, lequel devient bientôt mortel, & se communique d'une bête à une autre.

Les symptômes de cette maladie sont généralement que la bête qui en est atteinte, a la tête pesante & enflée, qu'elle râle, qu'elle a la respiration courte & des palpitations de cœur; qu'elle est chancelante, ses yeux se remplissent de chassie, que son haleine devient chaude & sa langue luisante.

La mortalité la plus remarquable dont nous ayons connoissance, est celle dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques*, & qui se répandit dans la Suisse, dans l'Allemagne, la Pologne, &c.

Cette contagion commença par une espèce de brouillard bleu qui tomba sur l'herbe que les bestiaux broutoient, de manière que tous les troupeaux retournerent à leur bercail malades, languissans, & qu'ils refusoient la nourriture, il en mourut beaucoup en vingt-quatre heures. On trouva, par la dissection, la rate grosse & corrompue, la langue sphacelée & rongée, &c. Ceux qui en avoient soin, & qui n'eurent pas beaucoup d'attention à leur propre santé, furent infectés du même mal & moururent comme les bêtes.

Quelques auteurs ont pensé que cette mortalité provenoit des vapeurs malignes qui, selon eux, s'étoient élevées de l'intérieur de la terre dans trois différens tremblemens qui se firent sentir au voisinage de l'endroit où elles commencèrent; mais le docteur Sclar aime mieux l'attribuer à des essaims d'insectes volatiles. Le même remède qui guérissoit les bêtes malades, servoit aussi de préservatif pour celles qui se portoient encore bien; il étoit composé de parties égales de suie de cheminée, de poudre à canon & de sel, avec autant d'eau qu'il en falloit pour laver le tout, savoir une cuillerée par dose.

MORTARA, *Géogr.*, ville d'Italie, au duché de Milan, dans la Laumeline. Elle appartient au duc de Savoie, & est sur le bord de la rivière Alborea, à 7 lieues N. O. de Pavie, 9. S. O. de Milan, 6 N. E. de Casal. *Long.* 26. 19. *lat.* 45. 22. (*D. J.*)

MORT-BOIS, *Charpente*, est celui qui vit, mais qui ne porte point de fruit, comme le faule, mort-faule, épine, puine, sureau, aulne, genêt, genievre, & autres.

MORTE-CHARGE, *terme de commerce de mer*. Un vaisseau à morte-charge est un vaisseau qui n'a pas sa charge entière. Le droit de fret ou de cinquante sous par tonneau que payent les navires étrangers qui entrent dans les ports du royaume, se paye à morte-charge, c'est-à-dire, tant pleins que vuides pour toute la continence de chaque vaisseau. *Dictionn. de Comm.*

MORTEMAR, *Géogr.*, bourg de France au Poitou; avec titre de duché, érigé par lettres-patentes de Louis XIV, en 1650, registrées le 15 Décembre 1663,

en conséquence des lettres de surannation du 11 du même mois, & présentement éteint. *Long.* 16. 30. *lat.* 47. 2. (*D. J.*)

MORTEMER, *Géogr. Eccléf. Hist.*, abbaye de Bernardins, filiation d'Orcham, fondée en 1136 par Henri I, roi d'Angleterre: on y voit le tombeau de Robert-Poulain, archevêque de Rouen, & celui des barons du Bec-Crespin.

Cette abbaye est située en Normandie, diocèse de Rouen dans un vallon près de Lyons, entre les rivières d'Epte & d'Andelle, à quatre lieues d'Andely.

Eudes, fils du roi Henri, fut défait près de Mortemer dans une sanglante bataille, par Robert, comte d'Eu, & Roger de Mortemer, généraux du duc Guillaume, qui étoit alors à Evreux.

Le roi de France qui étoit à Mantes s'enfuit; & touché du sort de ses soldats, il jura que la paix qu'il alloit faire seroit aussi longue que sûre.

Les dépens des prisonniers furent taxés à dix besans par jour pour les comtes, six pour les barons, quatre pour les chevaliers, & un pour l'écuyer. *Hist. de Guillaume le conquérant*, par l'abbé Prévôt, tome I, p. 1743. (*C*)

MORTE-SAISON, se dit dans le Commerce, du temps où le débit va mal, & où l'on vend très-peu de marchandises.

MORTE-PAYÉ. *V. PAYÉ.*

MORT-GAGE, *f. m.*, *Jurisprud.*, est un contrat de gage par lequel le débiteur engage quelque chose à son créancier, jusqu'à ce qu'il lui ait payé, ce qui lui est dû, sans que les fruits & intérêts s'imputent sur le principal de la dette.

Le mort-gage ou gage-mort est opposé au vif-gage, dont les fruits sont imputés sur le principal qui diminue à proportion.

Dans quelques coutumes, les pères avantagent quelques-uns de leurs enfans par des morts-gages, en leur donnant la jouissance d'une terre, jusqu'à ce qu'un autre enfant la rachète pour un certain prix.

Le terme de mort-gage signifie aussi quelquefois un bien engagé qui ne se peut racheter; c'est en ce sens que la coutume de Tournai, *tit. des fiefs, art.* 33 & 35. parle des fiefs donnés à morts-gages.

Quelquefois au contraire *gage-mort* se prend pour la jouissance d'un bien, donné sous la condition de le rendre au bon plaisir de celui qui l'a ainsi engagé, c'est alors une possession fiduciaire; ainsi tenir une hoirie à *mort-gage*, c'est l'avoir *jure fiduciario*.

Enfin, *mort-gage* ou *gage-mort* se dit quelquefois pour le *gage* que l'on donne pour la délivrance du bétail pris en délit sur le *mort-gage*. Voyez l'ancienne coutume de Normandie, chap. xx. Loyseau, du déguerpiss. liv. I. chap. vij. n. 13. les coutumes d'Artois & de Lille & le gloss. de Lauriere, au mot *mort-gage*. Voyez aussi GAGE & MARIAGE à *mort-gage*. (A)

MORTIER, f. m., en Architecture, composition de chaux, de sable, &c. mêlés avec de l'eau qui sert à lier les pierres, &c. dans les bâtimens. Voyez BATIMENT, CIMENT.

Les anciens avoient une espèce de *mortier* si dur & si liant, que, malgré le temps qu'il y a que les bâtimens qui nous restent d'eux durent, il est impossible de séparer les pierres du *mortier* de certains d'entre eux; il y a cependant des personnes qui attribuent cette force excessive au temps qui s'est écoulé depuis qu'ils sont construits & à l'influence de quelques propriétés de l'air qui durcit en effet certains corps d'une manière surprenante. V. AIR.

On dit que les anciens se servoient, pour faire leur chaux, des pierres les plus dures, & même de fragmens de marbre. V. CHAUX.

Delorme observe que le meilleur *mortier* est celui qui est fait de pozzolane au lieu de sable, ajoutant qu'il pénètre même les pierres à feu, & que de noires il les rend blanches. Voyez POZZOLANE.

M. Worledge nous dit que le sable fin fait du *mortier* foible, & que le sable plus rond fait de meilleur *mortier*: il ordonne donc de laver le sable avant que de le mêler, il ajoute que l'eau salée affoiblit beaucoup le *mortier*. Voyez SABLE.

Wolf remarque que le sable doit être sec & pointu de façon qu'il pique les mains lorsque l'on s'en frotte, & qu'il ne faut pas cependant qu'il soit terreux,

de façon à rendre l'eau sale lorsqu'on l'y lave.

Nous apprenons de Vitruve que le sable fossile sèche plus vite que celui des rivières, d'où il conclut que le premier est plus propre pour les dedans des bâtimens, & le dernier pour les dehors: il ajoute que le sable fossile exposé longtemps à l'air devient terreux. Palladio avertit que le sable le plus mauvais est le blanc, & qu'il en faut attribuer la raison à son manque d'aspérité.

La proportion de la chaux & du sable varie beaucoup dans notre *mortier* ordinaire. Vitruve prescrit trois parties de sable fossile & deux de rivières contre une de chaux; mais il paroît qu'il met trop de sable. A Londres & aux environs, la proportion du sable à la chaux vive est de 36 à 25; dans d'autres endroits on met parties égales des deux.

Manieres de mêler le mortier. Les anciens maçons, selon Felibien, étoient si attentifs à cet article, qu'ils employoient constamment pendant un long espace de temps dix hommes à chaque bassin, ce qui rendoit le *mortier* d'une dureté si prodigieuse, que Vitruve nous dit que les morceaux de plâtre qui tomboient des anciens bâtimens servoient à faire des tables: Felibien ajoute que les anciens maçons prescrivoient à leurs manœuvres comme une maxime de *le délayer à la sueur de leurs sourcils*, voulant dire par-là de le mêler long-temps au lieu de le noyer d'eau pour avoir plutôt fait.

Outre le *mortier* ordinaire dont on se sert pour placer des pierres, des briques, &c. il y a encore d'autres espèces de *mortiers*, comme:

Le *mortier* blanc dont on se sert pour plâtrer les murs & les plafonds, & qui est composé de poil de bœuf mêlé avec de la chaux & de l'eau sans sable.

Le *mortier* dont on se sert pour faire les aqueducs, les citernes, &c. est très-ferme & dure long-temps. On le fait de chaux & de graisse de cochon qu'on mêle quelquefois avec du jus de figues, ou d'autres fois avec de la poix liquide: après qu'on l'a appliqué, on le lave avec de l'huile de lin. Voyez CITERNE.

Le *mortier* pour les fourneaux se fait d'argille rouge, qu'on mêle dans de l'eau

où on a fait tremper de la fiente de cheval & de la suie de cheminée. *Voyez FOURNEAU.*

On se plaint journellement du peu de solidité des bâtimens modernes : cette plainte paroît très-bien fondée, & il est certain que ce défaut vient du peu de soin que l'on apporte à faire un *mortier* durable, tandis que les anciens ne négligoient rien pour sa solidité. D'abord la bonté du *mortier* dépend de la qualité de la chaux que l'on y emploie ; plus la pierre à chaux que l'on a calcinée est dure & compacte, plus la chaux qui en résulte est bonne. Les Romains sentoient cette vérité, puisque, lorsqu'il s'agissoit de bâtir de grands édifices, ils n'employoient pour l'ordinaire que de la chaux du marbre. La bonté du *mortier* dépend encore de la qualité du sable que l'on mêle avec la chaux ; un sable fin paroît devoir s'incorporer beaucoup mieux avec la chaux qu'un sable grossier ou un gravier, vu que les pierres qui composent ce dernier doivent nuire à la liaison intime du *mortier*. Enfin, il paroît que le peu de solidité du *mortier* des modernes vient du peu de soin que l'on prend pour le gâcher ; ce qui fait que le sable ne se mêle qu'imparfaitement à la chaux.

M. Shaw, célèbre voyageur anglois, observe que les habitans de Tunis & des côtes de Barbarie bâtissent de nos jours avec la même solidité que les Carthaginois. Le *mortier* qu'ils emploient est composé d'une partie de sable, de deux parties de cendres de bois, & de trois parties de chaux. On passe ces trois substances au tamis, on les mêle bien exactement, on les humecte avec de l'eau, & on gâche ce mélange pendant trois jours & trois nuits consécutives, sans interruption, pour que le tout s'incorpore parfaitement ; & pendant ce temps on humecte alternativement le mélange avec de l'eau & avec de l'huile : on continue à remuer le tout jusqu'à ce qu'il devienne parfaitement homogène & compacte. *Voyez Shaw, Voyage en Afrique. (—)*

MORTIER, *Jurisprud.*, est une espèce de toque ou bonnet qui étoit autrefois l'habillement de tête commune, & dont on a fait une marque de dignité pour certaines personnes.

Le *mortier* a été porté par quelques empereurs de Constantinople, dans la ville de Ravenne : l'empereur Justinien est représenté avec un *mortier*, enrichi de deux rangs de perle.

Nos rois de la première race ont aussi usé de cet ornement ; ceux de la seconde & quelques-uns de la troisième race s'en servirent aussi. Charlemagne & S. Louis sont représentés dans certaines vieilles peintures avec un *mortier* ; Charles VI est représenté en la grand'chambre avec le *mortier* sur la tête.

Lorsque nos rois quitterent le palais de Paris pour en faire le siège de leur parlement, ils communiquèrent l'usage du *mortier* & autres ornemens à ceux qui y devoient présider, afin de leur attirer plus de respect ; le *mortier* des présidens au parlement est un reste de l'habit des chevaliers, parce qu'il est de velours & qu'il y a de l'or.

Le chancelier & le garde des sceaux portent un *mortier* de toile d'or, bordé & rebrassé d'hermine.

Le premier président du parlement porte le *mortier* de velours noir, bordé de deux galons d'or. Les autres présidens n'ont qu'un seul galon ; le greffier en chef porte aussi le *mortier*.

Autrefois le *mortier* se mettoit sur la tête dessous le chaperon, présentement ceux qui portent le *mortier* le tiennent à la main ; il y a néanmoins quelques cérémonies où ils le mettent encore sur la tête comme aux entrées des rois & des reines, ils le portent aussi en cimier sur leurs armes.

Les barons le portent aussi au-dessus de leur écusson avec des filets de perle. *Voyez le Traité des signes des pensées, par Costadan, tom. IV. (A)*

MORTIER, *Chimie*, instrument fort connu & qui est commun à la Chimie & à plusieurs arts ; mais l'unique qualité requise dans cet instrument pour l'usage commun, c'est d'être plus dur que les matières qu'on veut y piler, afin que les parois ne soient pas égrugées & usées, & que la pulvérisation n'y soit pas lente, difficile ou impossible ; mais outre cette qualité qu'on peut appeler *mécanique*, & qui est nécessaire aussi pour les pulvérisations chimiques, l'on a égard encore dans ces dernières opérations à la nature chimique de la matière dont le *mortier* est

composé, & à ses rapports avec les substances qui doivent être traitées dedans; aussi les chimistes se sont-ils faits des *mortiers* de beaucoup de différentes matières pour y traiter sans inconvénient les différens sujets chimiques. Ils ont des *mortiers* de cuivre, de fer fondu, d'argent, de marbre, de granit, de verre, de bois. Les usages des *mortiers* de ces différentes matières sont déterminées par la connoissance que l'artiste doit avoir de l'action des différentes substances chimiques sur chacune de ces matières; & quant aux préparations pharmaceutiques ou médicinales qu'on exécute au moyen de ces instrumens, l'espèce en est ordinairement déterminée dans les pharmacopées, il y est dit broyez dans un *mortier* d'airain, de marbre, &c. en général le grand *mortier* du laboratoire ou de la boutique doit plutôt être de fer fondu, que de cuivre ou de bronze. Ce dernier métal est attaqué par un très-grand nombre de substances, & ses effets dangereux sur les corps humains sont assez connus, voyez CUIVRE. Le petit *mortier* & la main des boutiques, celui dans lequel on prépare les potions, les juleps, les lochs, &c. doit être d'argent, plutôt que de cuivre, par les raisons que nous venons d'alléguer pour la proscription de ce dernier métal, & parce que le *mortier* de fer nuirait à l'élégance de la plupart de ces préparations.

Tout ce que nous venons de dire du *mortier* convient également au pilon, instrument que tout le monde connoît aussi, & dont l'usage est nécessairement lié avec celui du *mortier*, ou même qui ne fait proprement avec, qu'un même & seul instrument.

Ces considérations conviennent aussi généralement à tout vaisseau, & à la plupart des instrumens chimiques & pharmaceutiques. Voyez INSTRUMENT, CHIMIE & VAISSEAU. (b)

MORTIER DE VEILLE, *Lang. franç.*, on appelle chez le roi de France, *mortier de veille*, un petit vaisseau d'argent qui a de la ressemblance au *mortier* à piler; il est rempli d'eau, sur laquelle surnage un morceau de cire jaune grosse comme le poing, pesant une demi-livre, & ayant un petit lumignon au milieu; ce morceau de cire se nomme aussi *mortier*. On l'allume quand le roi est couché,

& il brûle toute la nuit dans un coin de la chambre, conjointement avec une bougie qu'on allume en même temps dans un flambeau d'argent au milieu d'un bassin d'argent qui est à terre. (D. J.)

MORTIER, LE, est dans l'artillerie une espèce de canon plus court que le canon ordinaire & de même métal, qui sert à jeter des bombes & quelquefois des grenades. V. BOMBE.

L'usage des *mortiers* est fort ancien. M. Blondel les croit du temps des plus vieux canons, & qu'ils ne servoient alors qu'à jeter des pierres & des boulets rouges. Les premières bombes jettées avec le *mortier* furent employées au siège de Vaclhtendonek en 1588; ce fut Malthus, ingénieur anglois, qui a le premier introduit l'usage des bombes en France dans l'attaque des places, & qui s'en servit d'abord au premier siège de la Motte en 1634. Le roi Louis XIII avoit fait venir cet ingénieur de Hollande.

Il y a plusieurs sortes de *mortiers*; savoir, de 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, & même de 18 pouces de diamètre à leur bouche; ils contiennent dans leurs chambres 2, 3, 4, 5, 6 & 12 livres de poudre. Voyez l'Explication d'un mortier de douze pouces, contenant six livres de poudre, Pl. VII. de fortification, fig. 4. fig. 5. & fig. 6. V. FUSÉE DE LA BOMBE.

Il y a des *mortiers* dont la chambre est cylindrique, c'est-à-dire par-tout de même longueur, & le fond un peu arrondi. D'autres à chambre concave ou sphérique parmi lesquelles chambres, il y en a à poire & à cône tronqué. Les chambres concaves & à poire n'ont pas le même inconvénient que dans le canon, parce que son peu de hauteur permet de l'écouvillonner exactement; ainsi, nul inconvénient n'est à craindre à cet égard. Et comme ces chambres sont plus propres à l'infiammation de la poudre, que les cylindriques, il s'ensuit qu'elles sont les plus avantageuses pour le *mortier*.

Nous ajoutons ici ce que M. Belidor dit dans son *Bombardier françois sur les différentes chambres des mortiers*. „L'on a imaginé, dit cet auteur, quatre sortes de chambres pour les *mortiers*: la première est celle que l'on nomme cylindrique, parce qu'en effet elle a la figure d'un cylindre, dont la lumière qui porte le feu à sa charge, répond au cercle du

fond; il y en a où ce fond se trouve un peu concave, afin qu'une partie de la poudre se trouvant au-dessous de la lumière, toute la charge puisse s'enflammer plus promptement; car les chambres cylindriques ont cela de défectueux, que lorsqu'on y met beaucoup de poudre, il n'y a guere que celle qui se trouve au fond qui contribue à chasser la bombe, l'autre ne s'enflammant que quand elle est déjà partie; & l'on a remarqué plusieurs fois que six livres de poudre ne chassoient la bombe guere plus loin, sous le même degré d'élévation que cinq livres, à cause que l'ame du *mortier* n'ayant que très-peu de longueur, la bombe ne parcourt pas un assez long espace avant que d'en sortir, pour recevoir l'impulsion de la poudre qui s'enflamme sur la fin, ce qui est un des plus grands défauts que puisse avoir une arme à feu, dont la perfection se réduit à faire en sorte que toute la charge soit enflammée dans le moment que le corps qu'elle chasse est sur le point de partir.

„ Un autre défaut des chambres cylindriques, c'est qu'elles sont rarement bien coulées, l'axe étant presque toujours oblique à celui du *mortier*, au lieu qu'il devroit être le même, ce qui fait que l'action de la poudre n'embrassant point le culot de la bombe, pour la chasser directement, imprime sa force au-dessus ou au-dessous, à droite ou à gauche, & écarte beaucoup la bombe de l'objet où on vouloit la jeter. Il arrive un inconvénient beaucoup plus pernicieux encore, c'est que la bombe avant que de sortir du *mortier* se choque quelquefois avec tant de violence, qu'elle se casse en morceaux.

„ Plusieurs bombardiers assurent que le plus grand nombre de *mortiers* cylindriques dont on s'est servi dans la dernière guerre, étoient si sujets à casser les bombes, qu'ils avoient été obligés de les caler avec des éclisses afin qu'elles fortissent du *mortier* sans le toucher.

„ Il y a long-temps qu'on s'est aperçu que les *mortiers* cylindriques ne chassoient pas les bombes à des distances proportionnées à la quantité de poudre dont on les chargeoit. C'est pourquoi on a inventé les chambres sphériques, où la poudre étant plus rassemblée autour de la lumière, le feu pût se porter plus promptement à toutes les parties de la

poudre, pour s'enflammer à la ronde dans un instant, & non pas successivement comme dans les chambres cylindriques. Le diamètre du cercle qui forme l'entrée de la chambre étant plus petit que celui de la chambre même, il arrive que la poudre qui s'est enflammée la première ne rencontrant point d'abord une issue libre pour s'échapper, choque les parois de la chambre, s'agite avec une extrême violence, se réfléchit sur elle-même, & allume celle qui ne l'étoit pas. De sorte que devenue un fluide à ressort, elle réunit tous ses efforts contre la bombe qu'elle chasse avec toute la force dont elle est capable. Les chambres sphériques seroient sans doute préférables à toutes les autres pour les armes à feu en général, si elles n'avoient le fort de toutes les machines, qui est de ne pouvoir être perfectionnées au point de les rendre exemptes de défauts. Le diamètre de l'entrée de cette chambre étant plus petit que celui de la chambre même, fait, comme on l'a déjà dit, que la poudre s'enflamme presque dans le même instant. Mais cet avantage est sujet à un inconvénient qui est que la difficulté que la poudre trouve d'abord à s'échapper, fait qu'elle tourmente extrêmement l'affût, la plate-forme & le mortier qu'il est presque impossible de maintenir sous l'angle où on l'avoit pointé. Ainsi la bombe portant sous une direction différente que celle qu'on lui avoit donné, s'écarte beaucoup du but. (Nous avons vu que cet inconvénient joint à celui de ne pouvoir écouvillonner exactement le canon, les a fait abandonner entièrement dans le canon).

„ Quand on ne veut pas tirer loin, & qu'on ne met dans la chambre qu'une petite quantité de poudre, il y reste un grand vuide qui diminue beaucoup la charge, parce qu'elle n'est pas serrée, & l'on ne peut remplir ce vuide de terre par la difficulté de l'étendre également. C'est pourquoi on se sert peu de ces mortiers pour l'attaque des places, les réservant quand on est obligé de faire un bombardement de fort loin; alors ils sont excellens. On a cherché à conserver ce que ces chambres ont de bon, en corrigeant ce qu'elles ont de défectueux. C'est ce qu'on a fait dans les chambres à poire. Le fond de ces chambres est à-peu-
pres

près une demi-sphère, dont le diamètre du grand cercle détermine celui de la chambre. Delà les parois vont rencontrer l'entrée en adoucissant. Le diamètre en est un peu plus petit que celui du fond. L'avantage de cette chambre est que deux livres de poudre y font plus d'effet que trois dans le mortier cylindrique, toutes choses étant égales d'ailleurs. Ces mortiers ne sont pas sujets à casser leurs bontes, & l'on y met aussi peu de poudre que l'on veut, sans que cela leur ôte rien de la propriété qui leur est essentielle, qui est que la poudre se trouvant plus ramassée, s'enflamme à la ronde pour réunir tous ses efforts. Alors la flamme pouvant glisser, pour ainsi dire, contre les parois qui se trouvent depuis le milieu de la chambre jusqu'à l'entrée, sans être emprisonnée comme dans la chambre sphérique, elle s'échappe plus aisément, & ne tourmente point tant l'affut, & les machines dont on est obligé de se servir pour pointer.

„ Enfin l'on s'est servi dans ces derniers temps de mortiers à cône tronqué.

Comme cette chambre est extrêmement évasée, la poudre s'y enflamme assez facilement; mais aussi elle a la liberté de se dilater, sans rencontrer d'autre obstacle que la bombe, ce qui fait que la même quantité ne chasse pas tout-à-fait si loin que dans les mortiers à poire; mais elle les chasse au-delà des cylindriques. La figure de ce mortier est plus commode que toutes les autres pour l'appuyer solidement contre les coins de mire, lorsqu'on veut le pointer sous quelque angle que ce soit, à cause que le métal y est uni. M. Belidor ajoute que dans les différentes épreuves qu'il a faites, il n'a jamais tiré si juste qu'avec ce dernier mortier.

Le mortier se place sur un affut, pour la facilité de son service. Voyez la description de celui qui lui est plus ordinaire à la suite de celui du canon.

Pour faire connoître les principales dimensions du mortier, l'on joint ici la table suivante, tirée de l'ordonnance du 7 Octobre 1732.

TABLE des dimensions du mortier de douze pouces de diamètre à chambre cylindrique, & du mortier de huit pouces trois lignes aussi à chambre cylindrique.

	Mortier de 12 pouces de diamètre, à chambre cylindrique.				Mortier de 8 pouces de diamètre, à chambre cylindrique.			
	Piés.	pouc.	lig.	point.	Piés.	pouc.	lig.	points.
Profondeur de l'ame, compris le fond de demi-rond, ...	1	6	0	0	0	12	4	6
Profondeur de la chambre, ...	0	9	0	0	0	6	2	3
Ouverture de la chambre par le haut, ...	0	4	0	0	0	2	9	0
Ouverture de la chambre par le bas, les angles du fond remplis d'un quart de diamètre en portion de cercle, ...	0	4	0	0	0	2	9	0
Épaisseur du métal à la volée, ...	0	2	0	0	0	1	6	0
Épaisseur du métal au renfort, ...	0	2	6	0	0	2	0	0
Hauteur du renfort, ...	0	7	0	0	0	5	0	0
Épaisseur du métal autour de la chambre, ...	0	4	0	0	0	2	9	0
La chambre est en-dedans des tourillons, ...	0	1	0	0	1	0	8	0
Diamètre des tourillons, ...	0	7	3	0	0	4	8	0
Longueur des tourillons, ...	2	4	0	0	1	6	8	0
Longueur des masses de lumières, ...	0	4	6	0	0	3	0	0
Diamètre au gros bout, ...	0	2	4	0	0	1	8	0
Diamètre au petit bout, ...	0	0	6	0	0	1	4	0
Poids desdits mortiers, ...	1450 livres.				500 livres.			
Poudre que contient la chambre, ...	5 $\frac{1}{2}$.				1 $\frac{1}{4}$.			

TABLE des dimensions du mortier de
12 pouces de calibre, à chambre-poire,
contenant 5 livres & demie de poudre.

	piés.	pouc.	lign.
Profondeur de l'ame com- pris le demi-rond . . .	1	6	0
Profondeur de la chambre. . .	0	8	6
Ouverture du diamètre de la chambre par le haut. . .	0	4	0
Ouverture du diamètre de la chambre par le bas, dont le fond est demi- sphérique	0	5	
La lumière percée raz le fond de la chambre. . .			
Épaisseur du métal dessous la chambre	0	7	10
Épaisseur du métal autour du plus grand diamètre de la chambre	0	5	0

	piés.	pouc.	lign.
Épaisseur du métal au haut de la chambre	0	4	3
Hauteur du renfort, dont le milieu répond au cen- tre qui décrit le fond de l'ame	0	7	0
Épaisseur du métal au ren- fort	0	3	0
Épaisseur du métal à la volée	0	2	3
Diamètre des tourillons . . .	0	7	3
Longueur des tourillons . . .	2	4	0
Longueur de la masse de lumière	0	7	0
Diamètre au gros bout . . .	0	2	4
Diamètre au petit bout . . .	0	1	8

Poids de ce mortier, 1700 livres.

Pour le prix que le roi paie pour la façon de chaque mortier, voyez la table suivante.

Table du prix des façons des mortiers & pierriers.

Fonderies.	Mortier de 12 pouces.	Mortier de 8 pouces.	Mortier de 6 pouces.	Pierriers de 12 & de 15 pouces.
Paris,	450 l.	350 l.	200 l.	350 l.
Douay,	250	100		250
Straf- bourg,	440	320		270
Lyon,	370	85		235
Perpi- gnan,	300	250	200	200

Des instrumens nécessaires pour changer le mortier, & de la manière de le charger. Pour charger un mortier, il faut plusieurs instrumens, comme pour charger le canon. Les principaux sont une dame ou une demoiselle du même calibre de la pièce, pour battre, refouler la terre ou le fourrage dont on couvre la poudre; une rasoire de fer pour nettoyer l'ame & la

chambre du mortier; & une petite cuiller pour nettoyer plus particulièrement la chambre de la poudre; un couteau de bois d'un pié de long, pour serrer la terre autour de la bombe; il est aussi besoin de dégorgeoirs, de coins de mire & de deux bouterfeux.

L'officier qui fait charger le mortier, ayant réglé la quantité de poudre dont il

convient de le charger, fait mettre cette poudre dans la chambre du *mortier*; après quoi il la fait couvrir de fourrage qu'il fait refouler avec la demoiselle. On recouvre ce fourrage de deux ou trois pellerées de terre qu'on refoule aussi; après quoi on pose la bombe sur cette terre, on la place le plus droit qu'il est possible au milieu du *mortier*, la fusée ou la lumière en haut. On rejette de la terre dans le *mortier*, & on entoure la bombe de tous côtés; on refoule cette terre avec le couteau dont on a parlé; en sorte que la bombe soit fixe dans la situation où on l'a mise. Tout cela étant fait, l'officier pointe le *mortier*, c'est-à-dire qu'il lui donne l'inclinaison nécessaire pour faire tomber la bombe dans le lieu où on veut la faire aller. Lorsque le *mortier* est placé dans la situation convenable pour cet effet, on gratte la fusée, c'est-à-dire qu'on la décoiffe; on fait aussi entrer le dégorgeoir dans la lumière pour la nettoyer. On la remplit de poudre très-fine, & ensuite deux soldats prennent chacun l'un des deux boute-feux; le premier met le feu à la fusée & le second au *mortier*. La bombe chassée par l'effort de la poudre, va tomber vers le lieu où elle est destinée; & la fusée qui doit se trouver à sa fin lors de l'instant où la bombe touche le lieu vers lequel elle est chassée, met dans ce même instant le feu à la poudre dont la bombe est chargée: cette poudre, en s'enflammant, brise & rompt la bombe en éclats qui se dispersent à-peu-près circulairement autour du point de chute, & qui font des ravages considérables dans les environs.

Remarques. Si la fusée mettoit le feu à la bombe avant qu'elle fût dans le lieu où on veut la faire tomber, la bombe creveroit en l'air, & elle pourroit faire autant de mal à ceux qui l'auroient tirée qu'à ceux contre lesquels on auroit voulu la chasser. Pour éviter cet inconvénient, on fait en sorte que la fusée dont on connoît assez exactement la durée, ne mette le feu à la bombe que dans l'instant qu'elle vient de toucher le lieu sur lequel elle est chassée ou jettée. Pour cet effet, comme la fusée dure au moins le temps que la bombe peut employer pour aller dans l'endroit le plus éloigné où elle puisse tomber; lorsqu'on veut faire aller la bombe fort loin, on met le feu à la fusée & au *mortier* & en même temps; lorsque la bom-

be a peu de chemin à faire, on laisse brûler une partie de la fusée avant de mettre le feu au *mortier*.

De la position du mortier pour tirer une bombe, & de la ligne qu'elle décrit pendant la durée de son mouvement.

Comme l'un des effets de la bombe résulte de sa pesanteur, on ne la chasse pas de la même manière que le canon; c'est-à-dire, le *mortier* dirigé ou pointé vers un objet déterminé, on lui donne une inclinaison à l'horizon, de manière que la bombe étant chassée en haut obliquement, à-peu-près de la même manière qu'une balle de paume est chassée par la raquette, elle aille tomber sur l'endroit où on veut la faire porter. On voit par-là que le *mortier* n'a point de portée de but-en-blanc, ou du moins qu'on n'en fait point d'usage.

Le *mortier* étant posé dans une situation oblique à l'horizon, en sorte que la ligne AC (*Pl. VIII. de la fortific. fig. 1.*) qui passe par le milieu de la cavité, étant prolongée, fasse un angle quelconque B & D avec la ligne horizontale AB ; la bombe chassée suivant le prolongement de cette ligne, s'en écarte dans toute la durée de son mouvement par sa pesanteur qui l'attire continuellement vers le centre ou la superficie de la terre: ce qui lui fait décrire une espèce de ligne courbe AEB que les géomètres appellent *parabole*. Voyez PARABOLE & JET DE BOMBES.

Manière de pointer le mortier. Pointer le *mortier*, c'est lui donner l'angle d'inclinaison convenable, pour que la bombe soit jettée dans un lieu déterminé.

Pour cet effet, on se sert d'un quart-de-cercle divisé en degrés, au centre duquel est attaché un fil qui soutient un plomb par son autre extrémité. On porte un des côtés de cet instrument sur les bords de la bouche du *mortier*, & le fil marque les degrés de l'inclinaison du *mortier*.

On se sert quelquefois pour le même usage d'un quart-de-cercle brisé, tel qu'on le voit dans la figure *M* de la *Pl. VII. de fortific.* La fig. *O* de la même *Pl.* montre le même quart-de-cercle par derrière, où sont divisés les diamètres des pièces & des boulets, & le poids & demi-diamètre de sphère des poudres.

Comme ces sortes d'instrumens ne peuvent pas, à cause de leur petitesse, donner avec précision l'angle d'inclinaison du

mortier ; que d'ailleurs on les pose indifféremment à tous les endroits du bord de la bouche du *mortier* ; il arrive le plus souvent , dit M. Bélidor dans son *Bombardier françois* , „ que le métal n'étant pas coulé également par-tout , & le pié de l'instrument ne posant , pour ainsi dire , que sur deux points , on trouve des angles différens chaque fois qu'on le change de situation. J'ai aussi remarqué , dit le même auteur , que lorsqu'on avoit pointé le *mortier* à une certaine élévation , si on appliquoit sur le bord de sa bouche plusieurs quarts-de-cercle , les uns après les autres , chacun donnoit un nombre de degrés différens , quoique posés au même endroit , parce que la plupart sont mal-faits ou devenus défectueux , pour les avoir laissé tomber , ce qui en fausse le pié.

„ Pour éviter ces inconvéniens , il faut avoir un grand quart-de-cercle de bois , tel que l'on voit sur le *mortier A* , fig. 8. Pl. VII. de *fortific.* Il est accompagné d'une branche ou règle *BC* qu'on pose diamétralement sur le *mortier* , en sorte qu'elle en coupe l'ame parfaitement à angles droits. Au centre *F* du quart-de-cercle est attaché un pendule qui n'est autre chose qu'un fil de soie , au bout duquel est un plomb *G* qui va se loger dans une rainure , afin que la soie réponde immédiatement aux divisions de l'instrument.

Il est évident que l'angle *CFG* est celui de l'inclinaison du *mortier* ; car si le *mortier* étoit pointé verticalement , le fil de soie tomberoit au point *C* ; mais il s'en écarte autant que la position du *mortier* s'écarte de la direction de la verticale. C'est pourquoi l'angle *CFG* est l'angle dont le *mortier* est incliné , ce qu'il falloit démontrer.

Pour ce qui concerne le service du *mortier* à un siège , voyez **BATTERIE DE MORTIERS.**

MORTIER-PIERRIER , *Fortif. Voy. PIERRIER.*

MORTIER-PERDREAUX , ou à *perdreux* , *Fortific.* , est un *mortier* accompagné de plusieurs autres petits *mortiers* pratiqués dans l'épaisseur de son métal. Chacun de ces petits *mortiers* a une lumière percée à un ponce de son extrémité , laquelle répond à une pareille lumière percée dans l'épaisseur

du gros *mortier* , immédiatement au-dessous de la plinthe qui arrête les petits *mortiers*.

Ces petits *mortiers* sont propres à tirer des grenades , & on appelle ce *mortier* qui les contient à *perdreux* , parce qu'en le tirant , la bombe peut être regardée comme la perdrix accompagnée de grenades qui lui tiennent lieu de *perdreux*. Les alliés ont fait beaucoup d'usage de cette sorte de *mortiers* dans la guerre de 1701 ; mais ils n'ont point eu une parfaite réussite dans les épreuves qui en ont été faites en France en 1693 , & qui sont rapportées dans les *Mémoires d'Artillerie* de M. de Saint-Remy.

MORTIER À LA COEHORN , *Fortific.* , ce sont de petits *mortiers* propres à jeter des grenades , & qui sont de l'invention du célèbre ingénieur dont il porte le nom.

MORTIER AUX PELOTES , *Fonderie en sable* , les fondeurs de menus ouvrages nomment ainsi un *mortier* de bois ou de pierre , & plus ordinairement de fonte , dans lequel ils forment avec un maillet des espèces de boules ou de pelotes avec du cuivre en feuilles , qu'ils ont auparavant taillées en morceaux longs & étroits avec des cisailles. Voyez **FONDEUR EN SABLE.**

MORTIFICATION , f. f. , *Gram.* , il a plusieurs acceptions assez diverses. Il se dit de la corruption de quelques parties de l'animal vivant. *V. l'art. juiv.* Il se dit des austérités que les personnes d'une piété timorée exercent sur elles-mêmes , soit en expiation des fautes qu'elles ont faites , soit en préservatif de celles qu'elles pourroient commettre. Il se dit d'une impression désagréable excitée dans notre ame par le reproche , la honte , le blâme , le défaut de succès , les contre-temps , les contradictions , &c.

MORTIFICATION , en *Médecine* , est une extinction totale de la chaleur naturelle du corps ou d'une partie du corps. Voyez **CHALEUR.**

Quelques-uns définissent la *mortification* , une maladie où les sucs naturels d'une partie perdent tout-à-fait leur mouvement propre , & acquièrent par

ce moyen un mouvement de fermentation & de corruption qui détruit le tissu de la partie.

Il y a deux sortes ou plutôt deux degrés de *mortification* : le premier appelle *gangrene*, qui est une *mortification* imparfaite ou commençante; le second appelle *sphacele*, qui est une *mortification* entière ou complète. Voyez GANGRENE & SPHACELE.

MORTIFIER, *Chimie*, ce terme est usité dans la chimie moderne. Il signifie *détruire* dans un mixte la qualité qu'on y regarde comme essentielle, propre, caractéristique. Par exemple, la fluidité ou la volatilité dans le *vif-argent*, la *corrosivité* dans les acides. Ainsi on *mortifie* le *vif-argent* en l'unissant au soufre, à une graisse, à un acide, &c. les acides en les unissant aux *alkalis*, à une substance métallique, &c.

(b) **MORTOISE**, f. f., *Art méchan.*, est une entaille qui se fait dans un morceau de bois ou de fer, lorsqu'on veut faire quelque assemblage.

MORTOISE, SIMPLE PIQUÉE, JUSTE EN ABOUT, *Charpent.*, est celle qui a des embrevemens & des faussemens piqués autant juste en gorge qu'en about.

MORTOISE DU GOUVERNAIL, *Marine*, c'est le trou qu'on fait à la tête du gouvernail, afin d'y passer la barre.

MORTODES, f. f. pl., *Comm.*, fausses perles dont on fait quelque commerce avec les Nègres du Sénégal & autres endroits de la Guinée. On les appelle en général *perles gaudronnées*; il y en a de rondes, d'ovales & d'autres formes.

MORTUAIRE, adj., *Jurisprud.*, se dit de ce qui regarde la mort. *Registre mortuaire* est celui où l'on écrit l'inhumation des défunts. Les curés & supérieurs des monastères & hôpitaux sont obligés de tenir des registres *mortuaires*. Voyez REGISTRE.

On appelle *extrait-mortuaire* le certificat d'un enterrement tiré sur le registre; droits *mortuaires* sont ceux que les curés sont autorisés de prendre pour les enterremens. Anciennement quelques curés prenoient dans la succession de chaque défunt un droit nommé *mortuaire*, consistant en une certaine quantité de bétail ou autres effets, & ce pour s'indemniser des dixmes ou autres droits que le défunt avoit négligé de payer. Les constitutions synodales de Pierre Quivil, évêque d'Excestre, suffragant de Cantorbéry, publiées le 16 Avril 1287, recommandent le paiement de ce droit; mais il n'étoit pas établi par-tout. Voyez Fleury, *hist. ecclésiast.* (A)

MORVAN, LE, *Géogr.*, en latin *Morvinus pagus*; contrée de France contiguë au Nivernois, & sur les confins du duché de Bourgogne. C'est un pays de montagnes & de bois, abondant en gras pâturages; il s'étend le long de la rivière d'Yonne, & est presque tout du diocèse d'Autun, sans être, du moins pour la plus grande partie, des dépendances du duché de Bourgogne. Les seuls lieux un peu remarquables du *Morvan* sont Château-Chinon, Ourroux, & presque toute l'élection de Veزالay. (D. J.) (*)

MORUE, **MORHUE**, **MOLUE**, *mo-*

(*) Ce pays pauvre, sec, sablonneux, est couvert de montagnes, de bois & de pâturages où l'on engraisse du bétail; il n'y croît que du sarrafin ou bled noir, de l'avoine & un peu de seigle.

Les environs de Saulieu sont renommés pour les excellens navets qu'ils produisent, & qu'on envoie encore à Lyon, à Dijon & à Paris.

Le commerce est en bétail, bois & poissons.

Le *Morvan* est la patrie du célèbre Sébastien Leprêtre de Vauban, maréchal de France, un des meilleurs officiers & des plus honnête-hommes du siècle de Louis XIV. Voyez ce que nous en disons à l'article de Saint-Leger de Foucheret, sa patrie.

M. Quarré d'Aligni, brigadier des armées du roi, qui servit quarante ans, & nous a laissé des mémoires intéressans qui mériteroient l'impression; j'en juge ainsi après les avoir eus en communication. M. Moreau de Gresigni, gouverneur de Gironne, M. de la Tournelle, tous excellens officiers, étoient du *Morvan*. (C)

lua, f. f., *Hist. nat. Ichtiol.*, rond poisson de mer, dont la longueur s'étend jusqu'à quatre piés, & dont la largeur est d'environ un pié. Il a le corps gros & arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, salé ou brune, mêlée de taches jaunâtres, les écailles petites & très-adhérentes au corps; les yeux grands & couverts d'une membrane lâche & diaphane, & l'Iris des yeux blanche; il y a sur les côtés une large ligne blanche qui s'étend depuis l'angle supérieur des ouies jusqu'à la queue, en suivant la courbure du ventre. Ce poisson n'a qu'un seul barbillon long à peine d'un doigt, qui tient au coin de la mâchoire inférieure. La langue est large, molle, ronde; les mâchoires ont des dents disposées en plusieurs rangs, dont l'un est composé de dents beaucoup plus longues que les autres. Il se trouve comme dans le brochet plusieurs dents mobiles entre les dents solides: on découvre encore de petites dents placées fort près les unes des autres entre les dernières ouies, sur le haut du palais, & même plus bas, près l'orifice de l'estomac. La *morue* a trois nageoires sur le dos, une à chaque ouie, une de chaque côté de la poitrine, & deux derrière l'anus, l'une au-devant de l'autre. La queue est presque plate & non fourchue.

Les *morues* sont si abondantes au grand banc de Terre-neuve, qu'un seul homme en prend en un jour trois à quatre cents. On les pêche à la ligne, & les entrailles de celles qu'on vuide servent d'appât pour en prendre d'autres.

Selon M. Anderson dans son histoire naturelle de l'Islande, on a donné à la *morue* le nom de *cabeliau* dans tout le Nord & chez les Hollandois. Elle se nourrit de toutes sortes de poissons, principalement de harengs & de crabes; elle digère en six heures de temps des corps très-durs, comme les taies des crabes qu'elles avalent: ces taies deviennent bientôt aussi rouges qu'une écrevisse qu'on auroit fait cuire; elles se dissolvent ensuite en une sorte de bouillie épaisse qui se digère tout-à-fait en très-peu de temps. La *morue* est un poisson très-goulu & insatiable; il lui arrive souvent d'avaler des corps ab-

solument indigestes, comme des morceaux de bois. La *morue* blanche, la *morue* verte & la merluche ne diffèrent que par les différentes façons de préparer les *cabeliaux*; la merluche est une *morue* desséchée. Les *morues* que l'on pêche dans la haute mer à 40 ou 50 brasses de profondeur, sont meilleures, plus tendres & plus délicates que celles que l'on prend sur les côtes & dans les golfes peu profonds. *Suite de la mat. med.* par MM. de Nobleville & Salerne, *regne animal*, tome II. part. I. Voy. POISSON.

MORUE, *Pêche*. Il y a deux sortes de *morues*, l'une qui s'appelle *morue verte* ou *blanche*, l'autre *morue sèche* ou *parée*, ou *merlu*, ou *merluche*. La pêche s'en fait dans la baie de Canada, au grand banc de Terre-neuve, le banc Vert, l'isle Saint-Pierre & l'isle de Sable. On se sert de vaisseaux à deux ponts ordinairement, du port de 100 à 150 tonneaux, pour charger 30 à 35 milliers de *morue* verte. On a des lignes, des calus de plomb, des hameçons & des rets; il faut avoir un bon trancheur, un bon décolleur & un bon saleur. On attribue la découverte du grand & petit banc des *morues* à des pêcheurs basques qui y arriverent en poursuivant des baleines, cent ans avant le voyage de Colomb. On pêche depuis le commencement de Février jusqu'à la fin d'Avril; tout est fait en un mois ou six semaines, quelquefois on emploie quatre à cinq mois. Chaque pêcheur ne pêche qu'une *morue* à la fois; mais on en prend depuis 350 jusqu'à 400 par jour. La pesanteur du poisson & le grand froid rendent ce travail fatigant. La *morue* verte se sale à bord; le décolleur lui coupe la tête, le trancheur l'ouvre, le saleur l'arrange à fond, de cale tête contre queue & queue contre tête. Quand il en a fait une couche d'une brasse ou deux en quarré, il la couvre de sel, & ainsi de toute la pêche du jour. Il ne mêle point ensemble la pêche de différens jours; il laisse aussi la *morue* trois à quatre jours égoutter son eau, puis il la fait placer dans un autre endroit, & la resale. Alors on n'y touche plus que le vaisseau n'en ait sa charge.

Pour la pêche de la *morue* sèche on se sert de vaisseaux de toute grandeur;

quand la pêche est faite, on laisse le poisson au soleil : ainsi il faut profiter de l'été, & partir dans le mois de Mars ou d'Avril. La *morue* sèche est plus petite que la verte ; pour préparer la première, on établit à terre une tente avec des troncs de sapins de 12, 15 à 20 piés de longueur, & dans cette tente un échafaud de 40 à 60 piés de long, sur 15 à 20 de large. A mesure que l'on pêche, on sale sur des établis volans ; mais la grande salaison se fait sur l'échafaud. Lorsque la *morue* a pris sel, on la lave, on la fait égoutter sur des petits établis ; égouttée, on l'arrange sur des claies particulières à une seule épaisseur, queue contre tête, & la peau en haut : on la retourne quatre fois par jour ; retournée & à-peu-près séchée, on la met en moutons ou dix à douze l'une sur l'autre, pour qu'elles conservent leur chaleur. De jour en jour on augmente le mouton qu'on porte à vingt ou vingt-cinq *morues* : cela fait, on la porte sur la greve, où de deux moutons on en forme qu'un, qu'on retourne chaque jour. On la resale en commençant par la plus vieille salée : on en fait des piles hautes comme des tours de moulin à vent, & on la laisse ainsi jusqu'à ce qu'on l'embarque. Elle s'arrange dans le vaisseau sur des branches d'arbres que l'on met à fond sur le lest, avec des nattes autour. Les Basques & les Malouins sont les plus habiles pêcheurs de *morue*.

MORVE, f. f., *Physiol.*, nom vulgaire de l'humeur aqueuse & gluante, qui se filtre dans la membrane pituitaire ; c'est cette humeur que les medecins appellent mucosité du nez, *mucus narium*. Voyez MUCOSITÉ DU NEZ.

MORVE, f. f., *Maréchal.*, maladie particulière aux chevaux.

Pour rendre plus intelligible ce que l'on va dire sur la *morve*, & sur les différens écoulemens auxquels on a donné ce nom, il est à propos de donner une description courte & précise du nez de l'animal & de ses dépendances.

Le nez est formé principalement par deux grandes cavités nommées fosses nasales ; ces fosses sont bornées antérieurement par les os du nez & les os du grand angle ; postérieurement par la partie postérieure des os maxillaires, & par les os palatins ; latéralement par les os

maxillaires & les os zygomatiques ; supérieurement par l'os ethmoïde, l'os sphénoïde, & le frontal. Ces deux fosses répondent inférieurement à l'ouverture des naseaux, & supérieurement à l'arrière-bouche avec laquelle elles ont communication par le moyen du voile du palais. Ces deux fosses sont séparées par une cloison en partie osseuse, & en partie cartilagineuse. Aux parois de chaque fosse sont deux lames osseuses, très-minces, roulées en forme de cornets, appelées à cause de leur figure, *cornets du nez* ; l'un est antérieur & l'autre postérieur. L'antérieur est adhérent aux os du nez & à la partie interne de l'os zygomatique ; il ferme en partie l'ouverture du sinus zygomatique. Le postérieur est attaché à la partie interne de l'os maxillaire, & ferme en partie l'ouverture du sinus maxillaire. Ces deux os sont des appendices de l'os ethmoïde. La partie supérieure est fort large & évalée. La partie inférieure est roulée en forme de cornets de papier, & se termine en pointe. Au milieu de chaque cornet, il y a un feuillet osseux situé horizontalement, qui sépare la partie supérieure de l'inférieure.

Dans l'intérieur de la plupart des os qui forment le nez, sont creusées plusieurs cavités à qui on donne le nom de *sinus* ; les sinus sont les zygomatiques, les maxillaires, les frontaux, les ethmoïdaux & les sphénoïdaux.

Les sinus zygomatiques sont au nombre de deux, un de chaque côté : ils sont creusés dans l'épaisseur de l'os zygomatique : ce sont les plus grands ; ils sont adossés aux sinus maxillaires, desquelles ils ne sont séparés que par une cloison osseuse.

Les sinus frontaux sont formés par l'écartement des deux lames de l'os frontal ; ils sont ordinairement au nombre de deux : un de chaque côté, séparés par une lame osseuse.

Les sinus ethmoïdaux sont les intervalles qui se trouvent entre les cornets ou les volutes de cet os.

Les sinus sphénoïdaux sont quelquefois au nombre de deux, quelquefois il n'y en a qu'un ; ils sont creusés dans le corps de l'os sphénoïde : tous ces sinus ont communication avec les fosses nasales. Tous ces sinus, de même que les

fosses nasales, sont tapissées d'une membrane nommée *pituitaire*, à raison de l'humeur pituiteuse qu'elle filtre. Cette membrane semble n'être que la continuation de la peau à l'entrée des naseaux; elle est d'abord mince, ensuite elle devient plus épaisse au milieu du nez sur la cloison & sur les cornets. En entrant dans les sinus frontaux, zygomatiques & maxillaires, elle s'amincit considérablement; elle ressemble à une toile d'araignée dans l'étendue de ces cavités; elle est parsemée de vaisseaux sanguins & lymphatiques, & des glandes dans toute l'étendue des fosses nasales, mais elle semble n'avoir que des vaisseaux lymphatiques dans l'étendue des sinus; sa couleur blanche & son peu d'épaisseur dans ces endroits le dénotent.

La membrane pituitaire, après avoir revêtu les cornets du nez, se termine inférieurement par une espèce de cordon qui va se perdre à la peau à l'entrée des naseaux; supérieurement elle se porte en arrière sur le voile du palais qu'elle recouvre.

Le voile du palais est une espèce de valvule, située entre la bouche & l'arrière-bouche, recouverte de la membrane pituitaire du côté des fosses nasales, & de la membrane du palais du côté de la bouche: entre ces deux membranes sont des fibres charnues, qui composent surtout sa substance. Ses principales attaches sont aux os du palais, d'où il s'étend jusqu'à la base de la langue; il est flottant du côté de l'arrière-bouche, & arrêté du côté de la bouche, de façon que les alimens l'élevent facilement dans le temps de la déglutition, & l'appliquent contre les fausses nasales; mais lorsqu'ils sont parvenus dans l'arrière-bouche, le voile du palais s'affaisse de lui-même, & s'applique sur la base de la langue, il ne peut être porté d'arrière en avant, il intercepte ainsi toute communication de l'arrière-bouche avec la bouche, & forme une espèce de pont, par-dessus lequel passent toutes les matières qui viennent du corps, tant par l'œsophage que par la trachée-artère; c'est par cette raison que le cheval vomit & respire par les naseaux; c'est par la même raison qu'il jette par les naseaux le pus qui vient du poulmon; l'épiglotte étant renversée dans l'état naturel sur le voile pala-

tin. Par cette théorie il est facile d'expliquer tout ce qui arrive dans les différens écoulemens qui se font par les naseaux.

La *morve* est un écoulement de muco-sité par le nez, avec inflammation ou ulcération de la membrane pituitaire.

Cet écoulement est tantôt de couleur transparente, comme le blanc-d'œuf, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, tantôt purulent, tantôt faniéux, mais toujours accompagné du gonflement des glandes lymphatiques de dessous la ganache; quelquefois il n'y a qu'une de ces glandes qui soit engorgée, quelquefois elles le sont toutes deux en même temps.

Tantôt l'écoulement ne se fait que par un naseau, & alors il n'y a que la glande du côté de l'écoulement qui soit engorgée; tantôt l'écoulement se fait par les deux naseaux, & alors les deux glandes sont engorgées en même temps: tantôt l'écoulement vient du nez seulement, tantôt de la trachée-artère, & du poulmon en même temps.

Ces vérités ont donné lieu aux différences suivantes.

1°. On distingue la *morve* en *morve* proprement dite, & en *morve* improprement dite.

La *morve* proprement dite est celle qui a son siège dans la membrane pituitaire; à proprement parler il n'y a pas d'autre *morve* que celle-là.

Il faut appeller *morve* improprement dite, tout écoulement par les naseaux, qui vient d'une autre partie que de la membrane pituitaire; ce n'est pas la *morve*, c'est à tort qu'on lui donne ce nom: on ne lui conserve ce nom que pour se conformer au langage ordinaire.

Il faut diviser la *morve* proprement dite à raison de sa nature, 1°. en *morve* simple, & en *morve* composée; en *morve* primitive, & en *morve* consécutive. 2°. A raison de son degré, en *morve* commençante, en *morve* confirmée, & en *morve* invétérée.

La *morve* simple est celle qui vient uniquement de la membrane pituitaire.

La *morve* composée n'est autre chose que la *morve* simple combinée avec quelque autre maladie.

La *morve* primitive est celle qui est indépendante de toute autre maladie.

La *morve* consécutive est celle qui vient à la suite de quelque autre maladie,

comme à la suite de la pulmonie, du farcin, &c.

La *morve* commençante est celle où il n'y a qu'une simple inflammation & un simple écoulement de muco-sité par le nez.

La *morve* confirmée est celle où il y a exulcération dans la membrane pituitaire.

La *morve* invétérée est celle où l'écoulement est purulent & sanieux, où les os & les cartilages sont affectés.

2°. Il faut distinguer la *morve* improprement dite, en *morve* de morfondure, & en *morve* de pulmonie.

La *morve* de morfondure est un simple écoulement de muco-sité par les naseaux, avec toux, tristesse & dégoût, qui dure peu de temps.

On appelle du nom de *pulmonie* toute suppuration-faite dans le poumon, qui prend écoulement par les naseaux, de quelque cause que vienne cette suppuration.

La *morve* de pulmonie se divise, à raison des causes qui la produisent, en *morve* de fausse gourme, en *morve* de farcin, & en *morve* de courbature.

La *morve* de fausse gourme est la suppuration du poumon, causée par une fausse gourme, ou une gourme maligne qui s'est jettée sur les poumons.

La *morve* de farcin est la suppuration du poumon, causée par un levain farcineux.

La *morve* de courbature n'est autre chose que la suppuration du poumon après l'inflammation, qui ne s'est pas terminée par résolution. Enfin on donne le nom de *pulmonie* à tous les écoulemens de pus qui viennent du poumon, de quelque cause qu'ils procedent; c'est ce qu'on appelle vulgairement *morve*, mais qui n'est pas plus *morve* qu'un abcès au foie, à la jambe, ou à la cuisse.

Il y a encore une autre espèce de *morve* improprement dite, c'est la *morve* de pousse: quelquefois les chevaux pousse-jettent de temps en temps, & par flocons, une espèce de *morve* tenace & glaireuse, c'est ce qu'il faut appeller *morve* de pousse.

Causes. Examinons d'abord ce qui arrive dans la *morve*.

Il est certain que dans le commencement de la *morve* proprement dite (car

on ne parle ici que de celle-ci) il y a inflammation dans les glandes de la membrane pituitaire; cette inflammation fait séparer une plus grande quantité de muco-sité; delà l'écoulement abondant de la *morve* commençante.

L'inflammation subsistant, elle fait resserrer les tuyaux excréteurs des glandes, la muco-sité ne s'échappe plus, elle séjourne dans la cavité des glandes, elle s'y échauffe, y fermente, s'y putrifie, & se convertit en pus; delà l'écoulement purulent dans la *morve* confirmée.

Le pus en croupissant devient âcre, corrode les parties voisines, carie les os, & rompt les vaisseaux sanguins; le sang s'extravase, & se mêle avec le pus; delà l'écoulement purulent noirâtre & sanieux dans la *morve* invétérée. La lymphe arrêtée dans les vaisseaux, qui se trouvent comprimés par l'inflammation, s'épaissit, ensuite se durcit; delà les callosités des ulcères.

La cause évidente de la *morve* est donc l'inflammation. L'inflammation reconnoît des causes générales & des causes particulières. Les causes générales sont la trop grande quantité, la raréfaction & l'épaississement du sang; ces causes générales ne sont qu'une disposition à l'inflammation, & ne peuvent pas la produire, si elles ne sont aidées par des causes particulières & déterminantes: ces causes particulières sont 1°. le défaut de ressort des vaisseaux de la membrane pituitaire, causé par quelque coup sur le nez: les vaisseaux ayant perdu leur ressort, n'ont plus d'action sur les liqueurs qu'ils contiennent, & favorisent par-là le séjour de ces liqueurs; delà l'engorgement & l'inflammation. 2°. Le déchirement des vaisseaux de la membrane pituitaire par quelque corps poussé de force dans le nez. Les vaisseaux étant déchirés, les extrémités se ferment, & arrêtent le cours des humeurs; delà l'inflammation.

3°. Les injections âcres, irritantes, corrosives & caustiques, faites dans le nez; elles font crispier & resserrer les extrémités des vaisseaux de la membrane pituitaire; delà l'engorgement & l'inflammation.

4°. Le froid. Lorsque le cheval est échauffé, le froid condense le sang & la lymphe; il fait resserrer les vaisseaux;

il épaisit la mucofité, & engorge les glandes : delà l'inflammation.

5°. Le farcin. L'humeur du farcin s'étend & affecte fucceffivement les différentes parties du corps ; lorsqu'elle vient à gagner la membrane pituitaire, elle y forme des ulcères, & cause la *morve* proprement dite.

Symptomes. Les principaux fymtomes font l'écoulement qui fe fait par les nafeaux, les ulcères de la membrane pituitaire, & l'engorgement des glandes de deffous la ganache.

1°. L'écoulement eft plus abondant que dans l'état de fanté, parce que l'inflammation diftend les fibres, les follicite à de fréquentes oscillations, & fait par-là féparer une plus grande quantité de mucofité ; ajoutez à cela que dans l'inflammation le fang abonde dans la partie enflammée, & fournit plus de matière aux fécrétions.

2°. Dans la *morve* commençante, l'écoulement eft de couleur naturelle, transparente comme le blanc d'œuf, parce qu'il n'y a qu'une fimple inflammation, fans ulcère.

3°. Dans la *morve* confirmée, l'écoulement eft purulent, parce que l'ulcère eft formé ; le plus qui en découle fe mêle avec la *morve*.

4°. Dans la *morve* invétérée, l'écoulement eft noirâtre & fanieux, parce que le pus ayant rompu quelques vaiffeaux fanguins, le fang s'extravafe & fe mêle avec le pus.

5°. L'écoulement diminue & cefte même quelquefois, parce que le pus tombe dans quelque grande cavité, comme le finus zygomatique & maxillaire, d'où il ne peut fortir que lorsque la cavité eft pleine.

6°. La *morve* affecte tantôt les finus frontaux, tantôt les finus ethmoïdaux, tantôt les finus zygomatiques & maxillaires, tantôt la cloifon du nez, tantôt les cornets, tantôt toute l'étendue des foffes nafales, tantôt une portion feule, tantôt une de ces parties feule, tantôt deux, tantôt trois, fousvent plusieurs, quelquefois toutes à-la-fois, fuivant que la membrane pituitaire eft enflammée dans un endroit plutôt que dans un autre, ou que l'inflammation a plus ou moins d'étendue. Le plus ordinairement cependant elle n'affecte pas du

tout les finus zygomatiques, maxillaires & frontaux ; parce que dans ces cavités la membrane pituitaire eft extrêmement mince, qu'il n'y a point de vaiffeaux fanguins vifibles, ni de glandes : on a obfervé 1°. qu'il n'y a jamais de chancres dans ces cavités, parce que les chancres ne fe forment que dans les glandes de la membrane pituitaire ; 2°. que les chancres font plus abondans & plus ordinaires dans l'étendue de la cloifon, parce que c'eft l'endroit où la membrane eft la plus épaffe & la plus parfmée de glandes : les chancres font auffi fort ordinaires fur les cornets du nez.

L'engorgement de deffous la ganache étoit un fymptome embarrassant. On ne concevoit guère pourquoi ces glandes ne manquoient jamais de s'engorger dans la *morve* proprement dite ; mais on en a enfin trouvé la caufe.

Affuré que ces glandes font, non des glandes falivaires, puifqu'elles n'ont point de tuyau qui aille porter la falive dans la bouche, mais des glandes lymphatiques, puifqu'elles ont chacune un tuyau confidérable qui part de leur fubftance pour aller fe rendre dans un plus gros tuyau lymphatique qui defcend le long de la trachée-artère, & va enfin verfer la lymphe dans la veine fouclavière ; on a remonté à la circulation de la lymphe, & à la ftructure des glandes & des veines lymphatiques.

Les veines lymphatiques font des tuyaux cylindriques qui rapportent la lymphe nourricière des parties du corps dans le réfervoir commun nommé dans l'homme le *réfervoir de Pecquet*, ou dans la veine fouclavière : ces veines font coupées d'intervalle en intervalle par des glandes qui fervent comme d'entrepôt à la lymphe. Chaque glande a deux tuyaux ; l'un qui vient à la glande apporter la lymphe ; l'autre qui en fort pour porter la lymphe plus loin. Les glandes lymphatiques de deffous la ganache ont de même deux tuyaux, ou, ce qui eft la même chofe, deux veines lymphatiques ; l'une qui apporte la lymphe de la membrane pituitaire dans ces glandes ; l'autre qui reçoit la lymphe de ces glandes pour la porter dans la veine fouclavière. Par cette théorie, il eft facile d'expliquer l'engorgement des glandes de deffous la ganache : c'eft le propre

de l'inflammation d'épaissir toutes les humeurs qui se filtrent dans les parties voisines de l'inflammation ; la lymphe de la membrane pituitaire dans la *morve*, doit donc contracter un caractère d'épaississement ; elle se rend avec cette qualité dans les glandes de dessous la ganache, qui en sont comme les rendez-vous, par plusieurs petits vaisseaux lymphatiques, qui après s'être réunis forment un canal commun qui pénètre dans la substance de la glande. Comme les glandes lymphatiques sont composées de petits vaisseaux repliés sur eux-mêmes, qui font mille contours, la lymphe déjà épaissie doit y circuler difficilement, s'y arrêter enfin, & les engorger.

Il n'est pas difficile d'expliquer par la même théorie, pourquoi dans la gourme, dans la morfondure, & dans la pulmonie, les glandes de dessous la ganache sont quelquefois engorgées, quelquefois ne le sont pas ; ou, ce qui est la même chose, pourquoi le cheval est quelquefois glandé, quelquefois ne l'est pas.

Dans la morfondure, les glandes de dessous la ganache ne sont pas engorgées, lorsque l'écoulement vient d'un simple reflux de l'humeur de la transpiration dans l'intérieur du nez, sans inflammation de la membrane pituitaire ; mais elles sont engorgées lorsque l'inflammation gagne cette membrane.

Dans la gourme bénigne, le cheval n'est pas glandé, parce que la membrane pituitaire n'est pas affectée ; mais dans la gourme maligne, lorsqu'il se forme un abcès dans l'arrière-bouche, le pus en passant par les naseaux, corrode quelquefois la membrane pituitaire par son acreté ou son séjour, l'enflamme, & le cheval devient glandé.

Dans la pulmonie, le cheval n'est pas glandé, lorsque le pus qui vient du poumon est d'un bon caractère, & n'est pas assez acre pour ulcérer la membrane pituitaire ; mais à la longue, en séjournant dans le nez, il acquiert de l'acreté, il irrite les fibres de cette membrane, l'enflamme, & alors les glandes de la ganache s'engorgent.

Dans toutes ces maladies, le cheval n'est glandé que d'un côté, lorsque la membrane pituitaire n'est affectée que d'un côté, au lieu qu'il est glandé des deux côtés, lorsque la membrane est af-

fectée des deux côtés : ainsi dans la pulmonie & la gourme maligne, lorsque le cheval est glandé, il l'est ordinairement des deux côtés, parce que l'écoulement venant de l'arrière-bouche ou du poumon, il monte par-dessus le voile du palais, entre dans le nez également des deux côtés, & affecte également la membrane pituitaire. Cependant dans ces deux cas mêmes, il ne seroit pas impossible que le cheval fût glandé d'un côté, & non de l'autre ; soit parce que le pus en séjournant plus d'un côté que de l'autre, affecte plus la membrane pituitaire de ce côté là, soit parce que la membrane pituitaire est plus disposée à s'enflammer d'un côté que de l'autre, par quelque vice local, comme par quelque coup.

Diagnostic. Rien n'est plus important, & rien en même temps plus difficile, que de bien distinguer chaque écoulement qui se fait par les naseaux. Il faut pour cela un grand usage & une longue étude de ces maladies. Pour décider avec sûreté, il faut être familier avec ces écoulemens ; autrement on est exposé à porter des jugemens faux, & à donner à tout moment des décisions qui ne sont pas justes. L'œil & le tact sont d'un grand secours pour prononcer avec justesse sur ces maladies.

La *morve* proprement dite, étant un écoulement qui se fait par les naseaux, elle est aisément confondue avec les différens écoulemens qui se font par le même endroit ; aussi il n'y a jamais eu de maladie sur laquelle il y ait tant eu d'opinions différentes & tant de disputes, & sur laquelle on ait tant débité de fables : sur la moindre observation chacun a bâti un système, delà est venu cette foule de charlatans qui crient, tant à la cour qu'à l'armée, qu'ils ont un secret pour la *morve*, qui sont toujours sûrs de guérir, & qui ne guérissent jamais.

La distinction de la *morve* n'est pas une chose aisée, ce n'est pas l'affaire d'un jour ; la couleur seule n'est pas un signe suffisant, elle ne peut pas servir de règle, un signe seul ne suffit pas ; il faut les réunir tous pour faire une distinction sûre.

Voici quelques observations qui pourroient servir de règle.

Lorsque le cheval jette par les deux naseaux, qu'il est glandé des deux côtés,

qu'il ne touffe pas, qu'il est gai comme à l'ordinaire, qu'il boit & mange comme de coutume, qu'il est gras, qu'il a beau poil, & que l'écoulement est glaireux, il y a lieu de croire que c'est la *morve* proprement dite. Lorsque le cheval ne jette que d'un côté, qu'il est glandé, que l'écoulement est glaireux, qu'il n'est pas triste, qu'il ne touffe pas, qu'il boit & mange comme de coutume, il y a plus lieu de croire que c'est la *morve* proprement dite.

Lorsque tous ces signes existans, l'écoulement subsiste depuis plus d'un mois, on est certain que c'est la *morve* proprement dite.

Lorsque tous ces signes existans, l'écoulement est simplement glaireux, transparent, abondant & sans pus, c'est la *morve* proprement dite commençante.

Lorsque tous ces signes existans, l'écoulement est verdâtre ou jaunâtre, & mêlé de pus, c'est la *morve* proprement dite confirmée.

Lorsque tous ces signes existans, l'écoulement est noirâtre ou sanieux & glaireux en même temps, c'est la *morve* proprement dite invétérée.

On sera encore plus assuré que c'est la *morve* proprement dite, si avec tous ces signes on voit en ouvrant les naseaux, de petits ulcères rouges, ou des érosions sur la membrane pituitaire, au commencement du conduit nasal.

Lorsqu'au contraire l'écoulement se fait également par les deux naseaux, qu'il est simplement purulent, que le cheval touffe, qu'il est triste, abattu, dégoûté, maigre, qu'il a le poil hérissé, & qu'il n'est pas glandé, c'est la *morve* improprement dite.

Lorsque l'écoulement succède à la gourme, c'est la *morve* de fausse gourme.

Lorsque le cheval jette par les naseaux une simple mucoité transparente, & que la tristesse & le dégoût ont précédé & accompagnent cet écoulement, on a lieu de croire que c'est la *morfondure* : on en est certain lorsque l'écoulement ne dure pas plus de 15 jours.

Lorsque le cheval commence à jeter également par les deux naseaux une *morve* mêlée de beaucoup de pus, ou le pus tout pur sans être glandé, c'est la *pulmonie* seule ; mais si le cheval devient

glandé par la suite, c'est la *morve* composée, c'est-à-dire la *pulmonie* & la *morve* proprement dite tout à la fois.

Pour distinguer la *morve* par l'écoulement qui se fait par les naseaux, prenez de la matière que jectoit un cheval morveux proprement dit, mettez-la dans un verre, versez dessus de l'eau que vous ferez tomber de fort haut : voici ce qui arrivera, l'eau sera troublée fort peu, & il se déposera au fond du verre une matière visqueuse & glaireuse.

Prenez de la matière d'un autre cheval morveux depuis plus long-temps, mettez-la de même dans un verre, versez de l'eau dessus, l'eau se troublera considérablement ; & il se déposera au fond une matière glaireuse, de même que dans le premier : versez par inclination le liquide dans un autre verre, laissez-le reposer, après quelques heures l'eau deviendra claire, & vous trouverez au fond du pus qui s'y étoit déposé.

Prenez ensuite de la matière d'un cheval pulmonique, mettez-la de même dans un verre ; versez de l'eau dessus, toute la matière se délayera dans l'eau ; & rien n'ira au fond.

D'où il est aisé de voir que la matière glaireuse est un signe spécifique de la *morve* proprement dite ; & que l'écoulement purulent est un signe de la *pulmonie* : on connoitra les différens degrés de la *morve* proprement dite, par la quantité du pus qui se trouvera mêlé avec l'humour glaireux ou la *morve*. La quantité différente du pus en marque toutes les nuances.

Pour avoir de la matière d'un cheval morveux ou pulmonique, on prend un entonnoir, on en adapte la base à l'ouverture des naseaux, & on le tient par la pointe ; on introduit par la pointe de l'entonnoir une plume, ou quelqu'autre chose dans le nez, pour irriter la membrane pituitaire, & faire ébranler le cheval, ou bien on serre la trachée-artère avec la main gauche, le cheval touffe & jette dans l'entonnoir une grande quantité de matière qu'on met dans un verre pour faire l'expérience ci-dessus. Il y a une infinité d'expériences à faire sur cette maladie ; mais les dépenses en seroient fort considérables.

Prognostic. Le danger varie suivant le degré & la nature de la maladie. La *morve*

la morfondure n'a pas ordinairement de suite, elle ne dure ordinairement que 12 ou 15 jours, pourvu qu'on fasse les remèdes convenables: lorsqu'elle est négligée, elle peut dégénérer en morve proprement dite.

La morve de pulmonie invétérée est incurable.

La morve proprement dite commençante peut se guérir par les moyens que je proposerai: lorsqu'elle est confirmée elle ne se guérit que difficilement: lorsqu'elle est invétérée, elle est incurable jusqu'à présent. La morve simple est moins dangereuse que la morve composée; il n'y a que la morve proprement dite qui soit contagieuse, les autres ne le sont pas.

Curation. Avant que d'entreprendre la guérison, il faut être bien assuré de l'espèce de morve que l'on a à traiter & du degré de la maladie: 1°. de peur de faire inutilement des dépenses, en entreprenant de guérir des chevaux incurables; 2°. afin d'empêcher la contagion, en condamnant avec certitude ceux qui sont morveux; 3°. afin d'arracher à la mort une infinité de chevaux qu'on condamne très-souvent mal-à-propos: il ne s'agit ici que de la morve proprement dite.

La cause de la morve commençante étant l'inflammation de la membrane pituitaire, le but qu'on doit se proposer est de remédier à l'inflammation: pour cet effet, on met en usage tous les remèdes de l'inflammation; ainsi dès qu'on s'aperçoit que le cheval est glandé, il faut commencer par saigner le cheval, réitérer la saignée, suivant le besoin, c'est le remède le plus efficace: il faut ensuite tâcher de relâcher & détendre les vaisseaux, afin de leur rendre la souplesse nécessaire pour la circulation; pour cet effet on injecte dans le nez la décoction des plantes adoucissantes & relâchantes, telles que la mauve, guimauve, bouillon-blanc, brancurline, pariétaire, mercuriale, &c. ou avec les fleurs de camomille, de mélilot & de sureau: on fait aussi respirer au cheval la vapeur de cette décoction, & sur-tout la vapeur d'eau tiède, où l'on aura fait bouillir du son ou de la farine de seigle ou d'orge; pour cela on attache à la tête du cheval un sac où l'on met le son ou les plantes

tièdes. Il est bon de donner en même temps quelques lavemens rafraîchissans, pour tempérer le mouvement du sang, & l'empêcher de se porter avec trop d'impétuosité à la membrane pituitaire.

On retranche le foin au cheval, & on ne lui fait manger que du son tiède, mis dans un sac de la manière que je viens de dire: la vapeur qui s'en exhale adoucit, relâche & diminue admirablement l'inflammation. Par ces moyens on remédie souvent à la morve commençante.

Dans la morve confirmée, les indications que l'on a sont de détruire les ulcères de la membrane pituitaire. Pour cela on met en usage les détersifs un peu forts: on injecte dans le nez, par exemple la décoction des feuilles d'aristoloche, de gentiane & de centaurée. Lorsque par le moyen de ces injections l'écoulement change de couleur, qu'il devient blanc, épais & d'une louable consistance, c'est un bon signe; on injecte alors de l'eau d'orge, dans laquelle on fait dissoudre un peu de miel rosat; ensuite, pour faire cicatrifier les ulcères, on injecte l'eau seconde de chaux, & on termine ainsi la guérison lorsque la maladie cède à ces remèdes.

Mais souvent les sinus sont remplis de pus, & les injections ont de la peine à y pénétrer; elles n'y entrent pas en assez grande quantité pour en vider le pus, & elles sont insuffisantes; on a imaginé un moyen de les porter dans ces cavités, & de les faire pénétrer dans tout l'intérieur du nez; c'est le trépan, c'est le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

Les fumigations sont aussi un très-bon remède; on en a vu de très-bons effets. Pour faire recevoir ces fumigations, on a imaginé une boîte dans laquelle on fait brûler du sucre ou autre matière détersive; la fumée de ces matières brûlées est portée dans le nez par le moyen d'un tuyau long, adapté d'un côté à la boîte, & de l'autre aux naseaux.

Mais souvent ces ulcères sont calleux & rebelles, ils résistent à tous les remèdes qu'on vient d'indiquer; il faudroit fondre ou détruire ces callosités, cette indication demanderoit les caustiques; les injections fortes & corrosives rempliroient cette intention, si on pouvoit les faire sur les parties affectées seulement;

mais comme elles arrosent les parties saines, de même que les parties malades, elles irriteroient & enflammeroient les parties qui ne sont pas ulcérées, & augmenteroient le mal ; delà la difficulté de guérir la *morve* par les caustiques.

Dans la *morve* invétérée, où les ulcères sont en grand nombre, profonds & sanieux, où les vaisseaux sont rongés, les os & les cartilages cariés, & la membrane pituitaire épaissie & endurcie, il ne paroît pas qu'il y ait de remède ; le meilleur parti est de tuer les chevaux, de peur de faire des dépenses inutiles, en tentant la guérison.

Tel est le résultat des déconvenues de MM. de la Fosse père & fils, telles que celui-ci les a publiées dans une dissertation présentée à l'académie des Sciences, & approuvée par les commissaires.

Auparavant il y avoit ou une profonde ignorance, ou une grande variété de préjugés sur le siège de cette maladie ; mais pour le reconnoître, dit M. de la Fosse, il ne faut qu'ouvrir les yeux. En effet, que voit-on lorsqu'on ouvre un cheval morveux proprement dit, & uniquement morveux ? On voit la membrane pituitaire plus ou moins affectée, les cornets du nez & les sinus plus ou moins remplis de pus & de *morve*, suivant le degré de la maladie, & rien de plus ; on trouve les viscères & toutes les autres parties du corps dans une parfaite santé. Il s'agit d'un cheval morveux proprement dit, parce qu'il y a une autre maladie, à qui on donne mal-à-propos le nom de *morve* ; d'un cheval uniquement morveux, parce que la *morve* peut être accompagnée de quelque autre maladie qui pourroit affecter les autres parties.

Mais le témoignage des yeux s'appuie de preuves tirées du raisonnement.

1°. Il y a dans le cheval & dans l'homme des plaies & des abcès qui n'ont leur siège que dans une partie ; pourquoi n'en seroit-il pas de même de la *morve* ?

2°. Il y a dans l'homme des chancres rongeans aux levres & dans le nez ; ces chancres n'ont leur siège que dans les levres ou dans le nez ; ils ne donnent aucun signe de leur existence après leur guérison locale. Pourquoi n'en seroit-il pas de même de la *morve* dans le cheval ?

3°. La pulmonie ou la suppuration du poulmon, n'affecte que le poulmon, pour-

quoi la *morve* n'affecteroit-elle pas uniquement la membrane pituitaire.

4°. Si la *morve* n'étoit pas locale, ou, ce qui est la même chose, si elle venoit de la corruption générale des humeurs, pourquoi chaque partie du corps, du moins celles qui sont d'un même tissu que la membrane pituitaire, c'est-à-dire d'un tissu mol, vasculaire & glanduleux, tels que le cerveau, le poulmon, le foie, le pancréas, la rate, &c. ne seroient-elles pas affectées de même que la membrane pituitaire ? pourquoi ces parties ne seroient-elles pas affectées, plusieurs & même toutes à la fois, puisque toutes les parties sont également abreuvées & nourries de la masse des humeurs, & que la circulation du sang, qui est la source de toutes les humeurs, se fait également dans toutes les parties ? Or il est certain que dans la *morve* proprement dite, toutes les parties du corps sont parfaitement saines, excepté la membrane pituitaire. Cela a été démontré par un grand nombre de dissections.

5°. Si dans la *morve* la masse totale des humeurs étoit viciée, chaque humeur particulière qui en émane, le seroit aussi, & produiroit des accidens dans chaque partie ; la *morve* seroit dans le cheval, ainsi que la vérole dans l'homme, un composé de toutes sortes de maladies ; le cheval maigriroit, souffriroit, languiroit, & périroit bientôt ; des humeurs viciées ne peuvent pas entretenir le corps en santé. Or on sait que dans la *morve* le cheval ne souffre point : qu'il n'a ni fièvre ni aucun mal, excepté dans la membrane pituitaire ; qu'il boit & mange comme à l'ordinaire ; qu'il fait toutes ses fonctions avec aisance ; qu'il fait le même service que s'il n'avoit point de mal ; qu'il est gai & gras ; qu'il a le poil lisse & tous les signes de la plus parfaite santé.

Mais voici des faits qui ne laissent guère de lieu au doute & à la dispute.

Premier fait. Souvent la *morve* n'affecte la membrane pituitaire que d'un côté du nez, donc elle est locale ; si elle étoit dans la masse des humeurs, elle devroit au-moins attaquer la membrane pituitaire des deux côtés.

II Fait. Les coups violens sur le nez produisent la *morve*. Dira-t-on qu'un coup porté sur le nez a vicié la masse des humeurs ?

III Fait. La lésion de la membrane pituitaire produit la *morve*. En 1559 au mois de Novembre, après avoir trepané & guéri du trépan un cheval, il devint morveux, parce que l'inflammation se continua jusqu'à la membrane pituitaire. L'inflammation d'une partie ne met pas la corruption dans toutes les humeurs.

IV Fait. Un cheval sain devient morveux presque sur-le-champ, si on lui fait dans le nez des injections âcres & corrosives. Ces injections ne vicient pas la masse des humeurs.

V Fait. On guérit la *morve* par des remèdes topiques. M. Desbois, médecin de la faculté de Paris, a guéri un cheval morveux par le moyen des injections. On ne dira pas que les injections faites dans le nez, ont guéri la masse du sang, d'où M. de la Fosse le fils conclut que le siège qu'il lui assigne dans la membrane pituitaire, est son unique & vrai siège. Voyez là-dessus sa *Dissert. sur la morve*, imprimée en 1761.

MORVE, f. f., *Jardinage*, maladie qui survient aux chicorées & aux laitues; c'est une espèce de pourriture dont le nom a été fait de son aspect. On dit aussi *morver*.

MORVEAUX, *Géogr.*, *Merveilum*, *Mervellie*, ainsi appelé dans une chartre de Perard, page 51, 58, à l'an 891, & *Morvellum in fine Bovingorum*, au territoire de Rouvre, dans un titre de 1017, rapporté dans l'histoire de l'église de saint Etienne de Dijon, page 78.

Ce fief, près de Dijon, appartient à M. Guiton de *Morveaux*, avocat-général du parlement de Bourgogne; ce magistrat éclairé fait autant d'honneur au barreau qu'aux lettres, par ses discours éloquentes & par ses ouvrages. Son éloge du président Jeannin, l'ami & le ministre de Henri IV & de Louis XIII, a été imprimé en 1768 & très-goûté. Son nom est connu chez les physiciens par des ouvrages sur la physique. Tout le temps qu'il peut dérober à ses nobles & pénibles fonctions, il le consacre aux sciences. Nous devons à ce savant plusieurs excellents articles de chimie qui enrichissent ce dictionnaire.

MORVÉDRO, ou **MORVIÉDRO**, *Géogr.*, ancienne ville d'Espagne au

royaume de Valence. Ce sont les restes de la fameuse & infortunée Sagonte, bâtie par les Zacynthiens, qui lui avoient donné le nom de leur patrie. On l'appelle aujourd'hui *Morvédro*, en latin, *Muri veteres*, à cause des vieilles murailles qui s'y trouvent, & qui nous rappellent encore par ces tristes vestiges une partie de la grandeur de l'ancienne Sagonte. On y voit en entrant sur la porte de la ville une inscription à demi-effacée, en l'honneur de Claude II, successeur de Galien.

SENATUS POPULUSQUE
SAGUNTINORUM
CLAUDIO

INVICTO PIO. FELICI IMP.
CÆS. PONT. MAX.
TRIB. POT. P. P.
PROCOS.

A une autre porte on voit une tête d'Annibal faite de pierre. Près de la cathédrale se voient les restes d'un vieil amphithéâtre de 357 piés d'étendue, avec 26 banes l'un sur l'autre taillés dans le roc; & ces banes & les voûtes étoient d'une structure si solide, qu'ils se sont conservés depuis tant de siècles.

Morvédro est située à 2 milles de la mer, sur un rocher élevé, au bord d'une rivière qui porte son nom, & quelquefois celui de Turulis, à 4 lieues de Valence. Long. 17. 36. lat. 39. 44. (D. J.)

MORVEUX, *Maréchal.*, on appelle ainsi un cheval qui a la morve Voyez **MORVE**.

MORVILLIERS, *Géogr.*, autrefois nommé *Latofao*, & depuis *Liffou-le-grand*, est un bourg, avec titre de comté, dans le Barrois, bailliage de la Marche, dans une plaine près des confins orientaux de la Champagne, du diocèse de Toul.

On croit que c'est-là que Frédégonde gagna une sanglante bataille contre Brunehaut, en 596. Ebroin, maire du palais de Neustrie, y remporta la victoire contre les seigneurs Austrasiens en 680; & Charles IV, duc de Lorraine, y battit du Hallier en 1641. On trouve différens corps métalliques sur la montagne de *Morvilliers*: on y voit aussi des ourfins. (C)

MORUNDA, *Géogr. anc.*, Ptolomée nomme deux villes de ce nom, l'une en Médie, l'autre dans l'Inde, en-deçà du Gange. (D. J.)

MORVOLANT, f. m., *en terme de Blondier*, c'est de la soie mêlée qui tombe dans le déchet, & qui empêche la suite du dévidage.

MORXI, f. m., *Médecine*, nom d'une maladie pestilentielle commune dans le Malabar & dans plusieurs autres contrées des Indes orientales.

MOSA, *Géogr. anc.*, nom latin de la Meuse; nous en avons parlé suffisamment sous le nom moderne, autant du moins que le plan de cet ouvrage le permet. Nous ajouterons ici que depuis César jusqu'à nous le cours de ce fleuve a éprouvé bien des changemens. Il est arrivé que cette grande rivière, qui charrie sans cesse avec elle quantité de limon, a nécessairement bouché son lit en plusieurs endroits, & fait ailleurs des atterrissements considérables. Si à ces causes l'on joint les débordemens ordinaires du Rhin, & dont la *Meuse* reçoit la part par le Wahal, on n'aura pas de peine à comprendre que d'un côté elle a pu changer de cours, & que de l'autre elle a dû porter à son embouchure de nouvelles terres dans des lieux que la mer couvroit auparavant. C'est ce que M. Van-Loon a savamment exposé dans son *livre des antiquités des Bataves*; j'y renvoie le lecteur. (*D. I.*)

MOSA, *Géogr. anc.*, l'itinéraire d'Antonin place ce lieu sur la route d'*Andomatunum*, ou de Langres à *Tul-lun-lencomin*; Toul, la distance marquée XII; ce lieu est Meuvi, situé au passage de la Meuse & sur la direction de l'ancienne voie Romaine, non *Meuse*, dont la position remonte aux sources de cette rivière. Ce Meuse n'étant éloigné de Langres que de dix à onze mille toises. *D'Anv. Not. Gal. page 466. (C)*

MOSA, f. m., *Cuisine*, sorte d'aliment très-commun parmi les paysans d'Allemagne: il est fait avec de la farine de froment ou d'épeautre & du lait, & pareil à ce que nous appellons *lait épais* ou *bouilli*; mais la trop grande quantité nuit aux enfans sur-tout, à qui elle engorge les vaisseaux du méfentère.

MOSAÏQUE ET CHRÉTIENNE PHILOSOPHIE, *Histoire de la Philosophie*, le scepticisme & la crédulité sont deux vices également indignes d'un homme qui pense. Parce qu'il y a des choses

fausses, toutes ne le sont pas; parce qu'il y a des choses vraies, toutes ne le sont pas. Le philosophe ne nie ni n'admet rien sans examen; il a dans sa raison une juste confiance; il fait par expérience que la recherche de la vérité est pénible, mais il ne la croit point impossible; il ose descendre au fond de son puits, tandis que l'homme méfiant ou pusillanime se tient courbé sur les bords & juge delà, se trompant, Toit qu'il prononce qu'il l'apperçoit malgré la distance & l'obscurité, soit qu'il prononce qu'il n'y a personne. Delà cette multitude incroyable d'opinions diverses; delà le doute; delà le mépris de la raison & de la philosophie; delà la nécessité prétendue de recourir à la révélation, comme au seul flambeau qui puisse nous éclairer dans les sciences naturelles & morales; delà le mélange monstrueux de la Théologie & des systèmes; mélange qui a achevé de dégrader la religion & la philosophie; la religion, en l'assujettissant à la discussion; la philosophie, en l'assujettissant à la foi. On raisonna quand il falloit croire, on crut quand il falloit raisonner; & l'on vit éclore en un moment une foule de mauvais chrétiens & de mauvais philosophes. La nature est le seul livre du philosophe: les saintes écritures sont les seuls livres du théologien. Ils ont chacun leur argumentation particulière. L'autorité de l'église, de la tradition, des peres, de la révélation, fixe l'un; l'autre ne reconnoît que l'expérience & l'observation pour guides: tous les deux usent de leur raison, mais d'une manière particulière & diverse qu'on ne confond point sans inconvénient pour les progrès de l'esprit humain, sans péril pour la foi: c'est ce que ne comprennent point ceux qui, dégoûtés de la philosophie sectaire & du pirronisme, cherchent à s'instruire des sciences naturelles dans les sources où la science du salut étoit & avoit été jusqu'alors la seule à puiser. Les uns s'en tinrent scrupuleusement à la lettre des écritures, les autres comparent le récit de Moïse avec les phénomènes, & n'y remarquant pas toute la conformité qu'ils desiroient, s'embarrassèrent dans des explications allégoriques: d'où il arriva qu'il n'y a point d'absurdités que les premiers

premiers ne soutinssent ; point de découvertes que les autres n'aperçussent dans le même ouvrage.

Cette espèce de philosophie n'étoit pas nouvelle : voyez ce que nous avons dit de celle des Juifs & des premiers chrétiens, de la cabale, du platonisme des temps moyens de l'école d'Alexandrie, du pitthagorico platonico-cabalistique, &c.

Une observation assez générale, c'est que les systèmes philosophiques ont eu de tout temps une influence fâcheuse sur la médecine & sur la théologie. La méthode des théologiens est d'abord d'anathématiser les opinions nouvelles, ensuite de les concilier avec leurs dogmes ; celle des médecins, de les appliquer tout de suite à la théorie & même à la pratique de leur art. Les théologiens retiennent long-temps les opinions philosophiques qu'ils ont une fois adoptées. Les médecins moins opiniâtres, les abandonnent sans peine : ceux-ci circulent paisiblement au gré des systématiques, dont les idées passent & se renouvellent ; ceux là font grand bruit, condamnant comme hérétique dans un moment ce qu'ils ont approuvé comme catholique dans un autre, & montrant toujours plus d'indulgence ou d'aversion pour un sentiment, selon qu'il est plus arbitraire ou plus obscur, c'est-à-dire qu'il fournit un plus grand nombre de points de contact, par lesquels il peut s'attacher aux dogmes dont il ne leur est pas permis de s'écarter.

Parmi ceux qui embrassèrent l'espèce de philosophie dont il s'agit ici, il y en eut qui ne confondant pas tout-à-fait les limites de la raison & de la foi, se contenterent d'éclairer quelques points de l'écriture, en y appliquant les découvertes des philosophes. Ils ne s'apercevoient pas que le peu de service qu'ils rendoient à la religion, même dans les cas où leur travail étoit heureux, ne pouvoit jamais compenser le danger du mauvais exemple qu'ils donnoient. Si l'on en étoit plus disposé à croire le petit nombre de vérités sur lesquelles l'histoire sainte se concilioit avec les phénomènes naturels, ne prenoit-on pas une pente toute contraire dans le grand nombre de cas où l'expérience & la révélation sembloient par-

ler diversement ? C'est-là en effet tout le fruit qui résulte des ouvrages de Severin, d'Alstedius, de Glassius, de Zuzold de Valois, de Bochart, de Maius, d'Urfin, de Scheuchzer, de Grabovius, & d'une infinité d'autres qui se sont efforcés de trouver dans les saintes écritures tout ce que les philosophes ont écrit de la logique, de la morale, de la métaphysique, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la politique. Il me semble qu'ils auroient dû imiter les philosophes dans leur précaution. Ceux-ci n'ont point publié de systèmes, sans prouver d'abord qu'ils n'avoient rien de contraire à la religion : ceux-là n'auroient jamais dû rapporter les systèmes des philosophes à l'écriture sainte, sans s'être bien assurés auparavant qu'ils ne contenoient rien de contraire à la vérité. Négliger ce préalable, n'étoit-ce pas s'exposer à faire dire beaucoup de sottises à l'esprit saint ? Les rêveries de Robert Fulde n'honoroient-elles pas beaucoup Moïse ? Et quelle satire plus indécente & plus cruelle pourroit-on faire de cet auteur sublime, que d'établir une concorde exacte entre ses idées & celles de plusieurs physiciens que je pourrais citer ?

Laissons donc là les ouvrages de Bigot, de Fromond, de Calmann, de Pfeffer, de Bayer, d'Aslache, de Dannée, de Dickenson, & lisons Moïse, sans chercher dans la Genèse des découvertes qui n'étoient pas de son temps, & dont il ne se proposa jamais de nous instruire.

Alstedius, Glassius & Zuzold ont cherché à concilier la logique des philosophes avec celle des théologiens ; belle entreprise !

Valois, Bochart, Maius, Urfin, Scheuchzer ont vu dans Moïse tout ce que nos philosophes, nos naturalistes, nos mathématiciens même ont découvert.

Buddée vous donnera le catalogue de ceux qui ont démontré que la dialectique & la métaphysique d'Aristote est la même que celle de Jésus-Christ.

Parcourez Rudiger, Wucherer & Wolf, & vous les verrez se tourmentant pour attribuer aux auteurs révélés tout ce que nos philosophes ont écrit

de la nature, & tout ce qu'ils ont rêvé, de ses causes & de sa fin.

Je ne fais ce que Bigot a prétendu, mais Fromond veut absolument que la terre soit immobile. On a de cet auteur deux traités sur l'ame & sur les météores, moitié philosophiques, moitié chrétiens.

Casimann a publié une biographie naturelle, morale & économique, d'où il déduit une morale & une politique théosophique : celui-ci pourtant n'asservissoit pas tellement la philosophie à la révélation, ni la révélation à la philosophie, qu'il ne prononçât très-nettement qu'il ne valût mieux s'en tenir aux saintes écritures sur les préceptes de la vie, qu'à Aristote & aux philosophes anciens ; & à Aristote & aux philosophes anciens sur les choses naturelles, qu'à la bible & à l'ancien testament. Cependant il défend l'ame du monde d'Aristote contre Platon ; & il promet une grammaire, une rhétorique, une logique, une arithmétique, une géométrie, une optique & une musique chrétienne. Voilà les extravagances où l'on est conduit par un zèle aveugle de tout christianiser.

Alstedius, malgré son savoir, prétendit aussi qu'il falloit conformer la philosophie aux saintes écritures, & il en fit un essai sur la jurisprudence & la médecine, où l'on a bien de la peine à retrouver le jugement de cet auteur.

Bayer encouragé par les tentatives du chancelier Bacon, publia l'ouvrage intitulé, *le fil du labyrinthe* ; ce ne sont pas des spéculations frivoles ; plusieurs auteurs ont suivi le fil de Bayer, & sont arrivés à des découvertes importantes sur la nature ; mais cet homme n'est pas exempt de la folie de son temps.

Aslach auroit un nom bien mérité parmi les philosophes, si le même défaut n'eût défiguré ses écrits ; il avoit étudié, il avoit vu, il avoit voyagé ; il savoit, mais il étoit philosophe & théologien, & il n'a jamais pu se résoudre à séparer ces deux caractères. Sa religion est philosophique, & sa physique est chrétienne.

Il faut porter le même jugement de Lambert Danée.

Dickenfon n'a pas été plus sage. Si vous en croyez celui-ci, Moïse a donné

en six pages tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira de bonne cosmologie.

Il y a deux mondes, le supérieur immatériel, l'inférieur ou le matériel. Dieu, les anges & les esprits bienheureux, habitent le premier ; le second est le nôtre, dont il explique la formation par le concours des atomes que le Tout-puissant a mus & dirigés. Adam a tout su. Les connoissances du premier homme ont passé à Abraham, & d'Abraham à Moïse. Les théogonies des anciens ne sont que la vraie cosmogonie défigurée par des symboles. Dieu créa des particules de toute espèce. Dans le commencement elles étoient immobiles : de petits vides les séparoient. Dieu leur communiqua deux mouvemens, l'un doux & oblique, l'autre circulaire : celui-ci fut commun à la masse entière, celui-là propre à chaque molécule. De-là des collusions, des séparations, des unions, des combinaisons ; le feu, l'air, l'eau, la terre, le ciel, la lune, le soleil, les astres, & tout cela comme Moïse l'a entendu & l'a écrit. Il y a des eaux supérieures, des eaux inférieures, un jour sans soleil ; de la lumière sans corps lumineux ; des germes, des plantes, des ames les unes matérielles & qui sentent ; des ames spirituelles ou immatérielles ; des forces plastiques, des sexes, des générations ; que fais-je encore ? Dickenfon appelle à son secours toutes les vérités & toutes les folies anciennes & modernes ; & quand il en a fait une fable qui satisfait aux premiers chapitres de la genèse, il croit avoir expliqué la nature & concilié Moïse avec Aristote, Epicure, Démocrite, & les philosophes.

Thomas Burnet parut sur la scène après Dickenfon. Il naquit de bonne maison en 1632, dans le village de Richemond. Il continua dans l'université de Cambridge les études qu'il avoit commencées au sein de sa famille. Il eut pour maîtres Cudworth, Widdrington, Sharp & d'autres qui professoient le platonisme qu'ils avoient ressuscité. Il s'instruisit profondément de la philosophie des anciens. Ses défauts & ses qualités n'échappèrent point à un homme qui ne s'en laissoit pas imposer, & qui avoit un jugement à lui. Platon lui plut comme moraliste, & lui déplut comme cosmologue. Personne n'exerça

mieux la liberté ecclésiastique ; il ne s'en départit pas même dans l'examen de la religion chrétienne. Après avoir épuisé la lecture des auteurs de réputation, il voyagea. Il vit la France, l'Italie & l'Allemagne. Chemin faisant, il recueilloit sur la terre nouvelle tout ce qui pouvoit le conduire à la connoissance de l'ancienne. De retour, il publia la première partie de la théorie sacrée de la terre, ouvrage où il se propose de concilier Moïse avec les phénomènes. Jamais tant de recherches, tant d'érudition, tant de connoissances, d'esprit & de talens ne furent plus mal employés. Il obtint la faveur de Charles II. Guillaume III accepta la dédicace de la seconde partie de sa théorie, & lui accorda le titre de son chapelain, à la sollicitation du célèbre Tillotson. Mais notre philosophe ne tarda pas à se dégoûter de la cour, & à revenir à la solitude & aux livres. Il ajouta à sa théorie les archéologues philosophiques, ou les preuves que presque toutes les nations avoient connu la cosmogonie de Moïse comme il l'avoit conçue ; & il faut avouer que Burnet aperçut dans les anciens beaucoup de singularités qu'on n'y avoit pas remarquées : mais ses idées sur la naissance & la fin du monde, la création, nos premiers pères, le serpent, le déluge & autres points de notre foi, ne furent pas accueillies des théologiens avec la même indulgence que des philosophes. Son christianisme fut suspect. On le persécuta ; cet homme paisible se trouva embarrassé dans des disputes, & suivi par des inimitiés qui ne le quitterent qu'au bord du tombeau. Il mourut âgé de 86 ans. Il avoit écrit deux ouvrages, l'un de l'état des morts & des résuscités, l'autre de la foi & des devoirs du chrétien, dont il laissa des copies à quelques amis. Il en brûla d'autres par humeur. Voici l'analyse de son système.

Entre le commencement & la fin du monde, on peut concevoir des périodes, des intermédiaires, ou des révolutions générales qui changeront la face de la terre.

Le commencement de chaque période fut comme un nouvel ordre de choses.

Il viendra un dernier période qui sera la consommation de tout.

C'est sur-tout à ces grandes catastrophes qu'il faut diriger les observations. Notre terre en a souffert plusieurs, dont l'histoire sacrée nous instruit, qui nous sont confirmées par l'histoire profane, & qu'il faut reconnoître toutes les fois qu'on regarde à ses piés.

Le déluge universel en est une.

La terre, au sortir du chaos, n'avoit ni la forme, ni la contexture que nous lui remarquons.

Elle étoit composée de manière qu'il devoit s'ensuivre une dissolution, & de cette dissolution un déluge.

Il ne faut que regarder les montagnes, les vallées, les mers, les entrailles de la terre, sa surface, pour s'assurer qu'il y a eu bouleversement & rupture.

Puisqu'elle a été submergée par le passé, rien n'empêche qu'elle ne soit un jour brûlée.

Les parties solides se sont précipitées au fond des eaux ; les eaux ont farnagé ; l'air s'est élevé au-dessus des eaux.

Le séjour des eaux & leur poids agissant sur la surface de la terre, en ont consolidé l'intérieur.

Des poussières séparées de l'air, & se répandant sur les eaux qui couvroient la terre, s'y sont assemblées, durcies, & ont formé une croûte.

Voilà donc des eaux contenues entre un noyau & une enveloppe dure.

C'est delà qu'il déduit la cause du déluge, la fertilité de la première terre & l'état de la nôtre.

Le soleil & l'air continuant d'échauffer & de durcir cette croûte, elle s'entr'ouvrit, se brisa, & les masses séparées se précipiterent au fond de l'abîme qui les soutenoit.

Delà la submersion d'une partie du globe, les gouffres, les vallées, les montagnes, les mers, les fleuves, les rivières, les continances, leurs séparations, les isles & l'aspect général de notre globe.

Il part delà pour expliquer avec assez de facilité plusieurs grands phénomènes.

Avant la rupture de la croûte, la sphère étoit droite ; après cet événement elle s'inclina. Delà cette diversité de phénomènes naturels dont il est parlé dans les mémoires qui nous restent des premiers temps, qui ont eu lieu, & qui ont cessé ; les âges d'or & de fer, &c.

Ce petit nombre de suppositions lui suffit pour justifier la cosmogonie de Moïse avec toutes ses circonstances.

Il passe delà à la conflagration générale & à ses suites ; & si l'on veut oublier quelques observations qui ne s'accordent point avec l'hypothèse de Burnet, on conviendra qu'il étoit difficile d'imaginer rien de mieux. C'est une fable qui fait beaucoup d'honneur à l'esprit de l'auteur.

D'autres abandonnerent la physique, & tournerent leurs vues du côté de la morale, & s'occupèrent à la conformer à la loi de l'Evangile ; on nomme parmi ceux-ci Seckendorf, Boëcler, Paschius, Genslengius, Becman, Wessenfeld, &c. Les uns se tirèrent de ce travail avec succès ; d'autres brouillèrent le christianisme avec différens systèmes d'éthique, tant anciens que modernes, & ne se montrèrent ni philosophes, ni chrétiens. Voyez la morale chrétienne de Crelius, & celle de Danée ; il regne une telle confusion dans ces ouvrages, que l'homme pieux & l'homme ne savent ni ce qu'ils doivent faire, ni ce qu'ils doivent s'interdire.

On tenta aussi d'allier la politique avec la morale du Christ, au hasard d'établir pour la société en général des principes qui suivis à la lettre, la réduiroient en un monastère. Voyez là-dessus Buddée, Fabricius & Pfaffius.

Valentin Alberti prétend qu'on n'a rien de mieux à faire pour poser les vrais fondemens du droit naturel, que de partir de l'état de perfection, tel que l'Ecriture-sainte nous le représente, & de passer ensuite aux changemens qui se sont introduits dans le caractère des hommes sous l'état de corruption. V. son *Compendium juris naturalis orthodoxæ Theologiæ conformatum*.

Voici un homme qui s'est fait un nom au temps où les esprits vouloient ramener tout à la révélation. C'est Jean Amos Comenius. Il naquit à Moravie l'an 1592. Il étudia à Herborn. Sa patrie étoit alors le théâtre de la guerre. Il perdit ses biens, ses ouvrages & presque sa liberté. Il alla chercher un asyle en Pologne. Ce fut là qu'il publia son *Jainua linguarum reformatæ*, qui fut traduit dans toutes les langues, cette première production fut suivie du *Synopsis*

physicæ ad lumen divinum reformatæ. On l'appella en Suisse & en Angleterre. Il fit ces deux voyages. Le comte d'Oxenstiern le protégea, ce qui ne l'empêcha pas de mener une vie errante & malheureuse. Allant de province en province & de ville en ville, & rencontrant la peine par-tout, il arriva à Amsterdam. Il auroit pu y demeurer tranquille ; mais il se mit à faire le prophète, & l'on fait bien que ce métier ne s'accorde guère avec le repos. Il annonçoit des pertes, des guerres, des malheurs de toute espèce, la fin du monde, qui duroit encore, à son grand étonnement, lorsqu'il mourut en 1671. Ce fut un des plus ardens défenseurs de la physique de Moïse. Il ne pouvoit souffrir qu'on la décriât, sur-tout en public & dans les écoles. Cependant il n'étoit pas ennemi de la liberté de penser. Il disoit du chancelier Bacon, qu'il avoit trouvé la clef du sanctuaire de la nature ; mais qu'il avoit laissé à d'autres le soin d'ouvrir. Il regardoit la doctrine d'Aristote comme pernicieuse, & il n'auroit pas tenu à lui qu'on ne brûlât tous les livres de ce philosophe, parce qu'il n'avoit été ni circoncis ni baptisé.

Bayer n'étoit pas plus favorable à Aristote, il prétendoit que la manière de philosopher ne conduisoit à rien, & qu'en s'y assujettissant on disputoit à l'infini, sans trouver un point où l'on pût s'arrêter. On peut regarder Bayer comme le disciple de Comenius. Outre le *Fil du Labyrinthe*, on a de lui un ouvrage intitulé, *Fundamenta interpretationis & administrationis generalia ex mundo, mente & Scripturis jacta*, ou *Os-tium vel atrium naturæ schenographice delineatum*. Il admet trois principes ; la matière, l'esprit & la lumière. Il appelle la matière la masse mosaïque ; il la considère sous deux points de vue, l'un de première création, l'autre de seconde création. Elle ne dura qu'un jour dans son état de première création, il n'en reste plus rien. Le monde, tel qu'il est, nous la montre dans son état de seconde création. Pour passer delà à la genèse des choses, il pose pour principe que la masse unie à l'esprit & à la lumière constitue le corps, que la masse étoit informe, discontinue en vapeurs, poreuse & cohérente en quelque sorte ;

qu'il y a une nature fabricante, un esprit vital, un plasmateur *mosaïque*; des ouvriers externes, des ouvriers particuliers; que chaque espèce a le sien, chaque individu; qu'il y en a de solitaires & d'universaux; que les uns peuvent agir sans le concours des autres; que ceux-ci n'ont de pouvoir que celui qu'ils reçoivent, &c. Il déduit l'esprit vital de l'incubation de l'Esprit-saint; c'est l'esprit vital qui forme les corps selon les idées de l'incubateur; son action est ou médiate ou immédiate, ou interne ou externe; il est intelligent & sage, actif & pénétrant, il arrange, il vivifie, il ordonne, il se divise en général & particulier, en naturel & accidentel, en terrestre & céleste, en fidéral & élémentaire, substantifique, modifiant, &c. L'esprit vital commence, la fermentation achève. A ces deux principes, il en ajoute un instrumental, c'est la lumière, être moyen entre la masse ou la matière & l'esprit; de là naissent le mouvement, le froid, le chaud, & une infinité de mots vuides de sens, & de sottises que je n'ai pas le courage de rapporter, parce qu'on n'auroit pas la patience de les lire.

Il s'ensuit de ce qui précède, que tous ces auteurs plus instruits de la religion, que versés dans les secrets de la nature, n'ont servi presque de rien au progrès de la véritable philosophie.

Qu'ils n'ont point éclairci la religion, & qu'ils ont obscurci la raison.

Qu'il n'a pas dépendu d'eux qu'ils n'aient déshonoré Moïse, en lui attribuant toutes leurs rêveries.

Qu'en voulant éviter un écueil, ils ont donné dans un autre; & qu'au lieu d'illustrer la révélation, ils ont par un mélange insensé, défiguré la philosophie.

Qu'ils ont oublié que les saintes Ecritures n'ont pas été données aux hommes pour les rendre physiciens, mais meilleurs.

Qu'il y a bien de la différence entre les vérités naturelles contenues dans les livres sacrés, & les vérités morales.

Que la révélation & la raison ont leurs limites, qu'il ne faut pas confondre.

Qu'il y a des circonstances où Dieu s'abaisse à notre façon de voir, & qu'alors il emprunte nos idées, nos expres-

sions, nos comparaisons, nos préjugés mêmes.

Que s'il en usoit autrement, souvent nous ne l'entendrions pas.

Qu'en voulant donner à tous une égale autorité, ils méconnoissoient toute certitude.

Qu'ils arrêteront les progrès de la philosophie, & qu'ils avanceront ceux de l'incrédulité.

Laisant donc de côté ces systèmes, nous acheverons de leur donner tout le ridicule qu'ils méritent, si nous exposons l'hypothèse de Moïse telle que Comenius l'a introduite.

Il y a trois principes des choses, la matière, l'esprit & la lumière.

La matière est une substance corporelle, brute, ténébreuse & constitutive des corps.

Dieu en a créé une masse capable de remplir l'abîme créé.

Quoiqu'elle fût invisible, ténébreuse & informe, cependant elle étoit susceptible d'extension, de contraction, de division, d'union, & de toutes sortes de figures & de formes.

La durée en sera éternelle, en elle-même & sous ses formes; il n'en peut rien périr, les liens qui la lient sont indissolubles; on ne peut la séparer d'elle-même, de sorte qu'il reste une espèce de vuide au milieu d'elle.

L'esprit est une substance déliée, vivante par elle-même, invisible, insensible, habitante des corps & végétante.

Cet esprit est infus dans toute la masse rude & informe; il est primitivement émané de l'incubation de l'Esprit-Saint; il est destiné à l'habiter, à la pénétrer, à y régner, & à former par l'entremise de la lumière, les corps particuliers, selon les idées qui leur sont assignées, à produire en eux leurs facultés, à coopérer à leur génération, & à les ordonner avec sagesse.

Cet esprit vital est plastique.

Il est ou universel ou particulier, selon les sujets dans lesquels il est diffus, & selon le rapport des corps auxquels il préside, naturel ou accidentel, perpétuel ou passager.

Considéré relativement à son origine, il est ou primordial, ou seminal, ou minéral, ou animal.

En qualité de primordial , il est au-dessus du céleste , ou sidéré , ou élémentaire , & partie substantifiant , partie modifiant.

Il est séminal , en égard à sa concentration générale.

Il est minéral , eu égard à sa concentration spécifique d'or , ou de marbre.

Il se divise encore en vital , relativement à sa puissance & à ses fonctions ; & il est total ou principal , & dominant ou partiel , & subordonné & allié.

Considéré dans sa condition , il est libre ou lié ; assoupi ou fermentant , lancé ou retenu , &c.

Ses propriétés sont d'habiter la matière , de la mouvoir , de l'égaliser , de préserver les idées particulières des choses , & de former les corps destinés à des opérations subséquentes.

La lumière est une substance moyenne , visible par elle-même & mobile , brillante , pénétrant la matière , la disposant à recevoir les aspects , & efformatrice des corps.

Dieu destina la matière dans l'œuvre de la création à être un instrument universel , à introduire dans la masse toutes les opérations de l'esprit , & à les signer chacune d'un caractère particulier ; selon les usages divers de la nature.

La lumière est ou universelle & primordiale ; ou produite & caractérisée.

Sa partie principale s'est retirée dans les astres qui ont été répandus dans le ciel pour tous les usages différens de la nature.

Les autres corps n'en ont pris ou retenu que ce qu'il leur en falloit pour les usages à venir auxquels ils étoient préparés.

La lumière remplit ses fonctions par son mouvement , son agitation & ses vibrations.

Ces vibrations se propagent du centre à la circonférence ou sont renvoyées de la circonférence au centre.

Ce sont elles qui produisent la chaleur & le feu dans les corps sublunaires. Sa source éternelle est dans le soleil.

Si la lumière se retire , ou revient en arrière , le froid est produit ; la lune est la région du froid.

La lumière vibrée & la lumière retirée sont l'une & l'autre , ou dispersées ou réunies , ou libres & agissantes , ou retenues ; c'est selon les corps où elles ré-

sident : elles sont aussi sous cet aspect , ou naturelles & originaires , ou adventices ou occasionnelles , ou permanentes & passagères ou transitoires.

Ces trois principes diffèrent entre eux , & voici leurs différences. La matière est l'être premier , l'esprit l'être premier vivant , la lumière l'être premier mobile ; c'est la forme qui survient qui les spécifie.

La forme est une disposition , une caractérisation des trois premiers principes , en conséquence de laquelle la masse est configurée , l'esprit concentré , la lumière tempérée ; de manière qu'il y a entre eux une liaison , une pénétration réciproque & analogue à la fin que Dieu a prescrite à chaque corps.

Pour parvenir à cette fin , Dieu a imprimé aux individus des vestiges de sa sagesse , & des causes agissant intérieurement , les esprits reçoivent les idées , les formes , les simulacres des corps à engendrer , la connoissance de la vie , des procédés & des moyens , & les corps sont produits comme il l'a prévu de toute éternité dans sa volonté & son entendement.

Qu'est-ce que les élémens , que des portions spécifiées de matière terrestre , différenciées particulièrement par leur densité & leur rareté.

Dieu a voulu que les premiers individus ou restassent dans leur première forme , qu'ils en engendrassent de semblables à eux , imprimant & propageant leurs idées & leurs autres qualités.

Il ne faut pas compter le feu au nombre des élémens , c'est un effet de la lumière .

De ces trois principes naissent les principes des chimistes.

Le mercure naît de la matière jointe à l'esprit , c'est l'aqueux des corps.

De l'union de l'esprit avec la lumière naît le sel , ou ce qui fait la consistance des corps.

De l'union de la matière & du feu ou de la lumière , naît le soufre.

Grande portion de matière au premier ; grande portion d'esprit au second ; grande portion de lumière au troisième.

Trois choses entrent dans la composition de l'homme , le corps , l'esprit & l'ame.

Le corps vient des élémens.

L'esprit, de l'ame du monde.

L'ame de Dieu.

Le corps est mortel, l'esprit dissipable, l'ame immortelle.

L'esprit est l'organe & la demeure de l'ame.

Le corps est l'organe & la demeure de l'esprit.

L'ame a été formée de l'ame du monde qui lui préexistoit, & cet esprit intellectuel differe de l'esprit vital en degré de pureté & de perfection.

Voilà le tableau de la physique *mosaïque* de Comenius. Nous ne dirons de la morale, qu'il désignoit aussi par l'épithete de *mosaïque*, qu'une chose; c'est qu'il réduisoit tous les devoirs de la vie aux préceptes du Décalogue.

MOSAÏQUE, f. f., *Art méchanique*, on entend par *mosaïque* non-seulement l'art de tailler & polir quantité de marbre précieux de différentes couleurs, mais encore celui d'en faire un choix convenable, de les assembler par petites parties de différentes formes & grandeurs sur un fond de stuc, préparé à cet effet, pour en faire des tableaux représentant des portraits, figures, animaux, histoire & payfages, des fleurs, des fruits & toute sorte de dessins imitant la peinture.

On donnoit autrefois différens noms à la *mosaïque*, à cause de ses variétés; les uns l'appelloient *musaique*, du latin *musivum*, qui signifie en général un ouvrage délicat, ingénieux, & bien travaillé: & selon Scaliger, du grec *μουσικόν*, parce que ces sortes d'ouvrages étoient polis: en effet, *μουσικόν*, *εὐμετρον* & *μουσικόν* se prennent en ce sens chez les Grecs; les autres l'appelloient *musibum*, comme on le voit encore dans quelques manuscrits, & sur-tout dans les inscriptions de Gruter; d'autres lui ont donné les noms de *musaicum*, *musaeum* & *mosiacum*, de *musæis*, comme le rapporte Jean-Louis Vives, lib. XVI. S. Augustin, de *civitate Dei*; d'autres encore le font dériver du grec *μουσικόν*, *musico cantu*, ou d'un mot hébreu, qui veut dire *mélange*; mais Nebricenis & quelques autres croient, & ce qui paroît plus vraisemblable, qu'il dérive du grec *μουρξ*, *musæ*, parce que, dit-il, il falloit beaucoup d'art pour ces sortes de

peintures, & que la plupart servoient d'ornement aux muses.

L'usage de faire des ouvrages de *mosaïque* est, selon quelques auteurs, fort ancien. Plusieurs prétendent que son origine vient des Perses qui fort curieux de ces sortes d'ouvrages, avoient excité les peuples voisins à en faire d'exactes recherches. Nous voyons même dans l'écriture sainte qu'Assuérus leur roi, fit construire de son temps un pavé de marbre si bien travaillé, qu'il imitoit la peinture. D'autres assurent que cet art prit naissance à Constantinople, fondée sur ce que cette ville étoit de leur temps la seule dont presque toutes les églises & les bâtimens particuliers en étoient décorés, & que que delà il s'est répandu dans les autres provinces de l'Europe. En effet, on en transporta des confins de ce royaume chez les peuples voisins d'Assyrie, delà en Grece, & enfin, selon Plin, du temps de Sylla, on en fit venir dans le Latium pour augmenter les décorations des plus beaux édifices. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il commença à paroître vers le temps d'Auguste, sous le nom d'une nouvelle invention. C'étoit une façon de peindre des choses de conséquence avec des morceaux de verre qui demandoient une préparation particulière. Cette préparation consistoit dans la façon de le fondre dans des creusets, dans celle de couler sur des marbres polis, & dans celle de le tailler par petits morceaux, soit avec des tranchans, soit avec des scies faites exprès, & de les polir pour les assembler ensuite sur un fond de stuc. (On peut voir dans les ouvrages de Nerius un fort beau traité sur cette partie.) A ces morceaux de verre succéderent ceux de marbre, qui exigeoient alors beaucoup moins de difficultés pour la taille; enfin cet art négligé depuis plusieurs siècles, a été ensuite abandonné, sur-tout depuis que l'on a trouvé la maniere de peindre sur toutes sortes de métaux, qui est beaucoup plus durable, n'étant pas sujette, comme la première, à tomber par écailles après un long temps. On lui donnoit autrefois le nom de *marqueterie en pierre*, que l'on distinguoit de *marqueterie en bois*, ou *ébénisterie*; & sous ce nom l'on comprenoit non-seulement l'art de faire des peintures par pierres de rapport,

mais encore celui de faire des compartimens de pavé de différens dessins, comme l'on en voit dans plusieurs de nos églises ou maisons royales, ouvrage des marbriers. Ce sont maintenant ces ouvriers qui sont chargés de ces sortes d'ouvrages, comme travaillant en marbre de différente manière.

La *mosaïque* se divise en trois parties principales; la première a pour objet la connoissance des différens marbres propres à ses ouvrages; la deuxième est la manière de préparer le mastic qui doit les recevoir, celle de l'appliquer sur les murs, pavés & autres lieux que l'on veut orner de ces sortes de peintures, pour y poser ensuite les différentes petites pièces de marbre; & la troisième est l'art de joindre ensemble ces mêmes marbres, & de les polir avec propreté pour en faire des ouvrages qui imitent la peinture.

Première partie. Des marbres. Les marbres se trouvant expliqués fort au long à l'article de la MAÇONNERIE, nous nous contenterons ici de les désigner simplement par leurs noms.

Des marbres antiques.

Marbres antiques.

de lapis.

de porphyre.

de serpent.

d'albâtre	{	le blanc.	{	l'oriental. le fleuri. l'agatato.
		le varié.		
		le montahuto.		

de granit.	{	le violet.
		le roquebrue.
		d'Egypte.
		d'Italie.

de granit.	{	de Dauphiné.
		vert.
		violet.

de jaspe.	{	antique.
		floride.
		rouge & vert.

de Paros.

de vert antique.

blanc & noir.

de petit antique.

de brocatelle.

africain.

noir antique.

de cipolin.

jaune. { de Sienne.
 { doré.

de bigionero.

de lumachello.

picenisco.

de breche antique.

de breche antique d'Italie.

Des marbres modernes.

Marbres blancs.

de Carare.

noir moderne.

de Dinan.

de Namur.

de theu.

blanc veiné.

de Margosse.

noir & blanc.

de Barbançon.

de Givet.

de Portor.

de Saint-Maximin.

de serpent moderne.

vert moderne	{	d'Egypte.
		de mer.

jaspe.

de lumachello moderne.

de Brenne.

occhio di pavone.

porta sancta ou serena.

fior di persica.

del vescovo.

de brocatelle.

de Boulogne.

de Champagne.

de Sainte-Baume.

de Tray.

de Languedoc.	{	de Cosne.
		de Narbonne.

de roquebrue.

de Caen.

de griotte.

de bleu turquin.

de serancolin.

de balvacaire.

de campan.	{	blanc.
		rouge.
		vert.
		isabelle.

de Signan.

de Savoie.

de Gauchenet.

de Lef.

de Hance.

de Balzato.

d'Auvergne.

de Bourbon.
de Hon.
de Sicile. { ancien.
 { moderne.
de Suisse.
d'Antin.
de Laval.
de Cerfontaine.
de Berg-op-zoom.
de Montbart.
de Malplacet.
de Merlemont.
de Saint-Remi.
royal.

Des marbres dits breches modernes.

Breche blanche.
noire.
dorée.
coraline.
violette.
isabelle.
des Pyrénées.
grosse.
de Véronne.
sauveterre.
saraveche.
saraveche petite,
lettebazi.
de Florence.
des Lolières.
d'Alet.

II. Partie. De la maniere de préparer le stuc. Le stuc dont on se sert pour ainsi dire par-tout maintenant, au-lieu de marbre, & qui est une composition particulière qui l'imité parfaitement, est une espèce de mastic que l'on applique sur les murs où l'on veut faire de la mosaïque, & sur lequel on pose toutes les pièces de marbre qui réunies ensemble, doivent imiter la peinture & former tableau. Il s'en fait de plusieurs manières, selon l'industrie & le génie des ouvriers.

Celle dont on se servoit autrefois consistoit dans une portion de chaux éteinte (on appelle chaux éteinte, celle qui a été amortie par l'eau), sur trois de poudre de marbre, que l'on méloit avec des blancs d'œufs & de l'eau; ce qui formoit une masse que l'on appelloit mortier. Mais l'usage & l'expérience nous ont appris que ce mastic ne pouvoit nous être d'aucun usage, s'endurcissant si promptement que les ouvriers n'avoient pas le temps d'unir leurs pierres ensemble.

La matière que l'on emploie actuellement le plus communément, & qui est beaucoup meilleure que la précédente, consiste dans une portion de chaux éteinte, environ ce qu'en peut contenir un instrument avec lequel on la porte en Italie appelé *schisso*, qui est à-peu-près la valeur d'un pié cube, sur trois de poudre de marbre de Tibur, & non d'autre espèce, comme le remarquent plusieurs auteurs, mêlées ensemble, non avec de l'eau, mais avec de l'huile de lin, que l'on remue tous les jours avec un morceau de fer. La première quantité est de 80 livres, que l'on augmente jusqu'à ce que le tout soit bien pris; ce qui se connoît lorsque la masse entière devenant unie, s'entle de jour en jour en forme de pyramide, & l'eau qui étoit dans la chaux s'évapore: on y remet de l'huile tous les jours, de peur qu'elle ne se desseche; ce qui arrive cependant plus ou moins, selon la température des climats, des saisons, &c. Cette masse est ordinairement en été dix-huit ou vingt jours à acquérir son degré de perfection, & dans les autres temps de l'année davantage, à proportion de l'humidité de l'air, & de la rigueur des saisons; de sorte qu'en hiver un mois entier ne suffit quelquefois pas pour la secher: ce degré se connoît lorsque le mélange cessant de s'élever, l'eau qui étoit dans la chaux étant évaporée, elle demeure dans un état fixe, comme une espèce d'onguent; ce temps passé l'huile de lin s'évapore à son tour, & la poudre de marbre mêlée avec la chaux demeurant intimement liées, se durcissent & ne font plus qu'un corps solide.

Si l'on étoit pressé on pourroit païtir dans ses mains de la chaux éteinte réduite en poudre, avec trois fois autant de poudre de marbre de Tibur, mêlé d'huile de lin, avec quoi l'on feroit un mastic semblable au précédent.

De la maniere de préparer le mastic. Pour préparer les murs, pavés, & autres choses semblables à recevoir la mosaïque, il faut y appliquer le mastic; & pour cet effet, on enfonce auparavant dans ces murs de forts cloux, à tête large, disposés en échiquier, espacés les uns des autres d'environ deux pouces à deux & demi; on les frotte ensuite avec un pinceau trempé dans l'huile de lin:

au bout de quelques heures ou plus, selon l'humidité du temps, on garnit de *mastic* le pourtour de la tête de ces cloux par petit morceaux, appliqués de plus en plus les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'étant bien liés sur les murs, ils ne forment plus qu'un tout que l'on dresse alors à la règle; on en fait environ 3 à 4 toises au plus de suite, pour qu'il ne se puisse durcir avant que l'on ait placé les petits morceaux de marbre que l'on joint bien proprement les uns contre les autres en les attachant au *mastic*; lorsque tout l'ouvrage est bien pris, on le polit à la pierre-ponce bien également par-tout. Si le mur étoit en pierre dure, & que l'on ne pût y enfoncer des cloux, il faudroit alors y faire des trous à queue d'aronde, c'est-à-dire plus larges au fond que sur les bords, d'environ un pouce en quarré sur la même profondeur, espacés les uns des autres, de deux pouces & demi à trois pouces, disposés en échiquier, que l'on empliroit ensuite de *mastic*, comme auparavant par petits morceaux les uns sur les autres, & bien liés ensemble. Ces trous assez près les uns des autres, à queue d'aronde & remplis d'un *mastic* qui, lorsqu'il est dur, ne peut plus ressortir, forment une espèce de chaîne qui retient très-solide-ment la masse.

On peut encore préparer ces murs d'une autre manière, en y appliquant des ceintures ou bandes de fer entrelacés; mais ce moyen augmente alors considérablement la dépense.

S'il arrivoit que l'on voulût faire des portraits, paysages, histoires & autres tableaux portatifs, tels que l'on en faisoit autrefois, ce qui s'exécute ordinairement sur le bois, il faudroit y enfoncer des cloux à large tête, & y appliquer ensuite le *mastic*, de la manière que nous l'avons vu.

III. partie. Des ouvrages de mosaïque. La *mosaïque* étant un composé de petits morceaux de marbre de diverses formes joints ensemble, les habiles ouvriers exigent que chacun d'eux soit d'une seule couleur, de manière que les changemens & diminutions de couleurs & de nuances, s'y fassent par différentes pierres réunies les unes contre les autres, comme elles se font dans la tapisserie par différents points dont chacun n'est que d'une

seule couleur. Aussi est-il nécessaire qu'ils soient travaillés & rejoints avec beaucoup d'art, & que le génie de l'ouvrier soit riche, pour produire l'agréable diversité qui en fait toute la beauté & le charme. On voit encore en Italie quantité de ces ouvrages. Ciampinus a fait graver la plus grande partie de ceux qui lui ont paru les plus beaux; on voit aussi dans plusieurs de nos maisons royales quelques portraits, paysages, &c. encore existans de ces sortes d'ouvrages.

On divisoit anciennement les ouvrages de *mosaïque* en trois espèces; la première étoit de ceux que l'on nommoit *grands*, qui avoient environ dix piés en quarré au moins; on les employoit à tout ce qu'on pouvoit appeller *pavé*, exposé & non exposé aux injures de l'air; on n'y représentoit aucune figure d'hommes ni d'animaux, mais seulement des peintures semblables à celles que l'on nomme *arabesques*. La deuxième espèce étoit de ceux que l'on appelle *moyens*, qui avoient au moins deux piés en quarré, & étoient composés de pierres moins grandes, par conséquent en plus grande quantité, & exigeoient aussi plus de délicatesse & de propreté que les autres. La troisième espèce étoit de ceux que l'on nommoit *petits*; ces derniers qui alloient jusqu'à un pié en quarré étoient les plus compliqués par la petitesse des pierres dont ils étoient composés, la difficulté de les assembler avec propreté, & l'énorme quantité des figures qui alloit jusqu'à deux millions. *Article de M. LUCOTE.*

Des outils. Les outils propres aux ouvrages de *mosaïque* sont presque les mêmes que ceux qui appartiennent à la marbrerie. L'emploi du marbre étant le seul objet de ces deux arts. Il en est de particuliers à la *mosaïque*.

1°. On se sert d'une tablette d'environ deux cent cases particulières, assemblées les unes contre les autres, contenant chacune une certaine quantité de petites pièces de marbre d'une même couleur, appuyé sur une table, posée sur deux traieaux d'assemblage.

2°. D'un établi à piés d'assemblage, sur lequel est posé un étau de bois, composé de jumelle dormante, jumelle mouvante, & vis à écroux, dans lequel sont des petits morceaux de marbre dis-

passés pour être travaillés ; 3°. d'une seille qui contient de l'émeri qui aide à frotter le marbre.

4°. D'une petite sciote, propre aux ouvrages délicats, composée d'un fer & de la monture de bois.

5°. D'un petit compas droit, propre à lever des distances par ses pointes.

6°. D'un petit compas à pointes courbes, appelé *compas d'épaisseur*, fait pour lever des épaisseurs par ses pointes.

7°. D'un archet, composé d'une corde à boyau, tendue sur un arc de baleine.

8°. D'un trépan, aciéré & à pointe arrondie, ajusté dans la boîte, servant avec le secours de l'archet, à percer des trous. On peut voir dans l'*art de marbrerie* cette opération de deux manières différentes.

9°. D'une lime quarrelette d'Angleterre, emmanchée, faite pour limer & polir le marbre.

10°. D'une pince, faite pour prendre les petites pièces de marbre, & les appliquer plus facilement sur le mastic ; il en est de plus petites ou de plus grandes selon la grandeur des ouvrages.

11°. D'une pince, faite d'une autre manière, à charnière. *Art. de M. LUCOTE.*

MOSAÏQUE, en *Peinture*, espèce de peinture faite avec de petites pierres colorées & des aiguilles de verre compassées & rapportées ensemble, de manière qu'elles imitent dans leur assemblage, le trait & la couleur des objets qu'on a voulu représenter.

Pour exécuter cet art, il faut avant toutes choses, avoir le tableau peint, soit en grand, soit en petit, de l'ouvrage qu'on veut imiter, & avoir aussi les dessins au net de la grandeur de chaque partie de l'ouvrage ; ce qu'on appelle *cartons*. On se sert de petites pierres de toutes sortes de forme & de couleur, qu'on distribue suivant leur nuance, dans différentes boîtes ou paniers. Ces petites pierres doivent avoir une face lisse & plate, mais il ne faut point qu'elles soient polies à leur surface extérieure ; car on n'y verroit pas la couleur lorsqu'elle réfléchiroit la lumière. Le dessin ou carton de chaque partie de l'ouvrage doit être piqué ; cela fait, on mouille un peu la place de l'enduit qui a été préparé, comme dans la peinture à fresque ; alors on pose cette

place avec de la pierre noire pilée ; ensuite l'on passe du mortier très-fin, d'une épaisseur médiocre & égale, sur chaque endroit qui n'est pas marqué par le trait du dessin, afin de conserver & de mettre dans les contours les petites pierres, en les trempant dans le mortier liquide qu'on a soin d'avoir auprès de soi. Quand on veut dorer dans cette espèce de peinture, on se sert de petites pièces de verre blanc épais & doré au feu d'un côté. La *mosaïque* subsiste d'ordinaire autant que le pavé ou le mur sur lequel elle est employée, sans altération de couleur.

Il nous reste en *mosaïque* un grand nombre de morceaux de la main des anciens. On voit, par exemple, dans le palais que les Barberins ont fait bâtir dans la ville de Palestrine, à 25 milles de Rome, un grand morceau de *mosaïque*, qui peut avoir 12 piés de long, sur dix de hauteur, & qui sert de pavé à une espèce de grande niche, dont la voûte soutient les deux rampes séparées, par lesquelles on monte au premier palier du principal escalier de ce bâtiment. Ce superbe morceau est une espèce de carte géographique de l'Egypte, & , à ce qu'on prétend, le même pavé que Sylla avoit fait placer dans le temple de la Fortune Préneftine, & dont Pline parle au vingt-cinquième chapitre du trente-sixième livre de son histoire. Il se voit gravé en petit dans le *Latium* du P. Kircher ; mais en 1721 le cardinal Charles Barberin le fit graver en quatre grandes feuilles. L'ancien artiste s'est servi, pour embellir sa carte, de plusieurs espèces de vignettes, telles que les géographes en mettent pour remplir les places vuides de leurs cartes. Ces vignettes représentent des hommes, des animaux, des bâtimens, des chasses, des cérémonies, & plusieurs points de l'histoire morale & naturelle de l'Egypte ancienne. Le nom des choses qui y sont dépeintes, est écrit au-dessus en caractères grecs, à-peu-près comme le nom des provinces est écrit dans une carte générale du royaume de France. On voit encore à Rome & dans plusieurs endroits de l'Italie, des fragmens de *mosaïque* antique dont la plupart ont été gravés par Pietro Santi Bartoldi, qui les a insérés dans ses différents recueils.

Les incrustations de la galerie de sainte

Sophie à Constantinople sont des *mosaïques* faites la plupart avec des dez de verre, qui se détachent tous les jours de leur ciment; mais leur couleur est inaltérable. Ces dez de verre sont de véritables doublets; car la feuille colorée de différente manière, est couverte d'une pièce fort mince, collée par-dessus: il n'y a que l'eau bouillante qui puisse la détacher. C'est un secret connu, & que l'on pourroit mettre en pratique, si les *mosaïques* revenoient à la mode parmi nous. Quoique l'application de ces deux pièces de verre qui renferme la lame colorée soit vétilleuse, elle prouve que l'invention des doublets n'est pas nouvelle. Les Turcs ont détruit le nez & les yeux des figures que l'on y avoit représentées, aussi-bien que le visage des chérubins, placés aux angles du dôme.

L'art de la peinture en *mosaïque* se conserva dans le monde après la chute de l'empire romain. Les Vénitiens ayant fait venir en Italie quelques peintres grecs au commencement du treizième siècle, Appollonius, un de ces peintres grecs, montra le secret de peindre en *mosaïque* à Taffi, & travailla de concert avec lui à représenter quelques histoires de la bible dans l'église de saint Jean de Florence. Bientôt après Gaddo-Gaddi s'exerça dans ce genre de peinture, & répandit ses ouvrages dans plusieurs lieux d'Italie. Ensuite Giotto, élève de Cimabué, & né en 1276, fit le grand tableau de *mosaïque* qui est sur la porte de l'église de saint Pierre de Rome, & qui représente la barque de saint Pierre agitée par la tempête. Ce tableau est connu sous le nom de *Nave del Giotto*. Beccafumi, né en 1484, se fit une grande réputation par l'exécution du pavé de l'église de Sienne en *mosaïque*. Cet ouvrage est de clair-obscur, composé de deux sortes de pierre de rapport, l'une blanche pour les jours, l'autre demi-teinte pour les ombres. Jusepin & Lanfranc parurent ensuite & surpassèrent de beaucoup leurs prédécesseurs par leurs ouvrages en ce genre de peinture. Cependant on s'en est dégoûté par plusieurs raisons.

Il est même certain qu'on jugeroit mal du pinceau des anciens, si l'on vouloit en juger sur les *mosaïques* qui nous restent d'eux. Les curieux savent bien

qu'on ne rendroit pas au Titien la justice qui lui est due, si l'on vouloit juger de son mérite par les *mosaïques* de l'église de S. Marc de Venise, qui furent faites sur les dessins de ce maître de la couleur. Il est impossible d'imiter avec les pierres & les morceaux de verre dont les anciens se sont servi pour peindre en *mosaïque*, toutes les beautés & tous les agrémens que le pinceau d'un habile homme met dans un tableau, où il est maître de voiler les couleurs, & de faire tout ce qu'il imagine, tant par rapport aux traits, que par rapport aux couleurs. En effet, la peinture en *mosaïque* a pour défaut principal, celui du peu d'union & d'accord dans les teintes qui sont assujetties à un certain nombre de petits morceaux de verre colorés. Il ne faut pas espérer de pouvoir, avec cet unique secours, qui est fort borné, exprimer cette prodigieuse quantité de teintes qu'un peintre trouve sur sa palette, & qui lui sont absolument nécessaires pour la perfection de son art: encore moins, avec l'aide de ces petits cubes, peut-on faire des passages harmonieux. Ainsi la peinture en *mosaïque* a toujours quelque chose de dur: elle ne produit son effet qu'à une distance éloignée, & par conséquent elle n'est propre qu'à représenter de grands morceaux. On ne connoit point de petits ouvrages de ce genre, qui, vus de près, contentent l'œil.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur la *mosaïque* des habitans du nouveau monde, faite avec des plumes d'oiseau. Quand les Espagnols découvrirent le continent de l'Amérique, ils y trouverent deux grands empires florissans depuis plusieurs années, celui du Mexique & celui du Pérou. Depuis long-temps on y cultivoit l'art de la peinture. Ces peuples, d'une patience & d'une subtilité de main inconcevables, avoient même créé l'art de faire une espèce de *mosaïque* avec les plumes des oiseaux. Il est prodigieux que la main des hommes ait eu assez d'adresse pour arranger & réduire en forme de figures colorées tant de filets différens. Mais comme le génie manquoit à ces peuples, ils étoient, malgré leur dextérité, des artistes grossiers: ils n'avoient ni les règles du dessin les plus simples, ni les premiers principes de la compo-

tion, de la perspective & du clair-obscur. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

MOSBACH, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne, dans le Palatinat, chef-lieu d'un bailliage sur le Neckar. *Long.* 26. 30. *lat.* 49. 35.

Mosbach est la patrie de Nicolas Cifner, connu par ses *opuscula historico & politico philologica*, qui renferment des pièces utiles sur la jurisprudence & l'histoire d'Allemagne. Il mourut à Heidelberg en 1583 à 54 ans.

MOSBOURG ou **MOSBURG**, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne en Bavière, au confluent de l'Isar & de l'Amber, à deux milles O. de Landshut, & à pareille distance de Frilingen. *Long.* 29. 40. *lat.* 48. 33.

MOSCHATELLINE, f. f., *Hist. nat. Botan.*, cette petite plante forme un genre particulier dont on ne connoît qu'une espèce nommée *moschatellina foliis fumarie bulbosæ*, par J. B. 3. 206. *Ranunculus numerosus moschatellina dictus*, par C. B. P. 178.

Sa racine est longue d'environ un pouce, blanche, couverte de petite écailles, creuses en-dedans, d'un goût douçâtre. De sa racine s'élèvent deux ou trois queues longues comme la main, menues, molles, vertes-pâles, soutenant des feuilles découpées comme celles de la fumeterre, bulbeuses, d'un verd-émer. Il sort d'entre elles un pédicule qui porte à sa cime cinq petites fleurs de couleur herbeuse, composée chacune d'un seul pétale, avec des étamines jaunes qui en occupent le milieu. Toutes ces fleurs ramassées ensemble représentent un cube sans base; elles ont, ainsi que les feuilles dans les temps humides, une odeur de musc. Lorsque la fleur est tombée, il lui succede une baie ou un fruit mol, succulent, qui renferme pour l'ordinaire quatre semences semblables à celles du lin. Cette petite plante passe très-vite; elle croît dans les haies ombragées, parmi les brossailles, au bord des ruisseaux, & sous les arbres, dans un terrain léger, sablonneux. Elle fleurit dès le commencement d'Avril; on n'en fait point d'usage.

MOSCHI, *Géogr.*, peuples qui habitoient le long de la mer d'Hyrcanie, vers la source du Phasis. Leur pays se nommoit *Moschica-Régio*, & se partageoit

en trois parties, dont l'une étoit la Colchide, l'autre l'Ibérie, & la troisième l'Arménie. Les *Moschici montes* étoient les montagnes de la grande Arménie; ainsi les peuples *Moschi* répondent aux Géorgiens & aux Mingréliens de nos jours.

MOSCHIUS, *Géogr. anc.*, rivière de la Mysie supérieure, selon Ptolomée, *liv. III, ch. ix.* Les uns prétendent que c'est aujourd'hui la *Morave*, & d'autres le *Lym*.

MOSCOUADE, f. f., est parmi les épiciers le sucre des isles non altéré. C'est la base de tous les différens sucres que l'on fait; il faut qu'elle soit d'un gris blanchâtre, sèche, la moins grasse, & qu'elle sente le moins le brûlé qu'il est possible.

MOSCOVIE, *Géogr.*, c'est ainsi qu'on nommoit autrefois les états du Czar; mais on les nomme aujourd'hui *Russie* ou l'*Empire russe*. Voyez **RUSSIE**.

Depuis un siècle cet état est devenu très-vaste & très-formidable. Il s'est agrandi à l'orient jusqu'au Japon & à la Chine; au midi, jusqu'au bord méridional de la mer Caspienne; au couchant, jusqu'à la mer Baltique; & au nord, jusqu'aux glaces de l'Océan septentrional. Enfin, la *Moscovie* ne fait plus qu'une province de cet empire.

MOSELLE, *Géogr.*, rivière de France, qui court par la Lorraine, par les évêchés de Metz & de Toul, par le comté de Weldentz, & par la province de la Saare.

Salve annis, laudate agris, laudate colonis,

Dignata imperio, debent an mania Belgæ.

La plupart des auteurs l'appellent en latin *Musella* ou *Mosella*. Florus la nomme *Mosulla*, & Ptolomée *Obrincus*.

Elle prend la source au mont des Fau-cilles, dans les montagnes de Vaugé, aux confins de la Lorraine, du Sundgau, & du comté de Montbelliard, assez près de l'endroit d'où la Saône tire aussi son origine.

Cette proximité fut cause que, sous le regne de l'empereur Domitius Néron, on entreprit de faire un canal pour joindre la *Moselle* à la Saône; mais l'ouvrage ne fut point achevé. Ce fleuve se perd dans le Rhin, auprès de Coblentz.

MOSELLANUS COMITACUS, Géogr. anc., comté d'Allemagne; c'est ce que nous nommons l'*Haspengow*.

MOSKA, ou **MOSENA**, Géogr., petite rivière de l'empire russe, dans la province à laquelle elle donne le nom de *Moscou*, dont nous avons fait les mots *Moscovie* & *Moscovite*. Elle a sa source à l'extrémité de cette province, arrose *Moscou*, & se perd dans l'*Occa*, rivière qui tombe dans le *Volga*.

MOSKITES, LES, Géogr., petite nation de l'Amérique dans la nouvelle Espagne, entre le cap de Hondura & Nicaragua. Les hommes sont agiles, vigoureux, & bons pêcheurs, s'exerçant dès l'enfance à jeter la lance & le harpon. Ils vont presque tout nus, & ne vivent que de la pêche. (D. J.)

MOSKOW, Géogr., les François prononcent *Moskou*, mais mal; ce mot se doit prononcer *Moskof*, parce que le *w* final de la langue esclavone, qui est d'usage en Russie, en Pologne & ailleurs, est un *v* confonne, & se prononce par ces peuples comme un *f*.

Moskow est une grande ville, que Basilides conquit sur les Lithuaniens à la fin du onzième siècle. Elle devint alors un patriarcat, & la capitale de l'empire russe, & elle l'a été jusqu'à la fondation de Saint-Petersbourg par Pierre I. Oléarius, le Brun & autres, ont décrit *Moskow* dans leurs voyages; mais les années ont causé tant de changemens à cette ville, que leurs descriptions ne sont plus vraies aujourd'hui.

Cette ville est partagée en quatre parties, dont chacune est entourée d'une muraille & d'un fossé. Elle dépérit tous les jours, parce que la plupart des maisons étant de bois, les incendies y sont fréquens, & le czar a défendu qu'on les rebâtît de pierre, afin d'attirer encore mieux les grands & les riches à Saint-Petersbourg.

Les rues de *Moskow* ne sont pavées qu'en peu d'endroits, & remplies de vagabonds & de gueux, qui détrouffent & assassinent les passans à l'entrée de la nuit.

Les églises & monastères y brillent en très-grand nombre; & comme chacun a ses cloches, la sonnerie ne finit point. Ces cloches ne se mettent pas en branle

comme les nôtres; on les sonne par le moyen d'une corde qui tient au battant.

L'apothicairerie de *Moskow* étoit autrefois la plus considérable de l'Europe, parce qu'elle fournissoit seule les armées & les grandes villes de Russie; mais les choses ne sont plus de même aujourd'hui.

Les environs de *Moskow* paroissent très-beaux, & les Anglois établis dans cette ville, avoient trouvé l'art d'avoir dans leurs jardins au mois de Février des roses hâtives, des œillets & d'excellentes asperges. Tout le pays produit du bon blé, qu'on sème en Mai, & qu'on recueille en Septembre. La terre porte des fruits, pourvu qu'on la fume & qu'on la cultive. Le miel y est aussi commun qu'en Pologne. Le gros & le menu bétail y pait en abondance; en sorte que la vie y est à grand marché.

Moskow est baignée au sud-est par la *Moska*, au couchant & au sud-ouest, par la rivière de *Neglina*.

Pierre-le-Grand a fait faire un canal de *Moskow* à Saint-Petersbourg, pour établir une correspondance entre l'ancienne capitale de ses états, & la nouvelle. Ce canal, après avoir traversé le lac d'*Onega*, arrive à *Moskow*.

Cette ville est dans une plaine fort étendue, à 160 lieues N. de Cassa, 240 de Constantinople, 260 de Cracovie, 245 de Stokolm, environ 360 de Vienne, & 650 de Paris. Long. selon Cassini, 57. 51. 30. lat. 55. 36. 10. Long. Selon Timmerman, 56. 11. 15. lat. 55. 34. (D. J.)

MOSKOW, LE DUCHÉ DE, Géogr., province de l'empire Russe, appelé la *Moscovie* proprement dite, pour la distinguer de tout l'empire du czar.

Cette province particulière a titre de duché; car pendant long-temps les czars n'ont été connus que sous le titre de *grands ducs de Moscovie*. Elle prend son nom de sa capitale, qui elle-même le reçoit de la rivière qui l'arrose. Les autres rivières principales sont l'*Occa* & la *Clesma*, qui vont grossir le *Volga*. Dans la partie occidentale du duché de *Moskow* est une grande forêt de vingt-cinq lieues, d'où sort le *Borysthene*, qui delà passe par le duché de *Smolensko*, entre en Lithuanie, en Pologne, en

Ukraine, &c. Long. du duché de Mos-
cow 53. 63. lat. 52. 58. (D. J.)

MOSLEM, *Hist. mod. ecclési.*, nom par lequel les Arabes désignent ceux qui font profession de la religion de Mahomet; le mot *musulman* qui s'est introduit en Europe & parmi les Chrétiens, n'est qu'une corruption du mot arabe *moslem*, qui signifie *vrai-croyant*.

MOSQUÉE, f. f., *Hist. mod.*, parmi les Mahométans, c'est un temple destiné aux exercices de leur religion, ce mot vient du mot turc *meschit*, qui signifie proprement un temple fait de charpente, comme étoient ceux que construisirent d'abord les Mahométans; c'est de là que les Espagnols ont fait *meschita*, les Italiens *moscheta*, & les François & les Anglois *mosquée* & *mosques*. Borel le dérive du grec *μωσχως*, *vitulus*, à cause que dans l'alcoran il est beaucoup parlé de vache; d'autres le tirent, avec plus de raison, de *masgiad*, qui en langue arabe signifie *lieu d'adoration*.

Il y a des *mosquées* royales fondées par les empereurs, comme la Solimanie, la Muradie, &c. A Constantinople il y a des *mosquées* particulières fondées par des muphti, des visirs, des bachas, &c.

Les *mosquées* royales ou *jamis*, bâties par les sultans, & qu'on appelle *selatyn*, d'un nom générique qui signifie *royal*, sont ordinairement accompagnées d'académies ou grandes écoles bâties dans leur enceinte ou dans leur voisinage; on y enseigne les loix & l'alcoran, & ceux qui sont préposés à ces académies, se nomment *muders*, & n'en sortent que pour remplir des places de mollaks ou de juges dans les provinces. Elles sont aussi accompagnées d'*imarets* ou hôpitaux pour recevoir les pauvres, les malades, les insensés. Les *mosquées* royales ont de grands revenus en fonds de terre, & les autres à proportion, selon la libéralité de leurs fondateurs.

On n'apperçoit dans les *mosquées* ni figures, ni images, parce que l'alcoran les défend expressément, mais plusieurs lampes suspendues, & plusieurs petits dômes soutenus de colonnes de marbre ou de jaspe; elles sont quarrées & solidement bâties. A l'entrée est une grande cour plantée d'arbres touffus, au milieu de laquelle & souvent sous un vestibule est

une fontaine avec plusieurs robinets & de petits bassins de marbre pour l'abdes ou ablution. Cette cour est environnée de cloîtres où aboutissent des chambres pour les imans & autres ministres de la religion, & même pour les étudiants & les pauvres passans. Chaque *mosquée* a aussi ses minarets, d'où les muezzins appellent le peuple à la prière. Quand les Musulmans s'y rassemblent, avant que d'y entrer ils se lavent le visage, les mains & les pieds. Ils quittent leur chaussure & entrent ensuite avec modestie, saluent le mirob ou niche placé au fond du temple & tourné vers la Mecque. Ils levent ensuite dévotement les yeux au ciel en se bouchant les oreilles avec les pouces, & s'inclinent profondément par respect pour le lieu d'oraison. Enfin ils se placent en silence, les hommes dans le bas de la *mosquée*, les femmes dans les galeries d'en-haut ou sous les portiques extérieurs: là ils sont tous à genoux sur un tapis ou sur la terre nue qu'ils baissent trois fois; de temps-entemps ils s'asseient sur leurs talons, & tournent la tête à droite & à gauche pour saluer le prophète, ainsi que les bons & les mauvais anges. L'iman fait à haute voix la prière que le peuple répète mot pour mot. Les dômes des *mosquées* & les minarets sont surmontés d'aiguilles qui portent un croissant: les Turcs ont changé en *mosquées* plusieurs églises.

MOSQUITES, f. f., *Médecine*, boutons de couleur rougeâtre qui paroissent sur la peau, & sont suivis d'une démangeaison insupportable; cette maladie est commune dans les Indes.

On guérit cette démangeaison par un mélange d'eau, de vinaigre, de crystal minéral dans lequel on trempe un linge qu'on applique sur la partie; on doit se garder de remuer les humeurs & de les faire rentrer au dedans par l'usage des purgatifs: les sudorifiques avec les topiques paroissent les seuls remèdes indiqués.

MOSSENIGA ou **MOSENIGO**, *Géog.*, ville de la Morée, dans le Belvédère, que M. de Witt place au nord de la ville de Coron, & sur le golfe de ce nom; ce n'est pas l'ancienne Melsène, quoi qu'en disent Corneille & Maty. (D. J.)

MOSSYLITES ou **MOSSILIGUS**, *Géogr. anc.*, port & promontoire de l'Ethiopie. Le P. Hardouin dit qu'on appelle à présent le promontoire le cap de *Gaddatu*.

MOSTAGAN ou **MONSTAGAN**, *Géog.*, ancienne & forte ville d'Afrique, au royaume d'Alger, avec un château, une mosquée, & un bon port nommé *Cariena*, par les Romains, à 20 E. d'Oran. *Long.* selon Ptolomée, 14 30 *lat.* 33 40.

MOSTAR, *Géog.*, ville de Dalmatie dans l'Hercegovine. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne *Saloniana* de Ptolomée, & d'autres pour l'ancienne *Andecrium* ou *Andrecium*; quoi qu'il en soit, elle appartient aux Turcs, & est toujours épiscopale. Elle est située à 40 milles N. de la ville de Narenta. *Long.* 36 12 *lat.* 43 42.

MOSUL, ou **MOUSSUL**, ou **MOUS-SAL**, *Géog.*, par Ptolomée *Durbeta*, ville forte d'Asie, dans le Diarbeck, sur la rive droite du Tigre. Elle est aujourd'hui presque toute ruinée, n'a que de petits bazars borgnes, & est cependant fréquentée par des négocians Arabes & des Curdes; on croit que c'est de l'autre côté du Tigre que commencent les ruines de l'ancienne Ninive. La chaleur est excessive à *Mosul*, & encore plus grande qu'en Mésopotamie. *Long.* selon nos voyageurs, 59. 20. *lat.* 36. 30. Les tables arabiques sont bien différentes, car elles donnent à *Mosul* 77 degrés de longitude, & 34 30 de latitude septentrionale.

MOSYLEON, *Géog. anc.*, promontoire & port de l'Ethiopie, sous l'Egypte. Pline, *liv. VI, c. xxix*, appelle le port *Mosylicus*, & le promontoire *Mosylicum*. Le P. Hardouin dit que le promontoire est aujourd'hui le cap de Gardafu.

MOSYNIENS ou **MOSYNŒCIENS**, *Géog. anc.*, en latin *Mosinaci*; par Ptolomée *Moxiani*; par Pline, *liv. VI, chap. iv*, *Mosyni*, & par quelques auteurs *Mosyni*; nom de certains peuples montagnards qui logeoient dans des tours de bois, & qui étoient du voisinage du Pont-Euxin; leur nom veut dire la même chose que *turricole*. Méla, Strabon, Apollonius, & sur-tout Xénophon, nous apprennent plusieurs particularités fort étranges de ces peuples barbares. Ils ne vivoient que de glands & de la chair

des bêtes sauvages qu'ils tuoient à la chasse; ils s'imprimoient des marques sur tout le corps, comme font de nos jours plusieurs Indiens; ils ne connoissoient aucune loi de pudeur & de décence dans toutes les actions naturelles; mais une chose unique dans l'histoire, leur plus haute tour servoit de demeure au roi qu'ils éliisoient, & qui étoit le plus malheureux des hommes; ils le tenoient nuit & jours sous une forte garde; il falloit qu'il terminât tous leurs différends comme juge: si néanmoins il lui arrivoit de mal juger, ils l'emprisonnoient, & suivant la nature des cas, le laissoient plus ou moins long-temps sans lui donner de nourriture. (*D. J.*)

MOSYNOPOLIS, *Géog. anc.*, ville que Nicéas & Cédrene mettent dans la Thrace, chez les *Mosynoeci* ou *Mosyni* de Pline, c'est-à-dire, peuples qui habitoient dans des tours sur les bords du Pont-Euxin. Voyez **MOSYNIENS**. (*D. J.*)

MOT, *f. m.*, *Log. Gram.*, il y a trois choses à considérer dans les mots, le matériel, l'étymologie, & la valeur. Le matériel des mots comprend tout ce qui concerne les sons simples ou articulés qui constituent les syllabes qui en sont les parties intégrantes, & c'est ce qui fait la matière des articles SON, SYLLABE, ACCENT, PROSODIE, LETTRES, CONSONNE, VOYELLE, DIPHTONGUE, &c. L'étymologie comprend ce qui appartient à la première origine des mots, à leurs générations successives, & analogiques, & aux différentes altérations qu'ils subissent de temps à autre, & c'est la matière des articles ETYMOLOGIE, FORMATION, ONOMATOPEE, METAPLASME avec ses espèces, EUPHONIE, RACINE, LANGUE. Article *iii*, § 22. &c.

Pour ce qui concerne la valeur des mots, elle consiste dans la totalité des idées qui en constituent le sens propre & figuré. Un mot est pris dans le sens propre lorsqu'il est employé pour exciter dans l'esprit l'idée totale que l'usage primitif a eu intention de lui faire signifier: & il est pris dans un sens figuré lorsqu'il présente à l'esprit une autre idée totale à laquelle il n'a rapport que par l'analogie de celle qui est l'objet du sens propre. Ainsi le sens propre est antérieur au sens figuré, il en est le fondement; c'est donc lui

lui qui caractérise la vraie nature des *mots*, & le seul par conséquent qui doit être l'objet de cet article : ce qui appartient au sens figure est traité aux articles **FIGURE**, **TROPE** avec ses espèces, &c.

La voie analytique & expérimentale me paroît à tous égards & dans tous les genres, la plus sûre que puisse prendre l'esprit humain pour réussir dans ses recherches. Ce principe justifié négativement par la chute de la plupart des hypothèses qui n'avoient de réalité que dans les têtes qui les avoient conçues, & positivement par les succès rapides & prodigieux de la physique moderne, aura par-tout la même fécondité, & l'application n'en peut-être qu'heureuse, même dans les matières grammaticales. Les *mots* sont comme les instrumens de la manifestation de nos pensées : des instrumens ne peuvent être bien connus que par leurs services ; & les services ne se devinent point, on les éprouve ; on les voit, on les observe. Les différens usages des langues sont donc, en quelque manière, les phénomènes grammaticaux, de l'observation desquels il faut s'élever à la généralisation des principes & aux notions universelles.

Or le premier coup-d'œil jeté sur les langues, montre sensiblement que le cœur & l'esprit ont chacun leur langage. Celui du cœur est inspiré par la nature & n'a presque rien d'arbitraire, aussi est-il également entendu chez toutes les nations, & il semble même que les brutes qui nous environnent en aient quelquefois l'intelligence ; le vocabulaire en est court, il se réduit aux seules interjections, qui ont par-tout les mêmes radicaux, parce qu'elles tiennent à la constitution physique de l'organe. Voyez **INTERJECTION**. Elles désignent dans celui qui s'en sert une affection, un sentiment ; elles ne l'excitent pas dans l'ame de celui qui les entend, elles ne lui en présentent que l'idée. Vous conversez avec votre ami que la goutte retient au lit ; tout-à-coup il vous interrompt par *abi*, *abi* ! Ce cri arraché par la douleur est le signe naturel de l'existence de ce sentiment dans son ame, mais il n'indique aucune idée dans son esprit. Par rapport à vous, ce *mot* vous communique-t-il la même affection ? Non ; vous n'y tiendriez pas plus que votre ami, & vous de-

viendriez son écho : il ne fait naître en vous que l'idée de l'existence de ce sentiment douloureux dans votre ami, précisément comme s'il vous eût dit : *voilà que je ressens une vive & subite douleur*. La différence qu'il y a, c'est que vous êtes bien plus persuadé par le cri interjectif, que vous ne le seriez par la proposition froide que je viens d'y substituer : ce qui prouve, pour le dire en passant, que cette proposition n'est point, comme le paroît dire le P. Buffier, *grammaire française*, n°. 163 & 164, l'équivalent de l'interjection *ouf*, ni d'aucune autre : le langage du cœur se fait aussi entendre au cœur, quoique par occasion il éclaire l'esprit.

Je donnerois à ce premier ordre de *mots* le nom d'*affectifs*, pour le distinguer de ceux qui appartiennent au langage de l'esprit, & que je désignerois par le titre d'*énonciatifs*. Ceux-ci sont en plus grand nombre, ne sont que peu ou point naturels, & doivent leur existence & leur signification à la convention usuelle & fortuite de chaque nation. Deux différences purement matérielles, mais qui tiennent apparemment à celles de la nature même, semblent les partager naturellement en deux classes, les *mots* déclinales dans l'une, & les indéclinales dans l'autre. Voyez **INDECLINABLE**. Ces deux propriétés opposées sont trop uniformément attachées aux mêmes espèces dans tous les idiomes, pour n'être pas des suites nécessaires de l'idée distinctive des deux classes, & il ne peut être qu'utile de remonter, par l'examen analytique de ces caractères, jusqu'à l'idée essentielle qui en est le fondement ; mais il n'y a que la déclinalement qui puisse être l'objet de cette analyse, parce qu'elle est positive & qu'elle tient à des faits, au lieu que l'indéclinalement n'est qu'une propriété négative, & qui ne peut nous rien indiquer que par son contraire.

I. *Des mots déclinales*. Les variations qui résultent de la déclinalement des *mots*, sont ce qu'on appelle en grammaire, les *nombre*s, les *cas*, les *genres*, les *personnes*, les *temps*, & les *modes*.

1°. Les *nombre*s sont des variations qui désignent les différentes quotités. Voy. **NOMBRE**. C'est celle qui est la plus universellement adoptée dans les langues, & la plus constamment admise

dans toutes les especes de *mots* déclina-
bles, savoir les noms, les pronoms,
les adjectifs, & les verbes. Ces quatre
especes de *mots* doivent donc avoir une
signification fondamentale commune,
au moins jusqu'à un certain point : une
propriété matérielle qui leur est com-
mune, suppose nécessairement quelque
chose de commun dans leur nature, &
la nature des signes consiste dans leur
signification, mais il est certain qu'on
ne peut nombrer que des êtres ; & par
conséquent il semble nécessaire de con-
clure que la signification fondamentale,
commune aux quatre especes de *mots*
déclina-
bles, consiste à présenter à l'es-
prit les idées des êtres, soit réels, soit
abstraits, qui peuvent être les objets
de notre pensée.

Cette conclusion n'est pas conforme,
je l'avoue, aux principes de la *grammaire*
générale, *part. II*, *chap. j*, ni à ceux
de M. du Marfais, de M. Duclos, de
M. Fromant : elle perd en cela l'avant-
age d'être soutenue par des autorités
d'autant plus pondérantes, que tout le
monde connoît les grandes lumieres de ces
auteurs respectables : mais enfin des au-
torités ne sont que des motifs & non des
preuves, & elles ne doivent servir qu'à
confirmer des conclusions déduites légi-
timement de principes incontestables, &
non à établir des principes peu ou point
discutés. J'ose me flatter que la suite de
cette analyse démontrera que je ne dis ici
rien de trop : je continue.

Si les quatre especes de *mots* déclina-
bles présentent également à l'esprit des
idées des êtres ; la différence de ces es-
peces doit donc venir de la différence des
points de vue sous lesquelles elles font en-
visager les êtres. Cette conséquence se
confirme par la différence même des loix
qui reglent par-tout l'emploi des nombres
relativement à la diversité des especes.

A l'égard des noms & des pronoms, ce
sont les besoins réels de l'énonciation, d'a-
près ce qui existe dans l'esprit de celui qui
parle, qui reglent le choix des nombres.
C'est tout autre chose des adjectifs & des
verbes : ils ne prennent les terminaisons
numériques que par une sorte d'imitation
& pour être en concordance avec les noms
ou les pronoms auxquels ils ont rapport,
& qui sont comme leurs originaux.

Par exemple, dans ce début de la pre-
miere fable de Phedre, *ad rivum eundem*
lupus & agnus venerant siti compulsi ; les
quatre noms *rivum*, *lupus*, *agnus*, & *siti*,
sont au nombre singulier, parce que l'au-
teur ne vouloit & ne devoit effectivement
désigner qu'un seul ruisseau, un seul
loup, un seul agneau, & un seul & mê-
me besoin de boire. Mais c'est par imita-
tion & pour s'accorder en nombre avec
le nom *rivum*, que l'adjectif *eundem* est
au singulier. C'est par la même raison d'i-
mitation & de concordance que le verbe
venerant & l'adjectif-verbe ou le participe
compulsi, sont au nombre pluriel ; chacun
de ces *mots* s'accorde ainsi en nombre avec
la collection des deux noms singuliers,
lupus & agnus, qui font ensemble plura-
lité.

Les quatre especes de *mots* réunies en
une seule classe par leur déclina-
bilité, se
trouvent ici divisées en deux ordres ca-
ractérisés par des points de vue différens.

Les inflexions numériques des noms &
des pronoms se décident dans le discours
d'après ce qui existe dans l'esprit de celui
qui parle : mais quand on se décide par
soi-même pour le nombre singulier ou
pour le nombre pluriel, on ne peut avoir
dans l'esprit que des êtres déterminés : les
noms & les pronoms présentent donc à
l'esprit des êtres déterminés ; c'est là le
point de vue commun qui leur est pro-
pre.

Mais les adjectifs & les verbes ne se
revêtent des terminaisons numériques que
par imitation ; ils ont donc un rapport
nécessaire aux noms ou aux pronoms,
leurs corrélatifs : c'est le rapport d'iden-
tité qui suppose que les adjectifs & les
verbes ne présentent à l'esprit que des
êtres quelconques & indéterminés, *voy.*
IDENTITÉ ; & c'est là le point de vue
commun qui est propre à ces deux es-
peces, & qui les distingue des deux au-
tres.

2°. La même doctrine que nous venons
d'établir sur la théorie des nombres, se
déduit de même de celle des cas. Les cas
en général sont des terminaisons différen-
tes qui ajoutent à l'idée principale du *mot*
l'idée accessoire d'un rapport déterminé à
l'ordre analytique de l'énonciation. *Voy.*
CAS, & les articles des différens cas. La
distinction des cas n'est pas d'un usage uni-
versel dans toutes les langues, mais elle

est possible dans toutes, puisqu'elle existe dans quelques-unes, & cela suffit pour en faire le fondement d'une théorie générale.

La première observation qu'elle fournit, c'est que les quatre espèces de *mots* déclinales reçoivent les inflexions des cas dans les langues qui les admettent, ce qui indique dans les quatre espèces une signification fondamentale commune : nous avons déjà vu qu'elle consiste à présenter à l'esprit les idées des êtres réels ou abstraits qui peuvent être les objets de nos pensées ; & l'on deduiroit la même conséquence de la nature des cas, par la raison qu'il n'y a que des êtres qui soient susceptibles de rapports, & qui puissent en être les termes.

La seconde observation qui naît de l'usage des cas, c'est que deux sortes de principes en reglent le choix, comme celui des nombres : ce sont les besoins de l'énonciation, d'après ce qui existe dans l'esprit de celui qui parle, qui fixent le choix des cas pour les noms & pour les pronoms ; c'est une raison d'imitation & de concordance qui est décidée pour les adjectifs & pour les verbes.

Ainsi le nom *riuum*, dans la phrase de Phedre, est à l'accusatif, parce qu'il est le complément de la préposition *ad*, & que le complément de cette préposition est assujetti par l'usage de la langue latine à se revêtir de cette terminaison ; les noms *lupus* & *agnus* sont au nominatif, parce que chacun d'eux exprime une partie grammaticale du sujet logique du verbe *venerant*, & que le nominatif est le cas destiné par l'usage de la langue latine à désigner ce rapport à l'ordre analytique. Voilà des raisons de nécessité ; en voici d'imitation : l'adjectif *eundem* est à l'accusatif, pour s'accorder en cas avec son corrélatif *riuum* ; l'adjectif-verbe, ou le participe *compulsi*, est au nominatif, pour s'accorder aussi en cas avec les noms *lupus* & *agnus* auxquels il est appliqué.

Ceci nous fournit encore les mêmes conséquences déjà établies à l'occasion des nombres. La diversité des motifs qui décident les cas, divise pareillement en deux ordres les quatre espèces de *mots* déclinales ; & ces deux ordres sont précisément les mêmes qui ont été distinguées par la diversité des principes qui reglent le choix des nombres. Les noms & les

pronoms sont du premier ordre ; les adjectifs & les verbes sont du second.

Les cas désignent des rapports déterminés, & les cas des noms & des pronoms se décident d'après ce qui existe dans l'esprit de celui qui parle : or on ne peut fixer dans son esprit que les rapports des êtres déterminés, parce que des êtres indéterminés ne peuvent avoir des rapports fixes. Il suit donc encore de ceci que les noms & les pronoms présentent à l'esprit des êtres déterminés.

Au contraire, les cas des adjectifs & des verbes ne servent qu'à mettre ces espèces de *mots* en concordance avec leurs corrélatifs : nous pouvons donc en conclure encore que les adjectifs & les verbes ne présentent à l'esprit que des êtres indéterminés, puisqu'ils ont besoin d'une terminaison accidentelle pour pouvoir prendre tel ou tel cas.

3°. Le système des nombres & celui des cas sont les mêmes pour les noms & pour les pronoms ; & l'on en conclut également que les uns & les autres présentent à l'esprit des êtres déterminés, ce qui constitue l'idée commune ou générique de leur essence. Mais par rapport aux genres, ces deux parties d'oraison se séparent & suivent des loix différentes.

Chaque nom a un genre fixe & déterminé par l'usage, ou par la nature de l'objet nommé, ou par le choix libre de celui qui parle ; ainsi *pater*, père, est du masculin, *mater*, mère, est du féminin, par nature ; *baculus*, bâton, est du masculin, *mensa*, table, est du féminin, par usage ; *finis* en latin, *duché* en françois, sont du masculin ou du féminin, au gré de celui qui parle. Voyez GENRE. Les pronoms au contraire n'ont point de genre fixe ; desorte que sous la même terminaison ou sous des terminaisons différentes, ils sont tantôt d'un genre & tantôt d'un autre, non au gré de celui qui parle, mais selon le genre même du nom auquel le pronom a rapport : ainsi *éγω* en grec ; *ego* en latin ; *ich* en allemand ; *io* en italien ; *je* en françois, sont masculins dans la bouche d'un homme, & féminins dans celle d'une femme ; au contraire *il* est toujours masculin, & *elle* toujours féminin, quoique ces deux *mots*, au genre près, aient le même sens, ou plutôt ne soient que le même *mot*, avec différentes inflexions & terminaisons.

Voilà donc entre le nom & le pronom un rapport d'identité fondé sur le genre ; mais l'identité suppose un même être présenté dans l'une des deux espèces de *mots* d'une manière précise & déterminée , & dans l'autre , d'une manière vague & indéfinie. Ce qui précède prouve que les noms & les pronoms présentent également à l'esprit des êtres déterminés : il faut donc conclure ici que ces deux espèces diffèrent entre elles par l'idée déterminative : l'idée précise qui détermine dans les noms , est vague & indéfinie dans les pronoms ; & cette idée est sans doute le fondement de la distinction des genres , puisque les genres appartiennent exclusivement aux noms , & ne se trouvent dans les pronoms que comme la livrée des noms auxquels ils se rapportent.

Les genres ne sont , par rapport aux noms , que différentes classes dans lesquelles on les a distribués assez arbitrairement ; mais à travers la bizarrerie de cette distribution , la distinction même des genres & dénominations qu'on leur a données dans toutes les langues qui les ont reçus , indignent assez clairement que dans cette distribution on a prétendu avoir égard à la nature des êtres exprimés par les noms. Voyez GENRE. C'est précisément l'idée déterminative qui les caractérise , l'idée spécifique qui les distingue des autres espèces : les noms sont donc une espèce de *mots* déclinables qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée de leur nature.

Cette conclusion acquiert un nouveau degré de certitude , si l'on fait attention à la première division des noms en *appellatifs* & en *propres* , & à la subdivision des appellatifs en *génériques* & en *spécifiques*. L'idée déterminante dans les noms appellatifs , est celle d'une nature commune à plusieurs ; dans les noms propres , c'est l'idée d'une nature individuelle ; dans les noms génériques , l'idée déterminante est celle d'une nature commune à toutes les espèces comprises sous un même genre & à tous les individus de chacune de ces espèces ; dans les noms spécifiques , l'idée déterminante est celle d'une nature qui n'est commune qu'aux individus d'une seule espèce. *Animal* , *homme* , *brute* , *chien* , *cheval* , &c. sont des noms appellatifs ; *animal* est générique à l'égard des noms *homme* & *brute* , qui sont spécifiques par rapport à *animal* ; *brute* est générique

à l'égard des noms *chien* , *cheval* , &c. & ceux-ci sont spécifiques à l'égard de *brute* : *Cicéron* , *Médor* , *Bucéphale* , sont des noms propres compris sous les spécifiques *homme* , *chien* , *cheval*.

Il en est encore des adjectifs & des verbes , par rapport aux genres , comme par rapport aux nombres & aux cas : ce sont des terminaisons différentes qu'ils prennent successivement selon le genre propre du nom auquel ils ont rapport , qu'ils imitent en quelque manière , & avec lequel ils s'accordent. Ainsi dans la même phrase de Phèdre , l'adjectif *eundem* a une inflexion masculine pour s'accorder en genre avec le nom *rivum* , auquel il se rapporte ; & l'adjectif verbe ou participe *compulsi* , a de même la terminaison masculine pour s'accorder en genre avec les deux noms *lupus* & *agnus* , ses corrélatifs. Il en résulte donc encore que ces deux espèces de *mots* présentent à l'esprit des êtres indéterminés.

4°. La distribution physique des noms en différentes classes que l'on nomme *genres* , & leur division métaphysique en appellatifs génériques , spécifiques & propres , sont également fondées sur l'idée déterminative qui caractérise cette espèce. La division des pronoms doit avoir un fondement pareil , si l'analogie qui règle tout d'une manière plus ou moins marquée , ne nous manque pas ici. Or on divise les pronoms par les personnes , & l'on distingue ceux de la première , ceux de la seconde , & ceux de la troisième.

Les personnes sont les relations des êtres à l'acte même de la parole ; & il y en a trois , puisqu'on peut distinguer le sujet qui parle , celui à qui on adresse la parole , & enfin l'être , qui est simplement l'objet du discours , sans le prononcer & sans être apostrophé. Voyez PERSONNE. Or les usages de toutes les langues déposent unanimement que l'une de ces trois relations à l'acte de la parole , est déterminément attachée à chaque pronom : ainsi *ἐγώ* en grec ; *ego* en latin ; *ich* en allemand ; *io* en italien ; *je* en françois , expriment déterminément le sujet qui produit ou qui est censé produire l'acte de la parole , de quelque nature que soit ce sujet , mâle ou femelle , animé même ou inanimé , réel ou abstrait ; *σύ* en grec ; *tu* en latin ; *du* ou *ibr* en allemand ; *tu* , que l'on prononcera *tu* en italien ; *tu* ou

vous en françois, marquent déterminément le sujet auquel on adresse la parole, &c. Les noms au contraire n'ont point de relation fixe à la parole, c'est-à-dire, point de personne fixe; sous la même terminaison, ou sous des terminaisons différentes, ils sont tantôt d'une personne & tantôt d'une autre, selon l'occurrence. Ainsi dans cette phrase, *ego Joannes vidi*; le nom *Joannes* est de la première personne par concordance avec *ego*, comme *ego* est du masculin par concordance avec *Joannes*; le pronom *ego* détermine la personne qui est essentiellement vague dans *Joannes*, comme le nom *Joannes* détermine la nature qui est essentiellement indéterminée dans *ego*: dans *Joannes vidisti*, le même nom *Joannes* est de la seconde personne, parce qu'il exprime le sujet à qui on parle, & en cette occurrence on change quelquefois la terminaison, *domine* pour *dominus*: dans *Joannes vidit*, le nom *Joannes* est de la troisième personne, parce qu'il exprime l'être dont on parle sans lui adresser la parole.

De même donc que sous le nom de genres on a rapporté les noms à différentes classes qui ont leur fondement commun dans la nature des êtres; on a pareillement, sous le nom de personne, rapporté les pronoms à des classes différenciées par les diverses relations des êtres à l'acte de la parole. Les personnes sont à l'égard des pronoms, ce que les genres sont à l'égard des noms, parce que l'idée de la relation à l'acte de la parole, est l'idée caractéristique des pronoms, comme l'idée de la nature est celle des noms. L'idée de la relation à l'acte de la parole, qui est essentielle & précise dans les pronoms, demeure vague & indéterminée dans les noms; comme l'idée de la nature, qui est essentielle & précise dans les noms, demeure vague & indéterminée dans les pronoms. Ainsi les êtres déterminés dans les noms par l'idée précise de leur nature, sont susceptibles de toutes les relations possibles à la parole; & réciproquement, les êtres déterminés dans les pronoms par l'idée précise de leur relation à l'acte de la parole, peuvent être rapportés à toutes les natures.

Les adjectifs & les verbes sont toujours des mots qui présentent à l'esprit des êtres indéterminés, puisqu'à tous égards ils

ont besoin d'être appliqués à quelque nom ou à quelque pronom, pour pouvoir prendre quelque terminaison déterminative. Les personnes, par exemple, qui ne sont dans les verbes que des terminaisons, suivent la relation du sujet à l'acte de la parole, & les verbes prennent telle ou telle terminaison personnelle, selon cette relation de leurs sujets à l'acte de la parole, *ego Joannes vidi*, *tu Joannes vidisti*, *Joannes vidit*.

5°. Le fil de notre analyse nous a menés jusqu'ici à la véritable notion des noms & des pronoms.

Les noms sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée précise de leur nature; & delà la division des noms en appellatifs & en propres, & celle des appellatifs en génériques & en spécifiques; delà encore une autre division des noms en substantifs & abstraits, selon qu'ils présentent à l'esprit des êtres réels ou purement abstraits. Voyez NOM.

Les pronoms sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée précise de leur relation à l'acte de la parole; & delà la division des pronoms par la première, la seconde & la troisième personne. Voyez PRONOM.

Mais nous ne connoissons encore de la nature des adjectifs & des verbes, qu'un caractère générique, savoir que les uns & les autres présentent à l'esprit des êtres indéterminés; & il nous reste à trouver la différence caractéristique de ces deux espèces. Cependant les deux espèces de variations accidentelles qui nous restent à examiner, savoir les temps & les modes, appartiennent au verbe exclusivement. Par quel moyen pourrions-nous donc fixer les caractères spécifiques de ces deux espèces? Revenons sur nos pas.

Quoique les uns & les autres ne présentent à l'esprit que des êtres indéterminés, les uns & les autres renferment pourtant dans leur signification une idée très-précise: par exemple, l'idée de la bonté est très-précise dans l'adjectif *bon*, & l'idée de l'amour ne l'est pas moins dans le verbe *aimer*, quoique l'être en qui se trouve ou la bonté ou l'amour y soit très-indéterminé. Cette idée précise de la signification des adjectifs & des

verbes, doit être notre ressource, si nous faisons quelques observations des usages connus.

Une singularité frappante, unanimement admise dans toutes les langues, c'est que l'adjectif n'a reçu aucune variation relative aux personnes qui caractérisent les pronoms. Les adjectifs mêmes dérivés des verbes qui sous le nom de participe réunissent en effet la double nature des deux parties d'oraison, n'ont reçu nulle part les inflexions personnelles, quoiqu'on en ait accordé à d'autres modes du verbe. Au contraire tous les adjectifs, tant ceux qui ne sont qu'adjectifs, que les participes, ont reçu, du moins dans les langues qui les comportent, des inflexions relatives aux genres, dont on a vu que la distinction porte sur la différence spécifique des noms, c'est-à-dire, sur la nature des êtres déterminés qu'ils expriment.

Cette préférence universelle des terminaisons génériques sur les terminaisons personnelles pour les adjectifs, ne semble-t-elle pas insinuer que l'idée particulière qui fixe la signification de l'adjectif, doit être rapportée à la nature des êtres ?

L'indétermination de l'être présenté à l'esprit par l'adjectif seul, nous indique une seconde propriété générale de cette idée caractéristique ; c'est qu'elle peut être rapportée à plusieurs natures : ceci se confirme encore par la mobilité des terminaisons de l'adjectif, selon le genre du nom auquel on l'applique ; la diversité des genres suppose celle des natures ; du moins des natures individuelles.

L'unité d'objet qui résulte toujours de l'union de l'adjectif avec le nom, démontre que l'idée particulière qui constitue la signification individuelle de chaque adjectif, est vraiment une idée partielle de la nature totale de cet objet unique exprimé par le concours des deux parties d'oraison. Quand je dis, par exemple, *loi*, je présente à l'esprit un objet unique déterminé : j'en présente un autre également unique & déterminé, quand je dis *loi évangélique* : un autre quand je dis *nos loix*. L'idée de *loi* se trouve pourtant toujours dans ces trois expressions, mais c'est une idée totale dans le premier exemple, & dans les deux autres ce n'est plus qu'une idée partielle

qui concourt à former l'idée totale, avec l'autre idée partielle qui constitue la signification propre ou de l'adjectif *évangélique* dans le second exemple, ou de l'adjectif *nos* dans le troisième. Ce qui convient proprement à *nos loix* ne peut convenir ni à la *loi évangélique*, ni à la *loi* en général ; de même ce qui convient proprement à la *loi évangélique*, ne peut convenir ni à *nos loix* ni à la *loi* en général : c'est que ce sont des idées totales toutes différentes ; mais ce qui est vrai de la *loi* en général, est vrai en particulier de la *loi évangélique* & de *nos loix*, parce que les idées ajoutées à celle de *loi* ne détruisent pas celle de *loi*, qui est toujours la même en soi.

Il résulte donc de ces observations que les adjectifs sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres indéterminés, désignés seulement par une idée précise qui peut s'adapter à plusieurs natures.

Dans l'exposition synthétique des principes de grammaire, telle qu'on doit la faire à ceux qu'on enseigne, cette notion des adjectifs sera l'origine & la source de toutes les métamorphoses auxquelles les usages des langues ont assujéti cette espèce de mots, puisqu'elle en est ici le résultat analytique : non-seulement elle expliquera les variations des nombres, des genres & des cas, & la nécessité d'appliquer un adjectif à un nom pour en tirer un service réel, mais elle montrera encore le fondement de la division des adjectifs en adjectifs physiques & en adjectifs métaphysiques, & de la transmutation des uns en noms & des autres en pronoms.

Les adjectifs physiques sont ceux qui désignent les êtres indéterminés par une idée précise qui, étant ajoutée à celle de quelque nature déterminée, constitue avec elle une idée totale toute différente, dont la compréhension est augmentée : tels sont les adjectifs *pieux*, *rond*, *semblable* ; car quand on dit un *homme pieux*, un *vase rond*, des *figures semblables*, on exprime des idées totales qui renferment dans leur compréhension plus d'attributs que celles que l'on exprime quand on dit simplement un *homme*, un *vase*, des *figures*. C'est que l'idée précise de la signification individuelle de cette sorte d'adjectifs est une idée partielle de la nature totale : d'où il suit que si l'on ne

vent envisager les êtres dans le discours que comme revêtus de cet attribut exprimé nettement par l'adjectif, il arrive souvent que l'adjectif est employé comme un nom, parce que l'attribut qui y est précis constitue alors toute la nature de l'objet que l'on a en vue. C'est ainsi que nous disons le *bon*, le *vrai*, l'*honnête*, l'*utile*, les *François*, les *Romains*, les *Africains*, &c.

Les adjectifs métaphysiques sont ceux qui désignent les êtres indéterminés par une idée précise qui, étant ajoutée à celle de quelque nature déterminée, constitue avec elle une idée totale, dont la compréhension est toujours la même, mais dont l'étendue est restreinte : tels sont les adjectifs *le*, *ce*, *plusieurs* ; car quand on dit *le roi*, *ce livre*, *plusieurs chevaux*, on exprime des idées totales qui renferment encore dans leur compréhension les mêmes attributs que celles que l'on exprime quand on dit simplement *roi*, *livre*, *cheval*, quoique l'étendue en soit plus restreinte, parce que l'idée précise de la signification individuelle de cette sorte d'adjectifs, n'est que l'idée d'un point de vue qui assigne seulement une quotité particulière d'individus. De là vient que si l'on ne veut envisager dans le discours les êtres dont on parle que comme considérés sous ce point de vue exprimé nettement par l'adjectif, il arrive souvent que l'adjectif est employé comme pronom, parce que le point de vue qui y est précis est alors la relation unique qui détermine l'être dont on parle : c'est ainsi que nous disons, *j'approuve CE que vous avez fait*.

-Peut-être qu'il auroit été aussi bien de faire de ces deux espèces d'adjectifs deux parties d'oraison différentes, qu'il a été bien de distinguer ainsi les noms & les pronoms : la possibilité de changer les adjectifs physiques en noms, & les adjectifs métaphysiques en pronoms, indique de part & d'autre les mêmes différences ; & la distinction effective que l'on a faite de l'article, qui n'est qu'un adjectif métaphysique, auroit pu & dû s'étendre à toute la classe sous ce même nom. Voyez ADJECTIF & ARTICLE.

6°. Les temps sont des formes exclusivement propres au verbe, & qui expriment les différens rapports d'existence

aux diverses époques que l'on peut envisager dans la durée. Il paroît par les usages de toutes les langues qui ont admis des temps, que c'est une espèce de variation exclusivement propre au verbe, puisqu'il n'y a que le verbe qui en soit revêtu, & que les autres espèces de mots n'en paroissent pas susceptibles ; mais il est constant aussi qu'il n'y a pas une seule partie de la conjugaison du verbe qui n'exprime, d'une manière ou d'une autre, quelqu'un de ces rapports d'existence à une époque (*Voyez TEMPS*), quoique quelques grammairiens célèbres, comme Sanctius, aient cru & affirmé le contraire, faute d'avoir bien approfondi la nature des temps. Cette forme tient donc de l'essence propre du verbe, à l'idée différencielle & spécifique de sa nature ; cette idée fondamentale est celle de l'existence, puisque, comme le dit M. de Gamaches, *differt. I de son astronomie physique, le temps est la succession même attachée à l'existence de la créature*, & qu'en effet l'existence successive des êtres est la seule mesure du temps qui soit à notre portée ; comme le temps, devient à son tour la mesure de l'existence successive.

Cette idée de l'existence est d'ailleurs la seule qui puisse fonder la propriété qu'a le verbe, d'entrer nécessairement dans toutes les propositions qui sont les parties intégrantes de nos discours. Les propositions sont les images extérieures & sensibles de nos jugemens intérieurs ; & un jugement est la perception de l'existence d'un objet dans notre esprit sous tel ou tel attribut. *V. l'introd. à la Philos. par s'Gravesande, liv. II, ch. vij ; & la rec. de la Vérité, liv. I, ch. j, ij* ; ces deux philosophes peuvent aisément se concilier sur ce point. Pour être l'image fidelle du jugement, une proposition doit donc énoncer exactement ce qui se passe alors dans l'esprit, & montrer sensiblement un sujet, un attribut, & l'existence intellectuelle du sujet sous cet attribut.

7°. Les modes sont les diverses formes qui indiquent les différentes relations des temps du verbe à l'ordre analytique ou aux vues logiques de l'énonciation. *Voyez MODE*. On a comparé les modes du verbe au cas du nom : je vais

le faire aussi, mais sous un autre aspect. Tous les temps expriment un rapport d'existence à une époque; c'est-là l'idée commune de tous les temps, ils sont synonymes à cet égard; & voici ce qui en différencie la signification: les présens expriment la simultanéité à l'égard de l'époque, les prétérits expriment l'antériorité, les futurs la postériorité; les temps indéfinis ont rapport à une époque indéterminée, & les définis à une époque déterminée; parmi ceux-ci, les actuels ont rapport à une époque co-incidente avec l'acte de la parole, les antérieurs à une époque précédente, les postérieurs à une époque subséquente, &c. ce sont là comme les nuances qui distinguent des mots synonymes quant à l'idée principale; ce sont des vues métaphysiques; en voici de grammaticales. Les noms latins *anima*, *animus*, *mens*, *spiritus*, synonymes par l'idée principale qui fonde leur signification commune, mais différens par les idées accessoires comme par les sons, reçoivent des terminaisons analogues que l'on appelle *cas*; mais chacun les forme à sa manière, & la déclinaison en est différente; *anima* est de la première, *animus* est de la seconde, *mens* de la troisième, *spiritus* de la quatrième. Il en est de même des temps du verbe, synonymes par l'idée fondamentale qui leur est commune, mais différens par les idées accessoires; chacun d'eux reçoit pareillement des terminaisons analogues que l'on nomme *modes*, mais chacun les forme à sa manière; *amo*, *amem*, *amare*, *amans*, sont les différens modes du présent indéfini; *amavi*, *amaverim*, *amavisse*, sont ceux du prétérît. &c. en sorte que les différentes formes d'un même temps, selon la diversité des modes, sont comme les différentes formes d'un même nom, selon la diversité des cas; & les différens temps d'un même mode, sont comme différens noms synonymes au même cas; les cas & les modes sont également relatifs aux vues de l'énonciation.

Mais la différence des cas dans les noms n'empêche pas qu'ils ne gardent toujours la même signification spécifique; ce sont toujours des *mots* qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée de leur nature. La différence des modes ne doit donc pas plus altérer

la signification spécifique des verbes. Or nous avons vu que les formes temporelles portent sur l'idée fondamentale de l'existence d'un sujet sous un attribut; voilà donc la notion que l'analyse nous donne des verbes: *les verbes sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres indéterminés, désignés seulement par l'idée de l'existence sous un attribut.*

Dela la première division du verbe, en substantif ou abstrait, & en adjectif ou concret, selon qu'il énonce l'existence sous un attribut quelconque & indéterminé, ou sous un attribut précis & déterminé.

Dela la sous-division du verbe adjectif du concret, en actif, passif ou neutre, selon que l'attribut déterminé de la signification du verbe est une action du sujet ou une impression produite dans le sujet sans concours de sa part, ou un attribut qui n'est ni action, ni passion, mais un simple état du sujet.

Dela enfin, toutes les autres propriétés qui servent de fondement à toutes les parties de la conjugaison du verbe, lesquelles, selon une remarque générale que j'ai déjà faite plus haut, doivent dans l'ordre synthétique, découler de cette notion du verbe, puisque cette notion en est le résultat analytique. Voyez VERBE.

II. Des mots *indéclinables*. La déclinaison dont on vient de faire l'examen, est une suite & une preuve de la possibilité qu'il y a d'envisager sous différens aspects, l'idée objective de la signification des *mots* déclinables. L'indéclinabilité des autres espèces de *mots* est donc pareillement une suite & une preuve de l'immuabilité de l'aspect sous lequel on y envisage l'idée objective de leur signification. Les idées des êtres, réels ou abstraits qui peuvent être les objets de nos pensées, sont aussi ceux de la signification des *mots* déclinables; c'est pourquoi les aspects en sont variables: les idées objectives de la signification des *mots* indéclinables sont donc d'une toute autre espèce, puisque l'aspect en est immuable; c'est tout ce que nous pouvons conclure de l'opposition des deux classes générales de *mots*: & pour parvenir à des notions plus précises de chacune des espèces indéclinables, qui sont les prépositions, les adverbes & les conjonctions;

il faut les puiser dans l'examen analytique des différens usages de ces mots.

1°. Les prépositions dans toutes les langues, exigent à leur suite un complément, sans lequel elles ne présentent à l'esprit qu'un sens vague & incomplet, ainsi les prépositions françoises *avec*, *dans*, *pour*, ne présentent un sens complet & clair, qu'au moyen des complémens; *avec le roi*, *dans la ville*, *pour partir* : c'est la même chose des prépositions latines, *cum*, *in*, *ad*, il faut les compléter; *cum rege*, *in urbe*, *ad exeundum*.

Une seconde observation essentielle sur l'usage des prépositions, c'est que dans les langues dont les noms ne se déclinent point, on désigne par des prépositions la plupart des rapports dont les uns sont ailleurs les signes: *manus Dei*, c'est en françois la main de Dieu; *dixit Deo*, c'est il a dit à Dieu.

Cette dernière observation nous indique que les prépositions désignent des rapports: l'application que l'on peut faire des mêmes prépositions à une infinité de circonstances différentes, démontre que les rapports qu'elles désignent sont abstraction de toute application, & que les termes en sont indéterminés. Qu'on me permette un langage étranger sans doute à la grammaire, mais qui peut convenir à la philosophie, parce qu'elle s'accommode de droit de tout ce qui peut mettre la vérité en évidence: les calculateurs disent que 3 est à 6, comme 5 est à 10, comme 8 est à 16, comme 25 est à 50, &c. que veulent-ils dire? que le rapport de 3 à 6 est le même que le rapport de 5 à 10, que le rapport de 8 à 16, que le rapport de 25 à 50; mais ce rapport n'est aucun des nombres dont il s'agit ici; & on le considère avec abstraction de tout terme, quand on dit que 1 en est l'exposant. C'est la même chose d'une préposition; c'est, pour ainsi dire, l'exposant d'un rapport considéré d'une manière abstraite & générale, & indépendamment de tout terme antécédent, & de tout terme conséquent. Aussi disons-nous avec la même préposition, *la main de Dieu*, *la colère de ce prince*, *les desirs de l'ame*; & de même *contraire à la paix*, *utile à la nation*, *agréable à mon pere*, &c. les grammairiens disent que les trois premières phrases sont analogues entre

elles, & qu'il en est de même des trois dernières; c'est le langage des mathématiciens, qui disent que les nombres 3 & 6, 5 & 10 sont proportionnels; car *analogie* & *proportion*, c'est la même chose, selon la remarque même de Quintilien: *Analogia præcipue, quam, proxime, ex greco transferentes in latinum, proportionem vocaverunt. liv. I.*

Nous pouvons donc conclure de ces observations que les prépositions sont des mots qui désignent des rapports généraux avec abstraction de tout terme antécédent & conséquent. Delà la nécessité de donner à la préposition un complément qui en fixe le sens, qui par lui-même est vague & indéfini; c'est le terme conséquent du rapport, envisagé vaguement dans la préposition. Delà encore le besoin de joindre la préposition avec son complément à un adjectif, ou à un verbe, ou à un nom appellatif, dont le sens général se trouve modifié & restreint par l'idée accessoire de ce rapport; l'adjectif, le verbe, ou le nom appellatif, en est le terme antécédent, *l'utilité de la métaphysique*, *courageux sans témérité*, *aimer avec fureur*; chacune de ces phrases exprime un rapport complet; on y voit l'antécédent, *l'utilité*, *courageux*, *aimer*; le conséquent, *la métaphysique*, *témérité*, *fureur*; & l'exposant, *de*, *sans*, *avec*.

2°. Par rapport aux adverbes, c'est une observation importante, que l'on trouve dans une langue plusieurs adverbes qui n'ont dans une autre langue aucun équivalent sous la même forme, mais qui s'y rendent par une préposition avec un complément qui énonce la même idée qui constitue la signification individuelle de l'adverbe; *eminus*, de loin; *cominus*, de près; *utrinque*, de deux côtés, &c. on peut même regarder souvent comme synonymes dans une même langue les deux expressions, par l'adverbe & par la préposition avec son complément; *prudenter*, *prudemment*, ou *cum prudentia*, avec prudence. Cette remarque, qui se présente d'elle-même dans bien des cas, a excité l'attention des meilleurs grammairiens; & l'auteur de la *Gramm. gen. part. II, ch. xij.* dit que la plupart des adverbes ne sont que pour signifier en un seul mot, ce qu'on ne pourroit marquer que par une préposi-

tion & un nom; sur quoi M. Duclos remarque que *la plupart* ne dit pas assez, que tout *mot* qui peut être rendu par une préposition & un nom est un adverbe, & que tout adverbe peut s'y rappeler; M. du Marfais avoit établi le même principe, *article ADVERBE*.

Les adverbes ne diffèrent donc des prépositions, qu'en ce que celles-ci expriment des rapports avec abstraction de tout terme *antécédent* & *conséquent*, au lieu que les adverbes renferment dans leur signification le terme *conséquent* du rapport. *Les adverbes sont donc des mots qui expriment des rapports généraux, déterminés par la désignation du terme conséquent.*

Delà la distinction des adverbes, en adverbes de temps, de lieu, d'ordre, de quantité, de cause, de manière, selon que l'idée individuelle du terme *conséquent* qui y est renfermée a rapport au temps, au lieu, à l'ordre, à la quantité, à la cause, à la manière.

Delà vient encore, contre le sentiment de Sanctius & de Scioppius, que quelques adverbes peuvent avoir ce qu'on appelle communément un *régime*, lorsque l'idée du terme *conséquent* peut se rendre par un nom appellatif ou par un adjectif, dont la signification, trop générale dans l'occurrence ou essentiellement relative, exige l'addition d'un nom qui la détermine ou qui la complète; ainsi dans *ubi terrarum, tunc temporis*, on peut dire que *terrarum* & *temporis* sont les compléments déterminatifs des adverbes *ubi* & *tunc*, puisqu'ils déterminent en effet les noms généraux renfermés dans la signification de ces adverbes; *ubi terrarum*, c'est-à-dire, en prenant l'équivalent de l'adverbe, *in quo loco terrarum, tunc temporis*, c'est-à-dire, *in hoc puncto* ou *spatio temporis*; & l'on voit qu'il n'y a point là de réduplication ou de pléonasmé, comme le dit Scioppius dans sa *Gramm. philosoph.* (*de syntaxi adverbii.*) Il prétend encore que dans *natura convenienter vivere*, le datif *naturæ* est régi par le verbe *vivere*, de la même manière que quand Plaute a dit (*Pan.*) *vivere sibi & amicis*: mais il est clair que les deux exemples sont bien différents; & si l'on rend l'adverbe *convenienter* par son équivalent *ad modum con-*

venientem, tout le monde verra bien que le datif *naturæ* est le complément relatif de l'adjectif *convenientem*.

Ne nous contentons pas d'observer la différence des prépositions & des adverbes; voyons encore ce qu'il y a de commun entre ces deux espèces: l'une & l'autre énonce un rapport général, c'est l'idée générique fondamentale de deux; l'une & l'autre fait abstraction du terme *antécédent*, parce que le même rapport pouvant se trouver dans différens êtres, on peut l'appliquer sans changement à tous les sujets qui se présenteront dans l'occasion. Cette abstraction du terme *antécédent* ne suppose donc point que dans aucun discours le rapport sera envisagé de la sorte; si cela avoit lieu, ce seroit alors un être abstrait qui seroit désigné par un nom abstraitif: l'abstraction dont il s'agit ici, n'est qu'un moyen d'appliquer le rapport à tel terme antécédent qui se trouvera nécessaire aux vues de l'énonciation.

Ceci nous conduit donc à un principe essentiel; c'est que tout adverbe, ainsi que toute phrase qui renferme une préposition avec son complément, sont des expressions qui se rapportent essentiellement à un *mot* antécédent dans l'ordre analytique, & qu'elles ajoutent à la signification de ce *mot*, une idée de relation qui en fait envisager le sens tout autrement qu'il ne se présente dans le *mot* seul: *aimer tendrement*, ou *avec tendresse*, c'est autre chose qu'*aimer* tout simplement. Si l'on envisage donc la préposition & l'adverbe sous ce point de vue commun, on peut dire que ce sont des *mots* supplétifs, puisqu'ils servent également à suppléer les idées accessoires qui ne se trouvent point comprises dans la signification des *mots* auxquels on les rapporte, & qu'ils ne peuvent servir qu'à cette fin.

A l'occasion de cette application nécessaire de l'adverbe à un *mot* antécédent, j'observerai que l'étymologie du nom *adverbe*, telle que la donne Sanctius (*Minerv. III, 13.*) n'est bonne qu'autant que le nom latin *verbum* sera pris dans son sens propre pour signifier *mot*, & non pas *verbe*, parce que l'adverbe supplée aussi souvent à la signification des adjectifs, & même à celle d'autres adverbes, qu'à celle des verbes: *adver-*

nam, dit ce grammairien ; *videtur dici quasi ad verbum , quia verbis velut adjectivum adheret*. La grammaire générale, *part. II*, *ch. xij*, & tous ceux qui l'ont adoptée , ont souscrit à la même erreur.

3°. Plusieurs conjonctions semblent au premier aspect ne servir qu'à lier un mot avec un autre : mais si l'on y prend garde de près , on verra qu'en effet elles servent à lier les propositions partielles qui constituent un même discours. Cela est sensible à l'égard de celles qui amènent des propositions incidentes , comme *præceptum Apollinis monet ut se quisque noscat* : (*Tuscul. I*, 22.) Ce principe n'est pas moins évident à l'égard des autres , quand toutes les parties des deux propositions liées sont différentes entre elles ; par exemple , *Moïse prioit ET Josué combattoit*. Il ne peut donc y avoir de doute que dans le cas où divers attributs sont énoncés du même sujet , ou le même attribut de différens sujets ; par exemple , *Cicéron étoit orateur ET philosophe*, *lupus & agnus venerant*. Mais il est aisé de ramener à la loi commune les conjonctions de ces exemples : le premier se réduit aux deux propositions liées , *Cicéron étoit orateur ET Cicéron étoit philosophe*, lesquelles ont un même sujet ; le second veut dire pareillement , *lupus venerat ET agnus venerat*, les deux mots attributifs *venerat* étant compris dans le pluriel *venerant*.

Qu'il me soit permis d'établir ici quelques principes , dont je ne ferois que m'appuyer s'ils avoient été établis à l'article CONJONCTION.

Le premier , c'est qu'on ne doit pas regarder comme une conjonction , même en y ajoutant l'épithète de *composée*, une phrase qui renferme plusieurs mots , comme l'ont fait tous les grammairiens , excepté M. l'abbé Girard. En effet , une conjonction est une sorte de mot , & chacun de ceux qui entrent dans l'une de ces phrases que l'on traite de conjonctions , doit être rapporté à sa classe. Ainsi on n'a pas dû regarder comme des conjonctions , les phrases *si ce n'est*, *c'est-à-dire*, *pourvu que*, *parce que*, *à condition que*, *au surplus*, *c'est pourquoi*, *par conséquent*, &c.

En adoptant ce principe , M. l'abbé Girard est tombé dans une autre méprise : il a écrit de suite les mots élé-

mentaires de plusieurs de ces phrases , comme si chacune n'étoit qu'un seul mot ; & l'on trouve dans son système des conjonctions , *de plus*, *d'ailleurs*, *pourvu que*, *amoin*s , *bien que*, *non plus*, *tandis que*, *parce que*, *d'autant que*, *par conséquent*, *en tant que*, *au reste*, *du reste* ; ce qui est contraire à l'usage de notre orthographe , & conséquemment aux véritables idées des choses. On doit écrire *de plus*, *d'ailleurs*, *pourvu que*, *à moins*, *bien que*, *non plus*, *tandis que*, *parce que*, *d'autant que*, *par conséquent*, *en tant que*, *au reste*, *du reste*.

Un second principe qu'il ne faut plus que rappeler , c'est que tout mot qui peut être rendu par une préposition avec son complément est un adverbe ; d'où il suit qu'aucun mot de cette espèce ne doit entrer dans le système des conjonctions ; en quoi pèche celui de M. l'abbé Girard , copié par M. du Marçais.

Cette conséquence est évidente d'abord pour toutes les phrases où notre orthographe montre distinctement une préposition & son complément , comme *à moins*, *au reste*, *d'ailleurs*, *de plus*, *du reste*, *par conséquent*. L'auteur des vrais principes s'explique ainsi lui-même : „ *Par conséquent* n'est mis au rang des conjonctions qu'autant qu'on l'écrit de suite sans en faire deux mots ; autrement chacun doit être rapporté à sa classe : & alors *par* sera une préposition , *conséquent* un adjectif pris substantivement ; ces deux mots ne changent point de nature quoiqu'employés pour énoncer le membre conjonctif de la phrase. ” (*Tom. II*, pag. 284.) Mais il est constant qu'une préposition avec son complément est l'équivalent d'un adverbe , & que tout mot qui est l'équivalent d'une préposition avec son complément est un adverbe ; d'où il suit que quand on écrirait de suite *par conséquent*, il n'en seroit pas moins adverbe , parce que l'étymologie y retrouveroit toujours les mêmes élémens , & la logique le même sens.

C'est par la même raison que l'on doit regarder comme de simples adverbes , les mots suivans réputés communément conjonctions.

Cependant, *néanmoins*, *pourtant*, *toutefois*, sont adverbes ; l'abréviateur de Ri-

chelet le dit expressément des deux derniers, qu'il explique par les premiers, quoiqu'à l'article *néanmoins* il désigne ce mot comme conjonction. Lorsque *cependant* est relatif au temps, c'est un adverbe qui veut dire *pendant ce temps*; & quand il est synonyme de *néanmoins*, *pourtant*, *toutefois*, il signifie, comme les trois autres, *malgré ou nonobstant cela*, avec les différences délicates que l'on peut voir dans les synonymes de l'abbé Girard.

Enfin c'est évidemment *enfin*, c'est-à-dire, *pour fin*, *pour article final*, *finalement*, adverbe.

C'est la même chose d'*afin*, au lieu de quoi l'on disoit anciennement à *celle fin*, qui subsiste encore dans les patois de plusieurs provinces, & qui en est la vraie interprétation.

Jusque, regardé par Vaugelas (Rem. 514.) comme une préposition, & par l'abbé Girard, comme une conjonction, est effectivement un adverbe, qui signifie à-peu-près *sans discontinuation, sans exception, &c.* Le latin *usque*, qui en est le correspondant & le radical, se trouve pareillement employé à-peu-près dans le sens de *jugiter, assidue, indéfiniment, continue*; & ce dernier veut dire *in spatio (tempori aut loci) continuo*; ce qui est remarquable, parce que notre *jusque* s'emploie également avec relation au temps & au lieu.

Pourvu signifie *sous la condition*; & c'est ainsi que l'explique l'abréviateur de Richelet; c'est donc un adverbe.

Quant signifie *relativement par rapport*.

Surtout vient de *sur-tout*, c'est-à-dire, *principalement*: il est si évidemment adverbe, qu'il est surprenant qu'on se soit avisé d'en faire une conjonction.

Tantôt répété veut dire, la première fois, *dans un temps*, & la seconde fois, *dans un autre temps*: *TANTÔT caressante* & *TANTÔT dédaigneuse*, c'est-à-dire, *caressante dans un temps* & *dédaigneuse dans un autre*. Les latins répètent dans le même sens l'adverbe *nunc*, qui ne devient pas pour cela conjonction.

Remarquez que dans tous les mots que nous venons de voir, nous n'avons rien trouvé de conjonctif qui puisse autoriser les grammairiens à les regarder comme conjonctions. Il n'en est pas de même

de quelques autres mots, qui étant analysés, renferment en effet la valeur d'une préposition avec son complément, & de plus un mot simple qui ne peut servir qu'à lier.

Par exemple, *ainsi, aussi, donc, partant*, signifient *& par cette raison, & pour cette cause, & par conséquent, & par résultat*: ce sont des adverbes, si vous voulez, mais qui indiquent encore une liaison: & comme l'expression déterminée du complément d'un rapport, fait qu'un mot, sous cet aspect, n'est plus une préposition, quoiqu'il la renferme encore, mais un adverbe; l'expression de la liaison ajoutée à la signification de l'adverbe doit faire pareillement regarder le mot comme conjonction & non comme adverbe, quoiqu'il renferme encore l'adverbe.

C'est la même chose de *lorsque, quand*, qui veulent dire *dans le temps que*; *quoique* qui signifie *malgré la raison, ou la cause, ou le motif que*; *puisque*, qui veut dire *par la raison supposée ou posée que* (*posito quod*, qui en est peut-être l'origine, plutôt que *postquam* assigné comme tel par Ménage); *si*, c'est-à-dire, *sous la condition que*, &c.

La facilité avec laquelle on a confondu les adverbes & les conjonctions, semble indiquer d'abord que ces deux sortes de mots ont quelque chose de commun dans leur nature; & ce que nous venons de remarquer en dernier lieu met la chose hors de doute, en nous apprenant que toute la signification de l'adverbe est dans la conjonction, qui y ajoute de plus l'idée de liaison entre des propositions. Concluons donc que *les conjonctions sont des mots qui désignent entre les propositions, une liaison fondée sur les rapports qu'elles ont entre elles*.

Dela la distinction des conjonctions en copulatives, adversatives, disjonctives, explicatives, périodiques, hypothétiques, conclusives, causatives, transitives & déterminatives, selon la différence des rapports qui fondent la liaison des propositions.

Les conjonctions copulatives, *&*, *ni*, (& en latin *&*, *ac*, *atque*, *que*, *nec*, *neque*), désignent entre des propositions semblables, une liaison d'unité, fondée sur leur similitude.

Les conjonctions adverbatives *mais*, *quoique*, (& en latin *sed*, *at*, *quavis*, *si*, &c.) désignent entre des propositions opposées à quelques égards, une liaison d'unité, fondée sur leur comparabilité intrinsèque.

Les conjonctions disjonctives *ou*, *soit*, (*se*, *vel*, *aut*, *seu*, *sive*,) désignent entre des propositions incompatibles, une liaison de choix, fondée sur leur incompatibilité même.

Les conjonctions explicatives, *savoir*, (*quippe*, *nempe*, *nimirum*, *scilicet*, *videlicet*,) désignent entre les propositions, une liaison d'identité, fondée sur ce que l'une est le développement de l'autre.

Les conjonctions périodiques *quand*, *lorsque*, (*quando*,) désignent entre les propositions, une liaison positive d'existence, fondée sur leur relation à une même époque.

Les conjonctions hypothétiques *si*, *si-non*, (*si*, *nisi*, *sin*,) désignent entre les propositions, une liaison conditionnelle d'existence, fondée sur ce que la seconde est une suite de la première.

Les conjonctions conclusives *ainsi*, *aussi*, *donc*, *partant*, (*ergo*, *igitur*, &c.) désignent entre les propositions, une liaison nécessaire d'existence, fondée sur ce que la seconde est renfermée éminemment dans la première.

Les conjonctions causatives *car*, *puisque*, (*nam*, *enim*, *etenim*, *quoniam*, *quia*,) désignent entre les propositions, une liaison nécessaire d'existence, fondée

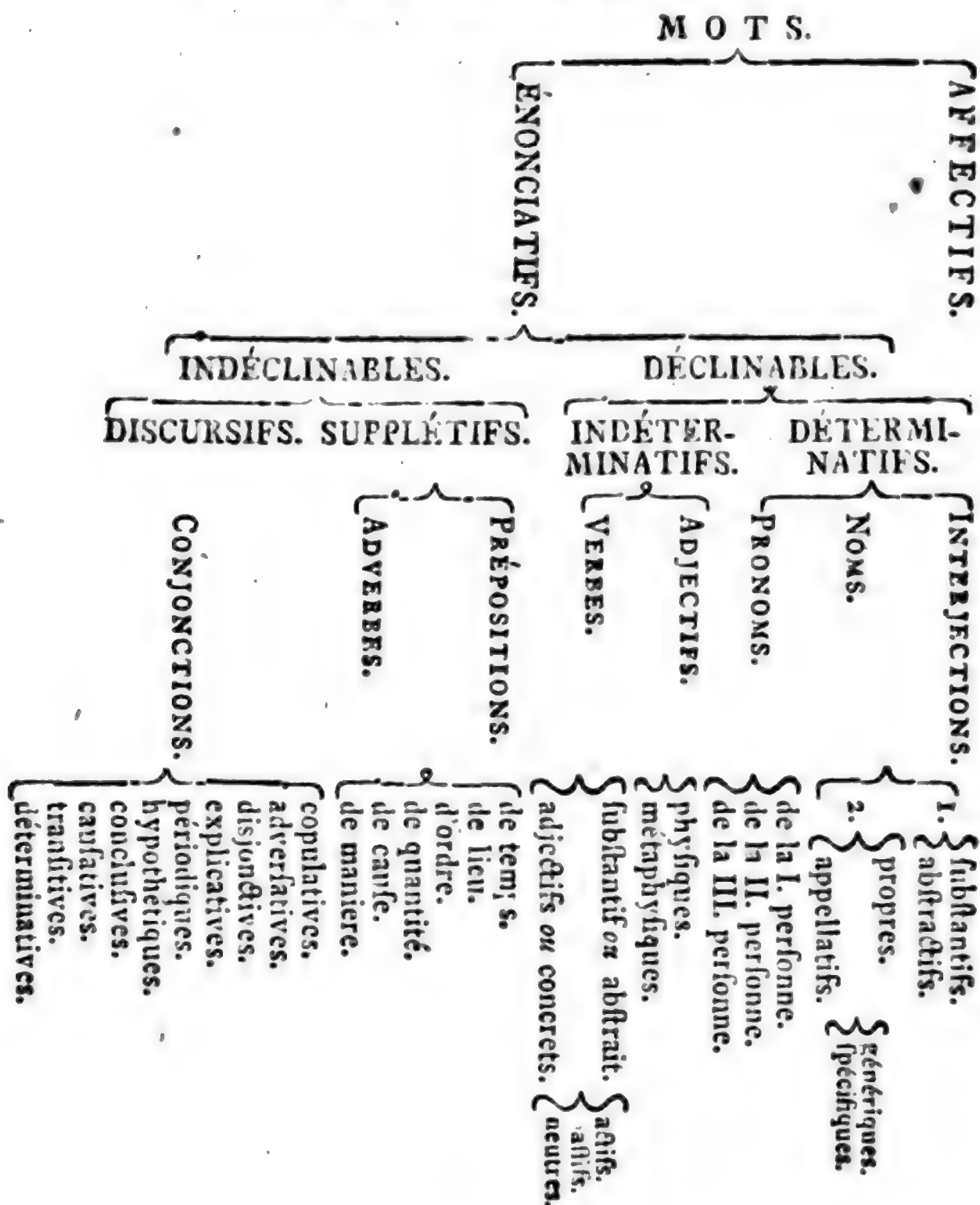
sur ce que la première est renfermée éminemment dans la seconde.

Les conjonctions transitives *or*, (*atque*, *autem*, &c.) désignent entre les propositions, une liaison d'affinité, fondée sur ce qu'elles concourent à une même fin.

Les conjonctions déterminatives *que*, *pourquoi*, (*quod*, *quam*, *cum*, *ut*, *cur*, *quare*, &c.) désignent entre les propositions, une liaison de détermination, fondée sur ce que l'une, qui est incidente, détermine le sens vague de quelque partie de l'autre, qui est principale.

On voit par ce détail la vérité d'une remarque de M. l'abbé Girard, (*tom. II*, *page 257*,) „ que les conjonctions sont proprement la partie systématique du discours, puisque c'est par leur moyen qu'on assemble les phrases, qu'on lie les sens, & que l'on compose un tout de plusieurs portions, qui, sans cette espèce, ne paroîtroient que comme des énumérations ou des listes de phrases, & non comme un ouvrage suivi & affermi par les liens de l'analogie. " C'est précisément pour cela que je divise la classe des *mots* indéclinables en deux ordres de *mots*, qui sont les supplétifs & les discursifs : les adverbess & les prépositions sont du premier ordre, on en a vu la raison ; les conjonctions sont du second ordre, parce qu'elles sont les liens des propositions, en quoi consiste la force, l'ame & la vie du discours.

Je vais rapprocher dans un tableau raccourci les notions sommaires qui résultent du détail de l'analyse que nous venons de faire.



Cette seule exposition sommaire des différens ordres de *mots* est suffisante pour faire appercevoir combien d'idées différentes se réunissent dans la signification d'un seul *mot* énonciatif; & cette multiplication d'idées peut aller fort loin, si on y ajoute encore celles qui peuvent être désignées par les différentes formes accidentelles que la déclinaison peut faire prendre aux *mots* qui en sont susceptibles, telles que sont, par exemple, dans *amaverat*, les idées du mode, du nombre, de la personne, du temps; & dans celle du temps, les idées du rapport d'existence à l'époque, & du rap-

port de l'époque au moment de la parole.

Cette complexité d'idées renfermées dans la signification d'un même *mot*, est la seule cause de tous les mal-entendus dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, dans les traités politiques & civils; c'est l'obstacle le plus grand qui se présente dans la recherche de la vérité, & l'instrument le plus dangereux dans les mains de la mauvaise foi. On devrait être continuellement en garde contre les surprises de ces mal-entendus, mais on se persuade au contraire que puisqu'on parle la même langue que ceux avec qui l'on traite, on attache aux

et les mêmes sens qu'ils y attachent eux-mêmes ; *inde multi lubes.*

Les philosophes présentent contre ce mal une foule d'observations solides, frêles, détaillées, mais par-là même difficiles à saisir ou à retenir : je n'y connois qu'un remède, qui est le résultat de toutes les maximes détaillées de la philosophie : *expliquez-vous avant tout*, avant que d'entamer une discussion ou une dispute, avant que d'avouer un principe ou un fait, avant que de conclure un acte ou un traité. L'application de ce remède suppose que l'on sait s'expliquer, & que l'on est en état de distinguer tout ce qu'une saine logique peut appercevoir dans la signification des *mots* ; ce qui prouve, en passant, l'importance de l'étude de la grammaire bien entendue, & l'injustice ainsi que le danger qu'il peut y avoir à n'en pas faire assez de cas.

Or 1°. il faut distinguer dans les *mots* la signification objective & la signification formelle. La signification objective, c'est l'idée fondamentale qui est l'objet de la signification du *mot*, & qui peut être désignée par des *mots* de différentes espèces : la signification formelle, c'est la manière particulière dont le *mot* présente à l'esprit l'objet dont il est le signe, laquelle est commune à tous les *mots* de la même espèce, & ne peut convenir à ceux des autres espèces.

Le même objet pouvant donc être signifié par des *mots* de différentes espèces, on peut dire que tous ces *mots* ont une même signification objective, parce qu'ils représentent tous la même idée fondamentale ; mais chaque espèce ayant sa manière propre de présenter l'objet dont il est le signe, la signification formelle est nécessairement différente dans des *mots* de différentes espèces, quoiqu'ils puissent avoir une même signification objective. Communément ils ont dans ce cas, une racine générative commune, qui est le type matériel de l'idée fondamentale qu'ils représentent tous ; mais cette racine est accompagnée d'inflexion & de terminaisons, qui, en désignant la diversité des espèces, caractérisent en même temps la signification formelle. Ainsi la racine commune *am* dans *aimer*, *amitié*, *ami*, *amical*, *amicalement*, est le type de la signification objective com-

mune à tous ces *mots*, dont l'idée fondamentale est celle de ce sentiment affectueux qui lie les hommes par la bienveillance ; mais les diverses inflexions ajoutées à cette racine, désignent tout à la fois la diversité des espèces, & les différentes significations formelles qui y sont attachées.

C'est pour avoir confondu la signification objective & la signification formelle du verbe, que Sanctius, le grammairien le plus savant & le plus philosophe de son siècle, a cru qu'il ne falloit point admettre de modes dans les verbes : il croyoit qu'il étoit question des modes de la signification objective, qui s'expriment en effet dans la langue latine communément par l'ablatif du nom abstrait qui en est le signe naturel, & souvent par l'adverbe qui renferme la même idée fondamentale ; au lieu qu'il n'est question que des modes de la signification formelle, c'est-à-dire, des diverses nuances, pour ainsi dire, qu'il peut y avoir dans la manière de présenter l'idée objective. Voy. MODE.

2°. Il faut encore distinguer, dans la signification objective des *mots*, l'idée principale & les idées accessoires. Lorsque plusieurs *mots* de la même espèce représentent une même idée objective, variée seulement de l'une à l'autre par des nuances différentes qui naissent de la diversité des idées ajoutées à la première ; celle qui est commune à tous ces *mots*, est l'idée principale ; & celles qui y sont ajoutées & qui différencient les signes, sont les idées accessoires. Par exemple, *amour* & *amitié* sont des noms abstraits, qui présentent également à l'esprit l'idée de ce sentiment de l'âme qui porte les hommes à se réunir ; c'est l'idée principale de la signification objective de ces deux *mots* : mais le nom *amour* ajoute à cette idée principale, l'idée accessoire de l'inclination d'un sexe pour l'autre ; & le nom *amitié* y ajoute l'idée accessoire d'un juste fondement, sans distinction de sexe. On trouvera dans les mêmes idées accessoires la différence des noms substantifs *amant* & *ami*, des adjectifs *amoureux* & *amical*, des adverbes *amoureusement* & *amicalement*.

C'est sur la distinction des idées principales & accessoires de la signification objective, que porte la différence réelle

des *mots* honnêtes & déshonnêtes, que les cyniques traitoient de chimérique; & c'étoit pour avoir négligé de démêler dans les *mots* les différentes idées accessoires que l'usage peut y attacher, qu'ils avoient adopté le système impudent de l'indifférence des termes, qui les avoit ensuite menés jusqu'au système plus impudent encore de l'indifférence des actions par rapport à l'honnêteté. Voyez DÉSHONNÊTE.

Quand on ne considère dans les *mots* de la même espèce, qui désignent une même idée objective principale, que cette seule idée principale, ils sont synonymes: mais ils cessent de l'être quand on fait attention aux idées accessoires qui les différencient. Voyez SYNONYMES. Dans bien des cas on peut les employer indistinctement & sans choix; c'est surtout lorsqu'on ne veut & qu'on ne doit présenter dans le discours que l'idée principale, & qu'il n'y a dans la langue aucun *mot* qui l'exprime seule avec abstraction de toute idée accessoire; alors les circonstances font assez connoître que l'on fait abstraction des idées accessoires que l'on désigneroit par le même *mot* en d'autres occurrences, mais s'il y avoit dans la langue un *mot* qui signifiât l'idée principale seule & abstraite de toute autre idée accessoire, ce seroit en cette occasion une faute contre la justesse, de ne pas s'en servir plutôt que d'un autre auquel l'usage auroit attaché la signification de la même idée modifiée par d'autres idées accessoires.

Dans d'autres cas; la justesse de l'expression exige que l'on choisisse scrupuleusement entre les synonymes, parce qu'il n'est pas toujours indifférent de présenter l'idée principale sous un aspect ou sous un autre. C'est pour faciliter ce choix important, & pour mettre en état d'en sentir le prix & les heureux effets, que M. l'abbé Girard a donné au public son livre des synonymes françois; c'est pour augmenter ce secours que l'on a répandu dans l'Encyclopédie différens articles de même nature; & il seroit à souhaiter que tous les gens de lettres recueillissent les observations que le hasard peut leur offrir sur cet objet, & les publiassent par les voies ouvertes au public: il en résulteroit quelque jour un excellent dictionnaire, ce qui est plus important

qu'on ne le pense peut-être; parce qu'on doit regarder la justesse de l'élocution non-seulement comme une source d'agrément & d'élégance, mais encore comme l'un des moyens les plus propres à faciliter l'intelligence & la communication de la vérité.

Aux *mots* synonymes, caractérisés par l'identité du sens principal, malgré les différences matérielles, on peut opposer les *mots* homonymes, caractérisés au contraire par la diversité des sens principaux, malgré l'identité ou la ressemblance dans le matériel. Voyez HOMONYMES. C'est sur-tout contre l'abus des homonymes que l'on doit être en garde, parce que c'est la ressource la plus facile, la plus ordinaire & la plus dangereuse de la mauvaise foi.

3°. La distinction de l'idée principale & des idées accessoires a lien à l'égard de la signification formelle, comme à l'égard de la signification objective. L'idée principale de la signification formelle, est celle du point de vue spécifique qui caractérise l'espèce du *mot*, adaptée à l'idée totale de la signification objective: & les idées accessoires de la signification formelle, sont celles des divers points de vue accidentels, désignés ou désignables par les différentes formes que la déclinaison peut faire prendre à un même *mot*. Par exemple, *amare*, *amabam*, *amavissent*, sont trois *mots* dont la signification objective renferme la même idée totale, celle du sentiment général de bienveillance que nous avons déjà vu appartenir à d'autres *mots* pris dans notre langue; en outre, ils présentent également à l'esprit des êtres indéterminés, désignés seulement par l'idée de l'existence sous l'attribut de ce sentiment: voilà ce qui constitue l'idée principale de la signification formelle de ces trois *mots*. Mais les inflexions & les terminaisons qui les différencient, indiquent des points de vue différens ajoutés à l'idée principale de la signification formelle: dans *amare*, on remarque que cette signification doit être entendue d'un sujet quelconque, parce que le mode est infinitif; que l'existence en est envisagée comme simultanée avec une époque, parce que le temps est présent; que cette époque est une époque quelconque, parce que ce présent est indéfini: dans *amabam* & *amavissent*, on voit que la signification doit être entendue

entendue d'un sujet déterminé, parce que les modes sont personnels; que ce sujet déterminé doit être de la première personne & au nombre singulier pour *amabam*, de la troisième personne & du nombre pluriel pour *amavissent*; que l'existence du sujet est envisagée relativement à une époque antérieure au moment de la parole dans chacun de ces deux *mots*, parce que les temps en sont antérieurs, mais qu'elle est simultanée dans *amabam* qui est un présent, & antérieure dans *amavissent* qui est un prétérit, &c.

C'est sur la distinction des idées principales & accessoires de la signification formelle, que porte la diversité des formes dont les *mots* se revêtent selon les vues de l'énonciation; formes spécifiques, qui, dans chaque idiôme, caractérisent à-peu-près l'espèce du *mot*; & formes accidentelles, que l'usage de chaque langue a fixées relativement aux vues de la syntaxe, & dont le choix bien entendu est le fondement de ce que l'on nomme la *correction du style*, qui est l'un des signes les plus certains d'une éducation cultivée.

Je finirai cet article par une définition du *mot* la plus exacte qu'il me sera possible. L'auteur de la *grammaire générale* (part. II, ch. j.) dit que „l'on peut définir les *mots*, des sons distincts & articulés dont les hommes ont fait des signes pour signifier leurs pensées.” Mais il manque beaucoup à l'exactitude de cette définition. Chaque syllabe est un son distinct souvent articulé, qui quelquefois signifie quelque chose de nos pensées: dans *amaveramus*, la syllabe *am* est le signe de l'attribut sous lequel existe le sujet; *av* indique que le temps est prétérit (voyez TEMPS); *er* marque que c'est un prétérit défini; *am* final désigne qu'il est antérieur; *us* marque qu'il est de la première personne du pluriel; y a-t-il cinq *mots* dans *amaveramus*? La préposition française ou latine à, la conjonction ou, l'adverbe y, le verbe latin *eo*, sont des sons non articulés, & ce sont pourtant des *mots*. Quand on dit que ce sont des signes pour signifier les pensées, on s'exprime d'une manière incertaine; car une proposition entière, composée même de plusieurs *mots*, n'exprime qu'une pensée; n'est-elle donc qu'un *mot*? Ajoutez qu'il est peu correct de

dire que les hommes ont fait des signes pour signifier; c'est un pléonasme.

Je crois donc qu'il faut dire qu'un *mot* est une totalité de sons, devenue par usage, pour ceux qui l'entendent, le signe d'une idée totale.

1°. Je dis qu'un *mot* est une totalité de sons; parce que, dans toutes les langues, il y a des *mots* d'une & de plusieurs syllabes, & que l'unité est une totalité aussi-bien que la pluralité. D'ailleurs, j'exclus par-là les syllabes qui ne sont que des sons partiels, & qui ne sont pas des *mots*, quoiqu'elles désignent quelquefois des idées, même complexes.

2°. Je n'ajoute rien de ce qui regarde l'articulation ou la non-articulation des sons; parce qu'il me semble qu'il ne doit être question d'un état déterminé du son, qu'autant qu'il seroit exclusivement nécessaire à la notion que l'on veut donner: or, il est indifférent à la nature du *mot* d'être une totalité de sons articulés ou de sons non-articulés; & l'idée seule du son, faisant également abstraction de ces deux états opposés, n'exclut ni l'un ni l'autre de la notion du *mot*: son simple, son articulé, son aigu, son grave, son bref, son allongé, tout y est admissible.

3°. Je dis qu'un *mot* est le signe d'une idée totale; & il y a plusieurs raisons pour m'exprimer ainsi. La première, c'est qu'on ne peut pas disconvenir que souvent une seule syllabe, ou même une simple articulation, ne soit le signe d'une idée, puisqu'il n'y a ni inflexion ni terminaison qui n'ait sa signification propre: mais les objets de cette signification ne sont que des idées partielles, & le *mot* entier est nécessaire à l'expression de l'idée totale. La seconde raison, c'est que si l'on n'attachoit pas à la signification du *mot* une idée totale, on pourroit dire que le *mot*, diversement terminé, demeure le même, sous prétexte qu'il exprime toujours la même idée principale; mais l'idée principale & les idées accessoires sont également partielles, & le moindre changement qui arrive dans l'une ou dans l'autre est un changement réel pour la totalité; le *mot* alors n'est plus le même, c'en est un autre, parce qu'il est le signe d'une autre idée totale. Une troisième raison, c'est que la notion du *mot* ainsi entendue est vraie, de ceux même qui équivalent à des propositions entières, comme *oui*,

non, allez, morieris, &c. car toute une proposition ne sert qu'à faire naître dans l'esprit de ceux qui l'entendent une idée plus précise & plus développée du sujet.

4°. J'ajoute qu'un *mot* est signe pour ceux qui l'entendent. C'est que l'on ne parle en effet que pour être entendu; que ce qui se passe dans l'esprit d'un homme, n'a aucun besoin d'être représenté par des signes extérieurs, qu'autant qu'on veut le communiquer au dehors; & que les signes sont pour ceux à qui ils manifestent les objets signifiés. Ce n'est d'ailleurs que pour ceux qui entendent que les interjections sont des signes d'idées totales, puisqu'elles n'indiquent dans celui qui les prononce naturellement que des sentimens.

5°. Enfin je dis qu'un *mot* devient par usage le signe d'une idée totale, afin d'aligner le vrai & unique fondement de la signification des *mots*. „Les *mots*, dit le pere Lami (*Rhét. liv. I, ch. iv*), ne signifient rien par eux-mêmes, ils n'ont aucun rapport naturel avec les idées dont ils sont les signes; & c'est ce qui cause cette diversité prodigieuse de langues: „S'il y avoit un langage naturel, il seroit connu de toute la terre & en usage partout.” C'est une vérité que j'ai exposée en détail & que je crois avoir bien établie à l'article *LANGUE*. (*art. I, sub. fin.*) Mais si les *mots* ne signifient pas par nature, ils signifient donc par institution; quel en est l'auteur? Tous les hommes, ou du moins tous les sages d'une nation, se font-ils assemblés pour régler dans une délibération commune la signification de chaque *mot*, pour en choisir le matériel, pour en fixer les dérivations & les déclinaisons? Personne n'ignore que les langues ne se sont pas formées ainsi. La première a été inspirée, en tout ou en partie, aux premiers auteurs du genre humain: & c'est probablement la même langue que nous parlons tous, & que l'on parlera toujours & par-tout, mais altérée par les changemens qui y survinrent d'abord à Babel en vertu de l'opération miraculeuse du Tout-puissant, puis par tous les autres qui naissent insensiblement de la diversité des temps, des climats, des lumières, & de mille autres circonstances diversement combinées. „Il dépend de nous, dit encore le pere Lami, (*ibid. ch. vij*), de comparer

les choses comme nous voulons”; (*ce* choix des comparaisons n'est peut-être pas toujours si arbitraire qu'il l'assure, & il tient souvent à des causes dont l'influence est irrésistible pour les nations, quoiqu'elle pût être nulle pour quelques individus; mais du moins est-il certain que nous comparons très-différemment, & cela suffit ici: car c'est) „ce qui fait, ajoute-t-il, cette grande différence qui est entre les langues. Ce que les Latins appellent *fenestra*, les Espagnols l'appellent *ventana*, les Portugais *janella*; nous nous servons aussi de ce nom *croisée* pour marquer la même chose. *Fenestra*, *ventus*, *janua*, *crux*, sont des *mots* latins. Le françois, l'espagnol, le portugais viennent du latin” (c'est-à-dire, que ces trois idiômes ont emprunté beaucoup de *mots* dans la langue latine, & c'est tout:) „mais les Espagnols considérant que les fenêtres donnent passage aux vents, les appellent *ventana* de *ventus*: les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils ont appelées *janella* de *janua*: nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre; on les appelloit pour cela des *croisées* de *crux*: les Latins ont considéré que l'usage des fenêtres est de recevoir la lumière; le nom *fenestra* vient du grec *Φαίνω*, qui signifie *reluire*. C'est ainsi que les différentes manières de voir les choses portent à leur donner différens noms.” Et c'est ainsi, puis-je ajouter, que la diversité des vues introduit en divers lieux des *mots* très-différens pour exprimer les mêmes idées totales; ce qui diversifie les idiômes, quoiqu'ils viennent tous originellement d'une même source. Mais ces différens *mots*, risqués d'abord par un particulier qui n'en connoît point d'autre pour exprimer ses idées telles qu'elles sont dans son esprit, n'en deviennent les signes universels pour toute la nation, qu'après qu'ils ont passé de bouche en bouche dans le même sens; & ce n'est qu'alors qu'ils appartiennent à l'idiôme national. Ainsi c'est l'usage qui autorise les *mots* qui en déterminent le sens & l'emploi, qui en est l'instituteur véritable & l'unique approbateur.

Mais d'où nous vient le terme de *mot*? On trouve dans Lucilius, *non audeo dicere mutuum*, (il n'ose dire un *mot*); & Cornu-

tes, qui enseigna la philosophie à Perse, & qui fut depuis son commentateur, remarque sur la première satire de son disciple, que les Romains disoient proverbiallement, *mutum nullum emiseris* (ne dites pas un seul mot.) Festus témoigne que *mutire*, qu'il rend par *loqui*, se trouve dans Ennius; ainsi *mutum* & *mutire*, qui paroissent venir de la même racine, ont un fondement ancien dans la langue latine.

Les Grecs ont fait usage de la même racine, & ils ont *μῦθος*, discours; *μυθῆναι* par leur, & *μυθεῖν*, parler.

D'après ces observations, Ménage dérive ce mot du latin *mutum*, & croit que Péron s'est trompé d'un degré, en le dérivant immédiatement du grec *μυθεῖν*.

Il se peut que nous l'ayons emprunté des Latins, & les Latins des Grecs; mais il n'est pas moins possible que nous le tenions directement des Grecs, de qui, après tout, nous en avons reçu bien d'autres: & la décision tranchante de Ménage me paroît trop hasardée, n'ayant d'autre fondement que la priorité de la langue grecque sur la latine.

J'ajoute qu'il pourroit bien se faire que les Grecs, les Latins, & les Celtes, de qui nous descendons, eussent également trouvé ce radical dans leur propre fonds, & que l'onomatopée l'eût consacré chez tous au même usage, par un tour d'imagination qui est universel parce qu'il est naturel. *Ma, mé, mé, mi, meu, mo, mu, mou*, sont dans toutes les langues les premières syllabes articulées, parce que *m* est la plus facile de toutes les articulations, (voyez *LANGUE*, art. III, § ij, n. I.); ces syllabes doivent donc se prendre assez naturellement pour signifier les premières idées qui se présentent; & l'on peut dire que l'idée de la parole est l'une des plus frappantes pour des êtres qui parlent. On trouve encore dans le poète Lucilius, *non laudare hominem quemquam, nec mu facere unquam*, où l'on voit ce *mu* indéclinable, montré, comme l'un des premiers élémens de la parole. Il est vraisemblable que les premiers instituteurs de la langue allemande l'envisagerent à-peu-près de même, puisqu'ils appellèrent *mut* la pensée, par une métonymie sans doute du signe pour la chose signifiée: & ils donnerent ensuite le même nom à la substance de l'âme, par une

autre métonymie de l'effet pour la cause. Voyez *MÉTONYMIE*. (B. E. R. M.)

MOT, TERME, EXPRESSION, *Syno.*, le mot, dit l'abbé Girard, est de la langue; l'usage en décide. Le terme est du sujet; la convenance en fait la bonté. L'expression est de la pensée, le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des mots; la précision dépend des termes; & son brillant dépend des expressions.

Tout discours travaillé demande que les mots soient françois; que les termes soient propres; & que les expressions soient nobles.

Un mot hasardé choque moins qu'un mot qui a vieilli. Les termes d'art sont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde, il en est pourtant qui n'ont de grace que dans la bouche de ceux qui font profession de ces arts. Les expressions trop recherchées font à l'égard du discours, ce que le fard fait à l'égard de la beauté du sexe; employées pour embellir, elles enlaidissent. (D. J.)

MOT CONSACRÉ, *Gramm.*, on appelle mots consacrés certains mots particuliers qui ne sont bons qu'en certains endroits ou occasions; & on leur a peut-être donné ce nom, parce que ces mots ont commencé par la religion, dont les mystères n'ont pu être exprimés que par des mots fait exprès. Trinité, incarnation, nativité, transfiguration, annonciation, visitation, assomption, fils de perdition, portes de l'enfer, vase d'élection, homme de péché, &c. sont des mots consacrés, aussi bien que cène, cénacle, fraction de pain, acte des Apôtres, &c.

De la religion on a étendu ce mot de consacré aux sciences & aux arts; desorte que les mots propres des sciences & des arts s'appellent des mots consacrés, comme gravitation, raréfaction, condensation, & mille autres, en matière de physique; allegro, adagio, aria, arpeggio, en musique, &c.

Il faut se servir sans difficulté des mots consacrés dans les matières de religion, sciences & arts; & qui voudroit dire, par exemple, la fête de la naissance de notre Seigneur, la fête de la visite de la Vierge, ne diroit rien qui vaille: l'usage veut qu'on dise la nativité & la visitation, en parlant de ces deux mystères, &c. Ce n'est pas qu'on ne puisse dire la naissance de Notre-Seigneur, & la visite de la

Vierge : par exemple , la naissance de Notre-Seigneur est bien différente de celle des princes ; la visite que rendit la Vierge à sa cousine n'avoit rien des visites profanes du monde. L'usage veut aussi qu'on dise la cene & le cénacle , & ceux qui diroient une chambre haute pour le cénacle , & le souper pour la cene , s'exprimeroient fort mal. (D. J.)

MOT, RON, *Opérat. de l'esprit* , un bon mot , est un sentiment vivement & finement exprimé ; il faut que le bon mot naisse naturellement & sur-le-champ ; qu'il soit ingénieux , plaisant , agréable ; enfin , qu'il ne renferme point de raillerie grossière , injurieuse , & piquante.

La plupart des bons mots consistent dans des tours d'expressions , qui sans gêner , offrent à l'esprit deux sens également vrais ; mais dont le premier qui saute d'abord aux yeux , n'a rien que d'innocent , au lieu que l'autre qui est le plus caché , renferme souvent une malice ingénieuse.

Cette duplicité de sens , est dans un homme destitué de génie , un manque de précision & de connoissance de la langue ; mais dans un homme d'esprit , cette même duplicité de sens est une adresse , par laquelle il fait naître deux idées différentes ; la plus cachée dévoile à ceux qui ont un peu de sagacité une satire délicate . qu'elle recele à une pénétration moins vive.

Quelquefois le bon mot n'est autre chose que l'heureuse hardiesse d'une expression appliquée à un usage peu ordinaire. Quelquefois aussi la force d'un bon mot ne consiste point dans ce qu'on dit , mais dans ce qu'on ne dit pas , & qu'on fait sentir comme une conséquence naturelle de nos paroles , sur laquelle on a l'adresse de porter l'attention de ceux qui nous écoutent.

Le bon mot est plutôt imaginé que pensé ; il prévient la méditation & le raisonnement ; & c'est en partie pourquoi tous les bons mots ne sont pas capables de soutenir la presse. La plupart perdent leur grace , dès qu'on les rapporte détachés des circonstances qui les ont fait naître ; circonstances qu'il n'est pas aisé de faire sentir à ceux qui n'en ont pas été les témoins.

Mais quoique le bon mot ne soit pas l'effet de la méditation , il est sur pourtant que les saillies de ceux qui sont habitués

à une exacte méthode de raisonner , sentent de la justesse de l'esprit. Ces personnes ont enseigné à leur imagination , quelque vive qu'elle soit , à obéir à la sévérité du raisonnement. C'est peut-être faute de cette exactitude de raisonnement que plusieurs anciens se sont souvent trompés sur la nature des bons mots , & de la fine plaisanterie.

Ceux qui ont beaucoup de sens , & dont l'imagination est propre aux saillies & aux bons mots , doivent avoir soin de se procurer un fonds de justesse & de discernement qui ne les abandonne pas même dans leur grande vivacité. Il leur importe encore d'avoir un fonds de vertu qui les empêche de laisser rien échapper qui soit contraire à la bienséance , & aux ménagemens qu'ils doivent avoir pour ceux que leurs bons mots regardent. (D. J.)

MOT DU GUET , ou simplement mot , est un mot ou sentence , en terme de guerre , qui sert aux soldats à se reconnoître pendant la nuit ; & à découvrir les espions , ou autres gens mal intentionnés : on s'en sert aussi pour prévenir les surprises. Dans une armée , le mot se donne par le général au lieutenant ou au major général de jour , lequel le donne au major de brigade : delà il passe aux aides-majors , qui le donnent aux officiers de l'état-major , ensuite aux sergens de chaque compagnie , qui le donnent à leurs subalternes.

Dans les garnisons , après que les portes sont fermées , le commandant donne le mot au major de la place , & il lui dit ce qu'il y a à faire pour le lendemain. Il faut remarquer que celui qui commande dans un château , fort , réduit , ou citadelle , doit tous les jours envoyer prendre l'ordre de celui qui commande dans la ville , quand même celui-ci seroit d'un rang inférieur au sien sans que celui qui commande dans la ville , puisse pour cela prétendre aucun commandement dans la citadelle , château , fort , ou réduit , à moins qu'il n'en fût gouverneur. Après que les portes sont fermées , le major se rend sur la place , où il trouve les sergens de la garnison rangés en cercle avec chacun un caporal de la compagnie derrière lui. Les caporaux des compagnies dont les sergens manquent , se placent hors du cercle joignant les sergens dans le rang de leurs compagnies ; les tambours majors

des bataillons à deux par derrière les sergens ; à quatre pas du cercle , on place les caporaux qui ont suivi leurs sergens , présentant leurs armes en-dehors , pour empêcher que qui que ce soit n'approche du cercle pour écouter l'ordre. Il ne doit entrer dans le cercle que le major , l'aide-major de la place , & les officiers majors des régimens , le caporal du *consigne* du corps de la place portant le falot , & celui qui tient le registre de la garde des rondes.

Le major entre dans le cercle avec les officiers majors des régimens qui assistent à l'ordre , & les autres qu'on a déjà dit. Il dit aux sergens & aux tambours majors s'il y a quelque chose qui les regarde , ce qu'il y a à faire pour le lendemain , comme revue , conseil de guerre , ou autre chose , si quelque bataillon doit prendre les armes pour faire l'exercice , & tout le reste ; s'il y a conseil de guerre , il demande aux majors des régimens le nombre d'officiers nécessaire pour le tenir. Il fait ensuite nommer les officiers qui doivent monter la garde le lendemain , & ceux qui doivent faire la ronde cette même nuit ; il fait tirer leur ronde par leurs sergens ; il donne le *mot* aux officiers majors des régimens , & après aux sergens , en commençant par celui de la première compagnie , à qui il le dit à l'oreille. Ce sergent le donne à celui qui le suit , & ainsi de l'un à l'autre , jusqu'à ce que le *mot* revienne au major par le sergent de la gauche , ainsi qu'il l'a donné. S'il ne lui revenoit pas comme il le lui a donné , il regarde à quel sergent il a manqué , le redresse jusqu'à ce que tous le sachent , après quoi il les congédie. Les sergens doivent être découverts dès qu'on donne le *mot* , jusqu'à ce que le dernier l'ait rendu au major. Lorsqu'il y a de la cavalerie dans une place , elle reçoit l'ordre du major de la place tout ainsi que l'infanterie.

Dès que l'ordre est donné & le cercle rompu , les sergens de chaque bataillon forment un cercle à part ; le tambour major derrière eux , le major ou aide-major du bataillon leur dit ce qu'il y a à faire pour le détail du bataillon , & tout ce que le commandant lui a dit. Pour cela il faut que le major aille tous les jours chez le commandant du bataillon quelque temps avant qu'on donne l'ordre , lui de-

mander ce qu'il y a de particulier à ordonner. Il est à observer que si le commandant veut faire prendre les armes , il faut qu'il en fasse demander la permission au commandant de la place , lequel le fait dire au cercle général par le major. Après que le major du bataillon a donné l'ordre à son cercle particulier , les sergens vont le porter à leurs officiers , à qui ils doivent dire bien fidèlement tout ce qui a été dit à l'ordre. Le major va le porter au colonel , à l'aide-major , au lieutenant colonel , quoique le colonel soit présent. S'ils n'y sont ni l'un ni l'autre , l'officier major va le porter à celui qui commande le régiment , l'aide-major de la place va le porter à l'inspecteur général , un sergent va le porter à l'inspecteur particulier. L'usage est le même pour l'ingénieur général , ou directeur des fortifications , & l'ingénieur particulier. . . & le dernier sergent de la garnison qui se trouve être de garde , va le porter au lieutenant ou commissaire d'artillerie qui est dans la place.

Les sergens qui sont de garde , n'assistent pas à ce cercle particulier , ni ne doivent aller porter l'ordre à leurs officiers de compagnie , mais seulement à ceux avec lesquels ils sont de garde. Il doit y avoir tous les jours un sergent par compagnie avec son caporal à l'ordre ; & s'il y en a un de garde , son camarade doit s'y trouver pour l'aller porter à ses officiers , & pour le détail de la compagnie , dont celui qui est de garde ne doit pas se mêler. Lorsqu'il manque des sergens à une compagnie , un caporal va à l'ordre avec son falot. Tous les sergens doivent avoir leurs halebardes lorsqu'ils vont à l'ordre , & qu'ils vont le porter à leurs officiers. *Histoire de la milice françoise* , par le pere Daniel.

MOT , *Hist. mod.* , on le dit aussi des armoiries & des devises. *Voy. ARMOIRIES & DEVISE.*

Ce qu'on appelle le *mot* dans les armoiries , est une courte sentence ou phrase écrite sur un rouleau qu'on place ordinairement au dessus de l'écusson , & quelquefois au-dessous. Tantôt ce *mot* fait allusion au nom ou à quelques pièces des armes de la personne à qui appartient les armes , & tantôt il n'a rapport ni au nom ni au blason.

Le *mot*, dit Guillin, est un ornement extérieur attaché à la cotte d'armes; il présente, ajoute-t-il, une idée de celui à qui les armes appartiennent, mais exprimée succinctement & avec force en trois ou quatre paroles au plus, écrites sur une bande ou compartiment qu'on place au pié de l'écusson; & comme ce *mot* tient la dernière place dans les armes, on le blasonne aussi le dernier. A la rigueur il devoit exprimer quelque chose de relatif à ces armes; mais l'usage a fait admettre toute sorte de sentences expressives ou non. Voy. BLASON.

Cette coutume d'employer un *mot* ou symbolique, ou comme cri de guerre pour s'animer, se reconnoître, & se rallier dans les combats, est très-ancienne: l'histoire sacrée & profane nous en fournissent également des exemples. Nos ancêtres faisoient choix du *mot* le plus propre à exprimer leur passion dominante, comme la piété, l'amour, la valeur, &c. ou quelque événement extraordinaire qui leur fût arrivé. On trouve plusieurs *mots* de cette dernière sorte qui se sont perpétués dans les familles, quoiqu'ils ne convinssent proprement qu'à la première personne qui se l'étoit attribué.

Le *mot* de la maison royale de France est *espérance*; & dans quelques écussons *lilia non laborant neque nent*, par allusion à la loi salique, qui exclut les femmes de la couronne: celui de la maison royale d'Angleterre est *Dieu & mon droit*. L'ordre de la jarretière a pour *mot*, *bonni soit qui mal y pense*; & le duc de Norfolk ces paroles, *sola virtus invicta*: le duc de Bedford celle-ci *che fara fara*: celui de Devonshire, *cavendo tutus*, par allusion au nom de sa maison, qui est *Cavendish*. Le duc de Kingston, dont le nom est Pierre-pont, a pour *mot*, *Pie reponete*: le comte de Radnor, *quæ supra*, parce qu'il porte trois étoiles dans ses armes; le lord Clinton dont le nom est *Fortescue*, prend celui-ci, *Forte scutum, salus ducum*.

On peut voir sous l'article *cri de guerre*, les *mots* que prennent ou prenoient plusieurs des premières maisons de France. Le *mot* d'une devise s'appelle aussi l'*ame* de la devise. Voy. DEVISE.

MOT, terme de Commerce, & particulièrement de détail: il se dit du prix que le marchand demande de sa marchandise, ou de celui que l'acheteur en offre. Ce

drap est de vingt francs, c'est mon dernier *mot*: vous n'en offrez que seize, vous ne ferez pas pris au *mot*.

On dit qu'on a été pris au *mot*, quand le marchand livre sa marchandise à l'acheteur sur la première offre que celui-ci en a faite.

Un marchand qui n'a qu'un *mot*, est celui qui ne surfait pas. On dit que les Quakers d'Angleterre & les Anabaptistes de Hollande qui exercent le trafic, en usent ainsi & avec succès. *Dictionnaire du commerce*.

MOT, sonner un ou deux *mots*, *Vénérrie*, c'est sonner un ou deux tons longs du cor, qui est le signal du piqueur pour appeler ses compagnons.

MOTALA, MOTOLA, ou MOTULA, *Géogr.*, petite ville d'Italie au royaume de Naples, dans la terre d'Otrante, avec un évêché suffragant de Tarente: elle est à 4 milles N. O. de Massafra, 2 N. E. de Castellaneta. *Long.* 34. 45. *lat.* 40. 51.

MOTAY, *Géogr.*, en latin *Claudius mons*, montagne de la basse Hongrie, d'une grande étendue; elle s'avance jusqu'en Styrie, & reçoit divers noms selon la diversité des lieux.

MOTAYES, *Géogr.*, peuples sauvages de l'Amérique méridionale, au Brésil. Ils sont de couleur olivâtre, petits de taille, vont tout nus, & vivent de maiz, de racines, de chiens & de chats sauvages. (*D. J.*)

MOTAZALITES, *f. m.*, *Hist. mod.*, c'est le nom des partisans d'une secte de la religion mahométane, dont la principale erreur est de croire que l'alcoran a été créé, & n'est point co-éternel à Dieu. Cette opinion, anathématisée par l'alcoran même, & proscrite par les Sunnites, n'a pas laissé de trouver des partisans zélés; elle excita même des persécutions sous quelques-uns des califes abbassides qui décidèrent que l'alcoran avoit été créé; enfin Motawakel permit à tous ses sujets de penser ce qu'ils voudroient sur la création ou l'éternité de cet ouvrage. Un docteur musulman trouva un milieu à la dispute, en disant que l'idée originaire du koran étoit réellement en Dieu; par conséquent qu'elle étoit co-essentielle & co-éternelle à lui, mais que les copies qui en ont été faites étoient l'ouvrage des hommes.

MOTELLE, *f. f.*, *Pêche.* est un petit poisson de rivière, & principalement de

lac. Il est ordinairement gras comme l'éperlan ; il a la peau visqueuse, sans écailles, le corps tortueux, la tête grande, large & un peu aplatie, & il est très-gourmand ; il est commun en Suisse & en Bourgogne ; sa chair quoique visqueuse, est assez estimée pour son goût.

MOTET, f. m., en *Musique*, ce mot signifioit anciennement une *composition* fort recherchée & enrichie de toutes les beautés & de toutes les finesses de l'art, & cela sur une période fort courte ; d'où lui vient, selon quelques-uns, le nom de *motet*, comme si ce n'étoit qu'un mot.

Aujourd'hui *motet* s'entend de toute pièce de musique faite sur des paroles latines à l'usage de l'église, comme psaumes, hymnes, antiennes, répons, &c. & tout cela s'appelle en général *musique latine*, voyez **COMPOSITION**. Les François réussissent bien dans ce genre de musique. Leurs *motets* sont beaux & bien travaillés. Ceux du célèbre Lalande sont des chefs-d'œuvres en ce genre, & les *motets* de M. de Mondonville, tout petillans de génie & de feu, charment aujourd'hui les amateurs de la nouvelle musique.

Je dois avertir que les musiciens des treizième & quatorzième siècles, donnoient le nom de *motetus* à la partie que nous nommons aujourd'hui *haute-contre*. Ce nom, & plusieurs autres aussi étrangers, causent souvent bien de l'embarras à ceux qui s'appliquent à déchiffrer les anciens manuscrits de musique qui ne s'écrivoient pas en partition comme à présent. (S)

MOTEUR, adj., *Méchan.*, ce qui meut ou met en mouvement. Voyez **MOUVEMENT**.

MOTEUR, *Hydr.*, est ce qui meut, ce qui fait mouvoir. C'est la force principale, c'est la puissance par laquelle agit une machine hydraulique. Dans un moulin à vent, c'est le vent, c'est l'eau dans un moulin à eau ; dans une pompe ordinaire, c'est un homme ou un cheval. Le *moteur* doit être proportionné à la colonne de l'eau que l'on veut élever, & un peu plus fort pour emporter l'équilibre. On y ajoute un tiers en sus pour les frottemens. Voyez **FORCE**. (K)

MOTEURS, en *anatomie*, c'est le nom qu'on a donné aux nerfs de la troisième & de la sixième paire, parce qu'ils font mouvoir les yeux.

Ceux de la troisième paire se nomment encore *moteurs communs*, *musculaires communs*, *oculaires communs*, *oculo-musculaires communs* ; & ceux de la sixième, *moteurs externes*, *oculaires externes*, *musculaires externes*, *oculo-musculaires externes*. V. **NERF**.

Les *moteurs communs* prennent leur origine immédiatement devant le bord antérieur de la protubérance annulaire. Voyez **PROTUBÉRANCE** & **ANNULAIRE**.

Dela, en perçant la dure-mère, ils viennent passer de chaque côté dans l'orbite, où ils se divisent en quatre branches qui se distribuent aux muscles de l'œil.

La branche qui va au petit oblique, fournit quelquefois un rameau, dans lequel il se forme un ganglion. Il naît le plus souvent un filet du rameau inférieur, qui se distribue au muscle droit inférieur, qui avec un rameau de la cinquième paire, forme le ganglion ophtalmique, duquel naissent les nerfs ciliaires seulement, suivant Morgagni. Voyez **ŒIL**.

Les *moteurs externes* naissent de l'union de la moëlle allongée entre la protubérance annulaire & les éminences olivaires. Voyez **ÉMINENCE** & **OLIVAIRE**.

Chacun de ces deux nerfs perce la dure-mère, rampe ensuite dans la duplicature le long des parties latérales de la selle sphénoïdale à côté de l'artère carotide ; il s'avance en dehors, & au bord extérieur de cette artère, il donne l'intercostal à un angle un peu plus obtus ou droit avec le tronc qui chemine & qui va ensuite passer par la fente sphénoïdale & se distribuer au muscle abducteur de l'œil. Voyez **ABDUCTEUR**.

MOTHON, *Musiq. des anc.*, nom d'un air de danse des Grecs ; il s'exécutoit sur des flûtes. (F. D. C.)

MOTIF, f. m., *Gramm.*, la raison qui détermine un homme à agir. Il y a peu d'hommes assez attentifs à ce qui se passe au dedans d'eux-mêmes, pour bien connoître les motifs secrets qui les font agir. Une action peut avoir plusieurs motifs : les uns louables, les autres honteux ; dans ces circonstances, il n'y a qu'une longue expérience qui puisse rassurer sur la bonté ou la malice de l'action. C'est elle qui fait que l'homme se dit à lui-même, & se dit sans s'en imposer : je me connois ; j'agirois de la même manière, quand je n'aurois aucun intérêt qui pût m'y déter-

miner. Un homme de bien cherche toujours, aux actions équivoques des autres, des *motifs* qui les excusent. Un philosophe se méfie des bonnes actions qu'il fait, examine s'il n'y a point à côté d'un *motif* honnête, quelque raison de haine, de vengeance, de passion, qui le trompe.

Si le goût de l'ordre, l'amour du bien sont les *motifs* de nos actions, la considération publique & la paix de la conscience en seront la récompense assurée. Il est bien doux d'être estimé des autres : il est bien davantage de s'estimer soi-même. Il n'y a que celui qui n'appréhende point de se rendre compte de ses *motifs*, qui puisse habiter tranquillement en lui : les autres se haïssent malgré qu'ils en aient, & sont obligés de fuir devant eux-mêmes.

MOTIF, *Musique*, les Italiens appellent *motivo* le principale pensée d'un air, celle qui constitue le caractère de son chant & de sa déclamation.

L'air, *aria*, est divisé en deux parties, dont la première se partage de nouveau en deux parts : l'une de ces deux parts commence le *motif* dans le ton que le musicien a choisi, & le conduit à la dominante de ce ton ; l'autre reprend le motif à cette dominante & le ramène à la tonique.

La seconde partie de l'air, s'il est dans un ton naturel, se fait ordinairement dans la sixième de son ton tierce mineure, & finit quelquefois dans la dominante de cette sixième. Quelquefois cette seconde partie se fait dans le mineur du ton de l'air en conservant son *motif*. Quelquefois aussi les paroles de la seconde partie exigent tout un autre caractère de chant & de déclamation ; ou bien les musiciens jugent nécessaire de changer de mesure & de caractère pour en interrompre l'uniformité : alors il quitte le *motif* de son air, & donne à sa seconde partie un nouveau *motif* qui n'a aucune analogie avec le premier.

Lorsque l'air est lui-même dans un ton tierce mineure, le *motif* se conduit dans la première partie de la tonique à la médiate, tierce majeure, & de la médiate il est ramené à la tonique ; ensuite dans la seconde partie le *motif* se transporte ordinairement dans la sixième du ton, tierce majeure, & passe, si l'on veut, par toutes les modulations dont le ton mineur est susceptible.

En général, les secondes parties des

airs sont plus particulièrement consacrées aux effets de l'harmonie ; le musicien s'y montre grand artiste, après s'être montré dans la première partie homme de génie. Mais en tout ceci il n'y a aucune loi universelle. Comme la musique est plus qu'aucun autre art l'ouvrage de l'enthousiasme, l'homme inspiré ne suit aucune règle certaine ; il n'obéit qu'à une impulsion supérieure qui le conduit souvent par des routes inconnues & nouvelles ; son exemple & ses succès deviennent bientôt des modèles & les principes d'une poétique musicale.

Les différens genres d'ailleurs varient les préceptes à l'infini. Ce qui convient à la musique tragique ne va guère à la musique comique ; celle de l'église a encore un caractère qui lui est propre ; & ces caractères sont si différens chez les nations qui ont excellé dans la musique, qu'une oreille un peu exercée n'a pas besoin du secours des paroles pour les distinguer & les reconnoître.

Le *motif* est ce qui constitue le plus particulièrement le génie musical. L'étude & les instructions de l'école enseignent au musicien la science de l'harmonie & de ses effets ; avec du goût il apprendra à en faire usage à propos ; mais en vain sera-t-il profond dans la science de son art ; si ses *motifs* sont communs ou vides d'idées & de caractères, ses productions resteront toujours médiocres. En vain voudra-t-il dérober le défaut de pensées & la pauvreté de génie sous les effets les plus imposans de l'harmonie, sous l'appareil des instrumens d'un nombreux & bruyant orchestre, il ne réussira pas à donner le change à celui qui entend le langage de la musique. C'est ainsi que le rhéteur forme l'oreille de son élève à l'harmonie, au nombre des périodes ; mais la noblesse, la chaleur, la force des pensées, les belles images, les grandes & sublimes idées ne se remplacent point par un bruit de paroles harmonieuses & ne s'apprennent pas à l'école.

Le musicien commencera par choisir le mouvement propre aux paroles que le poète lui a données. Lorsqu'il aura à exprimer les mortelles allarmes d'Andromaque ou de Merope, son genre de mesure sera agité. Lorsqu'il aura à exprimer les regrets d'un amant, qu'un devoir cruel arrache aux embrassemens

de la maitresse, le mouvement de son air sera languissant, doux, posé. Ainsi son air s'appellera *largo*, *cantabile*, *andante*, *allegro*, *presto*, *aggitato*, suivant les différens caracteres de la mesure ; mais si la beauté du *motif* ne répond point à la beauté du sujet ; si ce *motif* ne rend pas d'une manière énergique & vraie la passion que le poète n'a fait qu'indiquer, & dont toute l'expression appartient au musicien, celui-ci aura manqué son but.

Il n'y a point de musique sans mesure ; mais le *motif* donne seul la vie & le caractère à la passion. Il est naturel d'exprimer des passions douces par un mouvement doux & tranquille, & les passions violentes par des mouvemens rapides ; mais ceux qui connoissent les chef-d'œuvres de l'art, savent que la passion la plus douce peut être rendue par un air d'un mouvement rapide, sans perdre son caractère de douceur & de tendresse, & que le génie a quelquefois rendu la vitesse & la gaieté du mouvement nécessaires à l'expression de la tristesse & de la langueur.

Le *motif* de l'air est ordinairement annoncé par un début de l'orchestre, que nous avons appelé la *ritournelle*. Quelquefois la chaleur de l'action, ou d'autres raisons de convenance s'opposent à ce début ; alors le chant commence avec l'orchestre. Les différentes parties de l'air sont aussi entrecoupées de morceaux de *ritournelle*, tant pour laisser reposer le chanteur, que pour donner du relâche à l'oreille qui l'écoute. Quelquefois c'est l'orchestre seul qui chante une partie du *motif*, & le chanteur ne fait que déclamer sur ce chant, en tenues ou en notes principales, une partie de ses paroles. Mais toutes ces variétés ramènent toujours au *motif*, à l'idée principale, & tantôt le répètent en partie, tantôt le rappellent d'une manière délicate & détournée.

Après la seconde partie, on est en usage, pour rentrer & finir dans son ton, de reprendre la première, en supprimant tout au plus une partie de la *ritournelle* de l'orchestre, parce que le *motif* étant connu, l'oreille n'a plus besoin de cette annonce. Lorsque l'air n'a point de seconde partie, il s'appelle *cavata* ou *cavatina*. Un chanteur qui a du goût, ne manquera guère de vous

rappeller à la cadence le *motif* de l'air, dont il emploiera un endroit, un accent, un son principal.

Toute cette économie de l'air n'est point l'ouvrage du raisonnement & de la réflexion ; mais celui d'une conception rare, donnée par un instinct supérieur, dont la marche ne s'aperçoit qu'après l'invention, & dont le jugement est obligé de justifier & d'admirer l'ouvrage.

On voit que l'air est l'expression en chant d'une seule idée musicale, qu'on a nommé son *motif*, & qui se dessine & se répète dans les différentes modulations dont le ton est susceptible. L'ouvrage du génie est de trouver ce *motif* ; celui du goût, de l'étendre & de le conduire, en sorte que la répétition n'en soit ni assez rare pour manquer son effet, ni assez fréquente pour devenir fastidieuse.

Ce n'est point que cette idée principale ne puisse être embellie d'idées accessoires ; mais celles-ci sont ordinairement communes, & l'autre donne à l'air son caractère & son prix.

Quelquefois le *motif* est chanté par la voix & par le premier violon seuls, tandis que le second & les autres parties accompagnantes suivent un dessin particulier, lequel, quoique divers, ne sert ordinairement qu'à mieux faire sortir l'idée principale.

Quelquefois le musicien se permet des écarts : ce sont des traits de feu & d'enthousiasme qui l'éloignent subitement de son *motif*, & qui produisent ordinairement un instant d'étonnement ; mais après cet écart court & rapide, l'oreille revient à son *motif* avec plus d'amour & de complaisance.

Ce retour de la même pensée dessinée dans les différentes modulations du ton, est particulier à l'expression musicale. Dans le discours & dans la poésie, au lieu de faire de l'effet, il ne serviroit qu'à l'affoiblir ; & plus une pensée est grande & belle, plus la répétition en seroit déplacée & dangereuse. C'est que l'orateur & le poète se servent de signes certains, dont l'effet est sûr & déterminé, au lieu que la pensée musicale plus délicate, plus vague, plus fugitive, passe avec trop de rapidité pour être fixée en un seul instant ; & ce

n'est qu'en la conduisant par les différentes modulations de son ton, que le musicien communiquera à l'oreille attentive le sentiment qui le domine ; & c'est aussi peut-être que les lignes de la musique étant, comme nous le disons, plus vagues que ceux des autres arts d'imitation, elle est obligée de copier la nature de plus près, & de choisir une nature plus forte, plus caractérisée, & que ses momens précieux d'imitation sont les momens de nature troublée ou passionnée ; momens dans lesquels la nature revient cent fois sur la même idée, sur la même expression, sur la même plainte, sur le même reproche, &c. mais seulement avec des accens différens ; procédé qui tient à une persuasion profonde qu'on ne nous fait souffrir, qu'on ne nous refuse amour, justice ou commisération, que parce qu'on n'a pas entendu nos raisons, qu'on n'a pas vu nos peines, qu'on ne connoît pas l'état de notre ame ; persuasion qui nous porte bien plutôt à répéter sans cesse l'expression que nous jugeons la plus juste & la plus frappante qu'à l'abandonner, pour en montrer une autre qui seroit nouvelle, mais plus foible. Aussi ceux qui prendroient la déclamation de l'acteur pour le vrai modèle du musicien, se tromperoient grossièrement. Il lui faut quelque chose de plus vrai : il lui faut l'homme même ; sans quoi son ouvrage ne seroit que la copie d'une copie.

Si vous ne savez conduire votre *motif*, il ne fera point d'effet ; il échappera même au plus grand nombre de vos auditeurs, & vous ne ferez qu'une suite de modulations & de phrases musicales, sans liaison, sans ensemble & sans autre caractère que celui de la mesure.

D'après ces réflexions, on juge aisément que le poète ne doit qu'indiquer les sentimens, & que c'est au musicien de leur donner toute l'expression ; l'un ébauche, l'autre perfectionne. Il ne faut donc pour un air que peu de paroles, dont l'idée soit une, & le résultat d'une seule situation ; de longs discours, une suite d'idées simultanées ne peuvent être que récités, c'est-à-dire déclamés sans mesure, mais ne sauroient être chantés ; car le musicien ne peut avoir qu'un *motif* à la fois ; & s'il le quittoit pour en suivre un autre, ou

s'il cherchoit à les accumuler, il ne produiroit la plupart du temps aucun effet. Quatre vers pour la première, autant pour la seconde partie, c'est presque tout ce qu'un musicien peut exprimer dans un air, sans nuire à l'unité de son *motif*. Dans la comédie, la saillie permet par fois d'assembler un plus grand nombre de vers, & des discours très-variés ; mais alors le compositeur est obligé de changer de *motif*, & même de mesure, aussi souvent que le poète change d'idée & de situation ; en sorte que ce genre d'airs comiques est proprement un recueil de trois ou quatre airs différens. Dans la tragédie le goût étant plus sévère, les occasions de changer de mesure & de *motif* sont rares.

Le *motif* est comme une proposition partagée en deux membres. Lorsque, par exemple, le poète dit : *Per pietà, bell'idol mio, non mi dir ch'io sono ingrato ; infelice, scontentato abbastanza il ciel mi fa*, le premier membre du *motif* est consacré aux deux premiers vers, & le second aux deux autres.

Ceux qui n'entendent pas le langage de la musique, regardent le retour du *motif* & des mêmes paroles comme une simple répétition ; mais avec des organes plus délicats & mieux exercés, vous sentez bientôt que c'est à ces prétendues répétitions que vous devez les impressions les plus fortes & les plus délicieuses : sans elles, quelle que soit la variété des modulations & des effets de l'harmonie, ce n'est qu'un vain bruit dont vous vous sentez bientôt excédé, si le musicien ne sait vous fixer par des idées qui vous reviennent & vous restent.

D'ailleurs, comme l'air est réservé pour les momens passionnés, & qu'il est, pour ainsi dire, la récapitulation & la peroraison de la scène, la répétition des mêmes paroles y est ordinairement sublime par la variété de déclamation, par laquelle le compositeur cherche à imiter les différens accens de la même passion. En effet, lorsque Merope, dans l'excès de sa douleur, déclare qu'elle mourra désespérée, en conservant le *motif* de son air, elle ne se contentera pas de le dire une fois ; elle le dira vingt fois ; elle le dira de toutes les manières : tantôt en suppliant, elle cherchera à s'attirer la pitié ; tantôt elle le dira

avec tous les cris du désespoir ; tantôt suffoquée par la douleur , la parole lui manquera ; & ne pouvant articuler , elle poussera des syllabes entrecoupées : *ah... me... ri... ra...* jusqu'à ce qu'un accès de frénésie lui rende la force de crier. Dans toutes ces différentes déclamations , elle ne chantera jamais que les mots *disperata morira* ; mais celui qui n'y trouvera qu'une répétition des mêmes paroles , ne doit jamais entendre de la musique.

On a aussi attaqué l'usage de reprendre la première partie de l'air après la seconde. Lorsque cela ne se peut sans un contresens dans les paroles , cela ne peut être approuvé ; mais il faudroit prier les poètes de ne point mettre le compositeur dans le cas de ne pouvoir reprendre son air sans blesser le sens commun. Car en y réfléchissant , on trouvera le *dà capo* très-nécessaire à l'effet d'un air dont le *motif* & le caractère échapperoient sans cela à l'oreille avec trop de facilité.

Pour ne point ôter à l'air son effet , on ne sauroit employer trop de soins pour faire sortir son *motif* , ni trop de délicatesse pour le ménager. Deux ou trois airs faits avec le plus de goût & de génie , ne pourroient se succéder sans s'entre-nuire ; & voilà une des raisons qui ont engagé de partager le drame en musique , en récitatif & en airs. Car indépendamment de la raison musicale qui veut que l'acteur ne chante qu'au moment le plus intéressant de chaque situation , il est certain qu'on ne pourroit chanter plusieurs airs de suite sans fatiguer & rebuter l'oreille la plus avide de musique.

Toute cette théorie du drame en musique qui a reçu sa perfection dans ces derniers temps par l'illustre Métastasio , & par Vinci , Leo , Feo , par le divin Pergolesi , par l'immortel Hasse que l'Italie a nommé le *Saxon* par excellence , par d'autres grands maîtres qui ont suivi ces hommes de génie , mériteroit d'être mieux approfondie ? Une musique dont le récitatif & le chant se confondroient & n'auroient pas un caractère distinct , ne pourroit manquer d'être fastidieuse & insupportable.

Le récitatif ne doit être qu'une déclamation notée ; ainsi il ne peut avoir ni *motif* , ni mesure , deux choses essentielles à l'air ; la manière de le débiter ne peut donc être transmise que par tradition ;

mais il imite par la variété des inflexions & des tons , toutes les variétés du discours & du dialogue : & pour bien faire le récitatif , il ne faut pas souvent moins de génie , que pour faire un bel air. Aussi tous les grands maîtres ont écrit le récitatif d'une manière supérieure ; & Pergolesi & Hasse , si sublimes , si profonds dans leurs *motifs* , sont encore étonnans dans leur manière d'écrire le récitatif.

La musique instrumentale suit les règles & les principes de la musique vocale. Il faut , à chaque morceau , outre le caractère du mouvement , son *motif* & son idée principale qu'il faut conduire & définir avec le même goût & la même intelligence. La nation qui chante le mieux , aura la plus belle musique instrumentale ; aussi lorsque la musique instrumentale d'une nation est reconnue supérieure , on peut parier pour l'excellence de sa musique vocale.

Le génie de la musique demande peut-être plus de délicatesse & plus d'élévation qu'aucun autre art. Il a je ne sais quoi de divin ; mais ses effets disparaissent comme l'éclair du feu du ciel , & ses ouvrages ne résistent point au temps. Nous ne connoissons que par l'histoire les effets prodigieux de la musique ancienne ; dans cent ans , peut-être , on ne connoitra que par ouï dire , les chef-d'œuvres de tant de grands maîtres de notre siècle. On retrouve par-tout également , & dans le marbre solide , & dans le son fugitif , la vanité des choses humaines , &c. (*Article de M. GRIMM.*)

MOTIR, Géog., isle des Indes orientales , une des Moluques , entre celles de Gilolo à l'orient , des Celebes à l'occident , de Tidor au septentrion & de Machian au midi. Elle n'a que 4 lieues de tour. *Long.* 144. 40. *lat.* 20.

MOTRICE, féminin de *moteur* , se dit d'une puissance ou force qui a le pouvoir ou la faculté de mouvoir. Voyez **MOUVEMENT**, **FORCE** & **ACCELERATRICE**.

MOTRIL, Géog., petite ville d'Espagne , au royaume de Grenade , avec un port , à 11 lieues espagnoles S. E. de Grenade. Quelques auteurs conjecturent que c'est l'ancienne *Hexi* , ou *Saxi* , dont les habitans s'appelloient *Saxitars*. Son terroir produit d'excellens vins. *Long.* 14. 57. *lat.* 36. 22.

MOTTE, f. f., *en général*, petite élévation de terre labourée ou non.

MOTTE, *Jardin.*, est une grosseur de terre adhérente aux racines d'un arbre, & qui les conserve; ce qui dispense d'en couper la tête. *Voy. LEVER.*

C'est aussi la terre qu'on laisse au pied des fleurs que l'on leve sur la couche, & qui est si nécessaire à leur reprise, que quand elle vient à s'ébouler, les jardiniers regardent la plante comme perdue, & la mettent au rebut.

MOTTE, *Faïence. Pot.*, masse de terre épluchée, marchée, & prête à être mise sur le tour pour y prendre la forme d'un vaisseau.

MOTTE À BRÛLER, *terme de Tanneur*, c'est une espèce de pain rond & plat, qu'on fabrique avec du tanné qu'on foule avec les pieds dans un moule.

Le petit peuple & les pauvres se servent de *mottes* pour faire du feu, parce qu'elles se vendent à bon marché & qu'elles conservent long-temps la chaleur lorsqu'elles sont embrasées.

MOTTE, *terme de Chasse & de Fauconnerie*, prendre motte, se dit d'un oiseau qui, au lieu de se percher sur un arbre, se pose à terre.

MOTTE, *Géogr.*, nom par lequel les François désignent une petite élévation, & qu'ils ont ensuite étendu à des villes, bourgs, châteaux, villages ou maisons de campagne situés sur quelque éminence. Je ne parlerai cependant que de la seule ville nommée la *Motte* en Lorraine, dans le bailliage de Bassigny, aux frontières de la Champagne, & à une lieue de la Meuse. Cette ville passoit pour une place imprénable par sa situation au haut d'un rocher escarpé. Le cardinal Mazarin la fit assiéger par Magalotti son neveu, & ensuite par M. de Villeroi, qui contraignit finalement le gouverneur de la place à se rendre en 1644. La capitulation portoit, qu'elle ne seroit rasée, ni démantelée; mais cet article ne fut point observé. On rasa la *Motte* de fond en comble; on ruina plusieurs particuliers innocens par cette indigne action; & la reine-mère flétrit sa mémoire en violant la parole donnée. *Voyez les mémoires de Beauveau. (D. J.)*

MOTTER, LA, ou **MOTTERN**, *Géog.*, rivière de France en Alsace. Elle prend sa source dans les montagnes de

Vosge, & se jette dans le Rhin, proche Drouzenheim.

MOTTEVILLE. *Mattevilla, Géogr.*, ou **MAUTEVILLE - L'ENEVAL**, village à trois lieues & demie de Caudebec, à une lieue & demie d'Yvetot, surnommé d'*Eneval*, parce qu'il a appartenu long-temps aux seigneurs de ce nom, & pour le distinguer de *Motteville* sur le Durdan. En 1056 Raoul-de-Varenne & Emerie sa femme, cédèrent cette église à l'abbaye de Sainte-Catherine de Rouen; le seigneur présente à la cure. Nicolas Langlois, premier président à la chambre des comptes de Rouen, y fonda, en 1638, la collégiale de Saint-Michel, qui a six prébendes & un doyen-curé.

Françoise Bertaud, née en Normandie en 1615, en épousant Nicolas Langlois, seigneur de *Motteville*, a rendu ce nom célèbre par ses *mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, dont elle étoit la confidente; ils ont paru en 6 vol. in-12, en 1732.

Cet ouvrage curieux est plein d'une grande connoissance de l'intérieur de la cour & de la minorité de Louis XIV. L'auteur fut disgracié par le cardinal de Richelieu, jaloux des favorites de la reine-mère; mais après la mort de ce redoutable ministre, madame de *Monteville* fut rappelée par la reine Anne, déclarée régente, & par reconnaissance elle écrivit ses *mémoires*: elle mourut à Paris en 1689 à 74 ans; les agrémens de son esprit & de son caractère lui avoient concilié l'amitié de la reine d'Angleterre, veuve de Charles I, qui avoit pour elle la confiance la plus intime. (C)

MOTYCA, *Géog. anc.*, ville de Sicile, près du promontoire Pachynus, selon Ptolomée. Plin., lib. III, chap. viij, nomme les habitans de cette ville *Mutyenses*; & Cicéron appelle le territoire *Mutyensis ager*: mais vraisemblablement le copiste a oublié le c. Cette ville est aujourd'hui connue sous le nom de *Modica*.

M O U

MOU, adj., pris substantivement, *Gram. & Cuisine*, il ne se dit que du poumon de veau, qu'on appelle à la boucherie *mou de veau*.

MOUAB ou **MOAB**, *Géog.*, selon M. de l'Isle, nouvelle petite ville de l'Arabie heureuse, fondée par le roi d'Yemen en

1710, dans un terroir fertile, entre Damar & Sanaa, sur la pente d'une petite montagne. Le roi d'Yemen fait son séjour dans une maison de plaisance qu'il a bâtie au haut de la même montagne. Long. 64. 40. lat. 14. 5.

MOUCET. Voyez MINEAU.

MOUCHACHÉ, f. f., *Hist. des drog.*, nom vulgaire d'une espèce d'amidon que l'on fait dans les isles avec du suc de manioc bien desséchée au soleil, où il devient blanc comme neige. Le suc récemment tiré du manioc, a un petit goût aigrelet, & est un vrai poison, qui perd néanmoins toutes ses mauvaises qualités, ou en vieillissant, ou par le feu; de sorte que les sauvages, après l'avoir gardé & desséchée, en mettent sans aucun accident dans les sauces qu'ils font bouillir, & dans presque tous leurs gâteaux. (D. J.)

MOUCHE, f. f., *musca*, *Hist. nat.*, insecte qui a des ailes transparentes. La mouche diffère du papillon en ce que ses ailes ne sont pas couvertes de poussière: elle diffère des scarabés, des sauterelles & de plusieurs autres insectes ailés, en ce que ses ailes n'ont point de fourreau ou de couverture particulière, & qu'elles peuvent seulement s'en servir quelquefois les unes aux autres. Les mouches ont une tête, un corcelet, un corps; la tête tient ordinairement au corcelet par un cou assez court, & sur lequel elle peut souvent tourner comme sur un pivot: les ailes sont attachées au corcelet; & lorsqu'il y a deux

corcelets, le premier est le plus petit; c'est au second que tiennent les ailes.

On peut diviser les mouches en deux classes générales, dont l'une comprend les mouches qui n'ont que deux ailes, & l'autre celles qui en ont quatre. Chacune de ces deux classes générales peut être subdivisée en quatre classes particulières, dont la première comprend les mouches qui ont une trompe, & qui n'ont point de dents ou de serre; la seconde est composée des mouches qui ont une bouche sans dents sensibles; la troisième renferme les mouches qui ont une bouche munie de dents, (*) & la quatrième, les mouches qui ont une trompe & des dents. Les mouches à deux ailes, observées par M. de Réaumur, se sont toujours rapportées à la première & à la seconde de ces classes; par exemple, les grosses mouches bleues des vers de la viande, toutes les petites mouches que l'on voit dans les maisons; & les cousins, ont une trompe sans avoir de dents, & sont de la première classe. Les petites mouches qui paroissent des premières au printemps dans les jardins, & que l'on appelle mouches *S. Marc*, certaines mouches qui ressemblent à des cousins, mais qui sont souvent plus grandes, ont une bouche sans dents, & appartiennent à la seconde classe.

Il y a beaucoup de genres de mouches à quatre ailes dans la troisième & la quatrième classe. Toutes les guêpes ont une bouche & deux dents en dehors, aussi elles sont de la troisième classe; toutes les

(*) On a exposé dans l'article ci-dessus la méthode de M. de Réaumur, qui prend le mot de mouche dans un sens étendu, comme renfermant des insectes d'abord de la classe des tétraptères à ailes nues, ensuite des diptères. Geoffroi, d'après Linné, resserrant davantage cette dénomination, ne donne le nom de mouche proprement dite qu'à un insecte diptère, à antennes formées par une palette plate & solide, avec une soie ou poil latéral, ayant une bouche avec une trompe sans dents, trois petits yeux lisses. Il partage ce genre en cinq familles: la première renferme les mouches à ailes panachées; la seconde, les mouches à masque; la troisième, les mouches panachées sur le corps; la quatrième, les mouches dorées; enfin les mouches communes. Toutes les autres espèces sont rapportées à d'autres classes d'insectes, comme, d'entre les tétraptères, les demoiselles, les perles, les rafidies, les éphémères, les friganes, &c. L'hémérobe, le fourmilion, la mouche scorpion, le frelon, l'urocère; la mouche à scie, le cinips, l'ichneumon, la guêpe, l'abeille, &c.

Dans la classe des diptères sont l'oestère, le taon, l'asile, la mouche armée, la mouche propre, le stomoxe, la volacelle, la némotele, la scatopse, l'hippobosque, la tipule, le bibion, le cousin, & il est peu de ces insectes qui n'ait porté la dénomination de mouche. (B. C.)

abeilles, ayant une trompe & deux dents au-dessus de la trompe, sont de la quatrième classe. Il y a aussi des *mouches* à quatre ailes, qui appartiennent à la première & à la seconde classe; telles sont toutes les *mouches* papilionnées, qui viennent de différentes espèces de teignes aquatiques; elles n'ont qu'une bouche sans dents, ainsi elles sont de la seconde classe. Tous les pucerons ailes & les faux pucerons ailés, les cigales ont une trompe sans avoir de dents, & sont par conséquent de la première classe.

On pourroit faire une cinquième classe qui comprendroit les *mouches* à tête en trompe. Ces têtes sont fort allongées, & ont comme celles des oiseaux, une sorte de long bec, mais qui ne s'ouvre que par son bout, c'est-à-dire, à l'endroit où les têtes des autres insectes finissent. Celles de quelques-uns ont un prolongement qui a la figure d'une trompe, mais qui est roide, qui ne peut changer de figure ni de position, sans que la tête en change. C'est au bout de cette partie allongée que sont les dents, ou les instrumens au moyen desquels le petit animal prend de la nourriture. La *mouche* scorpion a la tête en trompe.

Après ces cinq premières classes, on peut faire trois autres classes subordonnées, dont les caractères seront pris de la forme du corps : savoir, 1°. la classe des *mouches* à corps court & plus large qu'épais; telles sont les *mouches* bleues de la viande, les abeilles, cent & cent autres genres de *mouches*, soit à deux ailes, soit à quatre ailes. 2°. La classe des *mouches* à corps long, comme celui des demoiselles, des cousins, &c. 3°. La classe des *mouches* à corps long ou court, qui est joint au corcelet par un simple fil visible comme dans les frelons, les guêpes, plusieurs *mouches* ichneumons, les *mouches* des galles, du chêne, &c.

Les caractères des genres sont tirés du port des ailes & de la trompe, de la figure des antennes, & d'autres parties extérieures du corps, & sur-tout des postérieures.

Il faut considérer le port des ailes, lorsque la *mouche* est en repos, ou lorsqu'elle marche. 1°. Celles qui portent leurs ailes parallèles au plan de position, sont en plus grand nombre que celles qui les tiennent dans des directions inclinées.

2°. Les *mouches* qui portent leurs ailes de façon qu'elles couvrent le corps en partie, sans se couvrir l'une l'autre, si elles n'ont que deux ailes, ou si elles en ont quatre, sans qu'une des supérieures empiète sensiblement sur l'autre aile supérieure; telles sont les *mouches* bleues de la viande & les *mouches* des maisons. 3°. Les ailes de plusieurs *mouches* se croisent plus ou moins sur le corps. 4°. D'autres sont faites de façon, & se croisent à un tel point que le corps déborde au-delà de chacune des ailes. 5°. D'autres ne se croisent que sur la partie postérieure du corps, & laissent entre elles une portion de la partie extérieure à découvert. 6°. Les ailes de plusieurs autres *mouches* se croisent sur le corps, & celle qui est supérieure, se trouve plus élevée sur la ligne du milieu du corps que sur les côtés. 7°. Quelques *mouches* ont les ailes posées sur le dos, & appliquées les unes contre les autres dans un plan vertical; telles sont plusieurs espèces de petites demoiselles, & les *mouches* éphémères. 8°. Les ailes de plusieurs autres *mouches* sont appliquées obliquement contre les côtés, & se rencontrent au-dessus du corps; par exemple, les ailes de la *mouche* du petit-lion, des pucerons, & celles de la *mouche* du fourmilion. 9°. D'autres *mouches* ont les ailes appliquées contre les côtés; mais ces ailes, après s'être élevées, se recourbent sur le dos en forme de toit écrasé. 10°. Enfin d'autres *mouches* tiennent leurs ailes obliques, de façon qu'elles se touchent au-dessous du ventre : cette position est contraire à celle des ailes qui forment un toit au corps; telle est la *mouche* qui vient du ver du bigarreau.

Certains genres de *mouches* ont 1°. des antennes articulées. 2°. Des antennes articulées qui deviennent de plus en plus grosses, à mesure qu'elles s'éloignent de la tête; ce sont des antennes en forme de massue. 3°. Les cousins & certaines tibules ont des antennes qui ressemblent à des plumes. 4°. Il y a des antennes qui à leur origine & près de leur bout sont plus déliées que dans tout le reste de leur étendue; on les appelle *antennes prismatiques*. 5°. Quelques *mouches* ont des antennes branchues ou fourchues. 6°. D'autres ont de grosses antennes extrêmement courtes; elles n'ont que deux ou trois

articulations : deux ou trois pièces posées l'une sur l'autre, forment un pié, un support à un grain d'un volume plus considérable, par lequel l'antenne est terminée : on l'appelle *antenne à palette*.

Les trompes peuvent fournir les caractères de bien des genres. Les unes ont un fourreau composé d'une seule pièce ; les autres en ont un fait par la réunion de plusieurs pièces différentes : les unes ont des fourreaux comme écailleux, les autres en ont de charnus ; ceux de quelques-unes sont terminés par un empatement charnu par des espèces de grosses lèvres ; d'autres trompes sont faites comme une espèce de fuséau dont le bout seroit creux, &c.

Il y a des insectes, par exemple, des demoiselles, qui ont la tête presque ronde ; d'autres ont la tête plus large que longue.

Quelques insectes ont deux corcelets ; telle est la *mouche* du fourmilion : le corcelet est plus ou moins élevé.

Toutes les *mouches* ont six jambes, mais elles sont plus ou moins longues ; les cousins & les tipules les ont très-longues. Ces six jambes tiennent ordinairement au corcelet ; mais dans quelques espèces l'une des paires de jambes est attachée à un des anneaux du corps.

Les *mouches* ont à la partie postérieure du corps un aiguillon, une tarière, une soie, des longs filets semblables à des antennes. Les tarières appartiennent aux femelles, & leur servent à percer & à entailler les corps dans lesquels elles déposent leurs œufs. La plupart des *mouches* sont ovipares ; mais il y en a qui sont vivipares, & qui mettent au jour des vers vivans. Certaines espèces de *mouches* ne sont distinguées que par la grandeur. Il y en a qui sont solitaires, d'autres vivent en société comme les guêpes, les abeilles, &c. *Voyez les mém. pour servir à l'Hist. nat. des insect.* par M. de Réaumur, tom. IV, dont cet extrait a été tiré. *Voyez* INSECTE.

MOUCHE CORNUE, *taurus volans*, *Hist. nat.*, scarabé de l'Amérique & des îles Antilles, dont le corps est presque aussi gros qu'un petit œuf de poule, un peu applati, ayant comme tous les autres scarabés, des ailes fort déliées, recouvertes par d'autres ailes en forme de

coquilles, d'une substance sèche, assez ferme, très-lisse, luisante, d'une couleur de feuille morte tirant sur le verd & parsemée de petites taches noires ; le reste du corps est d'un beau noir d'ébène très-poli, & principalement garni à la partie postérieure d'un duvet jaune disposé en forme de frange. L'animal a six grandes pattes, dont quatre prennent naissance au-dessus de la poitrine, & les deux autres sont attachées au milieu de la partie inférieure de l'estomac ; elles se replient chacune en trois parties principales par de fortes articulations, dont quelques-unes sont armées de pointes très-aigües ; les extrémités de ces pattes sont terminées par trois petites griffes courbées en crochet, très-piquantes, & s'accrochant facilement à tout ce qu'elles rencontrent. La tête de cet insecte paroît comme étranglée & détachée du corps ; elle a deux gros yeux ronds, demi sphériques, de couleur d'ambre, très-clairs & fixes : la partie qui est entre ses yeux s'avance beaucoup, & s'étend d'environ deux pouces & demi, formant une grande corne noire, très-polie, recourbée en-dessus, garnie de quelques excrescences de même matière, & terminée par deux fourchons disposés l'un au-devant de l'autre. Le dessus de la tête est emboîté dans une espèce de casque large d'un pouce, s'allongeant par-devant comme un grand bec un peu courbé, long à-peu-près de trois pouces & demi, garni de deux éminences pointues, disposées des deux côtés vers les deux tiers de sa longueur ; le dessus de ce bec est d'un beau noir, aussi lustré que du jais poli ; mais le dessus est creusé par une petite rainure toute remplie d'un poil ras très-fin, de couleur jaune, & plus doux que de la soie, & un peu usé dans la partie de ce bec qui s'approche de la corne inférieure dont on a parlé. Tout l'animal peut avoir six pouces de longueur d'une extrémité à l'autre : il vole pesamment, & pourroit faire beaucoup de mal s'il rencontroit quelqu'un dans son passage. M. LE ROMAIN.

MOUCHES LUISANTES, autrement nommées *bêtes à feu*, c'est un petit insecte des pays chauds de l'Amérique, moins gros, mais plus long que les *mouches* ordinaires, ayant les ailes un peu fermes, d'un gris-brun, couvrant tout

le corps de l'animal. Lorsqu'il les écarte pour voler, & qu'il découvre la partie postérieure, on en voit sortir une clarté très-vive & très-brillante, qui répand sa lumière sur les objets circonvoisins. Ces *mouches* ne paroissent que le soir après le coucher du soleil. Les arbres & les buissons en sont tous couverts, principalement lorsqu'il a beaucoup plu dans la journée; il semble voir autant d'étincelles de feu s'élancer entre les branches & les feuilles.

L'isle de la Guadeloupe en produit d'une autre sorte beaucoup plus grosses que les précédentes, dont la partie postérieure répand une plus grande lumière, qui se trouve fort augmentée par celle qui sort des yeux de l'animal. M. LE ROMAIN.

MOUCHE-A-MIEL & MIEL, Econ. rust., tout n'est pas dit sur le compte des abeilles. Beaucoup des traits de leur industrie & de leurs *sentimens* ont échappé à la patience & à la sagacité des observateurs. Mais connaît-on tout ce dont elles sont capables dans un climat, on n'auroit pas droit de conclure qu'il en est de même dans tous les autres. La différence température de l'air faisant varier leur conduite pour leur conservation, & pour augmenter le nombre des essaims & la quantité du *miel*; c'est pour aider à étendre leurs bienfaits que pourront servir les observations suivantes propres au climat du diocèse de Narbonne & du Roussillon, où la beauté & la bonté du *miel* l'emporte sur tous ceux de l'Europe. Il est surprenant qu'avec cet avantage dont jouit la montagne de la Clape auprès de Narbonne, on s'y attache comme par projet à détruire ces animaux par des ravages qu'on y fait depuis plusieurs années, & dont il sera parlé dans l'article **TROUPEAUX DES BÊTES A LAINE**, à qui ils font encore plus cruels.

Les essaims viennent toujours dans le printemps, & jamais pendant l'été ni l'automne. La durée des temps depuis la sortie du premier essaim au dernier en chaque année, & la quantité des essaims est proportionnée à la quantité des ruches-mères, & à l'abondance des provisions qu'elles ont faites. Toutes les ruches ne donnent pas des essaims, ni du *miel* tout les ans. Il est des années où l'on n'a pas du *miel* ni des essaims. Il en est où l'on

n'a que du *miel* & très-peu d'essaims. Il en est au contraire pendant lesquelles l'un & l'autre abonde. Pour donner un exemple de fécondité, j'ai vu une ruche qui, dans l'espace d'un mois & demi environ, donna cinq essaims. Ces différences viennent des différentes températures de leur air. Quand les abeilles ont essuyé un mauvais hiver & un printemps trop sec, les plantes produisent peu de fleurs & fort tard; alors uniquement occupées à recueillir le peu de ce que la saison leur fournit, elles travaillent beaucoup pendant long-temps pour ne ramasser que peu de provisions; la saison est déjà avancée, qu'elles ont à peine rempli les cellules vidées pendant l'hiver pour leur entretien; de sorte qu'en ce années-là elles n'ont pu amasser au-delà de leur provision pour l'hiver suivant. Elle leur a coûté cependant assez de fatigues pour nuire à la génération; aussi n'en avons-nous pas des essaims.

Quand l'hiver a été moins rude & le printemps assez doux vers sa fin, les abeilles n'ont pu trouver assez tôt de quoi faire leur récolte: elles se sont excédées de fatigue, & n'ont pu remplir les ruches & engendrer; l'un a nuï à l'autre, de manière qu'il n'en a pu résulter que peu ou point d'essaims.

Quand le printemps commence à bonne heure à faire sentir ses douces influences, les abeilles cessent d'être engourdies; la nature se réveille, & leur ardeur est inexprimable, quand les campagnes peuvent fournir à leur diligence. C'est en ces années-là que les ravages sont d'abord réparés, les gâteaux multipliés & alongés, & les cellules remplies de *miel*, à quoi succèdent bientôt beaucoup d'essaims.

Quand le nombre des essaims est grand, la durée de l'apparition depuis le premier jusqu'au dernier est plus longue que quand le nombre est petit, comme nous l'avons déjà dit, parce que certaines ruches en donnent plusieurs dans la même saison. Nous devons, en ces années-là plus qu'en toutes les autres, porter plus d'attention à châtrer les ruches, & le faire à plusieurs reprises. 1°. Parce que, levant le *miel* dans toutes, le même jour; si c'est trop tôt, nous détruisons la multiplication, puisque les abeilles cherchent dès-lors à réparer les pertes qu'elles viennent

viennent d'effuyer, par un travail opiniâtre qui nuit à la génération. 2°. On détruit inévitablement le couvain mêlé en certaines ruches, avec le miel; 3°. & le miel ainû confondu, en acquiert un goût bien moins agréable. Il faut donc donner à nos abeilles le temps de peupler & reconnoître, en observant celles qui ont donné des essaims, afin de les châtrer quand on jugera qu'un certain nombre de ruches en aura assez engendré.

J'ai remarqué, en voyant prendre les essaims, que certains entroient de bonne grace dans les ruches qu'on leur avoit préparées, & qu'ils y restoient. D'autres n'entroient qu'en partie; ou si ils entroient en entier, ils ne faisoient qu'aller & venir de la ruche à l'arbre où ils s'étoient d'abord accrochés. Ce dégout pour les ruches étoit plus ou moins long en certains; les uns s'arrêtoient après quelques heures, à celles qu'on leur avoit présentées; d'autres flottoient plus long-temps dans l'incertitude, & dispaioissoient bientôt après; d'autres entroient dans les ruches: on les plaçoit, mais ils dispaioissoient après quelques jours; enfin, certains, après avoir commencé leurs rayons, abandonnoient leur besogne & leur demeure.

On pourroit croire que l'abandon de leur ruche étoit la marque du changement de patrie, ou que la mort avoit suivi leur établissement. Quelques soins que je me sois donnés pour découvrir la cause de ce changement, je n'ai jamais vu que la mort l'eût produit, il y a tout lieu de croire que les corps morts auroient été au pié de la ruche & dans les rayons, comme on les trouve dans les anciennes, quand la vieillesse ou d'autres causes la produisent. Je n'ai jamais vu aussi, pendant plusieurs années que j'ai observé ces animaux, qu'ils aient changé de patrie: l'homme destiné à en avoir soin pendant toute l'année, & occupé uniquement au printemps à veiller à la sortie des essaims, à les loger & à les placer, n'a pu découvrir cette transmigration. Il est donc vraisemblable que ces essaims mécontents de leurs logemens, ou par affection pour la maison paternelle, vont rejoindre leurs parens, qui, apparemment comme nous, sont toujours prêts à accueillir leurs enfans. Il semble sur ce pié-là que l'inconstance de la jeunesse

Tout XXII. Partie I.

& la tendresse des peres produisent ces déguerpissemens.

Ne pourroit-on pas soupçonner quelque autre cause, en considérant les allées & les venues des essaims & leurs murmures dedans & dehors les ruches? Ne semble-t-il pas que celles qu'on leur destine manquant par la grandeur (car les aromates dont elles sont parfumées devroient les y arrêter) les rendent mécontents, après un examen assez long, à en juger par leurs mouvemens contraires & bruyans? Les uns trouvent la ruche trop grande pour loger la famille; les autres, celle qu'on leur présente trop petite; certains s'accrochent de celles qu'on leur offre, & la famille s'y loge; enfin, il en est qui s'étant d'abord accommodés du logement qu'on leur a offert, y travaillent; mais soit inconstance, soit que la saison qui a suivi leurs premiers travaux, n'ait pu seconder leur ardeur, elles se sont découragées, après avoir reconnu apparemment qu'elles ne pouvoient remplir leurs premiers projets; elles abandonnent la place avec un ou deux petits gâteaux déjà élevés. Je me confirmai dans cette opinion en 1757, où j'eus assez abondamment des essaims. J'avois fait construire des ruches pour les loger, plus grandes que les ruches-mères, croyant alors que celles-ci étant pleines & donnant des essaims, exigeoient des caisses pareilles ou plus grandes pour me procurer à l'avenir plus de miel, en y plaçant les plus gros. Je me trompai, puisque quelque temps après, toutes ces ruches furent désertées, malgré les rayons que les essaims avoient déjà commencé d'élever, au lieu que les petites ruches réussirent mieux. Il n'y eut que les plus petits essaims, qui étant les derniers nés, ne trouverent aucun logement convenable: la moindre de mes ruches étoit pour eux des palais trop spacieux; tous déguerpirent, y étant peut-être déterminés par la difficulté des subsistances qui survint alors. On doit entrevoir delà, que, ne voulant pas de petits essaims, il faut châtrer les ruches dès qu'elles ont donné des essaims, quand on reconnoitra qu'ils deviennent plus petits; dès-lors elles chercheront plutôt à réparer leur perte qu'à engendrer; & l'on éviteroit de voir périr ces ruches-mères, suite ordinaire de l'épuisement.

Z

Si l'on veut cependant profiter de leur fécondité, il faut proportionner la grandeur des caisses à la grosseur des essaims; en sorte qu'un essaim n'ayant que le quart de la grosseur d'un autre (telle étoit à-peu-près la proportion des grosseurs du plus petit au plus grand de mes essaims de l'année 1757), il faut que la capacité des caisses soit dans le rapport de 1 à 4; ou bien réunir plusieurs essaims, en ne conservant qu'une reine (chose si difficile) pour éviter la rébellion. Il semble cependant, selon ce que nous avons dit précédemment, que les essaims quittant leur ruche, & ne changeant pas de patrie, mais se réunissant avec leurs peres, leurs reines ne sont plus rebelles, & qu'elles inspirent au contraire à leurs sujets la paix & l'union. Leurs peres d'ailleurs sont vraisemblablement plus disposés à les recevoir, quand on leur a enlevé le miel: car, comme nous le dirons bientôt, il se fait pendant cette opération une perte si considérable d'abeilles, que les ruches-mères en sont dépeuplées; ce qui dispose les survivans à recevoir leur postérité dans le sein de la famille.

Nous devons avoir déjà entrevu que la grandeur des ruches doit être limitée. La pratique a fixé communément dans le climat de Narbonne, la grandeur & la figure à un prisme rectangulaire de 8 à 9 pouces de côté à sa base, sur environ 2 piés 8 pouces de hauteur mesuré intérieurement. Sur quoi nous remarquerons que cette hauteur les expose plus aux vents que si elle étoit moindre, & exige des travaux plus longs & plus pénibles des abeilles qui portent les provisions dans les rayons.

On sait que les vents, sur-tout ceux d'hiver, les tourmentent beaucoup. Or, plus les ruches seront courtes, moins les secousses seront grandes, & moins les abeilles en souffriront. Il en résultera encore que les abeilles auront moins de chemin à faire dans les ruches pour porter les mêmes provisions que si elles étoient hautes; & que le trajet étant plus court, elles y trouveront moins

d'obstacles & moins de détours, que le prodigieux concours de ces animaux produit inévitablement entre eux pour parvenir à leur but. Ils en fatigueront d'autant moins qu'ils employeront moins de temps à porter leur fardeau plus pesant en montant.

Je n'ai qu'une observation pour appuyer l'avantage des ruches courtes ou basses. Je vois depuis huit ans que la seule que j'ai de 2 piés de hauteur sur un calibre plus grand que celui des autres, a été constamment celle qui a porté le plus de miel. Nous devons défendre nos ruches, non-seulement contre les vents, mais encore contre le froid. Elles le craignent si fort, qu'elles tombent dans une espèce d'engourdissement proportionnel au degré de froid. J'avois cru, pour en mieux garantir les abeilles, devoir exposer mes ruches directement au midi. Je préparai pour leur postérité un local relativement à cette idée & à l'opinion générale. (*) Deux essaims y furent placés; je suivis leur conduite; je les voyois paresseux, tandis que les ruches voisines, exposées au levant, travailloient avec ardeur. Leur paresse augmenta si fort que deux mois après on environ, elles furent désertées, y ayant vécu pendant ce temps-là sans commencer leurs gâteaux. J'avois cru cependant ce local plus favorable que celui des autres ruches. J'eus donc lieu d'être surpris. D'où venoit cette différence si contraire à mes vues? Non de l'exposition au midi, puisque l'expérience l'exige, mais uniquement de ce que le soleil, comme je l'observai, n'éclaircit ces deux ruches que bien long-temps après son lever. Les abeilles ne sortoient que tard par cette raison; tandis que celles exposées au levant, quoique voisines, apportoit avec diligence chaque jour, depuis quelques heures, leur miel & leur cire. Celles-ci profitoient de la rosée ou des transpirations des plantes abondantes alors; & les autres ne commençoient leur travail que quand l'ardeur du soleil avoit fait évaporer en

(*) On prépare le local pour les ruches, en y plaçant des pierres plates de niveau, plus grandes chacune que la base de la ruche, le ratissant quelques pouces à l'entour, afin qu'aucun obstacle n'empêche les abeilles d'y aborder librement en tout temps.

grande partie cette humidité bienfaisante. Elles ne trouvoient presque plus alors des moyens d'extraire les sucs des plantes trop desséchées pour elles, & ne pouvant y pomper qu'avec peine, elles n'amassoient que pour vivre sur le courant, sans pouvoir faire des provisions. Aussi je m'apercevois presque chaque jour diminuer l'affluence aux deux ruches. Enfin elles déguerpirent entièrement. Je me confirmai dans le sentiment, que cette exposition étoit mauvaise par ce qui m'est arrivé pendant plusieurs années de suite. Deux ruches étoient exposées dans le même alignement de mes deux essaims. Des jeunes arbres naquirent & s'élevèrent au derrière qui auparavant étoit net; on négligea d'y remédier, les ruches ne recevoient que tard les rayons du soleil; leur fécondité diminua, & il m'est arrivé qu'elles n'ont plus donné du miel jusqu'à ce qu'elles ont été rangées à la ligne des autres.

Il est d'autres attentions qu'il faut porter pour elles. On doit tenir bouchées exactement les ruches, aux petits passages près à laisser aux abeilles pour entrer & sortir, afin de les préserver des ardeurs du soleil, des vents & du froid. Nos ruches n'y sont gueres propres, puisqu'elles ne sont que quatre ais de sapin verd & mince cloués entre eux, qui, se fendant aux premières impressions de l'air, laissent à travers les fentes les abeilles exposées aux intempéries du temps. On prend soin alors (on le doit prendre assidûment) de les boucher, en les enduisant avec de la fiente de bœuf détrempée avec de l'eau. On s'en soulageroit, en se servant de ruches faites de troncs d'arbres creusés, desséchés & parfumés avec des aromates. On leur assureroit ainsi une demeure tranquille, à l'abri des temps fâcheux, & par surcroît du bonheur, une plus longue vie, que la destruction des ruches avec ces ais de sapin abrège trop souvent. C'est en vain qu'on se promettroit de remédier à cette perte en voulant contraindre ces pauvres vieux animaux à passer dans de nouvelles ruches. Car, soit attachement à leur ancienne maison, soit foiblesse de l'âge, elles ne peuvent s'accoutumer à changer & recommencer ailleurs leurs logemens; elles périssent dans ces travaux, devenus plus onéreux par le dé-

gout. Je l'éprouvai sur deux ruches qui s'écrouloient. Je voulus contraindre leurs habitans à en prendre de nouvelles bien préparées. On eut assez de peine à les y faire passer; on les plaça enfin au même endroit: mais bientôt elles périrent, quoique l'opération fut faite en même temps qu'on levoit le miel des autres, c'est-à-dire, dans la belle saison, propre à les engager à élever leur édifice. On feroit bien, quand cette destruction des ruches est près, de les enfermer chacune toute entière dans une plus grande, qui les conserveroit plus long-tems & détermineroit peut-être les abeilles à s'attacher à la nouvelle, pour y recommencer leurs travaux quand la vieille crouleroit.

De la confection du miel. On l'amasse ordinairement dans le diocèse de Narbonne & dans le Roussillon une fois chaque année, & quelquefois deux quand l'année est favorable. La première récolte se fait vers le commencement du mois de Mai, & la seconde dans le mois de Septembre. Le miel du printemps est toujours le plus beau, le plus blanc, & le meilleur. Celui de Septembre est toujours roux. Le degré de beauté & les autres qualités dépend de l'année. Un printemps doux donnant beaucoup de fleurs & de rosées, est le plus favorable pour le rendre parfait.

Pour l'amasser, on ôte le couvercle de la ruche, arrêté sur les montans avec des cloux, de façon à l'ôter aisément, & recouvert d'une pierre plate, telle qu'elle puisse défendre la ruche contre la pluie. On tâche en même temps d'introduire de la fumée par-là en soufflant constamment sur des matières allumées & propres à l'exciter. On contraint aussi les abeilles attachées à élever ou remplir les gâteaux, de descendre vers le bas de la ruche qu'on veut leur conserver. Dès qu'on juge avoir rempli cet objet, on châtre avec un fer tranchant leur nouveau travail; on l'enlève & le dépose de suite dans des vases qu'on recouvre de manière à empêcher que les abeilles puissent y reprendre de ce qu'elles viennent de perdre, & les préserver en même temps de leur perte où les entraîne leur insatiableté naturelle, en les excitant à s'enfoncer dans le volume perdu pour elle.

Les vases pleins, on les porte là où le miel doit être séparé des rayons

entremêlés, & l'on suspend dans ces endroits, un, deux, &c. paniers, en forme de cône tronqué, ouvert par la grande base, ayant deux anses diamétralement opposées, dans lesquelles on passe un bâton, par où l'on suspend chaque panier dans un grand vase de terre sur les bords duquel les deux bouts du bâton reposent, & dans lequel le panier doit être au large. On remplit ensuite le panier du miel & des rayons entremêlés, qu'on prend soin de briser à mesure : il découle à travers tous les vides du panier le miel qui, tombant dans le fond du vase, en sort en filant dans un autre vase mis au-dessous pour le recevoir. Cette pratique n'est pas sans de grands inconvéniens. Le premier & le plus grand de tous vient de ce qu'on ne peut, quelque soin qu'on se donne, chasser tous les abeilles hors des gâteaux qu'on veut châtrer; il en reste toujours beaucoup, malgré la fumée qu'y chasse en soufflant un homme qui tient à la main des matières propres à en fournir; en sorte que celui qui châtre, tue, malgré lui, une partie des opiniâtres avec son fer tranchant, & noie les autres dans le vase où il dépose le miel; il en est peu de celles-ci qui se sauvent malgré les mouvemens pour se dégager du goufre où elles sont englouties. Enfin, elles succombent après des longs & vains efforts. Il en est pourtant parmi elles qui, peu enfoncées, pourroient se dégager; mais soit avidité, soit défaut de conduite, la plupart s'embourbent plus fort. Enfin mêlées, & comme pétries par ceux qui remplissent les paniers, elles périssent; le miel en reçoit apparemment un goût défavorable, augmenté par le couvain, quand il y en a, selon la durée de l'écoulement.

Un autre inconvénient vient de l'indifférence qu'on a de mettre, sans distinction, dans les vases tout le miel à mesure qu'on le tire des ruches; quoique les gâteaux soient de différentes nuances du blanc au roux, certains tirant sur le noir. On feroit bien de faire choix de ces divers gâteaux, & de mettre chaque qualité à part pour le faire couler séparément; ou bien mêlant tout, pour aller plus vite en besogne (car les abeilles tâchent de regagner l'emplacement qu'elles ont quitté par la force de la fu-

mée) il faut séparer sans délai du vase où tout aura été confondu, le beau de celui qui ne l'est pas. On pourroit en même temps occuper des gens à sauver du naufrage les abeilles qui semblent s'y précipiter, en tirant avec leurs doigts ces pauvres animaux, qui, en les mettant en lieu sec, se dégageront en marchant du miel dont elles se sont enduites, & s'envoleront. Cette voie, quoiqu'utile, ne peut que diminuer foiblement la perte, parce que, malgré nos empressements, on ne sauroit fouiller dans les vases sans englober de plus fort celles qu'on voudra sauver.

Tout cela nous montre le défaut de l'opération de lever le miel, en ce qu'il n'y a pas assez de fumée pour chasser tous ces animaux. Le souffle de l'homme ne suffit pas contre les opiniâtres au moyen de la fumée. Il faudroit donc tâcher d'en augmenter le volume. C'est à quoi l'on parviendra par l'expédient suivant. Employons un soufflet qui, par son aspiration, reçoive dans sa capacité la fumée qu'on excitera dehors, & qui par la compression la chasse dans la ruche. Il s'agit donc d'un moyen pour introduire la fumée du soufflet, à quoi me paroît très-propre un petit poêle, semblable à ceux de nos appartemens, ayant comme eux un tuyau destiné à porter la fumée dont le bout d'en haut s'emboîtât dans l'ouverture du panneau où sera la soupape du soufflet. On mettra ensuite sur la grille quelque petite braise recouverte de quelque matière propre à fumer, comme sont les plantes vertes, la fiente de bœuf, &c. Après quoi faisant aspirer le soufflet, & l'ouverture du poêle ouverte, l'air extérieur soufflera la braise; la fumée s'excitera, & montera dans le tuyau, dans le soufflet qu'on suppose arrêté fixement au fourneau sur trois bras de fer en trépié assez haut, afin que le canon du soufflet porte la fumée à sa destination. Ce qui exige que le couvercle de la ruche soit percé dans son milieu d'un trou rond, & propre à recevoir exactement le bout du canon, qui, à cause de cela, doit être coudé. L'opération faite, on pourra retirer le canon de ce trou, qu'on bouchera pour remettre de suite le couvercle à sa place.

Au moyen d'un pareil soufflet, on pourra porter autant & si peu de fumée

qu'on voudra dans la ruche, & par la force de la compression, forcer les abeilles à se retrancher vers le fond, ou d'en sortir. On peut commencer cette fumigation avant que d'ouvrir la ruche, & la continuer à l'aise pendant que l'on enlèvera le miel sans embarrasser l'opérateur. Nous aurons ainsi le temps de choisir à notre aise les gâteaux, en séparer les différentes couleurs, & par-dessus tout, sauver la vie à un grand nombre d'abeilles.

Il doit paroître singulier que les gâteaux étant élevés ordinairement en même temps dans une ruche, soient si différemment nuancés, quoique ce soient les mêmes matières & les mêmes ouvrières qui les ont formés. Ne peut-on pas attribuer en partie ces différentes couleurs aux différens volumes des gâteaux que laisse l'homme qui leve le miel, selon qu'il l'entend, & relativement à la constitution de l'année? Il tranche profondément quand les ruches sont pleines, jusqu'à la croix faite de deux bâtons, toujours mise au milieu de la ruche & traversant les quatre ais. L'expérience a fait voir qu'il ne faut jamais s'enfoncer plus bas, & souvent moins, parce que la sécheresse du printemps est ordinaire en ce climat. Par où l'on voit qu'il est des années où l'on retranche des morceaux des vieux gâteaux qu'on avoit eu raison d'épargner l'année précédente. Ce long séjour leur donne une couleur jaune. Ce qui le prouve sont les gâteaux sous la croix qu'on ne détruit pas; ils sont roux de plus en plus, jusqu'à devenir presque noirs à mesure qu'ils vieillissent. J'ai remarqué d'ailleurs que le miel des essaims est toujours le plus blanc; ce qui confirme de plus en plus que les différentes couleurs des gâteaux dans la même ruche viennent de leurs différens âges. Il y a apparence que le miel de l'automne étant toujours roux, contracte indépendamment de la qualité des fleurs, cette couleur par le chaud de l'été, qui agit sur les gâteaux que les abeilles se sont empressées d'élever d'abord après qu'on leur a enlevé le miel du printemps. Cela nous conduit à conseiller de plus fort de lever le miel à reprises, en commençant toujours par les ruches qui ont donné les premiers essaims, afin d'éviter son séjour trop long

dans les gâteaux, où il contracte par-là une couleur moins belle, & un goût moins agréable.

Lorsqu'il ne découle plus du miel de nos vases, nous croyons l'avoir tout tiré, & l'on porte ce qu'ils contiennent les paniers dans une chaudière pour en faire la cire. Il est pourtant certain que cet entassement des gâteaux qui ont été lacérés, malgré les grands vides qu'ils laissent entre eux dans les paniers, n'ont pu suffire pour laisser écouler tout le miel de l'entre-deux: de sorte que ce qui y reste se perd dans les eaux dans lesquelles on fait fondre la cire. On le gagneroit sans doute par les lotions avec de l'eau, qui, mêlées avec celles où les gens qui font le miel lavent leurs mains, produiroient ensemble une eau emmiellée, qu'il faudroit réduire ensuite à une certaine consistance par l'action du feu, afin qu'elle se conservât pour servir de nourriture aux abeilles pendant l'hiver. On peut encore extraire ce miel par expression, en mettant dans un sac de toile claire à diverses reprises, & partie par partie, ce qui est dans les paniers pour le faire presser. Le peu qui en découlera sera roux, & de la dernière qualité. On peut en extraire un plus grand volume, & l'avoir bien moins roux, si l'on donne des passages libres à ce miel afin qu'il coule vite, & afin qu'il reste moins de temps mêlé avec la matière qui compose les gâteaux. Je voudrois à cette fin qu'on se servît d'une caisse plus grande, mais semblable à celles de ces grandes rapes carrées longues avec lesquelles on rape le tabac, & qu'on mit à la place du châssis mobile qui porte la feuille de toile ou de fer-blanc, un châssis en bois à haut bord avec des fils de fer arrangés entre eux sur le fond à la place de la grille de toile, comme ils le sont aux cribles avec trémie pour le blé, sur lesquels dépose le résidu des gâteaux en couche mince; on verroit découler dessous dans la caisse le miel entremêlé, d'où il s'écouleroit en inclinant la machine dans un vase mis au-dessous. Ce même crible, ou plusieurs ensemble, seroit favorable pour hâter l'écoulement de tout le miel. Il en résulteroit sans doute plus de beauté en diminuant la durée du mélange avec la matière des gâteaux. S'il passoit plus de

parties de cire par ce crible, mêlées avec le miel, qu'il n'en passe par la méthode ordinaire, on auroit la même ressource qu'on a en celle-ci, d'écumer & de faire filtrer les écumes en les remettant sur les parties qui resteront sur le crible.

Il nous reste à conseiller un autre épurement du miel que j'ai vu faire à une personne à qui j'en avois envoyé un baril; quoiqu'il fût beau, elle voulut l'avoir encore plus beau, & le filtra au moyen d'une toile de canevas; il en devint en effet bien plus beau; le canevas arrêta des parties mêlées de plusieurs couleurs, qui n'avoient pu s'en séparer sans cela. Ce que j'en ai vu m'a déterminé de faire à l'avenir quelque chose de semblable. J'ai fait faire deux chaufses d'hipocrate de canevas, dont l'ouverture de chauffe est un cercle de bois d'environ quatre pouces de diamètre, autour duquel j'ai attaché chacune ayant environ un pié de longueur. J'ai attaché aussi sur le cercle une anse de ruban de fil par lequel je veux suspendre cette chauffe au cou du vase où loge le panier, & par où coule le miel qui en sort. En passant dans cette chauffe, il y déposera les saletés & les écumes qu'on vuidera, à mesure qu'elles s'y entasseront, ou dans les paniers ou dans les cribles que je propose, ou dans une autre chauffe, tandis que le miel épuré tombera dans le vase au-dessous. *Article de M. BARTHÉS le pere, de la société royale des sciences de Montpellier.*

MOUCHES À MIEL du continent des îles de l'Amérique. Elles sont plus petites & plus noires que celles de l'Europe, errantes & vagabondes dans les bois, cherchant des troncs d'arbres creusés pour y établir leur demeure; leur miel est toujours liquide comme du sirop, ce qui provient, sans doute, de l'extrême chaleur du climat; c'est pourquoi ces mouches ont soin de l'enfermer dans des espèces de vessies, bien jointes les unes auprès des autres, & disposées à-peu-près comme les alvéoles que font nos abeilles.

La cire qu'elles emploient dans leur travail est d'un noir un peu roussâtre, très-fine, très-douce au toucher, & s'étendant facilement entre les doigts, ce qui la rend très-propre pour tirer

fort exactement les empreintes des pierres gravées en creux. Les moines de la nouvelle Espagne & de la côte de Carac s'en servent pour faire des cierges, qui donnent une lumière fort triste: on en fait aussi des petits emplâtres pour ramolir les durillons & corps des piés. Les Caraïbes en composent une espèce de mastic, qu'ils appellent *many*, servant à différens usages. *Voyez l'article MANY.*

Cette cire est connue dans les Antilles sous le nom de *cire de la Guadeloupe*, d'où on l'apporte à la Martinique pour en faire des bouchons de bouteille; elle ne blanchit jamais, pas même en la faisant bouillir dans une forte dissolution d'alkali fixe; elle y prend seulement une couleur brune, ses parties perdent leur liaison, & elle devient sèche & friable; si, après l'avoir lotionnée plusieurs fois dans de l'eau bouillante on la fait liquéfier sur le feu, elle reprend sa couleur noire; mais elle n'a plus sa première qualité, & se trouve fort altérée, l'alkali ayant décomposé une portion de son huile constituante. **M. LE ROMAIN.**

MOUCHE GUÈPE, voyez GUÈPES.

MOUCHE PORTE-LANTERNE, voyez PORTE-LANTERNE.

MOUCHE BALISTE; on nous en a envoyé la description suivante de Lizieux: cette mouche, la seule que j'aie vu de son espèce, dit M. l'abbé Préaux, avoit seize ou dix-sept lignes de long, sur à-peu-près deux lignes de diamètre dans la plus grosse partie de son ventre; la tête brune, le dos d'un verd olive, & le ventre rouge de grenade, partagé dans sa longueur d'une ligne jaune: elle a quatre ailes attachées à un corcelet, mouffe dans sa partie postérieure. (Nous n'avons pu en inférer ici la figure.) J'étois à la chasse, dit l'auteur, lorsque je pris cet insecte. La chaleur m'avoit contraint de m'asseoir à l'ombre d'un chêne: je sentis un petit corps me frapper le visage, ce qui me fit lever la vue: j'aperçus une grosse mouche de l'espèce que les enfans nomment *messieurs*, pour la distinguer d'une autre espèce de *demoiselles* beaucoup plus petite, qui naît de la chrysalide du fourmilion. Cet animal voloît avec une très-grande rapidité autour de l'arbre, & je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'il régloit son vol sur les tours & les détours d'un

entre insecte plus petit qui fuyoit devant lui. Pendant que je considérois ce combat, je reçus sur le front un coup semblable au premier qui m'avoit touché un moment auparavant, & cela dans l'instant où la mouche poursuivie & son ennemi passaient à-peu-près à la hauteur de ma tête. Je dis son ennemi, parce que je connois les messieurs très-friands des autres mouches : j'ignore cependant s'ils mangent indifféremment tous les insectes volans. Je ne fais trop sur quel soupçon je pris mon mouchoir pour abattre le plus gros des deux insectes, il m'échappa, mais je frappai la mouche, qui tomba au pié de l'arbre. L'ayant prise par les ailes, je la considérois, lorsqu'après avoir retroussé son corps vers les doigts où je la tenois, comme pour me piquer, elle le rabaissa d'un mouvement aussi subit que celui d'un ressort qui reprend sa ligne. Ce jeu se répéta trois ou quatre fois sans que j'eusse lieu de deviner quel en étoit l'objet; mais un petit corps qui me tomba sur l'autre main m'ayant rendu plus attentif aux mouvemens de ma mouche, que je nommerai si vous le voulez, *mouche baliste*, de βάλω, je lance, je vis qu'en se recourbant sur elle-même, les anneaux de son ventre se rétrécissoient en rentrant un peu les uns dans les autres, & l'insecte se raccourcir & s'enfler en proportion de sa contraction. Dans cet état un mouvement vermiculaire qui se fit de la partie antérieure du ventre vers la postérieure, apporta à l'anús, dont l'orifice se partagea en deux dans la longueur d'une ligne, un globule verd olive qui s'arrêta dans cette partie : il paroissoit retenu & pressé comme l'est un noyau de cerise par les doigts d'un enfant qui veut en frapper un objet. Alors le corps de l'animal reprenant son état naturel avec la même élasticité que j'avois déjà remarquée, je reçus dans la main, que je présentai à dessein, le petit corps que j'avois aperçu. Comme il fut lancé avec tant de force, & bondit sur ma main avec tant de vitesse, que je ne pus le retenir; il tomba & se perdit dans l'herbe. Ne voulant pas risquer une nouvelle perte, je fis un cornet de papier, tins ma *baliste* au-devant de l'ouverture, & je reçus après les mêmes procédés de la part, douze ou quinze petits boulets.

Les forces & peut-être les armes lui manquant pour sa défense, elle cessa de tirer. Un autre cornet me servit à enfermer l'animal, pour me donner le loisir d'examiner ce que contenoit le premier. J'eus lieu de croire que c'étoit des œufs : ils étoient moins oblongs que ceux des oiseaux, & de la grosseur d'une tête de grande épingle. J'en écrasai quatre, ils étoient fort durs, & plains d'une matière rouge & épaisse. Je gardai ce qui m'en restoit, je les mis ainsi que la mère dans ma poche, en me promettant de nouveaux plaisirs à mon retour; mais en arrivant chez moi, après quelques heures de chasse, je vis avec un vrai chagrin, que j'avois perdu mes deux cornets. J'ai bien des fois depuis cherché aux environs de mon chêne & dans le canton, à réparer cette perte, que je regrette véritablement; mes recherches ont été infructueuses.

Peut-être cet animal, que tous mes soins n'ont pu me procurer une seconde fois dans le pays que j'habite, est-il commun ailleurs. Quoi qu'il en soit, je ne puis me lasser d'admirer les vues de la nature sur cette mouche singulière; mais j'avoue que j'ai quelque peine à concilier des desseins qui semblent si opposés; car en supposant que ces petits boulets soient les œufs de la *baliste*, comme la matière qu'ils contiennent m'a porté à le soupçonner, le moyen d'imaginer que cet insecte, quand il se sent en danger, se serve de ses œufs pour se défendre contre l'ennemi qui le presse? Cela ne s'accorde pas avec l'amour que la nature a donné généralement aux animaux pour leurs petits & pour leurs œufs : le plus foible oiseau se livre au chien ou au tiercelet qui approche de son nid; & l'amour de sa famille naissante ou prête à naître, lui fait oublier sa propre conservation. Je sais que les insectes ne couvent point leurs œufs, & par cette raison y sont moins attachés que les oiseaux; mais au moins les déposent-ils dans les lieux où ils éclosent en sûreté. La *baliste* en cela bien différente, si je puis juger sur ce que j'ai vu, se sert des siens pour combattre & se défendre; elle les lance contre l'ennemi pour retarder son vol & ralentir sa poursuite. Je sens qu'on peut répondre que prête à périr, la *baliste* con-

noissant que sa mort sera celle des petits qu'elle porte, se décharge d'un fardeau qui l'appesantit, qu'elle peut n'avoir d'autre dessein que de se rendre plus légère & sa fuite plus rapide; que d'ailleurs elle fait que ses œufs ne seront pas perdus, que la chaleur de la terre les fera éclore, & que de cette ponte forcée dépend le salut de la mère & de sa famille. Je ne fais si la singularité de la chose me séduit; mais il me semble que pour tout cela, il suffiroit que l'insecte poursuivi, laissât tomber les œufs. Tous les mouvemens que je vous ai décrits, cette force avec laquelle l'animal se contracte, cette vitesse avec laquelle il se détend, cette petite pincette enfin qui retient & presse l'œuf un instant avant que de lancer pour en rendre le jet plus rapide; tout cela, dis-je, seroient autant d'inutilités, si la *baliste* n'avoit d'autre objet que de se délivrer d'un poids incommode, ou de sauver sa famille; or l'expérience nous apprend que la nature ne fait rien inutilement. De plus, quand on admettroit pour un moment que la *baliste* se débarrasse de ses œufs pour fuir plus facilement, & qu'elle fait que la chaleur de la terre les fera éclore, cela sera bon pourvu que les œufs soient arrivés au terme d'être pondus; & alors il faudra supposer, ce qui est absurde, que la demoiselle de la grande espèce ne fait la guerre à la *baliste* que quand elle est prête à faire sa ponte; ou, ce qui ne sera pas beaucoup plus satisfaisant, qu'elle devient la proie de son ennemi lorsqu'elle n'est pas à tems de se délivrer de ses œufs.

MOUCHE, *Astron.*, *musca*, constellation méridionale appelée aussi *apis*, l'abeille, située sous les pieds du centaure, entre le caméléon & la croix; elle ne contenoit que quatre étoiles dans l'ancien catalogue, elle en renferme treize dans celui de M. de la Caille; la principale marquée x est de quatrième grandeur, elle avoit en 1750, 185^d 38' 44" d'ascension droite, & 67^d 45' 15" de déclinaison australe. (M. DE LA LANDE.)

MOUCHE, *Science microscop.*, la seule *mouche* commune est ornée de beautés qu'on ne peut guère imaginer sans le microscope. Cette insecte est parsemé de points depuis la tête jusqu'à la queue, & de lames argentées & noires; son

corps est tout environné de soies éclatantes; sa tête offre deux grands yeux cerclés d'une bordure de poils argentins; elle a une trompe velue pour porter la nourriture à la bouche, une paire de cornes, plusieurs touffes de soie noire, & cent autres particularités. Le microscope nous découvre que la trompe est composée de deux parties qui se plient l'une sur l'autre, & qui sont engainées dans la bouche; l'extrémité de cette trompe est affilée comme un couteau, & forme une espèce de pompe pour attirer les sucs des fruits & autres liqueurs.

Quelques *mouches* plus légèrement colorées & plus transparentes que les autres, font voir distinctement le mouvement des boyaux qui s'étend depuis l'estomac jusqu'à l'anus, ainsi que le mouvement des poumons qui se resserrent & se dilatent alternativement; si on dissèque une *mouche*, on y découvre un nombre prodigieux de veines dispersées sur la surface des intestins; car les veines étant noires & les intestins blancs, on les aperçoit clairement par le microscope, quoiqu'elles soient deux cent fois plus déliées que le poil de la barbe d'un homme. Selon Leeuwenhoek, le diamètre de quatre cent cinquante de ces petites veines, étoit à-peu-près égal à celui d'un seul poil de sa barbe.

Dans plusieurs espèces de *mouches* la femelle a un tube mobile au bout de sa queue; en l'étendant, elle peut s'en servir pour porter ses œufs dans les trous & les retraites propres à les faire éclore. Il vient de ces œufs de petits vers ou magots, qui, après avoir pris leur accroissement, se changent en aurélies, d'où quelque temps après, ils sortent en *mouches* parfaites.

Je ne finirois point si je voulois parcourir toutes les différentes sortes de *mouches* que l'on trouve dans les prairies, les bois & les jardins: je dirai seulement que leurs décorations surpassent en luxe, en couleurs & en variétés, toute la magnificence des habits de cour des plus grands princes. (D. J.)

MOUCHE À TARIÈRE, *Hist. nat. Insectol.*, *cynips*. On confond souvent la nombreuse classe des *mouches à tarière* avec celle des *mouches à scie*, en latin *tenthredines*. MM. Linné, de Réaumur,

Roefel ont souvent confondu les espèces de ces deux genres.

L'un & l'autre sont des insectes tétrapteres à ailes inférieures plus courtes, à bouche armée de mâchoires.

Mais les *mouches à tariere* different des *mouches à scie* par trois caracteres. Premièrement, les *mouches à scie* sont plus grandes, de même que leurs larves, qui sont autant de fausses chenilles, si funestes aux plantes; 2°. les antennes des *mouches à scie* sont filiformes, au lieu que celles des *mouches à tariere* sont cylindriques, mais brisées, ou coudées vers leur milieu, où elles forment un angle plus ou moins aigu; 3°. l'aiguillon de la *mouche à scie* caché dans son corps, c'est-à-dire, dans celui des femelles, est dentelé à-peu-près comme une scie, au lieu que celui de la *mouche à tariere*, terminé en pointe aigue, est creulé comme une tariere, & garni de pointes sur les côtés, comme seroit un fer de fleche. Cette tariere est entre deux lames, qui forme le ventre de l'insecte par-dessous.

Les larves de ces insectes, semblables à des vers blancs, ont la tête brune & écailleuse. Toutes ont six pattes écailleuses, & depuis douze à quatorze & seize membraneuses. La plupart de ces larves sont cachées dans ces galles, excroissances ou tubérosités, qui viennent sur les feuilles ou sur les tiges de diverses plantes ou arbres, & qui sont produites par la piquure de l'insecte ailé; qui a déposé son œuf dans le trou qu'il avoit fait. Le suc de la plante extravasé forme l'excroissance qui enveloppe d'abord l'œuf, & qui ensuite sert de domicile au ver qui en sort. C'est ainsi que se forme la noix de galle, employée pour la composition de l'encre. Les galles, produites par ces diverses *mouches*, sur les différens arbres, varient entre elles pour la forme: de même que les manœuvres de l'insecte dans son état de ver & pour subir ses métamorphoses. C'est dans ces galles, qu'ils se changent en nymphes; delà ils sortent enfin insectes parfaits ou ailés. Dans ce dernier état, ils s'accouplent & vont déposer de nouveau leurs œufs dans des entailles, qui produisent de nouvelles galles sur les arbres ou sur les plantes.

Il est d'autres espèces de *mouches à tariere* qui déposent leurs œufs dans le corps d'autres insectes, qui leur servent comme les galles dont nous venons de parler.

D'autres *mouches* de ce genre se tiennent seulement cachées sous les feuilles, où elles se changent en chrysalides. C'est ainsi que chaque espèce a son industrie & ses mœurs propres, mais invariable en chaque espèce.

La plupart des espèces de *mouches*, que renferme ce genre, sont brillantes par la beauté de leurs couleurs, par celle de l'or & de l'émeraude, dont elles sont ornées.

On peut les ranger toutes en trois familles, distinguées par le nombre des anneaux des antennes. Celle de la première famille ont des antennes composées de onze anneaux: celles de la seconde de sept: celles de la troisième de treize. On peut voir le détail de toutes ces espèces dans Géoffroi, *Histoire abrégée des insectes*, t. II, pag. 296; & suivant Linn. *Systema naturæ*; Réaumur, *insectes*, tom. III, Tab. XXXIX, XLV, &c. Roefel, *insectes*, tom. II, Tab. X, &c. Fritsch, *Germ. n°. XII*, &c. (B. C.)

MOUCHE VÉGÉTALE, *Hist. nat.* Le P. Torrubia, dans son *Apparat pour l'histoire naturelle d'Espagne*, parle d'abeilles mortes, dans les entrailles desquelles croît un petit arbrisseau qui s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur de trois piés. D'autres ont perfectionné cette découverte, en disant qu'à la Dominique, il y avoit une *mouche* qui au mois de Mai s'enfonçoit dans la terre, pour végéter à la maniere des plantes, qu'au mois de Juillet l'arbrisseau avoit pris son accroissement parfait, sous la forme d'une petite branche de corail; qu'il portoit de petites fèves ou graines, qui à mesure qu'elles grossissoient, laissoient apercevoir des vers sous leur enveloppe, & que ces vers devenoient ensuite des *mouches*. Mais les naturalistes n'ajoutent point foi à ces relations. M. Hill, médecin Anglois, a reconnu qu'il y avoit à la Martinique, une sorte de champignon ou de plante spongieuse du genre des *clavaria*, qui croissoit sur les corps morts des cigales du pays, sur-tout lorsque la cigale périssoit dans son état de nymphe, par la rigueur de la saison.

La graine de cette plante croît volontiers sur le corps des animaux pourris : elle y jette racine , prend sa nourriture & son accroissement , comme nous avons des champignons qui croissent sur le sabot d'un cheval mort.

MOUCHE-DRAGON, *œil de la* , *Science microscop.* , la *mouche-dragon* est peut-être la plus remarquable des insectes connus , par la grandeur & la finesse de ses yeux à réseau , qui paroissent même avec les lunettes ordinaires dont on se sert pour lire , semblables à la peau qu'on appelle de *chagrin*. M. Leeuwenhoek trouve dans chaque œil de cet animal 12544 lentilles , ou dans les deux 25088 placées en exagone ; en sorte que chaque lentille est entourée de six autres , ce qui est leur situation la plus ordinaire dans les autres yeux de *mouche*. Il découvrit aussi dans le centre de chaque lentille une petite tache transparente , plus brillante que le reste , & il crut que c'étoit la prunelle par où les rayons de lumière passoient sur la rétine ; cette tache est environnée de trois cercles , & paroît sept fois plus petite que le diamètre de toute la lentille. On voit dans chacune de ces surfaces lenticulaires extrêmement petites , autant d'exactitude pour la figure & la finesse , & autant d'invention & de beauté que dans l'œil d'une baleine & d'un éléphant. Combien donc doivent-être exquis & délicats les filamens de la rétine de chacune de ces lentilles , puisque toute la peinture des objets qui y sont représentés , doit être plusieurs millions de fois moindre que les images qui se peignent dans notre œil.

MOUCHE-GRUE, *Science microscop.* , cette *mouche* nommée par Aldrovandi, *culex maximus* , & par le vulgaire, *pere à longues jambes* , présente plusieurs choses dignes de remarque. Ses piés disséqués dans une goutte d'eau , sont un tissu de fibres charnues qui se resserrent & s'étendent d'une manière surprenante , & qui continuent leur mouvement trois ou quatre minutes. Leeuwenhoek dit n'avoir vérifié cette observation que dans les piés de ce seul insecte. Ses intestins sont composés d'un nombre prodigieux de vaisseaux , qu'on peut voir aussi clairement avec le microscope , qu'on voit à la vue simple les entrailles des plus grands ani-

maux. La queue de la *mouchet-grue* femelle se termine par une pointe acérée , dont elle se sert pour percer la terre & déposer ses œufs sous le gazon. (D. J.)

MOUCHE CANTHARIDE, *Hist. nat. mat. med.* , voyez CANTHARIDE.

MOUCHE, *en terme de découpeur* ; c'est un morceau d'étoffe de soie , velours , satin , ou autre , taillé en rond , en cercle , ou autre figure , que les dames mettent sur leurs visages par forme de parure & d'ornement ; la *mouche* est gommée en dessous.

MOUCHE, *le jeu de la mouche* ; on ne peut guère savoir au juste d'où nous vient ce jeu , ni ce qui l'a fait nommer *mouche*. Nous ne nous arrêterons pas à donner de son origine & de son nom des raisons très-incertaines , & qui pourroient par conséquent n'être que fort peu satisfaisantes. Ce jeu tient beaucoup de la triomphe par la manière de le jouer , & à quelque chose de l'hombre par la manière d'écarter , qui diffère cependant en ce qu'à l'hombre , ceux qui ne font pas jouer écartent après celui qui fait jouer , & qu'à la mouche tous ceux qui prennent des cartes au talon font censés jouer.

On joue à la *mouche* depuis trois jusqu'à six. Dans le dernier cas un jeu de piquet ordinaire suffit. Il y a même des joueurs qui ôtent les sept ; mais dans le second , il est nécessaire qu'il y ait toutes les petites cartes pour fournir aux écarts qu'on est obligé de faire , & afin qu'il reste au talon , outre la carte retournée , de quoi en donner au moins trois à chaque joueur , si tous veulent aller à l'écart. On voit à qui fera ; l'on prend des jetons que les joueurs fixent tant pour le nombre que pour la valeur , & celui qui fait après avoir donné à couper , donne cinq cartes à chacun , par une , par trois , par cinq , même s'il le veut , quoique cette dernière façon soit moins honnête. Il retourne ensuite la carte qui est la première sur le talon , & qui reste sur le tapis pour être la triomphe pendant le coup.

Le premier après avoir vu son jeu est maître de s'y tenir , c'est-à-dire , de garder les cartes qu'il a dans sa main sans aucun échange , ou de prendre une fois seulement autant de cartes qu'il lui en faut , cinq même s'il le veut ; & il peut passer s'il n'a pas beau jeu. Ainsi du second , du troisième , &c.

Celui qui demande des cartes du talon est toujours censé joueur, & celui qui a pris des cartes, & n'a point fait de levée, fait la *mouche*. Voyez MOUCHE. Lorsqu'il y a plusieurs *mouches* faites dans le même coup, ce qui arrive souvent lorsqu'on est fix, elles vont toutes à la fois, à moins que l'on ne convienne de les faire aller séparément.

Il n'y a que celui qui mêle les cartes qui mette au jeu le nombre de jetons fixés; & par conséquent celui qui fait la *mouche* la fait d'autant de jetons qu'il y en a au jeu.

Celui qui n'a point jeu à jouer ni à prendre des cartes, met son jeu avec les écarts, ou sous le talon. Celui qui fait jouer sans avoir recours au talon, dit seulement *je m'y tiens*. Les cartes se jouent comme à la bête, & chaque levée qu'on fait vaut un jeton, deux quand la *mouche* est double, trois quand elle est triple, ainsi du reste. Si les cinq cartes de quelque joueur sont d'une même couleur, c'est-à-dire, cinq piques, cinq trefles, &c. quoique ce ne soit point de la triomphe, ce joueur a la *mouche* sans jouer. Si plusieurs joueurs avoient la *mouche* dans le même coup, la *mouche* de la triomphe gagneroit, & à son défaut, celle qui seroit la plus haute en point. Pour cela on compte l'as, qui va immédiatement après le valet, pour dix points, les figures pour dix, & les autres cartes pour ce qu'elles marquent. En cas d'égalité partout, c'est la primauté qui gagneroit.

Celui qui a la *mouche* n'est point obligé de le dire quand on le lui demande, mais doit accuser juste: s'il répond oui, ou non, après que celui qui a la *mouche* a dit *je m'y tiens*, les autres joueurs sans réflexion vont leur train à l'ordinaire.

Le premier qui a la *mouche* leve tout ce qu'il y a au jeu, & gagne même toutes les *mouches* qui sont dues; & ceux qui continuent de jouer après la *mouche* découverte, font une *mouche* sur le jeu, sans pour cela qu'il soit besoin de jouer. C'est pourquoi il est souvent de la prudence de demander à ceux qui s'y tiennent s'ils sauvent la *mouche*, & les observer alors; car ils ont souvent peine à cacher leur jeu, & se font connoître par leur air satisfait.

Celui qui se tient à ses cartes doit pour son avantage particulier ne point répon-

dre à ceux qui lui demandent s'il sauve la *mouche*, & de les laisser croire qu'il l'a dans son jeu, parce que nous avons dit plus haut, quand on répond, il faut accuser juste. Cependant un joueur bien assuré de son jeu, peut sauver la *mouche* pour engager les autres à s'en mettre, & leur faire faire la *mouche* à tous.

Celui qui renonce fait la *mouche* d'autant de jetons qu'elle est grosse, de même que celui qui pouvant prendre une carte jouée en en mettant une de la même couleur, ou en coupant, ou surcoupant.

Qui seroit surpris tricher au jeu, ou reprendre des cartes de l'écart pour s'accommoder, feroit la *mouche*, & ne joueroit plus. Celui qui donne mal, remêle sans autre peine; ce qui ne se fait pas pour une simple carte retournée à cause des écarts.

MOUCHE, au jeu de ce nom, c'est cinq cartes de même couleur qui se trouvent dans une même main. Un joueur qui a la *mouche* leve tout le jeu, sans qu'il soit nécessaire de jouer.

MOUCHE DOUBLE, au jeu de ce nom, c'est celle qu'on fait du jeu & des autres *mouches* qui sont avec lui, & qui doivent être gagnées dans le même coup que lui.

MOUCHES SIMPLES, au jeu de ce nom, ce sont celles qu'on fait sur le jeu seulement, n'y ayant avec lui aucune autre *mouche*.

MOUCHE DE TRIOMPHE, au jeu de *mouche*, est la première de toutes les *mouches*, parce qu'elle est de la couleur de la triomphe, & qu'elle emporte toutes les autres, quand elles seroient même plus hautes en point qu'elle.

MOUCHE, se dit encore à ce jeu de ce que doit payer celui qui, ayant pris des cartes de l'écart, n'a pu faire une seule levée.

MOUCHE, SAUVER LA, signifie, au jeu de la *mouche*, garantir les autres joueurs de la *mouche*, en leur protestant qu'on ne l'a point.

MOUCHÉ, PAIN MOUCHÉ, en terme de raffinerie, est un pain de sucre dont la tête est tombée par l'action de la chaleur & des organes.

MOUCHER LE CHANVRE, terme de Corderie, qui signifie rompre les pattes du chanvre, qui ont passé entre les dents du peigne en le peignant; pour cela le peigneur tortille les pattes à l'extrémité

d'une des dents du peigne, & tirant fortement le chanvre de la main droite; il le rompt au-dessus des pattes qui restent par ce moyen dans les dents du peigne. *Voy. l'article de la CORDERIE.*

MOUCHER UN CORDAGE, *Corderie*, c'est retrancher une certaine longueur des bouts s'ils sont mal commis, ou s'ils sont décommis par le service.

MOUCHEKOLLE, f. f., *Hist. nat. Ornitholog.*, *stoparola*, Ald. oiseau qui ressemble au moineau femelle par la grosseur & par la couleur, mais il a le corps plus allongé & plus mince. Toute la face supérieure de cet oiseau est entièrement d'une couleur cendrée, semblable à celle de la souris, & sans mélange d'autres couleurs, excepté le dessus de la tête qui a des taches noires; toute la face inférieure est au contraire blanchâtre, la gorge & les côtés sont un peu roussâtres, la queue est entièrement brune. Toutes les grandes plumes des ailes sont noirâtres, les intérieures ont les bords jaunes. Le bec est noir, droit, aplati, & plus large auprès des narines que dans le reste de son étendue; la pièce supérieure est un peu plus longue que l'inférieure, & crochue à l'extrémité. Les pattes sont petites & noires. Les jeunes *mouchekolles* ont le dos parsemé de taches noires & de taches blanches. Cet oiseau a la bouche grande; il se nourrit de scarabées, de mouches, &c. *Raii, synop. méth. avium. V. OISEAU.*

MOUCHERON, f. m., *Hist. nat. Insectolog.*, *culex*, petite mouche. Le *mouchechon* mâle a des yeux verdâtres. Tout proche des yeux, on voit sortir les cornes de deux petites boules de couleur incarnate. Elles se divisent en douze petits boutons noirs, environnés de poils déliés qui se croisent. Il y a au bout un anneau environné de six poils. Il sort du milieu une espèce d'aiguillon qui est revêtu de petites plumes de couleurs brunes, qui ressemblent assez à des écailles de poisson. Cet aiguillon est renfermé dans un étui, & s'avance en dehors. Il est si pointu qu'avec le meilleur microscope on ne peut appercevoir que sa pointe soit émoussée, ce qui paroît pourtant aux aiguilles les plus aigues. De sa poitrine sortent des jambes, des ailes, & deux autres parties qui paroissent comme deux petits marteaux de figure ovale. A l'extrémité de

chaque jambe qui est brune, il y a une espèce de petit ongle. Les piés sont revêtus de plumes qui ressemblent à des écailles, d'entre lesquelles il sort quantité de petits poils noirs, fermes & roides comme la soie de pourceau. Les ailes sont environnées de petites plumes avec de petites veines ou nerfs dont elles sont tissées, & le fond de ces ailes est d'une substance membraneuse & transparente. Sa poitrine est luisante, & tire sur le châtain brun. Le ventre est divisé en huit anneaux, comme le ver & la nymphe, revêtu partout de petites plumes, & environné de poils fort déliés qui se croisent. En la femelle, les cornes sont d'une structure différente. Les *mouchechons* s'engendrent dans l'eau, d'un œuf fort petit que la mère y cache quand elle vient à jeter ses œufs, ce qu'a découvert le premier M. d'Hurffleau, ministre de Saumur. Ils sont dessinés dans la *miographie* de Hook. Swammerdam a aussi décrit la tête & les cornes qui sont toutes couvertes de poils que les naturalistes appellent *antennes*. Son corps est brun, & au milieu il paroît un peu blanc. L'animal est transparent, & au dedans de sa queue on apperçoit deux veines qui viennent de la poitrine; elles servent de véhicule à l'air dans la respiration.

MOUCHERON, *Gramm.*, le bout brûlé de la meche d'une bougie ou d'une chandelle.

MOUCHETÉ, adj., *Gramm.*, il se dit de tout objet dont la surface est parsemée de taches petites & rondes de différentes couleurs.

MOUCHETÉ, adj., *en termes de Blason*, se dit du milieu du papillonné, quand il est plein de moucheture & d'hermine. Chining, en Savoie, de gueules au chevron d'argent, *moucheté* d'hermine.

MOUCHETÉ, *Vénerie*, il y a des cerfs qui le sont. On dit de la peau de plusieurs animaux, comme le tigre, le chat, qu'elle est *mouchetée*.

MOUCHETER, *terme de Pelletier*. *Moucheter* de l'hermine, c'est y coudre de distance en distance de petits morceaux de fourrure noire pour représenter des mouches. *Voy. HERMINE.*

MOUCHETTES, f. f., *Gram. & Econ. domestiq.*, ustensile de ménage qui sert à moucher les chandelles, & même aujourd'hui les bougies, lorsque le lumi-

gnon en est devenu trop grand & qu'elles n'éclairent plus assez. Elles ont deux branches, & chaque branche a son anneau; les deux branches sont assemblées par un clou sur lequel elles s'ouvrent & se ferment en ciseau; elles sont terminées l'une par une boîte plate d'un côté & arrondie de l'autre; l'autre, par une plaque de même figure. La plaque sert de couverture à la boîte, le côté plat de la boîte & le côté correspondant de la plaque font fonction de ciseau, & retranchent la partie superflue du lumignon; ce superflu est poussé dans la boîte où la plaque l'étouffe en se fermant. On pratique entre les branches des *mouchettes* un ressort qui les fait fermer d'elles-mêmes quand elles sont ouvertes, & qui les tient bien fermées quand on s'en est servi. Par ce moyen elles coupent plus promptement, & le lumignon retranché ne s'échappe pas de la boîte. Il y a des *mouchettes* d'acier, de cuivre & d'argent.

MOUCHETTE, en *Architecture*, les ouvriers appellent ainsi le *larmier* d'une corniche; &, lorsqu'il est résouillé ou creusé par-dessous en manière de canal, ils le nomment *mouchette pendante*. Voyez **LARMIER**.

MOUCHETTE, *Charpente*, est un outil qui sert à faire les baguettes & les boudins aux moulures que l'on pousse sur les bois; elle est en fût comme les rabots.

MOUCHETTE, *Menuis.*, est un outil qui sert à faire des moulures; il ressemble au rabot rond, à l'exception qu'il est concave dessous. On s'en sert pour faire des baguettes, des boudins, &c.

MOUCHETTE A JOUE, *Menuis.*, est celle qui a une joue comme le feuille-ret.

MOUCHETURE, f. f., *terme de Chirurgie*, scarification superficielle. Voy. **SCARIFICATION**.

MOUCHETURES, en *termes d'Architecture*, se dit quelquefois des ornemens de fantaisie, qui servent à remplir les espaces vuides des ouvrages de sculpture. On en fait usage aussi dans les écussons & dans les écritures.

MOUCHETURES, en *terme de Blason*. Voy. **l'art. FOURRURE**.

MOUCHETURE, *terme de Pelletier*, qui se dit de l'hermine, quand elle est parsemée de petites mouches noires. On se sert aussi de ce mot pour exprimer les ta-

ches naturelles qui se trouvent sur la peau des différens animaux: ainsi on dit les *mouchetures* d'une peau de tigre, d'une panthere, &c.

MOUCHETURE, *terme de Blason*, *Appece* de queue d'hermine mouchetée.

MOUCHOIR, f. m., *Gram. & Econ. domestiq.*, linge qu'on porte dans la poche pour se moucher & pour s'essuyer.

MOUCHOIR DE COU, *terme de Marchand de mode*, ce sont des grands *mouchoirs* de soie qui ressemblent à du satin, mais qui n'ont point d'envers, sur lesquels sont travaillés des dessins qui paroissent également des deux côtés. Il n'y a guere que les femmes du commun qui se servent de ces *mouchoirs* pour mettre sur leur cou. Les marchands de mode les tiennent de Lyon, de Nismes & des Indes.

MOUCHOIR PRISÉ, *terme de Marchand de mode*, ce sont trois rangs de gaze brochée ou peinte, de blonde ou de dentelles, montés par étage sur un ruban de fil assez étroit, & qui sont fort plissés. Cet ajustement sert aux femmes pour mettre sur leur cou, & peut-être large en tout de quatre ou cinq doigts sur trois quarts de long.

MOUCHOIRS À DEUX FACES, *Soierie*, étoffe légère, façon de serge, dont un côté est d'une couleur par la chaîne, & l'autre d'une autre couleur par la trame.

MOUCLES, Voy. **MOULES**.

MOUDON, ou **MOULDON**, *Géog.*, en allemand *Milden*, en latin *Minidunum*, ancienne petite ville de Suisse, dans le canton de Berne, au pays de Vaud, chef-lieu d'un bailliage de même nom. Elle est en partie dans la plaine, en partie sur le penchant d'une colline. Berchtold dernier duc de Zéringén, ferma cette ville de murailles en 1190, & Amé VI, comte de Savoie, confirma ses privilèges en 1359. Le bailliage de *Moudon* confine au canton de Fribourg du côté de l'orient: il a quatre lieues de long du nord au sud, sur trois de large. La ville de *Moudon* est située à la gorge d'une vallée étroite qui s'étend entre deux rangs de montagnes, & qui est partagée en deux portions par une petite rivière qu'on nomme la *Broye*. Long. 24. 30. lat. 46. 30. (D.J.)

MOUDRE, v. act., *Gramm. & Arts mécaniq.*, c'est réduire en poudre par le moyen du moulin. Voyez les articles **MOULIN**.

MOUÉE, f. f., *Vénérerie*, mélange du sang de la bête forcée, de lait ou de potage selon les saisons, & de pain coupé par petits morceaux que l'on donne en curée aux chiens.

MOUETTE, **MOUETTE BLANCHE**, *larus albus, major bellonici*, *Hist. nat. Ornitholog.*, oiseau qui est d'un très-beau blanc; il a un peu de cendré sous les ailes; les yeux sont grands & entourés d'un cercle noir, il y a aussi une tache noire à l'endroit des oreilles: les ailes étant pliées s'étendent plus loin que la queue; le bec & les pattes sont rougeâtres, l'extrémité des ailes est noire. Willughby, *Ornith. V.* OISEAU.

MOUETTE BRUNE, *larus fuscus sive hybernus*, oiseau qui pèse dix-sept onces; la couleur de la tête est blanche & mêlée de taches brunes; le cou & les plumes du jabot sont rousâtres; dans quelques individus, toute la face inférieure de l'oiseau est entièrement blanche; les plumes du milieu du dos sont cendrées; celles des épaules ont des taches brunes; le croupion est blanc, les plumes extérieures de la queue ont l'extrémité blanche; il y a au-dessous de cette couleur blanche une bande noire large d'un demi-pouce; tout le reste de la queue est blanc; le bec à deux pouces de longueur; il est d'un brun blanchâtre depuis les narines jusqu'à la pointe. Raii, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

MOUETTE CENDRÉE, *larus cinereus bellonici*, oiseau qui est de la grosseur du pigeon, auquel il ressemble assez par la forme du corps. Toute la face inférieure de cet oiseau est d'un très-beau blanc. La tête & la partie supérieure du cou, sont aussi de couleur blanche; il y a de chaque côté auprès de l'oreille une tache noire. La partie inférieure du cou est noirâtre; les plumes du milieu du dos & celles des épaules ont une couleur cendrée; les plumes de la queue sont blanches en entier, à l'exception de la pointe, qui est noire. Le bec a un pouce de longueur, il est noir; les pattes sont verdâtres, & les ongles noirs. Le doigt de derrière est très-court, & n'a point d'ongle; ce caractère peut faire distinguer aisément cet oiseau de toutes les espèces de mouette. Ce doigt n'est à proprement parler, qu'un tubercule charnu. Raii, *synop. meth. avium*. Voy. OISEAU.

MOUETTE GRISE, *larus cinereus*, *Ornithol.*, Ald. oiseau qui est de la grosseur d'un pigeon: il a le bec un peu courbé & d'un très-beau rouge. Les pattes sont d'un rouge obscur, & les ongles noirs: le derrière de la tête est aussi de couleur noire; dans quelques individus la tête & la moitié de la gorge ont une couleur cendrée mêlée de noir. Le milieu du dos est noir de même que les petites plumes des ailes; le cou, la queue, la poitrine, & le ventre, sont blancs. Raii, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

GRANDE MOUETTE GRISE, *larus cinereus maximus*, oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du canard domestique. Il a le bec jaune, applati sur les côtés, & un peu crochu à l'extrémité. La pièce inférieure du bec est traversée par une large bande rouge; elle a en dessous une prééminence angulaire; les pieds sont jaunes dans certains individus, & rouges dans d'autres; la couleur des ongles est noire; la tête, le cou, le croupion, la queue, & toute la face inférieure de l'oiseau sont blancs; le dos & les petites plumes des ailes ont une couleur cendrée obscure: les grandes plumes des ailes sont aussi entièrement de couleur cendrée, excepté les cinq extérieures, qui ont à l'extrémité une tache blanche. Raii, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

MOUFFES, ou **MOUFLES**; ce sont en terme de *Fileur d'or*, des morceaux de bois quarrés dans lesquels on a pratiqué des mortaises pour y renfermer deux petites roues de buis, où passe la corde qui vient de la fusée sur les cazelles.

MOUFFETTES ou **MOFFETTES**, f. f. pl., *Hist. nat. Minéral. mephitis*. C'est ainsi que l'on nomme des vapeurs ou exhalaisons très-sensibles qui se font sentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plupart des mines, & quelquefois même à la surface.

On a déjà décrit à l'article *exhalaisons minérales*, les différentes espèces de vapeurs qui se montrent dans l'intérieur de la terre: on a dit que toutes sont extrêmement dangereuses, & qu'elles produisent des effets terribles & funestes. Il n'y aura donc rien à ajouter à cet article,

& l'on se contentera de joindre ici quelques remarques propres à compléter ce qui a déjà été dit sur cette matière.

Pour peu que l'on considère la nature, on s'aperçoit qu'il part de tous les corps des émanations plus ou moins sensibles. L'odorat nous avertit qu'il part des émanations très-fortes d'un grand nombre de végétaux : nous en avons une infinité de preuves dans les parfums que répandent les fleurs, sur-tout quand leur partie aromatique a été mise en mouvement par la chaleur du soleil. Les animaux répandent aussi des émanations ; la chaleur de leur sang est très-propre à les dégager & à les disperser dans l'atmosphère. Il n'est point surprenant que les substances que la terre renferme dans son sein puissent pareillement être dégagées & portées dans l'air. Un grand nombre d'expériences prouve qu'il regne souvent une chaleur très-sensible dans l'intérieur de la terre, même dans les lieux où l'on ne voit point d'embrasemens. C'est ainsi que dans les mines de mercure d'Esclavonie, on éprouve une chaleur si forte, que pour peu qu'on s'arrête dans les souterrains de ces mines, on se trouve entièrement baigné de sueur.

Cela posé, il n'est point surprenant que la chaleur souterraine puisse mettre en action une infinité de substances, sur-tout lorsqu'elles ont été atténuées & divisées par les eaux qui leur servent de véhicule, & qui les emportent avec elles dans l'air où elles sont elles-mêmes poussées. On ne peut douter qu'une infinité de substances du règne minéral ne soient très-volatiles, plusieurs sels, le soufre, l'arsenic, le mercure, la plupart des demi-métaux, & les métaux mêmes, lorsqu'ils sont dans un état de division, les substances bitumineuses & inflammables, &c. peuvent être portées dans l'atmosphère ; il n'est donc point difficile de se faire une idée très-naturelle de la formation des vapeurs que l'on nomme *mouffettes*.

La chaleur du soleil produit souvent des *mouffettes* ou exhalaisons à la surface de la terre ; ces brouillards que l'on voit quelquefois s'élever à très-peu de hauteur au-dessus de la terre en été, en sont une preuve convaincante. De plus, des expériences souvent répétées nous apprennent qu'il est dangereux de se cou-

cher & de s'endormir sur l'herbe, sur-tout au printemps, lorsque les premières impressions du soleil se font sentir à la terre. Un grand nombre d'hommes ont souvent été punis pour s'être imprudemment couchés sur le gazon, & plusieurs y ont trouvé la mort même, au lieu du repos qu'ils cherchoient ; d'autres en ont été perclus & privés pendant longtemps de l'usage de leurs membres.

Si ces effets sont sensibles à la surface de la terre, où les vents peuvent sans cesse renouveler l'air, ils doivent l'être encore bien plus dans l'intérieur de la terre, qui renferme un grand nombre de matières propres à se réduire en vapeurs, & à porter dans l'air des molécules nuisibles & peu analogues à l'homme. Presque toutes les mines sont sujettes à se décomposer ; c'est l'arsenic & le soufre qui entrent dans la combinaison de la plupart de ces mines ; ces deux substances dangereuses, dégagées des entraves qui les retenoient, se répandent dans l'air des souterrains, qui, faute d'être renouvelé en devient quelquefois si chargé, que ceux qui s'y exposent en sont subitement suffoqués.

On peut juger par ce qui vient d'être dit, que toutes les *mouffettes* ne sont point de la même nature ; & il est très-aisé de s'apercevoir qu'elles produisent des effets tout différens. En effet, on doit sentir que les *mouffettes* qui regnent dans les souterrains d'une mine où il se trouve beaucoup d'arsenic, doivent être d'une nature différente de celles où l'on ne trouve que du charbon de terre ou des substances bitumineuses ; ou de celles qui ne sont formées que par le soufre : il est bien vrai que toutes ces *mouffettes* ou exhalaisons sont à peu de chose près également nuisibles aux hommes ; cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles doivent être chargées de principes différens.

Il n'y a point lieu de douter que la *mouffette*, décrite par plusieurs voyageurs, qui se fait sentir dans la grotte du chien au royaume de Naples, ne soit une vapeur sulfureuse, volatile, produite par le soufre qui se brûle & se décompose peu-à-peu dans le sein de la terre, d'un pays où les feux souterrains agissent sans cesse. Ainsi la vapeur de la grotte du chien est d'une nature acide, sulfureuse,

& volatile; en un mot, telle que celle que produit le soufre lorsqu'on le brûle : il n'est donc pas surprenant qu'elle suffoque les animaux qui y sont exposés.

Les *mouffettes* ou vapeurs qui se font sentir dans des souterrains où l'on trouve des pyrites qui se décomposent à l'air, des substances arsénicales, des demi-métaux, du mercure, &c. doivent être encore d'une nature différente, & doivent participer des substances qui abondent le plus dans les lieux où ces vapeurs regnent.

Enfin, les *mouffettes* ou vapeurs qui se font sentir dans les souterrains d'où l'on tire des charbons de terre & des substances bitumineuses & inflammables, doivent encore être d'une nature particulière, étant chargées de molécules grasses & inflammables; sans cela comment expliquer la facilité avec laquelle certaines vapeurs qui s'élèvent dans les souterrains de quelques mines, s'allument aux lampes des ouvriers, & produisent les effets du tonnerre, comme on l'a fait observer du feu térou ou feu brisou, en parlant des mines de charbon de terre. Voyez CHARBON MINÉRAL.

Les observations qui viennent d'être faites, suffiront pour donner une idée de la nature & des variétés des vapeurs ou *mouffettes* qui s'excitent naturellement dans l'intérieur de la terre. L'on ne peut douter qu'il n'y ait une grande quantité d'air & d'eau qui y sont renfermés : ces deux substances, mises en expansion par la chaleur, agissent sur les corps qui les environnent; elles les entraînent avec elles dans l'air extérieur, à qui elles donnent des propriétés qu'il n'avoit point auparavant. De là naissent des vapeurs différentes, en raison des différentes substances qui ont été entraînées par l'air & l'eau.

Dans les souterrains de quelques mines où l'on est obligé de faire du feu pour attendrir la roche qui enveloppe le minéral, il s'excite des espèces de vapeurs ou de *mouffettes* artificielles, parce qu'alors le feu dégage & volatilise les substances arsénicales, sulfureuses & inflammables contenues dans ces souterrains, & il en coûteroit la vie aux ouvriers qui se présenteroient dans les galeries des mines avant que ces vapeurs dangereuses fussent entièrement dissipées.

On peut aussi regarder comme une espèce de *mouffette* artificielle la vapeur qui part du charbon de bois brûlé dans un lieu où il n'y a point de circulation d'air, & dont les funestes effets sont assez connus de tout le monde.

Après avoir tâché d'expliquer la nature des *mouffettes* qui s'excitent dans le sein de la terre & à sa surface, nous allons rapporter quelques-uns des principaux phénomènes qui les accompagnent.

Les *mouffettes* ou vapeurs souterraines sont plus ou moins sensibles, elles se montrent communément sous la forme d'un brouillard humide qui éteint les lumières qu'on y présente; d'autres au contraire s'y allument & font des explosions semblables à celles du tonnerre. Ces vapeurs ou brouillards ne s'élèvent souvent qu'à très-peu de hauteur au-dessus de la surface de la terre, & quelquefois elles s'élèvent beaucoup plus haut, ce qui dépend du plus ou du moins de pesanteur de l'air de l'atmosphère. Quelquefois ces vapeurs sortent avec bruit & avec sifflement des fentes des rochers que les mineurs percent avec leurs outils. On a vu quelquefois des vapeurs arsénicales bleuâtres s'arrêter à la surface des eaux dormantes qui se trouvent dans les souterrains des mines, où elles ne faisoient aucun mal; mais lorsqu'il venoit à tomber une pierre dans ces eaux, ou lorsqu'il s'y excitoit du mouvement, ces vapeurs qui sont très-mobiles, se répandoient dans les souterrains, & donnoient la mort à tous ceux qui s'en approchoient. Quelques-unes de ces vapeurs ou *mouffettes* sont d'une chaleur très-sensible; d'autres n'ont point de chaleur. Il y a des *mouffettes* qui ont un goût douxereux, d'autres sont âcres & corrosives, les unes engourdissent & endorment, pour ainsi dire, ceux qui y ont été exposés; celles qui sont arsénicales saisissent à la gorge & font éprouver une sensation semblable à celle d'une corde qui ferreroit étroitement le cou.

M. Seip, médecin allemand, a décrit dans les transactions philosophiques, les phénomènes singuliers que présente une *mouffette* qui se fait sentir dans une carrière qui est tout auprès des eaux minérales de Pyrmont en Westphalie; cette vapeur tue les oiseaux, les insectes, & tous les animaux qui en sont atteints, les

les oiseaux meurent dans des convulsions semblables à celles qu'ils éprouvent dans le récipient de la machine pneumatique après qu'on en a pompé l'air. Cette vapeur est semblable aux brouillards qui s'élèvent quelquefois à la surface des prairies en été, elle ne s'élève communément que jusqu'à un ou deux piés de terre, excepté aux approches d'un orage. Lorsqu'on se tient debout dans cette carrière ou grotte on ne s'apperçoit d'aucune odeur, on sent seulement que les piés s'échauffent; la chaleur gagne les parties inférieures du corps, & peu à peu on éprouve une transpiration très-abondante. En baissant la tête vers le sol de la caverne, on s'apperçoit d'une odeur très-pénétrante & si âcre, qu'elle picote les yeux & les fait pleurer. Cette vapeur reçue dans la bouche est d'un goût sulfureux. Si l'on continue quelque temps à y rester exposé, on sent un engourdissement, alors il faut promptement sortir & prendre l'air, ou boire de l'eau, sans quoi l'on risqueroit de périr: cette vapeur éteint le feu & les lumières. Quoiqu'elle fasse éprouver une sensation de chaleur aux piés, M. Seip a trouvé que les thermomètres ne souffrent aucune variation lorsqu'ils sont plongés dans cette vapeur. *Voyez les transactions philosophiques*, n°. 448.

En Angleterre, dans l'isle de Wight, des ouvriers qui creusent un puits, rencontrèrent une couche d'où il sortit une vapeur sulfureuse d'une chaleur suffoquante, & semblable à celle qui sort d'un four bien échauffé; plusieurs ouvriers en périrent, & l'on fut obligé d'abandonner le travail, lorsqu'on vit que cette vapeur ne cessoit point de se montrer; elle étoit fort basse dans un temps serein, & montoit plus haut dans les temps pluvieux. *Voyez les transactions philosophiques*. n°. 450.

En Hongrie, à Ribar, près des monts Crapacks, est une source d'eau minérale que l'on peut boire impunément, mais qui, sans répandre d'émanation sensible, ne laisse pas de tuer sur-le-champ les oiseaux & les autres animaux qui en approchent. *Voyez les transactions philos.* n°. 452. *Voyez EXHALAISONS MINÉRALES & MINES.* (—)

MOUFFLE, l. f, *Mécb.*, est une machine qui consiste en un assemblage

Tome XXII. Partie I.

de plusieurs poulies, dont on se sert pour lever des poids énormes en peu de temps.

La multiplication des poulies dans la moufle est fort bien imaginée, car l'on démontre en mécanique, que la force nécessaire pour soutenir un poids par le moyen d'une moufle est au poids lui-même comme l'unité est au nombre des poulies, en supposant que les cordes soient parallèles entre elles. *Voyez POULIE.*

D'où il suit que le nombre des poulies & la puissance étant donnés, on trouve aisément le poids qu'elles pourront soutenir en multipliant la puissance par le nombre des poulies. Par exemple, supposons que la puissance = 50 livres, & le nombre des poulies = 5, elles pourront être en équilibre avec un poids de 250 livres.

De même le nombre des poulies étant donné avec le poids qu'elles doivent soutenir, on trouve la puissance en divisant le poids par le nombre des poulies: par conséquent, si le poids = 900 livres, & le nombre des poulies = 6, la puissance sera 150 livres.

De Chales observe que l'on trouve par expérience, qu'un homme ordinaire peut élever avec sa seule force 150 livres; c'est pourquoi le même homme, avec une moufle à 6 poulies pourra soutenir un poids de 900 livres.

En joignant ensemble plusieurs mouffles, on augmentera la puissance des poulies.

Pour trouver le nombre des poulies que doit avoir une moufle, afin d'élever un poids donné avec une puissance donnée, divisez le poids par la puissance, le quotient est le nombre cherché.

Supposez, par exemple, que le poids = 600 livres & la puissance 150, il doit y avoir 4 poulies à la moufle. *Voyez la fig. 50*, machine qui représente une moufle à 4 poulies. *Voyez aussi l'article POULIE.*

Remarquez que nous faisons ici abstraction de la résistance & du poids des cordes qui doit augmenter la puissance & la rendre plus grande que nous ne l'avons faite dans les calculs précédens. *Voyez CORDE & FROTTEMENT.* Il peut même arriver que les poulies soient si fort multipliées, que la moufle, au

A a

lieu d'être utile, soit embarrassante, à cause de la quantité considérable des frottemens & de l'embarras que produit la multiplicité des cordes. Au reste, la manière la plus avantageuse dont les cordes puissent être disposées, c'est d'être toujours dans une situation parallèle, car alors la puissance est la plus petite qu'il est possible par rapport au poids; ainsi il faut que la *mouffe* soit faite de façon que les cordes y puissent conserver toujours à-peu-près cette situation. (O)

MOUFFLE, *Chimie*, partie essentielle du fourneau d'essai ou de coupelle, voyez à l'article **FOURNEAU**, dont on ne peut donner une meilleure idée que celle d'un petit four mobile, dont le sol & la voûte sont *en tout* d'une seule pièce, ou *chacun* d'une seule pièce, dont la forme est ordinairement celle d'un demi-cylindre creux, fermé par l'un de ses bouts, & ouvert par l'autre, qui est formé par une *table* très-mince de terre cuite, & qui est destiné à être chauffé par le dehors, c'est-à-dire, à *concevoir* la chaleur qu'on veut exciter dans son sein, par l'application d'une foible chaleur extérieure. La porte de ce petit four, qui est très-considérable, par rapport à sa capacité, & qui n'est autre chose que le bout entièrement ouvert du demi-cylindre, s'ajuste exactement à une porte de pareille grandeur ou à-peu-près, pratiquée à ce dessein dans la face *antérieure* du fourneau d'essai. Voyez les *Planches de Chimie*.

On trouve dans la première partie du Schultzer de N. Hellot, les considérations suivantes sur la qualité, la construction & l'emploi des *mouffles*. „Les *mouffles* doivent être de la meilleure terre qu'on puisse trouver, & qui résiste le mieux au feu. Au Hartz, on se sert de celles qui se font dans le pays de Hesse; elles sont excellentes & durent très-longtemps: on les fait de la même terre que le creuset qu'on emploie aux essais des mines de plomb, de cuivre, même de fer.

Les journalistes de Paris en font aussi de très-bonnes; ils les forment de trois parties de terre glaise des environs d'Arcueil & d'Issy, dont ils ont ôté exactement les pyrites, & qu'ils ont mêlée avec deux parties de pot-à-beurre de

Normandie réduit en poudre modérément fine.

Schultzer choisit pour les faire, une terre glaise: il la mêle avec du sable & du verre pilé, parce que cette terre se fendrait si on l'employoit seule. Il prend deux tiers de cette terre bien triée & nettoyée: il y ajoute un sixième de verre pilé & un sixième de bon sable pur; il fait paîtrir le tout pendant plusieurs heures, afin que le mélange soit par-tout le plus égal qu'il est possible. Il préfère cependant les creusets de Hesse réduits en poudre, au verre & au sable. La capacité d'une *mouffe* se règle sur la grandeur du fourneau: elle doit avoir de long huit de ses parties sur cinq de large, & trois & demie de hauteur. Borrichius & plusieurs essayeurs d'Allemagne les demandent de deux pièces; l'une est une espèce de voûte représentant à-peu-près la coupe d'un demi-cylindre creux, fermé à son fond: les côtés & le fond sont percés de plusieurs trous pour donner passage à quelques jets de flamme: le bas de ces côtés doit être un peu recourbé pour recevoir une planchette de terre bien cuite, composée comme celle de la voûte. Cette blanchette mobile est le sol ou tablette sur laquelle on place les coupelles.

„Que ces *mouffles* soient d'une seule ou de deux pièces, il faut que les trous des côtés & du fond soient percés très-près de la tablette, & fort petits, sans quoi le charbon qui petille, fait aller jusque sur les coupelles de petits éclats qui retardent les essais, en resuscitant le plomb, à mesure qu'il se convertit en Litharge. Cependant, dans quelques endroits de l'Allemagne, on est dans l'usage de faire ces trous des côtés & du fond de la *mouffe* beaucoup plus grands & en arc; mais alors on est obligé de gouverner le feu, ou la chaleur du dedans de la *mouffe*, par de petites pièces de terre cuite que l'on nomme *instrumens*, ce qui devient une difficulté pour ceux qui ne sont pas dans l'habitude de s'en servir. Ainsi j'estime mieux une *mouffe* percée de petits trous d'une ligne ou d'une ligne & demie de diamètre; les essais y passent aisément; & au cas que la chaleur n'y soit pas assez forte pour quelques épreuves, comme pour raffiner un bouton de cuivre noir en cuivre rosette, on y

remédie en mettant du charbon allumé dans l'intérieur de cette *mouffe*". Voyez INSTRUMENS Docim. (b)

MOUFFLE, *terme de Gantier*, espece de gant fourré dont les doigts ne sont point séparés, & qu'on appelle aussi des *mitaines*. Voyez MITAINE.

MOUFLE, f. f., *Serrurerie*, barres de fer à l'extrémité desquelles on a pratiqué des yeux. On contient ces barres par des clavettes qui passent dans les yeux. Les pieces auxquelles on applique des *mouffes* sont contenues dans l'état qu'on leur veut. C'est par cette raison qu'on moufle les cuves, & les murs, lorsqu'ils tendent à s'écarter. Il faut distinguer trois parties dans la *mouffe* double, deux yeux l'un au-dessus de l'autre, entre lesquels il y a un espace suffisant pour recevoir l'autre extrémité de la *mouffe*, qui est par cette raison en fourche; la partie qui n'a qu'un œil & qui se place dans la fourche, & la clavette qui lie le tout en forme la *mouffe* complete. Pour faire une *mouffe* on prend une barre de fer plat que l'on coupe de la longueur convenable; on la fend où l'ouvrier pratique l'œil; on plie la partie fendue en deux, & l'on soude le bout plié avec le reste de la barre, observant de donner à l'œil autant d'espace qu'en exige la clavette, & d'ouvrir la fourche assez pour recevoir l'autre partie de la *mouffe*. Cela fait, on prend une autre barre, on l'étrécit par le bout; on lui donne, en l'étrécissant, la figure qui convient à l'ouverture de la *mouffe*; on place cette partie comme la première; on la soude avec la première barre: cela fait on forge la clavette, & la *mouffe* est finie.

MOUFLETTES, *Plomb.*, ce sont deux morceaux de bois creusés en dedans, dont les plombiers, &c. se servent pour prendre l'outil appelé le *fer à souder*, quand ils le retirent du feu pour appliquer & étendre leur soudure; c'est proprement la poignée de l'outil coupée en deux dans sa longueur, & qu'on réunit sur la queue du fer toutes les fois qu'on le prend tout chaud pour s'en servir. Voyez FER À SOUDER.

MOUILLAGE ou ANCRAGE, f. m., *Marine*, c'est un endroit de la mer propre à donner fond & à jeter l'ancre. Tous les endroits où l'on peut mouiller

ne sont pas également bons & sûrs. Il y a des fonds remplis de roches qui coupent ou rognent les cables; d'autres où le fond est si dur que les ancrs n'y peuvent mordre; & d'autres où le fond est si fin & si mou, que les ancrs au moindre vent ne tiennent pas, dérapent ou labourent. Ces sortes de fonds sont de mauvais *mouillages*.

MOUILLAGE, *terme de Corroyeur*, c'est une façon qu'on donne aux cuirs, les humectant avec de l'eau, pour les mettre en état de recevoir d'autres apprêts que le corroyeur veut leur donner.

Il y a deux sortes de *mouillages*; l'un se fait en les mettant tremper dans un tonneau plein d'eau, l'autre en les imbibant d'eau avec un balai ou un gypon.

Ces deux *mouillages* se font avec ou sans foulure; ainsi on les foule aux piés après les avoir mouillés, ou bien on ne les mouille qu'afin de les étendre plus aisément sur la table où on a besoin de leur donner différentes façons. Voyez CORROYEUR.

MOUILLE, *Marine*, *terme de commandement* que l'officier fait de laisser tomber l'ancre à la mer.

MOUILLER, v. act., *Gram.*, c'est humecter avec de l'eau.

MOUILLER, *Marine*, c'est jeter l'ancre pour arrêter le vaisseau. Cette manœuvre mérite attention, & l'on s'y prépare.

Quand on est proche du lieu du mouillage, on pare l'ancre & la bouée, & on clonge le cable jusqu'au grand mât, après quoi on lui donne un tour de bite; on ferle en même temps la grande voile, on cargue la misaine, & on amène aussi les huniers à mi-mât; enfin arrivé au lieu du mouillage, on borde l'artimon pour venir au vent; on met un des huniers sur le mât, tandis qu'on ferle l'autre; & lorsque l'aire du vaisseau est entièrement perdue, & qu'il commence à s'abattre, on laisse tomber l'ancre, en filant doucement du cable autant qu'il est nécessaire.

Voilà la regle générale, mais à laquelle différentes circonstances apportent des changemens: par exemple, lorsqu'il y a du mauvais temps on va au mouillage avec la misaine seulement,

Aa ij

dont on se sert pour rompre l'aire du vaisseau. *Voy. le traité de la manœuv. du P. Hôte.*

Mouiller à la voile, c'est jeter l'ancre lorsque le vaisseau a encore les voiles au vent.

Mouiller en croupière, c'est faire passer le cable de l'ancre le long des précintes, & le conduire delà à des anneaux de fer qui sont à la sainte-barbe : on le fait aussi quelquefois par les sabords.

Mouiller en patte d'oie, c'est mouiller sur trois ancres à l'avant du vaisseau ; en sorte que les trois ancres soient disposées en triangle.

Mouiller les voiles, c'est jeter de l'eau sur les voiles pour les rendre plus épaisses, ce qui leur fait mieux tenir le vent.

MOUILLER, en terme de *Potier*, c'est l'action de tremper une pièce dans une terre délayée fort claire. On ne mouille que quand l'ouvrage est achevé, & peu de temps avant de le mettre au four, pour empêcher l'action vive du feu.

MOUILLER LES VEAUX, *Relieur*. Les relieurs trempent les peaux de veaux dans un seau d'eau de puits, & ensuite ils les tordent bien. On dit *mouiller* du veau, ou *mouiller* les veaux.

MOUILLER LES FERS, *Taillandier*. Lorsque les serruriers & taillandiers ont forgé une pièce, & qu'ils la réparent avec le marteau à main pour effacer les coups de marteaux, ils *mouillent* leur marteau dans l'eau, & frappent dessus la pièce pour en détacher la crasse.

MOUILLET, f. m., *outil de Charron*, ce sont deux jantes assemblées en dedans, de façon qu'elles forment une ovale qui sert aux charrons à poser les moyeux de roue, quand ils veulent former les mortaises pour placer les rais.

MOUILLOIR, terme de *Bimblotier* faiseur de dragées au moule ; c'est une scabille de bois dans laquelle est une éponge mouillée qui sert aux coupeurs pour mouiller les tenailles avec lesquelles ils séparent les dragées des branches. *Voyez l'art. FONTE DES DRAGÉES AU MOULE.*

MOUILLURE, **MOUILLOIR**, *Jardin.*, voyez **ARROSER**.

MOUITA, *Hist. nat. Botan.*, plante de l'isle de Madagascar ; elle croît dans les endroits marécageux. On croit qu'elle

est la même que le *cyperus orientalis*. Les habitans la regardent comme un remède contre les maux de tête.

MOULAGE, f. m., *Jurisprud.*, ou droit de *moulage*, est un terme usité dans quelques coutumes pour exprimer le droit que le seigneur leve, soit en argent ou en grain, ou farine sur les sujets qui viennent moudre leurs grains à son moulin bannal. (A)

MOULAGE, c'est aussi le droit qui est payé aux mouleurs de bois, c'est-à-dire, à l'officier de police qui mesure les bois de chauffage sur les ports de Paris. On appelle pareillement *moulage* le mesurage de bois à brûler, ou l'action par laquelle on les mesure. *Dict. de Commerce.*

MOULAGE, *Arts mécaniq.*, c'est l'action de mouler. *Voyez les articles MOULE & MOULER.*

MOULAGE. Ce mot qui devoit signifier l'action de mouler, est pris chez les artificiers pour la manière. Ils s'entendent des cartons faits exprès pour former les cartouches des artifices, lesquels sont composés de plus ou moins de feuilles de gros panier gris collé, suivant la grosseur des fusées auxquelles ils sont destinés ; ainsi ils disent du *moulage* de trois, quatre, cinq, &c.

MOULE, f. f., *Hist. natur. Ichbiolog.*, poisson de mer de couleur rougeâtre, ressemblant à une tanche d'eau douce par la partie postérieure du corps, & à une sole, par la partie antérieure, qui est mince, plate, & garnie en-dessus & en-dessous de nageoires. Ce poisson change de couleur dans différentes saisons. Au printemps il a la partie antérieure de la tête d'un noir rougeâtre, & la partie inférieure verte, le ventre de la même couleur que la tanche, & la partie postérieure du corps noire ; les nageoires qui sont près de ouies ont une couleur rouge ; les yeux sont grands & de couleur d'or ; les dents petites, & la bouche est grande & dénuée de lèvres. La moule a au bout de la mâchoire inférieure un barbillon, & deux autres plus longs situés au-dessous du premier & plus en arrière. Il y a une nageoire qui commence derrière l'anus & qui s'étend jusqu'à la queue, & une autre aussi étendue sur la partie postérieure du dos ; la nageoire qui est sur la partie antérieure est plus petite. Ce poisson vit sur les rochers ; il se nourrit non-seule-

ment d'herbes, de mousse, mais encore de petits poissons: il dépose ses œufs sur l'algue. Rondelet, *hist. des poiss. I. partie, liv. VI. chap. x.* Voyez POISSON.

MOULES, nom que l'on a donné à des coquillages. Il y a des *moules* d'eau douce & des *moules* de mer. Toutes les espèces de *moules*, & même toutes les coquilles bivalves, ont un ligament coriace qui tient liées les deux pièces ensemble; ce ligament dans les *moules* est situé à la partie postérieure de la coquille, qu'on appelle talon: c'est l'endroit le plus épais. Les *moules* se ferment par la contraction de deux gros muscles fibreux qui sont intérieurement attachés à chaque bout des coquilles; lorsque ces muscles se relâchent, le ligament tendineux du talon se gonfle & fait ouvrir la coquille. Ce ligament à ressort est différent dans les *moules* de mer de celui des *moules* de rivière, en ce qu'il n'est pas attaché en arrière, mais en partie entre les bords de la coquille, & en ce qu'il ne paroît nullement au dehors; il excède un peu dans la cavité de la coquille, parce que les bords ne sont pas assez épais pour le renfermer tout entier. Pour suppléer à ce défaut, il est entouré de deux cordons qui sont fortement attachés sur les bords intérieurs de la coquille, à laquelle ils donnent de l'épaisseur; ces cordons sont durs, troués, & ils paroissent comme ajoutés à la coquille, & d'une matière différente. Les *moules* ont leur coquilles bordées tout autour d'une membrane qu'on pourroit appeler *épiderme*, parce que c'est une continuité de la couche extérieure des coquilles; ces membranes s'appliquent si exactement l'une contre l'autre quand elles sont mouillées, que la plus petite goutte d'eau ne peut sortir de la *moule*. Outre cette membrane, il y a tout au tour du bord intérieur de chaque coquille un ligament; ces ligamens, qui s'appliquent l'un contre l'autre quand les coquilles sont fermées, empêchent aussi que l'eau ne sorte, & même que les coquilles ne se cassent sur les bords pendant la grande contraction des muscles. Les coquilles de quelques espèces de *moules* sont affermies ensemble non-seulement par la contraction des muscles & par le ligament à ressort dont nous avons parlé, elles le sont encore par

de longues rainures ou cannelures qui reçoivent des languettes tranchantes dans toute leur longueur; il y a au bout de ces rainures, immédiatement sous le talon, une cheville dentelée qui entre dans une cavité aussi dentelée de l'autre coquille, & cette cavité a sur ses bords deux petites éminences dentelées qui entrent dans deux petites cavités de l'autre coquille qui sont aussi dentelées; de sorte que les dentelures des épiphyses & des cavités se reçoivent mutuellement, comme celles des os du crâne. Mais ce ginglyme ne se trouve pas dans toutes les espèces de *moules*: celles de mer, & la grande espèce qui naît dans les étangs & qui croît jusqu'à un pié de long, n'ont point cette articulation.

La structure des *moules* est telle, qu'il semble qu'elles ne doivent avoir de mouvement qu'autant qu'elles en reçoivent de l'agitation des eaux; cependant elles marchent toutes, & quelques-unes voltigent sur la superficie de l'eau. Etant couchées sur le plat de leurs coquilles, elles en sortent en partie en forme de langue, avec laquelle elles font de petits mouvemens à droite & à gauche, pour creuser le sable ou la glaise des rivières; en creusant de la sorte, elles baissent insensiblement d'un côté, & se trouvent sur le tranchant de leurs coquilles le dos ou talon en haut. Elles avancent ensuite peu-à-peu leurs têtes pendant une ou deux minutes, & ensuite elles les appuient pour attirer leurs coquilles à elles, comme font quelquefois les limaçons aquatiques; elles réitèrent ce mouvement tant qu'elles veulent marcher, & de cette manière elles font des traces irrégulières qui ont quelquefois jusqu'à trois ou quatre aunes de long. On voit pendant l'été plusieurs de ces traces dans les rivières où il y a beaucoup de *moules*; & l'on ne manque jamais de trouver une *moule* au bout de chaque route. C'est ainsi que ces petits poissons cherchent leur vie, & qu'ils se promènent çà & là en labourant la terre avec le tranchant de leurs coquilles, le talon toujours tourné en avant. Ces routes creuses servent d'appui aux *moules* pour les soutenir, dans la même position, & en fouissant la terre çà & là, elles trouvent quelques fraies de poissons ou autres petits alimens dont elles se nourrissent. Les *moules* dans leur

marche peuvent se rencontrer & frayer ensemble. On ne découvre point d'œufs dans leur corps, on trouve seulement pendant l'été beaucoup de lait & de glaire dans la même moule, ce qui peut faire croire qu'elles sont androgynes.

Les moules respirent l'eau à-peu-près comme les poissons; on découvre cette respiration par un petit mouvement circulaire qui se fait dans l'eau proche le talon de la coquille; elles ne rejettent pas l'eau à chaque fois qu'elles la puisent, comme les poissons, elles s'en remplissent pendant une minute ou deux, & puis elles la rejettent tout d'un coup par l'autre bout de la coquille. Pour pouvoir observer cette façon de respirer, il faut que les moules soient couchées à plat à moitié dans l'eau sur un beau sable; si elles étoient entièrement cachées sous l'eau, on ne pourroit observer ni la petite circulation de l'eau qui se fait près du talon, ni l'expulsion de l'eau qui sort d'un seul coup par l'autre bout de la coquille.

Les moules de rivière sont sujettes à diverses maladies. Il se forme sur la surface intérieure de la coquille des tubercules de la grosseur d'un pois, & qu'on prendroit pour des perles. Lorsque les moules sentent le froid, elles sortent en partie de leurs coquilles en forme de langue, qu'elles traînent lentement à droite & à gauche pour remuer le sable, dont elles se trouvent entièrement couvertes en moins d'une demi-heure; elles rentrent dans leurs coquilles par le moyen d'une membrane musculieuse, dont la grosse glande qui sort de la coquille en forme de langue, est toute enveloppée. Quand cette membrane se contracte, la glande, qui de sa nature est molle & flasque, devient une petite masse dure & ridée après qu'on l'a maniée. L'issue des excréments paroît se faire par la contraction des muscles circulaires de l'intestin; ces muscles sont en grand nombre & par paquets. Pour les voir il faut couper l'intestin, ôter les excréments, & le bien déployer: alors on remarquera vers la base de la glande à laquelle l'intestin est attaché, plusieurs gros trousseaux de fibres qui vont tout au-tour de l'intestin toujours en diminuant de grosseur à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine. M. Poupert, *mémoire de l'académie des sciences, année 1706, page 64.*

Cet article a été tiré d'un ouvrage manuscrit de M. Formey, secrétaire de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.

Il y a un animal de figure informe, dit M. de Fontenelle, & il dit vrai, habitant de la mer, des rivières & des étangs, qui ne reçoit sa nourriture & ne respire que par l'anus, qui n'a ni veines ni artères, & dans lequel il ne se fait point de circulation; il n'est pas seulement hermaphrodite, merveille trop commune, mais il diffère des autres hermaphrodites connus, en ce qu'il se multiplie indépendamment d'un autre animal de son espèce, & est lui seul le père & la mère, de ce qui vient de lui.

Cet animal étonnant, pour dire le mot de l'énigme, c'est la moule ou le moule; car comme il est des deux sexes, nous l'avons fait dans notre langue, masculin & féminin.

Sa singularité a attiré l'attention de MM. Van-Heyde, Poupert, Méry, Réaumur, qui à l'envie les uns des autres, ont tâché de le connoître. Je me flatte donc qu'il n'y aura personne qui ne soit bien aise de trouver ici un extrait des découvertes faites sur cet étrange poisson, par d'aussi bons physiciens que sont ceux que je viens de nommer. Le naturaliste, l'anatomiste & le physiologiste y doivent prendre intérêt.

Cette espèce de poisson, renfermé entre deux coquilles, qui sont ordinairement convexes & concaves, est le *mytilus* ou le *musculus* des Ichthyologistes.

Division des moules. Il y a des moules de mer, d'étangs & de rivières.

Les unes & les autres s'ouvrent, se ferment, sortent de leurs coquilles; ils rentrent, s'enterrent dans le sable ou dans la glaise des rivières, marchent, ont un mouvement progressif, s'attachent où elles veulent, respirent, & quelques-unes voltigent sur la superficie de l'eau. Toutes sont androgynes, ont une conformation singulière, des maladies, & des ennemis: développons les vérités curieuses.

Suivant toute apparence, les coquillages sont les premiers poissons que les hommes ont connu, & qu'ils se sont avisés de manger; car il s'est passé beaucoup de temps avant qu'on ait inventé la ligne, l'hameçon, les retz, les nasses, & tous les

instrumens nécessaires à la pêche des autres poissons. Mais pour ce qui est des coquilles, il n'a fallu dès le commencement du monde, que se baisser pour les prendre.

De l'ouverture de la coquille des moules. Van-Heyde a inutilement cherché de quelle manière s'ouvrent les moules, comme il paroît dans son traité de l'anatomie de la moule; mais M. Poupert nous l'a expliqué.

Toutes les espèces de moules, & même tous les coquillages à deux coquilles, ont un ligament coriace qui tient liées les deux coquilles ensemble à la partie postérieure qu'on appelle *talon*, & qui les fait aussi ouvrir par son ressort; en voici le mécanisme.

Lorsque les moules ou autres coquillages ferment leurs coquilles, par la contraction de leurs muscles, le ligament qui est entre les bords de ce que l'on appelle *talon*, est comprimé & reste en cet état pendant que les muscles sont racourcis; mais quoique ce ligament soit assez dur, il a pourtant quelque chose de spongieux, de sorte qu'il arrive qu'en se gonflant, il pousse les deux coquilles & les fait un peu ouvrir, quand les muscles se relâchent.

Le ligament à ressort des moules de mer, est différent de celui des moules de rivière. Celui de l'huître en diffère aussi, & si l'on examinait les ligamens qui font ouvrir toutes les différentes espèces de coquilles, il est vraisemblable qu'on trouveroit à cet égard dans la plupart, quelque chose de particulier.

Manière dont les moules se ferment, entrent dans leur coquille, & s'enterrent dans le sable. Toutes les moules se ferment par la contraction des deux gros muscles fibreux, qui sont intérieurement attachés à chaque bout des coquilles, & ces coquilles se ferment si exactement qu'à peine l'eau en peut sortir; on va dire la manière dont cela s'exécute.

Toutes les espèces de moules ont leurs coquilles bordées tout autour, d'une membrane qu'on pourroit appeler *épiderme*, parce que c'est une continuité de la couche extérieure des coquilles: ces membranes s'appliquent si exactement l'une contre l'autre quand elles sont mouillées, que la moindre goutte d'eau ne sauroit sortir de la moule.

Outre cette membrane, il y a tout autour du bord intérieur de chaque coquille un ligament. Ces ligamens qui portent l'un contre l'autre quand les coquilles se ferment, empêchent encore que l'eau ne sorte, & même que les coquilles ne se cassent sur les bords pendant la grande contraction des muscles.

Il y a des coquilles de quelques espèces de moules qui sont jointes par l'articulation, que nous nommons *ginglyme*.

Les moules peuvent rentrer dans leurs coquilles par le moyen d'une membrane musculeuse, dont la grosse glande qui sort de la coquille en forme de langue, est toute enveloppée. Quand cette membrane se contracte, la glande qui de sa nature est molle & flasque, devient une petite masse dure & ridée après qu'on l'a maniée, comme il arrive aux limaçons après qu'on les a touchés.

Lorsque les moules sentent le froid, elles s'enterrent dans le sable. Pour s'y enterrer, elles sortent en partie de leurs coquilles en forme de langue, qu'elles traînent lentement à droite & à gauche, afin de remuer le sable, dont elles se trouvent toutes couvertes en moins d'une demi-heure de temps.

Mouvement progressif des moules. La structure des moules est telle, qu'il semble qu'elles ne devroient avoir de mouvement, que celui qu'elles reçoivent de l'agitation des eaux; cependant elles marchent toutes, quelques-unes s'attachent aux rochers, & quelques-unes voltigent sur la superficie de l'eau; voyons comment elles marchent.

Etant couchées sur le plat de leurs coquilles, elles en font sortir une partie en forme de langue, & qu'on peut nommer *jambes* ou *bras* par son usage; elles s'en servent pour creuser le sable ou la glaise des rivières. En creusant de la sorte, elles baissent insensiblement d'un côté, & se trouvent sur le tranchant de leurs coquilles, le dos ou talon en-haut: elles avancent ensuite peu-à-peu leur tête, pendant une ou deux minutes, & elles l'appuient pour attirer leurs coquilles à elles, répétant ce mouvement tant qu'elles veulent marcher; de cette manière, elle font des traces irrégulières, qui ont quelquefois jusqu'à trois ou quatre aunes de long, dans lesquelles elles sont à moitié cachées.

On avoit pendant l'été plusieurs de ces traces dans les rivières, où il y a beaucoup de *moules*; c'est ainsi que ces petits poissons cherchent leur vie, & qu'ils se promènent çà & là, en labourant la terre avec le tranchant de leurs coquilles, marchant toujours le talon en devant.

Ces routes creuses servent d'appui aux *moules* pour les soutenir sur le coupant de leurs coquilles, & en fouissant la terre çà & là, elles attrapent apparemment quelques frayes de poisson ou autres petits alimens dont elles vivent.

M. de Réaumur a trouvé une mécanique semblable dans les *moules* de mer; suivant lui, ce qu'on peut appeler leurs *jambes* ou leurs *bras*, & qui dans son état naturel est long de deux lignes, peut sortir de deux pouces hors de la coquille; l'animal ayant saisi quelque endroit fixe avec ses bras, les raccourcit ensuite en s'avancant & se trainant. M. Méry n'est pas d'accord avec MM. Poupert & Réaumur sur le mouvement progressif des *moules*. Il prétend que leur ventre entier, qui, quand elles veulent, sort de deux pouces hors de leurs coquilles, sous la figure de la carene d'un navire, rampe sur la vase, comme feroit sur la terre le ventre du serpent, par les seules contractions alternatives de leurs muscles.

Les moules de mer s'attachent par des fils aux corps voisins. Les *moules* de mer ont une façon de s'attacher singulière; elles jettent hors d'elles des fils gros comme un gros cheveu, longs tout au plus de trois pouces, & quelquefois au nombre de 150 avec quoi elles vont saisir ce qui les environne, & plus souvent des coquilles d'autres *moules*. Ces fils sont jetés en tous sens, & elles s'y tiennent comme à des cordes, qui ont des directions différentes: non-seulement M. de Réaumur a vu qu'elles les filoient, & que quand on les leur avoit coupés, elles en filoient d'autres, mais il a découvert le curieux détail de mécanique qu'elles y emploient; donnons-en un léger crayon.

Personne n'ignore qu'il y a au milieu de la *moule* une petite partie noire ou brune, qui par sa figure ressemble fort à une langue d'animal. Dans les plus grosses *moules*, cette espèce de langue a environ 5 à 6 lignes de longueur, & 2 lignes & demie de largeur; elle est plus étroite à son origine & à son extrémité.

De la racine de cette espèce de langue, on de l'endroit où elle est attachée au corps de l'animal, partent un grand nombre de fils, qui étant fixés sur les corps voisins, tiennent la *moule* assujettie; les fils sortent de la coquille par le côté où elles s'entr'ouvrent naturellement; ils sont attachés par leur extrémité sur les corps qui entourent la *moule* sur des pierres; par exemple, sur des fragmens de coquilles, & plus souvent sur les coquilles des autres *moules*. Delà vient qu'on trouve communément de gros paquets de ces coquillages.

Ces fils sont autant éloignés les uns des autres, que leur longueur & leur nombre le peuvent permettre; les uns sont du côté du sommet de la coquille, les autres du côté de la base. Les uns sont à droite, les autres sont à gauche; enfin, il y en a en tous sens sur tous les corps voisins de la *moule*. Ils sont comme autant de petits cables, qui tirant chacun de leur côté, tiennent pour ainsi dire la *moule* à l'ancre.

L'observation de ces fils est une chose très-con nue; & quand on nous apporte des *moules* de mer qui n'en sont pas entièrement dépouillées, les cuisiniers ont soin de leur arracher ce qui en reste, avant que de les faire cuire.

La difficulté n'est pas de savoir, si on doit prendre ces fils pour une espèce de chevelure de la *moule*, qui croît avec elle, & qui l'attache nécessairement, parce que personne n'ignore que ce poisson les ourdit à sa volonté & dans le lieu qui lui plaît; mais il s'agit de savoir de quelle adresse les *moules* se servent pour s'attacher avec ces fils, & comment elles peuvent les coller par leur extrémité.

Pour cet effet, elles font sortir de leur coquille la partie que nous avons dépeinte tout-à-l'heure sous la figure d'une langue & de la base de laquelle partent différens fils; elles allongent cette espèce de langue ou de trompe, la raccourcissent après l'avoir allongée; ensuite elles l'allongent encore davantage & la portent plus loin. Après plusieurs allongemens & raccourcissimens alternatifs, elle la fixent quelque temps dans un même endroit, d'où la retirant ensuite avec vitesse, elles font voir un fil, par lequel elles sont attachées dans l'endroit où elles ont resté appliqués le plus long-temps.

C'est en recommençant diverses fois la même manœuvre, qu'une moule s'attache à différens endroits; ainsi cette langue leur sert à s'attacher & à coller sur les corps voisins les fils qui partent de sa racine. Les fils récemment collés sont plus blancs, & en quelque façon plus transparents que les anciens.

Si l'on dépouille la moule de ces fils, elle a l'art d'en filer de nouveaux; la mer a des fileuses dans les moules, comme la terre dans les chenilles, & la partie qui sert à cet usage que nous avons considérée sous l'image grossière d'une langue, est encore destinée à d'autres fins fort différentes.

En effet, elle est aussi la jambe ou le bras de la moule; celles qui par quelques accidens se trouvent détachées, s'en servent pour marcher. Elles l'allongent & la recourbent ainsi qu'elles font pour filer, & de cette manière, elles obligent leur coquille à aller en avant; mais ce n'est plus ni comme bras, ni comme jambe, que nous devons l'envisager ici, elle en fait rarement les fonctions, nous la devons regarder comme filière.

Quoique dans la plus grande partie de son étendue, elle soit plate comme une langue, cependant vers son origine, elle est arrondie en cylindre, son autre extrémité ou sa pointe est à-peu-près faite comme la pointe d'une langue; divers ligamens musculeux sont attachés auprès de sa racine, & la tiennent assujettie.

Il y en a quatre principaux qui peuvent servir à mouvoir cette partie en tout sens; il regne une raie ou une fente qui la divise selon sa longueur, en deux parties égales; cette fente est un vrai canal, & c'est dans ce canal que passe la liqueur qui forme les fils, c'est là où se moule cette liqueur; ce canal est creux & a de la profondeur.

Il est aussi probablement le réservoir, dans lequel s'assemble la liqueur qui fournit ensuite des fils; car il est entouré de diverses parties glanduleuses propres à filtrer la liqueur gluante, destinée à composer les fils. La moule, comme la plupart des animaux marins, abonde en cette sorte de matière.

Par tous ses mouvemens dont nous avons parlé, elle comprime apparemment les parties glanduleuses qui contiennent ce suc gluant. Ce suc exprimé des parties qui

le contiennent, se rend dans le réservoir, & la moule le fait monter dans le canal, en allongeant & raccourcissant alternativement sa filière. La liqueur conduite au bout du canal forme un fil visqueux, qui prend de la consistance avec le temps: cette matière visqueuse trouve prise sur les corps les plus polis, sur le verre même, mais cette liqueur s'épuise aisément; une moule ne fait guère plus de quatre à cinq fils dans un jour.

Au reste, quelque jeunes que soient les moules, elles savent filer. Celles-là même qui sont aussi petites que des grains de millet, forment des fils très-courts & très-fins; aussi sont-elles assemblées en paquets comme les grosses moules. A mesure qu'elles croissent, elles forment des fils plus forts & plus longs pour se fixer.

Cette mécanique est différente de celle des vers, des chenilles & des araignées. Si l'art de filer est un art commun aux moules & à divers animaux terrestres, tout ce que nous avons rapporté fait assez voir, que la mécanique qu'elles y emploient leur est particulière. Les vers, les chenilles, les araignées, tirent de leur corps des fils aussi longs qu'il leur plaît en les faisant passer par un trou de filière: leur procédé ressemble à celui des tireurs d'or. Le procédé des moules, au contraire, ressemble à celui des ouvriers qui jettent les métaux en moule. Le canal de leur filière est un moule où le fil prend sa figure, & une longueur déterminée.

Peut-être au reste, que comme les vers, les araignées & les chenilles, elles ne travaillent que dans certains mois de l'année. Du moins, celles que M. de Réaumur a renfermées dans des vases pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, ont filé, & il n'a vu former aucuns fils à celles qu'il a mis dans de pareils vases pendant le mois d'Octobre; il en a pourtant trouvé quelques-unes; qui pendant ce dernier mois, ont filé dans la mer.

On ignore si les moules peuvent détacher les fils, avec lesquels elles se sont une fois fixées. Mais l'on propose ici une question, qui n'est pas facile à résoudre. L'on demande si les moules peuvent défaire, user, détruire à leur gré les fils avec lesquels elles se sont attachés. L'expérience suivante de M. Réaumur, semble prouver qu'elles n'ont point l'art d'y parvenir.

Après avoir laissé des *moules* s'attacher contre les parois d'un vase plein d'eau de mer, il ôta cette même eau de mer, sans laquelle elles ne forment point de fils dans le vase, & il l'ôta de manière, que quelques-unes en étoient entièrement privées, & que d'autres la touchoient seulement du bord de leur coquille; elles étoient donc alors dans une situation violente; si elles eussent eu l'habileté de se détacher, c'étoit le temps d'en faire usage pour aller chercher un fluide qui leur est si nécessaire; néanmoins, il n'y en eut aucune qui tantôt de rompre des fils qui la retenoient.

Il est vrai qu'elles ont un mouvement progressif, & qu'elles changent de place, mais c'est avant que d'être liées par leurs fils. Il est vrai encore, qu'on en trouve souvent de libres qui ont de gros paquets de fil; mais divers accidens peuvent avoir brisé ces fils, sans que l'adresse des *moules* y ait part.

D'un autre côté, si elles n'ont pas l'art de se détacher de leurs liens, il semble qu'on devroit fréquemment les trouver mortes, parce qu'elles ne peuvent, suivant les apparences, subsister toujours dans le même lieu où elles se sont fixées pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, on ignore encore si elles ont le talent de se mettre en liberté, d'aller planter le piquet à leur gré dans divers endroits, & en ce cas, quelle industrie elles emploient pour briser leurs chaînes. La mer est un autre monde peuplé d'animaux, dont le génie & les talens nous sont bien inconnus.

Voltigement d'une espèce de moule. Aristote dit qu'on lui a rapporté, qu'il y a une grande espèce de *moule* qui voltige, & ce philosophe n'a point été trompé, car M. Poppart a vu de ses yeux que la grande espèce de *moule* d'étang voltigeoit sur la surface de l'eau; il explique la chose de la manière suivante.

Ces grandes espèces de *moules* ont des coquilles qui sont fort légères, très-minces, & si grandes, qu'elles en peuvent battre la superficie de l'eau, comme les oiseaux battent l'air avec leurs ailes; il y a au dos de ces coquilles, un grand ligament à ressort en manière de charnière, & au-dedans deux gros muscles qui les ferment. C'en est assez pour voltiger, car il suffit pour cela que ces ressorts agissent

promptement l'un après l'autre, & qu'elles frappent l'eau avec assez de force & de vitelle; ce qui favorise encore ce mouvement, c'est que le ginglyme qui se trouve dans les autres coquilles qui ne voltigent point, ne se rencontre pas dans celles-ci, il seroit embarrassant.

Anatomie des moules. Ce qu'on peut appeler *tête* dans la *moule*, quoiqu'on n'y trouve point d'yeux, ni d'oreilles, ni de langue, mais seulement une ouverture, qu'on nomme *bouche*, est une partie immobile & attachée à une des coquilles, de sorte qu'elle ne peut aller chercher la nourriture, il faut que la nourriture vienne chercher la *moule*. Cette nourriture n'est que de l'eau qui, lorsque les coquilles s'ouvrent, entre dans l'anus de la *moule* qui s'ouvre en même temps, passe delà dans certains réservoirs ou canaux, compris entre la superficie intérieure de la coquille & la superficie extérieure de l'animal, & enfin va se rendre dans la bouche de cet animal, quand il l'y oblige par un certain mouvement.

Au fond de la bouche se présentent deux canaux pour recevoir l'eau; l'un jette dans le corps de la *moule* plusieurs branches, dont une va se terminer au cœur; l'autre est une espèce d'intestin qui d'abord passe par le cerveau, delà fait plusieurs circonvolutions dans le foie, ensuite traverse le cœur en ligne droite & va finir dans l'anus.

Ce cerveau & ce foie ne le sont guère qu'autant que l'on veut. Le cœur est un peu davantage un cœur. Il a les mouvements de systole & de diastole, alternatifs dans le ventricule & les oreillettes; l'eau qui lui est apportée par son canal, entre du ventricule dans les oreillettes, retourne des oreillettes dans le ventricule, & fait une légère représentation de circulation sans aucun effet apparent; car une fois arrivée dans ce cœur, elle n'a plus de chemin pour en sortir. Que devient donc l'amas qui s'y en doit faire? Apparemment il ne se fait point d'amas, parce que l'animal ne fait pas continuellement couler de l'eau par la bouche dans son cœur; & que quand il y en fait entrer une certaine quantité, les contractions du cœur l'expriment au travers de ses pores, & la poussent dans les parties voisines qui s'en abreuvant & s'en nourrissent.

Le canal que M. Méry nomme *intestin*,

& qui , aussi bien que l'autre , reçoit immédiatement l'eau de la bouche , ne paroît pas propre à porter la nourriture aux parties , parce qu'il n'a point de branches qui s'y distribuent. Cependant il contient vers son commencement & vers sa fin des matieres assez différentes , dont les premières pourroient être de l'eau digérée , c'est-à-dire les sucs nourriciers qui en ont été tirés , & les autres en seroient l'excrément.

La moule ne peut respirer que quand elle s'est élevée sur la surface de l'eau , & elle s'y élève comme les autres poissons par la dilatation qu'elle cause à l'air qu'elle contient en elle-même , en dilatant la cavité qui le renferme. Alors c'est encore son anus qui reçoit l'air du dehors & le conduit dans ses poumons ; mais il faut qu'il ne lui soit pas fort nécessaire , car elle est presque toujours plongée au fond de l'eau.

Elle a des ovaires & des vésicules féminales. Ces deux especes d'organes sont également des tuyaux arrangés les uns à côté des autres , tous fermés par un même bout , & ouverts par le bout opposé. On ne distingue pas ces parties par leur structure qui est toute pareille à la vue , mais par la différence de ce qu'elles contiennent & d'autant plus que les ovaires sont toujours pleins d'œufs en hiver & vuides en été , & que les vésicules sont en toute saison également peu remplies de leur lait , qui par conséquent paroît sans écouler toujours. Tous les tuyaux se déchargent dans l'anüs : & M. Méry conçoit que quand les œufs vont s'y rendre dans la saison de leur sortie , il ne peut manquer d'y rencontrer le lait ou la semence qui les féconde.

Voilà la description générale des parties du corps de la moule , je n'ajouterai que deux mots sur la structure de chacune en particulier.

Sa bouche est garnie de deux levres charnues ; ces deux levres sont fort étroites à l'entrée de la bouche qui est placée entre le ventre & le muscle antérieur des coquilles , mais en s'éloignant de cet endroit , ces deux levres s'élargissent.

Le foie est un amas de petits globules , formés de l'assemblage de plusieurs grains glanduleux , qui remplissent de telle sorte toute la capacité du ventre qu'ils ne laissent aucun vuide entre ses parois , ni en-

tre les circonvolutions de l'intestin auquel ils sont intimement unis. Cette glande est arrosée d'une liqueur jaune , qui s'écoule par plusieurs ouvertures dans l'intestin.

La structure du cœur est surprenante ; à la vérité , sa figure conique n'est pas extraordinaire , mais sa situation est différente de celle du cœur des autres animaux ; car outre qu'il est placé immédiatement sous le dos des coquilles & au-dessus des poumons , sa base est tournée du côté de l'anüs , & sa pointe regarde la tête de la moule. D'ailleurs il n'a qu'un seul ventricule & a cependant deux oreillettes. De plus , il n'a ni veines ni artères. Le cœur de ce poisson est renfermé avec ses oreillettes dans un péricarde , que M. Méry a trouvé rempli de beaucoup d'eau , sans jamais avoir pu en découvrir la source.

L'intestin commence dans le fond de la bouche de la moule , passe par le cerveau , fait toutes ces circonvolutions dans le foie , & vient finir dans l'anüs , dont le bord est garni de petites pointes pyramidales , & le dedans de petits mamelons glanduleux.

La conformation de ses poumons n'est pas moins extraordinaire que celle de son cœur & de ses intestins ; la voie par laquelle elle respire , est diamétralement opposée à celle des autres poissons. Dans la carpe & le brochet , l'air entre par le nez ou la bouche ; au contraire dans la moule il passe par l'anüs dans les poumons.

Les poumons de la moule sont situés entre le péricarde & les parties de la génération , l'un à droite , l'autre à gauche ; ils ont environ 3 pouces de long , & 5 à 6 lignes de large dans les plus grands de ces poissons. Leur figure est cylindrique ; leur membrane propre est tissue de fibres circulaires qui les partagent en plusieurs cellules qui ont communication les uns avec les autres. Ils sont arrosés d'une humeur noire , dont ils empruntent la couleur. Entre eux regne un canal de même figure & longueur , mais d'un plus petit diamètre & sans aucune teinture. Les deux poumons & ce canal sont séparément renfermés dans une membrane , de sorte que chacun a la sienne particulière.

La moule a deux ovaires qui contiennent les œufs de ce poisson , deux vésicu-

les féminales qui renferment la semence qui est blanche & laiteuse. C'est par ces quatre canaux que les œufs & la semence de la *moule* se renflent dans l'anüs, où ces deux principes s'unissent ensemble en sortant, ce qui suffit pour la génération. Ce poisson peut donc multiplier sans aucun accouplement, & c'est sans doute par cette raison qu'il n'a ni verge, ni matrice; c'est donc un androgyne d'une espèce singulière.

Pour ce qui est de la sortie des excréments, on peut croire qu'elle se fait par la contraction des muscles circulaires de l'intestin qui sont en grand nombre, & par paquets. Pour les voir, il faut couper l'intestin tout du long, ôter les excréments & le bien déployer. On remarquera vers la base de la glande à laquelle l'intestin est attaché, plusieurs gros trousseaux de fibres, qui vont autour de l'intestin, toujours en diminuant de leur grosseur, à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine.

Maladies des moules. Les moules de rivière sont sujettes à diverses maladies, comme sont la mousse, la gale, la gangrene & même le sphacèle.

Lorsque les moules vieillissent, il s'amasse insensiblement sur leurs coquilles une espèce de chagrin, qui est une mousse courte, semblable à celle qui naît sur les pierres. Cette mousse pourroit bien être la première cause des maladies qui arrivent aux moules, parce que les racines entrant peut-être dans la substance des coquilles, ces petites ouvertures donnent issue à l'eau qui les dissout peu-à-peu.

On voit quelquefois sur les coquilles certaines longues plantes filamenteuses & fines comme de la soie. Cette chevelure, que les botanistes appellent *alga*, peut causer les mêmes maladies que la mousse. Outre cela elles incommodent beaucoup les moules, parce qu'elles les empêchent de marcher facilement; & quand ces plantes s'attachent aux coquilles par un bout, & à quelques pierres par l'autre, les moules ne peuvent plus marcher.

Il se forme des tubercules sur la superficie intérieure de la coquille qu'on pourroit appeler des gales. Elles naissent apparemment de la dissolution de la coquille qui venant à se gonfler, soulève & détache la feuille intérieure, comme font les chairs qui naissent sous la lame extérieure

de l'os altéré & la font exfolier. On trouve de ces tubercules qui sont aussi gros que des pois, qu'on prendroit pour des perles.

Les coquilles se dissolvent quelquefois peu-à-peu, & deviennent molles comme des membranes qu'on peut arracher par pièces. Cela pourroit faire croire que les coquilles sont des membranes endurcies, comme sont les os, qui en certaines maladies deviennent aussi mous que du drap.

Animaux qui percent les moules. Il ne paroît pas que les petits crabes qu'on trouve dans les moules, les huîtres & autres coquillages, s'y renferment, comme quelques-uns l'ont cru, pour manger les poissons. On trouve souvent de ces crabes dans des coquilles dont les poissons sont fort sains, & il paroît plutôt que c'est le hasard qui les y jette, lorsque la coquille se ferme. Voyez là-dessus l'article PINNE MARINE.

Mais il y a un autre coquillage de l'espèce de ceux qu'on appelle en latin *frachus* ou *furbo*, parce que sa coquille qui est d'une seule pièce est tournée en spirale, qui se nourrit effectivement de moules. La moule si bien enfermée entre ses deux coquilles, ne paroîtroit pas devoir être la proie de ce petit animal; elle l'est cependant. Il s'attache à la coquille d'une moule, la perce d'un petit trou rond par où il passe une espèce de trompe qu'il tourne en spirale, & avec laquelle il suce la moule.

On ne conçoit pas aisément comment il perce la moule, car il n'a aucun instrument propre à cela; peut-être pour la percer, répand-il sur sa coquille quelques gouttes de liqueurs forte. On voit quelquefois plusieurs de ces trous sur une même moule; & quand on trouve des coquilles de moules vuides, on y trouve presque toujours de ces trous; ce qui fait juger que ces coquillages ne contribuent pas peu à détruire les moulières.

Moules extraordinaires. Si l'on en croit les voyageurs, on voit en quelques endroits du Brésil des moules si grosses, qu'étant séparées de leurs coquilles, elles pèsent quelquefois jusqu'à six onces chacune, & les coquilles de ces grosses moules sont d'une grande beauté.

Vertus attribuées aux moules. Il falloit bien que quelques auteurs attribuaient

des vertus médicinales à la *moule* & à sa coquille ; aussi ont-ils écrit que ce poisson étoit déterfif, résolutif, deslicatif ; que la coquille broyée sur le porphyre étoit apéritive par les urines & propre pour arrêter le cours de ventre ; enfin que la coquille de la *moule* de rivière étoit bonne pour déterger & consumer les cataractes qui naissent sur les yeux des chevaux, en soufflant dedans cette coquille pulvérisée.

Mais tout le monde rit de pareilles futilités. En admirant la singularité du poisson, on le regarde non-seulement comme inutile en médecine, mais comme nuisible à la santé en qualité d'aliment. Les maladies auxquelles la *moule* est sujette, & les ébullitions qu'elle cause à diverses personnes dans certains temps de l'année, en sont une bonne preuve.

Les physiciens qui méritent d'être consultés sur les *moules* sont M. Poupard, dans les *Mém. de l'acad. roy. des Scienc.* 1706 ; M. Méry, dans lesdits *Mém.* année 1710 ; M. de Réaumur, dans les mêmes *Mém.* année 1710 & 1711 ; Ant. de Heyde, dans son *Anatomia mytili*, Amstel. 1684, in-8°. (*Le Chevalier DE JAU-COURT.*)

MOULES, Pêche, les petits bâtimens ou bateaux qui viennent d'Honfleur, du Havre, de Dieppe, des autres ports de la côte de Caux, & de l'embouchure de la Seine pour charger des *moules* sur la côte de Grancamp, s'y viennent échouer, & y restent à sec toutes les marées, jusqu'à ce que ceux qui ramassent ces *moules* à la main leur aient fourni de quoi faire leur cargaison ; quelquefois, pour ne point tant tarder sur cette côte, les maîtres de ces petits bâtimens préviennent leurs facteurs par des ordres de ramasser d'avance ce coquillage, afin que le bâtiment pour lequel il est destiné, n'ait qu'à le charger à son arrivée.

Si les temps deviennent orageux, & que le chargement ne se puisse faire, ou que les équipages tardent trop à venir enlever les *moules*, ces coquillages sont perdus pour le compte de ceux qui les ont ordonnés.

La côte de Grancamp est une rade foraine ; il n'y a point de port, le mouillage y est bon ; & de la côte où se tiennent les bateaux & les petits bâtimens qui y abordent, on découvre près d'une lieue ; dans

le temps des grandes marées, il entre de pleine mer cinq à six brasses d'eau dans le lieu du mouillage.

Il aborde à Grancamp des bateaux & des petits bâtimens de 10, 11 à 15 tonneaux, qui y sont en sûreté, si les ancres & les cables ne manquent pas.

Les maîtres des bâtimens jettent leur lest sur les roches, & ceux qui se lestent en prennent au même endroit où ils sont mouillés ; sur quoi il n'y a aucune autre police à observer.

MOULE, Gram. & Arts mécaniques. On appelle de ce nom en général tout instrument qui sert ou à donner ou à déterminer la forme à donner à quelque ouvrage. Il n'y a rien de si commun dans les arts que les *moules*. Il y a bien des choses qui ne se feroient point sans cette ressource, & il n'y en a aucune qui ne se fit plus difficilement, & qui ne demandât plus de temps. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de tous les *moules* qu'on emploie dans les ateliers ; nous en allons donner quelques-uns, renvoyant pour les autres aux ouvrages qu'on exécute par leur moyen. Voyez donc les articles suivans, & l'article **MOULER**.

MOULES, f. m. pl., Hydr., on appelle ainsi des boîtes de cuivre de deux à trois piés de long qui servent à mouler des tuyaux de plomb, dont les plus ordinaires ont 4, 5 & 6 pouces : on en fait jusqu'à 18 pouces de diamètre, & de 7 lignes d'épaisseur. Les plus petits *moules* sont pour des tuyaux de trois quarts de ligne.

MOULE DE MAÇON, Archit., c'est une pièce de bois dur ou de fer creusé en dedans, suivant les moulures des corniches ou corniches, &c. qu'on veut former. On l'appelle aussi *calibre*. Voyez **CALIBRE** & **PANNEAU**.

MOULE DE FUSIL, Artificier, c'est un canon de bois ou de métal, dans lequel on introduit la cartouche vuide & étranglée par un bout, afin qu'il soit appuyé pour résister à la force de la pression de la matière combustible qu'on y foule à grands coups de maillet.

La base de ce *moule*, qui est une pièce mobile, s'appelle *culot* ; c'est elle qui résiste à la pression verticale, & le canon à l'horizontale.

On appelle aussi *moule* toutes pièces de bois qui servent à former des cartouches

de différentes figures, comme ceux des pots, des balons, des vases, &c.

MOULE, chez les *Batteurs d'or*, signifie un certain nombre de feuilles de velin ou de parchemin, coupé quarrément & d'une certaine grandeur, qu'on met l'un sur l'autre, & entre lesquelles on place les feuilles d'or ou d'argent qu'on bat sur le marbre avec le marteau. On compte quatre especes de ces moules, deux de velin, & deux de parchemin; le plus petit de ceux de velin contient quarante ou cinquante feuilles, & le plus grand en contient cent; pour ceux de parchemin, ils en contiennent cinq cent chacun. *Voy. l'article suivant.*

Ces moules ont chacun leurs étuis ou boîtes, qui sont faits de deux pieces de parchemin, lesquelles servent à assujettir les feuilles du moule en leur place, & à empêcher qu'elles ne se dérangent en battant. *Voyez BATTEUR D'OR.*

Les batteurs d'or appellent aussi moule un livre de boyau de bœuf extrêmement fin, contenant huit cent cinquante feuilles, non compris cent d'emplures. *Voyez EEMPLURES. Voyez aussi CHAUDRAY & CAUCHER.* Tout ce qui le distingue du premier, c'est la finesse, & le fond qu'il faut lui donner toutes les fois qu'on s'en sert. C'est dans cet outil que l'or battu acquiert le degré de perfection nécessaire.

MOULES, en terme de *Boutonnier*, c'est le bois qui sert de fondement au bouton. Les moules des boutons de soie, de poil & de soie, d'or & d'argent, façonnés ou unis, ne se font point à Paris, mais la plupart en Lorraine. Nous ne parlerons donc ici que de ceux qui servent pour les boutons planés. Ils sont de bois de noyer, de la forme des autres, aux quatre trous près, dans lesquels on passe la corde à boyau. On commence par scier la matière de l'épaisseur de moins d'une ligne & demie, ensuite on la fait sécher à la fumée, autrement elle s'écorcheroit; on la trace, on la marque, on la perce, ou la pare sous l'outil, on la tire, & on la polit, *voyez tous ces mots à leurs articles*; & dans cet état on l'envoie chez le boutonnier planeur, pour la mettre en œuvre. La marque, le parois & le traçoir sont arrêtés dans la poupée du rouet, *voyez ROUET*, & la molette qui leur sert de manche, les fait tourner; on ne fait que leur pré-

senter la planche double d'une autre, pour ne se point faire de mal aux doigts.

MOULE, c'est aussi un morceau de bois plat, garni de deux pointes de fil d'archal un peu hautes, autour desquelles on plie toutes les différentes sortes de pompons. *Voyez POMPONS.*

MOULE DÉCOURONNÉ, en terme de *Boutonnier*, c'est un moule de bouton percé d'un trou à son milieu, beaucoup plus large en dessous qu'en dessus; c'est dans ce trou que le fil d'or ou de soie cordonné ou luisant se tourne, & c'est ce trou qui l'arrange. *Voyez ROULER.*

MOULE, terme de *Boutonnier*, est un petit morceau de bois tourné, arrondi d'un côté, aplati de l'autre, & percé au centre, sur lequel les boutonniers arrangent les fils d'or & d'argent, de crin, &c. dont ils veulent faire des boutons. *Voyez BOUTONS.*

On fiche quatre pointes dans le moule de bouton. Elles servent à retenir la soie ou le filé dont un bouton jeté est fait; on les ôte après qu'il est achevé.

MOULES, terme de *Cartier*, ce sont des planches de bois, sur lesquelles sont gravées les figures des différentes cartes qui composent un jeu, & les enseignes & adresses qui se mettent sur les feuilles de papier qui servent à envelopper les jeux de cartes & les fixains.

MOULE, *Chandelier*, il est d'étain, de plomb ou de fer blanc, & est composé de trois pieces, le collet, la tige & le culot ou pié; la tige est un cylindre creux, de longueur & de grosseur suivant la chandelle; le collet est un petit chapeau cavé en dedans, avec une moulure, percé au milieu, d'un trou assez grand pour passer la meche, & soudé à ce moule; à l'autre extrémité est le culot, qui est une espece de petit entonnoir par où on coule le suif dans le moule. Le culot est mobile, s'ajustant à la tige, lorsqu'on veut placer la meche dans le moule, & se retirant lorsqu'on veut retirer la chandelle du moule. Au-dedans du culot est une aile de même métal, soudée, laquelle avance jusqu'au centre, ce qu'on appelle *crochet* du culot; il sert à soutenir la meche. Un peu au-dessous du culot, à la tige, est un cordon de même métal, qui sert à soutenir le moule sur la table à moule.

MOULE, les *drouineurs*, c'est-à-dire, les petits chaudronniers qui courent la

campagne pour raccommorder les vieux ustensiles de cuisine , ont contume de porter avec eux deux sortes de *moules* ; l'un pour fondre les cuillers d'étain , & l'autre pour faire de petites salieres de même métal.

Ces *moules* sont de fer , & s'ouvrent en deux par le moyen de leurs charnières. On coule les cuillers par le manche , & les salieres par le côté. Ces *moules* ont des queues de fer pour les tenir.

Quand l'ouvrage est fondu & refroidi , on l'ébarbe avec un petit instrument de fer très-tranchant , en forme de serpillon , qu'on nomme ébarboir. *Voyez ce mot.*

MOULE, en terme d'épinglier , c'est un brin de fil de laiton , un peu plus gros que l'épingle , sur lequel on goudronne le fil qui en doit faire la tête. *Voyez GOUDRONNER.*

MOULE, *Fonderie.* Les fondeurs en bronze se servent de deux sortes de *moules*. Le premier est ordinairement de plâtre , pour avoir le creux du modele ; & le second est fait de potée & d'une terre composée : c'est dans celui-ci que coule le métal.

Le *moule* de plâtre est fait de plusieurs assises , suivant la hauteur de l'ouvrage : on observe d'en mettre les jointures aux endroits de moindre conséquence , à cause que les baleves que fait ordinairement la cire dans ces endroits-là , en sont plus aisées à réparer ; & l'on fait aussi en sorte que les lits desdites assises soient plus bas que les parties de dessous. *Voyez FONDERIE.*

MOULE DE POTÉE, *terme de Fonderie*, est celui que l'on couche sur la cire quand elle est bien réparée , & c'est dans ce *moule* qu'on fait couler le bronze. On compose ce *moule de potée* de $\frac{1}{2}$ de terre de Châtillon aux environs de Paris , avec $\frac{1}{2}$ de fiente de cheval qu'on a laissé pourrir ensemble pendant l'hiver , $\frac{2}{3}$ de creuset blanc , & moitié du poids total de terre rouge semblable à celle du noyau. On réduit cette matiere en poudre tamisée , & , avec des brosse , on en fait des couches sur la cire , en alliant cette poudre de potée avec des blancs d'œufs. Lorsque le *moule de potée* est achevée , on le soutient par des bandages de fer qu'on met particulièrement dans les parties inférieures de l'ouvrage , comme étant les plus chargées.

MOULE, *terme de Fondeur de cloche*, c'est un composé de plusieurs conches ou enveloppes de maçonnerie , qui servent à la fonte des cloches. Le *moule* d'une cloche est composé de quatre parties , savoir le noyau , le modele , la chape , & le bonnet. *Voyez l'article FONTE DES CLOCHES.*

MOULE à fondre les caractere d'Imprimerie, est composé de douze principales pieces de fer parfaitement bien limées , jointes & assujetties ensemble par des vis & écrous , le tout surmonté de deux bois pour pouvoir le tenir , lorsque le *moule* s'échauffe par le métal fondu que l'on jette continuellement dedans. Ce *moule*, qui a depuis deux jusqu'à quatre pouces de long suivant la grosseur du caractere , sur deux pouces environ de large , le tout sur son plan horizontal , renferme au moins quarante pieces ou morceaux distincts qui entrent dans la composition , & dont le tout se divise en deux parties égales qu'on appelle , l'une *piece de dessus* , & l'autre , *piece de dessous*. Ces deux pieces s'emboîtent l'une dans l'autre pour recevoir le métal qui y prend la force du corps du caractere , & la figure de la lettre dans la matrice qui est au bout du troisieme *moule* : après quoi on sépare ces deux pieces l'une de l'autre , & il reste à l'une d'elles la lettre toute figée que l'ouvrier sépare avec le crochet qui est à l'autre piece du *moule* ; puis les rejoignant ensemble , il recommence de nouveau l'opération jusqu'à trois à quatre mille fois par jour. *Voyez CORPS, MATRICES.*

MOULE, en terme de fondeur en sable , est composé de deux châssis , remplis de sable , qui forment comme deux tables. Les faces intérieures du *moule* ont reçu l'empreinte des modeles , ce qui fait un vuide dans lequel on coule le cuivre , ou autre métal fondu , qui prend ainsi la forme des modeles qui ont servi à former le *moule*. *Voyez l'article FONDEUR EN SABLE.*

MOULES, *outil de gainier*, ce sont des morceaux de bois de la figure des ouvrages qu'ils veulent faire , qui sont ronds , larges , ou plats , selon le besoin.

MOULES DES ORFÈVRES. Les orfèvres se servent pour mouler leurs ouvrages des *moules* de sable des fondeurs , & quelquefois , pour de petits objets , de

l'os de seche. Pour se servir utilement de l'os de seche, voici comme on le prépare : on prend deux os de seche dont on coupe les deux bouts, puis on les use du côté tendre sur une pierre plate, jusqu'à ce que l'on ait une surface d'étendue désirée ; sur la fin, on répand sur la pierre plate une poussière de charbon très-fine, qui, par le frottement, s'incorpore dans les pores de l'os de seche & les rend plus ferrés ; on y perce trois trous dans lesquels on met des chevilles de bois pour assujettir les deux os à même place l'un sur l'autre, puis on met son modele entre deux, & pressant également les deux os, ce modele imprime sa forme, on le retire, on forme les jets, les communications, & les ouvertures pour l'échappement de l'air à l'approche de la matiere, & on le flambe à la fumée de la lampe ou d'un flambeau, comme les autres moules.

MOULES, en terme de pain d'Epicier, ce sont des planches de bois de diverses grandeurs, & gravées de différentes figures, sur lesquelles on applique la piece de pain d'épice que l'on veut figurer.

MOULE, potier de terre. Les moules des faiseurs de fourneaux & de creusets sont de la même forme des creusets, c'est-à-dire, de la forme d'un cône tronqué : ils sont garnis de bras de bois pour les tenir & les tourner lorsqu'ils sont couverts de terre, & que l'ouvrier veut en même-temps arrondir ou aplatisir son vaisseau. Voyez FOURNEAU.

MOULE, lunetier. Les miroitiers-lunetiers se servent de moules de bois pour dresser & faire les tubes ou tuyaux avec lesquels ils montent les lunettes de longue vue, & quelques autres ouvrages d'optique.

Ces moules sont des cylindres de longueur & de diametre à discrétion, & suivant l'usage qu'on en veut faire ; mais ils sont toujours moins gros par un bout que par l'autre pour la facilité du dépouillement, c'est-à-dire, pour en faire sortir plus aisément le tuyau qu'on a dressé dessus.

Les tubes qu'on fait sur ces moules sont de deux sortes : les uns, simplement de carton & de papier ; & les autres, de copeaux de bois très-minces, ajoutés au papier & au carton. Lorsqu'on veut faire de ces tubes qui s'emboîtent les uns dans les

autres, il n'y a que le premier qui se fasse sur le moule, chaque tube que l'on acheve servant ensuite de moule à celui qui doit le couvrir, sans qu'on ôte pour cela le moule du premier. Voyez TUBE.

MOULE DE VIOLONS, lutherie. Voy. l'article VIOLON.

MOULE DE PASTILLE, parfumeur. Les parfumeurs appellent de ce nom un cornet de fer blanc, creux & long comme le doigt ; on l'appuie en tournant sur la partie étendue. La pastille reste dedans. On l'en tire en soufflant dans ce cornet par un bout.

MOULES, terme de papeterie, ce sont de petites tables faites de fil de fer ou de laiton, attachés les uns auprès des autres par d'autres fils de laiton encore plus fins. Les moules, qu'on appelle aussi des formes, sont de la grandeur d'une feuille de papier, & ont tout autour un rebord de bois auquel sont attachés les fils de laiton. Ce sont ces moules qu'on plonge dans la bouillie ou pâte liquide pour dresser les feuilles de papier. Voyez PAPIER.

MOULES DES PLOMBIERS. Ce sont des tables sur lesquelles ils coulent leurs tables de plomb. On les appelle quelquefois tout simplement des tables. Cette table est faite de grosses pieces de bois bien jointes & liées de barres de fer par les extrémités, soutenues par deux ou trois treteaux de charpente ; elle est environnée tout autour par une bordure de bois de deux ou trois pouces d'épaisseur, & élevée d'environ deux pouces au-dessus de la table ; la largeur ordinaire des tables est de trois ou quatre piés, & leur longueur de quinze ou vingt piés.

Sur la table est du sable très-fin qu'on prépare en le mouillant avec un petit arrosoir, & en le labourant avec un bâton ou rateau ; & ensuite, pour le rendre uni, on l'applatit avec un maillet, & on le plane avec une plaque de cuivre appelée plane. Voyez MAILLET & PLANE. Au-dessus de la table est le rable. Voyez RABLE.

Outre ces moules, les plombiers ont des moules réels qui leur servent à jeter les tuyaux sans soudure. Ces moules sont des cylindres de cuivre, creux, d'une largeur & d'un diametre propres à l'usage qu'on en veut faire. Ces moules sont faits de deux pieces qui s'ouvrent par le moyen des charnières qui les joignent, & qui se ferment

ferment avec des crochets. La longueur de ces tuyaux est ordinairement de deux piés & demi.

Les plombiers ont aussi des *moules* ou tables propres pour couler le plomb sur toile. Ces *moules* sont différens de ceux dont on se sert pour couler les grandes tables sur sable. Voyez-en la description à l'article PLOMBIER, où on enseigne la manière de jeter le plomb sur toile; & l'article ORGUE.

MOULE, en terme de fondeur de petit plomb, sont des branches de fer réunies par un bout avec une charnière, pour pouvoir les ouvrir & tirer la branche de plomb qui s'y est faite. Chacune de ces branches est garnie de trous disposés exactement vis-à-vis l'un de l'autre, où l'on coule le plomb. Il y a autant de sortes de *moules* qu'il y a de différentes espèces de plomb.

MOULE, en terme en Potier, c'est un morceau de bois tourné sur lequel on ébauche un ouvrage de poterie, profond comme un grand creuset.

On appelle aussi *moule* une espèce de carré retrait dans les angles, dans lequel on *moule* le carreau; il tient quatre carreaux dans chaque *moule*.

Les *moules* à briques, à carreaux d'âtre, & les chauffrettes, ne sont point retraits dans leurs angles, & ne forment pas un carré régulier.

MOULE À FRANCHE, rubannier, c'est une petite planchette de bois mince & longue de 12 à 14 pouces, dont les vives arêtes sont abattues pour ne point couper les soies que l'on y met; il y en a de quantité de largeurs pour les diverses hauteurs que l'on veut donner aux franges; Il y en a aussi de cuivre jaune, quand c'est pour faire de la frange très-basse, appelée *frangeau* ou *molet*. S'ils étoient de bois étant si étroits, ils seroient trop fragiles. Il y en a encore à rainures que l'on expliquera à la suite. Ils doivent avoir tous la longueur ci-dessus, pour que l'un de leurs bouts repose sur le rouleau de la poitrinière, ce qui, en soulageant l'ouvrier, empêche aussi l'inégalité de la pente de la frange, ce qui ne manqueroit pas d'arriver si le *moule* vacilloit. De ces *moules*, les uns sont unis & les autres festonnés. Entrons dans le détail, en commençant par les *moules* unis sans rainure, pour la frange qui doit être gui-

pée; il est vrai qu'on peut aussi pour cette même frange se servir d'un *moule* à rainure, ce qui n'empêcheroit rien à l'ouvrage; il n'en seroit pas de même pour faire de la frange coupée; il faudroit absolument se servir d'un *moule* à rainure, ainsi que l'on dira en son lieu. Ce que l'on va dire sur chaque espèce de ces *moules*, doit s'entendre de toutes les sortes de largeurs qui le composent. Le *moule* uni, comme tous les autres, se pose à plat, c'est-à-dire par son côté mince, le long de la chaîne, par-devant les lisses & les lissettes, & du côté gauche de cette chaîne, le bout d'en-bas portant sur le rouleau de la poitrinière, comme il a été dit. Il est tenu en pleine main en-dessous par les quatre doigts de la main gauche, & par-dessus, c'est le ponce qui y est posé. Toutes les fois que l'ouvrier ouvre son pas, il introduit la trame à travers cette ouverture à l'entour de ce *moule*, en passant d'abord par-dessus, & revenant par-dessous; puis il frappe cette duitte avec le doigtier qu'il a au doigt index de la main droite: ce frapper doit se faire par-dessous le *moule*, ce qui est beaucoup plus aisé que par-dessus. On comprend que lorsque le pas sera fermé, cette trame se trouvera liée seulement avec la tête au côté droit du *moule*; ce qui est contenu sur le *moule* formera la pente. Lorsque le *moule* se trouve rempli, on le vuide de la façon qu'il est dit à l'article TISSER, & l'on continue. Voilà pour la frange qui sera guipée; à l'égard de la frange coupée, voici quel est son *moule*: il est à rainure du côté opposé à celui qui touche la chaîne; cette rainure est pratiquée dans son épaisseur, & regne également dans toute sa longueur. Lorsque le *moule* est rempli, l'ouvrier le retourne, c'est-à-dire que la pente se trouve à-présent du côté de sa main droite, où étant, il introduit la pointe d'un couteau extrêmement tranchant dans la rainure du *moule*, en commençant par le bout qui repose sur la poitrinière, & remontant ainsi en haut; & la conduisant le long de cette rainure, il coupe par ce moyen la pente de cette frange le plus également qu'il lui est possible, pour éviter les barlongs. Si malgré cette précaution il s'y en trouvoit, les ciseaux les répareront. Il faut que l'ouvrier observe de laisser environ un

travers de doigt de sa frange sans être coupée, ce qui sert à contenir le *moule* dans la situation où il doit être pour continuer le travail. Cette longueur coupée va s'enrouler sur l'ensouple de devant, pour faire place à celle qui va être faite. Après cette opération, le *moule* est retourné pour être remis dans sa première position & continuer, & voilà la frange coupée. Le *moule* pour la frange festonnée l'est lui-même, & voici comment : pour cet ouvrage, le *moule* de carton convient mieux que celui de cuivre ou de bois ; la soie se tient plus aisément, au moyen des petites cavités qu'elle s'y forme, au lieu que sur le bois ou sur le cuivre elle glisse, au moyen des inégalités du feston. Ce *moule* a ceci de différent des autres, en ce qu'il est beaucoup plus court, ne contenant de longueur que depuis le centre le plus long du feston, jusqu'au centre le plus profond de son échancrure : ainsi il n'est qu'une demi-portion de l'un & de l'autre, on va voir pourquoi cela est nécessaire. Lorsque l'on commence l'ouvrage, ce *moule* se pose, comme les autres, le long de la chaîne, & toujours à gauche d'elle ; il se pose, dis-je, de façon qu'une partie est du côté de l'ouvrier, & une autre partie du côté des lisses, en sorte qu'il commence son ouvrage par la première, en remontant à la seconde, où étant parvenu, il dégage son *moule* de dedans cette portion faite, en le tirant du côté des lisses après l'avoir coupée si elle le doit être, ou tournée en coupon si elle doit être guipée : cela fait, il retourne son *moule* bont par bout, c'est-à-dire que c'est à présent la seconde partie qui est vers l'ouvrier, & que la première est du côté des lisses. Il fait la même chose que devant, pour remplir cette portion de *moule*, & voilà son feston fini. Alors il dégage son *moule* en le tirant à lui au contraire de l'autre fois, où il l'avoit tiré du côté des lisses. On concevra aisément que si le *moule* contenoit le feston entier, il ne pourroit sortir de l'ouvrage puisque l'endroit large ne pourroit passer à travers l'étrouffée formée par l'échancrure du feston. Il est donc de nécessité absolue qu'il ne forme que la moitié de ces deux figures, afin que le *moule* puisse glisser du large à l'étroit, ce qu'il ne pourroit faire de l'étroit au lar-

ge. Il y a des ouvriers qui se servent de *moules* de bois pour ces franges festonnées ; ce *moule* est rempli sur son bord de dehors de quantité de petits trous pratiqués dans l'épaisseur, pour y mettre de petites chevilles en forme de foflets, & qui servent à empêcher que les soies de pente n'éboulent, comme elles feroient indubitablement, en cherchant toujours à glisser du côté étroit du *moule* festonné. Ainsi, après avoir formé quelques duites, il faut mettre une autre cheville pour les retenir, & toujours de même. Il est rare que la frange faite de cette façon conserve la belle gradation de feston qui en fait la perfection. Ceux qui sont pour ces *moules* prétendent que ceux de carton sont moins bons, en ce qu'ils s'étrécissent au bout de quelque temps par le continuel usage, le carton étant sujet à bavacher par les bords. Ainsi les uns suivent une de ces méthodes, & les autres l'autre méthode.

MOULE À PLATINE, *ferrurerie*, sont deux morceaux de fer plat, forgés de la longueur & largeur que doit avoir la platine, au bout desquels sont évuidées les panaches. Ces deux pièces sont bien dressées & fixes l'une sur l'autre par deux étochios rivés sur une des parties, de sorte que l'autre peut se lever & se séparer, afin d'y placer la platine à évuidier. Lorsque la platine est posée, on met la contre-partie du *moule* ; on serre le tout ensemble dans l'étau, & l'on coupe avec un burin tout ce qui excède le *moule*.

MOULE, *en terme de tabletier-cornetier*, est un morceau de bois creux & en entonnoir, dans lequel on donne la forme aux cornets à jouer.

MOULE À FAIRE DES MOTTES, *instrument de tanneur*, est un grand anneau rond de cuivre, de l'épaisseur & de la grandeur qu'on veut donner aux mottes. Ce cercle de cuivre se pose sur une planche, l'ouvrier le remplit de tanné mouillé ; il le foule avec le piés ; & après l'avoir bien serré, il le retire du cercle. Le tanné ainsi pressé a la forme d'un pain qu'on appelle *motte* : on expose les mottes à l'air pour les faire sécher ; & quand elles sont entièrement seches, elles sont en état d'être vendues.

MOULES, *en terme de tireur d'or*, sont des défauts occasionnés par quelques ordures qui se sont trouvées sur la feuille

Or, & qui empêchent l'or de s'attacher à l'argent.

MOULE, *vannier*. Les moules des vanniers servant, par exemple, à faire des paniers, sont fort simples; ils sont ordinairement formés d'un saule tourné ou plié en ovale circulaire, quarré ou d'autre figure, selon la corbeille, panier ou manne, &c. qu'on veut former. C'est sur ces moules que les vanniers dressent, ou pour mieux dire, qu'ils mesurent tous leurs ouvrages, pour pouvoir les avoir de telle grandeur & de telle figure qu'ils veulent.

MOULE, *Verrerie*, voyez l'article **VERRERIE**.

MOULE ou **LINGOTIERE** des *Vitriers*; il y en a de deux sortes; les uns pour jeter les tringles de plomb propres à être tirées par le moulinet, d'autres pour faire les liens. Voyez les articles **TRINGLE** & **LIENS**. Du reste ces moules n'ont rien de particulier.

MOULÉE, subst. f., *Contel. Tailland.* & autres ouvriers en fer, c'est ce mélange des particules de la meule & du fer ou de l'acier qu'elle a détachées des pièces tandis qu'on les émouloit, & qui tombent dans l'auge placée sous la meule. Elle est noire à l'œil & douce au toucher: on s'en sert en médecine.

MOUL-ELAVOU, *Botan. exot.*, nom malabare d'un grand arbre qui produit du coton, dont on se sert pour rembourrer les matelas, les oreillers, & pour autres usages domestiques. C'est l'arbor lanigera spinosa du jardin de Malabar, & le gossypium arboreum, caule spinoso de C. Bauhin. (*D. J.*)

MOULER, v. act., *Gramm. & Art méchan.*, c'est l'action d'exécuter par le moyen d'un moule. Voyez les articles **MOULES** & les suivans.

MOULER, *Chandelier*, burette ou pot à muler, c'est un vase de fer blanc fait à-peu-près comme une theyere ou arrosoir de jardin, avec lequel les chandeliers prennent du suif fondu qu'ils versent ensuite par le gouleau de cette burette dans les moules.

MOULER LES PLAQUES, en terme d'*Epinglier*, c'est l'action de couler les plaques d'étain qui servent au blanchissage des épingles. On emploie pour cela une planche penchée convertie d'un cou-til; & à mesure que l'on verse la matière

sur ce tapis, un autre ouvrier qui s'y met à cheval, sans y toucher néanmoins, descend un morceau de bois (un chassi) de la largeur de la planche, qui ne pose sur elle qu'à ses deux bouts, & est plan par-tout ailleurs, de manière qu'il n'y a de distance de lui au cou-til que l'épaisseur que doivent avoir les plaques. Quand elles ont été ainsi coulées, on les trace au compas, & on les coupe sur le trait qu'il a décrit.

MOULER, *Jardinage*, se dit des ifs, des orangers, & des arbrisseaux de fleurs que l'on taille en boule, en pyramides & autres figures, en les tondant aux ciseaux. On dit encore mouler des ormes en boules, que l'on tond pareillement aux ciseaux.

MOULER, en terme de *Potier*, c'est donner la forme à une pièce sur des moules de la hauteur dont on veut la faire. Voyez **MOULES**.

MOULER LES ANCES, *Potier d'étain*, ou autres parties qui sont nécessaires à une pièce d'étain pour la finir, est un terme du métier, qui veut dire que l'ance n'a pas été jetée sur la pièce. Voyez **JETER SUR LA PIÈCE**.

Pour mouler, on jette des ances ou autres choses dans un moule particulier qui est fait pour cela, ensuite on les ajuste, suivant la grandeur de la pièce où on les applique, en les attachant avec une ou deux gouttes d'étain qu'on y met avec le fer à souder pour les tenir en place seulement. Si c'est des ances à charnière, on emplit d'abord les têtes des ances avec du sable un peu mouillé; on a de la terre glaise qu'on a paîtrie auparavant, dont on enveloppe le haut & le bas de l'ance, en laissant un endroit où elle doit souder, c'est-à-dire, s'attacher, pour y jeter de l'étain bien chaud. On emplit son pot de son, comme pour jeter sur la pièce, & on jette de l'étain sur le bas de l'ance, versant son étain jusqu'à ce qu'on s'apparçoive que l'ance doit être très-fondue, c'est-à-dire, soudée & attachée: le surplus de cet étain qu'on verse coule dans une sébille de bois qu'on tient sur ses genoux, par une coulure qu'on fait de terre ou de carte. Après avoir jeté tous les bas d'ances, on fait de même pour les hauts, en posant le drapeau à sable comme pour jeter les ances sur la pièce: & quand tout est jeté, on ôte la terre & le

able des têtes, & on essuie la piece avec un linge. Cette maniere de mouler étoit fort en usage autrefois avant l'invention des moules à jeter sur la piece: on s'en sert lorsqu'on n'a pas des moules convenables aux différentes grandeurs des pieces qu'on est obligé de faire. Mais la façon de jeter sur la piece est infiniment plus diligente. Voyez JETER SUR LA PIECE.

MOULER EN PLÂTRE, *Sculpture*, le meilleur plâtre dont on puisse se servir pour mouler, c'est celui qu'on tire des carrieres de Montmartre. On le prend en pierres cuites & tel qu'il sort du fourneau: on le bat, & on le passe au tamis de soie: on le delaie dans l'eau plus ou moins, suivant la fluidité qu'on veut lui donner. Mais avant que de l'employer, il faut avoir disposé le modele ou la figure à recevoir le moule. Si ce n'est qu'une médaille ou ornement de bas-relief qu'on veut mouler, on se contente d'en imbiber toutes les parties avec un pinceau & de l'huile; puis on jette le plâtre dessus qui en prend exactement l'empreinte, & qui forme ce qu'on appelle un moule: mais si c'est une figure de ronde-bosse qu'on veut mouler, il faut prendre d'autres précautions. On commence par le bas de la figure, qu'on revêt de plusieurs pieces par assises, comme depuis les piés jusqu'aux genoux, selon néanmoins la grandeur du modele; car quand les pieces sont trop grandes, le plâtre se tourmente. Après cette assise, on en fait une autre au-dessus, dont les pieces sont toujours proportionnées à la figure, & ainsi on continue jusqu'au haut des épaules, sur lesquelles on fait la dernière assise qui comprend la tête.

Il est à remarquer que si c'est une figure nue, & dont les pieces qui ferment le moule, étant assez grandes, puissent se dépaireiller aisément, elles n'ont pas besoin d'être recouvertes d'une chape; mais si ce sont des figures drapées, ou accompagnées d'ornemens qui demandent de la sujétion, & qui obligent à faire quantité de petites pieces, pour être dépouillées avec plus de facilité, il faut alors faire de grandes chapes; il c'est-à-dire, revêtir toutes ces petites pieces avec d'autre plâtre par grands morceaux qui renferment les autres, & huiler tant les grandes que les petites pieces par-des-

sus & dans les joints, afin qu'elles ne s'attachent pas les unes aux autres.

On dispose les grandes pieces ou chapes de façon que chacune d'elles en renferment plusieurs petites, auxquelles on attache des petits annelets de fer pour servir à les dépouiller plus facilement, & à les faire tenir dans les chapes par le moyen de petites cordes ou ficelles qu'on attache aux annelets, & qu'on passe dans les chapes. On marque aussi les grandes & les petites pieces par des chiffres, par des lettres & avec des entailles pour les reconnoître, & pour les mieux assembler.

Quand le creux ou moule de plâtre est fait, on le laisse reposer, & lorsqu'il est sec, on en imbibe toutes les parties avec de l'huile. On les rassemble les unes & les autres chacune en sa place, puis on couvre le moule de sa chape, & on y jette le plâtre d'une consistance assez liquide pour qu'il puisse s'introduire dans les parties les plus délicates du moule; ce que l'on peut aider en balançant un peu le moule, après y avoir jeté à discrétion une certaine quantité de plâtre; on acheve de le remplir, & on le laisse reposer. Quand le plâtre est sec, on ôte la chape, & toutes les parties du moule l'une après l'autre, & l'on découvre la figure moulée.

MOULER UNE FAUCILLE, *Tailleur*, ou une autre piece de la même nature, c'est lorsqu'elle est dentée & trempée, la passer sur la meule pour faire paroître les dents.

MOULERIE, *f. f.*, *grosses Forges*, c'est dans les forges l'atelier où l'on jette en moule tous les ouvrages en fonte qui sont d'usage dans la société. Voyez l'article GROSSES FORGES.

MOULEUR, *f. m.*, *Gram. & art méchu.*, c'est en général l'ouvrier qui se sert du moule, sur-tout dans les ateliers où le moulage n'est qu'une des manœuvres par lesquelles l'ouvrage doit passer avant que d'être fini.

MOULEURS, *Marchands de bois*, sont des officiers qui doivent veiller au compte & au cordage des bois.

MOULEUR, *terme de riviere*, est un officier qui visite le bois, qui reçoit la déclaration des marchands de bois, qui les porte au bureau de la ville, qui mesure les membrures, les bois de compte,

les fagots , cottrets , & qui met les banderolles aux bateaux & piles de bois contenant la taxe.

MOULIEN, f. f., *Pêche*, endroits où l'on fait la pêche des moules. *Voyez MOULE, pêche des.*

MOUIL-ILA, *Botan. exot.*, espece de limonier des Indes , à fleurs en parasol. Son fruit est petit, rond, couvert d'une écorce verte, foncée, épaisse & ridée. Il a la couleur & le goût de l'écorce de citron, mais plus chaud & plus acrimonieux, contenant une pulpe acide & succulente. On le confit au sucre & au vinaigre.

MOULINS, f. m., ce sont des machines propres à pulvériser différentes matieres ou à exprimer leur suc, les uns sont mus par l'eau, les autres par le vent, d'autres enfin à force de bras ou par des animaux. *Voyez le Traité de charpenterie de Mr. Jousse, & la description des arts & métiers imprimée à Neufchâtel.*

Voulez-vous construire un moulin à vent tel qu'on en voit sur-tout dans les environs de Paris. Ses ailes doivent avoir 8 piés de large. Elles sont composées de deux volans qui offrent 40 piés sur 12 ou 13 pouces d'épaisseur ; ils passent au travers de la tête de l'arbre tournant, & on les arrête avec des coins.

Aux quatre bouts des deux volans, on assemble avec des frettes de fer, les antes qui ont vingt & un piés de long, y compris les joints sur les volans qui seront de 7 à 8 pouces. Pour faire ces antes vous prendrez du bois sec qui aura 21 piés de long & 10 pouces d'épaisseur, & en le fendant en deux, vous aurez deux antes.

29 lattes de 8 pouces de long sur deux pouces de gros, seront séparées les unes des autres d'un pié & la premiere sera éloignée du centre de 4 piés 6 pouces.

Chaque aile a 34 piés de long, on mettra à chacune quatre cottrets pour entretenir les lattes ; ces cottrets auront 15 piés de long, 2 pouces de large & 1 ponce d'épaisseur. Les volans seront perpendiculaires à l'axe, & l'inclinaison du plan de chaque aile sera de 54 à 60.

220 aunes de gros coutil habilleront le moulin, pourvu qu'elles aient la largeur de la moitié d'une des ailes.

Au deuxième étage. Quatre chateaux de 9 piés de long, 26 pouces de large,

épais de 5 pouces, assemblés quarrément, circulaires dans le bord extérieur, formeront le rouet, ces chateaux & les paremens se font ordinairement de bois d'orme. Le rouet aura 9 piés de diamètre de dedans en dehors, & a sur son bord 48 alluchons de bois de cornier, nefflier ou alifier d'environ 15 pouces de long, y compris les queues, sur 3 à 4 pouces de gros ; ils sont plantés perpendiculairement sur le plan du rouet par le moyen de leur queue quarrée qui traverse les chateaux & paremens. La queue est retenue par une cheville qui la traverse.

Le frein est un morceau de bois d'orme de 32 piés de long, 6 pouces de large, 1 $\frac{1}{4}$ d'épaisseur, appliqué sur l'épaisseur dans toute sa circonférence. Il est attaché par un de ses bouts à une des hautes pannes par le moyen du hardeau, qui est une corde attachée au bout du frein par un boulon de fer qui le traverse, & ensuite lié à une des hautes pannes ; & par l'autre bout il est attaché à un bout d'une piece de bois assez mince appelée l'épée de la bascule du frein, qui passe dans la chambre de dessus, où l'autre bout entre dans une mortaise dans laquelle il est mobile sur un boulon de fer. Cette mortaise est faite dans une piece de bois de 15 piés de long sur 8 pouces de hauteur & 4 pouces d'épaisseur, appelée la bascule du frein, dont un des bouts entre dans une mortaise faite dans un des poteaux corniers, où il est mobile sur un boulon de fer qui est le point d'appui du levier éloigné de la mortaise où entre l'épée de 2 piés. Il faut remarquer que la bascule ou frein est disposée de maniere que par son seul poids elle arrête le moulin, & qu'il faut la lever pour lâcher le frein, & laisser tourner le moulin ; ce qu'on fait du pié du moulin par le moyen d'une corde qui est attachée au porte poulie du frein. Cette corde passe sur la poulie qui est à l'extrémité de la bascule, passe ensuite sur une autre poulie dont elle descend par un trou qui est à côté du moulin, & va jusqu'au bas.

L'arbre tournant a 18 piés de long sur 20 pouces de gros. Il porte les volans & le rouet ; on y pratique deux grandes mortaises dans lesquelles entrent les deux pieces appelées *embrasures*, qui font la croisée du rouet. Ces pieces ont neuf piés de long, 12 pouces de large & 5 pou-

ces d'épaisseur. Le reste du vuide de ces mortaises est rempli avec des coins de 9 pouces de long sur 3 & 6 pouces de gros.

L'arbre tournant a deux collets ; celui d'en haut est éloigné du flanc du rouet d'un demi-pié, & a 19 pouces de diamètre : il est garni de 16 alimelles qui sont de bandes de fer attachées suivant sa longueur, & encastrées de toute leur épaisseur dans le bois. Il pose sur un morceau de marbre de 15 pouces en carré, de 9 pouces d'épais, attaché par une agraffe de fer sur une pièce de bois de 15 pouces de gros, appelée le *jeu*, & emmortoisée dans les hautes pannes, au milieu duquel il est placé. On met ordinairement une frette de lien de fer entre le collet & le rouet. Il y a chaque côté du collet de l'arbre une pièce de bois appelée *luon*, de 3 piés de long sur 4 & 6 pouces de gros, emmortoisée par un bout dans le jeu, & par l'autre dans un petit entrait qui est au-dessus : ils servent à maintenir l'arbre, & empêchent qu'il ne sorte de dessus le marbre où il est posé.

Environ 8 piés loin du plan du rouet, on fait à l'arbre tournant le collet d'en bas de 7 à 8 pouces de gros & de 13 pouces de long, garni de 4 alimelles de fer, & posant moitié dans une concavité faite au palier du petit collet ; ce palier a 12 piés de long sur 12 pouces de gros, & est emmortoisé dans les hautes pannes. On applique sur ce palier, à l'endroit où pose le collet, une semelle de 2 piés de long sur 6 pouces d'épaisseur & 12 pouces de large, avec une concavité pour y loger l'autre moitié du collet de l'arbre.

Environ à 14 pouces loin du palier du petit collet, en est un autre qu'on nomme le *palier de heurtoir*, de même longueur & grosseur que le premier, & emmortoisé dans les hautes pannes : on l'appelle ainsi parce qu'il porte dans son milieu une semelle encastrée en queue d'aronde, à laquelle est fixé le heurtoir fait de neflier, de 4 pouces de gros sur 6 à 7 pouces de long : c'est contre ce heurtoir que vient s'appuyer le bout de l'arbre tournant, coupe perpendiculairement, & garni d'une plaque de fer.

Il faut remarquer que l'arbre tournant est incliné à l'horizon vers le moulin d'un angle d'environ 10°. cette inclinaison fait que les ailes prennent mieux le vent.

Il faut encore observer que les deux paliers dont nous venons de parler, & celui du gros fer, peuvent s'avancer ou reculer quand on veut, parce que les mortaises dans lesquelles entrent leurs tenons, sont fort longues : on les remplit d'un côté ou d'autre de morceaux de bois appelés *clés*, aussi épais que les tenons, & d'une longueur convenable.

La lanterne est composée de deux pièces circulaires appelées *tourtes*, dont la supérieure a 22 pouces de diamètre, & l'inférieure 23 pouces sur chacune 4 pouces d'épaisseur. Elles sont percées chacune de dix trous pour y mettre les dix fuseaux, qui ont 15 à 16 pouces de long, l'épaisseur des tourtes comprise, sur 2½ pouces de diamètre. On met dans la lanterne un morceau de bois qu'on appelle *tourteau*, qui entretient les tourtes, au moyen de quatre boulons de fer qui passent au travers de ces quatre pièces, & sont arrêtées par-dessus avec des clavettes. Il faut que le milieu de la lanterne soit placé dans la ligne à plomb qui passe par le centre de l'arbre tournant.

Le gros fer terminé en fourchette, de 3 pouces sur 4 pouces de gros & 7 piés de long, passe au travers des tourtes & du tourteau qui y sont arrêtés ferme ; il est perpendiculaire à l'axe de l'arbre tournant, & se meut par le bout supérieur dans la pièce qu'on appelle le *palier du gros fer*, qui a 1 pié de gros, & s'emmortoise dans les hautes pannes, & par le bout inférieur terminé en fourchette, il prend l'anil qui est scellé dans la partie de dessous de la meule supérieure, laquelle est percée d'un trou assez grand au milieu ; cet anil a un trou carré au milieu, dans lequel entre un des bouts du petit fer qui passe au travers de la meule inférieure, & pose sur une crapaudine ; on voit par ce moyen que la meule supérieure est soutenue en l'air sur le petit fer, & qu'elle tourne lorsque le gros fer tourne.

On appelle *boîte* ou le *boitillon* le morceau de bois au travers duquel passe le petit fer, & qui remplit le trou de la meule inférieure.

La trémie, dont les dimensions sont arbitraires, a ordinairement 4 piés en carré sur 3 piés de profondeur ; sa figure est pyramidale : elle est de menuiserie aussi bien que l'auget, dans lequel donne

sa pointe ou sommet ; l'auget a 3 piés de long , 15 pouces de large par le haut , & 9 pouces par le bas , qui est l'endroit où il touche le gros fer qui est quarré , ce qui fait que lorsqu'il tourne il donne des secousses à l'auget qui panche vers le gros fer , & par ce moyen fait tomber le blé d'entre les meules , où il est ensuite écrasé. Mais comme on a besoin quelquefois de faire tomber plus ou moins de blé entre les meules , on a trouvé l'invention de le faire fort aisément. Il y au bout de l'auget deux petites cordes qui y sont attachées , & qui passent de telle maniere sur des morceaux de bois , que de la huche où elles vont aboutir , lorsqu'on les tire , l'une serre le bout de l'auget contre le gros fer , & lui fait donner des secousses plus fortes , on l'appelle le *baille blé* ; l'autre au contraire l'éloigne du gros fer , & fait donner des secousses moins fortes ; on les arrête toutes deux à côté de la trémie au point où l'on veut.

On avoit encore besoin de savoir quand il n'y avoit plus guere de blé dans la trémie sans être obligé d'y regarder , ce qu'on auroit pu oublier , ce qui pourroit causer la perte du *moulin* , à cause que les meules , tournant sans rien entr'elles , pourroient faire feu & le communiquer au *moulin*. On a donc pendu une petite sonnette à quelque endroit du *moulin* le plus commode pour qu'elle fût entendue , à laquelle on a attaché une petite corde , qui vient s'arrêter à un petit morceau de bois appliqué contre le fer du côté de la trémie , & auquel on a attaché une petite corde qui entre par un trou dans la trémie à un pié environ du bas ; il y a au bout de cette corde un guenillon ou linge qui y est attaché. Il faut remarquer que la corde qui vient de la sonnette jusqu'au morceau de bois n'est point lâche ; cela étant ainsi disposé , quand on met le blé dans la trémie & qu'il est à la hauteur du trou par où passe la corde , on la tire & on l'engage dans le blé , ce qui élève le morceau de bois qui ne touche plus au gros fer ; mais quand la trémie s'est vidée jusqu'à ce point où est le chiffon , en même temps que le guenillon échappe , le morceau de bois retombe contre le gros fer qui lui donne des secousses , & fait par ce moyen sonner la petite sonnette ; la cheville porte alors sur le petit morceau de bois , le fait tourner sur lui-même , & partant

tient la corde qui répond à la sonnette.

Au-dessus & tout au travers des meules sont placés les trumions qui portent la trémie , ils ont chacun 7 piés de long sur 4 pouces de gros ; ils sont soutenus à chaque bout par un assemblage composé de deux montans de 3 piés de haut sur 2 & 3 pouces de gros , assemblés dans une des solives du plancher , & d'une traverse de 2 piés de long sur 2 & 6 pouces de gros.

Les surfaces opposées des deux meules entre lesquelles le blé est moulu , ne sont point planes. La surface de la meule inférieure est convexe , & celle de la supérieure est concave , l'une & l'autre de forme conique , mais très-peu élevées , puisque les meules ayant 6 piés de diamètre , la meule de dessous qu'on appelle *gissante* n'a guere que neuf lignes de relief , & celle de dessus un pouce de creux ; ainsi les deux meules vont en s'approchant de plus en plus l'une de l'autre vers leur circonférence. Cette plus grande distance qui se trouve au centre , est ce qui facilite au blé qui tombe de la trémie de s'insinuer jusque sur les deux tiers du rayon des meules , & c'est où il commence à se rompre , l'intervalle des meules n'étant en cet endroit que des deux tiers ou des trois quarts de l'épaisseur d'un grain de blé. On augmente ou on diminue cet intervalle selon que l'on veut que la farine soit plus ou moins grosse en abaissant ou en élevant la trempure.

La meule tournante a assez de vitesse si elle fait 50 ou 60 tours par minute , une plus grande vitesse chauffe trop la farine.

Les meules ordinaires ont depuis 5 jusqu'à 7 piés de diamètre sur 12 , 15 ou 18 pouces d'épaisseur , & peuvent peser depuis 3000 à 4500. Si celle de 4500 fait 53 tours par minute , elle peut moudre en 24 heures 120 septiers de blé du poids de 75 livres chacun ; quand la meule est nouvellement piquée , & qu'elle est de bonne qualité , l'expérience faisant voir que les plus dures & les plus spongieuses sont préférables aux autres.

On enferme les meules avec les archeures , c'est une menuiserie de 2 piés de haut sur 20 piés de pourtour environ , cela dépend de la grandeur des meules qui ont environ 6 piés de diamètre ; elle se démonte en trois parties quand on veut rebattre les meules. Elle est faite de 6 toi-

ses 4 piés de courbes, qui ont 3 pouces de gros : on comprend dans ces 6 toises 4 piés, les ceintres dans lesquels il y a une rainure pour y loger les 30 douves ou panneaux qui font le pourtour de meules ; ces courbes sont entretenues par neuf traverses de 22 pouces de long sur 2 & 3 pouces de gros.

On met sur les archures les couverceaux qui sont quatre planches d'un pouce d'épais, dont 2 sont devant & 2 derrière, & qui servent à enfermer les meules.

Au-dessus des archures & derrière la trémie est la trempure, qui est une pièce de bois de 9 piés de long sur 6 & 4 pouces de gros, dans un des bouts de laquelle, savoir celui qui est derrière la trémie, entre l'épée de fer ; à 6 pouces loin de cet endroit, est le poteau debout qui porte le dos d'âne sur lequel porte la trempure ; à l'autre bout est attachée une corde qui passe au travers du plancher & va s'arrêter à côté de la huche, ou bien est chargée d'un poids ; un peu au-dessus de la trempure est une grande gouttière de bois qui sort hors du moulin pour égoutter les eaux de la pluie qui pourroient couler le long de l'arbre tournant, & tomber sur les meules.

Au premier étage, derrière & à 6 pouces loin de l'attache, qui a 3 toises de long sur 24 pouces de gros, & autour de laquelle tourne le moulin, est le poteau du faux sommier de 6 pouces de long, 12 pouces de large & 6 pouces d'épaisseur, emmortoisé par un bout dans le faux sommier, qui a 12 piés de long, sur 6 & 7 pouces de gros, & qui soutient le plancher des meules ; & par l'autre dans un doubleau qui est une des pièces qui forme le plancher du premier étage ; dans ce poteau, environ à 3 piés du faux sommier est emmortoisé par un bout à tenon & mortaise double sans être chevillé le palier du fer ; ce palier a 6 piés de long sur 6 pouces de gros, & passe par l'autre bout sur la braie 32, laquelle a 6 piés de long sur 6 pouces de gros, & qui est emmortoisée par un bout dans son poteau 31, qui a sept piés de haut sur 8 à 9 pouces de gros ; la braie par l'autre bout est soutenue par l'épée de fer qui passe au travers ; cette épée a 9 piés $\frac{1}{2}$ de long, 3 pouces de large, un demi pouce d'épais ; le palier est guidé du côté de la braie par une coulisse verticale pratiquée dans le

poteau de remplage, qui fait partie du pan de bois derrière la braie ; un tenon pratiqué à l'extrémité du palier entre dans cette coulisse où il peut se mouvoir verticalement.

Au milieu du palier du petit fer est la souche qui est un morceau de bois de 15 pouces de diamètre sur 6 pouces d'épais, au milieu de laquelle est le pas ou la crapaudine dans laquelle tourne le bout inférieur du petit fer.

L'épée qui, comme nous avons dit, entre par le bout supérieur dans la trempure, & par l'inférieur dans le bout de la braie, sert de planches. Cette ouverture circulaire a le même diamètre que la chausse qu'on y fait passer toute entière, & dont l'extrémité, garnie de peau & d'un cerceau, est retenue par ce cerceau qui forme un bourlet d'un diamètre plus grand que celui de l'ouverture ; on étend ensuite la chausse en long dans la longueur de la huche, observant de faire entrer la baguette dans les boucles, ou attaches destinées à la recevoir ; on accroche ensuite les quatre extrémités des deux longues barres du chaffis aux lanieres des treuils destinées à les recevoir, & qu'on aura lâchées pour cette opération ; on fait ensuite entrer l'entonnoir dans le trou pratiqué à la surface supérieure de la cage qui répond à l'anche où cet entonnoir est retenu par le bourlet dont il est garni : on dirige l'anche dans cet entonnoir ou le manche qui lui sert de prolongement, afin que la farine qui sort par-là d'entre les meules entre dans la chausse du blutoir ; on accroche aussi aux chevilles destinées à les recevoir les deux longues cordes qui cotoyent dans des fourreaux la longueur de la chausse, & on roidit ces cordes à discrétion en faisant tourner plus ou moins les petits treuils qui tirent le chaffis, & dont les étoiles sont retenues par les cliquets qui leur répondent : en cet état le blutoir est monté.

Il y a une tourte de 20 pouces de diamètre, frétée d'une bande de fer qui est fixée sur le petit fer des meules au-dessus de la souche, & au-dessous des cartelles qui soutiennent le plancher des meules. Cette tourte est traversée par quatre chevilles de bois de cornier ou alizier, comme les fuseaux de la lanterne, ou les alluchons du rouet ; à ces chevilles répond l'extrémité d'un bâton fixe par des

coins dans un arbre ou treuil vertical placé du côté de la pascule du frein dont les pivots roulent ; savoir, celui d'en bas sur une crapaudine fixée sur le second doubleau du plancher inférieur, ou sur une semelle, dont les extrémités portent sur le premier & le second double ; le tourillon supérieur du même axe roule dans un collet pratiqué à une des faces d'une des cartelles qui soutiennent les meules.

Le même treuil porte, comme nous avons dit, un autre bâton appelé *baguette*, qui entre dans la cage du blutoir, & va passer dans les attaches qui sont cousues sur une des longues cordes ; la tourte qui tourne avec la meule supérieure, éloigne horizontalement quatre fois à chaque révolution l'extrémité du bâton qui lui répond, ce qui fait tourner un peu le treuil vertical, & par conséquent la baguette qui y est fixée. Cette baguette tire donc la chausse horizontalement jusqu'à ce que la cheville qui répond au bâton supérieur venant à échapper, l'action élastique des longues cordes qui ont été tendues hors de la direction rectiligne que la bande, par les petits treuils, leur a donnée, ramène la baguette dans le sens opposé, ce qui fera retourner le treuil & le bâton en sens contraires, jusqu'à ce que celui-ci soit arrêté par une des chevilles de la tourte, qui, en tournant, se présente à lui, & sur laquelle il tombe avec une force proportionnée à la tension des longues cordes.

Ces oscillations horizontales répétées quatre fois à chaque tour de meule, font que la farine mêlée au son, qui est entrée par l'entonnoir de la chausse, est promenée en long & en large dans la chausse, & qu'elle passe au travers, comme au travers d'un tamis, & tombe dans la huche ; le son beaucoup plus gros, ne pouvant y passer, est promené en long & en large dans la chausse, en long parce que la longueur de la chausse est inclinée à l'horison, & sort enfin par l'ouverture annulaire où est le cerceau, & se répand sur le plancher ou dans les sacs destinés à le recevoir. On garnit de peau de mouton les extrémités de la chausse, parce que les parties fléchies un grand nombre de fois en sens contraire, seroient bientôt rompues, si elles étoient seulement d'étamine.

Comme ce sallenent continuel élève

comme en vapeur les parties les plus fines de la farine, on a soin de clorre la cage du blutoir, soit avec des planches pour le dessus, ou avec des toiles épaisses pour le tour de cette cage. Même on met un morceau de toile devant l'ouverture par laquelle sort le son, pour empêcher de ce côté la perte de la folle farine. Ce morceau de toile est seulement attaché par sa partie supérieure, & pend comme un tablier devant l'ouverture de la chausse par laquelle le son s'échappe. Ce sont les chûtes du bâton sur les chevilles qui causent le bruit que l'on entend dans les moulins lorsqu'on laisse agir le blutoir. Car, lorsqu'on ne veut pas séparer le son de la farine, on suspend l'effet du blutoir en éloignant le levier des chevilles, par le moyen d'une petite corde que l'on attache à quelque partie du moulin ; on fait aussi passer le manche de l'anche dans une autre ouverture, au haut de la cage de la huche, que celle qui répond à la chausse du blutoir, & la farine mêlée avec le son est reçue dans la huche.

Pour l'en retirer, il y a vers les extrémités de la huche des ouvertures pratiquées dans la face antérieure, & fermées par des planches mobiles dans des coulisses que l'on pousse d'un côté ou d'autre pour ouvrir ou fermer. C'est par ces ouvertures que l'on retire la farine, que l'on met dans des sacs pour la transporter où l'on juge à propos.

La huche qui reçoit la farine, est de menuiserie : les planches qui en font la fermeture ont un ponce d'épais : les quatre piés & les huit traverses sont des planches de deux pouces d'épais qui sont refendues.

On appelle l'*anche* la conduite par laquelle la farine tombe dans la huche ou dans le blutoir, par le moyen de la tempure, ou trempure, qui est un levier à lever la meule supérieure : ce qui fait moudre plus gros ou plus menu, parce que le petit fer soutient la meule supérieure ; le petit fer pose sur son palier, qui pose sur la braxe ; il sera levé si on tire la corde qui est attachée au bout de la tempure.

Le blutoir est une chausse presque cylindrique, d'étamine plus ou moins fine, d'environ 8 piés de longueur, qui est placée en long dans la cage au-dessus de la huche. Cette chausse, composée de trois ou quatre lés d'étamine, est terminée au bout par un cerceau d'environ 18 pouces

de diametre ; & à l'autre bout, par un châssis quadrangulaire d'environ 2 piés de long sur 7 à 8 pouces de large. Ce châssis & le cerceau sont bordés de peau de mouton, longue du côté du cerceau d'environ trois pouces, & à laquelle l'étamine est réunie par une couture double. Du côté du châssis, qui est lui-même fermé par une piece de pareille peau clouée avec rivet sur le bois, est aussi une pareille bande de peau, mais plus large sur la circonférence, de laquelle la chauffe est également arrêtée par une double couture. Cette bande de peau est percée à la partie supérieure d'une ouverture circulaire d'environ 3 pouces de diametre, à laquelle on ajuste un entonnoir, aussi de peau de mouton, & terminé par un bourlet d'un pouce ou un pouce & demi de grosseur. Ce bourlet sert à retenir l'entonnoir à l'ouverture pratiquée à la face supérieure de la cage du blutoir. Cette ouverture répond à l'anche par laquelle la farine, mêlée au son, sort de dedans les archures qui renferment les meules.

Le long de la chauffe & de chaque côté, depuis le milieu des traverses verticales du châssis, jusqu'aux extrémités du diametre horizontal du cerceau qui termine la chauffe, s'étendent deux cordes de 7 à huit lignes de diametre, qui sont renfermées dans des fourreaux de peau de mouton cousus sur la longueur de la chauffe, suivant les lisieres de l'étamine. Ces cordes sont arrêtées par un nœud sur les traverses du châssis, & de l'autre bout sur quelques chevilles près de l'ouverture latérale à laquelle le cerceau de la chauffe est ajusté.

Sur le milieu de la chauffe, & sur le fourreau qui renferme la plus grosse de ses cordes dont on a parlé, on coud à 8 ou 10 pouces de distance l'une de l'autre, deux attaches ou boucle de cuir de cheval, ou de peau d'anguille, dont l'ouverture soit assez grande pour recevoir l'extrémité d'un bâton, qu'on appelle *baguette*, d'un demi-pouce environ de grosseur. Ce bâton est fixé par son autre extrémité dans une mortoise pratiquée à l'arbre vertical, qui fait agir le blutoir.

Il y a du côté de la cage qui répond au châssis de la chauffe, deux petits treuils horizontaux d'un pouce & demi de gros, dont les collets sont arrêtés dans des en-

tailles pratiquées aux faces extérieures des deux poteaux corniers de la face latérale de la cage du blutoir, & où ces collets sont retenus par de petites semelles qui les recouvrent. Ces deux treuils portent chacun à leur extrémité une roue de 4 ou 5 pouces de diametre dentée en rochet, que l'on appelle *étoile*, à chacune desquelles répond un cliquet, par le moyen desquels on fixe ces petits treuils où l'on veut.

Chacune des quatre extrémités des longues barres du châssis de la chauffe, & qui excède au-delà du travers d'environ un demi-pouce, est arrondie en façon de poulie. C'est sur ces especes de poulies que l'on fait passer des cordelettes ou des lanieres de peau d'anguille, ou de cuir, dont une des extrémités est accrochée à une entre-toise fixée aux montans de la cage, & l'autre extrémité est attachée à un des petits treuils; savoir, les deux supérieures, qui répondent aux extrémités de la longue barre supérieure, au treuil supérieur, & les deux autres au treuil inférieur.

Pour monter la chauffe du blutoir dans la cage, on fait premièrement passer de dehors en dedans le châssis par l'ouverture circulaire pratiquée dans une des faces latérales de la huche fermée en cet endroit.

Tout ce que l'on vient d'expliquer ne regarde que la machine du moulin.

De la maçonnerie qui soutient la cage du moulin. On bâtit circulairement un mur de moilons d'environ un demi pié d'épaisseur sur douze piés de haut; l'espace en dedans œuvre qu'il renferme est de 21 piés de diametre. On divise cette circonférence en quatre parties égales, & en bâtissant le mur, on bâtit aussi 4 gros piliers de pierre de même hauteur que le mur, mais saillans en dedans hors du mur d'environ 3 piés sur 2 piés de large.

On met à l'équerre sur ces 4 piliers élevés de même hauteur & dressés de niveau deux à deux, savoir, ceux qui sont diamétralement opposés, les solles de 4 toises de long sur 15 à 16 pouces de gros, sur le milieu desquelles est encastrée l'attache, qui a 3 toises de long sur 2 piés de gros, & autour de laquelle tourne le moulin, aux quatre bouts des solles dans la face supérieure, on fait deux mortaises embrevées l'une après l'autre; on en fait

aussi deux ; l'une au-dessus de l'autre , dans chaque face de l'attache qui est quarrée ; & dans ces mortoises sont emmortoisés huit liens , dont les quatre supérieurs ont 12 piés de long sur 15 à 16 pouces de gros ; & les quatre inférieurs , 9 piés de long , sur 12 pouces de gros ; ils tiennent l'attache bien ferme & bien aplomb.

Sur ces liens , juste autour de l'attache qui est arrondie à 16 ou 20 pans , est un assemblage quarré de quatre pieces de bois , appelé *la chaise* , de 5 piés de long sur 12 pouces de gros : cet assemblage est à tenons & mortoises doubles ; mais les tenons sortent assez pour y mettre deux grosses chevilles quarrées. La partie supérieure de la chaise est arrondie cylindriquement sur l'épaisseur d'environ 4 ou 5 pouces.

Sur la chaise sont posées parallelement les trattes , de trois toises de long sur quinze à seize pouces de gros , éloignées l'une de l'autre du diametre de l'attache ; dans les deux trattes sont assemblés d'équerre à tenons & mortoises , les deux conillardes , de trois piés de long y compris les tenons , sur quinze à seize pouces de gros : cela fait avec les trattes un quarré qui renferme l'attache.

On pose sur les trattes les huit doubleaux ou solives , chacune de douze piés de long sur sept & huit pouces de gros , qui font le plancher du premier étage ; & sur les doubleaux on met des planches d'un pouce d'épais , qui font le plancher.

Les quatre poteaux corniers , sont les quatre poteaux qui sont dans les angles de la cage , & qui en font la hauteur ; ils ont dix-neuf piés & demi de long sur dix à onze pouces de gros ; dans les bouts de ces poteaux , qui sont plus bas que les trattes , s'assemblent trois petites soupentes , de quinze piés de long pour les deux , qui font la longueur du *moulin* , & de douze piés pour celle qui en fait la largeur du côté des ailes ; elles sont garnies chacune de trois potelets , ou entretoises , de trois piés de long , assemblés d'un bout dans les soupentes , & de l'autre dans les pannètes , pour ceux qui sont dans la longueur du *moulin* ; & pour ceux qui sont dans sa largeur , ils sont assemblés dans le dernier doubleau vers les ailes ; tant les soupentes que les potelets ont trois à quatre pouces de gros.

Il y a une quatrième soupente de douze

piés de long sur huit à dix pouces de gros , emmortoisée dans les deux poteaux corniers qui sont vers la queue du *moulin* , & qui sert à la porter , parce qu'elle est posée dessus , & de plus parce qu'il y a un bouillon de fer qui est arrêté par une grosse tête qu'il a dans le premier doubleau en allant de derriere en devant , & qui passe au travers de la queue & de la soupente , & est arrêté par-dessous avec une clavette.

La queue a trente-huit piés de long sur quinze pouces de gros par le bout qui est assemblé dans le couillard où elle est attachée ; elle va un peu en diminuant par l'autre bout auquel est attachée une corde avec laquelle on met le *moulin* au vent.

Des deux côtés de la queue sont les limons de la montée de la longueur dont il est besoin pour aller depuis le rez-de-chaussée jusque dans le *moulin* , sur douze pouces de large & cinq d'épais ; ils sont posés de champ , & sont assemblés dans les deux bouts des trattes ; on les taille par dents de dix pouces de hauteur depuis le haut jusqu'en bas , pour y placer les marches , qui ont six piés de long & un pouce d'épais ; vers le milieu de la queue , est un assemblage de charpente , appelé *chevallet* , qui sert à entretenir la montée avec la queue ; il est composé de deux bras , de huit piés de longs sur quatre & six pouces de gros , appliqués aux deux côtés de la queue d'une entretoise , assemblée à tenons & mortoise embrevée dans les bras & posée sur la queue ; elle a de long la largeur de la queue en cet endroit , sur trois & quatre pouces de gros au-dessus de l'entretoise ; sur le bout des bras est assemblé le chaperon , de deux piés de long sur quatre & six pouces de gros ; dans les bouts inférieurs des bras est assemblé le support de la montée , qui a six piés de long sur quatre & six pouces de gros ; & pour le mieux relier avec les bras , il y a des étriers de fer qui l'embrassent par-dessous , & qui sont attachés sur les bras.

Sur le bout des trattes au haut de la montée , est placé le faux pont , de trois piés & demi de large sur huit piés de long ; les planches qui en font le plancher ont un pouce d'épais , elles portent par un bout sur les trattes , & de l'autre sur une petite sabliere de trois piés quatre pouces environ de longueur sur cinq & six pouces de gros , assemblée dans le poteau cornier , & soutenue par-dessous avec un

lien de quatre piés de long sur sept & quatre pouces de gros, emmortoisé dans la sabliere & dans le bout du poteau cornier : dans les bouts des sablieres, tant de celle qui porte le faux pont que de celle qui porte la galerie, est assemblé le poteau d'angle du faux pont, de huit piés de long sur quatre pouces de gros ; dans ce poteau & dans le poteau cornier, est assemblé l'appui du faux pont, de trois piés de long sur quatre & trois pouces de gros ; il y a une petite guette qui est assemblée dans cet appui & dans la petite sabliere qui est dessous ; elle a trois piés quatre pouces de long, sur quatre & trois pouces de gros : il y a encore à l'entrée du faux pont, un autre poteau égal & parallèle au poteau d'angle, avec un appui qui les joint.

Sur les extrémités des doubleaux sont posées les panettes, de quinze piés de long sur sept à huit pouces de gros, assemblées à tenons & mortoises embrevées dans les poteaux corniers.

Le pan du bois au pourtour du premier étage, est composé de quatorze guettes, de huit piés de long ; de sept poteaux de remplage, y compris ceux d'huissierie de sept piés de long, & du linteau de la porte sur quatre & neuf pouces de gros, tant les uns que les autres : les guettes & les poteaux qui sont dans les longues faces du moulin sont assemblés dans les panettes & dans les pannes meulieres & celles & ceux qui sont dans la largeur du moulin sont assemblés dans le premier & le dernier doubleau, & dans les colliers.

Sur le bout de l'attache est posé le sommier de douze piés de long sur vingt-quatre pouces de gros, dans lequel entre son mamelon : c'est sur le sommier que le moulin tourne, & que porte une partie de sa pesanteur ; c'est ce qui fait qu'on le garnit d'une plaque de cuivre à l'endroit où il pose sur l'attache.

Derriere & parallelement au sommier, à six pouces loin, est placé le faux sommier de douze piés de long sur six à sept pouces de gros ; il est emmortoisé dans deux des poteaux qui sont au pourtour du premier étage ; il soutient les bouts des quatre cartelles de six piés de long, sept pouces de large & six pouces d'épais, qui soutiennent les meules,

La montée qui va du premier étage au second, est composée de deux limons, de neuf piés de long sur quatre & six pouces de gros ; de dix marches faites de planches de deux piés & demi de long sur un pouce d'épais.

Explication des pieces qui sont au second & au dernier étage, au-dessus du pan de bois du premier étage sont assemblés dans les poteaux corniers les deux colliers, de douze piés de long, l'un devant, l'autre derriere le moulin : celui du côté des volans porte les bouts des cartelles sur lesquelles les meules reposent ; celui qui est du côté de la montée porte les sept solives de dix piés de long sur cinq & sept pouces de gros, qui composent le plancher du second étage ; elles sont assemblées d'un bout dans le sommier qu'elles aillent en dessus ; & de l'autre bout, après avoir passé sur le collier, elles ont trois piés de saillie pour former la galerie : sur les solives sont attachées des planches d'un pouce d'épais qui forment le plancher ; ce plancher a deux ouvertures, l'une par laquelle on monte du premier étage au second, & l'autre par laquelle on tire le blé.

Immédiatement au-dessus du plancher du second étage, le long des côtés du moulin, sont assemblées à tenons & mortoises embrevées dans les poteaux corniers, les pannes meulieres, de quinze piés de long sur neuf & dix-huit pouces de gros, elles sont posées de champ sur les deux bouts du sommier.

Près les pannes meulieres du côté des volans, est une entretoise, de douze piés de long sur sept à huit pouces de gros, servant de sabliere ; elle est emmortoisée dans les poteaux corniers.

Le pan de bois au pourtour de cet étage est composé de douze guettes, de sept piés & demi de long sur quatre & six pouces de gros, & trois poteaux de remplage ; il est assemblé pour les côtés dans les pannes meulieres & dans les hautes pannes, & pour le côté du volant, dans l'entretoise, & le collier supérieur, qui est au-dessous du jeu : un des poteaux, savoir celui qui est du côté des volans, a sept piés & demi de long, sur quatre & six pouces de gros ; les deux autres, à bossages par le haut, ont la

même longueur sur huit à neuf pouces de gros.

Le pan de bois dans la face de la galerie est composé de trois sablières, dont la première est à la hauteur du plancher, & pose sur l'extrémité en saillie des solives; la seconde sert d'appui aux croisées de la galerie, & la troisième, qui est à la hauteur des hautes pannes, s'assemble en entaille avec elles; ces trois sablières ont chacune douze piés de long sur trois & quatre pouces de gros pour les deux inférieures, & quatre sur six pour celle qui est à la hauteur des hautes pannes: elles sont emmortoisées dans deux poteaux, de neuf piés de long sur cinq & six pouces de gros, qui servent de poteaux corniers à la galerie; ils sont assemblés par le bout d'en-haut dans le bout des hautes pannes, & par le bout d'en-bas dans deux petites sablières de trois piés & demi de long sur quatre & six pouces de gros, qui sont à la hauteur du plancher, & qui tiennent à tenons & mortaises dans les gros poteaux corniers; elles soutiennent les ailes de la galerie, & ont un lien par-dessous qui a quatre piés de long sur sept & quatre pouces de gros: dans les petites sablières & dans le bout des hautes pannes, sont assemblées deux guettes, une de chaque côté; elles ont neuf piés de long sur quatre pouces de gros; elles sont les côtés de la galerie.

Outre les trois sablières de la face de la galerie, il y a encore 5 potelets, dont 3 qui sont les fenêtres, ont 5 $\frac{1}{2}$ piés de long, & sont éloignés les uns des autres de deux piés; les 2 autres qui sont sous les milieux des fenêtres ont 3 $\frac{1}{2}$ piés de long: il y a encore 4 guettes, dont 2 qui ont 5 $\frac{1}{2}$ piés de long, sont assemblées dans les sablières d'appui, & à la hauteur des hautes pannes; les 2 autres ont 3 de long, & sont assemblées dans la face inférieure de la sablière d'appui & dans celle qui pose sur le plancher: toutes ces pièces ont 3 sur 4 pouces de gros.

Les deux hautes pannes qui servent d'entablement, ont 3 toises de long, sur 14 pouces de gros; c'est dans ces deux pièces que sont assemblées, dans les faces latérales intérieures, les trois paliers & le jeu; & dans les faces inférieures, les quatre poteaux corniers.

Il y a encore sous les hautes pannes, l'un devant, l'autre derrière, deux colliers de 15 piés de long, sur 8 à 9 pouces de gros, qui sont assemblés dans les poteaux corniers; celui qui est du côté de la galerie, est soutenu par deux liens de 3 piés de long, sur 6 & 7 pouces de gros: une des fermes du comble pose dessus.

Explication du comble. Le comble est composé de trois fermes; la première en commençant du côté des ailes, pose sur le jeu, & est composée de deux arbalétriers, de 9 de long à-peu-près, d'un entrant de 5 piés de long, & d'un poinçon de 3 à 4 piés, le tout sur 4 & 6 pouces de gros. La seconde, qui est au milieu du moulin, pose sur les hautes pannes à l'endroit où les poteaux de remplage sont emmortoisés dans les hautes pannes; ces poteaux ont un bossage par le haut, pour mieux soutenir les hautes pannes. La ferme est composée de deux arbalétriers, & d'un demi entrant, & d'un poinçon qui a un lien de chaque côté, qui s'emmortoise dans le faite. La troisième ferme pose sur le collier, & est composée de deux arbalétriers, d'un poinçon & de deux entrants; le poinçon a un lien qui prend un peu au-dessus de l'entrant, & va soutenir le chevron de la croupe, qui est au-dessus de la galerie: il y a encore à cette croupe, deux empanons qui ont 3 à 4 pouces de gros, aussi bien que le chevron de coupe. Il y a un faite, dont la longueur est de 15 piés, sur 7 & 5 pouces de gros; & seize chevrons de 12 piés de long, sur 3 & 4 pouces de gros.

Il faut pour l'étendue de la couverture 112 toises de planches appliquées sur les chevrons, elles servent de lattes pour attacher les bardeaux, qui ont 10 pouces de long & 3 pouces de larges; ils sont posés en pureau ordinaire de 4 pouces: il en faut 4500 pour toute la couverture.

Il faut aussi pour le houffage, fermeture, ou clôture du moulin 127 ais à couteau: savoir 16 de 15 piés de long, 48 de 18 piés, 58 de 12 piés & 5 de 3 piés pour le devant du faux pont. Tous ces ais ont 10 pouces de large, 9 lignes d'épaisseur par le dos, & 3 par le taillant.

Explication de l'engin à tirer le blé. On monte le blé dans le second étage du

moulin par le moyen d'une machine placée dans les fermes du comble, & dont voici la description.

Cette machine est composée d'un grand arbre, d'environ 6 pouces de diamètre, & dont la longueur est depuis le plan des dents du rouet jusqu'à la croupe du *moulin*. Cet arbre porte du côté du rouet, un petit hérifson qu'on appelle la *machine*, d'environ 2 piés de diamètre, & dont les dents peuvent engrainer intérieurement dans celles du rouet, lorsqu'on souleve le collet sur lequel pose le tourillon de cet axe, ce qui se fait par la mécanique suivante.

Le collet de l'axe est porté par une pièce de bois, mobile par une de ses extrémités, sur un boulon de fer qui la traverse & un des chevrons du comble dans lequel on a pratiqué une mortoise, ce qui fait un levier du second genre; l'autre extrémité de ce levier est portée par celle d'un autre levier, du premier genre, dont le point d'appui est une petite barre de fer, faisant l'effet d'une chaîne par laquelle il est suspendu à quelques-uns des chevrons du comble; l'autre extrémité de ce second levier est armée d'une corde, qui descend à portée de la main, & que l'on peut fixer à un crochet, pour laisser tourner la machine tant qu'on en a besoin; l'autre extrémité de l'arbre est mobile sur un bout de chevron emmortoisé dans le chevron de la croupe & un des empanons; la partie de cet arbre, comprise depuis cette extrémité jusqu'à l'endroit où il traverse la fermure de croupe, sert de treuil sur lequel s'enroule la corde, à l'extrémité de laquelle est attachée une *s* de fer, par le moyen de laquelle & de la corde qui passe par l'autre treuil de cette *s*, on saisit le sac de blé que l'on veut monter dans le *moulin*. Cette corde passe sur un rouleau mobile par un bout dans un des arbalétriers de la ferme de croupe, & de l'autre dans la sablière de la galerie, qui est à la hauteur des hautes pannes; ce rouleau renvoie la corde & fait qu'elle descend aplomb du centre de l'ouverture de la galerie.

Sur le même arbre, entre la fermure de croupe & celle du milieu du *moulin*, est un tambour composé de différentes lattes qui traversent l'arbre & forment,

avec d'autres qui leur servent d'entretoises, comme une espèce de grand dévidoir, sur laquelle la corde sans fin appelée *vindenne*, fait plusieurs tours: cette corde descend si on veut, aussi-bien que celle du levier, dans le premier étage, la *vindenne* par deux trous, & celle de la bascule par un seulement, afin de pouvoir manœuvrer cette machine, soit du premier ou du second étage: lors donc que l'on veut monter un sac dans le *moulin*, & par le moyen du vent, on tire la corde de la bascule de l'hérifson, ce qui le souleve & met ses dents en prise avec celles du rouet qui le fait alors tourner; & le treuil pratiqué à l'autre extrémité de l'arbre sur lequel la corde à laquelle le sac est suspendu, s'enroule pendant cette opération, la *vindenne* ou corde sans fin s'enroule d'un côté sur le tambour, & se déroule de l'autre, en sorte qu'il y a toujours le même nombre de tours sur le tambour & en nombre suffisant pour que cette corde ne puisse pas glisser; veut-on cesser de monter le sac, il n'y a qu'à lâcher la corde de la bascule, & le poids de l'hérifson & de ses agrès, le faisant aussitôt descendre, dégagera ses dents de celles du rouet, il cessera de tourner: mais il faut alors saisir la *vindenne*, sans quoi le poids du blé contenu dans le sac, feroit promptement rétrograder l'arbre de l'hérifson, ce qui feroit descendre le sac avec rapidité.

On peut aussi monter le blé dans le *moulin*, quoiqu'il ne fasse point de vent, il ne faut pour cela que manœuvrer l'arbre par le moyen de la *vindenne*, observant que les dents de l'hérifson ne soient pas en prise avec les dents du rouet. On se sert de la même machine pour redescendre la farine au bas du *moulin*.

De l'engin ou cabestan à virer au vent. L'engin à virer au vent est composé d'un treuil, de 3 piés de haut sur 7 pouces de diamètre, & dont la tête est garnie d'une frette de fer, pour l'empêcher d'éclater lorsqu'on met le levier dans l'œil pour le tourner; d'un chaperon, de 2 piés de long sur 4 pouces de gros, dans lequel sont assemblées par le haut; les jambes, qui ont 2 piés de long sur 3 & 4 pouces de gros; elles sont aussi assemblées par le bas, dans l'effieu qui a à chacune de ses extrémités une roue d'un pié de diamètre sur 3 pouces d'épais,

pour pouvoir le meyer plus facilement où l'on veut; dans cet effieu est assemblée la semelle, dans un trou de laquelle tourne le pivot d'en-bas du treuil; celle d'en-haut est de deux pieces pour embrasser le collet du treuil; elles sont entretenues par le poteau du bout, qui est lui-même arrêté dans la semelle par deux liens. Ce poteau a $2\frac{1}{2}$ de haut, sur 4 à 5 pouces de gros; les liens ont 4 pouces de gros sur $1\frac{1}{4}$ pié de longueur. On amarre cet *engin* par une corde à un des poteaux, dont il y en a douze semblables fichés en terre dans la circonference que l'extrémité de la queue décrit sur le terrain: au lieu de poteaux de bois on en met ordinairement de pierre.

Il y a des *moulins à vent* construits dans une tour de pierre, & dont la construction ne differe de ceux-ci qu'en ce que c'est seulement le comble qui tourne pour mettre les ailes au vent. Dans ces *moulins* l'arbre tournant, le rouet & le frein suivent le comble, & les meules, la lanterne qui les fait tourner, sont placées au centre de la tour; le comble entier & la queue qui y est assemblée, sont portés par des roulettes qui roulent dans une rainure circulaire, pratiquée à une semelle qui recouvre la maçonnerie de la tour.

Des moulins à eau. Il y en a de plusieurs sortes, selon les lieux où ils sont placés, & le plus ou moins d'abondance d'eau pour les faire mouvoir, & le plus ou moins de vitesse de cette eau.

Supposons le sur une riviere navigable, la partie d'aval d'une arche de pont, ou entre deux piliers de maçonnerie, ou enfin entre deux palées, comme sont placées les machines hydrauliques du pont N. D. à Paris.

Sur les piés droits de maçonnerie ou sur les chaperons des palées on construit un plancher de poutres, solives & madriers. Ce madrier est percé de six ouvertures, par cinq desquelles descendent de longues pieces de bois, servant de chaînes, assez longues pour atteindre depuis le plancher jusqu'à la surface des plus basses eaux. Ces chaînes, dont quatre suspendent le chassis qui porte la grande roue à aubes, & la cinquieme qui suspend la vanne avec laquelle on ferme le coursier, sont percées de trous quarrés sur deux rangées

paralleles, distans l'un de l'autre de six pouces ou environ. C'est dans ces trous que l'on fait entrer les verroux, qui fixent le chassis à une hauteur convenable, pour que les aubes inférieures soient plongées dans l'eau & reçoivent par conséquent l'impression du courant, premier moteur de toute la machine. On élève le chassis & la vanne par le moyen des crics, comme à la machine du pont N. D. ou avec des verins qui sont de fortes vis de bois. Voyez VERIN Les crics ou les verins sont placés sur le plancher du premier étage, & les verroux posent sur leurs semelles.

La grande roue, composée de plusieurs assemblages de charpente, porte les aubes de trois piés de hauteur, sur environ 15 piés de longueur, & aussi un rouet, dont les alluchons, au nombre de soixante, engrenent dans les fuseaux de la grande lanterne, qui sont au nombre de seize. L'arbre vertical de cette lanterne porte par son pivot inférieur sur le palier, garni d'une crapaudine; & par sa partie supérieure, traverse le moyeu de la roue horizontale qui engrene dans la lanterne des meules.

La partie inférieure du moyeu de la roue horizontale est arrondie & roule entre deux moises qui ferment la sixieme ouverture qui est au plancher.

Les menles & les archures ou tonneaux qui les renferment, sont placées sur un fort assemblage de charpente, de 4 piés d'élévation, sur 6 ou 7 en quarré, formant une cage à jour, dont la face supérieure fermée par des madriers de trois pouces d'épais, posés sur des carteles ou solives de six pouces de gros, est le plancher des meules. L'hérifson entre dans le vuide de cette cage par une des faces latérales, pour engrener avec les fuseaux de la lanterne, enarbrée sur l'axe ou fer de la meule tournante. Ce fer porte par son pivot inférieur sur le palier qui est garni d'une crapaudine.

Le palier, dont les deux extrémités sont terminées en tenons, est emmortoisé dans les deux braies dont les mortoises sont plus longues que les tenons n'ont de largeur, & où ils sont fixés par des coins ou clés. On fait ainsi cet assemblage pour pouvoir avec facilité rectifier l'engrenage de l'hérifson avec la lanterne, en l'approchant ou l'éloignant autant qu'il est

nécessaire. Les deux braies sont mobiles dans de longues rainures pratiquées aux faces intérieures opposées des poteaux corniers où elles aboutissent. Ces quatre poteaux corniers sont assemblés par leur bout inférieur dans les semelles ou patins, qui sont eux-mêmes assemblés à mi-bois, & ils sont affermis dans la situation verticale par huit liens assemblés à tenons & mortaises, embrevés dans les poteaux & dans les patins. Les poteaux corniers sont aussi reliés ensemble deux à deux par des chapeaux dont la longueur est perpendiculaire à la ligne qui joint ensemble les centres de l'hérifson & de la lanterne. Les chapeaux sont joints ensemble par deux entre-toises & les solives qui composent le fond du plancher des meules.

Du côté opposé à l'hérifson, se trouve la huche dans laquelle tombe la farine mêlée au son ; car le moulin n'a pas de blutoir.

Si on vouloit y en adapter un, il faudroit placer le treuil vertical du blutoir près d'un des angles de la cage, & le blutoir passeroit sous le plancher des meules, pour aller rencontrer quelques-uns des fuseaux de la lanterne, prolongés au-dessus d'une des tourtes qui la composent ; le reste du blutoir seroit disposé comme il a été dit ci-dessus en parlant du blutoir du moulin à vent.

La trémie & l'auget, disposés, par rapport aux meules, de la même manière que dans le moulin à vent, sont supportés par le plancher supérieur auquel on monte par un escalier pratiqué dans un des angles du bâtiment. Ce plancher est percé d'une ouverture quarrée, dans laquelle est placée la trémie. Il y a aussi une autre ouverture que l'on ferme avec une trape, par laquelle, & au moyen d'un engin ou treuil mu par l'hérifson horizontal, on parvient à monter les sacs de blé non moulu au second étage, pour être versé dans la trémie.

Les moulins construits sur des bateaux ne diffèrent de ceux-ci qu'en ce que la roue à aubes est double, c'est-à-dire qu'il y en a deux, une à chaque bout de l'arbre horizontal qui traverse le bateau. Cet arbre a deux coliers garnis d'alumelles qui roulent sur deux semelles fixes sur les plats-bords du bateau. Il porte un-hérifson dont les dents engrenent dans une lanterne fixée sur un autre arbre horizon-

tal & parallèle au premier. Cet arbre porte un rouet dont les dents conduisent la lanterne des meules. Il y a un frein autour de ce rouet, dont les extrémités sont attachées aussi-bien que la bascule qui le roidit, à la cage de charpente qui soutient les meules. Le reste comme dans celui que nous venons de décrire.

Il y a des moulins à eau d'une autre construction plus simple que la précédente ; mais ils ne peuvent être établis que dans les lieux où on a une chute d'eau de quatre ou cinq piés de hauteur au-moins. Ayant donc construit en bonne maçonnerie la cage du moulin & le contre-mur qui, avec une des faces du bâtiment forme le canal ou courfier dans lequel la roue à aubes doit être placée, & dans lequel l'eau doit couler ; ce courfier est fermé par une vanne que l'on ouvre quand on veut laisser tourner le moulin. Il y a aussi dans le canal supérieur une autre vanne que celle qui répond au courfier, par laquelle on peut vider le canal, & un déchargeoir pour laisser écouler l'eau superflue.

La roue à aubes de 15 ou 18 piés de diamètre, est composée de deux cercles de charpente assemblés parallèlement sur l'axe horizontal qui traverse le courfier. Sur la circonférence de cette roue formée de planches, sont fixées perpendiculairement les aubes au nombre de seize ou vingt ; le même axe porte un rouet de neuf piés de diamètre, placé dans la cave du moulin. Ce même rouet qui a 48 alumchons, mene une lanterne de neuf ou dix fuseaux, fixée sur l'arbre de fer de la meule supérieure. Le pivot inférieur de cet arbre de fer tourne dans une crapaudine posée sur un palier ; le palier est supporté par une braie qui est elle-même suspendue, au moyen d'une épée de fer, à une tempure dans l'étage supérieur, dont la corde va se fixer quelque part auprès de la huche. Le bout supérieur du fer, moins gros que le reste, entre dans le trou quarré de l'anil de fer scellé à la partie inférieure de la meule supérieure. Le reste de ces moulins est semblable à ceux décrits ci-dessus.

Lorsque l'eau, destinée à faire tourner un moulin, n'est pas abondante, & que la chute a beaucoup de hauteur, on la conduit au-dessus de la roue par une buse ou canal de bois, dont l'entrée se ferme

ferme avec une vanne , quand on veut arrêter le *moulin*. La circonférence des jantes de la roue est couverte de planches , & forme un cylindre ou tambour , dont la surface sert de fond à un grand nombre d'auges composées de planches latérales qui font tout le tour de la roue , & de planches transversales comme des aubes , mais inclinées du côté de la buse , par où l'eau vient. L'eau venant à tomber au haut de la roue , dans les auges qu'on appelle *pots* , son choc & son poids la font tourner ; & par conséquent le reste du *moulin* comme celui ci-dessus.

Mais si l'eau a beaucoup de chute , & qu'elle soit en quantité suffisante , on peut construire un *moulin* avec encore moins de frais , comme ceux , par exemple , construits en Provence & en Dauphiné ; ils n'ont qu'une seule roue horizontale de six ou sept piés de diamètre , & dont les aubes sont faites en cuilliers , pour mieux recevoir le choc de l'eau qui coule dans une buse , tuyau ou canal , d'un pié environ d'ouverture dirigée à la concavité des cuilliers. L'axe de cette roue , sur lequel la meule est aussi fixée , terminée en embas par un pivot , roule sur une crapaudine placée sur un sommier dont une des extrémités pose sur un seuil dans la cave du *moulin* ; l'autre extrémité du même sommier pose sur une braie , ou est suspendue par une épée à une tampure par le moyen de laquelle on approche ou on éloigne la meule tournante de la meule gissante. On arrête ces sortes de *moulins* , en interceptant le cours de l'eau par le moyen d'une vanne ou d'un clapet à bascule ; que l'on peut mettre en mouvement de dedans le bâtiment même du *moulin*. L'eau étant arrêtée ou obligée de prendre un autre cours , le *moulin* cessera de tourner ; quant à celle qui vient frapper les cuilliers ou aubes de la roue qui est dans la cave du *moulin* , elle s'écoule par une ouverture pratiquée à une des murailles de cette cave.

On trouve au Basacle à Toulouse des *moulins* de cette espèce , qui sont ce qu'il y a de mieux imaginé & de plus simple jusqu'à présent.

Il y a aux *moulins* du Basacle seize meules de front placées dans un même bâtiment en travers de la rivière ; & comme elles sont toutes mues de même

par la force du courant , il suffira d'expliquer ce qui convient à deux ou trois de ces meules.

On a construit plusieurs piles de maçonnerie qui servent de piés droits à des arcades de trois à trois piés & demi de largeur , qui divisent le canal en seize canaux différens : les avants & arrières des piles sont éloignés l'un de l'autre de cinq & demi environ. Ces arcades servent de coursiers. Ces arcades , dis-je , sont fermées du côté d'amont par des vannes qui descendent dans des coulisses , & qu'on leve quand on veut laisser tourner le *moulin*. Le coursier va en rétrécissant jusqu'à l'endroit où il aboutit à la circonférence d'un cylindre ou tonneau de maçonnerie sans fond , dans lequel est placée une roue horizontale , dont l'axe vertical concentrique à ce cylindre , porte la meule supérieure. L'eau retenue derrière la vanne passant par le pertuis qu'elle laisse ouvert lorsqu'elle est levée , entre avec précipitation dans le coursier dirigé obliquement suivant la tangente au cylindre , & ne trouvant point pour sortir une ouverture aussi grande que celle par laquelle elle est entrée , gonfle & s'introduit avec plus de force dans le cylindre ; en formant un tourbillon elle contraint la roue horizontale qui y est de tourner avec elle.

L'eau après avoir fait plusieurs tours , & frappé les aubes de la roue , s'échappe par le vuide que ces mêmes aubes laissent entre elles , sort par le fond du cylindre , & s'écoule du côté d'aval , où on a ménagé une pente.

L'effieu ou arbre de la roue , laquelle a trois piés de diamètre , est terminée par un pivot tournant sur une crapaudine fixée sur un palier. Ce palier repose par une de ses extrémités sur un seuil où il est castré de quelques poudes. L'autre extrémité de ce palier est suspendue par un poteau ou épée de bois boulonnée à une braie qui est elle-même suspendue par un autre poteau ou épée retenue sur le plancher par un boulon qui la traverse , ou sur une tempure. Toutes ces pièces servent comme dans les autres *moulins* à élever ou à baisser la meule supérieure.

La roue à aubes intérieures de trois piés de diamètre est d'une seule pièce de bois de dix poudes d'épaisseur : cette pièce de bois est un tronçon d'un gros

arbre que l'on garnit en haut & en bas d'une frette ou bande de fer pour l'empêcher de fendre. On y taille les aubes que l'on incline à l'axe d'environ cinquante-quatre degrés, ou pour le mieux, l'inclinaison doit être telle que la diagonale du parallélogramme fait sur les directions horizontales circulaires de l'eau, & sur sa direction verticale, y soit perpendiculaire, les côtés du parallélogramme étant proportionnels aux vitesses.

Enfin, on a inventé dans ces derniers temps d'employer le flux & le reflux de la mer à faire tourner les moulins, invention très-heureuse & très-utile attribuée à un nommé *Perse*, maître charpentier à Dunkerque; il faut pour cela avoir un lieu bas d'une étendue suffisante pour contenir assez d'eau: on ferme la communication de ce lieu à la mer par une chaussée, dans le travers de laquelle on pratique trois canaux parallèles. Celui du milieu sert de coursier à la roue; un des deux autres qui communique à la mer, & que nous appellerons *canal de flot*, communique par deux branches aux deux extrémités du coursier. Le troisième canal appelé *canal de jusant*, communique au bassin ou réservoir, & aussi aux deux extrémités du coursier par deux branches; le coursier est séparé des canaux par quatre vannes placées dans les branches de communication; après que le flux monte d'une quantité suffisante, on ouvre la vanne du canal de flot qui communique au coursier du côté par où l'eau doit y entrer, & on ferme la seconde du même canal; on ouvre aussi celle du canal de jusant, qui communique à la sortie du coursier, & on ferme l'autre du même canal en cet état, & l'étang étant supposé vide, l'eau de la mer à marée montante, entrera par le canal de flot, & passera dans le coursier sous la roue qu'elle fera tourner; & du coursier entrera dans l'étang, ce qui fera tourner le moulin pendant environ quatre des six heures que dure le flot. On ouvrira alors toutes les autres vannes, afin que pendant les deux heures qui restent à écouler jusqu'à la pleine mer, l'eau puisse entrer en abondance dans le temps, & qu'elle soit au niveau de la pleine mer; on fermera alors toutes les vannes pour retenir l'eau, jusqu'à ce que le jusant ou reflux ayant fait baisser les eaux

de la mer pendant deux heures au-dessous du niveau de celles contenues dans l'étang, on ouvrira alors la vanne du canal de jusant, qui communique à l'entrée du coursier, & aussi celle qui communique de la sortie du même coursier au canal de flot; les deux autres vannes demeurant fermées, & l'eau de l'étang passant dans le coursier, fera tourner la roue du même sens qu'auparavant, avec une vitesse proportionnelle à la chute que les différens niveaux de l'eau contenue dans l'étang & de la mer, pourra lui procurer, & le moulin tournera jusqu'à la basse mer, si l'eau contenue dans l'étang est suffisante, ou seulement jusqu'à ce qu'elle soit épuisée.

Une heure environ avant la basse mer, on ouvrira toutes les vannes pour laisser écouler entièrement toute l'eau de l'étang à la mer, ou du moins qu'elle se mette de niveau aux plus basses eaux, où le jusant puisse abaisser. On refermera alors toutes les vannes, que l'on laissera fermées jusqu'à ce que le flot ayant assez élevé les eaux de la mer pour leur procurer une chute suffisante dans l'étang, on rouvrira celle du canal de flot qui communique à l'entrée du coursier, & celle du canal de jusant, qui communique à la sortie du même coursier, les deux autres demeurant fermées, & le moulin tournera comme auparavant & du même sens, soit de flot ou de jusant.

C'est-là sans doute, ce que l'inventeur s'est proposé; mais on peut simplifier encore cette invention, ainsi que nous allons expliquer; mais alors le moulin tournera pendant le flot d'un certain sens, & pendant le jusant dans le sens opposé; ce qui n'entraîne aucun inconvénient, étant facile de disposer les engrenages des roues & des lanternes pour cela: ce qui même ne peut que tendre à leur conservation. Il y aura donc un seul canal en travers de la chaussée de l'étang. Ce canal sera fermé par deux vannes, une du côté de la mer qui sera nommée *vanne de flot*, & une autre du côté de l'étang appelée *vanne de jusant*, qui fermeront de part & d'autre le coursier. Les deux parties du canal hors les vannes, communiqueront ensemble par une branche qui sera fermée aussi par une vanne. L'étang étant supposé vide, la mer basse, & toutes les vannes fermées, excepté celle de jusant, on attendra que le flot soit assez

anonté, pour que la différence des niveaux de la mer & de l'étang soit suffisante, pour que la chute des eaux puisse faire tourner le moulin. On ouvrira alors la vanne de flot du courfier, celle de la branche de communication demeurant fermée, & l'eau de la mer passant sous la roue dans le courfier, la fera tourner presque jusqu'au temps de la pleine mer. Quelque temps auparavant on ouvrira la vanne qui fermoit la branche de communication des deux parties du canal, pour que l'eau de l'étang puisse se mettre de niveau aux plus hautes eaux du flot. On les y retiendra alors en fermant cette vanne & celle de jufant, jusqu'à ce que le reflux ait abaissé les eaux de la mer d'une quantité suffisante pour procurer à celles de l'étang assez de chute dans le courfier; alors on ouvrira la vanne de jufant, & l'eau de l'étang s'écoulant dans le courfier à la mer, fera tourner la roue du moulin en sens contraire. Quelque temps avant la basse mer, on ouvrira la vanne de la branche de communication afin de laisser écouler entièrement à la mer l'eau qui est contenue dans l'étang; & à l'instant où le flot suivant recommence, on la refermera & celle de flot, jusqu'à ce que sa hauteur au-dessus de la surface de l'étang puisse procurer assez de chute pour faire tourner la roue dans sa première direction; on ouvrira alors la vanne de flot pour recommencer la même opération, & faire provision d'eau dans l'étang pour suffire à faire tourner le moulin pendant le temps du reflux suivant. (D)

Noms des pieces qui entrent dans la construction d'un moulin.

Solles.	Sommier.
Attache.	Faux sommier.
Liens.	Poteau du faux sommier.
Chaise.	
Chevrans du pié.	Le palier.
Trottes.	La fouche.
Couillards.	Petit fer & chevilles du blutoir.
Doubleaux.	Poteau de la braie.
Poteaux corniers.	La braie.
Soupentes.	La bascule du frein.
Entre-toises.	Epée de la bascule.
La queue.	Porte-poulie.
Limons de la montée.	Plancher des meules, composé de quatre cartelles.
Le treuil.	
Chaperon.	

Bras du chevalet.	La huche & le blutoir.
Chevalet.	
Support de la montée.	L'anche.
Entre-toise.	Montée du second étage.
Chaperon.	Colliers.
Lien du rossignol.	Pannes meulieres.
Poteau d'angle.	Entre-toise.
Appui du faux pont.	Galerie.
Lien sous la sabliere de la galerie.	Poteau de croisée de la galerie.
Planchers.	Appui.
Pannettes.	Sabliere.
Guettes.	Hautes pannes.
Poteaux de remplage.	Colliers.
Palier du gros fer.	Le jeu.
Gros fer.	D'os d'âne.
Marbre sur lequel pose le collet de l'arbre tournant.	Pieu.
Palier du petit collet.	Epée de fer.
Semelle du petit collet.	Trumions.
Palier de heurtoir.	Trémie.
Le heurtoir.	Anget.
Les luons.	Cles des paliers.
Arbre tournant.	Jambes de force.
Rouet.	Entrait.
Chanteaux.	Poinçon.
Paremens.	Liens.
Gouffets.	Faite.
L'ellien.	Chevrans du contble.
Embrasures.	Planches sur lesquelles posent les bardeaux.
Lanterne.	Bardeaux.
Tourtes.	Ais à couteau.
Roues.	Volans.
Les jambes.	Antes.
Frein.	Coterets.
Archures.	Lattes.
Tempure.	Liens.
	Poteau debout.
	Semelles.

Observations sur les moulins à vent & à eau, avec leur théorie. Du moulin à vent.
Le moulin à vent, quoique connu de tout le monde, est cependant d'une construction beaucoup plus ingénieuse qu'on ne l'imagine communément. On croit qu'il nous a été apporté d'Asie dans le temps des croisades; quoi qu'il en soit, cette machine a été poussée à un degré de perfection que les machines communes n'atteignent pas ordinairement. Mais avant que de passer à la théorie, il est nécessaire de revenir sommairement sur les principales parties de la construction.

Construction sommaire du moulin à vent, considéré relativement à sa théorie. La structure intérieure du moulin à vent est fort semblable à celle du moulin à eau. La différence qui est entre ces deux machines ne consiste guère que dans la manière d'appliquer la force extérieure.

La manière d'appliquer cette force dans le moulin à vent consiste dans un essieu ou arbre *EF* (*Planche de la Pneumatique, fig. 15.*) traversé par deux bras ou leviers *AB* & *CD*, qui font ensemble un angle droit & qui peuvent avoir chacun environ trente-deux piés de long. Sur ces bras, sont attachées des espèces de voiles, appelées ailes, qui ont la figure de trapezes, surfaces dont les faces *HI* & *FG* sont parallèles. La plus grande *HI* est d'environ six piés, & la moindre *FG* est de la longueur qui est déterminée par les rayons tirés de *H* & de *I* au centre. L'usage de ces ailes est d'être toujours présentées au vent afin de recevoir son impression; &, afin qu'elles aient cet effet, on emploie deux différentes constructions qui constituent les deux espèces de moulins à vent dont on fait ordinairement usage.

Dans le premier, la machine entière est soutenue par un arbre mobile, perpendiculaire à l'horizon, sur un appui ou pié, & peut tourner sur ce pié d'un côté ou d'un autre, suivant qu'on en a besoin.

Dans l'autre, il n'y a seulement que le toit de la machine & l'essieu des ailes qui tourne; &, pour cet effet, on donne à ce toit la forme d'une tourelle, & on l'entoure d'un cercle de bois dans lequel on a pratiqué une rainure où sont placées de distance en distance plusieurs rouleaux. Dans cette rainure, roule un autre cercle de bois sur lequel le toit entier porte. A l'anneau, ou cercle mobile, sont fixés des rayons *a b*, auxquels on attache une corde dont l'autre bout tient à une espèce de petit vindas. Par ce moyen, en tournant le vindas & assujettissant ensuite la corde ou crochet de fer *G*, on donne aux ailes la position nécessaire.

Théorie du mouvement des moulins à vent, & de la position de leurs ailes. L'angle que les ailes doivent faire avec l'essieu ou l'arbre auquel elles sont attachées, est l'objet d'une question délicate

que les mathématiciens ont jugé digne de leurs recherches.

Afin de concevoir comment le moulin est mis en mouvement, il faut savoir la théorie des mouvemens composés. Lorsqu'un corps frappe perpendiculairement contre une surface, il emploie toute sa force: mais s'il frappe cette surface obliquement, son mouvement étant composé de deux autres dont l'un est perpendiculaire & l'autre parallèle à la surface frappée, le seul de ces deux mouvemens qui agisse est le perpendiculaire, & chaque direction oblique de mouvement est la diagonale d'un parallélogramme, dont les directions perpendiculaires & parallèles sont les deux côtés. De plus, si après avoir décomposé une impulsion oblique sur une surface dans la perpendiculaire à cette surface, il arrive que cette surface ne puisse pas se mouvoir suivant la direction que cette impulsion tend à lui donner, & qu'elle puisse seulement changer sa direction, il faut encore redécomposer cette impulsion perpendiculaire en deux autres, dont l'une soit celle que la surface peut suivre, & l'autre celle qu'elle ne sauroit suivre. Voyez COMPOSITION DE MOUVEMENT.

Pour donner une idée de l'action du vent sur les moulins, nous emploierons une comparaison. Représentons-nous un gouvernail attaché obliquement à la quille d'un navire, & frappé par le courant de l'eau parallèlement à la quille, c'est-à-dire frappé obliquement; il est aisé de voir, en tirant la ligne qui exprime l'impulsion perpendiculaire, que cette impulsion tendra à arracher le gouvernail du navire, & que cette direction, perpendiculaire au gouvernail, est oblique à la quille. Or, comme ce gouvernail, poussé par une impulsion oblique qui tend à l'arracher du vaisseau, ne sauroit en être détaché par la manière dont il y est assuré, il s'ensuit que des deux mouvemens dont l'impulsion oblique est composée, il ne faut avoir égard qu'à celui qui est dans la direction que le gouvernail peut suivre, & abandonner l'autre comme inutile. Or, la direction dans laquelle le gouvernail ne peut se mouvoir sans se détacher de la quille, est celle qui le pousse circulairement autour de son extrémité comme centre. L'effet de

L'impulsion oblique de l'eau sur le gouvernail doit donc être réduit d'abord à une impulsion perpendiculaire, & ensuite cette impulsion à celle qui tend véritablement à faire tourner le gouvernail. Voyez GOUVERNAIL. Présentement, dans un mouvement oblique & composé dans lequel il n'y a qu'une des forces composantes qui soit à employer, il est clair que plus la proportion que cette force aura à l'égard de l'autre sera petite, moins le mouvement aura d'effet & au contraire. Or, en examinant les mouvemens composés sur le gouvernail, on trouve que plus il est oblique à l'égard de la quille, plus la proportion de la force qui tend à le faire tourner, est grande par rapport à l'autre. Mais, d'un autre côté, plus il est oblique à l'égard de la quille, ou, ce qui revient au même, plus il est oblique à la direction de l'eau, plus l'impulsion est faible. L'obliquité du gouvernail a donc en même-temps un avantage, & un désavantage; mais comme cet avantage & ce désavantage ne sont point égaux & qu'ils varient suivant les différens angles de l'inclinaison, ils se compliquent d'une manière fort variable, & prévalent chacun à leur tour l'un sur l'autre.

On a agité la question de la situation la plus avantageuse à donner au gouvernail. M. Renau, dans sa *théorie de la manœuvre des vaisseaux*, a trouvé que la meilleure situation à lui donner étoit celle où il faisoit un angle de 55 degrés avec la quille.

Cette théorie sur le gouvernail peut s'appliquer aux moulins à vent. En effet, supposons présentement qu'un moulin exposé à l'action du vent eût ses quatre ailes perpendiculaires à l'arbre auquel elles sont adaptées, comme elles reçoivent alors le vent perpendiculairement, il est clair que son impulsion ne tendroit qu'à les détruire. Il est donc nécessaire, pour qu'elles soient de quelque utilité, qu'elles aient une direction oblique à l'axe, & qu'elles reçoivent par conséquent le vent obliquement.

Afin de traiter la question plus facilement, ne considérons qu'une aile verticale : l'impulsion du vent sur cette aile étant oblique, doit être réduite à l'impulsion perpendiculaire; & comme l'aile ne sauroit suivre cette direction, il faut encore la décomposer en deux autres, dont l'une tende à la faire tourner sur son axe,

& dont l'autre tendroit à la renverser. Mais il n'y a que la première de ces deux impulsions qui puisse avoir son effet; il faut donc que l'impulsion entière du vent sur l'aile n'agisse que pour la faire tourner ou de droite à gauche, ou de gauche à droite, suivant que son angle aigu est tourné d'un côté ou de l'autre, &c. Ce qu'il y a d'heureux dans la construction de cette machine, c'est que les trois autres ailes ne peuvent tourner que du même côté.

Supposons donc que le vent vienne dans la direction de l'axe, & que x soit l'angle de l'aile avec l'axe, l'effort perpendiculaire du vent sur l'aile sera d'abord $f (\sin. x)^2$, en appelant f la force absolue que le vent exerceroit contre l'aile s'il la frappoit perpendiculairement : or cette force se décompose en deux, une parallèle à l'axe qui n'a point d'effet, & l'autre perpendiculaire à l'axe, & qui est la force qui tend à faire tourner l'aile. Or on trouvera très-aisément que celle-ci est $f (\sin. x)^2 \cos. x$ qui doit être un *maximum* : donc la différence $= 0$. Voyez MAXIMUM. Donc $2 \cos. x = 2 \sin. x$ — $\sin. x^3 = 0$, ou, $2 = 3 \sin. x^2 = 0$; ce qui donne $\sin. x =$ à environ le sinus de 55 degrés.

L'obliquité de l'aile du moulin à l'égard de l'arbre auquel elle tient, a précisément le même avantage & le même désavantage que l'obliquité du gouvernail à l'égard de la quille; & M. Parent qui a cherché par la nouvelle analyse la situation la plus avantageuse de l'aile sur l'arbre, a trouvé que c'étoit précisément le même angle de 55 degrés. Cependant dans la pratique cette règle est peu observée, & apparemment est peu connue. On donne ordinairement aux ailes l'angle de 60 degrés, qui diffère assez sensiblement du vrai.

Au reste il n'est pas inutile de rappeler ici ce que M. Daniel Bernouilly a remarqué dans son hydrodynamique sur la manière dont on résout ordinairement le problème de la position la plus avantageuse des ailes du moulin à vent à l'égard du vent. Il observe que dans la solution de ce problème on doit avoir égard à la vitesse respective du vent par rapport au moulin, au lieu qu'on regarde d'ordinaire la vitesse du vent comme infinie; & cet auteur fait voir qu'en ayant égard à la vitesse du moulin & la regardant comme

donnée, le problème est beaucoup plus compliqué que dans l'hypothèse où on le résout ordinairement. On peut ajouter à ce qu'il a dit que dans la solution de ce problème on ne peut pas regarder la vitesse du moulin comme donnée à volonté, ainsi que la vitesse du vent. Il y a une certaine vitesse à laquelle l'aile doit arriver pour se mouvoir uniformément, & qui est telle que quand elle a cette vitesse, la force du vent pour le mouvoir est zéro. D'où il s'ensuit que la figure & la position de l'aile étant donnée, la vitesse proprement dite, celle à laquelle elle doit arriver pour se mouvoir uniformément, est nécessairement donnée. Le problème consiste donc à savoir quelle doit être la figure & la position de l'aile, pour que cette vitesse soit la plus grande qu'il est possible.

La raison qui a obligé M. Daniel Bernoulli à avoir égard à la vitesse respective du vent & du moulin, c'est qu'il prétend avoir observé que la vitesse du vent, bien loin d'être infinie par rapport à celle du moulin, est quelquefois à-peu-près égale à la vitesse de la partie supérieure des ailes. De plus, il remarque que dans le calcul des forces motrices des ailes des moulins, on doit avoir égard aux différentes vitesses des différents points d'une même aile, lesquelles vitesses sont entre elles comme les distances de ces points au centre du moulin : de sorte que l'angle de 55 degrés donné par les auteurs, lui parait trop grand. Dans certains cas même il faudroit, selon lui, incliner les ailes sous un angle de 45 degrés ; & il prétend que la meilleure figure qu'on pût leur donner seroit de les courber, afin que le vent les frappât sous un moindre angle en haut qu'en bas, & que par conséquent l'avantage d'un plus grand levier étant compensé par une moindre force, le vent pût agir également sur tous les points des ailes. *Voy. mon traité de l'équilibre & du mouvement des fluides, Paris 1744, p. 372.* J'ai ajouté de nouvelles remarques à celles de M. Daniel Bernoulli sur cette matière. (O)

Du moulin à eau. Il paroît par une épigramme de l'anthologie grecque, que l'usage des moulins à eau n'a commencé que du temps d'Auguste. Jusque-là on s'étoit toujours servi de moulins à bras. Vitruve, contemporain de ce prince, fait la description des moulins à eau dans son

liv. X, & cette description peut servir de commentaire à l'épigramme grecque. Il y auroit beaucoup de choses à dire touchant les meules & les moulins à bras dont on se servoit avant que l'on eût inventé les moulins à eau ; mais comme cette matière a été traitée assez amplement par Sau-maise dans ses commentaires sur Solin, nous y renvoyons le lecteur.

Dans les moulins à eau la force motrice est une roue à la circonférence de laquelle sont attachées des aubes (voyez AUBES) qui étant frappées par le courant de l'eau ou par son poids déterminent la roue à tourner. V. ROUES, MACHINES HYDRAULIQUES, & FORCE DES EAUX au mot FORCE. Voyez aussi l'article AUBE, déjà cité, où vous trouverez plusieurs détails physiques & mécaniques sur ces sortes de moulins ; ces détails nous dispensent d'en parler ici plus au long.

Mémoire instructif pour l'intelligence d'un moulin à vent qui puise l'eau au jardin de madame Planterose. Le moulin à vent qui élève l'eau au jardin de madame Planterose, situé au fauxbourg Saint-Sever à Rouen, est de ceux que l'on nomme moulins à pile, c'est-à-dire, que le corps du moulin est une tour de maçonnerie, & que le comble tourne sur la maçonnerie lorsque l'on veut en exposer les ailes au vent.

Si on se contentoit d'avoir une idée de cette machine, ce mémoire se réduiroit à peu de chose, parce que la mécanique appliquée à ce moulin est simple ; mais puisqu'il s'agit d'être utile à ceux qui en voudroient construire un semblable, on sera obligé d'entrer dans le détail de la construction du moulin, de la machine qui y est appliquée, & de la pompe dont on a fait usage. Afin de faire comprendre comment ces parties sont unies, & en quoi consiste leur solidité : on en fera pareillement obligé de faire connoître quelles sont les forces de ce moulin, & de quelle façon on les a dirigées.

1°. L'on a bâti une tour de maçonnerie de moilon avec des chaînes de fer.

2°. On a creusé dans l'intérieur d'une pièce de bois, un canal pour porter l'eau de la pompe dans une cuvette : le trop-plein de cette cuvette s'écoule dans un grand réservoir, d'où elle est distribuée aux jets d'eau & aux jardins.

3°. Un puits est situé dans la tour. Un

entablement de charpente, posé sur le puits, sert à assujettir le corps de pompe & à le tenir solidement au centre du puits.

4°. Une queue de moulin qui descend du comble jusqu'à fleur de terre, y arrive à 20 piés de distance de la tour : à l'extrémité inférieure de cette queue est une forte corde attachée à un petit cabestan portatif, avec lequel un homme fait tourner tout le comble du moulin, lorsqu'on veut présenter les ailes au vent. Ce cabestan est fixé par un pieu ; & on place de semblables pieux tout autour du moulin à distance convenable pour tourner le moulin & l'exposer à tous les vents.

5°. Dans le comble sont deux lucarnes, l'arbre tournant passe par l'une, & le levier, au bout duquel est un contrepoids, passe par l'autre.

6°. Les ailes ont 25 piés de long depuis le centre de l'arbre jusqu'à leur extrémité ; les volans garnis de toile ont 8 piés de large & 18 de long : le vent est-il foible, on les revêt entièrement ; est-il fort, on diminue les toiles : dans les gros temps on les supprime : quatre arcbutans réunissent solidement ces ailes.

7°. Le plancher fait de pouterelles & de planches de sapin a deux ouvertures, l'une de côté, l'autre au milieu. Dans la première on place une échelle ; l'autre donne passage à une barre de fer pour descendre sur le levier de la pompe, où elle est attachée. Une corde leve ou abaisse le levier du frein du moulin, & descend jusqu'en bas pour l'usage journalier du garde-moulin.

Ce plancher est fixe : mais tout ce qui est au-dessus de lui est mobile, & tourne avec le comble lorsque l'on porte les ailes du côté du vent.

8°. Le plancher mobile, autrement l'assemblage de charpente sur lequel toute la machine & le comble sont posés, tourne sur un ourlet, composé de neuf pièces de bois qui couvrent presque tout le parapin de la tour. Cet ourlet est construit solidement : neuf bandes de fer dont la pointe en crochet entre à force dans l'ourlet, facilitent le mouvement de la charpente qui doit tourner sur l'ourlet.

9°. Nous n'entrerons dans aucun détail sur la construction de la grosse charpente, ce seroit répéter ici ce qui se trouve dans plusieurs autres articles. Nous remarquerons seulement que le carré long

pratique vers le milieu de cet assemblage, n'occupe pas le milieu de la tour, parce que la roue sur laquelle est placée le frein n'y pourroit tourner étant en place.

10°. L'arbre tournant, dont l'action tend perpétuellement à entrer dans le moulin, tend conséquemment à faire perdre à l'assemblage de toute la charpente la forme ronde qu'elle doit avoir pour tourner sur l'ourlet. Pour prévenir ces accidens qui seroient considérables, on a liaisonné cette espèce de charpente avec le fer, les assemblages ordinaires & les chevilles ne pouvant y résister seules : pour tout ce que ce moulin a de commun avec les autres, consultez l'article précédent.

De l'économie des forces du moulin. Suivant les proportions qu'on a données à la pompe, la colonne d'eau qu'elle contient, & dont nous donnerons le détail ci-après, pèse 520 livres, y compris la branche du piston, & les ferrures qui sont attachés. Le frottement du piston, des rouleaux & de la colonne d'eau que le moulin élève, est évalué à 200 livres ; les poids de levier qui obligent le piston à rentrer précipitamment dans la pompe est d'environ 30 livres ; ces trois sommes réunies, la résistance ou le poids à mouvoir par l'action du vent est de 750 livres, à prendre cette résistance à la branche du piston.

Mais comme le levier appliqué à cette branche du piston, a son point d'appui, distant du piston de 6 piés 9 pouces, & que le mobile appliqué à l'autre extrémité du même levier, est distant de la branche du piston de 3 piés & 3 pouces, le mobile n'est plus chargé que des 27 quarantièmes de la somme totale : ainsi, la barre de fer ne sera plus chargée que de 460 livres, au lieu de 750 ; conséquemment le levier qui supporte la barre de fer, n'est chargé que de la somme de 460 livres.

Mais ce levier a son point d'appui à 6 piés 6 pouces du point de la résistance ; & le mobile ou la corde appliquée à l'autre extrémité du même levier, est distant de la résistance de 4 piés 9 pouces. Le mobile ou la corde n'est plus chargé que de 26 quarante-cinquièmes ; ainsi au lieu de 460 que pèse la branche de fer à un point, la corde, qui représente le mobile du moulin ou la puissance, n'a plus à supporter

qu'un fardeau de 340, le tout à compter rondement.

Le levier supérieur perd partie de ces avantages, lorsque les rouleaux agissent sur lui : car lorsqu'un de ces rouleaux commence à l'élever, il suffit qu'il soit mu avec une force égale à 340. Mais à mesure que ce rouleau avance, il s'éloigne du point de la résistance, ou de la corde qui la représente, & cette résistance devient plus considérable à mesure qu'il avance vers le point d'appui du même levier : en sorte qu'étant parvenu à échapper l'hoche, la résistance augmentée est en effet de 460, comme nous l'avons trouvé être à un point du même levier, tous deux au centre de la tour.

Le moulin étant en mouvement par l'action du vent, doit donc faire un effort de 460 pour élever l'eau. Pour faire cet effort, on a employé quatre ailes qui sont des leviers de 25 piés de longueur, lesquels prennent la résistance par les rouleaux, qui sont à 4 piés du centre, où est le point d'appui des ailes ; par conséquent le vent agissant sur les ailes avec un effort égal à 4 vingt-cinquièmes de 460 ou à 78 livres, enlèveroit ces 460 livres, & donneroit le mouvement à la pompe, si si ce n'étoit les frottemens de l'arbre tournant sur lui-même, qui sont peu considérables, d'autant que cet arbre est en équilibre sur son marbre, c'est-à-dire, que la tête de l'arbre joint aux ailes, sont équilibre avec le reste de l'arbre à l'endroit où cet arbre porte sur son marbre, qui en est le centre.

Un homme seul qui prend les ailes l'une après l'autre par leur extrémité, fait marcher le tout, & pompe de l'eau sans être aidé par l'action du vent ; mais il ne peut supporter ce travail que pour 3 ou 4 coups de pompe, l'effort qu'il est obligé de faire étant d'environ 90 à 95 livres.

L'effort à faire sur les ailes par l'extrémité du bras pour donner le mouvement au moulin, étant évalué à 95 livres, un vent qui pousse une des ailes avec une force de 25 suffira, & la fera tourner librement.

Pour recevoir le vent capable d'opérer, on a donné à chaque aile un volant de 8 piés de large & de 18 piés de long, que nous avons vu garnis de toile, lesquels présentent au vent, dans la position la plus avantageuse, ainsi que nous l'avons

dit, une surface de 576 piés de toile carrée, qui le font agir au plus petit vent qu'il soit possible ; objet qu'on s'étoit proposé dans la construction de ce moulin destiné à fournir en été l'eau nécessaire aux agrémens & aux arrosemens d'un terrain sablonneux & brûlant. On parlera du produit de cette machine en parlant de la pompe.

Des parties de la machine. Le levier supérieur porte un contrepoids de plomb fixé à l'extrémité ; il paroît hors de la tour à 6 piés de distance du point d'appui : son poids doit être tel, que tout ce qui pèse vers le piston de la pompe, lorsque les leviers retombent, ne pèsent que 25 à 30 livres ; celui de cette machine, qui est ainsi réglé, pèse environ 180 livres. Ce contrepoids reçoit des secousses considérables lors des grands vents, ce qui oblige de l'attacher avec précaution, & d'employer de forts écrous avec des clavettes derrière pour le fixer, autrement les écrous s'ébranleroient, & le contrepoids tomberoit. Il faut que ce contrepoids n'ait nul jeu dans ses attaches, si ce n'est dans la charnière, qu'il faut très-forte.

A ce même levier est une hoche qui sert à deux usages essentiels : le premier est lorsqu'un des rouleaux a dépassé cette hoche, le levier a la liberté de retomber incessamment vers son point ; que si le levier étoit sans hoche, il seroit soutenu par le rouleau, un temps qui seroit perdu & qui seroit préjudiciable, parce que dans les grands vents ce levier n'auroit pas le temps de revenir à son point. Un rouleau le devanceroit & le joindroit pendant sa chute avec un grand bruit ; elle en diminueroit l'effet, d'autant que le mouvement de ce levier & de toute la machine seroit raccourci.

C'est cet excès de mouvement & ce choc qui arrivent lorsque le garde-moulin est éloigné, qui ont obligé de mettre aux ailes les arcabouts dont nous avons parlé ; ces ailes souffrent beaucoup de ce contre-coup, qui les met en danger de rompre. Au moyen de l'hoche, ces contre-coups sont plus rares, moins forts ; & si le garde-moulin est surpris par la violence du vent, les arcabouts mettent les ailes en état de les supporter.

Le second usage de cette hoche du levier, est lorsque le gardien du *moulin*, qui s'éloigne volontiers, est surpris par quelque changement de vent qui, venant à prendre les ailes par derrière, les obligent de tourner en sens contraire : on fait par expérience que la machine va très-bien en sens contraire, & qu'elle élève l'eau, comme si le mouvement se faisoit du bon côté; mais ce ne peut être qu'au dommage de la machine, qui se trouve forcé en plus d'un point. Cette hoche y remédie parfaitement; un rouleau agissant alors en sens contraire, est porté vers le levier, où rencontrant l'hoche, il y est arrêté jusqu'à ce que les ailes étant exposées au vent reprennent le sens qu'elles doivent suivre.

A l'extrémité intérieure de ce même levier, vers le rouleau, on a donné une inclinaison considérable à la partie de ce levier, qui reçoit ce rouleau afin de prémunir des deux pièces du choc, trop rude lorsque les grands vents les portent avec violence l'un vers l'autre.

De la pompe. Cette machine, en l'état qu'elle est construite, ne met en mouvement qu'une pompe, parce qu'il faut nécessairement que les forces du mobile agissent au centre de la tour, & que toutes les parties supérieures du *moulin* que l'on tourne alternativement de tous les côtés, aboutissent au point central; or, puisqu'il n'y a qu'un centre, il est difficile d'y ajuster plusieurs pompes; il les faudroit faire agir sur une bascule appuyée sur un point d'appui, ce qui ne seroit pas avantageux, puisque cette composition & les parois de plusieurs pompes, multiplieroient les frottemens. Il a paru plus simple & plus avantageux de n'y en admettre qu'une, & de lui donner un plus grand diamètre, comme aussi de le faire lever deux fois dans un tour du *moulin*; ces deux coups de pompe forment dans le mouvement une sorte d'équilibre semblable à la pluralité des pompes, qu'on estime en ces sortes de machines hydrauliques.

Développement du corps de pompe de cuivre. Le piston que l'on a fait de bois de hêtre, parce qu'il est d'un très-bon usage dans l'eau, doit être entouré de son cuir du Brésil attaché à la branche

du piston, au moyen d'une pièce de fer à charnière, dont un bout tient au piston par trois écrous qu'il faut river.

La même pièce de fer est attachée par l'autre bout sur la branche du piston, au moyen d'un long affourchement de fer : des broches de fer passent au travers & lient ces affourchemens ensemble. Observez que ces broches soient à écrou & rivées, afin qu'elles compriment fortement le bois & le fer; mais ces broches quoiqu'en nombre, seroient sujettes à déchirer le bois suivant son fil, lorsque le *moulin* leve le piston avec violence, si elles n'étoient soutenues elles-mêmes par une autre broche de fer toute semblable, que l'on passe au travers du bois, mais dans un sens opposé.

Cette branche est si solide, (celles de fer seroient sujettes à fléchir,) que depuis 1743 jusqu'à présent, on n'y a fait aucunes réparations, & on n'a pas trouvé à propos de la renouveler en 1754, quoiqu'on ait été obligé de passer de nouveaux corps de pompe de bois, qui étoient totalement pourris. Par la longueur de cette branche on a évité toute aspiration incommode dans ces pompes.

Lorsqu'il s'agit de lever la soupape, l'effort qu'il faut faire pour l'arracher du lieu où elle est posée, & où elle s'attache par l'effet du *moulin*, est considérable, il faut être pourvu d'un croc de pompe, fait d'une balle de fer d'un pouce; on y attache une forte corde avec laquelle on descend ce croc dans la pompe, après en avoir enlevé le piston; & quand on a saisi l'ance de la soupape, on porte le bout de la corde sur l'arbre tournant, autour duquel on fait plusieurs tours, & trois hommes font tourner les ailes du *moulin*, jusqu'à ce que cette soupape soit hors du corps de pompe de cuivre : l'arbre tournant fait en cette opération l'office d'un cabestan.

Pour donner au corps de pompe de cuivre la solidité convenable au travail qu'il a à supporter, on y a employé des planches de cuivre de deux lignes d'épaisseur, & on l'a fortifié de bandes de pareil cuivre, que l'on a soudées par-dessus de distance en distance.

Du produit de la pompe. Nous avons dit que le corps de pompe dans lequel le piston agit, est de 5 pouces de diamètre.

Le piston peut être levé jusqu'à 21 pouces; mais nous supposons qu'il ne sera élevé que de 18 pouces, pour ne pas compter trop avantageusement: chaque coup de piston fera donc sortir de la pompe un cylindre d'eau de 5 pouces de diamètre sur 18 pouces de hauteur, qui équivaut à-peu-près à 350 pouces cubiques. Nous avons dit que la vitesse des ailes la plus avantageuse étoit celle où le moulin faisoit neuf tours par chaque minute, ou 540 tours par heure, qui font 1080 coups de pompe par heure; le produit sera donc de 378000 pouces cubiques d'eau: en supposant le muid d'eau de 8 piés cubiques, il contient 13824 poudres cubiques; en ce cas la somme de 378000 pouces d'eau équivaut à 27 muids un tiers par heure: en 16 heures de travail, qui est la journée ordinaire, il produira 437 muids. Nous supposons ici un vent très-favorable & bien soutenu, & les cuirs de la pompe en très-bon état, ce qui arrive rarement; ainsi on ne doit espérer que 350 muids lorsque le vent est très-favorable, beaucoup moins lorsque le vent est plus foible, & qu'il n'est pas continuel, comme en été.

Nous avons dit que le cylindre d'eau qui sort de la pompe à chaque coup de piston, pouvoit être évaluée à 350 pouces cubiques d'eau; sur ce pié la pompe de 50 piés en contiendra 11700 pouces cubiques, qui équivalent à 6 piés 3 quarts de piés cubiques: à 72 livres le pié cubique, font 486 livres que pèseroit l'eau contenue dans l'intérieur de la pompe, si elle ne contenoit que de l'eau; mais le bois des pistons & le fer qui s'y trouve pèsent ensemble plus que l'eau; c'est pourquoi l'on a estimé la charge totale contenue en l'intérieur de la pompe à 520 liv. indépendamment des frottemens intérieurs évalués à 200 liv. & du poids des leviers, comme nous l'avons dit.

Si on fait attention au total de cette machine, on trouvera qu'elle tire un avantage de la longueur des leviers dont elle est composée: quoiqu'ils soient forts, ils fléchissent cependant quand le vent

force le mouvement, de sorte que la pompe n'a jamais été incommodée des négligences du gardien, & la solidité de toutes les parties est telle qu'il n'est point encore arrivé de désastre.

Cette machine est d'autant plus avantageuse, qu'elle n'a coûté que 3000 liv. au plus; c'est-à-dire, la tour, la pompe, l'intérieur du puits & toute la machine, indépendamment du puits & des réservoirs qui étoient faits d'ancienneté.

Que s'il s'agissoit d'élever l'eau d'une hauteur moindre que celle du puits dont est question, il suffiroit d'augmenter les diamètres des corps des pompes, pour profiter de tous les avantages du moulin dont le produit augmenteroit.

Projet. Mais s'il s'agissoit d'élever l'eau d'un puits de 150 à 200 piés de profondeur, on pourroit multiplier les forces du moulin en faisant les ailes de 32 piés de long & de 9 piés de large; on pourroit même y pratiquer six ailes; alors on pourroit multiplier les pompes en les arrangeant.

Le moulin étant en mouvement, quatre pompes agissent ensemble; celle d'en bas remplit & entretient la cuvette; la seconde pompe y puise l'eau, qu'elle transporte dans la seconde cuvette; la troisième pompe puise l'eau qu'elle élève en la troisième cuvette; la pompe 4 puise l'eau qu'elle élève jusqu'au-dessus du puits, & la transporte au dehors.

Une commodité qu'il est bon de faire observer, est que si un homme pose sa main au levier, lorsque ce levier est au plus haut degré d'élévation, où le moulin puisse le porter, & qu'il soutienne ce levier à ce degré d'élévation, soit de sa main, soit de quelqu'autre appui, la pompe & le moulin sont partagés de sorte que l'un n'a plus de prise sur l'autre, & qu'il ne peut arriver nulle sorte d'accident par la vitesse des ailes qui sont seules en mouvement.

Il y a beaucoup de machines auxquelles on a donné le nom de moulins; nom qui sembleroit par son étymologie ne devoir appartenir qu'aux machines qui par le moyen des meules pulvérisent & réduisent en farine les différentes graines; car toutes les autres machines auxquelles on a donné le nom de moulins, n'ont de commun avec ceux qu'on vient de décrire, qu'une roue à

l'eau, soit à aubes ou à pots, premier moteur de la machine; c'est cette ressemblance extérieure qui peut-être aura fait donner indistinctement à toutes les machines qui suivent le nom de *moulins*, aux articles suivans.

MOULIN, pour exprimer l'huile des graines. Cette machine a beaucoup d'affinité avec le moulin à foulon à la hollandaise, voyez MANUFACTURE EN LAINE ET POMPES MUES PAR LE VENT. Le comble de l'arbre tournant, porte les volans & un rouet dont les alluchons engrainent dans les alluchons d'un autre rouet horizontal. Cet arbre porte une lanterne, dont les fuseaux conduisent les alluchons d'un rouet fixé sur le gros arbre horizontal, auquel sont adhérentes les levées des pilons qui pulvérisent les graines placées dans les mortiers pratiqués dans une forte pièce de bois où elles sont écrasées par les chûtes répétées des pilons.

Entre les deux moises, qui servent de guides aux pilons, en est une troisième à laquelle sont fixées par un boulon des pièces de bois, servant de cliquets pour arrêter & suspendre les pilons, quand on le croit à propos. Une pièce vient s'engager & tient par ce moyen le pilon suspendu, ce qui permet de retirer les graines pulvérisées de dedans les mortiers, sans pour cela suspendre l'effet des autres parties de la machine, chaque pilon ayant son cliquet.

Quand les graines sont pulvérisées & réduites en pâte, on les met dans des sacs de crin qu'on appelle *sousins* pour être portées à la presse & en exprimer l'huile.

Aux extrémités de deux grosses pièces de bois, dans lesquelles sont creusés les mortiers, sont pratiqués deux vides ou auges, dans lesquelles se fait le pressage. L'on place un sac entre deux plaques de fer, & un autre sac entre deux autres plaques. On remplit le reste de l'auge avec des billots de bois, dont les faces sont inclinées en talud, & dont la longueur est égale à la largeur de l'auge. Le vide de l'auge rempli ne laisse au coin qu'une place suffisante; on ôte le cliquet: les levées de l'arbre horizontal relevant quatre fois à chaque révolution, le pilon dont les

chûtes sont répétées sur la tête du coin, le font entrer à force entre les calles ou éclisses: ce qui comprime latéralement les sacs & exprime l'huile. Elle s'écoule par une ouverture pratiquée au fond de l'auge dans les vases destinés à la recevoir.

On desserre les sacs par le moyen du pilon. On met plusieurs nouvelles éclisses contre celles qui sont déjà placées. On comprime de nouveau les sacs & on exprime de nouveau l'huile jusqu'à ce qu'elle cesse de couler, & on a la première huile ou huile vierge tirée sans faix.

Le marc n'est pas encore absolument épuisé; pour en retirer l'huile qu'il contient encore, on le met dans des chaudières établies sur des fourneaux de maçonnerie. La concavité est sphérique. On y verse un peu d'eau, pour empêcher le marc de brûler; au-dessus de la chaudière est une tige de fer, dont l'extrémité inférieure est terminée par un ancre concentrique à la chaudière, & dans laquelle elle peut tourner librement. Cette ancre est suspendue par deux traverses de bois fixées au bâtiment; l'extrémité de la tige de l'ancre est armée d'une lanterne, les fuseaux engrenent & sont conduits par les dents d'un petit rouet, dont l'axe horizontal, placé au niveau de l'arbre, est terminé à l'autre extrémité par une lanterne; les fuseaux sont menés par les dents d'un des petits rouets fixés sur le grand arbre; chacun de ces deux rouets conduit une ancre semblable à celle dont nous avons parlé.

Le marc toujours brouillé dans l'eau par le mouvement continu de l'ancre s'en empregne, & l'effet combiné de ce fluide & de la chaleur en dissout l'huile & la dispose à sortir.

On porte ce marc à la presse. Elle en fait sortir l'eau & l'huile qu'il contient; & comme celle-ci surnage, on la sépare facilement de l'eau. Pour favoriser cette expression de l'huile, on chauffe modérément les plaques de fer entre lesquelles les sacs sont placés. On met à part les résultats de ces différentes opérations qui donnent des huiles de 1^e, 2^e & 3^e sortes. Il est des graines qui exigent d'être écrasées sous des meules avant d'être mises sous le mortier, voyez PRESSE.

Le moulin, dont nous venons de parler, peut être placé dans une tour de pierre comme dans une tour de bois, & l'on peut se servir, au lieu du vent, du courant d'une rivière.

MOULIN À GBAND BANC, pour exprimer l'huile des graines. On met deux sacs pesant 400 livres dans le bassin du moulin, pour que les graines soient écrasées par une meule & réduite en pâte, que l'on met dans une auge placée auprès du pressoir. On réitère cette opération quatre fois pour remplir les cabacs.

On empile les cabacs au nombre de 48. On fait porter l'arbre sur la pile qu'ils forment : la compression sur ces cabacs est portée à son demi période lorsque le massif reste suspendu, alors l'huile coule dans une cuvette pleine d'eau jusque aux deux tiers, à côté de laquelle il y en a une autre où se place l'homme qui ramasse l'huile, d'abord avec une cuillier ou casserole de cuivre, & ensuite avec une lame de cuivre pour ne point perdre d'eau. Après quoi par un robinet on fait passer l'eau d'une cuvette dans l'autre, d'où elle va se rendre dans un réceptacle dit *les enfers*. Ce réceptacle étant plein, se décharge à mesure de la nouvelle eau qui vient par un tuyau de fer blanc nommé *chante pleure*, qui, la puisant à cinq pas de profondeur, ne vuide pas l'huile qui surnage.

MOULIN À BRAS. Les moulins à bras sont de fer; ils servent à moudre tout ce qu'on ne peut porter au moulin à blé, comme amande, poivre, ris, café.

La construction en varie beaucoup; mais la partie qui moud est toujours la même.

La position de l'arbre peut être ou verticale ou horizontale; avant de fixer le corps du moulin & les plaques ensemble, il faut 1°. placer la noix qui doit être montée sur son arbre; la noix placée, on arrête les platines par les vis & leurs écrous.

Il faut 2°. que la hauteur de la cloison laisse une intervalle entre la plaque où est la manivelle & le derrière de la noix, pour laisser passer la farine de ce qu'on moud.

Comme il faut que la noix puisse avancer & reculer selon que l'on veut moudre ou plus gros ou plus fin, & que cependant il ne faut pas qu'elle se dérrange; sur la face intérieure de la plaque est un trou où l'arbre de la noix est reçu, & à chaque extrémité il y a deux trous pour recevoir le bout de vis à tête carrée; ceux-ci passent à travers la plaque & par-dessous le heurtoir; on les rive dans ces trous, mais ils restent mobiles, desorte qu'en tournant, ces vis auxquelles la même plaque sert d'écrou, on fait avancer parallèlement le heurtoir vers l'embrace de l'arbre de la noix; il est impossible que l'arbre recule, quoique la noix de la boîte étant de forme conique fasse des efforts pour sortir de sa place.

La hauteur de la cloison appliquée à l'autre platine, laisse un vide entre la plaque & la tête de la noix. Ce vide s'appelle *engrenoire*. La trémie est posée en partie sur cette cloison & en partie sur la boîte; ce que nous venons de dire suffit de reste pour entendre l'action d'une machine aussi simple; & ce que nous allons dire sur le moulin de M. Fréeth, jette encore de nouvelles lumières sur le mécanisme du moulin à bras.

MOULIN, Économique rustique. Moulin à bras pour moudre le froment, inventé par Samuel & Samson Fréeth de Birmingham.

Ce moulin est composé d'une manivelle, laquelle fait mouvoir le cylindre dans deux forts crampons de fer, qui tiennent au poteau qui porte le moulin. A l'autre extrémité de l'axe est une roue, & à l'endroit de la manivelle une roue ou couteau, qui fait mouvoir une autre roue, laquelle tient au rouleau qui se meut dans la boîte. La boîte est fermée aux deux extrémités par deux plaques de cuivre. A l'extrémité de l'axe est une vis qui porte sur le centre du rouleau, & qui sert à accélérer ou à ralentir son mouvement. Le rouleau, de même que la boîte dans laquelle il tourne, vont en appetissant & garnis de dents, dont la grosseur diminue en approchant du centre : elles broient le grain plus ou moins fin, selon qu'on lâche ou qu'on serre l'écrou. Un homme suffit pour faire agir ce moulin, & la farine sort sans avoir eu le temps

de s'échauffer par l'auget de la trémie.
(Article extrait d'un journal Anglois.)

Les moulins à bras sont les plus anciens, ils ne coutent qu'une pistole au Levant : ils consistent en deux pierres plates & rondes de deux piés de diametre. L'écriture défend de mettre les meules en gage.

Les Egyptiens, les Juifs, les Romains même se servoient rarement des animaux, du vent & de l'eau pour faire tourner leurs meules ; ils employoient à cet ouvrage pénible leurs esclaves & leurs prisonniers de guerre. Samson tournoit la meule chez les Philistins. Dieu dit qu'il frappera de mort tous les premiers nés, jusqu'à celui de la servante qui tourne la meule à moudre les grains. Dans TERENCE on trouve souvent *ad pistrium*, au moulin : c'étoit la menace ordinaire. Les Juifs désignoient le poids de l'affliction d'un homme par l'expression proverbiale d'une meule qu'il portoit à son cou. On en a trouvé deux ou trois en Angleterre parmi d'autres antiquités Romaines, qui n'avoient que vingt pouces de large & autant de long : Saumaises sur Solin en parle.

De l'usage des grains bruts & crus on a passé à celui des bouillies, des pâtes, & de-là au pain fermenté & cuit. L'usage de faire rôtir le grain, qu'on attribue à Numa, fit imaginer celui de le concasser & d'en faire des grnaux.

Pilumnus ou Pilon inventa les pilons & la maniere de piler ou broyer les grains dans les mortiers.

Les Pisons, l'une des plus illustres familles de Rome, durent leur nom à l'art de piler les grains, perfectionné par leurs ancêtres. Le métier de pileur étoit exercé par les plus pauvres citoyens, parce qu'il étoit très-rude. Plaute, ce comique célèbre, piloît des grains pour gagner sa vie. Voyez *mouture économique*, in-4°. par M. Beguillet de Dijon, 1769.

Les moulins à vent tirent leur origine des pays orientaux où il y a peu de rivières. L'usage en fut apporté en France au retour des croisades. On voit par ce trait, sous la première race de nos rois, qu'on se servoit communément en France de moulins à bras. Septiminie, nourrice du prince, fils de Childebart, ayant été convaincue de plusieurs crimes, fut con-

damnée à être fustigée, flétrie d'un fer chaud au visage, & reléguée dans un village pour y tourner toujours la meule d'un moulin qui servoit pour le pain des dames de la maison royale. *Art du meunier*, par M. Malouin, 1767, in-fol.

Le vent, l'eau font tourner nos moulins : ce n'est plus de la farine que nous demandons à nos esclaves ; mais il faut qu'ils nous fournissent du sucre : ce qui leur coûte souvent des membres, & même la vie.

Il n'y a point de moulins à vent en Italie : les pays chauds & voisins des tropiques ne sont pas sujets aux vents variables & impétueux que nous avons si souvent dans le nord, & sur lesquels est fondé l'usage des moulins à vent ; mais on y supplée aisément par l'abondance des eaux. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tome II, page 499. (C)

MOULIN À BRAS DU LEVANT. Ces moulins, qui sont d'un grand usage dans le Levant, sont composés de deux pierres plates & rondes, d'environ 2 piés de diametre, que l'on fait rouler l'une sur l'autre par le moyen d'un bâton qui tient lieu de manivelle. Le blé tombe sur la pierre inférieure par un trou qui est au milieu de la meule supérieure. Par son mouvement circulaire, elle le répand sur la meule inférieure où il est écrasé & réduit en farine : cette farine s'échappant par le bord des meules tombe sur une planche où on la ramasse. Le pain que l'on en fait est de meilleur goût que le pain de farine moulue aux moulins à vent ou à eau. Ces moulins ne se vendent qu'un gros écus ou une pistole.

MOULIN À POUDRE À CANON, voy. **POUDRE ET SALPÊTRE**.

MOULIN À TAN, voyez **TAN**.

MOULIN À CHAPLETS, voy. **POMPE**.

MOULIN À PAPETERIE, voyez **PAPETIER**.

MOULIN À FOULON, voyez **MANUFACTURE EN LAINE**.

MOULIN À TABAC. Le tabac qu'on veut hacher est placé dans un mortier de forme cylindrique, dans lequel les pilons, armé de longs couteaux tranchans & bien affilés tombent alternativement & coupent le tabac en tombant : mais comme les couteaux des pilons guidés par deux moises suivent toujours la même direction, l'on donne au mortier un mou-

vement circulaire qui présente successivement à l'action des couteaux les différentes parties du tabac.

Ce mortier est armé d'une crémaillère dentée en rochet dont les dents reçoivent l'extrémité d'un cliquet, ce cliquet est fixé à l'extrémité inférieure d'un chevron vertical avec laquelle il est articulé à charnière. L'extrémité supérieure du même poteau est de même assemblée à charnière dans l'extrémité d'une bascule sur un boulon qui la traverse aussi bien que la mortaise pratiquée dans une des jumelles de la cage des pilons, à travers de laquelle on a fait passer une bascule. Une extrémité répond vis-à-vis des levées fixées sur l'arbre horizontal destiné à l'élever quatre fois à chaque révolution; ce qui fait baisser en même temps l'autre extrémité & par conséquent celle du chevron, dont le cliquet pousse une des dents de la crémaillère du mortier & le fait tourner sur son centre d'une quantité proportionnée à la distance d'une dent à l'autre.

Le même chevron est reçu dans la fourchette d'une bascule qui lui sert de guide & où il est traversé par un boulon; cette bascule, mobile sur un boulon qui la traverse & le chevalet qui la porte, est chargée à son autre extrémité par un poids dont l'effet est de relever le chevron vertical; une des levées échappe l'extrémité de la bascule supérieure, ce qui met en prise le cliquet ou pié de biche dans la dent qui suit celle qu'il avoit poulée en avant lors de la descente du chevron: les levées de l'arbre sont au nombre de vingt pour chaque mortier; savoir quatre pour chacun des quatre pilon armés de couteaux qui agissent dans le mortier, & les quatre autres pour la bascule du chevron. Les extrémités de toutes ces levées doivent être disposées en elice ou spirale, pour qu'elles ne soient pas toujours chargées à la fois des poids qu'elles doivent élever; ce arbre, dis-je, porte aussi un rouet vertical dont les alluchons conduisent une lanterne fixée sur un treuil vertical. Le treuil porte une poulie qui y est fixée, laquelle au moyen d'une corde sans fin qui l'embrasse & une des poulies pratiquée sur la fusée, lui transmet le mouvement qu'elle a reçu du rouet. Cette fusée, fixée à une tige de fer coudée, fait mouvoir en différens sens

le tamis fixé à un châssis, dont la queue embrasse le coude de la manivelle: par cette opération le tabac pulvérisé est passé continuellement dans le tamis & tombe dans le coffre qui est au-dessous. Les parties grossières sont reportées dans les mortiers, où par l'action continuelle des pilons, elle sont réduites en poudre assez fine pour pouvoir passer au travers du tamis.

MOULIN À SCIER LE BOIS, est une machine par le moyen de laquelle on refend les bois soit quarrés ou en grume. Le mécanisme d'un moulin à scier se réduit à trois choses: 1°. à faire que la scie hausse & baisse autant de temps qu'il est nécessaire, 2°. que la pièce de bois avance vers la scie, 3°. que le moulin puisse s'arrêter de lui-même après que les pièces sont sciées. Il y a des moulins de différentes constructions, & même on peut employer à cet usage la force du vent.

Celui dont il va être question est mu par un courant: une roue à aubes de douze piés de diamètre, placée dans un courrier, en reçoit l'impression, & devient le moteur de toute la machine; l'arbre de cette roue placé horizontalement, porte un hériflon de cinq piés de diamètre garni de trente-deux dents, qui engrene dans une lanterne de huit fuseaux. L'arbre de cette lanterne est coudé; ce qui forme une manivelle d'environ quinze pouces de rayon, dont le tourillon est embrassé par les collets de fonte qui remplissent le vide de la fourchette pratiquée à la partie inférieure de la châsse, d'environ huit piés de longueur: la partie supérieure de cette châsse est assemblée à charnière avec la traverse inférieure du châssis de la scie; toutes ces pièces sont dans la cave du moulin.

Sur le plancher du moulin sont fixées deux longues coulisses, composées chacune d'une pièce de bois évuidée en équerre, & deux fois aussi longues que le chariot auquel elles servent de guide; leur direction est perpendiculaire à celle de l'axe de la roue à aubes, & aussi au plan du châssis de la scie.

Le chariot est aussi composé de deux brancards ou longues pièces de bois, de neuf à dix pouces de gros, unies ensemble par des entretoiles de trois piés ou environ de longueur: ce chariot peut

avoir trente ou trente-six piés de long ; il est garni de roulettes de fonte de quatre pouces de diametre , espacées de deux piés en deux piés pour faciliter son mouvement le long des longues coulisses qui lui servent de guide ; ces roulettes sont engagées dans la face inférieure du chariot qu'elles désafléurent seulement de quatre lignes : il y a aussi de semblables roulettes encastrées dans les faces latérales extérieures du chariot ; ces dernières roulent contre les faces latérales intérieures des longues coulisses , & servent à guider en ligne droite le mouvement du chariot.

A côté & au milieu des longues coulisses , sont placées verticalement deux pieces de bois de douze piés de longueur , évuidées aussi en équerre comme les longues coulisses , & qui en servent en effet au chassis de la scie ; ces pieces sont fixées par de forts boulons de fer qui les traversent aux faces latérales de deux poutres , dont l'inférieure fait partie du plancher au-dessus de la cave , & l'autre fait partie d'une des fermes du comble qui couvre l'atelier dans lequel toute la machine est renfermée.

Le chassis de la scie est composé de deux jumelles de huit piés de longueur , assemblées par deux entretoises , dont l'inférieure est raccordée à charniere avec la châsse : la supérieure est percée de deux trous dans lesquels passent les boulons à tête & à vis , par le moyen desquels on élève une troisième entretoise mobile par ses extrémités terminées en tenons dans deux longues rainures pratiquées aux faces intérieures des jumelles du chassis ; c'est par ce moyen que l'on bande la feuille ou les feuilles de scie , car on en met plusieurs qui sont arrêtées haut & bas par des étriers de fer qui embrassent l'entretoise inférieure & l'entretoise mobile dont on vient de parler. Il faut remarquer aussi que le plan du chassis répond perpendiculairement sur l'axe de la lanterne , dont la manivelle communique le mouvement vertical au chassis de la scie.

Le chassis de la scie est retenu dans les fenillures de ses coulisses par des clés de bois , trois de chaque côté ; ces clés dont la tête en croquette recouvre de deux pouces le chassis , & sont arrêtées aux

coulisses après les avoir traversées par des clavettes qui en traversent les queues.

Les faces intérieures des coulisses du chassis de la scie sont revêtues de regles de bois d'environ dix pouces d'épaisseur ; ces regles sont mises pour pouvoir être renouvelées lorsque le frottement du chassis les ayant ulées , il a trop de jeu , & ne descend plus bien perpendiculairement , sans quoi il faudroit réparer ou rapprocher les coulisses qui sont fixes à demeure. Ces regles aussi bien que toutes les autres parties frottantes de cette machine , doivent être graissées ou enduites de vieux-oing.

Pour refendre une piece de bois , soit quarrée ou en grume , on la place sur le chariot , où on l'affermit dans deux entailles pratiquées à deux coussinets ; ces coussinets sont des morceaux de madiers entaillés en-dessous de maniere à entrer d'environ deux pouces entre les brancards du chariot , & au milieu en-dessus d'une entaille assez grande pour recevoir en tout ou en partie la piece de bois que l'on veut débiter ; c'est dans ces entailles qu'elle est affermie avec des coins ou avec des crochets de fer. Les coussinets sont aussi fixés sur les brancards , le long desquels ils sont mobiles par des étriers , dont la partie inférieure embrasse le dessous des brancards , & la supérieure les coins , au moyen desquels on affermit les coussinets à la longueur des pieces que l'on veut refendre , ou bien on fixe les coussinets par des vis dont la partie inférieure aplatie embrasse le dessous des brancards , & la supérieure terminée en vis est reçue dans un écrou que l'on manœuvre avec une clé percée d'un trou quarré qui embrasse le corps de l'écrou.

La piece de bois à refendre ayant donc été amenée sur le chariot , & l'extrémité par laquelle le sciage doit finir ayant été posée sur un coussinet , ou sur l'entretoise du chariot qu'elle couvre d'environ deux pouces , on place un coussinet sous cette même piece à l'extrémité par laquelle la scie doit entrer , sur lequel on l'affermit : ce coussinet est fendu verticalement par autant de traits qu'il y a de feuilles de scie , & dans lesquels pour lors les feuilles sont engagées de toute leur largeur , & encore deux ou trois pouces au-delà. C'est sur cet excédent que repose

la piece de bois que l'on veut débiter, où elle est affermie par quelqu'un des moyens indiqués ci-dessus.

Au-dessous & tout le long des deux brancards sont fixées deux cramailles de fer dentées dans toute leur longueur; les dents de ces crémaillères engrenent dans des lanternes de même métal fixées sur un arbre de fer horizontal, qui porte une roue dentée en rochet. C'est par le moyen de cette roue que le chariot, & par conséquent la piece de bois dont il est chargé, avancent à la rencontre de la scie.

Le rochet dont on vient de parler est poussé du sens convenable pour faire avancer le chariot sur la scie à chaque relevée, & cela par une bascule dont l'extrémité terminée en pié de biche, s'engage dans les dents du rochet pour empêcher de rétrograder. Il y a un cliquet ou volet mobile à charnière sur le plancher, & disposé de maniere à retomber dans les dentures à mesure qu'elles passent devant lui.

C'est du nombre plus ou moins grand des dents du rochet, que dépend le moins ou le plus de vitesse du chariot; & par conséquent du sciage. Cette vitesse doit être moindre quand le châssis porte plusieurs scies que quand il n'en porte qu'une, puisque la résistance qu'elles trouvent est proportionnelle à leur nombre. On refend de cette maniere des troncs d'arbres jusqu'en dix-huit ou vingt feuilletts de trois ou quatre lignes d'épaisseur, qu'on appelle *feuilletts de Hollande*, & dont les menuisiers, ébénistes, &c. font l'emploi.

Reste à expliquer comment, lorsque la piece est sciée sur toute sa longueur à un pouce ou deux près, la machine s'arrête d'elle-même: pour cela il y a une bascule par laquelle la vanne qui ferme le courlier est tenue suspendue, & le courlier ouvert: la corde par laquelle l'autre extrémité de la bascule est tenue abaissée, est accrochée à un déclit placé près d'une des coulisses du châssis de la scie, & tellement disposée, que lorsque l'extrémité du chariot est arrivée jusque là, un index, que ce même chariot porte, fait détendre le déclit qui lâche la corde de la bascule de la vanne; cette vanne chargée d'un poids venant à descendre, ferme le courlier & arrête par ce moyen toute la machine.

Pour amener les pieces de bois que l'on veut scier sur le chariot, il y a dans la cave du *moulin* un treuil armé d'une lanterne, disposé parallèlement à l'axe de la roue à aubes. Ce treuil, monté par une de ses extrémités sur quelques-unes des pieces de la charpente qui, dans la cave du *moulin*, soutiennent les pivots de la roue à aubes & de la lanterne de la manivelle, est soutenu, du côté de la lanterne, par un chevron vertical; l'extrémité inférieure de ce chevron, terminée en tenon, est mobile dans une mortoise pratiquée à une femelle, posée au fond de la cave du *moulin*; l'extrémité supérieure du même chevron traverse le plancher par une ouverture aussi large que le chevron est épais, & longue autant qu'il convient pour que la partie supérieure de ce chevron, poussée vers l'une ou l'autre extrémité de cette ouverture, puisse faire engrener ou dengrener la lanterne du treuil avec les dents de l'hérifson. On arrête le chevron dans la position où il faut qu'il soit pour que l'hérifson puisse mener la lanterne, soit avec une cheville qui traverseroit l'ouverture qui lui sert de coulisse, ou avec un valet ou étai assemblé à charnière à l'autre extrémité de la même coulisse, & dont l'extrémité, terminée en tranchant, s'engage dans des crans pratiqués à la face du chevron.

Lorsqu'on veut faire cesser le mouvement du treuil, il n'est besoin que de relever le valet & de repousser le chevron vers l'autre extrémité de la coulisse où il reste arrêté par son propre poids; sa situation étant alors inclinée & la lanterne n'engrenant plus avec l'hérifson, il cesse de tourner.

La corde du treuil, après avoir passé, en montant obliquement sur le plancher du *moulin*, par une ouverture où il y a un rouleau, est étendue horizontalement le long des coulisses du chariot, & est attachée à un autre petit chariot monté sur quatre roues, sur lequel on charge les pieces de bois que l'on veut amener dans le *moulin* pour y être débitées; la même corde peut aussi servir à ramener le chariot entre les longues coulisses, après que la piece de bois dont il est chargé auroit été débitée dans toute sa longueur. Pour cela il faut relever l'extrémité de la bascule qui engrene dans les dents

dents du rochet & le cliquet qui l'empêche de rétrograder; on amarre alors la corde du treuil à la tête du chariot, après cependant qu'elle a passé sur une poulie de retour; & , relevant la vanne du courlier, la roue à aubes venant à tourner fera aussi tourner le treuil dont la lanterne est supposée engrener dans l'hérifson, & fera par ce moyen rétrograder le chariot dont les **cremailleres** feront en même temps rétrograder le rochet, jusqu'à ce que la scie soit entièrement dégagée de la piece qu'elle avoit refendue. En laissant alors retomber la vanne, elle fermera le courlier, & la machine sera alors arrêtée.

Dans les pays de montagnes où on trouve des chûtes d'eau qui tombent d'une grande hauteur, il y a des *moulins* à scier plus simples que celui dont on vient de voir la description. Ils n'ont ni hérifson ni lanterne, le mouvement de la scie dépendant immédiatement du mouvement de la roue à aubes, sur laquelle l'eau est conduite par une beuse ou canal de bois, dont l'ouverture est proportionnée à la grandeur des aubes qui peuvent être faites en coquilles, & à la quantité d'eau dont on peut disposer, ou on se sert d'une roue à pots dans lesquels l'eau est conduite par le même moyen,

Dans ces sortes de *moulins*, l'arbre de la roue porte la manivelle qui, par le moyen de la châsse, communique le mouvement à la scie. Le chariot & le reste est à-peu-près disposé de même.

La vitesse de la scie est d'environ soixante-douze ou quatre-vingt relevées par minute, & la marche du chariot pendant le même temps est d'environ dix pouces; ainsi, en une demi-heure, une piece de bois de ving-cinq piés peut être refendue d'un bout à l'autre. Pour ce qui concerne la forme des dentures des scies, voyez l'article **SCIE & SCIEUR DE LONG.** (D)

MOULIN, en terme d'*Epinglier-Aiguilletier*, est une boîte de bois, longue & ronde, garnie de plusieurs bâtons comme une cage d'oiseau, & surpassée par un autre plus gros qui la traverse dans toute sa longueur. Ce bâton a à l'un de ses bouts une manivelle avec laquelle on tourne le *moulin* sur deux montans. On met les aiguilles, après qu'elles sont trempées, dans le *moulin* avec du

son pour les sécher ou les éclaircir, ce qui se fait en les faisant dans cette machine.

MOULIN, en terme de *batteur d'or*, c'est un instrument de fer monté sur un banc d'environ quatre piés de haut. Cette machine est composée de deux montans percés vers le milieu de deux encoches, dans lesquelles sont rivées par un bout deux roues massives d'acier trempé, qui se terminent chacune du côté opposé par un arbre quarré à son extrémité, qui excède le montant, & où entre une manivelle. Les montans sont traversés en haut d'une piece qui les surpasse tous deux, & qui, dans cette partie même, est percée en vis & contient un écrou qui tombe de part & d'autre sur l'arbre de chaque roue, & par le moyen duquel on les approche ou on les éloigne tant qu'il est besoin. Entre les deux roues, seulement à l'extérieur, est un morceau de fer percé en quarré, qui contient l'or toujours au milieu. A mesure qu'on tourne les manivelles, les roves écrasent & chassent l'ouvrage, & l'applatissent suffisamment pour pouvoir être perfectionné au marteau, ce qui s'appelle *passer au moulin*. Voyez l'article *batteur d'or*.

MOULIN, machine dont les *Bimblo-tiers*, *faisseurs de dragées de plomb pour la chasse*, se servent pour adoucir les angles des dragées, c'est-à-dire, la partie du jet par lequel elles tenoient à la branche ou jet principal. Voyez **BRANCHE & l'article FONTE DES DRAGÉES AU MOULE**. Pour cet effet, on les met trois ou quatre cent pesans dans le *moulin* que l'on fait tourner ensuite.

Ce *moulin* est une caisse de bois fortement sertie par des bandes de fer qui en maintiennent les pieces assemblées; cette caisse qui a un pié quarré de face par les bouts & quinze pouces de long, est traversée dans la longueur par un axe terminé par deux tourillons qui roulent sur les coussinets des montans du pié sur lequel la machine est posée; ces montans sont assemblés dans des couches où ils sont maintenus par des étais, en sorte que le tout forme un assemblage solide; une des extrémités de l'axe est terminée par un quarré sur lequel est attaché avec une clavette la manivelle, au moyen de laquelle un homme tourne la boîte dont tous les parois intérieurs sont armés de

grands clous , dont l'usage est de frapper en tout sens les dragées dont la boîte est remplie à moitié ou aux deux tiers. Le couvercle est tenu fortement appuyé sur la boîte par le moyen de quatre charnières qui tiennent à la boîte , & de quatre autres qui tiennent au couvercle. Ces charnières sont retenues les unes dans les autres par des boulons qui les traversent ; ces boulons sont arrêtés par des clavettes qui passent au travers d'un œil pratiqué à leurs extrémités ; l'autre est une tête ronde qui empêche le boulon de sortir de la charnière par ce côté.

MOULIN, en terme de boutonniér en tresses, ce sont deux meules de bois bien polies placées l'une au-dessus de l'autre , & ayant chacune la manivelle pour la tourner. Au-dessus , en travers , est une planche garnie dans le milieu d'une vis. Cette planche répond à deux montans qui se haussent & se baissent comme on veut sur l'arbre de la roue de dessus ; par-là on les écarte & on les rapproche à son gré. Ce moulin sert à fouler les tresses pour les réparer. Voyez TRESSSES. Je ne parle point du banc & des piés du moulin , il lui faut ces deux pieces , cela va sans dire , mais nulle forme affectée. L'essentiel de la machine sont ses roues ; la carcasse sur laquelle elles sont montées , on peut la faire de diverses manieres également bonnes.

MOULIN À PIERRES PRÉCIEUSES, en terme de Diamantaire , est une machine de bois composée de quatre montans , assemblés les uns avec les autres , par des traverses qui forment en bas & en haut des chassis qui affermissent les quatre montans. Les traverses sont assemblées par des vis qui traversent les montans , & se vissent dans les écrous placés dans l'intérieur des traverses à trois ou quatre pouces de leurs extrémités ; en sorte que tout cet assemblage a la forme d'un parallépipède plus long que haut & plus haut que large. La longueur est de sept ou huit piés , la hauteur de six , & la largeur ou épaisseur de deux. Nous appellerons cette dernière , *dimension* , le côté de la machine. Les côtés , outre les deux traverses , en ont encore trois autres. La première porte le sommier du chef qui est une forte piece de bois qui traverse la cage dans le milieu de son épaisseur. Cette piece est assemblée à

tenons & mortaises dans le milieu de chaque traverse. La traverse porte la table , qui est un fort madrier de chêne ainsi que tout le reste de la machine. Les traverses portent le sommier du bas , assemblé de même que le premier. Celui-ci est soutenu dans le milieu de sa longueur par un pilier , assemblé d'un bout dans le sommier , & , par en bas , dans une piece de bois qui traverse le chassis inférieur. Cette piece est assemblée à tenons & mortaises dans les longues barres de ce chassis. Le sommier supérieur est percé de deux trous quarrés verticaux , dans lesquels passent deux barreaux de bois de noyer , qui sont retenus dans les trous par des clavettes ou clés de même bois qui traversent horizontalement le sommier.

Le sommier inférieur est de même percé de deux trous , dans lesquels passent deux autres bâtons de noyer , retenus avec une clé. Ces bâtons doivent répondre aplomb au-dessous de ceux du sommier supérieur. Ces bâtons doivent être placés vers les extrémités des sommiers à un quart de leur longueur de distance. La table de la machine est percée de deux trous ronds de cinq ou six pouces de diamètre , dont les centres répondent précisément entre les extrémités des deux bâtons qui servent de crapaudines pour les pivots de l'axe de la roue de fer qui traverse la table. On élève plus ou moins la roue en élevant ou abaissant les deux barreaux , qui servent de crapaudines à son axe.

Cet axe se termine en pointes par les deux bouts. Ces pointes sont les pivots qui roulent dans les trous coniques , pratiqués aux extrémités des bâtons qui regardent l'axe. A un tiers ou environ , en montant , est une platine de fer de cinq pouces de diamètre , soudée sur l'arbre qui lui est perpendiculaire. Cette platine a quatre tenons , qui entrent dans quatre trous , pratiqués à la face inférieure de la meule.

Après que la meule est passée sur l'arbre , & que les tenons sont entrés dans les trous , on passe , sur la partie cylindrique de l'arbre , une virole que l'on serre contre la meule , & celle-ci contre la platine par le moyen d'une clavette ou coin qui traverse la mortaise.

Le mouvement est communiqué à la meule par le moyen d'une roue de bois, posée horizontalement. Cette roue a une gravure dans toute la circonférence, dans laquelle passe une corde sans fin qui passe aussi dans une poulie fixe sur l'arbre au-dessous de la platine. Le mouvement est communiqué à la roue par le moyen d'un bras (*voyez BRAS*), qui communique au coude de l'arbre de la roue de bois par le moyen d'un lien de fer, appelé *épée*.

Lorsque la meule par l'usage est rayée & inégale, on la redresse avec une lime à quatre faces.

MOULINS À DÉGRAISSER ET À FOULER, *Draperie*, *voyez l'article MANUFACTURE EN LAINE*, où ils sont expliqués.

MOULINS À FIL, *voyez l'article FILS & DENTELLES* où ils sont expliqués.

MOULIN, *Fourbisseur*, les moulins pour faire les lames d'épées sont menés par l'eau, ils sont fréquens à Vienne en Dauphiné; on y forge avec de grands marteaux ces excellentes lames d'épée qu'on nomme *lames de Vienne*.

Ce moulin est mu par une chute d'eau qui coule dans un canal d'où elle tombe sur les aubes de la roue à l'eau, dont l'axe est horizontal & porte par les tourillons qui sont à ses extrémités sur des coussinets de cuivre posés sur des massifs, dont l'un est au dehors du bâtiment, & l'autre en dedans; en sorte que l'arbre ou axe de cette roue traverse la muraille par un trou fait exprès.

MOULIN, *en terme de Lapidaire*, est une machine composée de deux roues, dont l'une fait tourner l'autre sur un pivot, c'est sur cette dernière que l'on travaille les pierres, les cristaux, &c. elle tourne sur un pivot enfoncé dans une traverse, qui se hausse & s'abaisse au gré de l'ouvrier. Ces deux roues sont montées sur une charpente assez forte, & qui est couverte d'une sorte de table bordée sur le derrière & les côtés, partagée en deux parties par une barre de bois, dans l'une desquelles est la manivelle, & dans l'autre la roue à travailler les pierres, dont l'arbre tourne dans le pivot de la potence *Voyez POTENCE*. *Voyez l'art. PIERRE FINE*.

MOULIN, à la monnoie, nom que les ouvriers donnent au laminoir. *Voyez LAMINOIR*.

MOULIN, *en terme de Fondeur de plomb à tirer*, c'est un petit coffre suspendu sur deux montans où on le tourne à la main. Son intérieur est rempli de clous qui abattent les carnes qui sont restées au petit plomb.

MOULIN, *en terme de Potier de terre*, est un tonneau où un massif de plâtre ou de pierre, creux, dans le milieu duquel on voit une crapaudine qui reçoit l'extrémité de l'arbre d'une roue qui se tourne à la main dans ce massif. C'est dans le moulin que le potier broie ses couleurs.

MOULIN, à tirer L'OR, est une machine dont les tireurs d'or se servent pour écraser le fil qui sort rond des filières: ce sont deux roues d'acier enchassées dans une cage ou montant au-dessus l'une de l'autre, de manière qu'elles se touchent plus ou moins près, par le moyen de deux grenouilles qui sont au-dessus de l'arbre de ces roues, & qui tenant à une planche sous le banc, sont plus ou moins baissées, à proportion que le poids qu'on met sur cette planche est plus lourd. Derrière la cage est une bobine, d'où le fil vient dans la passette, après avoir passé dans les feuilles d'un livre couvert de quelque chose de pesant, pour empêcher ce fil d'aller de côté & d'autre. Il entre de ce livre dans la passette pour être écaché sous les roues, d'où il sort & va se dévider sur un bois qui est à la tête du moulin. *Voyez PASSETTE*. A cette tête sont, comme nous le venons de dire, les bois sur lesquels on dévide le battin, qui sont mus par la roue qui est attachée extérieurement à l'arbre de la roue d'acier qui est l'essieu, & qui tourne par le jeu de la manivelle.

MOULIN À TOILE, ils ne diffèrent pas de beaucoup des moulins à foulon, & on s'en sert pour dégraisser les toiles, après les avoir nettoyées une première fois, lorsqu'on les a retirées de la lessive. *V. BLANCHISSERIE*. Il y en a qui sont menés par l'eau; mais la plus grande partie le sont par les chevaux.

MOULIN À CUIR. On s'en sert pour nettoyer & pour préparer avec l'huile les peaux des cerfs, des buffles, des élans, des bœufs, pour faire ce qu'on ap-

pelle des *peaux de buffles* à l'usage des militaires, & il est garni pour cela de plusieurs gros pitons qui s'élèvent & abaissent ensuite sur les peaux dans de grandes auges de bois, au moyen d'une roue placée au dehors, & que la force de l'eau fait tourner. *Voyez BUFFLE.*

MOULIN À POUDRE À CANON, est celui dont on se sert pour broyer & battre ensemble les ingrédients dont la poudre est composée. *Voyez POUDRE À CANON.*

La poudre se broie dans un mortier au moyen de pilons menés par une roue, qu'une chute ou un courant d'eau fait tourner. Ce mortier & ces pilons étoient autrefois de fer, mais les accidens arrivés par le feu ont donné lieu d'en substituer de bois. *Voy. pl. de fortif. fig. 2 & 3.*

Voyez dans l'architecture hydraulique de M. Belidor, le détail d'un moulin à poudre, construit à la Fère.

MOULIN À MOULINER LA SOIE, *voy. l'art. SOIE.*

MOULIN DES VERRERIES, *voy. l'art. VERRERIE.*

MOULIN À MOUTARDE, *Vinaigriers*, espèce de machine dont les vinaigriers se servent pour broyer le senevé avec le vinaigre dont ils composent la moutarde.

Cette machine est composée de la manière suivante. C'est une espèce de baril, fait de douves, & relié de cerceaux comme les futailles ordinaires, mais beaucoup plus bas. Ce baril s'ouvre par le haut, ou plutôt la partie d'en haut, appelée le *couvercle* ou *chapeau*, s'emboîte dans la partie d'en-bas, appelée la *cuvette*. La cuvette a environ un pié & demi de diamètre, & le fond en est rempli par une meule d'environ 5 pouces d'épaisseur, qui y est assujettie & immobile. Au centre de cette meule est un pivot scellé avec du plomb, & qui ressort d'environ un pouce & demi. A une des douves de la cuvette, & à la hauteur de la meule, est un petit trou destiné à donner passage à la moutarde broyée. Sur le pivot de la meule s'ajuste une autre meule, au-dessus de laquelle est mastiquée une planche de cœur de chêne, de même circonférence & de l'épaisseur de deux pouces. Vers le milieu de la seconde meule, à la planche de chêne, est un

trou circulaire fait en entonnoir, d'environ 3 pouces de diamètre par en haut; ce trou est appelé *mise*, & communique à un petit canal pratiqué dans toute l'épaisseur de la meule supérieure, & destiné à porter entre les deux meules les matières que l'on veut broyer. Sur la planche de chêne ou chapeau du *moulin*, vers la circonférence, est un trou destiné à recevoir le bâton qui sert de main pour donner le mouvement à la meule. Lorsque le vinaigrier veut faire jouer son *moulin*, il insinue un long bâton dans ce trou par un côté, & de l'autre le fait entrer dans un autre trou pratiqué dans une planche attachée entre deux solives, immédiatement au-dessus du centre de la meule, de sorte que le bâton mis en place, est toujours penché, ce qui donne plus de facilité à l'ouvrier pour faire jouer le *moulin*.

MOULINAGE, f. m., *Soierie*, c'est l'action de mouliner la soie. *Voy. l'article SOIE.*

MOULINET, f. m., *Gramm. & arts mécaniq.*, petit moulin. Ce terme désigne encore des machines qui n'ont presque aucun rapport au moulin. *Voyez les articles suivans.*

MOULINET, f. m., *Méch.*, est la même chose que *treuil* ou *tour*; c'est l'*axis in peritrochio*, ou axe dans le tambour, l'axe étant horizontal. *Voyez TOUR, TREUIL, AXE DANS LE TAMBOUR.*

MOULINET, faire le *moulinet* dans l'*art militaire*, c'est faire tourner sur le centre, à droite ou à gauche, un bataillon rangé en bataille: c'est ce qu'on appelle aussi *conversion centrale*. *Voy. ÉVOLUTIONS.*

MOULINET, VIROLET ou NOIX, *Marine*, c'est une pièce de bois qui a la forme d'une olive, qu'on met dans le hulot du gouvernail, & au travers de laquelle la manivelle passe.

MOULINET, *barre à moulinet*, *croisette de moulinet*, partie du *métier à bas*. *Voyez les articles MÉTIER À BAS & BAS AU MÉTIER.*

MOULINET, *terme de Plombier*, c'est la partie de leur établi à fondre les tuyaux de plomb sans soudure, à laquelle est attachée une sangle pour tirer le boulon hors du moule, quand le tuyau est fondu.

A présent on ne se sert plus du *moulinet*, mais d'une espèce particulière de cric, dont la crémaillère s'attache au bout du boulon par le moyen d'un crochet. Ainsi on attire à soi la crémaillère & le boulon, par le moyen d'une manivelle qui fait tourner une roue dont les dents engrainent dans les crans de la crémaillère.

MOULINET, *Tireur d'or*, est une broche de fer percée dans toute sa longueur, & couverte sur les extrémités de devant par un morceau de buis, garni d'un haut rebord, derrière lequel est un autre bord beaucoup plus petit pour contenir la corde qui vient de la roue du *moulinet*. Ce morceau de buis ne l'enveloppant pas entièrement, le *moulinet* est terminé par un bouton de fer de la même grosseur que le morceau de buis, qui se tourne sur la broche par une vis & empêche qu'il n'en sorte. Ce morceau de buis est lui-même garni de plusieurs petits roquetins, montés sur des fils de fer pour que l'argent, l'or, &c. ne se coupent point. Voyez ROQUETINS.

MOULINET, *Tonnelier*, c'est un instrument dont les tonneliers se servent pour tirer des caves les tonneaux pleins de liqueur, qui sont trop pesants pour pouvoir les tirer à bras. Il est composé de deux pièces de bois de 8 ou 10 piés de longueur, & qui sont enchancrées à la hauteur d'homme, de manière à pouvoir recevoir un cylindre de bois qui est l'arbre du *moulinet*. Ces deux pièces de bois se placent presque debout, & s'appuyent par en-bas à terre, & par en-haut contre le mur : on place dans leurs échancrures l'arbre qui est percé des deux côtés de plusieurs trous, dans lesquels on fait entrer des leviers de bois qui servent de bras pour le faire tourner. On attache à l'arbre des deux côtés, un cable qui descend dans la cave & embrasse la pièce qu'on veut faire remonter. Alors on fait tourner l'arbre du *moulinet*, & par ce moyen on fait remonter le tonneau qui glisse sur le poulain. Voy. TONNELIER.

MOULINIER, f. m., *Soierie*, ouvrier qui s'occupe du moulinage des soies. Voyez l'art. SOIE.

MOULINS, *Géogr.*, en latin moderne *Molinæ*; ville de France, capitale du

Bourbonnois, avec une généralité composée de sept élections & une intendance.

Cette ville n'est point ancienne, car à peine en est-il mention avant Robert, fils de S. Louis, qui y fonda un hôpital. Elle doit son agrandissement aux princes du sang de France, qui ont possédé le Bourbonnois, & son nom au grand nombre de moulins qu'il y avoit dans le voisinage. Elle est sur la rive gauche de l'Allier, dans une plaine agréable & fertile, presque au centre de la France, à 12 lieues de Nevers, 20 N. E. de Clermont, 64 S. E. de Paris. Long. 20. 59. 58. lat. 46. 34. 4.

Je joins ici la note de quelques gens de lettres, que *Moulins* a produits dans le dernier siècle; car, selon les apparences, le supplément à cette liste sera court à l'avenir.

Jean de Lingendes, proche parent du P. Claude de Lingendes, jésuite, & de Jean de Lingendes, évêque de Mâcon, l'un & l'autre célèbres prédicateurs, naquit comme eux à *Moulins*. Il se fit un nom par ses poésies, dont le mérite consiste principalement dans la douceur & la facilité. Le plus estimé de ses ouvrages, est son élégie sur l'exil d'Ovide, imprimé à la tête de la traduction de ce poète latin, par Renouard. Cette pièce est une imitation de l'élégie latine d'Ange Politien, sur le même sujet. Les poésies de Lingendes n'ont jamais été rassemblées; elles se trouvent dispersées dans les recueils de son temps. C'est néanmoins le premier de nos poètes à qui le véritable tour du sentiment, & l'expression de la tendresse aient été connus. Il mourut fort jeune en 1606, & son génie n'avoit encore fait que s'essayer.

Gilbert Gaulmin, son compatriote & son contemporain, se hasarda de donner au public une tragédie intitulée *Iphigénie*, qui fut accueillie dans son temps : mais il publia le premier, en 1618, un meilleur morceau, les *amours d'Ismène & d'Isménias* en grec, avec une traduction latine de sa main. Il mourut octogénaire, en 1667.

Claude Bérigard, compatriote de Lingendes & de Gaulmin, fut moins sage. Il se jeta malheureusement dans des subtilités philosophiques. Il fit imprimer à Udine deux ouvrages très-libres, l'un

intitulé *dubitationes Galilaei Lincae*; l'autre *circulus Pisanus*. Il paroît dans ces deux écrits favoriser le pyrrhonisme, & qui plus est, la doctrine d'une nature aveugle qui gouverne le monde. On fit très-bien de réfuter ses erreurs, mais on usa de mauvaise foi; on transcrivit en caractères italiques, des passages qui n'étoient point dans ses écrits; on coupa ses phrases; on tira des conséquences qu'il n'avoit point tirées lui-même; on paraphrasa ses paroles, on les commenta pour les rendre plus odieuses. On sait que pareil stratagème a été mis en usage plus d'une fois contre l'encyclopédie. Cette ruse de guerre qu'on renouvelle tous les jours, est également inexorable, & propre à décréditer la vérité qu'on se propose de défendre. Les Romains renvoyèrent à Pyrrhus son médecin qui leur proposa de l'empoisonner, pour qu'il le punit comme il le méritoit.

Je n'ajoute qu'un mot sur Nicolas de Lorme, né à *Moulins*; il n'a rien écrit, mais il est fort connu par les lettres de *Guy-Patin*, & pour avoir été premier médecin de la reine Marie de Médicis, qui l'aimoit beaucoup. Il se remaria chargé d'années, à une jeune & jolie femme, qui gagna dans le lit de ce bon vieillard, une phthisie dont elle mourut. L'on devroit peut-être empêcher par les loix civiles, les mariages qui joignent ensemble les deux extrémités opposées, l'âge caduc & la fleur de l'âge; car il y a dans ces sortes de contrats, plus que lésion d'outre moitié. (D. J.)

MOULINS EN GILBERT, Géogr., petite ville de France en Nivernois, au pied des montagnes du Morvant, à 2 lieues de Château-Chinon. Long. 21. 23. lat. 47. 2. (D. J.)

MOULLAVA, Bot. exot., plante filiqueuse des Indes, à fleurs composées de cinq pétales jaunes. Sa gouffe est lisse, & renferme ordinairement quatre semences. Cette plante s'élève à la hauteur de 8 ou 9 piés, & se plaît aux lieux sablonneux. Elle est vivace, fleurit en Août, & porte un fruit mûr en Novembre & Décembre. (D. J.)

MOULSANS, f. m., plur., Commer., toiles peintes qui se fabriquent dans les états du Mogol. Elles se tirent de Su-

rate, d'où la compagnie les passe en France: le débit en est prohibé; on les marque en arrivant pour en constater l'envoi chez l'étranger.

MOULTAN, Géogr., ville des Indes sur le fleuve Rave. Long. selon Petit de la Croix, 116. lat. 29. (D. J.)

MOULURE, f. f., Archit. anc. & mod., ornement d'architecture. On appelle *moultures* certains petits ornemens en saillie au-delà du nud d'une muraille, ou d'un lambris de menuiserie dont l'assemblage compose les corniches, chambranles & autres membres d'architecture. Les Latins les nomment *lineamenta*, *formas* ou *modulos*, parce qu'on se sert de certaines petites planches de bois qui servent de mesure pour faire les *moultures* au juste; car le nombre, la symétrie, la proportion des mesures sont différentes dans les *moultures* qu'on emploie au piédestal dorique, ionique ou corinthien.

On peut distinguer en général trois genres de *moultures* dans les ouvrages des anciens; les unes ont de la saillie en dehors, d'autres sont retirées en dedans, & d'autres sont plates & uniformes: on rapporte au premier genre le bozele, que nous nommons *tore*, l'eschine que nous appelons *cordon*, & l'astragale. Le bozele s'appelle *torus* en latin, & l'eschine *spina* ou *torquis*.

Les *moultures* plates sont les quarrés grands & petits; les grands ressemblent à une brique, dont les côtés & les coins seroient égaux. Les Grecs leur ont donné le nom de *plinthion*, qui signifie une *brique*; nous les appelons *plinthes* en françois. Les petits quarrés sont des demi-plinthes, & ressemblent à des tranchoirs. Les Latins les nomment *tannias* ou *fusciolas*, comme qui diroit une *bandelette*.

Les *moultures* qui ont du creux en dedans, sont le trochile & la nacelle ou scotie: le trochile est contraire au *tore*, & la nacelle au *cordon*. Le trochile est nommé par les Grecs *τροχιδιά*, & par les Latins *troclea*, une poulie: la nacelle, appelée *vau*; par les Grecs, & la moitié d'un trochile.

Il y a deux *moultures* qui ont tout ensemble de la saillie en dehors & du creux en dedans, qui sont la gorge & la doucine. La gorge, en latin *gula*, est

droite ou renversée; la droite est figurée par une *S* droite, mise au-dessous d'une *L*, en cette manière *L*; la ren-

versée se fait par la même lettre formée à rebours *L*; finalement la dou-

cine, que les Latins appellent *undulam*, est figurée par la même lettre couchée & inclinée de son long, d'autant qu'en cette posture elle représente une petite onde *L*.

Voilà les principales *moulures* de l'architecture antique, qu'ils séparoient par de petites intervalles, *lineas*, que les François appellent des *filets*. Parmi ces *moulures*, les unes sont unies & les autres figurées, ou gravées selon les règles de l'art. On grave sur les tores des oves, *ova*; sur les cordons des billettes, ou des grains de laurier en forme de perles enfilées; sur les gorges & doucines, des feuillages; sur les bandes plates, des coquilles, & sur le plinthe, des denticules: le tout suivant les règles de l'art.

Il résulte de ce détail, que les *moulures* sont en Architecture, ce que les lettres sont à l'écriture. Par le mélange des *moulures*, on inventera quantité de profils différens pour toutes sortes d'ordres, & de compositions régulières & irrégulières. Cependant on peut réduire toutes les espèces de *moulures* à trois; des *moulures* quarrées, des *moulures* rondes, des *moulures* mixtes, c'est-à-dire composées des deux premières.

Les *moulures régulières*, sont ou grandes comme les doucines, les oves, les gorges, les talons, les tores, les scoties ou petites, comme les filets, les astragales, les congés, &c.

Les modernes appellent *moulure simple*, celle qui n'a d'autre ornement que la grace de son contour; *moulure ornée*, celle qui est taillée de sculpture de relief, ou en creux; *moulure couronnée*, celle qui est accompagnée & comme couronnée d'un filet; *moulure inclinée*, se dit de toute face qui n'étant pas à plomb, penche en arrière par le haut pour gagner de la saillie.

Quant à la manière de traiter les *moulures*, on conçoit bien qu'elle doit être différente selon les endroits où on

les emploie. Mais il faut sur-tout éviter de les faire d'un dessin sec & sans grâces. Vignole, Santovin & Palladio, peuvent servir de modèle; parce qu'ils se sont attachés à suivre l'antique.

Il faut observer que les *moulures* s'emploient non-seulement dans les entablemens des ordres qui ont des profils, mais encore dans d'autres entablemens où il n'y a point d'ordre, de proportion décidée; il est constant en ce dernier cas, que le jugement de l'architecte a plus de part à la perfection de l'ouvrage, que les préceptes que l'on pourroit donner.

Les *moulures* se doivent placer géométriquement, étant composées de lignes de différente nature; mais leur principale proportion, qui dépend de leur saillie & de leur contour, doit être déterminée par le dessin de l'architecte, & suivant les intentions qu'il a de les faire paroître avantageusement, tant dans les dehors où la lumière est vague, que dans les dedans où elle est répandue par accident: c'est un objet d'une grande étude, & qui ne s'acquiert que par les observations qu'on aura faites sur les ouvrages antiques, sur les modernes, & par les expériences qui auront instruit ceux qui en auront beaucoup tracé.

Ces proportions générales sont ou pour les grandes parties de l'architecture, ou pour les petites, parce que les sujets les rendent bien différentes; & alors les *moulures* sont ou fortes ou délicates, ou en plus grand, ou en moindre nombre; & elles doivent se contourner de différentes manières, parce que leur forme contribue beaucoup à donner de la grandeur, ou de la délicatesse aux profils: ce n'est pas assez d'en faire les essais sur le papier; il faut sur l'ouvrage même, juger de l'effet qu'ils doivent faire. C'est pourquoi ceux qui n'ont vu les antiques que dans les livres, prennent difficilement le goût de ces originaux.

Pour les proportions particulières, elles consistent à faire que dans une même corniche, il y ait de la variété entre les *moulures*; en sorte que deux ou trois *moulures* quarrées ou rondes ne se rencontrent pas de suite, non plus que plusieurs d'une même hauteur;

mais il faut qu'il regne un contraste dans leur distribution, soit par l'opposition de leurs figures curvilignes & angulaires, soit par leur grandeur différente. Par exemple, ce qui constitue la beauté d'une base, est que ses différentes *moulures*, dont les unes, comme les filets & la plinthe, & les autres, comme les astragales, les tores & les scoties, soient entremêlées. Leur saillie doit pareillement être proportionnée à leur hauteur, à moins que quelque position extraordinaire n'oblige à s'éloigner des règles générales; mais dans les ornemens des *moulures*, on doit surtout éviter la confusion qui est qualifiée de richesse, par ceux-là seuls qui n'ont pas l'intelligence des beautés de l'art. (D. J.)

Machine pour faire des moulures sur toutes sortes de pierres dures & précieuses. Cette machine est composée de deux fortes pièces de bois, unies ensemble par des travers de même grosseur; en sorte qu'elles laissent entr'elles une espace de trois ou quatre pouces de largeur, dans lequel on fait entrer les queues des poupées que l'on affermit sur l'établi par le moyen des clés, voyez TOUR, dont cette machine est une espèce. Ces deux poupées sont garnies de collets, sur lesquels roule l'arbre qui pose l'ouvrage; un volant entretient le mouvement imprimé à l'arbre par le moyen de la manivelle. Une poupée porte le burin profilé selon le contour que l'on veut donner à l'ouvrage. Ce burin est assujéti contre la poupée par le moyen de deux vis, qui lui laissent cependant la liberté de se lever au moyen de la vis qui le rappelle.

On couvre d'émeril broyé à l'huile, ou de poudre de diamant, le burin, qui use insensiblement l'ouvrage que l'on veut travailler.

MOULURE, en terme de Fourbisseur, est un ornement quarré qui entre dans la rivure du corps pour le joindre avec la plaque.

MOULURES, en terme de glaces & de Miroitiers, sont de longues tringles de glaces à biseau, qui ne portent tout au plus qu'un pouce & demi de large. A l'égard de la hauteur, il s'en fait depuis

douze jusqu'à cent pouces de haut. Voyez GLACE à la fin de l'article.

MOULURES, en terme d'Orfèvre, ce sont des ornemens composés de creux, de nœuds, de baguettes, & de filets, à l'instar des *moulures* de corniches, qui décorent les ouvrages. Les grandes *moulures* sont au-dessus, & les basses sont sur la soudure qui assemble les pièces avec le fond, comme dans les tabatières.

Les *moulures* se tirent au ban comme les fils & les quarrés, en les pressant fortement entre deux billes où est gravé le modèle des *moulures* qu'on veut faire sur la matière. Voyez BANC A TIRER, & BILLES.

MOULURES DROITES, **MOULURES CONTOURNÉES**; les Bijoutiers appellent de ce nom des creux & des filets diversement rangés, qu'ils gravent à l'outil sur le corps de leurs bijoux; elles varient au gré & selon le goût de l'artiste.

MOUNSTER, Géog., quelques-uns écrivent *Munster*, mais mal; en latin *Momonia*, province d'Irlande, appelée par les Irlandois originaires, *Mown*, & vulgairement *Wown*.

Sa longueur est d'environ 135 milles; sa largeur de 68, depuis Baltimore jusqu'aux parties septentrionales du Kerry; & son circuit est d'environ 600 milles, à cause de ses grands tours & détours.

Ses principales rivières sont la Stwre, l'Awtdunie, la Lée, la Léane, & le Cashou. Il y a dans cette province plusieurs bons ports & baies; l'air y est doux & tempéré, & les vallées abondantes en blé. Ses principales denrées sont le gros & le menu bétail, du bois, du poisson, & sur-tout du hareng.

Elle contient un archevêché, qui est celui de Cashel, cinq évêchés, sept villes à marchés publics, vingt-cinq bourgs qui ont droit d'envoyer leurs députés au parlement d'Irlande, & quatre-vingt paroisses. Quoique Waterford passe pour la principale de ses villes, Limerick l'emporte aujourd'hui.

Anciennement la province de *Mounster* étoit partagée entre les *U'terni* habitués à Tipperari, les *Coriandri* qui possédoient Limerick, Waterfordune, partie de Tipperari & de Corek; les *Luceni* qui occupoient Kerry, & les *Vodii* qui jouissoient d'une partie de Cork. Aujourd'hui cette province est divisée en cinq comtés qui

se subdivisent tous cinq en deux baronies. (D. J.)

MOURA, *Géog.*, ville de Portugal, dans la province d'Alentéjo, au confluent de l'Ardila & de la Guadiana, au nord de Serpa. C'est une ville ancienne, connue autrefois sous le nom d'*Arucci nova*, ou *Nova civitas aruccitana*, comme le prouvent des inscriptions qu'on y a découvertes. Elle est fortifiée avec un vieux château pour sa défense : sa position est à 33 lieues S. E. de Lisbonne. *Long.* 10. 36. *lat.* 38. (D. J.)

MOURGON, *f. m.*, *Marine*, on appelle ainsi sur la Méditerranée un plongeur. *Voyez* PLONGEUR.

MOURJAN, *Géog.*, ville de Perse, que Tavernier place à 84^d 15. de *long.* & à 37^d. 15. de *latitude*.

MOURINGOU, *Botan. exot.*, arbre des Indes orientales qui produit la grosse espèce de noix ben.

Cet arbre est le *moringa zeylanica*, *foliorum pinnis pinnatis*, *flore majore*, *fructu anguloso*. Buzen. *Ther. Zeilan.* p. 162. *Tab.* 75.

Il est haut d'environ vingt-cinq piés, & gros d'environ cinq piés; son écorce est blanchâtre en dedans, noirâtre en dehors, d'une odeur & d'une saveur fort semblable à celle du cresson, ou du raifort sauvage. Ses rameaux sont d'un bois blanchâtre, couverts d'une écorce verte; l'écorce de la racine est jaunâtre; elle a la même saveur que celle du tronc; les feuilles sont ailées, terminées par une feuille impaire; de manière que leur côte commune qui est longue d'environ une coudée, porte de chaque côté trois côtes plus petites, garnies de petites feuilles, comme l'est l'extrémité de la côte commune.

Ces petites feuilles sont longues, obtuses, minces, molles, & tendres : chacune est partagée par une côte saillante, d'où sortent quelques nervures qui se répandent sur les côtes : elles ont l'odeur des fèves; ses fleurs sont en grappe, éparées au haut des tiges; le calice est composé de cinq feuilles, oblongues, obtuses, égales, colorées, & qui tombent. Les feuilles de la fleur sont aussi au nombre de cinq, de la grandeur & de la figure des feuilles du calice; elles sont plus écartées vers le bas : c'est pourquoi les auteurs regardent la fleur comme

composée de dix feuilles, au milieu desquelles sont dix étamines, dont les cinq inférieures sont plus longues, réfléchies vers le haut. Il n'y a qu'un pistil posé sur un long embryon. Lorsque les fleurs sont tombées, il leur succède des fruits ou des gousses cylindriques, longues d'une coudée & demie, triangulaires, cannelées, à trois panneaux, dont l'écorce est d'une couleur herbacée : la substance intérieure en est blanchâtre & fongueuse. Elles contiennent des graines en grand nombre, selon la longueur de la gousse, triangulaires, garnies d'une membrane ailée, couvertes d'une peau cartilagineuse, qui renferme une amande blanchâtre.

Cet arbre croît dans les sables de Malabar, de Ceylan, & dans d'autres pays des Indes : il fleurit au mois de Juin, de Juillet, & d'Août. On en recueille les fruits tantôt à la fin, tantôt dans l'un & l'autre temps. On cultive cet arbre dans les jardins & les maisons de campagne, à cause de ses fruits que l'on porte vendre de tous côtés.

Les Indiens préparent des pilules antispasmodiques avec les feuilles, l'écorce de la racine, & les fruits. Ils prétendent que si l'on boit le suc pur de l'écorce du mouringou avec de l'eau & de l'ail, il adoucit les élancemens des membres qui viennent de froid. Le suc de la racine pilée avec de l'ail & du poivre, se donne aussi contre les spasmes. Le suc de ces mêmes feuilles s'applique pour déterger les ulcères. En un mot, toute la plante est d'un grand usage dans la Médecine indienne : nos parfumeurs la leur abandonnent pour tirer de l'huile de son fruit l'odeur des fleurs odorantes, comme des tubéreuses, des jasmins, & autres semblables. *Voyez* comment ils s'y prennent aux mots BEN & NOIX BEN. (D. J.)

MOURKI, *Musiq.*, espèce d'air de musette des Maures. (F. D. C.)

MOURON, *f. m.*, *Hist. nat. Botan.*, *anagallis*, genre de plante à fleur monopétale, en rosette, & profondément découpée. Le pistil sort du calice, il tient comme un clou au milieu de la fleur, & il devient dans la suite un fruit ou une coque presque ronde. Quand ce fruit est mûr, il s'ouvre de lui-même transversalement en deux parties, dont l'une

anticipoit sur l'autre, & il renferme des semences qui sont ordinairement anguleuses & attachées à un placenta. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

On compte principalement au nombre de ces especes, 1°. le *mouron* mâle, 2°. le *mouron* femelle, qui cependant ne differe du précédent que par la couleur de la fleur, 3°. le *mouron* aquatique.

Le *mouron* mâle, ou à fleur rouge, est nommé par C. B. P. 252, & par Tournefort, *I. R. H.* 142, *anagallis*, *phæniceo flore*.

Sa racine est blanche, simple, fibreuse; ses tiges sont tendres, couchées sur terre, longues d'une palme, quadrées, lisses, garnies de feuilles, opposées deux à deux, quelquefois trois à trois, semblables à celles de la morgeline, sans queue & tachetées en dessous de points d'un rouge foncé. Ses fleurs portées sur des pédicules grêles & oblongs, naissent chacune de l'aisselle d'une feuille. Elles sont d'une seule piece, partagée presque entièrement en cinq segmens pointus; la couleur des fleurs est pourpre, aussi-bien que celle des étamines, dont les sommets sont jaunes: leur calice est partagé en cinq quartiers; il sort un pistil attaché en maniere de clou, au milieu de la fleur. Ce pistil se change en un fruit ou capsule presque sphérique, grande à proportion de la petite fleur: cette capsule s'ouvre transversalement par la maturité en deux parties, dont l'une est appuyée sur l'autre. Elle est remplie de graines menues, anguleuses, ordinairement ridées, brunes, attachées à un placenta.

Le *mouron* femelle, ou à fleurs bleues, *anagallis cæruleo flore*, ne differe du précédent, que par la couleur de la fleur, qui est quelquefois blanche. Ces deux especes de *mourons* sont fort communs dans les champs & les jardins: on fait quelque usage des feuilles avec la fleur.

Toute la plante a une saveur d'herbe un peu salée & austere; son suc donne la couleur rouge au papier bleu: d'où l'on pense que le sel essentiel de cette plante approche fort de la terre foliée de tartre, mêlé avec quelque portion de sel ammoniacal, & de beaucoup d'huile.

Le *mouron* aquatique, nommé par les botanistes *anagallis aquatica*, sive beca-

bunga, a la racine vivace, garnie de fibres blanches, chevelues: ses tiges sont hautes d'un pié, grêles, & lisses; ses feuilles sortent des nœuds sur des queues fort courtes; elles sont opposées deux à deux, grasses, succulentes, rondes, peu ou point dentelées à leurs bords. Les fleurs sont bleues, composées d'un demi-pétale, divisé en cinq segmens arrondis: elles se changent en un fruit fait en cœur applati, qui contient une semence très-petite. Cette plante croit dans les ruisseaux & les fossés dont l'eau est courante; elle passe pour anti-scorbutique & déterlive. (D. J.)

MOURON, *Mat. med.*, *mouron* mâle & femelle: on les prend indifféremment pour l'usage de la médecine, ou pour mieux dire, les auteurs les recommandent indifféremment: car ce sont là, certes, des plantes les moins usuelles.

Le *mouron* est dans les livres, céphalique, vulnéraire, sudorifique, anti-pestilentiel, emmenagogue, calmant; & pour l'usage extérieur mondifiant, cicatrisant, guérissant la morsure des vipères & des chiens enragés. C'est son suc, son infusion dans le vin, & son eau distillée, qui sont recommandés dans tous ces cas. Il faut se contenter de dire du suc & de l'infusion, que ce ne sont pas des remèdes éprouvés; & l'on doit assurer de l'eau distillée, que c'est une préparation absolument inutile: car le *mouron* est de l'ordre des plantes qui ne contiennent aucun principe mobile. Voyez EAU DISTILLÉE. (b)

MOURON D'EAU, *samolus*, *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur monopétale, en forme de rosette, & profondément découpée: il sort du calice un pistil qui est attaché comme un clou au milieu de la fleur. Ce pistil devient dans la suite un fruit ou une coque qui s'ouvre par la pointe, & qui est remplie de semences pour l'ordinaire petites. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

MOURRE, s. f., *Jeux anciens*, jouer à la *mourre* se dit en latin *micare digitis*; c'est le terme de Cicéron, parce que dans ce jeu les doigts paroissent, *micant*. Pétrone se sert du seul mot *micare*, sous-entendant *digitis*.

On joue à ce jeu en montrant une certaine quantité de doigts à son adversaire, qui fait la même chose de son

côté. On accuse tous deux un nombre en même temps, & l'on gagne quand on devine le nombre de doigts qui sont présentés. Ainsi on n'a besoin que de ses yeux pour savoir jouer à ce jeu.

Il est très-ancien, & l'un de ceux qui étoient le plus en usage parmi les dames de Lacédémone : c'étoit à ce jeu qu'elles tiroient au sort pour disputer le bonheur l'une contre l'autre, & même contre leurs amans. Il faut tomber d'accord que ce jeu, qui n'entre aujourd'hui que dans les divertissemens galans du petit peuple en Hollande & en Italie, devoit faire fortune chez les Lacédémoniennes, si l'on se rappelle que la personne qui l'inventa fut Hélène : elle y joua contre Paris & le gagna. C'est un passage de Ptolémeus, qui nous apprend ce trait d'histoire. *Helena*, dit-il, *prima excogitavit*, *micationem digitis*, & *cum Alexandro sortiens*, *vicit*.

Ce jeu prit grande faveur chez les autres Grecs & chez les Romains : c'est à ce jeu qu'ils achetoient & vendoient quantité de choses, comme nous ferions aujourd'hui à la courte paille. *Dignus est qui cum in tenebris mices*, dit Cicéron ; il est si homme de bien, que vous pouvez jouer à la *mourre* avec lui dans les ténèbres, sans craindre qu'il vous trompe ; expression qui passa en proverbe pour peindre quelqu'un de la plus exacte probité. (D. J.)

MOUROUVE, *Botan. exot.*, espèce de prunier des Indes occidentales décrit par de Laet *liv. XVI, ch. xj*. Sa fleur est jaune, & son fruit semblable à nos cerises ; il est soutenu par une longue queue, renferme une pulpe douce d'un jaune doré, & contient un petit noyau. (D. J.)

MOUSQUET, *f. m.*, c'est dans l'Art militaire une arme à feu qui étoit en usage dans les troupes avant le fusil, montée de même sur un fût ou bâton, & qui se portoit également sur l'épaule.

Le *mousquet* diffère du fusil, en ce qu'au lieu de la pierre dont on se sert pour faire prendre feu à cette dernière arme, on se sert de meche dans la première.

Les *mousquets* ordinaires sont du calibre de 20 balles de plomb à la livre, & ils reçoivent des balles de 22 à 24. Le canon du *mousquet* est de trois piés huit

pouces, & toute la longueur du *mousquet* monté est de cinq piés. Sa portée est de 120 jusqu'à 150 toises. Voyez LIGNE DE DÉFENSE.

Le *mousquet* a une platine à laquelle est attachée le *serpentin*, avec le ressort ou gachette qui le fait mouvoir & le bassinet.

Le *serpentin* tient à la platine par le moyen d'une vis : son extrémité en-dehors a deux espèces de feuilles formées par une tête de serpent, propres à retenir fixement, à l'aide d'une vis, la meche avec laquelle on met le feu au *mousquet*. C'est cette tête de serpent qui fait donner à cette pièce le nom de *serpentin*. La partie du *serpentin* qui se trouve engagée sous la platine, forme une petite gachette où va répondre la clé. Cette clé est un morceau de fer disposé en équerre ou manivelle, dont un côté tient à la gachette du *serpentin*, l'autre se tire avec la main, pour faire tomber la meche du *serpentin* sur le bassinet, & faire ainsi partir le *mousquet*.

Le bassinet est fait de quatre pièces de fer posées en saillie sur la platine, vis-à-vis la lumière ou la petite ouverture faite au canon du *mousquet* pour lui faire prendre feu par le moyen de l'amorce renfermée, dans le bassinet. La petite pièce inférieure taillée en creux pour recevoir cette amorce, est proprement le *bassinnet* ; celle de dessus s'appelle la *couverture* ; la troisième pièce est le *garde-feu*, & la quatrième est la *vis* qui les tient toutes ensemble.

L'équipage du *mousquet* est à-peu-près le même que celui du fusil, voyez FUSIL.

Les *mousquets* ont été en usage dans les troupes immédiatement après les arquebuses : on en savoit faire dès le temps de François I, car le P. Daniel nous apprend dans son *histoire de la milice françoise*, qu'au cabinet d'armes de Chantilly on en voyoit un marqué des armes de France avec la salamandre, qui étoit la devise de ce prince. Cependant Brantome prétend que ce fut le duc d'Albe qui les mit le premier en usage dans les armées, lorsque sous le regne de Philippe II, il alla prendre le gouvernement des Pays-Bas, l'an 1567 ; mais

cela veut dire seulement, dit l'auteur que nous venons de citer, qu'il les mit plus à la mode qu'ils n'avoient été jusqu'alors, & qu'avant lui on s'en servoit plus rarement, au moins en campagne.

Les soldats qui étoient armés de *mousquets* étoient appelés *mousquetaires*, & c'est cette arme dont les deux compagnies de *mousquetaires* de la garde du roi furent d'abord armées en France, qui leur a fait donner le nom de *mousquetaires*, de la même manière que le premier corps de troupes armé de fusils fut d'abord appelé *fusiliers* : c'est aujourd'hui le *régiment royal-artillerie*.

On s'est servi de *mousquets* dans les troupes jusqu'en 1604 ; mais peu de temps après cette année on leur substitua le fusil. Il y eut différens sentimens, dit M. le maréchal de Puyfégur, dans son *traité de l'art de la guerre*, lorsqu'il fut question de ce changement. On disoit qu'avec le *mousquet* on faisoit plus long-temps feu qu'avec le fusil, qu'il manquoit beaucoup moins de tirer, au lieu que la batterie de fusil étoit sujette à ne pas faire feu, & qu'elle ne pouvoit durer long-temps. Mais s'il est vrai que le *mousquet* a cet avantage sur le fusil, il est certain que quand la batterie du fusil n'a pas fait feu, on le remet dans le même instant en état de tirer ; il n'en étoit pas de même du *mousquet* : car outre le temps qu'il falloit pour remettre la meche sur le serpent, pour la bien faire tenir, la *compasser*, (c'est-à-dire l'arranger de manière pour qu'elle tombât sur le milieu du bassinet), la souffler, puis souffler sur le bassinet, & ensuite l'ouvrir, s'il faisoit du vent, la poudre n'y restoit pas ; s'il pleuvoit, elle étoit mouillée dans l'instant : mais en faisant abstraction de tous ces inconvéniens, si la meche n'étoit pas bien ferrée & bien allumée, on donnoit plusieurs coups de clé sans que la poudre prit ; comme il restoit de la cendre de cette meche dans le bassinet, il falloit attendre qu'elle fut bien éteinte avant que de remettre le *mousquet* en état de tirer, crainte que l'amorce ne le fit partir. On voit par cet exposé que le *mousquet* avoit bien des inconvéniens dans le service, lesquels n'étoient point compensés par sa plus grande durée que le fusil. Car comme toutes les actions de campagne de-

mandent plutôt un feu vif & promptement redoublé qu'un feu lent & de plus de durée, & qu'on tire aisément deux coups de fusil contre un coup de *mousquet*, il s'ensuit que ce n'est pas sans raison qu'on a donné la préférence au fusil sur le *mousquet*.

M. de Vauban avoit proposé des armes qui au moyen d'une platine de fusil & de *mousquet* auroient réuni les avantages de ces deux armes. Il y a eu quelques troupes qui en ont été armées, entr'autres la première compagnie du régiment de Nivernois, vers l'an 1688 ; mais cette invention n'a pas été suivie. Voyez FUSIL-MOUSQUET

MOUSQUET BISCAYEN, c'est dans l'Art militaire un *mousquet* renforcé, plus long & d'un plus grand calibre que le *mousquet* ordinaire, & qui porte plus loin. Cette espèce de *mousquet* est susceptible d'une plus grande charge que les autres, parce que l'épaisseur du canon à la culasse le met en état de résister davantage à l'effort de la poudre. Ces *mousquets* peuvent être fort utiles dans une place de guerre, de même que les fusils des boucaniers. Voyez ARMES, BOUCANIERS. On peut s'en servir pour éloigner l'ennemi des ouvrages de la place, & pour tirer sur ceux qui viennent les reconnoître. Comme on se sert de meche pour tirer le *mousquet*, il est d'un usage moins commode que le fusil ; mais on rendroit le *mousquet biscayen* plus utile en lui substituant une platine de fusil à la place de celle de *mousquet*, parce qu'avec un fusil un bon tireur qui manque rarement de tuer, peut choisir les officiers & les soldats les plus hardis. On ne doit point s'arrêter aux avantages de la meche : des batteries aussi fortes que l'exigent les *mousquets* ou fusils dont il s'agit ici, ratent très rarement ; leurs pierres ne s'usent d'ailleurs que très-peu, & elle ne se cassent point. Voyez MOUSQUET & FUSIL.

MOUSQUETADE, s. f., Art milit., décharge de mousqueterie. Il essuya une terrible *mousquetade*.

MOUSQUETAIRES, LES, sont en France un corps de la maison du roi, destiné à combattre à pié & à cheval. Dans les voyages du roi, lorsque le régiment des gardes n'y est pas, ils gar-

dent le dehors de la maison où le roi loge.

Les *mousquetaires* forment deux compagnies ; la première a des chevaux gris , ce qui fait donner aux *mousquetaires* qui la composent le nom de *mousquetaires gris* ; & la seconde des chevaux noirs , ce qui la fait nommer la *compagnie des mousquetaires noirs*.

Ces deux compagnies sont regardées comme une espèce d'école pour la guerre. Louis XIV avoit établi que toute la jeunesse de condition y serviroit au moins un an.

Les *mousquetaires* s'arment, s'habillent, se montent au moyen de leur solde ; leurs armes sont une épée , des pistolets & un fusil. Ils avoient autrefois des mousquets, ce qui leur a fait donner le nom de *mousquetaires*. On le donnoit indifféremment avant la création de ces compagnies , à tous ceux qui se servoient du mousquet.

Les *mousquetaires* sont habillés de rouge , avec un galon ou bordé qui est d'or dans la première compagnie , & d'argent dans la seconde. Par-dessus leur habit ils ont une espèce d'habillement particulier qui s'appelle *soubreveste*, que le roi leur donne, c'est une espèce de cotte d'armes ou de juste-au-corps sans manches , qui leur couvre le devant & le derrière. Elles sont bleues & galonnées ; elles ont une croix devant & une autre derrière : ces croix sont de velours blanc , bordées d'un galon d'argent ; elles ont des fleurs de lis aux angles de même. Le devant & le derrière des soubrevestes s'accrochent au collet par des agraffes.

Les *mousquetaires* ont un étendard par compagnie , comme la cavalerie , & un drapeau qu'ils ne déploient que lorsqu'ils sont à pié , & qu'ils ne portent pas même à la guerre lorsque le roi n'y est pas & qu'il reste des *mousquetaires* pour la garde.

Les officiers des *mousquetaires* , jusqu'aux cornettes compris , sont nommés *officiers à hausse-col* , parce qu'ils portent dans le service à pié le hausse-col comme les officiers d'infanterie. Les officiers à hausse-col ne portent point de soubreveste ; ils montent aux charges jusqu'à celle de capitaine-lieutenant comprise. Depuis le règne de Louis XV on leur a permis

quelquefois de vendre leurs charges , mais à présent ils ne vendent que la dernière cornette , & les autres officiers montent aux autres charges par rang d'ancienneté.

Les *mousquetaires* ainsi que les gendarmes & les chevaux-légers de la garde du roi , ont même rang que les gardes-du-corps.

La première compagnie des *mousquetaires* a été instituée par Louis XIII , & la seconde par Louis XIV , en 1660. Elle étoit auparavant au cardinal de Mazarin , sous le titre de *compagnie de ses mousquetaires*. Le roi s'en fit capitaine , comme il l'étoit de la première en 1665. Les compagnies de *mousquetaires* sont chacune de 250 , mais on y reçoit en temps de guerre autant de supplémentaires qu'il s'en présente. Ces deux compagnies ont été supprimées le 15 Décembre 1775.

MOUSQUETERIE, *l. f.*, *Art milit.*, c'est l'art de se servir du mousquet ; c'est en général toute troupe armée de mousquet , & c'est aussi la décharge de ces troupes.

Si l'art de tirer , tant accrédité aujourd'hui chez toutes les nations , peut donner quelquefois de l'avantage dans un combat , il n'est pas moins vrai que le plus souvent il n'y a rien de plus incertain , de plus nuisible , de plus dangereux , ni de plus ridicule. En vain les plus grands généraux nous ont-ils appris à mépriser la *mousqueterie* , & les moyens de vaincre nos ennemis sans en avoir besoin : en vain plusieurs auteurs respectables par leurs talens & leur expérience se sont-ils élevés contre cette fureur que nous avons pour le feu , nous n'en sommes que plus opiniâtres à soutenir ce système. Non contents d'être parvenus à faire tirer le soldat avec toute la vivacité possible , nous avons vu , il y a peu d'années , avec un enthousiasme sans égal , un fusil dont le secret important consistoit à pouvoir tirer neuf coups par minute ; un fusil , avec lequel nous devions , disoit-on , à la première guerre , battre nos ennemis par-tout. Mais cette arme ou quelque autre semblable dont le maréchal de Saxe avoit déjà parlé (*), bien loin d'être aussi

(*) Voyez mes *Réveries*, chap. 2. & 5.

merveilleuse qu'on le prétend , est à coup sûr & à tous égards une très-mauvaise découverte , uniquement bonne à augmenter le bruit & la fumée , & qu'on fera bien de laisser dans le silence & dans l'oubli (*). Nous avons dans le temps combattu ce fusil par un mémoire (*voyez-y l'article FUSIL À DÉ à secret*) ; mais afin de ne laisser rien à dire contre le fusil à dé à secret , nous ajouterons ici que chercher à perfectionner la *mouquetterie* , c'est travailler pour nos ennemis , qui sûrement en sauront toujours faire un meilleur usage que nous , bien plus que pour notre nation dont le sort a été de tout temps la charge , du moins jusqu'au commencement de ce siècle , qu'on a négligé cette excellente méthode pour s'adonner aveuglément & obstinément à l'art de tirer des coups de fusil.

Le feu est le plus souvent très-incertain , & rien n'est plus vrai. Dans quelque position qu'on veuille supposer une troupe d'infanterie , soit en rase campagne , soit en pays de montagnes , il est incontestable que le vent , la poussière , ou le soleil ; les cris , le bruit & la fumée qui sont inévitables ; le mouvement perpétuel & les inégalités du terrain qui font que les soldats s'entreheurtenant , & qui changent l'ordre & l'union des différentes parties d'une troupe & l'exposent à se rompre ; la vivacité avec laquelle le soldat charge son fusil , qui est cause qu'il répand souvent la moitié de sa cartouche , ou qu'il ne la pousse pas au fond du canon ; le canon qui devient brûlant & crasseux à force de tirer ; la platine qui se dessèche & se detraque , ou dont la batterie ne donne plus de feu ; enfin l'ardeur qui échauffe toutes les têtes , & les étourdit ; tout cela concourt évidemment à déranger la justesse du tir , & à diminuer considérablement le feu & son effet. „ Rien , selon le maréchal de Saxe , (*Mes Réveries , liv. I , chap. 2.*) n'est si fin , ni si facile à déranger que l'effet de l'arme à feu. J'ai vu , dit cet auteur , (*Ib. chap. 1 , art. 6.*) des salves entières ne pas tuer quatre hommes ". Il rapporte qu'à la bataille de Bellgrade ,

il a vu tailler en pièces deux bataillons en un instant , après avoir fait leur décharge à trente pas sur un gros de Turcs qui les attaquoit. Il ajoute , après avoir donné le détail de cette action , qu'il s'amusa à compter les morts , & qu'il ne trouva pas trente-deux Turcs tués de la décharge générale de ces deux bataillons : „ Ce qui , dit-il , n'a pas augmenté l'estime que j'ai pour le feu de l'infanterie ”.

A Malplaquet , où on estime qu'il y eut 1800 , 000 coups de fusil de tirés , sans compter les coups de canon ; la totalité des tués & des blessés des deux partis fut au plus de 30 , 000 hommes. „ Mais , dit Folard , qui étoit à cette bataille , combien les alliés perdirent-ils de monde par le fer à la gauche , & dans la sortie de la droite ” ?

A la bataille de Czaslau où les Prussiens firent un feu prodigieux , leurs ennemis perdirent à peine deux mille hommes.

La ligne pleine des Prussiens , à Rosbach , qui nous suivoit de près faisant un feu continu , ne nous causa pas une grande perte ; du moins , le champ de bataille que nous eûmes occasion de parcourir le lendemain de l'affaire , étoit très-clair semé de morts & de blessés.

Souvent même on a vu des troupes faire leur décharge de pié ferme sans effet. A Calcinato , les Prussiens que nous citons volontiers , parce que leur infanterie passe pour celle de l'Europe qui tire le mieux , firent une de ces décharges sur la brigade de Piémont , quoiqu'ils fussent postés sur un plateau & qu'ils eussent l'avantage sur cette brigade qui alloit à eux en montant ; & si cela arrive à de telles infanteries , combien à plus forte raison à la nôtre qui n'a ni le phlegme , ni le bon ordre des Allemands. Quelquefois un coup de fusil lâché par accident , fait partir sans utilité & fort à contre temps , tout le feu d'une troupe. „ Il ne faut , dit l'auteur des *Réveries* , (*Lettre à M. d'Argenson , mes Réveries , tome II.*) , qu'un seul coup en présence de l'ennemi pour faire tirer un bataillon , une brigade , une ligne , une colonne entière : je n'ai que trop de ces exemples à citer , & nos mili-

(*) Nous ne faisons pas plus de cas du fusil à la chaumette , ni du fusil de Vincennes , imaginé pendant la guerre de 1741 , & qui , selon ses admirateurs , devoit procurer la paix à la France ; ni d'aucune autre invention de cette espece.

taires n'en sauroient disconvenir. A la seconde bataille d'Hochstet, vingt-deux bataillons qui étoient au centre, tirèrent en l'air, & furent dissipés par trois escadrons ennemis qui avoient passé le marais devant eux". Nos colonnes d'infanteries à Rosbach, marchant aux ennemis, firent leur décharge en l'air par quelque incident de cette espèce.

Nous croyons pourtant, comme le dit le maréchal de Puyfégur; qu'une décharge d'infanterie faite de près, à propos & par des gens fermes, peut faire tomber beaucoup de monde. Nous ne sommes pas moins persuadés que le feu d'une troupe peut être soumis à une théorie; mais chez nous il ne s'exécutera jamais que par hasard & machinalement. Un assez grand nombre de batailles & d'actions de guerre auxquelles nous nous sommes trouvés, ne nous permettra jamais de penser autrement. Folard qui avoit fait la guerre avec application, étoit de ce sentiment. „On a beau, dit-il, apprendre aux François l'art de tirer par pelotons, & d'augmenter leur feu; tout cela ne leur fera qu'une occasion de ruine. Ils pourront réussir dans la théorie & de sang-froid, lorsqu'ils n'auront pas d'ennemis en présence; mais dans la pratique, on verra que l'ennemi sera dans son avantage, tant qu'on ne l'abordera pas : son feu sera plus vif, plus uniforme & plus suivi, & celui des François tout au contraire".

Nous ne disconvenons pas que notre feu ne puisse être très-redoutable à l'ennemi, & lui causer beaucoup de perte, mais il faut pour cela que nous soyons derrière des retranchemens quelconques (*): car dans tout autre cas, si nous ne chargeons pas avec la baïonnette, nous éprouverons tout le contraire, & ce sera la faute des généraux qui préféreront de s'en tenir à ce genre de combat, si peu propre à notre nation, & non celle des troupes qui seront à leurs ordres.

Une grande partie des choses qui font

que le feu est si incertain, sont en même temps celles qui le rendent nuisible & dangereux : elles peuvent mettre le trouble & la confusion dans une troupe, & être cause de sa défaite; elles empêchent qu'on ne voie distinctement l'ennemi, & qu'on ne puisse juger de ses mouvemens. Il est arrivé dans quelques batailles qu'à la faveur de la fumée, des généraux ont employé fort utilement de la cavalerie contre de l'infanterie qui ne s'y attendoit pas. Nous voulons que ce moyen soit commun aux deux partis; mais nous préférons toujours de voir clair en pareille occasion. Quand les soldats ont beaucoup tiré, qu'ils croient avoir fait bien du mal à l'ennemi, & qu'au lieu de cela il leur paroît encore entier & ferme, & qu'ils voient que le feu auquel ils avoient mis toute leur confiance ne peut l'arrêter, que même il en a conservé l'avantage, leur imagination qui leur grossit cet avantage ne leur présente plus que le danger; & dès-lors il ne faut pas autre chose pour les mettre en déroute. Nous ajouterons que le feu peut devenir contraire aux plus grands succès, en nous mettant hors d'état par notre perte, qui quelquefois est plus considérable que celle de l'ennemi, & par le désordre où il nous met nécessairement de pouvoir compléter la victoire. „La tirerie, dit le maréchal de Saxe, fait toujours plus de bruit que de mal, & fait toujours battre ceux qui s'en servent". (*Mes rêveries, tom. I, chap. 1, art. 6.*) Combien de raisons ne voilà-t-il pas, pour en revenir au sentiment de nos plus grands maîtres, qui veulent qu'on profite du nerf & de la vivacité de notre nation pour marcher droit à l'ennemi, & le forcer de combattre à armes égales; mais toutefois avec un avantage pour nous que l'expérience a tant de fois confirmé.

Il ne s'ensuit pas de ce que nous venons de dire qu'on doive négliger le feu, tant s'en faut; mais en tâchant de se rendre

(*) Il est certain qu'en pareil cas les soldats qui sentent l'avantage de leur position, dont l'attention n'est point distraite par les mouvemens de l'ennemi, ni par ceux qu'ils obligent de faire, ni par le commandement, peuvent charger promptement & tirer juste. D'ailleurs, nous avons une manière de tirer qui consiste à faire passer aux soldats du premier rang les fusils des autres rangs, dont le feu est le plus vif, le plus égal & le plus meurtrier qu'il soit possible de faire, & à laquelle on ne doit pas négliger d'exercer l'infanterie.

supérieur dans cette partie, nous voudrions qu'on se fit une loi de ne jamais tirer qu'autant que la nature des lieux où l'on auroit à combattre ne permettroit pas d'aborder l'ennemi & de le charger la baïonnette au bout du fusil.

Nous avons dit que le feu étoit le plus souvent ridicule, & c'est une vérité dont les exemples sont suffisamment connus. Combien de fois n'a-t-on pas vu des troupes séparées par une rivière ou quelque autre obstacle, que ni les unes ni les autres ne vouloient ou ne pouvoient franchir, passer des heures, même des journées entières à se fusiller, sans qu'il en soit résulté autre chose, sinon la perte de beaucoup d'hommes de part & d'autre ! (M. D. L. R.)

MOUSQUETON, f. m., petite arme qui est plus courte que le mousquet, & qui se tire avec un fusil composé d'un chien & d'une batterie; au lieu que le mousquet s'exécute avec une meche qui est compassée sur le serpentin. Les *mousquetons* sont de quatre piés de longueur.

MOUSSE, *muscus*, f. f., *Hist. nat.*, genre de plante qui n'a point de fleurs, & dont les feuilles sont d'une forme particulière. Tournefort, *inst. rei herb. Voy. PLANTE.*

Les *mousses* d'arbres ne sont pas des plantes moins parfaites, que celles qui s'élèvent à la plus grande hauteur, car elles ont des racines, des branches, des fleurs & des graines, quoi qu'en semant leurs graines l'art humain n'ait pu parvenir encore à les multiplier.

Les botanistes divisent ces sortes de plantes en divers genres, sous lesquels ils constituent plusieurs especes différentes, & même si nombreuses, que dans les environs de Paris M. Vaillant en comptoit jusqu'à 137, mais comme elles n'ont aucune beauté, encore moins d'utilité, il seroit inutile d'en faire l'énumération. Que dis-je ? il faudroit trouver le secret de détruire toutes ces sortes de plantes si nuisibles, qui vivent aux dépens des arbres, les rendent malades & les font périr, en dérobant, en interceptant leur sève par une infinité de petites racines.

Il semble d'abord que quand les arbres sont attaqués de la *mousse*, il ne soit pas si difficile d'y remédier, & qu'il ne s'agit que d'arracher cette *mousse*, sur-tout dans un temps de pluie, où elle est détrempée

& s'enleve plus facilement; mais outre que l'opération seroit longue & ennuyeuse, elle n'a qu'un succès fort imparfait, car la *mousse* s'attache si étroitement à l'arbre, qu'il est impossible de l'extirper assez bien pour l'empêcher de repousser bientôt après.

M. de Reffons a fait part à l'académie des sciences en 1716, d'un autre moyen plus court & plus sûr. Avec la pointe d'une serpette il fait une incision en ligne droite à l'écorce de l'arbre malade jusqu'au bois, & depuis les premières branches jusqu'à fleur de terre; cette longue plaie se referme au bout d'un certain temps, après quoi l'écorce reste nette & garantie de *mousse* pour toujours. Voici quel est l'effet de ce remede, qui du premier coup d'œil ne paroît pas avoir un grand rapport au mal.

Les graines de la *mousse* ne s'attachent à l'écorce d'un arbre que parce qu'elles en trouvent la surface raboteuse, & parce qu'elles s'y peuvent loger en certains creux qui les conservent; ce qui fait les inégalités de l'écorce, c'est que la sève n'y circule pas, du moins n'y circule pas assez librement: de-là vient qu'elle s'amasse en plus grande quantité dans de certains endroits, & qu'elle y forme des éminences ou de gros tubercules. L'incision donne plus de liberté à la sève: quand elle monte elle gonfle trop l'écorce, & fait elle-même un obstacle à son mouvement; mais en relâchant l'écorce, on facilite ce mouvement: ensuite la sève ayant pris un cours libre, & s'étant ouvert tous les canaux de l'écorce, elle continue de s'y mouvoir avec aisance, même après que l'écorce est rejointe. Enfin l'écorce ayant alors une surface unie, les graines de *mousse* n'y trouvent plus de prise. On voit assez que ce qui défend les arbres de cette dangereuse plante étrangère, doit aussi les faire profiter davantage.

Le remede de M. de Reffons ne prévient pas seulement cette maladie des arbres, mais encore il guérit ceux qui en sont attaqués; car la sève se distribuant mieux dans l'écorce après l'incision, ne se porte plus tant dans les racines de la *mousse* & autres plantes parasites; elles périssent par famine.

Quand l'incision a été faite, la fente s'élargit comme si on avoit déboutonné un habit trop serré: c'est que la sève commence

commence à étendre l'écorce dans le sens de son épaisseur plus qu'elle ne l'étendoit auparavant ; enfin la cicatrice se fait d'elle-même , du moins au bout de deux ans dans les arbres en vigueur & qui ont l'écorce la plus épaisse.

Le temps de l'opération est depuis Mars jusqu'à la fin d'Avril ; en Mai les arbres auroient trop de sève , & l'écorce s'entr'ouvreroit trop. Il faut faire l'incision du côté le moins exposé au soleil , la trop grande chaleur empêcheroit la cicatrice de se refermer assez-tôt. Si cependant après l'incision la fente ne s'élargit point , & c'est ce qui arrive aux arbres qui sont sur le retour , & dont l'écorce est trop dure pour permettre à la sève de s'ouvrir de nouvelles routes , l'opération se trouve inutile , l'arbre est sans ressource , il n'y a plus qu'à l'arracher.

On a remarqué que la *mousse d'arbre* fleurit , sur-tout dans les pays froids , au milieu de l'hiver , & que c'est là qu'elle nuit davantage aux arbres fruitiers plantés trop près les uns des autres dans ces terroirs froids & stériles. Miller conseille alors , comme l'unique remède , d'abattre une partie des arbres , pour procurer aux autres l'accès de l'air dont ils ont besoin , de labourer le terrain entre les arbres qu'on laisse subsister , & ensuite dans le temps humide du printemps , de racler & d'arracher toute la *mousse* avec un instrument de fer fait exprès , & creulé dans le milieu , pour qu'il puisse embrasser toutes les branches de l'arbre où croît la *mousse* , qu'on ramasse & qu'on porte ailleurs pour la brûler. En répétant deux ou trois fois ce rabotage de l'arbre & le labourage de la terre , après avoir coupé les arbres qui trop pressés interceptoient le passage de l'air , on détruit infailliblement toutes sortes de *mousses d'arbres*. L'art d'extirper ces *mousses* nuisibles est nommé par les Anglois , d'après les Latins , *émuscation* en un seul mot. Ne pourrions-nous pas dire à leur exemple *émousseure* ? (D. J.)

Additions à l'article MOUSSE.

§ MOUSSE , f. f. , *Botan.* , *muscus*. Chacun connoît cet ordre de plantes , & presque personne ne les connoît comme elles mériteroient de l'être : on y prend généralement peu d'intérêt. Peu apparentes & placées dans la classe des choses les plus communes & qu'on foule aux

piés , sort auquel la nature semble même les avoir destinée , puisqu'il n'en est presque point d'usuelles , il n'est pas surprenant qu'on y fasse communément peu d'attention , & que pendant long-temps les botanistes eux-mêmes les aient observées avec moins de soin que les autres plantes. Tournefort paroît avoir suivi en cela la pente commune ; car quoiqu'il eût quelque connoissance de la fructification des *mousses* & de ses différences , & qu'avec un degré de plus d'attention , il eût pu appercevoir que ces différences sont assez variées , & dans quelques-unes assez considérables pour fournir divers caractères génériques , il a cependant réuni toutes les *mousses* en un seul genre , dont il paroît même avoir pris pour caractère fondamental , la notion vague du port par laquelle le vulgaire les distingue. Ce n'est que dans ce siècle qu'on a cherché à les connoître mieux. Dillen en observa plus exactement les antheres , découvrit ce qu'on regarde comme leurs graines , les distribua , d'après la considération des organes générateurs , en divers genres , & publia en 1741 , un grand ouvrage *ex professo* , intitulé *historia muscorum* , in-4°. Oxon. mais il étendit trop la dénomination des *mousses* , en y comprenant des familles différentes , les *lichens* , les *tremella* , les plantes filamenteuses , &c. Malgré ces défauts , cet ouvrage non-seulement a donné l'exemple aux botanistes , & les a excités à tourner leur attention vers ces plantes , mais ses genres ont été adoptés en partie par les plus célèbres botanistes venus depuis. Il faut avouer cependant que malgré les recherches des uns & des autres , il s'en faut beaucoup encore que l'organisation des *mousses* soit aussi-bien connue que celle des autres plantes , & qu'il reste encore beaucoup d'obscurités sur les détails de la fructification. Quoi qu'il en soit , nous allons exposer ce qu'on connoît de la nature de ces plantes.

Les *mousses* , *musci* , forment une des familles de la classe des cryptogames , & approchent plus que les autres de la structure des plantes qu'on appelle *parfaites* ; elles sont à cet égard au-dessus , non-seulement des champignons , mais aussi des lichens , dont elles se distinguent , parce qu'elles ont de véritables feuilles. Elles sont ordinairement ramassées en gazon

E e

Tome XXII. Partie I

ou en touffes : on en connoît qui ont moins de quatre lignes de hauteur, & les plus grandes ne font que ramper. Leurs racines sont menues, fibreuses, velues, courtes & ramassées. Les feuilles sont alternes, ou opposées, ou verticillées, la plupart triangulaires & serrées.

Outre ces parties, on en remarque d'autres qui sont, selon toutes les apparences, les organes de la fructification, & que des botanistes modernes regardent comme étant les unes, des fleurs ou organes masculins, & les autres des fleurs femelles ou graines; mais il y a encore là-dessus assez d'incertitude : voici ce qui en est le mieux constaté.

Presque toutes les mousses ont des capsules quelquefois sessiles, le plus souvent portées par un filet dont la base est dans plusieurs especes, entourée d'une enveloppe de feuilles, *peristhætium*, & qui sont ou nues, ou le plus souvent couvertes d'une agne conique, qu'on appelle coiffe, en latin *calyptra*, qu'on pourroit regarder comme une sorte de calice ou de spathe, & qui tombe dans la maturité. Ces capsules ont presque toujours un couvercle, plus ou moins aigu ou obtus, & quelquefois aigu comme une aiguille. Le bord intérieur de la capsule, à la jonction du couvercle, produit un ou plusieurs rangs de filets élastiques, qui se redressent peu-à-peu, & font sauter le couvercle. La capsule répand alors une poussière, le plus souvent contenue dans une cavité simple; mais il y a des mousses, dont la capsule a un sac membraneux, concentrique à ses parois, & rempli de poussière; & d'autres, dont la capsule a un axe membraneux qui en partage la longueur. C'est-là ce que M. Linné appelle *antheres*, & certainement il y a bien de l'analogie entre les antheres & les capsules du *lycopodium*. Mais Micheli a vu dans la même poussière, des particules de différentes figures, dont il a pris une partie pour du sperme mâle, & une autre pour des graines. Ce qui s'éloigne le plus de l'opinion de Linné, c'est que d'habiles gens assurent avoir vu cette poussière végéter & produire de petites plantes de la même espece; ce qui prouveroit qu'elle appartient plutôt à la classe des graines.

Pour les organes femelles de Linné, c'est une poussière plus ou moins fine, contenue dans des rosettes, que des tiges sans capsule portent presque toujours à leur sommité, & quelquefois sur une tige. M. de Haller s'est assuré, que dans l'un & l'autre cas, cette prétendue poussière est un amas de véritables feuilles, un bouton comme ceux des arbres.

La famille des mousses est composée d'un assez grand nombre d'especes : on en trouve en Suisse plus de 140, selon l'énumération de M. de Haller, en ne comptant que les genres de M. Linné, & près de 200 en y comprenant celles de quatre autres genres, que M. de Haller y ajoute : au reste il est assez difficile de déterminer le nombre vrai des especes communes, parce que l'âge produit souvent dans un même individu de telles différences, qu'il est fort aisé de prendre de ces variétés pour des especes distinctes.

M. Linné distribue toutes les mousses en onze genres, dont voici les noms & les caracteres :

1°. *Lycopodium* : ce genre porte des antheres sessiles, sans coiffe, & qui s'ouvrent en deux panneaux.

2°. *Porella*..... anthere sans couvercle ni coiffe, divisée en plusieurs loges & percée de quelques trous.

3°. *Sphagnum*..... anthere à couvercle, sans coiffe & sans cils à ses bords.

4°. *Buxbaumia*..... anthere grande, à couvercle, membraneuse d'un côté, couverte d'une coiffe caduque, & dont la poussière est renfermée dans un sac suspendu par un petit filet attaché au dedans de l'opercule.

5°. *Phascum*..... anthere à couvercle, bordée de cils à son orifice & couverte d'une coiffe menue.

6°. *Fontinalis*..... anthere à opercule & à coiffe, sessile & renfermée dans l'enveloppe des feuilles, *peristhætium*.

7°. *Splachnum*..... anthere portée par une grande apophyse colorée, sur un individu, & sur d'autres des rosettes, ou fleurs femelles, selon M. Linné.

8°. *Polytrichum*..... anthere operculée posée sur un petit bouton qui termine le filet, & recouverte d'une coiffe velue : M. Linné attribue aussi

À ce genre les rosettes sur des piés différens.

9°. *Mnium*. anthere operculée, à coiffe lisse, & sur d'autres piés des boutons nus & pleins de poudre.

10°. *Bryum*. anthere operculée, à coiffe lisse, portée par un filet qui sort du bout des rameaux.

11°. *Hypnum*. anthere operculée, à coiffe lisse, portée par un filet attaché sur le côté des branches, & naissant d'un bouton de feuilles.

M. de Haller range encore dans la famille des mousses la *blasia*, la *jungermannia*, la *marchantia*, l'*anthoceros*, le *lemma* & la *riccia*.

Les mousses aiment généralement les lieux humides & ombragés; il y en a cependant aussi qui croissent sur les arbres en plein vent & même sur les rochers; aussi le vulgaire les distingue-t-il en mousses terrestres, mousses d'arbres, mousses de rochers, &c. ces premières sont le plus grand nombre. Quelques-unes, autant qu'on l'a observé, ne vivent pas plus d'une année; mais la plupart sont vivaces, & leurs anciens rameaux se changent insensiblement en racines, pendant qu'il en pousse de nouveaux vers l'extrémité des tiges: celles-ci demeurent toujours vertes & surpassent en durée une partie des plantes les plus considérables. Leur développement présente des faits singuliers: elles ne croissent presque point pendant l'été, un temps chaud & sec ne fait que les resserrer; c'est en hiver qu'elles prennent leur plus grand accroissement; c'est alors que la plupart d'entre elles épanouissent leurs fleurs & répandent leurs graines: aussi est-ce dans les pays septentrionaux qu'elles foisonnent le plus; il est cependant des espèces de *bryum* qui fleurissent au printemps & des *polytrichum* en été. Mais un phénomène plus remarquable encore, c'est la faculté qu'elles ont de se ranimer en quelque sorte, après avoir été pendant longtemps séchées; ce fait déjà connu a été constaté d'une manière frappante par les expériences de M. Gleditz, non-seulement sur des mousses qu'il avoit cueillies, mais sur celles des herbiers de Burser, de Bauhin, & d'autres, cueillies depuis près de deux siècles, lesquelles montrent encore un degré considérable de leur ancienne vivacité, quand on les fait trem-

per, sept, huit, ou dix heures dans de l'eau de pompe la plus froide; de sorte que non-seulement elles ressemblent à cet égard à la rose de Jéricho, & méritent de partager avec elle le titre de plantes *anastatiques*, mais qu'elles la surpassent en ce qu'elles conservent leurs feuilles. Après cela on seroit presque tenté de regarder les mousses comme des plantes impérissables: cependant elles subissent le sort commun; celles dont on se sert au lieu de terre pour y élever des plantes, se raccourcissent au bout de quelque temps, & se dissolvent en poudre grossière; voyez le mémoire de M. Gleditz, pour servir à l'histoire naturelle de la mousse, dans les nouveaux mémoires de l'académie des sciences de Berlin, année 1771.

En général les mousses sont sans saveur: on n'en fait presque point usage en médecine; l'espèce de *lycopodium*, que Dillen nomme *selago vulgaris abietis rubri facie*, est employée en Ingrie & en Suede comme émétique & purgative; le grand *lycopodium*, à épis cylindriques accouplés, est l'espèce dont on fait le plus d'usage. On regarde aussi l'espèce d'*hypnum*, appelée communément *muscus terrestris vulgaris senicus*, qui croît au pié des arbres, dont les feuilles se terminent par un poil jaunâtre & dont les capsules sont relevées, comme un bon remède contre les hémorrhagies. Aux Indes on regarde l'espèce de *lycopodium*, appelée *tana pouel* au Malabar, comme aphrodisiaque.

Si les mousses sont peu utiles en médecine, on en tire d'autres services: le *lycopodium complanatum*, Linn. peut servir à teindre en jaune; les habitants du Nord font des coussins & des sommiers avec le grand *sphagnum*, & ils emploient la *fontinalis* dans leurs foyers pour prévenir les incendies; toutes les mousses bien séchées sont très-propres à conserver les corps susceptibles d'humidité, tandis que vertes elles sont ce qu'il y a de mieux pour envelopper les plantes qu'on veut transporter fort loin, en leur conservant leur fraîcheur sans les exposer à la pourriture; on s'en sert aussi avec avantage pour y faire germer des plantes délicates qui perce-roient difficilement la terre. Les grandes masses de mousse qui couvrent la terre en divers endroits, paroissent aussi avoir des utilités relatives à la végétation; elles en ont encore une moins connue, c'est qu'en

quelques endroits les vastes conches de *mousses* qui tapissent les rochers, deviennent les dépôts de l'eau des pluies & fournissent pendant quelque temps à l'écoulement de petits ruisseaux qui paroissent n'avoir pas d'autres sources.

En échange, les *mousses* ne sont quelquefois que trop nuisibles; diverses espèces d'*hypnum* se multiplient facilement dans les prés froids & maigres & y étouffent les autres herbes. On les regarde aussi comme nuisibles aux arbres sur lesquels elles s'établissent; on a cru qu'elles étoient des plantes parasites qui vivent aux dépens de la sève de l'arbre qui les porte; le vrai est cependant qu'elles ne peuvent point insinuer dans l'écorce des arbres leurs foibles racines, qu'elles ne croissent que dans les crevasses déjà formées, & ne se nourrissent que du finterreau qui s'y forme: cependant il peut arriver qu'elles nuisent accidentellement, en retenant l'eau des pluies & lui donnant lieu d'altérer l'écorce par son séjour. Ainsi quand la *mousse* s'établit sur un arbre, il convient de l'en ôter le plus qu'il est possible, choisissant pour cela un temps humide, & passant un couteau de bois sur l'écorce assez rudement pour enlever la *mousse*, mais en sorte que l'on n'entame pas l'écorce jusqu'au vif. Quand ce sont de jeunes arbres, il suffit de les bien frotter avec de gros draps de laine. Si cela ne suffit pas, après avoir raclé la *mousse*, il faut faire une incision dans toute la longueur de l'arbre, qui aille jusqu'au bois: il faut toujours la faire du côté le moins exposé au soleil; la trop grande chaleur empêcherait la cicatrice de se fermer. Le temps de faire cette opération, est depuis Mars jusqu'à la fin d'Avril: en Mai, les arbres auroient trop de sève. Après l'incision, la fente s'élargit, parce que la sève étend l'écorce, & la plaie se ferme au bout de deux ans.

Un auteur moderne a dit que l'on a reconnu en Finlande qu'on peut donner de la *mousse* aux bœufs & aux brebis, en hiver, dans une disette de foin. Pour cela, on ramasse la *mousse* vers la saint Michel, & on la met en monceaux dans la campagne, sans la serrer, parce qu'attirant beaucoup d'humidité, & la conservant long-temps, elle pourriroit dans les greniers. On n'en apporte chez soi, qu'autant que l'on peut en consommer pendant

huit jours. Après l'avoir bien nettoyé du sable qu'elle peut contenir, on la lave dans de l'eau bouillante la veille du jour que l'on doit en donner aux bestiaux. Ils ont de la peine à s'y accoutumer; mais on jette un peu de sel ou de farine dans l'eau chaude, dont il faut l'humecter dans le temps qu'on la leur donne; par-là, on relève le goût de la *mousse*, & on excite l'appétit des animaux. On leur en fait manger le matin; & lorsqu'ils ont été abreuvés, on leur donne, comme à l'ordinaire, du foin & de la paille. On a remarqué que cette nourriture rend leur chair plus succulente, & leur fumier de meilleure qualité, mais on ne peut en faire usage que pendant l'hiver: au printemps, la trop grande humidité qu'elle contient, nuirait à la santé du bétail. (D)

La nature n'a rien fait d'inutile: la *mousse* dont les bruyeres sont couvertes en Laponie, fournit en été & en hiver la nourriture nécessaire aux rennes. En Bothnie septentrionale elle sert au bétail, mêlée en hiver avec le fourrage. En hiver, le Lapon repose dans un lit fait avec de la *mousse* aux ours. La *mousse* de marais sert de couche, de linge, de couffin aux enfans Lapons; elle est plus douce que la soie, & sert à garantir le corps de l'acreté de l'urine. L'Islandois se prépare des mets nourrissans avec de la *mousse* qui croît chez lui. Les François donnent au vin de Pontac la couleur la plus foncée par le moyen de la *mousse* marine. Presque toutes les espèces de *mousse* contiennent une couleur. (C)

MOUSSE, marine. Voyez CORALLINE.

MOUSSE GRECQUE ou LILAC DE TERRE, *muscavi*, Jardinage, plante bulbeuse très-basse, dont il y a cinq espèces: la jaune hâtive, la tardive, la blanche, & la vineuse; la jaune tantôt hâtive, tantôt tardive, a dans le milieu de sa tige jusqu'en haut quantité de petites fleurs longuettes, faites en forme de grappes & de bonne odeur; les autres espèces ne diffèrent que par la quantité de fleurs blanches & vineuses qui ne sentent rien.

La cinquième espèce, qui est le lilac de terre, est appelée *uva ramosa*.

MOUSSE, terme de Chirurgie, espèce de bandage simple & inégal. Voyez BANDAGE.

La *mousse* ou bandage obtus se fait, lorsqu'un tour de bande, succédant à celui

qui vient d'être appliqué, n'en couvre qu'une quatrième partie, ou même que les circulaires sont mis successivement à côté les uns des autres, sans se couvrir & sans laisser d'espace entre eux. Ce bandage n'est point fait pour comprimer la partie sur laquelle on l'applique, mais il suffit pour contenir les compresses, cataplasmes, emplâtres, & autres remèdes. (Y)

MOUSSE, *Marine*, c'est un jeune garçon qui est apprenti matelot. Il sert les gens de l'équipage, balaie les vaisseaux & fait tout ce que les officiers commandent. Sur les vaisseaux de guerre il y a ordinairement six *mousses* pour chaque cent d'hommes.

MOUSSELINE, *f. f.*, *Com.*, sorte de toile fine, faite avec du coton. On l'appelle ainsi, parce que sa surface n'est point parfaitement unie, mais qu'elle est garnie d'une espèce de duvet assez semblable à de la mousse. Voyez **COTON**, *vol. IX*.

La mousseline étant faite avec du coton, nous allons donner quelques détails sur l'arbre qui le produit.

Le *cotonnier* est une des plantes les plus utiles que la nature nous présente dans l'une & l'autre Indes, & que l'industrie humaine travaille avec le plus d'art. Il est d'ailleurs très-facile à cultiver, & il exige le moins de Nègres dans une habitation.

Il vient de graine; & tout terrain convient à ce végétal dès qu'il est une fois hors de terre. Quand il est parvenu à la hauteur de huit piés, on lui casse le sommet & il s'arrondit: on coupe aussi la branche qui a porté son fruit à maturité, afin qu'il renaisse des principaux troncs, de nouveaux rejettons, sans quoi l'arbrisseau péricliterait en peu de temps. C'est pour la même raison qu'on coupe le tronc tous les trois ans au raz de terre, afin que les nouveaux jets portent un coton plus beau & plus abondant. On choisit pour cela un temps de pluie, afin que les racines donnent plus de pousses.

L'arbre donne du coton au bout de six mois. Il y a deux récoltes, une d'été & une d'hiver: la première, qui est la plus abondante & la plus belle, se fait en Septembre & Octobre; l'autre, qui se fait communément en Mars, est encore moins

avantageuse, par rapport aux pluies qui salissent le coton, & aux vents qui fatiguent l'arbre.

Pour bien cueillir le coton, un Nègre ne doit se servir que de trois doigts; & pour ce travail, le Nègre n'a besoin que d'un papier, dans lequel il met le coton qu'on expose ensuite au soleil pendant deux ou trois jours; après quoi on les met en magasin, prenant garde que les rats ne l'endommagent, car ils en sont fort friands. On se sert ensuite de moulins à une, deux, quatre passes pour l'éplucher & pour en séparer la graine, puis on les emballe: ces balles sont fort utiles sur mer quand on est obligé de se battre; les coups de mousquets & de canons perdent leur force contre elles.

Le *cotonnier herbacé* se sème dans un champ labouré, & il est bon à couper environ quatre mois après dans les pays chauds. On le moissonne comme les blés. M. Miller dit que c'est au printemps qu'on le sème: c'est en Juin à Malte, suivant le *Journal économique*, où on ajoute qu'on a soin d'arroser la graine avec de l'eau & de la cendre pour l'empêcher d'être rongée des vers.

Les autres espèces peuvent être élevées de semence dans nos climats, pourvu qu'on les sème de très-bonne heure au printemps; que les laissant se fortifier dans une serre chaude, on les accoutume peu-à-peu au grand air pendant les chaleurs, & qu'on les rentre avant l'hiver.

M. Miller dit que les *cotonniers* qu'il a semés au premier printemps en Angleterre, & tenus toujours dans la serre chaude ont fleuri au mois de Juillet; leurs graines ont parfaitement mûri avant la fin de Septembre, & les coques étoient aussi belles que celles des mêmes espèces dans leur climat naturel. Il ajoute que l'espèce qu'il a cultivée porte quatre ou cinq fruits sur chaque branche, quand elles ont la liberté de s'étendre; en sorte que chaque pié peut donner au moins une trentaine de fruits. Il faut à cette plante une terre légère & sèche; il suffit que la pluie la mouille pendant quelques jours après qu'on l'a coupée & que le fruit a été cueilli. Un temps sec dans le reste de la saison, fait que le coton qui entoure la graine est plus beau & plus abondant.

Voici l'expérience que j'ai moi-même faite en Suille sur le *cotonnier* & sa culture.

Quoiqu'on appelle le *cotonnier herbacé* une plante annuelle, il se conserve dans une terre chaude, comme M. Miller l'a aussi éprouvé. Mais j'ai fait sur ce végétal une autre expérience : après que les jeunes plantes sont transplantées, on les place sous une couche vitrée, assez haute pour les couvrir, & on leur donne de l'air pendant les grandes chaleurs en les arrosant suffisamment ; il faut ouvrir les couches dans les temps de pluie, si l'on néglige cette précaution. Mais avec ces soins, on les verra fleurir dès le commencement d'Avril, & ensuite former le fruit qui peut être mûr en Septembre, & c'est par curiosité & pour voir cette espèce de pomme ou grosse noix, qui éclate lorsqu'elle est bien mûre, ne pouvant plus contenir le coton, qu'on en cultive chez les fleuristes.

J'ai cru que peut-être on pourroit naturaliser cette plante dans les lieux les plus chauds de notre pays, puisqu'on y trouve quelques plantes spontanées qui le sont dans la zone torride ; mais les variations trop subites & trop fréquentes de l'air, les vents froids & les pluies, n'en laissent pas la moindre espérance. J'avois fait venir une certaine quantité de graine de la Sicile ; je ne crois pas qu'un seul grain ait manqué, même la seconde année, tout a levé, mais ensuite les plantes n'ont plus avancé, & n'ont pas voulu fleurir en plein air. Quant aux arbres de *cotonnier*, je ne les conseille à qui que ce soit ; ils exigent de grands soins, & ne servent qu'à contenter la curiosité,

Sa bourre, qui environne la graine, est très-fréquemment employée en médecine dans l'usage externe. On la fait avaler aux oiseaux de proie, avec les médicaments qui doivent les purger. Elle entre dans la composition des cordes d'amorce, des saucissons d'artifice : on s'en sert à ouater beaucoup de choses qu'on veut rendre plus chaudes : étant filée on en fait des toiles, des bas, des velours, &c. C'est dans l'emploi de cette matière, requise brute des mains de la nature, que brille l'industrie humaine, soit dans la récolte, le moulinage, l'emballage, le filage ; soit dans la manière de peigner le coton, de l'étouper, de le lustrer, d'en

mêler diverses sortes pour différens ouvrages, de former le fil, de le dévider, de l'ourdir, &c. On en fait des futaines, des bazins, & des bas d'une si grande finesse, qu'une paire du poids d'une once & demie ou deux, vaut depuis trente à quatre-vingts livres. Il entre dans une infinité d'étoffes où il se trouve tissu avec la soie, le fil & diverses autres matières. (+)

On apporte des Indes orientales, principalement de Bengale, différentes sortes de *mousseline*.

MOUSSELINE, en terme de Confiseur, est un ouvrage en pâte de gomme adragante détrempée dans de l'eau claire & jus de citron, avec du sucre royal en poudre & passé au tamis, démantant & battant bien le tout ensemble jusqu'à ce que la pâte soit bien maniable. On en peut faire de la rouge, en y ajoutant de la cochenille préparée, de la violette, en y mêlant de l'indigo, de l'iris, de la jaune, en la détrempant avec de la gomme-gutte, &c.

MOUSSEMBEY, f. m., *Bot. exot.*, herbe potagère de l'Amérique. Sa tige est branchue & chargée de deux sortes de feuilles ; les unes sont très-petites, attachées trois à trois à une queue fort courte ; les autres, beaucoup plus grandes, ont une queue ronde & veloutée, & sont laciniées en cinq parties inégales. Sa fleur se forme d'un bouton qui se sépare en quatre, d'où sort un pédicule portant quatre feuilles blanches, ovales & longuettes. Le fruit est une silique de quelques pouces de long, qui renferme quantité de petites semences grisâtres, de la figure d'un rognon applati. Il n'y a que les feuilles de cette plante qui soient d'usage.

MOUSSERON, f. m., *Botan.*, espèce de champignon printannier gros comme un pois, odorant, & fort bon à manger ; c'est le *fungus vernus*, *esculentus*, *pileolo rotundiori*, de Tournefort, *J. R. H.* 557.

Tout ce que nous avons de connoissance sur les *mousserons*, c'est qu'on en trouve au commencement du printemps au milieu de la mousse dans les endroits ombrageux, dans les bois, sous les arbres, entre les épines, dans les prés, & qu'il en revient chaque année au même lieu d'où l'on en a tiré ; mais comment ils croissent & végètent, c'est ce que

mons ignorons, curieux seulement de les savoir bien apprêter.

Lorsqu'ils commencent à paroître, ils ont des pédicules courts qui jettent des fibres en terre, & qui supportent des têtes de la grosseur d'un pois; ils deviendroient deux fois plus gros, si on ne les arrachoit. Leur pédicule est cylindrique, crépu, ridé à la base, & ne s'élève pas beaucoup au-dessus de la terre. Leurs têtes sont d'abord formées & arrondies au sommet; elles forment une espèce de pavillon, & sont rayées en-dessous de plusieurs cannelures qui vont du centre à la circonférence. Quand le *mousseron* est parvenu à son degré de maturité, les cannelures s'étendent comme dans les champignons ordinaires. Toutes sa substance extérieure & intérieure est blanche, charnue, spongieuse, agréable au goût, & d'une bonne odeur.

En conséquence on les sert dans les meilleures tables où nos chefs de cuisine s'exercent à les présenter en ragoût sous toutes sortes de faces. Ils nous donnent, pour mieux charger notre estomac d'indigestions, des croûtes aux *mousserons*, des *mousserons* à la crème, des *mousserons* à la provençale, des tourtes de *mousserons*, des pains aux *mousserons*, enfin des potages de croûtes aux *mousserons* en gras & en maigre. Tous ces noms indiquent de reste le cas qu'on en fait dans ce royaume.

MOUSSONS, f. f. pl., *Physiq. & Géog.*, vents périodiques ou anniversaires, qui soufflent six mois du même côté, & les autres six mois du côté opposé. Voici les principaux. 1°. Entre le 10 & le 30 degré de latitude méridionale, & entre l'isle de Madagascar & la nouvelle Hollande, il souffle toute l'année vent de sud-est, mais qui devient en certains temps plus est de quelques rhumbs. 2°. Entre le 2 & 10 degré de latitude méridionale, & entre les isles de Java, de Sumatra, & de Madagascar, il regne depuis Mai jusqu'en Octobre un vent de sud-est & de Novembre en Mai un vent de sud-ouest; cependant à la distance de 2 ou 3 degrés de chaque côté de l'équateur on a souvent des calmes, des orages, & des vents variables. 3°. En Afrique, entre les côtes d'Ajania, & entre les côtes d'Arabie, de Malabar, & dans le golfe de Bengale jusqu'à l'équateur, il souffle depuis Avril jusqu'en Octobre un

vent fort impétueux, qui est accompagné de nuées fort épaisses, d'orages & de grosses pluies; depuis Octobre jusqu'en Avril, il y regne un vent de nord-est, mais moins violent que le précédent, & accompagné d'un beau temps: ces deux vents de nord-est & de sud-ouest soufflent avec bien moins de violence dans le golfe de Bengale que dans la mer des Indes. Les vents ne tiennent cependant pas la même route dans ces parages, mais ils soufflent obliquement suivant la direction du contour des côtes, & on a même quelquefois deux ou trois rhumbs tous différens; on remarque aussi que dans les golfes profonds, comme dans celui de Bengale, les vents qui sont sur les côtes diffèrent de ceux qui soufflent sur ces golfes. 4°. En Afrique, entre la côte de Zanguebar & l'isle de Madagascar, il souffle d'Octobre en Mai un vent de sud-est, & dans les six autres mois un vent d'ouest, & même de nord-ouest, qui n'est pas plutôt arrivé en pleine mer vers l'équateur, après avoir passé l'isle de Madagascar, qu'il se change en un vent de sud-ouest, qui prend beaucoup du vent de sud. Lorsque ce vent commence à changer, il devient froid, on a de la pluie & de l'orage; mais les vents d'est sont toujours doux & agréables. 5°. Le long des côtes de Zanguebar & d'Ajan jusqu'à la mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'à la mi-Janvier: il y regne ordinairement des vents de nord violens & orageux, qui sont accompagnés de pluie: depuis Janvier jusqu'en Mai, ces vents sont nord-est, nord-nord-est, accompagnés de beau temps: il regne depuis Mai jusqu'en Octobre des vents de sud: en Juillet, Août & Septembre on a, dans les golfes de Pate & de Melinde, de grands calmes qui durent bien six semaines de suite. 6°. Il souffle, vers l'embouchure de la mer rouge, près du cap Guardafui, des vents violens, & cela dans le temps même qu'on a des calmes dans le golfe de Melinde, l'air y est serein, mais il ne souffle qu'un petit vent à la distance de 10 ou 12 milles de ce cap, en tirant vers la mer. 7°. Il regne un vent de sud dans la mer rouge entre les mois de Mai & d'Octobre; il se range au nord dans les mois de Septembre & d'Octobre, & devient enfin nord-est avec le beau temps; ce vent dure jusqu'en Avril ou Mai, & alors il devie it

nord ensuite est, & enfin sud, lequel souffle constamment. 8°. Enfin entre les côtes de la Chine, & entre Malaca, Sumatra, Borneo, & les isles Philippines, il regne depuis Avril jusqu'en Octobre un vent de sud & de sud-ouest, & depuis Octobre jusqu'en Avril un vent de nord-est, qui ne diffère pas beaucoup d'un vent de nord. Ce vent devient nord, & même nord-ouest, entre les isles de Java, Tinior, la nouvelle Hollande, & la nouvelle Guinée, de même qu'au lieu d'un vent de sud-ouest, il souffle ici un vent de sud-est, lequel se change en nord-est, à cause des golfes & des courbures que forment Tinior, Java, Sumatra, & Malaca.

La cause des *moussons* est assez inconnue; tout ce que les philosophes en ont dit n'est rien moins que satisfaisant; la plupart de leurs conjectures ne sont point du tout fondées, & il y en a même quelques-unes qui se trouvent contraires aux loix de la nature. Il paroît cependant que ces vents dépendent en même temps de plusieurs causes. Ils peuvent dépendre en effet des montagnes & des exhalaisons qui en sortent dans certains temps, & qui poussent alors l'air dans certaines directions déterminées. Ils peuvent venir aussi de la fonte des neiges, & peut-être encore de plusieurs autres causes réunies. Comme nous n'avons point encore de bonnes descriptions des cartes de la position des montagnes du plat pays des environs, de son terrain sablonneux que le soleil chauffe, ni enfin du cours des rivières, & de plusieurs autres circonstances, on ne sauroit entreprendre de donner la raison suffisante de ces vents: nous tenons de M. de Halley ce qui a été donné de meilleur là-dessus.

Les anciens Grecs parlent de diverses autres *moussons*, dont quelques-unes arrivoient dans les jours caniculaires, & les autres en hiver; celles qui arrivoient en été portoient au nord & au nord-est. Les auteurs qui en ont parlé ne nous ont pas marqué le temps précis auquel ces vents commençoient. Quelques-uns ont dit qu'ils commençoient le 6, d'autres le 16 de Juillet, & qu'ils continuoient encore 40 jours de suite, jusqu'à la fin d'août: d'autres ont prétendu qu'ils durent jusqu'à la mi-Septembre. Ceux-ci ne soufflent que le jour, s'appaisent la nuit, & commencent le matin avec le le-

ver du soleil: ce vent regnoit en Grece, dans la Thrace, dans la Macédoine, & dans la mer Egée; & ces pays sont situés entre la mer noire, le golfe de Venise, & la Méditerranée. Le savant Varenus conjecturoit que ces vents étoient causés par la neige qui couvroit la sommet des montagnes de ce pays, & qui venoit à se fondre par la grande chaleur des jours caniculaires. Ce qui favorise cette conjecture, c'est que la fonte de ces neiges se faisoit pendant le jour, & non pas pendant la nuit; de sorte que ce vent devoit aussi souffler le jour & non pas la nuit. *V. VENT, ALISÉ, & ÉTESIENS, Article de M. FORMEY, qui l'a tiré de l'Histoire physique de M. Muschembrock, chap. des vents.*

MOUSSURE, f. f., *en terme de Potier de terre*, sont des espèces de barbes que le perçoir fait autour des trous. *Voyez PERÇOIR.*

MOUST, f. m., *Econom. rustiq.*, vin au sortir de la grappe, qui n'a point encore fermenté.

MOUSTACHE, f. f., *Hist. mod.*, partie de la barbe qu'on laisse au-dessus des lèvres; on dit qu'entre les motifs qu'on apporta pour refuser aux laïcs la communion sous les deux espèces, on fit valoir la raison contenue dans ce passage: *Quia barbati & qui prolixos habent granos, dum poculum inter epulas sumunt, prius liquore pilos inficiunt quam ori infundunt.*

Les Orientaux portent en général de longues *moustaches* qui leur donnent un air martial & terrible à leurs ennemis. Parmi les Turcs il n'y a guère que les levantins ou soldats de marine qui se rasant les joues & le menton, les autres laissent croître leur barbe pour paroître plus respectables. La plus grande menace qu'on puisse leur faire est celle de la leur couper, ce qu'ils regardent comme le plus outrageant de tous les affronts. Le roi de Suède, Charles XII, en ayant menacé dans une occasion les janissaires qui lui servoient de garde à Bender, ils s'en tinrent très-offensés.

Il n'y pas plus de cent ans que tout le monde portoit la *moustache* en France, même les ecclésiastiques, comme on le voit par les portraits des cardinaux de Richelieu & Mazarin; on les a reléguées parmi les troupes, où les soldats sont même libres d'en porter, & il n'y a guère

parmi nous d'officiers qui en portent que ceux des houlards : les Chinois & les Tartares les portent longues & pendantes comme faisoient autrefois les Sarrafins.

MOUSTACHE, *terme de Tireur d'or*, manivelle qui se fiche dans les rochers & bobines de tireurs d'or, dont ils se servent pour tirer & dévider leur fil d'or & soie. *Voyez* ROCHET & BOBINE.

MOUSTIER ou **MONSTIER**, *Géog.*, en latin du moyen âge, *Monasterium*, petite ville de France, dans la Provence, à l'orient de la viguerie d'Aix, & du bailliage de Brignoles. Elle a droit de députer aux états ou assemblées de Provence; on y voit un couvent de Servites, qui est le seul qu'il y ait de cet ordre en France. (D. J.)

MOUSTIERS, *Géog.*, en latin *Monasterium*, c'est le nom moderne de la ville de Tarentaise en Savoie, capitale du pays de Tarentaise; mais cette capitale n'est qu'une grande bourgade toute ouverte & sans défense, coupée par l'Isère à 6 lieues N. E. de Saint-Jean de Morienne, 8 S. E. de Montmeillan, 25 N. O. de Turin, 10 S. E. de Chambéri. *Long.* 24. 6. *lat.* 45. 30. (D. J.)

MOUSTIQUE, f. f., *Hist. nat.*, petit moucheron de l'Amérique, fort incommodé, presque imperceptible à l'œil, & qui regardé au travers d'une loupe, ressemble assez à la mouche commune; il se tient dans les lieux bas voisins du bord de la mer & derrière des rochers à l'abri du vent. Sa piqure occasionne une sensation brûlante, semblable à celle que pourroit causer la pointe d'une aiguille très-fine rougie au feu.

MOUTARDE, f. f., *Hist. nat. Botan.*, *sinapi*, genre de plante à fleur en croix, & composée de quatre pétales. Le pistil sort du calice & devient dans la suite un fruit ou une silique, qui est divisée en deux loges par une cloison à laquelle tiennent des panneaux de chaque côté; cette silique contient des semences le plus souvent arrondies, & elle est terminée pour l'ordinaire par une sorte de corne d'une substance fongueuse, qui renferme une semence semblable aux autres : ajoutez à ce caractère le goût âcre & brûlant de la moutarde. Tournefort, *Inst. rei. herb.* *Voy.* PLANTE.

Tournefort compte douze espèces de ce genre de plante, & Boerhaave quatorze ou quinze, au nombre desquelles la moutarde commune & la moutarde blanche méritent une courte description.

Ce que j'appelle la moutarde commune le fénévé ordinaire, ou la grande moutarde cultivée, est le *sinapi sativum*, *apii folio*, de C. B. P. 99; & de Tournefort I. R. H. 227.

Sa racine est annuelle, blanchâtre, ligneuse, fragile, branchue, garnie de fibres. Elle pousse une tige à la hauteur de trois, quatre, & cinq piés, moelleuse, unie, velue par le bas, divisée en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont larges, assez semblables à celles de la rave ordinaire, mais plus petites & plus rudes; les sommités de la tige & des rameaux sont garnies de petites fleurs jaunes, à quatre feuilles, disposées en croix, & fleurissant successivement. Lorsque ces fleurs sont tombées, il leur succède des siliques lisses & sans poil, assez courtes, anguleuses, pointues, remplies de semences presque rondes, rousses, noirâtres, d'un goût âcre & piquant.

Cette plante croît fréquemment sur les bords des fossés, parmi les pierres, & dans les terres nouvellement remuées; on la cultive dans les champs, dans les jardins, & les Anglois ont extrêmement perfectionné cette culture; leur graine de moutarde est la meilleure de l'Europe, elle fleurit en Juin : sa graine est sur-tout d'usage, tant dans les cuisines qu'en médecine.

La moutarde blanche, ou le fénévé blanc, *sinapi apii folio siliqua birsuta*, *semine albo*, aut *rufo* de Tournefort, I. R. H. 227; sa racine est simple, longue comme la main, grosse comme le doigt, ligneuse, blanche, & fibreuse.

Elle pousse une tige à la hauteur d'un pié & demi ou de deux piés, rameuse, velue, creuse : les feuilles sont semblables à celles de la rave, découpées, surtout celles d'en bas, garnies de poils roides, & piquans en-dessus & en-dessous : les fleurs sont jaunes, en croix, semblables à celles de l'espèce précédente, mais plus larges, d'une couleur plus foncée, portées sur des pédicules plus longs, & d'une odeur agréable. Quand ces fleurs sont passées, il leur succède des siliques velues, terminées par une longue pointe

vuide, qui contient quatre ou cinq graines presque rondes, blanchâtres ou roussâtres, âcres, & qui paroissent articulées ou noueuses: cette plante vient dans les champs naturellement parmi les blés; on la cultive aussi beaucoup; elle fleurit en Mai & Juin, les graines mûrissent en Juillet & Août.

Les deux especes de *moutarde* que nous venons de décrire ont les mêmes propriétés, & se substituent l'une à l'autre en médecine, on préfère cependant la première, parce que la graine est d'un goût plus âcre & plus mordicant. On en tire une quantité d'huile très-considérable, fort peu de sel fixe simplement salin, beaucoup de terre, peu d'esprit urinaire, & point de sel volatil concret.

M. de Tournefort a décrit & représenté dans ses voyages du Levant, une especes de *moutarde* fort jolie, qu'il trouva dans l'isle de Sikino: il la nomme *sinapi græcum*, *maritimum*, *tenuissimum*, *laciniatum*, *flore*, *purpurascens*, Coroll. I. R. H. 17. (D. J.)

MOUTARDE, Chimie, Diete & Matière médicale, la semence de *moutarde* est la seule partie de cette plante qui soit en usage.

La plante qui la produit est de la classe de celles qui contiennent un alkali volatil spontané, & une des especes de cette classe qui contienne ce principe plus développé, ou pour mieux dire plus concentré, plus abondant.

Tout le monde connoît l'usage diététique de la *moutarde*, que l'on mange avec presque toutes les viandes rôties ou bouillies, que l'on fait entrer dans diverses sausses, & qui est sur-tout un assaisonnement aussi salutaire qu'agréable, des différens mets tirés du cochon. Cet assaisonnement est actif & échauffant; il sollicite puissamment les organes de la digestion; c'est pourquoi il convient singulièrement aux estomacs paresseux & aux tempéramens froids, humides, foibles; au lieu qu'elle peut incommoder ceux qui ont les digestions fongueuses & le tempérament chaud, sec & mobile en général. Cependant elle devient à-peu-près indifférente, par le long usage, à tous les sujets.

On emploie fort rarement cette semence à titre de remède; on peut cependant y avoir recours dans les cas où les anti-

scorbutiques alkalis sont indiqués, comme aux autres substances végétales de cette classe.

Cette semence est un puissant sternutatoire & un masticator des plus énergiques. Elle est recommandée principalement sous cette dernière forme contre les menaces de paralysie & d'apoplexie, & pour décharger la tête des humeurs pituiteuses.

La semence de *moutarde* fournit le principal ingrédient des sinapismes. Voyez SINAPISME.

On tire de la semence de *moutarde* qui est émulsive, une huile par expression qui ne participe point du tout de l'âcreté de la semence & qui possède toutes les qualités communes des huiles par expression, qui est par conséquent très-adoucissante, très-relâchante, lorsqu'elle est récente & tirée sans feu. Ce phénomène parut fort surprenant à Boerhaave, qui rend compte dans ses élémens de chimie des motifs de son étonnement, & des considérations qui le firent cesser. Tout chimiste instruit s'apercevra facilement, que Boerhaave s'étoit embarrassé dans des difficultés qu'il s'étoit lui-même forgées: car il est évident, d'après les notions les plus communes, que les huiles par expression ne participent en rien des qualités des principes renfermées dans leurs enveloppes, & qu'ainsi elles sont également douces, fades, innocentes, soit que ces enveloppes contiennent un alkali volatil très-vif, comme la *moutarde*, ou une huile essentielle, comme la semence de fenouil ou un extrait narcotique, comme l'écorce de semence de pavot le contient vraisemblablement. (b)

MOUTARDE, est aussi une composition de graine de sénévé, broyée avec du vinaigre ou du moût de vin, dont on se sert pour assaisonner les ragoûts, & qu'on sert sur la table pour en manger avec les différentes viandes. La *moutarde* de Dijon passe pour la meilleure, & on en fait un grand commerce en France.

La graine de *moutarde* sert aussi dans la préparation des peaux de chagrin ou d'autres peaux, que les ouvriers passent en chagrin. Voy. CHAGRIN.

MOUTARDIER, f. m., Hist. natur. Ornithol., grand martinet, *hirundo apus*, oiseau qui est le plus grand de toutes les especes d'hirondelles; il a la tête grosse

& l'ouverture de la bouche fort grande ; le bec est court , noir , foible , comme dans le crapaud volant , & applati sur sa largeur vers les narines , qui ont leurs ouvertures longues , obliques , obtuses du côté de la tête , & pointues à l'autre bout. La langue est large & un peu fourchue , les yeux sont grands , & l'iris a une couleur de noisette. Toutes les parties du corps , tant en-dessus qu'en-dessous , n'ont qu'une seule couleur qui est brune avec une teinte de verd obscur ; on voit seulement sous le menton une tache blanchâtre , mêlée de cendre. Il y a dans chaque aile dix-huit grandes plumes qui se terminent toutes en une pointe , excepté les extérieures : la queue a environ une palme de longueur ; elle est composée de dix plumes pointues ; celles du milieu sont les plus longues , les autres diminuent successivement de longueur jusqu'aux extérieures. Les pattes sont très-courtes , & les piés très-petits , tous les doigts se dirigent en avant ; le plus petit , dont la direction est ordinairement en arriere dans les autres oiseaux , l'a en avant comme les autres doigts. Cet oiseau pèse une once trois quarts , il a quatre pouces & demi de longueur depuis la pointe du bec jusqu'au bout des piés , & six pouces huit lignes jusqu'à l'extrémité de la queue ; son envergure est de quinze pouces & plus ; il se nourrit de scarabées & d'autres insectes ; il se pose difficilement à terre à cause de la longueur de ses ailes , mais il reste sur les faites des vieux édifices. Willughby , *Ornit. Voyez OISEAU.*

MOUTARDIER , f. m. , *Art. méchaniq.* , celui qui fait & qui vend de la moutarde. Les *moutardiers* sont de la communauté des maîtres Vinaigriers : il n'est permis qu'à ceux qui sont maîtres de faire & vendre , ou faire vendre dans les rues de la moutarde par leurs garçons. On ne doit employer que de bon fénévé & du meilleur vinaigre pour faire de la moutarde , & les moulins dont on se sert pour la broyer doivent être propres & non chanfis ; les jurés sont tenus d'y veiller. *Voyez VINAIGRIER.*

MOUTARDIER , f. m. , *Econ. domest.* , espèce de petit vaisseau de bois couvert , que les garçons vinaigriers portent à leurs bras avec une sangle , ou qu'ils roulent sur une bronette , & dans lequel ils

mettent la moutarde qu'ils vont crier dans les rues.

MOUTARDIER se dit aussi d'un petit meuble de table , dans lequel on sert la moutarde pour la manger avec la viande : on fait de ces *moutardiers* d'or , d'argent , de porcelaine , de fayance & d'étain.

MOUTELLE. *Voyez LOCHE FRAN-*

MOUTIER GRANDVAL , *Géogr.* , en allemand , *Monstershal* , grande vallée de Suisse , enclavée dans le canton de Bâle. Les habitans de cette vallée , qui comprend plusieurs villages , sont alliés avec le canton de Berne , qui les protège de sa puissance & de ses regards , dans leurs libertés spirituelles & temporelles. (*D. J.*)

MOUTIERS EN PUISAYE , *Géogr.* , village de France au diocèse d'Auxerre , à 7 lieues O. d'Auxerre. Je parle de ce village , parce qu'il y a beaucoup d'apparence , qu'étant à-peu-près au centre de la Gaule , c'est dans ces quartiers-là , situés à l'extrémité du pays des Carmites , à quelques lieues de la Loire , que les Druides faisoient les assemblées annuelles , dont parle César. Les forêts couvroient alors ce pays ; les étangs y étoient fort communs , ce qui fit donner à ce territoire le nom celtique de *Mele-red* , par lequel on le désignoit dans le huitième siècle. Un évêque d'Auxerre de ce temps-là bâtit dans ce lieu un hôpital pour y loger les Bretons qui entreprenoient le voyage de Rome , & en même temps il y fonda un monastère , qui depuis ayant été ruiné , fut uni à celui de S. Germain d'Auxerre. (*D. J.*)

MOUTON , f. m. , *vervex* , animal qui ne diffère du béliet , que par la castration , *voyez BÉLIET*. Cette opération doit se faire sur l'agneau à l'âge de cinq ou six mois , ou même un peu plus tard , au printemps ou en automne dans un temps doux : la manière la plus ordinaire est l'incision : on tire les testicules par l'ouverture que l'on vient de faire , & on les enlève aisément. La castration peut se faire sans incision , il suffit de lier les bourses au-dessus des testicules en les serrant avec une corde ; en comprimant par ce moyen les vaisseaux spermatiques , on arrête l'accroissement des testicules , & on empêche leurs fonctions pour toujours. La castration rend l'agneau mala-

de, triste, & lui ôte l'appétit; pour l'exciter à manger, on lui donne du son mêlé d'un peu de sel, pendant deux ou trois jours.

Les *moutons* n'ont pas la pétulance des béliers, ils sont même encore plus timides que les brebis, ils sont aussi très-stupidés; au moindre bruit extraordinaire, ils se précipitent & se serrent les uns contre les autres; cependant ils ne savent pas fuir le danger; ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation, car ils restent opiniâtement où ils se trouvent, à la pluie, à la neige, ou à l'ardeur du soleil, &c. Ces animaux sont d'un tempérament très-foible, les voyages les affoiblissent & les exténuent; dès qu'ils courent, ils palpitent & sont bientôt essouffés. Ils sont sujets à grand nombre de maladies, la plupart contagieuses.

Les *moutons* varient beaucoup, suivant les différens pays, pour le goût de la chair, la finesse de la laine, la quantité du suif, la grandeur & la grosseur du corps. En France, le Berri est la province où ces animaux sont le plus abondans; ceux des environs de Beauvais & de quelques endroits de Normandie, sont les plus gras & les plus chargés de suif; ils sont très-bons en Bourgogne, mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. On ne voit en France que des *moutons* blancs, bruns, noirs & tachés; il y en a de roux en Espagne & de jaunes en Ecosse. Voyez BREBIS.

MOUTON, *Dict. & Mat. méd.*, la chair de cet animal fournit à la plupart des peuples de l'Europe un de leurs alimens les plus usuels, les plus salutaires & les plus agréables. Elle convient également à tous les estomacs; les gens vigoureux & exercés s'en accommodent aussi-bien que ceux qui sont oisifs & délicats. Elle est propre à tous les âges, & dans l'état de maladie, comme dans celui de santé; elle est de facile digestion, & selon l'observation de Sanctorius, elle transpire beaucoup plus que les autres alimens ordinaires des hommes. Les bouillons qu'on en prépare sont regardés même dans plusieurs pays, par exemple, dans les provinces méridionales du royaume, comme beaucoup plus convenables pour les malades que le

bouillon de bœuf, qu'on y regarde comme échauffant: & réciproquement on a fort mauvaise idée à Paris du bouillon de *mouton* employé à cet usage, & on n'y conçoit point qu'on puisse faire un potage supportable avec du *mouton* seul. L'une & l'autre de ces opinions doit être regardée dans le fond, comme un préjugé; elle est vraie cependant jusqu'à un certain point, si chacun de ces peuples n'entend parler que de son bœuf & de son *mouton*; car de même que le bœuf est maigre, dur, & peut-être chaud en Languedoc, par exemple, de même la chair du *mouton* de Paris est chargée dans toutes les parties d'une mauvaise graisse approchant de la nature du suif, est ordinairement coriace, sans suc, d'un goût plat & d'une odeur souvent désagréable, sentant le béliet, & n'y donne qu'un mauvais bouillon blanchâtre.

En général, le meilleur *mouton* est celui qui est élevé dans les pays chauds, & qu'on y nourrit dans les terrains élevés, secs & couverts de plantes aromatiques ou sur le bord de la mer; tels sont les *moutons* communs de la basse Provence, du bas Languedoc, de la partie la plus tempérée des Cévennes, & du Roussillon.

Les *moutons* de Ganges, en bas Languedoc, & ceux de la plaine de la Crau, en Provence, sont les plus renommés; mais les jeunes *moutons* qu'on élève en ce pays dans les basses-cours, qu'on y nourrit à la main, qui croissent & qui engraisent prodigieusement, dont la chair devient par-là singulièrement tendre & délicate, & qu'on envoie au loin, comme des objets de luxe: ceux-là, dis-je, auxquels appartient précisément la célébrité, ne valent point, à beaucoup près les *moutons* du même âge, élevés tout franchement dans les landes des mêmes pays, & moins encore les *moutons* moins jeunes: c'est à trois ou quatre ans qu'ils sont les meilleurs qu'il est possible. Plus jeunes, comme les *moutons* domestiques de Ganges, qu'on mange à l'âge d'un an ou dix-huit mois, leur chair n'est pas faite; plus vieux, elle commence à sécher, à durcir. Le *mouton* qu'on apporte à Paris, de Beauvais, des Ardennes & du Préfalé, près de Dieppe, a le même défaut que le *mouton* engraisé de Ganges, que d'ailleurs il ne vaut point à beaucoup près; il n'est que gras & ten-

Gré, au lieu que le bon *mouton* commun de nos provinces méridionales est en même-temps tendre, succulent, & d'un goût agréable & relevé, & il donne du bon bouillon. On dit que les *moutons* des isles de l'Amérique, qu'on y élève sur le bord de la mer, surpassent encore les meilleurs dont nous venons de parler, en délicatesse, en faveur, & en fumet.

Tout le monde fait que la chair de *mouton* se mange rôtie, bouillie, grillée, & sous la forme de différens ragoûts. De quelque façon qu'on l'apprête, c'est toujours une excellente nourriture; les piés, le foie, les tripes, le poumon & le sang de cet animal, qui sont aussi des alimens usités, ne méritent que les considérations diététiques générales qu'on trouvera aux articles, *foie des animaux, piés des animaux, tripes des animaux, poumons des animaux, sang, diete. Voyez ces articles.*

La graisse solide ou suif de *mouton* est employée quelquefois à titre de médicament; plusieurs auteurs en conseillent l'usage intérieur contre la dysenterie, mais cette pratique est peu suivie. Ce suif entre dans la composition de quelques emplâtres & onguens, par exemple, dans l'onguent de la mer de la pharmacopée de Paris, &c. le fiel de *mouton* est recommandé contre les taies des yeux: la laine & la graisse de cette laine ou œsipe sont comptées encore parmi les médicamens. *V. LAINE & ŒSIPE. (b)*

MOULTON DU PÉROU, *camelus peruanus glama*, ou *lbama dictus*, animal quadrupède qui a beaucoup de rapport au chameau en ce qu'il rumine, qu'il n'a point de cornes, qu'à chaque pié il a deux doigts & deux ongles, & que la plante du pié est recouverte par une peau molle. Le *mouton du Pérou* a six piés de longueur depuis le sommet de la tête jusqu'à la queue, & quatre piés de hauteur depuis terre jusque sur le dos; il a les oreilles assez longues, la tête alongée, la levre supérieure fendue, & les yeux grands; le train de derrière est plus élevé que celui de devant. Ces animaux sont blancs, noirs ou bruns; d'autres ont toutes ces couleurs. Les Péruviens donnent à ceux-ci le nom de *moremore*. *Voy.*

le *regne animal divisé en six classes*, par M. Bresson. *V. QUADRUPÈDE.*

MOULTONS, s. m. pl., *Hydraul.*, en fait de cascades, ce sont des eaux que l'on fait tomber rapidement dans des rigoles, & qui trouvant pour obstacle une table de plomb dans le bas, se relevent en écumant. *(R)*

MOULTON, s. m., *pecus, oris*, terme de *Blason*, animal qui paroît dans l'écu de profil & passant.

Le *mouton* est le symbole de la douceur, & de la vie champêtre.

De Barjac de Castelbouc en Vivarois; de gueules au *mouton passant d'or*, accompagné en chef d'un croissant d'argent.

Duchilau en Poitou; de sable à trois *moutons passant d'argent*. *(G. D. L. T.)*

MOULTON, s. m., machine à enfoncer des pieux en terre.

MOULTONS DE DEVANT, terme de *Charron*, ce sont les deux montans qui servent pour former le siège du cocher; ils sont enchassés dans les mortaises pratiquées sur le lisoir de devant.

MOULTONS DE DERRIÈRE, terme de *Charron*, ce sont deux pièces de bois qui sont enchassées par en-bas dans le lisoir, & qui sont surmontées par l'entre-toise. Ces trois pièces assemblées sont tant pour l'ornement d'un carrosse, que pour aider les domestiques à monter derrière, & leur servir de garde-fou.

MOULTON, *Fonte des cloches*, forte pièce de bois à laquelle la cloche est suspendue par ses ances; cette pièce est terminée par deux tourillons de fer qui roulent sur les crapaudines ou couettes placées dans le beffroi, en sorte que la cloche peut balancer librement. *Voyez l'article FONTE DES CLOCHES.*

MOULTON, termes de *rivière*, c'est dans une sonnette un bout de poutre freté, ou un lourd billot de bois, & qu'on leve à force de bras. La hye est différente du *mouton* en ce qu'elle est plus pesante & qu'on la leve avec un moulinet.

MOULTONNAGE, s. m., *Jurisprud.*, terme de coutume qui signifie un certain droit que le seigneur leve sur ceux qui vendent ou achètent des moutons dans l'étendue de son fief. *(A)*

MOULTONNER, *Marine*, la mer montonne. *Voyez MER.*

MOUTURE, f. f., l'action de moudre, de broyer, de réduire en poudre les matières friables.

On se sert principalement de ce mot pour exprimer la conversion des grains en farine. La *mouture* est plus ou moins bonne, suivant les moulins dont on se sert. Tous ne sont pas également propres à produire la plus belle farine ; d'ailleurs la qualité de la farine dépend encore de la manière de moudre, & elle est plus ou moins supérieure, suivant que l'on fait moudre plus ou moins bas.

Les progrès de nos connoissances n'ont pas été moins lents sur cette partie que sur les autres. Les besoins & la conservation de l'être physique ont dû fournir le premier & le principal objet de l'attention des hommes : à partir de ces principes, on jugeroit que nos découvertes sur les moyens de pourvoir à l'un & à l'autre ont dû être très-rapides & très-étendues ; mais les arts les plus utiles ne sont pas ceux que l'on a perfectionnés les premiers ; le besoin les a fait naître avant les autres ; bientôt l'abondance & le luxe ont fait préférer ceux d'agrémens : on les a portés très-loin, tandis que les premiers très-nécessaires sont restés sans accroissemens, abandonnés à des mains mercenaires, à des ouvriers grossiers, incapables de connoître les principes de leurs opérations, & de réfléchir sur la fin qu'elles doivent avoir.

Il n'y a pas long-temps que l'on ignoreoit encore une manière de moudre les blés & autres grains destinés à la subsistance des hommes, suivant laquelle une même quantité de grains produit en farine environ un quinzième de plus que la mesure ordinaire par la mouture actuelle & ordinaire,

Le sieur Malisset, boulanger de Paris, artisan distingué, vient de prouver par des expériences de cette nouvelle méthode, faites à la fin de 1760, & au commencement de 1761, dans les hôpitaux de Paris, & sous les yeux des premiers magistrats de police, que l'on pouvoit économiser par année 80000 liv. sur la dépense que font les hôpitaux pour le pain qui se consomme par les pauvres, & cependant leur en fournir d'une qualité infiniment supérieure, plus nourrissant & sur-tout plus agréable, & aussi blanc

que celui qui se mange dans toutes les maisons particulières.

Quand il n'en devroit résulter que ce bien en faveur des pauvres, c'en seroit toujours un fort grand, que d'avoir enseigné les moyens de les en faire jouir ; mais si cette importante économie devoit encore tourner à leur avantage, & servir à améliorer le traitement qu'on leur fait sur les autres parties de leur nourriture, il faudroit joindre à l'estime que l'on doit au sieur Malisset tous les éloges que mériteroient les effets de son zèle. Il n'est pas l'inventeur de cette méthode, elle est pratiquée pour environ un tiers des farines qui se consomment à Paris ; il y a déjà long-temps que l'usage en est établi dans la Beauce, & dans quelques autres provinces ; mais elle étoit si peu connue à Paris, que les hôpitaux mêmes qui ont un si grand intérêt d'économiser, l'ignoroient : il faut donc savoir gré à celui qui s'est donné des soins pour en étendre la connoissance, & qui a eu assez de courage pour s'exposer à toutes les contrariétés qu'on doit s'attendre à éprouver lorsqu'on entreprend de changer d'anciens usages pour y en substituer des meilleurs.

Nous allons donner le détail du produit des grains convertis en farine par l'une & l'autre manière.

Nous appellerons la dernière *mouture par économie* : on jugera par la différence des produits, des avantages de cette dernière méthode.

Nous nous servirons pour ces appréciations de la mesure de Paris, comme la plus connue, tant pour les grains que pour les farines.

Les farines se vendent à la mesure, & la plus ordinaire est le boisseau ; mais on désigne les grosses quantités, celles qui s'exposent & qui se consomment en total sur les marchés, par le nombre des sacs.

Un sac de farine, suivant l'usage de la halle de Paris, doit être de 325 liv. pesant.

On emploie pour le produire deux setiers de blé pesant 240 liv. chacun, suivant l'évaluation ordinaire du poids de cette mesure.

Il ne faut entendre dans tout ce que nous dirons des farines, que celles de froment : les proportions seront faciles à établir pour les autres espèces de grains,

Si l'on juge à propos d'en faire l'opération.

Les deux setiers de blé que l'on a déjà dit peser en total 480 liv. produisent par la *mouture* ordinaire & généralement pratiquée jusqu'à présent, 325 à 327 liv. de farine, 125 liv. de son.

La farine est de trois especes.

La premiere que l'on appelle farine de blé, ou fleur de farine, consiste en 170 liv. qui fait environ moitié des 325 liv. de produit au total.

La seconde, d'une qualité très-inférieure, forme à-peu-près 80 liv. pesant.

Le surplus se divise en deux parties; la premiere, de grain blanc; la seconde, de grain gris.

On sépare le son en trois classes: les premiers que l'on appelle *sous* proprement dits, s'emploient ordinairement à la nourriture des chevaux.

Les seconds qu'on nomme les *recoupes*, se consomment par les vaches ou autres bestiaux d'une espece à-peu-près semblable.

Les troisiemes sont les *recoupettes*: les amidonniers en tirent encore suffisamment de farine pour fabriquer la poudre à poudrer & l'amidon.

La même quantité de grain par la *mouture* économique, c'est-à-dire par la nouvelle méthode, produit 340 liv. de farine de quatre especes.

170 livres ou moitié de farine pure, ou fleur de farine.

L'autre moitié se divise en farine de premier grain, farine de second & farine de troisieme grain.

La quantité des deux premieres est de 155 livres, celle de la dernière, d'environ 15 liv. pesant.

Indépendamment de ces farines, on tire encore des mêmes grains 120 liv. de son, que l'on distingue en trois qualités.

1°. 14 Boisseaux de gros son, pesant en total 70 livres.

2°. 6 Boisseaux de la seconde qualité, pesant 40 livres.

3°. Un boisseau du poids de 100 livres.

Ces sons se consomment de la même maniere que ceux dont on a parlé en détaillant le produit par la *mouture* ordinaire.

On voit par ces différens produits que, suivant cet ancien usage, on ne tire de deux setiers de blé, mesure de Paris, pesant 480 liv. que 325 liv. de farine de

toutes especes, & que la même quantité de grain produit 340 liv. de farine presqu'en total de la premiere qualité par la *mouture* économique.

Cet avantage est un des moindres de cette méthode; des 325 liv. de farine provenant de la premiere façon de moudre, il n'y a que la premiere qui ne forme que 170 liv. dont on puisse faire du pain blanc; on mêle la seconde farine avec celle d'après que l'on appelle *de grain blanc*, pour fabriquer du pain bis-blanc.

Le surplus, c'est-à-dire, la farine de grain gris, est si inférieure, que le pain qui en provient ne peut être consommé à Paris, il est trop bis & trop médiocre.

Le mélange de toutes ces especes de farine est ce qui compose le pain que l'on appelle de *ménage*; mais la qualité en est infiniment moins bonne que celle qui résulte du mélange de toutes les farines produites par la *mouture* économique.

En effet, suivant cette méthode, la réunion de toutes les farines forme un tout bien plus parfait; le pain qui en provient est plus beau, plus blanc, d'un meilleur goût & d'une qualité très-supérieure à celui même de la premiere farine de l'autre *mouture*.

Cette supériorité est produite, comme on vient de le dire, par le mélange même de ces farines: celles de premier & de second grain qu'on incorpore avec la premiere, par la *mouture* économique, ont plus de consistance que celle à laquelle elles sont jointes: celle-ci est plus fine, plus délicate, c'est la fine fleur; les autres conservent plus de substances entièrement purgées de son qui pourroit diminuer leur qualité, elles ajoutent de la force & de la qualité à la premiere, sans altérer sa finesse: & à l'exception des 15 liv. de farine du troisieme grain, toutes celles que produisent les grains *moulus* par économie, sont employées pour la premiere qualité de pain, il n'y a même que les boulangers qui en retranchent la très-petite quantité du troisieme grain, attendu qu'il pourroit nuire à l'extrême blancheur que doit avoir leur pain, pour en avoir un débit plus facile.

Ainsi la *mouture* par économie joint à l'avantage de produire un quinzieme de plus, celui de rendre toutes les farines assez parfaites pour être employées à une seule & même qualité de pain qui est la

premiere; au lieu par la *mouture* ordinaire, il n'y a que 170 liv. de farine qui puissent servir à cette fabrication; le surplus est employé, comme on l'a déjà dit, à faire du pain bis-blanc, & même plus inférieur encore; la différence du prix de ce pain avec celui du pain qui se fabrique avec les farines de la *mouture* économique, indique assez la méthode qu'il faut préférer, rien que pour cette seule partie.

Il seroit donc inutile d'insister davantage sur celle de ces méthodes qui mérite cette préférence; il vaut mieux faire connoître en quoi elle diffère de l'autre.

Cette différence d'où résulte réellement le bénéfice, ne consiste qu'en ce que par la premiere méthode, il reste beaucoup de son dans les farines, & plus encore de farines, dans les sons; au lieu que la nouvelle dégage l'une & l'autre & en fait exactement le départ.

La *mouture* par économie, n'est autre chose que l'art de bien séparer ces matieres, d'extraire des sons toutes les parties de farine que la *mouture* ordinaire y laisse, & d'expulser entièrement le son des farines; c'est en quoi consiste toute la supériorité de cette *mouture*, & d'où provient le bénéfice qu'elle procure.

L'ancienne maniere produit moins de son en quantité, cela doit être ainsi, puisqu'il en reste beaucoup dans les farines; mais il est plus pesant, la farine qui y reste doit nécessairement le rendre tel.

Par la raison contraire la *mouture* économique produit plus de son; mais il est plus léger, parce qu'il est réduit à la simple écorce du blé très-broyée & tout-à-fait épuisée de farine.

Il n'y a que le mélange du son qui reste avec les farines dans la *mouture* ordinaire qui puisse rendre de qualites différentes celles qui proviennent des mêmes grains.

Dans cette méthode, la premiere & la seconde farine extraites, on répare une fois seulement les issues; le blutage acheve ensuite cette operation.

Dans la *mouture* économique les issues sont réparées jusqu'à quatre fois, & les trois premieres farines sont encore mêlées ensemble sous la meule; il doit nécessairement résulter de cette maniere une plus grande quantité de farine d'une égale quantité de grain.

L'évaporation est plus considérable double par ce procédé que par l'autre; la division ne sauroit être plus grande sans produire cet effet; mais ce déchet est remplacé & au-delà, puisque malgré la perte, on a encore un quinzieme de farine de bénéfice.

Les frais en sont aussi plus forts; un setier de blé est beaucoup plus long à moudre quand on répare quatre fois les issues, qu'en suivant la méthode ordinaire; il est juste que le meunier soit payé du temps pendant lequel on occupe son moulin; mais on retrouve encore cette augmentation de dépense dans le bénéfice en matiere que cet usage procure: d'ailleurs s'il devenoit plus général, ses frais diminueroient & deviendroient moindres que ceux de l'ancienne méthode; il exige beaucoup moins d'espace & beaucoup moins d'ouvriers, ainsi la main-d'œuvre diminuerait, & conséquemment le droit de *mouture*.

Les avantages de la méthode que nous indiquons ne sont pas à négliger, principalement pour les provinces ou les états qui ne produisent de grains que ce qu'il en faut pour la consommation des habitants, ou qui ne produisent pas suffisamment. L'économie annuelle d'un quinzieme sur tous les grains qui se consomment, suffiroit souvent pour garantir de la disette, ou du moins pour parer à ses premiers inconvéniens, & donner le temps de se procurer des secours plus abondans pour s'en mettre tout-à-fait à l'abri; c'est aux administrateurs à juger du mérite de ces réflexions; elles pourroient être moins étendues, & peut-être jugera-t-on que le sujet n'en exigeoit pas de si détaillées; mais elles ont pour motif le bien public, il n'y a point de petits intérêts dans cette partie, & l'on ne peut trop indiquer les moyens de le procurer. *Article de M. d'AMILAVILLE.*

MOUVANCE, f. f., *Jurisp.*, est la relation qu'il y a entre le fief dominant & le fief servant, par rapport à la supériorité que le premier a sur l'autre qui dépend de lui.

La *mouvance* est quelquefois appelée *tenure* ou *tenue*, parce que la *mouvance* n'est autre chose que l'état de dépendance du fief servant qui est tenu du seigneur dominant, à la charge de la foi & hommage, & de certains droits aux mutations.

On

On dit quelquefois *mouvance* féodale, quelquefois *mouvance* simplement.

Il y a des fiefs qui ont beaucoup de *mouvances*, c'est-à-dire un grand nombre de fiefs qui en relevent.

Il y a *mouvance* active & passive. Un fief releve d'un autre fief supérieur, c'est la *mouvance* passive. Ce même fief en a d'autres qui relevent de lui, c'est la *mouvance* active.

Tous les fiefs sont mouvans du roi médiatement ou immédiatement; ils peuvent relever du roi médiatement, ou de quelque autre seigneur.

Deux seigneurs différens ne peuvent avoir la *mouvance* d'un même fief; mais l'un peut avoir la *mouvance* immédiate, & l'autre la *mouvance* médiante.

La *mouvance* médiante ou immédiate d'un fief peut appartenir à plusieurs seigneurs dominans d'un même fief.

Quand plusieurs seigneurs prétendent avoir chacun la *mouvance* d'un fief, le propriétaire du fief doit se faire recevoir par main souveraine, & configner les droits en justice, pour être donnés à celui qui obtiendra gain de cause.

Dans ce même cas où la *mouvance* est contestée entre plusieurs seigneurs, il faut la prouver. Cette preuve doit être faite par le titre primitif d'inféodation, si on le peut rapporter, ou, au défaut de ce titre, par des actes de foi & hommage, par des dénombremens, des contrats de vente ou d'échange. Celui qui a les plus anciens titres, doit être préféré.

Le seigneur n'est point obligé de prouver contre son vassal la *mouvance* du fief par lui saisi, parce que le vassal est présumé en avoir connoissance; c'est au vassal à instruire le premier son seigneur.

Si le vassal veut obliger le seigneur à prouver la *mouvance*, il faut avant toutes choses, qu'il avoue ou défavoue le seigneur.

Si le seigneur ne prouve pas la *mouvance*, & qu'il ait saisi féodalement, il doit être condamné aux dommages & intérêts de celui qu'il a prétendu être son vassal.

Quand le seigneur prouve la *mouvance* par des titres au-dessus de cent ans, il n'y a pas lieu à la commise, parce que le vassal peut n'en avoir pas eu connoissance.

Tome XXII. Partie I.

Celui qui vend un fief, doit déclarer de quel seigneur il est mouvant, ou, s'il ne le fait pas, il doit en faire mention.

La *mouvance* d'un fief est imprescriptible de la part du vassal contre son seigneur dominant; mais elle se prescrit par trente ans, de la part d'un seigneur contre un autre seigneur; & par quarante ans, contre l'église.

Pour acquérir cette prescription, il faut que dans les trente années il y ait eu au moins deux mutations du même fief, & des saisies féodales dûment signifiées.

Le seigneur suzerain peut aussi prescrire contre son vassal la *mouvance* de l'arrière-fief, & par ce moyen cet arrière-fief devient mouvant de lui en plein fief.

La prescription des *mouvances* ne court point contre les mineurs.

Les *mouvances* d'un fief ne peuvent être vendues, sans aliéner en même temps le corps du fief; on peut les retirer féodalement, de même que le fief, lorsqu'elles sont vendues au propriétaire du fief servant ou à d'autres.

Le seigneur dominant, qui a commis félonie contre son vassal, ne perd pas son fief dominant; mais il perd la *mouvance* du fief servant, & les droits qui en peuvent résulter.

Voyez les coutumes au titre des fiefs, & leurs commentateurs. Voyez aussi FIEF, FOI, HOMMAGE. La *mouvance* d'une justice est la dépendance où elle est d'un seigneur dont elle est tenue en fief ou arrière-fief; on entend aussi par-là la supériorité qu'une justice a sur une autre qui y releve par appel. Voyez JUSTICE & RESSORT. (A)

MOUVANT, TE, adj., terme de Blason, se dit d'une pièce ou meuble qui saille de l'un des flancs; ou de l'un des angles de l'écu.

Il se dit aussi des pièces ou meubles qui touchent à quelques autres.

Alberti à Florence, d'azur à quatre chaînes d'or, *mouvantes* de quatre angles de l'écu, & liées au cœur à un anneau de même.

Dapougy de Jambeville, de Sericourt, à Paris, d'azur au dextrochère mouvant du flanc senestre de l'écu; & tenant un vase de trois lis, le tout d'argent.

F f

Laverne d'Atée, du Magny en Bourgogne; d'azur au vol & au demi-vol d'or, mouvans d'une rose de gueules posée au centre de l'écu. (G. D. L. T.)

MOUVEMENT, f. m., *Méchan.*, qu'on appelle aussi *mouvement local*; c'est un changement continu & successif de place de la part d'un corps, c'est-à-dire, un état d'un corps par lequel il correspond successivement à différens lieux, ou par lequel il est successivement présent à différentes parties de l'espace. *Voyez* LIEU. La théorie & les loix du *mouvement* sont le principal sujet de la mécanique. *Voyez* MÉCHANIQUE.

Les anciens philosophes ont considéré le *mouvement* dans un sens plus général & plus étendu; ils ont défini le passage d'un corps d'un état en un autre, & ils ont de cette sorte reconnu six especes de *mouvement*, la création, la génération, la corruption, l'augmentation, la diminution & le transport ou *mouvement local*.

Mais les philosophes modernes n'admettent que le *mouvement local*, & réduisent la plupart des autres especes dont nous venons de faire mention, à celle-là seulement. *Voyez* GÉNÉRATION, CORRUPTION, &c. De sorte que nous n'avons à parler ici que du transport au *mouvement local*, dont toutes les autres especes de *mouvement* ne sont qu'autant de modifications ou d'effets. *Voy.* ALTÉRATION, &c.

On a contesté l'existence & même la possibilité du *mouvement*, mais par de purs sophismes. Il y a eu de tout temps des hommes qui se sont fait un honneur de contredire ce qu'il y a de plus évident, pour faire parade de leur prétendue force d'esprit, & il ne se trouve encore aujourd'hui que trop de gens de ce caractère. Voici un échantillon des difficultés que ces sortes de gens ont fait contre l'existence du *mouvement*. S'il y a du *mouvement*, il est dans la cause qui le produit, ou dans le corps mobile, ou dans l'une & dans l'autre. Il n'est pas dans la cause qui l'excite, car quand on jette une pierre, on ne peut pas dire que le *mouvement* réside dans la cause qui le produit, mais il est dans la pierre que l'on a jetée. Cependant on ne sauroit guère établir non plus le *mouvement* dans le corps mobile, car le *mouvement* est l'effet de la cause qui agit, & le corps mobile est sans ef-

fet: donc il n'y a point de *mouvement*, puisqu'il ne se trouve ni dans la cause qui l'excite, ni dans le corps mobile. La réponse est que dans un certain temps le *mouvement* réside dans la cause qui le produit, & que dans un autre temps il se trouve dans le corps mobile. Ainsi lorsqu'on met une pierre dans une fronde, & qu'on vient à tourner la fronde, la main autour de laquelle est la corde doit être regardée comme la cause qui produit le *mouvement*, & elle est même en *mouvement*; de-là il passe dans la fronde qui tourne, & enfin dès que la fronde vient à se lâcher, la pierre est le siege du *mouvement*. Le défaut du sophisme est donc de ne pas faire attention aux différens temps dans lesquels tout ceci se passe. Diodore Cronus faisoit un autre raisonnement que voici. Le corps est mu dans la place où il est, ou dans celle où il n'est pas. L'un & l'autre est impossible, car s'il étoit mu dans la place où il est, il ne sortiroit jamais de cette place. Il n'est pas mu non plus dans la place où il n'est pas, & par conséquent il n'est jamais en *mouvement*. La définition du *mouvement* se tire de cette difficulté apparente; un corps n'est pas mu dans la place où il est, mais de la place où il est dans celle qui suit immédiatement.

Le plus fameux de tous les sophismes contre le *mouvement*, est celui que Zénon avoit appelé l'*Achille*; pour marquer la force, qu'il croyoit invincible, il supposoit Achille courant après une tortue, & allant dix fois plus vite qu'elle. Il donnoit une lieue d'avance à la tortue, & raisonnoit ainsi: tandis qu'Achille parcourt la lieue que la tortue a d'avance sur lui, celle-ci parcourra un dixieme de lieue; pendant qu'il parcourra le dixieme, la tortue parcourra la centieme partie d'une lieue; ainsi de dixieme en dixieme, la tortue devancera toujours Achille, qui ne l'atteindra jamais. Mais 1°. quand il seroit vrai qu'Achille n'attrapât jamais la tortue, il ne s'en suivroit pas pour cela que le *mouvement* fût impossible, car Achille & la tortue se meuvent réellement, puisqu'Achille approche toujours de la tortue qui est supposée le devancer toujours infiniment peu. 2°. On a répondu directement au sophisme de Zénon. Grégoire de Saint-Vincent fut le premier qui en démontra la fausseté, &

qui assigna le point précis auquel Achille devoit atteindre la tortue, & ce point se trouve par le moyen des progressions géométriques infinies, au bout d'une lieue & d'un neuvième de lieue; car la somme de toute progression géométrique est finie, & cela parce qu'être fini, ou s'étendre à l'infini, sont deux choses très-différentes. Un tout fini quelconque, un pié par exemple, est composé de fini & d'infini. Le pié est fini en tant qu'il ne contient qu'un certain nombre d'êtres simples; mais je puis le supposer divisé en une infinité, ou plutôt en une quantité non finie de parties, en considérant ce pié comme une étendue abstraite; ainsi si j'ai pris d'abord dans mon esprit la moitié de ce pié, & que je prenne ensuite la moitié de ce qui reste, ou un quart de pié, puis la moitié de ce quart, ou un huitième de pié, je procéderai ainsi mentalement à l'infini, en prenant toujours de nouvelles moitiés des croissances, qui toutes ensemble ne feront jamais que ce pié: de même tous ces dixièmes de dixièmes à l'infini, ne font que $\frac{1}{2}$ de lieue, & c'est au bout de cet espace qu'Achille doit attraper la tortue, & il l'attrape au bout d'un temps fini, parce que tous ces dixièmes de dixièmes sont parcourus durant des parties de temps des croissances, dont la somme fait un temps fini. *M. Formey.*

Les auteurs de physique anciens & modernes, ont été fort embarrassés à définir la nature du mouvement local: les péripatéticiens disent qu'il est *actus entis in potentia quatenus est in potentia*. Aristote, 3 *Phys. c. ij.* Mais cette notion paroît trop obscure pour qu'on puisse s'en contenter aujourd'hui, & elle ne sauroit servir à expliquer les propriétés du mouvement.

Les Epicuriens définissoient le mouvement, le passage d'une partie de corps d'un lieu en un autre, & quelques philosophes de nos jours suivent à-peu-près cette définition, & appellent le mouvement d'un corps, le passage de ce corps d'un espace à un autre espace, substituant ainsi le mot d'espace à celui de lieu.

Les Cartésiens définissent le mouvement, le passage ou l'éloignement d'une portion de matière, du voisinage des parties qui lui étoient immédiatement contigues dans le voisinage d'autres parties.

Cette définition est dans le fond conforme à celle des Epicuriens, & il n'y a entre elles d'autre différence, sinon que ce que l'une appelle corps & lieu; l'autre l'appelle matière & partie contigue.

Borelli, & après lui d'autres auteurs modernes, définissent le mouvement, le passage successif d'un corps, d'un lieu en un autre, dans un certain temps déterminé, le corps étant successivement contigu à toutes les parties de l'espace intermédiaire.

On convient donc que le mouvement est le transport d'un corps d'un lieu en un autre; mais les philosophes sont très-peu d'accord lorsqu'il s'agit d'expliquer en quoi consiste ce transport; ce qui fait que leurs divisions du mouvement sont très-différentes.

Aristote & les Péripatéticiens divisent le mouvement en naturel & violent.

Le naturel est celui dont le principe ou la force mouvante est renfermée dans le corps mù, tel est celui d'une pierre qui tombe vers le centre de la terre. *Voyez GRAVITÉ.*

Le mouvement violent est celui dont le principe est externe, & auquel le corps mù résiste; telle est celui d'une pierre jettée en haut. Les modernes divisent généralement le mouvement en absolu & relatif.

Le mouvement absolu est le changement de lieu absolu d'un corps mù, dont la vitesse doit par conséquent se mesurer par la quantité de l'espace absolu que le mobile parcourt. *Voyez LIEU.*

Mouvement relatif, c'est le changement du lieu relatif ordinaire du corps mù, & la vitesse s'estime par la quantité d'espace relatif qui est parcourue dans ce mouvement.

Pour faire sentir la différence de ces deux sortes de mouvements, imaginons un corps qui se meuve dans un bateau; si le bateau est en repos, le mouvement de ce corps sera, ou plutôt sera censé mouvement absolu; si au contraire le bateau est en mouvement, le mouvement de ce corps dans le bateau ne sera qu'un mouvement relatif, parce que ce corps outre son mouvement propre, participera encore au mouvement du bateau; de sorte que si le bateau fait par exemple, deux piés de chemin pendant que le corps parcourt dans le bateau l'espace d'un pié dans le même sens, le mouvement absolu

du corps sera de trois piés , & son *mouvement* relatif d'un pié.

Il est très-difficile de décider si le *mouvement* d'un corps est absolu ou relatif, parce qu'il seroit nécessaire d'avoir un corps que l'on fût certainement être en repos , & qui serviroit de point fixe pour connoître & juger de la quantité du *mouvement* des autres corps. M. Newton donne pourtant, ou plutôt indique quelques moyens généraux pour cela dans le scholie qui est à la tête de ses principes mathématiques. Voici l'exemple qu'il nous donne pour expliquer ses idées sur ce sujet. Imaginons, dit ce grand philosophe , deux globes attachés à un fil , & qui tournent dans le vuide au tour de leur centre de gravité commun ; comme il n'y a point par la supposition , d'autres corps auxquels on puisse les comparer , & que ces deux corps en tournant, conservent toujours la même situation l'un par rapport à l'autre , on ne peut juger ni s'ils sont en *mouvement* , ni de quel côté ils se meuvent , à moins qu'on n'examine la tension du fil qui les unit. Cette tension connue peut servir d'abord à connoître la force avec laquelle les globes tendent à s'éloigner de l'axe de leur *mouvement* , & par-là on peut connoître la quantité du *mouvement* de chacun des corps ; pour connoître présentement la direction de ce *mouvement* , qu'on donne des impulsions égales à chacun de ces corps en sens contraire , suivant les directions parallèles, la tension du fil doit augmenter ou diminuer , selon que les forces imprimées seront plus ou moins conspirantes avec le *mouvement* primitif , & cette tension fera la plus grande qu'il est possible lorsque les forces seront imprimées dans la direction même du *mouvement* primitif ; de sorte que si on imprime successivement à ces corps des *mouvements* égaux & contraires dans différentes directions , on connoitra , lorsque la tension du fil sera la plus augmentée , que les forces imprimées ont été dans la direction même du *mouvement* primitif , ce qui servira à faire connoître cette direction. Voilà de quelle manière on peut trouver dans le vuide la quantité & la direction du *mouvement* de ceux corps isolés. Présentement si autour de ces deux globes on place quelques autres corps qui soient en repos , on ne pourra savoir si le *mouvement*

est dans les globes ou dans les corps adjacens , à moins qu'on n'examine de même qu'auparavant la tension du fil , & si cette tension se trouve être celle qui convient au *mouvement* apparent des deux globes , on pourra conclure que le *mouvement* est dans les globes , & que les corps adjacens sont en repos.

D'autres divisent le *mouvement* en *propre* & *impropre* , ou *externe*.

Le *mouvement propre* est le transport d'un lieu *propre* en un autre qui par-là devient lui-même *propre* , parce qu'il est rempli par ce corps seul exclusivement à tout autre ; tel est le *mouvement* d'une roue d'horloge.

Le *mouvement impropre* , *externe* , *étranger* , ou *commun* , c'est le passage d'un corps hors d'un lieu *commun* dans un autre lieu *commun* ; tel est celui d'une montre qui se meut dans un vaisseau , &c.

La raison de toutes ces différentes divisions paroît venir des différens sens qu'on a attachés aux mots , en voulant tous les comprendre dans une même définition & division.

Il y en a par exemple , qui dans leur définition du *mouvement* , considèrent le corps mù , non par rapport aux corps adjacens , mais par rapport à l'espace immuable & infini ; d'autres le considèrent , non par rapport à l'espace infini , mais par rapport à d'autres corps fort éloignés , & d'autres enfin ne le considèrent pas par rapport à des corps éloignés , mais seulement par rapport à la surface qui lui est contigue. Mais ces différens sens une fois établis , la dispute s'éclaircit alors beaucoup ; car comme tout mobile peut être considéré de ces trois manières , il s'ensuit de-là qu'il y a trois especes de *mouvement* , dont celle qui a rapport aux parties de l'espace infini & immuable , sans faire d'attention aux corps d'alentour , peut être nommée absolument & véritablement *mouvement propre* ; celle qui a rapport aux corps environnans & très-éloignés , lesquels peuvent eux mêmes être en *mouvement* , s'appellera *mouvement relativement commun* ; & la dernière qui a rapport aux surfaces des corps contigus les plus proches , s'appellera *mouvement relativement propre*.

Le *mouvement absolument & vraiment propre* , est donc l'application d'un corps

aux différentes parties de l'espace infini & immuable. Il n'y a que cette espee qui soit un *mouvement* propre & absolu, puisqu'elle est toujours engendrée & altérée par des forces imprimées au mobile lui-même, & qu'elle ne sauroit l'être que de la sorte, parce que c'est d'ailleurs à elle qu'on doit rapporter les forces réelles de tous les corps pour en mettre d'autres en *mouvement* par impulsion, & que ces mouvemens lui sont proportionnels.

Le *mouvement relativement commun*, c'est le changement de situation d'un corps par rapport à d'autres corps circonvoisins; & c'est celui dont nous parlons lorsque nous disons que les hommes, les villes & la terre même se meuvent.

C'est celui qu'un corps éprouve, lorsqu'étant en repos par rapport aux corps qui l'entourent, il acquiert cependant avec eux des relations successives par rapport à d'autres corps, que l'on considère comme immobiles; & c'est le cas dans lequel le lieu absolu des corps change, quand leur lieu relatif reste le même. C'est ce qui arrive à un pilote qui dort sur le tillac pendant que le vaisseau marche, ou à un poisson mort que le courant de l'eau entraîne.

C'est aussi le *mouvement* dont nous entendons parler lorsque nous estimons la quantité de *mouvement* d'un corps, & la force qu'il a pour en pousser un autre; par exemple, si on laisse tomber de la main une sphere de bois remplie de plomb pour la rendre plus pesante, on a coutume d'estimer alors la quantité du *mouvement* & la force qu'a la sphere pour pousser d'autres corps, par la vitesse de cette même sphere & le poids du plomb qu'elle renferme; & on a raison en effet d'en user de la sorte pour juger de cette force en elle-même & de ses effets, en tant qu'ils peuvent tomber sous nos sens: mais que la sphere n'ait point d'autre *mouvement* que celui que nous lui voyons. c'est, selon que nous l'avons déjà observé, ce que nous ne sommes point en état de déterminer en employant la seule apparence de l'approche de la pierre vers la terre.

Le *mouvement relativement propre*, c'est l'application successive d'un corps aux différentes parties des corps conti-

gus, à quoi il faut ajouter que lorsqu'on parle de l'application successive d'un corps, on doit concevoir que toute la surface prise ensemble, est appliquée aux différentes parties des corps contigus; ainsi le *mouvement* relativement propre est celui qu'on éprouve lorsqu'étant transporté avec d'autres corps d'un *mouvement* relatif commun, on change cependant la relation, comme lorsque je marche dans un vaisseau qui fuit voile; car je change à tout moment ma relation avec les parties de ce vaisseau qui est transporté avec moi. Les parties de tout mobile sont dans un *mouvement* relatif commun; mais si elles venoient à séparer, & qu'elles continuassent à se mouvoir comme auparavant, elles acqueroient un *mouvement* relatif propre. Ajoutons que le *mouvement* vrai & le *mouvement* apparent différent quelquefois beaucoup. Nous sommes trompés par nos sens quand nous croyons que le rivage que nous quittons s'enfuit, quoique ce soit le vaisseau qui nous porte qui s'en éloigne; & cela vient de ce que nous jugeons les objets en repos, quand leurs images occupent toujours les mêmes points sur notre rétine.

De toutes ces définitions différentes du *mouvement*, il en résulte autant d'autres du lieu; car quand nous parlons du *mouvement* & du repos véritablement & absolument propre, nous entendons alors par lieu, cette partie de l'espace infini & immuable que le corps remplit. Quand nous parlons de *mouvement* relativement commun, le lieu est alors une partie de quelque espace ou dimension mobile. Quand nous parlons enfin du *mouvement* relativement propre, qui réellement est très-impropre, le lieu est alors la surface des corps voisins adjacens, ou des espaces sensibles. Voyez LIEU.

La nature de cet ouvrage, où nous devons exposer les opinions des philosophes, nous a obligés d'entrer dans le détail précédent sur la nature, l'existence & les divisions du *mouvement*; mais nous ne devons pas oublier d'ajouter, comme nous l'avons déjà fait à l'article ELEMENS DES SCIENCES, que toutes ces discussions sont inutiles à la mécanique; elle suppose l'existence du *mouvement*, & définit le *mouvement*. l'application successive d'un corps à différentes parties conti-

gues de l'espace indéfini que nous regardons comme le lieu des corps.

On convient assez de la définition du repos, mais les philosophes disputent entre eux pour savoir si le repos est une pure privation de *mouvement*, ou quelque chose de positif. Malebranche & d'autres soutiennent le premier sentiment; Descartes & ses partisans le dernier. Ceux-ci prétendent qu'un corps en repos n'a point de force pour y rester, & ne sauroit résister aux corps qui feroient effort pour l'en tirer, & que le *mouvement* peut être aussi bien appelé une *cessation de repos*, que le repos une *cessation de mouvement*. V. REPOS.

Voici le plus fort argument des premiers; supposons un globe en repos, & que Dieu cesse de vouloir son repos, que s'ensuivra-t-il de-là? il restera toujours en repos; mais supposons le corps en *mouvement*, & que Dieu cesse de le vouloir en *mouvement*, que s'ensuivra-t-il maintenant, que le corps cessera d'être en *mouvement*, c'est-à-dire, qu'il sera en repos, & cela parce que la force par laquelle un corps qui est en *mouvement*, persévère dans cet état, est la volonté positive de Dieu; au lieu que celle par laquelle un corps qui est en repos y persévère, n'est autre chose que la volonté générale par laquelle il veut qu'un corps existe. Mais ce n'est là qu'une pétition de principe; car la force ou le *conatus* par lequel les corps soit en repos, soit en *mouvement*, persévèrent dans leurs états, ne vient que de l'inertie de la matière; de sorte que s'il étoit possible pour un moment à Dieu de ne rien vouloir sur l'état du corps, quoiqu'il en voulût toujours l'existence, un corps qui auroit été auparavant en *mouvement* y continueroit toujours, comme un corps en repos resteroit toujours en cet état. C'est cette inactivité ou inertie de la matière qui fait que tous les corps résistent suivant leur quantité de matière, & que tout corps qui en choque un autre avec une vitesse donnée, le forcera de se mouvoir avec d'autant plus de vitesse, que la densité & quantité de matière du corps choquant sera plus grande par rapport à la densité & quantité de matière de l'autre. Voyez FORCE D'INERTIE.

On peut réduire les modifications de la force active & de la force passive des corps

dans leur choc à trois loix principales, auxquelles les autres sont subordonnées.

1°. Un corps persévère dans l'état où il se trouve, soit de repos, soit de *mouvement*, à moins que quelque cause ne le tire de son *mouvement* ou de son repos. 2°. Le changement qui arrive dans le *mouvement* d'un corps est toujours proportionnel à la force motrice qui agit sur lui; & il ne peut arriver aucun changement dans la vitesse & la direction du corps en *mouvement*, que par une force extérieure; car sans cela ce changement se feroit sans raison suffisante. 3°. La réaction est toujours égale à l'action; car un corps ne pourroit agir sur un autre corps, si cet autre corps ne lui résistait: ainsi l'action & la réaction sont toujours égales & opposées. Mais il y a encore bien des choses à considérer dans le *mouvement*, savoir:

1°. La force qui l'imprime au corps; elle s'appelle *force motrice*: elle a pour première cause l'être suprême, qui a imprimé le *mouvement* à ses ouvrages, après les avoir créés. L'idée de quelques philosophes qui prétendent que tout *mouvement* actuel que nous remarquons dans le corps, est produit immédiatement par le créateur, n'est pas philosophique. Quoique nous ne puissions concevoir comment le *mouvement* passe d'un corps dans un autre, le fait n'en est pas moins sensible & certain. Ainsi, après avoir posé l'impression générale du premier moteur, on peut faire attention aux diverses causes que les êtres sensibles nous présentent pour expliquer les *mouvements* actuels; tels sont la pesanteur, qui produit du *mouvement* tant dans les corps célestes que dans les corps terrestres; la faculté de notre âme, par laquelle nous mettons en *mouvement* les membres de notre corps, & par le moyen d'autres corps sur lesquels le notre agit; les forces attractives, magnétiques & électriques répandues dans la nature, la force élastique, qui a une grande efficacité; & enfin les chocs continuels des corps qui se rencontrent. Quoi qu'il en soit, tout cela est compris sous le nom de *force motrice*, dont l'effet, quand elle n'est pas détruite par une résistance invincible, est de faire parcourir au corps un certain espace en un certain temps, dans un milieu qui ne résiste pas sensible-

ment, & dans un milieu qui résiste; son effet est de lui faire surmonter une partie des obstacles qu'il rencontre. Cette cause communique au corps une force qu'il n'avoit pas lorsqu'il étoit en repos, puisqu'un corps ne change jamais d'état de lui-même. Un *mouvement* une fois commencé dans le vuide absolu, s'il étoit possible, continueroit pendant toute éternité dans ce vuide, & le corps mù y parcourroit à jamais des espaces égaux, en tems égaux, puisque dans le vuide aucun obstacle ne consumeroit la force du corps.

2°. Le temps pendant lequel le corps se meut: si un corps parcourt un espace donné, il s'écoulera une portion quelconque de temps, tandis qu'il ira d'un point à l'autre, quelque court que soit l'espace en question; car le moment où le corps sera au point *A* ne sera pas celui où il sera en *B*, un corps ne pouvant être en deux lieux à la fois. Ainsi tout espace parcouru l'est en un temps quelconque.

3°. L'espace que le corps parcourt, c'est la ligne droite décrite par ce corps pendant son *mouvement*. Si le corps qui se meut n'étoit qu'un point, l'espace parcouru ne seroit qu'une ligne mathématique; mais comme il n'y a point de corps qui ne soit étendu, l'espace parcouru a toujours quelque largeur. Quand on mesure le chemin d'un corps, on ne fait attention qu'à la longueur.

4°. La vitesse du *mouvement*, c'est la propriété qu'a le mobile de parcourir un certain espace en un certain temps. La vitesse est d'autant plus grande que le mobile parcourt plus d'espace en moins de temps. Si le corps *A* parcourt en deux minutes un espace auquel le corps *B* emploie quatre minutes, la vitesse du corps *A* est double de celle du corps *B*. Il n'y a point de *mouvement* sans une vitesse quelconque, car tout espace parcouru est parcouru dans un certain temps; mais ce temps peut être plus ou moins long à l'infini. Par exemple, un espace que je suppose être d'un pié, peut être parcouru par un corps en une heure ou dans une minute, qui est la 60^e. partie d'une heure, ou dans une seconde, qui en est la 3600^e. partie, &c. Le *mouvement*, c'est-à-dire la vitesse, peut être uniforme ou non uniforme, accélérée ou retardée, également ou inégalement accélérée & retardée. Voyez VITESSE.

5°. La masse des corps en vertu de laquelle ils résistent à la force qui tend à leur imprimer ou à leur ôter le *mouvement*. Les corps résistent également au *mouvement* & au repos. Cette résistance étant une suite nécessaire de leur force d'inertie, elle est proportionnelle à leur quantité de matière propre, puisque la force d'inertie appartient à chaque particule de la matière. Un corps résiste donc d'autant plus au *mouvement* qu'on veut lui imprimer, qu'il contient une plus grande quantité de matière propre sous un même volume, c'est-à-dire d'autant plus qu'il a plus de masse, toutes choses d'ailleurs égales. Ainsi plus un corps a de masse, moins il acquiert de vitesse par la même pression, & *vice versa*. Les vitesses des corps qui reçoivent des pressions égales sont donc en raison inverse de leur masse. Par la même raison le *mouvement* d'un corps est d'autant plus difficile à arrêter, que ce corps a plus de masse; car il faut la même force pour arrêter le *mouvement* d'un corps qui se meut avec une vitesse quelconque, & pour communiquer à ce même corps le même degré de vitesse qu'on lui a fait perdre. Cette résistance que tous les corps opposent lorsqu'on veut changer leur état présent, est le fondement de cette loi générale du *mouvement*, par laquelle la réaction est toujours égale à l'action. L'établissement de cette loi étoit nécessaire afin que les corps pussent agir les uns sur les autres, & que le *mouvement* étant une fois produit dans l'univers, il pût être communiqué d'un corps à un autre avec raison suffisante. Sans cette espèce de lutte, il ne pourroit y avoir d'action; car comment une force agiroit-elle sur ce qui ne lui oppose aucune résistance. Quand je tire un corps attaché à une corde, quelque aisément que je le tire, la corde est tendue également des deux côtés; ce qui marque l'égalité de la réaction: & si cette corde n'étoit pas tendue, je ne pourrais tirer ce corps. Ceux qui demandent comment pouvez-vous faire avancer un corps, si vous êtes tiré par lui avec une force égale à celle que vous employez pour le tirer; ceux, dis-je, qui font cette objection, ne remarquent pas que lorsque je tire ce corps, & que je le fais avancer, je n'emploie pas toute ma force à vaincre la résistance qu'il m'oppose;

mais lorsque je l'ai surmontée, il m'en reste encore une partie que j'emploie à avancer moi-même : & ce corps avance par la force que je lui ai communiquée, & que j'ai employée à surmonter la résistance. Ainsi quoique les forces soient inégales, l'action & la réaction sont toujours égales. C'est cette égalité qui produit tous les *mouvements*. Voyez LOI DE LA NATURE au mot NATURE.

6°. La quantité de *mouvement*. La quantité dans un instant infiniment petit, est proportionnelle à la masse & à la vitesse du corps mu; en sorte que le même corps a plus de *mouvement* quand il se meut plus vite, & que de deux corps dont la vitesse est égale, celui qui a le plus de masse a le plus de *mouvement*; car le *mouvement* imprimé à un corps quelconque, peut être conçu divisé en autant de parties que ce corps contient de parties de matière propre, & la force motrice appartient à chacune de ces parties, qui participent également au *mouvement* de ce corps en raison directe de leur grandeur. Ainsi le *mouvement* du tout le résultat de toutes les parties, & par conséquent le *mouvement* est double dans un corps dont la masse est double de celle d'un autre, lorsque ces corps se meuvent avec la même vitesse.

7°. La direction du *mouvement*. Il n'y a point de *mouvement* sans une détermination particulière; ainsi tout mobile qui se meut tend vers quelque point. Lorsqu'un corps qui se meut n'obéit qu'à une seule force qui le dirige vers un seul point, ce corps se meut d'un *mouvement* simple. Le *mouvement* composé est celui dans lequel le mobile obéit à plusieurs forces : nous en parlerons plus bas. Dans le *mouvement* simple, la ligne droite tirée du mobile au point vers lequel il tend, représente la direction du *mouvement* de ce corps, & si ce corps se meut, il parcourra certainement cette ligne. Ainsi tout corps qui se meut d'un *mouvement* simple, décrit pendant qu'il se meut une ligne droite. M. Formey.

Le *mouvement* peut donc être regardé comme une espèce de quantité, & sa quantité ou sa grandeur qu'on appelle aussi quelquefois *moment*, s'estime 1°. par la longueur de la ligne que le mobile décrit; ainsi un corps parcourant cent piés, la quantité de *mouvement* est plus

grande que s'il n'en parcourait que dix : 2°. par la quantité de matière qui se meut ensemble ou en même temps, c'est-à-dire, non par le volume ou l'étendue solide du corps, mais par la masse ou son poids; l'air & d'autres matières subtiles, dont les pores du corps sont remplis, n'entrent point ici en ligne de compte : ainsi un corps de deux piés cubiques parcourant une ligne de cent piés, sa quantité de *mouvement* sera plus grande que celle d'un corps d'un pié cubique qui parcourra la même ligne; car le *mouvement* que l'un des deux a en entier se trouve dans la moitié de l'autre, & le *mouvement* d'un corps total est la somme du *mouvement* de ses parties.

Il s'ensuit de-là qu'afin que deux corps aient des *mouvements* ou des *moments* égaux, il faut que les lignes qu'ils parcourront soient en raison réciproque de leur masse, c'est-à-dire, que si l'un de ces corps a trois fois plus de quantité de matière que l'autre, la ligne qu'il parcourra doit être le tiers de la ligne que l'autre parcourra. C'est ainsi que deux corps attachés aux deux extrémités d'une balance ou d'un levier, & qui auront des masses en raison réciproque de leur distance du point d'appui, décriront s'ils viennent à se mouvoir, des lignes en raison réciproque de leur masse. Voy. LEVIER & PUISSANCES MÉCANIQUES.

Par exemple si le corps A (Pl. de Méchaniq. fig. 30,) a trois fois plus de masse que B, & que chacun de ces corps soit attaché respectivement aux deux extrémités du levier AC, dont l'appui ou le point fixe est en C, de manière que la distance BC soit triple de la distance CA, ce levier ne pourroit se mouvoir d'aucun côté sans que l'espace BE, que le plus petit corps parcourroit, fût triple de l'espace AD, que le plus grand parcourroit de son côté; de sorte qu'ils ne pourroient se mouvoir qu'avec des forces égales. Or il ne sauroit y avoir de raison qui fit que le corps A tendant en bas, par exemple, avec quatre degrés de *mouvement*, élevât le corps B; plutôt que le corps B tendant également en bas avec ces quatre degrés de *mouvement* n'élèveroit le corps A : on conclut donc avec raison qu'ils resteront en équilibre, & l'on peut déduire de ce principe toute la science de la mécanique.

On demande si la quantité de mouve-

ment est toujours la même. Les Cartésiens soutiennent que le créateur a imprimé d'abord aux corps une certaine quantité de mouvement, avec cette loi qu'il ne s'en perdrait aucune partie dans aucun corps particulier qui ne passât dans d'autres portions de matière; & ils concluent de-là que si un mobile en frappe un autre, le premier ne perdra de son mouvement que ce qu'il en communiquera au dernier. Voyez ce que nous avons dit sur ce sujet à l'article PERCUSSION.

M. Newton renverse ce principe en ces termes. Les différentes compositions qu'on peut faire de deux mouvements (voyez COMPOSITION), prouve invinciblement qu'il n'y a point toujours la même quantité de mouvements dans le monde; car si nous supposons que deux boules jointes l'une à l'autre par un fil, tournent d'un mouvement uniforme autour de leur centre commun de gravité, & que ce centre soit emporté en même temps uniformément dans une droite tirée sur le plan de leur mouvement circulaire, la somme du mouvement de deux boules sera plus grande lorsque la ligne qui les joint sera perpendiculaire à la direction du centre, que lorsque cette ligne sera dans la direction même du centre, d'où il paroît que le mouvement peut & être produit & se perdre; de plus, la tenacité des corps fluides & le frottement de leurs parties, ainsi que la foiblesse de leur force élastique, donne lieu de croire que la nature tend plutôt à la production du mouvement; aussi est-il vrai que la quantité de mouvement diminue toujours, car les corps qui sont ou si parfaitement durs, ou si mols, qu'ils n'ont point de force élastique, ne réjailliront pas après le choc, leur seule impénétrabilité les empêche de continuer à se mouvoir; & si deux corps de cette espèce égaux l'un à l'autre se rencontrent dans le vuide avec des vitesses égales, les loix du mouvement prouvent qu'ils devraient s'arrêter dans quelque endroit que ce fût, & qu'ils y perdraient leur mouvement; ainsi des corps égaux, & qui ont des mouvements opposés, ne peuvent recevoir un grand mouvement après le choc, que de la seule force élastique; & s'ils en ont assez pour le faire réjaillir avec $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{2}{3}$ de la force avec laquelle ils se sont rencontrés, ils

perdront en ces différens cas $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{2}{3}$ de leur mouvement. C'est aussi ce que les expériences confirment; car si on laisse tomber deux pendules égaux d'égale hauteur & dans le même plan, de façon qu'ils se choquent, ces deux pendules, s'ils sont de plomb ou d'argille molle, perdront, si-non tout, au moins une partie de leur mouvement; & s'ils sont de quelque matière élastique, ils ne retiendront de leur mouvement qu'autant qu'ils en reçoivent de leur force élastique. Voyez ELASTIQUE.

Si l'on demande comment il arrive que le mouvement qui se perd à tout moment se renouvelle continuellement, le même auteur ajoute qu'il est renouvelé par quelque principe actif, tel que la cause de la gravité par laquelle les planètes & les comètes conservent leur mouvement dans leur orbite, par laquelle aussi tous les corps acquièrent dans la chute un degré de mouvement considérable, & par la cause de la fermentation qui fait conserver au cœur & au sang des animaux, une chaleur & un mouvement continu, qui entretient continuellement dans la chaleur les parties intérieures de la terre, qui met en feu plusieurs corps, & le soleil lui-même; comme aussi par l'élasticité au moyen de laquelle les corps se remettent dans leur première figure; car nous ne trouvons guère d'autre mouvement dans le monde que celui qui dérive ou de ces principes actifs, ou du commandement de la volonté. Voyez GRAVITÉ, FERMENTATION, ELASTICITÉ, &c.

Quand à la continuation du mouvement, ou la cause qui fait qu'un corps une fois en mouvement persévère dans cet état, les physiciens ont été fort partagés là-dessus, comme nous l'avons déjà remarqué. C'est cependant un effet qui découle évidemment de l'une des grandes loix de la nature, savoir que tous les corps perséverent dans leur état de repos ou de mouvement, à moins qu'ils n'en soient empêchés par des forces étrangères; d'où il s'ensuit qu'un mouvement une fois commencé continueroit à l'infini, s'il n'étoit interrompu par différentes causes, comme la force de la gravité, la résistance du milieu, &c. de sorte que le principe d'Aristote, toute substance en mouvement affecte le repos, est sans fondement. Voyez FORCE D'INERTIE.

On n'a pas moins disputé sur la communication du mouvement, ou sur la manière dont les corps mus viennent en affecter d'autres en repos, ou enfin sur la quantité de mouvement que les premiers communiquent aux autres; on en peut voir les loix aux mots PERCUSSION & COMMUNICATION.

Nous avons observé que le mouvement est l'objet des mécaniques, & que les mécaniques sont la base de toute la philosophie naturelle, laquelle ne s'appelle mécanique que par cette raison. V. MÉCANIQUE.

En effet, tous les phénomènes de la nature, tous les changemens qui arrivent dans le système des corps, doivent s'attribuer au mouvement, & sont réglés par ses loix.

C'est ce qui a fait que les philosophes modernes se sont appliqués avec beaucoup de soin à cette science, & qu'ils ont cherché à découvrir les propriétés & les loix du mouvement, soit par l'expérience, soit en y employant la géométrie. C'est à leur travail que nous sommes redevables des grands avantages que la philosophie moderne a sur celle des anciens. Ceux-ci négligeoient fort le mouvement, quoiqu'ils parussent d'un autre côté en avoir si bien senti l'importance, qu'ils définissoient la nature, le premier principe du mouvement & du repos des substances. Voyez NATURE.

Il n'y a rien sur le mouvement dans les livres des anciens, si l'on en excepte le peu que l'on trouve dans les livres d'Archimède, de *acquiponderantibus*. On doit en grande partie la science du mouvement à Galilée; c'est lui qui a découvert les règles générales du mouvement, & en particulier celles de la descente des graves qui tombent verticalement ou sur des plans inclinés; celles du mouvement des projectiles, des vibrations des pendules, objets dont les anciens n'avoient que fort peu de connoissance. Voyez DESCENTE, PENDULE, PROJECTILE, &c.

Toricelli, son disciple, a perfectionné & augmenté les découvertes de son maître, & y a ajouté diverses expériences sur la force de percussion & l'équilibre des fluides. Voyez PERCUSSION & FLUIDE. M. Huyghens a beaucoup perfectionné de son côté la science des pendules & la théorie de la percussion;

enfin Newton, Leibnitz, Varignon, Mariotte, &c. ont porté de plus en plus la science du mouvement à sa perfection. Voyez MÉCANIQUE, &c.

Le mouvement peut être regardé comme uniforme & comme varié, c'est-à-dire, accéléré ou retardé; de plus le mouvement uniforme, peut être considéré comme simple ou comme composé, le composé comme rectiligne ou comme curviligne.

On peut encore considérer tous ces mouvements ou en eux-mêmes, ou en égard à leur production & à leur communication par le choc, &c.

Le mouvement uniforme est celui par lequel le corps se meut continuellement avec une même vitesse invariable. Voyez UNIFORME.

Voici les loix du mouvement uniforme. Le lecteur doit observer d'abord que nous allons exprimer la masse ou la quantité de matière par M , le moment ou la quantité de mouvement ou l'effort par E , le temps ou la durée du mouvement par T , la vitesse ou la rapidité du mouvement par V , & l'espace ou la ligne que le corps décrit, par S . Voyez MOMENT, MASSE, VITESSE, &c.

De même l'espace étant $= s$ & le temps $= t$, la vitesse sera exprimée par $\frac{s}{t}$, & si la vitesse $= u$, & la masse $= m$, le moment sera pareillement $= u m$.

Loix du mouvement uniforme. 1°. Les vitesses V & u de deux corps qui se meuvent uniformément sont en raison composée de la directe des espaces S & s , & de l'inverse des temps T & t .

$$\text{car } V = \frac{S}{T}, \text{ \& } u = \frac{s}{t},$$

$$\text{donc } V \cdot u :: \frac{S}{T} \cdot \frac{s}{t},$$

$$\text{donc } V \cdot u :: S t \cdot s T.$$

C. Q. F. D.

Ce théorème & les suivans peuvent être rendus sensibles en nombre de cette sorte: supposons qu'un corps A dont la masse est comme 7, c'est-à-dire, de 7 livres, décrive dans 3" de temps un espace de 12 piés, & qu'un autre corps B dont la masse est comme 5, décrive en 8" un espace de 16 piés, nous aurons donc $M = 7$, $T = 3$, $S = 12$, $m = 5$, $t = 8$, $s = 16$, & par conséquent

$V = 4$, $u = 2$; ce qui réduira notre formule

$V. u :: St. f T$ en cette forme

$$4. 2 :: 12 \times 8. 16 \times 3 :: 4. 2,$$

par conséquent si $V = u$ on aura $St =$

$$f T, \text{ \& ainsi } S. f :: T. t,$$

c'est-à-dire, que si deux corps se meuvent uniformément $\&$ avec la même vitesse, les espaces seront entre eux comme les temps.

On peut donner en nombre des exemples des corollaires comme du théorème, ainsi supposant $S = 12$, $T = 6$, $f = 8$,

$t = 4$, on aura $V = \frac{12}{6} = 2$, $\&$ $u =$

$$\frac{12}{8} = \frac{3}{2} = 2 \text{ par conséquent, puisque}$$

$$\frac{S}{f} = \frac{T}{t},$$

$$\frac{12}{8} = \frac{6}{4}.$$

Si $V = u$ $\&$ $t = T$, on aura $S = f$, ainsi les corps qui se meuvent uniformément $\&$ avec vitesse, doivent décrire en temps égaux des espaces égaux.

2°. Les espaces S $\&$ f que les corps décrivent sont en raison composée des temps T $\&$ t $\&$ des vitesses V $\&$ u ,

$$\text{car } V. u :: St. f T,$$

$$\text{donc } V f T = u St,$$

$$\& S. f :: V T. u t,$$

en nombres $2. 8 :: 2 \times 6. 2 \times 4$,

par conséquent si $S = f$, on a $V T = u t$;

de façon que $V. u :: t. T$, c'est-à-dire,

si deux corps qui se meuvent uniformément, décrivent des espaces égaux, leurs vitesses seront en raison réciproque des temps. En

nombres, si nous supposons $S = 12$, $\&$ $f = 12$, comme $S = V T$, $\&$ $f = u t$,

si $V = 2$, $\&$ $u = 3$, on aura $T = 6$,

$\&$ $t = 4$, de façon qu'il viendra aussi

$V. u = 2. T$; de plus si $t = T$, $2.$

$3 :: 4. 6$, on aura alors $V = u$, $\&$

par conséquent les corps qui se meuvent uniformément, $\&$ décrivent des espaces égaux dans des temps égaux, ont des vitesses égales.

3°. Les momens ou quantités de matiere

E $\&$ e de deux corps qui se meuvent uniformément, sont en raison composée des

vitesses V $\&$ u , $\&$ des masses ou quantités de matieres M $\&$ m , car si $E =$

$V M$, $e = u m$, on aura donc $E. e ::$

$V M. u m$; c'est-à-dire, que la raison de E à e est composée de celle de V à u , $\&$ de M à m .

Si $E = e$, on aura donc $V M =$

$u m$, $\&$ par conséquent $V. u :: m. M$,

c'est-à-dire, que si les momens de deux corps qui se meuvent uniformément sont égaux, leurs vitesses seront en raison réciproque de leurs masses, $\&$ par conséquent si M est outre cela égale à m , V sera égale à u ; c'est-à-dire, que si les momens $\&$ les masses de deux corps sont égaux, leurs vitesses le seront aussi.

4°. Les vitesses V $\&$ u de deux corps qui se meuvent uniformément, sont en raison composée de la directe des momens E $\&$ e , $\&$ de la réciproque des masses M $\&$ m , car puisque $E. e :: V M. u m$,

$$\text{donc } E u m = e V M,$$

$$\& V. u = E m. e M,$$

en nombres $4 : 2 :: 28 \times 5 : 10 \times 7 ::$

$4 \times 1 : 2 \times 1 :: 4. 2$, donc si $V = u$,

on aura $E m = e M$, $\&$ par conséquent,

$E. e :: M. m$; c'est-à-dire, que si deux

corps se meuvent uniformément $\&$ avec la

même vitesse, leurs momens seront dans la

même raison que leurs masses. Si de plus

$M = m$, alors $E = e$, $\&$ par consé-

quent, deux corps dont les masses sont é-

gales, $\&$ qui se meuvent uniformément avec

des vitesses égales, ont nécessairement des

momens égaux.

5°. Dans un mouvement uniforme les

masses M $\&$ m des corps sont en raison composée de la directe des momens E $\&$ e , $\&$

de la réciproque des vitesses V $\&$ u ,

car puisque $E. e :: V M. u m$,

$$\text{donc } E u m = e M V,$$

$$M. m = E u. e V,$$

en nombres $7 : 5 :: 28 \times 2 : 10 \times 4 ::$

$7 \times 1 : 5 \times 1 :: 7 : 5$. Si $M = m$, on

aura alors $E u = e V$, $\&$ par consé-

quent, $E. e :: V. u$, c'est-à-dire, que

si deux corps qui se meuvent uniformément

ont des masses égales, leurs momens seront

entre eux comme leurs vitesses, supposons

en nombres $E = 12$, $e = 8$, $M = 4$,

$m = 4$, on aura $V = \frac{12}{4} = 3$, $\&$

$u = \frac{8}{4} = 2$,

$$\text{donc } E. e :: V. u,$$

$$12. 8 :: 3. 2.$$

6°. Dans un mouvement uniforme les

momens E $\&$ e , sont en raison composée des

directes des masses M $\&$ m , $\&$ des espaces

S $\&$ s , $\&$ de la réciproque des temps T $\&$ t ,

car à cause que $V. u :: St. f T$,

$$\& E. e :: V M. u m,$$

$$\text{donc } V E. u e :: V M St. u m f T$$

$$\text{donc } E. e :: M St. m f T,$$

par conséquent si $E = e$, on aura $M St$

$= m f T$, & ainsi $\frac{M}{m} = \frac{f T}{S t}$, $\frac{S}{f} = \frac{m T}{M t}$, & $\frac{T}{t} = \frac{M S}{m f}$, c'est-à-dire, si deux corps qui se meuvent uniformément, ont outre cela des momens égaux, 1°. leurs masses seront en raison composée de la directe des temps & de la réciproque des espaces : 2°. les espaces seront en raison composée de la directe des temps & de la réciproque des masses : 3°. les temps seront en raison composée des masses & des espaces. Que si de plus $M = m$, on aura alors $f T = S t$, & par conséquent $S : f :: T : t$, c'est-à-dire, que si deux corps qui se meuvent uniformément ont des momens égaux & des masses égales, les espaces qu'ils parcourront seront proportionnels aux temps.

Si de plus $T = t$, on aura aussi $S = f$, & ainsi deux corps qui se meuvent avec des masses & des momens égaux, décrivent des espaces égaux en temps égaux.

Si $E = e$, & $S = f$, on aura $M t = m T$, & par conséquent, $M : m :: T : t$. c'est-à-dire, que deux corps qui se meuvent uniformément avec des momens égaux, & qui décrivent des espaces égaux, doivent avoir des masses proportionnelles aux temps qu'ils emploient à décrire ces espaces.

Si outre cela $T = t$, on aura aussi $M = m$, & par conséquent des corps dont les momens sont égaux, & qui se mouvant uniformément, décrivent des espaces égaux dans des temps égaux, doivent aussi avoir des masses égales.

Si $E = e$, & $T = t$, on aura alors $M S = m f$, & par conséquent $S : f :: m : M$; c'est-à-dire, que les espaces parcourus dans un même temps, & d'un mouvement uniforme par deux corps dont les momens sont égaux, sont en raison réciproque des masses.

7°. Dans un mouvement uniforme les espaces S & f sont en raison composée des directes des momens E & e , & des temps T & t , & de la réciproque des masses m & M , car puisque $E : e :: M S t : m f T$,

$E m f T = e M S t$,
par conséquent $S : f :: E T m : e t M$,
en nombres $12 : 16 :: 3 \times 28 \times 5 : 8 \times 10 \times 7 :: 3 \times 4 \times 1 : 8 \times 2 \times 1 :: 12 : 16$, d'où il s'ensuit que si $S = f$, $E T m$ sera égal à $e t M$, & que par conséquent

$E : e :: t M : T m$, $M : m :: E T : e t$.
 $T : t :: e M : E m$.

Ainsi en supposant que deux corps parcourent des espaces égaux d'un mouvement uniforme, 1°. leurs momens seront en raison composée de la directe des masses, & de la réciproque des temps : 2°. leurs masses seront en raison composée des momens & des temps : 3°. les temps seront en raison composée de la directe des masses & de la réciproque des momens.

Si outre $S = f$, on suppose encore $M = m$, on aura aussi $E T = e t$, & par conséquent $E : e :: t : T$. c'est-à-dire, que des corps dont les masses sont égales, & qui parcourent des espaces égaux, ont des momens réciproquement proportionnels aux temps qu'ils emploient à parcourir ces espaces.

Si outre $S = f$, on suppose encore $T = t$, il s'en suivra que $e M = E m$, & par conséquent deux corps qui se meuvent uniformément, en parcourant les mêmes espaces dans les mêmes temps, ont des momens proportionnels à leurs masses.

8°. Deux corps qui se meuvent uniformément ont des masses M & m en raison composée des directes des momens E & e , & des temps T & t , & de la réciproque des espaces f & S , car puisque $E : e :: M S t : m f T$, $E m f T = e M S t$,

donc $M : m :: E T f : e t S$
en nombres $7 : 5 :: 3 \times 28 \times 16 : 8 \times 10 \times 12 :: 3 \times 7 \times 2 : 1 \times 10 \times 3 :: 7 : 5$,
de plus $E : e :: M S t : m f T$,

en nombres $28 : 10 :: 7 \times 12 \times 8 : 5 \times 16 \times 3 :: 7 \times 4 \times 1 : 5 \times 2 \times 1 :: 28 : 10$, & par conséquent, si $M = m$, on aura $E T f = e t S$, & par conséquent $E : e :: t S : T f$, $S : f :: E T : e t$, & $T : t :: e S : E f$, c'est-à-dire, que si deux mobiles ont des masses égales, 1°. les momens seront en raison composée de la directe des espaces & de la réciproque des temps : 2°. les espaces seront en raison composée des momens & des temps : 3°. les temps seront en raison composée de la directe des espaces & de la réciproque des momens.

Si outre $M = m$, on suppose encore $T = t$, on aura donc $e S = E f$, & par conséquent $e : E :: f : S$, c'est-à-dire, que dans le mouvement uniforme, „ les momens de deux corps dont les masses sont égales, sont proportionnels aux espaces parcourus dans des temps égaux.”

9°. Dans des *mouvements* uniformes, les temps T & t sont en raison composée des masses M & m , & des espaces S & s , & de la réciproque de momens E & e ,

car puisque $E.e :: MSt. m s T, E m s T = e M S t$,

donc $T.t :: e M S. E m s$,

d'où il s'ensuit que si $T = t$, on aura $e M S = E m s$, & par conséquent $E.e :: M S. m s, M.m :: E s. e S & S.s :: E m. e M$, c'est-à-dire, que „ si deux corps se meuvent uniformément dans des temps égaux, 1°. leurs momens seront en raison composée des masses & des espaces : 2°. les masses seront en raison composée de la directe des momens & de la réciproque des espaces : 3°. les espaces seront en raison composée de la directe des momens & de la réciproque des masses.

Mouvement accéléré ; c'est celui qui reçoit continuellement de nouveaux accroissemens de vitesse ; il est dit *uniformément accéléré* quand ces accroissemens de vitesse sont égaux en temps égaux. Voyez ACCÉLÉRATION.

Mouvement retardé ; c'est celui dont la vitesse diminue continuellement, il est dit *uniformément retardé*, lorsque la vitesse décroît proportionnellement aux temps. Voyez RÉTARDATION.

En général on peut représenter les loix du *mouvement* uniforme, ou varié, suivant une loi quelconque, par l'équation d'une courbe, dont les abscisses expriment les temps t , & les ordonnées correspondantes les espaces parcourus pendant ces temps. Si $e = n t$, n étant un nombre constant, les espaces seront comme les temps, & le *mouvement* sera uniforme. S'il y a entre e & t quelque autre équation, le *mouvement* sera varié ; si on n'a point d'équation finie entre e & t , on pourra exprimer le rapport de e à t par une équation différentielle, $d e = R d t$, R étant une fonction de e & de t , laquelle représente la vitesse ; & il est à remarquer que puisque $\frac{d e}{d t} = R$, le *mouvement* sera accéléré si la différence de R est positive, & retardé si elle est négative (voyez VITESSE & FORCE) ; car dans le premier cas, la vitesse R ira en croissant, & dans le second, en décroissant.

C'est un axiome de mécanique, comme on l'a déjà remarqué, „ qu'un corps qui est une fois en repos ne le mouvra jamais, à moins qu'il ne soit mis en mouvement par quelqu'autre corps, & que tout corps qui est une fois en mouvement, continuera toujours à se mouvoir avec la même vitesse & dans la même direction, à moins que quelqu'autre corps ne le force à changer d'état.”

On doit conclure de là, qu'un corps mù par une seule impulsion doit continuer à se mouvoir en ligne droite, & que s'il est emporté dans une courbe, il doit être poussé au moins par deux forces, dont l'une, si elle étoit seule, le feroit continuer en ligne droite, & dont l'autre, ou les autres, l'en détournent continuellement.

Si l'action & la réaction de deux corps (non élastiques) est égale, il ne s'ensuivra aucun *mouvement* de leur choc ; mais les corps resteront après le choc en repos l'un contre l'autre.

Si un mobile est poussé dans la direction de son *mouvement*, il sera accéléré ; s'il est poussé par une force qui résiste à son *mouvement*, il sera alors retardé ; les graves descendent par un *mouvement* accéléré.

10°. Si un corps se meut avec une vitesse uniformément accélérée, les espaces qu'il parcourra seront en raison doublée des temps qu'il aura employés à les franchir ; car que la vitesse acquise dans les temps t soit $= u$, celle que le grave acquerra dans le temps $2 t$, sera $2 u$, dans le temps $3 t$, sera $3 u$, &c. & les espaces correspondans à ces temps t , $2 t$, $3 t$, seront proportionnels à $t u$, $4 t u$, $9 t u$ par conséquent ces espaces seront comme 1, 4, 9, &c. Les temps étant de leur côté comme 1, 2, 3, &c. il est donc vrai que les espaces seront en raison doublée des temps. Voyez ACCÉLÉRATION.

D'où il s'ensuit que dans le *mouvement* uniformément accéléré, les temps sont en raison soudoublée des espaces.

11°. „ Les espaces parcourus par un corps qui se meut d'un *mouvement* uniformément accéléré, croissent dans des temps égaux comme les nombres impairs 1, 3, 5, 7, &c.

Car si les temps qu'un mobile uniformément accéléré emploie dans son *mouvement*, sont comme 1, 2, 3, 4, 5, &c.

on a vu que les especes qu'il parcourra seront dans le premier temps 1 comme 1, dans 2 comme 4, dans 3 comme 9, dans 4 comme 16, dans 5 comme 25, & (10^e. loi), ainsi soustrayant l'espace parcouru dans le premier temps, savoir 1, de l'espace parcouru en 2, savoir 4, il restera l'espace parcouru dans le second moment seulement, savoir 3. On trouvera semblablement que l'espace parcouru dans le troisieme temps seulement, sera $9 - 4 = 5$, que l'espace parcouru dans le quatrieme, sera $16 - 9 = 7$, & ainsi des autres. L'espace correspondant au premier temps, sera donc 1, celui du second 3, celui du troisieme 5, celui du quatrieme 7, celui du cinquieme 9, &c. & ainsi les espaces parcourus par un mobile qui se meut d'un mouvement uniformément accéléré, croissent dans des temps égaux comme les nombres impairs 1, 3, 5, 7, &c. C. Q. F. D.

12^o. „ Les espaces parcourus par un corps qui se meut d'un mouvement uniformément accéléré, & en commençant par partir du repos, sont en raison doublée des vitesses ”.

Car nommons les vitesses V & u , les temps T & t , les espaces S & s ; puisque le corps part du repos, la quantité de vitesse à chaque instant ne dépend que du nombre d'accélération que le corps a reçu; & comme il en reçoit par hypothese, d'égaux en temps égaux, & par conséquent un nombre proportionnel au temps, il s'ensuit de-là que les vitesses à chaque instant doivent être proportionnelles aux temps; ainsi V est à u comme T est à t : donc puisqu'en vertu de la 10^e loi $S : s :: T^2 : t^2$; on aura $S : s :: V^2 : u^2$. C. Q. F. D.

„ Donc dans les mouvemens uniformément accélérés, les vitesses sont en raison soudoublée des espaces ”.

13^o. „ Dans les milieux non résistans, & dans des espaces peu grands, les graves descendent d'un mouvement uniformément accéléré, ou qui doit être censé tel, ” car les graves ne descendent avec une vitesse accélérée, qu'autant que quelque force étrangere agit continuellement sur eux pour augmenter leur vitesse, & on n'en sauroit imaginer d'autre ici que celle de la gravité; mais la force de la gravité doit être censée par-tout la même près de la surface de la terre, parce

qu'on y est toujours à des intervalles du centre fort grands, & peu différens les uns des autres; & les expériences qu'on a pu faire à quelque distance que ç'ait été de la terre, n'y ont fait trouver en effet aucune différence sensible; les corps graves doivent par conséquent être sollicités en embas d'une maniere semblable en temps égaux: donc si dans le premier moment de temps, cette force leur donne la vitesse V , elle leur donnera encore la même vitesse dans le moment suivant, ainsi du troisieme, du quatrieme, &c. De plus, comme nous supposons le milieu sans résistance, les graves conserveront la vitesse qu'ils auront acquise; & ainsi comme ils acqtierront à tout moment de nouvelles augmentations égales, il faudra qu'ils descendent d'un mouvement uniformément accéléré, C. Q. F. D. Voyez GRAVITÉ.

„ Les espaces dont les corps seront descendus, seront donc dans les mêmes suppositions, comme les quarrés des temps & des vitesses, & leurs différences croîtront comme la suite des nombres impairs, 1, 3, 5, 7, &c. & les temps ainsi que les vitesses seront en raison soudoublée des espaces.

Quand nous supposons que le grave descend dans un milieu non résistant, nous entendons exclure aussi toutes sortes d'empêchemens de quelque espece que ce soit, ou de quelque cause qu'ils procedent, & généralement nous faisons abstraction de toutes les causes qui pourroient altérer le mouvement produit par la seule gravité.

C'est Galilée qui a découvert le premier la loi de la descente des graves par le raisonnement, quoiqu'il ait ensuite confirmé sa découverte par des expériences; il les répéta plusieurs fois, sur-tout sur des plans inclinés, & trouva toujours les especes parcourus proportionnels aux quarrés des temps. Riccioli & Grimaldi ont fait aussi les mêmes expériences, mais d'une maniere différente. Voyez DESCENTE.

14^o. Si un grave tombe dans un lieu sans résistance, „ l'espace qu'il décrira sera soudouble de celui qu'il auroit décrit dans le même temps par un mouvement uniforme, & avec une vitesse égale à celle qu'il se trouve avoir acquise à la fin de la chute ”. Car (voyez *Pl. de Méchan. fig. 31.*) que la ligne AB représente le temps total de la descente d'un

grave, & qu'elle soit divisée en un nombre quelconque de parties égales; tirez aux extrémités des abscisses AP , AQ , AS , AB ; des ordonnées droites PM , QI , SH , BC , qui puissent représenter les vitesses acquises par la descente à la fin de ces temps, puisque AP est à AQ comme PM est à QI , & AP est à AS , comme PM est à SH , &c. Si l'on conçoit dont que la hauteur du triangle soit divisée en parties égales & infiniment petites, le mouvement pouvant être censé uniforme dans un moment de temps infiniment petit, la petite aire $PpMm$ égale à $Pp \times pM$, sera proportionnelle à l'espace parcouru dans le temps Pp ; ainsi l'espace parcouru dans le temps Ap sera comme la somme de toutes les petites aires, c'est-à-dire, comme le triangle ABC . Mais l'espace qui auroit été décrit dans le même temps AB avec la vitesse uniforme BC auroit été proportionnelle au rectangle $ABCD$; le premier de ces espaces est donc à l'autre comme 1 à 2; ainsi l'espace que le mobile pourroit parcourir uniformément avec la vitesse BC dans la moitié du temps AB , est égal à l'espace qu'il parcourt avec une accélération uniforme, après être tombé du repos & dans le temps total AB .

15°. „ Si un corps se meut d'un mouvement uniformément retardé, il ne parcourra en remontant que la moitié de l'espace qu'il auroit parcouru s'il s'étoit mu uniformément avec la même vitesse initiale, " car supposons le temps donné divisé en un nombre quelconque de parties égales, & tirons les droites BC , SH , QI , PM qui représenteront les vitesses correspondantes aux parties de temps exprimées par O , BS , BQ , BP . BA ; de façon qu'abaissant les perpendiculaires HE , IF , MG , les droites CE , CF , CG , CB , soient comme les vitesses perdues dans le temps HE , FI , GM , AB , c'est-à-dire, BS , BQ , BF , BA . Or puisque CE est à CF comme EH est à FI , & que CG est à CB comme GM est à BA , ABC , sera donc par conséquent un triangle. Si donc BPP est un moment de temps infiniment petit, le mouvement sera uniforme, & par conséquent l'espace décrit par le mobile sera comme le petit espace $BbcC$, ou $PpmM$; dont tout l'espace décrit par ce même mobile dans le temps AB ,

sera comme le triangle CBA ; or l'espace que le mobile auroit décrit uniformément avec la vitesse BC , est comme le rectangle $ABCD$: le premier est donc la moitié de l'autre.

16°. „ Les espaces décrits des temps égaux par un mouvement uniformément retardé, décroissent comme les nombres impairs: " car que les parties égales BS , SQ , QP , PA , de l'axe du triangle soient comme le temps, & que les demi-ordonnées, BC , SH , QI , PM , soient comme les vitesses au commencement de chaque temps, les trapezes $BSHC$, $SQIH$, $SPMI$, & le triangle PAM seront donc comme les espaces décrits en ces temps-là; soit maintenant $BC = 4$, & que $BS = PQ = PA = 1$, SH sera donc $= 3$, $QI = 2$, $PM = 1$; $BSHC$ sera $= 4 + 3 \times \frac{1}{2} = \frac{11}{2}$; $SQIH$ sera $= 3 + 2 \times \frac{1}{2} = 4$; $SPMI$ sera $= 2 + 1 \times \frac{1}{2} = \frac{5}{2}$, & par conséquent les espaces décrits en temps égaux seront comme $\frac{11}{2}$, 4 , $\frac{5}{2}$, c'est-à-dire, comme 11, 8, 5.

Pour la cause de l'accélération du mouvement, voyez GRAVITÉ & ACCÉLÉRATION.

Pour la cause de la retardation, voyez RÉSISTANCE & RÉTARDATION.

Les loix de la communication du mouvement par le choc sont fort différentes, suivant que les corps sont ou élastiques ou non, & que la direction du choc est directe ou oblique, eu égard à la ligne qui joint le centre de gravité des deux corps.

Les corps qui reçoivent ou qui communiquent le mouvement, peuvent être ou entièrement durs, c'est-à-dire, incapables de compression; ou entièrement mous, c'est-à-dire, incapables de restitution après la compression de leurs parties; ou enfin à ressort, c'est-à-dire, capables de reprendre leur première forme après la compression. Ces derniers peuvent encore être à ressort parfait; de sorte qu'après la compression, ils reprennent entièrement leur figure; ou à ressort imparfait, c'est-à-dire, capables de la reprendre seulement en partie. Nous ne connoissons point de corps entièrement durs ni entièrement mous, ni à ressort parfait; car comme dit M.

de Fontenelle, la nature ne souffre point de précision.

Lorsqu'un corps en mouvement rencontre un obstacle, il fait effort pour déranger cet obstacle : si cet effort est détruit par une résistance invincible, la force de ce corps est une force morte, c'est-à-dire, qu'elle ne produit aucun effet, mais qu'elle tend seulement à en produire un. Si la résistance n'est pas invincible, la force est alors une force vive, car elle produit un effet réel, & cet effet est ce qu'on appelle *force vive* dans les corps. Sa quantité se connoît par la grandeur & le nombre des obstacles que le corps en mouvement peut déranger en épuisant sa force. Voyez **FORCE**.

Voici à quoi peut se réduire tout ce qui a rapport au choc des corps non élastiques, lorsque le coup ou le choc est direct.

17°. „ Un mobile qui en frappe un en repos lui communiquera une portion de *mouvement* telle qu'après le choc ils aillent tous deux de compagnie, & dans la direction du premier, & que le moment ou la quantité de *mouvement* de deux corps après le choc, se trouve être la même que le premier d'entre eux avoit seul avant le choc. "

Car c'est l'action du premier de ces corps qui donne à l'autre tout le *mouvement* que celui-ci prend à l'occasion du choc, & c'est la réaction du dernier qui enlève au premier une partie de son *mouvement*; or comme l'action & la réaction doivent être toujours égales, le moment acquis par l'un doit être précisément égal au moment perdu par l'autre; de façon que le choc n'augmente ni ne diminue le moment des deux corps pris ensemble.

Il s'ensuit de-là que la vitesse après le choc, laquelle est comme on vient de le remarquer, la même dans les deux corps, se trouve en multipliant la masse du premier corps par la vitesse avant le choc, & divisant ensuite le produit par la somme des masses : on peut conclure encore delà, que si un corps en *mouvement* en choque un autre qui se meuve dans la même direction, mais plus lentement, ils continueront tous deux après le choc à se mouvoir dans la même direction, mais avec une vi-

tesse différente de celle qu'ils avoient, & qui sera la même pour les deux, & les momens ou les sommes des *mouvements* resteront les mêmes après le choc qu'avant le choc.

Si deux corps égaux se meuvent l'un contre l'autre avec des vitesses égales, ils resteront tous deux en repos après le choc. Voy. les articles **COMMUNICATION & PERCUSSION**.

Mouvement simple est celui qui est produit par une seule force ou puissance.

Mouvement composé est celui qui est produit par plusieurs forces ou puissances qui conspirent à un même effet. Voyez **COMPOSITION**.

Les forces ou puissances sont dites *conspirer*, lorsque la direction de l'une n'est pas absolument opposée à celle de l'autre; comme lorsqu'on imagine que le rayon d'un cercle tourne autour de son centre, & que l'un des points du rayon est en même temps poussé le long de ce même rayon.

Tout *mouvement* curviligne est composé, comme réciproquement tout *mouvement* simple est rectiligne.

18°. „ Si un mobile *A* (fig. 26) est poussé par une double puissance, l'une suivant la direction *AB*, l'autre suivant la direction *AC*, il décrira en vertu du *mouvement* composé de ces deux là, la diagonale d'un parallélogramme *AD*, dont il auroit décrit les côtés *AB* ou *AC*, s'il n'avoit été animé que de l'une des deux forces, & dans le même temps qu'il auroit employé en ce cas à parcourir ces deux côtés. "

Car si le corps *A* n'étoit poussé que par la force imprimée suivant *AB*, il se trouveroit dans le premier instant dans quelques points de la droite *AB* comme en *H*, & par conséquent dans la ligne *HE* parallèle à *AC*; & s'il n'étoit animé que de la seule force qui lui est imprimée selon *AC*, il se trouveroit au même instant dans quelque point de la ligne *AC* comme en *I*, lequel point *I* est tel que *AI* est à *AH* comme *AB* est à *AC*; c'est ce qu'on peut déduire aisément des loix du *mouvement* uniforme exposées ci-dessus : & par conséquent le corps se trouveroit dans la ligne *IL* parallèle à *AB*. Mais puisque

puisque les directions des puissances ne sont point opposées l'une à l'autre, nulle d'elles ne sauroit empêcher l'effet de l'autre, & par conséquent le corps arrivera dans le même instant de temps dans HL & dans IL . Il faudra donc qu'il se trouve à la fin de ce temps au point L , où ces deux droites se rencontrent. On verra de même que si on tire KM & MG parallèles à AB & AC , le corps se trouvera à la fin dans un autre instant en M , & enfin au bout du temps total en D . C. Q. F. D.

Donc puisqu'on peut construire un parallélogramme $ABCD$ autour de toute droite AD , en faisant deux triangles égaux & opposés sur cette droite AD prise pour base commune, il s'ensuit delà que tout mouvement rectiligne peut toujours s'il en est besoin, être considéré comme composé de deux autres.

Mais comme dans cette formation d'un parallélogramme autour de la droite AD , la proportion des côtés $ACAD$ peut varier & être prise à volonté, de même aussi le mouvement selon AD peut être composé d'une infinité de manières différentes, & ainsi un même mouvement rectiligne peut être composé d'une infinité de divers mouvements simples, & par conséquent peut être décomposé suivant le besoin d'une infinité de manières.

De-là il s'ensuit encore que „ si un mobile est tiré par trois puissances différentes, dont deux soient équivalentes à la troisième, & cela suivant les directions BA , AC , AD (fig. 33), ces puissances seront les unes aux autres en raison des droites BD , DA , DC , parallèles à leurs directions, c'est-à-dire en raison inverse des sinus des angles renfermés par les lignes de leur direction & la ligne de direction de la troisième : car DB est à AD comme le sinus de l'angle BAD aux sinus de l'angle ABD .

„ 19°. Dans le mouvement composé uniforme, la vitesse produite par les mouvements qui conspirent est à la vitesse de chacun des deux pris séparément, comme la diagonale AD (fig. 26), du parallélogramme $ABCD$, suivant les côtés desquels ils agissent, est à chacun de ces côtés AB ou AC .”

Tome XXII. Partie I.

Car en même temps que l'une des puissances emporteroit le mobile dans le côté AB du parallélogramme, & l'autre dans le côté AC , elles l'emportent à elles deux lorsqu'elles se réunissent le long de la diagonale AD ; la diagonale AD est donc l'espace décrit par les forces conspirantes dans le même temps. Mais dans le mouvement uniforme, les vitesses sont comme les espaces parcourus dans un temps donné; donc la vitesse provenant des forces conspirantes, est à la vitesse de chacune des forces en particulier comme AD à AB , ou à AC .

Ainsi les forces conspirantes étant données, c'est-à-dire la raison des vitesses étant donnée par les droites AB , AC données de grandeur, & la direction de ces forces étant donnée de position par ces lignes ou par l'angle qu'elles doivent faire, la vitesse & la direction du mouvement oblique sera aussi donnée, parce que la diagonale est alors donnée de grandeur & de position.

Néanmoins le mouvement oblique étant donné, les mouvements simples ne le sont pas par-là réciproquement, parce qu'un même mouvement oblique peut-être composé de plusieurs différens mouvements simples.

„ 20°. Dans les mouvements composés produits par les mêmes forces, la vitesse est d'autant plus grande, que l'angle de direction est moindre, & elle est d'autant moindre qu'il est plus grand.”

Car soit BAC le plus grand angle de direction (fig. 34.), & FAC le moindre, puisque les forces sont supposées les mêmes dans les deux cas, AC sera commun aux 2 parallélogrammes $AFCE$ & $BACD$, & outre cela AB sera $= AF$: or il est évident que la diagonale AD appartient au cas du plus grand angle, & que la diagonale AE appartient au cas du plus petit, & qu'enfin ces diagonales sont décrites dans un même temps, parce que $AB = AF$: les vitesses sont donc entre elles comme AD est à AE , c'est pourquoi AD étant moindre que AE , la vitesse dans le cas du plus grand angle est moindre que dans le cas du plus petit.

Ainsi la vitesse des forces conspirantes & l'angle de leur direction dans un cas

G g

particulier étant donnés, on peut dès lors déterminer la vitesse du *mouvement* composé & par conséquent les rapports des vitesses produites par les mêmes forces sous différens angles de direction.

Donc 1°. si les forces composantes agissent dans la même direction, le mobile se meut plus vite; mais la direction de son *mouvement* n'étant point changée, ce corps se meut d'un *mouvement* simple. 2°. Si ces deux forces sont égales & opposées l'une à l'autre, elles se détruisent mutuellement; alors le corps ne sort point de sa place, & il n'y a aucun *mouvement* produit. 3°. Si les forces opposées sont inégales, elles ne se détruisent qu'en partie, & le *mouvement* qui en résulte est l'effet de la différence de ces deux forces, c'est-à-dire, de l'excès de la plus grande sur la plus petite. 4°. Si ces deux forces font angle l'une avec l'autre, elles retarderont ou accéléreront le *mouvement* l'une de l'autre, selon que l'obliquité des lignes qui représentent sera dirigée.

On voit aussi que l'on peut également considérer toutes les forces comme étant réunies dans une force qui les représente, ou cette force unique, comme étant divisée dans celles qui la composent. Cette méthode est d'un grand usage & d'une grande utilité dans les mécaniques, pour découvrir la quantité de l'action des corps qui agissent obliquement les uns sur les autres.

Par ce même principe on connoît le chemin d'un corps qui obéit à un nombre quelconque de forces qui agissent sur lui à la fois; car lorsqu'on a déterminé le chemin que deux de ces forces font parcourir au mobile, ce chemin devient le côté d'un nouveau triangle, dont la ligne qui représente la troisième force, devient le second côté, & le chemin du mobile la base. En procédant ainsi jusqu'à la dernière force, on connoîtra le chemin du mobile par l'action réunie de toutes les forces qui agissent sur lui.

Un corps peut éprouver plusieurs *mouvements* à la fois, par exemple un corps que l'on jette horizontalement dans un bateau éprouve le *mouvement* de projectile qu'on lui communique, & celui que la pesanteur lui imprime à tout moment vers la terre; il participe

outre cela au *mouvement* du vaisseau dans lequel il est. La rivière sur laquelle est ce vaisseau s'écoule sans cesse, & ce corps participe à ce *mouvement*. La terre sur laquelle coule cette rivière tourne sur son axe en vingt-quatre heures: voilà encore un *mouvement* nouveau que le corps partage. Enfin la terre a encore son *mouvement* annuel autour du soleil, la révolution de ses poles, le balancement de son équateur, &c. & le corps que nous considérons participe à tous les *mouvements*; néanmoins il n'y a que les deux premiers qui lui appartiennent, par rapport à ceux qui sont transportés avec le corps dans ce bateau; car tous les corps qui ont un *mouvement* commun avec nous, sont comme en repos par rapport à nous.

La ligne courbe désigne toujours un *mouvement* composé. Décrire une ligne courbe, c'est changer à tout moment de direction. Si deux forces qui poussent un corps sont inégalement accélérées, ou bien si l'une est accélérée tandis que l'autre est uniforme, la ligne décrite par le corps en *mouvement* ne sera plus une ligne droite, mais une ligne courbe, dont la courbure est différente, selon la combinaison des inégalités des forces qui la font décrire; car ce corps obéira à chacune des forces qui le poussent selon la quantité de leur action sur lui. Ainsi par exemple, s'il y a une des forces qui renouvelle son action à chaque instant, tandis que l'action de l'autre force reste la même, le chemin du mobile sera changé à tout moment; & c'est de cette façon que tous les corps que l'on jette obliquement retombent vers la terre.

Le *mouvement* instantané d'un corps est toujours en ligne droite: la petitesse des droites que ce mobile parcourt à chaque instant nous empêche de les distinguer chacune en particulier, & tout cet assemblage de lignes droites infiniment petites, & inclinées les unes aux autres, nous paroît une seule ligne courbe. Mais chacune de ces petites droites représente la direction du *mouvement* à chaque instant infiniment petit, & elle est la diagonale d'un parallélogramme formé sur la direction des forces actuelles qui agissent sur ce corps.

Ainsi le *mouvement* est toujours en ligne droite à chaque instant infiniment petit, de même qu'il est toujours uniforme.

Il y a un *mouvement* dans lequel les parties changent de place, quoique le tout n'en change point. C'est le *mouvement* relatif d'un corps qui tourne sur lui-même, comme la terre, par exemple, dans son *mouvement* journalier. Ce sont alors les parties de ce corps qui tendent à décrire les droites infiniment petites, dont nous venons de parler. Il y auroit encore bien des observations à faire sur ce vaste sujet, mais cet ouvrage n'est pas susceptible de détails plus amples. On peut lire les *chapitres* *xj* & *xij*, des *institutions physiques* de madame du Châtelet, dont nous avons extrait une partie de cet article; la *physique* de M. Muschembrock; l'*essai* de M. de Croufaz sur le *mouvement*, qui fut couronné par l'académie des sciences, & plusieurs autres ouvrages.

Sur les *loix particulières* du *mouvement* qui est produit par la collision des corps élastiques ou non élastiques, soit que leurs directions soient perpendiculaires, soit qu'elles soient obliques. Voy. PERCUSSION.

Sur les *mouvements circulaires* & les *loix des projectiles*, voy. FORCE CENTRALE & PROJECTILE.

Sur les *mouvements des pendules* & leur *oscillation*, voyez PENDULE & OSCILLATION.

Le célèbre problème du *mouvement perpétuel* consiste à imaginer une machine qui renferme en elle-même le principe de son *mouvement*. M. de la Hire en soutient l'impossibilité, & dit que ce problème revient à celui-ci, trouver un corps qui soit en même-temps plus pesant & plus léger, ou bien un corps qui soit plus pesant que lui-même. Voyez MACHINE & PERPÉTUEL.

Mouvement intestin marque une agitation intérieure des parties dont un corps est composé. Voy. FERMENTATION, EFFERVESCENCE, &c.

Quelques philosophes pensent que toutes les particules des fluides sont dans un *mouvement* continuel, & cette propriété est contenue dans la définition même que plusieurs d'entre eux donnent de la fluidité, v. FLUIDITÉ; & quant aux solides, ils jugent que leurs parties

sont aussi en *mouvement* par les émissions qui sortent continuellement de leurs pores. Voyez EMISSION.

Suivant cette idée le *mouvement* intestin ne seroit autre chose qu'un *mouvement* des plus petites parties intestines de la matière, excitées continuellement par quelque agent extérieur & caché, qui de lui-même seroit insensible, mais qui se découvreroit néanmoins par ses effets, & que la nature auroit destiné à être le grand instrument des changemens des corps.

Mouvement en astronomie se dit particulièrement du cours régulier des corps célestes. Voyez SOLEIL, PLANETE, COMETE, &c.

Le *mouvement* de la terre d'occident en orient est une chose dont les astronomes conviennent aujourd'hui généralement. V. TERRE & COPERNIC.

Les *mouvements* des corps célestes sont de deux espèces, le diurne ou commun, le secondaire ou propre.

Le *mouvement* diurne, ou principal, c'est celui par lequel tous les corps célestes paroissent tourner chaque jour autour de la terre d'orient en occident. Voyez DIURNE & ÉTOILE.

Les divers phénomènes qui résultent de ce *mouvement* sont l'objet principal de l'astronomie.

Mouvement secondaire ou propre, est celui par lequel une planète avance chaque jour d'occident en orient d'une certaine quantité. Voy. PLANETE. Voy. aussi les différens *mouvements* de chaque planète, avec leurs irrégularités, aux articles TERRE, LUNE, ÉTOILE, &c.

Mouvement angulaire, voy. ANGULAIRE. (O)

MOUVEMENT DE L'APOGÉE, dans le système de Ptolomée, est un arc du zodiaque du premier mobile, compris entre la ligne de l'apogée & le commencement du bélier.

Dans la nouvelle astronomie, le *mouvement* de l'apogée de la lune est la quantité ou l'arc de l'écliptique, dont l'apogée de la lune avance à chaque révolution. Ce *mouvement* est d'environ 3° 3', de sorte que la révolution totale de l'apogée se fait à-peu-près en neuf ans. Voyez LUNE & APOGÉE. (O)

MOUVEMENT ANIMAL, c'est celui qui change la situation, la figure, la

grandeur des parties des membres des animaux. Sous ces *mouvements* sont comprises toutes les fonctions animales, comme la respiration, la circulation du sang, l'exercition, l'action de marcher, &c. Voyez FONCTION.

Les *mouvements animaux* se divisent d'ordinaire en deux especes, en spontanés & naturels.

Les spontanés ou musculaires sont ceux qui s'exécutent par le moyen des muscles & au gré de la volonté, ce qui les fait appeller *volontaires*. V. MOUVEMENT MUSCULAIRE.

Le *mouvement naturel* ou involontaire est celui auquel la volonté n'a pas de part, & qui s'exécute par le pur mécanisme des parties, tels sont le *mouvement* du cœur, des arteres, le *mouvement* péristaltique des intestins. Voyez CŒUR & PÉRISTALTIQUE, &c.

MOUVEMENT, *Méd. Diete*, se dit de l'action du corps, ou de l'exercice qui est nécessaire pour la conservation de la santé, & dont le défaut comme l'excès lui sont extrêmement préjudiciables.

C'est, en ce sens, une des choses de la vie qu'on appelle *non-naturelles*, qui influe le plus sur l'économie animale par ses bons ou par ses mauvais effets. Voyez EXERCICE, HYGIÈNE, NON-NATURELLES. (CHOSSES) RÉGIME. M. d'Aumont.

MOUVEMENT, se dit dans l'art militaire des évolutions, des marches, & des différentes manœuvres des troupes, soit pour s'approcher ou s'éloigner de l'ennemi, soit pour faire ou changer quelques dispositions particulières dans l'ordre de bataille.

La science du *mouvement* des troupes est une des principales parties de celle du général. Celui qui la possède supérieurement, peut souvent vaincre son ennemi sans combat. Aussi les *mouvements* savans & judicieux qu'un général fait exécuter à son armée, sont-ils des marques plus certaines de son intelligence & de son génie, que le succès d'une bataille où le hasard a quelquefois plus de part que l'habileté du commandant.

C'est par d s *mouvements* de cette espece que César fut rédoire, en Espagne, Afranius sans combat; que M. de Turenne étoit au moment de triompher de Monte-

cuculi lorsqu'il fut tué; & que M. le maréchal de Créqui trouva le moyen, en 1677, d'empêcher le duc de Lorraine, qui avoit une armée supérieure, de rien entreprendre contre lui.

Dans les différens *mouvements* que l'on fait exécuter aux troupes, deux choses méritent beaucoup d'attention; la simplicité & la vivacité de ces *mouvements*. Il est dangereux d'en faire devant l'ennemi, qui dérangent l'ordre de bataille, lorsqu'il est à portée de tomber sur les troupes qui les exécutent; mais le danger dispaçoit lorsqu'on est assuré qu'il est trop éloigné pour pouvoir en profiter: le temps, pour cet effet, doit être apprécié avec la plus grande justesse. C'est par des *mouvements* bien exactement combinés qu'on peut surprendre l'ennemi, lui cacher ses desfeins, & l'obliger souvent de quitter un poste avantageux où il seroit très-difficile de le combattre & de le vaincre. Mais pour qu'ils puissent répondre aux vues du général, il faut que les troupes y soient parfaitement exercées, enforte qu'elles soient en état de les exécuter sans confusion & avec beaucoup de vitesse ou de célérité.

Un général habile compasse avec soin tous les différens *mouvements*. Il n'en fait aucun qui n'ait un objet d'utilité, soit pour arrêter les démarches de l'ennemi, ou pour cacher le véritable objet qu'il se propose. Les *mouvements* en avant, ou pour s'approcher de l'ennemi, ne doivent se faire qu'avec beaucoup de circonspection. On ne doit s'avancer qu'autant qu'on a fait toutes les dispositions nécessaires pour n'être point obligé à rétrograder; démarche qui décourage toujours le soldat, & qui donne de la confiance à l'ennemi. Il est un cas particulier où le *mouvement* rétrogradé, loin d'avoir aucun inconvénient, peut être très-avantageux. C'est lorsqu'on l'emploie pour attirer l'ennemi au combat au moyen d'une retraite simulée; alors, s'il se met à la poursuite de l'armée & qu'il abandonne les postes, on se met aussi en bataille en état de le recevoir; on lui fait perdre ainsi l'avantage du lieu où il auroit été difficile de l'attaquer.

MOUVEMENT, f. m., *Musique*, chaque espece de mesure a un *mouvement* qui lui est le plus propre, & qu'on désigne en italien par ces mots, *tempo giusto*; mais

outre celui-là il y a cinq principales modifications de *mouvement* qui, dans l'ordre du lent au vite, s'expriment par ces mots : *largo*, *adagio*, *andante*, *allegro*, *presto*; & ces mots se rendent en françois par les suivans, *lent*, *modéré*, *gracieux*, *gai*, *vite*. Il faut cependant observer que, le *mouvement* ayant toujours beaucoup moins de précision dans la musique françoise, les mots qui le désignent y ont un sens beaucoup plus vague que dans la musique italienne.

Chacun de ces degrés se subdivise & se modifie encore en d'autres, dans lesquels il faut distinguer ceux qui n'indiquent que le degré de vitesse ou de lenteur, comme *larghetto*, *andantino*, *allegretto*, *prestissimo*, & ceux qui marquent de plus le caractère & l'expression de l'air, comme *agitato*, *vivace*, *gusto*, *con brio*, &c. Les premiers peuvent être faillis & rendus par tous les musiciens; mais il n'y a que ceux qui ont du sentiment & du goût qui sentent & rendent les autres. (*)

Quoique généralement les *mouvements* lents conviennent aux passions tristes, & les *mouvements* animés aux passions gaies, il y a pourtant souvent des modifications par lesquelles une passion parle sur le ton d'une autre : il est vrai toutefois, que la gaieté ne s'exprime guère avec lenteur; mais souvent les douleurs les plus vives ont le langage le plus emporté.

Le savant Jérôme Mei, à l'imitation d'Aristoxène, distingue généralement dans la voix humaine, deux sortes de *mouvement*; savoir celui de la voix parlante, qu'il appelle *mouvement continu*, & qui ne se fixe qu'au moment qu'on se tait, & celui de la voix chantante qui marche par intervalles déterminés, & qu'il appelle *mouvement diastématique ou intervallatif*. (S)

Pour l'usage des trois *mouvements*, le contraire, le semblable & l'oblique, voyez CONSONNANCE, *Musique*. (F. D. C.)

MOUVEMENTS DU STYLE, *Littérature*. *Poésie*. *Eloquence*. Montagne a

a dit de l'ame, „l'agitation est la vie & la grace”. Il en est de même du style : encore est-ce peu qu'il soit en *mouvement*, si ce *mouvement* n'est pas analogue à celui de l'ame; & c'est ici que l'on va sentir la justesse de la comparaison de Lucien, qui veut que le style & la chose, comme le cavalier & le cheval, ne fassent qu'un & se meuvent ensemble. Les tours d'expression qui rendent l'action de l'ame, sont ce que les rhéteurs ont appelé *figure de pensées*. Or l'action de l'ame peut se concevoir sous l'image des directions que suit le mouvement des corps. Que l'on me passe la comparaison; une analyse plus abstraite ne seroit pas aussi sensible.

Où l'ame s'élève ou elle s'abaisse, ou elle s'élance en avant ou elle recule sur elle-même, ou ne sachant auquel de ses *mouvements* obéir, elle penche de tous les côtés, chancelante & irrésolue, ou dans une agitation plus violente encore; & de tous sens retenue par les obstacles, elle se roule en tourbillon, comme un globe de feu sur son axe.

Au *mouvement* de l'ame qui s'élève, répondent tous les transports d'admiration, de ravissement, d'enthousiasme, l'exclamation, l'imprécation, les vœux ardents & passionnés, la révolte contre le ciel, l'indignation contre la faiblesse & les vices de notre nature. Au *mouvement* de l'ame qui s'abaisse répondent les plaintes, les humbles prières, le découragement, le repentir, tout ce qui implore grâce ou pitié. Au *mouvement* de l'ame qui s'élance en avant & hors d'elle-même, répondent le desir impatient, l'instance vive & redoublée, le reproche, la menace, l'insulte, la colère & l'indignation, la résolution & l'audace, tous les actes d'une volonté ferme & décidée, impétueuse & violente, soit qu'elle lutte contre les obstacles, soit qu'elle fasse obstacle elle-même à des *mouvements* opposés. Au retour de l'ame sur elle-même répondent la surprise mêlée d'effroi, la

(*) *Mouvement*, est encore la marche ou le progrès des sons de chaque partie du grave à l'aigu, ou de l'aigu au grave. Ainsi quand on dit qu'il faut autant qu'on peut faire marcher la basse & le dessus par *mouvement* contraire, cela signifie que l'une de ces parties doit monter tandis que l'autre descend. *Mouvement* semblable, c'est quand les deux parties montent ou descendent à la fois. Quelques-uns ont encore appelé *mouvement* oblique, celui où l'une des parties reste en place, tandis que l'autre monte ou descend. (S)

répugnance & la honte, l'épouvante & le remords, tout ce qui réprime ou renverse la résolution, le penchant, l'impulsion de la volonté. A la situation de l'ame qui chancelle répondent le doute, l'irrésolution, l'inquiétude & la perplexité, le balancement des idées, & le combat des sentimens. Les révolutions rapides que l'ame éprouve au dedans d'elle-même lorsqu'elle fermente & bouillonne, sont un composé de ces *mouvements* divers, interrompus dans tous les points.

Souvent plus libre & plus tranquille, au moins en apparence, elle s'observe, se possède & modère ses *mouvements*. A cette situation de l'ame appartiennent les détours, les allusions, les réticences du style fin, délicat, ironique, l'artifice & le manège d'une éloquence insinuante, les *mouvements* retenus d'une ame qui se dompte elle-même, & d'une passion violente qui n'a pas encore secoué le frein.

Les *mouvements* se varient d'eux-mêmes dans le style passionné, lorsqu'on est dans l'illusion, & qu'on s'abandonne à la nature : alors ces figures, qui sont si froides quand on les a recherchées, la répétition, la gradation, l'accumulation, &c. se présentent naturellement avec toute la chaleur de la passion qui les a produites. Le talent de les employer à propos n'est donc que le talent de se pénétrer des affections que l'on exprime : l'art ne peut suppléer à cette illusion ; c'est par elle qu'on est en état d'observer la génération, la gradation, le mélange des sentimens, & que dans l'espece de combat qu'ils se livrent, on fait donner tour à tour l'avantage à celui qui doit dominer.

A l'égard du style épique, au défaut de ces *mouvements*, il est animé par un autre artifice & varié par d'autres moyens.

Une idée à mon gré bien naturelle, bien ingénieuse, & bien favorable aux poètes, a été celle d'attribuer une ame à tout ce qui donnoit quelque signe de vie : j'appelle signe de vie l'action, la végétation, & en général l'apparence du sentiment. L'action est ce *mouvement* inné qui n'a point de cause étrangère connue, & dont le principe réside ou semble résider dans le corps même qui se meut sans recevoir sensiblement aucune impulsion du dehors : c'est ainsi que le feu, l'air & l'eau sont en action.

De ce que leur *mouvement* nous semble être indépendant, nous en inférons qu'il est volontaire, & le principe que nous lui attribuons est une ame pareille à celle qui meut ou qui semble mouvoir en nous les ressorts du corps qu'elle anime. A la volonté que suppose un *mouvement* libre, nous ajoutons en idée l'intelligence, le sentiment, & toutes les affections humaines. C'est ainsi que des élémens nous avons fait des hommes doux, bienfaisans, dociles, cruels, impérieux, inconstans, capricieux, avares, &c.

Cette induction, moitié philosophique & moitié populaire, est une source intarissable de poésie, & une règle infailible & universelle pour la justesse du style figuré.

Mais si le *mouvement* seul nous a induits à donner un ame à la matière, la végétation nous y a comme obligés.

Quand nous voyons les racines d'une plante se glisser dans les veines du roc, en suivre les sinuosités, ou le tourner s'il est solide, & chercher avec l'apparence d'un discernement infailible, le terrain propre à la nourrir ; comment ne pas lui attribuer la même sagacité qu'à la brebis qui, d'une dent aigüe, enlève d'entre les cailloux les herbes tendres & savoureuses ?

Quand nous voyons la vigne chercher l'appui de l'ormeau, l'embrasser, élever ses pampres pour les enlasser aux branches de cet arbre tutélaire ; comment ne pas l'attribuer au sentiment de sa faiblesse, & ne pas supposer à cette action le même principe qu'à celle de l'enfant qui tend ses bras à sa nourrice pour l'engager à le soutenir ?

Quand nous voyons les bourgeons des arbres s'épanouir au premier sourire du printemps, & se refermer aussi-tôt que le souffle de l'hiver, qui se retourne & menace en fuyant, vient démentir ces caresses trompeuses, comment ne pas attribuer à l'espoir, à la joie, à l'impatience, à la séduction d'un beau jour le premier de ces *mouvements*, & l'autre au saisissement de la crainte ? Comment distinguer entre les laboureurs, les troupeaux & les plantes, les causes diverses d'un effet tout pareil ?

Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni.

Les philosophes distinguent dans la nature le mécanisme, l'instinct, l'intelligence ; mais l'on n'est philosophe que dans les méditations du cabinet : dès qu'on se livre aux impressions des sens, on devient enfant comme tout le monde. Les spéculations transcendantes sont pour nous un état forcé ; notre condition naturelle est celle du peuple : ainsi lorsque Rousseau, dans l'illusion poétique, exprime son inquiétude pour un jeune arbrisseau qui se presse trop de fleurir, il nous intéresse nous-mêmes.

Jeune & tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,

*Fertile nourrisson de Vertumne & de Flore,
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger,
Et retenez vos fleurs qui s'empressent d'éclorre,*

Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Dans Lucrece la peste frappe les hommes, dans Virgile elle attaque les animaux ; je rougis de le dire ; mais on est au moins aussi ému du tableau de Virgile que de celui de Lucrece, & dans cette image,

It tristis arator

Marentem abjungens fraterna morte juvenicum,

ce n'est pas la tristesse du laboureur qui nous touche. De la même source naît cet intérêt universel répandu dans la poésie, le plaisir de nous trouver par-tout avec nos semblables, de voir que tout sent, que tout pense, que tout agit comme nous : ainsi le charme du style figuré consiste à nous mettre en société avec toute la nature, & à nous intéresser à tout ce que nous voyons, par quelque retour sur nous-mêmes.

Une règle constante & invariable dans le style poétique est donc d'animer tout ce qui peut l'être avec vraisemblance.

Virgile peint le moment où la main d'un guerrier vient d'être coupée : il est naturel que les doigts tremblans serrent encore la poignée du glaive ; mais que la main cherche son bras, la vraisemblance n'y est plus.

Non-seulement l'action & la végétation, mais le mouvement accidentel, & quelquefois même la forme & l'attitude des corps dans le repos, suffisent pour l'illusion de la métaphore. On dit qu'un

rocher suspendu menace ; on dit qu'il est touché de nos plaintes ; on dit d'un mont sourcilieux, qu'il va défier les tempêtes ; & d'un écueil immobile au milieu des flots, qu'il brave Neptune irrité. De même lorsque dans Homère la foudre vole avide de sang, ou qu'elle discerne & choisit un guerrier dans la mêlée, comme dans le poème du Tasse, son action physique donne de la vraisemblance au sentiment qu'on lui attribue : cela répond à la pensée de Plin l'ancien, „ Nous avons donné des ailes au fer & à la mort ". Mais qu'Homère dise des traits qui sont tombés autour d'Ajax sans pouvoir l'atteindre, qu'épars sur la terre, ils demandent le sang dont ils sont privés, il n'y a dans la réalité rien d'analogue à cette pensée. La pierre impudente du même poète, & le lit effronté de Despreaux, manquent aussi de cette vérité relative qui fait la justesse de la métaphore. Il est vrai que dans les livres saints le glaive des vengeances célestes s'enivre & se rassasie de sang ; mais au moyen du merveilleux tout s'anime. Au lieu que dans le système de la nature, la vérité relative de cette espèce de métaphore n'est fondée que sur l'illusion des sens. Il faut donc que cette illusion ait son principe dans les apparences des choses.

Il y a un autre moyen d'animer le style & celui-ci est commun à l'éloquence & à la poésie pathétique. C'est d'adresser ou d'attribuer la parole aux absens, aux morts, aux choses insensibles ; de les voir, de croire les entendre & en être entendu. Cette sorte d'illusion que l'on se fait à soi-même & aux autres, est un délire qui doit avoir aussi la vraisemblance, & il ne peut l'avoir que dans une violente passion, ou dans cette rêverie profonde qui approche des songes du sommeil.

Ecoutez Armide après le départ de Renaud.

*Traître ! attends. . . Je le tiens. Je tiens
son cœur perfide.*

Ah ! je l'immole à ma fureur.

*Que dis-je ? où suis-je ? Hélas ! infortunée
Armide,*

Où t'emporte une aveugle erreur ?

C'est cette erreur où doit être plongée l'âme du poète, ou du personnage qui emploie ces figures hardies & véhémentes.

tes ; c'est elle qui en fait le naturel , la vérité , le pathétique : affectées de sang-froid elles sont ridicules plutôt que touchantes ; & la raison en est , que pour croire entendre les morts , les absents , les êtres muets , inanimés , ou pour croire en être entendu , pour le croire au moins confusément & au même degré qu'un bon comédien croit être le personnage qu'il représente , il faut , comme lui , s'oublier. *Unus enim idemque omnium finis persuasio* ; & l'on ne persuade les autres , qu'autant qu'on est persuadé soi-même. La règle constante & invariable pour l'emploi de ce qu'on appelle l'hypotypose & la prosopopée , est donc l'apparence du délire : hors de-là plus de vraisemblance ; & la preuve que celui qui emploie ces *mouvements* du style est dans l'illusion , c'est le geste & le ton qu'il y met. Que l'imitable Clairon déclame ces vers de Phèdre :

Que diras-tu , mon pere , à ce récit horrible ?

Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible ;

Je crois te voir , cherchant un supplice nouveau ,

Toi-même de ton sang devenir le bourreau. Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille.

Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.

L'action de Phèdre sera la même que si Ménélas étoit présent. Qu'Andromaque en l'absence de Pyrrhus & d'Asianax , leur adresse tour-à-tour la parole :

Roi barbare , faut-il que mon crime l'entraîne ?

Si je te hais , est-il coupable de ma haine ?

T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?

S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?

Mais cependant , mon fils , tu meurs si je n'arrête

Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.

L'actrice , en parlant à Pyrrhus , aura l'air & le ton du reproche , comme si Pyrrhus l'écoutoit : en parlant à son fils , elle aura dans les yeux , & presque dans le geste , la même expression de tendresse & d'effroi que si elle tenoit cet enfant dans les bras. On conçoit aisément pourquoi ces *mouvements* si familiers

dans le style dramatique , se rencontrent si rarement dans le récit de l'épopée. Celui qui raconte se possède , & tout ce qui ressemble à l'égarement ne peut lui convenir.

Mais il y a dans le dramatique un délire tranquille comme un délire passionné ; & la profonde rêverie produit , avec moins de chaleur & de véhémence , la même illusion que le transport. Un berger rêvant à sa bergère absente , à l'ombre du hêtre qui leur servoit d'asyle , au bord d'un ruisseau dont le crystal répétait cent fois leurs baisers , sur le même gazon que leurs pas légers fouloient à peine , & qui après les avoir vus se disputer le prix de la course , les invitoit au doux repos ; ce berger environné des témoins de son amour , leur fait ses plaintes , & croit les entendre partager ses regrets , comme il a cru les voir partager ses plaisirs. Tout cela est dans la nature. (M. MARMONTEL).

MOUVEMENT , *Hydr.* , dans une machine , est ce qui la met en branle ; une manivelle fait monter les triangles des corps de pompe ; les ailes d'un moulin le font tourner ; le balancier fait aller une pompe à bras. (K)

MOUVEMENT , *terme de Manège.* Cheval qui a un beau mouvement. Cette expression désigne particulièrement la liberté du mouvement des jambes de devant lorsqu'en maniant il les plie bien. On se sert du même terme pour désigner la liberté de l'action de la main en avant , lorsque le cheval , trotant par le droit , se soutient le corps droit & la tête haute , & qu'il plie les jambes de devant

MOUVEMENT de registres des clavecins , sont de petites balcules de fer ou de cuivre , attachées par leur partie du milieu par le moyen d'une cheville. A l'une de leurs extrémités , est une pointe ou crochet qui prend dans le registre ; de l'autre côté , est une petite poignée , par le moyen de laquelle on fait mouvoir le registre , en poussant dans un sens opposé à celui selon lequel on veut faire mouvoir le registre. Voyez l'article CLAVECIN.

MOUVEMENT DE L'ORGUE , sont les pièces par le moyen desquelles on ouvre & on ferme les registres. Un mouvement est composé d'un rouleau vertical. Ces rouleaux sont faits de bois de chêne & à huit pans d'un pouce & demi ou environ

de diametre. On met à chaque bout du rouleau une pointe de gros fil de fer pour servir de pivots. Ces pivots entrent dans deux sablières ou pièces de bois qui traversent le fust d'orgue, & qui entrent à queue d'aronde dans des tasseaux disposés pour cet effet aux faïsses intérieures du fust d'orgue, qui est la menuiserie ou carcasse de l'orgue. Chaque rouleau a deux pattes de fer qui sont applaties & percées de plusieurs trous. Ces pattes qui ont un demi-pié ou environ de long sont rivées, après avoir traversé le rouleau que l'on perce avant de faire entrer la patte qui feroit fendre le rouleau sans cette précaution. Le plat de la patte inférieure est tourné horizontalement, & la longueur de cette patte est parallèle à la face du fust d'orgue; l'extrémité de cette patte doit répondre vis-à-vis & au même niveau que le trou par où passe le bâton quarré d'un ponce d'équarrissage. Ce bâton quarré est fendu en fourchette pour recevoir la patte qui est arrêtée dans cette fourchette par une pioche de fil de fer, qui traverse le bâton quarré & la patte qui peut se mouvoir horizontalement dans cette fourchette; à l'autre extrémité du bâton quarré qui sort du fust d'orgue auprès du clavier, est un trou percé selon l'axe du bâton. Ce trou reçoit la pomelle faite au tour, qui est de buis, ou d'ébène, ou d'ivoire. Vers le haut du rouleau est une autre patte rivée comme la première; la longueur de cette patte est perpendiculaire à la face du fust d'orgue, enforte que les directions de ces deux parties font un angle droit. Cette patte entre par la palette qui est horizontale dans la fourchette du bâton quarré, & y est arrêtée par une cheville ou une pioche. L'autre extrémité de ce bâton quarré qui est fendu en fourchette verticalement, reçoit l'extrémité inférieure de la bascule qui y est retenue par une cheville; la bascule traverse une pièce de bois le long de laquelle regne une gravure, dans laquelle entrent les chevilles de fer sur lesquelles les bascules se meuvent; l'extrémité des bascules entre dans les trous qui sont aux épaulemens des registres. *Voyez REGISTRE.*

Il suit de cette construction que si l'organiste tire le bâton quarré par la pomelle que la patte fera tourner le

rouleau, le rouleau fera tourner une autre patte qui tirera le bâton; le bâton tirera l'extrémité de la bascule de fer, dont l'extrémité, à cause que c'est une bascule, s'éloignera du sommier, en tirant avec elle le registre dont la marche sera limité par l'épaulement opposé. Lorsque l'organiste repoussera le bâton quarré, il fera tourner le rouleau en sens contraire; & par conséquent le bâton quarré repoussera l'extrémité de la bascule, dont l'extrémité supérieure repoussera le registre, jusqu'à ce que l'épaulement de ce côté porte contre le sommier. Chaque jeu de l'orgue a ce mouvement particulier, qui est en tout semblable à celui que l'on vient de décrire; ainsi il suffit d'en entendre un seul pour être au fait de tous les autres. Les *mouvements* des jeux du positif, lorsque les bâtons quarrés des pomelles sortent du grand orgue, sont composés de deux rouleaux verticaux; celui qui communique un bâton quarré de la pomelle est dans le grand orgue, & descend dans le pié où il communique par une patte à un bâton quarré qui passe sous le clavier de pédale, le siége de l'organiste, & va joindre une patte du rouleau qui est dans le positif: ce rouleau tire le registre par son autre patte.

MOUVEMENT DU COUP DE PIÉ, *Danse*, c'est celui qui consiste dans l'élévation & l'abaissement de la pointe du pié. De tous les *mouvements* c'est le plus nécessaire, parce qu'il soutient le corps entier dans son équilibre. Si vous sautez, le coup de pié par la force vous relève avec vivacité, & vous fait retomber sur les pointes: si vous dansez, il perfectionne le pas en le faisant couler avec légèreté.

MOUVEMENT DU GENOU, *Danse*, ce *mouvement* ne diffère de celui du coup de pié, qu'en ce qu'il n'est parfait qu'autant que la jambe est étendue & la pointe basse. Il est inséparable du *mouvement* du coup de pié.

MOUVEMENT DE LA HANCHE, *Danse*, est un *mouvement* qui conduit celui du coup de pié & du genou. Il est impossible que les genoux & les piés se meuvent, si les hanches ne se tournent les premières. Il y a des pas où la hanche seule agit, comme dans les entrechats, les battemens terre à terre, &c.

MOUVEMENT, *terme d'Horlogerie*, se dit en général de l'assemblage des parties qui composent une horloge, à l'exclusion de la boîte, du cadran, &c. mais il signifie plus particulièrement parmi les horlogers, cette partie qui sert à mesurer le temps.

Les horlogers appellent *mouvement en blanc*, celui d'une montre ou d'une pendule lorsqu'il n'est qu'ébauché; dans ces sortes de *mouvements* la fusée n'est point taillée, les pièces de laiton ne sont ni polies ni dorées, les engrenages, l'échappement & les pivots ne sont point finis. *Voyez* MONTRE, PENDULE, HORLOGE, ÉCHAPPEMENT, ENGRENAGE, PIVOTS, &c.

MOUVEMENT DES HORLOGES DE CLOCHERS. La construction de ces horloges a toujours été la même jusqu'aux environs de 1732, que M. le Roi père inventa les horloges horizontales incontestablement préférables aux autres.

Ces horloges horizontales ont une cage. Cette cage est une espèce de rectangle. Elle est composée de barres retenues ensemble par des clavettes. Ces barres sont posées sur le champ, afin qu'elles aient plus de force. Une autre barre posée dans le même sens, sert à porter les pivots de la sonnerie & du mouvement. Le rectangle contient le mouvement. Le rouleau porte un cliquet qui s'engage dans les croisées de la grande roue, c'est sur ce rouleau que s'enveloppe la corde qui porte le poids.

Ainsi supposant que le poids entraîne le rouleau, il fera tourner la grande roue qui fera tourner la seconde roue, ainsi de suite jusqu'à la roue de rencontre, qui les tourneroit avec toute la vitesse qui lui est imprimée par le poids, si cette vitesse n'étoit retardée & modifiée par le pendule que la roue de rencontre est obligée de faire vibrer en agissant sur les palettes. On voit par-là que le poids produit le mouvement, & que l'action du pendule sur la roue de rencontre au moyen des palettes le modifient. Les nombres des roues & des pignons sont 80 à la grande roue, 10 au pignon de la seconde roue qui est de 72, 8 au pignon de la roue de rencontre qui a 25 dents. Comme la grande roue doit faire un tour par heure, il est facile de voir qu'en conséquence de ces nom-

bres, le pendule battra les secondes. *Voyez* NOMBRE, VARIATION, PENDULE.

Dans cette horloge, il y a trois roues au mouvement; mais comme le nombre des roues est toujours désavantageux, à cause que multipliant les frottemens de l'horloge, elles en augmentent les inégalités; il s'ensuit que lorsqu'on peut, il faut en diminuer le nombre; par-là on diminueroit non-seulement les frottemens, mais on auroit encore un pendule plus long, pendule qui a plus de puissance régulatrice. *V.* l'horloge exécutée pour le séminaire des missions étrangères. Elle n'a que deux roues avec un pendule, dont chaque vibration est de deux secondes.

La grande roue a des chevilles au nombre de 9 qui servent à lever la bascule du marteau. La sonnerie ne peut partir que lorsque la détente n'étant plus soutenue par la cheville de la roue de cadran, elle tombe & dégage le pignon du volant. Les nombres sont 81 à la grande roue, 9 à la lanterne, dans laquelle elle engraine. Quant à la seconde roue & au pignon du volant, leur nombre est indéterminé. *Voyez* SONNERIE. La roue de compte a 90. Le pignon dans lequel elle engraine fixe sur l'extrémité de l'arbre de la grande roue, de façon qu'un tour du chapeton équivaut à 90 coups de marteau: nombre de coups qu'une horloge doit sonner dans 12 heures, lorsqu'elle sonne les demies.

Les grosses horloges anciennes ne diffèrent point essentiellement de celle-ci quant aux roues du mouvement, de la sonnerie, au volant & aux détentes; mais elles en diffèrent beaucoup à l'égard de la cage & de la manière dont les roues y sont placées: cette cage est composée d'onze pièces, de cinq montans, de quatre piliers & de deux rectangles; l'un supérieur, l'autre inférieur, semblables à peu-près à celui de l'horloge que nous venons de décrire. Une traverse sert à affermir le montant du milieu. Deux autres montans sont placés au milieu des petits côtés des rectangles; de sorte que ces trois montans sont sur la même ligne & vis-à-vis les uns des autres. Ils servent à soutenir les roues de la sonnerie & du mouvement. Le quatrième montant est placé

sur l'un des deux côtés des rectangles. Son usage est de soutenir la roue de compte, & le pignon qui la fait tourner. Le cinquième montant est opposé à celui qui porte la roue de compte & sert à porter la roue de cadran ou l'étoile qui doit la faire tourner. Il suit de cette disposition des montans dans les grosses horloges ordinaires que les roues du mouvement & de la sonnerie, ne peuvent être placées autrement que dans la même verticale ou à peu-près, d'où il arrive que le frottement produit par le poids sur l'axe de la grande roue est beaucoup plus grand qu'il ne pourroit l'être : inconvénient qui ne subsiste pas dans l'horloge de M. le Roi, & qui est d'autant plus considérable que la grande roue est obligée de faire un tour par heure, pour faire dépendre la sonnerie.

Il faut autant qu'on le peut que le poids ou la puissance qui fait tourner la grande roue, soit entre son pignon & le pivot dans lequel elle engraine.

MOUVEMENT ou EMOTION, *Rbét.*
Voyez PASSION.

MOUVEMENT, PROPRE, *Jurispr.*
On distingue les arrêts rendus par le roi en son conseil, émanés de son propre mouvement, de ceux qui sont rendus sur la requête d'une partie. Les premiers ne sont pas susceptibles d'opposition. Le pape emploie quelquefois dans des bulles & brevets la clause *motu proprio*. Cette clause qui annonce un pouvoir absolu, est regardée en France comme contraire à nos libertés. On s'éleva contre cette clause en 1623 & en 1646. Le pape avoit aussi employé ces mots dans le bref du 12 Mars 1699, portant condamnation de 23 propositions tirées du livre de l'archevêque de Cambrai ; mais le parlement, en enregistrant ce bref, par arrêt du 14 Août suivant, mit que c'étoit *sans approbation* de cette clause du *propre mouvement* de sa sainteté. (A)

MOUVER DE FOND, *terme de rivièr.*
Lorsqu'il doit arriver une grande crüe d'eau, les gens de rivière s'en aperçoivent par un mouvement particulier qu'ils remarquent dans l'eau ; ils disent que la rivière *mouve de fond*, c'est-à-dire que l'eau du fond de la rivière coule plus vite qu'elle ne coule ordinairement : cette augmentation de vitesse

dans l'eau du fond de la rivière annonce toujours, selon eux, un prompt & subit accroissement des eaux. Le mouvement & le poids des eaux supérieures qui ne sont point encore arrivées, ne laissent pas que d'agir sur les eaux de la partie inférieure de la rivière, & leur communique ce mouvement ; car il faut à certains égards, considérer un fleuve qui est contenu & qui coule dans son lit, comme une colonne d'eau contenue dans un tuyau, & le fleuve entier, comme un très-long canal où tous les mouvemens doivent se communiquer d'un bout à l'autre. Or indépendamment du mouvement des eaux supérieures, leur poids seul pourroit faire augmenter la vitesse de la rivière, & peut-être la faire *mouvoir du fond* ; car on fait qu'en mettant à l'eau plusieurs bateaux à la fois, on augmente dans ce moment la vitesse de la partie inférieure de la rivière, en même temps qu'on retarde la vitesse de la partie supérieure. *Voyez FLEUVE, Hist. nat. gen. & part. tom. I.*

MOUVER, MOUVEMENT DE LA SEVE, *terme de Jardinage.* *Voyez SEVE.*

MOUVER, *en termes de raffinerie de sucre*, c'est une opération par laquelle on détache des parois de la forme le sucre qui s'y colleroit en se coagulant sans cette précaution. On se sert encore ici du couteau (*voyez COUTEAU*) que l'on plonge dans la forme depuis le haut jusqu'en bas ; on fait deux fois ainsi le tour de la forme, en observant que chaque coup commence sur l'autre. S'il manquoit un coup de couteau, cela gâteroit le pain de sucre, en le rendant raboteux, inégal, & plein de trous dans cette distance où le couteau n'auroit point passé. Il est important de ne pas le *mouvoir* trop chaud ou trop froid ; car s'il est *mouvé* trop chaud, le pain ne sera pas serré, mais poreux & mou ; s'il est *mouvé* trop froid, il sera rassenx, & aura de la peine à couler son syrop. *Voyez RAFLEUX.*

MOUVERON, *en termes de Raffineur de sucre*, est un morceau de bois de 7 à 8 piés de long sur 3 pouces de large. Il est applati par un bout à-peu-près comme une rame. Le bout plat peut avoir 4 pouces de largeur & 4 ou 5

piés de longueur. Le manche qui est arrondi, n'en a guere plus de 2.

Il sert à mouver le sucre dans les rafraichissoirs, voyez RAFFRAÏCHISSEIRS, à mouver les matieres, lorsqu'elles chauffent, à y bien brasser le sang de bœuf pour faire monter les écumes & autres excréments lourds qu'il en détache, enfin à battre la terre & la bien délayer, voyez MOUVER & TERRE. On conçoit aisément que ceux que l'on emploie à façonner la terre, ne peuvent être employés aux autres opérations, du moins sans avoir été bien lavés, encore cela ne se pratique-t-il guere.

MOUVERON DU BAC À CHAUX, en termes de raffinerie, est un cercle de fer, plat, au milieu duquel deux autres moitiés de cercle se croisent encore & viennent s'y attacher comme à leur circonférence. Au centre de ce cercle est une forte douille penchée de côté, où il y a un manche de 10 piés de long. Il sert pour brasser & mouver la chaux, lorsqu'elle est éteinte.

MOUWER, f. m., *Com.*, mesure de grains dont on se sert à Utrecht. Les 6 muddes font 5 *mouwers*, & 25 muddes le last: on se sert aussi du *mouwer* à Nimwegue, à Harlem, à Doesbourg. Dans ces trois villes, il est de 4 scheleps; 8 *mouwers* font le hoed de Rotterdam. Voyez HOED & SCHEPPEL, *Diction. de Com.*

MOUZON, *Géogr.*, en latin *Mozonium*, petite & ancienne ville de France en Champagne. Elle étoit très-forte, avant que Louis XIV en eut fait démolir les ouvrages en 1671. Voyez l'histoire de cette ville dans l'abbé de Longuerne, & dans les *Mémoires de la Champagne*, par Baugier. Il suffit de dire ici que la Meuse passe au pié de ses murailles, & qu'elle en a tiré son nom. Elle est située sur le penchant d'une colline étroite, mais fertile en grains & en vins, à 3 lieues de Sedan, 13 S. O. de Luxembourg, 5 S. de Bouillon, 50 N. E. de Paris. Il s'y est tenu deux conciles: l'un en 545, & l'autre en 948. *Long.* 22, 45. *lat.* 49, 52.

On peut regarder *Mouzon* comme la patrie de dom Mabillon, puisqu'il naquit dans son voisinage en 1632. Ce célèbre bénédictin étoit un des plus savans hommes du dix-septieme siecle.

C'est lui qui, après avoir fait sa profession monastique, se trouvant chargé par les supérieurs, de montrer au public le trésor de S. Denys, demanda bientôt la permission de quitter cet emploi, parce qu'il n'aimoit point, disoit-il, à mêler le fable avec la vérité. On ne comprend pas comment dans la suite il prit le parti de justifier la sainte larme de Vendôme. M. Colbert instruit de ses talens, les tourna plus utilement. Il le chargea de rechercher avec soin les anciens titres. Il le fit voyager, dans ce dessein, en Allemagne & en Italie. Dom Mabillon, au retour de ce dernier voyage, remit dans la bibliothèque du roi environ 3000 volumes des livres rares ou de manuscrits.

Les bénédictins lui doivent 4 volumes des annales de leur ordre, & 9 volumes d'Actes de leurs saints, actes qui n'intéressent pas beaucoup de reste du monde. Mais la Diplomatique de dom Mabillon est un ouvrage vraiment nécessaire. Il a eu raison de soutenir que les moines doivent étudier; des obligations accompagnées de délices, sont bien faciles à remplir. Dom Mabillon mit au jour avec une diligence incroyable, la vie de S. Bernard, en 2 vol. *in-fol.*; il auroit dû se moins hâter, & la donner en deux pages. Il est mort à Paris en 1707, à 75 ans. (*D. J.*)

MOXA, *Hist. nat. Médec. & Chirurg.*, c'est le nom que les Japonois donnent à une espece de duvet fort doux au toucher, d'un gris de cendre, & semblable à de la filasse de lin. On le compose de feuilles d'armoise pilées, dont on sépare les fibres dures & les parties les plus épaisses & les plus rudes. Cette matiere étant seche, prend aisément le feu, mais elle se consume lentement, sans produire de flamme & sans causer une brûlure fort douloureuse. Il en part une fumée légère d'une odeur assez agreable. Lorsqu'il s'agit d'appliquer le *moxa*, on prend une petite quantité de cette filasse que l'on roule entre les doigts, pour lui donner la forme d'un cône d'environ un ponce de hauteur. On applique ce cône par sa base, après l'avoir humecté d'un peu de salive sur la partie que l'on veut cautériser, pour qu'il s'y attache plus aisément; après quoi l'on met le feu au sommet du cône qui

se consume peu à peu, & finit par faire une brûlure légère à la peau, qui ne cause point une douleur considérable. Quand un de ces cônes est consumé, on en applique un second, un troisième, & même jusqu'à dix & vingt, suivant l'exigence des cas & suivant les forces du malade. Les Japonois nomment *ten-saï* ou *tateurs*, ceux dont le métier est d'appliquer le *moxa*, parce qu'ils tatent le corps des malades avant l'opération, pour savoir la partie sur laquelle il faut faire la brûlure; cette connoissance dépend de l'expérience de l'opérateur. Dans les maux d'estomac on brûle les épaules; dans les pleurésies on applique le *moxa* sur les vertèbres du dos; dans les maux de dents on l'applique sur le muscle abducteur du pouce. C'est surtout le long du dos que l'on fait cette opération; celui qui doit la souffrir, s'allie à terre, les jambes croisées, le visage appuyé sur les mains: cette posture est estimée la plus propre à faire découvrir la situation des nerfs, des muscles, des veines & des artères, qu'il est très-important d'éviter de brûler.

Ce remède est employé très-fréquemment au Japon, même par les personnes en santé, qui le regardent comme un grand préservatif, au point que l'on ne refuse point aux criminels condamnés à la prison, de se faire appliquer le *moxa*. Selon Kempfer, les Hollandois ont souvent éprouvé l'efficacité de ce remède contre la goutte & les rhumatismes. Ce voyageur croit qu'il ne réussiroit point si bien dans les pays froids que dans les pays chauds où la transpiration forte cause plus de relâchement dans les muscles; cependant il paroît constant que ce remède procureroit, même parmi nous, de très-grands biens, s'il étoit employé à propos.

Les anciens médecins se servoient de la filasse de lin, de la même manière que les Japonois employent le *moxa*.

MOXES. *Geograph.*, sous le nom de *Moxes*, on comprend un assemblage de différentes nations idolâtres de l'Amérique méridionale. Les peuples habitent un pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on côtoie une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord. Il est situé dans la zone torride, & s'étend depuis 10 jusqu'à 15 degrés de latitude

méridionale: on en ignore entièrement les limites.

Cette vaste étendue de terres paroît une plaine assez unie, mais elle est presque toujours inondée fautive d'issue pour faire écouler les eaux: outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat dont la chaleur est excessive.

Les ardeurs d'un soleil brûlant jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpents, de vipères, de fourmis, de mofquites, de punaises volantes, & d'autres insectes, qui désolent les habitants. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne porte ni blé, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe: c'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister, mais les taureaux & les vaches y multiplient comme dans le Pérou.

Il n'y a parmi les *Moxes* aucune espèce de gouvernement; on n'y voit personne qui commande ou qui obéisse. S'il survient quelque querelle, chaque particulier se fait justice par ses mains.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, il n'y savent d'autres remèdes que d'appeler certains enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse & à la pêche; celle des femmes est de préparer la nourriture, & de prendre soin des enfans. S'il arrive qu'elles mettent au monde deux jumeaux, on enterre l'un d'eux, par la raison que deux enfans ne peuvent pas bien se nourrir à la fois.

Toutes ces différentes nations sont souvent en guerre les unes contre les autres. Leur manière de combattre est toute tumultuaire. Ils n'ont point de chef, & ne gardent aucune discipline. On reconnoît les vaincus à la fuite. Ils sont esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de chose aux peuples voisins.

Les enterremens se pratiquent sans aucune cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse, accompagnent le corps en silence, le mettent en terre, & partagent sa dépouille.

Les *Moxes* n'apportent pas plus de façons à leurs mariages; tout consiste dans le contentement mutuel des parens de

ceux qui s'épousent, & dans quelques présens que fait le mari au pere ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. Mais c'est une coutume établie chez eux, que le mari suit sa femme par-tout où elle veut aller.

Ces nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent, & qui semblent n'avoir point de rapport entr'elles. (D. J.)

MOYE, *Maçonnerie*, c'est dans une pierre dure un tendre qui se trouve au milieu de sa hauteur, qui suit son lit de carrière, qui la fait déliter, & se connoît quand la pierre, ayant été quelque-temps hors de la carrière, elle n'a pu résister aux injures de l'air.

MOYEN, adj., *Gram.*, qui tient le milieu entre deux objets de comparaison, & se dit des choses & des personnes.

MOYEN, adj., *terme fort en usage dans l'Astronomie*. On dit le mouvement *moyen* d'une planète, pour dire un certain mouvement uniforme qu'on lui suppose, & qui est *moyen* entre son mouvement le plus rapide & son mouvement le plus lent; c'est à son mouvement qu'on ajoute différentes équations pour avoir le mouvement vrai. Par exemple le mouvement *moyen* du soleil, c'est un mouvement uniforme par lequel on suppose que le soleil parcourt l'écliptique dans le même temps qu'il le parcourt par son mouvement vrai. On dit aussi le temps *moyen*, pour le distinguer du temps vrai. *Voy. les articles ÉQUATION DU TEMPS, & ÉQUATION DU CENTRE.* (O)

MOYEN, NE, adj., *Astronomie*, se dit du mouvement du temps, &c. Le mouvement *moyen* d'un astre est celui que l'on considère indépendamment des inégalités ou des équations qui le rendent plus ou moins prompt. Ainsi la lune par son mouvement propre ne fait quelquefois que 11 degrés & trois quarts en un jour, quelquefois elle en fait quinze & un tiers; mais quand on rassemble le fort & le foible, on trouve 13°. 10' 35" pour son mouvement moyen en 24 heures, le plus ou le moins vient des inégalités de son mouvement. *V. ÉQUATION, EXCENTRICITÉ, INÉGALITÉ, ANOMALIE.*

Le temps *moyen* est celui que le soleil règle & indique par son mouvement *moyen*, supposé uniforme, par opposition avec le temps vrai que le soleil marque

réellement sur nos méridiennes & nos cadrans; voyez ÉQUATION DU TEMPS. Il en est de même du midi *moyen* par rapport au midi vrai.

La longitude *moyenne* est celle qui se compte sur l'orbite d'une planète, ou sur l'écliptique depuis le point équinoxial, en considérant que le mouvement *moyen* d'un astre, sans égard à ses inégalités qui rendent la longitude vraie plus ou moins grande que la longitude *moyenne*, qu'on appelle aussi *lieu moyen*.

La distance *moyenne* d'un astre est aussi celle qui tient le milieu entre la plus grande & la plus petite. Par exemple, la lune décrit autour de la terre une ellipse, ou une orbite alongée, de manière que sa distance est quelquefois de 80187 lieues, dans son périégée, quelquefois de 91397, dans son apogée; la différence est de 11210 lieues, & la distance *moyenne* 85792: elle est plus grande de 5605 que la distance périégée est plus petite d'autant que la distance apogée. Il en est de même des distances de toutes les autres planètes. (M. de la Lande.)

MOYEN ARITHMÉTIQUE. Voyez MILIEU.

MOYENNE PROPORTIONNELLE ARITHMÉTIQUE, *Géom.*, est une quantité qui est *moyenne* entre deux autres, de manière qu'elle excède la plus petite d'autant qu'elle est surpassée par la plus grande.

Ainsi 9 est *moyen proportionnel arithmétique* entre 6 & 12. On dit aussi, pour abrégé, *moyen* ou *moyenne arithmétique*. Voyez PROPORTION.

Moyenne proportionnelle géométrique, ou simplement *moyenne proportionnelle*, est encore une quantité *moyenne* entre deux autres; mais de façon que le rapport qu'elle a avec l'une de ces deux y soit le même que celui que l'autre a avec elle.

Ainsi 6 est *moyen proportionnel géométrique*, ou simplement *moyen proportionnel* entre 4 & 9, parce que 4 est les deux tiers de 6, de même 6 est les deux tiers de 9. Voyez PROPORTION. (O)

MOYEN, VENTRE MOYEN, en Anatomie, signifie la poitrine ou le thorax. Voy. THORAX & VENTRE.

MOYEN FESSIER. Voyez FESSIER.

MOYEN SEL, *Chim.*, *Voy.* **SEL** **MOYEN** ou **NEUTRE** sous le mot **SEL**.

MOYEN, *Jurisprud.*, ce terme a dans cette matiere plusieurs significations différentes.

Moyen justicier, est celui qui a la moyenne justice. *Voyez JUSTICE*.

Moyen signifie quelquefois milieu; on dit, par exemple, d'une justice pairie qui ressortit directement au parlement, qu'elle ressortit nuement & sans moyen en la cour. En matiere criminelle on appelle au parlement *omisso medio*, c'est-à-dire, sans moyen.

Dans les coutumes d'Anjou & du Maine on appelle succéder par moyen, lorsqu'on vient à la succession par l'interposition d'une autre personne qui est décédée, comme quand le petit-fils succède à son ayeul, le petit neveu à son grand oncle.

Moyen signifie toutes les raisons & preuves que l'on emploie pour établir quelque chose après l'exposition des faits, dans une piece d'écriture ou mémoire, ou dans un plaidoyer: on explique les moyens; on les distingue quelquefois par premier, second troisieme. Il y a des moyens de fait, d'autres de droit; des moyens de forme, & des moyens de fonds; des moyens peremptoires, qui tranchent toute difficulté, & des moyens surabondans.

Il y a aussi diverses sortes de moyens propres à chaque nature d'affaire, comme des moyens d'appel; on entend quelquefois par-là des écritures intitulées *causes & moyens d'appel*; quelquefois ce sont les moyens proprement dit, qu'on emploie au soutien de l'appel: il y a des moyens de faux, des moyens de nullité, des moyens de restitution. *Voyez APPEL, FAUX, NULLITÉS, RESTITUTION (A)*.

MOYENNE JUSTICE, *Jurisprud.*, c'est le second degré des juridictions seigneuriales. *Voyez JUSTICE SEIGNEURIALE (A)*.

MOYENNE, *Fortification*, on donnoit autrefois ce nom à une piece de canon, que nous connoissons présentement sous le calibre de 4 livres, & qui pèse environ 1300 livres. Elle a 10 piés de longueur.

MOYENVIC, *Médicanus vicus*, *Géog.*, petite ville de France au pays Messin, à une lieue de Vic. Elle fut cédée à la

France par le traité de Munster, en 1648. Long. 24, 12. lat. 48, 45. (*D. J.*)

MOYER, v. act., *Maçonnerie*, c'est couper en deux une pierre de taille avec la scie. On moye le S. Lem & le liais pour faire des marthes.

MOYEU, terme de Charron, c'est un gros morceau de bois d'orme tourné, & fait à peu-près comme une olive, au milieu duquel est un trou pour passer l'essieu; & au milieu de sa circonférence en dehors sont pratiqués plusieurs trous ou mortaises pour placer les rais.

MOYOBAMBA, *Géog.*, province de l'Amérique méridionale au Pérou, dans la partie septentrionale de la province de Lima, à l'occident de la riviere de Moyobamba. Cette province a quantité de rivières, de hautes montagnes, des forêts impénétrables, & très-peu d'habitans, qui vivent par bourgades (*D. J.*)

MOYS, *Hist. mod. Géog.*, c'est le nom d'une tribu d'Indiens qui habitent les montagnes du royaume de Champa ou de Siampa, dans les Indes orientales, & qui sont employés par les habitans aux travaux les plus vils & les plus forts. Ils n'ont qu'un morceau d'étoffe pour couvrir leur nudité.

MOYSE, *sauvé des eaux*, *Hist. sacrée*, législateur des Juifs, fils d'Amram & de Jocabed, de la tribu de Lévi, naquit en Egypte l'an du monde 2433. Comme le roi d'Egypte avoit ordonné de faire mourir tous les enfans mâles des Hébreux, les parens de Moïse ne pouvant s'y résoudre, le tinrent caché pendant trois mois; mais, craignant d'être découverts, ils l'enfermerent dans un panier de jonc enduit de bitume, & l'exposèrent sur le Nil. Thermutis, fille de Pharaon, étant venue se baigner dans cet endroit, aperçut le panier, se le fit apporter; & touchée de la beauté de l'enfant qui y étoit, elle en eut compassion. Alors Marie, sœur du jeune Moïse, qui observoit ce qui se passoit, s'approchant, offrit à la princesse une nourrice de sa nation, & alla chercher Jocabed sa mere. Au bout de trois ans, Thermutis l'adopta pour son fils, l'appela Moïse, & le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son pere & sa mere s'appliquerent encore plus à lui enseigner la religion & l'histoire de ses ancêtres; ils lui inspirerent de bonne

heure de l'éloignement pour les grandeurs de la cour de Pharaon, de sorte qu'il aima mieux dans la suite avoir part à l'affliction de son peuple, que de profiter des grands avantages que l'amitié de la princesse lui faisoit espérer. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de *Moyse* qui ne se trouvent point dans l'Écriture : Joseph & Eusebe lui font faire une guerre contre les Ethiopiens, qu'il défit entièrement. Ils ajoutent que les ayant poussés jusqu'à la ville de Saba, il la prit par la trahison de la fille du roi, qui, l'ayant vu de dessus les murs combattre vaillamment à la tête des Egyptiens, devint éperduement amoureuse de lui. Mais cette expédition est plus qu'incertaine; nous nous en tiendrons donc au récit de l'écriture, qui ne prend *Moyse* qu'à l'âge de quarante ans. Il sortit alors de la cour de Pharaon pour aller visiter ceux de sa nation, que leurs maîtres impitoyables accabloient de mauvais traitemens; &, ayant rencontré un Egyptien qui frappoit un Israélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épousa Séphora, fille du prêtre Jéthro, dont il eut deux fils, Gertam & Eliézer. Il s'occupa pendant quarante ans dans ce pays à paître les brebis de son beau-père; & un jour, menant son troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûloit sans se consumer. *Moyse* étonné de cette merveille, voulut la considérer de plus près; & Dieu lui ayant ordonné de se déchausser, parce que la terre où il marchoit étoit sainte, lui dit qu'il avoit entendu les cris de son peuple, qu'il étoit descendu pour le délivrer de la tyrannie des Egyptiens, & qu'il le choissoit pour lui confier l'exécution de ses volontés. *Moyse* s'excusant sur son incapacité & sur son bégaiement, Dieu lui promit qu'il seroit avec lui; que son frère Aaron lui serviroit d'interprète; &, pour vaincre son refus, il lui fit faire sur l'heure deux miracles : il changea sa verge en serpent, & lui rendit sa première forme, couvrit sa main de lepre, & la rendit dans son état naturelle. *Moyse*, cédant aux ordres de Dieu, joignit son frère Aaron, & ils vinrent ensemble trouver Pharaon, à qui ils dirent que Dieu lui ordonnoit de laisser aller les Hébreux dans le désert de l'Arabie pour lui

offrir des sacrifices; mais ce prince impie se moqua de ces ordres, & fit redoubler les travaux dont il surchargeoit déjà les Israélites. Les envoyés de Dieu, étant revenus une seconde fois, firent un miracle pour toucher le cœur de Pharaon : Aaron jeta devant lui la verge miraculeuse, qui fut aussitôt changée en serpent; mais le roi, endurci de plus en plus par les enchantemens de ses magiciens, qui imiterent ce prodige, attira sur son royaume les dix plaies terribles dont il fut affligé. Ce prince, succombant enfin à la dernière, laissa partir les Hébreux avec tout ce qui leur appartenoit, le quinzième jour du mois Abib ou Nisan, qui devint le première de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Ramessé au nombre de six cents mille hommes de piés, sans compter les femmes & les enfans, vinrent à Socoth, à Ethan; & à peine arrivoient-ils au bord de la mer rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors *Moyse*, étendant sa verge sur la mer, en sépara les eaux qui demeurèrent suspendues, & les Hébreux passèrent à pié sec à l'endroit nommé *Cosum* : les Egyptiens voulurent prendre la même route; mais Dieu fit souffler un vent impétueux qui ramena les eaux, sous lesquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. Après ce passage miraculeux, *Moyse* chanta au Seigneur un admirable cantique d'action de grâces; & l'armée avançant vers le mont Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux amères, que *Moyse* rendit potables en y jetant un morceau de bois que Dieu lui montra. A Raphidim, qui fut le dixième campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec sa verge. C'est là qu'Amalec vint attaquer Israël, & que pendant que Josué résistoit aux ennemis, *Moyse*, sur une hauteur, tenoit les mains élevées, ce qui donna l'avantage aux Israélites, qui taillèrent en pièces leurs ennemis. Les Hébreux arrivèrent enfin au pié du mont Sinaï, le troisième jour du neuvième mois depuis leur sortie d'Egypte; & *Moyse* y étant monté plusieurs fois, reçut la loi de la main de Dieu, au milieu des foudres & des éclairs, & conclut la fameuse alliance entre le Seigneur & les enfans d'Israël. *Moyse* étoit resté quarante jours & quarante nuits sur cette montagne pour y recevoir

recevoir le détail des loix & des réglemens qui devoient s'observer dans le culte divin. A son retour, il trouva que le peuple étoit tombé dans l'idolâtrie du veau d'or. Ce saint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, brisa les tables de la loi qu'il portoit, réduisit en poudre l'idole; & appelant autour de lui les enfans de Lévi, il fit mettre en pieces vingt-trois mille hommes des prévaricateurs. Il remonta ensuite sur la montagne pour obtenir la grace des autres, & rapporta de nouvelles tables de pierre, où la loi étoit écrite. Dieu, dans cette occasion, lui manifesta sa gloire; & quand il descendit, son visage jetoit des rayons de lumière si éclatans, que les Israélites n'osant l'aborder, il fut contraint de se voiler. Après cela, on travailla au tabernacle, suivant le plan que Dieu en avoit lui-même tracé: Béséléel & Oliab furent employés à l'exécuter; & les Israélites apportant ce qu'ils avoient de plus précieux pour y contribuer, l'ouvrage fut fait après six mois de travail. *Moyse* le dédia, consacra Aaron & ses fils pour en être les ministres, & destina les Lévites pour le service. Il fit aussi plusieurs ordonnances sur le culte du Seigneur & le gouvernement politique; &, après avoir réglé la marche de l'armée, il mena les Israélites toujours à travers les séditions de leur part, & les prodiges de la part de Dieu, jusques sur les confins du pays de Canaan, au pied du mont Nébo. C'est-là que ce saint homme, sachant qu'il ne passeroit pas le Jourdain, & que sa dernière heure approchoit, fit un long discours au peuple, qui est comme la récapitulation de tout ce qui étoit arrivé depuis la sortie d'Egypte. Ensuite, il composa un excellent cantique, qui est une prophétie de ce qui devoit arriver à Israël. Enfin le Seigneur lui ayant ordonné de monter sur le mont Nébo, il lui fit voir la terre promise, dans laquelle il ne devoit pas entrer; après quoi, il rendit l'esprit sans douleur ni maladie, âgé de cent vingt ans, l'an du monde 2552. L'écriture dit qu'il mourut par le commandement du Seigneur, & qu'il fut enterré dans une vallée de la terre de Moab, contre Phogor, sans que nul homme ait connu le lieu où il a été enseveli. Les Israélites le pleurerent pendant trente jours, & l'écriture ajoute

Tome XXII. Partie I.

„ qu'il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à lui, que le Seigneur connut face à face, & qui ait fait des miracles, comme le Seigneur en fit, par *Moyse*, dans l'Egypte", &c. *Deut. XXXIV. vers. 10, 12.*

Moyse est incontestablement l'auteur des cinq premiers livres de l'ancien testament, que l'on nomme le *Pentateuque*, reconnus pour inspirés par les Juifs & par toutes les églises chrétiennes. Quelques endroits ajoutés ou changés dans le texte pour un plus grand éclaircissement, mais qui ne changent rien pour le sens, ne justifient pas la témérité de quelques écrivains, qui ont osé douter que *Moyse* fût l'auteur de ces livres. (+)

MOZAMBIQUE, *Géog.*, ville des Indes, sur la côte orientale d'Afrique dans la petite île de Mozambique. Les Portugais l'ont bâtie avec une bonne forteresse dans laquelle ils tiennent une nombreuse garnison & provision de vivres. Cette ville est pour eux la clé des Indes, de sorte que s'ils la perdoient, difficilement pourroient-ils commencer aux Indes. Ils s'y rafraichissent, & y font aiguade. Elle assure leur trafic avec les peuples des environs, comme de Sofala & de Monomotapa, d'où ils tirent beaucoup d'or. Enfin, elle tient en bride les princes de cette côte, qui leur sont sujets ou alliés.

MOZAMBIQUE, *le canal de*, *Géog.*, détroit de la mer des Indes, entre l'île de Madagascar & le continent d'Afrique, au N. E. du golfe de Sophala. (*D. J.*)

MOZAMBIQUE, *Géog.*, très-petite île assez peuplée sur la côte orientale d'Afrique. On entendoit autrefois par ce nom un promontoire de la mer des Indes sur la même côte d'Afrique, vis-à-vis l'île de Madagascar, nommée, à ce qu'on disoit, par Ptolomée *Prasum Promontorium*.

On convient à présent que c'est une île où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Elle est chère aux Portugais, qui la possèdent, quoique l'eau douce y manque. Elle abonde en palmiers, orangers, citronniers, limonniers & figuiers des Indes. On trouve dans le continent quantité d'éléphants, de bœufs, de brebis, de chèvres & de pourceaux, dont la chair est excellente. Les naturels sont noirs, idolâtres, sauvages, & vont tous

H h

nuds, hommes & femmes. *Longit.* 59. 20. *latit. méridionale* 15.

MOZARABES., *Géog.* Voyez MUZARABES.

MSCZISLAW, *Géogr.*, Palatinat de Lithuanie, qui confine au nord avec celui de Witeps, au midi avec la Volnie, au levant avec les duchés de Smolensko & de Czernikow au couchant avec le palatinat de Minski. Il s'étend 60 lieues le long du Niéper, qui le parcourt du nord au midi, & qui le partage. Sa largeur est d'environ quarante lieues.

MSCZISKAW, *Miscislavia, Geog.*, forte ville de Pologne dans la Lithuanie, capitale du Palatinat de même nom. Elle est sur la rivière de Solf, à 8 lieues S. E. de Smolenskow, 80 N. E. de Novogrod. *Long.* 50. 40. *lat.* 54. 30. (D. J.)

MSRATA, *Géog.*, pays d'Afrique au royaume de Tripoli, qui donne son nom à la ville principale, située sur la pointe du cap qui forme l'extrémité occidentale du golfe de la Sidre. (D. J.)

MUABLE, adj. *Gram.*, qui est sujet au changement. C'est le corrélatif & l'opposé d'immuable. Voyez IMMUABLE.

MUAGE, f. m., *Jurisprudence*, mutation, changement.

MUANCES, f. m., ou MUTATIONS, *Μεταβολή*, dans la musique ancienne, étoient en général tout passage d'un ordre ou d'un sujet de chant à un autre. Aristoxene définit la *muance* une espèce de passion dans l'ordre de la mélodie; Bacchus, un changement de sujet, ou la transposition du semblable dans un lieu dissemblable; Aristide Quintilien, une variation dans le système proposé, & dans le caractère de la voix.

Toutes ces définitions obscures & trop générales ont besoin d'être éclaircies par les divisions. Mais les auteurs ne s'accordent pas mieux sur ces divisions que sur la définition même. Cependant on en recueille assez évidemment que ces *muances* pouvoient se réduire à 5 espèces principales. 1°. *Muance* dans le genre, lorsque le chant passoit, par exemple, du diatonique au chromatique, ou à l'enharmonique, & réciproquement. 2°. Dans le système, lorsque la modulation unifesoit deux tetracordes disjoints, ou en séparoit deux conjoints, ce qui revient au passage du béquarre, au hémol, & réciproquement. 3°. Dans le mode, quand

on passoit, par exemple, du dorien au phrygien, ou au lydien, &c. 4°. Dans le rythme, quand on passoit du vite au lent, ou d'un mouvement à un autre. 5°. Enfin dans la mélodie, lorsqu'on interrompoit un chant grave, sérieux, magnifique, &c. par un chant gai, enjoué, impétueux, &c.

MUANCES, dans la musique moderne sont les diverses manières d'appliquer aux notes les syllabes *ut, re, mi, fa, &c.* de la gamme, selon les diverses positions des deux semi-tons de l'octave, & les différentes manières d'y arriver.

Comme l'Aretin n'inventa que six de ces syllabes, & qu'il y a sept notes à nommer dans une octave, il falloit nécessairement répéter le nom de quelque note. Cela fit qu'on nomma toujours *mi, fa, ou la, fa*, les deux notes entre lesquelles se trouvoit un des semi-tons. Ces noms déterminoient en même temps ceux des notes les plus voisines, soit en montant, soit en descendant. Or, comme les deux semi-tons sont sujets à changer de place dans la modulation, & qu'il y a dans la musique une multitude presque infinie des différentes positions de notes, il y avoit aussi une multitude de manières différentes de leur appliquer les six mêmes syllabes, & ces manières s'appelloient *muances*, parce que les mêmes notes y changeoient sans cesse de nom.

Dans le siècle dernier, on ajouta en France la syllabe *si* aux six premières gammes de l'Aretin. Par ce moyen la septième note de l'échelle se trouvant nommée, ces *muances* devinrent inutiles, & furent prosrites de la musique françoise : mais chez toutes les autres nations où, selon l'esprit du métier, les musiciens prennent toujours leur vieille routine pour la perfection de l'art, on n'a point adopté le *si*, & il y a apparence qu'en Italie, en Espagne, en Allemagne & en Angleterre, les *muances* serviront encore long-temps à la désolation des commençans.

MUBAD ou MUGHBAD, *Hist. anc.*, nom que l'on donnoit autrefois chez les anciens Perses au souverain pontife, ou chef des mages, sectateurs de la religion de Zerdusht ou Zoroastre. Voy. MAGISME.

MUCAMUDINS, *Géogr.*, peuples d'Afrique, qui sont l'une des cinq co

Jonies des Sabéens, qui vinrent s'établir dans cette partie du monde avec Melek-Isiriqui, roi de l'Arabie heureuse. Ils font une tribu des Béréberes, occupent la partie la plus occidentale de l'ancienne Mauritanie Tangitane, & habitent les montagnes du grand Atlas dans l'étendue des provinces de Héra, de Suz, de Gézula & de Maroc; la ville d'Agmet est leur capitale. (D. J.)

MUCHLI, *Géogr.*, bourg de la Morée dans la Zaconie, entre les sources de l'Alphée, à 6 lieues S. E. de Napoli de Romanie. On conjecture que c'est l'ancienne Tégée; mais la conjecture est bien hasardée, car Polybe qui parle beaucoup de Tégée, ne marque point précisément la situation. *Voyez TÉGÉE.* (D. J.)

MUCIDAN, *Géogr.*, en latin *Mulcedinum*, petite ville de France en Périgord, qui avoit été autrefois bien fortifiée par les calvinistes. Elle est à 5 lieues de Périgueux, & à 4 de Bergerac. *Long.* 18. 12. *lat.* 45. 6. (D. J.)

MUCILAGE, f. m., *Chim. Pharmac. Mat. med.*, espèce de corps muqueux, végétal, qui se distingue par la propriété de s'assimiler l'eau de manière à constituer avec elle une espèce de gelée tenace, lente, & visqueuse, par la parfaite insipidité, & par le moindre degré d'aptitude à la fermentation vineuse. Cette substance est exactement analogue à la gomme. *Voyez MUQUEUX, VIN & GOMME.*

Le *mucilage* réside principalement dans plusieurs racines, comme dans celles de toutes les mauves, de la guimauve, du nénuphar, de la grande consoude, le bulbe de lis blanc, &c. & dans les écorces ou enveloppes lisses & épaisses de plusieurs semences émulsives, comme dans celles des pepins des fruits, principalement des coings, dans celles des semences de *psyllium*, de lin, &c. l'herbe & les fleurs de malvaées en contiennent aussi une certaine quantité, mais il y est moins nud que dans les racines & les semences dont nous venons de parler.

Cette substance est employée à titre de remède, tant intérieurement qu'extérieurement, & elle est regardée comme l'émollient, relâchant, lubrifiant par excellence. On ordonne donc pour

l'intérieur les décoctions ou les infusions des substances *mucilagineuses*, dans les inflammations du bas ventre, des reins, de la vessie, les premiers temps des gonorrhées virulentes, le crachement de sang, les pertes des femmes, le ténisme, la dysenterie, les diarrhées par irritation, les coliques bilieuses & inflammatoires, la passion iliaque, l'ardeur d'urine, la colique néphrétique, la fièvre hectique & le marasme, le scorbut, le rhumatisme, les érysipèles, contre les venins corrosifs, &c. excepté dans ce dernier cas, la dissolution de *mucilage* ne doit point être trop chargée; car elle est très-dégoutante lorsqu'elle est trop chargée.

Quant à l'usage extérieur on emploie aussi la décoction des substances *mucilagineuses* qu'il est permis de rendre plus saturée pour cet usage; on en imbibe des linges ou des flanelles que l'on applique sur les tumeurs inflammatoires, ou bien on applique quelques-unes des substances *mucilagineuses*; l'oignon de lis par exemple, convenablement préparé. *Voyez LIS, Mat. med.* On fait avec les décoctions *mucilagineuses* des injections qu'on porte dans l'urètre, dans le vagin, contre l'inflammation ou les ulcères de ces parties; on en baigne la vulve dans les démangeaisons qui s'y font sentir quelquefois, & qui sont ordinairement très-incommodes: on les donne en lavement dans le ténisme & la constipation; on en baigne les gerçures des mamelles, de l'anus, &c. les hémorroïdes douloureuses: on les emploie en demi-bain, en pédiluve, &c.

Le *mucilage* réduit sous consistance de gelée est employé en pharmacie comme excipient dans quelques préparations officinales solides, telles que les trochisques, les tablettes, &c. Retirer un *mucilage*, & le réduire sous cette consistance, c'est ce qu'on appelle dans les boutiques *faire l'extraction d'un mucilage*. Pour cette opération on prend une des semences ci-dessus mentionnées, celle du lin par exemple, on la fait infuser à chaud en agitant souvent avec une spatule de bois, dans cinq ou six fois son poids d'eau commune, jusqu'à ce qu'il en résulte une liqueur un peu plus épaisse & visqueuse que le blanc d'œuf. C'est le *mucilage* de graine de lin. On

dit aussi dans le même sens, qui est alors très-impropre, *extraire le mucilage d'une gomme. Voyez GOMME. (b)*

MUCILAGE, *Conchyl.*, partie épaisse & gluante de l'intérieur d'un coquillage.

MUCILAGINEUSES, *Anatomie*, on appelle ainsi certaines glandes qui se trouvent en grand nombre dans les articulations, & que le docteur Havers a le premier décrites. Il y en a de deux sortes : les unes qui sont de petites glandes conglobées & semblables à des glandes milliaires, sont placées sur toute la surface des membranes qui couvrent les articulations. *Voyez MUCOSITÉ & ARTICULATION.*

Les autres sont des glandes conglomérées, & se trouvent tellement entassées les unes sur les autres, qu'elles font une éminence, & paroissent clairement. Quelques articulations ont plusieurs de ces dernières glandes ; d'autres n'en ont qu'une seule.

Quant à la structure de ces grosses glandes, elles sont composées de petites vésicules qui ne sont pas réunies en plusieurs lobes, mais disposées sur différentes tuniques placées l'une sur l'autre. Il y a plusieurs de ces tuniques dans chaque glande, comme il paroît évidemment dans les hydropiques. Ces glandes ont leurs vaisseaux sanguins, de même que les autres glandes ; mais leurs veines ont un tissu particulier, afin de retarder le cours du sang qu'elles rapportent des glandes, & afin que la liqueur *mucilagineuse*, dont la sécrétion est nécessairement lente, puisse avoir le temps de se séparer ; ce qui est une adresse qui se remarque par-tout où il s'agit de séparer une liqueur épaisse. *V. SÉCRÉTION ANIMALE.*

Les grosses glandes *mucilagineuses* sont diversement situées. Les unes occupent une cavité qui est formée dans l'articulation, d'autres sont proches ou vis-à-vis l'intervalle qui est entre les os articulés. Mais en général elles sont placées de telle sorte, qu'elles sont doucement & légèrement comprimées dans la flexion ou l'extension de l'articulation, afin de fournir une certaine quantité de liqueur *mucilagineuse*, suivant le besoin & le mouvement de la partie, sans pouvoir être endommagées.

L'usage de toutes ces glandes est de séparer une liqueur *mucilagineuse*, qui sert principalement à lubrifier les articulations. Elle sert aussi à empêcher les extrémités des os articulés de se frotter rudement & de s'échauffer ; mais elle fait tout cela conjointement avec l'huile médullaire, avec laquelle elle se mêle, & ce mélange forme une composition merveilleusement propre à ces fins, car le mucilage rend l'huile plus gluante, & l'huile empêche le mucilage de devenir trop épais & trop visqueux.

Le docteur Havers observe qu'il y a de pareilles glandes entre les muscles & les tendons, & il croit qu'il s'y fait pareillement un mélange d'une humeur huileuse, & d'une *mucilagineuse*, dont l'une est cette graisse qui se trouve entre les muscles, & qui est fournie par les glandes adipeuses, & l'autre est séparée par les glandes *mucilagineuses*, dont la membrane commune des muscles est par-tout garnie. Le mélange de ces deux liqueurs lubrifie les muscles & les tendons, & les empêche de se retirer, de se roidir & de se dessécher. *Voyez MUSCLE.*

MUCOSITÉ, *c. f., Physiol.*, suc ou humeur muqueuse, qui se sépare par les tuyaux sécrétoires des glandes, pour lubrifier les parties du corps humain contre l'acrimonie des humeurs, contre l'action de l'air, ou pour d'autres usages.

Tous les conloires, tous les conduits & tous les réservoirs, tels que la surface intérieure de la vessie, de la vésicule du fiel, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, des poumons, des cavités qui communiquent avec les narines, &c. sont enduits d'une humeur muqueuse qui se renouvelle plus ou moins souvent, selon qu'elle doit prendre plus ou moins de consistance, pour les défendre de l'impression de l'air, ou de l'irritation que pourroient leur causer les humeurs plus ou moins âcres auxquelles elles donnent passage, ou qui y sont retenues. Cette humeur qui est continuellement évacuée & perpétuellement renouvelée, forme un genre de recrémens & un genre d'excréments fort abondans.

C'est principalement cette humeur qui

fournit la matière des tumeurs que les anciens ont appelé *tumeurs froides* ; car parmi les humeurs qui peuvent prendre de la consistance ; il n'y a que l'humeur muqueuse connue par les premiers maîtres, sous le nom de *pituite lente & visqueuse*, qui n'est pas disposée à s'enflammer lorsqu'elle est fixée, ni à contracter de chaleur étrangère, c'est-à-dire, qu'elle n'est susceptible ni d'inflammation, ni de mouvement spontané de fermentation ou de pourriture. Ces tumeurs naissent ordinairement dans les glandes, parce qu'elle y est reçue pour les enduire ou pour y être filtrée, & parce que par quelque cause ou quelque disposition vicieuse dans la partie ou dans l'humeur même, elle s'y fixe & s'y accumule de plus en plus. Elle augmente extraordinairement le volume de la glande & forme une tumeur dure & indolente, qui résiste souvent à tous les remèdes que l'on emploie pour la résoudre. Plus l'humeur muqueuse qui la forme est pure, moins elle est disposée à absceder ou à s'ulcérer ; mais s'il s'y joint de la lymphe, ou si l'humeur qui se filtre dans la glande s'arrête, se mêle & s'assemble avec cette tumeur muqueuse, la tumeur peut suppurar & dégénérer en un ulcère plus ou moins fâcheux, selon la qualité & la quantité de la lymphe qui se trouve mêlée avec l'humeur muqueuse ; de-là viennent les différentes espèces de tumeurs scrophuleuses, dont les unes restent skirrheuses sans suppurar ni ulcérer, les autres dégénèrent en ulcères opinâtres simplement sanieux, & sans malignité ; d'autres en ulcères corrosifs ou chancreux.

Il ne faut pas confondre ces tumeurs avec un autre genre de tumeurs froides connues sous les noms de *stéatomes*, *d'utérômes*, *meliceris*, &c. qui sont ordinairement formées par des sucs gélatineux, par des graisses ou d'autres sucs chyleux, & qui ne sont pas susceptibles non plus d'inflammation ; mais ces sucs arrêtés se dépravent enfin par des mouvemens spontanés imparfaits, qui tiennent plus ou moins de la fermentation ou de la pourriture, d'où naissent les abscesses sanieux de diverses espèces, dont les matières sont ordinairement peu malfaisantes, parce que la fermentation sou-

de a plus de part à leur production que la pourriture. (D. J.)

MUCOSITÉ DU NEZ, *Physiol.*, liniment fluide, gras, transparent, visqueux, sans goût, sans odeur, lubrique, miscible à l'eau, quoiqu'un peu huileux, & se changeant en une espèce de plâtre quand on le fait sécher, & qui rend la surface interne du nez fort glissante.

La matière huileuse ayant été bien mêlée avec l'eau par le mouvement des vaisseaux, se dépose en grande quantité dans les filtres de la membrane pituitaire : mais comme elle n'est pas si mêlée avec l'eau, ni si bien divisée que la salive, il arrive que la chaleur enlève plus facilement les parties aqueuses ; alors les parties huileuses desséchées peuvent former une matière plâtreuse.

L'enveloppe membraneuse qui revêt toute l'étendue interne du nez, toutes ses cavités, ses sinuosités, ses replis, & les surfaces que forment le réseau ; cette membrane, dis-je, qui tapisse tous ces espaces, est remplie de glandes simples qui filtrent une humeur d'abord claire, mais qui séjourne dans son propre follicule, jusqu'à ce que changée en mucosité épaisse, elle soit exprimée pour le besoin. Ces glandes ont été très-bien exposées par le célèbre Boerhaave dans son épître à Ruysch. On trouve de pareilles cryptes muqueuses à l'épiglotte, à la luette, &c. Or suivant leur siège, on les nomme *épiglottiques*, *uvulaires*, *linguales*, *sublinguales*, *labiales*, *buccales*, *molaires*, *maxillaires*, &c. Les maladies de cette membrane qui enveloppe tant de parties sans changer de nature, & sans paroître coupée nulle part, sont communément appelées *fluxions* ou *catharres*. Elles changent cependant de nom suivant les parties affectées. Ce qui est *rhume* dans le nez, s'appelle *angine* dans le gosier, *esquinancie* dans le larynx, &c.

La liqueur muqueuse des narines coule en grande quantité quand on est enrhumé ; car si on est saisi de froid, les vaisseaux qui se répandent au-dehors de la tête sont fort resserrés, la transpiration y cesse ; ainsi la matière qui coule dans les vaisseaux qui vont à la tête, est obligée de se porter en plus grande quantité vers le nez : alors il arrive une petite inflammation à la membrane pituitaire ; la quantité de sang, le gonflement des vaisseaux,

fait que l'humeur se filtre en plus grande quantité.

De même que le froid cause un écoulement dans le nez, la chaleur excessive le produit aussi; les parties externes de la tête ayant été fort raréfiées par la chaleur, le sang s'y porte en plus grande abondance, & engorge les vaisseaux; cet engorgement forme un obstacle au sang qui suit, lequel se trouve obligé de se rejeter dans les artères de la membrane pituitaire; mais il faut remarquer que cet écoulement arrive sur-tout, si l'on se découvre la tête dans un lieu froid, quand on a chaud; alors le resserrement subit qui survient dans les vaisseaux pleins, les engorge davantage, & le sang arrêté d'un côté, reflue plus abondamment dans un autre.

Dès que l'écoulement cesse, on ne peut se moucher qu'avec difficulté; cela vient de ce que les membranes qui se sont fort gonflées durant cet écoulement, retiennent dans leurs détours la *mucosité*, lorsqu'elle ne coule plus en si grande quantité; durant ce temps-là, la partie aqueuse s'en exhale, & il reste une matière épaisse qui bouche le nez.

Lorsqu'on use de quelque poudre âcre & subtile, elle fait couler la *mucosité* des narines; cela vient de ce que les parties de cette poudre s'appliquent aux nerfs, & l'irritation qu'elles y produisent arrête le sang dans les vaisseaux de la membrane pituitaire, & en exprime une plus grande quantité d'humeur; enfin les poudres qui font éternuer agissent comme les purgatifs.

Quand nous éternuons, il coule de même plus de *mucosité* de la membrane pituitaire; à la cause que nous venons d'en donner, il faut joindre celle de l'agitation des nerfs, qui étranglent les vaisseaux de la membrane schneiderienne, & en expriment l'humeur muqueuse; cette humeur exprimée étant descendue, l'air qui sort avec impétuosité dans l'expiration, enlève ce qu'il en rencontre dans son chemin.

Les anciens médecins, & plusieurs même parmi les modernes, ont cru que la pituite tomboit du cerveau, mais il n'y a pas de passage du cerveau dans le nez. Ceux qui s'étoient imaginés que la glande pituitaire qui est sur la selle sphénoïdale se déchargeoit dans le nez, ne savoient

pas que les liqueurs qu'on injecte dans cette glande, se rendent dans les veines jugulaires; pour ce qui regarde les trous de l'os criblé, il n'est pas possible que la pituite puisse y passer; ces trous ne donnent passage qu'aux nerfs & aux petits vaisseaux qui accompagnent ces nerfs; c'est par ces petits vaisseaux que le sang peut venir quelquefois du cerveau dans les hémorrhagies.

L'humeur muqueuse du nez étoit d'une nécessité absolue; elle arrête dans l'inspiration les matières grossières dont l'air est chargé, & qui pourroient incommoder les poudrons; elle défend les nerfs olfactifs des matières trop âcres, elle les empêche de se dessécher en les humectant: par-là ces nerfs qui sont nuds, & exposés aux injures de l'air, conservent à tout âge un sentiment vif dans la membrane pituitaire.

On voit donc que l'intention de la nature, en vernissant les narines de ce liniment gras, que nous appelons *mucosité*, est d'émousser les âcretés, d'en empêcher la prise sur les nerfs; enfin de diminuer les frottemens & l'usage qui s'ensuit. C'est pour toutes ces raisons & pour plusieurs autres, qu'il ne s'agit pas de détailler ici, que les passages de l'air, des alimens, des urines, la vessie, l'urethre, le vagin, l'utérus, les parties génitales externes, &c. abondent en ces sortes de cryptes muqueuses. Pourquoi ce matelot se frotte-t-il les mains de matière grasses & tenaces? c'est pour faire la manœuvre avec plus de facilité & de sûreté; sans cet intermède onctueux, les mains seroient brûlées par la vivacité des frottemens; tant il est vrai que le bon art n'est qu'une imitation de la nature. Quels rongemens! quelle inflammation! quel dessèchement! sans ces sucs onctueux que fournissent les glandes sur lesquelles Schneider a composé un gros ouvrage. C'est ce qu'on éprouve dans la dysenterie à la suite de purgatifs trop âcres, & qui emportent cette glu naturelle que les médecins mal-habiles confondent avec la viscosité morbifique. (D. J.)

MUCOSITÉ, *Chimie*, *mucus* ou gélée animale. Voyez **MUQUEUX**, *Chimie*, & **SUBSTANCES ANIMALES**, *Chimie*.

MUDE, f. f., *Commerce*, mesure usitée pour les grains dans les Pays-bas; cependant elle n'est point par-tout la même.

me. Dans le Brabant un *mudde* fait quatorze boisseaux, & chaque boisseau est composé de quatre *boecks*, ou de quatre fois autant de grain qu'il en tient dans la forme d'un chapeau ordinaire.

MUDE, f. m., *Commerce*, étoffes faites d'écorces d'arbres; qu'on fabrique à la Chine. Il y en a de plus fines les unes que les autres. Les plus fines se vendent un tail trois mas; les plus communes un tail. Elles portent cinquante-six cotes chinoises de long, sur treize pouces de large. Elles sont propres pour le commerce de Tounquin, où l'on a quatre mas de gain sur les unes, & cinq sur les autres.

MUDERIS, f. m., *Hist. mod.*, nom que les Turcs donnent aux docteurs ou professeurs chargés d'enseigner à la jeunesse les dogmes de l'alcoran & les loix du pays, dans les écoles ou académies jointes aux jamis ou mosquées royales. Quelques-uns de ces *muderis* ont de fort gros appointemens, comme de 300 aspres par jour, ce qui revient à 7 liv. 10 s. de notre monnaie; d'autres en ont de plus modiques, par exemple de 70 aspres, ou 36 s. par jour: selon les fonds plus ou moins considérables que les sultans ont laissés pour l'entretien de ces écoles publiques. Voyez MOSQUÉE.

MUE, f. f., *Omitholog.*, état maladif des oiseaux, qui consiste dans leur changement de plumes.

Tous les oiseaux *muent* une fois chaque année, c'est pour eux un temps critique, & qui leur est souvent mortel. Cette *mue* se fait quand les tuyaux des plumes cessent de prendre de la nourriture & se dessèchent; alors les sucs nourriciers qu'elles ne s'approprient plus, sont portés au germe de plume qui est sous chacune de celles-ci; il croît, & force l'ancienne plume au bout de laquelle il est, de lui laisser la place, & de tomber. Jamais les oiseaux ne pondent dans cet état maladif.

On a remarqué que dans nos poules les approches, la durée & la suite de la *mue*, suspend leur ponte. En effet, jusqu'à ce que les plumes perdues aient été remplacées par d'autres qui n'aient plus à croître, la consommation du suc nourricier destiné pour le développement & l'accroissement des nouvelles plumes, doit être considérable; & il n'est pas étonnant qu'il

n'en reste pas alors dans l'intérieur de la poule pour faire croître les œufs.

Ce n'est donc pas précisément le froid de l'hiver qui empêche les poules de pondre, parce qu'il y en a qui donnent des œufs dans le mois de janvier & de février, beaucoup plus froids que les mois d'octobre & de novembre, pendant lesquels elles n'avoient pas pondu. Ainsi les poules qui dans ce cas pondent de bonne heure, sont celles qui ont *mué* plutôt, & qui sont plutôt rétablies de la *mue*.

Les oiseaux, comme on l'a dit, *muent* tous les ans; tous les ans ils se défont de leur vieil habit, & en prennent un neuf, ordinairement semblable à celui qu'ils ont quitté, au moins après la seconde *mue* & les suivantes; la poule qui étoit toute noire avant la *mue*, est encore toute noire après avoir *mué*; la poule entièrement blanche, ne reprend pour l'ordinaire que des plumes blanches: cependant le contraire n'est pas sans exemple, comme nous le dirons tout à l'heure.

Une des singularités de ces petits & charmans moineaux, qui nous viennent de la côte de Bengale, & qu'on nomme *bengalis*, c'est qu'après avoir *mué* ils sont souvent d'une couleur fort différente de celle dont ils étoient auparavant; on voit un ventre bleu à celui à qui on en avoit vu un rouge; au contraire, un autre à qui on en avoit vu un bleu, en prendre un rouge; celui de quelques autres devient jaune, & celui de quelques autres gris. Nous ignorons s'il y a un ordre dans lequel les couleurs d'une année succèdent à celles d'une autre année; mais le fait de changement de couleur annuelle, ou presque annuelle de ces petits oiseaux, passe pour certain.

Il paroît aussi que parmi nos poules la couleur du plumage souffre quelquefois dans la *mue*, des changemens assez pareils à ceux qui sont regardés comme une singularité dans le plumage des *bengalis*. M. de Réaumur avoit une poule dont les couleurs changeroient annuellement, en passant par la couleur noire. Il avoit un coq dont la *mue* produisoit un plumage successivement roux, ensuite noir, puis blanc, & finalement le blanc devint d'un brun clair. (D. J.)

MUE, *Jurisprud.*, vieux terme de pratique, qui vient du verbe *mouvoir*. *Mue* de plaids, c'est-à-dire, le commencement

d'un procès, l'action d'en intenter, ou ce qui y donne lien. (A)

MUE, en terme de *Vannier*, c'est une grande cage, ronde & haute, sous laquelle on peut enfermer toutes sortes de volailles.

MUER, v. neut., *Gram. Voy. l'article MUE*.

MUER, *Maréchallerie*, se dit des chevaux à qui le poil tombe; ce qui leur arrive au printemps & à la fin de l'automne. *Muer* se dit aussi de la corne ou du pié, lorsqu'il leur pousse une corne nouvelle. Quand un cheval *mue* du pié, il faut que le maréchal lui donne une bonne forme par la ferrure, autrement les piés deviennent plats & en écaille d'huitre.

MUER, *Géog.*, rivière d'Allemagne dans le duché de Stirie. Elle a sa source dans la partie orientale de l'archevêché de Salzbourg, & se jette dans la Drave. (D. J.)

MUERAW, *Géog.*, *Murala*, ville d'Allemagne dans la Stirie, sur la Muer, aux confins de l'archevêché de Salzbourg, à 45 lieues de Strasbourg. Long. 33, 25. lat. 57, 30. (D. J.)

MUET, f. m., *Gram.*, qui n'a point eu l'usage de la parole, ou qui l'a perdu. Les sourds de naissance sont *muets*.

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'on voit confirmer par expérience la possibilité de l'art si curieux d'apprendre à parler aux *muets*. Wallis en Angleterre, Amman en Hollande, l'ont pratiqué avec un succès admirable dans le siècle dernier. Les ouvrages de ces deux savans sont connus de tout le monde. Il paroît par leur témoignage qu'un certain religieux y étoit exercé bien avant eux. Emmanuel Ramirez de Cortoue, & Pierre de Castro espagnol, avoient aussi traité cette matière long-temps auparavant, & nous ne doutons point que d'autres auteurs n'aient encore écrit & publié des méthodes sur cet article. Il est cependant vraisemblable que c'est le P. Ponce, espagnol, mort en 1584, qui a inventé le premier l'art de donner la parole aux *muets*; mais il n'a pas enseigné sa méthode, comme ont fait Amman & Wallis. M. Perreire, né en Espagne, doit aussi la sienne à son génie: on peut voir ses succès dans l'histoire de l'académie des sciences. (D. J.)

MUET, adj., *Gram.*, cette qualification

a été donnée aux lettres par les grammairiens, en deux sens différens; dans le premier sens, elle n'est attribuée qu'à certaines consonnes, dont on a prétendu caractériser la nature; dans le second sens, elle désigne toute lettre, voyelle ou consonne, qui est employée dans l'orthographe, sans être rendue en aucune manière dans la prononciation.

I. *Des consonnes appelées muettes.* „ Les grammairiens ont accoutumé dans toutes les langues de faire plusieurs divisions & subdivisions des consonnes; & la division la plus commune à l'égard des langues modernes, est qu'ils en distinguent les consonnes en *muettes* & en demi-voyelles, appellant *muettes* toutes celles dont le nom commence par une consonne, comme *b, c, d, g, k, p, q, t, z*, & demi-voyelles toutes les autres, comme *f, h, l, m, n, r, s, x*”. Regnier, *gramm. franç. in-12*, pag. 9.

Cet académicien abandonne cette division, parce qu'elle n'est établie, dit-il, sur aucune différence fondée dans la nature des consonnes.

En effet, s'il ne s'agit que de commencer le nom d'une consonne par cette consonne même pour la rendre *muette*, il n'y en a pas une qui ne le soit dans le système de Port-Royal que j'adopte dans cet ouvrage: & d'ailleurs il est démontré qu'aucune consonne n'a de valeur qu'avec la voyelle, ou si l'on veut, que toute articulation doit précéder un son; (voyez *H*.) ainsi toutes les consonnes sont *muettes* par leur nature, puisqu'elles ne rendent aucun son, mais qu'elles modifient seulement les sons. Platon (*in Cratylô*.) les appelle toutes *ἄφωνοι*; c'est le même sens que si on les nommoit *muettes*, & il y a plus de vérité que dans le nom de *consonnes*. Au reste, telle consonne dont l'appellation commence chez nous par une voyelle, commençoit chez les Grecs par la consonne même: nous disons *ele, emme, cune, erre*, & ils disoient *lambda, mu, nu, ro*; les mêmes lettres qui étoient *muettes* en Grece sont donc demi-voyelles en France, quoiqu'elles soient les signes des mêmes moyens d'explosion, ce qui est absurde. Les véritables distinctions des consonnes sont détaillées au mot **LETTRE**; M. l'abbé de Langeau n'en avoit pas encore donné l'idée, lorsque la grammaire de M. l'abbé Regnier fut publiée.

II. *Des lettres muettes dans l'orthographe.* Je ne crois pas qu'on puisse remarquer rien de plus précis, de plus vrai, ni de plus essentiel sur cet article, que ce qu'en a écrit M. Harduin, secrétaire perpétuel de l'académie d'Arras, dans les *rem. div. sur la prononciation & sur l'orthographe*, pag. 77. Je vais simplement le transcrire ici, en y insérant quelques observations entre deux crochets.

„Qu'on ait autrefois prononcé des lettres qui ne se prononcent plus aujourd'hui, cela semble prouvé par les usages qui se sont perpétués dans plus d'une province, & par la comparaison de quelques mots analogues entre eux, dans l'un desquels on fait sonner une lettre qui demeure oiseuse dans l'autre. C'est ainsi que *s* & *p* ont gardé leur prononciation dans *veste*, *espion*, *bastonnade*, *hospitalier*, *baptifmal*, *septembre*, *septuaginaire*, quoiqu'ils l'aient perdue dans *vestir*, *espier*, *baston*, *hospital*, *baptême*, *sept*, *septier*”. (on supprime même ces lettres dans l'orthographe moderne de plusieurs de ces mots, & l'on écrit, *vêtir*, *épier*, *bâton*, *hôpital*.)

„Mon intention n'est cependant pas de soutenir que toutes les consonnes muettes qu'on emploie ou qu'on employoit il n'y a pas long-temps au milieu de nos mots, se prononçaient originairement. Il est au contraire fort vraisemblable que les savans se sont plu à introduire des lettres muettes dans un grand nombre de mots, afin qu'on sentit mieux la relation de ces mots avec la langue latine”; (ou même par un motif moins louable, mais plus naturel; parce que comme le remarque l'abbé Girard, on mettoit sa gloire à montrer dans l'écriture françoise, qu'on savoit le latin.) Du moins est-il constant que les manuscrits antérieurs à l'imprimerie, offrent beaucoup de mots écrits avec une simplicité qui montre qu'on les prononçoit alors comme à présent, quoiqu'ils se trouvent écrits moins simplement dans des livres bien plus modernes. J'ai eu la curiosité de parcourir quelques ouvrages du quatorzième siècle, où j'ai vu les mots suivans avec l'orthographe que je leur donne ici: *droit*, *saint*, *traité*, *dette*, *devoir*, *doute*, *avenir*, *autre*, *mout*, *recevoir*, *votre*; ce qui n'a pas empêché d'écrire long-temps après, *droict*, *sainct*, *traicté*, *debte*, *devoir*, *doute*, *adve-*

nir, *aultre*, *moult*, *recevoir*, *vostre*, pour marquer le rapport de ces mots avec les noms latins *directus*, *sanctus*, *tractatus*, *debitum*, *debere*, *dubitatio*, *advenire*, *alter*, *multum*, *recipere*, *vestire*. On remarque même, en plusieurs endroits des manuscrits dont je parle, une orthographe encore plus simple, & plus conforme à la prononciation actuelle, que l'orthographe dont nous nous servons aujourd'hui. Au lieu d'écrire *science*, *sçavoir*, *corps*, *temps*, *compte mœurs*, on écrivoit dans ce siècle éloigné, *siencie*, *savoir*, *cors*, *tans*, *conte*, *meurs*”. (Je crois qu'on a bien fait de ramener *siencie*, à cause de l'étymologie; *corps* & *temps*, tant à cause de l'étymologie, qu'à cause de l'analogie qu'il est utile de conserver sensiblement entre les mots & leurs dérivés, *corporel*, *corporiser*, *corpulence*, *temporel*, *temporalité*, *temporiser*, *temporisation*, que pour les distinguer par l'orthographe des mots homogenes *cors* de cerf ou *cors* des piés, tant adverbe, *tan* pour les tanneurs, *tend* verbe: pareillement *compte*, en conservant les traces de son origine, *computum*, se trouve différencié par-là de *comte*, seigneur d'une comté, mot dérivé de *comitis*, & de *conte*, narration fabuleuse, mot tiré du grec barbare *κωτὸν* qui parmi les derniers Grecs signifie abrégé.)

„Outre la raison des étymologies latines ou grecques, nos ayeux inférèrent & conserverent des lettres muettes, pour rendre plus sensible l'analogie de certains mots avec d'autres mots françois. Ainsi, comme *tournoyement*, *maniement*, *éternuement*, *dévouement*, *je lierai*, *j'emploierai*, *je tuerai*, *j'avouerai*, sont formés de *tournoyer*, *manier*, *éternuer*, *dévouer*, *lier*, *employer*, *tuer*, *avouer*, on crut devoir mettre ou laisser à la pénultième syllabe de ces premiers mots une qu'on n'y prononçoit pas. On en usa de même dans *beau*, *nouveau*, *oiseau*, *damoiseau*, *château* & autres mots semblables, parce que la terminaison *eau* y a succédé à *el*: nous disons encore *un bel homme*; *un nouvel ouvrage*; & l'on disoit jadis, *oisel*, *damoisel*, *chastel*.”

„Les écrivains modernes, plus entreprenans que leurs devanciers,” (nous avons eu pourtant des devanciers assez entreprenans; Sylvius ou Jacques Du bois dès 1531; Louis Meigret & Jacques

Pelletier quelques vingt ans après; Ramus ou Pierre de la Ramée vers le même temps; Rambaud en 1578; Louis de Lescache en 1668, & l'Artigaut très-peu de temps après, ont été les précurseurs des réformateurs les plus hardis de nos jours; & je ne fais si l'abbé de S. Pierre, le plus entreprenant des modernes, a mis autant de liberté dans son système, que ceux que je viens de nommer: quoi qu'il en soit, je reprends le discours de M. Harduin.) „Les écrivains modernes plus entreprenans, dit-il, que leurs devanciers, rapprochent de jour en jour l'orthographe de la prononciation. On n'a guere réussi, à la vérité, dans les tentatives qu'on a faites jusqu'ici pour rendre les lettres qui se prononcent plus conformes aux sons & aux articulations qu'elles représentent; & ceux qui ont voulu faire écrire *ampereur*, *action*, au lieu d'*empereur*, *action*, n'ont point trouvé d'imitateurs. Mais on a été plus heureux dans la suppression d'une quantité de lettres *muettes*, que l'on a entièrement prosrites, sans considérer si nos ayeux les prononçoient ou non, & sans même avoir trop d'égards pour celles que des raisons d'étymologie ou d'analogie avoient maintenues si long-temps. On est donc parvenu à écrire *doute*, *parfaite*, *bonnête*, *arrêt*, *ajouter*, *omettre*, au lieu de *doubte*, *parfaicte*, *bonnestte*, *arrest*, *adjouter*, *obmettre*; & la consonne oiseuse n été remplacée dans plusieurs mots par un accent circonflexe marqué sur la voyelle précédente, lequel a souvent la double propriété d'indiquer leur retranchement d'une lettre & la longueur de la syllabe. On commence aussi à ôter l'e muet de *guement*, *remerciement*, *étrennement*, *dévouement*, &c.

Mais malgré les changemens considérables que notre orthographe a reçus depuis un siècle, il s'en faut encore de beaucoup qu'on ait abandonné tous les caractères *muets*. Il semble qu'en se déterminant à écrire *sûr*, *mûr*, au lieu de *seur*, *meur*, on auroit dû prendre le parti d'écrire aussi *bau*, *chapau*, au lieu de *beau*, *chapeau*, & *euf*, *beuf*, au lieu d'*œuf*, *bœuf*, quoique ces derniers mots viennent d'*ovum*, *bovis*: mais l'innovation ne s'est pas étendue jusques-là: & comme les hommes sont rarement uniformes dans leur conduite, on a même

épargné dans certains mots, telle lettre qui n'avoit pas plus de droit de s'y maintenir, qu'en plusieurs autres de la même classe d'où elle a été retranchée. Le *g*, par exemple, est resté dans *poing*, après avoir été banni de *soing*, *loing*, *témoing*. Que dirai-je des consonnes redoublées qui sont demeurées dans une foule de mots où nous ne prononçons qu'une consonne simple?

Quelques progrès que fasse à l'avenir la nouvelle orthographe, nous avons des lettres *muettes* qu'elle pourroit supprimer sans défigurer la langue, & sans en détruire l'économie. Telles sont celles qui servent à désigner la nature & le sens des mots, comme *n* dans *ils aiment*, *ils aimèrent*, *ils aimassent*, & *en* dans les temps où les troisièmes personnes plurielles se terminent en *oient*, *ils aimoient*, *ils aimeroient*, *ils soient*; car à l'égard du *t* de ces mots, & de beaucoup d'autres consonnes finales qui sont ordinairement *muettes*, personne n'ignore qu'il faut les prononcer quelquefois en conversation, & plus souvent encore dans la lecture ou dans le discours soutenu, sur-tout lorsque le mot suivant commence par une voyelle.

„Il y a des lettres *muettes* d'une autre espèce, qui probablement ne disparaîtront jamais de l'écriture. De ce nombre est l'*u* servile qu'on met toujours après la consonne *q*, à moins qu'elle ne soit finale; pratique singulière qui avoit lieu dans la langue latine aussi constamment que dans la françoise. Il est vrai que cet *u* se prononce en quelques mots, *quadrature*, *équestre*, *quinquagésime*; mais il est muet dans la plupart, *quarante*, *querelle*, *quotidien*, *quinze*.

„J'ai peine à croire aussi qu'on bannisse j'amaï l'*u* & l'*e* qui sont presque toujours *muets* entre un *g* & une voyelle. Cette consonne *g* répond, comme on l'a vu (article *G*,) à deux sortes d'articulations bien différentes. Devant *a*, *o*, *u*, elle doit se prononcer durement; mais quand elle précède un *e* ou un *i*, la prononciation en est plus douce, & ressemble entièrement à celle de l'*i*; consonne [à celle du *j*.] Or pour apporter des exceptions à ces deux règles, & pour donner au *g* en certains cas une valeur contraire à sa position actuelle, il falloit des signes qui fissent connoître les cas exceptés. On auroit donc pu imaginer l'expé-

lient de mettre un *u* après le *g*, pour en rendre l'articulation dure devant un *e* ou un *i*, comme dans *guérir*, *collègue*, *orgueil*, *guitare*, *guimpe*; & d'ajouter un *e* à cette consonne, pour la faire prononcer mollement devant *a*, *o*, *u*, comme dans *geai*, *George*, *gageure*. L'*u* muet semble pareillement n'avoir été inféré dans *cercueil*, *accueil*, *écueil*, que pour y affermir le *c* qu'on prononceroit comme *s*, s'il étoit immédiatement suivi de l'*e*.

„Il n'est pas démontré néanmoins que ces voyelles muettes l'aient toujours été; il est possible absolument parlant, qu'on ait autrefois prononcé l'*u* & l'*e* dans *écueil*, *guider*, *George*, comme on les prononce dans *écuelle*, *Guiseville*, & *géomètre*: mais une remarque tirée de la conjugaison des verbes, jointe à l'usage où l'on est depuis long-temps de rendre ces lettres muettes, donne lieu de conjecturer en effet qu'elles ont été placées après le *g* & le *c*, non pour y être prononcées, mais seulement pour prêter, comme je l'ai déjà dit, à ces consonnes une valeur contraire à celle que devroit leur donner leur situation devant telle ou telle voyelle.

„Il est de principe dans les verbes de la première conjugaison, comme *flatter*, je *flatte*, *blâmer*, je *blâme*, que la première personne plurielle du présent [indéfini] de l'indicatif, se forme en changeant l'*e* final de la première personne du singulier en *ons*; que l'imparfait [c'est dans mon système, le présent antérieur simple] de l'indicatif se forme par le changement de cet *e* final en *ois*; & l'aoriste [c'est dans mon système, le présent antérieur périodique] par le changement du même *e* en *ai*: je *flatte*, nous *flattons*, je *flattois*, je *flat tai*; je *blâme*, nous *blâmons*, je *blâmois*, je *blâmai*. Suivant ces exemples, on devroit écrire je *mange*, nous *mangons*, je *mangois*, je *mangai*; mais comme le *g* doux de *mange*, feroit devenu un *g* dur dans les autres mots, par la rencontre de l'*o* & de l'*a*, il est presque évident que ce fut tout exprès pour conserver ce *g* doux dans nous *mangeons*, je *mangeois*, je *mangeai*, que l'on y introduisit un *e* sans vouloir qu'il fût prononcé. Par-là on crut trouver le moyen de marquer tout à la fois dans la prononciation & dans l'orthographe,

l'analogie de ces trois mots avec je *mange* dont ils dérivent. La même chose peut se dire de nous *commenceons*, je *commenceois*, je *commenceai*, qu'on n'écrivoit sans doute ainsi avant l'invention de la cédille, que pour laisser au *c* la prononciation douce qu'il a dans je *commence*.

„Cette cédille inventée si à propos, auroit dû faire imaginer d'autres marques pour distinguer les cas où le *c* doit se prononcer comme un *k* devant la voyelle *e*, & pour faire connoître ceux où le *e* doit être articulé d'une façon opposée aux règles ordinaires. Ces signes particuliers vaudroient beaucoup mieux que l'interposition d'un *e* ou d'un *u*, qui est d'autant moins satisfaisante qu'elle induit à prononcer, *écuelle* comme *écueil*, *aiguille*, comme *anguille*, & même *géographe* & *ciguë*, comme *George* & *figue*, quand l'écrivain n'a pas soin, ce qui arrive assez fréquemment, d'accentuer le premier *e* de *géographe*, & de mettre deux points sur le second *i* d'*aiguille* & sur l'*e* final de *ciguë*. (Le moyen le plus sûr & le plus court, s'il n'y avoit eu qu'à imaginer des moyens, auroit été de n'attacher à chaque consonne qu'une articulation, & de donner à chaque articulation sa consonne propre.)

„Quoi qu'il en soit de mon idée de réforme, dont il n'y a point d'apparence qu'on voye jamais l'exécution, on doit envisager la voyelle *e* dans *beau* tout autrement que dans il *mangea*. Elle ne fournit par elle-même aucun son dans le premier de ces mots; mais elle est censée tenir aux deux autres voyelles, & on la regarde en quelque sorte comme faisant partie des caractères employés à représenter le son *o*; au lieu que dans il *mangea*, l'*e* ne concourt en rien à la représentation du son: il n'a nulle espèce de liaison avec l'*a* suivant, c'est à la seule consonne *g* qu'il est uni, pour en changer l'articulation, eu égard à la place qu'elle occupe. Ce que je dis ici de l'*e* par rapport au mot *mangea*, doit s'entendre également de l'*u* tel qu'il est dans *guerre*, *recueil*, *quotité*; & ce que j'observe sur l'*e*, par rapport au mot *beau*, doit s'entendre aussi de l'*a* & de l'*o* dans *Saône* & *hauf*. Voyez LETTRE, VOYELLE, CONSONNE, DIPHTONGUE, ORTHOGRAPHE, & différens articles de lettres particulières. (B. E. R. M.)

MUET, en Droit, & singulièrement en matière criminelle, s'entend également de celui qui ne peut pas parler & de celui qui ne le veut pas; mais on procède différemment contre le *muet* volontaire ou le *muet* par nature.

Quand l'accusé est *muet* ou tellement sourd qu'il ne puisse aucunement entendre, le juge lui nomme d'office un curateur sachant lire & écrire, lequel prête serment de bien & fidèlement défendre l'accusé, & répondre en sa présence aux interrogatoires, fournira de reproches contre les témoins, & sera reçu à faire audit nom tous actes que l'accusé pourroit faire pour se défendre. Il lui sera même permis de s'instruire secrètement avec l'accusé, par signes ou autrement; si le *muet* ou sourd fait & veut écrire, il pourra le faire & signer toutes ses réponses, dire & reproches, qui seront néanmoins signés aussi par le curateur, & tous les actes de la procédure feront mention de l'assistance du curateur.

Mais si l'accusé est un *muet* volontaire qui ne veuille pas répondre le pouvant faire, le juge lui fera sur le champ trois interpellations de répondre, à chacune desquelles il lui déclarera qu'à faute de répondre son procès va lui être fait, comme à un *muet* volontaire, & qu'après il ne sera plus venu à répondre sur ce qui aura été fait en sa présence pendant son silence volontaire. Le juge peut néanmoins, s'il le juge à propos, lui donner un délai pour répondre, de vingt-quatre heures au plus, après quoi, s'il persiste en son refus, le juge doit en effet procéder à l'instruction du procès, & faire mention à chaque article d'interrogatoire que l'accusé n'a voulu répondre; & si dans la suite l'accusé veut répondre, ce qui aura été fait jusqu'à ses réponses, subsistera, même la confrontation des témoins contre lesquels il aura fourni de reproches; & il ne sera plus reçu à en fournir, s'ils ne sont justifiés par pièces.

MUETS, *Hist. moderne turque*. Les sultans ont dans leurs palais deux sortes de gens qui servent à les divertir, savoir les *muets* & les nains; c'est, dit M. de Tournefort, une espèce singulière d'animaux raisonnables que les *muets* du ferrail. Pour ne pas troubler le repos du prince, ils ont inventé entr'eux une langue dont les caractères ne s'expriment

que par des signes; & ces figures sont aussi intelligibles la nuit que le jour, par l'attouchement de certaines parties de leur corps. Cette langue est si bien requise dans le ferrail, que ceux qui veulent faire leur cour & qui sont auprès du prince, l'apprennent avec grand soin: car ce seroit manquer au respect qui lui est dû que de se parler à l'oreille en sa présence. (D. J.)

MUETTE, f. f., *Myth.* déesse du silence chez les anciens Romains. Sa fête se célébroit le 18 Février, ou le 12 avant les calendes de Mars.

MUETTE, f. f., *Vénér.* maison bâtie dans une capitainerie de chasse, pour y tenir la juridiction concernant les chasses, ou y loger le capitaine ou autre officier, les chiens & l'équipage de chasse. On appelle ainsi celles du bois de Boulogne, de Saint-Germain, &c. parce que c'est-là que les gardes de chasse apportent les mues ou têtes de cerfs qu'ils trouvent dans la forêt. On donne encore le nom de *muette* au gîte du lièvre & du levreau. Au lieu de *muette* il y en qui disent *meute*: comme dans cet exemple, la *meute* du cerf; le cerf à la voix des chiens quitte facilement la *muette* ou la *meute*.

MUEZIN, f. m., *Hist. turque*. On appelle *muézin* en Turquie l'homme qui par sa fonction doit monter sur le haut de la mosquée, & convoquer les mahométans à la prière. Il crie à haute voix que Dieu est grand, qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui, & que chacun vienne songer à son salut. C'est l'explication de son discours de cloche; car dans les états du grand seigneur il n'y a point d'autre cloche pour les musulmans. Ainsi les Turcs, pour se moquer du vain babillage des Grecs, leur disent quelquefois, nous avons même des cloches qui pourroient vous apprendre à parler. Le petit peuple de Sétines (l'ancienne Athenes) ne règle les intervalles de la journée que par les cris que font les *muézins* sur les minarets, au point du jour à midi, & à six heures du soir. (D. J.)

MUFFLE DE LION, voy. ANTHRINUM.

MUFFLE DE VEAU, *antirrhinum*, genre de plante à fleur monopétale, campaniforme, tubulée, faite en forme

de masque, & divisée en deux levres, dont la supérieure est fendue en deux parties, & l'inférieure en trois : le pistil sort du calice ; il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & il devient dans la suite un fruit ou une coque qui ressemble en quelque façon à une tête de cochon, car on y distingue le derriere de la tête, les orbites & la bouche. Cette coque est divisée en deux loges par une cloison, & contient des semences le plus souvent petites & attachées à un placenta. Tournefort, *inst. rei herb. Voy.* PLANTE.

MUFFLE, f. m., *Vener.*, c'est le bout du nez des bêtes sauvages.

MUFFLE, *Archit.*, ornement de sculpture qui représente la tête de quelqu'animal, & particulièrement celle du lion, qui sert de gargouille à une cimaïse, de goulette à une cascade, & sert aussi d'ornement à des consoles, à des corniches, à des pilastres, &c.

MUGE NOIR, *Hist. nat. Ichtholog.*, poisson de mer entièrement noir ; il a des traits d'un noir plus foncé que le reste du corps, qui s'étendent depuis les ouies jusqu'à la queue. La mâchoire inférieure est beaucoup plus avancée que la supérieure, ce qui lui rend l'ouverture de la bouche fort grande. Il a sur le dos sept ou huit aiguillons tous séparés les uns des autres, & une petite nageoire entre le dernier de ces aiguillons & la queue. Rondelet, *hist. des poissons, partie premiere, liv. XX, chap. v. Voy.* POISSON.

MUGE VOLANT. On trouve ce poisson dans la mer & dans les étangs formés par la mer. Les plus grands ont jusqu'à une coudée de longueur. Ce poisson est fort ressemblant au saumon, qui est une espèce de muge par la forme du corps & par la couleur ; il n'en diffère que par les nageoires & par la queue. Il a la bouche petite, la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure, les yeux grands & ronds, le dos & la tête larges comme tous les muges ; il est couvert de grandes écailles ; il n'a point de dents : les nageoires situées près des ouies ressemblent à des ailes ; elles sont larges & si longues, qu'elles s'étendent presque jusqu'à la queue : celles du ventre sont placées beaucoup plus près de la queue que dans les autres poissons. Il y a encore une autre petite nageoire derriere

l'anus, & une pareille sur le dos qui correspond à la précédente. La queue est divisée en deux parties, l'inférieure est la plus longue ; la ligne qui se voit sur les côtés du corps ne commence qu'à l'endroit des nageoires du ventre, & s'étend jusqu'à la queue. Rond. *hist. des poiss. part. prem. l. IX, ch. v. Voy.* POISSON.

MUGIR, v. n., MUGISSEMENT, subit. masc., *Gramm.*, c'est le cri du taureau ; il se dit aussi des flots agités par la tempête, d'un homme transporté de fureur.

MUGGIA, ou MUGLIA, *Géograph.*, petite ville d'Italie dans l'Istrie, sur le golfe occidental du même nom. Elle appartient aux Vénitiens depuis 1420, & est à 5 milles S. E. de Trieste, 4 N. O. de Capo d'Istria. *Long.* 31, 32 ; *lat.* 45, 50. (D. J.)

MUGUET, *lilium convallium*, f. masc., *Hist. nat. Botan.*, genre de plante à fleur monopétale, courte, en forme de cloche, & profondément découpée. Cette fleur n'a point de calice ; le pistil sort du fond de la fleur, & devient dans la suite un fruit mou, rond pour l'ordinaire & rempli de semences fort pressées les unes contre les autres. Tournefort, *inst. rei herb. Voy.* PLANTE.

C'est la principale espèce du vrai lis des vallées, dont il usurpe aussi le nom. Il est appelé spécialement *lilium convallium album*, par C. B. P. 304, & par Tournefort, *I. R. H.* 77.

Sa racine est menue, fibreuse & rampante ; les tiges sont grêles, quarrées, noueuses, longues de six à neuf pouces. Ses feuilles naissent autour de chaque nœud, au nombre de six ou sept, disposées en étoile, un peu rudes, plus larges que celle du grateron, & d'un verd plus pâle. Ses fleurs viennent au sommet des rameaux ; elles sont d'une seule pièce, en cloche, ouvertes, partagées en quatre segmens ; blanches, d'une odeur douce, d'un goût un peu amer. Leur calice se change en un fruit sec, couvert d'une écorce mince, composée de deux globules. Toute la plante répand une odeur douce & agréable : cette plante croît dans les bois, les vallées, & autres lieux ombrageux & humides : ses fleurs ont quelque usage ; elles sont d'une odeur agréable & pénétrante. (D. J.)

MUGUET, *petit*, *Botan.*, autrement *muguet des bois*. Il est nommé *asperula*, *five rubeola montana*, *odora*, par C. B. P. 334; *aparine latifolia*, *humilior*, *montana*, par Tournefort, *I. R. H.* 114.

Sa racine est menue, fibrée, serpentine. Ses tiges sont grêles, quarrées, noueuses. Ses feuilles sortant de chaque nœud au nombre de six, sept ou huit, disposées en étoile, plus grandes & plus rudes que celles du mélilot. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges en forme de petites ombelles, d'une seule pièce, découpées en quatre parties, blanches, d'une odeur suave; il leur succede deux semences rondes, plus petites que celles du mélilot. (*D. J.*)

MUGUET, *Chimie & Mat. méd.* Les fleurs seules de cette plante sont en usage: elles répandent une odeur très-douce, mais en même-temps assez pénétrante; elles sont de l'ordre des fleurs aromatiques qui ne donnent point d'huile essentielle.

Ces fleurs ont un goût amer, mais cette qualité n'annonce que le principe par laquelle elles sont le moins célébrées, savoir une substance extractive fixe, par laquelle ces fleurs données en substance, par exemple, sous la forme de conserve, qui est assez en usage; par laquelle, dis-je, ces fleurs sont stimulantes, apéritives, diurétiques. Mais encore un soup, ce ne sont pas là les vertus par lesquelles les fleurs de *muguet* sont connues: elles tiennent un rang distingué entre les remèdes céphaliques & propres pour les affections des nerfs; & c'est à leurs principes volatils ou aromatiques qu'est attachée cette vertu. Aussi n'est-ce presque que leur eau distillée simple, ou leur eau distillée spiritueuse qu'on emploie communément en médecine.

Comme le parfum du *muguet* est léger & très-fugitif, c'est sous forme d'eau qu'on doit le réduire pour l'usage, & le concentrer autant qu'il est possible par la cohobation. Voyez **EAU ESSENTIELLE & COHOBATION**. Ce remède est fort recommandé dans les menaces d'apoplexie & de paralysie, dans le vertige, les tremblemens de membres, &c. On le donne rarement seul, & en effet c'est un secours assez foible. On l'emploie plus souvent comme excipient

d'autres remèdes céphaliques. Cette eau peut s'ordonner soit seule, soit avec d'autres remèdes, jusqu'à la dose de cinq à six onces. On ne doit pas craindre de son usage intérieur l'inconvénient qui accompagne quelquefois l'action de ce même principe sur la membrane pituitaire, car un gros bouquet de ces fleurs flairé de près & long-temps, porte à la tête dans la plupart des sujets: elle est sur-tout dangereuse pour les vaporeux de l'un & de l'autre sexe, au lieu que l'eau distillée prise intérieurement, leur est ordinairement salutaire.

L'eau spiritueuse doit être encore aussi chargée qu'il est possible du parfum de ces fleurs; par des cohobations répétées: cet esprit est recommandé à la dose d'environ un gros dans les mêmes cas que l'eau essentielle; mais on peut assurer que quelque chargée que cette liqueur puisse être du principe aromatique des fleurs de *muguet*, l'activité de ce principe est si subordonnée à celle de l'esprit de vin, que ce n'est que l'efficacité de ce dernier sur laquelle il est permis de compter.

Les fleurs de *muguet* séchées & réduites en poudre, sont un violent sternutatoire, mais qui n'est point usuel. On prépare avec les fleurs une huile par infusion qui n'en emprunte aucune vertu; elles entrent dans l'eau générale, l'eau épiléptique, & la poudre sternutatoire; l'eau distillée dans l'eau d'hirondelles, & l'esprit dans l'esprit de lavande composé. (*b*)

MUHALLACA, *Géog.*, petite ville d'Egypte sur le bord du Nil, avec une mosquée, selon Marmol. C'est peut-être la place où le P. Vansleb dit qu'il visita l'église des Coptes de *Maallaca*, la plus belle qu'ils aient dans toute l'Egypte.

MUHLBERG, *Géogr.*, nom de trois gros châteaux en Allemagne; savoir, 1°. d'un château en Souabe, appartenant au margrave de Bade-Dourlach; 2°. d'un autre château & bailliage dans la Misnie sur l'Elbe; & 3°. d'un château avec un bourg en Thuringe, sur les confins du comté de Glaichen.

MUHLDORFF, *Géogr.*, ville d'Allemagne au cercle de Bavière, dans l'archevêché de Saltzbouurg, sur l'Inn. Elle est fameuse par la bataille qui se donna

sur son territoire en 1322, entre les empereurs Louis de Bavière & Frédéric d'Autriche, qui y fut fait prisonnier. *Muhldorff* est à 12 lieues N. O. de Saltzbourg. *Long.* 14. *lat.* 48. 10. (D. J.)

MUHZURI, *Hist.*, nom d'une soldatesque turque, dont la fonction est de monter la garde au palais d'un grand-visir, & d'y amener les criminels. Il y a un corps tiré d'entr'eux qui est affecté pour l'exécution des malfaiteurs. On les appelle *falangaji*, du mot *falanga*, instrument dont ils se servent pour couper la tête. *Cantemir, hist. ottomane.*

MUID, f. m., *Commerce*, est une grande mesure fort en usage en France pour mesurer différentes choses, comme le blé, les légumes, la chaux, le charbon. *Voyez MESURE.*

Le *muid* n'est point un vaisseau réel dont on se serve pour mesurer, mais une mesure idéale à laquelle on compare les autres, comme le septier, la mine, le minot, le boisseau, &c.

A Paris le *muid* de froment, de légumes, & d'autres semblables denrées, est composé de 12 septiers; chaque septier contient deux mines; chaque mine deux minots; chaque minot trois boisseaux, chaque boisseau quatre quarts de boisseau, ou seize litrons; chaque litron, 36 pouces cubes qui excèdent notre pinte de $1 \frac{11}{12}$ pouces cubes. Le *muid* d'avoine est double du *muid* de froment, quoique composé, comme celui-ci, de 12 septiers: mais chaque septier contient 24 boisseaux. Le *muid* de charbon de bois contient 20 mines, sacs, ou charges; chaque mine deux minots; chaque minot 8 boisseaux; chaque boisseau quatre quarts de boisseau, &c.

Le *muid* est aussi un des neuf tonneaux ou vaisseaux réguliers dont on fait usage en France pour y renfermer le vin & les autres liqueurs. Le *muid* de vin se divise en deux demi-muids, quatre quarts de muids, & 8 demi-quarts de muids contenant 36 septiers; chaque septier 8 pintes, mesure de Paris; de sorte que le *muid* contient 288 pintes. *Voy. MESURE.*

Muid signifie aussi la futaille de même mesure, qui contient le vin ou telle autre liqueur.

Muid est aussi en quelques endroits une mesure de terre qui contient la semence d'un *muid* de grain.

MUID D'EAU, *Hydr.*, l'expérience a fait connoître que le *muid* de Paris qui contient 288 pintes, pouvoit s'évaluer à 8 piés cubes; ainsi la toise cube composée de 216 piés cubes étant divisée par 8, contient 27 *muids d'eau*, mesure de Paris. Le *muid* étant de 288 pintes, le pié cube vaut 36 pintes, huitième de 288, & le pouce cube qui est la 1728^e partie d'un pié cube qui vaut 36 pintes, étant divisé par 36, donne au quotient 48, ainsi il n'est que la 48^e partie d'une pinte. (K)

MUGINLI, *Bot. exot.*, espèce de prune que les habitants de Fochien dans la Chine, appellent *prunes de la belle femme*. Elles sont de forme ovoïde, beaucoup plus grosses, & meilleures que nos prunes de damas. Les missionnaires qui en font de grands éloges, auroient dû décrire le prunier même. (D. J.)

MUIRE ou MURE, f. f., fontaines salantes: on donne ce nom à l'eau de ces fontaines, lorsqu'elle a été reçue dans les poiles, & que l'évaporation en a été poussée jusqu'à un certain point. Alors ce sont d'autres ouvriers qui s'en emparent, & qui conduisent le travail; ce qui s'appelle *rendre la mure ou muire*.

MUKEN, f. m., *Commerce*, mesure dont on se sert à Anvers pour les grains. Il faut quatre *mukens* pour faire le viertel, & 17 viertels & demi pour le last. *Voy. VIERTEL & LAST, Dictionnaire de commerce.*

MUKHTESIB, f. m., *Commerce*, on nomme ainsi en Perse celui qui a l'inspection des marchés. Cet officier règle le prix des vivres & des autres denrées qu'on apporte dans les bazars. Il examine aussi les poids & les mesures, & fait punir ceux qui en ont de fausses, après qu'il a fixé le prix des vivres & des marchandises, ce qu'il fait tous les jours; il en porte la liste scellée à la porte du palais. *Dictionnaire de commerce.*

MUL, f. f., *Comm.*, mousseline unie & fine que les Anglois rapportent des Indes orientales. Elle a 16 aunes de long sur trois quarts de large.

MULAR ou SOUFFLEUR, f. m., *Hist. nat. Ichtiol.*, poisson cétacée du genre des baleines; il ne diffère de l'épaular qu'en ce qu'il est plus long, & qu'il n'a point de nageoires au dos. *Rondelet, Hist.*

des poiss. part. I, liv. XVI, chap. x. Voy. EPAULAR, POISSON.

MULATO, f. f., *Mine*, on nomme ainsi au Potosi une mine qui tient le milieu par sa nature entre la Paco & la Négrillo, c'est-à-dire, qui n'est point de l'espèce des mines rouges, ni de celles des noires proprement dites. La *mulato* est distinguée de la Paco & de la Négrillo, en ce qu'elle a plus de marcassite, plus de soufre que n'en ont la Paco & la Négrillo. Voy. PACO & NÉGRILLO.

MULATRE, f. m. & f., *Terme de voyageur*, en latin *hybris* pour le mâle, *hybryda* pour la femelle, terme dérivé de *mulet*, animal engendré de deux différentes espèces. Les Espagnols donnent aux Indes le nom de *mulata* à un fils ou fille nés d'un negre & d'une indienne, ou d'un indien & d'une négresse. A l'égard de ceux qui sont nés d'un indien & d'une espagnole, ou au contraire, & semblablement en Portugal, à l'égard de ceux qui sont nés d'un indien & d'une portugaise, ou au rebours, ils leur donnent ordinairement le nom de *métis*, & nomment *jambos*, ceux qui sont nés d'un sauvage & d'une métive : ils diffèrent tous en couleur & en poil. Les Espagnols appellent aussi *mulata*, les enfans nés d'un maure & d'une espagnole, ou d'un espagnol & d'une mauresse.

Dans les isles françoises, *mulâtre* veut dire un enfant né d'une mere noire, & d'un pere blanc; ou d'un pere noir, & d'une mere blanche. Ce dernier cas est rare, le premier très-commun par le li-

bertinage des blancs avec les négresses. Louis XIV, pour arrêter ce désordre, fit une loi qu'il condamne à une amende de deux mille livres de sucre celui qui sera convaincu d'être le pere d'un *mulâtre*; ordonne en outre, que si c'est un maître qui ait débauché son esclave, & qui en ait un enfant, la négresse & l'enfant seront confisqués au profit de l'hôpital des freres de la charité, sans pouvoir jamais être rachetés, sous quelque prétexte que ce soit. Cette loi avoit bien des défauts : le principal est, qu'en cherchant à remédier au scandale, elle ouvroit la porte à toutes sortes de crimes, & en particulier à celui des fréquens avortemens. Le maître pour éviter de perdre tout à la fois son enfant & sa négresse, en donnoit lui-même le conseil; & la mere tremblante de devenir esclave perpétuelle, l'exécutoit au péril de sa vie. (D. J.) (*)

MULBRACHT, *Géogr.*, ce n'est qu'un petit bourg d'Allemagne au duché de Juliers; mais c'est la patrie d'Henri Goltz, illustre artiste, fils de Jean Goltz, renommé par son habilité à peindre sur le verre. Quoiqu'il ne fût point inférieur à son pere à cet égard, il s'est rendu particulièrement célèbre par quantité de beaux ouvrages de peinture qu'il a dessinés à la plume dans son voyage d'Italie, & qu'il a gravés ensuite au burin. V. son article au mot GRAVEUR. Les noms de ces grands maîtres nous sont bien autrement chers, que ceux des électeurs & des princes, qui n'ont rien fait pour les arts. (D. J.)

(*) Il eût sans doute été à souhaiter pour les bonnes mœurs & pour la population des blancs dans les colonies, que les Européens n'eussent jamais senti que de l'indifférence pour les Négresses; mais il étoit moralement impossible que le contraire n'arrivât; car les yeux se font assez promptement à une différence de couleur qui se présente sans cesse, & les jeunes Négresses sont presque toutes bien faites, faciles & peu intéressées. On ne peut cependant s'empêcher de convenir que de ce désordre il ne soit résulté quelques avantages réels pour nos colonies. 1°. Les affranchissemens des *mulâtres* ont considérablement augmenté le nombre des libres, & cette classe de libres est, sans contredit, en tout temps, le plus sûr appui des blancs contre la rébellion des esclaves : ils en ont eux-mêmes; & pour peu qu'ils soient aisés, ils affectent avec les Negres la supériorité des blancs, à quoi il leur faudroit renoncer si les esclaves secouoient le joug; & en temps de guerre, les *mulâtres* sont une bonne milice à employer à la défense des côtes, parce que ce sont presque tous des hommes robustes & plus propres que les Européens, à soutenir les fatigues du climat. 2°. La consommation qu'ils font des marchandises de France, en quoi ils emploient tout le profit de leur travail, est une des principales ressources du commerce des colonies. (A. A.)

MULCIER,

MULCIBER, *Mytholog.*, surnom de Vulcain chez les Latins; ce surnom ne pouvoit échapper à Milton, en appliquant la fable de la chute du ciel que fit Vulcain à celle des mauvais anges: mais il faut dire comme ce poëte peint cette terrible chute.

In Ausoniam land

Men call d'him Mulciber, and how he fell

From heaven they fabled, thrown by angry Jove

Scheer o' er the chrystal battlements from morn

To noon he fell; from noon to dewy eve,

A summe'r's day; and with the setting sun

Dropt from the zénith, like a falling star

On Iemnos, the Ægean isle.

(D. J.)

MULCTE, f. f., *Jurispudence*, se dit au palais pour amende; & *mulcter*, pour condamner ou imposer à une amende.

MULDAU, LE, *Géogr.*, rivière de Bohême; elle a sa source dans les montagnes qui séparent la Bohême du duché de Bavière, reçoit dans son cours plusieurs autres petites rivières, & va se perdre dans l'Elbe, un peu au-dessus de Melnick. Il ne faut pas confondre le *Muldau* avec la *Mulde*, ni la *Multe*. V. **MULDE** & **MULTE**. (D. J.)

MULDE, LA, *Géogr.*, rivière d'Allemagne, qui prend sa source dans la partie méridionale de la Misnie, passe à Zwickaw, & après avoir grossi les eaux de celle de la *Multe*, elle va se rendre dans l'Elbe, auprès de la ville de Dessau. (D. J.)

MULE, f. f., espèce de chaussure à l'usage des femmes & des hommes. Celle des femmes est un soulier sans quartier, & à talons plus larges & plus plats. Celle des hommes, est un soulier sans courroie, & à talons tout à fait bas. Le pape a au bout de sa *mule* une croix d'or, qu'on va baiser avec un grand respect. *Mule* vient de *mulleus*, chaussure des rois d'Albe, & ensuite des patriciens.

MULE, *Chirurgie*, espèce d'engelure que le froid cause aux talons. Voyez **ENGELURE**.

MULELACHA, *Géogr. ancien.*, promontoire de la Mauritanie Tangitane, *Tome XXII. Partie I.*

qui avance dans l'Océan atlantique. (D. J.)

MULEMBA, *Hist. nat. Botan.*, arbre d'Afrique qui croît abondamment au royaume de Congo, & qui ressemble au laurier royal. Ses feuilles sont toujours vertes, & l'on fait une étoffe très-fine avec son écorce.

MULES TRAVERSIERES, *Maréchal.*, on appelle ainsi des crevasses qui viennent au boulet & au pli du boulet du cheval.

MULET, ou **CABOT**, f. m., *Hist. nat. Ichthyologie*, poisson de mer écailleux: c'est une espèce de muge. Voyez **MUGE**. On le trouve aussi dans les étangs formés par la mer, & il remonte les rivières. Il croît jusqu'à la longueur d'une coudée; il a la tête plus grosse, plus large, & plus courte que les autres muges; les yeux sont grands & couverts d'une sorte de taie; il a les lèvres petites, la bouche grande & dénuée de dents; le dos large & noirâtre, le ventre blanc avec des traits noirs sur les côtés qui s'étendent depuis les ouies jusqu'à la queue. Ce poisson a deux nageoires aux ouies, deux plus petites placées plus bas; une autre derrière l'anus, & deux sur le dos; il n'y a que la première qui ait des aiguillons. Le *mulet* ne mange pas d'autres poissons; il trouve sa nourriture dans la boue, & sa chair la sent sur-tout en été; les *mulets* de mer sont les meilleurs; ceux des étangs sont plus gras, mais ils ont moins de goût. Rondelet, *hist. des poiss. part. prem. liv. IX, chap. j. Voy. POISSON*.

MULET, f. m., *Gram. & Maréchal.*, animal monstrueux engendré d'un âne & d'une jument. On dit d'un cheval qui a la croupe effilée & pointue, qu'il a la croupe du *mulet*, parce que les *mulets* l'ont ainsi faite.

MULET, se dit aussi dans le *Jardinage*, d'une espèce de monstre végétal que l'on produit en mettant de la poussière fécondante d'une espèce de plante dans le pistil, ou dans l'utricule d'un autre.

Si deux plantes ont quelque analogie dans leurs parties, particulièrement dans leurs fleurs, la poussière de l'une s'imprégnera de celle de l'autre, & la graine ainsi fécondée produira une plante différente de l'une & de l'autre: nous en

avons un exemple dans le jardin de M. Fairchild à Hoxton.

Cette espèce d'accouplement de deux plantes ressemblant assez à celui d'un jument avec un âne, d'où proviennent les *mulets*, les plantes qui en viennent ont reçu le même nom, elles sont aussi comme ces animaux, incapables de perpétuer leur espèce.

Cette opération sur les plantes nous fait voir comment on peut altérer le goût & changer les propriétés d'un fruit, en imprégnant l'un de la poussière d'un autre de la même classe; par exemple, une poire avec une pomme, ce qui fera que la pomme ainsi imprégnée se gardera plus long-temps, & sera d'un goût plus piquant; si des fruits d'hiver sont imprégnés de la poussière des grains d'été, ils s'en gâteront plutôt. De cet accouplement accidentel de la farine de l'un avec l'autre, il peut arriver que dans un verger où il y a différentes espèces de pommes, les fruits cueillis sur le même arbre différent par le fumet & par le temps de leur maturité: c'est de ce même accouplement accidentel que provient la variété prodigieuse des fleurs & des fruits qui naissent tous les jours de graine. Voyez FARINE & GRAINE.

MULET, *Pêch.*, on la fait avec la bouillante, usitée dans le ressort de l'amirauté de Bayonne, c'est une sorte de filet dérivant à fleurs d'eau comme ceux qui servent à la pêche des harengs, maquereaux & sardines. Les bouillantes ou rets de trente-six mailles pour la pêche des *mulets* est une espèce de filet tramailé, & qui opère à la surface de l'eau, soutenu par des flottes de liège, & calant de sa hauteur au moyen des petits plommées dont il est chargé par le bas; ainsi l'opération de cette espèce de filet est la même que celle des manets pour la pêche du maquereau; le filet n'a qu'une brasse de hauteur, & cinquante à soixante de longueur, les pêcheurs ne prennent avec ce ret que les *mulets*; ils viennent en troupes comme les harengs, les maquereaux, les sardines, & paroissent à la côte depuis le mois d'août jusqu'à celui de mars.

L'esnail ou hameau des bouillantes est de deux espèces, les plus larges mailles ont quatre pouces neuf lignes en carré, & les plus serrées quatre pouces sept

lignes, la charte, toile, nappe, ou flue du milieu a seulement treize lignes carrées: comme ce filet pêche en derive, il ne peut jamais faire de tort à l'empoissonnement des côtes, n'arrêtant dans les étoiles que le poisson de la taille au moins du hareng.

MULET, *Marine*, c'est un vaisseau de moyenne grandeur, dont on se sert en Portugal, qui a trois mâts avec des voiles latines.

MULETIER, s. f., *Maréchal*, palefrenier & conducteur des mulets.

MULETIÈRES, s. f., *terme de Pêche*, usité dans le ressort de l'amirauté de Bayeux.

Les *muletieres* sont des pièces de filets de la longueur de 40 à 50 brasses chacune, à la volonté des pêcheurs; le ret a cinq à six piés de hauteur; la tête en est garnie de flottes de liège, & le pié de pierres qui l'arrêtent sur le sable. Les pêcheurs de ce lieu les tendent comme des hauts parcs, d'un bout à terre & de l'autre à la mer; ils forment à cette partie du filet qu'ils tramailent ordinairement, une espèce de crochet comme aux rets de hauts parcs & pêcherie de la Hougue & de Carentan, où le poisson s'arrête, ou qui le font retourner à la côte jusqu'à ce que la marée vienne à se retirer & à les laisser à ses: le nom de *muletieres* vient des mulets que ces pêcheurs y prennent ordinairement.

MULETTE, s. f., *terme de Fauconnerie*, c'est le gifier des oiseaux de proie, où tombe la mangeaille du jabot pour se digérer; quand cette partie d'un oiseau de proie est embarrassée des entrées qui sont retenues par une humeur visqueuse & gluante, on dit qu'il a la *mulette* empelottée; alors il se forme quelquefois une peau qu'on appelle *doublure*, ou *dou-ble mulette*, qu'on purge par le moyen des pilules qu'on lui fait avaler. Il faut alors purger l'oiseau avec la filasse ou le coton, lié de sel ammoniac & d'une fois autant de sucre candi, ensuite on porte l'oiseau sur le poing & on le jardine, mettant un baquet plein d'eau auprès de lui, puis on lui desserre le chaperon, le lâchant presque tout à fait, & on ne le quitte point qu'il ne commence à tirer du collier, alors il ne tarde guère à rendre la doublure; deux heures après on lui fait demi-gorgée d'une cuisse de poulet toute

MULTAN, *Géog.*, ville des Indes, passablement fortifiée, capitale d'une province de même nom dans les états du grand-Mogol. Cette province a bien déchu de son ancien trafic, elle ne fournit gueres à présent au commerce que quelques chevaux, & des chameaux sans poil, mais elle paye à l'empereur du Mogol 50 lacs & 25 mille roupies. On fait qu'un lac vaut 100000 roupies, & la roupie 3 livres de France. Le peuple est mahométan, ou payen, & idolâtre. La ville de *Multan* a beaucoup de baniens & de gentils qu'on nomme *raspoutes*; cette place est très-importante pour le Mogol, lorsque les Persans sont maîtres de Candahar. *Long.* 115. 20. *lat.* 29. 40. (*D. J.*)

MULTANGULAIRE, *adj.*, *Géom.*, se dit d'une figure ou d'un corps qui a plusieurs angles. *Voyez* ANGLE & POLYGONE, qui est plus usité.

MULTE, *LA*, *Géogr.*, rivière d'Allemagne, dans la haute Saxe. Elle a sa source aux confins de la Bohême, traverse la Misnie, & se jette dans la Mulde, un peu au-dessus de Grimmen. (*D. J.*)

MUTILATERE, *adj.*, *en Géométrie*, est un mot qui s'applique aux figures qui ont plus de quatre côtés ou angles; on les nomme autrement & plus ordinairement *polygones*. *Voyez* POLYGONE. (O)

MULTINOME, *adj.*, se dit *en Mathématique*, des quantités composées de plusieurs autres, comme $a + b + c + d$, &c. *Voyez* RACINE, MONOME, BINOME, &c.

M. Moivre a donné dans les *Transactions philosophiques*, n°. 230. une méthode pour élever un *multinome* quelconque infini à une puissance quelconque, ou pour en extraire la racine quelconque. Cette méthode est un corollaire de la méthode générale de M. Newton pour élever un binome quelconque; $a + b$ à une puissance quelconque. Le théorème de M. Moivre est rapporté au commencement de l'analyse des infiniment petits de M. Stone, traduit en françois, & imprimé à Paris en 1735. *Voyez à l'article* BINOME la formule de M. Newton. (O)

MULTIPLE, *adj.*, se dit *en Arithmétique* d'un nombre qui en contient un

autre un certain nombre de fois exactement. *Voyez* NOMBRE, ÉQUIMULTIPLE, &c.

Ainsi 6 est *multiple* de 2; ou, ce qui est la même chose, 2 est une partie aliquote de 6, puisque 2 est contenu dans 6 trois fois; de même que 12 est *multiple* de 6, 4 & 3, puisqu'il contient deux fois 6, trois fois 4 & quatre fois 3. (O)

Une raison *multiple* est celle qui se trouve entre des nombres *multiples*. *Voyez* RAISON & RAPPORT.

Si le plus petit terme d'un rapport est une partie aliquote du plus grand au plus petit il est appelé *multiple*, & celui du plus petit au plus grand est nommé *sous-multiple*.

Le nombre *sous-multiple* est celui qui est contenu dans un nombre *multiple*; ainsi 1, 2 sont *sous-multiples* de 6, & 3 *sous-multiple* de 9.

Les rapports doubles, triples, &c. comme aussi les rapports sous-doubles, sous-triples, &c. sont différentes espèces de rapports *multiple*, ou *sous-multiples*.

MULTIPLE, point *multiple* *en Géométrie*, est le point commun d'intersection de deux ou plusieurs branches d'une même courbe qui le coupent. *Voyez* BRANCHE, COURBE & POINT.

MULTIPLE, poulie *multiple* est *en Mécanique*, un assemblage de plusieurs poulies. *Voyez* POULIE & MOUFFLE. (O)

MULTIPLICANDE, *f. m.*, est dans l'*arithmétique*, un des deux sectateurs de la multiplication; c'est le nombre que l'on donne à multiplier par un autre, qu'on appelle *multiplicateur*. *Voyez* MULTIPLICATEUR.

MULTIPLICATEUR, *f. m.*, se dit *en Arithmétique*, du nombre par lequel on doit multiplier le *multiplicande*. *Voyez* MULTIPLICANDE.

Des deux nombres donnés dans la multiplication, on prend ordinairement le plus grand pour *multiplicande*, & on le place au-dessus du plus petit qu'on prend pour *multiplicateur*. Mais le résultat de l'opération sera toujours le même, quel que soit celui des deux nombres qu'on prendra pour *multiplicande*, ou pour *multiplicateur*; en effet, quatre fois 5, ou cinq fois 4, font éga-

lement 20, comme on le voit à l'œil par la figure suivante :

$$\begin{array}{r}
 4 \\
 . . . 7 \\
 \\
 \\
 5 \\
 \\

 \end{array}$$

Voyez MULTIPLICATION.

De ce que a par b , ou b par a donnent le même produit, il s'ensuit que de quelque manière qu'on multiplie l'une par l'autre trois quantités a, b, c , elles donneront le même produit; car 1°. $ab = ba$, donc 1°. $abc = bac$; 2°. $cab = cba$; 3°. $cab = abc$, & $cba = bac$; 4°. $bac = bca$; 5°. $aba = acb$, &c. donc on verra que tous les produits $abc, acb, bac, bca, cab, cba$ sont égaux. Il en seroit de même si on prenoit quatre quantités, a, b, c, d , & ainsi de suite. Voyez PRODUIT (*). (O)

MULTIPLICATION, f. f., en Arithmétique, c'est une opération par laquelle on prend un nombre autant de fois qu'il est marqué par un autre, afin de trouver un résultat que l'on appelle *produit*. Si l'on demandoit, par exemple, la somme de 329 liv. prises 58 fois; l'opération par laquelle on a coutume, en arithmétique, de déterminer cette somme, est appelée *multiplication*. Le nombre 329, que l'on propose de multiplier, se nomme *multiplicande*; & le nombre 58, par lequel on doit multiplier, est appelé *multiplicateur*; & enfin on a donné le nom de *produit* au nombre 19082, qui est le

résultat de cette opération. Voici comment elle s'exécute.

Multiplicande, ... 329.
Multiplicateur, ... 58.

$$\begin{array}{r}
 2632. \\
 1645. \\
 \hline
 19082. \text{ Produit.}
 \end{array}$$

Après avoir disposé le multiplicateur 58 sous le multiplicande 329, c'est-à-dire, les unités de l'un sous les unités de l'autre, les dizaines sous les dizaines, &c. & avoir tiré une ligne, je dis 8 fois 9 = 72; je pose 2 & je retiens 7, comme dans l'addition; ensuite 8 fois 2 = 16, auxquels ajoutant 7 j'ai 23; je pose donc 3 & retiens 2; après quoi je dis, 8 fois 3 = 24 & 2 retenus font 26; j'écris 6 & pose 2 en avançant vers la gauche.

Quand j'ai opéré sur le multiplicande 329 avec le premier nombre 8 du multiplicateur; je répète une opération semblable avec le nombre suivant 5, ayant soin de mettre le premier chiffre de ce nouveau produit sous les dizaines, parce qu'alors ce sont des dizaines qui multiplient; & faisant ensuite l'addition des deux produits 2632 & 1645 disposés comme on le voit dans l'exemple, je trouve que le produit total est 19082.

S'il y avoit eu trois chiffres au multiplicateur, on auroit agi sur le multiplicande avec le troisième chiffre du multiplicateur, de même que l'on a fait avec les deux premiers, observant de placer le premier chiffre de ce troisième produit sous le chiffre qui multiplie; ce qui est une loi générale dont la raison est bien évidente; car à la troisième place

(*) La preuve de la division par la multiplication, indiquée dans beaucoup d'ouvrages est fautive: car pourvu que dans la division on ait bien fait les soustractions, & qu'on ait mis d'ailleurs au quotient tels chiffres qu'on voudra, qu'on se soit trompé dans les produits, pourvu qu'on se trompe de même, ce qui est très-possible, dans le produit du quotient par le diviseur on aura le dividende pour résultat.

Mais on ne se tromperoit pas si on prenoit le dividende, & non pas le diviseur pour multiplicateur; parce qu'alors les produits seroient différents. Voyez DIVISION.

Soit a à diviser par b . Le quotient q est le reste r : il est évident qu'en divisant a par q , on aura un quotient différent de b , & un reste s différent de r , à moins que r ne fût plus petit que b & que q : ainsi cette preuve de la division ne vaudroit rien. Par exemple, soit divisé 261 par 179, le quotient est 2 & le reste 3; soit divisé ensuite 361 par 2, le quotient est 180, & le reste 1. (O)

chaude, ou d'une aile de pigeon bien trempée il faut donner aux laniers & aux facons une dose plus forte de sel ammoniac, qu'aux tiercelets & aux facons.

MULHAUSEN, *Géogr.*, ville impériale d'Allemagne, dans la Turinge, sous la protection de l'électeur de Saxe, ce qui fait qu'elle est rangée parmi les villes de basse-Saxe; elle a essuyé bien des calamités en divers temps. Henri le Lion la prit d'assaut en 1181, & la brûla. En 1366 un tremblement de terre en renversa la plus grande partie; en 1442 un incendie ne lui fut guère moins funeste; en 1525 elle fut assiégée par l'électeur de Saxe & le land-grave de Hesse, à cause des payfans révoltés qui s'en étoient emparés; enfin après la paix de Westphalie, les divers partis l'ont ravagée tour à tour. Elle est située dans un pays fertile, sur la rivière d'Unstruth, à 5 milles de Nordhausen, 6 N. E. d'Eysenach, 10 N. O. d'Erford, 14 S. O. de Cassel. *Long.* 28, 14. *lat.* 51. 13. (D. J.)

MULHAUSEN ou **MULHOUSE**, *Géogr.*, ville alliée des Suisses dans la haute Alsace à 6 lieues de Basle, 7 de Befort, dans une isle formée par l'Ill, & deux autres petites rivières: elle est bien bâtie & fort peuplée. (*) C'est près de cette ville que M. de Turenne battit un corps de cavalerie des alliés, le 24 décembre 1674. Cette action avoit été précédée de celle de Ensheim, & mit le trouble dans l'armée des ennemis, & en délivra l'Alsace. *long.* 25. 2, *latitude* 47. 51. (C)

MULHEIM, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne, dans l'électorat de Cologne, proche le Rhein. *Long.* 24, 46. *lat.* 50. 48.

MULIER, *f. m.*, *terme de Pêche*, sorte de filet avec lequel les pêcheurs prennent souvent des mulets, sorte de poisson, ce

qui dans certaines provinces a fait donner à ce filet le nom de *mulier*.

Lors des vives eaux, & sur-tout dans les grandes marées, la mer découvre aux environs de Cayeaux un grand espace de terrain, sur lequel les pêcheurs forment des espèces de bas parcs aux écores & pentes des bancs, où ils tendent leurs *muliers* de la même manière que sont tendus les bas parcs en forme de fer à cheval. Voyez PARCS. Ils ensablent le pié du bas du filet, & font tenir les pieux de la même manière. La chute de la marée qui tombe rapidement sur la pente du banc de sable, entraîne vers le *mulier* tous les poissons qui se trouvent dans les eaux, au passage desquels le filet s'oppose.

Les pêcheurs nomment les bancs sur lesquels ils font cette pêche, *ravoirs*; ces ravoirs s'établissent très-avant dans la mer, & quand la saison est favorable, les pêcheurs font une pêche abondante, ils prennent dans le filet de toutes sortes de poissons plats & ronds qui sont venus chercher leur pâture sur les bas fonds où ils demeurent à sec au reflux, & se trouvent pris.

MULL, *Géogr.*, isle de la mer d'Ecosse, l'une des Westernes; elle a 24 milles de longueur, & à-peu-près autant de largeur. Elle abonde en orge, en avoine, en bétail, en bêtes fauves, en volaille, & en gibier: les lacs, les rivières voisines, & la mer, lui fournissent beaucoup de poisson; le duc d'Argyle en est seigneur. *Long.* 10, 57. *lat.* 56. 48 (D. J.)

MULLE, *f. f.*, *Commerce*, la garance *mulle* est la moindre de toutes; les 100 livres ne s'en vendent à Amsterdam que depuis 2 florins jusqu'à 8, au lieu que la fine de Zélande y coûte depuis 25 jusqu'à 33 florins.

(*) Quelques auteurs croient que c'est l'*Arialbinum* d'Antonin; mais l'abbé de Longuerue prétend qu'elle a été bâtie par les premiers empereurs d'Allemagne, sur les fonds de leur domaine; son nom de *Mulhouse* lui vient peut-être de la quantité de moulins qui s'y trouvent. Elle a beaucoup souffert durant les broutileries des empereurs avec les papes, & fut toujours fidèle aux empereurs. Ensuite elle se vit exposée à la tyrannie des landgraves, des avoués, & des préfets d'Alsace; enfin craignant pour sa liberté, elle s'allia avec Berne & Soleure en 1466, & avec Bâle en 1506. En vertu de cette incorporation étroite dans le corps helvétique, elle a toujours joui de l'avantage de la neutralité & de la paix, au milieu des guerres perpétuelles d'Allemagne.

MULLEUS, f. m., *Hist. anc.*, chaussure que portoient les rois d'Albe. Romulus la prit; les rois ses successeurs s'en servirent aussi. Elle fut à l'usage des curules dans les jours solennels. Jules-César porta le *mulleus*. Il étoit de cuir rouge. Il couvroit le pié & la moitié de la jambe; le bout en étoit recourbé en dessus, ce qui le fit appeller aussi *calceus*, *uncinatus*. Les empereurs grecs y firent broder l'aigle en or & en perles. Les femmes prirent le *mulleus*, les courtisannes se chaussèrent aussi de la même manière.

MULOT, f. m., *Hist. nat.*, animal quadrupède, qui a beaucoup de rapport avec la souris, cependant il est un peu plus gros; il a la tête à proportion beaucoup plus grosse & plus longue, les yeux plus grands & plus saillans, les oreilles plus allongées & plus larges, & les jambes plus longues. Toutes les parties du corps de cet animal sont de couleur fauve mêlée d'une teinte noirâtre; les parties inférieures sont blanchâtres. Les *mulots* sont très-communs, sur-tout dans les terres élevées. On en trouve de différentes grandeurs: les plus grands ont quatre pouces & plus de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, les autres ont jusqu'à un pouce de moins. Tous ces animaux se retirent dans des trous qu'ils trouvent faits ou qu'ils font eux-mêmes sous des buissons & des troncs d'arbres; ils y amassent une grande quantité de glands, de noisettes ou de fèves; on en trouve jusqu'à un boisseau dans un seul trou. On voit moins de *mulots* au printemps qu'en automne; lorsque les vivres leur manquent, ils se mangent les uns les autres. Le *mulot* produit plus d'une fois par an; chaque portée est de neuf ou dix. Il est généralement répandu dans toute l'Europe. Il a pour ennemis les loups, les renards, les martres, les oiseaux de proie, & lui-même. *Hist. nat. gén. & part. tome VIII. pag. 325. & suivantes. Voyez QUADRUPÈDE.*

On n'imagine pas à quel point les *mulots* sont nuisibles aux biens de la terre. Ils habitent seuls, souvent deux, quelquefois trois ou quatre dans un même gîte. M. de Buffon avoit semé quinze à seize arpens de glands en 740, les *mulots* enleverent tous ces glands & les emporterent dans leurs trous. On décou-

vrit ces trous, & l'on trouva dans la plupart un demi-boisseau & souvent un boisseau de glands, que ces animaux avoient ramassé pour vivre pendant l'hiver. M. de Buffon fit dresser dans cet endroit un grand nombre de pièges, où pour toute amorce on mit une noix grillée, & en moins de trois semaines on prit treize cent *mulots*, tant ces rats de campagne sont redoutables par leur nombre, par leur pillage, & par leur prévoyance à entasser autant de glands qu'il en peut entrer dans leurs trous.

Ils ravagent souvent les champs & les prés de la Hollande, mangent l'herbe des pâturages, & au défaut d'herbe, montent sur les arbres & en rongent les feuilles & le fruit. M. Musschenbroek rapporte, que le nombre de ces animaux étoit si grand en 1742, qu'un paysan en tua pour sa part cinq à six mille. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui, & ce n'est pas dans nos seuls climats que les *mulots* désoloient le monde. Il faut qu'ils aient fait autrefois de furieux dégâts à Ténédos, puisque Strabon parle d'un des Temples de cette isle, dédié par cette raison à Apollon Sminthien. Qui croiroit qu'Apollon eût reçu ce surnom à l'occasion des *mulots*? On les a pourtant représentés sur les médailles de l'isle, & l'on sait que les Crétois, les Troiens, les Eoliens les appeloient *μύλοι*. Elien rapporte qu'ils faisoient de si grands ravages dans les champs des Troiens & des Eoliens, qu'on eut recours à l'oracle de Delphes; la réponse porta qu'ils en seroient délivrés s'ils sacrifioient à Apollon Sminthien.

Nous avons deux médailles de Ténédos sur lesquelles les *mulots* sont gravés, l'une à la tête radiée d'Apollon avec un *mulot*, & le revers représente la hache à double tranchant; l'autre médaille est à deux têtes adossées, le revers montre la même hache élevée, & deux *mulots* placés tout au bas du manche. Strabon ajoute qu'on avoit sculpté un *mulot* auprès de la statue d'Apollon, qui étoit dans le Temple de Cryla, pour expliquer la raison du surnom de Sminthien qu'on lui avoit donné, & que même cet ouvrage étoit de la main de Scopas, ce sculpteur de Paros, si célèbre dans l'histoire. (D. J.)

tion : mais les grandeurs algébriques sont presque toujours précédées de coefficients & des signes + ou —. Voyez COEFFICIENTS & SIGNE. En ce cas 1°. $+ 3 cd \times + 5 bm = + 15 bcdm$, en disant $+ \times + = +$; ensuite $3 \times 5 = 15$; enfin $cd \times bm = bcdm$; en sorte que $+ 15 bcdm$ est le produit de $+ 3 cd \times + 5 bm$.

2°. Si l'on a une grandeur négative à multiplier par une grandeur positive, le produit doit être affecté du signe — : ainsi $- 2 bd \times + 3 af = - 6 abdf$, en disant $- \times + = -$, après cela $2 \times 3 = 6$, que l'on écrira à la suite du signe —, & $bd \times af = abdf$: le produit total de $- 2 bd \times + 3 af$ est donc $- 6 abdf$.

3°. Le produit d'une grandeur positive par une négative doit aussi être affecté du signe — ; c'est pourquoi $+ 4 rs \times - bd = - 4 bdrs$; ce que l'on détermine en disant $+ \times - = -$: 4×1 (que l'on suppose toujours précéder la quantité qui n'en est pas accompagnée) $= 4$: enfin $rs \times bd = bdrs$. Ainsi le produit de $+ 4 rs$ par $- bd = - 4 bdrs$; ce qui suppose que $+ \times - = -$; nous allons bientôt le démontrer.

4°. Deux grandeurs négatives ou affectées du signe — donnent + à leur produit, lorsqu'elles se multiplient ; $- 3 bd \times - 4 d = + 12 bd$: & c'est ce qui ne paroît pas aisé à concevoir. Comment moins par moins peut-il donner plus ? Examinons la manière dont les signes agissent les uns sur les autres.

Démonstration des règles précédentes. La multiplication des coefficients ne fait aucune difficulté ; ce sont des nombres qui se multiplient, comme dans l'arithmétique ; celle des quantités algébriques est de pure convention. Il n'y a donc que la multiplication des signes qui mérite une bonne explication ; il faut prouver que $+ \times + = +$; que $+ \times - = -$; que $- \times + = -$; que $- \times - = +$.

1°. $+ 3 \times + 4$ doit donner $+ 12$; car le multiplicateur $+ 4$ étant affecté du signe +, montre qu'il faut prendre la quantité $+ 3$ positive autant de fois qu'il est marqué par 4 ; c'est-à-dire, qu'il la faut prendre 4 fois telle qu'elle est ; or 4 fois $+ 3 = + 3 + 3 + 3 + 3 = + 12$; ainsi $+ \times + = +$.

2°. $+ 3 \times - 4 = - 12$. Remar-

quez que le multiplicateur 4 étant affecté du signe — fait connoître qu'il faut retrancher la grandeur $+ 3$ quatre fois ; or pour retrancher du positif il faut mettre du négatif : on écrira donc $- 3 - 3 - 3 - 3 = - 12$. On voit donc pourquoi $+ \times - = -$.

3°. $- 3 \times + 4 = - 12$; car le multiplicateur 4 étant positif signifie qu'il faut prendre $- 3$ quatre fois, & par conséquent écrire $- 3 - 3 - 3 - 3 = - 12$: ainsi $- \times + = -$.

5°. $- 3 \times - 4 = + 12$. On doit toujours se régler sur le signe du multiplicateur ; son signe étant négatif, le multiplicateur $- 4$ indique qu'il faut retrancher $- 3$ quatre fois : or pour ôter — on écrit + (Voyez SOUSTRACTION.) Donc pour ôter $- 3$ quatre fois, on écrira $+ 3 + 3 + 3 + 3 = + 12$. Ce n'est pas à l'apparence qu'il faut s'en tenir ; on doit toujours remonter à la valeur fondamentale des signes. On a donc tout ce que l'on s'étoit proposé de démontrer.

Ainsi on peut établir une règle générale très-simple pour la multiplication des signes. Toutes les fois que les quantités qui se multiplient ont le même signe, on écrira + au produit (puisque $+ \times + = +$, & que $- \times - = +$) ; mais on écrira —, quand elles auront des signes différens ; car $+ \times - = -$, & $- \times + = -$, ainsi qu'on l'a démontré ci-dessus.

Nous venons de donner les règles de la multiplication, par rapport aux monomes, c'est-à-dire, aux quantités algébriques qui n'ont qu'un terme : quant aux polinomes, c'est-à-dire aux quantités algébriques qui ont plusieurs termes, il faut multiplier, comme dans l'Arithmétique, tous les termes du multiplicande par chaque terme du multiplicateur ; on cherche ensuite la somme de tous ces différens produits, en réduisant les quantités semblables, s'il y en a. Voyez ADDITION & RÉDUCTION. Exemple :

$$aa - 2ac + cc$$

$\times$

$$a - c$$

$$a - 2a^2c + ac^2$$

$$- a^2c + 2ac^2 - c$$

$$a^3 - 3a^2c + 3ac^2 - c^3 \dots \text{prod. total.}$$

Pour multiplier $aa - 2ac + cc$ par $a - c$, on écrira le multiplicateur $a - c$

sous le multiplicande $aa - 2ac + cc$, comme on le voit dans l'exemple, & tirant une ligne, on dira $aa \times a = a^3$, on écrira a^3 en supprimant le signe $+$. Ensuite en multipliant le terme $- 2ac$ par a , en disant $- \times + = -$. $2ac \times a = 2a^2c$; on écrira donc $- 2a^2c$ à la suite de a^3 . On continuera de multiplier $+ cc$ par a , afin d'avoir $+ ac^2$, que l'on mettra à la suite de $- 2a^2c$ sous la ligne. Et si le multiplicande contenoit un plus grand nombre de termes, on ne finiroit pas de multiplier par a , à moins que tous les termes du multiplicande n'eussent été multipliés par ce premier terme du multiplicateur. Quand le premier terme du multiplicateur a fait son office, on fait agir de même le second terme $- c$ sur tous les termes du multiplicande; ainsi l'on dira $aa \times - c = - a^2c$, que l'on écrira, ainsi qu'il est marqué dans l'exemple. On multipliera ensuite $- 2ac$ par $- c$, en disant $- \times - = +$. $2ac \times c = 2ac^2$: le produit de $- 2ac$ par $- c$ est donc $+ 2ac^2$; enfin $+ cc \times - c = - c^3$. Tous les termes du multiplicande ayant été multipliés par chaque terme du multiplicateur, on tirera une ligne sous les produits, qui en sont venus; & faisant la réduction de ces produits, on trouvera que le produit total est $a^3 - 3a^2c + 3ac^2 - c^3$.

On voit par cet exemple qu'on ne multiplie jamais qu'un monome par un monome; ainsi la multiplication des polinomes est plus longue, mais elle n'est pas différente de celle des monomes: un plus grand nombre d'exemples seroit donc inutile, si ce n'est pour s'exercer; mais l'on peut s'en donner à soi-même tant que l'on voudra. (E)

Nous ajouterons ici quelques réflexions sur la multiplication tant arithmétique que géométrique.

Dans la multiplication arithmétique, un des deux nombres est toujours ou est censé être un nombre abstrait; on en a vu ci-dessus un exemple dans le cas des 45 ouvriers, qui ont fait chacun 26 toises; le produit est 26 toises multipliées non par 45 ouvriers, mais par le nombre abstrait 45. Ainsi la multiplication arithmétique est toujours d'un nombre concret par un abstrait, ou d'un nombre abstrait par un abstrait. C'est donc une question illu-

soire, que de proposer, comme l'on fait quelquefois, aux commençans de multiplier des livres, sous, & deniers, par des livres, sous & deniers. Voyez CONCRET & DIVISION.

A l'égard de la multiplication géométrique, elle n'est qu'improprement appelée telle; on ne multiplie point des lignes par des lignes, mais on multiplie le nombre des divisions supposées dans la ligne ab par celui des divisions d'une autre ligne ad faites avec la même commune mesure (voyez MESURE); & le produit de ces nombres indique le nombre de petits quarrés que contient le rectangle $abcd$, sur quoi voyez la fin de l'article ÉQUATION.

A l'égard du calcul qu'on a fait ci-dessus, & par lequel on trouve la ligne ao (fig. 10. Géomét.) $= 6$, comme étant le produit des deux lignes ab , ad , cela signifie seulement que cette ligne est égale au produit de ab par ad , divisé par la ligne au qu'on a prise pour l'unité; ou qu'elle est telle que son produit par au est égal au produit de ab par ad . Voyez PARALLÉLOGRAMME.

Sur la multiplication des fractions. Voy. FRACTION & DÉCIMAL.

MULTIPLICATION DES PLANTES, Jardinage, est leur vraie production; c'est le moyen que la nature leur a donné de se reproduire sans l'union des sexes, que quelques auteurs veulent admettre.

La graine est le moyen général qui perpétue les végétaux; eux-mêmes la produisent; & si l'on considère qu'une seule gouffe de pavot contient plus de mille graines, & qu'un pié ayant plusieurs tiges donne plusieurs gouffes, on trouvera ce produit immense.

Les plantes ligneuses ont encore une voie plus courte pour se multiplier; les unes par les boutures, jettons, sions qu'elles poussent à leurs piés, & qu'on leve tout enracinés; les autres par des boutures, plaçons, drageons, crossettes ou branches qu'on coupe sans racines, & qu'on aiguise par un bout pour les ficher en terre; enfin les marcottes & les provins qui sont des branches que l'on couche en terre pour leur faire prendre racines, en reproduisent plusieurs autres.

Les oignons ou cayeux qui viennent autour des gros, & qu'on détache pour les replanter ailleurs, multiplient les

• Ce sont des cent qui commencent à multiplier des unités, ils produisent donc des cent, & par conséquent il faut en placer le premier chiffre sous la colonne des cent, &c.

On voit donc que toute la difficulté de la *multiplication* consiste à trouver sur le champ le produit d'un chiffre par un autre chiffre. Ainsi il n'y a qu'à apprendre par cœur la table des *multiplications*. Voy. TABLE DE PYTHAGORE.

La théorie de cette règle est sujette à des difficultés qui embarrassent les commençans : 45 ouvriers ont fait chacun 26 toises d'ouvrage, quel est le produit total ? quoique le bon sens dise bien clairement qu'il faut multiplier 26 par 45, il paroît toujours étrange que des toises multiplient des ouvriers. Effectivement cela ne peut pas être. C'est pourquoi quand on propose de multiplier 26 toises par 35 ouvriers, la question se réduit uniquement à prendre 26 toises 45 fois ; & par-là on apperçoit évidemment qu'il n'y a que *multiplication* de toises.

Cette opération se fait avec beaucoup de célérité, quand il y a plusieurs zéros de suite, soit au multiplicateur soit au multiplicande, sur-tout quand les zéros commencent par la place des unités. Vous avez, par exemple 2000 à multiplier par 300 ; ne faites pas d'abord attention aux trois zéros du multiplicande, ni aux deux zéros du multiplicateur ; faites simplement l'opération sur les deux chiffres 2, 3, pour avoir leur produit 6, à la suite duquel vous placerez tant les zéros du multiplicande que ceux du multiplicateur, c'est-à-dire, cinq zéros en ce cas ; & vous aurez 600000, qui est le produit de 2000 par 300.

Quand les zéros sont mêlés avec les chiffres significatifs, vous prendrez toujours pour multiplicateur celui des deux nombres où il y a moins de chiffres significatifs ; parce que les zéros ne multipliant jamais, l'opération va plus vite. Vous avez, par exemple, 500203 à multiplier par 80009 : disposez les nombres comme vous le voyez ici,

$$\begin{array}{r}
 500203. \\
 80009. \\
 \hline
 4501827. \\
 4001624. \\
 \hline
 40020741827.
 \end{array}$$

où vous remarquerez qu'après avoir fait agir le 9 du multiplicateur l'on a passé tout d'un coup à son chiffre 8, qui est à la cinquième place, & cela par la raison que les zéros ne sauroient rien produire.

Parlons maintenant de la *multiplication* composée, c'est-à-dire, de celle où il y a des quantités de différente espèce. On demande à combien reviennent 35 aunes d'étoffe à 24 liv. 15 s. l'aune.

$$\begin{array}{r}
 35 \text{ aunes} \\
 \text{à } 24 \text{ l. } 15 \text{ s. l'aune.} \\
 \hline
 140 \\
 70 \\
 840 \\
 \hline
 \text{Pour } 10 \text{ s. } 17 \text{ } 10 \\
 \text{Pour } 5 \text{ s. } 8 \text{ } 15 \\
 \hline
 856 \text{ l. } 5 \text{ s.}
 \end{array}$$

Sans faire d'abord attention aux 15 s. on multipliera 35 par 24, dont le produit est 840 liv. après quoi on cherchera ce que produiront 35 aunes à 15 s. l'aune. On observera donc que 15 s. = 10 s. + 5 s. prenons 35 aunes à 10 s. il est certain que si 10 s. valoient 1 livre, 35 aunes vaudroient 35 livres : mais 10 s. ne sont que la moitié d'une livre ; par conséquent 35 aunes ne vaudront que la moitié de 35 liv. = 17 liv. 10 s. On placera donc ces nombres ainsi que l'opération l'indique ; & l'on prendra ensuite la valeur de 35 aunes à 5 s. mais comme 35 aunes à 10 s. ont produit 17 livres 10 s. il est évident que 35 aunes à 5 s. produiront la moitié de 17 liv. 10 s. = 8 liv. 15 s. que l'on écrira sous le produit précédent ; faisant ensuite l'addition des différens produits, on trouvera que le produit total est 856 liv. 5 s.

Cette manière de multiplier s'appelle *multiplication par les parties aliquotes*. Les parties aliquotes d'une quantité sont celles qui divisent exactement & sans reste la quantité dont elles sont parties : ainsi 10 s. est une partie aliquote de la livre, ils en sont la deuxième partie ; 5 s. en sont le quart, 2 s. le dixième, & 1 s. le vingtième. Mais 9 s. ou 7 s. ne sont pas des parties aliquotes de la livre, parce que 9 & 7 ne divisent pas 20 s. valeur de la livre exactement & sans reste : mais il est facile de trans-

former ces quantités en parties aliquotes de la livre ; car $9 \text{ f.} = 4 \text{ f.} + 5 \text{ l.}$ parties aliquotes de la livre.

La preuve de la *multiplication* se fait en divisant le produit par un des deux facteurs, l'autre facteur doit venir au quotient si l'opération est bien faite ; savoir le multiplicande, si on a divisé par le multiplicateur, & le multiplicateur si on a divisé par le multiplicande. Ou bien mettez le multiplicateur en la place du multiplicande, & faisant l'opération à l'ordinaire, vous devez retrouver le même produit qu'auparavant : car il est clair que 6×8 ou 8×6 produisent également 48.

La *multiplication* en croix est une méthode prompte & facile pour multiplier des choses de différentes especes ou dénominations par d'autres de différente especes aussi, par exemple, des sous & des deniers par des sous & des deniers, des piés & des pouces par des piés & des pouces ; ce qui est fort usité dans la mesure des terrains. En voici la méthode.

	piés.	pou.
Supposons qu'on ait 5 piés 3	5	3
pouces à multiplier par 2 piés 4	2	4
pouces : dites, 2 fois 5 piés font	10	6
10 piés, & 2 fois 3 pouces font 6	1	8
pouces ; ensuite 4 fois 5 font 20		1
pouces, ou 1 pié 8 pouces ; enfin		
4 fois 3 font 12 parties de pié,	12	3
ou 1 pouce : la somme de ces		
trois produits sera 12 piés 3 pouces.		

On pourroit encore faire cette opération d'une manière assez commode, en considérant les pouces comme des fractions de pié ; ce qui réduiroit l'exemple proposé à cette forme, $5 \text{ piés } \frac{3}{12} \times 2 \text{ piés } \frac{4}{12}$; car 3 pouces sont le quart d'un pié, & 4 pouces en sont le tiers ; après quoi réduisant chaque terme à une seule fraction, l'on auroit $\frac{21}{4} \times \frac{2}{3} = \frac{14}{1} = 12 + \frac{2}{3} = 12 + \frac{1}{3}$; produit qui revient précisément au même que le précédent, puisqu'un $\frac{1}{3}$ de pié = 3 pouces.

La *multiplication* en géométrie se fait en supposant qu'une ligne ab (*Pl. géom. fig. 9*), qu'on appelle *décrivante*, se meuve perpendiculairement le long d'une autre, qu'on appelle la *directrice* ou *dirigente*. Voy. DÉCRIVANT, &c.

Par ce mouvement la décrivante forme le rectangle $adcb$; & si on divise la décri-

vante & la directrice en un certain nombre de parties égales, on formera par le mouvement autant de petits rectangles qu'il y a d'unités dans le produit du nombre des parties de la décrivante par le nombre des parties de la directrice ; par exemple, ici, 21. Voy. DIRECTRICE. En effet, quand la ligne ab a parcouru une partie de ad , les trois parties de la ligne ab ont formé trois petits rectangles dans la première colonne. Quand la ligne ab a parcouru deux parties de ad , il y a trois rectangles nouveaux de plus, & ainsi de suite. C'est pour cette raison que la *multiplication* s'exprime souvent en latin par le mot *ducta*, conduite ; & c'est de là que vient aussi le mot *produit*. Ainsi, pour dire que a est multiplié par b , on dit *ab ducta in b*, parce qu'on imagine qu'une de ces lignes se meuve perpendiculairement & parallèlement le long de l'autre, pour former un rectangle : de sorte qu'en géométrie *rectangle* & *produit* sont la même chose.

Maintenant comme dans toute *multiplication* l'unité est à un des facteurs comme l'autre est au produit, on peut faire ainsi la *multiplication* en lignes. Supposons qu'on ait $ab = 2$ (*fig. 10*), à multiplier par $ad = 3$. On fera un angle à volonté ; sur un des côtés de cet angle, on prendra la ligne $au = 1$, & sur le même côté on prendra ad pour le multiplicateur (3) ; ensuite on prendra sur l'autre côté de l'angle ab (2) pour le multiplicande ; on tirera ub , & par le point d la ligne dc parallèle à ub : je dis que ac est égal à 6, & est par conséquent le produit ; car $au : ad :: ab : ac$.

La *multiplication algébrique* est beaucoup plus simple que la numérique ; car pour multiplier une grandeur algébrique par une autre, il ne s'agit que d'écrire ces quantités les unes à côté des autres sans aucun signe ; ainsi a multiplié par b produit ab ; c multiplié par m donne cm ; mais pour s'exprimer avec plus de facilité, on observera que le signe $\times$ signifie *multiplié par*, & que celui-ci $=$ veut dire *égal* ou *vaut* : ainsi $a \times b = ab$, signifient que a multiplié par b égale ab , &c. où l'on voit que des quantités algébriques sont censées multipliées l'une par l'autre, dès qu'elles sont écrites les unes immédiatement à côté des autres, sans aucun signe ; ce qui est une pure conven-

plantes bulbeuses plus promptement que si on les semoit.

Les plantes fibreuses ou ligamenteuses, outre des graines très-abondantes, ont encore à leurs piés des talles qui les multiplient à l'infini.

Un moderne (Agricola, *Agriculture parfaite*, pag. 220) nous a donné la *multiplication* universelle des végétaux, en joignant l'art à la nature; il prétend que la partie inférieure de l'arbre a de même que la supérieure toutes les parties essentielles à la végétation: selon l'ordre de la nature, la tige a en soi un suc d'où peuvent provenir des racines; & on voit aux branches & aux feuilles de petits filets qui approchent des racines, & reprennent en terre; la branche a donc en soi des racines enfermées matériellement, donc la racine est dans la tige; de même une racine a de petits nœuds cauleux, de coupes ou gersures qui marquent les cercles des années d'où peuvent naître de petites tiges avec leurs branches: si les tiges n'étoient pas dans les racines, au moins matériellement, elles ne pourroient pas en pousser dehors.

Il conclut delà 2°. qu'on peut greffer plusieurs rameaux sur une grosse racine séparée du corps de l'arbre, & replanter à fleur de terre sans séparer les greffes que lorsqu'elles sont bien reprises. 2°. Qu'on peut également faire les mêmes greffes sur une racine découverte qui tient à l'arbre, en la coupant ensuite par morceaux enracinés où tiendront les greffes. 3°. Qu'une grande branche coupée en plusieurs morceaux qui auront chacun un œil, étant mise en terre par partie, & cirée par les deux bouts, reprendra parfaitement. On suppose que le morceau qui est en terre aura poussé des racines, ainsi que le font les branches de saule ou de figuier; de même un morceau de racine cirée par les deux bouts, poussera des racines qui étant devenues fortes, donneront de belles branches, pourvu qu'on laisse un peu sortir de terre le bout supérieur de cette racine.

Cet auteur appelle cette *multiplication*, la cent millième par rapport à celle qui se fait en semant; & il va jusqu'à faire planter des feuilles avec leurs queues en les coupant en deux par en haut, & garnissant de cire la partie coupée: il prétend par-là regarnir les bois & les planter à

neuf, ainsi qu'un autre auteur (le P. Mirandola, italien, fameux jardinier), qui de cette manière a fait prendre racine à des feuilles d'oranger.

Quand on égravillonne les orangers, au lieu de jeter les racines qu'on retranche, il veut qu'on les coupe en morceaux de piés, qu'on les cire par les deux bouts, qu'on y ente des branches en fente, & qu'on les replante séparément: tout le secret de l'art consiste, selon lui, à couper les branches par les jointures, & y appliquer chaudement de la cire composée, qu'il appelle la *noble momie*.

MULTIPLICITE, s. f, quantité excessive. Il ne se prend guere qu'en mauvaise part; ainsi on dit, la *multiplicité* des loix est la source des infractions & de la *multiplicité* des procès. La *multiplicité* des objets affoiblit la mémoire & le jugement. La *multiplicité* des dignités les dégrade toutes. La *multiplicité* des noms rend l'étude de l'histoire naturelle très-difficile. La *multiplicité* des especes augmente à l'infini les descriptions. D'où l'on voit qu'il ne se dit guere que des choses. On dira bien la *multiplicité* des ordres religieux, mais non la *multiplicité* des moines.

MULTIPLIER, en *Arithmétique*, c'est réduire en pratique la regle de multiplication. Voyez **MULTIPLICATION** & **MULTIPLICANDE**.

La regle de trois consiste à multiplier le troisieme terme par le second, & à diviser le produit par le premier terme. Voy. **REGLE DE TROIS**. (O)

MULTITUDE, s. f, *Gramm*, ce terme désigne un grand nombre d'objets rassemblés, & se dit des choses & des personnes: une *multitude* d'animaux, une *multitude* d'hommes, une *multitude* de choses rares. Méfiez-vous du jugement de la *multitude*; dans les matieres de raisonnement & de philosophie, sa voix alors est celle de la méchanceté, de la sottise, de l'inhumanité, de la déraison & du préjugé. Méfiez-vous-en encore dans les choses qui supposent ou beaucoup de connoissances, ou un goût exquis. La *multitude* est ignorante & hébétée. Méfiez-vous-en sur-tout dans le premier moment; elle juge mal, lorsqu'un certain nombre de personnes, d'après lesquelles elle réforme ses jugemens, ne lui ont encore donné le ton. Méfiez-vous-en dans la morale; elle n'est pas capable d'actions

fortes & généreuses : elle en est plus étonnée qu'approbatrice ; l'héroïsme est presque une folie à ses yeux. Méfiez-vous-en dans les choses de sentiment ; la délicatesse de sentimens est-elle donc une qualité si commune qu'il faille l'accorder à la *multitude* ? En quoi donc , & quand est-ce que la *multitude* a raison ? En tout ; mais au bout d'un très-long temps , parce qu'alors c'est un écho qui répète le jugement d'un petit nombre d'hommes sentés qui forment d'avance celui de la postérité. Si vous avez pour vous le témoignage de votre conscience , & contre vous celui de la *multitude* , consolez-vous-en , & soyez sûr que le temps fait justice.

MULTIVALVES, LES, Conchiliol. , coquilles à plusieurs pieces jointes ensemble. Les naturalistes distribuent les coquilles en trois classes ; savoir , en univalves , c'est-à-dire , qui n'ont qu'une écaille ou une piece ; en bivalves , c'est-à-dire , qui ont deux pieces , & en *multivalves* , c'est-à-dire , qui en ont plusieurs.

Les coquilles qui ont plusieurs pieces jointes ensemble , forment les six familles suivantes.

La premiere est celle des ourfins , boutons ou hérissons de mer , qu'on appelle en latin *echini* , & qui sont ordinairement hérissés de pointes ; lorsqu'on les trouve dénuées de ces pointes , c'est qu'elles sont tombées en les tirant de l'eau.

La deuxieme famille est remplie par l'oscabrion , qui est une espece de lépas à huit côtes , que l'on trouve vivant en Amérique & en France.

La troisieme famille des glands de mer , n'est pas plus difficile à remarquer. les especes en étant peu variées ; les Latins les nomment *balani*.

Les poussepiés qui n'ont aucune variété , sont très-faciles à connoître ; ils sont contenus dans la quatrieme famille sous le nom de *pollicipedes*.

Les conques anatiferes , *conchæ anatiferæ* , qu'il seroit difficile de traduire autrement en françois , fournissent la cinquieme famille ; il n'y a rien à observer que leur figure , qui souffre peu de différence.

La sixieme & derniere famille est celle des *Calades* , nom grec qu'on a traduit par celui de *pholades*. Elle est aussi aisée à reconnoître que les précédentes ; sa for-

me est oblongue , & ordinairement de couleur blanche , souvent renfermée dans des pierres de marne ; les unes ont six piés , les autres deux.

Des six genres de coquillages qui composent les *multivalves* , les glands de mer , les poussepiés & les conques anatiferes se ressemblent parfaitement , en égard aux animaux , & nullement pour les coquilles. Les trois autres qui sont les ourfins , les oscabrions & les pholades sont très-differentes.

La tête & la bouche de l'ourfin sont au-dessous des cinq dents garnies de leurs osselets qu'on trouve dans le m lieu de son orbite , & sa bouche se termine en intestin.

L'oscabrion ou lépas à huit côtes , a une tête formant un trou ovale à une de ses extrémités , & à l'autre est l'anüs ou la sortie des excréments. Cet animal n'a point de cornes , point d'yeux ni de pattes ; il rampe sur le rocher , comme le lépas.

Le gland de mer , le poussepié & les conques anatiferes sont assez semblables ; leur bouche , leur tête sont au bout de leur plumage ou panache.

La pholade à six valves , respire & prend sa nourriture par un de ses deux tuyaux ; il y a lieu d'y croire sa bouche placée ; celle à deux valves ne differe de l'autre que par sa coquille.

Il n'y a point de *multivalves* parmi les coquillages fluviatils.

MULTONES AURI, Hist. mod. , étoient autrefois des pieces d'or avec la figure d'un mouton ou agneau (peut-être de l'*Agnus Dei*) , dont la monnoie portoit le nom. *Multo* signifioit alors un mouton , de même que *multo* & *multo* , d'où vient l'anglois *mutton*. Cette monnoie étoit plus commune en France ; cependant il paroît par une patente de 33 , éd. I. qu'elle a aussi eu cours en Angleterre.

MULUYA, Géogr. , riviere d'Afrique , au royaume de Fez. Elle a sa source au pié du mont Atlas , & se jette dans la Méditerranée près de la ville de Gaçaca. C'est la même riviere que les anciens ont nommée *Malva* , *Molucath* & *Malvana* ; c'est aussi celle que Marmol & Dapper appellent *Mulucan*. Les Arabes lui donnent le nom de *Munzemur*. (D. J.)



MUMBO - JUMBO, *Hist. mod. superstition*, espece de fantôme dont les Mandingos, peuple vagabond de l'intérieur de l'Afrique, se servent pour tenir leurs femmes dans la soumission. C'est une idole fort grande. On leur persuade, qu'elles affectent de croire qu'elle veille sans cesse sur leurs actions. Le mari va quelquefois pendant l'obscurité de la nuit, faire un bruit lugubre derrière l'idole, & il persuade à sa femme que c'est le dieu qui s'est fait entendre. Lorsque les femmes paroissent bien persuadées des vertus que leurs maris attribuent à leur *mumbo-jumbo*, on leur accorde plus de liberté, & l'on assure qu'elles savent mettre à profit les momens où elles demeurent sous l'inspection de l'idole. Cependant on prétend qu'il se trouve des femmes assez simples pour craindre réellement les regards de ce fantôme incommodé; alors elles cherchent à le gagner par des présens, afin qu'il ne s'oppose point à leurs plaisirs. Des voyageurs nous apprennent qu'en 1727, le roi de Jagra eut la foiblesse de révéler à une de ses femmes tout le secret de *mumbo-jumbo*: celle-ci communiqua sa découverte à plusieurs de ses compagnes; elle se répandit en peu de temps, & parvint jusqu'aux seigneurs du pays: ceux-ci prenant le ton d'autorité que donne les intérêts de la religion, citerent le foible monarque à comparoître devant le *mumbo-jumbo*: ce dieu lui fit une réprimande sévère, & lui ordonna de faire venir toutes les femmes: on les massaera sur le champ; par-là l'on étouffa un secret que les maris avoient tant d'intérêt à cacher, & qu'ils s'étoient engagés par serment de ne jamais révéler.

MUMIE, voyez **MOMIE**.

MUMME, *Comm.*, c'est le nom que l'on donne à une espece de biere très-forte & très-épaisse, qui se brasse à Brunswick: elle est très-renommée. On peut la transporter fort loin, parce qu'elle a la propriété de se conserver très-long-temps.

MUNASCHIS ou **MUNASCHITES**, *f. m. pl. Hist. mod.*, secte de Mahométans qui suivent l'opinion de Pythagore sur la *métémpsychose* ou *transmigration*

des ames d'un corps dans un autre. En prétendant néanmoins qu'elles passeront dans le corps d'animaux avec lesquels on aura eu le plus d'analogie, de caractère ou d'inclination, celle d'un guerrier, par exemple, dans le corps d'un lion, & ainsi des autres; & qu'après avoir ainsi roulé de corps en corps pendant l'espace de 3365 ans, elles rentreront plus pures que jamais dans des corps humains. Cette secte a autant de partisans au Caire qu'elle en a peu à Constantinople. Son nom vient de *munaschat*, qui en arabe, signifie *métémpsychose*, qu'on exprime encore dans la même langue par le mot *altenasoch*, qui a aussi fait donner le nom d'*Altenasochites* à ceux qui sont infatués de cette opinion. Ricaut, de l'*Empir. ottom.*

MUNCHENSTEIN, *Géogr.*, bailliage du canton de Basle en Suisse. Le canton l'acheta par parties de la maison d'Autriche, de la famille Munch de *Munchenstein*, de l'évêché de Basle, &c. La maison d'Autriche renonça formellement à tous ses droits en 1517. Le baillif réside à *Munchenstein*, & sa préfecture dure huit ans. Le château de *Munchenstein* est important, à cause du passage en Suisse & à travers le Jura: il étoit beaucoup plus étendu qu'il ne l'est actuellement, le village de ce nom a pareillement été entouré de murailles, & il ne l'est plus.

MUNDA, *Géogr.*, en latin *Munda*; ancienne ville d'Espagne, au royaume de Grenade, à cinq lieues de Malaga, à la source du Guadalquivirejo. C'est près de cette ville que Jules-César vainquit les fils du grand Pompée; & c'est à ce sujet que Lucain a dit dans sa *pharsale* l. I. v. 40.

Ultima funesta concurrant praelia Munda.

Elle a retenu son nom sans aucun changement, mais elle n'a conservé ni son ancienne grandeur, ni sa dignité. Autrefois elle étoit la capitale de la Turde, aujourd'hui ce n'est plus qu'une petite ville située sur le penchant d'une colline au pied de laquelle passe la riviere. *Long.* 13. 22. *lat.* 36. 32. (*D. J.*)

MUNDEN ou **MYNDEN**, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne, au pays de Brunswick-Lunebourg, dans une fort jolie situation, au confluent de la Fulde, de la

Werte, & du Wéser. *Long.* 28. 14. *lat.* 52. 12. (D. J.)

MUNDERKINGEN ou **MUNDRINCHINGEN**, *Géog.*, petite ville d'Allemagne, dans la Souabe, sur le Danube, à 1 mille d'Ebing, & à 5 S. O. d'Ulm. *Long.* 27. 18. *lat.* 48. 15. (D. J.)

MUNDIBURNIE & **MUNDIBURDIES**, terme de quelques coutumes, synonymes à *mainbournie*. Voyez ce dernier.

MUNDICK, f. m. *Hist. nat. Minéralogie*, nom donné par les Anglois à une substance minérale qui, suivant la description, n'est autre chose que ce qu'on appelle en françois une *pyrite*. En effet, Chambers dit dans son *dictionnaire*, qu'il y en a de blanche, de jaune, de verte, & d'un brun foncé; il ajoute qu'il paroît que c'est une combinaison de soufre avec quelque substance métallique; qu'on lui donne souvent le nom de *maxy*, & qu'on la distingue par son éclat, & quelquefois par la couleur qu'elle donne aux doigts; que souvent le *mundick* accompagne les mines d'étain, que dans la province de Cornouailles il contient une grande quantité de cuivre; que les exhalaisons qui en partent sont nuisibles aux ouvriers des mines; que cependant l'eau qui sort dans les mines, après avoir passé sur cette substance, est un bon vulnéraire & guérit les blessures que les ouvriers se font. Voyez le *dictionnaire* de Chambers, au mot *Mundick*.

Par tous ces caractères, on voit que le *mundick* n'est autre chose que la *pyrite*, dont le soufre & le fer font la base, la *pyrite arsénicale* est d'une couleur blanche, la *pyrite jaune* est souvent très-riche en cuivre; les exhalaisons de la *pyrite arsénicale* ne peuvent être que nuisibles; souvent les *pyrites martiales* sont couvertes d'une croûte d'ochre; & le *vitriol*, dont la *pyrite* est la mine, est très-astringent & par conséquent peut être propre à guérir les blessures. Voy. **PYRITE**. (—)

MUNDIFICATIF ou **MUNDIFIANT**, se dit en *Médecine* des remèdes détersifs, digestifs, dessécatifs, cicatrisans & vulnéraires.

Ainsi cette sorte de remède sert à plusieurs fins. Les emplâtres ou onguens *mundificatifs* sont ceux qui détergent & dessèchent, & nettoient les ulcères de

deux espèces: savoir, les purulens & les sanieux. Voyez **ULCERE**.

Les principaux ingrédients de ces emplâtres sont la gentiane, l'aristoloche, l'énula campana, & les herbes vulnéraires. Voyez **DÉTERGENT** ou **DÉTERSIF**, & sur-tout l'article **VULNÉRAIRE**.

Le *mundificatif* d'ache est un des meilleurs que nous ayons en pharmacie. D'ailleurs tous les onguens & les baumes ont une vertu qui approche de celle des *mundificatifs*. Voyez **ACHE**.

MUNDUS, *Littérat.*, nom qui fut donné au fossé que Romulus fit creuser, quand il eut pris le parti de bâtir la ville de Rome. On tira sur ce fossé une ligne pour en marquer l'enceinte, & le fondateur traça lui-même un profond sillon sur la ligne qui avoit été tirée pour régler le circuit des murailles. Voilà quelle fut l'origine de cette ville qui devint la maîtresse du monde, en sorte que le fossé de Romulus & l'univers, *mundus*, n'eurent en latin qu'une même dénomination. (D. J.)

MUNGO, f. m. *Hist. nat. Bot. exot.*, Garcias dit que c'est une graine des Indes orientales, de la grosseur de celle de la coriandre sèche, noire dans sa maturité, & si commune à Guzarate & à Décan, qu'on la donne à manger aux chevaux: il n'a point décrit la plante qui produit cette graine, mais c'est une espèce de phaséole que Ray nomme *phaseolus oëlocaulis*, dont la tige est droite, haute de trois piés, portant des feuilles & des fleurs semblables à celles de notre haricot. Ses gousses contiennent les graines dont parle Garcias, & les Orientaux font cuire ce légume avec du beurre. (D. J.)

MUNIA ou **MINIE**, *Géog.*, ancienne ville d'Egypte, sur le bord occidental du Nil; c'est vraisemblablement le *Lycopolis* de Strabon. On fait dans cette ville des bardaques ou pots à l'eau, très-estimés au Caire pour leur façon & pour la qualité qu'ils ont de rafraîchir l'eau: mais ce n'est pas le seul endroit du monde où l'on fabrique de pareils vaisseaux; on en fait au Mexique, & mieux encore à Patna dans les Indes orientales. Voyez **GARGOULETTE**.

A une heure de *Munia*, en remontant le Nil, on découvre au haut de la mon-

tagne, du côté de l'orient, les fameuses grottes qui commencent de la basse Thébaïde, & qui continuent le long de cette montagne jusqu'à Montfallot. Le pere Vansleb dit qu'il compta trente quatre de ces grottes de file, mais que l'entrée de la plupart étoit bouchée par la terre qui étoit tombée d'en-haut. *Long. de Munia, 49, 55. lat. 26, 15. (D. J.)*

MUNICH, *Géog.* Les Allemands écrivent *Monchen*, mot qui veut dire *les moines*, en latin, *Monachium*; ville d'Allemagne en Bavière, dont elle est la capitale & la résidence ordinaire des électeurs.

Henri, duc de Saxe & de Bavière, fonda cette ville en 962, selon Aventin, qui a fait l'histoire du pays. Ce prince la bâtit sur le terrain des moines de Schaffelar. Othon IV la fit ceindre de murailles en 1157.

Le palais électoral est un des plus grands, des plus beaux, & des plus commodes qu'il y ait en Europe. L'électeur Maximilien l'éleva avec une dépense incroyable. Il y en a des descriptions complètes en allemand, en italien & en françois; mais ce superbe bâtiment est irrégulier dans son tout, défaut commun à toutes les grandes maisons royales, qui n'ont pas été distribuées sur le dessin d'un même architecte, & dans les vues du premier plan.

Patin parle avec admiration des tableaux, des statues, & des bustes de jaspe, de porphyre, de bronze & de marbre, qui sont dans la galerie & dans l'appartement de l'électeur. Il y a entr'autres, un buste d'Alexandre plus grand que nature, qui a ce goût ravissant de l'antiquité qu'inspire le marbre. On y voit la valeur, l'ambition, & cette honnêteté charmante du héros, qui a eu tant de part à ses conquêtes de l'Asie.

Le roi de Suède, maître de *Munich*, admiroit dans ce palais, entr'autres choses, une cheminée de stuc, dont l'ouvrage, dit-il, le charmoit. Un seigneur qui l'accompagnoit, lui conseilla d'enlever du château tout ce qui lui plaisoit, & de faire ensuite raser le bâtiment. Ce conseil étoit digne d'un goth; Charles XII en fut indigné.

L'église & le collège des jésuites sont un des principaux ornemens de *Munich*; ce collège est un magnifique palais.

La ville n'est pas grande & mal fortifiée, ce qui fait qu'elle a été souvent prise & reprise dans les guerres d'Allemagne. Elle est agréablement située sur l'Isar, à 5 milles de Freisingen, 8 S. O. d'Augsbourg, 15. S. O. de Ratisbonne, 22. S. E. de Nuremberg, 56. S. O. de Prague, 68. S. O. de Vienne. *Long. selon Catlini, 29, 6, 30. lat. 48, 2. (D. J.)*

MUNICKENDAM, *Géog., voy. MONICKENDAM.*

MUNICIPAL, adj. *Jurispud.*, se dit de ce qui appartient à une ville. Chez les Romains, les villes appelées *municipia*, étoient dans l'origine des villes libres qui, par leurs capitulations, s'étoient rendues & adjoindes volontairement à la république romaine quant à la souveraineté seulement, gardant du reste leur liberté, leurs magistrats & leurs loix, d'où ces magistrats furent appelés *magistrats municipaux*, & le droit particulier de ces villes, *droit municipal*. Les villes qui tiroient leur origine de colonies romaines étoient un peu plus privilégiées. Dans la suite on appella *municipia*, toutes villes ayant un corps d'officiers pour les gouverner.

Parmi nous, on appelle *droit municipal*, le droit particulier d'une ville ou même d'une province.

Les officiers *municipaux*, que l'on distingue des officiers royaux & de ceux des seigneurs, sont ceux qui sont élus pour défendre les intérêts d'une ville, comme les maires, échevins, les capitouls, jurats, consuls, & autres magistrats populaires. *Voyez Aulugelle, liv. XVI. ch. xiiij. & au digeste, le tit. ad municip. Loyseau, des Seigneuries. (A)*

MUNICIPE, s. m. *Géog. & Hist. rom.* en latin, *municipium*; lieu habité soit par des citoyens romains, soit par des citoyens étrangers qui gardoient leurs loix, leur jurisprudence, & qui pouvoient parvenir avec le peuple romain à des offices honorables, sans avoir aucune sujétion aux loix romaines, à moins que ce peuple ne se fût lui-même soumis & donné en propriété aux Romains.

Le lieu ou la communauté, qu'on appelloit *municipium*, différoit de la colonie en ce que la colonie étant composée de romains que l'on envoyoit pour peupler une ville, ou pour récompenser des troupes qui avoient mérité par leurs ser-

vices un établissement tranquille , ces romains portoient avec eux les loix romaines , & étoient gouvernés selon ces loix par des magistrats que Rome leur envoyoit.

Le *municipe* , au contraire , étoit composé de citoyens étrangers au peuple romain , & qui , en vue de quelques services rendus , ou par quelque motif de faveur , conservoient la liberté de vivre selon leurs coutumes ou leurs propres loix , & de choisir eux-mêmes entr'eux leurs magistrats. Malgré cette différence , ils ne laissoient pas de jouir de la qualité de citoyens romains ; mais les prérogatives attachées à cette qualité , étoient plus resserrées à leur égard qu'à l'égard des vrais citoyens romains.

Servius , cité par Festus , dit qu'anciennement il y avoit des *municipes* , composés de gens qui étoient citoyens romains , à condition de faire toujours un état à part ; que tels étoient ceux de Cumès , d'Acerra , d'Atella , qui étoient également citoyens romains , & qui servoient dans une légion , mais qui ne possédoient point les dignités.

Les romains appelloient *municipalia sacra* , le culte religieux que chaque lieu municipal avoit eu , avant que d'avoir reçu le droit de bourgeoisie romaine ; il le conservoit encore comme auparavant.

A l'exemple des romains , nous appelons en France *droit municipal* , les coutumes particulières dont les provinces jouissent , & dont la plupart jouissoient avant que d'être réunies à la couronne , comme les provinces de Normandie , de Bretagne , d'Anjou , &c.

Paulus distingue trois sortes de *municipes* : 1^o. les hommes qui venoient demeurer à Rome , & qui , sans être citoyens romains , pouvoient pourtant exercer de certains offices conjointement avec les citoyens romains ; mais ils n'avoient ni le droit de donner leurs suffrages , ni les qualités requises pour être revêtus des charges de la magistrature. Tels étoient d'abord les peuples de Fondi , de Formies , de Cumès , d'Acerra , de Lavinium , de Tusculum , qui , quelques années après , devinrent citoyens romains.

2^o. Ceux dont toute la nation avoit été unie au peuple romain , comme les habitants d'Aricie , les Cérites , ceux d'Agnani.

3^o. Ceux qui étoient parvenus à la bourgeoisie romaine , à condition qu'ils conserveroient le droit propre & particulier de leur ville , comme étoient les citoyens de Tibur , de Préneste , de Pise , d'Arpinum , de Nole , de Bologne , de Plaisance , de Sutrium & de Luques.

Quoique l'exposition de cet ancien auteur ne soit pas fort claire en quelques points , nous ne laissons pas d'y voir que les *municipes* ne se faisoient pas par-tout aux mêmes conditions , ni avec les mêmes circonstances. De-là nous devons inférer que ce nom de *municipe* a eu des significations différentes selon les temps & les lieux ; or , c'est à ce sujet qu'Aulugelle nous a conservé quelques remarques qui répandent un grand jour sur cette matière. Insensiblement tous les *municipes* devinrent égaux pour le droit de suffrage. Enfin cet usage même changea de nouveau. Les *municipes* , amoureux de leur liberté , aimèrent mieux se gouverner par leurs propres loix que par celles des romains.

Il y avoit un grand nombre de lieux municipaux , *municipia* , dans l'empire romain ; mais nous connoissons sur-tout ceux d'Italie , parce que plusieurs auteurs en ont dressé des listes. Chaque *municipe* avoit son nom propre & particulier. (D. J.)

MUNIFICES , f. m. plur. *Hist. rom.* , soldats qui étoient assujettis à tous les devoirs de la guerre , comme de faire la garde , d'aller au bois , à l'eau , au fourrage ; tandis que d'autres en étoient exemptés.

MUNIFICENCE , f. f. *Gram.* , libéralité royale. Il faut qu'on remarque dans les dons le caractère de la personne qui donne. Les souverains montrent leur bienveillance par des actions particulières , mais c'est leur *munificence* qui doit éclater dans leurs bienfaits publics. Ils ont de la bonté , quand ils confèrent un poste , une dignité ; de la bienfaisance , quand ils soulagent ; mais ils veulent qu'on admire leur *munificence* dans les gratifications qu'ils accordent à de grands & utiles établissemens. Ces établissemens qui ont été d'abord l'objet de leur amour pour le bien de leurs sujets , deviennent ensuite celui de leur *munificence*. La *munificence* n'est & ne doit être que le fardeau de l'utilité ; c'est le signe de l'attache-

ment qu'ils ont à la chose, & de l'importance de leur personne.

MUNIR, v. act. *Gram.* S'il se dit d'une place, il est synonyme à *fortifier* ou par des constructions, ou par l'approvisionnement; des vaisseaux, c'est les pourvoir de tout ce qui est nécessaire à leur destination; on se *munit* d'argent & de recommandations, quand on voyage; de patience & de courage, quand on entreprend une chose difficile. D'où l'on voit que ce mot se prend au simple & au figuré.

MUNITIONS, *Art. militaire*, se dit en général de toutes les provisions de guerre qui concernent les armes & les vivres. Les premières sont appelées *munitions de guerre*; & les autres, *munitions de bouche*.

Lorsqu'on a dessein de faire la guerre, les *munitions* de toute espèce forment un objet qui mérite la plus grande attention. Il faut en faire des amas de longue main, &, comme on ne le peut sans argent, on peut établir que l'abondance de ce métal est d'une nécessité absolue pour se préparer à la guerre. On a déjà observé, *article GUERRE*, que lorsque Henri IV eut dessein de porter la guerre en Allemagne, M. de Sully l'engagea à suspendre les opérations jusqu'à ce qu'il eût dans ses coffres de quoi la faire plusieurs années, sans mettre de nouvelles impositions sur les peuples. Lorsque Persée se préparait à la guerre contre les romains, il avoit en réserve, outre les sommes nécessaires pour la solde & la dépense de son armée, de quoi stipendier dix mille hommes de troupes étrangères pendant dix ans. Il avoit amassé des vivres pour un pareil nombre d'années; ses arsenaux étoient remplis d'armes pour équiper trois armées aussi nombreuses que celle qu'il avoit sur pied: les hommes ne devoient point lui manquer; au défaut des Macédoniens, la Thrace lui en offroit une source inépuisable. Si ce prince avoit porté la même conduite & la même prudence dans le reste des opérations de la guerre à laquelle il se préparait, on peut douter s'il n'auroit pas trouvé le moyen d'arrêter la puissance des romains. Mais tant de choses différentes concourent aux succès des opérations militaires, que ce n'est pas assez d'en bien administrer quelques parties, il faut qu'elles le

soient toutes également. Nous réduirions volontiers l'essentiel des préparatifs nécessaires pour commencer la guerre à deux objets principaux, qui sont l'argent & de bons généraux. Avec de l'argent on ne manque ni d'hommes ni de *munitions*, & avec des généraux habiles on a toujours de bons soldats & de bons officiers; on fait la guerre avec succès, quel que soit le nombre d'ennemis que l'on ait à combattre; au lieu que, sous des généraux médiocres, les préparatifs formés avec le plus de soins & de dépense, ne sont souvent qu'une charge pour l'état qui n'en tire aucun avantage. Les romains n'avoient jamais eu d'armée plus nombreuse que celle qui combattit à Cannes contre Annibal; ils n'avoient jamais fait plus de dépense & pris plus de précautions pour vaincre ce redoutable ennemi, mais la mauvaise conduite de Varron leur en fit perdre tout le fruit.

Une des principales *munitions* de bouche est le pain; celui qu'on distribue à l'armée & qu'on appelle par cette raison *pain de munition*, contient deux rations, *Voyez RATION*. Il sert pour la nourriture de deux jours au soldat. Ce pain devoit peser suivant les anciens réglemens militaires trois livres ou quarante-huit onces. Mais l'ordonnance du premier mai 1758 ayant augmenté la ration de huit onces, il pèse actuellement cinquante-six onces ou trois livres & demie. Il doit être composé de deux tiers de froment & d'un tiers de seigle. On emploie ces grains sans en ôter la paille ou le gros son. Il doit être cuit & rassis, & entre bis & blanc.

Comme le poids du pain qu'on donne ordinairement pour quatre jours aux soldats, & quelquefois pour six, est fort incommode dans les marches, que d'ailleurs il exige une grande quantité de chariots ou de caissons pour le voiturier à la suite de l'armée, M. le maréchal de Saxe pensoit qu'il seroit fort important d'accoutumer les troupes à se nourrir de biscuit. Les pourvoyeurs des vivres, dit cet illustre général, font accroire tant qu'ils peuvent que le pain vaut mieux pour le soldat; mais cela est faux: & ce n'est, dit-il, que pour avoir occasion de friponner qu'ils cherchent à le persuader. En effet, Montecuculi & plusieurs autres célèbres auteurs militaires admet-

tent l'usage du biscuit. Il se conserve très-long-temps ; il faut moins de voitures pour le transporter à la suite de l'armée , & le soldat peut en porter pour huit ou dix jours , & même pour quinze, sans être chargé d'un poids considérable. Ces avantages méritent sans doute la plus grande attention. Mais si l'on veut s'en tenir à l'usage à cet égard , on doit au moins , comme le propose M. le maréchal de Puysegur , avoir des magasins de biscuit en réserve dans le voisinage des armées : on s'en sert dans les cas où les mouvemens en avant l'éloignent trop des lieux où elle tire le pain pour en avoir commodément.

Outre le pain , on fournit aussi en campagne une demi-livre de viande à chaque soldat ou cavalier ; il y a pour cet effet de nombreux troupeaux de bœufs & de moutons à la suite des armées.

Les *munitions* de fourrage sont aussi de la plus grande importance pour les armées. Lorsqu'on entre de bonne heure en campagne , la terre ne produit rien pour la nourriture des chevaux. Il faut par conséquent y suppléer par de nombreux magasins à portée des lieux où l'armée doit agir ; il en faut aussi pour la subsistance des chevaux pendant l'hiver , lorsque le pays que l'on occupe ne peut fournir la quantité dont on a besoin.

Comme la formation des magasins peut donner des indices à l'ennemi des endroits où l'on veut porter la guerre , il faut faire en sorte de les former sans qu'il en ait connoissance , ou sans qu'il puisse en pénétrer le véritable motif. C'est un art particulier qu'avoit M. de Louvois , & cet art qu'il a employé plusieurs fois avec succès , n'a pas peu contribué à la gloire des entreprises de Louis XIV.

Suivant M. le maréchal de Puysegur , une armée de cent vingt mille hommes consomme chaque jour environ mille sacs de farines , pesant chacun deux cents livres. (*D. J.*)

MUNITIONNAIRE, f. m. est à l'armée , celui qui est chargé du soin de pourvoir à la subsistance des troupes de l'armée. **VOY. COMMISSAIRE GÉNÉRAL DES VIVRES.**

MUNITIUM, *Géog. anc.* , ancienne ville de la grande Germanie , selon Pto-

lomé : ses interpretes l'expliquent par Gottingen , ville du pays de Brunswick , mais c'est une conjecture sans preuve. (*D. J.*)

MUNSTER, *Géog.* , ce mot est allemand d'origine , & signifie un *monastere* ; il y a eu des monasteres qui ont donné lieu à bâtir des villes autour d'eux , & sur leur territoire , & ces villes ont pris le nom de *Munster* , soit seul , soit accompagné de quelque syllabe. Souvent même des villes ont quitté leur ancien nom , pour prendre le nom de *Munster* , *Minster* , *Monstier* ou *Monstiers* , tous noms formés de *monasterium*. (*D. J.*)

MUNSTER, *Géog.* , ville fortifiée d'Allemagne , au cercle de Westphalie , capitale de l'évêché auquel elle a donné le nom.

On appelle aujourd'hui cette ville en latin *Monasterum* , mais l'ancien nom étoit *Mimigar devordia* ; son origine dans le onzième siècle a commencé par un monastere , & elle a un grand nombre d'hommes & de femmes dans son enceinte. On sait comment *Munster* tomba dans le seizième siècle entre les mains du fanatique Jean de Leyde , dont le vrai nom étoit Jean de Bocolde , & l'on sait également son supplice en 1536. *Munster* voulut depuis être regardée ville impériale , mais Jean de Galen son évêque , la soumit en 1661 , à reconnoître l'autorité de ses prélats. Ce fut dans *Munster* en 1648 que fut réglé le traité de paix , qu'on nomme aussi le *traité d'Osnabrug* , & d'un commun nom le *traité de Westphalie*.

Cette ville est sur la petite rivière d'Aa , qui la traverse , à 7 milles d'Osnabrug , 12 de Paderborn , 15 de Cassel , 18 de Cologne , 22 de Brème , 34 d'Amsterdam. *Long.* selon Lieutaud , 25. 20. 30. *lat.* 52. *Long.* selon Street 20. 12. 50. *lat.* 52.

Mallinckrot (Bernard) natif de *Munster* , s'est fait connoître par des ouvrages assez estimés , & par des brigues qui lui furent fatales. Il étoit doyen de cette ville , aspirait à l'évêché , & ne l'ayant pas obtenu , il suscita des troubles contre le nouvel évêque. Celui-ci le fit arrêter , & conduire dans un château sous bonne garde , après lui avoir ôté son doyenné. Il mourut dans ce château en 1664. Avant sa détention , il avoit mis

au jour en latin, un traité sur l'invention & les progrès de l'imprimerie; un autre livre sur la nature & l'usage des lettres, & un troisième sur les chanceliers de la cour de Rome, & les archichanceliers de l'empire. (D. J.)

MUNSTER, l'évêché de, Géog., c'est un des plus considérables évêchés d'Allemagne par son revenu, qui est de 300 mille écus du pays., par la fertilité du territoire, par le grand nombre d'hommes robustes & guerriers dont il est peuplé, & par les places fortes qui le couvrent, *Munster* en est la capitale. L'évêque est prince souverain de l'empire; c'est aujourd'hui l'électeur de Cologne, qui indépendamment de son archevêché, possède encore les évêchés d'Osnabrug, de *Munster* & de Paderborn. (D. J.)

MUNSTER, Géog., province maritime d'Irlande. Voyez MONNSTER.

MUNSTER, in der S. Gregorien thal, Géog., c'est-à-dire, *Munster* dans la vallée de S. Grégoire, petite ville d'Allemagne, dans la haute Allace. Elle doit son origine à un monastere qui y fut fondé au septième siècle, par Childéric, roi de France, sous le titre de la Ste. Vierge, S. Pierre, S. Paul & S. Grégoire, pape: voilà un titre de fondation digne de son temps. Ce monastere est présentement uni à la congrégation de S. Vanne, & la ville qui est très-peu de chose, a été incorporée dans le bailliage de Haguenau. (D. J.)

MUNSTERBERG, Géogr., principauté de la Silésie Prussienne, aux confins de celles de Schweidnitz, de Brieg, de Neyse, & de la comté de Glatz. Elle est fertile en grains, en lin, en chanvre, en bois & en houblons: elle est arrosée des rivières d'Ohlau & de Neyse. Elle se divise en cercle de *Munsterberg* & cercle de Franckenstein, & elle renferme, avec les deux villes de ce nom celle de Wartha, & le bourg de Toppelwode. On y trouve de plus les riches abbayes de Camentz & de Hemrichau, avec nombre de villages & de terres seigneuriales. La religion catholique y domine; mais il y a dans plusieurs endroits des églises ou chapelles protestantes. La maison d'Auersberg, invétue de cette principauté par l'empereur Ferdinand III en 1653, en fait hommage aujourd'hui à la couronne de Prusse; &

les chambres & tribunaux subalternes du pays ressortissent des chambres & tribunaux supérieurs de Breslau. Avant la maison d'Auersberg, les descendants de George Podiebrad, roi de Bohême, avoient joui de cette principauté, & avant ceux-ci, les ducs de Schweidnitz. (D. G.)

MUNSTERBERG, la ville de, Géog., c'est la capitale de la principauté de ce nom: les Polonois l'appellent *Sambice*, elle est baignée de l'Ohlau, & renferme un vieux château, plusieurs églises catholiques, & deux chapelles protestantes. Elle cultive le houblon avec grand succès, & tire de même un bon parti de la terre de faïence que ses environs fournissent. Long. 34. 15. lat. 50. 35. (D. G.)

MUNSTER THALL, Géog., c'est-à-dire, le val de *Munster*, c'est le nom de la onzième communauté de la ligue de la Caddée, au pays des Grisons, entre les monts Strela & Fluela.

Le *Munster thall* tire son nom d'un couvent de religieuses qui s'y trouve encore. Ce petit pays est partagé en deux juridictions, qui comprennent plusieurs villages & hameaux. (D. J.)

MUNTER, GEORGE, *Hist. de Danemark*, étoit né en Westphalie; Frédéric I l'avoit attiré en Danemark, & l'avoit élevé à la dignité de maire de Malmö. Mais sous le regne du fils, il oublia les bienfaits du père, & conspira contre le Danemark avec la régence de Lubec. Il fit arrêter l'an 1534 le gouverneur de la citadelle de Malmö, souleva les habitans, emporta le château, le fit raser, jeta dans les fers plusieurs gentilshommes attachés à Christiern; il combattit avec beaucoup de courage à la journée d'Elfsborg en 1535; mais il fut entraîné dans la déroute de ses troupes, & se jeta dans Copenhague, où il fit une révolution momentanée: mais voyant Christiern prêt à entrer dans la place, il alla se jeter à ses pieds, & obtint pour les habitans de Malmö & pour lui-même une amnistie générale. Il passa le reste de sa vie dans une heureuse & sage tranquillité. (M. de Sacy.)

MUNTING, f. f. *Hist. nat. Botan.*, *muntingia*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond; il sort du calice un pivil

qui devient dans la suite un fruit rond charnu, mol, & qui renferme plusieurs petites semences. Plumier, *nova plant. amer. gen.* Voyez **PLANTE**.

MUNYCHIA, *Mythol.*, surnom de Diane en Grece, parce qu'elle avoit un temple illustre dans le port d'Athenes nommé *munychie*, & qu'on y célébroit en son honneur, les fêtes dites *munychies*. Les Athéniens donnerent le nom d'un des ports de leur ville au bourg voisin, à un de leurs mois, à une divinité, à des fêtes solennelles qu'on lui avoit consacrées, & à un de ses temples qui servoit d'asyle aux débiteurs. (*D. J.*)

MUNYCHIE, *Géog. anc.*, *munychia* ou *munychius portus*, l'un des trois ports d'Athenes. Ce port présentement abandonné, avoit un bourg de même nom enfermé par de longues murailles, qui s'étendoient jusqu'au Pirée. On voit encore assez près des côtes de la mer, des ruines de voûtes, de colonnes, de murailles, & des restes de fondemens d'un temple. C'étoit peut-être celui de Diane, que l'histoire a tant célébré, & qui servoit d'asyle à ceux qu'on poursuivoit pour dettes. Les deux autres fameux ports de l'Attique, étoient le Pirée, & Phalere. Voy. **PHALERE** & **PIRÉE**. (*D. J.*)

MUNYCHIES, *s. m. pl. Antiq. grecq.*, *μουνυχια*; fête annuelle qu'on célébroit à Athenes, & dans le port de même nom, le seizieme du mois *munychion*, en l'honneur de Diane *munychia*. Potter vous indiquera l'origine & les cérémonies de cette fête dans ses *archæol. grecq. l. II, c. xx, t. I, p. 414 & suiv.* (*D. J.*)

MUNYCHION, *s. m. Antiq. grecq.*, *μουνυχίων*, le dixieme mois de l'année Athénienne; il contenoit vingt-neuf jours, & répondoit, selon Potter & Giraldi, à la fin de notre mois de mars, & au commencement de notre mois d'avril. On l'appelloit *munychion*, parce que pendant ce mois on célébroit à Athenes en l'honneur de Diane, les fêtes nommées *munychies*. (*D. J.*)

MUPHTI ou **MUFTI**, *s. m. Histoire moderne*, c'est le chef ou le patriarche de la religion mahométane. Il réside à Constantinople. Voy. **MAHOMÉTISME**.

Le *muphti* est le souverain interprete

de l'alcoran, & décide toutes les questions sur la loi. Voy. **ALCORAN**.

Il a rang de bacha, & son autorité est quelquefois redoutable au grand seigneur lui-même : c'est lui qui ceint l'épée au côté du grand-seigneur, cérémonie qui répond au couronnement de nos rois.

Le peuple appelle le *muphti*, le *faiscur de loix*, l'*oracle*, le *jugement*, le *prélat de l'orthodoxie*, & croit que Mahomet s'exprime par sa bouche. Autrefois les sultans le consultoient sur toutes les affaires ecclésiastiques ou civiles, sur-tout lorsqu'il s'agissoit de faire la guerre ou la paix; à son abord ils se levoient par respect & avancoient quelques pas vers lui; mais le prince & ses ministres agissent assez souvent sans sa participation, & lorsqu'il n'est pas agréable à la cour, on le dépose & on l'exile. Le grand seigneur en nomme un autre : on ne regarde pas même sa personne comme tellement sacrée, qu'on ne le mette quelquefois à mort. Ainsi en 1703, Achmet III fit étrangler le *muphti* Omar-Albouki & son fils, & Amurat IV fit broyer vif un autre *muphti* dans un mortier de marbre qu'on conserve encore au château des sept tours, en disant que les têtes que leur dignité exempte du tranchant de l'épée, devoient être brisées par le pilon.

Lorsque le grand sultan nomme un *muphti*, il l'installe lui-même dans sa nouvelle dignité, en le revêtant d'une pelisse de marte zibeline & lui donnant mille écus d'or; il lui assigne une pension pour son entretien que le *muphti* grossit par les sommes qu'il tire de la vente de certains offices dans les mosquées royales. Au reste, il est le chef de tous les gens de loi, comme kadilckers, mollaks, imans, dervis, &c. Il rend des décrets & des ordonnances qu'on nomme *fetva*, & sont extrêmement respectées. Voyez **FETVA**.

Tous les particuliers ont droit de consulter le *muphti*, & de lui demander son sentiment dans toutes les occurrences sur-tout dans les matieres criminelles. Pour cet effet on lui remet un écrit dans lequel le cas est exposé sous des noms empruntés; par exemple, si l'on peut convaincre N. par bons témoins qu'il a contrevenu aux commandemens du sultan

ou qu'il n'a pas obéi avec soumission à ses ordres, doit-il être puni ou non. Après avoir examiné la question, le *muphti* écrit au bas du papier *olul*, c'est-à-dire, *il doit être puni*, ou bien *ohniaz* qui signifie *il ne le fera pas*. Que si on laisse à sa disposition le choix du supplice, il écrit au bas de la consultation, qu'il reçoive la *bastonnade* ou telle autre peine qu'il prononce.

Le *muphti* interprete quelquefois lui-même l'alcoran au peuple, & prêche en présence du grand seigneur à la fête du bairam, il n'est point distingué des autres tures dans son extérieur, si ce n'est par la grosseur de son turban. Guer, *mœurs des Turcs*, tom. I. & II. Ricaut. *de l'Emp. ottom.*

MUQUEUSES, *Anatom.*, on appelle de la sorte trois glandes qui déchargent leur liqueur dans l'uretère. (a) Cowper, qui les découvrit le premier, les nomma ainsi à cause de la viscosité de l'humour qu'elles séparent. *Voyez nos Plans d'anatomie & leur explicat. voyez aussi MUCOSITÉ.*

Les deux premières de ces glandes qui furent découvertes, sont de la grosseur environ d'une fève, de figure ovale & applatie, & d'une couleur jaunâtre comme les prostates: elles sont placées de chaque côté de la bulbe de l'uretère, un peu au-dessus.

Leurs conduits excrétoires viennent de leur surface interne, près la membrane interne de l'uretère, dans laquelle ils s'ouvrent un peu plus bas par deux orifices distincts, précisément au-dessous de l'endroit où l'uretère se courbe sous les os pubis, dans la région du périnée, ils

déchargent dans ce canal une liqueur visqueuse & transparente.

La troisième glande *muqueuse* est une petite glande conglobée, jaunâtre comme les deux premières, mais un peu moins, situées dans le périnée, près de l'anus, au-dessus de l'angle que forme la courbure de l'uretère sous les os pubis; elle a deux conduits excrétoires qui pénètrent obliquement dans l'uretère trois lignes au-dessous des deux premières, & verse une liqueur qui est semblable à celle des deux premières glandes en couleur & en consistance. *V. URETÈRE.*

MUQUEUX, (SE), adj. *couronne muqueuse*, *Anatomie*. Comme la face postérieure de l'uvée, celle de la choroïde & celle de la couronne ciliaire, est couverte d'une mucoité d'un brun très-foncé, il reste sur la membrane vitrée, dont on a enlevé la couronne ciliaire avec précaution, une espèce de fleur rayonnée, qu'on voit le mieux dans l'enfant & dans les poissons dont on a enlevé l'uvée. Nous la retrouvons dans le milan & la pie.

La mucoité dont nous parlons se dissout dans l'eau, & se coagule dans l'esprit-de-vin: l'eau en est teinte de brun. On n'en connoît pas la source, & les glandes auxquelles on l'a attribuée ne sont qu'une hypothèse.

Il s'en trouve dans toutes les classes d'animaux que nous avons disséqués; le lapin blanc cependant n'en a point, & la choroïde paroît couleur de rose à travers la prunelle. Il est probable que les negres blancs ont la même structure. Dans les enfans, on voit souvent des taches très-étendues de cette mucoité sur

(a) Les deux premières glandes de Cowper sont effectives, & ne manquent jamais. Elles sont plus considérables dans les animaux quadrupèdes: je les ai trouvées dans toutes les espèces que j'ai disséquées. Elles sont attachées à l'uretère, à quelque distance de la vessie, dans l'angle qu'elle fait avec les corps caverneux, & leur figure est toujours arrondie: c'est dans les animaux que Mery les a découvertes. Dans l'homme elles sont à la même place, & le muscle transversal de l'uretère passe le long de leur face postérieure: elles sont rondes, mais conglomérées, & composées de plusieurs grains unis par une cellulose.

Chacune de ces glandes produit un canal excrétoire qui va obliquement s'ouvrir dans l'uretère, au-delà du *verumontanum*.

Je n'ai jamais vu la liqueur qu'elles préparent; d'autres auteurs l'ont vue: elle est rougeâtre & *muqueuse*.

L'*antiprostate* de Littre, & la glande troisième de Cowper, & une autre glande encore, placée sous la bulbe de l'uretère, n'ont été apperçues que rarement, & je n'ai jamais rien vu de semblable (H. D. G.)

la rétine ; & dans les poissons ces taches sont constantes ; dans plusieurs quadrupèdes la rétine en est toute couverte : elles se retrouvent dans la chouette & dans presque tous les oiseaux. (H. D. G.)

MUQUEUX, corps, Chimie. Les chimistes classent sous ce nom générique plusieurs sujets ou substances chimiques du règne végétal & du règne animal ; savoir du règne végétal le corps doux, le corps farineux, le corps émulsif, le mucilage, la gomme, & la substance gélatineuse des plantes crucifères de Tournefort ; & du règne animal, la mucosité ou gelée. Voyez DOUX, chimie, FARINE, FARINEUX, chimie ; SEMENCES ÉMULSIVES, GOMME, MUCILAGE, & SUBSTANCES ANIMALES.

La composition chimique de ces différentes substances, n'est pas encore bien connue, parce qu'on n'a pas procédé à leur examen par l'analyse menstruelle : elles ont cependant assez de propriétés communes manifestes, pour qu'on soit en droit de les considérer comme une division naturelle de substances chimiques. Ces propriétés communes sont leur solubilité par l'eau, leur légère glutinosité, la qualité que les médecins qui ont dès long-temps observé le corps muqueux, ont appelée molle, égale, tendre ; & Galien en particulier douce ; expression qui, expliquée selon la doctrine d'Hippocrate, ne désigne autre chose qu'un état tempéré, que la constitution intérieure d'une substance dans laquelle aucun principe irritant médicamenteux ou nuisible ne domine. Trois qualités communes plus intérieures ou plus essentielles encore, c'est, 1°. la disposition qu'ont tous ces corps à fournir la nourriture propre & immédiate des animaux, voyez NOURRISSANT ; 2°. d'être le sujet spécial de la fermentation, voyez FERMENTATION ; 3°. d'être principalement, peut-être entièrement, formés d'un amas de molécules organiques, voyez MOLECULES ORGANIQUES. L'analyse par la distillation à la violence du feu, tout imparfait qu'est ce moyen chimique, découvre aussi plusieurs caractères d'identité dans ces différents corps : tous donnent une quantité considérable d'eau, & plus ou moins de matière phosphorique : toutes les espèces de corps muqueux végétal, à l'ex-

ception du corps gélatineux des crucifères, fournissent absolument les mêmes principes, & presque même quant à la quantité absolue & à la quantité proportionnelle de chacun, savoir outre les deux principes très-communs dont nous avons déjà parlé, une huile empyreumatique & un esprit acide assez fort, empreints l'un & l'autre d'une odeur particulière que tout le monde connoît dans le sucre brûlé, & un charbon très-léger, très-spongieux, qui étant brûlé à l'air libre ne donne qu'une petite quantité d'alkali fixe.

D'ailleurs l'analogie de toutes les espèces de corps muqueux est démontrée de la manière la plus frappante, par l'échelle ou gradation naturelle, selon laquelle ces substances sont ordonnées entr'elles. La substance gélatineuse des crucifères est tellement intermédiaire entre les autres espèces de corps muqueux végétaux & les sucs gélatineux animaux, qu'il n'est pas facile de définir si elle approche plus par ses qualités chimiques des premiers que des derniers. Voyez analyse végétale au mot VÉGÉTAL ET SUBSTANCES ANIMALES. (h)

MUR, adj. voy. MATURITÉ.

MUR de face, Archit., s'entend de tous les murs extérieurs d'une maison, sur la rue, la cour ou un jardin. Les murs de face de devant & derrière sont nommés antérieurs & postérieurs, & ceux de côté, latéraux. Il s'en fait de pierres de taille, de moellons, de briques & de cailloux. Les gros murs sont ceux de face & de refend. (+)

MUR de pierres seches, Archit., espèce de contre-mur qui se fait à sec & sans mortier, entre les piés droits d'une voûte, & les terres qui y sont adossées, pour empêcher l'humidité, & que les murs des souterrains ne se pourrissent. (+)

MUR en l'air, Archit. On appelle ainsi tout mur qui ne porte pas de fond, mais à faux, comme sur un arc, ou sur une poutre en décharge, & qui est érigé sur un vuide pratiqué pour quelque sujétion en bâtissant, ou percé après coup. Mur en l'air se dit aussi d'un mur porté sur des étais pour une réfection par sous-œuvre. (+)

MUR mitoyen, ou mur commun, Ar-

abit., est celui qui est également situé sur les limites de deux héritages qu'il sépare, & construit aux frais communs de deux propriétaires, & contre lequel on peut bâtir & même le hausser, s'il a suffisamment de l'épaisseur, en payant les charges à son voisin, c'est-à-dire, de six toises l'une. Les marques d'un *mur mitoyen* sont des filets de maçonnerie des deux côtés, & le chaperon à deux égouts. *V. MURAILLE.* (+)

MUR de chute, en terme d'architecture hydraulique. M. Bélidor dit qu'aux sas que l'on fait aux canaux de navigation pour faciliter la montée & la descente des bateaux, il y a ordinairement deux écluses, une en bas & l'autre en haut, & cette dernière est construite à l'endroit de la chute, qui cause la différence des deux niveaux d'eau. Or l'on nomme *mur de chute* le corps de maçonnerie revêtu de palplanches, qui soutient les terres de l'extrémité du canal supérieur, parce que sa hauteur exprime sa chute, ou la différence du niveau de l'écluse d'en haut & celle d'en bas. (+)

MUR de douve, *Hydraul.*, c'est le mur de dedans d'un réservoir, qui est séparé du vrai mur par un corroi de glaise, de certaine largeur, & fondé sur des racinaux & des plates-formes. *Voyez DOUVE.* (+)

MUR, *Hydraul.* & *Jardinage*. Il y en a de différentes sortes; *mur de terrasse*, de *melonière*; *mur de clôture*. Dans les fontaines on appelle le mur qui soutient la poussée des terres, *mur de terre*, & celui contre lequel bat l'eau d'un bassin, le *mur de douve* ou *mur flottant*. *V. DOUVE.* (K)

MUR ou *MURAILLE*, *tirer à la, parer à la*, *Escrime*, terme de salle & exercice que les écoliers pratiquent pour apprendre à tirer & à parer quarte & tierce.

Les escrimeurs qui veulent tirer au mur, observent ce qui suit : 1^o. de se placer en garde vis-à-vis l'un de l'autre ; 2^o. qu'il n'y en ait qu'un qui porte les estocades (il n'y en a qu'un qui doit parer.) Celui qui est convenu de pousser, commence par ôter son chapeau, & s'allonge sur celui qui doit parer comme s'il lui portoit une botte, afin de connoître s'il est en mesure : en même temps son adversaire ôte aussi

son chapeau pour lui rendre le salut, & déplace son fleuret de la ligne pour lui faciliter le moyen de prendre sa mesure. Après cette cérémonie ils se remettent en garde.

Etant ainsi placés, & les fleurets engagés dehors ou dans les armes, celui qui est préposé pour tirer détache une estocade de tierce en dégageant, si les épées sont engagées dans les armes : de là il se remet en garde sans quitter le fleuret de l'ennemi, & lui porte une estocade de quarte en dégageant. Ainsi successivement il porte des estocades de tierce & de quarte sans supercherie, c'est-à-dire, sans feinte ni aucuns mouvemens qui puissent ébranler celui qui pare. Quand il ne veut plus porter d'estocade, son adversaire se met à sa place & lui tire au mur à son tour.

MUR DE RECUIT, terme de Fonderie, est fait d'assise de grès & de briques, posées avec du mortier de terre à four. Sa première assise pose sur le massif de la fosse, & il monte jusqu'au haut de l'ouvrage. Il doit être distant de 18 pouces environ des parties les plus saillantes du moule ; on le remplit de briquillons ; on observe de laisser un espace pour tourner autour du parement extérieur de la fosse, afin de pouvoir opérer.

MUR, *GRATTER LE MUR*, *Muréc.*, se dit de l'académiste qui s'approche trop le long du mur du manège.

MURADAL, *Géog.*, ou *Puerto-Muradal* ; nom d'un pas de la montagne de Morena, par où l'on entre de la nouvelle Castille dans l'Andalousie. Ce lieu s'appelloit anciennement *Saltus Castulonensis* ; il est fameux par la grande victoire que les Espagnols y remportèrent sur les Maures en 1202. (D. J.)

MURAGE, f. m. *Jurisprudence*, dans la basse latinité *muragium* ; c'étoit un droit qui se levoit pour l'entretien des murs d'une ville & autres ouvrages publics. (A)

MURAILLE, f. f. *Maçonnerie*, il se dit de toute élévation en pierre, ou en moellon, ou en brique, ou en plâtre, qui forme la cage ou la clôture d'une maison, d'un jardin, d'un espace, quel qu'il soit. Il y a des *murailles* de clôture, des murs mitoyens, des murs de refend, des murs en l'air, des murs en allée, coupés en décharge, de douve,

sans moyen, de parpin, plante, en surplomb, déversé, &c.

MURAILLE, f. f. *Minéralogie*, c'est ainsi que les ouvriers des mines de France nomment la pierre ou le banc de terre, de sable ou de roche qui sert d'appui à un filon métallique ou à une couche de charbon de terre. Cette partie s'appelle aussi le *sol*. V. FILON.

MURAILLE DE CÉSAR, *Géog. anc.*, *Murus Caesaris*; muraille dont parle César dans ses commentaires, liv. I, chap. viij. Quelques-uns croient encore en trouver des vestiges entre le lac de Genève du côté de Nyon & le mont Jura; d'autres veulent que ce mur ait été au de-là du Rhône, entre le lac de Genève & le pas de Cluze, dans l'endroit où le mont Jura traverse le Rhône, & continue dans la Savoie. Cette dernière opinion paroît mieux convenir au texte de César. (D. J.)

MURAILLE DE LA CHINE, *Architecture ancienne*, fortification de l'empire Chinois, monument supérieur par son immensité aux pyramides d'Égypte, quoique ce rempart n'ait pas empêché les Tartares Mantcheoux de subjuguier la Chine. Cette grande muraille, qui séparoit & défendoit la Chine des Tartares, bâtie 137 ans avant l'ère chrétienne, subsiste encore dans un contour de 500 lieues, s'élève sur des montagnes, descend dans les précipices, & a presque par-tout 20 de nos piés de largeur, sur plus de trente de hauteur. (D. J.)

MURAILLES DES PICTES, *Hist. anc.*, c'étoit un ouvrage des Romains très-célebre, commencé par l'empereur Adrien, sur les limites septentrionales d'Angleterre, pour empêcher les incursions des Pictes & des Écossais. V. MURAILLE.

Ce n'étoit d'abord qu'une muraille gazonnée, fortifiée de palissades; mais l'empereur Sévère étant venu en Angleterre, la fit bâtir de pierres solides. Elle s'étendoit huit milles en longueur, depuis la mer d'Islande jusqu'à la mer d'Allemagne, ou depuis Carlisle jusqu'à Newcastle, avec des guérites & des corps de garde à la distance d'un mille l'un de l'autre.

Les Pictes la ruinèrent plusieurs fois, & les Romains la réparèrent; enfin Ætius, un général romain, la fit conf-

truire en brique, & les Pictes l'ayant détruite l'année suivante, on ne la regarda plus que comme une limite qui séparoit les deux nations.

Cette muraille étoit épaisse de huit piés, haute de douze, à compter du sol; elle s'allongeoit sur le côté septentrional des rivieres de Tyne & d'Irthing, passant par dessus les collines qui se trouvoient sur son chemin. On peut encore en voir aujourd'hui les vestiges en différens endroits de Cumberland & de Northumberland.

MURAILLE, *Maréchal.*, c'est les murs du manège, & ce qu'on appelle le dehors dans certaines occasions. Voy. DEHORS. Passéger la tête à la muraille, v. PASSEGER. Porter la main à la muraille, aller droit à la muraille, arrêter droit à la muraille, sont différentes actions que le cavalier fait faire à son cheval pour l'assouplir. V. ASSOUPPLIR.

MURAILLE, *Géogr. anc.*, en latin *murus*, en grec *τείχος*; mais le mot grec désigne une maison fortifiée, que nous appellerions aujourd'hui château.

Les anciens ont bâti des murailles extraordinaires, pour mettre leurs frontières à l'abri des invasions subites. Telle étoit la muraille que les empereurs de Constantinople firent élever pour garantir cette ville & ses environs des incursions des Barbares. Telle étoit la muraille qui fermoit l'entrée du Péloponnèse ou de la Morée, du côté de l'Isthme. Telles étoient celles qui embrassoient tout le Pirée & le joignoient à Athènes; on les nommoit *μακρὰ τεῖχη*: elles étoient longues de 40 stades, qui font cinq mille pas, hautes de 40 coudées, & si larges, que deux chariots y pouvoient passer de front. On n'avoit employé à leur construction que de grosses pierres de taille jointes ensemble avec du fer & du plomb fondu. Ce fut Cimon qui en jeta les fondemens, au rapport de Plutarque, & Périclès les fit achever. Il faut encore mettre au rang des fortifications de ce genre les deux fameuses murailles qui séparoient l'Angleterre soumise aux Romains du reste de l'isle, dont les habitans refusoient de se soumettre. Telle est enfin de nos jours la grande muraille de la Chine. (D. J.)

MURAIS ou MORAIS, f. m. Com-

uerce, mesure de contenance dont on se sert à Goa & dans les autres colonies portugaises aux indés orientales, pour mesurer le riz & les autres légumes secs. Elle contient 25 paras, & le para 22 livres poids d'Espagne. *Dictionn. de Commerce.*

MURAL, adj. se rapporte quelquefois à *mur*, que les Latins appelloient *murus*. *V. MUR.*

Couronne *murale* parmi les anciens Romains étoit une espèce de couronne garnie de dents par le haut, semblables aux créneaux des murailles. *Voy. COURONNE.*

La couronne *murale* étoit la récompense de ceux qui avoient monté les premiers à l'assaut sur les murailles d'une ville ennemie.

Arc *mural* est une espèce de mur ou arc en forme de mur, qu'on place exactement dans le plan du méridien, c'est-à-dire, sur la ligne méridienne, pour y fixer un grand quart de cercle, un sextant, ou quelque autre instrument, afin d'y observer la hauteur méridienne des astres. *V. LIGNE MÉRIDIENTE & HAUTEUR MÉRIDIENTE.*

Tycho-Brahé est le premier qui se soit servi d'arc *mural* dans ses observations; après lui MM. Flamsteed & de la Hire s'en sont servi aussi. *Voyez CÉLESTE.*

MURANO, *Géogr.*, isle d'Italie, à un mille au nord de Venise, avec une ville qu'on appelle une autre *Venise*, qui fait les délices des Vénitiens. Cette isle a trois milles de tour, & est divisée en deux parties par un grand canal. Elle fut autrefois la retraite & des Alcinate & des Opitergiens, qui s'y réfugièrent pour se mettre à couvert de la fureur des Huns. *(D. J.)*

MURASAKI, *Hist. nat. Botan.*, c'est une plante du Japon à tige ronde, dont les feuilles sont longues de deux pouces, rondes, placées une à une, alternes, épaisses, pointues & sans découpures; il sort de leur aisselle un épi de fleurs long de quatre doigts; & ces fleurs sont éloignées l'une de l'autre, sans pédicule, de la grosseur d'une graine de coriandre, de couleur de pourpre foible, à quatre ou cinq pétales; elles ne s'ouvrent jamais.

MURAT, *Géog.*, petite ville ou plu-

tôt bourg de France en Auvergne, qui est le siège d'un bailliage, d'une maîtrise des eaux & forêts, & d'une prévôté royale. Ses habitants sont presque tous chaudronniers. *Murat* est situé sur l'Alagon, d'où vient qu'on le nomme en latin moderne *Muratum ad Alanionem fluvium*. Long. 20, 50. lat. 45, 30. *(D. J.)*

MURCIE, *Mythol.*, nom sous lequel la paresse a été personnifiée par quelques écrivains. On faisoit ses statues couvertes de mousse, pour symbole de sa nonchalance; cependant ce n'étoit pas toujours par une indolence stérile que l'on sacrifioit à cette divinité; les gens sensuels qui la courtoisoient davantage, faisoient consister leur inaction dans une certaine tranquillité qu'ils disoient être le fruit de leur expérience & de leurs réflexions. Ils s'élevoient au-dessus des passions trop tumultueuses, & s'appliquoient moins à corriger leurs vices qu'à régler leurs plaisirs. Libres des affaires & des devoirs, ils s'abandonnoient à leur goût, & ne vouloient dépendre que de leur foiblesse, à laquelle ils rapportoient même jusqu'à leurs vertus. Peut-être y a-t-il moins lieu de s'étonner, que l'homme tombe dans ces illusions délicates & qui le flattent dans ses égarements, qu'il n'y a lieu d'être surpris, que, par cette impression si vive que font sur nous les objets présents, il se soit aveuglé jusqu'à mettre les dieux dans le parti de ses passions. Les Romains surnommerent *Vénus murcie*, & sous ce nom, ils lui consacrerent un temple sur le mont Aventin. *(D. J.)*

MURCIE, *la*, *Géog.*, petit pays qu'on met au nombre des royaumes d'Espagne. Il est borné par la nouvelle Castille, la mer méditerranée, les royaumes de Valence & de Grenade. Il peut avoir environ 25 lieues de longueur, 23 de largeur, & à peu près autant de côtes sur la méditerranée.

La *Murcie* étoit anciennement habitée par les Batistans dont parle Ptolémée, par les Bélitains & les Déitains dont Pline fait mention. Les Maures s'en rendirent maîtres en 715, & la posséderent jusqu'en 1241, que Ferdinand III du nom, roi de Castille, les chassa de cette délicieuse contrée où ils

recueilloient la soie avec laquelle ils fabriquoient leurs belles étoffes.

La *Murcie* est arrosée par le Guadalquivir & par la Ségura, appelée anciennement *Terebus*, *Soraberium* & *Sorabis*.

On y compte quatre villes honorées du titre de cités; *Murcie*, capitale, Carthagène, Almacaron, & Lorca.

L'air de ce royaume est très-sain, & le terroir très-fertile. Il rapporte de bons grains, des vins excellens, & des fruits exquis, comme oranges, citrons, limons, figues, dattes, raisins, olives, abricots & autres; des légumes de toutes espèces, du riz, du sucre, du miel, sur-tout une sorte de junc qu'on appelle *sparto* en espagnol, qui est d'un grand usage pour faire des nattes, des cordes, & une espèce de chaussure. Mais les plus grandes richesses de ce royaume consistent en soie admirable, dont la quantité monte à plus de deux cents cinquante mille livres pesant par année, & qui produisent environ un million de profit. On compte que pour entretenir les vers qui procurent cette soie, il faut qu'il y ait dans les campagnes de *Murcie* plus de 355 mille piés de mûriers. (D. J.)

MURCIE, Géogr., ville d'Espagne, capitale du royaume du même nom. Quelques auteurs assurent que cette ville est la *Murgis* des anciens; mais d'autres prétendent que *Murgis* étoit située dans l'endroit où l'on voit aujourd'hui le bourg *Muxacra*, & que *Murcie* est l'ancienne *Mentaria*. D'autres veulent que ce soit la *Fergilia* des anciens. Quoi qu'il en soit, *Murcie* a présentement un évêché suffragant de Tolède, sept paroisses, & environ dix mille habitans. Les rues y sont droites & les maisons assez bien bâties. Sa cathédrale a cette singularité, que la montée de son clocher est si douce, qu'on peut aller jusqu'au faite à cheval ou en carrosse. Cette ville est située dans une plaine délicieuse, au bord de la rivière de Ségura, à 8 lieues N. de Carthagène, 10 S. O. d'Alicante, 38 de Valence, 70 S. E. de Madrid. Long. 16, 59; lat. 37, 48. (D. J.)

MURE, f. f., Jardinage, petit fruit qui vient sur le mûrier. Il y en a de trois sortes; des noires qui viennent sur le mûrier noir; des rouges sur le mûrier de Virginie, & des blanches sur le mûrier blanc. Cependant les mûriers blancs qui

sont d'une variété infinie pour la forme de leurs feuilles, donnent aussi des *mûres* de différentes couleurs: il y en a des noires, des purpurines & sur-tout des blanches. Mais comme tous ces fruits ont un goût douceâtre & désagréable, on les comprend tous sous le nom de *mûres blanches*, parce que c'est en effet le mûrier blanc qui les produit. Les *mûres* que porte le mûrier noir, sont connues de tout le monde, & on fait qu'elles sont bonnes à manger. Les *mûres rouges* qui sont plus grosses, bien plus longues & infiniment plus agréables au goût, sont presque inconnues, parce que le mûrier de Virginie qui les produit est extrêmement rare. Pour les qualités & les propriétés des différentes sortes de *mûres*, voy. **MURIER**.

MURECI, Botm. exot., espèce de groseiller du Brésil. Les habitans font du fruit de cet arbre des potions catartiques. (D. J.)

MURENE, f. f., *murena*, Hist. nat. Ichth., poisson de mer assez ressemblant à l'anguille, mais plus large. Il a quelquefois jusqu'à deux coudées de longueur. L'ouverture de la mâchoire est grande; il se trouve au bont de la mâchoire supérieure deux sortes de verrues comme au congre; les mâchoires & le dedans de la bouche sont garnis de longues dents fort aiguës & courbées en dedans; le palais est charnu. Les yeux sont blancs & ronds. Il y a un petit tron de chaque côté au devant des ouies qui sont brunes, formées d'une peau lisse, marquée de taches blanchâtres. La *murene* n'a qu'une très-petite nageoire qui s'étend le long du dos jusqu'à la queue à peu près comme dans le congre. Elle vit de chair, & elle se retire pendant le froid dans des trous de rochers; ce qui fait que l'on n'en prend qu'en certain temps de l'année: on la pêche à l'hameçon. Les pêcheurs craignent sa morsure. Sa chair est molle, grasse & nourrissante comme celle de l'anguille, mais moins que celle du congre. On a donné le nom de *myrus* au mâle de la femelle, Rondelet, hist. des Poissons, part. I, liv. XIV, ch. iv. V. POISSON.

MURER, v. act., Gramm., fermer d'un mur. On *mure* une ville, on *mure* une porte.

MURET, Géogr., petite ville de France dans

dans le haut Languedoc. Les anciens actes écrivent le nom de cette ville en françois *Murel*, & en latin *Murellum*. Pierre d'Arragon ayant pris le parti des Albigeois, & étant assisté des comtes de Toulouse, de Foix & de Comminges, assiégea cette place avec une armée formidable : mais elle fut taillée en pieces dans une sortie que fit Simon de Montfort, & le roi d'Arragon lui-même y perdit la vie. *Muret* ne contient guere aujourd'hui qu'un millier d'habitans. Elle est sur la Garonne à 3 lieues au dessus de Toulouse. Long. 19, 5 ; lat. 43, 30. (D. J.)

MUREX, *hist. nat. Conchyl.*, coquillage dont le nom se rend souvent en françois par celui de *rocher* ; mais nous avons mieux aimé lui conserver son nom de *murex*. *Obtinuit nomen muricis hac concha ob figuram quæ repræsentat saxorum aspera ; eadem pariter voce exprimitur bellica clava ferreis aculeis horrida quam eximie refert testa admodum crassa, tuberculisque horrida & aspera propè summitatem, à latere dextro fulcata & aurita ;* de sorte que *murex* & *tribulus* signifient la même chose ; *tribulus* veut dire *chausse-trape*, *cheval de frise* ; terme de fortification.

Le *murex* est une coquille univalve, garnie de pointes & de tubercules, avec un sommet chargé de piquans, quelquefois élevé, quelquefois applati ; la bouche toujours alongée, dentelée, édentée ; la levre ailée, garnie de doigts, repliée, déchirée ; le fût ridé, quelquefois uni.

Quoique le caractère générique des *murex* soit d'avoir la bouche oblongue, garnie de dents, & tout le corps couvert de pointes ou de boutons, avec une tête élevée, & une base alongée, on y remarque encore quatre caractères spécifiques qui déterminent des especes essentielles dans ce genre : 1°. le *murex* qui n'a point de pointes, & qui a des ailes ; l'*araignée* qui a des pointes, des doigts ou crochets remarquables, & que plusieurs naturalistes appellent *aporrhais* ou *lambis* ; 3°. la troisième especie ou les casques qui sont de vrais *murex* triangulaires : c'est ainsi que plusieurs auteurs les ont nommées ; la dernière est un *murex* tout cannelé, sans pointes, ni ailes ni boutons, avec la tête plate : la bouche dentelée & oblongue du *murex* en détermine le genre.

Tome XXII. Part. II.

A l'aspect de quelques casques, surtout de ceux dont la robe est unie, on leur refuseroit une affiliation avec les *murex* ; leur corps dénué de pointes, semble d'abord leur défendre l'entrée dans cette famille : mais l'on changera d'avis, si l'on examine leur bouche oblongue & garnie de dents, c'est le premier caractère des *murex* ; ensuite leur corps uni, coupé d'une excroissance saillante, & souvent d'un repli mince & très-sensible vers la bouche, dénote l'apparence de quelques tubercules. Enfin, dans les circonvolutions d'une tête peu élevée, on voit la naissance de plusieurs pointes & trois gros replis saillans interposés, dans leur contour : en faut-il davantage pour être de vrais *murex*, à la vérité moins hérissés que les autres ?

Comme le mot de *murex* se prend pour toute couleur de pourpre, on en fait un nom générique dont les pourpres ne sont qu'une especie ; de-là est venu la confusion des différens genres qui se trouvent dans la famille des buccins. Virgile dit :

Tyrioque ardebat murice lana.

parce que le suc de ce poisson servoit chez les anciens à teindre leurs robes de pourpre, & que ceux de Tyr y excelloient. Fabius Columna distingue le *murex* du pourpre & du buccin ; il est vrai que la distinction est juste, mais il ne l'a pas faite avec son génie ordinaire. Il dit que la pourpre rapporte la belle couleur de pourpre ; que le *murex* est couvert de pointes & de tubercules ; & que le buccin se distingue par ses circonvolutions longues & lisses ; cependant 1°. il ne devoit pas ignorer que la couleur pourpre se tire également du *murex* comme de la pourpre, & même de quelques especes de buccins ; 2°. qu'il y a des *murex* qui ont très-peu de pointes & de tubercules ; 3°. que tous les buccins ne sont pas lisses. Si cet habile homme eût cherché d'autres caractères plus essentiels, il eût peut-être prévenu les erreurs que son autorité a fait naître sur cette matiere.

Comme la famille des *murex* est d'une très-grande étendue, il est à propos d'en former des divisions prises des marques générales communes à un certain nombre d'especes. 1°. Quelques-uns sont tout garnis de tubercules & de pointes noires, éminentes & remarquables. 2°. D'autres sont unis, ayant la clavicule

B

peu chargée de pointes, & le bec recourbé. 3°. Il y a des especes dont les levres sont garnies de doigts. 4°. On voit d'autres especes à levre ailée & déchirée. 5°. Il y a même une espece unique de *murex*, dont la bouche va de droite à gauche. Les especes générales dont nous venons de parler, se trouvent dans les cabinets des curieux.

Ainsi dans la premiere classe qui comprend les especes de *murex* garnis de pointes & de tubercules noirs, on connoît 1°. le *murex* à pointes émoussées & noires, avec le sommet applati; 2°. le *murex* couleur de cendre, entouré de piquans noirs, avec une clavicule élevée; 3°. le *murex* à pointes émoussées bleuâtres, avec un sommet applati; 4°. le *murex* fauve, entouré de quatre rangs de pointes émoussées; 5°. le *murex* blanchâtre, remarquable par deux rangs de pointes pliées; 6°. le *murex* brun & le blanc, à trois rangs de pointes; 7°. le *murex* jaune à pointes rangées, régulièrement; 8°. le *murex* blanchâtre, couvert de boutons jaunes, la bouche violette avec des dents des deux côtés; 9°. le *murex* qu'on nomme *hérifon blanc*, à pointes noires & à bouche dentée; 10°. le *murex* nommé le *bois veiné*; 11°. le *murex* qu'on nomme la *musique* avec un fût ridé. 12°. Le *murex* qu'on appelle le *plein-chant*; 13°. le *murex* dit le *foudre*, à fût ridé; 14°. le *murex* bariolé, avec une clavicule élevée & raboteuse; 15°. le *murex* ondé, avec un sommet élevé, raboteux & étagé; 16°. le *murex* blanc, rayé, dont le sommet est garni de longues pointes; 17°. le *murex* fauve, à côtes, raboteux de tous côtés & cannelé; 18°. le *murex* plein de verrues, de stries, ombiliqué, avec un sommet rougeâtre.

Dans la seconde classe composée de *murex* unis, dont la clavicule est peu chargée de pointes, & le bec recourbé, sont compris, 1°. le *murex* triangulaire ou le casque de Rondelet, à bouche dentée & à levre repliée; 2°. le *murex*, dit le *turban rouge*, plein de boutons, dont les levres sont étendues des deux côtés; 3°. le *murex* en forme de casque, dont parle Bonnani; 4°. le casque couleur d'agate, à bouche moins dentée; 5°. le casque bariolé de taches fauves; 6°. le casque couleur de cendre, sans boutons; 7°. le casque blanc, ondé de lignes jaunes; 8°. le

casque agate, séparé par des taches fauves & régulières; 9°. le casque blen, à stries, ondé de lignes rouffes en zig-zags.

La troisieme classe est des *murex*, dont les levres sont garnies de doigts; 1°. le *murex* surnommé *araignée*; 2°. celui qu'on appelle *lambis*; 3°. le *murex* qu'on nomme le *crochet* ou l'*araignée mâle*; 4°. le *murex* appelé *araignée femelle*; 5°. celle dite la *millepiés*, très-grosse, qui a des cornes selon Rumphius; 6°. celle qui a sept doigts selon Pline; 7°. celle qui a cinq doigts ou grosses pointes; 8°. l'*araignée* qui a quatre doigts selon Rondelet; 9°. celle qui a six excroissances cannelées; 10°. le *murex* appelé le *scorpion* dont la bouche est rayée de petites lignes; 11°. le *scorpion* de couleur rouge, & dont les pointes sont droites; 12°. celui à pointes recourbées semblables au bec d'un corbeau; 13°. le *murex* à levre pliée en cinq excroissances, de couleur bleue, blanche & fauve.

La quatrieme classe comprend les *murex* à levre ailée & déchirée. On rapporte à cette classe, 1°. le *murex*, dit l'*oreille d'âne*, rouge en dedans, avec un bec recourbé; 2°. le *murex* triangulaire, entouré de grandes stries & de tubercules, nommé l'*oreille de cochon*; 3°. le *murex* nommé *gueule noire*; 5°. le *murex* à bouche blanche & brune; 6°. le *murex* appelé la *tourterelle* à bouche faite en oreilles, dont parle Rumphius, avec une pyramide pleine de piquans; 7°. celle à levre étendue, rougeâtre, décompée avec une clavicule pleine de pointes; 8°. le *murex* rouge à levre déchirée, & la clavicule garnie de piquans; 9°. le *murex* bariolé, plein de verrues, à levre déchirée & épaisse; 10°. le *murex* jaune à levre déchirée & la tête bossue; 11°. le ventru à levre repliée, de couleur de plomb; 12°. le *murex* uni, à levre épaisse & pliée, & la columelle dentée; 13°. le *murex* jaunâtre & à tubercules, à levre repliée, dentée d'un côté & tachetée de l'autre; 14°. le *murex* jaune, avec une côte régulière & tachetée, qui prend du sommet vers la queue, traversant par le milieu du dos; 15°. le *murex* couleur de cendre, à côtes, la levre étendue du côté du fût; 16°. enfin, le *murex* blanc, ventru, à côtes, & la columelle étagée.

Le P. Plumier nous apprend que le

murex se nomme en Amérique le *pisseur*, à cause qu'il jette promptement sa liqueur qui est la pourpre.

Il paroît que l'animal qui habite la coquille du *murex* ou rocher, est le même que celui qui occupe les cornets & les olives; & c'est peut-être la raison pour laquelle les auteurs ont confondu jusqu'à présent ces trois genres de coquilles, auxquelles ils ont encore ajouté les pourpres & les buccins. Il est vrai que le *murex* approche assez de la pourpre pour la figure intérieure & extérieure, & qu'il ne paroît d'abord de différence que dans la couleur, dont la partie supérieure est d'un blanc jaunâtre, & l'inférieure tire sur un brun verdâtre. Mais le *murex* se distingue par sa bouche alongée, garnie de dents, & par son corps, qui au lieu de feuilles déchirées & de piquans, comme en la pourpre, est couvert de pointes, de côtes, de tubercules, de crochets ou de doigts quelquefois peu saillans; souvent le *murex* est tout nud comme le casque, avec cependant des replis & des apparences de tubercules qui le font reconnoître pour un véritable *murex*.

Celui qu'on nomme la *belle musique*, est couvert d'une croûte blanche assez épaisse qui cache les différentes couleurs de sa robe. Ce que ce coquillage a de singulier, est sa tête & son cou qui sont extrêmement gros, avec des yeux éminens qui saillent en dehors. Son museau est occupé par une grande bouche chagrinée dans son pourtour; sa chair est d'un blanc sale tirant sur le cendré.

Tous ces détails sont tirés de l'*Histoire naturelle éclaircie*, où les curieux trouveront de très-belles planches de ce genre de coquillage. (D. J.)

MURGIS, *Géog. anc.*, ville d'Espagne bétique, sur la côte de la mer d'Ibérie, selon Plin. l. III. c. j. Si l'on en croit les uns, c'est *Almeria*, & si on s'en rapporte à d'autres, c'est *Muxacra*. Le pere Hardouin prétend que la *Mugis* de Plin. est différente de celle que Ptolomée, l. II. c. iv. donne aux Turdules bétiques, & qu'il place dans les terres. Quelques-uns croient que cette dernière est Murcie capitale du petit royaume de même nom. Voyez MURCIE. (D. J.)

MURICITE, *Hist. nat.*, c'est le nom d'une coquille fossile qui est connue sous le nom de *pourpre*, & en latin *murex*.

MURIE, *Hist. nat.*, en latin *muria*, nom du sel marin dissout. La *murie*, selon Dioscoride, est une saumure, ou une espece de sel propre à conserver la viande & le poisson. Cette saumure est encore propre à nettoyer les ulcères, à guérir de la morsure des chiens enragés, à préserver de la gangrene, enfin à résoudre & à dessécher les parties malades.

Linnæus distingue six sortes de *murie*.

La *murie* marine, *muria marina*, est un sel marin qui se cristallise en forme cubique & hexagone, se dissout dans l'eau & participe beaucoup de la nature du nitre. Il s'attache aisément aux pierres, & se fait tant par évaporation que par cristallisation.

La *murie* de fontaine, *muria fontana*, est celui qui se tire des fontaines par évaporation; il est plus foible que le sel marin, très-facile à dissoudre dans l'eau, & pétille peu dans le feu: ce sel se tire souvent par gros morceaux, près de Lunébourg & d'Herzbourg en Allemagne; celui de Hall en Saxe, vient en plus petits grains, & en grande quantité.

La *murie* fossile, *muria fossilis*, qui est le vrai sel gemme, est demi-transparent, formé en cristaux, & fort dur. Il se dissout difficilement dans l'eau, & pétille dans le feu. On en trouve de blanc, de gris, de rouge, de bleu, & de plusieurs autres couleurs résultantes du minéral dont il étoit voisin.

La *murie* de Salsfeld, en latin *muria spathosa*, présente des cristaux de forme rhomboïde & tient de la nature du spath, détaché de toute autre matière.

La *murie* lumineuse, en latin *muria lapidea phosphorans*, est un spath lumineux comme un phosphore; il y en a de blanc, de jaune, de pourpre & de verd; il se découvre dans les carrieres, sans aucune marque de cristallisation, parce qu'il la perd en croissant. On remarque que ce sel ne luit que quand il est échauffé, ce qu'il a de commun avec tous les phosphores. La plus grande partie de ce sel se trouve en Allemagne.

La *murie* pierreuse & saline, *muria saxatilis spathoqua*, se tire d'un caillou mêlé d'un spath jaune & d'un sel fondu à l'air. Plusieurs de ces pierres exposées à cet élément, augmentent de poids, comme si elles en avoient attiré quelques

particules. On trouve de pareilles pierres dans la Finlande & la Gothlande.

On peut ajouter à ces six especes de *murie* la *murie* végétale, & la *murie* animale.

La *murie* végétale, *muria plantarum*, est celle que fournissent plusieurs végétaux, tels que la plante kali, dont est composée la soude qui sert à former les glaces & les verres.

La *murie* animale, *muria animalis*, se tire de l'urine, des os & autres parties du corps des animaux, quoique ces animaux ne mangent jamais de sel; on en voit un exemple dans le sang de bœuf, & dans l'urine de cheval. (D. J.)

MURIER, f. m., *Hist. nat. Bot.*, en latin *morus*, en anglois *mulberry*, en allemand, *maulbeerbaum*, genre de plante à fleur en chaton. Il y a plusieurs étamines qui s'élèvent du fond du calice. Ce calice est composé de quatre feuilles, & stérile. L'embryon naît séparément, & devient un fruit composé de plusieurs petits pelotons d'écailles pleines de suc, qui renferment une semence arrondie. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

MURIER, f. m., *Jardinage*, *morus*, arbre dont on connoît trois principales especes: le *mûrier* noir, qui s'est trouvé en Europe de toute ancienneté; le *mûrier* blanc, qui est originaire de l'Asie; & le *mûrier* rouge, qui nous est venu assez récemment de l'Amérique septentrionale. Ces arbres sont si différens, si utiles, si précieux, qu'on ne peut trop s'appliquer à rassembler tous les faits intéressans qui pourront servir à les élever & à les cultiver avec succès. Je traiterai donc de chacun séparément.

Le *mûrier* noir est un grand arbre dont la tige ordinairement tortueuse, prend une bonne grosseur, mais elle ne se dresse qu'à force de soins. Il jette beaucoup de racines qui n'ont presque point de chevelu, & qui s'étendent beaucoup plus qu'elles ne s'enfoncent. Elles sont fortes & actives; elles s'insinuent sous les pavés, elles pénètrent dans les murs. Son écorce est ridée, épaisse, souple & filamenteuse; ses feuilles sont grandes, dentelées, épaisses, rudes au toucher, lanugineuses en dessous, & elles se terminent en pointe; la plupart sont entières, & quelques-unes diversement échan-crées; elles sont d'un verd foncé: elles

viennent tard au printemps, & elles commencent à tomber dès la fin de l'été. Nulle fleur particulière à cet arbre; le fruit paroît en même temps que les feuilles, & il porte les étamines qui doivent le féconder. C'est une sorte de baie assez grosse, longue, grumelleuse, qui est d'abord verte & âcre, qui vient ensuite rouge & acide, & qui est molle, noire & très-succulente dans sa maturité. C'est au mois d'août qu'elle arrive à la perfection.

Cet arbre est robuste & de longue durée; mais son accroissement est très-lent dans la jeunesse; il ne se multiplie pas aisément, & il ne réussit pas volontiers à la transplantation, sur-tout lorsqu'il a été arraché depuis quelque temps.

Le *mûrier* noir aime les lieux tempérés, les plaines découvertes, les pays maritimes: il se plaît aussi sur la pente des monticules, à l'exposition du levant dans les terres meubles & légères, franches & sablonneuses, ni trop seches, ni trop humides, dans les potagers, dans les basse-cours, & sur-tout dans le voisinage des bâtimens où il puisse être à l'abri des vents d'ouest & de sud-ouest, qui font tomber son fruit; mais il se refuse au tuf, à l'argille, à la marne & à la craie, à l'humidité trop habituelle, au voisinage de grandes prairies & des eaux stagnantes; il ne réussit pas dans les terres fortes, dures, arides & trop superficielles; il dépérit dans un sol vague & inculte; il craint les lieux trop exposés au froid, l'ombre des grands bâtimens, le voisinage des autres arbres, & on ne le voit jamais prospérer sur la crête des montagnes.

On peut multiplier cet arbre de plusieurs façons; la plupart fort longues, quelques-unes très-incertaines, & d'autres d'une pratique peu aisée. D'abord de *rejetons* pris au pié des vieux arbres négligés; mais ils sont presque toujours si mal enracinés, qu'ils manquent souvent, ou languissent long-temps. De *racines* assez grosses, détachées de l'arbre & replantées; autre expédient sujet aux mêmes inconvéniens, & encore plus incertain. De *boutures* qui, faites à l'ordinaire, réussissent en très-petit nombre, & sont huit ou neuf ans à s'élever de six piés. De *semences* qui sont le moyen le plus long & le plus minutieux; mais le

plus convenable à qui veut se procurer un grand nombre de plants. Par la greffe que l'on peut faire de différentes façons, qui réussit difficilement, & qui ne donne pas de beaux arbres; & enfin, de *branches couchées*, qui font la voie la plus courte, la plus facile, la plus sûre & la plus propre à donner promptement du fruit.

On peut coucher ces branches depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril; le plutôt sera le meilleur. En couchant les branches du *mûrier noir*, il faudra les marcotter. Pour l'exactitude de l'opération, voyez MARCOTTE. Si la terre est bonne & que l'ouvrage soit bien exécuté, quelques-unes auront d'assez bonnes racines au bout d'un an; il sera pourtant plus sûr de ne les enlever qu'après la seconde année: mais si l'on veut avoir des plants un peu forts & bien conditionnés, il faudra ne les transplanter qu'au bout de trois ans, & l'on fera bien dédommagé de l'attente par le progrès qui suivra. Si l'on vouloit par cette même méthode se procurer un plus grand nombre de plants, il faudroit coucher en entier un *mûrier* de moyenne grandeur, marcotter toutes les branches, & les couper à trois pouces au-dessous de terre; de cette façon on accéléreroit du double l'accroissement des plants, & ils seroient plus forts, plus grands, mieux dressés & mieux enracinés au bout d'un an, que les marcottes faites au pié de l'arbre ne le seroient après deux ou trois ans.

Pour faire des boutures de *mûrier*, on prend ordinairement des jeunes rejettons de cet arbre, que l'on coupe de six ou sept pouces de longueur que l'on plante droits, comme un poteau dans des plate-bandes à l'ombre, que l'on abrite contre le soleil, que l'on arrose fréquemment, & qui avec tous les soins possibles ne réussissent qu'en très-petit nombre; encore ces faibles productions font-elles deux ou trois ans à languir & à dépérir en partie: mais on peut faire ces boutures avec plus de succès. Il faut au mois d'avril prendre sur un arbre vigoureux les plus forts rejettons de la dernière année, les couper avec deux ou trois ponce de vieux bois, choisir ceux qui pourront avoir au moins deux à trois piés de longueur; on préparera, n'importe à quelle exposition, une planche de bonne terre de potager,

meuble, légère, moëlleuse, qu'il faudra mêler de bon terreau & la bien cultiver jusqu'à deux piés de profondeur: la planche ainsi disposée, l'on commencera par faire à l'un des bouts une fosse de deux piés de largeur & de six à huit ponce de profondeur; on y couchera douze ou quinze branches auxquelles on fera faire le coude le plus qu'il sera possible sans les casser; on les arrangera de manière qu'elles ne sortiront de terre que d'environ trois ponce, & qu'elles borderont l'extrémité de la planche: ensuite on couvrira ces boutures à peu près de six ou huit ponce de terre en hauteur & en épaisseur du côté que les branches sont couchées; puis on élargira d'autant la fosse; on formera une autre rangée de branches couchées & relevées contre cette butte de terre; on les recouvrira de même, & on continuera de suite jusqu'à ce que toutes les branches soient couchées: nul abri contre le soleil, nul autre soin après cela que de faire arroser abondamment ces boutures une fois la semaine dans les grandes sécheresses. Il en manquera peu; elles pousseront même assez bien dès la première année, & elles feront plus de progrès en cinq ans, que les boutures faites de l'autre façon n'en feront en dix années. Il faudra les lever au bout de trois ans, retrancher le superflu de la racine tortueuse, & les mettre en pépinière. On pourra même replanter ces morceaux de racines qui auront au moins un pié de longueur & qui formeront promptement de nouveaux plants. On trouve encore dans les anciens auteurs d'agriculture une autre méthode de faire des boutures, qui peut avoir son mérite; c'est de prendre une grosse branche de *mûrier*, de la scier en tronçons d'un pié de long, de les enfoncer tout entiers sur leur bout dans la terre, en sorte qu'ils n'en soient recouverts que d'environ trois doigts: le bas du tronçon fait racine, le dessus pousse plusieurs tiges; cette pratique est très-convenable pour former des meres.

Pour faire venir le *mûrier* de graine, l'on choisit les plus grosses mûres noires, & de la plus parfaite maturité, celles sur-tout qui tombent d'elles-mêmes: on dépose les mûres sur un grenier pendant quelques jours pour qu'elles achevent de s'y mûrir: on a soin de

les remuer chaque jour pour empêcher la fermentation & la pourriture. Quand on croit la maturité à sa perfection, on met les mûres dans un baquet d'eau ; on les frotte avec la main pour en séparer la graine en les écrasant & en délayant la pulpe : par ce moyen la bonne graine tombe au fond du baquet, dont on rejette tout ce qui surnage : on verse doucement l'eau en inclinant le baquet, on repasse la graine dans plusieurs eaux pour commencer de la nettoyer : on la fait sécher à l'ombre, ensuite on en ôte toute la mal-propreté, & on la met dans un lieu sec pour ne la semer qu'au printemps. Il est vrai qu'on pourroit le faire aussitôt après la récolte, & pour le plutôt, dans ce climat, au commencement d'août ; mais on s'exposeroit au double inconvénient de voir périr les jeunes plants ou par les chaleurs de la canicule, ou par les gelées de l'hiver subséquent ; à moins que l'on neût pris les plus grandes précautions pour les garantir de ces deux extrêmes : encore n'en résulteroit-il aucune accélération dans l'accroissement. J'ai souvent éprouvé que les plants venus de graine semée au printemps, surpassoient en hauteur & en beauté ceux qui avoient été semés l'été précédent. Le mois d'avril du dix au vingt, est le temps le plus convenable pour cette opération : si on vouloit le faire plutôt, il faudroit semer sur couche : on les avance beaucoup par ce moyen, & les jeunes plants sont en état d'être mis en pépinière au bout d'un an ; mais ils exigent de cette façon beaucoup de soins & des arrosements continuels. Cette méthode ne peut convenir que pour une petite quantité de graine : il faut préférer la pleine terre pour un semis un peu considérable. Il faut choisir à une bonne exposition une terre de potager qui soit meuble, légère, fraîche, en bonne culture & mêlée de fumier bien consommé, ou de terreau de couche. On la disposera en planches de quatre piés de largeur, sur chacune desquelles on formera en longueur quatre ou cinq rayons d'un bon ponce de profondeur, on y semera la graine aussi épais que pour la laitue : il faut une once de graine de *mûrier* pour semer une planche de trente piés  long, qui pourra

produire quatre à cinq mille plants. Si la graine que l'on veut semer paroît desséchée, on fera bien de la laisser tremper pendant vingt-quatre heures ; afin d'en avancer la germination. Pour recouvrir la graine, il faut se servir de terreau de couche bien consommé & passé dans un crible fin ; on répandra ce terreau avec la main sur les rayons, en sorte que la graine ne soit recouverte au plus que d'un demi-pouce d'épaisseur : on observe sur-tout qu'il faut faire ce dernier ouvrage avec grande attention ; car c'est le point essentiel de l'opération, & d'où dépendra principalement tout le succès : enfin, on laissera les planches en cet état sans les niveller en aucune façon. Il ne sera pas inutile, quoiqu'on puisse s'en dispenser, de prendre la précaution de garnir les planches d'un peu de paille longue, fort éparse pour ne laisser pénétrer l'air & le soleil qu'à demi, & pour empêcher que la terre ne soit battue par les arrosements ; mais il faudra les faire légèrement & modérément, de deux ou trois jours l'un, à proportion que la sécheresse se fera sentir. La graine levera communément au bout de trois semaines. L'on continuera les arrosements, toujours avec discrétion, selon le besoin, & l'on ôtera soigneusement les mauvaises herbes par de fréquens binages, avec d'autant moins d'inconvéniens, que les rayons du semis seront plus espacés. Ce ne sera guère qu'au bout de trois ans que la plupart des jeunes plants seront assez forts pour être mis en pépinière ; & il faudra cinq ou six autres années pour les mettre en état d'être transplantés à demeure.

La greffe n'est pas un moyen de grande ressource pour la multiplication du *mûrier noir*, parce qu'elle réussit difficilement, & qu'il n'en résulte aucune accélération d'accroissement. Le *mûrier noir* peut se greffer sur le *mûrier blanc* de toutes les façons usitées pour la greffe, si ce n'est que celle en fente réussit très-rarement. De toutes les méthodes, celles en écusson & en flûte sont les meilleures. La greffe en flûte se fait avec le plus de succès au commencement du mois de juin ; mais comme cette pratique est minutieuse, & qu'on ne peut l'appliquer qu'à des petits sujets, on préfère la greffe en écusson, qui est plus

facile, plus expéditive & plus assurée. Cette greffe se fait dans les mêmes saisons que pour les arbres fruitiers ; c'est-à-dire, dans la première seve, ce qui s'appelle *écussonner à la pousse* ; & durant la seconde seve, ce qui se nomme *l'écusson à œil dormant*. Si l'on greffe dans le premier temps, les écussons ne poussant que foiblement, sont sujets à périr pendant l'hiver : il sera donc plus prudent de ne greffer qu'à œil dormant à la fin de juillet, ou dans le mois d'août. Quoique ces écussons réussissent communément, & qu'on les voie pousser vigoureusement au printemps suivant, il y a encore les plus grands risques à courir. Le peu de convenance qu'il y a entre le sujet & la greffe tourne à inconvénient. La seve surabondante du *mûrier blanc* ne trouvant pas la même souplesse dans les fibres, ni peut-être la même texture dans le bois du *mûrier noir*, s'embarrasse, se gonfle, s'extravase, & fait périr la greffe ; c'est ce que j'ai vu souvent arriver.

Le mois d'octobre est le temps le plus propre à la transplantation de cet arbre, lorsqu'il est d'une grosseur suffisante pour être placé à demeure. Mais s'il est question de mettre de jeunes plants en pépinière, il ne faudra les y planter qu'au mois d'avril. Il ne faut à cet arbre qu'une taille toute ordinaire. On aura seulement attention, lorsqu'on le transplante, de n'accourcir ses racines que le moins qu'il sera possible, parce que n'ayant presque point de chevelu, il leur faut plus de volume pour fournir les sucs nécessaires au soutien de l'arbre. Il faut beaucoup de culture au *mûrier noir* dans sa jeunesse seulement ; mais j'ai remarqué qu'après qu'il est transplanté à demeure, qu'il est repris, bien établi & vigoureux, il faut cesser de le cultiver, & qu'il profite d'avantage, lorsqu'il est sous un terrain & sous une allée sablée sur-tout.

La feuille de *mûrier noir* est la moins propre à la nourriture des vers à soie, & on ne doit absolument s'en servir que quand on ne peut faire autrement, parce qu'elle ne produit qu'une soie grossière, forte, pesante & de bas prix ; mais on peut la faire servir à la nourriture du bétail : elle lui profite & l'engraisse promptement. Jamais les feuil-

les du *mûrier* ne sont endommagées par les insectes, & on en peut faire un bon dépilatoire en les faisant tremper dans l'urine. Elles ont encore la vertu de chasser les punaises, & d'enlever les rougeurs du visage.

Les mûres sont bonnes à manger ; elles sont assez agréables au goût, & même fort saines. Mais de tous les fruits qui se mangent, il n'y a peut-être que celui du *mûrier* dont il ne faut pas attendre la parfaite maturité, pour qu'il soit profitable. Les mûres doivent seulement être d'un rouge tirant sur le noir pour faire un bon aliment, encore n'en devroit-on manger que quand on a l'estomac vuide ; elles excitent l'appétit & elles sont rafraîchissantes. On en fait du sirop pour les maux de gorge. Si l'on veut avoir des mûres très-grosses, il faut mettre le *mûrier noir* en espalier contre un mur exposé au nord.

Le bois du *mûrier noir* est jaune dans le cœur, & son aubier est blanchâtre. Il est compacte, pliant & plus dur que celui du *mûrier blanc* : il est de longue durée ; il noircit en vieillissant, & il résiste dans l'eau presque aussi-bien que le chêne ; aussi peut-on l'employer au pilotage : il est propre au charonnage, à la menuiserie ; on en tire des courbes pour les bateaux ; on peut le faire servir aux mêmes ouvrages où l'on emploie l'orme. Ce bois, loin d'engendrer aucune vermine, a, comme les feuilles, la vertu de chasser les punaises. Il reçoit un beau poli, ce qui le fait rechercher par les tourneurs, les ébénistes & les graveurs ; c'est même un bon bois de chauffage.

Le *mûrier blanc*, arbre de moyenne grandeur ; l'un des plus intéressans que l'on puisse cultiver pour le profit des particuliers & pour le bien de l'état. Cet arbre est la base du travail des soies, qui font en France une branche considérable de commerce. Après la toile qui couvre le peuple, & la laine qui habille les gens de moyen état, la soie fait le brillant vêtement des grands, des riches, des femmes sur-tout, & de tous les particuliers qui peuvent se procurer les superfluités du luxe. On la voit décorer les palais, parer les temples, & meubler toutes les maisons où regne l'aisance. Cependant c'est la feuille du

mûrier blanc qui fait la source de cette précieuse matière ; il s'en fait une consommation si considérable dans ce royaume, que malgré qu'il y ait déjà près de vingt provinces qui sont peuplées de *mûriers*, & où l'on fait filer quantité de vers à soie, néanmoins il faut tirer de l'étranger pour quatorze ou quinze millions de soies. Et comme la consommation de nos manufactures monte à ce qu'on prétend à environ vingt-cinq millions, il résulte que les soies qui viennent du crû de nos provinces ne vont qu'à neuf ou dix millions. Ces considérations doivent donc engager à multiplier de plus en plus le *mûrier blanc*. Les particuliers y trouveront un grand profit, & l'état un avantage considérable. C'est donc faire le bien public que d'élever des *mûriers*. Quoi de plus séduisant !

Le *mûrier blanc* tire son origine de l'Asie. Dans les climats tempérés & les plus orientaux de cette vaste partie du monde, le *mûrier* & les vers à soie ont été connus de toute ancienneté. L'arbre croît de lui-même, & l'insecte s'engendre naturellement à la Chine. Qui peut savoir l'époque où le Chinois a commencé à faire usage des cocons de soie qui se trouvoient sur le *mûrier* ? Peu à peu cet arbre a traversé les grandes Indes pour prendre dans la Perse le plus solide établissement ; de-là il a passé dans les isles de l'Archipel, où on a filé la soie dès le troisième siècle. La Grèce est redevable à des moines de lui avoir apporté dans le sixième siècle, sous l'empereur Justinien des œufs de l'utile insecte, & des graines de l'arbre qui le nourrit. A force de temps, l'un & l'autre passerent en Sicile & en Italie. Augustin Gallo, auteur italien, qui a écrit sur l'agriculture en 1540, assure que ce n'est que de son temps qu'on a commencé à élever les *mûriers* de semence en Italie, d'où on peut conclure que ces arbres n'y étoient alors qu'en petit nombre, puisque ce n'est que par la semence qu'on peut faire des multiplications en grand. Enfin le *mûrier* a passé en France dans le quinzième siècle sous Charles VII ; il a encore fallu plus de cent années pour faire ouvrir les yeux sur l'utilité qu'on en pouvoit tirer. Henri II a commencé de jeter quelques fondemens pour établir des manufactures de

soie à Lyon & à Tours. Mais Henri IV, ce grand roi, ce père du peuple, a tenté le premier d'exécuter la chose en grand, a fait élever des *mûriers*, & a donné de la consistance aux premières manufactures de soieries. Ensuite a paru avec tant d'éclat Louis XIV, ce roi grand en tout, attentif à tout, & connoisseur en tout. Il avoit choisi pour ministre Colbert : ce vaste génie qui préparant le bien de l'état pour des siècles, sans qu'on s'en doutât, fit les plus grandes offes pour la propagation des *mûriers* dans les provinces méridionales du royaume ; car il étoit raisonnable de commencer par le côté avantageux. Autant il en faisoit planter, autant les payfans en détruisoient. Ils n'envisoient alors que la privation d'une lièvre de terre, & ne voyoient pas le produit à venir des têtes d'arbres qui devoient s'étendre dans l'air. Le ministre habile imagina le moyen d'intéresser pour le moment le propriétaire du terrain. Il promit vingt-quatre sous pour chaque arbre qui seroit conservé pendant trois ans. Il tint parole, tout prospéra. Aussi par les soins de ce grand homme, le Lyonnais, le Forez, le Vivarez, le bas Dauphiné, la Provence & le Languedoc, la Gascogne, la Guyenne & la Saintonge, ont été peuplées de *mûriers*. Voilà l'ancien fonds de nos manufactures de soieries. Il sembloit que ce fussent là des limites insurmontables pour le *mûrier* ; mais Louis XV, ce roi sage, ce père tendre, l'amour de son peuple, a vaincu le préjugé où l'on étoit, que le reste du royaume n'étoit propre ni à la culture du *mûrier*, ni à l'éducation des vers à soie. Par ses ordres, feu M. Orry, contrôleur-général, à force d'activité & de persévérance, a fait établir des pépinières de *mûriers* dans l'Angoumois, le Berry, le Maine, & l'Orléanois, dans l'isle de France, le Poitou & la Touraine. Il a fait faire en 1741 un pareil établissement à Montbard en Bourgogne ; & les états de cette province en 1754 ont non-seulement établi à Dijon une seconde pépinière de *mûriers* très-étendue & des mieux ordonnées ; mais ils ont fait venir du Languedoc des personnes versées dans la culture des *mûriers* & dans le filage de la soie. M. Joly de Fleury, intendant

de Bourgogne , à qui rien d'utile n'échappe , a fait faire depuis dix ans les mêmes dispositions dans la province de Bresse. Enfin la Champagne & la Franche - Comté ont commencé depuis quelques années à prendre les mêmes arrangements. Le progrès de ces établissemens passe déjà les espérances. Quels succès n'a-t-on pas droit de s'en promettre !

Le *mûrier* blanc fait un arbre de moyenne grandeur ; sa tige est droite , & sa tête assez régulière : ses racines sont de la même qualité que celles du *mûrier* noir , si ce n'est qu'elles s'étendent beaucoup plus qu'elles ne s'enfoncent. Son écorce est plus claire , plus souple plus vive , plus lisse & plus filandreuse. Sa feuille , tantôt entière , tantôt découpée , est d'un verd naissant d'agréable aspect ; elle est plus mince , plus douce , plus tendre , & elle paroît environ 15 jours plutôt que celle du *mûrier* noir. Le fruit vient de la même façon , mais plutôt ; il est plus petit. Il y en a du blanc , du purpurin & du noir ; il est également douceâtre , fade & désagréable au goût. Il mûrit souvent dès la fin de juin.

Cet arbre est robuste , vient très-promptement , se multiplie fort aisément , réussit , on ne peut pas mieux , à la transplantation , & on peut le tailler ou le tondre sans inconvénient dans presque toutes les saisons. Dans l'intérieur du royaume , & dans les provinces septentrionales , il faut mettre le *mûrier* blanc à de bonnes expositions , au midi & au levant , sur-tout à l'abri des vents du nord & du nord-ouest : ce n'est pas qu'ils ne puissent résister aux intempéries que ces vents causent ; mais comme on ne cultive cet arbre que pour ses feuilles , qui servent de nourriture aux vers à soie , il faut éviter tout ce qui peut les flétrir au printemps , ou en retarder la venue. Ce *mûrier* se plaît sur les pentes douces des montagnes , dans les terres franches , mêlées de sable , dans les terres noires , légères & sablonneuses , & en général dans tous les terrains où la vigne se plaît. C'est l'indication la plus certaine pour s'assurer s'il fera bien dans un pays. Cet arbre ne réussit pas dans les terres trop légères , trop arides , trop superficielles ; il n'y fait point de progrès. Mais il craint

encore plus la glaise , la craie , la marne , le tuf , les fonds trop pierreux , les sables mouvans , la trop grande sécheresse & l'humidité permanente. A ce dernier égard , il faut de l'attention : le *mûrier* pourroit très-bien réussir le long des ruisseaux , dans les terres où il y a des suintemens d'eau ; mais sa feuille perdrait de sa qualité ; elle seroit trop crue pour les vers. Par cette même raison il faut se garder de mettre le *mûrier* dans les fonds bas , dans les prairies , dans les lieux serrés & ombragés. Cet arbre demande absolument à être cultivé au pié pour produire des feuilles de bonne qualité ; c'est ce qui doit empêcher de les mettre dans des terres en sainfoin , en luzerne , &c. mais on ne doit pas l'exclure des terres labourables , dont les cultures alternatives lui font grand bien.

On peut multiplier cet arbre par les moyens que l'on a expliqué pour le *mûrier* noir ; si ce n'est que de quelque façon qu'on élève le *mûrier* blanc , il réussit toujours plus aisément , & il vient bien plus promptement que le noir : on prétend même qu'il n'y a nulle comparaison entre ces deux sortes de *mûriers* pour la vitesse d'accroissement , & c'est avec juste raison ; car il m'a paru que le blanc s'élevoit quatre fois plus vite que le noir. Je vais rappeler ces différentes méthodes de multiplication pour les appliquer particulièrement au *mûrier* blanc.

1°. *De rejetons enracinés* que l'on trouve ordinairement au pié des vieux arbres qui ont été négligés. On fait arracher ces rejetons en leur conservant le plus de racines qu'il est possible : on accourcit celles qui sont trop longues ; on met ces plants en pépinière , & on retranche leur cime à deux ou trois yeux au dessus de terre.

2°. *Par les racines*. Dans les endroits où on a arraché des arbres un peu âgés , les racines un peu fortes qui sont restées dans la terre poussent des rejetons. On peut les faire soigner , & les prendre l'année suivante , pour les mettre en pépinière de la même façon que les rejetons.

3°. *De boutures*. Voyez la méthode de les faire qui a été détaillée à l'article du *MURIER NOIR*. Toute la différence qui s'y trouvera , c'est que les boutures de *mûrier* blanc feront plus aisément ra-

cines , & prendront un accroissement plus prompt , en sorte qu'on pourra les lever & les mettre en pépinière au bout d'un an.

4°. *Des branches couchées.* Voyez ce qui a été dit à ce sujet pour le *mûrier* noir. La différence qu'il y aura ici , c'est qu'il ne sera pas nécessaire de marcotter les branches , & que faisant racine bien plus promptement que celles du *mûrier* noir , elles seront en état d'être transplantées au bout d'un an.

5°. *Par la greffe.* C'est-à-dire qu'on peut multiplier par ce moyen les bonnes espèces de *mûrier* blanc , en les greffant sur celles que l'on regarde comme inférieures , relativement à la quantité de leurs feuilles. Si l'on en croit les anciens auteurs qui ont traité de l'agriculture , on peut greffer le *mûrier* sur le térébinthe , le figuier , le poirier , le pommier , le châtaignier , le hêtre , l'orme , le tilleul , le frêne , le peuplier blanc , le cornier , l'alifier , l'aubepin , & même sur le groseiller. Ces faits ont d'abord été hasardés très-anciennement dans des poésies pour charger l'illusion par des prodiges , ensuite répétés pendant nombre de siècles par un tas d'écrivains plagiaires , puis révoqués en doute par les gens réfléchis ; enfin renversés & obscurcis par le flambeau de l'expérience.

Les *mûriers* venus de semence donnent des feuilles d'une si grande variété , que souvent pas un arbre ne ressemble à l'autre. Il y a des feuilles de toute grandeur : il s'en trouve qui sont entières & sans découpures ; mais la plupart les ont très-petites & très-découpées : ce sont ceux-ci que l'on regarde comme sauvages , parce que leurs feuilles sont de très-peu de ressources pour la nourriture des vers à soie : au lieu que l'on appelle *mûriers* francs , les *mûriers* dont les feuilles sont larges & entières , & sur-tout ceux qui ont été greffés. Il faudra donc prendre des greffes sur les *mûriers* de bonnes feuilles pour écussonner ceux qui auront des feuilles trop petites ou trop découpées. Voy. au surplus ce qui a été dit de la greffe pour le *mûrier* noir. Mais il y aura ici une différence considérable , qui sera tout à l'avantage du *mûrier* blanc. D'abord la greffe leur réussit avec plus de facilité , sur-tout l'écusson à œil dormant : ensuite on peut greffer des sujets de tout

âge , même ceux qui n'ont que deux ans de semence , ou ceux qui ont passé seulement un an dans la pépinière. Quand les plants sont forts , on les greffe à la hauteur de six piés. Si les arbres sont âgés , & qu'on ne soit pas content de leurs feuilles , on les coupe à une certaine hauteur , on leur laisse pousser de nouveaux rejets que l'on greffe par après.

6°. *De semence.* Si l'on n'est pas à portée de se procurer des graines dans le pays , il faudra en faire venir de Bagnols , ou de quelqu'autre endroit du Languedoc ; elle sera meilleure & mieux conditionnée que celle que l'on tireroit des provinces de l'intérieur du royaume. Une livre de graine de *mûrier* blanc coûte huit livres environ sur lieu , & elle peut produire soixante mille plants. Voyez sur le temps & la manière de semer , ce qui a été dit pour le *mûrier* noir. Mais il y aura à l'égard du *mûrier* blanc , une grande différence pour l'accroissement. Les jeunes plants du *mûrier* blanc s'élèveront dès la première année , communément à un pié , & quelques-uns à un pié & demi. On pourra donc , & il sera même à-propos dès le printemps suivant au mois d'avril , d'ôter environ un tiers de plants , en choisissant les plus forts pour les mettre en pépinière ; mais il ne faudra pas se servir d'aucun outil pour lever ces plants , parce qu'en soulevant la terre on dérangerait quantité de plants qui doivent rester. Le meilleur parti sera de faire arroser largement la planche de *mûrier* pour rendre la terre meuble & douce ; cela donnera la facilité de pouvoir arracher les plants avec la main. Au bout de la seconde année , les plants auront communément quatre à cinq piés , alors il n'y aura plus moyen de différer , il faudra les mettre en pépinière. Si on les laissoit encore un an , les plants les plus forts étoufferoient les autres ; il en périroit la moitié. Il y a un grand avantage à ne mettre ces jeunes plants en pépinière , que quand ils sont un peu forts , c'est-à-dire : à l'âge de deux ans ; ils exigent alors moins d'arrosements , moins de culture , & bien moins de soin que quand ils n'ont qu'un an. On suppose que l'on a disposé pour la pépinière un terrain convenable & en bonne culture. On fait arracher proprement les jeunes plantes , que l'on nomme *pourette* , & après avoir

accourci les racines avec discrétion, & coupé le pivot sans rien ôter de la cime pour ce moment, on les plante à un pié & demi de distance en rangées d'alignement, éloignées de trois piés l'une de l'autre. Quand la plantation est faite, on coupe toutes les pourettes à deux ou trois yeux au-dessus de terre, & on les arrose selon que le temps l'exige. On ne doit rien retrancher cette première année des nouvelles pousses, sans quoi on affoibliroit le jeune plant, attendu que la sève ne s'y porte qu'à proportion de la quantité de feuilles qui la pompent. Mais au printemps suivant, il faut supprimer toutes les branches, à l'exception de celle qui se trouvera la mieux disposée à former une tige; encore faudroit-il en retrancher environ un tiers ou moitié, selon la longueur, afin qu'elle puisse mieux se fortifier. Et toutes les fois que les arbres seront trop foibles, il faudra les couper à six pouces de terre; ensuite beaucoup de ménagement pour la taille, ou même ne point couper du tout. Je vois que presque tous les jardiniers ont la fureur de retrancher chaque année toutes les branches latérales pour former une tige qui en quatre ans prend huit à neuf piés de hauteur, sur un demi-pouce de diamètre. Voilà des arbres perdus: ils sont foibles, minces, étoilés & courbés. Nul remède que de les couper au pié pour les former de nouveau; car ils ne reprendroient pas à la transplantation. Rien de plus aisé que d'éviter cet inconvénient, qui est très-grand à cause du retard. Il ne faut supprimer des branches que peu-à-peu chaque année, à mesure que l'arbre prend de la force; car c'est uniquement la grosseur de la tige qui doit déterminer la quantité de l'élaguement: & pour donner de la force à l'arbre, il faut pendant l'été accourcir à demi ou aux deux tiers, les branches qui s'écartent trop. Par ce moyen on aura en quatre ans, des arbres de neuf à dix piés de haut sur quatre à cinq pouces de circonférence, qui seront très-propres à être transplantés à demeure. On suppose enfin qu'on aura donné chaque année à la pépinière un petit labour au printemps, & deux ou trois binages pendant l'été pour détruire les mauvaises herbes; car cette destruction doit être regardée comme le premier & le

principal objet de la bonne culture. Je ne puis trop faire observer qu'il faut à cet arbre une culture très-suivie, par rapport à ce que les plaies qu'on lui fait en le taillant, se referment difficilement, à moins qu'il ne soit dans un accroissement vigoureux.

La transplantation du *mirier* blanc doit se faire en automne, depuis le 20 octobre jusqu'au 20 novembre. Il ne faut la remettre au printemps que par des raisons particulières, ou parce qu'il s'agiroit de planter dans une terre forte & humide. Mais un pareil terrain, comme je l'ai déjà fait observer, ne convient nullement à l'usage que l'on fait des feuilles du *mirier* blanc. Les trous doivent avoir été ouverts l'été précédent, de trois piés en carré au moins, sur deux & demi de profondeur, si le terrain l'a permis. On fera arracher les arbres avec attention & ménagement: on taillera l'extrémité des racines; on retranchera toutes celles qui sont altérées ou mal placées, ainsi que tout le chevelu. On coupera toutes les branches de la tige jusqu'à sept piés de hauteur environ, & on ne laissera à la tête que trois des meilleurs brins, qu'on rabattra à trois ou quatre pouces. Ensuite après avoir garni le fond du trou d'environ un pié de bonne terre, on y placera l'arbre, & on garnira ses racines avec grand soin, de la terre la plus meuble & la meilleure que l'on aura: on continuera d'emplir le trou avec du terreau consommé, ou d'autre terre de bonne qualité, que l'on passera contre le collet de l'arbre pour l'assurer. Mais il faut se garder de butter les arbres: c'est une pratique qui leur est préjudiciable. Il vaut mieux au contraire, que le terrain ait une pente insensible autour de l'arbre pour y conduire les pluies & y retenir les arrosemens. Il est difficile de décider la distance qu'il faut donner aux *miriers*: elle doit dépendre & de la qualité du terrain & de l'arrangement général de la plantation. On peut mettre ces arbres à quinze, dix-huit ou vingt piés, lorsqu'il est question d'en faire des avenues, de border des chemins, ou d'entourer des héritages. Quand il s'agit de planter tout un terrain, on se règle sur la qualité de la terre, & on met les arbres à quinze ou vingt piés. On doit même pour le mieux les arranger en quin-

conces. Si cependant on veut faire rapporter du grain à ce terrain, on espace ces arbres à six ou huit toises, pour faciliter le labourage. Mais dans ce dernier cas, l'arrangement le moins nuisible, & qui admet le plus de plantes, c'est de former des lignes à la distance de huit à dix toises, & d'espacer les arbres dans ces lignes, à quinze, dix-huit ou vingt piés, selon la qualité du sol. Comme en faisant le labourage, la charrue n'approche pas suffisamment des arbres pour les tenir en culture les premières années, & qu'il faut y suppléer par la main d'homme, il y a un excellent parti à prendre, qui est de planter entre les arbres de jeunes *mûriers* en buisson ou en haie : le tout n'occupe jamais qu'une lisière de trois ou quatre piés de largeur, que l'on fait cultiver à la pioche. Ces buissonnières ou ces haies de *mûrier* ont un grand avantage ; elles donnent une grande quantité de feuilles qui sont aisées à cueillir, & qui paroissent quinze jours plutôt que sur les grands arbres : on peut par quelques précautions, les mettre à couvert de la pluie ; ce qui est quelquefois très-nécessaire pour l'éducation des vers. On prétend qu'on s'est très-bien trouvé dans le Languedoc, de ces buissonnières & de ces haies, parce qu'elles donnent plus de feuilles que les grands arbres, qu'elles sont plutôt en état d'en donner, & qu'on peut les dépouiller au bout de trois ans, sans les altérer & sans inconvénient pour les vers ; au lieu qu'on ne doit commencer à prendre des feuilles sur les arbres de tige qu'après cinq ou six ans de plantation. Les haies de *mûrier* se garnissent & s'épaississent si fortement & si promptement, qu'elles sont bientôt impénétrables au bétail : en sorte qu'on peut s'en servir pour clorre le terrain, & dans ce cas on plante la haie double : le bétail en la rongant au-dehors la fait épaisir, & travaille contre lui-même. Si dans l'année de la plantation, il survenoit de grandes sécheresses, il faudroit arroser quelquefois les nouveaux plants, & toujours abondamment. Il n'est besoin cette première année que de sarcler pour empêcher les mauvaises herbes : elles sont après le bétail le plus grand fléau des plantations. Nul autre soin que de visiter la plantation de temps en temps pendant l'été, pour abattre en passant la main,

les rejets qui poussent le long des tiges, & ensuite de couper à chaque printemps le bois mort, les branches chiffonnes ou gourmandes, même d'accourcir celles qui s'élancent trop : tout ce qu'il faut en un mot, pour former la tête des arbres & la disposer à la production & à la durée. Quand les arbres seront parvenus à dix-huit ou vingt ans, la plupart seront alors fatigués, languissans, dépérissans, ou ne produiront que de petites feuilles. Il sera nécessaire en ce cas, de les étêter, non pas en les coupant précisément au-dessous du tronc ; ce qui faisant pousser des rejets trop vigoureux & en petit nombre, causeroit un double inconvénient : les feuilles seroient trop crues pour la nourriture des vers, & la tête de l'arbre seroit trop long-temps à se former. La meilleure façon de faire cette tonte, c'est de ne couper que le menu branchage un peu avant la sève. On fait aussi ces tontes peu-à-pen pour ne pas changer tout-à-coup la qualité des feuilles. On prétend que cet arbre est dans sa force à vingt ou vingt-cinq ans, & que sa durée va jusqu'à quarante-cinq ou cinquante, & même plus loin lorsqu'on a soin de le soutenir par la taille.

La feuille du *mûrier* blanc est le seul objet de la culture de cet arbre. Elle est la seule nourriture que l'on puisse donner aux vers à soie ; mais outre cet usage, cette feuille a toutes les qualités de celles du *mûrier* noir. Voyez ce qui en a été dit.

Les mûres que produit cet arbre ne peuvent servir qu'à nourrir la volaille ; elle les mange avec avidité, & s'en engraisse promptement.

Le bois du *mûrier* blanc sert aux mêmes usages que celui du *mûrier* noir, & il est de même qualité, si ce n'est qu'il n'est pas si compacte & si fort ; de plus, on en fait des cercles & des perches pour les palissades des jardins, qui sont de longue durée. On se sert aussi de ce bois en Provence pour faire du merrain à futailles pour le vin, mais il faut qu'il soit préparé à la scie, parce qu'il se refuse à la fente. On peut encore tirer du service de toute l'écorce de cet arbre, non-seulement pour en former des cordes, mais encore pour en faire de la toile ; l'écorce des jeunes rejets est plus convenable pour ce dernier usage. Comme le *mûrier*

pousse vigoureusement, & qu'on a souvent occasion de le tailler, on peut rassembler les rejetons de jeunes bois les plus forts & les plus longs qui sont provenus des tontes ou d'autres menues tailles; les faire rouir comme le chanvre, les tiller de même; ensuite seraner, filer, façonner cette matière comme la toile. La même économie se pratique en Amérique. M. le Page, dans ses mémoires sur la Louisiane, dit que le premier ouvrage des filles de huit à neuf ans, est d'aller couper, dans le temps de la sève, les rejetons que produisent les *mûriers* après avoir été abattus; qu'elles pelent ces rejetons qui ont cinq à six piés de longueur, ensuite font sécher l'écorce, la battent à deux reprises pour en ôter la poussière & la diviser; puis la blanchissent & enfin la filent de la grosseur d'une ficelle. Quelques auteurs modernes prétendent qu'on pourroit employer le *mûrier* blanc à former du bois taillis; qu'il y viendrait aussi vite, & y réussiroit aussi-bien que le coudrier, l'orme, le frêne & l'érable; mais on n'a point encore de faits certains à ce sujet.

Le *mûrier* d'Espagne est de la même espèce que le *mûrier* blanc; c'est une variété d'une grande perfection que la graine a produit en Espagne. Il fait un bel arbre, une tige très-droite, & une tête régulière; sa feuille est beaucoup plus grande que celle des *mûriers* blancs ordinaires de la meilleure espèce; elle est plus épaisse, plus ferme, plus succulente, & toujours entière, sans aucunes découpures. Les mûres que cet arbre produit, sont grises & plus grosses que celles des autres *mûriers* blancs, sur lesquels on peut le multiplier par la greffe en écusson, qui réussit très-aisément; mais cette feuille ne convient pas toujours pour la nourriture des vers à soie. On prétend que si on ne leur donnoit que de celle-là, il n'en viendrait qu'une soie grossière; cependant on convient assez généralement qu'on peut leur en donner quelques jours avant qu'ils ne fassent leurs cocons, & que la soie en sera plus forte & toute aussi fine.

Le *mûrier* de Virginie à fruit rouge, est un grand & bel arbre qui est rare & précieux. Il faut le soigner pour lui faire une tête un peu régulière, parce que ses branches s'élancent trop, son écor-

ce est unie, lisse & d'une couleur cendrée fort claire. Ses feuilles sont très-larges, & de neuf à dix pouces de longueur, dentelées en manière de scie, & terminées par une pointe allongée; leur surface est inégale & rude au toucher; elles sont moelleuses, tendres, d'un verd naissant, & en général d'une grande beauté. Elles viennent douze ou quinze jours plutôt que celles du *mûrier* blanc. Dès la mi-avril l'arbre porte des chatons qui ont jusqu'à trois pouces de longueur; à la fin du même mois, les mûres paroissent, & leur maturité s'accomplit au commencement de juin; alors elles sont d'une couleur rouge claire, d'une forme conique allongée, & d'un goût plus acide que doux; mais elles n'ont pas tant de suc que les mûres noires. Cet arbre porte des chatons, dès qu'il a trois ou quatre ans; cependant il ne donne du fruit que huit ou neuf ans après qu'il a été semé. Ce *mûrier* est aussi robuste que les autres, lorsqu'il est placé à mi-côte ou sur des lieux élevés; mais quand il se trouve dans un sol bas & humide, il est sujet à avoir les cimes gelées dans les hivers rigoureux. Son accroissement est du double plus prompt que celui du *mûrier* blanc; il réussit aisément à la transplantation, mais il n'est pas aisé de le multiplier. Ceux que j'ai élevés, sont venus en semant les mûres qui avoient été envoyées de l'Amérique, & qui étoient bien conservées. Les plantes qui en vinrent, s'élevèrent en trois ans à sept piés la plupart; & en quatre autres années après la transplantation, ils ont pris jusqu'à quinze piés de hauteur, sur sept à huit pouces de circonférence. Ces arbres dans la force de leur jeunesse poussent souvent des branches de huit à neuf piés de longueur. Les mûres qu'ils ont produites en Bourgogne, & que j'ai semées jusqu'à deux fois, n'ont pas réussi. Serait-ce par l'insuffisance de la fécondité des graines, ou le succès aura-t-il dépendu de quelques circonstances de culture qui ont manqué? C'est ce qui ne peut s'apprendre qu'avec de nouvelles tentatives. Cet arbre se refuse absolument à venir de boutures, & la greffe ne réussit pas mieux. Il est vrai qu'elle prend sur les autres *mûriers*, mais il en est de cette greffe comme Palladius a dit de celle du *mûrier* blanc sur l'orme, par-

turit magna infelicitatis augmenta ; elle va toujours en dépérissant.

Il n'y a donc actuellement d'autre moyen de multiplier ce *mirier*, que de le faire venir de branches couchées ; encore faut-il y employer toutes les ressources de l'art ; les marcottes, les serres, au moyen d'un fil de fer, & avec le procédé le plus exact, n'auront de bonnes racines qu'au bout de trois ans. En coupant les jeunes branches de cet arbre, & en détachant les feuilles, j'ai observé qu'il en sort un suc laiteux assez abondant, un peu corrosif & tout opposé à la sève des autres *miriers*, qui est fort douce. C'est apparemment cette différence entre les sèves, qui fait que la greffe ne prend pas sur le sujet. La feuille de ce *mirier* seroit-elle convenable pour la nourriture des vers, & quelle qualification donneroit-elle à la soie ? c'est ce qu'on ne sait encore aucunement. Cet arbre est en fleur pendant toute la belle saison, & jusque fort tard en automne ; en sorte que les feuilles ne tombent qu'après avoir été frappées des premières gelées.

Le *mirier* de Virginie à feuilles velues. On n'a point encore cet arbre en France ; il est même extrêmement rare en Angleterre. Presque tout ce qu'on en peut savoir jusqu'à présent, se trouve dans la sixième édition du dictionnaire des jardiniers de M. Miller, auteur anglois, qui rapporte que les feuilles de ce *mirier* ont beaucoup de ressemblance avec celles du *mirier* noir, mais qu'elles sont plus grandes & plus rudes au toucher ; que l'écorce de ses jeunes branches est noirâtre, comme les rameaux du micocouiller ; qu'il est très-robuste ; qu'il y en a un grand nombre à Fulham, près de Londres ; que cet arbre a quelquefois donné un grand nombre de chatons semblables à ceux du noisetier, mais qu'ils n'ont jamais porté de fruit ; que les greffes qu'on a essayées sur le *mirier* blanc & sur le noir, n'ont pas réussi, & que, comme l'arbre est élevé, on n'a pas pu le faire venir de branches couchées. Au rapport de Linnæus, les nouvelles feuilles de ce *mirier* sont extrêmement velues en dessous, & quelquefois découpées, & ses chatons sont de la longueur de ceux du bouleau.

Le *mirier* noir à feuilles panachées. C'est une belle variété, la seule que l'on

puisse employer dans les jardins pour l'agrément. Cet arbre pourroit trouver place dans une partie de bosquets où l'on rassemble les arbres panachés ; il a de plus le mérite de la rareté. On peut le multiplier par la greffe sur le *mirier* noir ordinaire. (*M. d'Aub. le Subdélégué.*)

L'article de M. de Tschoudi, qui suit, complètera celui qui précède.

Le *mirier* porte des fleurs femelles & des fleurs mâles à quelque distance les unes des autres sur le même arbre. Les fleurs mâles sont groupées sur un filet commun en chatons cylindriques ; elles sont dépourvues de pétales, & n'ont que quatre étamines droites, longues, en forme d'alène. Les fleurs femelles sont aussi à pétales, & elles sont rassemblées en petites touffes rondes. Elles portent un embryon cordiforme qui supporte deux styles longs, rigides & recourbés, couronnés de stigmates simples. Il succède à ces fleurs un fruit succulent & conique composé de plusieurs grains charnus contenant chacun une semence ovale.

Especies.

1. *Mirier* à feuilles cordiformes & rigides. *Mirier* noir commun.

Morus foliis cordatis scabris. Hort. Cliff. Common mulberry.

2. *Mirier* à feuilles palmées & velues. *Morus foliis palmatis hirsutis. Mill.*

Smaller black mulberry with elegant cut leaves.

3. *Mirier* à feuilles cordiformes, velues par dessous, à chatons cylindriques.

Morus foliis cordatis subtus villosis, amentis cylindricis. Linn. Sp. Pl.

Mulberry with heart shaped leaves, &c.

4. *Mirier* à feuilles cordiformes obliques & unies. *Mirier* blanc.

Morus foliis oblique cordatis levibus. Hort. Cliff.

Mulberry with a withe fruit.

5. *Mirier* à feuilles palmées & à feuilles entières, à fruit épineux. *Mirier* de la Chine. *Mirier* à papier.

Morus foliis palmatis integrisque fructibus hispidis. Hort. Colom.

Morus papyrus.

China mulberry.

6. *Mirier* à feuilles ovales, obliques, pointues & velues. Bois de campeche appelé *fustich* en Angleterre.

Morus foliis oblique cordatis acuminatis hirsutis. Mill.

Mulberry called fustick wood.

7. *Mûrier* à feuilles ovale-oblongues, égales par-tout, & inégalement dentées.

Morus foliis ovato-oblongis utrinque aequalibus, inaequaliter serratis. Flor. Zeyl.

India mulberry.

Le *mûrier* noir, dans les terres & à l'exposition qui lui convient, devient un gros arbre dont la touffe prend beaucoup d'étendue. Un seul arbre fournit assez de fruit pour la consommation d'un ménage. Les mûres des gros arbres sont plus grosses & de meilleur goût que celles des jeunes. Ce fruit qui est plein d'un jus rafraîchissant, mûrit dans le plus chaud de l'été ; il fait alors du plaisir & du bien.

Le *mûrier* noir se multiplie de graine, de marcottes & de boutures. Les graines se tirent des mûres par les lotions : on les sème en mars dans des caisses emplies de bonne terre légère, mêlée de terreau. Si l'on met ces caisses dans une couche tempérée, on accélérera beaucoup la germination des graines & la croissance des *mûriers* enfans qui en proviendront.

Quoique le *mûrier* ait ordinairement des fleurs de deux sexes, il se trouve parmi les individus obtenus de graines quelques arbres qui n'ont que des fleurs mâles : & encore bien que ces arbres, suivant Miller, changeant de nature dans la suite, se mettent quelquefois à fruit, ainsi que certains noyers, lentisques & térébinthes, ce retard suffit pour qu'on doive préférer à la voie des semis toute autre moyen de multiplication.

Les jardiniers pépiniéristes coupent à quelques pouces de terre un jeune *mûrier* ; il en darde alors de toutes parts des branches qu'ils entèrent & qui procurent du plant. Mais le cultivateur qui veut élever des *mûriers* pour son usage, fera mieux de choisir une branche fertile d'un bon *mûrier* ; & de l'enfermer entre les deux parties d'un de ces pots faits exprès pour de telles marcottes. De cette manière il sera sûr d'avoir un *mûrier* fertile. Les boutures remplissent aussi cette vue parfaitement ; on les prend sur les branches les plus abondantes. Il faut choisir un bourgeon court & gros, avec lequel on enlèvera en même temps un nœud du bourgeon de l'année précédente ; on ne retranchera rien du bout. On

plantera ces boutures dans des paniers remplis de bonne terre mêlée de terreau, qu'on enfoncera dans une couche tempérée. On mettra un peu de menue paille ou de feuilles seches entre les boutures, & on les arrosera de temps à autre. Il seroit bon de les ombrager au plus chaud du jour, mais seulement pendant quelques heures. L'année suivante au mois de mars, on les plantera en pépinière à deux piés & demi ou trois piés les uns des autres dans un morceau de bonne terre à l'abri des grands vents. Au bout de quatre ou cinq ans, on les en tirera pour les fixer aux lieux où ils doivent demeurer ; car il convient de planter le *mûrier* fort jeune, autrement il est rebelle à la reprise, & ne croît pas si vite. Une bonne terre légère, onctueuse & profonde est celle que préfère cet arbre. Il est bon qu'il soit paré des vents de sud-ouest & nord-ouest par des murailles, mais qu'il en soit assez éloigné pour que la tête jouisse du soleil.

L'écusson du *mûrier* noir prend parfaitement sur *mûrier* blanc ; il pousse un jet vigoureux la première année, mais ordinairement ce jet meurt & même se détache la seconde année vers le mois de mai. La raison de cette répugnance ne doit pas être dans la qualité des seves, mais dans la différence des temps où elles commencent d'agir. Celle du *mûrier* blanc est en mouvement long-temps avant celle du *mûrier* noir. On m'a pourtant assuré qu'on a vu réussir quelques-unes de ces greffes ; peut-être conviendrait-il pour les faire subsister, de laisser pendant quelques années une branche de *mûrier* blanc à côté de la greffe, & peut-être même au-dessus ; je n'en ai pas fait l'expérience. J'ai aussi enté du *mûrier* noir sur du blanc ; pour cela, j'ai écarté la terre du pié de mon sujet que j'ai coupé au-dessous de la superficie du sol, & après y avoir placé mon ente, j'ai rapproché la terre à l'entour : cette ente a parfaitement bien repris, & le bourlet produit à sa coïncidence avec le sujet a poussé des racines. En écussonnant le *mûrier* noir sur des *mûriers* blancs jeunes & souples, on pourroit dès le mois d'août coucher ces arbres, & faire avec le bourgeon provenu de la greffe une marcotte qui s'enracineroit très-vite. Le *mûrier* noir est naturel de la Perse ; il y a fort long-temps

qu'on l'a porté de cette partie de l'orient au midi de l'Europe, d'où il a passé successivement dans les parties occidentales, où il est parfaitement acclimaté. Dans quelques contrées de l'Allemagne, on est contraint de l'élever en espalier aux plus chaudes expositions. Il ne peut pas subsister en Suède.

La seconde espece est naturelle de la Sicile : ce n'est qu'un grand arbrisseau ; le fruit est petit & sans goût. J'ai reçu de Hollande, sous le nom de *mûrier de Virginie*, un *mûrier* nain à feuilles profondément & régulièrement découpées, qui a du rapport à celui-ci.

La quatrième espece est le *mûrier* blanc dont on a plusieurs variétés ; quelques-unes pourroient même passer pour de véritables especes. Voici les principales : 1°. Le *mûrier* d'Espagne ; ses feuilles sont larges, ovales, entières, épaisses & glacées par dessus ; sa mûre est blanche. 2°. Le *mûrier*-rose ; ses feuilles sont tantôt entières & ovales, tantôt découpées en quelques lobes irréguliers : elles sont d'un verd-clair, moins grandes que celles des *mûriers* d'Espagne, & d'une consistance plus légère : c'est celui dont on préfère la feuille ; elle nourrit très-bien les vers à soie, & l'arbre rapporte beaucoup : sa mûre est rouge. 3°. Le *mûrier* sauvage à grandes feuilles, à mûres noires. 4°. Le *mûrier* sauvage à petites feuilles très-découpées : c'est le moins estimé de tous.

Lorsqu'on sème la graine du *mûrier*-rose, elle ne varie presque pas, & c'est ce qu'on peut faire de mieux : on en recueille à Lyon de très-bonnes. J'ai reçu de la semence de *mûrier* de Piémont ; les arbres qui en sont provenus ont la feuille aussi large que celle du *mûrier*-rose, mais plus découpée, & moins luisante.

Il convient de greffer les bonnes especes sur les *mûriers* à petites feuilles. Nous ne dirons qu'un mot de cette opération. La greffe en bec de flûte est difficile ; les écussons à œil dormant réussissent très-rarement : il faut donc préférer les écussons à la pousse ; on les prend sur des branches coupées en février, & mises à la cave ou contre un mur au nord ; ils s'enlèvent avec de la soie lorsqu'ils ne se détachent pas nettement avec les doigts seuls. Les sujets qu'on veut écussonner doivent avoir été coupés le printemps

précédent ; ils auront fourni un jet robuste dont l'écorce est nette & polie ; vous les écussonnerez au commencement de mai. Lorsque l'écusson est placé, il faut plaquer au-dessus & au-dessous un peu de papier enduit d'une composition de cire vierge, de poix blanche & de térébenthine. Cette précaution, que je tiens de M. le Payen, de la société royale de Metz, est de la plus grande importance ; elle empêche l'écorce d'autour de l'écusson de se retirer & se recroqueviller : accident qui donnant de l'air aux bords de l'écusson, nuit extrêmement à la reprise. Lorsque vous aurez plaqué votre papier enduit au-dessus, au-dessous & pour mieux faire encore, aux bords latéraux de l'écusson, vous lierez avec de la laine. Cela fait, vous ôterez à deux pouces au-dessus un cerne d'écorce : cela sert à arrêter la sève dans votre écusson, sans toutefois l'en surcharger, puisqu'il en passe une partie dans les canaux ligneux qui soutiennent la partie supérieure dans un état de végétation encore pendant quelque temps. Lorsque l'écusson aura poussé de deux ou trois pouces, vous délierez. On peut laisser le papier.

Dans nos provinces froides, la meilleure saison pour la transplantation du *mûrier* est le mois de mars & les premiers jours d'avril. Lorsqu'on les plante en automne, souvent la racine se chancit ; mais il est bon de faire les trous quelques mois d'avance, si ce n'est dans les terrains bas, à cause de l'eau dont ils se rempliroient. Les trous doivent être larges & peu profonds. Il vaudra mieux former un ovestre plat au pié du *mûrier* avec de la terre rapportée, que de le trop enfoncer. Voyez PLANTATION. Il sera bon de mettre de la litière ou des feuilles seches, des rognures de buis ou autre chose semblable au pié de vos *mûriers* lorsqu'ils seront plantés, & de les arroser par de grandes secheresses.

Le *mûrier* aime les terres onctueuses, profondes, fertiles & un peu humides. Pour qu'il donne beaucoup de feuilles, il faut recouper quelquefois ses branches. On fait des haies de *mûrier* qui donnent leurs feuilles plutôt que les arbres, mais elles gèlent aussi plus aisément au printemps ; on en peut former des buissons, des taillis, & en mettre dans les remises. Les *mûriers* doivent être

être tenus bas pour la commodité de la cueillette. Miller conseille de couper au ciseau les jeunes bourgeons du *mûrier*, au lieu d'en arracher les feuilles, comme on fait d'ordinaire : il prétend que les arbres en souffrent moins. Il ne faut dépouiller les *mûriers* que lorsqu'ils ont acquis une certaine force. Pour bien faire, on doit les laisser reposer un an. Une précaution très-essentielle encore, c'est de laisser deux ou trois branches supérieures sans les dépouiller. C'est tout ce que nous dirons d'un arbre sur lequel on a écrit de gros volumes.

La troisième espèce est le *mûrier* de Virginie, à feuilles larges; je l'ai reçu sous le nom de *mûrier de la Louisiane*. Son écorce est noirâtre; les feuilles ressemblent à celles du *mûrier* noir, mais elles sont plus âpres au toucher; le dessus est relevé par petites bosses, comme du chagrin: le verd en est assez gai; elles sont ovales longues; leur largeur est de près de trois ponce, & leur longueur de six ou sept. C'est un superbe feuillage: il est dans toute sa fraîcheur en septembre; ainsi ce *mûrier* fera un bel effet dans les bosquets d'été. Miller dit qu'il ne s'écussonne ni sur *mûrier* noir, ni sur *mûrier* blanc; nous avons éprouvé le contraire.

Le *mûrier* de la Chine. C'est un petit arbre dont l'écorce est grise & velue dans les jeunes branches. Il se charge à la fin d'avril d'une quantité prodigieuse de longs chatons, les feuilles tantôt entières, tantôt échanquées diversement, sont très-larges, épaisses, velues, & d'un verd tirant sur le glauque terne; son beau feuillage doit lui donner entrée dans les bosquets d'été, où il fait un très-bel effet. On le multiplie aisément de marcottes ou de boutures, on le cultive à la Chine & au Japon pour son écorce, dont on fait du papier; ils en font des plantations sur les côtes & les montagnes, où ils le disposent à peu près comme une orseraie. En automne, ils coupent les bourgeons de l'année pour en enlever l'écorce. Kämpfer dit que le fruit est plus gros qu'un poids, & entouré de longs poils purpurins; en mûrissant il devient d'un pourpre noir. Il est plein d'un jus fort doux.

Le *mûrier* de Campêche est celui dont se servent les teinturiers, & qui est con-

nu sous le nom de *fustick* en Angleterre, & en France sous celui de *bois de Campêche*. Le fruit n'est de nulle valeur; son bois seul est estimable: il croît naturellement dans la plupart des isles des Indes occidentales; mais il se trouve en plus grande abondance à Campêche. Ce bois est une des marchandises exportées de la Jamaïque, où il croît plus abondamment qu'en aucune des autres isles de la Grande-Bretagne. Dans les contrées où il vient naturellement, il s'élève droit à la hauteur de 60 piés; sa vieille écorce est d'un brun clair & sillonné; il darde de toutes parts nombre de branches dont l'écorce est blanche. Le bois est compacte, dur, & d'un jaune brillant; les feuilles ont environ quatre ponce de long; elles sont larges à leur base, dentées & arrondies près du pétiole, qui est court; mais une moitié est plus large que l'autre, de sorte qu'elles sont attachées obliquement au pétiole. Elles diminuent insensiblement vers le bout, & se terminent en pointé; elles sont âpres au toucher, & d'un verd foncé; les mûres sont vertes en dedans & en dehors, & d'un goût douceâtre. Ce *mûrier* demande la serre chaude, où il garde ses feuilles toute l'année.

Le *mûrier* croît naturellement dans l'Inde, où il forme un grand arbre couvert d'une écorce unie, épaisse & jaunâtre; il circule sous cette écorce une sève laiteuse, comme celle du figuier; cette liqueur est astringente. Les branches s'élançant de toutes parts; elles sont garnies de feuilles ovale-oblongues, posées alternativement; les bords en sont inégalement dentés; elles sont rudes au toucher, d'un verd obscur par le dessus, & d'un verd pâle par-dessous; les fleurs qui sont d'un blanc herbacé, naissent en corymbes ronds à l'aisselle des feuilles; les fleurs mâles ont quatre étamines; le fruit est arrondi; il est d'abord verd, puis blanc; dans sa maturité, il se colore d'un rouge-obscur. Ce *mûrier* demande la serre chaude, & peu d'eau dans l'hiver: il garde ses feuilles toute l'année.

MURIER, *Diette & Mat. méd.*, ce n'est presque que le *mûrier* noir ou des jardins, qui est d'usage en médecine, & dont on mange communément le fruit.

Le fruit du *mûrier* ou les mûres sont la principale partie de cet arbre qui soit

employée en médecine. On prépare de leur suc un rob & un syrop simple. Le rob appelé *diamorium* devroit , selon la force du mot , n'être autre chose que le suc des mûres , épuré & épaissi par l'évaporation jusqu'à consistance requise , mais on y ajoute communément le miel ; le syrop simple se prépare avec le même suc & le sucre.

Le rob miellé & le syrop ont la même vertu médicinale. On prépare & on emploie beaucoup plus communément le dernier , qui même est presque la seule de ces deux préparations qu'on trouve dans les boutiques depuis que le sucre a été substitué au miel dans presque toutes les anciennes préparations officinales.

Le syrop de mûres est fort communément employé dans les gargarismes contre les inflammations , les légères érosions , & l'enflure douloureuse de la gorge & des glandes du fond de la bouche , &c. c'est même presque son unique usage : on l'emploie cependant aussi quelquefois dans les juleps rafraîchissans contre les diarrhées bilieuses , les légères dysenteries , &c. & il est assez propre à l'un & à l'autre usage par sa très-légère & assez agréable acidité ; au reste , ce sont là les vertus que les anciens , Dioscoride & Galien , attribuent aux mûres vertes , *immaturis* , au lieu qu'ils n'attribuent à celles qui sont mûres qu'une vertu laxative.

Ces mêmes auteurs ont accusé les mûres de se corrompre facilement & d'être ennemies de l'estomac ; mais Plin dont le sentiment est plus conforme à l'expérience , dit qu'elles rafraîchissent , qu'elles épuisent la soif , & qu'elles donnent de l'appétit. On trouve dans Horace les vers suivans sur les mûres.

Ille salubres

Æstates peraget nigris qui prandia moris

Finiet ante gravem quæ legerat arbore solem.

Mais ces qualités particulières , soit bonnes soit mauvaises , ne sont établies que sur une observation peu exacte. Le suc des mûres qui ont atteint leur maturité , n'a d'autre qualité bien constatée que celle de suc doux légèrement aigret , voyez DOUX, *Diète* , mais ce suc est contenu dans un parenchyme mollassé &

abondant qui rend ce fruit indigeste lorsqu'on le mange entier.

On trouve encore dans les auteurs de pharmacie un rob & un syrop de mûres composé , mais ces remèdes ne sont point en usage parmi nous.

L'écorce de *mûrier* , & sur-tout celle de la racine est un puissant vermifuge dont on se sert fort communément , soit seul , soit mêlée à d'autres remèdes , voyez VERMIFUGE , à la dose d'un demi-gros ou d'un gros réduit en poudre & incorporée avec un syrop approprié.

L'écorce de la racine du *mûrier* blanc a la même vertu que la précédente.

On trouve dans quelques auteurs , sous le nom de *morel* , une espèce de julep ainsi nommé du syrop de mûres qui entre dans la composition. V. JULEP. (b)

MURMURE , s. m. , Gram. , bruit sourd , plainte sourde : on dit le *murmure* des peuples , le *murmure* des eaux.

MURMURE , Crit. *sacrée* , en grec *γογγυσμός* ; ce mot ne signifie pas seulement dans l'Ecriture , une simple plainte que l'on fait de quelque tort que l'on prétend avoir reçu ; mais il désigne un esprit de désobéissance & de révolte , accompagné de pensées & de paroles injurieuses à la providence divine : c'est dans ce sens que S. Paul condamne le *murmure* , qui fut souvent fatal aux Israélites *murmurateurs* , I. Cor. x. 10. En effet , les Hébreux retomberent plus d'une fois dans des *murmures* dignes de punition. On sait qu'ils murmurèrent dans la terre de Gessen , *Exod. v. 21*. Ils murmurèrent ensuite après leur sortie d'Egypte , avant que de passer la mer Rouge , *Exod. xiv. 11* : ils murmurèrent encore à Mara , à cause de l'amertume des eaux. *Exod. xv. 24* : ils murmurèrent à Sin , *Exod. xxij. 3* : à Raphidim , *Exod. xxij. 3* : ils murmurèrent au sépulcre de concupiscence : ils murmurèrent après le retour des envoyés dans la terre promise , & même en d'autres occasions , car il ne s'agit pas ici de faire l'histoire de leurs *murmures*. (D. J.)

MURO , Géog. , petite ville d'Italie , au royaume de Naples dans la Basilicate , avec un évêché suffragant de Conza. Elle est au pié de l'Apennin , à 4 lieues S. E. de Conza , 6 S. O. de Cirenza. Long. 33. 10. lat. 40. 45.

C'est ici que périt en 1382 , Jeanne

reine de Naples & de Sicile , dans sa cinquante-huitième année. On fait que dans un âge tendre elle consentit , par faiblesse , au meurtre de son premier époux , & qu'elle eut trois maris ensuite , par une autre faiblesse , plus pardonnable & plus ordinaire , celle de ne pouvoir régner seule. Enfin elle nomma Charles de Durazzo son cousin , pour son héritier , & même elle l'adopta ; mais Durazzo d'intelligence avec le pape , ne pouvant attendre la mort naturelle de sa mère adoptive , usurpa la couronne , poursuivit sa bienfaitrice , la surprit dans *Muro* & la fit étouffer entre deux matelas. La postérité a plaint cette malheureuse reine , parce que la mort de son premier mari ne fut point l'effet de sa méchanceté ; parce qu'elle n'avoit que 18 ans quand elle ferma les yeux à cet attentat , & que depuis lors , elle vécut sans tache & sans reproche. Pétrarque & Boccace ont célébré cette infortunée princesse , qui sentoît & connoissoit leur mérite. Elle se dévoua , dit M. de Voltaire , toute entière aux beaux-arts dont les charmes faisoient oublier les temps criminels de son premier mariage. Enfin ses mœurs , changées par la culture de l'esprit , devoient la défendre de la cruauté tragique qui termina ses jours. (D. J.)

MURRAI, *Géog.* , province maritime de l'Ecosse , à l'ouest de Buchan ; c'est la plus fertile de toutes les provinces du Nord. Elle est arrosée par le Spey à l'orient , & le Nairn au couchant. Ses deux principaux bourgs sont Elgin & Nairn. Elle donne le titre de comté à une branche de la maison des Stuarts , qui descend du comte de *Murray* , régent d'Ecosse pendant la minorité de Jacques VI. (D. J.)

MURRHART , *Géogr.* , petite ville d'Allemagne au cercle de Souabe dans le duché de Wurtemberg sur la Murr , à 2 milles de Hall. *Long.* 27. 26. *lat.* 49. 8. (D. J.)

MURRINE , f. m. , *Hist. anc.* , boisson faite de vin & d'ingrédients qui échauffoient. La courtisane Glycere la recommandoit à ses amans.

MURSA , *Hist. des Tart.* , ou *murse mirza* ; nom du chef de chaque tribu des peuples tartares : ce chef est pris de la tribu même. C'est proprement une espèce de majorat qui doit tomber régulièrement

d'ainé en aîné dans la postérité du premier fondateur d'une telle tribu , à moins que quelque cause violente & étrangère ne trouble cet ordre de succession. Le *murse* a chaque année la dîme de tous les bestiaux de ceux de sa tribu , & la dîme du butin que sa tribu peut faire à la guerre. Toutes les familles tartares qui composent une tribu , campent ordinairement ensemble , & ne s'éloignent point du gros de l'horde sans le communiquer à leur *murse* , afin qu'il puisse savoir où les prendre lorsqu'il veut les rappeler. Ces *murse* ne sont considérables au kan qui gouverne , qu'à proportion que leurs hordes ou tribus sont nombreuses ; & les kans ne sont redoutables à leurs voisins , qu'autant qu'ils ont sous leur obéissance beaucoup de tribus , & de tribus composées d'un grand nombre de familles : c'est en quoi consiste toute la puissance , la grandeur & la richesse du kan des tartares. (D. J.)

MURU , *Géog.* , ville & port du Japon dans la presqu'île de Nippon , province de Biren , à 31 lieues d'Osacca. *V. Kämpfer , hist. du Japon.* (D. J.)

MURUCUCA , *Hist. nat. Bot.* , plante du Brésil qui comme le lierre monte le long des arbres & s'y attache : elle a un petit fruit rond ou oval , de couleurs variées , qui est d'un goût aigrelet , & qui couvre plusieurs noyaux ; ses feuilles sont vulnérables.

MURUCUIA , f. f. , *Hist. nat. Bot.* , genre de plante à fleurs en rose , composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le calice est profondément découpé. Il y a au milieu de cette fleur un tuyau semblable à un cône tronqué , duquel sort le pistil garni du jeune fruit , ou de l'embryon. Les étamines se trouvent en-dessous de cet embryon , qui est surmonté par trois corps ressemblans à trois clous : il devient , quand la fleur est passée , un fruit oval qui n'a qu'une seule capsule , charnu & rempli de semences enveloppées d'une sorte de coiffe. Tournefort. *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

MURUCUGE , *Hist. nat. Bot.* , grand arbre du Brésil qui ressemble à un poirier sauvage ; son fruit est soutenu par une longue tige , on le cueille verd pour le laisser mûrir , après quoi il est d'un goût exquis. Le tronc donne par incision une liqueur laiteuse , qui s'épaissit & forme

une espèce de cire. Cet arbre est devenu rare, parce que les Sauvages en ont détruit beaucoup pour avoir son fruit.

MURUS CÆSARIS, *Géogr. anc.*, César voulant fermer aux Helvètes le passage dans la province Romaine, fit élever un retranchement, qu'il appelle *murum*, depuis le lac Lemman jusqu'au mont Jura. Des vestiges de ce retranchement, s'il en exista, comme on les a trouvés dans quelques cartes, à une distance du Rhône assez considérable, ne conviennent point au mur de César.

Appien dit, en termes formels, que la rive du Rhône fut fortifiée par César d'un retranchement; d'ailleurs les Helvètes qui tentèrent de s'ouvrir un passage en traversant le fleuve, ne purent exécuter cette entreprise, *operis munitione & telis repulsi*.

César indique la longueur de ce retranchement à dix-neuf milles: Appien, auteur Grec, à cent cinquante stades.

Cet espace se renferme entre Genève, où le Rhône sort du lac Lemman, & le mont de Vache qui resserre la rive gauche du Rhône, en même temps que le Credo, qui tient au mont Jura, resserre la rive droite, dans l'endroit où le fort de la Cluse défend cette gorge, au passage de laquelle le Rhône est presque couvert par ces deux groupes de montagnes. D'Anv. *Not. Gat. page 470. (C)*

MURZA, *Géog.*, lieu fortifié dans la Gaule, à 3 journées de Lyon, selon Socrate dans son histoire ecclésiastique, *lib. II, c. xxxij. M.* de Valois prétend que cet endroit est ce qu'on nomme aujourd'hui la *Mure* en Dauphiné, à 25 lieues de Lyon. (D.J.)

MUSA, f. f., *Hist. nat. Bot.*, en françois *bananier*; genre de plante à fleur polypétale, anomale, & qui a le pétale supérieur creusé en forme de nacelle, & découpé à la sommité; le pétale antérieur est concave, l'interne est fait en forme de bouclier, & il a deux petites feuilles étroites & pointues. Le calice de cette fleur devient dans la suite un fruit mou, charnu & couvert d'une peau: ce fruit a la forme d'un concombre, il se divise en trois loges dans lesquelles on aperçoit quelques linéamens de semences. Plumier *nova plant. amer. gen. Voyez PLANTE.*

MUSA ÆNEA, *Médecine*, c'est une espèce d'opiat somnifère, qui a pris son

nom de *Musa* son auteur, & son surnom de sa couleur approchant de celle de l'airain. La dose en est depuis un scrupule, jusqu'à un gros.

MUSACH, f. m., *Critiq. sacrée*. Les savans sont fort partagés lorsqu'il s'agit de déterminer ce que c'étoit que le *musach* ou *couvert* du sabbath. Quelques-uns ont cru que c'étoit un endroit du temple où l'on s'asseyoit les jours de sabbath, pour assister aux sacrifices, & pour entendre la lecture de la loi. Vatable conjecture que c'étoit une espèce de pupitre, environné d'une grille, où étoient assis les prêtres & les lévites lorsqu'ils enseignoient la loi au peuple. Beaucoup de savans, se fondant sur les dernières paroles du texte, entendent ce passage d'une manière fort différente. Ils prétendent qu'Achaz profana le temple, & qu'il n'y laissa qu'une entrée du côté de son palais, ayant fait fermer les autres, pour se fortifier d'avantage, & afin que les ennemis ne pussent arriver à son palais qu'après avoir fait le siège du temple; & qu'il fit démolir le parvis nommé *musach*, parce qu'il étoit un obstacle à ce dessein.

Théodoret & Lira disent qu'Achaz eut dessein de flatter le roi d'Assyrie par le mépris qu'il témoigna pour le Dieu d'Israël, en ôtant toute communication de son palais avec le temple. D'autres enfin croient que le *musach* étoit une espèce d'armoire placée à l'entrée du premier parvis du temple, où le roi mettoit les aumônes le jour du sabbath quand il alloit au temple. Quoiqu'il en soit, Joseph dit qu'il porta l'impiété jusques à cet horrible excès de ne se contenter pas de dépouiller le temple de tous ses trésors; il le fit même fermer, afin qu'on ne pût y honorer Dieu par les sacrifices solennels qu'on avoit accoutumé de lui offrir. (D. J.)

MUSAGETES, *Mythol.*, c'est-à-dire, le conducteur des Muses. Apollon fut décoré de ce beau nom par les poètes, parce qu'en sa qualité de dieu de la lyre & de l'éloquence, il étoit censé toujours accompagné des doctes sœurs, & présider à tous leurs concerts.

Hercule eut aussi le surnom de *musagete*, & son culte fut apporté de Grece à Rome. L'Hercule *musagete* est désigné par une lyre qu'il tient d'une main, pen-

dent qu'il s'appuie de l'autre sur sa muse. Voyez HERCULE. (D. J.)

MUSARAIGNE, f. f., *Hist. nat.*, *mus araneus* ; animal quadrupede qui a beaucoup de rapport à la souris & à la taupe. En effet il a une sorte de groin de cochon, des yeux très-petits, des oreilles très-courtes, & le poil plus fin, plus doux & plus court que celui de la souris ; mais il ressemble à cet animal plus qu'à la taupe, par la forme des jambes & des piés : il est plus petit que la souris. Les chats le chassent, le tuent ; mais ils ne le mangent pas. On soupçonne communément, & même on croit que la *musaraigne* a du venin, & que sa morsure est dangereuse pour le bétail & sur-tout pour les chevaux ; cependant elle n'est ni véni-meuse, ni capable de mordre, parce que l'ouverture de sa bouche n'est pas assez grande pour saisir la double épaisseur de la peau d'un animal : aussi la maladie des chevaux que l'on attribue à la dent de la *musaraigne*, est une sorte d'enthrax qui n'a aucun rapport avec la morsure, ou si l'on veut, la piqure de ce petit animal. Il habite assez communément, sur-tout pendant l'hiver, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier ; il mange du grain, des insectes & des chairs pourries : on le trouve aussi à la campagne ; il se cache sous la mousse, sous les feuilles, sous les troncs d'arbres, dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans des trous plus petits qu'il se pratique lui-même. Chaque portée de la *musaraigne* est de cinq ou six petits. Cet animal a un cri plus aigu que celui de la souris : on le prend aisément, parce qu'il court mal : ses yeux ne sont pas bons : il est très-commun dans toute l'Europe.

Les naturalistes n'ont connu qu'une seule espèce de *musaraigne* jusqu'en 1756 ; M. Daubenton en découvrit une seconde, & en donna la description à l'académie royale des sciences cette même année. Comme cette seconde *musaraigne* est amphibie, M. Daubenton l'a nommée *musaraigne d'eau*, pour la distinguer de celle qui étoit anciennement connue.

La *musaraigne d'eau* est plus grande que la *musaraigne* ; elle a le museau un peu plus gros, la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poil. La partie supérieure du corps, depuis le bout du

museau jusqu'à la queue, est d'une couleur noirâtre mêlée d'une teinte de brun, & la partie inférieure a des teintes de fauve, de gris & de cendré. Le poil de la *musaraigne* anciennement connue, est d'une couleur un peu plus brune que celui de la souris sur la tête & sur le dessus du corps, & d'un gris plus foncé sur le dessous. *Hist. nat. gen. & part. tom. VIII. p. 57, & suiv. Voy. QUADRUPÈDE.*

MUSC, *Animal du*, *Hist. nat.*, *animal moschiferum*. Animal quadrupede qui manque de dents incisives à la mâchoire supérieure, mais qui a deux dents canines dans cette mâchoire. Les dents sont en tout au nombre de 26 : savoir 4 molaires de chaque côté de chacune des mâchoires ; 8 incisives à la mâchoire du dessous, & 2 canines à celle du dessus ; ces dents canines sont longues d'un pouce & demi, recourbées en arrière, pointues & tranchantes par leur côté postérieur : on ne sait si cet animal rumine. Ses piés sont fourchus ; mais il n'a point de cornes. Grew a décrit une peau de cet animal, conservée dans le cabinet de la société royale de Londres. Cette peau avoit 3 piés & demi de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue ; le museau étoit pointu ; les oreilles avoient 3 pouces de longueur, elles étoient droites & ressembloient à celles du lapin, la queue n'avoit que 2 pouces de longueur ; le poil du dos avoit jusqu'à 3 pouces de long, il étoit alternativement de couleur brune & blanche, depuis la racine jusqu'à l'extrémité ; la tête & les cuisses avoient une couleur brune ; le dessous du ventre & la queue étoit blanc.

La vésicule qui renfermoit le *musc*, s'élevoit sur le ventre de la hauteur d'un pouce & demi ; elle avoit 3 pouces de longueur & 2 de largeur. Cette poche est placée près du nombril, & revêtue d'une peau mince & d'un poil fin. Les Chinois mangent la chair de l'animal du *musc*. Ray, *synop. anim. quad.* pag. 127. V. QUADRUPÈDE.

MUSC, *Hist. nat. des drog.*, nom commun au parfum & à l'animal dont on le tire. Nous traiterons de l'un & de l'autre.

L'habitude, l'imagination & la mode, exercent un empire arbitraire & variable sur nos sens. Je n'en veux pour preuve que les différentes impressions que les hommes ont attribuées au *musc*

sur l'organe de l'odorat. On fait qu'il a plu & de plu successivement dans tous les siècles, & chez toutes les nations.

Il y a eu des peuples qui l'ont mis au rang de ce qu'ils ont eu de plus précieux en odeurs. Il y a eu des temps où il a fourni la matière du luxe le plus recherché ; dans d'autres temps, on est venu à le mépriser, & il y a des pays où, par cette raison, l'on appelle *puans* les animaux qui répandent l'odeur de *musc*. On est encore aujourd'hui partagé dans le monde, entre l'amour & l'aversion que l'on a pour ce parfum. Les Italiens le goûtent beaucoup, tandis que les François le décrient ; & ce qui est bien surprenant, c'est que malgré sa violence, qui sembleroit devoir seule décider, ce sont trois tyrans de nos sens qui décident presque souverainement sur cette matière odorante.

Mais quelle que soit la décision qu'en peuvent porter l'habitude, l'imagination & la mode, il n'est pas moins nécessaire de connoître un parfum qui nous affecte si diversement, d'autant plus que l'on n'a eu que de fausses idées de son origine, avant la description qu'en a publiée M. de la Peyronie dans les *mémoires de l'académie des Sciences*, année 1731.

Définition du parfum. Le *musc* est une pommade visqueuse, filandreuse ou soyeuse, épaisse en une substance grasse, onctueuse, de couleur ambrée ou ferrugineuse obscure, d'une odeur extrêmement violente, sur-tout si on en sent de près quelque quantité à la fois, d'un goût quelque peu âcre & amer, qui se filtre dans une fourre située intérieurement près des parties génitales d'une espèce de fouine d'Afrique, assez ressemblante à un chat, ou dans une poche extérieure, placée sous le ventre entre le nombril & les parties de la génération, d'une sorte de chevreuil d'Asie.

L'animal d'Afrique qui le donne, semble mieux mériter le nom de musc, que celui d'Asie. Je ne déciderai point entre ces deux animaux musqués, quel est celui qu'il faut honorer par préférence du nom de *musc*, en latin *animal moschiferum*. On fait que les Arabes nous ont donné sous ce nom une espèce de che-

vreuil, ou de chevre sauvage, décrite par plusieurs auteurs, & particulièrement par Schrockius, & que c'est d'elle que l'on tire le *musc* en Asie. Il me semble pourtant que l'animal d'Afrique, dont nous allons d'abord parler, mérite mieux le nom de *musc*, si l'on juge cette question par la violence de son parfum.

Il en est fort différent. Cet animal n'a aucun rapport avec les chevres d'Asie, ni avec les rats musqués du Canada ; il approche davantage de cette espèce de fouine qu'on appelle *genette*. On en voit une dans les observations de Bellon (a) dont la figure a quelque ressemblance avec notre animal. Il y a aussi dans Hernandez (b) la figure d'une civette américaine, qui paroît encore y avoir plus de rapport ; cependant elles diffèrent ensemble à plusieurs égards, & d'ailleurs son parfum est très-différent de celui de toutes les civettes.

L'animal que nous allons décrire, est arrivé en France sous le nom de *musc* ; il fut donné au roi en 1726, par M. le comte de Maurepas, ministre dont le nom sera toujours cher aux-personnes qui cultivent les sciences.

Il se trouve de semblables animaux à la côte d'Or, au royaume de Juda, & dans une grande étendue de cette partie de l'Afrique.

Le *musc* dont il s'agit ici, fut envoyé par ordre du roi à la ménagerie, où il est mort après y avoir été nourri pendant six ans de viande crue qu'il mangeoit avec voracité.

Sa description. Son corps étoit plus délié & plus levreté que celui des civettes de M. Perrault ; sa queue d'un blanc grisâtre, étoit coupée par 8 anneaux noirs, posés en manière de cercles parallèles, larges chacun d'environ 3 lignes. Il étoit tigré de taches noires & grises parallèlement selon sa longueur, depuis les épaules jusqu'au bas du corps ; son poil étoit doux, à demi rasé, & par-tout d'égale grandeur.

Il avoit un pié huit pouces de long, depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue, qui étoit d'environ 15 pouces.

Le museau étoit pointu, garni de mous-

(a) *Liv. II. ch. lxxvj.*

(b) *Reverum medicarum novæ Hispan. Thesaurus, Romæ 1751, fol. p. 528.*

tachies ; ses oreilles étoient plus plates que celles du chat. Il avoit au-dessous des oreilles un double collier noir, & deux bandes noires de chaque côté qui naissoient du second collier, & finissoient aux épaules. Ses pattes étoient noires ; celles de devant n'avoient que quatre doigts, armés chacun d'un ongle court, moins fort & moins pointu que ceux des chats, le cinquième doigt étoit sans ongle & ne portoit pas à terre ; le dedans des deux pattes étoit plus maigre & aussi doux que dans les chats. Les pattes de derrière avoient cinq ongles portant tous à terre, conformés à peu-près de même. Les papilles de la langue étoient tournées comme celles du chat, sans être ni si dures, ni si âpres.

Description de l'organe qui contient la pommade odorante. L'organe particulier qui fournit le *musc* dans cet animal, est situé près des parties génitales.

Après qu'on a fait l'ouverture de la vulve, comme on a fait dans ce *musc*-ci qui étoit une femelle, & qu'on en a écarté les deux levres, il se trouve une bourse qu'on peut se représenter comme un porte-feuille, c'est-à-dire, s'ouvrant en deux levres, au fond & parois desquelles sont placées deux glandes, d'où se sépare une liqueur onctueuse & filandreuse, ou plutôt foyeuse, dont l'odeur est très-forte.

La pâte visqueuse qui se trouve dans cette cavité en enduit toute la surface & a une couleur ambrée ; c'est-là la liqueur, l'huile ou plutôt la pommade odorante, le parfum ou le vrai *musc*.

A l'ouverture de la bourse qui le renfermoit, l'odeur de ce parfum se trouva si forte, que M. de la Peyronie ne put l'observer sans en être incommodé ; la cavité qui le contient est tapissée d'une membrane tendineuse qui a du ressort, qui est fort plissée, & par conséquent capable de beaucoup d'extension : voilà pourquoi nous avons dit, qu'on pouvoit se la représenter dans sa situation naturelle, comme un porte-feuille fermé, dont les deux côtés seroient un peu plissés.

Il y a deux glandes, l'une à droite, & l'autre à gauche, qui versent leur parfum dans la cavité ou le sac, dont la surface est percée comme un crible : & c'est par ce crible que le parfum passe des deux glandes dans la poche commune : ces

trous sont grands & petits ; c'est par les grands trous que les follicules qui composent le centre de la glande, vuident leur pommade dans le sac ; & c'est par les petits trous que les follicules qui composent la circonférence de chaque glande, déposent aussi leur parfum dans le même sac.

Le sac est tapissé d'une membrane réticulaire, extensible, ayant un ressort qui rapproche si fort les trous les uns des autres, que si l'on presse les glandes sans étendre la membrane qui soutient les trous, le parfum paroît ne sortir que d'un seul trou. Sur la surface de cette membrane, on voit quantité de petits poils noirs, & dans la cavité d'autres petits poils blancs. Ces poils ne sont autre chose que quelque partie de la liqueur du parfum détachée & moulée en filets.

Lorsque les follicules, dont la glande est composée, sont pleins de pommade, les glandes sont grosses & dures : elles diminuent aussi-bien que les follicules à mesure qu'on en exprime la pommade. Tous ces follicules communiquent les uns aux autres. Si on ouvre un follicule, selon sa longueur, on découvre avec la loupe de très-petites ouvertures qui peuvent bien être la communication d'un follicule à l'autre.

La vitesse avec laquelle l'air, poussé par le fond d'un follicule, passe dans les follicules voisins, fait juger qu'ils doivent communiquer par plusieurs ouvertures ; précaution utile pour favoriser le cours & l'évacuation d'une liqueur, qui, par sa consistance, auroit pu être retenue trop long-temps dans son réservoir, si elle n'avoit eu que la ressource d'une seule sortie.

Ce même follicule ouvert, selon sa longueur montre dans sa cavité sept ou huit cellules irrégulières de différentes grandeurs, séparées par des membranes fortes & tendineuses ; chacune de ces cellules en contient plusieurs autres petites, au fond desquelles on découvre des grains glanduleux qui sont de différente grandeur ; c'est apparemment à travers leur substance, que la pommade ou le parfum est filtré. La première cellule à laquelle le mamelon est adapté lui sert d'entonnoir ; de-là il passe de cellule en cellule, des petites dans les grandes, jusqu'à ce que le follicule soit rempli ; alors la con-

traction du *musc* qui enveloppe la glande, & d'autres causes que je ne parcoure point expriment dans le sac le parfum qui étoit renfermé dans les follicules, & dans le besoin font sortir le parfum du sac.

Cette organisation singulière qui découvre de nouveaux moyens, pour retenir & conduire les recrementens, selon leur nature & leur destination, ne nous apprend rien de ce qui se passe dans le principe des sécrétions qui se font dans l'homme & dans les animaux. Il y a lieu de croire que les artères portent dans les papilles du sac, qui sont les vraies glandes ou les vrais couloirs, un sang qui y dépose la matière du parfum qui fait partie de la masse : le résidu rentre par le moyen des veines & apparemment des vaisseaux lymphatiques dans le commerce de la circulation.

Cette organisation n'éclaircit guère le mystère de nos sécrétions. Mais comment le parfum s'est-il séparé de la masse du sang ? Quelle a été cette manipulation ? C'est-là ce principe des sécrétions, ce point d'anatomie que les plus grands maîtres de l'art n'ont encore pu mettre en évidence. Ils ne retireront de cette nouvelle organisation aucune nouvelle lumière pour développer cet ancien mystère. Tout se réduit ici à la seule différence de la conformation extérieure de la glande, de la forme de son récipient, & du reste de la conduite du recrement d'avec les glandes ordinaires : différences dignes d'être observées, d'être comparées avec ce qu'on trouve dans l'homme & dans les animaux, pour connoître les divers moyens employés pour les mêmes opérations. Nous devons nous en tenir là, jusqu'à ce que ces variétés mieux connues, nous fassent voir les autres avantages qu'on en peut retirer.

Le parfum n'est jamais plus fort que quand il est récent. Les grains glanduleux & les premières vésicules du *musc* sont de vrais mamelons, & de vrais entonnoirs où la pommade se forme, se ramasse dans les follicules & dans le sac.

Elle s'est trouvée d'une force extraordinaire cette pommade deux jours après la mort de notre *musc* : observation contraire à ce qu'en ont publié plusieurs auteurs sur la foi des marchands & des voyageurs, qui assure que la pommade est

fort puante lorsqu'on la retire de l'animal, & qu'en vieillissant dans ses bourses, elle prend peu-à-peu le parfum & la qualité de *musc*, toujours plus fort à mesure qu'il est gardé plus long-temps.

Cette erreur doit être imputée à la façon dont on détache les bourses : les chasseurs qui ne sont pas anatomistes, ouvrent en faisant cette opération le gros boyau & les deux poches qu'il a à ses côtés, qui donnent une liqueur d'une odeur extrêmement puante ; ils ouvrent & enlèvent le boyau, & ces deux poches ; ils les renversent pour enfermer le parfum ; ils les lient & les serrent comme une bourse de paysan, pour l'empêcher de s'échapper. Son odeur, quoique forte, ne perce point à travers la poche qui est fort épaisse, & enduite extérieurement des matières fécales & d'une liqueur puante, la mauvaise odeur qui est au dehors se dissipe avec le temps, au lieu que le *musc* bien enfermé ne perd rien, & se fait sentir fortement à la première ouverture du sac.

Il est constant que le parfum durant la vie du *musc* & d'abord après la mort, est d'une violence extrême.

Il réside dans le seul organe qui le filtre & qui le contient. Plusieurs personnes ont cru que toutes les parties de l'animal fournissent une odeur de la même nature ; mais on a tout lieu d'assurer, qu'elle réside uniquement dans la pommade & dans l'organe qui la filtre & la contient : si les autres parties en ont quelque impression, elle leur est étrangère, c'est la pommade qui la leur a donnée : voici des expériences qui le prouvent.

M. de la Peyronie a coupé une portion du poulmon, du foie, de la rate, & de divers muscles : il a imbibé une petite éponge fine du sang & de l'humidité, qu'il a trouvée dans la poitrine & dans le bas-ventre de l'animal. Il a renfermé toutes ces parties dans différentes armoires ; il les a visitées soigneusement tous les jours, jusqu'à ce qu'elles aient été pourries ou desséchées ; elles n'ont jamais donné d'autres odeurs que celle du sang, ou d'une chair ordinaire pourrie ou desséchée, sans le moindre parfum de *musc*.

La structure particulière de l'organe forme ce parfum. La qualité des aliments peut augmenter la production de la pommade ; elle peut même fortifier ou affoi-

dir l'odeur du parfum. Cet animal ne vivoit que de viande crue, & le parfum qu'il fournissoit avec abondance étoit excessivement fort; il y a pourtant apparence que les diverses préparations que les alimens, quels qu'ils soient, reçoivent dans le corps de l'animal, ou plutôt la structure singulière du couloir, à travers lequel la sécrétion du parfum se fait, y contribue plus que toute autre cause.

C'est par cette raison qu'il y a des personnes qui exhalent une odeur musquée dans certaines parties glanduleuses & chaudes du corps: M. de la Peyronie connoissoit un homme de condition, dont le dessous de l'aisselle gauche répandoit durant les chaleurs de l'été, une odeur de *musc* surprenante qui l'auroit rendu très-incommode dans la société, s'il n'eût pris des précautions pour affoiblir la force de cette odeur; cependant son aisselle droite n'en donnoit presque point. On ne peut attribuer ce phénomène qu'à une structure particulière des glandes de l'aisselle gauche de cet homme.

Il se trouve en très-petite quantité dans tous les animaux musqués. Au reste, on retire très-peu de pommade odorante de tous les animaux musqués: il ne s'est trouvé ici dans chacune des grandes vésicules dont les glandes étoient composées, que le poids d'environ trois grains de pommade; & dans les médiocres ou les petites, la moitié ou le tiers de moins que dans les grandes, ce qui fait en tout environ une demi-once de vraie pommade, sans mélange d'aucune autre substance; c'est à-peu-près la quantité de vrai *musc* que l'organe de l'animal disséqué par M. de la Peyronie, pouvoit contenir.

Noms de l'animal d'Asie qui donne le *musc* de l'orient. L'autre animal qui donne le *musc* dans l'orient est de la classe des chevreuils; & c'est proprement celui qui est décrit & représenté dans les ouvrages de nos naturalistes, & qu'ils désignent en latin sous les noms suivans.

Moschus. Schrock. *Animal moschiferum*; Raii synopsis. anim. 127. *moschius*, *seu moschi capreolus*. Schrod. 5. 301. *capra moschius*. Aldrov. de quad. Pisule, 743. Jonst. de quad. 55. *capreolus moschi*, ejusd. tab. 29. Gesn. de quad. 695.

capra mosch, aliis *cervus odoratus*. Chart. exer. 10.

Lieux qu'habite cet animal. On commence à voir cet animal qui produit le *musc* de l'orient aux environs du lac de Baikal, sur les frontières de la Tartarie moscovite: mais il est beaucoup plus commun à mesure qu'on avance dans la Tartarie chinoise.

Les lieux de la Chine où l'on en trouve davantage sont la province de Xanxi, particulièrement aux environs de la ville de Leao: la province de Suchum, celle de Hanhungfu, celle de Paoningfu, près de Kiating, & de la forteresse de Tien-cinen, & dans quelques endroits de la province de Junan; mais il n'y a point de pays où il soit plus commun que dans les royaumes de Boutan & de Tonquin.

Sa description. Les voyageurs ne s'accordent point dans les récits qu'ils nous font de cet animal: voici ce que j'ai trouvé de plus vraisemblable sur sa description.

Il est du genre des chevreuils, assez semblable au daim pour la grandeur, à la réserve qu'il n'a point de cornes, & que la couleur de son poil est plus foncée. Sa tête a quelque chose de celle du loup, mais il a deux défenses comme celles du sanglier. Les Chinois l'appellent *biang-tchang-se*, c'est-à-dire, chevreuil odoriférant, chevreuil musqué. Il habite les bois & les forêts où l'on va le chasser.

Il porte le *musc* dans une bourse sous le nombril. La drogue qu'on nomme *musc* est renfermée dans une bourse ou vessie qu'il a au dessous du ventre, entre les parties génitales & le nombril.

Cette bourse couverte de poil au dehors est de la grosseur d'un œuf de poule, d'une substance membraneuse & musculuse, garnie d'un sphincter. Sa surface interne est revêtue d'une membrane fine qui enveloppe le parfum, sur laquelle on découvre plusieurs vaisseaux sanguins & un grand nombre de glandes qui servent à la sécrétion de la pommade.

Aussi-tôt que la bête est tuée, on lui coupe cette vessie. On la taille & l'on la coud en forme de rognons, tels qu'on les apporte en Europe: voilà la poche qui contient le véritable *musc* d'Asie, sur l'origine & la nature duquel on ne croiroit jamais, combien d'opinions bizarres nos naturalistes ont embrassé.

Fausſes idées de l'origine de ce parfum. Les uns le regardent comme un ſang excrémenticiel qu'on ramaffe après que l'excrétion en a été faite , ou qui ſe trouve dans ce ſac de l'animal , lorsqu'on le tue dans un temps convenable ; mais l'analyſe ſeule du parfum détruit cette idée : d'ailleurs le temps de la mort de l'animal ne change rien à la qualité de ſon *muſc* , elle eſt toujours la même.

D'autres prétendent que la veſſie de ce chevreuil ſauvage , pendant qu'il eſt en rut , ſe tourne en un abcès , qui l'incommodant & lui cauſant de la démangeaiſon , le porte à ſe frotter ſi fortement dans cet endroit contre des pierres ou contre des troncs d'arbres , qu'il le fait crever , & que la ſanie en étant répandue & ſéchée au ſoleil , devient le *muſc* qu'on ramaffe avec ſoin ; mais quelle apparence qu'il fut poſſible de ramaffer le pus que ces animaux auroient jeté , tantôt dans des lieux inacceſſibles , tantôt dans des boues , tantôt dans du ſable ? un tel *muſc* ſeroit bien rare & bien cher. De plus , un abcès deſſéché ſeroit d'un gris blanchâtre , & par conſéquent d'une couleur fort différente de celle du *muſc*.

D'autres veulent qu'il naiſſe des coups dont ils ont imaginé qu'on accabloit l'animal pris dans des pieges , juſqu'à ce qu'il ſurvienne des tumeurs ſur ſon corps , & que ces tumeurs , réduites en forme de poches , au moyen d'une ligature , enſuite coupées , donnoient le parfum odoriférant. Mais ſans parler du ridicule de cette fiction , pour produire l'effet qu'on ſuppoſe , il eſt certain que le tiſſu des cruautés qui y regne eſt imputé gratuitement aux chafſeurs des *muſcs* ; aucun voyageur de mérite n'en parle.

D'autres enfin ſe ſont perſuadés que les Aſiatiques font le *muſc* avec la chair de l'animal qu'ils broient dans un mortier de pierre juſqu'à la conſiſtance de bouillie , y mêlant de temps en temps du ſang de la bête , qu'ils ont eu ſoin de recueillir auſſi-tôt après ſa mort. Cette bouillie miſe dans des ſacs faits de la peau de l'animal puis ſéchée à l'ombre eſt , diſent-ils , la drogue que nous appellons *muſc* , mais cette opinion n'eſt pas plus vraifemblable que les précédentes. Le ſang & la chair de l'animal n'ont aucune odeur de *muſc* , elles ne ſauroient l'acquérir par le mélange , & ne peuvent

que ſe pourrir ou ſe deſſécher comme nous l'avons prouvé ci-deſſus.

Concluons que la ſubſtance graſſe & onctueuſe , contenue dans la veſſie du chevreuil muſqué , eſt le fruit de la ſtructure ſingulière des vaiſſeaux , des glandes , & des couloirs qui en font la ſécrétion dans cette partie.

On le ſophiſtique en Aſie. On en retire à peine trois ou quatre dragmes , auſſi eſt-ce une des marchandiſes où l'on cherche le plus à tromper , & que les habitans ont l'adreſſe d'altérer d'une infinité de manières avec de la terre , du ſang deſſéché , les teſticules , les rognons de l'animal & autres ingrédient de cette eſpece ; & ces tromperies ſe font dans le pays malgré les défenſes des princes de l'Aſie , & des précautions qu'ils ont tâché de prendre pour les empêcher , à ce que rapporte Tavernier : d'ailleurs , comme ils aiment extrêmement ce parfum , ils ſont enlever pour eux-mêmes le plus pur qu'on peut trouver ; c'eſt ainſi qu'en agit l'empereur de la Chine.

On le vend en veſſie ou hors de veſſie. Le *muſc* ſe vend en Europe chez les marchands épiciers & droguiſtes , de deux manières , ou en veſſie , ou ſéparé de ſon enveloppe.

Choix du muſc en veſſie. Quand on achete le *muſc* en veſſie , il faut le tirer de bonne main , le choiſir ſec , onctueux , odorant , que la peau de la veſſie ſoit mince , peu garnie de poil ; car plus il ſ'y rencontre de peau & de poil , & moins il y a de marchandiſe. Il faut que le poil ſoit de couleur brune qui eſt la marque du *muſc* de Tunquin qu'on eſtime le plus. Le *muſc* de Bengale eſt enveloppé dans des veſſies garnies de poil blanc.

Choix du muſc ſéparé des veſſies. Quand le *muſc* eſt ſéparé de la veſſie , on doit le conſerver dans une boîte de plomb & dans un lieu frais , parce que la fraîcheur du lieu & du métal , empêchent qu'il ne ſe deſſèche trop , & tendent à lui conſerver ſes parties les plus volatiles. Le bon *muſc* ſans enveloppe doit être gras , mais ſec , pur , ſans mélange , d'une couleur tannée , d'une odeur forte & inſupportable , d'un goût amer ; miſ ſur le feu , il doit ſe conſumer tout entier , quoique cette dernière marque de bonté ſoit équivoque , l'épreuve n'étant bonne que pour le *muſc* mélangé de terre , de plomb , de

chair hachée, & ne servant de rien pour celui qui est mêlé de sang.

Son prix est en Hollande. Le musc dont on fait négoce à Amsterdam, vient ordinairement de Tunquin & de Bengale, & quelquefois de Moscovie. Celui de Tunquin est de deux sortes, en vessie ou hors de vessie, l'un & l'autre se vend à l'once; celui en vessie se vend jusqu'à neuf florins, celui hors des vessies jusqu'à douze florins, celui de Bengale est le meilleur marché. A l'égard du musc de Moscovie, on l'estime moins que les autres, son odeur quoique très-forte d'abord, s'évapore fort aisément.

On en débitoit autrefois en France quatre à cinq cents onces par année. On seroit surpris aujourd'hui du peu qui s'en consomme dans le royaume.

Son odeur est violente. Ce parfum est presque tout huile & sel volatil, il contient très-peu de terre. Son odeur est fort incommode & désagréable, quand on en sent quelque quantité à la fois; mais elle est suave & douce, lorsqu'on en mélange seulement quelques grains avec d'autres matières. La raison de cette différence vient, de ce qu'étant en trop grande quantité, il s'en exhale tant de parties, qu'elles pressent & fatiguent les nerfs olfactoires, au lieu qu'étant en petite quantité, le peu de parties volatiles qui s'en élèvent ne font que chatouiller les nerfs de l'odorat.

Elle se répare quand elle est perdue. Si le musc perd son odeur, comme il arrive quelquefois, il la reprend & se raccommode, en le suspendant pour quelque temps au haut d'un plancher humide, & sur-tout près d'un privé, ce qui dénote que la nature du musc est recrementielle.

Elle est composée de corpuscules très-subtils. On peut juger de la subtilité des parties volatiles qui constituent son odeur, puisqu'en s'exhalant perpétuellement, le musc paroît au poids ne rien perdre de sa masse. Il faut, sans doute, qu'à mesure que les petits corpuscules odoriférans s'exhalent, ils soient remplacés par de nouvelles particules mêlées dans l'air.

Le musc n'est plus d'usage en médecine. On a attribué précédemment au musc de grandes vertus médicinales; on le donnoit intérieurement seul ou avec d'autres aromates pour fortifier l'estomac, pour

les maux de tête, pour résister au venin, pour exciter la semence, pour dissoudre le sang grumelé, & dans divers autres cas; il entroit aussi dans plusieurs compositions pharmaceutiques, mais présentement on n'en fait plus d'usage, & c'est le mieux. D'ailleurs, les vapeurs que son odeur provoque aux femmes & à la plupart des hommes, lui ont ôté tout crédit, tant en médecine que dans les parfums, qui de leur côté, sont extrêmement tombés de mode. (D. J.)

MUSCADE, noix, *Botan. exot.*, La noix muscade est une espèce de noix aromatique des Indes orientales, qui est proprement l'amande, le noyau du fruit du muscadier. Voyez MUSCADIER.

La noix muscade, s'appelle en latin dans les boutiques *nux moschata*, *nux myristica aromatica*. Avicenne la nomme *giauziban*; Sérapion, *jeuzbave* ou *jusbaque*; les Grecs modernes *μοσχέναιον* ou *νόσπον μυρισίνον*.

C'est un noyau ferme & compacte, fragile cependant, & qui se fend aisément en petits morceaux quand on le pile. Il est long d'un demi-pouce, gras, odorant, un peu ridé en dehors, & d'une couleur presque cendrée. Il est panaché en dedans de veines d'un rouge brun & d'un jaune blanchâtre, qui font des ondulations ou qui vont de côté & d'autre, sans aucun ordre. Le goût de cette noix est d'une saveur âcre & suave, quoiqu'amère. Sa substance est odorante, huileuse.

On distingue dans les boutiques deux sortes de vraies noix muscades cultivées, nommées *noix muscades femelles*; l'une est de la forme d'une olive, d'une odeur aromatique un peu astringente; l'autre est plus longue, presque cylindrique, & moins estimée: ce sont néanmoins des fruits du même arbre qui ont plus ou moins réussi, selon l'âge de l'arbre, le terroir, l'exposition, la culture. Entre ces deux sortes de noix, il s'en trouve d'autres mêlées de figures diverses & irrégulières, qui sont des jeux de la nature.

Il y a pareillement des *noix muscades sauvages* qu'on appelle autrement *noix muscades mâles*. Cette dernière noix muscade est sujette comme la femelle à des figures irrégulières, & est d'ordinaire plus grosse que la noix muscade cultivée, de forme oblongue, mouffe aux deux

bouts, & comme quarrée. Sa substance est la même, mais elle n'a presque point d'odeur, & son goût est fort désagréable. La compagnie hollandoise a presque détruit tous les muscadiers sauvages des isles de Banda. Leurs noix se nomment dans le pays *pala tubir*, c'est-à-dire, *noix de montagne*.

Il faut choisir la *noix muscade* qui est arrondie, ou de la figure d'une olive. On estime celle qui est récente, odorante, pesante, grosse, & qui étant piquée avec une aiguille rend aussi-tôt un suc huileux.

Il paroît que la *noix muscade* a été inconnue aux Grecs & aux Romains. Plin n'en dit mot, & Dioscoride n'en parle point non plus que du macis; car son macer est une chose entièrement différente du macis, puisque le macis est l'enveloppe de la *muscade*, & que le macer est l'écorce de quelque bois: mais les Arabes ont fort bien connu le macis & la *noix muscade*. Le premier qui en ait fait mention est Avicenne.

Voici comment on recueille & comment on prépare les *noix muscades* cultivées dans les isles de Banda.

Les fruits étant mûrs, les habitans montent sur les arbres, & ils les cueillent, en tirant à eux avec des crochets les branches de l'arbre qui sont flexibles comme celles de noisetier; ensuite on ouvre ordinairement sur la place les coques avec un couteau, & on ôte l'écorce que l'on entasse dans les forêts où elle pourrit avec le temps. Il naît sur ces écorces qui se pourrissent une espèce de champignons, que nos auteurs appellent *boleti moschocaryni*. Ce sont des champignons noirâtres, bons à manger, agréables au goût, & très-recherchés des habitans.

Ils emportent à la maison les *noix muscades* dépouillées de leur écorce. Ils enlèvent adroitement avec le couteau leur première enveloppe qui est le macis, prenant garde de le rompre le moins qu'il est possible. Ils font sécher au soleil pendant un jour ce macis qui est rouge comme du sang, & dont la couleur se change en un rouge obscur; ensuite, au bout de dix à douze heures, ils le transportent dans un autre endroit à l'abri du soleil où ils le laissent pendant sept ou huit jours, afin qu'il se brise moins aisé-

ment. Pour lors ils l'arrosent d'un peu d'eau de mer, non-seulement afin de l'humecter, mais aussi pour l'empêcher de perdre son huile odorante. Ils le renferment ainsi dans des petits sacs, & ils le pressent fortement. Comme le macis trop sec se brise & perd son huile aromatique, de même lorsqu'il est trop humide, il se pourrit & devient vermoulu; c'est pourquoi l'on tâche de tenir un juste milieu & d'éviter l'une & l'autre extrémité: on y parvient aisément par la routine & l'expérience.

On expose au soleil pendant trois jours les *noix muscades* qui sont encore enfermées dans leurs coques ligneuses, ensuite on les sèche parfaitement à la fumée du feu jusqu'à ce qu'elles rendent un son clair quand on les agite; car celles qui sont humides ne rendent qu'un son obscur: on les frappe avec un bâton, une pierre, un petit maillet, afin que la coque saute en morceaux.

Ces noix ainsi séparées de leurs écorces, sont distribuées en trois tas, dont le premier contient les plus grandes & les plus belles que l'on apporte en Europe; le second contient celles que l'on réserve pour en faire usage dans les Indes; & le troisième renferme les plus petites qui sont irrégulières, non mûres, dont on brûle la plus grande partie, & dont on emploie l'autre pour en tirer de l'huile.

Cependant les *noix muscades* qu'on a choisies pour le débit, se corromproient bientôt si on ne les arrosoit promptement, si on ne les confisoit, pour parler ainsi, dans de l'eau de chaux faite de coquillages brûlés, que l'on détrempe avec de l'eau salée à la consistance d'une bouillie fluide. On y plonge deux ou trois fois les *noix muscades* renfermées dans de petites corbeilles, jusqu'à ce que la liqueur les ait toutes couvertes; l'humidité superflue s'évapore & s'en va en fumée. Lorsqu'elles ont sué suffisamment, elles sont bien préparées & propres pour passer la mer.

On transporte aussi des *noix muscades* confites, non-seulement dans toutes les Indes, mais encore en Europe. Voici la manière de les confire. Lorsqu'elles s'ouvrent, on les cueille avec précaution, on les fait bouillir dans l'eau, & on les perce avec une aiguille; ensuite on les macere dans l'eau pendant huit ou

dix jours , jusqu'à ce qu'elles aient quitté leur goût âpre & acerbé. Cela fait , on les cuit plus ou moins (selon qu'on veut les avoir plus fermes ou plus molles) dans un julep , fait avec parties égales de sucre & d'eau. Si l'on veut qu'elles soient dures , on y jette un peu de chaux. On sépare tous les jours l'eau sucrée des *noix muscades* ; on la fait un peu bouillir , & pendant huit jours on la verse de nouveau sur le fruit : enfin , on met pour la dernière fois ces noix dans du syrop un peu épais , & on les garde dans un pot de terre bien fermé.

On les sert avec les autres confitures dans les repas , & on en mange sur-tout aux Indes en buvant du thé ; on n'en prend que la chair , & on a coutume de rejeter le noyau.

On confit encore les *noix muscades* dans de la saumure , dans du sel & du vinaigre : mais on ne les mange pas telles : on les macère dans de l'eau douce jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur goût salé ; ensuite on les fait cuire dans de l'eau avec du sucre.

La *noix muscade* abonde en huile essentielle , tant subtile que grossière , unie avec un sel acide & un peu de terre astringente.

Ces noix donnent par la distillation deux sortes d'huile ; car si après les avoir pilées & macérées dans beaucoup d'eau , on les distille , il sort une once d'huile subtile de chaque livre de noix ; & la distillation étant finie , on trouve sur la surface une huile grossière , fumaçante , épaisse comme du suif , & presque dépourvue d'arôme. Mais par l'expression de seize onces de *noix muscades* , on tire trois onces deux dragmes d'huile , de la consistance de la graisse , qui a très-bien l'odeur & le goût de la *noix muscade*.

On sait que les chimistes tirent l'huile essentielle de la *muscade* , & du macis par la distillation , de la même manière que les autres huiles essentielles.

Il suffira donc d'indiquer ici la méthode qu'ils emploient pour tirer , par expression , l'huile de la *muscade* & du macis.

On prend la quantité que l'on juge à propos de *noix muscades* , pleines , grasses & pesantes. On les réduit en une poudre subtile , que l'on met sur un tamis renversé , couvert d'un plat de terre.

On fait prendre à cette poudre la vapeur de l'eau bouillante pendant un quart d'heure afin qu'elle en soit toute pénétrée. Alors on la renferme promptement dans un petit sac de toile forte , & au même moment on en tire l'huile à la presse. Cette huile est limpide & fluide tant qu'elle est chaude , mais elle se fige & acquiert la consistance de la graisse en se refroidissant. Sa couleur est dorée ou safranée. On emploie ces huiles en médecine , & on en fait la base des baumes hystériques , nervins & fortifiants.

Ce détail peut suffire. Je l'ai tiré , à quelques corrections près , de M. Geoffroi , parce qu'il est exact , & que des Hollandois m'ont dit eux-mêmes qu'ils ne pourroient pas m'en fournir de meilleur.

Je laisse aux curieux à consulter le morceau que Pison a donné de la *noix muscade* dans ses œuvres : l'ouvrage de Paulini , intitulé , *nucis moschatae curiosa descriptio* , Lips. 1704 , in-8°. n'est , malgré son titre , qu'une très-mauvaise compilation.

Personne n'ignore que la compagnie hollandoise des Indes orientales est la maîtresse de toute la *muscade* qui se débite dans le monde. Ses directeurs en règlent le prix en Europe , suivant qu'ils le jugent à propos ; & les diverses chambres en font la vente chacune à leur tour , suivant une espèce de tarif , par lequel la chambre d'Amsterdam en doit vendre deux cents quarteaux toute seule , c'est-à-dire , autant que toutes les autres chambres réunies. Le quarteau de *muscade* pèse depuis 550 jusqu'à 600 livres ; son prix est de 75 sous de gros , la livre. (D. J.)

MUSCADE OU NOIX MUSCADE, *Chimie & Mat. méd.* On doit choisir la *noix muscade* qui est arrondie ou de la figure d'une olive , laquelle est appelée *fenelle*. On estime celle qui est récente , pesante , grasse , & qui étant piquée avec une aiguille , rend aussitôt un suc huileux. Geoffroi , *Mat. méd.*

La *noix muscade* contient une huile essentielle & une huile par expression , ou un beurre qu'on peut en séparer aussi par décoction. Voyez l'article HUILE. Selon l'analyse de Geoffroi , une livre de *noix muscade* donne dans la distillation une once d'huile essentielle , & une

pareille quantité donne, par l'expression, trois onces deux gros de beurre d'huile *consistante*, qui a très-bien le goût & l'odeur de la *muscade*. Geoffroi observe encore qu'une huile épaisse comme du suif qu'on trouve nageante sur l'eau, qui a été employée à la distillation de l'huile essentielle, est presque destituée de parfums. Cette substance ainsi retirée n'est autre chose que la même substance huileuse qu'on retire par l'expression; que si, par ce dernier moyen, on obtient une huile très-aromatique, au lieu que le produit du premier est presque inodore, c'est que la décoction dissipe l'huile essentielle dans laquelle seule réside le principe aromatique, & que, dans l'expression, l'huile butyreuse s'impregne d'une certaine quantité d'huile essentielle à laquelle elle est réellement miscible.

La *noix muscade* est un des assaisonnemens connus sous le nom générique d'*épicerie* ou *épices*. Voy. EPICES. Elle est stomachique, aidant à la digestion, fortifiant les viscères & dissipant les vents; utile par conséquent pour les tempéramens froids, humides, lâches; nuisible au contraire aux tempéramens vifs, secs, mobiles; à-peu-près indifférente à tous par la longue habitude. Sa prétendue vertu de résister au poison n'est plus comptée pour rien depuis que ce n'est plus un être réel qu'un poison froid. Des auteurs graves, parmi lesquels il faut compter Bontius, ont observé que l'usage immodéré de la *muscade* causoit un assoupissement dangereux. L'huile essentielle de la *muscade* n'a aucun usage particulier. V. HUILE ESSENTIELLE. L'huile par expression, & mieux encore cette même huile retirée par décoction & dégagée par-là du mélange de toute huile essentielle, possède à-peu-près les vertus communes des huiles par décoction. Voyez au mot HUILE. On doit lui préférer cependant, pour l'usage intérieur, celles qui sont absolument exemptes du risque de rester chargées d'un principe aussi actif, & d'une vertu aussi différente des qualités propres de l'huile grasse que l'est une huile essentielle. Aussi le beurre de cacao, qui est parfaitement exempt du soupçon d'un pareil mélange, a-t-il exclu avec raison le beurre de *muscade* de l'usage in-

térieur; mais ce dernier est par la même raison plus convenable dans l'usage extérieur, toutes les fois qu'il faut en même temps relâcher & résoudre.

Geoffroi semble dire que l'huile essentielle de *muscade* & son huile par décoction ont les mêmes vertus, il est même à-peu-près évident que c'est-là son sentiment; mais il est certain aussi que cette opinion est une erreur manifeste. L'une & l'autre de ces huiles entrent cependant communément ensemble dans les baumes apoplectiques, hystériques, céphaliques, &c.

J. Ray rapporte une singulière propriété de l'huile de *muscade*: c'est de faire croître la gorge, appliquée extérieurement. La *noix muscade* entre dans un grand nombre de compositions pharmaceutiques cordiales, alexipharmiques, stomachiques, fortifiantes, nervines, &c.

(b)

MUSCADIER, f. m., *Botan. exot.*, c'est l'arbre des Indes orientales qui porte le macis & la noix muscade. V. MACIS ou MUSCADE, noix.

Il y a deux espèces de *muscadiers*: le *muscadier* cultivé, & le *muscadier* sauvage. Le *muscadier* cultivé est nommé *arbor nucem moschatam ferens*, ou *nux moschota*, *fructu rotundo*, par C. B. P. 407. *pala*, dans Pison, *mant. arom.* 173.

C'est un arbre de la hauteur du poirier; ses branches sont flexibles; son fruit vient entre les branches comme dans le noisetier; son bois est moëlleux, & son écorce cendrée.

Les feuilles naissent le plus souvent deux à deux, quoiqu'elles ne soient pas exactement opposées. Elles sont d'un verd foncé en dessus, blanchâtre en dessous, longues d'un palme, lisses, semblables à celles du laurier, terminées par une grande pointe, sans queue. Elles ont une côte dans le milieu qui s'étend d'un bout à l'autre, d'où sortent des nervures obliques qui vont tantôt par paires, tantôt alternativement, jusqu'à la circonférence. Non-seulement ses feuilles fraîches, froissées; entre les mains, répandent une odeur pénétrante, mais même elles sont âcres & aromatiques, étant seches.

Les fleurs sont jaunâtres, à cinq pétales, semblables à celles du cerisier. Il leur succede un fruit arrondi, attaché

à un long pédicule, semblable à une noix ou à une pêche, dont le noyau est couvert de trois écorces.

La première écorce est charnue, molle, pleine de suc, épaisse d'environ un doigt, velue, rousse, parsemée de taches jaunes & purpurines, ainsi que nos abricots ou nos pêches; elle s'ouvre d'elle-même dans le temps de la maturité, elle est d'un goût acerbe & astringent.

Sous cette première écorce, se trouve une enveloppe réticulaire ou plutôt partagée en plusieurs lanières, d'une substance huileuse, onctueuse & comme cartilagineuse, d'une odeur aromatique, mêlée d'un peu d'amertume; c'est-là ce qu'on appelle le *macis*.

A travers les mailles de cette seconde enveloppe, il en paroît une troisième qui est une coque dure, mince, ligneuse, cassante, & d'un brun roussâtre. Cette coque contient le noyau qui est ovale, sillonné sans ordre, cendré en dehors, panaché intérieurement de jaunâtre & de rouge brun, d'une excellente odeur, d'une saveur âcre & suave quoiqu'amère; c'est-là la *noix muscade* même.

Lorsqu'on fait une incision dans le tronc d'un *muscadier*, ou que l'on en coupe les branches, il en découle un suc visqueux, d'un rouge pâle comme le sang dissous: ce suc devient bientôt d'un rouge foncé, & laisse des marques rouges sur la toile que l'on a de la peine à effacer.

Les *muscadiers* sont presque toujours chargés en même temps de fleurs & de fruits, dont on fait la récolte en avril, en août, & en décembre.

On ne cultive ces arbres que dans les trois isles de Banda, nommées *Néro*; où le gouverneur réside; 2^o. *Hogeland*, qui est proprement Banda; & 3^o. *Pulomay*, situées à quatre degrés au sud de la ligne & d'Amboine. Ces trois isles sont les plus fertiles de celles que possède la compagnie hollandaise, & celles qui lui procurent le plus de profit; car c'est-là qu'on recueille toutes les noix muscades & le macis, que les habitans apportent aux magasins de la compagnie, & dont elle fait le trafic dans tout le monde. Si les autres isles qui dépendent de Banda & qui sont un peu éloignées, se

trouvent avoir quelques *muscadiers*, on les brûle, on les déracine soigneusement, afin qu'aucune nation ne puisse en avoir du fruit. Ainsi, jusqu'à ce jour, les Hollandais y ont si bien pourvu, qu'ils sont dans l'univers les seuls maîtres de ce commerce.

Ils n'ont laissé subsister dans ces mêmes isles que très-peu de *muscadiers* sauvages, dont il a plu à quelques botanistes d'appeller le fruit *noix muscade mâle*. Bauhin nomme le *muscadier* sauvage, *nux moschata*, *fructu oblongo*; Pison, *palamet-sird*, seu *nux moschata*, mas *dicta*. Il est plus haut que le *muscadier* cultivé, moins rameux, & moins feuillu; mais les feuilles sont plus grandes, longues d'un empan & demi, d'un verd foncé, d'un goût désagréable. Ses fruits sont plus gros, plus charnus, plus solides, plus fermes, donnant un macis sans suc, desséché, pâle, & de mauvais goût. Le noyau est couvert d'une coque dure, ligneuse, épaisse, d'une substance assez semblable à la vne à celle de la muscade *féminelle*, mais presque sans odeur, & d'un goût disgracieux. (D. J.)

MUSCARI, f. f. *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur liliacée, monopétale, campaniforme, en grelot, & découpée en six parties. Il sort du fond de cette fleur un pistil qui devient un fruit ordinairement triangulaire. Ce fruit est divisé en trois loges, & rempli de semences le plus souvent arrondies. Tournefort, *Inst. rei. herb. V. PLANTE*.

M. de Tournefort compte dix-huit espèces de ce genre de plante, dont on vient de lire les caractères. Décrivons la principale, nommée par le même botaniste, *muscaris obsoletione*, *flore*, *ex purpurâ virente*.

Elle pousse de sa racine bulbeuse quelques feuilles répandues à terre, longues de six ou huit pouces, étroites, cannelées, assez épaisses, pleines de suc. Sa tête est sans feuilles, mais revêtue depuis sa moitié jusqu'au haut de fleurs en grelots, divisées en six segmens, de couleur d'abord purpurine, puis d'un verd blanchâtre ou d'un purpurin foncé, enfin noirâtre en se fanant. Leur odeur est agréable, aromatique, approchant de celle du musc. Il succède à ces fleurs des fruits assez gros, triangulaires, & divisés en trois loges remplies de quel-

ques graines grosses comme des orobes, rondelettes, noires. La racine est vomitive, prise intérieurement.

Les curieux cultivent quelques espèces de *muscar*, à cause de la beauté de leurs fleurs, & Miller vous indiquera l'art de cette culture. (D. J.)

MUSCAT, sorte d'excellent vin qui vient de Provence, de Languedoc, &c. V. VIN.

Ce mot, selon quelques-uns, vient de *musc*, parce que le vin *muscat* a quelque chose de l'odeur de ce parfum, à ce qu'on prétend. D'autres le font venir de *musca*, mouche, parce que ces insectes aiment extrêmement les grappes de raisins *muscats*; comme les Latins avoient appelé leur *vinum apianum ab apibus*, parce que les abeilles ou mouches à miel s'en nourrissoient.

Voici la manière dont on fait le vin *muscat* à Frontignan; on laisse sécher à moitié les grappes sur le sep de vigne; ensuite on les cueille, on les foule & les presse, & on met dans un tonneau la liqueur qui en sort, sans la laisser dans la cuve; parce que la lie de ce vin contribue à sa bonté.

MUSCAT, *Vin, Diète*, espèce de vin de liqueur très-parfumé. V. VIN.

MUSCAT, *Raisin, Diète*. Voyez RAISIN.

MUSCERDA, *Mat. méd.* V. FIEN-TE DE SOURIS, à l'article SOURIS, *Mat. méd.*

MUSCLE, f. m. *musculus*, en Anatomie, partie charnue & fibreuse du corps d'un animal, destinée à être l'organe ou l'instrument du mouvement. V. MOUVEMENT.

Ce mot vient du grec *μῦς*, ou du latin *mus*, un rat, & c'est à cause de la ressemblance que les muscles paroissent avoir avec des rats écorchés. Le D. Douglas prétend qu'il vient de *μύω*, fermer ou resserrer, parce que c'est la fonction propre du muscle. (a)

Le muscle est un paquet de lames minces & parallèles, & se divise en un grand nombre de petits faisceaux ou petits muscles renfermés chacun dans sa membrane

propre, & de la surface intérieure de laquelle partent une infinité de filaments transverses qui coupent le muscle en autant de petites aires distinctes, remplies chacune par leurs petits faisceaux de fibres. V. nos Planches anat. & leur explic. V. aussi l'article FIBRE.

Les muscles se divisent ordinairement en trois parties, la tête, la queue, & le ventre. La tête & la queue, qu'on appelle aussi tendons, sont les deux extrémités du muscle: la première est celle qui est attachée à la partie stable, & l'autre celle qui l'est à celle que le muscle doit faire mouvoir. V. TENDON.

Le ventre est le corps du muscle; c'est une partie épaisse & charnue, dans laquelle s'insèrent des artères & des nerfs, & d'où sortent des veines & des canaux lymphatiques.

Toutes ces parties d'un muscle, le ventre & les tendons, sont composés des mêmes fibres; elles ne diffèrent, qu'en ce que les fibres des tendons sont plus serrées les unes contre les autres que celles du ventre, qui sont plus lâches; ce qui fait qu'il s'y arrête ordinairement assez de sang pour les faire paroître rouges, au lieu que les tendons sont blancs, parce qu'ils sont d'une texture assez serrée pour empêcher la partie rouge du sang d'y passer: ainsi la différence qu'il y a entre le ventre & les tendons paroît être à peu près la même que celle qu'il y a entre un écheveau de fil, & un cordon qu'on auroit fermé de ces mêmes fils.

Tous les muscles n'agissent qu'autant que leur ventre s'enfle ou se gonfle, ce qui les raccourcit assez pour tirer à eux, ou pour entraîner, suivant la direction de leurs fibres, les corps solides auxquels ils sont attachés. Tout ce qu'on peut donc demander sur le mouvement musculaire, c'est de déterminer la structure des muscles, & la cause de leur gonflement.

Chaque muscle simple est donc composé d'un ventre charnu, & de deux tendons; mais il peut, outre cela, se diviser en d'autres de même nature, quoique moindres, & ceux-ci en d'autres encore plus petits,

(a) Les apophyses augmentent l'action des muscles, en les éloignant du centre du mouvement, & leur donnent de l'attache; ils rendent aussi l'articulation des os plus solide, soit qu'elle soit avec mouvement ou sans mouvement.

petits, toujours de même nature que le plus grand ; & cette division peut être portée au-delà de tout ce qu'on sauroit imaginer, quoiqu'on doive penser qu'elle a ses bornes. Ces petits *muscles*, qui sont de même nature que le premier, doivent donc avoir aussi leur ventre & leurs tendons ; ce sont ce qu'on appelle des *fibres musculaires*, & c'est de l'assemblage, ou de l'union de plusieurs que sont composés les *muscles* proprement dits. *V. FIBRES.*

Quelques auteurs croient que les fibres musculaires sont des prolongemens des artères & des veines, ou les extrémités capillaires de ces vaisseaux anastomosés & entrelacés les uns avec les autres : que lorsque ces mêmes vaisseaux se gonflent, leurs extrémités s'approchent l'une de l'autre, ce qui fait que l'os auquel tient la partie du *muscle* qui doit se mouvoir, s'avance vers l'autre. Mais l'observation que nous venons de rapporter, prouve évidemment que ces vaisseaux ne sont ni veineux, ni artériels ; ni lymphatiques : s'ils sont vésiculaires, ou si ce ne sont que des espèces de cordes, c'est ce qui est encore en question. Muys dit les avoir vu vésiculaires à travers le microscope.

Boerhaave ayant remarqué que les nerfs s'influent dans tous les *muscles* le long de leurs veines & de leurs artères ; & que sans faire même attention à leur enveloppe extérieure, ils se distribuent, outre cela, si parfaitement dans tout le corps du *muscle*, qu'on ne sauroit assigner aucune partie qui en soit dépourvue ; enfin qu'ils se terminent dans le *muscle*, au lieu que dans les autres parties du corps leurs extrémités se répandent en forme de membrane : il en a conclu que les fibres musculaires ne sont autre chose que les expansions les plus déliées des nerfs, dépouillées de leur enveloppe, creusées en dedans, de la figure d'un *muscle*, & pleines d'un esprit, que le nerf, qui a son origine dans le cerveau, leur communique au moyen de l'action continuelle du cœur. *V. NERF.*

C'est de ces fibres unies ensemble que se forment les petits faisceaux ou paquets, qui ont encore chacun leur membrane particulière, dans laquelle ils sont renfermés, & qui les sépare les uns des

autres ; cette membrane est très-déliée, poreuse en dedans, & pleine d'une huile qui s'y accumule pendant le repos, & se consume dans le mouvement : ce sont les artères qui la fournissent, & elle sert avec un suc muqueux & doux que séparent les artères exhalantes qui arrosent le tissu cellulaire, qui les unit toutes les unes avec les autres.

Outre ces nerfs, il entre encore des artères dans les *muscles* ; & il y en entre en si grande abondance, & d'une telle contexture, qu'on seroit tenté de penser que tout le corps du *muscle* en seroit composé ; elles se distribuent principalement entre les petits faisceaux & les membranes qui les séparent les unes des autres, & peut-être aussi dans la surface extérieure de chaque fibrille, dans le plexus réticulaire dès qu'elles se terminent en de petits vaisseaux sécrétoires huileux, & de petits vaisseaux lymphatiques, & peut-être en de petites fibrilles creuses, semblables à des nerfs, fibrilles qui peuvent encore ou bien se terminer dans la cavité des fibres nerveuses musculaires, ou en former d'autres semblables à elles-mêmes. Au moins est-il évident que chaque branche d'artère qui se trouve dans les *muscles*, & qui s'unissent à eux, en augmentent le volume ; ce qui fait que les vaisseaux sanguins des *muscles* sont aussi lymphatiques.

Tous les *muscles* ou toutes les paires de *muscles* que nous connoissons, sont donc composés de deux sortes de fibres, de longitudinales, que nous venons de décrire, & qui sont attachées les unes aux autres par le tissu cellulaire.

Nous avons déjà observé que le tendon d'un *muscle* est composé d'un même nombre de fibres que le *muscle* même, avec cette différence, que les cavités des fibres musculaires diminuant vers les tendons, & y perdant de leur diamètre, elles forment dans cet endroit un corps compacte, dur, ferme, sec & étroit, qui n'est que très-peu vasculaire. Il paroît donc par tout ce que nous avons dit que la rougeur du *muscle* lui vient du sang, & que son volume vient de la plénitude des artères, des veines, des cellules huileuses & des vaisseaux lymphatiques ; & on voit par-là pourquoi dans un âge avancé, dans la mai-

greur, les consumptions, les atrophies, dans une chaleur continuée & des travaux pénibles, leur rougeur diminue aussi-bien que leur volume, quoique le mouvement s'y conserve dans tous ces états ou ces circonstances. Il y a plus, le mouvement peut encore avoir lieu lors même que les *muscles* n'ont point du tout de rougeur, comme il paroît dans les insectes dont on ne fauroit apercevoir la chair.

On peut séparer les uns des autres sans les rompre, les fibres, les petits faisceaux, les artères & les nerfs, soit dans les corps vivans, soit dans les cadavres. Ils sont toujours dans un certain degré de tension, & doués d'une force contractive, de façon que lorsqu'on les divise, leurs extrémités s'éloignent l'une de l'autre, ce qui les fait devenir plus courtes, diminue leur volume, les contracte en une espèce de surface angulaire, & en exprime les fibres qu'ils contiennent. Il paroît donc de-là qu'ils sont toujours dans un état violent, & qu'ils s'opposent toujours à leur allongement, qu'ils font toujours efforts pour se raccourcir, plus encore dans les corps vivans que dans les cadavres, & qu'ils ont, par cette raison, besoin d'en avoir d'autres antagonistes.

Si le cerveau est fortement comprimé, ou qu'il ait reçu quelque violente contusion, s'il est en suppuration, obstrué ou déchiré, l'action volontaire des *muscles* cesse à l'instant aussi-bien que tous les sens & la mémoire, quoique l'action spontanée des *muscles* du cœur, du poulmon, des viscères & des parties vitales subsiste malgré cela. Si ces mêmes altérations arrivent au cervelet, l'action du cœur, & des poulmons, & de la vie même cesseront, quoique le mouvement vermiculaire continue encore long-temps dans l'estomac & dans les intestins.

Si on comprime, ou si on lie le nerf d'un *muscle*, qu'il vienne à se corrompre, ou qu'on le coupe, tout le mouvement de ce *muscle*, soit vital, soit volontaire cessera à l'instant; & si on lie, ou si on coupe, &c. un tronc de nerf qui envoie des branches à différens *muscles*, il leur arrivera à tous la même chose: enfin si on en fait autant à quelque partie que ce soit de la moëlle allongée, on

détruira par-là l'action de tous les *muscles* dont les nerfs prennent leur origine en cet endroit, & il en arrivera de même si on en fait autant à l'artère qui porte le sang à un ou à plusieurs *muscles*.

Lorsqu'un *muscle* est en action, son tendon ne souffre point d'altération sensible; mais son ventre s'accourcit, devient dur, pâle, gonflé, les tendons s'approchent plus qu'ils n'étoient l'un de l'autre, & la partie la plus mobile, qui est attachée à l'un des tendons, est tirée vers la moins mobile, qui est attachée à l'autre extrémité. Cette action d'un *muscle* s'appelle sa *contraction*; elle est plus grande & plus forte que cette contraction inhérente dont nous avons parlé au sujet du premier phénomène que nous avons rapporté; & ainsi elle n'est point naturelle, mais surajoutée. Lorsque le *muscle* n'est point en action, ses tendons restent toujours les mêmes, mais son ventre devient plus mol, plus rouge, plus lâche; le *muscle* est plus long & plus plat, c'est cet état d'un *muscle*, qu'on appelle sa *restitution*, quoique ce soit ordinairement l'effet de l'action contraire du *muscle* antagoniste; car si cette dernière action n'avoit point lieu, la contraction du premier *muscle*, qui ne seroit point balancée par l'action de l'antagoniste, continueroit toujours.

Si l'un des antagonistes reste en repos, pendant que l'autre est en action, en ce cas le membre sera mis en mouvement; s'ils agissent tous deux à la fois, il sera fixé & immobile; s'ils n'agissent ni l'un ni l'autre, il restera sans mouvement & prêt à se mouvoir à l'occasion de la moindre force qui pourra le solliciter pour cela.

Tous ces changemens se produisent dans le plus petit instant & dans tout le *muscle* à la fois, de façon qu'ils peuvent successivement avoir lieu, cesser, recommencer, &c. sans qu'il en reste après cela la moindre trace dans le corps.

Si l'on injecte de l'eau chaude dans l'artère d'un *muscle* en repos, même dans celui d'un cadavre, on y rétablira la contraction, & cela long-temps même après la mort: les expériences par lesquelles on fait contracter un *muscle*, en augmente le volume plutôt que de le diminuer.

Lorsqu'un membre est plié par quel-

que force extérieure, & sans l'influence de la volonté, le *muscle* fléchisseur de ce membre se contracte comme si c'étoit par un mouvement propre; mais cependant pas tout à fait si vivement. Lorsque la volonté reste dans l'indifférence, tous les *muscles* volontaires, & tous leurs vaisseaux sont également pleins, & ils reçoivent une espèce de mouvement du sang & des esprits qui sont portés uniformément & en même temps dans toute l'étendue du corps.

Quant à l'application qu'on peut faire de cette structure des *muscles*, pour expliquer le grand phénomène du mouvement musculaire, voy. MOUVEMENT-MUSCULAIRE.

Les muscles des mouvemens involontaires, ou nécessaires, renferment en eux-mêmes la force qui les contracte, qui les étend, & n'ont point d'antagonistes: tels sont, à ce qu'on croit, le cœur & les poumons. Voyez CŒUR & POUMONS.

Les muscles des mouvemens volontaires que nous nommons plus particulièrement *muscles*, & qui sont ceux dont il est principalement question ici, ont chacun leurs *muscles* antagonistes qui agissent alternativement dans des directions contraires; l'un se relâchant pendant que l'autre se contracte au gré de la volonté. Voy. MOUVEMENT.

Les muscles ont différens noms, & ces noms sont relatifs à leur nombre, à leur figure, à la direction de leurs fibres, à leur situation, à leur insertion, aux parties qu'ils meuvent, à leur action, à leur usage, à leur comparaison, à leur composition, & à quelque propriété singulière.

Nombre. Ils sont nommés premier, 2, 3, 4, 5, &c. C'est aussi dans ce sens qu'on dit, le bras a neuf *muscles* qui servent à ses différens mouvemens, &c.

Direction. Le corps étant conçu divisé en deux parties égales & symétriques par un plan auquel un second placé sur la tête & parallèle à l'horizon, seroit perpendiculaire, & à un troisième placé depuis le front jusqu'à l'extrémité des doigts du pié qui seroit conséquemment perpendiculaire aux deux premiers. Alors outre les noms d'*antérieurs*, de *postérieurs*, d'*externes* ou d'*internes*, de *sublimes* ou de *profonds*, de *supérieurs*,

ou d'*inférieurs*; les *muscles* prennent encore différens noms par rapport à la direction de leurs fibres, relativement à ces trois plans. En effet, si ces fibres rencontrent le plan qui divise le corps, &c. à angle droit, le *muscle* est appelé *transverse* ou *transversal*, si elles le rencontrent obliquement, de manière que le sommet de l'angle qu'elles forment avec ces plans, regarde le plan horizontal; on l'appelle *oblique convergent*, ou *ascendant*; & *oblique divergent* ou *descendant*, si l'angle est tourné dans un sens opposé: enfin, lorsqu'elles sont parallèles au plan des divisions, le *muscle* s'appelle *droit*.

Figure. Les *muscles* étant composés des fibres droites ou courbes; si elles sont courbes, tout le monde connoissant assez ce que c'est qu'un cercle ou un rond, les anatomistes ont attribué au cercle les différens rapports que les fibres courbes pouvoient avoir avec les courbes; ils ont appelé les *muscles* qui en sont composés de même que ces fibres, *orbiculaire*, *circulaire*, *semi-orbiculaire*, *semi-circulaire*. Lorsque les fibres qui composent un *muscle* sont droites, comme elles sont quelquefois, parallèles, obliques, perpendiculaires, les unes par rapport aux autres; & dans ces deux derniers cas lorsqu'elles se rencontrent quelquefois, & que d'autres fois elles se coupent; enfin, un *muscle* étant composé de fibres droites & courbes, parallèles, obliques; & dans tous ces cas, lorsqu'on n'a fait attention qu'à une ou deux des dimensions les plus sensibles du *muscle*, on lui a donné le nom des surfaces dont il approchoit le plus. Ainsi lorsque les fibres sont placées sur une même ligne, & qu'elles se rencontrent toutes par leurs autres extrémités dans un petit espace qui est regardé comme un point, on le nomme le *muscle triangulaire*; si les trois côtés du triangle que le *muscle* représente sont inégaux, on l'appelle *scalène*.

Lorsque les fibres paroissent parallèles les unes aux autres & perpendiculaires entre les deux extrémités, on donne au *muscle* le nom de *quarré*; si elles sont parallèles entre elles, & obliques entre leurs extrémités, on appelle le *muscle rhomboïde*; si les fibres sont en partie parallèles, & en partie

obliques entr'elles à leurs extrémités, le *muscle* prend le nom de *trapeze*. Lorsqu'on a égard aux trois dimensions du *muscle*, & que les fibres sont attachées par l'une de leurs extrémités à une base large relativement à l'endroit où elles s'attachent par leur autre extrémité, on l'appelle *pyramidale* : si ces fibres s'attachent par l'une de leurs extrémités dans un petit espace, & qu'elles s'épanouissent en forme d'éventail, on l'appelle le *muscle rayonné*. Si les fibres se rencontrent alternativement, & que les angles qu'elles forment soient placés les uns sur les autres à peu près comme dans les ailes des plumes, le *muscle* prend le nom de *penniforme*. Lorsque les fibres sont disposées de façon que les *muscles* représentent une poire, on l'appelle *pyriforme* ; *vermiculaire*, ou *lombriciforme* s'ils ressemblent à un ver, & enfin *dentelé*, s'ils se terminent par une de leurs extrémités en forme de dents de scie.

Situation. Les *muscles* prennent différents noms par rapport à leur situation ; & c'est de-là que viennent les noms de *frontaux*, *occipitaux*, *inter-épineux*, *inter-transversaires*, *inter-vertébraux*, &c.

Insertion. Les *muscles* prennent quelquefois le nom de l'une des parties à laquelle ils s'attachent ; tels sont les *muscles incisifs*, *canins*, *zigomatiques*, *ptérygoïdiens*, &c. quelquefois des deux extrémités où ils s'attachent : tels sont les *muscles stylo-hyoïdiens*, *mylo-hyoïdien*, *genio-hyoïdiens*, &c. quelquefois enfin, de trois parties, &c. lorsqu'il s'attache à trois endroits différents, &c. c'est-à-dire, lorsque l'une de leurs extrémités se termine par deux parties différentes ; tels sont les *muscles sterno-clino-mastoïdiens*.

Usage. Les *muscles* portent quelquefois le nom des parties qu'ils meuvent : c'est dans ce sens qu'on dit les *muscles* des yeux, de oreilles, du nez, de la bouche, &c.

Action. Les *muscles* sont appelés de leur action relative aux parties qu'ils meuvent ; *fléchisseurs*, *extenseurs*, *rotateurs*, *constricteurs*, *dilatateurs*, &c. *Masseur*, par rapport aux plans de division du corps, &c. *Adducteur*, lorsqu'ils approchent les parties vers ce

plan ; *abducteurs*, lorsqu'ils s'en éloignent ; *releveurs*, *supinateurs*, & *érecteurs*, lorsqu'ils relevent vers le plan horizontal ; *abaisseurs* & *pronateurs*, lorsqu'ils les meuvent dans un sens contraire.

Comparaison. Plusieurs *muscles* comparés ensemble, peuvent relativement à une ou à plusieurs de leurs dimensions, être dits *longs* ou *courts*, *grands*, *moyens*, *petits*, *larges*, *gros*, ou *grêles*, *demi-nerveux* & *demi-membraneux*, s'ils ressemblent à des membranes.

Composition. Les *muscles* par rapport à leur plus ou moins de composition sont appelés *biceps*, *triceps*, lorsque leurs extrémités qui regardent le plan horizontal, sont partagées en deux ou trois parties ; *jumeaux*, si ces deux portions sont égales, *digastriques*, *trigastriques*, &c. si le *muscle* est divisé en sa longueur en plusieurs portions ou ventres.

Propriété. Certains *muscles* prennent leurs noms de quelque propriété particulière ; tels sont les *obscureurs*, les *complexus*, le *diaphragme*, le *perforant*, le *perforé*, &c.

Les anatomistes ne sont pas d'accord sur le nombre des *muscles* du corps humain ; il y en a qui en comptent jusqu'à 529, & d'autres n'en comptent que 425 : les hommes & les femmes ont les mêmes *muscles*, si on en excepte quelques-uns des parties de la génération. Il y en a qui sont par paires, & d'autres qui sont impairs : il est assez difficile d'en déterminer le nombre, parce qu'il varie dans différents sujets, suivant qu'ils sont plus ou moins charnus. En voici l'énumération par rapport aux régions dans lesquelles ils s'observent.

Autour du crâne. 4. antérieurement les deux frontaux, & postérieurement les deux occipitaux, qui en s'unissant renferment une espèce de calotte.

Autour de l'oreille externe, le releveur, l'adducteur, 1, 2, ou 3 abducteurs.

Sur l'oreille externe, le tragien, l'antitragien, le grand hélicien, le petit hélicien, & le *muscle* de la conque.

A la partie postérieure de l'oreille externe, le grand & le petit transverse.

Dans l'oreille interne, 3 *muscles* du marteau & un de l'étrier.

Sur la face, les deux sourcillers, les deux orbiculaires des paupières, les deux pyramidaux du nez, les deux obliques descendans du nez, les deux obliques ascendans, ou les deux myrtiformes, les deux grands incisifs, les deux canins, les deux petits zigomatiques, les deux rieurs, les deux grands zigomatiques, les deux triangulaires, le carré, ou les deux obliques de la levre inférieure, les deux petits incisifs de la levre inférieure, l'orbiculaire des levres, les deux buccinateurs.

Sur les tempes, les deux crotaphites.

Sur les joues, les deux masseters.

Dans la cavité de l'œil, le releveur de la paupière supérieure, 6 de l'œil, le grand oblique, le releveur, l'adducteur, l'abaisseur, & le petit oblique.

Sur la partie antérieure du cou, les deux très-larges du cou, ou les deux peauciers, les deux sterno-clino-mastoïdiens, les deux homo-hyoïdiens, les deux sterno-hyoïdiens, les deux sterno-thyroïdiens, les deux hyo-thyroïdiens, les deux digastriques de la mâchoire, les quatre stylo-hyoïdiens, les deux styloglosses, les deux stylo-pharyngiens, les deux mylo-hyoïdiens, les deux genio-hyoïdiens, les deux cerato-glosses, les deux basio-glosses, les deux chondro-glosses, les deux genio-glosses, les deux *muscles* propres de la langue, l'œsophagien, les deux thyro-palatins, ou strapili-pharyngiens, les deux salpingo-pharyngiens, le céphalo-pharyngien, les deux ptérygo-pharyngiens, les deux mylo-pharyngiens, les deux genio-pharyngiens, les deux chondro-pharyngiens, les deux cérato-pharyngiens, les deux syndesmo-pharyngiens, les deux thyro-pharyngiens, les deux crico-pharyngiens, les deux glosso-palatins, les deux thyro-palatins, les deux peristaphilins internes, les deux peristaphilins externes, l'azygos, les deux crico-arythénoïdiens postérieurs, les arythénoïdiens obliques l'arythénoïdien transverse, les crico-arythénoïdiens latéraux, les deux thyro-arythénoïdiens.

Sous les joues, les deux ptérygoïdiens internes & les deux ptérygoïdiens externes.

Sur la poitrine, les deux grands pectoraux, les deux petits pectoraux, les

deux fouclaviers, les deux grands dentelés.

Sur le bas-ventre, les deux grands obliques externes, les obliques internes, les deux transverses, les deux droits, & les deux pyramidaux.

Autour du cordon spermatique & du testicule, les deux crémasters.

Entre la poitrine & le bas-ventre, le diaphragme.

En dedans de la poitrine antérieurement, le triangulaire du sternum, & postérieurement les sur-costaux.

À la partie supérieure des lombes & de la cuisse, les deux petits psoas, les deux grands psoas, les deux iliaques internes, les deux carrés ou triangulaires des lombes.

Autour du périnée dans l'homme, les deux accélérateurs & les deux érecteurs de la verge.

Autour des parties de la génération de la femme, les deux constricteurs du vagin, les deux érecteurs du clitoris.

Autour de l'anus, le sphincter externe de l'anus, les transverses du périnée, les deux releveurs de l'anus, les deux ischio-cocciigiens, les deux sacro-cocciigiens, le cocciigien, le sphincter interne de l'anus, les deux grands, & les deux petits prostatiques dans l'homme.

Sur le dos, à la partie postérieure du cou & des lombes, les deux trapezes, les deux grands dorsaux, les deux grands & les deux petits rhomboïdes, les deux dentelés postérieurs supérieurs, les deux dentelés postérieurs inférieurs, les deux releveurs propres des omoplates, le splenius de la tête, les deux splenius du cou, les deux digastriques de la tête, les deux grands complexus, les deux petits complexus, les deux transversaires cervicaux, les deux cervicaux descendans, les deux sacro-lombaires, & les deux longs dorsaux, les épineux du dos, les demi-épineux du dos, les épineux du cou, les inter-épineux du cou, les deux grands droits postérieurs de la tête, les deux petits droits postérieurs de la tête, les deux obliques inférieurs de la tête, les deux obliques supérieurs de la tête, les transversaires épineux du cou, les inter-épineux du cou, du dos, des lombes, les inter-vertébraux du cou, du dos,

des lombes, les grands & les petits releveurs des côtes.

Entre les côtes, les intercostaux internes, les intercostaux externes.

Sur les parties latérales & antérieures du cou du squelette, les deux premiers scalènes, les deux petits scalènes, les deux scalènes latéraux, les deux scalènes moyens, les deux scalènes postérieurs, les deux grands droits antérieurs de la tête, les deux longs du cou, les deux petits droits antérieurs de la tête, les deux droits latéraux de la tête, les inter-transversaires antérieurs du cou, les inter-transversaires postérieurs du cou.

A la partie supérieure du bras & autour de l'épaule, le deltoïde, le sur-épineux, le sous-épineux, le petit rond, le grand rond, le sous-scapulaire.

Autour du bras, le biceps, le coracobrachial, le brachial interne, le triceps du bras.

Autour de l'avant bras, le long supinateur, le long & le court radial externe, l'extenseur commun des doigts de la main; l'extenseur propre du petit doigt de la main, le cubital externe, l'anconé, le court supinateur, le long abducteur du pouce de la main, l'extenseur de l'index, le cubital interne, le long palmaire, le radial interne, le rond pronateur, le sublime, le profond, le long fléchisseur du pouce de la main, le carré pronateur.

Dans la main, les lombricaux, le thenar, l'anti-thenar, le meso-thenar, le court fléchisseur du pouce, le court palmaire, l'hypothenar, le fléchisseur du petit doigt, le métacarpien, les interosseux, & l'abducteur de l'index.

Sur les fesses, le grand, le moyen & le petit fessier, le pyriforme, les deux jumeaux, l'obturateur interne, & le carré.

Autour de la cuisse, le biceps, le demi-nerveux, le demi-membraneux, le fascia-lata, le droit antérieur, le contourier, le vaste externe, le vaste interne, le crural, le pectineus, les trois adducteurs de la cuisse, le grand, le long & le court, le grêle interne, l'obturateur externe.

Autour de la jambe, le jumeau, le plantaire, le solaire, le poplité, le long fléchisseur des doigts du pied, le jam-

bier postérieur, le long peronier, le court peronier, le long extenseur des doigts du pied, le petit peronier, le jambier antérieur, l'extenseur propre du ponce.

Sur le dos du pied, le court extenseur des doigts, ou le pédieux.

A la partie inférieure du pied, le court fléchisseur des doigts, le thenar, le grand & le petit para-thenar, les lombricaux, l'anti-thenar, le court fléchisseur du ponce, le transversal du pied, les interosseux. Voyez ces muscles à leurs articles particuliers.

Observations sur le même sujet, par M. le Baron de HALLER.

§ **MUSCLE**, Anatomie. Le muscle est essentiellement un paquet de fibres irritables. La rougeur est constante dans les animaux à sang chaud, mais elle n'est pas essentielle, & les insectes ont un nombre considérable de muscles entièrement dénués de cette couleur.

Les fibres sont de la même grandeur dans les animaux, malgré la différence de leur grandeur; l'éléphant n'a pas la fibre plus grosse que la souris, mais il en a un plus grand nombre. Il en est de même des globules de sang.

Ce qui paroît n'être qu'une fibre simple, est très-composé. Chaque fibre est à la loupe un paquet de fibres semblables & parallèles, rassemblées & unies par un tissu cellulaire. Si l'on substitue un microscope à la loupe, la fibre qui paroïsoit élémentaire, devient encore un paquet de fibres plus simples, toujours semblables aux premières fibres, & de la même nature.

Quelques auteurs ont cru voir dans les dernières fibres visibles une structure cellulaire & des cloisons parallèles, qui divisoient le cylindre de la fibre perpendiculairement à l'axe. J'ai bien aperçu des rides transversales; mais elles me paroïsoient les effets de la contraction naturelle; elles sont fort visibles dans le cœur: il paroît qu'il y a dans la fibre comme des points moins mobiles, qui servent de point fixe aux points plus mobiles. Peut-être est-ce une alternative de glu & d'éléments terreux, & que les derniers servent de point fixe à la contraction naturelle de la colle animale.

Je ne fais pas si la fibre est cellulaire, comme le sont les membranes: elle

a certainement une plus grande disposition au mouvement que le tissu cellulaire. Ce n'est pas à sa figure cylindrique qu'elle la doit. Les fibres ligamenteuses & tendineuses n'en sont pas plus irritables pour être cylindriques ; c'est qu'elles sont essentiellement celluluses.

On a cru que la fibre étoit un chapelet de petites vésicules ; c'étoit une hypothèse. On a cru qu'elle étoit un vaisseau rouge ou bien un nerf. Elle diffère du nerf par son irritabilité, qualité dont les nerfs sont entièrement dépourvus. D'ailleurs les nerfs, moins gros encore que les vaisseaux, n'ont pas assez de volume pour pouvoir fournir la matière des fibres, & plusieurs animaux ont des *muscles* très-actifs, sans avoir des nerfs.

Tout ce que l'on peut prononcer sans crainte sur la structure de la fibre, c'est que dans les animaux à sang chaud il y entre essentiellement des nerfs dépouillés de leurs enveloppes, des artères, des veines & des cellulosités, & que toutes ces parties avec l'élément irritable, qui fait l'essentiel de la fibre, composent un cylindre.

Chaque fibre est attachée aux fibres voisines par un tissu cellulaire : chaque paquet de fibres l'est aux autres paquets, dont le *muscle* est composé, & chaque *muscle* l'est aux parties voisines. La membrane commune du *muscle* n'est autre chose que la couche la plus extérieure de la cellulosite, dont les couches intérieures descendent entre les paquets des fibres.

Les fibres transversales, que l'on a attribuées aux *muscles*, & auxquelles on a assigné un grand rôle dans leur action, ne sont que cette même cellulosite.

Dans ce tissu cellulaire est déposée de la graisse, en grandes masses dans les grands *muscles*, & dans l'intervalle des paquets considérables, moins abondante dans les petits paquets, réduite à la fin à une humidité grasse dans les enveloppes cellulaires des fibres qui paroissent simples. Trop accumulée, cette graisse étouffe l'action des fibres. On a vu même qu'elle a fait disparaître ces fibres, & détruit en quelque manière les *muscles* entiers.

Le même tissu cellulaire accompagne les artères, les veines & les nerfs qui se partagent dans les *muscles*. Le *muscle*

étant presque toujours plus long que large, a presque toujours plusieurs troncs artériels, à la différence des viscères.

Les artères rampent dans les intervalles des paquets des fibres & des fibrilles, & donnent aux plus petits filets visibles quelques rameaux. Elles exhalent avec beaucoup de facilité, dans le tissu cellulaire, l'eau & même la colle de poisson qu'on y injecte. Cette liqueur élargit les cellules du tissu, arrondit le *muscle*, & produit une espèce de contraction dans le cadavre, qui est toute mécanique, & n'appartient en aucune manière à la fibre.

Les veines accompagnent en général les artères ; elles sont constamment valvuleuses.

Il y a des vaisseaux lymphatiques dans le tissu cellulaire de plusieurs *muscles*, & sur-tout dans le cou & autour de la langue.

Aucun *muscle* de l'animal à sang chaud n'est sans nerfs ; le *muscle* de l'étrier a son filet bien marqué. En général les *muscles* sont plus abondamment fournis de nerfs que presque toutes les autres parties du corps humain, & beaucoup plus que les viscères. Les nerfs des *muscles* sont en y arrivant généralement durs, & couverts d'une enveloppe cellulaire fort serrée. Ils la quittent en se divisant, & deviennent plus mous : ceux du cœur le sont essentiellement à leur arrivée même. Ils n'entrent pas préférentiellement dans la partie du *muscle* la moins mobile, celle qu'on a nommée tête. Les *muscles* longs reçoivent des nerfs dans toute leur longueur.

Leur distribution est à peu près la même que celle des artères, qu'ils accompagnent le plus souvent. Les plus petites fibres visibles ont souvent plus d'un filet nerveux. Leur direction en entrant dans le *muscle* est souvent rétrograde & opposée à celle que le *muscle* suit en se contractant.

On appelle *tendineuses* des fibres luisantes ; plus dures que la fibre musculaire, toujours blanches, que l'on trouve constamment dans la partie du *muscle* attachée à l'os, & souvent sur une grande partie de la surface, & même dans l'intérieur du *muscle*. L'estomac des oiseaux granivores, qui n'est attaché à aucun os, a cependant sur la surface des fibres ten-

dinenses : pour le cœur , la langue , l'utérus de l'homme , & la matrice plus musculieuse encore des quadrupèdes , l'œsophage , l'estomac , les intestins , la vessie , les sphincters des levres , de l'anus & du vagin , ils sont sans tendon & sans fibres tendineuses. Les insectes n'ont rien qui distingue le *muscle* d'avec le tendon.

La surface des *muscles* , sur laquelle posent d'autres *muscles* considérables , est très-souvent couverte d'un plan de fibres tendineuses. De certains *muscles* , & ce sont des plus robustes , en ont dans leur intérieur , comme le masséter , le temporal. La partie attachée à l'os est , ou entièrement tendineuse , ou du moins mêlée de beaucoup de fibres de cette classe. Les *muscles* qui passent sur des articulations , qui vont aux extrémités , & sur-tout aux mains & aux pieds , se changent en tendons. Quelques *muscles* ont des inscriptions tendineuses ; ce sont des lignes luisantes plus ou moins larges qui traversent le *muscle*. Tel est le droit du bas-ventre , le sternohyoidien , le sternothyroïdien. D'autres *muscles* encore ont une portion tendineuse entre deux portions charnues , comme le digastrique , le coracohyoidien.

Le tendon est essentiellement plus grêle que la partie charnue du *muscle* ; ses fibres sont inférieurement plus serrées , le tissu cellulaire extrêmement fin & sans graisse , les vaisseaux très-petits & les nerfs incisibles. La cellulose vasculaire qui enveloppe tout le tendon , porte le nom de *gaine*. Il y a des tendons , comme le biceps , qui dans leur intérieur renferment une colle.

On a disputé sur l'origine des fibres tendineuses ; on les a regardées comme la continuation des fibres charnues , devenues plus grêles par le défaut de graisse & de gros vaisseaux. Il y avoit longtemps cependant que j'avois reconnu que le tendon du plantaire est évidemment formé par un tissu cellulaire , qui se laisse étendre jusqu'à former une membrane , dont les petites lames celluluses sont très-reconnoissables. Mais on a perfectionné cette observation , en macérant des *muscles* avec leurs tendons. On a trouvé la fibre musculaire invariablement la même , même après la plus longue macéra-

tion , au lieu que la substance tendineuse a changé de nature , s'est gonflée , & s'est dissoute évidemment en cellulose. C'est une découverte dont on a l'obligation à M. Moscati.

Dès que le tendon est cellulaire , il n'est pas surprenant qu'il ne soit ni sensible ni irritable. Il suit la contraction des *muscles* , sans changer lui-même de longueur ; aucun poison chimique , aucune blessure ne le peut forcer à se contracter.

L'insensibilité des tendons a été combattue : mais tant d'expériences l'ont confirmée , que cette question peut être regardée comme décidée. Nous en parlerons cependant à l'article SENSIBILITÉ.

Quoique les fibres tendineuses soient d'une nature différente de celle des fibres charnues , elles n'en sont pas moins intimement attachées à ces fibres. Des auteurs respectables ont cru voir même qu'elles leur étoient continues dans le diaphragme ; mais une liaison exacte faite par une cellulose fort courte , ne peut pas être aisément distinguée de la continuité , quoiqu'il y ait effectivement dans ce *muscle* & dans ceux qui sont traversés par des inscriptions tendineuses , des flammes alternatives de fibres charnues , qui se prolongent entre les fibres tendineuses , & qui réciproquement laissent des intervalles pour recevoir des fibres tendineuses prolongées.

La différente manière dont les fibres tendineuses sont attachées à la partie charnue du *muscle* , a donné lieu à des dénominations particulières. On a nommé *penniformes simples* des *muscles* dont le tendon reçoit plusieurs paquets de fibres charnues , parallèles entr'eux , & qui font avec le tendon des angles aigus contre la fin du tendon & contre l'origine , du *muscle*. Les *muscles* penniformes peuvent être doubles , quand les paquets charnus s'y attachent du côté droit & du côté gauche. Ils sont composés , quand il y a plusieurs plans de fibres charnues , dont deux plans concourent par paires pour produire un tendon , & dont plusieurs tendons s'unissent à la fin pour former un seul tendon général ; tel est le deltoïde. Le *muscle* peut être composé d'une autre manière , quand une chair commune se partage en plusieurs tendons ; tels sont les *fléchisseurs* & les *extenseurs* des doigts &

des orteils. Il y a plusieurs autres manières de combiner la partie tendineuse avec la partie charnue.

Les tendons changent souvent de direction, & passent à côté des articulations, ou par des sillons creusés dans les os. Le *muscle* agissant, ces tendons se redresseroient, ce qui feroit une bosse dangereuse dans la partie mise en mouvement. La nature évite cet inconvénient par des bracelets ligamenteux qui pressent le tendon contre le sillon de l'os, & qui l'empêchent de quitter ce sillon & de se redresser.

D'autres fois le même bracelet contient plusieurs tendons, dans des subdivisions attachées à des éminences osseuses.

Les bracelets qui contiennent plusieurs tendons sont en partie l'ouvrage de l'art. Ce n'est pas qu'ils existent dans l'animal, mais ils font partie des aponévroses minces & d'une grande étendue, qui couvrent tous les *muscles* d'un membre : on en retranche la partie supérieure qui est mince, & on ne conserve que la partie inférieure & plus robuste qui embrasse les tendons.

On appelle *aponévroses* de grands plans de fibres tendineuses & luisantes, plus ou moins fortes, qui contiennent des *muscles* & les serrent contre quelques éminences osseuses voisines, ou même contre deux plans de *muscles*, sans avoir des liaisons avec un os. De la première espèce sont les aponévroses des extrémités, & l'aponévrose du temporal ; de la seconde celles qui renferment les *muscles* droits du bas-ventre. (H. D. G.)

MUSCLE ÉJACULATEUR, *Anat.*, le muscle éjaculateur de Santorin est un muscle qu'Albinus a nommé *transversus alter*, véritable délateur de l'urètre ; il est assez grand : mais la situation embarrassée dans laquelle il faut le préparer le rend difficile à reconnoître. Il naît de la branche de l'ischion à la moitié de la hauteur de l'érecteur, & il s'attache à l'isthme de l'urètre plus antérieurement que la bulbe.

MUSCLES, *jeu de la nature sur les, Myolog.* Les cadavres offrent un assez grand nombre de jeux sur l'origine, la direction, l'insertion & le nombre des *muscles* du corps humain, comme en sont convaincus les anatomistes qui se

sont occupés aux dissections myologiques. Ils ont trouvé que les *muscles* varioient beaucoup à tous les égards dont nous venons de parler, manquoient souvent, & surabondoient quelquefois. Je fais pourtant qu'il ne faut pas mettre dans le rang des jeux de la nature les subdivisions raffinées d'un même *muscle* en plusieurs petits, telles que sont les multiplications des *muscles* des lèvres, de la langue & du larynx par Valsava, de ceux de la respiration par Sténon, & Verheyen ; de ceux de la plante du pied par M. Winslow, ni même encore de son grand sourcilier en deux *muscles*, puisqu'il ne forme qu'une seule pièce, qu'il n'a que deux attaches, & un seul usage. Ce seroient-là autant de doubles emplois qui feroient des erreurs de calcul ; aussi nous nous garderons bien, pour grossir notre catalogue, de mettre sur le compte des jeux de la nature ceux qui ne sont que le produit de la main de l'artiste dans sa façon raffinée de disséquer.

1°. *Des muscles de la tête.* On nomme parmi les *muscles* de la tête les petits droits antérieurs, les petits droits postérieurs, les grands & les petits obliques ; mais on rencontre quelquefois par des jeux de la nature à côté des *muscles* droits, d'autres petits *muscles* qu'on appelle *surnuméraires*, & qui paroissent avoir les mêmes usages que les *muscles* dont ils sont les *surnuméraires*. On trouve aussi quelquefois doubles les *muscles* droits & obliques.

2°. *Des muscles de l'épine.* Les anatomistes n'ayant pas voulu s'écarter de la division commune de l'épine en trois parties, ont cru devoir attribuer à chacune des *muscles* particuliers, une pareille division, qui n'étant pas trop nécessaire, a inutilement multiplié tous ces *muscles*, & a jeté sur leur description & leur dissection un embarras dont les plus habiles ont bien de la peine à se tirer. Il falloit s'en tenir à la dénomination générale des *muscles* de l'épine, se réservant de faire connoître dans leur description à quelle partie de l'épine ils appartenoient. Suivant cette méthode simple on distingueroit les vrais jeux de la nature de ceux qui naissent du scalpel & de la dissection de l'anatomie. Par exemple, le *muscle* très-long a été divisé à

cause de ses trousseaux de fibres, en plusieurs *muscles* qu'on a donné tantôt au cou, & tantôt à la tête; & comme il est impossible d'en faire la séparation sans couper le *muscle* en travers, les uns ont dit dans la description de ces parties que ces *muscles* étoient confondus, & d'autres qu'il régnoit ici de grandes variétés: c'est encore par la même raison qu'on trouve tant de diversité dans les attaches & les communications de tous les *muscles* vertébraux. Mais un jeu bien réel de la nature, qui se rencontre ici quelquefois & qui ne dépend point du scalpel, c'est le manque dans quelques sujets du *muscle* de l'épine nommé le *petit psoas*; car quand il existe, on ne le cherche pas long-temps après qu'on a enlevé les reins & le péritoine.

3°. *Des muscles de la respiration.* On a eu soin de multiplier aussi les jeux de la nature sur les *muscles* de la respiration, en multipliant sans fondement les *muscles* externes & internes des côtes. De simples trousseaux de fibres plus ou moins longs qui tiennent à trois côtes, en passant sur celle qui est au milieu ont été décorés du nom de *muscles*: de là viennent les *muscles* sur-costaux courts & sur-costaux longs de Verheyen, dont il s'est fait honneur, quoique Casserius & Sténon les eussent vus avant lui: de là encore les sous-costaux du même auteur, représentés autrefois par Eustachius. Or tous ces *muscles* ne sont que des plans charnus très-minces; il n'est donc pas étonnant que de leur nombre, de leur direction & de leur terminaison variée, on en ait fait autant de jeux de la nature, que nous ne croyons pas nécessaire de détailler ici, vu leur peu d'importance.

4°. *Des muscles de l'avant-bras, de la paume de la main, & des doigts.* Le *muscle* de l'avant-bras, qu'on nomme *biceps*, a dans quelques sujets trois têtes ou tendons au lieu de deux: c'est un de ces jeux de la nature qu'on ne peut révoquer en doute. J'ai vu, dit un anatomiste qui a disséqué plus de mille cadavres (M. Lieutaud); j'ai vu le *biceps* avec trois têtes dans un sujet où le grand palmaire manquoit entièrement; cette troisième tête surnuméraire, qui étoit presque aussi grosse que les deux au-

tres ensemble, venoit de la partie interne & moyenne du bras, entre l'insertion du deltoïde & celle du coraco-brachial.

Le grand palmaire, comme on vient de le voir, manque quelquefois; quelquefois il se termine aux os du carpe, sans aucune communication avec l'aponévrose palmaire; & quelquefois il est tout charnu jusqu'aux ligamens annulaires où il s'attache. Il résulte de-là que, contre l'opinion commune, ce *muscle* est de même que le cubital & le radial interne, un fléchisseur du poignet.

Les deux extenseurs du pouce sont sujets à quelques variétés, & l'on trouve entr'eux quelquefois un *muscle* surnuméraire. L'abducteur du pouce n'est pas double dans tous les sujets.

5°. *Des muscles de la cuisse, de la jambe & du pié.* Le triceps, *muscle* adducteur de la cuisse, ou qui sert à porter la cuisse en dedans, se trouve quelquefois réellement distingué en quatre têtes.

Le poplité est un petit *muscle* situé supérieurement à la partie postérieure de la jambe, & qui sert à lui faire-faire un mouvement de rotation de dehors en dedans lorsqu'elle est pliée. Fabrice d'Acquapendente rapporte avoir trouvé une fois ce *muscle* double dans chaque jarret; il y en avoit un dessus & l'autre dessous, qui se touchoient tous deux.

Le *muscle* du pié, qu'on nomme *plantaire*, & plus proprement le *jambier grêle*, manque quelquefois, & d'autres fois il est plus bas.

Les tendons des *muscles* plantaire & palmaire, manquent dans divers sujets. Le jambier postérieur, qui est un *muscle* adducteur du pié, a le tendon qui se partage quelquefois en deux, dont l'un s'attache à l'os cuboïde, &c.

6°. *Des muscles de la bouche, de la langue, & de l'os hyoïde.* Le zigomatique est un *muscle* des levres qui est ordinairement double & quelquefois triple; il fait encore dans quelques sujets un plan presque continu avec l'incisif, l'orbiculaire des paupières, & le peaucier.

Le myloglosse est le quatrième *muscle* que nos modernes donnent à la langue: il vient de la base de la mâchoire, au-dessus des dents molaires; mais il est peut-être permis de le regarder comme un jeu de la nature, puisqu'on le ren-

contre assez rarement, & même toujours alors avec quelque variété.

Le costo-hyoïdien est le plus long des *muscles* de l'os hyoïde : il tire sa naissance de la côte supérieure de l'omoplate ; mais son origine varie beaucoup, car il vient quelquefois de la clavicule, & quelquefois encore il manque d'un côté.

7°. Des *muscles du bas-ventre*. Les *muscles* pyramidaux trouvés par Jacques Sylvius sous le nom de *musculi succenturiati*, & dont Fallope n'a pas eu raison de s'attribuer la découverte, sont deux petits *muscles* du bas-ventre communément inégaux, & qui par extraordinaire se terminent jusqu'à l'ombilic, de plus, quelquefois tous les deux manquent, & quelquefois un seul. Riolan dit que lorsque l'un des deux manque, c'est d'ordinaire le gauche ; mais Riolan avoit-il assez souvent vu ce jeu de la nature, pour décider du côté où il est le plus rare ?

Quant au ligament de Fallope ou de Poupart, que M. Winslow appelle avec beaucoup de raison *ligament inguinal*, nous remarquerons ici que quoiqu'il soit toujours également tendu, il n'a pas la même solidité dans tous les sujets, & c'est peut-être dans quelques personnes une des causes naturelles d'hernie crurale.

8°. Des *muscles de l'oreille*. Les *muscles* de l'oreille externe sont du nombre de ceux sur lesquels on croiroit qu'il regne le plus de jeux de la nature, sur-tout si l'on en juge par les ouvrages de Cassérius, de Duverney, de Cowper, & de Valsava ; mais il faut aussi avouer que la plupart de ces jeux prétendus de la nature, naissent de la main des anatomistes qu'on vient de nommer, lesquels ont cru se faire honneur de prendre pour des *muscles* particuliers quelques fibres tendues qui se détachent des *muscles* cutanés. Comme ces fibres ne se rencontrent pas dans la plupart des cadavres, & qu'elles sont sujettes à de grandes variétés, on a regardé ces variétés pour autant de jeux de la nature ; mais du moins ne méritent-elles pas qu'on s'en inquiète & que nous nous y arrétions.

9°. Des *muscles surnuméraires*. Toutes les machines animales d'une même

espece ne sont pas exactement semblables, & elles le sont quelquefois si peu, qu'il sembleroit qu'il y a eu différentes conformations primitives. M. Dupuy, médecin à Rochefort, a communiqué à l'académie des sciences une observation qu'il a faite de deux *muscles* qu'il ne croit pas qu'on ait encore vus dans aucun sujet.

Ils étoient tous deux couchés sur le grand pectoral de chaque côté, & gros seulement comme des tuyaux de plume à écrire ; celui du côté droit naissoit par un tendon du bord inférieur du premier os du sternum, & descendant obliquement sur le grand pectoral, alloit s'attacher par une aponévrose large d'un doigt, au bord supérieur du cartilage de la septième côte vraie, à deux doigts du cartilage xiphoïde. Celui du côté gauche naissoit aussi par un tendon du bord inférieur du cartilage de la seconde côte vraie, auprès du sternum ; & sortant parmi les fibres du grand pectoral, descendoit comme l'autre, couché sur ce *muscle*, & s'inséroit pareillement au bord supérieur du cartilage de la septième côte vraie de son côté, mais un peu plus loin du cartilage xiphoïde que l'autre.

Les deux *muscles* pulmonaires manquoient dans ce sujet ; M. Dupuy demande si la nature les auroit transportés sur la poitrine : du moins ces deux petits *muscles* les remplaçoient pour le nombre & à-peu-près pour le volume, ce qui est plus singulier pour l'expansion aponévrotique de leur attache inférieure.

M. de la Faye a aussi fait voir à l'académie des sciences des *muscles* surnuméraires qu'il avoit trouvés dans le cadavre d'un même sujet. Voyez l'histoire de l'acad. des Scienc. ann. 1736.

Tous ces jeux de la nature étonnent le physicien ; mais la cause immédiate de l'action des *muscles* & du mouvement musculaire est-elle mieux connue ?

Un esprit vit en nous & meut tous nos ressorts :

L'impression se fait, le moyen on l'ignore :

On ne l'apprend qu'au sein de la divinité

Et s'il en faut parler avec sincérité,

Boerhaave l'ignoroit encore.

(D. J.)

MUSCIPULA. Cette plante s'appelle apocin ou attrape-mouche, parce que ces

petits insectes s'y prennent à la glu qui sort de son tronc. Il pousse de sa racine plusieurs tiges menues & rondes, qui se divisent en divers rameaux. Ses feuilles sont larges par en-bas, embrassant leurs tiges & se terminant en pointes; à l'extrémité des racines paroissent des fleurs à œillets en guise de petits bouquets rouges & odorans, composés de cinq feuilles disposées en rond, qui sortent d'un calice à tuyau; il s'en élève un pistil formant un fruit renfermé dans le calice, qui contient la graine ronde & rougeâtre. Le *muscipula* donne des fleurs pendant l'été, & sa culture est ordinaire.

MUSCULAIRE, en Anatomie, quelque chose qui a rapport aux muscles ou qui participe de leur nature. Voyez **MUSCLES**.

C'est dans ce sens que l'on dit *fibres musculaires, chair musculaire, veine musculaire, artère musculaire, &c.*

Les organes les plus simples par lesquels s'exécute l'action organique de toutes nos parties, sont connus sous le nom de *muscles*.

L'action des muscles est ou volontaire ou involontaire, ou naturelle, c'est-à-dire, qu'il y a des muscles dont l'action est entièrement soumise à notre volonté; tels sont ceux qui meuvent les bras & les jambes: d'autres où notre volonté n'a aucun pouvoir, & qui agissent continuellement, soit que nous dormions, soit que nous veillions, indépendamment de notre consentement, & sans que notre volonté puisse ni arrêter, ni accélérer, ni ralentir leurs actions; tels sont les muscles qui satisfont aux actions dans lesquelles consistent la vie, comme l'action du cœur, des artères, de l'estomac, des intestins, &c.

Les muscles soumis à la volonté peuvent agir aussi sans être continuellement mis en mouvement par la volonté; car l'ame n'est pas une cause efficiente du mouvement & du repos, elle n'est tout au plus qu'une cause déterminante des mouvemens volontaires. Un homme qui marche & qui a l'esprit occupé de différentes idées, fait souvent beaucoup de chemin sans penser qu'il marche. Ainsi un seul acte de la volonté peut mettre les muscles pour long-temps en action, & peut de même les faire cesser d'agir & les

laisser dans l'inaction sans que l'ame y pense.

Les fibres *musculaires* au moyen desquelles s'exécute cette action, sont des filets fins dont on a déjà donné la description à l'article **FIBRE**, voyez **FIBRE & MUSCLE**.

La structure des fibres les plus petites & qui peuvent être regardées comme les élémens des muscles, examinée à travers le microscope, a toujours paru, tant dans l'homme que dans les animaux, semblable à la structure des grandes fibres; on a simplement découvert que ces fibres étoient très-petites, & qu'elles étoient toutes réunies par un tissu cellulaire. V. **TISSU CELLULAIRE**.

Elles ne sont donc point composées de vésicules ni d'une suite enchainée de longes, comme quelques-uns l'ont prétendu: ces fibres sont-elles creuses? sont-elles continues aux artères? Les fibres rouges du muscle sont-elles continues avec celles des tendons, parce qu'après avoir été bien lavées elles deviennent aussi blanches & aussi solides qu'elles? Ces fibres sont si petites, que cela ne paroît pas probable.

Pour expliquer la contraction des muscles, les physiciens les plus éclairés ont eu recours à un suc qui coule dans les nerfs, & à des vésicules qui, selon eux, sont dans les fibres *musculaires*.

Il y en a plusieurs qui ont attribué au sang la contraction des muscles.

Baglivi regarde les grandes & les petites fibres comme autant de cordes dont chaque point glisse sur les globules du sang qui y circule de même que sur autant de poulies, & qui décrivent des demi-courbes, d'où il résulte une grande force dans les extrémités des tendons. Il démontre cette hypothèse en faisant faire au sang de petits cylindres qui s'entortillent autour de la fibre. Il ne donne aux esprits animaux d'autre fonction que celle de varier le diamètre des globules du sang, & de les rendre globulaires sphéroïdes allongés ou aplatis, selon le plus ou le moins de tension qu'il doit y avoir.

Il en est qui, avec le savant docteur Willis, font des tendons des muscles autant de réservoirs des esprits animaux, au moyen desquels les esprits, selon eux, sont élevés au gré de la volonté: c'est de cette sorte qu'ils sont portés dans

le corps du muscle, où rencontrant les particules actives du sang, ils y fermentent, y produisent un gonflement, & contractent ainsi le muscle.

D'autres, du nombre desquels sont Descartes & ses sectateurs, ne reconnoissent d'autres réservoirs des esprits animaux que le cerveau, & les font partir de-là comme autant d'éclairs au gré de la volonté, pour parvenir à travers les nerfs aux endroits du corps où il s'agit d'exécuter ce que l'homme se propose; & ils préfèrent ce système parce qu'ils ne sauroient s'imaginer que les tendons puissent former un réservoir convenable pour les esprits animaux, eu égard à leur tissu extrêmement serré, ni que les esprits animaux y pussent rester dans l'inaction.

M. Duverney & ses sectateurs ont imaginé que ce gonflement pouvoit être produit sans fermentation par les esprits animaux & par le suc qui provient des artères, lesquels coulent l'un & l'autre dans les tendons & les fibres charnues, qu'ils étendent à peu près comme l'humidité fait gonfler les cordes.

M. Chirac & d'autres soutiennent que chaque fibre *musculaire* a d'espace en espace, lorsque le muscle est dans l'inaction, outre sa veine, son artère & son nerf, plusieurs autres petites cavités de figure oblongue; que le sang qui circule dans ce muscle dépose continuellement dans ses pores un récrément sulphureux qui abonde en sels alkalis, & que lorsque ces sels rencontrent l'esprit qui coule par ces nerfs dans ces mêmes pores, leurs particules nitro-aériennes fermentent avec les particules salines du récrément sulphureux, & que par une espèce d'explosion elles étendent assez les pores pour changer leur figure ovale & longue en une ronde, & que c'est ainsi que le muscle se contracte.

Borelli a imaginé que les fibres des muscles sont composées d'une chaîne de rhombes ou de losanges dont les aires s'élargissent ou se rétrécissent à mesure que le suc nerveux y entre ainsi que la lymphe & le sang, & qu'elles en sont exprimées au gré de la volonté.

Le docteur Croon prétend que chaque fibre charnue est composée de petites vésicules ou globules qui communiquent les unes aux autres, & dans lesquelles le suc

nourricier entre avec une ou deux autres liqueurs; que la chaleur naturelle cause de plus alors une effervescence entre ces liqueurs, & que c'est par-là que le muscle se tend.

Le docteur Cheyne prend ces petites fibrilles des muscles pour autant de canaux élastiques fort déliés, serrés tout autour par de petites cordes parallèles transverses qui divisent les fibrilles creuses en autant de petites vésicules élastiques, lesquelles sont orbiculaires & formées par un segment concave de sphere, & dans chacune desquelles il entre une artère, une veine & un nerf; les deux premières pour porter & rapporter le sang, le nerf pour y porter le suc nerveux, lequel venant à se mêler avec le sang dans les vésicules, picote & brise les globules du sang au moyen des particules acides & pointues dont il est formé, & cela au point de faire sortir dans ces petites vésicules l'air élastique qui étoit contenu dans les globules, ce qui gonfle les cellules élastiques des fibres, & accourcit par conséquent de cellule en cellule leurs diamètres longitudinaux, & doit contracter en même temps la longueur de toute la fibre, & mouvoir par conséquent l'organe auquel l'extrémité du tendon est attachée.

Le docteur Keil que cette théorie n'a pas satisfait, en a imaginé une autre où il suppose aussi la même structure, & où il prend les mêmes fluides, savoir le sang & suc nerveux pour les agents & instrumens de la contraction; mais au lieu de ces particules piquantes du suc nerveux qui percent dans l'autre système les particules de sang, & qui mettent ainsi en liberté l'air élastique qui y étoit comme emprisonné, il aime mieux en tirer l'explication de la force de l'attraction. *Voy. ATTRACTION.*

Dans tout le reste M. Keil démontre fort bien la manière dont les vésicules se gonflent, mais sans rendre justice à M. Bernoulli qu'il a copié.

Le docteur Boerhaave trouvant dans le suc nerveux ou les esprits animaux toutes les qualités que nous avons prouvé être nécessaires pour l'action des muscles, & ne les trouvant dans aucun autre fluide du corps humain, croit qu'il est inutile d'avoir recours au mélange de plusieurs liqueurs pour expliquer un effet à la pro-

duction duquel une seule suffit, & ainsi il n'hésite point d'attribuer en entier l'action des muscles aux seuls esprits animaux.

M. Astruc a travaillé assez heureusement à prouver qu'il n'y a que le suc nerveux qui soit employé au mouvement musculaire, & que le sang n'y a aucune part; c'est ce qu'il a fait par l'expérience suivante, qu'il a réitérée plusieurs fois avec le même succès; il a ouvert l'abdomen d'un chien vivant, & éloignant les intestins, il a lié avec un fil l'aorte dans l'endroit où elle donne naissance aux iliaques & à l'artere hypogastrique, il a ensuite cousu les muscles hypogastriques, & la sensation & le mouvement ont été aussi vifs & aussi prompts qu'auparavant dans les parties postérieures du chien, de façon que lorsqu'on le laissoit libre il se tenoit sur quatre pattes, & marchoit avec la même facilité qu'auparavant, sans chanceler davantage; or il est certain qu'il n'alloit alors aucune goutte de sang dans les parties postérieures du chien.

Le docteur Lower, M. Cowper, & après eux le docteur Morgagni, & d'autres auteurs modernes qui ont écrit sur ce sujet abandonnant tout fluide adventice, déduisent la cause du mouvement musculaire de l'élasticité intrinsèque des fibrilles nerveuses qui se contractent & se rétablissent, malgré l'obstacle de la force extensive du sang qui circule. Morgagni tâche de prouver ce système par les observations suivantes. 1°. Que tous les vaisseaux d'un animal étant composés de fibres flexibles & extensibles, elles sont toujours dans un état de tension, c'est-à-dire, que les fluides qui y sont contenus les étendent transversalement & longitudinalement; c'est ainsi, par exemple, qu'une veine & qu'une artère qu'on coupe se contractent de même que le côté opposé du vaisseau, au point que les parties viendront presque à se toucher sur l'axe pendant que les deux bouts s'éloignant les uns des autres laisseront un vuide, ce qui prouve que le vaisseau, lorsqu'il étoit dans son état naturel, étoit tendu dans les deux sens, & que par conséquent cette contraction dans toutes les dimensions, est l'action naturelle ou intrinsèque des vaisseaux ou des fibres.

Bergerus a avancé que les fibres membraneuses transversales venant à se ten-

dre rident les fibres charnues; on est aussi embarrassé avec cet expédient qu'avec les autres: on fait dire à Stenon que les angles des fibres qui étoient aigus devenoient droits; mais quelle est la mécanique qui fait cela, & comment supposer que des espaces remplis de fluides qui poussent également de tous côtés puissent avoir des angles aigus? Toute cavité simple remplie d'une liqueur qui est poussée à force doit s'arrondir.

M. Deidier suppose dans une thèse que les fibres nerveuses venant à se contracter dans un muscle, le sang y coule moins abondamment que dans son antagoniste, de-là vient que cet antagoniste l'emporte sur le muscle déjà contracté par la machine.

M. Bernoulli, après avoir exposé la structure des muscles suivant laquelle il les suppose composés de deux plans de fibres, l'un longitudinal & l'autre transverse; il pense que les fibres transverses doivent resserrer les longitudinales, qui gonflées par l'effervescence qui y arrive, prendront par ce moyen la figure d'une suite de petites vésicules ovales, & non pas de rectangles, comme l'a pensé Borelli, ce qu'il démontre très-bien, & dont il déduit, par un calcul très-ingénieux dans le détail duquel nous n'entrons pas ici, une évaluation des forces des muscles bien différente de celle que Borelli avoit trouvée par le sien: quant à son hypothèse, la voici. "Lorsque la volonté, dit-il, envoie le suc nerveux dans les muscles, les parties de ce suc par leurs pointes subtiles s'attachent aux parties du sang & les divise; alors les parties d'air renfermées dans le sang bouillonnent, se dilatent tout à coup, & subtiles qu'elles sont, elles s'échappent facilement, & lorsque par une impétuosité subite elles ont raréfié le sang, les particules du suc nerveux, dont les pointes sont plus fortes, rompent quelques pores des globules du sang qui renferment l'air, & cet air grossier ne pouvant s'échapper par les pores des muscles, produit les vésicules qui s'observent à leur surface, de pareilles vésicules sont la cause de la tympanite; c'est encore, continue notre auteur, une erreur populaire que de croire que la paralysie ne provient que de ce que les esprits animaux cessent de couler dans la

partie paralytique , puisqu'elle peut également provenir du trop de souplesse des pointes des particules du suc nerveux. „
Voy. sa diff.

M. Winslow ne trouvant point les différentes hypothèses sur le mouvement des muscles suffisantes pour rendre raison de la détermination de ces mouvemens , de leur durée , de leur augmentation & de leur diminution , &c. M. l'abbé de Molières entreprit de résoudre quelques-unes de ces difficultés par l'hypothèse suivante. Il reconnoît avec tous les grands anatomistes , que le nombre des vaisseaux qui se distribuent dans le muscle est infini , que ces petits vaisseaux sont comme autant de petits cylindres qui s'étendent le long des fibres des muscles ; que tous ces petits cylindres sont tous entourés par un nombre infini de filamens nerveux , & que , lorsque nous voulons exécuter quelque mouvement , il se fait une effusion d'esprits animaux plus grande qu'à l'ordinaire , ce qui ne peut arriver sans gonfler les petits filamens nerveux qui environnent chaque petit vaisseau ; les filamens ne peuvent être gonflés sans qu'il s'ensuive une compression sur les vaisseaux qu'ils environnent ; les petites artères doivent donc se changer en une espèce de petit chapelet , & c'est de-là qu'il déduit l'explication de la plupart des phénomènes du mouvement musculaire. *Voyez les Mémoires de l'acad. royale des Sciences.*

Quelque ingénieuses que puissent être toutes ces hypothèses , elles ne peuvent cependant satisfaire à tous les phénomènes du mouvement musculaire , & tout ce qu'il y a de bien certain & de bien démontré , c'est :

1°. Que les muscles ont une force de contraction naturelle. En effet , si on regarde au microscope la chair d'un animal récemment tué , on voit évidemment qu'elle se contracte. Si on coupe dans un animal quelconque un muscle dans son milieu , on voit les deux extrémités se contracter. Si on arrache le cœur d'une grenouille , & qu'on le mette sur une table , on le voit faire les mouvemens de systole & de diastole pendant une heure. Qu'on mette tremper dans l'eau un muscle pendant quelque temps , il devient pâle , se dépouille de la partie rouge qui l'environnoit , & ses fibres deviennent

plus courtes ; elles s'allongent lorsqu'on les tire , & se remettent dans leur premier état lorsqu'on les lâche. Il faut néanmoins convenir que cette force de contraction naturelle aux muscles , & même aux membranes qui ne sont pas *musculaires* , différent beaucoup de celle qu'ils ont pendant la vie , & avec laquelle ils soutiennent des poids certainement plus grands que ceux qu'ils supportent , lorsqu'ils ne sont plus animés par cette force vitale quelle qu'elle puisse être.

2°. Il est certain que les expériences prouvent que la cause du mouvement *musculaire* vient des nerfs , puisque les nerfs ou la moëlle épinière étant irrités , même dans l'animal après la mort , les muscles qui reçoivent de ces parties des rameaux de nerf , entrent dans de violentes convulsions. Le nerf d'un muscle quelconque étant lié ou coupé , ce muscle s'affaïsse , tombe en langueur , & ne peut aucunement se rétablir dans un mouvement semblable au mouvement vital ; la ligature étant relâchée , le muscle recouvre la force qui le met en mouvement. On a fait ces expériences surtout sur le nerf diaphragmatique & sur le recurrent.

3°. Il est encore en question si les artères concourent au mouvement *musculaire*. La paralysie qui survient dans les extrémités après la ligature de l'aorte , ou dans quelques parties que ce puisse être , après avoir lié l'artère qui y porte le sang , sembleroit le confirmer ; cependant de grands hommes prétendent que les artères ne concourent en rien au mouvement *musculaire* , sinon en ce qu'elles conservent la bonne disposition du muscle , l'habitude mutuelle des parties , qu'elles séparent la vapeur & la graisse qui les humectent , & enfin qu'elles le nourrissent : cela paroît d'autant mieux fondé , que le muscle ne se détruit que long-temps après qu'on a empêché par quelques moyens que ce puisse être , le sang artériel de s'y porter , & qu'on ne peut expliquer le mouvement de quelque muscle particulier par une cause qui provenant du cœur , agit avec une force égale dans toutes les parties du corps.

C'est donc par le moyen des nerfs (continue M. Haller , de qui j'ai tiré une partie de ce que j'ai dit ci-dessus) & non par celui des artères , ni des autres parties

solides, que s'exécutent les ordres de la volonté; mais la façon dont les nerfs mettent les muscles en mouvement, est si obscure, qu'il n'y a presque pas lieu d'espérer de la jamais découvrir; les vésicules nerveuses capables de se gonfler, le suc nerveux y étant apporté avec plus de vitesse, ne s'accordent pas avec l'anatomie, qui nous fait voir que les fibres sont par-tout cylindriques avec la prompte exécution du mouvement des muscles, avec la diminution plutôt que l'augmentation de leur volume pendant leur action; les chaînettes, les rhombes que forment les fibres enflées, ne cadrent point avec l'anatomie de ces parties, ni avec la vitesse de leur action; enfin, on ne peut faire voir une assez grande quantité de filets nerveux produits par aussi peu de nerfs, & que ces filets se distribuent dans une direction presque transverse par rapport à celle des fibres *musculaires*. La supposition que les nerfs environnent la fibre artérielle, & la contractent par son élasticité, n'est pas conforme à la structure de ces parties, dans lesquelles on prend pour nerfs les filets cellulaires, qui sont les seuls qu'on y puisse découvrir: l'hypothèse des bulles de sang remplies d'air, & la façon dont on s'en sert pour expliquer le mouvement *musculaire*, ne sont pas conformes à la nature du sang, dans lequel on suppose un air élastique qui n'y est pas; il est d'ailleurs constant par ce qui a été dit ci-dessus, que l'action des muscles ne dépend pas de leur contraction mécanique, mais de la grande vitesse avec laquelle le suc nerveux y coule, & ce n'est que par son impulsion que l'on peut rendre raison de leur dureté lorsqu'ils font quelque effort soit que cela vienne de la volonté ou de quelqu'autre cause qui ait son siège dans le cerveau, soit de la puissance d'un aiguillon sur le nerf même, &c.

L'effet du mouvement *musculaire* est de rendre les muscles plus courts, de tirer par cette raison leurs tendons qui sont presque en repos vers le milieu du muscle, & d'approcher les os ou les parties auxquelles les tendons sont attachés, les unes des autres. Si l'une des parties mues est plus stable que l'autre, la plus mobile s'approche alors d'autant plus de l'autre, qu'elle est moins stable qu'elle;

si l'une d'elles est immobile, la mobile s'approche uniquement vers l'immobile, & c'est dans ce cas seul où les mots, d'*origine* & d'*insertion*, qui d'ailleurs sont si souvent équivoques, peuvent être tolérés.

La force de cette action est immense dans tous les hommes, & sur-tout dans les phrénétiques & dans certains hommes vigoureux. Peu de muscles élèvent souvent un poids égal & même plus grand que le poids de tout le corps humain; cependant la plus grande partie de l'effort ou de la puissance du muscle se perd sans produire aucun effet sensible, puisque les muscles ont leur attache plus près du point d'appui, que n'en est le poids qu'ils doivent soutenir: l'effet de leur action est d'autant plus petit, que la partie du levier à laquelle ils s'attachent pour mouvoir le poids est plus petite; de plus, une grande partie des muscles formant avec les os auxquels ils s'insèrent, sur-tout dans les extrémités, des angles fort aigus, & par conséquent l'effet de l'action des muscles sera d'autant plus petite, que le sinus de l'angle entre le muscle & l'os est dans un moindre rapport avec le sinus total; d'ailleurs la moitié de tout l'effort du muscle en contraction est sans effet, parce qu'on peut regarder ce muscle comme une corde qui tire un poids vers son point d'appui: d'ailleurs plusieurs muscles sont placés dans l'angle formé par deux os dont l'un leur sert de point d'appui pour mouvoir l'autre; ils se fléchissent donc lorsque cet os est en mouvement; un nouvel effort doit alors mouvoir ces cordes fléchies: plusieurs muscles passent par-dessus quelques articulations & les fléchissent toutes un peu, de sorte que la plus petite partie de l'effet de cette action est réservée pour fléchir une articulation particulière: les fibres *musculaires* elles-mêmes forment très-souvent avec leur tendon des angles qui leur font perdre une grande partie de leur force, & ce qu'il en reste est à la force totale dans le rapport du sinus de l'angle d'insertion, au sinus total. Enfin les muscles meuvent les poids qui leur sont opposés avec une grande vitesse; & non-seulement ils emploient assez de force pour les balancer, mais ils en emploient même assez pour les élever.

Toutes

Toutes ces pertes compensées, il paroît que la force des muscles en action est très-grande, & qu'elle ne peut se déterminer par aucun rapport mécanique, son effet étant presque un soixantième de tout l'effort du muscle, & que quelques muscles dont le poids n'est pas considérable, peuvent élever un poids de mille livres, & l'èlent avec une grande vitesse. On ne doit pas moins admirer la sagesse du créateur, car ces pertes sont compensées par d'autres avantages; par la justesse du corps, par le mouvement *musculaire*, par la vitesse nécessaire, par la direction des muscles, avantages qui tous contraires, demandoient une compensation mécanique; mais on conclut de-là que l'action des esprits animaux est très-puissante, puisqu'elle peut dans un organe si petit, produire assez de force pour soutenir un poids égal à quelques milliers de livres pendant long-temps, même pendant des jours entiers: & il ne paroît pas qu'on puisse l'expliquer autrement que par la vitesse incroyable avec laquelle ce fluide se porte dans toutes ces parties, lorsque nous le voulons, quoiqu'on ne puisse pas dire d'où vient cette vitesse, & qu'il suffise qu'il y ait une loi déterminée, suivant laquelle le suc nerveux soit nouvellement poussé avec une vitesse donnée suivant une volonté donnée. *Voyez NERVEUX & ESPRIT.*

Les muscles *antagonistes* facilitent le relâchement des muscles dans leur action dans toutes les parties du corps humain, chaque muscle est balancé ou par un poids opposé, ou par son ressort, ou par un autre muscle, ou par un fluide qui fait effort contre les parois du muscle qu'il presse: cette cause quelle qu'elle puisse être, agit continuellement, même lorsque le muscle est en action, & que cette vitesse qui provient du cerveau est ralentie, & elle rétablit les membres ou les autres parties quelconques dans un état tel qu'il y ait équilibre entre les muscles & la cause opposée: toutes les fois que l'antagonisme dépend des muscles, aucuns ne peuvent se contracter sans étendre leur antagoniste; d'où il suit que les nerfs distendus & le sentiment douloureux leur font faire de plus grands efforts pour reproduire l'équilibre; c'est aussi la raison pourquoi les

Tome XXII. Part. II.

muscles fléchisseurs étant coupés, les extenseurs doivent agir même dans le cadavre, & réciproquement.

Mais il y a d'autres moyens qui rendent le mouvement *musculaire* juste, sûr & facile. Les grands muscles longs, par le moyen desquels se font les grandes flexions, sont renfermés dans des gaines tendineuses, fermes, que d'autres muscles tendent & tirent, de manière que pendant que les membranes sont fléchies, le muscle reste étendu & appliqué sur l'os, ce qui s'oppose à la grande perte qui se feroit des forces. Les tendons longs, courbés & étendus sur les articulations fléchies dans leur mouvement, sont reçus dans des especes de coulisses particulières dont les canaux sont lubrifiés, & ces coulisses fortifient les tendons sans les priver de leur mouvement, & les empêchent de s'écarter & d'être refroidis sur la peau, ce qui les rendroit douloureux, & leur feroit perdre leur mouvement. Les muscles perforés font les mêmes fonctions dans d'autres parties, dans celles où les tendons sont placés autour des éminences des os, pour s'insérer sous un plus grand angle dans l'os qu'ils meuvent, où ils s'insèrent à un autre os, d'où un autre tendon va s'insérer sous un plus grand angle dans l'os à mouvoir. Dans quelques endroits la nature a placé les muscles autour de la partie à mouvoir, comme autour d'une poulie. Enfin elle a environné par-tout ces muscles d'une graisse lubrifiante, & il s'en trouve entre les fibrilles, les fibres, les paquets de fibres & les muscles; la compression qui suit le gonflement des muscles fait qu'elle se répand entre ces muscles & leurs fibres, & qu'elle entretient leur flexibilité.

La force d'un muscle est déterminée par la société ou l'opposition des autres, qui rendent l'une ou l'autre des deux parties auxquelles ils s'attachent, plus solide, & qui concourent directement avec lui à son action, ou qui changent la direction qu'auroit eue la partie si elle eût été mue par ce seul muscle, en la faisant passer par la diagonale. On ne peut donc au juste déterminer l'action particulière d'aucun muscle; mais il faut les considérer tous ensemble, tous ceux qui s'attachent à l'une & à l'autre partie à laquelle un muscle va s'insérer.

E

C'est par l'action de ces muscles, par leur réunion ou leur opposition différente, que nous marchons, que nous nous tenons en équilibre, que nous nous fléchissons, que nous étendons nos membres, que se fait la déglutition & toutes les autres fonctions de la vie. Outre cela les muscles ont encore des usages particuliers; ils accélèrent le sang veineux par leur pression sur les veines qui en sont proches & lui sont particulières entre les colonnes charnues du cœur, pression dont l'effet est de pousser uniquement le sang au cœur au moyen des valvules; ils brisent & atténuent le sang artériel, ils envoient avec plus de vitesse au poumon le sang qui revient du foie, du mesentere, de la matrice, &c. ils font avancer la bile & autres parties contenues; ils empêchent ces liqueurs de séjourner; ils augmentent la force de l'estomac par leur action; ils aident si bien à la digestion, que la vie oisive & sédentaire est contraire aux loix de la nature, & nous rend sujets aux maladies qui dépendent de la stagnation des humeurs & de la crudité des alimens.

Nerfs musculaires communs, voyez **MOTEURS.**

Nerfs musculaires obliques supérieurs, voyez **PATHÉTIQUES.**

Nerfs musculaires externes, voyez **MOTEURS.**

MUSCULAIRE, Mouvement, Anat. Physiol. Avant de chercher la cause du mouvement des muscles, il faut en connoître exactement les phénomènes.

Nous avons parlé à l'*art.* **IRRITABILITÉ**, des différentes puissances qui portent les muscles à se contracter. Nous ne rappellerons point ce que nous avons dit sur la force morte: elle n'agit guère dans l'animal vivant; elle consiste dans un raccourcissement simple du muscle, dont les fibres se retirent dans la partie la plus libre à la partie la plus immobile. Cette force dure plus long temps que la vie, mais elle est faible & n'a point de vivacité.

La force qui naît de l'irritation, & celle qui naît des nerfs, ont les mêmes phénomènes & la même force; du moins les convulsions qu'on voit dans les intestins arrachés d'un animal vivant, & les efforts d'un cœur qu'on a séparé du corps de la bête, ont toute la vigueur qu'ils

auroient dans l'animal en vie & bien portant. Les tressaillemens même des muscles d'un animal mort se font avec vitesse & avec force. Les phénomènes des deux puissances étant les mêmes lorsqu'elles font agir le muscle, nous ne donnerons qu'une seule description du mouvement *musculaire*. Elle servira pour l'une & l'autre de ces deux puissances.

Dans le muscle qui est en action, les fibres charnues sont comme tirées alternativement des extrémités au milieu, & du milieu aux extrémités. Ces tressaillemens se succèdent avec rapidité.

Dans les fibres qui agissent, on apperçoit des rides & des plis qui les traversent.

Une partie du muscle peut agir seule & sans le reste du muscle.

La fibre, le paquet de fibres, le muscle entier, deviennent plus courts en agissant; il n'y a aucune exception à cette loi. On a cru pouvoir excepter le cœur, & les muscles intercostaux; mais on a mal observé, & j'ai pris dans l'un & dans les autres les mesures de leur raccourcissement.

La mesure du raccourcissement n'est pas égale: celle qu'on a adoptée généralement n'est fondée que sur une hypothèse. On a considéré la fibre comme deux diamètres d'un cercle, & dans son action on a supposé qu'elle devenoit sphérique; on a comparé la longueur d'un diamètre à la circonférence du cercle. Mais la fibre ne se dilate pas, du moins visiblement, & ne devient pas un cercle.

Le raccourcissement est très-considérable. Il va à la moitié dans les muscles intercostaux; il est encore plus considérable dans les levres, les sphincters, les intestins, & dans la vessie, qui d'un diamètre de deux pouces se réduit presque à rien.

Puisque le muscle devient plus court, ses extrémités doivent se rapprocher. Elles le feront également quand leur résistance est à-peu-près égale, inégalement si l'une des extrémités résiste plus que l'autre; & l'une des approximations deviendra nulle si l'une des deux parties est infiniment plus fixe que l'autre: telle est la colonne des vertèbres vis-à-vis des muscles du bas-ventre.

Le muscle devenant plus court se ramasse, se gonfle & se durcit. Cet effet est

fort sensible dans le masseter, qui repousse avec force le doigt dont on l'auroit comprimé.

On a dit assez généralement que le muscle pâlit en agissant; c'est absolument une erreur que l'inspection d'un muscle agissant dans un animal en vie ne peut que détruire. Cette erreur est née de ce qu'on a appliqué à tous les muscles la pâleur qu'on avoit observée dans le cœur du poulet ou d'une grenouille : cette pâleur en accompagne effectivement la contraction. Mais ce n'est pas la fibre *musculaire* qui pâlit dans ce cœur, c'est le sang, qui remplissant sa cavité, lui donne une rougeur prête à disparaître dès que le cœur se vuide. Dans le cœur des quadrupèdes à sang chaud, ce changement de couleur n'a pas lieu, parce que ses chairs trop épaisses ont une rougeur qui leur est propre, & qui ne dépend pas de l'état de leurs cavités.

Cette pâleur, qu'on attribuoit au muscle agissant & se mettant en contraction, a été employée pour donner raison d'un phénomène que l'on croyoit fondé sur l'expérience. On a plongé le bras dans une fiole pleine d'eau, on a remarqué la hauteur à laquelle l'eau se soutenoit : on a fait agir le bras en faisant un effort de tous ses muscles, & l'eau s'est abaissée. On a conclu de cette expérience, que le muscle perd de son volume en se contractant; & on a cherché la cause de cette perte dans la sortie du sang, qui dans la contraction étoit chassé hors du muscle, à en juger par la pâleur du muscle contracté.

Mais cette expérience de Glisson n'étoit pas propre à décider cette question : il falloit la faire sur un muscle unique. Etant faite sur un bras entier, ce bras pouvoit déseffler par la sortie du sang pressé entre les muscles agissans & gonflés, & repoussé dans les veines. Mais ce sang des muscles, c'étoit celui des vaisseaux placés entre les muscles sur lequel il n'y a point de difficulté. Je n'ai aucune lumière au reste à donner sur la question. Le muscle devient plus court, mais il se gonfle. Il faudroit pouvoir déterminer, si le gonflement augmente davantage le volume du muscle, que la diminution de la longueur ne le diminue. Sans avoir rien de fort exact à proposer, je croirois que le gonflement ajoute

moins au volume du muscle, que le raccourcissement n'en diminue : & je ne crois pas qu'un muscle se gonfle de la moitié en agissant, au lieu que souvent il s'accourcit de la moitié.

Le tendon est passif dans l'action *musculaire*. Il suit la direction des chairs sans se raccourcir & sans se gonfler. C'est un phénomène aisé à vérifier.

Le relâchement est aussi naturel au muscle que sa contraction. Dans les muscles volontaires il suit après la contraction, dès que la volonté cesse de donner un sur-poids à l'action d'un muscle. Les fibres alors se retirent vers les extrémités, leurs rides s'applanissent, le muscle s'allonge, les parties solides, auxquelles ses extrémités sont attachées, s'éloignent l'une de l'autre, il mollit & se déseffle.

Dans les muscles involontaires, le relâchement alterne ordinairement avec la contraction. Il la suit dans le cœur; dans les muscles de l'animal mort depuis quelque temps, & que la seule irritabilité anime, ces muscles se contractent avec violence, & se relâchent ensuite. J'ai vu le cœur dont j'avois lié les gros vaisseaux, s'agiter alternativement; il envoyoit le sang du ventricule à l'oreillette, & le repompoit ensuite. Le stimulus même, quoique présent, ne sauroit forcer les muscles à une contraction perpétuelle; & le cœur ou l'oreillette gonflée, ne laissent pas que d'avoir leurs accès de relâchement.

Il y a cependant des muscles exceptés de cette règle. La vessie urinaire irritée par la pointe d'un scalpel, se contracte jusqu'à ce qu'elle soit réduite au plus petit diamètre possible. L'estomac & l'intestin agissent presque de même.

La contraction des muscles se fait avec une vitesse extrême. De la volonté à la contraction, qui en doit exécuter les ordres, il n'y a aucun intervalle de temps sensible. Les muscles font certainement leurs contractions dans moins d'une tierce.

La force de la contraction *musculaire* est prodigieuse; elle passe l'imagination, & presque la croyance. C'est à évaluer cette force, que Borelli a employé la plus grande partie de son ouvrage.

De prime abord, la force d'Auguste II, roi de Pologne, ne peut que frapper. Il

cassoit des fers à cheval ; & rouloit des affiettes sur elles-mêmes. On a vu un seul homme arrêter deux chevaux & même fix , & retenir un bœuf , qui vouloit s'échapper , avec tant de violence , qu'un ongle se détacha du pié. Des personnes phrénétiques , seulement en ne s'épargnant point , ont fait des efforts prodigieux ; elles ont brisé des barreaux de fer , & déchiré des cordes épaisses.

On a calculé un peu plus exactement la résistance que surmonte la contraction de quelques muscles particuliers : on a vu des hommes qui ont élevé trois cents livres avec les dents : on a cassé des enveloppes offeuses des noyaux de pêche & d'abricots , qui ne cédoient qu'à un poids de trois cents livres. On a vu des colporteurs élever sept cents & même mille livres , & M. Desagulier a vu un homme , en se servant adroitement des muscles du dos , élever jusqu'à trois mille livres. J'ai vu un mineur , dont le poids pouvoit être de cent cinquante livres , qui s'étoit accroché avec un doigt au crochet attaché au seau chargé d'un minéral , qu'une machine élève , & fait sortir de la mine. Avec le seul fléchisseur du doigt , cet homme avoit sauvé sa vie & s'étoit soutenu , jusqu'à ce que le seau , après avoir fait environ cent toises de chemin , l'avoit mené sur la surface de la montagne.

Les insectes ont des muscles infiniment plus robustes : une puce traîne un poids quatre-vingts fois plus grand que celui de son propre corps : ce même insecte franchit d'un saut cent fois la longueur de son corps.

Ces observations ne donnent pas un calcul complet des forces employées par les muscles. C'est ce que Borelli a fait voir. Presque tous les muscles s'attachent beaucoup plus près du point de repos , que n'est attaché le poids qu'ils élèvent. C'est ainsi que le deltoïde s'attache au premier tiers de la longueur de l'humérus , & qu'il élève non-seulement l'humérus entier , mais l'avant-bras & la main , & un poids attaché à la main. Le point de repos du bras est l'articulation de l'humérus avec l'omoplate , & le poids soutenu par les doigts est dix fois plus éloigné de cette articulation , que ne l'est l'attache du deltoïde. Le calcul est un peu compliqué , mais il est clair que le poids qui seroit de trois livres , ne sauroit

être élevé que par un effort de trente livres que fera le deltoïde , & le poids de la main également par un effort à-peu-près décuple , l'avant-bras par un effort quintuple , & l'humérus par un effort triple.

Il est nécessaire , pour qu'une corde ne perde rien de sa force , qu'elle tire perpendiculairement le poids qu'elle doit surmonter , ou le levier auquel elle est attachée. Mais presque aucun muscle ne s'attache perpendiculairement à l'os , qu'il doit mettre en mouvement.

Presque tous les muscles s'attachent à l'os sous un très-petit angle. Pour faire alors un effet quelconque , ils doivent faire un effort qui soit à l'effet comme le sinus total au sinus de l'angle , sous lequel ils s'attachent : ce qui demande très-souvent un effort quintuple & sextuple.

La même considération revient par rapport à l'angle que font les fibres avec le tendon. Dans les muscles penniformes les fibres motrices font avec le tendon un angle oblique ; l'effet de leur traction se réduit par-là du sinus total au sinus de l'angle , que ces fibres font avec le tendon. Cette raison diminue encore l'effet d'un muscle d'un tiers , d'un quart ou de quelqu'autre portion , selon que l'angle est plus ou moins grand.

Comme le muscle ne peut élever un poids sans faire descendre en même tems l'os auquel il s'attache , on peut considérer tout muscle comme une corde vivante attachée à un clou. D'un côté elle élève un poids , d'un autre côté , elle fait effort pour faire descendre le clou , & elle le feroit descendre en effet si une force égale à la moitié de l'effort de la corde animée ne le retenoit. La corde vivante perd par conséquent la moitié de sa force , & n'élève effectivement le poids qu'avec la moitié de sa force.

Plusieurs autres considérations diminuent encore l'effet du muscle. Nous ne nous y appesantirons pas , & nous ne croyons pas encore qu'il faille multiplier l'effort par le nombre de plans de fibres du muscle pour calculer l'effort , ce qui donne une multiplication prodigieuse. Borelli assignoit quarante , soixante plans de fibres au deltoïde. Nous ne ferons pas non plus entrer dans le calcul l'excédent de force avec lequel le muscle , ne se

bornant pas à ébranler le poids , l'éleve avec rapidité. Sans favoriser en aucune manière la perte que fait l'effort du muscle , on peut la mettre au trentecuple de l'effet effectif.

La sagesse du créateur n'a pas ignoré sans doute cette perte énorme , mais elle étoit nécessaire. La figure des extrémités , pour nous arrêter à cet exemple , devoit être conique ; les plus gros muscles devoient être placés à la base du cône pour être en état d'élever les plus gros poids , & sur-tout le membre ; les plus petits muscles devoient être à l'extrémité , parce que le poids à élever y étoit le plus petit. Ces muscles devoient se toucher , se contenir , recevoir d'un tronc commun leurs nerfs , leurs artères. Ils ne devoient donc pas s'écarter des articulations , & ne pouvoient pas faire des angles droits avec les os , parce qu'ils devoient provenir d'un même membre , & d'un os supérieur qui décrirait presque la même ligne droite avec l'os inférieur. Le mouvement devoit d'ailleurs se faire avec vitesse. La mécanique de l'animal demandoit donc un mécanisme entièrement opposé à celui dont se servent les hommes. Comme nous n'avons que de petites forces , nous faisons de grands effets , en les faisant dans un temps autant de fois multiple de notre force , qu'elle est inférieure au poids. Ici , dans les animaux , le créateur assuré d'avoir donné à la fibre animale des forces suffisantes , a préféré la structure dans laquelle le mouvement se fait avec promptitude. Toutes les autres pertes que font les muscles , peuvent être réduites à ces deux causes.

Le créateur n'a cependant pas négligé les avantages compatibles avec le plan de l'animal en général. Il a donné aux extrémités des os longs une épaisseur qui écarte les muscles de l'axe de l'os , & qui ajoute à l'angle sous lequel il s'y attache ; ce secours a été très-souvent employé. Quelques os ont des anses & des épiphyses , par le moyen desquelles les muscles ont presque le même avantage qu'ils auroient , s'ils s'attachoient à l'os sous un angle droit. Les muscles dont la longueur considérable les soulèveroit étrangement dans la flexion , qui est leur effet , sont contenus contre l'articulation qu'ils fléchissent , par des gaines tendi-

neuses & par des brasselets. La graisse & la mucosité articulaire diminuent le frottement , & entretiennent la flexibilité des fibres. Des mouvemens étoient nécessaires , qu'aucun muscle ne sembloit devoir pouvoir produire , parce qu'il auroit dû naître hors du corps pour donner à la partie mobile la direction exigée. La nature y a pourvu en conduisant le tendon par une poulie , & en le faisant retrograder de manière à pouvoir tirer l'œil hors de l'orbite.

L'antagoniste des muscles a de grands usages dans la machine animale. Les muscles volontaires ont généralement des antagonistes , qui balancent leur action , qui cedent lorsque la volonté s'est décidée pour un mouvement , mais qui rétablissent l'état naturel & mitoyen du membre , dès que la volonté cesse de s'intéresser à troubler l'équilibre. Les muscles opposés ne sont pas essentiellement d'une force égale ; les fléchisseurs , par exemple , sont plus forts dans le bras que les extenseurs , parce que les fonctions de la vie animale s'exécutent généralement par les fléchisseurs. Dans la nuque , dans le dos , dans le fémur , ce sont les extenseurs dont la force est supérieure , parce que c'est à eux à soutenir le poids du corps entier.

On a cru , & avec probabilité , que les antagonistes servent à exécuter avec très-peu de force , des mouvemens qui en demanderoient davantage , s'il n'y avoit pas des antagonistes. La volonté ordonne que le bras se fléchisse ; il se fait deux choses. La volonté ajoute à la force contractive des fléchisseurs , elle ôte quelque chose à celle des extenseurs.

Il y a cependant une difficulté dans cette explication. Elle suppose que les deux antagonistes agissent naturellement par la force nerveuse : cela ne paroît pas exactement vrai. Quand on coupe l'un des antagonistes , quand il perd sa force par une paralysie ; l'autre antagoniste se met en mouvement de lui-même , & sans aucun acte de la volonté , contre ses ordres même. Dans un cadavre même , où aucune volonté n'a du pouvoir , il n'est pas rare de voir un bras qu'on a fléchi , s'étendre de lui-même , aussi-tôt qu'on ne force plus la flexion. Ces expériences semblent prouver que la contraction naturelle agit seule dans les muscles ,

dès que la volonté a cessé de les mettre en mouvement. Les sphincters, que la volonté régit dans les premiers temps, & que l'enfant ne fait agir que sur les ordres réitérés de ses parens, paroissent dans la suite agir par la force naturelle : ils retiennent dans le sommeil même les excréments, dans les animaux comme dans l'homme. C'est un phénomène assez difficile à expliquer, mais qui est démontré par le fait.

Les muscles ou composés, ou coopérateurs, sont un autre moyen de produire de nouveaux mouvemens sans multiplier les moteurs. Deux muscles droits agissant ensemble, ils exécutent un mouvement en diagonale, sans qu'un muscle oblique devienne nécessaire. Les muscles interosseux détournent les droits à droite & à gauche ; pendant que les extenseurs les étendent.

Dans un même muscle, des fibres qui remontent peuvent déprimer une partie, les fibres horizontales la tirer directement au dehors, & les fibres qui descendent l'élever.

Des muscles coopérateurs peuvent opérer des mouvemens obliques plus composés, en unissant trois directions : ils peuvent, par exemple, tirer une partie en haut, en arrière & en dedans.

Le même muscle en agissant sur deux parties différemment mobiles, peut les rapprocher en différentes proportions, en faisant faire peu de chemin à l'une & davantage à l'autre. Même des muscles plus éloignés peuvent joindre leur action pour rendre l'une ou l'autre des parties plus fixe, ou pour aider le mouvement de l'autre.

Un artifice très-simple de la nature, c'est de produire des mouvemens, pour l'exécution desquels il ne paroît pas possible de placer des muscles.

La pointe de la langue doit être tirée hors de la bouche. Aucun muscle ne peut être placé de manière à en tirer directement la pointe en avant. Mais le génio-glosse va en arrière, & s'attache à la partie postérieure de la langue : il tire vers la mâchoire inférieure cette partie postérieure, & l'antérieure portée dans la même direction, par sa continuité, sort de la bouche.

Des muscles antagonistes peuvent agir en même temps & s'aider réciproque-

ment. Nous voulons avaler sans fermer la bouche. Pour avaler il faut élever le larynx & le pharynx. Pour les élever, il faut que la mâchoire inférieure prête un point fixe aux muscles qui les élèvent. Pour exécuter ce mouvement, les muscles qui abaissent la mâchoire agissent, on sent même le cutané se roidir ; mais en même temps les temporaux, les masséters & les ptérygoidiens internes élèvent la mâchoire ; ils ne la portent pas jusqu'à fermer la bouche, mais ils lui donnent une fermeté suffisante pour que les muscles releveurs du pharynx & du larynx puissent agir avec effet.

Malgré ces secours de la nature, il nous reste à trouver la cause qui produit dans le muscle un effort si fort au-dessus de ce que promet la force contractive naturelle des muscles. Car un muscle est déchiré par un poids beaucoup plus petit que n'est le poids qu'il élève, quand il est mis en action.

Je ne parlerai pas ici ni de l'irritabilité ni de la volonté. On a traité de la première sous son titre naturel, & de l'autre on en parlera dans l'art. VOLONTÉ. Comme on y doit traiter de l'influence de l'ame, & de la différence des muscles soumis à la volonté, d'avec ceux qui agissent sans en recevoir les ordres, il me paroît nécessaire d'assigner un article entier pour une question qui doit être analysée avec quelque étendue. Je me contenterai donc ici de quelques réflexions sur la cause physique de la force nerveuse.

L'idée la plus simple a été saisie par les mathématiciens, par Descartes & par Newton. Pour mettre un muscle en action, il paroît suffire d'y faire arriver un excédent d'esprit animal. Je ne me refuse pas au concours de cet esprit ; mais il doit y avoir dans lui une cause puissante de contraction, puisqu'un grand nombre de muscles agissent & sans le secours de la volonté, & sans celui des nerfs, & que des animaux destitués de nerfs, exécutent des mouvemens également rapides & violens.

L'idée d'une fibre gonflée par l'esprit animal a été ornée par des esprits créateurs. Ils ont senti que pour produire des mouvemens considérables, tel que celui qui raccourcit le muscle de la moitié, une fibre un peu longue devoit être changée

en sphere; qu'alors cette sphere demanderoit pour être remplie une quantité d'esprits énorme & improbable. On a donc laissé la fibre dans sa gracilité naturelle, mais on en a élargi le bout; on en a fait une petite vessie, qu'il suffiroit de gonfler, & qui le seroit avec une dépense ordinaire d'esprits. On a appliqué à cette vésicule le paradoxe hydrostatique de Boyle: comme les parois seront pressées par le liquide nerveux avec la même force que si la fibre entière avoit la largeur de la vésicule, on peut diminuer à son gré la quantité d'esprits nécessaire, en donnant à la vésicule une largeur supérieure à celle de la fibre.

Cette vésicule unique, placée au bout de chaque fibre, ne répondoit cependant pas au phénomène. La vésicule qui termine la fibre, étant invisible, ne peut être que très-petite, son raccourcissement ne pouvant être que d'un tiers, à ce que l'on croyoit, fera donc imperceptible.

On a remédié à cet inconvénient. On a supposé que la fibre est un chapelet de vésicules. La dépense des esprits restoit également très-petite, & le raccourcissement cependant considérable, puisqu'il pouvoit aller à la troisième partie de la longueur de la fibre.

Sans insister sur ce qu'il y a d'arbitraire dans cette structure, il suffira de remarquer que les vésicules auront toujours le défaut inévitable d'agir avec trop de lenteur. Elles n'élèvent un poids supérieur à la force qui les remplit, que par la lenteur de leur élévation, & cette lenteur est entièrement contraire aux phénomènes. D'ailleurs le muscle est fort éloigné de se dilater dans la proportion qu'exigeroit la formation d'une sphere dont la circonférence naitroit d'une fibre faite par deux diamètres parallèles.

La fibre a été changée en vaisseau rempli de sang: de petits nerfs transversaux font des anneaux autour de ces artères. Ces nerfs dilatés & raccourcis par les esprits, changent la vésicule de la fibre dans un chapelet composé de vésicules. C'est de-là, ajoute-t-on, que vient la paralysie d'un muscle, dont on a lié l'artère, & des piés entiers à la suite de la ligature de l'aorte.

Ces prétendus nerfs transversaux ne font que le tissu cellulaire du muscle. La fibre n'est pas une artère; l'influence du

sang artériel n'est pas nécessaire pour la contraction du muscle, puisqu'un cœur & un intestin arraché se contractent avec la plus grande vivacité. L'expérience même que l'on a faite sur l'aorte a été contestée. Astruc prétend qu'elle ne réussit à rendre les piés paralytiques, que lorsque l'aorte a été liée assez haut pour que la moelle de l'épine perde l'affluence nécessaire du sang (c'est la queue du cheval dont il s'agit.) Liée plus bas, ou l'iliaque liée au lieu de l'aorte, n'ôte plus le mouvement aux muscles. D'ailleurs les muscles des insectes, sans avoir des artères, sont plus agissants encore que ceux des animaux doués de cœur & d'artères.

L'effervescence a été proposée sous différentes faces, pour expliquer le gonflement des muscles. De quelque manière que l'air se dilate dans les globules de sang qui remplissent la fibre musculaire, l'effet sera toujours le même. Cet air se dilatant par une effervescence, élargira rapidement & avec la plus grande force la fibre ou la vésicule.

Mais il n'y a rien dans le sang qui annonce une effervescence. Les globules roulent avec tranquillité, & dans des lignes parallèles, non-seulement dans les animaux à sang froid, mais également dans le poulet enfermé dans l'œuf, dont le sang est tout à fait semblable au nôtre. D'ailleurs ce que nous venons de remarquer sur le peu de nécessité du sang artériel dans le mouvement musculaire, porte également sur toutes les hypothèses qui emploient le sang pour expliquer ce phénomène.

Ceux qui, entre les modernes, ont voulu exclure entièrement les nerfs, & n'attribuer le mouvement musculaire qu'à la contraction naturelle seule, n'ont pas fait assez d'attention aux expériences. Si le nerf irrité produit le mouvement musculaire, si lié il le supprime, délié il le rétablit, il me semble qu'on ne peut refuser au nerf une part très-considérable dans l'action des muscles sujets à la volonté.

Une autre idée m'a paru fort naturelle & fort simple. La seule contraction de la fibre animale qu'on appelle l'irritabilité, suffit pour produire du mouvement dans les muscles vitaux qui possèdent à un degré éminent l'irritabilité. Dans les muscles volontaires, beaucoup

moins irritables que les muscles vitaux, il faut un surcroît d'irritation : elle peut être contre nature, elle produira la convulsion : elle peut être naturelle, elle ne produira que le mouvement *musculaire*. Ce stimulus ce sera le liquide nerveux poussé avec plus d'abondance dans le muscle par l'effet de la volonté. Ce liquide extrêmement agissant, répandu sur la fibre l'irritera, excitera, ses élémens à se rapprocher, & leur communiquera cette même vivacité de contraction qui est naturelle aux muscles vitaux. Je vois avec plaisir que l'un des meilleurs génies de l'Italie, l'abbé Fontana, & qu'un autre digne professeur de Padoue, M. Caldani, sont dans les mêmes idées.

Le relâchement du muscle est l'effet de l'élasticité naturelle. Il survient lorsque l'irritation quelconque a beaucoup perdu de sa force. Il faut un certain degré d'irritation pour produire le mouvement. C'est cette irritabilité trop faible pour se mettre en action, qui renforcée par la même cause irritante, comme par le sang amené dans le cœur par la veine-cave, devient après un intervalle de repos, la cause suffisante d'une nouvelle contraction.

On a demandé ce que devient l'esprit animal qui a irrité la fibre *musculaire*, après que le mouvement *musculaire* a fait place au repos. Rentre-t-il dans la masse des humeurs ? se perd-il ? Ce dernier événement a pour lui l'épuisement qui suit le mouvement *musculaire* & qui est réparé par des alimens spiritueux.

Je serois disposé à croire qu'une grande partie du liquide nerveux se perd effectivement ; mais qu'une partie s'attache à la fibre qu'elle a mis en mouvement, & qu'elle s'y fixe. C'est par-là que je crois pouvoir expliquer la force supérieure que tout muscle acquiert par un fréquent usage de ses forces. On sait que mademoiselle le Blanc, quand elle étoit encore dans l'état de simple nature, avoit une force prodigieuse dans son ponce, & que ses muscles faisoient une tumeur apparente, qui s'est perdue par la vie tranquille dans laquelle elle est rentrée. (H. D. G.)

MUSCULOCUTANE, adj. en Anatomie, nom de l'un des nerfs brachiaux, qui est en partie caché par les muscles,

& en partie voisin de la peau. On l'appelle aussi *cutané externe*. V. CUTANÉ.

Ce nerf naît de l'union de la quatrième & de la cinquième paire cervicale & de leur communication collatérale avec la troisième & la sixième paire ; il va gagner le muscle coraco-brachial ; le perce obliquement, & descend tout le long du bras & de l'avant-bras en jetant plusieurs filets, & en s'approchant de la peau ; il va se terminer aux tégumens de la partie inférieure du poignet, à ceux du ponce & de la convexité de la main, & communique avec un rameau du nerf radical.

MUSCULUS, f. m., *Histoire anc.*, machine dont les anciens se servoient dans l'attaque des places pour faciliter les approches, & mettre à couvert les soldats. C'étoit un mantelet ou gabion portatif fait en demi-cercle, derrière lequel se tenoit le soldat, ou travailleur, & qu'il faisoit avancer devant lui par le moyen des roulettes sur lesquelles cette machine étoit soutenue. M. le chevalier de Folard, qui dans son *Commentaire sur Polybe*, a décrit ainsi cette machine, s'y moque agréablement du docteur Stwechius, qui prenant à la lettre le mot *musculus*, en a fait une boîte quarrée soutenue sur quatre piés, & renfermant un ressort qu'on faisoit jouer au moyen d'une manivelle, pour dégrader & miner les murs de la ville assiégée.

MUSE DU CERF, *Vénérerie*, c'est le commencement du rut ; & *muser* se dit des cerfs, lorsqu'ils commencent à sentir leurs chaleurs & entrer en rut ; alors ils vont pendant quelques jours la tête basse le long des chemins & des campagnes : on dit alors que les cerfs commencent à *muser*, cela dure cinq ou six jours.

MUSEAU, f. m., *Gramm.*, il se dit du nez de certains animaux, ainsi la bellette au long *musseau*, &c.

MUSEAU, *Serrurerie*, c'est la partie du paneton de la clé dans laquelle les rateaux passent. Le *musseau* recreusé est refendu en long pour recevoir une broche posée sur la couverture de la serrure, & communément de la même épaisseur que la porte.

MUSEAU, *terme de rivière*, se dit du devant du nez d'un grand bateau-fonceur. *Musseau* se dit aussi d'une corde que l'on ferme à terre pour empêcher que le de-

vant d'un bateau ne s'en éloigne. *Voy. COULER.*

MUSÉE, f. m., *Gram.*, lieu de la ville d'Alexandrie en Egypte, où l'on entretenoit, aux dépens du public, un certain nombre de gens de lettres distingués par leur mérite, comme l'on entretenoit à Athènes dans le Prytane les personnes qui avoient rendu des services importants à la république. Le nom des muses, déesses & protectrices des beaux-arts, étoit incontestablement la source de celui du musée.

Le musée situé dans le quartier d'Alexandrie appelé *Bruchion*, étoit selon Strabon, un grand bâtiment orné de portiques & de galeries pour se promener, de grandes salles pour conférer des matières de littérature, & d'un salon particulier où les savans mangeoient ensemble. Cet édifice étoit un monument de la magnificence des Ptolomées amateurs & protecteurs des lettres.

Le musée avoit ses revenus particuliers pour l'entretien des bâtimens & de ceux qui l'habitoient. Un prêtre nommé par les rois d'Egypte, y présidoit. Ceux qui demeuroient au musée, ne contribuoient pas seulement de leurs soins à l'utilité de la bibliothèque; mais encore par les conférences qu'ils avoient entr'eux, ils entretenoient le goût des belles-lettres, & excitoient l'émulation; nourris & entretenus de tout ce qui leur étoit nécessaire, ils pouvoient se livrer tout entiers à l'étude. Cette vie heureuse & tranquille étoit la récompense, & en même tems la preuve du mérite & de la science.

On ne fait positivement si le musée fut brûlé dans l'incendie qui consuma la bibliothèque d'Alexandrie, lorsque Jules César, assiégé dans le bruchion, fut obligé de mettre le feu à la flotte qui étoit dans le port voisin de ce quartier. Si le musée fut enveloppé dans ce malheur, il est certain qu'il fut rétabli depuis; car Strabon qui écrivoit sa géographie sous Tibère, en parle comme d'un édifice subsistant de son temps.

Quoi qu'il en soit, les empereurs romains devenus maîtres de l'Egypte, se réservèrent le droit de nommer le prêtre qui présidoit au musée, comme avoient fait les Ptolomées.

L'empereur Claude fonda encore un nouveau musée à Alexandrie, & lui donna

son nom. Il ordonna qu'on y lût alternativement les antiquités d'Etrurie, & celles des Carthaginois, qu'il avoit écrites en grec. Il y avoit donc des leçons réglées & des conférences faites par des professeurs, très-fréquentées, & auxquelles les princes même ne dédaignoient point d'assister. Spartien nous apprend qu'Hadrien étant venu à Alexandrie, y proposa des questions aux philosophes, & répondit à celles qu'ils lui firent, & qu'il accorda des places dans le musée à plusieurs savans.

La ville d'Alexandrie s'étant révoltée sous l'empire d'Aurélien, le quartier du bruchion où étoit aussi la citadelle, fut assiégé, & le musée détruit. Depuis ce temps-là le temple de Serapis & son musée furent la demeure des livres & des savans. Mais sous Théodore, Théophile patriarche d'Alexandrie, homme ardent, fit démolir & le temple & le musée; en sorte que la réputation de cette dernière école fut tout ce qui en subsista jusqu'à l'année 630 de Jésus-Christ, que les Sarrasins brûlerent les restes de la bibliothèque d'Alexandrie. *Mém. de l'Acad. tome IX.*

Le mot de musée a reçu depuis un sens plus étendu, & on l'applique aujourd'hui à tout endroit où sont renfermées des choses qui ont un rapport immédiat aux arts & aux muses. *Voyez CABINET.*

Le musée d'Oxford appelé *musée ashmoleen*, est un grand bâtiment que l'Université a fait construire pour le progrès & la perfection des différentes sciences. Il fut commencé en 1679 & achevé en 1683. Dans le même temps, Elie Ashmole, écuyer, fit présent à l'université d'Oxford d'une collection considérable de curiosités qui y furent acceptées, & ensuite arrangées & mises en ordre par le docteur Plott, qui fut établi premier garde du musée.

Depuis ce temps, cette collection a été considérablement augmentée, entr'autres d'un grand nombre d'hiéroglyphes, & de diverses curiosités égyptiennes que donna le docteur Huntingdon, d'une momie entière donnée par M. Goodgear, d'un cabinet d'histoire naturelle dont M. Lister fit présent, & de diverses antiquités romaines, comme autels, médailles, lampes, &c.

A l'entrée du musée, on lit cette ins-

cription : *Musæum ashmoleanum* , *Schola naturalis historiæ* , *Officina chimica*.

MUSÉE , *Géog. anc.* , colline de l'Attique dans la ville d'Athènes. On la trouve aujourd'hui au sud-ouest de la citadelle. Cette colline avoit tiré son nom de l'ancien poète *Musée* fils d'Eumolpus. Une inscription trouvée par Spon dans ce même lieu , dit que le tombeau de ce poète étoit au port Phalere ; & Pausanias écrit qu'il étoit à la colline *musée*. L'Ilissus passe au pié de cette colline ; mais il est presque toujours sec dans cet endroit , à moins que les pluies ou les neiges du mont Hymette ne lui fournissent de l'eau , car les Turcs en ont détourné le lit. Ce n'est pas de cette colline d'Athènes , mais du fameux bâtiment d'Alexandrie , que l'on a pris l'usage de nommer *musæum* le cabinet des gens de lettres , ainsi que tous les lieux où l'on s'applique à la culture des sciences & des beaux-arts. (D. J.)

MUSÉES , f. f. plur. , *Ant. grecq.* , *Μῆσεία* , fête qu'on célébroit en l'honneur des muses , dans plusieurs lieux de la Grece , & particulièrement chez les Thespiens qui la solennisoient tous les cinq ans par des jeux publics. Les Macédoniens fêtoient aussi cette solennité en l'honneur de Jupiter & des muses , & la célébroient par toutes sortes de jeux publics & scéniques qui duroient neuf jours , conformément au nombre des muses. Voyez Potter , *Archæol. græc. lib. II, c. xx. tit. j* , pag. 415. (D. J.)

MUSELIERE , terme de Bourrelier , est une courroie qui fait le tour de la tête du cheval , c'est-à-dire , qui passe immédiatement au-dessus des branches du mors , & sous laquelle sont placés les deux montans. L'usage de la *museliere* est d'empêcher que le cheval , en se secouant , ne fasse sortir le mors de sa bouche.

MUSEROLE , f. f. , *Maréballerie* , partie de la tête du cheval , qui se place au dessus du nez. Lorsqu'un cheval est sujet à battre à la main , il faut mettre une martingale à sa *muserole*. Voy. BATTE A LA MAIN & MARTINGALE.

MUSES , f. f. , *Mythol.* , ces déesses sont si célèbres , que je suppose tout le monde instruit de leurs épithètes , de leurs noms & de leurs surnoms. On les fait présider , chacune en particulier ,

à différens arts , comme à la musique , à la poésie , à la danse , à l'astronomie , &c. elles sont , dit-on , appelées *musés* , d'un mot grec qui signifie *expliquer les mystères* *Μῦσεν* , parce qu'elles ont enseigné aux hommes des choses très-curieuses & très-importantes , qui sont hors de la portée du vulgaire. Enfin , on a été jusqu'à imaginer que chacun de leurs noms propres renfermoit une allégorie particulière : mais Varron en a eu des idées plus saines.

Ce n'est pas Jupiter , nous dit-il , qui est le pere des neuf *musés* ; ce sont trois sculpteurs de Sycione. Cette ville voulant mettre trois statues des *musés* au temple d'Apollon , nomma trois sculpteurs pour faire chacun trois statues des *musés*. On se proposoit de les prendre de celui des sculpteurs qui auroit mieux réussi ; mais Sycione acheta les neuf statues , & les dédia à Apollon , parce qu'elles étoient toutes neuf de la plus grande beauté. Il a plu ensuite à Hésiode d'imposer des noms à chacune de ces statues.

Cependant Diodore donne aux *musés* une autre origine. Osiris , dit-il , amateur passionné du chant & de la danse , avoit toujours à sa cour une troupe de musiciens , parmi lesquels se distinguoient neuf filles instruites de tous les arts qui ont quelque rapport à la musique ; les Grecs les appellerent les *neuf musés*.

M. le Clerc croit que la fable des *musés* vient des concerts que Jupiter avoit établis dans l'isle de Crete , & qui étoient composés de neuf chanteuses ; que ce dieu n'a passé pour le pere des *musés* , que parce qu'il est le premier d'entre les Grecs qui ait eu un concert réglé , & qu'on leur a donné Mnémosyne pour mere , parce que c'est la mémoire qui fournit la matière des vers & des poèmes.

Quoi qu'il en soit , cette fiction des *musés* prit grande faveur. On dit qu'elles s'occupoient à chanter dans l'olympé les merveilles des dieux ; & qu'elles connoissoient le passé , le présent , & l'avenir. Elles furent non-seulement mises au nombre des déesses , mais on leur prodigua tous les honneurs de la divinité. On leur offroit des sacrifices en plusieurs villes de la Grece & de la Macédoine. Elles avoient à Athènes un magnifique autel , sur lequel on sacrifioit souvent. Le mont Hélicon dans la Béotie leur étoit consa-

cré ; & les Thespiens y célébroient chaque année une fête en leur honneur , dans laquelle il y avoit des prix pour les musiciens. Ce fut Piérus si célèbre par ses talents , & par ceux des Piérides ses filles , qui fonda le temple des neuf *musés* à Thespias. Rome avoit aussi deux temples consacrés aux *musés* dans la première région de la ville , & un troisième où elles étoient fêtées sous le nom de *Camenas*. De plus , les *musés* & les graces n'avoient d'ordinaire qu'un même temple. On fait l'union intime qui étoit entre ces deux sortes de divinités. On ne faisoit guère de repas agréables , sans les y appeler conjointement , & sans les saluer le verre à la main. Hésiode , après avoir dit que les *musés* ont établi leur séjour sur l'Hélicon , ajoute que l'amour & les graces habitent près d'elles. Pindare confond leur juridiction. Enfin , personne ne les a tant honorées que les poètes , qui ne manquent jamais de les invoquer au commencement de leurs poèmes , comme des déesses capables de leur inspirer ce noble enthousiasme qui est le fondement de leur art. Si on les en croit , les neuf filles savantes ordonnoient autrefois les cités , gouvernoient les états , vivoient dans les palais des rois ,

• *Et d'une égalité légitime & commune*
Faisoient tout ce que fait aujourd'hui la fortune.

(D. J.)

MUSET, Voyez MUSARAIGNE.

MUSETTE. Sorte d'instrument de musique champêtre , auquel on donne le vent avec un soufflet qui se hausse & se baisse avec le mouvement du bras ; cet instrument à vent & à hanches , est composé d'un corps ; c'est une espèce de poche de peau de mouton , de la forme à-peu-près d'une vessie , elle a un gouleau dans lequel s'ajustent ces chalumeaux.

Ces chalumeaux sont des tuyaux d'ivoire perforés d'un trou cylindrique dans toute leur longueur , & percés de plusieurs trous comme les flûtes. Ces trous communiquent à celui qui regne dans toute la longueur. Des éminences ménagées avec art , forment les tenons. Entre deux de ces tenons on ajuste les clés d'argent ou de cuivre , qui forment les trous des fentes ou demi-tons. Ces trous sont au nombre de sept au grand chalumeau , & au nombre de six au petit.

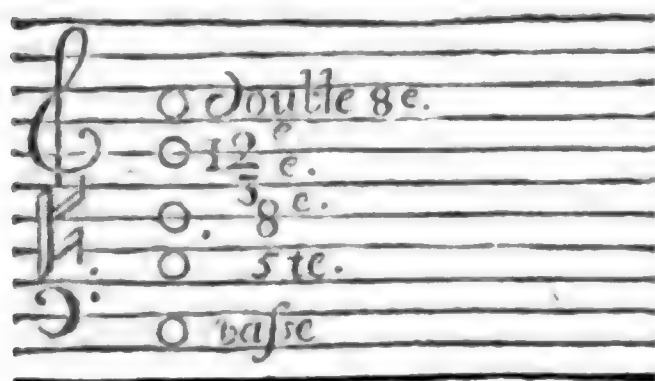
Le bourdon est un cylindre d'ivoire de 5 ou 6 pouces de long sur environ 1 pouce ou 15 lignes de diamètre , percé de plusieurs trous dans toute sa longueur , lesquels sont parallèles à son axe , en sorte que le bourdon ne diffère de plusieurs tuyaux mis à côté les uns des autres , qu'en ce qu'ils tiennent tous ensemble & sont percés dans la même pièce ; comme la longueur de 5 ou 6 pouces du bourdon n'est pas suffisante pour faire rendre aux anches un son assez grave , on fait communiquer un tuyau avec un autre du côté qu'on appelle le *dôme du bourdon* , & on bouche les trous du tuyau que l'on fait communiquer , en sorte que deux ou trois ne font qu'un seul tuyau , qui est recourbé en cette manière : & autant de fois qu'il est nécessaire pour lui faire rendre le son désiré. La circonférence des bourdons est occupée par plusieurs rainures qui sont parallèles à l'axe du bourdon ; lesquelles on appelle *coulisses* ; ces coulisses sont plus larges dans le fond qu'à la partie extérieure , & cela afin de pouvoir retenir les layettes qui sont de petits verroux d'ivoire , qui ont une tête par laquelle on les peut pousser & tirer de côté & d'autre pour accorder. Les layettes ont leur palette en queue d'aronde , dont les biseaux se logent sous les parties qu'on appelle *guides* , & qu'on a épargnées lorsqu'on a creusé les coulisses. On creuse les coulisses avec les coulissoirs , qui sont de petites équerres. On en a de droites & de gauches , c'est-à-dire dont les onglets sont tournés à droite ou à gauche pour travailler les différents côtés des coulisses : on fait ensuite communiquer les tuyaux par leur extrémité opposée à celle où est l'anche avec une coulisse , en laissant une fente dans le milieu de la coulisse , laquelle pénètre dans le tuyau qui correspond derrière ; les layettes régissent le son de ces tuyaux en fermant ou en ouvrant plus ou moins l'ouverture par où il sort ; on peut rapporter leur fonction à celle du tourniquet avec lequel on accorde les pédales de flûte des orgues. V. TOURNIQUET.

Les bourdons n'ont pour l'ordinaire que cinq layettes & quatre anches ; de ces cinq layettes il y en a deux qui forment les basses d'*ut* & de *sol* , une des trois autres forme un *sol* qui est la quinte de la

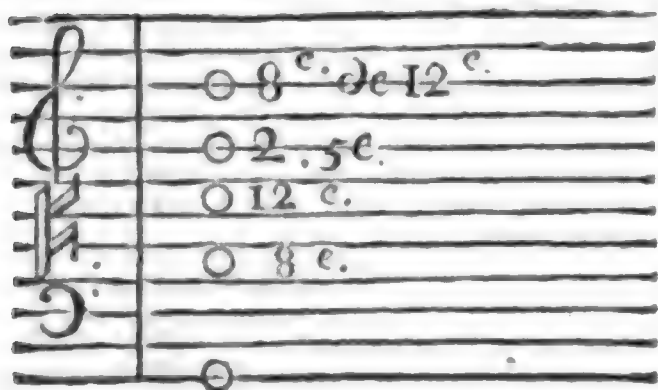
basse d'*ut*, & l'octave de celle de *sol*, on l'appelle *taille* par un ancien usage; une autre forme *ut* qui est à l'octave du premier: on peut aussi l'accorder en *re*, on la nomme *haute-contre*; la troisième forme un *sol*, qui est à l'octave du premier & à la douzième de la basse d'*ut*; on la nomme *dessus*, ou le petit *sol*.

Les basses sont pour l'ordinaire contiguës à un espace un peu large où il n'y a point de coulisses; on remarquera que cet espace doit toujours être tourné en dedans du côté du corps, en sorte que lorsque l'on pose la main droite sur le bourdon pour l'accorder, les layettes des basses se trouvent directement sous le pouce.

C sol ut.



G re sol



Accord en *c sol ut* & en *g re sol*. Pour accorder en *c sol ut*, il faut tenir fermés avec les doigts de la main gauche les quatre premiers trous du grand chalumeau pour former l'*ut*, la peau de la *musette* doit être remplie de vent que l'on entretient le plus égal qu'il est possible; on ouvre ensuite la layette de la basse d'*ut*, laquelle est ordinairement dans la première coulisse, on la tire vers le dôme jusqu'à ce que cette basse sonne la double octave au-dessous de l'*ut* du grand chalumeau; on la tient cependant un peu plus basse, parce que cet *ut* n'est

juste que lorsqu'il n'y a que le cinquième ton de débouché, c'est pourquoi, pour juger plus sûrement de l'accord, on rebouche le sixième & le septième tons. Après avoir accordé juste la basse d'*ut*, on accorde sa quinte *sol* à l'octave en-dessous du *sol* d'en-bas du grand chalumeau, & on vérifie l'accord; après ces deux basses on accorde la layette d'*ut* à l'octave au-dessous de l'*ut* du grand chalumeau, & la layette du second *sol* à l'octave du premier & à l'unisson du *sol* d'en-bas du grand chalumeau; ces quatre tons *ut, sol, ut, sol*, forment l'accord en *c sol ut*, lequel a une douzième d'étendue. Pour accorder en *g re sol* on ouvre d'abord la layette de la basse que l'on accorde à la double octave en-dessous du *sol*, tout en-bas du grand chalumeau, on ouvre & on accorde ensuite son octave par le moyen de la layette appelée *taille* qui doit sonner l'octave au-dessous du *sol* d'en-bas du grand chalumeau & l'octave au-dessus de la basse; on ouvre ensuite la layette qui se nomme *haute-contre*, on la tire jusqu'à ce qu'on découvre une seconde ouverture ou lumière qui est dessous & qui sert à former le *re* qui est la quinte de l'octave de la basse *sol*; on l'accorde à l'octave au-dessous du *re* d'en-bas du grand chalumeau, observant à chaque fois de vérifier l'accord; enfin on ouvre le *sol* qui a déjà servi pour accorder en *c sol ut* que l'on appelle *dessus*, on l'accorde à l'unisson du *sol* d'en-bas du grand chalumeau. Ces quatre sons *sol, sol, re, sol*, forment l'accord que l'on appelle de *g re sol*. On observera que cet accord-ci ne diffère de celui de *c sol ut* que dans la basse & la *haute-contre*, ces deux tons sont les seuls sur lesquels on accorde aujourd'hui les *musettes*; autrefois on les accordait sur tous les tons de la gamme, ce qui exigeoit des bourdons qui eussent plus de layettes & plus d'anches que ceux qui sont à présent en usage.

La *musette* qui a une treizième d'étendue sonne l'unisson de dessus du hautbois, mais elle ne commence qu'au *fa* qui précède immédiatement la clé de *g re sol*, au lieu que le hautbois descend jusqu'à l'*ut* de la clé de *c sol ut*, & elle monte comme lui jusqu'en *d la re* double octave.

Pour jouer de cet instrument il faut en premier lieu attacher le soufflet sur le

côté droit au moyen de la ceinture qui tient audit soufflet de laquelle on se ceint le corps, on prendra ensuite le brassilet qui tient au-dessus du soufflet duquel on s'entourera le bras droit, & dont on aggraffera l'agraffe à l'anneau dormant; on prendra ensuite la *musette* par le haut, autrement dit les *boîtes* des chalumeaux de la main droite, on la portera sous le bras gauche avec lequel on l'embrassera; on ajustera ensuite avec la main gauche le bout du porte-vent dans le trou du soufflet; on bouchera ensuite avec les doigts de la main gauche les quatre premiers trous du grand chalumeau, savoir le trou marqué 1 avec le pouce, & les trous 2, 3, 4, avec les doigts suivans, qui sont l'index, le doigt du milieu, & le doigt annulaire; à l'égard du petit doigt de cette main il restera un peu élevé & arrondi, en sorte qu'il n'appuie point sur les clés du petit chalumeau non plus que les autres doigts de la même main.

La main gauche étant ainsi posée, on pourra commencer à donner le vent, ce qui se fait en ouvrant & en fermant le soufflet avec le bras droit, on soufflera jusqu'à ce que la peau soit pleine & ronde; on l'enfoncera sous le bras gauche à mesure qu'elle s'emplit, en la poussant avec la main droite le plus avant que l'on pourra; lorsqu'elle sera remplie, on ralentira le mouvement du soufflet, & on appesantira le bras gauche sur le corps de la *musette*, en sorte qu'il fasse comme un contre-poids, & qu'il entretienne le vent égal, pour cet effet on observera de baisser le soufflet un peu vite, & de lâcher un peu le bras gauche, de rester un peu, & de le relever doucement; pendant ces deux temps on doit appuyer de nouveau le bras gauche, en sorte que les deux bras doivent appuyer alternativement: on prendra garde aussi de ne point forcer le vent, ce qui étouffe les anches & les empêche de parler.

On bouchera ensuite les autres trous avec la main droite, on placera le pouce de cette main entre les deux clés de *mi b*, & de *si b* auxquelles on prendra garde de toucher, puis on bouchera avec le doigt index le cinquième trou, ensuite le sixième avec le doigt du milieu, le septième avec le doigt annulaire; à l'égard du huitième il se bouche rarement, c'est pourquoi on laissera le petit doigt en l'air jusqu'à ce qu'il y ait occasion de s'en servir, on aura attention de le tenir parallèle aux autres, & en général tous les doigts ni trop allongés, ni trop arrondis, ni de travers, les mains seront en-devant de la région hypogastrique, & les chalumeaux debout ou perpendiculaires à l'horizon.

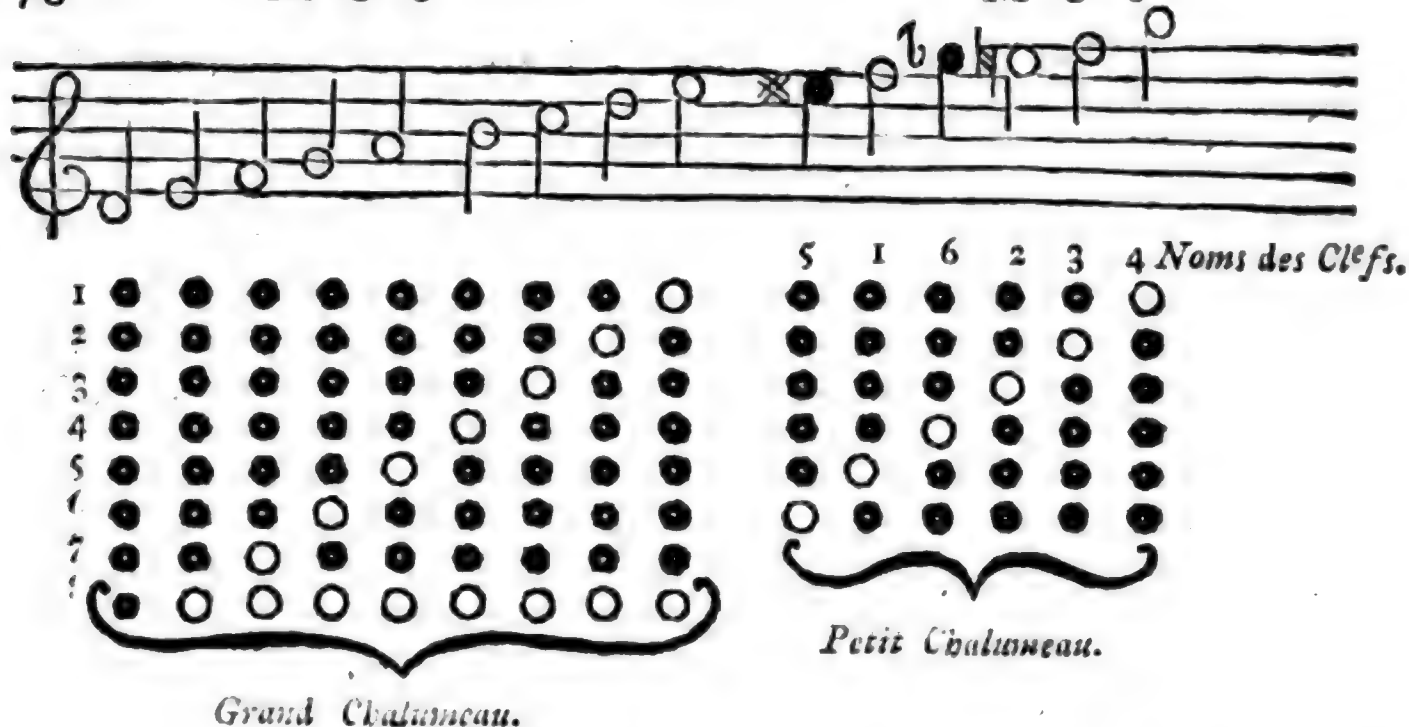
Les sept trous étant bouchés forment le *sol* grave de cet instrument, lequel est à l'unisson du *sol* de la clé de *re sol* des clavecins; pour faire articuler cette note *sol* on bouchera le huitième trou avec le petit doigt de la main droite, & on le relevera subitement: cette opération qui est ce qu'on appelle *donner un coup de doigt*, fera articuler la note *sol*, on la répète de cette manière quand il est nécessaire, ainsi des autres.

Lorsque le huitième trou est bouché, le son qui en résulte est le *fa*, qui est à l'octave de celui de la clé *fut fa* des clavecins.

On fera ensuite le *la* en débouchant le septième trou, on fera ensuite le *si* en débouchant le sixième trou; mais il faut avant reboucher le septième, car on ne doit jamais déboucher aucun trou que tous les autres ne soient bouchés, excepté le huitième, c'est ce qui opère l'articulation; on rebouchera ensuite le sixième trou, & on ouvrira le cinquième pour faire l'*ut*, que l'on rebouchera avant d'ouvrir le quatrième qui forme le *re*.

On rebouchera le quatrième trou pour faire le *mi* en ouvrant le troisième.

Ensuite on rebouchera le troisième trou



& on débouchera le second pour faire le *fa*, qui est l'octave de la plus basse note de cet instrument; on rebouchera ensuite le second trou & on ouvrira le premier en levant le pouce de la main gauche pour faire le *sol* qui est à l'octave de la clé de *g re sol* des clavecins. Il y a plus haut que le premier trou une petite clé qui sert à former le *la*, ce *la* est à l'unisson de celui du petit chalumeau qui se forme en débouchant la clé 1 avec le pouce de la main droite que l'on glisse par-dessous le grand chalumeau avec la patte, après avoir fait passer le petit doigt de la main droite par-dessous le grand à l'endroit où les tons forment les clés du grand & du petit chalumeau. On se sert du pouce de la main droite pour toucher les trois clés 1, 3, 5 du petit chalumeau, & du petit doigt de la main gauche pour toucher les trois autres clés 4, 2, 6 du même chalumeau. Toutes les clés du grand chalumeau, lesquelles forment des demi-tons, se touchent avec le pouce de la main droite qui reste levé en finissant.

Le demi-ton *fa* ✕ se forme en ne bouchant qu'un des deux trous. Le *sol* ✕ se forme aussi de même dans les *musettes* qui ont le septième trou double, ou par le moyen d'une clé. La petite clé du *la* se touche avec le pouce de la main gauche sans déboucher cependant le premier trou.

A l'égard des cadences, elles sont très-faciles à former. Il faut d'abord articuler la note d'où elle est empruntée, laquelle est toujours un ton ou un demi-

ton au-dessus, ce qui se fait en débouchant le trou de cette note, tous les autres étant fermés; on débouche ensuite le trou de la note que l'on veut trembler, & on bat avec le doigt, autant que la valeur l'exige, sur la note qui sert de port de voix ou de préparation à la cadence, laquelle doit rester fermée en finissant.

Ainsi pour cadencer le *re* il faut d'abord déboucher le troisième trou pour faire le *mi* qui sert de port de voix, ensuite le quatrième, & battre sur le troisième qui doit rester fermé en finissant, ainsi des autres, soit que le port de voix soit un ton naturel, ou un dièse, ou un bémol. A l'égard des autres agréments, on les fait sur la *musette* en exécutant les unes après les autres les notes qui la composent.

MUSETTE, f. f., *Musique*, est aussi une sorte d'air convenable à l'instrument de ce nom, dont la mesure est à deux ou à trois temps. Le caractère naïf & doux, & le mouvement presque toujours lent, avec une basse pour l'ordinaire en tenue ou point d'orgue, telle que la peut faire une *musette* & qu'on appelle pour cela *basse de musette*. Sur ces airs on forme des danses d'un caractère convenable, & qui portent aussi le même nom de *musette*.

MUSICAL, adj., *Musiq.*, appartenant à la musique. (S)

MUSICALEMENT, adv., *Musiq.*, d'une manière musicale, dans les règles de la musique. (S)

MUSICIEN, f. m., ce mot se dit éga-

lement bien de celui qui compose la musique, & de celui qui l'exécute. Le premier s'appelle aussi *compositeur*. V. ce mot. Les anciens *musiciens* étoient des poètes, des philosophes, des hommes du premier ordre. Tels étoient Orphée, Terpandre, Stésichore, &c. Aussi Boèce ne veut-il pas honorer du nom de *musicien*, celui qui pratique seulement la musique par le ministère servile des doigts ou de la voix, mais celui qui possède cette science par le raisonnement & la spéculation.

Aujourd'hui en Italie le mot *musico* est une espèce d'injure, parce que c'est un

nom qu'on n'y donne qu'à des hommes qui ont été mutilés pour le service de la musique. Les *musiciens* ordinaires y reçoivent un titre plus honorable, ils s'appellent *virtuosi*; ce n'est point proprement par contre-vérité, mais c'est que les talens en italien portent le nom de *virtu*. (S)

MUSIQUE, f. f., *Mouvement*, *Ordre* *encycl. entendem. raison*, *Phil. ou science de la nature*, *mathématique*, *math. mixtes*, *musique*, la *musique* est la science des sons, en tant qu'ils sont capables d'affecter agréablement l'oreille (a), ou l'art de disposer & de conduire tellement

(a) On pourroit & l'on devroit peut-être encore diviser la *musique* en naturelle, & imitative. La première, bornée au seul physique des sons & n'agissant que sur les sens, ne porte point ses impressions jusqu'au cœur & ne peut donner que des sensations plus ou moins agréables. Telle est la *musique* des chansons, des hymnes, des cantiques, de tous les chants qui ne sont que des combinaisons de sons mélodieux, & en général toute *musique* qui n'est qu'harmonieuse.

La seconde, par des inflexions vives accentuées, & , pour ainsi dire, parlantes, exprime toutes les passions, peint tous les tableaux, rend tous les objets, soumet la nature entière à ses savantes imitations, & porte ainsi jusqu'au cœur de l'homme des sentimens propres à l'émouvoir. Cette *musique* vraiment lyrique & théâtrale étoit celle des anciens poèmes, & c'est de nos jours celle qu'on s'efforce d'appliquer aux drames qu'on exécute en chant sur nos théâtres. Ce n'est que dans cette *musique*, & non dans l'harmonique ou naturelle, qu'on doit chercher la raison des effets prodigieux qu'elle a produits autrefois. Tant qu'on cherchera des effets moraux dans la seule physique des sons, on ne les y trouvera point, & l'on raisonnera sans s'entendre. (S)

M. Rousseau me permettra de remarquer ici que pour parvenir à produire le plus grand effet possible pour la *musique*, il faut joindre ensemble la *musique* imitative & l'harmonique ou naturelle. Voyez EXPRESSION, (*Musique*.)

Si l'on veut faire attention aux airs de danse, on remarquera aisément que chaque pays a une *musique* qui lui est particulière. Plus un compositeur se mettra au fait de ces différentes *musiques*, plus il trouvera des chants variés & expressifs, car la *musique* de chaque nation a une expression analogue au génie naturel de cette nation. Ainsi, par exemple, les airs de danse vraiment françois, sont gais & légers, ils inspirent l'envie de danser avec assez de vivacité pour exprimer la joie, mais non pour se mettre sur les dents: les airs de danse anglois, sont rapides; ils ont quelque chose de sérieux & vous mettent en train de danser jusqu'à extinction: les polonois sont graves majestueux, on marche avec grace plutôt qu'on ne danse, &c.

Chaque langue a sa prosodie particulière, ainsi chaque nation doit encore avoir sa *musique* vocale, qui dans son principe n'est que les airs de danse adaptés au chant.

Enfin notre système de *musique* est hypothétique; nous avons un mode majeur & un mineur; nous finissons toujours par l'accord de la dominante suivi de celui de la tonique, & cette dominante porte toujours la tierce-majeure; les Grecs avoient plusieurs modes & presque jamais de note sensible; ils se contentoient cependant de leur *musique*, aussi bien que nous de la nôtre; que dis-je! s'il faut en croire leurs historiens, la *musique* produisoit chez eux des effets tels que jamais elle n'en produisit chez nous de semblables. Je me crois donc en droit de conclure

les sons , que de leur *consonnance* , de leur succession , & de leurs durées relatives , il résulte des sensations agréables.

On suppose communément que ce mot vient de *musa* , parce qu'on croit que les muses ont inventé cet art ; mais Kircher, d'après Diodore , fait venir ce nom d'un mot égyptien , prétendant que c'est en Egypte que la *musique* a commencé à se rétablir après le déluge , & qu'on en reçut la première idée du son que rendoient les roseaux qui croissent sur les bords du Nil, quand le vent souffloit dans leurs tuyaux.

La *musique* se divise naturellement en spéculative & en pratique.

La *musique* spéculative est , si on peut parler ainsi , la connoissance de la matière musicale ; c'est-à-dire , des différens rapports du grave à l'aigu , & du lent au bref , dont la perception est , selon quelques auteurs , la véritable source du plaisir de l'oreille.

La *musique* pratique est celle qui ensei-

gne comment les principes de la spéculative peuvent être appliqués , c'est-à-dire , à conduire & à disposer les sons par rapport à la succession , à la consonnance , & à la mesure , de telle manière que le ton en plaise à l'oreille. C'est ce qu'on appelle l'art de la composition. *V. COMPOSITION.* A l'égard de la production actuelle des sons par les voix ou par les instrumens , qu'on appelle *exécution* , c'est la partie purement mécanique , qui , supposant la faculté d'entendre juste les intervalles , ne demande d'autre connoissance que celle des caractères de la *musique* ; & l'habitude de les exprimer.

La *musique* spéculative se divise en deux parties ; savoir , la connoissance du rapport des sons & de la mesure des intervalles , & celle des valeurs ou du temps.

La première est proprement celle que les anciens ont appelée *musique harmonique*. Elle enseigne en quoi consiste l'harmonie , & en dévoile les fondemens, Elle

que , si l'on pouvoit retrouver la véritable *musique* primitive de chaque nation , l'on trouveroit peut-être autant de systèmes différens que de peuples.

Chaque nation a donc tout naturellement une *musique* à elle particulière ; & cette *musique* doit tenir au génie de la nation & de sa langue. Que dirons-nous donc de la *musique* françoise , qui est lourde & trainante , & si remplie de fautes contre la prosodie , que j'oserois hardiment défier quelqu'un de me montrer un seul air françois où le rythme ne soit pas en contradiction avec la prosodie ? Nous dirons qu'un étranger a voulu créer une *musique* ; qu'au lieu d'examiner l'ancienne *musique* de la nation , & la prosodie de la langue françoise , il a voulu adapter le peu qu'il savoit de la *musique* de son pays à cette langue qu'il n'entendoit guère ; qu'ensuite il est venu un homme qui a senti ces défauts ; mais qui au lieu de les corriger , a négligé la langue , & a tout voulu ramener à un système sujet à mille difficultés ; qu'enfin on a négligé la *musique* théâtrale sérieuse , pour ne s'attacher qu'à la comique ; que cette dernière n'est souvent point comique , & que toujours la langue est estropiée à faire pitié.

J'en demande mille pardons à l'illustre M. Rousseau , je ne saurois être de son avis sur la *musique* de la nation françoise ; je crois qu'elle peut très-bien avoir une *musique* à elle , c'est-à-dire , tenant de son caractère national , & de celui de sa langue ; mais pour cela , je crois qu'il faut étudier cette langue , apprendre à la déclamer exactement , enfin chanter beaucoup d'anciens airs françois , sur-tout , des airs de danse , parce que le rythme y est plus sensible. Mais j'avoue aussi que jamais cette *musique* ne flatte autant que l'italienne , parce que celle-ci est composée sur les paroles d'une langue sans comparaison plus mélodieuse.

Encore un mot sur la *musique* françoise. Tant que les poètes n'éviteront pas de placer deux ou plus d'e muets de suite sans élision , jamais la *musique* ne parviendra à son plus haut point de perfection ; il faut encore que le poète fasse attention à placer alternativement une syllabe longue & une brève , au moins à faire des vers égaux pour les airs , & où il y ait à-peu-près le même rythme partout : sans ces précautions , il est presque impossible que le compositeur fasse un chant coulant & agréable. (F. D. G.)

Elle fait connoître les différentes manières dont les sons affectent l'oreille par rapport à leurs intervalles ; ce qui s'applique également à leur consonnance & à leur succession.

La seconde a été appelée *rhythmique*, parce qu'elle traite des sons, en égard au temps & à la quantité. Elle contient l'explication des rythmes & mesures longues & courtes, vives & lentes, des temps & des différentes parties dans lesquelles on les divise, pour y appliquer la succession des tons.

La *musique* pratique se divise en deux parties qui répondent aux deux précédentes.

Celle qui répond à la *musique* harmonique, & que les anciens appelloient *melopeia*, contient les règles pour produire des chants agréables & harmonieux. *V. MÉLOPÉE.*

La seconde, qui répond à la *musique* rhythmique, & qu'on appelle *rhythmo-peia*, contient les règles pour l'application des mesures & des temps ; en un mot, pour la pratique du rythme. *V. RHYTHME.*

Porphire donne une autre division de la *musique* en tant qu'elle a pour objet le mouvement muet ou sonore, & sans la distinguer en spéculative & pratique, il y trouve les six parties suivantes, la *rhythmique*, pour les mouvemens de la danse ; la *métrique*, pour la cadence & le nombre ; l'*organique*, pour la pratique des instrumens ; la *poétique*, pour l'harmonie & la mesure des vers ; l'*hypocritique*, pour les attitudes des pantomimes ; & l'*harmonique*, pour le chant.

La *musique* se divise aujourd'hui plus simplement en *mélodie* & en *harmonie* ; car le rythme est pour nous une étude trop bornée pour en faire une branche particulière.

Par la *mélodie* on dirige la succession des sons de manière à produire des chants agréables. *Voyez MÉLODIE, MODES, CHANTS, MODULATION.*

L'*harmonie* consiste proprement à savoir unir à chacun des sons d'une succession régulière & mélodieuse deux ou plusieurs autres sons qui, frappant l'oreille en même temps, flattent agréablement les sens. *Voyez HARMONIE.*

Les anciens écrivains diffèrent beaucoup entr'eux sur la nature, l'objet, l'é-

tendue & les parties de la *musique*. En général, ils donnoient à ce mot un sens beaucoup plus étendu que celui qui lui reste aujourd'hui. Non-seulement sous le nom de *musique* ils comprenoient, comme on vient de le voir ; la danse, le chant, la poésie ; mais même la collection de toutes les sciences. Hermès définit la *musique*, la connoissance de l'ordre de toutes choses : c'étoit aussi la doctrine de l'école de Pythagore, & de celle de Platon, qui enseignoient que tout dans l'univers étoit *musique*. Selon Hétychius les Athéniens donnoient à tous les arts le nom de *musique*.

De-là toutes ces *musiques* sublimes dont nous parlent les philosophes : *musique* divine ; *musique* du monde ; *musique* céleste ; *musique* humaine ; *musique* active ; *musique* contemplative ; *musique* énonciative, organique, vocale, &c.

C'est sous ces vastes idées qu'il faut entendre plusieurs passages des anciens sur la *musique*, qui seroient intelligibles avec le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot.

Il paroît que la *musique* a été un des premiers arts. Il est aussi très-vraisemblable que la *musique* vocale a été trouvée avant l'instrumentale. Car, non-seulement les hommes ont dû faire des observations sur tous les différens tons de leur propre voix, avant que d'avoir trouvé aucun instrument ; mais ils ont dû apprendre de bonne heure, par le concert naturel des oiseaux, à modifier leur voix & leur gosier d'une manière agréable. On n'a pas tardé non plus à imaginer les instrumens à vent : Diodore, comme je l'ai dit, & plusieurs anciens en attribuent l'invention à l'observation du sifflement des vents dans les roseaux, ou autres tuyaux des plantes. C'est aussi le sentiment de Lucrece.

*At liquidas adiuu voces imitauer ore
Ante fuit multò, quam leuia carmina
cantu*

*Concelebrare homines possit, aureisque
iuvare,*

*Et zephyri cava per calamorum sibila
primùm*

Agresteis docuere cava inflere cicutas.

A l'égard des autres sortes d'instrumens, les cordes sonores sont si communes, que les hommes ont dû observer de bonne heure leurs différens sons : ce qui a donné

naissance aux instrumens à cordes. *Voy. CORDE.*

Pour ce qui est des instrumens qu'on bat pour en tirer du son, comme les tambours & les tymbales, ils doivent leur origine au bruit sourd que rendent les corps creux quand on les frappe. *Voyez TAMBOUR, TYMBALES, &c.*

Il est difficile de sortir de ces généralités pour établir quelque chose de solide sur l'invention de la *musique* réduite en art. Plusieurs anciens l'attribuent à Mercure, aussi-bien que celle de la lyre. D'autres veulent que les Grecs en soient redevables à Cadmus, qui en se sauvant de la cour du roi de Phénicie (*Atbén. Deipn.*), amena en Grece la musicienne harmonie. Dans un endroit du dialogue de Plutarque sur la *musique*, Lysias dit que c'est Amphion qui l'a inventée; dans un autre, Soterique dit que c'est Apollon; dans un autre encore, il semble en faire honneur à Olympe. On ne s'accorde guere sur tout cela; à ces premières inventions succéderent Chiron, Demodocus, Hermès, Orphée, qui, selon quelques-uns, inventa la lyre. Après ceux-là vinrent Phœcinus & Terpandre, contemporains de Lycurgue, & qui donna des règles à la *musique*. Quelques personnes lui attribuent l'invention des premiers modes. Enfin, on ajoute Thalès & Thamiris, qu'on dit avoir été les inventeurs de la *musique* purement instrumentale.

Ces grands musiciens vivoient avant Homère. D'autres plus modernes sont Lasus, Hermionensis, Melnippides, Philoxene, Timothée, Phrynnis, Epigonius, Lyfandre, Simmicus & Diodore, qui tous ont considérablement perfectionné la *musique*.

Lasus est, à ce qu'on prétend, le premier qui ait écrit sur la *musique* du temps de Darius Hytaspes. Epigonius inventa un instrument de quarante cordes appelé *epigonium*. Simmicus inventa aussi un instrument de trente-cinq cordes, appelé *simmicium*.

Diodore perfectionna la flûte en y ajoutant de nouveaux trous; & Timothée la lyre, en y ajoutant une nouvelle corde, ce qui le fit mettre à l'amende par les Lacédémoniens.

Comme les anciens écrivains s'expliquent fort obscurément sur les inven-

teurs des instrumens de *musique*, ils sont aussi fort obscurs sur les instrumens mêmes; à peine en connoissons-nous autre chose que les noms.

Les instrumens se divisent généralement en instrumens à corde, instrumens à vent, & instrumens qu'on frappe. Par instrumens à cordes, on entend ceux que les anciens appelloient *lyra*, *psalterium*, *trigonium*, *sambuca*, *cithara*, *pedis*, *magas*, *barbiton*, *testudo*, *trigonium*, *epigonium*, *simmicium*, *epandoron*, &c. On touche tous ces instrumens avec la main, ou avec le plectrum, espèce d'archet. *V. LYRE, &c.*

Par instrumens à vent, on entend ceux que les anciens nommoient *tibia*, *fistula*, *tuba*, *cornua*, *lituus*, & les orgues hydrauliques. *V. FLUTES, &c.*

Les instrumens de percussion étoient appelés *tympanum*, *cymbalum*, *orepita-culum*, *tintinnabulum*, *crotalum*, *fistrum*. *V. TYMPANUM, TIMBALES, &c.*

La *musique* étoit dans la plus grande estime, chez divers peuples de l'antiquité, & principalement chez les Grecs, & cette estime étoit proportionnée à la puissance & aux effets surprenans qu'ils lui attribuoient. Leurs auteurs ne croient pas nous en donner une trop grande idée, en nous disant qu'elle étoit en usage dans le ciel, & qu'elle faisoit l'amusement principal des dieux & des âmes des bienheureux. Platon ne craint point de dire, qu'on ne peut faire de changement dans la *musique*, qui n'en soit un dans la constitution de l'état; & il prétend qu'on peut assigner les sons capables de faire naître la bassesse de l'âme, l'insolence & les vertus contraires. Aristote, qui semble n'avoir fait la politique que pour opposer ses sentimens à ceux de Platon, est pourtant d'accord avec lui touchant la puissance de la *musique* sur les mœurs. Le judicieux Polybe nous dit que la *musique* étoit nécessaire pour adoucir les mœurs des Arcades, qui habitoient un pays où l'air est triste & froid; que ceux de Cynete qui négligerent la *musique*, surpassèrent en cruauté tous les Grecs, & qu'il n'y a point de ville où l'on ait tant vu de crimes. Athenée nous assure qu'autrefois toutes les loix divines & humaines, les exhortations à la vertu, la connoissance de ce qui concernoit les dieux & les hommes, les vices & les ac-

tions des personnages illustres, étoient écrites en vers, & chantées publiquement par un chœur au son des instrumens. On n'avoit point trouvé de moyen plus efficace, pour graver dans l'esprit des hommes les principes de la morale, & la connoissance de leurs devoirs.

La *musique* faisoit partie de l'étude des anciens Pythagoriciens ; ils s'en servoient pour exciter l'esprit à des actions louables, & pour s'enflammer de l'amour de la vertu. Selon ces philosophes, notre âme n'étoit, pour ainsi dire, formée que d'harmonie, & ils croyoient faire revivre par le moyen de la *musique*, l'harmonie primitive des facultés de l'âme ; c'est-à-dire, l'harmonie qui, selon eux, existoit en elle avant qu'elle animât nos corps, & lorsqu'elle habitoit les cieux. Voyez PRÉEXISTENCE, PYTHAGORIENS.

La *musique* paroît déchuë aujourd'hui de ce degré de puissance & de majesté, au point de nous faire douter de la vérité de ces faits, quoiqu'attestés par les plus judicieux historiens & par les plus graves philosophes de l'antiquité. Cependant on retrouve dans l'histoire moderne quelques faits semblables. Si Thimothée excitoit les fureurs d'Alexandre par le mode phrygien, & l'adoucissoit ensuite jusqu'à l'indolence par le mode lydien, une *musique* plus moderne renchérissoit encore en excitant, dit-on, dans Eric roi de Danemarck, une telle fureur, qu'il tuoit ses meilleurs domestiques : apparemment ces domestiques-là n'étoient pas si sensibles que leur prince à la *musique*, autrement il eut bien pu courir la moitié du danger. D'Aubigné rapporte encore une autre histoire toute pareille à celle de Thimothée. Il dit que du temps d'Henri III, le musicien Glandin, jouant aux noces du duc de Joyeuse sur le mode phrygien, anima, non le roi, mais un courtisan, qui s'oublia au point de mettre la main aux armes en présence de son souverain ; mais le musicien se hâta de le calmer en prenant le mode sous-phrygien.

Si notre *musique* exerce peu son pouvoir sur les affections de l'âme, en revanche elle est capable d'agir physiquement sur le corps ; témoin l'histoire de la tarentule, trop connue pour en parler ici, V. TARENTULE. Témoin ce

chevalier gascon dont parle Boile, lequel au son d'une cornemuse, ne pouvoit retenir son urine ; à quoi il faut ajouter ce que raconte le même auteur de ces femmes qui fondoient en larmes lorsqu'elles entendoient un certain ton dont le reste des auditeurs n'étoient point affectés. On lit dans l'histoire de l'académie des sciences de Paris, qu'un musicien fut guéri d'une violente fièvre par un concert qu'on fit dans sa chambre.

Les sons agissent même sur les corps inanimés. Morhoff fait mention d'un certain Petter hollandois, qui brisoit un verre par le son de sa voix. Kircher parle d'une grande pierre qui frémissoit au son d'un certain tuyau d'orgue. Le P. Merfenne parle aussi d'une sorte de carreau que le jeu de l'orgue ébranloit comme auroit pu faire un tremblement de terre. Boile ajoute que les sieges tremblent souvent au son des orgues ; qu'il les a sentis plusieurs fois frémir sous la main à certains tons de l'orgue ou de la voix, & qu'on l'a assuré que tous ceux qui étoient bien faits frémissaient à quelque ton déterminé. Cette dernière expérience est certaine, & chacun peut la vérifier tous les jours. Tout le monde a ouï parler de ce fameux pilier d'une église de Rheims, (S. Nicaise), qui s'ébranle très-sensiblement au son d'une certaine cloche, tandis que les autres piliers demeurent presque immobiles. Mais ce qui ravit au son l'honneur du merveilleux, c'est que ce pilier s'ébranle également quand on ôte le battant de la cloche.

Tous ces exemples dont la plupart appartiennent plus au son qu'à la *musique*, & dont la physique peut donner quelques explications, ne nous rendent pas plus intelligibles ni plus croyables les effets merveilleux & presque divins que les anciens attribuent à la *musique*. Plusieurs auteurs se sont tourmentés pour tâcher d'en rendre raison. Wallis les attribue en partie à la nouveauté de l'art, & les rejette en partie sur l'exagération des anciens ; d'autres en font honneur seulement à la poésie ; d'autres supposent que les Grecs, plus sensibles que nous par la constitution de leur climat, ou par leur manière de vivre, pouvoient être émus de choses qui ne nous auroient nullement touchés. M. Burette même

en adoptant tous ces faits prétend qu'ils ne prouvent point la perfection de la *musique* qui les a produits ; il n'y voit rien , que de mauvais racleurs de village n'aient pu faire , selon lui , tout aussi bien que les premiers musiciens du monde. La plupart de ces sentimens sont fondés sur le mépris que nous avons pour la *musique* ancienne. Mais ce mépris est-il lui-même aussi bien fondé que nous le prétendons ? C'est ce qui a été examiné bien des fois , & qui , vu l'obscurité de la matiere , & l'insuffisance des juges , auroit peut-être besoin de l'être encore.

La nature de cet ouvrage , & le peu de lumieres qui nous restent sur la *musique* des Grecs , m'interdisent également de tenter cet examen. Je me contenterai seulement , sur les explications mêmes que nos auteurs , si peu prévenus pour cette ancienne *musique* , nous en ont données , de la comparer en peu de mots avec la nôtre.

Pour nous faire de la *musique* des anciens l'idée la plus nette qu'il est possible , il la faut considérer dans chacune de ses parties ; *systèmes* , *genres* , *modes* , *rhythme* & *mélodie*. Voyez chacun de ces mots.

Le résultat de cet examen se peut réduire à ceci : 1°. que le grand système des Grecs , c'est-à-dire , l'étendue générale qu'ils donnoient du grave à l'aigu à tous les sons de leur *musique* , n'excédoit que d'un ton l'étendue de trois octaves. V. les *tablas grecques* que Meibonius a mises à la tête de l'ouvrage d'Alypius.

2°. Que chacun de leurs trois genres , même chaque espece d'un genre étoit composée d'au-moins seize sons consécutifs dans l'étendue du diagramme. Que de ces sons il y en avoit la moitié d'immobiles qui étoient les mêmes pour tous les genres ; mais que l'accord des autres étant variable & différent dans chaque genre particulier , cela multiplieroit considérablement le nombre des sons & des intervalles.

3°. Qu'ils avoient au moins sept modes ou tons principaux fondés sur chacun des sept sons du système diatonique , lesquels , outre leurs différences du grave à l'aigu recevoient encore , chacun de sa modification propre , d'autres différences qui en marquoient le caractère.

4°. Que le rythme ou la mesure varioit chez eux , non-seulement selon la nature des piés dont les vers étoient composés , non-seulement selon les divers mélanges de ces mêmes piés , mais encore selon les divers temps syllabiques , & selon tous les degrés du vite au lent dont ils étoient susceptibles.

5°. Enfin quant au chant ou à la mélodie , on peut juger de la variété qui devoit y regner , par le nombre des genres & des modes divers qu'ils lui assignoient , selon le caractère de la poésie , & par la liberté de conjoindre ou diviser dans chaque genre les différens tétracordes , selon que cela convenoit à l'expression & au caractère de l'air.

D'un autre côté , le peu de lumieres que nous pouvons recueillir de divers passages épars çà & là dans les auteurs sur la nature & la construction de leurs instrumens , suffisent pour montrer combien ils étoient loin de la perfection des nôtres. Leurs flûtes n'avoient que peu de trous , leurs lyres ou cythares n'avoient que peu de cordes. Quand elles en avoient beaucoup , plusieurs de ces cordes étoient montées à l'unisson ou à l'octave , & d'ailleurs la plupart de ces instrumens n'ayant pas de touches , on n'en pouvoit tirer tout au plus qu'autant de sons qu'il y avoit de cordes. La figure de leurs cors & de leurs trompettes suffit pour montrer qu'ils ne pouvoient égaler le beau son de ceux d'aujourd'hui : & en général , il faut bien supposer que leur orchestre n'étoit guere bruyant , pour concevoir comment la cythare , la harpe & d'autres instrumens semblables pouvoient s'y faire entendre : soit qu'ils en frapassent les cordes avec le plectrum , comme nous faisons sur nos tympanons , soit qu'ils les pinçassent avec les doigts , comme leur apprend Epigonius , l'on ne comprend pas bien quel effet cela devoit produire dans leur *musique* , qui se faisoit si souvent en plein air. Je ne sais si cent guitares dans un théâtre tel que celui d'Athenes pourroient se faire entendre bien distinctement. En un mot , il est très-certain que l'orgue seule , cet instrument admirable , & digne par sa majesté de l'usage auquel il est destiné , efface absolument tout ce que les anciens ont jamais inventé en ce genre. Tout cela doit se rapporter au caractère de leur

musique ; tout occupés de leur divine poésie , ils ne songoient qu'à la bien exprimer par la *musique* vocale ; ils n'estimoient l'instrumentale qu'autant qu'elle faisoit valoir l'autre ; ils ne souffroient pas qu'elle la couvrit , & sans doute ils étoient bien éloignés du point dont je vois que nous approchons , de ne faire servir les parties chantantes que d'accompagnement à la symphonie.

Il paroît encore démontré qu'ils ne connoissoient point la *musique* à plusieurs parties, le contre-point, en un mot l'harmonie dans le sens que nous lui donnons. S'ils employoient ce mot , ce n'étoit que pour exprimer une agréable succession de sons. Voyez sur ce sujet les *dissertations* de M. Burette dans les *mém. de l'académie des belles-lettres*.

Nous l'emportons donc sur eux de ce côté-là , & c'est un point considérable , puisqu'il est certain que l'harmonie est le vrai fondement de la mélodie & de la modulation. Mais n'abusons-nous point de cet avantage ? c'est un doute qu'on est fort tenté d'avoir quand on entend nos opéra modernes. Quoi ! ce chaos , cette confusion de parties , cette multitude d'instrumens différens, qui semblent s'insulter l'un l'autre , ce fracas d'accompagnemens qui étouffent la voix sans la soutenir ; tout cela fait-il donc les véritables beautés de la *musique* ? Est-ce de là qu'elle tire sa force & son énergie ? Il faudroit donc que la *musique* la plus harmonieuse fût en même-temps la plus touchante. Mais le public a assez appris le contraire. Considérons les Italiens , nos contemporains , dont la *musique* est la meilleure , ou plutôt la seule bonne de l'univers , au jugement unanime de tous les peuples , excepté des François qui lui préfèrent la leur. Voyez quelle sobriété dans les accords , quel choix dans l'harmonie ! Ces gens-là ne s'avisent point de mesurer au nombre des parties l'estime qu'ils font d'une *musique* ; proprement leurs opéra ne sont que des duos , & toute l'Europe les admire & les imite. Ce n'est certainement pas à force de multiplier les parties de leur *musique* que les François parviendront à la faire goûter aux étrangers. L'harmonie est admirable dispensée à propos ; elle a des charmes auxquels tous les hommes sont sensibles ; mais elle ne doit point absor-

ber la mélodie , ni le beau chant. Jamais les plus beaux accords du monde n'intéresseront comme les inflexions touchantes & bien ménagées d'une belle voix ; & quiconque réfléchira sans partialité sur ce qui le touche le plus dans une belle *musique* bien exécutée , sentira , quoi qu'on en puisse dire , que le véritable empire du cœur appartient à la mélodie.

Enfin , nous l'emportons par l'étendue générale de notre système , qui , n'étant plus renfermé seulement dans quatre ou cinq octaves , n'a désormais d'autres bornes que le caprice des musiciens. Je ne fais toutefois si nous avons tant à nous en féliciter. Etoit-ce donc un si grand malheur dans la *musique* ancienne de n'avoir à fournir que des sons pleins & harmonieux , pris dans un beau *medium* ? Les voix chantoient sans se forcer , les instrumens ne miauloient point sans cesse aux environs du chevalet ; les sons faux & sourds qu'on tire du démanché , les glapissimens d'une voix qui s'excede , sont-ils faits pour ébranler le cœur ? L'ancienne *musique* savoit l'attendrir en flattant les oreilles ; la nouvelle , en les écorchant , ne fera jamais qu'étonner l'esprit.

Nous avons , comme les anciens , le genre diatonique & le chromatique ; nous avons même étendu celui-ci : mais comme nos musiciens le mêlent , le confondent avec le premier , presque sans choix & sans discernement , il a perdu une grande partie de son énergie , & ne fait plus que très-peu d'effet. Ce sera bientôt un thème d'écolier que les grands maîtres dédaigneront. Pour l'emharmonique , le tempérament l'a fait évanouir ; & que nous serviroit de l'avoir , si nos oreilles n'y sont pas sensibles , & que nos organes ne puissent plus l'exécuter.

Remarquez d'ailleurs que la diversité des genres n'est point pour notre *musique* une richesse réelle ; car c'est toujours le même clavier accordé de la même manière ; ce sont dans tous les genres les mêmes sons & les mêmes intervalles. Nous n'avons proprement que douze sons , tous les autres n'en sont que des octaves ; & je ne fais même si nous regagnons par l'étendue du grave à l'aigu , ce que les Grecs gagnoient par la diversité de l'accord.

Nous avons douze tons ; que dis-je ? nous avons vingt quatre modes. Que de richesses par dessus les Grecs, qui n'en eurent jamais que quinze, lesquels encore furent réduits à sept par Ptolomée ! Mais ces modes avoient chacun un caractère particulier ; le degré du grave à l'aigu faisoit la moindre de leurs différences : le caractère du chant, la modification des tétracordes, la situation des semi-tons, tout cela les distinguoit bien mieux que la position de leur tonique. En ce sens nous n'avons que deux modes, & les Grecs étoient plus riches que nous.

Quant au rythme, si nous voulons lui comparer la mesure de notre *musique*, tout l'avantage paroîtra encore de notre côté : car sur quatre différens rythmes qu'ils pratiquoient, nous avons au moins douze sortes de mesures, mais si leurs quatre rythmes faisoient réellement autant de genres différens, nous n'en saurions dire autant de nos douze mesures, qui ne sont réellement que des modifications de durée de deux seuls genres de mouvement, savoir à deux & à trois temps. Ce n'est pas que notre *musique* n'en pût admettre autant que celle des Grecs ; mais si l'on fait attention au génie des professeurs de cet art, on connoîtra aisément que tout moyen de perfectionner la *musique*, qui en a plus besoin qu'on ne pense, est désormais entièrement impossible.

Nous joignons ici un morceau de chant dans la mesure sesquialtere, c'est-à-dire, à deux temps inégaux, dont le rapport est de deux à trois ; mesure certainement aussi bonne & aussi naturelle que plusieurs de celles qui sont en usage, mais que les musiciens n'adopteront jamais, car leur maître ne la leur a pas apprise. Voyez les pl. de *musique*.

Le grand vice de notre mesure, qui est peut-être un peu celui de la langue, est de n'avoir pas assez de rapport aux paroles. La mesure de nos vers est une chose, celle de notre *musique* en est une autre tout à fait différente, & souvent contraire. Comme la prosodie de la langue françoise n'est pas aussi sensible que l'étoit celle de la langue grecque, & que nos musiciens, la tête uniquement pleine de sons, ne s'embarassent point d'autre chose, il n'y a pas plus de rapport de

leur *musique* aux paroles, quant au nombre & à la mesure, qu'il y en a quant au sens & à l'expression. Ce n'est pas qu'ils ne sachent bien faire une tenue aux mots *calmer* ou *repos* ; qu'ils ne soient fort attentifs à exprimer le mot *ciel* par des sons hauts, les mots *terre* ou *enfer* par des sons bas, à rouler sur *foudre* & *tonnerre*, à faire *élancer un monstre furieux* par vingt élancemens de voix, & d'autres semblables puérilités. Mais pour embrasser l'ordonnance d'un ouvrage, pour exprimer la situation de l'âme plutôt que de s'amuser au sens particulier de chaque mot ; pour rendre l'harmonie des vers, pour imiter, en un mot, tout le charme de la poésie par une *musique* convenable & relative, c'est ce qu'ils entendent si peu, qu'ils demandent à leurs poètes de petits vers coupés, profaïques, irréguliers, sans nombre, sans harmonie, parsemés de petits mots lyriques *coulez, volet, gloire, murmure, écho, ramage*, sur lesquels ils épuisent toute leur science harmonique ; ils commencent même par faire leurs airs, & y font ensuite ajouter des paroles par le versificateur : la *musique* gouverne, la poésie, est la servante, & servante si subordonnée, qu'on ne s'apperoit pas seulement à l'opéra que c'est des vers qu'on entend.

L'ancienne *musique*, toujours attachée à la poésie, la suivoit pas à pas, en exprimait exactement le nombre & la mesure, & ne s'appliquoit qu'à lui donner plus d'éclat & de majesté. Quelle impression ne devoit pas faire sur un auditeur sensible une excellente poésie ainsi rendue ? Si la simple déclamation nous arrache des larmes, quelle énergie n'y doit pas ajouter tout le charme de l'harmonie, quand il l'embellit sans l'étouffer ! Pourquoi la vieille *musique* de Lulli nous intéresse-t-elle tant ? pourquoi tous ses émules sont-ils restés si loin derrière lui ? c'est que nul d'entr'eux n'a entendu comme lui l'art d'assortir la *musique* aux paroles ; c'est que son récitatif est celui de tous qui approche le plus du ton de la nature & de la bonne déclamation. Mais qu'on l'en trouveroit encore loin si on vouloit l'examiner de près ! Ne jugeons donc pas des effets de la *musique* ancienne par ceux de la nôtre, puisqu'elle ne nous offre plus rien de semblable.

La partie de notre *musique* qui répond à la mélodie des Grecs, est le chant ou la mélodie; & je ne sais qui doit l'emporter de ce côté-là; car si nous avons plus d'intervalle, ils en avoient, en vertu de la diversité des genres, de plus variés que les nôtres. De plus, la modulation étant uniforme dans tous nos tons, c'est une nécessité que le chant y soit semblable; car l'harmonie qui le produit a ses routes prescrites, & ces routes sont par-tout les mêmes. Ainsi les combinaisons des chants que cette harmonie comporte, ne peuvent être que très-bonnes: aussi tous ces chants procèdent-ils toujours de la même manière. Dans tous les tons, dans tous les modes, toujours les mêmes chûtes; on n'appergoit aucune variété à cet égard ni pour le genre ni pour le caractère. Quoi! vous traitez de la même manière le tendre, le gracieux, le gai, l'impétueux, le grave, le modéré? votre mélodie est la même pour tous ces genres, & vous vous vantez de la perfection de votre *musique*? Que devoient donc dire les Grecs, qui avoient des modes, des règles pour tous ces caractères, & qui par-là les exprimoient à leur volonté? Me dira-t-on que nous les exprimons aussi? nous y tâchons du moins; mais à parler franchement, je ne vois pas que le succès réponde aux efforts de nos musiciens. D'ailleurs, & ceci s'adresse particulièrement à la *musique* françoise, quels moyens employons-nous pour cela? un seul, c'est le mouvement: on le ralentit dans les airs graves: on le presse dans les airs gais. Faites un air quelconque; le voulez-vous tendre? chantez-le lentement, respirez fort, criez; le voulez-vous gai? chantez-le vite, en marquant la mesure; voulez-vous du furieux? courez à perte d'haleine. Le sieur Jellotte a mis à la mode des airs plats & triviaux du pont-neuf; il en a fait des airs tendres & pathétiques, en les chantant lentement avec le goût qu'on lui connoît. Au contraire, j'ai vu une musette fort tendre des talens lyriques devenir insensiblement un assez joli menuet. Tel est le caractère de la *musique* françoise; variez les mouvemens, vous en ferez ce qu'il vous plaira, *Fiet avis, Et cum volet, arbor*. Mais les anciens avoient aussi cette diversité de mouvemens, & ils avoient de plus pour tous les caractères,

des règles particulières dont l'effet se faisoit sentir dans la mélodie.

Que veux-je conclure de tout cela? que l'ancienne *musique* étoit plus parfaite que la nôtre? nullement. Je crois au contraire que la nôtre est sans comparaison plus savante & plus agréable; mais je crois que celle des Grecs étoit plus expressive & plus énergique. La nôtre est plus conforme à la nature du chant: la leur approchoit plus de la déclamation; ils ne cherchoient qu'à remuer l'ame, & nous ne voulons que plaire à l'oreille. En un mot, l'abus même que nous faisons de notre *musique* ne vient que de sa richesse; & peut-être sans les bornes où l'imperfection de celle des Grecs la tenoit renfermée, n'auroit-elle pas produit tous les effets merveilleux qu'on nous en rapporte.

On a beaucoup souhaité de voir quelques fragmens de l'ancienne *musique*, le P. Kircher & M. Burette ont travaillé à satisfaire là-dessus la curiosité du public. On trouvera dans nos *pl. de musique* deux morceaux de *musique* grecque traduits sur nos notes par ces auteurs. Mais quelqu'un auroit-il l'injustice de vouloir juger de l'ancienne *musique* sur de tels échantillons? Je les suppose fideles, je veux même que ceux qui en voudroient juger connoissent suffisamment le génie de la langue grecque; qu'ils réfléchissent pourtant qu'un italien est juge incompetent d'un air françois, & qu'ils comparent les temps & les lieux. On a ajouté dans la même *planche*; un air chinois tiré du pere du Halde; & dans une autre *planche*, un air persan tiré du chevalier Chardin; & ailleurs, deux chansons des sauvages de l'Amérique, tirées du P. Mersenne. On trouvera dans tous ces morceaux une conformité de modulation avec notre *musique*, qui pourra faire admirer aux uns la bonté & l'universalité de nos règles, & peut-être rendre suspecte à d'autres la fidélité ou l'intelligence de ceux qui ont transmis ces airs.

La manière dont les anciens notoient leur *musique* étoit établie sur un fondement très-simple, qui étoit les rapports des sons exprimés par des chiffres ou ce qui est la même chose, par les lettres de leur alphabet. Mais au lieu de se prévaloir de cette idée pour se borner à un petit nombre de caractères faciles à conce-

voir, ils se perdirent dans une multitude de signes différens, dont ils embrouillèrent gratuitement leur *musique*. Boëce prit dans l'alphabet latin des caractères correspondans à ceux des Grecs, Grégoire le grand perfectionna la méthode. En 1024 Guy d'Arezzo, bénédictin, introduisit l'usage des portées (*voyez PORTÉES*), sur les lignes desquelles il marqua les notes en forme de points, désignant par leur position l'élévation ou l'abaissement de la voix. Kircher cependant prétend que cette invention étoit connue avant Guy : celui-ci inventa encore la gaminie, & appliqua aux notes de l'échelle les noms tirés de l'hymne de saint Jean-Baptiste, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Enfin cet homme, né pour la *musique*, inventa, dit-on, différens instrumens appelés *polypestra*, tels que le *clavecin*, l'*épinette*, &c. *Voyez NOTES, GAMME.*

Les signes de la *musique* ont reçu leur dernière augmentation considérable en 1330, selon l'opinion commune. Jean Muria, ou de Muris, ou de Meurs, docteur de Paris, ou l'Anglois, selon Gesner, inventa alors les différentes figures des notes qui désignent la durée ou la quantité, & que nous appelons aujourd'hui *rondes, blanches, noires, &c.* *Voy. MESURE, VALEUR DES NOTES.*

Lafus est, comme nous l'avons dit, le premier qui ait écrit sur la *musique*; mais son ouvrage est perdu, aussi bien que plusieurs autres livres des Grecs & des Romains sur la même matière. Aristoxène, disciple d'Aristote, est le plus ancien écrivain qui nous reste sur cette science. Après lui vient Euclide, connu par ses élémens de géométrie. Aristide Quintilien écrivoit après Cicéron : Alypius vint ensuite; après lui Gaudentius le philosophe, Nicomaque le pythagoricien, & Bacchius.

Marc Meibomius nous a donné une belle édition de ces sept auteurs grecs, avec une traduction latine & des notes.

Plutarque a écrit un dialogue de la *musique*. Ptolomée, célèbre mathématicien, écrivit en grec les principes de l'harmonie, vers le temps de l'empereur Antonin le pieux. Cet auteur garde un milieu entre les Pythagoriciens & les Aristoxéniens. Long-temps après, Manuel Bryennius écrivit aussi sur le même sujet.

Parmi les Latins, Boëce a écrit du temps de Théodoric; & vers les mêmes temps un certain Cassiodore, Martian, & saint Augustin.

Parmi les modernes, nous avons Zarlino, Salinas, Nalgulio, Vincent Galilée, Doni, Kircher, Banchieri, Mersenne, Parran, Perrault, Wallis, Descartes, Holder, Mengoli, Mancolm, Burette, & enfin le célèbre M. Rameau, dont les écrits ont ceci de singulier, qu'ils ont fait une grande fortune sans avoir été lus de personne.

Nous avons encore plus récemment des principes d'acoustique d'un géomètre, qui nous montrent jusqu'à quel point pourroit aller la géométrie dans de bonnes mains, pour l'invention & la solution des plus difficiles théorèmes de la *musique* spéculative. (S)

Il y a plusieurs abréviations en musique, & quelques artistes ont fait de ce mot un terme d'art.

Les copistes, ni ceux qui gravent ou impriment de la *musique*, ne doivent jamais, à mon avis, se servir d'abréviations dans les parties séparées : le musicien chargé de les exécuter, n'a pas besoin qu'on en augmente la difficulté par la multiplicité des lignes. Mais il en est autrement pour les partitions, sur-tout pour celles qui sortent de la main du compositeur; plus celui-ci pourra abréger la partition, mieux il fera; il perdra moins de temps, & son génie n'aura pas le temps de se refroidir : d'ailleurs, personne hors l'accompagnateur & le chanteur, n'exécute sur la partition; la partie de chant étant la principale, n'est guère susceptible d'abréviations, & ordinairement le compositeur lui-même accompagne.

Les abréviations les plus usitées sont : 1^o. Les crochets. *Voy. crochet, Musiq.* On se sert aussi des crochets, pour marquer en abrégé un passage composé de notes, dont la moitié sont d'un degré différent de l'autre. On écrit pour cela une blanche au degré inférieur & une au supérieur, & on lui donne autant de crochets qu'il est nécessaire. *Voyez figure 1 & 2, planche I. de Musiq. au supplément des planches.*

Quelques musiciens ayant égard à la valeur exacte des notes inférieures & des notes supérieures, marquent ce même

trait de chant comme il l'est fig. 3. planche I. de *musique*, suppl. des planches. Cette dernière abréviation me semble de beaucoup préférable à la première, en ce qu'elle ôte d'abord l'équivoque de celle-ci, car on ne peut pas y voir si la première abréviation n'indique pas qu'il faut exécuter ce trait de chant en double corde, qu'on abrège aussi de cette manière; alors, au lieu de l'effet figure 1 & 2, on auroit l'effet figure 4, planche I. de *musique*, supplément des planches, qui est très-différent. En faisant un léger changement à la dernière abréviation, on peut la rendre d'un usage plus général, & lever encore un doute dans les abréviations, fig. 1 & 2. Il n'y a que l'usage qui décide si l'expression doit être telle qu'elle est dans ces deux figures, ou telle qu'on la trouve fig. 5; mais si l'on convenoit d'écrire la première, celle des deux notes qu'on doit exécuter la première, il n'y auroit plus aucune difficulté. Voyez fig. 6, planche I de *musiq.* Supplément des planches.

Quelques musiciens au lieu d'abrégier une suite de plusieurs notes au même degré par des crochets, ne marquent que la première note, & prolongent les crochets, comme on peut voir fig. 7, planche I. de *musique*, mais cet usage est très-mauvais.

2°. Le mot *Crome*, voyez CROME, *musique*.

3°. Le mot *Segue*, lorsque le même passage est répété souvent, soit avec les mêmes notes, soit avec d'autres. Voyez SEGUE, *musique*.

4°. Le mot *Arpeggio*, voyez ARPEGGIO, *musique*. (F.D.C.)

MUSIQUE DES HÉBREUX, *Critiq. sacrée*, les anciens hébreux aimoient la *musique*, & avoient plusieurs instrumens de *musique*. Ils s'en servoient dans les réjouissances publiques & particulières, dans leurs festins & même dans leurs deuils. Laban se plaint que Jacob, son gendre, l'ait quitté brusquement, sans lui donner le loisir de le conduire au chant des cantiques & au son des tambours & des cythares. Moïse fit faire des trompettes d'argent pour en sonner dans les sacrifices solennels, & dans les festins sacrés. David destina une grande partie des lévites à chanter & à jouer des instrumens dans le temple. Aloph, Hé-

man & Idithun étoient les chefs de la *musique* du tabernacle sous ce prince, & du temple sous Salomon. Le premier avoit quatre fils, le second quatorze, & le troisième six. Ces vingt-quatre lévites étoient à la tête de vingt-quatre bandes de musiciens qui servoient tour-à-tour.

On ne peut douter que David ne fût très-bien jouer de la harpe, car il dissipa par ce moyen la mélancolie de Saül; cependant la *musique* des hébreux & leurs instrumens de *musique* nous sont entièrement inconnus. Tout ce que l'on en peut conjecturer, c'est que ces instrumens se réduisoient à trois classes; les instrumens à corde, les instrumens à vent & les différentes espèces de tambours. Les premiers sont le nable, le psaltérion, le cimar, la symphonie ancienne, la sambuque. Il seroit difficile de donner la figure des diverses sortes de trompettes que l'on remarque dans l'écriture: le plus connu de ces instrumens est l'orgue ancien, nommé en hébreu *buggals*. Ils avoient plusieurs espèces de tambours; le taph, le zazelim, le schalischrim & le mézilothaim, rendus dans la vulgate par *tympana*, *cymbala*, *sistra* & *tintinnabula*. (D. J.)

MUSIQUE, prix de, *Antiq. grecq.*, récompense honorable introduite dans les jeux de la Grèce, pour encourager & perfectionner l'étude de cet art. Athènes donnoit un prix de *musique* pendant les Bacchanales; ce prix étoit un trépié, & les dix tribus le disputoient à l'envi. Chacune avoit son chœur de musiciens, son chorege, c'est-à-dire, son intendant du chœur & son poète. On gravoit sur le trépié le nom de la tribu victorieuse, celui de son poète & celui de son chorege. Voici les termes d'une de ces inscriptions, tirées de Plutarque. "La tribu Antiochide remporta le prix, Aristide chorege, fit les frais des jeux; & le poète Archistrate composa les comédies."

Je ne dois pas oublier de remarquer que les jeux où l'on disputoit les prix de la *musique*, avoient leurs loix particulières dont on ne pouvoit s'écarter impunément. Un musicien, par exemple, quelque fatigué qu'il fût, n'avoit pas la liberté de s'asseoir: il n'osoit essuyer la sueur de son visage qu'avec un bout de sa robe: il ne lui étoit pas permis de cracher à terre, &c. Tacite, *ann. lib.*

XVI, nous représente l'empereur Néron soumis à ces loix sur le théâtre, & affectant une véritable crainte de les violer. *Ingreditur theatrum, cunctis cytharæ legibus obtemperans, ne fessus resideret, ne sudorem nisi eâ quam indutus gerebat veste detergeret, ut nulla oris aut narium excrementa viderentur; postremo flexus genu, & cætum illum manu veneratus, sententias judicum opperiebatur, ficto pavore.* (D. J.)

MUSIQUE, effets de la, *Méd. Diete, Gymnast. Therapeut.*, l'action de la musique sur les hommes est si forte, & surtout si sensible, qu'il paroît absolument superflu d'entasser des preuves pour en constater la possibilité. L'expérience journalière la démontre à ceux qui peuvent sentir, & quant à ces personnes mal organisées qui, plongées en conséquence dans une insensibilité malade, sont malheureusement dans le cas d'exiger ces preuves, elles n'en feroient, à coup sûr, nullement convaincues. Que peuvent, en effet, les raisons les plus justes, où le sentiment ne fait aucune impression? Qu'on transporte l'homme le plus incrédule, par conséquent le moins connoisseur, mais possédant une dose ordinaire de sensibilité, dans ces palais enchantés, dans ces académies de musique, où l'on voit l'art se disputer & se montrer supérieur à la nature; qu'il y écoute les déclamations harmonieuses de cette actrice inimitable, soutenue par l'accompagnement exact & proportionné de ces instrumens si parfaits, pourra-t-il s'empêcher de partager les sentimens, les passions, les situations exprimées avec tant d'ame & de vérité & pour me servir des paroles énergiques d'un écrivain du siècle passé, son ame dépourvue de toute idée étrangère, perdant tout autre sentiment, ne volera-t-elle pas toute entière sur ses oreilles? son ame seule ne sera pas émue, son corps recevra des impressions aussi vives, un frémissement machinal involontaire s'emparera de lui, ses cheveux se dresseront doucement sur sa tête, & il éprouvera malgré lui une secrète horreur, une espèce de resserrement dans la peau; pourra-t-il ne pas croire, quand il sentira si vivement?

Parcourons les histoires anciennes & modernes, ouvrons les fastes de la médecine, nous verrons par tout les effets

surprenans opérés par la musique. L'antiquité la plus reculée nous offre des faits prodigieux; mais ils sont ou déguisés ou grossis par les fables que les poètes y ont mêlées, ou enveloppées dans les mystères obscurs de la magie, sous les apparences de laquelle les anciens charlatans cachent les véritables effets de la musique, pour séduire plus sûrement les peuples, en donnant un air de mystère & de divin aux faits les plus naturels, produits des causes ordinaires: expédient qui a souvent été renouvelé, presque toujours accrédité par l'ignorance, & démasqué par les philosophes; mais jamais épuisé. " Il y a lieu de présumer, dit fort judicieusement le savant médecin Boerhaave, que tous les prodiges qui sont racontés des enchantemens, & des vers dans la guérison des maladies, doivent être rapportés à la musique, (*lib. impet. faciens, pag. 362. n°. 412.*) partie dans laquelle excelloient les anciens médecins. „ Pindare nous apprend qu'Esculape, ce héros fameux pour la guérison de toutes sortes de maladies, *ἤρωα παντὸς ἀπαιαλετῆρα νόσον* en traitoit quelques-unes par des chansons molles, agréables, voluptueuses, ou suivant quelques interpretes, par de doux enchantemens, ce qui dans le cas présent reviendrait au même :

Τους μὲν (νόσους) μαλακαῖς,
Ἐπαίδαις ἀμπεῖπων.

Pynd. Python. Ode. III.

Il est plus que vraisemblable qu'Esculape avoit appris la musique, ou d'Apollon son pere, ou du centaure Chiron son précepteur, tous les deux aussi célèbres dans la musique que dans l'art de guérir. Le pouvoir de la musique sur les corps les plus insensibles, nous est très-bien dépeint dans l'histoire d'Orphée, chantée par tous les poètes, qui par le son mélodieux de sa voix attiroit les arbres, les rochers; bâtissoit des villes; pénétoit jusqu'aux enfers, réchissoit les juges rigoureux de ce séjour; suspendoit les tourmens des malheureux; franchissoit les barrières de la mort, & transgressoit les arrêts irrévocables des destins: ces fables, ces allégories, fruits de l'imagination vive des poètes, sont les couleurs dont ils ont voulu peindre la vérité & nous la transmettre; les

interpretes y reconnoissoient tous la force de la *musique*, & dom Calmet ne voit dans cette descente d'Orphée aux enfers pour en retirer sa chere Eurydice, &c. que la guerison de la blessure qu'un serpent lui avoit fait, accident comme on le verra plus bas, où la *musique* est extrêmement efficace. Quelques philosophes n'ont pas laissé d'adopter tout le fabuleux de cette histoire, & de prendre l'allégorie pour la réalité; ils n'ont pas cru la *musique* incapable de produire des merveilles aussi grandes, & *Fabius Paulinus* prétend qu'Orphée a pu les opérer par sept moyens principaux. Mais en nous éloignant de ces temps obscurs & fabuleux, que nous ne connoissons presque que par les récits des poètes, nous pouvons consulter des histoires véridiques, nous y verrons des faits à peu près semblables qui constatent l'action de la *musique*: 1°. sur les corps bruts: 2°. sur les animaux: 3°. sur l'homme considéré dans ses rapports avec la morale ou la médecine. Parmi le grand nombre d'observations qui se présentent, nous choisirons celles qui sont les mieux constatées, appuyées sur des témoignages authentiques; nous en avons assez de cette espece pour pouvoir négliger celles qui pourroient fournir le moindre sujet de doute: nous serons même obligés d'en passer beaucoup sous silence, pour satisfaire à la brièveté qu'exigent le temps & l'ordre prescrit dans ce dictionnaire. Le lecteur curieux pourra consulter le traité de Plutarque sur la *musique*, les excellens ouvrages des peres Kircher & Merenne, l'histoire de la *musique* par M. Bourdelot; nous le renvoyons sur-tout à une these soutenue & composée aux écoles de médecine de Montpellier, par M. Royer, *Testamen. de vi soni & musica in corpus humanum*, autor. *Josep. Ludov. Royer*, dont nous avons tiré beaucoup de lumieres. Nous pouvons l'assurer, que cette these renferme, outre une abondante collection de faits curieux & intéressans sur l'action de la *musique*, un traité physique très-bien raisonné sur le son & la *musique*, qui a été particulièrement approuvé & admiré des connoisseurs. Qu'il est gracieux de pouvoir payer un foible, mais légitime tribut à l'amitié, en rendant un juste hommage à l'exacte vérité!

1°. L'action du son & de la *musique* sur l'air, n'a pas besoin de preuves; il est assez démontré qu'il est le principal milieu par lequel ils se communiquent. Le mouvement excité dans l'air par le son, est tel qu'il pourroit parcourir 1038 piés dans une seconde, s'il étoit direct, il surpasse ainsi la vitesse du vent le plus furieux qui, selon le calcul de M. Derrham qui a porté cette force le plus loin, ne parcourt dans le même temps que 66 piés: mais comme son action n'est pas continue, & qu'il n'agit que par des vibrations successives, il ébranle plutôt qu'il ne renverse. Un second effet de la *musique* considérée comme son, sur l'air, est de le raréfier; cet effet s'est manifesté dans des grandes fêtes, lorsque les peuples pouffoient de fortes acclamations, on a vu tomber les oiseaux qui traversoient alors l'air. On s'est servi anciennement de cette observation pour attraper les pigeons que deux villes assiégées, dont on avoit coupé la communication par terre, s'envoyoient pour s'instruire de leur état mutuel. On voit de même tous les jours les nuages dissipés, & le tonnerre détourné des églises & des camps, par le son des cloches & le bruit du canon: ces mêmes précautions deviennent funestes si on les prend trop tard, lorsque les nuages ne sont plus hors de la sphere du son. V. SON. L'air porte aux corps environnans l'impression de la *musique*; & fait dans les églises ou salles de concert, osciller en mesure la flamme des bougies, la fumée & les petits corps qu'on voit s'élever de terre dans la direction des rayons du soleil. Si on met dans une petite distance deux violons montés à l'unisson: & qu'on joue de l'un, l'autre rendra le même son; si on remplit plusieurs verres semblables en capacité, & faits à l'unisson, d'eau ou de liqueurs différentes, & qu'on racle avec les doigts le bord d'un seul, la liqueur tremouffera dans tous les autres; & dans cette expérience que Kircher a le premier tentée, on remarque que les liqueurs hétérogenes sautillent d'autant plus dans ces verres, qu'elles sont plus subtiles; de façon que l'esprit-de-vin seroit beaucoup ému, le vin beaucoup moins, l'eau très-peu, &c. Cette expérience appliquée au corps hu-

main, peut donner la solution de plusieurs problèmes. On voit aussi, quand on chante ou qu'on joue de quelqu'instrument près de l'eau, une crispation très-marquée sur la surface: on remarque la même chose sur le vif-argent. Le P. Kircher dit avoir vu un rocher que le son d'un tuyau d'orgue mettoit en mouvement. Le pere Mersenne assure qu'à Paris il y avoit dans une église des religieux de S. Francois, une orgue dont le son ébranloit le pavé de l'église. M. Bourdelot raconte qu'un musicien s'étant mis à chanter dans un cabaret, tous les verres & les pots résonnerent à l'instant, furent agités & sur le point de se casser. Il y a plusieurs exemples de musiciens qui ont mis en pieces, par le chant ou par le son de quelque instrument, des vitres, des glaces, &c. Voyez la these citée, partie II. ch. ij. pag. 69. Il y a une expérience très-connue à ce sujet, d'un gobelet de verre qu'on suspend avec un fil, & qui s'en va en éclats par le ton *unisson* de la voix humaine. Le P. Mersenne, S. Augustin & quelques autres peres de l'Eglise, pensent que la chute des murs de Jéricho est un fait tout naturel, dû au son des instrumens dont Gédéon avoit fait munir, par ordre de Dieu, les *Israélites*.

2°. Les effets de la *musique* sont encore plus fréquens & plus sensibles dans les animaux: voyez avec quelle attention, avec quel plaisir le canari écoute les airs de *sérinette* qu'on lui joue: il approche la tête des barreaux de sa cage, reste immobile & muet dans cette situation jusqu'à ce que l'air soit fini; après cela il témoigne son contentement en battant des ailes; il tâche de répéter la chanson & de s'accorder ensuite avec son maître. Le P. Kircher parle d'un petit animal qui, pendant la nuit, fait entendre distinctement les sept tons de *musique*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, &c. en montant & en descendant; on l'appelle communément *baut* ou animal de la *pareisse*, parce qu'il est deux jours pour monter au sommet des arbres où il va se percher: Linnæus lui a donné le nom expressif de *bradypus*. Il y a des auteurs qui prétendent que tous les animaux ont de l'attrait pour la *musique*; l'analogie, le rapport d'organisation avec l'homme, favorisent cette opinion; ils pensent

aussi que chaque animal a une espèce de prédilection pour certains sons, & qu'en les choisissant avec habileté, on viendrait à bout de les apprivoiser tous. Cette idée est fondée sur ce que l'on a observé que les chasseurs attiroient adroitement les cerfs en chantant, les biches au son de la flûte; que l'on calmoit avec le chalumeau la féroceité des ours; celle des éléphants par la voix humaine. Il est certain aussi que tous les oiseaux sont attirés dans les pièges par des *appeaux* appropriés: c'est une des ruses les plus ordinaires & les plus efficaces de ceux qui chassent au filet. On se sert aussi quelquefois & dans certains pays de la *musique* pour la pêche, qu'on rend par ce moyen beaucoup plus heureuse.

L'histoire du dauphin qui porta Arion, ce célèbre joueur de flûte, est une allégorie sous laquelle on a voulu représenter l'amour de ces poissons pour la *musique*, connu dans d'autres occasions. Il y a des animaux qui témoignent par les mouvemens, cadences, & leurs sauts en mesure, l'impression & le plaisir qu'ils éprouvent par la *musique*. Aldrovande assure avoir vu un âne qui dansoit fort bien au son des instrumens. M. Bourdelot rapporte la même chose de plusieurs rats qu'un homme avoit apportés à la foire Saint-Germain, il dit qu'il y en avoit huit entr'autres qui formoient sur la corde une danse très-composée qu'ils exécutoient parfaitement bien. Olaus Magnus & Petrus Diaconus racontent que les troupeaux mangent plus long-temps & avec plus d'avidité au son du flageolet, ce qui a fait dire aux Arabes que la *musique* les engraissoit; & c'est peut-être de cette observation qu'a pris naissance l'usage ordinaire des bergers de jouer de cet instrument. Les chameaux, au rapport de Thevenot & autres qui ont voyagé dans l'Orient, supportent sans peine les plus pesans fardeaux, & marchent avec la même aisance que s'ils n'étoient point chargés lorsqu'on joue des instrumens. Dès qu'on cesse, leur force diminue, leur pas se rallentit, & ils sont obligés de s'arrêter. Peut-être pend-on, pour la même raison, une grande quantité de clochettes au col des mulets qui font de longues routes avec des pesans far-

deaux. On a aussi observé des animaux qui démontroient le pouvoir de la *musique* par une aversion, une espèce d'antipathie qu'ils avoient pour elle ou pour certains sons ; Baglivi fait mention d'un chien qui pouffoit des hurlemens, gémissoit, devenoit triste toutes les fois qu'il entendoit le son d'une guitare ou de tout autre instrument. Ces exemples ne sont pas rares : le fait que raconte Mead, & qu'il tient d'un témoin oculaire, irréprochable, est plus singulier : un musicien s'étant aperçu qu'un chien étoit si fort affecté d'un certain ton, que toutes les fois qu'il le jouoit, cet animal s'inquiétoit, crioit, témoignoit un malaise par des hurlemens ; il essaya un jour, pour s'amuser & pour voir ce qui en résulteroit, de répéter souvent ce ton & de s'y arrêter long-temps ; le chien ; après avoir été furieusement agité, tomba dans les convulsions & mourut.

3°. C'est principalement sur les hommes plus susceptibles des différentes impressions, & plus capables de sentir le plaisir qu'excite la *musique*, qu'elle opere de plus grands prodiges, soit en faisant naître & animant les passions, soit en produisant sur le corps des changemens analogues à ceux qu'elle opere sur les corps bruts. La *musique* des anciens plus simple, plus imitative, étoit aussi plus pathétique & plus efficace ; ils s'attachoient plus à remuer le cœur, à émouvoir les passions, qu'à satisfaire l'esprit & inspirer du plaisir ; leurs histoires sont aussi plus remplies de faits avantageux à la *musique* que les nôtres, & qui prouvent en même temps que cette simplicité n'est peut-être rien moins qu'une suite de l'imperfection prétendue de leurs instrumens, & du peu de connoissance qu'on leur a attribué des principes de l'harmonie. Ils avoient distingué deux airs principaux, dont l'un, appelé *phrygien*, avoit le pouvoir d'exciter la fureur, la colere, d'animer le courage, &c. l'autre, connu sous le nom d'*air dorique* (*modus doricus*,) inspiroit les passions opposées, & ramenoit à un état plus tranquille les esprits agités. Galien rapporte qu'un musicien ayant, avec l'air phrygien, mis en fureur des jeunes gens ivres, changea de ton à sa prière, joua le dorique, & dans

l'instant ils reprirent leur tranquillité. Pythagore, au rapport de Quintilien, voyant un jeune homme furieux, prêt à mettre le feu à la maison de sa maîtresse infidelle, pria un musicien de changer la mesure des vers & de chanter un *spondée*, aussi-tôt la gravité de cette *musique* calma les agitations de cet amant méprisé. Plutarque raconte qu'un nommé *Terpanter*, musicien, appelé par un oracle de l'isle de Lesbos à Lacédémone, y calma par la douceur de sa voix une violente sédition. Il y a beaucoup d'exemples de personnes qui ont été portées par la *musique* à de violens accès de fureur, au point de se jeter sur les assistans ; on raconte ce fait d'Alexandre, du roi *Ericus* surnommé le Bon, d'un doge de Venise, &c. *V. la these citée part. II. cap. iv. pag. 100. & seq.* Les instrumens de *musique*, flûtes, trompettes, tambours, timbales, ou autres semblables, ont toujours été en usage dans les armées ; on y faisoit même autrefois entrer des chœurs de musiciens qui chantoient des hymnes à l'honneur de Mars, de Castor & de Pollux, &c. Cette *musique* servoit non-seulement à inspirer de la fermeté, du courage, de l'ardeur aux guerriers, mais on en retiroit encore le précieux avantage de prévenir le désordre & la confusion ; on s'en sert encore aujourd'hui pour faire marcher le soldat en mesure, pour augmenter ou diminuer sa vitesse, & pour diriger toutes les évolutions militaires, on pourroit ajouter aussi, pour diminuer les fatigues d'une marche pénible. Cet effet quoique peu senti est très-réel ; nous pourrions rappeler ici l'exemple des chameaux dont nous avons parlé ci-dessus ; mais ne voyons-nous pas tous les jours arriver la même chose dans nos bals ? telle personne qui ne danseroit pas une heure sans être d'une lassitude extrême, s'il n'y avoit ni voix ni instrumens, animée & soutenue par une bonne symphonie, passera la nuit entière à danser sans s'apercevoir qu'elle se fatigue, & même sans l'être. Un vieillard, mordu par une tarentule, à qui l'on joue un air approprié, se leve & danse des heures entières avec la même facilité qu'un jeune homme de quinze ans ; en même temps qu'on voit dans ce cas, les

effets bien marqués de la *musique*, on peut appercevoir l'origine & les raisons de son introduction dans la danse. De même la vertu qu'elle a de calmer les fureurs, d'appaier la colere, de prévenir & d'arrêter les emportemens qu'entraîne l'ivresse, a peut-être donné lieu aux chansons qui se chantent pendant le dessert, qui est la partie du repas, où l'on mange le moins & où l'on boit davantage, & sur-tout de vins différens. Il n'y a point d'usage, quelque ridicule qu'il paroisse, qui n'ait été fondé sur quelque raison plus ou moins apparente d'utilité; il n'y a point de passions que les anciens ne crussent pouvoir exciter par leur *musique*, ils la regardoient sur-tout, comme l'a remarqué M. Rollin, comme très-propre "à adoucir les mœurs, & même humaniser les peuples naturellement sauvages & barbares.", Polybe, dit M. Rollin, historien grave & sérieux, qui certainement mérite quelque créance, "attribue la différence extrême qui se trouvoit entre deux peuples de l'Arcadie; les uns infiniment aimés & estimés par la douceur de leurs mœurs, par leur inclination bienfaisante, par leur humanité envers les étrangers & leur piété envers les dieux; les autres, au contraire, généralement décriés & hais à cause de leur férocité & de leur irreligion: Polybe, dis-je, attribue cette différence à l'étude de la *musique*, cultivée avec soin par les uns, & absolument négligée par les autres.", Rollin, *Hist. anc. tom. IV. pag. 538.* Enfin, cette même *musique*, qu'on a rendue aujourd'hui si douce, si voluptueuse, si attendrissante, & qui paroît n'être faite que pour captiver les cœurs, pour inspirer l'amour, étoit si bien variée par les anciens, qu'ils s'en servoient comme d'un préservatif contre les traits de l'amour, & comme d'un remède assuré pour la continence: les maris absens, au lieu de ces affreuses ceintures si fort à la mode & peut-être si nécessaires dans certains pays, laissoient à leurs femmes des musiciens qui leur jouoient des airs, capables de modérer des desirs qu'elles n'auroient pu satisfaire qu'aux dépens de leur honneur; & on assure qu'Égisthe ne put vaincre les refus de Clytemnestre, qu'après avoir fait mourir *Démodocus*, musicien, qu'*Agamemnon* avoit placé auprès de son

épouse pour lui jouer la chasteté; *Phémius*, frere de ce musicien, eut le même emploi auprès de Pénélope, dont il s'acquitta avec plus de bonheur, dit-on, & de succès. Il ne dut sans doute son salut qu'à l'ignorance où étoient les amans de Pénélope sur la part qu'il avoit à la fidélité qu'elle gardoit à son mari. Il n'y a pas apparence que nos jaloux modernes aient recours à de pareils expédiens.

L'application de la *musique* à la médecine est extrêmement ancienne, perdue dans ces temps obscurs & fabuleux que l'histoire n'a pas pu pénétrer, la *musique* faisoit, comme nous l'avons remarqué, partie de la médecine magique, astrologique, qui étoit en vogue dans ces temps reculés qu'on n'a jamais bien connus, & qu'on a conséquemment appelés *siècles de barbarie & d'ignorance*.

Pythagore est le premier qui ait au rapport de *Cælius Aurelianus*, employé ouvertement la *musique* pour guérir les maladies. Il fit ses expériences dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit autrefois la grande Grèce, & qui est aujourd'hui la Calabre; Diémérbroek, qui donne quelques observations de pestes guéries par la *musique*, assure que ce remède admirable étoit connu par les anciens, & employé dans le même cas avec beaucoup de succès. Théophraste vante beaucoup la *musique*, & sur-tout l'air phrygien, pour guérir ou soulager les douleurs de sciatique; beaucoup d'auteurs après lui ont constaté par leurs propres expériences l'efficacité de ce secours, ils prétendent que le son de la flûte, & particulièrement les airs phrygiens, sont les plus appropriés. *Cælius Aurelianus* dit avoir observé, que lorsqu'on chantoit sur les parties douloureuses, elles sautilloient en palpitant, & se rallentissoient ensuite à mesure que les douleurs se dissipoient: *loca dolentia decantasse (ait) quæ cum saltum sumerent palpitando, discusso dolore mitescerent; lib. V, cap. j.* L'usage & les bons effets de la *musique* dans la goutte sont aussi connus depuis très-long-temps; Bonnet dit lui-même avoir vu plusieurs personnes qui s'en étoient très-bien trouvées. On employoit encore la *musique* du temps de Galien dans la morsure des vipères, du scorpion, de la pouille, & il la recommande lui-même dans ces accidens; De-

fault, médecin de Bourdeaux, assure s'en être servi avec succès dans la morsure des chiens enragés; & elle est enfin devenue le remède spécifique contre la morsure de la tarentule, où il faut remarquer qu'elle agit ici principalement en excitant le malade à la danse, & elle est inefficace si elle ne produit pas cet effet. Il y a une foule d'auteurs qui ont écrit sur ce sujet; Baglivi a donné un traité particulier qui mérite d'être consulté. Cet auteur remarque qu'il faut, pour réveiller & animer ces malades, choisir un air vif, gai, & qui leur plaise beaucoup. Asclépiade prétendoit que rien n'étoit plus propre que la *musique* pour rétablir la santé des phrénétiques, & de ceux qui avoient quelque maladie d'esprit. Cette prétention est une vérité constatée par un grand nombre d'observations. Deux phrénétiques, dont il est fait mention dans l'*Histoire de l'académie royale des Sciences*, ann. 1707, pag. 7, & 1708, pag. 22, furent parfaitement guéris par des concerts ou des chansons qu'ils avoient demandé avec beaucoup d'empressement; & ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que les symptômes apaisés par la symphonie redoubloient lorsqu'on la discontinuoit. M. Bourdelot raconte qu'un médecin de ses amis guérit une femme, devenue folle par l'inconstance d'un amoureux, en introduisant secrètement dans sa chambre des musiciens, qui lui jouoient trois fois par jour des airs bien appropriés à son état (*Hist. de la mus. chap. iij. pag. 48.*) il parle au même endroit d'un organiste qui, étant dans un délire violent, fut calmé en peu de temps par un concert que quelques amis exécutèrent chez lui: le même auteur rapporte qu'un prince fut tiré d'une affreuse mélancolie par le moyen de la *musique*; les accès de mélancolie ou de manie dont Saül étoit tourmenté, ne pouvoient, selon les livres sacrés, être calmés que par la harpe de David; lib. I. *Regum*, cap. xvj. v. 23. William Albrecht dit avoir guéri lui-même par la *musique* un malade mélancolique, qui avoit éprouvé inutilement toute sorte de remèdes; il lui fit chanter, pendant un des violens accès, une petite chanson qui réveilla le malade, lui fit plaisir, l'excita à rire, & dissipa pour toujours le paroxysme;

de *effectu music.* § 314. Arétée conseille beaucoup la *musique* dans une espèce de mélancolie, qui est telle qu'on voit, dit-il, ceux qui en sont atteints se déchirer le corps, ou se faire des incisions dans les chairs, poussés par une pieuse fantaisie, comme s'ils se rendoient par ce moyen plus agréables aux dieux qu'ils servent, & que ces dieux exigeassent cela d'eux. Cette espèce de fureur ne les tient que par rapport à cette opinion, ou à ce sentiment de religion. Ils sont d'ailleurs bien sensés. On les réveille, ou on les fait revenir à eux par le son de la flûte, & par d'autres divertissemens, &c. Les Américains se servent de la *musique* dans presque toutes les maladies pour ranimer le courage & les forces du malade, & dissiper la crainte & l'affaiblissement qui la suit, souvent plus funestes que la maladie même. On raconte que la reine Elisabeth, étant au lit de la mort, fit venir des musiciens, pour se distraire de la pensée affreuse de la mort, & pour éloigner les horreurs que ne peut manquer d'entraîner la cessation de la vie & la dissolution de la machine, de quel œil qu'on envisage ce changement terrible. On voit un exemple de passion hystérique jointe avec délire, perte presque totale de sentiment, entièrement guérie par le son harmonieux du violon, dans une espèce de relation que M. Pomme, médecin d'Arles, a donnée de la maladie de Mademoiselle de ***. Chryssippe assure que le son de la flûte (*καταυλισμός*) est un très-bon remède dans l'épilepsie & la sciatique. Enfin, M. Default prétend que la *musique* est très-utile dans la phthisie; *differt. sur la phthisie*. On voit par cette énumération, quoiqu'incomplete, qu'il est peu de maladies où l'on n'ait employé, & avec succès, la *musique*. Jean-Baptiste Porta, médecin fameux, conçut la bizarre idée d'en faire une panacée, un remède universel. Il imagina donc & prétendit qu'on pourroit guérir toutes les maladies par la *musique* instrumentale, si l'on faisoit les flûtes, ou autres instrumens destinés à la *musique iatrique*, avec le bois des plantes médicinales, de façon qu'on choisit pour chaque maladie le son d'une flûte, faite avec la plante dont l'usage intérieur étoit conseillé & réputé efficace dans cette mé-

me maladie : ainsi il vouloit qu'on traitât ceux qu'il appelle *lymphatiques* avec une flûte de thyrsé ; les fous maniaques , mélancoliques , avec une d'hellébore ; & qu'on se servit d'une flûte faite avec la roquette ou le *satyrium* , pour les impuissans & les hommes froids qui ne sont pas suffisamment excités par les aiguillons naturels , &c. &c. Il est peu nécessaire de remarquer combien ces prétentions sont peu fondées , vaines & chimériques.

L'examen réfléchi des observations que nous avons rapportées , peut répandre quelque jour sur la manière d'agir de la *musique* sur l'homme : nous allons exposer sur ce sujet quelques considérations qui serviront à confirmer ou à restreindre son usage médicinal , qui rendront les faits déjà rapportés moins extraordinaires & plus croyables ; le vrai en deviendra plus vraisemblable.

On peut dans les effets de la *musique* distinguer deux façons principales d'agir ; une purement mécanique , dépendante de la propriété qu'a la *musique* , comme le son de se propager , de mettre en mouvement l'air & les corps environnans , sur-tout lorsqu'ils sont à l'unisson ; l'autre manière d'agir rigoureusement réductible à la première , est plus particulièrement liée à la sensibilité de la machine humaine , elle est une suite de l'impression agréable que fait en nous le plaisir qu'excite le son modifié , ou la *musique*.

1°. A ne considérer le corps humain que comme un assemblage de fibres plus ou moins tendues , & de liqueurs de différente nature , abstraction faite de leur sensibilité , de leur vie & de leur mouvement , on concevra sans peine que la *musique* doit faire le même effet sur les fibres qu'elle fait sur les cordes des instrumens voisins ; que toutes les fibres du corps humain seront mises en mouvement ; que celles qui sont plus tendues , plus fines & plus déliées en seront plutôt émues , & que celles qui sont à l'unisson le conserveront plus long-temps ; que toutes les humeurs seront agitées , & que leur tremoussement sera en raison de leur subtilité , comme il arrive à des liqueurs hétérogènes contenues dans différens verres (voyez l'expérience rapportée plus haut) ; de façon que le fluide ner-

veux , s'il existe , sera beaucoup animé , la lymphe moins , & les autres humeurs dans la proportion de leur ténuité : il n'est pas nécessaire au reste , pour mettre en mouvement les fibres , qu'on joue d'un instrument accordé ; le son provenant d'un instrument à vent , d'une flûte , &c. peut produire le même effet , suivant l'observation du P. Kircher. Ce fameux musicien dit avoir dans son cabinet un policorde , dont une corde résontoit très-distinctement toutes les fois qu'on sonnoit une cloche d'une église voisine. *Musurg. lib. IX. cap. vij.* Il assure aussi que le son d'une orgue faisoit résonner les cordes d'une lyre placée à côté de l'église. Cet effet de la *musique* peut expliquer la guérison de la goutte , de la sciatique , de la passion hystérique & autres maladies nerveuses opérée par ce moyen. Il est bien différent de l'impression que fait le son sur les nerfs de l'oreille , d'où elle se communique à toutes les parties du corps , puisque les sourds éprouvent par tout leur corps une agitation singulière , quoiqu'ils n'entendent pas le moindre son ; tel est celui dont parle M. Boerhaave , qui avoit un tremblement presque général toutes les fois qu'on jouoit à ses côtés de quelque instrument. L'on pourroit citer aussi ces danseuses qui , quoique sourdes , suivent dans leurs pas & leurs mouvemens la mesure avec une extrême régularité. La *musique* considérée comme un simple son ou du bruit , agit principalement sur les ramifications du nerf *acoustique* ; mais par les attaches , les communications de ces nerfs avec ceux de toute la machine , ou enfin par une sympathie encore peu déterminée , cette action se manifeste dans différentes parties du corps , & plus particulièrement dans l'estomac. Bien des personnes , lorsqu'on tire des coups de canon , sentent un malaise , une espèce de resserrement à l'estomac ; & , outre les surdités occasionnées par un grand bruit inopiné , on a vu la même cause produire des vertiges , des convulsions , des accidens d'épilepsie , irriter les blessures ; & les chirurgiens observent tous les jours , à l'armée , combien les plaies empirent & prennent une mauvaise tournure pendant qu'on donne quelque bataille dans le voisinage , & qu'on entend les coups répétés

répétés du canon. Il y a une observation rapportée dans l'histoire de l'académie royale des sciences, année 1752. p. 73, d'une fille qui étoit attaquée de violens accès de passion hystérique; après avoir épuisé inutilement tous les remèdes, un garçon apothicaire tira à côté de son lit un coup de pistolet, qui fit dans la machine une révolution si grande & si heureuse, que le paroxisme fut presqu'à l'instant dissipé & ne revint plus.

Si l'on regarde à présent la machine humaine comme douée d'une sensibilité exquise, quelle activité la *musique* n'empruntera-t-elle pas de-là? ne concevra-t-on pas facilement que ses effets doivent augmenter aussi, si l'on fait encore attention que l'air y est continuellement avalé, inspiré, absorbé, qu'il est contenu dans toutes nos humeurs, qu'il est ramassé sous forme & avec les propriétés de l'air dans l'estomac, les boyaux, & même dans la poitrine, entre les côtes & les poumons, il prend le nom d'*air inter-thorachique*: ne vera-t-on pas dans les efforts que fait l'air intérieur, pour se mettre en équilibre avec l'air extérieur, & pour partager ses impressions, une nouvelle raison des effets de la *musique*? Voyez encore à l'Article AIR, action de l', combien le corps se ressent des changemens d'un fluide qui lui devient si propre, & qui est si intimement lié à sa nature: ajoutez à cela, s'il est permis de mêler l'hypothèse aux faits démontrés, que le fluide nerveux passe pour être d'une nature fort analogue à celle de l'air; tous ces effets peuvent concourir à faire naître dans le corps cette sensation agréable qui constitue le plaisir, effet de la *musique*.

2°. Il n'est pas nécessaire d'être connoisseur pour goûter du plaisir lorsqu'on entend de la bonne *musique*, il suffit d'être sensible; la connoissance & l'amour, ou le goût qui la suivent de près, peuvent augmenter ce plaisir; mais ne le font pas tout: dans bien des cas au contraire ils le diminuent: l'art nuit à la nature; la *musique* est un assemblage, un enchaînement, une suite de tons plus ou moins différens; non pas jetés au hasard & suivant le caprice d'un compositeur, mais combinés suivant des règles constantes, unies & variées suivant les principes

Tome XXII. Part. II.

démontrés de l'harmonie, dont tout homme bien organisé porte en naissant une espèce de règle; ils sont sûrement relatifs à l'organisation de notre machine, & dépendent ou de la disposition & d'un certain mouvement déterminé des fibres de l'oreille, ou d'un amour naturel que nous avons pour un arrangement méthodique. Voyez MUSIQUE, HARMONIE, &c. Mais il faut d'abord une certaine proportion entre les tons & l'oreille; il y a une basse au dessous de laquelle les tons ne sauroient affecter agréablement, ou même être entendus, & une octave qu'ils ne peuvent dépasser, sans exciter dans l'oreille une fâcheuse sensation. 3°. L'union de tons intermédiaires renfermés entre deux extrêmes, doit être telle qu'on puisse appercevoir facilement le rapport qu'ils ont entr'eux: le plaisir naît de la consonnance, & il est particulièrement fondé sur la facilité que l'oreille a à la saisir. 4. Les mesures doivent être bien décidées & distinctes; on ne peut goûter la *musique* que lorsqu'on les apperçoit bien, qu'on les suit machinalement; le corps y obéit & s'y conforme par des mouvemens du pied, des mains, de la tête, & faits sans attention & sans la participation de la volonté, & comme arrachés par la force de la *musique*. Il y a des personnes mal organisées qui ne savent distinguer ni ton ni mesure, ils n'entendent qu'un ton fondamental; la *musique* n'est pour elles qu'un bruit confus, ennuyeux, & souvent incommode, elles ne sauroient y goûter le moindre plaisir; il y en a d'autres qui sont ou naturellement, ou par défaut d'habitude & de connoissance, dans le cas de ceux qu'on dit avoir l'oreille dure: peu affectés de ces morceaux délicats où la mesure est enveloppée, où il faut presque la deviner, & être accoutumés à la sentir, ils ne sont sensibles qu'à des mesures bien marquées, à des airs bien décidés: semblables à ces personnes qui en examinant des tableaux, veulent sur toute chose que le portrait ressorte bien; ils seront souvent aussi satisfaits d'un portrait bien ressemblant, fait avec le pastel, que d'un tableau exécuté avec les couleurs les plus vives, animé d'un coloris brillant, & où il arrive que l'éclat souvent dérobe la figure: il faut à ces gens-là des airs vifs, gais, animés, qui

G

remuent fortement des ressorts que la nature, l'usage & l'habitude n'ont pas fait assez subtils ; des mesures à deux & à trois temps leur plaisent beaucoup, (en général des mesures à cinq temps ne font pas plaisir) ; des tons aigus les affectent beaucoup plus que les graves, quoique ceux-ci soient les vrais tons harmoniques, le fondement de l'harmonie : la consonnance des tons aigus paroît plus agréable, parce que la coincidence des vibrations étant plus fréquente, l'ame en est plus souvent frappée, & en juge plus facilement. Par la même raison, un violon excellent leur plaira moins qu'une vielle qui marque très-distinctement les cadences ; & on préférera avec raison un menétrier subalterne pour danser, à une flûte mélodieuse ; il y a enfin des connoisseurs & amateurs en même-temps, qu'une *musique* ordinaire n'affecte pas, qui même souffrent impatiemment d'entendre un instrument médiocre ; mais aussi quelle sensation n'éprouvent-ils pas lorsqu'ils entendent des morceaux fins, délicats, recherchés, joués par un violon supérieur, ou chantés par une belle voix ! le goût aide infiniment aux effets de la *musique* ; mais qu'on ne le porte pas, ni la connoissance, à un trop haut point ; d'amateur passionné, on deviendrait à coup sûr un critique effréné ; on auroit toujours quelque chose à reprendre dans la meilleure *musique* ; on trouveroit défectueuses les voix les plus justes : il ne seroit pas possible dans cette situation de goûter le moindre plaisir ; trop de sensibilité rend enfin insensible. Un goût particulier pour une *musique* ; pour un instrument préférablement à tout autre, fruit du préjugé, de l'habitude, de la connoissance, ou d'une disposition particulière, aide beaucoup à l'action de la *musique*. Je connois un abbé, musicien, & qui joue fort joliment de la vielle, instrument qu'il aime avec passion : étant allé entendre jouer de la guitare au célèbre Rodrigue, il fut tellement affecté, le plaisir qu'il ressentit fut si vif, & fit une telle impression sur lui, qu'il fut obligé de sortir, ne pouvant plus respirer, & il resta pendant trois jours avec une respiration si gênée, que chaque inspiration étoit un profond soupir ; il m'assura qu'il seroit mort, s'il étoit resté plus long-temps,

& s'il n'avoit évité de l'entendre jouer dans la suite. Au plaisir qu'excite la *musique* on peut joindre son effet sur les passions, partie dans laquelle la *musique* moderne est fort inférieure à l'ancienne, sans doute par la simple inattention de nos musiciens. On distingue aujourd'hui deux especes de tons dont les uns sont appelés *majeurs* & les autres *mineurs*. **V. MAJEURS, MINEURS & MUSIQUE.** Le P. Kircher a observé que ces tons avoient des propriétés très-différentes, & qu'ils étoient destinés à exciter chacun des passions particulières ; ainsi le premier des majeurs est rempli de majesté propre à inspirer la piété & l'amour de Dieu ; le second est, lorsqu'il est bas, plus propre à la tendresse & à la pitié ; lorsqu'il est animé, il excite la joie ; le troisieme & le quatrieme font couler les larmes & donnent la compassion ; le cinquieme est fait pour inspirer la grandeur d'ame & les actions héroïques ; le sixieme & le douzieme animent le courage & donnent la féroce guerrière, &c. Les tons mineurs sont plus particulièrement destinés à exciter la crainte, la tristesse, la commisération, &c. Ainsi lorsqu'on veut appliquer la *musique* à la médecine, le compositeur doit faire les airs appropriés à l'état du malade, choisir les tons les plus propres à inspirer les passions qui paroissent convenables ; le musicien doit ensuite, par sa voix ou son instrument, ajouter à l'illusion & la rendre complete ; par ce moyen on pourra rassurer une personne que la crainte affaisse & engourdit, calmer les fureurs d'un phrénétique, enchanter, pour ainsi dire, les douleurs vives qui tourmentent un gouteux ; on dissipera un mélancolique, un hypocondriaque, en fixant leur imagination à des objets agréables, on les détournera de la considération perpétuelle de leur état, considération qui l'aggrave. qui augmente la sensibilité des nerfs, & rend le mal-aise plus inquiétant, & les douleurs plus insupportables : on pourra diminuer, dissiper le chagrin, & en prévenir par-là les funestes suites : on viendra aussi à bout d'écarter la frayeur qui accélère souvent les maladies, y dispose, les occasionne, les rend plus mauvaises & plus difficiles à guérir ; de-là son utilité dans l'hydrophobie, reconnue par plusieurs auteurs, maladie qui est sou-

vent déterminée par la crainte & la tristesse que le malade mordu éprouve aussitôt ; c'est à la même cause que doivent être attribués ses succès admirables dans la peste , qui sont racontés par Plutarque & Homère , plutôt qu'à la rarefaction de l'air opérée par la *musique*. Il n'y a personne qui ne sache combien la crainte favorise la propagation de la peste ; il y a même des auteurs qui prétendent qu'elle en est la principale cause. La *musique* ne peut manquer d'être très-avantageuse dans les cas où il faut suspendre l'attention d'un malade , qui contribue beaucoup à l'invasion d'un paroxysme d'épilepsie , d'hystéricité & de fièvres intermittentes ; quel effet n'aurait-on pas lieu d'en attendre dans les cas de passion hystérique , où l'on voit le paroxysme prêt à se décider , & où l'on n'a d'autre ressource que de dissiper le malade , & de l'empêcher de songer à sa maladie ? Le rapport qu'il y a entre cette maladie & les fièvres intermittentes , comme je l'ai démontré dans un mémoire lu à la société royale des sciences , doit faire presumer dans un cas semblable le même succès ; il est certain qu'il ne s'agit , pour prévenir l'accès fébrile comme le paroxysme hystérique , que d'empêcher l'atonie & l'aberration des esprits animaux , la disposition spasmodique des nerfs : il ne me paroît pas moins certain que la *musique* puisse faire cet effet qu'on voit tous les jours opérer par les anti-hystériques , par l'exercice , par des remèdes de charlatans , par des pratiques ridicules , superstitieuses , qui n'agissent qu'en retenant , pour ainsi dire , les esprits animaux enchaînés , en fixant l'attention au moment que l'accès ou le paroxysme vont commencer. La manière dont la *musique* agit sur ceux qui ont été mordus par les vipères , les scorpions & la tarentule , est encore inconnue. On en est encore réduit à un aveugle empirisme sur ce point : la solution de cette question ne peut avoir lieu que lorsqu'on aura déterminé en quoi consistent ces maladies , & comment agit le venin qui les produit : si , comme on l'a soupçonné avec quelque fondement , son activité se porte principalement sur le fluide nerveux ou sur les nerfs , on sera moins surpris de l'efficacité de la *musique* , quoiqu'on ne soit pas plus éclairé sur les

raisons qui font que dans ce cas le corps est si vivement animé à la danse , que le vieillard le plus cassé qui avoit peine à soutenir son corps , courbé sur un bâton , s'il a été mordu par la tarentule , dès qu'il entend la *musique* , saute pendant longtemps & avec beaucoup de légèreté , sans en ressentir aucune fatigue.

On a remarqué que les musiciens de profession retiroient dans leurs maladies beaucoup plus de soulagement que les autres personnes , de la *musique* ; ce qui est sans doute dû au plaisir plus vif qu'ils en ressentent ; ou si l'on veut , comme quelques-uns ont imaginé , parce que la *musique* fait principalement effet sur un fluide nerveux altéré , vicié , sur des nerfs mal disposés , & que les musiciens , ayant tous un grain de folie , sont précisément dans ce cas. Cette hypothèse ingénieuse pourroit être appuyée sur bien des observations. Voyez la thèse déjà citée , part. II , cap. iv , pag. 97. & seq. Ainsi lorsqu'un médecin voudra prescrire la *musique* , il doit avoir égard , 1°. à la nature de la maladie ; 2°. au goût du malade , à son empiètement pour la *musique* ; il est rare qu'on n'éprouve pas de bons effets de la possession d'un bien qu'on a désiré passionnément , c'est la voix de la nature qui connoît & les besoins & ce qui peut les satisfaire ; 3°. à l'effet de quelques sons sur le malade , on s'appercvra d'abord par les impressions qu'ils lui feront de ce qu'on a droit d'en attendre si on les continue ; 4°. on peut aussi tirer des indications de l'inefficacité des remèdes déjà administrés dans une des maladies dont nous avons parlé , ou qui lui soit analogue ; 5°. enfin on doit éviter la *musique* dans les maux de tête & d'oreilles sur tout ; le moindre son est alors insupportable : ces malades sont dans le cas de ces ophtalmiques que la lumière blesse , & qui ne seroient que désagréablement affectés de la vue des couleurs les plus variées & les plus éclatantes. Il ne faut cependant pas se dissimuler que proposer la *musique* comme remède , c'est risquer de passer pour fou , pour ridicule dans l'esprit d'un certain public , même médecin , accoutumé à décider sans examen l'inutilité & l'absurdité d'un remède sur sa singularité ; mais indépendamment du triomphe qu'elle leve au sage l'improbation des fots , est-

il quelque motif qui puisse dans l'esprit d'un vrai médecin balancer l'intérêt de son malade? (m)

MUSIQUE, voyez BROCHER.

MUSIQUE, *Histoire naturelle*, nom donne à une espèce de coquillage univalve, de la famille des murex, lequel se distingue par des points rougeâtres, & par la netteté de ses cinq lignes, pareilles à celles d'un papier de musique: c'est le conpet de M. Adanson. (+)

MUSORITES, f. m., *Hist. anc.*, juifs qui avoient de la vénération pour les rats & les souris, sont ainsi appelés d'un mot composé de *mus*, rat, & de *sores*, souris. Cette superstition vient de ce que les Philistins ayant enlevé l'arche d'alliance, Dieu fit naître parmi eux un grand nombre de rats & de souris qui dévoroient tout, ce qui les obligea de rendre l'arche pour se délivrer de ce fléau; mais avant que de la rapporter, leurs sacrificateurs leur ordonnèrent d'y mettre cinq souris d'or, comme une offrande au Dieu d'Israël, pour être délivrés de ces sortes d'animaux. *Ancien Testament*, I. liv. des rois, ch. vii.

MUSSELBOURG ou MUSSELBORO', *Géogr.*, ville d'Ecosse dans la province de Lothian, sur le Forth, à 4 milles d'Edimbourg. Les Anglois y gagnèrent une bataille sur les Ecossois sous Edouard VI. roi d'Angleterre. *Longitude* 14. 36. *latit.* 55. 52. (D. J.)

MUSSER, terme de rivière, terme usité dans les anciennes ordonnances pour signifier cacher. "Si aucun est trouvé *mussé* ou *caché* pour vendre son poisson en repos, il le perdra."

MUSSIDAN, *Géogr.*, petite ville de France dans le haut Périgord; c'est un lieu fort ancien, car il étoit déjà connu dans le ix. siècle, sous le nom latin *Mulcedonum*. Au commencement du xij. siècle on le nommoit dans la même langue *Moyfidanum*, & elle avoit un seigneur particulier. Cette place soutint un fameux siège en 1579, mais à présent elle est entièrement déchuë. *Long.* 17. 55. *latit.* 45. 12.

MUSSY-L'ÉVÊQUE, *Géogr.*, petite ville de France en Bourgogne, située sur la Seine, entre Châtillon & Bar-sur-Seine. *Long.* 22. 10. *lat.* 46. 40.

Boursault, *Edme*, poète françois, naquit dans cette ville en 1638. Il fut nom-

mé par Louis XIV. sous-précepteur de M. le duc de Bourgogne; mais comme il n'avoit aucune étude, il ne put remplir ce poste honorable. Cependant il a fait quelques ouvrages en vers & en prose qui ne sont pas méprisables; il est vrai que ses *lettres à Babet* ne sont plus que l'amusement des jeunes provinciaux, mais sa comédie d'*Esop* subsiste encore au théâtre. Il est mort à Montluçon ou à Paris en 1706. (D. J.)

MUSTACHIO, f. m., *Comm.*, mesure de Venise pour les liquides: 38 *mustaches* font la botte ou muid, 76 amphora. Voyez AMPHORA. *Dictionnaire de Comm.* (G)

MUSTELLE, f. f., *Hist. nat. Ichtiolog.* Rondelet a décrit deux poissons de mer sous ce nom; il a donné le nom de *mustelle vulgaire* au premier, & celui de *mustelle* simplement dit au second.

La *mustelle* vulgaire ressemble à la lote; elle a le corps long, brun & sans écailles, la bouche assez grande, & les dents petites; les côtés du corps sont marqués d'une ligne droite qui s'étend depuis les ouies jusqu'à la queue. Il y a un petit barbillon ou filet blanc à l'extrémité de la mâchoire inférieure & deux noires au bout de la mâchoire supérieure. Ce poisson a deux nageoires près des ouies, & deux petites au-dessous de celles-ci, assez loin de la bouche; une autre s'étend presque depuis l'anus jusqu'à la queue: la nageoire du dos qui correspond à celle-ci, est encore plus longue. Ce poisson vit de chevrettes & de petits poissons.

La *mustelle*, simplement dite, a un barbillon à la mâchoire de dessous, & deux à la mâchoire de dessus, comme la *mustelle* vulgaire, dont elle diffère principalement, en ce qu'elle est couverte d'écailles; elle a deux nageoires courtes près des ouies, deux autres au-dessous qui ressemblent à des barbillons, deux sur le dos; la première est petite, l'autre s'étend jusqu'à la queue. Il y a près de l'anus une nageoire qui va aussi jusqu'à la queue. La chair de ce poisson est molle & friable comme celle du merlan. Rondelet, *hist. des poiss. prem. part. liv. IX. ch. XII. & xv.* Voyez POISSON.

MUSULMAN, f. m., *Hist. mod.*, titre par lequel les Mahométans se distinguent des autres hommes: il signifie en

langage ture orthodoxe ou vrai croyant. Voyez MAHOMÉTISME.

En arabe ce mot s'écrit *moslem*, ou *mosleman*, ou *mosolman*.

Les Sarrazins sont les premiers qu'on ait appelé *musulmans*, selon l'observation de Leunclavius. Il y a deux sortes de *musulmans*, fort opposés les uns aux autres : les uns sont appelés *sonnites*, & les autres *shutes*; les sonnites suivent l'explication de l'alcoran donnée par Omar, les shutes suivent celle d'Haly. Les sujets du roi de Perse sont shutes, & ceux du grand-seigneur sonnites. Voyez SONNA & ALCORAN.

Selon quelques auteurs le mot de *musulman* signifie *sauvé*, c'est-à-dire *prédéstiné*; & c'est en effet le nom que les Mahométans se donnent eux-mêmes, se croyant tous prédestinés au salut. Martinus dit, sur l'origine de ce nom, des choses plus particulières; il le fait venir du mot arabe *musulum* *sauvé*, *échappé du danger*. Les Mahométans, dit cet auteur, ayant établi leur religion par le fer & le feu, massacrant ceux qui ne vouloient pas l'embrasser, & accordant la vie à tous ceux qui l'embrassoient, les appelloient *musulmans*, c'est-à-dire *empti à periculo*: de-là il est arrivé par la suite des temps que ce mot est devenu le titre & la marque distinctive de cette secte, & a été attaché par eux à ce qu'ils appellent *vrais croyans*. (G)

MUTABILITÉ, f. f., Grammaire, c'est l'opposé d'immuabilité. Voyez IMMUTABILITÉ.

MUTAFERACAS, f. m. pl., Hist. mod., officiers du grand-seigneur, dont ils sont comme les gentils-hommes ordinaires, destinés à l'accompagner lorsqu'il sort du serrail, soit pour aller à l'armée, soit dans ses simples promenades. On les tire ordinairement d'entre les spahis, & ils sont au nombre de six cents. Leurs habits sont de brocard d'or, fourrés de martre, & ils portent une masse d'armes. Il y a des commanderies ou timars plus considérables que ceux des spahis, affectés à cet office; & les *mutaferacas* y parviennent par droit d'ancienneté: on leur donne de temps en temps des commissions lucratives, pour suppléer à la modicité de leur paie ordinaire, qui les oblige à s'attacher au service de quelque visir ou bacha. Ils font même

cortège au grand-visir lorsqu'il se rend au divan; mais quand le grand-seigneur marche, ils sont obligés de l'accompagner. On fait venir leur nom de *farak*, qui signifie *distingué*, pour marquer que les *mutaferacas* sont des spahis ou cavaliers distingués. Ricaut, de l'empire ottoman. (G)

MUTANDE, f. f., Hist. eccléf., c'est le caleçon ou l'habit de dessous, à l'usage des capucins & autres religieux.

MUTATION, f. f., Gramm., changement, révolution. Il se dit des terres & de leurs propriétaires. Il y a des droits de mutations, voyez MUTATION, Jurisprudence. Le mépris de l'honneur, de la liberté, de la vertu, de la science & des savans, annonce, dans un état, quelque mutation funeste.

MUTATION, f. f., Jurispr., signifie changement; ce terme est usité principalement en matière féodale; il y a mutation de seigneur & mutation de vassal, ou du propriétaire d'un héritage roturier. La mutation du seigneur arrive toutes les fois que la propriété du fief dominant passe d'une main dans une autre, soit par mort ou autrement. Les mutations de vassal ou propriétaire, sont de plusieurs sortes, les unes qui arrivent par mort, & celles-ci se subdivisent en mutations en ligne directe, & mutations en ligne collatérale, lorsque le fief passe par succession à un descendant du défunt ou à un parent collatéral. Il y a aussi des mutations par vente, d'autres par contrat équipollent à vente, d'autres par donation & autres actes. Il n'est rien dû communément aux mutations de seigneur, ni pour les mutations de vassal par succession ou donation en ligne directe; mais il est dû un relief pour mutations de vassal en collatérale, & pour les mutations par vente ou contrat équipollent à vente. Il est dû pour les fiefs un droit de quint, & pour les rotures un droit de lods & ventes. Voyez DROITS SEIGNEURIAUX, FIEF, LODS ET VENTES, QUINT, REQUINT. (A)

MUTATION, Géog., en latin *mutatio*; ce terme se dit en Géographie de certains lieux de l'empire Romain, où les courriers publics, les grands officiers qui voyageoient pour le service de l'état, &c. trouvoient des relais & changeoient de chevaux. On entretenoit dans ces

lieux des chevaux exprès comme dans nos postes, pour qu'ils en pussent changer & continuer promptement leur route. Avec le temps on en établit pour tous les voyageurs qui vouloient payer. De-là vient que le mot *mutation* se trouve si souvent répété dans les itinéraires.

Mutation differe de *mansion*, *mansio*, en ce que le premier signifie un lieu où l'on change de chevaux, & le second un gîte où l'on couche, & où même on peut faire le séjour nécessaire pour se délasser d'une trop grande fatigue. (D. J.)

MUTATIONS, *Musique*. Voyez MUANCES, *Musique*, &c.

MUTAZALITES, f. m. pl., *Hist. ecclési.*, nom d'une secte de la religion mahométane, qui est regardée comme hérétique par les autres. Ils avouent que Dieu est éternel, très-sage, très-puissant, mais ils nient qu'il soit éternel par son éternité, sage par sa sagesse, puissant par sa puissance, parce qu'ils s'imaginent que cela prouveroit multiplicité en Dieu.

MUTÉ, *vin*, voyez MOUT.

MUTILATION, f. m., *Gramm.*, il se dit du retranchement de quelque partie essentielle à un tout. On *mutile* un animal en le privant d'un de ses membres; un ouvrage, en en supprimant différens endroits. On a *mutilé* tous les anciens auteurs à l'usage de la jeunesse qu'on élève dans les colleges, de peur qu'en leur apprenant une langue ancienne dont la connoissance ne leur est pas essentielle, on ne flétrit l'innocence de leurs mœurs. On *mutile* un tableau, une machine, &c.

MUTILATION, f. f., *en Droit & en Médecine*, est le retranchement d'un membre ou partie extérieure du corps, comme le nez, les oreilles, ou autre. En matière criminelle on n'inflige guere de peine afflictive qu'il n'y ait au moins *mutilation* de membres. (A)

MUTILER, v. act., *terme d'Architecture*, c'est retrancher la faillie d'une corniche de quelque ordre que ce soit, ou quelques membres. On dit alors un ordre *mutilé*, qui n'a pas tous les membres ou moulures. (P)

MUTHIMUS, f. m., *Mytholog.* Turnebe, *adversar. lib. XVII.* dit que c'étoit le dieu du silence, ainsi nommé de *mutire*, qui signifie *parler entre ses dents*,

comme font ceux qui n'osent pas déclarer ouvertement leurs pensées; mais je ne trouve point de dieu *Muthimus* ni dans les mythologistes ni dans les poëtes. C'est un dieu de l'invention de quelque moderne. (D. J.)

MUTINA, *Géogr. anc.* Polybe & l'itinéraire d'Antonin écrivent *Motina*, & les autres auteurs *Mutina*; ville d'Italie dans la Gaule cisalpine, entre les fleuves Gabellus & Scultenna, sur la voie æmilienne. Elle devint colonie romaine en même-temps que Parme & Aquilée. Cicéron l'appelle *firmissima & splendidissima populi romani colonia*. Tacite, *hist. liv. I, ch. I.* & la plupart des historiens latins ont décrit les maux que cette colonie souffrit durant les guerres civiles; c'est ce qui a fait dire à Lucain, *phars. liv. I. v. 41.*

His Caesar, perusine fames, Mutinæque labores.

Mutina est aujourd'hui la ville de Modene. Voyez MODENE. (D. J.)

MUTITATION, f. f., *Hist. anc.*, coutume établie chez les Romains, qui consistoit à inviter pour le lendemain chez soi ceux qu'on avoit eu pour convives chez un autre.

MUTONS, *Hist. nat.*, espèce d'oiseaux du Brésil qui sont de la grosseur d'un paon, & à qui ils ressemblent pour le plumage. On dit que leur chair est un manger très-délicat.

MUTSIE, f. f., *Commerce*, petite mesure des liqueurs dont les détailliers se servent à Amsterdam. Le minge se divise en deux piztès, en quatre demipintes, & en huit *mutfies*. Il y a aussi des demi-*mutfies*. Voyez MINGLE. *Diction. de Commerce.* (G)

MUTUEL, adj., *Gramm.*, terme qui marque le retour, la réciprocité. Deux amans brûlent d'un amour *mutuel*; deux freres ont l'un pour l'autre une tendresse *mutuelle*. Les hommes devroient tous être animés d'une bienveillance *mutuelle*. Toute obligation est *mutuelle*, sans en excepter celle des rois envers leurs sujets. Les rois sont obligés de rendre heureux leurs sujets, les sujets d'obéir à leurs rois, mais si l'un manque à son devoir, les autres n'en sont pas moins obligés de persévérer dans le leur.

MUTULE, *terme d'Architecture*, est une sorte de modillons quarrés dans la

corniche de l'ordre dorique. *Voyez MODILLON.*

La principale différence qu'il y a entre *mutule* & *modillon*, consiste en ce que le premier ne se dit qu'en parlant de l'ordre dorique, au lieu qu'on dit *modillon* pour les autres ordres. *Voyez DORIQUE, &c.*

Les *mutules* dans l'ordre dorique répondent aux triglyphes qui sont au dessous, d'où l'on fait quelquefois pendre des gouttes qu'on appelle aussi *larmes* & *campagnes*. *Voyez GOUTTES. (P)*

MUTUSCA, *Géog. anc.*, ou *Mutuscæ*, village d'Italie dans la Sabine, autrefois renommé par ses oliviers, d'où vient que Virgile l'appelle *oliferæque Mutuscæ*. Léander & autres prétendent avec assez de vraisemblance que ce lieu s'appelle aujourd'hui *Trevi*, bourg de l'état de l'église, au duché de Spolète, à 5 milles de Fuligno. *(D. J.)*

MUVROS, *Hist. nat.*, fruit qui est fort commun dans l'isle de Ceylan; il est rond, de la grosseur d'une cerise, & son goût est très-agréable.

MUXACRA, *Géog.*, petite ville & port d'Espagne au royaume de Grenade; elle est sur la Méditerranée, à 8 lieues N. E. d'Almérie, 18. S. O. de Carthagene, à l'embouchure du Trabay. *Long. 16. 18. lat. 36. 34.*

MUYDEN, *Géog.*, petite ville des Provinces-Unies dans la Hollande méridionale, à l'embouchure du Vecht, dans le Zuyder-Zée, à 2 lieues d'Amsterdam. Albert de Bavière lui accorda divers privilèges en 1403. *Long. 52. 38. lat. 52. 22.*

MUZA, *Géog. anc.*, port de l'Arabie heureuse, dans le pays des Elisari. Pline, *l. VI. c. xxij.* dit que son commerce consistoit dans le débit de l'encens & autres aromates de l'Arabie. C'est aujourd'hui, selon le P. Hardouin, *Zibit*. *(D. J.)*

MUZARABES, MOSARABES, ou MISTARABES, *f. m. pl.*, *Hist. mod.*, chrétiens d'Espagne qui furent ainsi appelés, parce qu'ils vivoient sous la domination des Arabes, qui ont été longtemps maîtres de cette partie de l'Europe. Quelques-uns prétendent que ce nom est formé de *musa*, qui en arabe signifie *chrétien*, & d'*arabe* pour signifier un chrétien sujet des Arabes; d'autres prononçant *mistarabes*, le dérivent du latin, *mixtus*, mêlé, c'est-à-dire, *chrétien mêlé aux*

Arabes. D'autres enfin, mais avec moins de fondement, prétendent que ce nom vient de *Muca*, capitaine arabe qui conquiert l'Espagne sur Roderic, dernier roi des Goths. Almanzor, roi de Maroc, emmena d'Espagne dans son royaume 500 cavaliers *Muzarabes*, & leur permit le libre exercice de leur religion. Vers l'an 1170, ces chrétiens d'Espagne avoient une messe & un rit à eux propres, qu'on nomme encore *messe mozarabique* & *rite mozarabique*. *Voyez MESSE & RITE*. Il y a encore dans Tolède sept églises principales où ce rite est observé. *(G)*

MUZERINS ou MUSERVINS, *f. m.*, *Hist. mod.*, nom que se donnent en Turquie les athées. Ce mot signifie *ceux qui gardent le secret*, & vient du verbe *aserra*, céler, cacher. Leur secret consiste à nier l'existence de la divinité: on compte parmi eux plusieurs cadis ou gens de loi très-savans, & quelques renégats qui s'efforcent d'étouffer en eux tout sentiment de religion. Ils prétendent que la nature ou le principe intérieur de chaque individu, dirige le cours ordinaire de tout ce que nous voyons. Ils ont fait des prosélytes jusque dans les appartemens des sultanes, parmi les bachas & autres officiers du ferrail; cependant ils n'osent lever le masque, & ne s'entretiennent à cœur ouvert que lorsqu'ils se rencontrent seuls, parce que la religion dominante, qui admet l'unité d'un Dieu, ne les tolérerait pas.

On prétend que ces *muzerins* s'entr'aident & se protègent les uns les autres. S'ils logent un étranger de leur opinion, ils lui procurent toutes sortes de plaisirs, & sur-tout ceux dont les Turcs sont plus avides. Leurs principaux adversaires sont les kadefadelites, qui répètent souvent ces paroles: *Je confesse qu'il y a un Dieu*. *Guer. mœurs des Turcs, tom. I. Ricaut, de l'empire ottoman. (G)*

MUZIMOS, *Hist. mod. Superstit.* Les habitans du Monomotapa sont persuadés que leurs empereurs en mourant passent de la terre au ciel, & deviennent pour eux des objets de culte qu'ils appellent *muzimos*; ils leur adressent leurs vœux. Il y a dans ce pays une fête solennelle appelée *churwo*: tous les seigneurs se rendent au palais de l'empereur, & forment en sa présence des combats simulés. Le souverain est ensuite huit jours

sans se faire voir, & au bout de ce temps, il fait donner la mort aux grands qui lui déplaisent, sous prétexte de les sacrifier aux *muzimos* ses ancêtres.

MUZUKO, *Hist. mod.*, c'est ainsi que les habitans du Monomotapa appellent un être malfaisant, & qu'ils croient l'auteur des maux qui arrivent au genre humain.

M Y A

MYAGRUM, f. m., *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur en croix, composée de quatre pétales. Le pistil s'élève du milieu du calice, & devient quand la fleur est passée, un fruit pointu par l'une des extrémités. Ce fruit a une capsule remplie d'une semence, le plus souvent oblongue, & deux cavités vuides. Tournefort, *inst. rei. herb.* Voyez PLANTE.

Tournefort compte deux especes de ce genre de plante; la première à larges feuilles, & la seconde à feuilles menues, *myagrū monospermon*, *latifolium*, & *myagrū monospermon*, *minus*.

La première espece pousse des tiges à la hauteur de deux piés, rondes, dures, de couleur de verd de mer, lisses, remplies de moëlle blanche, rameuses: ses feuilles sont oblongues, & semblables en quelque maniere à celles de l'itatis cultivé, mais la plupart laciniées, & principalement celles d'en-bas, embrassant leur tige par leur base. qui est la partie la plus large, de couleur de verd de mer, d'un goût d'herbe potagere. Ses fleurs sont petites, à quatre feuilles, disposées en croix, jaunes. Quand elles sont passées, il leur succede des fruits formés en petites poires renversées, qui contiennent chacun une seule semence oblongue, roussâtre: la racine est grosse & blanche, mais elle ne dure qu'une année. (D. J.)

MYCALE, *Géog. anc.*, montagne d'Asie dans la Natolie, vis-à-vis le cap de Neptune de l'isle de Samos. Tous les anciens ont connu cette montagne, Homere, Hérodote, Thucydide & Diodore de Sicile, la mettent tous dans l'Ionie.

Cette montagne, dit M. de Tournefort, la plus élevée de la côte, est partagée en deux sommets, & se trouve aujourd'hui dans le même état que Strabon l'a décrite, c'est-à-dire, que c'est un très-beau pays de chasse, couvert de bois, & plein de bêtes fauves.

On l'appelle la montagne de Samson, à cause d'un village du même nom qui n'en est point éloigné, & qui, suivant les apparences, a été bâti sur les ruines de l'ancienne ville de Priene, où Bias, l'un des sept sages de la Grece, avoit pris naissance. (D. J.)

MYCALESSUS, *Géog. anc.*, ville de Béotie dont parlent Strabon, Pline, Thucydide & Pausanias. (D. J.)

MYCENES, *Géog. anc.*, en latin *Mycene* au nombre pluriel, suivant la plupart des auteurs. Homere dit tantôt *Mycenæ*, *Μυκῆναι* au pluriel, & tantôt *Μυκῆνη*, *Mycena* au singulier, c'étoit une ville du Péloponnese dans l'Argie, à trois lieues d'Argos en tirant vers le midi, & la capitale du royaume d'Agamemnon; mais après l'extinction de ce royaume, *Mycenes* déchut si considérablement, que du temps de Strabon, on n'en voyoit plus aucun vestige. Cependant Horace l'appelloit encore riche, dites *Mycenas*, d'après Homere & Sophocle, qui lui ont donné l'épithete de *πολυχρυσος*, abondante en or. On conjecture que c'est aujourd'hui *Agios Adrianos*; mais cette conjecture n'est presque appuyée que sur l'imagination. (D. J.)

MYCONE, *Géog. anc.*, isle de la mer Egée, l'une des Cyclades, située à 30 milles de Naxie, à 40 de Nicarie, & à 18 du port de Tine; on lui donne trente-six milles de tour. Elle s'étend de l'est à l'ouest.

Cette isle est aride, elle n'a que deux montagnes peu élevées, nommées S. Hélie, quoique Virgile l'appelle *celsa Miconc*. On recueille dans l'isle assez d'orge pour les insulaires, beaucoup de figues, peu d'olives, d'excellens raisins. Les eaux y sont rares en été. Les habitans peuvent être au nombre de trois mille ames; mais pour un homme qu'on y voit, on y trouve quatre femmes, couchées le plus souvent parmi les cochons. Il est vrai que les hommes fréquentent la mer, & sont réputés les meilleurs matelots de l'Archipel.

Strabon remarque, que les *Myconiot* étoient sujets à devenir chauves; en effet, aujourd'hui la plupart perdent leurs cheveux dès l'âge de 20 ou 25 ans. Ils passaient autrefois pour grands parasites, & ne le seroient pas moins de nos jours, s'ils trouvoient de bonnes tables

à piquer. Archiloque reprochoit à Périclès de tondre les nappes d'Athènes, à la manière des Myconiotes; mais Périclès avoit tant d'ennemis, qu'on ne songeoit qu'à lui intenter de fausses accusations.

Mycone n'a été possédée que quelques années par les ducs de Naxie. Barberousse, capitain bacha, la soumit bientôt à Soliman II avec tout l'Archipel. C'est un cadî ambulant qui la gouverne.

Les Francs appellent cette isle *Micouli*; on n'y trouve qu'une seule église latine, qui dépend de l'évêque de Tine, lequel la fait desservir par un vicaire, à 25 écus romains d'appointemens. En échange, il y a dans cette isle plusieurs églises grecques, parce que tous les habitans sont du rite grec.

Les dames de *Mycone* ne seroient point délagreables, si leurs habits étoient selon nos modes. Les pièces qui composent leur parure, sont décrites au long par M. de Tournefort. D'abord, elles portent une espee de chemisette qui couvre à peine la gorge. Elles mettent sur cette chemisette, une grande chemise de toile de coton ou de soie à manches larges; la troisieme piece est une espee de plastron couvert de broderie, qu'on applique sur la gorge, mais toutes les dames ne se servent pas de cette troisieme piece. Elles endossent ensuite un corcelet sans manches, relevé de broderie. La cinquieme piece de leur parure est un tablier de mousseline ou de soie. Leurs bas sont plissés & ornés de dentelles d'or ou d'argent. Leurs jarretieres sont des rubans noués à deux ganfes. Enfin, leur couvre-chef de mousseline est long de six ou sept piés, sur deux de large; elles les tortillent sur la tête & autour du menton d'une manière agréable, & qui leur donne un petit air éveillé.

Revenons à l'isle même; sa longitude est de 43, 36. lat. 37, 28. (D. J.) (a)

MICONE, canal de, Géogr., bras de mer entre l'isle de Délos ou *Sdile*, &

l'isle de *Mycone*, à l'est-nord-est de Délos. Ce canal a trois milles de large depuis le cap Alogromangra de *Mycone*, jusqu'à la plus proche terre de Délos. (D. J.)

MYDRIASE, f. f., Chirurgie, indispotion de l'œil qui consiste dans une trop grande dilatation de la prunelle.

Maître-Jan, dans son traité des maladies de l'œil, dit avec beaucoup de fondement, que la dilatation contre nature de la prunelle n'est point une maladie particulière, mais le symptôme d'une autre maladie, telle que l'augmentation de l'humeur vitrée, la goutte sereine, &c. Il appuie son sentiment sur le mécanisme de l'iris, qui dans l'état naturel se resserre & se dilate suivant les différens états de la lumière, & suivant les différentes impressions que les rayons lumineux font sur la rétine. La dilatation de la pupille n'est qu'un accessoire de maladie, l'expérience démontrant qu'il y a toujours quelque maladie qui donne lieu à cette dilatation. Voyez GOUTTE SEREINE. HYDROPTHALMIE. (Y)

MYGDONIE, Géogr. anc., contrée de la Macédoine. Elle avoit au nord la Pélagonie, à l'orient de Chalcidie, au midi la Péonie, & à l'occident la province Deuriopus.

Les Mygdoniens de Macédoine envoyèrent une colonie dans la Mésopotamie, qui donna son nom de *Mygdonie* à la partie occidentale de cette province, où ils choisirent de s'établir. Il faut donc distinguer les Mygdons de Grece des Mygdons asiatiques. (D. J.)

MYGDONIENNE, Musiq. instr. des anc., espee de flûte des anciens, propre au mode phrygien, à ce que dit Bartholin, dans son traité. De tibiis veter. (F. D. C.)

MYGINDA, Bot. Ce genre de plante, dont on ne connoît qu'une espee, a la fleur composée d'un calice divisé en quatre pièces & de quatre pétales avec

(a) Les poètes avoient fait de cette isle le tombeau des Centaures défaits par Hercule; d'où étoit venu, chez les anciens le proverbe, tout à *Mycone*, qu'on applique à ceux qui dans un discours veulent parler de tout, ramenant à leur sujet des matieres tout à fait étrangères.

Mycone abonde en vins; les François y ont un consul; & les bâtimens de leur nation qui sont destinés pour Smyrne ou pour Constantinople, passent par le canal qui est entre cette isle & celle de Tine, autrefois Tenos, Géogr. Virg. pag. 185. (C)

pareil nombre d'étamines, & un ovaire surmonté de quatre styles, lequel devient un fruit arrondi, renfermant un noyau osseux. Jacq. *St. Am.* Linn. *Gen. pl. tetrand. tetrag.*

La *myginda* est un petit arbrisseau; sa racine est épaisse; ses feuilles ovales, lancéolées; ses fleurs petites, d'un rouge noirâtre, assemblées par bouquets aux aisselles des feuilles, & suivies de fruits gros comme des pois, de couleur rouge, contenant un osselet ovoïde & pointu qui renferme une amande. Cette plante croit dans les pays chauds de l'Amérique. Les Espagnols l'appellent *bierva de maravédis*: on fait usage à Carthagene de la décoction de ses racines comme d'un puissant diurétique. V. Jacq. *Stirp. Amer.* 24. (D.)

MYIAGRUS, *Mythol.*, dieu destructeur des mouches. Il faut écrire, comme nous avons fait, *Myiagrus*, & non pas *Myagrus*, qui signifieroit *destructeur des rats*. Or tout le monde convient que les mouches étoient les seuls insectes dont parlent les anciens, au sujet desquels on invoquoit ce dieu solennellement dans quelques endroits, pour être délivré de ce fléau.

Les Arcadiens, dit Pausanias, ont des jours d'assemblée en l'honneur d'une certaine divinité, qui vraisemblablement est Hercule ou Jupiter: dans ces occasions, ils commencent par invoquer le dieu *Myiagrus*, & le prier de les préserver des mouches durant leurs sacrifices.

Le peuple romain honoroit aussi cette divinité imaginaire sous le nom de *Myiodes*, parce que les mouches s'appellent en grec *μύιας*. Pline rapporte qu'elles défolioient les assistans aux jeux olympiques, mais qu'elles s'envoloient par nuages, & se jetoient ailleurs, aussi-tôt qu'ils avoient sacrifié un taureau au dieu *Myiodes*; cependant on ne lui faisoit que rarement cet honneur à Olympie, & seulement une fois dans le cours de plusieurs années. Les Eléens au contraire encensoient avec constance les autels de ce dieu, persuadés qu'autrement des flots de mouches viendroient infester leur pays, sur la fin de l'été, & y porter la peste & la désolation.

L'incommodité de tous ces insectes, que nous appellons *mouches*, *mouchérons*, *cousins*, est si grande dans les pays chauds,

que la superstition s'est imaginé sans peine qu'il ne falloit pas moins qu'un dieu pour les chasser, ou les faire périr. Et comme il y avoit à Rome des expositions avantageuses où l'on étoit moins incommodé de ces sortes d'insectes ailés, que dans d'autres quartiers, ce qui se trouvoit également vrai dans plusieurs villes; le peuple se persuada devoir cette faveur aux bontés éclatantes d'une divinité particulière, qu'il nomma *Myiodes*, *Myiagrus*, *Apomyos*, suivant les lieux & le pays. (D. J.)

MYINDA, f. f., *Hist. anc.*, jeu d'enfans, qui revient à notre Colin-maillard. On bandoit les yeux à l'enfant; il courroit après ses camarades, en disant *ααχὴν μῖαν θηήσω*, je courrai après une mouche d'airain; les autres lui répondoient; *θηήσεις ἀλλ' ἔλῃψες*, tu courras après, mais tu ne l'attraperas pas.

MYITES, *Hist. nat.*, nom donné par quelques auteurs à une coquille pétrifiée, sur laquelle on ne remarque point de stries, & que de Laet regarde comme une espèce de *musculite*, ou de moule pétrifiée.

MYLA, *Géog. anc.*, fleuve de Sicile. Il couloit selon Tite-Live, *liv. XXIV. ch. xxx.* entre Syracuse & Léontium; mais comme il y a plus d'une rivière dans ce quartier, il est bien difficile de deviner laquelle portoit anciennement le nom de *Myla*. (D. J.)

MYLASA, ou MYLASSA, *Géog. anc.*, ville de la Carie, à 80 stades de la mer, selon Pausanias. Elle étoit située dans une riche campagne, au rapport de Strabon, & elle passoit pour une des trois principales villes de la province. Il n'y en avoit point dans tout le pays qui fût plus décorée de temples, de portiques, & d'autres édifices publics; car elle possédoit dans son voisinage une fameuse carrière de très-beau marbre blanc. Jupiter carien y avoit un temple célèbre. Sa statue tenoit à la main au lieu du foudre la hache d'amazones, qu'Hercule avoit rapportée de son expédition contre ces anciennes guerrières. On voit encore cette hache à deux tranchans sur les médailles de *Mylasa*: mais elle est mieux représentée sur un bas relief, où Jupiter Carien est nommé *Dolichemus*, du nom d'une isle voisine des côtes de la Carie. Pline, *liv. V. ch. xxix.* nous ap-

prend que les Romains accorderent la liberté à la ville & aux citoyens de *My-lasa*. (D. J.)

MYLIAS, *Géog. anc.*, contrée qui faisoit originairement partie de la grande Phrygie, mais qui dans la suite fut rangée dans la Lycie. Ptolomée met dans cette contrée quatre villes qu'il nomme *Podalea*, *Nysa*, *Choma*, *Condica*. (D. J.)

MYLÆ *Géogr. anc.*, ville de l'isle de Sicile, auprès de laquelle Velleius Paterculus, l. II. ch. lxxix. & Suétone dans la vie d'Auguste, ch. xvj. nous apprennent qu'Agrippa vainquit Pompée. Il y avoit une autre *Mylæ* en Thessalie, qui fut prise par les Romains, & abandonnée au pillage, selon le récit de Tite-Live, liv. XXXII. ch. liv. (D. J.)

MYLOGLOSSE, en Anatomie; paire de muscles qu'on nomme de la sorte, parce qu'ils naissent derrière les molaires, ou les dents à mordre, & qu'ils s'insèrent à la base de la langue. Voyez **LANGUE**.

MYLOHYOÏDIEN, en Anatomie; muscle large, mais court, situé immédiatement sous le muscle digastrique de la mâchoire inférieure, & qui naissant du bord inférieur de chaque côté de la mâchoire inférieure, s'insère à la base de l'os hyoïde. Voyez **HYOÏDE**. (L)

MYLORD, *Hist. mod.*, titre que l'on donne en Angleterre, en Ecosse, & en Irlande à la haute noblesse, & sur-tout aux pairs de l'un de ces trois royaumes, qui ont séance dans la chambre haute du parlement, aux évêques, & aux présidents des tribunaux. Ce titre signifie *monseigneur*, & quoique composé de deux mots anglois, il s'emploie même en françois lorsqu'on parle d'un seigneur anglois; c'est ainsi qu'on dit *mylord Albemarle*, *mylord Cobham*, &c. Quelques françois, faute de savoir la vraie signification de ce mot, disent dans leur langue, *un mylord*, manière de parler très-incorrecte; il faut dire *un lord*, de même qu'on dit en françois *un seigneur*, & non pas *un monseigneur*. Le roi d'Angleterre donne lui-même le titre de *mylord* à un seigneur de la Grande-Bretagne lorsqu'il lui parle; quand dans le parlement il s'adresse à la chambre-haute, il dit *mylords*, *messieurs*.

MYLOTHROS, *Musiq. des anc.* J'ai trouvé quelque part que les Grecs avoient une chanson appelée *mylothros*, & qui

étoit propre aux ménagers & aux boulangers. C'est, peut-être, la même que l'épaulie. (F. D. C.)

MYNDUS, *Géog. anc.*, nom de la Carie, selon Strabon; c'est aussi le nom d'une isle de la mer Icarienne, selon Ptolomée, liv. V. ch. ij. (D. J.)

MYOGRAPHIE, f. f., *Anat.*, c'est la partie de l'Anatomie qui donne la description des muscles. Ce nom est composé du grec *μῦς* muscle, & *γραφῆν* description.

Browne miographia, à Londres 1681, en anglois, in-fol. il fut traduit en latin, & imprimé à Londres en 1684.

MYOLOGIE, f. f. en Anatomie; description des muscles, ou connoissance de ce qui a rapport aux muscles du corps humain. Voyez *Pl. d'Anatomie*, *Myologie*. Voyez aussi **MUSCLE**.

Ce mot est formé de *μῦς*, *μυός* un muscle & *λόγος* discours. (I)

MYOMANIE, f. f., *Divinat.*, espèce de divination, ou méthode de prédire les événemens futurs par le moyen d'une souris. Voyez **DIVINATION**.

Quelques auteurs regardent la *myomanie* comme une des plus anciennes manières de deviner; & croient que c'est pour cela qu'Isaïe, liv. XVI, xvij, compte la souris parmi les abominations des idolâtres. Mais outre qu'il n'est pas certain que le mot hébreu employé par le prophète, signifie une souris; il est évident que le prophète ne parle point en cet endroit de deviner par le moyen de cet animal, mais de l'abomination que commettoient contre la loi de Moïse ceux qui mangeoient des souris *abominationem & murem*, porte la vulgate.

Les souris ou les rats entroient pourtant pour quelque chose dans le système général de la divination parmi les Romains, & l'on tiroit des présages malheureux ou de leur cri, ou de leur voracité. Élien, liv. I. raconte que le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maximus pour se démettre de la dictature; & selon Varon, Cassius Flaminius quitta la charge de général de la cavalerie sur un pareil présage. Plutarque, dans la vie de Marcellus, dit qu'on augura mal de la dernière campagne de ce consul, parce que des rats avoient rongé l'or du temple de Jupiter.

Le mot *myomanie* est formé du grec

μῶς un rat, une souris, & de *μῦρτις* divination.

MYONNESOS, *Géogr. anc.*, isle de la Thessalie que Strabon met vis-à-vis de Larisse. (D. J.)

MYOPE, adj. pris substantivement, *Optique*, c'est une personne qui a la vue courte ou basse. Voyez VUE.

Ce mot vient du grec *μῶρτις* composé, à ce qu'on prétend de *μῶς* souris, & de *μῦρτις* ail, parce qu'on croit, dit-on, avoir observé que la souris a la vue courte. Nous nous en rapportons sur ce fait aux naturalistes.

Myope se dit proprement de ceux qui voient confusément les objets éloignés, & distinctement les objets proches. Ceux qui ont le défaut opposé s'appellent *presbytes*. Voyez PRESBYTE.

Le défaut de la vue des *myopes* ne vient ni du nerf optique, ni de la prunelle, mais de la forme du cristalin, ou de la distance à laquelle il est de la rétine. Quand le cristalin est trop rond ou trop convexe; il rend les rayons trop convergens, voyez RÉFRACTION, de sorte qu'ils se réunissent trop près du cristalin, & avant de parvenir à la rétine; c'est la même chose quand la rétine est trop proche du cristalin, quoique le cristalin ne soit pas trop convexe. V. CRYSTALIN, RÉTINE, &c.

La trop grande convexité de la cornée fait aussi qu'on est *myope*, par la même raison. La cornée est cette membrane convexe semblable à de la corne qui paroît sur la surface du globe de l'œil. Voyez CORNÉE. On remarque en effet que presque toutes les personnes qui ont les yeux fort gros, ou la cornée fort convexe, sont *myopes*.

Le défaut des vues *myopes* diminue avec le temps; parce que l'œil s'applatit à mesure que l'on avance en âge, & devient de la convexité nécessaire, pour que les rayons se réunissent exactement sur la rétine. C'est pour cette raison qu'on dit que les vues courtes sont les meilleures, c'est-à-dire, celles qui se conservent le mieux & le plus long-temps.

Ceux qui ont la vue *myope*, peuvent remédier à ce défaut par le moyen d'un verre concave placé entre l'œil & l'objet. Car ce verre ayant la propriété de rendre les rayons plus divergens avant qu'ils arrivent à l'œil (voyez VERRE &

LENTILLE), les rayons entrent donc plus divergens dans l'œil, que s'ils parteroient directement de l'objet, & par conséquent ils se réunissent plus tard au fond de l'œil qu'ils ne feroient s'ils parteroient de l'objet même. En effet, la formule donnée au mot LENTILLE, fait voir que plus la distance *y* de l'objet à la lentille est petite, c'est-à-dire, plus les rayons incidens sont divergens, plus le foyer est éloigné; puisque $z = \frac{2 a b y}{a y + b y - 2 a b}$ est la

même chose que $z = \frac{2 a b}{a + b - 2 a b / y}$; quan-

tité d'autant plus grande que *y* est plus petite. Or, le cristalin peut être regardé comme une lentille; donc quand l'œil *myope* est armé d'un verre concave, le foyer du cristalin est plus long, & peut par conséquent tomber alors au fond de l'œil, ce qui est nécessaire pour la vision distincte. Voyez VISION. (O)

MYOPIE, f. f., *Chirurgie*, courte vue: on appelle *myopes* ceux qui ont la vue courte, qui ne voient les objets que de fort près & en clignant les yeux.

La cause de la *myopie* est la trop grande convexité de la cornée transparente, qui fait que les rayons visuels sont trop convergens, c'est-à-dire, qu'ils se réunissent avant que de tomber sur l'organe immédiat de la vue.

Pour réparer ce vice de conformation, il faut se servir de lunettes concaves; c'est le seul moyen d'apercevoir les objets un peu éloignés (2°)

MYOSHORMOS, *Géogr. anc.*, c'est-à-dire, le port de la Souris, port d'Egypte, que Pline & Ptolomée mettent sur la mer Rouge, & qu'Arrien nous donne pour un des plus célèbres de cette mer. On le nomma par la suite des temps le port de l'Énus, & Strabon, liv. XVI. le connoît sous ces deux noms. M. Huet prétend que le nom moderne du port de la Souris, est *Cafir*. (D. J.)

MYOSOTIS, Bot. M. Linné a transporté ce nom, par lequel Tournefort désignoit le *cerostium*, à un genre de plante borraginée, dont la fleur a un calice à cinq divisions, & la corolle en soucoupe à cinq segmens échancrés, fermée à l'orifice de son tube par cinq protubérances. Linn. gen. pl. pent. monog. Les plan-

tes qu'il comprend dans ce genre, avoient été placées par Tournefort dans celui du greuil. (D.)

MYOTOMIE, f. f., *Anatomie*, c'est une partie de l'*Anatomie* qui décrit la méthode que l'on doit observer dans la dissection des muscles.

Ce mot est composé du grec *μῦς* muscle, & *τομή* dissection.

Cowper, *Myotomia reformat*. à Londres 1695, in-8.

Cowper, *Myotomia*, à Londres 1724, in-fol.

MYRCINUS, *Géog. anc.*, ville de Thrace, que Thucydide met sur le bord du fleuve Strymon, & qu'Appien place au voisinage de Philippes.

MYRE, *Géog. anc.*, *Myra*, ville de Lycie, où S. Paul s'embarqua sur un vaisseau d'Alexandrie pour se rendre à Rome. Le texte latin des actes des apôtres, chap. xvij. v. 5. porte *Lystram* au lieu de *Myram* qui est dans le grec; mais c'est une faute, car. 1°. *Lystris* est dans la Lycaonie, & non pas dans la Lycie; 2°. *Lystris* n'étoit point une ville maritime. *Myre* s'appelle aujourd'hui *Strumita*, à ce que dit l'Itinéraire de Stunica, cité par Ortelius. (D. J.)

MYREPS, *Hist. nat.*, nom sous lequel on a voulu désigner le *lapis lazuli*. Voyez cet article.

MYRIADE, f. f., *Hist. anc.*, nombre de dix mille; de-là est venu *Myriarcha*, capitaine ou commandant de dix mille hommes.

§ **MYRICA**, PIMENT ROYAL, *Bot. Jard.*, en anglois, *gale*, *candelberry*, *myrtle gale* or *sweet willow*; en allemand *niederländischer Myrtelbaum*.

Caractère générique.

Les fleurs mâles & les fleurs femelles se trouvent séparées sur des individus différens. Les premières sont groupées sur un filet commun, & forment par leur réunion un chaton oblong, ovale & lâche, garni par-tout d'écailles: au-dessous de chacune est une fleur en forme de croissant, pourvue de quatre ou six étamines courtes de lien, & terminées par des larges sommets doubles, dont les lobes sont fourchus. Les fleurs femelles portent un embryon ovale qui supporte deux styles menus, couronnés par des stigmates simples; l'embryon devient

une baie à une seule cellule qui contient une seule semence.

Especies.

1. *Myrica* à feuilles lancéolées, légèrement dentées, à tiges d'arbrisseau. Gale d'occident.

Myrica foliis lanceolatis subserratis, caule fruticoso. Linn. *Sp. pl.*

Dutets myrtle or *gale*.

2. *Myrica* à feuilles lancéolées entières, à tiges d'arbrisseau.

Myrica foliis lanceolatis integerrimis, caule fruticoso. Mill.

Candelberry myrtle.

3. *Myrica* à feuilles ovales lancéolées, dentées, à tiges d'arbrisseau.

Myrica foliis ovato-lanceolatis serratis, caule fruticoso.

Carolina candelberry tree with broader leaves which are more sawed.

4. *Myrica* à feuilles oblongues, alternativement sinuées.

Myrica foliis oblongis alternatim sinuatis, Hort. Cliff.

Maryland gale with a spleenwort leaf.

5. *Myrica* à feuilles oblongues unies, à échancrures opposées.

Myrica foliis oblongis oppositè sinuatis glabris. Mill.

Myrica with oblong smooth leaves which are oppositely sinuated.

6. *Myrica* à feuilles oblongues, à échancrures opposées & velues.

Myrica foliis oblongis oppositè sinuatis hirsutis. Mill.

Myrica with oblong hairy leaves which are oppositely sinuated.

7. *Myrica* à feuilles presque cordiformes, dentées & sans pétioles.

Myrica foliis subcordatis serratis sessilibus. Hort. Cliff.

Myrica with sawed leaves which are almost heartshaped and sit close to the stalk.

La première espèce croît naturellement dans les marais du Brabant, de la Hollande & de l'Angleterre, où elle s'élève à quatre piés. Ses petites feuilles, un peu blanchâtres, exhalent une odeur aromatique. On s'en servoit autrefois comme du thé: un médecin anglois a même fait un traité exprès pour prouver que c'étoit le véritable thé; mais on a reconnu depuis que l'usage en étant dangereux pour le cerveau, & depuis que le vrai thé est à Londres, on est bien convaincu que cet arbre diffère en tout de

notre gale. Le *myrica* du Brabant est très-difficile à conserver dans les jardins, où il est presque impossible de lui procurer une situation semblable à celle que lui a assignée la nature. J'en ai fait venir plusieurs fois sans avoir pu en conserver un seul pié.

La seconde espece croît naturellement dans l'Amérique septentrionale, où les habitans tirent de sa semence une cire verte dont on fait des bougies. La méthode de l'amasser & de le préparer, se trouve dans l'*histoire de la Caroline*, de M. Catesby. Ce gale croît aussi dans les marais, où il s'élève à sept ou huit piés. Ses feuilles roides n'ont presque point de pétales; le dessus est d'un verd jaunâtre & luisant; le dessous est plus pâle: elles exhalent une odeur agreable lorsqu'on les froisse entre les doigts. Les baies sont couvertes d'une espece de farine. Ce gale croît à merveille dans une terre douce & humide, & subsiste en plein air dans nos climats sans nul abri.

La troisieme espece est indigene de la même contrée: elle ne s'élève pas si haut que la précédente. Les branches moins fortes sont couvertes, d'une écorce griseâtre; les feuilles sont plus couvertes, plus larges, & sont-dentées: les baies servent au même usage. On élève ces deux especes en semant leurs baies en automne; il faut les arroser très-souvent par le temps sec: les jeunes plantes demandent d'être abrités les premieres années; ensuite elles bravent le froid de nos climats.

La quatrieme espece est indigene de Philadelphie; elle réussit en plein air dans nos contrées septentrionales, & réussit fort bien dans les terres humides; plusieurs piés même tracent & poussent, ainsi que dans leurs pays natal, des surgeons qui servent à multiplier l'espece. Cet arbrisseau s'élève sur des tiges menues à près de trois piés de haut. Les feuilles sont d'un verd obscur.

Les trois dernieres especes sont indigènes du cap de Bonne-Espérance; elles gardent leurs feuilles toute l'année, se multiplient de marcottes qu'il faut faire en juillet, & demandent la serre, ainsi que toutes les plantes de cette contrée. Nous n'avons fait dans cet article que traduire & abrégé Miller. (*M. le Baron de Tschoudi.*)

MYRIONIME, ou qui a mille noms,

Hist. anc., titre qu'on donnoit à Isis & à Osiris, parce qu'ils renfermoient, disoit-on, sous différens noms, tous les dieux du paganisme, car Isis adorée sous ce nom en Egypte étoit ailleurs Cybele, Junon, Minerve, Vénus, Diane, &c. & l'Osiris des Egyptiens étoit ailleurs connu sous les noms de Bacchus, Jupiter, Pluton, Adonis, &c. (G)

MYRINE, *Géog. anc.*, *Myrina*, les anciens géographes distinguent quatre villes de ce nom, 1°. *Myrine*, ville de l'Æolide, qu'on nomme présentement *Marhani*, selon Leunclavius. 2°. *Myrine* dans l'isle de *Lemnos*, selon Pline *liv. IV. ch. xij.* & Ptolomée, *liv. 3. ch. xij.* Belon l'appelle *Lemno*. 3°. *Myrine*, ville de Troade selon Strabon, *liv. I. cap. ij. page 573.* 4°. *Myrine*, ville de l'isle de Crete, que Pline met dans les terres; le P. Hardouin croit qu'il faut lire *Mycene* pour *Myrina*, mais une telle correction devoit être appuyée de l'autorité de quelques manuscrits. (D. J.)

MYRLÉE, *Géog. anc.*, *Myrleia*, ville de la Bythine, à l'orient de l'embouchure de la riviere Rhyndacus, sur la Propontide, entre les villes de Cyfique & de Pruse; elle fut bâtie par Myrlus, chef des Colophonien, dit Etienne le géographe. Philippe, roi de Macédoine, fils de Démétrius pere de Persée, la sacagea, & la donna à Prusias, roi de Bythynie son gendre, qui l'ayant rétablie la nomma *Apamée*, du nom de sa femme, à ce que nous apprend Strabon, *liv. XII. pag. 563.* Elle portoit ce dernier nom du temps de Pline, *sicut Apamaea, que nunc Myrlæa Colophoniorum*, mais cet historien a tort de la mettre dans les terres, *intus*, car elle étoit sur la côte du consentement même de Ptolomée, *liv. V. ch. j.* enfin elle reçut une colonie romaine. (D. J.)

MYRMECIAS, f. m., *Hist. nat.*, nom vague donné par quelques auteurs à des pierres sur la surface desquelles on remarque des especes d'excroissances; on ne dit point de quelle nature elles étoient.

MYRMECITES, f. m., *Hist. nat.*, nom donné par quelques auteurs à une petite pierre semblable à une fourmi: d'autres prétendent que ce nom est dû à du succin qui renferme un de ces insectes.

MYRMECISON, *Médecine*, épithete d'une espece de poulx, qui signifie la

même chose que *formicans* ou *fourmillant*.

MYRMECIUM ou **MYRME-TIUM**, *Géog. anc.*, ville de la Sarmatie, dans la Chersonese taurique. (D. J.)

MYRMIDONS, *Géog.*, *Myrmidones*, habitans de l'isle d'Egine. Les poètes ont feint qu'ils prirent cette dénomination des fourmis qui furent changées en hommes à la prière d'Eaque, roi de cette isle; mais ce sobriquet leur fut donné, parce que fouillant la terre comme les fourmis, ils y mettoient ensuite leurs grains, & parce que n'ayant point de briques, ils se logeoient dans des trous qu'ils creusoient en terre. Ce nom de *Myrmidon* devint ensuite commun à tous les Thessaliens, à ce que prétend Philostrate. (D. J.)

MYRMILLONS, *Histoire anc.*, sorte de gladiateurs de l'ancienne Rome, appelés aussi *Murmuliones*. Turnebe fait venir ce mot de *Myrmidons*: d'autres croient que ce nom vient du grec *μυρμιλον* qui signifie un poisson de mer, tacheté de plusieurs couleurs, dont Ovide fait mention dans ses *Halientiques*, & que ces gladiateurs furent ainsi nommés, parce qu'ils portoient la figure de ce poisson sur leur casque, ils étoient outre cela armés d'un bouclier & d'une épée. Les *Myrmillons* combattoient ordinairement contre une autre espèce de gladiateurs appelés *Retiaires*, du mot *rete*, filet de pêcheur, dans lequel ils tâchoient d'embarasser la tête de leurs adversaires. On appelloit encore les *Myrmillons* *Gaulois*; soit que les premiers fussent venus des Gaules, soit qu'ils fussent armés à la gauloise. Aussi les *Retiaires* en combattant contre eux avoient-ils coutume de chanter: *quid me fugis galle, non te peto, piscem peto*; "pourquoi me fuis-tu, gaulois? ce n'est point à toi, c'est à ton poisson que j'en veux"; ce qui confirme la seconde étymologie que nous avons rapportée. Selon Suétone, Domitien supprima cette espèce de gladiateurs. V. GLADIATIEUR. (G)

MYROBOLANS, f. m. plur., *Bot. exot.*, fruits des Indes orientales desséchés, dont on fait usage en médecine. Voyez HOBUS, vol. xvij.

MYRON, f. m., *Hist. eccléf. d'Orient*, c'est ainsi que les chrétiens orientaux nomment un baume sacré dont ils se servent, non-seulement dans l'adminis-

tration du baptême, mais encore en diverses autres cérémonies religieuses. Ils regardent même la bénédiction prononcée sur le *myron* comme une bénédiction sacramentale. Parmi les œuvres de Grégoire de Marka, qui vivoit au dixième siècle, & qui est un des pères de l'église arménienne, on lit une espèce d'homélie en l'honneur du *myron*. Vardanes ne parle pas du *myron* avec moins de vénération. "Nous voyons des yeux du corps, dit-il, dans l'eucharistie du pain & du vin, & par les yeux de la foi, nous concevons le corps & le sang de Jésus-Christ; de même dans le *myron* nous ne voyons que de l'huile, mais par la foi nous y appercevons l'esprit de Dieu." Au reste, la composition qu'on trouve dans l'histoire de l'église d'Alexandrie, écrite par Vansleb, ressemble beaucoup au *kyphi* décrit par Plutarque à la fin du traité d'Isis. Voyez M. de la Croze, *hist. du christianisme des Indes*. (D. J.)

MYROPOLE, *Géog. anc.*, en grec *Μυροπολις* ville de Grece, près des Thermopyles, vis-à-vis d'Héraclée. Procope dit que le temps ayant ruiné les fortifications qu'on avoit faites au passage des Thermopyles, d'un côté par la ville d'Héraclée, & de l'autre par celle de *Myropole*, qui est proche de ce passage, Justinien répara les fortifications de ces deux places, & éleva un mur très-solide, par le moyen duquel il boucha cet endroit, qui étoit auparavant ouvert. Les Lacédémoniens furent invincibles, tant que Sparte n'eut point de murailles, & dès que Justinien eut fini tant de beaux ouvrages décrits par Procope, les Barbares les détruisirent, pénétrèrent de toutes parts; & firent crouler l'empire. (D. J.)

MYRRHE, f. f. *Hist. nat. des drog. exot.*, suc résineux, gommeux, qui découle naturellement ou par incision, d'un arbre duquel nous ne savons autre chose, sinon qu'il croît dans l'Arabie heureuse, en Egypte, en Ethiopie, en Abyssinie, & au pays des Troglodytes, autrement dit la côte d'Abex.

Les anciens ont parlé de plusieurs sortes de *myrrhe*, qu'ils ont décrites & distinguées les unes des autres avec peu d'exactitude. Présentement même, on trouve dans des caisses de *myrrhe*, que nous recevons des Indes orientales ou des

échelles du Levant, plusieurs morceaux de *myrrhe* différens par le goût, l'odeur & la consistance. Tantôt ils ont une odeur suave de *myrrhe*, tantôt une odeur incommode & désagréable, tantôt ils n'ont qu'une légère amertume, & tantôt ils répugnent par leur amertume, & excitent des nausées. Ajoutez, qu'ils sont mêlés de bdellium & de gomme arabique.

L'on voit du moins qu'il y a grande différence entre les larmes de la *myrrhe*, selon qu'elle provient de différens arbres, de diverses parties d'un même arbre, selon les différentes saisons de l'année où on la recueille, selon le pays, selon la culture, & selon que ces larmes découlent d'elles-mêmes, ou par incision; car il ne s'agit pas ici des sophistications particulières qu'on peut y faire en Europe dans le débit.

Quelques auteurs doutant que notre *myrrhe* soit la même que celle des anciens, prétendent que ce que nous appelons *myrrhe*, étoit leur bdellium; cependant on l'en distingue facilement, parce qu'elle est amère, moins visqueuse, d'une odeur plus piquante que celle du bdellium. D'autres soupçonnent, que nous n'avons point la belle *myrrhe* des anciens, mais seulement l'espèce la plus vile, à laquelle Dioscoride donnoit le surnom de *caucalis* & d'*ergasine*; cependant il est plus vraisemblable qu'on nous apporte encore la vraie *myrrhe* antique, quoique mêlée avec d'autres espèces d'une qualité inférieure.

Je fais bien que les anciens comptoient leur *myrrhe* parmi les plus doux aromates, & qu'ils s'en servoient pour donner de l'odeur aux vins les plus précieux; mais outre qu'ils avoient peut-être un art particulier de la préparer pour leurs parfums, & leurs vins, on ne doit pas disputer des goûts, ni des odeurs.

Il faut remarquer, que les anciens connoissoient deux espèces de *myrrhe*, une liquide qu'ils appelloient *stacte*, & une *myrrhe* solide ou en masse. Ils distinguoient encore trois sortes de *myrrhe* liquide, l'une qui étoit naturelle, & qui découloit d'elle-même des arbres sans incision; c'est, dit Pline, la plus estimable de toutes. La seconde, tirée par incision, étoit également naturelle, mais plus épaisse & plus grossière. La troisième, qu'on faisoit artificiellement, étoit

de la *myrrhe* récente en masse, pilée avec une petite quantité d'eau, que l'on passoit en l'exprimant fortement; cette préparation qu'on peut nommer *émulsion de myrrhe*, ne se pratique point aujourd'hui; mais on trouve quelquefois dans les boutiques des morceaux de *myrrhe* récente, pleins d'un suc huileux, que nos parfumeurs appellent *stacte*.

Outre les *myrrhes* liquides, les anciens distinguoient plusieurs sortes de *myrrhe* solide ou en masse, entre lesquelles Galien regardoit la *myrrhe* troglodytique pour la meilleure, & après elle la *myrrhe* minnéenne, *minnea*, ainsi nommée des Minnéens, peuples de l'Arabie heureuse, que Strabon, l. XVI. p. 798. met sur les côtes de la mer rouge. Enfin, Dioscoride fait mention d'une *myrrhe* de Béotie, mais on ne la connoît point du tout aujourd'hui.

La *myrrhe* donc, *myrrha*, off. *Σμύρα* Diosc. *μύρρα* Hippocratis mor. des Arabes, est un suc résineux, gommeux, en morceaux fragiles de différentes grandeurs; tantôt de la grosseur d'une noisette ou d'une noix, tantôt plus gros; de couleur jaune, rouille ou ferrugineuse, transparens en quelque manière, & brillans. Quand on les brise, on y voit des veines blanchâtres à demi-circulaires ou sphéroïdes; son goût est amer, aromatique, avec un peu d'âcreté, qui cause des nausées. Quand on la pile, elle donne une odeur forte, qui frappe les narines; & quand on la brûle, elle répand une agréable fumée.

MYRRHE, *Chimie*, *Pharmacie* & *Mat. médic.*, on doit choisir celle qui est friable, légère, égale en couleur dans toutes les parties, sans ordures, très-aromatique, d'un roux foncé & demi-transparente; la plus mauvaise est celle qui est noire, pesante & sale.

Il s'ensuit de sa qualité de gomme-résine, voyez GOMME-RÉSINE, qu'elle ne doit être soluble qu'en partie dans l'eau, dans l'esprit de vin rectifié, & dans les huiles. Elle se dissout cependant en entier, ou peu s'en faut, dans l'esprit de vin tartarisé, & presque entièrement dans la liqueur qui se sépare du blanc d'œuf durci, que l'on fait résoudre ou tomber en deliquium avec la *myrrhe*, en les exposant ensemble dans un lieu humide; opération qui fournit

ce

ce qu'on appelle très-improprement dans les boutiques , *huile de myrrhe par défaut-lance*. Ces deux derniers phénomènes méritent d'être constatés par de nouvelles observations , & ils sont très-linguliers , si ce qu'en ont dit les auteurs est conforme à la vérité : selon l'analyse de M. Cartheuser , une once de belle *myrrhe* est composée de sept gros de substance gommeuse *inséparablement barbouillée* d'un peu de résine & d'huile , de deux scrupules & quelques grains de résine chargée d'huile essentielle & d'environ douze grains d'ordure absolument insoluble. La *myrrhe* choisie , distillée à l'eau , donne au rapport de Fred. Hoffman , qui prétend avoir exécuté cette opération le premier. *Obs. phys. chim. l. I, obs. 5.* environ deux dragmes , & même la plus parfaite , jusqu'à trois dragmes par livre d'huile essentielle , dont une partie est plus pesante que l'eau , & une autre partie nage à sa surface.

La *myrrhe* est un des remèdes que les anciens ont le plus célébré , & que les modernes ont aussi compté parmi les médicaments les plus précieux. Elle possède toutes les qualités des gommes résines à un degré que l'on peut appeller *tempéré ou moyen* , qui permet de l'employer dans tous les sujets & dans tous les cas où les gommes résines sont indiquées : dire de ce remède , que les anciens & les modernes l'ont également célébré , c'est assez faire entendre qu'ils lui ont attribué généralement toutes les vertus. Celles qui sont les plus reconnues sont la qualité stomachique , roborante , apéritive & utérine ; aussi son usage le plus fréquent est pour donner du ton à l'estomac , pour fondre les obstructions , sur-tout bilieuses ; pour ranimer , & sur-tout pour faire couler les règles ; on la donne rarement seule , mais on la fait entrer fort communément dans les pilules ou bols stomachiques , fondans , emménagogues , & dans les préparations officinales , dont la vertu dominante est d'être cordiale ou excitante. Les qualités bézoardique & antiputride , ne sont fondées que sur des préjugés : la dernière sur-tout qu'on a estimée sur l'usage que les anciens faisoient de la *myrrhe* dans les embaumemens , est on ne peut pas plus précaire , voyez EMBAUMEMENT & MUMIE : la vertu vulnérable & cicatrisante est com-

mune à la *myrrhe* & à tous les sucs balsamiques , liquides & concrets ; mais notre gomme-résine n'a aucun avantage à cet égard , au contraire. Cartheuser met cependant au dessus de toutes les propriétés de la *myrrhe* , celle qu'il lui attribue d'être un remède souverain contre la toux invétérée & plusieurs autres maladies chroniques de la poitrine , qui dépendent principalement de la faiblesse du poulmon & du ventricule. Au reste , cet auteur moderne est très-enthousiaste sur les éloges de la *myrrhe* ; ce remède doit se donner en substance & incorporé à cause de son amertume , avec un excipient qui le réduise sous forme solide. La teinture de *myrrhe* est beaucoup plus efficace que la *myrrhe* en substance , selon la remarque de Sthal , soit parce que cette teinture ne contient que la résine & l'huile essentielle qui sont les principes les plus actifs , débarrassés de la partie gommeuse qui masquoit ou châtroit en partie leur action ; mais plus encore parce que ces principes sont très-divisés dans l'esprit de vin , & enfin parce que ce menstrue concourt très-efficacement à leur activité. Au reste , cette remarque doit être commune aux teintures en général. *V. TEINTURE.*

L'huile essentielle de la *myrrhe* doit être comptée , si l'on en croit Cartheuser & Fred. Hoffman , parmi les moins âcres & les plus convenables pour l'usage intérieur , voyez HUILE ESSENTIELLE. Le dernier auteur recommande particulièrement celle-ci prise à la dose de quelques gouttes sous forme d'eleosaccharum dans une infusion de véronique ou dans du café , contre plusieurs maladies chroniques de la poitrine , telles que la toux invétérée , l'asthme humide , &c. il conseille aussi de prendre le même eleosaccharum le matin dans du bouillon , & du chocolat ou du café , comme une excellente ressource contre l'influence d'un air épais & chargé d'exhalaisons putrides ou de miasmes épidémiques.

La *myrrhe* réduite en poudre & la teinture de *myrrhe* sont aussi des remèdes extérieurs très-usités dans les pansemens des plaies & des ulcères , & sur-tout dans la gangrene & dans la carie.

Il est peu de drogues qui entrent dans autant de compositions officinales , soit internes , soit externes , que la *myrrhe* ;

son efficacité est sur-tout remarquable dans l'élixir de propriété, les pilules de Rufus, & la thériaque diatessaron, parce que ces remèdes sont composés de très-peu d'ingrédients. (b)

MYRRHÉ, VIN, *Littér.*, en latin *myrrhinum vinum*; c'étoit chez les anciens, du vin mêlé de myrrhe avec art, pour le rendre meilleur & le conserver plus long-temps, suivant *Ætius, Tetrab. 4. serm. 41. cap. cxxij.* on en faisoit grand cas, ainsi que de quelques autres boissons myrrhées. *Pline, liv. XIV. ch. xij.* nous le dit : *lautissimum apud prisicos vina, erant myrrhæ odore condita.* Les loix des douze tables défendoient d'en répandre sur les morts.

Ce n'étoit pas de ce vin de myrrhe si prisé, qu'on offrit à boire à Jésus-Christ dans sa passion, pour amortir à ce qu'on croit en lui, le trop vif sentiment de la douleur; on avoit coutume parmi les Hébreux, de donner à ceux qu'on menoit au supplice, une liqueur assoupissante dans laquelle entroit de la myrrhe qui la rendoit amère. *Apulée, métam. liv. VIII*, raconte qu'un certain homme s'étoit prémuni contre la violence des coups, par une potion de myrrhe. Apparemment que ce fut dans cette vue, qu'on crut devoir donner du vin myrrhé à Notre-Seigneur; ce vin étoit sans doute très-amer, puisque *S. Matthieu* rapporte, que c'étoit du vin mêlé de fiel. Le fiel de *S. Matthieu* & la myrrhe de *S. Marc, ch. xv, v. 25*, ne marquent qu'une même chose, c'est-à-dire, une boisson très-amer au goût. *V. Th. Bartholin, de vino myrrhato*, si vous êtes curieux de plus grands détails sur cet article. (D. J.)

MYRRHENE, *Géog. anc.*, en latin *Myrrhinus*, municipe de l'Attique peu distant de Marathon. Il faisoit partie de la tribu Pandionide, selon *Etienne le géographe*. (D. J.)

MYRRHINA, MURRHINA ou MORRHINA VASA, *Hist. nat.*, nom donné par les anciens à des vases précieux dont ils se servoient dans leur repas, & pour renfermer des parfums. *Pline* dit qu'ils étoient faits d'une pierre précieuse, qui se trouvoit en Caramanie & dans le pays des Parthes, l'on a cru que cette pierre étoit une espèce d'agate ou d'onix. D'autres ont conjecturé que ces vases

étoient d'une composition factice ou d'une espèce de porcelaine. *Pompée* apporta le premier des *pocula myrrhina* de l'Orient; ils étoient fort estimés chez les Romains. *Pline* nous dit que *T. Pétro-nius*, pour frustrer *Néron*, *ut mensam ejus exhaereditaret*, brisa, avant de mourir, un grand bassin *trulla myrrhina* qui étoit estimé 300 talens, & dont cet empereur avoit grande envie. Voyez l'art. MORRHA.

MYRRHINITE, *Hist. nat.*, nom donné par quelques auteurs à une pierre qui avoit l'odeur de la myrrhe.

MYRRHIS, f. f. *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur en rose & en ombelle; elle est composée de plusieurs pétales disposés en rond & soutenus par un calice qui devient un fruit à deux semences semblables à un bec d'oiseau; ces semences sont striées & relevées en bosse d'un côté, & plates de l'autre. *Tournefort, Inst. rei herb. V. PLANTE.*

Tournefort compte onze espèces de ce genre de plante ombellifère, dont la principale est la *myrrhis major*, que nous nommons en françois cerfeuil musqué; en anglois *sweet cicely*.

Les tiges s'élèvent à la hauteur de quatre ou cinq piés; elles sont rameuses, s'étendent en large, velues, creuses en dedans. Ses feuilles sont grandes, amples, molles, découpées, & ressemblantes à celles de la ciguë, mais plus blanchâtres, & souvent marquetées de taches blanches, un peu velues, ayant la couleur & l'odeur du cerfeuil, & un goût d'anis, attachées par des queues fistuleuses. Ses fleurs naissent en parasols aux sommets des tiges & des branches, composées chacune de cinq feuilles inégales, disposées en fleur de lys, de couleur blanche, un peu odorantes. Quand ces fleurs sont passées, il leur succede des semences jointes deux à deux, grandes, longues, semblables au bec d'un oiseau, cannelées sur le dos, noirâtres, d'un goût d'anis agréable. Sa racine est longue, grosse, blanche, molle, & comme fongueuse, d'un goût doux, mêlé d'un peu d'acreté, aromatique, & semblable à celui de la semence. Cette plante vient dans les prés & dans les jardins; la feuille aussi bonne à manger que le cerfeuil, est fort connue dans les cuisines. (D. J.)

MYRRHITES, *Hist. nat.*, nom donné par les anciens naturalistes à une pierre jaunâtre & demi-transparente, que l'on soupçonne être la cornaline pâle & jaune.

MYRSINE, *Botan.* La plante que M. Linné nomme ainsi, pour quelques rapports qu'elle paroît avoir avec le myrte, est seule de son genre, & a pour caractère un calice ovale à quatre divisions, & permanent, la corolle monopétale, divisée jusqu'au milieu en cinq lobes, & rétrécie par le haut; cinq étamines, & un ovaire qui remplit la cavité de la corolle, & qui devient une baie à cinq loges, dont chacune renferme une semence. *Linn. Gen. pl. pentan. monog.*

Le *myrsine* croît en Ethiopie; c'est un arbruste dont les feuilles ressemblent à celles du myrtil: ses fleurs, qui naissent trois à trois dans l'aisselle des feuilles, sont ou blanches, chagrinées de points bruns, ou d'un pourpre noirâtre, du reste, bordées de cils: ses baies sont bleues, de la forme & de la grandeur de celles de l'*uva ursi* ou *boufferolle*. (D)

MYRTE, f. m. *myrtus*, *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond, dont le calice devient dans la suite une baie faite comme une olive, & qui a une couronne. Cette baie se divise en trois loges qui contiennent des semences pour l'ordinaire de la figure d'un rein. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

MYRTE, *myrtus*, arbrisseau toujours verd, qui vient naturellement en Afrique, & dans les parties méridionales de l'Asie & de l'Europe. Il y en a de plusieurs especes, dont la plus grande différence consiste dans la forme des feuilles. Mais tous les *myrtes* s'élevent dans les pays d'où ils tirent leur origine, à une plus grande hauteur que dans ce climat, où on ne les voit que sous la forme d'arbrisseau. Car dans les provinces du centre du royaume, on est obligé de tenir en caisse, ou dans des pots, les arbrisseaux qui ne peuvent passer les hivers qu'à la faveur d'une orangerie. Les feuilles de tous les *myrtes* sont lisses, unies, entières, d'un verd brun très-brillant, & d'une odeur suave, aromatique, des plus agréables. Ce sont les feuilles qui font le principal agrément de ces arbrisseaux;

toutes les fleurs des *myrtes* sont blanches, assez apparentes, & de très-bonne odeur, elles paroissent dans le mois de juin, & durent pendant la plus grande partie de l'été. On ne connoît de différence pour la couleur de la fleur que dans une seule especes, où le blanc qui fait le fonds est mêlé de rouge. Le fruit qui succede à la fleur est une baie noire, quelquefois blanche & ovale, qui contient plusieurs semences de la forme d'un rein. Il n'y a qu'une seule especes de *myrte* dont la fleur soit double: l'arbrisseau en donne une grande quantité; elles durent long-temps, sont d'une grande beauté, & d'une excellente odeur: mais il y a encore plusieurs *myrtes* à feuilles panachées, qui font de belles variétés. Presque tous les *myrtes* se multiplient très-aisément, sont de longue durée, & n'exigent que les soins ordinaires de l'orangerie: cependant on voit de ces arbrisseaux en pleine terre, dans la Provence, dans le Languedoc, l'Aunis, la Bretagne, & même dans la Normandie.

Si l'on donnoit ici la méthode que l'on suit en Provence & en Languedoc pour l'éducation & la culture des *myrtes*, elle ne conviendrait nullement pour les provinces de la partie septentrionale du royaume. Il vaut beaucoup mieux s'en rapporter à ce qui se pratique en Angleterre sur ce point. Si on trouve les procédés trop stricts, il sera fort aisé de s'en relâcher à proportion de la température du climat où l'on se trouvera placé. Je ne sache pas qu'on ait donné rien de mieux à ce sujet, que ce qui a été tracé par M. Miller, dans la sixième édition angloise de son dictionnaire des jardiniers.

On multiplie, dit cet auteur, les *myrtes* de boutures qu'il faut faire pour le mieux au mois de juillet. Vous choisirez pour cela de jeunes rejetons les plus droits & les plus vigoureux, de la longueur de six ou huit pouces. Après en avoir ôté les feuilles de la partie inférieure sur environ deux pouces de longueur, vous piquerez ces jeunes branches dans des terrines remplies d'une terre franche & légère; en sorte qu'elles soient à deux pouces de distance les unes des autres. On aura soin de serrer la terre autour des boutures, & de les arroser

pour les mieux affermir. On mettra ces terrines sous un châssis de couche, & on les plongera soit dans du vieux fumier, ou dans de la vieille tannée. Afin que la terre des terrines ne se dessèche pas trop vite, on leur fera de l'ombre avec des paillans pendant la chaleur du jour, & on leur donnera de l'air à proportion que la saison sera douce. Mais il ne faudra pas oublier de les arroser tous les deux ou trois jours, selon que la terre des terrines paroîtra sèche. Au bout d'un mois, les boutures commenceront à pousser: on les accoutumera par degré à l'air libre, & on pourra sur la fin d'août, les mettre à une situation abritée des vents froids jusqu'au mois d'octobre qu'il faudra les entrer dans l'orangerie, où on leur donnera la place la plus fraîche & la plus propre à les faire jouir de l'air dans les temps doux. Car les *myrtes* ne demandent qu'à être garantis du grand froid; à l'exception du *myrte* à feuilles d'oranger & du *myrte* citroné, qui étant moins robustes que les autres, veulent être placés un peu plus chaudement. Il faudra les arroser souvent pendant l'hiver, ôter toutes les feuilles qui se faneront, & arracher toutes les mauvaises herbes qui leur feroient un très-grand tort. Au mois de mars suivant on enlèvera les jeunes plants avec grand soin & le plus en motte que l'on pourra, pour les mettre chacun dans un petit pot séparé que l'on aura rempli d'une terre de la qualité de celle dont on s'est servi pour les terrines. On les arrosera bien, pour affermir la terre, & on les mettra à l'ombre dans l'orangerie, jusqu'à ce qu'ils aient repris. Alors on les accoutumera à l'air & au soleil, puis on les sortira au mois de mai pour les placer à quelque bonne situation, près d'une palissade, à l'abri des grands vents. Pendant l'été, il faudra les arroser abondamment, attendu que les petits pots sont sujets à se dessécher promptement; aussi aura-t-il fallu avoir attention de les placer de façon qu'ils ne soient exposés qu'au soleil levant; car lorsque ces petits pots se trouvent placés au grand soleil, l'humidité s'exhale trop vite & l'accroissement des plantes en est retardé. Au mois d'août suivant, vous examinerez si les racines des *myrtes* n'ont pas per-

cé à travers les trous du fond du pot. Si cela est, vous les tournerez dans des pots un peu plus grands, après avoir eu soin de couper les racines moïssies, ou qui étoient adhérentes aux parois du pot, & d'adoucir la terre autour de la motte, afin que les racines puissent percer plus aisément dans la nouvelle terre. Il faudra ensuite les faire bien arroser, & les mettre à une situation abritée des grands vents. C'est alors qu'on pourra tailler les jeunes plants pour les amener à une forme régulière; & s'ils ne font pas une tige droite, il faudra les diriger au moyen d'un bâton: avec ces soins, les *myrtes* pourront facilement être taillés en boule ou en pyramide, qui sont les formes qui conviennent le mieux aux petits arbrisseaux de l'orangerie. Tout l'inconvénient, c'est qu'une taille régulière les empêche de donner des fleurs: aussi ne faut-il pas traiter de cette façon l'espèce à fleur double, qui tire de-là sa principale beauté. L'on fera donc bien de laisser venir au naturel un ou deux plants de chaque espèce de *myrtes*, afin de pouvoir jouir de l'agrément de leurs fleurs. A mesure que les jeunes *myrtes* grandiront, il faudra tous les ans les transplanter dans de plus grands pots, à mesure de l'étendue de leurs racines. Mais gardez-vous de les mettre d'abord dans de trop grands vaisseaux; ils n'y pousseroient que faiblement & irrégulièrement, souvent même cela les fait périr. En les changeant de pot, on aura toujours soin d'adoucir la terre autour de la motte, en la percant en plusieurs endroits pour donner passage aux racines. On peut même les remettre dans les mêmes pots, s'ils ne sont pas trop petits, ayant soin de garnir les côtés & le fond du pot d'une bonne terre neuve, & de leur donner quantité d'eau pour affermir les racines; ce qu'il faudra répéter souvent. Car ils en demandent beaucoup, tant en hiver qu'en été, & beaucoup plus dans les temps secs & chauds. Les mois d'avril & d'août sont la meilleure saison pour les transplanter. Si on le fait plutôt au printemps, comme ils ne croissent que lentement alors, ils ne pourroient pousser de nouvelles racines aussitôt qu'il faudroit. Et si on attendoit plus tard en automne, le froid de la saison les empêcheroit de reprendre. Je ne

conseille pas non plus de les transplanter dans les grandes chaleurs de l'été ; car il leur faut pour réussir , de la fraîcheur , de l'ombre , & de grands arrosements. Dès qu'il commencera à geler pendant la nuit dans le mois d'octobre , il faudra les mettre à l'orangerie : mais tant que la saison sera douce , on pourra différer jusqu'au commencement de novembre. Lorsqu'on les serre trop tôt , & que la fin de l'automne est chaude , ils y poussent de nouveaux rejetons que l'hiver fait périr ordinairement ; ce qui les gâte beaucoup. On fera donc bien de les tenir en plein air aussi long-temps que l'on pourra , & de les y remettre au printemps avant qu'ils ne commencent à pousser. Mais pendant qu'ils seront dans l'orangerie , on leur donnera dans les temps doux autant d'air frais qu'il sera possible.

J'ai vu , continue le même auteur , le *myrte* commun d'Italie , & le *myrte* romain en pleine terre , à une exposition chaude , & dans un terrain sec , où ils ont résisté au froid pendant plusieurs hivers. On a soin seulement de les couvrir pendant les fortes gelées de deux ou trois paillassons , & on met de grand fumier à leur pied pour empêcher la gelée de pénétrer jusqu'à leurs racines. Mais en Cornouailles & en Devonshire , où les hivers sont plus doux que dans les autres provinces d'Angleterre , l'on voit de grandes haies de *myrtes* plantées depuis plusieurs années , dont quelques-unes ont jusqu'à six piés d'hauteur. J'imagine que l'espece à fleur double qui vient des provinces méridionales de France résisteroit aussi bien que les autres en pleine terre. Cette espece avec celle à feuille d'oranger , sont les plus difficiles à faire venir de boutures. Mais en faisant les boutures de ces arbrisseaux tout à la fin du mois de juillet , en choisissant pour cela les plus tendres rejetons , & en les conduisant comme il a été dit j'ai souvent éprouvé qu'elles faisoient fort bien racine. L'espece à feuilles d'oranger , & toutes celles à feuilles panachées , sont plus délicates que les especes ordinaires : il faudra les mettre à l'orangerie un peu plutôt en automne , & les y placer loin des fenêtres.

Bradley , auteur anglois , assure que tous les *myrtes* peuvent très-aisément se multiplier de branches couchées , & que

l'espece à fleur double & celle à feuilles d'oranger , réussissent mieux de cette façon que de boutures ; mais qu'il ne faut se servir que des jeunes branches de l'année ; car si on couchoit des branches plus âgées , elles ne feroient point de racines malgré toutes les attentions qu'on pût y donner : que le mois de mai est le temps le plus convenable pour coucher ces branches ; que le *myrte* se plaît tellement dans l'humidité , qu'il en a vu un pot qui avoit passé l'été dans un bassin qu'on avoit soin d'entretenir plein d'eau , & que ce *myrte* avoit poussé pendant cet été quatre fois autant que ceux qu'on avoit traités à l'ordinaire , & qu'il avoit continué de croître de la même manière pendant plusieurs années , sans qu'on renouvelât la terre du pot.

Mais on peut encore multiplier de semence les *myrtes* à fleur simple , à l'exception des especes à feuilles panachées ; & de plus ils peuvent tous se greffer les uns sur les autres.

Les feuilles de *myrtes* entrent dans les sachets d'odeur , dans les pots pourris ; & au royaume de Naples , elles servent à tanner les cuirs.

Les baies de *myrte* sont de quelque usage en médecine , & on en fait en Allemagne une teinture de couleur d'ardoise qui a peu d'éclat. Dans la Provence où il y a beaucoup de ces arbrisseaux , les oiseaux se nourrissent de ces baies , ce qui les engraisse & les rend d'un goût excellent.

On connoît plusieurs especes de *myrtes* & quelques variétés : voici les plus remarquables des unes & des autres.

1. Le *myrte* commun d'Italie ; la feuille est moyenne.

2. Le *myrte* romain à large feuille.

3. Le même à baies blanches.

4. Le même *myrte* à feuille dorée.

5. Le petit *myrte* commun , ou le *myrte* à feuille de thim : c'est celui qu'on cultive le plus dans ce royaume.

6. Le même *myrte* à feuille argentée.

7. Le *myrte* à feuille de buis.

8. Le *myrte* à feuille de romarin.

9. Le même *myrte* à feuille panachée de verd & de blanc : les fleurs sont bigarrées de blanc & de rouge : c'est celui dont les Anglois font le plus de cas.

10. Le *myrte* balsamique à feuille de grenadier.

11. *Le myrte citronné* : ses feuilles ont l'odeur de la noix muscade, & ses jeunes rameaux sont rougeâtres.

12. *Le même myrte à feuille dorée.*

13. *Le myrte d'Espagne à larges feuilles* : les Anglois le nomment plus communément le *myrte à feuille d'oranger* ; mais ses feuilles ont plus de ressemblance avec celles du laurier franc, & elles viennent plusieurs ensemble par touffes.

14. *Le même à baies blanches.*

15. *Le myrte d'Espagne à feuille étroite.*

16. Et le *myrte à fleur double* ; sa feuille est presque aussi grande que celle du *myrte romain*.

Le *myrte* commun d'Italie & le romain, sont plus robustes que tous les autres : le *myrte citronné* & celui à feuilles d'oranger, sont les plus délicats, ainsi que toutes les espèces à feuilles panachées.

MYRTE, Pharmac. & Mat. médic.
Le *myrte* n'est point employé dans les prescriptions magistrales destinées à l'usage intérieur : ses feuilles & ses fleurs ont pourtant une qualité astringente très-réelle, dont on pourroit tirer parti en médecine, si ces sortes de remèdes étoient rares. On ne se sert guère que des baies connues dans les boutiques sous le nom de *myrtiles*, qui sont aussi manifestement astringentes, & qui entrent dans plusieurs purgations officinales, tant pour l'usage intérieur que pour l'usage extérieur. La plus usitée de ces préparations pour l'usage intérieur, est le syrop des baies composé, ou le syrop *myrtin* de Mesué. Voici la description de ce syrop, d'après la pharmacopée de Paris. Prenez des baies de *myrte*, deux onces & demie ; des nèfles qui ne soient point mûres, une once ; de la rapure de santal citrin ; des fruits d'épine-vinette récents ; des fruits de sumache ; des balustes ; des roses rouges mondées, de chacune deux onces : le tout étant convenablement haché, faites-le macérer pendant vingt-quatre heures, au bain-marie, dans eau commune trois livres ; sucs de coings & de poires sauvages, de chacun deux livres ; coulez avec forte expression ; ajoutez cinq livres de beau sucre ; clarifiez aux blancs d'œufs, & cuisez en consistance de syrop.

C'est-là évidemment le plus fort styptique qu'on puisse tirer de la famille des végétaux ; au moins la plupart des sub-

tances végétales, éminemment styptiques, sont-elles rassemblées dans ce remède. Aussi est-il recommandé dans toutes les hémorrhagies internes & dans les cours de ventre opiniâtres, contre lesquels les astringens sont indiqués ; & encore ce syrop est-il souvent impuissant dans ces cas. Le syrop de *myrte* simple, que l'on prépare avec les sommités séchées de cet arbrisseau, ne possède les vertus du syrop de *myrte* composé qu'à un degré bien inférieur.

On retire du *myrte* une eau distillée simple, dans laquelle on cherche en vain la vertu astringente de la plante (car les principes astringens ne sont point volatils), & qui ne possède que les vertus communes des eaux distillées aromatiques. Cette eau a été connue dans les toilettes des dames, sous le nom d'*eau d'ange*.

Quant à l'usage extérieur : on fait bouillir les baies & les feuilles de *myrte* dans du gros vin, soit seules soit avec les herbes appelées *fortes*, pour en faire des fomentations & des lotions astringentes, fortifiantes, résolutes ; des gargarismes dans le relâchement extrême de la luette ; des *injections* pour la chute du fondement & de la matrice.

On prépare aussi, soit des baies, soit des petites branches fleuries, des huiles par infusion & par décoction, qui sont, sur-tout la dernière, véritablement résolutes, mais point astringentes.

Les baies de *myrte* entrent dans la poudre *diamargariti frigidi* ; le syrop simple, dans les pilules astringentes ; l'huile, dans l'emplâtre *oppodelthoch*. (b)

MYRTE DU BRABANT, Hist. nat. Bot., *myrtus brabantica*. C'est une plante ou arbruste assez aromatique, qui croit dans les endroits marécageux, & sur-tout dans quelques provinces des Pays-bas. Les botanistes lui ont donné différens noms. Dodonæus l'appelle *chamaeleagnus*, c'est le *cistus ledon*, *foliis rosifmarini ferrugineis* de C. Bauhin ; le *ledum sileficum* de Clusius, *rosmarinum sylvestre*, sive *hobemum* de Matthioli, &c. Cette plante est d'une odeur très-forte ; elle est un peu résineuse, ce que l'on trouve lorsqu'on écrase ses sommités entre les doigts. Simon Pauli, célèbre médecin danois, a cru que cette plante étoit la même que le thé des Chinois ; mais ce

sentiment a été réfuté par le docteur Cleyer, dont la lettre est insérée dans le IV. volume des *acta basniensia*. Il est certain que les feuilles de cette plante, séchées, & ensuite infusées comme du thé, ont un goût très-différent, mais qui n'est point désagréable. Les Flamands nomment cette plante *gagel*; les gens de la campagne en mettent dans leurs paillasses pour écarter les punaises, mais il est à craindre que son odeur qui est très-forte, n'empêche de dormir ceux qui auroient recours à ce remède. On dit qu'en mettant cette plante dans de la bière, elle enivre très-promptement; & que par-là, non-seulement elle ôte la raison, mais encore qu'elle rend insensés & furieux ceux qui en boivent.

MYRTEA, *Mythol.*, surnom de Vénus, à cause du myrte qui lui étoit consacré :

Formosa Veneri gratissima myrtus. (D. J.)

MYRTETA, *Géog. anc.*, c'étoient, dit Ortelius, des bains chauds en Italie, au voisinage de la ville de Baies. Ils tiroient, continue-t-il, leur nom d'un bois de myrtes qui étoit auprès de la ville, qui contribuoit à rendre ces bains si délicieux, qu'on n'y alloit pas moins pour le plaisir que pour la guérison des maladies. Horace en fait mention dans ses épîtres, *l. I. ep. xv. v. 5.* en ces mots: *sane myrteta relinqui.* Je crois, pour moi, que ces bains de Baies, *myrteta*, étoient de pures étuves, où les vapeurs soufrées qui s'exhalent de la terre, causent une chaleur sèche qui provoque la sueur. Celse, *l. II, c. xvij*, parle de ces étuves de Baies d'une manière décisive en faveur de mon opinion; car il s'exprime ainsi: *sicut calor est, ubi à terra profusus calidus vapor ædificio includitur, sicut super Baias in myrtetis habemus.* (D. J.)

MYRTIFORME, *CARONCULES MYRTIFORMES*, en *Anatomie*, petites caroncules, ou corps charnus qui se joignent à l'hymen dans les femmes, ou plutôt qui sont dans l'endroit où a été l'hymen. Voyez nos *Pl. d'Anat.* & leur explication. Voyez aussi *CARONCULE*.

Elles sont à-peu-près de la grosseur des baies de myrte, d'où elles prennent leur nom; quelques auteurs croient qu'elles sont plus grandes dans les filles,

& qu'elles deviennent peu à peu plus petites dans les femmes.

D'autres les font venir, avec plus de probabilité, des membranes rompues de l'hymen, dont ils croient que ce sont des fragmens retirés. Voyez *HYMEN*.

MYRTILLE, *f. m.*, *Hist. nat. Bot.*, Nous nommons aussi cette plante *airelle*; & c'est sous ce nom qu'on en a donné les caractères.

L'airelle ou le *myrtille* est le *vitis idæa, foliis oblongis, crenatis, fructu nigricante*, de C. B. P. 270. & de Tournefort, *Inst. rei herbar.* 608. C'est encore le *vaccinium caule angulato, foliis ovatis, serratis, deciduis*, de Linnæus; *Hort. Cliffort*, 148; en anglois, *wortle-mith black, fruit*.

Sa racine est menue, ligneuse, dure, & rampe souvent sous terre. Elle pousse un petit arbrisseau haut d'un à deux piés, qui jette plusieurs rameaux grêles, anguleux, flexibles, difficiles, à rompre, couverts d'une écorce verte. Ses feuilles sont oblongues, grandes comme celles du buis, mais moins épaisses, vertes, lisses, ou légèrement dentelées en leurs bords. Ses fleurs nées dans les aisselles des feuilles, sont d'une seule pièce, rondes, creuses, faites en grelots, attachées à de courts pédicules, d'un blanc rougeâtre. Quand ces fleurs sont passées, il leur succede des baies sphériques, molles, pleines de suc, grosses comme des baies de genievre, creusées d'un nombril, d'un bleu foncé ou noirâtre, & d'un goût astringent tirant sur l'acide agréable. Elles renferment plusieurs semences assez menues, d'un rouge-pâle.

Cette plante vient en terre maigre, aux lieux incultes, dans les bois montagneux, parmi les bruyères & les broussailles, dans les vallées désertes, humides & ombrageuses. Elle fleurit en mai, & les fruits mûrissent en juillet.

On tire le suc de cette plante, & on en fait un syrop ou un rob agréable. On rougit les vins blancs de ce même suc, & l'on en peut tirer d'autres partis dans les arts. (D. J.)

MYRTOS, *Géog. anc.*, isle de la mer Égée, au midi occidental de la pointe la plus méridionale de l'isle Eubée. Pline, *l. IV. c. xi.* dit qu'elle donnoit son nom à cette partie de la mer Égée qu'on

appelloit *Myrtoum mare*, voyez à *MARE*, l'article *MARE MYRTOUM*. (D. J.)

MYRUS, nom qu'on a donné au mâle de la murene, Rondelet, *Histoire des Poiss.* part. I. l. XIV. cb. v. Voyez *MURENE*, poisson.

MYSE, ou *MYSA*, Géog., rivière d'Allemagne en Bohême. Elle a sa source aux confins du palatinat de Bavière, & se perd dans le Muldaw, un peu au-dessus de la ville de Prague. (D. J.)

MYSIE, Géog. anc., *Myfia*, contrée de l'Asie mineure, qui s'étendoit dans les terres vers la Propontide, la Phrygie, le fleuve Hermus, & la chaîne la plus orientale du mont Ida; c'est aujourd'hui une partie de la petite Asie.

Les Mysiens y formoient deux provinces resserrées dans la suite par les migrations des Eoliens, & fertiles en hêtres, *μύρτος*, d'où selon les apparences elles tiroient leur nom. On distinguoit la *Mysie* en grande & petite *Mysie*.

La petite *Mysie*, la plus septentrionale & voisine de l'Helléspont, avoit la Propontide au nord, la Troade au midi, le mont Olympe, les villes de Lampsaque, de Cizique, &c.

La grande, plus méridionale & plus orientale étoit située entre la petite Bithynie, la grande Phrygie, l'Éolide, & la mer Egée. Elle avoit pour villes principales, Antandre, Pergame, Adramite, &c.

Ces Asiatiques, ainsi que la plupart de leurs voisins, tels que les Phrygiens, les Cariens, les Lydiens, étoient en assez médiocre considération chez les Grecs; & s'il en faut croire Cicéron dans son *Oraison pour Flaccus*, ils avoient donné lieu à quelques expressions proverbiales qui ne leur étoient pas avantageuses.

On disoit des Phrygiens, par exemple, qu'ils ne deviennent meilleurs qu'à force de coups; que si l'on avoit à faire quelque épreuve périlleuse il falloit choisir à cet effet un Carien, comme n'ayant point assez d'esprit pour prévoir le danger; & dans les comédies, les valets fripons étoient toujours des Lydiens.

Les Mysiens en particulier tombèrent dans une telle décadence, qu'ils furent en butte aux outrages de toutes les nations qui les pillèrent impitoyablement. De-là, pour désigner un peuple foible, on disoit en proverbe, qu'il pouvoit

être insulté par les Mysiens mêmes. Nous connoissons de nos jours, un peuple en Allemagne, que nous voyons également la proie des nations amies ou ennemies, & qui n'auroit point été exposé à de tels outrages il y a cinquante ans: ainsi l'on appelloit proverbialement un butin sûr, le *butin de Mysie*.

Cette décadence des Mysiens n'empêche point qu'ils ne se soient fait un nom dans la musique, & que Plutarque n'ait été fondé à leur attribuer l'invention de quelques beaux airs. Olympe qui composa le premier sur la flûte, en l'honneur d'Apollon, l'air appelé *polycephale*, dont Pindare parle avec tant d'éloge, étoit originaire de *Mysie*. On voit dans la *Retraite des dix mille* de Xénophon, que les Mysiens excelloient dans les danses armées, qu'on exécutoit au son de la flûte; mais la différence est grande entre des peuples guerriers & des peuples danseurs. Les Mysiens dansoient bien & souffroient patiemment toutes sortes d'insultes.

Il me reste à remarquer que Pausanias, lib. II. c. xviii, nomme aussi *Mysie* une petite contrée du Péloponnèse, où étoit un temple dédié à Cérès *Myfienné*. Ce nom de *Mysie* donné à ce canton, tiroit son origine d'un certain *Myfius* que les habitans d'Argos disoient avoir été hôte de Cérès.

Strabon, l. XIII. p. 615. nomme *Myfie* une ville de la Troade qu'il place au voisinage d'Adramite. Ptolomée, l. VI. c. v, donne aussi le nom de *Mysie* à une ville de Parthie. Enfin. Ovide & Denys le géographe parlent d'une *Mysie* & de *Mysiens* qui étoient en Europe entre le Danube, la Pannonie & la Thrace, c'est-à-dire, qui occupoient à-peu-près ce que nous appelons la *Servie* & la *Bulgarie*; mais la *Mysie* est la *Mœsie*, & leurs *Mysiens* les *Mœsiens*, c'est dans ces deux auteurs une orthographe vicieuse, voyez ce qu'on en a dit au mot *MOESIE*. (D. J.)

MYSOMACÉDONIENS, Géog. anc., *Myfomacedones*, peuple d'Asie dans la *Mysie*, selon Plin., l. V. c. xxix, & selon Ptolomée, l. V. c. ij, dans la grande Phrygie. Quoi qu'il en soit, c'étoient des Macédoniens mêlés avec des Mysiens. (D. J.)

MYSOTMCLITES, Géog. anc.; *My-*

folmolitæ dans Plin., l. V, c. xxix; quelques manuscrits portent *Mesotimolita*. Si on lit *Myfolmolitæ*, ce mot désignerait des Myfiens mêlés avec les Tmolites. Si on goûte davantage *Mesotimolita*, ce sont des peuples qui habitent au milieu du mont Tmolus. Le pere Hardouin préfère cette dernière leçon, parce qu'elle est appuyée des notices épiscopales de la province de Lydie, où *Mesotimolos* a le dixième rang. (D. J.)

MYSTAGOGUE, f. m., *Lit.*, en grec, *μυσταγωγος*; c'étoit proprement chez les anciens celui qui introduisoit les autres dans la connoissance des mystères; mais dans Cicéron, ce mot désigne celui qui montrait les trésors & les autres raretés des temples des dieux. Dans ce dernier sens, le bénédictin qui montre le trésor de S. Denys, est un *mystagogue*; le P. Mabillon ne voulut pas l'être longtemps. (D. J.)

MYSTE, f. m., *Littér. gr.* On appelloit *mystes* ceux qui étoient initiés aux petits mystères de Cérès, & ils ne pouvoient entrer que dans le vestibule du temple. Il leur falloit au moins un an pour être admis aux grands mystères, & pouvoir entrer dans le temple même. Au moment qu'ils jouissoient de cette prérogative, on les appelloit *époptes*, inspecteurs, ou comme nous dirions *confrères*. Alors on leur montrait toutes les choses saintes, hormis quelques-unes qui étoient réservées pour les prêtres seuls. Il étoit défendu de conférer en même temps à personne les deux qualités de *myste* & d'*épopte*. On ne viola la loi qu'en faveur du roi Démétrius, qui, dans un même jour, fut fait initié & confrère. (D. J.)

MYSTÈRE, f. m., *Théologie*, chose cachée & secrète, impossible ou difficile à comprendre. Voyez ACATALEPSIE.

Ce mot vient du grec *μυστήριον*; qu'on prétend être formé de *μύω*, clauder, taire, je ferme, je tais, & de *στόμα*, bouche; mais d'où vient l'r dans *mystère*? veut-on que l'm de *στόμα* se soit changée en r? Ce mot est donc originairement hébreu: il vient de *sator*, qui signifie cacher, d'où se fait *mystar*, une chose cachée.

Mystères se dit premièrement des vérités révélées aux chrétiens, & dans l'intelligence desquelles la raison humaine

ne peut pénétrer. Tels sont les *mystères* de la Trinité, de l'Incarnation, &c. Voyez TRINITÉ.

Nous avons un abrégé des *mystères* de la foi, ou du Christianisme, dans le symbole des apôtres, du concile de Nicée, & dans celui qu'on attribue communément à S. Athanase. Voyez CREDO.

Dans ces trois symboles, il est parlé du *mystère* de la Trinité, de ceux de l'Incarnation du fils de Dieu, de sa mort & passion, de sa descente aux enfers, pour la rédemption des hommes; de sa résurrection le troisième jour, de son ascension au ciel, de sa séance à la droite de Dieu, & de sa venue à la fin du monde; de la divinité & de l'égalité du Saint-Esprit avec le Pere & le Fils; de l'unité de l'église, de la communion des saints, & de leur participation mutuelle dans les sacrements, & de la résurrection générale. Ce sont là les principaux *mystères* de la foi que chacun est obligé de savoir & de croire pour être sauvé.

L'église a établi dès les premiers âges des fêtes particulières pour honorer ces *mystères*, pour remercier Dieu de les avoir révélés, & pour obliger les ministres & les pasteurs d'en instruire les fidèles. Voyez FÊTE.

Telles sont les fêtes de l'Incarnation, de la circoncision, de la passion & de la résurrection. Voyez INCARNATION, CIRCONCISION, PAQUE, EPIPHANIE, &c.

Les Payens avoient aussi leurs *mystères*, particulièrement ceux de Cérès, de la bonne déesse, &c. Voyez EIEUSTINIEN. Les prêtres égyptiens cachent leurs *mystères* au peuple sous des caractères hiéroglyphiques. Voyez HIÉROGLYPHIQUE. On punissoit sévèrement ceux qui violaient ou dévoilaient les *mystères* de la bonne déesse; & on n'en confioit le secret qu'à ceux qui étoient initiés, & qui avoient juré de garder le secret.

Ces secrets de la religion étoient appelés des *mystères*, non parce qu'ils étoient incompréhensibles, ni élevés au dessus de la raison, mais seulement parce qu'ils étoient couverts & déguisés sous des types & des figures, afin d'exciter la vénération des peuples par cette obscurité. Les *mystères* du Paganisme se célébroient dans des grottes plus propres à cacher des crimes, qu'à célébrer des

mysteres de religion. Voyez INITIÉ, ORACLE, &c.

L'écriture emploie le mot de *mystere* dans plusieurs sens, quelquefois pour signifier une chose qu'on ne peut connoître sans le secours de la révélation divine. Voyez RÉVÉLATION.

C'est dans ce sens qu'on doit entendre ces textes : celui qui découvre les secrets ou *mysteres*, vous a fait connoître les choses qui doivent arriver. Dan. ij, 29. Il y a un Dieu au ciel qui découvre les *mysteres*. Ib. v. 28.

Le mot de *mystere* se prend aussi pour ces choses secretes & cachées que Dieu a révélées par les prophetes, par Jesus-Christ, ou par les apôtres, & par les pasteurs aux fideles.

C'est dans ce sens que saint Paul dit, je parle de la sagesse de Dieu dans un *mystere* que Dieu avoit résolu avant tous les siècles, de révéler pour notre gloire. I. cor. ij, 7. On nous doit regarder comme des ministres de Jesus-Christ, & des dispensateurs des *mysteres* de Dieu. I. cor. iv, 1. Quand j'aurois la connoissance de tous les *mysteres*, & la science de toutes choses, si je n'ai point de charité, je ne suis rien. I. cor. xij, 2. Je vais vous découvrir un *mystere*. II. cor. xv, 51. En sorte que lisant ma lettre, vous pourrez y apprendre quelle est l'intelligence que j'ai du *mystere* de Jesus-Christ. Ephes. iij, 4. Il ajoute dans les versets suivans, ce *mystere* est que les Gentils sont héritiers, & font un même corps avec les Juifs, & qu'ils ont part avec eux aux promesses de Dieu par l'Evangile de Jesus-Christ ; qu'ils conservent le *mystere* de la foi avec une conscience pure. I. Tim. iij. Lorsque le septieme ange sonnera de la trompette, le *mystere* de Dieu s'accomplira, ainsi qu'il l'a annoncé par les prophetes ses serviteurs. Apocalypse x. 7.

Additions de *mysteres*, voyez ADDITION.

MYSTERE, Crit. sacrée, *μυστήριον* ; la véritable notion de *mystere* est que c'est une vérité cachée, & qui cesse d'être *mystere* quand elle est révélée. Il n'y a point de *mystere* que vous ne puissiez découvrir, dit Nabuchodonosor à Daniel, c'est-à-dire, point de secrets : *μυστήριον οὐκ ἀδυνατείται*. Dan. c. iv. 6. Ainsi *mystere* signifie une chose secreete, & l'on n'auroit pas dû en changer l'idée pour lui

faire signifier une chose incompréhensible, que la raison doit croire sans l'entendre. Nous voyons que Jesus-Christ prend ce mot dans le sens que nous lui attribuons, Mat. c. xij. v. 11. En effet, puisqu'il fut donné aux disciples de connoître les *mysteres* du royaume des cieux, il faut que ces *mysteres* ne fussent point incompréhensibles. Voyez encore *mystere* dans le même sens. Rom. 61. 25.

Ce mot se prend aussi pour *sacrement*, *figure*, *signe*, qui sont des termes de même signification, comme M. Rigault l'a remarqué & prouvé.

Enfin *mystere* désigne dans l'écriture une sentence parabolique, qui contient un sens caché, une action mystique qui en figure, en représente une autre. S. Paul dit dans ce sens, Ephes. 5, 32. Ce *mystere* est grand. Or je parle de Jesus-Christ & de son Eglise ; la vulgate laissant le mot grec *mystere*, a mis dans cet endroit *sacrement* ; & les PP. latins ont dit souvent *sacrement* pour *mystere*. (D. J.)

MYSTERES, *Antiq. rom.*, c'est ainsi qu'on appelloit par excellence, les *mysteres* qu'on célébroit en l'honneur de Cérès à Eleusis, d'où ils prirent le nom d'*Eleusiniens* ; voyez ce mot : mais il mérite bien un supplément, parce qu'il ne s'agit pas moins ici, que des *mysteres* les plus graves & les plus sacrés de toute la Grece.

La faveur d'être admis aux cérémonies secretes des grands *mysteres* ne s'obtenoit qu'après cinq ans de noviciat dans ce que l'on appelloit les *petits mysteres* de Cérès. Au bout de ce terme de noviciat, on recevoit de nuit le récipiendaire, après lui avoir fait laver les mains à l'entrée de ce temple, & l'avoir couronné de myrte, on ouvroit une cassette où étoient les loix de Cérès & les cérémonies de ses *mysteres*, on les lisoit au récipiendaire pour lui en donner la connoissance, & on les lui faisoit transcrire. Un léger repas succédoit à cette cérémonie ; ensuite l'initié ou les initiés passoient dans le sanctuaire dont le prêtre tiroit le voile, & tout étoit alors dans une grande obscurité ; un moment après, une vive lumière leur faisoit paroître devant les yeux la statue de Cérès magnifiquement ornée, & tandis qu'ils étoient appliqués à la considérer, la lumière disparoissoit encore, & tout étoit de nouveau, couvert de profondes

ténèbres. Les éclats de tonnerre qui se faisoient entendre, des éclairs qui brilloient de toutes parts, la foudre qui tomboit au milieu du sanctuaire, & cent figures monstrueuses qui paroissoient de tous côtés, les remplissoient de crainte & de frayeur : mais un moment après le calme succédoit, & l'on appercevoit dans un grand jour une prairie agréable, où l'on alloit danser & se réjouir ; c'étoit l'image des champs élysées.

Il y a apparence que cette prairie étoit dans un lieu enfermé de murailles derrière le sanctuaire du temple, que l'on ouvroit tout d'un coup lorsque le jour étoit venu, & ce spectacle paroissoit d'autant plus agréable, qu'il succédoit à une nuit, où on n'avoit presque rien vu que de lugubre & d'effrayant. C'étoit là qu'on dévoiloit aux initiés tous les secrets des *mystères*, après quoi le prêtre congédioit l'assemblée en employant quelques mots d'une langue barbare, différens de la langue grecque, & que M. le Clerc interprète par ceux-ci, *veillez, & ne faites point de mal.*

La fête de l'initiation duroit neuf jours destinés à différentes cérémonies, que le lecteur trouvera décrites dans Murtius. Les principaux ministres qui officioient, étoit le hiérophante ou mystagogue, qu'on appelloit aussi quelquefois *prophète* ; le second étoit le porte-flambeau ; le troisième étoit le héraut sacré, & le quatrième s'appelloit le *ministre de l'autel*. Il y avoit outre ces quatre ministres en chef, des prêtres pour les sacrifices & des surveillans pour avoir soin que tout se passât dans l'ordre.

Presque tout le monde briguoit l'honneur d'être admis à ces *mystères*. Les prêtres avoient persuadé le peuple que ceux qui y participeroient, auroient les premières places dans les champs élysées, & que ceux qui n'y seroient pas initiés ne jouiroient point de cet honneur. Ces déclarations firent impression, & la curiosité y mit un nouvel attrait.

On garda long-temps un silence impénétrable sur tout ce qui se passoit dans les *mystères* d'Eleusis, & ce ne fut que fort tard qu'on parvint à en savoir quelques particularités, tant les Grecs por-

toient de respect à la sainteté de ces fêtes sacrées. Il étoit défendu de les divulguer directement ni indirectement, sous peine de la vie. Diagoras Mélien fut pour cette seule raison pros crit par les Athéniens, qui promirent un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui le prendroit en vie. Le poète Eschile courut lui-même un très-grand danger pour avoir touché quelque chose des *mystères* de Cérés dans une de ses tragédies.

Il y a plus, Alcibiade au rapport de Plutarque, fut condamné à mort par contumace " pour avoir commis un sacrilège envers Cérés, en contrefaisant ses saints *mystères*, & en les montrant à ses camarades dans sa maison, comme fait le hiérophante lorsqu'il montre les choses saintes, se nommant lui-même le grand-prêtre, donnant à Polition le nom de porte-flambeau, à Théodore celui de héraut, & à ses autres camarades, celui d'initiés ou de confrères, contre les loix établies par les Eumolpides, & par les prêtres du temple de la sainte Eleusis ; pour punition duquel crime le peuple l'a condamné à mort, a confisqué tous ses biens, & a enjoint à tous les prêtres & à toutes les prêtresses de le maudire. „

Voilà la teneur de l'arrêt contre ce grand capitaine, qui n'étoit vraisemblablement que trop coupable du crime pour lequel il étoit condamné. Cependant une seule prêtresse eut le courage de s'opposer à ce décret, & alléguapour unique raison de son opposition, qu'elle étoit *prêtresse pour bénir & non pas pour médire*, mot admirable qui devoit servir d'épigraphe à tous les temples du monde.

Je n'ose décider s'il nous reste quelque monument de l'antiquité qui représente les *mystères* ; mais du moins la savante dissertation que M. de Boze a donnée dans les *mém. des Belles-Lettres*, d'un tombeau de marbre antique, sur lequel cet habile homme trouvoit la représentation des *mystères* de Cérés, passera toujours pour une conjecture des plus ingénieuses dans l'esprit des personnes mêmes qui ne seront pas de son avis. (D. J.)

MYSTERES DE LA PASSION, (a) *Théat. françois*, terme consacré aux far-

(a) Le nom de *mystère* fut donné aux farces pieuses, qui, jusques à la fin du 16^e siècle, furent le spectacle de Paris. Ce n'étoient pas toujours les *mystères*

ces pieuses , jouées autrefois sur nos théâtres , & dont on a déjà parlé sous les mots COMÉDIE SAINTE & MORALITÉ ; mais il falloit en développer l'origine.

Il est certain que les pèlerinages introduisirent ces spectacles de dévotion. Ceux qui revenoient de la Terre-Sainte , de Sainte-Reine , du mont Saint-Michel , de Notre-Dame du Puy , & d'autres lieux semblables , composoient des cantiques sur leurs voyages , auxquels ils mêloient le récit de la vie & de la mort de Jesus-Christ , d'une manière véritablement très-grossière , mais que la simplicité de ces temps-là sembloit rendre pathétique. Ils chantoient les miracles des saints , leur martyre , & certaines fables à qui la créance des peuples donnoit le nom de *visions*. Ces pèlerins allant par troupes , & s'arrêtant dans les places publiques , où ils chantoient le bourdon à la main , le chapeau & le mantelet chargé de coquilles & d'images , peintes de différentes couleurs , faisoient une espèce de spectacle qui plut , & qui excita quelques bourgeois de Paris à former des

fonds pour élever dans un lieu propre , un théâtre où l'on représenteroit ces moralités les jours de fête , autant pour l'instruction du peuple , que pour son divertissement. L'Italie avoit déjà montré l'exemple , l'on s'empressa de l'imiter.

Ces sortes de spectacles parurent si beaux dans ces siècles ignorans , que l'on en fit les principaux ornemens des réceptions des princes quand ils entroient dans les villes ; & comme on chantoit *noël* , *noël* , au lieu des cris de *vive le roi* , on représentoit dans les rues la samaritaine , le mauvais riche , la conception de la sainte Vierge , la passion de Jesus-Christ , & plusieurs autres *mystères* , pour les entrées des rois. On alloit en procession au devant d'eux avec les bannières des églises : on chantoit à leur louange des cantiques composés de passages de l'écriture sainte , coufus ensemble , pour faire allusion aux actions principales de leurs regnes.

Telle est l'origine de notre théâtre , où les acteurs , qu'on nommoit *confreres de la passion* , commencerent à jouer leurs piéces dévotes en 1402 ; cependant com-

de la religion qu'on y représentoit ; mais c'étoit au moins la vie de quelque Saint , comme de S. Nicolas , de S. Christophe , de Ste. Barbe , divisés en plusieurs *journées*. Les diables étoient les personnages ridicules & baffoués de ces sortes de piéces. Ils ne laissoient pas d'y jouer quelquefois des rôles assez importants , & de s'y divertir aux dépens des hommes. Voici dans le *mystère* de l'Assomption un extrait des lettres-patentes que Lucifer fait expédier à Satan , pour mettre obstacle au triomphe de Marie :

A tous ceux , &c.

*Lucifer , prince général
De l'horrible gouffre infernal ,
Pour salutation nouvelle ,
Malédiction éternelle.
Savoir faisons , qu'en notre hôtel ,
Où il y a maint tourment cruel ,
En personne sont comparus
Un grand tas de diables plus drus
Que moucherons en air volant ,
Devant nous ; en constituant
Leur procureur irrévocable ,
Fondé en puissance de diable ,
Satan , notre conseil féal ,*

*Lui donnant pouvoir général
De procureur pour gens d'église ,
En symonie & convoitise ,
Soient évêques ou prélats ,
Curés , prêtres de tous états ;
Qui sont subjecls à notre court ,
Et de procurer brief & court
Pour haultains princes terriens ,
Qui se gouvernent par moyens
D'orgueil & de présomption ,
Qui ne quierent que ambition ,
Pour vivre en plaisance mondaine ,
Et n'ont jamais leur bourse pleine . . .
&c.*

C'étoit communément aux gens d'église que la satire s'adressoit. On en peut juger par ce morceau du *mystère* de S. Christophe. C'est satan qui parle à lucifer , en lui apportant l'ame du prêtre :

*Lucifer , veci venaison
Qui ne veut que vin & vinaigre.
Je ne sais s'elle est de saison ;
C'est un bigard qui est bien maigre !*

*Je l'ai empoigné à ce vèpre.
Si lui faut faire sa raison ,
Puisqu'on le tient , le maitre prêtre ;
Car il est pire que poison &c.*

mé elles devinrent ennuyeuses à la longue, les confreres intéressés à réveiller la curiosité du peuple, entreprirent pour y parvenir, d'égayer les *mysteres* sacrés. Il auroit fallu un siecle plus éclairé pour leur cot server leur dignité; & dans un siecle éclairé, on ne les auroit pas choisis. On méloit aux sujets les plus respectables, les plaisanteries les plus basses, & que l'intention seule empêchoit d'être impies: car ni les auteurs ni les spectateurs ne faisoient une attention bien distincte à ce mélange extravagant, persuadés que la sainteté du sujet couvroit la grossièreté des détails. Enfin le magistrat ouvrit les yeux, & se crut obligé en 1545, de proscrire sévèrement cet alliage honteux de religion & de bouffonnerie. Alors naquit la comédie profane, qui, livrée à elle-même & au goût peu délicat de la nation, tomba sous Henri III, dans une licence effrénée, & ne prit le masque honnête, qu'au commencement du siecle de Louis XIV. (D. J.)

MYSTERES DES ROMAINS, *Littér.*, c'est le nom que donne Cicéron aux *mysteres* de la bonne déesse, ou à la fête qui se célébroit à Rome pendant la nuit en l'honneur de la mere de Bacchus.

C'est cette fête que profana Claudius, qui étoit devenu éperdument amoureux de Pompeia, femme de César, à laquelle il avoit su plaire. Les détails de cette scene sont connus de tout le monde. La mere de César, après avoir reproché au criminel son insolence & son impiété, le fit sortir de la maison, & le lendemain, de grand matin, elle donna avis au sénat de ce qui s'étoit passé la nuit chez elle. Toute la ville en fut scandalisée, les femmes sur-tout se déchaînerent avec fureur contre le criminel, & un tribun le cita devant l'assemblée du peuple, & se déclara son accusateur. On fait comme César se tira d'embarras vis-à-vis le tribun: on fait enfin que le témoignage de Cicéron ne put prévaloir au crédit de Claudius, ni à l'argent qu'il répandit parmi ses juges. Tous ces faits étant si connus, c'est assez de remarquer avec M. l'abbé de Vertot, que les hommes étoient absolument exclus de ces cérémonies nocturnes. Il falloit même que le maître de la maison où elles se célébroient en sortît. Il n'y avoit que des femmes & des filles qui fussent admises dans ces myste-

res, sur lesquels plusieurs modernes prétendent, peut-être à tort, qu'on ne peut laisser tomber des voiles trop épais. C'étoit ordinairement la femme d'un consul ou d'un préteur qui faisoit la fonction de prêtresse de la divinité qu'on n'osoit nommer, & qu'on révéroit sous le titre de la *bonne déesse*. Voyez **BONNE DÉESSE**. (D. J.)

MYSTERES DE SAMOTHRACE, *Littér.*, Strabon en parle, & remarque qu'ils étoient de la plus grande antiquité. Ils furent apportés de Samothrace à Troie par Dardanus, & de Troie en Italie par Enée. Les vestales étoient chargées, dit Denys d'Halicarnasse, de garder ces mysteres dont elles seules avec le grand-prêtre, avoient la connoissance. (D. J.)

MYSTIA, *Géogr. anc.*, ville d'Italie dans la grande Grece; c'est aujourd'hui selon le pere Hardouin, *Monasteraci*, ou comme d'autres disent, *Monte-Araci*. (D. J.)

MYSTIQUE, *sens*, *Critiq. sacrée*, explication allégorique d'un événement, d'un précepte, d'un discours, ou d'un passage de l'écriture. On ne s'étonnera pas que les anciens peres aient donné dans les explications allégoriques & dans les *sens mystiques*, si l'on fait attention à l'origine de cette méthode d'interpréter l'écriture. On savoit que les anciens sages avoient affecté de cacher la science sous des symboles & des énigmes. Les Egyptiens l'avoient fait, les Orientaux l'avoient fait, les Pythagoriciens, les Platoniciens l'avoient fait; en un mot, les Grecs & les Barbares avoient eu cette méthode d'enseigner: de sorte qu'on ne doutoit pas que Moïse, qui étoit égyptien, ou élevé en Egypte, n'en eût usé de même, & les prophetes à son exemple. On regardoit même les philosophes qui cachent leur science sous des emblèmes énigmatiques, comme les imitateurs de Moïse. On fut aussi persuadé dès les premiers siecles du christianisme, que Jesus-Christ avoit non-seulement expliqué Moïse & les prophetes dans des *sens mystiques* (de quoi les évangélistes font foi), mais on crut de plus, qu'avant de monter au ciel; il donna à ses disciples la connoissance de ces *sens mystiques* de la loi & des prophetes, lesquels disciples la transmirent par tradition à

leurs successeurs. C'est cette science qui est appelée *μυστική*.

Dans le fond, il étoit vrai que Jesus-Christ avoit interprété les écritures à ses disciples, quand il fallut les convaincre que la mort & la crucifixion avoient été prédites par les divins oracles, & qu'il ne devoit entrer dans la gloire que par les souffrances. Mais il est très-faux que Jesus-Christ confia la science secrète des *sens mystiques* à quelques-uns ou à tous ses disciples, pour la transmettre par tradition seulement à leurs successeurs. Ils n'ont point caché ce qu'ils en savoient, témoins les écrits des apôtres, en particulier l'épître aux Hébreux. Quel étoit donc le sentiment des apôtres & des fideles là-dessus ? Ils ne doutoient pas, 1^o. que l'écriture ne dût être expliquée mystiquement, au moins en plusieurs endroits ; mais ils croyoient, 2^o. que c'est le saint Esprit qui révéloit aux fideles ces *sens mystiques*. C'est ce que dit saint Pierre, *II. Ep. v. 20.* & c'est la science dont parle saint Paul dans son *épître aux Galat. iv. 24.* Dès que les dons miraculeux eurent cessé, les allégories ne furent plus que des pensées humaines qui n'ont aucune certitude, & qui pour la plupart ne sont qu'un jeu de l'imagination. Cependant les peres ne laisserent pas que d'admirer cette maniere d'expliquer l'écriture, & de la regarder comme la science sublime des sages & des parfaits. Clément d'Alexandrie vante extrêmement cette science dans le cinquieme livre de ses *Stromates*, & se persuade sans raison, qu'elle avoit été enseignée par la vérité gnostique. *Beausobre. (D. J.)*

MYSTRUM, Pharmacie, c'est le nom d'une mesure anciennement usitée en pharmacie. Il y avoit un *mystrum magnum* & un *mystrum parvum*. Le premier contenoit trois onces, deux gros & deux scrupules de vin, ou trois onces d'huile : le second contenoit six dragmes deux scrupules de vin, ou six dragmes d'huile.

MYTHOLOGIE, f. f., *Belles-Lettres*, histoire fabuleuse des dieux, des demi-dieux, & des héros de l'antiquité, comme son nom même le désigne,

Mais l'Encyclopédie considère encore sous ce nom, tout ce qui a quelque rapport à la religion payenne : c'est-à-dire, les divers systèmes & dogmes de théologie, qui se sont établis successivement

dans les différens âges du paganisme ; les mysteres & les cérémonies du culte dont étoient honorées ces prétendues divinités ; les oracles, les sorts, les augures, les auspices & aruspices, les préages, les prodiges, les expiations, les évonemens, les évocations, & tous les genres de divination qui ont été en usage ; les pratiques & les fonctions des prêtres, des devins, des sibilles, des vestales ; les fêtes & les jeux ; les sacrifices & les victimes ; les temples, les autels, les trépiés, & les instrumens des sacrifices ; les bois sacrés, les statues, & généralement tous les symboles sous lesquels l'idolâtrie s'est perpétuée parmi les hommes durant un si grand nombre de siècles.

La *mythologie*, envisagée de cette maniere, constitue la branche la plus grande de l'étude des belles-lettres. On ne peut entendre parfaitement les ouvrages des Grecs & des Romains que la haute antiquité nous a transmis, sans une profonde connoissance des mysteres & des coutumes religieuses du paganisme.

Les gens du monde, ceux mêmes qui se montrent les moins curieux de l'amour des sciences, sont obligés de s'initier dans celle de la *mythologie*, parce qu'elle est devenue d'un usage si fréquent dans nos conversations, que quiconque en ignore les élémens, doit craindre de passer pour être dépourvu des lumieres les plus ordinaires à une éducation commune.

Son étude est indispensable aux peintres, aux sculpteurs ; sur-tout aux poètes, & généralement à tous ceux dont l'objet est d'embellir la nature & de plaire à l'imagination. C'est la *mythologie* qui fait le fond de leurs productions, & dont ils tirent leurs principaux ornemens. Elle décore nos palais, nos galeries, nos plafonds & nos jardins. La fable est le patrimoine des arts ; c'est une source d'idées ingénieuses, d'images riantes, de sujets intéressans, d'allégories, d'emblèmes, dont l'usage plus ou moins heureux dépend du goût & du génie. Tout agit, tout respire dans ce monde enchanté, où les êtres intellectuels ont des corps, où les êtres matériels sont animés, où les campagnes, les forêts, les fleuves, les élémens ont leurs divinités particulières ; personnages chimériques, je le fais, mais le rôle qu'ils jouent dans les écrits des anciens poètes, & les fréquentes al-

lusions des poètes modernes, les ont presque réalisés pour nous. Nos yeux y sont familiarisés, au point que nous avons peine à les regarder comme des êtres imaginaires. On se persuade que leur histoire est le tableau défiguré des évènements du premier âge : on veut y trouver une suite, une liaison, une vraisemblance qu'ils n'ont pas.

La critique croit faire assez de dépouiller les faits de la fable d'un merveilleux souvent absurde, & d'en sacrifier les détails pour en conserver le fond. Il lui suffit d'avoir réduit les dieux au simple rang de héros, & les héros au rang des hommes, pour se croire en droit de défendre leur existence, quoique peut-être de tous les dieux du paganisme, Hercule, Castor, Pollux, & quelques autres, soient les seuls qui aient été véritablement des hommes. Evhémère, auteur de cette hypothèse qui sapoit les fondemens de la religion populaire, en paroissant l'expliquer, eut dans l'antiquité même un grand nombre de partisans; & la foule des modernes s'est rangée de son avis.

Presque tous nos mythologues, peu d'accord entr'eux à l'égard des explications de détails, se réunissent en faveur d'un principe, que la plupart supposent comme incontestable. C'est le point commun d'où ils partent, & leurs systèmes, malgré les contrariétés qui les distinguent, sont tous des édifices construits sur la même base, avec les mêmes matériaux, combinés différemment. Partout on voit donner l'évhémérisme, commenté d'une manière plus ou moins plausible.

Il faut avouer que cette réduction du merveilleux au naturel, est une des clés de la *mythologie* grecque; mais cette clé n'est ni la seule, ni la plus importante. Les Grecs, dit Strabon; étoient dans l'usage de proposer, sous l'enveloppe des fables, les idées qu'ils avoient non-seulement sur la physique, & sur les autres objets relatifs à la nature & à la philosophie, mais encore sur les faits de leur ancienne histoire.

Ce passage indique une différence essentielle entre les diverses espèces de fictions qui formoient le corps de la fable. Il en résulte que les unes avoient rapport à la physique générale, que les autres

exprimoient des idées métaphysiques par des images sensibles; que plusieurs enfin, conservoient quelques traces des premières traditions. Celles de cette troisième classe étoient les seules historiques; & ce sont les seules qu'il soit permis à la saine critique de lier avec les faits connus des temps postérieurs. Elle doit y rétablir l'ordre, s'il est possible, y chercher un enchaînement conforme à ce que nous savons de vraisemblable sur l'origine & le mélange des peuples, en dégager le fond des circonstances étrangères qui l'ont dénaturé d'âge en âge, l'envisager, en un mot, comme une introduction à l'histoire de l'antiquité.

Les fictions de cette classe ont un caractère propre, qui les distingue de celles dont le fond est mystagogique ou philosophique. Ces dernières, assemblage confus de merveilles & d'absurdités, doivent être reléguées dans les cahos d'où l'esprit de système a prétendu vainement les tirer. Elles peuvent de-là fournir aux poètes des images & des allégories; d'ailleurs, le spectacle qu'elles offrent à nos réflexions, tout étrange qu'il est, nous instruit par sa bizarrerie même. On y suit la marche de l'esprit humain; on y découvre la trempe du génie national des Grecs. Ils eurent l'art d'imaginer, le talent de peindre, & le bonheur de sentir; mais par un amour déréglé d'eux-mêmes & du merveilleux, ils abusèrent de ces heureux dons de la nature; vains, légers, voluptueux & crédules, ils adoptèrent, aux dépens de la raison & des mœurs, tout ce qui pouvoit autoriser la licence, flatter l'orgueil, & donner carrière aux spéculations métaphysiques.

La nature du polythéisme, tolérant par essence, permettoit l'introduction des cultes étrangers; & bientôt ces cultes, naturalisés dans la Grèce, s'incorporoient aux rites anciens. Les dogmes & les usages, confondus ensemble, formoient un tout dont les parties originaires peu d'accord entr'elles, n'étoient parvenues à se concilier qu'à force d'explications & de changemens faits de part & d'autre. Les combinaisons par-tout arbitraires & susceptibles de variétés sans nombre, se diversifioient, se multiplioient à l'infini suivant les lieux, les circonstances & les intérêts.

Les révolutions successivement arrivées dans les différentes contrées de la Grece , le mélange de ses habitans , la diversité de leur origine , leur commerce avec les nations étrangères , l'ignorance du peuple , le fanatisme & la fourberie des prêtres , la subtilité des métaphysiciens , le caprice des poètes , les méprises des étymologistes , l'hyperbole , si familière aux enthousiastes de toute espèce , la singularité des cérémonies , le secret des mystères , l'illusion des prestiges ; tout influoit à l'envi sur le fond , sur la forme , sur toutes les branches de la *Mythologie*.

C'étoit un champ vague , mais immense , & fertile , ouvert indifféremment à tous , que chacun s'approprioit , où chacun prenoit à son gré l'effor , sans subordination , sans concert , sans cette intelligence mutuelle qui produit l'uniformité. Chaque pays , chaque territoire avoit ses dieux , ses erreurs , ses pratiques religieuses , comme ses loix & ses coutumes. La même divinité changeoit de nom , d'attributs , de fonctions en changeant de temple. Elle perdoit dans une ville ce qu'elle avoit usurpé dans une autre. Tant d'opinions en circulant de lieux en lieux , en se perpétuant de siècle en siècle , s'entre-choquoient , se méloient , se séparoient ensuite pour se rejoindre plus loin ; & tantôt alliées , tantôt contraires , elles s'arrangeoient réciproquement de mille & mille façons différentes , comme la multitude des atomes épars dans le vuide , se distribue , suivant Epicure , en corps de toute espèce , composés , organisés , détruits par le hasard.

Ce tableau suffit pour montrer qu'on ne doit pas à beaucoup près traiter la *Mythologie* comme l'histoire ; que , prétendre y trouver par-tout des faits , & des faits liés ensemble & revêtus de circonstances vraisemblables , ce seroit substituer un nouveau système historique à celui que nous ont transmis , sur le premier âge de la Grece , des écrivains tels qu'Hérodote & Thucydide , témoins plus croyables lorsqu'ils déposent des antiquités de leur nation , que des mythologues modernes à leur égard , compilateurs sans critique & sans goût , ou même que des poètes dont le privilège est de feindre sans avoir l'intention de tromper.

La *Mythologie* n'est donc point un tout

composé de parties correspondantes : c'est un corps informe , irrégulier , mais agréable dans les détails ; c'est le mélange confus des songes de l'imagination , des rêves de la philosophie , & des débris de l'ancienne histoire. L'analyse en est impossible. Du moins ne parviendra-t-on jamais à une décomposition assez savante pour être en état de démêler l'origine de chaque fiction , moins encore celle des détails dont chaque fiction est l'assemblage. La théogonie d'Hésiode & d'Homère est le fond sur lequel ont travaillé tous les théologiens du paganisme , c'est-à-dire , les prêtres , les poètes & les philosophes. Mais à force de surcharger ce fond , & de le défigurer même en l'embellissant , ils l'ont rendu méconnoissable ; & , faute de monumens , nous ne pouvons déterminer avec précision ce que la fable doit à tel ou tel poète en particulier , ce qui en appartient à tel ou tel peuple , à telle ou telle époque. C'en est assez pour juger dans combien d'erreurs sont tombés nos meilleurs auteurs , en voulant perpétuellement expliquer les fables , & les concilier avec l'histoire ancienne des divers peuples du monde.

L'un , entêté de ses Phéniciens , les trouve par-tout , & cherche dans les équivoques fréquentes de leur langue , le dénouement de toutes les fables ; l'autre , charmé de l'antiquité de ses Egyptiens , les regarde comme les seuls pères de la théologie & de la religion des Grecs , & croit découvrir l'explication de leurs fables dans les interprétations capricieuses de quelques hiéroglyphes obscurs ; d'autres , appercevant dans la bible quelques vestiges de l'ancien héroïsme , puisent l'origine des fables dans l'abus prétendu que les poètes firent des livres de Moïse qu'ils ne connoissoient pas ; & , sur les moindres ressemblances , font des paralleles forcés des héros de la fable & de ceux de l'écriture-sainte.

Tel de nos savans reconnoît toutes les divinités du paganisme parmi les Syriens ; tel autre parmi les Celtes ; quelques-uns jusque chez les Germains & les Suédois ; chacun se conduit de la même manière que si les fables formoient chez les poètes un corps suivi fait par la même personne , dans un même temps , un même pays , & sur les mêmes principes.

Il y a environ vingt ans que parut un nouveau système mythologique, celui de l'auteur de l'histoire du ciel. M. Pluche s'est persuadé que l'écriture symbolique prise grossièrement dans le sens qu'elle presentoit à l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit, a été non-seulement le premier fond de l'existence prétendue d'Isis, d'Osiris, & de leur fils Horus, mais encore de toute la *mythologie*, payenne. On vint, dit-il, à prendre pour des êtres réels des figures d'hommes & de femmes, qui avoient été imaginées pour peindre des besoins. En un mot, selon ce critique d'ailleurs fort ingénieux dans ses explications, les dieux, les demi-dieux, tels qu'Hercule, Minos, Rhadamante, Castor & Pollux, ne sont point des hommes, ce sont de pures figures qui servoient d'instructions symboliques. Mais ce système singulier ne peut réellement se soutenir, parce que, loin d'être autorisé par l'antiquité, il la contredit sans cesse & en sappe toute l'histoire de fond en comble. Or, s'il y a des faits dont les Sceptiques eux-mêmes auroient peine à douter dans leurs momens raisonnables, c'est que certains dieux ou demi-dieux du paganisme, ont été des hommes déifiés après leur mort; honneur dont ils étoient redevables aux bienfaits procurés par eux à leurs citoyens, ou au genre humain en général.

Ainsi nos écrivains se sont jetés dans mille erreurs différentes, pour vouloir nous donner des explications suivies de toute la *mythologie*. Chacun y a découvert ce que son génie particulier & le plan de ses études l'ont porté à y chercher. Que dis-je ! le physicien y trouve par allégorie les mystères de la nature ; le politique, les raffinemens de la sagesse des gouvernemens ; le philosophe, la plus belle morale ; le chimiste même, les secrets de son art. Enfin, chacun a regardé la fable comme un pays de conquête, où il a cru avoir droit de faire des irruptions conformes à son goût & à ses intérêts.

On a indiqué, au mot FABLE, le précis des recherches de M. l'abbé Banier sur ses différentes sources : il est également agréable & utile de lire ses explications de toute la *mythologie* ; mais on trouvera des morceaux plus approfondis

Tome XXII. Part. II.

par M. Freret sur cette matière, dans le *Recueil de l'académie des belles-lettres*. (D. J.)

MYTILENE, *Géog. anc.* Μυτιλήνη ville d'Æolie dans l'isle de Lesbos, & sa capitale. Elle étoit florissante, puissante, & très-peuplée ; mais elle fut exposée en différens temps à de grandes calamités. Elle souffrit beaucoup de la part des Athéniens dans la guerre du Péloponnèse, & de la part des Romains durant la guerre contre Mithridate. Après la défaite du roi de Pont, elle fut la seule qui demeura en armes, de sorte que les Romains irrités l'attaquèrent, la prirent, & la ruinèrent. Cependant l'avantage de sa situation la fit promptement rétablir, & Pompée eut la gloire d'y contribuer beaucoup en lui rendant sa liberté. Strabon dit que *Mytilene* étoit très-grande de son temps ; Cicéron & Vitruve ne parlent que de sa magnificence. La liberté que Pompée lui rendit lui fut confirmée par les empereurs. Trajan affectionna cette ville, l'embellit, & lui donna son nom.

On ne perdra jamais la mémoire de *Mytilene* parmi les antiquaires. Les cabinets sont remplis de médailles de cette ville, frappées aux têtes de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, de Livie, de Tibère, de Caius César, de *Germanicus*, d'Agrippine, de Julie, d'Adrien, de Marc-Aurele, de Commode, de Crispine, de Julia Domna, de Caracalla, d'Alexandre Severe, de Valérien, de Gallien, de Salonie.

Mytilene produisit de bonne heure des hommes à jamais célèbres, & devint ensuite en quelque manière la patrie des arts & des talens. Pittacus, un des sept sages de la Grèce, dont on avoit écrit les sentences sur les murailles du temple d'Apollon à Delphes, voulant délivrer *Mytilene* sa patrie, de la servitude des tyrans, en usurpa lui-même l'autorité ; mais il s'en dépouilla volontairement en faveur de ses citoyens.

Alcée, son compatriote & son contemporain, a été un des plus grands lyriques de l'antiquité. On fait l'éloge qu'en fait Horace, *Od.* 12. l. II.

Et te sonantem plenis aureo

Alcæ plectro, dura navis.

Dura fugæ mala, dura belli,

Pugnat, & exâctos tyrannos

I

Densum humeris bibit aure vulgus.

Il ne nous reste que des lambeaux des poésies d'Alcée. Les plus belles, au jugement de l'ami de Mécène & de Quintilien, étoient celles qu'il fit contre Pittacus, Mirsilus, Mégala gy rus, les Cléanactides, & quelques autres, dont les factions désolèrent l'isle de Lesbos & toute l'Æolie. Obligé de se sauver, il se mit à la tête des exilés, & fit la guerre aux tyrans dont il eut la gloire de délivrer sa patrie. Il unissoit l'énergie & la magnificence du style à la plus grande exactitude; & c'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom.

La contemporaine d'Alcée & sa bonne amie *æolia puella*, la dixième muse pour m'exprimer en d'autres termes, celle que Strabon appelle un *prodige*; ou si l'on veut la considérer sous une autre face, la malheureuse amante de Phaon, en un mot Sapho, dont le vers saphique a tiré son origine, étoit de *Mytilene*. Elle ne se laissa point de vanter la lyre d'Alcée, & les anciens n'ont cessé de les louer également tous les deux. Tous deux dit Horace, enlèvent l'admiration des ombres; tous deux méritent d'être écoutés avec le silence le plus religieux:

*Utrumque sacro digna silentio
Mirantur umbræ dicere.*

Tous les juges de l'antiquité ont célébré la délicatesse, la douceur, l'harmonie, la tendresse & les graces infinies des poésies de Sapho. Il ne nous reste que deux de ses pièces; & ces deux pièces, loin de démentir les éloges qu'on lui a donnés, ne font qu'augmenter nos regrets sur celles qui sont perdues.

On frappa des médailles à *Mytilene* en l'honneur de Pittacus, d'Alcée & de Sapho, qui vivoient tous trois dans le même temps. C'est par ces médailles que nous apprenons qu'il faut écrire le nom de cette ville avec un *y*, quoiqu'il soit écrit avec un *i* dans Strabon. Une de ces médailles représente d'un côté la tête de Pittacus, & de l'autre celle d'Alcée. M. Spon en a fait graver une autre où Sapho est assise tenant une lyre; de l'autre côté, est la tête de Nausicaa, fille d'Alcinous, dont les jardins sont si célèbres dans Homère.

Il est vrai que Sapho ne put jamais défarmer la jalousie des femmes de Lesbos, parce que ses amies étoient presque tou-

tes étrangères. Elle fit quelques pièces pour se plaindre de cette injustice, & à cette occasion on a écrit bien des choses injurieuses à sa mémoire; mais la manière dont elle se déclara publiquement & constamment contre son frère Caraxus, qui se déshonorait par son attachement pour la courtisane Rhodope; & la vénération que les Mytiléniens conservèrent pour elle, jusqu'à faire graver son image sur leur monnaie après sa mort, nous doivent faire au moins soupçonner que la calomnie a eu la meilleure part aux reproches qu'on lui a faits sur le débordement de ses mœurs. Sa passion pour Phaon, natif de *Mytilene*, ne doit pas être objectée; elle n'aima que lui & périt pour lui: eh comment n'aurait-elle pas aimé celui qui reçut de Vénus, dit la fable, un vase d'albâtre, rempli d'une essence céleste, dont il ne se fut pas plutôt frotté qu'il devint le plus beau de tous les hommes!

Je n'en dirai pas davantage sur Sapho, je renvoie son histoire à l'article étendu de Bayle, à sa vie écrite par Madame Dacier, à celle qu'en a publiée le baron de Longepierre, & sur-tout à celle qu'en a fait imprimer M. Wolff à Hambourg, en 1735, à la tête des poésies & des fragments de cette fameuse grecque.

Il y avoit tous les ans à *Mytilene* des combats où les poètes disputoient le prix de la poésie, en récitant leurs ouvrages. Les Mytiléniens passaient pour les plus grands musiciens de la Grèce, témoin Phrynis, qui le premier remporta le prix de la lyre aux jeux des Panathénées, célébrés à Athènes la quatrième année de la quatre-vingtième olympiade. On fait la révolution qu'il produisit dans la musique.

La philosophie & l'éloquence étoient également cultivées à *Mytilene*. Epicure y enseigna publiquement à l'âge de trente-deux ans, comme nous l'apprenons de Diogene Laërce. Aristote y fut aussi pendant deux ans, suivant le même auteur. Marcellus, après la bataille de Pharsale, n'osant se présenter devant César, s'y retira pour y passer le reste de ses jours à l'étude des belles lettres, sans que Cicéron pût le persuader de venir à Rome éprouver la clémence du vainqueur.

Enfin, le rhétoricien Diophanes &

• Phistorien Théophraste étoient de cette ville.

Saint Paul y vint, selon les Actes des Apôtres, *ch. xx. 24.* en allant de Corinthe à Jérusalem, lors de son voyage où il fut arrêté dans cette dernière ville, l'an 58 de l'ère vulgaire.

Personne aujourd'hui ne doute que *Castro*, capitale de l'isle de Mételin, qu'on appelloit autrefois *Iesbos*, n'ait été bâtie sur les ruines de *Mytilene*; aussi n'y voit-on que bouts de colonnes; la plupart de marbre blanc, quelques-uns gris-cendré, & d'autres de granit. Il y a des colonnes cannelées en ligne droite, d'autres en spirale; quelques-unes sont ovales, relevées de plates-bandes, comme celles du temple de Délos; mais celles de *Mytilene* ne sont pas cannelées sur les côtés. Enfin, il n'est pas croyable combien dans les ruines dont nous parlons, il restoit encore au commencement de ce siècle, de chapiteaux, de frises, de piédestaux, & de bouts d'inscriptions. *Voyez MÉTELIN, voy. LESBOS*; car tout ce qui appartient à la Grèce, & sous les noms anciens ou modernes, doit intéresser notre curiosité. (D. J.)

MYTULITES, *Hist. nat.*, nom donné par quelques naturalistes aux moules pétrifiées ou fossiles.

MYURUS, terme de Médecine, signifie un pouls qui s'affaiblit continuellement & par degrés insensibles, de sorte que le second battement est plus foible que le premier, le second plus foible que le troisième, &c. *V. POULS.*

Ce terme est formé de *μύς* souris & de *οὐρα* queue, par comparaison de la diminution du pouls à la queue de cet animal, dont la grosseur va toujours en diminuant depuis la racine jusqu'au bout.

MYUS, *Glog. anc.*, c'étoit une des douze villes de l'Ionie, selon Plin & Pausanias. Strabon dit que de son temps il n'en restoit pas le moindre vestige. (D. J.)

MYVA, en Pharmacie, est la chair ou la pulpe de coins, cuite avec du sucre à une consistance épaisse. Ce nom se donne aussi à toutes les gelées que l'on fait avec des fruits. *Voyez GELÉE, voy. PULPE.*

MYXINE, *Hist. nat.*, M. de Linné nomme ainsi un animal marin, semblable

son genre, de l'ordre de ceux qu'il appelle *vers intestins*: *Wiltunby* l'avoit appelé *Limproie aveugle*. Il a le corps presque cylindrique, carené en dessous par une espèce de nageoire adipeuse, la tête dépourvue d'yeux, & terminée par une bouche bordée de barbillons, formée par deux mâchoires pinnées, dont la supérieure est armée d'une seule dent aiguë: le fond du gosier est garni de plusieurs dents pointues. Cet animal s'insinue dans le corps des poissons, & les dévore. *Voyez Linn. Syst. nat. verm. int. (D)*

N

N, subst. f. selon l'ancienne épellation *enne*; subst. m. selon l'épellation moderne *ne*. C'est la quatorzième lettre, & la onzième consonne de notre alphabet: le signe de la même articulation étoit nommé *nu*, *vû*, par les Grecs, & *num* ou *noun*, par les Hébreux.

L'articulation représentée par la lettre N, est *linguale*, *dentale* & *nasale*: *linguale*, parce qu'elle dépend d'un mouvement déterminé de la langue, le même précisément que pour l'articulation D; *dentale*, parce que pour opérer ce mouvement particulier, la langue doit s'appuyer contre les dents supérieures, comme pour D & T; & enfin *nasale*, parce qu'une position particulière de la langue, pendant ce mouvement, fait refluer par le nez une partie de l'air sonore que l'articulation modifie, comme on le remarque dans les personnes en-chifrenées qui prononcent d pour n, parce que le canal du nez étant alors embarrassé, l'émission du son articulé est entièrement orale.

Comme nasale, cette articulation se change aisément en m dans les générations des mots, voyez M: comme dentale, elle est aussi commuable avec les autres de même espèce, & principalement avec celles qui exigent que la pointe de la langue se porte vers les dents supérieures, savoir d & t: & comme linguale, elle a encore un degré de commutabilité avec les autres linguales, proportionné au degré d'analogie qu'elles peuvent avoir dans leur formation; N se change plus aisément & plus communément avec les liquides L & R, qu'avec les autres linguales, parce que le mouvement de la langue est à peu près

le même dans la production des liquides, que dans celle de *N*. Voyez L & LINGUALE.

Dans la langue françoise la lettre *N* a quatre usages différens, qu'il faut remarquer.

1°. *N*, est le signe de l'articulation *ne*, dans toutes les occasions où cette lettre commence la syllabe, comme dans *nous*, *none*, *nonagénaire*, *Ninus*, *Ninive*, &c.

2°. *N*, à la fin de la syllabe, est le signe orthographique de la nasalité de la voyelle précédente, comme dans *an*, *en*, *ban*, *bon*, *bien*, *lien*, *indice*, *onde*, *fondue*, *contendant*, &c. Voyez *M*: il faut seulement excepter les trois mots *examen*, *hymen*, *amen*, où cette lettre finale conserve sa signification, naturelle, & représente l'articulation *ne*.

Il faut observer néanmoins que dans plusieurs mots terminés par la lettre *n*, comme signe de nasalité, il arrive souvent que l'on fait entendre l'articulation *ne*, si le mot suivant commence par une voyelle ou par un *b* muet.

Premièrement si un adjectif, physique ou métaphysique, terminé par un *n* nasal, se trouve immédiatement suivi du nom auquel il a rapport, & que ce nom commence par une voyelle, ou par un *b* muet, on prononce entre deux l'articulation *ne*: *bon ouvrage*, *ancien ami*, *certain auteur*, *vilain homme*, *vain appareil*, *un an*, *mon ame*, *ton honneur*, *son histoire*, &c. On prononce encore de même les adjectifs métaphysiques, *un*, *mon*, *ton*, *son*, s'ils ne sont séparés du nom que par d'autres adjectifs qui y ont rapport: *un excellent ouvrage*, *mon intime & fidele ami*, *ton unique espérance*, *son entière & totale défaite*, &c. Hors de ces occurrences, on ne fait point entendre l'articulation *ne*, quoique le mot suivant commence par une voyelle ou par un *b* muet: *ce projet est vain & blâmable*, *ancien & respectable*, *un point de vue certain avec des moyens sûrs*, &c.

Le nom *bien* en toute occasion se prononce avec le son nasal, sans faire entendre l'articulation *ne*: *ce bien est précieux*, comme *ce bien m'est précieux*; *un bien honnête*, comme *un bien considérable*. Mais il y a des cas où l'on fait entendre l'articulation *ne* après l'adverbe *bien*; c'est lorsqu'il est suivi immédiate-

ment de l'adjectif, ou de l'adverbe, ou du verbe qu'il modifie, & que cet adjectif, cet adverbe, ou ce verbe commence par une voyelle, ou par un *b* muet: *bien aise*, *bien honorable*, *bien utilement*, *bien écrire*, *bien entendre*, &c. Si l'adverbe *bien* est suivi de tout autre mot que de l'adjectif, de l'adverbe ou du verbe qu'il modifie, la lettre *n* n'y est plus qu'un signe de nasalité: *il parloit bien & à propos*.

Le mot *en*, soit préposition soit adverbe, fait aussi entendre l'articulation *ne* dans certains cas, & ne la fait pas entendre dans d'autres. Si la préposition *en* est suivie d'un complément qui commence par un *b* muet ou par une voyelle, on prononce l'articulation: *en homme*, *en Italie*, *en un moment*, *en arrivant*, &c. Si le complément commence par une consonne, *en* est nasal: *en citoyen*, *en France*, *en trois heures*, *en partant*, &c. Si l'adverbe *en* est avant le verbe, & que ce verbe commence par une voyelle ou par un *b* muet, on prononce l'articulation *ne*: *vous en êtes assuré*, *en a-t-on parlé?* *pour en honorer les dieux*, *nous en avons des nouvelles*, &c. Mais si l'adverbe *en* est après le verbe, il demeure purement nasal malgré la voyelle suivante: *parlez-en au ministre*, *allez vous-en au jardin*, *faites-en habilement revivre le souvenir*, &c.

On avant le verbe, dans les propositions positives, fait entendre l'articulation; *on aime*, *on honorera*, *on a dit*, *on eût pensé*, *on y travaille*, *on en revient*, *on y a réfléchi*, *quand on en auroit eu repris le projet*, &c. Dans les phrases interrogatives, *on* étant après le verbe, ou du moins après l'auxiliaire, est purement nasal malgré les voyelles suivantes: *a-t-on eu soin?* *est-on ici pour long-temps?* *en auroit-on été assuré?* *en avoit-on imaginé la moindre chose?* &c.

Est-ce le *n* final qui se prononce dans les occasions que l'on vient de voir, ou bien est-ce un *n* euphonique que la prononciation insère entre deux? Je suis d'avis que c'est un *n* euphonique, différent du *n* orthographique; parce que si l'on avoit introduit dans l'alphabet une lettre, ou dans l'orthographe un signe quelconque, pour en représenter le son nasal, l'euphonie n'auroit pas moins amené le *n* entre deux, & on ne l'an-

roit assurément pas pris dans la voyelle nasale; or on n'est pas plus autorisé à l'y prendre, quoique par accident la lettre *n* soit le signe de la nasalité, parce que la différence du signe n'en met aucune dans le son représenté.

On peut demander encore pourquoi l'articulation insérée ici est *ne*, plutôt que *te*, comme dans *a-t-il reçu*? c'est que l'articulation *ne* est nasale, que par-là elle est plus analogue au son nasal qui précède, & conséquemment plus propre à le lier avec le son suivant que toute autre articulation, qui par la raison contraire seroit moins euphonique. Au contraire, dans *a-t-il reçu*, & dans les phrases semblables, il paroît que l'usage a inséré le *t*, parce qu'il est le signe ordinaire de la troisième personne, & que toutes ces phrases y sont relatives.

Enfin on peut demander pourquoi l'on a inséré un *n* euphonique dans les cas mentionnés, quoiqu'on ne l'ait pas inséré dans les autres où l'on ne rencontre pas le même hiatus. C'est que l'hiatus amène une interrogation réelle entre les deux sons consécutifs, ce qui semble indiquer une division entre les deux idées: or dans les cas où l'usage insère un *r* euphonique, les deux idées exprimées par les deux mots sont si intimement liées qu'elles ne font qu'une idée totale; tels sont l'adjectif & le nom, le sujet & le verbe, par le principe d'identité; c'est la même chose de la préposition & de son complément, qui équivalent en effet à un seul adverbe; & l'adverbe qui exprime un mode de la signification objective du verbe, devient aussi par-là une partie de cette signification. Mais dans les cas où l'usage laisse subsister l'hiatus, il n'y a aucune liaison semblable entre les deux idées qu'il sépare.

On peut par les mêmes principes, rendre raison de la manière dont on prononce *rien*, l'euphonie fait entendre l'articulation *ne* dans les phrases suivantes: *je n'ai rien appris, il n'y a rien à dire, rien est-il plus étrange?* Je crois qu'il seroit mieux de laisser l'hiatus dans celle-ci, *rien, absolument rien, n'a pu le déterminer.*

3°. Le troisième usage de la lettre *n*, est d'être un caractère auxiliaire dans la représentation de l'articulation mouillée que nous figurons par *gn*, & les Espa-

gnols par *ñ*, comme dans *digne, magnifique, regne, trogne*, &c. Il faut en excepter quelques noms propres, comme *Clugni, Regnaud, Regnard*, où *n* a la signification naturelle, & le *g* est entièrement muet.

Au reste je pense de notre *gn* mouillé, comme du *l* mouillé; que c'est l'articulation *n* suivie d'une diphtongue dont le son prépositif est un *i* prononcé avec une extrême rapidité. Quelle autre différence trouve-t-on, que cette prononciation rapide, entre *il dénia, denegavit*, & *il daigna, dignatus est*; entre *cérémonial* & *signal*; entre *harmonieux* & *bargneux*? D'ailleurs l'étymologie de plusieurs de nos mots où il se trouve *gn*, confirme ma conjecture; puisque l'on voit que notre *gn* répond souvent à *ni* suivi d'une voyelle dans le radical; *Bretagne* de *Britannia*; *borgne* de l'italien *bornio*; *charogne* ou du grec *χαράνια*, lieu puant, ou de l'adjectif factice *caronius*, dérivé de *caro* par le génitif analogue *caronis*, syncopé dans *carnis*, &c.

4°. Le quatrième usage de la lettre *n* est d'être avec le *t*, un signe muet de la troisième personne du pluriel à la suite d'un *e* muet; comme ils *aiment*, ils *aimèrent*, ils *aimeroient*, ils *aimoient*, &c.

N capital suivi d'un point, est souvent l'abrégé du mot *nom*, ou *nomen*, & le signe d'un nom propre qu'on ignore, ou d'un nom propre quelconque qu'il faut y substituer dans la lecture.

En terme de Marine, *N* signifie *nord*; *N E* veut dire, *nord-est*; *N O*, *nord-ouest*; *N N E*, *nord-nord-est*; *N N O*, *nord-nord-ouest*; *E N E*, *est-nord-est*; *O N O*, *ouest-nord-ouest*.

N sur nos monnoies, désigne celles qui ont été frappées à Montpellier.

N chez les anciens, étoit une lettre numérale qui signifioit 900, suivant ces vers de Baronius:

N quoque nongintos numero designat habendos.

Tous les lexicographes que j'ai consultés, s'accordent en ceci, & ils ajoutent tous que *N* avec une barre horizontale au-dessus, marque 9000; ce qui en marque la multiplication par 10 seulement, quoique cette barre indique la multiplication par 1000, à l'égard de toutes les autres lettres; & l'auteur de la *méth.*

lat. de P. R. dit expressément dans son *Recueil d'observations particulieres*, chap. II. num. iv. qu'il y en a qui tiennent que lorsqu'il y a une barre sur les chiffres, cela les fait valoir mille, comme $\overline{V}$, $\overline{X}$, cinq-mille, dix-mille. Quelqu'un a fait d'abord une faute dans l'exposition, ou de la valeur numérique de N seule, ou de la valeur de N barré: puis tout le monde a répété d'après lui sans remonter à la source. Je conjecture, mais sans l'assurer, que $N = 900000$, selon la regle générale. (B.E.R.M.)

N, dans le Commerce, ainsi figuré N°. signifie en abrégé *numero*, dans les livres des marchands, banquiers & négocians. N. C. veut dire, *notre compte*. Voyez ABRÉVIATION. (G)

NNN, *Ecriture*, cette lettre considérée par rapport à sa figure, a les mêmes racines que l'm. Voyez-en la définition à la lettre m, & ainsi que la méthode de son opération.

N DOUBLE, en terme de Boutonnier, est un ornement ou plutôt un rang de bouton qui tombe de chaque côté d'une cordelière ou d'un épi sur le rostage, & qui avec l'épi ou la cordelière, forme à-peu-près la figure de cette lettre de l'alphabet. V. EPI, CORDELIÈRE & BOUIL-LON.

N A

NA ou NAGI, subst. m., *Hist. nat. Bot.*, espèce de laurier fort rare qui passe au Japon pour un arbre de bon augure. Il conserve les feuilles toute l'année. Des forêts où la nature le produit, on le transporte dans les maisons, & jamais on ne l'expose à la pluie. Sa grandeur est celle du cerisier: le tronc en est fort droit; son écorce est couleur de bai-obscur; elle est molle, charnue, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de sapin balsamique; son bois est dur, foible & presque sans fibres; sa moëlle est à-peu-près de la nature du champignon, & prend la dureté du bois dans la vieillesse de l'arbre. Les feuilles naissent deux-à-deux, sans pédicelle; elles n'ont point de nerfs, leur substance est dure, enfin elles ressemblent fort à celles du laurier d'Alexandrie. Les deux côtés sont de même couleur, lisses, d'un verd obscur avec une petite couche de bleu tirant sur le rouge, larges d'un

grand ponce & longues à proportion. Sous chaque feuille sortent trois ou quatre étamines blanches, courtes, velues, mêlées de petites fleurs qui laissent, en tombant, une petite graine rarement dure, à-peu-près de la figure d'une prune sauvage, & d'un noir purpurin dans sa maturité: la chair en est insipide & peu épaisse. Cette baie renferme une petite noix ronde de la grosseur d'une cerise, dont l'écaille est dure & pierreuse, quoique mince & fragile. Elle contient un noyau couvert d'une petite peau rouge, d'un goût amer & de figure ronde, mais surmonté d'une pointe qui a sa racine dans le milieu du noyau même.

NAALOL, *Géogr. sacr.*, ville de la tribu de Zabulon, qui appartenait aux Lévités de la famille de Merari. Les enfans de Zabulon en épargnerent les habitans: *Zabulon non deleuit habitatores terre Naalol.* (+)

NAAMAN, beau, *Hist. sacr.*, seigneur Syrien, général de l'armée de Benadad, homme riche & vaillant, & en grand crédit auprès de son maître. Naaman étoit tout couvert de lepre, & n'ayant point trouvé de remède contre son mal, il suivit l'avis que lui donna une jeune fille juive qui étoit au service de sa femme, & il vint à Samarie trouver le prophète Elisée. Quand il fut à la porte, le prophète voulant éprouver la foi de ce seigneur, & lui montrer qu'un ministre de Dieu ne doit se laisser éblouir ni par l'éclat des richesses, ni par le faste des grandeurs humaines, lui envoya dire par Giezi, son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, & qu'il seroit guéri. Naaman mécontent de la réponse du prophète, & de la manière peu civile dont il l'avoit reçu, s'en retournoit tout indigné; mais ses serviteurs lui ayant représenté que le prophète exigeoit de lui une chose très-aisée, il les crut, alla se laver sept fois dans le Jourdain, & en sortit bien guéri. Alors il revint avec sa suite vers l'homme de Dieu pour lui témoigner sa reconnaissance, & sa guérison passant jusqu'à l'ame, il rendit hommage au Dieu du prophète comme à celui qui devoit être adoré par tout le monde, & promit que dans la suite il ne sacrifieroit qu'à lui seul; c'est pourquoi il conjura le prophète de lui permettre d'emporter la charge de deux mulets de

la terre d'Israël pour dresser un autel dans son pays sur lequel il offriroit des holocaustes au seigneur. Elisée content de la bonne foi & de la disposition du cœur de cet étranger, n'exigea rien de plus, & ne l'assujettit ni à la circoncision, ni aux observances légales. *Naaman* lui proposa une question, & lui demanda s'il lui étoit permis de continuer à accompagner son maître dans le temple de Remmon, & s'il offenserait le seigneur en s'inclinant lorsque le roi appuyé sur lui s'inclinerait lui-même; Elisée lui répondit: *allez en paix*, & *Naaman* se sépara de lui. Cette réponse d'Elisée fait entendre que ce saint prophète pensoit que *Naaman* pouvoit sans crime & sans scandale continuer une action qui n'étoit qu'un service purement civil, & qu'il rendoit par-tout ailleurs au roi. Ainsi, les assistans ne pouvoient regarder cette gémulation comme un acte de religion, parce que le changement de *Naaman* ne pouvoit être secret en Syrie, mais seulement comme une fonction indispensable de sa charge qui l'obligeoit de donner la main au roi dans toutes les cérémonies publiques. Cependant quelques interpretes craignant avec raison l'abus que l'on pourroit faire de la réponse d'Elisée, pour autoriser des actions semblables dans d'autres circonstances où elles seroient criminelles, traduisent cet endroit par le passé, & font demander pardon à *Naaman* d'avoir adoré dans le temple de Remmon, lorsque son maître s'appuyoit sur lui. Cet étranger purifié de la lepre par l'eau du Jourdain, est une excellente image du peuple gentil, appelé par un choix tout gratuit de Dieu à la foi & au baptême de Jesus-Christ. Ce peuple puissant & riche avoit de grandes qualités naturelles, mais tout étoit gâté par la lepre d'infidélité. Ce fut une pauvre femme du pays d'Israël qui annonça à *Naaman* qu'il y avoit dans Israël un prophète à qui il falloit qu'il s'adressât pour être guéri, & la parole du salut fut portée aux gentils par des juifs assujettis à la domination romaine, & méprisés de tous les autres peuples. Jesus-Christ n'est point allé en personne les chercher, mais il les a fait inviter par ses serviteurs de venir à lui: ils se sont présentés pour entrer dans la maison du prophète qui est l'église, mais ils n'y ont pas d'abord

été introduits. On les a arrêtés à la porte comme catéchumènes, & là, on les a instruits de la nécessité & des admirables effets du baptême. Les sages & les grands du monde ne pouvoient se résoudre à s'abaisser devant des hommes qui n'offroient rien à leurs yeux de ce que le siècle estime: ils traitoient de folies les merveilleux changemens que l'on attribuoit à l'application de foibles élémens, tels que l'eau commune; mais les personnes simples qui crurent les premières, engagerent enfin les sages du paganisme à chercher leur guérison dans les eaux salutaires du baptême, où ils prirent une nouvelle naissance, & se purifièrent de leur première souillure. (+)

NAANSI, *Géogr.*, peuple nombreux de l'Amérique septentrionale, auprès des Nabiri entre les Cénis & les Cadodaguios.

NAARACHA ou NORAM, *Géogr. sacr.*, ville de la tribu d'Ephraïm, près la vallée des Roseaux. (+)

NAAS, *Géogr.*, petite ville d'Irlande dans la province de Leinster, au comté de Kildare, proche la Lisse, au nord-est de Kildare. Elle envoie deux députés au parlement de Dublin. *Long.* 11, 2. *latit.* 53, 15. (D. J.)

NAATSME, f. m., *Hist. nat. Botan.*, c'est un arbre du Japon qui est une espèce de paliurus, que Kœmpfer prend pour celui de *Prosper Alpinus*. Son fruit est de la grosseur d'une prune & d'un goût austère. On le mange confit au sucre. Son noyau est pointu aux deux extrémités.

NAB, *Géogr.*, rivière d'Allemagne; elle sort des montagnes de Franconie, traverse le Palatinat de Bavière & le duché de Neubourg, & va se jeter dans le Danube un peu au-dessus de Ratisbonne. (D. J.)

NABAB, f. m., *Hist. mod.*, c'est le nom que l'on donne dans l'Indoustan aux gouverneurs préposés à une ville ou à un district par le grand-mogol. Dans les premiers temps ce prince a conféré le titre de *nabab* à des étrangers: c'est ainsi que M. Dupleix, gouverneur de la ville de Pondichéry pour la compagnie des Indes de France, a été nommé *nabab* ou gouverneur d'Arcate par le grand-mogol. Les gouverneurs du premier ordre se

nomment *soubas* ; ils ont plusieurs *nababs* sous leurs ordres.

NABAL, *fon*, *Hist. sacr.* Israélite de la tribu de Juda, fort riche, mais avare & brutal, qui demenoit à Maon, & dont les troupeaux nombreux païssoient sur le Carmel. Un jour David ayant appris qu'à l'occasion de la tondaille de ses brebis il faisoit une grande fête, il envoya dix de ses gens pour le saluer de sa part, & lui demander quelques vivres pour sa troupe. Cet homme insolent reçut avec une fierté brutale les députés de David, parla avec outrage de leur maître, & les renvoya avec mépris. David, instruit par le rapport de ses gens, entra en fureur, & faisant prendre les armes à 400 hommes de sa suite, il marcha vers la maison de *Nabal*, dans le dessein de l'exterminer lui & toute sa famille. Cependant *Abigail*, femme de *Nabal*, instruite par un serviteur de la manière dont son mari avoit reçu les gens de David, & craignant le ressentiment de ce dernier, fit secrètement charger sur des ânes des provisions de toute espèce, & courut au-devant de David : elle le rencontra dans une vallée, ne respirant que la vengeance ; mais sa beauté, sa sagesse & ses discours soumis, désarmèrent la colère de ce prince, & elle obtint le pardon de son mari. *Nabal* qui étoit ivre, n'apprit que le lendemain ce qui venoit de se passer, & il fut tellement frappé du danger qu'il avoit couru, qu'il en mourut de frayeur dix jours après. *Nabal* qui fait de vaines profusions en festins, & qui refuse avec dureté & insulte quelques secours à des malheureux, est l'image de tant de riches qui ne se refusent rien, & à qui rien ne coûte quand il s'agit de se satisfaire eux-mêmes, ou de se donner chez les autres une réputation de générosité ou de magnificence, tandis qu'ils ont la cruauté de refuser une aumône légère à leurs frères qui manquent de tout. (+)

NABAON, *Géogr.*, petite rivière de Portugal dans l'Estremadure ; elle se décharge dans le Zézar, un peu avant que ce dernier mêle ses eaux avec celles du Tage.

NABATHÉENS, *f. m. pl.*, *Géogr. anc.*, en latin *Nabathæi*, peuples de l'Arabie pétrée, dont il est beaucoup parlé dans l'écriture. *Diodore de Sicile liv.*

XI. ch. xlviii. après avoir vu que l'Arabie est située entre la Syrie & l'Egypte, & partagée entre différens peuples, ajoute que les Arabes *Nabathæi* occupent un pays désert qui manque d'eau, & qui ne produit aucun fruit, si ce n'est dans un très-petit canton. Les *Nabathéens* habitoient, selon le même auteur, aux environs du golfe Elanitique, qui est à l'occident de l'Arabie, & en même temps dans l'Arabie pétrée. *Strabon, livre XVI.* & *Plin, liv. VI. ch. xxviii.* disent que la ville de Petra leur appartenoit. *Joseph, antiquit. liv. XIII. ch. ix.* nous apprend que *Jonathas Machabée* étant entré dans l'Arabie, battit les *Nabathéens* & vint à Damas.

NABBOURG, *Géogr.*, ville d'Allemagne, dans le cercle de Bavière, & dans le haut Palatinat, sur une éminence au pied de laquelle passe le Nab : elle a un faubourg appelé *Venise*, & elle est le chef-lieu d'une juridiction assez étendue, que les Bohémiens saccagèrent l'an 1431. (*D. G.*)

NABEL, *Géogr.*, autrement *Nébel* ou *Nabis*, comme les Maures l'appellent ; petite ville ou plutôt bourgade de l'Afrique, dans la seigneurie de la Goulette. C'étoit autrefois une ville très-peuplée, & on n'y trouve aujourd'hui que quelques paysans. *Ptolomée, l. IV. c. iii.* en fait mention sous le nom de *Neapolis colonia* ; les habitans la nomment encore *Napoli de Barbarie*. Les romains l'ont bâtie ; elle est située près de la mer Méditerranée, à trois lieues de Tunis, vers l'orient. *Long. 28. 24. lat. 36. 40.*

NABIANI, *Géog. anc.*, peuples errans de la Sarmatie asiatique, selon *Strabon*, qui les place sur le Palus-méotide.

NABIRI, *Géog.*, peuple de l'Amérique septentrionale dans la Louisiane ; il habitoit au dernier siècle auprès des *Naansi*, mais il s'est retiré plus bas au nord de la rivière Rouge, & il a maintenant changé de nom. (*D. J.*)

NABLE ou **NEBEL**, *Musiq. instr. des Hébr.*, c'est la même chose que *nablon* ; on le nomme encore quelquefois *naulum*.

Quoique quelques auteurs hébreux prétendent que le *nable* étoit une espèce de cornemuse, cependant la plus grande partie & les plus savans s'accordent tous à en faire un instrument à corde, que l'on touchoit avec un *plectrum*.

Don Calmet , après les septante, rend le *nabla* psaltérion ; dans ce cas il diffère de la cithare ou azur qui , suivant le même auteur, n'étoit autre chose que la harpe ; il en diffère, dis-je , en ce que son ventre creux étoit en haut , & qu'on touchoit par le bas les cordes tendues du haut en bas.

Mais Kircher donne dans sa *musurgia* une toute autre figure au *nabla* : cette figure prouve que cet instrument étoit à-peu-près le psaltérion moderne , car pour en jouer il falloit le poser à plat, les cordes en haut , & frapper ces cordes avec une baguette ou *plectrum* , ou les pincer avec les doigts ; cette dernière façon de jouer du psaltérion moderne ou tympanon est encore usitée , sur-tout en Italie. Au reste , Kircher assure avoir tiré la figure du *nebel* d'un ancien manuscrit du Vatican , & c'est ce qui me feroit préférer sa figure à celle de D. Calmet , qui ne tire la sienne que de descriptions assez vagues , & qui suppose prouvé que le *nabla* & le psaltérion sont le même instrument.

Il paroît par différens auteurs que le *nabla* avoit tantôt plus , tantôt moins de cordes. Dans le scilte *haggiborim* , on lui en donne vingt-deux , faisant trois octaves ; l'historien Joseph ne lui en donne que douze. (F. D. C.)

NABLUM , f. m. , *Musique des Hébreux* , en hébreu *nebel* ; instrument de musique chez les Hébreux. Les septante & la vulgate traduisent quelquefois ce mot par *psaltérion* , *lyra* , *cythara* , & plus communément par *nabulum*. C'étoit , à ce que conjecturent quelques critiques, un instrument à cordes , approchant de la forme d'un Δ , dont on jouoit des deux mains avec une espèce d'archet. Voy. la dissertation du P. Calmet sur les instrumens de musique des anciens Hébreux. (D. J.)

NABO , f. m. , *Mythol.* , ou *Nebo* ; grande divinité des Babyloniens, laquelle tenoit le premier rang après Bel. Il en est parlé dans Isaïe , ch. xlvij. Vossius croit que *Nabo* étoit la lune , & *Bel* le soleil ; mais Grotius pense que *Nabo* avoit été quelque prophète célèbre du pays , & ce sentiment seroit conforme à l'étymologie du nom , qui , selon S. Jérôme , signifie *celui qui préside à la prophétie*. Les Chaldéens & les Babyloniens,

peuples entêtés de l'Astrologie , pouvoient bien avoir mis au rang de leurs dieux un homme supérieur en cet art. Quoi qu'il en soit , la plupart des rois de Babylone portoient le nom de ce dieu joint avec le leur propre. *Nabo-Nassar* , *Nabo-polassar* , *Nabu-fardan* . *Nabu-chodonosor* , &c. Au reste le *Nabahas* des Héviens étoit le même dieu que *Nabo*. (D. J.)

NABO , Géog. , ou *Napon* ; cap du Japon que les Hollandois nomment *Cap de Gorée*. C'est le plus septentrional de la côte orientale de la grande isle Nippon , par les 39^d. 45'. de lat. nord. (D. J.)

NABONASSAR , *Chronologie*. L'ère de Nabonassar est célèbre : nous ne savons presque rien de l'histoire de ce prince , sinon qu'il étoit roi de Babylone , & qu'on l'appelloit aussi Belesus , quoique suivant quelques auteurs il soit le même que le Baladan dont il est parlé dans Isaïe , xxxix. & dans le second livre des rois , xx. 12. Quelques-uns même conjecturent qu'il étoit Mede , & qu'il fut élevé sur le trône par les Babyloniens , après qu'ils eurent secoué le joug des Medes.

Le commencement du regne de ce Prince est une époque fort importante dans la chronologie , par la raison que c'étoit , selon Ptolomée , l'époque du commencement des observations astronomiques des Chaldéens ; c'est pour cela que Ptolomée & les autres astronomes commencent à compter les années à l'ère de Nabonassar. V. ASTRONOMIE.

Il résulte des observations rapportées par Ptolomée , que la première année de cette ère est environ la 747^e année avant Jésus-Christ , & la 3967^e de la période Julienne. V. ÉPOQUE.

Les années de cette époque sont des années égyptiennes de 365 jours chacune , commençant au 29 février & à midi , selon le calcul des Astronomes. V. ANNÉE. (G)

NABOTH , *auf de* , *Anat.* , Naboth , professeur de médecine dans l'université de Leipfick , a découvert une espèce d'ovaire près du cou de la matrice & on l'appelle *auf de Naboth*. Nous avons de lui une dissertation intitulée , *Mart. Naboth de sterilitate*. Leipfick 1707. (L)

NABOTH , *prophétie* , *Hist. sacr.* , de la ville de Jezraël , avec une vigne près

le palais d'Achab. Ce prince voulant faire un jardin potager, pressa plusieurs fois *Naboth* de lui vendre sa vigne ou de la changer contre une meilleure ; mais *Naboth*, très-fidèle, observateur de la loi, refusa de vendre l'héritage de ses pères. Achab en conçut tant de chagrin, qu'il se mit au lit, & ne voulut prendre aucune nourriture. Jézabel instruite du sujet de sa tristesse, le railla de sa faiblesse, & se chargea de lui faire livrer la vigne qu'il desiroit. Aussi-tôt elle écrivit aux premiers de la ville où *Naboth* demuroit, des lettres qu'elle cacheta avec le cachet du roi, par lesquelles elle leur ordonnoit de publier un jeûne, de faire asseoir *Naboth* entre les premiers du peuple, de gagner de faux témoins qui déposassent qu'il avoit blasphémé contre Dieu & maudit le roi, & de le condamner à mort. Les premiers de la ville exécuteront cet ordre : deux témoins déposerent contre *Naboth* qui fut lapidé le même jour. Jézabel en ayant appris la nouvelle, courut la porter au roi, qui partit aussi-tôt pour prendre possession de sa vigne ; mais le prophète Elie vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, & lui prédit que les chiens lécheroient son sang au même lieu où il avoit répandu celui d'un innocent. Quoique le refus que fait *Naboth* de vendre sa vigne à Achab, paroisse d'abord condamnable aux yeux de la chair, la foi en juge autrement. *Naboth* en refusant de vendre à Achab l'héritage de ses pères, obéissoit à la loi qui défendoit aux Israélites d'aliéner leurs terres à perpétuité. Tout héritage vendu retournoit l'année du jubilé à son premier maître ou à ses héritiers. Or la prétention d'Achab étoit d'acquérir la vigne de *Naboth*, sans espérance de retrait, puisqu'il vouloit l'enfermer dans son parc. La même loi ne permettoit de vendre une portion de son bien, que lorsqu'on y étoit contraint par la pauvreté : & *Naboth* qui étoit riche & des premiers de la ville, ne se trouvoit point dans ce cas. Il aima donc mieux s'exposer à la disgrâce de son prince, que de le satisfaire en désobéissant à Dieu. (+)

NABUCHODONOSOR, *pleurs de la génération*, ou **SAOSDUCHIN**, *Hist. sacr.*, roi d'Assyrie ; fils d'Assaradon, commença à régner à Ninive l'an du monde 3335. Ce prince enflé de la vic-

toire qu'il avoit remportée sur Arphaxad ou Déjocès, roi des Medes, dans les plaines de Ragau, entreprit de réunir toute la terre à son empire. Il envoya donc sommer les nations qui s'étendent jusqu'aux confins de l'Ethiopie, de le reconnoître pour roi ; mais ces peuples renvoyèrent avec mépris ses ambassadeurs, & firent peu de cas de ses menaces. *Nabuchodonosor* outré de colère jura de s'en venger, & ayant levé une armée formidable, il en donna le commandement à Holopherne, avec ordre d'exterminer tous ceux qui avoient fait insulte à ses ambassadeurs. Ce général, après avoir porté la désolation & le ravage dans une grande étendue de pays, vint enfin échouer à Bétulie où il trouva le terme de ses conquêtes & de sa vie. *Nabuchodonosor* ayant appris le mauvais succès de ses armes, en mourut de chagrin, après avoir régné près de vingt ans. *Judith* 1, 2, & seq. (+)

NABUCHODONOSOR, autrement **NABOPOLASSAR**, *Hist. sacr.*, père du grand *Nabuchodonosor*, si fameux dans l'écriture, étoit Babylonien, & commandoit les armées de Sarracénus, roi d'Assyrie. Il se joignit à Astyages pour renverser cet empire : ils assiégèrent Sarracénus dans sa capitale ; & ayant pris cette ville, ils établirent sur les débris de l'empire d'Assyrie deux royaumes, celui des Medes qui appartint à Astyages, & celui des Chaldéens, sur lequel fut établi *Nabopolassar*, l'an du monde 3378. (+)

NABUCHODONOSOR, *Hist. sacr.*, fils de celui dont nous venons de parler, avoit été associé à l'empire de Chaldée du vivant de son père qui l'avoit employé à diverses expéditions. Ce jeune prince, après avoir châtié plusieurs gouverneurs qui s'étoient révoltés, marcha contre Pharaon Néchao, roi d'Egypte ; & ayant rencontré l'armée de ses ennemis près de l'Euphrate, il la vainquit & fonda sur le royaume de Juda, dont le roi étoit tributaire de Néchao. Il assiégea ce prince dans Jérusalem, prit la ville, fit le roi prisonnier, & vouloit d'abord le mener à Babylone chargé de chaînes ; mais ayant changé de sentiment, il lui rendit la couronne & la liberté, à condition qu'il lui demeureroit assujetti & qu'il lui payeroit tribut. Il se contenta d'enlever plusieurs jeunes enfans du sang,

royal, du nombre desquels furent Daniel, Ananias, Mifael & Azarias, qu'il fit conduire à Babylone pour être élevés dans son palais. C'est de cet événement, qui arriva l'an du monde 3398, que l'on a commencé à compter les soixante & dix années de la captivité de Babylone. Nabopolassar étant mort, son fils se hâta de retourner à Babylone pour monter sur le trône de son père; dès qu'il fut arrivé, il distribua par colonies les captifs, & mit dans le temple de Vénus les vases sacrés du temple de Jérusalem & les riches déponilles qu'il avoit remportées sur ses ennemis. Ce prince, la deuxième année de son règne, eut un songe mystérieux dont il fut effrayé, mais qu'il oublia entièrement. Il consulta les sages de son royaume pour savoir d'eux ce qu'il avoit vu en songe: mais aucun n'ayant pu le deviner, le roi, outré de colère, les condamna tous à la mort. Daniel qui se trouvoit enveloppé dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages, alla trouver le roi, & le pria de lui accorder quelque délai pour chercher l'explication de ce qu'il desiroit. Il l'obtint, & après qu'il eut imploré la miséricorde du Dieu du ciel avec ses trois compagnons, le mystère lui fut découvert dans une vision pendant la nuit. Alors il retourna vers le roi, & lui dit qu'il avoit vu en songe une statue d'une hauteur énorme dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, & les jambes de fer: que pendant qu'il étoit attentif à cette vision, une pierre se détachant de la montagne avoit frappé la statue par les piés & l'avoit réduite en poudre, & que cette pierre devenue grande montagne avoit rempli toute la terre. *Voilà votre songe, ô roi*, ajouta Daniel, en voici l'interprétation. "Vous êtes le roi des rois, & le Dieu du ciel a soumis toutes choses à votre puissance. C'est donc vous qui êtes la tête d'or. Après vous il s'élèvera un autre royaume qui sera d'argent, & ensuite un troisième qui sera d'airain, & auquel toute la terre sera soumise. Le quatrième sera de fer, & réduira tout en poudre. Ce sera alors que Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, qui anéantira tous les autres, & qui subsistera éternellement. *Dan. II, 37, & seq., Nabuchodonosor,*

ravi d'admiration, rendit gloire au vrai Dieu, & éleva Daniel aux plus grands honneurs. Ces quatre empires représentés par les quatre différens métaux de la statue, étoient ceux des Assyriens, des Perses, des Grecs & des Romains. Ces quatre empires se succèdent; les uns sont envahis par les autres, & il se forme ainsi une liaison entr'eux, exprimée par l'unité de la statue où se trouvent joints les quatre métaux. Le premier est celui des Babyloniens, dont la grandeur & la magnificence étoient marquées par l'or, le plus précieux des métaux. Cyrus fonda le second empire, & la sagesse de son gouvernement forma un siècle d'argent; cet empire s'agrandit sous ses successeurs, & finit à Darius Codoman. L'empire des Grecs figuré par le ventre & les cuisses d'airain, fut établi par Alexandre; & les guerres sanglantes qui le caractérisent, ainsi que la dureté de la plupart des successeurs du gouvernement de ce prince, répondent très-bien à l'airain. Les jambes de fer figuroient la monarchie des Romains, qui ne s'établit & ne se soutint que par des guerres perpétuelles, & qui par la force invincible de ses armes subjuguait toutes les nations. La pierre détachée de la montagne qui réduit tout en poudre est la figure de Jésus-Christ qui descend du ciel dans le sein d'une vierge pour former son église, mettre sous le joug les plus redoutables puissances de l'univers, anéantir l'idolâtrie, & subjuguier par la croix tous les royaumes du monde pour n'en faire qu'un seul empire à qui l'éternité est promise. Cependant Joakim se lassant de payer le tribut aux Chaldéens, se souleva contre eux. *Nabuchodonosor* occupé à régler les affaires de son empire, & ne pouvant marcher contre ce rebelle, y envoya une puissante armée qui désola toute la Judée. Joakim lui-même fut pris dans Jérusalem, mis à mort & jeté à la voirie, suivant la prédiction de Jérémie. Jécho-nias son fils qui lui succéda, s'étant aussi révolté contre le roi de Babylone, ce prince vint l'assiéger, le mena captif à Babylone avec sa mère, sa femme, & dix mille hommes de Jérusalem: entre les prisonniers se trouverent Mardochee & Ezéchiel. *Nabuchodonosor* enleva tous les trésors du temple, brisa les vases d'or que Salomon y avoit mis, & établit à la

place de Jéchonias, l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi marcha sur les traces de ses prédécesseurs, & fit une ligue avec les princes voisins contre celui à qui il étoit redevable de la couronne. Le roi de Babylone vint encore en Judée avec une armée formidable, & après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siège de Jérusalem. Il fut contraint de le lever pour marcher contre Pharaon Ephraïm, roi d'Égypte, qui venoit au secours de Sédécias; mais ayant battu ce prince & l'ayant forcé de rentrer en Égypte, il fut reprendre le siège. Sédécias voyant qu'il n'y avoit plus d'espérance de défendre la ville, s'enfuit, fut pris en chemin & mené à *Nabuchodonosor* qui étoit alors à Reblatha en Syrie. Ce prince, après lui avoir reproché son infidélité & son ingratitude, fit égorger ses enfans en sa présence, lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes & le fit mener à Babylone. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, & y exerça des cruautés inouïes : on égorga tout sans distinction d'âge ni de sexe. Nabuzardan, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au temple du Seigneur, au palais du roi, aux maisons de la ville, & à toutes celles des grands, après en avoir tiré tout ce qu'il y avoit de plus précieux, & les réduisit en cendres. Les murailles de la ville furent démolies, on chargea de chaînes tout ce qui restoit d'habitans, après avoir égorgé soixante des premiers du peuple aux yeux de *Nabuchodonosor*, & Nabuzardan ne laissa dans le pays de Juda que les plus pauvres à qui il donna des vignes & des terres à cultiver. Ainsi périrent pour la première fois sous la main de *Nabuchodonosor*, Jérusalem & ses princes. Jérémie ne cessoit de leur dire que Dieu même les avoit livrés à ce roi, & qu'il n'y avoit de salut pour eux qu'à subir le joug; ils ne crurent point à sa parole. Pendant que ce prince les tenoit étroitement enfermés par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur ville, ils se laissoient enchanter par leurs faux prophètes. Le peuple séduit par ces imposteurs souffrit les plus rudes extrémités, & fit tant par son audace insensée, que la ville fut renversée, le temple brûlé, & tout perdu sans res-

source. Le même prodige de séduction, de témérité & d'endurcissement se remarqua à la dernière ruine de Jérusalem par Tite envoyé de Dieu, comme *Nabuchodonosor*, pour exercer sa vengeance sur ce peuple rebelle. Ils furent réduits aux mêmes extrémités, la même rébellion, la même famine, les mêmes voies du salut ouvertes, la même chute, & pour que tout fût semblable, le second temple fut brûlé sous Tite, le même mois & le même jour que l'avoit été le premier sous *Nabuchodonosor*. Ce prince, de retour à Babylone, au lieu de faire hommage à Dieu des victoires qu'il avoit remportées par son secours, en fit dresser dans la plaine de Dura, une statue d'or, haute de soixante coudées, en l'honneur d'une fausse divinité que l'Écriture ne nomme pas. La dédicace s'en fit avec pompe, les grands de l'état & les gouverneurs des provinces appelés à la cérémonie, & tous eurent ordre, sous peine de mort, de se prosterner devant l'idole & de l'adorer. Les seuls compagnons de Daniel ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors *Nabuchodonosor*, frappé de ce prodige, les fit retirer, & donna un édit dans lequel il publia la grandeur du roi des Juifs, & défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphémer son nom. Deux ans après la guerre des Juifs, *Nabuchodonosor* qui avoit été le fléau de la justice divine contre Jérusalem & la Judée, lui prêta son ministère pour punir les Tyriens, les Philistins, les Moabites & plusieurs autres peuples voisins & ennemis des Juifs, qui éprouverent à leur tour la sévérité des jugemens de Dieu. Il alla d'abord mettre le siège devant Tyr, ville maritime, illustre par son commerce. Ce siège dura treize ans, & dans cet intervalle l'armée du roi désola les pays dont nous venons de parler. Tyr enfin fut prise & saccagée. Dieu, pour dédommager ce prince des maux qu'il avoit soufferts à ce siège, lui abandonna l'Égypte dont il fit la conquête, & d'où il remporta un butin immense. C'étoit pour cela qu'il l'y avoit appelé, comme il s'en explique lui-même dans Ezéchiel : *Fils de l'homme*, dit Dieu lui-même au prophète, *Nabuchodonosor*,

roi de Babylone , m'a rendu avec son armée un grand service au siège de Tyr. Toutes les têtes de ses gens en ont perdu les cheveux , & toutes leurs épaules en sont écorchées , & néanmoins ils n'ont reçu aucune récompense. C'est pourquoi je vais donner à Nabuchodonosor le pays d'Égypte. Il en enlèvera le peuple & les dépouilles : il y fera un grand butin , & son armée recevra ainsi sa récompense. Ce prince , de retour de son expédition , s'appliqua à embellir sa capitale & à y faire construire de superbes bâtimens. Il fit élever ces fameux jardins suspendus sur des voûtes que l'on a mis au rang des merveilles du monde. Il eut dans le même temps un songe qui lui donna de grandes inquiétudes. Il crut voir un arbre qui touchoit le ciel de sa cime , qui couvroit la terre de ses branches , & à l'ombre duquel tous les animaux se retiroient. Tout d'un coup un ange du ciel , fit couper & abattre l'arbre , & ordonna qu'il fût réduit pendant sept ans dans l'état des animaux , broutant l'herbe de la terre , & exposé à la rosée du ciel. Les sages de Babylone n'ayant pu donner au roi aucune explication de ce songe , Daniel lui dit qu'il signifioit le changement qui devoit arriver en sa personne : *C'est vous* , lui dit-il , *qui êtes désigné par ce grand arbre , vous serez abattu , réduit à l'état d'une bête & chassé de la compagnie des hommes ; mais après avoir été sept ans en cet état , lorsque vous aurez reconnu que toute puissance vient du ciel , vous redeviendrez homme.* La prédiction s'accomplit un an après. Ce prince , victorieux de toute l'Asie , se promenant dans son palais , livré aux mouvemens de vanité que lui inspiroient ses conquêtes & la magnificence de Babylone qu'il venoit de rendre une des plus superbes villes du monde , entendit une voix du ciel qui lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens ; on le chassa de son trône & de la société des hommes , & il fut réduit à la condition des bêtes. Après avoir passé sept ans à vivre dans la campagne comme une bête farouche , il recouvra la raison , & le premier usage qu'il en fit fut de bénir & de glorifier le Très-Haut qu'il avoit si long-temps méconnu. Il reprit sa première dignité & continua de régner avec le même éclat qu'auparavant. Alors il

publia dans toute l'étendue de sa domination les merveilles étonnantes que Dieu venoit de faire en sa personne , & il en termina le récit par ces paroles : "Maintenant donc je loue le roi du ciel , & je publie hautement sa grandeur & sa gloire , parce que toutes ses œuvres sont selon la vérité , que ses voies sont pleines de justice , & qu'il peut , quand il lui plaît , humilier les superbes ,". Ce prince mourut sur la fin de la même année , après avoir régné quarante-trois ans depuis la mort de son père Nabopolassar , qui l'avoit associé à l'empire deux ans auparavant. Il y a plusieurs sentimens sur la métamorphose de *Nabuchodonosor* dont le plus suivi est que ce prince s'imaginant fortement être devenu bête , brouloit l'herbe , sembloit frapper des cornes , laissoit croître ses cheveux & ses ongles , & imitoit à l'extérieur toutes les actions d'une bête : ce changement , qui probablement n'avoit lieu que dans son cerveau altéré ou dans son imagination échauffée , étoit un effet de la lycantropie , maladie dans laquelle l'homme se persuade qu'il est changé en loup , en chien , ou en autre animal. (+)

NACARAT, f. m. & adj., *Teinture* , rouge clair & uni. Les *nacarats* , appelés de *bourre* , sont teints de gaude & de bourre de poil de chevre , fondue avec la cendre gravelée , & il est défendu d'y employer le fustel.

NACCHIVAN, Géog. , ville d'Arménie , capitale de la province de même nom. Elle étoit autrefois très-considérable , mais Amurath la ruina. On peut juger de son ancienne grandeur par le grand amas de ses débris. Il n'y a que le centre de la ville qui soit rebâti : il contient un millier de maisons , avec des bazars remplis de boutiques de diverses marchandises. *Nacchivan* sert de titre à l'archevêque des Arméniens catholiques. Les dominicains sont leurs seuls ecclésiastiques , & c'est parmi eux qu'ils choisissent l'archevêque : le pape confirme son élection. *Longit.* marquée sur les astrolabes persans , est de 81. 34. *lat.* 38. 40. (D. J.)

NACELLE, f. f. , *Anat.* , c'est la cavité qui est entre les deux circuits de l'oreille , l'extérieure qui se nomme *belice* ou *belix* , & l'intérieure , qui se nomme *anthelice* ou *anthelix*. *Dionis* dit de la

nacelle que c'est la plus grande cavité de l'oreille.

NACELLE, f. f., *Botan.*, *carina*. On donne ce nom au pétale inférieur des fleurs papilionacées : cette pièce paroît formée de deux pétales réunis ; aussi a-t-elle souvent deux onglets séparés ; la partie antérieure forme ordinairement un angle avec les onglets , en se relevant vers l'étendard ; & a quelque rapport avec l'avant d'un bateau comprimé par les côtés. (D)

NACELLE, *Architecture civile*. On appelle ainsi dans les profils un membre quelconque , creux en demi-ovale , que les ouvriers nomment gorge. On entend encore par *nacelle* la *scotie*. V. SCOTIE. (D. J.)

NACELLE, *Marine*, petit bateau qui n'a ni mâts ni voiles , & dont on se sert pour passer une rivière. (Q)

NACHES, *Géogr.*, peuples de l'Amérique septentrionale dans la Louisiane. V. NATCHES.

NACHSHAB, *Géogr.*, ville de la grande Tartarie , dans le Mawaralnahar , sur la frontière , dans une plaine. Les Arabes la nomment *Nasaph*. Sa longitude , suivant Alhiruni , est 88. 10. lat. 39. 50.

NACOLEIA, *Géogr. anc.*, ville de la grande Phrygie , selon Strabon & Ptolomée. Etienne le géographe & Ammian, Marcellin écrivent *Nacolia* ; Suidas dit *Nacoleum*. Selon d'Herbelot , cette ville est située auprès d'un lac que les Turcs appellent , ainsi que la ville ou bourg , *Anichghiol*. (D. J.)

NACRE, f. f., *Hist. nat.* On a donné ce nom à la substance de certains coquillages , qui est blanche & orientée comme les perles. La surface intérieure de la plupart des coquillages est de cette qualité ; il y en a aussi qui , étant dépouillés de leur écorce , ont à l'extérieur une très-belle *nacre* , comme le burgau. Voyez COQUILLE. (I)

NACRE, *Chimie & Mat. méd.*, *nacre* des perles , ou mere des perles ; c'est un des terreux absorbans usités en Médecine. On prépare la *nacre* par la porphyrisation ; on en fait un sel avec l'esprit de vinaigre , & un magistère par la précipitation de ce sel. On réduit la *nacre* préparée en tablettes : toutes ces préparations , aussi-bien que ses vertus médicinales , lui sont communes avec tous les

autres absorbans terreux. V. REMÈDES TERREUX , au mot TERRE, *Mat. méd.*

La *nacre* entre dans la poudre pectorale ou looch sec , dans la confection d'hyacinthe , & dans les tablettes absorbantes & roborantes de la pharmacopée de Paris. (b)

NACRE DE PERLES, voyez MERE-PERLE.

NACRE DE PERLE, *Conchyliolog.*, v. PINNE MARINE.

NACRE DE PERLES, *Joaillerie*. On nomme *nacre de perles* les coquilles où se forment les perles ; elles sont en dedans du poli & de la blancheur des perles , & ont le même éclat en dehors , quand avec un touret de lapidaire on en a enlevé les premières feuilles , qui sont l'enveloppe de ce riche coquillage. Les *nacres* entrent dans les ouvrages de marqueterie & de vernis de la Chine : on en fait aussi divers bijoux , entr'autres de très-belles tabatières. (D. J.)

NACRE, *Joaillerie*. Ce mot chez les Lapidaires se dit d'un cercle qui se trouve quelquefois dans le fond des coquilles de *nacre*. Les Lapidaires ont souvent l'adresse de les scier & de les faire entrer dans divers ouvrages de Joaillerie , comme de véritables perles. On les nomme plus ordinairement des *loupes*.

NADAB, *Hist. sacr.*, fils de Jéroboam , premier roi d'Israël , qui ayant succédé à son père au royaume des dix tribus , ne régna que deux ans , & fut assassiné pendant qu'il étoit occupé au siège de Gebbethon , par Baasa , fils d'Ahia , de la tribu d'Issachar , qui usurpa le royaume. *Nadab* ne fut pas meilleur que son père , il imita ses impiétés & ses crimes , aussi fut-il le dernier de sa famille qui occupa le trône , comme l'avoit prédit le prophète Ahias. Baasa extermina toute la race de Jéroboam , & jeta leurs corps à la voirie. Il y a eu un troisième *Nadab* , fils de Seméi. I. Part. ij. 28. (+)

NADAB, *Hist. mod.*, nom du souverain pontife ou grand-prêtre des Persans , dont la dignité répond à celle du *muphti* en Turquie , avec cette différence unique , que le *nadab* peut se dépouiller de sa dignité religieuse ou ecclésiastique , & aspirer aux emplois civils ; ce qui n'est pas permis au *muphti*. Le *nadab* prend place après *Pâthmat-dulet* , ou premier

ministre. Il a sous lui deux juges, appelés l'un *secik*, l'autre *casî*, qui connaissent, décident de toutes les matieres de religion, qui permettent les divorces, assistent aux contrats & actes publics. Ils ont des substitués ou lieutenans dans toutes les villes du royaume. (+)

NADDE, *Hist. nat.*, est un poisson rare, du genre des carpes, & de la famille des poissons à nageoires molles. On le trouve plus communément dans les parties boréales de la Suede que par-tout ailleurs: il a un pié de longueur, quatre pouces de large, la tête obtuse; les trous des nageoires sont doubles; la bouche est sans dents; la membrane des ouies a trois rayons; la queue est fourchue; la couleur du dos est brune, blanche aux côtés, argentée au ventre, & rouille à la poitrine. Les écailles sont larges, obtuses & striées. On mange ce poisson en Westrobothnie. (+)

NADELLE, MELETTE, APHYEPHALERIQUE, f. f., *Ichtiol.*, poisson de mer qui ne diffère de la sardine qu'en ce qu'il est plus mince & plus large. Il a la queue fourchue, & les nageoires sont en même nombre, & situées comme dans la sardine. La *nadelle* a la chair molle & très-grasse. Si on garde dans un vase pendant quelque temps plusieurs de ces petits poissons entassés les uns sur les autres, on voit bientôt surnager de la graisse qui est bonne à brûler, & dont les pêcheurs se servent pour leurs lampes. Rondelet, *histoire des poissons*, premiere partie, liv. VII. chap. jv. voyez SARDINE, poisson. (I)

NADER, f. m., *Hist. mod.*, c'est le nom d'un des principaux officiers de la cour du grand-mogol, qui commande à tous les eunuques du palais. Il est chargé de maintenir l'ordre dans le maal ou serail, ce qui suppose une très-grande sévérité. Il règle la dépense des sultanes & des princesses; il est garde du trésor & des joyaux; & grand maître de la garde-robe du monarque; enfin c'est lui qui fait toute la dépense de la maison. Cette place éminente est toujours remplie par un eunuque, qui a communément un crédit sans bornes.

NADER, *Géogr.*, ville des Indes orientales dans l'Indoustan, sur la route d'Agra à Surate, à 4 lieues de Gate. Elle est située sur la pente d'une montagne;

les maisons sont couvertes de chaume & n'ont qu'un étage. Long. 92. 20. lat. 24. 30. (D. J.)

NADIR, f. m. se dit en *Astronomie* du point du ciel immédiatement opposé au zénith. Voyez ZÉNITH.

Ce mot est purement arabe; *nadir* en arabe signifie la même chose qu'ici.

Le *nadir* est le point du ciel qui est directement sous nos piés, c'est-à-dire, un point qui se trouve dans la ligne tirée de nos piés par le centre de la terre, & terminée à l'hémisphere opposé au nôtre.

Le zénith & le *nadir* sont les deux pôles de l'horison: ces deux points en sont chacun éloignés de 90°, & par conséquent sont tous deux dans le méridien. Le *nadir* est proprement le zénith de nos antipodes, dans la supposition que la terre soit exactement sphérique; mais comme elle ne l'est pas, il n'y a proprement que les lieux situés sous l'équateur ou sous les pôles dont le *nadir* soit le zénith de leurs antipodes. Voyez ZÉNITH, ANTIPODES & HORIZON.

Nadir du soleil est le nom que quelques anciens astronomes ont donné à l'axe du cône formé par l'ombre de la terre; ils l'appellent ainsi, parce que cet axe coupe l'écliptique en un point diamétralement opposé au soleil, mais cette dénomination n'est plus en usage. Chambers? (O)

NADOUBAH, *Géogr.*, ville du pays que les Arabes appellent *Kofarbaqui*, c'est la Caferie. Cette ville est à environ trois journées de Mélinde, qui est dans le Zanguebar.

NADOUESSANS, f. f., *Géog.*, autrement dits Nadouessieux; peuples sauvages dans l'Amérique septentrionale; ils ont leur demeure avec plusieurs autres nations barbares, vers le lac des Ifsati, à 70 lieues à l'ouest du lac supérieur.

NADRAVIE, *Géog.*, province du royaume de Prusse, dans le cercle de Tamland. Elle est arrosée d'un grand nombre de rivières. Lubaw en est le lieu le plus considérable. (D. J.)

NÆDENDAHL, *Vallis gratiæ*, *Géog.*, ville de Suede, dans la Finlande, à un mille & demi d'Abo, & plus proche encore d'une source d'eau minérale très-estimée. Il y avoit avant la réformation un

couvent de filles , qui ne fut aboli qu'en 1595 . & qui , moins inutile que bien d'autres , avoit établi dans le lieu une fabrique de bas qui subsiste encore , & qui se soutient même avec tant de succès , que les ouvrages en sont recherchés , & dans Stokholm & dans d'autres villes du royaume , *Nedendabl* est la quatre-vingt-dixième des villes qui siegent à la diete : elle fait partie du district de Masko. (D. G.)

NÆNIA , f. f. , *Mythol.* , déesse qui présidoit aux pleurs , aux lamentations & aux funérailles ; je dis que c'est une déesse , parce que Festus en parle sur ce ton , & qu'il marque même l'endroit où on avoit pris soin de lui consacrer un temple ; c'étoit près de Rome , & ce temple n'étoit plus de son temps qu'une chapelle. *Nænie deæ sacellum ultra portam viminalem , nunc tantum habet ædiculum* ; mais le mot *Nænia* dans les auteurs , signifie plus communément une chanson lugubre , qu'on chantoit aux funérailles ; il se prend aussi quelquefois pour un chant magique , pour un proverbe reçu parmi les enfans , & finalement pour une hymne. (D. J.)

NAEP , f. m. , *Hist. mod.* , terme de relation ; juge subalterne établi par les cadis dans les villages de Turquie , ou par les mulas des grandes villes , pour être comme leurs lieutenans. (D. J.)

NAERDEN , *Géog.* , forte ville des Pays-bas dans la Hollande , à la tête des canaux de la province , & capitale du Goyland. Guillaume de Baviere en jeta les fondemens en 1350. Elle est sur le Zuiderzée , à 4 lieues d'Amsterdam , & environ à même distance N. E. d'Utrecht. *Long. 22. 38. lat. 52. 20.*

La ville de *Naerden* fut presque réduite en cendre en 1486 par un embrasement accidentel. En 1572 , elle fut prise & saccagée avec une barbarie incroyable par les Espagnols. Il y en a dans la bibliothèque d'Utrecht une description en manuscrit qui fait dresser les cheveux. Les François prirent cette ville en 1672 , & le P. d'Orange la reprit sur eux l'année suivante. (D. J.)

NÆVIA SYLVA , *Géog. anc.* , forêt à quatre milles de Rome , ainsi nommée d'un certain *Nævius* , qui avoit sa maison de plaisance dans ce quartier. Varon fait mention de cette *Nævيا sylva* &

de *Nævيا porta* ; c'est aujourd'hui *Porta majore*.

NAFIA , ou **NAPHIA** , *Géog.* , petit lac de la vallée de Noto en Sicile , auprès de Minéo en tirant vers le nord. On le nommoit anciennement *Palicorum lacus* , & l'on voit sur les bords , les ruines de l'ancienne Palica. (D. J.)

NAGAM , f. m. , *Hist. nat.* , nom malais d'un grand arbre qui porte des filiques , & qui est fort commun dans les isles des Indes orientales , le suc de ses fécules mêlé avec l'huile de noix d'Inde , & employé en onguent , chasse les enflures de ventre périodiques.

NAGARA , *Géogr. anc.* , ville métropole dans l'Arabie heureuse , selon Ptolomée liv. VI , ch. cviij. c'est aussi une ville des Indes en deçà du Gange , autrement nommée *Dionysiopolis*. (D. J.)

NAGE , f. f. , terme de Batelier ; c'est un morceau de bois du bachot où l'on pose la platine , l'aviron , quand son anneau est au touret.

Nage à bord , commandement aux gens de la chaloupe de venir au vaisseau.

Nage à faire abattre , commandement aux gens de la chaloupe qui tanent un vaisseau de nager du côté où l'on veut que le vaisseau s'abatte.

Nage au vent , commandement aux gens de l'équipage qui touent un vaisseau , de nager du côté où le vent vient.

Nage de force , commandement aux gens de l'équipage de redoubler leurs efforts.

Nage qui est paré , commandement de nager à qui est prêt ; ce qui se fait lorsqu'il n'est pas d'une nécessité absolue que les gens de l'équipage de la chaloupe nagent tous ensemble.

Nage sec , commandement à l'équipage de la chaloupe de tremper dans l'eau l'aviron , en nageant de telle sorte qu'il ne la fasse pas sauter , & qu'on ne mouille pas ceux qui y sont.

Nage sribord & serre bas bord , ou *nage bas bord & serre sribord* : commandement à l'équipage d'une chaloupe de la faire naviguer & gouverner en moins d'espace.

Nager , ramer , & voguer , c'est se servir des avirons pour faire siller un bâtiment.

Nager à sec ; c'est toucher la terre avec les avirons.

Nager

Nager en arriere, c'est faire arrêter ou reculer un petit vaisseau avec des avirons : cela se pratique sur tous les bâtimens à rames afin d'éviter le revirement, & de présenter toujours la proue. (Z)

NAGEANT, adj., *terme de Blason*, dont on se sert pour représenter dans les armoiries un poisson couché horizontalement : ou en travers de l'écusson. *Voyez POISSON.*

NAGEOIRES, f. f. pl., *Icthiolog.*, c'est une partie du poisson qui est faite comme une plume. *Voy. l'art. POISSON.*

Il faut ajouter un mot de l'usage des *nageoires*. Comme en tous les corps qui flottent dans l'eau, la partie la plus lourde tend toujours en bas, selon les loix de l'hydrostatique, ne s'ensuivroit-il pas de-là que, puisque le dos du poisson est la partie la plus pesante de son corps, il devroit être toujours dans l'eau le ventre en haut, comme il arrive communément dans le poisson mort, puisqu'alors l'air qu'il contient venant à se dilater, le poisson est obligé de surnager, & de tourner le ventre en haut, tant à cause que le dos est plus pesant que le reste, que parce que le ventre par la dilatation de l'air de la petite vessie, se trouve alors plus léger que lorsque le poisson est vivant. Mais la sagesse du créateur y a pourvu en formant les poissons, auxquels il a donné la faculté de nager, le ventre toujours tourné en bas avec deux *nageoires* posées sous le ventre. Cette matiere est parfaitement traitée dans Borelli, qui, ayant jetté dans l'eau un poisson auquel il avoit coupé les *nageoires*, observa qu'il alloit toujours sur un côté ou sur l'autre, sans pouvoir se soutenir dans la situation ordinaire & naturelle des autres poissons. Enfin, comme ces animaux devoient pouvoir s'arrêter comme élément, se tourner à droite ou à gauche dans leur route, la nature les a pourvus de deux *nageoires* aux côtés, avec lesquelles ils s'arrêtent lorsqu'ils les étendent toutes les deux ; & s'ils n'en étendent qu'une, ils peuvent se tourner du même côté de la *nageoire* étendue. Nous voyons précisément la même chose dans un bateau, qui tourne du côté où l'on tient l'aviron dans l'eau pour l'arrêter. (D. J.)

NAGEOIRE, morceau de bois mince, rond & plat que les porteurs d'eau mettent sur leurs seaux lorsqu'ils sont pleins.

Tome XXII. Part. II.

Il contient l'eau, & l'empêche de se répandre facilement. On appelle aussi cet instrument *tailloir*.

NAGER, v. n. l'art ou l'action de nager consiste à soutenir le corps vers la surface de l'eau, & à s'avancer ou faire du chemin dans l'eau par le mouvement des bras & des jambes, &c. *Voyez ANIMAL.*

L'homme est le seul des animaux qui apprenne à nager ; beaucoup d'autres animaux nagent naturellement ; mais un grand nombre d'animaux ne nagent point du tout.

Chez les anciens Grecs & Romains, l'art de nager faisoit une partie si essentielle de l'éducation de la jeunesse, qu'en parlant d'un homme ignorant, grossier, & mal élevé, ils avoient coutume de dire proverbialement, qu'il n'avoit appris ni à lire ni à nager.

A l'égard des poissons, c'est leur queue qui contribue le plus à les faire nager, & non pas leurs *nageoires*, comme on se l'imagine assez généralement ; c'est pour cette raison que la nature leur a donné plus de force & plus de muscles dans cette partie que dans toutes les autres, tandis que nous remarquons le contraire dans tous les autres animaux, dont les parties motrices sont toujours les plus fortes, comme les cuisses dans l'homme, pour le faire marcher ; les muscles pectoraux dans les oiseaux pour les faire voler, &c. *Voyez MARCHE, VOL, &c.*

La maniere dont les poissons s'avancent dans l'eau est parfaitement bien expliquée dans Borelli, *de natu animal. part. I, ch. xxij.*, ils ne se servent de leurs *nageoires* que pour tenir leurs corps en balance & en équilibre, & pour empêcher qu'il ne vacille en *nageant*. *Voyez NAGEOIRE & QUEUE.*

M. Thevenot a publié un livre curieux intitulé, *l'art de nager*, démontré par figures. Et avant lui Everard Digby, Anglois, & Nicolas Winman, Allemand, avoient déjà donné les regles de cet art. Thevenot n'a fait, pour ainsi dire, que copier ces deux auteurs ; mais s'il se fût donné la peine de lire le traité de Borelli, avec la moitié de l'application qu'il a lu les deux autres, il n'auroit pas soutenu, comme il l'a fait, que l'homme *nageroit* naturellement, comme les autres ani-

K

maux, s'il n'en étoit empêché par la peur qui augmente le danger.

Nous avons plusieurs expériences qui détruisent ce sentiment: en effet, que l'on jette dans l'eau quelque bête qui vient de naître, elle *nagera*; que l'on y jette un enfant qui ne puisse point encore être susceptible de peur, il ne *nagera* point; & il ira droit au fond. La raison en est que la structure & la configuration de la machine du corps humain sont très-différentes de celles des bêtes brutes, & sur-tout, ce qui est fort extraordinaire, par rapport à la situation du centre de sa gravité. Dans l'homme c'est la tête qui est d'une pesanteur excessive, eu égard à la pesanteur du reste de son corps, ce qui vient de ce que sa tête est garnie d'une quantité considérable de cervelle, & que toute sa masse est composée d'os, & de parties charnues, sans qu'il y ait des cavités remplies de la seule substance de l'air: de sorte que la tête de l'homme, s'enfonçant par sa propre gravité dans l'eau, celle-ci ne tarde guères à remplir le nez & les oreilles, & que le fort ou le pesant emportant le foible ou le léger, l'homme se noie, & périt en peu de temps.

Mais dans les bêtes brutes, comme leur tête ne renferme que très-peu de cervelle, & que d'ailleurs il s'y trouve beaucoup de sinus, ou cavités pleines d'air, sa pesanteur n'est pas proportionnée au reste de leur corps, de sorte qu'elles n'ont aucune peine à soutenir le nez au dessus de l'eau, & que suivant les principes de la statique pouvant ainsi respirer librement, elles ne courent aucun risque de se noyer.

En effet, l'art de *nager*, qui ne s'acquiert que par l'expérience & par l'exercice, consiste principalement dans l'adresse de tenir la tête hors de l'eau, de sorte que le nez & la bouche étant en liberté l'homme respire à son aise, le mouvement & l'extension de ses piés & de ses mains lui suffisent pour le soutenir vers la surface de l'eau, & il s'en sert comme de rames pour conduire son corps. Il suffit même qu'il fasse le plus petit mouvement, car le corps de l'homme est à peu près de la même pesanteur qu'un égal volume d'eau, d'où il s'ensuit par les principes de l'hydrostatique que le corps de l'homme est déjà presque de lui-même en

équilibre avec l'eau, & qu'il ne faut que peu de forces pour le soutenir.

M. Bazin, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, a fait imprimer il y a quelques années à Strasbourg un petit ouvrage dans lequel il examine pourquoi les bêtes nagent naturellement, & pourquoi au contraire l'homme est obligé d'en chercher les moyens. Il en donne des raisons prises dans la différente structure du corps de l'homme & de celui des animaux; mais ces raisons sont différentes de celles que nous avons apportées ci-dessus. Selon lui les bêtes *nagent* naturellement parce que le mouvement naturel qu'elles font pour sortir de l'eau quand elles y sont jetées, est un mouvement propre par lui-même à les y soutenir: en effet, un animal à quatre piés qui *nage* est dans la même situation, & fait les mêmes mouvemens que quand il marche sur la terre ferme. Il n'en est pas de même de l'homme; l'effort qu'il feroit pour marcher dans l'eau, en conservant la même situation que quand il marche naturellement, ne serviroit qu'à le faire enfoncer, ainsi l'art de *nager* ne lui peut être naturel.

NAGER, l'action de nager, Médecine, il y a peu de maladies chroniques dans lesquelles la *nage* soit bienfaisante, aussi l'ordonne-t-on rarement; on prend cet exercice seulement en été; il maigrit les personnes pléthoriques, facilite la transpiration, échauffe, atténue, & rend ceux qui y sont accoutumés moins sensibles aux injures de l'air, la *nage* ou le bain dans la mer est salutaire à ceux qui sont atteints d'hydropisie, de gales, de maladies inflammatoires, d'exanthèmes, d'éléphantiasis, de fluxions sur les jambes, ou sur quelqu'autre partie du corps.

La *nage*, soit dans l'eau douce, soit dans l'eau salée, qui est trop fraîche, porte à la tête; & si on y demeure trop long-temps, sa fraîcheur attaque les nerfs.

La *nage* dans l'eau naturellement chaude peut être aussi préjudiciable, cependant bien des gens s'y exposent sans en être endommagés.

La *nage* se faisoit anciennement en se précautionnant & se préparant contre tous les accidens, soit par les onctions, soit par les frictions, & en se précipitant

de quelque lieu élevé. Oribase , *liv. IV*, chap. xxvij.

La nage a les mêmes avantages & les mêmes inconvéniens que le bain , ainsi on peut la considérer comme un exercice , car on s'y donne de grands mouvemens qui sont fort salutaires. Voyez GYM-NASE & GYMNASIQUE. Quant à son avantage comme bain , voyez BAIN. C'est la meilleure façon de se laver & nettoyer le corps quand on peut la supporter.

NAGER A SEC, *Maréchal.*, opération que les maréchaux ont inventée pour les chevaux qui ont eu un effort d'épaule ; elle consiste à attacher la jambe saine en faisant joindre le pié au coude , au moyen d'une longe qu'ils passent par dessous le garot , & dans cet état ils contraignent le cheval à marcher à trois jambes , & par conséquent à faire de nouveaux efforts sur la jambe malade , sous prétexte que par ce moyen il s'échauffe l'épaule , & qu'ainsi les remèdes pénètrent plus avant , les pores étant plus ouverts ; mais il est aisé de voir que cet expédient ne fait qu'irriter la partie , augmenter la douleur , & rendre par conséquent le mal plus considérable qu'il n'étoit.

NAGERA , autrement NAXERA , *Géog.*, ville d'Espagne , dans la nouvelle Castille , au territoire de Rioja , avec titre de duché. Elle est fameuse par la bataille de 1369 , & est située dans un terrain très-fertile , sur le ruisseau de Nagerila , à 12 lieues N. O. de Calahorra , 53 N. E. de Madrid. *Long.* 15. 15. *lat.* 42. 25. (D. J.)

NAGIA , *Géog. anc.*, ville de l'Arabie heureuse , dans le pays des Gébantes selon Plin , *liv. VI. chap. xxvij.* qui ajoute que cette ville étoit très-grande ; on n'en connoît pas même aujourd'hui les ruines.

NAGIADE ou NÉGED , *Géog.*, petite province de l'Arabie , dans laquelle la ville de Médine est située. Voy. MÉDINE.

NAGIAGAH , *Géog.*, petite ville du pays de Nabalchac , qui est l'Ethiopie. Elle est à huit journées de Giambita , sur une rivière qui se décharge dans le Nil. On dit qu'au-delà de ce bourg en tirant vers le midi on ne trouve plus de lieu qui soit habité.

NAGIDOS , *Géog. anc.*, ville située entre la Pamphylie & la Cilicie selon Strabon , *lib. XIV.* & selon Etienne le géographe.

NAGNATA , *Géog. anc.*, ville de l'ancienne Hibernie , que Ptolomée , *lib. XI. chap. j.* qualifie de ville considérable , & qu'il place sur la côte occidentale : quelques savans pensent que c'est aujourd'hui Lémerik.

NAGOLD , *Géog.*, ville du duché de Wirtemberg , dans le cercle de Souabe , & dans la forêt noire , en Allemagne. Elle tire son nom d'une rivière qui baigne ses murs , & elle le donne à un bailliage , qui comprend encore les petites villes de Haiderbach & d'Ebigen , avec quelques villages. L'on fait cas des eaux minérales , découvertes à ses portes l'an 1726. (D. G.)

NAGRACUT-AYOUD , *Géog.*, royaume des Indes , dans les états du grand-mogol. Il est borné au nord par le royaume du petit Tibet , à l'orient par le grand Tibet , au midi par les royaumes de Siba & de Pengat , à l'occident par ceux de Bankieh & de Cachemir.

NAGRACUT , *Géog.*, ville des Indes , capitale du royaume de même nom , dans les états du grand-mogol , avec un temple où les Indiens vont en pèlerinage. Elle est sur le Ravi , à 120 lieues N. d'Agra. *Long.* 96. *lat.* 32.

NAGRAN ou NEDGERAN , *Géog.*, petite ville de la province d'Iémen en Arabie , dont le terroir est couvert de palmiers contre l'ordinaire de ce pays-là. Elle est habitée par des familles des tribus de l'Iémen , de qui l'on tire des maroquins.

NAHAR , *Géog. arabe*, ce nom signifie en arabe un fleuve , ou une rivière ; de-là vient qu'il se trouve joint au nom de quelques villes situées sur des rivières ; ainsi Nabar-Al-Malek est le nom d'une ville de l'Iraqne-arabique , située sur ce bras de l'Euphrate , que les anciens ont appelé *Fossa-regia* , ou *Basilicus-fluvius* ; de même Nabar-Al-Obolla , est le nom d'un vallon des plus précieux de l'Asie , coupé par une petite rivière. (D. J.)

NAHAR-MALEK , ou Nabar-Mélik , *Géog.*, c'est-à-dire , *fleuve du roi* , c'est proprement le bras de l'Euphrate , que

les anciens appellent *Fossa-regia*, & *Laflicus-fluvius*.

NAHARUALI, *Géogr. anc.*, ancien peuple de la Germanie. Tacite, de *mor. Germ.* fait entendre qu'il habitoit entre la Quaré & la Vistule, où il avoit un bois sacré. Il ajoute que le prêtre étoit vêtu en femme; & que la divinité qu'on adoroit dans ce bois s'appelloit *Alcé*.

NAHARUAN, *Géogr.*, ancienne ville de l'Irac-Arabique, sur un bras de l'Euphrate, à 2 lieues de Confah. *Long.* 63, 12. *lat.* 31. 25.

NAHASE, *s. m.*, *Chron.*, nom du dernier mois de l'année des Ethiopiens: il commence le 26 juillet du calendrier Julien.

NAHER, *s. m.*, *Hist. mod.*, noble indien. Les habitans du Malabar se divisent en castes ou tribus qu'on appelle des *nambouris*, des *bramines*, & des *nabers*. Les *nambouris* sont prêtres, les *bramines* philosophes, les *nabers* nobles. Ceux-ci portent seuls les armes; le commerce leur est interdit; ils se dégradent en le faisant. Dans ces trois castes on peut s'approcher, se parler, se toucher sans se laver; mais on se croit souillé par l'atouchement le plus léger de quelqu'un qui n'en est pas.

NAHUM, *Hist. sacrée*, le septième des petits prophètes dans l'ordre des livres saints. Il paroît avoir prophétisé sous Ezéchias, lorsque Sennachérib portoit dans la Judée la dévotion & l'effroi. Ses prédictions, dirigées uniquement contre les Assyriens, auxquels il dénonce une entière destruction, semées, selon le goût oriental, de figures & d'emblèmes, servoient à consoler les Juifs des maux qu'ils souffroient par la vue de ceux qui devoient fondre sur leurs ennemis. Elles furent accomplies dans le temps où Cyaxare & Nabucadnetzar, réunissant leurs forces, firent tomber la superbe Ninive, & égalèrent enfin les vainqueurs aux vaincus. (+)

NAJAC, *Géogr.*, petite ville de France en Rouergue, diocèse de Rodez, élection de Ville-Franche. Elle est située sur la rivière d'Avèiron, à 6 lieues au nord d'Albi. *Long.* 19, 43. *lat.* 43, 55. (D. J.)

NAIADES, *s. m. pl.*, *Mythologie*, espèce de nymphes ou divinités payennes, que l'on croyoit présider aux fontaines & aux rivières. Voyez **NYMPHE**

& **DIEU**. Ce mot dérive du grec *ναω*, je coule, ou de *ναίω*, je séjourne.

Strabon dit que les *naïades* étoient des prêtresses de Bacchus.

Nonnus prétend que les *naïades* étoient meres des satyres; on les peint assez ordinairement appuyées sur une urne qui verse de l'eau, ou tenant un coquillage à la main. On leur offroit en sacrifice des chevres & des agneaux avec des libations de vin, de miel, & d'huile; plus souvent on se contentoit de mettre sur leurs autels du lait, des fruits & des fleurs; mais ce n'étoit que des divinités champêtres, dont le culte ne s'étendoit pas jusqu'aux villes. On distinguoit les *naïades* en *naïades potamides* & en *naïades limnades*; celles-ci étoient les nymphes des étangs ou des marais du mot *λίμνη*, un étang, un lac; les *potamides* étoient celles des fleuves & des rivières, leur nom étant dérivé de *πόταμος*, fleuve. (G)

NAJAS-NAIDE, *Hist. nat. Botan.*, nom donné par Linnæus au genre de plante appelé par Vaillan & Micheli *fluvialis*: voici ses caractères. Il produit des fleurs mâles & femelles distinctes. Le calice particulier des fleurs mâles est d'une seule feuille de forme cylindrique tronquée à la base, s'appétissant vers le sommet, & dont la levre est divisée en deux segmens opposés, penchés en arrière. La fleur mâle est composée d'un seul pétale, qui est un tuyau de la longueur du calice, partagé en quatre quartiers; il n'y a aucune étamine, mais le milieu de la fleur produit une bosslette droite & oblongue. La fleur femelle n'a ni calice ni pétale, mais seulement un pistil, dont le germe avoide se termine en style délié; les stigmates sont simples, le fruit est une capsule ovale contenant une seule graine de même figure. Linnæi *gen. plant.* 443. (D. J.)

NAIF. Voyez l'article **NAIVETÉ**.

NAIKS ou **NAIGS**, *s. m.*, *Hist. mod.*, c'est le nom sous lequel on désigne dans quelques parties de l'Indoustan les nobles ou premiers officiers de l'état; c'est la même chose que *naïres*. Voy. cet article.

NAIM, *Géogr. sacrée*, ville de la Palestine, peu éloignée de Capharnaüm, & où Jésus-Christ ressuscita le fils d'une veuve, dans le temps qu'on le portoit en terre. Luc, chap. vij. v. 11. *Naim* étoit

entre Endor & Thœbor, à 12 stades de ce dernier endroit. (D. J.)

NAIMA, *Géog.*, village d'Afrique au royaume de Tripoli, dans la province de Macellata, sur la côte. Je ne parle de ce village que parce qu'il est le tombeau des Philenes, ces deux illustres frères, qui s'immolèrent pour leur patrie, & à qui les Carthaginois avoient consacré des autels. *Naima* est donc la petite ville que les anciens appellerent *Phileni vicus*.

NAIN, *s. m.*, *Physique*, on nomme *nain* quelqu'un qui est de taille excessivement petite; ce siecle m'offre, pour former cet article, deux exemples vivans de *nains*, tous deux à-peu-près de même âge, & tous deux fort différens de figure, d'esprit & de caractère. L'un est le *nain* de S. M. le roi Stanislas, & l'autre est à la suite de madame la comtesse de Humiecska, grande porte-glaive de la couronne de Pologne.

Je commence par le *nain* de S. M. le roi de Pologne, duc de Lorraine. Il se nommoit *Nicolas Ferry*; il est né le 19 novembre 1741; sa mere alors âgée de 35

ans a eu trois enfans dont il est l'ainé. Malgré toutes les apparences ordinaires, elle ne pouvoit se persuader d'être grosse, lorsqu'elle le fut de cet enfant; cependant au bout de neuf mois elle le mit au monde, après avoir souffert les douleurs de l'accouchement pendant deux fois vingt-quatre heures; il étoit long dans sa naissance, d'environ neuf pouces, & pesoit environ quinze onces. Un sabot à moitié rempli de laine lui servit, dit-on, de berceau pendant quelque temps, car c'est le fils d'une paysanne des montagnes de Vosges.

Le 25 juillet 1746, M. Kast, médecin de la reine duchesse de Lorraine le mesura, & le pesa avec grande attention; il pesoit, étant nud, neuf livres sept onces. Depuis ce temps-là il a porté sa croissance jusqu'à environ trente-six pouces. Il a eu la petite vérole à l'âge de trois mois; son visage n'étoit point laid dans son enfance, mais il a bien changé depuis.

Bébé, c'est le nom qu'on lui donnoit à la cour du roi Stanislas, Bébé, (a) dis-

(a) Pour continuer l'histoire de Bébé, *nain* du feu roi Stanislas, nous joindrons ici l'extrait d'une lettre écrite par M. le comte de Trassan, associé de l'académie royale des sciences de Paris, à M. Morand, membre de la même académie: de Lunéville, le 14 juin 1764.

« Nous venons, mon cher & illustre confrere, de perdre Bébé, ce fameux *nain* du roi de Pologne; & je crois que quelques petits détails à son sujet pourront vous intéresser.

Bébé naquit dans les Vosges, de deux gens de village, sains, bien faits, & travaillant à la terre. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine, sa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie sur le mamelon. Un sabot lui servit long-temps de berceau; son accroissement fut proportionné à sa petitesse premiere, jusqu'à l'âge de douze ans: à cet âge la nature parut faire un effort: mais cet effort n'étant pas uniformément soutenu, l'accroissement fut inégal dans quelques parties; l'apophyse nasale, sur-tout, grandit en disproportion des autres os de la face. L'épine du dos s'arqua en cinq endroits, &, comme nous l'avons reconnu à la dissection, les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre.

Bébé n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence: il n'a reçu aucune notion de l'être suprême & de l'immortalité de l'ame, ce qu'il a prouvé dans la longue maladie dont il est mort. Il paroissoit aimer la musique, & battoit quelquefois la mesure assez juste: on étoit même parvenu à le faire danser; mais en dansant il avoit sans cesse les yeux attachés sur son maître qui, par des signes, dirigeoit tous ses mouvemens, ainsi qu'on le remarque dans tous les animaux dressés. Il étoit susceptible de quelques passions, de l'espece de celles qui sont communes aux autres animaux, telles que la colere & la jalousie; cependant il avoit tous les organes libres, & tout ce qui tient à la physiologie paroissoit exact & selon l'ordre ordinaire de la nature. A l'âge de dix-sept à dix-huit ans les signes de puberté furent très-évidens, & même très-forts pour sa petite structure; il paroît même prouvé qu'une gouvernante en avoit long-temps abusé, & l'on attribue aux excès de Bébé l'avancement de sa vieillesse.

je, qui est présentement, (en 1760) dans sa 20^e. année, paroît avoir déjà le dos courbé par la vieillesse; son teint est flétri; une de ses épaules est plus grosse que l'autre; son nez aquilin est devenu difforme, son esprit ne s'est point formé, & on n'a jamais pu lui apprendre à lire.

Le *nain* de madame Humiecska, nommé *M. Bormilasky*, gentilhomme polo-

nois, est bien différent de celui du roi Stanislas; & ce jeune gentilhomme peut être regardé comme un être fort singulier dans la nature.

Il a aujourd'hui (1760) 22 ans; sa hauteur est de vingt-huit pouces; il est bien formé dans sa taille; sa tête est bien proportionnée; ses yeux sont assez beaux; sa physionomie est douce, ses genoux, ses

Par toutes les observations que j'avois pu faire sur l'organisme de ce petit être, j'avois prévu, avec bien d'autres observateurs, que Bébé mourroit de vieillesse avant trente ans. En effet, dès vingt-deux ans il a commencé à tomber dans une espèce de caducité, & ceux qui en prenoient soin ont cru pouvoir distinguer une enfance marquée, c'est-à-dire, une augmentation de radotage.

La dernière année de sa vie il avoit peine à se soutenir: il paroissoit accablé par le poids des années; il ne pouvoit supporter l'air extérieur que par un temps chaud: on le promenoit au soleil, où il avoit peine à se soutenir après avoir fait cent pas. Une petite indigestion, suivie d'un rhume avec un peu de fièvre, l'a fait tomber dans une espèce de léthargie, d'où il revenoit quelques momens, mais sans pouvoir parler: tout le larynx paroissant affecté de paralysie. Il a cependant lutté contre la mort pendant trois jours, & ne s'est éteint que lorsque la nature, absolument épuisée, s'est arrêtée d'elle-même.

J'ai obtenu du roi de Pologne qu'il ne seroit point enterré sans avoir été disséqué, & ensuite qu'on en enterrerait seulement les chairs & tous les viscères; mais nous gardons le squelette, que M. Peret, premier chirurgien du roi de Pologne, prépare avec soin; & ce squelette sera déposé dans la bibliothèque publique de Nancy; d'où j'espère qu'avec le temps on pourra l'envoyer au cabinet du roi. Ce squelette sera d'autant plus intéressant, qu'au premier coup d'œil il paroitra être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus, & qu'à l'examen on verra que c'est celui d'un adulte.

Dans la dissection qu'on en a faite, on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé, le lobe gauche du cervelet étoit pressé dans un endroit, & un peu relevé en d'autres, & hors de la position naturelle; la moëlle allongée étoit comprimée de même, ce qui doit vraisemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, le cours des fluides n'ayant jamais été libre, la vie & l'action n'ayant point été portées d'une manière uniforme dans toutes les parties: c'est ce qui peut aussi avoir occasionné le dérangement des vertèbres.

On a trouvé de l'eau dans la poitrine & les poumons adhérens; les parties de la génération étoient d'une conformation parfaite; le cœur, les entrailles, le diaphragme & le foie en très-bon état.

Le roi de Pologne a exigé, pour prix de sa bonté & de sa complaisance pour moi, au sujet de la dissection de Bébé, que je fisse son épitaphe: c'est la première que j'essaie de faire. Comme elle doit être placée dans une église, j'ai été obligé de lui donner une tournure sérieuse. La voici:

HIC JACET
NICOLAUS FERRY, LO-
THARINGIUS,
STRUCTURÆ TENUI-
TATE
MIRANDUS,
AB ANTONINO NOVO
DILECTUS,

IN JUVENTUTIS ÆTATE
SENEX.
QUINQUE LUSTRA
FUERUNT IPSI SÆCU-
LUM.
OBIIT
DIE NONA JUNII
A. M. DCC. LXIV.

Ci git Nicolas Ferry, Lorrain, jeu de la nature; merveilleux par la petitesse de sa structure, chéri du nouvel Antonin, vieux dans l'âge de sa jeunesse. Cinq lustres furent un siècle pour lui. Il est mort le 9 juin 1764.

jambes, & ses piés sont dans toutes les proportions naturelles : on assure qu'il est en pleine puberté.

Il ne boit que de l'eau, mange peu, dort bien, résiste à la fatigue, & jouit en un mot d'une bonne santé.

Il joint à des manieres gracieuses des réparties spirituelles ; sa mémoire est bonne ; son jugement est sain, son cœur est sensible & capable d'attachement.

Le pere & la mere de M. Borwilasky sont d'une taille fort au-dessus de la médiocre ; ils ont six enfans ; l'ainé n'a que trente-quatre pouces, & est bien fait ; le second nommé *Joseph* (& qui est celui dont nous parlons ici) n'en a que vingt-huit ; trois freres cadets de celui-ci, & qui le suivent tous à un an les uns des autres, ont tous les trois environ cinq piés six pouces, & sont forts & bien faits. Le sixieme des enfans est une fille âgée de près de six ans, que l'on dit être jolie de taille & de vilage, & qui n'a que vingt à vingt-un pouces, marche, parle aussi librement que les autres enfans de cet âge, & annonce autant d'esprit que le second de ses freres.

M. *Joseph Borwilasky* est néanmoins demeuré long-temps sans éducation ; ce n'est que depuis deux ans que madame *Humiecska* en a pris soin. Présentement il fait lire, écrire, l'arithmétique, un peu d'allemand & de françois ; enfin il est d'une grande adresse pour tous les ouvrages qu'il entreprend.

Les singularités assez remarquables sur la naissance des enfans de madame *Borwilasky*, sont qu'elle est toujours accouchée à terme de ses six enfans ; mais dans l'accouchement des trois *nains*, chacun d'eux en venant au monde avoit à peine une figure humaine : la tête rentrée entre les deux épaules qui l'égalotent en hauteur, donnoit dans la partie supérieure une forme quarrée à l'enfant : ses cuisses & ses jambes croisées & rapprochées de l'*os sacrum* & du *pubis*, donnoient une forme ovale à la partie inférieure ; le tout ensemble représentoit une masse informe presque aussi large que longue, qui n'avoit presque d'humain que les traits du visage. Ces trois enfans ne se sont déployés que par degrés ; cependant aucun d'eux n'est resté difforme, & sont au contraire bien proportionnés ; ils n'ont jamais porté de corps,

& nul art n'a été employé pour rectifier la nature.

Je trouve dans l'histoire d'Angleterre l'opposé de ces deux *nains*. En 1731 un payfan du comté de Berks amena à Londres son fils âgé de six ans, qui avoit près de cinq piés d'Angleterre de haut, robuste, fort, & à-peu-près de la grosseur d'un homme fait. (*D. J.*)

Outre les *nains* dont il est parlé dans cet article, les transactions philosophiques de la société royale de Londres pour l'année 1750, font mention de deux autres *nains*. Le premier, mesuré avec soin par M. *Anderon* de Norwich & M. *Ers-kine Baker*, s'est trouvé avoir trente-huit pouces d'Angleterre de hauteur, y compris ses souliers, sa perruque & son chapeau ; & il pesoit trente-six livres avec tous ses habits. Comparé à un enfant de trois ans & neuf mois, il lui ressembloit assez pour la taille, les autres proportions du corps & son poids : il avoit alors vingt-deux ans. L'autre *nain* étoit beaucoup plus petit, n'ayant pas tout à fait deux piés & demi de haut, & ne pesant que douze livres : il est vrai qu'il étoit un peu plus jeune. C'étoit un Gallois de quinze ans, qui, à cet âge, portoit sur son visage les caracteres de la vieillesse la plus décrépite, & en avoit toute la foiblesse, & presque l'insensibilité.

NAINS, f. m. pl., *Hist. mod.*, ces sortes de pygmées dans la race humaine son recherchés pour les amusemens du grand seigneur ; ils tâchent de le divertir par leurs singeries, & ce prince les honore souvent de quelques coups de pié. Lorsqu'il se trouve un *nain* qui est né sourd, & par conséquent muet, il est regardé comme le phénix du palais ; on l'admire plus qu'on ne feroit le plus bel homme du monde, sur-tout si ce magot est eunuque : cependant ces trois défauts qui devoient rendre un homme méprisable, forment, à ce que dit M. *Tournefort*, la plus parfaite de toutes les créatures, aux yeux & au jugement des Turcs. (*D. J.*)

NAIN, *Jardinage*, est un arbre de basse tige que l'on nomme aussi *buisson* (*K*)

NAIN-LONDRINS, f. m. pl., *Com.*, draps fins d'Angleterre, tout fabriqués

de laine d'Espagne, & destinés pour le levant.

NAIRANGIE, f. f., espece de divination qui est en usage parmi les Arabes, & qui est fondée sur plusieurs phénomènes du soleil & de la lune, voyez **DIVINATION**, ce terme est formé de l'arabe *nairan*, pluriel de *nair*, lumière. (G)

NAIRES, **NAHERS** ou **NAYERS**, *Hist. mod.*, c'est le nom que les Malabares donnent aux militaires de leurs pays, qui forment une classe ou tribu très-nombreuse, & qui, comme ailleurs, se croit infiniment au-dessus du reste de la nation; c'est dans cette tribu que les rois ou souverains du Malabar choisissent leurs gardes-du-corps. Les Malabares portent l'orgueil de la naissance à un point d'extravagance encore plus grand qu'en aucune contrée de l'Europe; ils ne veulent pas même souffrir que leurs alimens soient préparés par des gens d'une tribu inférieure à la leur; ils ne souffrent pas que ces derniers entrent dans leurs maisons, & quand par hasard cela est arrivé, un bramine est obligé de venir faire des prières pour purifier la maison. Une femme ne peut point épouser un homme d'un rang inférieur au sien, cette mésalliance seroit punie par la mort des deux parties: or si la femme est de la tribu des nambouris, c'est-à-dire, du haut clergé ou de celle des bramines, le souverain la fait vendre comme une esclave. Les faveurs d'une femme de qualité, accordées à un homme d'une tribu inférieure non-seulement coûtent la vie à ce dernier lorsque l'intrigue vient à se découvrir, mais encore les plus proches parens de la dame ont le droit pendant trois jours de massacrer impunément tous les parens du coupable.

Malgré la fierté des *naïres*, ils servent communément de guides aux étrangers & aux voyageurs, moyennant une rétribution très-légère. Ces *naïres* sont, dit-on, si fideles qu'ils se tuent, lorsque celui qu'ils conduisent vient à être tué sur la route. Les enfans des *naïres* portent un bâton qui indiquent leur naissance; ils servent aussi de guides & de sûreté aux étrangers, parce que les voleurs malabares ont pour principe de ne jamais faire de mal aux enfans.

NAIRN, *Géog.*, petite ville d'Ecosse,

chef-lieu d'une contrée de même nom appelée communément *The Shire of Nairn*. Sa capitale est à l'embouchure de la rivière de *Nairn*, dans la province de Murray, à 35 lieues N. O. d'Edimbourg, 111 N. O. de Londres. *Long.* 14. 12. *lat.* 57. 42. (D. J.)

NAISAGE, f. m., *Jurisp.*, droit de faire rouir son chanvre ou son lin dans une rivière, étang ou autre place remplie d'eau.

On entend aussi par *naissage* le droit que le seigneur ou propriétaire de l'eau portoit en quelques endroits pour la permission par lui accordée de mettre rouir du chanvre ou du lin dans son eau. Voyez Revel, sur les statuts de Bresse, pag. 276. Collet, sur les statuts de Savoie, l. III. sect. 2. pag. 95. & ROISE & ROTEUR. (A)

NAISER, voyez ROUIR.

NAISSANCE NATURELLE, exclusion d'un fœtus achevé hors de la matrice par le vagin. V. FŒTUS DÉLIVRANCE.

La naissance prématurée s'appelle *avortement*. Voyez AVORTEMENT, AVORTER & FAUX-GERME.

Naissances extraordinaires, celles qui arrivent par la voie de l'anus, du nombril, de la bouche, &c. Voyez DÉLIVRANCE.

Au sujet du nombre des *naissances*, voyez MARIAGE, & la proportion observée des *naissances* aux mariages, des *naissances* aux enterremens, & des *naissances* mâles à celles des femelles.

NAISSANCE, f. f., *Société civile*, race, extraction illustre & noble; c'est un heureux présent de la fortune, qu'on doit considérer & respecter dans les personnes qui en jouissent non-seulement par un principe de reconnaissance envers ceux qui ont rendu de grands services à l'état, mais aussi pour encourager leurs descendans à suivre leurs exemples. On doit prendre les intérêts des gens de *naissance*, parce qu'il est utile à la république, qu'il y ait des hommes dignes de leurs ancêtres: les droits de la *naissance* doivent encore être révérez, parce qu'elle est le soutien du trône. Si l'on abat les colonnes, que deviendra l'édifice qu'elles appuyoient. De plus la *naissance* paroît être un rempart entre le peuple & le prince, & un rempart qui les défend contre les entreprises mu-

tuelles de l'un sur l'autre ; enfin, la *naissance* donne avec raison des privilèges distinctifs, & un grand ascendant sur les membres d'un état qui sont d'une extraction moins élevée. Aussi ceux qui jouissent de ce bonheur, n'ont qu'à ne rien gâter par leur conduite, pour être sûrs d'obtenir légitimement de justes préférences sur les autres citoyens.

Mais ceux que la *naissance* démêle heureusement d'avec le peuple, & qu'elle expose davantage à la louange ou à la censure, ne sont-ils pas obligés en conséquence de soutenir dignement leur nom ? Quand on se pare des armes de ses pères, ne doit-on pas songer à hériter des vertus qu'ils peuvent avoir eues ? autrement, ceux qui vantent leurs ancêtres, sans imiter leurs belles actions, disposent les autres hommes à faire des comparaisons qui tournent au désavantage de telles personnes, qui déshonorent leur nom. Le peuple est si porté à respecter les gens de *naissance*, qu'il ne tient qu'à eux d'entretenir ce favorable préjugé. En voyant le jour ils entrent en possession des honneurs : les grands emplois, les dignités, le maniement des affaires, le commandement des armées, tombent naturellement dans leurs mains. De quoi peuvent-ils se plaindre que d'eux-mêmes, quand l'envie & la malignité les attaquent ? Sans doute, qu'alors ils ne sont pas faits pour leur place, quoique la place semblât faite pour eux.

On reprochoit à Cicéron, d'être un homme nouveau ; la réponse est toute simple : j'aime mieux, répondit-il, briller par mon propre mérite, que par un nom hérité de mes ancêtres ; & il est beau de commencer sa *noblesse* par les exemples de vertu qu'on laisse à sa postérité. *Satius est enim me meis rebus florere, quam majorum opinione niti, & ita vivere, ut ego sim potius meæ nobilitatis initium & virtutis exemplum.* A la vérité, on soupçonne les gens qui tiennent ce propos, de faire ; si l'on peut parler ainsi, de nécessité vertu. Mais que dire à ceux qui ayant en partage une grande *naissance*, en comptent pour rien l'éclat, s'ils ne le soutiennent & ne l'illustrent de tous leurs efforts, par de belles actions. Voyez NOBLESSE. (D. J.)

NAISSANCE, JOUR DE LA, *Hist.*

rom. Le jour de la *naissance* étoit particulièrement honoré chez les Romains. Des mouvemens de tendresse & de religion consacroient chez eux une journée, où il sembloit qu'ils recevoient leurs enfans des dieux mêmes, & pour ainsi dire de la main à la main. On les saluoit avec cérémonie, & dans ces termes, *hodie nate salve* : ils invoquoient le génie comme une divinité qui présidoit à la nativité de tous les hommes.

La solennité du jour de cette *naissance* se renouvelloit tous les ans, & toujours sous les auspices du génie. On dressoit un autel de gazon, entouré de toutes les herbes sacrées, & sur lequel on immoloit un agneau. On étaloit chez les grands tout ce qu'on avoit de plus magnifique, des tables, des cuvettes, des bassins d'or & d'argent, mais dont la matière étoit encore moins précieuse que le travail. Auguste avoit toute l'histoire de sa famille gravée sur des meubles d'or & d'argent : le sérieux d'une cérémonie religieuse étoit égayé, par ce que les fêtes ont de plus galant ; toute la maison étoit ornée de fleurs & de couronnes, & la porte étoit ouverte à la compagnie la plus enjouée. Envoyez-moi Philis, dit un berger dans Virgile à Iolas ; envoyez-moi Philis, car c'est aujourd'hui le jour de ma *naissance*, mais pour vous, ne venez ici que lorsque j'immolerai une génisse pour les biens de la terre.

Les amis ce jour-là ne manquoient guère d'envoyer des présens ; Martial raille finement Clyté, qui pour en avoir, faisoit revenir le jour de sa *naissance* sept ou huit fois l'année :

Nasceris oëties in anno.

On célébroit même souvent l'honneur de ces grands hommes, dont la vertu consacre la mémoire, & qui enlevés aux yeux de leurs contemporains, se réveillent pour la postérité qui en connoît le mérite dans toute son étendue, & quelquefois les dédommage de l'injustice de leur siècle. Pourquoi, dit Sénèque, ne fêterai-je pas le jour de la *naissance* de ces hommes illustres ? Plîne dans le troisième livre de ses épîtres ; rapporte que Silius Italicus célébroit le jour de la *naissance* de Virgile, plus scrupuleusement que le sien même.

La flatterie tenant une coquille de fard à la main ne manqua pas de solenniser la

nativité des personnes que la fortune avoit mis dans les premières places, & par qui se distribuoient les graces & les bienfaits: Horace invite une de ses anciennes maîtresses à venir célébrer chez lui la *naissance* de Mécènes; & afin que rien ne trouble la fête, il tâche de la guérir de la passion qu'elle avoit pour Téléphus. Philis, j'ai chez moi, dit-il, du vin de plus de neuf feuilles, mon jardin me fournit de l'ache pour faire des couronnes. J'ai du lierre propre à relever la beauté de vos cheveux: l'autel est couronné de verveine; les jeunes garçons & les jeunes filles qui doivent nous servir, courent déjà de tous côtés. Venez donc célébrer le jour des ides qui partage le mois d'avril consacré à Vénus; c'est un jour solennel pour moi, & presque plus sacré que le jour de ma *naissance*, car c'est de ce jour-là que Mécènes compte les années de sa vie.

On voit dans ce propos une image bien vive d'une partie destinée à la célébration d'un jour de *naissance*; il ne s'agit pas de savoir, si elle étoit conforme à l'esprit de l'institution, sans doute que ce vin délicieux, cette parure galante, cette propriété, ce luxe, cette liberté d'esprit que le poète recommande à Philis, plus dangereuse que la passion même; enfin, cette troupe de jeunes filles & de jeunes garçons n'étoient guère appelés dans les fêtes religieuses, où on songeoit sérieusement à honorer les dieux.

Le jour de la *naissance* des princes étoit sur-tout un jour consacré par la piété ou par la flatterie des peuples. Leur caractère, la distinction de leur rang & de leur fortune, devenoit la mesure des honneurs & des réjouissances établies à cette occasion. La tyrannie même, bien loin d'interrompre ces sortes de fêtes, en rendoit l'usage plus nécessaire, & dans la dureté d'un regne où chacun craignoit de laisser échapper ses sentimens, on entroit avec une espèce d'émulation dans toutes les choses dont on pouvoit se servir pour couvrir la haine qu'on portoit au prince; tous ces signes équivoques d'amour & de respect, n'empêcherent pas que les empereurs n'en fussent extrêmement jaloux. Suétone remarque que Caligula fut si piqué de la négligence des consuls, qui oublièrent d'ordonner la célébration du jour de sa

naissance, qu'il les dépoilla du consulat, & que la république fut trois jours sans pouvoir exercer l'autorité souveraine.

Ces honneurs eurent aussi leur contraste: on mit quelquefois avec cérémonie au rang des jours malheureux, le jour de la *naissance*, & c'étoit-là la marque la plus sensible de l'exécration publique. La mémoire d'Agrippine, veuve de Germanicus, fut exposée à cette flétrissure, par l'injustice & la cruauté de Tibère. *Diem quoque natalem ejus, inter nefastos suavit.* C'est à ce sujet que M. Racine, si exact dans la peinture des mœurs, fait dire par Narcisse à Néron, en parlant de Britannicus & d'Octavie.

Rome sur les autels prodiguant les victimes,

Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes;

Et saura mettre au rang des jours infortunés,

Ceux où jadis la sœur & le frère sont nés.

Act. IV. scèn. 4. (D. J.)

NAISSANCE, *Archit. civile*, c'est l'endroit où un corbeau, une voûte, une poutre, ou quelque chose, en un mot, commence à paroître.

Naissance de colonne. C'est la partie de la colonne qui joint le petit membre quarré en forme de listel, qui pose sur la base de la colonne, & qui fait le commencement du fust. On la nomme aussi *congé*.

Naissance de voûte. C'est le commencement de la courbure d'une voûte, formé par les retombées ou premières assises, qui peuvent subsister sans cintre.

Naissances d'enduits. Ce sont dans les enduits, certaines plates-bandes au circuit des croisées & ailleurs, qui ne sont ordinairement distinguées que par du badigeon, des panneaux de crépi, ou d'enduit qu'elles entourent. (D. J.)

NAISSANCE, *Jardinage*, est le commencement de la broderie d'un parterre: ce peut être aussi l'endroit d'où part un rinceau, une palmette, un fleuron, &c.

NAISSANCE D'UNE JUMENT, *Maréc. V. NATURE.*

NAISSANT, adj. *en terme de Blason*, se dit l'un lion, ou autre animal, qui ne montre que la tête, les épaules, les

piés, & les jambes de devant avec la pointe de la queue, le reste du corps demeurant caché sous l'écu, sous la fasce, ou sous le second du coupé, d'où il semble naître ou sortir.

Assignes de Tournay, d'Oisy, en Artois, d'or à trois lions naissans de gueules.

Hyongnes de Sepvret, en Poitou : d'argent à trois cerfs naissans de sable.

La Treille de Fosieres de l'Héras, à Lodeve en Languedoc : coupé de gueules & d'azur, au lion d'or sur gueules, naissant du coupé.

Naissant differe d'*issant*, en ce que dans le premier cas, l'animal sort du milieu de l'écu, & que dans le second, il sort du fond de l'écu. *V. ISSANT.*

Le pere Menestrier veut que *naissant* se dise des animaux qui ne montrent que la tête, comme sortant de l'extrémité du chef ou du dessus de la fasce, ou du second du coupé.

La Baune de Suze en Dauphiné, d'or à trois chevrons de sable, au chef d'azur, chargé d'un lion naissant d'argent.

NAITRE, *v. neut. Gram.*, venir au monde. S'il falloit donner une définition bien rigoureuse de ces deux mots, *naître* & *mourir*, on y trouveroit peut-être de la difficulté. *Ce que nous en allons dire est purement systématique.* A proprement parler, on ne *naît* point, on ne meurt point ; on étoit dès le commencement des choses, & on sera jusqu'à leur consommation. Un point qui vivoit s'est accru, développé, jusqu'à un certain terme, par la juxtaposition successive d'une infinité de molécules. Passé ce terme, il décroît, & se résout en molécules séparées qui vont se répandre dans la masse générale & commune. La vie ne peut être le résultat de l'organisation ; imaginez les trois molécules *A, B, C* ; si elles sont sans vie dans la combinaison *A, B, C*, pourquoi commenceroient-elles à vivre dans la combinaison *B, C, A*, ou *C, A, B* ? Cela ne se conçoit pas. Il n'en est pas de la vie comme du mouvement ; c'est autre chose : ce qui a vie a mouvement ; mais ce qui se meut ne vit pas pour cela. Si l'air, l'eau, la terre, & le feu viennent à se combiner, d'inerts qu'ils étoient auparavant, ils deviendront d'une mobilité incoercible ; mais ils ne produiront pas la vie. La vie est une qualité essen-

tielle & primitive dans l'être vivant ; il ne l'acquiert point ; il ne la perd point. Il faut distinguer une vie inerte & une vie active : elles sont entr'elles comme la force vive & la force morte : ôtez l'obstacle, & la force morte deviendra force vive : ôtez l'obstacle, & la vie inerte deviendra vie active. Il y a encore la vie de l'élément, & la vie de l'agrégat ou de la masse : rien n'ôte & ne peut ôter à l'élément sa vie : l'agrégat ou la masse est avec le temps privée de la sienne : on vit en un point qui s'étend jusqu'à une certaine limite, sous laquelle la vie est circonscrite en tout sens ; cet espace sous lequel on vit diminue peu à peu ; la vie devient moins active sous chaque point de cet espace ; il y en a même sous lesquels elle a perdu toute son activité avant la dissolution de la masse, & l'on finit par vivre en une infinité d'atomes isolés. Les termes de vie & de mort n'ont rien d'absolu ; ils ne désignent que les états successifs d'un même être ; c'est pour celui qui est fortement instruit de cette philosophie, que l'urne qui contient la cendre d'un pere, d'une mere, d'un époux, d'une maîtresse, est vraiment un objet qui touche & qui attendrit : il y reste encore de la vie & de la chaleur : cette cendre peut peut-être encore ressentir nos larmes & y répondre ; qui fait si ce mouvement qu'elles y excitent en les arrosant, est tout-à-fait dénué de sensibilité ? *Naître* a un grand nombre d'acceptions différentes : l'homme, l'animal, la plante, *naissent* ; les plus grands effets *naissent* souvent des plus petites causes ; les passions *naissent* en nous, l'occasion les développe, &c.

NAIVETÉ *une*, **NAIVETÉ** *la*, *f. f. Gram.*, il faut que les étrangers apprennent la différence que nous mettons dans notre langue entre la *naïveté*, & une *naïveté*.

Ce qu'on appelle une *naïveté*, est une pensée, un trait d'imagination, un sentiment qui nous échape malgré nous, & qui peut quelquefois nous faire tort à nous-mêmes. C'est l'expression de la vivacité, de l'imprudence, de l'ignorance des usages du monde. Telle est la réponse de la femme à son mari agonisant, qui lui désignoit un autre époux : *prends un tel, il te convient ; crois-moi : Hélas, dit la femme, j'y songeais.*

La *naïveté* est le langage du beau génie, & de la simplicité pleine de lumières ; elle fait les charmes du discours , & est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle.

Une *naïveté* sied bien à un enfant , à un villageois , parce qu'elle porte le caractère de la candeur & de l'ingénuité ; mais la *naïveté* dans les pensées & dans le style , fait une impression qui nous enchante , à proportion qu'elle est la peinture la plus simple d'une idée , dont le fonds est fin & délicat ; c'est pour cela que nous goûtons ce madrigal de Chapelain.

*Vous n'écrivez que pour écrire
C'est pour vous un amusement ;
Moi qui vous aime tendrement ,
Je n'écris que pour vous le dire.*

Nous mettons enfin de la différence entre le *naturel* & le *naïf* ; le *naturel* est opposé au *recherché* , & au *forcé* ; le *naïf* est opposé au *réfléchi* , & n'appartient qu'au sentiment. Tel que cet aimable rougeur , qui tout à coup , & sans le consentement de la volonté , trahit les mouvemens secrets d'une ame ingénue. Le *naïf* échappe à la beauté du génie , sans que l'art l'ait produit ; il ne peut être ni commandé , ni retenu. (D. J.)

NAKIB, f. m. *Hist. mod.* , c'est ainsi que les Turcs nomment un officier fort considéré , dont la fonction est de porter l'étendard de Mahomet. Il n'est point inférieur au muphti même ; cette dignité est toujours conférée par le sultan à un des émirs descendans de la fille de Mahomet ; & sans son consentement , le prince n'oseroit offenser ni faire du mal à aucun des émirs ; le sultan a soin de ne pas laisser un personnage de cette importance jouir long-temps d'une dignité si incommode à son despotisme ; il change souvent de *nakib* , mais il ne lui en ôte que l'exercice ; les émolumens lui restent comme les fruits d'un caractère indélébile. V. Cantemir, *Histoire ottomane*.

NAKOUS, f. m. *Musique égyptienne* , instrument de musique d'Egypte : il est fait de deux plaques de cuivre de différentes grandeurs , depuis deux pouces jusqu'à un pié de diamètre. Elles sont fermement attachées par des cordes dans le milieu , & on les frappe l'une contre l'autre pour battre la mesure. On fait usage de cet instrument dans les églises

des Cophtes , & dans les processions musulmanes. V. POCOK. (D. J.)

NALBANE , *Géog.* , montagne de Perse à une petite lieue de la ville d'Amadan. Le sieur Paul Lucas dit des merveilles sur les herbes médicinales qu'elle produit , sur la bonté de son air , & les agréables odeurs qu'on y respire. (D. J.)

NALI, f. m. *Commerce* , sorte de poids des Indes orientales. V. NALI, *Dictionnaire de Commerce*. (G)

NALUGA, f. m. *Hist. nat. Botan.* , nom d'un arbrisseau baccifère qui croît au Malabar , & fleurit deux fois l'an ; sa racine prise en décoction , calme les douleurs d'estomac , la colique , les tranchées ; la décoction de son bois étanche la soif ; ses feuilles broyées , torréfiées , & appliquées sur la tête , soulagent dans le vertige & dans la foiblesse du cerveau ; la vapeur de sa décoction suspend les douleurs de la goutte ; le suc exprimé de ses feuilles tendres pris en boisson , aide la digestion.

NAMANTIN , f. m. , voyez LAMANTIN.

NAMAQUAS , *Géog.* , nation d'Afrique , sur la côte occidentale , entre l'Ethiopie & le cap de Bonne-Espérance. Quelques Hollandois découvrirent les *Namaquas* en 1632 , & leur firent des présens pour se les attacher. (D. J.)

NAMAZ, f. m. *Hist. mod.* , c'est ainsi que les Mahométans nomment les prières qu'ils sont obligés par leurs loix de faire tous les jours ; elles se répètent cinq fois en vingt quatre heures. Les Turcs sont si scrupuleux , qu'ils croient que si on manque à une de ces prières à l'heure marquée , il est inutile de la réciter après. Les armées font leurs prières très régulièrement ; mais on peut y manquer sans pécher , lorsque la bataille est commencée , parce qu'ils croient que de tuer des chrétiens , est une action plus méritoire encore que de prier. Tel est l'aveuglement où porte l'esprit d'intolérance.

Le vendredi on fait six prières , & on les appelle *salab namazi*. Voy. Cantemir, *Hist. ottomane*.

NAMBI , *Hist. nat. Botan.* , espèce de plante américaine dont la feuille est large , & qui a la forme d'un arbrisseau assez touffu ; elle porte à l'extrémité de

ses rameaux des baies, ou un fruit assez semblable à des cerises : la graine en est ovale, d'une couleur grise. Cette plante croît naturellement dans les bois ; on la cultive aussi dans les jardins ; elle est d'un goût aromatique & pénétrant. On lui attribue plusieurs vertus ; comme de fortifier l'estomac, d'être sudorifique, de soulager les douleurs de la pierre, de la vessie, &c.

NAMBOURIS, *Hist. mod.*, c'est ainsi qu'on nomme chez les Malabares le premier ordre du clergé, dans lequel il y a une hiérarchie. Les *nambouris* exercent dans quelques cantons l'autorité souveraine & sacerdotale à la fois : dans d'autres endroits les souverains séculiers ne laissent pas d'être soumis à l'autorité spirituelle des *nambouris*, & même des *bramines*, qui sont des prêtres du second ordre. Les prêtres du troisième ordre se nomment *buts* ; ces derniers sont regardés comme des sorciers, & le peuple a pour eux une très-grande vénération.

NAMBU, *Glog.*, province du Japon, dans la grande isle Nippon : c'est la plus septentrionale de toutes, & elle a un bon port sur la mer du Japon. (*D. J.*)

NAMDUI, *Hist. nat.*, c'est une espèce d'araignée qui se trouve au Brésil ; elle est fort longue, & brillante comme de l'argent. A la partie antérieure qui est fort petite, elle a huit pattes de la longueur du doigt, qui sont d'un brun rouge. On dit que sa morsure est dangereuse : dans les fièvres quartes on suspend cette araignée au cou du malade, & l'on prétend qu'elle attire le venin de la maladie.

NAMPS, *f. m. pl. Jurispr.*, est un terme usité principalement dans la coutume de Normandie, qui signifie *meuble saisi*. Ce mot vient de *nantir*, qui dans la coutume de Normandie, veut dire *saisir* & exécuter des meubles & autres choses mobilières. *Namps* paroît un diminutif de *nantissement* : l'édit de François I, de 1540, distingue deux sortes de *namps* ou meubles : les uns vifs, ce sont les bestiaux : les autres morts, qui comprennent tous les autres meubles de quelque qualité & valeur qu'ils soient.

Le titre 4 de la coutume de Normandie est intitulé *de délivrance de namps*.

Elle ordonne que si le seigneur ayant saisi les *namps* de son vassal & refusant de les délivrer à caution ou plege, le sergent de la querelle, c'est-à-dire, le sergent ordinaire de l'action & du lieu où la contestation est pendante, peut les délivrer à caution, & assigner les parties aux prochains plaids ou assises.

Les *namps* saisis doivent être mis en garde sur le fief & en lieu convenable où ils n'empirent point, & où celui à qui ils appartiennent, puisse aller une fois le jour pour leur donner à manger ; ce qui s'entend si ce sont des *namps vifs*. Les seigneurs doivent avoir un parc pour garder ces *namps vifs* quand il s'agit des droits de la seigneurie. Voyez le titre 4 de la coutume de Normandie, & les commentateurs sur cet article, & le gloss. de M. de Lauriere, au mot *Namps*. (A)

NAMUR, comté de, *Glog.*, province des Pays-bas, avec titre de comté. Elle est bornée du côté du nord par le Brabant wallon ; à l'orient par l'évêché de Liège ; au midi par le même évêché, & par la terre d'Agimont, entre Sambre & Meuse ; à l'occident par le pays entre Sambre & Meuse qui dépend de Liège, & de ce côté là elle touche au Hainaut.

Le comté de *Namur*, autrefois partie du pays des Eburons & des Tongriens, fut mis sous la seconde Germanie par les Romains. Il fut ensuite occupé par les François, qui le mirent sous le royaume d'Austrasie. Ce royaume ayant été conquis par Othon le Grand, & possédé par son fils & son petit-fils, ils y établirent des ducs, & entr'autres, Charles, frère de Lothaire, roi de France. Ermengarde, fille de Charles, ayant épousé l'an 1000 un seigneur nommé *Albert*, il fut premier comte de *Namur*. Jean de Flandre, dernier comte de cette province, vendit tous ses biens l'an 1421 à Philippe, duc de Bourgogne. Ce comté porté dans la maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne, y est encore aujourd'hui.

Le territoire du comté de *Namur* est arrosé de la Meuse, de la Sambre, & de la Méhagne. Il est rempli de forêts, surtout dans sa partie méridionale ; il renferme les villes de *Namur*, Charleroi, Charlemont, Mariembourg, Bou-

vine, Walcourt. On les divise en sept bailliages.

Les états du comté de *Namur* sont composés du clergé, de la noblesse, & des députés des villes. L'évêque de *Namur* est le chef de l'état ecclésiastique, & le gouverneur de la province est le chef de la noblesse; les états ne s'assemblent que lorsque le souverain l'ordonne; mais chaque corps choisit ses députés. (D. J.)

NAMUR, Géogr., en latin moderne *Namucum*, & dans la suite *Namurcian*, forte ville des Pays-bas, capitale du comté de *Namur*, avec un évêché suffragant de Cambray. Louis XIV la prit en 1692; Guillaume III, roi d'Angleterre, la reprit en 1695, le feld-maréchal Auwerkerque la bombarda en 1704. Elle fut cédée à la maison d'Autriche par la paix d'Utrecht en 1713, & la garde en fut confiée aux États-Généraux par le traité de Barrières; Louis XV la prit en 1746, & la rendit par le traité d'Aix-la-Chapelle. Elle est entre deux montagnes, au confluent de la Meuse & de la Sambre. à cinq lieues S. O. de Huy, 6 N. de Dinant, 10 S. O. de Liege, 10 S. E. de Bruxelles, 10 de Louvain, 12 E. de Mons, 58 N. E. de Paris. Longitud. 22, 32; latit. 50, 25. (D. J.)

NAN, *Hist. mod.*, c'est ainsi que les Lapons nomment des espèces de mouches, communes dans leurs pays; ils ont dans l'idée que ces insectes sont des esprits; ils les renferment dans des sacs de cuir, & les portent avec eux, parce qu'ils espèrent par leur moyen se garantir des maladies.

NANCHANG, Géogr., ville de la Chine, première métropole de la province de Kiaugli. Elle est renommée par le nombre des lettrés qui s'y trouvent. Long. 129, 10; lat. 29, 13.

NANCY, Géogr., ville de France, capitale de la Lorraine, avec une cour souveraine, & un chapitre, dont le chef prend le titre de primat. Elle est divisée en deux villes, la ville vieille & la ville neuve. On voit dans l'église des cordeliers, les tombeaux des anciens ducs: Charles, dernier duc de Bourgogne, prit Nancy en 1475. Le duc René la reprit après la bataille de Morat en 1476. Charles l'assiégea de nouveau en 1477, mais il y fut tué, & son armée défaite. Les rois de France, depuis Louis XIII, s'en sont souvent rendus les maîtres. Elle fut cédée à la France par le traité de Vienne en 1736, pour en jouir après la mort du roi Stanislas. (a) Nancy est sur

(a) Cette ville doit ses embellissemens au roi Stanislas, mort en 1766. Son mausolée élevé par les ordres de l'hôtel de ville à saint Roch, fut sculpté par Sentkfen, dessiné par Claudon, & gravé par Collin. On y lit ces quatre vers :

Il n'est point de vertu que son nom ne rappelle :

Philosophe & guerrier, monarque & citoyen ;

Son génie étendit l'art de faire du bien :

Charles fut son ami, & Trajan son modèle.

Catherine Opalinska son épouse morte en 1747, est inhumée dans la nouvelle église de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on voit son mausolée.

Cette église, nommée d'abord la chapelle des Bourguignons, depuis de la Victoire, à cause de celle de René II, sur Charles, duc de Bourgogne, en 1477, a pris le nom de Notre-Dame de Bon-Secours, & a été rebâtie en 1738.

Nancy vient d'être érigé en évêché; & M. l'abbé de Sabran, ancien aumônier du roi, en a été nommé évêque en 1774.

Il est étonnant que l'article ci-dessus ne cite que Maimbourg parmi les hommes illustres, dont Nancy est la patrie. Nous devons y ajouter Nicolas Lescut, le président Thierry Alix, Canon Guinet, juriconsulte; Gabrielle-Rose de Mitry, comtesse Desplaffons, Jean L'hoste, génie vaste & pénétrant; Bernard L'hoste, son fils; le pere Levrechon, mathématiciens; Louis Maimbourg, historien; don Royer & don Romain, savans bénédictins, bons prédicateurs; Antoine le Pois, médecin & célèbre antiquaire, un des premiers qui ait écrit sur la connoissance des médailles; César Bagard, qu'on appelloit en France le grand César; Charles Chafel, Bénard, Jacob Adam, élève de Bagan, François Adam, Nicolas Sébastien, sculpteurs; Jean le Clerc, Lallemand, Capichon, Remi Comtant, Charles Mcfin, dit le Lorrain; Drévet, que Louis XIII peignit au crayon; Jaquart, Claude

la Meuse, à 24 lieues S. E. de Luxembourg, 30 de Strasbourg, 10 S. E. de Metz, quatre N. E. de Toul, 9 S. E. de Pont-à-Mousson, 72 S. E. de Paris. Long. suivant Cassini, 23, 36, 30; lat. 48, 40.

Cette ville n'est point le *Nasum* de l'itinéraire d'Antonin; c'est une ville moderne qui n'a pas été connue avant le douzième siècle. Elle a commencé par un château qui appartenait à un seigneur nommé *Drogon*. Matthieu I du nom, duc de Lorraine, acquit ce château l'an 1153, pour y faire sa résidence. Thibault, comte de Champagne, qui fut depuis roi de Navarre, investit Matthieu II du nom, duc de Lorraine, de Nancy, & de ses dépendances l'an 1220. Depuis la réunion de la Champagne à la couronne, il paroît que les ducs

de Lorraine ont toujours été souverains à Nancy, & qu'ils n'ont point reconnu les rois de France ou les comtes de Champagne, pour cette ville ou son territoire.

C'est la patrie de Maimbourg (Louis), jésuite, qui y naquit en 1610, & mourut d'apoplexie à saint Victor, en 1686. Ses œuvres forment 16 volumes in-4°. & sont de vrais romans écrits avec du feu & de la rapidité dans le style: on n'en fait point de cas aujourd'hui. Le plus singulier dans la vie du père Maimbourg, c'est qu'il fut obligé de quitter les jésuites, pour avoir écrit en faveur du clergé de France; mais le roi le gratifia d'une pension. Son cousin Maimbourg fut un Protée dans ses sentimens de religion. De catholique il se fit protestant; ensuite rentra dans l'église catholique,

Saint-Pierre, peintres; le célèbre Jacques Callot, Colignon, son disciple; Jean François, graveurs en taille-douce; Jean & Etienne Racle, Hardi & son fils, Crock, graveurs de monnoies & médailles; les Chaligny & les Cuny, célèbres fondeurs.

Voyez dans Expilli, un grand & long article sur Nancy, & la Bibliothèque de Lorraine de D. Calmet.

L'usage des armes à feu commença sous le règne de Philippe de Valois. Froissart, sous l'an 1340, en parlant d'une course des François jusqu'aux portes d'une ville, dit que les alliés décliquèrent contre eux canons & bombardes qui jetoient grands curieux. On donna à nos canons le nom de coulevrine, qui vient de couleuvre, de serpentine, de basilic, comme les anciens donnoient à certaines machines de guerre le nom de scorpions.

La plus longue pièce que nous ayons en France est la coulevrine de Nancy: elle a vingt & un piés onze pouces, depuis la bouche jusqu'au bouchon de la culasse: elle fut fondue en 1598. On a remarqué par l'expérience qu'elle ne porte pas plus loin qu'une pièce de même calibre; & on la conserve, plutôt pour sa rareté que pour son utilité, à Calais. (o)

A. N. M. Coste, médecin de l'hôpital-royal & militaire de cette ville, a publié en juin 1774 une brochure de 54 pages qui a remporté le prix à l'académie, intitulée *Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy*.

L'auteur parcourt les divers objets de réforme qu'offre relativement à la santé publique, la capitale de la Lorraine, & qui sont dans la *vieille ville*, les rues trop étroites, l'enfoncement des églises; dans la *ville neuve*, les gargouilles, un abreuvoir, appelé *gayoir*, où l'on mène boire les chevaux, & dont l'eau entraîne les immondices d'une tuerie qui est au-dessous: la situation des boucheries, des tueries & du cimetière de la porte de St. Jean; la trop grande population du quartier qui porte ce nom, la poissonnerie, le défaut de renouvellement d'air dans les églises, la salle de spectacle dont l'étendue ne répond pas en hiver au nombre des spectateurs.

Cet auteur fait voir ensuite que l'air de Nancy pèche par excès d'humidité: que cette constitution habituelle de l'atmosphère influe sur les tempéramens, & qu'on doit la regarder comme la cause disposante des maladies qui regnent le plus fréquemment dans cette ville: telles sont les fausses péripneumonies, les fausses pleurésies, les apoplexies humorales, les fièvres bilieuses & putrides, les rhumatismes, l'asthme, l'hydropisie, &c.

redevint de nouveau calviniste, & mourut socinien à Londres, vers l'an 1693. On a de lui pendant sa dernière épreuve du protestantisme, une réponse à l'exposition de la foi catholique de M. Bossuet. (D. J.)

NANDI-ERRATAM, subst. masc. *Hist. nat. Botan.*, arbrisseau des Indes orientales; toutes ses parties sont lactesques. Si l'on en exprime le suc, qu'on le mêle avec de l'huile, & qu'on en frotte la tête, il guérira les maladies des yeux. Sa racine gardée dans la bouche calme le mal de dent; bouillie dans l'huile, elle fournit un fort bon onguent pour toutes les affections de la tête, sur-tout pour les douleurs. Broyée & prise dans l'eau, elle tue les vers; broyée avec du jus de limon & distillée dans les yeux, elle les nettoie. Ray, *hist. plant.*

NANDSTOKF, *Hist. nat. Botan.*, c'est un arbrisseau du Japon d'environ la hauteur d'une toudée, qui de loin a l'apparence d'un roseau. Ses branches sont disposées l'une vis à vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feuilles sont longues d'un ponce & demi, & figurées comme celles du fanle. Ses fleurs sont blanches, à cinq pétales, semblables à celles du *salanum* ligneux, & ne durent qu'un jour. Ses baies sont rouges, de la grosseur d'un pois, & contiennent deux semences de figure hémisphérique.

NANDUBANDAGAR, *Géogr. anc.*, ville de l'Inde en-deçà du Gange, selon Ptolomée, *lib. VII. ch. j.* qui la place dans la Sandrabatide.

NANÉE, *l. f. Mythologie*, c'étoit la lune ou la Diane des Perses, du moins la même divinité qu'Anaitis. Antiochus VII, fils de Démétrius Soter, étant passé en Perse dans l'intention de piller le temple de la déesse, il déclara qu'il venoit l'épouser & recevoir les richesses qu'elle pouvoit avoir, & qui devoient faire partie de son douaire: alors les prêtres de *Nanée* feignirent d'entrer dans ses vœux, l'admirèrent dans l'enclos du temple où étoient les trésors de la déesse; & en ayant fermé les portes, ils l'assommèrent, avec quelques-uns des gens qui l'accompagnoient, d'une grêle de pierres qu'ils firent pleuvoir sur eux, par une ouverture du lambris: *Cecidit in templo Nanæ, consilio deceptus sacerdos.*

tantum Nanæ. C'est ainsi que l'auteur des livres des Machabées raconte la mort de ce prince, *liv. II. ch. j. v. 13. & suiv.* mais les historiens profanes, Appien, Justin & autres, rapportent qu'il fut tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant Jésus-Christ. (D. J.)

NANFIO, *Géogr.*, en grec *ναφίον*, isle de l'Archipel vers la mer de Candie. C'est une de ces isles qui faisoient partie du duché de Xaxie, sous les princes des maisons de Sanudo & de Crispo. Strabon nous apprend que le premier nom de l'isle de *Nanfio* a été *Membliaros*, nom qui lui vint de Membliarès, parent de Cadmus, qui s'établit à Thera, au lieu de suivre les aventures de ce héros. *Nanfio* ne fut appelée *Anaphé* qu'à l'occasion des Argonautes, qui la découvrirent après une tempête horrible qui les jeta au fond de l'Archipel. La découverte ne fut pas grande, car l'isle n'a que 16 milles de tour, point de port, & des montagnes toutes pelées, elles fournissent cependant de belles sources, capables de porter la fécondité dans les campagnes, pour peu qu'on sût les employer utilement.

Les habitans de *Nanfio* sont tous du rite grec, & soumis à l'évêque de Siphoo: on n'y voit ni turcs ni latins; le cadi & le vaivode sont ambulans. En 1700 ils payèrent cinq cents écus pour toutes sortes de droits, la capitation n'y étant qu'à un écu & demi par tête. Leur fainéantise est blâmable, & tout leur négoce consiste en oignons, en cire & en miel; ils n'ont de vin & d'orge que pour leur entretien. Quant au bois, il n'y en a pas assez pour faire rôtir les perdrix qu'on y pourroit manger; la quantité de cette espèce de gibier est si prodigieuse, que pour conserver les blés, on amasse par ordre des consuls tous les œufs qu'on peut trouver vers les fêtes de Pâques, & l'on convient qu'ils se montent ordinairement à plus de dix ou douze mille. On les met à toutes sortes de sausses, & sur-tout en omelettes; cependant malgré cette précaution, on ne peut pas faire un, & dans l'isle sans voir lever des perdrix. La race en est ancienne; elles sont venues d'Astypalia ou Stampalia, s'il en faut croire Hégésander. Un habitant d'Astypalia n'en porta qu'une paire à Anaphé, mais elle multiplia prodigieusement; c'est depuis ce temps.

temps-là qu'on s'est avisé d'en casser les œufs. *Longit.* 43. 55 ; *lat.* 36. 15. (D. J.)

NANGASAKI, *Géogr.*, ville impériale du Japon, à l'extrémité occidentale de l'isle de Ximo, dans la province de Figen, avec un bon port fréquenté par les Hollandois & les Chinois. C'est une très-grande ville & fort peuplée ; on lui donne trois quarts de lieue de longueur, & presqu'autant de largeur.

Les étrangers demeurent hors de la ville dans des endroits séparés, où ils sont épiés comme des personnes suspectes. Il y a environ 62 temples tant au dedans qu'au-dehors de la ville ; dans ce nombre il y en a 50 en l'honneur des Idoles étrangères, dont le culte a été apporté d'outre-mer. Ces temples sont non-seulement consacrés à la dévotion, mais ils servent encore aux récréations & aux plaisirs ; c'est pourquoi ils sont accompagnés de jardins, d'assées & d'appartemens. Après les temples, les lieux les plus fréquentés sont les maisons de débauche ; il y a un quartier entier qui leur est destiné, & qui contient les plus jolies maisons de particuliers, toutes habitées par des courtisanes.

Le havre de *Nangasaki* commence au nord de la ville ; il y a rarement moins de 50 navires dans le port, dont la plupart sont de joncs de la Chine, outre quelques centaines de bateaux de pêcheurs & autres petits bâtimens. L'ancre est au bout de la baie, à une portée de mousquet de la ville. Elle est sans château, sans murailles, sans fortification, sans aucune défense. Trois rivières la traversent, & cependant elles ne donnent pas quelquefois assez d'eau pour arroser les champs de riz, & pour faire aller quelques moulins. Voyez de plus grands détails dans Kœmpfer. *Long.* suivant le même Kœmpfer, 151. *lat.* 32. 36. *Long.* suivant Harris, 145^d. 16'. 15". & suivant le P. Spinola, 146. 17. 39. *lat.* suivant ce dernier, 23, 43. Mais je m'en tiendrais plus volontiers à l'estimation de Kœmpfer. (D. J.)

NANGIS, *Géogr.*, petite ville de France dans la Brie, diocèse de Sens, avec titre de marquisat : elle est à 14 lieues de Paris. *Long.* 20. 58. *lat.* 48. 33.

C'est la patrie de Louis Carré, fil. d'un bon laboureur. Son pere vouloit qu'il fût ecclésiastique ; pour le sauver de l'indi-

gence, mais il aimait mieux tomber dans l'indigence que de se faire ecclésiastique. Le P. Mallebranche le prit pour écrire sous lui ; il devint métaphysicien, géomètre, & de l'académie des Sciences. Il a donné le premier corps d'ouvrage qui ait paru sur le calcul intégral ; il est vrai qu'il y commit plusieurs fautes, mais il les reconnut sans détour. Il mourut en 1711, âgé de 48 ans ; il fit l'académie sa légataire universelle, c'est-à-dire, qu'il lui laissa quelques traités qu'il avoit composés sur des sujets de physique & de mathématique. (D. J.)

NANKIN, *Géogr.*, autrement *Kiangning*, fameuse ville de la Chine dans la province du même nom, dont elle est la première métropole. Selon les Chinois, elle surpassoit toutes les villes du monde en magnificence, en beauté & en grandeur, quand les empereurs y tenoient leur cour. Aujourd'hui elle est fort déchuë de son ancien état, quoiqu'on dise qu'il y a tant de monde qu'à Peking : on en fait monter le nombre à un million d'habitans. Le palais impérial, qui avoit une lieue de circuit, n'est plus qu'une masse de ruines. *Long.* suivant Cassini, 155. 55'. 30". *lat.* 7'. 45'.

NANNETES, *Géogr. anc.*, peuples de la Gaule celtique au diocèse de Nantes, selon Jules César, l. III. c. ix. Presque tous les autres écrivains disent *Nannetes* au lieu de *Nannetes*. Strabon, l. IV. les met dans l'Armorique, aux frontières de l'Aquitaine. Ce sont les *Nannetæ* de Ptolomée, l. II, c. xviij, & leur ville s'appelloit *Condivonum*. Elle étoit située sur la Loire, au lieu où est aujourd'hui la ville de Nantes. Dans le moyen âge, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres villes, celle de *Condivonum* perdit son ancien nom pour prendre celui du peuple ; & non-seulement on l'appella *civitas Nannetum* & *civitas Nannetica* ; mais même on se contenta de l'appeller simplement *Nannetes* ou *Nannetæ*, comme Ptolomée, d'où s'est formé le nom vulgaire de Nantes. V. NANTES. (D. J.)

NANNIEST, pierre de, *Hist. nat.*, pierre précieuse fort singulière, découverte en 1752 à *Nami-st* en Moravie, & dont M. de Justi a le premier donné la description dans un ouvrage allemand qui a pour titre : *Nouvelles découvertes relatives*

tives à l'histoire Naturelle, &c. Partie I.

Cette pierre est d'un blanc de lait, très-pen transparente, & même tout à fait opaque, pour peu qu'on lui laisse d'épaisseur. Elle est entièrement traversée par des raies d'un brun rougeâtre, qui approche souvent de la couleur de l'améthyste : ces raies, qui ne sont pas plus larges que la moitié d'une paille, ont pénétré toute la pierre ; & un lapidaire de Vienne qui étoit présent à la découverte, a assuré M. de Justi que ces raies ou lignes marchaient parallèlement, & comme si on les eût tracées avec une règle l'espace de dix à douze piés, & continuoient, suivant toute apparence, à s'étendre de même dans toute la couche dont cette pierre est composée. Comme le blanc de cette pierre a de la largeur, le comte de Haugwitz, qui en est le propriétaire, en a fait tailler & polir des morceaux, pour en faire des tables, des guéridons, &c. De plus, toute la pierre est remplie de petits grenats qui lui sont si fortement attachés, qu'ils ne s'en détachent point, & qu'ils prennent le poli avec elle. Cette pierre prend un très-beau poli ; elle est plus dure que le marbre, mais elle l'est moins que l'agate ou la chalcédoine ; elle ne peut point être mise au rang des marbres, vu qu'elle ne fait aucune effervescence avec les acides ; elle ne fait point feu lorsqu'on la frappe avec un briquet ; son tissu diffère de celui du spath, & sa dureté n'est point aussi grande que celle du porphyre, du jaspe ou du caillou : d'où M. de Justi conclut que c'est une pierre d'une nouvelle espèce. (—)

NANQUE, f. m., *Comm.*, c'est le plus petit poids des cinq dont on se sert parmi les habitans de Madagascar, pour peler l'or & l'argent : il ne pèse que six grains, au-dessus sont le sompi, le vari,

le facare & le nanqui. Voyez **SOMPI**, &c. *Dictionnaire de Commerce.* (G)

NANQUI, f. m., *Comm.*, c'est aussi un des cinq poids dont les habitans de l'isle Dauphine ou Madagascar en Afrique se servent pour peser l'or & l'argent : il n'a au-dessous de lui que le nanque, qui vaut six grains, & au-dessus le sompi, le vari & le facare, dont le sompi, qui est le plus fort, revient à la dragme ou gros, poids de l'Europe ; le nanqui en est le demi-serupule. Voyez **SOMPI**, **SCRUPULE**. *Dictionnaire de Commerce.* (G)

NANSOO, *Hist. nat. Bot.*, c'est une plante du Japon à grandes feuilles pointues, dont les baies sont très-chaudes : c'est ce qu'on appelle *dracunculus*.

NANTERRE, *Géogr.*, en latin moderne *Neptodurum* ou *Nemetodurum*, bourg à deux lieues de Paris, connu par la naissance de sainte Gènevieve, morte en 511 à Paris, dont elle est la patronne. La tradition veut ridiculement que cette sainte fût une paysanne, une gardeuse de moutons. Plusieurs peintres ont été fidèles à nous la représenter en bergère, avec un bavolet, une quenouille à la main, & gardant un troupeau ; mais l'exhortation que lui fit saint Germain, évêque d'Auxerre, de renoncer à la *braverie*, & de ne plus porter à l'avenir aucun bijou, seroit une exhortation risible, si elle avoit été adressée à une pauvre paysanne. Il est cependant vrai que nous ne savons rien de la vie de cette illustre sainte : les temps sont trop éloignés, & dans le v. siècle nos plus sçavans chrétiens, nos évêques se bornoient à prédire l'avenir par l'inspection de la sainte-Ecriture. Toutefois *Nanterre* a gagné dernièrement, par la naissance de sainte Gènevieve, l'établissement d'un collège, où les religieux de son nom instruisent la jeunesse. (D. J.) (a)

(a) Le P. Bernard, Génovéfain, mort curé-prieur de *Nanterre* en 1772, a rendu ce village ou bourg presque aussi célèbre de notre temps, que sainte Gènevieve l'avoit illustré. Ce célèbre prédicateur, qui unissoit à l'éloquence le talent de la poésie, a donné une nouvelle vie au collège de *Nanterre*, tenu par ses confrères sous la protection du duc d'Orléans.

On se rappelle l'étonnante sensation que fit sa péroration du discours sur la religion le jour des rois, sur l'attentat de l'exécration Damien, commis le 5 janvier 1757. Il n'en fit pas moins par son excellent discours sur l'obligation de prier pour les rois, prêché dans l'église de saint Louis, le 5 septembre 1769. Ce sermon ajouta un rayon éclatant à la réputation du P. Bernard.

NANTES, *Comté de*, *Géogr.*, on pays *Nantois*, il est divisé en deux parties par la Loire : on nomme l'une la *partie d'outre-Loire* : & l'autre la *partie d'en-deçà la Loire*. Cette dernière a été réunie à la Bretagne il y a plusieurs siècles. La capitale de tout le pays *Nantois* est *Nantes*, dont nous parlerons ci-après. Il y a dans le comté *Nantois* une redevance seigneuriale appelée la *quintaine*. Voyez **QUINTAINE**.

NANTES, *Géogr.*, ancienne, riche & considérable ville de France, la seconde de la Bretagne, avec un évêché suffragant de Tours, & une université. Elle est à 15 lieues S. O. d'Angers, 27 N. O. de la Rochelle, 87 S. O. de Paris, 23 S. E. de Rennes. *Long.* suivant Cassini, 15. 52. 45. *lat.* 47. 13. 10.

Cette ville, que les Latins appellent *Condirienum*, *civitas Namnetum*, *Namnetum*, est sur la Loire & l'Arde, ce qui lui donne une heureuse situation pour le commerce, aussi en fait-elle un des plus considérables du royaume. C'est une ville fort ancienne, dont Strabon, César, Pline & Ptolomée font mention. Elle a été souvent la résidence des ducs de Bretagne : ils demeuroient dans le château S. Hermine, qui subsiste encore.

On dit que saint Clair fut le premier évêque de *Nantes*, vers l'an 277 ; cependant il n'est point parlé de ses successeurs avant Nonnechius, qui assista en 468 au concile de Vannes. Cet évêché vaut 35 à 40 mille livres de revenu. On y compte 212 paroisses & huit abbayes.

L'université de *Nantes* fut fondée vers l'an 1460, mais c'est l'université du com-

merce qui brille dans cette ville ; ils arment tous les ans plusieurs vaisseaux pour la traite des Nègres dans les colonies françoises. Le débit de toutes sortes de marchandises est plus aisé & plus vif à *Nantes* que dans les autres villes du royaume. Ils ont avec les négocians de Bilbao une société particulière qui s'appelle la *contraction*, & dont le tribunal réciproque est en forme de juridiction consulaire.

Le comté de *Nantes* est divisé en deux parties par la Loire ; l'une qu'on nomme la *partie d'outre Loire*, est à gauche en descendant la rivière, & celle d'en-deçà la Loire est à la droite.

On fait du sel en très-grande quantité dans le pays *Nantois*, soit à la baie de Bourgneuf, soit dans les marais salans de Guérande & du Croisic.

Anne de Bretagne, dont on connoît l'histoire, naquit à *Nantes* en 1476, & mourut en 1513. La destinée de cette princesse, comme le remarque M. le président Hénault, a été fort étrange. Elle fut femme de Charles VII. en faisant une espèce de divorce avec Maximilien, qu'elle avoit épousé par procureur, & elle ne se maria avec Louis XII. qu'après un autre divorce de ce prince avec Jeanne sa première femme. Il avoit épousé celle-ci avec des protestations de la violence que Louis XI. lui avoit faite. A la mort de Charles VIII. il demanda au pape que son mariage fût déclaré nul ; & sur l'affirmation que fit Louis XII. qu'il n'avoit eu aucun commerce avec Jeanne, la nullité fut prononcée. On a dit que l'inclination de Louis XII. avoit décidé son ma-

On remarqua ces réflexions si justes sur les prétentions ultramontaines. " Ce n'est point la religion, c'est le préjugé, c'est l'adulation qui a enfanté l'idée d'un tribunal imaginaire, juge des rois, dans ce qui concerne le temporel : arbitre du serment de fidélité, qui lie le peuple au souverain par des liens indissolubles. La France, toujours zélée pour les bonnes règles, a réclamé hautement de tous temps contre cette dangereuse opinion ; & le décret solennel d'une de nos assemblées du clergé sera éternellement en bénédiction dans le royaume. Le siège de S. Pierre, centre de l'unité catholique, a bien d'autres prérogatives réelles, que nous nous faisons un devoir de révéler, sans qu'on essaie de lui en prêter de chimériques. „

„ La religion a toujours prêché la soumission aux maîtres du monde. Si dans quelques écrits ténébreux, vil fatras de sophismes & d'hypothèses, il s'est glissé des maximes contraires, la religion indignée les dévoue à une exécution éternelle, & s'écrie avec émotion : Ce n'est pas moi qui ai dicté ces blasphèmes „.

Germain Brice rapporte qu'il se consomme à Paris cinquante mille bœufs, sept cents mille moutons, cent vingt-cinq mille veaux, & quarante mille cochons, dont le seul village de *Nanterre* fournit jusqu'à vingt-deux mille par année. (C)

riage avec anne de Bretagne; mais Varrillas, dont il ne faut pas toujours rejeter l'autorité, pense que ce pouvoit bien être autant un coup de politique qu'une affaire de passion. Il étoit porté, par le traité conclu avec les états de Bretagne, que si Charles VIII. mourroit sans enfans avant la duchesse, elle épouserait son successeur.

On nous a beaucoup vanté l'esprit, la beauté (cela se peut) & la piété d'Anne de Bretagne; c'est-là une autre affaire. Je fais bien qu'elle fonda les bons hommes, & qu'elle blâma la guerre que le roi fit au saint pere; mais on m'avouera que sa haine implacable contre le Maréchal de Glé & la comtesse d'Angoulême, n'étoit pas trop chrétienne.

M. Hénault parle d'une autre chose singulière touchant Louis XII. & Anne de

Bretagne. Elle avoit aimé Louis XII. qu'elle épousa après le décès de son mari; & cependant elle fut si touchée à la mort de Charles VIII. qu'elle porta son deuil en noir, quoique jusque-là les reines l'eussent porté en blanc. D'un autre côté, Louis XII. son second mari, qui porta aussi son deuil en noir contre l'usage, se remaria l'année suivante avec Marie d'Angleterre, pour qui son amour lui coûta la vie. Anne de Bretagne, à la mort de Charles VIII. mit une cordelière à ses armes, & cet usage s'est conservé.

Nantes n'a pas été trop fertile en gens de lettres, du-moins ma mémoire ne m'en fournit que deux dans le siècle passé, j'entends M. le Pays & M. de la Croze.

(a)

Pays, René le, poète françois, naquit

(a) *Ils seront confondus ces détracteurs jaloux,
Qui pensent que les arts sont étrangers chez nous,
Et qu'au commerce seul, bornant notre industrie,
La bourse en tous les temps fut notre académie.
Abeillard, le Bouguer, Et cent autres Nantois,
Pour venger cette injure élèveront leurs voix;
Et, sans vous évoquer, mânes de ces grands hommes,
Nous en avons encor dans le siècle où nous sommes.
Mais votre modestie, auteurs contemporains,
En m'imposant silence, arrête mes desseins.
Que la postérité pour vous plus équitable,
Vous donne dans l'histoire une place honorable.*

Justifions les vers d'un citoyen zélé de Nantes, par l'énumération suivante :

Pierre Abeillard, ce fameux & infortuné docteur, aussi connu dans l'Europe savante par son beau génie que par les malheurs & les persécutions de toute espèce qu'il essuya pendant sa vie, naquit à quatre lieues de Nantes, au village de Pallet, non Palais comme le dit M. l'Advocat, qu'une mort prématurée vient d'enlever au moment qu'il alloit jouir des honneurs académiques qu'il avoit si bien mérités. On a ses écrits, publiés en 1616, in-4°. avec des notes. Nos meilleurs poètes ont mis en vers ses *Epîtres* trop libres à Héloïse. M. Colardeau est celui de nos poètes qui ont transmis avec le plus de succès l'*Epître* de Pope, en notre langue : on y trouve tous les charmes de la poésie; & ce sujet si riche, le *Combat de la nature & de la grace*, est rendu par le traducteur de manière à balancer l'original : M. Feutry s'est aussi exercé avec succès sur le même sujet : M. de Beauchamp, long-temps avant, avoit aussi mis en vers les deux *Epîtres* d'Héloïse. M. Guist fit imprimer en 1752 un ouvrage dramatique sur le même sujet : on y trouve, comme dans les *Lettres*, de la passion, du feu, & les chocs violents de l'amour profane & de l'amour divin, qui font le mérite du sujet.

M. Dorat, dans ses *Fantaisies*, imprimées en 1768, peint le malheureux Abeillard avec des traits de feu :

“ Son existence, toute orageuse, toute pénible, toute horrible qu'elle fut, me semble, dit-il, préférable à celle de ces érudits orgueilleux, qui croient reculer les limites de l'esprit humain, en posant les bornes d'un lieu; achètent du sacrifice de leurs passions, le droit d'être insensibles pour les autres, & ne laissent

à Nantes en 1636. Son esprit étoit aisé, vif & agréable ; il composoit en vers & en prose avec facilité. En 1664 il publia des lettres & des poésies sous le titre d'*amitiés, amours & amourettes*. Il prit en galant homme la raillerie de M. Despréaux : *Sans mentir le Pays est un bouf-*

son plaisant ! Et il écrivit de Grenoble, où il étoit alors, une lettre badine & assez jolie sur ce sujet. Il fit plus ; étant de retour à Paris, il vint voir Despréaux, & soutint toujours son caractère enjoué. M. Despréaux fut d'abord embarrassé de la visite d'un homme qui avoit eu droit

en entrant dans le tombeau, que des noms qu'on abhorre, & des volumes qu'on ne lit plus.

Pierre Bouguer, l'un des plus grands mathématiciens de l'Europe, naquit, en 1698, au Croisic, petite ville à quinze lieues de Nantes, & dans le comté Nantois ; après avoir remporté quatre prix, l'académie des sciences l'adopta en 1731.

Il fut en 1735 au Pérou, pour déterminer la figure de la terre : la relation de son voyage est dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, année 1744. Son *Traité de la navigation*, son *Mémoire sur la mâture des vaisseaux*, son *Essai d'optique*, passeront à la postérité.

Les MM. Barin de la Galiffoniere, pere & fils, morts lieutenans-généraux des armées du roi, étoient nés dans le même endroit que l'infortuné Abeillard : on fait de quelle gloire se couvrit M. de la Galiffoniere, mort depuis peu, très-regretté des bons François, en battant l'amiral Byng, & facilitant la conquête de Minorque.

M. l'abbé Barin, mort grand'chantre de la cathédrale, poète & prédicateur, est auteur de la *Vie* de la bienheureuse Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fondatrice des bénédictines des Couets, à la canonisation de laquelle on travaille à Rome.

N. Caffard, capitaine de vaisseaux de roi, excellent homme de mer ; il se distingua, dit M. Thomas (*Eloge de du Guay-Trouin*), " par la quantité & la richesse de ses prises ; mais par un caractère dur & une ame inflexible, il choqua la cour, & la cour le laissa dans l'oubli. Un jour du Guay-Trouin, étant à Versailles, dans l'anti-chambre, apperçut dans un coin un homme seul, dont l'extérieur annonçoit la misère, c'étoit Caffard : du Guay-Trouin le reconnoît, quitte les seigneurs, & va causer avec lui près d'une heure, les seigneurs étonnés lui demandent avec qui il étoit ? avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui. "

N. Vié, autre Nantois, bon marin, qui fit tant de prises sur les Anglois, sous Louis XIV ; ayant passé au service de la république de Venise, il fut emporté par un boulet de canon, à bord de l'amiral, dans un combat contre les Turcs, pendant la guerre que termina la paix de Passarowitz.

François de la Noue, surnommé *Bras-de-fer*, gentilhomme du comté de Nantes, & l'un des plus grands capitaines du XVI^e siècle, l'ami & le bras droit de Henri IV ; ce héros périt au siège de Lambale, & fut pleuré des catholiques & des protestans : aux vertus de citoyen & aux qualités de guerrier, il joignoit les connoissances de l'homme de lettres.

Jean Ménard de la Noé, prêtre pieux & zélé directeur du séminaire, sous l'épiscopat de M. de Beauveau, fit imprimer l'excellent *Catéchisme de Nantes*, en 1689, in-8°, & qui depuis a eu tant d'autres éditions. Ce digne prêtre mourut en odeur de sainteté, en 1717, à 66 ans.

André Portail, peintre & architecte, naquit à la fin du dernier siècle : ses ouvrages & son mérite lui valurent la place de garde des tableaux de la couronne, avec une pension, & un logement au Louvre & à Versailles : il vit souvent son cabinet & son atelier remplis de princes & des plus grands seigneurs de la cour, qui se faisoient un plaisir de l'aller voir travailler ; honneur qu'il eut de commun avec le Titien, que Charles-Quint se plaisoit à voir peindre.

Il est mort il y a quelques années à 63 ans, sans avoir été marié, la principale partie de ses porte-feuilles a été achetée 80000 livres par ordre du roi, pour enrichir les cabinets.

de se plaindre de lui ; mais M. le Pays le mit à son aise , & ils se séparèrent fort amicalement. Il mourut à Paris en 1690, & fut enterré à S. Eustache , où Voiture , dont on le nommoit le *singe* , avoit aussi sa sépulture.

De *Veissieres Mathurin de la Croze* , né à Nantes en 1661 , bénédictin à Paris. Sa liberté de penser & un prieur contraire à cette liberté , lui firent quitter son ordre & sa religion. C'étoit une bibliothèque vivante , & sa mémoire passoit pour un prodige. Outre les choses utiles & agréables qu'il savoit , il en avoit étudié d'autres qu'on ne peut savoir , comme l'ancienne langue égyptienne. On a de lui un ouvrage fort estimé , c'est l'histoire du christianisme des Indes , en deux volumes in-12 , imprimé en Hollande en 1724. On y trouve cent choses bien curieuses. Il nous a donné dans cet ouvrage une histoire exacte de la plupart des communions orientales , entre autres des chrétiens malabares , qui rejettent la suprématie du

pape , nient la transsubstantiation , le culte des images , & le purgatoire. Il nous apprend encore que les brachmanes croient l'unité d'un Dieu , & laissent les idoles au peuple. Quand on leur demande pourquoi ils ne rendent point de culte au souverain Créateur , ils répondent que c'est un être incompréhensible & sans figure , duquel l'homme ne peut se former d'idées corporelles. En même temps les guaniguenis , qui sont à proprement parler les sages des Indes , rejettent eux-mêmes le culte des idoles & les cérémonies extérieures. M. de la Croze est mort à Berlin en 1739. (D. J.)

NANTEUIL , *Géogr.* , en latin du moyen âge *Nantogilum* , *Nantoilum* & *Nantolium* ; tous ces mots barbares viennent de *nant* , vieux mot dont les Gaulois & les Bretons se servoient pour désigner une eau courante ou une quantité d'eau qui se ramassoit dans un lieu. Il y a divers villages en France qui s'appellent *Nanteuil* , & quelques autres lieux

Germain Boffran , né à Nantes en 1667 , fils d'un habile sculpteur , fut reçu à l'académie d'architecture , à Paris , où il est mort il y a peu d'années avec la réputation d'un fameux architecte.

Charles Errard , peintre & architecte , ancien directeur des académies de peinture & d'architecture de Paris & de Rome. L'église de l'Assomption a été bâtie sur ses desins , mort en 1689.

François Bertrand , né à Nantes en 1702 , célèbre avocat , bon poète , fit imprimer à Nantes ses *Poésies diverses* , en 1749 : nous lui devons aussi le recueil agréable , intitulé *Ruris deliciae*.

Il mourut très-regretté ; & son éloge funebre , prononcé par le pere de l'Ecu-reuil , récollet , fut imprimé à Nantes , in-4°. 1752 : M. Chevaye lui fit une épitaphe très-honorable , en style lapidaire , trop longue pour être citée ici , nous renvoyons au *Dictionnaire* de l'abbé Expilli , article de Nantes , qui est bien fait , page 93.

Nicolas Travers , né à Nantes en 1686 , & mort en 1750 , étoit un vertueux & savant ecclésiastique , qui a beaucoup travaillé sur l'histoire de l'église de Nantes : il a laissé une compilation immense , sous ces titres divers , *Codex ecclesiae Nantensis* , *acta ecclesiae N.* *Spicilegium N.* *Synodicum N.* Il fit imprimer en 1735 , une consultation sur la juridiction & l'approbation nécessaire pour confesser , qui lui attira des chagrins , & une réfutation de la part de M. Languet , archevêque de Sens.

Il a fait aussi le *Catalogue des illustres Nantois* , où il y a beaucoup d'auteurs inconnus aujourd'hui , dans lequel nous distinguons Arrhus de la Gibonais , mort doyen des maîtres aux comptes de Nantes ; le plus considérable de ses ouvrages imprimé est en 2 vol. in-fol. concernant l'origine & les fonctions de la chambre des comptes , avec une chronologie raisonnée des ducs de Bretagne qui fit du bruit. La candeur , la religion & l'érudition brillent dans les ouvrages de ce pieux & laborieux magistrat , mort à Nantes depuis quelques années.

Ajoutons que les lettres sont encore actuellement cultivées à Nantes , dont le college dirigé par des oratoriens , est un des meilleurs de cette congrégation. (C)

dont le nom formé du mot *nant* ont la même origine. (D. J.)

NANTIR, v. act. *Comm.*, donner des assurances pour le paiement d'une dette, soit en meubles, argenterie, soit en effets ou autre nature de biens qu'on met actuellement entre les mains de son créancier. *Diction. de Comm. Voy. l'article suiv. (G)*

NANTISSEMENT, f. m. *Jurispr.*, signifie *sûreté & gage*. On donne en *nantissement* des effets mobiliers, des titres & papiers, &c. & celui auquel on a donné des effets en *nantissement* n'est point obligé de les rendre qu'en lui payant ce qui lui est dû. *Voyez GAGE.*

Nantissement signifie aussi une espèce de tradition feinte & simulée que l'on pratique dans certains pays, à l'effet d'acquérir droit de propriété ou d'hypothèque sur un héritage; c'est pourquoi ces pays sont appelés *coutumes* ou pays de *nantissement*, telles sont les provinces de Picardie & Champagne.

Le *nantissement* se fait de trois manières.

La première est par *dessaisine & saisine*, autrement par *vest & devest*; pour cet effet le vendeur ou le débiteur se dépouille de la propriété de l'héritage es mains du seigneur, & l'acquéreur ou créancier hypothécaire s'en fait enlainer par le seigneur du lieu où est situé l'héritage, lequel lui donne un bâton en signe de tradition & de mise en possession. Cette forme de *nantissement* se pratique plutôt dans les ventes que dans les engagements & obligations des héritages.

La seconde espèce de *nantissement* se fait par *main assise*, c'est-à-dire, que le créancier auquel un héritage est obligé, y fait mettre & asseoir la main du roi ou de justice, & fait ordonner par le juge, le débiteur & le seigneur appelés, que la main mise tiendra jusqu'à ce qu'il soit payé de son dû.

La troisième se fait par prise de possession de l'héritage obligé, lorsque le créancier, en vertu de commission du juge, se fait mettre de fait en possession réelle & actuelle de l'héritage qui lui est hypothéqué, ayant ajourné pour cet effet le débiteur & le seigneur direct. L'acte de cette sorte de prise de possession porte: "Nous avons *nanti*, réalisé & hypothé-

qué un tel sur tels & tels héritages, & pour une telle somme. „

Le *nantissement* produit deux effets.

L'un est que le créancier acquiert un droit réel sur la chose, tellement que l'héritage sur lequel il s'est fait *nantir* ne peut plus être engagé ni aliéné au préjudice de son dû, & qu'il est préféré à tous autres créanciers hypothécaires qui ne seroient point inscrits sur les registres du *nantissement*, ou qui ne le seroient qu'après lui.

L'autre effet du *nantissement* est que par son moyen le commerce est plus assuré, en ce qu'étant public, celui qui veut prêter avec sûreté peut, par le moyen de *nantissement*, connoître l'état des affaires de celui avec lequel il traite, ou du moins savoir s'il y a quelque créancier *nanti* avec lui.

De quelque manière que le *nantissement* se fasse, il est toujours public; car si c'est par *vest* ou *devest* entre les mains du seigneur, celui-ci doit avoir un registre pour ces sortes d'actes, dont il doit donner communication à tous ceux qui y ont recours.

Les *nantissements* qui se font par *main assise* ou par mise en possession, sont pareillement publics, car il faut que le créancier se transporte sur les héritages avec un huissier, qui dresse un procès-verbal de la main assise ou de la mise en possession, en conséquence de quoi le créancier obtient une sentence du juge, qui lui en donne acte, le débiteur & le seigneur dûment appelés. On peut par conséquent consulter les registres où sont ces sortes de sentences.

On a tenté plusieurs fois d'établir dans tout le royaume la formalité du *nantissement*, sous prétexte de rendre les hypothèques notoires, & de prévenir les *stellionats*; mais cela n'a point eu lieu.

Dans les provinces de Vermandois, Picardie & Artois, on pratique une quatrième espèce de *nantissement* par un simple acte, en la forme qui suit: l'acquéreur d'un héritage ou un créancier fait *nantir* son titre d'acquisition ou de créance, expédié en forme authentique sur les héritages énoncés dans la requisi- tion, à l'effet d'avoir hypothèque dessus, & qu'il ne soit reçu aucun autre *nantissement*, si ce n'est à la charge de son dû ou vente, & de la priorité de son droit.

L'acte de *nantissement* doit être délivré & endossé en ses lettres d'acquisition & de créance, & doit aussi être enregistré au greffe des lieux où sont assis les héritages.

Dans les coutumes de *nantissement*, les contrats, quoique passés devant notaire, n'emportent point hypothèque contre des tierces personnes, s'ils ne sont nantis & réalisés par les officiers des lieux où sont assis les héritages; sans cette formalité ils sont réputés purs personnels & mobiliers.

Les hypothèques notoires & publiques, telles que les hypothèques légales du mineur sur les biens de son tuteur, de la femme sur les biens de son mari & sur ceux de son père qui a promis de la doter, n'ont pas besoin de *nantissement*, non plus que les dettes privilégiées, les sommes de partage, ni les sentences.

Il faut néanmoins excepter l'Artois, où les sentences n'emportent pas hypothèque, parce que l'ordonnance de Moulins n'y a pas été enregistrée: on n'y connoît pas non plus les hypothèques tacites. Voyez Maillart sur Artois, art. 1, n. 39, art. 72, n. 269, art. 74, n. 265.

Sur le *nantissement* en général, voyez Louet, lettre H, somm. 26, & lettre L, somm. 25; l'ordonnance de 1539, art. 82, & M. Bourdin, sur l'art. 92; M. le Maître, traité des créances, chap. xxxi, n. 4; de Heu, sur Amiens, art. 139, & Dumoulin. *ibid.* (A)

NANTUA, Géogr., petite ville de France, la seconde du Bugey; on la trouve nommée en latin, *Nantuadis*, *Nantoacum*, *Nantuacum*. Elle est située entre deux hautes montagnes, à l'extrémité d'un petit lac de même nom, à 9 lieues S. E. de Bourg-en-Bresse. Long. 33, 19; lat. 46, 28.

C'est à Nantua, dans le prieuré de l'ordre de S. Benoît, que fut enterré Charles-le-Chauvé, mort en 877, à 54 ans, dans un village du Montcenis. Il fut empoisonné par un juif son médecin, qui avoit toute sa confiance. Ce prince ne fut ni défendre les droits de sa couronne contre les papes, ni les sujets contre les invasions des Normands. Il régna 38 ans, & avoit été deux ans empereur. (D. J.)

NANTUATES, Géogr. anc. On lit dans le quatrième livre des commentaires de César, que le Rhin prenant sa

source chez les Lepontii, traverse le territoire des *Nantuates*: selon Strabon ceux-ci habitent les premiers sur le Rhin, sorti du mont *Adule*; mais il paroît par César, qui étoit mieux instruit, que les *Nantuates* devoient habiter entre les *Allobroges* & les *Véragri*; & on connoît la place de ceux-ci à Oëtodorus, en-deçà des *Seduni*. Une inscription en l'honneur d'Auguste, trouvée à Saint-Maurice, peut servir d'indice que les *Nantuates* tenoient la partie du Valais, qui touche au lac Léman: cette inscription porte,

NANTUATES PATRONO. ces deux mots trouvés à Saint-Maurice, doivent fixer les doutes des savans: car Cellarius dit des *Nantuates*, *ubi inquiramus incertum placet est*. Si M. de Valois en avoit eu connoissance, il auroit abandonné sa conjecture sur un petit endroit du haut Valais, appelé *Naters*; Joseph Scaliger tourne en ridicule ceux qui placent ces peuples à *Nantua*, en Bugey; & Martianus qui les fixe à Constance. D'Anv. *Not. Gal.* page 472. (C)

NANTWICH, Géogr., petite ville d'Angleterre, remarquable par ses mines de sel. Long. 14, 28; lat. 53, 12.

NAOPOURA, Géogr., ville d'Asie dans l'Indoustan, au royaume de Décan, sur la rivière de Tapti. Le terroir y produit du bon riz, du coton & des cannes de sucre. Long. 31, 30; lat. 21, 20.

NAPARIS, Géogr. anc., fleuve de la Scythie, & l'un des cinq qui, selon Hérodote, lib. IV, chap. lxxviii, se jette dans l'Ister.

NAPÉES, f. f. *Mytholog.*, nymphes dans l'antiquité fabuleuse qui présidoient aux forêts & aux collines. Vossius croit qu'elles étoient les nymphes des vallées seulement, parce qu'il tire leur nom du grec *ναπος* ou *ναπη*, qui signifie un lieu humide, telles que sont ordinairement les vallées. On leur rendoit à peu près le même culte qu'aux naïades. Voyez **NAÏADES**. (G)

NAPEL, f. m. *Botan.*, c'est l'espèce d'aconit nommé par Tournefort, *aconitum caruleum*, I. R. H. 425: par Morisson, *aconita spica florum pyramidalis*; & par Linnæus, *aconitum foliorum laciniis linearibus, supernè latioribus, lineæ exaratis*. Hort. Cliffort, 214.

Sa racine qui est de la grosseur d'un petit navet, noire en dehors, blanchâtre

en dedans, produisant souvent d'autres navets collatéraux, jette plusieurs tiges à la hauteur de trois piés, rondes ordinairement, lisses, remplies de moëlle, roides, difficiles à rompre; elles sont garnies depuis le bas jusqu'en haut de feuilles amples, ovoïdes, disposées alternativement, ou plutôt sans ordre, attachées à de longues queues faites en tuyau, d'un verd obscur, polies, nerveuses, découpées profondément, ou subdivisées en beaucoup de lanières plus remarquables que dans toute autre espèce d'aconit.

Aux sommités des tiges sortent plusieurs fleurs comme en épi, portées chacune sur un pédicule long d'un ponce; elles sont composées de cinq pétales inégaux, dont le supérieur, creusé en façon de calque, cache deux espèces de corolle; les deux feuilles latérales plus larges représentent les oreillettes, & les deux inférieures la mentonnière d'un heaume; elles sont de couleur bleue, rayées & revêtues en dedans de quelques poils.

Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits à plusieurs fourreaux ou gaines membraneuses, lisses, oblongues, disposées en manière de tête, au nombre de trois, quelquefois de quatre & de cinq, renfermant plusieurs semences menues, noires dans leur maturité, anguleuses, chagrinées ou ridées.

Cette plante croît naturellement sur les Alpes, dans la forêt Noire, en Silésie & ailleurs, aux lieux montagneux; on la cultive aussi dans les jardins. Elle fleurit en mai & en juin, quelquefois plus tard dans les pays froids, & donne sa graine en août. Il seroit sans doute prudent de bannir de nos jardins un poison aussi dangereux que le *napel*, d'autant plus que dans une si grande abondance de fleurs agréables & salutaires, on qui du moins ne sont point nuisibles, nous pourrions aisément nous passer de celle-ci. De plus, comme la racine est très-vivace, de sorte que transplantée dans les jardins ou vergers elle y prospère, & y dure fort long-temps, quelque peu de soin qu'on en prenne, il ne faudroit point négliger de la détruire. (D. J.)

NAPÉL, *Hist. médec. des végét. vénéneux*, les médecins réunis aux botanistes, s'accordent à regarder le *napel* &

toutes les parties comme un des plus puissans poisons de la famille des végétaux; mais c'est dans les transactions philosophiques, n°. 432, qu'il faut lire le détail des tristes effets de cette plante sur un homme bien portant qui en avoit mangé dans une salade avec de l'huile & du vinaigre; il en pensa mourir malgré les prompts & bons secours de la médecine.

Immédiatement après avoir mangé de cette salade, cet homme sentit une chaleur accompagnée de picotement sur la langue & le palais, avec une irritation dans tout le visage, qui s'étendit jusqu'au milieu du corps. Ces symptômes furent bientôt suivis d'une grande foiblesse dans les jointures avec des treffaillemens dans les tendons, & une interception si sensible de la circulation du sang, qu'on ne put s'empêcher de soupçonner qu'il étoit empoisonné. Il avala beaucoup d'huile & d'infusion de chardon béni, qui lui procurèrent le vomissement de tout ce qu'il avoit mangé: cependant les vertiges, l'égarément de la vue, le bourdonnement des oreilles & des syncopes succéderent. Le médecin lui versa de temps à autre dans la bouche quelques gouttes d'esprit de corne de cerf; & dans les intervalles des vomissemens, il lui faisoit prendre une quarantaine de gouttes de sel volatil & de teinture de safran dans du vin: enfin il lui prescrivit du petit lait avec du vin d'Espagne & un peu de thériaque. La crise de la maladie se termina par une douce chaleur accompagnée d'une sueur modérée & d'un sommeil de quelques heures.

Il paroît que la nature de ce poison végétal est d'intercepter la circulation du sang & des esprits, & qu'en conséquence les sels volatils de corne de cerf, les vomitifs tempérés, le posset du vin d'Espagne, la teinture de safran & la thériaque conviennent beaucoup pour y porter remède. (D. J.)

NAPHTÉ, f. m. *Hist. nat. Minéral.*, en latin *naphtha*. C'est le nom que les naturalistes donnent à un bitume blanc, transparent, très-fluide & léger qui surnage à l'eau. Cette substance est très-inflammable, au point d'attirer le feu même à une certaine distance; son odeur est pénétrante; elle brûle sans laisser aucun résidu.

Il est très-rare de trouver du *naphte* dans cet état de pureté : la substance à qui on donne communément ce nom , est d'un jaune plus ou moins clair, c'est-à-dire , de la couleur du succin , & alors elle ne paroît point si pure que celle qui est parfaitement blanche.

Le *naphte* doit son origine à des arbres résineux ensevelis sous terre , ainsi que les autres substances bitumineuses ; le charbon de terre , le jais , le succin , &c. la seule différence vient de ce que la substance qui produit le *naphte* semble avoir été filtrée , fondue & , pour ainsi dire , distillée dans l'intérieur de la terre ; en effet , ce bitume a beaucoup de rapport avec les huiles essentielles que la chimie tire de certaines plantes. M. Rouelle croit que le *naphte* le plus pur & le plus clair vient du succin ; selon ce savant chimiste , les embrasemens souterrains ne se manifestent point toujours par des effets sensibles & éclatans , ils agissent souvent paisiblement & sans produire d'éruptions dans le sein de la terre ; alors ils peuvent distiller & , pour ainsi dire , rectifier les substances bitumineuses solides qui s'y trouvent , les rendre fluides , les forcer à s'élever & à suinter au travers des couches de la terre & des pierres mêmes , & alors ces substances , ainsi élaborées , se montrent sous la forme de *naphte* , c'est-à-dire , d'une huile ténue & légère que l'on trouve quelquefois nageante à la surface des eaux thermales.

Cette conjecture très-vraisemblable paroît confirmée par plusieurs faits. En effet , on nous apprend que dans le voisinage d'Astrakan , pour avoir du *naphte* , on n'a que la peine de creuser des puits , qui ne tardent point à se remplir de ce bitume liquide. On s'en sert dans le pays au lieu d'huile pour le brûler dans les lampes , & même au lieu de bois , qui est très-rare , pour se chauffer & pour cuire les alimens. Pour cet effet , on ne fait que jeter sur l'âtre des cheminées quelques poignées de terre , on les arrose de *naphte* auquel on met le feu ; il s'allume sur le champ ; & avec la précaution de remuer ce mélange , on parvient à cuire les viandes plus promptement qu'on ne feroit avec du bois. Il est vrai que par ce moyen toutes les maisons se trouvent remplies de noir de fumée & d'une odeur

désagréable pour tout autre que des tartares.

A une lieue de l'endroit où sont ces puits d'où l'on tire le *naphte* , est un lieu appelé *Baku* , où le terrain brûle perpétuellement. C'est un espace qui a environ un demi-quart de lieue de tour. Le terrain n'y paroît point visiblement enflammé ; pour s'apercevoir du feu il faut y faire un trou d'un demi-pié de profondeur , & alors on n'a qu'à y présenter un bouchon de paille , il s'allumera sur le champ. Les Gaures ou Persans qui adorent le feu & qui suivent la religion de Zoroastre , viennent en cet endroit pour rendre leur culte à Dieu , qu'ils adorent sous l'emblème du feu. C'est-là le feu perpétuel de Perse ; il y a cela de particulier qu'il ne répand , en brûlant , aucune odeur , & qu'il ne laisse point de cendres. Ce détail est tiré d'une lettre allemande , datée d'Astrakan le 2 de juillet 1735 . & insérée dans un ouvrage de M. Zimmermann , intitulé *Académie minéralogique*.

On trouve encore du *naphte* en plusieurs endroits de la Perse , de la Chine , de l'Italie , & sur-tout aux environs de Modene. On en trouve aussi en Allemagne & en France ; mais il n'a que rarement la limpidité & la transparence du *naphte* le plus pur. (—)

NAPITIA , *Géogr. anc.* , ville de la Calabre dans le pays des Bruttiens. Scipion Mazella prétend que *Napitia* est aujourd'hui *Pizzo* , château de la Calabre ultérieure au royaume de Naples , dans le golfe Hipponiate , qui est aussi nommé *Napitimus sinus* , vulgairement le golfe de sainte-Euphémie , environ à 6 milles nord d'Hiponium.

NAPLES , *Géogr.* , belle , grande & ancienne ville d'Italie sur un petit golfe. On fait qu'elle est la capitale & la métropole du royaume auquel elle donne son nom , avec archevêché , une université & des châteaux pour sa défense.

L'avantage de sa situation & de la douceur de son climat l'ont toujours fait regarder comme le séjour des délices & de l'oïseté ; *otiosa Neapolis* , c'est l'épithète que lui donne Horace : *In otio natam Parthenopem* , dit Ovide. Les Napolitains étoient autrefois ce qu'ils sont aujourd'hui , épris de l'amour du repos & de la volupté.

Le nom grec de *Naples*, Νέαπολις, veut dire la *nouvelle ville*, pour la distinguer de la petite ville *Paleopolis*, c'est-à-dire, *l'ancienne ville*, qui en étoit peu éloignée; ou plutôt les Chalcidiens originaires de l'Attique, envoyèrent des colonies en Italie, qui fonderent la ville de Cumes, dont une partie des habitans se détacha bientôt après pour élever une autre ville qu'ils nommerent la *ville neuve*. Elle fut appelée *Parthénope*, à cause, disent quelques-uns, de Parthénope fille d'Euméléeus, roi de Thessalie, qui y mena une colonie des états de son pere. Quoi qu'il en soit, *Naples* passe pour être plus ancienne que la ville de Rome, à laquelle néanmoins elle se soumit. Elle lui garda toujours inviolablement la fidélité, & en reconnaissance, la république & les empereurs la mirent au nombre des villes libres & confédérées.

Malgré les assauts terribles que *Naples* a essuyés, c'est encore une des belles villes du monde, & une des plus également belles. Elle est toute pavée d'un grand carreau d'échantillon. La plupart de ses maisons sont à toits plats, & d'une structure uniforme. La mer y fait un petit golfe qui l'arrose au midi, & vers le nord elle a de riches côtes qui montent insensiblement à la campagne heureuse. Plusieurs de ses églises sont magnifiques, & enrichies des ouvrages des grands peintres. Le dôme de l'église des Jésuites est de la main de Lanfranc: la

Nativité, du Guide, & les autres quatre tableaux de la cène, qui sont de l'Espagnolet, d'Annibal Carache & de Paul Véronèse, ornent le chœur de S. Martin.

Mais les richesses prodigieuses ensévelies dans les églises de *Naples*; les dépenses excessives que fait cette ville pour l'entretien du prince & des garnisons, enfin le nombre exorbitant de couvens, de monasteres, de prêtres, de religieux & de religieuses qui fourmillent dans cette ville, la consomment & l'appauvrissent tous les jours davantage. Si l'on y compte près de trois cent mille ames, il y en a cinquante mille qui ne vivent que d'herbes, & qui n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile. Ces gens-là, également pauvres & misérables, tombent dans l'abattement à la moindre fumée du Vésuve. Ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux, dit l'auteur de *l'Esprit des loix*; cependant il est difficile de ne pas appréhender que la ville de *Naples* ne vienne à crouler, & à disparaître un jour comme Herculaneum. Cette ville est toute creusée par-dessous, & bâtie sur un grand nombre de vastes cavernes, où se trouvent des abîmes d'eau & de matieres combustibles, qui ne peuvent à la fin que s'enflammer, & renverser *Naples* de fond en comble, par quelque affreux tremblement de terre; ajoutez-y le voisinage du volcan & ses terribles éruptions. (a)

(a) Selon M. Brydone, *Voyage en Sicile & à Malthe* publié en 1773, le climat de *Naples* est le plus chaud de l'Europe, mais extrêmement variable; les valétudinaires, sur-tout les gouteux, s'y trouvent moins bien qu'à Rome, ce que l'auteur attribue au vent de sud-est qui y regne tout le commencement de l'été: ce vent relâche les fibres & entraîne des vapeurs aqueuses si abondantes, que l'air y est plus humide qu'au mois de novembre en Angleterre. On l'appelle *sirocco* à *Naples*; il n'a causé aucun changement au barometre, mais il a fait monter considérablement le thermometre.

Les causes de l'insalubrité du *sirocco* & de l'abattement qu'il produit dans les malades, ne sont pas dans la chaleur, mais dans quelque autre principe encore inconnu; il détruit absolument l'électricité de l'air, & l'on observe que les expériences électriques ne réussissent pas lorsqu'il domine.

Naples fut célèbre autrefois pour les sciences & pour les lettres: Cicéron & Sénèque appellent cette ville la *mere des études*; on y a vu fleurir en divers temps beaucoup de grands hommes qui n'y étoient pas nés, tels que Virgile, Sénèque; & dans le XIV^e siecle Boccace, qui étoit Toscan; & Pontanus, né à Cerrato en Umbrie; mais il y a eu aussi d'illustres Napolitains. Varron, cité par saint Augustin, parle d'un mathématicien célèbre, appelé *Dio Neapolites*. Dans les derniers siècles, Jean-Baptiste Porta, grand physicien, Colonna, célèbre botaniste, qui a donné son nom à une plante fort connue, *Valeriana Columna*; François Fontana, qui donna en 1646, des observations curieuses. (c)

Naples arrosée par la petite rivière que les anciens nommoient *Sebethus*, aujourd'hui le *Fornello*, est à 43 lieues S. E. de Rome, 70 N. E. de Palerme, 86 S. E. de Florence, 120 S. E. de Venise, 333 de Paris. *Long.* suivant Cassini, 32. 11. 30. *lat.* 40. 48.

C'en est assez sur la Parthénope moderne ; parlons à présent de quelques gens célèbres dans les lettres & dans les arts dont elle a été la patrie ; car leurs noms embellissent l'article de cette ville.

Paterculus Caius (d'autres disent *Publius* ou *Marcus*) *Velleius*, historien latin du premier ordre, naquit, selon les apparences, l'an de Rome 735. Il occupa les emplois qu'il pouvoit se promettre par ses talens distingués & par son illustre naissance. Il fut tribun des soldats, commanda la cavalerie des légions en Allemagne sous Tibère, suivit ce prince pendant neuf ans dans toutes ses expéditions, en reçut des récompenses honorables, & devint préteur de Rome l'année de la mort d'Auguste ; c'est ce qu'il nous apprend lui-même avec une tournure qui montre la finesse & la délicatesse de son esprit : *Quo tempore, dit-il, mihi fratrique meo, candidatis Caesaris proximo à nobilissimis ac sacerdotibus viris, destinari prætorebus contigit ; consecutis ut neque post nos, quemquam D. Augustus, neque ante nos Caesar commendaret Tiberius.* lib. II. cap. cxxiv.

Il étoit éclairé par des voyages dans les provinces de Thrace, de Macédoine, d'Achaïe, de l'Asie mineure, & d'autres régions encore plus orientales, principalement sur les deux bords du Pont Euxin ; on peut juger de-là combien nous devons regretter la perte de l'histoire entière & étendue qu'il promet si souvent, & qui devoit renfermer toutes ces choses, dont il avoit été non-seulement témoin oculaire, mais en partie exécuteur ; cependant dans l'abrégé incomplet de l'Histoire romaine qui nous reste de cet homme célèbre, on y apprend beaucoup de particularités, d'autant plus estimables, qu'elles ne se trouvent point ailleurs, soit par le silence des autres historiens, soit par la perte trop ordinaire d'une partie de leurs travaux. Il y marque avec exactitude l'origine des villes & des nouveaux établissemens, & tous ses portraits

des grands hommes sont de main de maître.

Son style enchanteur est du beau langage du siècle d'Auguste. Il excelle surtout quand il blâme ou loue ceux dont il parle ; c'est toujours dans les plus beaux termes & avec les expressions les plus délicates. J'aime beaucoup le discours qu'il met dans la bouche du fils de Tigranes à Pompée pour se le rendre favorable ; mais entre toutes les figures de rhétorique dont il se sert, il emploie l'épiphonème à la fin de ses narrations avec tant de grace & de jugement, que personne ne l'a surpassé dans cette partie ; comme personne n'a jamais loué plus dignement Cicéron, qu'il le fait dans ce bel endroit de ses écrits, où il avoue que sans un tel personnage, la Grèce vaincue par les armes romaines, auroit pu se vanter d'être victorieuse par la force de l'esprit.

On blâme néanmoins *Velleius Paterculus*, & avec raison, d'avoir prostitué sa plume aux louanges d'un Tibère & d'un Séjan ; mais voilà ce qui doit toujours arriver aux écrivains qui travailleront pour donner pendant leur vie l'histoire de leur temps, celle des princes, ou de ceux de qui les fils regnent encore.

L'ouvrage de *Velleius Paterculus* a été publié pour la première fois par Rhénanus en 1520, & depuis lors on en a fait un grand nombre d'éditions ; je ne les citerai point ici, c'est assez de remarquer que celle de Dodwelt à Oxford en 1693, in-8°. est d'autant meilleure que ses *Annales velleïani* qu'il a mises à la tête, sont un morceau précieux de littérature, par la vaste connoissance de l'antiquité qui s'y rencontre. Mais si nous avons d'excellentes éditions de *Paterculus*, nous n'avons point de bonnes traductions en aucune langue de cet habile historien. M. Doujat en donna une version française en 1679, & suppléa à ce qui manque dans l'original. Il devoit plutôt songer à perfectionner sa traduction, car il feroit mal à un chinois, dans mille ans d'ici, de remplir les vuides de l'histoire de Louis XIV. de Péliçon.

Stace, célèbre poète, né & mort à *Naples*, fleurissoit sous l'empereur Domitien ; nous réservons son article au mot POÈME ÉPIQUE.

Entre les modernes, je trouve d'abord

Majus (Junianus) qui vivoit dans le xv. siècle, & qui ne dédaigna point, quoique gentilhomme d'enseigner les belles-lettres dans sa patrie. Il eut entr'autres disciples le célèbre Sannasar, qui en poète reconnoissant, élève jusqu'au ciel les talens de son maître. Il est sûr qu'il contribua par ses leçons & par les livres, à rétablir le bel usage de la langue latine. Son traité de *proprietas prisorum verborum*, parut à Naples en 1475, & nous apprenons par cette édition, que celui qui commença d'exercer l'imprimerie dans cette ville, étoit un allemand nommé Mathias le Morave. Mais Majus se distingua sur-tout par l'explication des songes. Ce fut le plus grand onéirocritique de son siècle, & l'on recouroit à lui de toutes parts, pour savoir ce que présageoit tel ou tel songe. C'est une triste & ancienne maladie des hommes, d'avoir imaginé qu'il y a des songes qui présagent l'avenir; car la plupart des personnes qui sont une fois imbuës de cette extravagance, se persuadent que les images qui leur passent dans l'esprit pendant leur sommeil, sont autant de prédictions menaçantes, & pour un fou qui les envisage du côté favorable, il y en a cent qui les considèrent comme des augures malheureux.

Sannazar (Jacques) né en 1458, s'est fait un nom considérable par ses poésies latines & italiennes: il a composé en latin des élégies, des églogues, & un poëme sur les couches de la sainte Vierge, qui est estimé malgré le mélange qui s'y trouve des fictions de la religion. Son *Arcadie* est la plus célèbre de ses pièces italiennes: les vers & la prose de cet ouvrage plaisent par la délicatesse des expressions, & par la naïveté des images. Il mourut en 1530. Ses œuvres latines ont été publiées à Amsterdam en 1689, & plus complètement à Naples en 1718, avec l'éloge de l'auteur à la tête. Il se fit appeller *Actius Syncerus Sannasarius*; selon l'usage des savans de son temps, qui changeoient volontiers leur nom. Il se composa lui-même l'épithaphe suivante:

Actius hic situs est, cineres gaudete sepulti:

Jam vaga post obitus umbra dolore vacat.

Bembo lui fit celle-ci qui est d'une latinité plus pure.

Da sacro cineri illi flores; hic ille Maroni.

Syncerus Musa proximus, Et tumulo. Marini (Jean-Baptiste) connu sous le nom de *Cavalier marin*, naquit à Naples en 1569, & se fit de la réputation par ses poésies italiennes, on estime sur-tout son poëme d'Adonis: il est mort en 1625.

Borelli (Jean Alphonse), célèbre mathématicien, est connu de tous les gens de l'art par deux excellens traités, l'un de *motu animalium*, & l'autre de *vi percussionis*, imprimés à Rome en 1680, in-4°. Il mourut dans cette ville le 31 déc. 1699.

Gravina (Janus Vincentius) littérateur & célèbre jurisconsulte, a été successivement comblé de bienfaits par Innocent XII. & par Clément XI. Il mourut à Rome en 1718, à 58 ans. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Leipzig en 1737, in 4°. avec les notes de Mascovius: on regarde les trois livres de l'origine du droit, *originum Juris, libri tres*, comme le plus excellent traité qui ait paru jusqu'ici sur cette matière.

Je puis nommer certainement trois grands artistes napolitains, l'un en peinture, l'autre en sculpture, & le troisième en musique.

Rosa (Salvator) peintre & graveur, naquit en 1615, il a fait des tableaux d'histoire, mais il a principalement réussi à peindre des combats, des marines, des sujets de caprice, des animaux, des figures de soldats, & sur-tout des paysages, dans lesquels on admire le feuiller de ses arbres; on a aussi quelques morceaux gravés de sa main qui sont d'une excellente touche. Il mourut à Rome en 1673.

Bernini (Jean-Laurent, surnommé le Cavalier) né en 1598, étoit un génie bien rare par ses talens merveilleux dans la sculpture & l'architecture. Il a embelli Rome de plusieurs monumens d'architecture qui font l'admiration des connoisseurs; tels sont le maître-autel, le tabernacle, & la chaire de l'église de saint Pierre, la colonnade qui environne la place de cette église, les tombeaux d'Urbain VIII & d'Alexandre VII, la statue équestre de Constantin, la fontaine de la place Navone, &c. tous ces ouvrages ont une élégance, une expression dignes de l'antique. Personne n'a donné à les figu-

res plus de vie , plus de tendresse , & plus de vérité. Louis XIV l'appella à Paris en 1665 , pour travailler au dessin du Louvre , & le récompensa magnifiquement , quoique les dessins de Claude Perrault aient été préférés aux siens pour la façade de ce bâtiment du côté de saint Germain l'Auxerrois.

Le Pergolèse , un des plus grands musiciens de ce siècle : son mérite supérieur & prématuré parut un crime aux yeux de l'envie. On fait que l'école de *Naples* est la plus féconde en génies nés pour la musique ; mais personne ne l'a porté plus loin que le *Pergolèse* , dans l'âge où l'on est encore sous la discipline des maîtres ; la faculté de la composition , la science de l'harmonie , & la richesse de la mélodie. Sa musique parle à l'esprit , au cœur , aux passions. Ses ouvrages sont des chefs-d'œuvre , *la serva Padrona* , *il maestro di musica intermedes* ; un *Salve regina* , & le *Stabat mater* , qu'on regarde comme son chef-d'œuvre ; il est mort à l'âge de 22 ans , en finissant la musique du dernier verset. (D. J.)

NAPLES , royaume de , Géog. , grand pays d'Italie , dont il occupe toute la partie méridionale. Il est borné au N. O. par l'état ecclésiastique , & de tous les autres côtés par la mer. Il a environ 300 milles de longueur , & près de 80 milles de largeur. Les tremblemens de terre y sont fréquens ; mais d'ailleurs c'est une contrée délicieuse , où l'air est très-sain , & la terre très-fertile en grains , vins , & fruits excellens. On divise ce royaume en douze parties , savoir la terre d'Otrante , celle de Barri , la Capitanate , le comté de Molise , l'Abruzze ultérieure , la Basilicate , la Principauté citérieure & ultérieure , la terre de Labour. Il y a quantité de fleuves , mais qui doivent tous être considérés comme des torrens.

Cet état , le plus grand de l'Italie , passa dans le v. siècle de la domination des Romains à celle des Goths , ensuite les Lombards en furent les maîtres , jusqu'à ce que leur roi Didier eût été vaincu & pris par Charlemagne. Les enfans de ce grand empereur partagèrent cet état avec les Grecs , qui n'y voulurent point de compagnons , & prirent la part des autres. Les Sarrazins leur en enleverent une grande partie vers la fin du ix. siècle & au commencement du x. Ils y étoient

très-puissans , lorsque dans le siècle suivant , les enfans de Tancrède , gentilhomme normand , les en chassèrent. Les descendans de ceux-ci y régnerent jusqu'à Guillaume III. qui ne laissa point d'enfans. Constance , fille posthume de Roger , duc de la Pouille , porta cette riche succession à l'empereur Henri VI.

Après la mort de Conrad leur petit-fils en 1257 , Mainfroi , son frere bâtard , fut reconnu pour son héritier ; mais Charles de France , frere de S. Louis , comte d'Anjou , de Provence , &c. ayant été investi du royaume de *Naples* & de Sicile par le pape Clément IV. en 1265 ; défit & tua Mainfroi l'année suivante ; ensuite ayant pris dans une bataille en 1268 le jeune Conradin , véritable héritier du royaume de *Naples* il fit trancher la tête à ce prince , ainsi qu'à son parent Frédéric , duc d'Autriche , au lieu d'honorer leur courage ; enfin il irrita tellement les Napolitains par ses oppressions , que les François & lui furent en horreur.

Le sang de Conradin & de Mainfroi fut vengé , mais sur d'autres que celui qui l'avoit répandu. Pierre III , roi d'Arragon , qui avoit épousé Constance , fille de Mainfroi , fit égorger à Palerme tous les François en 1282 , le jour de Pâques , au premier coup du son des vêpres. Ce massacre servit à attirer encore de nouveaux malheurs à ces peuples d'Italie , qui , nés dans le climat le plus fortuné de la terre , n'en étoient que plus misérables ; de-là commença les fameuses querelles des deux maisons , d'Anjou & d'Arragon , dont on fait l'histoire. C'est assez de dire ici que Jeanne II , fille de Charles de Duras , qui s'étoit établie sur le trône de *Naples* , adopta Alphonse V , roi d'Arragon l'an 1420. Celui-ci y laissa en mourant Fernando son fils naturel : la bâtardise n'excluoit point alors du trône. C'étoit une race bâtarde qui régnoit en Castille , c'étoit encore la race bâtarde de dom Pedro le Sévere qui étoit sur le trône de Portugal ; Fernando régna à ce titre dans *Naples* , avoit reçu l'investiture du pape , au préjudice des héritiers de la maison d'Anjou qui réclamoient leurs droits ; mais il n'étoit aimé ni du pape son suzerain , ni de ses sujets. Il mourut en 1494 , laissant une famille infortunée , à qui Charles VIII ravit le

trône sans pouvoir le garder, & qu'il persécuta pour son propre malheur.

La destinée des François, qui étoit de conquérir *Naples* dans le xv. siècle, étoit aussi d'en être chassés. Consalve de Cordoue, qui mérita si bien le titre de grand capitaine, & non de vertueux, trompa d'abord les troupes de Louis XII, & ensuite les vainquit. Louis XII perdit sa part du royaume de *Naples* sans retour. Nous avons une bonne histoire de toutes ces révolutions par Giannone, traduite en françois, en quatre volumes in-4°.

Ce royaume passa au roi d'Espagne Philippe V en 1700, & tomba, en 1705, entre les mains de l'archiduc Charles, depuis empereur, sous le nom de *Charles VI*. Il fut donné par le traité de Vienne en 1736, à l'infant dom Carlos qui le possède aujourd'hui conjointement avec le royaume d'Espagne.

Ce royaume est un fief de l'église, dont le possesseur rend tous les ans au pape le tribut d'une bourse de sept mille écus d'or & d'une haquenée blanche. C'est-là un témoignage encore subsistant de ce droit que les pontifes de Rome furent prendre autrefois avec tant d'art, de créer & de donner des royaumes. (D. J.)

NAPLES, golfe de, Géog., le golfe, ou la baie de *Naples*, est une des plus agréables qu'on puisse voir; elle est presque ronde, d'environ trente milles de diamètre. Les côtés sont couverts de forêts & de montagnes. Le haut promontoire de Surrentum sépare cette baie de Salerne. Entre l'extrémité de ce promontoire & l'isle de Caprée, la mer se fait jour par un détroit large d'environ trois milles. Cette isle est comme un vaste mole fait pour rompre la violence des vagues qui entrent dans le golfe. Elle est en long, presque dans une ligne parallèle à *Naples*. La hauteur excessive de ses rochers sert d'abri contre une grande partie des vents & des ondes. La baie de *Naples* est appelée le *Crater* par les anciens géographes, probablement à cause de sa ressemblance à une boule à moitié pleine de liqueur.

Virgile qui composoit à *Naples* une partie de son *Enéide*, a pris sans doute de cette baie le plan de ce beau havre, dont il donne la description dans son premier livre, car le port Lybien n'est que la baie de *Naples* en petit.

Est in secessu longo locus, insula portum

Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto,

Frangitur, inque sinus scindit sese unda reductos:

Hinc atque hinc vastæ rupes gemini- que minantur

In calum scopuli, quorum sub vertice late,

Æquora tuta silent, tum sylvis scena coruscis,

Desuper, horrendique antrum nemus imminet umbræ, &c.

Ænéid. l. I, v. 163.

“ On voit dans l'éloignement une baie assez profonde, & à son entrée une isle qui met les vaisseaux à l'abri des vents, & forme un port naturel. Les flots de la mer se brisent contre le rivage; à droite & à gauche sont de vastes rochers, dont deux semblent toucher le ciel, tandis qu'ils entretiennent le calme dans le port; de l'autre côté s'élève une épaisse forêt en forme d'amphithéâtre: c'est dans cette rade que les vaisseaux n'ont besoin ni d'ancres, ni de cables pour se garantir de la fureur des aquilons. “

Ce golfe étoit nommé par les Grecs *Κεάτης*, un vase, un bassin, à cause de sa forme. Cicéron l'appelle *delicatus*, parce que Baye, l'endroit le plus délicieux de toute l'Italie, étoit située sur ce golfe; les grands de Rome, & Cicéron en particulier, y avoient deux maisons de plaisance. (D. J.)

NAPLES, gros de, Soieries. Voy. l'art. GROS DE TOURS.

NAPLOUSE, Géog., ancienne ville de la Palestine, dans une vallée fertile en oliviers. Elle est à 10 lieues N. de Jérusalem: c'est la même que Sichem ou Pichari de l'écriture. Cette ville a eu le nom de *Flava cesarea*, que lui donna l'empereur Flavien-Domitien; on en a des médailles avec des inscriptions abrégées. *Flavia neapolis syria palestina*; enfin elle fut simplement nommée *Neapolis*, d'où vient que les Arabes l'appellent *Naplos*. Elle est sans murailles, sans portes, au fond d'une vallée entre deux montagnes. On y trouve encore quelques juifs samaritains. Voy. Thevenot & le pere Nau, voyage de la Terre-sainte. Long. 56, 40; lat. 31, 45.

NAPOLI, Géog., ville de Grèce dans

l'ancienne Argie, qui est aujourd'hui la Saccania ou la Romanie mineure, riche contrée de la Morée. De toutes les villes de l'ancienne Argie, *Napoli* est, pour ainsi dire, la seule qui ait conservé jusqu'à présent les restes de sa première splendeur. Les anciens l'appelloient *Anaplia*, & Ptolomée I. III, c. xvj, la nomme *Nauplia navale*. Cette ville fut bâtie par Nauplio, fils de Neptune & d'Amimone, dans l'endroit le plus reculé du golfe, appelé communément le golfe de *Napoli*, & par Ptolomée *Argolicus sinus*, sur le haut d'un petit promontoire qui se sépare en deux pointes. Son port est très-bon. Elle est habitée par des Turcs, des Grecs & des Juifs : ces derniers, à ce que prétend la Guilletiere, ont inventé l'art de lire dans la main sans aucun secours de la chiromancie. Quand deux hommes veulent faire quelque complot secret devant le monde, de tromper les témoins, ils tiennent tous deux les mains couchées sur l'estomac, ensuite feignant de faire un geste d'étonnement ou de joie, selon la nature des affaires & le sujet de la conversation, ils lèvent le bras, & se montrent plus ou moins de doigts ouverts, de la manière qu'ils ont concerté : c'est ainsi qu'ils expliquent leurs pensées en assurance.

Napoli a un petit château & un archevêque grec. Elle a passé sous la domination de différens princes. Elle fut prise en 1205 par les Vénitiens. En 1539, la république l'abandonna au grand seigneur pour acheter la paix. Elle la reprit en 1686, mais *Napoli* retourna aux Turcs en 1715.

Elle est située à 19 lieues N. E. de Misitra, 21 S. O. d'Athènes. Long. 40, 59; lat. 37, 45. (D. J.)

NAPPOULE, *Géog.*, ce nom est commun : 1°. à un golfe dans la mer Méditerranée sur la côte de France, à l'entrée duquel sont les isles de Sainte-Marguerite & de Saint-Honorat; 2°. au cap entre lequel est le golfe; 3°. au village qui est sur la côte occidentale du même golfe. Quelques-uns ont cru que le village, nommé la *Napoule*, étoit l'ancienne Athénopolis.

NAPPE, *Littérat.*, les latinistes se sont fort tourmentés sur le nom latin de *nappe*; les uns disent *mappa*, d'autres *mantile*. Il est vrai que quand ces deux

mots sont ensemble, le premier signifie une *nappe*, & le second une *serviette*; mais quand on les a employés séparément, on leur a donné indifféremment l'une & l'autre signification. *Mappa* signifie en général tout le linge de table que devoit fournir le maître du repas, c'est-à-dire, les *nappes* qui couvroient les tables, & quelquefois les lits & les serviettes dont on se servoit pour s'essuyer les mains avant que de se mettre à table; car pour ce qui est des serviettes que les convives avoient devant eux pendant le repas, l'usage étoit que chacun les apportât de chez soi, comme il paroît par deux épigrammes, dont l'une est de Catulle & l'autre de Martial. (D. J.)

NAPPE, *Vénér.*, c'est la peau des bêtes fauves, & principalement celle du cerf qu'on étend quand on veut donner la curée aux chiens.

Nappe se dit de la partie la plus déliée d'un filet.

La *nappe* dans un tramail est la toile du milieu qui a de petites mailles de fil délié qui entre dans les grandes mailles, & qui sert à y engager le gibier qui donne dedans.

On appelle *nappes* les filets à prendre des alouettes au miroir, les ortolans & les canards sauvages dans l'eau; ce sont deux longues paires de filets quarrés, & à peu près égaux; on les tend bien roides avec des piquets, en laissant entre les *nappes* autant d'espace qu'elles en peuvent couvrir en se refermant comme les deux battans d'une porte, ce qui se fait par le moyen de deux cordes attachées au bout des battans qui viennent se réunir en une, & sont tirées par un homme caché qui ferme les *nappes* quand il voit les oiseaux à portée d'y être enveloppés.

Les mailles des *nappes* aux ortolans ne doivent avoir que trois quarts de ponce, celles des alouettes un ponce, & celles des canards trois ponces; le filet doit avoir douze toises de long; les *nappes* pour les alouettes & les ortolans ne passent guère neuf toises de longueur.

NAPPE-D'EAU, f. f., *Arch. hydr.*, espèce de cascade dont l'eau tombe en forme de *nappe* mince sur une ligne droite (telle est celle qui est à la tête de l'allée d'eau à Versailles) ou sur une ligne circulaire, comme le bord d'un bassin rond. Les plus belles *nappes* sont celles qui sont les

les plus garnies, mais elles ne doivent pas tomber d'une grande hauteur, parce qu'elles se déchirent. Pour éviter ce déchirement, on ne doit donner aux grandes nappes que deux pouces d'eau par chaque pié courant, & un pouce aux petites nappes des buffets & pyramides. Lorsqu'on n'a pas assez d'eau pour suivre ces proportions, on déchire la nappe, ce qui se fait en pratiquant sur les bords de la coquille ou de la coupe des ressauts de pierre ou de plomb, de manière que l'eau ne tombe que par lames; & ces lames d'eau n'ont guere moins d'agrément qu'une belle nappe, quand elles sont bien ménagées. (D. J.)

NAPPE DE BOUCHERIE, terme de Boucherie, ce qu'on appelle nappe de Boucherie est un morceau de toile blanche de deux ou trois aunes de long au moins, & de trois quarts de large, que les bouchers attachent à la tringle, où ils suspendent avec des alonges les pieces de viande à mesure qu'ils la dépecent.

NAR, Géog. anc., riviere de l'Umbrie, elle coule entre l'Umbrie & le pays des Sabins, & se décharge dans le Tibre. Le mot de *nar* dans la langue des Sabins signifioit du soufre; c'est pourquoi Virgile dit *sulphurea nar albus aqua*, des eaux blanches & sulphureuses du *Nar*. Tacite, *Annal. l. I. c. lxxix*, dit que le lac Velinus (aujourd'hui Lago di pié di Luco) y décharge ses eaux. Le *Nar* donna son nom, suivant Tite-Live, *l. X. c. x*, à une colonie que les Romains envoyèrent dans l'Umbrie. Cette riviere, selon Léandre, s'appelle aujourd'hui la *Négra*; d'autres disent la *Néra*.

NARA, Géog., ville du Japon dans l'isle de Nippon, à 10 lieues du nord de Méaco. Long. 150. 50. lat. 36. 10. (D. J.)

NARAGGARITANUS, Géog. anc., siége épiscopal d'Afrique, dans la province proconsulaire. Dans une lettre synodale des évêques de cette province au concile de Latran, on lit entre les souscriptions, *Benenatus episcop. ecclesie Naraggaritane*. C'est la bonne orthographe, par Ptolomée, *lib. IV. chap. iij.* nomme la ville *Naraggara*. Tite-Live, *lib. XXX. chap. xxix.* l'appelle *Nadagara*. Antonin la met entre Tageste & *Sica veneria*, à vingt-cinq mille pas de la premiere, & à trente deux mille de la seconde.

NARANGIA, Géog., ville d'Afrique.

Tome XXII. Part. II.

au royaume de Fez, dans la province de Haban, à 3 milles d'Esagen près du fleuve Ligus.

NARBASI, Géog. anc., nation qui selon Ptolomée, *lib. II. chap. vj.* se trouve entre les peuples de l'Espagne Taragonoise. Il donne à cette nation une ville appelée *Forum Narbasorum*. Ses interpretes la prennent pour Aruas, entre Léon & Oviédo.

NARBATENE, Géog., canton de la Palestine, auquel la ville de Nabata qui en étoit la capitale, donnoit le nom. Ce canton, selon Joseph, *de bello, lib. II. c. xxij.* étoit voisin de Césarée de Palestine.

NARBO MARTIUS, Géog. anc., fleuve de la Gaule selon Polybe, *lib. III. chap. xxxvij.* qui par ce mot, paroît avoir entendu la riviere de Narbonne, c'est-à-dire, l'*Atax*, aujourd'hui l'Aude, à l'embouchure de laquelle Strabon dit que Narbonne est située.

NARBONNE, Géog. anc. & mod., en latin *Narbo*; ville de France dans le bas Languedoc, avec un archevêché dont celui qui en est revêtu, se dit primat, & préside aux états de Languedoc. *Narbonne* est à 12 lieues N. E. de Perpignan, 17 S. O. de Montpellier, 45 S. O. de Toulouse, & 160 S. E. de Paris. Long. selon Cassini, 20. 32. 30. lat. 43. 11.

Mais cette ville mérite que nous entrions dans de plus grands détails. Elle est située sur un canal tiré de la riviere d'Aude, qu'on appelle en latin *Atax*; elle est à 3 lieues de la mer près du lac nommé par Plin & par Méla *Rubensis* ou *Rubrensis*, & en françois l'étang de la Rubine. Il formoit autrefois un port dans lequel les vaisseaux abordoient, ce qui procuroit aux états de Narbonne le moyen de faire un grand commerce dans toutes les provinces qui sont sur la mer Méditerranée jusqu'en Egypte; mais il y a long-temps que ce port a été bouché, la mer s'étant retirée de ses côtes où les navires ne peuvent plus aborder à cause des bas fonds.

Narbonne a donné son nom à la province ou Gaule-narbonnoise dont elle étoit la capitale, & à cette partie de la mer Méditerranée qui mouilloit les côtes de la province narbonnoise, & que Strabon appelloit *mare Narbonense*. Cette ville étoit la plus ancienne colonie des

M

Romains dans la Gaule transalpine. Elle fut fondée l'an de Rome 636, sous le consulat de Porcius & de Martius, par le orateur Licinius Crassus, qui avoit été chargé de la conduite de la colonie.

Il donna à Narbonne, en latin *Narbo*, le surnom de *Martius* & de *decumanorum colonia* à cause qu'il y établit des soldats vétérans de la dixième légion surnommée *Martia*. Narbonne fut pendant quelque temps un boulevard de l'empire romain contre les nations voisines qui n'étoient pas encore soumises; c'est Cicéron qui nous l'apprend dans son oraison pour Fonteius. Pomponius Méla qui vivoit sous l'empereur Claude, parle de cette ville comme d'une colonie qui l'emportoit sur les autres; voici les termes: *Sub ante stat omnes Atacinorum Decumanorumque colonia unde olim his terris auxilium fuit, nunc & nomen & decus est Martius Narbo*. On voit par-là que Narbonne s'appelloit non-seulement *decumanorum*, mais *Atacinorum colonia*, à cause de la rivière *Atax* ou *Atude*, sur laquelle cette ville avoit été bâtie. On nommoit en conséquence les habitans *Attacini*.

Narbonne après les premiers Césars, fut obligée de céder la primatie à Vienne sur le Rhône, à qui les Romains avoient donné de grandes prérogatives; mais depuis Constantin, Narbonne fut reconnue la métropole de tout le pays qui est entre le Rhône & la Garonne.

Cette ville vint au pouvoir des Visigoths sur la fin du règne de Valentinien III, au milieu du v. siècle & ils l'ont conservée jusqu'à la mort de leur dernier roi Roderic, tué en Espagne par les Sarrasins. Ces derniers conquérans ayant passé les Pyrénées, l'an 721, ils établirent une colonie de mahométans à Narbonne, qui devint leur place d'armes en-deçà des Monts; enfin ils en furent chassés par Charlemagne. Lors du déclin de la race de ce prince, les comtes de Toulouse & de Carcassonne, & même plusieurs vicomtes, eurent part à la seigneurie de Narbonne & de son territoire; mais l'archevêque y dominoit principalement, ce qui dura jusqu'à la fin de l'onzième siècle. On fait la suite de l'histoire de Narbonne. Jeanne d'Albret apporta les droits du vicomté de Narbonne à Antoine de Bourbon, père

d'Henri IV, roi de France, qui réunit à la couronne ses biens patrimoniaux.

Il y avoit autrefois à Narbonne grand nombre de bâtimens antiques, un capitole, un cirque, un amphithéâtre, &c. mais tout cela a été ruiné; & on s'est servi des matériaux pour bâtir les fortifications de cette ville, qui étoit un boulevard de la France, dans le temps que les Espagnols occupoient Perpignan. Cependant Narbonne a encore conservé un plus grand nombre d'inscriptions antiques qu'aucune ville des Gaules, & on y en déterre de temps à autre; mais il n'y reste pas la moindre trace de ses anciens monumens.

Cette ville est située dans un fond environné de montagnes qui la rendent des plus bourbeuses pour peu qu'il y pleuve. Bachanmont & Chapelle l'éprouverent sans doute, lorsqu'ils apostrophèrent ainsi cette ville dans un moment de mauvaise humeur:

Digne objet de notre courroux,
Vieille ville toute de fange,
Qui n'es que ruisseaux & qu'égoûts;
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta louange?

L'archevêché de Narbonne est considérable par son ancienneté, & c'étoit autrefois le seul qu'il y eut dans le Languedoc, par sa primatie, par son droit de présider aux états de la province, & par son revenu qui est d'environ quatre-vingt-dix mille livres. Il a dix suffragans, & son diocèse n'est cependant composé que de cent quarante paroisses. On y compte quatre abbayes d'hommes & deux de filles.

Le Fabius qu'Horace, dans sa I. satire, liv. I, marque au coin des grands parleurs, étoit de Narbonne, & avoit composé des livres sur la philosophie stoïcienne dont il faisoit profession. Le poète qui étoit épicurien, trouvoit apparemment plus de babil que de solidité dans ses discours.

Montanus de Narbonne, vivoit dans les commencemens de la chute de l'éloquence romaine; c'étoit un génie rare, mais peu exact. Ses plaidoyers couloient de la même source que ses déclamations; il gâtoit ses pensées en les tournant de trop de manières. Enfin ses fleurs étoient si fort entassées, qu'elles fatiguoient l'admiration; Tibère cependant craignoit

son éloquence , & le relégua aux isles Baléares.

Carus (M. Aurélius.) élu empereur en 282 , étoit natif de Narbonne. Il est connu par des victoires sur les Sarmates & les Perses , & pour être mort d'un coup de foudre dont il fut frappé à Crésiphonte après seize mois de regne.

Les temps modernes n'offrent à ma mémoire ni orateurs , ni gens de lettres illustres , natifs de Narbonne. Il faut pourtant en excepter Bosquet (François) évêque de Montpellier , mort en 1676 , & un des plus savans prélats de France au xvij. siècle. Nous avons de lui l'abrégé de la jurisprudence de Psellus , qu'il traduisit du grec en latin , avec des notes : *Pselli synopsis legum*, Paris 1632 , in-8°. Nous avons encore du même auteur , l'histoire de l'église gallicane depuis Constantin , avec ce titre : *Ecclesiæ gallicanæ historiæ liber primus*, apud Joann. Camusat , 1633 , in-8°. C'est la première édition ; la seconde est chez le même libraire , en 1636 in-4°. Un passage que M. Bosquet retrancha de cette seconde édition , en la faisant réimprimer , montre que s'il ménageoit les abus , il ne les ignoroit pas. Il montre , dis-je , que cet homme illustre demuroit d'accord , que le faux zèle des moines étoit la première cause des traditions fabuleuses , qui ont couvert d'obscurité l'origine de l'église gallicane. Voici les propres paroles du savant prélat : elles méritent de se trouver en plus d'un livre.

Primos , si verum amamus , hujusmodi zelatos monachos in Galliis habuimus. Illi simplici ac fervida , adeoque minus cauta , & sæpe inconsulta religione perculsi , ad illiciendas hominum mentes , & augustiori sanctorum nomine , ad eorum cultum revocandas ; illustres eorum titulos primum sibi , deinde crudelæ plebi persuasos , proposuerunt. Ex horum officinâ , Martialis Lemovicensis apostolatus , Ursini Bitoricensis discipulatus ; Dionysii Parisiensis arcopagitica , Pauli Narbonensis proconsularis dignitas , amborum apostoli Pauli magisterium , & in aliis ecclesiis similia prodire. Quibus quidem sano judicio & constanti animo , Galli primum episcopi resistere. Ast ubi ecclesiæ gallicanæ parentibus sanctissimis , fidei præconibus , deductis his spoliis , injuriam fieri mentibus ingenuis & probis persuasum est , pau-

latim error communi consensu consurgere , & tandem antiquitate suâ , contra veritatem præscribere.

Je ne fais , dit un habile critique , si ce fut par une politique bien entendue que l'on supprima ces belles paroles dans la seconde édition. Ce retranchement ne fait-il pas voir à tout le monde , le servile ménagement qu'on a pour l'erreur , & la délicatesse excessive , ou plutôt la sensibilité scandaleuse , de ceux qui ont intérêt à maintenir le mensonge ? Après tout , un tel moyen n'est propre qu'à attirer l'attention de tout le monde sur ces paroles. Tel qui les auroit lues sans beaucoup de réflexion apprend à les regarder comme quelque chose de la dernière importance. Enfin , on peut dire de ce passage , ce qu'un historien de Rome a dit de Brutus & de Cassius , dont les images ne parurent point dans une pompe funèbre : *sed præfulgebant Cassius atque Brutus , eo ipso quod effigies eorum non videbantur*. Par cela même qu'on a tâché d'éclipser le passage dont nous parlons , on lui a donné un éclat brillant & durable. (D. J.)

NARBONNE , golfe de , Géog. , en latin *Narbonense mare* ; c'est une partie du golfe de Lion : il commence au port ou cap de Canfranqui , & finit au cap de Cette.

NARBONNE , canal de , Archit. marit. , après qu'on eut fait dans le dernier siècle le grand canal de Languedoc , on trouva praticable l'exécution de celui de Narbonne ; & dès l'an 1684 , la ville de Narbonne obtint la permission de travailler à une communication avec le grand canal. L'ouvrage fut même conduit aux deux tiers ; mais les fonds manquèrent , & les malheurs de la guerre qui survint , firent suspendre l'entreprise. La postérité ne croira pas qu'un corps aussi respectable que les états de Languedoc , se soit opposé à un ouvrage intéressant , & d'autant plus nécessaire , que la communication des deux mers se trouve souvent interrompue sur le grand canal. Si le Languedoc ne connoît pas ses vrais intérêts , ou s'il veut les dissimuler , il paroît injuste qu'une nation entière soit la victime de ses fautes. Celle-ci est de nature à faire penser qu'elle est le fruit d'une surprise , plutôt que d'un conseil dicté par de petits

intérêts particuliers : ce n'est pas que le canal de Narbonne fût seul pour faire jouir la France de tous les avantages que lui offre la communication des deux mers; la durée du grand canal, la facilité de la navigation & l'économie du commerce, gagneront préalablement beaucoup, lorsque le roi rentrera dans cette aliénation de son domaine, ou qu'il la transportera aux états de la province qui y a contribué pour près de moitié. L'achat de la juridiction du canal, est la seule propriété des cessionnaires dans cet ouvrage, & n'est pas un remboursement onéreux. En attendant, il est clair que si le canal de Narbonne n'est pas utile au commerce, les entrepreneurs seuls y perdront; & l'état aura toujours une ville commerçante de plus: s'il est utile, il doit s'achever. L'heureuse constitution des provinces d'états, les rend responsables de tout le bien qui peut exister dans leur intérieur. *Recher. sur les finances, tom. I. (D. J.)*

§ NARBONNOISE, *la, Géogr. anc., Gallia Narbonensis, provincia Romana.* Cette province, ainsi nommée par Auguste, est si ancienne, si illustre & si étendue, qu'elle mérite une description particulière; nous prendrons pour guides, Strabon, Ptolomée, les Itinéraires & sur-tout Plin, qui en marque les principales villes; nous abrégons la savante dissertation de M. Ménard, historien de Nîmes, qui très-instruit du local, étend, éclaircit ce qu'avoit omis

Plin, ou ce qu'il ne fait qu'indiquer par les noms. (a)

“ La Narbonnoise, dit Plin, ne le cède à aucune autre province, soit pour la culture des champs, soit pour le mérite de ses habitans & pour la décence de leurs mœurs, soit pour la grandeur des richesses; en un mot elle doit être plutôt regardée comme l'Italie même, que comme une province. „

En effet, elle comprenoit dix-neuf colonies Romaines; il n'y en avoit pas autant dans les trois autres parties de la Gaule. Jules César avoit fait admettre plusieurs citoyens de la Narbonnoise dans le sénat; Claude se servit de cet exemple pour y faire entrer les Gaulois de la Celtique.

Auguste pendant son séjour à Narbonne, où il étoit allé régler l'administration des Gaules l'an de Rome 727, partagea la Gaule Transalpine en quatre gouvernemens. Avant ce temps, les habitans de la ville de Narbonne s'appelloient *Narbonenses*. La province Narbonnoise comprenoit la Savoie, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, le Roussillon & le comté de Foix, les trois autres gouvernemens furent l'Aquitaine, la Belgique, & cette partie de la Celtique qui prit le nom de *Lyonnoise* de celui de la ville de Lyon, qui en devint la capitale. Le nom de *Bracata* donné à cette partie des Gaules, qui prit, sous Auguste, le nom de *Narbonnoise*, vient de ces hauts-de-chausses que les Gaulois

(a) Avant la division des Gaules par Auguste, les Romains appelloient *provincia romana*, tous les pays de la Gaule qui étoient compris depuis les Pyrénées, ou les frontières d'Espagne, jusqu'à l'Italie, & entre la mer Méditerranée, les Cevennes, le Rhône avant qu'il soit joint à la Saône, & le lac de Geneve. On lui avoit donné le nom de *provincia*, parce qu'elle étoit la première & la seule province des Romains au-delà des Alpes. Lorsqu'Auguste eut fait la division des Gaules, la province romaine fut appelée *Gallia Narbonensis*, *Gaule Narbonnoise*. Plin en donne les bornes, *lib. III, ch. iv*, & remarque qu'elle étoit alors si peuplée de colonies romaines & de villes municipales, qu'il paroît tenté de la regarder plutôt comme l'Italie même, que comme une province dépendante de l'Italie.

Après Auguste, mais avant Constantin, la province de Narbonne fut démembrée, & forma deux autres provinces; savoir la province des Alpes, & la province Viennoise. Enfin dans la suite, la province Narbonnoise fut divisée en première & seconde Narbonnoise; mais elle fut toujours regardée comme appartenante aux Gaules, jusqu'au regne des Goths qui la mirent sous la dépendance de l'Espagne, & elle y demeura jusques près du huitième siècle.

Si vous êtes curieux de connoître la division de la Gaule Narbonnoise, du temps d'Auguste, vous la trouverez détaillée dans le P. Briet. (D. J.)

appelloient *braques*, & que les paysans d'Auvergne ont toujours conservées. Le reste de la Gaule Transalpine portoit le nom de *Comata*, chevelue, & la Cisalpine celui de *Togata*.

La rivière du Var étoit une des limites qui séparoient la Gaule *Narbonnoise* de l'Italie. Cette rivière prend sa source au mont *Cema*, dans les Alpes maritimes : cette montagne porte aussi le nom de *Cémelion*, d'une ancienne ville bâtie au-dessus, dont il ne reste plus que des masures, & qui étoit de la Gaule *Narbonnoise*.

Les Alpes que Pline donne encore pour bornes du côté de l'Italie, sont celles appellées *Maritimes*, *Graïennes* *Cottiennes* & *Pennines*. Les Alpes Maritimes sont aujourd'hui les cols de l'Argentière, de Fenestre, de Tende. Les Cottiennes séparoient les *Taurini* de *Allobroges*, c'est le mont Genevre, le montcenis & le mont Viso, où le Pô prend sa source. Le Graïennes ou Grecques sont le mont *Joux* & le petit Saint-Bernard; elles confinent au pays des anciens *Salassi*, aujourd'hui le val d'Aoste. Enfin les Pennines, dont le mont Pennin, aujourd'hui le grand Saint-Bernard, faisoit partie, avoient au nord les *Seduni*, le Haut-Valais, dont *Sedunum*, Syon, étoit la capitale; & au sud, les *Salassi*, dont la principale ville étoit *Augusta Praetoria*, colonie Romaine, Aoste. Telles étoient les limites de la *Narbonnoise* du côté de l'Italie.

Au nord, les Cevennes & le mont Jura bornoient cette province. Les Cevennes, *Gebenna* ou *Cebenna*, formoient au temps de Pline une chaîne plus longue que ce que nous entendons aujourd'hui sous cette dénomination : elles commençoient aux montagnes de l'Albigéois, & comprenoient celles du Bas-Rouergue, du Bas-Gevaudan & du Bas-Vivarais : le Tarn bornoit alors cette province, ainsi les Cevennes formoient une ligne courbe qui prenoit aux environs de la Garonne, & venoit se terminer au Rhône, un peu au-dessous de l'ancienne ville des Helviens appelée *Alba-Augusta*, vis-à-vis le confluent de l'Isère & du Rhône.

Le mont Jura séparoit les anciens *Sequani* d'avec les Helvétiens : nous l'appellons le mont Jura ou le mont Saint-Claude. Le Rhône formoit dans cette

étendue de pays qui remonte jusqu'à Genève, le reste des limites de la *Narbonnoise*.

C'est par la côte du Roussillon que Pline commence la description de la Gaule *Narbonnoise*, ce qui en fait la côte occidentale. Les *Sardons* ou *Sordons* qui avoient donné leur nom à l'étang *Sordice* & à la rivière *Sordus* qui en sort, occupoient le comté de Roussillon, où l'on trouvoit 1°. *fons Salsuler*, fontaine de Salce, dont les eaux, selon Méla, étoient plus salées que celles de la mer; 2°. *portus Veneris*, le port de Vendre, qui avoisinoit le promontoire *Aphrodisium*, aujourd'hui le cap de Creux, *caput de Crucibus*; Strabon l'appelle le temple de *Vénus Pyrénéenne*; & dit qu'il servoit de borne commune à la *Narbonnoise* & à l'Espagne. Après l'établissement du christianisme, on bâtit sur les ruines de ce temple une église & un monastère appelé S. Pierre de Roses, *S. Petri Rבודensis*, du nom de l'ancienne ville *Rبودa*, qui n'en est pas éloignée.

Les *Consuarani* occupoient l'intérieur du Roussillon; ils s'étendoient depuis les Pyrénées jusqu'à la source de l'Aude, *Atax*; leur pays étoit arrosé par les rivières de la *Tech* & de la *Tet*: c'est où l'on trouve aujourd'hui Villefranche de Conflans & le Valespir.

La ville d'*Illiberis* étoit déjà fameuse du temps d'Annibal, qui y rassembla ses troupes 218 ans avant J. C. Son ancienne grandeur peut faire croire que c'étoit la capitale des *Sardons*: on l'a confondue mal à propos avec Elvire, nommée aussi *Illiberis*, fameuse par le concile tenu en 313, & avec *Cancoliberum* Collioure, qui n'est connue que depuis le VIII^e. siècle. La position de notre *Illiberis* répond à celle d'*Helena*, Elne, bâtie sur ses ruines par Constantin ou par quelqu'un de ses fils en l'honneur d'Hélène, mere de ce prince; elle devint ville épiscopale au V^e. ou VI^e. siècle, son siège fut transféré à Perpignan en 1604 par Clément VIII.

Ruscino, ville très-ancienne, étoit la capitale des *Consuarani*, & donna le nom à toute la contrée de Roussillon. Ce fut à *Ruscino* que les peuples du pays s'assemblerent pour délibérer sur le passage que leur demandoit Annibal. Cette ville devint colonie Romaine; selon Méla & selon Pline, elle jouissoit du droit latin.

La décadence de l'empire en entraîna peu-à-peu la ruine ; elle conservoit encore quelque considération sous Louis-le-Débonnaire : ce prince ordonna que son diplôme de l'an 816, en faveur des Espagnols retirés en France pour se dérober à la tyrannie des Sarrafins, fût déposé dans les archives de cette ville, qui avoit pris dès-lors le nom de *Roscilio*. Elle fut ruinée peu après vers l'an 828, dans la guerre des Sarrafins ; il ne reste plus qu'une tour sur le terrain qu'elle occupoit, appelée *la tour de Rouffillon*. On y trouve souvent des médailles Romaines & d'autres monumens qui font encore reconnoître son ancienne enceinte.

A deux milles de *Ruscino* étoit *Flavium Ebusum*, à laquelle une inscription donne le titre de *municipe* : elle avoit pris le nom de *Flavium* en reconnaissance de quelque bienfait reçu de Vespasien ou de sa famille. Dans le même lieu où étoit *Ebusum*, fut dans la suite bâti Perpignan, déjà connu au XI^e. siècle, car l'évêque d'Elne y consacra une église sous l'invocation de S. Jean-Baptiste en 1023.

Dans le coin de la *Narbonnoise* étoient encore, suivant les Itinéraires, 1^o. un lieu nommé *ad Centuriones* ou *ad Centenarium* ; c'est la petite ville de Ceret, où s'assemblerent en 1660 les commissaires de France & d'Espagne pour régler les limites des deux royaumes.

2^o. *Ad Strabulum*, aujourd'hui le Boulon sur la Tech, à quatre milles de *ad Centuriones*.

3^o. *Ad Vigefimum*, dont on peut fixer la position aux cabanes de Fitou, situées sur l'étang vis-à-vis de Leucate, à vingt milles ou cinq lieues de Narbonne.

Cette ville tire son origine de Q. Martius Rex, sous le consulat duquel, en 636 de Rome, L. Crassus, ce célèbre orateur, y conduisit une colonie. La dénomination de *Decumanorum colonia* vient de la x^e. légion, si fameuse dans les guerres de César. Les vétérans de cette légion furent établis à Narbonne par ce grand capitaine : ainsi de deux colonies envoyées en cette ville, la première étoit du nombre des colonies civiles, formées de citoyens Romains ; la seconde étoit purement militaire.

La fondation de la ville a précédé longtemps l'établissement de la première co-

lonie ; Pythéas de Marseille en fait mention dès le temps de Scipion. Pline dit que les étangs qui bordent la côte font qu'il n'y a pas beaucoup de villes ; les étangs que Méla nomme *stagna Volcarum*, c'est-à-dire, des Volces-Arécomiques, étoient ceux de Taur ou Tau, *stagnum Tauri*, & de Latès, *Lateræ*, château voisin, *castellum Lateræ*.

Sur l'étang de Tau étoit 1^o. *Polygium*, Bourigues, ville ancienne, pauvre, & d'une petite étendue, du temps de Festus Avienus : c'est aujourd'hui un bourg. 2^o. *Mansa Vicus* ou *Mesua*, selon Méla, Mese. 3^o. *Naustalo*, mot corrompu auquel M. Altruc substitue *Magalo*, Maguelone, ville assez considérable au v^e. siècle. On y voit un évêque au vi^e. siècle. Dans le vii^e. Vamba, roi des Visigoths, assiégea & prit cette place : c'étoit un port de mer avantageux aux Visigoths, situés près du *Grau*.

Agatha, Agde-sur-l'Erant, colonie de Marseillois, ville des Volces-Tectosages, devint un port de mer, dont l'accès étoit difficile ; les ambassadeurs que le roi Chilperic avoit envoyés à Tibère, empereur d'Orient, y firent naufrage en 530, à leur retour de Constantinople.

Rhoda, Rhode, bâtie par les Rhodiens, étoit située à l'embouchure du Rhône, d'où le Rhône, dit Pline, le fleuve le plus fertile des Gaules, a pris le nom : MM. de Valois, Rochart & Astruc proposent d'autres étymologies du Rhône ; mais M. Ménard s'en tient à celle de Pline, mieux instruit sans doute de ces origines. Les Rhodiens arrivés, dans le cours de leurs navigations, à l'embouchure d'un grand fleuve qu'ils ne connoissoient pas, y fondèrent une ville de leur nom, & durent donner la même dénomination au fleuve. Voyez ci-après RHÔNE.

Marius, l'an de Rome 652, campant le long de ce fleuve, fit le canal fameux appelé *Fossa Marii ex Rhodano* ; il commençoit près d'un village de Provence, nommé *Castelnau*, entre l'étang de Martegues & la mer ; il reste encore quelques vestiges de ce fossé, comblé depuis longtemps, près du village de *Fos*, dérivé de *Fossa*. Il se terminoit au *Grau* de Passon, *ad Gradum*, où est l'embouchure orientale du Rhône. L'étang de *Mastro-*

mais dont parle Plin, ne peut être que celui de Martegues, que Méla appelle l'étang des Aratiques, parce qu'il étoit proche de la ville capitale de ces peuples, qui est Martegues, ou, selon Bouche, Marignane.

Plus haut, continue Plin, sont les champs pierreux, *campi lapidei*, connus par les combats d'Hercule, & le pays des *Anatiliens*. Ces champs pierreux, qui forment une partie du territoire d'Arles, sont la Crau, plaine de sept lieues de circonférence, remplie de cailloux.

Les *Anatiliens* étoient en Provence à la gauche du Rhône, à l'orient de la Crau : c'est tout ce qu'on peut dire sur leur position.

Les *Desuaves* & les *Cavares* occupoient les premiers le territoire de Tarascon; les seconds, dont la ville capitale étoit Avignon, s'étendoient jusqu'au Dauphiné. Les *Tricolliens* occupoient le territoire de Sisteron, leur capitale étoit *Alarante*. Les Vocontiens avoient pour principales villes Vaison, Die, *Lucas Augusti*, le Luc, *Tricastini*, Saint-Paul-Trois-Châteaux. Les Ségovellaniens ou *Segalauni* avoient, selon Ptolomée, Valence pour capitale, que Plin comprend entre les villes des *Cavares*.

Les Allobroges étoient placés entre l'Isère & le Rhône d'un côté, la lac Léman & une partie des Alpes de l'autre; de sorte qu'ils comprenoient une partie du Dauphiné & de la Savoie, ayant Vienne pour leur métropole.

Sur la côte on trouve Marseille, bâtie par les Grecs Phocéens, alliée des Romains, *Fœderata*. Au levant de Marseille, près de la Ciotat étoit le promontoire *Zao* & le port *Citbariste* : c'est le cap *Sisiat*, ou de *Cerebiech* ou *Circié*.

Les *Camatulliques* sont les peuples du territoire de Toulon jusqu'au golfe de Grimaud, près duquel est le village de *Ramatuelle*. Les *Suelterres* ou *Selteri* occupoient la partie méridionale du diocèse de Fréjus; la petite rivière d'Argence, *Argentens amnis*, arrosoit leur contrée; l'ancienne ville d'*Obbia*, les Oulves, en faisoit partie, ainsi que celles de Draguignan & de Brignoles. Les *Verruciens*, plus au nord, étoient où se trouve *Verignon*. M. Ménard place *Athenopolis* au bourg de la Napoule. *Forum Julii*, Fréjus, doit sa fondation à Jules Cé-

sar, qui y établit les soldats de la VIII^e légion en colonie; Plin lui donne les surnoms de *Pacensis*, qui indique que cette colonie y fut établie à la suite d'une paix, peut-être après celle d'*Actium* & de *Classica*, d'une flotte qu'Auguste y tenoit pour la sûreté de la côte; Strabon appelle cette ville le *havre de César Auguste* : le port ne subsiste plus aujourd'hui, parce que la mer s'en est retirée depuis long-temps.

Les *Oxubiens* confinoient à la côte près de Cannes. Les *Ligatines* paroissent avoir habité la contrée qui forme le territoire de Grasse; les *Suetri* étoient à Castellane sur le Verdon; les *Quariates* & les *Aduunicates* occupoient à-peu-près l'étendue du pays qui dépend des villes de Senez & de Digne.

Nice, fondée par les Marseillois pour opposer un rempart aux Salyens & aux Liguriens, étoit enfermée dans les limites de la *Narbonnoise*. On voit dans l'évêché de cette ville une inscription de C. Memmius Macrinus, quinquevir de Marseille, qualifié préfet Agonotheta, magistrat du prétoire à Nice :

Præfetto Agonotheta,
Episcopo Nicensium

Herculis Portus ou *Herculis Monaci Portus*, à 200 stades d'*Antipolis*, est Monaco : l'épithète de *Monæus* donnée à Hercule, marquoit qu'il étoit établi seul après avoir chassé les habitants du pays, ou qu'il y étoit adoré seul, sans mélange d'aucune autre divinité.

Tropera Augusti, à deux lieues de Nice, est *Torbis* ou *Susc*, *Segusio*, où subsiste l'inscription de Plin toute entière. *Anao Portus*, à dix-sept milles de Nice, est le lieu appelé *Malo*. V. les tomes XII & XIII des *Mémoires de l'acad. des inscript.* éd. in-12 de 1770.

Nous ne disons rien de *Nemauses*, Nîmes; on en parle à l'article de cette ville. Voyez aussi *TOLOSA*.

La description que Plin nous a donnée de la Gaule *Narbonnoise* se termine par l'énumération des colonies romaines & des villes latines.

Arelate, Arles, est appelée *Sextanorum*, du nom des soldats de la VI^e légion; ces vétérans y furent conduits & établis par Claude Tibère Néron, père de l'empereur Tibère, l'an de Rome

708. Quelques anciennes inscriptions d'Arles font mention des *Sextani* : *Divæ Faustinae Sextani Arelat.* César fit construire douze galeries à Arles en trois jours.

Cette ville étoit en réputation pour les manufactures, & on faisoit ces principalement de ses broderies & de ses ouvrages d'or & d'argent de rapport : elle étoit en correspondance de commerce avec Treves & Marseille.

Beterra Septimanorum, Beziers, étoit encore une colonie militaire, formée des soldats de la VII^e légion. On lit dans un fragment d'une ancienne inscription *Julia Biterna*. Elle fut depuis renouvelée sous l'empire de Tibère : avant la dénomination Romaine, cette ville étoit une des plus importantes des Volces-Tectosages ; son heureuse situation en rendoit le séjour agréable ; Pline en vante les vins.

Araustro Secundanorum, Orange, porte le nom de la deuxième légion ; cette colonie fut également fondée par Jules César. On lit sur une pierre du cirque *O. J. S.* c'est-à-dire, *Colonia Juliana Secundanorum* ; elle faisoit partie du pays des *Cavares*. L'arc de triomphe qui étoit autrefois renfermé dans l'enceinte de la ville, se trouve aujourd'hui à cinq cents pas des murs, il est formé de trois arcs ou passages, dont le milieu est le plus grand.

La beauté & l'élégance qui regnent dans toute la sculpture de cet édifice, formeront toujours une preuve bien puissante pour le rapporter à un siècle postérieur à celui de Marius, auquel plusieurs auteurs l'ont attribué. Le célèbre Spon ne fait pas difficulté de dire qu'il n'y avoit point à Rome de monument aussi grand ni aussi superbe ; d'autres rapportent ce monument à Cn. Domitius Anobardus & à R. Fabius Maximus, après leurs victoires sur les Salyens, les Allobroges & les Auvergnats, l'an de Rome 631 ; M. le baron de la Bastie l'attribue à l'empereur Auguste ; le marquis Maffei, au temps d'Adrien, & M. Ménard, à Tibère Néron, lorsque l'an 708 de Rome, il jeta les fondemens de la colonie d'Orange, & qu'il fit élever ce beau monument en mémoire des victoires de César.

Valence est désignée par Pline comme une ville du territoire des *Cavares*, in

agro Chonrum Valentia. Ptolomée appelle Valence la ville des *Segalanni*, qui sont les mêmes que les *Segauvellauni* de Pline.

Vienne étoit la capitale des Allobroges, une des colonies les plus célèbres de la Gaule *Narbonnoise* ; elle jouissoit non-seulement du droit de cité romaine, mais encore de l'éclatante prérogative de pouvoir fournir des sujets au sénat de Rome, ce qui lui fut accordé l'an de Rome 664. On lit dans le discours de l'empereur Claude au sénat, qui se voit encore sur les tables d'airain conservées à Lyon, ces mots : *Ornatissima ecce colonia valentissimaque Viennensium quam longo jam tempore senatores huic curie confert !*

Pline ne parle pas de *Cularo*, ni de *Geneva*, situées dans le pays des Allobroges, la première existoit cependant dès l'an de Rome 710, puisque la lettre de Munatius Plancus à Cicéron est datée *Civaronæ* (il faut lire *Cularonæ*) *ex finibus Allobrogum*. Cette ville étoit sur l'Isère, & séparoit les Allobroges des Vocontiens : elle fut rétablie par l'empereur Gratien, dont le nom lui est resté *Gratianopolis*, aujourd'hui Grenoble. La seconde colonie des Allobroges est *Geneva* ou *Genava*, Geneve, bâtie sur les bords du Rhône, à l'extrémité du lac Léman ; elle séparoit les Allobroges des Helvétiens, comme le marque César. Des inscriptions font connoître qu'elle avoit des duumvirs, des édiles, des sexvirs, &c. . . . ce qui forme le caractère distinctif des colonies. Firmin Abauzit soutient même, après d'anciennes inscriptions, que cette colonie fut peuplée par les soldats de la VI^e légion, d'où elle fut appelée *Geneva sextanorum colonia*.

La première des villes latines & municipales, étoit Aix, capitale des Sallaviens ou Salyens, dont C. Sextius Calvinus défit le roi *Teutomal* en 631. Ce fut alors que pour les contenir, il fonda la colonie d'Aix, à laquelle il donna son nom, *Aque Sextie*, pour désigner les eaux thermales qui se trouvoient en cet endroit, & dont on voit encore les sources. Cette colonie militaire, augmentée par Auguste, est nommée dans les monumens *colonia Julia - Augusta*.

Avignon, située à l'extrémité du pays des *Cavares*, en étoit la capitale ; elle étoit aussi colonie, car on lit sur le re-

vers d'une médaille de Galba, *Col. Avinion.*

Apt est l'ancienne *Apta Julia*, capitale des *Vulgentes*, qui faisoient partie des *Tricorii*. Apt étoit colonie, comme le prouvent les inscriptions; le nom de *Julia* montre qu'elle étoit du nombre des colonies fondées par Jules César.

Alebece Reiorian Appollinarium n'est autre que Riez en Provence; elle a pris le nom du peuple dont elle étoit la capitale: le titre d'*Apollinares*, indique probablement un culte particulier que ces peuples rendoient à Apollon: c'étoit aussi une colonie fondée par Jules César & renouvelée par Auguste; elle est appelée *Col. Jul. Aug. Apollinar. Reior.* dans une inscription de Nîmes, dont M. Ménard a donné l'explication dans l'histoire de cette dernière ville.

Albe étoit la capitale des *Helviens* qui occupoient le Vivarais, séparés par les Cévennes du Velay & du Gévaudan. César nous apprend que les Helviens, quoique compris de son temps dans la province romaine, avoient un prince de leur nation, privilège qui leur avoit sans doute été accordé, lorsqu'ils s'étoient soumis à la république. Strabon les place mal à propos dans l'Aquitaine, ils étoient de la *Narbonnoise*. L'*Alba Helviorum* étoit un bourg d'*Alps*, à deux lieues nord-ouest de Viviers. On y trouve tous les jours, & aux environs, des antiques sans nombre, médailles romaines de toute grandeur & de tous métaux, débris de colonnes, morceaux d'architecture qui démontrent l'identité d'*Alba* & d'*Alps*, sans compter la conformité des deux noms. Ptolomée l'appelle *Albaugusta*; c'étoit donc une colonie d'Auguste: elle est nommée *civitas Athenisium* par les notices les plus anciennes des cités des Gaules. Ayant été détruite vers le commencement du v^e. siècle, Viviers devint capitale du pays; c'est pour cette raison que les notices les plus récentes ajoutent ces mots à sa dénomination *nunc Vivarium* ou *Vivaria*. Cette ville d'Albe étoit célèbre par ses vins: Pline parle d'un plan de vigne appelé *Narbonica*, dont la fleur ne duroit pas plus d'un jour, & qui par conséquent étoit moins exposé aux gelées & aux pluies.

Augusta des Tricastins, est Saint-Paul-trois-Châteaux, située à une lieue & de-

mié du Rhône, dans une plaine entre les limites du Dauphiné, de la Provence, du comté Venaissin; c'étoit une colonie fondée par Auguste, dont elle porte le nom: les restes de ses anciennes murailles annoncent encore une très-grande ville: elle avoit trois portes, dont la dénomination présente des traces d'antiquité: l'une à l'ouest est appelée *la porte de la colonne*, à cause d'un monument érigé en l'honneur d'Auguste: celle à l'est est appelée *la porte des tours*, parce qu'il y avoit en ce lieu trois grandes tours ou châteaux qui avoient donné le nom à tout le pays des *Tricastins*; la troisième au nord porte le nom de *Fau-jou*, *Fanum Jovis* d'un temple de Jupiter. Dans le quartier *Saint-Jean* sont les restes d'un cirque; on y déterre des statues de bronze & de marbre, des pavés en mosaïque, des tombeaux, des urnes, des lampes sépulcrales, des inscriptions, des médailles, des débris d'aqueduc. Au v^e. siècle, les habitants donnerent à cette ville le nom de *Saint-Paul*, en mémoire d'un évêque qui gouverna saintement leur église.

Neomagus est Nions en Dauphiné sur l'Eigue, à l'entrée de la plaine du comté Venaissin; de *Neomagus* on a fait *Neons*, puis *Nions*. Les actes latins du moyen âge l'appellent, *Nyonium*, *Nyontium* & *Castrum de Nionis*. C'est-là où regne le vent *poncias* sujet à des variations réglées. Voyez NIONS.

Anatilia, capitale des *Anatili* qui habitoient au-delà de la *Crau*, entre les embouchures du Rhône & la rive gauche de ce fleuve: ainsi ce ne peut être Saint-Gilles en Languedoc à la droite du Rhône, comme l'écrivent Baudran & la Martinière.

Æria, que M. de Valois place à Venasque, bourg du comté Venaissin; mais comme ce bourg est du pays des *Meminiens*, & que Strabon marque *Æria* parmi les *Cavares*, l'opinion de ce savant n'est pas soutenable. M. Ménard conjecture que cette ville étoit dans l'endroit où est aujourd'hui le château de *Lers*, sur la rive gauche du Rhône, vis-à-vis de Roquemaure & non loin d'Avignon.

Cavaillon, *Cabellio*, étoit une colonie, & une des villes les plus considérables des *Cavares*. On a plusieurs mé-

dailles du triumvir Lepidus frappées dans cette ville.

Carcassonne, *Carcasum*, étoit de la dépendance des Volces-Tectosages : elle fournit à César des troupes pendant la guerre des Gaules : cependant l'itinéraire de Bordeaux composé vers l'an 333, ne la qualifie que de simple château, *castellum Carcassone*.

Cessero, ancienne ville, bâtie sur l'Erau, d'où elle fut appelée *Aurara*, du nom latin *Auraris* que porte cette rivière. Au IV^e. siècle elle prit le nom de *Saint-Tibere*, martyr sous Dioclétien.

Carpentras, *Carpentora*, capitale des *Merniens*, sur l'Anzon, *Ausonius* : on a trouvé près d'Orange une inscription qui donne à cette ville le nom de *colonia Julia*.

M. Col. Jul. Mem. Heredes ex testamento, c'est-à-dire, *colonia Julia Meminorum* : cette colonie fut conduite par Claude Tibere, l'an de Rome 708 ; c'est pourquoi Ptolomée l'appelle *Forum Neronis*.

Forum Vesonii, que les uns placent à Chambery, les autres à Dragnignan, ou au Canet, ou au Luc, est désigné par MM. Ménard & d'Anville à *Gonfaron*.

Glanum Livii est au-dessus de Saint-Remi, où il reste deux monumens d'architecture qui appartiennent aux meilleurs temps. Voyez SAINT-REMI en Provence.

Luteva ou *Loteva*, Lodeve, ville des *Lutevani*, où étoit aussi un lieu nommé *Forum Neronis*, marché établi par Claude Tibere Néron.

Nîmes, *Nemausus Arecomicorum*, étoit, du temps même d'Auguste, une ville considérable & une colonie distinguée ; la maison carrée fut consacrée en l'honneur de Caius & de Lucius Césars, enfans adoptifs d'Auguste, princes de la jeunesse, l'an de Rome 754. Voyez ci-après NÎMES.

Piscenæ est Pézenas sur la Peine, à trois lieues d'Agde, & non *Pézenes*, village à trois lieues de Pézenas, comme l'a cru M. Astruc.

Les *Sanagenses* avoient pour capitale *Sanicium*, Senez.

Les *Toulousains Tectosages*, situés entre Narbonne & la Garonne, avoient Toulouse pour capitale : cette ville ayant passé au pouvoir des Romains pen-

dant la guerre des Cimbres, sous le consulat de Cépion, devint colonie : elle étoit déjà bâtie, selon Justin, au temps de l'irruption des Tectosages dans la Grèce, qu'on peut fixer à l'an de Rome 475. M. Leibnitz a mal à propos prétendu que les Tectosages de Brennus étoient non pas des Gaulois, mais des Germains. Voyez TOLOSA.

Elusio où demenoit Sulpice Severe, qui étoit une *mansio* à 30 milles de Toulouse, sur la route de cette ville à Carcassonne, est placée par M. Astruc au village de la Bastide d'Anjou, par M. de Valois à Lux, & par Baillet à Alfonne, qui se trouve à douze lieues de Toulouse, ce qui feroit quarante-huit milles.

Les *Tarasconienses* se reconnoissent à Tarascon : la cité des *Vocontiens* est Vaison & le Diois. Une pierre conservée à Vaison, prouve que les anciens habitans avoient déifié leur ville ; on y lit *Marti & Vasioni Tacitus*. Voyez VASSO.

Les *Avantici* qu'Hermolaus Barbanus fixe à Avenches en Suisse, doivent être placés à l'endroit où est aujourd'hui le lieu d'Avançon, entre Gap & Embrun.

Digne, étoit une des villes des *Bodionitici* : avant que Galba eût joint les deux peuples à la *Narbonnoise*, ils faisoient partie des *Liguriens* placés dans les Alpes, entre les Cisalpins & les Transalpins, dont le pays, après qu'Auguste les eut vaincus, fut réduit en province sous le nom d'*Alpes maritimes*.

La longueur de la *Narbonnoise* que Pline, d'après Agrippa, porte à 270 mille pas, avoit environ 68 lieues ; & la largeur que cet écrivain fixe à 258 mille pas, environ 60 grandes lieues, à trois mille vingt-deux toises du châtelet de Paris, ce qui fait quatre milles romains par chaque lieue.

Terminons ce grand article, par remarquer avec Strabon, que Narbonne étoit le lieu du plus grand trafic de tout le pays. L'étain d'Angleterre se voituloit sur des chevaux, au travers des Gaules, à Marseille & à Narbonne. Aufone assure que les marchands d'Orient, d'Afrique, d'Espagne & de Sicile abordoient au port de Narbonne ; mais le cours de la rivière d'Aude qui la traverse, & la disposition de la mer étant changés, elle s'est trouvée privée de son port & de son commerce. La même chose est

arrivée à *Aigues - Mortes*, port autrefois considérable, maintenant à trois lieues de la mer, par les sables que le Rhône y a amassés. (C)

NARCEA, *Mytholog.*, surnom de Minerve, tiré d'un temple qui lui fut bâti en Elide par Narcée, fils de Bacchus & de la nymphe Physcoa.

NARCISSE, *narcissus*, f. m. *Hist. nat. Botan.*, genre de plante à fleur liliacée, monopétale, campaniforme, & divisée en six parties qui entourent le milieu de la fleur en forme de couronne. Le calice qui est ordinairement enveloppé d'une gaine membraneuse, devient dans la suite un fruit oblong ou arrondi, qui a trois pointes, & qui s'ouvre en trois parties. Ce fruit est divisé en trois loges, & renferme des semences arrondies. Tournefort, *institut. rei. herb.* Voyez **PLANTE**. (I)

Le *narcisse* blanc automnal, & celui d'Espagne à fleur jaune, qui a six feuilles rangées en forme d'étoile, sont aussi délicats que le premier. Le petit *narcisse* à fleurs doubles veut une terre plus humide. Le grand *narcisse*, appelé le *nompareil*, celui des Indes à fleur de lys, & de couleur rouge-pâle, exigent une terre meilleure, & d'être mis dans des pots. Tous ces *narcisses* ont un calice qui devient un fruit partagé en trois loges, enfermant des semences un peu rondes qui, outre les bulbes, en multiplient l'espèce. La culture en est ordinaire.

On distingue encore le *narcisse* à longue tige, panaché, chargé de fleurs, & nommé *cou de chameau*, parce que cette plante représente en quelque sorte le cou de cet animal.

Le *narcisse* aime mieux être élevé de cayeux que de graine; il fleurit dans le printemps. (K)

NARCISSE, f. f. *Littérat.*, c'étoit, dit Sophocle, la fleur chérie des divinités infernales, à cause du malheur arrivé au jeune *Narcisse*. On offroit aux furies des couronnes & des guirlandes de *narcisse*, parce que, selon le commentateur d'Homère, les furies engourdissoient les scélérats: *ναρκή* signifie *assoupissement*.

NARCISSE PONS, *Géogr. anc.*, en grec *ναρκισσος πονη*; fontaine d'un village nommé Hédonacon, situé aux confins des Therpiens, selon Pausanias, *liv. IX, ch. xxxj.* c'est la fontaine où l'on

prétendoit que *Narcisse* se regarda, & entra en admiration de sa figure. Ovide a décrit élégamment cette fable dans le *III. liv.* de ses *métamorphoses*. C'est une leçon utile pour nous développer les funestes effets de l'amour propre. (D. J.)

NARCISSE, *Myth.*, jeune homme d'une grande beauté, étoit fils du fleuve Céphise & de la nymphe Liriope. Il se miroit sans cesse dans une fontaine, & ne comprenant pas que ce qu'il voyoit n'étoit autre chose que son ombre, devenu amoureux de sa propre personne, sans le savoir, il se laissa consumer d'amour & de desirs sur le bord de cette fontaine. Comme il n'avoit marqué que du mépris pour toutes les femmes qui avoient conçu de la tendresse pour lui, on dit que c'étoit l'amour qui s'étoit vengé de son indifférence, en le rendant amoureux de lui-même. Cette folie l'accompagna, dit la fable, jusques dans les enfers; où il se regarde encore dans les eaux du Styx. Pausanias ajoute au récit de la fable: "c'est un conte qui me paroît peu vraisemblable." Quelle apparence qu'un homme soit assez privé de sens pour être épris de lui-même, comme on l'est d'un autre, & qu'il ne sache pas distinguer l'ombre d'avec le corps? Aussi y a-t-il une autre tradition, moins connue, à la vérité, mais qui a pourtant ses partisans & ses auteurs. On dit que *Narcisse* avoit une sœur jumelle qui lui ressembloit parfaitement; c'étoit même air de visage, même chevelure, souvent même ils s'habilloient l'un comme l'autre, & chassoient ensemble. *Narcisse* devint amoureux de sa sœur, mais il eut le malheur de la perdre. Après cette affliction, livré à la mélancolie, il venoit sur le bord d'une fontaine dont l'eau étoit comme un miroir, où il prenoit plaisir à se contempler, non qu'il ne fût bien que c'étoit son ombre qu'il voyoit, mais en la voyant, il croyoit voir sa sœur, & c'étoit une consolation pour lui. . . . Quant à ces fleurs qu'on appelle *narcisses*, elles sont plus anciennes que cette aventure; car long-temps avant que *Narcisse* le Thespien fût né, la fille de Cérès cueilloit des fleurs dans une prairie lorsqu'elle fut enlevée par Pluton; & ces fleurs qu'elle cueilloit, & dont Pluton se servit pour la tromper, c'étoient,

selon Pamphus, des narcisses & non des violettes. „ Ovide dit que *Narcisse* fut changé en cette fleur qui porte son nom. On dérive ce nom de *ναρκη*, qui signifie *assoupissement*. (+)

NARCISSITE, f. f. *Hist. nat.*, c'est une pierre dont parle Pline, & dont il ne nous apprend rien, sinon que l'on y voit des veines ou taches semblables à des narcisses.

NARCISSO-LEUCOIUM, *Botan.*, genre de plante que nous nommons en François *perce-neige*. Voyez **PERCE-NEIGE**.

NARCOTIQUE, adj. *Méd. thérap.*, *ναρκωτικός* *narcoticus*, *soporiferus*, *obstufaciens*. Ce mot est tiré du grec *ναρκοσις* *sopor*, *stupor*, que l'on trouve fréquemment employé dans Hippocrate, pour signifier la diminution du sentiment & du mouvement, par l'effet de celle de la distribution du fluide nerveux, d'où s'en suit le relâchement des nerfs.

Ainsi, on appelle *narcotiques* les médicamens que l'on emploie pour diminuer le ton des solides trop augmenté par l'influence du cerveau; par conséquent, pour relâcher le système nerveux: en sorte que ces médicamens sont absolument opposés aux stimulans, qui servent à relever, à augmenter le ton de ces mêmes solides.

Le ton est trop augmenté, ou il pèche par excès, lorsqu'il y a trop de sensibilité, ou de contractilité, ou de mouvement dans tout le corps, ou dans quelques-unes de ses parties: le trop de mouvement suit ordinairement le trop de sensibilité.

Tous les secours de l'art que l'on emploie pour faire cesser cet état violent, sont regardés comme relâchans: les anciens distinguoient trois sortes de relâchans; & voici sur quoi ils se fondaient.

Le ton peut être généralement augmenté dans tous les solides du corps humain par des causes internes; ou bien il peut être augmenté seulement dans une partie déterminée, & de-là, par communication, dans toute la machine. Par exemple, supposé qu'une épine soit fichée dans une partie tendineuse; le ton des solides des nerfs de cette partie paroît évidemment augmenté; puisqu'il y survient des mouvemens convulsifs: souvent même les convulsions s'étendent à

tout le corps: dans ces cas-là, par conséquent, le ton est augmenté dans toutes les parties du corps; mais seulement par une suite de l'augmentation du ton dans la partie affectée.

Cela posé, les anciens considéroient les médicamens qui agissoient immédiatement, & diminoient l'éréthisme dans la partie affectée, dont le vice se communiquoit à toutes les autres parties: ils appelloient *anodins*, ceux qui diminoient le ton excessif en diminuant la sensibilité.

Il peut aussi se faire, que ce ton soit diminué en faisant cesser la cause qui l'avoit augmenté: comme lorsque dans la supposition qui a été faite, on parvient à ôter, à tirer l'épine qui étoit fichée dans une partie bien sensible; car ce corps étranger étant emporté, le ton, & par conséquent la sensibilité, diminuent dans cette partie presque sur le champ, & par conséquent dans toutes les autres où ils n'étoient augmentés que conséquemment à la partie affectée.

Les médicamens qui diminuent ainsi le ton, en servant à ôter la cause qui l'avoit trop augmenté, sont ceux que les anciens appelloient *parégoriques*; c'est-à-dire, *consolans*; parce que la cause du mal étant ôtée, les malades se sentent promptement soulagés, & comme consolés d'en être délivrés.

Les anciens considéroient encore une autre sorte de médicamens relâchans, en tant qu'ils concevoient des moyens qui n'opéroient le relâchement qu'en diminuant la faculté de sentir; & l'irritabilité, sans agir immédiatement & spécialement sur la partie affectée; mais en portant leur effet sur tout le système nerveux, sur l'origine même des nerfs: ce sont les médicamens qu'ils appelloient *narcotiques*. Les médicamens qui, en relâchant de cette manière, procurent en même temps le sommeil, sont ceux qu'ils appelloient *hypnotiques*.

Ce qui vient d'être dit n'empêche pas qu'en général, par le mot *anodin*, on n'entende tout médicament qui calme la douleur par le relâchement; mais le même mot pris à la rigueur, signifie un *médicament qui calme la douleur*, en agissant immédiatement & spécialement sur la partie affectée, dont il diminue le ton: & de même on entend en général

par *narcotique*, les médicamens qui font dormir, en agissant sur l'origine des nerfs, sur tout le système nerveux; quoique les médicamens qui produisent cet effet soient appelés proprement *hypnotiques*. Voy. RELACHANT, ANODIN, HYPNOTIQUE, PARÉGORIQUE, CALMANT, SÉDATIF, NERF, SENSIBILITÉ, IRRITABILITÉ, DOULEUR, SOMMEIL.

Comme les anodins proprement dits appartiennent à la matière médicale externe, il ne sera question ici que des médicamens de la troisième classe, c'est-à-dire, des *narcotiques*, qui sont presque tous tirés du pavot & de ses préparations.

Les effets sensibles des *narcotiques* sont généraux ou particuliers: on entend par effets généraux des *narcotiques*, ceux qu'ils produisent le plus constamment. Les effets particuliers sont ceux qu'ils produisent par rapport à certaines circonstances.

Voici l'exposition des effets généraux; quelque temps après qu'on a donné un *narcotique* à une personne qui en a besoin, l'exercice des sens diminue peu-à-peu; elle se sent appesantie: les organes du mouvement se refusent de plus en plus à leurs actions ordinaires; l'assoupissement vient; la chaleur animale augmente; le pouls devient plus élevé, plus plein, plus souple, ou plus mou, sans augmenter cependant en fréquence; la peau paroît moite, & se couvre ensuite de sueur, pendant que toutes les autres sécrétions & excréctions diminuent. Le sommeil est plus ou moins long, plus ou moins profond, suivant l'activité des *narcotiques* & la disposition du sujet. La personne en s'éveillant sent la tête appesantie, se trouve comme engourdie, & se plaint d'une espèce de langueur d'estomac: ce qui arrive toujours, si le remède n'a pas été donné avec une certaine précaution.

Les effets particuliers des *narcotiques* dépendent 1°. de l'idiosyncrasie; 2°. de l'habitude; 3°. de certaines causes particulières.

A l'égard de l'idiosyncrasie, l'expérience fait voir que les *narcotiques*, bien loin de produire les effets ci-devant, procurent, au contraire, des insomnies, des veilles opiniâtres, des agita-

tions d'estomac, des nausées, des vomissemens, des mouvemens convulsifs, des délires maniaques, furieux, dans les tempéramens vifs, bilieux, dans ces personnes dont la tête se prend aisément, comme dans les femmes hystériques.

L'habitude ou la coutume met aussi de grandes différences dans les effets des *narcotiques*; car on observe tous les jours que les personnes qui se sont habituées peu-à-peu aux *narcotiques*, ont besoin quelquefois d'une grande dose d'opium pour faire leurs fonctions dans la veille avec une certaine aisance; autrement ils sont pesans, engourdis pour l'esprit comme pour le corps. C'est ainsi que les Turcs, habitués à l'opium, au lieu de prendre de l'eau-de-vie, comme nos soldats, pour s'animer au combat, prennent, au contraire, une forte dose d'opium; par où l'on voit que les effets particuliers sont bien différens des généraux, tant à cause du tempérament, qu'à cause de la coutume.

Il arrive assez souvent que les excréctions, comme celles de l'urine, de l'expectoration, &c. sont supprimées, à cause du spasme, de l'éréthisme des parties, sur-tout des sphincters: c'est ainsi que les lochies peuvent être supprimées, à cause du spasme, de l'éréthisme dominant, comme cela arrive aux femmes hystériques: en ce cas-là, les *narcotiques*, qui diminuent naturellement les excréctions, étant administrés convenablement, bien loin de diminuer ou de supprimer ces excréctions, les rétablissent en faisant cesser la cause qui occasionnoit cette suppression. Ainsi, il est des causes singulières qui font que les *narcotiques* produisent, en apparence, des effets opposés à ceux qu'ils produisent généralement.

Les *narcotiques* sont indiqués 1°. dans les maladies aiguës, douloureuses: la douleur dépend de la distraction des fibres nerveuses, qui sont en disposition de se rompre, si le tiraillement dure; ainsi une partie affectée de douleur est une partie dont la tension, la sensibilité, le ton sont trop augmentés, par conséquent tout ce qui diminuera la sensibilité, relâchera aussi le ton: les *narcotiques* produisent cet effet, comme il a été dit ci-devant; ils sont donc indiqués dans

les maladies douloureuses : car, s'il y a des douleurs vives, aiguës, c'est principalement alors que les *narcotiques* conviennent : si les douleurs sont sourdes, gravatiques, on ne doit employer ce remède qu'avec beaucoup de circonspection.

2°. Dans les insomnies fatigantes, dans les veilles opiniâtres, qu'elles soient essentielles ou symptomatiques ; elles sont essentielles, lorsqu'elles proviennent d'une trop grande contention, d'un trop grand travail d'esprit, de quelque forte passion de l'ame : elles sont symptomatiques, comme dans la plupart des maladies aiguës, fiévreuses, le sommeil est nécessaire pour rétablir les forces ; ainsi, on doit tâcher de les procurer par les secours de l'art.

3°. Dans les maladies spasmodiques, convulsives ; mais seulement dans celles qui dépendent d'une tension douloureuse, comme il arrive dans une attaque de passion hystérique, ou à l'occasion d'une piqûre, d'une blessure : dans l'épilepsie essentielle, l'usage des *narcotiques* seroit très-dangereux.

4°. Dans les maladies évacuatoires ; lorsqu'elles affoiblissent trop les malades : les *narcotiques* conviennent, en tant qu'ils sont propres, à suspendre & à arrêter les évacuations ; soit que les évacuations soient sérènes, comme dans des cours de ventre sérènes, dans le vomissement de même nature, dans le cholera morbus ; soit qu'elles soient sanguines, comme dans le vomissement de sang, dans la dysenterie, l'hémophthysie produite par un sang âcre, qui a rongé les vaisseaux capillaires des poulmons ; lorsque les malades toussent presque continuellement & expectorent peu : en un mot, dans toutes les maladies évacuatoires qui affoiblissent notablement, excepté cependant le cas de grande sueur ; parce que, comme il a été dit, le *narcotique*, bien loin de diminuer cette excretion, l'augmente ou la procure.

5°. Dans les cas où les excretions naturelles, ou les évacuations périodiques ou critiques sont difficiles, laborieuses, suspendues ou supprimées, à cause de l'éréthisme, de la convulsion de quelque partie, sur-tout de quelque sphincter, comme dans le cas d'une espèce d'ischurie ; d'une entière suppression d'urine,

qui dépend de l'éréthisme du sphincter de la vessie ; dans le cas d'un accouchement difficile & laborieux ; lorsqu'il dépend du spasme de l'uterus ; dans le cas des menstrues, des lochies, du flux hémorrhoidal, supprimés par une cause de cette nature ; dans le cas d'expectoration difficile : lorsqu'elle est occasionnée par l'irritation, l'éréthisme des vésicules pulmonaires, ou des vaisseaux aériens.

En faisant attention aux effets que les *narcotiques* produisent, on sent aisément les cas où ils sont contr'indiqués. On a observé, & l'expérience journalière fait voir que les *narcotiques* relâchent & diminuent le ton, la sensibilité, la contractilité, le mouvement des parties. Ils peuvent donc affoiblir, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas donnés avec toute la précaution requise, laissant des lassitudes, des pesanteurs de tête, & dérangeant souvent l'estomac : souvent aussi en diminuant la sensibilité, ils peuvent produire l'effet, quelquefois nuisible, de passer ou de masquer la maladie & de la rendre méconnoissable au médecin, sur-tout dans les maladies évacuatoires, où les douleurs peuvent disparaître par l'usage de ces remèdes, & par-là on ne pourra plus distinguer les maladies dont les évacuations peuvent être une suite avantageuse, ou fournir des indications essentielles. De-là on peut aisément déduire les cas où les *narcotiques* sont contr'indiqués. En général, puisque les *narcotiques* affoiblissent, il s'ensuit qu'on doit souvent s'en abstenir, ou ne les donner qu'avec beaucoup de précautions dans les cas de foiblesse.

À l'égard des phthysiques, par exemple, il est très-important de calmer la toux, de diminuer autant qu'il est possible, l'agitation des poulmons, pour prévenir de plus grandes irritations, d'où pourroit s'ensuivre des déchirures de vaisseaux plus considérables, un renouvellement d'hémophthysie, qu'il faut empêcher autant qu'on le peut ; d'ailleurs le sommeil rétablit les forces, ou au moins empêche qu'elles ne continuent à s'épuiser. Ces différentes raisons paroissent donc indiquer les *narcotiques* dans le cas dont il s'agit ; aussi les y emploie-t-on beaucoup à Montpellier, & en suivant la pratique des médecins de cette ville, on ne doit cependant le faire qu'avec

beaucoup de circonspection ; car d'abord, quoique le sommeil rétablisse les forces, cela ne paroît bien décidé que par rapport au sommeil naturel, parce que celui qui est procuré par les *narcotiques* est ordinairement agité par des rêves ; & bien que les malades paroissent refaits par le sommeil qu'ils procurent, il arrive souvent qu'ils se plaignent d'être plus foibles, après avoir bien dormi par ce moyen. De plus les *narcotiques* excitent la sueur à laquelle sont disposés la plupart des phthifiques ; ce qui forme une raison de plus pour que les *narcotiques* ne puissent pas servir à rétablir leurs forces ; mais au contraire, pour qu'ils contribuent à les diminuer.

Outre cela les *narcotiques* dérangent l'estomac dans ses fonctions, à quoi l'on doit encore faire beaucoup d'attention, par rapport aux phthifiques, parce que cet effet rend très-difficile l'usage du lait, qui est si nécessaire dans ce cas, & souvent même le rend impraticable.

Mais comme il reste toujours très-certain que les *narcotiques* calment la toux des phthifiques, ce qui est un grand avantage à leur procurer, on doit faire une espèce de comparaison des différens symptômes, & se déterminer pour le parti qui souffre le moins d'inconvéniens. Si la toux n'est pas trop violente, trop fréquente, il faut s'abstenir des *narcotiques*, & n'y avoir recours que lorsque l'irritation devient si considérable, qu'elle surpasse les inconvéniens qui résultent de l'usage des *narcotiques*, attendu que pendant le sommeil les matières s'accumulent dans les voies aériennes, & peuvent occasionner ensuite une plus grande irritation, & quelque nouvelle rupture ou dilatation forcée de vaisseau, qui cause l'hémophthisie.

Quant aux évacuations, il est des cas où les *narcotiques* sont bien indiqués ; mais il en est bien d'autres où ils sont très-fort contr'indiqués, comme il a déjà été dit, & où il faut user de beaucoup de prudence pour ne pas faire de faute à cet égard.

Quoique les évacuations soient très-considérables, & qu'elles soient accompagnées de mouvemens convulsifs, il ne faut pas se presser d'employer les *narcotiques* : par exemple, dans le commencement du cholera morbus, le laudanum

seroit très-préjudiciable ; il pourroit causer des symptômes fâcheux, en faisant cesser trop tôt l'évacuation de la matière morbifique ; en la retenant dans les premières voies, où elle peut produire des météorismes, des irritations inflammatoires, en tant que, comme l'on dit, *le loup se trouve alors renfermé dans la bergerie* : ainsi dans ce cas, il ne faut d'abord que laisser agir la nature, dont les efforts ne tendent qu'à épuiser l'ennemi ; il ne faut que l'aider par les délayans & les adoucissans, qui peuvent faciliter l'évacuation & corriger la qualité irritante des matières. Les *narcotiques* ne doivent être employés que pour faire cesser les impressions douloureuses qui restent après l'évacuation, ou lorsqu'il ne se fait plus que des efforts inutiles.

On doit en user de même à l'égard des superpurgations : les *narcotiques* ne doivent être placés que lorsqu'on a adouci, corrigé l'acrimonie irritante des drogues trop actives qui ont été employées : on a vu quelquefois des effets très-funestes des inflammations gangréneuses, & la mort s'ensuivre de l'administration trop prompte des *narcotiques*, dans ce cas, qui exige le même traitement que l'effet des poisons irritans dans les premières voies dont il faut les délivrer par l'évacuation, & non pas par les remèdes palliatifs.

Il faut être aussi très-circonspect dans l'usage des *narcotiques*, lorsqu'il s'agit de quelque évacuation naturelle trop considérable, comme d'un flux menstruel excessif. Voyez HÉMORRHAGIE. Il est aussi très-important à l'égard des femmes qui peuvent être actuellement dans l'état critique ordinaire, de ne pas se presser d'employer les *narcotiques* pour les cas qui les indiquent, sans avoir pris des informations sur cela, parce que ces remèdes pouvant aisément causer une suppression, leur effet seroit plus nuisible qu'il ne pourroit être utile d'ailleurs : ainsi on doit s'en abstenir dans cette circonstance, à moins qu'il n'y ait des douleurs très-puissantes, ou tout autre symptôme très-dangereux à calmer, alors *urgentiori succurrendum*.

En général on doit s'abstenir de l'usage des *narcotiques* dans les commencemens de toutes les maladies dont le caractère n'est pas encore bien connu, pour

ne pas le masquer davantage, & pour éviter d'embarrasser, de gêner la nature dans les opérations, en ne faisant que pallier ce qu'elle tend à corriger.

Enfin les précautions que l'on doit prendre dans l'usage des *narcotiques*, doivent être déterminées par les cas où ils sont indiqués, comparés avec ceux où ils sont contr'indiqués; il faut aussi avoir égard au tempérament, à l'habitude; interroger les malades sur l'effet qu'ils ont éprouvé de ces remèdes, s'ils en ont déjà usé; sur l'espèce de *narcotique* dont ils ont usé; sur la dose à laquelle ils en ont usé.

Les *narcotiques* que l'on emploie le plus communément dans la pratique de la médecine, sont les pavots & leurs différentes préparations. Voyez pavot, opium, laudanum. *Extrait des leçons sur la matière médicale*, de M. de la Mure, professeur en médecine à Montpellier.

La Pharmacologie rationnelle n'apprend rien jusqu'à présent de bien satisfaisant sur la manière dont les *narcotiques* opèrent leurs effets. On fait mention dans les écoles d'un grand nombre d'opinions à cet égard, tant anciennes que modernes, dont l'exposition doit se trouver aux articles OPIUM, SOMMEIL. Il suffira de dire ici que ce qui paroît de plus vraisemblable à cet égard, c'est qu'il n'y a que les connoissances que l'on a acquises de nos jours sur la propriété inhérente aux fibres du corps animal, qui produit ce qu'on entend par l'*irritabilité* & la *sensibilité*, qui puissent fixer l'idée que l'on peut se faire de l'action des *narcotiques*. Voyez IRRITABILITÉ, SENSIBILITÉ, SOMMEIL, OPIUM.

NARD, f. m., *Botan.*, genre de plante graminée dont voici les caractères distinctifs selon Linnæus. Il n'y a point de calice; la fleur est composée de deux valves qui finissent en épi. Les étamines sont trois filets capillaires. Les anthères & le germe du pistil sont oblongs. Les styles sont au nombre de deux, chevelus, réfléchis, cotonneux. La fleur est ferme, même attachée à la graine. La semence est unique, longue, étroite, pointue aux deux extrémités.

Le *nard* est une plante célèbre chez les anciens qu'il importe de bien décrire pour en avoir une idée claire & complète.

On a donné le nom de *nard* à différen-

tes plantes. Dioscoride fait mention de deux sortes de *nards*, l'un indien, l'autre syriaque, auxquels il ajoute le celtique & le *nard de montagne*, ou *nard sauvage*; enfin il distingue deux espèces de *nard sauvage*, savoir l'*asarum* & le *phu*.

Le *nard indien*, ou *spic nard* des Droguistes, s'appelle chez les Botanistes, *nardus indica*, *spica*, *spica nardi*, & *spica indica*, *νάρδα νάρδος*, Dioscor.

C'est une racine chevelue, ou plutôt un assemblage de petits cheveux entortillés, attachés à la tête de la racine, qui ne sont rien autre chose que les filamens nerveux des feuilles fausses, desséchées, ramassées en un petit paquet, de la grosseur & de la longueur du doigt, de couleur de rouille de fer, ou d'un brun roussâtre, d'un goût amer, âcre, aromatique; d'une odeur agréable, & qui approche de celle du fouchet.

Cette partie filamenteuse de la plante dont on fait usage, n'est ni un épi ni une racine; mais c'est la partie inférieure des tiges, qui est d'abord garnie de plusieurs petites feuilles, lesquelles en se fanant & se desséchant tous les ans, se changent en des filets; de sorte qu'il ne reste que leurs fibres nerveuses qui subsistent.

Le *nard* a cependant mérité le nom d'*épi*, à cause de sa figure; il est attaché à une racine de la grosseur du doigt; laquelle est fibreuse, d'un roux foncé, solide & cassante. Parmi ces filamens, on trouve quelquefois des feuilles encore entières, blanchâtres, & de petites tiges creuses, cannelées; on voit aussi quelquefois sur la même racine, plusieurs petits paquets de fibres chevelues.

Le *nard indien* vient aux Indes orientales, & croît en quantité dans la grande Java, cette isle que les anciens ont connue, & ce qui est remarquable, qui portoit déjà ce nom du temps de Ptolomée. Les habitans font beaucoup d'usage du *nard indien* dans leurs cuisines, pour assaisonner les poissons & les viandes.

Dioscoride distingue trois espèces de *nard indien*, savoir le *vrai indien*, celui de Syrie, celui du Gange. On n'en trouve présentement que deux espèces dans les boutiques, qui ne diffèrent que par la couleur & la longueur des cheveux.

Il le faut choisir récent, avec une longue

longue chevelure , un peu d'odeur du fouchet , & un goût amer.

La plante s'appelle *gramen cyperoïdes* , *aromaticum indicum* , Breyn. 2^o. Prodr. On n'a pas encore la description. Ray avance comme une chose vraisemblable , que la racine pousse des tiges chargées à leurs sommets d'épis ou de panicules , ainsi que le *gramen* ou les plantes qui y ont du rapport. Si l'on en juge par le goût & l'odeur , les vertus du *nard indien* dépendent d'un sel volatil huileux , mêlé avec beaucoup de sel fixe & de terre.

Il passe pour être céphalique , stomachique & néphrétique , pour fortifier l'estomac , aider la digestion , exciter les mois , & lever les obstructions des viscères. On le réduit en poudre très-fine , & on le donne dans du bouillon ou dans quelqu'autre liqueur. On en prescrit la dose depuis demi-drachme jusqu'à deux drachmes en substance , & depuis demi-once en infusion , jusqu'à une once & demie.

Cependant toutes les vertus qu'on lui donne sont exagérées. Celle d'être céphalique ne signifie rien : sa vertu néphrétique n'est pas vraie ; son utilité dans les maladies malignes n'est pas mieux prouvée : l'éloge qu'en fait Riviere pour la guérison de l'hémorrhagie des narines est sans fondement ; mais cette plante , par sa chaleur , son aromate & son amertume , peut être utile dans les cas où il s'agit d'inciser , d'atténuer , d'échauffer , d'exciter la sueur , les règles , ou de fortifier le ton des fibres de l'estomac.

Dans les Indes , suivant le rapport de Bontius , on fait infuser dans du vinaigre le *nard indien* séché , & on y ajoute un peu de sucre. On emploie ce remède contre les obstructions du foie , de la rate & du mésentère , qui sont très-fréquentes. On en applique aussi sur les morsures des bêtes vémineuses.

Les anciens en préparoient des collyres , des essences & des onguens précieux. L'onguent du *nard* se faisoit de *nard* , de jonc odorant , de costus , d'amome , de myrrhe , de baume , d'huile de ben ou de verjus ; on y ajoutoit quelquefois de la feuille indienne. Galien a guéri Marc-Aurele , & jamais il n'a guéri personne qui valût mieux que ce prince , d'une foiblesse d'estomac qui faisoit

difficilement la digestion , en appliquant sur la partie de l'onguent de *nard*. Quel bonheur pour les peuples , s'il eût pu prolonger les jours de cet empereur , corriger son fils corrompu dans ses inclinations , & sa femme diffamée par son incontinence !

Le *nard indien* entre dans un grand nombre de compositions , dont l'usage est intérieur ou extérieur. Il est employé dans la thériaque , le mithridate , l'hiérapicra de Galien , l'hiéra de coloquinte , les trochisques de camphre , les pilules fétides , le syrop de chicorée composé , l'huile de *nard* , l'huile de scorpion de Matthiol , l'onguent martiatum , la poudre aromatique de roses , &c.

Il ne paroît guère douteux que notre *spic-nard* , ne soit le *nard indien* des anciens , quoi qu'en disent Anguillara & quelques autres botanistes. La description de la plante , son lieu natal , ses vertus , tout s'accorde. Garcias nous assure qu'il n'y a point différentes espèces de *nard* dans les Indes & les gens qui ont été depuis sur les lieux nous confirment la même chose. Il ne faut pas inférer du grand prix où le *nard* étoit chez les anciens , comme Pline nous l'apprend , que notre *spic-nard* soit une plante différente. Les Romains recevoient leur *nard* par de longs détours , indirectement , rarement , & l'employoient à des essences , des parfums qui renchérissoient beaucoup le prix de cette plante ; tout cela n'a pas lieu parmi nous.

Les anciens ignoroient quelle est la partie du *nard* qu'il faut regarder comme l'épi , ou le *σπακός*. Galien croyoit que c'étoit la racine ; mais nous savons que ce n'est ni la racine ni l'épi de la plante , & que c'est la partie inférieure de ses tiges. On a donné le nom d'épi aux petites tiges de cette plante , parce qu'elles sont environnées de feuilles capillacées , qui ont quelque ressemblance à des racines.

Le *nard celtique* s'appelle *nardu celtica* , *spica gallica* , *spica romana* , *νάρδος κελτική* & *αλιούγγια* , Dioscor. *Alnardin* *Alsinbal* , Arab.

C'est une racine fibreuse , chevelue , roussâtre , garnie de feuilles ou de petites écailles d'un verd jaunâtre ; d'un goût âcre , un peu amer , aromatique ; d'une odeur forte & un peu désagréable. On

N

doit choisir cette racine récente , fibreuse & odorante.

Elle a été célèbre dès le temps de Dioscoride. On la nomme *celtique*, parce qu'autrefois on la recueilloit dans les montagnes de la partie des Gaules, appelée *celtique*. On en trouve encore aujourd'hui dans les montagnes des Alpes qui séparent l'Allemagne de l'Italie, dans celles de la Ligurie & de Genes.

La plante est appelée *valeriana celtica* par Tournefort, *I. R. H. nardus celtica Dioscoridis*, par C. B. P. *nardus alpina*, par Clusius. Sa racine rampe de tous côtés, & se répand sur la superficie de la terre parmi la mousse : les petits rameaux qu'elle jette sont longs, couchés sur terre, couverts de plusieurs petites feuilles en manière d'écaillés seches ; ils poussent par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes ; ils donnent naissance dans leur partie supérieure à une ou deux petites têtes, chargées de quelques feuilles, étroites d'abord & ensuite plus larges, assez épaisses & succulentes, qui sont vertes en poussant, jaunâtres au commencement de l'automne, & d'un goût un peu amer.

Du milieu de ses feuilles s'élève une petite tige à la hauteur d'environ neuf pouces, & quelquefois plus, assez ferme, noueuse, ayant sur chaque nœud deux petites feuilles opposées : à l'extrémité de l'aisselle des feuilles, naissent de petits pédicules qui portent deux ou trois petites fleurs de couleur pâle, d'une seule pièce, en forme d'entonnoir, découpées en plusieurs quartiers, soutenues chacune sur un calice qui dans la suite devient une petite graine oblongue & aigrettée.

Toute la plante est aromatique, elle imite l'odeur de la racine de la petite valériane. Selon Clusius, elle fleurit au mois d'août, presque sous les neiges sur le sommet des Alpes de Styrie : les feuilles paroissent ensuite lorsque les fleurs commencent à tomber. Les habitans la ramassent sur la fin de l'été & lorsque les feuilles viennent à jaunir ; car alors son odeur est très-agréable.

Le *nard* celtique a les mêmes vertus que le *spica* indien, & convient dans les mêmes maladies. Quelques-uns prétendent, j'ignore sur quelles expériences, qu'on l'emploie plus utilement pour for-

tifier l'estomac & dissiper les vents. Il entre dans la thériaque, le mithridate, l'emplâtre de mélilot, & dans quelques autres onguens échauffans, ainsi que dans les lotions céphaliques.

Le *nard* de montagne se nomme, en Botanique, *nardus montana* ou *nardus montana tuberosa* ; *ὄρεινὸν νάρδεος*, Diosc. *Al-nardin Gebali*, Arab. C'est une racine oblongue, arrondie, & en forme de navet, de la grosseur du petit doigt ; sa tête est portée sur une petite tige rougeâtre, & est garnie de fibres chevelues, brunes ou cendrées, & un peu dures ; son odeur approche de celle du *nard*, & elle est d'un goût âcre & aromatique.

La description que fait Dioscoride du *nard* de montagne, est si défectueuse qu'il est difficile de décider si nous connoissons le vrai *nard* de montagne de cet auteur, ou s'il nous est encore inconnu.

On nous apporte deux racines de plantes sous le nom de *nard* de montagne. La première s'appelle *valeriana maxima*, *pyrenaica*, *cacalia folio*. D. Fagon, *I. R. H.* Cette plante pousse en terre, une racine épaisse, longue, tubéreuse, chevelue, vivace, d'une odeur semblable à celle du *nard* indien, mais plus vive, d'un goût amer. De cette racine s'élève une tige de trois coudées, & même plus haute, cylindrique, lisse, creuse, noueuse, rougeâtre, de l'épaisseur d'un pouce. Ses feuilles sont deux à deux, opposées, lisses, crenelées, semblables aux feuilles du *cacalia*, de la longueur d'un palme, & appuyées sur de longues queues. Au haut de la tige naissent des fleurs purpurines, & des graines qui sont semblables aux fleurs & aux graines de la valériane.

La seconde s'appelle *valeriana alpina minor*. C. B. P. *nardus montana*, *radice olivari*, C. B. P. *nardus montana*, *radice oblonga*, C. B. P. Sa racine tubéreuse, tantôt plus longue, tantôt plus courte, se multiplie chaque année par de nouvelles racines. Elle a beaucoup de fibres menues à sa partie inférieure ; & vers son collet elle donne naissance à des rejetons qui, dans leur partie inférieure, sont chargés de feuilles opposées, d'un verd foncé & luisant, unies, sans dentelures, & ensuite d'autres feuilles découpées, à peu près comme celles de la grande valériane, mais plus petites ; & à mesure que les rejetons grandissent, les

feuilles sont plus découpées. Au sommet des tiges, naissent de gros bouquets de fleurs semblables à celles de la petite valériane; elles sont odorantes, moins cependant que n'est la racine de cette plante. Le *nard* de montagne a les mêmes vertus que le celtique, peut-être plus foibles.

Nous avons dit que les anciens compoisoient avec le *nard* une essence dont l'odeur étoit fort agréable. Les femmes de l'Orient en faisoient un grand usage; le *nard* dont j'étois parfumée, dit l'épouse dans le Cantique des Cantiques, répandoit une odeur exquise. La boîte de la Magdeleine, quand elle oignit les pieds du Sauveur (Marc, ch. xiv. v. 3. Luc, vij. v. 37. Jean, xij. v. 3.) étoit pleine de *nard pistique*, c'est-à-dire, selon la plupart des interpretes de *nard* qui n'étoit point falsifié, du mot grec *πίστις*, *fides*, comme qui diroit du *nard fidele*, sans mélange, ni tromperie.

Les latins ont dit *nardus*, f. & *nardum*, n. Le premier signifie communément la plante, & le second la liqueur, l'essence aromatique, Horace, l. V. ode 13. donne au *nard* l'épithete d'*achæmenio*, c'est-à-dire, de Perse, où Achémene avoit régné :

Nunc & achæmenio

Perfundi nardo juvat:

Ne songeons qu'à nous parfumer des essences des Indes. Les Indiens vendoient le *nard* aux Persans, & ceux-ci aux Syriens chez qui les Romains alloient le chercher. De-là vient que dans un autre endroit Horace l'appelle *assyrium*. Mais après l'année 727 qu'Auguste conquit l'Egypte, les Romains allèrent eux-mêmes aux Indes chercher les aromates & les marchandises du pays, par le moyen de la flotte qui fut établie pour cela dans le golfe arabe. (D. J.)

NARD-SAUVAGE, *Botan.*, *asarum*, *nardus rustica*. Voyez CABARET, *Botan.*

NARDO, *Géog.*, en latin *Neritum*; ville du royaume de Naples, dans la terre d'Otrante, dans une plaine, à 4 milles de la côte du golfe de Tarente, à 9 au N. de Gallipoli, & à 15 S. O. de Leccé, avec titre de duché & un évêché suffragant de Brindes. Elle fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre en 1743. *Long.* 35. 44. *lat.* 40. 18.

NAREA ou **ENAREA**, ou **ENARIA**,

Géog., car M. Ludolf préfère ces deux derniers noms; c'est un des royaumes d'Afrique dans l'Abyssinie, entre le huitième & le neuvième degrés de latitude septentrionale.

NARÉGAM, *Botan. exot.*, espèce de limonier nain qui croît à Ceylan & au Malabar; il a toujours des fleurs & du fruit.

NARENTA, *Géog.*, ville de Dalmatie, dans l'Herzégovine, avec un évêché suffragant de Raguse. Elle est sur le golfe de même nom à 20 lieues N. E. de Raguse, 21 S. E. de Spalatro.

Cette ville fut anciennement nommée *Naro* & *Narona*. Son territoire consiste en une vallée d'environ 30 milles de longueur, que le fleuve *Narenta* inonde & fertilise dans certains mois de l'année. Du temps de Cicéron, *Narenta* étoit une forteresse de conséquence, comme on le voit dans la lettre où Vatinius lui mande la peine qu'il avoit eu à emporter cette place. Elle fut une des villes où les Romains envoyèrent des colonies après la conquête du royaume de l'Illyrie. Dans la suite, elle eut des souverains indépendants des rois des deux Dalmaties. L'évangile n'y fut reçu que dans le onzième siècle. Elle dépend aujourd'hui des Turcs. *Long.* 36. 4. *lat.* 43. 35. (D. J.)

NARENTA, *Géog.*, fleuve de Dalmatie qui se nommoit autrefois *Naro* ou *Naron*. Il baigne la ville de *Narenta*, & se décharge dans le golfe de ce nom par diverses embouchures.

NARENTA, *Géog.*, golfe de la mer de Dalmatie; il est entre les côtes de l'Herzégovine au nord, celles de Raguse à l'orient, celles de Sabioncello au midi, & l'isle de Liefina à l'occident.

NAREW, *Géog.*, rivière de Pologne, qui prend sa source dans le duché de Lithuanie, traverse les palatinats de Poldanie & de Mazovie, & va se jeter dans le Bourg, au dessus de Sêrolzeck.

NARICIUM, *Géogr. anc.*, ou *Narritum* & *Naryse*, ville de Grece, dans le pays des Locriens, surnommés *Epicnemidii*, sur les bords du golfe Maliaque; c'étoit la patrie d'Ajax, fils d'Oïlée, que Pallas frappa de la foudre; après sa mort une partie de ses Locriens vinrent s'établir en Italie auprès du cap *Zephyrium*, & y fonda une ville de *Locri*;

c'est pour rappeler leur origine que Virgile leur donne le nom de *Narycii*.

Il parle ailleurs de la poix que fournissoit cette contrée, *Nariciaque picis lucos*; c'est celle que l'on tiroit de la forêt de pins, de sapins, & autres arbres résineux qui couvrent l'Apennin dans cette extrémité d'Italie. Pline donne le premier rang à cette poix, qu'il appelle *brutia*, comme la forêt qui la produisoit. Les Phéniciens, que le besoin d'une matière si utile attira sur cette côte, l'appellerent *pays du goudron*, & dans leur langue *itaria*, d'où on peut croire, après le savant Bochart, qu'est venu le nom d'Italie. *Æn. l. III, v. 399. Géogr. l. II. Géogr. de Virg. page 186, 438. (C)*

NARIME ou **NARYM**, *Géogr.*, pays de la Tartarie en Sibérie, au nord du fleuve Kéta & au midi de la contrée d'Ositiaki. On n'y connoit qu'une seule ville ou bourgade de même nom, située sur le bord oriental de l'Oby. Ce pays n'est qu'un triste désert.

NARINARI, *Ichthyolog.* Nom brésilien d'un poisson de l'espèce de l'aigle marine, & qui est appelé par les Hollandois *pulstert*.

C'est un poisson plat dont le corps est presque triangulaire, élargi sur les côtés. Sa tête est très-grosse, & creusée d'une raie dans le milieu; son museau est arrondi dans les coins; ce poisson n'a point de dents, mais un os dans la partie inférieure de la gueule, lequel est long de quatre pouces, & large d'un pouce & demi: la partie supérieure du museau est revêtue d'un os semblable; & c'est entre ces deux os qu'il écrase & brise sa proie. L'os de la mâchoire inférieure est composé de dix-sept petites pièces dures, fermes, & jointes ensemble par des cartilages. L'os supérieur est aussi composé de quatorze pièces semblablement liées par des cartilages. Le corps du *narinari* est ordinairement d'un à deux piés de long, & sa queue de quatre piés. Sa chair est délicate, les os de sa gueule & ceux des poissons de son espèce, sont les fossiles que les naturalistes appellent *siliquastra*. (*D. J.*)

§ NARINE, f. f., *Anat.* Les *narines* sont deux cavités très-complicquées, & dont la description est difficile.

Elles sont ouvertes par devant par une ouverture triangulaire, entre la cloison

& les ailes du nez. Par derrière, elles ont dans le pharynx deux ouvertures ovales, perpendiculaires aux deux côtés de la cloison, & qui sont placées au-dessus du voile du palais.

La partie moyenne des *narines* est simple & se continue depuis la lame criblée, jusqu'au plancher des *narines* qui regne au-dessus du palais.

Le plafond des *narines* est formé par la lame criblée, par une partie de l'apophyse antérieure de l'os sphénoïde, par la partie de l'os du front qui-y est attachée, par l'os du nez & par celui du front.

La partie extérieure de la cavité des *narines* est séparée par des éminences osseuses en trois conduits particuliers.

Le plus inférieur & le plus grand est presque horizontal, & descend cependant vers la face & vers le pharynx. C'est par ce conduit qu'on peut dans un homme vivant, pousser un clou jusques tout près de l'occiput, sans endommager les *narines*. Ce conduit est creusé dans le principal os de la mâchoire supérieure & dans celui du palais. Il ressemble à la moitié d'un cylindre creux.

Le conduit du milieu est le plus long de tous. La coquille supérieure du nez en occupe une partie, & la coquille inférieure fait bosse dans son plafond. Il commence par monter en arrière, le reste est horizontal. Le sinus maxillaire s'ouvre dans ce conduit.

Le conduit supérieur est le plus court. Il est formé antérieurement par la partie de l'os ethmoïde, qui renferme les sinus, postérieurement par les sinus sphénoïdiens: deux culs-de-sac, renfermés entre la coquille inférieure descendent en arrière, s'unissent & conduisent au conduit du milieu. Les cellules ethmoïdiennes s'ouvrent dans ce conduit, & avec elles les sinus frontaux. Le sinus sphénoïden s'ouvre dans l'un des culs-de-sac.

La *cloison des narines* a pour base une éminence osseuse, inégalement dentelée, qui s'élève de chaque os maxillaire & de celui du palais. Ces deux éminences ont entr'elles un sillon qui reçoit le côté le plus long, le vomer, dont les deux lames s'y collent ensemble, comme elles s'unissent dans la partie supérieure. Cet os est en général rhomboïde, & composé de deux lames. Son côté postérieur est

fourchu comme un pié de chevre, & descend en avant : la fourchure reçoit l'apophyse épineuse de l'os sphénoïde. Le côté supérieur est court ; il est collé à la ligne inférieure de la partie de la cloison qui descend depuis l'os cribléux. Le côté antérieur se continue avec un cartilage qui descend de l'os ethmoïde & des os du nez. Le vomer est fait de deux lames séparées dans leur milieu.

La *cloison du nez* est donc composée d'une partie osseuse & d'une partie cartilagineuse. Elle est souvent un peu courbe, & partage inégalement les *narines*. Elle est quelquefois percée, sur-tout au vomer, & n'est alors que membraneuse dans la partie où l'os n'est pas fermé.

Nous parlerons dans l'*art. PITUITAIRE* des sinus *muqueux*, qui sont autant d'appendices des *narines* ; & dans l'*article SPONGIEUX*, des coquilles du nez.

Les *narines* sont tapissées par la membrane pituitaire, qui n'a pas été inconnue à Galien. C'est la continuation de la peau qui conserve dans les *narines* & dans la cloison une certaine épaisseur, mais qui dégénère & devient aussi mince que le périoste dans les sinus pituitaires. Elle a son épiderme & de nombreux vaisseaux, dont elle tire sa rougeur.

Elle est naturellement enduite d'une mucosité abondante, qui paroît naître en partie d'une exsudation artérielle, en partie d'un nombre de pores dont la cloison, les conduits des *narines* & une partie des coquilles moyennes du nez sont percées. On ne découvre pas toujours les glandes simples ; je les ai vues cependant, & sur-tout dans la partie postérieure des *narines* la plus voisine du pharynx. Il y a encore dans la cloison un sinus muqueux, analogue à ceux de l'urètre, qui est creusé dans l'épaisseur de la membrane pituitaire, qui va transversalement en avant, & qui s'ouvre par une embouchure fort remarquable ; c'est le conduit excrétoire d'un grand nombre de glandes simples.

Je n'ai pas pu découvrir distinctement les mamelons des *narines*.

Les artères du nez sont des plus nombreuses & des plus considérables, quand on fait attention au peu d'épaisseur de la membrane à laquelle elles se distribuent. Les principaux troncs viennent de l'artère maxillaire interne ; ils passent en-

tre les deux apophyses montantes de l'os du palais, l'antérieure & la postérieure ; leur nombre ordinaire est de deux, la supérieure & l'inférieure : elles varient cependant, & j'en ai vu trois.

La supérieure donne des branches aux sinus sphénoïdiens, aux ethmoïdiens postérieurs, à la partie postérieure de la cloison, à la coquille moyenne & au vomer. Elle a encore d'autres branches qui vont jusqu'à la partie antérieure des *narines*.

L'inférieure descend par une rainure de l'apophyse montante de l'os du palais : elle va à la coquille moyenne, à l'inférieure, elle passe par les sillons de ces deux coquilles, & vient à la partie antérieure des *narines*. Elle fournit des branches au conduit moyen & à l'inférieur ; au sinus maxillaire, à la partie inférieure du sac nasal.

Une autre artère vient du tronc de l'ophthalmique, qui est elle-même une branche de la carotide interne. Elle passe par un canal placé au-dessus d'une cellule antérieure ethmoïdienne. Elle se divise, repasse à la dure-mère d'un côté, descend de l'autre dans la cloison du nez par les trous de la lame criblée, donne d'autres branches aux cellules ethmoïdiennes antérieures, aux moyennes, au sinus frontal, aux sinus orbitaires, aux maxillaires, à la coquille moyenne du nez.

L'*ethmoïdienne postérieure* est plus petite. Elle passe par un canal placé au-dessus d'une cellule ethmoïdienne postérieure, & donne des branches au sinus de ce nom & au sphénoïdien.

Les artères du sinus frontal viennent de la branche frontale, de l'ophthalmique & de la branche nasale, qui donne aussi des branches à la partie antérieure des *narines*.

Le sinus sphénoïdien a une petite artère de la carotide même.

L'infraorbitale donne plusieurs branches au sinus maxillaire, aux cellules ethmoïdiennes, à la partie antérieure des *narines*.

La dentale supérieure postérieure qui sort de l'alvéolaire, donne des branches au sinus maxillaire & aux *narines*. Il en est de même de l'artère palatine descendante, dont les branches partent du canal sphéno-palatin pour aller au sinus

maxillaire, & dont d'autres vont à la partie la plus postérieure des *narines*.

Cette même palatine, rendue au palais osseux, produit une petite branche qui enfle le canal incisif, & remonte au conduit inférieur du nez.

Les artères des *narines*, & sur-tout de leur partie antérieure, ont une facilité singulière de s'ouvrir, de fournir du sang pur en grande quantité, & de se refermer sans se rompre & sans qu'il reste de trace de leur ouverture. Stahl croyoit ces hémorrhagies aussi nécessaires pour le bien-être des adolescents, que le sont les purifications ordinaires pour le sexe. Quelques chevaux perdent aussi du sang par le nez, & sur-tout les chevaux destinés pour la course.

Les veines du nez sont moins connues & moins constantes. La grande veine, compagne de l'artère nasale principale, vient de la veine temporale, qui elle-même se rend dans le tronc profond de la jugulaire, & qui communique avec le plexus veineux, que Santorini appelle *diverticulum*.

La veine ophtalmique donne des veines ethmoïdiennes, semblables aux artères de ce nom. Quelques veines du nez se rendent au sinus de la faux, & une veine du sinus sphénoïdal au sinus de la dure-mère.

Les nerfs des *narines* sont extrêmement nombreux, & également proportionnés à la grande surface de la membrane pituitaire, & au sentiment exquis dont elle est douée.

Dans les animaux, les *narines* sont généralement plus étendues. Ils ont des coquilles beaucoup plus composées & d'une plus grande surface. Leur odorat est plus fin, parce que ce sens seul doit les guider dans le choix des alimens, & qu'ils n'ont rien à espérer de l'instruction, qui est le privilège de l'homme. Aussi leur nerf olfactif est-il le plus considérable de tous : les deux lobes antérieurs du cerveau se prolongent en deux apophyses coniques, placées sur la lame criblée & dont la moëlle est destinée aux *narines*. Cette structure, que Galien a cru être la même dans l'homme, a occasionné bien des erreurs de physiologie, de pathologie, & même de pratique.

Il n'en est pas de même dans l'homme : il a l'odorat moins fin que les animaux,

les *narines* beaucoup moins étendues & l'organe de l'odorat moins composé. Son nerf olfactif est moins gros que l'optique & que plusieurs autres nerfs. Il n'a rien de commun avec la région des ventricules antérieurs du cerveau. Sa principale origine est la plus longue part de la fosse de Sylvius : elle passe par dessous la substance corticale du corps cannelé, & devient un nerf près de la séparation des deux lobes du cerveau.

La seconde racine naît de l'intervalle du corps cannelé & des couches optiques ; il s'y mêle de la substance corticale des lobes antérieurs, & elle forme alternativement des fibres grises entre la substance médullaire.

Une troisième racine la réunit quelquefois avec les deux que j'ai décrites ; elle vient des intervalles des lobes antérieurs du cerveau ; à l'origine de ses grands piliers, un mamelon cortical la recouvre, mais elle n'est pas constante.

Quand ce nerf est réuni, il fait un paquet applati, logé dans un sillon de lobes antérieurs. L'arachnoïde passe sous le nerf & le contient ; la pie-mère descend entre ces paquets médullaires & les enveloppe ; il s'élargit en forme de massue, en arrivant sur la lame criblée : il y trouve des tuyaux formés par la dure-mère, qui mènent aux *narines* ; les paquets médullaires du nerf olfactif descendent dans ces tuyaux, & ces paquets se distribuent sur la convexité de la coquille supérieure du nez & dans la cloison. Ce nerf se distingue par la mollesse, dont il ne se défait jamais.

Le nerf de la cinquième paire donne plusieurs branches à l'organe de l'odorat. La première division principale de cette paire, celle que l'on appelle *nerf ophtalmique*, donne de sa branche inférieure un filet, qui accompagne l'artère ethmoïdienne, qui perce l'orbite par un canal placé au-dessus d'une cellule ethmoïdienne, qui revient dans la cavité du crâne, en redescendant par quelques-uns des trous criblés, & se rend dans la cloison & dans l'os criblé. M. Meckel l'a vu s'unir avec un filet de la première paire.

La seconde branche donne le nerf ptérygoïdien, devenu célèbre par ses liaisons avec le nerf intercostal & le nerf dur. Ce nerf qu'on appelle quelquefois le *nerf de l'idius*, donne avec l'artère nasale

principale, trois branches nasales, qui passent par un ou plusieurs trous formés ou par l'os du palais seul, ou par cet os réuni avec le sphénoïde. Ces branches vont à la partie postérieure de la coquille supérieure, aux cellules ethmoïdiennes postérieures.

D'autres branches du nerf palatin naissant vont aux *narines* depuis le canal sphéno-palatin même. Elles se distribuent à la partie postérieure.

Le nerf infraorbital, qui appartient à la seconde division de la cinquième paire, donne des branches au sinus maxillaire.

Le nerf alvéolaire supérieur donne au même sinus des filets qui communiquent avec le précédent.

Le nerf palatin antérieur donne quelques branches au conduit moyen des *narines*, à la coquille moyenne, & à l'inférieure.

Ces nerfs sont généralement mous, du moins ceux qui sortent du ptérygoïdien. Le nombre & la nudité les rend susceptibles d'un sentiment fort vif, & c'est à ces mêmes nerfs qu'on doit attribuer les violents effets des poudres acres, appliquées à la membrane pituitaire des *narines* & des odeurs empoisonnées. (H. D. G.)

On fait que les *narines* sont deux grandes cavités égales dans lesquelles le nez est partagé par le moyen d'une cloison; elles s'ouvrent en bas pour donner passage à l'air qui y entre dans l'inspiration, se porte aux poumons, & en sort dans l'expiration. Après que ces cavités se sont élargies en montant, elles vont chacune au-dessus du palais, vers la partie postérieure & intérieure de la bouche, où elles se terminent en une ouverture qui fait que la boisson sort quelquefois par les *narines*, & que le tabac, pris par le nez, tombe dans la bouche.

Il faut remarquer que les *narines internes* comprennent tout l'espace qui est entre les *narines* externes & les arrières-*narines*, immédiatement au dessous de la voûte du palais, d'où les cavités s'étendent en haut jusqu'à la lame criblée de l'os ethmoïde, où elles communiquent en devant avec les sinus frontaux, & en arrière avec les sinus sphénoïdaux. Latéralement, ces cavités sont terminées par les

conques, entre lesquelles elles communiquent avec les sinus maxillaires.

Toutes ces choses doivent être observées pour pouvoir comprendre un fait fort singulier, rapporté dans les *Mém. de l'acad. des Sciences*, année 1722; il s'agit d'un tour que faisoit un homme à la foire à Paris. Il s'enfonçoit en apparence un grand clou dans le cerveau par les *narines*; voici comment: il prenoit un clou de l'épaisseur d'une grosse plume, long environ de cinq ponces, & arrondi par la pointe. Il le mettoit avec la main gauche dans une de ses *narines*, & tenant un marteau avec la main droite, il disoit qu'il alloit enfoncer le clou dans la tête, ou comme il s'expliquoit, dans la cervelle. Effectivement il l'enfonçoit presque entier par plusieurs petits coups de marteau; il en faisoit autant avec un autre clou dans l'autre *narine*, ensuite il pendoit un seau plein d'eau par une corde sur les têtes de ces clous, & le portoit ainsi sans aucun autre secours.

Ces deux opérations parurent d'abord surprenantes non-seulement au vulgaire, mais même aux Physiciens anatomistes les plus éclairés. Leur première idée fut de soupçonner quelque artifice, quelque industrie cachée, quelque tour de main; mais M. Winslow, après avoir réfléchi sur la structure, la situation, & la connexion des parties, en trouva l'explication suivante.

Le creux interne de chaque *narine* va tout droit depuis l'ouverture antérieure jusqu'à l'ouverture postérieure, qui est au-dessus de la cloison du palais. Dans tout ce trajet, les parties osseuses ne sont revêtues que de la membrane pituitaire; les cornets inférieurs n'y occupent pas beaucoup d'espace, & laissent facilement passer entr'eux & la cloison des *narines*, le tuyau d'une plume à écrire, que l'on peut sans aucune difficulté glisser directement jusqu'à la partie antérieure de l'os occipital. Ainsi un clou de la même grosseur pour le moins, mais arrondi dans toute sa longueur & sa pointe, ou fort émoussé, peut y glisser sans peine & sans coups de marteau, dont le joueur se servoit pour déguiser son tour d'adresse.

Cette première opération fait comprendre la seconde. Les clous étant introduits jusqu'à l'os occipital, & leurs té-

tes étant près du nez, il est aisé de juger que si on met quelque fardeau sur les têtes de ces clous, ils appuieront en bas sur le bord osseux de l'ouverture antérieure des *narines*, pendant que leurs extrémités ou pointes s'élèvent contre l'allongement de l'os occipital, qui fait comme la voûte du gosier. Les clous représentent ici la première espèce de levier, dont le bras court est du côté du fardeau, & le bras long du côté de la résistance. Si l'on objecte que cela ne se peut faire sans causer une contusion très-considérable aux parties molles qui couvrent ces deux endroits, on peut répondre que l'habitude perpétuelle est propre à rendre avec le temps ces parties comme calleuses & presque insensibles.

Mais la pesanteur du fardeau est une autre difficulté plus grande; car ce sont les os maxillaires qui soutiennent le poids, & leur connexion avec les autres pièces du crâne paroît si légère, qu'elle donne lieu de craindre qu'un tel effort ne les arrache. Cependant il faut considérer; 1°. que souvent ces os se soudent entièrement avec l'âge, & que pour lors il n'y a rien à craindre; 2°. ces deux os unis ensemble sont engrenés par deux bouts avec l'os frontal, ce qui augmente leur force; 3°. ils le sont encore avec l'os sphénoïde, par des entailles qui en empêchent la séparation de haut en bas; 4°. ils sont de plus appuyés en arrière par les apophyses ptérigoidiennes, comme par des arcs-boutans, ce qui leur est d'autant plus avantageux, qu'ils y sont enclavés par le moyen des pièces particulières des os du palais; 5°. le périoste ligamenteux qui tapisse toutes ces jointures, contribue beaucoup à leur fermeté; 6°. enfin ajoutons que les muscles de la mâchoire inférieure y ont bonne part, principalement ceux qu'on appelle *crotophites*. On sait qu'ils sont très-puissans, fortement attachés, non-seulement à une assez grande étendue de la partie latérale de la tête, mais encore aux apophyses coronoides de la mâchoire inférieure: ainsi elles sont assez capables de soulever cette mâchoire contre la supérieure, & par-là de soutenir celle-ci pendant qu'elle porte le seau plein d'eau. (D. J.)

NARINES DES POISSONS, *Ichthyolog.*, les *narines* sont placées dans les poissons d'une manière si variée, & elles ont tant

de différence dans leur nombre, leur figure, leur situation, & leur proportion, qu'elles forment une suite très-essentielle de caractères, pour servir à distinguer les genres & les espèces les unes des autres.

Par rapport au nombre, 1°. quelques poissons n'ont point du tout de *narines*, comme le pétremyzon, genre de poisson qui renferme sous lui les diverses espèces de lamproies; 2°. plusieurs poissons n'ont qu'une *narine* de chaque côté, placée comme celle des oiseaux & des quadrupèdes; 3°. plusieurs ont deux *narines* de chaque côté, comme les carpes, les perches, &c.

Quant à la figure des *narines*, elles sont, 1°. rondes dans quelques poissons; 2°. ovales dans quelques autres; 3°. oblongues dans plusieurs.

Les *narines* des poissons diffèrent aussi beaucoup par rapport à leur situation; 1°. dans quelques-uns elles sont placées très-près du museau, comme dans les *clupeæ* & le congre; 2°. dans plusieurs genres de poissons elles sont placées près des yeux, comme dans le brochet, la perche, & leurs semblables; 3°. elles se trouvent placées dans quelques-uns à moitié distance entre les yeux & la fin du museau, comme dans les anguilles qui vivent dans le sable.

Enfin les *narines* des poissons diffèrent aussi beaucoup en proportion; car dans les poissons qui en ont deux paires, elles sont, 1°. dans quelques-uns placées si près les unes des autres, qu'elles paroissent presque se toucher, comme dans la carpe, 2°. dans d'autres, comme dans le congre, la perche, & plusieurs autres poissons, elles se trouvent au contraire fort éloignées. En un mot, quoique les *narines* soient une partie des poissons, à laquelle on fait en général peu d'attention, il n'en est pas moins vrai qu'on doit les regarder comme d'une grande utilité pour la distinction des espèces. (D. J.)

NARISQUES, *Géog. anc.*, *Narisci*, anciens peuples de la Germanie selon Tacite. Ils sont nommés *Varisti* par Ptolomée, liv. II, ch. xj. & *Naristæ* par Dion, liv. LXXI. Il y a quelque apparence que ces peuples tiroient leur nom de la rivière nommée *Navus*, la Naw,

qui traversoit leur pays , & que les Romains changerent l'*u* en *r*.

Le lieu qu'ils habitoient s'étendoit au midi du Danube , des deux côtés de la Naw , & selon la position que Ptolomée leur donne , ils étoient bornés au nord par les montagnes Hercyniennes , à l'orient par la forêt Hercynienne , au midi par le Danube , & au couchant par les Hermaures : de cette façon leur pays renfermoit le haut palatinat de Bavière , avec le landgraviat de Leuchtenberg. Nous apprenons de Dion , que ces peuples subsistoient encore du temps des Antonins , car il les met au nombre des nations qui conspirèrent contre les Romains. (D. J.)

NARNI, Géog. , on l'appelloit *Nequinum* selon Tite - Live , liv. X. ch. ix. à cause de la difficulté des chemins qui y conduisent ; selon Pline à cause de la férocité de ses habitans , qui aimèrent mieux égorger leurs enfans , que de les livrer par composition à des ennemis qui alloient prendre leur ville ; cette ville de 3000 ames , à 55 milles de Rome & très-ancienne , est au duché de Spolète , dans l'état ecclésiastique , avec un évêché suffragant du pape. L'an de Rome 454 , le consul M. Fulvius Petunius triompha des *Néquinien*s & des Samnites confédérés. Elle résista plus heureusement aux forces d'Annibal dans le temps qu'il ravageoit l'Italie ; mais dans le xvj. siècle , l'armée de Charles V. & des Vénitiens , s'en rendit maître , & y commit des ravages inexprimables ; elle est heureusement ressuscitée de ses cendres : on y voit encore quelques restes d'un pont magnifique , qu'on dit avoir été construit par Auguste , après la défaite des Sicambres ,

& de leurs dépouilles : il étoit bâti de grands quartiers de marbre joints ensemble par des bandes de fer , & scellées en plomb.

Narni est en partie située sur la croupe , & en partie sur la pente d'une montagne escarpée , à 7 lieues S. O. de Spolète , & à 15 N. E. de Rome : la Néra passe au bas de Narni ; sa long. est 30. 15. lat. 42. 32. (D. J.) (a)

Cette petite ville a produit quelques gens de lettres , mais elle doit principalement se vanter d'avoir donné la naissance à l'empereur Nerva. Vieillard vénérable quand il monta sur le trône pour remplacer un monstre odieux , il se fit adorer par sa sagesse , par sa douceur & par ses vertus. Il n'eut pas de plus grande joie que de penser & de dire en lui-même :

*Par-tout en ce moment on me bénit ,
on m'aime ,*

*On ne voit point le peuple à mon nom
s'alarmer ,*

Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ,

*Leur sombre inimitié ne fuit point
mon visage ,*

Je vois par-tout les cœurs voler à mon passage.

Enfin il mit le comble à sa gloire en adoptant Trajan , l'homme le plus propre à honorer la nature humaine : ainsi le premier Antonin adopta Marc-Aurèle. (D. J.)

NARO, Géogr. , Nara , ville de Sicile , dans la vallée de Mazzara , près de la source de la rivière de Naro , à 10 milles au levant de Gergenti. Long. 31. 25. lat. 37. 20.

NARO , Géogr. , rivière de la Sicile ;

(a) Il y a un aqueduc de 15 milles de long , qu'on a percé au travers des montagnes , & qui fournit de l'eau à plusieurs fontaines. On ne voit plus que les restes du pont magnifique bâti par Auguste pour joindre deux collines. On trouve dans des voyageurs que l'arc du milieu a 160 piés : M. de la Lande qui l'a mesuré en 1765 , n'en a reconnu que 85. Martial en parle dans une épigramme à Quintius , liv. VII , 93.

On en a publié à Rome en 1676 une description in-4°. Ce pont est bâti sans ciment , de larges blocs d'une pierre blanche dont est formée la montagne de cette ville : elle ressemble au marbre blanc.

Outre l'empereur Nerva , cette ville a donné naissance à François Carduli , dont la mémoire étoit prodigieuse ; & à Gattamelata , fameux général des Vénitiens , qui remporta pour eux différentes victoires , & à qui l'on a élevé une statue de bronze à Padoue. Les familles Cardoli , Cardoni , Scotti , Mangeni , Vipera , distinguées en Italie , viennent de Narni. (C)

dans la vallée de Mazzara. Elle prend sa source auprès de la ville qui porte son nom, court du côté du midi, & se jette dans la mer d'Afrique, auprès de Vallone di Mole.

NARRAGA, *Géogr. anc.*, fleuve aux environs de la Babylonie, selon Plin., *l. VI. c. xxvj.* C'est le canal ou la branche la plus occidentale de l'Euphrate, & ce canal a été creusé de main d'homme. Ptolomée, *l. V. c. xx.* l'appelle *Maarsares*, & Ammien Marcellin, *l. XXIII.* le nomme *Martias*. (D. J.)

NARRATION, f. f., *Belles-Lettres*, dans l'éloquence & dans l'histoire est un récit ou relation d'un fait ou d'un événement comme il est arrivé, ou comme on le suppose arrivé.

Il y en a de deux sortes, l'une simple & historique, dans laquelle l'auditeur ou le lecteur est supposé entendre ou lire un fait qui lui est transmis de la seconde main : l'autre artificielle & fabuleuse, où l'imagination de l'auditeur échauffée prend part au récit d'une chose, comme si elle se passoit en sa présence.

La *narration*, selon les Rhéteurs, est la seconde partie du discours, c'est-à-dire, celle qui doit suivre immédiatement l'exorde. *V. ORAISON ou DISCOURS.*

Dans l'histoire, la *narration* fait le corps de l'ouvrage ; & si l'on en retranche les réflexions incidentes, les épisodes, les digressions, l'histoire se réduit à une simple *narration*. *V. HISTOIRE.*

Cicéron demande quatre qualités dans la *narration*, savoir, clarté, probabilité, brièveté & agrément.

On rend la *narration* claire, en y observant l'ordre des temps, en sorte qu'il ne résulte nulle confusion dans l'enchaînement des faits, en n'employant que des termes propres & usités, & en racontant l'action sans interruption.

Elle devient probable par le degré de confiance que mérite le narrateur, par la simplicité & la sincérité de son récit, par le soin qu'on a de n'y rien faire entrer de contraire au sens commun ou aux opinions reçues, par le détail précis des circonstances & par leur union, en sorte qu'elles n'impliquent point contradiction, & ne se détruisent point mutuellement.

La brièveté consiste à ne point reprendre les choses de plus haut qu'il n'est né-

cessaire, afin d'éviter le défaut de cet auteur ridicule dont parle Horace, *qui gemino bellum trojanum orditur ab ovo*, & à ne la point charger de circonstances triviales ou de détails inutiles.

Enfin on donne à la *narration* de l'agrément en employant des expressions nombreuses d'un son agréable & doux, en évitant dans leur arrangement les hiatus & les dissonances, en choisissant pour objet de son récit des choses grandes, nouvelles, inattendues, en embellissant sa diction de tropes & de figures, en tenant l'auditeur en suspens sur certaines circonstances intéressantes, & en excitant des mouvemens de tristesse ou de joie, de terreur ou de pitié. *Voyez NOMBRE, CADENCE, FIGURES, PASSIONS, &c.*

C'est principalement la *narration* oratoire qui compose ces ornemens ; car la *narration* historique n'exige qu'une simplicité mâle & majestueuse, qui coûte plus à un écrivain que tous les agrémens du style qu'on peut répandre sur les sujets qui sont du ressort de l'éloquence.

Il ne fera pas inutile d'ajouter ici quelques observations sur les qualités propres à la *narration* oratoire.

1°. Quoiqu'on recommande dans la *narration* la simplicité, on n'en exclut pas toujours le pathétique. Cicéron, par exemple, remue vivement les passions, en décrivant les circonstances du supplice de Gavins, citoyen romain qui fut condamné à être battu de verges, par l'injustice & par la cruauté de Verrès. Rien n'est plus touchant que le récit qu'il fait de la mort des deux Philodamus père & fils, tous deux immolés à la fureur du même Verrès, le père, déplorant le sort de son fils, & le fils gémissant sur le malheur de son père. Il y a donc des causes qui demandent une *narration* touchante & passionnée, comme il en est qui n'exigent qu'une exacte & tranquille exposition du fait. C'est à l'orateur sensé à distinguer ces convenances & à varier son style, selon la différence des matières.

2°. Pour les causes de peu d'importance, comme sont la plupart des causes privées, il faut relever la médiocrité du sujet par une diction simple en apparence, mais pure, élégante, variée. Sans cette parure elles paroissent tristes,

seches, ennuyeuses ; on doit même y jeter quelques pensées ingénieuses, quelques traits vifs, qui piquent la curiosité, & qui soutiennent l'attention.

3°. A l'égard des causes où il s'agit d'un crime ou d'un fait grave, d'un intérêt public, elles admettent des mouvemens plus forts ; on y peut ménager des surprises qui tiennent l'esprit en suspens, y faire entrer des mouvemens de joie, d'admiration, d'étonnement, d'indignation, de crainte & d'espérance, pourvu que l'on se souvienne que ce n'est pas là le lieu de terminer ces grands sentimens, & qu'il suffit de les ébaucher ; car l'exorde & la *narration* ne doivent avoir d'autres fonctions que de préparer l'es-

prit des juges à la preuve & à la peroration. (G)

§ NARRATION, f. f., *Belles-lettres, poésie*. La *narration* est l'exposé des faits, comme la description est l'exposé des choses ; & celle-ci est comprise dans celle-là, toutes les fois que la description des choses contribue à rendre les faits plus vraisemblables, plus intéressans, plus sensibles.

Il n'est point de genre de poésie où la *narration* ne puisse avoir lieu ; mais dans le dramatique elle est accidentelle & passagère, au lieu que dans l'épique elle domine & remplit le fond. (a)

Toutes les regles de la *narration* sont relatives aux convenances & à l'intention du poëte.

(a) NARRATION est un mot dont on fait particulièrement usage en *poésie*, pour signifier l'action ou l'événement principal d'un poëme. V. ACTION ou FABLE.

Le P. le Bossu observe que l'action en poésie est susceptible de deux sortes de *narrations* oratoires, & que ces deux sortes de *narrations* constituent deux especes de grands poëmes.

Les actions dont le récit est sous une forme artificielle ou active constituent les poëmes dramatiques. V. DRAME.

Celles qui sont seulement racontées par le poëte, comme historien, forment les poëmes épiques. V. EPOPEE.

Dans le drame, la *narration* mise en action est le fond unique & total du poëme : dans l'épopée, l'action mise en récit n'en fait qu'une partie, mais à la vérité la partie principale. Elle est précédée par une proposition & une invocation que le même auteur appelle *prélude*, & que d'autres nomment *début*, & elle est fréquemment interrompue par le poëte dans les endroits où il parle en personne, pour demander aux lecteurs & aux dieux de la bienveillance, de l'indulgence, du secours, & dans ceux où il raconte les faits en historien. V. INVOCATION.

La *narration* du poëme épique renferme l'action entière, avec ses épisodes, c'est-à-dire, avec les ornemens dont le poëte l'accompagne. V. EPISODE.

Dans cette partie l'action doit être commencée, continuée & finie, c'est-à-dire, qu'on doit apprendre les causes des événemens qui font la matiere du poëme qu'on y doit proposer, & résoudre les difficultés, développer les caractères & les qualités des personnages, soit humains, soit divins, qui prennent part à l'action ; exposer, & ce qu'ils font, & ce qu'ils disent ; démêler les intérêts, & terminer le tout d'une manière satisfaisante. Tout cela doit être traité en vers nobles, harmonieux, dans un style rempli de sentimens, de comparaisons & d'autres ornemens convenables au sujet en général, & à chacune de ses parties en particulier. V. STYLE.

Les qualités d'une *narration* épique sont, la vraisemblance, l'agrément, la clarté. Elle doit être également noble, vive, énergique, capable d'étonner & de surprendre, conduisant, pour ainsi dire, à chaque pas le lecteur de merveilles en merveilles. V. MERVEILLEUX.

Selon Horace l'utile & l'agréable sont inséparablement nécessaires dans un poëme épique.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Le P. le Bossu prétend que l'utile y est de nécessité absolue, & que l'agréable n'est que de nécessité accessoire, d'autres au contraire veulent qu'on ne s'y propose que l'agrément, & que l'instruction morale n'en fasse pas une partie essentielle. Voyez FABLE, EPIQUE, EPOPEE.

Quel que soit le sujet , le devoir de celui qui raconte , pour remplir l'attente de celui qui l'écoute , est d'instruire & de persuader : ainsi les premières règles de la *narration* sont la clarté & la vraisemblance.

La clarté consiste à exposer les faits d'un style qui ne laisse aucun nuage dans les idées , aucun embarras dans les esprits. Il y a dans les faits des circonstances qui se supposent , & qu'il seroit superflu d'expliquer. Il peut arriver aussi que celui qui raconte ne soit pas instruit de tout, ou qu'il ne veuille pas tout dire ; mais ce qu'il ignore ou veut dissimuler , ne le dispense pas d'être clair dans ce qu'il expose. L'obscurité même qu'il laisse ne doit être que pour les personnages qui sont en scène. Les circonstances des faits , leurs causes , leurs moyens , le spectateur , ou le lecteur veut tout savoir ; & si l'auteur est dispensé de tout éclaircir , le poète ne l'est pas. Il est vrai qu'il a droit de jeter un voile sur l'avenir ; mais s'il est habile , il prend soin que ce voile soit transparent , & qu'il laisse entrevoir ce qui doit arriver , dans un lointain confus & vague , comme on découvre les objets éloignés à la faible lumière des étoiles :

*Sublustrique aliquid dant cernere noctis
in umbrâ.*

C'est un nouvel attrait pour le lecteur , un nouveau charme qui se mêle à l'intérêt qui l'attache & l'attire.

*Haud aliter , longinqua petit qui forte
viator*

*Mania , si positas altis in collibus arces ,
Nunc etiam dubius , oculis videt ; inci-
pit ultro*

*Latior ire viam , placidumque urgere
laborem.*

Vida.

A l'égard du présent & du passé , tout doit être aux yeux du lecteur sans nuage & sans équivoque.

Les éclaircissements sont faciles dans l'épopée , où le poète cède & reprend la parole quand bon lui semble. Dans le dramatique il faut un peu plus d'art pour mettre l'auditeur dans la confidence ; mais ce qu'un acteur ne sait pas , ou ne doit pas dire , quelqu'autre peut le savoir & le révéler ; ce qu'ils n'osent confier à personne , ils se le disent à eux-mêmes ; & comme dans les momens passionnés il est

permis de penser tout haut , le spectateur entend la pensée. C'est donc une négligence inexcusable , que de laisser , dans l'exposition des faits , une obscurité qui nous inquiète & qui nuit à l'illusion.

Si les faits sont trop compliqués , la méthode la plus sage , en travaillant , c'est de les réduire d'abord à leur plus grande simplicité ; & à mesure qu'on aperçoit dans leur exposé quelque embarras à prévenir , quelque nuage à dissiper , on y répand quelques traits de lumière. Le comble de l'art est de faire en sorte que ce qui éclaircit la *narration* soit aussi ce qui la décore : c'étoit le talent de Racine.

Le poète est en droit de suspendre la curiosité ; mais il faut qu'il la satisfasse : cette suspension n'est même permise qu'autant qu'elle est motivée ; & il n'y a qu'un poème folâtre , comme celui de l'Arioniste , où l'on soit reçu à se jouer de l'impatience de ses lecteurs.

L'art de ménager l'attention sans l'épuiser , consiste à rendre intéressant & comme inévitable l'obstacle qui s'oppose à l'éclaircissement , & de paroître soi-même partager l'impatience que l'on cause. On emploie quelquefois un incident nouveau pour suspendre & différer l'éclaircissement ; mais qu'on prenne garde à ne pas laisser voir qu'il est amené tout exprès , & sur-tout à ne pas employer plus d'une fois le même artifice. Le spectateur veut bien qu'on le trompe , mais il ne veut pas s'en appercevoir. La ruse est permise en poésie comme l'étoit le larcin à Lacédémone ; mais on punit les mal-adroits.

Il n'y a que les faits surnaturels dont le poète soit dispensé de rendre raison en les racontant. Œdipe est destiné dès sa naissance à tuer son père & à épouser sa mère ; Calcas demande qu'on immole Iphigénie sur l'autel de Diane ; qu'a fait Œdipe , qu'a fait Iphigénie pour mériter un pareil sort ? Telle est la loi de la destinée , telle est la volonté du ciel : le poète n'a pas autre chose à répondre. Il faut avouer que ces traditions populaires , si choquantes pour la raison , étoient commodes pour la poésie.

Les poètes anciens n'ont pas toujours dédaigné de motiver la volonté des dieux ; & le merveilleux est bien plus

satisfaisant lorsqu'il est fondé, comme dans l'Énéide le ressentiment de Junon contre les Troyens, & la colere d'Apollon contre les Grecs dans l'Iliade. Mais pour motiver la conduite des dieux, il faut une raison plausible : il vaut mieux n'en donner aucune, que d'en alléguer de mauvaises. Dans l'Énéide, par exemple, les vaisseaux d'Énée, au moment qu'on va les brûler, sont changés en nymphes : pourquoi ? parce qu'ils sont faits des bois du mont Ida consacré à Cybele ; mais, comme un critique l'observe, plusieurs de ces vaisseaux n'en ont pas moins péri sur les mers ; & ce qui ne les a pas garantis des eaux, ne devoit pas les garantir des flammes.

Ce que je viens de dire de la clarté, contribue aussi à la vraisemblance. Un fait n'est incroyable que parce qu'on y voit de l'incompatibilité dans les circonstances, ou de l'impossibilité dans l'exécution. Or, en l'expliquant, tout se concilie, tout s'arrange, tout se rapproche de la vérité. *Etiam incredibile solertia efficit saepe credibile esse* (Scaliger). “ Mais la crédulité est une mere que sa propre fécondité étouffe tôt ou tard „ (Bayle). D'un tissu de faits possibles le récit peut être incroyable, si chacun d'eux est si rare, si singulier, qu'il n'y ait pas d'exemple dans la nature d'un tel concours d'événemens. Il peut arriver une fois que la statue d'un homme tombe sur son meurtrier & l'écrase, comme fit celle de Mytis. Il peut arriver qu'un anneau jeté dans la mer, se retrouve dans le ventre d'un poisson, comme celui de Policrate ; mais un pareil accident doit être entouré de faits simples & familiers qui lui communiquent l'air de la vérité. C'est une idée lumineuse d'Aristote, que la croyance que l'on donne à un fait se réfléchit sur l'autre, quand ils sont liés avec art. “ Par une espece de paralogisme qui nous est naturel, nous concluons, dit-il, de ce qu'une chose est véritable, que celle qui la suit doit l'être „. Cette remarque importante prouve combien, dans le récit du merveilleux, il est essentiel d'entremêler des circonstances communes.

Ceux qui demanderoient qu'un poëme fût une suite d'événemens inouis, n'ont pas les premières notions de l'art. Ce qu'ils desirerent dans un poëme, est le vi-

ce des anciens romans. Pour me persuader que les héros qu'on me présente ont fait réellement des prodiges dont je n'ai jamais vu d'exemples, il faut qu'ils fassent des choses qui tous les jours se passent sous mes yeux. Il est vrai que parmi les détails de la vie commune, l'on doit choisir avec goût ceux qui ont le plus de noblesse dans leur naïveté, ceux dont la peinture a le plus de charmes ; & en cela les mœurs anciennes étoient plus favorables à la poésie que les nôtres. Les devoirs de l'hospitalité, les cérémonies religieuses, donnoient un air vénérable à des usages domestiques qui n'ont plus rien de touchant parmi nous. Que les Grecs mangent avant le combat, leurs vœux, l'usage de chanter à table les louanges des dieux ou des héros, rendent ce repas auguste. Qu'Henri IV ait pris & fait prendre à ses soldats quelque nourriture avant la bataille d'Ivry, c'est un tableau peu favorable à peindre. Il y a donc de l'avantage à prendre ses sujets dans les temps éloignés, ou, ce qui revient au même, dans les pays lointains ; mais dans nos mœurs on peut trouver encore des choses naïves & familières, qui ne laissent pas d'avoir de la noblesse & de la beauté. Et pourquoi ne peindroit-on pas aujourd'hui les adieux d'un guerrier qui se sépare de sa femme & de son fils, avec cette ingénuité naturelle qui rend si touchans les adieux d'Hector ? Homere trouveroit parmi nous la nature encore bien féconde, & sauroit bien nous y ramener. Le poëte est si fort à son aise lorsqu'il fait des hommes de ses héros ! Pourquoi donc ne pas s'attacher à cette nature simple & charmante lorsqu'une fois on l'a saisie ? Pourquoi du moins ne pas se relâcher plus souvent de cette dignité factice, où l'on tient ses personnages en attitude & comme à la gêne ? Le dirai-je ? Le défaut dominant de notre poésie héroïque, c'est la roideur. Je la voudrois souple comme la taille des graces. Je ne demande pas que le plaisant s'y joigne au sublime ; mais je suis persuadé qu'on ne sauroit trop y mêler le familier noble, & que c'est sur-tout de ces relâches que dépend l'air de vérité.

La troisième qualité de la narration, c'est l'à-propos. Toutes les fois que des personnages qui sont en scene, l'un raconte & les autres écoutent, ceux-ci

doivent être disposés à l'attention & au silence, & celui-là doit avoir eu quelques raisons de prendre, pour le récit dans lequel il s'engage, ce lieu, ce moment, ces personnes même. S'il étoit vrai que Cinna rendit compte à Emilie, dans l'appartement d'Auguste, de ce qui vient de se passer dans l'assemblée des conjurés, la personne & le temps seroient convenables, mais le lieu ne le seroit pas. Théramene raconte à Thésée tout le détail de la mort d'Hypolite : la personne & le lieu sont bien choisis ; mais ce n'est point dans le premier accès de sa douleur, qu'un père, qui se reproche la mort de son fils, peut entendre la description du prodige qui l'a causée. Les récits dans lesquels s'engagent les héros d'Homère sur le champ de bataille, sont déplacés à tous égards.

Une règle sûre pour éprouver si le récit vient à propos, c'est de se consulter soi-même, de se demander, si j'étois à la place de celui qui l'écoute, l'écouterois-je ? Le ferois-je à la place de celui qui le fait ? Est-ce là même, & dans ce même instant, que ma situation, mon caractère, mes sentimens ou mes desseins me détermineroient à le faire ? Cela tient à une qualité de la *narration* plus essentielle que l'à-propos ; c'est de l'intérêt que je parle.

La *narration* purement épique, c'est-à-dire, du poète à nous, n'a besoin d'être intéressante que pour nous-mêmes. Qu'elle réunisse à notre égard l'agrément & l'utilité, l'objet du poète est rempli : elle peut même se passer d'instruire, pourvu qu'elle attache. *Egli è desiderato per se stesso* (dit le Tasse en parlant du plaisir) *e l'altre cose per lui sono desiderate*. Or, le plaisir qu'elle peut causer est celui de l'esprit, de l'imagination ou du sentiment.

Plaisir de l'esprit, lorsqu'elle est une source de réflexions ou de lumières : c'est l'intérêt que nous éprouvons à la lecture de Tacite. Il suffit à l'histoire, il ne suffit pas à la poésie ; mais il en fait le plus solide prix, & c'est par-là qu'elle plaît aux sages.

Plaisir de l'imagination, lorsqu'on présente aux yeux de l'âme le tableau de la nature : c'est-là ce qui distingue la *narration* du poète de celle de l'historien. Le soin de la varier & de l'enrichir, fait

qu'on y mêle souvent des descriptions épisodiques ; mais l'art de les enlacer dans le tissu de la *narration*, de les placer dans les repos, de leur donner une juste étendue, de les faire désirer, ou comme délassemens, ou comme détails curieux ; cet art, dis-je, n'est pas facile.

Omnia sponte sua veniant, lateatque vagandi dulcis amor.

Vida.

Cet attrait même de la nouveauté, ce plaisir de l'imagination, s'il étoit seul, seroit foible & bientôt insipide : l'âme ne sauroit s'attacher à ce qui ne l'éclaire ni ne l'émeut ; & du moins si on la laisse froide, ne faut-il pas la laisser vuide.

Plaisir du sentiment, lorsqu'une peinture fidelle & touchante exerce en nous cette faculté de l'âme par les vives impressions de la douleur ou de la joie ; qu'elle nous émeut, nous attendrit, nous inquiète & nous étonne, nous épouvante, nous afflige & nous console tour à tour ; enfin qu'elle nous fait goûter la satisfaction de nous trouver sensibles, le plus délicat de tous les plaisirs.

De ces trois intérêts, le plus vif est évidemment celui-ci. Le sentiment supplée à tout, & rien ne supplée au sentiment : seul, il se suffit à lui-même, & aucune autre beauté ne se soutient s'il ne l'anime. Voyez ces récits qui se perpétuent d'âge en âge, ces traits dont on est si avide dès l'enfance, & qu'on aime à se rappeler encore dans l'âge le plus avancé : ils sont tous pris dans le sentiment. Mais c'est du concours de ces trois moyens de captiver les esprits, que résulte l'attrait invincible de la *narration* & la plénitude de l'intérêt. C'est donc sous ces trois points de vue que le poète, avant de s'engager dans ce travail, doit en considérer la matière pour en mieux pressentir l'effet. Il jugera, par la nature du fond, de sa stérilité ou de son abondance ; & glissant sur les endroits qui ne peuvent rien produire, il réservera les forces du génie pour semer en un champ fécond. *Hæc tu tum narrabis parca, tum dispones aptè*. Scal.

Je n'ai considéré jusqu'ici l'intérêt, que du poète au lecteur, & tel qu'il est même dans l'épopée ; mais dans le poème dramatique il est relatif encore aux personnages qui sont en scène ; & c'est par eux

qu'il doit commencer. Qu'importe, direz-vous, qu'un autre que moi s'intéresse au récit que j'entends ? Il importe beaucoup, & on va le voir. Je conviens que, si le spectateur est intéressé, l'objet du poète est rempli ; mais l'intérêt dépend de l'illusion, & celle-ci de la vraisemblance : or, il n'est pas vraisemblable que deux acteurs sur la scène s'occupent, l'un à dire, l'autre à écouter ce qui n'intéresse ni l'un ni l'autre. De plus, l'intérêt du spectateur n'est que celui des personnages ; & selon que ce qu'il entend les affecte plus ou moins, l'impression réfléchie qu'il en reçoit est plus profonde ou plus légère.

Les faits contenus dans l'exposition de *Rodogune*, ne manquent ni d'importance, ni de pathétique ; mais des deux personnages qui sont en scène, l'un raconte froidement, l'autre écoute plus froidement encore, & le spectateur s'en ressent.

L'intérêt personnel de celui qui raconte, est un besoin de conseil, de secours, de consolation, de soulagement ; l'intérêt qui lui vient du dehors, est un mouvement d'affection ou de haine pour celui dont la fortune ou la vie est en péril ou comme en suspens. L'intérêt personnel de celui qui écoute, est tranquille ou passionné, de curiosité ou d'inquiétude ; & l'une & l'autre est d'autant plus vive, que l'événement le touche de plus près ; l'intérêt, s'il lui est étranger, vient d'un sentiment de bienveillance ou d'inimitié, de compassion ou d'humanité simple.

Plus la *narration* est intéressante pour les acteurs, moins elle a besoin de l'être directement pour les spectateurs : je m'explique. Un fait simple, familier, commun, qui vient de se passer sous nos yeux, n'est rien moins qu'intéressant pour nous à entendre raconter ; mais si ce récit va porter la joie dans l'âme d'un malheureux qui nous a fait verser des larmes ; s'il le tire de l'abîme où nous avons frémi de le voir tomber ; s'il jette la désolation, le désespoir dans l'âme d'une mère, d'un ami, d'un amant ; si, par une révolution subite, il change la face des choses, & fait passer le personnage que nous aimons d'une extrémité de fortune à l'autre, il devient très-intéressant, quoiqu'il n'ait rien de merveilleux,

rien de curieux en lui-même. Si au contraire la *narration* n'a pas cette influence rapide & puissante sur le sort des personnages ; si elle ne doit exciter aucunes de ces secousses, dont l'ébranlement se communique à l'âme des spectateurs ; au défaut de cette réaction, elle doit avoir une action directe & relative de l'objet à nous-mêmes. C'est-là qu'il faut nous rendre les objets présents par la vivacité des peintures. *Enée* & *Didon*, *Henri IV* & *Elisabeth* ne sont pas assez émus pour nous émouvoir & nous attendrir ; mais le tableau de l'incendie de *Troie*, & celui du massacre de la saint *Barthélemi*, nous frappent, nous ébranlent directement & sans contre-coups : c'est ainsi qu'agit l'épopée lorsqu'elle n'est pas dramatique ; & alors, pour suppléer à l'action, elle exige les couleurs les plus vives & les plus vraies, les couleurs même de la nature, & sans aucun vernis de l'art.

Plus l'exposé d'un événement tragique est nud, simple & naïf, mieux il fait l'impression de la chose : toute circonstance qui n'ajoute pas à l'intérêt, l'affoiblit : *Obstat quidquid non adjuvat.* Cic.

Au lieu que dans les récits tranquilles & qui n'intéressent que l'imagination, le fond n'est rien, la forme est tout : le travail fait le prix de la matière. Alors la poésie se répand en descriptions, en comparaisons, ressources qu'elle dédaigne lorsqu'elle est vraiment pathétique : car ces vains ornemens blesseroient la décence ; autre règle que le poète doit s'imposer en racontant.

Quid decent, quid non, est un point de vue sur lequel il doit avoir sans cesse les yeux attachés : ce n'est point-là ce qu'on vous demande, dit *Horace* à l'artiste qui prodigue des ornemens étrangers ou superflus. Je lui dis plus : ce n'est point-là ce que vous vous demandez à vous-même. Que faites-vous ? c'est le cœur, & non pas les sens que vous devez frapper. Vous voulez nous peindre la nature dans sa touchante simplicité, & vous la chargez d'un voile dont la richesse fait l'épaisseur. Est-ce avec des vers pompeux & de brillantes images que vous prétendez m'arracher les larmes ? est-ce avec cet éclat de paroles qu'une amante sur le tombeau de son amant, une mère sur le corps froid

& livide d'un fils unique & bien aimé, vous pénétre & vous déchire l'ame ? consultez-vous, écoutez la nature, & jetez au feu ces descriptions fleuries qui la glacent au fond de nos cœurs.

Les décences de la *narration*, du poète à nous, se bornent à n'y rien mêler d'obscène, de bas, de choquant. Contre cette règle peche dans l'Enéide la fiction puérile & dégoûtante des Harpies; & dans le Paradis perdu, l'allégorie du péché & de la mort. Le nuage qui dans l'Iliade couvre Jupiter & Junon sur le mont Ida, est pour les poètes une leçon & un modèle de bienfaisance.

Les décences d'un acteur à l'autre sont dans le rapport de leur rang, de leur situation respective. Un malheureux, qui pour émouvoir la pitié, fait le récit de ses aventures, est réservé, timide & modeste, ménager du temps qu'on lui donne, & attentif à n'en pas abuser.

Telephus & Pelus, dum pauper & exul uterque.

Hor.

Mérope demande à Egiste quel est l'état, le rang, la fortune de ses parens; vous savez quelle est la réponse.

*Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Policlete,
Sirris,
Ne sont pas des mortels dignes de vos mépris.*

Le sort les avilit, mais leur sage constance

Fait respecter en eux l'honorable indigence;

Sous ses rustiques toits, mon pere vertueux,

Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les dieux.

Ainsi le style, le ton, le caractère de la *narration*, & tout ce qu'on appelle convenance, est dans le rapport de celui qui raconte, avec celui qui l'écoute. Si Virgile a une tempête à décrire, il est naturel qu'il emploie toutes les couleurs de la poésie à la rendre présente à l'esprit du lecteur.

*Incubare mari, totumque à sedibus imis
Unà Eurysque Notusque ruunt, creberque procellis*

Africus; & vastos volvunt ad littora fluctus.

Insequitur clamorque virum stridorque rudentum:

*Eripiunt subito nubes cælumque diemque
Teucrorum ex oculis. Ponto nox incubat atra.*

Intonnere poli & crebris micat ignibus æther.

Mais qu'Idoménée, dont la plus cruelle situation où puisse être réduit un pere, fasse à l'un de ses sujets la confidence de son malheur; il ne s'amusera point à décrire la tempête qu'il a essuyée: son objet n'est pas d'effrayer celui qui l'entend, mais de lui confier sa peine. " Nous allons périr, lui dira-t-il, j'invoquai les dieux; & pour les apaiser, je jurai d'immoler, en arrivant dans mes états, le premier homme qui s'offrirait à moi. Piété cruelle & funeste! j'arrive, & le premier objet qui se présente à moi, c'est mon fils. „ Voilà le langage de la douleur.

Il en est d'un personnage tranquille à peu près comme du poète: le sujet de la *narration* ne doit pas l'affecter assez pour lui faire négliger les détails: par exemple, il est naturel qu'Enée racontant à Didon la mort de Laocoon & de ses enfans, décrive la figure des serpens, qui fendant la mer, vinrent les étouffer:

*Pectora quorum inter fluctus arrepta,
jubæque*

Sanguineæ exuperant undas. Pars cætera pontum

Ponè legit, sinuatque immensa volumine terga.

Didon est disposée à l'entendre; au lieu que dans le récit de la mort d'Hypolite, ni la situation de Théràmene, ni celle de Thésée, ne comporte ces riches détails:

*Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.*

L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,

Parmi des flots d'écume un monstre furieux:

Son front large est armé de cornes menaçantes;

Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;

*Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.*

Ces vers sont très-beaux, mais ils sont déplacés. Si le sentiment dont Théràmene est saisi, étoit la frayeur, il seroit naturel qu'il en eût l'objet présent, & qu'il le décrivit comme il l'auroit vu; mais peu

peu importé à sa douleur & à celle de Thésée que le front du dragon fût armé de cornes, & que son corps fût converti d'écaillés. Si Racine eut dans ce moment interrogé la nature, lui qui la connoissoit si bien, j'ose croire qu'après ces deux vers,

L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,

Parmi des flots d'écume un monstre furieux :

il eût passé rapidement à ceux-ci,

Tout fuit, & sans s'armer d'un courage inutile,

Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.

Hypolite, lui seul, &c.

Il est dans la nature, que la même chose racontée par différens personnages, se présente sous des traits différens : soit qu'ils ne l'aient pas vu de même, soit qu'ils ne se rappellent de ce qu'ils ont vu que ce qui les a vivement frappés ; soit que le sentiment qui les domine, ou le dessein qui les occupe, leur fasse négliger & passer sous silence tout ce qui ne l'intéresse pas. Pour savoir les détails sur lesquels il faut se reposer, ou bien glisser légèrement, il n'y a qu'à examiner la situation ou l'intention de celui qui raconte : la situation, lorsqu'il se livre aux mouvemens de son ame, & qu'il ne raconte que pour se soulager ; son intention, lorsqu'il se propose d'émuouvoir l'ame de celui qui l'écoute, & d'en disposer à son gré. Là, tout ce qui l'affecte lui-même ; ici, tout ce qui peut exciter dans l'autre les sentimens qu'il veut lui inspirer, sera placé dans sa narration ; tout le reste y sera superflu : la règle est simple, elle est infaillible.

Que l'intention de celui qui raconte soit d'instruire, ou seulement d'émuouvoir ; qu'il révèle des choses cachées, ou qu'il rappelle des choses connues ; les détails ne sont pas les mêmes. Le complot d'Egiste & de Clytemnestre, l'arrivée d'Agamemnon, les embûches qu'on lui a dressées, comment il a été surpris & assassiné dans son palais, Oreste a dû voir tout cela dans le récit que lui a fait Palamède ; quand il a voulu l'en instruire ; mais s'il ne s'agit plus que de lui rappeler ce crime connu pour l'exciter à la vengeance, c'est à grands traits qu'il le lui peindra :

Tome XXII. Part. II.

*Oreste, c'est ici que le barbare Egiste,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,*

Immola votre père à ses noires fureurs.

Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,

Son épouse sur lui porta ses mains perfides :

C'est ici que sans force & baigné dans son sang,

Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc.

Il en est de même d'un personnage qui, plein de l'objet qui l'intéresse directement, se le rappelle, ou le rappelle à d'autres ; il l'effleure & n'en prend que les traits relatifs à sa situation. Ainsi, dans l'apothéose de Vespasien, Bérénice n'a vu, ne fait voir à Phénice que le le triomphe de Titus :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?

Tes yeux ne sont-ils pas tous pleins de sa grandeur ?

Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,

Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,

Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,

Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat,

Cette pourpre, cet or qui rehaussaient sa gloire

Et ces lauriers, encor témoins de sa victoire,

Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,

Confondre sur lui seul leurs avides regards,

Ce port majestueux, cette douce présence, &c.

Tel est aussi dans Andromaque, le souvenir de la prise de Troie.

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle ;

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,

Entrant à la lueur de nos palais brûlans,

Sur tous mes frères morts se faisant un passage,

Et de sang tout couvert, se baignant le carnage.

Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,

Dans la flamme étouffée, sous le fer expirans ;

Peins-toi, dans ces horreurs, Andromaque éperdue.

Dans ce tableau les yeux d'Andromaque ne se détachent point de Pyrrhus, elle ne distingue que lui; tout le reste est confus & vague: c'est ainsi que tout doit être relatif & subordonné à l'intérêt qui domine dans le moment de la narration.

Comme elle n'est jamais plus tranquille, plus désintéressée que dans la bouche du poète, elle n'est jamais plus libre de se parer des fleurs de la poésie: aussi dans ce calme des esprits a-t-elle besoin de plus d'ornemens que lorsqu'elle est passionnée. Or ses ornemens les plus familiers sont les descriptions & les comparaisons. *V. ces mots à leur article. (M. Marmontel.)*

NARSAPOUR, Géog., ville de l'Inde dans le golfe de Bengale, sur la côte de Coromandel, au Royaume de Golconde, à l'embouchure méridionale de la rivière de Vénéron, environ à 12 lieues au dessus de Masulipatan, du côté du N. E. *Long. 102. lat. 17. 30. (D. J.)*

NARSINGAPATAN, Géog., *Narsingue*, ville de l'Inde, dans le golfe de Bengale, à l'extrémité de la côte de Coromandel, dans la partie orientale du royaume de Golconde, sur la rivière de Narsépille à la droite & environ à 10 lieues de son embouchure, en tirant vers le nord. *Long. suivant Harris, 103. 21. 30. Lat. 18. 15.*

NARTHECION, *Géog. anc.*, autrement *Nartbaciensum mons*, ou *Anthraceorum mons*, c'est-à-dire, montagne des charbonniers, montagne de Thessalie qui termine la plaine du côté de Pharsale. On trouve dans toute cette montagne quantité de belles fontaines, dont les eaux s'assemblent dans la plaine, & forment beaucoup de petits ruisseaux qui se vont jeter dans le Pénée. Ce fut sur cette montagne qu'Agésilais, à son retour d'Asie, éleva un trophée pour la victoire qu'il remporta sur les Pharsaliens; l'éphore Diphridas vint trouver ce roi dans le camp de *Nartbécion*, un peu avant la bataille de Coronée, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Chéronée, quoique toutes deux aient été gagnées sur les Athéniens.

NARVA, *Géog.*, ou *Nerva*, rivière de Livonie. Elle sort du lac de Peipis, baigne la ville de Narva, à laquelle elle donne le nom; & à deux lieues au-

dessous elle va se jeter dans le golfe de Finlande. Cette rivière est presque aussi large que l'Elbe, mais beaucoup plus rapide; & à demi-lieue au dessus de la ville, elle a un très-grand saut qui fait qu'on est contraint de décharger dans cet endroit-là toutes les marchandises que l'on envoie de Plescow & de Derpt à Narva.

NARVA, *Géog.*, ou *Nerva*, ville forte de l'empire russe, dans la Livonie, sur la rivière de Narva, à 66 lieues N. de Riga, & à 36 S. O. de Vibourg. On croit que cette ville fut bâtie par Valdemar II, roi de Danemarck, en 1213. Jean Basilowitz, grand duc de Moscovie, la prit en 1558, & Pontus de la Gardie l'enleva aux Russes en 1581. Les Suédois en demeurèrent les maîtres jusqu'en 1704, qu'elle fut reprise par le czar Pierre le Grand. *Long. 46. 34. lat. 59. 7.*

NARVAR, *Géog.*, ville des Indes, aux états du grand-Mogol, dans la province de Narvar, à 34 lieues au midi d'Agra. *Long. 96. 40. lat. 25. 6.*

La province de *Narvar*, appartenante au grand Mogol, est bornée au nord & à l'occident par le royaume d'Agra, à l'orient par celui de Patna, & au midi par celui de Bengale.

La rivière de *Narvar* a sa source près de la ville de Maudoa; & a son embouchure dans le golfe de Cambaie. *(D. J.)*

NARWAL, *f. m. Hist. anc. Ichbiolog.*, **NHARWAL**, licorne de mer, *unicorne monoceros*, *unicornu marinum* Charlet, *monoceros*, *piscis*, *Nbarwal islandis* Ray, poisson cétacée, appelé par les Groenlandois *townack*, & auquel on a donné le nom de *licorne*, parce qu'il a au bout de la mâchoire supérieure, tantôt à droite & tantôt à gauche, une très-longue dent, qui ressemble à une corne. On pourroit présumer d'après la position de cette dent, qu'il est naturel à ce poisson d'en avoir deux. M. Anderson est d'un avis contraire: il donne cependant la description d'un *narwal* qui a deux dents. Il regarde ce fait comme très-rare: voici ce qu'il en dit.

Le capitaine Dirck Peterfen a rapporté à Hambourg en 1684 l'os de la tête d'un *narwal*, avec deux dents, qui sortent en droite ligne du devant de la tête. Ces dents sont à deux pouces de distance au-

sortir de la mâchoire, ensuite elles s'éloignent de plus en plus l'une de l'autre, de façon qu'il y a entr'elles treize pouces de distance à l'extrémité. La dent gauche a sept piés cinq pouces de longueur, sur neuf pouces de circonférence; celle qui est à droite n'a que sept piés de longueur, sur huit pouces de tour. Elles entrent toutes les deux de la longueur de treize pouces dans la tête. Ce *narwal* étoit une femelle pleine. On ne trouva au fœtus aucune apparence de dent.

M. Anderson a vu à Hambourg en 1736 un *narwal* qui étoit entré dans l'Elbe par une marée. Ce cétacée étoit plus gros qu'alongé, il n'avoit que deux nageoires, la tête étoit tronquée; la dent sortoit du côté gauche de la mâchoire supérieure au dessus de la levre. Elle étoit contournée en spirale, & elle avoit cinq piés quatre ponce de longueur. Le côté droit du museau étoit fermé & couvert par la peau, sous laquelle on ne sentoît aucune cavité dans l'os de la tête. La queue étoit fort large, & couchée horizontalement sur l'eau. La peau avoit beaucoup d'épaisseur; elle étoit très-blanche & parsemée d'une grande quantité de taches noires, qui pénétoient fort avant dans sa substance. Il n'y avoit point de ces taches sur le ventre; il étoit entièrement blanc, luisant & doux au toucher, comme du velours. Ce poisson n'avoit point de dent au dedans de la gueule, dont l'ouverture étoit très-petite; car elle n'excédoit pas la largeur de la main. La langue remplissoit toute la largeur de la gueule. Les bords du museau étoient un peu durs & raboteux. Il y avoit au dessus de la tête un trou ou un tuyau garni d'une soupape, qui s'ouvroit & qui se fermoit au gré du poisson, par où il rejetoit l'eau en expirant l'air. Les yeux étoient petits, situés au bas de la tête, & garnis d'une espèce de paupière. Ce *narwal* étoit mâle; mais la verge ne sortoit pas hors du corps. La longueur totale de ce poisson étoit de dix piés & demi depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui avoit trois piés deux ponce & demi de largeur; chaque nageoire n'avoit que neuf ponce de longueur.

Comme on trouve des dents de *narwal* qui, au lieu d'être tournées en spirale, sont entièrement unies, M. Anderson

soupçonne qu'il peut y avoir plusieurs espèces de ces poissons. Leur longueur ordinaire est d'environ vingt à vingt-deux piés; on en trouve qui ont jusqu'à soixante piés.

Les Groenlandois regardent ces poissons comme les avant-coureurs de la baleine; car dès qu'ils en voient, ils se préparent promptement pour faire la pêche de la baleine. Le *narwal* se nourrit comme elle de petits poissons, de vers & d'autres insectes marins; mais il n'a point de barbes pour les retenir dans sa gueule. *Hist. d'Isl. & de Groenland*, par M. Anderson. V. CÉTACÉE. (I)

NASABATH, *Géog. anc.*, fleuve de la Mauritanie césarienne, selon Ptolomée, *liv. IV*, c. ij. Plin., *l. V*, c. ij, le nomme *Nabar*. Marmol dit que ce fleuve ou cette rivière a son embouchure au levant de la ville de Bugie, & qu'elle est très-poissonneuse. (D. J.)

NASAL, *adj. Gram.* On distingue dans l'alphabet des voyelles & des consonnes *nasales*.

Les voyelles *nasales* sont celles qui représenteroient des sons dont l'unisson se feroit en partie par l'ouverture de la bouche, & en partie par le canal du nez. Nous n'avons point de caractères destinés exclusivement à cet usage; nous nous servons de *m* ou de *n* après une voyelle simple pour en marquer la nasalité, *an* ou *am*, *ain*, ou *aim*, *ain*, *en*, ou *un*, *on* ou *om*. On donne quelquefois aux sons mêmes le nom de *voyelles*; & dans ce sens, les voyelles *nasales* sont des sons dont l'émission se fait en partie par le canal du nez. M. l'abbé de Dangeau les nomme encore *voyelles sourdes* ou *esclavones*; *sourdes*, apparemment parce que le reflux de l'air sonore vers le canal du nez occasionne dans l'intérieur de la bouche une espèce de retentissement moins distinct que quand l'émission s'en fait entièrement par l'ouverture de la bouche; *esclavones*, parce que les peuples qui parlent l'esclavon ont, dit-il, des caractères particuliers pour les exprimer. La dénomination de *nasale* me paroît préférable, parce qu'elle indique le mécanisme de la formation de ces sons.

Les consonnes *nasales* sont les deux *m* & *n*: la première, labiale; & la seconde, linguale & dentale: toutes deux,

ainsi nommées, parce que le mouvement organique qui produit les articulations qu'elles représentent, fait passer par le nez une partie de l'air sonore qu'elles modifient. *V. LETTRE, VOYELLE. M. N. (B. E. R. M.)*

NASAL, le, adject. en Anatomie, ce qui appartient au nez. *Voyez NEZ.*

L'apophyse nasale de l'os maxillaire. *Voyez MAXILLAIRE.*

L'apophyse nasale de l'os coronal. *V. APOPHYSE & CORONAL.*

Le canal nasal osseux est un conduit dont l'orifice supérieur est situé à la partie latérale interne & antérieure de la fosse orbitaire & l'orifice inférieur sous la partie antérieure des cornets inférieurs du nez. Ce conduit est fermé par l'apophyse montante de l'os maxillaire, par l'os unguis, & les petites apophyses antérieures des cornets inférieurs du nez. *Voyez MAXILLAIRE, UNGUIS, &c.*

Les fosses nasales sont deux cavités dans le nez auxquelles le vomer & la lame verticale de l'os ethmoïde servent de cloison mitoyenne, & dont les narines antérieures sont les orifices externes, & les postérieures les orifices internes. *Voyez NARINE.*

Le canal nasal membraneux descend du sac lacrymal dans le canal nasal. Il le resserre un peu, descend en arrière, se courbe légèrement dans l'os même, intérieurement voisin du sinus maxillaire & de son appendice supérieure, & il s'ouvre enfin dans les narines, & il est couvert dans son extrémité inférieure par le cornet inférieur du nez, près de l'extrémité antérieure de cet os par un orifice un peu plus étroit qu'il n'est lui-même, suivant Morgani & il se termine par une membrane plus longue dans sa partie interne qui en se prolongeant un peu en-bas, forme une espèce de valvule que Bianchi a décrite avec trop d'emphase.

Salomon Albert a le premier donné une ample description de ce canal; & Drelincourt l'a mis au rang des conduits lacrymaux, parce que les larmes viennent quelquefois dans la bouche. Galien a connu ce chemin des larmes aux narines, auxquelles il dit que parvient le goût des collyres; ensuite Massa, Gabriel & Zerbit. L'air retenu dans la bouche, la fumée de tabac, le

sang même peuvent aussi passer de la cavité du nez dans les points lacrymaux.

L'observation que M. Petit a faite sur un paon, (*Mém. de l'Acad. 1735.*) a été quelquefois faite dans l'homme. Plempius dit d'après Spigel qu'une eau versée dans les yeux vuida le ventre. Les Chinois font passer un fil par un point lacrymal dans les narines, & ils le remuent de tous les sens pour se faire pleurer. Haller, *Comment. Boerhaav. (L)*

NASAL, terme de Blason. Il se dit de la partie supérieure de l'ouverture d'un casque ou d'un heaume, qui tomboit sur le nez du chevalier lorsqu'il le baïsoit, du latin, *nasus*, nez.

NASAMONES, *Géogr. anc.*, peuples d'Afrique qui habitoient la Syrte, selon Hérodote *l. II. cb. xxxij.* qui a décrit fort au long leurs mœurs & leurs usages. Il dit, entr'autres particularités, que ces peuples prenoient plusieurs femmes; mais que la première nuit des noces, la femme qu'ils épousaient s'abandonnoit à tous les convives qui après avoir obtenu ses faveurs, lui faisoient chacun un présent. Ptolomée, *l. IV. cb. v.* place ces peuples dans la partie septentrionale de la Marmarique. Plin leur donne la même position, & dit que les *Nasamones* avoient été nommés *Mesammones* par les Grecs, parce qu'ils étoient situés au milieu des sables. (*D. J.*)

NASAMMONITE, *Hist. nat.*, nom donné par les anciens naturalistes à des pierres qui selon Plin, étoient d'un rouge de sang, remplies de veines noires: on ne fait si c'étoit jaspe ou agate. (—)

NASARD, s. m. terme d'Organiste, est un jeu fait de plomb, & en forme de fuséau par le haut. Il sonne la quinte au dessus du prestant ou 4^e pié.

Dans quelques orgues, le nasard n'est point en fuséau; dans ce cas, les basses sont à cheminées, & les dessus ouverts.

NASARDS, gros, terme d'Organiste. Ce jeu ne diffère du nasard, v. **NASARD**, qu'en ce qu'il sonne l'octave au dessus & la quarte au dessous du prestant.

NASCARO, *Géog.*, rivière d'Italie au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Les anciens l'appelloient *Cirus*.

Elle a sa source dans l'Apennin, & son embouchure dans le golfe Squilaci. (D. J.)

NASCI, *Géog. anc.*, peuples de la Sarmatie européenne, selon Ptolomée, l. III, c. iv. qui les met au voisinage des monts Riphées, auprès des Acibi. (D. J.)

NASEAUX, *terme de Maréchal*. On appelle ainsi les ouvertures du nez du cheval.

NASI, f. m., *Hist. anc. & mod.*, c'est-à-dire, en hébreu *prince*, qui se trouve souvent dans les livres des Juifs. On le donnoit autrefois au souverain juge & grand président de leur *sanhedrim*. Les Juifs modernes ont encore retenu ce titre; & leurs rabbins qui s'imaginent être les princes & les chefs de ce peuple dispersé, s'attribuent cette autorité comme une marque de leur prétendue autorité. (G)

NASIBINE, *Géog.*, ville de Perse dans le Kurdistan. Elle est située à 76. 30. de *Long.* sous les 37. de *lat.*

NASKOW, *Géogr.*, ville de Danemark, dans l'isle de Laland, dont elle est la capitale, & dont elle soutient le commerce avec succès, à la faveur du bon port dont elle est pourvue. C'étoit autrefois une forteresse importante, que les Lubeckois surprirent & pillèrent l'an 1570, & où les Suédois entrèrent l'an 1659, après un siège meurtrier de treize semaines: elle n'a plus aujourd'hui qu'un simple rempart. Son négoce principal est en grains & autres provisions de bouche que l'isle fournit en très-grande abondance; & que cette ville exporte avec un très-grand profit. Elle est d'ailleurs fort intolérante en fait de religion; les juifs y sont soufferts à côté des luthériens qui y dominent: elle a une école latine & un hôpital fort riche. (D. G.)

NASIUM, *Géogr. anc. Antiquités*. Ptolomée marque *Nasium* (*Nas* ou *Nais*,

en Barrois) comme la plus considérable ville du pays des Leuquois, après *Tullum*, Toul; elle est située sur l'Orne, dans un vallon très-agréable, à une lieue de Ligny: elle n'a présentement rien de remarquable, & n'est plus qu'un bourg ou village; mais le grand nombre de colonnes de pierres travaillées, & de médailles d'or & d'argent qu'on a tirées de ses mines, prouvent son antiquité & sa grandeur. Voici deux inscriptions qu'on y a trouvées: (a)

1. FABRICIUS NASIENSIS
CURATORIBUS ET MINISTRIS
JUVENTIDIO FIRMO
ET TEULLA SOLLI
F. HUIUS FACIENDI
FECERUNT.

2. LOLLIO NASIENSI PALUSII
CURATORIS
FILIO DEFUNCTO
CARISIUS ACCEPTIUS
ET TOTIA LALLA

PATRES ET SIBI VIVI FECERUNT.

L'itinéraire d'Antonin fait mention de *Nasium*, où passoit une voie Romaine, de Langres à Reims. Cette ville subsistoit encore au VII^e. siècle, puisque Fredegair nous apprend que Thierry, roi de Bourgogne, faisant la guerre à Théodebert, son frère, roi d'Austrasie, assiégea & prit le château de Nas, *castrum Nasium*. Saint Gauzelin, évêque de Toul, lui donne dans sa chartre de 936, en faveur des dames de Bouxieres, le titre de cité *Farinarium juxta civitatem Nasium*, & le peuple continue même encore à lui donner ce nom. Il n'y a plus qu'un prieuré-cure, dépendant de l'abbaye de saint Léon de Toul, ordre de saint Augustin. (C)

NASO-PALATIN, conduits *naso-palatins*, en Anatomie, est la même chose que les conduits *incisifs*. Voyez CONDUIT & INCISIF.

NASHUE ou NESQUE, *Géog.*, rivière de France en Provence. Elle prend

(a) NASIUM, ancienne ville ou forteresse des Gaules chez les Leuci, sur la rivière d'Orne, entre Andelot & Toul. Comme il se trouve encore aujourd'hui sur l'Orne, en allant de Langres à Toul, & passant par Andelot, deux villages, l'un nommé le petit Nancy, & le second le grand Nancy, il paroît que l'un ou l'autre doivent être le *Nasium* des anciens, puisqu'ils en conservent le nom & la situation. En conséquence ceux qui veulent que *Nasium* soit le village de Nas, dans le duché de Bar, à 12 milles de Nancy, ne sont pas fondés. Voyez Hadr. Valesii. *Not. gall. p. 371.* (D. J.)

sa source dans les omurgues de Forcalquier, au diocèse de Sisteron, & finit par se joindre à la Sorgue un peu avant que cette dernière rivière se décharge dans le rhône.

NARS, *Mythologie & Hist. anc.*, nom d'une divinité des anciens Arabes idolâtres, qui la représentoient sous la forme d'un aigle.

NASSARI ou **NAUSARI**, *Géogr.*, petite ville des Indes dans les états du grand-mogol; au royaume de Guzarate, à 6 lieues de la ville de Surate & à 2 de la mer. *Long.* 89, 55. *lat.* 21. 5.

NASSAU, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne dans le cercle du haut Rhin, capitale d'un comté de même nom, dont les comtes sont souverains.

On voit près de cette ville une montagne sur laquelle est le château de *Nassau*, d'où est sortie l'illustre maison de ce nom, qui a donné un empereur à l'Allemagne, un roi à l'Angleterre, des stadhouders à la république des Provinces-unies, & des ducs à la Gueldre.

Nassau est sur la rivière de Lohn, à 5 lieues S. E. de Coblentz, 8 N. O. de Mayence, 12 S. E. de Bonn. *Long.* 25, 30; *lat.* 50, 13. (*D. J.*)

NASSAU, *Géogr.*, pays d'Allemagne avec titre de comté; ce pays renferme plusieurs autres comtés partagés en diverses branches, qui portent les unes le titre de prince, les autres celui de comte, & qui prennent chacune le nom de leur résidence; savoir, Siegen, Dillembourg, Schaumbourg, Diets, Hadamar, Verbourg & Idstem. La Lohn, le Dill & le Siegen, sont les principales rivières qui arrosent ce pays. Le comté de *Nassau* est mis au nombre des fiefs libres de l'empire, jouissant de tous les privilèges des comtes de l'empire, & particulièrement du pouvoir de battre monnaie. La maison de *Nassau* possède encore aux confins de la Lorraine le comté de Saarbruck & le comté de Saarwerden. (*D. J.*)

NASSE, *Pêche*, engin à prendre du poisson. Il est fait d'osier; ce sont comme deux paniers ronds, pointus par le bout, enfoncés l'un dans l'autre & à ventre renflé comme la cruche. A l'ouverture est une espèce de bord de 4 à 5 poices.

La pêche à la *nasse* se fait dans les ri-

vières & à la mer. Il y a plusieurs sortes de *nasses*, clayes, paniers, ou bouteilles de mer. Celles dont on se sert dans l'amirauté de Dieppe pour prendre des congres & des homars, est une espèce de panier tel que celui sous lequel on tient la poule avec ses poulains. Sa forme est ronde & un peu aplatie. Il y a au milieu de la partie supérieure un petit goulet. On en construit qui sont toutes d'osier: d'autres sont formées de cercles couverts de filets. Aux deux côtés sont deux anses sur lesquelles sont amarrées de lourdes cablières qui tiennent ferme cet engin que les pêcheurs placent ordinairement entre deux roches, lieux que les congres & homars fréquentent volontiers. Ils mettent dans ce filet de petits poissons attachés à des ains; & au défaut de petits poissons, ils se servent de petits morceaux de marne blanche qui trompent le congre & le homar. Le congre & le homar entrent par le goulet & ne peuvent plus sortir.

Pour conserver vivans les homars, & les empêcher de s'entretuer & de se dévorer, on les cheville aux mordans; en fichant une petite cheville plate dans la membrane de la petite serre qui est flexible. On empêche ainsi le homar de serrer & d'agir.

Il y a deux autres sortes de *nasses*, d'osier ou de rets. Ces *nasses* ont deux goullets qui donnent entrée au poisson. Les pêcheurs en mettent plusieurs sur un cablot d'osier: ils les relevent tous les matins: plus la marée est forte & l'eau trouble, meilleure est la pêche qui se fait deux fois l'année, aux temps des équinoxes. Ces engins sont les mêmes que ceux des rivières qui ont même nom. Les plus gros prennent le gros poisson; les plus petits sont pour les anguilles, & les moyens pêchent l'éperlan.

On applique quelquefois une *nasse* à l'extrémité du verveux; des guideaux lui servent d'entonnoirs. On s'y prend ainsi pour arrêter tout le poisson qui se présente sous l'anse d'un pont, ou entre les palis d'un gord.

Les *nasses*, paniers ou bouteilles en usage dans l'amirauté de Tonques & de Dives, sont comme pour les rivières. Elles peuvent avoir trois ou quatre piés de long. L'ouverture en est plus ou moins large: elles sont plus grosses vers le mi-

lieu ; le goulet est fermé comme le corps. Elles sont faites de tiges d'osier ou de bois. Elles ont du ventre en diminuant jusqu'au bout qui finit en pointe. A l'extrémité il y a une ouverture fermée d'une grille de bois ou d'un tampon de paille. On les expose, l'ouverture vers le flot. Pour cet effet, on a deux petits pieux ou piquets qui passent dans deux ances qui sont aux côtés de la *nasse* qu'ils tiennent saisie, de manière que la marée ne peut la déranger.

Les pêcheries qu'on nomme dans l'Amirauté de Bayonne *nasses* ou *petites clôses* sont construites de deux manières différentes. Les premières, en équerres ouvertes comme les pans de bois ou buchots ; d'autres, droites & traversées sur le canal ou le bras d'eau sur lequel elles sont placées. Au milieu du courant, on enfonce deux gros pieux distans l'un de l'autre de 8 à 10 piés, arrêtés par une traverse sur laquelle est posé le flet qui cale au moyen des pierres ou du plomb dont le bas est chargé. C'est au milieu de ce rets qu'est mis le cassin, le bertaut ou la tonnelle qu'on tient ouverte comme le verveux par cinq ou six cercles. Les mailles de rets sont assez serrées pour que rien n'échappe, pas même les plus petites anguilles. Le poisson est obligé de tomber dans le bertaut d'où il ne sort plus. Pour cet effet on pratique de côté & d'autre, soit en ligne droite, soit en équerre, des levées formées de pieux & garnies de terrasses, de clayonnages ou de pierres : on les élève jusqu'à la hauteur la plus grande que les eaux puissent atteindre au temps des lavasses & rivières. On ne pêche de cette manière qu'en hiver, depuis la S. Martin jusqu'au mois de mars, & la pêche ne se fait que de nuit. De jour, on relève les rets traversant le bertaut. Ces pêcheries sont inutiles en été.

NASSANGI BACHI, f. m., *Hist. mod.*, officier en Turquie, dont la charge est de sceller tous les actes expédiés par le *teske-regi-bachi* ou premier secrétaire du grand visir, & quelquefois les ordres du sultan.

Le nom de *nassangi* se donne à tous les officiers du sceau, & celui de *nassangi-bachi* à leur chef. Il n'est pourtant pas proprement garde des sceaux de l'empire ottoman, puisque c'est le grand vi-

sir qui est chargé par le sultan même du sceau impérial, & qui le porte ordinairement dans son sein. Le *nassangi-bachi* a seulement la fonction de sceller sous les ordres du premier ministre ses dépêches, les délibérations du divan, & les ordonnances ou *katcherifs* du grand-seigneur.

Si cet officier n'est que *bacha* à deux queues, ou simplement *effendi* c'est-à-dire, homme de loi, il n'entre point au divan ; il applique seulement son sceau sur de la cire vierge contenue dans une petite demi-pomme d'or creusée, si l'ordre ou la dépêche s'adresse à des souverains, & sur le papier pour les autres. Il se tient tous les jours de divan dans une petite chambre qui n'est pas éloignée, où il cache les dépêches & les sacs d'aspres & de sultanins qui doivent être portés au trésor. S'il est *bacha* à trois queues, il a entrée & séance au conseil parmi les visirs de banc.

Tous les ordres du grand-seigneur qui émanent de la chancellerie du grand-visir pour les provinces, de même que ceux qui sortent du bureau du *desterdar*, doivent être lus au *nassangi-bachi* par son secrétaire qu'on nomme *nassangi-kasseday-effendi*. Il en tire une copie qu'il remet dans une cassette. Les ordres qui ne s'étendent pas au-delà des murs de Constantinople n'ont pas besoin pour avoir force de loi d'être scellés par cet officier, il suffit qu'ils soient signés du grand-visir.

Le *nassangi-bachi* doit toujours être auprès de la personne du prince, & ne peut en être éloigné que son emploi ne soit donné à un autre. Lorsque le grand-visir marche à quelque expédition sans le sultan, le *nassangi-bachi* le fait accompagner par un *nassangi-effendi*, qui est comme son substitut. Enfin aux ordres émanés immédiatement de sa hauteesse, le *nassangi-bachi* applique lui-même le *tura* ou l'empreinte du nom du monarque, non pas au bas de la feuille, comme cela se pratique chez les autres nations, mais au haut de la page avant la première ligne, comme les Romains en usoient dans les lettres. Ce *tura* est ordinairement un chiffre en lettres arabes formé des lettres du nom du grand-seigneur. Guer. *Mœurs des Turcs*, tom. II. (G.)

NASSELLE, voyez **MERLUS**.

NASSIB, f. m., *Hist. mod.*, nom que les Turcs donnent au destin qui se trouve, selon eux, dans un livre qui a été écrit au ciel, & qui contient la bonne ou mauvaise fortune de tous les hommes qu'ils ne peuvent éviter, quoi qu'ils fassent en quelque manière que ce soit. De cette créance naît en eux la persuasion d'une prédestination absolue qui les porte à affronter les plus grands périls, parce qu'il n'en arrivera, disent-ils, que ce que porte le *nassib*; il faut pourtant observer que cette opinion n'est pas si générale parmi eux qu'ils n'aient des sectes qui reconnoissent l'existence & le pouvoir du libre arbitre, mais le grand nombre tient pour le destin. Ricaut, de l'emp. turc. (G.)

NASTRANDE, f. m., *Mythol.*, c'est ainsi que les anciens Celtes Scandinaves appelloient le second enfer ou le séjour malheureux qui, après l'embrasement du monde & la consommation de toutes choses, étoit destiné à recevoir les lâches, les parjures & les meurtriers. Voici comme le *nastrand* ou rivage des morts est décrit dans l'Edda des Islandois. " Il y a un bâtiment vaste & infâme dont la porte est tournée vers le nord; il n'est construit que de cadavres de serpens, dont toutes les têtes sont tournées vers l'intérieur de la maison, ils y vomissent tant de venin qu'ils forment un long fleuve empoisonné, c'est dans ce fleuve que flottent les parjures & les meurtriers, & ceux qui cherchent à séduire les femmes d'autrui: d'autres sont déchirés par un loup dévorant. Il faut distinguer l'enfer, appelé *nastrand* dont nous parlons, de celui que ces peuples appelloient *niflheim*, qui étoit destiné à servir de séjour aux méchans jusqu'à la fin du monde seulement. Voy. NIFLEHEIM, & voyez l'Edda des Islandois, publié par M. Mallet, p. 112.

NASTURCE, voyez CRESSON.

NASTURCE ou CRESSON D'INDE, *Jardinage*, on l'appelle encore *petite capucine* ou *capres capucines*; sa tige est longue & rampante: de ses feuilles rondes s'élèvent des pédicules rougeâtres, qui contiennent des fleurs très-odorantes à cinq feuilles jaunes, tachetées de rouge. Leur calice d'une seule pièce découpée en cinq parties a une longue queue faite en capuchon, & devient, lorsque

la fleur est passée, un fruit à trois capsules qui renferment la graine.

Cette plante se cultive à l'ordinaire dans les jardins, & l'on mange en salade sa fleur confite dans du vinaigre.

NATA, *Géogr.*, ville de l'Amérique méridionale dans le gouvernement de Panama. Elle est située sur la baie de Parita à 30 lieues de Panama vers l'ouest, dans un terrain fertile, plat & agréable. Long. 299. 10. lat. 8. 20.

NATAGAI, f. m., *Mythol.*, idole que les Tartares adorent comme le dieu de la terre & de tous les animaux. Il n'y a point de maison où l'on n'en garde avec respect une image accompagnée des figures de sa femme & de ses enfans, comme les anciens payens conservoient leurs lares & leurs pénates; & au lieu que ceux-ci leur faisoient des libations & des sacrifices, les Tartares, persuadés que *Natagai* & leurs autres idoles vivent, & ont besoin de nourriture, leur présentent des viandes, & leur frottent la bouche avec la graisse des mets qu'ils servent sur leurs tables. Kircher, de la Chine.

NATAL, adj., *Gramm.*, il se dit du temps ou du lieu de la naissance. Le jour *natal*; le pays *natal*. Dans quelques communautés religieuses, la maison *natale* est celle où l'on a fait profession. Les anciens ont célébré la naissance des hommes illustres par des jeux appelés *natales*. Les chrétiens ont eu leurs fêtes *natales*; Noël, Pâques, la Pentecôte & la Toussaint. On aime son pays *natal*; il est rare qu'on n'y laisse des parens, des amis ou des connoissances: & puis, on n'y peut faire un pas sans y rencontrer des objets intéressans par la mémoire qu'ils nous rappellent de notre temps d'innocence. C'est ici la maison de mon pere; là je suis né; ici j'ai fait mes premières études; là j'ai connu cet homme qui me fut si cher: ici cette femme qui alluma mes premiers desirs: & voilà ce qui forme cette douceur dont Virgile & Ovide se seroient rendus raison s'ils y avoient un peu réfléchi.

NATAL, *Géogr.*, pays d'Afrique dans la Cafrerie, situé entre le 31. 30. 28. Ses habitans demeurent les uns dans des cavernes ou trous de rochers, les autres dans de petites maisons, qui sont si serrées & si bien couvertes de roseaux ou

de branches d'arbres, que les vents & la pluie ne sauroient y pénétrer. Les Hottentots sont leurs voisins au sud.

Le pays de *Natal* est borné au nord par la rivière della Goa qui est navigable; il est borné à l'est par la mer des Indes; mais on ne fait pas encore jusqu'où il s'étend à l'ouest. Le quartier qui regarde la mer est un pays de plaines & de forêts. On n'y manque pas d'eau, parce que les montagnes fournissent une quantité de petits ruisseaux qui se joignent ensemble, & forment la rivière de *Natal*. Les savanes y sont couvertes d'herbes fort épaisses.

Entre les animaux terrestres, on y voit des tigres, des éléphants, des buffles, des bœufs, des vaches montagnardes & des bêtes fauves. Les éléphants y fourmillent. La volaille y abonde en canards sauvages & domestiques, sarcelles, coqs, poules, outre une infinité d'oiseaux qui nous sont inconnus. La mer & les rivières sont extrêmement poissonneuses; mais les habitans ne prennent guère que des tortues.

Les naturels de ce pays sont déjà différens des Hottentots; ils sont beaucoup moins mal-propres & moins laids. Ils sont aussi naturellement plus noirs; ils ont les cheveux crépus, le visage en ovale, le nez plat de naissance, à ce que dit Kolbe, & les dents blanches; mais ils ont aussi un peu de goût pour la graisse, car ils portent des bonnets élevés de huit à dix pouces & faits de suif de bœuf. Ils cultivent la terre, y sement une espèce de blé de turquie dont ils font leur pain.

Les hommes vont presque tout nus, ainsi que les femmes. Lorsqu'il pleut, ils jettent sur leurs épaules un simple cuir de vache, dont ils se couvrent comme d'un manteau. Ils boivent du lait aigri pour se désaltérer.

Il est permis à chaque homme d'avoir autant de femmes qu'il en peut entretenir; mais il faut qu'il les achète, puisque c'est la seule marchandise qu'on achète & qu'on vende dans la terre de *Natal*. On donne des vaches en troc pour des femmes; de sorte que le plus riche est celui qui a le plus de filles ou de sœurs à marier.

Ils demeurent ensemble dans de petits villages composés de familles toutes al-

liées les unes aux autres. C'est ainsi qu'ils vivent dans l'innocence de la nature, en se soumettant volontiers au plus âgé d'entr'eux, lequel les gouverne tous. Voyez de plus grands détails dans les voyages de Dampierre. (D. J.)

NATANGEN, *Géograph.*, cercle du royaume de Prusse sur le Prégel. Il contient quatre provinces; le *Natangen* propre, le *Bartenland*, la *Sudavie* & la *Galindie*. Brandebourg en est la capitale.

NATATION, *s. f. Mété. gymnast.*, c'est l'action de nager, sorte de mouvement progressif dont est susceptible un grand nombre d'animaux qui s'en servent pour transporter leur corps d'un lieu à un autre sur la surface ou au travers des eaux sans aucun appui solide, de façon qu'ils se meuvent dans le fluide comme les oiseaux se meuvent & courent dans les espaces de l'air.

Cependant il y a cette différence entre l'action de voler & celle de nager, que pour se soutenir dans les airs, les animaux volatiles ont besoin d'une force très-grande, à cause que leur corps est d'une gravité spécifique beaucoup plus considérable que celle du fluide dans lequel ils ont à se soutenir suspendus; au lieu que les animaux qui nagent naturellement n'ont point à employer de forces pour se soutenir suspendus dans l'eau ou sur la surface, parce que leur corps est moins pesant qu'un égal volume de ce fluide dont d'ailleurs la consistance leur sert de soutien.

Ce qui le prouve, c'est que si les animaux terrestres, les oiseaux même tombent dans l'eau, & y sont plongés fort avant, ils reviennent d'eux-mêmes sur l'eau comme un morceau de bois; ils sont, pour ainsi dire, repoussés du fond vers la surface avec une sorte d'effort, comme pour être lancés au dessus, sans qu'il y ait aucun mouvement tendant à cet effet de la part de l'animal.

Il n'est personne qui étant dans le bain, n'ait éprouvé qu'en étendant horizontalement les pieds & les mains, on sent que dès qu'on ne fait pas un continuel effort pour s'appesantir & se fixer au fond du vase, l'eau souleve d'elle-même tout le corps jusqu'à ce qu'il y en ait une partie qui surnage.

Ainsi lorsqu'un animal quadrupède ou volatile est jeté vivant, ou se jette dans

où il résulte que le cadavre est soulevé ; & paroît surnager. Voyez NOYÉ.

Ce n'est donc pas, selon le préjugé assez généralement reçu, la crainte de se noyer, qui fait que l'homme ne nage pas naturellement, comme les quadrupèdes ; mais le défaut de disposition dans les parties & dans la figure de son corps, puisque l'on voit des enfans & des imbécilles se jeter hardiment dans l'eau, qui ne laissent pas d'y périr faute de nager, & par conséquent par le seul défaut de disposition à se soutenir dans l'eau comme les animaux, sans y être exposés à la suffocation. Extrait de Borelli de *arte animalium*, part. I. cap. xxii.

Quoiqu'on trouve peu dans les ouvrages de médecine tant anciens que modernes, que l'action de nager soit mise au nombre des exercices utiles à la santé ; cependant il paroît qu'elle peut y tenir un rang distingué par les bons effets qu'elle peut produire, étant employée avec les ménagemens & les précautions convenables. En effet, il paroît hors de doute que, outre l'action musculaire dans presque toutes les parties du corps, à laquelle donne lieu cette espèce d'exercice, comme bien d'autres, l'application de l'eau froide dans laquelle on nage, contribue, non-seulement par son poids sur la surface du corps, mais encore par sa qualité froide, qui ne cesse d'être telle, attendu le changement continu qui se fait des surfaces du fluide ambiant, par une suite de la progression qu'opère l'action de nager, à condenser, à fortifier les fibres, à augmenter leur élasticité, & à rendre plus efficace leur action sur les fluides, dont il empêche aussi la dissolution & la trop grande dissipation en diminuant la transpiration, selon Sanctoarius. *Static. medic. sect. II, aphor. xiv*, ce qui ne peut qu'être d'un grand avantage dans l'été, où les grandes chaleurs produisent un relâchement général dans les solides, & causent un grand abatement de forces ; voyez CHALEUR ANIMALE, pourvu que la natation ne succède pas à un exercice violent, comme le fait observer cet auteur.

D'où s'ensuit que l'action de nager dans un fleuve ou dans tous autres amas d'eau froide, bien pure, peut joindre le bon effet de l'exercice à celui du bain froid, pourvu que cette action ne soit pas ex-

cessivé, & qu'elle soit suivie des soins, des ménagemens que l'on doit avoir, après cette sorte de bain. Voyez BAIN FROID, *Econ. anim.* Voyez aussi la dissertation de M. Raymond, médecin à Marseille, sur le bain aqueux simple, qui a remporté le prix de l'académie de Dijon en 1755.

On observera ici, en finissant, qu'il ne faut pas confondre la natation, qui est l'action de nager, avec une sorte de natation, qui, dans le sens des anciens, étoit une manière de se baigner dans un vase beaucoup plus grand que les baignoires ordinaires : c'est ce qui est désigné par les grecs sous le nom *νοτοπλοια*, qui est aussi rendu en latin par le mot de *natatio*, selon qu'on le trouve dans les œuvres de Galien, lib. II, de temp. cap. ij, où cette sorte de vase est encore appelée *dexamene*. Voyez GORRE pag. 201. (M. d'Aumont.)

NATCHEZ, *Géogr.*, peuple de l'Amérique septentrionale dans la Louisiane, sur le bord oriental du Mississipi, & à environ 80 lieues de l'embouchure de ce fleuve.

Si l'on croit les relations, le gouvernement de ces peuples sauvages est despotique. Leur chef dispose des biens de tous ses sujets, & les fait travailler à sa fantaisie ; ils ne peuvent lui refuser leur tête ; il est comme le grand seigneur ; lorsque l'héritier présomptif vient à naître, on lui donne tous les enfans à la mamelle pour le servir pendant sa vie ; vous diriez que c'est le grand Sésostris. Ce chef est traité dans sa cabane avec les cérémonies qu'on feroit à un empereur du Japon ou de la Chine. Les préjugés de la superstition, dit l'auteur de l'esprit des loix, sont supérieurs à tous les autres préjugés, & ses raisons à toutes les autres raisons. Ainsi, quoique les peuples sauvages ne connoissent pas naturellement le despotisme, ce peuple-ci le connoît : ils adorent le soleil ; & si leur chef n'avoit pas imaginé qu'il étoit le frère du soleil, ils n'auroient trouvé en lui qu'un misérable comme eux.

Lorsqu'un de ces sauvages meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un jour entier : ensuite on le couvre de ses plus beaux habits, c'est-à-dire, qu'on lui peint les cheveux & le visage, & qu'on l'orne de ses plumages ; après

quoi on le porte dans la fosse qui lui est préparée, en mettant à ses côtés une chaudière & quelques vivres. Ses parens vont, dès la pointe du jour, pleurer sur la fosse, plus ou moins longtemps, suivant le degré de parenté. Leur deuil consiste à ne pas se peindre le corps, & à ne pas se trouver aux assemblées de réjouissance.

Le P. de Charlevoix qui vit leur temple du soleil en 1721, dit que c'étoit une espèce de cabane longue, avec un toit couvert de feuilles de latanier. Au milieu de ce temple il y avoit sur le sol qui étoit de simple terre, trois buches disposées en triangle, & qui brûloient par les bouts qui se touchoient, ce qui remplissoit de fumée le temple, où il n'y avoit point de fenêtre.

En 1730, les François firent la guerre aux *Natchez*, en tuèrent un grand nombre, & les dispersèrent tellement, qu'ils ne font plus un corps de nation. Ils rasèrent ensuite leurs villages & leur temple du soleil. (D.J.)

NATEL, Géogr., ville de Perse, située, selon Tavernier, à 77°, 30' de long. sous les 36°, 7' de lat.

NATEMBES, Géogr. anc., peuple de la Libye intérieure; il étoit, selon Pline, liv. IV, ch. vi, plus au nord que la montagne Usargala.

NATES, en Anatomie, est un terme dont on se sert pour exprimer deux protuberances circulaires de la substance du cerveau, qui sont situées derrière la moëlle allongée proche le cervelet. Voy. CERVEAU & MOËLLE. (L.)

NATHAN, qui donne, Hist. sacr., 1°. fils de David, qui fut père de Mathathias. 2°. Le prophète qui parut dans Israël du temps de David, qui déclara à ce prince qu'il ne bâtiroit point de temple au Seigneur, & que cet honneur étoit réservé à son fils Salomon. Ce même prophète reçut ordre de Dieu d'aller trouver David après le meurtre d'Uri, pour lui reprocher son crime, & l'adultère qui y avoit donné lieu. *Nathan* lui rappella son crime sous une image empruntée, en racontant à ce prince l'histoire feinte d'un homme riche, qui ayant plusieurs brebis avoit enlevé de force celle d'un homme pauvre qui n'en avoit qu'une. David ayant entendu le récit de *Nathan*, lui répondit: l'homme qui a fait cette

action est digne de mort, il rendra la brebis au quadruple. C'est vous-même, qui êtes cet homme, repliqua *Nathan*; vous avez ravi la femme d'Uri Héthéen, vous l'avez prise pour vous, & vous l'avez lui-même fait périr par l'épée des enfans d'Ammon. Le prophète ajouta ensuite les maux que Dieu alloit faire fondre sur la maison de David en punition de son crime; il lui dit qu'il prendroit ses femmes à ses yeux, qu'il les donneroit à un autre qui dormiroit avec elles aux yeux du soleil & de tout Israël: c'est ce qu'exécuta Absalon, fils de David, l'instrument dont Dieu se servit pour punir les péchés du père. *Nathan* contribua beaucoup à rendre inutile la brigue d'Adonias qui vouloit se faire déclarer roi, & à faire sacrer Salomon. L'Écriture ne nous apprend ni le temps, ni la manière dont il mourut. On croit qu'il a eu part à l'histoire des deux premiers livres des rois avec Gad & Samuel. On prétend même qu'il avoit écrit l'histoire particulière de David & de Salomon. Il y a eu quelques autres personnes de ce nom moins considérables.

Ce prophète offre aux ministres du Seigneur un modèle admirable de la manière dont ils doivent dire la vérité aux grands. C'est de la leur présenter avec une sainte liberté; laquelle n'exclut point les sages ménagemens qui, sans l'affaiblir, lui ôtent ce qu'elle auroit de dur pour des oreilles peu accoutumées à l'entendre. *Nathan*, pour ménager la délicatesse du roi, évite de lui représenter directement sa faute: il emprunte une image qui force David de prononcer lui-même son arrêt; mais à peine David s'est-il condamné, que le prophète, reprenant le ton & le langage d'un ministre du Seigneur, lui découvre l'énormité de ses crimes & lui annonce les châtimens que la justice divine lui prépare. (+)

MATHINÉENS, f. m. pl. Théolog., ce mot vient de l'hébreu *nathan*, qui signifie donner. Les *Nathinéens* ou *Néthinéens* étoient des serviteurs qui avoient été donnés & voués au service du tabernacle & du temple chez les Juifs, pour les emplois les plus pénibles & les plus bas, comme de porter le bois & l'eau.

On donna d'abord les Gabaonites pour remplir ces fonctions, Josué ix. 27. Dans la suite, on assujettit aux mêmes

charges ceux des Chananéens qui se rendirent, & auxquels on accorda la vie. On lit dans Esdras, c. viij, v. 20, que les *Nathinéens* étoient des esclaves voués par David & par les princes pour le ministère du temple, & ailleurs, qu'ils étoient des esclaves donnés par Salomon. En effet, on voit dans les livres des rois, que ce prince avoit assujetti les restes des *Chananéens*, & les avoit contraints à diverses servitudes, & il y a toute apparence qu'il en donna un nombre aux prêtres & aux lévites, pour leur servir dans le temple. Les *Nathinéens* furent emmenés en captivité avec la tribu de Juda, & il y en avoit un grand nombre vers les portes caspiennes d'où Esdras en ramena quelques-uns au retour de la captivité; ils demeurèrent dans les villes qui leur furent assignées; il y en eut aussi dans Jérusalem qui occupèrent le quartier d'Ophel. Le nombre de ceux qui revinrent avec Esdras & Néhémie ne se montant à guère plus de 600, & ne suffisant pas pour remplir les charges qui leur étoient imposées, on institua dans la suite une fête nommée *xilophorie*, dans laquelle le peuple portoit en solennité du bois au temple pour l'entretien du feu de l'autel des holocaustes. Voy. XILOPHORIE. Calmet, *dict. de la bible*.

NATIF, adj. Gram., terme relatif au lieu où l'on a pris naissance. Il se dit de la personne: je suis *natif* de Langres, petite ville du Bassigny, dévastée en cette année (1760) par une maladie épidémique, qui dure depuis quatre mois, & qui m'a emporté trente parens. On distingue *natif* de *né*, en ce que *natif* suppose domicile fixe des parens, au lieu que *né* suppose seulement *naissance*. Celui qui naît dans un endroit par accident, est *né* dans cet endroit; celui qui y naît, parce que son pere & sa mere y ont leur séjour, en est *natif*. J. C. est *natif* de Nazareth, & *né* à Bethléem.

NATIF, Hist. nat. Minéralogie, dans l'histoire naturelle du regne minéral, on appelle *natif* un métal ou un demi-métal qui se trouve dans le sein de la terre sous la forme qui lui est propre, sans être minéralisé, c'est-à-dire, sans être combiné ni avec du soufre, ni avec de l'arsenic, du moins en assez grande quantité pour qu'on puisse le connoître. L'or se trouve toujours *natif*. On ren-

contre aussi de l'argent, du cuivre, du fer, du mercure, du régule d'antimoine, du bismuth, de l'arsenic natifs; quant au plomb & à l'étain, on ne les a point encore trouvés *natifs*. On voit que *natif* est dans ce sens un synonyme de *vierge*, on dit de l'argent *vierge* ou de l'argent *natif*, &c. (—)

NATIO, f. f. Mythol., déesse qui dans l'opinion vulgaire, présidoit à l'accouchement, à la naissance. Elle avoit un temple dans le territoire d'Ardeé. Si cette *Natio* est déesse, dit un des interlocuteurs de Cicéron, la Pudeur, la Foi, l'Esprit, la Concorde, l'Espérance, & Moneta, seront aussi des déesses: or tout cela n'est pas probable. (D. J.)

NATION, f. f. Hist. mod., mot collectif dont on fait usage pour exprimer une quantité considérable de peuple, qui habite une certaine étendue de pays, renfermée dans de certaines limites, & qui obéit au même gouvernement.

Chaque *nation* a son caractère particulier: c'est une espece de proverbe que de dire, léger comme un françois, jaloux comme un italien, grave comme un espagnol, méchant comme un anglois, fier comme un écossais, ivrogne comme un allemand, paresseux comme un irlandais, fourbe comme un grec, &c. Voyez CARACTERE.

Le mot de *nation* est aussi en usage dans quelques universités pour distinguer les supôts ou membres qui les composent, selon les divers pays d'où ils sont originaires. Voy. UNIVERSITÉ.

La faculté de Paris est composée de quatre *nations*; savoir, celle de France, celle de Picardie, celle de Normandie, celle d'Allemagne: chacune de ces *nations*, excepté celle de Normandie, est encore divisée en tribus, & chaque tribu a son doyen, son censeur, son procureur, son questeur & ses appariteurs ou massiers.

La *nation* d'Allemagne comprend toutes les *nations* étrangères, l'Angloise, l'Italienne, &c.

Les titres qu'elles prennent dans leurs assemblées, actes, affiches, &c. sont pour la *nation* de France, *honoranda Gallorum natio*; pour celle de Picardie, *fidelissima Picardorum natio*; on désigne celle de Normandie par *veneranda Nor-*

manorum natio ; & celle d'Allemagne par *constantissima Germanorum natio*. Chacune a ses statuts particuliers pour régler les élections, les honoraires, en un mot tout ce qui concerne la police de leur corps. Ils sont homologués en parlement, & ont force de loi.

Synode national. Voyez les articles **SYNODE** & **CONCILE**.

NATISO, *Glog. anc.*, fleuve des Venetes, selon Plin., *liv. III. ch. xviii.* qui dit qu'il passoit auprès d'*Aquileia Colonia*. Léander le nomme *Natison* ; il prend sa source dans les Alpes, & finit par se rendre dans la Lisonze au-dessous de Gradisca. Il est vrai que les anciens nous font entendre que le *Natiso* se jetoit dans la mer ; mais alors ils donnoient le nom de *Natiso* à la Lisonze, avec laquelle il se joint. (D.J.)

NATIVITÉ, *Théol.*, *nativitas*, *natalis dies*, *natalitium*, expressions qui sont principalement d'usage en style de calendrier ecclésiastique, & quand on parle des saints, comme la *nativité* de la sainte Vierge, la *nativité* de saint Jean Baptiste, &c. quand on dit simplement la *nativité*, on entend le jour de la naissance de Notre-Seigneur, ou la fête de Noël. Voy. **FÊTE** & **NOËL**.

On croit communément que c'est le pape Thélephore qui a ordonné que la fête de la *nativité* se célébreroit le 25 décembre. Jean archevêque de Nice, dans une lettre sur la *nativité* de J. C. rapporte qu'à la prière de S. Cyrille de Jérusalem le pape Jules I. fit faire des recherches très-exactes sur le jour de la *nativité* de N. S. & qu'ayant trouvé qu'elle étoit arrivée le 25 décembre, on commença dès-lors à célébrer cette fête ce jour-là. Voyez **INCARNATION**.

Les mots *natalis dies*, *natalitium*, étoient autrefois usités parmi les Romains pour signifier la fête que l'on célébroit le jour de l'anniversaire de la naissance d'un empereur ; depuis ce temps on les a étendus peu-à-peu à signifier toutes sortes de fêtes ; c'est pourquoi l'on trouve dans les fastes des anciens, *natalis solis* pour la fête du soleil. Voyez **FÊTE**.

Quelques auteurs pensent que les premiers chrétiens, trouvant ces expressions consacrées par l'usage pour signifier une fête, les employèrent aussi dans le même temps ; & que c'est pour cela qu'on

trouve dans les anciens martyrologes, *natalis calicis*, pour dire le jendi-saint, ou la fête de l'institution de l'eucharistie ; *natalis cathedra*, pour la fête de la chaire S. Pierre ; *natalis* ou *natalitium ecclesie* N, pour la fête de la dédicace de telle ou telle église. Mais outre qu'on n'a pas des preuves bien certaines de cette opinion, il est probable que comme la naissance, *natalitium*, se prend communément pour le commencement de la vie de l'homme, les chrétiens employèrent le même terme par analogie pour exprimer l'anniversaire du commencement ou de l'institution de telle ou telle cérémonie religieuse.

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE, fête que l'église romaine célèbre tous les ans en l'honneur de la naissance de la vierge Marie, mere du Sauveur, le 8 septembre. Cette fête n'est pas à beaucoup près si ancienne que celle de la *nativité* de J. C. & de S. Jean. Le pape Sergius I. qui fut élevé sur le saint siége en 687, est le premier qui ait mis la *nativité* au nombre des fêtes de la sainte Vierge ; car le *natalitium* de la bienheureuse Vierge Marie, que l'on célébroit auparavant en hiver, étoit la fête de son assomption. On trouve depuis la fête de la Vierge Marie, au 7 de septembre, dans les martyrologes, & dans le sacramentaire de saint Grégoire. Elle n'a été établie en France que sous le regne de Louis le Débonnaire ; & elle a été depuis insérée dans les martyrologes de Florus, d'Adon & d'Usuard. Gautier, évêque d'Orléans, l'introduisit dans son diocèse, & Paschase Ratbert en parle dans son livre de la virginité de Marie. Ainsi, ceux qui disent qu'elle n'a été établie que dans le neuvième siècle, se sont trompés. Cependant cette fête n'a été chômée en France & en Allemagne que dans le x^e. siècle. Mais saint Fulbert l'établit à Chartres dès le ix^e. Les Grecs & les Orientaux n'ont commencé à la célébrer que dans le xij^e. siècle ; mais ils le font avec beaucoup de solennité. Baillet, *vie des Saints*.

NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE, fête que l'église romaine célèbre tous les ans en mémoire de la naissance de S. Jean, fils de Zacharie & de sainte Elisabeth, & précurseur de Jesus-Christ, le 24 de

juin, avec un office solennel & octave.
Voyez OCTAVE.

L'institution de cette fête est très-ancienne dans l'église. Elle étoit déjà établie au 24 de juin du temps de S. Augustin, qui a fait sept sermons pour cette solennité. Le concile d'Agde, tenu en 506, la mit au rang des fêtes les plus célèbres. Il a été un temps qu'on y célébroit trois messes, comme on fait encore à Noël. On a aussi autrefois célébré la fête de la conception de saint Jean-Baptiste au 24 septembre.

C'est la coutume en France, la veille de cette fête, dans toutes les paroisses, que le clergé aille processionnellement allumer un feu en signe de réjouissance; on dit même que les Musulmans ont la mémoire de S. Jean en telle vénération, qu'ils la célèbrent aussi par diverses marques de joie.

NATIVITÉ, *nativitas*, chez les anciens jurisconsultes signifie quelquefois *villenage*, c'est-à-dire, *esclavage* ou *servitude*. *Voyez VILLENAGE.* (G)

NATIVITÉ, en *Astronomie*, c'est le thème ou la figure des cieux, & principalement des douze maisons célestes au moment de la naissance de quelqu'un. On l'appelle autrement *horoscope*. *V. HOROSCOPE.*

Tirer l'*horoscope* de quelqu'un, c'est-à-dire, chercher par le calcul le temps qu'il avoit à vivre, étoit autrefois en Angleterre un crime qu'on punissoit du même supplice que le crime de félonie, comme il paroît par les statuts de la 25 année de la reine Elisabeth, *ch. ij.*

NATOLIE ou **ANATOLIE**, *Géogr. anc.*, on l'appelloit anciennement l'*Asie mineure*, grande presqu'isle qui s'avance entre la mer Méditerranée & la mer Noire, jusqu'à l'Archipel & la mer de Marmara. Les Turcs l'appellent *Anatol-Vilaïete*. On la divisoit autrefois en plusieurs royaumes ou provinces; on mettoit la Cappadoce, la Galatie, la Lycanie & la Pisidie vers le milieu: la Bithynie, la Paphlagonie & le royaume de Pont vers la mer Noire; l'Arménie mineure à l'occident de l'Euphrate; la Cilicie, la Pamphylie, la Carbalie, l'Isaurie & la Lycie, vers la mer Méditerranée; la Carie, la Doride, la Lydie, l'Ionie, l'Æolide, la grande & petite Phrygie, la grande & petite Mysie & la

Troade sur l'Archipel. Tous ces royaumes & provinces se divisoient encore en plusieurs autres; aujourd'hui c'est la *Natolie*, divisée en quatre principales parties, dont la plus occidentale & la plus grande est encore appelée du même nom, *voyez NATOLIE PROPRE*. Les trois autres sont la Caramanie, l'Amasie & l'Aladulie.

Ses principales rivières sont Zagarie & Casalmach, qui se jettent dans la mer Noire; Kara ou la rivière Noire, qui se décharge dans l'Euphrate; Satalie qui a son embouchure dans la mer Méditerranée; Madre & Sarabat qui se rendent dans l'Archipel. (D. J.)

NATOLIE PROPRE, *Géog.*, contrée de la Turquie en Asie. Elle occupe presque la moitié de la presqu'isle, s'étendant depuis la rivière de Casalmach sur l'Archipel & sur la Méditerranée, jusqu'à la côte qui est entre l'isle de Rhodes & le Xante. La ville de Chiutaye, située sur le fleuve Ayala, est la capitale de cette province, & le siège d'un béglierbey. On compte dans son gouvernement 336 ziamets, & 1136 timars. (D. J.)

NATRUM, **NATRON** ou **NATER**, *f. m. Hist. nat. Minéralog.*, c'est un sel alkali fixe, tout formé par la nature, qui se trouve ou dans le sein de la terre, ou qui se montre à sa surface; c'est surtout en Egypte, en Syrie, dans l'Assyrie, dans l'Asie mineure & dans les Indes orientales, que l'on rencontre le *natrum*. Les voyageurs nous apprennent qu'en Egypte sur-tout, il s'en trouve un amas immense dans un endroit que l'on appelle la *mer sèche*, l'on en tire tous les ans une quantité prodigieuse qui se débite dans tout le levant; on s'en sert pour faire du savon, & pour blanchir le linge. C'est un sel de cette espèce que l'on trouve encore abondamment aux environs de Smyrne, où on l'emploie à faire du savon. *V. SMYRNE*, terre de.

Le *natrum* tel qu'il se trouve dans la terre, est ordinairement d'un blanc rougeâtre & en masses informes; il est mêlé de particules terreuses & d'une portion plus ou moins grande de vrai sel marin. Quelquefois on le trouve sous la forme d'une poudre blanche, qui se montre à la surface de la terre; quelquefois il forme une espèce de croûte fenilletée &

friable. Ce sel est légèrement caustique sur la langue, il fait effervescence avec tous les acides, comme les sels alkalis tirés des végétaux; il fait du savon avec les huiles, & mêlé avec du sable, il entre en fusion & fait du verre, d'où l'on voit que ce sel a tous les caractères des sels alkalis fixes, tirés des cendres des végétaux. Cependant il en diffère à d'autres égards; quand il a été purifié par la dissolution, l'évaporation & la cristallisation, il forme des cristaux en parallélipipèdes quadrangulaires oblongs, aplatis par les extrémités, cette figure peut venir du sel marin avec qui il est très-communément mêlé. Un autre phénomène singulier du *natrum*, c'est que lorsqu'il est sous une forme sèche & concrète, il fait une effervescence très-forte avec tous les acides, au lieu qu'il n'en fait aucune, même avec les acides les plus concentrés, lorsqu'il a été mis parfaitement en dissolution dans l'eau, & lorsque la dissolution est devenue claire.

Quelques auteurs disent que le *natrum* contient une portion d'alkali volatil, cela peut venir des végétaux pourris dont quelques particules se joignent à lui accidentellement; mais l'alkali volatil ne doit point être regardé comme faisant une des parties constituantes de ce sel.

M. Rouelle ayant reçu des échantillons du *natrum* d'Egypte, a eu occasion d'en faire l'examen. Il a trouvé qu'il y en a de deux espèces, l'un est le plus parfait & le plus pur, c'est un alkali fixe que ce savant chimiste regarde comme précisément de la même nature que le sel de soude, qui lui-même est l'alkali qui sert de base au sel marin, voyez SOUDE. Le *natrum* de la seconde espèce est mêlé de sel marin & de sel de Glauber; & par conséquent est un alkali fixe impur. Suivant Hérodote, les anciens Egyptiens se servoient de *natrum* dans leurs embaumemens, ils y laissoient séjourner les corps morts pendant longtemps, afin de les dessécher avant que de les embaumer. Voy. les mém. de l'acad. des sciences ann. 1750.

Le *natrum* ou sel alkali minéral dont nous parlons, diffère des autres sels alkalis fixes, tirés des cendres des végétaux par les mêmes côtés que la soude; combiné avec l'acide vitriolique il fait du vrai sel de Glauber; il se dissout plus

difficilement dans l'eau que les autres alkalis fixes; il n'attire point l'humidité de l'air comme eux, & il est beaucoup moins caustique. Voy. SOUDE.

Il paroît indubitable que le *natrum* qui vient d'être décrit, est le sel que Dioscoride, Pline & les anciens connoissoient sous le nom de *nitrum*. La description qu'ils en donnent ne convient nullement au sel que nous appelons *nitre* aujourd'hui, & ses propriétés annoncent un vrai sel alkali fixe. L'écriture sainte sert à prouver cette vérité; Salomon compare la gaieté d'un homme triste à l'action du *nitre* avec le vinaigre: & Jérémie dit, que quand le pécheur se laverait avec du *nitre*, il ne seroit point purifié de ses souillures. On voit que ces effets ne peuvent s'appliquer qu'à un sel alkali fixe, & non à un sel neutre, connu des modernes sous le nom de *nitre*. Voy. NITRE.

Ce qui vient d'être dit dans cet article suffit pour faire connoître la nature du *natrum*, & pour faire sentir le peu de fondement de ce que des voyageurs peu instruits nous ont rapporté de sa formation. Quelques-uns ont voulu nous persuader que ce sel étoit produit par une rosée qui causoit une espèce de fermentation & de gonflement dans la terre & qui en faisoit sortir le *natrum*; on sentira aussi l'erreur dans laquelle sont tombés plusieurs naturalistes modernes, qui ont pris pour du *natrum* du vrai sel marin ou sel gemme, & d'autres sels qu'ils ont trouvé dans quelques fontaines & dans quelques terrains. La description qui vient d'être donnée suffira pour faire connoître le vrai *natrum* par-tout où on en pourra trouver.

Quant à la formation de ce sel, on pourroit conjecturer avec assez de vraisemblance, qu'il doit son origine au sel marin dont le terrain de l'Egypte est surtout rempli, la chaleur du climat a pu dégager une portion de l'acide de ce sel; en sorte qu'il ne reste plus que la base alkaline, qui est encore mêlée d'une partie de sel marin qui n'a point été décomposée. (+)

NATTA, terme de Chirurgie, excroissance charnue ou grosse tumeur, qui vient en différentes parties du corps; on dit aussi *nasa*, *nasila* & *napta*.

Blancard la définit, une grosse tumeur molle

mollasse, sans douleur, sans couleur, qui vient le plus ordinairement au dos, & quelquefois aux épaules & en plusieurs autres parties. La racine du *natta* est fort petite, cependant il augmente quelquefois si prodigieusement, qu'il égale la grosseur d'un melon ou d'une gourde, il se forme souvent des *nattas* au cou qui ressemblent à des taupes. *V. TAUPES*. Cette tumeur est de l'espèce des enkistées.

Bartholin dit qu'une dame se fit mordre un *nattu* qui commençoit, & qu'elle en fut guérie par ce moyen. *V. LOUPE*.

NATTE, f. f. *Ouvrage du Nattier*, espèce de tissu fait de paille, de jonc, de roseau ou de quelques autres plantes, écorées, ou semblables productions faciles à se plier & à s'entrelacer.

Les *nattes* de paille sont composées de divers cordons, de diverses branches, ordinairement de trois. On met aux branches depuis quatre brins jusqu'à douze, & plus suivant l'épaisseur qu'on veut donner à la *natte* ou l'usage auquel elle est destinée.

Chaque cordon de *natte*, ou comme on dit en terme de *nattiers*, se trace séparément & se travaille au clou. On appelle *travailler au clou*, attacher la tête de chaque cordon à un clou à crochet, enfoncé dans la barre d'en haut d'un fort traieau de bois qui est le principal instrument dont se servent ces ouvriers. Il y a trois clous à chaque traieau pour occuper autant de compagnons, qui, à mesure qu'ils avancent la trace, remontent leur cordon sur le clou, & jettent par dessus le traieau la partie qui est nattée; lorsqu'un cordon est fini, on le met lecher à la gaule avant de l'ourdir à la tringle.

Pour joindre ces cordons & en faire une *natte*, on les coud l'un à l'autre avec une grosse aiguille de fer longue de dix à douze pouces. La ficelle dont on se sert est menue, & pour la distinguer des autres ficelles que font & vendent les cordiers, le nomme *ficelle à natte*.

Deux grosses tringles longues à volonté & qu'on éloigne plus ou moins, suivant l'ouvrage, servent à cette couture, qui se fait en attachant alternativement le cordon au clou à crochet, dont ces tringles sont comme hérissées d'un côté, à un pouce ou dix-huit lignes de distance.

Tome XXII. Part. II.

On appelle cette façon, *ourdir* ou *bâtir à la tringle*.

La paille dont on fait ces sortes de *nattes*, doit être longue & fraîche, on la mouille, & ensuite on la bat sur une pierre avec un pesant maillet de bois à long manche, pour l'écraser & l'applatir.

La *natte* de paille se vend au pié ou à la toise quarrée plus ou moins, suivant la récolte des blés. Elle sert à couvrir les murailles & les planchers des maisons; on en fait aussi des chaises & des paillassons, &c.

Les *nattes* de palmiers servent à faire les grands & petits cabats, dans lesquels s'emballent plusieurs sortes de marchandises.

NATTE, f. f., *Commerce*. Il y a une espèce de *natte* ou tissu de paille, nommée *esther*, que les Orientaux étendent par terre; ils se couchent dessus; ils n'ont point d'autre lit.

Il y a aussi des *esthers* de brins de différentes couleurs avec lesquelles on forme divers compartimens; celles-là servent à couvrir les matelats de canapés.

NATTE, *tracer la*, terme de *Nattier en paille*, c'est en faire les cordons au clou, c'est-à-dire, passer alternativement les unes sur les autres les trois branches de paille dont le cordon est composé.

NATTER, *les crins*, *Maréchallerie*, c'est en faire des tresses.

NATTIER, f. m., *Corps d'artisans*, ouvrier qui fait des *nattes*. Le peu d'outils & d'instrumens qui suffisent aux *Nattiers en paille*, sont la pierre & le maillet pour battre leur paille après qu'elle a été mouillée, afin de la rendre plus pliante & moins cassante; le traieau avec ses clous pour tracer la *natte*, c'est-à-dire, pour en faire les cordons; les tringles aussi avec leurs clous pour bâtir & ourdir les cordons, & l'aiguille pour les coudre & les joindre.

NATURALISATION, f. f., *Jurispudence*, est l'acte par lequel un étranger est naturalisé, c'est-à-dire, qu'au moyen de cet acte, il est réputé & considéré de même que s'il étoit naturel du pays, & qu'il jouit de tous les mêmes privilèges; ce droit s'acquiert par des lettres de naturalité. *Voyez ci-après NATURALITÉ*.

NATURALISATION, *Hist. d'Angleter.*, acte du parlement qui donne à un étranger, après un certain séjour en Angleterre, les privilèges & les droits des naturels du pays.

Comme cet acte coûte une somme considérable que plusieurs étrangers ne seroient pas en état de payer, on agite depuis long-temps dans la Grande-Bretagne la question importante, s'il seroit avantageux ou désavantageux à la nation, de passer un acte en parlement qui naturalisât généralement tous les étrangers, c'est-à-dire, qui exemptât des formalités & de la dépense d'un bil particulier, ou de lettres-patentes de *naturalisation*, tout étranger qui viendrait s'établir dans le pays, & les protestans par préférence.

Les personnes qui sont pour la négative craignent que cette *naturalisation* générale n'attirât d'un côté en Angleterre un grand nombre d'étrangers, qui, par leur commerce ou leur industrie, ôteroient les moyens de subsister aux propres citoyens, & de l'autre côté quantité de pauvres familles qui seroient à charge à l'état, au lieu de lui être utiles.

Les personnes qui tiennent pour l'affirmative (& ce sont les gens les plus éclairés de la nation) répondent, 1°. que de nouveaux sujets industriels acquis à l'Angleterre, loin de lui être à charge, augmenteroient ses richesses, en lui apportant de nouvelles connoissances de manufacture ou de commerce, & en ajoutant leur industrie à celle de la nation. 2°. Qu'il est vraisemblable que parmi les étrangers ceux-là principalement viendroient profiter du bienfait de la loi, qui auroient déjà dans leur fortune ou dans leur industrie des moyens de subsister. 3°. Que quand même dix ou vingt mille autres étrangers pauvres, qu'on *naturaliseroit*, ne retireroient de leur travail que la dépense de leur consommation sans aucun profit, l'état en seroit toujours plus fort de douze ou vingt mille hommes. 4°. Que le produit des taxes sur la consommation en augmenteroit, en diminution des autres charges de l'état, qui n'augmenteroit aucunement par ces nouveaux habitans. 5°. Que l'Angleterre peut aisément nourrir une moitié en sus de sa population

actuelle, si l'on en juge par ses exportations de blé, & l'étendue de ses terres incultes; que ce royaume est un des plus propres de l'Europe à une grande population par sa fertilité, & par la facilité des communications entre les différentes provinces, au moyen des trajets de terre ou de mer assez courts qui les produisent. 6°. Que les avantages immenses de la population justifient la nécessité d'inviter les étrangers à venir l'augmenter.

Enfin, on cite aux Anglois jaloux, ou trop réservés sur la *naturalisation* des étrangers, ce beau passage de Tacite, liv. XII de ses *Annales*: " Nous repentons-nous d'avoir été chercher les familles des Balbes en Espagne, & d'autres non moins illustres dans la Gaule narbonnoise? leur postérité fleurit encore parmi nous, & ne nous cède en rien dans leur amour pour la patrie. Qu'est-ce qui a causé la ruine de Sparte & d'Athènes qui étoient si florissantes, que d'avoir fermé l'entrée de leur république aux peuples qu'ils avoient vaincus? Romulus, notre fondateur, fut bien plus sage de faire de ses ennemis autant de citoyens dans un même jour. Le chancelier Bacon ajouteroit: " On ne doit pas tant exiger de nous, mais on peut nous dire: *naturalisez vos amis*, puisque les avantages en sont palpables. " (D. J.)

NATURALISTE, f. m. se dit d'une personne qui a étudié la nature & qui est versée dans la connoissance des choses naturelles, particulièrement de ce qui concerne les métaux, les minéraux, les pierres, les végétaux, & les animaux. Voyez ANIMAL, PLANTE, MINÉRAL, &c.

Aristote, Elie, Plin, Solin & Théophraste, ont été les plus grands *naturalistes* de l'antiquité; mais ils sont tombés dans beaucoup d'erreurs, que l'heureuse industrie des modernes a rectifiées. Aldrovandus est le plus ample & le plus complet des *naturalistes* modernes; son ouvrage est en 13 volumes in-fol.

On donne encore le nom de *naturalistes* à ceux qui n'admettent point de Dieu, mais qui croient qu'il n'y a qu'une substance matérielle, revêtue de diverses qualités qui lui sont aussi essentielles que

la longueur, la largeur, la profondeur, & en conséquence desquelles tout s'exécute nécessairement dans la nature comme nous le voyons ; *naturalistes* en ce sens est synonyme à *athée*, *spinoziste*, *matérialiste*, &c.

NATURALITÉ, f. f., *Jurisprudence*, est l'état de celui qui est naturel d'un pays ; les droits de *naturalité* ou de *regnicolat* sont la même chose. Les lettres de *naturalité* sont des lettres de chancellerie, par lesquelles le prince déclare que quelqu'un sera réputé naturel du pays, & jouira des mêmes avantages que ses sujets naturels.

Ceux qui ne sont pas naturels d'un pays, ou qui n'y ont pas été naturalisés, y sont étrangers ou aubains, *quasi alibi nati*.

La distinction des naturels du pays, d'avec les étrangers, & l'usage de naturaliser ces derniers, ont été connus dans les anciennes républiques.

A Athènes, suivant la première institution, un étranger ne pouvoit être fait citoyen que par les suffrages de six mille personnes, & pour de grands & signalés services.

Ceux de Corinthe, après les grandes conquêtes d'Alexandre, lui envoyèrent offrir le titre de citoyen de Corinthe qu'il méprisa d'abord ; mais les ambassadeurs lui ayant remontré qu'ils n'avoient jamais accordé cet honneur qu'à lui & à Hercule, il l'accepta.

On distinguoit aussi à Rome les citoyens ou ceux qui en avoient la qualité de ceux qui ne l'avoient pas.

Les vrais & parfaits citoyens, qui *optimâ lege cives à Romanis dicebantur*, étoient les Ingénus, habitans de Rome & du territoire circonvoisin ; ceux-ci participoient à tous les privilèges indistinctement.

Il y avoit des citoyens de droit seulement, c'étoient ceux qui demouroient hors le territoire particulier de la ville de Rome, & qui avoient néanmoins le nom & les droits des citoyens romains, soit que ce privilège leur eût été accordé à eux personnellement, ou qu'ils demourassent dans une colonie ou ville municipale qui eût ce privilège : ces citoyens de droit ne jouissoient pas de certains privilèges qui n'étoient propres qu'aux vrais & parfaits citoyens.

Il y avoit enfin des citoyens honoraires, c'étoient ceux des villes libres qui restoient volontairement adjointes à l'état de Rome quant à la souveraineté, mais non quant aux droits de cité, ayant voulu avoir leur cité, leurs loix, & leurs officiers à part ; les privilèges de ceux-ci avoient encore moins d'étendue que ceux des citoyens de droit.

Ceux qui n'étoient point citoyens de fait ni de droit, ni même honoraires, étoient appelés *étrangers*, ils avoient un juge particulier pour eux appelé *prætor peregrinus*.

En France, tous ceux qui sont nés dans le royaume & sujets du roi sont naturels François ou regnicoles ; ceux qui sont nés hors le royaume, sujets d'un prince étranger, & chez une nation à laquelle le roi n'a point accordé le privilège de jouir en France des mêmes privilèges que les regnicoles, sont réputés aubains ou étrangers, quoiqu'ils demeurent dans le royaume, & ne peuvent effacer ce vice de pérégrinité qu'en obtenant des lettres de *naturalité*.

Anciennement ces lettres se nommoient *lettres de bourgeoisie*, comme s'il suffisoit d'être bourgeois d'une ville pour être réputé comme les naturels du pays. Il y a au trésor des chartes un grand nombre de ces lettres de bourgeoisie, qui ne sont autre chose que des lettres de *naturalité* accordées à des étrangers : du temps de Charles VI on se faisoit encore recevoir bourgeois du roi pour participer aux privilèges des regnicoles.

Dans la suite ces lettres ont été appelées *lettres de naturalité*.

Il n'appartient qu'au roi seul de naturaliser les étrangers ; aucun seigneur, juge, ni cour souveraine n'a ce droit.

Néanmoins la naturalisation se fait sans lettres pour les habitans de Tournay suivant les lettres patentes de François I. & Henri II. de 1521 & 1552 ; une simple déclaration de *naturalité* suffit, elle s'accorde quelquefois par les juges royaux. Voyez l'*Inst. au Droit belgique*, pag. 34.

Il y a des lettres de *naturalité* accordées à des nations entières qui sont alliées de la France, de manière que ceux de ces pays qui viennent s'établir en France y jouissent de tous les privilèges des regnicoles sans avoir besoin d'obtenir des lettres particulières pour eux.

Les lettres de *naturalité* s'accordent en la grande chancellerie, elles doivent être registrées en la chambre du domaine & en la chambre des comptes. Voyez BACQUET, du droit d'aubaine & AUBAIN, ÉTRANGER, LETTRES DE NATURALITÉ, NATURALISATION. (A)

NATURE, s. f., *Philos.*, est un terme dont on fait différens usages. Il y a dans Aristote un chapitre entier sur les différens sens que les Grecs donnoient au mot *φύσις nature*; & parmi les Latins, ses différens sens sont en si grand nombre, qu'un auteur en compte jusqu'à 14 ou 15. M. Boyle, dans un traité exprès qu'il a fait sur les sens vulgairement attribués au mot *nature*, en compte huit principaux.

Nature signifie quelquefois le système du monde, la machine de l'univers, ou l'assemblage de toutes les choses créées. V. SYSTEME.

C'est dans ce sens que nous disons l'auteur de la nature, que nous appelons le soleil l'œil de la nature, à cause qu'il éclaire l'univers, & le pere de la nature, parce qu'il rend la terre fertile en l'échauffant: de même nous disons du phénix ou de la chimere, qu'il n'y en a point dans la nature.

M. Boyle veut qu'au lieu d'employer le mot de *nature* en ce sens, on se serve, pour éviter l'ambiguïté ou l'abus qu'on peut faire de ce terme, du mot de monde ou d'univers.

Nature s'applique, dans un sens moins étendu, à chacune des différentes choses créées ou non créées, spirituelles & corporelles. V. ÊTRE.

C'est dans ce sens que nous disons la nature humaine, entendant par-là généralement tous les hommes qui ont une ame spirituelle & raisonnable. Nous disons aussi nature des anges, nature divine. C'est dans ce même sens que les Théologiens disent *natura naturans*, & *natura naturata*; ils appellent Dieu *natura naturans*, comme ayant donné l'être & la nature à toutes choses, pour le distinguer des créatures qu'ils appellent *natura naturata*, parce qu'elles ont reçu leur nature des mains d'un autre.

Nature, dans un sens encore plus limité, se dit de l'essence d'une chose, ou de ce que les philosophes de l'école appellent la quiddité, c'est-à-dire, l'attri-

bue qui fait qu'une chose est telle ou telle. V. ESSENCE.

C'est dans ce sens que les Cartésiens disent que la nature de l'ame est de penser, & que la nature de la matiere consiste dans l'étendue. V. AME, MATIERE, ÉTENDUE. M. Boyle veut qu'on se serve du mot *essence* au lieu de *nature*. V. ESSENCE.

Nature est plus particulièrement en usage pour signifier l'ordre & le cours naturel des choses, la suite des causes secondes, ou les loix du mouvement que Dieu a établies. V. CAUSES & MOUVEMENT.

C'est dans ce sens qu'on dit que les physiciens étudient la nature.

Saint Thomas définit la nature une sorte d'art divin communiqué aux êtres créés, pour les porter à la fin à laquelle ils sont destinés. La nature prise dans ce sens n'est autre chose que l'enchaînement des causes & des effets, ou l'ordre que Dieu a établi dans toutes les parties du monde créé.

C'est aussi dans ce sens qu'on dit que les miracles sont au-dessus du pouvoir de la nature; que l'art force ou surpasse la nature par le moyen des machines, lorsqu'il produit par ce moyen des effets qui surpassent ceux que nous voyons dans le cours ordinaire des choses. Voyez ART, MIRACLE.

Nature se dit aussi de la réunion des puissances ou facultés d'un corps, surtout d'un corps vivant.

C'est dans ce sens que les médecins disent que la nature est forte, foible ou usée, ou que dans certaines maladies, la nature abandonnée à elle-même en opere la guérison.

Nature se prend encore en un sens moins étendu, pour signifier l'action de la providence, le principe de toutes choses, c'est-à-dire, cette puissance ou être spirituel qui agit & opere sur tous les corps pour leur donner certaines propriétés ou y produire certains effets. Voyez PROVIDENCE.

La nature prise dans ce sens, qui est celui que M. Boyle adopte par préférence, n'est autre chose que Dieu même, agissant suivant certaines loix qu'il a établies. V. DIEU.

Ce qui paroît s'accorder assez avec l'opinion où étoient plusieurs anciens, que

la *nature* étoit le dieu de l'univers, le *τὸ πᾶν* qui présidoit à tout & gouvernoit tout, quoique d'autres regardassent cet être prétendu comme imaginaire, n'entendant autre chose par le mot de *nature* que les qualités ou vertus que Dieu a données à ses créatures, & que les poètes & les orateurs personnifient.

Le P. Mallebranche prétend que tout ce qu'on dit dans les écoles sur la *nature*, est capable de nous conduire à l'idolâtrie, attendu que par ces mots les anciens payens entendoient quelque chose qui sans être Dieu agissoit continuellement dans l'univers. Ainsi l'idole *nature* devoit être selon eux, un principe actuel qui étoit en concurrence avec Dieu, la cause seconde & immédiate de tous les changemens qui arrivent à la matière. Ce qui paroît rentrer dans le sentiment de ceux qui admettoient l'*anima mundi*, regardant la *nature* comme un substitut de la divinité, une cause collatérale, une espèce d'être moyen entre Dieu & les créatures.

Aristote définit la *nature*, *principium & causa motus & ejus in quo est primo per se & non per accidens*; définition si obscure, que malgré toutes les gloses de ses commentateurs, aucun d'eux n'a pu parvenir à la rendre intelligible.

Ce principe, que les Péripatéticiens appelloient *nature*, agissoit, selon eux, nécessairement, & étoit par conséquent destitué de connoissance ou de liberté. V. FATALITÉ.

Les Stoïciens concevoient aussi la *nature* comme certain esprit ou vertu répandue dans l'univers, qui donnoit à chaque chose son mouvement; de sorte que tout étoit forcé par l'ordre invariable d'une *nature* aveugle & par une nécessité inévitable.

Quand on parle de l'action de la *nature*, on n'entend plus autre chose que l'action des corps les uns sur les autres, conforme aux loix du mouvement établi par le créateur.

C'est en cela que consiste tout le sens de ce mot, qui n'est qu'une façon abrégée d'exprimer l'action des corps, & qu'on exprimeroit peut-être mieux par le mot de *mécanisme* des corps.

Il y en a, selon l'observation de M. Boyle, qui n'entendent par le mot de *nature* que la loi que chaque chose a re-

que du créateur, & suivant laquelle elle agit dans toutes les occasions; mais ce sens attaché au mot *nature*, est impropre & figuré.

Le même auteur propose une définition du mot de *nature* plus juste & plus exacte, selon lui, que toutes les autres, & en vertu de laquelle on peut entendre facilement tous les axiomes & expressions qui ont rapport à ce mot. Pour cela il distingue entre *nature particulière* & *nature générale*.

Il définit la *nature générale* l'assemblage des corps qui constituent l'état présent du monde, considéré comme un principe par la vertu duquel ils agissent & reçoivent l'action selon les loix du mouvement établies par l'auteur de toutes choses.

La *nature particulière* d'un être subordonné ou individuel, n'est que la *nature générale* appliquée à quelque portion distincte de l'univers: c'est un assemblage des propriétés mécaniques (comme grandeur, figure, ordre, situation & mouvement local) convenables & suffisantes pour constituer l'espèce & la dénomination d'une chose ou d'un corps particulier, le concours de tous les êtres étant considéré comme le principe du mouvement, du repos, &c.

NATURE, loix de la, sont des axiomes ou règles générales de mouvement & de repos qu'observent les corps naturels dans l'action qu'ils exercent les uns sur les autres, & dans tous les changemens qui arrivent à leur état naturel.

Quoique les loix de la *nature* soient proprement les mêmes que celles du mouvement, on y a cependant mis quelques différences. En effet, on trouve des auteurs qui donnent le nom de loix du mouvement aux loix particulières du mouvement, & qui appellent loix de la *nature* les loix plus générales & plus étendues, qui sont comme les axiomes d'où les autres sont déduites.

De ces dernières loix M. Newton en établit trois.

1°. Chaque corps persévère de lui-même dans son état de repos ou de mouvement rectiligne uniforme, à moins qu'il ne soit forcé de le changer par l'action de quelque cause étrangère.

Ainsi les projectiles persévèrent dans leur mouvement jusqu'à ce qu'il soit

éteint par la résistance de l'air & par la gravité; de même une toupie dont les parties sont continuellement détournées de leur mouvement rectiligne par leur adhérence mutuelle, ne cesse de tourner autour d'elle-même qu'à cause de la résistance de l'air & du frottement du plan sur lequel elle se meut. De même encore les masses énormes des planètes & des comètes qui se meuvent dans un milieu non résistant, conservent longtemps leur mouvement sans altération.

V. FORCE D'INERTIE, RÉSISTANCE & MILIEU.

2°. Le changement qui arrive dans le mouvement est toujours proportionnel à la force qui le produit, & se fait dans la direction suivant laquelle cette force agit.

Si une certaine force produit un certain mouvement, une force double produira un mouvement double, une force triple un mouvement triple, soit que ce mouvement soit imprimé tout à la fois, ou successivement & par degrés; & comme la direction de ce mouvement doit toujours être celle de la force motrice, il s'ensuit que si avant l'action de cette force le corps avoit un mouvement, il faut y ajouter le nouveau mouvement s'il le fait du même côté, ou l'en retrancher s'il le fait vers le côté opposé, ou l'y ajouter obliquement s'il lui est oblique, & chercher le mouvement composé de ces deux mouvemens, eu égard à la direction de chacun.

V. COMPOSITION DU MOUVEMENT.

3°. La réaction est toujours contraire & égale à l'action, c'est-à-dire, que les actions de deux corps l'un sur l'autre sont mutuellement égales & de directions contraires.

Tout corps qui en presse ou en tire un autre, en est réciproquement pressé ou tiré. Si je presse une pierre avec mon doigt, mon doigt est également pressé par la pierre. Si un cheval tire un poids par le moyen d'une corde, le cheval est aussi tiré vers le poids; car la corde étant également tendue par-tout, & faisant un effort égal des deux côtés pour se relâcher, tire également le cheval vers la pierre, & la pierre vers le cheval, & empêchera l'un d'avancer, autant qu'elle fait avancer l'autre.

De même, si un corps qui en choque

un autre en change le mouvement, il doit recevoir par le moyen de l'autre corps un changement égal dans son mouvement, à cause de l'égalité de pression.

Dans toutes ces actions des corps les changemens sont égaux de part & d'autre, non pas dans la vitesse, mais dans le mouvement, tant que les corps sont supposés libres de tout empêchement. A l'égard des changemens dans la vitesse, ils doivent être en raison inverse des masses, lorsque les changemens dans les mouvemens sont égaux.

V. ACTION & RÉACTION.

Cette même loi a aussi lieu dans les attractions. *Voy. ATTRACTION. Chambers. (O)*

NATURE DE BALEINE, voyez BLANC DE BALEINE.

NATURE, Mythol., chez les Poètes la *nature* est tantôt mère, tantôt fille, & tantôt compagne de Jupiter. La *nature* étoit désignée par les symboles de la Diane d'Ephèse.

NATURE, la, Poésie. La *nature* en Poésie est, 1°. tout ce qui est actuellement existant dans l'univers; 2°. c'est tout ce qui a existé avant nous, & que nous pouvons connoître par l'histoire des temps, des lieux & des hommes; 3°. c'est tout ce qui peut exister, mais qui peut-être n'a jamais existé ni n'existera jamais. Nous comprenons dans l'histoire la fable & toutes les inventions poétiques, auxquelles on accorde une existence de supposition qui vaut pour les arts autant que la réalité historique. Ainsi il y a trois mondes où le génie poétique peut aller choisir & prendre ce qui lui convient pour former les compositions: le monde réel, le monde historique, qui comprend le fabuleux, & le monde possible; & ces trois mondes sont ce qu'on appelle la *nature*. (*D. J.*)

NATURE, Critique sacrée, les mots de *nature* & *naturellement* se trouvent souvent employés dans l'Ecriture, ainsi que dans les auteurs grecs & latins, par opposition à la voie de l'instruction, qui nous fait connoître certaines choses. C'est ainsi que saint Paul parlant d'une coutume établie de son temps, dit: "La *nature* elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que si un homme porte des cheveux longs cela lui est honteux, au lieu qu'u-

ne longue chevelure est honorable à une femme, &c „. C'est qu'il suffit de voir des choses qui se pratiquent tous les jours, pour les regarder enfin comme des choses naturelles. A plus forte raison peut-on dire que les gentils, qui étoient privés de la révélation, connoissoient d'eux-mêmes sans ce secours les préceptes de morale que les lumières naturelles de la raison leur faisoient découvrir, & qui étoient les mêmes que ceux que la loi de Moïse enseignoit aux Juifs; de sorte que quand un payen agissoit selon ces préceptes, il faisoit naturellement ce que la loi de Moïse prescrivait : il montrait par-là que l'œuvre de la loi (terme qui signifie les *commandemens moraux de la loi*) étoit écrite dans son cœur & dans son esprit, c'est-à-dire, qu'il pouvoit aisément s'en former des idées. (D. J.)

NATURE, la belle, *Beaux-Arts*, la *belle nature* est la *nature* embellie, perfectionnée par les beaux-arts pour l'usage & pour l'agrément. Développons cette vérité avec le secours de l'auteur des principes de littérature.

Les hommes ennuyés d'une jouissance trop uniforme des objets que leur offroit la *nature* toute simple, & se trouvant d'ailleurs dans une situation propre à recevoir le plaisir, ils eurent recours à leur génie pour se procurer un nouvel ordre d'idées & de sentimens, qui réveillât leur esprit, & ranimât leur goût. Mais que pouvoit faire ce génie borné dans sa fécondité & dans ses vues, qu'il ne pouvoit porter plus loin que la *nature*, & ayant d'un autre côté à travailler pour des hommes, dont les facultés étoient resserrées dans les mêmes bornes? Tous ses efforts durent nécessairement se réduire à faire un choix des plus belles parties de la *nature*, pour en former un tout exquis, qui fût plus parfait que la *nature* elle-même, sans cependant cesser d'être naturel. Voilà le principe sur lequel a dû nécessairement se dresser le plan des arts, & que les grands artistes ont suivi dans tous les siècles. Choissant les objets & les traits, ils nous les ont présentés avec toute la perfection dont ils sont susceptibles. Ils n'ont point imité la *nature* telle qu'elle est en elle-même; mais telle qu'elle peut être, & qu'on peut la concevoir par l'esprit. Ainsi puis-

que l'objet de l'imitation des arts est la *belle nature*, représentée avec toutes les perfections, voyons donc comment se fait cette imitation.

On peut diviser la *nature* par rapport aux arts en deux parties : l'une dont on jouit par les yeux, & l'autre par la voie des oreilles; car les autres sens sont absolument stériles pour les beaux-arts. La première partie est l'objet de la peinture qui représente en relief, & enfin celui de l'art du geste, qui est une branche des deux autres arts que je viens de nommer, & qui n'en diffère, dans ce qu'il embrasse, que parce que le sujet auquel on attache les gestes dans la danse est naturel & vivant, au lieu que la toile du peintre & le marbre du sculpteur ne le sont point.

La seconde partie est l'objet de la musique, considérée seule & comme un chant; en second lieu, de la poésie qui emploie la parole, mais la parole mesurée & calculée dans tous les tons.

Ainsi la peinture imite la *belle nature* par les couleurs; la sculpture, par les reliefs; la danse, par les mouvemens & par les attitudes du corps. La musique l'imite par les sons inarticulés, & la poésie enfin par la parole mesurée. Voilà les caractères distinctifs des arts principaux : & s'il arrive quelquefois que ces arts se mêlent & se confondent, comme par exemple, dans la poésie; si la danse fournit des gestes aux acteurs sur le théâtre; si la musique donne le ton de la voix dans la déclamation, si le pinceau décore le lieu de la scène, ce sont des services qu'ils se rendent mutuellement, en vertu de leur fin commune, & de leur alliance réciproque; mais c'est sans préjudice à leurs droits particuliers & naturels. Une tragédie sans gestes, sans musique, sans décoration est toujours un poème. C'est une imitation exprimée par le discours mesuré. Une musique sans paroles est toujours musique : elle exprime la plainte & la joie indépendamment des mots qui l'aident, à la vérité, mais qui ne lui apportent ni ne lui ôtent rien de sa nature ni de son essence. Son expression essentielle est le son, de même que celle de la peinture est la couleur, & celle de la danse le mouvement du corps.

Mais il faut remarquer ici que comme les arts doivent choisir les desins de la

nature, & les perfectionner, ils doivent choisir aussi à perfectionner les expressions qu'ils empruntent de la *nature*. Ils ne doivent point employer toutes sortes de couleurs, ni toutes sortes de sons : il faut en faire un juste choix, & un mélange exquis ; il faut les allier, les proportionner, les nuancer, les mettre en harmonie. Les couleurs & les sons ont entr'eux des sympathies & des répugnances. La *nature* a droit de les unir, suivant ses volontés ; mais l'art doit le faire selon les règles. Il faut non-seulement qu'il ne blesse point le goût, mais qu'il le flatte autant qu'il peut être flatté. De cette manière on peut définir la peinture, la sculpture, la danse une imitation de la *belle nature*, exprimée par les couleurs, par le relief, par les attitudes ; & la musique & la poésie, l'imitation de la *belle nature*, exprimée par les sons ou par le discours mesuré.

Les arts dont nous venons de parler ont eu leur commencement, leurs progrès & leurs révolutions dans le monde. Il y eut un temps où les hommes occupés du seul soin de soutenir ou de défendre leur vie, n'étoient que laboureurs ou soldats : sans loix, sans paix, sans mœurs, leurs sociétés n'étoient que des conjurations. Ce ne fut point dans ces temps de trouble & de ténèbres qu'on vit éclore les beaux-arts ; on sent bien par leur caractère qu'ils sont les enfans de l'abondance & de la paix.

Quand on fut las de s'entre-nuire, & qu'ayant appris par une funeste expérience, qu'il n'y avoit que la vertu & la justice qui pussent rendre heureux le genre humain, on eut commencé à jouir de la protection des loix, le premier mouvement du cœur fut pour la joie. On se livra aux plaisirs qui vont à la suite de l'innocence. Le chant & la danse furent les premières expressions du sentiment ; & ensuite le loisir, le besoin, l'occasion, le hasard donnerent l'idée des autres arts, & en ouvrirent le chemin.

Lorsque les hommes furent un peu dégrossis par la société, & qu'ils eurent commencé à sentir qu'ils valaient mieux par l'esprit que par le corps, il se trouva sans doute quelque homme merveilleux, qui, inspiré par un génie extraordinaire, jeta les yeux sur la *nature*.

Après l'avoir bien contemplée, il se

considéra lui-même. Il reconnut qu'il avoit un goût né pour les rapports qu'il avoit observés ; qu'il en étoit touché agréablement. Il comprit que l'ordre, la variété, la proportion tracée avec tant d'éclat dans les ouvrages de la *nature*, ne doivent pas seulement nous élever à la connoissance d'une intelligence suprême, mais qu'elles pouvoient encore être regardées comme des leçons de conduite, & tournées au profit de la société humaine.

Ce fut alors, à proprement parler, que les arts sortirent de la *nature*. Jusques-là tous leurs élémens y avoient été confondus & dispersés, comme dans une sorte de cahos. On ne les avoit guère connus que par soupçon, ou même par une sorte d'instinct. On commença alors à démêler quelques principes : on fit quelques tentatives, qui aboutirent à des ébauches. C'étoit beaucoup : il n'étoit pas aisé de trouver ce dont on n'avoit pas une idée certaine, même en le cherchant. Qui auroit cru que l'ombre d'un corps environné d'un simple trait, pût devenir un tableau d'Apelle ; que quelques accents inarticulés pussent donner naissance à la musique, telle que nous la connoissons aujourd'hui ? Le trajet est immense. Combien nos pères ne firent-ils point de courses inutiles, ou même opposées à leur terme ! Combien d'effets malheureux, de recherches vaines, d'épreuves sans succès ! Nous jouissons de leurs travaux ; & pour toute reconnaissance, ils ont nos mépris.

Les arts en naissant, étoient comme sont les hommes : ils avoient besoin d'être formés de nouveau par une sorte d'éducation ; ils sortoient de la barbarie, C'étoit une imitation, il est vrai ; mais une imitation grossière, & de la *nature* grossière elle-même. Tout l'art consistoit à peindre ce qu'on voyoit, & ce qu'on sentoit ; on ne savoit pas choisir. La confusion régnoit dans le dessin, la disproportion & l'uniformité dans les parties, l'excès, la bisarrerie, la grossièreté dans les ornemens. C'étoit des matériaux plutôt qu'un édifice : cependant on imitoit.

Les Grecs, doués d'un génie heureux, saisirent enfin avec netteté les traits essentiels & capitaux de la *belle nature*, & comprirent clairement qu'il ne suffisoit pas d'imiter les choses, qu'il falloit en-

encore les choisir. Jusqu'à eux les ouvrages de l'art n'avoient guere été remarquables, que par l'énormité de la masse ou de l'entreprise. C'étoient les ouvrages des Titans. Mais les Grecs plus éclairés, sentirent qu'il étoit plus beau de charmer l'esprit, que d'étonner ou d'éblouir les yeux. Ils jugerent que l'unité, la variété, la proportion, devoient être le fondement de tous les arts ; & sur ce fond si beau, si juste, si conforme aux loix du goût & du sentiment, on vit chez eux la toile prendre le relief & les couleurs de la nature ; l'ivoire & le marbre s'animer sous le ciseau. La musique, la poésie, l'éloquence, l'architecture enfangerent aussi-tôt des miracles ; & comme l'idée de la perfection, commune à tous les arts, se fixa dans ce beau siècle, on eut presque à la fois dans tous les genres des chefs-d'œuvre, qui depuis servirent de modèles à toutes les nations polies. Ce fut le premier triomphe des arts. Arrêtons-nous à cette époque, puisqu'il faut nécessairement puiser dans les monumens antiques de la Grece, le goût épuré & les modèles admirables de la *belle nature*, qu'on ne rencontre point dans les objets qui s'offrent à nos yeux.

La prééminence des Grecs, en fait de beauté & de perfection, n'étant pas douteuse, on sent avec quelle facilité leurs maîtres de l'art purent parvenir à l'expression vraie de la *belle nature*. C'étoit chez eux qu'elle se prêtoit sans cesse à l'examen curieux de l'artiste dans les jeux publics, dans les gymnases, & même sur le théâtre. Tant d'occasions fréquentes d'observer firent naître aux artistes grecs l'idée d'aller plus loin. Ils commencèrent à se former certaines notions générales de la beauté, non-seulement des parties du corps, mais encore des proportions entre les parties du corps. Ces beautés devoient s'élever au dessus de celles que produit la nature. Leurs originaux se trouvoient dans une nature idéale, c'est-à-dire, dans leur propre conception.

Il n'est pas besoin de grands efforts pour comprendre que les Grecs durent naturellement s'élever de l'expression du beau naturel, à l'expression du beau idéal, qui va au-delà du premier, & dont les traits, suivant un ancien interprete de Platon, sont rendus d'après les ta-

bleaux qui n'existent que dans l'esprit. C'est ainsi que Raphaël a peint la Galatée. Comme les beautés parfaites, dit-il dans une lettre au comte Balthazar Castiglione, sont si rares parmi les femmes, j'exécute une certaine idée conçue dans mon imagination.

Ces forces idéales, supérieures aux matérielles, fournirent aux Grecs les principes selon lesquels ils représentoient les dieux & les hommes. Quand ils vouloient rendre la ressemblance des personnes, ils s'attachoient toujours à les embellir en même temps ; ce qui suppose nécessairement en eux l'intention de représenter une *nature* plus parfaite qu'elle ne l'est ordinairement. Tel a été constamment le faire de Polygnote.

Lorsque les auteurs nous disent donc que quelques anciens artistes ont suivi la méthode de Praxitele, qui prit Cratine, sa maîtresse, pour modèle de la Vénus de Gnide, ou que Lais a été pour plus d'un peintre l'original des Graces, il ne faut pas croire que ces mêmes artistes, se soient écartés pour cela des principes généraux, qu'ils respectoient comme leurs loix suprêmes. La beauté qui frappoit les sens, présentoit à l'artiste la *belle-nature* ; mais c'étoit la beauté idéale qui lui fournissoit les traits grands & nobles : il prenoit dans la première la partie humaine, & dans la dernière la partie divine, qui devoit entrer dans son ouvrage.

Je n'ignore pas que les artistes sont partagés sur la préférence que l'on doit donner à l'étude des monumens de l'antiquité, ou à celle de la *nature*. Le chevalier Bernini a été du nombre de ceux qui disputent aux Grecs l'avantage d'une plus belle *nature*, ainsi que celui de la beauté idéale de leurs figures. Il pensoit de plus, que la *nature* savoit donner à toutes ses parties la beauté convenable, & que l'art ne consistoit qu'à la saisir. Il s'est même vanté de s'être enfin affranchi du préjugé qu'il avoit d'abord sucé à l'égard des beautés de la Vénus de Médicis. Après une application longue & pénible, il avoit, disoit-il, trouvé en différentes occasions les mêmes beautés dans la simple *nature*. Que la chose soit ou non, toujours s'ensuit-il, de son propre aveu, que c'est cette même Vénus qui lui apprit à découvrir, dans la na-

nature, des beautés que jusqu'alors il n'avoit apperçues que dans cette fameuse statue.

On peut croire aussi avec quelque fondement, que sans elle il n'auroit peut-être jamais cherché ces beautés dans la *nature*. Concluons de-là que la beauté des statues grecques est plus facile à saisir que celle de la *nature* même, en ce que la première beauté est moins commune, & plus frappante que la dernière.

Une seconde vérité découle de celle qu'on vient d'établir; c'est que, pour parvenir à la connoissance de la beauté parfaite, l'étude de la *nature* est au moins une route plus longue & plus pénible que l'étude des antiques. Le Bernini, qui de préférence recommandoit aux jeunes artistes d'imiter toujours ce que la *nature* avoit de plus beau, ne leur indiquoit donc pas la voie la plus abrégée pour arriver à la perfection.

Où l'imitation de la *nature* se borne à un seul objet, ou elle rassemble dans un seul ouvrage ce que l'artiste a observé en plusieurs individus. La première façon d'imiter produit des copies ressemblantes des portraits. La dernière élève l'esprit de l'artiste jusqu'au beau général, & aux notions idéales de la beauté. C'est cette dernière route qu'ont choisi les Grecs qui avoient sur nous l'avantage de pouvoir se procurer ces notions, & par la contemplation des plus beaux corps, & par les fréquentes occasions d'observer les beautés de la *nature*. Ces beautés, comme on l'a dit ailleurs, se montraient à eux tous les jours, animées de l'expression la plus vraie, tandis qu'elles s'offrent rarement à nous, & plus rarement encore de la manière dont l'artiste désireroit qu'elles se présentassent.

La *nature* ne produira pas facilement parmi nous un corps aussi parfait que celui d'Antinoüs. Jamais, de même, quand il s'agira d'une belle divinité, l'esprit humain ne pourra concevoir rien au dessus des proportions plus qu'humaines de l'Apollon du vatican. Tout ce que la *nature*, l'art & le génie ont été capables de produire, s'y trouve réuni. N'est-il pas naturel de croire que l'imitation de tels morceaux doit abrégier l'étude de l'art. Dans l'un, on trouve le précis de ce qui est dispersé dans toute la *nature*;

dans l'autre, on voit jusqu'où une sage hardiesse peut élever la plus belle *nature* au dessus d'elle-même. Lorsque ces morceaux offrent le plus grand point de perfection auquel on puisse atteindre, en représentant des beautés divines & humaines, comment croire qu'un artiste qui imitera ces morceaux, n'apprendra point à penser & à dessiner avec noblesse & fermeté, sans crainte de tomber dans l'erreur?

Un artiste qui laissera guider son esprit & sa main par la règle que les Grecs ont adoptée pour la beauté, se trouvera sur le chemin qui le conduira directement à l'imitation de la *nature*. Les notions de l'ensemble & de la perfection, rassemblées dans la *nature* des anciens, épureront en lui & lui rendront plus sensibles les perfections éparées de la *nature* que nous voyons devant nous. En découvrant les beautés de cette dernière, il saura les combiner avec le beau parfait; & par le moyen des formes sublimes, toujours présentées à son esprit, il deviendra pour lui-même une règle sûre.

Que les artistes sur-tout se rappellent sans cesse que l'expression la plus vraie de la *belle nature* n'est pas la seule chose que les connoisseurs & les imitateurs des ouvrages des Grecs admirent dans ces divins originaux; mais que ce qui en fait le caractère distinctif, est l'expression d'un mieux possible, d'un beau idéal, en-deçà duquel reste toujours la plus belle *nature*.

Ce principe lumineux peut s'étendre à tous les arts, sur-tout à la poésie, à la musique, à l'architecture, &c. mais en même temps il faut bien se mettre dans l'esprit, que le beau physique est le fondement, la base & la source du beau intellectuel, & que ce n'est que d'après la *belle nature* que nous voyons, que nous pouvons créer, comme les Grecs, une seconde *nature*, plus belle sans doute, mais analogue à la première; en un mot, le beau idéal ne doit être que le beau réel perfectionné.

Rome devint disciple d'Athènes. Elle admira les merveilles de la Grèce: elle tâcha de les imiter: bientôt elle se fit autant estimer par ses ouvrages de goût, qu'elle s'étoit fait craindre par ses armes. Tous les peuples lui applaudirent; & cette approbation prouva que les Grecs

qui avoient été imités par les Romains, étoient en effet les plus excellens modèles.

On fait les révolutions qui suivirent. L'Europe fut inondée de barbares ; & par une conséquence nécessaire, les sciences & les arts furent enveloppés dans le malheur des temps, jusqu'à ce qu'exilés de Constantinople, ils vinrent encore se réfugier en Italie. On y réveilla les manes d'Horace, de Virgile & de Cicéron : on alla fouiller jusque dans les tombeaux qui avoient servi à la sculpture & à la peinture. On vit reparoître l'antiquité avec les graces de la jeunesse. Les artistes s'empresèrent à l'imiter ; l'admiration publique multiplia les talens ; l'émulation les anima, & les beaux-arts reparurent avec splendeur. Ils vont se corrompre & se perdre. On charge déjà la belle *nature*, on l'ajuste, on la farde ; on la pare de colifichets, qui la font méconnoître. Ces raffinemens opposés à la grossièreté, sont plus difficiles à détruire que la grossièreté même. C'est par eux que le goût s'émousse, & que commence la décadence. (D. J.)

Observations de M. de Sulzer sur le même sujet.

Il est difficile de réunir les différentes significations de ce mot *nature* sur une seule & même notion. On donne ordinairement le nom de *nature* à l'œuvre entier de la création, ou système universel des choses existantes, en tant que l'on considère ces choses comme des effets de la force qui s'y est déployée dès leur origine, qui continue d'agir relativement à des fins particulières, que la réflexion ne peut découvrir que dans certains cas ; mais cette dénomination devient équivoque, parce que tantôt on entend par *nature* la force primitive, & tantôt ses effets. On oppose à l'idée de *nature*, celle de toutes les choses qui arrivent dans le monde par des forces qui n'y existoient pas originairement ; tout ce dont l'existence & les propriétés découlent, non du système général, mais de quelque arrangement particulier, ou même de quelque cas qui s'écarte de l'ordre général & qui est en contradiction avec le cours régulier des choses. De telles choses sont ou des miracles, ou des œuvres de l'art humain ; leurs effets tiennent à des causes auxquelles on les a liés d'une façon ex-

traordinaire, & qui répugne à l'ordre naturel.

Considérée comme cause active, la *nature* est le guide & le maître des artistes ; prise pour effet, c'est le magasin toujours ouvert, d'où l'artiste tire les objets qu'il veut rapporter à ses vues. Plus l'artiste dans ses procédés ou dans le choix de la matière, se tient scrupuleusement à la *nature*, & plus son ouvrage acquiert de perfection. Nous allons entrer dans de plus grands détails sur ces deux points de vue, sous lesquels la *nature* se présente.

Au premier égard, la *nature* n'est autre chose que la souveraine sagesse, c'est-à-dire, de l'auteur même de la nature, dont les desseins & les opérations tendent toujours à la plus grande perfection ; dont les procédés sans exception, sont de la plus exacte justesse, & ne laissent rien à désirer. De-là vient que dans ses œuvres tout répond au but, tout est bon, simple, sans gêne, il ne s'y trouve ni superfluité ni défaut. Voilà pourquoi on donne aux ouvrages de l'art l'épithète de *naturels*, quand tout y est aussi exact, aussi parfait, aussi exempt de gêne & de contrainte, que s'ils sortoient des mains de la *nature* même.

Ainsi les procédés de la *nature* sont l'unique école de l'artiste ; & c'est-là où il doit apprendre les règles de son art. Il trouve dans chaque ouvrage particulier de cette grande maîtresse, l'observation la plus exacte de tout ce qui peut contribuer à la perfection & à la beauté ; & plus l'artiste possède une connoissance étendue de la *nature*, plus il est au fait des cas différens où il peut saisir les principes universels du parfait & du beau, dans tous les différens genres. C'est pour cela que la théorie de l'art ne sauroit être autre chose que le système des règles que d'exactes observations déduisent des œuvres de la *nature*. Toute règle de l'art qui ne dérive pas d'une semblable observation de la *nature*, est quelque chose de purement imaginaire, dénué de tout vrai fondement, & d'où il ne sauroit résulter rien de bon.

La *nature* n'agit jamais sans quelque vue bien déterminée, soit dans la production d'un ouvrage entier, soit dans l'arrangement de chacune de ses parties. Tant mieux pour l'artiste s'il se conforme

à ce modèle, & que chaque trait de son art exprime quelque trait de la *nature*. Dans l'arrangement des parties, la *nature* ne manque jamais de préférer l'essentiel à ce qui l'est moins, d'y donner plus d'attention & de lui accorder plus de force : ce qui n'empêche pas que le moins essentiel ou l'accessoire ne soit si bien lié au principal, qu'on croiroit que jusqu'à la moindre bagatelle tout est essentiel. De cette manière, tout ouvrage parfait est ce qu'il devoit être. Par rapport à la forme extérieure, elle est disposée de façon que chaque objet s'offre aux yeux comme faisant un tout qui existe à part ; la proportion la plus exacte regne entre les parties, & celles qui sont semblables occupent des places symétriques. Avec cela la *nature* observe en tout l'accord plus parfait de l'extérieur, avec le caractère intérieur des choses : la figure, les couleurs, la surface rude ou polie, dure ou molle, ont le rapport le plus exact avec les qualités intérieures des choses. Le corps humain, comme le plus parfait modèle de la beauté visible, a toujours été proposé à chaque artiste par les plus habiles maîtres, comme l'objet capital de son attention & de son imitation. Ce n'est pas qu'on ne pût prendre tout autre objet de la *nature* pour règle ; mais il est naturel de donner la préférence à celui qui tombe le plus fréquemment & le plus distinctement sous nos yeux.

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin le développement des procédés de la *nature* : mais ce que nous en avons dit, suffit pour convaincre un artiste, accoutumé à réfléchir, qu'il ne doit jamais suivre d'autres leçons que celles de la *nature*.

C'est d'elle aussi qu'il peut apprendre sa destination & leur but général auquel il doit rapporter son travail. La *nature* a des vues fort variées, & qui nous sont souvent inconnues ; ces vues se rapportent au tout, & ensuite à chaque partie autant que l'intérêt du tout le permet. L'homme est infiniment trop faible pour agir sur le tout. La petite mesure de forces qu'il possède le restreint dans sa sphère, où il ne trouve qu'un seul moyen de concourir aux vues sublimes de la *nature*. La vocation particulière de l'artiste est d'agir sur les esprits ; la *nature* elle-même l'invite à remplir cette noble destination. Elle a beaucoup fait pour avancer

la perfection de l'homme moral, & les deux grands ressorts du plaisir & du déplaisir, sont destinés à le porter vers le bien, & à l'éloigner du mal. Mais, comme ce n'étoit pas là la seule chose que la *nature* eût à faire, & l'homme ayant en propre des forces qui peuvent le faire entrer dans la route de la perfection que la *nature* lui a indiquée, elle s'est contentée de lui fournir des occasions & des motifs, des attrait même propres à le porter au bien. Pour rendre la chose plus sensible par un exemple particulier, elle s'est bornée à lui fournir toutes les facilités qui pouvoient contribuer à l'invention & à la perfection du langage ; mais ç'a été ensuite à lui à inventer en effet, le langage & à le perfectionner de même ; elle l'a disposé à revêtir un caractère bon & honnête, sociable & aimable : mais l'acquisition & la perfection de ce caractère sont entre ses mains. Ici donc l'artiste a un vaste champ pour déployer son génie de la manière la plus noble, en dirigeant ses travaux vers un but véritablement élevé. Malheur à lui s'il méconnoît ce but, & s'il ne sent pas toute la dignité de sa vocation qui consiste à seconder la *nature* dans ses vues !

Il est encore de la dernière nécessité que l'artiste éprouve au fond de son esprit & de son cœur, l'instigation & l'inspiration de la *nature*. Les talents nécessaires pour l'art & la sensibilité sont des présens immédiats de la *nature*. En joignant à cela la connoissance du monde corporel, celle du monde moral, l'exercice & une application soutenue ; voilà l'artiste tout formé. Son goût sera toujours assuré, & ses procédés ne manqueront jamais de le conduire au but, s'il n'étouffe pas l'instinct de la *nature* par des règles arbitraires, qui sont dues à l'imitation ou à la mode. Tous les ouvrages distingués des beaux-arts sont dans leurs parties essentielles, des fruits de la *nature*, qui sont parvenus à leur maturité par l'expérience & par de profondes réflexions sur ce que la *nature* offre au génie. Mais comme la tête de l'homme le plus sensé, s'il vit parmi les sophistes, se remplit de subtilités ; de même l'artiste, auquel la *nature* avoit fourni tout ce qui pouvoit le mettre en état d'exceller, peut s'écarter de la droite route, s'il suit de mauvais exemples & se laisse

gouverner par le penchant de l'imitation. En lui recommandant d'être docile à la voix de la *nature* qui se fait entendre au dedans de lui, on l'avertit de se préserver des règles arbitraires, & de l'imitation aveugle d'ouvrages qui ne s'accordent pas avec son goût actuel & non dépravé, mais qui sont appuyés sur le caprice de la mode, & sur les éloges que donne à des artistes sans vocation, un public qui a depuis long-temps abandonné le sentier de la *nature*.

D'où vient que ç'a toujours été le premier période du temps où les arts ont fleuri chez quelque nation, qui a vu naître les plus beaux ouvrages? On n'en sauroit trouver la raison, sinon en ce qu'alors l'artiste, qui avoit reçu sa vocation de la *nature*, s'y est tenu scrupuleusement attaché, au lieu que ceux qui sont venus dans la suite des temps, ou bien sont devenus uniquement artistes par l'imitation, ou ont travaillé sans avoir de règles puisées dans leur propre sentiment naturel, & ont suivi sans réflexion des modèles qu'ils avoient mal saisis. Ainsi tout jeune homme qui sent au dedans de lui une vocation à la poésie, à la peinture ou à la musique, doit se conformer au conseil que l'oracle donnoit à Cicéron: *Prends pour guide ton propre sentiment, & non l'opinion du vulgaire. Plutarque, dans la vie de Cicéron.*

A présent il s'agit encore de considérer la *nature* comme le magasin universel dans lequel l'artiste cherche l'étoffe de son ouvrage, ou du moins y trouve des objets d'après lesquels il peut par analogie en inventer. Le but général de tous les beaux-arts, comme nous l'avons souvent remarqué, consiste à faire des impressions sur l'esprit des hommes qui leur soient avantageuses, au moyen de la vive représentation de certains objets doués d'une force esthétique. Comme c'est-là aussi manifestement une des vues bienfaisantes de la *nature*, dans la production & dans l'embellissement de ses ouvrages, & la *nature* étant divisée dans toutes ses opérations par la souveraine sagesse, cela fait qu'on trouve parmi ses œuvres toutes les sortes d'objets qui peuvent être rapportés à un but quelconque. Ainsi l'artiste n'a autre chose à faire que de choisir pour chaque cas singulier l'objet qui lui convient; ou s'il

ne rencontre pas tout-de-suite dans la *nature* ce qui lui seroit nécessaire (& cela peut fort bien arriver, parce qu'elle ne travaille que dans des vues générales), il doit, à l'aide de son propre génie, inventer d'après le modèle des objets existans, des objets imaginaires qui se rapportent directement à son but. Dans l'un & dans l'autre de ces deux cas, il a besoin d'une connoissance étendue & approfondie des choses qui existent dans le monde tant corporel que moral, & sur-tout des forces qui y sont renfermées. Comme l'heureux choix du sujet a la principale part au prix d'un ouvrage parfait de l'art, il n'y a rien qu'on doive plus recommander à l'artiste qu'une observation non interrompue de toutes les choses créées, & de leurs forces. Ses sens, tant extérieurs qu'intérieurs, doivent être continuellement tendus; les premiers, pour ne rien laisser échapper de tout ce qui mérite quelque attention dans la *nature*; les seconds pour acquérir toujours une connoissance exacte des effets que chaque objet est capable de produire sur lui dans les circonstances données. C'est là l'unique voie d'enrichir le génie, & de lui fournir l'étoffe dont il a besoin toutes les fois qu'il travaille à quelque ouvrage de l'art. On parle souvent de génies féconds & inventifs qui ont acquis une grande réputation dans les beaux-arts. Ce qui les a rendus tels, ç'a toujours été l'observation exacte & réfléchie de la *nature*; tel a été par dessus tous les autres Homère, aux yeux pénétrants duquel (quoiqu'on prétende qu'il étoit aveugle) rien n'échappoit.

Il y a des artistes qui ne connoissent la *nature* que de la seconde main; c'est-à-dire, qui ne l'ont pas observée dans ses ouvrages, mais dans ceux d'autres artistes. Ces gens-là, quelque habileté qu'ils puissent avoir, demeureront de foibles imitateurs, ou ne pourront tout au plus se distinguer que par la manière de travailler qui leur est propre. On s'apperoit toujours qu'ils n'ont pas vu la *nature* même; leurs objets sont d'emprunt, & la représentation de ces objets n'est pas animée par la vie que les véritables maîtres qui dessinent tout d'après *nature*, sont seuls capables de donner. Il est tout naturel qu'un objet considéré comme existant, affecte d'une manière plus vive

que son image, ou la description qu'on en fait ; & si l'artiste est plus foiblement touché, son travail aura certainement d'autant moins de force & de vie. Quand on sauroit par cœur tous les auteurs où l'on trouve des récits de batailles, de séditions, de tumultes, on n'en feroit guere plus avancé pour dépeindre avec toute la vivacité requise quelqu'un de ces formidables objets ; il faut nécessairement pour cela une expérience propre. Il en est ainsi de toute représentation & de tout sentiment. D'où nous concluons que l'étude de la *nature* doit être l'occupation capitale de l'artiste.

Il arrive bien souvent que l'artiste ne sauroit trouver tout de suite dans la *nature* l'objet dont il a besoin, & tel qu'il le lui faudroit. Cela vient de ce que son but est différent de celui que la *nature* s'est proposé dans la production de l'objet. Alors deux routes se présentent à lui ; ou bien, il peut imaginer lui-même l'objet qui s'accorde le mieux avec ses vues, ce qu'on appelle *idéal*, & c'est ainsi que s'y prenoient les sculpteurs grecs, lorsqu'ils avoient des dieux ou des héros à représenter, ou bien il consulte son imagination suffisamment enrichie par de longues observations, & la sollicite à lui fournir l'objet dont il a besoin. Mais alors il ne doit pas s'écarter le moins du monde du précepte d'Horace ; *ficta sint proxima veris* : autrement il enfantera quelque chimere sans force & sans vie. On ne sauroit être heureux dans de semblables inventions qu'autant qu'on a acquis, par une longue & pénétrante observation de la *nature*, un sentiment sûr de l'empreinte qui caractérise chaque objet de la *nature*.

Quelques critiques conseillent à l'artiste d'embellir les objets que la *nature* lui fournit. Mais où est l'homme qui seroit en état de le faire, puisque le plus habile artiste ne parviendra jamais à rendre exactement les beautés de la *nature* ? Que si ces critiques prétendent par là qu'on est souvent obligé de changer quelque chose aux objets de la *nature*, soit en omettant ce qui s'y trouve, ou en ajoutant ce qui y manque, ils ne s'expriment pas exactement. Quelqu'un prétendrait-il avoir embelli Cicéron, si, ayant emprunté de cet orateur une pensée, une image, il en avoit écarté quelque chose

qui se rapportoit aux usages de l'ancienne Rome, & ne convenoit pas à ses vues, pour lui donner un autre tour, une autre application ? Où l'artiste puiseroit-il des beautés que dans la source unique du beau ?

Mais que l'on tire son objet de la *nature*, qu'on s'en fasse un idéal, ou que l'imagination nous en fournisse un, il faut toujours, si cet objet doit produire tout son effet, que l'habileté de l'artiste le représente comme un objet vraiment naturel. Tout doit y être, comme dans la *nature*, ajusté & lié de la manière la plus réelle, & en même temps la moins gênée. Nous mettrons cette doctrine dans un plus grand jour, en traitant l'article NATUREL qui suit. (*M. de Sulzer.*)

NATUREL, *Beaux-Arts*, adjectif par lequel on désigne les objets artificiels qui se présentent à nous, comme si l'art ne s'en étoit point mêlé, & qu'ils fussent des productions de la nature. Un tableau qui frappe les yeux, comme si l'on voyoit l'objet même qu'il représente ; une action dramatique qui fait oublier que ce n'est qu'un spectacle ; une description, la représentation d'un caractère, qui nous donnent les mêmes idées des choses que si nous les avions vues ; un chant qui nous affecte comme si nous entendions des plaintes, des cris de joie, des accens de tendresse, des éclats de colere, ou d'autres sons produits immédiatement par de fortes passions ; tout cela s'appelle *naturel*. Quelquefois aussi on emploie ce mot pour indiquer d'une façon particulière ce qui n'est pas gêné, ce qu'on appelle *coulant* dans la manière de représenter une chose, parce qu'en effet tout ce qui est la production immédiate de la nature, porte ce caractère. C'est ce qui met en droit d'appeler *naturel* un objet que l'artiste n'a pourtant pas puisé dans la nature, mais qu'il a inventé par la force de son imagination, pourvu qu'il sache y mettre l'empreinte de la nature.

On appelle encore, hors de l'enceinte des arts, *naturel* tout ce qui ne laisse apercevoir aucune contrainte, ce qui n'est point déterminé par des règles qui se fassent sentir, mais qui existe ou arrive d'une manière où l'on reconnoît les procédés simples & droits de la nature. Ainsi l'on dit d'un homme qu'il est *naturel*,

quand il n'y a rien d'affecté dans ses discours, dans sa démarche, mais qu'il abandonne tout à l'impulsion du sentiment avec une parfaite simplicité, sans aucunes vues détournées, sans se préparer & penser qu'il soit obligé d'agir de telle ou telle manière qu'il a précédemment apprise.

Le *naturel* est une des plus excellentes propriétés des ouvrages de l'art ; tout ouvrage auquel elle manque, n'est pas entièrement ce qu'il doit être, & se trouve privé du caractère qui a principalement la force de nous plaire. Développons ces idées qui sont très-importantes.

Le but des beaux-arts les appelle nécessairement à nous présenter des objets qui puissent nous intéresser, & captiver notre attention ; après quoi seulement ils produisent sur notre esprit les effets qui conviennent à leur but particulier. Or, il y a entre les objets de la nature & l'esprit humain, une harmonie qui ressemble à l'élément & à l'espèce d'animal qui y vit, parce qu'il est fait pour y vivre : la nature a disposé tous nos sens, & ce fonds de sensibilité d'où naissent tous nos desirs, d'une manière qui s'accorde exactement avec les propriétés des objets créés qui doivent nous intéresser : & nous n'éprouvons jamais de sentiment que pour les choses que la nature a destinées à l'exciter en nous. Quand donc on veut nous émouvoir au moyen de l'art, il faut nous présenter des objets qui imitent l'espèce, & aient le caractère des objets *naturels*. Plus l'artiste réussit à cet égard, plus il peut se promettre de succès de ses ouvrages.

De-là s'ensuit non-seulement qu'il ne doit rien produire de chimérique, de fantastique & qui répugne à la nature, mais encore que les objets peints d'après nature, doivent l'être de la manière la plus *naturelle*, pour obtenir leur entier effet. Il faut qu'ils nous fassent une telle illusion, que nous croyons appercevoir effectivement l'objet comme il existe dans la nature. On attendrit des enfans, en mettant la main devant les yeux & faisant semblant de pleurer ; mais des hommes faits apperçoivent sans peine la tromperie. Pour faire illusion à ceux-ci, il faut s'y prendre mieux dans l'imitation des pleurs.

Il arrive souvent de-là, sur-tout dans

les spectacles, que le défaut de *naturel*, soit qu'il vienne de la composition du poète, ou du jeu de l'acteur, produit un effet directement contraire au but, c'est-à-dire, qu'on rit lorsqu'on devoit pleurer, & qu'on se fâche, lorsqu'on devoit s'égayer, tant le défaut de *naturel* peut altérer le bon effet des objets artificiels. C'est une chose assez ordinaire dans la vie, qu'au fort d'une scène lamentable, une seule circonstance déplacée & non *naturelle* excite le rire ; combien plus cela doit-il avoir lieu dans les spectacles, où l'on fait que tout est imitation ? Cela fait que le drame exige, sur-tout, qu'il n'y ait rien que de parfaitement *naturel*, tant dans l'action que dans la représentation : la moindre circonstance qui déroge à cette loi suffit pour gâter tout.

Mais quand on ne feroit pas attention aux vues de la nature, dans la force qu'elle a donnée aux objets de produire certaines impressions, le *naturel* d'imitation a en lui-même une vertu esthétique, à cause de la parfaite ressemblance qu'il met sous nos yeux. Tel objet qui dans la nature ne fixeroit pas un instant nos regards, nous fait beaucoup de plaisir lorsque l'art l'imité parfaitement. L'intérêt de l'artiste est que son ouvrage plaise : ainsi il doit tâcher de le rendre *naturel*.

Cette partie de l'art est souverainement difficile ; car, dans la plupart des cas, la réussite dépend de circonstances si petites, & dont chacune prise à part est si imperceptible, que l'artiste lui-même ne fait pas trop bien comment il doit s'y prendre. C'est ainsi qu'un peintre grec, après avoir long-temps fait tous ses efforts pour imiter au *naturel* l'écume qui sort de la bouche d'un cheval fougueux, jeta de dépit le pinceau contre la toile, & le hasard produisit ce qui avoit été impossible à tout son art. Atteindre au plus haut degré du *naturel*, est sans contredit le *non plus ultra* de l'art.

Dans les actions qui servent de fond aux ouvrages de la poésie épique ou dramatique, le nœud & ensuite le dénouement résultent de l'assemblage d'une foule de petites circonstances, qui réunies ensemble doivent former un tout. Si le poète en omet, ou en place mal quelque une, le *naturel* de sa composition s'é-

vanouit. Mais, quand il entreprend de rassembler tout ce qui tient à la nature du sujet, il se trouve quelquefois dans de grands embarras; & il en résulte une confusion qu'il ne sait comment débrouiller. Voilà pourquoi il est si difficile aux poètes dramatiques d'arranger leur fable & de bien développer l'action. La plupart des pièces de théâtre françaises rebutent & déplaisent dès l'entrée; parce qu'on s'aperçoit des efforts du poète, pour nous faire remarquer ce qui doit servir à rendre le reste *naturel*. Ce n'est point assez qu'on trouve dans un drame tout ce qui détermine la suite de l'action: il faut que cela soit amené d'une manière aisée. C'est à quoi s'entendoient admirablement Sophocle & Térence. Euripide au contraire manque quelquefois de *naturel* dans les premières scènes de ses pièces, où il donne l'exposition des sujets.

C'est encore une chose extraordinairement difficile que de bien saisir le *naturel* dans les caractères, les mœurs & les passions. Tantôt la difficulté consiste dans l'expression de certains traits caractéristiques, tantôt le *naturel* même devient affecté, outré, par l'effet de ce qu'on appelle la *charge* au théâtre. Tel est le jeu d'Harpagon lorsqu'il éteint une chandelle. Aussi l'imitation parfaite de la nature n'appartient-elle qu'aux plus grands maîtres. Parmi les poètes allemands, il n'existe guère actuellement que M. Héjeland qui réussisse parfaitement à peindre d'une manière *naturelle* les objets moraux; mais Hagedorn, Klopstock & Gelsner le suivent de bien près. Shakspeare est peut-être le plus grand peintre des passions. En général, on peut proposer comme des modèles relativement au *naturel* dans toutes les espèces de peintures poétiques, les anciens, en mettant à leur tête Homère & Sophocle comme les plus parfaits. Euripide ne le cède à personne dans l'expression des passions tendres.

Nous ne saurions terminer cet article, sans y faire entrer une remarque importante & intimement liée au sujet dont il traite. Parmi les objets moraux, il y en a d'une nature brute & d'une nature polie; les premiers se rencontrent chez les peuples, dont la raison ne s'est encore guère développée: ceux-ci existent dans

les autres contrées, & différent en degrés, suivant la mesure du progrès des sciences, des arts, des mœurs & de la politesse dans ces contrées. La nature morale brute a plus de force; les passions d'un Huron sont bien plus violentes, ses entreprises plus audacieuses, que ne le seroient celles d'un Européen dans des cas semblables. Tels sont aussi les guerriers d'Homère dans leurs discours & dans leurs actions: ils ne ressemblent point aux nôtres. Depuis quelque temps les poètes allemands, de concert avec les critiques, semblent avoir pris pour règle que la représentation de la nature dans son état originaire, est préférable dans les compositions poétiques, & leur donne une toute autre énergie. Ici nous observerons encore qu'un poète doit, avant toutes choses, bien réfléchir sur le but particulier de son ouvrage, pour déterminer en conséquence le choix des objets. N'a-t-il dessein que de faire des peintures qui puissent toucher par la force des sentimens *naturels*, qu'il prenne à la bonne heure ses sujets dans la nature sauvage: on en considérera les images avec plaisir, & elles donneront lieu à diverses réflexions utiles sur le fond de la nature humaine. Il en est alors comme des récits des voyageurs qui ont visité les peuples les plus brutes, ou qui ont été exposés aux plus affreux désastres, cela nous affecte, nous jette dans l'étonnement, & excite notre compassion, & nous porte à y réfléchir. On lit les poèmes qui roulent sur de semblables sujets, comme on lit ceux d'Homère, d'Oséas & de Théocrite. Mais dès que le poète ne se borne pas à intéresser, & qu'il veut en même temps être utile, qu'il en demeure à la nature, telle qu'elle se montre parmi nous. Il seroit difficile de deviner quel profit on retireroit de la représentation sur les théâtres de l'Europe, d'un drame dont les acteurs seroient des Caraïbes ou des Hottentots, peints exactement d'après nature. Cela ne pourroit convenir tout au plus qu'à des philosophes qui seroient bien aises de voir des peintures fideles de la nature la plus grossière. Mais cela seroit tout à fait étranger au but des beaux-arts.

Le reproche général qu'on a fait aux tragédies françaises, c'est de donner aux héros de l'antiquité les caractères & les mœurs

mœurs de la nation. Je l'avoue ; mais ces tragédies vaudroient-elles mieux , si Agamemnon & ses contemporains étoient représentés dans l'exacte vérité, ou d'après Homère ? Le défaut est dans le choix même du sujet, qui ne convient nullement à la France & à ses mœurs. Plus une nation a épuré ses mœurs par la raison & le goût, plus les ouvrages de l'art doivent s'y conformer, si l'on s'y propose d'atteindre au but de l'art. (*M. de Sulzer.*)

A. N. NATUREL, Belles-Lettres. Du naturel dans le style. Le naturel est un sentiment de la belle nature joint à une grande facilité pour la peindre ; c'est lui qui nous apprend à dire les choses comme chacun s'imagine qu'il les auroit dites ; un esprit naturel, dédaignant les transitions éclatantes, qui trahissent l'art & quelquefois l'effort, trouve les sciences dans l'ordre des choses, ses idées tiennent l'une à l'autre comme d'elles-mêmes : c'est la dépendance de ses pensées qui en forme la liaison ; ce ne sont point des pièces de rapport, l'ouvrage est jetté en fonte ; un esprit naturel, ennemi de toute contrainte comme de toute affectation, ressemble à ces personnes, qui avec une démarche aisée, des attitudes nobles, mais simples, des ornemens destinés à les vêtir plutôt qu'à les parer, nous plaisent, nous préviennent en leur faveur, & sont d'autant plus sûres de nos suffrages, qu'elles ne paroissent pas y prétendre.

Le moyen le plus sûr pour saisir ce ton *naturel* est de ne faire parade ni d'esprit ni d'érudition.

Un de nos poètes a dit ingénieusement que l'esprit qu'on veut avoir nuit à l'esprit qu'on a, & l'on s'imagine difficilement jusqu'à quel point cette manie de paroître ingénieux peut nous rendre ridicules. Dans une oraison funebre du brave Crillon, prononcée à Avignon, il y a environ 150 ans, l'orateur s'écrie : " je le vois au siège de la Ferre, feru, ferir; battu, battre; choqué, choquer, toujours Crillon. Je le vois à Montmeillan, bruyant, brillant, brûlant du desir de combattre, toujours Crillon. Il n'étoit pas seulement fort au ponce droit comme Pyrrhus, ains en toutes les parties de son corps, fort en son cœur comme un Léonidas, fort en ses yeux comme un Hespaliens, fort en

sa prestance comme un Marius, fort en son bras comme un Scanderberg. „

Il est rare que l'affectation d'esprit & d'érudition soit portée à cet excès : mais dès qu'elle se laisse appercevoir elle détruit le *naturel*. Il est cependant dans nos écrits comme dans nos gestes, la source des graces qui séduisent, & de l'intérêt qui passionne : l'antithese est de toutes les figures celle qui lui est la plus opposée. J'avouerai que rien ne contribue plus à l'éclaircissement de deux idées que de faire appercevoir leur affinité ou leur différence, & que le contraste de deux objets, en les rendant plus remarquables, soulage notre attention & rend nos sensations plus distinctes.

Mais l'on avouera que l'antithese, lorsqu'elle est prodiguée, annonce l'effort de l'esprit. Il faut éviter encore plus les jeux de mots, tellement accueillis autrefois qu'ils s'introduisirent jusques dans l'éloquence. Lorsque Pyrrhus dit :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai. l'on ne peut disconvenir, que les paronomasies ou jeux de mots ne soient incompatibles avec le naturel, qui disparaît dès que l'esprit veut se montrer. Mais c'est peu de ne pas tomber dans ces abus. Il faut encore éviter la prétention de donner de l'éclat au style & du saillant aux pensées.

Le coloris de nos nouveaux peintres, disoit Cicéron, (*de ora. l. 3*) est plus brillant que celui des anciens ; cependant la séduction que nous cause la fraîcheur de leurs peintures dure peu, & nous préférons à ces tableaux modernes les tableaux antiques. Les sons pleins & graves ont moins de douceur que les demi-tons & les dièses, & cependant ces agrémens de la musique nous fatiguent lorsqu'ils sont prodigués, les parfums les plus spiritueux ne plaisent pas aussi longtemps que ceux qui frappent moins l'odorat, le toucher même se lasse des objets qu'un troil grand poli rend mols & glissants, & le plus voluptueux des sens, le goût, éprouve bientôt de la satiété pour ce qui le flatte trop délicieusement ; les liqueurs qui ont beaucoup d'esprit émoussent les fibres du palais. C'est une loi de la nature que ce qui cause beaucoup de plaisir n'en cause pas longtemps. Concluons-en avec l'orateur romain, qu'un discours où tout brille, où

tout éclate , fait naître plutôt une espèce d'éblouissement qu'une admiration véritable , & qu'un écrivain déplaît souvent par l'effort même qu'il fait pour être goûté.

Il faut dans le style , comme dans les tableaux , des ombres pour donner du relief. Un autre obstacle au naturel , c'est l'uniformité de la symétrie & l'affectation de justesse ; regardez la nature : après nous avoir offert des vallons délicieux , des côteaux rians , des lites gracieux , elle met sous nos regards des montagnes pelées & des tableaux agrestes ; approchez de ce ruisseau , ici il vous présente une grande nappe argentée , là vous n'appercevez qu'un filet d'eau qui ne s'étend ensuite que pour se rétrécir encore , les saules qui le bordent forment une ombre à souhait ; plus loin ils admettent les rayons mobiles du soleil ; leurs branches , toujours irrégulières , même dans leur symétrie , offrent mille spectacles au lieu d'un. Telle est l'image d'un écrit naturel.

Il cessera de l'être , si l'auteur s'étudie à prendre le fait des écrivains célèbres. Nous avons dans notre esprit , comme dans notre prononciation , un ton qui nous convient ; & la nature veut que nous peignions les objets comme nous les voyons ; notre manière n'est peut-être pas la meilleure , mais une manière meilleure plairait moins ; elle ne seroit pas à nous , nous ne réussirons pas mieux en contrefaisant notre style qu'en contrefaisant notre voix : pour paroître plus grands , nous nous dressons sur la pointe des pieds , nous forçons notre attitude ; l'on s'aperçoit de notre contrainte & l'on rit de nos contorsions ; l'on remarquerait moins notre petitesse , si nous ne nous efforcions pas de la cacher. Un bon esprit puise tout dans son fond , la conscience de ses forces ne lui laisse ni l'envie d'en emprunter d'étrangères , ni le desir de faire parade de celles qu'il a reçues de la nature : le grand écrivain a le ton naïf , & la démarche aisée des grâces : ce n'est point au carmin qu'elles doivent leur coloris , c'est au sang pur qui coule dans leurs veines.

Je fais que l'art de cacher l'art est un supplément au naturel ; mais je fais qu'il est bien rare d'y parvenir. On s'aperçoit , dit l'abbé Cartaud , quand un au-

teur se bat les flancs ; lorsque la verve a besoin d'être excitée , elle ressemble à ces jets-d'eau qui , jouant à force de pompes & de bras , forcent d'abord leurs canaux , prennent un essor bruyant & finissent par distiller sur leur embouchure : l'art se trahit par l'effort qu'il fait pour se cacher. Il ne faut pas l'exclure ; il embellit la beauté , mais il ne la donne pas : le défaut de naturel paroît surtout dans les discours de la réception aux académies.

Le récipiendaire veut ordinairement dans ses solennités faire parade d'esprit , & réduit par l'usage à traiter des sujets mille fois traités par d'autres , il s'efforce à rendre d'une manière neuve des idées qui ne le sont pas : ces efforts enlèvent au style ce ton d'aisance qui est le premier charme de nos écrits , comme de nos manières.

Le nouvel académicien qui se croit obligé de donner une haute idée de ses talens , recherche péniblement ses expressions , prodigue celles auxquelles la hardiesse des acceptions prête de la singularité , accumule les métaphores les plus éclatantes , & devient semblable à ces peintres , qui plaçant toujours le modèle sous l'aspect le plus frappant , ne saisissent jamais les attitudes moins remarquables sous lesquelles cependant la nature aime à se montrer.

Il veut forcer les applaudissemens ; de-là cette profusion de pensées délicates , qui s'évaporent comme les essences des fleurs dont elles ont la semence : de-là cette prodigalité d'antithèses étincelantes qui ressemblent aux éclairs dont la lumière nous éblouit sans nous échauffer : de-là un style froidement ingénieux que l'on peut comparer à ces corps auxquels les injections prêtent un coloris & un embonpoint illusoire ; mais qui manquent de chaleur & de vie. Le desir de l'expérience d'une manière neuve va plus loin encore , à des phrases périodiques , dont les suspensions artificiellement cadencées préparoient le plus séduisant des plaisirs , on substitue un style haché , sautillant , dépourvu des liaisons qui sont cependant pour l'élévation ce qu'est pour les tableaux le passage imperceptible d'une nuance à une autre.

Ainsi l'envie de se distinguer a introduit dans les remerciemens académi-

ques un air de contrainte qui est opposé au naturel, & une ostentation d'esprit qui annonce un défaut de goût. Parmi les écrivains dont les autres ouvrages sont marqués du sceau de l'immortalité, il en est beaucoup dont la reconnoissance paroît moins sentie que méditée, en prétendant à l'exactitude des puretés, ils ont perdu la chaleur sans laquelle on n'est jamais éloquent, & le naturel sans lequel il est impossible d'intéresser.

Cet article nouveau est tiré d'un discours prononcé à l'académie de Lyon, par M. l'abbé La Serre, lors de sa réception.

A. N. NATUREL, modele du style naturel. Le naturel est un des caracteres distinctifs des écrivains anciens. Dans ce qui nous reste d'Isocrate, on voit un style doux, coulant, plein de graces naturelles, ni trop simple ni trop orné. Il est le premier selon Cicéron qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre & cette cadence qui en fait la premiere des langues.

Le naturel distinguoit Démosthene comme Isocrate. Ce prince des orateurs avoit une éloquence rapide, forte, sublime; mais ce qu'on remarquoit le plus dans ses harangues, c'est que toutes ses pensées paroissent naître du sujet, & toutes ses expressions convenir à ses pensées. Eschine, plus abondant, plus fleuri que son rival, savoit cependant réunir le naturel à l'élégance; Cicéron excella sur-tout dans l'arrangement des mots & dans l'art de flatter l'oreille par la suspension des phrases artistement cadencées. Personne n'eut à un si haut degré le talent de relever les choses les plus communes, & d'embellir celles qui paroissent le moins susceptibles d'ornemens; mais tous ses discours sont marqués au coin de cette noble simplicité & de ce naturel sublime qui est le premier caractere de l'éloquence & le trait distinctif des orateurs anciens.

Séneque fut le premier qui accrédita le style recherché; à une grande délicatesse de sentimens, il unissoit beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais le desir de donner le ton à son siecle, le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à l'heureuse simplicité des anciens le fard & la parure de la cour de Néron. Un style semé de pointes, de sentences, & de peintures brillantes, mais

trop chargées, des expressions nouvelles, des tours ingénieux, mais peu naturels, peu content de plaire il voulut éblouir & il y réussit. Concis & néanmoins diffus il n'employa que le moins de termes possibles pour exprimer sa pensée: mais il employa trop de pensées particulieres pour développer sa pensée principale. Il afficha l'art & s'écarta de ce naturel qui est le premier charme du style. Cette qualité si précieuse est plus rare dans nos écrivains que dans ceux de l'antiquité. Nous avons cependant des auteurs qui peuvent servir de modeles dans ce genre. A leur tête on doit placer Lafontaine, c'est le poète de la nature, sagesse du plan, ordonnance des tableaux, fraîcheur du coloris, choix des ornemens, richesses des détails, naturel des descriptions, vérité des caracteres, finesse de morale, tout fait sentir dans ses ouvrages une heureuse simplicité peu connue avant lui. Nos jeunes écrivains ne sauroient trop étudier la versification & son style, où les pédans n'ont su relever que des négligences & dont les beautés ravissent les hommes de l'art les plus exercés, & les hommes de goût les plus délicats.

Après Lafontaine nous placerons Jean Racine. La poésie françoise portée au plus haut point de noblesse, d'élégance & de pureté a consacré son nom à une gloire immortelle. Aucun poète n'a mieux connu, mieux éprouvé, plus vivement exprimé le sentiment par cette heureuse facilité d'animer tout ce qu'il dit, par l'heureux talent de parler intimement au cœur, de l'attendrir, de lui faire éprouver tous les mouvemens des passions; il s'est rendu maître de la scene tragique, en maniant, avec une supériorité sans égale, le plus intéressant de ses ressorts, la pitié; qu'on parcoure ses tragédies, la sagesse & la vérité des caracteres, le pathétique & la chaleur qui les vivifie, offrent sans cesse des traits qui émeuvent les spectateurs. Par-tout une poésie noble, tendre, harmonieuse présente des charmes séduisans & lui ouvre par les sens le chemin de l'ame, & l'on peut dire de lui:

Au flambeau de son cœur échauffant son esprit,

Il voit tout ce qu'il peint & sent tout ce qu'il dit.

Poème sur l'éloquence.

Ce qui le distingue sur-tout c'est le *naturel*, rien de forcé, point d'effort; *je me trouve à mon aise en le lisant*, disoit une femme de la cour: c'est peut-être le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce poëte, qui a rappelé parmi nous cette élégante simplicité que nous admirons dans les anciens.

A. N. *Du naturel dans les pensées.* Une pensée naturelle est nécessairement vraie, mais toute pensée vraie ne paroît pas toujours naturelle, parce que le rapport réel qui peut se trouver entre des idées, n'est pas toujours sensible. Nous ne jugeons une pensée naturelle que lorsqu'elle se présente d'abord à l'esprit; si elle lui échappe, ou qu'elle ne se laisse qu'entrevoir, nous ne manquons pas de nous en prendre à l'auteur. Notre amour propre nous persuade aisément que ce que nous ne concevons pas sans effort, n'a pu être produit sans beaucoup de travail.

“Ce que je trouve de cruel dans quelques écrivains modernes, dit élégamment un homme de génie, c'est qu'ils ne veulent jamais être *naturels*. Un tour heureux leur paroît plat, parce qu'il n'a pas l'air d'avoir coûté: une idée mise galamment, mais en habit simple, ne paroît pas piquante à ces messieurs; ils veulent lui donner des grâces de leur façon; ils la tournent, ils la serrent, & enfin après bien des soins, ils arrivent à être entortillés, pour avoir voulu être délicats; & obscurs, pour avoir eu envie d'être vifs.”

Une pensée peut n'être pas naturelle, ou parce que le rapport des idées n'est pas sensible, ou parce que l'expression manque d'une certaine convenance avec les idées. Le défaut de *naturel* dans une pensée vient aussi quelquefois du tour qu'on lui donne. Vous voulez faire naître une idée, & pour la présenter vous l'envisagez sous un rapport vrai, mais un peu éloigné de la manière la plus ordinaire de concevoir; vous avez dessein d'exprimer un sentiment, & pour le rendre, vous vous servez d'une image étrangère; vous le faites deviner plutôt que vous ne le développez; cette manière de peindre vos idées & d'exposer vos sentimens, est fort différente de celle qui représenteroit les unes sous leur aspect

le plus familier, & les autres d'une façon moins détournée. Or ces différentes manières de faire envisager une idée, d'exprimer un sentiment, c'est ce qu'on appelle quelquefois le tour d'une pensée, ce qui fait dire qu'elle est bien ou mal tournée. Si les idées de votre pensée se présentent sous un jour extrêmement commun, votre tour est simple. Si vous les offrez sous un aspect vrai & sensible, mais que l'esprit ne saisit pas d'abord: votre tour est fin. Si le rapport sous lequel vous les exposez est extrêmement subtil, si on ne fait que l'entrevoir, s'il échappe à la réflexion, ou s'il paroît moins vrai que faux, alors votre tour est forcé, contraint, & votre pensée est peu naturelle.

NATUREL, adject. *Philosophie*, se dit de quelque chose qui se rapporte à la nature, qui vient d'un principe de la nature, ou qui est conforme au cours ordinaire & à l'ordre de la nature. *Voyez NATURE.*

Quand une pierre tombe de haut en bas, le vulgaire croit que cela lui arrive par un mouvement *naturel*, en quoi le vulgaire est dans l'erreur. *Voyez l'article FORCE.*

Les guérisons, faites par les médecins, sont des opérations *naturelles*; mais celles de Jésus-Christ étoient miraculeuses & surnaturelles. *Voy. MIRACLE, voy. aussi l'art. NATUREL qui suit.*

Enfans *naturels*, sont ceux qui ne sont point nés d'un légitime mariage. *Voyez BATARD.*

Horizon *naturel*, se dit de l'horizon physique sensible. *V. HORIZON.*

Jour *naturel*, voy. JOUR.

Philosophie naturelle, c'est la science qui considère les propriétés des corps *naturels*, l'action mutuelle des uns sur les autres; on l'appelle autrement *physique*. *V. PHYSIQUE & NATURE.*

L'illustre M. Newton nous a donné un ouvrage intitulé: *principes mathématiques de la philosophie naturelle*, où ce grand géomètre détermine, par des principes mathématiques, les loix des forces centrales, de l'attraction des corps, de la résistance des fluides, du mouvement des planètes dans leurs orbites, &c. *V. CENTRAL, PLANETE, RESISTANCE, &c. voy. aussi NEWTONIANISME, AT-*

TRACTION, GRAVITATION, &c.
Chambers. (O)

NATUREL, *Métaph.*, nous avons à considérer ici ce mot sous deux regards. 1^o. En tant que les choses existent, & qu'elles agissent conformément aux loix ordinaires que Dieu a établies pour elles; & par là ce que nous appelons *naturel*, est opposé au *surnaturel* ou *miraculeux*. 2^o. En tant qu'elles existent ou qu'elles agissent, sans qu'il survienne aucun exercice de l'industrie humaine ou de l'attention de notre esprit, par rapport à une fin particulière: dans ce sens, ce que nous appelons *naturel*, est opposé à ce que nous appelons *artificiel*, qui n'est autre chose que l'industrie humaine.

Il paroît difficile quelquefois de démêler le *naturel* en tant qu'opposé au *surnaturel*; dans ce dernier sens, le *naturel* suppose des loix générales & ordinaires: mais sommes-nous capables de les connoître sûrement? On distingue assez un effet qui n'est point *surnaturel* ou *miraculeux*; on ne distingue pas si déterminément ce qui l'est. Tout ce que nous voyons arriver régulièrement ou fréquemment, est *naturel*; mais tout ce qui arrive d'extraordinaire dans le monde est-il *miraculeux*? C'est ce qu'on ne peut assurer. Un événement très-rare pourroit venir du principe ordinaire, qui, dans la suite des révolutions & des changemens, auroit formé une sorte de prodige, sans quitter la règle de son cours, & l'étendue de sa sphère. Ainsi voit-on quelquefois des monstres du caractère le plus inoui, sans qu'on y trouve rien de *miraculeux* & de *surnaturel*. Comment donc nous assurer, demandera-t-on, que les événemens, regardés comme *surnaturels* & *miraculeux* le sont réellement, ou comment savoir jusqu'où s'étend la vertu de ce principe ordinaire, qui, par une longue suite de temps & de combinaisons particulières, peut faire les choses les plus extraordinaires?

J'avoue qu'en beaucoup d'événemens qui paroissent des merveilles au peuple, un homme sage doit avec prudence suspendre son jugement. Il faut avouer aussi qu'il est des événemens d'un tel caractère, qu'il ne peut venir à l'esprit des personnes sensées, de juger qu'ils sont l'effet de ce principe commun des choses, & que nous appelons l'ordre de la natu-

re: tel est, par exemple, la résurrection d'un homme mort.

On aura beau dire qu'on ne fait pas jusqu'où s'étendent les forces de la nature; & qu'elle a peut-être des secrets pour opérer les plus surprenans effets, sans que nous en connoissions les ressorts. La passion de contrarier, ou quelque autre intérêt, peut faire venir cette pensée à l'esprit de certaines gens; mais cela ne fait nulle impression sur les personnes judicieuses, qui font une sérieuse réflexion, & qui veulent agir de bonne foi avec eux-mêmes comme avec les autres. L'impression de vérité commune qui se trouve manifestement dans le plus grand nombre des hommes sensés & habiles, est la règle infailible pour discerner le *surnaturel* d'avec le *naturel*: c'est la règle même que l'auteur de la nature a mise dans tous les hommes; & il seroit démenti lui-même s'il leur avoit fait juger vrai ce qui est faux, & *miraculeux* ce qui n'est que *naturel*.

Le *naturel* est opposé à l'*artificiel* aussi bien qu'au *miraculeux*; mais non de la même manière. Jamais ce qui est *surnaturel* & *miraculeux* ne sauroit être dit *naturel*; mais ce qui est *artificiel* peut s'appeler *naturel*, & il l'est effectivement en tant qu'il n'est point *miraculeux*.

L'*artificiel* n'est donc que ce qui part du principe ordinaire des choses, mais auquel est survenu le soin & l'industrie de l'esprit humain, pour atteindre à quelque fin particulière que l'homme se propose.

La pratique d'élever avec des pompes une masse d'eau immense, est quelque chose de *naturel*; cependant elle est dite *artificielle* & non pas *naturelle*, en tant qu'elle n'a été introduite dans le monde que moyennant le soin & l'industrie des hommes.

En ce sens là il n'est presque rien dans l'usage des choses, qui soit totalement *naturel*, que ce qui n'a point été à la disposition des hommes. Un arbre, par exemple, un prunier est *naturel* lorsqu'il a crû dans les forêts, sans qu'il ait été ni planté ni greffé; aussi-tôt qu'il l'a été, il perd en ce sens là, autant de *naturel* qu'il a reçu d'impressions par le soin des hommes. Est-ce donc que sur un arbre greffé, il n'y croît pas naturellement des

prunes ou des cerises ? Oni en tant qu'elles n'y croissent pas surnaturellement , mais non pas en tant qu'elles y viennent par le secours de l'industrie humaine , ni en tant qu'elles deviennent telle prune ou telle cerise , ni d'un goût & d'une douceur qu'elles n'aurient point eu sans le secours de l'industrie humaine ; par cet endroit la prune & la cerise sont venues artificiellement & non pas naturellement.

On demande ici , en quel sens on dit , parlant d'une sorte de vin , qu'il est *naturel* ; tout vin de soi étant artificiel ; car sans l'industrie & le soin des hommes il n'y a point de vin : de sorte qu'en ce sens là le vin est aussi véritablement artificiel que l'eau-de-vie & l'esprit-de-vin. Quand donc on appelle du vin *naturel* , c'est un terme qui signifie que le vin est dans la constitution du vin ordinaire ; & sans qu'il n'y ait rien fait que ce qu'on a coutume de faire à tous les vins qui sont en usage dans le pays & dans le temps où l'on se trouve.

Il est aisé après les notions précédentes , de voir en quel sens on applique aux diverses sortes d'esprit la qualité de *naturel* & de *non-naturel*. Un esprit est censé *être naturel* , quand la disposition où il se trouve ne vient ni du soin des autres hommes , dans son éducation , ni des réflexions qu'il auroit fait lui-même en particulier pour se former.

Au terme de *naturel* , pris en ce dernier sens , on oppose les termes de *cultivé* ou d'*affiné* , dont l'un se prend en bonne & l'autre en mauvaise part : l'un qui signifie ce qu'un soin & un art judicieux a fait ajouter à l'esprit *naturel* ; l'autre ce qu'un soin vain & mal entendu y ajoute quelquefois.

On en peut dire à proportion autant des talens de l'esprit. Un homme est dit avoir une logique ou une éloquence *naturelle* , lorsque sans les connoissances acquises par l'industrie & la réflexion des autres hommes , ni par la sienne propre , il raisonne cependant aussi juste qu'on puisse raisonner ; ou quand il fait sentir aux autres , comme il lui plaît , avec force & vivacité ses pensées & ses sentimens.

NATUREL , le , s. m. *Morale* , le tempérament , le caractère , l'humeur , les inclinations que l'homme tient de la naissance , est ce qu'on appelle son *naturel*.

Il peut être vicieux ou vertueux , cruel & farouche comme dans Néron , doux & humain comme dans Socrate , beau comme dans Montesquieu , infâme comme dans C... , F... ou P... , &c.

L'éducation , l'exemple , l'habitude peuvent à la vérité rectifier le *naturel* dont le penchant est rapide au mal , ou gâter celui qui tend le plus heureusement vers le bien ; mais quelque grande que soit leur puissance , un *naturel* contraint , se trahit dans les occasions imprévues : on vient à bout de le vaincre quelquefois , jamais on ne l'étouffe. La violence qu'on lui fait , le rend plus impétueux dans ses retours ou dans ses emportemens. Il est cependant un art de former l'ame comme de façonner le corps , c'est de proportionner les exercices aux forces , & de donner du relâche aux efforts. Il y a deux temps à observer : le moment de la bonne volonté pour se fortifier , & le moment de la répugnance pour se roidir. De ces deux extrémités , résulte une certaine aisance propre à maintenir le *naturel* dans un juste tempérament. Nos sentimens ne tiennent pas moins au *naturel* , que nos actions à l'habitude. La superstition seule surmonte le penchant de la nature , & l'ascendant de l'habitude , témoin le moine Clément.

Le bon *naturel* semble naître avec nous ; c'est un des fruits d'un heureux tempérament que l'éducation peut cultiver avec gloire , mais qu'elle ne donne pas. Il met la vertu dans son plus grand jour , & diminue en quelque manière le laid du vice ; sans ce bon *naturel* , du moins sans quelque chose qui en revêt l'apparence , on ne sauroit avoir aucune société durable dans le monde. De là vient que pour en tenir lieu , on s'est vu réduit à forger une humanité artificielle , qu'on exprime par le mot de *bonne éducation* ; car si l'on examine de près l'idée attachée à ce terme , on verra que ce n'est autre chose que le singe du bon *naturel* , ou si l'on veut , l'affabilité , la complaisance & la douceur du tempérament , réduite en art. Ces dehors d'humanité rendent un homme les délices de la société , lorsqu'ils se trouvent fondés sur la bonté réelle du cœur ; mais sans elle , ils ressemblent à une fausse montre de sainteté , qui n'est pas plutôt découverte , qu'elle rend ceux qui s'en parent ,

l'objet de l'indignation de tous les gens de bien.

Enfin, comme c'est du *naturel* que notre sort dépend, heureux est celui qui prend un genre de vie conforme au caractère de son cœur & de son esprit, il trouvera toujours du plaisir & des ressources dans le choix de son attachement ! (D. J.)

NATURELLE, loi, f. f. Droit naturel, on définit la *loi naturelle*, une loi que Dieu impose à tous les hommes, & qu'ils peuvent découvrir par les lumières de leur raison, en considérant attentivement leur nature & leur état.

Le droit *naturel* est le système de ces mêmes loix, & la jurisprudence *naturelle* est l'art de développer les loix de la nature, & de les appliquer aux actions humaines.

Le savant évêque de Péterborough définit les *loix naturelles*, certaines propositions d'une vérité immuable, qui servent à diriger les actes volontaires de notre âme dans la recherche des biens ou dans la fuite des maux, & qui nous imposent l'obligation de régler nos actions d'une certaine manière, indépendamment de toute loi civile, & mises à part les conventions par lesquelles le gouvernement est établi. Cette définition du docteur Cumberland revient au même que la nôtre.

Les *loix naturelles* sont ainsi nommées parce qu'elles dérivent uniquement de la constitution de notre être avant l'établissement des sociétés. La loi, qui en imprimant dans nous-mêmes l'idée d'un créateur, nous porte vers lui, est la première des *loix naturelles* par son importance, mais non pas dans l'ordre de ses loix. L'homme dans l'état de nature, ajoute M. de Montesquieu, auroit plutôt la faculté de connoître, qu'il n'auroit des connoissances. Il est clair que les premières idées ne seroient point ses idées spéculatives, il songeroit à la conservation de son être avant que de chercher l'origine de son être.

Un homme pareil ne sentiroit d'abord que sa faiblesse ; sa timidité seroit extrême, & si l'on avoit là-dessus besoin de l'expérience, l'on a trouvé dans les forêts des hommes sauvages ; tout les fait trembler, tout les fait fuir. Les hommes dans cet état de nature ne cher-

chent donc point à s'attaquer, & la paix est la première *loi naturelle*.

Au sentiment de sa faiblesse, l'homme joint le sentiment de ses besoins. Ainsi une autre *loi naturelle* est celle qui lui inspire de chercher à se nourrir.

Je dis que la crainte porteroit les hommes à se fuir ; mais les marques d'une crainte réciproque les engageroient bientôt à s'approcher. Ils y seroient portés d'ailleurs par le plaisir qu'un animal sent à l'approche d'un animal de son espèce. De plus, ce charme que les deux sexes s'inspirent par leur différence, augmenteroit ce plaisir ; & la prière naturelle qu'ils se font toujours l'un à l'autre, seroit une troisième loi.

Les hommes, parvenant à acquérir des connoissances, ont un nouveau motif de s'unir pour leur bien commun ; ainsi le desir de vivre en société est une quatrième *loi naturelle*.

On peut établir trois principes généraux des *loix naturelles*, savoir 1°. la religion : 2°. l'amour de soi-même : 3°. la sociabilité, ou la bienveillance envers les autres hommes.

La religion est le principe des *loix naturelles* qui ont Dieu pour objet. La raison nous faisant connoître l'être suprême comme notre créateur, notre conservateur & notre bienfaiteur : il s'ensuit que nous devons reconnoître notre dépendance absolue à son égard. Ce qui, par une conséquence naturelle, doit produire en nous des sentimens de respect, d'amour & de crainte, avec un entier dévouement à sa volonté ; ce sont là les sentimens qui constituent la religion. **V. RELIGION.**

L'amour de soi-même, j'entends un amour éclairé & raisonnable, est le principe des *loix naturelles* qui nous concernent nous-mêmes. Il est de la dernière évidence que Dieu en nous créant, s'est proposé notre conservation, notre perfection & notre bonheur. C'est ce qui paroît manifestement, & par les facultés dont l'homme est enrichi, qui tendent à ces fins, & par cette forte inclination qui nous porte à rechercher le bien & à fuir le mal. Dieu veut donc que chacun travaille à sa conservation & à sa perfection, pour acquérir tout le bonheur dont il est capable, confor-

mément à la nature & à son état. Voy. AMOUR DE SOI-MÊME.

La sociabilité, ou la bienveillance envers les autres hommes, est le principe d'où l'on peut déduire les *loix naturelles* qui regardent nos devoirs réciproques, & qui ont pour objet la société, c'est-à-dire, les humains avec lesquels nous vivons. La plupart des facultés de l'homme, ses inclinations naturelles, sa faiblesse & ses besoins, sont autant de liens qui forment l'union du genre humain, d'où dépend la conservation & le bonheur de la vie. Ainsi tout nous invite à la sociabilité; le besoin nous en impose la nécessité, le penchant nous en fait un plaisir, & les dispositions que nous y apportons naturellement, nous montrent que c'est en effet l'intention de notre créateur.

Mais la société humaine ne pouvant ni subsister, ni produire les heureux effets pour lesquels Dieu l'a établie, à moins que les hommes n'aient les uns pour les autres des sentimens d'affection & de bienveillance, il s'ensuit que Dieu veut que chacun soit animé de ces sentimens, & fasse tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir cette société dans un état avantageux & agréable, & pour en resserrer de plus en plus les liens par des services & des bienfaits réciproques. V. SOCIABILITÉ.

Ces trois principes, la religion, l'amour de soi-même & la sociabilité, ont tous les caractères que doivent avoir des principes de loix; ils sont vrais, puisqu'ils sont pris dans la nature de l'homme, dans sa constitution, & dans l'état où Dieu l'a mis. Ils sont simples, & à la portée de tout le monde; ce qui est un point important, parce qu'en matière de devoirs, il ne faut que des principes que chacun puisse saisir aisément, & qu'il y a toujours du danger dans la subtilité d'esprit qui fait chercher des routes singulières & nouvelles. Enfin ces mêmes principes sont suffisans & très-séconds, puisqu'ils embrassent tous les objets de nos devoirs, & nous font connoître la volonté de Dieu dans tous les états, & toutes les relations de l'homme.

1^o. Les *loix naturelles* sont suffisamment connues des hommes, car on en peut découvrir les principes, & de-là

déduire tous nos devoirs par l'usage de la raison cultivée; & même la plupart de ces loix sont à la portée des esprits les plus médiocres.

2^o. Les *loix naturelles* ne dépendent point d'une institution arbitraire; elles dépendent de l'institution divine, fondée d'un côté sur la nature & la constitution de l'homme; de l'autre sur la sagesse de Dieu, qui ne sauroit vouloir une fin, sans vouloir en même temps les moyens qui seuls peuvent y conduire.

3^o. Un autre caractère essentiel des *loix naturelles*, c'est qu'elles sont universelles, c'est-à-dire, qu'elles obligent tous les hommes sans exception; car non-seulement tous les hommes sont également soumis à l'empire de Dieu, mais encore les *loix naturelles* ayant leur fondement dans la constitution & l'état des hommes, & leur étant notifiées par la raison, il est bien manifeste qu'elles conviennent essentiellement à tous, & les obligent tous sans distinction, quelque différence qu'il y ait entr'eux par le fait, & dans quelque état qu'on les suppose. C'est ce qui distingue les *loix naturelles* des loix positives; car une loi positive ne regarde que certaines personnes, ou certaines sociétés en particulier.

4^o. Les *loix naturelles* sont immuables, & n'admettent aucune dispense. C'est encore là un caractère propre de ces loix, qui les distingue de toutes loix positives, soit divines, soit humaines. Cette immutabilité des *loix naturelles* n'a rien qui répugne à l'indépendance, au souverain pouvoir, ou à la liberté de l'être tout parfait. Etant lui-même l'auteur de notre constitution, il ne peut que prescrire ou défendre les choses qui ont une convenance ou une disconvenance nécessaire avec cette même constitution, & par conséquent il ne sauroit rien changer aux *loix naturelles*, ni en dispenser jamais. C'est en lui une glorieuse nécessité que de ne pouvoir se démentir lui-même.

Je couronne cet article par ce beau passage de Cicéron; la loi, dit-il, *legum*, lib. II. n'est point une invention de l'esprit humain, ni un établissement arbitraire que les peuples aient fait; mais l'expression de la raison éternelle qui gouverne l'univers. L'outrage que

Tarquin fit à Lucrece n'en étoit pas moins un crime, parce qu'il n'y avoit point encore à Rome de loi écrite contre ces sortes de violences. Tarquin pécha contre la loi éternelle, qui étoit loi dans tous les temps, & non pas seulement depuis l'instant qu'elle a été écrite. Son origine est aussi ancienne que l'esprit divin; car la véritable, la primitive, & la principale loi n'est autre chose que la souveraine raison du grand Jupiter.

Cette loi, dit-il, ailleurs, est universelle, éternelle, immuable; elle ne varie point selon les lieux & les temps: elle n'est pas différente aujourd'hui de ce qu'elle étoit anciennement. Elle n'est point autre à Rome, & autre à Athenes. La même loi immortelle règle toutes les nations, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a donné & publié cette loi. Cic. *de repub. lib. III, apud Lactant. instit. div. lib. VI, cap. viij.*

C'en est assez sur les *loix naturelles* considérées d'une vue générale; mais comme elles sont le fondement de toute la morale & de toute la politique, le lecteur ne peut en embrasser le système complet, qu'en étudiant les grands & beaux ouvrages sur cette matière: ceux de Grotius, de Puffendorf, de Thomasius, de Budé, de Sharrock, de Selden, de Cumberland, de Wollaston, de Locke, & autres sçavans de cet ordre. (D. J.)

NATUREL, *Arithmét.*, dans les tables des logarithmes, on appelle *nombre naturel* ceux qui expriment les nombres consécutifs 1, 2, 3, 4, 5, &c. à l'infini, pour les distinguer des *nombre artificiels*, qui en sont les logarithmes. V. LOGARITHME, *Chambérs.* (E)

NATUREL, *adj.* ce mot en *musique*, a plusieurs sens: 1^o. *musique naturelle* se dit du chant formé par la voix humaine, par opposition à la *musique artificielle*, qui se fait avec des instrumens: 2^o. on dit qu'un chant est *naturel* quand il est aisé, doux, gracieux; qu'une harmonie est *naturelle* quand elle est produite par les cordes essentielles & *naturelles* du mode. 3^o. *Naturel* se dit encore de tout chant qui n'est point forcé, qui ne va ni trop haut ni trop bas, ni trop vite, ni trop lentement. Enfin la

signification la plus commune de ce mot, & la seule dont l'abbé Brossard n'a point parlé, s'applique aux tons ou modes dont les sons se tirent de la gamme ordinaire, sans altérations. De sorte qu'un mode *naturel* est celui où l'on n'emploie ni dièse ni bémol. Dans la rigueur de ce sens, il n'y auroit qu'un seul mode *naturel*, qui seroit celui d'*ut* majeur; mais on étend le nom de *naturel* à tout mode, dont les cordes essentielles seulement ne portent ni dièse ni bémol; tels sont les modes majeurs de *sol* & de *fa*; les modes mineurs de *la* & de *re*, &c. Voyez MODE, TRANSPOSITION, CLÉ TRANSPOSÉE. (S)

Les Italiens notent toujours leur récitatif au *naturel*, les changemens de tons y étant si fréquens & les modulations si serrées, que de quelque manière qu'on armât la clé pour un mode, on n'épargneroit ni diesis ni bémols pour les autres, & l'on se jetteroit, pour la suite de la modulation, dans des confusions de signes très-embarrassantes, lorsque les notes altérées à la clé par un signe se trouveroient altérées par le signe contraire accidentellement. Voyez RÉCITATIF, *Musiq.*

Solfier au *naturel*, c'est solfier par les noms *naturels* des sons de la gamme ordinaire, sans égard au ton où l'on est. V. SOLFIER, *Musiq.* (S)

NATUREL, est en usage dans le *Blason*, pour signifier des animaux, des fruits, des fleurs; qui sont peints dans un écu avec leurs couleurs naturelles, quoique différentes des couleurs ordinaires dans le *Blason*; ce mot sert à empêcher qu'on n'accuse des armoiries d'être fausses, quand elles portent des couleurs inconnues dans le *blason*. V. COULEUR & BLASON. Berthelas en Forez, d'azur à un tigre au *naturel*.

Poussémotte de l'Etoile Thiersanville de Mont-brisoul à Paris, d'azur à trois lys au *naturel*, enté en pointes de sable à une étoile d'or; cet enté en pointe est une substitution depuis le 8 février 1652, qu'un de cette famille, devint héritier (du côté maternel) de François de l'Etoile.

NAU, *Géogr.*, autrement *Nave* ou *Nabe*; en latin *Nava*, rivière d'Allemagne. Tacite, l. IV. c. lxx. fait mention de cette rivière, & dit qu'elle se

joint au Rhin près de *Bingium*, aujourd'hui Bingen : en effet Bingen est encore située au lieu où la Nau se jette dans le Rhin. Aufone en parlant de cette rivière dit :

Transieram celerem nebuloso lumine Navam.

Elle a sa source dans la Lorraine à l'orient de Neukirch, prend son cours du S. O. au N. E. & tournant enfin du midi au nord, elle va se jeter dans le Rhin au dessous de Bin. (D. J.)

NAVAL, adj. se dit d'une chose qui concerne les vaisseaux ou la navigation. V. VAISSEAU & NAVIGATION.

C'est dans ce sens qu'on dit quelquefois *forces navales*, *combat naval*, &c.

Couronne navale, *corona navalis*, parmi les anciens Romains, étoit une couronne ornée de figures de proues de vaisseaux; on la donnoit à ceux qui dans un combat naval avoient les premiers monté sur le vaisseau ennemi.

Quoiqu'Aulugelle semble avancer comme une chose générale, que la couronne navale étoit ornée de figures de proues de vaisseaux, cependant Juste Lipse distingue deux sortes de couronnes navales; l'une simple, l'autre garnie d'éperons de navires.

Selon lui, la première se donnoit communément aux moindres soldats; la seconde beaucoup plus glorieuse, ne se donnoit qu'aux généraux ou amiraux, qui avoient remporté quelque victoire navale considérable. Chambers. (G.)

NAVALE, *Géogr. anc.*, ce mot latin peut avoir beaucoup de significations différentes : il peut signifier un port, un havre, quelquefois le lieu du port où l'on construit les vaisseaux, comme à Venise; ou le bassin où ils sont conservés & entretenus, comme au Havre-de-Grace; mais ce n'est point là le principal usage de ce mot. Il y avoit des villes qui étoient assez importantes pour avoir un commerce maritime, & qui néanmoins n'étoient pas situées assez près de la mer pour faire un port. En ce cas on en choisissoit un le plus près & le plus commode qu'il étoit possible. On bâtissoit des maisons à l'entour, & ce bourg ou cette ville devenoit le navale de l'autre ville. C'est ainsi que Corinthe, située dans l'isthme du Péloponnèse, avoit deux ports, *duo navalia*, savoir, *Lechaëum* dans le golfe de Co-

rinthe, & Cenchrées dans le golfe Saronique. Quelquefois une ville se trouvoit bâtie en un lieu qui n'avoit pas un port suffisant pour ses vaisseaux, parce que son commerce auquel des barques avoient suffi au commencement, étoit devenu plus florissant, & demandoit un havre où de gros bâtimens pussent entrer; alors quoique la ville eût déjà une espèce de port, elle s'en procuroit un autre plus large, plus profond, quoiqu'à quelque distance, & souvent il s'y formoit une colonie qui devenoit aussi florissante que la ville même. C'est une erreur de croire que le port ou navale fût toujours contigu à la ville dont il dépendoit; il y avoit quelquefois une distance de plusieurs milles :

NAVALIA, *Géogr. anc.*, ville de la Germanie inférieure selon Ptolomée, qui la met entre *Affiburgium* & *Mediolanum* : quelques savans croient que c'est la ville de Zwol. (D. J.)

NAVAN, *Géogr.*, petite ville d'Irlande dans la province de Leinster, au comté d'Est-Meath sur la Boyne, à 10 milles de Duleek, & à 7 de Kello. Elle a droit d'envoyer deux députés au parlement d'Irlande. Long. 11. 19. lat. 53. 42.

NAVARETTE, *Géogr.*, petite ville d'Espagne de la petite province de Rioxa, qui est dans la vieille Castille. Elle est située sur une montagne à environ deux lieues de Logrono, du côté du couchant. Long. 15. 30. lat. 42. 28.

NAVARIN, ou ZONCHIO, *Géogr.*, ville de Grece dans la Morée, au Belvédère, au-dessus de Modon, en tirant vers le nord. Il y a apparence que c'est la même ville que Ptolomée, l. III. c. xvi. nomme *Pylus*. Navarin est à 19 milles de Coron, sur une hauteur, au pied de laquelle est un bon & vaste port, défendu par deux châteaux. Les Turcs ont enlevé pour la dernière fois cette place aux Vénitiens en 1715, avec toute la Morée. Long. 39. 26. lat. 37. 2.

NAVARQUE, *f. m.*, *Hist. anc.*, celui qui commandoit un ou plusieurs vaisseaux, selon que chaque allié en envoyoit. Il s'appella aussi *præfectus*, *magister navis*, *triararchus*.

NAVARRE, roi de, *Hist. de France*. C'est une chose remarquable que la cour de Rome cytoit, autant qu'il lui est possi-

ble , de donner à nos rois le titre de *roi de Navarre*. On sait que le parlement s'est toujours opposé à cette omission affectée. On n'a peut-être point encore oublié qu'en 1625 , Urbain VIII. ayant omis la qualité de *roi de Navarre* , dans les bulles de légation du Cardinal Barberin , " le parlement refusa d'abord absolument d'enregistrer lesdites bulles & facultés , qu'elles n'eussent été réformées , pour autant que ledit seigneur roi n'étoit qualifié que de roi de France , & non de *Navarre* „. Et quand finalement lesdites bulles furent enregistrées du très-exprès commandement du roi plusieurs fois réitéré , il fut dit que c'étoit à la charge que le nonce seroit tenu de fournir dans six semaines un bref de sainteté , portant que l'omission faite auxdites bulles & facultés de la qualité de *roi de Navarre* , a été faite par inadvertance , & que jusqu'à ce que ledit bref eût été apporté , lesdites bulles & facultés seront retenues , & ne seroit Barrêt de vérification d'icelles délivré. *Preuves des libertés , chap. xxiiij. n°. 82.* Cependant dans la bulle *Unigenitus* donnée en 1713 , la qualité de *roi de Navarre* se trouve encore omise. (D. J.)

NAVARRÉ, *Géogr.* , royaume d'Europe , situé entre la France & l'Espagne , & divisé en haute & basse Navarre. La première appartient à l'Espagne , & la seconde à la France ; & toutes les deux ensemble se divisent encore en plusieurs districts ou bailliages , qu'on appelle en Espagne *mérindades*. La haute *Navarre* en comprend cinq qui ont pour leurs capitales Pampelune , Ertella , Tudela , Olete , & Sanguerfa. La basse *Navarre* ne contient qu'un de ces bailliages , & a pour seule ville S. Jean-Pié-de-Port.

NAVARRÉ, *la haute , Géogr.* , elle a au nord une partie des provinces de Guipuscoa & d'Alava , les Pyrénées , le Béarn , & le pays de Labour , autrement le pays des Basques ; à l'orient une partie du royaume d'Arragon , les Pyrénées , & les vallées qui se jettent au dedans de l'Espagne par Roncevaux ,

par le val de Salazar , & par celui de Roncal , jusqu'à Ylara. Ses rivières principales sont l'Ebre , l'Arragon , l'Arga , l'Elba ; & ses principales vallées sont celles de Roncevaux , Salazar , Roncal , Thescoa , & Bartan. Ce royaume avoit autrefois une étendue bien plus grande que celle qu'il a aujourd'hui ; car il ne comprend guère que 28 lieues de long , 23 de large , & tout au plus 15 à 20 mille familles.

L'air de ce pays est plus doux & plus tempéré que celui des provinces plus voisines de l'Espagne ; mais le terrain est hérissé de montagnes , & abonde en mines de fer.

Ignigo-Arista est le premier qui ait régné dans la haute *Navarre* , & ses descendants en jouirent jusqu'en 1234. En 1316 , Jeanne , comme fille de Louis Hutin , devint héritière de ce royaume , qu'elle apporta à son mari Philippe , comte d'Evreux. En 1512 , Ferdinand s'en empara sur Jean sire d'Albret , qui en étoit roi , du chef de Catherine de Foix sa femme , dernière héritière de Charles , comte d'Evreux. Le pape le seconda dans cette entreprise ; & leur prétexte fut que ce prince étoit allié de Louis XII. ce fauteur du concile de Pise. Louis XII. secourut Jean d'Albret ; mais l'activité du duc d'Albe rendit cette entreprise inutile , & força le roi de *Navarre* & la Palice , à lever le siège de Pampelune. Catherine de Foix disoit au roi son mari , après la perte de ce royaume : " dom Jean , si nous fussions nés , vous Catherine , & moi dom Jean , nous n'aurions jamais perdu la *Navarre* „.

Récapitulons en deux mots l'histoire de ce royaume : les Navarrois se donnerent à Ignigo , qui commença le royaume de *Navarre*. Ensuite trois rois d'Arragon joignirent à l'Arragonois , (a) la plus grande partie de la *Navarre* , dont les Maures musulmans occupèrent le reste. Alphonse le batailleur , qui mourut en 1134 , fut le dernier de ces rois. Alors la *Navarre* fut séparée de l'Arragon , & redevint un royaume partici-

(a) L'on prétend que dès 722 *Eucina* , ordre de chevalerie , fut établi par Garcias Jimenès , roi de Navarre ; la marque de distinction de cet ordre étoit , à ce que l'on dit , une croix rouge sur une chaîne. S'il étoit vrai que cet ordre eût existé , ce seroit le plus ancien des ordres : mais on en doute avec fondement. Voyez sur l'institution des ordres , ORDRES MILITAIRES. (G)

lier, qui passa depuis, par des mariages, aux comtes de Champagne, appartenant à Philippe-le-Bel, & à la maison de France; ensuite tomba dans celles de Foix & d'Albret, & est absorbée aujourd'hui dans la monarchie d'Espagne.

NAVARRÉ, *la basse*, *Géogr.*, c'est une des mérindades ou bailliages, dont tout le royaume de Navarre étoit composé. Elle est séparée de la Navarre espagnole par les Pyrénées. Ce pays fut occupé des premiers par les Vascons ou Gascons, lorsqu'ils passèrent les monts pour s'établir dans la Novempopulanie sur la fin du vj^e. siècle: aussi tous les habitants sont basques, & parlent la langue basque, qui est la même que celle des Biscayens espagnols.

Tout ce que Jean d'Albret & Cathérine, reine de Navarre, sa femme, purent reconquerir des états que Ferdinand, roi d'Arragon & de Castille, leur enleva en 1512, se réduisit à la *basse Navarre*, qui n'a que huit lieues de long sur cinq de large, & pour toute ville Saint-Jean-Pié-de-Port, Saint-Palais, & la Bastide-de-Clarence. On lui donne pourtant le nom de royaume, & nos rois ajoutent encore ce titre à celui de France, par un usage qui semble bien au-dessous de leur grandeur.

Ce petit pays est montueux & presque stérile; il est arrosé par la Nive & la Bidouze. Henri d'Albret, fils de Jean, en fit un pays d'états, conformément à l'usage qui est observé dans la *basse Navarre*; & ce privilège subsiste toujours. Les dons ordinaires que les états de *basse Navarre* font au roi, vont à environ 6860; mais ils allouent au gouverneur 7714 livres, & au lieutenant de roi 2714.

NAVARRÉ, *un des quatre vieux corps*, s'est signalé dans toutes les occasions. Henri IV lui donna le premier rang au siège de Paris en 1589; au siège de Chartres en 1591, le sort décida en faveur de Picardie; mais le roi voulut que Navarre eût rang ensuite. Sous Louis XIII, dans le temps des guerres civiles, en 1615, le maréchal de Bois-Dauphin, qui commandoit les troupes royales contre les rebelles, se servoit dans toutes les actions du régiment de Navarre, préférentiellement à celui de Picardie.

D'Aubigné, dans son *Histoire*, re-

marque une chose singulière du régiment de Navarre; c'est qu'au siège d'Amiens, par Henri IV, Porto-Carrero, qui en étoit gouverneur, ne faisoit jamais de sortie lorsque ce régiment étoit de jour à la tranchée, tant il étoit redouté; à la bataille de Fleurus, à la journée de saint Denis & à celle de Spierbac, ce même régiment se distingua par une valeur extraordinaire. Son drapeau a le fond feuille-morte, la croix blanche au milieu, & au centre de la croix les armes de Navarre. *Milice françoise de Daniel; abr. en deux vol. 1773. (C)*

NAVARRÉINS, *Géogr.*, petite ville de France dans le Béarn, sur le gave d'Oléron, à cinq lieues de cette ville, dans la sénéchaussée de Sauveterre: elle fut bâtie par Henri d'Albret roi de Navarre, dans une plaine très-fertile. Il y a dans cette ville un état major. *Long. 16. 50; lat. 43. 20.*

NAVAS DE TOLOSA, *Géogr.*, montagne d'Espagne, dans la partie septentrionale de l'Andalousie à l'orient de Sierra Morena. Elle est remarquable par la victoire que les chrétiens y remportèrent sur les Maures le 16 juillet 1212, sous les ordres d'Alphonse, roi de Castille.

NAUBARUM, *Géogr. anc.*, ville de la Sarmatie européenne, que Ptolomée, *l. III, c. v*, met la dernière ville dans les terres.

NAUCRARIENS, *Littérat. grecq.*, on nommoit *Naucrariens*, en grec *Ναυκραροι*, chez les Athéniens, les principaux magistrats des bourgs & villes maritimes. Ils furent ainsi appelés, parce qu'ils étoient obligés de fournir deux cavaliers & un bâtiment pour le service de la république, lorsqu'elle le requéroit. *Voy. Potter, Archæol. grec. liv. I, ch. xiiij, tome I, pag. 78.*

NAUCRATIS, *Géogr. anc.*, ville d'Egypte dans le Delta, au-dessus de Mételis, à main gauche en remontant le Nil. Elle étoit ancienne, & fut bâtie par les Milésiens, selon Strabon; mais il ne s'accorde pas avec lui-même; & il y a bien des raisons, dit Bayle, qui combattent son sentiment, outre que Diodore de Sicile ne lui est point favorable. Si nous avions l'ouvrage d'Apollonius Rhodius sur la fondation de *Naucratis*, nous pourrions décider la querelle.

Ce qu'il y a de bien certain , c'est que cette ville a été fort célèbre par son commerce , qui fut tel qu'on ne souffroit pas en Egypte qu'aucun navire marchand déchargeât dans un autre port. Cette prérogative lui procura un grand concours d'étrangers & de courtisannes , qui , au rapport d'Hérodote , y prenoient un soin extrême de leur beauté. Rhodope y gagna des sommes immenses , & Archidice qui eut un si grand renom par toute la Grece , vint aussi s'y établir. Enfin , cette ville prétendoit avoir bonne part à la protection de Vénus , & se vantoit de posséder une image miraculeuse de cette déesse , que l'on consacra dans son temple.

Origene remarque qu'on y honoroit particulièrement le dieu Sérapis , quoiqu'anciennement on y eût adoré d'autres dieux. Athénée , Julius Pollux , Lycéas , & Polycharme , ne sont pas les seuls auteurs dont *Naucratis* soit la patrie ; car selon quelques-uns , Aristophane & Philistus y naquirent aussi.

Athénée & Julius Pollux étoient contemporains : le premier fut surnommé le *Plin* des Grecs , & passoit pour un des plus savans hommes de son temps ; il florissoit à la fin du second siècle. Il ne nous reste de lui que les *Dispositio* , c'est-à-dire , les *Sophistes à tâche* , en 15 livres , dont il nous manque les deux premiers , une partie du troisième , & la plus grande partie du quinzième. On y trouve une variété surprenante de faits , qui en rendent la lecture très-agréable aux amateurs de l'antiquité. La bonne édition en grec & en latin est *Lugd.* 1612. 2 vol. in-fol.

Julius Pollux étoit un peu plus jeune qu'Athénée ; il obtint la protection de Commode , fils de Marc-Aurèle , & devint professeur de Rhétorique à Athènes. On connoît son *Onomasticon* , ou dictionnaire grec , ouvrage précieux , dont la meilleure édition est d'Amsterdam , en 1706 , in-fol. en grec & en latin avec des notes.

Voilà les habiles gens qui ont contribué à la gloire de *Naucratis* ; mais elle a tiré infiniment plus de profit de ses poteries & de son nitre. (D. J.)

NAUD , f. m. , *Fontaines salantes* , c'est un réservoir placé à l'une des quatre faces de chaque berne ; ce réservoir ou

bassin a la forme d'un grand coffre d'environ cinq piés de profondeur , & de pareille largeur , sur trente-six piés de long ; il est hors de terre , composé de madriers épais de plus de quatre ponce d'équarrissage , entouré de six en six piés de liens de fer , & calfaté dans les joints avec des étoupes , de la mousse & de la terre glaise couverte de douves. C'est dans ces nauts qui contiennent chacun plus d'une cuite , ou plus de 63 muids , que les échenées amènent les eaux d'où elles se distribuent dans les poëles. V. SELS , SALANTES FONTAINES.

NAVEE , f. f. , terme de mariniers , vaisseau chargé de poisson. Ce mot n'est en usage que dans quelques ports de mer de France , particulièrement du côté de Normandie ; & l'on ne s'en sert guere que dans le négoce de la saline.

NAVÉE , *Architect.* civile , c'est le nom que donnent les maçons à la charge d'un bateau de pierre de Saint-Leu , qui contient plus ou moins de tonneaux , selon la crue ou décrue de la rivière. (D. J.)

NAUEN , *Géogr.* , ville d'Allemagne , dans l'électorat de Brandebourg , & dans la moyenne Marche au cercle de Haveland : elle est environnée de champs fertiles & de prairies abondantes , qui la font trafiquer beaucoup en grain , denrées & bestiaux : de fréquens incendies l'ont défolé. (D. G.)

NAVET , *napus* , f. m. , *Hist. nat. Bot.* , genre de plante qui ne diffère de la rave que par le port de la plante ; ce caractère fait distinguer très-aifément ces deux genres l'un de l'autre. V. RAVE. Tournefort , *Inst. rei herb.* V. PLANTE. (I)

Des cinq especes de navets que compte M. de Tournefort , nous ne décrirons que le plus commun , c'est-à-dire , le navet cultivé , *napus sativa* , *radice alba* , I. R. H. 229. Il a la racine oblongue , ronde , grosse par le collet , cependant moins grosse que la rave , charnue , tubéreuse , plus menue vers le bas , de couleur blanche ou jaune , quelquefois noirâtre en dehors , blanche en dedans , d'une saveur douce & piquante , agréable , plus suave & plus délicate que le raifort. Elle pousse une tige de la hauteur d'une coudée & davantage , qui se divise en rameaux. Ses feuilles sont ob-

longues , profondément découpées , rudes , vertes , sans pédicules , ou attachées à des pédicules membraneux ; les inférieures sont sinuées , embrassent la tige , & finissent en pointe.

Sa fleur est à quatre pétales disposés en croix , jaune comme celle du chou ; quand elle est passée , il lui succede une silique longue d'environ un ponce , ronde , qui se divise en deux loges , remplies de semences assez grosses , presque rondes , de couleur rougeâtre ou purpurine , d'un goût âcre & piquant qui tient de l'amer. Cette âcreté est moindre que celle de la graine de moutarde , quoiqu'elle en approche.

On sème le *navet* , & on le cultive dans les jardins & dans les champs : il se multiplie de graine , & veut une terre légère & sablonneuse , quoiqu'il vienne également dans les terres fortes , quand elles sont bien labourées. Il y en a de plusieurs sortes , de gros & de petits ; les petits *navets* sont estimés les meilleurs & les plus agréables au goût. On fait cas à Paris des *navets* de Vaugirard , & de ceux de Frenuze , près de Poissy. Il y a beaucoup de *navets* qui sont tout-à-fait insipides , ce qui vient du défaut de culture , & de dégénération de la graine. Il ne faut pas confondre cette graine avec celle qu'on appelle *navette*. V. NAVETTE. (D. J.)

NAVET , Chimie , Pharmacie , Diète , & Mat. méd. , *navet* cultivé , *navet* commun. Ce n'est que la racine de cette plante qui est employée , soit en médecine , soit pour l'usage de nos tables. Aussi est-ce proprement la racine de *navet* qui est désignée dans l'usage commun par le mot de *navet*.

Les *navets* donc , pour parler le langage ordinaire , ont , lorsqu'ils sont crus , un goût sucré , relevé d'un montant vif & piquant , qui s'évapore facilement par la suite , pour ne laisser au *navet* que la simple saveur douce. Les principes par lesquels ils excitent l'un & l'autre sentiment , sont bien connus. Leur goût sucré & fixe est dû au corps muqueux doux qu'ils contiennent abondamment ; & le goût piquant & fugitif à une petite portion d'alkali volatil spontanée. Voyez DOUX , MUQUEUX , VÉGÉTAL.

Le corps doux-muqueux contenu dans

le *navet* , est de l'espece de ce corps qui a le plus d'analogie avec le *muçus* , ou la substance gélatineuse des animaux , & qui peut être regardée comme étant , à cet égard , le dernier chaînon par lequel la série des végétaux se lie au regne animal. V. VÉGÉTAL , & SUBSTANCES ANIMALES.

Cette espece de corps muqueux , & celui que contient le *navet* en particulier , fournit aux animaux une nourriture abondante , un aliment pur , & peut-être l'aliment végétal par excellence. V. NOURRISSANT. Aussi le *navet* est-il généralement reconnu pour être très-nourrissant , de bon suc , & de facile digestion. Son usage diététique est trop connu , trop manifestement , & trop généralement salutaire , pour que la médecine ait des préceptes à donner sur cet objet. Mais c'est pour cela même qu'il y a peu à compter sur les éloges que les médecins ont donnés au bouillon & au sirop de *navet* , employés à titre de remède dans les toux , les phthysies , l'asthme , &c. Un aliment si pur , & si propre à tous les sujets , ne sauroit exercer chez quelques-uns une vertu véritablement médicamenteuse. Si quelque médecin se proposoit cependant de soutenir un malade par un aliment doux , léger , pur ; de prescrire une diète plus tenue que celle des bouillons de viande , les bouillons de *navet* pourroient être regardés comme remplissant très-bien cette vue. Cette diète mérite au moins d'être tentée , & comparée à la diète lactée , & à la diète farineuse , sur laquelle les observations manquent absolument aussi. V. RÉGIME.

On emploie quelquefois dans les compositions officinales la semence de ce *navet* , au lieu de celle de *navet* sauvage. (b)

NAVETTE , f. f. , Com. des graines , graine d'une espece de choux sauvage que les Flamands nomment *colsa* & *colzat*. Voyez l'article. COLZAT.

C'est de cette graine que l'on tire par expression l'huile que les mêmes Flamands appellent *huile de colsa* ou de *colzat* , & les François *huile de navette* ou de *rabette*. La *navette* ou *colsa* est cultivée avec grand soin en Flandre & en Hollande ; on la cultive encore en Brie , en Champagne & en Normandie , où il se

fait un assez grand négoce d'huile exprimée de cette graine, dont l'usage le plus ordinaire est pour les ouvriers qui fabriquent des étoffes de laine, & pour ceux qui font des ouvrages de bonneterie : il s'en consomme aussi beaucoup par les couverturiers, & pour brûler dans la lampe, sur-tout lorsque l'huile de baleine manque, soit parce que la pêche n'a pas été heureuse, soit parce que la guerre empêche les pêcheurs d'y aller & les marchands d'en tirer des pays étrangers.

Les qualités de la bonne huile de *navette* sont une couleur dorée, une odeur agréable, & qu'elle soit douce au goût. On la mélange quelquefois d'huile de lin, ce qui se reconnoît à l'amertume & à l'odeur moins agréable.

Il faut remarquer que la *navette* ou graine de colsa qui croît en Hollande ou en Flandre, est beaucoup plus grosse & mieux nourrie que celle de France ; ce qui lui fait donner le nom de *grosse navette*, au lieu que celle de France est appelée *navette ordinaire* ou *petite navette*, parce qu'effectivement elle est plus menue. (D. J.)

NAVET SAUVAGE, *Navette*, *Mat. méd.* Sa semence entre dans la composition de la thériaque. On en prépare dans plusieurs pays une huile par expression, très-connue, qui ne possède que les qualités connues de cette espèce d'huile, mais qui parce qu'elle est communément des moins douces, ne s'emploie point pour l'usage intérieur. (b)

NAVETTE, s. f., *terme de manufacture.* Ce mot signifie une espèce d'outil dont les Tisseurs, Tissutiers ou Tisserands se servent pour former, avec un fil qu'elle renferme, de laine, de soie, de chanvre, ou d'autre matière, la trame de leurs étoffes ; toiles, rubans, &c. ce qui se fait en jetant alternativement la *navette* de droit à gauche, & de gauche transversalement entre les fils de la chaîne qui sont placés en longueur sur le métier.

Au milieu de la *navette* est une espèce de creux que l'on nomme la *boîte* ou la *pôche*, quelquefois la *chambre* de la *navette*, dans lequel est renfermé l'espouille ou espolin qui est une partie du fil destiné pour la trame, lequel est devidé sur un tuyau ou canon de roseau, qui est une

espèce de petite bobine sans bords, que quelques-uns appellent *bubot*, & d'autres *canette*.

Il y a des manufacturiers que l'on nomme *ouvriers de la grande navette*, & d'autres *ouvriers de la petite navette*. Les premiers sont les marchands maîtres ouvriers en draps d'or, d'argent, de soie, & autres étoffes mélangées, & les derniers, sont les maîtres tissutiers rubanniers. Voyez TISSUTIERS, RUBANNIER, MANUFACTURIER EN LAINE.

NAVETTE PLATE, de buis comme la *navette*, mais de forme différente. Celle-ci est presque ovale, percée comme celle-là d'outre en outre. L'ouverture en est plus petite que dans la *navette* ordinaire, puisque le canon est aussi plus petit : elle en diffère encore en ce que le côté par lequel sort la trame, est garni d'une armure de fer dans toute sa longueur, & dont voici la nécessité. Comme la plate *navette* fait l'office du battant en frappant continuellement contre la trame, elle l'useroit trop vite, outre qu'elle n'auroit pas même assez de coup, si elle n'étoit rendue plus pesante par cette armure ; cependant, aux ouvrages extrêmement légers, & auxquels il suffit que la trame soit seulement arrangée, on s'en sert sans être armée ; son usage est le même que celui de la *navette*, & a le frapper de plus.

NAVETTE, s. f., *Hydr.*, Voyez SAUMON.

NAVETTE, s. f., *Marine.* C'est un petit bâtiment dont se servent quelques Indiens, qui est fait d'un tronc d'arbre creusé, & dont la forme ressemble à une *navette*. (Z)

NAVETTE, *terme de Plombiers*, & des marchands qui font négoce de plomb, est une masse de plomb faite à peu près de la même figure qu'une *navette* de Tisserand. On l'appelle plus ordinairement *saumon*. V. PLOMB.

NAVETTE, *terme de Rubanniers*, est un instrument de buis plus ou moins grand, fait en forme de navire plat, ce qui lui a fait donner ce nom. Son fond est percé comme le dessus, pour laisser la place du canon qui porte la trame. La *navette* a plusieurs trous dans l'intérieur de son épaisseur : savoir, un dans le milieu d'un de ses côtés, que l'on revêt en dedans d'un petit anneau d'émail, pour

empêcher que la soie ne s'accroche en passant par ce trou ; deux autres trous au milieu du fond percé dont j'ai parlé , pour loger les deux bouts de la brochette qui porte le canon ; l'un de ces deux trous est évidé à son entrée & par le haut, pour laisser glisser le bout de cette brochette qui par l'autre bout entre un peu avant dans l'autre trou non évidé comme celui-ci. La *navette* a encore à ses deux bouts qui sont très-aigus , de petites armures de fer , pour garantir les angles lors des chûtes que la *navette* peut faire ; sa longueur est depuis 3 pouces jusqu'à 8 ou 10 ; son usage est de porter le canon de la trame dont il est chargé par le moyen de la brochette qui lui sert comme de moyen ; le bout de cette trame qui passe par l'annelet ci-dessus , s'unit à la chaîne , & s'y arrête toutes les fois que l'ouvrier enfonce une nouvelle marche , en même temps qu'il enfonce cette nouvelle marche , & qu'il se leve par ce pas une partie de la chaîne pendant que le reste demeure en bas , il recule le battant d'une main du côté des lisses , & de l'autre main il lance la *navette* à travers cette levée de chaîne , & la reçoit dans sa main qui vient de pousser le battant ; puis il lâche le battant qui vient de frapper contre cette trame à chaque coup de *navette* , observant de lâcher le battant avant que son pié ait quitté la marche , ce qui s'appelle *frapper à pas ouvert*.

NAUFRAGE, f. m., *Marine*. Il se dit d'un vaisseau qui va se perdre & se briser contre des rochers , ou qui coule à fond , & périt par la violence des vents & de la tempête. (Z)

NAUFRAGE, *Droit de*, *Usage des Barbares*. Les barbares qui envahirent l'empire romain en occident , ne le regardèrent d'abord que comme un objet de leur brigandage ; & ce fut en conséquence , dans ces temps-là , que s'établit sur toutes les côtes de la mer le *droit insensé de naufrage* : ces peuples pensant que les étrangers ne leur étoient unis par aucune communication de droit civil , ils ne leur devoient ni justice ni pitié. Dans les bornes étroites où se trouvoient les peuples du Nord , tout leur étoit étranger ; & dans leur pauvreté , tout étoit pour eux un objet de richesse. Etablis avant leurs conquêtes , sur les côtes d'une

mer resserrée & pleine d'écueils , ils avoient tiré parti de ces écueils mêmes , pour piller les vaisseaux qui avoient le malheur d'échouer dans leur pays , au lieu de consoler par tous les services de l'humanité , ceux qui venoient d'éprouver ce triste accident : mais les Romains qui faisoient des loix pour tout l'univers , en avoient fait de très-humaines sur les naufrages. Ils reprimerent à cet égard les brigandages de ceux qui habitoient les côtes , & ce qui étoit plus encore , la rapacité de leur propre fisc. *Esprit des loix*, (D. J.)

NAUFRAGÉ, adj., *Jurispr.*, se dit de ce qui a fait naufrage soit sur mer ou sur quelque fleuve ou rivière : comme un bateau ou bâtiment *naufragé*, des marchandises *naufragées*. L'article xxvij. du titre IX, du livre IV de l'ordonnance de la marine porte que , si les effets *naufragés* ont été trouvés en pleine mer ou tirés de son fond , la troisième partie en sera délivrée incessamment & sans frais , en espèces ou en deniers à ceux qui les auront sauvés. Et l'article iij. du titre V, de l'ordonnance des cinq grosses fermes de 1687 , veut que les droits d'entrées soient payés pour cette troisième partie des effets *naufragés* qui sera délivrée à ceux qui les auront sauvés. Voyez BEIS, GAYVES, VARECH. (A)

NAUFRAGÉS, f. m. pl., *Hist. anc.*, Les *naufragés* étoient obligés , arrivés à la terre , de se faire couper les cheveux & de les sacrifier à la mer , & de suspendre leurs vêtements humides dans le temple de Neptune , avec un tableau où leur désastre étoit représenté. Ceux qui avoient perdu encore leur fortune , en portoient un autre au cou , & alloient ainsi demander l'aumône ; ou s'il ne leur restoit pas de quoi faire peindre leurs aventures , ils demandoient les piés nus , avec un bâton entortillé d'une banderolle à la main.

NAUGATO, *Géog.*, royaume du Japon dans la grande isle Nippon dont il est la partie la plus occidentale. Sa ville capitale est Amauguchi ou Amoguci , une des plus riches villes de l'empire , dont on met la Long. à 148, 20. lat. 43- 54. (D. J.)

NAVICULAIRE OS, *terme d'Anatomie*. C'est le nom du troisième os du tarse entre l'astragal & les os cunéiformes ,

mes, & du premier carpe entre le semi-lunaire & le trapeze. Voyez TARSE & CARPE.

Ils sont ainsi appelés du mot latin *navis* vaisseau, avec quoi il a quelque ressemblance, c'est pourquoi on l'appelle aussi *cymbiforme* du mot *cymba*, barque, & *scaphoïde*, du mot *scapha*, esquif.

On observe dans l'os *naviculaire* du tarle deux faces articulaires revêtues d'un cartilage : l'une est concave, postérieure & articulée avec la convexité antérieure de l'astragal ; l'autre convexe antérieure, divisée en quatre facettes pour l'articulation avec l'os cuboïde & les trois cunéiformes. La circonférence décrit par son contour un ovale qui se rétrécit peu à peu, & se termine obliquement par une pointe incurvée. Un côté du contour a plus de convexité que l'autre, & est tourné en haut. La pointe de l'ovale va aboutir à une tubérosité qui est tournée en bas & en dedans.

On remarque dans l'os *naviculaire* du carpe une éminence oblongue revêtue d'un cartilage, & articulée avec le trapeze & le trapézoïde, trois facettes articulaires : une convexe qui s'articule avec le rayon ; l'autre concave, & s'articule avec le grand ; la troisième est plate & articulée avec l'os semi-lunaire ; deux faces dont l'externe est inégale & distinguée de l'interne par une espèce de petite gouttière qui regne tout le long de la longueur de l'os. (L)

NAVIGABLE, adj., *Marine*, se dit d'une rivière ou d'un canal qui a assez d'eau pour porter des bateaux ou bâtimens chargés. (Z)

NAVIGATEUR, s. m., *Marine*, ce nom ne se donne qu'à ceux qui entreprennent des voyages de long cours ; & même entre ceux-ci il semble particulièrement consacré à des hommes éclairés, courageux & hardis, qui ont fait par mer de nouvelles découvertes importantes de lieux & de pays.

Personne n'ignore que la mer est devenue par la navigation le lien de la société de tous les peuples de la terre, & que c'est par elle que se répandent en tous lieux les commodités & l'abondance. On se tourmenteroit vainement à chercher quel fut le premier *navigateur*, il suffit de savoir qu'on doit le trouver parmi les premiers hommes. La navigation sur les

rivieres doit avoir été presque aussi ancienne que le monde. La nature aida les hommes à découvrir cet art si nécessaire. Après avoir vu flotter des arbres & des solives, ils en joignirent plusieurs pour passer des rivieres. Après avoir vu des coupes & des tasses de bois, ils donnerent quelques creux à des pieces de charpente liées ensemble, pour aller plus sûrement sur l'eau. Le temps, le travail & l'industrie perfectionnerent peu-à-peu ces sortes de maisons flottantes ; on hasarda de se mettre dedans pour passer des bras de mer ; ainsi l'on vit aux radeaux succéder des barques taillées par l'avant & par l'arrière, & finalement d'autres espèces de vaisseaux & de galeres, qui reçurent aussi peu à peu de nouvelles perfectiones.

Les Phéniciens avides de s'enrichir, & plus curieux encore à mesure qu'ils s'enrichirent, saisirent promptement ces différentes inventions : & comme ils ne pouvoient reculer par terre les bornes de leurs états, ils songerent à se former sur la mer un nouvel empire, dont ils ne furent redevables qu'à leur industrie & à leur hardiesse. Il falloit avoir infiniment de l'un & de l'autre pour tenter au milieu des abîmes un chemin sans trace, & où il est aussi périlleux d'avancer que de reculer. Cependant Strabon remarque que ces peuples, peu d'années après la guerre de Troie, se hasarderent à passer les colonnes d'Hercule, & à braver le terrible océan. Enfin ce sont les premiers qui aient osé perdre de vue leur patrie, pour entreprendre des voyages de long cours. Mais comme je ne fais point ici l'histoire importante de la navigation, je passe tout d'un saut à celle des Européens, qui nous ont découvert de nouvelles parties du monde inconnues à l'antiquité.

Ce fut dans le royaume de Portugal que s'éleva au commencement du xv^e. siècle, & malgré toute l'ignorance de ces temps-là, cet esprit de découverte si glorieux pour toutes les nations, si profitable pour le commerce, & qui depuis environ 260 ans a jeté des richesses immenses dans l'Europe, & a porté ses forces maritimes à un si haut point, qu'on la regarde avec raison comme la maîtresse de la plus grande partie de notre globe.

Il est vrai que les premiers essais des Portugais ne furent que des voyages fort

R

courts qu'ils firent le long des côtes du grand continent de l'Afrique. Devenus bientôt plus hardis & plus expérimentés sur mer, le succès de leurs entreprises les anima à en essayer d'autres. Ils navigerent les premiers d'entre les nations sur l'océan atlantique. Ils découvrirent en 1419 l'isle de Madere, en 1448, les isles des Açores, en 1479, les isles du Cap-verd, & en 1486, le cap de Bonne-Espérance, ainsi nommé de l'espérance qu'ils concevoient avec raison par cette découverte de trouver de ce côté un passage aux Indes. Mais c'est à un seul homme, à l'infant dom Henri, que les Portugais furent sur-tout redevables de leurs vastes entreprises contre lesquelles ils murmurèrent d'abord. Il ne s'est rien fait de si grand dans le monde, dit M. de Voltaire, que ce qui se fit par le génie & la fermeté d'un homme qui lutte contre les préjugés de la multitude.

Gama (*Vasco de*) est le navigateur portugais qui eut le plus de part aux grandes choses de cette nation. Il découvrit les Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, & s'y rendit pour la première fois en 1497. Il y retourna en 1502, & revint à Lisbonne avec treize vaisseaux chargés de richesses. Il fut nommé, comme il le méritoit, *vice-roi des Indes portugaises* par le roi Jean III, & mourut à Cochin en 1525 : dom Etienne & dom Christophe de Gama ses fils lui succédèrent dans sa vice-royauté, & sont célèbres dans l'histoire.

Magalhaens (*Ferdinand*), que les François nomment *Magellan*, compatriote de Gama, a rendu pareillement sa mémoire immortelle par la découverte qu'il fit l'an 1520, du détroit qui de son nom est appelé *Magellanique*. Ce fut cependant sous les auspices de Charles-Quint, vers lequel il s'étoit retiré, qu'il fit cette découverte : piqué contre son roi qui lui avoit refusé une légère augmentation de ses appointemens, Magellan partit de Séville l'an 1519, avec cinq vaisseaux, passa le détroit magellanique jusqu'alors inconnu, & alla par la mer du sud jusqu'aux isles de Los-Ladrones (les Philippines), où il mourut bientôt après, les uns disent de poison, les autres disent dans un combat. Un de ses vaisseaux arriva le 8 septembre 1522 dans le port de Séville sous la conduite de Jean Sébas-

tien Catto, après avoir fait pour la première fois le tour de la terre.

Un troisième navigateur portugais, dont je ne dois point taire le nom, est *Pindès Pinto* (*Ferdinand*), né à Monte-Mor-O-Velho, qui s'embarqua pour les Indes en 1537, dans le dessein de relever sa naissance par le secours de la fortune. Il y fut témoin pendant 20 ans des plus grands événemens qui arriverent dans ce pays, & revint en Portugal en 1558, après avoir été treize fois esclave, vendu seize fois, & avoir essuyé un grand nombre de naufrages. Ses voyages écrits en portugais & traduits en françois sont intéressans.

Le bruit que fit dans le monde le succès des merveilleuses entreprises des Portugais, éveilla *Christophe Colomb*, génois homme d'un grand savoir & d'un génie du premier ordre; il imagina une méthode encore plus sûre & plus noble de poursuivre glorieusement les mêmes dessein de découverte. Il eut une infinité de difficultés à combattre, & telles qu'elles auroient rebuté tout autre que lui. Il les surmonta à la fin, & il entreprit à l'âge de 50 ans cette heureuse & singulière expédition, à laquelle on doit la découverte de l'Amérique.

Ferdinand & Isabelle qui régnoient en Espagne, goûtant foiblement son projet, ne lui accorderent que trois vaisseaux. Il partit du port de Palos en Andalousie le 11 octobre 1492, & aborda la même année à Guanahani, l'une des Lukayas. Les insulaires, à la vue de ces trois gros bâtimens, se sauterent sur les montagnes, & on ne put prendre que peu d'habitans auxquels Colomb donna du pain, du vin, des confitures & quelques bijoux. Ce traitement humain fit revenir les naturels de leur frayeur, & le cacique du pays permit par reconnoissance à Colomb de bâtir un fort de bois sur le bord de la mer : mais la jalousie, cette passion des ames basses, excita contre lui les plus violentes persécutions. Il revint en Espagne chargé de fers, & traité comme un criminel d'état. Il est vrai que la reine de Castille, avertie de son retour, lui rendit la liberté, le combla d'honneurs, & déposa le gouverneur d'Hispaniola, qui s'étoit porté contre lui à ces affreuses extrémités. Il fut si sensible à la mort de cette princesse, qu'il ne lui survécut pas

long-temps; il ordonna tranquillement ses obseques, & les fers qu'il avoit portés furent placés dans son cercueil. Ce grand homme finit sa carrière à Valladolid, en 1506, à 64 ans.

Les Espagnols durent à cet illustre étranger & à *Vespucci (Americo)* florentin, la découverte de la partie du monde qui porte le nom de ce dernier, au lieu que la nation portugaise ne doit qu'à elle seule le passage du cap de Bonne-Espérance.

Vespuce étoit un homme de génie, patient, courageux & entreprenant. Après avoir été élevé dans le commerce, il eut occasion de voyager en Espagne, & s'embarqua en qualité de marchand en 1497 sur la petite flotte d'Ojeda, que Ferdinand & Isabelle envoyoient dans le nouveau monde. Il découvrit le premier la terre-ferme qui est au-delà de la ligne; & par un honneur que n'ont pu obtenir tous les rois du monde, il donna son nom à ces grands pays des Indes occidentales, non-seulement à la partie septentrionale ou mexiquaine, mais encore à la méridionale ou péruane, qui ne fut découverte qu'en 1525 par Pizaro. Un an après ce premier voyage, il en fit en chef un second, commanda six vaisseaux, pénétra jusques sur la côte de Guyane & de Venezuela, & revint à Séville.

Eprouvant à son retour peu de reconnaissance de toutes ses peines, il se rendit auprès d'Emmanuel, roi de Portugal, qui lui donna trois vaisseaux pour entreprendre un troisième voyage aux Indes. C'est ainsi qu'il partit de Lisbonne le 13 mai de l'an 1501, parcourut la côte d'Angola, passa le long de celle du Brésil qu'il découvrit toute entière jusques par-delà la rivière de la Plata, d'où il revint à Lisbonne le 7 septembre de l'an 1502.

Il en repartit l'année suivante avec le commandement de six vaisseaux; & dans le dessein de découvrir un passage pour aller par l'occident dans les Moluques, il fut à la baie de tous les Saints jusqu'à la rivière de Curabado. Enfin manquant de provisions, il arriva en Portugal le 18 juin de l'an 1504, où il fut reçu avec d'autant plus de joie qu'il y apporta quantité de bois de Brésil & d'autres marchandises précieuses. Ce fut alors qu'*Americo Vespucci* écrivit une relation de ses quatre voyages, qu'il dédia à René

II, duc de Lorraine. Il mourut en 1519, comblé de gloire & d'honneurs.

Pizaro (François); né en Espagne, découvrit le Pérou en 1525, se joignit à dom Diégo Almagro; & après avoir conquis cette vaste région, ils y exercèrent des cruautés inouïes sur les Indiens; mais s'étant divisés pour le partage du butin, Ferdinand, frère de Pizare, tua Almagro, & un fils de celui-ci tua François Pizaro.

Pour ce qui regarde *Cortès (Fernand)* qui conquiert le Mexique, & qui y exerça tant de ravages, j'en ai déjà fait mention à l'article de MÉDELLIN.

Les navigateurs, dont on a parlé jusqu'ici, ne sont pas les seuls dont la mémoire soit célèbre; les Hollandois en ont produit d'illustres, qui, soutenus des forces de la nation lorsqu'elle rachetoit sa liberté, ont établi son empire au cap de l'isle de Java, & ont servi à conquérir les isles Moluques sur les Portugais mêmes. On fait aussi que Jacques le Maire étant parti du Texel avec deux vaisseaux, découvrit en 1616, vers la pointe méridionale de l'Amérique, le détroit qui porte son nom. La relation détaillée de son voyage est imprimée.

Mais la grande Bretagne s'est encore plus éminemment distinguée par les actions hardies de ses illustres navigateurs; & ce pays continue toujours de faire éclore dans son sein les premiers hommes de mer qu'il y ait au monde.

Bien des gens savent que Christophe Colomb avoit proposé son entreprise de l'Amérique par son frère Barthéleml à Henri VII, roi d'Angleterre. Ce prince lui avoit tout accordé, mais Colomb ne le fut qu'après avoir fait sa découverte; & il n'étoit plus temps pour les Anglois d'en profiter; cependant le penchant que le roi avoit montré pour encourager les entreprises de cette nature ne fut pas tout à fait sans effet. Jean Cabot, vénitien & habile marin, qui avoit demeuré pendant quelques années à Londres, saisit cette occasion. Il offrit ses services pour la découverte d'un passage aux Indes du côté du nord-ouest. Il obtint des lettres patentes datées de la onzième année du regne d'Henri VII, qui l'autorisoient à découvrir des pays inconnus, à les conquérir & à s'y établir, sans parler de plusieurs autres privilèges qui lui

furent accordés, à cette condition seule qu'il reviendrait avec son vaisseau dans le port de Bristol.

Il fit voile de ce port au printemps de l'année suivante 1497 avec un vaisseau de guerre & trois ou quatre petits navires frétés par des marchands de cette ville, & chargés de toutes sortes d'habillemens, en cas de quelque découverte. Le 24 juin, à 5 heures du matin, il aperçut la terre, qu'il appella par cette raison *Prima Vista*, ce qui faisoit partie de Terre-neuve. Il trouva en arrière une isle plus petite, à laquelle il donna le nom de S. Jean; & il ramena avec lui trois sauvages, & une cargaison qui rendit un bon profit. Il fut fait chevalier & largement récompensé. Comme il monta en ce voyage jusqu'à la hauteur du cap Floride, on lui attribue la première découverte de l'Amérique septentrionale; c'est du moins sur ce fait que les rois de la grande Bretagne fondent leur prétention sur la souveraineté de ce pays, qu'ils ont depuis soutenue si efficacement pour leur gloire & pour les intérêts de la nation. C'est ainsi qu'il paroît que les Anglois doivent l'origine de leurs plantations & de leur commerce en Amérique à un simple plan de la découverte du passage du nord-ouest aux Indes.

Mais il faut parler de quelques-uns de leurs propres navigateurs. Il y en a quatre sur-tout, qui sont célèbres, Drake, Rawleigh, Forbisher & le lord Anson.

Drake (François), l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, né proche de Tavistock en Devonshire, fut mis par son père en apprentissage auprès d'un maître de navire, qui lui laissa son vaisseau en mourant. Drake le vendit en 1567 pour servir sur la flotte du capitaine Hawkins en Amérique. Il partit en 1577 pour faire le tour du monde qu'il acheva en trois ans, & ramena plusieurs vaisseaux espagnols richement chargés. Il se signala par un grand nombre d'autres belles actions, fut fait chevalier, vice-amiral d'Angleterre, prit sur l'Espagne plusieurs villes en Amérique, & mourut sur mer en allant à Porto-Bello, le 28 janvier 1596.

Forbisher (Martin), natif de Yorkshire, n'est guère moins fameux. Il fut chargé en 1576, par la reine Elisabeth, d'aller à la découverte d'un détroit qu'on

croyoit être entre les mers du nord & del Zur, & qui devoit servir à passer par le nord de l'occident en orient; il trouva en effet un détroit dans le 63 degré de latitude, & on appella ce détroit *Forbisher Strait*. Les habitans de ce lieu avoient la couleur basanée, des cheveux noirs, le visage applati, le nez écrasé, & pour vêtement des peaux de veaux marins. Le froid ayant empêché Forbisher d'aller plus avant, il revint en Angleterre rendre compte de sa découverte. Il tenta deux ans après le même voyage, & éprouva les mêmes obstacles des montagnes de glace & de neige: mais sa valeur intrépide en différens combats contre les Espagnols le fit créer chevalier en 1588. Il mourut à Plimouth d'un coup de mousquet qu'il reçut en 1594 au siège du fort de Grodon en Bretagne, que les Espagnols occupoient alors.

Rawleigh (Walter) naquit en Devonshire d'une famille ancienne, & devint par son mérite amiral d'Angleterre; ses actions, ses ouvrages & sa mort tragique ont immortalisé son nom dans l'histoire.

Doué des graces de la figure, du talent de la parole, d'un esprit supérieur, & d'un courage intrépide, il eut la plus grande part aux expéditions de mer du règne de la reine Elisabeth. Il introduisit la première colonie angloise dans Mocosa en Amérique, & donna à ce pays le nom de *Virginie* en l'honneur de la reine sa souveraine. Elle le choisit en 1592 pour commander une flotte de quatorze vaisseaux de guerre, afin d'agir contre les Espagnols en Amérique, & il leur enleva une caraque estimée deux millions de livres sterling. En 1595, il fit une descente dans l'isle de la Trinité, emmena prisonnier le gouverneur du pays, brûla Comona dans la nouvelle Andalousie, & rapporta de son voyage quelques statues d'or, dont il fit présent à sa souveraine. En 1597, il partit avec la flotte commandée par le comte d'Essex pour enlever les galions d'Espagne; mais le comte d'Essex, jaloux de Rawleigh, lui ordonna de l'attendre à l'isle de Fayal; il le fit & s'en empara.

Après le couronnement de Jacques I. en 1603, il fut envoyé à la tour de Londres sur des accusations qu'on lui intenta d'avoir eu dessein d'établir sur le trône

Arbelle Stuard, dame issue du sang royal. Il composa pendant sa prison, qui dura treize ans, son histoire du monde, dont la première partie parut en 1614. Ayant obtenu sa liberté en 1616, il se mit en mer avec douze vaisseaux pour attaquer les Espagnols sur les côtes de la Guyane; mais son entreprise n'ayant pas réussi, il fut condamné à mort à la poursuite de l'ambassadeur d'Espagne, qui pouvoit tout sur l'esprit foible de Jacques I. Rawleigh eut la tête tranchée dans la place de Westminster le 29 octobre 1618, âgé de 76 ans.

Anson (George), aujourd'hui le lord Anson, fut en 1739 déclaré commodore ou chef d'escadre, pour faire avec cinq vaisseaux une irruption dans le Pérou par la mer du sud; il côtoya le pays inculte des Patagons; entra dans le détroit de le Maire, & franchit plus de cent degrés de latitude en moins de cinq mois. Sa petite frégate de huit canons, nommée le *Triat*, l'épreuve, fut le premier navire de cette espèce qui osa doubler le cap Horn: elle s'empara depuis dans la mer du sud d'un bâtiment espagnol de 600 tonneaux, dont l'équipage ne pouvoit comprendre comment il avoit été pris par une barque venue de Londres dans l'océan pacifique.

En doublant le cap Horn, des tempêtes extraordinaires dispersèrent les vaisseaux de George Anson, & le scorbut fit périr la moitié de l'équipage. Cependant s'étant reposé dans l'isle déserte de Fernandez, il avança jusque vers la ligne équinoxiale, & prit la ville de Païta; mais n'ayant plus que deux vaisseaux, il réduisit ses entreprises à tâcher de se saisir du galion immense, que le Mexique envoie tous les ans dans les mers de la Chine à l'isle de Manille.

Pour cet effet, George Anson traversa l'océan pacifique & tous les climats opposés à l'Afrique entre notre tropique & l'équateur. Le scorbut n'abandonna point l'équipage sur ces mers, & l'un des vaisseaux du commodore faisant eau de tous côtés, il se vit obligé de le brûler au milieu de la mer; n'ayant plus de toute son escadre qu'un seul vaisseau délabré, nommé le *Centurion*, & ne portant que des malades, il relâche dans l'isle de Tinian, à Macao, pour radoubier ce seul vaisseau qui lui reste.

A peine l'eut-il mis en état, qu'il découvrit le 9 juin 1743 le vaisseau espagnol tant désiré; alors il l'attaque avec des forces plus que de moitié inférieures, mais ses manœuvres savantes lui donnèrent la victoire. Il entra vainqueur dans Canton avec cette riche proie, refusant en même-temps de payer à l'empereur de la Chine des impôts que doivent tous les navires étrangers; il prétendoit qu'un vaisseau de guerre n'en devoit pas: sa conduite ferme en imposa: le gouverneur de Canton lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers deux haies de soldats au nombre de dix mille. Au sortir de cette audience, il mit à la voile pour retourner dans sa patrie par les isles de la Sonde & par le cap de Bonne-Espérance. Ayant ainsi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 juin 1744, après un voyage de trois ans & demi.

Arrivé dans sa patrie, il fit porter à Londres en triomphe sur 32 chariots, au son des tambours & des trompettes, & aux acclamations de la multitude les richesses qu'il avoit conquises. Ses différentes prises se montoient en or & en argent à dix millions monnoie de France, qui furent le prix du commodore, de ses officiers, des matelots & des soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur. Il fit plus, il créa George Anson pair de la grande Bretagne; & dans la nouvelle guerre contre la France, il l'a nommé chef de l'amirauté. C'est dans ce haut poste, récompense de son mérite, qu'il dirige encore les expéditions, la gloire & les succès des forces navales d'Angleterre (D. J.)

NAVIGATION, f. f., *Hydrographie*, c'est l'art ou l'action de naviguer ou de conduire un navire d'un lieu dans un autre par le chemin le plus sûr, le plus court & le plus commode. Voy. NAVIRE, &c.

Cet art, dans le sens le plus étendu qu'on puisse donner au mot qui l'exprime, comprend trois parties; 1^o. l'art de construire, de bâtir les vaisseaux, voyez CONSTRUCTION; 2^o. l'art de les charger, voyez LEST & ARRIMAGE; 3^o. l'art de les conduire sur la mer, qui est l'art de la navigation proprement dit.

Dans ce dernier sens limité, la *navigation* est commune ou propre.

La *navigation* commune, autrement appelée *navigation le long des côtes*, est celle qui se fait d'un port dans un autre, situé sur la même côte ou sur une côte voisine, pourvu que le vaisseau s'éloigne presqu'entièrement de la vue des côtes, & ne trouve plus de fond. *V. CABOTAGE.*

Dans cette *navigation*, il suffit d'avoir un peu de connoissance des terres, du compas, & de la ligne avec laquelle les marins sondent. *Voy. COMPAS, SONDE, &c.*

Navigation propre se dit quand le voyage est long & se fait en plein océan.

Dans ces voyages, outre les choses qui sont nécessaires dans la *navigation* commune; il faut encore des cartes réduites de Mercator, des compas d'azimuth & d'amplitude, un lock, & d'autres instrumens nécessaires pour les observations astronomiques, comme *quart de cercle, quartier anglois. Voyez chacun de ces instrumens en son lieu, CARTE, QUART DE CERCLE, &c.*

Tout l'art de la *navigation* roule sur quatre choses, dont deux étant connues, les deux autres sont connues aisément par les tables, les échelles & les cartes.

Ces quatre choses sont la différence en latitude, la différence en longitude, la distance ou le chemin parcouru, & le rhumb de vent sous lequel on court.

Les latitudes se peuvent aisément déterminer & avec une exactitude suffisante. *Voyez LATITUDE.*

Le chemin parcouru s'estime par le moyen du lock. *Voyez LOCK.*

Ce qui manque le plus à la perfection de la *navigation*, c'est de savoir déterminer la longitude. Les géomètres se sont appliqués de tous les temps à résoudre ce grand problème, mais jusqu'à présent leurs efforts n'ont pas eu beaucoup de succès, malgré les magnifiques récompenses promises par divers princes & par divers états à celui qui le résoudroit.

Si on veut connoître les différentes méthodes dont on se sert aujourd'hui en mer pour trouver la longitude, on les trouvera au mot *LONGITUDE, Chambers. (O)*

Les poètes attribuent à Neptune l'invention de l'art de *naviguer*; d'autres l'at-

tribuent à Bacchus, d'autres à Hercule, d'autres à Jason, d'autres à Janus, qu'on dit avoir eu le premier un vaisseau. Les historiens attribuent cet art aux Egéens, aux Phéniciens, aux Tyriens, & aux anciens habitans de la Grande-Bretagne. L'écriture attribue l'origine d'une si utile invention à Dieu même, qui en donna le premier modèle dans l'arche qu'il fit bâtir par Noé. En effet, ce patriarche paroît dans l'écriture avoir construit l'arche sur les conseils de Dieu même: les hommes étoient alors non-seulement ignorans dans l'art de naviguer, mais même persuadés que cet art étoit impossible. *Voyez ARCHE.*

Cependant les historiens nous représentent les Phéniciens, & particulièrement les habitans de Tyr, comme les premiers navigateurs; ils furent dit-on, obligés d'avoir recours au commerce avec les étrangers, parce qu'ils ne possédoient le long des côtes qu'un terrain stérile & de peu d'étendue; de plus, ils y furent engagés, parce qu'ils avoient deux ou trois excellens ports; enfin ils y furent poussés par leur génie, qui étoit naturellement tourné au commerce.

Le mont Liban & d'autres montagnes voisines leur fournissoient d'excellens bois pour la construction des vaisseaux; en peu de temps ils se virent maîtres d'une flotte nombreuse en état de soutenir des voyages réitérés; augmentant par ce moyen leur commerce de jour en jour, leur pays devint en peu de temps extraordinairement riche & peuplé, au point qu'ils furent obligés d'envoyer des colonies en différens endroits, principalement à Carthage. Cette dernière ville conservant toujours le goût des Phéniciens pour le commerce devint bientôt non-seulement égale, mais supérieure à Tyr. Elle envoyoit ses flottes par les colonnes d'Hercule (aujourd'hui le détroit de Gibraltar) le long des côtes occidentales de l'Europe & de l'Afrique; & même si on en croit quelques auteurs, jusque dans l'Amérique même, dont la découverte a fait tant d'honneur à l'Espagne plusieurs siècles après.

La ville de Tyr, dont les richesses & le pouvoir immense sont tant célébrés dans les auteurs sacrés & profanes, ayant été détruite par Alexandre le grand, sa *navigation* & son commerce furent transf-

Férés par le vainqueur à Alexandrie, ville que ce prince avoit bâtie, admirablement située pour le commerce maritime, & dont Alexandre vouloit faire la capitale de l'empire de l'Asie qu'il méditoit. C'est ce qui donna naissance à la *navigation* des Egyptiens, rendue si florissante par les Ptolomées; elle a fait oublier celle de Tyr & même celle de Carthage. Cette dernière ville fut détruite après avoir long-temps disputé l'empire avec les Romains.

L'Egypte ayant été réduite en province romaine après la bataille d'Actium, son commerce & sa *navigation* commença à dépendre d'Auguste; Alexandrie fut pour lors inférieure à Rome seulement: les magasins de cette capitale du monde étoient remplis des marchandises de la capitale de l'Egypte.

Enfin Alexandrie eut le même sort que Tyr & Carthage; elle fut surprise par les Sarrazins, qui, malgré les efforts de l'empereur Héraclius, infestoient les côtes du nord de l'Afrique. Les marchands qui habitoient cette ville l'ont quittée peu-à-peu, & le commerce d'Alexandrie a commencé à languir, quoique cette ville soit encore aujourd'hui la principale où les chrétiens font le commerce dans le Levant.

La chute de l'empire Romain entraîna après elle non-seulement la perte des sciences & des arts, mais encore celle de la *navigation*. Les barbares qui ravagèrent Rome se contenterent de jouir des dépouilles de ceux qui les avoient précédés.

Mais les plus braves & les plus sensés d'entre ces barbares ne furent pas plutôt établis dans les provinces qu'ils avoient conquises (les uns dans les Gaules, comme les Francs, les autres en Espagne, comme les Goths, les autres en Italie, comme les Lombards), qu'ils comprirent bientôt tous les avantages de la *navigation*; ils furent y employer habilement les peuples qu'ils avoient vaincus; & ce fut avec tant de succès, qu'en peu de temps ils furent en état de leur donner eux-mêmes des leçons, & de leur faire connoître les nouveaux avantages qui pourroient leur en revenir.

C'est, par exemple, aux Lombards qu'on attribue l'établissement des banques, des teneurs de livres, des changes,

&c. Voyez BANQUE, CHANGE, &c.

On ignore quel peuple de l'Europe a commencé le premier à faire le commerce & la *navigation*, après l'établissement de ces nouveaux maîtres. Quelques-uns croient que ce sont les Francs, quoique les Italiens paroissent avoir des titres plus authentiques, & soient ordinairement regardés comme les restaurateurs de cet art, aussi-bien que de tous les beaux-arts qui avoient été bannis de leur pays après la division de l'empire Romain.

C'est donc aux Italiens & particulièrement aux Vénitiens & aux Génois, que l'on doit le rétablissement de la *navigation*; & c'est en partie à la situation avantageuse de leur pays pour le commerce, que ces peuples doivent cette gloire.

Dans le fond de la mer Adriatique étoient un grand nombre d'isles, séparées les unes des autres par des canaux fort étroits, mais fort à couvert d'insulte, & presque inaccessible; elles n'étoient habitées que par quelques pêcheurs qui se soutenoient par le trafic du poisson & du sel, qui se trouve dans quelques-unes de ces isles. C'est-là que les Vénitiens qui habitoient les côtes d'Italie sur la mer Adriatique se retirèrent, quand Attila, roi des Goths, & après lui Alaric, roi des Huns, vinrent ravager l'Italie.

Ces nouveaux insulaires ne croyant pas qu'ils dussent établir dans cet endroit leur résidence pour toujours, ne songèrent point à composer un corps politique; mais chacune des 72 isles qui composoient ce petit archipel, fut long-temps soumise à différens maîtres, & fit une république à part. Quand leur commerce fut devenu assez considérable pour donner de la jalousie à leurs voisins, ils commencèrent à penser qu'il leur étoit avantageux de s'unir en un même corps; cette union, qui commença vers le vj^e. siècle & qui ne fut achevée que dans le huitième, fut l'origine de la grandeur de Venise.

Depuis cette union, leurs marchands commencèrent à envoyer des flottes dans toutes les parties de la Méditerranée & sur les côtes d'Egypte, particulièrement au Caire, bâti par les Sarrazins sur le bord oriental du Nil: là ils trafi-

quoient leurs marchandises pour des épices & d'autres productions des Indes.

Ces peuples continuèrent ainsi à faire fleurir leur commerce & leur navigation, & à s'agrandir dans le continent par des conquêtes, jusqu'à la fameuse ligue de Cambray en 1508, dans laquelle plusieurs princes jaloux conspirèrent leur ruine. Le meilleur moyen d'y parvenir étoit de ruiner leur commerce dans les Indes orientales; les Portugais s'emparèrent d'une partie, & les François du reste.

Genes, qui s'étoit appliquée à faire fleurir la navigation dans le même temps à-peu-près que Venise, fut long-temps pour elle une dangereuse rivale, lui disputa l'empire de la mer, & partagea avec elle le commerce. La jalousie commença peu à peu à s'en mêler, & enfin les deux républiques en vinrent à une rupture ouverte. Leur guerre dura trois siècles, sans que la supériorité de l'une des nations sur l'autre fût décidée. Enfin sur la fin du xij^e. siècle, la funeste bataille de Chioza mit fin à cette longue guerre: les Génois qui jusqu'alors avoient presque toujours eu l'avantage, le perdirent entièrement dans cette journée; & les Vénitiens au contraire, dont les affaires étoient presque totalement désespérées, les virent relevées au-delà de leurs espérances dans cette bataille, qui leur assura l'empire de la mer & la supériorité dans le commerce.

Dans le même temps qu'on retrouvait au midi de l'Europe l'art de naviguer, il se formoit dans le nord une société de marchands, qui non-seulement portèrent le commerce à toute la perfection dont il étoit susceptible jusqu'à la découverte des Indes orientales & occidentales, mais formèrent aussi un nouveau code de loix pour y établir de certaines règles; code dont on fait usage encore aujourd'hui sous le nom d'*us & de coutumes de la mer*.

Cette société est la fameuse ligue des villes anseatiques, qu'on croit communément avoir commencé à se former vers l'an 1164. Voyez ANSEATIQUES.

Si on examine pourquoi le commerce a passé des Vénitiens, des Génois & des villes anseatiques aux Portugais & aux Espagnols, & de ceux-ci aux Anglois & aux Hollandois, on peut établir pour

maxime générale que les rapports ou, s'il est permis de parler ainsi, l'union de la navigation avec le commerce est si intime, que la ruine de l'un entraîne nécessairement celle de l'autre, & qu'ainsi ces deux choses doivent fleurir ou déchoir ensemble. Voyez COMMERCE, COMPAGNIE, &c.

De-là sont venues tant de loix & de statuts, pour établir des règles dans le commerce d'Angleterre, & principalement ce fameux acte de navigation, qu'un auteur célèbre appelle le *palladium* ou le dieu tutelaire du commerce de l'Angleterre; acte qui contient les règles que les Anglois doivent observer entre eux & avec les nations étrangères chez qui ils trafiquent. Chambers. (G)

NAVIGATION se dit en particulier de l'art de naviguer ou de déterminer tous les mouvemens d'un vaisseau par le moyen des cartes marines.

Il y a trois espèces de navigation; la navigation plane, celle de Mercator, & la circulaire.

Dans la navigation plane on se sert des rhumbs tracés sur une carte plate, V. CARTE & RHUMB.

Ces cartes planes ont été mises en usage dans ces derniers temps pour la première fois, par le prince Henri, fils de Jean, roi de Portugal, qui vivoit à la fin du xv^e. siècle, & auquel l'Europe est redevable des découvertes des Portugais, & de celles qui les ont suivies. Nous disons que dans ces derniers temps ce prince est le premier qui ait fait usage de ces cartes; car il paroît par ce que dit Ptolomée dans sa géographie, qu'autrefois Marin de Tyr en avoit fait de pareilles, & Ptolomée en indique le défaut.

Dans la navigation de Mercator, on se sert de rhumbs tracés sur les cartes de Mercator, qu'on appelle cartes réduites, Voyez CARTE DE MERCATOR.

Ces cartes réduites avoient été en effet inventées par Mercator, mais il ignoroit la loi suivant laquelle les degrés du méridien doivent croître dans ces cartes en allant de l'équateur aux poles. Edouard Wright est le premier qui ait connu cette loi. Les cartes réduites commencèrent à être mises en usage par les navigateurs vers l'année 1630. Voyez l'hist. des Mathématiques de M. Montucla, fol. 1. p. 608. Voyez aussi LOXODROMIE; car la

théorie de cette courbe est essentiellement liée à celle des cartes réduites.

Dans la *navigation* circulaire on se sert d'arcs de grands cercles : c'est la route la plus courte de toutes ; mais on ne s'en sert plus , parce qu'elle est peu commode dans la pratique.

Navigation plane. I. La longitude & la latitude de deux lieux étant données , trouver les lieues mineures de longitude.

1°. Si les deux lieux sont à l'orient ou à l'occident du premier méridien , soustrayez la moindre longitude de la plus grande , & le reste sera la différence des méridiens. Si l'un des deux lieux est à l'orient & l'autre à l'occident du premier méridien , ajoutez la longitude de celui qui est à l'orient au complément de la longitude de l'autre à 360 degrés , la somme sera la différence des méridiens.

2°. Divisez la différence des méridiens en autant de parties qu'il y a de degrés dans la différence en latitude , en employant de plus petites parties que les degrés , si la différence des latitudes est plus grande que celle des méridiens.

3°. Réduisez pour le premier cas les minutes de longitude répondant à chaque partie , en milles de chaque parallèle ; & pour le second cas , en milles du parallèle qui est moyen proportionnel entre les deux.

4°. La somme de toutes ces parties étant faite , vous aurez à-peu-près les lieues mineures de longitude.

Exemple. Supposons que la longitude d'un de ces lieux soit de 45°. & l'autre de 47°. la différence des méridiens sera de 12°. Supposons de plus que la latitude du premier soit de 4°. celle du second de 8°. la différence sera de 4°. & conséquemment on aura été du quatrième au huitième parallèle ; c'est pourquoi il faudra diviser 12 par 4 , & réduire le quotient qui est trois degrés en milles des différens parallèles 4 , 5 , 6 , 7. Voyez DEGRÉ & MILLES DE LONGITUDE , dont la somme sera les lieues mineures de longitude cherchée.

Suivant Mercator , la réduction se fait beaucoup plus commodément par les cartes réduites de Mercator ; car il suffit dans ces cartes de porter l'arc intercepté , entre deux méridiens sur l'arc du méridien intercepté , entre les deux parallèles , & la distance qu'on trouve par ce moyen

donne les lieues mineures de longitude. Voyez CARTE DE MERCATOR.

II. La longitude & la latitude de deux lieux étant données , trouver le rhumb de vent qu'un vaisseau doit suivre pour aller d'un de ces lieux à l'autre , & la longueur de la route.

Pour la Navigation plane. 1. Trouvez les lieues mineures de longitude par le cas précédent. 2. Par le moyen de ces lieues & de la différence en latitude , trouvez l'angle loxodromique ou la ligne de rhumb , ce qui se fera par cette proportion , comme la différence de latitude est aux lieues mineures de longitude , ainsi le sinus total est à la tangente de l'angle que le rhumb de vent cherché fait avec le méridien. Quant à la distance qu'il faudra courir sous ce rhumb , elle sera aux lieues mineures de longitude , comme le sinus total est au sinus de l'angle de rhumb. Voyez RHUMB & LOXODROMIE.

Suivant Mercator , 1. placez dans la carte réduite le centre d'une rose de boussole sur le lieu d'où il faut partir ; par exemple , en *a* , (voyez la fig. 4 , de la pl. de la navigation) , en observant que la ligne nord & sud soit parallèle à quel qu'un des méridiens ; 2. marquez le rhumb du compas dans lequel se trouve le lieu *b* où il faut aller , & ce rhumb sera celui sous lequel il faudra que le vaisseau parte ; 3. on peut trouver encore ce rhumb en tirant une ligne de *a* à *b* , & en mesurant par le moyen d'un rapporteur l'angle que le rhumb fait avec le méridien qu'il coupe ; 4. la distance *ab* se trouvera en portant cette distance de *I* en *L* , & il est à remarquer que le rhumb & la distance peuvent aussi être trouvés de la même manière sur la carte plane , au moins à-peu-près & par une route de peu d'étendue.

On peut encore faire la même opération de la manière suivante , en employant les tables loxodromiques.

Choisissez à volonté un rhumb , & trouvez dans les tables les longitudes qui correspondent aux latitudes données , alors si la différence de ces longitudes s'accorde avec celle des longitudes données , le rhumb sera celui qu'on demandoit ; mais si elle ne s'accorde pas , il faudra choisir un autre rhumb de vent , soit d'un angle plus ouvert , soit d'un angle qui le soit

moins, & répéter l'opération jusqu'à ce que la différence donnée par les tables s'accorde avec la différence qu'il faut trouver. 2. Le rhumb étant ainsi trouvé, on prendra dans les tables les distances qui répondent aux latitudes, & en retranchant la plus petite de la plus grande, on aura la distance cherchée.

III. Un rhumb étant donné avec la distance qu'on a couru sous ce rhumb, trouver la longitude & la latitude du lieu où l'on est arrivé.

Pour la navigation plane. Par le moyen des données, trouvez la différence en latitude des deux lieux (ce qui se fera par le moyen de la proportion donnée à l'art. LOXODROMIQUE). Cette différence étant ajoutée à la latitude du lieu d'où l'on est parti, ou en étant retranchée, suivant que le cas l'exige, donnera la latitude du lieu où l'on est arrivé. 2. Par le moyen des mêmes élémens & de la proportion donnée dans le n°. II précédent, vous trouverez les lieues mineures de longitude, & ensuite la longitude du lieu où l'on est arrivé.

Suivant Mercator, 1. placez une rose de boussole sur la carte; en sorte que le centre réponde au lieu *a*; & que la ligne nord & sud soit parallèle au méridien de la carte. 2. Du point *a*, tirez une ligne *ab* qui représente la course du vaisseau; prenez la distance donnée par parties en vous servant des échelles IK, KL, &c. & portez toute cette distance sur la ligne *ab*; le point où elle sera terminée représentera le lieu où est arrivé le vaisseau, la longitude & la latitude de ce lieu seront données par la carte.

Par les tables loxodromiques. 1°. Cherchez sous le rhumb donné la distance qui répond à la latitude du lieu d'où l'on est parti, & ajoutez-la à la distance donnée, ou retranchez-la de cette même distance, suivant que le lieu d'où l'on est parti est plus au nord ou au sud de celui où l'on est arrivé. 2°. Continuez de parcourir le même rhumb jusqu'à ce que vous ayez atteint la distance exacte; 3°. la latitude qui répondra alors à cette distance dans la première colonne sera la latitude du lieu où l'on est arrivé; 4°. par la seconde colonne des tables, prenez les longitudes correspondantes, tant à la latitude du lieu de départ, qu'à la latitude du lieu où l'on est arrivé, & la différence de ces

longitudes sera la différence de longitude cherchée entre le lieu d'où l'on est parti & celui où l'on est arrivé.

IV. Les latitudes, tant du lieu d'où le vaisseau est parti, que de celui où il est arrivé, étant données avec le rhumb qu'il a suivi, trouver la distance & la différence en longitude.

Pour la navigation plane. Par le moyen de la différence en latitude & du rhumb donné, trouvez la distance, & par les mêmes élémens trouvez les lieues mineures de longitude; convertissez ensuite ces lieues mineures en degrés de grand cercle, & vous aurez la différence en longitude cherchée.

Suivant Mercator, 1. placez le compas de variation sur la carte, comme dans le cas précédent, tirant ensuite par le point *a* sous le rhumb donné la ligne *ab*, prolongez-la jusqu'à ce qu'elle rencontre le parallèle de la latitude donnée. 2. Le point d'intersection de ces deux lignes, sera le lieu où le vaisseau est arrivé; 3. il sera alors bien facile d'avoir la longitude & la distance. Voyez RHUMB.

Par les tables. Prenez, tant les longitudes que les distances qui répondent aux latitudes données; soustrayez ensuite l'une des longitudes de l'autre, & de même pour les distances; la première différence sera celle des longitudes qu'on cherche, & l'autre la distance demandée entre les lieux.

V. Les latitudes des deux lieux étant données avec leur distance, trouver le rhumb & la différence en longitude.

Pour la navigation plane. Par la différence de latitude & par la distance, trouvez le rhumb par les mêmes élémens; trouvez aussi les lieues mineures de longitude, ce que vous pourriez faire encore en vous servant du rhumb déjà trouvé & de la différence en latitude, ou bien du rhumb & de la distance parcourue; enfin, par les lieues mineures de longitude, trouvez la différence en longitude.

Suivant Mercator; tirez sur la carte le parallèle *CD* du lieu où le vaisseau est arrivé; réduisez la distance parcourue en parties proportionnelles aux degrés de la carte. *AZ* étant cette distance réduite, de *a* décrivez un axe qui coupe le parallèle *CD* en *Z*, & ce point *Z* sera le lieu cherché sur la carte; vous en trouverez ensuite facilement la longitude.

Par les tables. Soustrayez les latitudes données l'une de l'autre, & cherchez dans les tables le rhumb sous lequel la distance parcourue répondroit à la différence donnée en latitude; soustrayez ensuite l'une de l'autre, les longitudes qui répondent sont le rhumb donné; l'une au lieu d'où l'on est parti, & l'autre au lieu où l'on est arrivé; le reste sera la différence en longitude cherchée.

VI. La différence en longitude des deux lieux étant donnée, avec la latitude du premier & la distance parcourue, trouver le rhumb & la latitude du second lieu.

Pour la navigation plane. Convertissez la différence de longitude en lieues mineures de longitude; trouvez le rhumb par les lieues mineures de longitude & par la distance parcourue, & par le moyen de ces deux élémens, cherchez ensuite la différence en latitude, & vous aurez aussi-tôt par cette différence & par la première latitude qui est donnée, la latitude cherchée de l'autre lieu.

Suivant Mercator, par le point donné dans la carte, tirez une droite EF parallèle au méridien AH , & faites FL égale à la différence des longitudes de L ; tirez LM parallèle à EF , & vous aurez le méridien du lieu où le vaisseau est arrivé; ensuite du lieu donné d'où l'on est parti, & de l'intervalle qui exprime la distance parcourue, décrivez un arc qui coupe le méridien en ML , & l'intersection sera le lieu cherché. Cela fait, il ne faudra plus que placer une rose de boussole sur la carte, suivant la manière enseignée, & la ligne de rhumb cherchée, sera celle qui tombe sur le lieu qu'on vient de trouver. Enfin, tirant par le lieu trouvé NO parallèle à AB , NM sera la latitude demandée, en supposant que MA représentent une portion de l'équateur.

Par les tables. Cherchez dans les tables pour un rhumb pris à volonté, la longitude & la distance qui répondent à la latitude donnée; ajoutez la distance donnée à la distance trouvée dans les tables, si le vaisseau s'éloigne de l'équateur; & retranchez-la au contraire, si le vaisseau s'en approche. Cherchez dans les tables la longitude qui répond à cette somme ou à cette différence, & soustrayez ou ajoutez-la à celle qui a été trouvée exactement. Si alors le reste s'accorde

avec la différence donnée des longitudes, le rhumb aura été bien choisi; s'il ne s'accorde pas, il faudra choisir d'autres rhumbs plus ou moins obliques, jusqu'à ce que le reste soit la différence donnée en longitude. Aussi-tôt que cette opération sera finie, la latitude qui répondra dans la première colonne à la distance parcourue sera la latitude du second lieu.

VII. La différence de longitude des deux lieux, & la latitude de l'un étant données, avec le rhumb, trouver la distance parcourue & la latitude du second lieu.

Pour la navigation plane. Réduisez la différence de longitude en lieues mineures de longitude, comme dans le premier cas. Par ces lieues mineures & par le rhumb, trouvez la distance parcourue, voyez RHUMB. Et par ces deux élémens, ou par le rhumb & la distance parcourue, trouvez la différence en latitude. L'ayant trouvée, & ayant déjà (*Hyp.*) une des latitudes, on aura aussi-tôt l'autre.

Suivant Mercator. Placez une rose de boussole sur la carte, comme ci-dessus, & par le moyen du rhumb donné, tirez la ligne de rhumb, tirez ensuite le méridien EF , qui passe par le lieu donné O , & à une distance de ce méridien, égale à la différence donnée en longitude, tirez un autre méridien qui sera celui du lieu c où le vaisseau est arrivé; on aura donc facilement la latitude NA de ce lieu, en tirant par c la ligne NO parallèle à AB . Quant à la distance parcourue, elle sera aisément réduite en lieues par le moyen de l'échelle.

Par les tables. Sous le rhumb donné, cherchez la distance parcourue & la différence de longitude pour la latitude donnée; ajoutez ensuite cette différence en longitude à la différence en longitude donnée, si le vaisseau a cinglé vers le pôle; retranchez-la au contraire, si le vaisseau a été vers l'équateur. Cela fait, si c'est le premier de ces deux cas qui a lieu, parcourez en descendant la table, jusqu'à ce que la somme des deux quantités dont on vient de parler, se trouve dans la colonne de longitude. Dans le second cas, ce sera au contraire la différence des deux mêmes quantités qu'on cherchera en remontant: dans la table, la latitude qui répondra alors à cette longitude dans la première colonne sera celle qu'on cher-

che. Et en retranchant la distance qui répond à cette latitude, de la distance trouvée par les tables, on aura la distance parcourue si le vaisseau a été au nord; mais s'il a été au sud, il faudra faire la soustraction contraire.

Par la résolution de ces différentes questions de la *navigation*, on voit que les cartes réduites sont plus commodes en plusieurs cas que les tables, & que ces mêmes cartes réduites sont préférables aux cartes planes, parce qu'elles sont beaucoup plus exactes. *V. CARTE.*

Théorie de la navigation circulaire. Quoique cette *navigation* ne soit plus en usage, nous en dirons un mot pour la simple curiosité.

I. Connoissant la latitude & la longitude, tant du lieu d'où l'on est parti, que du lieu où l'on est arrivé, trouver l'angle *Mfg. 5*, sous lequel le chemin du vaisseau *MO*, qu'on suppose faire une course circulaire, coupe le méridien du lieu de départ.

Puisque dans le triangle *PMN*, l'on connoît *PM* & *PN* complémens des latitudes données *HM* & *TN*, & l'angle *MPN* mesuré par l'arc *HT* différence des longitudes données *H* & *T*, il est clair qu'on aura facilement l'angle *PMN* par la trigonométrie sphérique.

II. La latitude *HM* & la longitude *H* du lieu *M* d'où l'on est parti étant données, ainsi que la distance parcourue, & la latitude *LS* du lieu où le vaisseau est arrivé en décrivant un arc de cercle, trouver la longitude du lieu *L*, & l'angle *PLM* compris entre le chemin du vaisseau & le méridien *PS*.

Dans le triangle *PLM*, *PM* complément de la latitude *HM* est connu ainsi que *PL* complément de la latitude *LS*. Donc, si on convertit le chemin *ML* du vaisseau en degrés de l'équateur, on aura par la trigonométrie sphérique l'angle *MPL*, qui est égal à la différence *HS* des longitudes, & par conséquent aussi l'angle *PLM*.

On pourroit résoudre de la même manière plusieurs autres questions de *navigation*; mais comme on parvient plus aisément à leurs solutions par les rhumbs que par les cercles, nous n'en parlerons pas davantage.

NAVIGATION DROITE, est celle par laquelle on fait voile directement vers

un des quatre points cardinaux de l'horizon. *Voyez POINTS CARDINAUX.*

Si un vaisseau fait voile sur le méridien, c'est-à-dire, s'il va droit au nord ou au sud, il ne change point du tout de longitude, mais de latitude seulement, d'autant de degrés qu'il y en a dans le chemin qu'il fait. *Voy. LATITUDE.*

Si un vaisseau fait voile sous l'équateur, vers l'est ou vers l'ouest, il ne change point de latitude, mais de longitude seulement, & d'autant de degrés qu'il y en a dans le chemin qu'il fait.

S'il fait voile sous un même parallèle vers l'est ou vers l'ouest, sa latitude ne change point, mais sa longitude change, non pas d'autant de degrés qu'il y en a dans un arc de l'équateur égal à l'arc du parallèle qu'il parcourt, mais d'autant de degrés qu'il y en a dans l'arc même du parallèle; de sorte que plus le parallèle est près du pôle, plus le vaisseau fait de chemin en longitude, toutes choses égales d'ailleurs.

NAVIGATION, *Méd.*, comme on entend ordinairement par ce terme, la manière de voyager sur mer, il doit être question ici des effets qu'elle produit relativement à la santé.

La plupart des personnes qui ne sont point accoutumées aux différens mouvemens d'un vaisseau, ne tardent pas d'en éprouver des incommodités, des indispositions considérables: savoir d'abord, des tournemens de tête, des vertiges; ensuite des nausées, des vomissemens très-fatigans, qui sont des effets à peu près semblables à ceux qu'éprouvent bien des gens, lorsqu'ils sont portés à rebours dans une voiture roulante, ou après avoir tourné, marché en rond; ce qu'on ne peut attribuer qu'à la trop grande mobilité du genre nerveux, telle qu'elle se trouve dans les femmes hystériques, & dans les hommes d'un tempérament sensible, délicat. Ainsi on peut regarder ces différens accidens, comme provenans d'une même cause dans tous ces cas; on peut, par conséquent, regarder cette cause comme étant de la même nature que celle des vapeurs. *V. VAPEURS.*

La *navigation* (c'est-à-dire les voyages en mer) est mise au nombre des choses qui contribuent le plus à établir la disposition au scorbut. *Voy. SCORBUT.*

Les mauvais effets que produit souvent la *navigation*, sont incontestables; il n'en est pas de même des bons effets que quelques auteurs lui ont attribué pour la conservation de la santé, ou pour son rétablissement. Van Helmont prétend, *Tr. blas. human. n. 36, tr. aliment. tartar. insant. n. 15*, que ceux qui ne sont pas incommodés de l'air de la mer, ou du mouvement du vaisseau, ont le double & le triple de l'appétit qui leur est ordinaire sur terre. Selon Staahl, *in prop. emptico. ad disput. in augur. de fundam. pathol. practic.* d'après Pline, Celse, & Cœlius Aurelian, les voyages par mer, & même de long cours, sont fort utiles pour la guérison de la phthisie, de l'hectisie, du marasme; c'est un grand remède dans ces contrées, très-vanté par les anciens, mais en faveur duquel les modernes ne rapportent rien d'assuré. *Voyez Lexic. Castell.*

NAVIGATION, s. f. *Cabotage*. Le cabotage est une *navigation* qui se fait d'un port à l'autre dans un royaume; il est pour le transport des marchandises & denrées par mer, ce que sont les rouliers pour le charroi des marchandises & denrées d'une ville & d'une province dans une autre. Ce cabotage est absolument abandonné aux Hollandois; & quoiqu'on les ait assujettis en France au droit de cent sous par tonneau; ce droit est si foible & leur économie si grande, que les sujets du roi ne sont pas encore suffisamment encouragés à l'entreprendre; il en dérive un mal sensible en ce que les Hollandois continuant, pour ainsi dire, seuls à le faire, augmentent à-peu-près d'autant le prix du fret, lequel retombe nécessairement sur celui des marchandises que nous faisons passer d'un port dans un autre de ce royaume. On ne viendra jamais plus sûrement à bout de transporter aux sujets du roi le cabotage, que nous laissons ainsi usurper aux Hollandois, au grand préjudice de cet état, qu'en coupant le nœud gordien qui nous lie les mains, c'est-à-dire, en rendant une ordonnance du roi dans l'esprit de l'acte de *navigation* passé au parlement d'Angleterre en 1660, que les Anglois regardent comme leur palladium. (D.J.)

Termes usités dans les Navigations.

Ancre à demeure, c'est une grosse ancre qui demeure toujours dans un port

ou dans une rade, pour servir à tenir les vaisseaux.

Ancre à la veille, c'est celle qui est prête à être mouillée.

Ancre du large, c'est ainsi qu'on appelle une ancre qui est mouillée vers la mer, lorsqu'il y en a une autre qui est mouillée vers la terre.

Ancre de terre, c'est celle qui est mouillée près de la terre, & opposée à celle qui est mouillée au large.

Ancre de flot, & *ancres de jussant* ou *jusant*, c'est lorsqu'on parle de deux ancrées mouillées de telle sorte, que l'une étant opposée à l'autre, elles tiennent le vaisseau contre la force du flux & du reflux de la mer.

Bridier l'ancre, c'est envelopper les pattes de l'ancre avec deux planches, lorsqu'étant obligé de mouiller dans un mauvais fond, on veut empêcher que le fer de la patte ne creuse trop & n'élargisse le sable, & que le vaisseau ne chasse. *V. SOULIER.*

Lever l'ancre, c'est la retirer & la mettre dans le vaisseau pour faire route. "Le vent étant favorable, nous levâmes l'ancre, & appareillâmes pour continuer notre route."

Lever l'ancre par les cheveux, c'est la tirer du fond avec l'orin qui est frappé à la tête de l'ancre.

Va lever l'ancre avec la chaloupe, c'est un commandement d'aller prendre l'ancre par la chaloupe, qui la hale par son orin, & la rapporte à bord.

Gouverner sur l'ancre, c'est virer le vaisseau quand on leve l'ancre, & porter le cap sur la bouée, afin que le cable vienne plus droiturier aux éubiers & au cabestan.

Jouer sur son ancre, filer sur les ancrées. *Voyez FILER.*

Courir sur son ancre, chasser sur les ancrées, c'est lorsque le vaisseau entraîne les ancrées, & s'éloigne du lieu où il a mouillé; ce qui arrive quand le gros vent ou les coups de mer ont fait quitter prise à l'ancre, à cause de la force avec laquelle le navire l'a tirée: quelques-uns disent improprement *filer sur son ancre*. On dit aussi simplement chasser; le vaisseau chasse. *Voyez TIRER ou CHASSER.*

Faire venir l'ancre à pic, ou à pique, virer à pic, c'est remettre le cable dans

un vaisseau qui se prépare à partir, en sorte qu'il n'en reste que ce qu'il faut pour aller perpendiculairement du navire jusqu'à l'ancre, & qu'en virant encore un demi-tour de cable, elle soit enlevée tout-à-fait hors du fond.

L'ancre a quitté, l'ancre est dérapée, c'est-à-dire, que l'ancre qui étoit au fond de l'eau pour arrêter le navire, ne tient plus à la terre.

L'ancre paroît-elle ? C'est une demande qu'on fait, lorsqu'on retire une ancre du fond, pour savoir si elle est à la superficie de l'eau.

Capotter l'ancre. Voyez CAPON.

Bosser l'ancre & la mettre en place. Voyez BOSSER.

L'ancre est au bossoir; cela se dit lorsque son grand anneau de fer touche le bossoir.

Etre à l'ancre: lorsqu'une flotte mouille dans un port, ou que l'on mouille dans une rade où il y a déjà beaucoup de vaisseaux; le pilote, & ceux qui ont le commandement, doivent prendre garde à bien mouiller, & que chaque vaisseau soit à une distance raisonnable des autres, ni trop près ou trop loin de terre.

Si le vent commence à forcer, il est à propos que tous les vaisseaux filent du cable également, afin que l'un n'aille pas aborder ou tomber sur l'autre.

L'on est mouillé à une distance raisonnable des autres vaisseaux, lorsqu'il y a assez d'espace entre deux, pour ne pas s'aborder en filant tous les cables. Il est bon aussi de butter les vergues, afin que le vent ébranle moins les vaisseaux, & qu'en cas qu'ils vinssent à s'aborder, soit en chassant ou autrement, les vergues des uns ne puissent s'embarrasser dans les vergues & les manœuvres des autres. La distance la plus raisonnable qui doit être entre deux vaisseaux mouillés, est de deux ou trois cales, c'est-à-dire, deux ou trois cents toises. (Z)

Voici l'application de quelques autres façons dans les Navigations.

MARCHER, COURIR, ALLER, *Mar.*, aller a la même signification, en terme de marine, que dans le cours ordinaire de la vie civile, & il signifie avancer, faire route. On dit: aller avec peu de voiles; aller en sondant, ou à la sonde; aller le long de la côte, &c.

Marcher s'emploie lorsqu'on fait com-

paraïson: ainsi on dit: le diadème *mar-*che mieux que le défenseur; nous *mar-*chons bien au plus près du vent. Ce qui, dans ce dernier exemple, suppose toujours une comparaïson tacite, une res-souvenance de la quantité de chemin que feroit un autre vaisseau en pareille circonstance.

Courir se dit d'un vaisseau en mouvement, soit que ce mouvement soit rapide ou non. Ainsi un vaisseau mouillé peut courir sur son ancre, & un vaisseau à la voile peut courir sans faire beaucoup de chemin. "En allant de la Martinique à la Guadeloupe nous vîmes un bâtiment & nous arrivâmes de quatre quarts pour le chasser: nous *courûmes* ainsi jusqu'à la nuit où nous levâmes chasse: nous *mar-*chions beaucoup mieux alors que le vais-seau qui nous accompagnoit."

Un vaisseau avec le même vent peut faire un grand nombre de routes différentes, c'est-à-dire, prendre un grand nombre de situations différentes relativement à la direction du vent.

ALLER *vent arriere*, c'est recevoir le vent par l'arriere, ou suivre la même direction que le vent.

ALLER, *au plus près*, ou à la bouline, ou à *pointe de bouline*, c'est présenter le cap, le plus près qu'il est possible, du point d'où le vent souffle. Les vaisseaux n'approchent pas tous également de ce point; cela dépend de la forme de la voilure, de la façon dont s'orientent les voiles, &c. Mais en général tous les vaisseaux *vent* à six airs de vent, c'est-à-dire, que lorsque le point où ils présentent le cap est éloigné de six airs de vent ou de 67^d 30' du point d'où le vent souffle, les voiles sont enflées & font courir le vaisseau. *Aller au plus près* est donc courir à six airs de vent vers la droite ou vers la gauche, du point d'où vient le vent.

ALLER *vent large*, c'est parcourir une des routes entre le vent arriere & le plus près. On désigne plus particulièrement cette route en disant *aller* 1, 2, 3, &c. quarts large, suivant que l'on court à 7, 8, 9, &c. quarts de vent. Voyez VENT & LARGE.

ALLER *debout-au-vent*. C'est avancer contre la direction du vent, présenter le cap & courir droit dans le lit du vent. Jamais un vaisseau ne *va debout-au-vent*

par l'effet du vent dans ses voiles, à moins que l'on ne veuille nommer *aller debout-au-vent* le chemin momentanée que conserve quelquefois un vaisseau qui vire de bord vent-devant, & qui n'est que le non-amortissement de l'air qu'il avoit.

ALLER de l'arrière; on dit *culer*. Voy. **CULER**.

ALLER, en travers, c'est *aller en dérive*. Voy. **DÉRIVER**.

ALLER, à l'aviron, se dit d'un bâtiment qui, construit pour faire usage ou de voiles ou d'avirons, préfère les avirons & s'en sert. Car ce seroit un pléonasme que de dire qu'un chelan va à l'aviron, comme c'en seroit un autre que de dire qu'un vaisseau de guerre va à la voile. (*M. le chevalier de la Coudraye.*)

Voici l'explication de quelques façons de parler à l'égard des vaisseaux.

Vaisseau à la bande; c'est un vaisseau qui cargue, & qui se couche sur le côté, lorsqu'il est sous les voiles, & qu'il fait beaucoup de vent. Voyez encore **BANDE**.

Vaisseau à l'ancre; c'est un vaisseau qui a jeté l'ancre à la mer.

Vaisseau à son poste; c'est un vaisseau qui se tient au lieu qui lui est marqué par son commandant.

Vaisseau beau de combat, où qui est de *beau combat*; vaisseau qui a sa première batterie haute, & ses ponts assez élevés, ce qui est un avantage pour bien manier le canon.

Vaisseau corsaire. Voyez **CORSAIRE**.

Vaisseau demarré; c'est un vaisseau qui a levé exprès les amarres qui le tenoient, ou dont les amarres ont rompu.

Vaisseau gondolé; vaisseau qui est enfoncé, ou qui est relevé de l'avant & de l'arrière; en sorte que ses préceintes paroissent plus arquées que celles d'un autre vaisseau.

Vaisseau qui a le côté droit comme un mur; cela veut dire que le côté du vaisseau n'est pas assez renflé, ou qu'il n'y a pas assez de rondeur dans son fort.

Vaisseau qui a le côté foible; c'est un vaisseau dont le côté est droit, & qui n'est pas bien garni de bois.

Vaisseau qui a le côté fort; vaisseau dont le côté a de la rondeur.

Vaisseau qui cargue; vaisseau qui se couche lorsqu'il est sous les voiles.

Vaisseau qui charge à fret; vaisseau qui est à louage. Voy. **FRET**.

Vaisseau qui se manie bien; c'est un vaisseau qui gouverne bien.

Vaisseau qui se porte bien à la mer; vaisseau qui a les qualités nécessaires pour bien filer, & pour être doux au tangage.

Vaisseau ralongé; c'est un vaisseau qui avoit été construit trop court, & qu'on a ralongé pour remédier à ce défaut.

Vaisseaux de bas bords; ce sont des bâtimens qui vont à voiles & à rames, tels que les galères, les brigantins, &c. ils ne sont presque en usage que sur la Méditerranée.

Vaisseaux de haut bord; vaisseaux qui ne vont qu'à voiles, & qui peuvent courir toutes les mers. Voy. **VAISSEAU**.

NAVIGER, v. n. *Marine*. Les marins prononcent *naviguer*, & on dit l'un & l'autre; cependant comme l'on écrit *navigation*, *navigateur*, *navigable*, il semble qu'on doit écrire *naviger* & non *naviguer*. On entend par ce terme *faire route* & *voyager sur mer*.

Naviger dans la terre, terme de *pilotage*; c'est estimer avoir fait plus de chemin que le vaisseau n'en a fait réellement; de sorte que suivant son estime on devroit être arrivé à terre, lorsqu'on en est encore éloigné: de sorte qu'en continuant de pointer sa route sur la carte, le point de *navigation* se trouve dans les terres, plus ou moins avant, suivant que l'erreur de l'estime est plus ou moins considérable. (*Z*)

NAVIRE, ce nom se donne également à tout vaisseau: on dit un *navire* de guerre, un *navire* marchand, &c. Voy. **VAISSEAU**.

NAVIRE MARCHAND, c'est un *navire* qui va en mer seulement pour faire le commerce.

NAVIRE EN GUERRE ET MARCHANDISE, c'est celui qui étant marchand ne laisse pas de prendre commission pour faire la guerre.

NAVIRE EN COURSE, voyez **ARMATEUR**.

Navire à fret, c'est un *navire* que le bourgeois ou propriétaire loue à des marchands ou autres, pour transporter leurs marchandises d'un port à un autre port,

& même pour des voyages de long cours. Voyez FRET.

Navire en victuaille, c'est un navire qui a toutes les provisions & munitions, tant de guerre que de bouche.

Navire en charge, est un navire dans lequel on embarque actuellement des marchandises, & qui n'a pas encore sa cargaison complète. V. CARGAISON.

Navire chargé, est celui dont la charge est faite ou la cargaison complète.

Navire terre-neuvier, c'est un navire destiné à la pêche de la morue, sur le grand banc de Terre-Neuve. On y appelle *navire banqué*, celui qui est placé sur le banc & qui y fait sa pêche; & *navire débanqué*, celui qui a fini sa pêche, ou qui est dérivé de dessus le banc par le mauvais temps.

Navire; on donne aussi quelquefois aux navires le nom des états, provinces, villes, où ils ont été construits ou équipés: ainsi l'on dit *navire anglais*, *navire normand*, *navire breton*, *navire malouin*, *navire nantois*, &c.

Navire de registre; on appelle ainsi en Espagne & dans l'Amérique espagnole un navire marchand à qui le conseil des Indes a accordé la permission d'y aller trafiquer, moyennant une certaine somme, & sous certaines conditions. Voyez REGISTRE, *dict. de commerce*.

NAVIRE ARGO, *Mythol.*, c'est le célèbre vaisseau sur lequel s'embarquerent, pour la conquête de la toison d'or, tout ce qu'il y avoit de héros dans la Grece, c'est-à-dire, des gens des plus distingués par la valeur, la naissance & les talents. Voy. ARGO. (D. G.)

NAVIRE D'ARGOS, *Astron.*, grande constellation méridionale près du chien au-dessous de l'hydre. Elle est composée de 57 étoiles.

M. Halley se trouvant dans l'isle de sainte Helene, a déterminé la longitude & la latitude de 46 de ces étoiles, qu'Hévelius a réduites à l'année 1700 dans son *prodrômus astronomiæ*, pag. 312. Le P. Noël a déterminé l'ascension & la déclinaison de ces étoiles pour l'année 1687 dans les observations mathématiques & physiques. Il a aussi donné la figure de la constellation entière dans cet ouvrage, de même que Bayer *Uranometria*, *Plat.* q. q. & Hévelius *Firmamentum sobiescianum*, fig. E & c. Quelques astronomes

donnaient à cette constellation le nom de l'arche de Noé. On l'appelle encore *currus volitans*, *marea* & *sephina*. *Diction. de mathémat.* (D. J.)

NAVIRE PROPONCIÉ, *terme de Marine*, vaisseau qui tire beaucoup d'eau, & à qui il en faut beaucoup pour le faire flotter.

NAVIRE SACRÉ, *Antiquit. égypt. grecq. & rom.* On appelloit navires sacrés chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains, des bâtimens qu'on avoit dédiés aux dieux.

Tels étoient chez les Egyptiens 1°. le vaisseau qu'ils dédient tous les ans à Isis; 2°. celui sur lequel ils nourrissoient pendant quarante jours le bœuf Apis, avant que de le transférer de la vallée du Nil à Memphis, dans le temple de Vulcain. 3°. La nacelle nommée vulgairement la barque à Caron, & qui n'étoit employée qu'à porter les corps morts du lac Achéruse; c'est de cet usage des Egyptiens qu'Orphée prit occasion d'imaginer le transport des âmes dans les enfers au-delà de l'Achéron.

Les Grecs nommerent leurs navires sacrés, *θεωγίδες* ou *ιεράγαλοι*. Mais entre les bâtimens sacrés qu'on voyoit en différentes villes de la Grece, les auteurs parlent sur-tout de deux galeres sacrées d'Athenes, qui étoient particulièrement destinées à des cérémonies de religion, ou à porter les nouvelles dans les besoins pressans de l'état.

L'une se nommoit la Parale; ou la galere Paraliennne, *παρὰ πάλος*; elle emprunta son nom du héros Paralus, dont parle Euripide, & qui joint à Thésée, se signala contre les Thébains. Ceux qui montoient ce navire s'appelloient Paraliens, dont la paie étoit plus forte que celle des autres troupes de marine. Quand Lisander eut battu la flotte athénienne dans l'Hellepont, l'on dépêcha la galere Paraliennne, avec ordre de porter au peuple cette triste nouvelle.

L'autre vaisseau, dit le Salaminien, ou la galere Salaminienne, *παρὰ Σαλαμίνος*, prit, selon les uns, sa dénomination de la bataille de Salamine, & selon les autres, de Nautilus, son premier pilote, natif de Salamine; c'étoit cette célèbre galere à trente rames, sur laquelle Thésée passa dans l'isle de Crete, & en revint victorieux; on la nomma depuis

depuis *Déliaque*, parce qu'elle fut consacrée à aller tous les ans à Délos y porter les offrandes des Athéniens, à l'acquiescement du vœu que Thésée avoit fait à l'Apollon Délien pour le succès de son expédition de Crète. Pausanias assure que ce navire étoit le plus grand qu'il eût jamais vu. Lorsqu'on rappella de Sicile Alcibiade, afin qu'il eût à se justifier des impiétés dont on l'accusoit, on commanda pour son transport la galère Salaminienne. L'une & l'autre de ces galères sacrées servoit aussi à ramener les généraux déposés; & c'est en ce sens que Pitholaüs appelloit la galère paraliennne, *la massue du peuple*.

Les Athéniens conserverent la galère salaminienne pendant plus de mille ans, depuis Thésée jusques sous le regne de Ptolomée Philadelphie; ils avoient un très-grand soin de remettre des planches neuves à la place de celles qui vieillissoient; d'où vint la dispute des philosophes de ce temps-là, rapportée dans Plutarque; savoir, si ce vaisseau, dont il ne restoit plus aucune de ses premières pièces, étoit le même que celui dont Thésée s'étoit servi: question que l'on fait encore à présent au sujet de Bucentaur, espèce de galéace sacrée des Vénitiens.

Outre ces deux vaisseaux sacrés dont je viens de parler, les Athéniens en avoient encore plusieurs autres; savoir, l'*Antigone*, le *Démétrius*, l'*Ammon*, & celui de *Minerve*. Ce dernier vaisseau étoit d'une espèce singulière, puisqu'il étoit destiné à aller non sur mer, mais sur terre. On le conservoit très-religieusement près l'aréopage, ainsi que le dit Pausanias, pour ne paroître qu'à la fête des grandes panathénées, qui ne se célébroient que tous les cinq ans le 23 du mois Hecatombéon, qui, selon Potter, répondoit en partie à notre mois de juillet. Ce navire servoit alors à porter en pompe au temple de Minerve, l'habit mystérieux de la déesse, sur lequel étoient représentées la victoire des dieux sur les géants, & les actions les plus mémorables des grands hommes d'Athènes. Mais ce qu'on admiroit le plus dans ce navire; c'est qu'il voguoit sur terre à voile & à rames, par le moyen de certaines machines que Pausanias nomme *souterraines*, c'est-à-dire, qu'il y avoit à fond de

cale des ressorts cachés qui faisoient mouvoir ce bâtiment, dont la voile, selon Suidas, étoit l'habit même de Minerve. (D. J.)

NAVIRE, nom d'un ordre de chevalerie, nommé autrement l'*ordre d'outremer*, ou du *double croissant*, institué l'an 1269 par S. Louis, pour encourager par cette marque de distinction, les seigneurs à le suivre dans la seconde expédition contre les infidèles. Le navire étoit le symbole du trajet de mer qu'il falloit faire pour la croisade & le *double croissant* signifioit qu'on alloit combattre contre les infidèles. Le collier de cet ordre étoit entrelacé de coquilles d'or & de doubles croissans d'argent, avec un navire qui pendoit au bout dans un ovale, où il paroissoit armé & frété d'argent dans un champ de gueules, à la pointe ondoyée d'argent & de sinople. C'étoient, comme on voit, autant de symboles & du voyage, & des peuples contre lesquels on alloit combattre. Quoique ce prince en eût décoré les enfans, & plusieurs grands seigneurs de son armée, cet ordre ne subsista pas long-temps en France après sa mort (arrivé devant Tunis le 25 août 1270.) mais il conserva son éclat dans les royaumes de Naples & de Sicile, où Charles de France, comte d'Anjou, frère de saint Louis, & qui en étoit roi, le prit pour ses successeurs; & René d'Anjou, roi de Sicile, le rétablit en 1448, sous le nom d'ordre du croissant. Voyez CROISSANT. Favon, *théat. d'honn. & de chevalerie*.

NAVIRES, *Hist. anc.*, les anciens en ont eu d'un grand nombre d'espèces. Il y en avoit qu'on faisoit naviger fort vite, par le moyen de 10, 20, 30, 50, & même 100 rames d'un & d'autre bord, *naves actvaria*, ou *actuariæ*; ceux qui avoient le bec garni de bronze, & qui étoient employés à percer le flanc ennemi, s'appelloient *arata*, ou *æneæ*. Ceux qui apportoit des vivres, *annotina*, ou *frumentaria*; ceux qui avoient été construits dans l'année, *hornotina*; ceux qui avoient au derrière & à l'avant deux tillacs séparés par une ouverture ou vuide placé entre deux, *apertæ*. Les combattans étoient sur ces tillacs; ces bâtimens étoient communément à deux rames, ou même plus petits. Les rameurs

s'appelloient *ibranitæ*. Ceux qui étoient à voiles & à rames, & qui n'alloient dans le combat qu'à rames, *armatæ*. Ceux dont on usoit sur le Tibre, & qui étoient faits de planches épaisses, *candicariæ*, ou *codicariæ*. Ceux dont le tillac occupoit tout le dessus de l'arrière à l'avant, *constratæ*. Ceux où l'on avoit pratiqué des appartemens & toutes les autres commodités d'une maison, *cubiculatæ*. Ceux qu'on n'employoit que sur les rivières, *lentres*, *pontones*, *fluviales*. Ceux qui faisoient le transport des vivres, *frumentariæ*. Ceux qui faute de tillac étoient fort légers, *leves*. Ceux qu'on avoit construits pour porter un grand nombre d'hommes, *longæ*. Ils étoient tous à rame; Ptolomée Philopater en fit construire un, qui avoit 280 piés de longueur, sur 38 de hauteur, à 40 rangs de rames. Ceux sur lesquels on se promenoit, *luforiæ*. Les vaisseaux appelés *militaires*, étoient les mêmes que les vaisseaux appelés *longæ*. Les vaisseaux de charge, ils étoient à voiles & à rames, *onerariæ*. Les vaisseaux côtiers, *orariæ*, *trahales*, *littorariæ*. Les vaisseaux construits de bois & de cuivre, & qu'on pouvoit désassembler & porter par terre, *plicatiles*. Ceux qui précédoient les flottes, *præcursoriæ*. Ceux qui étoient longs, vites, légers & à l'usage des pirates, *prædatoriæ*, *prædaticæ*. Ceux qui portoient les amiraux, *prætoriæ*. Ils étoient grands & forts. On les discernoit à une banderole & à une lanterne particulière. Le pavillon rouge qu'on arboroit étoit le signal du combat. Ceux sur lesquels étoient les gardes avancées de la flotte, *prophulætoriæ*. Ceux qui se composoient & se décomposoient, prenoient différentes formes, laissoient échapper de leur flanc sur l'amphithéâtre des bêtes féroces, &c. Néron fit promener sa mère dans un vaisseau de cette espèce; le vaisseau se décomposa, mais Agrippine s'échappa à la nage, *naves solutiles*. Ceux qu'on envoyoit reconnoître l'ennemi, *speculatoriæ*. Ceux qui demeuroient fixes à l'ancre *stationariæ*. Ceux qui étoient tissus de fortes baguettes, & revêtus de cuir, *sutiles*. Ceux qui étoient légers, & qu'on détachoit de la flotte pour aller annoncer son approche, *tabellariæ*. Ceux qui étoient ceulés d'une seule pièce, *trabariæ*, *lintres*. Ceux qui

portoient deux tours, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, *turritæ*.

NAULAGE, s. m. *Marine*, c'est un vieux terme pour dire ce qu'on paie au patron ou maître d'un bâtiment pour le passage. (Z)

NAULAGE, *Mythol.*, ce mot signifie chez les Mythologues, le droit de passage de la barque à Caron, sur lequel les Poètes se sont tant égayés.

Dès qu'on eut une fois imaginé que Caron ne passoit personne gratis sur le rivage des morts, on établit la coutume de mettre sous la langue du défunt une pièce de monnaie, que les Latins appellent *naulus*, & les Grecs *δραχμή*, pour le droit du passage, autrement dit *naulage*. Cette coutume venoit des Egyptiens, qui donnoient quelque chose à celui qui passoit les morts au-delà du marais Achéruse. Lucien assure que l'usage de mettre une obole dans la bouche des morts, pour payer le droit de *naulage*, étoit universel chez les Grecs & chez les Romains; on ne connoît que les Hermoniens qui s'en dispensoient, parce qu'ils se disoient si près de l'enfer, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût nécessaire de rien payer pour le voyage. Mais Caron n'y perdoit pas grand chose; car si ce peuple ne lui payoit pas ses émolumens, les Athéniens prétendirent qu'il falloit donner quelque chose de plus pour leurs rois, afin de les distinguer du vulgaire, & ils mirent dans leurs bouches jusqu'à trois pièces d'or.

Il importe fort de remarquer qu'on ne se contentoit pas de cette pièce de monnaie; mais qu'afin de mieux assurer le passage, on mettoit dans le cercueil du défunt une attestation de vie & de mœurs.

Nous avons pour garant de ce singulier fait Eustache sur Homère, & le Scholiaste de Pindare. Cette attestation de vie & de mœurs étoit une espèce de sauf-conduit, qu'on requéroit pour le défunt. Un ancien auteur (Fab. Cel. lib. III. Anthol.) nous a conservé le formulaire de cette attestation. *Ego Sextus Anicius pontifex, testor hunc honestè vixisse; manes ejus inveniant requiem.* "Moi soussigné Anicius Sextus pontife, j'atteste qu'un tel a été de bonne vie & mœurs; que ses manes soient en paix." Il paroît de ce formulaire, qu'afin que

cette attestation fût reçue dans l'autre monde, il falloit que le pontife lui-même l'écrivît ou la signât. (D. J.)

NAULOCIUM, *Géog. anc.*, lieu de la Sicile sur la côte, entre *Pelorum* & *Mylas*. Auguste y remporta une victoire sur Pompée.

NAUM, ou **NAUN**, *Géog.*, rivière de la grande Tartarie, qui prend sa source au midi d'Albafuskoi, ville des Russes ruinée, arrose le bourg auquel elle donne son nom, & finit par se joindre au Chingal, qui se décharge dans le fleuve Amour.

NAUMACHIE, *f. f.*, *Antiq. rom.*, combat donné sur l'eau. Ces combats sur l'eau ont été les plus superbes spectacles de l'antiquité; c'étoit un cirque entouré de sieges & de portiques, dont l'enfoncement, qui tenoit lieu d'arene, étoit rempli d'eau par le moyen de vastes canaux; & c'étoit dans ce cirque qu'on donnoit le spectacle d'un combat naval & sanglant.

Jules-César ayant trouvé un endroit favorable sur le bord du Tibre, & assez proche de la ville, appelée *Codette*, le fit creuser, & y donna le premier le divertissement d'une *naumachie*. On y vit combattre des vaisseaux tyriens & égyptiens, & les apprêts qu'on fit pour ce nouveau spectacle, piquèrent tellement la curiosité des peuples, qu'il fallut loger sous des tentes les étrangers qui s'y rendirent presque en même temps de tous les endroits de la terre. Suetone, *vie de César*, *ch. xxxix*.

Ensuite Lollius, sous le regne d'Auguste, donna, pour lui faire sa cour, le second spectacle d'un combat naval, en mémoire de la victoire d'Actium. Les empereurs imiterent à leur tour cet exemple.

Dans la *naumachie* de Claudius, qui se donna sur le lac Fucin, il fit combattre douze vaisseaux contre un pareil nombre sous le nom de deux factions, l'une rhodienne, & l'autre tyrienne. Elles étoient animées au combat par les chamades d'un triton, qui sortit du milieu de l'eau avec sa trompe. L'empereur eut la curiosité de voir passer devant lui les combattans, parmi lesquels se trouvoient plusieurs hommes condamnés à mort: ils lui dirent en passant: seigneur, recevez le salut des troupes qui vont mourir pour

votre amusement; *ave, imperator, morituri te salutant*. Il leur répondit en deux mots, *avete, vos*; & le combat se donna.

Néron fit exécuter une *naumachie* encore plus horrible & plus considérable; car il perça exprès pour cet effet la montagne qui sépare le lac Tucin de la rivière de Lyre. Il arma des galeres à trois & quatre rangs, mit dessus 19 mille hommes de combat, & fit paroître sur l'eau toutes sortes de monstres marins.

Cependant la plus singulière de toutes les *naumachies*, & la plus fameuse dans l'histoire, est celle que donna l'empereur Domitien, quoiqu'il ne fit paroître dans ce combat naval que trois mille combattans en deux partis, dont il appella l'un *celui des Athéniens*, & l'autre, *celui des Syracusains*; mais il entoura tout le spectacle de portiques d'une grandeur prodigieuse, & d'une exécution admirable. Suetone, dans la vie de cet empereur, *ch. li*, nous a conservé la description de cette *naumachie*; & les curieux la trouveront représentée dans la 6^e. pl. de l'essai historique d'Architecture de Fischer. (D. J.)

NAUMBOURG, *Géog.*, ville d'Allemagne dans le cercle de haute Saxe, en Misnie, autrefois impériale, avec un évêché suffragant de Magdebourg, qui a été sécularisé. Elle est sur la Sale, à 15 lieues N. E. d'Erfort, 22 S. O. de Wittenberg, 25 O. de Dresde. *Long.* 29, 54. *lat.* 51, 12. Il y a aussi dans la Silésie deux petites villes ou bourgs qui portent le nom de *Naumbourg*. (D. J.)

NAU-MU, *Hist. nat. Botan.*, c'est un arbre de la Chine qui s'élève fort haut, & dont le bois est incorruptible, comme celui du cèdre, dont il diffère cependant pour la forme & par ses feuilles. On s'en sert à la Chine pour faire des pilastres, des colonnes, des portes & des fenêtres, ainsi que les ornemens des temples & des palais.

NA'ONIUS PORTUS, *Géog. anc.*, aujourd'hui *Porto-Nuvone*; port des isles de Corse, dans la partie méridionale de cette isle, & dans le voisinage du *Portus Syracusanus* de Ptolomée, *livre III. ch. ij*.

NAUPACTE, *Géog. anc.*, en latin *Naupactus*; c'étoit d'abord une ville de la Locride occidentale. Les Héraclides y

firent construire la flotte qui les transporta dans le Péloponnèse, d'où elle se nomma *Naupacte*, comme qui diroit lieu où les vaisseaux avoient été construits, c'est Strabon qui nous l'apprend.

Cette ville appartenoit anciennement aux Locriens ozoles. Les Athéniens, après l'avoir prise, la donnerent aux Messéniens chassés du Péloponnèse par les Lacédémoniens. Mais quand Lisander eut entièrement défait les Athéniens à Egos-Potamos, les Lacédémoniens attaquèrent *Naupacte*, en dépouillerent les Messéniens. Alors les Locriens rentrent en possession de leur ancien patrimoine, & en jouirent jusqu'à ce que Philippe donna *Naupacte* aux Etoliens, qu'elle accommodoit par sa proximité. Polybe & Tite-Live la mettent entre les villes les plus considérables de ce pays-là, & en parlent même comme de la capitale de l'Étolie.

On voit par ce détail que *Naupacte* essuya plusieurs dominations, & changea souvent de maîtres. Les Grecs modernes l'appelleroient *Nepactos* ou *Epaçtos*. Elle se nomme aujourd'hui *Lépante*, à 7 lieues de Patras; & elle donne son nom au golfe près duquel elle est située. Voyez LÉPANTE. (D. J.)

NAUPLIA, ou **NAUPLINAVALE**, *Géogr. anc.*, ville & port de mer dans l'Argie, dont Hérodote, Strabon, Ptolémée & Pausanias ont fait mention. Ces auteurs en ayant parlé comme d'un port fort commode, on a jugé que ce devoit être *Napoli* de *Romanie*; du moins voit-on encore des ruines d'une ancienne ville auprès de *Napoli* de *Romanie*. La montagne de *Palamede* est dans le voisinage; mais on ne peut plus démêler, dit la Guilletiere, la célèbre fontaine de *Canathus*, où la déesse Junon alloit souvent se baigner, & d'où elle sortoit toujours en état de vierge: sans-doute que les femmes du pays ayant inutilement essayé si elles en feroient comme la reine des dieux, ont laissé perdre express la mémoire du nom de *Canathus*. (D. J.)

NAUPORTUM, *Géogr. anc.*, ville des Taurisques vers la source de la rivière *Nauportus*, dont elle tiroit son nom, selon Plin., *liv. III. ch. xvij.* On juge de la table de Peutinger que *Nauportum* étoit précisément au lieu où est aujourd'hui

d'hui *Ober-Laubach*, & que la rivière *Nauportus* est le *Laubach*.

NAUPORTUS, ou **NAUPONTUS**, *Géogr. anc.*, rivière qui, selon Plin., *liv. III. ch. xviij.* prend sa source dans les Alpes, entre *Æmona* & les Alpes, auprès de *Longaticum*, à 6 milles de la ville *Nauportum*. Cette rivière passoit à *Æmona*, & à un mille au-dessous de cette ville, elle se joignoit avec la *Save*. On croit que cette rivière est le *Laubach*.

NAVRER, v. act., *Jardinage*, c'est faire une hoche avec la serpette à un échelas de treillage quand il est tortu.

NAUROUSE, *Géog.*, lieu de France où l'on fait le point de partage des eaux qu'on a assemblées pour fournir aux canaux qui font la jonction de la mer Océane avec la mer Méditerranée. C'est une petite éminence située dans la route qui conduit du bas au haut Languedoc, & où il y a deux vallons qui naissent. Pour former la jonction désirée, d'un côté on a fait aboutir les canaux qui viennent à *Naurouse*, & qui communiquent à l'Océan; & de l'autre côté, on y a joint un canal qui, en traversant la plage, se rend dans la mer Méditerranée. Ce canal, qui est profond de deux toises, en a seize d'ouverture, huit de base, & environ 800 de longueur. On l'appelle en conséquence canal royal.

NAUSKE, f. f., *Médec.*, l'aversion qu'on a pour tous les alimens, ou pour certains alimens en particulier, s'appelle *algosie*; c'est un symptôme qui semble composé du défaut du vice de l'appétit & de la nausée.

Si l'on a pris des substances pourries, corrompues, rances, nidoreuses, visqueuses, grasses, oléagineuses, dégouttantes, il les faut éviter dans la suite, & les chasser du corps soit par le vomissement, soit par les selles.

Si la corruption des humeurs de la bouche, des narines, des dents, du gosier; si la matière capable de causer des catarrhes, des aphthes, vient à produire cette maladie, on évite la déglutition de ces humeurs viciées; on la détourne d'autre part; on se lave fréquemment la bouche avec les antiseptiques.

Quand le ventricule & le pancréas sont remplis d'un suc morbifique, & qu'une bile de mauvaise qualité vient à couler dans le premier de ces viscères, & qu'il

s'y trouve en même-temps un amas de cacochylie crue , il faut employer les évacuans pour chasser par haut & par bas toutes ces matieres, ensuite recourir aux stomachiques pour empêcher qu'elles ne se reforment de nouveau.

La *nausée* qui vient sur mer, ou lorsqu'on est en voiture sur le devant d'un carrosse fermé, ou celle qui est la suite de quelqu'autre mouvement extraordinaire & de quelque passion de l'ame, se dissipe en ôtant les causes, en changeant de position, en prenant les acides, &c. mais elle est dangereuse dans la lienterie, la dysenterie, le cholera; il la faut alors traiter par les anodins stomachiques.

Celle qui accompagne les fièvres aiguës, ardentes, érépisélateuses, putrides, purulentes, malignes, ectiques, la phthisie, la goutte des piés, est un fâcheux symptôme qui demande ordinairement les acides agréables, les délayans & les anodins; mais ce ne sont là que des remèdes palliatifs.

Dans la constipation, la suppression d'un ulcère, ou de quelqu'autre évacuation ordinaire, il convient de rétablir l'évacuation, ou d'en procurer une autre qui fasse le même effet.

En général les présages varient autant que les causes. Dans cette maladie on doit attendre que le sujet qui en est constamment attaqué, prendra moins d'alimens que de coutume, qu'il en résultera une mauvaise chylication, la maigreur du corps, la foiblesse, le dépérissement sensible de toute la machine, & finalement sa destruction. (D. J.)

NAUSTATHMUS, *Géog. anc.*, nom commun à divers ports: 1°. au port de Sicile, selon Plinè, *liv. III. ch. viii.* c'est aujourd'hui *Fortune Bianche*, entre Syracuse & le fleuve Acettaro, autrefois nommé Elorus: 2°. à un port d'Afrique dans la Pentapole, selon Ptolomée, *liv. IV. ch. iv.* 3°. à un port qui étoit dans le golfe Canthi, à l'embouchure du fleuve Indus: 4°. à un port d'Asie aux environs de la Troade, selon Strabon.

NAUTE, *s. m.*, *Littérat.*, en latin *nauta*, *m.* Ce mot signifie non-seulement un *matelot*, mais aussi un *marchand*, un riche négociant qui équipe des vaisseaux à ses frais, & fait un commerce considérable. Il paroît même par quantité d'ins-

criptions que les *nautæ* composoient un corps dont des magistrats & des chevaliers romains ont souvent fait partie.

Les *nautæ* étoient dans la ville d'honorables citoyens unis & associés, pour faire le commerce par eau. Les inscriptions trouvées au mois de mars 1711, en creusant la terre sous le chœur de Notre-Dame, nous apprennent que sous le regne de Tibère, la compagnie des *nautæ* établie à Paris, éleva un autel à Eous, à Jupiter, à Vulcain, à Castor & à Pollux. Voyez une dissertation de M. le Roi mise à la tête du premier volume de l'histoire de Paris, par le P. Félibien.

Il est assez naturel de présumer que les *mercatores aquæ parisiaci*, dont il est parlé sous les regnes de Louis le Gros & de Louis le Jeune, avoient succédé, sous un autre nom, à ces anciens commerçans, & qu'il ne faut point chercher ailleurs l'origine du corps municipal, connu depuis sous le nom d'hôtel-de-ville de Paris, & des marchandises qui viennent par eau. (D. J.)

NAUTILE, *s. m.*, *Conchyliol.*, genre de coquillage, dont le caractère générique est de ressembler à un vaisseau. Il a été ainsi nommé du mot grec, *ναυτιλος*, qui veut dire le poisson & le nautonnier.

Le *nautile* pris pour le coquillage, est une coquille univalve, de forme ronde & oblongue, mince, épaisse, à oreilles, sans oreilles, unie & quelquefois cannelée, imitant la figure d'un vaisseau.

Différens auteurs ont appelé le *nautile* en latin *pompilus*, *nauplius*, *nauticus*, *cymbium*, *polipus testaceus*, & plusieurs le nomment en françois le *voilier*.

On distingue en général deux genres de *nautile*; le *nautile* mince, applati, & le *nautile* à coquilles épaisses. Le premier est le papyracé, dont la coquille n'est guere plus épaisse qu'une feuille de papier.

Le *nautile* papyracé n'est point attaché à sa coquille, & même, selon Plinè, il la quitte souvent pour venir paître sur la terre. On dit que quand il veut nager, il vuide son eau pour être plus léger; il étend en haut deux de ses bras, entre lesquels est une membrane légère qui lui sert de voile, & les deux autres en bas dans la mer, qui lui tiennent lieu d'aviron: sa queue est son gouvernail. Dans une forte tempête, ou quand il entend

du bruit, il retire ses piés, remplit sa coquille d'eau, & par-là se donne plus de poids pour s'enfoncer. La maniere de vider son eau quand il veut s'élever & naviger, se fait par un grand nombre de trous qui se trouvent le long de ses jambes.

Le *nautil* à coquille épaisse, nommé par Rumphius *nautilus major*, seu *crassus*, ne quitte jamais sa maison. Sa coquille est partagée en quarante cellules ou cloisons, qui diminuent de plus en plus à mesure qu'elles approchent de leur centre. Entre chacune de ses cloisons & les voisines, il y a une communication par le moyen d'un trou qui est au centre de chaque cellule. Il est vraisemblable que le poisson occupe l'espace le plus large de la coquille, depuis son ouverture jusqu'à la première cloison, & que le nerf qui passe au-travers de toutes ses cloisons, sert à le retenir dans sa demeure, à donner la vie à toutes les cellules, & à y porter l'air & l'eau par le petit canal, proportionnellement au besoin qu'en a l'animal pour nager ou s'enfoncer dans l'eau.

Aristote a décrit bien nettement deux especes de *nautil*, mais non pas trois, comme Bellon l'a imaginé.

Hook remarque que dans les creux des cellules du *nautil*, on trouve des efflorescences de sel marin; & qu'ainsi l'air y a passé avec l'eau de la mer.

Ce testacée est commun à Amboine, à Batavia, aux Moluques & au cap de Bonne-Espérance. Rumphius en a donné des figures, ainsi que Ruysch. On dit que les *nautil* à cloison ou à coques épaisses, ne vivent pas long-temps hors de leur coquille. Leur ventre est rempli d'une quantité d'œufs rouges, bons à manger, & faits comme de petits grains ronds, qui ont chacun un petit point noir comme un œil; ils forment une masse entourée d'une pellicule mince qu'on appelle *ovaire*, placée comme un coussin sur le cou.

Ces animaux se trouvent assez rarement avec leurs coquilles, dont ils se

détachent très-aisément. Il faut que les pêcheurs soient bien adroits pour les prendre ensemble. Quand ils sont poursuivis, ils tournent leur nacelle tantôt à droit, tantôt à gauche. Enfin, les pêcheurs remarquant qu'ils veulent faire eau & se couler à fond, se jettent souvent à la nage pour les pouvoir joindre.

Les quatre principales différences de la classe des *nautil*, c'est que les uns sont papyracés, les autres à cloison, les autres à oreilles & les autres ombiliques.

Mais les diverses especes de *nautil* décrites par les naturalistes, sont les suivantes: 1°. le *nautil* de la grande espece poli & épais; 2°. le *nautil* de la petite espece à coquilles épaisses & polies; 3°. le même *nautil* ombiliqué; 4°. le *nautil* commun, chambré & partagé en plusieurs cellules; 5°. le *nautil* cannelé, vuide, sans aucune séparation en dedans; 6°. le papyracé, aplati & mince; 7°. le *nautil* à oreilles & à large carene; 8°. le même *nautil* à carene onquée en sillon, & dentelée des deux côtés; 9°. le *nautil* dont la carene est partout dentelée; 10°. le *nautil* dit *corne d'ammon*. (a)

Si cependant la pensée de M. de Jussieu, dans les *mémoires de l'acad. des Sciences*, année 1722. pag. 235. est vraie, savoir que toutes les cornes d'ammon se font moulées dans les *nautil*, il se trouveroit autant d'especes de *nautil* que de cornes d'ammon; & par conséquent le nombre des especes de *nautil* encore inconnues seroit bien grand par rapport au nombre des especes connues. (D. J.)

NAUTIQUE, adj., *Astron. & Géog.*, se dit de ce qui a rapport à la navigation. V. NAVIGATION.

Astronomie nautique est l'Astronomie propre aux navigateurs. V. ASTRONOMIE, COMPAS NAUTIQUE ou COMPAS DE MER. V. BOUSSOLE & COMPAS. (O)

NAUTIQUES CARTES, voyez CARTES MARINES.

NAUTODICE, *Ant. grecq.*, officier subalterne chez les Atheniens. Les *na-*

(a) Le *Nautil* papyracé, le plus mince de tous, se trouve dans la méditerranée, & point dans les terres. Le *chambré* est dans les Indes orientales, & se trouve pétrifié dans les terres. M. de Réaumur en avoit trouvé auprès de Dax. L'un & l'autre de ces deux *nautil* ont la membrane qui leur sert de voile, selon les voyageurs. (Article tiré des papiers de M. de Mairan.)

codices terminoient les différends survenus entre les marchands, les matelots & les étrangers dans les affaires de commerce maritime. Leur audience générale se tenoit le dernier jour de chaque mois.

NAUTONNIER D'ATHENES, *Hist. grecq.*, les *nautonniers d'Athènes* étoient des matelots expérimentés, employés au trajet de cette ville à Salamine. Si quelqu'un d'entr'eux culbutoit sa barque, la loi ne lui permettoit pas de remonter sur mer. "Vous, Messieurs, dit Eschine dans sa harangue contre Ctésiphon, qui avez établi cette sage loi, afin que nul n'expose légèrement la vie des Grecs, ne rougiriez-vous pas de permettre que celui qui a culbuté volontairement Athènes & toute la Grece, ose reprendre le gouvernail de l'état!,"

NAXKOW, *Géogr.*, ville de Danemark dans l'isle de Laland, sur la côte septentrionale, avec un port commode pour le commerce. Elle est à 22 lieues S. O. de Copenhague. *Long.* 29. 12. *lat.* 54. 48. (D. J.)

NAXOS, *Géog. anc. & mod.*, *Naxos* par les Grecs, *Naxus* par les Latins, *Naxia* dans le moyen âge, & *Naxe* par les François, isle considérable située au milieu de l'Archipel, à 37^l. d'élévation, & à environ 9 milles de la pointe septentrionale de Paros: son circuit est de plus de 100 milles: c'est-à-dire, de près de 55 lieues françoises, & sa largeur est de 30 milles, qui font 10 lieues de France. C'est la plus grande, la plus fertile & la plus agreable de toutes les Cyclades. Les anciens l'appelloient *Dyonisia*, parce qu'on disoit que Bacchus avoit été nourri dans cette isle; les habitans prétendoient que cet honneur leur avoit attiré toutes sortes de félicités: ce qu'il y a de sûr, c'est que ce dieu étoit particulièrement adoré chez les Naxiotes.

Les principales choses qui rendent *Naxos* célèbre, sont la hauteur de ses montagnes, la quantité de marbre blanc qu'on en tire, la beauté de ses plaines, la multitude des fontaines & des ruisseaux qui arrosent ses campagnes, le grand nombre de jardins remplis de toutes sortes d'arbres fruitiers, les forêts d'oliviers, d'orangers, de limonniers & de grenadiers d'une hauteur prodigieuse. Tous ces avantages qui la distinguent de toutes

les autres, lui ont acquis le nom de reine des Cyclades. Cependant cette isle n'a jamais eu que peu de commerce par le défaut d'un beau port où les bâtimens pussent être en sûreté.

Les pointes des falaises & des montagnes paroissent à ceux qui abordent cette isle, former comme des rangées de grosses boules blanches; & c'est peut-être pour cela, suivant l'idée du P. Sanadon, que Virgile, *Enéid. liv. III. vers 125.* écrit, *baccatam jugis Naxon*, c'est-à-dire, *cujus juga baccarum speciem referunt.*

Si quelqu'un veut remonter jusqu'à l'antiquité la plus reculée, il trouvera dans Diodore de Sicile & dans Pausanias, l'origine des premiers peuples qui s'établirent dans l'isle de *Naxos*: il y verra qu'elle fut occupée par les Cariens, & que leur roi *Naxos* lui donna son nom. Il eut pour successeur son fils *Lencippus*: celui-ci fut pere de *Smardius*, sous le regne duquel *Thésée* revenant de *Crete* avec la belle *Ariadne*, aborda dans l'isle, où il abandonna sa maîtresse à *Bacchus* dont les menaces l'avoient horriblement frappé dans un songe, c'est-à-dire qu'il devint infidèle à son amante: c'est pourquoi *Racine* parlant de ce héros, nous peint

Sa foi par-tout offerte, & reçue en cent lieux;

Ariadne aux rochers contant ses injustices;

Pbedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices, &c.

Naxos, quoique sans port, étoit une république très-florissante, & maîtresse de la mer, dans le temps que les Perses passèrent dans l'archipel. Il est vrai qu'elle possédoit les isles de *Paros* & d'*Andros*, dont les ports sont excellens pour entretenir & recevoir les plus grandes flottes. *Aristagoras* tenta vainement de s'en rendre maître, quoique *Darius* roi de Perse, lui donnât non-seulement des troupes, mais encore une flotte de deux cents voiles. Les Perses firent une seconde descente dans cette isle, où ils eurent plus de succès. *Datis* & *Artaphernes* y brûlèrent jusqu'aux temples, & emmenèrent un très-grand nombre de captifs. Cependant *Naxos* se releva de cette perte, & fournit quatre vaisseaux de guerre qui battirent celle de *Xerxès* à *Salamine*, dans le fond du golfe d'*Athènes*. *Diodo-*

re de Sicile assure encore que les Naxiotes donnerent des marques d'une grande valeur à la bataille de Platée, ou Mar-donius, autre général des Perses, fut défait par Pausanias. Néanmoins dans la suite, les alliés ayant remis le commandement des troupes aux Athéniens, ceux-ci déclarerent la guerre aux Naxiotes. La ville fut donc assiégée & forcée à capituler avec ses premiers maîtres : car Hérodote qui place *Naxos* dans le département de l'Ionie, & l'appelle la plus heureuse des isles, en fait une colonie d'Athènes, & prétend que Pisistrate l'avoit possédée à son tour. Voilà ce qui se passa de plus remarquable dans cette isle du temps de la belle Grece.

Pendant la guerre du Péloponnese, *Naxos* se déclara pour Athènes avec les autres isles de la mer Egée, excepté le Milo & Théra; ensuite elle tomba sous la puissance des Romains; & après la bataille de Philippe, Marc-Antoine la donna aux Rhodiens. Cependant il la leur ôta quelque temps après, parce que leur gouvernement étoit trop dur. Elle fut soumise aux empereurs romains, & ensuite aux empereurs grecs jusqu'à la prise de Constantinople par les François & par les Vénitiens en 1207. Trois ans après ce grand événement, comme les François travailloient sous l'empereur Henri à la conquête des provinces & places de terre ferme; les Vénitiens maîtres de la mer, permirent aux sujets de la république qui voudroient équiper des navires, de s'emparer des isles de l'Archipel & d'autres places maritimes, à condition que les acquéreurs en feroient hommage à ceux à qui elles appartinrent, à raison du partage fait entre les François & les Vénitiens. Marc Sando, l'un des capitaines les plus accomplis qu'eut alors la république, s'empara des isles de *Naxos*, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentiere, Siphanto, Polican-dro, Nausio, Nio & Sentorin. L'empereur Henri érigea *Naxos* en duché, & donna à Sando le titre de duc de l'Archipel & de prince de l'empire. Ses descendants régnerent dans la même qualité jusqu'à Nicolas Carceiro, neuvième duc de *Naxos*, qui fut assassiné par les ordres de François Crispo, qui s'empara du duché, & le transmit à sa postérité. Elle en jouit jusqu'à Jacques Crispo,

vingt-un & dernier duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs, sous l'empereur Selim II. & mort à Venise accablé de chagrin.

Sous ce dernier duc de *Naxos*, les Grecs secouerent le joug des Latins pour subir celui de la Porte-ottomane. Le grand seigneur y mit pendant quelque temps un officier qui gouverna cette isle en son nom. Dans la suite *Naxos* eut la liberté de créer des magistrats tous les ans; en sorte qu'elle fait, sous la domination des Turcs, comme une petite république à part. Ses magistrats se nomment *epitropes*; ils ont une autorité fort étendue, étant maîtres d'infliger toutes les peines, jusqu'à celle de mort qu'ils ne peuvent ordonner sans la participation de la Porte. Cette isle est une des plus agréables de l'Archipel, par ses plaines, ses vallées, & des ruisseaux qui arrosent des campagnes couvertes de toutes sortes d'arbres fruitiers.

Les anciens ont eu raison de l'appeller la petite Sicile. Archilocus dans Athénée, compare le vin de *Naxos* au nectar des dieux. On voit une médaille de Septime Sévere sur le revers de laquelle Bacchus est représenté le gobelet à la main droite & le tyrsa à la gauche: pour légende il y a ce mot *Ναξίων*. On boit encore aujourd'hui d'excellent vin à *Naxos*. Les Naxiotes qui sont les vrais enfans de Bacchus, cultivent bien la vigne, quoiqu'ils la laissent trainer par terre jusqu'à huit ou neuf piés loin de son tronc: ce qui fait que dans les grandes chaleurs le soleil dessèche trop les raisins, & que la pluie les fait pourrir.

Quoiqu'il n'y ait point à *Naxos* de port propre à y attirer un grand commerce, on ne laisse pas d'y faire un trafic considérable en orge, vins, figues, coton, soie, émeri & huile. Le bois, & le charbon, marchandises très-rares dans les autres isles de l'Archipel, sont en abondance dans celle-ci. On y fait bonne chère, & les lievres & les perdrix y sont à grand marché.

Il y a deux archevêques dans *Naxos*, l'un grec & l'autre latin; & tous deux sont fort à leur aise. Mais les villages sont fort dépeuplés; car on assure qu'il n'y a guere plus de 8000 âmes dans l'isle. Les habitans payoient au commencement de ce siècle, cinq mille écus de capita-

tion , & cinq mille cinq cents écus de taille réelle.

Les gentilshommes de *Naxie* se tiennent à la campagne dans leurs tours , qui sont des maisons quarrées , assez propres , & ils ne se visitent que rarement : la chasse fait leur plus grande occupation. Quand un ami vient chez eux , ils ordonnent à un de leurs domestiques de faire passer à coups de bâton sur leurs terres le premier cochon ou le premier veau qui est dans le voisinage : ces animaux pris en flagrant-délit , sont confisqués , égorgés , suivant la coutume du pays , & l'on en fait une fête. *Pliki* est un quartier de l'isle où l'on dit qu'il y a des cerfs : les arbres n'y sont pas fort grands ; ce sont des cedres à feuilles de cypres.

Zia , qui est la plus haute montagne de l'isle , signifie le mont de *Jupiter* , & a retenu le nom de *Dia* , qui étoit autrefois celui de l'isle. *Corono* , autre montagne de *Naxie* , a conservé celui de la nymphe *Coronis* , nourrice de *Bacchus* ; ce qui semble autoriser la prétention des anciens *Naxiotes* , qui vouloient que l'éducation de ce dieu eût été confiée dans leur isle aux nymphes *Coronis* , *Philia* & *Cléis* , dont les noms se trouvent dans *Diodore de Sicile*. *Fanari* est encore une autre montagne de *Naxie* assez considérable.

Vers le bas de la montagne de *Zia* , à la droite du chemin de *Perato* , sur le chemin même , se présente un bloc de marbre brut , large de huit piés , naturellement avancé plus que les autres d'environ deux piés & demi. On lit sous ce marbre cette ancienne inscription connue : *Ορος Διος Μηλωσιον* ; c'est-à-dire , montagne de *Jupiter* , conservateur des troupeaux.

On voit aussi la grotte où l'on veut que les *bacchantes* aient célébré les orgies. A l'égard de l'histoire naturelle , on prétend qu'il y a des mines d'or & d'argent tout près du château de *Naxie*. Celles d'émeri sont au fond d'une vallée au-dessous de *Perato*. On découvre l'émeri en labourant , & on le porte à la marine pour l'embarquer à *Triangata* ou à *Saint-Jean*. Les Anglois en lèvent souvent leurs vaisseaux. Il est à si bon marché sur les lieux , qu'on en donne vingt quin-

taux pour un écu , & chaque quintal pèse 140 liv.

La ville capitale de l'isle porte le même nom , & mérite l'article à part qui suit. (*D. J.*)

NAXOS , *Géogr. anc. & mod.* , ou *Naxie* , capitale de l'isle de même nom , située sur la côte occidentale , vis-à-vis de l'isle de *Paros* , avec un château. *Long.* 43. 26. *lat.* 37. 8.

Thucydide dit que la ville de *Naxos* a été fondée dans le temps de la première guerre messéniaque , par *Theoclès* de *Chalcyde* en *Eubée*. En effet , la ville moderne de *Naxie* paroît avoir été bâtie sur les ruines de quelque ancienne ville du même nom , dont il semble que *Ptolomée* , l. III. c. xv. ait fait mention. Le château situé sur le haut de la ville est l'ouvrage de *Marc Sanudo* , premier duc de l'Archipel. C'est une enceinte flanquée de grosses tours , qui en renferment une plus considérable & quarrée , dont les murailles sont fort épaisses , & qui proprement étoit le palais des ducs. Des descendants des gentilshommes latins , qui s'établirent dans l'isle sous ces princes , occupent encore l'enceinte de ce château. Les Grecs , qui sont en beaucoup plus grand nombre , s'étendent depuis le château jusqu'à la mer.

La haine de la noblesse grecque & de la latine est irréconciliable. Les Latins aimeroient mieux s'allier à des paysannes , que d'épouser des demoiselles grecques ; c'est ce qui leur a fait obtenir de Rome la dispense de se marier avec leurs confines-germaines. Les Turcs traitent tous ces gentilshommes sur un même pié. A la vue du moindre bey de galiote , les Latins & les Grecs n'oseroient paroître qu'en bonnets rouges , comme les forçats de galère , & tremblent devant les plus petits officiers. Dès que les Turcs se sont retirés , la noblesse de *Naxie* reprend sa première fierté : on ne voit que des bonnets de velours , & l'on n'entend parler que d'arbres généalogiques. Les uns se font descendre des paléologues ou des Comnènes ; les autres des Justinien , des Grimaldis , des Summaripa ou Sommerives. Le grand-seigneur n'a pas lieu d'appréhender de révolte dans cette isle. Dès qu'un Latin se remue , les Grecs en avertissent le Cadi , & si un Grec ouvre

la bouche , le Cadi fait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée.

Les dames y sont d'une vanité ridicule : on les voit venir dans la campagne après les vendanges suivies de trente ou quarante femmes , moitié à pié , moitié sur des ânes ; l'une porte sur sa tête des serviettes de toile de coton , ou quelque jupe de sa maîtresse ; l'autre marche avec une paire de bas à la main , une marmite de grès , ou quelques plats de fayence. On étale sur le chemin tous les meubles de la maison ; & la maîtresse montée sur une méchante rosse , entre dans la ville comme en triomphe à la tête de cette troupe. Les enfans sont au milieu de la marche ; ordinairement le mari fait l'arrière-garde. Les dames Latines s'habillent quelquefois à la vénitienne : l'habit des Grecs est un peu différent de celui des dames de Milo.

Il y a dans la ville de *Naxie* des jésuites , des capucins & des cordeliers qui exercent tous la médecine. Voilà les docteurs qui composent cette faculté , & dans la capitale , & dans le reste de l'isle. (D. J.)

NAXOS , *Géogr. anc.* , ou plutôt *Naxus* , ancienne ville de la Sicile , sur la côte orientale de cette isle. C'est aujourd'hui *Cartel-Schiso*. Il ne faut pas confondre , comme a fait M. Spon , cette ville de Sicile avec celle de *Naxos* dans l'Archipel. C'est à *Naxos* en Sicile que les peuples de l'isle Eubée avoient dressé un autel à Apollon.

Polybe , l. IV. c. xxxij , parle de *Naxos* , ville de l'Acarnanie , que les Éoliens enleverent aux Acarnaniens.

Enfin Suidas parle d'une ville de *Naxos* dans l'isle de Crète.

NAY , *Géogr.* , ou *Né* , rivière de France. Elle prend sa source à Mairfontes en Angoumois , entre dans la Saintonge , & se jette dans la Charente , entre Cognac & Saintes.

NAYBES , *Hist. mod.* , c'est ainsi que dans les isles Maldives on nomme des prêtres , sur qui le roi se repose de tous les soins de la royauté. Ainsi les *naybes* réunissent la puissance spirituelle & temporelle , & jugent souverainement de toutes les affaires , chacun dans son gouvernement. Ils ont sous eux des magistrats nommés *catibes* , qui rendent la justice en leur nom , & qui sont aussi

tirés de l'ordre sacerdotal. Le chef des *Naybes* se nomme *Pandiare*. Il est le souverain pontife & le premier magistrat de la nation : ceux qui composent son conseil se nomment *mocouris* ; il est obligé de les consulter dans les affaires importantes.

NAYS , *Hist. mod.* , c'est ainsi qu'on nomme dans le royaume de Siam , les chefs ou officiers qui commandent aux troupes. Il y en a sept espèces , distinguées par différentes dénominations , suivant le nombre des soldats qui sont sous leurs ordres. Le souverain ne leur donne point de solde , vu que tous les sujets sont ou soldats ou esclaves. Il se contente de leur fournir des armes , des esclaves , des maisons , & quelquefois des terres , qui retournent au roi après la mort du *nays* à qui il les avoit données. Ces dignités ne sont point héréditaires ; & les enfans d'un homme en place se trouvent réduits aux fonctions les plus viles pour gagner leur subsistance. Les *nays* s'enrichissent par les extorsions qu'ils font souffrir au peuple , que le despote livre à leur avidité , sans que les opprimés aient de ressource contre leurs oppresseurs.

§ *NAZALE* , f. f. & adj. , *Grammaire. Belles-Lettres*. On appelle *voyelle nazale* celle dont le son retentit dans le nez : elle est formée par un son pur que la voix fait d'abord entendre , comme le son de l'a , de l'e , de l'o , &c. lequel , intercepté par l'organe de la parole , va expirer dans les narines , & devient le son harmonique de la voix qui l'a précédé. Ce son fugitif , ce retentissement est exprimé dans l'écriture par les deux consonnes qui désignent les deux manières d'interpréter le son de la voix pour le rendre *nazal* ; c'est-à-dire , que si le son doit être intercepté par la même application de la langue au palais qu'exige l'articulation de l'n , l'n est le signe de la *nazale* ; & si le son est intercepté par l'union des deux lèvres , comme pour l'articulation de l'm , c'est par l'm qu'on le désigne : on voit des exemples de l'un & de l'autre dans les mots *carmen* & *miserere* ; on y voit aussi que le signe du son *nazal* est précédé par le signe de la voyelle pure qui le modifie ; & ce signe distingue chacune des *nazales* , an , en , on , un , &c. Dans notre langue la *nazale* in , qui fait

doute nous a paru trop grêle, a cédé sa place à la *nazale en* ; & au lieu de *destin* nous prononçons *desten*. Nous avons substitué de même, & pour la même raison, en prononçant le latin, la *nazale om* à la *nazale um* : ainsi pour *dominum* nous disons *dominom*.

Les *nazales* françoises different des *nazales* grecques & latines, que les Italiens ont prises, en ce que le son de celles-ci est coupé net par l'articulation de l'*n* ou de l'*m*, au lieu que nous laissons retentir le son des nôtres jusqu'à ce qu'il expire, & que l'articulation qui le termine est presque insensible à l'oreille. Ceux qui nous en font un reproche supposent que le son *nazal* est un vilain son ; & en effet ce son est désagréable à l'oreille, lorsqu'il n'a pas un timbre pur, sur quoi l'on peut faire une observation assez singulière : c'est qu'un homme à qui l'on reproche de parler ou de chanter du nez, fait précisément tout le contraire, je veux dire qu'il a dans le nez quelque difficulté habituelle ou accidentelle qui s'oppose au passage du son *nazal*, & qui le rend pénible & dur.

Le son *nazal*, de sa nature, ressemble au retentissement du métal ; & quand l'organe est bien disposé, ce timbre de la voix ne la rend que plus harmonieuse. Mais alors on confond ce retentissement pur de la voix avec la voix même : il ne fait qu'un son avec elle ; au lieu que s'il est pénible, obscur, & en un mot déplaisant à l'oreille, on apperçoit ce vice qui n'est pas dans la voix, mais dans l'organe auxiliaire ; & pour en désigner la cause, on appelle cela *parler du nez*, *chanter du nez*. Mais autant le son de la *nazale* est déplaisant, lorsqu'il est altéré par quelque vice de l'organe, autant il est agréable lorsqu'il est pur, & l'on verra dans l'article HARMONIE, qu'il contribue sensiblement à rendre une langue sonore, & que la nôtre lui doit en partie l'avantage d'être moins monotone, plus mâle & plus majestueuse que celle des Italiens. (*M. Marmontel.*)

NAZARÉAT ou **NAZARÉISME**, *Hist. judaïq.*, état ou condition des Nazaréites ou Nazaréens parmi les Juifs.

Le *nazaréat* consistoit à être distingué du reste des hommes, principalement en trois choses : 1°. à s'abstenir de vin ; 2°. à ne se point faire raser la tête, à laisser

croître ses cheveux ; 3°. à éviter de toucher les morts, de peur d'en être souillé.

Il y avoit de deux sortes de *nazaréat* ; l'un pour un temps, qui ne duroit qu'un certain nombre de jours ; l'autre pour la vie. Les rabbins ont cherché combien duroit le *nazaréat* pour un temps, & l'ont déterminé d'après leurs idées cabalistiques. Il est dit dans le livre des nombres, *ch. VI. n. 5. Domino-sanctus erit*. Or, comme le mot hébreu *erit* est en quatre lettres, dont la première & la troisième, prises pour des lettres numériques, font chacune dix, & les deux autres chacune cinq, le tout ensemble trente, ils en ont conclu que le terme du *nazaréat* pour un temps, étoit trente jours. *V. CABALE. (G)*

NAZARÉEN, adj. & subst., *Hist. judaïq.*, est un terme employé dans l'ancien Testament, pour signifier une personne distinguée & séparée des autres par quelque chose d'extraordinaire, comme par sa sainteté, par sa dignité, ou par des vœux. *V. NAZARÉAT.*

Ce mot vient de l'hébreu *nazar*, distinguer, séparer ; aussi ce mot étoit-il distingué chez les Hébreux du mot *nazaréen*, habitant ou natif de Nazareth, qui vient de *natzar* ou *netzer*, sauver, préserver.

Dans le livre des nombres, *ch. xj.* on trouve le détail des vœux des Nazaréens, c'est-à-dire, des vœux pour lesquels un homme ou une femme se consacroient particulièrement à Dieu, les conditions & suites de ces vœux, comme l'abstinence, &c.

Quand le temps du *nazaréat* étoit accompli, le prêtre amenoit la personne à la porte du temple, & cette personne offroit au Seigneur un mouton pour l'holocauste, une brebis pour le sacrifice d'expiation, & un bœuf pour l'hostie pacifique. Il offroit aussi des pains & des gâteaux, avec le vin nécessaire pour les libations. Après que tout cela étoit immolé & offert au Seigneur, le prêtre ou quelqu'autre rasoit la tête du *nazaréen* à la porte du tabernacle ; & en brûloit les cheveux sur le feu de l'autel. Alors le prêtre mettoit entre les mains du *nazaréen* l'épaule cuite du bœuf, un pain & un gâteau ; puis le *nazaréen* les remettoit sur les mains du prêtre, qui les élevoit

en sa présence , & les offroit à Dieu : dès-lors le *nazaréen* pouvoit boire du vin , & son nazaréat étoit accompli. Mais les *nazaréens* perpétuels qui avoient été consacrés par leurs parens, renonçoient pour jamais à l'usage du vin.

Ceux qui faisoient le vœu du nazaréat hors de la Palestine , & qui ne pouvoient arriver au temple à la fin des jours de leur vœu , se contentoient de pratiquer les abstinences marquées par la loi , & de se couper les cheveux au lieu où ils se trouvoient , se réservant d'offrir leurs présens au temple par eux-mêmes , ou par d'autres , lorsqu'ils en auroient la commodité. C'est ainsi que saint Paul en usa à Unchée, *act. xviii. v. 18.*

Lorsqu'une personne ne se trouvoit pas en état de faire le vœu du nazaréat, ou n'avoit pas le loisir d'en observer les cérémonies , elle se contentoit de contribuer aux frais des offrandes & des sacrifices de ceux qui avoient fait & accompli ce vœu ; & de cette sorte elle avoit part au mérite de leur nazaréat. *Maimonid. in num. 6.*

Nazaréen est aussi employé dans l'écriture pour marquer un homme élevé en dignité , comme il est dit du patriarche Joseph. *Genes. xlix. v. 26.* qu'il étoit *nazaréen* entre ses freres. On explique ce terme diversement. Les uns croient qu'il signifie celui qui est couronné , choisi , séparé , distingué , *nezir* en hébreu signifiant une couronne. Les septante traduisent ce terme par *un chef* , ou par *celui qui est couronné*. Le P. Calmet croit que *nazir* étoit un nom de dignité dans la cour des rois d'Orient. Encore aujourd'hui dans la cour du roi de Perse , selon Chardin , le *nezir* est le surintendant de la maison du roi , le premier officier de la couronne , le grand économiste de sa maison & de ses trésors. En ce sens Joseph étoit le *nazir* ou le *nezir* de la maison de Pharaon. Calmet, *dictionn. de la bibl. tom. 3. pag. 21. au mot nazaréen.* (O)

NAZARÉITES ou **NAZARÉENS** , s. m. pl. , *Hist. eccléf.* , secte d'hérétiques qui s'éleva dans les premiers siècles de l'Eglise.

Saint Epiphane nous apprend que les *nazaréens* étoient entièrement conformes aux Juifs dans tout ce qui avoit rapport à la doctrine & aux cérémonies de l'an-

cien testament. Ils n'en différoient que par la profession du christianisme , & la croyance que Jesus-Christ étoit le Messie. Ils furent aussi appelés *Paratiques* , parce qu'ils étoient en grand nombre à Para ou Pella , ville de la Décapole ; & *Symmachiens* , parce qu'ils se servoient de la version de l'écriture faite par Symmaque.

Il y a eu de deux sortes de *nazaréites* ; les uns purs , qui observoient ensemble la loi de Moïse & celle de Jesus-Christ ; les autres étoient les Ebionites. *Voyez EBIONITES.*

Les auteurs ecclésiastiques nous apprennent que S. Matthieu prêcha l'évangile aux Juifs à Jérusalem dans leur propre langue , & dans le reste de la Palestine , & que ce fut aussi vers ce temps qu'il écrivit son évangile en hébreu. S. Epiphane ajoute , que cet évangile fut conservé entier parmi les *nazaréens*. Ce Pere doute seulement s'ils n'en avoient point retranché la généalogie de Jesus-Christ , qui ne se trouvoit point dans l'exemplaire des Ebionites. S. Jérôme qui a traduit en grec & en latin l'évangile de S. Matthieu , nous dit qu'il y avoit beaucoup de gens qui prenoient l'évangile de S. Matthieu , dont les *nazaréens* & les Ebionites faisoient usage , pour le vrai évangile de cet apôtre.

C'est pour cela que Baronius dit dans ses annales , que si on avoit à réformer la vulgate , ce devroit être plutôt sur l'original hébreu que sur le grec , qui n'est qu'une copie.

Casaubon traite d'impie cette opinion de Baronius , ne concevant pas comment l'autorité de la version grecque pourroit dépendre d'un texte entièrement perdu. Il ajoute que jamais cet évangile n'a été d'usage que parmi les *nazaréens* , les Ebionites & d'autres hérétiques , & qu'il étoit rempli de fables , ayant été altéré & corrompu par ces hérétiques. *Voyez MATTHIEU.*

Ces *nazaréens* , quoique zélés observateurs de la loi de Moïse , avoient un très-grand mépris pour les traditions des Pharisiens. Cette secte subsista long-temps en Orient. Benschonah , auteur arabe , qui a écrit la vie de Mahomet , raconte que ce faux prophète fit l'an 4 de l'hégire , de Jesus-Christ 626 , la guerre aux *nazaréens* ou *nadaréens* , qui étoient des

Juifs établis en Arabie, & les vainquit. Le P. Calmet conjecture que ces *nazaréens* pourroient bien être des descendants de ces chrétiens hébraïsans qui parurent dans les premiers siècles de l'Eglise.

Nazaréen est aussi un nom que les auteurs qui ont écrit contre le christianisme ont donné par mépris & par dérision aux disciples de Jesus-Christ lui-même, parce qu'il étoit de Nazareth, petite ville de la basse Galilée. (O)

NAZARETH, *Géogr.*, ce lieu, célèbre par la demeure de Jesus-Christ jusqu'aux dernières années de sa vie, n'est plus aujourd'hui qu'un petit village composé d'une soixantaine de maisons de pauvres gens tous habillés de toile. Il est sur le penchant d'une montagne, environnée d'autres petites collines : les religieux de saint François y ont un couvent. *Long.* 53. 15. *lat.* 32. 30.

Nazareth, du temps de Jesus-Christ, étoit une petite ville de la Palestine dans la tribu de Zabulon, au couchant du Thabor, & à l'orient de Ptolémaïde. Saint Epiphane dit que de son temps *Nazareth* n'étoit plus qu'une bourgade, uniquement habitée par les Juifs. Nous ne manquons pas de voyageurs qui ont eu la curiosité de s'y rendre dans le dernier siècle, & qui l'ont décrite : tels sont le pere Nau & Doubdan dans leur voyage de la Terre-sainte. *Voyez aussi* Coppin, *Voyage de Phénicie*. (D. J.)

NAZER, *Histoire mod.*, c'est le nom d'un des grands officiers de la cour du roi de Perse, dont la dignité répond à celle de grand-maitre de sa maison.

NAZIANCE, *Géogr. anc.*, petite ville d'Asie dans la Cappadoce, au voisinage de Césarée, dont elle fut suffragante, & depuis érigée en métropole.

Elle est illustrée dans l'Histoire ecclésiastique par toute la famille de saint Grégoire, pere, mere, fils, & fille. Saint Grégoire le pere en fut évêque & y mourut, & sainte None sa femme y fut enterrée auprès de lui. Ils eurent pour enfants, 1°. saint Grégoire fils aîné dont nous parlerons tout-à-l'heure; 2°. saint Césaire le puîné, qui finit ses jours à Constantinople, mais dont le corps fut rapporté dans le tombeau de la sainte famille; 3°. sainte Gorgonie leur sœur qui mourut en Isaurie.

Saint Grégoire fils aîné, surnommé saint-Grégoire de *Naziance*, est regardé comme un des plus doctes, & des premiers peres de l'Eglise grecque. Il vint au monde vers l'an 328 de Jesus-Christ, fit ses études à Athenes avec saint Basile son intime ami, s'acquît ensuite une grande célébrité par sa doctrine; & mourut en 391.

Ses Œuvres qui composent cinquante-cinq sermons ou discours, un grand nombre de lettres, & plusieurs pieces de poésie, ont été imprimées en grec & en latin à Paris en 1609, *in-fol.* 2 volumes. Erasme, M. Dupin, & plusieurs autres théologiens, font de grands éloges de la piété & de l'éloquence de ce pere de l'Eglise. Ils desirerent cependant qu'il eût mis plus d'ordre dans sa morale, & qu'il eût évité les antitheses & similitudes trop fréquentes, les pointes & les jeux de mots; mais ce goût de décadence étoit celui de son temps. M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, remarque, que les écoles d'Athenes étoient entièrement déchues, quand saint Basile & saint Grégoire y allerent, & qu'ayant été instruits par les mauvais rhéteurs de cette ville, ils avoient été nécessairement entraînés dans le préjugé dominant sur la maniere d'écrire.

Au reste, personne n'a mieux connu que saint Grégoire de *Naziance*, les abus qui regnent dans les synodes & conciles, comme on en peut juger par sa réponse à une invitation qu'on lui fit d'assister à un concile solemnel d'évêques qui devoit se tenir à Constantinople. "S'il faut (répond-il) vous écrire la vérité, je suis dans la résolution de fuir toute assemblée d'évêques, parce que je n'ai jamais vu aucun synode qui ait eu un bon succès, & qui n'ait plutôt augmenté le mal que de le diminuer; l'esprit de dispute & celui de domination (croyez que j'en parle sans fiel) y sont plus grands qu'on ne sauroit l'exprimer; mais les paroles originales valent bien mieux que ma traduction: les voici.

Εγὼ μὲν οὕτως, εἰ δὲ ταχέως γράφω, ὥστε πάντα συλλογόν-θευμέν Εἰσπράττων, ὅτι πρὸς μίαν Συνόδον τίλ-θῃ ἰδέν χρηστόν: μηδὲ λυσιω κακῶν μάλλον σκεκνύει, ἢ προδίδωμι. Αἱ γὰρ φιλονεικίαι καὶ φιλαρχίαι (ἀλλ' ὅπως μήτε φορτικὸν ὑπολάβῃς οὕτω

ὑποφύλα) καὶ λόγον κρείττονας, &c. Ep. liv. tom. I. p. 814. B.

Il falloit que le mal fût alors bien grand dans les assemblées ecclésiastiques, car on trouve les mêmes protestations & les mêmes plaintes de S. Grégoire répétées ailleurs avec encore plus de force. "Jamais (dit-il dans une de ses poésies) je ne me trouverai dans aucun synode; on n'y voit que division, que querelles, que mystères honteux, qui éclatent dans un même lieu, avec des hommes que la fureur domine."

Εἴθε ἔρος, εἴθε μέθος τε, καὶ ἀσυχία
κουπὶ πόντου,

Εἴς ἐνα δυσμένειαν χώρον ἀγχιόμενα.

(D. J.)

NAZIERE, f. f., terme de Pêche, c'est un lieu où l'on tend des nazes pour prendre du poisson.

NAZIR ou **NEZIR**, f. m., Hist. anc., terme de dignité ou d'honneur parmi les anciens hébreux. Le patriarche Jacob, dans les dernières bénédictions qu'il donne à Joseph son fils bien aimé, lui dit: *que les bénédictions de votre père viennent sur la tête de Joseph, sur la tête de celui qui est comme le nazir de ses frères.* Gen. xlix. 26. Ce même mot *nazir* signifie une couronne, ou celui qui est couronné, honoré, séparé, choisi, distingué. Dans l'Orient, selon Chardin, *nezir* est un nom de dignité, il signifie le surintendant général de la maison du roi de Perse; c'est le premier officier de la couronne, le grand économiste de son domaine, de la maison, & de ses trésors. Il a l'inspection sur les officiers de la maison du roi, sur la table, la garde, les pensions: c'est-à-peu près ce que les anciens Perses appelloient *les yeux du roi*, selon Xénophon, *Cyroped. liv. VIII.* Moïse donne aussi à Joseph le nom de *nazir* dans le Deutéronom. xxxij. 16. peut-être parce que ce patriarche avoit eu la principale part dans le gouvernement de l'Egypte. Calmet, *Dictionnaire de la Bible, tome III. pag. 22.* (G)

N E

NÉA, Géogr. anc., nom, 1°. d'une ville d'Egypte, au voisinage de la ville de Chemnis, 2°. d'une ville de la Troade selon Pline, *liv. II. chap. 96.* 3°. d'une isle de la mer Egée, entre Lemnos & l'Helléspont; 4°. d'une ville de Sicile, que Pline & Cicéron appellent *Netini*:

quelques-uns croient que c'est aujourd'hui *Notir*, & d'autres que c'est *Nimir*.

NEETHUS, Géogr. anc., Renvé de la grande Grèce, dans le territoire de Crotone, & qui avoit son embouchure dans le golfe de même nom: Théocrite en parle, & Ovide le surnomme *Salentinum*.

NEANE, ou **NÉYN**, ou **NYN**, Géogr., rivière d'Angleterre. Elle a sa source dans le Northamptonshire qu'elle traverse. V. **NÉYN**. (D. J.)

NEANT, **RIEN**, ou **NÉGATION**, Métaphys., suivant les philosophes scholastiques, est une chose qui n'a point d'être réel, & qui ne se conçoit & ne se nomme que par une négation.

On voit des gens qui se plaignent qu'à près tous les efforts imaginables pour concevoir le néant, ils n'en peuvent venir à bout. Qu'est-ce qui a précédé la création du monde? qu'est-ce qui en tenoit la place? *Rien*. Mais le moyen de se représenter ce *rien*? Il est plus aisé de se représenter une matière éternelle. Ces gens là font des efforts là où il n'en faudroit point faire, & voilà justement ce qui les embarrasse, ils veulent former quelque idée qui leur représente le *rien*; mais comme chaque idée est réelle, ce qu'elle leur représente est aussi réel. Quand nous parlons du *néant*, afin que nos pensées se disposent conformément à notre langage, & qu'elles y répondent, il faut s'abstenir de représenter quoi que ce soit. Avant la création Dieu existoit; mais qu'est-ce qui existoit, qu'est-ce qui tenoit la place du monde? *Rien*; point de place; la place a été faite avec l'univers qui est sa propre place, car il est en soi-même, & non hors de soi-même. Il n'y avoit donc *rien*; mais comment le concevoir? Il ne faut *rien* concevoir. Qui dit *rien* déclare par son langage qu'il éloigne toute réalité; il faut donc que la pensée pour répondre à ce langage écarte toute idée, & ne porte son attention sur quoi que ce soit de représentatif; à la vérité on ne s'abstient pas de toute pensée, on pense toujours; mais dans ce cas-là *penser* c'est sentir simplement soi-même, c'est sentir qu'on s'abstient de se former des représentations.

NÉANT, Jurisprud., est un terme de pratique qui sert à exprimer qu'une procédure est rejetée; les cours souver-

nes mettent l'appellation au *néant* quand elles confirment la sentence dont est appel ; quand elles l'infirment , elles mettent l'appellation & ce au *néant*. En matière de grand criminel elles ne mettent pas au *néant* , elles prononcent qu'il a été bien jugé , mal & sans grief appelé ; les juges inférieurs ne peuvent pas se servir de ces termes , au *néant* , ils doivent seulement prononcer par bien ou mal jugé.

Au conseil du roi , quand une requête en cassation est rejetée , on met sur la requête *néant*. Voyez APPEL , INFIRMER , SENTENCE. (A)

NEAPOLIS, *Géogr. anc.* , il y a plusieurs villes de ce nom dans les anciens auteurs , 1°. *Néapolis* en Macédoine ; 2°. *Néapolis* ville de la Carie ; 3°. *Néapolis* ville de Grece en Ionie selon Strabon , entre Samos & Ephèse ; 4°. *Néapolis* ville d'Asie dans l'Isaurie selon Suidas ; 5°. *Néapolis* ville d'Egypte dans la Thébaine ; 6°. *Néapolis* ville de la Paphlagonie ; 7°. *Néapolis* ville de l'isle de Sardaigne sur la côte occidentale ; 8°. *Néapolis* ville de la Colchide ; 9°. *Néapolis* ville de la Cyrénaïque ; 10°. *Néapolis* ville de l'Asie propre dans la Lydie ou dans la Méonie : voilà les principales. (D. J.)

NEAPOLIS, *Géogr. anc.* , ville de Macédoine où saint Paul arriva en venant de l'isle de Samothrace , & alla de-là à Philippes : cette ville qui est toute voisine des frontières de la Thrace , se nomme aujourd'hui *Napoli*. Voyez NAPOLI.

NEAPOLITAIN, *onguent* , *Matière méd.* , c'est un des noms qu'on donne à l'onguent mercuriel. Voyez sous le mot MERCURE.

NEASTRON, mot barbare inventé par Paracelse , par lequel il veut exprimer le mouvement des quatre éléments dans les corps élémentés , c'est-à-dire dans les corps qui résultent de leur combinaison , d'où il arrive que les éléments s'étant répandus , divisés en rameaux & fixés dans certains endroits , il y a des parties qui sont exposées au *néastron* ou mouvement du feu ; d'autres au *néastron* de l'eau , de l'air , de la terre , &c. Paracelse a aussi employé ce mot pour signifier la maladie des éléments. Voyez

la table 9^e. de *generat. febr.* & *Castell. lexic.*

NÉATH, *Géogr.* , petite ville ou bourg d'Angleterre dans le Glamorgan-Schire , sur la rivière de même nom à la gauche , & près de Landaff : quelques savans croient que c'est l'ancienne *Nidam* , cité des Silures. Long. 14. 25. lat. 51. 22.

NEATH, *Géogr.* , rivière d'Angleterre ; elle a sa source dans le South-Walles , traverse le Glamorgan-Schire , mouille la ville de *Néath* , & va se jeter un peu au-dessous dans le canal de saint George.

NEBAHAS, *Hist. de l'Idolâtr.* , idole des Hévéens , dont il est parlé au liv. IV. des Rois xvij. 31. *Porro Hevaei fecerunt Nebahæ & Tathæ* ; les rabbins croient que cette idole étoit taillée comme l'Anubis des Egyptiens. (D. J.)

NEBEL, *f. m. Hist. anc.* , mesure hébraïque qui contenoit trois bathes , c'est-à-dire quatre-vingt-sept pintes , chopine , demi-septier , deux pouces cubes & $\frac{11}{16}$ de pouces , mesure de Paris ; suivant l'évaluation qu'en donne le pere Calmet , à la tête de son Dictionnaire de la Bible. (G)

NEBELLOCH, *Hist. nat.* , ce mot est allemand , il signifie *tron des brouillards*. On nomme ainsi une caverne fameuse située dans le duché de Wirtemberg , près de la ville de Pfulingen ; on y voit un grand nombre de stalactites & de concrétions pierreuses , à qui l'imagination fait attribuer des formes que la nature n'a fait qu'ébaucher grossièrement. Cette caverne a beaucoup d'étendue & ressemble beaucoup à celle de Baumann & aux autres grottes remplies de concrétions. Voyez GROTTES.

NEBO. voyez NABO.

NEBOUZAN, *le* , *Géogr.* , petit pays du gouvernement de Guienne dans la Gascogne , le long du pays de Cominges ; Saint-Gaudens en est la capitale , les états du pays s'y tiennent.

NEBRISSA ou NABRISSA, *Géogr. anc.* , ville d'Espagne dans la Bœtique , sur la branche orientale du Bœtis ; mais cette branche s'étant bouchée avec le temps , *Nébrissa* se trouve aujourd'hui à deux lieues du fleuve Guadalquivir ; on la nomme maintenant *Lebrisa*. Voyez ce mot. (D. J.)

NEBRITES, *f. f. Hist. nat.* , nom

que les anciens donnoient à une pierre dont on ne connoît point la nature, on nous apprend seulement qu'elle étoit rougeâtre ou d'un jaune brun comme la peau des faunes ou satyres, & qu'elle étoit consacrée à Bacchus: cependant Plin dit que cette pierre étoit noire.

NEBRODES, *Géogr. anc.*, montagne de la Sicile; Strabon écrit *Neurodes* Silvius Italicus fait mention de cette montagne en ces termes :

*Nebrodes gemini nutrit divorcia fontis,
Quo mons Sicaniæ non surgit ditior
umbra.* (D. J.)

NEBULE, *éc.*, adj. terme de blason, se dit de l'écu, rempli de parties rondes, faillantes & creuses alternativement, qui imitent les nues.

Nébulé, se dit aussi de quelques piéces honorables & autres piéces d'armoiries, figurées de pareilles sinuosités.

Girolami, à Florence, coupé, *nébulé* d'argent & de gueules

Rochechouart-Faudoas, d'Aureville, de Clermont; & de Rochechouart de Mortemart, de Tonnay-Charente, à Paris: *nébulé-fascé* d'argent & de guules.

Marin de la Malgue, en Provence: d'argent à trois bandes, *nébulées* de sable. (G. D. L. T.)

NEBULEUX, adj. il se dit du ciel lorsqu'il est obscurci par des nuages.

NEBULEUX, *s. m. Astron.*, terme qu'on applique dans l'Astronomie à quelques étoiles fixes, d'une lumière pâle & obscure; elles sont plus petites que celles de la sixième grandeur, & par conséquent difficiles à distinguer à la vue simple; tout-au-plus on les voit comme de petits nuages, ou de petites taches obscures.

Avec un médiocre télescope ces *nébuleuses* se voient facilement; elles paroissent d'une matière à-peu-près semblable à la voie lactée ou galaxie. Voyez ÉTOILE & GALAXIE.

Dans la *nébuleuse* appelée *prasepe*, qui est à la poitrine du cancer, on a compté jusqu'à trente-six petites étoiles, dont il y en a trois que M. Flamsteed a mis dans son catalogue. Voyez CANCER.

Dans la *nébuleuse* d'orion on en a compté vingt-une. Le pere le Comte ajoute, que dans la constellation des pleiades il y en a quarante; douze dans l'étoile du milieu de l'épée d'orion; cinq cents dans

l'étendue de deux degrés de la même constellation, & deux mille cinq cents dans la constellation entière. Chambers.

En se servant de lunettes plus fortes que les lunettes ordinaires, on a découvert que du moins plusieurs de ces apparences, non-seulement n'étoient point causées par ces amas d'étoiles qu'on avoit imaginé, mais même n'en renfermoient aucune, & ne paroissoient être que de grandes aires ovales, lumineuses, ou d'une lumière plus claire que celle du ciel. Hévelius a donné une table des *nébuleuses*, ou taches répandues dans le ciel. M. de Maupertius, dans son discours sur les différentes figures des astres, a proposé une nouvelle conjecture sur ce sujet. Selon lui, il peut y avoir dans les cieux des masses de matière, soit *lamineuses*, soit réfléchissant la lumière, dont les formes sont des sphéroïdes de toute espèce, les uns approchant de la sphéricité, les autres fort aplatis. De tels astres, dit-il, doivent causer des apparences semblables à celles dont il s'agit. Il ne décide point si la matière dont ces corps sont formés est aussi lumineuse que celle des étoiles, & si elle ne brille moins que parce qu'elle est plus éloignée. On ne peut pas non plus s'assurer si les astres, qui forment ces taches, sont plus ou moins éloignés que les étoiles fixes. L'immensité des cieux offre, & offrira encore dans la suite des siècles, matière à des observations perpétuelles, & à des conjectures sans fin. Mais il y aura toujours une infinité de choses qu'on ne pourra pousser au-delà de la conjecture. L'éloignement prodigieux de tout ce qui est au-delà des planètes, ne sera probablement jamais surmonté par aucun instrument, & toute l'industrie des hommes ne viendra pas à bout de rapprocher les étoiles fixes, & les objets qui sont à-peu-près dans la même région, au point de déterminer quelque chose de précis sur leur grandeur, leur figure, & leur éloignement. Au fond, à n'envisager les découvertes que du côté de l'utilité, le malheur n'est pas grand. Ce qui est le plus à notre portée en tout genre, est en même temps, par une sage disposition, ce qui est le plus intéressant, & nos lumières sont réglées sur nos besoins. On ne sauroit pourtant trop estimer ces hommes, qui s'élevant au-dessus de notre sphère, semblent

semblent vouloir embrasser tout l'univers. (*Art. de M. Formey.*)

NEBULGEN, mot arabe, ou de la composition de Paracelse, par lequel il désignoit un sel concret formé de l'humidité du brouillard qui tomboit & se ramassoit sur une pierre & qui étoit condensé ensuite par la chaleur du soleil. *Paracels. schol. in libr. de grad. & compos. Castell. lexic.* Cette espèce de sel, supposé que c'en fût réellement une, est aujourd'hui dans l'oubli; & l'on ne voit plus les pierres chargées de pareilles cristallisations: Paracelse nous en a laissé ignorer la nature, les qualités, & les usages.

NECANÉES, f. f. pl. *Commerce des Indes*, ce sont des toiles rayées de bleu & blanc, qui se fabriquent dans les Indes orientales; il y en a de larges & d'étroites. Les larges qu'on nomme *nécantes-brouard*, ont onze aunes de long sur trois quarts de large. Les étroites qu'on appelle *nécantes-naron*, ont dix aunes sur deux tiers. *Dict. du Comm. (D. J.)*

NECAUS, *Géogr.*, ancienne ville d'Afrique au royaume d'Alger, dans la province de Bugie sur les confins de la Numidie. *Ptolomée, liv. IV. ch. iij.* la nomme *Vaga*; elle est à 20 lieues de Tetzéza, 50 de Constantine. *Long. 21. 45. lat. 35. 20. (D. J.)*

NECESSAIRE, adj. *Métaphysique*, *nécessaire*, ce dont le contraire est impossible & implique contradiction. L'être en général & considéré par abstraction est *nécessaire*; car les essences ne sauroient cesser d'être possibles, & elles sont immuables. Tout ce que l'on démontre des nombres dans l'Arithmétique, & des figures dans la géométrie, convient nécessairement aux nombres & aux figures. La source de cette nécessité se trouve dans l'unique déterminabilité dont les choses *nécessaires* sont susceptibles. Voici ce qu'il faut entendre par cette expression: une chose *nécessaire*, qui est d'une certaine manière, ne peut jamais être d'une manière opposée; toute détermination contraire à sa détermination actuelle implique. Un triangle rectiligne a ses trois angles égaux à deux droits; cela est vrai aujourd'hui, cela le sera éternellement, & le contraire n'aura jamais lieu. Au lieu qu'une chose contingente est déterminée à présent d'une manière, un inf-

tant après d'une autre, & passe par de continuel changemens.

Il faut bien prendre garde à ne pas confondre la nécessité d'essence avec celle d'existence. Pour que la dernière ait lieu, il faut que l'être *nécessaire* ait en soi-même la raison suffisante de son existence. La possibilité *nécessaire* des essences n'influe en rien sur leur actualité. Un homme n'existe pas, parce qu'il répugneroit à l'homme de ne pas exister; mais l'être *nécessaire*, c'est-à-dire Dieu, existe parce qu'il est Dieu, & qu'il impliquerait qu'il n'existât pas.

NECESSITANT, adj. *Théologie*, terme dogmatique qui contraint & qui ôte la liberté. Ainsi, s'il y avoit une grace *nécessitante*, la créature n'auroit plus de mérite; si la grace pouvoit manquer son effet, elle ne seroit plus efficace; c'est par quelque tour de main particulier, que nous n'avons pas encore bien saisi que l'action de Dieu sur la créature a son effet assuré sans nuire à la liberté.

NECESSITÉ, f. f. *Métaphysique*. *Nécessité*, c'est en général ce qui rend le contraire d'une chose impossible, quelle que soit la cause de cette impossibilité. Or, comme l'impossibilité ne vient pas toujours de la même source, la *nécessité* n'est pas non plus par-tout la même. On peut considérer les choses, ou absolument en elles-mêmes, & en ne faisant attention qu'à leur essence; ou bien on peut les envisager sous quelque condition donnée qui, outre l'essence, suppose d'autres déterminations qui ne sont pas un résultat inséparable de l'essence, mais aussi qui ne lui répugnent point. De ce double point de vue résulte une double *nécessité*; l'une *absolue*, dont le contraire implique contradiction en vertu de l'essence même du sujet; l'autre *hypothétique*, qui ne fonde l'impossibilité que sur une certaine condition. Il est absolument nécessaire que le parallélogramme ait quatre côtés, & qu'il soit divisible par la diagonale en deux parties égales: le contraire implique en tout temps, aucune condition ne sauroit le rendre possible. Mais si ce parallélogramme est tracé sur du papier, il est hypothétiquement nécessaire qu'il soit tracé, la condition requise pour cet effet ayant eu lieu: cependant il n'impliquerait pas qu'il eût été tracé sur du parchemin, ou même qu'il ne

l'eût point été du tout. La certitude, l'infailibilité de l'événement suivent de la *nécessité* hypothétique, tout comme de la *nécessité* absolue.

On confond d'ordinaire la *nécessité* avec la *contrainte* : néanmoins la *nécessité* d'être homme n'est point en Dieu une contrainte, mais une perfection. En effet la *nécessité*, selon M. de la Rochefoucault, diffère de la contrainte, en ce que la première est accompagnée du plaisir & du penchant de la volonté, & que la contrainte leur est opposée. On distingue encore dans l'école, *nécessité* physique & *nécessité* morale, *nécessité* simple & *nécessité* relative.

La *nécessité* physique est le défaut de principes ou de moyens naturels nécessaires à un acte, on l'appelle autrement *impuissance* physique ou naturelle.

Nécessité morale signifie seulement une grande difficulté, comme celle de se défaire d'une longue habitude. Ainsi on nomme *moralement nécessaire* ce dont le contraire est *moralement impossible*, c'est-à-dire, sauf la rectitude de l'action ; au lieu que la *nécessité* physique est fondée sur les facultés & sur les forces du corps. Un enfant, par exemple, ne sauroit lever un poids de deux cents livres, cela est physiquement impossible ; au lieu que la *nécessité* morale n'empêche point qu'on ne puisse agir physiquement d'une manière contraire. Elle n'est déterminée que par les idées de la rectitude des actions. Un homme à son aise entend les gémissements d'un pauvre qui implore son assistance. Si le riche a l'idée de la bonne action qu'il fera, en lui donnant l'aumône, je dis qu'il est *moralement impossible* qu'il la lui refuse, ou *moralement nécessaire* qu'il la lui donne.

Nécessité simple est celle qui ne dépend point d'un certain état, d'une conjoncture, ou d'une situation particulière des choses, mais qui a lieu par-tout & dans toutes les circonstances dans lesquelles un agent peut se trouver. Ainsi c'est une *nécessité* pour un aveugle de ne pouvoir distinguer les couleurs.

Nécessité relative est celle qui met un homme dans l'incapacité d'agir ou de ne pas agir en certaines circonstances ou situations dans lesquelles il se trouve, quoiqu'il fût capable d'agir ou de ne pas agir dans une situation différente.

Telle est, dans le système des Jansénistes, la *nécessité* où se trouve un homme de faire le mal lorsqu'il n'a qu'une faible grace pour y résister, ou la *nécessité* de faire le bien dans un homme qui ayant sept ou huit degrés de grace, n'en a que deux ou trois de concupiscence.

NÉCESSITÉ, *Mythol.*, divinité allégorique qui tenoit tout l'univers, les dieux & Jupiter même asservis sous son empire. De-là vient qu'elle est souvent prise chez les poètes pour le destin à qui tout obéit ; c'est en ce sens qu'ils ont dit que les Parques étoient les filles de la fatale *nécessité*. Pausanias rapporte qu'il y avoit dans la citadelle de Corinthe un petit temple dédié à la *nécessité* & à la Violence, dans lequel il n'étoit permis à personne d'entrer qu'aux prêtres de ces déesses. On représentoit la *nécessité* accompagnée de la fortune ayant des mains de bronze dans lesquelles elle tenoit des chevilles & des coins. (D. J.)

NECHIASSEN, *Médecine*. C'est un terme *paracelsique*, dont la signification n'est pas bien déterminée : le sentiment le plus reçu est que Paracelse donne ce nom à des particules salines, corrosives, & qui s'étendoient en rongant. Il paroît qu'il l'emploie dans ce sens : de *ulcer. apostem. sironib. & nod. lib. I. cap. v.* On trouve assez souvent dans cet auteur de ces termes ou nouveaux, ou étrangers dans sa langue, par le moyen desquels il se rend inintelligible. C'est un reste du langage mystérieux familier aux Alchimistes ; les commentateurs sont fort embarrassés à deviner le sens de la plupart de ces mots bizarres, tels que *nesder*, *necro-astral*, *nedeon*, &c. &c. Dornæus, un des plus célèbres, avoue ingénument là-dessus son insuffisance. Voyez ses notes sur le Dictionnaire de Roland. Castellus croit que le mot *nedeon* signifie dans Paracelse la propriété essentielle, spécifique de chaque être naturel.

NECHILOTH, *Critiq. sacrée*, ce terme hébreu signifie *danse*. Il se trouve à la tête du cinquième psaume. Il est adressé au maître qui présidoit ou sur les danses qu'on faisoit chez les Juifs dans certaines cérémonies religieuses, ou à la bande des musiciens qui jouoient de la flûte. (D. J.)

NECIUM, *Géogr. anc.*, c'est un des

noms latins que l'on donne à la ville d'An-neci dans les états du roi de Sardaigne.

NECKER ou NECKAR, *Géogr.*, les François disent *Necre*; grande rivière d'Allemagne qui en reçoit plusieurs autres dans son cours: elle a sa source dans la Forêt-noire, & se jette dans le Rhin au-dessous de Mannheim.

NECKERS-GÉMUND, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne dans le Palatinat du Rhin, sur le Necker. *Long.* 27. 30. *lat.* 49. 26.

NECKERS - ULM, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne en Franconie sur le Necker; entre Hailbron & Wimpfen. Elle appartient au grand-maître de l'ordre teutonique. *Long.* 26. 40. *latit.* 49. 26. (*D. J.*)

NECROLOGE, *f. m. Hist. mod.*, livre mortuaire dans lequel on écrit les noms des morts. Ce mot est formé du grec *νεκρός*, mort, & de *λογος*, discours. Les premiers chrétiens avoient dans chaque église leur *nécrologe*, où ils marquoient soigneusement le jour de la mort de leurs évêques. Les moines en ont eu & en ont encore dans leur monastère. On a donné aussi le nom de *nécrologe* aux catalogues des saints, où le jour de leur mort & de leur mémoire est marqué; &, à parler exactement, ce nom leur convient mieux que celui de *martyrologe* qu'on donne communément à ces sortes de recueils, puisque tous ceux dont il y est fait mention ne sont pas morts martyrs. Il faut cependant croire que la dénomination de *martyrologe* a prévalu, parce que dans les premiers temps les chrétiens n'inscrivoient sur ces registres que les noms de ceux qui étoient morts pour la foi; & que dans la collection qui en a été faite depuis, on y a ajouté ceux des autres personnages qui s'étoient distingués par la sainteté de leur vie. (*G*)

NECROMANCIE, *f. f. sorte de divination*, par laquelle on prétendoit évoquer les morts pour les consulter sur l'avenir, par le ministère des démons qui faisoient rentrer les âmes des morts dans leurs cadavres, on faisoient apparaître à ceux qui les consultoient leur ombre ou simulacre. L'histoire de Saul si connue prouve l'existence & la réalité de la *nécromancie*. Elle étoit fort en usage chez les Grecs & sur-tout chez les Thessaliens. Ils arrosoient de sang chaud le cadavre

d'un mort, & prétendoient qu'ensuite il leur donnoit des réponses certaines sur l'avenir. Ceux qui les consultoient devoient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le magicien qui présidoit à cette cérémonie, & sur-tout avoir apaisé par quelque sacrifice les mânes du défunt qui, sans ces préparatifs, demeurait constamment sourd à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. On sent assez par tous ces préliminaires combien de ressources & de subterfuges se préparoient les imposteurs qui abusoient de la crédulité du peuple.

Delrio qui a traité fort au long de cette matière, distingue deux sortes de *nécromancie*. L'une qui étoit en usage chez les Thébains, & qui consistoit simplement dans un sacrifice & un charme, ou enchantement, *incantatio*. On en attribue l'origine à Tirésias. L'autre étoit pratiquée par les Thessaliens avec des ossements, des cadavres, & un appareil tout-à-fait formidable. Lucain, *liv. VI.* en a donné une description fort étendue, dans laquelle on compte trente-deux cérémonies requises pour l'évocation d'un mort. Les anciens ne condamnoient d'abord qu'à l'exil ceux qui exerçoient cette partie de la magie; mais Constantin déclara contre eux peine de mort. Tertulien dans son *livre de l'âme*, dit qu'il ne faut pas s'imaginer que les magiciens évoquassent réellement les âmes des morts, mais qu'ils faisoient voir à ceux qui les consultoient des spectres ou des prestiges, ce qui se faisoit par la seule invocation; ou que les démons paroissent sous la forme des personnes qu'on désiroit de voir, & cette sorte de *nécromancie* ne se faisoit point sans effusion de sang. D'autres ajoutent que ce que les magiciens & les prêtres des temples des mânes évoquoient n'étoit proprement ni le corps ni l'âme des défunts, mais quelque chose qui tenoit le milieu entre le corps & l'âme, que les Grecs appelloient *εἰδωλον*, les Latins *simulacrum*, *imago*, *umbra tenuis*. Ainsi quand Patrocle prie Achille de le faire enterrer, c'est afin que les images légères des morts, *εἰδωλα καμνόντων*, ne l'empêchent pas de passer le fleuve fatal. Ce n'étoient ni l'âme ni le corps qui descendoient dans les champs Elysées, mais ces idoles. Ulysse voit l'ombre d'Hercule dans les champs Ely-

sées, pendant que ce héros est lui-même dans l'olympé avec les dieux immortels. Delrio, *lib. IV. pag. 540 & 542. Mémoires de l'académ. des Belles-Lettres, tom. VII. pag. 30.*

Delrio remarque encore qu'on entend de la *nécromancie* ce passage du Psalmiste, *psaume cv. v. 28. comederunt sacrificia mortuorum.* Un auteur moderne en tire l'origine de cette espèce de divination. Nous transcrivons ce qu'il en dit de principal, en renvoyant pour le reste le lecteur à l'*histoire du ciel, tome premier, pag. 492. 494, &c.*

„ Dans les anciennes cérémonies des funérailles, dit M. Pluche, on s'assembloit sur un lieu élevé & remarquable. On y faisoit une petite fosse pour consumer par le feu les entrailles des victimes. On faisoit couler le sang dans la même fosse. Une partie des chairs étoit présentée aux ministres des sacrifices. On faisoit cuire & on mangeoit le reste des chairs immolées en s'asseyant autour du foyer. Dans le paganisme, tout ce cérémonial s'augmenta, & fut surchargé d'une infinité de cérémonies dans toutes les fêtes de religion; mais pour les assemblées mortuaires rien n'y changea. Les familles en enterrant leurs morts, étoient accoutumées à une rubrique commune qui se perpétua. On continua dans le sacrifice des funérailles à faire une fosse, à y verser du vin, de l'huile, ou du miel, ou du lait, ou d'autres liqueurs d'usage, à y faire couler ensuite le sang des victimes, & à les manger ensemble en s'asseyant autour de la fosse, & en s'entretenant des vertus de celui qu'on regrettoit.

„ La facilité étrange avec laquelle on divinisoit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adresser des prières, des vœux, & un culte religieux à des morts qu'on avoit aimés, dont on célébroit les louanges, & qu'on croyoit jouir des lumières les plus pures après s'être dépouillés avec le corps des faiblesses de l'humanité. Tous les peuples, en sacrifiant soit aux Dieux qu'ils s'étoient faits, soit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit sur-tout dans les assemblées

mortuaires, où ils étoient encore pleins du souvenir des personnes qu'ils avoient tendrement aimées, & qu'ils croyoient toujours sensibles aux intérêts de leur famille & de leur patrie.

„ La persuasion où l'on étoit que par les sacrifices on consultoit les dieux, on les interrogeoit sur l'avenir, entraîna celle que dans les sacrifices des funérailles on consultoit aussi les morts. Les cérémonies de ces sacrifices mortuaires, quoiqu'elles ne fussent que la simple pratique des assemblées des premiers temps, se trouvant en tout point différentes de celles qu'on observoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières de converser avec les morts & d'obtenir d'eux les connoissances qu'on desiroit. Qui pouvoit douter, par exemple, que ce ne fût pour converser familièrement avec ses anciens amis, qu'on s'asseyoit autour de la fosse, où l'on avoit jetté l'huile, la farine, & le sang de la victime immolée en leur honneur? Pouvoit-on douter que cette fosse, si différente des autels élevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable & particulièrement affectée aux morts? Après le repas pris en commun & auquel on supposoit que les âmes participoient, venoit l'interrogation ou l'évocation particulière de l'âme pour qui étoit le sacrifice, & qui devoit s'expliquer; mais comment s'expliquoit-elle?

„ Les prêtres, continue le même auteur, parvinrent aisément à entendre les morts & à être leurs interprètes. Ils en firent un art dont l'article le plus nécessaire, comme le plus conforme à l'état des morts, étoient le silence & les ténèbres. Ils se retiroient dans des antres profonds, ils jeûnoient & se couchoient sur les peaux des bêtes immolées, de cette manière & de plusieurs autres, ils s'imaginoient apprendre de la bouche même des morts les choses cachées ou futures; & ces folles pratiques répandirent par-tout cette folle persuasion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converser avec les morts, & qu'ils viennent souvent nous donner des avis: & de-là la *nécromancie*, mot tiré du grec, & formé de *νεκρος*, un mort, & de *μαντεια*, divination.

„ C'est ainsi, conclut le même auteur que l'opinion des hommes sur les

morts & sur les réponses qu'on en peut recevoir, ne sont qu'une interprétation littérale & grossière qu'on a donnée à des signes très-simples, & à des cérémonies encore plus simples qui tendoient à s'acquitter des derniers devoirs envers les morts. " *Hist. du Ciel, tome premier, pag. 492, 494, 495, 496, 498, 500 & 502. (G)*

NECROPOLIS, *Géogr. anc.*, c'est-à-dire, la ville des cadavres. Ce nom, selon Strabon, *liv. XVII*. fut donné à une espèce de fauxbourg de la ville d'Alexandrie en Egypte. Il y avoit dans cet endroit quantité de tombeaux & de maisons, où l'on trouvoit les choses propres pour embaumer les corps morts.

NECROPYLA *sinus*, *Géogr. anc.*, golfe qui borde à l'occident la Chersonnese taurique, dans la côte septentrionale du Pont-Euxin; le Boristhène, le Bogu, & le Danastris s'y jettent.

NECROSE, *f. f. en Médecine*, mortification complète de quelque partie. C'est la même chose que *sûlération* & *sphacèle*. Voyez **GANGRENE** & **SPHACÈLE**.

Ce mot est tout grec, νεκρός, qui signifie *mortification*, parce que la partie sphacelée est corrompue & privée de vie. (T)

NECROTHALASSA, *Géogr. anc.*, golfe ou port que la mer fait sur la côte de l'isle de Corfou, du côté de l'ouest, dans la vallée des Saints. Ce port étoit autrefois fort profond, & capable de contenir 200 galères; mais à présent il est rempli de sable, & par conséquent inutile. Son nom grec *Nécrotalassa*, qui veut dire *mer-morte*, lui convient parfaitement, car il ne sert plus que d'étang où l'on tient quantité de poisson.

NECTAR, *f. m.*, *Mythol.*, c'est la boisson des dieux, quoiqu'en dise Sapho, qui la prend pour le manger de la cour céleste; mais Homère mieux instruit à ce sujet que la muse de Lesbos, fait toujours du *nectar* le breuvage des déités. Il donne d'ordinaire l'épithète de *rouge* à celui que Ganymède versoit au maître du tonnerre. Hébé en servoit aux autres divinités. Festus l'appelle *murrhina potio*; il falloit bien que ce fût un breuvage délicieux, car ce mot a été ensuite employé métaphoriquement

par les Poètes de toutes les nations, pour désigner les plus excellentes liqueurs. Quand on faisoit à Rome l'apothéose de quelqu'un, on disoit qu'il buvoit déjà le *nectar* dans la coupe des dieux. Enfin je ne sais pas ce que c'est que cette liqueur délicate, ce *vinum pigmentatum*, & pour mieux dire ce *nectar* que buvoient autrefois au réfectoire les moines de l'ordre des Chartreux; mais je trouve que les statuts de l'an 1368, *part. II. chap. 5. §. 30*, leur en défendent l'usage à l'avenir; & en effet ils ne le connoissent plus. (D. J.)

NECTARIUM, *Botan.*, ce terme désigne ordinairement une partie de la couronne de la fleur *corolle*, & très-rarement toute la couronne de la fleur. C'est la partie destinée à recevoir le suc mielleux de la plante; elle est quelquefois faite en fossète, en tube, en écaille ou en tubercule.

NECUNE, *f. f.*, *Comm.*, monnoie qui a cours sur les côtes des Indes orientales, entre l'isle à Vache & celle du Tigre. 30 *nécunes* valent 520 piastres d'Espagne.

NECUSIES, *f. f.*, *Antiq. grecq.*, νευσία ou ναυαρχία; fête solennelle qu'on célébroit à Athenes & dans plusieurs autres villes de la Grece, en l'honneur des morts, pendant le mois Antistérion. Les Romains emprunterent des Grecs le culte qu'ils rendirent aux morts, & ce culte a passé dans d'autres religions. (D. J.)

NECYOMANTIE, *f. f.*, *Magie*, divination par les évocations des âmes des morts. On ne peut douter que ces évocations n'eussent un rit & des cérémonies religieuses qui leur étoient propres. Les anciens ne les ont point décrites, mais il est probable qu'elles ressembloient à celles qu'Ulysse emploie dans la *nécymantie* de l'Odyssée. Horace, si attentif à se conformer aux usages anciens, n'aura pas violé le costume dans cette seule occasion.

On peut encore supposer que les cérémonies usitées dans ces évocations, ressembloient à celles qui s'observoient aux sacrifices funebres, & dans ceux qui étoient destinés à honorer les héros: car les uns & les autres étoient désignés par un même mot.

Il y avoit un oracle des morts, Νεκρο-

μολυβδαιον, établi dans la Thesprotie, sur les bords du fleuve Achéron : c'est cet oracle de la Thesprotie qui avoit donné à Homere l'idée de la *nécyclopaëdie* de l'Odyssée, & c'étoit de-là qu'il prit le nom des fleuves infernaux. Pindare nous a fourni quatre exemples d'évocations des âmes des morts, faites avec une certaine authenticité; mais il n'accompagne ce qu'il en dit d'aucune réflexion qui fasse présumer que l'usage subsistoit encore lorsqu'il écrivoit.

Il seroit très-possible que les premiers habitans de la Grece eussent imaginé l'espece de divination dans laquelle on évoquoit les âmes des morts; car on l'a trouvée établie chez diverses nations sauvages de l'Afrique; cependant il est vraisemblable qu'elle avoit été portée dans la Grece par les mêmes colonies orientales qui établirent dans ce pays le dogme du partage de l'administration de l'univers entre différentes divinités à qui l'on donnoit des attributs distingués, & qu'on invoquoit en particulier par un culte & par des cérémonies différentes. Hérodote nous apprend qu'avant l'arrivée des colonies orientales ce partage n'avoit point lieu dans la religion des anciens Pélasges; ils reconnoissoient à la vérité plusieurs divinités qu'ils nommoient *Θεοί*, ou auteurs de l'arrangement de l'univers; mais ils les adoroient & les invoquoient tout-à-la-fois, & sans les séparer. Voyez les observations de M. Freret sur cet article, dans les *Mém. de Littérat. tome XXIII. in-4^e*. (D. J.)

NEDA, *Géogr. anc.*, en grec Νῆδαι, fleuve qui, selon Pausanias *liv. IV. ch. xx.* prend sa source au mont Lycée, traverse l'Arcadie, & sépare les Messéniens des Eléens du côté de la mer. Cet historien ajoute que la jeunesse de Phigadée alloit dans certains jours se couper les cheveux sur les bords du *Néda*, pour les lui consacrer, car c'étoit un usage assez commun en Grece de vouer les cheveux à quelque fleuve. Une coutume bien plus singulière, étoit celle que les jeunes filles de Troie & des environs faisoient de leur virginité au fleuve Scamandre, en venant se baigner dans ses eaux la veille de leurs noces. Si vous en doutez, voy. l'article SCAMANDRE. (D. J.)

NEDROMA, *Géogr.*, ou *Ned-roma*; ancienne ville d'Afrique au royaume de

Trémécen, bâtie par les Romains dans une plaine, à deux grandes lieues du mont Atlas, & à quatre de la mer. Les interpretes de Ptolomée, *liv. IV. ch. ij.* disent que c'est l'ancienne *Célama*, & la mettent à 12^{d.} 10. de *longit.* sous les 33^{d.} 20'. de *lat.* (D. J.)

NEDIUM-SCHETTI, *f. m.*, *Hist. nat. Botan.*, nom d'un arbrisseau baccifère qui croit aux Indes orientales; on le fait bouillir dans de l'huile, & l'on en prépare ainsi un onguent qu'on dit être bienfaisant dans les maladies prurigineuses.

NÉEHETE, *Géogr.*, ou *Néthe*, rivière des Pays-Bas dans le Brabant. Elle se divise en grande & en petite, qui se joignent ensemble depuis Liège, & ne forment alors qu'une même rivière qui se perd dans la Dyle.

NÉERE, *Géogr.*, ou *Nerre*, petite rivière de France qui arrose la Sologne, & qui va se joindre à la grande Saude, un peu au-dessous du bourg de Clermont.

NEETO, ou NÉETHO, *Géogr. anc. & mod.*, en latin *Nethus*; rivière d'Italie dans le royaume de Naples. Elle coule sur les confins des deux Calabres, du couchant au levant, passe à San-Severina, & va se jeter dans la mer Ionienne entre le cap de Lisse & le cap delle Colonne.

Strabon, *l. VI.* remarque qu'une bande de grecs au retour de l'expédition de Troie, s'arrêta à l'embouchure du *Néetho*; & que pendant qu'ils couroient le pays pour le reconnoître, leurs captives ennuyées de la mer brûlerent leurs vaisseaux, & les obligèrent par-là de s'arrêter dans cette partie de l'Italie. *Néethos* signifie *embrasement de vaisseaux*.

Théocrite dans sa 4. *idylle*, a chanté les prérogatives de cette rivière; il décrit même trois sortes de plantes qui rendoient ses pâturages supérieurs à tout autre. La première de ces plantes est l'*αγριοπύρεος*, qui, selon un des scholastes, étoit bonne pour arrêter l'inflammation des plaies; la seconde plante, que Théocrite appelle *χρυσός*, avoit la propriété de conserver les femmes dans l'esprit de chasteté que la religion exigeoit d'elles pendant la célébration des mystères de Cérès. Elles faisoient des jonchées de cette herbe, sur lesquelles elles couchoient tant que duroit la fête. La troi-

sieme plante est la mélisse ; *μελίτεια*, qui nous est aussi connue que les deux autres le sont peu. (D. J.)

NEF, f. f., *Architect.*, c'est dans une église la première & la plus grande partie qui se présente en entrant par la principale porte, qui est destinée pour le peuple, & séparée du chœur par un jubé ou par une simple clôture. Ce mot vient du latin *navis* vaisseau. (D. J.)

NEFASTE, jour nefaste, *dies nefastus*, *Hist. anc.* Les Romains appelloient *dies nefasti* les jours où il n'étoit pas permis de rendre la justice ou de tenir des assemblées, & où le préteur ne pouvoit prononcer les trois mots ou formules de justice, *do, dico, addico*, je donne, j'appointe, j'adjuge. Voyez *FASTUS*.

Ces jours étoient marqués dans le calendrier par la lettre *N*, & quelquefois par les deux lettres *N. P.* *nefastus primo*, qui signifioient qu'un tel jour n'étoit nefaste que la matin. Voyez JOURS HEUREUX & MALHEUREUX. (O)

NEFLIER, *Bot. Jard.*, en latin *mespilus*; en anglois *the medlar*; en allemand *mispelbaum*.

Caractere générique.

Un calice permanent porte cinq pétales concaves & arrondis, qui sont insérés entre les échancrures. Le nombre des étamines varie, suivant les especes, de dix à vingt, & même plus. Elles sont aussi attachées à la paroi intérieure du calice. L'embryon est situé sous la fleur, & supporté de trois à cinq styles : il devient une baie arrondie ou ovale, couronnée par le calice. Cette baie contient quatre ou cinq semences, plus ou moins dures.

Especes.

1. *Nefflier* inarmé à feuilles lancéolées, dentées, pointues; velues par-dessous, à calices aigus.

Mespilus inermis, *foliis lanceolatis dentatis acuminatis*, *subtus tomentosis*, *calicibus acuminatis*. Mill.

Greater medlar with a bay tree leaf and smaller less substantial fruit.

2. *Nefflier* inarmé, à feuilles lancéolées entières, velues par-dessous, à calices aigus.

Mespilus inermis, *foliis lanceolatis integerrimis subtus tomentosis*, *calicibus acuminatis*. Hort. Cliff.

German medlar with a bay tree leaf which is not sawed.

3. *Nefflier* inarmé à feuilles découpées en cinq, légèrement velues par-dessous. Azerolier de Provence.

Mespilus inermis, *foliis quinquefidis*, *subtus leviter villosis acutis*. Mill.

Medlar with a cut smallage leaf.

4. *Nefflier* à feuilles obtuses, découpées en six & dentées, à rameaux épineux. Epine blanche.

Mespilus foliis obtusis bitrifidis serratis, *ramis aculeatis*. Mill.

Common haw thorn.

5. *Nefflier* inarmé à feuilles à trois lobes obtuses, dentées, portant trois fleurs sur un pédicule commun. Azerole blanche.

Mespilus inermis, *foliis trilobatis obtusis*, *gravis serratis*, *pedunculis trifloris*. Mill.

Medlar with a yellowish white smaller fruit.

6. *Nefflier* épineux, à feuilles lancéolées ovales, crénelées, dont les calices, portés sur le fruit, sont obtus. Buisson ardent.

Mespilus spinosus foliis lanceolato-ovatis, *crenatis calicibus fructu obtusis*. Hort. Cliff.

Medlar called pyracantha.

7. *Nefflier* épineux, à feuilles ovales, aiguës, à plusieurs ongles, dentées & veinées. Ergot de coq. Epine royale.

Mespilus spinosa, *foliis ovatis acutis*, *repando-angulatis serratis venosis*. Mill.

Cockspur haw thorn.

8. *Nefflier* inarmé à feuilles ovales, à plusieurs angles à feuilles dentées & non veinées, Azerolier de Canada.

Mespilus inermis foliis ovatis repando-angulatis, *serratis glabris*. Mill.

Cockspur haw without thorn.

9. *Nefflier* à feuilles lancéolées ovales, crénelées unies, à rameaux épineux. Azerolier de Virginie.

Mespilus foliis lanceolato-ovatis crenatis glabris, *ramis spinosis*. Mill.

Virginia azerole.

10. *Nefflier* à feuilles lancéolées, dentées, à épines robustes, à fleurs en corymbes.

Mespilus foliis lanceolatis serratis, *spinis robustioribus*, *floribus corymbosis*. Mill.

Medlar with spear shaped sawed leaves, &c.

11. *Nefflier* à feuilles cordiformes, ovales, pointues, à dents aiguës, à rameaux épineux.

Mespilus foliis cordato-ovatis acuminatis, acute serratis, ramis spinosis. Mill.

Medlar with heart shaped ovale acute pointed leaves, &c.

12. *Nefflier* à feuilles oblongues, ovales, pointues, anguleuses, dentées & unies, à rameaux épineux. Epine à feuilles d'érable.

Mespilus foliis oblongo-ovatis acuminatis, angulato-serratis glabris, ramis spinosis. Mill.

Maple leaved haw thorn.

13. *Nefflier* à feuilles ovales, anguleuses & dentées unies, à rameaux inarmés.

Mespilus foliis ovatis angulato-serratis glabris, ramis inermibus. Mill.

Medlar with oval smooth leaves which are angularly sawed, and smooth branches.

14. *Nefflier* inarmé, à feuilles ovales lancéolées, nerveuses, dentées, velues par-dessous.

Mespilus inermis foliis ovato-lanceolatis, nervosis, serratis subtus villosis. Mill.

Medlar without thorn and oval spear shaped, veined, sawed leaves, which are hairy on their under side.

15. *Nefflier* à feuilles ovale-obtuses, unies, dentées vers le haut, à fruit ovale. Epines à feuilles de poirier.

Mespilus foliis ovatis obtusis, superne serratis glabris, fructu ovato. Mill.

Pear shaped haw.

16. *Nefflier* inarmé, à feuilles ovale-renversées, légèrement dentées par le haut, & vertes des deux côtés.

Mespilus inermis foliis obverse ovatis, superne denticulatis, utrinque viridibus. Mill.

Medlar without spines, and obverse oval leaves which are slightly indented

towards their ends, and green on both sides.

17. *Nefflier* à feuilles ovale-lancéolées, dentées, velues par-dessous, à fleurs solitaires, à calices feuillés, à longue épine menue.

Mespilus foliis lanceolato-ovatis, serratis subtus villosis, floribus solitariis, calicibus falcatis, spinis longissimis tenuioribus. Mill.

Lord Islay's haw.

18. *Nefflier* inarmé, à feuilles ovales dentelées, à bourgeons velus. Amelanchier.

Mespilus inermis, foliis ovalibus serratis, cauliculis hirsutis. Ltn. Sp. pl.

Amelanchur.

19. *Nefflier* à feuilles ovale-oblongues, unies, dentées, à branches nues. Amelanchier de Canada.

Mespilus foliis ovato-oblongis, glabris serratis, caule inermi. Lin. Sp. pl.

20. *Nefflier* à feuilles ovales-entieres. Cotonaster.

Mespilus foliis ovatis integerrimis. Hort. Cliff.

Dwarf quince.

21. *Nefflier* inarmé, à feuilles ovales, dentées, unies, à fleurs en bouquets ronds, à stipules étroites qui tombent.

Mespilus inermis, foliis ovalibus serratis glabris, floribus capitatis, bracteis deciduis linearibus. Lin. Sp. pl.

Alpine Amelanchur.

22. *Nefflier* à feuilles ovales, épaisses, entieres, velues par-dessous, à fleurs en ombelles auxiliaires. Cerisier noir du mont Ida.

Mespilus foliis ovatis crassis integerrimis, subtus tomentosis, floribus umbellatis axillaribus.

Dwarf cherry of mount Ida.

23. *Nefflier* d'Orient, à feuilles de tanaïsie velues, à gros fruit pentagonal, à fruit d'un verd jaunâtre.

Mespilus orientalis tanacetii folio, villosa, magno fructu pentagono. E viridi flavescens. Cor. inf. (a)

Les *neffliers* forment la plus belle & la

(a) NEFFLIER, *mespilus*, f. m., *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le calice est formé par des feuilles, & devient dans la suite un fruit presque rond, terminé par une sorte de couronne, charnu & mou. Ce fruit n'a qu'une capsule, & il renferme de petits noyaux qui contiennent une amande oblongue. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

plus nombreuse famille d'arbres & d'arbrisseaux qui se trouve dans la nature : ses diverses alliances la rendent encore plus intéressante. Les *neffliers* se greffent & vraisemblablement se marient avec les poiriers, les coignassiers, les aliziers, le sorbier des oiseleurs, &c. Les *neffliers* proprement dits, portent de gros fruits qui se mangent mous. On connoît plusieurs variétés de l'espece, n^o. 2. Le *nefflier* des bois, le *nefflier* à gros fruit, le

nefflier d'Hollande, a fruit oblong, dont la chair est très-délicate, & le *nefflier* à fruit sans pépin, qui est petit, mais fort agréable. L'azerole de Provence est grosse : on en fait de bonnes confitures ; les azeroles de Canada sont très-parantes par leur fruit écarlate, qui n'est pas mauvais.

Les aube-épinés font le charme du printemps, par leur verdure fraîche & gracieuse, & par leurs jolies fleurs qui

NEFFLIER, *mespilus* ; petit arbre qui se trouve dans la partie méridionale de l'Europe, & que l'on cultive à cause de son fruit. Cet arbre est tortu, noueux, mal fait ; sa tête se garnit de beaucoup de rameaux, qui s'écartent, s'inclinent & ne s'élèvent que par contrainte : en sorte qu'on ne voit guère de *neffliers* qui aient plus de dix à douze piés de hauteur. Il jette de longues racines fort tenaces & difficiles à arracher. Sa feuille est longue, étroite, pointue, veloutée, d'un verd tendre, & en tout assez ressemblante à la feuille du laurier. L'arbre donne ses fleurs au mois de mai ; elles sont blanches & assez grandes. La nefle, qui est le fruit de cet arbre, est ronde, charnue, & aplatie par le bout ; elle contient cinq semences osseuses. Cet arbre est très-robuste ; il se multiplie aisément, & il n'exige aucune culture : il se contente de la plus mauvaise exposition ; il réussit facilement à la transplantation, & il vient dans presque tous les terrains. Cependant son fruit sera plus gros dans une terre forte plus humide que sèche ; mais il sera de meilleur goût dans un terrain médiocre. Cet arbre aime l'humidité, & il se plaît à l'ombre : d'ailleurs il ne faut pas l'exposer au grand soleil, dont l'impression trop vive altère son écorce, qui est mince & sèche.

On peut multiplier le *nefflier* de semence ou par la greffe. On ne fait guère usage de la première méthode, parce qu'elle est trop longue : la graine est souvent un an sans lever, & on ne peut par ce moyen avoir du fruit qu'au bout de six ans ; il n'en faut que deux ou trois au contraire pour en avoir par la greffe, qui est d'autant plus expéditive, qu'on la peut faire sur plusieurs sujets, tels que le *poirier*, qui lui fait prendre plus de hauteur ; le *pommier*, qui retarde le fruit ; le *coignassier*, qui abaisse l'arbre, & l'*aubépin*, qui donne des nefles en plus grande quantité & de meilleur goût. La greffe en fente réussit mieux au *nefflier*, & accélère davantage le fruit que celle en écusson. On peut faire venir cet arbre ou à plein vent ou en espalier ; en lui donnant cette dernière forme il produira de plus grosses nefles ; mais il faut avoir soin en le taillant de ne pas accourcir les branches à fruit, parce qu'il vient à leur extrémité. Les cendres sont le meilleur amendement qu'on puisse donner au *nefflier*. Les greffes de trois ans sont les plus convenables pour la transplantation. Il arrive rarement que cet arbre manque à rapporter du fruit.

La nefle est un fruit d'une qualité très-médiocre ; elle n'est bonne à manger que quand la fermentation en a dégradé l'âcreté par un commencement de pourriture. Ce fruit ne craint point la gelée, & il ne tombe de l'arbre que quand on l'abat. Le mois d'octobre est le temps propre à cueillir les nefles, lorsque la seve est passée & que les feuilles commencent à tomber. On les dépose à la cave pour les laisser mollir : on peut les avancer en les mettant sur la paille ; on ne les sert sur les bonnes tables qu'après qu'elles ont été glacées au sucre. Ce fruit est aussi astringent & a les mêmes propriétés que la corme.

Le bois du *nefflier* est dur, ferme, compacte & massif ; il est propre aux ouvrages de fatigue & de durée, sur-tout pour les menus bois qui entrent dans la construction des moulins. Les Menuisiers s'en servent pour la monture de leurs outils.

exhalent une odeur si douce ; celle à fleur double est très-agréable. On en a trouvé en Angleterre une variété dont le fruit , d'un beau jaune , peut servir à la décoration des bosquets d'été , & qu'on appelle *épine de Glastenbury*.

L'épine ergot de coq a de très-belles fleurs , qui succèdent à celles de l'aubé-épine. Celui de Canada, fleurit ensuite. Les fleurs des azeroliers de Virginie & de l'épine à feuilles de poirier lui succèdent. L'épine de pinchant fleurit à la fin de mai. L'épine à feuilles d'arbusiers donne ses fleurs en juin : elle doit servir à parer les bosquets de ce mois. L'épine à feuilles d'érable produit ses bouquets en juillet , il leur succede de petites baies du rouge le plus vif.

Les amelanchiers & les cotonasters sont de petits arbres qui fleurissent au printemps , & sont très-propres à border les massifs. Le n°. 21. porte des fleurs rougeâtres. Le buisson ardent est d'un aspect charmant en hiver , par les corymbes de ses fruits , que leur feuillage obscur fait si bien ressortir : parmi les azeroliers & les épines , il s'en trouve qui s'élèvent sur un tronc droit à plus de vingt piés , & dont on peut faire des allées charmantes. L'épine ergot de coq formeroit des haies d'une excellente défense , à cause de ses robustes épines.

On multiplie toutes les especes de ce genre par les semences , & c'est le moyen de les avoir dans toute leur force & leur beauté. Il faut semer les baies dès qu'elles sont mûres , dans une bonne terre légère , mêlée de terreau. Les azeroliers & les épines ne levent que la seconde année. Les amelanchiers , qui n'ont que des pepins , & le pyracante , dont les noyaux sont tendres , leveront le printemps suivant. On greffe ordinairement toutes ces especes sur l'épine blanche , cette voie est plus prompte : il faut la préférer lorsqu'on veut jouir vite de la floraison de ces arbrisseaux , & lorsqu'on ne les destine qu'à garnir les massifs. Il est bon de greffer les grandes especes sur l'azerolier de Canada , & mieux encore sur celui de Virginie. Les *neffliers* sur poiriers poussent de plus gros fruits. Les petites especes doivent se greffer sur l'amelanchier & le cotonaster. Le buisson ardent reprend très-bien de boutures ; il craint les terres humides , où ses feuilles

se chargent ainsi que les fruits , d'une rouille noire qui en ôte tout l'agrément. Tous les autres *neffliers* sont peu délicats sur le choix du terrain.

On s'apperçoit , par l'embarras qui se trouve dans notre description générique , de l'imperfection de ce genre , dont on auroit dû sans doute faire plusieurs. (*M. le baron de Tschoudi.*)

NEFFLIER, *Diète & Mat. méd.* Les fruits du *nefflier* ou les *neffles* lorsqu'elles ne sont point encore mûres , sont d'un goût très-acerbe ou plutôt austere , qui les fait compter avec raison parmi les styptiques les plus forts que fournisse le regne végétal : c'est à ce titre qu'elles entrent dans le sirop de myrte composé , qui est très-astringent. Ces fruits perdent leur austérité en mûrissant , & prennent un goût aigrelet & légèrement âpre ; ils sont encore regardés dans cet état comme foiblement astringens , & de plus , comme rafraîchissans , ils sont recommandés dans les cours de ventre bilieux ou accompagnés d'ardeur d'entrailles , & dans la dysenterie. L'observation prouve qu'ils sont en effet souvent utiles dans le premier cas , sur-tout après les évacuations convenables ; mais elle ne leur est pas aussi favorable dans le dernier.

On a aussi recommandé dans le même cas la décoction des branches tendres de *nefflier* : celles des *neffles* non-mûres ou des feuilles de l'arbre employées en gargarisme contre les inflammations de la gorge & les fluxions de la bouche ; la semence infusée dans du vin contre la gravelle , &c. tous ces remèdes sont peu usités : la vertu du dernier paroît absolument imaginaire. On retire une eau distillée des *neffles* , qui est une préparation inutile & ridicule. (*A*)

NEFTA, *Géogr.*, ville d'Afrique au royaume de Tunis , dans la province de Zeb , entre la Barbarie & le pays des Nègres. *Long.* 26. *lat.* 33.

NEGAPATAN, *Géogr.*, ville des Indes , avec un fort sur la côte de Coromandel , au royaume de Tanjaour , bâtie par les Portugais , qui en ont joui jusqu'en 1558. Elle est à 23 lieues S. de Pondichéri. *Long.* 97. 45. *lat.* 11.

NEGATIF, *adj.*, *Algeb.*, quantités *negatives*, en *Algebre*, sont celles qui sont affectées du signe — , & qui sont regardées par plusieurs mathématiciens ,

comme plus petites que zéro. Cette dernière idée n'est cependant pas juste, comme on le verra dans un moment. *V.* QUANTITÉ.

Les quantités *negatives* sont le contraire des positives : où le positif finit, le négatif commence. *Voyez POSITIF.*

Il faut avouer qu'il n'est pas facile de fixer l'idée des quantités négatives, & que quelques habiles gens ont même contribué à l'embrouiller par les notions peu exactes qu'ils en ont données. Dire que la quantité *negative* est au-dessous du rien, c'est avancer une chose qui ne se peut pas concevoir. Ceux qui prétendent que 1 n'est pas comparable à -1, & que le rapport entre 1 & -1 est différent du rapport entre -1 & 1, sont dans une double erreur : 1°. parce qu'on divise tous les jours dans les opérations algébriques, 1 par -1 : 2°. l'égalité du produit de -1 par -1, & de +1 par +1, fait voir que 1 est à -1 comme -1 à 1.

Quand on considère l'exactitude & la simplicité des opérations algébriques sur les quantités *negatives*, on est bien tenté de croire que l'idée précise que l'on doit attacher aux quantités *negatives* doit être une idée simple, & n'être point déduite d'une métaphysique alambiquée. Pour tâcher d'en découvrir la vraie notion, on doit d'abord remarquer que les quantités qu'on appelle *negatives*, & qu'on regarde faussement comme au-dessous du zéro, sont très-souvent représentées par des quantités réelles, comme dans la géométrie, où les lignes *negatives* ne diffèrent des positives que par leur situation à l'égard de quelque ligne au point commun. *Voyez COURBE.* De-là il est assez naturel de conclure que les quantités *negatives* que l'on rencontre dans le calcul, sont en effet des quantités réelles ; mais des quantités réelles auxquelles il faut attacher une idée autre que celle qu'on avoit supposée. Imaginons, par exemple, qu'on cherche la valeur d'un nombre x , qui ajouté à 100 fasse 50, on aura par les règles de l'algèbre, $x + 100 = 50$, & $x = -50$; ce qui fait voir que la quantité x est égale à 50, & qu'au lieu d'être ajoutée à 100, elle doit en être retranchée ; de sorte qu'on auroit dû énoncer le problème ainsi : trouver une quantité x qui étant retranchée de 100, il reste 50 ; en énon-

çant le problème ainsi, on auroit 100 — $x = 50$, & $x = 50$; & la forme *negative* de x ne subsisteroit plus. Ainsi les quantités *negatives* indiquent réellement dans le calcul des quantités positives, mais qu'on a supposées dans une fausse position. Le signe — que l'on trouve avant une quantité, sert à redresser & à corriger une erreur que l'on a faite dans l'hypothèse, comme l'exemple ci-dessus le fait voir très-clairement. *V.* EQUATION.

Remarquez que nous ne parlons ici que des quantités *negatives* isolées, comme — a , ou des quantités $a - b$, dans lesquelles b est plus grand que a ; car pour celles où $a - b$ est positif, c'est-à-dire, où b est plus petit que a , le signe ne fait aucune difficulté.

Il n'y a donc point réellement & absolument de quantité *negative* isolée : — 3 pris abstraitement ne présente à l'esprit aucune idée ; mais si je dis qu'un homme a donné à un autre — 3 écus, cela veut dire en langage intelligible, qu'il lui a ôté 3 écus.

Voilà pourquoi le produit de — a par — b , donne + ab : car a & b étant précédés du signe — par la supposition, c'est une marque que ces quantités a , b , se trouvent mêlées & combinées avec d'autres à qui on les compare, puisque si elles étoient considérées comme seules & isolées, les signes — dont elles sont précédées, ne présenteroient rien de net à l'esprit. Donc ces quantités — a & — b ne se trouvent précédées du signe —, que parce qu'il y a quelque erreur tacite dans l'hypothèse du problème ou de l'opération : si le problème étoit bien énoncé, ces qualités — a , — b , devroient se trouver chacune avec le signe +, & alors leur produit seroit + ab ; car que signifie la multiplication de — a par — b , c'est qu'on retranche b de fois la quantité *negative* — a : or par l'idée que nous avons donnée ci-dessus des quantités *negatives*, ajouter ou poser une quantité *negative*, c'est en retrancher une positive ; donc par la même raison en retrancher une *negative*, c'est en ajouter une positive ; & l'énonciation simple & naturelle du problème doit être, non de multiplier — a par — b , mais + a par + b ; ce qui donne le produit + ab . Il n'est pas possible dans un ouvrage de la nature

de celui-ci, de développer davantage cette idée, mais elle est si simple, que je doute qu'on puisse lui en substituer une plus nette & plus exacte; & je crois pouvoir assurer que si on l'applique à tous les problèmes que l'on peut résoudre, & qui renferment des quantités *négatives*, on ne la trouvera jamais en défaut. Quoi qu'il en soit, les règles des opérations algébriques sur les quantités *négatives*, sont admises par tout le monde, & reçues généralement comme exactes, quelque idée qu'on attache d'ailleurs à ces quantités sur les ordonnées *négatives* d'une courbe, & leur situation par rapport aux ordonnées positives. V. COURBE.

Nous ajouterons seulement à ce que nous avons dit dans cet article, que dans la solution d'un problème géométrique, les quantités *négatives* ne sont pas toujours d'un côté opposé aux positives; mais d'un côté opposé à celui où on les a supposées dans le calcul. Je suppose par exemple, que l'on ait l'équation d'une courbe entre les rayons partant d'un centre ou pôle, que j'appelle y , & les angles correspondans que je nomme z ; en

sorte que y par exemple, $= \frac{aa}{a + b \cos. z}$,

il est évident que lorsque $\cos. z$ sera $= -1$, alors si a est $> b$, y sera dans une position directement contraire à celle qu'elle avoit lorsque $\cos. z = 1$, cependant l'une & l'autre valeur de y seront sous une forme positive dans l'équation. Mais si a est $< b$, alors la valeur algébrique de y sera *négative*, & y devra être prise du même côté que quand $\cos. z = 1$, c'est-à-dire, du côté contraire à celui vers lequel on a supposé qu'elle devoit être prise. Il se présente encore d'autres cas en géométrie, où les quantités *négatives* paroissent se trouver du côté où elles ne devroient pas être; mais les principes que nous venons d'établir, & ceux que nous avons posés ou indiqués à l'article EQUATION, suffiront pour résoudre ces sortes de difficultés. Nous avons expliqué dans cet article en quoi les racines *négatives* des équations différoient des racines imaginaires; c'est que les premières donnent une solution au problème envisagé sous un aspect un peu différent, & qui ne diffère point même dans le fond de la question proposée;

mais les imaginaires ne donnent aucune solution possible au problème de quelque manière qu'on l'envisage. C'est que les racines *négatives*, avec de légers changemens à la question, peuvent devenir positives, au lieu que les imaginaires ne le peuvent jamais. Je suppose, que j'ai $bb y = x^3 - a^3$, ou en faisant $b = 1$, $y = x^3 - a^3$; lorsque x est $< a$, y devient *négative*, & doit être prise de l'autre côté (voyez COURBE); pourquoi cela? c'est que si on avoit reculé l'axe d'une quantité c , ce qui est absolument arbitraire, en sorte qu'au lieu des co-ordonnées x, y , on eût eu les co-ordonnées $x \& z$, telles que z fût $= y + c$, alors on auroit eu $z = c + x^3 - a^3$, & en faisant $x < a$, z n'auroit plus été *négative*, ou plutôt auroit continué à être encore positive pendant un certain temps; d'où l'on voit que la valeur *négative* de $y + x^3 - a^3$, appartient aussi-bien à la courbe que les valeurs positives; ce qui a été développé plus au long au mot COURBE. Au contraire, si on avoit $y = \sqrt{xx - aa}$, & que x fût $< a$, alors on auroit beau transporter l'axe, la valeur de y resteroit imaginaire; ainsi les racines *négatives* indiquent des solutions réelles, parce que ces racines deviennent positives par de légers changemens dans la solution; mais les racines imaginaires indiquent des solutions impossibles, parce que ces racines ne deviennent jamais ni positives ni réelles par ces mêmes changemens. V. EQUATION & RACINE.

Quand on a dit plus haut que le *négatif* commence où le positif finit, cela doit s'entendre avec cette restriction, que le positif ne devienne pas imaginaire. Par exemple, soit $y = xx - aa$, il est visible que si x est $> a$, y sera positif, que si $x = a$, y sera $= 0$, & que si $x < a$, y sera *négatif*. Ainsi dans ce cas, le positif finit où $y = 0$, & le *négatif* commence alors; mais si on avoit $y = \sqrt{xx - aa}$, alors $x > a$ donne y positif, & $x = a$ donne $y = 0$; mais $x < a$ donne y imaginaire.

Le passage du positif au *négatif*, se fait toujours par zéro ou par l'infini. Soit, par exemple, $y = x - a$ on aura y positif tant que $x > a$, y *négatif* lorsque $x < a$, & $y = 0$ lorsque $x = a$; dans ce cas le passage se fait par zéro. Mais si $y =$

$\frac{1}{x-a}$, on aura y positif tant que x est $> a$, y négatif lorsque x est $< a$ & $y = \infty$ lorsque $x = a$; le passage se fait alors par l'infini.

Ce n'est pourtant pas à dire qu'une quantité qui passe par l'infini ou par le zéro, devienne nécessairement de positive, *négative*; car elle peut rester positive. Par exemple, soit $y = \frac{1}{a-x}$ ou $y = \frac{1}{a-x} + 2$; lorsque $a = x$, y est $= 0$ dans le premier cas, & $= \infty$ dans le second; mais soit que a soit $> x$, ou que a soit $< x$, y demeure toujours positive. V. MAXIMUM. (O)

NÉGATION, f. f., *Logique*, *Grammaire*, les métaphysiciens distinguent entre *négation* & *privation*. Ils appellent *négation* l'absence d'un attribut qui ne sauroit se trouver dans le sujet, parce qu'il est incompatible avec la nature du sujet: c'est ainsi que l'on *nie* que le monde soit l'ouvrage du hasard. Ils appellent *privation*, l'absence d'un attribut qui non-seulement peut se trouver, mais se trouve même ordinairement dans le sujet, parce qu'il est compatible avec la nature du sujet, & qu'il en est un accompagnement ordinaire: c'est ainsi qu'un aveugle est *privé* de la vue.

Les grammairiens sont moins circonspects, parce que cette distinction est inutile aux vues de la parole: l'absence de tout attribut est pour eux *négation*. Mais ils donnent particulièrement ce nom à la particule destinée à désigner cette absence, comme *non*, *ne*, en françois; *no*, en italien, en espagnol & en anglois; *nein*, *nicht*, en allemand; *ού*, *οὐκ*, en grec, &c. sur quoi il est important d'observer que la *négation* désigne l'absence d'un attribut, non comme conçue par celui qui parle, mais comme un mode propre à sa pensée actuelle; en un mot la *négation* ne présente point à l'esprit l'idée de cette absence comme pouvant être sujet de quelques attributs, c'est l'absence elle-même qu'elle indique immédiatement comme l'un des caractères propres au jugement actuellement énoncé. Si je dis, par exemple la *négation* est *contra-dictoire* à l'affirmation; le nom *négation* en désigne l'idée comme sujet de l'attribut *contra-dictoire*, mais ce nom n'est

point la *négation* elle-même: la voici dans cette phrase, *Dieu NE peut être injuste*, parce que *ne* désigne l'absence du pouvoir d'être injuste, qui ne sauroit se trouver dans le sujet qui est *Dieu*.

La distinction philosophique entre *négation* & *privation* n'est pourtant pas tout-à-fait perdue pour la grammaire; & l'on y distingue des mots *négatifs* & des mots *privatifs*.

Les mots *négatifs* sont ceux qui ajoutent à l'idée caractéristique de leur espèce, & à l'idée propre qui les individualise, l'idée particulière de la *négation* grammaticale. Les noms généraux *nemo*, *nihil*; les adjectifs *neuter*, *nullus*; les verbes *nolo*, *nescis*; les adverbes *nunquam*, *nusquam*, *nullibi*; les conjonctions *nec*, *neque*, *nisi*, *quin*, sont des mots *négatifs*. Les mots *privatifs* sont ceux qui expriment directement l'absence de l'idée individuelle qui en constitue la signification propre; ce qui est communément indiqué par une particule composante, mise à la tête du mot positif. Les grecs se servoient sur-tout de l'*alpha*, que les grammairiens nomment pour cela *privatif*; *ἐμαλός*, d'où *ἀνέμαλός*, avec *α* & un *eu*phonique, *βυσσός*, d'où *ἀβυσσος*. La particule *in*, étoit souvent *privative* en latin; *dignus*, mot positif, *indignus*, mot *privatif*; *decorus*, *indecorus*; *sanus*, *insanus*; *violatus*, *inviolatus*; *felix*, *felicitas* & *felicititer*, d'où *infelix*, *infelicitas* & *infelicititer*: quelquefois le *n* final de *in*, se change en *l* & en *r*, quand le mot positif commence par l'une de ces liquides, & d'autres fois en *m*, si le mot commence par les labiales *b*, *p* & *m*; *legitimus*, de-là *illegitimus* pour *inlegitimus*; *regularis*, de-là *irregularis*; pour *inregularis*; *bellum*, & de-là *imbellis* pour *inbellis*; *probè*, d'où *improbè* pour *improbè*; *mortalis*, d'où *immortalis* pour *immortalis*. Nous avons transporté dans notre langue les mots *privatifs* grecs & latins, avec les particules de ces langues; nous disons *anomal*, *abime*, *indigne*, *indécent*, *insensé*, *inviolable*, *infortuné*, *illégitime*, *irrégulier*, &c. mais si nous introduisons quelques mots *privatifs* nouveaux, nous suivons la méthode latine & nous nous servons de *in*.

Ainsi la principale différence entre les mots *négatifs* & les mots *privatifs*, c'est que la *négation* renfermée dans la signi-

fication des premiers, tombe sur la proposition entière dont ils font partie & la rendent négative; au-lieu que celle qui constitue les mots *privatifs*, tombe sur l'idée individuelle de leur signification, sans influencer sur la nature de la proposition.

A l'égard de nos *négations*, *non* & *ne*, il y a dans notre langue quelques usages qui lui sont propres, & dont je pourrais grossir cet article; mais je l'ai déjà dit, ce qui est propre à certaines langues, n'est nullement encyclopédique; & je ne puis ici en faveur de la nôtre, qu'indiquer les remarques 389 & 506 de Vaugelas, celle du P. Bouhours sur *je ne l'aime, ni ne l'estime*, tom. I. pag. 89. l'art. de bien parler françois tom. II. pag. 355. remarque sur *ne*. (B. E. R. M.)

NEGINOTH, *Critiq. sacrée*, ce terme hébreu qui se trouve à la tête de quelques psaumes, signifie ou des instrumens à corde que l'on touchoit avec les doigts, ou des joueurs d'instrumens. (D. J.)

NEGLIGER, v. act., *Alg.*, on emploie ce mot dans certains calculs, pour désigner l'omission de plusieurs termes, qui étant fort petits par rapport à ceux dont on tient compte, ne peuvent donner un résultat sensiblement différent de celui auquel on arrive en omettant ces termes.

Cette méthode est principalement d'usage dans les calculs d'*approximation*, voyez APPROXIMATION. Et elle est en général fondée sur ce principe, que si on a une quantité très-petite x , les termes où entrera le carré xx de cette quantité seront très-petits par rapport à ceux où entrera la quantité simple x ; en effet xx est incomparablement plus petit que x , puisque xx est à x comme x est à 1, & que x est supposée une très-petite partie limitée. A plus forte raison les termes où se trouveroit x^3 , x^4 , sont très-petits par rapport à ceux qui contiennent x . Ainsi on *néglige* tous ces termes, ou au moins ceux qui contiennent les puissances les plus hautes de x .

Cette méthode a été employée avec succès par les géomètres, pour la solution approchée d'un grand nombre de problèmes; cependant on ne doit l'employer qu'avec précaution: car si, par exemple, le coefficient du terme qui ren-

ferme xx , étoit fort grand par rapport à celui du terme qui renferme x , il est visible qu'on ne pourroit *négliger* le terme où est xx , sans s'exposer à une erreur considérable. Il est de même certaines questions où une très-petite quantité *négligée* mal-à-propos, peut produire une erreur considérable. Par exemple, une petite erreur dans le rayon vecteur d'une planète, peut en produire une fort sensible dans la position de l'apogée ou du périhélie de cette même planète, parce que près de l'apogée ou du périhélie les rayons vecteurs sont sensiblement égaux. Une autre erreur qu'il faut éviter, c'est de supposer mal-à-propos dans le calcul, qu'une quantité doit être fort petite; par exemple, si on avoit $\sqrt{2ax-xx-z}$, z étant une quantité fort petite, il est clair qu'on ne devoit traiter z comme très-petite par rapport à $2ax-xx$, que tant que $2ax-xx$ a une valeur considérable; car si x est presque $= 2a$, alors $2ax-xx$, est presque $= 0$, & alors z bien loin d'être très-petite par rapport à $2ax-xx$, peut être beaucoup plus grande. De même si un corps est attiré vers un point, par une force qui soit en raison inverse du carré de la distance, & qu'à cette force il s'en ajoute une autre dans la même direction, que j'appellerai ϕ , & qui soit très-petite par rapport à la première, on auroit tort de supposer en général, que le rayon vecteur diffère peu de ce qu'il seroit s'il n'y avoit que la première force; car la seconde force peut être telle qu'elle donne un mouvement à l'apogée, & que par conséquent au bout de plusieurs révolutions l'orbite change considérablement de position & de forme. Au reste, l'usage & la lecture des grands géomètres en apprendront plus sur ce sujet que toutes les leçons & tous les exemples. (O)

NÉGLIGER, *Jardinage*, on dit un jardin *négligé*, un gazon *négligé*, un oranger *négligé*.

NÉGLIGER son corps à cheval, c'est ne s'y pas tenir en belle posture.

NÉGOAS, *Géog.*, ou l'isle des Nègres isle d'Asie, l'une des Philippines entre celles de Luçon au nord, & celle de Mindanao au midi. Long. 139.35 - 141. lat. 8. 50-10. 35. (D. J.)

NÉGOCE, f. m., Commerce, ou

trafic de marchandises ou d'argent. *V.*
COMMERCE.

Le *négoce* est une profession très-honorable en Orient, où elle est exercée non-seulement par les roturiers, mais encore par les plus grands seigneurs, & même par les rois quelquefois en personne, mais toujours par leurs commis.

C'est sur-tout en Perse que la qualité de marchand a des honneurs & des prérogatives extraordinaires, aussi ce nom ne se donne-t-il point aux gens qui tiennent boutique ou qui trafiquent de menues denrées, mais seulement à ceux qui entretiennent des commis & des facteurs dans les pays les plus éloignés. Ces personnes sont souvent élevées aux plus grandes charges, & c'est parmi elles que le roi de Perse choisit ses ambassadeurs. Le nom de *marchand* en persan est *sau-daguet*, qui signifie *faisleur de profit*.

Le *négoce* se fait en Orient par courtiers, que les Persans nomment *delal*, c'est-à-dire *grands-parleurs*, à cause de leur manière singulière de traiter. *Voy.* COURTIERS. Et ils appellent *vikils*, ceux qu'ils tiennent dans les pays étrangers. *Dictionn. de Comm.*

Le moyen le plus sûr de ruiner le *négoce* dans un royaume, est d'autoriser la finance à son prejudice. L'embaras des formalités, les droits des fermiers, des commis, les charges, les visites, les procès-verbaux, le retard des expéditions, les saisies, les discussions qui en résultent, &c. détruisent en peu d'années dans les provinces, le *négoce* le plus lucratif & le mieux accredité. Aussi la pernicieuse liberté accordée au fermier de la douane de Lyon, d'établir des bureaux où bon lui sembleroit, fut si bien employée dans le dernier siècle, qu'en moins de cinquante ans il s'en trouva cent soixante-sept dans le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence & le Languedoc; & par-là tout le *négoce* des denrées à l'étranger se trouva culbuté. C'est au grand crédit des favoris & des financiers, sous le regne d'Henri III. que l'on doit rapporter la plupart des établissemens funestes au *négoce* du royaume. (*D.J.*)

NEGOCIANT, f. m. banquier ou marchand qui fait négoce. *Voyez* BANQUIER, MARCHAND, COMMERCE, NÉGOCE, TRAFIC.

NEGOCIATEUR, f. m., *Politique*,

ministre chargé de traiter de paix, de guerre, d'alliance & de toute autre affaire d'état, plus ou moins importante.

Le *négociateur* ou le plénipotentiaire, dit la Bruyère, est un protégé qui prend toutes sortes de formes : semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur, ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion, ou par faiblesse. Quelquefois aussi il fait feindre le caractère le plus conforme aux vues qu'il a, & aux besoins où il se trouve, & paroître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Il parle quelquefois en termes clairs & formels : il sait encore mieux parler ambigument, d'une manière enveloppée; user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occasions & selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup; il demande beaucoup, pour avoir peu & l'avoir plus sûrement; il demande trop, pour être refusé; mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienséance de refuser lui-même ce qu'il fait bien qu'on lui demandera, & qu'il ne veut pas octroyer. . . . Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un allié, s'il y trouve son utilité ou l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliance, que d'intérêts publics; & en effet il ne songe qu'aux siens, c'est-à-dire à ceux de son maître. . . . Il a son fait digéré par la cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; & il agit néanmoins dans les points difficiles, & dans les articles contestés, comme s'il se relâchoit de lui-même sur le champ, par un esprit d'accommodement & de déférence, promettant qu'il fera de son mieux pour n'être pas défavoué par la cour. Il ne tend par ses intrigues qu'au solide & à l'essentiel, toujours prêt de leur sacrifier les points d'honneur imaginaires. . . . Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa faiblesse, du génie des nations avec qui il traite, du tempérament & caractère des personnes avec qui il négocie. Toutes ses vues, toutes les maximes, tous les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin, qui est de

n'être point trompé, & de tromper les autres. (D. J.)

NÉGOCIATEUR, f. m. dans le Commerce, celui qui se mêle de quelque négociation, traité ou marché entre les commerçans. Les agens de banque & courtiers sont les *négociateurs* des marchands & banquiers. *Dict. de Com. (G)*

NÉGOCIATION, f. f., *Société civile*, conduite d'affaires & de traités entre particuliers.

Le but de toutes *négociations* est de découvrir ou d'obtenir quelque chose. Les hommes se découvrent ou par confiance, ou par colere, ou par surprise, ou par nécessité, c'est-à-dire lorsqu'on met quelqu'un dans l'impossibilité de trouver des faux fuyans, ni d'aller à ses fins sans se laisser voir à découvert.

Pour gagner un homme, il faut connoître son naturel & ses manieres; pour le persuader, il faut savoir la fin où il butte, ou gagner les personnes qui ont le plus de pouvoir sur son esprit: pour lui faire peur, il faut connoître ses faiblesses & ses désavantages. Avec les gens adroits, consultez plutôt leurs desseins que leurs paroles, vous connoîtrez leurs vues par leurs intérêts: la ruse décele moins d'esprit que de faiblesse; mais la finesse permise est le chemin couvert de la prudence.

Les *négociations* importantes ont besoin de temps pour mûrir. La précipitation fait de grands maux dans les affaires, ainsi qu'une digestion trop hâtée détruit l'équilibre des humeurs, & que la crudité des sucs devient le germe des maladies. On avance beaucoup plus à marcher d'un pas égal & soutenu, qu'à courir à perte d'haleine. La vanité de paroître expéditif fait perdre beaucoup de temps; allez plus sensément, vous aurez plutôt fait.

La hardiesse tient mal la place des talens réels; quelquefois cependant dans les *négociations* elle ne manque pas d'avoir de l'empire sur les hommes.

Il vaut mieux généralement *négocier* de bouche que par lettres; & plutôt par personne tierce, que par soi-même. Les lettres sont bonnes, lorsqu'on veut s'attirer une réponse par écrit, ou quand il est utile de garder par-devers soi les copies de celles qu'on a écrites, pour les représenter en temps ou lieu, ou bien

lorsqu'on peut craindre d'être interrompu dans son discours. Au contraire quand la présence de celui qui *négocie* imprime du respect & qu'il traite avec son inférieur, il vaut beaucoup mieux qu'il parle. Il est encore bon que celui qui désire qu'on lise dans ses yeux ce qu'il ne veut pas dire, *négocie* par lui-même; enfin il doit se conduire ainsi, lorsqu'il projette de se réserver la liberté de dire & d'interpréter ce qu'il a dit.

Quand on *négocie* par un tiers, il vaut mieux choisir quelqu'un d'un esprit simple, qui exécutera vraisemblablement les ordres qu'il aura reçus, & qui rendra fidèlement la conversation, que de se servir de personnes adroites à s'attirer l'honneur ou le profit par les affaires des autres, ou qui dans leurs réponses ajoutent pour se faire valoir, ce qu'ils jugeront pouvoir plaire davantage. Mais prenez par préférence à tout autre ceux qui souhaitent le succès de l'affaire pour laquelle ils sont employés. Les passions aiguissent puissamment le zèle & l'industrie. Cherchez encore avec soin ceux de qui le caractère convient le plus pour la chose dont vous les voulez charger, comme un audacieux pour faire des plaintes & des reproches, un homme doux pour persuader, un homme subtil pour découvrir & pour observer, un homme fier pour une affaire qui a quelque chose de déraisonnable & d'injuste. Employez par choix ceux qui ont déjà réussi dans vos affaires, ils auront plus de confiance & feront tout leur possible pour soutenir l'opinion déjà établie de leur capacité.

Quant aux *négociations* politiques, *V. NÉGOCIATEUR, MINISTRE, PLÉNIPOTENTIAIRE. (D. J.)*

NÉGOCIATION, f. f., *Comm.*, se dit du commerce des billets & lettres de change, qui se font dans les bourses & sur les places de change par l'entremise des courtiers ou agens de change, ou par les marchands & banquiers eux-mêmes. *Voyez LETTRES DE CHANGE, BOURSES, PLACE DE CHANGE, COURTIER, AGENT DE CHANGE, BANQUIER, MARCHAND. Diction. de Com. (G)*

NÉGOCIER, v. act. & neut. *traficquer, commerce*, les marchands *négocient* en différentes marchandises, les banquiers *négocient* en argent, en billets, en lettres

tres de change. *Voy. NÉGOCE & COMMERCE. (G)*

NÉGOCIER une *lettre de change*, c'est la céder ou la transporter à un autre moyennant la valeur que l'acheteur en donne au cédant ou vendeur, ce qui se peut faire en trois manières, au pair, avec profit ou avec perte.

On *négoce* au pair quand on reçoit précisément la somme contenue dans la lettre de change; la négociation se fait avec profit, quand le cédant reçoit plus que ne porte la lettre; & elle se fait avec perte, quand on cede une lettre de change pour une somme moindre que celle qui y est exprimée.

Quand le tireur d'une lettre de change reçoit plus que le pair, cela s'appelle *avance pour le tireur*, on nomme au contraire *avance pour le donneur d'argent* & *perte pour le tireur* lorsque le donneur donne moins que le pair. *Dictionnaire de comm. (G)*

NEGOMBO, *Glog.*, forteresse de l'isle de Ceylan sur la côte occidentale du pays de la Cannelle. Elle fut bâtie par les Portugais, à qui les Hollandois l'enleverent en 1640. *Long. 98. lat. 7. 30.*

NEGORES, *Hist. mod.*, c'est le nom que l'on donne au Japon à un ordre de bonzes ou de moines militaires, institué comme les chevaliers de Malte, pour défendre la religion. Le P. Charlevoix nous apprend qu'il n'est point de soldats plus aguerris & mieux disciplinés que les *negores*. Ils font vœu de continence, & l'entrée de leur couvent est interdite aux femmes.

NEGRE, *f. m.*, *Hist. nat.*, homme qui habite différentes parties de la terre. Depuis le tropique du cancer jusqu'à celui du capricorne l'Afrique n'a que des habitans noirs. Non-seulement leur couleur les distingue, mais ils different des autres hommes par tous les traits de leur visage, des nez larges & plats, de grosses levres, & de la laine au lieu de cheveux, paroissent constituer une nouvelle espece d'hommes.

Si l'on s'éloigne de l'équateur vers le pôle antarctique, le noir s'éclaircit, mais la laideur demeure: on trouve ce vilain peuple qui habite la pointe méridionale d'Afrique.

Qu'on remonte vers l'orient, on verra des peuples dont les traits se radoucissent

Tome XXII. Part. II.

& deviennent plus réguliers, mais dont la couleur est aussi noire que celle qu'on trouve en Afrique.

Après ceux-là un grand peuple basané est distingué des autres peuples par des yeux longs, étroits & placés obliquement.

Si l'on passe dans cette vaste partie du monde qui paroît séparée de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie, on trouve, comme on peut croire, bien de nouvelles variétés. Il n'y a point d'hommes blancs: cette terre peuplée de nations rougeâtres & basanées de mille nuances, se termine vers le pôle antarctique par un cap & des isles habitées, dit-on, par des géans. Si l'on en croit des relations de plusieurs voyageurs, on trouve à cette extrémité de l'Amérique une race d'hommes dont la hauteur est presque double de la nôtre.

Avant que de sortir de notre continent, nous aurions pu parler d'une autre espece d'hommes bien différens de ceux-ci. Les habitans de l'extrémité septentrionale de l'Europe sont les plus petits de tous ceux qui nous sont connus. Les Lapons du côté du nord, les Patagons du côté du midi paroissent les termes extrêmes de la race des hommes.

Je ne finirois point si je parlois des habitans des isles que l'on rencontre dans la mer des Indes, & de celles qui sont dans ce vaste Océan, qui remplit l'intervalle entre l'Asie & l'Amérique. Chaque peuple, chaque nation a sa forme comme sa langue; & la forme n'est-elle pas une espece de langue elle-même, & celle de toutes qui se fait le mieux entendre?

Si l'on parcourroit toutes ces isles, on trouveroit peut-être dans quelques-unes des habitans bien plus embarrassans pour nous que les noirs, auxquels nous aurions bien de la peine à refuser ou à donner le nom d'*hommes*. Les habitans des forêts de Bornéo dont parlent quelques voyageurs, si ressemblans d'ailleurs aux hommes, en pensent-ils moins pour avoir des queues de singes? Et ce qu'on n'a fait dépendre ni du blanc ni du noir dépendra-t-il du nombre des vertebres?

Dans cet isthme qui sépare la mer du Nord avec la mer Pacifique, on dit qu'on trouve des hommes plus blancs que tous ceux que nous connoissons: leurs che-

V

veux feroient pris pour de la laine la plus blanche ; leurs yeux trop foibles pour la lumière du jour , ne s'ouvrent que dans l'obscurité de la nuit : ils sont dans le genre des hommes ce que sont parmi les oiseaux , les chauves-souris & les hibous.

Le phénomène le plus remarquable & la loi la plus constante sur la couleur des habitans de la terre , c'est que toute cette large bande qui ceint le globe d'orient en occident , qu'on appelle la *zone torride* , n'est habitée que par des peuples noirs , ou fort basanés : malgré les interruptions que la mer y cause , qu'on la suive à travers l'Afrique , l'Asie & l'Amérique ; soit dans les isles , soit dans les continens , on n'y trouve que des nations noires ; car ces hommes nocturnes dont nous venons de parler , & quelques blancs qui naissent quelquefois , ne méritent pas qu'on fasse ici d'exception.

En s'éloignant de l'équateur , la couleur des peuples s'éclaircit par nuances ; elle est encore fort brune au-delà du Tropique , & l'on ne la trouve tout-à-fait blanche que lorsque l'on avance dans la zone tempérée. C'est aux extrémités de cette zone qu'on trouve les peuples les plus blancs. La danoise aux cheveux blonds éblouit par sa blancheur le voyageur étonné : il ne sauroit croire que l'objet qu'il voit & l'afriquaine qu'il vient de voir soient deux femmes.

Plus loin encore vers le nord & jusque dans la zone glacée , dans ce pays que le soleil ne daigne pas éclairer en hiver , où la terre plus dure que le soc ne porte aucune des productions des autres pays ; dans ces affreux climats , on trouve des teints de lis & de roses. Riches contrées du midi , terres du Pérou & du Potosi , formez l'or dans vos mines , je n'irai point l'en tirer ; Golconde , filtrez le suc précieux qui forme les diamans & les rubis , ils n'embelliront point vos femmes , & sont inutiles aux nôtres. Qu'ils ne servent qu'à marquer tous les ans le poids & la valeur d'un monarque imbécille , qui , pendant qu'il est dans cette ridicule balance , perd ses états & sa liberté.

Mais dans ces contrées extrêmes où tout est blanc & où tout est noir , n'y a-t-il pas trop d'uniformité , & le mélange

ne produiroit-il pas des beautés nouvelles ? C'est sur les bords de la Seine qu'on trouve cette heureuse variété dans les jardins du Louvre ; un beau jour de l'été , vous verrez tout ce que la nature peut produire de merveilles.

Tous ces peuples que nous venons de parcourir , tant d'hommes divers sont-ils sortis d'une même mere ? Il ne nous est pas permis d'en douter.

Ce qui nous reste à examiner , c'est comment d'un seul individu il a pu naître tant d'especes si différentes ? Je vais hasarder sur cela quelques conjectures.

Si les hommes ont été d'abord tous formés d'œuf en œuf , il y auroit eu dans la première mere des œufs de différentes couleurs qui contenoient des suites innombrables d'œufs de la même espece , mais qui ne devoient éclore que dans leur ordre de développement après un certain nombre de générations , & dans les temps que la providence avoit marqué pour l'origine des peuples qui y étoient contenus ; il ne seroit pas impossible qu'un jour la suite des œufs blancs qui peuplent nos régions venant à manquer , toutes les nations européennes changeassent de couleur ; comme il ne seroit pas impossible aussi que la source des œufs noirs étant épuisée , l'Ethiopie n'eût plus que des habitans blancs. C'est ainsi que dans une carrière profonde , lorsque la veine de marbre blanc est épuisée , l'on ne trouve plus que des pierres de différentes couleurs qui se succèdent les unes aux autres. C'est ainsi que des races nouvelles d'hommes peuvent paroître sur la terre , & que les anciennes peuvent s'éteindre.

Sil'on admettoit le système des vers , si tous les hommes avoient d'abord été contenus dans ces animaux qui nageoient dans la semence du premier homme , on diroit des vers ce que nous venons de dire des œufs : le ver , pere des *negres* , contenoit de vers en vers tous les habitans d'Ethiopie ; le ver Darien , le ver Hottentot & le ver Patagon avec tous leurs descendans étoient déjà tous formés , & devoient peupler un jour les parties de la terre où l'on trouve ces peuples. *Vénus Physique.*

D'autres phyficiens ont recherché avec beaucoup de soin la cause de la noirceur des *negres* ; les principales conjectures

qu'ils ont formées sur ce sujet se réduisent à deux, dont l'une attribue la cause de la noirceur à la bile, & l'autre à l'humeur renfermée dans les vaisseaux dont le corps muqueux est rempli. Voyez CORPS MUQUEUX.

Maipighi, Ruisch, Litre, Sanctorini, Heister & Albinus ont fait des recherches curieuses sur la peau des *negres*.

Le premier sentiment sur la noirceur des *negres* est appuyé de toutes ces preuves dans un ouvrage intitulé, *Dissertation sur la cause physique de la couleur des negres*, &c. par M. Barrere, Paris 1741, in-12. Voici comment il déduit son hypothèse.

Si après une longue macération de la peau d'un *negre* dans l'eau, on en détache l'épiderme ou surpeau, & que l'on l'examine attentivement, on le trouve noir, très-mince, & il paroît transparent quand on le regarde à-travers le jour. C'est ainsi que je l'ai vu en Amérique, & que l'a remarqué aussi un des plus savans anatomistes de nos jours, M. Winslow. . . . On trouve par la dissection du cuir, proprement dit, ou la peau avec tout l'appareil, comme les mamelons cutanés & le corps réticulaire d'un rouge noirâtre. Il est donc évidemment démontré que la couleur des *negres* n'est pas, pour ainsi dire, une couleur d'emprunt, & par conséquent la couleur apparente de l'épiderme n'est pas en eux celle du corps muqueux, selon le langage de quelques-uns, ou du corps réticulaire, ainsi qu'on l'avoit cru jusqu'ici, c'est donc de son propre tissu que l'épiderme ou la surpeau dans les *negres* tient immédiatement de la couleur noire. Disons de plus que l'épiderme dans les *negres* étant naturellement d'un noir transparent, sa couleur doit devenir encore plus foncée par la peau qui est placée au-dessous, qui est d'un rouge brun approchant du noir. Mais l'épiderme des *mores*, comme celui des blancs, étant un tissu de vaisseaux, ils doivent nécessairement renfermer un suc, dont l'examen appartient à la question présente. On peut dire avec quelque fondement que ce suc est analogue à la bile, & l'observation paroît appuyer ce sentiment; 1°. j'ai remarqué dans les cadavres des *negres* que j'ai eu occasion de disséquer à Cayenne, la bile toujours noire comme de l'encre; 2°. qu'elle étoit

plus ou moins noire à proportion de la couleur des *negres*; 3°. que leur sang étoit d'un rouge noirâtre, selon le plus ou moins de noirceur du teint des *negres*; 4°. il est certain que la bile rentre avec le chyle dans le sang, qu'elle coule avec lui dans toutes les parties du corps, qu'elle se filtre dans le foie, & que plusieurs de ses parties s'échappent à-travers les reins, & les autres parties du corps. Pourquoi donc ne se peut-il pas faire aussi que cette même bile dans les *negres* se sépare dans le tissu de l'épiderme? Or l'expérience prouve que la bile se sépare en effet dans l'épiderme des *negres* dans les petits tuyaux particuliers, puisque si l'on applique le bout du doigt sur la surface de la peau d'un *negre*, il s'y attache une humeur grasse, onctueuse & comme savonneuse, d'une odeur désagréable, qui donne sans doute ce luisant & cette douceur que l'on remarque à la peau; que si l'on frotte cette même surpeau avec un linge blanc, elle le fait d'une couleur brune; toutes qualités affectées à la bile des *negres*. . . . On juge que la bile est naturellement abondante dans le sang des *negres* par la force & la célérité du pouls, par l'extrême subtilité & les autres passions fougueuses, & sur-tout par la chaleur considérable de la peau qu'on remarque en eux. L'expérience montre d'ailleurs que la chaleur du sang est propre à former beaucoup de bile, puisqu'on voit jaunir le lait parmi les blanches quand une nourrice a la fièvre. Enfin ne pourroit-on pas regarder en quelque façon la couleur des *negres* comme un ictere noir naturel?

1°. Par ce que nous venons de dire, on voit que l'humeur qui forme la couleur des *negres*, semble être la même que la bile: peut-être que celle qui se filtre dans le foie ne diffère que du plus ou du moins; 2°. qu'il est plus que probable que la bile se sépare non-seulement dans le foie des *negres*, mais encore dans des vaisseaux presque imperceptibles de l'épiderme, où dégagée des parties rouges du sang, elle doit reprendre sans doute sa première forme, & se montrer par conséquent dans la noirceur naturelle; 3°. que les parties grossières de cette bile, par leur séjour dans le tissu de l'épiderme, doivent lui donner une couleur noire; tandis que les parties les plus

tennes, par une décharge particulière du sang, s'exhalent en-dehors par les pores de la peau comme une espèce de vapeur nullement noire, & sans presque pas d'amertume, s'amassent insensiblement sur l'épiderme, s'y épaississent, & y répandent une odeur désagréable. Il arrive quelque chose tout-à-fait semblable, lorsqu'après avoir fait un peu chauffer la bile d'un *negre*, dans un petit vaisseau couvert de parchemin percé de plusieurs petits trous, on remarque les parois du vaisseau teintes en noir, dans le temps que l'on voit sortir à-travers les petits trous du couvercle, une espèce de fumée qui se condense en des gouttes sensibles, lorsqu'on adapte un couvercle au gobelet en manière de cône, qui n'ont aucunement ni la couleur ni le goût de la bile.

Telles sont les principales preuves sur lesquelles M. Barrere se fonde pour placer dans la bile le principe de la couleur des *negres*. On sera peut-être bien-aise de trouver ici les difficultés auxquelles ce sentiment est exposé. Elles sont prises des observations suivantes: 1°. Les corps des *negres* qui ont péri dans l'eau prennent, dit-on, une couleur blanche; on ne peut les distinguer des blancs que par les cheveux. 2°. La petite vérole est blanche dans les *negres*, & cette blancheur a souvent trompé les médecins. 3°. Les *negres* vomissent de la bile qui est jaune, c'est un fait constant. 4°. Les *negres* sont sujets à l'ictère, & la conjonctive devient jaune de même que les parties internes. 5°. La bile noirâtre qu'on trouve dans la vésicule des hommes blancs paroît presque toujours jaune dès qu'elle est étendue. 6°. Quand on distille la bile des hommes blancs, elle passe par diverses couleurs, & enfin elle laisse un fond noir qui donne aux vaisseaux qui la contiennent une couleur noirâtre. La bile des *negres* peut donc paroître noirâtre, quand elle est amassée, & elle peut être jaune quand elle est étendue; ou bien la noirceur de cette bile, dans les cadavres des *negres*, peut avoir pris cette couleur dans les maladies & par divers accidens. 7°. Les entrailles des *negres* & leur peau ont la même couleur que dans les hommes qui sont blancs. 8°. Enfin, il y a des maladies qui noircissent la bile, sans qu'il

en paroisse aucune trace sur le corps. Dans les hommes qui sont morts de la rage, on trouve la bile entièrement noire, tandis que la surface de la peau est parfaitement blanche. De tous ces faits on conclut que la couleur des *negres* ne sauroit être attribuée à la bile. Cette liqueur est jaune dans les *negres*; elle ne donne aucune teinture aux parties externes dans l'état naturel; elle jaunit les yeux dès qu'elle se répand par le corps: elle teindroit en noir les parties internes si elle étoit véritablement noire, & si elle étoit portée dans ces parties. Ajoutez que les urines prendroient la même teinture dont les vaisseaux du corps muqueux sont remplis.

Les vaisseaux du corps muqueux, suivant les observations de *Mulpighy*, la peau & la cuticule des *negres* sont blanches, la noirceur ne vient que du corps muqueux ou du corps réticulaire qui est entre l'épiderme & la peau. Les injections de *Ruifsch* ont confirmé en partie cette découverte, & l'ont mise dans un plus grand jour. La surpeau n'est pas blanche dans les *negres*, selon cet anatomiste, elle n'a que la blancheur de la corne, qui a toujours un mélange noir. *Ruifsch* envoya à *Heysser* une portion de la peau d'un *negre*. Elle étoit parfaitement blanche; mais la surface externe de l'épiderme étoit noirâtre, & la face interne étoit couverte d'une teinture noire & foncée. *Sanctorini*, dans ses *Remarques anatomiques*, nous a donné des observations qui établissent la cause de la couleur des *negres* dans le corps muqueux. Ces recherches prouvent que, lorsqu'on enlève l'épiderme, il reste une portion du corps muqueux sur la peau ou le tissu vasculaire, d'une couleur extrêmement noire; qu'il communique la teinture aux doigts auxquels il s'attache souvent lorsqu'on enlève l'épiderme; que par conséquent il y a un réservoir particulier de cette teinture entre l'épiderme & la peau. Le corps muqueux, tissu presque inconnu, paroît fort inégal en diverses parties du corps. Il est étroitement attaché à l'épiderme; on ne sauroit l'en séparer entièrement; c'est pour cela que la couleur noirâtre ne peut s'effacer dans la surpeau, & qu'elle est plus foncée dans la surface interne de ce tégument. Les vaisseaux du corps réticulaire sont pleins

d'une liqueur noirâtre. On demande où elle se forme. *Sanctorini* n'a pas cru qu'on pût décider sur la source de cette matière qui teint le corps réticulaire des *negres* ; mais il a soupçonné que le foie pouvoit fournir la teinture de la peau de cette espèce d'hommes. La couleur rouge du foie d'un poisson, diverses sortes d'ictères auxquels les hommes sont sujets, & la noirceur qu'on trouve quelquefois dans la bile de la vésicule du fiel, l'avoient conduit à cette conjecture. D'ailleurs on trouve des sources d'une liqueur noire dans quelques parties du corps. Entre les bronches il y a des glandes qui versent une liqueur noire dans le fœtus ; sur les yeux des animaux l'on a remarqué des glandes noires d'où découle sans doute le suc qui noircit la corioïde. Il peut donc se filtrer des sucs noirs dans diverses parties du corps : il y a même des fluides qui, en perdant leur couleur naturelle, passent par diverses gradations. La bile devient noirâtre dans la vésicule du fiel ; l'urine elle-même prend cette couleur dans diverses maladies. Il me paroît résulter des deux opinions que j'ai exposées dans cette note & dans la précédente, que le problème physique est encore fort indécis.

Pourquoi les negres ont les cheveux crépés ? Écoutons encore *M. Barrere* sur ces questions. Il est déjà avoué dans le monde savant, & c'est l'opinion généralement reçue, que dans le germe du corps des animaux se trouvent comme concentrées toutes les parties qui les composent avec leur couleur & leur figure déterminées ; que ces parties se développent, s'étendent & s'épanouissent dès qu'elles sont mises en jeu & pénétrées par un fluide très-fin & spiritueux, c'est-à-dire par la semence du mâle ; que cette liqueur séminale imprime son caractère à ce point de matière qui concentre toutes ces parties dans leur germe. Suivant ces principes, qui paroissent très-vérifiables, l'on conçoit : 1°. que, puisque le germe des corps des animaux dans la formation tient du mâle & de la femelle, il faut qu'il reçoive des traits de l'un & de l'autre ; 2°. qu'il y a beaucoup d'apparence que le germe renfermé dans le sein de la femelle contient naturellement tous les traits de ressemblance, & qu'il ne reçoit la ressemblance du mâle que par l'in-

trusion de la liqueur séminale qui détermine les parties du germe à recevoir un mouvement ; 3°. que le mouvement qui arrive aux parties du germe dans les animaux de la même espèce, doit être presque toujours uniforme, & comme au même degré ; cependant moins grand, en comparaison de celui qui survient dans l'accouplement des animaux de diverses espèces ; il faut même que dans ces derniers le mouvement soit violent & comme forcé, en sorte que les fluides doivent sortir de la ligne de leur direction naturelle ; & se fourvoyer, pour ainsi parler : on le juge ainsi par le dérangement considérable qui arrive dans les parties originaires du germe ; 4°. que la production des monstres est une preuve des plus convaincantes de ce dérangement si surprenant. 5°. Il suit aussi, qu'une *négresse* qui aura commerce, par exemple, avec un blanc ou européen, doit faire un mulâtre, qui par la nouvelle modification que cet enfant aura reçue dans le sein de sa mère dans la couleur originale de sa peau & de ses cheveux, doit paroître différent d'un *negre* ; 6°. que cette nouvelle modification dans le mulâtre suppose nécessairement l'humeur qui se filtre à-travers l'épiderme moins noire, une dilatation dans les vaisseaux insensibles des cheveux moins tortueux : aussi voit-on tous les jours en Amérique non-seulement dans les mulâtres, mais encore dans les différents mélanges du sang, la couleur de la peau devenir plus ou moins foncée, & les cheveux plus droits & plus longs selon la gradation ou le différent éloignement du teint naturel des *negres* ; 7°. qu'enfin l'on doit conclure que la cause de la dégénération de la couleur des *negres* & de la qualité de leurs cheveux doit être vraisemblablement rapportée à l'action & au plus ou moins de disconvenance du fluide séminal avec le germe qui pénètre dans les premiers momens de l'évolution des parties. (*Article de M. Formey.*)

NEGRES BLANCS, *Hist. nat.* Les voyageurs qui ont été en Afrique, parlent d'une espèce de *negres*, qui, quoique nés de parens noirs, ne laissent pas d'être blancs comme les Européens, & de conserver cette couleur toute leur vie. Il est vrai que tous les *negres* sont blancs en venant au monde, mais peu de jours

après leur naissance ils deviennent noirs, au-lieu que ceux dont nous parlons conservent toujours leur blancheur. On dit que ces *negres blancs* sont d'un blanc livide comme les corps morts ; leurs yeux sont gris , très-peu vifs , & paroissent immobiles ; ils ne voient , dit-on, qu'un clair de la lune , comme les hibous ; leurs cheveux sont ou blonds , ou roux , ou blancs & crépus. On trouve un assez grand nombre de ces *negres blancs* dans le royaume de Loango ; les habitans du pays les nomment *dondos* , & les Portugais *albinos* ; les noirs de Loango les détestent , & sont perpétuellement en guerre avec eux ; ils ont soin de prendre leurs avantages avec eux & de les combattre en plein jour. Mais ceux-ci prennent leur revanche pendant la nuit. Les *negres ordinaires* du pays appellent les *negres blancs* *mokissos* ou *diabls des bois*. Cependant on nous dit que les rois de Loango ont toujours un grand nombre de ces *negres blancs* à leur cour ; ils y occupent les premières places de l'état , & remplissent les fonctions de prêtres ou de sorciers , auxquelles on les élève dès la plus tendre enfance. Ils reconnoissent , dit-on , un Dieu ; mais ils ne lui rendent aucun culte , & ne paroissent avoir aucune idée de ses attributs. Ils n'adressent leurs vœux & leurs prières qu'à des démons , de qui ils croient que dépendent tous les événemens heureux ou malheureux ; ils les invoquent & les consultent sur toutes les entreprises , & les représentent sous des formes humaines , de bois , de terre , de différentes grandeurs , & très-grossièrement travaillées.

Les savans ont été très-embarrassés de savoir d'où provenoit la couleur des *negres blancs*. L'expérience a fait connoître que ce ne pouvoit être du commerce des blancs avec les négresses , puisqu'il ne produit que des mulâtres. Quelques-uns ont cru que cette bisarrerie de la nature étoit due à l'imagination frappée des femmes grosses. D'autres se sont imaginé que la couleur de ces *negres* venoit d'une espèce de lepre dont eux & leurs parens étoient infectés ; mais cela n'est point probable , vu que l'on nous dépeint les *negres blancs* comme des hommes très-robustes , ce qui ne conviendrait point à des gens affligés d'une maladie telle que la lepre. Les Portugais ont essayé d'en

faire passer quelques-uns dans leurs colonies d'Amérique pour les y faire travailler aux mines , mais ils ont mieux aimé mourir de faim que de se soumettre à ces travaux.

Quelques-uns ont cru que les *negres blancs* venoient du commerce monstrueux des gros singes du pays avec des négresses ; mais ce sentiment ne paroît pas probable , vu qu'on assure que ces *negres blancs* sont capables de se propager.

Quoi qu'il en soit , il paroît que l'on ne connoit pas toutes les variétés & les bisarreries de la nature ; peut-être que l'intérieur de l'Afrique , si peu connu des Européens renferme des peuples nombreux d'une espèce entièrement ignorée de nous.

On prétend que l'on a trouvé pareillement des *negres blancs* dans différentes parties des Indes orientales , dans l'isle de Bornéo , & dans la nouvelle Guinée. Il y a quelques années que l'on montra à Paris un *negre blanc* , qui vraisemblablement , étoit de l'espèce dont on vient de parler. Voyez *the modern part. of an universal History* vol. XVI. pag. 293 de l'édition in-8°. Un homme digne de foi a vu en 1740 à Carthagene en Amérique , un *negre* & une *négresse* dont tous les enfans étoient blancs , comme ceux qui viennent d'être décrits ; à l'exception d'un seul qui étoit blanc & noir ou pie : les jésuites qui en étoient propriétaires , le destinoient à la reine d'Espagne.

NEGRES, Commerce. Les Européens font depuis quelques siècles commerce de ces *negres* , qu'ils tirent de Guinée & des autres côtes de l'Afrique , pour soutenir les colonies qu'ils ont établies dans plusieurs endroits de l'Amérique & dans les isles Antilles. On tâche de justifier ce que ce commerce a d'odieux & de contraire au droit naturel , en disant que ces esclaves trouvent ordinairement le salut de leur ame dans la perte de leur liberté ; que l'instruction chrétienne qu'on leur donne , jointe au besoin indispensable qu'on a d'eux pour la culture des sucres , des tabacs , des indigos , &c. adouciroient ce qui paroît d'inhumain dans un commerce où des hommes en achètent & en vendent d'autres , comme on feroit des bestiaux pour la culture des terres.

Le commerce des *negres* est fait par toutes les nations qui ont des établissemens dans les Indes occidentales, & particulièrement par les François, les Anglois, les Portugais, les Hollandois, les Suédois & les Danois. Les Espagnols, quoique possesseurs de la plus grande partie des continens de l'Amérique, n'ont guere les *negres* de la premiere main; mais les tirent des autres nations, qui ont fait des traités avec eux pour leur en fournir, comme ont fait long-temps la compagnie des grilles, établie à Genes, celle de l'assiente en France, & maintenant la compagnie du sud en Angleterre, depuis le traité d'Utrecht en 1713. *V. ASSIENTE & l'article COMPAGNIE.*

Ce n'est qu'assez long-temps après l'établissement des colonies françoises dans les isles Antilles qu'on a vu des vaisseaux françois sur les côtes de Guinée, pour y faire le trafic des *negres*, qui commença à devenir un peu commun, lorsque la compagnie des Indes occidentales eut été établie en 1664, & que les côtes d'Afrique, depuis le cap Verd jusqu'au cap de Bonne-Espérance, eurent été comprises dans cette concession.

La compagnie du Sénégal lui succéda pour ce commerce. Quelques années après la concession de cette dernière, comme trop étendue, fut partagée; & ce qu'on lui ôta, fut donné à la compagnie de Guinée, qui prit ensuite le nom de compagnie de l'assiente.

De ces deux compagnies françoises, celle du Sénégal subsiste toujours, mais celle de l'assiente a fini après le traité d'Utrecht, & la liberté du commerce dans tous les lieux qui lui avoient été cédés, soit pour les *negres*, soit pour les autres marchandises, a été rétablie dans la premiere année du regne de Louis XV.

Les meilleurs *negres* se tirent du cap Verd, d'Angole, du Sénégal, du royaume des Jaloffes, de celui de Galland, de Damel, & de la riviere de Gambie, de Majugard, de Bar, &c.

Un *negre* piece d'Inde (comme on les nomme), depuis 17 à 18 ans jusqu'à 30 ans, ne revenoit autrefois qu'à trente ou trente-deux livres en marchandises propres au pays, qui sont des eaux-de-vie, du fer, de la toile, du papier, des

masses ou rassades de toutes couleurs, des chaudières & bassins de cuivre & autres semblables, que ces peuples estiment beaucoup; mais depuis que les Européens ont, pour ainsi dire, enchéri les uns sur les autres, ces barbares ont su profiter de leur jalousie, & il est rare qu'on traite encore de beaux *negres* pour 60 livres, la compagnie de l'assiente en ayant acheté jusqu'à 100 livres la piece.

Ces esclaves se font de plusieurs manieres; les uns, pour éviter la famine & la misere, se vendent eux-mêmes, leurs enfans & leurs femmes aux rois & aux plus puissans d'entr'eux, qui ont de quoi les nourrir: car quoiqu'en général les *negres* soient très-sobres, la stérilité est quelquefois si extraordinaire dans certains endroits de l'Afrique, sur-tout quand il y a passé quelque nuage de sauterelles, qui est un accident assez commun, qu'on n'y peut faire aucune récolte de mil, ni de ris, ni d'autres légumes dont ils ont coutume de subsister. Les autres sont des prisonniers faits en guerre & dans les incursions que ces roitelets font sur les terres de leurs voisins, souvent sans autre raison que de faire des esclaves qu'ils emmenent, jeunes, vieux, femmes, filles, jusqu'aux enfans à la mamelle.

Il y a des *negres* qui se surprennent les uns les autres, tandis que les vaisseaux européens sont à l'ancre, y amenant ceux qu'ils ont pris pour les y vendre & les y embarquer malgré eux; en sorte qu'on y voit des fils vendre leurs peres, & des peres leurs enfans, & plus souvent encore ceux qui ne sont liés d'aucune parenté, mettre la liberté les uns des autres, à prix de quelques bouteilles d'eau-de-vie, ou de quelques barres de fer.

Ceux qui font ce commerce, outre les victuailles pour l'équipage du vaisseau, portent du gruan, des pois gris & blancs, des fèves, du vinaigre, de l'eau-de-vie, pour la nourriture des *negres* qu'ils espèrent avoir de leur traite.

Aussi-tôt que la traite est finie, il faut mettre à la voile sans perdre de temps, l'expérience ayant fait connoître que tant que ces malheureux sont encore à la vue de leur patrie, la tristesse les accable, ou le désespoir les saisit. L'une leur cause des maladies qui en font périr un grand

nombre pendant la traversée ; l'autre les porte à s'ôter eux-mêmes la vie , soit en se refusant la nourriture , soit en se bouchant la respiration , par une manière dont ils savent se plier & se contourner la langue , qui , à coup sûr , les étouffe ; soit en se brisant la tête contre le vaisseau , ou en se précipitant dans la mer , s'ils en trouvent l'occasion.

Cet amour si vif pour la patrie semble diminuer à mesure qu'ils s'en éloignent : la gaieté succède à leur tristesse ; & c'est un moyen presque inmanquable pour la leur ôter , & pour les conserver jusqu'au lieu de leur destination , que de leur faire entendre quelque instrument de musique , ne fût-ce qu'une vielle ou une musette.

A leur arrivée aux isles , chaque tête de *negre* se vend depuis trois jusqu'à 500 liv. suivant leur jeunesse , leur vigueur & leur santé. On ne les paie pas pour l'ordinaire en argent , mais en marchandises du pays.

Les *negres* sont la principale richesse des habitans des isles. Quiconque en a une douzaine , peut être estimé riche. Comme ils multiplient beaucoup dans les pays chauds , leurs maîtres , pour peu qu'ils les traitent avec douceur , voient croître insensiblement cette famille , chez laquelle l'esclavage est héréditaire.

Leur naturel dur exige qu'on n'ait pas trop d'indulgence pour eux , ni aussi trop de sévérité ; car si un châtiment modéré les rend souples & les anime au travail , une rigueur excessive les rebute & les porte à se jeter parmi les *negres* marons ou sauvages qui habitent des endroits inaccessibles dans ces isles , où ils préfèrent la vie la plus misérable à l'esclavage.

Nous avons un édit donné à Versailles au mois de mars 1724 , appelé communément le *code noir* , & qui sert de règlement pour l'administration de la justice , police , discipline , & le commerce des esclaves *negres* dans la province de la Louisiane. *Dictionn. de Commerce.*

NEGRES , considérés comme esclaves dans les colonies de l'Amérique. L'excessive chaleur de la zone torride , le changement de nourriture , ou même la faiblesse de tempérament des hommes blancs ne leur permettant pas de résister dans ce climat à des travaux pénibles , les terres de l'Amérique occupées par les

Européens , seroient encore incultes , sans le secours des *negres* que l'on y a fait passer de presque toutes les parties de la Guinée. Ces hommes noirs , nés vigoureux & accoutumés à une nourriture grossière , trouvent en Amérique des douceurs qui leur rendent la vie animale beaucoup meilleure que dans leur pays. Ce changement en bien les met en état de résister au travail , & de multiplier abondamment. Leurs enfans sont appelés *negres créols* , pour les distinguer des *negres dandas* , bostals ou étrangers.

La majeure partie des *negres* qui enrichissent les colonies françoises se tire directement de la côte d'Afrique par la voie de la compagnie des Indes (qui s'est réservé exclusivement à tous les autres la traite du Sénégal) ou par les navires de différens armateurs françois , à qui l'on permet de commercer chez les autres nations de la côte de Guinée. Ces vaisseaux transportent dans les colonies les *negres* qu'ils ont trafiqués , soit que ces *negres* aient été pris en guerre ou enlevés par des brigands , ou livrés à prix d'argent par des parens dénaturés , ou bien vendus par ordre de leur roi , en punition de quelque crime commis.

De tous ces différens esclaves , ceux du cap Verd ou Sénégalais sont regardés comme les plus beaux de toute l'Afrique. Ils sont grands , bien constitués , ayant la peau unie sans aucune marque artificielle : ils ont le nez bien fait , les yeux grands , les dents blanches , & la levre inférieure plus noire que le reste du visage ; ce qu'ils font par art , en piquant cette partie avec des épines , & introduisant dans les piqûres de la poussière de charbon pilé.

Ces *negres* sont idolâtres ; leur langue est difficile à prononcer , la plupart des sons sortant de la gorge avec effort. Plusieurs d'entr'eux parlent arabe , & paroissent suivre la religion de Mahomet ; mais tous les Sénégalais sont circoncis. On les emploie dans les habitations au soin des chevaux & des bestiaux , au jardinage & au service des maisons.

Les Aradas , les Fonds , les Fouédas , & tous les *negres* de la côte de Juda sont idolâtres , & pratiquent la circoncision par un motif de propreté. Ces *negres* , quoique sous différentes dominations , parlent tous à-peu-près la même langue.

Leur peau est d'un noir rougeâtre. Ils ont le nez écrasé, les dents très-blanches, & le tour du visage assez beau. Ils se font des incisions sur la peau qui laissent des marques ineffaçables, au moyen desquelles ils se distinguent entr'eux. Les Arados se les placent sur le gros des joues, au-dessous des yeux; elles ressemblent à des verrues de la grosseur d'un pois. Les *negres* Fonds se scarifient les tempes, & les Fouédas (principalement les femmes) se font cizeler le visage, & même tout le corps, formant des desseins de fleur, des mosaïques & des compartimens très-réguliers. Il semble à les voir qu'on leur ait appliqué sur la peau une étoffe brune, travaillée en piqure de Marseille. Ces *negres* sont estimés les meilleurs pour le travail des habitations: plusieurs connoissent parfaitement les propriétés bonnes ou mauvaises de plusieurs plantes inconnues en Europe. Les Aradas principalement en composent avec le venin de certains insectes, un poison auquel on n'a point encore trouvé de remède certain. Les effets en sont si singuliers, que ceux qui l'emploient passent constamment pour sorciers parmi les habitans du pays.

Les *negres* Mines sont vigoureux & fort adroits pour apprendre des métiers. Quelques-uns d'entr'eux travaillent l'or & l'argent, fabriquant grossièrement des espèces de pendans d'oreille, des bagues & autres petis ornemens. Ils se font deux ou trois balaffres en long sur les joues. Ils sont courageux; mais leur orgueil les porte à se détruire eux-mêmes pour peu qu'on leur donne du chagrin.

La côte d'Angole, les royaumes de Loango & de Congo fournissent abondamment de très-beaux *negres* passablement noirs, sans aucune marque sur la peau. Les Congos en général sont grands railleurs, bruvans, pantomimes, contrefaisant plaisamment leurs camarades, & imitant très-bien les allures & le cri de différens animaux. Un seul Congo suffit pour mettre en bonne humeur tous les *negres* d'une habitation. Leur inclination pour les plaisirs les rend peu propres aux occupations laborieuses, étant d'ailleurs paresseux, poltrons, & fort adonnés à la gourmandise; qualité qui leur donne beaucoup de disposition pour apprendre facilement les détails de la

cuisine. On les emploie au service des maisons, étant pour l'ordinaire d'une figure revenante.

Les Portugais qui ont introduit une idée du christianisme dans le royaume de Congo, y ont aboli la circoncision, fort en usage parmi les autres peuples de l'Afrique.

Les moins estimés de tous les *negres* sont les Bambaras; leur mal-propreté, ainsi que plusieurs grandes balaffres qu'ils se font transversalement sur les joues depuis le nez jusqu'aux oreilles les rendent hideux. Ils sont paresseux, ivrognes, gourmands & grands voleurs.

On fait assez peu de cas des *negres* Mandingues, Congres & Mondongues. Ceux-ci ont les dents limées en pointe, & passent pour antropophages chez les autres peuples.

Il n'est pas possible, dans cet article, de détailler les nations des Calbaris, des Caplahons, des Anans, des Tiambas, des Poulads & nombre d'autres, dont plusieurs habitent assez avant dans les terres, ce qui en rend la traite difficile & peu abondante.

Traitement des negres lorsqu'ils arrivent dans les colonies. L'humanité & l'intérêt des particuliers ne leur permettent pas de faire conduire leurs esclaves au travail aussi-tôt qu'ils sont sortis du vaisseau. Ces malheureux ont ordinairement souffert pendant leur voyage, ils ont besoin de repos & de rafraichissemens; huit à dix jours de bains pris matin & soir dans l'eau de la mer leur font beaucoup de bien; une ou deux saignées, quelques purgations, & sur-tout une bonne nourriture, les mettent bientôt en état de servir leur maître.

Les anciens compatriotes les adoptent par inclination: ils les retirent dans leurs cases, les soignent comme leurs enfans, en les instruisant de ce qu'ils ont à faire, & leur faisant entendre qu'ils ont été achetés pour travailler, & non pas pour être mangés, ainsi que quelques-uns se l'imaginent, lorsqu'ils se voient bien nourris. Leurs patrons les conduisent ensuite au travail: ils les châtient quand ils manquent; & ces hommes faits se soumettent à leurs semblables avec une grande résignation.

Les maîtres qui ont acquis de nouveaux esclaves, sont obligés de les faire instrui-

re dans la religion catholique. Ce fut le motif qui déterminâ Louis XIII à permettre ce commerce de chair humaine.

Travaux des negres sur les habitations. Les terres produisant les cannes à sucre, celles où l'on cultive le café, le cacao, le manioc, le coton, l'indigo & le rocou, ont besoin d'un nombre d'esclaves proportionné à leur étendue pour la culture des plantations. Plusieurs de ces esclaves sont instruits dans le genre de travail propre à mettre ces productions en valeur : tous sont sous la discipline d'un commandeur en chef, blanc ou noir, lequel dans les grands établissemens est subordonné à un économiste.

Les negres destinés aux principales opérations qui se font dans les sucreries s'appellent *raffineurs*. Ce n'est pas sans peine qu'ils acquièrent une connoissance exacte de leur art, qui exige beaucoup d'application dans un apprentissage de plusieurs années. Leur travail est d'autant plus fatigant, qu'ils sont continuellement exposés à la chaleur des chaudières où l'on fabrique le sucre. Les charpentiers & scieurs de long ont soin de réparer le moulin, & d'entretenir conjointement avec les maçons, les différens bâtimens de la sucrerie. Les charroux sont fort nécessaires : on ne peut guère se passer de tonneliers ; & dans les grands établissemens un forgeron ne manque pas d'occupation. Tous les autres esclaves, excepté les domestiques de la maison, sont employés journellement à la culture des terres, à l'entretien des plantations, à sarcler les savannes ou pâturages, & à couper les cannes à sucre, que les cabrouettiers & les muletiers transportent au moulin, où d'ordinaire il y a des *négresses*, dont l'office est de faire passer ces cannes entre les rouleaux ou gros cylindres de métal, qui en expriment le suc dont on fait le sucre. Les negres les moins bien conformés & peu propres aux travaux difficiles, sont partagés pour l'entretien du feu dans les fourneaux de la sucrerie & de l'étuve, pour soigner les malades dans les infirmeries, & pour garder les bestiaux dans les savannes. On occupe aussi les négillons & les négrittes à des détails proportionnés à leurs forces, tellement que sur quelque habitation que ce puisse être, les maîtres & les économistes ne peuvent

trop s'appliquer à bien étudier le caractère, les forces, les dispositions, les talens des esclaves pour les employer utilement.

Caractères des negres en général. Si par hasard on rencontre d'honnêtes gens parmi les negres de la Guinée, (le plus grand nombre est toujours vicieux.) Ils sont pour la plupart enclins au libertinage, à la vengeance, au vol & au mensonge. Leur opiniâtreté est telle qu'ils n'avouent jamais leurs fautes, quelque châtiment qu'on leur fasse subir, la crainte même de la mort ne les émeut point. Malgré cette espèce de fermeté, leur bravoure naturelle ne les garantit pas de la peur des forciers & des esprits qu'ils appellent *zambys*.

Quant aux negres créols, les préjugés de l'éducation les rendent un peu meilleurs ; cependant ils participent toujours un peu de leur origine ; ils sont vains, méprisans, orgueilleux, aimant la parure, le jeu, & sur toutes choses les femmes ; celles-ci ne le cedent en rien aux hommes, suivant sans réserve l'ardeur de leur tempérament ; elles sont d'ailleurs susceptibles de passions vives, de tendresse & d'attachement. Les défauts des negres ne sont pas si universellement répandus qu'il ne se rencontre de très-bons sujets ; plusieurs habitans possèdent des familles entières composées de fort honnêtes gens, très-attachés à leurs maîtres, & dont la conduite feroit honte à beaucoup de blancs.

Tous en général sont communément braves, courageux, compatissans, charitables, soumis à leurs parens, surtout à leurs parrains & marraines, & très-respectueux à l'égard des vieillards.

Logemens des negres, leur nourriture & leurs usages. Les cases ou maisons des negres sont quelquefois construites de maçonnerie, mais plus ordinairement de bois couvert d'un torchis, de terre franche préparée avec de la bouze de vache, un cours de chevrons élevés sur ces espèces de murailles & brandis le long de la pièce qui forme le faite compose le toit, lequel est couvert avec des feuilles de cannes, de roseaux ou de palmiers ; ces cases n'ont qu'un rez-de-chaussée, long d'environ 20 à 25 piés sur 14 à 15 de largeur, partagé par des cloisons de roseaux, en deux ou trois petites chambres fort

obscures , ne recevant de jour que par la porte & quelquefois par une petite fenêtre ouverte dans l'un des pignons.

Les meubles dont se servent les *negres* correspondent parfaitement à la simplicité de leurs maisons, deux ou trois planches élevées sur quatre petits pieux, enfoncés en terre & couvertes d'une natte forment leur lit ; un tonneau défoncé par l'un des bouts servant à renfermer des bananes & des racines , quelques grands pots à mettre de l'eau , un banc ou deux, une mauvaise table , un coffre , plusieurs couis & grosses calebasses dans lesquelles ils serrent leurs provisions , composent tout l'attirail du ménage.

Les commandeurs , les ouvriers & ceux qui sont anciens dans le pays se procurent beaucoup de petites commodités , au moyen des jardins qu'on leur permet de cultiver pour leur compte particulier dans les lieux écartés de l'habitation ; ils élèvent aussi des volailles & des cochons , dont le produit les met en état de se vêtir très-proprement & de bien entretenir leur famille. Outre ces douceurs , ils sont nourris & habillés par leur maître , ainsi qu'il est ordonné par le code noir , édit dont on parlera ci-après.

Leur principale nourriture consiste en farine de manioc , voyez l'art. MANIOC , &c. racines de plusieurs espèces , mahis , bananes & bœuf salé ; le poisson , les crabes , les grenouilles , les gros lézards , les agoutis , rats de cannes & tatons servent à varier leurs mets dans les endroits où ces animaux abondent ; ils composent différentes boissons avec des fruits , des racines , des citrons , du gros syrop de sucre & de l'eau , & l'eau-de-vie de canne ne leur manque pas ; ils se régalaient de temps en temps les jours de fêtes ; leurs grands festins , principalement ceux de nœces , sont nombreux , tous ceux qui veulent en être étant admis , pourvu qu'ils apportent de quoi payer leur écot : ces repas tumultueux où les commandeurs veillent pour prévenir le désordre , sont toujours suivis de danses , que les *negres* aiment passionnément ; ceux de chaque nation se rassemblent & dansent à la mode de leur pays , au bruit cadencé d'une espèce de tambour , accompagné de chants bruyants , de frappe mens de main mesurés , & souvent

d'une sorte de guitare à quatre cordes , qu'ils appellent *banza*.

La danse que les créols aiment le mieux , & qui par cette raison est fort en usage , même parmi les nations naturalisées , c'est la calenda dont on a parlé à la lettre C.

Les *negres* & *négresses* d'une même habitation peuvent , du consentement de leur maître , se marier , suivant nos usages ; on ne doit pas exiger de cette espèce d'hommes plus de vertus qu'il n'en existe parmi les blancs ; cependant on voit chez eux des ménages fort unis , vivant bien , aimant leurs enfans , & les maintenant dans un grand respect.

Châtiments des negres , police & règlement à cet effet. Lorsqu'un *negre* commet une faute légère , le commandant peut de son chef le châtier de quelques coups de fouet ; mais si le cas est grave , le maître après avoir fait mettre le malfaiteur aux fers , ordonne le nombre des coups dont il doit être châtié ; si les hommes étoient également justes , ces punitions nécessaires auroient des bornes , mais il arrive souvent que certains maîtres abusent de leur prétendue autorité , en infligeant des peines trop rigoureuses aux malheureux , qu'ils ont peut-être mis eux-mêmes dans le cas de leur manquer. Pour arrêter les cruautés de ces hommes barbares , qui par avarice , laisseroient manquer leurs esclaves des choses les plus nécessaires à la vie , en exigeant d'eux un travail forcé , les officiers de Sa Majesté , établis dans les colonies , sont chargés de tenir la main à l'exécution de l'édit du roi , nommé *code noir* , servant de règlement pour le gouvernement & l'administration de la justice & de la police , & pour la discipline & le commerce des esclaves dans les isles françoises de l'Amérique.

La longueur de cet édit ne permettant pas de le rapporter dans son entier , on ne fera mention que des principaux articles qui ont rapport à la police des *negres* , & aux obligations des maîtres à leur égard.

Par le second article , du code noir , il est ordonné aux maîtres de faire instruire leurs esclaves dans la religion catholique , &c. à peine d'amende arbitraire.

Le sixième défend aux maîtres , de les

faire travailler les jours de repos ordonnés par l'église.

Le neuvieme impose une amende de deux mille livres de sucre aux maîtres, qui par concubinage auront des enfans de leur esclave; en outre, ladite esclave & ses enfans confisqués au profit de l'hôpital, sans jamais pouvoir être affranchis. Cet article n'a point lieu, si le maître veut épouser dans les formes observées par l'église, son esclave, qui par ce moyen est affranchie, & ses enfans rendus libres & légitimes.

Par le dixieme article, la célébration du mariage des *negres* & *négresses* peut s'exécuter, sans qu'il soit besoin du consentement des parens, celui du maître étant suffisant, pourvu toutefois qu'il n'emploie aucune contrainte pour les marier contre leur gré.

Le douzieme article porte que les enfans qui naîtront de mariages entre esclaves, seront esclaves, & lesdits enfans appartiendront aux maîtres des femmes esclaves, si le mari & la femme ont des maîtres différens. *Ces alliances ne sont pas ordinaires, les negres & négresses d'une habitation se marient entre eux & les maîtres ne peuvent vendre ni acheter le mari & la femme séparément.*

Par le treizieme article, un homme esclave épousant une femme libre, les enfans suivent la condition de leur mere, & le pere étant libre & la mere esclave, les enfans sont esclaves.

Le quinzieme article défend aux esclaves de porter pour leur usage particulier des armes, même de gros bâtons, sous peine du fouet & de confiscation desdites armes.

Le seizieme défend aux *negres*, de s'attrouper de jour & de nuit, sous peine de punition corporelle, qui ne pourra être moindre que du fouet & de la fleur-de-lis, même de mort, en cas de fréquentes récidives ou autres circonstances aggravantes.

Les articles 22, 23, 24 & 25, portent en substance, que les maîtres seront tenus de fournir par chacune semaine à leurs esclaves, âgés de dix ans & au-dessus, pour leur nourriture, deux pots & demi de farine de manioc, ou trois cassaves pesant deux livres & demie chacune, ou choses équivalentes (*le pot contient deux pintes mesure de Paris,*)

avec deux livres de bœuf salé, ou trois de poisson ou autre chose à proportion; & aux enfans depuis qu'ils sont sevrés jusqu'à l'âge de dix ans, la moitié des vivres ci-dessus. Les maîtres ne peuvent donner à leurs esclaves de l'eau-de-vie de canne, nommée *guildive*, pour leur tenir lieu des subsistances mentionnées ci-dessus.

Il est aussi expressément défendu aux maîtres, de se décharger de la nourriture de leurs esclaves, en leur permettant de travailler certains jours de la semaine pour leur compte particulier.

Sont tenus les maîtres de fournir à chacun de leurs esclaves par chacun an, deux habits de taille ou quatre aunes de toile.

Par le vingt-sixieme article, il est permis aux *negres* qui ne seront pas entretenus, selon ce qui est ordonné, d'en donner avis au procureur du roi, afin que les maîtres soient poursuivis à sa requête & sans frais.

Le vingt-septieme, est au sujet des *negres* infirmes par vieillesse ou autrement, que les maîtres doivent nourrir & entretenir; & en cas d'abandon de leur part, lesdits esclaves sont adjugés à l'hôpital, & les maîtres obligés de payer six sols par jour pour l'entretien de chaque esclave.

Le roi déclare, par le vingt-huitieme article, que les *negres* esclaves ne peuvent rien posséder qui ne soit à leur maître, leurs enfans & parens, soit libres ou esclaves, ne pouvant rien prétendre par succession, disposition, &c. *Il est rare que les maîtres abusent de leur privilege: ceux qui se piquent de penser, font distribuer les effets & même l'argent des esclaves défunts à leurs parens; & s'ils n'en ont point, les autres negres de l'habitation en profitent.*

Les *negres* sont exclus par l'article trente, de la possession des offices & commissions ayant fonctions publiques.

Ils ne peuvent par l'article trente-un, être partie, ni en jugement, ni en matiere civile, tant en demandant qu'en défendant, ni être partie civile en matiere criminelle, &c.

Suivant l'article trente-deux, les esclaves peuvent être poursuivis criminellement avec les formalités ordinaires,

fans qu'il soit besoin de rendre leur maître partie, sinon en cas de complicité.

Par les articles 33 & 34, l'esclave qui aura frappé son maître, sa maîtresse ou leurs enfans avec effusion de sang, ou au visage, sera puni de mort; & quant aux excès & voies de fait, commis par les esclaves, contre les personnes libres; Sa Majesté entend qu'ils soient sévèrement punis, même de mort, si le cas y échet.

Les 35 & 36 infligent des peines afflictives proportionnées, suivant la nature des vols commis par les esclaves, comme de bêtes cavallines, de bœufs ou moutons, chevres, cochons, ou de plantes, légumes, &c.

Le trente-sept porte, que les maîtres seront tenus, en cas de vol ou autrement, des dommages causés par leurs esclaves, outre la peine corporelle desdits esclaves, de réparer les lots en leur nom, s'ils n'aiment mieux abandonner l'esclave à celui auquel le tort a été fait.

Par les articles 38 & 39, l'esclave fugitif qui se sera absenté pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées, & sera marqué d'un fer chaud sur une épaule; s'il récidive pendant un autre mois, il aura le jarret coupé & sera marqué sur une autre épaule, & la troisième fois, il sera puni de mort.

Les affranchis qui auront retiré lesdits esclaves fugitifs, paieront une amende de trois cents livres de sucre par chaque jour de rétention.

L'article quarante porte, que l'esclave puni de mort, sur la dénonciation de son maître, non complice, sera estimé avant l'exécution par deux principaux habitans du pays, nommés d'office par le premier juge, & le prix de l'estimation sera payé au maître; pourquoi satisfaire, il sera imposé par l'intendant sur chacune tête de *negre*, payant droits, la somme portée par l'estimation, laquelle sera payée par tous les habitans, & perçue par les fermiers du domaine royal d'occident pour éviter à frais.

Par l'article 42 & 43, quoiqu'il soit permis aux maîtres de faire enchaîner & battre de verges les esclaves qui seront en faute; il est expressément défendu auxdits maîtres, de donner la torture, ni de leur faire aucune mutilation, à peine

de confiscation des esclaves & d'être procédé contre les maîtres extraordinairement; & il est enjoint aux officiers de justice, de poursuivre criminellement les maîtres & commandeurs qui auront tué un esclave, sous leur puissance ou sous leur direction.

L'article 44, déclare les esclaves être meubles, & comme tels entrer en la communauté, pouvant être partagés également entre les cohéritiers, &c.

Par l'article quarante-sept, le mari & la femme esclaves, & leurs enfans impubères, ne peuvent être saisis, ni vendus séparément, &c.

L'article cinquante-huit, regarde les *negres* affranchis, auxquels il est octroyé par l'article cinquante neuf, les privilèges & immunités, dont jouissent les personnes nées libres, &c.

L'article soixante, traite des amendes & termine cet édit. Donné à Versailles au mois de mars 1685. (*M. le Romain.*)

NEGRES, MAIGRES ou MAIGROTS, Pêche, espèce de poisson que les pêcheurs de Saint-Palaci, dans le ressort de l'autorité de Marennes, sur la côte du Poitou, prennent d'une manière particulière; ils se servent des mêmes chaloupes qui chargent les passagers; ils ont un filet qu'on peut regarder comme une espèce de folle. Il en a le calibre; il est de trente-cinq à quarante brasses de long, sur trois brasses de chute ou environ. Les pêcheurs qui font cette pêche se succèdent & font la garde, ou courent des bordées, soit à la voile, soit à la nage, suivant les temps; ils les continuent jusqu'à ce qu'ils entendent le chant, le bruit, le bourdonnement que les *maigres* font. Les pêcheurs ne s'y trompent point; le poisson fût-il à vingt brasses de profondeur sous l'eau, pourvu que la chaloupe soit au-dessus de l'endroit que les *maigres* parcourent. Quand ils l'ont entendu, ils jettent leurs rets à l'aventure, de manière cependant, qu'ils croisent la rivière en coupant la marée: le bout qui est soutenu d'une bouée, amarrée sur un cordage de plusieurs brasses, va à la dérive; l'autre bout reste amarré au bateau par une autre corde que les pêcheurs nomment *mouvant*. Si la pêche est bonne, le *negre* ou *maigre* s'engage dans les mailles, qui sont assez larges & y reste pris: le bas du filet qu'il faut regarder comme

un rets dérivant, est chargé de plomb qui le cale bas ; les pêcheurs le relevent aussitôt qu'il a coulé à fond.

Cette pêche est très-fortuite & très-ingrate, quand on dit que les *maigres* chantent ou grondent, c'est pour se servir de l'expression des pêcheurs. Ils ont observé que ce poisson pris faisoit encore le même bruit, hors de l'eau & dans la chaloupe, & ils affirment que sans ce son extraordinaire qui les détermine dans le jet du filet, ils ne prendroient jamais de *maigres* ou *negres*.

Les rets ou filets à *negres* ont les mailles de cinq pouces en quarré ; ils sont faits de grosses cordes formées de plusieurs fils.

NÈGRES-CARTES, f. f. plur. *Jouaillerie*, c'est ce qu'on appelle autrement *émeraudes brutes* de la première couleur, elles sont fort estimées, & passent pour les plus belles de ces sortes de pierres. (D. J.)

NEGREPELISSE, *Géogr.*, petite ville de France dans le Querci, à 4 lieues N. E. de Montauban, sur le Vetveiron. Les calvinistes l'avoient fortifiée, mais Louis XIII. l'ayant prise d'assaut en 1622, la livra au feu & au pillage ; de sorte qu'il n'y reste plus que des masures.

NEGREPONT, *Isle de, Géogr.*, isle de Grece, appelée par les anciens *Eubæ*, & qui est après Candie, la plus belle de toutes les isles de l'Archipel. Elle a 360 milles de tour, & s'étend le long de la Béotie, dont elle n'est séparée que par le fameux canal de l'Euripe, & l'on croit qu'elle en a été anciennement détachée par un coup de mer. On y voyoit autrefois dans les beaux jours de la Grece, trois villes considérables, célèbres dans l'histoire ; Carysthe, Chalcis & Erétrie. Les jeux qui s'y célébroient appelés *générestiens*, avoient été institués par Géréste, en l'honneur de Neptune, qui l'avoit sauvé d'une tempête.

Le nom moderne de *Négrepont*, *Négroponte*, ou comme disent les Italiens *Nigroponte*, vient de celui d'*Egripos* que les grecs lui donnent. Les premiers françois qui passerent dans cette isle, entendant dire aux gens du pays *eis ton Egripont*, ce qui signifie à *Egripos*, crurent qu'on appelloit ce lieu *Négripont*, confondant la dernière lettre de l'article *ton* avec *Egripont*. Cette origine du nom

nous ressemble si fort, qu'il n'en faut point aller chercher d'autre, ni l'attribuer à l'erreur des Italiens, qui l'appellent *Nigroponte*, comme s'il y avoit quelque pont de pierre noire qui passât de la Béotie dans l'isle. Quoi qu'il en soit, le nom de *Négrepont* est commun à l'isle, à la ville & au détroit.

On compte dans cette isle, quatre principaux promontoires, dont l'un se nomme le cap d'Oro ; c'est sur la croupe de ce promontoire, que Nauplius, roi de *Négrepont*, fit allumer des feux, afin qu'à la faveur de cette lumière, l'armée des grecs qui revenoit de Troie pût arriver à bon port. C'est dans le voisinage du cap Zittar, autre promontoire de l'isle du côté du nord, qu'étoit la côte d'Artémisia, ainsi nommée du temple qui y avoit été élevé ; & c'est-là que les grecs mirent leur armée navale à l'abri, durant les guerres que leur firent les Perses.

Après la prise de Constantinople par les Croisés, les François & les Vénitiens s'emparèrent de l'isle de *Négrepont*. On vit naître alors des seigneurs de *Négrepont*, des ducs de Naxie, des marquis de Montferrat, rois de Thessalie, &c. Enfin les Vénitiens devinrent peu-à-peu maîtres de l'isle, qu'ils gouvernèrent par un baile jusqu'à l'année 1469, que les Turcs la leur enlevèrent.

La terre de *Négrepont* est très-fertile en pâturages, en blé, en vin, en coton & en huile. Il y avoit autrefois plusieurs villes peuplées, & grand nombre de gros bourgs & de villages ; mais depuis que cette isle est passée sous la domination du grand seigneur, tout y est tombé dans un dépérissement incroyable. *Long.* 41. 32-42. 55. *lat.* 38. 39. 16. (D. J.)

NEGREPONT, *Géogr.*, forte ville de Grece, capitale de l'isle de même nom. Elle est habitée par des turcs & des juifs ; & les chrétiens demeurent dans les faubourgs, qui sont plus grands que la ville. Il y a un capitain-pacha qui commande à toute l'isle ; Mahomet II. la prit en 1469, après six mois de siège, & une perte de plus de 40 mille hommes. Les Vénitiens l'assiégèrent inutilement en 1688. Elle est à 12 lieues N. E. d'Athènes, 4 ; S. E. de Larisse, 104 S. O. de Constantinople. *Long.* 42. 3. *lat.* 38. 30.

La ville de *Négrepont* est l'ancienne *Chalcis* ; elle est sur la côte occidentale

de l'isle, dans le fameux détroit de l'Euripe, aujourd'hui le détroit de *Négrepont*. Le sérail du capitain-pacha qui commande toute l'isle, & une partie de la Béotie, est bâti sur ce détroit. Dans l'endroit où le détroit est le plus resserré, on traverse de Béotie dans l'isle par un pont de pierres de cinq petites arcades, & qui n'a guere que trente pas de long. Voyez de plus grands détails dans Spon, *voyage de Négrepont*, & dans Corneille, *description de la Morée*.

NEGREPONT, détroit de, *Géog.*, petit bras de mer qui sépare l'isle de *Négrepont* de la Livadie ou terre ferme. *V. EUROPE*. (D. J.)

NEGRERIE, *f. f. Comm. d'Afrique*, lieu où ceux qui font le commerce des Negres, ont coutume d'enfermer leurs esclaves, soit sur les côtes d'Afrique, jusqu'à ce qu'ils puissent les embarquer, soit dans les isles Antilles & autres endroits où ils les débarquent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé marchand; d'autres disent *captivité*.

NEGRIER, *f. m. Commerce*, on appelle *navires négriers*, *vaisseaux négriers*, *bâtiments négriers*, ceux qui servent au commerce des Negres, & avec lesquels les nations européennes qui font ce négoce sur les côtes d'Afrique, font la traite de ces esclaves pour les transporter & les aller vendre aux isles Antilles, & dans quelques endroits du continent de l'Amérique espagnole. Voyez **NEGRES**, *dict. de Comm.* (G)

NEGRILLO, *f. m. Minéralogie*, c'est ainsi que les Espagnols de l'Amérique nomment une substance minérale que l'on tire de quelques mines d'argent du Chily; il est noir & assez semblable à du mâche-fer; quand il est mêlé de plomb, on le nomme *plomoranco*.

NEGRILLON, *f. m. Commerce d'Afrique*, on nomme *négrillons* dans le commerce des esclaves, les petits negres de l'un ou de l'autre sexe qui n'ont pas encore passé dix ans: trois enfans de dix ans font deux pieces d'Inde, & l'on compte deux enfans de cinq ans pour une piece.

NEGRO, *Géogr.*, en latin *Niger* ou *Tanager*, riviere du royaume de Naples, dans la principauté citérieure. Elle a sa source aux frontieres de la Basilicate, à quelques milles de Policastro, & finit

par se jeter dans la riviere de Selo. (D. J.)

NEGUNDO, *sub. m. Hist. nat. Bot. exot.*, arbre des Indes orientales, dont on distingue deux especes; l'une est appelée *mâle*, & l'autre *femelle*. Le mâle est de la couleur d'un amandier; les feuilles sont faites comme celles du sureau, dentelées sur les bords, & fort velues. La femelle croît à la même hauteur que le mâle; mais les feuilles sont plus rondes, sans dentelure, semblables à celles du peuplier blanc: les feuilles des deux especes ont l'odeur & le goût de la sauge, avec plus d'âcreté & d'amertume. Il suinte pendant la nuit sur ces feuilles une seve ou suc blanc, qui s'évapore au lever du soleil. Leurs fleurs ressemblent à celles du romarin; & les fruits qui leur succèdent, ressemblent au poivre noir, excepté que leur goût n'est point si âcre, ni si brûlant. (D. J.)

NEGUS, *Hist.*, c'est le nom que les Ethiopiens & les Abyssins donnent à leur souverain: ce mot signifie *roi* dans la langue de ces peuples. Ce prince prend lui-même le titre de *negusa nagast zaitiopia*, c'est-à-dire, *rois des rois d'Ethiopie*. Les Abyssins croient que les rois qui les gouvernent descendent de la reine de Saba, qui étant allée à Jérusalem pour admirer la sagesse de Salomon, eut, dit-on, de ce prince un fils appelé *Menilebech* de qui sont venus les *negus*, ou rois d'Ethiopie, qui occupent aujourd'hui le trône. Ce prince fut, dit-on, élevé à la cour du roi Salomon son pere, d'où il amena plusieurs docteurs juifs, qui apporterent la loi de Moïse dans ses états: les rois d'Ethiopie ont depuis embrassé le christianisme. Les anciens rois d'Ethiopie fournissent un exemple frappant de l'abus du pouvoir sacerdotal; Diodore de Sicile nous apprend que les prêtres de Meroé, les plus révéérés de toute l'Ethiopie, ordonnoient quelquefois à leurs rois de se tuer eux-mêmes; & que ces princes dociles ne manquoient point de se conformer à cet ordre qui leur étoit signifié de la part des dieux. Le même auteur dit que ce pouvoir exorbitant des prêtres dura jusqu'au regne d'Ergamenes, qui étant un prince guerrier, marcha à la tête d'une armée, pour réduire les pontifes impérieux qui avoient fait la loi à ses prédécesseurs.

NEHALENNIA, f. f. *Mythol.* ; cette déesse adorée dans le fond septentrional de la Germanie, étoit tout-à-fait inconnue, lorsque le 5 de janvier 1646, un vent d'est soufflant avec violence vers la Zélande, le rivage de la mer se trouva à sec proche Doesbourg, dans l'isle de Valchren; & on y apperçut des masures que l'eau couvroit auparavant. Parmi ces masures étoient des autels, des vases, des urnes, & des statues; & entre autres plusieurs qui représentoient la déesse *Nebalennia*, avec des inscriptions qui apprennoient son nom. Ce trésor d'antiquités fut bientôt connu des savans; & Urcé, dans son histoire des comtes de Flandre, *tome I. page 51.* a fait graver quatorze de ces statues, qui toutes portent le nom de cette déesse, à l'exception d'une seule. Dom Bernard de Montfaucon ne les a pas négligées, & on en trouve sept à la fin du second tome de son antiquité, expliquées par les figures.

Dom Jacques Martin, dans son histoire de la religion des Gaulois, *tome II. cap. xvij.* s'est donné la peine de nous marquer toutes les attitudes qu'a cette déesse sur ces différentes statues, tantôt assise, tantôt debout; un air toujours jeune, & un habillement qui la couvre depuis les pieds jusqu'à la tête, la caractérisent par-tout; & les symboles qui l'environnent, sont une corne d'abondance, des fruits qu'elle porte sur son giron, un panier, un chien, &c.

Comme une découverte est souvent favorable pour en amener d'autres, M. Keisler dans ses antiquités septentrionales, dit qu'en examinant avec soin les idoles qu'on voit encore dans la Zélande, on en remarque quelques-unes qui avoient tout l'air de *Nebalennia*, quoiqu'on ne se fût pas avisé de le soupçonner: du-moins est-il sûr que ce n'étoit pas dans cette province seule, qu'étoit connue & honorée cette déesse, puisque Gruter rapporte une inscription trouvée ailleurs, qui est consacrée à cette divinité par Eriattius fils de Jucundus: *deu Nebal. Eriattius Jucundi pro se & suis votum solvit libens merito*; car il n'est pas douteux que ce ne soit le nom de *Nebalennia* en abrégé. Mais quand on voudroit n'en pas convenir, il est sûr du-moins que cette déesse étoit honorée en Angleterre, puisqu'on y a trouvé une

inscription où son nom est tout du long. On prétend encore qu'une image en mosaïque déterrée à Nîmes, la représente; mais la chose n'est rien moins que certaine.

Comme Neptune se trouve trois fois joint aux figures de *Nebalennia*, on pense que cette déesse étoit aussi invoquée pour la navigation; & cette opinion est confirmée par une inscription d'Angleterre, dans laquelle Secundus Sylvanus déclare qu'il a accompli le vœu qu'il avoit adressé à cette déesse pour l'heureux succès du commerce de craie qu'il faisoit.

On ignore cependant ce qu'étoit la déesse *Nebalennia*; les uns la prennent pour la lune ou la nouvelle lune; d'autres pour une des déesses meres; du-moins les symboles dont nous avons parlé, lui conviennent assez bien. Comme on a découvert des monumens de ces déesses champêtres en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, il ne seroit pas étonnant qu'on en ait trouvé dans la Zélande: toutes ces réflexions sont de M. l'abbé Bannier. *Mythol. tome II. (D. J.)*

NEHAVEND, *Géog.*, ancienne ville de Perse dans le Couhestan, sur une montagne, à 14 lieues au midi de Hancédan, célèbre par la victoire que les Arabes y remportèrent sur les Persans en 638. *Long. 83. 48. lat. 34. 12. (D. J.)*

NEHEMIE, *Livre de, Critique sacrée*, ce livre sacré est nommé plus communément le second livre d'Esdras, quoiqu'il commence ainsi, *ce sont ici les paroles de Néhémie*, & que l'auteur y parle presque toujours en première personne; mais cet auteur n'est point *Néhémie*, parce qu'il se trouve dans son livre bien des choses qui ne peuvent être de sa main. Il est visible, par exemple, que ce n'est point *Néhémie* qui a écrit le douzième chapitre depuis le verset premier jusqu'au vingt-septième: c'est une addition qui a été faite par ceux qui ont reçu ce livre dans le canon de l'écriture. Esdras en avoit montré l'exemple, en mettant çà & là dans son recueil des livres sacrés, les insertions qui lui parurent nécessaires. Ceux qui dans la suite continuèrent le recueil, firent la même chose aux livres qu'ils ajoutèrent, jusqu'à ce que ce recueil parût complet à Simon le Juste, qui travailla le dernier à former le canon de l'ancien-testament. Or comme le *livre de*

de *Nébémie* étoit le dernier écrit, Simon le mit au nombre des livres sacrés. Ce fut alors sans doute, que se fit l'addition du douzième chapitre, ou par Simon, ou par ceux qui travaillèrent avec lui à la clôture du canon. Cette addition ou interpolation est palpable; car elle interrompt le sens & la liaison entre ce qui précède & ce qui suit; aussi les meilleurs critiques le reconnoissent. *Voy. Vossius, in chron. sacrâ, cap. x. & la chronique angloise de Cary, II. part. lib. II. cap. vj. (D. J.)*

NEIDENBOURG, *Géogr.*, ville du royaume de Prusse, dans l'Oberland, & dans une situation agréable. C'est le chef-lieu d'un bailliage qui comprend aussi la ville de Saldau, & d'où ressortissent quatorze paroisses luthériennes, une réformée & deux catholiques. (*D. G.*)

NEIÉ, *Marine*, voyez **NOIÉ**.

NEIGE, *s. f. Physique*, eau congelée qui dans certaines constitutions de l'atmosphère, tombe des nuées sur la terre sous la forme d'une multitude de flocons séparés les uns des autres pendant leur chute, & qui sont tous d'une extrême blancheur. Un flocon de *neige* n'est qu'un amas de très-petits glaçons pour la plupart de figure oblongue, de filamens d'eau congelée, rameux, assemblés en différentes manières, & formant quelquefois autour d'un centre des espèces d'étoiles à six pointes. *Voyez GLACE & CONGELATION.*

Descartes & d'autres philosophes modernes en assez grand nombre, qui n'ont guère pensé que d'après lui, ont cru que les nuées étoient composées de particules de *neige* & de glace. Il devoit donc, selon eux, tomber de la *neige* toutes les fois que les parcelles condensées d'une nue se précipitoient vers la terre & arrivoient à sa superficie, avant que d'être entièrement fondues. On est aujourd'hui détrompé de cette fausse opinion. Les nuées sont des bruyllards élevés dans l'atmosphère, c'est-à-dire, des amas de vapeurs & d'exhalaisons assez grossières pour troubler la transparence de l'air, où elles sont suspendues à diverses hauteurs plus ou moins considérables. Nous parlerons dans un autre article des principales causes qui, forçant les vapeurs aqueuses de se réunir, les convertissent en petites gouttes de pluie. Ces gouttes

venant à tomber, il arrive souvent que la froideur de l'air qu'elles traversent est assez considérable pour les geler: elles se changent alors en autant de petits glaçons. D'autres gouttes qui les suivent se joignant à elles, se gèlent aussi; & de cette manière, il se forme une multitude de flocons, qui ne peuvent être que fort rares & fort légers; l'union des petits glaçons qui les composent, étant toujours très-imparfaite. *Voyez PLUIE.*

On voit qu'il est absolument nécessaire pour la formation de la *neige*, que la congélation saisisse les particules d'eau répandues dans l'air, avant qu'elles se soient réunies en grosses gouttes. Si les gouttes de pluie, lorsqu'elles perdent leur liquidité, sont déjà d'une certaine grosseur: si elles ont, par exemple, deux ou trois lignes de diamètre, elles se changent en grêle & non en *neige*: nous l'avons remarqué ailleurs. La grêle, dont le tissu est nécessairement compacte & serré, est parfaitement semblable à la glace ordinaire. La *neige* au contraire est de même nature que la gelée blanche: rien ne distingue essentiellement ces deux sortes de congélations: l'une se forme dans l'air, l'autre sur la surface des corps terrestres: voilà leur principale différence. *Voyez GRÊLE, GELÉE BLANCHE, & GIVRE.*

La figure des flocons de *neige* est susceptible d'un grand nombre de variétés; elle est régulière ou irrégulière. Ces flocons ne sont quelquefois que comme de petites aiguilles. Quelquefois ce sont de petites étoiles hexagonales, qui finissent en pointes fort aiguës, & qui forment ensemble des angles de 60 degrés, après que trois aiguilles sont tombées les unes sur les autres, & se sont congelées. Il arrive aussi que le milieu du corps de l'étoile est plus épais, & se termine en pointes aiguës. Quelques-unes de ces étoiles ont un globule à leur centre ou aux extrémités de leurs rayons, ou en même temps au centre & à l'extrémité des rayons. D'autres ont à leur centre une autre étoile pleine ou vuide. M. Musschenbroek a vu tomber des flocons sous la forme de fleurs à six pétales. Dans une autre occasion il a observé des étoiles hexagonales, composées de rayons fort minces, d'où partoient un grand nombre de petites branches; de sorte qu'ils

imitoient assez bien les branches d'un arbre. Deux autres sortes d'étoiles que M. Cassini observa dans la *neige* en 1692, ne différent de celles de M. Musschenbroek, qu'en ce qu'au lieu de simples branches, qui se fourchent en plusieurs autres, ce sont comme des rameaux garnis de leurs feuilles. Erasme Bartholin assure qu'il a vu dans la *neige* des étoiles pentagonales, & même il ajoute que quelques-uns en ont vu d'octangulaires. *Voy. nos planches de physique.*

Cette *neige* régulière ne tombe pas souvent; les flocons sont ordinairement de figure irrégulière, & de grandeur inégale. Ce qui est bien digne de remarque, c'est que les différentes espèces de flocons réguliers, dont on vient de parler, ne sont presque jamais confondus dans la même *neige*; il n'en tombe que d'une espèce à la fois, soit en différens jours soit à différentes heures d'un même jour.

Dans toutes les figures de flocons de *neige* qui ont été décrites, on apperçoit malgré la diversité qui y regne, quelque chose d'assez constant, de longs filamens d'eau glacée, quelquefois entièrement séparés les uns des autres, mais d'ordinaire assemblés sous différens angles principalement sous des angles de 60 degrés. C'est ce qu'on remarque dans toutes les autres congélations; & ce qui paroît dépendre de la figure, quelle qu'elle soit, des parties intégrantes de l'eau, & de la manière dont la force de cohésion agit sur ces particules pour leur faire prendre un certain arrangement déterminé. La congélation a beaucoup de rapport avec la cristallisation. Or les sels n'affectent-ils pas de même dans leur cristallisation différentes figures? Enfin le degré du froid, la lenteur ou son accroissement rapide, la direction & la violence du vent, le lieu de l'atmosphère où se forme la *neige*, la différente nature des exhalaisons qui se mêlent avec les molécules d'eau converties en petits glaçons, tout cela peut contribuer à faire tomber dans un certain temps de la *neige* régulière, & une espèce de cette *neige* plutôt qu'une autre. Nous n'en dirons pas davantage sur les causes de la diversité dont il s'agit. C'est assez d'apercevoir la liaison des phénomènes, & de faire envisager en gros & confusément dans les opérations de la nature, les

agens & le mécanisme qu'elle a pu employer.

La *neige* est beaucoup plus rare & plus légère que la glace ordinaire. Le volume de celle-ci ne surpasse que d'un dixième ou d'un neuvième tout-au-plus celui de l'eau dont elle est formée; au lieu que la *neige* qui vient de tomber a dix ou douze fois plus de volume que l'eau qu'elle fournit étant fondue. Quelquefois même cette rareté est beaucoup plus grande; car M. Musschenbroek ayant mesuré à Utrecht de la *neige* qui étoit en forme d'étoiles, elle se trouva vingt-quatre fois plus rare que l'eau.

L'évaporation de la *neige* est très-considérable: lorsqu'il n'en est tombé qu'un ou deux pouces, on la voit disparaître en moins de deux jours de dessus la terre par un vent sec & au plus fort de la gelée; il est aisé de comprendre qu'étant composée d'un grand nombre de particules de glace assez désunies, elle doit présenter une infinité de surfaces à la cause de l'évaporation.

D'un autre côté, elle ne sauroit faire le même effort que la glace pour se dilater; elle ne rompt point les vaisseaux qui la contiennent; elle cède à la compression, & l'on peut aisément la réduire à un volume presque égal à celui de la glace ordinaire. Les pelotes qu'on en forme en la pressant fortement avec les mains, sont d'une très-grande dureté; c'est que les parties qui les composent étant plus rapprochées, & se touchant par un plus grand nombre de points, adhèrent plus fortement entr'elles; ajoutons que la chaleur de la main fondant la *neige* en partie, l'eau qui se répand dans tout le composé en lie mieux les différentes portions, & augmente leur adhésion mutuelle: tout cela est assez connu.

La *neige* ne sauroit être fortement comprimée sans perdre au moins en partie son opacité & sa blancheur; c'est qu'elle n'est blanche & opaque que dans sa totalité. Chacun des petits glaçons qui la composent, lorsqu'on l'examine de près, est transparent; mais les intervalles peu réguliers que laissent entr'eux ces petits glaçons, donnant lieu à une multitude de réflexions des rayons de lumière, le tout doit être opaque & blanc. Ce que nous avons dit à l'article GELÉE BLANCHE, du verre le plus transparent, qui

est blanc lorsqu'on le réduit en poudre , trouve ici son application.

Comme la *neige* réfléchit la lumière avec force , il n'est pas surprenant , lorsque tout en est couvert , que ceux qui ont la vue foible n'en puissent pas supporter l'éclat. Il n'est même personne qui se promenant long-temps dans la *neige* pendant le jour , n'en devienne comme aveugle. Xénophon rapporte que l'armée de Cyrus ayant marché quelques jours à travers des montagnes couvertes de *neige* , plusieurs soldats furent attaqués d'inflammations aux yeux , tandis que d'autres perdirent entièrement la vue. La blancheur de la *neige* guide suffisamment ceux qui vont de nuit dans les rues , lors même qu'il ne fait pas clair de lune. *Olaus magnus* nous apprend que dans les pays septentrionaux , lorsque la lune luit , & que la *neige* en réfléchit la lumière , on peut fort bien voir & voyager sans peine , & même découvrir de loin les ours & les autres animaux féroces.

La froideur de la *neige* n'a rien de particulier ; c'est sans fondement que quelques auteurs l'ont crue inférieure à celle de la glace. Toutes les observations & les expériences prouvent le contraire. La *neige* & la glace sont également froides , soit dans l'instant de leur formation , soit après qu'elles sont formées , toutes les autres circonstances étant d'ailleurs les mêmes.

Quant au goût de la *neige* , il n'offre non plus rien de remarquable. Celle qui tombe actuellement n'a aucune saveur ; il est vrai que long-temps après , lorsqu'elle a séjourné sur la terre , & qu'elle s'y est tassée , elle y contracte quelque chose de mordicant qui se fait sentir sur la langue. On peut croire que selon les climats & les circonstances du temps & du sol , la *neige* a quelquefois des qualités que l'eau commune n'a pas. On prétend par exemple que les habitants des Alpes & des environs ne sont sujets aux goëtres , que parce qu'ils boivent en hiver de l'eau de *neige* fondue. Cependant la plupart des habitants de la Norvège , qui comme les premiers , n'en ont pas d'autre pendant l'hiver , sont exempts de cette incommodité.

Des essais chimiques faits avec soin donneroient sans doute bien des lumières

sur la nature des exhalaisons terrestres & des corps hétérogènes dont la *neige* peut être chargée. M. Margraf a trouvé un peu de nître dans la pluie & dans la *neige* qui tombent à Berlin.

La quantité de *neige* qui tombe dans certains pays , mérite d'être remarquée. M. Léopold rapporte dans son voyage de Suede , qu'en 1707 il neigea en une seule nuit dans la partie montueuse de Sma-lande , de la hauteur de trois piés. On observa en 1729 , sur les frontières de Suede & de Norvege , près du village de Villaras , qu'il y tomba subitement une si affreuse quantité de *neige* , que quarante maisons en furent couvertes , & que tous ceux qui étoient dedans en furent étouffés. M. Wolf nous apprend qu'on a vu arriver la même chose en Silésie & en Bohême. M. de Maupertuis nous parle de certaines tempêtes de *neige* qui s'élèvent tout-à-coup en Laponie. " Il semble alors , dit-il , que le vent souffle de tous les côtés à la fois , & il lance la *neige* avec une telle impétuosité , qu'en un moment tous les chemins sont perdus. Celui qui est pris d'un tel orage à la campagne , voudroit en vain se retrouver par la connoissance des lieux ou des marques faites aux arbres ; il est aveuglé par la *neige* , & s'y abyme s'il fait un pas. „

La *neige* n'étant que de l'eau congelée ne peut se former que dans un air refroidi au degré de la congélation ou au-delà : si en tombant elle traverse un air chaud , elle sera fondue avant que d'arriver sur la terre ; c'est la raison pour laquelle on ne voit point de *neige* dans la zone torride , ni en été dans nos climats , si ce n'est sur les hautes montagnes. A Montpellier , où j'écris , je n'ai jamais vu neiger lorsque le thermometre a marqué plus de 5 degrés au dessus du terme de la glace.

La *neige* survenant après quelques jours de forte gelée , on observe que le froid , quoique toujours voisin de la congélation , diminue sensiblement ; c'est que d'une part le temps doit être couvert pour qu'il neige , & que de l'autre les vents du sud , d'ouest , &c. qui couvrent le ciel de nuages , diminuent presque toujours la violence du froid & souvent amènent le degel.

C'est ce qui arrive pour l'ordinaire ; car tout le monde sait qu'il neige aussi

quelquefois par un froid très-vif & très-piquant, qui augmente lorsque la *neige* a cessé de tomber. M. Musschenbroek a observé que la *neige* qui tomboit en forme d'aiguilles étoit toujours suivie d'un froid considérable : celle qui tombe par un temps doux, & qui est mêlée avec la pluie a de gros flocons ; ce qui est aisé à comprendre, plusieurs flocons se fondant alors en partie, & s'unissant entre eux. *Essais de Physique.*

En Provence & dans tout le bas-Languedoc, le vent de nord-est, qu'on y appelle communément le *vent grec*, est celui qui amène le plus souvent la *neige* ; c'est qu'il y est froid & humide, & très-souvent pluvieux, par les raisons que nous exposerons ailleurs. *Voyez PLUIE.*

Comme la *neige* tombe pour l'ordinaire en hiver, & toujours par un temps assez froid : il n'est pas surprenant que plusieurs physiciens aient cru qu'elle n'étoit jamais accompagnée de tonnerre ; ils se trompoient certainement. Le 1 janvier 1715, il éclaira & il tonna à Montpellier dans le temps même qu'il neigeoit. Il faut pourtant avouer que cela n'arrive que très-rarement. Dans le dernier siècle, il y eut à Senlis, à Chalons & dans les villes voisines, un orage des plus violents, au milieu de l'hiver : la foudre tomba en plusieurs endroits & fit d'effroyables ravages, pendant une *neige* fort grosse & fort épaisse. Le P. le Bossu, dans son *traité du Poème épique*, oppose ce fait remarquable à la critique de Scalliger, qui a repris Homère d'avoir représenté les éclairs se suivant sans relâche & traversant les cieux, pendant que le maître du tonnerre se prépare à couvrir la terre de grêle ou de monceaux de *neige*. Madame Dacier, après avoir rapporté ce fait, d'après le P. le Bossu, ne manque pas de dire qu'Homère avoit sans doute vu la même chose, & que les connaissances philosophiques de ce père des poètes étoient supérieures à celles de Scalliger. *Iliad. livre X. Notes de Madame Dacier sur ce livre.*

Si la *neige*, comme on n'en sauroit douter, dépend dans sa formation de la constitution présente de l'atmosphère, il n'est pas moins certain qu'étant tombée, elle influe à son tour sur cette même constitution. Les vents qui ont passé sur des montagnes couvertes de *neige*, re-

froidissent toujours les plaines voisines où ils se font sentir : c'est la raison pour laquelle certains pays sont plus froids ou moins chauds qu'ils ne devraient être par leur situation sur notre globe. Les *neiges* qui couvrent perpétuellement les sommets des plus hautes montagnes de la chaîne des Cordillères, modèrent beaucoup les chaleurs qu'on ressent au Pérou, qui sans cela pourroient être excessives. Il en est de même de plusieurs autres pays situés dans la zone torride, ou, hors de cette zone, dans le voisinage des tropiques. Par la même raison certains pays, comme l'Arménie, sont très-froids, quoique sous la latitude de 40 degrés. M. Arbuthnot, dans son *Essai des effets de l'air sur le corps humain*, remarque que la *neige* des Alpes influe sur le temps qu'il fait en Angleterre. On observe dans le bas-Languedoc que lorsque les montagnes d'Auvergne & de Dauphiné, dont les premières sont au nord, & les autres à l'est de cette province, sont également couvertes de *neige*, le vent de sud ne souffle presque jamais ; en sorte qu'on jouit au milieu de l'hiver du temps le plus serein. La raison en est que la froideur de la *neige* condensant l'air qui est autour de ces montagnes, cet air devenu plus pesant tend vers le sud, où il se raréfie, & fait par conséquent un vent de nord. La même chose arrive par la même raison quand les montagnes d'Auvergne sont plus chargées de *neige* que celles de Dauphiné ; mais si ces dernières sont couvertes de *neige* pendant que celles d'Auvergne en sont déchargées, le vent du sud pourra souffler avec violence, l'air qui est au nord lui résistant alors trop faiblement. *Physiq. de Regis, livre V. chap. xj.*

La *neige* se formant dans l'air, & n'étant que de l'eau congelée, doit être mise au nombre des météores aqueux, *Voyez MÉTÉORES.*

Tout le monde sait que la *neige* en se fondant fournit une grande quantité d'eau aux ruisseaux & aux fleuves, & sa fonte trop subite cause souvent des inondations considérables.

Un très-grand nombre de plantes se conservent ensevelies dans la *neige* pendant l'hiver, & on les voit pousser au printemps avec rapidité, pourvu que la *neige* qui les couvroit, se soit fondue len-

tement & peu - à - peu ; car en fondant subitement, elle pourroit détruire l'organisation & le tissu des végétaux. Rien n'est sur-tout plus pernicieux aux arbres & aux plantes qu'une *neige*, qui séjourant sur la terre, se fond en partie pendant le jour pour se geler de nouveau la nuit suivante. C'est ce qui fit mourir dans plusieurs contrées du bas-Languedoc & de la Provence quantité d'oliviers, de figuiers & d'autres arbres fruitiers pendant l'hiver de 1755, où l'on vit se renouveler en partie ce qu'on avoit éprouvé en 1709.

La *neige* peut être employée au défaut de la glace, dans la préparation d'une infinité de boissons rafraichissantes nécessaires pour les délices de la vie, que la philosophie même ne doit pas toujours négliger. Ces mêmes boissons sont d'usage en médecine. Je ne dirai rien ici de plusieurs vertus attribuées à la *neige* assez gratuitement, non plus que de la propriété qu'elle a de guérir les membres gelés sur lesquels elle est appliquée. J'ai parlé ailleurs de cette propriété, & j'ai fait voir que la *neige* ne faisoit en pareil cas que ce qu'auroit fait de l'eau médiocrement froide. Voyez GELÉE & GLACE. Cet article est de M. de Ratte, secrétaire perpétuel de la société royale des sciences de Montpellier.

NEIGE, *Matier. méd. & Diet.*, c'est une des matieres que l'on emploie pour appliquer un degré de froid considérable, le froid glacial aux corps humains, ou à différentes substances destinées à fournir aux hommes des alimens & des boissons, ou des remèdes. Les considérations qu'on a fait sur la glace dans ce point de vue, conviennent pareillement & très-exactement à la *neige*. (Voyez GLACE, Médecine.) Nous remarquerons seulement ici que c'est la *neige* spécialement que le peuple du nord emploie, d'après un très-ancien usage de leur pays, pour rappeler la chaleur & la vie dans les membres gelés. C'est communément sous forme de friction que la *neige* s'emploie dans ces cas ; mais la simple application pent suffire. Agricola, *Chirurgia pract. tract. 5*, assure que les engelures du nez ou des oreilles sont guéries dans un quart-d'heure par l'application de la *neige*. Barklei rapporte dans son *Euphormion*, part. IV. chap. viij. qu'un roi d'Angle-

terre fut guéri en très-peu de temps d'une engelure au doigt, l'ayant plongé dans la *neige* par le conseil de certains habitants de Norvege.

Il y a dans l'art un usage fort bizarre qui paroît avoir été peu suivi, & qui enfin paroît entièrement abandonné avec raison ; c'est d'éteindre le sentiment par l'application de la *neige* dans une partie sur laquelle on est sur le point d'exécuter une opération chirurgicale ; cependant ce moyen singulier pourroit absolument être employé peut-être avec avantage dans quelque cas singulier. (b)

NEIGE, eau de, *Chimie*. Voyez à l'article EAU, *Chimie*.

NEIGE, OISEAU DE, *Hist. nat.*, c'est un oiseau semblable à la linotte par la figure, le bec & la couleur, qui se trouve à Spitzberg. Son nom lui vient de ce qu'il ne se voit jamais que sur la *neige* glacée. Il est de la grosseur d'un moineau. Il a le bec court & pointu, & la tête aussi grosse que le cou. Ses jambes sont celles de la linotte, mais ses piés sont divisés en trois doigts armés d'ongles longs & crochus : il est blanc depuis la tête jusqu'à la queue, ainsi que sous le ventre ; les plumes du dos & des ailes sont grises. Ces oiseaux sont si familiers qu'ils se laissent prendre à la main ; ce qui est produit par la faim qu'ils éprouvent dans ce climat glacé. Leur chair est d'un assez bon goût.

NEIGE ou NAGE, *terme de riviere*, espece d'oreillons qui se fabriquent aux deux extrémités d'un train, qui servent à porter les avirons pour nager, & qui sont faits d'un fort chantier chacun.

NEIGE, f. f., *terme de Confiseur*, composition de jus, de sucre & de certains fruits, comme de framboise, de groseille ou de cerise qu'on fait glacer, & qu'on sert sur la table.

NEIGE, *Bout. Passement*, petite dentelle faite au métier, & qui est de peu de valeur.

NEILLE, f. f., *terme de Tonnelier*, qui signifie du chanvre ou de la ficelle décordée dont ces ouvriers se servent pour étouper une piece de vin qui fuit par le fond à l'endroit du jable. Pour cet effet ils enfoncent ce chanvre dans le jable, à l'endroit par où le vin sort, avec

un petit instrument de fer appelé le *clouet*.

NEISCHABOUR, *Géogr.* Voyez **NICHABOUR**.

NEISS ou **NEISSE**, *Géogr.*, ville d'Allemagne dans la basse-Silésie, proche d'une rivière dont elle a pris le nom, & arrosée d'une autre rivière nommée *Biélan*. Elle est la résidence ordinaire de l'évêque de Breslau, & ne le cède point à Lignitz. Elle fut bombardée par le roi de Prusse en 1741. Sa situation est à 14 lieues S. E. de Breslau, 11. N. E. de Glatz. *Long.* 36. 10. *lat.* 50. 32.

La rivière de *Neiss* prend sa source dans la montagne du côté de Glatz, & va se perdre dans l'Oder à quelque distance de Brieg.

NEITH, *Myth. égypt.*, divinité que les Egyptiens adoroient. Elle est la même que l'Athénée des Grecs, & elle étoit la divinité de Laïs, comme Phtha (nom égyptien de Vulcain) étoit celle de Memphis. Le mot *neith*, dans la langue cophte, signifie encore *déesse*.

NEIVA, *Géogr.*, petite ville de Portugal dans la province d'Entre-Minho & Douro, sur la côte occidentale, à l'embouchure de la rivière qui lui donne son nom. Cette rivière s'appelloit anciennement *Nebis*.

NEKIR, ou **NEKER**, *s. m.*, *Hist. mod.*, nom de l'un des anges inquisiteurs qui examinent le mort dans le sépulchre, selon la doctrine de l'alcoran. Voyez **ALCORAN**.

Quelques-uns l'ont nommé *Gnanekir*, trompés par la particule arabe *gna*, qui signifie *et*, dans ce passage, *Munkir gna Nekir*, c'est-à-dire *Munkir & Nekir*, qui sont les noms de ces deux prétendus anges.

Selon Mahomet, les âmes & les corps sont dans le sépulchre jusqu'au jour du jugement, & d'abord après la sépulture, *Munkir & Nekir* se présentent aux morts, & leur font ces quatre demandes. " Quel est ton Dieu, ton prophète, ta créance, le lieu de ton adoration ? „ Les musulmans ne manquent pas de répondre avec confiance : " mon Dieu est celui qui t'a créé aussi bien que moi ; mon prophète est Mahomet ; ma créance est *islam*, c'est-à-dire, la créance salutaire ; & le lieu de ma dévotion est *Kaaba*, ou le temple de la Mecque. „ En conséquence ils repo-

sent en paix dans leurs tombeaux, & par une petite fenêtre qu'on y suppose pratiquée, ils voient tout ce qui se passe dans le ciel. Au contraire ceux qui ne sont pas morts musulmans, frappés de la stature extraordinaire de l'ange, le prennent pour Dieu, veulent l'adorer, mais il les renforce à coups de massue dans leur sépulchre, où ils demeurent sans être favorisés des visions accordées aux fideles croyans. Ricaut, *de l'empire ottoman*.

NEKSHCHEB, *Géogr.*, ville de la Transoxane, c'est-à-dire du pays qui est au-delà du fleuve Gihon ou Amour, l'Oxus des anciens. Elle est située dans une grande plaine fertile, à deux journées du mont Imaüs. Le Canoun de Bainouri donne à cette ville 88^d. de *long.* & 39. de *lat. sept.*

NELLENBOURG, *Géogr.*, province de l'Autriche antérieure en Allemagne, & à titre de landgraviat, située dans le Hégau, vers le lac de Constance, le canton de Schaffhausen, & les états de Hohenzollern, de Furstemberg & de Wirtemberg. Elle tire son nom d'un ancien château fort élevé, & renferme les villes de Stockach, capitale, & d'Aach, avec les seigneuries de Hilzingen, de Mulhausen, de Singen & de Langenstein. C'est une acquisition que l'Autriche fit de la maison de Thengen, l'an 1465, pour la somme de 37905 florins du Rhin : elle en confie l'administration à un grand baillif qui réside à Stockach ; les forêts sont la principale richesse du pays. Elle est à 8 lieues N. E. de Schaffhouse, 9 S. de Constance. *Long.* 26. 40. *lat.* 47. 51.

Le landgraviat de *Nellenbourg* s'appelloit autrefois le *Hegow*, & avoit une étendue beaucoup plus grande qu'il n'a présentement ; car il comprenoit la ville de Schaffhouse, & plusieurs terres qui appartiennent à la ville de Constance & à la maison de Furstemberg.

NELSON, le port, *Géogr.*, port de l'Amérique septentrionale, avec un fort sur la côte méridionale de la baie d'Hudson. Les Anglois donnèrent le nom de *Nelson* au port & au fort que les François appelloient le fort Bourbon. Le port est une petite baie dans laquelle se décharge la rivière de sainte Thérèse, & celle de Bourbon. Le fort a été pris & repris plusieurs fois, mais il est resté aux anglois par la paix d'Utrecht. Il est situé

au 57°. 30'. de lat. nord. C'est la dernière place de l'Amérique de ce côté-là ; & l'endroit où l'on fait la traite des meilleures pelleteries du nouveau-monde , & de la manière la plus avantageuse. Le pays y est prodigieusement froid ; cependant les rivières y sont fort poissonneuses , & la chasse abondante. Tous les bords de la rivière de sainte Thérèse sont couverts au printemps & en automne d'outardes & d'oies sauvages. Les perdrix y sont toutes blanches , & en quantité prodigieuse. Le caribou, dont la chair est très-délicate, s'y trouve presque toute l'année. Les pelleteries fines qu'on y apporte , sont des martes & des renards fort noirs , des loutres , des ours , des loups , dont le poil est fort fin , & principalement du castor , qui est le plus beau du Canada. (D. J.)

NELUMBO, f. m. , *Hist. nat. bot.* , genre de plante qui ne diffère du nénuphar que par le fruit. Les semences sont renfermées éparpillées dans le fruit du *nelumbo* , au lieu que le fruit du nénuphar est divisé par loges. Voyez NÉNUPHAR. Tournefort, *Institut. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

NEMALONI, *Géog. anc.* , peuple des Alpes ; Plin. *liv. III. ch. xx.* les met au nombre de ceux qui furent subjugués par Auguste. M. Bouche croit que c'est aujourd'hui *Miolans* , au voisinage d'Embrun , mais dans les états du duc de Savoie.

NEMAUSUS, *Géog. anc.* , ville des Gaules chez les *Volcae Arecomici* ; Plin. & Pomponius Méla la mettent au nombre des villes les plus riches de la Gaule narbonnoise. D'anciennes médailles lui donnent le titre de colonie romaine : *col. Nem.* c'est-à-dire, *colonia Nemausus*. Col. Aug. Nem. *Colonia Augusta Nemausus*. Dans les anciennes notices des villes des Gaules , on lit ordinairement *civitas Nemausensium*. Grégoire de Tours, *liv. VIII. ch. xxx.* la met dans la Septimanie. C'est aujourd'hui la ville de Nîmes. Voy. NISME.

NÉMAUSUS, *Géog. anc.* , fontaine de France , qui selon les apparences , a donné le nom à la ville de Nîmes dans le bas Languedoc. C'est de cette fontaine dont parle Ausone, *claræ urbes*, v. 214. en ces termes.

... Vitrea non luce Nemausus
Purior

Elle s'appelle aujourd'hui le *Vistre* ; c'est un petit ruisseau qui passe au-travers de Nîmes , & va se jeter dans l'étang du Tau , au voisinage d'Aigue-Mortes. Comme les eaux de cette rivière sont extrêmement claires , on lui donna dans le moyen âge le nom de *Vitreus* , d'où l'on a fait le mot françois *Vistre* , en ajoutant une *s*. Voy. Hard. Valesii, *not. Galliar.* p. 618. (D. J.)

NEMBROD, *rebelle, Hist. sacrée* , fils de Chus , petit fils de Cham , commença le premier à usurper la puissance souveraine sur les autres hommes. L'écriture dit de lui que c'étoit un puissant chasseur devant le Seigneur (*Gen. x. 9*) , c'est-à-dire , qu'il fut le plus hardi , le plus adroit , & le plus infatigable de tous les hommes dans ce dangereux exercice. Il s'exerça d'abord à la chasse des bêtes les plus farouches avec une troupe de jeunes gens fort hardis , qu'il endurcit au travail , & qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. Cette troupe grossissant peu-à-peu , & pleine d'estime pour son courage , lui deféra sans doute volontairement l'autorité , dans l'espérance que la crainte de ses armes la mettroit à l'abri de l'injustice & de la violence des autres hommes ; mais *Nembrod* , ayant une fois goûté la douceur du gouvernement , ne mit plus de bornes à son ambition ; & avec le secours de cette jeunesse qu'il avoit aguerrie , il employa à asservir les hommes , les armes dont il ne s'étoit servi que pour détruire les bêtes. La tour de Babel , dont il avoit été sans doute un des entrepreneurs , lui servit de citadelle : il environna ce lieu de murailles , & en fit une ville appelée *Babylone* , qui fut le siège de son empire. Dans la suite , à mesure qu'il étendoit ses conquêtes , il bâtit d'autres villes , dont la plus considérable fut Ninive sur le Tigre. Il l'appella ainsi de son fils Ninus , qui succéda à sa puissance & à ses ambitieux dessein , selon le sentiment de ceux qui traduisent ainsi le passage de Moïse : *De terra illa egres-sus est Assur.* *Gen. x. 11.* de ce lieu-là il sortit pour aller en Assyrie où il bâtit Ninive , &c. D'autres prennent *Assur* pour un nom d'homme , qu'ils distinguent de *Nembrod* , & qu'ils prétendent avoir donné son nom à l'Assyrie. *Gen. 10. Par. I. Mich. V.* (+)

NEMBROSI, f. m. , *Droguer.* , espèce

de safran qui croît en Egypte, & qui est fort estimé ; on le vend douze piastres les cent-dix rotols. Il y en a un autre que l'on nomme *saïd*, qui ne vaut que six piastres.

NÉMÉA, *Géog. anc.*, nom 1^o. d'une contrée du Péloponnèse dans l'Elide ; 2^o. d'une ville du Péloponnèse dans l'Argie ; 3^o. d'un fleuve du Péloponnèse ; 4^o. d'un rocher dans le voisinage de Thebes, dont Virgile parle au liv. *VIII. de son Fr. Ide.* (D. J.)

NÉMÉENS, *jeux*, *Hist. anc.*, c'étoit une des quatre sortes de grands jeux ou combats qui se célébroient parmi les anciens grecs. *V. JEUX.*

Quelques-uns disent qu'Hercule les institua, après avoir tué le lion qui ravageoit la forêt de Némée, où on célébra depuis ces deux jeux en mémoire de la victoire de ce héros.

D'autres rapportent, que les sept chefs qui marchèrent contre Thebes sous la conduite de Polynice, étant extrêmement pressés de la soif, rencontrèrent Hypsipile de Lemnos, qui tenoit dans ses bras Opheltes, fils de Lycurgue, prêtre de Jupiter & d'Euridice. L'ayant prié de leur enseigner un endroit où ils pussent trouver de l'eau, Hypsipile mit l'enfant sur l'herbe, & les mena vers une fontaine ; pendant son absence un serpent tua l'enfant ; sa nourrice fut accablée de désespoir. Les chefs, au retour de leur expédition, tuèrent le serpent, brûlèrent le corps d'Opheltes, & pour dissiper la douleur d'Hypsipile, instituèrent les jeux *néméens*.

Elie dit, que ces jeux furent à la vérité institués par les sept chefs envoyés pour assiéger Thebes, mais que ce fut en faveur de Phronax.

Pausanias en attribue l'institution à Adraste, & le rétablissement à ses descendants.

Enfin Hercule, après sa victoire sur le lion de Némée, augmenta ces jeux, & les consacra à Jupiter Néméen, dans la 1^{je}. olympiade.

L'ouverture des jeux *néméens* se faisoit par un sacrifice, que l'on offroit à Jupiter ; on lui nommoit un prêtre, & on proposoit des récompenses pour ceux qui seroient vainqueurs dans ces jeux.

On les célébroit tous les trois ans, dans le mois appelé par les Corinthiens,

panemos, & par les Athéniens *boldromion*.

Les Argiens en étoient les juges, & étoient vêtus de noir pour marquer l'origine des jeux. Comme ils avoient été institués par des guerriers, on n'y admettoit d'abord que des gens de guerre, & les jeux n'étoient que des combats équestres ou gymniques. Dans la suite, on y admit indifféremment toutes sortes d'exercices gymnastiques.

Les vainqueurs furent couronnés d'olivier jusqu'au temps de la guerre des Grecs contre les Medes : un échec qu'ils requrent dans cette guerre, leur fit changer l'olivier en ache, plante funebre ; d'autres croient cependant que la couronne étoit originairement d'ache à cause de la mort d'Opheltes, autrement appelé *Archemore* : on supposoit que cette plante avoit reçu le sang qui couloit de la blessure que le serpent lui avoit faite.

NÉMENTURI, ou **NÉMÉTURI**, *Géogr. anc.*, peuples des Alpes ; Pline, liv. *III. ch. xx.* les met au nombre de ceux qu'Auguste subjuguait, & n'en dit rien de plus.

NÉMÉONIQUE, *s. m.*, *Littérat. grecq.*, νειμωνικός, vainqueur dans les jeux néméens ; leur prix étoit une simple couronne d'ache ; mais Pindare a immortalisé leurs noms dans son *III. liv.* des Néméoniques ; ce mot est composé de νειμα, *Némée*, & νικη victoire. (D. J.)

NÉMÉSÉES, *s. f. pl.*, *Antiq. grecq. & rom.*, fêtes en l'honneur de Némésis : elles étoient funebres, parce qu'on croyoit que Némésis prenoit aussi sous sa protection les morts, & qu'elle vengeoit les injures qu'on faisoit à leurs tombeaux.

NÉMESES, *s. f. pl.*, *Mythol.*, divinités adorées chez les Payens, & qui avoient un temple sur le mont Pagus. Il faut dire les *Némèses*, puisqu'on en reconnoissoit plus d'une : on doit les mettre au nombre des Euménides ; car elles en portent le caractère. Filles de la Nuit & de l'Océan, elles étoient préposées pour examiner les actions des hommes, pour punir les méchants, & récompenser les bons ; & afin qu'il ne leur manquât rien de l'équipage des furies, les habitants de Smyrne qui les honoroient d'un

sulte particulier, les représentoient avec des ailes, si nous en croyons Pausanias. (D. J.)

NEMESIS, f. f., *Mythol.*, fille de Jupiter & de la Nécessité, ou plutôt, selon Hésiode, de l'Océan & de la Nuit, étoit préposée pour venger les crimes que la justice humaine laisse impunis, l'arrogance, la présomption, l'oubli de soi-même dans la prospérité, l'ingratitude, &c.

Ses attributs sont dignes de remarque : elle avoit une roue pour symbole, des ailes, une couronne, tenoit la lance d'une main, & de l'autre une bouteille. Elle étoit montée sur un cerf, & son nom signifioit la *fatalité*.

Les vicissitudes de la fortune, dit le chancelier Bacon, & les desseins secrets de la providence, sont représentés par l'Océan & la Nuit. *Némésis* a des ailes, ainsi qu'une roue ; car la fortune court le monde, arrive, & disparoit d'un jour à l'autre. On ne peut prévoir ses faveurs, ni détourner ses disgrâces ; sa couronne est sur la tête du peuple, quand il triomphe de l'abaissement des grands. Sa lance frappe & renverse ceux qu'elle veut châtier. La bouteille qu'elle tient de l'autre main, est le miroir qu'elle présente sans cesse aux yeux de ceux qu'elle ménage. Eh ! quel est l'homme à qui la mort, les maladies, les trahisons, & mille accidens ne retracent à l'esprit d'affreuses images ; comme si les mortels ne pouvoient être admis à la table des dieux, que pour leur servir de jouet ? Quand on rassemble tous les chagrins domestiques qui traversèrent la prospérité d'Auguste, il faut bien adorer le pouvoir d'une divinité qui frappe sur les rois, comme sur des victimes ordinaires. Le cerf que monte *Némésis*, est le symbole d'une longue vie : la jeunesse qui meurt avant le temps, échappe seule aux révolutions du sort ; mais le vieillard ne finit point sa carrière sans avoir essuyé quelque revers.

Platon nous dit, que cette déesse, ministre de la vengeance divine, a une inspection spéciale sur les offenses faites aux pères par leurs enfans. C'est par-là que Platon avertit les hommes, qu'ils n'ont point dans leurs sanctuaires domestiques de divinités plus respectables, qu'un père ou une mère accablés sous le

poids des années. Je crois pour moi que le trouble d'une conscience agitée par l'horreur de ces crimes, & par les remords qui la suivent, a donné en partie la naissance à cette divinité du paganisme.

Elle fut nommée *Adraстée*, à cause d'Adraсте, qui le premier lui dédia un temple ; & *Rhamnuse*, parce qu'elle étoit adorée à Rhamnuse, bourg de l'Attique, où elle avoit une statue de la main d'Agoracrite, disciple de Phidias. Quand les Romains partoient pour la guerre, ils avoient coutume d'offrir un sacrifice à cette déesse ; mais alors *Némésis* étoit prise pour la Fortune, qui doit accompagner & favoriser les armes pour leur procurer du succès. (D. J.)

NEMESTRINUS, *Mythol.*, divinité qui présidoit aux forêts ; mais comme Arnobe est le seul des anciens qui parle de ce dieu, il pourroit bien en être le père.

NEMETES, *Géogr. anc.*, peuple du diocèse de Spire, puisque leur ville capitale est *Noviomagus*, selon Ptolomée, & que cette *Noviomagus* répond à Spire, suivant les itinéraires romains. Il paroît par les commentaires de César, que ces peuples, de même que les Vaugions & Triboques, étoient naturels Germains d'au-delà du Rhin, & qu'ils s'étoient habitués dans cette partie de la Gaule belgique, un peu auparavant l'entrée de César dans les Gaules.

NEMETOBRIGA, *Géogr. anc.*, ville des Tiburs dans l'Espagne tarragonoise, selon Ptolomée, *liv. II. ch. vj.* Quelques savans pensent que c'est aujourd'hui *Valde-Nebro*.

NEMETOCENNA ou NEMETOCERNA, *Géogr. anc.* Samson prétend avoir prouvé par César, que cette ville est dans le *Belgium* ; c'est la même que les itinéraires romains appellent *Nemetacum*, & qu'ils placent entre *Teruana*, *Samarobriua* ; & *Bagacum*, entre Térouenne, Amiens, & Bavay ce qui ne peut répondre qu'à Arras.

NEMISCO, *Géogr.*, grande rivière de l'Amérique septentrionale ; elle se jette dans le fond de la baie d'Hudson, après un cours d'environ 60 lieues à-travers des montagnes.

NEMORALES, f. f. pl., *Mythol.*,

fêtes qui se célébroient dans la forêt d'Aricie, en l'honneur de Diane, déesse des bois.

NEMOSSUS, *Géogr. anc.*, ancienne ville des Gaules sur la Loire, & la capitale des *Arverni*, Auvergnacs, selon Strabon, *liv. IV. p. 191.* Lucain, *Pharsale, liv. I. vers. 419.* parle aussi de cette ville : on croit communément que c'est l'*Augusto-Nemetum* de Ptolomée, *liv. II. chap. vij.*

NEMOURS, *Géogr.*, ville de l'isle de France dans les Gâtinois. Elle est sur le Loing, à 4 lieues de Fontainebleau, 18 de Paris. *Long. 20. 22. lat. 48. 15'. 10''.*

Son nom latin est *Nemus* : on la nomma anciennement *Nemox* & *Nemoux*, & de ce dernier mot on a fait le nom moderne *Nemours*. Le nom de *Nemus* lui avoit été donné, parce qu'elle étoit située dans la forêt de Bievre ou de Fontainebleau : aujourd'hui que l'on a coupé une partie de cette forêt, *Nemours* se trouve entre la même forêt, & celle de Montargis. Elle est entre deux collines, dans l'endroit où étoit la ville de *Grex*

du temps de César. Elle a commencé par un château, qu'on appelloit *Nemus* ; & elle se forma peu-à-peu, quand la terre eut été érigée en duché. Il y a dans cette petite ville un bailliage royal établi par François I. en 1524. Il est régi par la coutume de Lorris, rédigée en 1531. (a)

Nemours a eu autrefois ses seigneurs particuliers, qui se nommoient simplement *chevaliers* ; & ce fut d'eux que le roi Philippe le Hardi, fils de S. Louis, l'acquit vers l'an 1272. Louis XII. donna *Nemours* à Gaston de Foix, & l'érigea en duché pairie, l'an 1507, la première érection que Charles VI. en avoit faite ayant été supprimée. Enfin Louis XIV. donna ce duché à son frère Philippe ; & de-là vient qu'il est possédé aujourd'hui par M. le duc d'Orléans.

François Hédelin, connu sous le nom d'*abbé d'Aubignac* a été élevé à *Nemours*. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat, il embrassa l'état ecclésiastique, & s'étant attaché au cardinal de Richelieu, il prit parti contre Corneille, & devint précepteur du ne

(a) L'hôpital fut fondé par Gautier, seigneur de *Nemours*, en 1179. Philippe le Bel y érigea une chapelle en 1303. On voit, dans une charte de 1186, que quand le roi venoit à Fontainebleau, tout le pain qui restoit de sa table étoit porté à l'hôtel-Dieu de *Nemours*. Il fut réuni au prieuré-cure, par une bulle de Clément VII, en 1390, & désuni en 1749, & confié aux soins des habitans qui le font desservir par un chapelain & quatre filles de la charité.

Nemours fut brûlé en 1358 par l'armée de Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui ravageoit alors la France.

Charles VI, en 1404, décora cette seigneurie du titre de duché-pairie en faveur de Charles III, dit le *Noble*, fils de Charles le Mauvais : mais Charles VII, en 1425, le réunit à la couronne au défaut d'hoirs mâles. Le dernier duc de *Nemours*, de la maison d'Armagnac, fut tué, en 1503, à la bataille de Cérignolles : en lui finit la branche d'Armagnac, descendante de Charibert, fils de Clotaire II.

Nemours a vu conclure deux traités fameux dans l'histoire de la ligue ; le premier en juillet 1585, & le deuxième en 1588.

La justice se rend dans le château qui a plus de quatre cents ans, flanqué de quatre grosses tours : le bailliage est régi par la coutume de Lorris. Sa juridiction s'étend sur 92 paroisses.

M. Joseph Olivier, principal du petit collège de *Nemours*, mort en 1721, étoit un homme d'esprit & de mérite qui a fait un commentaire sur Pétrone ; un poème latin sur le nouveau canal du Loing, & a mis en vers hexamètres tous les proverbes de Salomon.

Ses manuscrits sont entre les mains de M. Bertrand, conseiller au bailliage.

Près de *Nemours* est l'abbaye de la Joye, ordre de Cîteaux, fondée en 1230, & réunie à celle de Villiers en 1764. A trois lieues on voit le château d'Alberic Clément, maréchal de France, appelé le *Mez-le-Maréchal*. En 1330, c'étoit une maison royale. (c)

ven du cardinal. Il gagna les bonnes grâces de son éminence & de son élève. *Son Tércence justifié* est tombé dans l'oubli. Sa *pratique du théâtre* est encore lue ; mais , dit M. de Voltaire , il prouva par la tragédie de *Zénobie* , que les connoissances ne donnent pas les talens. Il mourut à *Nemours* , en 1679 , à 75 ans. Puisqu'il naquit à Paris en 1604.

NEN, *Hist. mod.* , c'est ainsi qu'on nomme dans le royaume de Siam de jeunes enfans , que leurs parens consacrent au service des talapoins ou prêtres , & qui demeurent auprès d'eux dans leurs couvens , & vieillissent dans cet état. Ils ont des écoles où ils vont prendre les leçons des moines leurs maîtres ; ils reçoivent les aumônes pour eux , parce qu'il ne leur est pas permis de toucher de l'argent. Enfin , les *nens* arrachent les mauvaises herbes du jardin du couvent , ce que les talapoins ne pourroient faire eux-mêmes sans pécher.

NENIATON , *Musiq. des anc.* , Polux (chap. 10. du liv. IV. de l'*Onomast.*) dit qu'un des airs spondées ou spondaiques , se nommoit *néniaton* & soupçonne que c'est le *nénia* dont-il est parlé à l'article suivant. Car puisque c'étoit un air spondée , il étoit composé de notes longues & égales ; ce qui peut également former un air triste , & un air propre à endormir les enfans. (*F. D. C.*)

NENIES , f. f. , *Hist. anc.* , chants lugubres qu'on avoit accoutumé de faire aux funérailles , ainsi nommés de la déesse *Nania* , qui présidoit à ces sortes de lamentations. On croit que ces chants étoient les louanges de la personne qui venoit de mourir , mises en vers & chantées d'un son triste , avec un accompagnement de flûtes , par des femmes gagées à cet effet , & que l'on appelloit *præficæ*. Il falloit qu'elles eussent un protocole & des lieux communs applicables , suivant l'âge , le sexe , la condition des personnes ; & comme tout cela se réduisoit le plus souvent à des puérilités & des bagatelles , on emploie ce mot en latin pour signifier des *niaiseries*. Ceux qui ont attribué l'origine des *nénies* à Simonides , ont pris ce mot dans un sens trop étendu , & l'ont confondu avec l'*élégie* , genre noble , sérieux & délicat , dont on attribue l'invention à ce poète. Ovide fait venir le mot de *nénies*

du grec *νέναιον* , dernier , parce que ces chants étoient les derniers qu'on faisoit en l'honneur du mort. Mais Acron prétend que ce mot *nénia* fut inventé pour exprimer , par sa prosodie longue & traînante , le son triste & dolent , soit des chanteuses , soit des flûtes qui servoient non-seulement à accompagner les voix , mais encore à marquer les temps où les pleureuses publiques devoient se frapper la poitrine en cadence.

Ce mot vient du grec *ννία* , sur quoi Scaliger observe qu'il devoit s'écrire en latin *nenia* & non *nania*. Guichard remarque qu'on entendoit autrefois par *nania* une espèce de chant dont les nourrices se servoient pour bercer & pour endormir les enfans ; & il conjecture que ce mot pourroit venir de l'hébreu *nin* , enfant.

La déesse *nania* , qui présidoit aux funérailles , étoit particulièrement honorée à celles des vieillards. On ne commençoit à l'invoquer que lorsque le malade entroit à l'agonie. Elle avoit un petit temple hors les murs de Rome.

NENUPHAR , *nymphaea* , f. m. , *Hist. nat. Bot.* , genre de plante à fleurs en rose , composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le pistil sort du calice & devient dans la suite un fruit rond ou conique , qui est divisé en plusieurs loges , & qui renferme des semences le plus souvent oblongues. Tournefort , *inst. rei herb.* V. PLANTE. (I)

Nous ne connoissons en Europe que deux espèces de ce genre de plante aquatique , le *nénuphar* à fleur blanche , & le *nénuphar* à fleur jaune.

Le *nénuphar* à fleur blanche , *nymphaea alba major* , I. R. H. 260 , a la racine vivace , longue , grosse comme le bras , garnie de nœuds , de couleur brune en dehors , blanche en-dedans , charnue , fongueuse , empreinte de beaucoup de suc visqueux , attachée au fond de l'eau dans la terre par plusieurs fibres ; elle pousse des feuilles grandes , larges , la plupart orbiculaires , échancrées en cœur ou en fer à cheval , épaisses , charnues , nageant sur la surface de l'eau , veinues , d'un verd blanchâtre sur le dos , d'un verd brun en dessous , ayant chacune deux petites oreilles obtuses , d'un goût herbeux assez fade : ces feuilles sont soutenues par des queues longues ,

grosses comme le doigt d'un enfant, cylindriques, rougeâtres, tendres, succulentes, fongueuses.

Ses fleurs sont grandes, grosses, larges quand elles sont épanouies, à plusieurs pétales, disposées en rose, belles, blanches comme du lis, presque sans odeur, elles sont renfermées dans un calice ordinairement à cinq pétales blanchâtres, rangées en rose & à fleurons : leur milieu est occupé par des étamines nombreuses qui partent de la jointure circulaire & extérieure de l'ovaire & du placenta.

Lorsque la fleur est passée, il paroît un fruit sphérique ressemblant à une tête de pavot, partagé dans sa longueur en plusieurs loges remplies de semences oblongues, noirâtres, luisantes, un peu plus grandes que du millet.

Cette plante est toute d'usage en médecine ; il paroît qu'elle est d'une nature nitreuse, parégorique, apéritive & rafraîchissante. On ne la cultive point dans les jardins : elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupissantes, ou dans les ruisseaux qui coulent lentement, & dans les grandes pièces d'eau ; elle fleurit en mai & en juin, quelquefois jusqu'en automne. Ray pense que le *nénuphar* du Brésil à fleur blanche, décrit par Margrave, ne fait pas une espèce différente du nôtre.

Le *nénuphar* à fleur jaune, *nymphaea lutea major*, I. R. II. 261, ne diffère presque du blanc que par la fleur, qui est jaune & plus petite.

Quant aux *nymphaea* étrangers, des savans éclairés dans la Botanique, & la connoissance des monumens antiques, ont découvert que la plante qu'on voit sur quelques médailles d'Egypte, n'est autre chose que la *nymphaea*, qui est fort commune dans les campagnes arrosées par le Nil. La fleur de cette plante est de toutes ses parties celle qui se remarque le plus ordinairement sur les monumens égyptiens, ce qui vient du rapport que ces peuples croyoient qu'elle avoit avec le soleil, à l'apparition duquel elle se montroit d'abord sur la surface de l'eau, & s'y replongeait dès qu'il étoit couché ; phénomène commun à toutes les espèces de *nymphaea*.

C'étoit là l'origine de la consécration que les Egyptiens avoient faite de cette

fleur à cet astre, le premier & le plus grand des dieux qu'ils aient adorés. De là vient la coutume de la représenter sur la tête de leur Osiris, sur celle de leurs autres dieux, sur celle même des prêtres qui étoient à leur service. Les rois d'Egypte affectant les symboles de la divinité, se sont fait des couronnes de cette fleur ; elle est aussi représentée sur leurs monnoies, tantôt naissante, tantôt épanouie & environnant son fruit : on la voit avec la tige comme un sceptre royal dans la main de quelques idoles. (D. J.)

NÉNUPHAR, *Pharm. & Mat. méd.*, la racine & les fleurs du *nénuphar* sont les seules parties de cette plante qui soient en usage en médecine : on y emploie indifféremment la racine du *nénuphar* à fleurs blanches ou *nénuphar* blanc, & celle de *nénuphar* jaune ; mais on ne se sert presque absolument que des fleurs du *nénuphar* blanc.

La racine du *nénuphar* est mucilagineuse, gluante, amère ; les fleurs contiennent à-peu-près les mêmes substances, mais en beaucoup moins grande quantité.

La racine de *nénuphar* fait la base des tisanes regardées comme éminemment rafraîchissantes, adoucissantes, relâchantes, qui s'ordonnent communément dans l'ardeur d'urine, sur-tout celle qui accompagne les gonorrhées virulentes ; dans les affections inflammatoires des intestins, des reins & des voies urinaires. L'infusion des fleurs est ordonnée plus rarement dans les mêmes cas, & est aussi très-inférieure en vertu à la décoction de la racine. Cette infusion est regardée comme légèrement narcotique ; mais cette vertu, presque généralement avouée, n'est rien moins que démontrée.

Le sirop de *nénuphar* qui se prépare avec l'infusion des fleurs ; est plus usité que cette infusion, & contient les principes médicamenteux de ces fleurs en moindre quantité encore. On peut avancer que c'est-là un assez pauvre remède. On prépare aussi dans quelques boutiques un sirop de *nénuphar* avec la décoction de la racine : celui-ci est plus chargé de parties mucilagineuses, & c'est apparemment à cause de cela qu'on le prépare moins communément, parce que

Les mucilages sont éminemment sujets à s'altérer, à moisir dans toutes les préparations liquides, même malgré la cuite & l'assaisonnement du sucre. Voyez **MUCILAGE**. Le sirop de *nénuphar* ordinaire, c'est-à-dire préparé avec les fleurs, n'est pas exempt de cette altération ; pour la prévenir autant qu'il est possible, il faut, si l'on n'aime mieux bannir ce remède des boutiques, lui donner une forte cuite, & la renouveler de temps en temps.

Tous ces remèdes tirés du *nénuphar* ont l'inconvénient grave d'affadir, de refroidir, d'embourber l'estomac, & par-là de faire perdre l'appétit & d'abattre les forces, & cela d'autant plus qu'ils sont plus mucilagineux. La tisane ou décoction des racines, qui est le plus ordinaire de ce remède, est aussi le plus mauvais.

Nous n'avons guère meilleure opinion d'une conserve qu'on prépare avec les fleurs, & qu'heureusement on emploie rarement pour elle-même, mais seulement pour servir d'excipient dans les opiates & les bols narcotiques.

On garde dans les boutiques une eau distillée des fleurs de *nénuphar* qui n'est bonne à rien, & une huile par infusion & par décoction de ces mêmes fleurs, qui ne vaut pas davantage.

Les fleurs de *nénuphar* entrent dans le sirop de tortue, la poudre *diamargariti frigidi* ; le sirop entre dans les pilules hypnotiques, & l'huile dans le baume hypnotique.

On prépare un miel de *nénuphar* avec les fleurs non mondées, ou même avec les calices & les étamines dont on a mondé les fleurs destinées à la préparation du sirop. Le miel de *nénuphar* s'ordonne depuis deux jusqu'à quatre onces dans les lavemens rafraîchissans & relâchans. (b)

NEOCASTRO, *Géogr.*, forteresse de la Romanie, à trois lieues au nord de Constantinople, sur le promontoire *Harmæus*, dans l'endroit le plus étroit du Bosphore. Il y a une bonne garnison, & les Turcs y tiennent les prisonniers de conséquence qu'ils font sur les chrétiens pendant la guerre. Voyez *Gyllius de Bosphoro Tracico*. Long. 46. 30. lat. 41. 16.

NEOCESARÉE, *Géogr. anc.*, ville

de la province de Pont, comprise assez souvent dans la Cappadoce, située sur la rivière de Lyque, & appelée par divers auteurs *Hadrianopolis*. Les Grecs la nomment aujourd'hui *Nixar*, & les Turcs *Tocat*. Elle fut érigée en évêché en 240, à ce que dit Baillet.

Les Auteurs parlent encore d'une *Néocésarée*, ville de la Bithynie ; 2°. d'une *Néocésarée*, ville de Syrie, sur le bord de l'Euphrate ; 3°. d'une *Néocésarée*, ville de Mauritanie. (D. J.)

NEOCORAT, s. m., ou **NEOCORIE**, *Art. numismatique*, époque qu'on trouve sur les médailles des villes grecques soumises à l'empire Romain. Ces villes étoient jalouses de l'honneur d'avoir été qualifiées *néocores*, ou si l'on veut du titre de *néocorat*, c'est-à-dire d'avoir eu des temples où s'étoient faits les sacrifices solennels d'une province en l'honneur des dieux ou des empereurs. Cette qualification étoit en même temps accompagnée de plusieurs privilèges, & c'étoit là vraisemblablement ce qui les touchoit davantage.

En effet, le *néocorat* des empereurs étoit accordé aux villes par un décret du sénat. On lit sur les marbres d'Oxford que la ville de Smyrne avoit été trois fois *néocore* des empereurs par les décrets du sacré sénat ; & sur un médaillon, les Laodicéens de Phrygie se disent *néocores* de Commode & de Caracalla, par décret du sénat. Le *néocorat* étoit donc une grace & un titre honorifique. Les Smyrnéens rappellent sur un monument le bienfait de l'empereur Adrien, qui leur avoit accordé par un sénatus-consulte le second *néocorat*. Aussi les villes marquoient avec soin les *néocorats* qu'elles avoient obtenus : *Δις*, *τρίς*, *τετρακίς*, *πεντακίς*. Elles se glorifioient même d'en avoir obtenu le plus grand nombre. Voy. **NEOCORE**. (D. J.)

NEOCORE, s. m., *Antiq. grecq.* Peu de gens de lettres ignorent qu'on appelloit *néocores* chez les Grecs ceux qui étoient chargés de la garde & sur-tout de la propreté des temples, comme l'explique le nom même de *νεωκορος*, composé de *νέος*, *templum*, & de *κορέω*, *verro*. On sait encore que cet emploi bas & servile dans son origine, se releva insensiblement & devint enfin très-considérable, lorsque la richesse des offrandes

demanda des dépositaires distingués ; que la dépense des fêtes & des jeux publics intéressa des nations entières , & que l'adulation des Grecs pour les empereurs Romains leurs nouveaux maîtres , les porta à leur élever des temples & à s'honorer du titre de *néocores* de ces mêmes temples. Ils ne furent plus de simples valets des temples , ou même des sacrificateurs ordinaires , on en fit des ministres du premier ordre , à qui seul appartenoit le droit d'offrir les sacrifices dans les temples consacrés à la divinité tutélaire du pays , ou dans ceux qu'on avoit élevés non-seulement aux empereurs Romains déjà mis au rang des dieux , mais encore en l'honneur de ceux qui régnoient actuellement.

Tant d'auteurs ont écrit sur les *néocores* , qu'on se croyoit parfaitement instruit de leurs différentes fonctions , & qu'il sembloit que la seule difficulté qui restoit parmi les savans étoit réduite à ce point ; savoir comment on doit entendre & expliquer le nombre des néocorats attribués sur les médailles à une même ville ; si les peuples qui s'y disent *néocores* pour la seconde , pour la troisième & pour la quatrième fois , ont été revêtus de cette dignité par un même prince , ou s'ils ne l'ont reçue que successivement par différens empereurs ?

M. Vaillant le pere , qui avoit particulièrement étudié cette matière , donna en 1703 une dissertation sur les *néocores* , où après avoir discuté les différentes opinions des antiquaires qui l'ont précédé , il établit que les villes grecques se disoient sur leurs médailles *néocores* des empereurs romains , autant de fois qu'elles avoient obtenu de nouveaux décrets du sénat pour pouvoir bâtir des temples à leur honneur. Nous nous dispensons d'entrer dans le détail des preuves du système de M. Vaillant , parce qu'on trouvera la pièce imprimée en entier dans un volume des mémoires de l'académie des Inscriptions ; mais nous devons dire quelque chose d'une autre dissertation sur le même sujet , donnée en 1706 par M. de Valois , qui n'avoit aucune connoissance de celle de M. Vaillant.

Ces deux auteurs se sont rencontrés dans la difficulté principale ; ils rapportent l'un & l'autre les différens néocorats des villes grecques à différens séna-

tus-consultes qui leur en avoient accordé la prérogative ; ils prouvent par les mêmes autorités , & à-peu-près par les mêmes opérations , que les villes ou les peuples qui sur les médailles se qualifient du titre de *néocores* pour la seconde , pour la troisième & pour la quatrième fois , ne l'ont fait que successivement & sous différens empereurs.

Mais la dissertation de M. de Valois a cela de particulier , qu'elle nous apprend deux fonctions des *néocores* , qui avoient jusqu'à présent échappé aux recherches des critiques.

La première de ces fonctions des *néocores* étoit de jeter de l'eau lustrale sur ceux qui entroient dans le temple. La seconde étoit de faire l'aspersion de cette même eau lustrale sur les viandes qu'on servoit sur la table du prince , & de lui tenir en quelque sorte lieu d'aumôniers.

J'ai dit ci-dessus que plusieurs villes grecques prirent souvent la qualité de *néocores* , mais c'est Smyrne , Ephèse , Pergame , Magnésie , &c. qui portent le plus souvent ce titre dans les médailles. Smyrne , par exemple , fut faite *néocore* sous Tibère avec beaucoup de distinction ; elle le fut encore pour la seconde fois sous Adrien , comme le marquent les marbres d'Oxford : enfin elle eut encore le même honneur , & prit le titre de *première ville d'Asie* sous Caracalla. (D. J.)

NEODAMODES , f. m. pl. , *Hist. anc.* , c'étoient à Lacédémone des esclaves à qui l'on avoit accordé la liberté , en récompense de quelque action héroïque.

NÉOENIES , f. f. pl. , *Antiq. grecques* , en grec *νεοαια* ; fête qu'on célébroit en l'honneur de Bacchus , quand on goûtoit pour la première fois le vin nouveau de chaque année. Voyez Potter, *Archæol. tit. I. p. 416.* (D. J.)

NEOGRAD , NOVIGRAD , ou NOGRAD , *Géogr.* , comté de la basse Hongrie , aux confins de ceux de Pesth , de Heves & de Hont , ayant environ 12 milles d'Allemagne en longueur , & cinq à six en largeur , & comprenant dans son étendue des montagnes & des plaines , des forêts , des champs , des vignes , des prairies , & plusieurs eaux minérales. Il a pour rivières l'Ipoly & la Zagi-

va , & pour habitans des Hongrois naturels , & des Slaves sortis de Bohême. On le partage , quant à l'ecclésiastique , en grand *Néograd* , & petit *Néograd* ; & quant au civil , on le divise en quatre districts , qui sont ceux de Lofontz , de Fileck , de Szetfeny & de Kekko. Le grand *Néograd* relève de l'archevêque de Gran , & le petit de l'évêque de Vatz : dans l'ensemble de ces districts on compte dix-sept châteaux , dix villes & deux cents vingt-trois bourgs ; mais le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue , ni florissant à proportion de tous ces bourgs , villes & châteaux ; il manque de villages , de tolérance & de liberté. (D. G.)

NEOGRAPHE , adj. , pris substantivement. On nomme ainsi celui qui affecte une manière d'écrire nouvelle & contraire à l'orthographe reçue. L'orthographe ordinaire nous fait écrire *françois* , *anglois* , *j'étois* , *ils aimeroient* ; (voyez I.) M. de Voltaire écrit *français* , *anglais* , *j'étais* , *ils aimeraient* , en mettant *ai* pour *oi* dans ces exemples , & par-tout où l'*oi* est le signe d'un *e* ouvert. Nous employons des lettres majuscules à la tête de chaque phrase qui commence après un point , à la tête de chaque nom propre , &c. Voyez INITIAL. M. de Voltaire avoit supprimé toutes ces capitales dans la première édition de son *siècle de Louis XIV.* publié sous le nom de M. de Francheville. M. du Marfais a supprimé sans restriction toutes les lettres doubles qui ne se prononcent point , & qui ne sont point autorisées par l'étymologie , & il a écrit *home* , *come* , *arêter* , *doner* , *anciène* , *condânez* , &c. M. Duclos n'a pas même égard à celles que l'étymologie ou l'analogie semblent autoriser ; il supprime toutes les lettres muettes , & il écrit *différentes* , *letres* , *admettent* , *êle* , *teâtre* , *il ut* (au subjonctif pour *il eût*) *cète* , *indépendament* , &c. il change *ph* en *f* , *orthografe* , *filosofique* , *distongue* , &c. Ainsi M. de Voltaire , M. du Marfais , M. Duclos , sont des *néographes* modernes.

NEOGRAPHISME , s. m. c'est une manière d'écrire nouvelle & contraire à l'orthographe reçue. Ce terme vient de l'adjectif grec *νέος* , nouveau , & du verbe *γράφω* , j'écris. Le *néographisme* de

M. de Voltaire , en ce qui concerne le changement d'*oi* en *ai* pour représenter l'*e* ouvert a trouvé parmi les gens de lettres quelques imitateurs.

“ Si l'on établit pour maxime générale , dit l'abbé Desfontaines , *observ.* sur les écrits mod. tom. XXX. pag. 255 , que la prononciation doit être le modèle de l'orthographe ; le normand , le picard , le bourguignon , le provençal écriront comme ils prononcent : car dans le système du *néographisme* , cette liberté doit conséquemment leur être accordée „. Il me semble que l'abbé Desfontaines ne combat ici qu'un phantôme , & qu'il prend dans un sens trop étendu le principe fondamental du *néographisme*. Ce n'est point toute prononciation que les *néographes* prennent pour règle de leur manière d'écrire , ce seroit proprement écrire sans règle ; ils ne considèrent que la prononciation autorisée par le même usage qui est reconnu pour législateur exclusif dans les langues , relativement aux choix des mots , au sens qui doit y être attaché , aux tropes qui peuvent en changer la signification , aux alliances , pour ainsi dire , qu'il leur est permis ou défendu de contracter , &c. Ainsi le picard n'a pas plus de droit d'écrire *gambe* pour *jambe* , ni le gascon d'écrire *bure* pour *beure* sous prétexte que l'on prononce ainsi dans leurs provinces.

Mais on peut faire aux *néographes* un reproche mieux fondé ; c'est qu'ils violent les loix de l'usage dans le temps même qu'ils affectent d'en consulter les décisions & d'en reconnoître l'autorité. C'est à l'usage légitime qu'ils s'en rapportent sur la prononciation , & ils font très-bien ; mais c'est au même usage qu'ils doivent s'en rapporter pour l'orthographe : son autorité est la même de part & d'autre ; de part & d'autre elle est fondée sur les mêmes titres , & l'on court le même risque à s'y soustraire dans les deux points , le risque d'être ou ridicule ou inintelligible.

Les lettres , peut-on dire , étant instituées pour représenter les élémens de la voix , l'écriture doit se conformer à la prononciation : c'est-là le fondement de la véritable orthographe , & le prétexte du *néographisme* , mais il est aisé d'en abuser. Les lettres , il est vrai , sont établies pour représenter les élé-

mens de la voix ; mais comme elles n'en font pas les signes naturels , elles ne peuvent les signifier qu'en vertu de la convention la plus unanime , qui ne peut jamais se reconnoître que par l'usage le plus général de la plus nombreuse partie des gens de lettres. Il y aura , si vous voulez , plusieurs articles de cette convention qui auroient pu être plus généraux , plus conséquens , plus faciles à saisir , mais enfin ils ne le sont pas , & il faut s'en tenir aux termes de la convention : irez-vous écrire *kekabil omc ke vou soïiez* , pour quelque *babile homme que vous soyez* ? on ne saura ce que vous voulez dire , ou si on le divine , vous appréterez à rire.

On repliquera qu'un *néographe* sage ne s'avifera point de fronder si généralement l'usage , & qu'il se contentera d'introduire quelque léger changement , qui étant suivi d'un autre quelque temps après , amenera successivement la réforme entière sans révolter personne. Mais en premier lieu , si l'on est bien persuadé de la vérité du principe sur lequel on établit son *néographisme* , je ne vois pas qu'il y ait plus de sagesse à n'en tirer qu'une conséquence qu'à en tirer mille ; rien de raisonnable n'est contraire à la sagesse , & je ne tiendrai jamais M. Duclos pour moins sage que M. de Voltaire. J'ajoute que cette circonspection prétendue plus sage est un aveu qu'on n'a pas le droit d'innover contre l'usage reçu , & une imitation de cette espèce de prudence qui fait que l'on cherche à surprendre un homme que l'on veut perdre , pour ne pas s'exposer aux risques que l'on pourroit courir en l'attaquant de front.

Au reste , c'est se faire illusion que de croire que l'honneur de notre langue soit intéressé au succès de toutes les réformes qu'on imagine. Il n'y en a peut-être pas une seule qui n'ait dans sa manière d'écrire quelques-unes de ces irrégularités apparentes dont le *néographisme* fait un crime à la nôtre : les lettres *quiescentes* des Hébreux ne sont que des caractères écrits dans l'orthographe , & muets dans la prononciation ; les Grecs écrivoient *ἀγγιλος* , *ἀγγυρα* , & prononçoient comme nous serions *ἀνγίλος* , *ἀνχυρα* ; on n'a qu'à lire Priscien sur les lettres romaines , pour voir que l'orthographe latine avoit

autant d'anomalies que la nôtre ; l'italien & l'espagnol n'en ont pas moins , & en ont quelques-unes de communes avec nous ; il y en a en allemand d'aussi choquantes pour ceux qui veulent par-tout la précision géométrique ; & l'anglois qui est pourtant en quelque sorte la langue des géomètres , en a plus qu'aucune autre. Par quelle fatalité l'honneur de notre langue seroit-il plus compromis par les inconséquences de son orthographe , & plus intéressé au succès de tous les systèmes que l'on propose pour la réformer ? Sa gloire n'est véritablement intéressée qu'au maintien de ses usages , parce que ses usages font ses loix , ses richesses & ses beautés ; semblable en cela à tous les autres idiomes , parce que chaque langue est la totalité des usages propres à la nation qui la parle , pour exprimer les pensées par la voix. Voyez *LANGUE* , (B. E. R. M.)

NEOLOGIQUE, adj. qui est relatif au *néologisme*. Voyez **NÉOLOGISME**. Le célèbre abbé Desfontaines publia en 1726 un dictionnaire *néologique* , c'est-à-dire , une liste alphabétique de mots nouveaux , d'expressions extraordinaires , de phrases insolites , qu'il avoit pris dans les ouvrages modernes les plus célèbres publiés depuis quelques dix ans. Ce dictionnaire est suivi de l'éloge historique de Pantalon - Phébus , plaisanterie pleine d'art , où ce critique a fait usage de la plupart des locutions nouvelles qui étoient l'objet de sa censure : le tour ingénieux qu'il donne à ses expressions , en fait mieux sentir le défaut , & le ridicule qu'il y attache en les accumulant , n'a pas peu contribué à tenir sur leurs gardes bien des écrivains , qui apparemment auroient suivi & imité ceux que cette contre-vérité a noté comme répréhensibles.

Il y auroit , je crois , quelque utilité à donner tous les cinquante ans le dictionnaire *néologique* du demi siècle. Cette censure périodique , en réprimant l'audace des *néologues* , arrêteroit d'autant la corruption du langage qui est l'effet ordinaire d'un *néologisme* imperceptible dans ses progrès : d'ailleurs la suite de ces dictionnaires deviendroit comme le mémorial des révolutions de la langue , puisqu'on y verroit le temps où les locutions se seroient introduites , & celles qu'elles

qu'elles auroient remplacées. Car telle expression fut autrefois *néologique*, qui est aujourd'hui du bel usage : & il n'y a qu'à comparer l'usage présent de la langue, avec les remarques du P. Bouhours sur les écrits de P. R. (*II. Entretien d'Arist. & d'Eug. pag. 168.*) pour reconnoître que plusieurs des expressions risquées par ces auteurs ont reçu le sceau de l'autorité publique, & peuvent être employées aujourd'hui par les puristes les plus scrupuleux. (*B. E. R. M.*)

NEOLOGISME, s. m. ce mot est tiré du grec νέος, *nouveau*, & λόγος *parole*, *discours*, & l'on appelle ainsi l'affectation de certaines personnes à se servir d'expressions nouvelles & éloignées de celles que l'usage autorise. Le *néologisme* ne consiste pas seulement à introduire dans le langage des mots nouveaux qui y sont inutiles; c'est le tour affecté des phrases, c'est la jonction téméraire des mots, c'est la bisarrerie des figures qui caractérisent sur-tout le *néologisme*. Pour en prendre une idée convenable, on n'a qu'à lire le second *entretien d'Ariste & d'Eugene sur la langue françoise* (depuis la pag. 168. jusqu'à la pag. 185.) le pere Bouhours y relève avec beaucoup de justice, quoique peut-être avec un peu trop d'affectation, le *néologisme* des écrivains de P. R. & il le montre dans un grand nombre d'exemples, dont la plupart sont tirés de la traduction de l'*Imitation de Jesus-Christ*, donnée par ces solitaires.

Un auteur qui connoît les droits & les décisions de l'usage ne se sert que des mots reçus, ou ne se résout à en introduire de nouveaux que quand il y est forcé par une disette absolue & un besoin indispensable : simple & sans affectation dans ses tours, il ne rejette point les expressions figurées qui s'adaptent naturellement à son sujet, mais il ne les recherche point, & n'a garde de se laisser éblouir par le faux éclat de certains traits plus hardis que solides, en un mot il connoît la maxime d'Horace, (*Art. poët. 309.*) & il s'y conforme avec scrupule :

Scribendi rectè sapere est & principium & fons. Voy. USAGE & STYLE.

Il ne faut pourtant pas inférer des reproches raisonnables que l'on peut faire au *néologisme*, qu'il ne faille rien oser

dans le style. On risque quelquefois avec succès un terme nouveau, un tour extraordinaire, une figure inusitée; & le poëte des graces semble lui-même en donner le conseil, lorsqu'il dit, *ib. 49.*

Dixeris egregiè, notum si callida verbum

Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est

Indiciis monstrare recentibus abdita rerum;

Fingere cinctutis non exaudita cethegis

Continget; dabiturque licentia sumpta pudenter.

Mais en montrant une ressource au génie Horace lui assigne tout à la fois comment il doit en user; c'est avec circonspection & avec retenue, *licentia sumpta pudenter*; & il faut y être comme forcé par un besoin réel, *si fortè necesse est*.

Dans ce cas, le *néologisme* change de nature; & au lieu d'être un vice du style, c'est une figure qui est en quelque manière opposée à l'*archaïsme*.

L'*archaïsme* est une imitation de la manière de parler des anciens, soit que l'on en revivifie quelques termes qui ne sont plus usités, soit que l'on fasse usage de quelques tours qui leur étoient familiers & qu'on a depuis abandonnés. Les pièces du grand Rousseau en style marotique sont pleines d'*archaïsmes*. Ce mot vient du grec ἀρχαῖος *ancien*, auquel en ajoutant la terminaison ἱσμός qui est le symbole de l'imitation, on a ἀρχαῖσμος qui veut dire *antiquorum imitatio*.

Le *néologisme*, envisagé comme le pendant de l'*archaïsme*, est une figure par laquelle on introduit un terme, un tour, ou une association de termes dont on n'a pas encore fait usage jusques-là; ce qui ne doit se faire que par un principe réel ou très-apparent de nécessité, & avec toute la retenue & la discrétion possibles. Rien ne seroit plus dangereux que de passer les bornes; la figure est sur les frontières, pour ainsi dire, du vice, & ce vice même ne change pas de nom; il n'y a que l'abus qui en fait la différence.

NEOLOGUE, s. m. celui qui affecte un langage nouveau, des expressions bisacres, des tours recherchés, des figures extraordinaires. Voyez NÉOLOGIQUE & NÉOLOGISME. (*B. E. R. M.*)

NEOMAGUS, Géog. anc., ce mot hybride est composé du grec & du gau-

lois, & a été donné à diverses villes ou bourgs de France, des Pays-bas, d'Allemagne, même en Angleterre à la ville de Chichester, & à d'autres.

En effet, 1°. *Néomagus* ou *Noviomagus* dans Ptolomée, est une ville des *Regni*, peuples de l'isle d'Albion. Camden croit que c'est aujourd'hui Woodcôte, & diverses raisons appuient ce sentiment, qui a le suffrage de M. Gale.

2°. *Néomagus*, ou *Noviomagus Batavorum*, est une ancienne ville de la seconde Germanie, sous la rive gauche du Wahal, à l'extrémité de la Gaule. On ne doute point que ce ne soit aujourd'hui Nimegue, capitale de la Gueldre hollandoise, (D. J.)

NÉOMENIASTE, *Antiq. grecq.*, *Νεομηνιαστος*; on appelloit chez les Grecs *néoméniastes*, ceux qui célébroient la fête des néoménies, ou de chaque mois lunaire.

NÉOMÉNIE, f. f., *Chronolog.*, c'est le jour de la nouvelle lune. Les *néoménies* sont d'un usage indispensable dans le calcul du calendrier des Juifs, qui leur donnent le nom de *tolad*.

NÉOMÉNIES, *Antiq. & Litt.*, en grec *Νεομηνια*, ou *Νομηνια*, c'est-à-dire *nouvelle lune*, de *νέος*, nouveau, & *μην*, lune, fête qui se célébroit chez les anciens à chaque nouvelle lune.

Le desir d'avoir des mois heureux, introduisit la fête des *néoménies* chez tous les peuples du monde. Les Egyptiens pratiquerent cet usage long-temps avant la promulgation de la loi de Moïse; il fut prescrit aux Hébreux; il passa de l'Orient chez les Grecs, chez les Romains, ensuite chez les premiers chrétiens avec les abus qui s'étoient glissés dans cette fête, ce qui la fit condamner par saint Paul, mais il en reste encore quelques vestiges parmi nous.

La *néoménie* étoit un jour solennel chez les Juifs, *buccinate in neomenia tubâ*, Ps. lxxx. v. 4. Sonnez de la trompette au premier jour du mois. Les Hébreux avoient une vénération particulière pour le premier de la lune. Ils le célébroient avec des sacrifices au nom de la nation, & chaque particulier en offroit aussi de dévotion. C'étoit au sanhédrin à déterminer le jour de la nouvelle lune, parce qu'il étoit de sa juridiction de fixer les jours de fêtes. Les juges de

ce tribunal envoyoit ordinairement deux hommes pour découvrir la lune; & sur le rapport ils faisoient publier que le mois étoit commencé ce jour-là. Cette publication se faisoit au son des trompettes, qui étoit accompagné du sacrifice solennel; il n'étoit cependant pas défendu de travailler ou de vaquer à ses affaires, excepté à la *néoménie* du commencement de l'année civile, au mois de Tizri. Ce jour étoit sacré & solennel, & il n'étoit permis de faire aucune œuvre servile. 2. *Paral. ij. 4. judic. vij. 6 Q. ij. 11. Col. ij. 16.*

Les Egyptiens célébroient aussi les *néoménies* avec beaucoup d'appareil; on fait que tous les mois de leur année étoient représentés par des symboles, & que le premier jour de chaque mois ils conduisoient les animaux qui répondoient aux signes célestes dans lesquels le soleil & la lune alloient entrer.

Les Grecs solennisoient les *néoménies* au commencement de chaque mois lunaire en l'honneur de tous les dieux, mais particulièrement d'Apollon, nommé *Néoménins*, parce que tous les astres empruntent leur lumière du soleil. On trouvera dans Potter, *Archæol. tom. I. p. 416.* les détails des cérémonies de cette fête.

Elle passa des Grecs chez les Romains avec l'idée du culte qui y étoit attaché. Ils appellerent *calendes* ce que les Grecs appelloient *néoménies*. Au commencement de chaque mois ils faisoient des prières & des sacrifices aux dieux en reconnaissance de leurs bienfaits, & la religion obligeoit les femmes de se baigner; mais les *calendes* de mars étoient les plus solennelles, parce que ce mois ouvroit l'année des Romains. (D. J.)

NEON, *Géog. anc.*, ville de Grece, dans la Phocide, auprès du Parnasse. Hérodote, Pausanias & Etienne le géographe en parlent.

NEONTICHOS, nom commun, 1°. à une ville de l'Eolide, selon Pline; 2°. à une ville de la Phocide, selon Ortélius; 3°. à une ville de Thrace sur la Propontide; 4°. une ville de la Carie.

NÉOPHYTES, f. m. pl., *Hist. ecclési.*, se disoit dans la primitive église, des nouveaux chrétiens, ou des payens nouvellement convertis à la foi. Voyez **CATHÉCUMÈNE**.

Ce mot signifie nouvelle plante; il

vient du grec νέος, *nouveau*, & Φω, *je produis*, comme qui diroit *nouvellement né*; le baptême que les *Néophytes* recevoient étoit regardé comme une nouvelle naissance. Voyez BAPTÊME.

On ne découvroit point aux *Néophytes* les mystères de la religion. Voy. MYSTÈRE.

Le mot de *Néophytes* s'applique aussi aux profélytes que font les missionnaires chez les infidèles. Les *néophytes* du Japon, sur la fin du xvj. & au commencement du xvij. siècle, ont montré dit-on, un courage & une fermeté de foi dignes des premiers siècles de l'église.

Néophyte étoit aussi en usage autrefois pour signifier de nouveaux prêtres, ou ceux qu'on admettoit aux ordres sacrés; comme aussi les novices dans les monastères. Voyez NOVICE.

Saint Paul ne veut pas qu'on élève les *Néophytes* aux ordres sacrés, de peur que l'orgueil n'ébranle leur vertu mal affermie. On a pourtant dans l'Histoire ecclésiastique quelques exemples du contraire, comme la promotion de saint Ambroise à l'épiscopat, mais ils sont rares.

NEOPTOLÉMÉES, f. f., *Antiquit. grecq.*, Νεοπτολεμεία, fête annuelle célébrée par les habitans de Delphes avec beaucoup de pompe, en mémoire de Néoptoleme fils d'Achille, qui périt dans son entreprise de piller le temple d'Apolon, à dessein de venger la mort de son pere, dont ce dieu avoit été cause au siège de Troie. Les Delphiens ayant tué Néoptoleme dans le temple même, ils crurent devoir fonder une fête à sa gloire, & honorer ce prince comme un héros. Potter, *Achaol. grecq. tom. I. page 417.*

NEORITIDE, *Géog. anc.*, pays d'Asie au-delà du Caucase, dans l'intérieur des terres. Alexandre, après avoir jetté sur les bords de l'Océan les fondemens d'une nouvelle Alexandrie, entra par différens chemins dans le pays des Néorites, qu'il soumit aisément par cette entreprise. Les Néorites, dit Diodore de Sicile, *lib. XVII. §. 57.* ressemblent en général aux autres peuples des Indes; mais ils se distinguent d'eux par une circonstance très-particulière. Tous les parens d'un mort l'accompagnent nus & armés de lances; & après avoir fait

porter son corps dans un bois, ils le dépouillent eux-mêmes de tous les vêtemens, & le laissent en proie aux animaux de la forêt. Ils brûlent ensuite tout ce qui le couvroit en l'honneur des génies du lieu, & terminent toute la cérémonie par un grand festin qu'ils donnent à leurs amis. (D. J.)

NEOTÉRA, f. f., *Littérat.*, c'est-à-dire la *nouvelle déesse*. Dès que Marc-Antoine maître de l'Asie, vint en Egypte au sein de la mollesse, oublier sa gloire entre les bras de Cléopâtre, on l'appella le *nouveau Bacchus*; alors cette reine ne cherchant qu'à lui plaire, prit l'habit sacré d'Isis, & fut surnommée la *nouvelle déesse*: une de ses médailles fait foi de ce titre flatteur dont ses sujets l'honorèrent.

NEPENTHÈS, f. m., *Botan. mod.*, genre de plante dont voici les caractères, selon Linnæus. Le calice particulier de la fleur est partagé en quatre quartiers arrondis; il n'y a point de pétales, & à peine quelques étamines: mais il y a quatre bossettes attachées au style près du sommet. Le pistil a un germe extrêmement délié; le style est pointu & de la longueur du calice; le stygmate est obtus; le fruit est une capsule oblongue, en forme de colonne tronquée; il est composé de quatre valvules & de quatre loges: les graines sont nombreuses, pointues, & plus courtes que leurs capsules. (D. J.)

NÉPENTHÈS; *Littérature*, νηπενθης, ce terme grec signifie un remède contre la tristesse, de νη négation, & de πένθος, deuil, affliction. C'étoit je ne sais quoi d'excellente vertu, dont Homère, *Odiss. liv. IV. v. 220.* dit qu'Helene fit usage pour charmer la mélancolie de Télémaque. Ce prince inquiet de n'avoir point de nouvelles de son pere, vint trouver Nestor, qui ne put lui apprendre ce qu'il étoit devenu. De-là continuant son voyage, il se rendit chez Ménélas où il vit Hélène, & soupa avec elle: cependant il étoit fort triste; & comme cette princesse en eut pitié, elle usa d'un charme pour dissiper son chagrin. Elle mêla dans le vin qu'on devoit servir à table, une drogue qui séchoit les larmes, calmoit la colere, & dissipoit tous les déplaisirs dès le moment qu'on en avoit goûté. Elle tenoit cette excellente drogue de Poly-

damna, femme de Théonis roi d'Egypte. Tous ses hôtes burent de ce breuvage, & en éprouverent les merveilleux effets.

Pline & Théophraste parlent du *népenthès*, comme d'une plante d'Egypte, dont le prince des poètes grecs a seulement exagéré les vertus. Diodore dit que de son temps, c'est-à-dire du temps d'Auguste, les femmes de Thebes en Egypte, se vantoient d'avoir seules la recette d'Hélène; & il ajoute qu'elles l'emploioient avec succès: mais Plutarque, Athénée & Philostrate, prétendent que le *népenthès* d'Homère n'étoit autre chose que les charmes de la conversation d'Hélène. Plusieurs savans modernes ont à leur tour choisi le *népenthès* de l'Odyssée, pour le sujet de leurs conjectures, & de leurs hypothèses; & l'on ne sauroit croire jusqu'où leur imagination s'est égarée pour découvrir le secret de la belle lacédémonienne. Mais ce reproche ne doit pas tomber sur la dissertation de Pierre Petit, intitulée *Homeri nepenthes*, & imprimée à Utrecht en 1689 in-8°. On y découvrira beaucoup d'esprit & de science, si on se donne la peine de la lire. (D. J.)

N E P E R, *Baguettes ou Bâtons de, ossa Neperi, Arithmét.*, sont un instrument par le moyen duquel on peut faire promptement & avec facilité la multiplication & la division des grands nombres: on l'appelle ainsi du nom de son inventeur *Neper*, qui l'est aussi des logarithmes. Voyez **LOGARITHMES**.

Construction de cet instrument. On prend dix bâtons, ou petits lames oblongues faites avec du bois, ou du métal, ou de la corne, ou du carton, ou quelqu'autre matière semblable: on les divise chacune en neuf petits carrés, & chacun de ces petits carrés en deux triangles par sa diagonale. *Pl. alb. fig. II.* Dans ces petits carrés on écrit les nombres de la table de multiplication, autrement appelé *abaque*, ou *table de Pythagore*; de manière que les unités de ces nombres soient dans le triangle le plus à la droite de chaque carré, & les dizaines dans l'autre.

Usage des baguettes de Neper pour la multiplication. Pour multiplier un nombre donné par un autre, disposez les bâtons entr'eux, de telle manière que les chiffres d'en haut représentent le multi-

plicande; ensuite joignez-y à gauche le bâton ou la baguette des unités: dans ce bâton vous chercherez le chiffre le plus à la droite du multiplicateur, & vous écrirez de suite les nombres qui y répondent horizontalement, dans les carrés des autres lames, en ajoutant toujours ensemble les différens nombres qui se trouveront dans le même rhombe. Vous ferez la même opération sur les autres chiffres du multiplicateur; ensuite vous mettrez tous les produits les uns sous les autres, comme dans la multiplication ordinaire; enfin vous les ajouterez ensemble pour avoir le produit total. Exemple.

Supposons que le multiplicande soit 5978, & le multiplicateur 937; on prendra le nombre 56, qui (*fig. 12. Pl. alb.*) se trouve au-dessous du dernier chiffre 8 du multiplicande, & vis-à-vis du dernier chiffre 7 du multiplicateur: on écrira 6; on ajoutera 5 avec 9 qui se trouve dans le même rhombe à côté; la somme est 14: on écrira 4, & on retiendra 1, qu'on ajoutera avec 3 & 4 qui se trouvent au rhombe suivant; on aura 8, qu'on écrira: ensuite on ajoutera 5 & 6, qui se trouvent dans le rhombe suivant, & qui font 11; on écrira 1, & on retiendra 1, qui ajouté avec le 3 du triangle suivant, fait 4, qu'on écrira. On aura ainsi 41846 pour le produit du multiplicande par 7: on trouvera de même le produit du multiplicande par les autres chiffres du multiplicateur, & la somme de ces produits, disposés comme il convient, fera le produit cherché. (E)

Cette opération n'a pas besoin d'être démontrée: si on y fait la plus légère attention, on verra qu'elle n'est autre chose que la multiplication ordinaire, dont la pratique est un peu facilitée, parce qu'on est dispensé de savoir par cœur la table de multiplication, & de se servir des chiffres qu'on retient à chaque nombre que l'on écrit; en un mot, la multiplication est ici réduite à des additions. (O)

Usage des bâtons de Neper pour la division. Disposez les petits bâtons l'un après de l'autre, de manière que les chiffres d'en haut représentent le diviseur: ajoutez-y à gauche le bâton des unités; ensuite descendez au-dessous du diviseur, jusqu'à ce que vous trouviez une branche

horizontale dont les chiffres ajoutés ensemble, comme on a fait dans la multiplication, puissent donner la partie du dividende dans laquelle on doit chercher d'abord combien le diviseur est contenu, ou puissent donner au moins le nombre qui en soit le plus proche, quoique plus petits; retranchez ce nombre de la partie du dividende que vous avez pris, & écrivez au quotient le nombre qui est à gauche dans la branche horizontale; continuez ensuite à déterminer de la même manière les autres chiffres du quotient, & le problème sera résolu, exemple.

Supposons qu'on veuille diviser 5601386 par 5978: on fait qu'il faut d'abord savoir combien de fois 5978 est contenu dans 56013. Descendez (*fig. 12. alg.*) au-dessous du diviseur jusqu'à ce que vous soyez arrivé à la dernière tranche horizontale, dont les nombres étant ajoutés comme dans la multiplication, de rhombe en rhombe, donnent 53802, qui est le plus grand nombre au-dessous de 56013; écrivez 9 au quotient, & retranchez 53802 de 56013, le reste sera 2211: descendez 8, & opérez sur le nombre 22118, comme vous avez fait sur 56013, vous trouverez dans la troisième tranche horizontale le nombre 17934, qui est le plus grand au-dessous de 22118; écrivez 3 au quotient, & opérez sur le second reste, comme vous avez fait sur le premier, vous trouverez encore le chiffre 7, que vous écrirez au quotient, qui par conséquent sera 937 sans reste. (*Chambers. (E)*)

On trouve dans l'histoire de l'académie de 1738, une méthode présentée par M. Ranslain, pour faire les multiplications & divisions par de nouvelles baguettes différentes de celles de *Neper*. Nous y renvoyons le lecteur, en ajoutant que toutes ces opérations sont plus curieuses dans la théorie, qu'utiles & commodes dans la pratique: il est bien plus court de savoir par cœur la table de multiplication ou table de Pythagore, que d'avoir recours, pour chaque multiplication qu'on veut faire, à des baguettes qu'on n'a pas toujours sous la main & dont l'arrangement demande d'ailleurs un peu de temps & d'attention. (*O*)

NEPETA, *Géog. anc.*, ville d'Italie dans la Toscane, dont Tite-Live & Ptolémée parlent; c'est aujourd'hui la ville

de *Népi*, entre Rome & Viterbe. Voyez NÉPI.

NÉPHALIES, *f. f. pl., Antiq. grecq.*, solemnités des Grecs nommées la fête des gens sobres; ce que marque le mot même qui signifie *sobriété*. Les Athéniens célébroient cette fête en offrant une simple boisson d'hydromel au Soleil, à la Lune, à l'Aurore & à Vénus: ils brûloient à cette occasion sur leurs autels toutes sortes de bois, excepté celui de la vigne & du figuier. (*D. J.*)

NÉPHÉLION. *f. m., Chirurg.*, petite tache blanche sur les yeux produite par la cicatrice d'un ulcère. Cette cicatrice incommode la vue lorsqu'elle se trouve sur la cornée transparente vis-à-vis la prunelle. Nos anciens l'appelloient *nuage*. Voyez NUBECULA. On donne aussi le nom de *néphélion* à ces espèces de petits nuages qui nagent au milieu de l'urine, & aux petites taches blanches sur la surface des ongles qui ressemblent à des petits nuages. (*2*)

NEPHELIS, *Géog. anc.*, ville de Cilicie bâtie sur le promontoire *Néphélida*, qui, selon Tite-Live, étoit célèbre par une ancienne alliance des Athéniens.

NÉPHÉRIS, *Géog. anc.*, ville de l'Afrique propre, bâtie sur un rocher, à 120 stades de Carthage. Scipion la prit après 22 jours de siège.

NEPHES-OGLI, *terme de Religion*, ce nom signifie parmi les Turcs, *Fils du Saint-Esprit*, & on le donne à certaines gens qui naissent d'une mère vierge. Il y a des filles turques qui, dit-on, se tiennent dans certains lieux à l'écart, où elles ne voient aucun homme; elles ne vont aux mosquées que rarement, & lorsqu'elles s'y rendent, elles y demeurent depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, & y joignent à leurs prières tant de contorsions de corps, & tant de cris, qu'elles épuisent leurs forces, & qu'il leur arrive souvent de tomber par terre évanouies. Si elles deviennent grosses depuis ce temps-là, elles disent qu'elles le sont par la grace du Saint-Esprit, & les enfans dont elles accouchent sont appelés *nephes-ogli*. On les considère comme devant un jour avoir le don des miracles. (*D. J.*)

NEPHIRI, *Hist. nat.*, nom générique donné par quelques auteurs aux

marbres qui contiennent des coquilles, des madrépores & d'autres corps marins.

NÉPHRÉTIQUE, f. f., *Méd.*, dans le sens le plus étendu que l'on donne ici à la *néphrétique*, elle signifie ici toutes sortes de douleurs des lombes, dans l'endroit où sont placés les reins. Les auteurs ne décident point unanimement si l'on doit appeller *néphrétique vraie*, celle qui vient du calcul ou de l'inflammation des reins. Les autres especes sont nommées *fausses néphrétiques*.

Non-seulement les reins & les ureteres douloureux, mais encore les lombes, la moelle épiniere, le mesentere, l'estomac, la rate, le foie, la vésicule du fiel, les intestins, la matrice & les vertebres des lombes attaqués de douleur, se rapportent souvent à ce titre.

De-là naît grand nombre de maladies générales qui peuvent attaquer une partie en particulier, & produire la *néphrétique*; ces maladies ont leurs caractères propres, à la faveur desquels on doit les distinguer avec soin les unes des autres.

Ainsi dans la fièvre, le scorbut, le catarre, le rhumatisme, la goutte, la cacochymie, les spasmes, les maladies érépiselateuses, la passion hystérique, l'affection hypocondriaque, la mélancolie, l'acrimonie du suc nerveux, la suppression d'un ulcère, si la matiere vient à se porter aux reins ou aux lombes, & qu'il se fasse une métastase dans ces parties, il résulte des *néphrétiques* de différentes especes.

Quelquefois il en arrive aussi par sympathie dans la cardialgie, la colique, la cacochylie, la constipation, la dysenterie, les hémorrhoides, l'hernie, les fleurs-blanches. La *néphrétique* attaque encore les femmes grosses, celles qui sont en mal d'enfant, les nouvelles accouchées, celles qui avortent, celles qui ont leurs regles. De plus cette maladie survient à la suppression des mois & à leur flux immodéré, à la tympanite, à la douleur des lombes; on doit alors la traiter suivant le titre général de la sympathie.

Mais à proprement parler la *néphrétique* doit sa naissance à l'inflammation des reins qui contiennent le calcul, à l'acrimonie de leur mucosité & à celle de l'urine qui est devenue plus considérable. Il

n'est pas possible de rapporter tous les accidens qui peuvent suivre la *néphrétique*, parce que les parties qu'elle attaque & les causes qui la produisent varient à l'infini. Quand donc on aura découvert la cause de la *néphrétique*, on se conduira conséquemment pour tâcher de la guérir. (*D. J.*)

NÉPHRÉTIQUES, se dit en matiere medicinale, des remèdes indiqués dans les maladies des reins, de la vessie; ce sont des diurétiques doux, adoucissans, tels que le nitre, la guimauve, la graine de lin, l'alkekengé, &c. *Voyez* DIURÉTIQUE & NÉPHRÉTIQUE.

NÉPHRÉTIQUE, BOIS. *Voyez* BOIS NÉPHRÉTIQUE.

NÉPHRÉTIQUE, PIERRE, *Hist. nat. Minéral.*, *lapis nephreticus*; les Naturalistes ne sont point d'accord sur la pierre à laquelle ils donnent le nom de *néphrétique*. Wallerius dit dans sa Minéralogie, que c'est une pierre gypseuse, verte, & demi-transparente. D'autres ont donné ce nom à une espece de jaspe verd; d'autres à une agathe verdâtre; d'autres à la malachite; d'autres enfin ont donné ce nom par excellence à la pierre appelée *jade*. *Voyez cet article*. Ce nom lui vient du préjugé où l'on a été que cette pierre portée sur les reins, étoit propre à calmer les douleurs que l'on sentoît dans cette partie. Ceux qui auront assez de sens pour recourir à ce remède, ne risqueront rien de prendre pour cela celle de toutes ces pierres qui leur conviendra le mieux; elles paroissent toutes également incapables de donner du soulagement, à moins que l'imagination seule ne fût attaquée. (—)

NÉPHROTOMIE, *terme de Chirurgie*, opération par laquelle on tire la pierre du rein.

Ce mot est grec; il vient du mot *νεφρο*, rein, & *τομή*, section, incision.

Plusieurs auteurs ont prétendu prouver la possibilité de cette opération, en rapportant des observations par lesquelles ils démontrent que les plaies des reins ne sont point mortelles; mais cet argument est peu concluant, n'y ayant aucune comparaison entre un coup d'épée ou de couteau, qui a blessé un rein par hasard, & dans un point indéterminé, & la plaie qu'il faudroit faire, dans la vue de tirer une pierre qui occupe un lit

fixe dans ce viscère. Cette opération peut être pratiquée lorsque le rein sera en sup-
puration , & que l'on appercevra une tu-
meur circonscrite à la région lombaire
avec fluctuation. *Voyez FLUCTUATION.*
M. de Lafitte maître en Chirurgie à Pa-
ris , a communiqué à l'académie royale
de chirurgie une observation sur l'extrac-
tion d'une pierre à la suite d'un abcès au
rein , dont il a fait l'ouverture avec suc-
cès , ayant guéri radicalement le malade.
On trouve quelques cas semblables dans
les auteurs. Hippocrate même qui dé-
tournoit ses disciples de l'opération de la
taille , recommande en trois endroits de
ses ouvrages la section du rein , lorsqu'il
forme abcès & tumeur à côté de l'épine.

Les observations de M. Lafitte sont in-
sérées dans le second tome des mémoires
de l'académie royale de Chirurgie , & M.
Hevin , dans le troisieme tome , a donné
un mémoire fort étendu , qui a pour ti-
tre : *recherches historiques & critiques*
sur la néphrotomie ou taille du rein. (Y)

NEPI , *Géog.* , ancienne petite ville
dépeuplée d'Italie , au patrimoine de S.
Pierre , sur la riviere de Triglia , qui se
jette dans le Tibre , avec un évêché suf-
fragant du Pape , à 8 lieues N. de Rome , 4
S. O. de Magliano. *Long.* 30. 2. *lat.* 42. 12.

NEPISSING , *Géog.* , lac de l'Amé-
rique septentrionale , dans la nouvelle
France , à 24 lieues de celui des Hurons.
Il a environ 30 lieues de longueur , sur 3
à 4 de large.

NEPOTISME , *s. m.* , *Hist. mod.* ,
c'est ainsi que les Italiens appellent le cré-
dit & le pouvoir que les papes accordent
à leurs parens. Ils sont communément
revêtus des emplois les plus importans
de l'état ecclésiastique ; & l'histoire four-
nit des exemples qui prouvent que sou-
vent ils ont fait l'abus le plus étrange de
leur autorité , qu'ils emploient à s'enri-
chir par toutes sortes de voies , & à faire
les extorsions les plus cruelles & les plus
inouïes sur les sujets du souverain pon-
tife , qu'ils traitoient en ennemis.

NEPTRECUM , *Géog.* , ou *Neptri-*
cum ; nom latin de la Neustrie ancienne ,
partie des Gaules qui formoit un royaume.
M. l'abbé le Bœuf croit que *Neptre-*
cum ou *Nemptrich* signifioit en langage
des Francs le royaume principal. *Voyez*
NEUSTRIE.

NEPTUNALES , *s. f. p.* , *Fêtes rom.* ,

Neptunalia , fêtes qui se célébroient à
Rome le 23 juillet en l'honneur de Nep-
tune. Elles étoient différentes des con-
suales ; quoique celles-ci fussent aussi en
l'honneur de ce dieu ; mais dans le cours
des unes & des autres , les chevaux & les
mulets couronnés de fleurs demeuroient
sans travailler & jouissoient d'un repos
tranquille , que personne n'osoit troubler.
(D. J.)

NEPTUNE , *s. m.* , *Mythol.* , fils de
Saturne , & de Rhée , & frere de Jupiter
& de Pluton. Les poètes lui donnent une
infinité de maîtresses & quantité de noms :
non-seulement ils lui attribuent le pou-
voir d'ébranler la terre , mais encore de
l'entrouvrir. Tous les gens de lettres
connoissent ce bel endroit de l'Iliade ,
Rabod. 5. v. 6. où Neptune en courroux
répand l'épouvante jusque dans les en-
fers ; endroit dont M. Despréaux a donné
une traduction admirable , & qui peut-
être ne cede à l'original qu'en ce qu'elle
est plus longue de trois vers.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en
furie ;

Pluton sort de son trône , il pûlât , il
s'écrie ;

Il a peur que ce dieu , dans cet affreux
séjour ,

D'un coup de son trident , ne fasse en-
trer le jour ,

Et par le centre ouvert de la terre
ébranlée ,

Ne fasse voir du Styx la rive désolée ,
Ne découvre aux vivans cet empire

odieux ,
Abhorré des mortels , & craint même
des dieux.

Cette fiction de la poésie est peut-être
fondée sur les violentes secousses que la
mer donne à la terre , & sur les passages
qu'elle se creuse au-travers des rochers
les plus durs.

Les poètes disent encore que Neptune
présidoit particulièrement aux courses ,
soit de chevaux , soit de chars. Ils ajou-
tent que c'étoit lui qui frappant la terre
d'un coup de trident , en avoit fait sortir
le cheval.

... Tuque ô , cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tri-
denti ,

Neptune

Neptune a été un des dieux du paga-
nisme des plus honorés. Il eut en Grece

& en Italie, sur-tout dans les lieux maritimes, un grand nombre de temples élevés en son honneur, des fêtes & des jeux. Les Ithmiens & ceux du cirque à Rome lui furent spécialement consacrés sous le nom d'Hippius, parce qu'il y avoit des courses de chevaux. On célébroit les neptunales en son honneur, & même les Romains lui avoient consacré tout le mois de février, pour le prier d'avance d'être favorable aux navigateurs, qui, dès le commencement du printemps, se dispoient aux voyages de mer.

Platon nous apprend qu'il avoit un temple magnifique dans l'isle Atlantique, où les métaux les plus précieux brilloient par-tout. Des figures d'or représentoient le dieu sur un char, traîné par des chevaux ailes. Hérodote parle aussi d'une statue d'airain, haute de 7 coudées, que Neptune avoit près de l'isthme de Corinthe.

Enfin nous remarquerons que les poètes ont donné le nom de Neptune à la plupart des princes inconnus, qui venoient par mer s'établir dans quelques nouveaux pays, ou qui régnoient sur des isles, ou qui s'étoient rendus célèbres sur la mer par leurs victoires ou par l'établissement du commerce. De-là tant d'histoires sur le compte de Neptune, tant de femmes, tant de maîtresses & d'enfans qu'on donne à ce dieu, tant de métamorphoses, tant d'enlevemens qu'on lui attribue.

Je me garderai bien de chercher à deviner l'origine de son nom, depuis que je connois l'étymologie qu'en donnoit l'épicurien Balbus, *Neptunus à nando*, sur laquelle Cotta le raille si plaisamment dans Cicéron, en lui disant qu'il n'y a point de nom qu'on ne puisse faire venir de la façon qu'on le voudra, & que dans l'extraction de celui-ci, *magis sibi natare visus est quam ipse Neptunus.* (D. J.)

NEPTUNE, temple de, *Archit. antiq.*, Voy. TEMPLE DE NEPTUNE.

NEPTUNE, f. m., *Antiq. grecq. & rom.* On trouve ce dieu représenté ordinairement tout nud & barbu, tenant un trident, son symbole le plus commun, & sans lequel on ne le voit guere. Il paroît tantôt assis, tantôt debout sur le flot de la mer, souvent sur un char traîné par deux ou quatre chevaux. Ce sont quelquefois des chevaux ordinaires, quelquefois des chevaux marins, qui ont

la partie supérieure de cet animal, pendant que tout le bas se termine en queue de poisson.

Dans un ancien monument Neptune est assis sur une mer tranquille, avec deux dauphins qui nagent sur la superficie de l'eau, ayant près de lui une proue de navire chargé de grains & de marchandises; ce qui marquoit l'abondance que procure une heureuse navigation.

Dans un autre monument, on le voit assis sur une mer agitée, avec le trident planté devant lui, & un oiseau monstrueux, à tête de dragon, qui semble faire effort pour se jeter sur lui, pendant que Neptune demeure tranquille, & paroît même détourner la tête. C'étoit pour exprimer que ce dieu triomphe également des tempêtes & des monstres de la mer.

Mais un monument plus durable que tous ceux de pierre ou d'airain, c'est la belle description que Virgile nous fait du cortège de ce dieu, quand il va sur l'élément qui lui est soumis.

Jungit equos auro, genitor, spumantiaque addit

Fræna feris, manibusque omnes effudit habenas,

Ceruleo per summa levis volat æquora curru.

Subsidunt undæ, tumidumque sub axe tonanti

Sternitur æquor aquis: fugiunt vasis æthere nimbi.

Tum variæ comitum facies; immensa cete,

Et senior Glauci chorus, Inousque Palæmon,

Tritonesque citi; Phœrcique exercitus omnis,

Levatenent Thetis & Melite, Pæonpenque virgo

Nesæ, Spiroque, Thaliaque, Cymodocque.

Æn. lib. V. v. 817.

“ Neptune fait atteler les chevaux à son char doré; & leur abandonnant les rênes, il vole sur la surface de l'onde. À sa présence les flots s'applanissent, & les nuages faient. Cent monstres de la mer se rassemblent autour de son char: à sa droite la vieille suite de Glaucus, Palémon, les légers tritons: à sa gauche, Thétis & les Néréides. (D. J.)

NEPTUNE, bonnet de, *Botan.*,

nom donné par les Botanistes à une espèce remarquable de champignon de mer, qu'on ne trouve jamais attaché à aucun corps solide, mais qui est toujours lâche & en mouvement au fond de la mer.

Ce champignon a cinq pouces & demi de hauteur, sur sept pouces de large à sa base; qui s'élève insensiblement, & s'arrondit enfin en manière de calotte ou de dôme feuilleté en-dehors par bouquets, dont les lames sont coupées en crête de coq, & qui représente en quelque façon une tête naissante & moutonnée. Sa structure intérieure est différente, il est cannelé légèrement, & parsemé de petits grains & de quelques pointes obtuses; la plus grande n'a pas plus d'une ligne de long.

On trouve plusieurs champignons de mer de pareille structure dans la mer rouge & dans le sein Persique; mais ils sont ordinairement forts petits, & n'approchent pas du bonnet de *neptune*. Celui que Clusius a nommé *fungus saxeus Nili major*, est beaucoup plus applati, & ressemble à nos champignons ordinaires, si ce n'est qu'il est feuilleté en-dehors. On en trouve quelques-uns, mais rarement, qui ont un petit pédicule qui les soutient. Ce pédicule est fort cassant; cependant il est à croire que dans leur naissance ils étoient attachés au fond de la mer par quelque chose de semblable, & suivant toutes les apparences, lorsqu'ils n'ont plus de pédicules, ils se nourrissent par le secours de quelque suc, que l'eau de la mer où ils trempent laisse insinuer dans leurs pores. (D. J.)

NEPTUNE, temple de, *Géog.*, ce dieu avoit en plusieurs lieux de la Grèce des temples élevés en son honneur, qui donnoient le nom à ces mêmes lieux *Neptuni templum*. Strabon dit qu'il y avoit un temple de Neptune dans le Péloponnèse, un autre dans l'Elide, un autre dans la Messénie, un sur l'isthme de Corinthe, un dans l'Achaïe, un à Gêreste dans l'Eubœe, un dans l'isle de Ténos, l'une des Cyclades, un dans l'isle de Samos, un dans l'isle de Calaurie, un à Oncheste dans la Boéotie, un à Possidium sur la côte d'Égypte, &c. car il seroit trop long de les nommer tous.

NEPTUNUS MONS, *Géog. anc.*, montagne de Sicile qui s'étend depuis les racines de l'Ætna, jusqu'à la pointe de

Messine. Solin en parle, & dit qu'au sommet il y avoit une guérite, d'où l'on pouvoit voir la mer de Toscane & la mer Adriatique. On nomme aujourd'hui cette montagne *Spreverio monte*.

NERA, *Géog.*, ou *Nécro*, ou autrement *Banda*, isle d'Asie dans les Indes, la seconde des isles de Banda, à 24 lieues d'Amboine. Les Hollandois y ont le fort Nassau. Elle s'étend du N. au S. l'espace de trois lieues en fer à cheval. *Néra* située dans la partie occidentale de l'isle en est la capitale & la seule ville. 146. 50. lat. méridionale. 4. 30.

NERA la, *Géog.*, rivière d'Italie, ou plutôt torrent, qui a sa source dans l'Apennin, un peu au-dessus de Montagliani, & qui après un cours de 40 à 50 milles, va se perdre dans le Tibre à Guastanello, un peu au-dessus d'Orta. (D. J.)

NERAC, *Géog.*, ville de France en Gascogne, dans le Condomois, avec un grand château bâti par les Anglois. La Baïse la sépare en deux parties, appelées le grand & le petit *Nérac*. Il y a dans cette ville un petit présidial, dont le siège fut établi en 1639. Ses habitans embrasèrent le calvinisme dans le seizième siècle; ils s'attachent aujourd'hui au commerce. *Nérac* est à 3 lieues de Condom, 2 de la Garonne, 4 d'Agen, 153 S. O. de Paris. Long. 17. 58. lat. 44. 10. (D. J.)

NERE, s. m., *Chronograp.*, espace de temps dont les Chaldéens faisoient usage dans leur chronologie. Ils divisoient le temps en sares, en *neres* & soles. Le sare, suivant Syncelles, marquoit un espace de trois mille six cents ans; le nere en marquoit six cents, & le sole soixante. Cette manière de compter donne à la durée des premiers regnes un nombre fabuleux d'années; mais lorsqu'on ne regarde les sares que comme des années de jours, & les *neres* comme de simples heures, le calcul des anciens auteurs ne quadre pas mal au nombre d'années que Moïse donne aux premiers patriarches; c'est du moins l'opinion de Scaliger, de Petau & des auteurs anglois de l'histoire universelle. (D. J.)

NÉRÉE, s. m., *Mytholog.*, dieu marin, un peu plus ancien que Neptune. Il étoit fils de l'Océan & de Thétis, époux de Doris sa sœur, & pere des Néréides. Hésiode le représente comme un des plus

anciens dieux de la mer & des plus véridiques, plein de douceur, de modération & d'amour pour la justice : à ces belles qualités, il joignoit celle d'exceller dans l'art de prédire l'avenir. C'est lui, dit Horace, *Ode xv. l. I.* qui força les vents à lui prêter silence pour annoncer au ravisseur d'Hélène les funestes suites de ses feux illégitimes. Apollodore nous assure qu'il faisoit son séjour ordinaire dans la mer Egée au milieu de ses filles, toutes occupées du soin de lui plaire par leurs chants & leurs danses. La plupart de nos mythologistes imaginent que ce dieu peut avoir été quelque prince célèbre dans l'art de la navigation, & qu'on venoit le consulter de toutes parts sur cette matière. Mais l'illustre Cumberland ne doute point que *Nérée* ne soit Japhet. On peut voir les raisons savantes qu'il en donne dans une note des auteurs anglois qui ont publié l'*histoire universelle*, tome I. page 247. (D. J.)

NÉRÉIDES, f. f. pl., *Mythol.*, divinités marines, filles de *Nérée* & de *Doris*. Hésiode en compte cinquante, dont je suis d'autant moins obligé de transcrire ici les noms qu'Homère les rapporte un peu différemment, & qu'il n'en nomme que trente-trois. Ces noms, au reste, que ces deux poètes donnent aux *Néréides* & qui sont presque tous tirés de la langue grecque, conviennent fort à des divinités de la mer, puisqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les rades, les isles, les ports, &c.

Faut-il donc regarder les *Néréides* comme des personnages métaphoriques, ainsi que leurs noms le signifient, ou comme des personnes réelles ? J'avoue que les *Néréides* que nomment Hésiode & Homère, ne sont la plupart que des êtres poétiques, mais il y en a qui ont existé véritablement, telle que Carliopée mere d'Andromède, Psammaté mere de Phoque, laquelle, selon Pausanias, étant allée dans le pays voisin du Parnasse, lui donna son nom ; ce pays, en effet, a depuis été appelé la *Phocide*, Thétis mere d'Achille, & quelques autres. Il faut convenir aussi qu'on a donné le nom de *Néréides* à des princesses qui habitoient ou dans quelques isles, ou sur les bords de la mer, ou qui se rendirent fa-

meuses par l'établissement du commerce ou de la navigation. On le transporta ensuite non-seulement à quelques personnages poétiques, & dont l'existence n'est due qu'à des étymologies conformes aux qualités de leurs noms, mais aussi à certains poissons qui ont la partie supérieure du corps un peu ressemblante à celui d'une femme.

Les *Néréides* avoient des bois sacrés & des autels en plusieurs endroits de la Grèce, sur-tout sur les bords de la mer. On leur offroit en sacrifice du lait, du miel, de l'huile, & quelquefois on leur immoloit des chevres. La *Néréide* Dato, dit Pausanias dans ses Corinthiaques, avoit un temple célèbre à Gabala.

Pline, *l. IX. c. v.*, raconte que du temps de Tibère on vit sur le rivage de la mer une *néréide*, & qu'un ambassadeur des Gaules avoit dit à Auguste qu'on avoit aussi trouvé dans son pays sur les bords de la mer plusieurs *néréides* mortes ; mais dans les *néréides* de Pline & de l'ambassadeur des Gaules à Rome, nos Naturalistes n'auroient vu que des poissons.

Les anciens monumens, de même que les médailles, s'accordent à représenter les *Néréides* comme de jeunes filles portées sur des dauphins ou sur des chevaux marins, tenant ordinairement d'une main le trident de Neptune, de l'autre un dauphin, & quelquefois une victoire ou une couronne. On les trouve cependant quelquefois moitié femmes & moitié poissons, conformément à ce vers d'Horace,

Definit in piscem mulier formosa superne,

Art poét.

telles qu'on les voit sur une médaille de Marseille, ou sur quelques autres encore. (D. J.)

NERESHEIM, *Géogr.*, ville & grand bailliage d'Allemagne, dans le cercle de Souabe & dans les états d'Oettingen-Wallerstein. Il y a dans son ressort une ancienne & riche abbaye de bénédictins qu'une bulle papale affranchit, il est vrai, de toute juridiction, mais qui n'en a pourtant pas moins été obligée jusqu'à présent de reconnoître celle des comtes d'Oettingen. (D. G.)

NERETINI, *Géogr. anc.*, peuples d'Italie dans le pays des Salentins. Ptolomée, *l. III. c. j.*, nomme leur ville

Nήπιον, & la place dans les terres; c'est aujourd'hui *Nardo*.

NERF, f. m., en *Anatomie*, corps rond, blanc & long, semblable à une corde composée de différens fils ou fibres, qui prend son origine ou du cerveau, ou du cervelet, moyennant la moëlle alongée & de la moëlle épiniere, qui se distribue dans toutes les parties du corps, qui sert à y porter un suc particulier que quelques phyficiens appellent *esprits animaux*, qui est l'organe des sensations, & sert à l'exécution des différens mouvemens. Voyez **SENSATION**, **MOUVEMENT MUSCULAIRE**, & **NÉVROLOGIE**.

Origine des nerfs. De chaque point de la substance corticale du cerveau partent de petites fibres médullaires qui s'unissant ensemble dans leur progrès, deviennent enfin sensibles & forment ainsi la moëlle du cerveau & de l'épine. V. **CERVEAU** & **MOELLE**, &c.

De-là elles se prolongent, & peu après elles deviennent distinctes & séparées au moyen de différentes enveloppes que leur fournit la dure-mere & la pie-mere, & forment par-là différens faisceaux ou nerfs qui ressemblent, eu égard à la position de leurs fibrilles composantes, à autant de queues de cheval enveloppées dans deux tuniques. V. **FIBRE**.

Il est probable que les fibres médullaires du cervelet partent des environs des parties antérieures de la moëlle alongée, se joignent en partie aux *nerfs* qui en sortent, mais de maniere à retenir toujours leur origine, leur cours & leur fonction particulière. Le reste des fibres du cervelet se mêle si intimement avec celles du cerveau, qu'il n'y a peut-être pas dans toute la moëlle alongée de l'épine une seule partie où il ne se trouve des fibres de chacune de ces deux especes, & ainsi ces deux especes de fibres contribuent l'une l'autre à former le corps de chaque *nerf*, quoique leur fonction & leurs effets particuliers soient fort différens. V. **CERVELET**, &c.

Ces *nerfs* qui se forment de cette sorte & que la moëlle alongée envoie sont au nombre de dix paires; quoique ce soit mal-à-propos qu'on les appelle de la sorte, puisque la plupart sont composés de plusieurs *nerfs* distincts & très-gros. Il en part de la même maniere trente paires

de la moëlle épiniere, à quoi on peut ajouter les deux *nerfs* intercostaux.

Tandis que les *nerfs* sont dans la moëlle, ils ne présentent qu'une espee de pulpe; mais en la quittant, ils prennent une gaine qui leur est fournie par la pie-mere; sous cette enveloppe ils avancent jusqu'à la dure-mere, qui leur fournit encore une autre tunique. Voyez **DURE-MERE** & **PIE-MERE**.

La substance des *nerfs* renfermée dans ces deux membranes n'est pas différente de la substance du cerveau, elle n'est qu'une moëlle qui se répand dans toute l'étendue des tuyaux nerveux, & qui est sans doute envoyée du cerveau; mais y est-elle renfermée dans des petis vaisseaux de la longueur du *nerf*? ou est-elle contenue dans des cellules? C'est ce qu'on ne sauroit déterminer.

Les enveloppes de ces *nerfs* sont partout garnies de vaisseaux sanguins, lymphatiques & d'autres vésicules d'une texture très-fine qui servent à ramasser, à renforcer & à resserrer les fibrilles, & d'où on doit tirer l'explication de la plupart des phénomènes, maladies des *nerfs*, &c.

Lorsque les extrémités des *nerfs* se distribuent dans les parties auxquelles elles appartiennent, ils se dégagent alors de leur enveloppe, ils s'épanouissent en une espee de membrane, ou se réduisent en une pulpe molle. V. **MEMBRANE** & **PULPE**.

Or si l'on considère 1°. que toute la substance vasculaire du cerveau contribue à la formation des fibrilles des *nerfs*, quoiqu'elle s'y continue même totalement, & qu'elle y finit. 2°. Que lorsque la moëlle alongée est comprimée, tirillée, & qu'elle tombe en pourriture, toutes les actions qui dépendoient des *nerfs* qui en sortent, cessent immédiatement après, quoique les *nerfs* restent entiers & intacts. 3°. Que les *nerfs* exécutent par-tout presque dans un instant leurs opérations, tant celles qui ont rapport aux mouvemens que celles qui ont rapport aux sensations, & cela soit qu'ils soient lâches, courbes, crassés, rétrogrades & obliques. 4°. Que quand ils sont entièrement liés ou comprimés, quoiqu'à tous autres égards ils restent entiers, ils perdent alors toute leur action dans les parties comprises entre la

ligature & les extrémités auxquelles ils tendent, sans en perdre cependant dans les parties comprises entre la ligature & la moëlle du cerveau ou le cervelet, il paroitra évidemment que les fibres nerveuses tirent continuellement de la moëlle du cerveau un suc qu'elles transmettent par autant de canaux distincts à chacun des points de tout le corps, & que ce n'est que par le moyen de ce suc qu'elles exécutent toutes leurs fonctions dans les sensations & le mouvement musculaire, &c. cette humeur est ce qu'on appelle proprement, *esprits animaux* ou *suc nerveux*. Voyez ANIMAL, ESPRIT, &c.

On a supposé, il y a long-temps, que les *nerfs* sont des petits tuyaux, mais on a eu bien de la peine à découvrir leurs cavités, enfin on a cru que M. Lewenhoeck étoit venu à bout de rendre sensibles les cavités qui sont dans les *nerfs*, mais cette découverte souffre encore quelque difficulté.

Il ne paroît pas qu'il y ait la moindre probabilité dans cette opinion (qui a cependant ses partisans), que les *nerfs* exécutent leurs opérations par la vibration des fibrilles tendues; en effet c'est un sentiment contraire à la nature des *nerfs*, dont la substance est molle, pulpeuse, flaque, croisée & onduée, & suivant lequel on ne sauroit expliquer cette distinction, avec laquelle les objets de nos sensations nous sont représentés, & avec laquelle s'exécutent les mouvemens musculaires.

Or de même que le sang artériel est porté continuellement dans toutes les parties du corps qui sont garnies de vaisseaux sanguins, de même aussi on conçoit qu'un suc préparé dans la substance corticale du cerveau & dans le cervelet, se porte de-là continuellement à chaque point du corps à travers les *nerfs*. La petitesse des vaisseaux de la substance corticale, telle que les injections de Ruiseh la font connoître, quoique cependant ces injections ne démontrent que des vaisseaux artériels beaucoup plus gros par conséquent, que les moindres vaisseaux sécrétoires, prouve combien ces vaisseaux nerveux doivent être déliés, & d'un autre côté la grosseur du volume du cerveau comparée à la petitesse de chaque fibrille, fait voir que leur nom-

bre peut être au-delà de toutes les bornes que l'imagination paroît lui donner. V. FILAMENT.

De plus la grande quantité de suc qui s'y porte constamment & qui y est agitée d'un mouvement violent, y remplira continuellement ces petits canaux, les ouvrira & mettra toujours en action; mais comme il se prépare à chaque moment de nouveaux sucs & que le dernier chasse continuellement le premier, il semble aussi-tôt qu'il a fait sa dernière fonction être chassé hors des derniers filamens dans des vaisseaux quelconques, de sorte qu'il fait ainsi sa circulation dans les corps comme toutes les autres liqueurs. V. CIRCULATION.

M. Vieussens a cru avoir trouvé des tuyaux qu'il a nommés *névro-lymphatiques*, mais la découverte n'est pas confirmée.

Si nous considérons sur-tout la grandeur du volume du cerveau, du cervelet, de la moëlle allongée & de la moëlle de l'épine, en égard au volume des autres solides du corps; le grand nombre de *nerfs* qui se distribuent de-là dans tout le corps; que le cerveau & la moëlle de l'épine sont la base d'un embryon, de laquelle, selon le grand Malpighi, se forment ensuite les autres parties; enfin qu'il n'y a à peine aucune partie dans le corps qui ne sente & qui ne se remue, il paroitra très-probable que toutes les parties solides du corps sont tissues de fibres nerveuses, & ne sont composées d'autres choses. Voyez FILAMENTS & SOLIDES.

Les anciens ne comptoient que sept paires de *nerfs* qui partent du cerveau, dont ils marquent les usages dans ces deux vers latins,

*Optica prima, oculos movet altera, tertia gustat,
Quarta & quinta audit, vaga sexta est, septima lingua.*

mais les modernes, comme nous l'avons déjà observé, en comptent un plus grand nombre.

Selon eux, les *nerfs* de la moëlle allongée sont au nombre de dix paires, dont la première se nomme *nerfs olfactifs*; la seconde, *nerfs optiques*; la troisième, *nerfs moteurs des yeux*, *moteurs communs*, *oculaires communs*, *musculaires communs*, *oculo-musculaires communs*,

la quatrième, *nerfs trochléateurs ; musculaires obliques supérieurs*, communément nommés *nerfs pathétiques* ; la cinquième, *nerfs innominés*, *nerfs trijumeaux* ; la sixième, *moteurs externes*, *oculaires externes*, *musculaires externes*, *oculo-musculaires externes* ; la septième paire, *nerfs auditifs* ; la huitième paire, la *petite vague*, *nerfs sympathiques moyens* ; la neuvième paire ; *nerfs hypoglosses*, *nerfs gustatifs*, *nerfs linguaux* ; la dixième paire, *nerfs sous-occipitaux*. Voyez OLFACTIF, OPTIQUE, VAGUE, &c.

Les *nerfs* de la moëlle épinière sont 1°. une paire de *nerfs*, accessoires ou associés de la huitième paire de la moëlle allongée ; 2°. une paire de *nerfs* intercostaux ou grands *nerfs* sympathiques ; 3°. sept paires de *nerfs* intervertébraux du col ou *nerfs* cervicaux ; 4°. douze paires de *nerfs* intervertébraux du dos, ou *nerfs* dorsaux, costaux, vrais intercostaux ; 5°. cinq paires de *nerfs* intervertébraux des lombes, ou *nerfs* lombaires ; 6°. cinq ou six paires de *nerfs* sacrés. Voyez ACCESSOIRES & INTERCOSTAUX.

Les autres *nerfs* qui ont des noms particuliers sont 1°. les branches des *nerfs* de la moëlle allongée ; comme sont 1°. les trois branches de la cinquième paire, dont l'une a été nommée *nerf orbitaire supérieur*, l'autre *nerf maxillaire supérieur*, & le troisième *nerf maxillaire inférieur* ; 2°. les deux branches ou portions du *nerf auditif*, dont l'une se nomme *portion molle* & l'autre *portion dure*. Voyez ORBITAIRE, MAXILLAIRE, AUDITIF, &c.

2°. Les branches des *nerfs* de la moëlle épinière, tels sont 1°. les *nerfs* diaphragmatiques ; 2°. les *nerfs* brachiaux, dont les six branches différentes ont toutes différents noms ; savoir le *nerf musculo-cutané*, le *nerf médian*, le *nerf cubital*, le *nerf cutané interne* ; le *nerf radial*, le *nerf axillaire* ou *articulaire* ; 3°. les *nerfs* cruraux, que l'on divise en trois portions, savoir le *nerf crural* du fémur ou *nerf crural supérieur*, le *nerf crural* du tibia ou *nerf crural jambier*, le *nerf crural* du pied ou *nerf crural pédiéux* ; 4°. les *nerfs* sciatiques qui produisent le *nerf sciatique crural*, le *nerf sciatique poplité*, le *nerf sciatique tibial*, le *nerf sciatique*

que peronier, le *nerf plantaire interne*, le *nerf plantaire externe*. Voyez DIAPHRAGMATIQUE, BRACHIAL, CRURAL, &c.

3°. Les rameaux de quelques-unes des branches dont nous avons fait mention, ont aussi des noms particuliers ; tels sont les canaux des branches de la cinquième paire, par exemple, le rameau frontal, le rameau nasal, & le rameau lacrymal de la première branche, &c. V. FRONTAL, NASAL & LACRYMAL.

Vicussens, Willis & Beret ni nous ont particulièrement donné des *Planches* sur les *nerfs* ; l'ouvrage de ce dernier est intitulé : *Beretini tabulae anatomicae*, &c. Roma 1741, in-fol. Voy. NÉVROGRAPHIE & NÉVROLOGIE.

NERFS, jeu de la nature sur les, *Physiol.*, les *nerfs*, de même que les vaisseaux sanguins, se répandent dans toutes les parties, quoique d'une manière fort différente. Le diamètre des vaisseaux sanguins est toujours proportionné au nombre de leurs divisions, & à leur éloignement du cœur. Il n'en est pas de même des *nerfs* qui grossissent en plusieurs endroits & forment des tumeurs qu'on nomme *ganglions*. Les vaisseaux sanguins ne communiquent ensemble que dans leurs rameaux ; les *nerfs* se rencontrent à la sortie du crâne, du canal de l'épine, ou dans ses cavités. Leur exilite, leurs entrelacements, leurs engagements dans les membranes, & les ligaments qu'ils trouvent sur le passage, en rendent la poursuite très-difficile ; ils le dérobent pour lors aux recherches des mains & des yeux des meilleurs anatomistes, & avant que de se cacher, ils ne fournissent pas moins de jeux de la nature dans leurs détours, que les vaisseaux sanguins qu'ils accompagnent ; mais il nous doit presque suffire d'en faire la remarque, & d'en citer quelques exemples pour preuve : un détail étendu seroit plus ennuyeux que profitable, & les réflexions que nous avons faites ailleurs sur cette matière en général, trouvent ici leur application. Nous ajouterons encore qu'il ne faut compter en observations réelles des jeux des *nerfs*, que sur celles des grands maîtres de l'art ; telles sont les tables névrologiques d'En-tachius.

La division générale du *nerf maxillaire*

en trois , n'est pas toujours constante ; car le premier de ces rameaux sous-orbitaires , donne quelquefois un filet aux dents molaires supérieures.

Le *nerf moteur* externe donne quelquefois un filet nerveux double , & le *nerf* de la sixième paire est quelquefois réellement double , ou fendu en deux , avant son engagement dans la dure-mère.

Les filets postérieurs du tronc gauche du plexus pulmonaire sont quelquefois plus considérables que les filets antérieurs du tronc droit.

Les deux *nerfs* accessoires de la huitième paire jettent quelquefois des filets sans communication avec le ganglion , ni avec le plan antérieur.

L'union & le mélange plexiforme des cinq gros *nerfs* vertébraux , varient souvent dans les cadavres , ainsi que les six *nerfs* brachiaux qui en naissent , varient dans leur origine. Le *nerf* médian est dans quelques sujets formé par l'union de deux seules branches , au lieu de trois.

Les *nerfs* de l'os sacrum se comptent par paires , dont le nombre augmente quelquefois. L'entrelacement de la troisième paire souffre aussi ses jeux.

Le *nerf* de la huitième paire que Winslow appelle *sympathique moyen* , & d'autres la *paire vague* , donne comme on fait , une branche qui communique avec la neuvième paire ; mais on a vu dans quelques sujets , cette branche communiquer avec le ganglion supérieur du *nerf* intercostal.

La paire occipitale , nommée la *dixième paire de Willis* , a une origine différente dans plusieurs sujets ; quelquefois cette origine est double , & perce la dure-mère avec l'artère vertébrale , comme Eustachi l'a dépeinte. *Tab. 17. fig. 2.*

L'origine du *nerf* intercostal est encore une question. On peut , peut-être , regarder le filet qui vient de la sixième paire , comme son principe , parce qu'on observe quelquefois par un jeu de la nature , que les filets du *nerf* ophthalmique nommé par M. Winslow *nerf orbitaire* , ne s'y joignent pas. Ce *nerf* intercostal forme dans le bas-ventre un ganglion très-considérable , qu'on a nommé mal-à-propos *sémi-lunaire* , puisque sa forme varie autant que sa grosseur. Le

ganglion sémi-lunaire droit & gauche , sont quelquefois réunis en un seul ; quelquefois on en rencontre trois , quatre , & davantage.

Au reste , tous les plexus hépatiques , spléniques , mésentériques , rénal , hypogastriques , qui viennent des filets du tronc de l'intercostal , varient si fort dans leur distribution , leur grosseur , & leur nombre , que ceux qu'on observe d'un côté , sont pour l'ordinaire très-différens de ceux qu'on observe de l'autre ; de sorte qu'il n'est pas possible de décrire de telles variétés , qui sont peut-être la cause de plusieurs mouvemens sympathiques particuliers à certaines personnes , & que d'autres n'éprouvent point au même degré.

Ajoutez que tous les *nerfs* de la moëlle épinière , qu'on nomme *cervicaux* , au nombre de sept paires , grossissent après avoir percé la première enveloppe , & forment comme le *nerf* intercostal , des ganglions qui sont plus ou moins remarquables dans les différens sujets.

Enfin l'histoire des *nerfs* intestinaux est si composée , qu'il n'est pas possible de la donner ; car ils ont des origines & des distributions différentes presque dans chaque sujet. (*D. J.*)

On ne sera pas fâché de trouver ici des observations de M. le Baron de Haller , sur la nature & la propriété des *nerfs*.

Les *nerfs* ne sont pas absolument nécessaires à l'animal. Il y en a dans la plus grande partie des classes ; dans quelques testacées même ; mais les animaux simples en sont dépourvus , tels que le polype & les zoophytes.

Le nom de *nerf* a été pris pour des parties très-différentes chez les anciens ; il est bon de s'en souvenir quand on lit leurs ouvrages : non-seulement ils ont donné ce nom aux ligamens & aux tendons , mais aux muscles même. Celle prend très-souvent le nom de *nerf* en ce sens. Aristote appelle *nerfs* les cordons tendineux & luisans des valvules du cœur.

Les *nerfs* sont constamment aplatis ; c'est une marque par laquelle on les distingue des artères ; ils ne sont jamais simples ; chaque *nerf* visible est un paquet de cordons médullaires enveloppés par leur pie-mère , & réunis par une cellulose. Le *nerf* optique , dont la structure

est obscure dans l'homme , a la même structure dans les poissons.

L'intérieur des *nerfs* , leur partie essentielle , c'est la moëlle. Cela est un peu moins évident dans les *nerfs* de la moëlle de l'épine , mais dans le cerveau rien n'est plus visible ; on voit cette moëlle se réunir de plusieurs parties de la partie médullaire du cerveau pour former un *nerf* , comme dans la première paire , dans la seconde & dans la septième ; cela est encore plus sensible dans le *nerf* optique des poissons.

Je dis que la moëlle est l'essence du *nerf*. Le *nerf* n'est que moëlle avant que de s'envelopper dans la pie-mère ; cela est évident dans le *nerf* de la quatrième , celui de la cinquième , & de la première & seconde paire. Il n'est plus que moëlle , lorsqu'il est arrivé à la place de sa destination. C'est ainsi que le *nerf* optique se dépouille de ses enveloppes , & n'est plus que moëlle , lorsqu'il s'épanouit & forme la rétine. Le *nerf* mou de l'organe de l'ouïe est constamment médullaire.

Rien n'est plus semblable que les *nerfs* , & plusieurs paquets purement médullaires du cerveau , mais qui ne changent jamais de nature. Tel est le *nerf* du corps calleux comparé au *nerf* mou & au quatrième ; telle est la commissure antérieure & postérieure du cerveau.

Il est presque étonnant qu'une chose si évidente ait besoin de preuve ; mais la nécessité des hypothèses a un pouvoir sans bornes sur des esprits systématiques. On a voulu relever les meninges , on leur a attribué la production des *nerfs*. C'est une erreur de la jeunesse d'Erasistrate , qu'il abandonna dans un âge plus mûr , & que des modernes ont renouvelée.

La seconde partie du *nerf* , ce sont les enveloppes. Comme les plus petits *nerfs* , le dernier même de la moëlle de l'épine , sont toujours composés de plusieurs paquets médullaires , & que la mollesse extrême de cette substance ne pourroit pas soutenir la moindre pression ; chaque paquet visible , même au microscope , de la moëlle , est enveloppé de la pie-mère , qui l'embrasse à sa sortie du cerveau , & qui l'accompagne jusqu'à la place où la moëlle doit agir seule ; place que dans la plus grande partie des *nerfs* il est difficile , impossible même de déterminer.

Les paquets médullaires ne se confon-

dent jamais , du moins à l'œil simple , & le scalpel suffit pour séparer ces paquets ; il n'y a que le ganglion dans lequel ils se perdent. Le nombre de ces paquets est très-grand ; on en peut compter jusqu'à cent dans le *nerf* de la cinquième paire , & davantage dans le *nerf* ischiadique.

La pie-mère des *nerfs* se continue évidemment à celle de la moëlle de l'épine & à celle du cerveau. Elle conserve sa nature vasculaire & sa délicatesse.

Les filamens même les plus fins des *nerfs* , que Ruysch savoit épiler dans le mamelon de la baleine , conservent leur membrane particulière & propre à chaque filet.

Les paquets nerveux sont réunis par la cellulose qui se continue avec l'arachnoïde du cerveau & de la moëlle de l'épine. Ses petits filets & ses petites lames donnent au filet du *nerf* une solidité qu'ils n'auroient plus sans la cellulose.

Des vaisseaux rouges , souvent très-nombreux , rampent dans les intervalles des paquets médullaires. Le *nerf* de la cinquième paire est souvent si couvert de vaisseaux , qu'on a cru y reconnoître un ganglion. Plusieurs *nerfs* , & généralement les branches molles du grand *nerf* sympathique , paroissent rougeâtres , parce qu'apparemment la proportion des vaisseaux à la substance cellulaire y est plus considérable.

Les gros *nerfs* reçoivent des artères d'un assez gros diamètre. Il y en a dans l'ischiadique qui font dans le *nerf* même des anastomoses assez remarquables , & en dessus & en dessous. Il y a quelquefois de la graisse dans la cellulose des *nerfs*.

Galien a cru que les *nerfs* étoient couverts d'une enveloppe générale que leur donnoit la dure-mère. Cette opinion s'est conservée avec d'autant plus de zèle , qu'elle servoit à défendre une hypothèse chérie.

L'anatomie détruit cependant sans peine une erreur qui ne sauroit résister au scalpel & à l'œil. Le *nerf* optique est le seul qui arrive à l'œil dans une enveloppe de la lame intérieure de la dure-mère. Tous les autres *nerfs* passent par des canaux osseux que la dure-mère revêt ; mais elle ne s'attache jamais au *nerf* , qu'on sépare sans peine avec la seule en-

veloppe cellulaire & de l'os & de la dure-mere : l'expérience est aisée , & sur-tout dans les gros *nerfs* , comme l'est celui de la cinquieme paire. La dure-mere se réfléchit à la sortie du canal , & se continue avec le périoste ; on pouvoit s'y attendre , puisqu'elle est le périoste interne du crâne. Elle l'est si véritablement , que dans les poissons il y a entr'elle & la premiere un grand espace rempli de graisse plus ou moins fluide , & qu'elle n'a dans ces animaux aucune apparence d'une enveloppe du cerveau. Dans le passage du *nerf* sympathique , une enveloppe formée par la lame interne de la dure-mere enveloppe l'artere carotide ; le *nerf* y est enfermé. Mais , comme une partie accessoire , il est cent fois plus petit que la gaine fournie par la dure-mere , & conserve dans cette gaine sa mollesse originale. Les *nerfs* de la moëlle de l'épine décrivent la longueur d'un pied entier avant que de toucher la dure-mere.

Qu'est-ce donc qui en a imposé à ces auteurs qui ont cru voir une gaine formée par la dure-mere ? La lame interne de la dure-mere de la moëlle de l'épine s'attache au ganglion dont sortent les *nerfs* ; elle le revêt , & se continue pendant peu de lignes : mais elle se dissout bientôt , & devient un tissu cellulaire : cela arrive de même dans quelques-uns des *nerfs* du cerveau.

On a eu encore , pour admettre cette gaine , une autre raison. Plusieurs *nerfs* , & sur-tout le plexus nerveux du bras , ont une gaine qui paroît forte & solide , & qu'on peut regarder comme membraneuse. Mais une attention plus exacte fera observer que cette gaine même n'est qu'un tissu cellulaire un peu plus serré.

Comme il y a des *nerfs* presque entièrement dépourvus d'une gaine semblable , tels que le *nerf* mou de la septieme paire , l'olfactif , les *nerfs* nés du sympathique au haut du cou , les *nerfs* des muscles interosseux , & plusieurs autres *nerfs* profonds , on voit assez qu'une cellulose solide n'est pas essentielle au *nerf* , & qu'il en est destitué , dès que la situation le met à l'abri de la compression.

C'est cependant cette diversité dans la consistance des *nerfs* , qui a porté les anciens à faire deux classes de *nerfs* ; les *nerfs* durs nés de l'épine du dos , destinés au mouvement , & les *nerfs* mous , pré-

posés au sentiment , qui naissent du cerveau. Mais Galien lui-même , tout amateur qu'il étoit du système , a senti que la nature des choses s'opposoit à cette division. Les *nerfs* du cerveau , disoit-il , lorsqu'ils sont fort longs , deviennent durs à la fin , & servent au mouvement : il parloit apparemment de la huitieme paire.

Il pouvoit ajouter que les *nerfs* les plus durs deviennent mous , dès qu'ils sont à l'abri de tout risque. Tels sont les *nerfs* qui passent sur les os du carpe & du tarse pour aller aux interosseux : ils naissent des plexus les plus durs. Dans le muscle même , les *nerfs* perdent beaucoup de leur consistance en se partageant & en se dépouillant peu-à-peu de leur cellulose.

Une autre erreur tient , en quelque maniere , à la premiere ; c'est celle des auteurs qui ont donné de l'élasticité aux *nerfs* , qui les ont regardés comme des cordes vibrantes , qui les ont fait contractibles , & qui ont transporté dans la pathologie & dans la pratique toutes ces erreurs. La dureté , due au tissu cellulaire , peut en avoir imposé ; car il est trop aisé d'ailleurs de faire voir que le *nerf* le plus dur en apparence n'est point élastique. Qu'on détache le *nerf* ischiatique ou le médian , qu'on divise alors son tronc ; loin que les extrémités se retirent , elles s'allongent , & l'une déborde l'autre. Il est essentiel de les détacher avant de les couper : si on ne le faisoit pas , la cellulose qui attache le *nerf* aux muscles voisins , se retireroit , & la plaie deviendroit béante. Cette cellulose détruite , le tissu de la même espece qui unit les paquets médullaires des *nerfs* se contracte & fait déborder la partie médullaire.

On a donné de l'importance , depuis quelques années à l'humidité dont le tissu cellulaire est abreuvé dans les *nerfs* : je me hâte de définir cette humidité de peur qu'on ne la confonde avec l'esprit animal. Il n'est pas douteux que les petites arteres des *nerfs* n'exhalent une vapeur humide qui peut devenir copieuse par différentes causes , & former des hydatides ou même des ganglions. Cela doit être rare , & je n'ai jamais vu un amas d'humours dans les *nerfs*. Ce que Malpighi a décrit me paroît être l'humour rouille &

un peu visqueuse, assez commune dans l'entonnoir formé par la dure-mère & qui se termine au coccyx.

C'est une célèbre question si les filets médullaires des *nerfs* sont des tuyaux, ou bien s'ils sont solides, ou du moins remplis d'une cellulose poreuse, comme les roseaux.

Des auteurs modernes n'ont pas balancé de prononcer en faveur des tuyaux. Ils ont cru en avoir vu la section au microscope. Il y en a eu qui ont assuré qu'un *nerf* lié se gonfle comme un vaisseau sanguin.

Je n'admets pas ces tuyaux visibles, trop grossiers sans doute pour transmettre une liqueur aussi fine que les esprits animaux. Ce qu'on a vu n'a été apparemment que la coupe des espaces cellulaires qui se forment nécessairement entre les paquets médullaires. L'effet de la ligature est entièrement improbable. La moëlle est trop tendre, la ligature la détruit; & quand la moëlle seroit tubuleuse, le mouvement du fluide nerveux cesseroit, à cause de la destruction des tuyaux, comme il cesse dans la tige d'un concombre qu'on lieroit.

On ne peut donc répondre à cette question que par un raisonnement : nos sens sont trop grossiers pour nous fournir des faits. Comme les ordres de la volonté s'exécutent dans le moment même, & comme le sentiment de la douleur se porte avec une égale rapidité des extrémités du corps à la tête, il est probable que la moëlle est formée de tuyaux, si du moins la sensation & le mouvement sont l'effet d'une liqueur; ce qui paroît probable. Voyez FLUIDE NERVEUX. Un tissu cellulaire paroît contraire à la vitesse du mouvement progressif de la liqueur nerveuse. Une fibre solide pourroit être à la vérité suivie par un courant électrique; mais les phénomènes du corps animal ne paroissent pas permettre que l'esprit animal soit un fluide électrique. Il paroît donc probable que la moëlle des *nerfs* est tubuleuse. Sa continuité avec la moëlle du cerveau, la continuité de celui-ci avec la substance corticale, la nature vasculaire de cette substance presque démontrée, l'accroissement simultané & proportionné de la substance corticale & médullaire, la certitude que la substance corticale se nourrit & s'acc-

Tome XXII. Part. II.

croît par des tuyaux qu'une liqueur pénètre; tous ces phénomènes réunis ajoutent à la probabilité des tuyaux médullaires.

Les *nerfs* accompagnent assez généralement les artères, mais avec liberté. Leurs angles sont plus aigus & plus souvent rétrogrades; leurs anastomoses plus fréquentes dans les grands troncs, plus rares dans les petites branches, les plexus plus communs. Le diamètre de l'artère diminue assez régulièrement & à mesure qu'elle donne des branches; il n'en est pas de même du *nerf*. L'intercostal est petit en sortant du crâne, il est très-petit à son insertion dans le *nerf* sacré le plus inférieur, il est plus gros dans la poitrine. La division des *nerfs* varie plus que celle des artères.

Ils sont plus gros dans le fœtus, ils égalent alors les artères; ils sont plus petits que les artères dans l'adulte, le seul *nerf* optique & l'acoustique conservent la supériorité. Les plus gros *nerfs* sont ceux qui vont aux organes des sens, ensuite ceux qui vont aux muscles, ceux des viscères sont les plus petits: c'est exactement le revers des artères.

Il n'y a point d'artère dans l'arachnoïde: pas même dans celle de la moëlle de l'épine, qui est certainement une des membranes les plus étendues du corps animal.

Mais les *nerfs* manquent entièrement aux meninges, aux tendons, à tout l'arrière-faix; il est assez incertain s'il y a des *nerfs* dans la cavité des os, dans les membranes en général. Cette seule réflexion doit nous éloigner de regarder les *nerfs* comme l'élément du corps animal: des parties qui ne reçoivent aucun *nerf*, ne se sont pas formées de leur substance. D'ailleurs le *nerf* est le siège de la sensibilité, & plusieurs parties du corps humain sont insensibles. Voyez SENSIBILITÉ.

Le *nerf* n'est point irritable, & ne s'accroît jamais à la suite d'aucune irritation; il n'est irritable ni par le fer ni par les esprits acides. Ce n'est pas parce que ses fibres ne sont pas parallèles; les paquets médullaires le sont aussi bien que ceux des fibres charnues; rien n'empêcheroit qu'elles ne se raccourcissent de même, si elles avoient le pouvoir de se raccourcir. Le *nerf* placé sur un instru-

Z

ment de mathématique exactement divisé & irrité, de quelque manière qu'on le juge à propos, met en contraction le muscle, dans lequel il se partage; mais il reste immobile lui-même, & ne change pas d'un centième de ligne la longueur de ses paquets médullaires. C'est une raison de plus pour ne pas regarder le *nerf* comme l'élément unique du corps humain; il diffère essentiellement de la fibre musculaire: il diffère aussi évidemment du tissu cellulaire. Quand la macération dissout ce tissu, & le réduit en flocons spongieux, le *nerf* conserve son port & sa structure, même après quelques mois de macération.

Les extrémités des *nerfs* sont d'une nature différente. Ceux de la langue, & apparemment aussi ceux de la peau, entrent dans la petite éminence, qu'on appelle *mamelon*, & s'y confondent avec la cellulose d'une manière à ne pas pouvoir en être distingués: ils se dépouillent auparavant de leur pie-mère.

Le *nerf* optique devient une membrane pulpeuse & molle, dans laquelle on distingue deux substances, l'extérieure, qui est pulpeuse sans structure apparente, & l'intérieure, qui dans plusieurs animaux est évidemment fibreuse.

Le *nerf* mou de la septième paire se termine par des éminences molles & pulpeuses.

Le *nerf* olfactif, les *nerfs* des muscles & du reste du corps humain se terminent par des branches imperceptibles, dont il est impossible de découvrir la structure particulière.

J'ai parlé ailleurs des ganglions que l'on trouve dans bien des *nerfs*. Voyez **GANGLION**.

Je passe aux fonctions physiologiques des *nerfs*. Ils sont les organes par lesquels le sentiment des objets extérieurs parvient à frapper l'âme: ils sont encore l'organe par lequel les muscles sont mis en mouvement pour exécuter les ordres de la volonté.

Nous appelons *sentir* quand les changements causés dans le corps de l'animal excitent du changement dans leur âme. L'acide nitreux fumant détruit le *nerf* du cadavre, mais cette destruction n'est plus un sentiment.

C'est le *nerf* & le *nerf* seul qui transmet à l'âme ce changement arrivé par le

contact des objets extérieurs; changement à la suite duquel il arrive un changement dans l'âme.

Le *nerf* irrité, de quelque manière que ce soit, excite un sentiment d'une violence extrême. Je me souviens des cruelles douleurs que je me suis données pour en faire l'expérience, en irritant le petit filet nerveux d'une dent découverte par la carie; elle seroit au-dessus des forces humaines si elle duroit; mais l'huile de cajeput appliquée, ôte en un instant le sentiment, en détruisant le *nerf*. J'ai fait avec répugnance sur des animaux timides des ligatures de *nerfs*. Les lapins, dont je n'avois jamais entendu la voix, se plaignent avec des cris lugubres, qui expriment leur désespoir quand on lie leurs *nerfs*, & j'ai vu périr plusieurs chiens uniquement par le funeste effet de la ligature du *nerf* médian. De grandes douleurs ont été bien des fois mortelles dans l'homme même.

Ce n'est que le *nerf* qui représente à l'âme les changements du corps. Dès qu'on a lié le *nerf* d'un muscle, d'une partie quelconque du corps de l'animal, on peut déchirer ce muscle, on peut le brûler on peut verser sur la partie les poisons chimiques les plus âcres, il n'en résultera aucune douleur. La luxation a souvent détruit le sentiment. C'est en coupant le *nerf* qu'on a souvent enlevé dans un moment les douleurs les plus aiguës. C'est en retranchant le *nerf*, né de l'infraorbital, que feu M. Albinus apaisa des douleurs extrêmes de la levre supérieure ou du nez.

Quand le *nerf* est l'organe d'un sens particulier, ce sens est détruit par les lésions du *nerf* qui est le conducteur; ce sens périt avec le *nerf*. On a des observations sans nombre de la cécité produite par des exostoses, des fractures, des os enfoncés, des hydatides, des squirrhes & des excroissances de toute espèce qui comprimoient le *nerf* optique. J'ai vu & guéri la cécité née d'une chute, en dissipant par des révulsions, le sang qui comprimoit le *nerf* optique. Le cerveau, qui est le centre de tous les *nerfs*, détruit tous les sens quand il est devenu incapable d'agir par une forte compression.

Je dois observer à cette occasion, qu'on rétablit à la vérité le sentiment suspendu par la ligature du *nerf* ou par

la pression ; mais que la substance du *nerf* est trop tendre pour supporter une trop grande violence. Galien a déjà remarqué que le *nerf* lié trop rudement ne se rétablit point.

Pour que l'ame s'appergoive donc de l'impression de l'objet extérieur, il faut que le *nerf* soit libre depuis l'organe du sentiment jusqu'au siège de l'ame. C'est une preuve sensible que le *nerf* seul est chargé de cette fonction, car le sentiment demeure également supprimé, quand même les artères, les muscles, l'organe du sens même, sont dans l'intégrité la plus parfaite, & que le *nerf* conducteur du sentiment est seul supprimé.

Ce qui achève la démonstration, c'est que les parties destituées de *nerfs* sont destituées de sentiment. Tout le monde est persuadé de cette vérité par rapport aux cheveux, aux ongles ; il n'en est pas de même de bien d'autres parties, auxquelles on a attribué & des *nerfs* & du sentiment, quoique la nature leur ait refusé & les uns & l'autre. Tels sont la dure-mère, la pie-mère, les os, les tendons, les ligamens, la plus grande partie des membranes. Comme c'est une vérité importante qui doit être démontrée à toute rigueur, j'aime mieux la renvoyer à un article particulier. Voyez SENSIBILITÉ.

Les parties sensibles seront donc en général celles qui sont douées de *nerfs*. Elles seront peu sensibles lorsque ces *nerfs* sont en petit nombre, ou qu'ils sont peu considérables. C'est le cas des artères que j'ai toujours liées, sans que j'y aie apperçu de sentiment, après avoir pris la précaution d'en séparer les *nerfs*. C'est encore à-peu-près le cas des viscères. Le foie, la rate, les reins, le poulmon même, sont souvent rongés par des abcès très-considérables & le rein rempli de pierres, sans que le mal se soit jamais trahi par des douleurs.

Le sentiment est plus vif dans les parties où les *nerfs* sont, ou plus nombreux, ou plus à découvert. Ils sont plus nombreux dans le pénis, ils sont presque nus, dans le gland ; aussi est-il le siège d'un sentiment très-vif. Il en est à-peu-près de même de la langue, qui à la vérité n'est pas susceptible d'une volupté aussi vive, mais qui cependant sent vivement, qui goûte du plaisir, & qui a, outre le

toucher, son sens particulier. Le sentiment est vif encore dans le nez, & même dans l'estomac & dans les intestins : la seule nudité des *nerfs* est la cause du sentiment exact des intestins, car leur nombre n'est pas considérable.

L'effet de cette nudité est extrêmement sensible dans la peau. Couverte de l'épiderme, elle sent peu ; cette pellicule enlevée & la peau découverte, elle est extrêmement sensible, & le moindre frottement lui cause de la douleur.

L'inflammation augmente de même la sensibilité. La peau dont je viens de parler, assez peu sensible dans son état naturel, le devient extrêmement par l'inflammation. Un œil enflammé ne supporte pas le jour & voit de nuit, parce qu'il est sensible à une lumière trop faible pour affecter un œil bien constitué. Il y a un état des *nerfs* qu'il ne convient pas d'appeler *tension*, car aucun *nerf* n'est tendu, mais dans lequel le sentiment est exalté. Il y a des hypocondres qui ne supportent qu'avec peine le moindre air. L'hydrophobie rend les sons & les couleurs un peu fortes, insupportables. M. Albinus le cadet a infiniment souffert d'une exaltation de l'ouïe, il entendoit des chevaux qui passaient à une grande distance de son séjour, le chant d'un coq, le moindre cri étoit un supplice pour lui. On a remarqué que dans les îles des tropiques, les plus petites blessures ont été suivies de convulsions & du spasme cynique.

Le *nerf* sent seul, mais il ne sent pas tout entier. L'enveloppe celluleuse ne sent rien, elle a quelquefois soutenu l'eau régale, sans que le *nerf* en ait souffert ; mais le scalpel qui perçoit l'enveloppe réveille le sentiment de la pulpe médullaire. M. Ravaton a vu les *nerfs* s'exfolier par des coups de feu, & le sentiment & le mouvement rester en entier.

Le sentiment d'un *nerf* passe-t-il à un autre *nerf* ? On a répondu différemment à cette question ; on a cru que les filets nerveux étant distingués depuis le cerveau jusqu'à l'extrémité du *nerf*, & les branches nerveuses partageant à la vérité les paquets médullaires de leur tronc, mais n'étant rien au reste des paquets, le sentiment d'un *nerf* n'entraînoit un autre *nerf*, que par le moyen du cerveau.

Je ne m'oppose pas à la vérité anatomique de l'observation. Je conviens que le

scalpel, en séparant la branche nerveuse du tronc, n'entame pas les filets médullaires qui restent dans le tronc, & qu'en effet ces filets paroissent être distincts & séparés les uns des autres dans toute leur longueur.

Malgré cette observation, vraie en elle-même, il y a des exemples trop frappans de la communication du sentiment d'un *nerf* particulier à l'autre. Tout le monde connoît l'agacement des dents, qui suit le son aigu produit par la lime, lorsqu'elle entame une lame de fer. Une mauvaise dent a causé des *ostalgies* qui ont disparu dès que la dent a été arrachée. Les praticiens connoissent tous les vomissemens qui surviennent à la douleur, produite par une pierre arrêtée dans l'urètre; & la convulsion qui s'étend dans une grande partie du corps dans l'éternuement.

Il y a plus. On a vu des *nerfs* détruits, & le sentiment d'une partie du corps, d'un doigt par exemple, détruit avec lui, reparoître au bout de quelques mois; les chairs sphacelées & insensibles remplacées par des chairs naturelles, & qui jouissoient du sentiment le plus libre. On a vu le *nerf* infraorbital coupé enlever une douleur au visage qui revenoit dans la suite. Tous ces phénomènes semblent indiquer que, non-seulement les *nerfs* communiquent entr'eux, mais que par ces mêmes communications l'esprit animal rentre dans les extrémités d'un *nerf*, dont le tronc a été coupé, & lui rend le sentiment que la partie avoit perdu avec son *nerf*.

Si je voulois me livrer à l'hypothèse, je supposerois que le *nerf* entier peut rendre au *nerf* coupé le sentiment, en tirillant la cellulaire renaissante, & en ébranlant le *nerf* qui ne communiqueroit plus avec le cerveau. Mais il me semble plus probable de dire que les ganglions confondent les filamens naturellement distincts, & que le sentiment peut passer d'un *nerf* à l'autre par ce réservoir commun aux deux *nerfs*, & que sans les ganglions même, il doit y avoir dans la structure intérieure des *nerfs*, des communications entre leurs différens filets que le scalpel ne peut pas découvrir.

La seconde fonction des *nerfs* est de porter au muscle un surcroît de force, qui le fait prévaloir sur son antagoniste, &

qui le met en mouvement. Cette fonction a certainement lieu dans les muscles soumis à la volonté. J'examinerai si elle a lieu dans tous les muscles sans exception.

L'irritation quelconque du *nerf* fait agir le muscle qui en reçoit des branches, & si ces branches se partagent à plusieurs muscles, la convulsion s'étend à tous ces muscles. Si c'est la moëlle de l'épine que l'on irrite, tous les muscles se contractent lorsque leurs *nerfs* naissent au-dessous de la partie irritée. Si l'on irrite la moëlle allongée ou le cervelet, tous les muscles du corps de l'animal sont agités par des convulsions. J'ai fait ces expériences sur différens *nerfs* d'un grand nombre d'animaux; d'autres auteurs les ont faites, l'événement est toujours le même, il n'y a que le cœur, les intestins, l'estomac, & en général les parties exceptées, dont le mouvement se fait sans le concours de la volonté.

Les *nerfs* communiquent donc au muscle une force motrice. Mais d'autres expériences prouvent que c'est la puissance dérivée de la volonté qu'ils lui communiquent. Cette volonté peut à son gré faire agir tel membre qu'elle préfère, & lui faire-faire les mouvemens qu'elle souhaite. Je dis tel membre plutôt que tel muscle; il n'est pas sûr que la volonté ait sur les muscles un pouvoir bien distinct. Je ne sache pas qu'on ait jamais tenté de faire agir le stylopharyngien seul sans le concours des autres éleveurs, ni tel autre muscle qui a plusieurs associés pour le même mouvement.

Mais cette puissance de la volonté s'exécute uniquement par le ministère des *nerfs*. Qu'on lie le *nerf* d'un muscle quelconque, que ce *nerf* soit comprimé ou coupé, l'ame a beau vouloir, le mouvement qu'elle voudroit ordonner ne s'exécute plus. Cette expérience est très-aisée à faire sur le *nerf* récurrent, dont la ligature ou la division met fin en un moment aux cris de l'animal & lui ôte la voix. Quand le même *nerf* donne des branches à plusieurs muscles, ils perdent également le mouvement tous à la fois. Gallien a fait cette expérience sur le cochon, qui ne se refuse jamais dans ses souffrances la consolation des plaintes les plus sonores, mais qui malgré tous les efforts ne peut produire de son, dès que les deux récurrents sont liés. J'ai refait cette ex-

périence, & elle est très-cônûe. Liés, les muscles du larynx perdent le mouvement. L'expérience réussit de même avec les *nerfs* des extrémités.

Quand on comprime ou que l'on coupe la moëlle de l'épine, tous les muscles qui proviennent sous la partie lésée, les extrémités inférieures entières, les muscles qui expulsent les excréments cessent d'obéir à la volonté.

La compression de la moëlle alongée, qui est l'origine commune de tous les *nerfs*, détruit le mouvement volontaire dans tout le système animal; & quand le malade conserve la vie, la moitié des muscles volontaires reste souvent sans mouvement.

Quand cette compression a cessé, quand on a enlevé bien promptement le lien du *nerf*, le mouvement revient aux muscles, & la volonté reprend son empire.

Après ces expériences si connues & si abondamment constatées, il y auroit du scepticisme à refuser aux *nerfs* la qualité de conducteurs de la force musculaire qui agit sur les ordres de la volonté.

Le mouvement que le *nerf* donne au muscle, va en descendant, c'est-à-dire, qu'il descend du cerveau ou de la moëlle de l'épine au muscle, & il ne remonte pas du muscle au cerveau. Quand je lie le *nerf* médian d'un chien, les muscles de la patte deviennent paralytiques, mais les muscles supérieurs à la ligature ne souffrent rien. On a fait l'expérience avec exactitude dans la moëlle de l'épine, & constamment l'irritation n'a fait sur effet que sur les muscles, dont les *nerfs* naissent au-dessous de l'irritation. On a successivement coupé la moëlle de l'épine aux lombes, ensuite au haut de la poitrine, & à la fin au cou. La première blessure priva les extrémités inférieures de leur mouvement, la seconde a détruit la respiration, la dernière les mouvements des bras.

Le mouvement passe-t-il d'un côté de la moëlle nerveuse à l'autre? est-il sûr que les *nerfs* du côté droit naissent du côté gauche, & les *nerfs* gauches du côté droit?

Dans la moëlle de l'épine rien de pareil n'a été observé. C'est toujours du côté de la compression que les muscles deviennent paralytiques, & ceux du côté opposé ne sont point affectés.

Dans le cerveau il n'en est pas tout-à-fait de même. On a souvent vu que la compression du côté droit de l'encéphale a ôté le mouvement aux muscles du côté gauche du corps. C'est une ancienne observation mille fois vérifiée.

Il est très-difficile de rendre raison de ce croisement, d'autant plus difficile, qu'il n'est pas constant, & qu'il y a des observations nombreuses, dans lesquelles les muscles droits ont perdu le mouvement lorsque le cerveau étoit comprimé du côté droit.

On a cherché dans le croisement de certaines fibres médullaires de la fente de la moëlle alongée la solution de ce phénomène. Elle ne seroit jamais complète, parce que plusieurs *nerfs* naissent plus haut que cette fente; mais il y a plus, ce croisement est démenti par l'anatomie. Je renonce à la gloire d'expliquer ces paralyties qui surviennent à la suite d'une lésion de la partie opposée du cerveau, & que j'ai vu survenir le même aux blessures faites à dessein à des animaux.

J'ai dit que l'effet des ligatures des *nerfs* ne remonte pas, il n'en est pas de même de l'irritation. Quand cependant elle est violente, elle se communique non-seulement aux muscles voisins, mais à tous les muscles de l'animal. Rien n'est plus commun que le spasme cynique qui survient aux opérations des testicules, accompagnées de la castration, & qui, dans des climats plus ardens, survient à des blessures d'ailleurs très-légères. Les blessures des *nerfs*, considérables, les esquilles enfoncées dans les chairs, les poisons corrosifs excitent très-souvent des convulsions universelles, & l'épilepsie est très-souvent la suite de l'irritation d'un *nerf* particulier, de celle que causent aux intestins des vers ou des argemone, d'une pierre arrêtée dans l'uretère.

Le sentiment n'a lieu que lorsque le *nerf* a conservé sa continuité naturelle avec le cerveau; dès qu'elle est interrompue, les lésions les plus violentes du *nerf* ne font plus d'effet sur l'ame. Il n'en est pas de même du mouvement. Pour que l'irritation du *nerf* en produise dans les muscles, il n'est pas nécessaire que le *nerf* soit entier, ni qu'il communique avec le cerveau. Un *nerf* séparé de sa partie supérieure ou lié, produit également des contractions dans son muscle,

quand il est irrité sous la ligature ou sous la division.

J'ai parlé jusqu'ici des muscles soumis à la volonté, & de l'empire des nerfs sur ces muscles. Cet empire a-t-il lieu dans tous les muscles, dans ceux même qui ne sont point soumis à la volonté, & qui agissent sans ses ordres ? C'est une question qui a été vivement discutée dans ce siècle, car les anciens ne séparoient point les actions vitales des actions volontaires. Ils attribuoient les unes & les autres, les fièvres, les crises, la formation même du fœtus à l'âme.

L'expérience doit décider cette question ; sans elle la raison ne trouveroit jamais que des doutes.

Il y a certainement une différence essentielle entre les muscles sujets à la volonté, & entre ceux qui agissent sans ses ordres. Le nerf du deltoïde irrité le force à se contracter, & même malgré la volonté à laquelle ce muscle obéit dans l'état de la nature. Le nerf du deltoïde comprimé lui ôte le mouvement, malgré la volonté encore ; il le lui rend dès que la compression est enlevée.

Il n'en est pas de même des organes vitaux. J'ai fait les expériences les plus nombreuses sur le cœur, & d'excellens anatomistes les ont vérifiées en Italie. Les nerfs du cœur dérivent de ceux du cou, de l'intercostal, de celui de la huitième paire. Qu'on coupe tous ces nerfs, qu'on arrache même le cœur à la grenouille, rien ne change dans son mouvement ; il continue les battemens pendant vingt-quatre heures entières. Dans cette grenouille cependant les muscles volontaires sont soumis à l'influence des nerfs ; ils se contractent quand le nerf est irrité ; ils perdent le mouvement quand il est coupé.

Il y a plus ; dans les quadrupèdes, sans exception, les nerfs du cœur irrités ne produisent aucun changement dans les mouvemens ; s'il est en repos, il ne se contracte point ; s'il bat, il n'altere point l'ordre de ses battemens, il ne les précipite point, & il ne les ralentit pas. Qu'on irrite la moëlle de l'épine, la moëlle allongée, le cercelet, tous les muscles de l'animal sont agités par de violentes convulsions, le cœur seul ne change rien, ni à son repos, ni à son battement.

J'ai fait des expériences moins décisives sur le cœur, sur l'estomac, sur la vessie, sur l'utérus, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans ces parties nées après l'irritation de leurs nerfs, des mouvemens semblables à ceux que l'irritation produit dans les muscles sujets à la volonté.

Il y a plus ; on sait que dans le sommeil la volonté n'agit point sur les muscles volontaires, & que dans l'apoplexie elle agiroit inutilement. Mais dans le sommeil & dans l'apoplexie, le mouvement du cœur, des intestins, de l'estomac, continue comme dans la santé la plus parfaite. La cause du mouvement de tous les muscles volontaires est opprimée alors par une pression violente du cerveau : le mouvement des parties vitales continues, les nerfs n'ont donc pas la même influence sur les organes vitaux qu'ils ont sur les organes de la volonté.

Ces phénomènes paroissent prouver, avec certitude, que dans les muscles volontaires la cause de leur contraction vient principalement des nerfs, & que leur force naturelle qu'on appelle *irritable*, ne suffit pas par elle-même à produire des contractions d'une certaine force. Au lieu que dans les muscles de l'organe vital, la force contractive naturelle des muscles paroît être assez puissante pour les mettre en mouvement, même sans le secours de celle qui vient des nerfs. Ce n'est pas que pour cela les nerfs soient inutiles ; ils doivent sans doute concourir à l'intégrité du muscle, il est même presque certain que leur pulpe médullaire est un des élémens essentiels ; dont la fibre musculaire est composée, & il est bien naturel que le bon état de la fibre suppose celui du nerf qui fait une de ses parties.

On ne doit pas cependant inférer de tout cela, que le nerf est la cause efficiente du mouvement musculaire du cœur. L'artère est également requise pour le bien-être du muscle. Sa ligature en détruit la force contractive, & cependant l'artère n'étant point irritable, & son irritation ne changeant rien au muscle qui reste irritable, quand même l'artère est coupée, l'artère certainement n'est pas la cause du mouvement musculaire, qui d'ailleurs ne périt pas sur le champ par la ligature, mais après plu-

seurs heures, comme je l'ai vu dans des blessures, dans lesquelles la crainte d'une hémorrhagie funeste avoit obligé le chirurgien de lier le tronc de l'artere.

Ce n'est pas une hypothese d'ailleurs que cette plus grande disposition au mouvement, par laquelle se distinguent les muscles de l'organe vital. Ils sont essentiellement plus mobiles, & conservent leur force contractive quand les muscles volontaires l'ont perdue. Voyez IRRI-TABILITE.

Je ne répète pas ici l'hypothese qui a placé dans le cervelet l'origine des nerfs vitaux, l'anatomie ne l'admet pas. Les nerfs les plus particulièrement attachés au cervelet sont ceux de la cinquieme paire, qui naît des colonnes, que le cervelet envoie à l'isthme du cerveau. Mais la cinquieme paire est évidemment l'organe du sentiment dans la langue, les dents & dans le nez; elle est l'organe du mouvement dans plusieurs muscles qui appartiennent à cet organe. V. NEUROLOGIE. Pour la quatrième paire elle ne fait aucune fonction vitale, & se perd entièrement dans le muscle droit inférieur de l'œil.

D'ailleurs les expériences que l'on a supposées pour fonder cette prérogative du cervelet, sont entièrement sans fondement. L'animal dont on blesse le cervelet ne meurt pas plus vite que celui dont on blesse le cerveau. J'ai vu & d'autres auteurs ont vu des abcès & des squirrhés du cervelet, qui prouvent évidemment qu'une lésion du cervelet n'est pas absolument ou subitement létale, & que par conséquent les nerfs, auteurs des mouvements vitaux, ne partent pas privativement du cervelet: en supposant même que le mouvement du cœur dépende des nerfs.

Il en est de même du corps calleux, dont les plaies n'ont absolument rien qui les distingue des autres lésions du cerveau.

D'ailleurs la destruction de l'encéphale, & celle de la tête, n'arrête pas le mouvement du cœur dans un animal à sang froid: il y a une très-grande probabilité pour appliquer ces expériences aux animaux à sang chaud. Le cœur du quadrupède ovipare bat comme celui du quadrupède vivipare; il a sa veine, son artere, son oreille, il ressemble parfaitement au

cœur de l'embryon vivipare. Si donc le cœur de la grenouille & le cœur du poulet peuvent agir sans le concours de la tête & de la cervelle, il doit y avoir une cause du mouvement du cœur différente des fonctions du cerveau, & suffisante pour celle du cœur. Si elle l'est dans le poulet, si son cœur se suffit à lui-même, il n'y a aucune cause qui puisse détruire cette force innée du cœur dans tous les changements qui arrivent au cœur par l'accroissement de l'animal. (H. D. G.)

NERF ou NERVURE, par analogie aux nerfs des animaux, (*Coupes des pierres*), est une arcade de pierre en saillie sur le nud des voûtes gothiques, pour en appuyer & orner les angles saillans par des moulures, & fortifier les pendentifs. Plusieurs églises gothiques ont des morceaux curieux en ce genre. L'église de saint Eustache à Paris, quoique bâtie vers le temps de la renaissance de l'Architecture, a sur la croisée des deux nerfs, un pendentif fort bien exécuté.

On donne différens noms aux nervures par rapport à leur situation; celles qui traversent perpendiculairement, s'appellent arcs doubleaux, comme *aa*, *bb*, fig. 18; celles qui traversent diagonalement, s'appellent arcs d'ogives, comme *b*, *ab*; celles qui traversent obliquement entre les arcs doubleaux & les ogives, s'appellent liernes & tiercerons, comme *bo*, *bo*, *mo*. (D)

NERFS, Jardinage, les nerfs d'un végétal sont les tuyaux longitudinaux qui portent le suc nourricier dans les parties les plus élevées.

NERF, Maréballerie, on appelle improprement ainsi un tendon qui coule derrière les os des jambes. Ses bonnes qualités sont d'être gros & bien détaché, c'est-à-dire apparent à la vue, & détaché de l'os. Le nerf failli est celui qui va si fort en diminuant vers le pli du genou, qu'à peine le sent-on en cet endroit; ce qui est un mauvais pronostic pour la force du cheval.

NERF FERRURE, en termes de Manège; signifie une entorse, une enflure douloureuse, ou une atteinte violente, que le cheval se donne aux nerfs des jambes de devant avec la pince des piés de derrière.

NERF DE CERF, Vénerie, c'est le membre qui sert à la génération.

NERFS, f. m. pl. *Terme de Relieurs*, les relieurs appellent de la sorte les ficelles ou petites cordes qu'ils mettent au dos de leurs livres, & sur lesquelles se cousent & s'arrêtent les cahiers dont ils sont composés.

NERF DE BœUF, *Terme de Sellier*, c'est le *nerf* séché qui se tire de la partie génitale de cet animal. Quand ce *nerf* est réduit en manière de filasse longue de huit à dix pouces, par le moyen de certaines grosses cardes de fer, il s'emploie par les selliers à nerver avec la colle forte, les arçons des selles & les panneaux des chaises & carrosses; il entre aussi dans la fabrique des battoirs propres à jouer à la paume. A Paris ce sont ces ouvriers qui le préparent, qui le portent vendre aux marchands merciers, quincailliers, par paquets du poids d'une livre; & c'est chez ces marchands, que les artisans qui en ont besoin les vont acheter. (D.J.)

NERGEL, ou **NERGAL**, *Critique sacrée*, voyez Buxtorf, dans son grand *dictionnaire écon.* 1396 & 1397. divinité des Cuthéens, peuples d'Assyrie, comme il paroît par un passage du *II. liv.* des Rois, *ch. xvij. v. 30.* cette divinité étoit apparemment le soleil ou le feu qu'adoroient les anciens Perses, du moins ce sentiment est conforme à l'étymologie du nom *nergel*, qui veut dire une *fontaine de feu*. Au reste les Samaritains furent appelés *Cuthéens* depuis que Salmanaçar eut envoyé des Cuthéens & d'autres nations peupler les provinces des dix tribus.

NERGHS, *Géogr.*, ville de Géorgie, à 77^{d.} de long. & à 43^{d.} de lat.

NERICIE, *Géog.*, province de Suède dans les terres à l'extrémité du lac Väter. Elle a des mines de fer, d'alun & de soufre. On ne compte qu'une ville dans la *Nérite*, savoir Orébro, ou Oréborg, ou Orébroa, comme on voudra la nommer.

NERINDE, *Toilerie de coton*, toile de coton blanche qui vient des Indes orientales; c'est une sorte de taffetas étroit & assez grossier.

NERIS, *Géogr. anc.*, nom commun à une ville de Messénie, selon Etienne le géographe; & à une ville de Grece dans l'Argie, selon Pausanias, qui la met aux confins de la Laconie.

NÉRIS, *Géog. anc.*, ou *Nerus*, *Ne-*

rea, *Nerenfis vicus*; ville d'une ancienne gaule, qui n'est aujourd'hui qu'un bourg aux confins du Bourbonnois & de l'Auvergne, sur un coteau, ou plutôt sur des rochers. Il y a quelques restes d'antiquité, & des eaux minérales insipides, que les anciens ont connues, & qu'ils nommoient *aqua Neria*.

NERITE, f. f. *Conchyliol.*, genre de coquillage dont voici le caractère générique. Les *nérites*, autrement dites *limaçons à bouche demi-ronde ou ceintrée*, sont des coquilles univalves, dont le corps est ramassé, la bouche plate, garnie de dents, quelquefois sans dents du côté du fût. Il y en a dont le sommet est élevé, & d'autres dont le sommet est très-aplati.

La famille de ce genre de coquillage a plusieurs caractères spécifiques, qui forment sous chaque genre des espèces considérables, qu'on distingue généralement en *nérites* & en *limaçons*.

Les *nérites*, outre le caractère générique d'avoir la bouche demi-ronde, ont les unes des gencives, & les autres sont ombiliquées.

Les *limaçons à bouche demi-ronde ou ceintrée*, différent des *nérites*, en ce qu'ils n'ont jamais ni dents, ni gencives, ni palais. Bonanni dérive *nérite* des *néreïdes*; pour justifier son étymologie, il nomme cette coquille, la *fleur*, la *reine de la mer*, & en conséquence il l'a confondue avec les trompes & les porcelaines. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les *nérites* naissent dans les cavernes & sur les rochers auxquels elles sont adhérentes. On n'en trouve point de terrestres vivantes.

Le caractère générique de la famille des *limaçons*, est d'avoir la bouche demi-ronde, peu de contour, & l'extrémité de la volute très-peu saillante.

Les espèces de *nérites* sont les suivantes, rangées sous les deux divisions générales de *nérites* garnies de dents, & de *limaçons* ombiliqués.

1°. La *nérite* garnie de dents; 2°. la *nérite* appelée la *quenotte*, ou à *dent sanguine*; 3°. la *nérite* nommée le *palais de bauf*; 4°. la *nérite* striée & pointillée; cette espèce, quand elle est dépouillée de sa coque externe, & qu'elle est bien polie, présente une coquille très-belle, & recherchée par les curieux; 5°. la *né-*

l'automne. Cet arbrisseau est agreste & très-robuste : il se plaît dans une terre franche & grasse ; il aime l'ombre, l'humidité & le voisinage des eaux ; cependant on peut le faire venir par-tout. Si on veut le multiplier, le plus court sera d'en semer la graine au moment de sa maturité ; elle levera au printemps, & les jeunes plants seront en état d'être transplantés l'automne suivant. On n'en fait nul usage pour l'agrément, il n'est propre qu'à faire des haies qui se garnissent bien & assez promptement. Son feuillage est assez joli : les insectes ne s'y attachent point.

Les baies du *nerprun* sont de quelque utilité : les oiseaux s'en nourrissent par préférence & ne les laissent pas long-temps sur l'arbrisseau. Elles sont très-purgatives ; on en fait un sirop qui est d'un grand usage en médecine. Ses baies sont aussi de quelque ressource dans les arts : on en fait une couleur que l'on nomme *verd de vessie* qui sert aux peintres & aux enlumineurs.

Le *nerprun* a si généralement une vertu purgative, qu'on prétend que les fruits qui ont été greffés sur cet arbrisseau purgent violemment lorsqu'on en mange. Quelques auteurs, comme *Simon Pauli* & *Garidel*, assurent qu'on a greffé avec succès le prunier & le cerisier sur cet arbrisseau ; ce sont apparemment des hasards qu'il est difficile de rencontrer. On a tenté quantité de fois ces greffes sans qu'elles aient réussi.

Le bois du *nerprun* est excellent pour faire des échelas : ils sont d'aussi longue durée que ceux que l'on fait de bois de chêne.

Il y a plusieurs espèces de *nerprun*.

1°. Le *nerprun purgatif ordinaire*. C'est à cette espèce qu'on doit appliquer ce qui a été dit ci-dessus.

2°. Le *petit nerprun purgatif*, ou la *graine d'Avignon*. Cet arbrisseau vient assez communément en Provence ; il ne s'élève guère qu'à quatre ou cinq piés, on peut aisément le multiplier de branche couchée ; ou de semence comme le précédent, & il est presque aussi robuste ; son feuillage a quelque agrément de plus, mais sa fleur n'a pas meilleure apparence, elle vient un mois plutôt ; & ses baies sont en maturité dès le mois de juillet, on en fait usage pour les arts. Ce

fruit étant cueilli verd se nomme *grain d'Avignon* ; on en fait une couleur jaune pour la teinture des étoffes ; il sert aussi à faire ce qu'on appelle le *styl de grain* pour l'usage des peintres à l'huile & en miniature.

3°. Le *petit nerprun purgatif à feuille longue*.

4°. Le *nerprun d'Espagne à fruit noir*.

5°. Le *nerprun d'Espagne à feuille de buis*.

6°. Le *nerprun d'Espagne à feuille d'olivier*.

7°. Le *nerprun d'Espagne à feuille de millepertuis*.

Ces quatre dernières espèces se trouvent dans les bois en Espagne, en Portugal, en Italie & dans les provinces méridionales de France. Ce sont de petits arbrisseaux de six ou huit piés de hauteur qui sont assez robustes pour passer l'hiver en pleine terre dans les autres provinces du royaume, mais elles ne sont pas plus de ressource pour l'agrément que pour l'utilité.

8°. Le *nerprun à feuilles d'amandier*.

9°. Le *nerprun du levant à petites feuilles d'amandier*.

10°. Le *nerprun du levant à feuilles d'alerne*.

11°. Le *nerprun de Candie à petites feuilles de buis*.

Ces quatre dernières espèces sont d'aussi grands arbrisseaux que le *nerprun* commun ; elles sont presque aussi robustes, mais peu intéressantes quoique rares.

12°. Le *petit nerprun d'Espagne à feuilles de buis*. Ce petit arbrisseau est de fort belle apparence. De toutes les espèces du *nerprun*, c'est celle qui a le plus d'agrément.

13°. Le *nerprun à feuilles de saule*. Cet arbrisseau est toujours verd, il se trouve sur les bords du Rhône & du Rhin, il s'élève à cinq ou six piés, il donne au mois de juin une grande quantité de fleurs herbacées qui n'ont nul agrément, elles sont remplacées par des baies jaunes, qui restent sur l'arbrisseau pendant tout l'hiver.

14°. Le *nerprun de Montpellier*. C'est un grand arbrisseau tout hérissé d'épines extrêmement longues ; il donne dès le mois de mars de petites fleurs blanches qui ressemblent à celles du *bois-joli* ou *mezeron*, & en automne l'arbrisseau se

renouvelle en donnant de secondes fleurs & mêmes d'autres feuilles. On peut les manger en salade dans leur nouveauté ainsi que la cime des jeunes rejets.

15°. Le nerprun d'Espagne à feuilles capillaires. C'est un petit arbrisseau de l'orangerie pour ce climat, il n'a que le mérite de la singularité, par rapport à sa feuille qui est aussi menue qu'un fil, il se garnit d'une grande quantité de rameaux flexibles qui s'inclinent jusqu'à terre. On se sert de ses baies pour teindre en verd & en jaune. Cet arbrisseau se plaît parmi les pierres & même sur les rochers.

Addition & Correction, à l'article précédent.

Le nerprun, selon Miller, porte ses fleurs mâles & ses fleurs femelles sur différens individus. Je ne l'ai jamais remarqué, & M. Duhamel n'en dit rien. Selon ce dernier auteur, la fleur est composée d'un calice d'une seule pièce en entonnoir, coloré en dedans & ordinairement découpé en cinq par les bords. Ce nombre varie, mais à chaque division on voit de très-petits pétales en forme d'écaillés qui, se renversant vers le centre de la fleur, couvrent les étamines : elles sont aussi nombreuses que les divisions du calice, & leur insertion se trouve sous les pétales ; elles sont terminées par de fort petits sommets ; au milieu est le pistil formé d'un embryon arrondi & d'un style que termine un stigmate obtus, lequel est divisé en trois lamieres. L'embryon devient une baie ronde, divisée en plusieurs loges, & qui contient plusieurs semences, applaties d'un côté & convexes de l'autre.

Des différences essentielles & la crainte de charger un genre de trop d'espèces, nous ont fait séparer les frangula, les alaternes, les paliurus & les jujubiers, que Mr. Von-Linné a remis sous le genre du rhamnus.

Especies.

1. Nerprun à fleurs axillaires, à feuilles ovales-lancéolées, dentelées & nerveuses. Grand nerprun commun.

Rhamnus floribus axillaribus, foliis ovato-lanceolatis, serratis, nervosis. Mill.

The purging or common buckthorn.

2. Nerprun à fleurs axillaires, à feuilles ovales, terminées en pointe, nerveuses & entières. Petit nerprun.

Rhamnus floribus axillaribus, foliis ovatis, acuminatis, nervosis, integerrimis.

Little entire leaved buckthorn.

3. Nerprun à feuilles lancéolées, à fleurs axillaires.

Rhamnus foliis lanceolatis, floribus axillaribus. Mill.

Buckthorn with spear-shaped leaves.

4. Nerprun à feuilles formées en coins, groupées & pérennes, à fleurs latérales rassemblées en corymbes.

Rhamnus foliis cuneiformibus, consertis, perennantibus, floribus corymbosis alaribus. Mill.

Buckthorn with wedge shaped evergreen leaves.

Le nerprun n°. 1. se trouve dans les haies réduit à l'état de buisson ; mais lorsqu'on l'éleve de graine & qu'on lui forme une tige nue, il s'éleve à près de dix-huit piés, & forme un arbre agréable par son feuillage d'un beau verd glacé & les corymbes de ses fruits de jais. Son bois est du plus beau jaune & se polit parfaitement : il pourroit être employé dans les ouvrages de marqueterie. J'en ai vu un morceau dans le fameux cabinet du chanoine Gessner à Zurich, qui a fait la collection de tous les bois du monde : il a une petite planchette unie de chacun. Les baies de nerprun sont un purgatif hydragogue, peut-être trop peu employé, & on en fait le verd de vessie dont on se sert pour peindre en miniature.

Le nerprun n°. 2. indigène de la France méridionale, ne s'éleve qu'à trois ou quatre piés de haut. M. Duhamel a cru que les baies étoient ce qu'on appelle graine d'Avignon ; il a été mal informé, c'est la baie encore verte de l'alatern à feuilles étroites.

Le n°. 3. se trouve en Italie & en Espagne : il est plus élevé que le n°. 2, mais il l'est moins que le nerprun commun. Les branches sont assez robustes & armées de quelques longues épines : les feuilles ressemblent à celles des prunelliers, à cela près qu'elles sont plus longues & plus étroites ; les fleurs sont petites & jaunâtres, & naissent aux côtés des branches.

Le n°. 1. se multiplie en semant ses baies, dès qu'elles sont mures, & les n°. 1 & 2 de marcottes couchées en au-

tomne, ou de boutures plantées au printemps : ils supportent la rigueur de nos hivers.

Le n^o. 4. indigène du cap de Bonne-Espérance, demande l'abri d'une serre commune, où il faut le tenir l'hiver avec les myrtes & les lauriers : il fait un très-bel effet au mois de juin, que l'arbre est tout couvert de bouquets de fleurs blanches. On le multiplie en plantant les boutures dans des pots, en avril : les pots doivent être enterrés dans une couche de fumier, arrosée très-sobrement & ombragée au plus chaud du jour.

On assure que la prune greffée sur le *nerprun* commun est purgative. J'ai un *nerprun* qui ne ressemble à aucun de ceux-ci : la feuille ovale-obtuse & plutôt festonnée que dentée, est d'un verd glacé & terne, & tient aux branches tout l'hiver sous une caisse vitrée. (*M. le Baron de Tschoudi.*)

NERPRUN, *Pharmacie & Matière médicale*, noirprun, bongepine. Les baies de cet arbrisseau sont la seule partie dont on se sert en médecine ; elles sont très-purgatives & de l'ordre de ces évacuans que les anciens ont appelés *hydragogues*, voyez **PURGATIFS**. Aussi fournissent-elles un des purgatifs des plus usités dans l'hydropisie, la cachexie, les bouffissures édemateuses, &c. Ce remède convenablement réitéré a souvent réussi, lors même que les malades avoient une quantité d'eau considérable épanchée dans le ventre. Les différentes préparations de ces baies évacuant des eaux très-puissamment.

Ces préparations sont un rob & un sirop préparés avec les baies récentes, c'est-à-dire avec leur suc ; ce sirop est surtout très-usité ; il se donne à la dose d'une once jusqu'à deux, soit seul soit avec de la manne dans une décoction appropriée, soit mêlé dans les potions purgatives ordinaires ; on peut donner aussi ces baies mûres, desséchées & réduites en poudre ou bien en décoction dans de l'eau ou du bouillon, mais ces formes ne sont point usitées.

Le sirop de *nerprun* entre dans la composition des pilules cochées. (b)

NERTOBRIGA, *Géog. anc.*, ancienne ville de l'Espagne Tarragonoise selon Ptolomée, *lib. II. ch. vij.* qui la place chez les Celtibères, entre Turtafro &

Biblis ; elle étoit considérable, & fut détruite dans le temps de l'invasion des barbares. De ses ruines qui sont auprès de Mérida, on en a bâti trois ou quatre bourgades. (*D. J.*)

NERVE, adj., *terme de Blason*. Il se dit de la fougère & autres feuilles dont les fibres & les nerfs paroissent d'un autre émail. Les anciens princes d'Antioche, d'argent à la branche ou fenille de fougère de synople, *nercée* d'or.

NERVER un livre, *terme de Relieur*. C'est en dresser les nerfs sur le dos & les fortifier avec bonne colle & parchemin, ce qu'on appelle autrement *endosser un livre*.

NERVER, v. act., *terme d'ouvrier*. Ce mot se dit aussi de divers ouvrages sur lesquels pour les fortifier, on applique avec la colle des nerfs de bœufs battus & réduits en une espèce de filasse. On *nerve* des panneaux de carrosse, des arçons de selle, des battoirs de longue & courte paume, &c. (*D. J.*)

NERVEUX, adj., *Anatomie*, tout ce qui a rapport avec les nerfs.

NERVEUX, *demi*, f. m., *Anatomie*. C'est un des muscles réchisseurs de la jambe, ainsi appelé parce que son tendon inférieur est long & ressemblant à un nerf ; il s'attache à la tubérosité de l'os ischium & s'unit avec la longue tête du biceps & va se terminer par un tendon long & grêle à la partie antérieure & supérieure du tibia, après avoir passé par-dessus la partie latérale du condyle interne. (*L.*)

NERVEUX, adj., *Moréchal*, un cheval *nerveux*, est celui qui a beaucoup de force. *Javart nerveux*, voyez **JAVART**.

NERVEUSES, *maladies*, l'on peut appeler de ce nom, toutes les affections morbifiques qui dépendent sur-tout d'une trop grande irritabilité dans les solides du corps humain, d'une trop grande sensibilité du genre *nerveux*, d'où s'ensuivent différents désordres, plus ou moins considérables ; dans l'économie animale qui influent sur toutes les fonctions, en sorte que l'esprit en est ordinairement aussi affecté que le corps. Telles sont la mélancolie, la passion hypocondriaque, la passion hystérique, les vapeurs, la consommation angloise, qui n'est autre chose qu'une fièvre lente *nerveuse* ; les affections spasmodiques, convulsives, épi-

leptiques, qui sont idiopathiques, c'est-à-dire qui sont produites par une disposition habituelle à l'éréthisme du cerveau, & de ses productions, avec beaucoup d'irrégularité dans les effets qui en sont les suites. Voyez les articles de ces différentes espèces de maladies du même genre chacune en son lieu. *V. IRRITABILITÉ, SENSIBILITÉ, NERFS, VAPEURS.*

NERVIENS, *Nervii*, *Géog. anc.*, anciens peuples de la Gaule Belgique. Ils tiroient leur origine des Germains, selon Strabon, *liv. IV. p. 194.* qui le place au voisinage des *Treviri*. César, *liv. II. c. iv.* en parle comme d'un peuple considérable qui pouvoit fournir jusqu'à 50 mille hommes pour une guerre commune. En effet, leur cité étoit d'une si grande étendue, qu'elle prenoit depuis les *Treviri* jusqu'aux *Bellovaci*. César s'étend beaucoup sur leur compte & sur leur valeur. Ils lui donnerent une bataille dont il parle comme de la plus sanglante & de la plus périlleuse où il se soit trouvé en sa vie. Il semble que *Cameracum*, Cambrai, devoit être la capitale des *Nerviens*. Le P. Briet, ainsi que Cluvier, leur donne *Turnacum*, Tournay, *Bagaicum*, Bavai en Hainault, *Pons, Scaldis*, Condé, & *Ventiniana*, Valenciennes. Il paroît donc que la cité des *Nerviens* comprenoit le Hainault, le Cambresis, & la Flandre Française. (*D. J.*)

NERVIN, *Méd. thérap.*, c'est un des noms par lesquels les Médecins ont désigné une des propriétés générales des remèdes qu'ils ont aussi appelés *toniques* & *roborans*. *V. TONIQUE.*

NERVIO, *Géog.*, rivière d'Espagne dans la Biscaye, & la plus considérable de la province. Les Biscayens l'appellent en leur langue *Thay-Cabal*; ce qui signifie une large rivière. Elle traverse le milieu du pays du midi au septentrion, passe à Bilbao, capitale de la province; & à deux milles au-dessous de cette ville, elle va se jeter dans l'océan. Les anciens l'ont appelée *Chalybs*. Son eau est excellente pour la trempe des armes. De là venoit que les Cantabres n'estimoient que celles dont le fer avoit été trempé dans le *Chalybs*.

NERULUM, *Géogr. anc.*, l'itinéraire d'Antonin la p'te sur la route de Milan à la Colonne. *Tite-Live, liv. IX.*

cb. xx. dit que le consul *Emilius* la prit d'emblée.

NERVURES, *s. f. pl., Architect.*, ce sont dans les feuillages des rinceaux d'ornemens, les côtes élevées de chaque feuille qui représentent les tiges des plantes naturelles. Ce sont aussi des moulures rondes sur le contour des consoles.

NERVURE, *en terme de broderie au métier*, est la côte médiane d'une fleur imitée par des points fendus. *V. POINTS FENDUS.*

NERVURE, *s. f., terme de Librairie*; l'art d'appliquer des nerfs. On le dit aussi des nerfs même quand ils sont appliqués. On appelle dans la Librairie la *nervure d'un livre*, ces parties élevées qui paroissent sur le dos des livres, & qui sont formées par les nerfs ou cordes qui servent à le relier. (*D. J.*)

NERVURE, *s. f., terme de Tissutiers-Rubaniers*; c'est un petit passe-poil d'or, d'argent, de soie ou d'autre matière que les Tissutiers-Rubaniers font, & que les marchands Merciers vendent pour mettre sur les coutures des habits, ce qui y fait une sorte d'ornement. *Savari.*

NERZINSKOI, *Géog.*, ville des états du grand duc de Moscovie en Sibérie, capitale de la province de Daouli sur la Nerza. Elle est fortifiée, munie d'une bonne garnison, & habitée par des payens qui y vivent sous la protection du czar. *Long, 136. 20. lat. 51. 30.*

NESA, *Géog.*, ville d'Asie dans la Perse, au désert de Kirac, entre Khorassan & le Carezem, à 93 deg. 20 de long. & 48 de lat.

NESACTIUM, *Géog. anc.*, Ptolomée écrit *Nesactum*, & Tite-Live *Nesartium*. Il faut lire dans cet historien la description qu'il fait, *liv. xli. cb. xv.* du siège & de la prise de cette ville de l'Istrie, par M. Junius & A. Manlius, l'an 575 de la fondation de Rome. Les habitants manquant d'eau, égorgerent leurs femmes & leurs enfans & jetterent leurs corps par-dessus les murailles, afin que les Romains eussent horreur de l'extrémité à laquelle ils les réduisoient. Mais les assiégeans escaladerent les murs, entrèrent dans la ville, & firent esclaves ou passèrent au fil de l'épée le reste des habitants. Le roi Apulo qui s'y étoit renfermé pour la défendre, se tua pour s'épargner l'ignominie de la captivité. *Ne-*

saetium est aujourd'hui *Castel-movo*, à l'embouchure de l'Arrias. (D. J.)

NESAEA, Géog. anc., en grec *Nesaea*; nom que Strabon donne à une partie de l'Hircanie, au travers de laquelle coule le fleuve Oehus.

NESCHIN, ou **NIESCHIN**, Géog., ville de la Russie en Europe dans le gouvernement de Kiow, sur la rivière de Uda. Elle donne son nom au cercle, autrement appelé de *Severie*, & elle est une de celles qui sont assignées à la demeure des Cosaques. (D. J.)

NÉSIS, Géog. anc., petite ville d'Italie sur les côtes de la Campanie, auprès de Pouzzol. Cicéron en parle dans ses lettres à Atticus, & dit que plusieurs romains y avoient des maisons de plaisance. Pline vante la beauté des asperges qui y croissoient. C'est aujourd'hui l'isle *Nésita*.

Néjis est encore le nom d'une ville ou lieu de la Sarmatie asiatique, selon Arrien dans son Périplée. (D. J.)

NESLE, f. f., *Monnoie*, petite monnoie de billon dont on se servoit encore en France vers le milieu du xvij. siècle; elle valoit quinze deniers. Il y avoit aussi des doubles *nesles* qui avoient cours pour six blancs ou 30 deniers. Les unes & les autres furent décriées & ne furent plus reçues que pour douzains.

On leur avoit donné le nom de *nesle*, de la tour de *Nesle* où s'en étoit faite la fabrication. Cette tour étoit vers le faubourg S. Germain, où l'on a bâti depuis le collège Mazarin, vulgairement appelé *college des Quatre Nations*, vis-à-vis l'ancienne tour du Louvre.

NESLE, Géogr., ou *Nelle*, en latin *Nigella*; petite ville de France dans la Picardie, avec titre de marquisat qui est le premier de France. Charles dernier duc de Bourgogne, la prit en 1472. Il s'y est tenu un concile l'an 1200. Elle est sur l'Ingon, à 3 lieues N. E. de Roye, 26 N. E. de Paris, 7. S. O. de Saint-Quentin. Long. 20. 34. 25. lat. 49. 45. 30. (D. J.)

NESS, lac, Géog., en anglois *Loch-Ness*, lac d'Ecosse dans la province de Murray. Ce lac est un grand réservoir d'eau douce; il forme un bassin de vingt-quatre milles de long, sur environ un mille de large, renfermé entre deux pa-

ralles produites par des chaînes de montagnes, ce qui lui donne l'air d'un long & vaste canal. Mais ce qui rend ce lac très-remarquable, c'est qu'il est d'une grande profondeur & qu'il ne gèle jamais; la sonde va depuis 116 jusqu'à 120 toises, & dans un endroit jusqu'à 135. Il abonde en gros & excellent poisson: son eau est douce, & dissout promptement le savon.

On cherche avec empressement la cause qui l'empêche de se geler; car il paroît qu'il ne faut pas songer ni à des minéraux, ni à des sources chaudes. Je croirois donc qu'il faut l'attribuer à la grande profondeur de ce lac. Le comte de Marigli a observé que la mer à la profondeur de 10 jusqu'à 120 toises, est du même degré de chaleur, depuis le mois de décembre jusqu'au commencement d'avril; & il conjecture qu'elle reste ainsi toute l'année. Or il est raisonnable de penser que la grande profondeur de l'eau du lac *Ness* n'est guère plus affectée que celle de la mer ne l'est de la chaleur & du froid de l'air; ainsi la surface du lac *Ness* peut être préservée de la gelée par la vaste quantité d'eau qui est au-dessous, & dont le degré de chaleur est fort au-dessus du degré de froid qui gele l'eau.

Une autre chose peut encore concourir à empêcher le lac *Ness* de se geler, c'est qu'il ne regne jamais de calme parfait sur ce lac; le vent soufflant toujours d'un bout à l'autre, y fait une ondulation assez considérable pour empêcher que l'eau qui est sans cesse agitée ne se prenne par la gelée. Cette dernière raison semble être confirmée par une observation qu'on fait communément dans le voisinage; c'est que lorsqu'on tire de l'eau de ce lac en hiver, & qu'on la laisse reposer, elle gele tout aussi vite qu'une autre eau. (D. J.)

NESSA, Géog. anc. & mod., nom commun à plusieurs villes: 1°. à une ville de Sicile dont parle Thucydide: 2°. à une ville de l'Arabie heureuse que Pline, liv. vj. ch. xxviii. met sur la côte de la mer: 3°. à une ville de Perse dans la partie méridionale du Schirvan. Les Géographes du pays mettent cette dernière à 84. deg. 45. de long. & à 38. deg. 40. de lat.

NESSELWANG, Géog., bailliage de l'évêché d'Augsbourg, dans le cercle de

Souabe en Allemagne, il renferme un bourg de son nom, avec la ville de Fuesen qui confine au Tyrol & à la Bavière. (D. G.)

NESTE, *Géogr.*, petite rivière de France; elle prend sa source vers le haut Cominge, coule dans la vallée d'Auge, & se jette enfin dans la Garonne à Mont-réal.

NESTÉES, f. f. pl., *Littérat.*, νῆστεα, de νῆστος, qui est à jeun; c'étoit un jeûne établi à Tarente, en mémoire de ce que leur ville étant assiégée par les Romains, les habitans de Rhégio pour leur fournir des vivres, s'abstinrent généreusement de manger tous les dixièmes jours, ravitaillèrent ainsi sur l'épargne de leur subsistance, la ville de Tarente, & l'empêcherent d'être prise. Les Tarentins voulant laisser un monument de l'extrémité à laquelle ils avoient été réduits, & du service signalé que leur avoient rendu les Rhégiens, instituerent ce jeûne mémorable. (D. J.)

NESTOR, *Myth.*, un des douze fils de Nélée, n'ayant pris aucune part à la guerre que son père & ses frères firent à Hercule en faveur d'Angias, resta seul de toute sa famille, & succéda à son père au royaume de Pylos. Il étoit fort âgé lorsqu'il alla au siège de Troye, où il commanda les Messéniens. Un jour Hector étant venu entre les deux armées défier tous les Grecs au combat, Nestor voyant que personne ne se présentoit pour combattre contre le prince troyen, s'écria: "Ah, grand Jupiter, que ne suis-je dans la fleur de la jeunesse où j'étois lorsque les Pyliens & les peuples d'Arcadie se faisoient une cruelle guerre sur les rives du Céladon? Le vaillant Euthalion paroïssoit comme un dieu à la tête des troupes d'Arcadie, & défioit tous les plus vaillans; mais personne n'osoit paroître devant lui. Honteux & las de ses insultes, quoique je fusse le plus jeune de l'armée, je me présente pour le combat; il méprise ma jeunesse, mais je le combats avec tant d'audace, qu'enfin Minerve secondant mes efforts, j'abats à mes pieds ce redoutable ennemi. Que n'ai-je donc les forces que j'avois dans cette florissante jeunesse: Hector me verroit bientôt voler à sa rencontre pour me mesurer avec lui". Les reproches du vieillard sont si efficaces, que neuf des

généraux Grecs se présentent aussi-tôt. Nestor raconte ailleurs les succès qu'il eut dès ses premières années dans la guerre des Pyliens contre les Eléens. Mais au siège de Troye il n'étoit plus que pour le conseil. Aussi Homère dit-il que c'étoit l'homme le plus éloquent de son siècle: toutes les paroles qui sortoient de sa bouche, étoient plus douces que le miel; elles étoient pleines de vérité, & marquoient la grande sagesse.

Nestor avoit déjà vu deux âges d'hommes, continue le poète, & il régnoit sur la troisième génération. Hérodote & d'autres auteurs évaluent un âge d'homme, ou une génération, à trente ans ou environ; & pour lors il n'y aura rien d'extraordinaire dans la longue vie de Nestor, qui peut avoir vécu au-delà de quatre-vingt-dix ans; ce qui se justifie par la date des événemens que Nestor avoit vus: car il dit qu'il étoit fort jeune du temps de la guerre des Lapithes contre les Centaures, & que cependant il étoit en état de donner des conseils: il pouvoit donc avoir dès-lors environ vingt-ans: on compte à-peu-près soixante ans entre la guerre des Lapithes & la prise de Troye: ainsi Nestor, au siège de Troye, pouvoit avoir passé quatre-vingts ans. Mais Ovide fait dire à Nestor: "Personne n'a vu autant de choses que moi; puisque j'ai déjà vécu deux siècles, & que je cours maintenant le troisième". Et Hygin ajoute que Nestor jouit d'une si longue vie par le bienfait d'Apollon, qui voulut transporter sur lui toutes les années dont avoient été privés les enfans de Niobé frères de sa mère Chloris. C'est cette fable qui a donné origine à l'usage des Grecs, quand ils vouloient souhaiter à quelqu'un une longue vie, de lui souhaiter les années de Nestor. (+)

NESTORIENS, f. m., *Théolog.*, anciens hérétiques, dont on prétend que la secte subsiste encore aujourd'hui dans une grande partie du Levant, & dont la principale doctrine est que Marie n'est point mère de Dieu. Voyez MÈRE DE DIEU.

Ils ont pris leur nom de Nestorius, qui de moine devint clerc, prêtre & fameux prédicateur, & fut enfin élevé par Théodose au siège de Constantinople après la mort de Sisinus, l'an 428.

Il fit paroître d'abord beaucoup de zèle contre les hérétiques dans les sermons qu'il prononçoit en présence de l'empereur ; mais s'étant émancipé jusqu'à dire qu'il trouvoit bien dans l'écriture que la Vierge étoit mere de J. C. mais qu'il n'y trouvoit pas qu'elle fût mere de Dieu, tout son auditoire fut choqué de ses paroles, & une grande partie se sépara de la communion.

Ses écrits se répandirent bientôt après dans la Syrie & en Egypte, où ils séduisirent beaucoup de monde malgré les oppositions de S. Cyrille.

Il soutenoit qu'il y avoit deux personnes en J. C. que la Vierge n'étoit point mere de Dieu, mais seulement de J. C. comme homme. Voyez PERSONNE. Sa doctrine fut condamnée dans le concile d'Ephèse, où assisterent 274 évêques : *Nestorius* y fut anathématisé & déposé de son siège.

Nestorius n'étoit pas le premier auteur de cette hérésie ; il l'avoit apprise à Antioche où il avoit étudié. Théodore de Mopsueste avoit enseigné la même chose avant lui.

Il est difficile de savoir si les chrétiens chaldéens, qui sont encore aujourd'hui profession du *Nestorianisme*, sont dans les mêmes sentimens que *Nestorius*, qu'ils regardent comme leur patriarche. Ils ont fait diverses réunions avec l'église romaine ; mais il ne paroît pas qu'elles aient subsisté long-temps. La plus considérable est celle qui arriva sous le pontificat de Paul V.

Jusqu'au temps de Jules III. les *Nestoriens* n'avoient reconnu qu'un patriarche, qui prenoit la qualité de patriarche de Babylone. Mais une division qui survint entre eux fut cause que le patriarchat fut divisé, au-moins pour quelque temps. Le pape Jules leur en donna un autre qui établit sa résidence à Carémit en Mésopotamie ; mais ses successeurs incapables de balancer le pouvoir de celui de Babylone, furent obligés de se retirer en Perse. Les affaires demeurèrent dans cet état jusqu'au pontificat de Paul V. sous lequel il se fit une réunion solennelle avec l'église romaine. Leur patriarche reconnut qu'elle étoit la mere & la maitresse de toutes les autres églises du monde, & dépêcha vers le pape des personnes habiles pour négocier cette

réunion, & composer ensemble une explication des articles de leurs religions, prétendant que leurs disputes avec l'église romaine n'étoient que des disputes de nom.

De-là quelques savans prétendent qu'il n'y a plus de véritable hérésie *nestorienne*, ce qu'ils prouvent par les actes que les *Nestoriens* mêmes ont produit à Rome sous le pape Paul V. & qui ont été imprimés dans la même ville, dans le recueil de Strozza, l'an 1617. Elle qui étoit alors patriarche des *Nestoriens*, joignit à la lettre qu'il écrivit au pape, une confession de foi de son église, où il témoigne avoir des sentimens orthodoxes sur le mystère de l'incarnation, quoique les expressions ne soient pas toujours les mêmes que celles des Latins. Vous trouverez à l'article *Trinité*, quelle est la croyance des *Nestoriens*.

NESTVED, Géog., ville de Danemark, dans la partie méridionale de l'isle de Séeland, au bailliage de Wordingborg, & sur une rivière appelée *Ness*, qui, proche de-là tombe dans la Baltique & procure à cette ville un certain commerce. Ses environs sont beaux & bien cultivés ; mais en soi-même c'est un lieu mal bâti, quoique d'une assez grande enceinte : l'on y trouve deux églises de paroisses, dans l'une desquelles est une statue de saint Canut dont on vante la sculpture, & dans l'autre un crucifix dont on vante le naturel. Il y a dans ces églises plusieurs autres monumens du catholicisme, & dans la ville même, il y a plusieurs ruines de monastères. Il se donna sous ses murs l'an 1259, une sanglante bataille entre les enfans divités du roi Waldemar II. (D. G.)

NET, adj., Gram., qui n'est souillé d'aucune ordure. La police a soin de tenir les rues nettes. Il se dit au simple & au figuré : des idées nettes, un esprit net, un style net. Voyez les articles suivans.

NET, dans le Commerce, signifie quelque chose de pur, & qui n'a point été altéré par le mélange de rien d'étranger.

Ainsi on dit que le vin est net, quand il n'est point falsifié ou mêlé avec d'autres matières ; on dit que le café, le riz, le poivre, &c. sont nets, quand on en a ôté toutes les ordures & les saletés.

On dit d'un diamant qu'il est net, quand

quand il n'a point de tache ni de paille ; d'un crystal, qu'il est *net*, lorsqu'il est transparent en tous sens.

Net se dit aussi de ce qui reste de profit sur une marchandise, après en avoir payé tous les impôts, en un mot, du profit clair qui en revient.

Ainsi nous disons : le barril de cochenille coûte 450 liv. le droit est de 50 l. reste donc 400 l. *net*.

Net se dit pareillement dans les affaires qui sont claires, sans difficultés, qui ne sont point embrouillées. Les affaires de ce négociant sont *nettes*, sans embarras.

Net se dit aussi du poids d'une marchandise toute seule, abstraction faite du sac, de l'étui, de l'emballage, & même de l'ordure dont elle est mêlée. On dit en ce sens : cette balle de café pèse cinq cents livres ; il y a de tare cinquante livres, partant reste *net* quatre cents cinquante livres.

Net provenu, expression dont se servent les négocians pour marquer ce qu'un effet a rendu, toutes tares & frais déduits. Le *net provenu* de la vente de vos laines se monte à 2500 livres. On se sert quelquefois dans le négoce de ces mots étrangers, *netto procedido*, pour dire *net provenu*. *Dict. de Commerce.* (G)

NET ou **PROPRE**, se dit, dans l'Écriture, d'un caractère dont les traits sont dans leur plénitude naturelle, point chargés d'encre, ou de majuscules en trop grand nombre, ce qui le rend agréable à lire.

NET, *terme de Jouailliers*, ce mot se dit aussi de ce qui est sans tache, sans défaut. Les marchands Jouailliers disent qu'un diamant est *net*, quand il n'a ni pailles, ni gendarmes. On dit des pierres précieuses, qu'elles sont glacées ou cassidoineuses, quand il y a des taches, des nuées qui font qu'elles ne sont pas tout-à-fait *nettes*. Du crystal *net* est celui qui est tout-à-fait transparent.

NETE, *adj.*, *verm.*, *Musique*. C'est ainsi que s'appelloit chez les Grecs, la plus aiguë ou la quatrième corde du troisième & du quatrième tétracorde.

Quand le troisième tétracorde étoit conjoint avec le second, c'étoit le tétracorde synnemenon, & la *nete* s'appelloit *nete synnemenon*.

Ce troisième tétracorde portoit le nom
Tome XXII. Part. II.

de *diezeugmenon*, quand il étoit disjoint d'avec le second, & la *nete* s'appelloit aussi *nete diezeugmenon*.

Enfin, le quatrième tétracorde portant toujours le nom d'*hyperboleon*, la *nete* s'appelloit aussi toujours *nete hyperboleon*. *Voy. SYSTEME, TÉTRACORDE.*

Nete, dit Boèce, *quasi neuta*, id-est, *inferior*. Car les anciens dans leurs diagrammes mettoient en bas les sons aigus & les graves en haut. (S)

NETOIDES, *en Musique*, sons aigus. *Voy. LEPSIS.*

NETOPION, *Hist. des drogues*, en grec *νέτοπιον*, nom donné par les anciens à un oignement ou onguent précieux & très-odoriférant, composé d'un mélange de fines épices, comme le *spicatum*, le *comagenum* & le *susinum* ; les dames romaines en usaient par luxe. Hippocrate le prescrivait assez fréquemment dans les maladies de la matrice ; il le conseille aussi contre la surdité, quand elle est causée par des humeurs grossières & vilqueuses rassemblées dans la première chambre de l'oreille. Le mot *netopion* désigne quelquefois l'onguent égyptique, & quelquefois aussi l'huile d'amandes douces. (D. J.)

NETOT(LITZE), *Hist. mod.*, espèce de danse que l'on faisoit en présence du roi du Mexique, dans les cours de son palais. Cette danse se faisoit au son de deux espèces de tambours, d'un son tout différent, ce qui produisoit une musique peu agréable pour les Espagnols qui en furent témoins. Les principaux seigneurs, parés de leurs beaux ornemens & de plumes de différentes couleurs, étoient les acteurs de cette comédie. Dans les grandes occasions, les danseurs étoient quelquefois au nombre de dix mille : la danse n'en étoit pas plus confuse pour cela ; elle étoit accompagnée de chants que le peuple répétoit en chœur, & de mascarades.

NETTOYER, *v. act.*, *Gram.* ; c'est ôter les ordures. Il se dit des choses matérielles : comme *nettoyer* un habit ; un verre, &c. & des choses intellectuelles, *nettoyer* ses idées, &c.

NETTOYER LES ÉPICES, LES DROGUES, &c. *en Pharmacie*, c'est en ôter les immondices, les ordures & la poussière qui y sont mêlées, & séparer le bon du mauvais : c'est la même chose que *monder*. *Voyez MONDER.*

NETTOYER, *Fortific.*, terme dont on se sert quelquefois dans la guerre des sièges, pour exprimer l'action d'une sortie, lorsqu'elle a comblé la tranchée, & qu'elle en a chassé l'ennemi. Ainsi *nettoyer la tranchée*, c'est en chasser l'ennemi, & la détruire ou combler. (R)

NETTOYER, *RECTIFIER*, *Jardin.*, se dit d'une tulipe panachée, qui n'étant pas bien nette la première année, se nettoie & se rectifie la seconde. Si elle continue à être brouillée, il la faut rejeter de la plate-bande. Quand la fleur est de belle forme & bien taillée, & que la couleur domine le panaché, on a quelque espérance qu'elle se rectifiera. (K)

NETTUNO, *Géogr.*, petite ville d'Italie, misérable & mal peuplée, dans la campagne de Rome, à l'embouchure de la rivière Loricina sur la rive droite, & à l'est du cap d'Augir. Elle a essuyé en 1757, un affreux ouragan qui a emporté tous les toits des maisons. Cellarius & la plupart des géographes modernes s'accordent à dire que *Nettuno* ou *Neptunium* est située dans l'endroit où étoit la petite ville *Ceno*, appelée *Navale antiatum*, que les Romains enleverent aux Antiates, dans leurs premières expéditions. Cette ville est à 7 lieues S. O. de Véletri, & à 10 S. E. de Rome. *Long.* 30. 25. *lat.* 41. 30. (D. J.)

NETZE ou **NOTECK**, *Géogr.*, rivière de la grande Pologne laquelle naît dans le lac de Goblo, palatinat de Berzesk, traverse une partie de la Posnanie, & tombe dans la Warthe, en Brandebourg : elle est navigable, & fameuse depuis un certain temps. Voyez l'*Histoire du moderne partagé de la Pologne.* (D. G.)

NEUBAUMBERG, *Géogr.*, ville d'Allemagne, dans le cercle du haut-Rhin, & dans le comté de Spanheim, où elle préside à un bailliage, cédé par l'électeur Palatin à celui de Mayence, l'an 1715. (D. G.)

NEUBOURG, *Géogr.*, ce mot signifie *nouvelle ville*. Nous parlerons des principales qui portent ce nom. 1°. *Neubourg* est une ville d'Allemagne, capitale du duché de même nom, dans les états de l'électeur palatin sur le Danube, à 5 lieues N. E. de Donavert, 2 S. O. d'Ingolstadt, 8 N. E. d'Ausbourg, 18 N. O. de Munich. *Long.* 28. 40. *lat.* 48. 40. (D. J.)

NEUBOURG, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne, au duché de Wurtemberg, sur l'Eno, au-dessus de Pfortzheim. *Long.* 27. 11. *lat.* 48. 50.

NEUBOURG, *Géogr.*, ville d'Allemagne, dans le Brisgaw, près du Rhin, entre Basle & Brisach. Le duc de Saxe-Weimar la prit en 1638, & y mourut l'année suivante. *Long.* suivant Cassini, 28. 22. 15. *lat.* 49. 39.

NEUBOURG, *Géogr.*, ville de la basse-Autriche, sur le Danube, à 2 lieues de Vienne, avec un monastère qui fait donner à la ville le nom de *Closter-Neubourg*. Mathias Corvin roi de Hongrie la prit en 1477. Maximilien I. la reprit en 1490. *Long.* 54. 22. *lat.* 48. 20.

NEUBOURG, *Géogr.*, province de l'évêché de Passau, dans le cercle de Bavière, en Allemagne : elle porte le titre de *comté*, & relève de l'Autriche : un comte de Lamberg la céda au siège de Passau, l'an 1731. Elle est baignée de l'Inn, & renferme plusieurs châteaux, de l'un desquels lui vient son nom. (D. G.)

NEUBOURG ou **NEUENBOURG**, *Géogr.*, ville de Prusse dans la Poméranie, baignée d'un côté par la Vistule, & de l'autre par des marais. C'est une de celles dont les Polonois, les chevaliers Teutons, & les Suédois, se sont disputé la possession en divers temps, & toujours au préjudice du bonheur des lieux disputés. Il y a dans la Sémigalie, au duché de Courlande, capitainerie de Mitau, une ville, un château & une seigneurie de même nom de *Neuenbourg*. (D. G.)

NEUBOURG, ou **NYBORG**, *Géogr.*, ville forte de Danemarck, sur la côte orientale de l'isle de Funen, fondée en 1175. C'est dans le port de cette ville qu'on s'embarque pour traverser le Belt, & passer de l'isle de Funen dans celle de Seelande. Les Suédois y furent défaits par les troupes de l'empereur & de ses alliés en 1549. Cette victoire procura toute l'isle de Funen aux Danois. *Neubourg* est à 21 lieues S. O. de Copenhague. *Long.* 28. 36. *lat.* 55. 30. (D. J.)

NEUBOURG, *Géogr.*, bourg de France, en Normandie, entre la Rille & la Seine, au milieu d'une belle plaine, à 6 lieues de Rouen, & à 4 d'Elbeuf. Il a donné le

nom à un très-petit pays fertile en grains.

Long. 18. 36. *lat.* 49. 14.

NEUCAN, *Géog.*, ville de Perse, dans le Korassan. *Long.* 82. 41. *lat. sept.* 38. 8.

NEUCHATEAU, *Géog.*, ville de Lorraine, diocèse de Toul; jolie, peuplée & marchande, à quatre lieues de Bourmont, six de Mirecourt, sept de Toul, dix de Nancy & soixante de Paris.

Christine de Danemarck, duchesse douairière de Lorraine, fit assembler au château, qui est détruit, les états du duché en 1545. (a)

Le village de Fruze, à une lieue & demie de cette ville présente aux curieux un camp Romain.

Neuchateau est la patrie des quatre frères Cachet, Christophe Cachet fut un fameux médecin dont les écrits ont égalé la pratique; de Jacquin, sculpteur célèbre; de François Rivart, professeur à Paris, très-connu par ses ouvrages de mathématiques; de Gérard Vinet & Jean Basin, chanoines de saint-Diez, poètes latins; & du jeune François, qui à quatorze ans, a été reçu dans différentes académies à cause de son talent pour la poésie. (C)

NEUCHATEL, petit état en Suisse, avec titre de principauté, est situé dans le mont Imat, au 47^{d.} de *lat.* septentrionale, & au 23^{d.} de *long.* Il peut avoir 12 lieues de long, sur 5 dans sa plus grande largeur. Il comprend le comté de *Neuchatel*, & la seigneurie de Valengin, réunis depuis près de deux siècles sous une même domination. Ses bornes sont au nord, l'évêché de Bâle; à l'orient, le canton de Berne; au midi, un lac qui le sépare de ce canton & de celui de Fribourg, & à l'occident, la Franche-comté. Son étendue étoit plus considérable autrefois. Des terres données en appanage aux cadets de la maison souveraine, & l'acquisition qu'en ont fait les états voisins ont resserré ses anciennes limites. Mais quelque peu spacieux que soit le terrain qu'il occupe, ses productions na-

turelles, l'histoire de ses souverains, la forme singulière de son gouvernement, & les droits extraordinaires dont jouissent les peuples qui l'habitent, tous ces objets fournissent matières à la curiosité, & méritent quelques détails.

On distingue aisément trois régions dans le pays de *Neuchatel*; l'inférieure, qui s'étend en amphithéâtre, le long du bord septentrional du lac; la moyenne, séparée de l'autre par une chaîne de montagnes; & la supérieure, au nord des deux précédentes. La première offre un vignoble presque continu. Les vins rouges qu'il produit sont très-estimés, & osent quelquefois disputer le prix aux vins de Bourgogne. La seconde est fertile en grains, en pâturages. Elle comprend deux vallons, appelés *le val de Ruz*, & *le val de Travers*: ce dernier est connu par la salubrité de l'air qu'on y respire, & qui influe sur l'humeur de ses habitants. La partie supérieure enfin, qu'on appelle communément les *montagnes*, présente un spectacle digne de la curiosité d'un philosophe, & de la sensibilité d'un ami des hommes. Aussi n'a-t-il pas échappé à un citoyen de Genève, qui a publié quelques écrits dignes d'un rhéteur athénien. Rien de plus aride ni de plus ingrat que cette partie de l'état de *Neuchatel*. C'est un vallon étroit, placé dans un climat très-rude. L'hiver y est la plus longue saison de l'année; le printemps & l'automne y sont presque inconnus. Aux frimats, aux neiges dont la hauteur surpasse souvent celle des maisons, & enfouit les habitants, succède un été très-chaud, mais très-court. La terre n'y produit que de l'avoine. Les pâturages sont la seule ressource que la nature y fournisse. Qui s'attendroit à trouver dans un tel pays le génie, l'industrie, les graces, la politesse réunis avec l'abondance; à y voir les sciences en honneur, & divers arts utiles ou agréables cultivés avec le plus grand succès, par le peuple immense qui l'habite? L'horlogerie en particulier dans toutes ses branches, la coutellerie, la pein-

(a) *Neuchâteau* est capitale de la châtellenie de Chatenoi. Il en est parlé dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de Néomagus, changé depuis en celui de Néocastrum, dont on a fait *Neuchâteau*. Cette ville est située sur la rivière de Mouzan, qui se jette dans la Meuse, à 10 lieues S. O. de Nancy, 7 S. O. de Toul, 60 S. E. de Paris. *Long.* 23. 20. *lat.* 48. 20.

ture en émail, ont rendu ce pays célèbre dans toute l'Europe. On y perfectionne les découvertes, on en fait de nouvelles. Un de ces montagnards possède seul le secret des moulins guimpiers, nécessaires aux fabriques de galons. Un autre s'est fait la plus grande réputation dans la mécanique; il a osé marcher dans une carrière que M. de Vaucanson a illustrée. Le roi d'Espagne Ferdinand VI. l'ayant appelé auprès de lui, il y fit transporter une pendule admirable de son invention, qui orne actuellement le palais royal de Madrid. Rien ne manquera sans doute au bonheur de ce peuple défavorablement placé, il est vrai; mais éclairé, libre & jouissant d'une paix profonde, aussi long-temps que le luxe, l'humeur processive, & l'envie de disputer, même sur des questions théologiques, ne banniront pas de son sein la simplicité des mœurs, la candeur naïve, & l'union qui caractérisent ordinairement les habitans des montagnes.

Outre le Doux, qui coule le long d'une partie de l'Ima, & sépare la principauté de *Neuchâtel* de la Franche-comté, les principales rivières de cet état sont la Thiéle, la Reuze & la Serrière. La Thiéle a sa source dans le pays de Vaud; elle entre auprès d'Yverdun dans le lac de *Neuchâtel*, le traverse en toute sa longueur, arrose la partie orientale du pays, la sépare du canton de Berne, traverse de même le lac de Bienne, en sort sans changer de nom, & se jette enfin dans l'Aar, auprès de la ville de Buren. La source de la Reuze est dans la partie occidentale du val de Travers. Elle le baigne en entier, se précipite ensuite dans des abîmes profonds, reprend un cours plus tranquille, & se jette dans le lac. On ne feroit pas mention ici de la Serrière, si elle ne présentait pas une singularité assez rare. Sa source n'est pas éloignée de plus de deux portées de fusil du lac où est son embouchure. Elle sort avec impétuosité du pié d'une montagne, & roule assez d'eau pour mettre en mouvement à 20 pas de-là des rouages considérables. Son cours en est couvert; on y voit des tireries de fer, des papeteries, des martinets pour les fonderies de cuivre, des moulins à blé & à planche.

Le comté de *Neuchâtel* est divisé en plusieurs juridictions, dont les unes

portent le titre de *châtellenie*, & les autres celui de *mairies*. Les premières sont au nombre de quatre, celles de Landron, de Boudry, du val de Travers, & de Thiéle. Il y a dix mairies; celle de la capitale, de la Côte, de Rochefort, de Boudevilliers, de Colombier, de Cortaillods, de Bevaix, de Linieres, des Verrières, & de la Brévine. Le comté de Valengin en a cinq; celles de Valengin, du Locle, de la Sagne, des Brenets & de la Chaux-de-fond. Les chefs de toutes ces juridictions sont à la nomination du prince; les vassaux qui possèdent les baronies de Travers, de Gorgier, & de Vaux-Marcus, ont aussi leurs officiers particuliers. Les lieux les plus remarquables du pays, sont *Neuchâtel*, capitale, dont on parlera séparément; le Landron & Boudry, petites villes, le bourg de Valengin, capitale de la seigneurie de ce nom, & Motiers, le plus considérable des villages du val de Travers. On voit près de chacun de ces lieux d'anciens châteaux qui servent aujourd'hui de prison. Les principaux villages des montagnes sont le Locle, & la Chaux-de-fond. Chacun d'eux contient plus de 2000 âmes. Les maisons qui les composent sont pour la plupart éloignées les unes des autres, & dispersées sur un terrain d'environ deux lieues de long. Près du Locle est un rocher au travers duquel une source d'eau assez abondante s'étant frayé un passage, deux paysans ont su pratiquer dans les cavités intérieures trois moulins perpendiculaires, dont le plus profond est à 300 piés au-dessous du niveau du terrain. On conjecture avec assez de vraisemblance, que cette source, après avoir coulé sous terre l'espace de plusieurs lieues, en sort pour former la Serrière dont on a parlé.

L'histoire naturelle de la principauté de *Neuchâtel* fournit divers objets intéressans pour tous ceux à qui cette étude est chère. Les montagnes sont couvertes de simples dont on fait le thé suisse & l'eau vulnérable, il y en a des espèces très-rares; M. le docteur d'Yvernois, médecin du roi dans cette souveraineté, & botaniste célèbre, en a donné une savante description dans le journal helvétique, qui s'imprime à *Neuchâtel*. Le pays abonde en eaux minérales, que leurs vertus font rechercher. Celles de la Brévine sont

martiales & ochreuses ; celles de Montiers , marneuses , savonneuses , & sulphureuses ; celles de Couvet , spiritueuses & ferrugineuses. Il n'est peut-être aucun lieu dans l'Europe où sur un terrain aussi peu étendu , l'on trouve une si grande quantité de coquillages fossiles & de plantes marines pétrifiées. Ces curiosités naturelles remplissent les rochers & les terres marneuses , dont le pays abonde. On en découvre à toutes hauteurs depuis le bord du lac jusqu'au sommet des montagnes les plus élevées. Au haut de celle qui sépare la capitale du bourg de Valengin , se voit un rocher d'une étendue considérable , & qui n'est qu'un assemblage de turbinites placées en tout sens , & liées par une espèce de tuf cristallisé. On distingue dans d'autres lieux des pierres jaunes , qui par la quantité immense de petits coquillages & de plantes marines qui s'y découvrent à l'œil & avec le secours de la loupe , donnent lieu de croire que ce n'est peut-être autre chose , sinon de ce limon qui couvre le fond de la mer , & qui s'est pétrifié. Il seroit difficile d'épuiser la liste de cette multitude innombrable de testacées , univalves , bivalves , multivalves , de lithophytes , de zoophytes , de glossopetres , & de corps marins de toutes espèces , dont ce pays-là est rempli. On pourra en prendre une idée dans le traité des pétrifications du savant M. Bourguet , mort professeur de Philosophie à *Neuchâtel*. Les dendrites , les échinites à mamelons , les cornes d'Ammon de toutes les espèces , & dont quelques-unes sont d'une grosseur prodigieuse , ornent principalement les cabinets des curieux. Enfin divers lieux de la principauté présentent des gypses singuliers , lisses & à stries , & des cavernes ornées de stalactites , dont la plus remarquable est près de la ville de Boudry.

Le principal produit du pays de *Neuchâtel* consiste en vins ; on nourrit un grand nombre de bestiaux dans la partie supérieure. Les terres marneuses servent d'engrais pour les prairies. Le lac qui porte le nom de cette principauté est extrêmement poissonneux. La pêche des truites , qui en automne remontent la rivière de Reuze , forme un revenu pour le prince , & un objet de commerce pour les particuliers. Le gibier des montagnes

est excellent , mais assez rare aujourd'hui , parce que les habitans qui , jusqu'au dernier , ont le privilège de chasser en tous lieux & dans toutes les saisons , en abusent , & le rendront illusoire s'ils continuent à l'exercer avec aussi peu de prudence qu'ils le font actuellement. Ce petit état est très-peuplé proportionnellement à son étendue ; & quoique plusieurs *Neuchâtelois* s'expatrient volontairement pour un temps en vue de travailler plus aisément à leur fortune dans l'étranger , on y compte encore plus de 32000 âmes. Les simples villages sont pour la plupart grands & bien bâtis. Tout annonce l'aisance dans laquelle vivent les habitans. On n'en sera point surpris , si l'on considère que ces peuples jouissent d'une paix qui n'a point été troublée depuis plusieurs siècles , qu'ils vivent dans une liberté raisonnable pour le spirituel , comme pour le temporel , & qu'ils ne payent ni tailles , ni impôts.

Les maisons de *Neuchâtel* , de Fribourg , de Hochberg , d'Orléans-Longueville , & de Brandebourg , ont possédé successivement la principauté dont il est question. L'origine de la première est très-ancienne ; la généalogie suit de père en fils depuis Huldéric , qui épousa Berthe , en 1179. Louis , dernier prince de cette maison , ne laissa que deux filles ; Isabelle , l'aînée , mourut sans enfans ; Varenne , la cadette , apporta le comté de *Neuchâtel* en dot à Egon , comte de Fribourg , qu'elle épousa en 1397. Ce comté passa ensuite dans la maison de Hochberg , par le testament de Jean de Fribourg , en 1457 , & de même dans celle d'Orléans , par le mariage de Jeanne , fille & héritière de Philippe , marquis de Hochberg , avec Louis d'Orléans , duc de Longueville , en 1504. Pendant plus de deux siècles les *Neuchâtelois* ont été soumis à des princes de cette maison. Henri II. duc de Longueville , & premier plénipotentiaire de la France à la paix de Westphalie , en 1648 , eut deux fils. L'aîné Jean Louis-Charles prit d'abord le parti de l'Eglise , & céda tous ses droits au comte de S. Pol son cadet ; mais il les recouvra par la mort de ce dernier , qui fut tué au passage du Rhin , en 1672. Comme ni l'un , ni l'autre de ces princes n'avoit été marié , la souveraineté de *Neuchâtel* parvint à Marie d'Orléans leur

sœur, épouse de Henri de Savoie, duc de Nemours; & cette princesse, la dernière de sa maison, mourut en 1707, sans avoir eu d'enfans de ce mariage. Alors cette souveraineté fut réclamée par un grand nombre de prétendans. Quelques-uns fondoient leurs droits sur ceux de la maison de Châlons, dont les anciens comtes de *Neuchâtel* étoient les vassaux. Tels étoient le roi de Prusse, le comte de Montbéliard, les princes de la maison de Nassau, le marquis d'Alégre, madame de Mailly. D'autres, comme le margrave de Bade-Dourlach, les tiroient de ceux de la maison de Hochberg. Les troisièmes demandoient la préférence en qualité d'héritiers de la maison de Longueville. Le prince de Carignan, madame de Lesdiguières, M. de Villeroi, M. de Matignon prétendoient chacun être le plus proche héritier *ab intestat*. Le prince de Conty s'appuyoit sur un testament de l'abbé d'Orléans, & le chevalier de Soissons sur une donation de la duchesse de Nemours. Tous ces princes se rendirent en personne, ou envoyèrent des représentans à *Neuchâtel*. Ils établirent leurs droits respectifs, & plaiderent contradictoirement sous les yeux du tribunal souverain des états du pays, qui, par sa sentence rendue le 3 novembre 1707, adjugea la principauté à Frédéric I. roi de Prusse, comme au plus proche héritier de la maison de Châlons. Depuis cet état a appartenu à la maison de Brandebourg, & reconnoît pour son souverain Frédéric II. petit-fils de Frédéric I. qui règne si glorieusement aujourd'hui.

La seigneurie de Valengin faisoit anciennement partie du comté de *Neuchâtel*, elle en fut séparée au xiiij. siècle. Huldéric, frère du comte Berchtold, eut dans un partage les pays de Nidau & d'Arberg, la montagne de Dieffe & Valengin. Rodolphe, comte de *Neuchâtel* obligea Jean d'Arberg, seigneur de Valengin à se reconnoître son vassal. Ses prétentions à cet égard furent confirmées par la sentence que les cantons Suisses rendirent en 1584. Enfin Marie de Bourbon, veuve de Léonor d'Orléans, acheta, en 1592, du comte de Montbéliard, la seigneurie de Valengin, qui, depuis lors, a toujours été unie au comté de *Neuchâtel*, mais en conservant ses privilèges particuliers dont elle jouissoit auparavant.

Cet état fut d'abord compris dans le royaume de Bourgogne, fondé par Rodolphe de Stratlingue, en 888. Ses comtes se mirent sous la protection de la maison de Châlons à titre de vassaux. Rodolphe de Habsbourg, parvenu à l'empire en 1273, obligea tous les seigneurs bourguignons à reconnoître son autorité. Jean de Châlons prétendit qu'Isabelle, comtesse de *Neuchâtel*, n'avoit pas été en droit de disposer de son fief en faveur de Conrad, comte de Fribourg, son neveu, & cependant admit ce dernier à lui prêter foi & hommage en 1397. Le même différend entre le seigneur suzerain & son vassal se renouvela lorsque le comté de *Neuchâtel* passa dans la maison de Hochberg qui aspirait à se rendre indépendante. Il y eut procès à ce sujet; & l'hommage ne fut pas prêté. En 1512 les Suisses irrités de ce que Louis de Longueville, prince de *Neuchâtel*, avoit suivi le roi de France dans ses guerres en Italie, contre le duc de Milan leur allié, s'emparèrent de cet état, & ne le rendirent qu'en 1529 à Jeanne de Hochberg & à ses enfans. René de Nassau, neveu & héritier de Philibert de Châlons, dernier seigneur de cette maison, demanda à celle de Longueville la restitution du comté de *Neuchâtel*. Cette dernière la refusa, prétendant être elle-même héritière universelle de la maison de Châlons-Orange. Il en naquit un second procès qui n'a jamais été jugé. Mais c'est depuis cette époque que les comtes qui possédoient ce petit état se sont qualifiés, *par la grace de Dieu, princes souverains de Neuchâtel*, & la sentence de 1707 ayant reconnu le roi de Prusse, comme le vrai héritier de la maison de Châlons, a réuni par cela même le domaine utile à la seigneurie directe. Quant aux prétentions que l'empereur & l'empire pourroient former sur la souveraineté de cet état, elles ont été anéanties par la paix de Bâle en 1499, comme par celle de Westphalie en 1648, qui assurent l'une & l'autre une indépendance absolue, non-seulement aux cantons Suisses, mais encore à tous leurs alliés, membres du corps helvétique; & dans ces derniers est essentiellement compris le pays de *Neuchâtel*. Ce petit état est donc aujourd'hui une souveraineté indépendante, héréditaire aux filles, à défaut d'enfans mâles, inaliénable sans le

consentement des peuples, & indivisible. Elle ne peut même être donnée en appanage à aucun prince cadet de la maison de Brandebourg. L'autorité souveraine est limitée par les droits des peuples. Les revenus du prince, qui consistent en censures foncières, lods, dîmes, & quelques domaines, ne vont pas au-delà de 100000 liv. de France, & ne peuvent être augmentés aux dépens des sujets. Le prince, lors de son avènement, jure le premier d'observer inviolablement les us & coutumes, écrites & non écrites, de maintenir les corps & les particuliers de l'état dans la pleine jouissance des libertés spirituelles & temporelles, franchises & privilèges à eux concédés par les anciens comtes, & leurs successeurs; après quoi les sujets prêtent le serment de fidélité ordinaire. L'état de Neuchâtel a des alliances très-anciennes avec le canton de Berne, de Lucerne, de Fribourg & de Soleure. Le premier, par ses traites particuliers de bourgeoisie avec le prince & les peuples, est établi & reconnu juge souverain de tous les différends qui peuvent s'élever entr'eux par rapport à leurs droits respectifs.

La religion qui domine dans la principauté de Neuchâtel est la protestante. Farel y prêcha le premier la réformation qui, en 1530, fut embrassée par la plus grande partie des peuples à la pluralité des voix. Ceux qui habitoient la châtellenie du Landeron, conserverent seuls la religion catholique qu'ils exercent librement depuis lors. On assure qu'un seul suffrage en décida. Mais il faut observer que ce changement se fit contre les desirs du prince qui ne donna point à cet égard l'exemple à ses sujets. C'est le seul pays actuellement protestant où cette singularité ait eu lieu; & elle a valu aux ecclésiastiques réformés de cet état des droits beaucoup plus étendus que ceux dont ils jouissent ailleurs. Les peuples, devenus réformés sans le concours de l'autorité souveraine, se virent chargés seuls du soin de régler toutes les affaires qui concernoient la nouvelle religion de l'état, & acquirent conséquemment tous les droits qui leur étoient nécessaires pour remplir une obligation aussi essentielle. Les chefs des corps du pays dressèrent donc des constitutions ecclésiastiques, auxquelles le prince n'eut d'autre part

que la sanction pour leur donner force de loix. Ils fixerent la doctrine en adoptant la confession des églises réformées de la Suisse. Leurs nouveaux pasteurs commencèrent à former un corps à qui les peuples confièrent le dépôt de la prédication & de la discipline. Ce corps, qu'on appelle la *classe*, examine les candidats pour le saint ministère, leur donne les ordres sacrés, élit les pasteurs pour les églises de la campagne, suspend, dépose, dégrade même ses membres sans que l'autorité civile y intervienne. Personne n'assiste de la part du prince dans ces assemblées. Un pasteur, nouvellement élu, est simplement présenté au gouverneur du pays, qui ne peut se dispenser de le confirmer & de l'investir du temporel de son bénéfice à moins qu'il n'en ait des raisons très-fortes. Les seules cures des villages catholiques sont à la nomination du souverain. Lorsqu'il en vaque une dans la capitale, la classe nomme & présente trois sujets au conseil de ville qui en choisit un.

On a déjà indiqué que les peuples de la souveraineté de Neuchâtel jouissent de divers droits qui, par rapport à eux, restreignent l'autorité du prince plus qu'elle ne l'est peut-être dans aucun des états de l'Europe. Les anciens comtes, possesseurs d'un pays inculte, couvert de rochers & de forêts, habité par un petit nombre de serfs, selon la coutume barbare du gouvernement féodal, comprirent aisément que le plus sûr moyen de peupler leur état, & conséquemment d'augmenter leur puissance, étoit d'un côté d'en affranchir les habitants actuels, & de l'autre d'accorder de grands privilèges à ceux qui viendroient s'y établir. Ils en firent même un asyle & promirent leur protection à quiconque s'y réfugiroit. Le succès répondit à leur attente. Les habitants de la capitale, devenus plus nombreux, formèrent un corps, prirent le nom de bourgeois de Neuchâtel, qualité que six semaines de résidence en ville procuroient alors à tout étranger, & obtinrent de leurs souverains ces concessions précieuses dont les titres & les effets subsistent encore aujourd'hui. On voit par le texte même de ces actes qu'ils ne furent autre chose sinon des contrats, des conventions entre le prince & les sujets. Ceux-ci eu-

rent soin d'en exiger la confirmation solennelle à chaque changement de maître. Plusieurs souverains les amplifièrent encore successivement tant en privilèges ou exemptions qu'en droits utiles. À mesure que le pays se peupla, il s'y forma sur le modèle de la capitale de nouveaux corps de bourgeoisies, tels sont ceux de Landeron, de Boudry & de Valengin, qui tous obtinrent des concessions de leurs princes communs. Les habitans de chaque village furent aussi érigés en communauté, à qui l'on donna des terres & des forêts pour les mettre en état de se soutenir dans leurs nouveaux établissemens. On observera ici que, selon la jurisprudence féodale, toutes les terres étoient censées appartenir au seigneur qui, pour favoriser la population, en céda la plus grande partie à ses nouveaux sujets moyennant de légères redevances. On remarquera encore que, soit par la faveur des princes, soit par l'usage, la plus sacrée de toutes les loix dans un pays de coutume tel que celui de *Neuchâtel*, plusieurs privilèges accordés originairement à des corps particuliers, sont devenus communs à tous les sujets qui en jouissent également aujourd'hui. Les bourgeois de *Neuchâtel* n'habitoient pas tous dans la capitale; on les partagea en deux classes, les internes & les externes; distinction locale dans son origine, mais devenue réelle depuis que les princes ont, en faveur de la résidence en ville, accordé aux premiers certains droits utiles dont les seconds ne jouissent pas. Toutes ces bourgeoisies dont on a parlé, ont leurs chefs, leurs magistrats, leurs conseils particuliers, avec le droit de s'assembler librement dans tous les temps pour délibérer sur leurs affaires de police intérieure & de finances, & sur les moyens de s'assurer la conservation de leurs privilèges respectifs. Le gouvernement de ces corps est purement populaire. Les chefs subordonnés à l'assemblée générale ne peuvent se dispenser de lui communiquer les affaires importantes & de prendre ses ordres. La bourgeoisie de *Neuchâtel* élit un magistrat particulier, appelé le *bannetier*, qui, par son emploi, est le protecteur des bourgeois & le défenseur de leurs privilèges.

L'époque de 1707 fut essentielle pour

le droit public de l'état de *Neuchâtel*. Les peuples avoient eu quelquefois des différends avec leurs souverains touchant certains droits qu'on leur contestoit. Pour se les assurer irrévocablement, ils profitèrent d'un événement qui leur procuroit une sorte d'indépendance; & le trouvant par la mort de Madame la duchesse de Nemours sans souverain reconnu, ils résolurent de travailler à fixer pour toujours la juste étendue de leurs divers privilèges, & à en obtenir une confirmation solennelle. On réduisit donc tous ces privilèges sous certains chefs généraux, on en forma un code abrégé de droit public. L'ouvrage fut approuvé par les corps & les communautés de l'état, qui s'unirent alors par un acte exprès d'association générale pour la défense de leurs droits. Ce code fut présenté à tous ceux des prétendans à la souveraineté que la sentence éventuelle pouvoit regarder, on le leur fit envisager comme un préliminaire essentiel, comme une condition sans laquelle les peuples ne se soumettroient point à leur nouveau maître. Tous se hâtèrent de le signer & promirent d'en observer exactement les articles, au cas que la sentence souveraine leur adjugeât la principauté. Cet engagement fut confirmé publiquement par M. le comte de Meternich, plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse, après que les trois états eurent prononcé en faveur de ce monarque. Ce code qu'on peut appeler les *pacta conventa* des peuples de l'état de *Neuchâtel* avec leurs souverains, est divisé en articles généraux qui comprennent les droits communs à tous les sujets, & en articles particuliers qui intéressent uniquement les bourgeois de *Neuchâtel* & ceux de Valengin. Sans entrer dans un détail qui meneroit trop loin, on se contentera de présenter les droits qui influent le plus directement sur la liberté des peuples, après avoir fait quelques observations sur les principes du gouvernement du pays en général.

La puissance du prince de *Neuchâtel* se trouvant, comme on vient de le dire, limitée par les engagements avec ses sujets, les divers droits qui appartiennent à tout souverain doivent être divisés en deux classes; l'une comprend ceux que le prince s'est réservés; l'autre, ceux

dont il s'est dépouillé en faveur des peuples. Par rapport à ces derniers, la constitution fondamentale est que la souveraineté de l'état est toujours censée résider dans l'état même; c'est-à-dire, que le conseil d'état du pays qui le gouverne au nom du prince, & auquel le gouverneur préside, est autorisé, dans tous les cas qui se présentent & sans avoir besoin de prendre de nouveaux ordres, à conserver aux peuples l'exercice des privilèges dont ils jouissent, & à faire observer tout ce que contiennent les articles généraux & particuliers. C'est même le principal objet du serment que prêtent tous ceux qui, par leurs emplois, sont appelés à prendre part aux affaires publiques. On comprend aisément que cette précaution étoit indispensable pour un pays où le souverain ne fait pas sa résidence ordinaire, & pour des peuples qui jouissent de divers droits précieux. Ils ne peuvent avoir les yeux trop ouverts à cet égard; aussi toutes les fois qu'ils ont eu lieu de s'apercevoir que le conseil d'état se dirigeoit par les ordres de la cour de Berlin aux dépens des loix dont l'observation leur est commise, leur premier soin a été de recourir au juge reconnu, à L. L. E. E. de Berne, de qui ils ont toujours obtenu des sentences favorables. Mais le principe dont on vient de parler s'étend encore aux affaires civiles, à l'égard desquelles le tribunal des trois états est souverain & absolu. Douze juges le composent: quatre gentilshommes, conseillers d'état, quatre châtelains, & quatre membres du conseil de ville. Il reçoit & ouït de tous les appels qu'on y porte des tribunaux inférieurs; & les sentences ne peuvent être infirmées par le prince qui même est obligé de le faire convoquer chaque année à *Neuchatel* & à *Valengin*. Le gouverneur qui y préside ne peut se dispenser de signer les sentences qui en émanent, ni le conseil d'état de les faire exécuter sans délai. Ce tribunal possède encore le pouvoir législatif, il examine les articles que l'on veut faire passer en loi de l'état; & s'il les approuve, il les présente au gouverneur qui leur donne la sanction au nom du prince.

Par le premier des articles généraux, les peuples exigent que la religion soit

inviolablement maintenue dans son état actuel, & que le prince ne puisse y faire aucune innovation sans leur consentement. Les droits du corps des pasteurs y sont aussi réservés, ce qui exclut manifestement tout droit de suprématie en faveur du souverain.

Quoique ce dernier ait la nomination des emplois civils & militaires qui ont rapport au gouvernement ou à la police générale de l'état, il ne peut cependant en conférer aucun, excepté celui de gouverneur, à d'autres qu'à des sujets de l'état, & qui y sont domiciliés. Ceux qui en ont été une fois revêtus, ne peuvent les perdre qu'après avoir été convaincus de malversation. Les brevets même qui ont ces emplois pour objet, ne sont effectués que lorsqu'ils ont été entérinés au conseil d'état.

Tout sujet de l'état est libre de sortir du pays, de voyager dans tous les temps, & même de prendre parti au service des puissances étrangères, pourvu qu'elles n'aient point guerre avec son souverain, comme prince de *Neuchatel*, & pour les intérêts de cette principauté. Dans toute autre circonstance l'état garde une exacte neutralité à moins que le corps helvétique dont il est membre, ne s'y trouve intéressé. C'est sous cette dernière relation, que les *Neuchatelois* ont des compagnies au service de la France & des Etats-généraux. Elles sont avouées de l'état, se recrutent librement dans le pays, font partie des régimens suisses, & servent sur le même pié. Par l'effet de ce droit, des sujets se sont souvent trouvés portant les armes contre leur propre souverain. Un capitaine aux gardes suisses, sujet en qualité de *Neuchatelois*, de *Henri*, duc de *Longueville*, monta la garde à son tour au château de *Vincennes*, où ce prince fut mis en 1650. Un officier, & quelques soldats du même pays, qui servoient dans l'armée de France à la bataille de *Rosbach*, furent pris par les Prussiens, & traités non en sujets rebelles, mais en prisonniers de guerre. La cour de Berlin en porta, il est vrai, des plaintes aux corps de l'état; mais elle s'est éclairée depuis lors sur ses vrais intérêts par rapport à cette souveraineté, & les choses subsistent sur l'ancien pié à cet égard. Il y auroit évidemment plus à perdre qu'à gagner pour S.

M. le roi de Prusse, si les Neuchatelois abandonnoient ou suspendoient l'exercice d'un droit qui dans des circonstances telles que celles qui affligent aujourd'hui l'Europe, est la sauvegarde de leur pays. Quoique le goût pour le commerce ait affoibli chez eux celui qui les portoit généralement autrefois à prendre le parti des armes, ils ont cependant encore un nombre considérable d'officiers qui servent avec distinction. On en voit à la vérité, très-peu dans les troupes de leur souverain; l'habitude qu'ils ont de la liberté pourroit en être la cause. Les milices du pays sont sur le même pié que toutes celles de la Suisse; elles sont divisées en quatre départemens, à la tête de chacun desquels est un lieutenant colonel, nommé par le prince. Il est inutile de dire que les enrôlemens forcés sont inconnus dans cet état; les peuples ne sont pas moins libres à cet égard qu'à tout autre. On a déjà annoncé que les Neuchatelois sont absolument exempts de toutes charges, impôts, ou contributions. Le prince ne peut rien exiger d'eux à ce titre, sous quelque prétexte que ce soit; les redevances annuelles dont leurs terres sont affectées, se réduisent à peu de chose; celles qu'on paye en argent, sont proportionnées à la rareté du métal dans le pays lorsqu'on les établit. Il y a par rapport à toutes les autres une appréciation invariable & très-avantageuse, principalement pour les bourgeois de *Neuchâtel*, & pour ceux de *Valengin*. Les peuples jouissent de la liberté du commerce le plus étendu; rien n'est de contrebande dans leur pays, excepté, selon le texte des anciennes concessions, *la farine non moulue dans les moulins du prince*. Toute marchandise appartenant à un sujet de l'état ne paye aucun droit d'entrée ni de sortie.

Enfin, les Neuchatelois n'ont pas négligé de prendre les précautions les plus exactes contre leurs anciens souverains, par rapport à la judicature criminelle. D'abord la punition d'aucun délit ne dépend du prince ou de ceux qui le représentent. Dans tous les cas, même dans ceux qu'on regarde comme minimes, les chefs des juridictions sont obligés d'intenter action aux coupables juridiquement, selon des formalités invariables,

& d'instruire une procédure sous les yeux des tribunaux ordinaires, qui prononcent définitivement sur le démerite & sur la peine. Les fautes légères sont punies par des amendes dont aucune n'est arbitraire, & qui ne peuvent qu'être très-modiques, puisqu'elles n'ont pas haussé depuis trois siècles. Lorsqu'il est question de cas plus graves, & qui méritent la prison, les châtelains ou maires ne peuvent faire incarcérer le prévenu, sans avoir demandé aux juges un décret de prise de corps, qui ne s'accorde jamais légèrement. Ces mêmes juges sont présens à l'instruction de toute la procédure; leurs sentences d'absolution ou de condamnation sont souveraines; le prince a le pouvoir de les adoucir, & même de faire grace au coupable, mais il n'a pas celui de les aggraver. Les bourgeois de *Neuchâtel* ont à cet égard un privilège particulier; celui de ne pouvoir être incarcérés que dans les prisons de la capitale, & sur une sentence rendue par les chefs de leur corps.

C'est ainsi que les droits des peuples de la principauté de *Neuchâtel* fixent ceux de leur souverain par rapport à la finance, comme pour la judicature, tant civile que criminelle. La conservation de ces droits leur est assurée par un contrat solennel, & par leur qualité de suisses, qui ne peut appartenir qu'à un peuple libre. La forme singulière de leur gouvernement est une suite nécessaire de leurs relations étroites avec le roi de Prusse, comme de prince de *Neuchâtel*, & avec le corps helvétique dont ils sont membres. Placés au milieu d'un peuple célèbre par son amour pour la liberté, les Neuchatelois pourroient-ils ne pas connoître le prix de ce bien précieux, comme ils savent rendre ce qu'ils doivent au grand prince qui les gouverne? Mais l'exercice de ces mêmes droits, qui, en les distinguant si honorablement de tant d'autres peuples, assure leur bonheur, n'est pas moins avantageux à leur souverain. Habitant un pays ingrat, qui ne produit qu'à force de soins, qui ne présente que peu de ressources pour la fortune, quelle raison plus forte pourroit les déterminer à y rester, sinon la certitude d'y jouir tranquillement du fruit de leurs travaux dans le sein d'une paix constan-

te, & sous la protection des loix les plus équitables? Vouloir étendre les droits du prince aux dépens de ceux des peuples, c'est donc travailler également contre des intérêts toujours inséparables, procurer la dépopulation du pays, & anéantir la condition essentielle portée dans la sentence souveraine qui en 1707, fixa le sort de cette principauté.

On accorde généralement aux Neuchatelois de l'esprit, de la vivacité, des talens: leurs mœurs sont douces & polies; ils se piquent d'imiter celles des François. Il en est peu, principalement parmi les gens d'un certain ordre, qui n'aient voyagé; aussi s'empressent-ils de rendre aux étrangers qui les visitent, des devoirs dont l'expérience leur a fait connoître le prix. Ce pays a produit des savans dans divers genres; le célèbre Osterwald, pasteur de l'église de *Neuchâtel*, connu par ses excellens ouvrages de piété & de morale, & mort en 1747, a été l'un des théologiens les plus profonds, & des orateurs les plus distingués que les protestans aient eu. Depuis quelques années le commerce fleurit dans ce pays-là & dans sa capitale en particulier, ses environs présentent un nombre considérable de fabriques de toiles peintes; on y en fait annuellement 40 à 50 mille pièces. Les vins qui se font aujourd'hui avec beaucoup de soin acquièrent la plus grande réputation, & se répandent dans les provinces voisines qui fournissent à leur tour aux Neuchatelois le grain dont ils ont besoin. En un mot, l'industrie animée par la liberté, & soutenue par une paix continuelle, fait chaque jour des progrès marqués. Ce n'est pas non plus un médiocre avantage pour ces peuples, que celui de reconnoître pour leur souverain un roi dont les vertus, les talens, les exploits, fixent aujourd'hui les regards de l'Europe étonnée. L'admiration est chez eux un nouveau gage de la fidélité inviolable qu'ils ont vouée à ce grand prince, quoique par la position de leur pays, ils soient éloignés de sa cour, & privés de son auguste présence, *ô felices si sua bona norint!*

NEUCHÂTEL, en allemand *Neuburg*, & en latin *Neocomum*, ou *Novum castrum*, capitale du petit état dont on vient de parler, est une ville médiocre & bien bâtie. Elle s'élève en amphithéâtre sur

les bords du lac qui porte son nom: on y compte environ 3000 ames. Son origine est très-ancienne; le nom de *Novum castrum* qu'elle porte dans tous les anciens actes, semble annoncer que les Romains en ont été les fondateurs, & que ce fut d'abord une forteresse destinée à assurer leurs conquêtes dans cette partie des Gaules.

Neuchâtel n'avoit autrefois qu'une rue fermée par deux portes; les bourgeois obtinrent de leurs princes dans la suite la permission de bâtir hors de cette enceinte, mais à condition que dans les temps de guerre, ils défendroient le château qui y étoit renfermé. C'est depuis lors qu'ils en ont seuls la garde, & que le prince ne peut y mettre aucune garnison étrangère, non plus que dans le reste du pays. Pour perpétuer ce droit, les bourgeois ont conservé l'usage d'endosser la cuirasse un certain jour de l'année, & d'aller avec cet ancien équipage de guerre saluer dans le château le prince ou son gouverneur, qui ne peut se dispenser de les recevoir. Ce château est le lieu où s'assemble le conseil d'état, & où siège le tribunal souverain. Il occupe, avec l'église cathédrale bâtie dans le xij siècle, toute la partie supérieure de la ville. Les annales portent qu'en 1033, cette ville fut assiégée, prise, & presque entièrement ruinée par l'empereur Conrad, & qu'elle a essuyé divers incendies, dont le dernier arriva en 1714. Le Seyon, rivière ou torrent qui a sa source dans le val de Ruz, & divise la capitale en deux parties, lui a causé plus d'une fois des dommages considérables par ses débordemens, dont les plus fameux datent de 1579 & de 1750. *Neuchâtel* est une ville municipale; sa magistrature est composée de deux conseils, dont l'un a 24 membres, & l'autre 40. Le premier forme en même temps le tribunal inférieur de judicature; les chefs de ces conseils sont quatre maîtres bourgeois, qu'on appelle les *quatre ministres*. Cette magistrature a seul le droit de police dans la capitale & sa banlieue, de la même manière que le conseil d'état l'exerce dans le reste du pays. Elle a le port d'armes sur les bourgeois qui ne marchent que par ses ordres & sous sa bannière. Elle jouit enfin de plusieurs droits utiles, tels que le débit du sel dans la ville, le

tiers des péages sur les marchandises appartenant à des étrangers, les halles & le four banal. Le faubourg oriental qui s'agrandit chaque jour renferme plusieurs maisons bien bâties, fruits du commerce, & de l'abondance qui le suit. On y remarque une maison d'instruction gratuite & de correction, fondée par un négociant. A quelque distance de la ville & sur la hauteur, est l'abbaye de Fontaine-André, occupée autrefois par des Bernardins, mais que la réformation a rendue déserte, & dont les revenus font aujourd'hui partie de ceux du prince.

NEUCHATEL lac de, *Géog.*, autrement nommé lac d'Yverdun; il a plus de sept lieues de longueur depuis Yverdun jusqu'à Saint-Blaise; mais il n'a guère que deux lieues dans sa plus grande largeur, qui est de la ville de Neuchatel à Cudefrin. Ce lac sépare la souveraineté de Neuchatel & le bailliage de Grandson en partie, des terres des deux cantons de Berne & de Fribourg. Il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit autrefois plus étendu du côté d'Yverdun & de Saint-Blaise; il n'est pas profond, & il se gele quelquefois, comme en 1695, cependant il ne se gela point dans le rude hiver de 1709. (*D. J.*)

NEUC-NUM, *Cuisine*, c'est le nom que l'on donne au Tunquin à une sauce assez singulière, dont les Tunquinois font communément usage dans leurs ragôts. Pour la faire ils mettent des petits poissons, & sur-tout des crevettes, en macération dans une eau fort salée. Lorsque le tout est réduit en une espèce de bouillie, on la passe par un linge, & la partie liquide est le *neuc-num*. On dit que les Européens s'accoutument assez à cette espèce de sauce.

NEUDORF, *Géog.*, *Nova Wefz*, ville de la haute-Hongrie, dans le comté

de Zips ou Scepus, sur la rivière de Henath; & au voisinage de plusieurs mines de fer & de cuivre. C'est la mieux bâtie & la plus peuplée du comté; les habitants faisant valoir avec assiduité & succès les champs qui les environnent, & les métaux qu'ils tirent de leurs montagnes. (*D. G.*)

NEVEL, *s. m.*, *Comm.*, petite monnoie de bas-aloi dont on se sert le long de la côte de Coromandel. Le *nevel* vaut depuis trois cassers jusqu'à six.

NEUENAR, **NUENAR** ou **NIVENAR**, *Géog.*, province du duché de Juliers, dans le cercle de Westphalie, en Allemagne: elle a le titre de comté, sans renfermer aucun lieu remarquable. L'électeur Palatin en possède une partie, & l'autre est entre les mains des comtes de Limbourg. (*D. G.*)

NEUENDAMM, *Géog.*, ville & bailliage de la nouvelle Marche de Brandebourg, dans le cercle de la haute-Saxe, en Allemagne. il y a dans cette ville des fabriques de bons draps; le siège du bailliage est à Winstock. (*D. G.*)

NEVERS, *Géog.*, ville de France, capitale du Nivernois, avec titre de duché, un ancien château, & un évêché suffragant de Sens. Elle est bâtie en forme d'amphithéâtre sur la Loire, qui y passe sous un pont au bout duquel est une levée du côté de Moulins. *Nevers* est à 12 lieues N. O. de Moulins, 10 S. E. de Bourges, 30 S. E. d'Orléans, 34 S. O. de Dijon, 55 S. E. de Paris. *Long.* 20. 49. 25. *lat.* 46. 59. 13.

Nevers n'est point le *Noviodunum* de César, situé dans le pays des Eduens; son plus ancien nom est celui de *Nivernum*, qui a été formé à cause de la rivière de Nievre, qui se jette en cet endroit dans la Loire. (*)

Après l'irruption des Barbares, *Ne-*

(*) Il est étonnant que, contre l'avis des plus habiles géographes, on décide que *Nevers* n'est pas le *Noviodunum* de César: cet auteur dit positivement, (*liv. VII, Com.*) *Noviodunum oppidum Æduorum ad ripam Ligeris opportuno loco positum*. On convient, dit le savant d'Anville (*Not. Gal. pag. 491.*) que *Nevers*, qui depuis a pris le nom de *Nevirnum* ou *Nivernum*, de la petite rivière de Nievre, est la même que le *Noviodunum*. Joseph Scaliger & Sanfon ont cité une notice de la Gaule dans laquelle *Noviodunum Nivernensium* étoit au rang des cités de la quatrième Lyonnaise.

La plus ancienne des notices de la Gaule, que l'on peut rapporter au temps d'Honorius, ne fait point mention de *Nevirnum*, d'où il faut conclure qu'elle n'étoit point encore élevée au rang des cités: elle ne le fut que sous Clovis, qui

vers resta sous la domination de ceux auxquels Autun appartenoit, & ce ne fut qu'ensuite qu'il fut érigé en cité & en ville épiscopale depuis le regne de Clovis. Après le déclin de la race de Charlemagne, les gouverneurs s'étant rendus absolus dans les villes où ils commandoient, le comte Guillaume devint propriétaire du comté de Nevers vers le milieu du x. siècle, sous le regne de Lothaire.

François de Cleves fut le premier duc de Nevers, après que cette ville eut été érigée en duché par François I. Le comté de Nevers est la première pairie créée en faveur d'un prince étranger.

On ne compte dans Nevers qu'environ 7000 âmes, & son principal commerce consiste en verrerie & en faïence.

Cette ville a produit au xvj. siècle un célèbre avocat du parlement de Paris, Marion (*Simon*), qui devint président aux enquêtes, puis avocat général. M. de Thou & les autres savans de son temps, en font les plus grands éloges. Les plaidoyers qu'il mit au jour en 1594, ne sont point tombés dans l'oubli. Il mourut à Paris en 1605 âgé de 65 ans.

Marigny, (Jacques Carpentier de) poète françois du xvij. siècle, étoit de Nevers; il avoit beaucoup voyagé, & embrassa le parti de M. le prince de Condé. Son poème du *pain-béni* renferme une satire assez délicate contre les marguilliers de Saint-Paul, qui vouloient le forcer à rendre le pain-béni. Gui-Patin s'est trompé en lui attribuant le traité politique contre les tyrans, *vindictæ contra tyrannos*. Il mourut à Paris en 1670.

Ravilius-Textor, grammairien françois du xv. siècle, étoit aussi natif de Nevers. On estimoit encore ses ouvrages au commencement du siècle suivant, parce que la France sortoit à peine de la barbarie. Il mourut à Paris en 1522.

Mais il ne faut pas oublier Billaut, (*Adam*) connu sous le nom de maître

Adam, menuisier de Nevers sa patrie, vivant sur la fin du regne de Louis XIII. Cet homme singulier, sans lettres & sans études, devint poète dans sa boutique. On l'appelloit de son temps le *Virgile au rabot*. En effet, ses principaux ouvrages sont le rabot, les chevilles, le vilebrequin, & les autres outils de son métier. Enfin, dit M. de Voltaire, on ne peut s'empêcher de citer de lui le rondeau suivant, qui vaut mieux que beaucoup de rondeaux de Benferade.

*Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralytique
Entre deux draps sans aucun mouve-
ment :*

*Prends-moi deux brocs d'un fin jus de
sarment,*

*Puis lis comment on les met en pratique :
Prends-en deux doigts & bien chaud les
applique*

*Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement*

Pour te guérir.

*Sur cet avis ne sois point hérétique ;
Car je te fais un serment authentique
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique*

Pour te guérir.

Maître Adam étant venu à Paris pour un procès, au lieu de plaider, fit des vers à la louange du cardinal de Richelieu, dont il obtint une pension. Gaston, frère de Louis XIII, répandit aussi sur lui ses libéralités. Il mourut en 1662. (*D. J.*)

NEVEU, s. m., *Jurispr.*, *fratris* ou *sororis filius*; est le fils du frère ou de la sœur de celui dont on parle; de même la nièce est la fille du frère ou de la sœur. Les neveux & nièces sont parens de leurs oncles & tantes au troisième degré, selon le droit civil, & au deuxième, selon le droit canon. L'oncle & la nièce, la tante & le neveu, ne peuvent se marier ensemble sans dispense, laquelle s'accorde même difficilement.

la mit dans la métropole de Sens. Enlade en fut le premier évêque en 506, son tombeau est à Saint-Etienne, derrière l'autel de la paroisse, où on lit quatre vers latins.

Les manufactures de faïence à Nevers, sont les plus anciennes du royaume: les ducs les apportèrent d'Italie, dont ils étoient originaires. On peut voir comment se fait la faïence dans les *Notes* de Pierre de Fasnay, sur un petit poème de sa composition, intitulé *la Faïence*: ce poème, ainsi que les notes, est inséré dans le *Mercur* de France, août 1734. (C)

Suivant le droit romain, les *neveux* enfans de freres germains concourent dans la succession avec leurs oncles, freres germains du défunt; ils excluent même leurs oncles qui sont seulement consanguins ou utérins. *Nov. 118, cap. iij.*

Dans la coutume de Paris, & beaucoup d'autres semblables, l'oncle & le *neveu* d'un défunt succèdent également, comme étant en même degré. *Coutume de Paris, art. 339. (A)*

NEUF, adj. ce qui n'a point ou peu servi. Une étoffe *neuve*, une toile *neuve*, un habit *neuf*.

Dans le commerce de bois de chauffage, on appelle *bois neuf* celui qui vient par bateau & qui n'a pas flotté. *Voyez BOIS. Dictionnaire de Comm. (G)*

NEUF, *Maréchal.* On appelle *cheval neuf* celui qui n'a été ni monté ni attelé. *Pié & quartier neufs. V. PIÉ & QUARTIER.*

I. NEUF, *Arithmétique*, c'est le dernier ou le plus grand des nombres exprimés par un seul chiffre. On peut le concevoir ou comme le produit de 3 multiplié par lui-même, ou comme la somme des trois premiers termes $1 + 3 + 5$ de la suite des impairs: d'où il résulte également (*Voyez IMPAIR*) qu'il est un carré dont 3 est la racine.

Deux propriétés l'ont rendu célèbre, & font encore l'admiration de ceux qui n'en pénètrent pas le mystère.

2. *Première propriété.* La somme des chiffres qui expriment un multiple quelconque de 9, est elle-même un multiple de 9.... Comme *reciproquement* tout nombre dont la somme des chiffres est un multiple de 9, exprime lui-même un multiple de 9. 63, par exemple (multiple de 9) donne pour la somme de ses chiffres $6 + 3 = 9$ 378. (autre multiple de 9) donne $3 + 7 + 8 = 18 = 9 \times 2$... &c.

Pareillement si on écrit au hasard une suite de chiffres en nombre quelconque, pourvu seulement que leur somme soit 9 ou l'un de ses multiples, comme 1107, 882, 11115, &c. on est assuré que le nombre résultant se divise exactement par 9.

3. *Seconde propriété* Si l'on renverse l'ordre des chiffres qui expriment un nombre quelconque, la différence du nom-

bre direct au nombre renversé, est toujours en multiple de 9.

Par exemple, $73 - 37 = 36 = 9 \times 4$
 $826 - 628 = 198 = 9 \times 22$... &c.

4. Comme le nombre 9 ne tire ses propriétés que du rang qu'il occupe dans notre système de numération, où il précède immédiatement la racine 10 de notre échelle arithmétique, pour rendre la démonstration générale & applicable à tout autre nombre qui tienne respectivement le même rang dans son échelle particulière, nommant r la racine d'une échelle quelconque, nous démontrerons les deux propriétés pour un nombre $r - 1$ pris indéterminément; mais avant que d'y procéder, il est bon de rappeler à l'esprit quelques propositions ou claires par elles-mêmes, ou prouvées ailleurs, desquelles dépend la démonstration.

Lemme I. 5. Soient deux nombres avec leur différence, ce qui en fait trois de ces 3 nombres si deux pris comme a & b voudra sont multiples d'un quatrième nombre quelconque, le troisième l'est aussi.... qu'on nomme les deux nombres par des lettres, conformément à l'hypothèse, & l'on sentira l'évidence de la proposition.

Lemme II. 6. La différence de deux puissances quelconques de la même racine, est un multiple de cette racine diminuée de l'unité; c'est-à-dire, que $r^m - r^n$, & par une suite (faisant l'exposition $n = 0$) $r^m - 1$ sont multiples de $r - 1$... pour la preuve, voyez EXPOSANT.

Corollaire. 7. La différence d'un chiffre a pris suivant une valeur relative quelconque au même chiffre pris, suivant toute autre valeur relative, ou suivant sa valeur absolue, est un multiple de $r - 1$.

Cette différence (*voyez ECHELLE ARITHMÉTIQUE*) peut être représentée généralement par $a \cdot r^m - a \cdot r^n = a \times r^m - r^n$; mais la quantité qui multiplie a est (*lemme II.*) un multiple de $r - 1$: donc le produit même, ou la différence qu'il représente, l'est aussi.

Et ce qu'on dit d'un chiffre pris solitairement s'applique de soi-même à un nombre composé de tant de chiffres qu'on voudra; il est clair que la différence totale

aura la même propriété qu'affectent toutes & chacune des différences partiales dont elle est la somme.

8. Cela posé, revenons aux propriétés citées du nombre $r-1$.

Première propriété. (Voyez-le n°. 2.)

On peut l'énoncer ainsi : si plusieurs chiffres en nombre quelconque , pris suivant leur valeur relative , donnent un multiple de $r-1$, ces mêmes chiffres pris suivant leur valeur absolue , donneront aussi un multiple de $r-1$.

Démonstration. La différence des deux résultats est (coroll.) un multiple de $r-1$; mais (par supposition) le premier l'est aussi : donc (lemme I.) le second l'est pareillement.

Au reste cette démonstration est telle que sans y rien changer elle prouve également l'inverse de la proposition.

Seconde propriété. Voyez-le n°. 3.

Démonstration. En renversant l'ordre des chiffres on ne fait qu'échanger leur valeur relative; mais (coroll.) la différence qui résulte de cet échange est un multiple de $r-1$; donc, &c.

Observez que l'objet de cette seconde démonstration n'est qu'un cas très-particulier de ce qui résulte du corollaire ci-dessus ; il établit la propriété non-seulement pour le cas de simple renversement des chiffres, mais généralement pour toute perturbation d'ordre quelconque, entière ou partielle, qu'on peut supposer entr'eux.

9. Il est clair que tout sous-multiple de $r-1$ participera aux mêmes propriétés qu'on vient de démontrer pour $r-1$ même... aussi 3 en notre échelle en jouit-il aussi pleinement que 9; 2 & 3 aussi pleinement que 6 dans l'échelle septénaire; & 1 dans toutes les échelles, parce que 1 est sous-multiple de tous les nombres.

10. Mais le nombre 9 (& ceci doit s'entendre de tout autre $r-1$) a encore une autre propriété qui jusqu'ici n'avoit point été remarquée . . . c'est que la division par 9 de tout multiple de 9 peut se réduire à une simple soustraction : en voici la pratique.

Soit 3852 (multiple de 9) proposé à diviser par 9.

Ecrivez 0 au-dessus du chiffre qui exprime les unités, & dites, qui de 0 ou (en empruntant *sur tel chiffre qu'il ap-*

partiendra) qui de 10 paye 2 { $\begin{matrix} 4280 \\ 3852 \end{matrix}$
reste 8 ; écrivez 8 à la gauche du 0 avec
un point au-dessus, pour marquer qu'il
en a été emprunté une unité, & qu'il ne
doit plus être pris que pour 7.

Puis dites, qui de 7 paie 5, reste 2;
écrivez 2 à la gauche du 8.

Enfin dites, qui de 2 on (empruntant) qui de 12 paie 8, reste 4, écrivez 4 à la gauche du 2 avec un point au-dessus.... & tout est fait : car $3-3=0$, montre que l'opération est consommée ; en sorte que négligeant le 0 final, le reste 428 est le quotient cherché.

On voit que cette soustraction est plus simple même que l'ordinaire , qui exige trois rangs des chiffres , tandis que celle-ci n'en a que deux : au reste elle porte aussi sa *preuve* avec elle ; car si l'on ajoute (en biaisant un peu) le dernier chiffre du nombre inférieur, le pénultième du supérieur, le pénultième de celui-là avec l'antépénultième de celui-ci, & ainsi de suite, la somme vous rendra le nombre supérieur même, s'il ne s'est point glissé d'erreur dans l'opération.

11. La raison de cette pratique deviendra sensible, si l'on fait attention que tout multiple de 9 peut lui-même être conçu comme le résultat d'une soustraction. En effet,

$428 \times 9 = 428 \times 10 - 1 - 4280 - 428,$

ce qu'on peut disposer ainsi : $4280 \dots$

$\begin{array}{r} \\ \underline{ 428} \\ 3852 \dots \end{array}$

nommant *s* le nombre supérieur, *m* celui du milieu, *j* l'inférieur. Il suit de la disposition des chiffres que le dernier de *m* est le même que le pénultième de *s*, le pénultième de *m* le même que l'antépénultième de *s*, &c.

Maintenant le nombre j étant proposé à diviser par 9, il est clair (construction) que le quotient cherché est le nombre m , mais (encore par construction) $j = s - m$; d'où $m = s - j$, & voilà la soustraction qu'il est question de faire; mais comment y procéder, puisque s , élément nécessaire, n'est point connu?

Au moins en connoît-on le dernier chiffre, qui est toujours 0 : on peut donc commencer la soustraction. Cette première opération donnera le dernier chi-

fre de $m =$ (*suprà*) au pénultième de s ; celui-ci fera trouver le pénultième de $m =$ à l'antépénultième de s , & ainsi de l'un en l'autre, le chiffre dernier trouvé de m étant celui dont on a besoin dans s pour continuer l'opération.

Dans l'addition qui sert de preuve à la règle, c'est le nombre j qu'on ajoute au nombre m , ce qui évidemment doit donner le nombre s ; car puisque $j = s - m$, il suit que $j + m = s$.

12. Observez (dernière figure) que dans la soustraction employée pour multiplier 428 par 9, il se fait deux emprunts, l'un sur le 8, l'autre sur le 4, & que d'un autre côté la somme des chiffres du multiple 3852 est 18, ou 9 pris deux fois, ce qui n'est point un hasard, mais l'effet d'une loi générale. La somme des chiffres du multiple contient 9 autant de fois qu'il y a eu d'emprunts dans la soustraction qui a servi à le former. On en verra plus bas la raison.

13. Il suit que si la soustraction s'exécutoit sans faire d'emprunt, la somme des chiffres du multiple seroit $= 0$, conséquence révoltante pour l'imagination, mais qui, entendue comme il faut, malgré la contradiction qu'elle semble renfermer, ne laisse pas d'être exactement vraie.

Pour s'en convaincre, que dans le même exemple aux chiffres on substitue des lettres, ou simplement que laissant subsister les chiffres, on procède à la soustraction par la méthode algébrique, on aura

$$\begin{array}{r} 4 \quad 2 \quad 8 \quad 0 \\ - \quad . \quad . \quad 4 \quad 2 \quad 8 \\ \hline 4 \quad 2 - 4 \quad 8 - 2 - 8 \end{array}$$

Le résultat qui représente le multiple contient quatre termes, distingués entr'eux par des points, nommant (relativement au rang) *pairs* les second & quatrième, & *impairs* les premier & troisième; si l'on fait séparément la somme des termes pairs & celle des impairs, la première sera $+ 2 - 4 - 8$, & la seconde $+ 4 + 8 - 2$: où l'on voit que les mêmes chiffres sont contenus dans l'une & dans l'autre somme, mais avec des signes contraires; en sorte que si l'on vient à ajouter les deux sommes ensemble, tous ces chiffres se détruisant mutuellement, le résultat sera 0.

Et c'est en effet ce qui devoit toujours arriver, sans que pour cela il y eût contradiction, ni que le multiple qu'on devoit trouver fût réellement *anéanti*; car il faut bien prendre garde que ses chiffres ne se détruisent mutuellement, que par qu'en faisant leur somme on ne les prend que suivant leur valeur absolue, & qu'on ne les doit prendre que sur ce pied-là. Si l'on avoit égard à leur valeur relative, dès-lors $- 8$, par exemple, ne seroit plus propre à faire évanouir $+ 8$, parce que celui-ci seroit 80, tandis que l'autre ne seroit encore que 8, & ainsi des autres chiffres.

14. Mais, demandera-t-on, pourquoi ce qui devoit toujours arriver n'arrive-t-il jamais? c'est que suivant notre méthode particulière de faire les opérations de l'arithmétique dans la soustraction proposée (où la quantité excédante est terminée par un 0) il y a nécessairement & dès le premier pas un emprunt à faire; car quel est l'effet de cet emprunt? c'est, de deux termes consécutifs, de diminuer l'un d'une unité, & d'augmenter l'autre de 10. Voilà donc deux nouveaux termes (10 & $- 1$) à introduire dans la somme de ceux du multiple, & qui restent après que les autres se seront détruits par la contrariété de leurs signes. Cette somme ne sera donc plus 0, comme auparavant, mais $10 - 1$ ou 9, répété autant de fois qu'il sera fait d'emprunts; car ces nouveaux chiffres ayant par-tout le même signe, ne se détruiront pas (comme font les autres) par l'addition de deux sommes.

15. Cela même fournit une nouvelle démonstration de la première propriété, & qui semble mieux entrer dans la nature de la chose. On voit non-seulement que la somme des chiffres qui expriment un multiple de 9, doit elle-même être un multiple de 9; on est même en état de déterminer ce multiple, qui se règle sur le nombre des emprunts faits dans la soustraction qui a servi à le former; nombre aisé lui-même à déterminer par l'inspection seule de celui qu'il s'agit de multiplier par 9. En effet, si tous les chiffres du nombre proposé sont croissants de droite à gauche, il y aura autant d'emprunts que le nombre même contient de chiffres, & autant de moins que cet ordre se trouvera de fois troublé. Ainsi pour

342 il y en aura trois, au lieu que pour 428 (formé des mêmes chiffres) il n'y en a que deux, parce que la loi d'accroissement n'a pas lieu du 8 au 2... Si deux chiffres consécutifs sont semblables, quand il y a eu emprunt sur le premier, il y en a aussi sur le second, parce que la diminution causée par le premier emprunt les range sous la loi d'accroissement; mais s'il n'y en a point sur le premier, il n'y en aura point non plus sur le second. Par exemple, pour 33 il y en aura deux; mais pour 338 il n'y en aura qu'un, qui tombera sur le 8. La somme des chiffres qui expriment $33 > 9$, sera donc 18, tandis que celle des chiffres qui expriment $338 > 9$ (nombre cependant beaucoup plus grand que le premier) ne sera que 9.

Cet article est de M. Rallier des Ourmes, conseiller d'honneur au présidial de Rennes, à qui l'encyclopédie est redevable de beaucoup d'autres morceaux.

Nouvelles propriétés du nombre 9. Les caractères qui expriment un nombre quelconque, étant transposés de telle manière qu'on voudra, & les différens nombres qui en résultent étant comparés deux-à-deux, leur différence sera toujours 9, ou un multiple de 9.

Par exemple, les chiffres ou caractères 3, 2, 5, qui dans cet ordre font 325, étant rangés autrement, savoir, 352, 235, 253, 523, 532; & faisant par-là 6 nombres différens, s'ils sont comparés 2 à 2, comme 352 & 235, 523 & 352, &c. donneront $352 - 235 = 117 = 9 > 13$, $523 - 352 = 171 = 9 \times 19$, &c. & quelque petit ou quelque grand que soit le nombre, soit qu'il y ait des zéros ou qu'il n'y en ait pas, ce sera toujours la même chose.

Autres exemples.

$$32 - 23 = 9.$$

$$81 - 18 = 63 = 9 > 7.$$

$$10 - 01 = 9.$$

$$110 - 101 = 9.$$

$$30124568 - 28045361 = 2079207 = 9 \times 231023.$$

Et partant toute différence résultant de deux nombres, qui sera 9, ou un multiple de 9, pourra l'être de deux nombres qui ne sont formés que des mêmes caractères.

Tome XXII. Part. II.

La différence des puissances quelconques des nombres qui résultent des mêmes chiffres, sera aussi 9 ou multiple de 9. Par exemple,

$$21 - 12 = 441 - 144 = 297 = 33 \times 9.$$

$$21 - 12 = 9261 - 1728 = 7533 = 837 \times 9, \&c.$$

Lorsqu'il n'y a que deux chiffres aux nombres, leur différence est toujours 9 multiplié par le nombre d'unités, qui exprime la différence des deux chiffres.

Exemples.

$$21 - 12 = 9 = 9 \times 1 = 9 \times 1 - 1.$$

$$72 - 27 = 45 = 9 \times 5 = 9 \times 7 - 2.$$

Lorsqu'il y a trois chiffres, ils peuvent faire 15 couples 2 à 2, savoir :

$$532 - 523 = 9 = 9 \times 1.$$

$$253 - 235 = 18 = 9 \times 2.$$

$$352 - 325 = 27 = 9 \times 3.$$

$$A. \quad 325 - 253 = 72 = 9 \times 8.$$

$$325 - 235 = 90 = 9 \times 10.$$

$$352 - 253 = 99 = 9 \times 11.$$

$$352 - 235 = 117 = 9 \times 13.$$

$$B. \quad 523 - 352 = 171 = 9 \times 19.$$

$$532 - 352 = 180 = 9 \times 20.$$

$$523 - 325 = 198 = 9 \times 22.$$

$$532 - 325 = 207 = 9 \times 23.$$

$$523 - 253 = 270 = 9 \times 30.$$

$$532 - 253 = 279 = 9 \times 31.$$

$$523 - 235 = 288 = 9 \times 32.$$

$$532 - 235 = 297 = 9 \times 33.$$

où l'on peut remarquer que le multiple de 9 est toujours exprimé par deux chiffres qui font la différence des deux chiffres extrêmes des nombres comparés; par exemple, que $532 - 523 = 9 = 9 \times 1 = 5 - 5 = 0$ & $3 - 2 = 1$, c'est-à-dire 0 & 1 $\times 9$, $532 - 325 = 207 = 9 \times 23 = 5 - 3$ & $5 - 2 = 23 \times 9$, &c. excepté les deux couples A & B où le plus grand nombre 5, du milieu de l'un des nombres répond au plus petit, 2, du milieu de l'autre; ce qui arrivera dans tous les autres exemples; c'est-à-dire, que la règle est telle, qu'il ne faut point avoir égard au chiffre du milieu, excepté lorsque dans les deux nombres à soustraire le plus grand & le plus petit chiffres sont au milieu. Par exemple,

$$802$$

$$208$$

$$594 = 9 \times 66 = 8 - 2 \& 8 - 2 \times 9.$$

B b

820

802

$$18=9 > < 2=8-8 \& 2-0 > < 9.$$

Mais 802

280

522 = 9 × 58 n'est plus dans la règle.

De même lorsqu'il y a 4 chiffres. Par exemple :

$$5321-1235=454 > < 9.$$

$$3512-2135=153 > < 9.$$

$$5231-1523=412 > < 9, \&c.$$

Le premier & le dernier chiffres du multiple de 9 ont autant d'unités que la différence des premiers & des derniers chiffres des deux nombres comparés, pourvu que les deux plus petits chiffres étant au milieu, ne répondent pas aux deux plus grands chiffres de l'autre, étant aussi au milieu, comme

5123

1532

$$3591=399 > < 9. \text{ Donc } 3 \text{ qui est}$$

le premier chiffre, n'est pas = 5 — 1, qui sont les deux premiers, ni 9 qui est le dernier, n'est pas égal à 3 — 2, qui sont les deux derniers des nombres comparés.

Lorsqu'il y aura cinq chiffres, &c. il en fera de même des deux derniers chiffres du multiple de 9. Exemple :

$$75321-17352=57969=6441 > < 9.$$

$$97613408-71604938=26008470=2889830 > < 9, \&c.$$

Je ne pousse pas plus loin cette recherche où il y auroit encore bien des choses à examiner ; par exemple, s'il n'y a pas quelque loi générale qui regne tant dans la détermination des deux caractères extrêmes du multiple de 9, que des intermédiaires ; si quelques légers changemens apportés à la condition des mêmes caractères ne laisseroient pas encore de quoi juger de ce multiple, — ou + quelque chose à y ajouter, &c. ce qui pourroit devenir utile pour la pratique. J'ai eu occasion d'en sentir l'utilité, en opérant sur les logarithmes, où la division se fait par la soustraction, & qui ayant presque toujours le même nombre de chiffres, n'ont souvent que les mêmes chiffres transposés pour les logarithmes de nombres différens. Il est aisé déjà de voir que le retranchement d'un des caractères laisse toujours une différence des

deux nombres donnés, telle que si on en ôte le nombre d'unités du caractère qu'on laisse de plus à l'un des nombres & qu'on retranche de l'autre, le reste sera encore multiple de 9, comme par exemple,

$$27-7=20=9 \times 2 + 2.$$

$$352-53=299=9 \times 33 + 2.$$

$$54721-7214=47507=9 \times 5278 + 5. \&c.$$

Un zéro introduit à la place d'un chiffre, lorsqu'il n'y en a que deux dans le nombre donné, donnera toujours une différence multiple de neuf, lorsque l'un des deux chiffres est 9, & que l'on met zéro dans l'autre à la place de 9. Exemple :

$$92-20=72=9 \times 8. \quad | \quad 29-20=9=9 \times 1.$$

Si l'on met zéro à la place de l'autre chiffre, & qu'on laisse le 9, la différence des deux nombres sera 9, moins la différence des chiffres qui composoient le nombre. Exemple :

$$92-90=2=9-7=9-2.$$

$$29-20=9=9-0=9-9. \&c.$$

S'il n'y a point de 9 dans les deux chiffres des nombres donnés, la différence sera 9 ou multiple de 9, moins le complément, du nombre retranché avec +

$$\text{Exemple : } 85-80=5=9-4=9-5.$$

$$79-70=9=9-9=0.$$

$$87-70=17=9 > < 2=18-9-8=1.$$

$$82-20=62=9 > < 7=63-9-8=1.$$

$$73-30=43=9 > < 5=45-9-7=2.$$

Mais lorsqu'il y a plusieurs chiffres, le zéro introduit dans le nombre à soustraire, donne une différence égale à 9 ou à un multiple de 9, plus le chiffre retranché. En voici plusieurs exemples qui mettront la chose dans son jour.

$$253-053=200=9 > < 22+2.$$

$$352-203=149=9 > < 16+5.$$

$$532-502=30=9 > < 3+3.$$

$$532-320=212=9 > < 23+5.$$

$$95362-09536=85826=9 > < 4536+2.$$

$$59352-50392=8960=9 > < 995+5.$$

$$35923-29053=6870=9 > < 763+3.$$

$$25396-23509=1887=9 > < 209+5.$$

$$25396-23690=1706=9 > < 189+5.$$

$$\&c.$$

Du reste, il est aisé de voir que la propriété de 9 dont il est ici question, n'est

Fondée que sur ce que ce nombre est le pénultième de la progression décuple dont nous nous servons, & que le pénultième de toute autre progression auroit la même propriété. Car par exemple, $42 = 24 = 18 = 9 > < 2$, parce que mettant le 2 à la place du 4, j'ôte deux dizaines, & que mettant le 4 à la place du 2, j'ajoute autant d'unités que j'avois ôté de dizaines, il reste donc deux neuvièmes, &c. (*Cet article est tiré des papiers de M. de Mairan.*)

NEUFCHATEL EN BRAY, *Géogr.*, petite ville de France en Normandie au pays de Bray, à 8 lieues S. E. de Dieppe, 9 N. O. de Rouen, 30 N. O. de Paris, sur la rivière de Béthune. *Long.* 19, 5. *lat.* 49. 45.

NEUFME, f. m., *Jurisprud.*, dans la basse latinité *nonagium nona*, est un droit singulier que les curés perçoivent dans certains pays sur les biens de leurs paroissiens décédés, pour leur donner la sépulture ecclésiastique; c'est pourquoi ce droit est aussi appelé *mortuage*.

Ce droit tire son origine de ce qu'anciennement on regardoit comme un crime de ne pas donner par testament au moins la neuvième partie de son bien à l'Eglise. *Voyez le Glossaire de du Cange*, au mot *nonagium*.

C'est principalement en Bretagne que ce droit est connu: M. Hevin prétend que ce droit fut établi pour procurer aux recteurs des paroisses un dédommagement de la perte de leurs dîmes usurpées par la noblesse, ou de leur procurer leur subsistance nécessaire: de sorte que ce motif cessant, soit par la restitution des dîmes, soit par la jouissance de la portion congrue, le droit de *neufme*, suivant cet auteur, a dû s'éteindre.

Au commencement ce droit s'appelloit *tierstage*, parce qu'il consistoit dans le tiers des meubles de celui qui étoit décédé sans rien léguer à l'Eglise.

On regardoit ce droit comme si odieux, qu'en 1225, Pierre duc de Bretagne fit de fortes remontrances à ce sujet; il y joignit même les reproches, & l'on en vint à la sédition.

En 1285, le duc Jean II son fils, refusa avec vigueur la confirmation de ce droit qui étoit poursuivie par les ecclésiastiques.

Artus II son fils, consentit que l'af-

faire fût remise à l'arbitrage de Clément V, lequel siégeoit à Avignon. Ce pape donna la sentence en 1309, laquelle est contenue dans une bulle appelée la *Clémentine*. Il réduisoit le tierstage au neuvième, appelé *neufme*. Ce droit fut même restreint sur les roturiers, parce que les ecclésiastiques, pour gagner plus aisément les députés de la noblesse, auxquels on avoit confié la défense de la cause, consentirent que les nobles en fussent déchargés.

En 1330, Philippe de Cugnières fit des remontrances à ce sujet au roi Philippe de Valois.

Cependant les recteurs de Bretagne se sont maintenus en possession de ce droit sur les roturiers dans la plupart des villes de Bretagne.

Mais, par arrêt du parlement de Bretagne, du 16 mars 1559, ce droit de *neufme* fut réduit à la neuvième partie en un tiers des meubles de la communauté du décédé, les obseques funéraires, & tiers des dettes préalablement payés.

Ceux dont les meubles valent moins de 40 livres, ne doivent point de *neufme*.

Ce droit n'est autorisé que pour tenir lieu des dîmes, tellement que les recteurs ou vicaires perpétuels qui jouissent des dîmes, ou qui ont la portion congrue, ne peuvent exiger le droit de *neufme* ou *mortuage*, ainsi qu'il fut décidé par un arrêt de règlement du parlement de Bretagne, du 13 décembre 1676. *Voyez d'Argentré, Hist. de Bretagne, livre IV, chap. v, xxix & xxxv. Bellondeau, Observ. liv. III, part. ij, art. 2, & let. N, controuv. 13. Dufail, liv. II, chap. xlvij & cxvj; liv. III, chap. xcix. Brillou, au mot neufme. (A)*

NEUHAUS, *Géogr.*, autrement *Ilradetz*, en Bohémien; ville de Bohême, dans le cercle de Béchyn: les Suédois la prirent en 1645. *Long.* 32. 56. *lat.* 48. 8.

NEUHAUSEL, *Géogr.*, en latin *Neoselium*, & par quelques-uns *Ouvaria*. Les Hongrois l'appellent *Ouvar*, c'est-à-dire *château*; petite, mais forte ville de la haute Hongrie, prise par les Turcs en 1663, & reprise par les Impériaux en 1685, qui passerent tout au fil de l'épée sans faire grâce ni à l'âge, ni au sexe. Elle est sur la rivière de Neytzach, dans une plaine marécageuse, à une lieue du

confluent du Vag avec le Danube , à cinq lieues N. de Komore , 5 S. E. de Leopoldstadt , 12 S. E. de Presbourg , 33 S. E. de Vienne. *Long.* 36. 10. *lat.* 48. 4.

NEUILLY SAINT-FRONT, *Géogr.*, petite ville de France , dans le diocèse de Soissons , à l'orient de la Ferté-Milon , & à six lieues sud de Soissons. On honore dans cet endroit saint Front , premier évêque de Périgueux ; mais il y a apparence que leur saint Front n'étoit point celui de Périgueux , mais un cor-évêque de Soissons dans les siècles reculés. On croit que tous les lieux de France appelés *Neuilly*, viennent de l'ancien mot *Noviliacum*, ou *Nobiliacum* ; celui-ci est le titre d'un doyenné rural. *Long.* 20. 6. *lat.* 48. 46.

NEUILLY, dans l'Isle-de-France , *Géogr.*, bourg entre Lagny & Paris , dont étoit curé Foulques , le successeur de St. Bernard , pour la ferveur & l'éloquence. Voici comme en parle Ville-Hardouin , notre premier historien.

“ Sçachiez que en 1198 , altems d'Innocent III , apostolle de Rome , & Philippe , roi de France , ot un saint homme , qui ot nom Foulques de *Neuilly* : il ere (étoit) prêtre , & tenoit la paroiche de la ville : & cil Foulques commença à parler de Dieu par France & par les autres terres encor , & notre fies fit maint miracles par luy. ”

Cet homme respectable , que l'abbé Vely paroît n'estimer pas assez , eut peut-être un zèle trop aveugle en prêchant une nouvelle croisade : mais le sage auteur de notre histoire devoit ajouter que Foulques prêcha aussi contre le libertinage & l'adultère ; beaucoup de femmes revinrent de leurs égaremens ; il dota des filles honnêtes , & ce que l'on peut regarder comme une espèce de miracle de sa part , plusieurs de ces usuriers qu'il avoit eu le talent d'émouvoir , vinrent , dans ses mains , dégorger le fruit de leurs rapines. Sargirus par M. d'Arnaud , *Note p.* 405. (C)

NEUILLY, *Nobiliacum*, *Nuiliacum*, *Géogr.*, ancien village du Dijonois , dont l'église fut donnée à l'abbaye de S. Etienne de Dijon en 801 , par Betto , évêque de Langres.

Les jardins vastes & ornés ont été plantés sur les dessins du célèbre André le Nôtre , il y a 90 ans.

Nous ne parlons ici de ce village que pour relever deux traits d'humanité & de bienfaisance dignes de servir de modèle.

Cet endroit ayant beaucoup souffert des inondations de la rivière d'Ouche (*Oscara*), le seigneur Jacques-Philippe Fyot de la Marche , comte de Dracyle-Fort , ci-devant ministre plénipotentiaire à Gênes , fit éclater en cette occasion la générosité envers les malheureux habitants. Leur reconnaissance les engagea à élever une colonne , qui constate le bienfait & la reconnaissance : on y lit ces inscriptions.

Au nord. AU DIEU
QUI EXAUCÉ LA PRIÈRE DU PAUVRE,
VŒU SOLENNEL DES HABITANS
DE NEUILLY,

LE 30 JUILLET 1770.

A l'est. EN MÉMOIRE DES BIENFAITS
DE DIEU QUI A PRÉSERVÉ CETTE
PAROISSE DE LA FAMINE,
ET DES INONDATIONS QUI ONT
DÉSOLÉ CETTE PROVINCE.

Au sud. NON ODERIS LABORIOSAM
OPERA ET BUSTICATIONEM CREATAM
AB ALTISSIMO. *Eccl.*

*De l'ouvrier actif qui cultive la terre ,
Citoyens estimez les soins laborieux ;
Dieu lui-même créa cet art si nécessaire
Qu'exercent dans nos champs des bras
laborieux.*

A l'ouest. DIEU TRÈS-BON ÉCOUTE
LES CRIS DU CŒUR
QUE VOUS FORMEZ EN NOUS , ET
DAIGNEZ RÉPANDRE VOS
BÉNÉDICTIONS SUR J. PHILIPPE FYOT
DE LA MARCHÉ ,
SEIGNEUR DE NEUILLY ,

NOTRE PÈRE , ET SUR SES ENFANS.

Ce généreux seigneur , à l'imitation du bel établissement de la rose de Salenci , par St. Médard , vers 530 , accorde chaque année un prix d'une médaille d'argent au garçon jugé par les pères de famille , le plus sage & le plus laborieux du village.

Un jeune homme estimé dans le pays , eut le malheur de se noyer dans l'Ouche en 1769 , en conduisant un chariot de foin , quelque temps avant la distribution de la médaille. Celui qui l'obtint , jugeant le défunt plus digne de la recevoir , l'attacha à un rameau orné de rubans , qu'il alla placer sur la tombe de :

son ami, au grand étonnement des assistants, en disant : " Je te la rends , mon cher ami , tu la méritois mieux que moi. "

Cette fondation , aussi honorable au seigneur , qu'utile à ses justiciables , a déjà produit des fruits , & une espece de révolution dans les mœurs. Sur la médaille très-bien frappée , on lit au milieu d'un côté , à la vertu. Au-dessus est une couronne étoilée , accompagnée de deux palmes : de l'autre côté , au travail. Au-dessus une couronne d'épis , & à côté deux cornes d'abondance. Sur l'exergue , Dieu aide les bons.

Ce seigneur descend de Guillaume Fyot & d'Eudette de Senlis en 1382 : ce Guillaume étoit frere de Jean Fyot , précepteur & confesseur du dauphin Charles , fils aîné du roi Charles VI , dont il devint maître-d'hôtel. On voit à S. Roch à Paris , l'épitaphe de Philippe-Claude Fyot de la Marche , seigneur de Clémencey , mort lieutenant-général des armées du roi en 1750. Le frere & le neveu de M. de Neuilly sont morts depuis peu à Dijon , tous deux premiers présidents du parlement de Bourgogne. (C)

NEUMARCK , Géogr. , petite ville d'Allemagne en Silésie , dans la principauté de Breslau , à 10 lieues S. E. de Lignitz , 6 O. de Breslau. Long. 34. 24. lat. 51. 6.

Il y a quelques autres bourgs ou petites villes d'Allemagne nommées *Neumarck* , qui ne méritent aucune mention. (D. J.)

NEUME , Musique , terme de plainchant. La *neume* est une espece de courte récapitulation du chant d'un mode , laquelle se fait à la fin d'une antienne par une simple variété de sons & sans y joindre aucune parole. Les catholiques autorisent ce singulier usage sur un passage de S. Augustin , qui dit , que ne pouvant trouver des paroles dignes de plaire à Dieu , l'on fait bien de lui adresser des chants confus de jubilation. " Car à qui convient une telle jubilation sans paroles , si ce n'est à l'Etre ineffable ? & comment célébrer cet Etre ineffable , lorsqu'on ne peut ni se taire , ni rien trouver dans ses transports qui les exprime , si ce n'est des sons inarticulés , ? (S)

NEUNAUGE , f. m. , Hist. nat. , nom allemand d'un poisson , qui est une es-

pece de lamproie que l'on trouve communément dans des eaux marécageuses : les allemands le nomment aussi *schlammbeisser* , mordeur de limon. Ce poisson peut servir de thermometre , & annoncer les changemens de la température de l'air : pour cet effet on le met dans un bocal avec un peu de sable & de l'eau de riviere ou de pluie ; & la veille du changement , où une demi-journée auparavant , on le voit s'agiter fortement dans son bocal : il avertit même par un petit sifflement d'une tempête subite ou du tonnerre. *Neunauge* signifie poisson à neuf yeux. Voyez *Ephemerides natur. curiosor.* année 1687.

NEVOLI , nom que les Italiens donnent à l'huile essentielle de fleur d'orange. Voyez ORANGE.

NEURADE , f. f. , Botan. , nom donné par Linnæus au genre de plante appelé par M. Jussieu *tribulastrum* : en voici les caracteres. Le calice particulier de la fleur est composé d'une feuille découpée en cinq segmens ; la fleur est formée de cinq pétales égaux , plus larges que les feuilles du calice ; les étamines sont dix filets de la longueur du calice ; les sommités ou bossettes sont simples ; le germe du pistil porte sur le calice ; les styles sont au nombre de dix , & de la longueur des stigmates , qui sont simples ; le fruit est une capsule orbiculaire , aplatie par-dessus , convexe par-dessous , & toute hérissée de pointes ; la partie intérieure du fruit est partagée en dix loges , dont chacune contient une seule semence. (D. J.)

NEURE , f. f. , Marine , c'est une espece de petite flûte , dont les Hollandois se servent pour la pêche du hareng : elle est d'environ soixante tonneaux. Quelques-uns disent que c'est la même chose que ce qu'on appelle *buche*. Voyez BUCHE. (Z)

NEURI , ou NEURÆI , Géogr. anc. , peuples de la Sarmatie en Europe , dont Hérodote , Plin & Pomponius Méla , font mention.

NEURITIQUES , ou NERVINS , adj. terme de Médecine , qualification qu'on donne à des remèdes propres pour les maladies des nerfs & des parties nerveuses , comme les membranes , les ligamens , &c. Ce mot vient du grec *νεῦρον* , nerf.

Tels sont la hêtoïne, la lavande, le romarin, la sauge, le laurier, la marjolaine, & plusieurs autres d'entre les céphaliques. Voyez CÉPHALIQUE, ANTISPASMODIQUE, CALMANT, & NARCOTIQUE.

NEUROGRAPHIE, f. f., terme d'Anatomie, signifie la description des nerfs. V. NERF.

Raim. Vieussens, médecin de Montpellier, a fait un excellent traité latin, intitulé *Neurographia universalis*, où il fait voir qu'il y a plus de ramifications des nerfs dans la peau, que dans les muscles & toutes les autres parties. Voy. PEAU.

Duncan, autre médecin de la même université, en a fait un autre fort estimé aussi, intitulé *Neurographia rationalis*. V. NEUROLOGIE.

NEUROLOGIE, f. f., discours sur les nerfs. Voyez NERF. Le mot *névrologie* paroît avoir une signification moins étendue que *névrographie*, en ce que ce dernier comprend non-seulement les discours sur les nerfs, mais aussi les estampes & les figures qui les représentent; au lieu que *névrologie* ne s'entend que des discours seulement. Wallis nous a donné une belle *névrologie* dans le traité particulier qu'il nous en a laissé. Il a pour titre, *cerebri anatome, nervorumque descriptio & usus*, &c. c'est-à-dire, anatomie du cerveau, & description & usage des nerfs.

Ce que l'on avoit de meilleur sur les ramifications des nerfs, étoit contenu dans les *Tables* d'Eustache, qui a travaillé sur les nerfs avec une adresse que personne n'a imitée encore, & qui a évité les erreurs dans lesquelles Vieussens est tombé, comme l'importante erreur sur l'origine du nerf intercostal.

Vieussens, encore jeune, a voulu donner un ouvrage immense: il a beaucoup fait, il s'est trop hâté, & a laissé dans sa *Névrographie* des fautes qu'un peu plus de lenteur lui auroit appris à effacer. Duverney & Winslow ont trop souvent suivi Vieussens.

On a d'excellens morceaux détachés de *névrologie*; telle est la thèse de M. Meckel, de *nervo quinti paris*, Gottingue, 1748, in-4°. Sa description du nerf dur, dans les *Mém. de l'acad. de Berlin* de l'année 1749. Telle est la thèse en-

core de M. Krüger de *nervo phrenico*. Celle de M. d'Alsch, premier médecin de l'armée russe, de *nervo primi per cervicis*, Gottingue, 1750, in-4°. Celle de M. Lobstein, de *nervo accessorio*, publiée à Strasbourg; & celle qu'il vient de donner, de *nervis durae matris*, Strasbourg, 1772, in-4°. Celle de *primo per*, du même auteur. Tel est le livre de M. Neubauer, de *nervis cordis dextri lateris*. Jennæ, 1772, in-4°. Et la thèse malheureusement perdue, & la planche de *nervis cordis lateris sinistri*, de M. Andersech, que j'ai donnée avec une explication, dans les *Mém. de la société royale de Gottingue*, tome II.

Ce sont de très-bons fragmens, mais il nous manque toujours une *névrologie* complète, & sur-tout la description exacte des nerfs du bas-ventre, des intestins, du foie, de l'estomac & des autres viscères. Ce que j'ai donné dans mes *Elémens de Physiologie*, est vrai sans être complet. Les nerfs des extrémités moins mal traités que les nerfs internes, ne sont pas encore connus avec la précision avec laquelle on a donné la description des artères.

Je n'entreprends pas ici de donner une *névrologie* complète, mais je tâcherai de ne donner que ce qui a été vérifié & ce qui mérite de la confiance.

Je ne rappelle pas ici le nerf olfactif. Voyez ci-devant NARINE. Le nerf optique est des plus considérables dans l'homme, & encore plus dans les oiseaux & même dans les poissons, dans lesquels il tire son origine de plusieurs parties différentes du cerveau. Dans l'homme, la principale racine vient des *couches optiques*, voyez ci-devant MOELLE ALLONGÉE: il passe, avant que d'être revêtu d'une enveloppe générale, sous les grandes colonnes du cerveau, & il en reçoit plusieurs paquets de moelle en passant. Il se réunit avec le nerf optique de l'autre côté dans tous les animaux; mais je remets le reste de la description à l'article ŒIL, pour ne pas séparer des parties essentiellement liées entr'elles.

La troisième paire naît des piliers du cerveau, derrière les éminences mammaires, par plusieurs fibres qui se réunissent.

La quatrième paire, qui est la plus petite de toutes, vient du pilier, qui de

cervelet remonte à l'isthme, par une racine & quelquefois par deux. Elle fait beaucoup de chemin entre le cerveau & le cervelet, avant que d'entrer dans son canal, formé par la dure-mère.

Ces deux nerfs passent par des canaux pratiqués par la dure-mère, par-dessus le sinus pierreux supérieur & le sinus caveux, marchent le long de la partie transverse de la carotide, & sortent du crâne par le trou déchiré. Ils ne s'engagent pas dans le sinus caveux, & ne baignent pas dans le sang.

Le nerf de la cinquième paire est dans l'homme le plus gros de tous les nerfs de l'encéphale. Il naît du grand pilier du cervelet par près de cent cordons médullaires qui passent par un canal de la dure-mère séparé du sang des sinus caveux par une cloison très-forte, formée par la dure-mère même. Le cordon plat qui naît de la réunion de ces filets médullaires est converti d'une pie-mère fort vasculaire, & reçoit plusieurs petites artères de celles qu'on nomme *arteres des sinus caveux*, & de quelques artères extérieures. Tous ces vaisseaux donnent au nerf une couleur rouge, qui a donné lieu à supposer un ganglion à cette place : il n'y en a point, & les cordons médullaires particuliers se continuent sans être interrompus.

Dans le canal de la dure-mère, ce nerf se partage en trois branches principales. La supérieure intérieure est la branche ophtalmique, c'est la mieux connue : elle continue la direction du tronc, & va droit en avant pour se rendre dans l'orbite par le trou déchiré.

Ce nerf ne donne jamais de filet pour former le nerf intercostal.

Le nerf que l'on a attribué à la dure-mère, & qu'on a dit naître du nerf de la cinquième paire, n'est pas plus réel. C'est une erreur née de ce que l'on a pris les deux artères du sinus caveux pour des branches de la cinquième, parce qu'on ne les avoit pas injectées.

Les auteurs qui, de nos jours encore, ont soutenu ces deux êtres de raison, pourront se convaincre, par l'anatomie, de leur erreur.

La suite de ce nerf sera mieux placée à l'article ŒIL.

La seconde branche de la cinquième paire est appelée le *nerf maxillaire supé-*

rieur : elle sort du crâne par le trou rond des grandes ailes de l'os sphénoïde. La première branche de ce nerf, celle qui continue la direction du tronc, est l'infraorbital : ce nerf passe par la partie la plus élevée de la fente sphéno-maxillaire, il enfle le canal qui porte son nom, & sort par le trou de l'os maxillaire, pour se distribuer à la face. Il y donne des branches à la paupière supérieure, à l'aile & à la cloison du nez, au buccinateur, au zygomatique, au triangulaire des lèvres, à la levre supérieure. Il communique avec quelques branches du nerf dur, & avec le filet de la troisième branche de la cinquième paire qui accompagne le buccinateur.

Les branches de ce nerf qui naissent avant son entrée dans l'orbite, sont le temporal superficiel, le palatin, les deux alvéolaires & quelques autres filets moins considérables.

Le temporal superficiel passe par une rainure du plancher de l'orbite ; il donne à la glande lacrymale une branche qui communique avec le nerf qui naît de l'ophtalmique (de la première branche de la cinquième paire), & dont un filet ou deux passent par de petits trous de l'os de la pommette pour se terminer dans la paupière inférieure. Une autre branche passe par l'apophyse orbitaire de l'os de la pommette pour se rendre à la fosse & aux tégumens des tempes ; il communique avec le temporal, qui naît de la troisième branche de la cinquième paire & avec le nerf dur, & se distribue à la peau des tempes, vers le sinciput.

Le nerf palatin & le nerf nasal sortent souvent d'un tronc commun, & quelquefois par des troncs particuliers. Le palatin descend entre l'antre de highmore & l'aile ptérygoïde, se partage dans le canal même en deux, trois, & même en sept branches, & arrive au palais. Sa branche postérieure se distribue au voile du palais & à ses muscles, par une branche superficielle & par une autre profonde ; elles avancent jusqu'à la luette.

La branche antérieure est plus grande, elle donne quelquefois, par un canal particulier, une branche au voile du palais, & son tronc se distribue au palais osseux.

Deux branches de ce nerf se rendent depuis le canal ptérygo-palatin aux racines des dents molaires, & d'autres vont aux narines & à l'os spongieux inférieur.

Il y a quelquefois au hant du col un ganglion dans ce nerf.

La branche nasale ou ptérygoïdienne est de la plus grande importance. Je lui donne le dernier de ces noms, parce qu'elle remplit un canal qui passe par-dessous les deux ailes ptérygoïdiennes: ce canal est tapissé par la dure-mère, qui sert de gaine pour le nerf; car l'artere qui l'accompagne est très-petite.

Deux ou trois branches nasales supérieures de ce nerf se rendent dans les narines entre les deux apophyses supérieures de l'os du palais; elles vont au conduit supérieur, à la coquille supérieure, aux cellules ethmoïdiennes, à la cloison.

Plus postérieurement, le même nerf renvoie aux narines trois & même plusieurs autres filets qui vont à la partie postérieure des narines & au vomer.

Le tronc ptérygoïdien rentre dans le crâne par l'embouchure postérieure de son canal & s'y divise. Sa branche superficielle rampe sous la dure-mère, va en arrière, & va par la fente de l'aqueduc s'unir au nerf dur: elle ne donne pas la corde du tympan, qui à la vérité n'en est pas éloignée.

La branche inférieure est plus grosse; elle donne dans le canal de la carotide une ou deux branches, qui s'unissent au nerf intercostal d'une manière un peu variée, mais l'anastomose même est constante. Cette découverte est due principalement à M. Meckel.

Le nerf alvéolaire ou dental postérieur, naît un peu plus antérieurement, & descend le long de la convexité du sinus maxillaire; il se partage aux trois dents molaires postérieures, il communique sous le maxillaire avec le dental antérieur, & donne une branche au buccinateur.

L'alvéolaire ou dental supérieur naît dans l'orbite & descend entre la paroi osseuse & la membrane du sinus maxillaire: je l'ai vu donner à travers l'os de la pommette un filet à l'angle des lèvres. Ses branches se partagent aux dents antérieures, au sinus même. Sa branche

postérieure communique avec l'alvéolaire postérieur, & fournit quelquefois des nerfs à une ou deux des dents molaires. La branche antérieure va au canin & aux incisifs; elle est souvent remplacée par une branche de l'infraorbitaire. Tous ces nerfs dentaux entrent par le trou de la racine dans la cavité. Une des branches de ce nerf revient dans les narines par un canal particulier, & va dans le conduit inférieur, & à la partie antérieure de la cloison.

La troisième branche de la cinquième paire est la plus grosse des trois; elle passe par le trou ovale des grandes ailes de la sphénoïde, & se partage en deux paquets nerveux.

L'inférieur a pour tronc principal le nerf maxillaire inférieur, qui descend devant le muscle ptérygoïdien interne & la mâchoire inférieure.

Il donne quelquefois une branche de communication qui l'unit au nerf lingual, & qui fait une anse autour de l'artere maxillaire interne; il donne aussi quelquefois un nerf auriculaire qui se réunit avec le temporal externe, & perce le conduit de l'oreille pour se distribuer dans ses membranes.

Une branche plus constante passe par une rainure superficielle de la mâchoire inférieure, & se distribue au mylohyoïdien & au digastrique.

Le tronc entre dans le canal de la mâchoire inférieure, passe sous les dents molaires, donne des branches dans chaque trou de leurs racines & se partage. La branche profonde continue à passer par le canal de la mâchoire, & de fournir des filets aux dents molaires antérieures, canines & incisives. La branche superficielle sort du canal par le trou nommé *mentonnier*, & se distribue par plusieurs branches à l'orbiculaire des lèvres, au triangulaire, au buccinateur, au carré, au releveur de la levre inférieure, aux tégumens. Il a plusieurs communications avec le nerf dur.

Le lingual est presque aussi gros que le précédent, il l'accompagne en traversant le muscle ptérygoïdien interne. La corde du tympan se réunit à lui sous un angle très-aigu supérieurement: il descend le long du pharynx, donne des branches à l'amygdale, au ptérygoïdien interne, au mylopharyngien, &

paroit entre la mâchoire & le bord du ptérygoïdien.

Il donne alors un plexus, qui dans la glande maxillaire a souvent un ganglion particulier, dont les filets vont à la glande, à la sublinguale, & communiquent quelquefois dans le génio-glosse avec la neuvième paire.

Une autre branche considérable va à la glande sublinguale, communique avec la neuvième paire, accompagne le canal salivaire de Warthon, & fait sur le céro-glosse un plexus considérable avec la neuvième paire.

Le reste du lingual continue à s'avancer vers la pointe de la langue, entre le génio-glosse & le stylo-glosse, & se distribue à la pointe & à la partie latérale & superficielle de cet organe. Ce nerf est celui du goût, & donne cependant encore des filets au stylo-glosse, au lingual, au génio-glosse.

Le nerf auriculaire est formé tantôt par les branches réunies des deux branches principales de la troisième division de la cinquième paire, & tantôt par la supérieure seule. Ses racines, quand elles sont plus d'une, embrassent l'artere de la dure-mère.

Il remonte entre l'oreille de la mâchoire inférieure; il donne le long du condyle de la mâchoire une branche simple, double ou triple, qui s'unit à des branches du nerf dur, & dont les filets embrassent l'artere temporale. J'ai vu un ganglion formé par un de ces filets, dont un filet alloit au conduit de l'ouïe, le même dont j'ai parlé à l'occasion du nerf maxillaire inférieur.

L'auriculaire donne plusieurs branches à l'oreille, à l'hélix, au tragus, à l'antitragus, à l'anthélix, à la nacelle, à la face convexe de la conque, dans le conduit de l'ouïe à la parotide.

Ce tronc auriculaire devient superficiel & se partage par plusieurs branches dans les tégumens des tempes, du sinciput & du front. Il communique avec le nerf dur & avec la seconde paire cervicale.

Les branches supérieures de la troisième branche de la cinquième paire sont nombreuses, mais elles sont uniquement musculaires.

La première va au masseter, & quelquefois au temporal.

Les temporaux profonds sont au nombre de deux ou trois: ils montent avec le muscle couvert par le pont zygomatique, font des plexus & se partagent par plusieurs filets dans les chairs du temporal. Ils communiquent quelquefois avec une branche du nerf lacrymal, ou bien de l'infraorbital.

Le nerf du buccinateur produit quelquefois les nerfs que je viens de nommer; il se porte en dedans avec le ptérygoïdien externe & le temporal, & donne le long de la convexité du sinus maxillaire une branche au temporal & au ptérygoïdien externe; il accompagne le buccinateur & s'y distribue; il communique avec plusieurs branches du nerf dur, & donne un filet à l'angle des lèvres, qui se distribue à l'orbiculaire des lèvres, au releveur commun, au triangulaire, aux tégumens. Il fait des anses autour de la veine faciale, & quelquefois autour de l'artere.

Le nerf ptérygoïdien est quelquefois une branche du buccinateur. Il se consume entièrement dans le muscle ptérygoïdien interne.

La sixième paire est beaucoup plus petite. Les anciens ne paroissent pas l'avoir connue. Ce qu'ils appelloient *quatrième paire* descendoit au palais, & paroît avoir été le nerf palatin de la troisième paire. Le sixième nerf est petit, & son origine vient du pont de Varole, de l'intervalle des corps pyramidaux, & quelquefois de ces corps même.

Il entre par un ou par deux filets dans un canal particulier de la dure-mère, & baigne dans le sang du sinus caveux, qui lui donne une couleur rouge, continuée dans l'intercostal, mais qui abandonne la sixième paire, aussi-tôt qu'elle sort du sinus caveux. Il est plus gros pendant qu'il est rougeâtre, & sa partie blanche est plus grêle, ce qui sert à confirmer que le nerf intercostal sort de ce nerf & n'y entre pas.

A l'angle extérieur de la carotide, là où elle sort de son canal osseux, le nerf de la sixième paire renvoie dans ce canal un filet nerveux, quelquefois double, & toujours sous un angle plus grand avec la partie antérieure du nerf, & plus petit avec la partie postérieure. Ce nerf est la première racine de l'intercostal, & c'est cet angle qui a fait naître l'idée que l'in-

tercostal se termine dans le nerf de la sixieme, au lieu d'en sortir. Rien n'est au reste plus commun que des angles rétrogrades dans les nerfs.

L'intercostal accompagne la carotide enfermée dans sa gaine, qui enveloppe l'artere & s'attache à ses tuniques. Il se divise presque toujours, & embrasse l'artere par un filet antérieur & par un filet postérieur, qui se réunissent au sortir du canal, & dont la suite se trouve à l'article INTERCOSTAL.

Le nerf de la sixieme paire entre dans l'orbite par le trou déchiré, & se consume tout entier dans le muscle droit externe de l'œil : il ne donne aucun filet, ni à la dure-mere, ni au ganglion ophtalmique, ni aux nerfs ciliaires.

La septieme paire est composée de deux branches assez distinctes & par leur origine & par leurs branches, qui n'ont été regardées comme un seul nerf, que parce qu'elles entrent dans le même canal de la dure-mere.

Le cordon intérieur est appelé la *portion molle* ; elle ne perd jamais cette mollesse, qu'elle tient de la moëlle du cerveau, dont elle est la continuation. Son origine est dans la rainure du quatrieme ventricule, qu'on appelle la *plume à écrire*, par deux traits à-peu-près transversaux : ils sortent de la moëlle allongée sous le pilier du cervelet ; leur réunion forme le nerf auquel la paire dure s'applique : l'un & l'autre entrent dans le trou de la dure-mere & dans un autre du rocher, qu'on appelle *sinus auditif*. Nous dirons le reste à l'article OREILLE.

La partie dure de la septieme paire sort des piliers du cervelet au-dessous des corps olivaires. Il s'applique à la partie antérieure & supérieure de la partie molle & entre dans le même canal & dans le même antre. Dans cet antre même, M. Bertin dit avoir vu un filet sortir de la partie dure, & entrer par un trou particulier dans l'un des canaux semi-circulaires.

C'est au fond de l'antre de l'os pierreux que se trouve l'embouchure de l'aqueduc, canal destiné à conduire la partie hors du crâne. La direction de ce canal est à-peu-près transversale jusqu'à l'extrémité du canal semi-circulaire antérieur : il descend ensuite en arriere, derrière la cavité de la caisse, & s'y ou-

vre près de l'étrier : il se termine en dehors du crâne à la partie postérieure de la capsule osseuse de l'apophyse styloïde.

C'est dans la premiere partie transversale de l'aqueduc, que le filet de la seconde branche de la cinquieme paire vient se joindre au nerf dur. Une petite artere sort par la même fente de l'aqueduc & va à la dure-mere. C'est ou le nerf ou l'artere, qu'on a pris pour une branche nerveuse, que le nerf dur donnera à la dure-mere.

Un peu au-delà de cette jonction sort de la partie dure la charde du tympan, qu'Oribase a connue, mais qu'Estache a mise dans tout son jour. C'est un filet cylindrique sans aucune spirale, qui enfle un canal particulier, entre dans la caisse par un petit trou proche le muscle de l'étrier, passe par cette cavité, & montant en devant entre la longue jambe de l'étrier & le manche du marteau, enfle un sillon au-dessus du tendon du muscle interne du marteau : il accompagne le muscle de la longue apophyse du marteau, sort par une filiere entre l'articulation de la mâchoire & le conduit auditif, paroît hors du crâne, & se joint sous un angle très-aigu au nerf lingual de la cinquieme paire. Je n'ai jamais vu qu'il ait donné de branche.

Mais la partie dure de la septieme paire donne dans l'aqueduc même un filet au muscle interne du marteau & un autre à celui de l'étrier, & quelques filets même aux cellules mastoïdiennes vues par Cassebohm.

Arrivé hors du crâne, le nerf dur donne pour sa grandeur un nombre prodigieux de branches à la face, & au haut du cou, & communique en mille endroits avec tous les nerfs voisins.

Sa premiere branche est profonde, elle va au muscle stylohyoïden & au mylohyoïdien ; elle s'anastomose avec les nerfs mous, nés de l'intercostal, & qui accompagnent les branches de la carotide.

Une autre branche va au digastrique, le perce ou l'embrasse, & s'anastomose avec le nerf du larynx & avec le glossopharyngien, qui l'un & l'autre sont des branches de la huitieme paire. Ces anastomoses sont très-profondes & très-pr-

hes du tronc occipital , par lequel la veine jugulaire sort du crâne.

La branche auriculaire est profonde aussi ; elle se réfléchit autour de l'oreille , communique avec la cinquième paire du cerveau , & se distribue à la conque , l'antitragus , au muscle postérieur.

Un autre filet , pareillement uni avec le cervical , est superficiel & se perd dans l'occipital & dans le splenius.

Le tronc dur , toujours ouvert par la parotide , marche en-dedans , & se partage en branches supérieure & inférieure.

La supérieure est la plus considérable : elle monte & donne une branche temporale & une autre faciale , ces deux branches se réunissent par plusieurs filets & forment ce qu'on appelle la *patte d'oie* , & une ou deux branches de la troisième division de la cinquième paire viennent s'y joindre à la portion dure.

La branche temporale est superficielle , & monte avec l'aponévrose du muscle de ce nom , divisée en deux branches principales. Elle se distribue à la tempe , au front , au sourcil , à la paupière supérieure , à l'inférieure. Elle communique avec les branches du nerf ophtalmique , celles de l'infraorbital ; elle fait plusieurs plexus , & avec ses propres branches , & avec la branche faciale.

Le nerf facial ou transversal a deux branches , & plusieurs même qui passent à travers la parotide & la graisse qui couvre le masséter , se portent à la joue , s'unissent & entr'elles & avec les branches du nerf infraorbital , celles du buccinateur , & la branche suivante. Ce nerf se divise en plusieurs rameaux , qui vont à la joue , à l'angle des lèvres , au nez , au zygomatique , au releveur de la lèvre supérieure , à celui du nez , au releveur commun des lèvres , aux muscles du nez & au buccinateur. Ses branches embrassent la veine faciale.

La branche inférieure du nerf dur est moins considérable. Sa première branche est la faciale ; elle avance transversalement avec deux ou trois troncs : le plus supérieur s'anastomose avec le nerf que je viens de décrire. Le plus inférieur accompagne l'anastomose transversale de la veine jugulaire externe avec l'interne , le long du bord de la mâchoire inférieure ; elle se partage au buccinateur ,

au carré , au triangulaire , au releveur de la lèvre inférieure , à l'orbiculaire. Il communique avec plusieurs filets du nerf mental , avec ceux du troisième cervical. Je ne lui ai jamais vu de ganglion.

La branche cervicale du tronc inférieur forme des plexus sous le bord de la mâchoire ; ses branches se terminent à la parotide , aux tégumens , au cutané du col : elle communique avec le troisième cervical & avec la branche précédente.

La huitième paire est de la plus grande conséquence , à cause de son étendue & des parties importantes auxquelles elle donne des nerfs. Son origine est partagée en plusieurs filets , elle vient de la partie latérale des corps olivaires & de la moelle allongée au-dessous de ces corps , à commencer depuis le sillon qui sépare le pont de Varole de cette moelle.

Elle ne donne aucun filet à la dure-mère & passe par un canal de cette meninge & par le grand trou qui est préparé pour la veine jugulaire. Elle en est cependant séparée par une cloison membraneuse , & quelquefois par une portion osseuse : ce qu'on appelle *huitième paire* , est composé de troncs différens.

Ce sont les nerfs accessoires , dont je parlerai en décrivant les nerfs du cou , le glosso-pharyngien & le tronc de la huitième paire.

Le glosso-pharyngien est le plus supérieur : c'est quelquefois un nerf tout-à-fait séparé , dont l'origine & le passage par la dure-mère sont distingués du huitième.

Son premier filet communique avec la paire dure , & va au digastrique & au stylohyoïdien. Il communique encore avec le tronc de la huitième paire , passe à travers la carotide cérébrale , & donne par ses tuniques un nerf qui en suit toute la longueur , communique devant la veine sous-clavière avec des branches du ganglion cervical de l'intercostal , du cardiaque , & se mêle au plexus qui est entre les deux grandes artères du cœur.

Le glosso-pharyngien descend avec le stylo-pharyngien , & donne deux branches au pharynx , à l'hyo-pharyngien , génio-pharyngien , thyro-pharyngien , stylo-pharyngien , mylo-pharyngien , sans suivre une règle constante. Des fi-

lets de ces nerfs mous de l'intercostal & avec le tronc de la huitième paire, & font un plexus. *Voyez INTERCOSTAL.*

La branche linguale de notre nerf accompagne le stylo-pharyngien & le stylo-hyoidien, est couverte du cératoglosse, accompagne le stylo-glosse, donne des branches à ces deux muscles, & s'enfonce entre l'un & l'autre dans les chairs de la langue, & se divise au lingual & au génio-glosse. Elle n'approche jamais de la pointe.

Il ne faut pas confondre ce grosso-pharyngien avec un autre nerf qui naît du tronc de la huitième paire au-dessous de celui-ci : il est plus délicat & plus rougeâtre : il donne à travers la carotide cérébrale des branches au grand ganglion de l'intercostal & à l'hyopharyngien, & se divise par deux branches montantes & par d'autres descendantes, au pharynx au-dessous du hyo-pharyngien ; il donne même des filets au thyro-pharyngien & au crico-pharyngien. Ses branches font entr'elles un plexus dont les filets communiquent avec les nerfs mous & avec le tronc de la huitième paire, & font le plexus dont les branches suivent les branches de la carotide, & qui donne une de ses racines au cardiaque supérieur.

Au sortir du crâne, le tronc de la huitième paire est collé au nerf de la neuvième paire par une cellulofité fort serrée, & par une autre plus lâche au ganglion cervical supérieur de l'intercostal.

Il n'a jamais de ganglion lui-même, quoiqu'on en ait parlé dès le temps de Galien. Il n'est pas non plus le tronc de l'intercostal, comme on l'a cru anciennement : opinion qui a pu naître du tissu cellulaire, dans lequel ces deux nerfs sont enveloppés ; mais ils ne laissent pas que d'être entièrement séparés.

La huitième paire descend appuyée sur le grand droit de la tête, ensuite sur le long du cou, en accompagnant la carotide. Elle communique avec la neuvième paire, & donne une branche ou même deux qui s'unissent à la branche descendante de cette paire. Il communique quelquefois avec le ganglion cervical de l'intercostal & avec le premier cervical. Elle donne des filets qui forment un plexus avec les nerfs mous de l'intercostal. Elle produit le nerf laryngien au-dessus

du cartilage thyroïde. *Voy. LARYNX.* Elle donne ensuite le récurrent (*voyez le même article*), qui se contourne du côté gauche autour de l'arc de l'aorte, & du côté droit autour de l'artere sous-clavière. Elle donne quelques branches pendant qu'elle traverse le cou à une hauteur incertaine, qui vont au cœur, mêlées avec les branches de l'intercostal, & avec celles du récurrent ; ces nerfs se trouvent le plus souvent du côté gauche. J'ai vu le nerf cardiaque supérieur naître uniquement de la huitième paire.

A la naissance de l'intercostal, des branches de ce nerf vont au plexus antérieur du poumon ; d'autres forment, ou seules ou principalement, son plexus postérieur, & d'autres encore vont à l'œsophage.

Jusqu'ici le nerf du côté droit & celui du côté gauche étoient parallèles & semblables : ils ne le sont plus à l'approche du bronche. Le nerf du côté droit entre dans la cavité postérieure du médiastin, derrière le bronche de son côté. Le nerf du côté gauche passe devant l'aorte & du côté extérieur de l'artere pulmonaire droite, en s'approchant du nerf droit, & l'un & l'autre vont se coller à l'œsophage par une cellulofité.

Le nerf gauche y devient antérieur, le droit, postérieur ; l'un & l'autre font un plexus ; mais le postérieur est le plus considérable. Ces deux plexus se confondent par plusieurs de leurs branches.

Le plexus antérieur, renforcé par quelques branches du postérieur, va occuper la partie de l'estomac, qui est à la droite de l'œsophage : il fait dans la petite arcade un plexus : les branches en vont au plan antérieur, à la grande courbure, au pylore ; d'autres filets traversent l'épiploon hépatogastrique pour aller au foie ; les uns plus antérieurs & les autres plus postérieurs : ils se terminent dans le lobe gauche & dans le conduit veineux, & s'unissent avec le plexus qui embrasse la veine-porte. D'autres branches de ce même plexus antérieur vont au cul-de-sac gauche de l'estomac, & s'anastomosent avec les branches du splanchnique. *Voyez INTERCOSTAL.*

Le plexus postérieur embrasse l'ouverture de l'œsophage avec ses branches, & occupe la partie postérieure de la petite courbure de l'estomac : elle donne

quelques branches au plexus antérieur : l'autres vont au plan antérieur de l'estomac & au postérieur ; d'autres au pylore. Quelques-unes de ces dernières accompagnent la grande artère coronaire, atteignent la cœliaque, s'unissent par quelques filets avec le ganglion sémi-lunaire gauche & avec le plexus mitoyen, & se joignent aux branches de ce ganglion, & vont avec eux & avec l'artère splénique à la rate.

D'autres branches plus considérables & plus postérieures, accompagnent l'artère hépatique, elles vont se joindre en partie au plexus sémi-lunaire du côté droit : d'autres branches vont au pancréas, au duodénum, au pylore ; c'est de celles-ci que proviennent les petits nerfs gastropépipliques, qui suivent la grande courbure de l'estomac : d'autres encore forment le plexus antérieur de la veine-porte, & se distribuent à la partie antérieure du lobe droit, au foie & à la vésicule du fiel.

D'autres encore, & des plus considérables, enveloppent avec les branches du plexus sémi-lunaire l'artère mésentérique, & forment le plexus postérieur de la veine-porte, dont les branches se partagent à une grande partie du foie ; d'autres accompagnent la veine-porte & vont au lobe anonyme ; les plus grosses & les plus postérieures vont avec la branche droite de la veine-porte au lobe droit, & quelques filets en vont à la vésicule du fiel.

Je n'ai donné sur ce nerf qu'un précis fort abrégé.

La neuvième paire prend son origine de l'intervalle des corps olivaires & pyramidaux, de ces corps même, & de la moëlle allongée au-dessous d'eux. Ses nombreux filets embrassent l'artère vertébrale.

Son canal par la dure-mère & le trou de l'occipital, par lequel ce nerf sort du crâne, est simple & quelquefois double.

Sorti du crâne, il est attaché par un tissu cellulaire au nerf de la huitième paire, & quelquefois même ces nerfs sont unis par un filet. Le neuvième reçoit aussi une branche du premier cervical, ou de l'arcade du premier avec le second.

Il traverse les deux carotides, donne un filet au coraco-hyoïdien, au thyroï-

dien & au géniohyoïdien, & bientôt après la branche descendante.

Cette branche reçoit quelquefois une seconde racine de la huitième paire ; elle descend le long de la jugulaire, tire quelquefois du tronc de la neuvième paire une seconde racine, & deux autres nées du premier & du second cervical, ou bien des deux arcades qui unissent le premier cervical avec le second, & le second avec le troisième, quelquefois même du troisième & du quatrième. Cette branche descendante se distribue au sterno-hyoïdien, au coraco-hyoïdien, au sterno-thyroïdien : un de ses filets accompagne le dernier de ses muscles, & va dans la poitrine, & sur le péricarde s'unir au phrénique : il est difficile à suivre & ne peut pas toujours être démontré.

Le tronc de la neuvième paire achève de se courber en arc pour arriver à la langue ; il communique sur le cérato-glosse avec plusieurs branches du glosso-pharyngien : il donne des branches au génio-hyoïdien, au mylo-hyoïdien, au stylo-glosse, au lingual, au cérato-glosse, & se termine dans le dernier de ces muscles, à près d'un pouce plus en arrière que la pointe de la langue, qu'il n'atteint pas, comme il n'arrive pas non plus jusqu'aux mamelons de la langue.

Les nerfs du cou sont au nombre de huit ; car le dixième de Willis est, sans contredit, un véritable nerf cervical ; il en a tous les caractères. Il naît hors du crâne ; il a des racines antérieures & postérieures ; j'ai vérifié exactement les dernières ; il forme un ganglion à la sortie de la moëlle ; il a ses branches antérieures & postérieures ; il a son arcade antérieure & postérieure avec le nerf spinal qui le suit. Je mettrai un peu de détail à la description de ce nerf qui est peu connu.

Ses racines antérieures sont plus connues : il y en a de deux jusqu'à huit ; elles naissent de la moëlle au-dessous de la neuvième paire & presque sans interruption. Les racines postérieures dont Morgagni a douté, & que Winslow a rejetées, naissent au nombre de deux ou trois au-dessous du quatrième ventricule. L'une d'elles se mêle ordinairement avec l'accessoire, qui en reçoit une branche & en rend une autre au premier nerf cervical.

Les deux ordres de racines de ce nerf se réunissent dans le sillon de l'atlas ; ils y forment un ganglion , comme tous les autres nerfs de l'épine du dos : ce ganglion est placé au-dessus de l'atlas. Il en sort une branche antérieure & une postérieure , comme de tous les nerfs de cette moëlle : le postérieur se distribue aux deux obliques , aux deux droits postérieurs , aux complexus & au droit latéral : je l'ai même vu former une arcade postérieure avec le nerf de la seconde paire.

La branche antérieure est moins grosse ; elle accompagne l'artère vertébrale & se loge dans la même rainure de l'atlas : elle forme à sa sortie une arcade antérieure avec la seconde paire. Ses branches vont au droit latéral , au grand droit antérieur , au petit droit intérieur ; d'autres communiquent avec le ganglion cervical de l'intercostal , avec la branche descendante de la neuvième paire , & quelquefois avec la huitième. De son union avec la neuvième , une branche rentre dans l'intercostal.

De son arcade , une autre branche va au grand ganglion cervical , & les branches que je viens de décrire , peuvent être attribuées à l'arcade.

Je puis assurer positivement que le nerf de Lancisi , imité par Winslow , n'existe pas ; ce nerf devoit passer par les trous des apophyses transversales de toutes les vertèbres du cou , & se joindre au nerf du cœur. Notre nerf ne donne pas de branches à l'oreille , & ne produit pas le nerf occipital. Ce nerf n'a été débrouillé qu'à Gottingen par les soins de M. d'Asch , premier médecin des armées de l'impératrice de Russie.

Les nerfs cervicaux naissent tous par plusieurs fibres ; ils sont des plus considérables. Leurs filets convergent comme les rayons d'un cercle , dont le passage par la dure-mère seroit le centre ; ils sont plus transversaux que les autres nerfs de l'épine. Il n'est pas rare qu'un filet ne sorte pas par le canal de son nerf , mais qu'il descende pour sortir avec la paire suivante.

Je n'entrerai pas dans le détail immense de leurs branches musculaires , je ne parlerai que des principaux troncs nerveux qu'ils produisent , en renvoyant à l'article OREILLE.

Le nerf accessoire remonte de la nuque dans le crâne. Il est produit par plusieurs filets nerveux qui sortent de la face postérieure de la moëlle de l'épine , de l'intervalle de ses nerfs , & en partie de ses nerfs postérieurs. Le nombre des vertèbres dont il tire son origine , n'est pas toujours le même ; sept sont le plus grand nombre & trois le plus petit. Il ne forme point de ganglion.

Ses fibres remontent & forment un tronc qui décline en dehors & rentre dans la cavité du crâne. Il communique souvent avec la première paire ; il la passe quelquefois cependant sans la toucher. Il reçoit de la moëlle allongée un nombre de filets médullaires.

Grossi par ces nouvelles racines , il va accompagner le nerf de la huitième paire dans son passage par le crâne ; il y est le plus inférieur des trois nerfs qui composent cette paire , & communique quelquefois , & avec le tronc de cette même paire , & avec le glosso-pharyngien. D'autres fois , ces communications n'ont pas lieu , & l'accessoire sort même par un trou séparé.

Sorti du crâne , il donne de nombreuses branches au muscle mastoïdien ; il reçoit un filet de la troisième paire de la nuque , & se termine dans le trapeze.

Le nerf phrénique appartient aux nerfs du cou , quoiqu'il communique avec la neuvième paire & avec l'intercostal. Comme il ne se distribue que dans les chairs latérales du diaphragme , il eût convenu peut-être de l'appeler *phrénique latéral* ; d'autres nerfs du diaphragme , pour le moins aussi considérables , tirent leur origine de l'intercostal , & d'autres encore des nerfs dorsaux.

La première racine du phrénique dont nous parlons , sort de la troisième paire des nerfs cervicaux , ou de la branche qui du troisième nerf descend au quatrième : elle n'est pas constante.

Ce filet descend devant le muscle droit de la tête ; il reçoit une seconde racine qui est souvent la première , & qui est plus constante & plus grosse : elle vient de la quatrième paire , & quelquefois elle est double.

Il descend en arrière entre le droit & le premier scalène devant l'artère sous-clavière , & se porte à la pleure & au péricarde qui couvre les vaisseaux du poulmon. Dans ce trajet , le phrénique reçoit une

roisième racine, quelquefois rétrograde, de la cinquième paire cervicale; elle n'est pas constante, non plus que celle qui vient du nerf intercostal, ou que celles que la phrénique envoie à ce nerf, & dans lesquelles il y a quelquefois un petit anglion.

Une grosse racine, ou même deux racines, naissent de la sixième paire ou de la branche brachiale, avec quelques variétés. Elle s'unit au tronc phrénique ou dans le cou ou dans la poitrine, elle n'est pas constante.

Celle du septième cervical l'est encore moins, de même que celle du huitième & de la première paire des nerfs dorsaux.

Le phrénique descend le long du péricarde, auquel il est attaché par des filets cellulaires, plus en avant & en ligne droite du côté droit, avec une courbure qui donne le tour du cœur du côté gauche & plus en arrière.

C'est le long du péricarde, à d'inégales hauteurs, que le phrénique reçoit la branche de la branche descendante de la neuvième paire, unie avec la seconde & la troisième du cou qui accompagne le cerno-hyoidien, & qui n'atteint quelquefois le phrénique que bien près du diaphragme.

Le phrénique donne quelquefois une branche au premier des scalènes & au coumon même.

Arrivé au diaphragme à l'union des chairs avec le tendon, il donne des branches antérieures & d'autres postérieures qui sont les plus considérables. Il communique dans le plan inférieur de cette cloison avec les branches de l'intercostal & du splanchnique.

C'est sur ce nerf qu'on fait avec facilité des expériences qui démontrent l'influence des nerfs sur le mouvement musculaire. On le serre entre les doigts, & le côté du diaphragme dont on serre le nerf, perd son mouvement: serré des deux côtés, il arrête entièrement le mouvement de ce muscle. On ôte le doigt, & le diaphragme reprend sa fonction. Irrité, il rend son mouvement à cet organe qu'il a perdu, & même que le nerf est lié, pourvu que l'irritation se fasse sous la ligature: il le fait le même effet, quand même le nerf est coupé.

Voilà ce qu'il y a de vrai; le reste de l'expérience, attribuée à Bellini, est

imaginaire. On a dit qu'en comprimant le nerf, mais de manière à faire glisser le doigt contre le diaphragme, le muscle reprend le mouvement, & le perd quand le doigt glisse vers le haut du sternum. On a voulu démontrer par-là que c'est par un fluide que le nerf produit le mouvement dans le muscle, mais l'expérience est romanesque: le nerf comprimé fait également cesser le mouvement du diaphragme, soit qu'on glisse le doigt en-bas vers le muscle, ou en-haut vers le cerveau.

Les nerfs du bras sont les principaux troncs nerveux, produits par la moelle de l'épine dans le cou & dans le haut du dos. Ces nerfs sont, après ceux du bas des lombes & de l'os sacrum, les plus gros du corps humain. Il y a beaucoup de variété; mais généralement le premier de ces nerfs naît de la cinquième paire cervicale, & le dernier de la première des dorsales.

Les nerfs sont entr'eux & avec le premier dorsal, un plexus presque indéchirable.

Je trouve presque toujours trois plexus; le supérieur qui produit le sur-scapulaire, la petite racine du médian & le musculo-cutané. Ce nerf, & quelquefois le suivant, embrasse l'artère sous-clavière.

Le plexus moyen produit le cubital, le cutané & la plus grosse des racines du médian.

Le plexus inférieur donne le radical & le contourné.

Ces plexus sont couverts d'une cellulose fort serrée, & paroissent extrêmement durs. Les différens nerfs qui les composent paroissent se confondre entièrement; mais on trouve, en y regardant de plus près, qu'en effet ce ne sont que les filets cellulaires qui se confondent, parce que l'ame distingue très-bien la douleur d'un doigt d'avec celle d'un autre; ce qui sembleroit ne pas pouvoir avoir lieu, si effectivement ces filets médullaires se confondoient.

Je ne puis pas suivre l'anatomie des nerfs brachiaux. Je me contente d'en donner une esquisse fort générale.

Le nerf supra-scapulaire naît du cinquième nerf de la nuque, & se distribue au sur-épineux & au sous-épineux.

Le contourné se réfléchit autour du haut de l'humérus, couvert par le del-

toïde : il se distribue à ce muscle, au grand rond, au grand dentelé, au sous-scapulaire, au petit rond, au long extenseur & aux tegumens.

Le cutané interne naît souvent du cubital ; il suit les parties superficielles du bras du côté du cubitus jusqu'au petit doigt, tant du côté qui répond au dos de la main, que de celui qui répond à la paume.

Le musculo-cutané, né du cinquième & du sixième cervical, donne une des racines au nerf médian ; il perce le coracobrachial, donne des branches au biceps & au brachial interne, & s'approche de la veine-médiane, à l'endroit même où se fait ordinairement la saignée : c'est une branche de ce nerf qui est la plus exposée à être blessée dans cette opération, & c'est ce nerf encore dont on a imputé la douleur & les symptômes au tendon du biceps. Le tronc du musculo-cutané va aux tegumens de la partie du bras qui répond à la cavité de la main, & se continue jusqu'au ponce.

Le médian a quatre origines, au moins elles naissent du sixième, septième & huitième nerf cervical & du premier dorsal ; il accompagne l'artère brachiale ; il donne sur le cubitus la branche interosseuse qui renvoie une branche au cubital. Ce sont les filets de ce nerf interosseux qui, changés en nerfs mous, vont par la cavité du carpe au creux de la main. Le médian donne les gros nerfs des doigts antérieurs de la main, & fait une arcade profonde très-considérable avec le cubital.

Le cubital naît du huitième nerf du cou & du premier dorsal. Il se contourne autour du condyle postérieur de l'humérus, & descend par la partie de l'avant-bras qui répond à la paume de la main ; il fournit les nerfs dorsaux des deux doigts postérieurs & l'un de ceux du grand doigt ; il donne aussi les nerfs du petit doigt, du quatrième & du côté postérieur du grand doigt. C'est ce nerf qui, froissé quelquefois dans le pli du coude, cause une douleur désagréable, & un engourdissement qui s'étend au petit doigt & au quatrième.

Le radial est le principal tronc des nerfs du bras & le plus compliqué. Il est formé par le sixième, le septième, le huitième cervical & par le premier dorsal,

& se contourne autour de l'humérus la face interne ou volaire à l'externe : la dorsale : il se contourne une seconde fois, & revient à la partie volaire du coude, & retourne encore une fois à la partie dorsale du carpe ; il donne les nerfs dorsaux des deux doigts antérieurs & du côté antérieur du grand doigt. Il fournit aussi des nerfs mous aux nerfs intercostaux. J'en ometts les autres ramifications.

J'omets plusieurs nerfs du bras.

Je crois qu'il ne faudroit compter qu'onze paires de nerfs dorsaux, pour ne comprendre sous ce nom que les réunis par un caractère fort marqué : c'est la branche intercostale que chacun d'eux produit.

Ces nerfs sont moins gros en général que les cervicaux & les lombaires. Le premier lui-même, quoique plus considérable que ceux qui le suivent, est moins que les cervicaux qui sont au-dessus de lui.

Ils descendent généralement sous de petits angles plus aigus, ils sortent presque des faces latérales de la moelle de l'épine qui est quarrée dans le dos. Les derniers deviennent plus gros que ceux de devant, & se suivent presque sans interruption.

Chacun d'eux donne une branche intercostale & une intercostale ; car ce sont des nerfs qui méritent en effet ce nom, & ne conviennent pas si exactement au sympathique. Ces nerfs suivent le long de l'inférieur des côtes, sans y être trop étroitement renfermés : ils vont aux muscles de la poitrine & du bas-ventre. Chacun d'eux donne à sa naissance une ou deux branches qui joignent le sympathique & qui sont ou transversales, ou obliques.

L'autre branche va aux muscles & aux tegumens du dos.

En ne comptant qu'onze nerfs dorsaux il y aura six lombaires. Le premier est celui qui suit la face inférieure de la dernière côte, le dernier, celui qui passe au-dessous de l'os sacrum.

Ils naissent de la moelle de l'épine au bas de la partie dorsale & de la portion lombaire. Ces nerfs sont extrêmement longs & font beaucoup de chemin pour arriver au trou de la dure-mère. Les inférieurs sont les plus gros.

Je ne me propose pas de décrire toutes leurs branches ; je ne parlerai que de quelques-unes des plus considérables.

Le second lombaire donne un nerf qui accompagne le cordon spermatique, & qui va au scrotum. Dans le sexe, il se porte à l'ovaire. Ce nerf cause des douleurs extrêmement vives dans les descentes & dans la castration, dans laquelle il est lié ou coupé, & souvent suivie d'un spasme cynique funeste.

Les nerfs lombaires, le premier seul excepté, s'unissent pour former le grand nerf fémoral qui accompagne la grande artère crurale, & se distribue aux muscles supérieurs de la cuisse ; il donne aussi des nerfs cutanés très-considérables qui s'étendent jusqu'au pié.

Le second lombaire forme avec le troisième & le quatrième, le nerf obturateur qui accompagne l'artère du même nom, passe par une rainure particulière du grand trou ovale du pubis, & se distribue aux muscles intérieurs du haut de la cuisse.

D'autres nerfs cutanés naissent du second, du troisième, & quelquefois du quatrième lombaire, & se distribuent aux tégumens du fémur.

Le cinquième & le sixième lombaire, les trois premiers nerfs de l'os sacrum, se réunissent pour composer le nerf ischiadique, qui est le plus gros du corps humain. Ce nerf est couvert d'une cellulose fort dure, comme le sont les nerfs du bras ; elle réunit ses cordons médullaires, & dont la couche la plus extérieure paroît donner au nerf une espèce de gaine.

Il naît de la face antérieure du sacrum, mais il se porte à la face postérieure du bassin, en passant avec les grosses branches de l'artère hypogastrique par la grande échancrure ischiadico-sacrée, entre le pyramidal & les muscles quadri-jumeaux.

Je n'en nommerai qu'une branche qui accompagne l'artère honteuse, va au bulbe de l'uretère, au rectum, aux érecteurs, à l'accélérateur, & avance sur le dos du pénis jusqu'au gland & au périnée. Dans les femmes, ce nerf va à l'extrémité du vagin, à la partie honteuse, à ses muscles, au clitoris, sur le dos duquel il rampe, comme le nerf analogue rampe sur le pénis.

Les branches musculaires du nerf

ischiadique principales, sortent de deux troncs qui s'accompagnent dans toute la longueur de la cuisse, sans cependant se confondre, & qui ne se séparent qu'au jarret.

Le tibial antérieur & extérieur est le moins gros, il accompagne le biceps & sa tête courte ; il se contourne autour du haut du péroné pour se faire antérieur ; il donne depuis la cuisse même une branche cutanée très-longue qui descend par la partie extérieure de la jambe, & ne finit qu'au haut du tarse.

Une autre branche très-considérable, c'est la tibiale antérieure qui accompagne l'artère du même nom le long du ligament interosseux, qui fait l'arcade tarsée sur le dos du pié, & donne des branches aux interosseux & aux quatre doigts du côté intérieur. Deux autres branches vont à la partie extérieure du pié & aux deux petits orteils.

Le gros tronc tibial postérieur descend en droite ligne le long de la cuisse ; il se joint à l'artère poplitée dans le jarret : il donne un gros nerf cutané à la face postérieure du tibia ; c'est une branche de ce nerf qu'on a voulu attribuer au tendon d'Achille, sur lequel elle est placée sans y entrer ; le même nerf donne quelquefois les nerfs cutanés des orteils les plus extérieurs.

Le tronc du tibial postérieur accompagne l'artère de ce nom, & se contourne par un sillon particulier du calcaneum ; il se divise comme l'artère, en branche plantaire externe & interne, & se porte de même à la plante des piés & à la partie des orteils, qui y répond. C'est l'externe qui donne des branches aux interosseux. L'un & l'autre plantaire forme une arcade analogue à celle de la main.

Les nerfs sacrés sont au nombre de cinq, & le dernier de ces nerfs sort au-dessus du coccyx, que les anciens, d'après les singes, ont supposé contenir de la moëlle & fournir des nerfs.

Il n'y a que de très-petits nerfs sacrés postérieurs, compagnons des petites artères, qui sortent par les trous de la face postérieure pour se rendre aux muscles qui couvrent cette face.

Les gros nerfs sont tous antérieurs ; les deux derniers sont extrêmement petits : ils ne laissent pas que d'avoir leur ganglion.

Outre le grand nerf ischiadique, le troisième & le quatrième nerfs sacrés donnent quelques filets au plexus hypogastrique du grand sympathique.

Ces mêmes deux nerfs donnent des branches à la matrice, au vagin.

Les plus inférieurs des sacrés sont à la vessie & au rectum.

Le nombre de tous les nerfs sera donc de trente-neuf, dont neuf appartiennent à la tête, huit à la nuque, onze au dos, six aux lombes & cinq au sacrum. (H. D. G.)

NEUROSPATIQUE, *Art, Littérat.*, ce mot technique signifie une chose que nous connoissons beaucoup sous le nom de *jeu de marionnettes*, amusement insipide qui faisoit les délices d'Antiochus, roi de Syrie. On a suffisamment parlé de la *Neurospatique* au mot **MARIONNETTES**. (D. J.)

NEVROTOMIE, *s. f.* partie de l'anatomie qui traite de la dissection des nerfs. Pour faire une bonne *névrotomie*, il faut se procurer des enfans; les plus jeunes sujets sont les meilleurs, parce que les nerfs sont plus gros chez eux, & plus aisés à disséquer. (P)

NEUSALTZ, *Géog.*, ville de la Silésie Prussienne, dans la principauté de Glogau, & dans le cercle de Freystadt. Elle n'existe à titre de ville que dès l'an 1743, & l'an 1759 elle fut presque toute réduite en cendres par les Cosaques. Elle a été dès-lors très-bien rebâtie; & les Herrenhuters, dont elle est en grande partie peuplée, y font fleurir beaucoup le commerce & les métiers. (D. G.)

NEUSE, *Ter, Géogr.*, petite ville des Pays-Bas, dans les états de la généralité, au bailliage de Hulst, sur l'Escaut occidental. Elle a eu jadis des fortifications qui sont aujourd'hui rasées, & c'est même un lieu tout puvert. (D. G.)

NEUSIDLERZEE, *Géog. mod.*, lac de la Basse-Hongrie, aux frontières de l'Autriche, près d'Edunbourg, entre Javarin à l'orient, & Vienne à l'occident.

NEUSIEDEL, **NEZIDER**, *Géogr.*, jolie ville de la Basse-Hongrie, au comté de Moson, autrement appelée *Wieselbourg*, & sur le bord du lac de Ferto ou de *Nensiedel*. Il croit de très-bons vins & de très-bons grains dans ses environs, & c'est une dépendance de la ville d'Altenbourg. (D. G.)

NEUSCHÖL, BESZTERTZE, BANYA, *Géog.*, ville de la Basse-Hongrie, dans le comté de Soly, sur le Gran. Elle a les titres de libre & de royale, & c'est en effet la plus considérable d'entre les métalliques du pays. Ses mines de cuivre sont très-riches; ses marchés hebdomadaires très-fréquentés, & tous les vivres y sont à bon prix. Elle renferme six églises & un gymnase, & elle est généralement bien bâtie. (D. G.)

NEUSTADT, *Géog.*, petite ville d'Allemagne, au cercle de la Basse-Saxe au duché de Meckelbourg, sur une petite rivière qui tombe dans l'Elbe à Domitz. *Long.* 29. 35. *lat.* 53. 38.

NEUSTADT, *Géog.*, petite ville d'Allemagne, dans la Wagrie, sur la mer Baltique. Les Suédois la prirent en 1644. *Long.* 28. 38. *lat.* 54. 10.

NEUSTADT, *Géog.*, ville forte & épiscopale d'Allemagne, dans la Basse-Autriche, dont l'évêque est le seul suffragant de Vienne. Matthias Corvin la prit en 1485: les Autrichiens la reprirent ensuite. Elle est à 8 lieues S. de Vienne, 22. N. E. de Gratz. *Long.* 24. 35. *lat.* 47. 48.

NEUSTADT, *Géog.*, ville d'Allemagne en Franconie, dans l'évêché de Wurtzbourg, sur la Saale, près de Kuning-Schœffen. *Long.* 28. 10. *lat.* 49. 34.

NEUSTADT, *Géog.*, ville d'Allemagne, dans le duché de Brunswick-Lunébourg, à 4 lieues N. O. d'Hanover, sur la rivière de Leyne. *Long.* 27. 24. *lat.* 52. 34.

NEUSTADT, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne, dans le Holstein, sur un golfe que forme la mer Baltique, sur la côte de la Wagrie. Elle est située à quatre milles d'Oldembourg, & à environ pareille distance de Lubec. *Long.* 28. 24. *lat.* 53. 56.

NEUSTADT ANDER HART, *Géogr.*, ville d'Allemagne, au Palatinat du Rhin, située sur une petite chaîne de montagnes appelée *la Hart*, à quatre milles de Landau. Comme son territoire fait partie du Speyrgow, on la nomme en latin *Napopolis-Nemetum*. Jean Casimir s'en rendit maître par artifice en 1579. *Long.* 26. 48. *lat.* 49. 22.

NEUSTATT, *Géog.* L'Allemagne a plusieurs bourgs ou petites villes ainsi nommées, mais qui ne méritent aucun

détail. Il y a trois *Neustatt* en Franconie; une dans le landgraviat de Hesse, une au comté de la Marck, une dans la Haute-Bavière sur l'Abenez, une dans la Moravie, à 3 lieues N. d'Olmütz, une dans la Souabe, à 3 lieues de Heylbronn, sur le Kocker, &c. (D. J.)

NEUSTÉ ou **NEUVETÉ**, termes de Rivière; droit que paie un bateau la première fois qu'il vient à Paris.

NEUSTRE, s. m. terme de Courtepoin-tiers, artisan qui fait & qui vend des meubles. Cet ancien terme se trouve dans les statuts des Courtepoin-tiers, qui composoient autrefois une des communautés de Paris, réunie en 1636 à celle des Tapis-siers. Ces derniers, parmi leurs autres qualités, conservent celle de Cour-tepoin-tiers-*Neustrés*.

NEUSTRIE, Géogr., c'est le nom qu'on imposa après la mort de Clovis, ou un peu auparavant, à une des parties principales de la France, qui comprenoit toutes les terres renfermées entre la Meuse & la Loire. On l'appella en latin *Neustria*, *Neustrasia*, ou *Neuster*, & quelquefois *Neptricum*, ou *Neptria*; il n'est pas facile de deviner l'origine de ces deux derniers mots.

Vers le temps de Charlemagne, la *Neustrie* se trouvoit renfermée entre la Seine & la Loire: enfin, elle fut de nouveau resserrée dans les bornes où elle est aujourd'hui. Charles le Simple ayant été obligé de céder, en 912, la *Neustrie* à Rollon, le plus illustre des barbares du Nord, elle perdit son nom, & prit celui de Normandie. (D. J.)

§ **NEUSTRIE**, *Neustria*, Géogr. du moyen âge. La plupart des écrivains modernes croient que ce mot désigne la plage occidentale, par opposition à celui d'*Austrasia* qui marque l'orientale; mais ce mot propre, dans la langue Germanique comme dans la Romaine, paroît propre à une terre nouvelle ajoutée par accession antérieure ou plus ancienne. Ce qu'on lit dans Alberic de Trois-Fon-taines, confirme littéralement cette interprétation: *successit Dagoberto I filius ejus Clodoveus in Neustriâ, id est Novâ Franciâ*. Il est assez évident que dans les progrès qu'une nation, sortie de Germanie au-delà du Rhin, pouvoit faire en-deçà de ce fleuve, l'Austrie ou l'Austrasie dut devancer la *Neustrie*; & on re-

marque que celle-ci est quelquefois distinguée de l'autre par le nom de *Francia* spécialement, & les *Neustrasi* des Austrasiens par le nom de *Franci*, quoiqu'autrement le nom national devienne commun aux uns comme aux autres.

On trouve ensuite, & du temps de la race Carlovingienne, une distinction entre *Francia* & *Neustria*: on reconnoît que, par une diminution dans l'étendue primitive de la *Neustrie*, *Francia Media*, comme on le lit dans le partage que fit Louis-le-Débonnaire entre ses enfans, est un pays mitoyen entre la *Neustrie* d'un côté & l'Austrasie de l'autre. La Seine paroît séparer deux districts différens, selon ces termes, *inter Ligerim & Sequanam*. C'est en conséquence que nous avons un reste de cette France dans ce qu'on appelle l'isle de France aux environs de la Seipe, & particulièrement à la droite de ce fleuve, dans un canton distingué par le nom de France.

On sait qu'une partie considérable de la *Neustrie* adjacente à la mer, forma une province particulière sous le nom de *Normannia*, par la concession que fit Charles-le-Simple à Rollon, qui entre les chefs des Normands, s'est plus distingué qu'un autre. Adrien de Valois remonte sur ce fait jusqu'à l'an 896. Du Tillet, dans sa *Chronique des rois de France*, fixe l'inféodation de la Normandie à l'an 912, & la date même de l'acte est reculée à 919, selon quelques mémoires particuliers. Il faut croire que Rollon étoit maître d'avance d'un pays qu'on jugea devoir lui céder formellement, pour faire d'un ennemi un sujet de la couronne.

L'histoire veut que dépouillé de son domaine en Danemarck, Rollon se soit retiré en Scandinavie, où il avoit rassemblé assez de monde pour entreprendre de se faire un établissement, qu'il fut très-capable de bien gouverner, comme d'en acquérir la possession. Les brigandages exercés par les Normands dans les pays maritimes de la France depuis la Frise, & dans des parties intérieures en remontant les grandes rivières, avoient commencé vers la fin du regne de Charlemagne; la foiblesse du gouvernement sous Louis-le-Débonnaire, & plus encore les guerres qui s'allumerent entre ses enfans, mirent les Barbares en liberté de déva-

ter cruellement la France pendant près d'un siècle. Eginhart s'explique assez clairement sur la contrée d'où ils sortoient : *Dani siquidem*, dit-il, & *Suiones quos Nort-manos vocamus*, occupoient les rivages septentrionaux & les isles d'un grand golfe, qui de l'Océan occidental, s'enfonça dans les terres vers l'orient.

Sous le regne de Charles-le-Chauve, le gouvernement de tout le pays qui s'étend depuis la Seine jusqu'à la Loire & jusqu'à la mer, avoit été confié, avec le titre de duc & de marquis de France, à Robert-le-fort, tige de l'auguste maison qui occupe le trône depuis 800 ans. Ce gouvernement, formé pour s'opposer aux courses des Normands & aux entreprises des Bretons qui empiétoient sur cette frontière, passa aux fils de Robert, Eude & Robert, & à son petit-fils Hugues-le-Grand. L'Anjou qui en faisoit l'extrémité, fut inféodé à un comte par le roi Hugues Capet, en y attachant la dignité de sénéchal de France : *majoratus & senescallus*. Geoffroi, surnommé *Plantagenet*, comte d'Anjou & du Maine au commencement du XII^e siècle, ayant épousé l'héritière de Henri I roi d'Angleterre, a fait la tige des Plantagenets, rois d'Angleterre & ducs de Normandie. Son petit-fils Jean-sans-Terre, étant devenu justiciable de la cour des pairs de France, par le meurtre de son neveu Artus, les grandes possessions dont cette maison jouissoit en France, furent confisquées par Philippe-Auguste en 1203 ; ce qui a été suivi d'un traité fait avec S. Louis l'an 1259, par lequel Henri III roi d'Angleterre, renonça à ses prétentions sur la Normandie, & aux droits qu'il pouvoit exercer sur l'Anjou, dont avoit été pourvu en 1225, Charles, frère de S. Louis, qui a fait la branche des comtes de Provence, rois de Sicile. *V. Etats formés en Europe*, par d'Anville, in-4^o. 1771. (C)

NEUSTRIE, Géog., centre de l'Italie, entre la Ligurie & l'Emilie : les Lombards s'étant rendus maîtres d'une partie de l'Italie, donnerent à l'imitation des François, les noms de *Neustrie* & d'*Austrasie* à une portion de leurs conquêtes. Ils appellerent *Austrasie* la partie qui étoit à l'orient, & *Neustrie* ou *Hesperie*,

celle qui étoit à l'occident, & laissèrent à la Tolcane son ancien nom. (D. J.)

NEUTRALITÉ, f. f., *Droit polit.*, état dans lequel une puissance ne prend aucun parti entre celles qui sont en guerre.

Pour donner quelque idée de cette matière, il faut distinguer deux sortes de neutralité, la neutralité générale, & la neutralité particulière.

La neutralité générale, c'est lorsque sans être allié d'aucun des deux ennemis qui se font la guerre, on est tout prêt de rendre également à l'un & à l'autre, les devoirs auxquels chaque peuple est naturellement tenu envers les autres.

La neutralité particulière, c'est lorsqu'on s'est particulièrement engagé à être neutre par quelque convention, ou expresse ou tacite. La dernière sorte de neutralité, est ou pleine & entière, lorsque l'on agit également à tous égards, envers l'une & l'autre partie ; ou limitée, en sorte que l'on favorise une partie plus que l'autre, à l'égard de certaines choses & de certaines actions.

On ne sauroit légitimement contraindre personne à entrer dans une neutralité particulière, parce qu'il est libre à chacun de faire ou de ne pas faire des traités & des alliances, ou qu'on ne peut de moins y être tenu, qu'en vertu d'une obligation imparfaite. Mais celui qui a entrepris une guerre juste, peut obliger les autres peuples à garder exactement la neutralité générale, c'est-à-dire, à ne pas favoriser son ennemi plus que lui-même. Voici donc à quoi se réduisent les devoirs des peuples neutres.

Ils sont obligés de pratiquer également envers l'un & l'autre de ceux qui sont en guerre, les loix du droit naturel, tant absolues que conditionnelles, soit qu'elles imposent une obligation parfaite ou seulement imparfaite ; s'ils rendent à l'un d'eux quelque service d'humanité, ils ne doivent pas le refuser à l'autre ; à moins qu'il n'y ait quelque raison manifeste qui les engage à faire en faveur de l'un quelque chose que l'autre n'avoit d'ailleurs aucun droit d'exiger. Mais ils ne sont tenus de rendre les services de l'humanité à aucune des deux parties, lorsqu'ils s'exposeroient à de grands dangers en les refusant à l'autre, qui a autant de droit de les exiger. Ils ne doivent fournir ni à l'un ni à l'autre les choses

qui servent à exercer les actes d'hostilité, à moins qu'ils n'y soient autorisés par quelque engagement particulier ; & pour celles qui ne sont d'aucun usage à la guerre, si on les fournit à l'un, il faut aussi les fournir à l'autre. Ils doivent travailler de tout leur possible à faire en sorte qu'on en vienne à un accommodement, que la partie lésée obtienne satisfaction, & que la guerre finisse au plutôt. Que s'ils se sont engagés en particulier à quelque chose, ils doivent l'exécuter ponctuellement.

D'autre côté, il faut que ceux qui sont en guerre observent exactement envers les peuples neutres, les loix de la sociabilité, qu'ils n'exercent contre eux aucun acte d'hostilité, & qu'ils ne souffrent pas qu'on les pille ou qu'on ravage leur pays. Il peuvent pourtant, dans une extrême nécessité, s'emparer d'une place située en pays neutre ; bien entendu qu'aussi-tôt que le péril sera passé on la rendra à son maître, en lui payant le dommage qu'il en aura reçu. V. Budée, *Elementa Philosophiæ practicæ*. Puffendorf, liv. II. ch. xj ; & Grotius liv. III, ch. j. § xvij. (D. J.)

NEUTRE, adj. ce mot nous vient du latin *neuter*, qui veut dire *ni l'un ni l'autre* : en le transportant dans notre langue avec un léger changement dans la terminaison, nous en avons conservé la signification originelle, mais avec quelque extension ; *neutre* veut dire, qui n'est ni de l'un ni de l'autre, ni à l'un ni à l'autre, ni pour l'un ni pour l'autre, indépendant de tous deux, indifférent ou impartial entre les deux ; & c'est dans ce sens qu'un état peut demeurer *neutre* entre deux puissances belligérantes, un savant entre deux opinions contraires, un citoyen entre deux partis opposés, &c.

Le mot *neutre* est aussi un terme propre à la grammaire, & il y est employé dans deux sens différens.

I. Dans plusieurs langues, comme le grec, le latin, l'allemand, qui ont admis trois genres ; le premier est le genre masculin ; le second est le genre féminin, & le troisième est celui qui n'est *ni l'un ni l'autre* de ces deux premiers, c'est le genre *neutre*. Si la distinction des genres avoit été introduite dans l'intention de favoriser les vues de la Métaphysique ou de la Cosmologie, on auroit rapporté au

genre *neutre* tous les noms des êtres inanimés, & même les noms des animaux, quand on les auroit employés dans un sens général & avec abstraction des sexes, comme les Allemands ont fait du nom *Kind* (enfant) pris dans le sens indéfini : mais d'autres vues & d'autres principes ont fixé sur cela l'usage des langues, & il faut s'y conformer sans réserve, voyez GENRE. Dans celles qui ont admis ce troisième genre, les adjectifs ont reçu des terminaisons qui marquent l'application & la relation de ces adjectifs à des noms de cette classe ; & on les appelle de même des terminaisons *neutres* : ainsi *bon* se dit en latin *bonus*, pour le genre masculin, *bona* pour le genre féminin, & *bonum* pour le genre *neutre*.

II. On distingue les verbes adjectifs ou concrets en trois espèces générales, caractérisées par les différences de l'attribut déterminé qui est renfermé dans la signification concrète de ces verbes ; & ces verbes sont actifs, passifs ou *neutres*, selon que l'attribut individuel de leur signification est une action du sujet, ou une impression produite dans le sujet sans concours de sa part, ou un simple état qui n'est dans le sujet, ni action ni passion. Ainsi *aimer*, *battre*, *courir*, sont des verbes actifs, parce qu'ils expriment l'existence sous des attributs qui sont des actions du sujet : *être aimé*, *être battu*, (qui se disent en latin, *amari*, *verberari* ;) *tomber*, *mourir*, sont des verbes passifs, parce qu'ils expriment l'existence, sous des attributs qui sont des impressions produites dans le sujet sans concours de sa part, & quelquefois malgré lui : *demeurer*, *exister*, sont des verbes *neutres*, qui ne sont ni actifs ni passifs, parce que les attributs qu'ils expriment sont des simples états, qui à l'égard du sujet ne sont ni action ni passion.

Sanctius (*Minerv. III. 2.*) ne veut reconnoître que des verbes actifs & des verbes passifs, & rejette entièrement les verbes *neutres*. L'autorité de ce grammairien est si grande qu'il n'est pas possible d'abandonner sa doctrine, sans examiner & refuter ses raisons : *Philosophia*, dit-il, *id est, recta & incorrupta judicandi ratio nullum concedit medium inter Agere & Pati : omnis namque motus aut actio est aut passio... Quare quod in rerum*

natura non est, ut nomen quidem habebit... Quid igitur agent verba neutra, si nec activa nec passiva sunt? Nam si agit, aliquid agit; cur enim concedas rem agentem in verbis quæ neutra vocas, si tollis quid agant? An nescis omnem causam efficientem debere, necessario effectum producere; deinde etiam effectum non posse consistere sine causa; Itaque verba neutra neque ulla sunt, neque natura esse possunt; quoniam illorum nulla potest demonstrari definitio. Sanctius a regardé ce raisonnement comme concluant, parce qu'en effet la conclusion est bien déduite du principe; mais le principe est-il incontestable?

Il me semble en premier lieu, qu'il n'est rien moins que démontré que la Philosophie ne connoisse point de milieu entre *agir* & *pâtir*. On peut au moins par abstraction, concevoir un être dans une inaction entière & sur lequel aucune cause n'agisse actuellement: dans cette hypothèse qui est du ressort de la Philosophie, parce que son domaine s'étend sur tous les possibles, on ne peut pas dire de cet être ni qu'il *agisse*, ni qu'il *pâtisse*, sans contredire l'hypothèse même; & l'on ne peut pas rejeter l'hypothèse, sous prétexte qu'elle implique contradiction, puisqu'il est évident que ni l'une ni l'autre des deux parties de la supposition ne renferme rien de contradictoire, & qu'elles ne le sont point entr'elles: il y a donc un état concevable, qui n'est ni *agir* ni *pâtir*; & cet état est dans la nature telle que la Philosophie l'envisage, c'est-à-dire, dans l'ordre des possibles.

Mais quand on ne permettroit à la Philosophie que l'examen des réalités, on ne pourroit jamais disputer à notre intelligence la faculté de faire des abstractions, & de parcourir les immenses régions du pur possible. Or, les langues sont faites pour rendre les opérations de notre intelligence, & par conséquent les abstractions mêmes: ainsi elles doivent fournir à l'expression des attributs qui seront des états mitoyens entre *agir* & *pâtir*; & de-là la nécessité des verbes *neutres*, dans les idiomes qui admettront des verbes adjectifs ou concrets.

Le sens grammatical, si je puis parler ainsi, du verbe *exister*, par exemple,

est un & invariable; & les différences que la Métaphysique pourroit y trouver, selon la diversité des sujets auxquels on en feroit l'application, tiennent si peu à la signification intrinsèque de ce verbe, qu'elles sortent nécessairement de la nature même des sujets. Or, l'existence de Dieu n'est point une passion, puisqu'il ne l'a reçue d'aucune cause; dans les créatures ce n'est point une action, puisqu'elles la tiennent de Dieu: c'est donc dans le verbe *exister*, un attribut qui fait abstraction d'action & de passion; car il ne peut y avoir que ce sens abstrait & général qui rende possible l'application du verbe à un sujet agissant ou pâtissant, selon l'occurrence: ainsi le verbe *exister* est véritablement *neutre*, & on en trouve plusieurs autres dans toutes les langues, dont on peut porter le même jugement, parce qu'ils renferment dans leur signification concrète un attribut qui n'est qu'un état du sujet, & qui n'est ni action ni passion.

J'observe en second lieu, que quand il seroit vrai qu'il n'y a point de milieu entre *agir* & *pâtir*, par la raison qu'allègue Sanctius; que *omnis motus aut actio est aut passio*, on ne pourroit jamais en conclure qu'il n'y ait point de verbes *neutres*, renfermant dans leur signification concrète, l'idée d'un attribut qui ne soit ni action ni passion: sinon il faudroit supposer encore que l'essence du verbe consiste à exprimer les mouvemens des êtres, *motus*. Or il est visible que cette supposition est inadmissible, parce qu'il y a quantité de verbes comme *exister*, *stare*, *quiescere*, &c. qui n'expriment aucun mouvement, ni actif, ni passif, & que l'idée générale du verbe doit comprendre sans exception, les idées individuelles de chacune. D'ailleurs, il paroît que le grammairien espagnol n'avoit pas même pensé à cette notion générale, puisqu'il parle ainsi du verbe (*Min. 1. 12.*): *verbum est vox particeps numeri personalis cum tempore*; & il ajoute d'un ton un peu trop décidé: *hæc definitio vera est & perfecta, reliquæ omnes grammaticorum ineptæ*. Quelque jugement qu'il faille porter de cette définition, il est difficile d'y voir l'idée de mouvement, à moins qu'on ne la conclue de celle du temps, selon le système de S. Augustin (*Confess. XI*); mais cela même mérite encore

quelque examen , malgré l'autorité du saint docteur , parce que les vérités naturelles sont soumises à notre discussion & ne se décident point par l'autorité.

Je remarque en troisième lieu , que les Grammairiens ont coutume d'entendre par verbes *neutres* , non-seulement ceux qui renferment dans leur signification concrète l'idée d'un attribut , qui , sans être action ni passion , n'est qu'un simple état du sujet ; mais encore ceux dont l'attribut est , si vous voulez , une action , mais une action qu'ils nomment *intransitive* ou *permanente* , parce qu'elle n'opère point sur un autre sujet que celui qui la produit ; comme *dormire* , *sedere* , *currere* , *ambulare* , &c. Ils n'appellent au contraire *verbes actifs* , que ceux dont l'attribut est une action *transitive* , c'est-à-dire , qui opère ou qui peut opérer sur un sujet différent de celui qui la produit , comme *battre* , *porter* , *aimer* , *instruire* , &c. Or c'est contre ces verbes *neutres* que Sanctius se déclare , non pour se plaindre qu'on ait réuni dans une même classe des verbes qui ont des caractères si opposés , ce qui est effectivement un vice ; mais pour nier qu'il y ait des verbes qui énoncent des actions intransitives : *cur enim concedas* , dit-il , *rem agentem in verbis quæ neutra vocas , si tollis quid agant ?*

Je réponds à cette question , qui paroît faire le principal argument de Sanctius , 1°. que si par son *quid agant* , il entend l'idée même de l'action , c'est supposer faux que de la croire exclue de la signification des verbes que les Grammairiens appellent *neutres* ; c'est au contraire cette idée qui en constitue la signification individuelle , & ce n'est point dans l'abstraction que l'on en pourroit faire que consiste la *neutralité* de ces verbes : 2°. que si par *quid agant* , il entend l'objet sur lequel tombe cette action , il est inutile de l'exprimer autrement que comme sujet du verbe , puisqu'il est constant que le sujet est en même temps l'objet : 3°. qu'enfin , s'il entend l'effet même de l'action , il a tort encore de prétendre que cet effet ne soit pas exprimé dans le verbe ; puisque tous les verbes actifs ne le sont que par l'expression de l'effet qui suppose nécessairement l'action , & non pas l'expression de l'action même avec abstraction de l'effet ; autrement il ne

pourroit y avoir qu'un seul verbe actif , parce qu'il ne peut y avoir qu'une seule idée de l'action en général , abstraction faite de l'effet , & qu'on ne peut concevoir de différence entre action & action , que par la différence des effets.

Il paroît au reste que c'est de l'effet de l'action que Sanctius prétend parler ici , puisqu'il supplée le nom abstrait de cet effet , comme complément nécessaire des verbes qu'il ne veut pas reconnoître pour *neutres* : ainsi , dit-il , *utor* & *abutor* , c'est *utor usum* , ou *abutor usum* ; *ambulare* , c'est *ambulare viam* , & si l'on trouve *ambulare per viam* , c'est alors *ambulare ambulationem per viam* , &c. Il pousse son zèle pour cette manière d'interpréter , jusqu'à reprendre Quintilien d'avoir trouvé qu'il y avoit un solécisme dans *ambulare viam*.

Il me semble qu'il est assez singulier qu'un espagnol , pour qui le latin n'est qu'une langue morte , prétende mieux juger du degré de faute qu'il y a dans une phrase latine , qu'un habile homme dont cet idiome étoit le langage naturel : mais il me paroît encore plus surprenant qu'il prenne la défense de cette phrase , sous prétexte que ce n'est pas un solécisme , mais un pléonasme ; comme si le pléonasme n'étoit pas un véritable écart par rapport aux loix de la Grammaire aussi bien que le solécisme. Car enfin si l'on trouve quelques pléonasmes autorisés dans les langues sous le nom de figure , l'usage de la nôtre n'a-t-il pas autorisé de même le solécisme *mon ame* , *ton épée* , *son humeur* ? Cela empêche-t-il les autres solécismes non autorisés d'être des fautes très-graves , & pourroit-on soutenir sérieusement qu'à l'imitation des exemples précédens , on peut dire *mon femme* , *ton fille* , *son hauteur* ? C'est la même chose du pléonasme : les exemples que l'on en trouve dans les meilleurs auteurs ne prouvent point qu'un autre soit admissible , & ne doivent point empêcher de regarder comme vicieuses toutes les locutions où l'on en feroit un usage non autorisé : tels sont tous les exemples que Sanctius fabrique pour la justification de son système contre les verbes *neutres*.

Il faut pourtant avouer que Priscien semble avoir autorisé les modernes à imaginer ce complément qu'il appelle co-

gnatae significationis ; mais comme Priscien lui-même l'avoit imaginé pour ses vues particulières , sans s'appuyer de l'autorité des bons écrivains , la sienne n'est pas plus recevable en ce cas , que si le latin eût été pour lui une langue morte.

J'ai remarqué un peu plus haut que c'étoit un vice d'avoir réuni sous la même dénomination de *neutres* , les verbes qui ne sont en effet ni actifs ni passifs , avec ceux qui sont actifs intransitifs ; & cela me paroît évident : si ceux-ci sont actifs , on ne doit pas faire entendre qu'ils ne le sont pas , en les appelant *neutres* ; car ce mot , quand on l'applique aux verbes , veut dire *qui n'est ni actif ni passif* , & c'est dans le cas présent une contradiction manifeste. Sans y prendre trop garde , on a encore réuni sous la même catégorie des verbes véritablement passifs , comme *tomber* , *pâlir* , *mourir* , &c. C'est le même vice , & il vient de la même cause.

Ces verbes passifs réputés *neutres* , & les verbes actifs intransitifs ont été envisagés sous le même aspect que ceux qui sont effectivement *neutres* ; parce que ni les uns ni les autres n'exigent jamais de complément pour présenter un sens fini : ainsi comme on dit sans complément , *Dieu existe* , on dit sans complément au sens actif , *ce lievre couroit* , & au sens passif , *tu mourras*. Mais cette propriété d'exiger ou de ne pas exiger un complément pour la plénitude du sens , n'est point du tout ce qui doit faire les verbes actifs , passifs ou *neutres* : car comment auroit-on trouvé trois membres de division dans un principe qui n'admet que deux parties contradictoires ?

La vérité est donc qu'on a confondu les idées , & qu'il falloit envisager les verbes concrets sous deux aspects généraux , qui en auroient fourni deux divisions différentes.

La première division , fondée sur la nature générale de l'attribut auroit donné les verbes actifs , les verbes passifs , & les verbes *neutres* : la seconde , fondée sur la manière dont l'attribut peut être énoncé dans le verbe , auroit donné des verbes absolus & des verbes relatifs , selon que le sens en auroit été complet en soi , ou qu'il auroit exigé un complément.

Ainsi *amo* & *curra* sont des verbes ac-

tifs , parce que l'attribut qui y est énoncé est une action du sujet : mais *amo* est relatif , parce que la plénitude du sens exige un complément , puisque quand on aime , on aime quelqu'un ou quelque chose ; au contraire *curra* est absolu , parce que le sens en est complet , par la raison que l'action exprimée dans ce verbe ne porte son effet sur aucun sujet différent de celui qui la produit.

Amor & *pereo* sont des verbes passifs , parce que les attributs qui y sont énoncés sont dans le sujet des impressions indépendantes de son concours : mais *amor* est relatif , parce que la plénitude du sens exige un complément qui énonce par qui l'on est aimé ; au contraire *pereo* est absolu , par la raison que l'attribut passif exprimé dans ce verbe est suffisamment connu indépendamment de la cause de l'impression. V. RELATIF.

Les verbes *neutres* sont essentiellement absolus , parce qu'exprimant quelque état du sujet , il n'y a rien à chercher pour cela hors du sujet.

Les Grammairiens ont encore porté bien plus loin l'abus de la qualification de *neutre* à l'égard des verbes , puisqu'on a même distingué des verbes *neutres-actifs* & des verbes *neutres-passifs* , ce qui est une véritable antilogie. Il est vrai que les Grammairiens n'ont pas prétendu par ces dénominations désigner la nature des verbes , mais indiquer simplement quelques caractères marqués de leur conjugaison.

“ De ces verbes *neutres* , dit l'abbé Dangeau (*opusc. pag. 187.*) , il y en a quelques-uns qui forment leurs parties composées . . . par le moyen du verbe auxiliaire *avoir* : par exemple , *j'ai couru* , *nous avons dormi*. Il y a d'autres verbes *neutres* qui forment leurs parties composées par le moyen du verbe auxiliaire *être* ; par exemple , les verbes *venir* , *arriver* ; car on dit , *je suis venu* , & non pas *j'ai venu* ; *ils sont arrivés* , & non pas *ils ont arrivé*. Et comme ces verbes sont *neutres* de leur nature , & qu'ils se servent de l'auxiliaire *être* qui marque ordinairement le passif , je les nomme des verbes *neutres-passifs* . . . Quelques gens même sont allés plus loin , & ont donné le nom de *neutres-passifs* aux verbes *neutres* qui forment leurs temps composés par le moyen du verbe *avoir* ,

parce que ce verbe *avoir* est celui par le moyen duquel les verbes actifs, comme *chanter*, *battre*, forment leurs temps composés. C'est pourquoi ils disent que *dormir*, qui fait *j'ai dormi*; *éternuer*, qui fait *j'ai éternué*, sont des verbes *neutres-actifs*.

Sur les mêmes principes on a établi la même distinction dans la grammaire latine, si ce n'est même de-là qu'elle a passé dans la grammaire françoise : on y appelle verbes *neutres-actifs* ceux qui se conjuguent à leurs préterits comme les verbes actifs; *dormio*, *dormivi*, comme *audio*, *audivi* : & l'on appelle au contraire *neutres-passifs* ceux qui se conjuguent à leurs préterits comme les verbes passifs, c'est-à-dire, avec l'auxiliaire *sum* & le préterit du participe; *gaudeo*, *gavisus sum* ou *fui*. V. PARTICIPE.

Mais outre la contradiction qui se trouve entre les deux termes réunis dans la même dénomination, ces termes ayant leur fondement dans la nature intrinsèque des verbes, ne peuvent servir, sans conséquence & sans équivoque, à désigner la différence des accidens de leur conjugaison. S'il est important dans notre langue de distinguer ces différentes especes, il me semble qu'il suffiroit de réduire les verbes à deux conjugaisons générales, l'une où les préterits se formeroient par l'auxiliaire *avoir*, & l'autre où ils prendroient l'auxiliaire *être* : chacune de ces conjugaisons pourroit se diviser, par rapport à la formation des temps simples, en d'autres especes subalternes. M. l'abbé de Dangeau n'étoit pas éloigné de cette voie, quand il exposoit la conjugaison des verbes par section; & je ne doute pas qu'un partage fondé sur ce principe ne jettât quelque lumière sur nos conjugaisons. Voy. PARADIGME.

Au reste, il est important d'observer que nous avons plusieurs verbes qui forment leurs préterits ou par l'auxiliaire *avoir*, ou par l'auxiliaire *être*; tels sont *convenir*, *demeurer*, *descendre*, *monter*, *passer*, *repartir* : & la plupart dans ce cas changent de sens en changeant d'auxiliaire.

Convenir se conjuguant avec l'auxiliaire *avoir*, signifie *être convenable* : si cela m'AVOIT CONVENU, je l'aurois fait; c'est-à-dire, si cela m'avoit été convenable. Lorsqu'il se conjugue avec l'au-

xiliaire *être*, il signifie *avouer* ou *consentir* : vous ÊTES CONVENU de cette première vérité, c'est-à-dire, vous avez avoué cette première vérité; ils SONT CONVENUS de le faire, c'est-à-dire, ils ont consenti à le faire.

Demeurer se conjugue avec l'auxiliaire *avoir* quand on veut faire entendre que le sujet n'est plus au lieu dont il est question, qu'il n'y étoit plus, ou qu'il n'y sera plus dans le temps de l'époque dont il s'agit : il A DEMEURÉ long-temps à Paris, veut dire qu'il n'y est plus; J'AVOIS DEMEURÉ six ans à Paris lorsque je retournai en province, il est clair qu'alors je n'y étois plus. Quand il se conjugue avec l'auxiliaire *être*, il signifie que le sujet est en un autre lieu dont il est question, qu'il y étoit, ou qu'il y sera encore dans le temps de l'époque dont il s'agit : mon frere EST DEMEURÉ à Paris pour finir ses études, c'est-à-dire qu'il y est encore; ma sœur ÉTOIT DEMEURÉE à Rheims pendant les vacances, c'est-à-dire qu'elle y étoit encore.

Les trois verbes de mouvement *descendre*, *monter*, *passer*, prennent l'auxiliaire *avoir*, quand on exprime le lieu par où se fait le mouvement : nous AVONS MONTÉ ou DESCENDU les degrés; nous AVONS PASSÉ par la Champagne après AVOIR PASSÉ la Meuse. Ces mêmes verbes prennent l'auxiliaire *être*, si l'on n'exprime pas le nom du lieu par où se fait le mouvement, quand même on exprimeroit le lieu du départ ou le terme du mouvement : votre fils ÉTOIT DESCENDU quand vous ÊTES MONTÉ dans ma chambre; notre armée ÉTOIT PASSÉE de Flandre en Alsace.

Repartir signifie *répondre*, ou *partir une seconde fois*; les circonstances le font entendre : mais dans le premier sens il forme ses préterits avec l'auxiliaire *avoir*; il A REPARTI avec esprit, c'est-à-dire, il a répondu : dans le second sens il prend à ses préterits l'auxiliaire *être*; il EST REPARTI promptement, c'est-à-dire, il s'en est allé.

Le verbe *périr* se conjugue assez indifféremment avec l'un ou l'autre des deux auxiliaires : tous ceux qui étoient sur ce vaisseau ONT PÉRI, ou SONT PÉRIS.

On croit assez communément que le verbe *aller* prend quelquefois l'auxiliaire *avoir*, & qu'alors il emprunte *été* du ver-

be être ; l'abbé Regnier le donne à entendre de cette sorte (*Gram. fr. in-12. pag. 389.*) Mais c'est une erreur : dans cette phrase , *j'ai été à Rome* , on ne fait aucune mention du verbe *aller* , & elle signifie littéralement en latin *fui Rome* ; si elle rappelle l'idée d'*aller* , c'est en vertu d'une métonymie , ou si vous voulez , d'une métalepse du conséquent qui réveille l'idée de l'antécédent , parce qu'il faut antécédemment *aller* à Rome pour y être , & y être allé pour y avoir été . Ce n'est donc pas en parlant de la conjugaison , qu'un grammairien doit traiter du choix de l'un de ces tours pour l'autre ; c'est au traité des tropes qu'il doit en faire mention . (*B. E. R. M.*)

NEUTRE , *sel* , *Chimie* , voyez sous le mot SEL .

NEUVAINE , *s. f.* , *Théol.* , prières continuées pendant neuf jours dans une église en l'honneur de quelque saint , pour implorer son secours en quelque nécessité .

NEUVAINE , *s. f.* , *mesure de grains* , mesure des blés dont on se sert dans quelques endroits du Lyonnais , particulièrement depuis Trévoux jusqu'à Montmerle , & de traverse jusqu'à S. Trivier . Cent *neuvaines* font cent douze années de Lyon .

NEUEVILLE , *Géogr.* , mairie & ville de l'évêché de Bâle , sur les bords du lac de Bienne . La ville a été bâtie en 1312 par Gerard , évêque de Bâle , qui lui accorda les mêmes privilèges que la ville de Bienne avoit . Elle jouit d'une situation agréable & de privilèges considérables : elle a son propre magistrat sous la présidence du maire ; celui-ci est établi par l'évêque : elle a aussi ses propres loix . Depuis 1388 il existe un droit de bourgeoisie entre cette ville & celle de Berne , dont l'étendue a été fixée en 1757 , par un traité conclu alors entre le prince évêque de Bâle & le canton de Berne . En vertu de ce droit de bourgeoisie , elle marche avec sa bannière au secours des Bernois . La montagne de Diessle appartient à cette bannière . Les habitans sont depuis 1530 de la religion réformée . Ils sont industrieux ; mais les troubles qui ont existé entr'eux dans le courant de ce siècle dernier , leur ont fait de grands torts . La culture des vignes est leur plus grande richesse , quoi-

qu'il y ait aussi quelques manufactures . Le maire réside dans le château bâti en 1288 . Il a aussi le titre de châtelain de Schlosberg . (*H*)

NEUVIEME , *s. m.* , *Arithmétique* , c'est la partie d'un tout divisé en neuf portions égales .

En fait de fractions ou nombres rompus , de quelque tout que ce soit , un *neuvieme* , trois *neuviemes* , cinq *neuviemes* , sept *neuviemes* , s'écrivent ainsi , $\frac{1}{9}$ $\frac{3}{9}$ $\frac{5}{9}$ $\frac{7}{9}$; la verge ou yard d'Angleterre , qui est une mesure des longueurs , contient sept *neuviemes* d'aunes de Paris .

NEUVIEME , *adj. en Musique* , est l'octave de la seconde . Cet intervalle porte le nom de *neuvieme* , parce qu'il faut former neuf sons pour passer diatoniquement d'un de ces termes à l'autre .

Il y a un accord par supposition qui s'appelle *accord de neuvieme* , pour le distinguer de l'accord de seconde qui se prépare , s'accompagne & se sauve différemment . L'accord de *neuvieme* est formé par un son ajouté à la basse , une tierce au-dessous de l'accord de septieme ; en sorte que la septieme même fait *neuvieme* sur ce nouveau son . La *neuvieme* s'accompagne par conséquent de tierce & quinte , & quelquefois de septieme . La quatrieme note du ton est généralement celle sur laquelle cet accord convient le mieux ; la basse y doit toujours arriver en montant , & le dessus doit syncoper . Voy. SYNCOPÉ , SUPPOSITION , ACCORD .

Addition à l'article précédent . Outre l'accord de *neuvieme* par supposition , il y en a bien d'autres encore ; car d'abord on peut suspendre toutes les consonnances de cet accord , & l'on aura en retranchant la septieme l'accord de *neuvieme* , accompagnée de sixte & quarte ; si l'on ne suspend qu'un ton , on aura la *neuvieme* accompagnée de quinte & quarte , ou de sixte & tierce , ce qui est assez peu d'usage : j'entends lorsqu'on regarde la sixte comme une suspension , & qu'elle se sauve sur la quinte .

On fera très-bien de ne jamais regarder la *neuvieme* que comme une suspension ; alors on s'apercevra aisément qu'on peut pratiquer la *neuvieme* dans tous les accords , où l'on auroit pu mettre l'octave de la basse . Voyez OCTAVE (*Musique.*)

Non-seulement la *neuvième* peut se sauver sur l'octave de la basse, celle-ci restant sur le même ton; mais la *neuvième* peut encore se sauver par une marche de la basse & du dessous, dans ce cas elle peut se sauver sur la tierce, la sixte & la quinte indifféremment, & voilà d'où vient qu'on n'a pas besoin de faire toujours monter la basse sur la note qui porte la *neuvième*. Voyez-en un exemple *fig. 1, pl. XIII de Musique, Suppl des Planc.*

Il arrive aussi qu'au lieu de sauver la *neuvième* sur le temps foible de la mesure, on la suspend jusqu'au frappé suivant.

Remarquez que l'on peut quelquefois ajouter, sans la préparer, la *neuvième* à l'accord de la dominante tonique, mais il faut alors que tout l'accord soit disposé par tierce; ainsi *sol, si, re, fa, la*, la consonnance de toutes ces tierces majeures & mineures efface la dureté de la septième & de la *neuvième*. Au reste l'accord de *neuvième* le plus agréable, & qu'on peut par conséquent employer avec le moins de précaution, c'est celui de *neuvième* mineure pratiqué sur la dominante tonique d'un mode mineur, ainsi *mi, sol ♯, si, re, fa*.

En mode mineur l'accord sensible sur la médiane perd le nom d'accord de *neuvième* & prend celui de *quinte superflue*. Voyez *QUINTE. Musiq. (F. D. C.)*

NEUVILLE en Hez, *Géog.*, bourg du Beauvoisis, dans la haute Picardie, à une lieue & de l'élection de Clermont.

C'est, selon quelques auteurs, le lieu de la naissance de S. Louis: c'est aussi la patrie d'Adrien Baillet, savant & judicieux critique, qui a purgé les vies des saints des fables & du merveilleux qui les déshonoraient. Il est mort en 1706, & inhumé en l'église de S. Paul à Paris. (C)

NEUVILLE-LES-DAMES, en Bresse, *prieuré & chapitre régulier de*. Ce chapitre ayant été sécularisé en 1755, en vertu d'une bulle du pape Benoît XIV, datée du 7 des calendes d'avril 1751, les dames chanoinesses qui portoient précédemment une simple croix d'or, en prirent une d'or émaillée à huit pointes, semblable à celle des comtes de Lyon, avec cette différence qu'au centre d'un côté est l'image de la Vierge, & au revers celle de sainte Catherine, patronne de leur cha-

pitre; le ruban est bleu-céleste lizeré de couleur de feu.

Le chapitre est composé d'une doyenne, d'une chantre, d'une secresse, de vingt chanoinesses prébendées & de plusieurs autres non prébendées.

Pour entrer dans le chapitre de *Neuville-les-dames*, on doit faire preuve de noblesse de nom & d'armes de cinq filiations ou degrés du côté paternel, sans comprendre la présentée; & du côté maternel, il faut prouver seulement que la mère de la présentée est demoiselle.

Après que les preuves ont été agréées par le chapitre de *Neuville*, elles sont examinées & vérifiées par deux comtes de Lyon; l'archevêque de cette ville qui a la nomination des places de chanoinesses, en expédie le brevet.

NEUVILLER, *Géog.*, petite ville de France en Alsace, au pié d'une haute montagne. *Long. 25. 4. lat. 48. 20.*

NEUVY, *Géog.*, ce mot a été formé du latin *Novus vicus*, ou de *Noviacus*, *Noviacum*, mots corrompus de *Novus vicus*. Tous les lieux en France appelés *Neuvy*, ont cette origine; c'est pourquoi le village en Berri, nommé *Neuvy-sur-Barangeon*, ne peut pas être la ville *Noviodunum*, que l'armée de César trouva sur son chemin dans le pays des Bituriges (le Berri), lorsqu'elle s'approcha de l'armée de Vercingetorix. M. Lancelot l'a prouvé contre l'opinion de M. de Valois.

NEWARK, bonne ville d'Angleterre, dans la province de Nottingham, sur la rivière de Trente. A juger de son antiquité par le goût d'architecture de l'une de ses portes, & par la quantité de médailles trouvées dans ses environs, l'on peut croire qu'elle existoit déjà sous les Romains. Il paroît aussi dans l'histoire du royaume, qu'au milieu des troubles qui l'ont agitée, cette ville est du petit nombre de celles dont les rois malheureux n'aient pas eu lieu de se plaindre. Dans le XIII^e. siècle, elle soutint avec constance le parti de Jean-Sans-Terre contre les barons; & dans le XVII^e. siècle elle n'ouvrit ses portes aux troupes du parlement, qu'en vertu d'un ordre exprès de Charles I. Ses marchés & ses foires sont très-considérables, & elle députe deux membres à la chambre des communes. (D. G.)

NEWBURY ou **NEWBERY**, *Géog.*, ville d'Angleterre, dans la province de Berk, sur la rivière de Kennet, & au milieu d'une contrée riante & fertile. Elle étoit autrefois fameuse par ses fabriques de draps, & elle l'est aujourd'hui par celles de droguet. On la croit élevée sur les ruines d'un bourg que les Romains appelloient *Spinæ*, & l'on sait qu'au siècle dernier, les armées du roi & celles de Cromwel en vinrent aux mains sous les murs à deux reprises, savoir, en 1643 & 1644. (*D. G.*)

NEWCASTLE, *Géog.*, ville d'Angleterre, capitale du Northumberland, avec titre de duché. Elle est grande, bien peuplée, négociante, riche & bâtie sur le penchant d'une colline, avec un quai sur la rivière pour la commodité des vaisseaux qui y abordent.

On nommoit anciennement le lieu où l'on a bâti *Newcastle*, *Girviorum regio*. Camden dit qu'elle s'appelloit autrefois *Monkester*, & qu'elle ne prit le nom de *Newcastle*, qui signifie *château neuf*, que d'un château qui y fut élevé pour la défense par le prince Robert, fils de Guillaume le Conquérant. On en voit encore quelques pans de murailles.

C'est à *Newcastle* que se fait le grand négoce du charbon-de-terre, cette ville étant presque toute environnée de mines de charbon qu'on y prend pour l'usage. Londres seule en consomme 600 mille chaldrons par année à 26 boisseaux le chaldron. De-là vient qu'on voit presque toujours à *Newcastle* des flottes de vaisseaux charbonniers, dont le rendez-vous est à Shelas, à l'embouchure de la Tyne. C'est en particulier ce négoce qui rend *Newcastle* opulente.

Elle jouit d'ailleurs de grands privilèges, qu'elle obtint sous la reine Elisabeth. Elle est du nombre de celles qui se gouvernent elles-mêmes (*court-towns*), indépendamment du lieutenant de la province. Elle est sur la Tyne, à 7 milles de la mer & 212 N. O. de Londres. *Long.* selon Street, 20. 11. 15. *lat.* 55. 3.

Newcastle est la patrie du vénérable Bede, qui y naquit en 672, & mourut en 755 à 63 ans, après avoir été l'ornement de l'Angleterre, & l'un des plus savans hommes de son siècle. Il s'appliqua également à l'étude des sciences sacrées & profanes. Ses ouvrages ont été

imprimés à Bâle & à Cologne en 8 vol. in fol. Le plus précieux de tous est l'histoire ecclésiastique d'Angleterre; car ses commentaires ne sont que des passages des Pères liés ensemble dans un style plus simple qu'élégant. (*D. J.*)

NEWIED, *Géogr.*, jolie petite ville d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie & dans les états des comtes de Wied, sur le Rhin: c'est le lieu de la résidence d'une branche de ces comtes, & c'est un des lieux où l'on passe le fleuve sur un pont de bateaux. (*D. G.*)

NEW - JERSET ou **NOUVELLE JERSEY**, *Géog.*, province de la nouvelle Albion, divisée en Est-Jersey, ou Jersey-orientale, & en Ouest-Jersey, ou Jersey-occidentale.

La province d'Est-Jersey est située entre le 39 & le 41°. de latitude septentrionale. Elle est bornée au S. E. par la mer Océane, & à l'est par un gros torrent navigable, appelé la rivière de *Hudson*. La commodité de la situation, & la bonté de l'air, ont engagé les Anglois à y élever quatre ou cinq villes considérables. Tous les avantages s'y trouvent pour la navigation; les bâtimens peuvent demeurer en sûreté dans la baie de Sand-Hook, au fort des plus grandes tempêtes; l'on peut les expédier de tous les vents, & entrer & sortir en été comme en hiver. Il y a quantité de bois propres pour la construction des navires. La pêche y est abondante; la terre y produit les espèces de grains qui croissent en Angleterre, de bon lin, & des chanvres.

La province d'Ouest-Jersey s'étend sur la mer, & ne le cède point à celle d'Est-Jersey. C'est une des meilleures colonies de toute l'Amérique. On y trouve des fourrures de castors, de renards noirs, de loutres, &c. Le tabac y vient à merveille, & la pêche de la morue y est abondante. (*D. J.*)

NEWMARKET, *Géog.*, grande plaine d'Angleterre, sur les frontières de Suffolk & de Cambridge. Elle est fameuse par les courses à cheval qui s'y font ordinairement après la saint Michel & au mois d'avril: le roi Charles II y a bâti une maison royale.

NEWPLYMOUTH, *Géog.*, ville & colonie angloise dans l'Amérique-septentrionale sur la côte de la nouvelle Angleterre, où elle est la capitale d'une pro-

vince nommée aussi *Plymouth*. Cette province s'étend l'espace de 100 milles le long de la mer, sur environ 50 milles de largeur, & elle forme la plus ancienne colonie de la nouvelle Angleterre. La capitale consiste en quatre ou cinq cents familles. *Long.* 306. 35. *lat.* 41. 30.

NEWPORT, *Géog.*, bourg d'Angleterre, chef-lieu de l'isle de Wight, avec titre de baronie. *Medena* étoit l'ancien nom de ce bourg, selon plusieurs savans; il a le privilege de députer au parlement, est assez grand, bien peuplé, avec un havre défendu par un château. *Long.* 16. 25. *lat.* 50. 36.

Il y a un autre *Newport* ou ville à marché dans le Buckinghamshire; un autre dans le Monmouthshire; & un troisième dans la province de Cornouailles.

C'est à *Newport*, capitale de l'isle de Wight, que naquit en 1571, *James* (*Thomas*), en latin *Jamejus*, savant docteur d'Oxford, & premier bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne. Il s'acquît une grande réputation, fut revêtu de divers postes importants, & mourut en 1629, âgé d'environ 58 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin & en anglois, dont la plupart roulent sur des falsifications qu'il avoit trouvées dans les éditions des textes des Peres. Il a traduit en anglois la Philosophie morale des Stoïciens, & a laissé quelques ouvrages manuscrits. Son traité de *persona & officio judicis apud Hebræos aliisque populos*, parut in-4°. & est estimé.

NEWRY, *Géog.*, petite ville d'Irlande dans le comté de Down, à 25 milles au S. O. de Dow, sur la riviere de Newry, près des frontieres d'Armagh. Elle envoie deux députés au parlement de Dublin, & a le droit de tenir un marché public. *Long.* 10. 44. *lat.* 54. 18.

La petite riviere de *Newry* sort du Lough-Néagh, sépare le comté de Down de celui d'Armagh, & va se jeter dans la mer, un peu au-dessous de la ville qui porte son nom.

NEWFIDLERZÉE, *Géog.*, lac situé dans la basse Autriche, à quelques milles du Danube, & au midi de ce fleuve. Les Allemands ne lui donnent le nom de mer, *Zée*, qu'à cause de la quantité de poissons qu'on y prend. *Pline*, liv. III, chap. xxiv, l'appelle *Peiso*. Il a 7 mil-

les d'Allemagne de longueur, & 3 milles de largeur. (*D. J.*)

NEWTONIANISME, s. m. ou **PHILOSOPHIE NEWTONIENNE**, *Physiq.*, c'est la théorie du mécanisme de l'univers, & particulièrement du mouvement des corps célestes, de leurs loix, de leurs propriétés, telle qu'elle a été enseignée par M. Newton. Voyez **PHILOSOPHIE**.

Ce terme de *philosophie newtonienne* a été différemment appliqué, & de-là sont venues plusieurs notions de ce mot.

Quelques auteurs entendent par-là la philosophie corpusculaire, telle qu'elle a été réformée & corrigée par les découvertes dont M. Newton l'a enrichie. Voyez **CORPUSCULAIRE**.

C'est dans ce sens que M. Gravesande appelle ses élémens de Physique, *Introductio ad philosophiam newtonianam*.

Dans ce sens, la philosophie newtonienne n'est autre chose que la nouvelle philosophie, différente des philosophies cartésienne & péripatéticienne, & des anciennes philosophies corpusculaires. Voyez **ARISTOTÉLISME**, **PÉRIPATÉTISME**, **CARTÉSIANISME**. &c.

D'autres entendent par philosophie newtonienne la méthode que M. Newton observe dans la philosophie, méthode qui consiste à déduire ses raisonnemens & les conclusions directement des phénomènes, sans aucune hypothèse antécédente, à commencer par des principes simples, à déduire les premières loix de la nature d'un petit nombre de phénomènes choisis, & à se servir de ces loix pour expliquer les autres effets. Voyez **LOIX DE LA NATURE** au mot **NATURE**.

Dans ce sens la philosophie newtonienne n'est autre chose que la physique expérimentale, & est opposée à l'ancienne philosophie corpusculaire. Voyez **EXPÉRIMENTALE**.

D'autres entendent par philosophie newtonienne, celle où les corps physiques sont considérés mathématiquement, & où la géométrie & la mécanique sont appliquées à la solution des phénomènes.

La philosophie newtonienne prise dans ce sens, n'est autre chose que la philosophie mécanique & mathématique. Voyez **MÉCANIQUE** & **PHYSICO-MATHÉMATIQUE**.

D'autres entendent par philosophie newtonienne; cette partie de la Phyl-

que que M. Newton a traitée , étendue , & expliquée dans son livre des Principes.

D'autres enfin entendent par philosophie newtonienne , les nouveaux principes que M. Newton a apportés dans la Philosophie , le nouveau système qu'il a fondé sur ces principes , & les nouvelles explications des phénomènes qu'il en a déduites ; en un mot ce qui caractérise sa philosophie & la distingue de toutes les autres : c'est dans ce sens que nous allons principalement la considérer.

L'histoire de cette philosophie est fort courte ; les principes n'en furent publiés qu'en 1686 , par l'auteur , alors membre du college de la Trinité à Cambridge , ensuite publiés de nouveau en 1713 , avec des augmentations considérables.

En 1726 , un an avant la mort de l'auteur , on donna encore une nouvelle édition de l'ouvrage qui les contient , & qui est intitulé *Philosophiæ naturalis principia mathematica* , ouvrage immortel , & un des plus beaux que l'esprit humain ait jamais produits.

Quelques auteurs ont tenté de rendre la philosophie newtonienne plus facile à entendre , en mettant à part ce qu'il y avoit de plus sublime dans les recherches mathématiques , & y substituant des raisonnemens plus simples , ou des expériences : c'est ce qu'ont fait principalement Whiston dans ses *Prælectiones physico-mathém.* Gravesande dans ses *Elémentens & Institutions*.

M. Pemberton , membre de la Société royale de Londres , & auteur de la 3^e. édition des Principes , a donné aussi un ouvrage intitulé *View of the newtonian philosophy*, idée de la philosophie de Newton ; cet ouvrage est une espèce de commentaire par lequel l'auteur a tâché de mettre cette philosophie à la portée du plus grand nombre des géomètres & des physiciens : les peres le Seur & Jacquier , minimes , ont aussi donné au public en trois volumes in-4^o , le livre des principes de Newton avec un commentaire fort ample , & qui peut être très-utile à ceux qui veulent lire l'excellent ouvrage du philosophe anglois. On doit joindre à ces ouvrages celui de M. Maclaurin , qui a pour titre , *Exposition des découvertes du chevalier Newton* , traduite en françois depuis quelques années ; & le commentaire

que madame la marquise du Châtelet nous a laissé sur les principes de Newton , avec une traduction de ce même ouvrage.

Nonobstant le grand mérite de cette philosophie , & l'autorité universelle qu'elle a maintenant en Angleterre , elle ne s'y établit d'abord que fort lentement ; à peine le *Newtonianisme* eut-il d'abord dans toute la nation deux ou trois sectateurs : le cartésianisme & le léibnitianisme y régnoient dans toute la force.

M. Newton a exposé cette philosophie dans le troisieme livre de ses principes ; les deux livres précédens servent à préparer , pour ainsi dire , la voie , & à établir les principes mathématiques qui servent de fondement à cette philosophie.

Telles sont les loix générales du mouvement , des forces centrales & centripètes , de la pesanteur des corps , de la résistance des milieux. Voyez CENTRAL, GRAVITÉ , RÉSISTANCE , &c.

Pour rendre ces recherches moins seches & moins géométriques , l'auteur les a ornées par des remarques philosophiques qui roulent principalement sur la densité & la résistance des corps , sur le mouvement de la lumière & du son , sur le vuide , &c.

Dans le troisieme livre l'auteur explique sa philosophie , & des principes qu'il a posés auparavant il déduit la structure de l'univers , la force de la gravité qui fait tendre les corps vers le Soleil & les planetes ; c'est par cette même force qu'il explique le mouvement des comètes , la théorie de la Lune , le flux & reflux.

Ce livre , que nous appelons *de mundi systemate* ; avoit d'abord été écrit dans une forme ordinaire , comme l'auteur nous l'apprend ; mais il considéra dans la suite que les lecteurs peu accoutumés à des principes tels que les siens , pourroient ne pas sentir la force des conséquences , & auroient peine à se défaire de leurs anciens préjugés ; pour obvier à cet inconvénient , & pour empêcher son système d'être l'objet d'une dispute éternelle , l'auteur lui donna une forme mathématique en l'arrangeant par propositions , de sorte qu'on ne peut le lire & l'entendre que quand on est bien au fait des principes qui précèdent ; mais il n'est pas nécessaire d'entendre généralement

tout. Plusieurs propositions de cet ouvrage seroient capables d'arrêter les géomètres même de la plus grande force. Il suffit d'avoir lu les définitions, les loix du mouvement, & les trois premières sections du premier livre, après quoi l'auteur avertit lui-même qu'on peut passer au livre de *systemate mundi*.

Les différens points de cette philosophie sont expliqués dans ce dictionnaire aux articles qui y ont rapport. Voyez SOLEIL, LUNE, PLANETE, COMETE, TERRE, MILIEU, MATIERE, &c. Nous nous contenterons de donner ici une idée générale du tout, pour faire connoître au lecteur le rapport que les différentes parties de ce système ont entr'elles.

Le grand principe sur lequel est fondée toute cette philosophie, c'est la gravitation universelle: ce principe n'est pas nouveau. Kepler, long-temps auparavant, en avoit donné les premières idées dans son *Introd. ad mot. martif.* il découvrit même quelques propriétés qui en résultoient, & les effets que la gravité pouvoit produire dans les mouvemens des planetes; mais la gloire de porter ce principe jusqu'à la démonstration physique, étoit réservée au philosophe anglois. Voyez GRAVITÉ.

La preuve de ce principe par les phénomènes, jointe avec l'application de ce même principe aux phénomènes de la nature, ou l'usage que fait l'auteur de ce principe pour expliquer ces phénomènes constitue le système de M. Newton, dont voici l'extrait abrégé.

I. Les phénomènes sont 1°. que les satellites de Jupiter décrivent autour de cette planete des aires proportionnelles aux temps, & que les temps de leurs révolutions sont entre eux en raison sesquiplée de leurs distances au centre de Jupiter, observation sur laquelle tous les Astronomes s'accordent. 2°. Le même phénomène a lieu dans les satellites de Saturne, considérés par rapport à Saturne, & dans la Lune considérée par rapport à la Terre. 3°. Les temps des révolutions des planetes premières autour du Soleil sont en raison sesquiplée de leurs moyennes distances au Soleil. 4°. Les planetes premières ne décrivent point autour de la Terre des aires proportionnelles aux temps: elles paroissent quel-

quefois stationnaires, quelquefois rétrogrades par rapport à elle. Voyez SATELLITE, PÉRIODE.

II. La force qui détourne continuellement les satellites de Jupiter du mouvement rectiligne & qui les retient dans leurs orbites, est dirigée vers le centre de Jupiter, & est en raison inverse du quarré de la distance à ce centre: la même chose a lieu dans les satellites de Saturne à l'égard de Saturne, dans la Lune à l'égard de la Terre, & dans les planetes premières à l'égard du Soleil; ces vérités sont une suite du rapport observé des distances aux temps périodiques, & de la proportionnalité des aires aux temps. Voyez les articles CENTRAL & FORCE, où vous trouverez tous les principes nécessaires pour tirer ces conséquences.

III. La Lune pèse vers la Terre, & est retenue dans son orbite par la force de la gravité; la même chose a lieu dans les autres satellites à l'égard de leurs planetes premières & à l'égard du Soleil. V. LUNE & GRAVITATION.

Cette proposition se prouve ainsi pour la Lune: la moyenne distance de la Lune à la Terre est de 60 demi-diamètres terrestres; sa période, par rapport aux étoiles fixes, est de 27 jours, 7 heures, 43 minutes; enfin la circonférence de la Terre est de 123249600 piés de Paris. Supposons présentement que la Lune ait perdu tout son mouvement & tombe vers la Terre avec une force égale à celle qui la retient dans son orbite, elle parcourroit dans l'espace d'une minute de temps $15\frac{1}{2}$ piés de Paris; puisque l'arc qu'elle décrit par son moyen mouvement autour de la Terre, dans l'espace d'une minute, a un sinus versé égal à $15\frac{1}{2}$ piés de Paris, comme il est aisé de le voir par le calcul; or comme la force de la gravité doit augmenter en approchant de la Terre en raison inverse du quarré de la distance, il s'ensuit que proche la surface de la Terre elle fera 60×60 fois plus grande qu'à la distance où est la Lune; ainsi un corps pesant qui tombe proche la surface de la Terre, doit parcourir dans l'espace d'une minute, $60 \times 60 \times 15\frac{1}{2}$ piés de Paris, & $15\frac{1}{2}$ piés en une seconde.

Or c'est là en effet l'espace que parcourent en une seconde les corps pesans, comme Huyghens, l'a démontré par les

expériences des pendules : ainsi la force qui retient la Lune dans son orbite, est la même que celle que nous appelons *gravité* ; car si elles étoient différentes, un corps qui tomberoit proche la surface de la Terre, poussé par les deux forces ensemble, devroit parcourir le double de $15\frac{1}{2}$ piés, c'est-à-dire $30\frac{1}{2}$ piés dans une seconde, puisque d'un côté la pesanteur lui feroit parcourir 15 piés, & que de l'autre la force qui attire la Lune, & qui regne dans tout l'espace qui sépare la Lune de la Terre, en diminuant comme le quarré de la distance, seroit capable de faire parcourir aux corps d'ici-bas 15 piés par seconde, & ajouteroit son effet à celui de la pesanteur. La proposition dont il s'agit ici a déjà été démontrée au mot *GRAVITÉ*, mais avec moins de détail & d'une manière un peu différente, & nous n'avons pas cru devoir la supprimer, afin de laisser voir à nos lecteurs comment on peut parvenir de différentes manières à cette vérité fondamentale. Voyez DESCENTE.

A l'égard des autres planetes secondaires, comme elles observoient par rapport à leurs planetes premières les mêmes loix que la Lune par rapport à la Terre, l'analogie seule fait voir que les loix dépendent des mêmes causes. De plus, l'attraction est toujours réciproque, c'est-à-dire la réaction est égale à l'action ; ainsi les planetes premières gravitent vers leurs planetes secondaires, la Terre grave vers la Lune, & le Soleil grave vers toutes les planetes à la fois, & cette gravité est dans chaque planete particuliere à très-peu près en raison inverse du quarré de la distance au centre commun de gravité. Voyez ATTRACTION, RÉACTION, &c.

IV. Tous les corps gravitent vers toutes les planetes, & leurs pesanteurs vers chaque planete sont, à égales distances, en raison directe de leur quantité de matiere.

La loi de la descente des corps pesans vers la Terre, mettant à part la résistance de l'air, est telle : tous les corps, à égales distances de la Terre, tombent également en temps égaux.

Supposons, par exemple, que des corps pesans soient portés jusqu'à la surface de la Lune ; & que privés en même temps que la Lune de tout mouvement

progressif, ils retombent vers la Terre, il est démontré que dans le même temps ils décriroient les mêmes espaces que la Lune ; de plus, comme les satellites de Jupiter font leurs révolutions dans des temps qui sont en raison sesquiplée de leurs distances à Jupiter, & qu'ainsi à distances égales la force de la gravité seroit la même en eux ; il s'ensuit que tombant de hauteurs égales en temps égal, ils parcourroient des espaces égaux précisément comme les corps pesans qui tombent sur la Terre ; on fera le même raisonnement sur les planetes premières considérées par rapport au Soleil. Or la force par laquelle des corps inégaux sont également accélérés, est comme leur quantité de matiere, ainsi le poids des corps vers chaque planete est comme la quantité de matiere de chacune, en supposant les distances égales. De même le poids des planetes premières & secondaires vers le Soleil, est comme la quantité de matiere des planetes & des satellites. Voyez MATIERE.

V. La gravité s'étend à tous les corps, & la force avec laquelle un corps en attire un autre, est proportionnelle à la quantité de matiere que chacun contient.

Nous avons déjà prouvé que toutes les planetes gravitent l'une vers l'autre, & que la gravité vers chacune en particulier est en raison inverse du quarré de la distance à son centre ; conséquemment la gravité est proportionnelle à leur quantité de matiere. De plus comme toutes les parties d'une planete *A* gravitent vers l'autre planete *B*, & que la gravité d'une partie est à la gravité du tout, comme cette partie est au tout ; qu'enfin la réaction est égale à l'action : la planete *B* doit graver vers toutes les parties de la planete *A*, & sa gravité vers une partie sera à sa gravité vers toute la planete, comme la masse de cette partie est à la masse totale.

De-là on peut déduire une méthode pour trouver & comparer les gravités des corps vers différentes planetes, pour déterminer la quantité de matiere de chaque planete & sa densité ; en effet les poids de deux corps égaux qui font leurs révolutions autour d'une planete, sont en raison directe des diametres de leurs orbes, & inverse des quarrés de leurs temps.

temps périodiques; & leurs pesanteurs à différentes distances du centre de la planète, sont en raison inverse du carré de ces distances. Or puisque les quantités de matière de chaque planète sont comme la force avec laquelle elles agissent à distance donnée de leur centre, & qu'enfin les poids de corps égaux & homogènes vers des sphères homogènes sont à la surface de ces sphères en raison de leurs diamètres, conséquemment les densités des planètes sont comme le poids d'un corps qui seroit placé sur ces planètes à la distance de leurs diamètres. De là M. Newton conclut que l'on peut trouver la masse des planètes qui ont des satellites, comme le Soleil, la Terre, Jupiter & Saturne; parce que par les temps des révolutions de ces satellites, on connoît la force avec laquelle ils sont attirés. Ce grand philosophe dit que les quantités de matière du Soleil, de Jupiter, de Saturne & de la Terre, sont comme $1033 : 1$ & $1033 : 1$; les autres planètes n'ayant point de satellites, on ne peut connoître la quantité de leur masse. *Voy. DENSITÉ.*

VI. Le centre de gravité commun du Soleil & des planètes est en repos; & le Soleil, quoique toujours en mouvement, ne s'éloigne que fort peu du centre commun de toutes les planètes.

Car la quantité de la matière du Soleil étant à celle de Jupiter, comme 1033, à 1, & la distance de Jupiter au Soleil étant au demi-diamètre du Soleil dans un rapport un peu plus grand, le centre commun de gravité du Soleil & de Jupiter sera un peu au-delà de la surface du Soleil. On trouvera, par le même raisonnement, que le centre commun de gravité de Saturne & du Soleil sera un point un peu en-deçà de la surface du Soleil; de sorte que le centre de gravité commun du Soleil & de la Terre, & de toutes les planètes, sera à peine éloigné du centre du Soleil de la grandeur d'un de ses diamètres. Or ce centre est toujours en repos; car en vertu de l'action mutuelle des planètes sur le Soleil & du Soleil sur les planètes, leur centre commun de gravité doit ou être en repos ou se mouvoir uniformément en ligne droite: or s'il se mouvoit uniformément en ligne droite, nous changerions sensiblement de position par rap-

port aux étoiles fixes; & comme cela n'arrive pas, il s'ensuit que le centre de gravité de notre système planétaire est en repos. Par conséquent quel que soit le mouvement du Soleil, dans un sens & dans un autre, selon la différente situation des planètes, il ne peut jamais s'éloigner beaucoup de ce centre. Ainsi le centre commun de gravité du Soleil, de la Terre & des planètes, peut être pris pour le centre du monde. *Voy. SOLEIL & CENTRE.*

VII. Les planètes se meuvent dans des ellipses dont le centre du Soleil est le foyer, & décrivent des aires autour du Soleil qui sont proportionnelles aux temps.

Nous avons déjà exposé ce principe à *posteriori* comme un phénomène: mais maintenant que nous avons dévoilé le principe des mouvemens célestes, nous pouvons démontrer à *priori* le phénomène dont il s'agit de la manière suivante, puisque les pesanteurs de chaque planète vers le Soleil sont en raison inverse du carré de la distance; si le Soleil étoit en repos & que les planètes n'agissent point les unes sur les autres, chacune décriroit autour du Soleil une ellipse dont le Soleil occuperoit le foyer, & dans laquelle les aires seroient proportionnelles aux temps. Mais comme l'action mutuelle des planètes est fort petite, & que le centre du Soleil peut être sensé immobile, il est clair que l'on peut négliger l'effet de l'action des planètes & le mouvement du Soleil; donc, &c. *V. PLANÈTE & ORBITE.*

VIII. Il faut avouer cependant que l'action de Jupiter sur Saturne produit un effet assez considérable; & que, selon les différentes situations & distances de ces deux planètes, leurs orbites peuvent en être un peu dérangées.

L'orbite du Soleil est aussi dérangée un peu par l'action de la Lune sur la Terre, le centre commun de gravité de ces deux planètes décrit une ellipse dont le Soleil est le foyer, & dans laquelle les aires prises autour du Soleil sont proportionnelles aux temps. *V. TERRE & SATURNE.*

IX. L'axe de chaque planète, ou le diamètre qui joint ses pôles, est plus petit que le diamètre de son équateur.

Les planètes, si elles n'avoient point de mouvement diurne sur leur centre,

Da

seroient des spheres, puisque la gravité agiroit également par-tout; mais en vertu de leur rotation les parties éloignées de l'axe font effort pour s'élever vers l'équateur, & s'éleveroient en effet si la matiere de la planete étoit fluide. Aussi Jupiter qui tourne fort vite sur son axe a été trouvé, par les observations, considérablement aplati vers les pôles. Par la même raison, si notre Terre n'étoit pas plus élevée à l'équateur qu'aux pôles, la mer s'éleveroit vers l'équateur & inonderoit tout ce qui en est proche. *Voyez FIGURE DE LA TERRE.*

M. Newton prouve aussi à *posteriori* que la Terre est aplatie vers les pôles, & cela par les oscillations du pendule qui sont de plus courte durée sous l'équateur que vers le pôle. *Voyez PENDULE.*

X. Tous les mouvemens de la Lune & toutes les inégalités qu'on y observe découlent, selon M. Newton, des mêmes principes, savoir de sa tendance ou gravitation vers la Terre, combinée avec sa tendance vers le Soleil; par exemple, son inégale vitesse, celle de ses nœuds & de son apogée dans les syzigies & dans les quadratures, les différences & les variations de son excentricité, &c. *Voyez LUNE.*

XI. Les inégalités du mouvement lunaire peuvent servir à expliquer plusieurs inégalités qu'on observe dans le mouvement des autres satellites. *Voyez SATELLITES, &c.*

XII. De tous ces principes, sur-tout de l'action du Soleil & de la Lune sur la Terre, il s'ensuit que nous devons avoir un flux & reflux, c'est-à-dire que la mer doit s'élever & s'abaisser deux fois par jour. *V. FLUX & REFLUX ou MARÉE.*

XIII. De-là se déduit encore la théorie entière des comètes; il en résulte entr'autres choses qu'elles sont au-dessus de la région de la Lune & dans l'espace planétaire; que leur éclat vient du Soleil, dont elles réfléchissent la lumière; qu'elles se meuvent dans des sections coniques dont le centre du Soleil occupe le foyer, & qu'elles décrivent autour du Soleil des aires proportionnelles aux temps; que leurs orbites ou trajectoires sont presque des paraboles; que leurs corps sont solides, compacts & comme ceux des planetes, & qu'elles doivent par conséquent recevoir dans leur périhélie

une chaleur immense; que leurs queues sont des exhalaisons qui s'élèvent d'elle & qui les environnent comme une espece d'atmosphère. *Voyez COMETE.*

Les objections qu'on a faites contre cette philosophie ont sur-tout pour objet le principe de la gravitation universelle; quelques-uns regardent cette gravitation prétendue comme une qualité occulte; les autres la traitent de cause miraculeuse & surnaturelle, qui doit être bannie de la saine philosophie; d'autres la rejettent, comme déduisant le système de tourbillons; d'autres comme supposant le vuide; on trouvera la réponse des Newtoniens à ces objections, dans les articles GRAVITÉ, ATTRACTION, TOURBILLON, &c.

A l'égard du système de M. Newton sur la lumière & les couleurs, voy. COULEUR & LUMIERE; voyez aussi les articles ALGEBRE, GÉOMÉTRIE & DIFFÉRENTIEL, les découvertes géométriques de ce grand homme. *Chamb.*

Nous n'avons rien à ajouter à cet article sur l'exposition de la philosophie newtonienne, sinon de prior le lecteur de ne point en séparer la lecture de celle des mots ATTRACTION & GRAVITÉ. Plus l'Astronomie & l'analyse se perfectionnent, plus on apperçoit d'accord entre les principes de M. Newton & les phénomènes. Les travaux des Géomètres de ce siècle ont donné à cet admirable système un appui inébranlable. On peut voir le détail aux articles LUNE, FLUX & REFLUX, NUTATION, PRÉCESSION, &c.

Cependant M. Newton a essayé de terminer celle de la Lune par la hauteur des marées; il trouve qu'elle est environ la 39^e partie de la masse de la Terre. Sur quoi voyez l'article LUNE. (O)

NEWTOWN, Géog., ville d'Irlande au comté de Down, à une lieue de Bangoo, sur le côté septentrional du lac de Strancfort. Elle envoie deux députés au parlement de Dublin. Lat. 55. lat. 54. 40.

NEW-ZOL, Géog., ville de la haute Hongrie, la troisième des sept villes de montagnes, avec titre de comté. Il y a dans cette ville & aux environs les plus belles mines de cuivre qui soient en Hongrie; mais comme il est fort ardu de tirer la pierre qui est dans la mine,

a bien de la peine à l'en tirer. Quand on en est venu à bout, on le fait brûler & fondre quatorze fois avant qu'on puisse s'en servir. *Nem-zol* est située sur la rivière de Grau, à 14 lieues N. E. de Léopoldstadt. Long. 37. 24. lat. 48. 40.

NEXUS, Droit Rom., c'est-à-dire, citoyen attaché par esclavage à son créancier pour dettes. On appelloit *nexi*, chez les Romains, ceux qui ayant contracté des dettes, & ne les pouvant acquitter au jour marqué, devenoient les esclaves de leurs créanciers, qui pouvoient non-seulement les faire travailler pour eux, mais encore les mettre aux fers, & les tenir en prison. *Liber qui sua opera in servitute pro pecuniâ quam debet, dum solveret, dat, nexus vocatur*, dit Varron.

La condition de ces débiteurs, appelés aussi *addicti*, étoit d'autant plus misérable, que leurs travaux & leurs peines n'entroient point en déduction de leurs dettes; mais lorsqu'ils avoient payé, ils recouvroient avec la liberté tous leurs droits: car cette espèce d'esclavage étoit différente du véritable esclavage, en ce que les *nexi* pouvoient, malgré leur maître, se délivrer de la servitude en payant leur dette, & en ce qu'ils n'étoient point regardés comme affranchis après être sortis de servitude, mais comme citoyens libres, *ingenui*, puisqu'ils ne perdoient pas la qualité de citoyen romain, pouvant même servir dans les légions romaines. *Servus cum manumittitur fit libertinus; addictus, receptâ libertate est ingenuus. Servus, invito domino, libertatem non consequitur; addictus solvendo, citra voluntatem domini consequitur; ad servum nulla lex pertinet. Addictus legem habet; propria liberi, quam nemo habet nisi liber, prænomen, nomen, cognomen, tribuni habet hæc addictus.* Ce sont les termes de Quintilien.

Cette coutume fut en usage à Rome jusqu'à l'an 429, & elle donna occasion à bien des tumultes de la part des plébéiens: ils la regardoient comme une véritable tyrannie, qui obligeoit les enfans mêmes à se rendre esclaves pour les dettes de leurs pères. Un jeune homme nommé Caius Publilius, ayant été maltraité cruellement pour n'avoir pas voulu condescendre aux desirs infâmes de Lu-

cus Papirius son maître, à qui il s'étoit donné comme esclave pour les dettes de son père: *cui quum se C. Publilius ob æs alienum paternum nexum dedisset*, il excita la commisération des citoyens, & fut cause de la loi qui ordonnoit que les biens des débiteurs répondroient à l'avenir de l'argent prêté, mais que les personnes seroient libres. *Pecunia creditæ bona debitoris, non corpus obnoxium esset. Ita nexi soluti, cautumque in posterum ne necerentur*, dit Tite-Live, lib. VIII, c. xxviii. (D. J.)

NEYN, Géogr., ou *Néane*, ou *Nyn*, rivière d'Angleterre. Elle a sa source dans le Northamptonshire, qu'elle traverse; & après avoir baigné les villes de Northampton & de Péterbourg, elle va se jeter dans le golfe de Boston. (D. J.)

NEYTRACHT, Géogr., ou *Neytra*, ville de la Haute-Hongrie, sur la rivière de *Neytra*, avec un évêché suffragant de Grau, à 26 lieues N. E. de Presbourg. Long. 36. 35. lat. 48. 28.

NEYVA, Géogr., baie de l'Amérique septentrionale, sur la côte méridionale de l'isle Hispaniola ou de Saint-Domingue, environ à 30 lieues de la ville de San-Domingo vers l'ouest. Elle tire son nom de la rivière *Neyva* qui s'y décharge. (D. J.)

NEZ, f. m., Anatomie. Les auteurs désignent par des noms différens les parties extérieures du nez; ils nomment la supérieure la racine du nez; l'inférieure, le globe du nez; celle qui est entre deux, le dos du nez; celles qui sont sur les bords des narines, les ailes du nez; & celle qui les sépare, la colonne du nez.

Les parties qui composent la voûte du nez ne sont pas seulement la peau, & une très-petite partie de graisse, il y a encore des os, des muscles & des cartilages.

Les os propres du nez forment la partie supérieure de la voûte du nez; leur figure approche de la carrée; leur face externe est un peu convexe & assez unie, & l'interne concave & inégale: la partie supérieure de ces os se trouve beaucoup plus épaisse que l'inférieure; celle-ci se trouve comme découpée inégalement pour favoriser l'attache des cartilages du nez.

Ces deux os étant joints ensemble, for-

ment au-dedans du nez, le long de leur union, une rainure longitudinale qui reçoit la lame osseuse de l'etmoïde, sur laquelle ces os sont appuyés, de même que sur la partie inférieure & moyenne du coronal, & se trouvent aussi joints à une avance des os maxillaires. On remarque pour l'ordinaire aux os du nez, un ou deux petits trous.

On compte pour l'ordinaire quatre muscles au nez, deux de chaque côté; savoir le pyramidal & le myrtiforme. Le pyramidal a son attache fixe dans la jonction du coronal avec le frontal; & descendant le long du nez, vient se terminer au cartilage qui forme l'entrée de la narine du même côté.

Le myrtiforme a son attache fixe à l'os maxillaire vis-à-vis le fond de l'alvéole de la dent canine, & va se terminer au même cartilage que le premier; ces deux muscles, en agissant, dilatent les narines.

On donne pour constricteur des narines un petit muscle qui a ses attaches fixes extérieurement au fond des alvéoles des premières dents incisives, & se terminent aux ailes du nez.

Le muscle orbiculaire des ailes paroît aussi avoir quelque part à cette action.

Les cartilages du nez sont au nombre de cinq: il y en a quatre qui forment la partie inférieure du nez, deux supérieurs & deux inférieurs. Ces derniers composent principalement les narines; le cinquième fait la partie antérieure & moyenne de la cloison qui sépare l'intérieur du nez en deux cavités, dont les narines sont l'entrée. Ces deux cavités ne sont pas seulement formées par la disposition particulière des deux os supérieurs du nez & des cartilages dont je viens de parler, les os maxillaires unis ensemble & ceux du palais en font aussi une portion considérable; l'os sphénoïde & l'etmoïde concourent aussi avec le vomer à la formation des parois des cavités du nez; & la jonction de l'etmoïde avec le vomer fait la portion osseuse de la cloison des narines.

On considère plusieurs choses dans chaque cavité du nez. On voit dans la partie supérieure la portion cellulaire de l'os etmoïde, & dans l'inférieure, les os spongieux. On y découvre aussi les embouchures des sinus frontaux dans les

cellules de l'os etmoïde; celles des sinus maxillaires de chaque côté, entre la portion cellulaire de l'os etmoïde & les lames inférieures du nez & les embouchures des sinus sphénoïdaux, s'apperçoivent dans la partie postérieure & inférieure du nez. On découvre outre cela dans le nez les orifices des conduits lacrymaux & enfin la communication des cavités du nez avec le gosier.

Il faut remarquer que chaque cavité du nez se trouve tapissée d'une membrane spongieuse, nommée *pituitaire*. Cette membrane recouvre aussi les cellules de l'os etmoïde, les os spongieux ou lames inférieures du nez, & les parois intérieures des sinus & des conduits lacrymaux & incisifs, & elle est parsemée dans toute son étendue de plusieurs grains glanduleux, qui fournissent l'humeur mucilagineuse dont elle est continuellement abreuvée. C'est principalement sur la portion de cette membrane, qui recouvre les cellules de l'os etmoïde, que viennent s'épanouir les filets de la première paire des nerfs, & quelques rameaux de la cinquième, qui reçoivent les impressions des corps odorans, & les transmettent jusqu'à l'âme pour la sensation de l'odorat.

Les artères qui se distribuent au nez, lui viennent des carotides, & les veines vont se décharger dans les jugulaires.

Le nez n'est pas seulement l'organe de l'odorat, il sert encore à la respiration, à donner plus de force au son, à modifier la voix & à la rendre plus agréable, tant par la cavité, que par celle des sinus qui y répondent.

Cette partie du visage varie beaucoup en grandeur & en figure dans les divers sujets dès le moment de leur naissance. Les Negres, les Hottentots, & quelques peuples de l'Asie bien différens des Juifs, ont presque tous le nez camus; écarts. La plupart des anatomistes prétendent que cette *camusité* vient de l'art, & non de la nature. Comme les Négresses, suivant le récit des voyageurs, portent leurs petits enfans sur le dos pendant qu'elles travaillent, il arrive qu'en se haussant & baissant par secousses, le nez de l'enfant doit donner contre le dos de la mere, & s'aplatir insensiblement. Indépendamment de cette raison, le P. du Tertre rapporte que les Negres (car

sont le nez à leurs enfans, & leur pressent aussi les levres pour les rendre plus grosses; en sorte que ceux à qui l'on n'a fait ni l'une ni l'autre de ces opérations, ont le nez élevé & les levres aussi minces que les Européens.

Cela peut être des Nègres du Sénégal; mais il paroît assez certain que dans presque tous les autres peuples nègres, les grosses levres, de même que le nez large & épaté sont des traits donnés par la nature, qu'on a fait servir de modèle à l'art qui est en usage chez eux & parmi d'autres peuples, d'écacher le nez, & de grossir les levres à ceux qui ont reçu la naissance avec cette perfection de moins. Comme c'est dans la forme plate qu'ils font consister la beauté du nez, le premier soin des mères après leur accouchement, est d'aplatir le nez de leurs enfans, pour qu'ils ne soient pas difformes à leurs yeux, tant les idées de beauté sont bizarres chez les peuples de la terre.

Plusieurs ne se contentent pas de préférer l'aplatissement du nez à son élévation, ils trouvent un nouvel agrément à se percer cette partie pour y passer toutes sortes d'ornemens à leur goût, & cet usage est fort étendu en Afrique & en Orient. Les Nègres de la nouvelle Guinée traversent leurs deux narines par une espèce de cheville longue de trois ou quatre pouces. Les Sauvages de la Guyane y passent des os de poissons, des plumes d'oiseaux & d'autres choses de ce genre. Les habitans de Gufarate, les femmes malabares & celles du golfe Persique y portent des anneaux, des bagues & d'autres bijoux. C'est une galanterie chez quelques peuples Arabes, de baisser la bouche de leurs femmes à travers ces anneaux, qui sont quelquefois assez grands pour enfermer toute la bouche dans leur rondeur.

Les Européens au contraire ne se font percer que les oreilles pour les orner d'anneaux & de bijoux; ils trouvent avec raison qu'il ne faut ni gêner ni gâter le nez, & qu'il contribue beaucoup à la beauté, quand il n'est ni trop petit, ni trop écrasé, ni trop sortant au-dehors.

Sa forme, & sa position plus avancée que celle de toutes les autres parties du visage, sont particulières à l'espèce humaine; car dans aucun animal le nez ne fait un trait élevé. Les singes mêmes

n'ont, pour ainsi dire, que des narines; ou du moins leur nez, qui est posé comme celui de l'homme, est si plat & si court, qu'on ne doit pas le regarder comme une partie semblable. Les oiseaux n'ont point de narines; ils ont seulement deux trous & deux conduits pour la respiration & l'odorat, au lieu que les quadrupèdes ont des naseaux ou des narines cartilagineuses comme les hommes.

Je ne sache aucun exemple d'enfant venu au monde avec la privation de la cloison du nez, ni avec les narines bouchées par un vice de conformation naturelle, & je sais même que l'accident d'un nez fermé contre nature par quelque maladie, s'offre très-rarement à l'art de la chirurgie pour le percer.

NEZ CAMUS ou CAMARD, qui a le nez court ou creux & enfoncé vers le milieu. Les Tartares font grand cas de ces beautés camuses. Rubriquis observe que la femme du grand cham Jonghis, beauté qui fit beaucoup de bruit en son temps, n'avoit pour tout nez que deux petits trous.

Ce Rubriquis étoit un religieux envoyé par S. Louis pour convertir le cham des Tartares: nous avons la relation de son voyage qui est très-curieuse, sur-tout pour des philosophes. (O)

NEZ, *maladies du nez, Médecine.* Les usages du nez & des humeurs qui y abordent méritent une attention singulière dans la pratique de la médecine. Le défaut de conformation de cette cavité peut occasionner des changemens dans la respiration, dans la voix, dans l'haleine; la mauvaise qualité de l'humeur qui y coule peut déranger entièrement l'économie animale.

1°. Si les sinus qui composent l'étendue du nez sont trop resserrés ou étranglés, leur cavité se trouvant diminuée, la membrane pituitaire aura moins d'étendue, l'organe de l'odorat sera plus borné, l'humeur muqueuse se filtrera en moindre quantité, ses issues seront moins libres & plus étroites, elle croupira plus long-temps, elle rendra pnnais ceux qui se trouveront attaqués de ces accidens: ce que le défaut de conformation occasionne, peut souvent arriver par l'inflammation de ces parties, par les changemens de l'air environnant, par des tumeurs qui surviendront dans cette ca-

vité, des polypes, des tumeurs skirrhéuses, des cancers & autres accidens de cette nature.

Les remèdes que l'on pourroit apporter dans ces fâcheuses circonstances sont différens, selon les causes & leurs accidens. On peut les voir & les examiner tous en particulier & en leur lieu.

2°. La qualité viciée de l'humeur du nez est d'une grande conséquence dans l'économie animale; son épaisissement occasionne une respiration difficile, sèche & douloureuse, une toux sèche, une difficulté de se moucher, un dessèchement dans le nez, une chaleur, une sécheresse dans l'air, une acrimonie dans ses particules qui irrite les solides, les roidit & empêche les parois de la cavité de se prêter à l'action de l'air.

Sa trop grande fluidité rendant les parties trop humides, les relâche & les empêche d'exercer leur ressort; le trop d'humidité de la membrane pituitaire fait que la sérosité y séjourne & y croupit, & que la morve qui abonde, fait perdre aux nerfs leur qualité & leur sensibilité: l'enchiffrement est souvent l'effet de cette qualité vicieuse de l'humeur pituitaire & muqueuse du nez. Pour guérir cette maladie, on doit évacuer la surabondance de sérosité par les purgatifs, les diaphorétiques, les expectorans, les salivans & autres remèdes particuliers évacuans. Les infusions de lierre terrestre, d'hysope, de cataire sont bonnes dans ces cas.

La grande abondance de l'humeur muqueuse du nez occasionne une constipation extraordinaire, parce que la dérivation qui se fait de la mucoité dans le nez, en tarit la source dans les intestins; & de cette source les excréments restent à sec & privés de leur véhicule, & de cette glutinosité qui leur permet de glisser le long de la cavité du cylindre intestinal: de-là vient que les gens qui se mouchent & expectorent ou crachent beaucoup, sont d'ordinaire fort constipés: de-là vient aussi que lorsque la morve est desséchée, le ventre est aussi paresseux, ce qui est ordinaire dans l'été; au contraire lorsque la morve est délayée, les excréments le sont aussi, ce qui arrive dans l'hiver, où la transpiration est diminuée, & où les sécrétions sont plus abondantes dans le nez & dans les intes-

tins que vers la surface externe du corps.

NEZ COUPÉ, *Staphylodendron*, L. n. *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le pistil sort du calice qui est profondément découpé, & vient dans la suite un fruit membraneux, renflé comme une vessie & divisé en plusieurs loges. Ce fruit renferme des semences fort dures, & pour ainsi dire, osseuses. Tournefort, *Inst. rei herb.* PLANTE.

NEZ COUPÉ OU FAUX PISTACHIER, *Staphylodendron*, grand arbrisseau qui se trouve dans quelques contrées de l'Europe méridionale. Il prend quelquefois douze à quinze piés de hauteur sur un pié de circonférence, lorsqu'il se trouve dans un bon terrain: mais il ne s'élève ordinairement dans les bois qu'à sept ou huit piés. Il fait une tige droite & sa tête assez régulière. Son écorce est lisse, unie & marquée de points cendrés sur un fond brun. Sa feuille est composée de cinq & quelquefois de sept folioles oblongues, assez grandes, & attachées à une nervure commune. Cette feuille est d'un verd-brun en-dessus & cendré en-dessous. Ses fleurs paroissent à la fin d'avril; elles sont blanches, assez apparentes & attachées par grappes à des pédicules longs, menus & pendans. Les fruits qui succèdent, sont des espèces de vessies verdâtres, assez grandes, divisées en deux loges qui contiennent chacune deux ou trois noyaux de la grosseur d'un pois. Les enfans les cassent aussi aisément qu'une noisette pour avoir l'amande qui est douce à manger, mais qui fait soulever le cœur. La substance de cette amande est d'une couleur verdâtre qui ressemble à celle de la pistache; c'est apparemment ce qui a fait donner à cet arbrisseau le nom de pistachier faux. On l'appelle aussi nez coupé, parce que le noyau qui renferme la semence, ressemble à un bout de nez que l'on auroit coupé. On le nomme aussi bois saint Edme dans plusieurs endroits de la Bourgogne, parce qu'on raconte que ce saint avoit un bâton du bois de cet arbrisseau, qu'il piqua en terre & qui y prit racine. Le nez coupé croît dans les bois, dans les haies, dans les lieux frais, incultes & ombragés; cependant il n'est pas commun. Il est très-robuste; il se multiplie

nifément, & il réussit par-tout, si ce n'est lorsqu'il est dans un terrain léger; il souffre beaucoup dans les grandes chaleurs & les sécheresses.

Cet arbrisseau pousse quantité de rejets du pié qui peuvent servir à le multiplier. On y parvient aussi, soit en couchant les branches au printemps, ou en semant les noyaux peu après leur maturité qui arrive au mois de septembre. Car si l'on différoit de les semer jusqu'au printemps, la plupart ne leveroient que l'année suivante. Par l'une ou l'autre méthode, on aura au bout d'un an des plants suffisamment enracinés pour être mis en pépinière. Les branches couchées donneront tout-de-suite des fleurs; mais les jeunes plants venus de semence, ne fleuriront qu'au bout de trois ou quatre ans: il ne faut pour la culture de cet arbrisseau aucun soin particulier.

On fait usage du nez coupé dans les jardins pour l'agrément. On peut le mettre dans les massifs des bosquets: on peut l'employer en arbre de ligne pour les allées, où il va de pair & figure fort bien avec le citise des Alpes, l'arbre de Judée, l'arbre de Ste. Lucie, la rose de Gueldres, &c.

Son bois, quoique blanc, est dur, solide, compacte & de durée. Il peut être de quelqu'utilité lorsqu'il a acquis un peu de grosseur; car il est frêle, quand il est trop jeune. Il y a encore une autre espèce de cet arbrisseau.

Le nez coupé de l'Virginie. Quoique cet arbrisseau vienne d'un climat assez chaud, il est tout aussi robuste que l'espèce commune; mais il ne s'élève qu'à neuf ou dix piés dans les meilleurs terrains. Sa feuille n'est composée que de trois folioles plus petites & d'un verd plus clair que celle de l'espèce précédente. Sa fleur est aussi plus petite & moins apparente; les vessies qui succèdent sont divisées en trois loges: elles renferment chacune un noyau plus petit, dont l'amande est aussi d'un verd de pistaches. Le feuillage de cet arbrisseau fait tout son agrément. (M. Daubenton, subdélégué.)

NEZ, Critique sacrée. Il est défendu par le Lévitique, de recevoir pour le service de l'autel, un homme qui eût le nez trop petit, trop grand ou retrouffé: *si parvo, vel grandi, vel torto fuerit naso,*

Lévit. XXI, xviii. Les Hébreux mettoient communément la colere dans le nez: *ascendit fumus de naribus ejus*, II Reg. xxij, 9. Ce mot se prenoit aussi pour la fierté & grandeur d'ame: *nasus tuus sicut turris Libani*, est-il dit de l'épouse, Cant. vij, 4: votre nez ne relève pas moins la beauté de votre visage, que cette tour embellit le mont Liban. Cette tour étoit la fierté qui rendoit le cœur de l'épouse inaccessible à tout autre qu'à son époux. Mettre un cercle au nez, c'est réprimer la fierté des orgueilleux. *Numquam posuit circulum in naribus ejus*, Job. xl, 21. Enfin, cette phrase, *donec exeat per nares vestras*, Num. xxj, 20, marque le dégoût des viandes qu'auroient les Israélites murmureurs. (D. J.)

On lit aussi dans le dict. de la bible que les Hébreux regardoient le nez comme le siege de la colere: *ascendit fumus de naribus ejus*, est-il dit au second livre des Rois, c. xxij, vers. 9, en parlant de la colere de Dieu: & dans le Pseaume xvij, vers. 9, *ascendit fumus in ira ejus*; l'Hébreu porte *in naso ejus*. Les anciens auteurs grecs & latins parlent à-peu-près de même. Ainsi Perse,

Disce: sed ira cadat naso, rigosaque fanna.

& Plaute,

Fames & mora bilem in naso concludunt.

Les Romains regardoient les gens dont le nez étoit aquilin ou crochu, comme enclins à la raillerie. *Naso suspendit adunco*, dit Horace, en parlant d'un satyrique.

Les femmes d'Orient, en plusieurs endroits, mettent des cercles d'or à une de leurs narines. Salomon fait allusion à cette coutume, lorsqu'il dit: *Circulus aureus in naribus suis mulier pulchra & fatua*, une femme belle, mais insensée, est comme un anneau au groin d'un pourcean. Proverb. xj, 22. On mettoit aussi des anneaux aux naseaux des bœufs & des chameaux pour les conduire. Ainsi dans le quatrième livre des Rois, c. xix. vers. 28, Dieu menace Sennachérib de lui mettre un cercle aux narines & un mors dans la bouche, & de le faire retourner par le chemin par lequel il est venu. Calmet, Dict. de la Bible. (G)

NEZ, Métallurg. On appelle nez dans les fonderies où l'on traite les mines des

métaux, une espèce de tuyau ou de conduit qui se forme dans la mine fondue depuis la tuyère, & qui de-là va en s'élargissant vers la partie intérieure du fourneau. Ce nez ou conduit ne doit point trop s'allonger. Les Fondeurs ont très-grande attention à cette circonstance, & jugent par le nez, si leur fonte réussira ou non. *Voyez Schlutter, traité de la fonte des mines.* (—)

NEZ, LE NEZ DU NAVIRE, Marine. C'est la première partie du navire qui finit en pointe. On dit la même chose d'un bateau.

Vaïsseau qui est trop sur le nez, c'est quand par sa construction il paroît que l'avant est un peu trop chargé : on remédie en faisant pencher le mât de misaine un peu plus en arrière.

NEZ D'UN BATEAU, Charpent., c'est la première partie du bateau, qui finit en pointe, & où est la levée sur laquelle se met le batelier, lorsqu'il se sert des avirons. (D. J.)

NEZ DE POTENCE, terme d'Horlogerie. V. POTENCE. (T)

NEZ, Maréchal. Le bout du nez du cheval est, pour ainsi dire, sa levre supérieure. *Porter le nez au vent*, on *porter au vent*, se dit d'un cheval qui leve le nez en l'air au lieu de le ramener.

NEZ FIN, Vénérerie, se dit d'un chien qui a le sentiment bon.

Nez dur, se dit d'un chien qui entre mal-aisément dans la voie.

Nez haut, ou *chien de haut nez*, c'est lorsqu'un chien va requérir sur le haut du jour.

On remarque que plusieurs animaux, comme les chiens, les lievres, les renards, ont plus de lames osseuses que les hommes qui en ont le moins de tons. C'est ce qui fait croire que c'est pour cela qu'ils ont aussi meilleur odorat, à cause que la membrane qui couvre toutes les anfractuosités des narines ayant beaucoup d'étendue dans un petit espace, elle reçoit en plus de parties les impressions des particules écoulées des corps odorans.

N G

NGO-KIAO, Hist. des drog. de la Chine, colle faite avec la peau d'âne noir. Voici comme elle se prépare, suivant la relation du père (Parennin, jésuite.

On prend la peau d'un âne noir, & tout récemment ; on la fait tremper quelques jours consécutifs dans de l'eau tirée d'un puits de la province de Chang-tong ; après cela on la retire de cette eau pour la racler, & la nettoyer en-dehors & en-dehors ; on la coupe ensuite en petits morceaux, & on la fait bouillir petit feu dans de l'eau de ce même puits jusqu'à ce que ces morceaux soient réduits en colle qu'on passe toute chaude par une toile, pour en rejeter les parties les plus grossières qui n'ont pu se fondre. Enfin on en dissipe l'humidité, & chacun lui donne la forme qui lui plaît. Les Chinois la jettent en moule, & y impriment des caractères de toutes sortes de figures. (D. J.)

NGOMBOS, Hist. mod. Superstitions. prêtres imposteurs des peuples idolâtres du royaume de Congo en Afrique. On nous les dépeint comme des fripons & des qui ont une infinité de moyens pour tirer des libéralités des peuples superstitieux & crédules. Toutes les calamités publiques & particulières tournent à leur profit ; parce qu'ils persuadent aux peuples que ce sont des effets de la colère des dieux, que l'on ne peut apaiser que par des sacrifices, & sur-tout par des présents à leurs ministres. Comme ils prétendent être sorciers & devins, on s'adresse à eux pour connoître l'avenir & les choses cachées. Mais une source intarissable de richesses pour les Ngombos, c'est qu'ils persuadent aux negres qu'aucun d'eux ne meurt d'une mort naturelle, & qu'elle est due à quelque empoisonnement ou maléfice dont ils veulent bien découvrir les auteurs, moyennant une rétribution ; & toujours ils font tomber la vengeance sur ceux que leur ont déplu, quelque innocens qu'ils puissent être. Sur la déclaration du prêtre, on saisit le prétendu coupable, & qui l'on fait boire un breuvage préparé par le ngombo, & dans lequel il a eu soin de mêler un poison très-vif, qui empêche les innocens de pouvoir se justifier, en se tirant de l'épreuve. Les ngombos ont au-dessous d'eux des prêtres ordinaires appelés gangas, qui ne sont que des fripons subalternes.

N H

NHAMBI, Botan. exot., plante fumentieuse d'Amérique ; sa tige est ligneuse.

se, genouillée, velue, rameuse, en partie serpentant à terre, & en partie s'élevant comme le pourpier. Sa feuille est grande, verte, quelquefois légèrement dentelée sur les bords, d'autrefois découpée profondément. Ses fleurs naissent aux sommités de ses branches en forme de boutons; elles sont rondes, grosses comme de petites cerises, sans feuilles, approchantes de celles de la camomille. Sa semence est taillée en ombilic, de forme ovale, de couleur grise, rougeâtre, luisante. Ses racines jettent de tous côtés plusieurs filamens blancs, tendres. Cette plante croît dans les bois, dans les forêts, dans les jardins. Ses feuilles machées ont un goût piquant & acrimonieux, comme la moutarde & le cresson; on les mange en salade dans leur primeur. (D. J.)

NHANDIROBE, *Nbandiroba*, f. f., *Hist. nat. bot.*, genre de plante à fleur monopétale, en forme de rosette, & profondément découpée. Les unes sont stériles & les autres fertiles; celles-ci sont placées sur un embryon qui devient dans la suite un fruit en forme de boîte charnue, qui est revêtu d'une écorce dure, & qui contient des semences aplaties & arrondies. Plumier, *nova plant. amer. gen. Voy.* PLANTE. (I)

La *nbandiroba* est une plante sarmenteuse d'Amérique. Le Pere Plumier dit qu'elle grimpe assez haut sur les arbres qui lui sont voisins; ses sarments sont souples, garnis de feuilles plus ou moins arrondies de la largeur de la main, taillées en cœur, & d'un verd-pâle. Ces sarments sont terminés par un bouquet de petites fleurs jaunâtres & stériles. Les fleurs fertiles ou qui donnent du fruit, sortent des aisselles des feuilles, d'autres sortent des branches; ces feuilles sont à trois pointes pour l'ordinaire, & semblables à celles du lierre, mais beaucoup plus grandes. Le fruit qui succède à la fleur, est plus gros qu'une orange, charnu & rempli intérieurement de plusieurs semences plates, arrondies, très-amères & huileuses; chaque semence est renfermée dans un noyau plat, solide, brun, recouvert d'une substance charnue, spongieuse & jaunâtre. Cette semence, au Brésil, sert à faire de l'huile, mais aux isles de l'Amé-

rique elle y est regardée comme le contre-poison du venin des serpens.

M. Linnæus nomme ce genre de plante *sevikæa*, & le caractérise ainsi. Il produit des fleurs mâles & femelles distinctes; l'enveloppe de la fleur mâle est faite en cloche, composée d'une seule feuille; il est arrondi dans le fond, & découpé sur les bords en cinq segmens. La fleur est aussi monopétale, arrondie, légèrement découpée sur les bords en cinq parties, avec un nombril orné d'une double étoile. Les étamines sont trois filamens. La fleur femelle de son calice ne diffère de la fleur mâle que dans l'étoile qui est composée de cinq feuilles faites en cœur. Le fruit est une grosse baie, charnue, d'une figure ovale, obtuse, entourée du calice, & couverte d'une écorce dure. Les semences sont d'une forme orbiculaire aplatie. (D. J.)

NHAMDIU, f. m., *Insectol.*, espèce d'araignée du Brésil. Son corps est de la longueur d'un pouce, garni sur le dos d'une forme de bouclier triangulaire, brillant, orné dans les côtés de six cônes pointus, blancs, semés de taches rouges; sa bouche est armée de deux petites dents recourbées: la partie antérieure de son corps est soutenue par huit jambes, longues d'environ deux pouces, jaunes ou rouges-brunes; & sa partie postérieure qui est la plus grande, reluit comme de l'argent. Cette espèce d'araignée file une toile comme les autres, mais elle est vénimeuse. (D. J.)

NHANDUAPOA, *Ornithol.*, nom d'un oiseau du Brésil, plus connu sous son nom hollandais *scurvogel*. Voyez SCURVOGEL.

NHANDUGUACU, *Ornithol.*, oiseau du Brésil, de la classe des autruches, mais d'une plus petite espèce que l'autruche d'Afrique. Son corps est fort gros; son col est long & fort; ses jambes sont hautes & épaisses; ses ailes, extrêmement courtes, ne lui servent que pour la course; son pennage est gris; cet oiseau porte le cou courbé comme le cigne; sa tête est formée comme celle de l'oie; ses plumes de derrière couvrent le croupion & font une espèce de queue; il court aussi vite qu'un lévrier, & se nourrit de chair & de fruits. (D. J.)

NHARWAL, voyez NARWAL.

NIAGARA, *Géogr.*, rivière de l'Amérique septentrionale, dans le pays des Iroquois. Elle sort du lac Erié, & va se jeter dans le lac Ontario, à quatre lieues au-dessus de son embouchure, où elle fait un saut prodigieux, sans lequel on pourroit aller avec de grandes barques plus de 200 lieues loin, & ne point interrompre la navigation dans sa course. (D. J.)

NIAIS, adj., *Gramm.*, il se dit de quelqu'un qui ignore les usages les plus communs de la société. Ce caractère se remarque dans la physionomie, la voix, le discours, le geste, l'expression, les idées. Il y a de faux *niais*, dont on est d'autant plus aisément la dupe qu'on s'en méfie moins. Si la simplicité se remarque dans l'extérieur, & qu'elle soit accompagnée de nonchalance, elle fait le *niais*. La simplicité n'est pas incompatible avec la vivacité; jamais *niais* ne fut actif.

NIAIS, *terme de Fauconnerie*, ce mot se dit de quelques oiseaux de proie, comme du faucon, de l'épervier, &c. qui n'ont pas encore volé, & qu'on a pris au nid.

NICÆA, *Géogr. anc.*, je trouve dans les auteurs plusieurs villes de ce nom.

1°. *Nicæa* ville de Grece, située aux environs des Thermopyles, dans le golfe *Manliacus*. On la comptoit entre les principales villes des Locres Epicnémides, qui étoient voisins & alliés des Béotiens & des Thébains. Philippe s'empara de *Nicæa* & des Thermopyles, lorsqu'il entra dans la Grece sous prétexte de terminer la guerre sacrée; ensuite ce prince la remit aux Thessaliens.

2°. *Nicæa* ville de l'Illyrie.

3°. *Nicæa* ville de l'Inde, au voisinage du fleuve Hydaspes. Alexandre en fut le fondateur.

4°. *Nicæa* ville des Indes, auprès du fleuve Cophene.

5°. *Nicæa* ville de l'isle de Corse: elle fut fondée par les Etruriens, selon Diodore de Sicile.

6°. *Nicæa* ville de Béotie, chez les Leuétériens.

7°. *Nicæa* ville de la Thrace, selon Etienne le géographe.

8°. *Nicæa* ville de Bithynie, & la plus célèbre de toutes. V. **NICÉE**. (D. J.)

NICAGUAYA, *Géogr.*, rivière de l'Amérique septentrionale dans l'isle Hispaniola. Elle traverse la province de Cahao, & va se jeter dans la mer.

NICARAGUA, *Géogr.*, province de l'Amérique septentrionale dans l'audience de Guatemala. Elle est bornée au nord par la province d'Honduras, à l'est par la mer, au midi par la province de Costarica, & à l'occident par la province de Guatemala. Le terroir de *Nicaragua* est très-fertile, & offre un des plus agréables paysages du monde. Ses villes & bourgs principaux sont, *Nicaragua*, Segovie & Grenade: ses rivières sont l'Yare, l'Yarpa & le Desaguadero. Elle a trois ports sur la mer du sud, & une grande habitation des Indiens du pays qu'on appelle le *Vieux-bourg*. On recueille dans cette province beaucoup de sucre & de cacao qui ne sort guère du pays.

NICARAGUA, *Géogr.*, lac de l'Amérique septentrionale dans l'audience de Guatemala, au gouvernement de *Nicaragua*. La tête de ce lac n'est qu'à 4 lieues de la mer du sud. On lui donne environ 80 lieues de circuit, & les vaisseaux peuvent naviger commodément. Dans la grande isle située au milieu de ce lac, & qui porte du cacao & des fruits délicieux, on trouve un volcan presque aussi considérable que celui de Guatemala.

NICARAGUA, *Géogr.*, autrement nommé *Léon de Nicaragua*; ville de l'Amérique septentrionale, dans la province de Nicaragua dont elle est la capitale, avec titre d'évêché, à 12 lieues de la mer du sud. Des flibustiers anglois pillèrent cette ville en 1685. Long. 291. 24. lat. 12. 26. (D. J.)

NICARIA, *Géogr. anc. & mod.*, ou *Nicarie*; isle de l'Archipel, entre l'isle de Samos & celle de Tine.

Cette isle a environ 60 milles de circonférence, suivant M. de Tournefort, d'après lequel nous en pouvons parler sagement. Elle est fort étroite, & traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes qui lui a fait donner autrefois le nom d'isle longue & étroite, *deliche & macrés*.

Ces montagnes sont couvertes de bois & fournissent des sources à tout le pays. Les habitans ne vivent que du commerce de ce bois, & sont si misérables qu'ils de-

mandent l'aumône dès qu'ils sont hors de leur isle. Ils recueillent peu de froment, assez d'orge, de figues, de miel, de cire; mais après tout ce sont de sottes gens, grossiers & à demi sauvages. Ils font leur pain à mesure qu'ils veulent dîner ou souper. Ce pain n'est autre chose que des fouaces sans levain, qu'on fait cuire à demi sur une pierre plate bien chaude: si la maîtresse de la maison est grosse, elle tire deux portions de fouaces, une pour elle & l'autre pour son enfant: on fait la même honnêteté aux étrangers.

Cette isle n'a jamais été bien peuplée. Strabon en parle comme d'un pays inculte, dont les pâturages étoient d'une grande utilité aux Samiens. On ne croit pas qu'il y ait présentement plus de 1000 âmes.

Nicaria n'a pas changé de nom, elle s'appelle *Icaria*, tout comme autrefois; mais les Francs qui ne savent pas le grec, corrompent la plupart des noms. Tout le monde fait qu'on attribue ce nom à Icare fils de Dédale, qui se noya aux environs de la mer, qui pour la même raison fut nommée *Icarienne*. Strabon enferme dans cette mer les isles de Leros & de Cos. Pline ne lui donne de l'étendue que depuis Samos jusqu'à Mycone. M. Bochart est le seul qui dérive le nom d'Icarie d'un mot phénicien *icaure*, qui signifie *poissonneux*; ce qui pourtant convient assez à un mot grec que les anciens ont donné à la même isle.

Tous les habitans de *Nicaria* sont du rite grec, & leur langue tient plus du grec littéral, à ce qu'on dit, que celle des autres isles où le commerce a fait établir plusieurs étrangers, qui ont introduit une infinité de mots & de terminaisons de leur pays. On ne s'est jamais embarrassé de conquérir cette isle: il y a beaucoup d'apparence qu'elle a suivi le destin de celle de Samos sa voisine & sa maîtresse.

L'isle manque de port. L'une des principales calanques est à Fanar, où étoit l'ancienne ville *Dracanon*.

Strabon, liv. xiv, pag. 639, assure qu'il y avoit dans *Nicaria* un temple de Diane, appelé *Tauropolium*; & Callimaque n'a pas fait difficulté de dire que de toutes les isles il n'y en avoit pas une de plus agréable à Diane que celle-ci. Goltzius a donné le type d'une médaille

représentant d'un côté une Diane chasseresse, & de l'autre une personne assise sur un taureau, avec cette légende *Ixx-puuv*. On pourroit prendre cette personne pour Europe; mais, selon la conjecture de Nonius, c'est plutôt la même Diane, le taureau marquant l'abondance des pâturages de l'isle, & la protection de cette déesse.

Le fanar ou fanari de *Nicaria* (*Φανάρι*, lanterne, fanal) est une vieille tour, qui servoit de fanal pour éclairer le passage des vaisseaux, entre cette isle & celle de Samos; car ce canal est dangereux quand la mer est grosse, quoiqu'il y ait 18 milles de large.

Les Nicariens n'ont ni oadi, ni tures chez eux. Deux administrateurs annuels font toutes les affaires du pays. Ils paient environ cinq cents écus de capitation, ontré une centaine pour la taille, & pour avoir la liberté de vendre leur bois hors de l'isle. Long. 43. 55-44. 12. lat. 37. 28-46. (D. J.)

NICASTRO, *Géogr.*, en latin *Neocastrum*; petite ville d'Italie au royaume de Naples dans la Calabre ultérieure, à 2 lieues du golfe de sainte Euphémie, avec un évêché suffragant de Reggio. Elle fut presque ruinée en 1638 par un tremblement de terre. Long. 33. 30. lat. 38. 10.

NICATES, *Géogr. anc.*, ou *Nisita*; peuples de l'Ethiopie sous l'Egypte selon Pline, l. vi, c. xxx, qui dit que ce mot signifie des hommes qui ont trois ou quatre yeux; non que ces peuples fussent tels, mais parce qu'ils appliquoient toute leur attention en tirant leurs fleches.

NICATÈS, *Géogr. anc.*, montagne d'Italie chez les *Peligni*. Niger croit que c'est la montagne qu'on appelle aujourd'hui *Maiella* & *Mathefio*. (D. J.)

NICE, comté de, *Géogr.*, ce comté s'étend du sud au nord l'espace de 60 milles. Il a fait durant plusieurs siècles partie de la Gaule Narbonnoise, & ensuite du comté de Provence, dont il fut démembré en 1388, par les habitans du pays qui se donnerent à Amédée VII comte de Savoie. Ses bornes sont au nord le marquisat de Saluces; le Piémont propre à l'est; la Méditerranée au sud, & la Provence à l'ouest. Son étendue du septentrion au midi, est d'envi-

ron 13 lieues, & celle d'orient en occident d'environ 18. *Nice* est sa capitale, & quoique le pays soit entrecoupé de hautes montagnes, il est fertile en vin & en huile. Enfin il seroit admirable s'il étoit plus peuplé.

Cassini (Jean Dominique) ou le grand Cassini, naquit dans le comté de *Nice* en 1625, & fut appelé en France par M. Colbert en 1666. Il a été le premier des Astronomes de son temps; mais il commença comme les autres par l'Astrologie. Puisqu'il fut naturalisé dans ce royaume, qu'il s'y maria, qu'il y eut des enfans, & qu'il est mort à Paris, on peut le compter au nombre des françois. Il a immortalisé son nom par sa méridienne de sainte Pétrone à Boulogne: elle servit à faire voir les variations de la vitesse du mouvement de la terre autour du soleil.

Il fut le premier qui montra par la parallaxe de Mars que le Soleil doit être au moins à 33 millions de lieues de la terre. Il prédit le chemin que devoit tenir la comète de 1664. C'est lui qui découvrit quatre satellites de Saturne; Huyghens n'en avoit apperçu qu'un; & cette découverte de Cassini fut célébrée par une médaille dans l'histoire métallique de Louis XIV.

Il publia de nouvelles tables des satellites de Jupiter fort perfectionnées, & détermina la révolution de Jupiter & de Mars sur leurs axes. Enfin il enrichit l'Astronomie de diverses méthodes très-ingénieuses.

En voyant la comète de 1680, il prédit au roi qu'elle suivroit la même route qu'une autre comète observée par Tycho-Brahé en 1577. C'étoit une espèce de destinée pour lui, que de faire ces fortes de prédictions à des têtes couronnées.

Dans les dernières années de sa vie, il perdit la vue; malheur qui lui a été commun avec le grand Galilée, & peut-être par la même raison: car les observations subtiles demandent un grand effort des yeux. Selon l'esprit des fables, ajoute M. de Fontenelle, ces deux grands hommes, qui ont fait tant de découvertes dans le ciel, ressembleroient à Tirésias qui devint aveugle pour avoir vu quelque secret des dieux. Il mourut en 1712, âgé de 87 ans, sans maladie, sans dou-

leur, par la seule nécessité de mourir; & en mourant, il eut la gloire de laisser des enfans distingués dans l'Astronomie. (D. J.)

NICE, *Géogr.*, ancienne & forte ville aux confins de la France & de l'Italie capitale du comté du même nom, sur une bonne citadelle, un évêché suffragant d'Embrun, & un sénat qui est comme démocratique. Les habitans se donnèrent à Amédée VII comte de Savoie, en 1388; & depuis ce temps elle est demeurée aux ducs de cette maison. François I l'assiégea par terre en 1543, tandis que les Turcs la pressoient du côté de la mer. Barberousse II n'ayant pu prendre la citadelle, saccagea la ville. Le maréchal de Catinat la prit en 1691; elle fut rendue au duc de Savoie en 1696. Le duc de Berwick la prit en 1706; elle fut rendue par le traité d'Utrecht au roi de Sardaigne. Les François la reprirent en 1744, & l'ont rendue par le traité d'Aix-la-Chapelle. Elle est située à l'orient de l'embouchure du Var sur un rocher escarpé, à 33 lieues S. O. de Turin, 21 S. E. d'Embrun, 33 S. O. de Gênes, 33 N. E. d'Aix, 176 de Paris. *Long.* selon Cassini, 23. 55. 30. *lat.* 43. 41. 30.

Les Phocéens, fondateurs de la ville de Marseille, voyant leurs colonies accrues considérablement, s'étendirent le long de la côte, & ayant trouvé sur le Var un endroit fort agréable, ils y fondèrent la ville de *Nice*, *Nicea*, au retour d'une expédition contre les Saliens & les Liguriens. C'est une ville bâtie dans une situation des plus avantageuses, par la beauté de ses collines, la fertilité du pays & la bonté de l'air qu'on y respire. Les Romains faisoient leurs délices de ce lieu, où croissent en abondance tous les fruits que produit l'Italie. Elle avoit la plus grande célébrité du temps de Ptolomée; mais aujourd'hui elle est entièrement déchue de son ancienne dignité. On y voit encore les ruines des grands faubourgs qu'elle avoit autrefois. (D. J.)

NICE DE LA PAILLE, *Géog.*, petite ville d'Italie dans le Montferrat, aux états du roi de Sardaigne, entre les villes d'Acqui & d'Asti, sur le Belbo. *Long.* 35. 59. *lat.* 44. 43.

NICEE, f. f., *Mythol.*, Nom; c'est le nom grec de la Victoire, qu'Hésiode dit

généieusement être compagne de Jupiter, & fille de Pallas & du Styx; nous voyons aussi dans le même sens, que les deux des princes sont les de profundis des particuliers. (D. J.)

NICÉE, Géogr., ville de Bithynie, aujourd'hui *Isnich*; c'est la *Nixia* de Strabon la place sur le lac Asinus, aujourd'hui Lago di Nicea, à une journée de la mer. Antigonos fils de Philippe, en avoit été le fondateur, & avoit nommée *Antigonia*. Dans la suite Syllimachus l'appella *Nicea*, du nom de la femme, fille d'Antipater.

On a diverses médailles de cette ville depuis Auguste jusqu'à Gallien; néanmoins elle n'a dans aucune le titre de métropole. La médaille de l'empereur Domitien, où l'on voit cette inscription: *ΝΙΚΑΙΟΙ ΠΡΩΤΟ ΤΗΣ ΠΑΡΑΧΙΑΣ*, *Nicaenses primi provincia*, ne dit pas que *Nicée* fut la première de la province, elle apprend seulement que les habitans furent les premiers qui firent des sacrifices à Jupiter, pour la conservation de Domitien: c'est ce que prouve l'autel qui paroît sur cette médaille avec ces mots, *δομ. αφο. αίου*, *Jovis, qui fori custos & prases est*. Cette médaille est dans le cabinet du roi de France.

Nicée fut évêché dans les commencemens du christianisme, & devint ensuite métropole pendant quelque temps. Elle est célèbre par la tenue du premier concile général, & plus anciennement par la naissance d'Hipparque, de Dion-Cassius & de Parthénios.

Hipparque célèbre astronome grec, & l'un des plus savans mathématiciens de l'antiquité, fleurissoit entre la 154 & la 163 olympiade. Il inventa les principaux instrumens servant aux astres, prédisoit les éclipses, & apprit aux hommes à ne point s'en étonner. Plin le met au nombre des génies sublimes; il l'appelle le confident de la nature, *conciliorum naturæ particeps*, lib. II, c. xxvj. Il admire d'avoir passé en revue toutes les étoiles, de les avoir comptées & d'avoir marqué la situation & la grandeur de chacune. Il ne nous reste des ouvrages d'Hipparque, que son commentaire sur les Phénomènes d'Aratus. Le pere Pétau l'a traduit en latin, & en a donné une bonne édition.

Dion-Cassius fleurissoit sous Alexandre

Sévère. Homme d'état & de grande naissance, il fut gouverneur de Pergame & de Smyrne, commanda en Afrique & en Pannonie, & fut nommé deux fois au consulat. Il composa en grec une histoire romaine, à laquelle il employa 22 ans, & dont nous n'avons plus que quelques ruines. Il en a paru une édition, *Hannovia* en 1606 in-fol. & cette édition a été la meilleure jusqu'à celle de Herman Samuel Reimar, donnée à *Hambourg* en 1750 in-fol. grecq. latin. avec des notes.

Dans les quatre-vingt livres de cette histoire, dont fort peu se sont sauvés d'une perte fatale, nous devons sur-tout regretter les 40 dernières années, dont Dion parloit comme témoin oculaire, & comme ayant eu part au gouvernement de l'état; car il est peu d'historiens qui nous aient aussi-bien révélé ces secrets, que Tacite nomme *arcana imperii*. Dion est tellement exact à décrire l'ordre des coniques, l'établissement des magistrats, & l'usage du droit public des Romains, que ces sortes de faits ne s'apprennent point ailleurs plus distinctement.

Pour ce qui concerne la consécration des empereurs & leur apothéose, il n'est point d'historiens qui nous aient peint cet enrôlement au nombre des dieux, sous une plus belle forme. C'est dans le cinquante-sixième livre où Dion représente la pompe des funérailles d'Auguste, son lit de parade, son effigie en cire, & son oraison funebre que Tibère lut devant le peuple. Il expose ensuite de quelle façon son corps fut brûlé, comment Livie recueillit & mit ses os à part; enfin l'adresse avec laquelle on fit partir l'aigle du haut du bûcher, d'où il sembloit que l'oiseau de Jupiter emportoit au ciel l'ame de l'empereur.

Les oraisons funebres de la composition de cet historien, méritent d'être louées pour leur grande beauté. Telles sont celles de Pompée & de Gabinus au peuple romain. On ne lit pas avec moins de plaisir les harangues d'Agrippa & de Mécènes, dont le premier parle pour porter Auguste à quitter l'empire, & le second pour l'engager à le retenir.

Pour ce qui regarde les défauts de Dion-Cassius, on peut l'accuser avec justice d'une partialité honteuse contre le parti de Pompée, contre Cicéron, Sénèque & plusieurs autres grands hom-

mes ; mais sur-tout ses propos contre la réputation de l'incomparable orateur de Rome , sont des satyres odieuses , indignes d'un historien.

On pourroit ajouter aux taches dont nous venons de parler , quelques traits de superstition & de crédulité , qui seroient capables de décréditer son histoire , si l'on ne devoit pas quelque indulgence aux foibles de l'humanité.

Parthénius de *Nicée* fleurissoit sous Auguste. Il est auteur du livre *περί ἐρωτικῶν παθημάτων* , c'est-à-dire des *passions d'amour* , traduit en latin par Janus Cornarius , & imprimé avec le grec à Bâle , chez Froben en 1531 in-8°. première édition. Cet ouvrage est en prose , & contient trente-six chapitres fort courts. Suidas donne à Parthénius divers autres écrits. Nous apprenons de Macrobe qu'il montra la langue grecque à Virgile. (D. J.)

NICEFFO , *Hist. nat. Bot.* , arbre d'Afrique qui croit fort communément dans les royaumes de Congo & d'Angola. Les habitans de ce dernier pays l'appellent *maongia-acumburi*. Il est ordinairement de 6 piés de haut , & il produit un fruit assez semblable à l'ananas , dont l'écorce renferme jusqu'à 200 petits fruits oblongs , d'un goût délicieux. Il est chargé de ces fruits très-peu de temps après être sorti de terre , & il en produit toute l'année.

NICEPHORE , *Hist. des Emp. d'Orient* , empereur d'Orient , & premier du nom , administra les finances sous les regnes précédens avec tant d'intégrité , que sa fortune n'excita point l'envie. Il fit paroître la même modération dans l'exercice de la dignité de chancelier , de sorte que quand il parvint à l'empire , les esprits prévenus se flatterent de voir renaître les temps heureux de la république. Les peuples , fatigués de vivre sous la domination d'Irene , & d'un prince souillé de tous les vices , le révérent comme le vengeur public. Ce fut pour servir le ressentiment de la nation opprimée , qu'il reléguâ Irene dans l'isle de Mételin. Dès qu'il fut armé du pouvoir , il en abusa pour assouvir son avarice & ses cruautés , qu'il avoit tenues cachées dans son cœur. Les bornes de l'empire furent réglées par un traité qu'il conclut avec Charlemagne. Les exacteurs du peu-

ple furent recherchés & punis ; mais au lieu de restituer leurs biens à ceux qui en avoient été dépouillés , il les confisqua à son profit. Son fils Staurace fut déclaré auguste pour perpétuer le trône dans la famille. Les révoltes éclatèrent dans toutes les provinces , qui ne pouvoient plus supporter le fardeau des impôts. *Nicéphore* , cruel par penchant & par politique , fit périr par le fer ou le poison les murmureurs & les rebelles. Le sang qu'il versa devint la semence de nouvelles rebellions. Les légions d'Afrique proclamèrent empereur Bardane , surnommé *le Turc* , qui avoit le commandement des armées de l'Orient. Cette rébellion fut bientôt apaisée. Constantinople refusant de reconnoître le nouvel empereur , donna un exemple qui fut suivi par toutes les provinces. Bardane consentit , sous promesse qu'on n'attaqueroit point à sa vie , de renoncer à l'empire , & il fut confiné dans un monastère , où quelque temps après on lui creva les yeux. Tous ses complices périrent dans les tourmens. Tandis que *Nicéphore* se baignoit dans le sang de ses sujets , les Sarrafins envahissoient la Cappadoce ; il marcha contre eux & fut vaincu. Ils auroient poussé plus loin leur conquête , s'il n'eût consenti à leur payer un tribut annuel de trente-trois mille pièces d'or. Il fallut multiplier les impôts pour remplir cet engagement. On mit des impôts sur toutes les denrées. Chaque chef de famille fut taxé. Un moine se chargea de délivrer la nation d'un tyran sans frein dans ses cruautés ; mais il fut découvert & puni. Les Bulgares portèrent la dévastation dans la Thrace. *Nicéphore* marcha contre eux ; il fut attaqué pendant la nuit par les barbares , il périt avec toute son armée. Crum , roi des Bulgares , fi- roce dans la victoire , exerça sur son cadavre les plus affreuses indignités. Il fit couper son crâne qu'il enchaîna pour lui servir de coupe. Staurace , fils de *Nicéphore* , qu'il avoit associé à l'empire , fut blessé dans la mêlée , il eut le bonheur de se sauver. Ses partisans le reconnurent empereur. Mais Michel Cautoplate , qui avoit épousé sa sœur , le supplant , & lui fit embrasser la vie monastique. *Nicéphore* fut tué l'an 811 de Jé- sus-Christ.

NICEPHORE Phocas , second du nom ,

monta sur le trône d'Orient l'an 960 de Jesus-Christ. Il étoit d'une des plus anciennes familles de Constantinople, L'état de sa naissance & son courage éprouvé, lui méritèrent l'affection des soldats. Théophane, veuve de Romain le jeune, lui donna l'empire & sa main; il marcha contre les Sarrafins qui, maîtres de Candie, de la Cilicie & de Cypre, faisoient de fréquentes incursions dans la Sicile & la Calabre; il fut heureux & triomphant dans tous les lieux où il combattit en personne. Les Sarrafins défaits dans plusieurs combats, furent contraints d'abandonner la Cilicie & l'Asie mineure. Ce prince, grand à la tête d'une armée, ignoroit l'art de gouverner. Les provinces & la capitale, épuisées par la rigueur des impositions, murmurèrent de sa tyrannie; il méprisa les plaintes des peuples, qu'il crut devoir opprimer pour les rendre plus dociles. La famine désoloit les villes; tandis que l'abondance régnoit dans son camp. Il se forma une conspiration, & sa femme qui ne pouvoit se familiariser avec sa laideur & ses cruautés, se mit à la tête des conjurés. Jean Zimisès se chargea de l'exécution; il fut introduit à la faveur des ténèbres dans sa chambre, avec cinq autres conjurés, qui lui plongèrent leur poignard dans le sein pendant qu'il dormoit; il mourut en 969, dans la dixième année de son regne.

NICÉPHORE III, surnommé le *Botoniate*, se glorifioit d'être un rejeton de la famille des Fabiens, qui avoit donné des consuls & des dictateurs à la république romaine. Il comptoit parmi ses ancêtres l'empereur Phocas. Il fut proclamé empereur d'Orient le 10 octobre 1077, & couronné à Constantinople le 5 avril 1078. *Nicéphore* Brienne refusa de le reconnoître; mais il fut vaincu par Alexis Comnene qui lui fit crever les yeux. Basilas se fit aussi proclamer empereur; mais il fut défait dans un combat, & contraint de se réfugier à Thessalonique, dont les habitants le livrerent au vainqueur. Constantin Ducas, qui avoit eu la modération de refuser l'empire que son frere Michel vouloit lui céder, se fit proclamer empereur par l'armée d'Orient dont il avoit le commandement. Ses troupes qui venoient de le reconnoître, eurent la lâcheté de le livrer à *Nicéphore*,

qui le relégua dans une isle. *Botoniate* prépara sa ruine en prostituant sa confiance à deux Esclavons qu'il fit ses premiers ministres. Comme ils n'étoient point aimés des Comnènes, ils craignoient de les voir parvenir à l'empire, ce fut pour les en exclure qu'ils persuadèrent à *Botoniate* de désigner son parent, nommé *Sinadene*, son successeur. Sa femme fut la première à murmurer de ce choix, qui excluait du trône son fils Constantin Ducas qu'elle avoit eu de Michel. Les Comnènes également offensés, aigrirent son ressentiment. Dans le même temps leur beau-frere Melissene prit la pourpre en Asie. Alexis Comnene, qui étoit regardé comme le plus grand capitaine de l'empire, fut chargé de se mettre à la tête de l'armée pour le faire rentrer dans le devoir; mais il refusa un emploi où le moindre revers pouvoit rendre sa fidélité suspecte. *Botoniate* irrité de ce refus, résolut de faire crever les yeux des deux freres; il les manda dans son palais; mais au lieu d'obéir, ils sortirent secrètement de Constantinople, & se retirèrent dans la Thrace où ils furent bientôt suivis de leurs partisans, qui délibérèrent auquel des deux freres ils déféreroient l'empire. Alexis qui en étoit le plus digne, le refusoit par égard pour Isaac qui étoit son aîné. Celui-ci aplanit toutes les difficultés en chauffant lui-même les brodequins de pourpre à son frere qui, sur le champ, fut proclamé empereur. Un corps de François qui gardoit une des portes de Constantinople, l'ouvrit au nouvel empereur, dont les troupes commirent les mêmes excès que dans une ville prise d'assaut. *Botoniate* n'eut d'autre moyen pour sauver sa vie que d'abdiquer. Il se réfugia dans l'église de Sainte Sophie, d'où Alexis le fit enlever pour le reléguer dans un monastere, où il prit l'habit monastique; il mourut peu de temps après. (T-n.)

NICEPHORIUM, *Géogr. ano.*, ville de Mésopotamie sur l'Euphrate. Pline, lib. vi, c. xxxvi, dit que la situation avantageuse du lieu avoit engagé Alexandre à bâtir cette ville. Quelques-uns veulent que ce soit aujourd'hui le bourg nommé *Nasivancasi*, & d'autres *Nepbruni*.

NICETERIES, s. f. pl. *Antiq. grecq.*, Νεκτερίαι; fête athénienne en mémoire de la victoire que Minerve remporta sur

Neptune dans la dispute qu'ils eurent ensemble, à qui auroit l'honneur de donner le nom à la ville qui fut depuis nommée *Athènes*; les douze grands dieux adjugèrent le prix à Minerve. (D. J.)

NICHABOUR, *Géogr.*, ou *Nischabourg*, ou *Nischabourg*, car on écrit ce mot de plusieurs manières; ville de Perse dans la province de Khorossan, dont elle passoit pour être la plus grande & la plus riche avant qu'elle eût été désolée d'abord par les Turcomans, & finalement ruinée par les Tartares de Genghiskhan, sous le règne du malheureux Mohamed Kouaresm-Schah.

C'est dans les montagnes de son voisinage qu'on tire les turquoises orientales, qu'on nomme dans le levant *pirouzé nischabouri*, & que nous appelons en français *turquoises de la vieille roche*, pour les distinguer des autres turquoises. *Nischabourg* est à 15 lieues de Mersched. *Long.* 74. 52. *lat.* suivant les Ephémérides de Narlie Eddin, 31. 20. (D. J.)

NICHANGI-BACHI, *s. m. Hist. mod.*, nom que les Turcs donnent à un officier, dont la fonction est d'imprimer le nom du grand-seigneur sur les lettres qu'il fait expédier. Ce sceau s'applique non au bas de l'écriture, mais au-dessus de la première ligne.

NICHE, *s. f. Archit.*, c'est un renfoncement pris dans l'épaisseur d'un mur, pour y placer une figure ou une statue. Les grandes niches servent pour les groupes, & les petites pour les statues. On distingue plusieurs sortes de niches par des noms particuliers que nous allons expliquer.

Niche à cru, niche qui ne portant point sur un massif, prend naissance du rez-de-chaussée. Telles sont les deux niches du porche du Panthéon à Rome.

On appelle aussi *niche à cru*, une niche qui, dans une façade, porte immédiatement sur l'appui continu des croisées sans plinthe. Il y a de ces niches dans quelques palais d'Italie.

Niche angulaire, c'est une niche qui est prise dans une encoignure, & fermée par une trompe sur le coin. Il y a quatre de ces niches occupées par quatre statues de prophètes dans un vestibule au pied du grand escalier de l'abbaye de Ste. Geneviève à Paris, du dessin du Sr. de Creil,

où l'on peut remarquer plusieurs pièces de traits faites avec beaucoup d'art.

Niche d'autel, niche qui sert à la place d'un tableau dans un rétable d'autel. Il y a dans l'église de la Sorbonne à Paris, une niche à l'autel de la Vierge, du dessin de M. le Brun, dans laquelle est la figure de marbre faite par M. Desjardins, sculpteur du roi.

Niche de buste, petit renfoncement où l'on place un buste. Il y a de ces niches dans la cour de l'hôtel de la Vrillière à Paris.

Niche de rocaille, niche revêtue de coquilles pour les grottes. Il y avoit de belles niches de cette espèce à Versailles, & il y en a encore à Meudon.

Niche de treillage, c'est une niche construite de barreaux de fer & d'échelles, qui sert à orner quelque portique ou cabinet de treillage.

Niche en tabernacle, on appelle ainsi les grandes niches qui sont décorées de chambranles, montans & consoles avec frontons. Telles sont les niches d'ordre dorique du dehors de l'église de S. Pierre & celles de S. Jean de Latran à Rome, qui peuvent être remplies par des groupes. On voit aussi une niche de cette espèce dans l'église des PP. carmes déchaussés à Paris, occupée par une figure de la sainte Vierge en marbre, faite par Antoine Raggi, dit le Lombard, d'après le modèle du cavalier Bernin.

Niche en tour ronde, c'est une niche qui est prise dans le dehors d'un mur circulaire, & dont la fermeture porte en saillie. De cette espèce sont les grandes niches du chevet & de la croisée du dehors de l'église de S. Pierre de Rome, & la fontaine de S. Germain, rue des cordeliers, à Paris.

On appelle *niche en tour creuse*, celle qui fait l'effet contraire de la niche en tour ronde.

Niche feinte, renfoncement de peu de profondeur, où sont peintes, ou en bas-reliefs, une ou plusieurs figures. Il y a de ces niches à la face latérale de l'hôtel de Carnavalet au marais, à Paris.

Niche quarrée, c'est un renfoncement dans un mur, dont le plan & la fermeture sont quarrés, comme au palais de Tuileries du côté du jardin.

Niche ronde, niche cintrée par son plan & sa fermeture. On voit des niches

de cette espece fort régulières au portail du Louvre.

Niche rustique, niche qui est avec bossages ou refends. Il y a de ces niches au palais de Luxembourg à Paris.

On appelle encore *niche*, un enfoncement pratiqué dans une chambre où l'on place un lit ou un canapé.

Nous ferons ici quelques remarques sur les niches, parce qu'elles ont été fort en usage dans les anciens édifices; il en reste des vestiges dans les temples, les thermes, les théâtres, les amphithéâtres, les cirques & les arcs de triomphe. Il y en avoit aussi dans quelques maisons de particuliers, comme dans les vestibules, les cabinets & les salles pour conférer; ainsi les anciens en ornoient les salles, les loges & les escaliers.

Les niches doivent, le plus qu'il se peut, être vis-à-vis d'un vuide ou d'une croisée, soit qu'il y ait des statues, ou qu'il n'y en ait point; car alors elles servent pour se reposer, s'il y a un siège de marbre ou de pierre.

Les grandes niches antiques tombent jusque sur le pavé, comme celles de la rotonde sous son portique & celles des thermes d'Antonin, où a été trouvé le groupe du taureau Farnèse qui contient la fable de Dirce. Il y en a encore aux thermes de Titus, où étoit le groupe de Laocoon. Ces sortes de niches conviennent à de grands lieux; mais dans celles qui sont d'une grandeur ordinaire, & qui ne peuvent avoir qu'une figure, leur proportion doit être telle que la hauteur soit d'un peu moins que deux fois & demi leur largeur pour les ordres massifs, & d'un peu plus que cette hauteur pour les ordres délicats; leur plan doit avoir un peu plus, ou un peu moins que le demi-cercle, ou lui être égal.

Les niches qui sont entre les colonnes sans piédestaux, doivent avoir de largeur un diamètre & demi de la colonne; & lorsque les colonnes ont des piédestaux, elles demandent un diamètre & trois quarts. Comme il faut que les statues soient proportionnées aux niches, elles doivent être de telle manière que le bas du col ou la hauteur des épaules ne passe pas le dessus de l'imposte. L'imposte doit être pareille à la hauteur d'une frise & corniche mise en un endroit; elle ne doit pas être moindre d'une treizième partie &

demi de cette hauteur, qui seroit celle d'une corniche seule.

Les bandeaux d'arcs ou archivoltes des niches ne doivent point être plus larges que la sixième partie de l'ouverture, ni plus étroits que la huitième, si ce n'est aux grandes niches, où ils n'auront que la dixième partie. On voit des exemples de toutes ces sortes de niches devant le palais de S. Marc à Venise.

Les proportions des niches doivent être relatives à celle de l'ordre qui décore l'édifice, à la grandeur de la statue, & à l'étendue de l'endroit où elle doit être pratiquée.

Plus les niches sont élevées, plus les figures qu'elles contiennent doivent être petites. Ainsi les niches doivent être plus hautes à mesure qu'elles sont plus élevées. Scamozzi veut que cette hauteur soit deux fois & trois quarts de sa largeur.

Lorsqu'il y a plusieurs niches posées les unes sur les autres, l'espace qui reste entre deux doit avoir au-moins deux fois la largeur de la niche.

Enfin lorsque des bossages regnent dans une façade où il y a des niches, c'est autour de la niche que les bossages doivent être répétés, & non dans la niche derrière la statue.

Mais les niches sur lesquelles nous venons de nous étendre sont-elles un ornement en Architecture? Les anciens le pensoient ainsi, tandis que plusieurs modernes les regardent comme une idée de mauvais goût, & trouvent qu'une statue enchâssée dans cette espece d'enfoncement ne fait point un bel effet; je trouve beaucoup de vérité dans cette observation, mais ce n'est pas ici le lieu de la faire valoir.

Le mot *niche* vient de l'italien *nicchio*, qui est une coquille de mer, d'où par ressemblance on a appelé niches ces cavités qu'on pratique dans les murs pour y placer des statues. Aussi représente-t-on souvent une coquille dans le centre d'une niche. (D. J.)

NICHE, *Théol.*, se dit aussi en particulier, dans l'Eglise romaine, d'une espece de petit trône de bois doré ou d'étoffe précieuse, surmonté d'un dais ou d'un dôme avec des panaches & des aigrettes où l'on place le saint Sacrement dans les offices où on l'expose à la vénération publique des fideles.

Et

Il est parlé de *niches* dans les anciens, c'est-à-dire de pavillons sous lesquels on plaçoit & l'on portoit les images des dieux. Il est dit dans *Amos*, v. 25 & 26, que les *Israélites*, dans leur voyage du désert, ont porté la tente ou le pavillon de leur dieu *Moloch*, l'image de leur idole, l'astre de leur dieu. Et saint Etienne, dans les Actes des Apôtres, c. viij, 43, leur fait le même reproche. On conjecture avec assez de fondement que *Moloch* & ces autres divinités païennes qu'ils portoient dans le désert, étoient portées dans des *niches* sur les épaules des hommes ou dans des chariots couverts, comme on fait que quelquefois les païens menoient leurs dieux en procession ou dans les marches publiques. Quelques-uns croient aussi que ces petits temples d'argent de la déesse *Diane* que l'on vendoit à Ephèse, étoient des temples portatifs ou des *niches* pour la dévotion des pèlerins.

La coutume de porter les figures des dieux sous des tentes & dans des litieres couvertes, est venue des Egyptiens. Hérodote, liv. IV, parle d'une fête d'*Isis*, où l'on portoit sa statue sur un chariot à quatre roues, tiré par les prêtres de la déesse. Le même auteur, parlant d'une autre de leurs divinités, dit qu'ils la portoient d'un temple dans un autre dans une petite chapelle de bois doré. Saint Clément d'Alexandrie, *Stromat. liv. V*, parle d'une procession égyptienne, où l'on portoit deux chiens d'or, un épervier & un ibis. Le même pere, in *Protreptic. p. 29*, rapporte des paroles satyriques de Ménandre, qui railloit de ces divinités coureuses qui ne pouvoient demeurer en place. Macrobe, *Saturnal. Diar. l. I*, dit que les prêtres égyptiens portoient la statue de Jupiter d'Héliopolis sur leurs épaules, comme on portoit les dieux des Romains dans la pompe des jeux du cirque. Et Philon de Biblos, cité par Eusebe, *Prepar. evang. lib. I*, raconte qu'on portoit *Agrote*, divinité phénicienne, dans une niche couverte sur un chariot trainé par des animaux.

Selon Quinte-Curce, les prêtres égyptiens mettoient Jupiter Ammon sur une nacelle d'or, où pendoient des plats d'argent, par le mouvement desquels ils jugeoient de la volonté du dieu, & répondoient à ceux qui les consultoient.

Les Gaulois promenoient leurs dieux couverts d'un voile blanc par les campagnes, dit Sulpice-Sévère. Tacite, *de moribus Germanor.* parle d'une déesse inconnue qui résidoit dans une isle de l'Océan; on lui conserve, dit-il, un chariot couvert, dont nul n'ose approcher que son sacrificateur. Quand il est que la déesse y est entrée, on y attelle des genisses qui conduisent le char où elle veut, après quoi elles le ramènent à son bois. - Voilà des exemples des dieux portés dans des *niches* & sur des chariots.

A l'égard des petits temples portatifs qui étoient aussi des especes de *niches*, Diodore de Sicile en parle aussi-bien que Victor dans sa description de Rome, & il y a grande apparence que ces petits temples de la Diane d'Ephèse que vendoit l'orfèvre Démétrius, étoient des *niches* où la figure de cette déesse étoit présentée. Calmet, *Dict. de la Bibl.* (G)

NICHOIR, s. m. *terme d'Oisier.* maniere de cage particuliere propre pour mettre à couvert des serins & autres oiseaux.

NICIA, Géog. anc., rivière d'Italie, selon Plin, l. III, c. xvj; les Grecs croient que c'est le *Lenza* & d'autres *Nura*. (D. J.)

NICKEL, s. m. *Hist. nat. Minéralogie & Chimie métallique.* M. Axel-Frédéric Cronstedt, de l'académie royale des Sciences de Stockholm, a inséré dans les tomes XIII & XVI des mémoires de cette savante académie, une dissertation sur une nouvelle substance minérale trouvée dans une mine de cobalt, située à Färila en Helsingie, dont il a tiré une matiere réguline qu'il regarde comme un nouveau demi-métal, inconnu jusqu'à lui, & qu'il a nommé *nickel*, parce qu'il se tire de la mine que les Allemands nomment *kupfernickel*.

La mine dont on tire le *nickel* est d'une couleur blanche comme de l'argent dans la fracture récente, cependant cette couleur est quelquefois plus obscure; elle tire aussi souvent sur le rouge-jaune. Après avoir été exposée à l'air pendant quelque temps, elle se couvre d'un enduit verd; si alors on la lave avec de l'eau, elle la colore en verd; cette eau mise en évaporation forme des cristaux oblongs, quadrangulaires, rabattus par

aux ou trois côtés, qui ont de la ressemblance avec le vitriol. En calcinant ce vitriolique, on obtient un résidu d'un gris clair qui, fondu avec trois parties de flux noir, donne un régule de 50 livres sur un quintal de résidu. Ce régule a un œil jaunâtre à l'extérieur, mais si on le casse, il est blanc comme de l'argent dans l'intérieur; il est composé de paillets & de lames comme le bismuth. Le régule se dissout dans l'acide nitreux, dans l'esprit de sel & dans l'eau régale; il donne une couleur verte à ces dissolvans; il ne se dissout point ni dans l'acide vitriolique, ni dans l'acide de vinaigre, & ne s'amalgame point avec le mercure. Cette substance est souvent mêlée d'une portion de fer, mais quelque expérience que M. Cronstedt ait faite, il n'a point pu y découvrir de cuivre.

La mine qui fournit cette substance, lorsqu'on la calcine, commence par répandre une fumée purement sulphureuse; continuant la calcination, la fumée s'éclaircit & a une odeur arsénicale. En poussant plus loin encore cette calcination, la mine se couvre d'un enduit qui est semblable à des petits rameaux d'un verd clair, qui, fondus avec une matière inflammable, donnent une substance résineuse semblable à celle qui a été décrite ci-dessus. Ce régule calciné devient d'un verd, & prend de nouveau la forme de rameaux.

De toutes ces propriétés, M. Cronstedt conclut que cette substance doit être regardée comme un nouveau demi-métal, qui diffère entièrement du cobalt & du bismuth. De plus il croit que le *nickel* entre pour la plus grande partie dans la composition que les Allemands nomment *gris*, qui se dépose au fond des pots dans lesquels on a fait le safre, c'est-à-dire le verre bleu coloré par le cobalt.

Le *nickel* a beaucoup de disposition à s'unir avec le soufre. Cette substance entre en fusion qu'après avoir rougi. Sa pesanteur spécifique est à l'eau environ comme 8½ est à un.

Le *nickel* s'allie avec l'or; il ne s'allie point avec l'argent. Il s'unit facilement avec l'étain, moins aisément avec le plomb. Il s'unit avec le cuivre, mais encore plus aisément avec le fer. M. Cronstedt croit que c'est le soufre qui facilite l'union avec ce dernier métal.

L'arsenic a beaucoup de disposition à s'unir avec le *nickel*, & ne s'en dégage qu'avec beaucoup de peine. Il en est de même du cobalt & de l'antimoine crud, du régule d'antimoine, du bismuth, avec lesquels le *nickel* se combine: mais cette substance ne s'unit point avec le zinc.

La chaux qui résulte de la calcination de cette substance ne se vitrifie point sans addition, ni même lorsqu'on la mêle avec du verre; mais le régule du *nickel* colore le borax d'un brun clair, & cette espèce de verre, lorsqu'on continue à le chauffer, devient violet & transparent comme celui qui a été mêlé avec de la magnésie ou manganèse.

Il paroît qu'il faudroit encore faire des expériences ultérieures pour nous convaincre si ce régule de *nickel*, dont parle M. Cronstedt, est un demi-métal particulier, ou si on doit plutôt le regarder comme une combinaison de fer, d'arsenic, de bismuth, de cobalt, & même de cuivre & de soufre. C'est au temps à fixer là-dessus nos incertitudes. (—)

NICKLSPURG, Géog., ville d'Allemagne dans la Moravie, avec un château qui la commande. Frédéric, baron de Tieffenbach, la prit en 1620, & les Suédois en 1645. Les Impériaux la prirent d'assaut en 1646.

NICOBAR, ou NICOUBAR, NIACBAR, NICOUBARS, Géog., isles des Indes à l'entrée du golfe de Bengale, & qui s'étendent depuis le 7 jusqu'au 8° de gré de lat. sept. Ces isles prennent leur nom de la principale de toutes, dont nous allons parler.

L'isle *Nicobar* est à 30 lieues d'Achem, à 7° 30' de latit. septent. & c'est celle où vont mouiller les vaisseaux qui vont aux Indes. Elle peut avoir 10 lieues de long, sur trois ou quatre de large. Elle est remplie de grands arbres, & en particulier de cacaotiers qui semblent ne former qu'un seul bocage. Il n'y a que les côtes de l'isle qui soient habitées. Les *Nicobarois* y demeurent dans les baies proche la mer; la terre n'est point défrichée plus avant dans le pays. Les hommes s'occupent principalement à la pêche, avec leurs canots qui vont à la rame comme à la voile, & qui peuvent contenir 30 hommes.

Les naturels des isles *Nicobar* sont d'une couleur jaunâtre, balancée, & vont

Et 2

presque nus ; ils sont grands & assez bien proportionnés , ils ont les cheveux noirs & lisses , le visage alongé & le nez d'une grandeur médiocre. Ils sont d'excellens nageurs : leur langage leur est particulier. Les femmes n'ont point de sourcils , parce qu'apparemment elles se les arrachent.

Ils ne sont point divisés en castes ou tribus comme les peuples de Malabar & de Coromandel. On ne fait rien de leur religion , & le petit nombre d'Européens qui ont osé aborder dans cette île , n'ont découvert aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Les *Nicobarois* passent pour être des gens cruels ; ils se nourrissent de fruits , de poissons & de racines ; car il ne croît ni blé , ni riz , ni autre sorte de grains dans leurs îles. Ils trafiquent de leurs poules & de leurs cochons , lorsque quelques vaisseaux partent : ils vendent aussi leurs perroquets qui sont fort estimés dans l'Inde , parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. Voyez de plus grands détails dans le P. de Charlevoix ; les *Lettres édifiantes* ; Kœmpfer , *Histoire du Japon* ; & Dampier , *Voyage autour du monde*. (D. J.)

NICOLAI, *Littérat. & Botan.*, Νικολάωι, c'est le nom qu'Auguste donna aux dattes fameuses que produisoit la vallée de Jéricho. Il n'y en avoit point de plus estimées ; & l'empereur , pour les distinguer des dattes ordinaires , les appella du nom de *nicolas* , ainsi qu'Athénée nous l'apprend , l. XIV , c. xviiij. Plutarque en parle en ces termes , selon la version d'Amyot, *Propos de table* , l. VIII , quest. iv. " Si la palme produisoit en Grece les dattes comme elle fait en Syrie ou en Egypte , ce seroit bien le plus beau fruit que l'on sauroit voir , le plus doux que l'on sauroit savourer , & n'y en auroit point d'autre qui fût digne de lui être comparé ; c'est pourquoi l'empereur Auguste aimant singulièrement Nicolas , philosophe péripathéticien , appella les plus belles & les plus grandes dattes *nicolas* , & jusqu'aujourd'hui encore les appelle-t-on ainsi. „

Photius , *Bibl. cod.* 189 , prétend que les *nicolai* n'étoient point des dattes , mais des especes de gâteaux que Nicolas de Damas envoyoit en présent à Auguste. Eustache , Suidas & Hésychius sont du même

avis. Spanheim conjecture que les dattes faisoient le principal mérite de pâtisserie ; mais M. l'abbé Sevin n'auroit en avoir mieux jugé dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. " Je me rendrai gré mon respect , dit-il , pour ce grand homme (Spanheim) , je ne serai point de son avis ; & cela avec d'autant plus de justice , que les paroles de Plutarque d'Athénée ne sont pas susceptibles d'une semblable explication. Ces auteurs portent que les dattes de Nicolas de Damas , supérieures aux autres , & par leur grosseur & par leur bonté , étoient appelées *nicolai* ; ici il n'est point mention de gâteau : & dès-lors le raisonnement que prend M. Spanheim doit paraître insoutenable. Quant à moi , je ne ferai point un scrupule d'abandonner l'autorité d'Athénée & de Plutarque à celle de Josephus & de Photius , Suidas & Hésychius. (D. J.)

NICOLAI, *Olaus* , *Hist. de Norvège* , un gentilhomme Norvégien , qui l'an 1130 se forma un parti dans Berghes , & prit les armes du royaume , & se fit proclamer roi par une troupe de brigands qui le suivirent. Ce tyran de la dernière classe se persuada que ce n'étoit qu'en persécutant les hommes qu'on obtenoit le droit de gouverner. Il s'empara de toutes les richesses qu'il put rencontrer sur la terre ou sur mer. C'étoit ainsi qu'il repartait les impôts. Affligé dans sa vieillesse , il s'enfuit dans l'église de St. Brigitte , où l'évêque ayant voulu lui opposer la défense , le peuple furieux lança des torches allumées sur le temple & tous deux expirèrent dans les flammes. Nous aurions laissé dans l'oubli le nom de cet homme peu connu , s'il n'étoit important d'apprendre à ceux qui sont nés avec un penchant funeste pour les tyrannies , quel est le sort ordinaire de ces hommes semblables. (M. de Sacy.)

NICOLAÏTES, s. m. pl. *Théol.* une des plus anciennes sectes du christianisme ; ils tirent leur nom , selon quelques-uns , de Nicolas qui avoit été donné diacre de l'église de Jérusalem conjointement avec S. Etienne.

La maxime particulière qui est

dit les *Nicolaïtes*, comme ils nous sont représentés par les historiens ecclésiastiques, c'étoit d'enseigner que toutes les femmes mariées devoient être communes, pour ôter toute occasion de jalousie.

D'autres écrivains ont noirci Nicolas d'autres impuretés; mais Clément d'Alexandrie les impute toutes à ses disciples, qui ont abusé, à ce qu'il dit, des paroles de leur maître.

Il paroît que Nicolas avoit une très-belle femme, & que les apôtres le soupçonnoient d'en être jaloux, & de vivre avec elle d'une manière trop lascive; que pour dissiper ce soupçon, & convaincre les apôtres qu'il n'étoit point attaché à sa femme, il la fit venir en leur présence, & offrit de la céder à celui d'entr'eux qui auroit voulu l'épouser. Ce fait est confirmé par Eusebe, qui ajoute que Nicolas n'eut jamais plus d'une femme.

On accuse encore les *Nicolaïtes* de ce qu'ils ne faisoient point de scrupule de manger les viandes qui avoient été offertes aux idoles: qu'ils soutenoient que le pere de Jesus-Christ n'étoit pas le créateur; que plusieurs d'entr'eux adoroient une fausse divinité Barbelo, qui habitoit le huitieme ciel, qui procédoit du pere, & qui étoit mere de Jaldabaoth, ou, selon d'autres, de Sabaoth, qui s'étoit emparé par la force du septieme ciel; que d'autres donnoient le nom de *Prounicos* à la mere des puissances célestes, mais qu'ils s'accordoient tous à imputer des actions infâmes à cette mere, pour autoriser sous ce prétexte leurs propres impuretés; que d'autres enfin monstroient des livres, & des prétendues révélations sous le nom de Jaldabaoth. S. Irénée & S. Epiphane rapportent toutes ces extravagances, & représentent les *Nicolaïtes* comme les auteurs de la secte des Gnostiques. Voyez Gnostiques.

Cocceius, Hoffmann, Vitringa & Maius croient que le nom de *Nicolaïtes* a été inventé à plaisir, pour signifier un homme adonné à la débauche & à la volupté, & ils ajoutent que ce nom n'a rien de commun avec *Nicolas*, l'un des sept diacres: & comme dans l'apocalypse il est fait mention de la doctrine des *Nicolaïtes*, immédiatement après Balaam & sa doctrine, ils comparent le nom de Balaam avec celui de *Nicolas*, qui ont à-peu-près la même signification dans leur

langue originale, puisque Balaam en hébreu, & *Nicolas* en grec, se traduisent également par prince, ou maître du peuple.

Maius ajoute qu'il est assez probable que les *Nicolaïtes* se vantoient d'être les disciples d'un des sept diacres; mais que cette prétention étoit mal fondée, quelque chose qu'aient pu dire au contraire les anciens qui ont péché quelquefois par trop de crédulité.

Cassien, collat. 18, ch. xvj, dit que quelques-uns distinguoient Nicolas, auteur de la secte des *Nicolaïtes*, de Nicolas, l'un des sept premiers diacres. Il veut apparemment marquer l'auteur des constitutions apostoliques, qui disent que c'est à faux que les *Nicolaïtes* se disent disciples de Nicolas, l'un des sept diacres, ou Saint Clément d'Alexandrie, qui parle toujours fort avantageusement de ce dernier. La secte des *Nicolaïtes* se renouvela sous Louis le Débonnaire, vers l'an 852, comme le dit Sigebert de Gemblours dans sa chronique, & encore au xj. siècle sous le pape Urbain II. Ces *Nicolaïtes* modernes étoient certains prêtres, diacres & sous-diacres, qui soutenoient que le mariage leur étoit permis. Ils furent condamnés au concile de Plaisance, l'an 1095. Berthold. scrip. xj, secul. tom. X; concilior. pag. 502.

NICOLAS, Saint ou NICLARBOURG, Géog., ville de Lorraine, avec une église dédiée à S. Nicolas, où l'on va en pèlerinage. Elle est sur la Meurte à 2 lieues de Nancy, 3 de Lunéville, 74 de Paris. Long. 24. lat. 48. 40. (D. J.)

NICOLAS, isle de Saint, Géog., isle de l'Océan atlantique & une de celles du Cap-vert, à 30 lieues à l'ouest de l'isle de Sel. Sa figure est triangulaire, & peut avoir 25 lieues de long. Elle est montagneuse, & toutes ses côtes sont stériles. Sa capitale, qui porte le même nom, & qui est au sud-ouest de l'isle, est une des plus peuplées des isles du Cap-vert. Il y a un gouverneur qui dépend de celui de Saint-Jago. Long. 6. 52. latit. 16. 45. (D. J.)

NICOLAS, Hist. de Danemarck, roi de Danemarck, étoit fils de Suenon Estrith: Ubbon son frere ayant refusé la couronne, les Danois la placèrent sur la tête de Nicolas l'an 1106. Le luxe toujours funeste dans un pays stérile & dans

un état pauvre, minoit sourdement les forces du royaume; *Nicolas*, par de sages loix & par l'exemple d'une vie frugale, rendit aux mœurs des Danois leur première simplicité; il congédia sa garde, n'en voulant avoir d'autre que l'amour du peuple; il renvoya dans les champs la plupart de ses domestiques & de ceux des seigneurs, afin que la terre ne demeurât point sans culture: tels furent les plus beaux traits de sa vie. Peu satisfait de la gloire attachée à un gouvernement paisible, il voulut être conquérant, fit la guerre aux Wandalas, aux Slaves & aux Suédois; tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il montra pour la guerre des talens médiocres, & ce fut la fortune qui décida du succès de ses armes. Les habitants de Sleswigh s'étoient révoltés; il crut qu'il suffiroit de se présenter à eux pour les faire rentrer dans le devoir. En vain on lui représenta qu'il avoit tout à craindre d'une populace mutinée: "Il seroit trop honteux, dit-il, de voir un roi fuir devant des cordonniers & des corroyeurs." Il entra dans Sleswigh suivi de quelques courtisans; le peuple prit aussitôt les armes; on lui conseilla de chercher un asyle dans une église: non, dit-il, je ne veux pas que les autels soient souillés de mon sang; je mourrai dans le palais de mes peres. " Il y fut égorgé l'an 1135. (*M. de Sacy.*)

NICOLO, *Luth.*, haute-contre de hautbois. Voyez BASSE DE HAUTBOIS *Luth.* (*F. D. C.*)

NICOLO, *San, Géog.*, isle du golfe de Venise, & la plus grande des trois qu'on appelle *Tremiti*. Elle est au levant de celle de San Domino, & au midi de celle de Caprara. Long. 33. 12. lat. 42. 7. (*D. J.*)

NICOLOTTI & CASTELLANI, *Hist. de Ven.*, ce sont deux partis opposés parmi le peuple de Venise, qui tirent leurs noms de deux églises de cette ville; ils forment deux espèces de factions, qui en viennent quelquefois aux mains; mais le conseil des dix ne tolère ces deux partis, qu'autant qu'il n'y a point de sang répandu dans leur querelle. Cette république aristocratique pourroit sans doute éteindre peu-à-peu l'animosité populaire des deux factions, mais elle aime mieux la laisser subsister, dans la crainte que ces deux partis ne se réu-

nissent, pour tramer quelque complot contre le sénat, ou contre la noblesse (*D. J.*)

NICOMEDE, *Hist. anc.*, trois rois de Bithynie portèrent ce nom. Le premier à qui on le donna, eut un digne concurrent dans son frere qui disputa le trône. *Nicomede* appela son secours les Gaulois, qui le débarrassèrent d'un rival si redoutable. Les traits de son regne sont tombés dans l'oubli. Ce fut lui qui bâtit la ville de Nicomede.

NICOMEDE, second du nom, fils de Prusias: il fut aussi son successeur au trône de Bithynie, où il mourut un paricide. La cruauté de son règne qui avoit voulu le faire assassiner, atténua l'horreur de cette action, & il fut pas moins aimé & respecté de ses sujets. Mithridate, après la mort de ses fils, roi de Cappadoce, s'appropriant son royaume dont il dépouilla son petit-fils. Prusias craignit qu'un roi puissant ne vint fondre sur ses états, supposa un enfant de huit ans qu'il envoya à Rome comme fils du dernier roi de Cappadoce, pour y revendiquer le trône de ses ancêtres. Le sénat, sans approfondir ce mystère, déclara les Cappadociens libres; mais ce peuple corrompu & familiarisé, avec l'esclavage, ne put donner un don si précieux, & eut la bassesse de demander un roi de la main des Romains qui nommerent Ariobarzane. *Nicomede* quelque temps après, fut tué par son frere Socrate, qui sembla regarder le paricide comme un titre pour régner.

NICOMEDE, troisième du nom, fils du précédent, fut proclamé roi de Bithynie; aussitôt après la mort de son pere, Mithridate, qui voulut affaiblir ses voisins par des divisions, lui fit un concurrent dans la personne de son frere Socrate, dont il appuya les droits. *Nicomede* précipité du trône, se rendit à Rome pour implorer l'assistance du sénat qui, moins par l'amour de la justice de sa cause, que par le desir d'abolir Mithridate, le rétablit dans ses états. Dès qu'il fut assuré de l'appui des Romains, il eut l'ambition de tirer vengeance du roi de Pont. Il fit plusieurs courses dans ses provinces, d'où il revint chargé de butin qui l'aida à payer les dettes qu'il avoit contractées à Rome.

pour acheter son rétablissement. Mithridate porta ses plaintes au sénat; mais n'ayant pu en obtenir satisfaction, il se la procura les armes à la main. Il entra dans la Bithynie dont il chassa pour la seconde fois *Nicomede*. Sylla, vainqueur de Mithridate, l'obligea de se réconcilier avec lui, & de lui rendre ses états. *Nicomede*, pour reconnoître les services du sénat, fit, en mourant, le peuple romain son héritier. (T-n.)

NICOMÉDIE, *Géog. anc. & mod.*, ville d'Asie, capitale & métropole de la Bithynie, sur la Propontide, entre Chalcedoine & Nicée; elle est aujourd'hui nommée *Comidia* par les Italiens.

Nicomede, grand-père de Prusias, la bâtit vis-à-vis d'Astaque, & lui donna son nom. Cette ville, plus d'une fois assiégée, éprouva les malheurs de la guerre, jusqu'à ce qu'une colonie d'Athéniens étant venue la repeupler, elle se releva de ses pertes, & devint très-florissante.

Ce fut à *Nicomédie* qu'Annibal, après avoir perdu la bataille de Zama, se réfugia vers Antiochus & Prusias, rois de Bithynie: cependant cet infortuné capitaine, craignant que ces princes ne le remissent entre les mains des Romains qui l'avoient envoyé demander, se donna la mort à l'âge de 64 ans, 183 ans avant J. C.

Ammien Marcellin appelle *Nicomédie* la mère des villes de Bithynie. Pausanias dit que c'étoit la plus grande ville de ce royaume. Pline l'historien lui donne le titre d'*Urbs præclara*; & Pline son neveu, qui fut préteur de Bithynie, ne parle pas de cette ville avec moins d'éloge.

Elle a été une des premières qui ait reçu la foi chrétienne; & c'est par elle que commença la persécution sous Dioclétien. Ce fut près de cette ville dans un bourg nommé *Acciron*, que Constantin, âgé de 66 ans, mourut d'une fièvre chaude l'an de J. C. 340. Quelques auteurs prétendent que cet empereur avoit alors adopté l'arianisme, & qu'il étoit venu à *Nicomédie*, où il reçut le second baptême que les Ariens exigeoient.

Quoi qu'il en soit, *Nicomédie* disputa long-temps à Nicée la primatie de la province de Bithynie. Mais l'une & l'autre sont également tombées sous la puissance de l'empire ottoman.

Nicomédie est toujours une ville considérable d'Asie, dans la Natolie, capitale de Beccangial, avec un archevêque grec, suffragant de Constantinople. On y compte 25 à 30 mille âmes, grecs, arméniens, juifs & tures, qui y commercent. Elle est située très-avantageusement pour le trafic sur le golfe du même nom; & elle couvre tout le penchant d'une petite colline embellie de fontaines, & chargée d'arbres fruitiers, de vignes, & de grains. On y trouvoit encore en inscriptions dans le dernier siècle, de quoi satisfaire sa curiosité.

La plupart des vaisseaux, faïques, barques & autres bateaux des marchands de Constantinople, se fabriquent à *Nicomédie*; mais les tures ne réussissent pas mieux dans la construction des bâtimens de mer, que dans l'architecture civile & militaire.

Cette ville est à 14 lieues N. O. d'Isnich, 20 S. E. de Constantinople. Long. 47. 28. lat. 40. 46.

Arrien, célèbre philosophe & historien, né à *Nicomédie*, fleurissoit sous les empereurs Adrien, Antonin & Marc-Aurele. Il fut dans sa patrie prêtre de Cérès & de Proserpine. Epictète l'instruisit dans la morale; & son mérite éminent lui valut l'amitié de Pline le jeune. Adrien lui donna le commandement de la Cappadoce, dans lequel il se distingua par ses talens militaires.

Nous avons de lui en 7 livres une histoire d'Alexandre le Grand; la bonne édition est *Lugd. Batav.* en 1740, in-fol. Nous avons une traduction françoise par M. d'Ablancourt. A Paris, chez Augustin Courbé, 1651, in-8°. Elle est fort bonne. Il n'y a que quelques expressions qui ont un peu vieilli. C'est un ouvrage très-estimable que celui d'Arrien, quoiqu'on n'y trouve point ces grâces & cette douceur dans le style, qui ont pu faire appeler son auteur un second *Xénophon*. Il écrivit plusieurs autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Photius le fait auteur d'une histoire de Bithynie, d'une histoire des Alains, & d'une histoire des Parthes, en 17 livres, dont on doit regretter la perte. (D. J.)

NICOMIA, f. f., *Hist. nat.*, nom donné par Woodward à une espèce d'agate grisâtre, avec des veines rouges; elle est très-dure, demi-transparente.

fait feu frappée avec de l'acier ; on en trouve dans la province d'York, & en plusieurs autres endroits d'Angleterre, où elle est par couches ; quelquefois elle a une couleur noirâtre & obscure, comme le *flex* ou *caillou*. On l'appelle aussi *chert* & *ubern* en anglois.

NITONIA, *Géog. anc.*, ville de Pont, que le géographe Étienne met à l'embouchure de l'Ister. Ce pourroit être le *Nicomien* que Ptolomée, *liv. III. ch. x.* place dans la basse-Myfie. (D. J.)

NICONIA, *Géog. anc.*, ville du pays des Getes, selon Strabon, *liv. VII.* qui la place avec Ophiusa, à 120 ou 140 stades au-dessus de l'embouchure du fleuve Tyra.

NICOPOLIS, *Géog.*, ce mot signifie *ville de la victoire*, *ville fondée à cause de la victoire*. Romulus, Bacchus, & Castor bâtirent des villes dans les lieux où ils avoient triomphé, ou établirent des colonies dans les lieux dont ils avoient chassé les anciens habitans ; c'est ce que Pompée, César, Auguste, Titus, Trajan & autres empereurs imiterent, en donnant aux villes qu'ils éleverent le nom de *Nicopolis*. C'est pourquoi nous trouvons dans l'histoire plusieurs villes de ce nom. Nous allons tâcher de les distinguer avec exactitude.

NICOPOLIS, *Géog. anc.*, ville de la Grece, dans l'Épire, à l'entrée du golfe d'Ambracie, sur la côte septentrionale, à l'opposite de la ville d'Actium. Cette ville doit sa fondation à Auguste, qui la fit bâtir pour être le monument de la victoire qu'il avoit remportée sur Antoine à la célèbre journée d'Actium.

Ce fait historique est marqué par deux médailles, qui représentent toutes deux d'un côté la tête d'Auguste, avec cette inscription grecque, *Σεβαστος κτισεις*, *Auguste fondateur* ; & au revers, l'une a au milieu d'une couronne à becs de vaisseau une palme avec ces mots, *Ιερα Νικοπολις*, la sacrée *Nicopolis* : & l'autre a la tête d'un sanglier percée de deux fleches, avec ce mot autour *Νικοπολεως*, *Nicopoleos*. C'étoit la tête du sanglier calydonien, qui étoit gardée à Tégée dans le temple de Minerve, & qu'Auguste fit transporter à *Nicopolis*, pour punir ceux de Tégée d'avoir suivi le parti d'Antoine.

Ce prince n'oublia rien pour rendre sa nouvelle ville recommandable dès les

commencemens. Strabon, *liv. VII. p. 325*, dit qu'il y attira les habitans des villes voisines ; & Pausanias nous a conservé le nom de ces deux peuples qu'il rassembla ; il les appelle *Ambraciotes* & *Anaëtorii*. Plin, *liv. IV. ch. 5*, nomme la *Nicopolis* d'Épire, ville libre : Tite, *annal. liv. V. ch. x.* lui donne le nom de *colonie romaine*. Comme il y avoit déjà plusieurs villes nommées *Nicopolis*, pour distinguer celle-ci, on l'appella, *Achaia Nicopolis*, ou *Actia Nicopolis*.

S. Paul passa dans cette ville l'hiver de l'an 64 de Jésus-Christ, & manda Tite de l'y venir trouver. *Tit. iij. v. 11.* Ceux qui croient que *Nicopolis*, où S. Paul passa l'hiver, n'étoit pas celle de l'Épire, mais la *Nicopolis* de Thrace à l'entrée de la Macédoine, sur la rivière de Nesse, se trompent ; car cette dernière n'existoit pas encore. La *Nicopolis* d'Auguste se nomme aujourd'hui *Preces*, sur le golfe de Larta.

NICOPOLIS, ou **NICOPOLIS AD HEMUM**, *Géog. anc.*, ville de Thrace au pied du mont Hémus, vers la source du fleuve Jatrus. Elle étoit différente d'une autre *Nicopolis* aussi dans la Thrace, sur la rivière de Nesse, dont nous parlerons bientôt.

NICOPOLIS, *Géog. anc.*, ville de la basse Macédoine sur l'Iatrus, à l'embouchure de ce fleuve dans le Danube. Pour la distinguer de *Nicopolis* sur l'Hémus, bâtie aussi sur l'Iatrus, on l'appelle *Nicopolis ad Istrum*. Trajan en fut le fondateur, selon Ammien Marcellin, *liv. XXXI. ch. xvj.* & il la bâtit après sa victoire sur les Daces.

NICOPOLIS, ou **NICOPOLIS AD NES-SUM**, *Géog. anc.*, ville de Thrace sur la rivière de Nesse ou Neste, à la gauche, à quelques lieues au-dessus de son embouchure. Elle fut fondée par Trajan. Ptolomée, *liv. III. ch. xj.* la place dans les terres entre *Pantalia* & *Topiris*. Nous avons quelques anciennes médailles de cette ville ; elle y est surnommée *Ulpia* ou *Olbia*, ce qui revient à la même chose : car quelquefois dans les médailles on met O pour Ω. L'inscription d'une de ces médailles, qui se trouve dans le recueil de Spanheim, est conçue en ces termes : *Ουλπια Νικοπολεως ἀπὸς νησε*, c'est-à-dire, *Ulpia Nicopoleos ad Nestum*.

NICOPOLIS, *Géog. anc.*, ville de l'

gypte aux environs d'Alexandrie. Joseph, de *Bello Jud. liv. II. ch. xiv.* parle de cette ville en décrivant la route que prit Titus pour se rendre d'Alexandrie en Judée, & il la met à vingt stades de cette dernière ville. Dion Cassius, *liv. XIV. p. 456.* nous apprend qu'Auguste en fut le fondateur; qu'il la bâtit dans le lieu où il avoit donné la bataille; qu'il lui donna le même nom, & lui accorda le privilège des mêmes jeux qu'il avoit accordés à la ville de *Nicopolis* en Epire.

NICOPOLIS, *Géogr. anc.*, ville de l'Arménie mineure. Strabon nous apprend qu'elle fut bâtie par Pompée. Pline, *liv. VI. chap. ix.* & Ptolomée, *liv. V. ch. vij.* en parlent. Ce dernier la met au voisinage des montagnes. Pour la distinguer des autres *Nicopolis*, on l'appella *Nicopolis Pompeii*, du nom de son fondateur, comme nous l'apprenons de Dion Cassius, *liv. XLIX.* Dans le moyen âge elle fut la seconde ville de la première Arménie, & devint un siège épiscopal, suffragant de Sébaste. On la nomme maintenant *Gianich*; elle est sur la rivière de Céraune, à 100 lieues d'Erzerom, 90 de Cagny; c'est un siège de justice & de gouvernement chez les Turcs. *Long. 55. 30. lat. 38. 15.*

NICOPOLIS, *Géogr. anc.*, ville de Bithynie sur le Bosphore, ou du moins dans le voisinage. Pline & Etienne le géographe sont les seuls anciens qui fassent mention de cette ville; & ce dernier se contente de l'appeller *Nicopolis* de Bithynie. Le P. Hardouin prétend que c'est aujourd'hui *Scutari*.

NICOPOLIS, *Géogr. anc.*, ville de l'Asie mineure. Ptolomée, *liv. V. ch. viij.* la place entre *Castabola* & *Epiphania*. Strabon, *liv. XIV. p. 676.* la met au nombre des villes qui sont sur la côte du golfe Issus.

NICOPOLIS, *Géogr. anc.*, auparavant nommée *Emmais*; ville de la Palestine. Elle commença, selon quelques auteurs, à porter le nom de *Nicopolis* sous l'empereur Alexandre, fils de Mammée. Ce n'étoit avant cela qu'un bourg qu'on nommoit *Emmais*. Selon Sosomène, Vespasien l'érigea en ville, en lui donnant le nom de *Nicopolis*, lorsqu'il y eut envoyé une colonie. Ce bourg avoit été brûlé

par Varus, & la ville devint évêché sous les empereurs chrétiens.

NICOSIA ou **NICUSIA**, *Géogr.*, petite ville de Sicile dans le val Démona, auprès de la rivière de Cérane, entre Trachina & Calacibetta. Quelques-uns croient que c'est l'ancienne *Erbita* de Ptolomée, ou comme Cicéron écrit, *Herbita*, par une aspiration.

NICOSIE ou **LEUCOSIA**, *Géogr.*, anciennement *Leucothæa*, & par d'autres *Leucosia*, capitale de l'isle de Chypre. Elle est située dans la grande plaine de Massarée, à une journée de la mer, & bâtie à la façon des Orientaux. Il y a de belles mosquées & un archevêque grec. C'est la résidence d'un bacha. *Long. 51. 10. lat. 35. 2.*

NICOTEUX, *s. m. pl.*, terme de Couvreur, morceaux d'une toile fendue en quatre, dont les couvreurs se servent aux solins & vuilées.

NICOTERA, *Géogr.*, petite ville d'Italie au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure, avec un évêché suffragant de Reggio. Elle est près de la mer, sur le haut d'une montagne, selon Baudrand. Cette ville est ancienne, comme il paroît par le détail d'Antonin; Léander assure qu'on la nomme aujourd'hui *Nicodro*. *Long. 33. 50. lat. 38. 30.*

NICOTIANE, *s. f. TABAC*, *Hist. nat. Bot.*, *nicotiana*, genre de plante à fleur monopétale, en forme d'entonnoir, & profondément découpée. Le pistil sort du calice, il est attaché comme un clou à la partie inférieure de la fleur, & il devient dans la suite un fruit membraneux, oblong ou arrondi, & divisé par une cloison en deux loges qui renferment plusieurs semences attachées à un placenta. Tournefort, *Inst. rei herb. V. PLANTE & TABAC.*

NICOURIA, *Géogr.*, isle de l'Archipel à un mille de celle d'Amorgos. C'est une roche escarpée, ou proprement c'est un bloc de marbre au milieu de la mer. Il est peu élevé, & a environ cinq milles de tour. On n'y voit que des chevres & des perdrix rouges d'une beauté surprenante, mais qui sont maigres & coriaces. (*D. J.*)

NICOYA, *Géogr.*, ville de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle-Espagne, sur la côte de la mer Pacifique, au

fond du golfe des Salines. *Long.* 292. *lat.* 9.

NID D'OISEAU, sub. m., *nidus avis*, *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur polypétale, anomaie & composée de six pétales inégaux; les cinq supérieurs sont disposés en forme de casque, l'inférieur est fendu en deux parties & garni d'une sorte de tête. Le calice devient dans la suite un fruit, ou une vessie remplie de semences très menues. Ajoutez au caractère de ce genre que les racines sont fibreuses, & ressemblent à un nid d'oiseau. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTÉ.

NIDS D'OISEAUX, *Hist. nat.*, il est une espèce de *nids d'oiseaux* dont on fait un très-grand usage à la Chine, & qui est un objet de commerce considérable. Ces *nids* se trouvent sur les rochers qui sont près des côtes de la mer. C'est surtout dans l'isle de Java, sur les côtes de la Cochinchine, sur celles de Timor, de Sumatra & de la presqu'isle de Malacca, que l'on rencontre ces sortes de *nids*, d'où on les porte à la Chine, où l'on en donne depuis 3 jusqu'à 7 taëls, qui font environ 45 liv. argent de France, à proportion de leur qualité, pour la livre chinoise qui est de 20 onces. Les observations les plus exactes nous apprennent que ces *nids* sont faits par des oiseaux de mer parfaitement semblables à ceux que l'on nomme *martinets* ou *hirondelles de mer* sur les côtes de France; ils les forment avec une matière gluante & tenace qui leur sort du bec, & qu'ils attachent peu-à-peu sur les roches des bords de la mer, où la chaleur du soleil leur donne de la consistance. On croit communément que la matière dont ces oiseaux se servent pour cela, est une espèce d'écume qui nage à la surface de la mer, que ces animaux combinent & travaillent avec une matière qui vient de leur estomac. Ces *nids d'oiseaux*, lorsqu'ils sont secs, ont une consistance à-peu-près semblable à celle de la corne; mais lorsqu'ils ont été bouillis, soit dans de l'eau, soit dans du jus, soit dans du bouillon de viande, ils ressemblent à des cartilages de veau; ceux qui sont d'une couleur blanche sont les plus estimés; on fait moins de cas de ceux qui sont rougeâtres, & le prix de ceux-ci en est beaucoup moindre. Les Chinois regardent les *nids d'oi-*

seaux comme un aliment très-nourrissant, très-propre à fortifier & à restaurer, sans charger l'estomac.

Voici ce que le Dictionnaire du commerce dit de ces *nids*; il les met parmi l'espèce d'épicerie la plus estimée à la Chine & dans toutes les Indes orientales. Elle se trouve au Tunquin & à la Cochinchine, mais particulièrement dans le royaume de Champa, qui est situé entre l'un & l'autre. Les oiseaux qui font ces *nids* ne pondent & couvent leurs œufs, sont assez semblables de figure à des hirondelles. Lorsqu'ils sont en amour, ils jettent par le bec une espèce de bave tenace & gluante, qui est la matière dont ils bâtissent leurs *nids*, & dont ils les attachent aux rochers en appliquant cette substance en queue par diverses couches l'une sur l'autre, à mesure que les premières se sechent. Ces *nids* sont de la forme d'une médiocre cuiller, mais avec des bords plus élevés.

Il y a tant de ces sortes de *nids*, qu'en en rassemble tous les ans une quantité prodigieuse, qui se portent presque tous à la Chine, où ils se vendent à raison de 50 taëls le cent, ce qui fait environ 100 ducats d'Espagne. On les croit excellents pour l'estomac, & ils donnent aux *es* qu'on en fait une un goût délicieux. (*D. J.*)

NIDS, *Hist. nat. Minéral.*, on appelle dans le travail des mines, *mines par nid* ou *minera nidulans*, la mine qui se trouve par masses séparées & qui n'est point en filons. Voyez MARRONS & ROGNON. (—)

NID-DE-PIE, *Milit.*, c'est dans la guerre des sièges, un petit logement que font les assiégeans sur le haut de la brèche à l'angle flanqué d'un bastion d'un demi-lune, &c. (*Q*)

NIDAU ou **NIDOW**, *Géog.*, ville de Suisse dans le canton de Berne, capitale d'un bailliage de même nom, avec un château. Elle est dans un terrain haut fertile sur le lac de Bienne, à 6 lieues N. O. de Berne, 21 S. O. de Zurich. *Long.* 24. 55. *lat.* 47. 12.

Le bailliage de *Nidau* comprend une dizaine de paroisses. Il a été autrefois un comté, dont l'abbé de Longuerue donna l'histoire dans sa description de la France.

NIDDA, *Géog.*, petit comté d'Allemagne dans les états du landgrave de

Hesse-Darmstadt. Son chef-lieu a le même nom, & est situé sur la petite rivière de *Nidda*, qui va se jeter ensuite dans le Mein.

NIDDUI, *Critique sacrée*, ce mot hébreu signifie *excommunication, séparé*. C'étoit la moindre sorte d'excommunication usitée parmi les Juifs; elle éloignoit cependant un homme de tout commerce civil, même d'avec sa femme & d'avec ses domestiques, qui ne pouvoient s'approcher de lui plus près de quatre coudées; elle duroit trente jours, si le coupable se repentait; sinon on la prolongeoit selon le besoin jusqu'à quatre-vingt-dix jours: or lorsque dans cet intervalle l'excommunié ne satisfaisoit pas, il tomboit dans le *herem*, qui étoit la deuxième espèce d'excommunication, & de-là dans la troisième appelée *schammata*, qui étoit la plus grave de toutes. (*D. J.*)

NIDE, *Géogr.*, rivière de Lorraine formée de deux autres nommées la *Nide* françoise & la *Nide* allemande. Ces deux rivières s'étant jointes, n'ont plus qu'un seul lit, qui porte le nom de *Nide*, & qui se jette dans la Sare.

NIDECK, *Géogr.*, petite ville d'Allemagne au duché de Juliers, sur la Roer ou Ruhr, entre Duren & Zulpich. Elle est capitale d'un bailliage de même nom dans le duché de Brunswick Lunébourg. *Long.* 24. 20. *lat.* 50. 36.

NIDOREUX, adj., *Gramm. & Méd.*, qui a l'odeur de la putréfaction. Les médecins distinguent les crudités de l'estomac en acides & en *nidoreuses*.

NIDUM, ou **NIDUS**, *Géogr. anc.*, ville d'Angleterre, selon l'itinéraire d'Antonin; c'est aujourd'hui *Néath*, sur la rivière de même nom.

NIEBLA, *Géogr.*, ancienne ville d'Espagne dans l'Andalousie avec titre de comté, sur le Riotinto, environ à 6 lieues de la mer, & à 15 O. de Séville. C'étoit autrefois une ville assez considérable, nommée *Nipla*. *Long.* 11. 45. *lat.* 37. 20.

NIECE, *Jurisprud.* V. NEVEU.

NIEDENSTEN, *Géogr.*, petite ville des états de Cassel, au bailliage de Gutesberg, dans la Hesse inférieure, & dans le cercle du haut Rhin, en Allemagne. L'on y voit les ruines d'un château jadis fort élevé; mais elle n'a d'ailleurs de remarquable que son antiquité, laquelle remonte au temps des Mattiens,

l'un des plus anciens peuples de la contrée. (*D. J.*)

NIEDER-MUNSTER, *Géogr.*, état ecclésiastique d'Allemagne, à titre de principauté abbatiale, de religion catholique, occupant à la diète de l'empire la treizième place parmi les prélatures du Rhin, & la septième sur le banc des ecclésiastiques du cercle de Bavière. C'est une abbaye de filles nobles, fondée dans la ville de Ratisbonne l'an 900, relevant pour le spirituel de l'évêché de cette ville, & jouissant de la protection de l'électeur de Bavière. Les chanoinesses n'en sont pas cloîtrées, & elles peuvent en sortir pour se marier. (*D. G.*)

NIEKE CORONDE, *Bot. exot.*, nom que les Ceylanois donnent à une fausse espèce de canelle. L'arbre qui la fournit ressemble au *nieke*, arbrisseau fort commun dans l'isle de Ceylan. Les habitants emploient leur *nieke coronde* à des usages de médecine; ils en tirent une huile dont ils se servent pour en frotter la tête & les autres parties du corps dans les maladies des nerfs. (*D. J.*)

NIELLE, L. F., *nigella*, *Hist. nat. Bot.*, genre de plante à fleur en rose, & composée de plusieurs pétales disposés en rond. Cette fleur a une sorte de couronne placée entre les pétales & les étamines, & formée par des corps en forme de cornes. Le pistil sort du milieu de la fleur, & devient dans la suite un fruit membraneux, arrondi ou oblong. Ce fruit est divisé en plusieurs cornes à la partie supérieure, & il n'a qu'une seule capsule qui renferme des semences. Tournefort, *Inst. rei herb.* V. PLANTE.

M. Tournefort compte douze espèces de ce genre de plante, tant sauvages que cultivées.

La *nielle* sauvage commune, *nigella arvensis, cornuta*, L. R. H. 258, a une petite racine fibreuse & blanchâtre; elle jette à peine à la hauteur d'un pié une tige cannelée, tantôt simple, tantôt rameuse; ses feuilles sont alternes, plus minces, plus espacées que celles de la *nielle* cultivée, & découpées en petits filamens: ses fleurs sont comme étoilées, composées de cinq pétales, de couleur bleue, assez grandes & agréables, sans barbes. Quand les fleurs sont tombées, il leur succède des fruits membraneux, terminés par cinq cornets, à-peu-près

comme l'ancolie, & divisés dans leur longueur en autant de loges qui renferment plusieurs semences noires & de peu d'odeur. On trouve cette plante dans les blés, où elle fleurit vers la fin de l'été.

La nielle ordinaire cultivée, *nigella flore minore, simplici, candido*, I. R. H. 258, pousse des tiges à la hauteur d'un pié, grêles, cannelées, assez nombreuses; les feuilles sont médiocrement larges, vertes, découpées, menues. Ses fleurs sont placées aux sommités de ses rameaux, grandes, séparées les unes des autres, composées chacune de cinq pétales disposés en rose, d'un blanc pâle, accompagnés au milieu de plusieurs étamines, qui sont entourées par une couronne de petits corps oblongs. Quand les fleurs sont passées, il leur succede des fruits membraneux, assez gros, terminés par plusieurs cornes, & divisés en loges, qui renferment des semences oblongues ou rondettes, noires ou jaunes, d'une odeur aromatique, & d'un goût piquant.

Cette plante se cultive dans les jardins où elle vient aisément, & où elle fleurit pendant trois mois de l'été. Les curieux tirent sa graine d'Italie; ils aiment aussi beaucoup la petite nielle du Levant, qu'on appelle en Botanique *nigella cretica*; elle se distingue des autres par ses jolies fleurs blenâtres, & par l'odeur de sa graine qui est aussi forte que celle du cumin. (D. J.)

NIELLE, Chimie, Diete & Matière méd., nielle romaine ou des jardins, c'est la semence seule qui est d'usage en Médecine, & que les paysans emploient dans quelques cantons du royaume à titre d'assaisonnement & en guise de poivre.

Cette semence, qui a un goût vif & piquant, contient une petite quantité d'huile essentielle, & une autre huile que Cartheuser appelle *unguineuse*, & qu'il dit être soluble par l'esprit-de-vin, & retirable par l'expression; sur quoi il faut observer qu'il n'est pas permis, en raisonnant d'après l'analogie tirée des connoissances reçues & vérifiées sur presque toutes les huiles connues, qu'il n'est pas permis, dis-je, de regarder comme une

même substance l'huile que M. Cartheuser a retirée de la semence de nielle par expression, & celle qu'il en a retirée par l'esprit-de-vin.

La semence de nielle est comprise parmi les remèdes toniques, fortifiants, cussifs, emménagogues, carminatifs, errhins, contraires aux rhumes & aux chifrenemens, vermifuges, céphaliques & propres à la génération du lait: la part de ces vertus sont peu prouvées par l'observation, parce que la semence de nielle est peu usitée, mais elles sont annoncées autant qu'elles peuvent l'être par leurs qualités extérieures, & par la connoissance de ses principes.

Cette semence entre dans la composition du sirop d'armoise, de l'électuaire de baies de laurier, & de l'huile de sapin composée. (b)

NIELLE, s. f., Econ. rustiq. Agricul. Maladies des grains. La nielle proprement dite, que les laboureurs nomment *noir & fumée*, *ustilago*, *fuligo*, est une maladie interne du grain en herbe, qui attaque spécialement l'épi, le brûle entièrement pour n'y laisser que le chaume comme s'il avoit passé au feu, & réduit le grain & ses enveloppes en une poussière noire, semblable à la suie, d'où les Italiens ont fait leur mot *fuligine*, pour désigner cette maladie: elle est conservé parmi nous le nom de nielle, *nebulæ*, *nuilla*, parce que les anciens attribuoient faussement l'origine de la nielle aux brouillards, qui occasionnent la nielle & la brûlure. M. Deslande, dans ses observations sur la manière de conserver les grains, dit que quand les années sont trop pluvieuses, & qu'il tombe beaucoup de cette espèce de brouillard gras, les laboureurs & les jardiniers nomment la nielle, tous les grains dégèrent; mais la nielle proprement dite, dont il est question, a une toute autre origine, & que c'est une maladie interne, qui se manifeste avant que les blés n'aient épié. Je vais la décrire, en abrégant ce que dit M. Gleditsch, botaniste allemand dans un excellent ouvrage qu'il a fait sur ce sujet, & qui est inséré dans les Mémoires de l'académie de Berlin: p.

(*) On nomme blés coulés ceux dont les épis ne contiennent que de petits grains vides de farine, comme on appelle plantes coulées celles dont les pluies font empêcher que les fruits ne se forment & ne nouent. Voyez COULER.

l'autant plus disposé à adopter sa théorie sur l'origine de la *nielle*, que bien longtemps avant d'avoir lu l'extrait de son ouvrage, j'attribuois moi-même la *nielle* à la même cause, comme on le peut voir dans mon ouvrage latin sur les principes physiques de l'agriculture & de la végétation, imprimé en 1768, & dans ma dissertation sur l'ergot.

Il appelle la *nielle*, *necrosis*, d'un mot grec très-expressif, parce qu'en effet la *nielle* est la mort ou mortification des blés; c'est un des accidens les plus communs & les plus fâcheux dans tout le règne végétal; toutes les plantes y sont sujettes, & il se manifeste dans toutes les contrées, dans toutes les saisons où les plantes végètent, dans tous les terrains & dans toutes les expositions. La *nielle*, selon cet auteur, est une espèce de carie du suc végétal vicié, qui attaque spécialement les parties les plus tendres & les plus délicates des plantes. Qu'il n'y ait aucune espèce de plante à l'abri de ce mal, c'est ce que la raison enseigne, quand on réfléchit solidement sur la structure organique de ces corps, & sur les mouvemens naturels qui s'y exécutent; quand la force intérieure ou l'extérieure de l'air ambiant, élastique, ou de l'air fixe qui se débande, agit différemment sur les sucs prodigieusement subtilisés de toutes les parties des plantes, & cela dans un temps plus que dans un autre, sur-tout lors de l'extension & de la production des fleurs, & des autres parties les plus tendres & les plus délicates dans leur état d'accroissement, & que la *nielle* n'attaque plus volontiers, que parce qu'elles sont spongieuses & pleines de suc. La *nielle* s'étend même jusqu'aux fruits, dont elle détruit l'organisation intérieure; & sous ce point de vue, ce seroit elle qui produiroit la carie, charbon ou bosse dans les grains de blé & de maïs, maladie particulière dont je parlerai après celle-ci. M. Gleditsch a observé de la *nielle* dans toutes les plantes & dans toutes les parties des plantes, mais je me restreins à la *nielle* des plantes céréales, qui est l'objet de cet article.

La *nielle* (*necrosis floralis*, parce qu'elle ne se manifeste ordinairement que dans l'épi) attaque toutes les espèces de froment, d'orge & d'avoine; le seigle y est rarement sujet, par des raisons faciles à découvrir pour un observateur attentif de

la nature: j'en ai parlé à l'article ERGOT. M. Duhamel & M. Tillet, qui ont fait tant de recherches sur les maladies des grains, n'ont jamais pu trouver un seul épi de seigle *niellé*, cependant Ginani, autre observateur aussi exact, prétend avoir trouvé plusieurs piés de seigle *niellés*, pag. 82, 85.

La *nielle* se découvre dans le temps où toutes ces plantes commencent à pousser leurs tiges, après quoi la *nielle* devient toujours plus sensible, à mesure que les blés en question font sortir leurs épis en fleurs, des feuilles qui leur servoient de gaines; mais le mal vient presque toujours de plus haut, car la *nielle* attaque sur-tout cette partie supérieure de la plantule séminale, que j'ai nommée *plumula* dans la description anatomique du grain; tandis que cette partie se développe dans le cours de la végétation avec une délicatesse extrême, le mal gagne successivement, & vient du suc nourricier gâté dans les cotylédons, ce qui fait assez voir qu'on ne peut l'attribuer, ni aux brouillards gras, ni aux rosées, quoique ce soit de-là qu'elle emprunte son nom françois: on la trouve indifféremment sur les blés, l'orge & l'avoine, soit qu'on les ait semés dans des terres exposées à un air tout-à-fait libre sur les hauteurs, & dans des contrées sablonneuses, vers le midi & l'orient, soit qu'on les ait mis dans des terroirs bas, humides, gras, argilleux & froids, au septentrion ou au couchant. On trouve ici une *nielle* épaisse & abondante tout près de quelques plantes seulement qui s'en ressentent; & plus loin, point du tout. Rien n'est fixe ni certain à cet égard, on conjecture seulement qu'il y a des années où la *nielle* est plus abondante sur quelques terres que sur le reste; mais il n'y a là dessus aucun résultat déterminé: on doit seulement observer que si les terres grasses & fertiles paroissent donner plus d'épis *niellés* que les autres, c'est que dès qu'une plante est attaquée de ce mal, toutes les talles & tous les tuyaux qu'elle pousse y sont également sujets; & comme les blés tallent bien plus dans ces sortes de terres que dans celles qui sont stériles, c'est la raison qui y fait paroître la *nielle* plus abondante; les terres même qu'on fait porter tous les ans, ne sont pas différentes en cela des autres, malgré

les préjugés contraires des gens de la campagne. Souvent on trouve dans l'espace d'une perche quarrée vingt à trente tiges de froment ou d'orge gâtées par la *nielle* : en d'autres temps on a de la peine à en rassembler, dans tout un champ, une douzaine de tiges, éparfes de côté & d'autre; cette inégalité fait voir qu'on ne peut en attribuer la cause aux différences de situations & de bonté du terroir, à la température des saisons, ni à d'autres causes semblables.

On ne sauroit distinguer, selon M. Gleditsch, les plantes mêlées, tant que les tiges n'ont pas fait leurs jets, & que les épis avec leurs barbes ne sont pas sortis de l'étni des feuilles; la *nielle* demeure cachée pendant ce temps-là dans l'intérieur de la plante, sans se trahir par aucun signe suspect; la figure, la grandeur, la situation, la couleur, l'odeur, le goût, l'éclat & l'accroissement, demeurent, à l'égard du reste de la plante, frappée de *nielle*, dans un état naturel & parfait, pareil à celui des autres; & la *nielle* qui demeure cachée dans les petites parties les plus tendres de la fleur, qui ne sont pas encore développées, n'est pas capable, tant que les fleurs ne sont pas ouvertes, de troubler le mouvement régulier & la filtration des sucs dans le corps entier de la plante. Malgré les recherches multipliées de M. Gleditsch, il n'a pu trouver aucun signe extérieur qui pût lui faire discerner, avant le développement de l'épi, les plantes attaquées de ce mal incurable. J'ai cependant avancé dans ma *Dissertation sur l'Ergot*, imprimée & distribuée par ordre du gouvernement, que l'on connoît long-temps avant le développement des parties sexuelles, & lorsque l'épi est encore dans le fourreau, ceux qui doivent être attaqués de cette maladie. M. Lenoir, ancien pâtissier à Dijon, qui donna, il y a huit à dix ans, à M. Joly de Fleury, un petit mémoire sur les causes de la *nielle* & du charbon, rapporte qu'un laboureur lui dit qu'il connoissoit, dès que les blés ont trois ou quatre fanes, les plantes tarées qui devoient produire des épis niellés ou charbonnés; il lui fit remarquer en effet que ces plantes avoient les fanes ondulées, & qu'elles étoient d'un verd plus brun, plus foncé, & moins luisant que les autres; le fait confirma l'observation,

les plants remarquables produisirent tous des épis niellés ou charbonnés. Giannini vient encore à l'appui de ces observations, il prétend que dès le mois d'avril il est aisé de reconnoître les plants suspects, parce que la tige qui renferme l'épi niellé dans ses enveloppes est plus grosse à cet endroit que les tiges saines, attendu que l'épi niellé est contourné & plus gros que les autres, ce qu'il a confirmé en ouvrant plusieurs de ces tiges. *Spighe filigginose erano piu grosse delle sane. . . .* On voit quelquefois la tige se gonfler au point de se déchirer en cet endroit, *si vedde ordinariamente. . . squarciare il gambo là dove era chiusa la spiga della filiggine uscire la medesima dal suo astuccio e sollevarsi*, p. 82 & 89 : il prétend même, pag. 94, qu'on voit souvent de temps à autre de la tige attaquée, qui renferme les épis niellés, une fumée légère qui fait élever la liqueur du thermomètre : il ajoute au même endroit que la maladie commence toujours à l'extérieur de la plante, en quoi il se trompe; mais cette dernière idée tenoit à l'explication de son système sur les causes de la *nielle* qui est insoutenable : ainsi je n'en parlerai plus.

Pour en revenir au sentiment particulier de M. Gleditsch, en supposant avec lui, comme il est vrai, que dès que les tiges principales sont affectées, les autres germes qui partent de la même plante, & tous les tuyaux qui en procèdent le sont également; il seroit difficile d'affirmer que les feuilles & autres parties de la même plante, ne se ressentent rien de l'ulcère gangreneux qui ronge les épis dans leurs enveloppes, & qu'on ne peut découvrir aucun signe extérieur qui l'annonce. M. Duhamel vient encore à l'appui de mon opinion : il prétend, tome I, page 305 de ses *Elémens*, que la *nielle* n'affecte pas l'épi seul, & que toute la plante s'en trouve un peu affectée quand elle a fait de grands progrès. M. Tillet observe aussi que le haut de la tige des épis niellés, à un demi-pouce au-dessous de l'épi, n'est pas communément bien droit; que si on coupe cette tige à deux ou trois lignes au-dessous de l'épi, on la trouve entièrement remplie de moëlle, à la différence des tiges saines dont l'ouverture est grande en cet endroit. M. Tillet en conclut qu'il y a un engor-

gement dans le haut de la tige des piés niellés. Tous ces dérangemens dans l'organisation intérieure, ne peuvent manquer d'affecter dès le commencement le reste de la plante avant qu'elle ait épié, & d'altérer sa couleur, ainsi que M. Le noir l'a observé, d'après le laboureur qui lui en fit faite la remarque.

Quoi qu'il en soit de cette remarque, qui peut être importante pour l'histoire de la *nielle*, M. Gleditsch ayant transplanté plusieurs tiges gâtées qui avoient les rejetons & de nouveaux germes, elles reprirent à l'ombre; & en ayant coupé quelques-unes jusqu'aux deux derniers nœuds, celles-ci produisirent des tiges nouvelles, qui furent également infectées, même après avoir été séparées de la mere-plant. L'habile observateur suivi, avec l'attention la plus scrupuleuse, les progrès de la *nielle* dans ces narcottes séparées, & il a toujours vu les parties de la fleur endommagées les premières; il paroît qu'il s'est convaincu en même temps, par diverses transplantations, qu'il est impossible de tirer d'une plante enniellée des germes sains & des épis parfaits, quoique Ginani dise expressément le contraire; la plupart des rejetons transplantés n'étoient pas même visibles lors de la transplantation, ce qui donne lieu de croire que c'est la moëlle qui est enniellée, & que c'est avec les filets qui sortent de la moëlle que la *nielle* se répand dans les autres parties de la plante, & jusques dans les plus petits germes, où elle fait des progrès plus ou moins lents, & se développe avec plus ou moins de force, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre; par-là on peut rendre raison de la différence qui se trouve dans les épis gâtés par la *nielle*: les uns sont entièrement morts & noirs, au lieu que dans d'autres il n'y a que les pointes extérieures qui soient enniellées: dans d'autres la moitié inférieure est morte, & celle d'en-haut dans son état de perfection; mais dans tous les cas, les fleurs qui sont les parties les plus délicates sont toujours les premières atteintes, & tellement détruites par la *nielle*, qu'on ne peut distinguer leur figure, leur grandeur, leur nombre & la proportion de leurs parties, & qu'elles se trouvent réduites en paquets informes de poussière noire ou de fuie. Les enveloppes des fleurs

(*involucra pluma*) résistent plus longtemps à la *nielle* que celles-ci, parce que ces enveloppes ont des fibres & des canaux, dont la force & la flexibilité sont plus grandes, & peuvent résister bien plus long-temps à une semblable corruption, d'autant plus qu'elles tirent leur principale nourriture des deux écorces, au lieu que les étamines & les pistils reçoivent la leur de la moëlle, & sont tous remplis de petits vaisseaux d'une extrême mollesse & pleins de suc, ce qui ne leur permet pas de résister à l'impulsion rapide & véhémente des sucres endurcis & épaissis, à la force avec laquelle ils s'étendent, aux obstructions qui en résultent, &c. cela fait que dès que les étamines & les pistils commencent à prendre leur accroissement, ils crevent aisément, de façon que les autres sucres extravasés & croupissant dans la texture celluleuse; se fondent en quelque sorte en une corruption prompte & forte, & deviennent enniellées; ou ce qui est la même chose, il en résulte une mort complète.

La poussière dans laquelle les fleurs des blés sont réduites par la *nielle*, s'offrent à la simple vue comme une poussière du noir le plus foncé, extrêmement fine; mais qui délayée dans l'eau, ne passe point par le filtre; quand on la regarde à travers une forte loupe, elle ressemble à de petits vers morts, parce qu'elle est composée de débris de petits vaisseaux où le suc couloit, qui ont été suffoqués ou comprimés; après quoi l'air les ayant desséchés, ils ont éclaté; les sucres épais & gâtés qui y ont croupi les ont tout à la fois obstrué & extraordinairement distendus, ce qui leur conserve sous la loupe la forme de petits vermiculeux. Ginani prétend que dans l'analyse chimique de cette poussière noire, il a trouvé beaucoup de sel volatil. *Nella separazione chimica della materia filagginosa molto sal volatile vi ho scoperto*: cette poussière a une mauvaise odeur, comme celle du charbon ou carie des blés, mais elle a moins de consistance; & comme ces grains ont peu d'adhérence entr'eux, & que les enveloppes sont détruites, cette poussière est facilement emportée par le vent & lavée par la pluie, de sorte qu'on ne serre communément dans les granges que le squelette des épis. M. Adanson dit, page 44, que la poussière

de la *nielle* n'est pas contagieuse comme celle du charbon, & que les expériences de M. Tillet prouvent qu'elle ne se communique nullement, même en saupoudrant les grains avec cette poussière noire; mais M. Duhamel est plus instruit, & aussi moins affirmatif sur ce sujet intéressant; voici comme il s'exprime, page 313 de ses *Elémens*, tome I: "suivant quelques expériences de M. Tillet, il ne paroît pas que la poussière de la *nielle* proprement dite soit contagieuse; & nous parlerions plus affirmativement sur ce point, si nous avions pu amasser une assez grande quantité de cette poussière noire; mais les vents & la pluie l'emportent, on n'en trouve que très-peu dans les granges: nous invitons ceux qui voudront contribuer aux progrès de l'agriculture à faire de nouvelles épreuves pour s'assurer de la réalité de la contagion de la *nielle*; mais nous les avertissons de se garder de confondre la *nielle* proprement dite, avec le charbon; cette confusion a jeté en erreur jusqu'à présent plusieurs physiciens. „ Pour moi, d'habiles cultivateurs m'ont assuré plusieurs fois que la *nielle* est aussi contagieuse que le charbon, & que si elle ne produit pas autant de mal, c'est parce qu'elle est dissipée avant les moissons, ou parce qu'étant à découvert, & par conséquent plus desséchée & moins onctueuse que celle du charbon, qui reste renfermée dans la pellicule des grains, elle est moins propre à s'attacher après la brosse de la semence, où les poils qui sont à l'extrémité opposée au germe la retiennent, lorsque le blé a le bout ou qu'il est moucheté. J'ajouterai encore une remarque particulière que j'ai eu occasion de faire, c'est que la *nielle* détruit plus facilement les épis du froment que ceux de l'orge, parce que le calice & les enveloppes sont plus tendres & moins adhérens au grain de froment que ceux de l'orge. D'après cette structure, on voit que la poussière de la *nielle* reste souvent dans les balles de l'orge, d'où il est aisé de la retirer; dans cet état elle est en tout semblable à la poussière contagieuse du charbon, elle est aussi fétide, aussi grasse, aussi onctueuse; elle a la même couleur marron, parce qu'elle n'est pas aussi desséchée que la *nielle* ordinaire, qui est plus noire, & je suis convaincu

qu'elle est contagieuse comme le charbon.

Par tout ce qui a été dit ci-devant, il est manifeste qu'il ne faut pas chercher l'origine de la *nielle* proprement dite (*crocis floralis*) dans des causes extérieures, telles que les brouillards gras, les piéres d'insectes, les saisons pluvieuses &c. &c. mais que la cause est intérieure, qu'elle réside pour l'ordinaire dans la semence, soit que dans l'origine cette semence pleine d'un suc laiteux n'ait pas acquis son entière maturité & qu'elle soit restée imparfaite, soit que cette semence mûre, mais encore fraîche & tendre, ait contracté de l'humidité dans la gerbe & qu'après avoir été entassée elle se soit tellement échauffée dans la grange, qu'elle non-seulement les sucs laiteux aient pu y acquérir de mauvaises qualités, mais même que la moëlle de la partie supérieure de la plantule féminale qui est destinée à produire les fleurs & les fruits, ait fermenté au point de devenir antiseptique; il n'y a point de lessive ni de cendre qui puissent rendre à des semences ainsi altérées, la faculté de se reproduire qu'elles ont perdue par la mort des organes qui y doivent concourir.

On se rappelle sans doute tout ce que j'ai dit dans l'anatomie particulière du grain de froment sur les parties diverses qui le composent & qui doivent concourir à la perfection d'une semence destinée à se reproduire. On sait que la plantule féminale douée de toutes les parties, y est régulièrement agencée comme dans un réservoir par le concours déterminé de ces plus petites particules qui servent à la former: elle y est nourrie, elle s'y étend, se développe & devient aussi complexe qu'il est nécessaire pour se trouver disposée à l'accroissement qu'elle recevra dans son temps. La formation entière & le développement de cette tendre plantule encore en semence, dépendent incontestablement d'une certaine direction & de la disposition essentielle du tissu extrêmement fin des canaux & des sucs qui y coulent. Il est de toute nécessité que l'ordre qui y règne ne souffre aucune atteinte depuis les premiers rudimens de sa formation, après qu'elle a été fondée, jusqu'à ce que la semence entière ait obtenu le véritable point de la perfection qui lui convient. Plus les semences sont tendres & petites, c'est-à-dire, plus elles sont distantes de

point de leur maturité, plus les sucs qui coulent doivent être déliés, fluides & empérez, afin de se répandre dans toute la substance de la tendre plantule féminale, en parcourant avec une même régularité & une égale vitesse les vaisseaux infiniment fins dans lesquels coulent ces sucs. Supposons à présent des qualités contraires à celles requises pour l'entière perfection d'une semence destinée à se reproduire, & nous verrons alors qu'une semence imparfaite par défaut de maturité, ou par la nature vicieuse des sucs qui y ont circulé avant la maturité, ou par quelqu'autre cause postérieure qui entretient l'organisation, ne peut manquer de produire la mort de la semence, ou des maladies dans la plante qui en doit naître.

En effet les semences fructifiantes, sèches, glaireuses & plus ou moins semblables au lait peuvent aisément prendre des qualités contraires à leur nature, lorsqu'elles sont à demi-mûres, imparfaitement sèches, ou même tout-à-fait humides, dans le temps où elles sont recueillies & entassées l'une sur l'autre; de sorte qu'elles ne tardent pas à s'échauffer ou à contracter de la moisissure: on en sera aisément convaincu quand on réfléchira sur la coction & la putréfaction en agissant sur les substances glaireuses, douces & terrestres sont capables de les altérer, de les dissoudre & de les corrompre, surtout si on suppose que ces mêmes substances glaireuses sont composées d'un mas de phlegmes, d'une terre subtile, d'un acide extrêmement délié & volatil, & d'une petite quantité de principe inflammable dont l'union est si aisément détruite par la coction, la fermentation & la putréfaction.

Quant aux semences imparfaites & qui ne sont pas encore mûres, les circonstances qui viennent d'être indiquées se trouvent en plus grand nombre dans les blés & en moindre dans les autres, surtout certaines années où la saison demeure long-temps froide & humide dans les lieux où la culture de la terre est mal exercée, comme aussi dans les espèces de blés qui mûrissent un peu plus lentement, comme l'orge, le froment, &c. c'est-là sans doute que résident les causes premières de la *nielle*, qui est encore augmentée par le défaut de précaution avec

lequel les grains sont recueillis & rassemblés dans les granges. Les physiciens sentiront bien que cette opinion sur l'origine de la *nielle* qui détruit les épis dans le fourreau n'est pas fondée sur de simples conjectures ou sur de simples expériences incertaines, en tout cas je vais ajouter les preuves de M. Gleditsch.

Il se trouve des différences singulières dans tous les épis, par rapport à la bonté des grains; communément ceux qui sont placés le plus bas & les premiers sont les plus parfaits & doivent par conséquent être ceux qui produisent les plantes les plus fortes, au lieu que ceux qui les suivent, quoiqu'ils soient à la vérité encore bons, ne valent pourtant pas autant que les premiers, & ne produisent que des plantes médiocres, dont l'accroissement dépend beaucoup de la saison & de la bonté du terroir. Les autres grains qui sont vers le haut, au-delà de la moitié des épis, se montrent d'une qualité considérablement inférieure, & le plus souvent ne poussent que des plantes fort faibles, chétives, vicieuses & monstrueuses, qui s'améliorent à la vérité par rapport à l'extérieur de la fleur & du tuyau; mais quand après avoir fleuri, elles doivent porter des semences, elles montrent leur faiblesse & leurs défauts, auxquels il n'est plus possible ensuite de remédier, & telle est la cause de la dégénération des grains si on n'a pas soin de changer & renouveler les semences. Enfin la quatrième & la dernière sorte de grains qui sont tout-à-fait à la pointe des épis, est la plus imparfaite: ces grains n'ayant pas acquis une maturité suffisante, demeurent sans force; ils se séparent difficilement de leurs épis lorsqu'on bat le blé, & il est rare, ou plutôt il n'arrive jamais qu'ils germent bien en terre.

Cette différence entre les grains peut être appliquée à presque toutes les autres plantes qui portent leur semence, & elle est très-connue de toutes les personnes intelligentes dans l'économie champêtre, qui se débarrassent, autant qu'il est possible, de ces semences imparfaites, & qui ne les choisissent jamais pour emblaver leurs champs. Les causes de cette différence entre les grains de blé d'un même épi, n'ont pas besoin d'être exposées plus long-temps, puisque l'histoire de la végétation les donne suffisamment à connoi-

tre. Tout ce qu'il est nécessaire d'observer ici là-dessus, c'est que l'épi le plus parfaitement mûr n'est jamais tout-à-fait exempt de ces foibles grains : mais ordinairement ils sont en fort petit nombre en comparaison des bons. Le contraire arrive aussi souvent lorsque l'épi n'est pas parfaitement mûr, sur-tout dans les especes de blé qui mûrissent successivement & un peu lentement, comme l'orge & le froment dont les épis contiennent une beaucoup plus grande quantité de grains imparfaits que de parfaits, principalement si l'été n'a pas été chaud & sec. Non-seulement ces grains mûrissent l'un après l'autre & pas tous ensemble, mais ils poussent encore plusieurs tiges collatérales ; d'où il arrive nécessairement que les tiges affoiblies qui en naissent & qui sont toutes entourées de jeunes plantes précoces, deviennent encore plus mauvaises & ne portent aucune semence qui arrive à maturité. Une pareille graine, quand on coupe les blés encore verts, ou qu'on les rassemble humides, étant employée de nouveau & toute fraîche pour ensemençer, contribue sans contredit beaucoup à engendrer la *nielle* des blés, à cause de son imperfection & de son altération du suc nourricier dont il a été parlé ci-dessus.

Sous ce point de vue la cause première de la *nielle* est ou l'imperfection de la semence privée de quelques-unes de ses parties essentielles, ou l'obstruction totale & irrémédiable du tissu entier de la plantule féminale, ou l'altération des sucs du cotilédon destiné à lui donner la première nourriture, d'où résulte pendant l'accroissement l'interruption de la circulation, & la rupture des vaisseaux en vertu de laquelle les sucs irrégulièrement pressés & dont le mouvement est dérangé, venant à se corrompre fort vite, se changent dans cette poussière enniellée qu'on trouve dans l'épi. Cette destruction totale & cette mortification des parties de la fleur n'est sensible pour nous que lorsque le développement de ses parties arrive ; mais le vice remonte plus haut, puisque tous les rejetons de la plante enniellée y participent également : ces rejetons sont formés par certains filamens particuliers qui sortent du centre de la moëlle (*processus medullares*) & reçoivent avec elle toutes ses qualités nuisi-

bles : la moëlle & les processus médullaires qui en dérivent avec elle, sont seuls attaqués, puisque, les fleurs exceptées, la racine porte une plante semblable aux autres : mais il n'est pas surprenant que la fleur soit ordinairement seule attaquée, puisqu'elle est toute sa substance de la moëlle seule. On remarque fort singulière & dont on peut tirer quelques inductions, c'est que la *nielle* est fort commune dans les plants qu'on fait fleurir avant leur saison, par le moyen des serres chaudes ; il en est de même si la plante fleurissoit après sa saison : c'est ce qui arrive aux blés semés en mars ; mais dans ces cas particuliers la *nielle* vient moins de l'imperfection de la semence que de la mauvaise qualité que contracte la moëlle des plantes dont on force les productions par la chaleur, ou qu'on retarde par des mailles tardives, & qu'on oblige par le moyen de fleurir dans une saison contraire de la leur.

Quand on connoît les causes de la *nielle* il est aisé d'y remédier en ne choisissant pour semences que des grains parfaitement mûrs & principalement du bas de l'épi ; ce qui est aisé, si on est contente de secouer légèrement sur un tonneau défoncé les plus belles gerbes parce que les grains du bas de l'épi sont les plus mûrs, se détachent plus facilement : on évite par-là l'inconvénient commun de voir les plus belles semences s'échauffer & se moisir lorsqu'on les met en tas dans les gerbes jusqu'au bout des semailles. Le laboureur intelligent laisse toujours un morceau de champ assez considérable sans y toucher pendant la moisson, afin que le froment ayant plus de temps d'y mûrir tout-à-fait, soit prêt à servir de semence ; & s'il apporte les soins convenables pour le serrer & le garder, il aura la consolation de voir la *nielle* disparaître de ses héritages, & les blés loin de dégénérer, augmenter en production, sans qu'il soit forcé de tirer ses semences d'ailleurs que de son propre fonds.

J'ai dit plus haut que je m'étois trouvé d'accord avec M. Gleditsch, dont je me suis de rapporter le sentiment sur les causes de la *nielle*. Cet accord flatte trop mon amour-propre pour ne pas en rapporter les preuves. Voici ce que je dis dans

ouvrage latin imprimé en 1748. *Cavendum imprimis ne plantula seu corculum minis fuerit alteratum in acervo, humiditate aut fermentatione; Et ideo semen ante promendum quam recondatur messis; nam si semen humiditate aut fermentationis calore in acervo germinaverit, nulli spes ex eo speranda. . . . nigredinis vero & carbunculi causa in se habet imbecillitas seminis, si carnosum fuerit aliave causa corruptum, aut alteratum cum fereatur, aut praesertim si pulvere carbunculi fuerit contamination. Tunc enim partes plantulae vitiantur, & germinatione facta languescit germinatio debilis propterea spicam infectum ulcere quod partes generationis corrodit & corrumpit. Prima autem eruptione culmorum agnoscitur nobis, ex quo apparet in radice seu potius in semine causam inesse; cura ergo praesertim consistit in electione seminum, &c. &c. Voyez pag. 55, 57, &c.*

J'en ai aussi parlé fort au long dans le *Traité de la Mouture économique*, & dans ma *Dissertation sur l'ergot*, où je rapporte le sentiment de M. Lenoir, qui attribuoit, comme M. Gleditsch, la cause de la nielle à l'altération des grains ferrés humides, ou avant leur parfaite maturité, parce que la chaleur & l'humidité réunies dans les tas des gerbes, occasionnent un mouvement intestin dans les semences capables d'en déranger l'organisation, au point que ces semences sont souvent noircies & corrompues; enfin que c'est-là la cause la plus ordinaire de la nielle & du charbon. Voyez cette *Dissertation* p. 19.

M. Aimen est un de ceux qui a fait le plus de recherches sur la nielle. On peut voir ses résultats dans les *Mémoires des savans étrangers*; ses expériences viennent toutes à l'appui de notre système, & le confirment de point en point. Il a observé plusieurs semences d'orge à la loupe, & il a vu sur quelques-unes des taches de moisissure. Ces dernières, mises en terre, ont toutes produit des épis niellés; d'où l'on peut conclure que la moisissure est une des causes de la nielle, en changeant la disposition intérieure de la semence, & en affectant les organes de la fructification avant que les grains soient mis en terre. Il est évident en ce cas que les lessives prescrites par M. Tillet, pour prévenir le charbon, seroient

également propres à prévenir la nielle venant de moisissure dans les semences, parfaites d'ailleurs, parce que ces lessives consomment & dessèchent la moisissure, qui est une espèce de végétation fongueuse adhérente à l'écorce du grain, & dont les racines pénètrent jusqu'au germe qui en est infecté. La vertu dessiccative du sel marin le rend très-propre à ces lotions salutaires des grains destinés pour les semences dont je parlerai ailleurs. Mais si la nielle procède du défaut de perfection de la semence ou de sa maturité, alors aucune lotion ne peut la prévenir: aussi voit-on dans les expériences sur les lotions pour empêcher la contagion du charbon, qu'elles préviennent bien cette dernière maladie, mais qu'elles n'empêchent pas que les semences lavées ne produisent du blé noir en fumée, c'est-à-dire, de la nielle. Voyez les expériences imprimées à la suite du *Traité* de M. Home. Celles de M. Aimen sont encore plus décisives: il a recueilli du froment avant qu'il fût mûr; les grains en séchant ont perdu beaucoup de leur poids; ils sont devenus raccornis; semés, ils n'ont produit que de la nielle ou du charbon. Cette expérience curieuse ayant été répétée, a constamment produit le même effet, quelque préparation que l'on ait donnée aux semences. Il en a été de même de ces grains légers de la sommité de l'épi qui surnagent dans l'eau, dont la plupart n'ont point levé, ou n'ont donné que des épis niellés & charbonnés, en supposant, d'après M. Aimen, que la moisissure soit une des causes de la nielle; & comme les grains moisissent aussi-bien en terre que dehors, cela pourroit conduire à rendre raison de l'opinion où l'on est que les terresensemencées tard ou après de grandes pluies, produisent plus de nielle & de charbon que les terres maigres qui ne sont point secourues de fumier, les terres fatiguées qui portent tous les ans, & dans les hivers pluvieux, & dans les lieux où les eaux séjournent sur les blés, &c. &c.

Il résulte de toutes ces belles expériences, qu'on peut éviter la nielle & le charbon en choisissant les semences avec précaution, en les prenant bien mûres, en faisant battre les gerbes destinées pour semences aussi-tôt qu'elles sont arrivées du champ; & avant que de les mettre en

terre, en lavant ces semences dans de fortes saumures pour en enlever la moisissure, en enlevant soigneusement les grains qui surnagent, en semant de bonne heure, en labourant bien ses terres, en les fumant convenablement, &c. &c. (*M. Beguillet.*)

NIEMECZ, *Géogr.*, place forte de Moldavie, entre Scozwa & Cronstadt: les Polonois la prirent en 1691, & la rendirent à la paix. *Long.* 44. 31. *lat.* 46. 58. (*D. J.*)

NIEMEN, *Géog.*, grande rivière de Pologne, qui prend sa source au palatinat de Minski en Lithuanie, & se jette dans le Curish Haff par plusieurs embouchures.

NIEMI, *Géog.*, montagne de la Laponie suédoise: cette montagne, dit M. de Maupertuis, seroit charmante partout ailleurs qu'en Laponie; on trouve d'un côté un bois clair, dont le terrain est aussi uni que les allées d'un jardin; les arbres n'empêchent point de se promener, ni de voir un beau lac qui baigne le pié de la montagne; d'un autre côté on trouve des salles & des cabinets qui paroissent taillés dans le roc, & auxquels il ne manque que le toit: ces rochers sont si perpendiculaires à l'horison, si élevés, & si unis, qu'ils paroissent plutôt des murs commencés pour des palais, que l'ouvrage de la nature. Nous vîmes-là plusieurs fois, continue M. de Maupertuis, s'élever du lac, ces vapeurs que les gens du pays appellent *baltios*, & qu'ils prennent pour les esprits auxquels est commise la garde des montagnes: celle-ci étoit formidable par les ours qui s'y devoient trouver; cependant nous n'y en vîmes aucun, & elle avoit plus l'air d'une montagne habitée par les fées & par les génies, que par les ours. *Mém. de l'Acad. des Scienc. année. 1737.*

NIENBOURG, *Géog.*, forte ville d'Allemagne au duché de Brunswick-Lunébourg: son commerce consiste en blé, en laine, en lin, en miel, & en bestiaux. Elle a été prise & reprise plusieurs fois dans le dernier siècle; enfin elle a été rendue à Louis duc de Brunswick-Lunébourg en 1650; elle est sur le Wéser, à 10 lieues N. O. d'Hanovre, 15 S. E. de Brême. *Long.* 27. 2. *lat.* 52. 44.

NIENCHEU, *Géog.*, ville de la Chi-

ne, dans la province de Chekiang: elle est la quatrième métropole. Elle est environnée de montagnes où il y a des mines de cuivre; ses habitants font grand commerce de papier. *Long.* 29. 33.

NIEPER ou DUIÉPER, *Géog.*, trefois le Boristhène; est une rivière de l'Europe, & l'une des plus grandes du Nord. Hérodote, *liv. II*, c. 1. Pomponius Méla, *liv. II*, chap. 1. ont donné la description. Les noms *Niéper* ou *Duiéper*, ne sont pas modernes, car ils viennent du mot *Danubius* qui est le nom que les anciens étoient donnoient aussi à ce fleuve; mais nous en connoissons la source beaucoup mieux qu'ils ne l'ont connue. Elle se trouve dans la Russie Moscovite, au duché de Recchou, entre Wolock & Oleski. Ce fleuve passe dans la partie orientale de la Lithuanie, coule dans le palatinat de Kiow, reçoit chemin faisant plusieurs rivières, & finit par se jeter dans la mer noire auprès d'Oczakow: son embouchure dans la mer a une bonne lieue françoise de large. (*D. J.*)

NIER, v. act., *Gramm.*, c'est-à-dire, der comme faux ce qui est avancé par un autre, & lui marquer l'opposition qu'il a à son sentiment, par les expressions employées dans la langue. Voyez **NÉGATIF**, &c.

NIERS, *Géog.*, petite rivière de France, qui prend sa source dans le diocèse de Cologne, à l'occident de Nevers, & qui se jette dans la Meuse au-dessus de Gennep. (*D. J.*)

NIESARA, ou NEOCESARIE, *Géog.*, ville de l'empire ottoman dans l'Asie Mineure, en Natolie, avec un archevêché grec. Elle est le cinquième sous-patriarchat de Constantinople. Quoique cette ville soit presque ruinée, elle est encore la métropole de la Cappadoce; & l'on doit remarquer qu'elle a été la patrie de S. Grégoire le thaumaturge, ou le faiseur de miracles, ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'il étoit disciple d'Origène, & qu'il mourut en 270. *Niesara* est à deux journées de Constantinople. *Long.* 53. 52. *lat.* 39. 25.

NIESTER, le, *Géog.*, grande rivière de Pologne; elle a sa source au palatinat de Russie, dans le mont Krapack. Elle verse la Pokucie, sépare la Moldavie du palatinat de Podolie, & se rend à l'embouchure dans le Danube.

orod , ville de la basse Arabie , où elle se décharge dans la mer noire.

NIEVES ou **NEWIS**, *Géogr.*, petite île de l'Amérique septentrionale appartenante aux anglois. *V. NERWIS.*

NIEUPORT, *Géogr.*, ville forte des Pays-bas autrichiens , dans la Flandre , avec un port & des écluses , dont on peut inonder en un instant tous les environs. Elle soutint un siège contre Philippe duc de Cleves en 1488 ; le duc de Parme la prit en 1583 ; l'archiduc Albert d'Autriche y fut défait en 1600 par le prince Maurice de Nassau. Elle est sur la rivière d'Yperlée qui la traverse à un quart de lieue de la mer , 2 lieues de Furnes , 3 d'Ostende , 5 de Dunkerque , 65 de Paris *Long.* selon Cassini , 20. 16. 30. *lat.* 51. 7. 58.

C'est en 1168 qu'on nomma cette ville *Nieuport* , à cause d'un port que Philippe d'Alsace y fit. *V. Longuerue, Description de la France.*

C'est la patrie de Clithone (*Joffe*) docteur de Sorbonne au xvj. siècle, mort en 1543 : ses ouvrages de controverse , en grand nombre , sont tous tombés dans l'oubli.

NIEURE , *Géogr.* , petite rivière de France en Nivernois ; elle entre dans la Loire sous le pont de Nevres , & a , dit-on , donné son nom à cette ville. (*D. J.*)

NIF , *s. m.* , terme à l'usage de ceux qui travaillent l'ardoise. *Voyez ARDOISE.*

NIFLHEIM , *s. m.* , *Mythologie* , c'est le nom que les anciens Scandinaves ou Goths donnoient à leur enfer fabuleux. Ce mot signifie dans la langue gothique *séjour de scélérats*. Ils disoient qu'au milieu de ce lieu terrible étoit une fontaine nommée *Huergelmer* , d'où découloient les fleuves suivans , l'Angoisse , l'Ennemi de la joie , le Séjour de la mort , la Perdition , le Gouffre , la Tempête , le Tourbillon , le Rugissement & le Hurlement , le Vaste ; celui qui s'appelle Bruyant coule près des grilles du Séjour de la mort. *Voyez l'Edda des Islandois.*

NIGEBOLI , *Géogr.* , ville de Turquie dans la Bulgarie , capitale d'un sangiac , fameuse par la bataille de 1396 , entre Bajazeth qui la gagna , & Sigismond qui devint ensuite empereur d'Allemagne. Les Grecs y ont un archevêque. *Nigéboli* est sur le Danube , à 14 lieues S.O.

de Rotzig , 60 N. O. d'Andrinople. *Long.* 43. 18. *lat.* 43. 45. (*D. J.*)

NIGELLA TERRA , *Hist. nat.* , nom donné par quelques auteurs au terrain ou à la terre noire des jardins , *humus atra communis*.

NIGER , *Géogr.* , c'est le *Nigir* de Ptolomée , *liv. IV* , *ch. vj* , & le *Nigris* de Pline , *liv. V* , *chap. iv* ; grand fleuve d'Afrique qui arrose la Nigritie : les François le nomment autrement , *la rivière du Sénégal*. Quoique le cours de ce fleuve nous soit un peu mieux connu qu'il ne l'étoit des anciens , cependant il s'en faut beaucoup que nous en soyons assurés. On croit qu'il tire sa source d'un lac nommé *Maberia* par les Sauvages , & qu'on place au cinquième degré de latitude septentrionale. Les anciens ont imaginé qu'il venoit du Nil par un passage souterrain , parce qu'il se déborde tous les ans en même temps que le Nil , mais nous en dirons plus bas les raisons. On prétend qu'il se partage en deux branches , dont celle qui coule au sud s'appelle *Gambie* ; on lui donne une de ses embouchures au onzième degré de latitude , & la plus éloignée à quinze degrés de distance de l'équateur.

Suivant les cartes de M. de Lisle , le *Niger* perd son nom dans le lac de Guarde , & de-là à la mer , ce qui fait 700 milles anglois en ligne droite ; mais M. Suow qui a été gouverneur de James-Fort , sur la rivière Gambie , nous assure que le *Niger* n'a point un cours aussi étendu qu'on nous le représente dans les cartes géographiques. Il nous apprend encore que c'est une rivière barrée , qui ne peut recevoir de bâtimens plus gros que des barques jusqu'à l'endroit où se trouve l'établissement des François , au-dessus duquel il n'y a que des bâtimens plats qui puissent naviguer jusqu'à Galam : au lieu que la Gambie est navigable pour des vaisseaux , si chargés qu'ils puissent être , environ cinquante lieues au-dessus de l'établissement des Anglois , & qu'il porte des vaisseaux de cent tonneaux jusqu'à Barraconda , & un peu plus haut (car la marée monte jusque-là) c'est-à-dire à près de 150 lieues au-dessus du fort James.

Quant aux inondations du *Niger* , il n'en faut pas chercher la cause bien loin ; ce sont les pluies qui tombent entre la

ligne & le tropique qui produisent les accroissemens de cette riviere : ces pluies commencent les premiers jours de juin, & continuent trois à quatre mois. Elles gagnent toujours pays, & avancent de l'est à l'ouest. La riviere se débordant par la crûe de ses eaux, inonde les pays plats, engraisse les terres & les fertilise par le limon qu'elle y laisse. (D.J.)

NIGLARIEN, *Musiq. des anc.*, nom d'un nome ou chant d'une mélodie efféminée & molle, comme Aristophane le reproche à Philoxene son auteur. (S)

Pollux, *Onomast. liv. IV, chap. 10*, dit que le chant *niglarien* étoit un air de flûte ; & Cœlius Rhodiginus, *Lection. antiquar. lib. V, cap. 11*, dit qu'il étoit propre à exhorter quelqu'un. (F.D.C.)

NIGOTEAUX, *Arch.* Voyez **PIECE DE TUILE**.

NIGRICA FABRILIS, *Hist. nat.*, nom donné par quelques auteurs au crayon noir, appelé vulgairement *mine de plomb*, ou *plombagine* ; ou peut-être désigne-t-on sous ce nom la pierre noire dont certains ouvriers se servent pour tracer leurs desseins. Voyez **NOIRE PIERRE**.

NIGRITIE, *Géogr.*, grand pays d'Afrique, qui s'étend de l'est à l'ouest des deux côtés du Niger. Il est borné N. par les déserts de la Barbarie, E. par la Nubie & l'Abyssinie, S. par la Guinée, O. par l'Océan occidental. Ce pays comprend plusieurs petits royaumes, tant au nord du Niger qu'au midi, & des deux côtés de ce grand fleuve.

NIGROIT, f. m., *Hist. nat. Ichbiolog.* *oblado, oculata, melanurus*, poisson de mer, qui a comme le fargo & le sparailon, une tache noire sur la queue ; il ressemble à la daurade, voyez **DAURADE**, par le nombre & la position des nageoires, & par la figure de la queue. Il a la bouche & les dents petites, les écailles larges & peu adhérentes au corps. Les yeux sont très-grands proportionnellement à la grosseur de ce poisson. Il y a sur les côtés du corps des écailles beaucoup plus larges que les autres, & disposées de façon qu'elles forment une large bande qui s'étend depuis les ouies jusqu'à la queue, & qui peut faire distinguer le *nigroït* du fargo & du sparailon. Les écailles ont chacune de petits traits noirs. Le corps a une couleur bleue mêlée de noir, ex-

cepté l'extrémité postérieure qui est rougeâtre ; c'est sur cette partie que se trouve la tache noire dont nous avons parlé. Le *nigroït* mange de l'algue ; il se nourrit aussi de petits poissons ; il a la chair molle, presque aussi brune que celle du fargo, mais moins nourrissante. Roulet, *Hist. des poissons, premiere partie liv. V, chap. vi.* Voyez **SARGO**, **SPARAILLON**, poisson. (I)

NIGRO-MANTIE, *Art divinatoire*, mot signifie à la lettre *divination noire*. Il est composé de deux mots, l'un latin *nigra*, noire, & l'autre grec *μαντια*, divination. On donnoit autrefois ce nom à l'art de connoître les choses cachées de la terre, & placées à l'obscurité dans des endroits noirs, ténébreux, comme des mines, des métaux, des pétrifications &c. & c'est dans ce sens que ce mot d'employé par Paracelse. Rulan & Denaus les commentateurs, ont prétendu que cette connoissance d'abord naturelle, étoit devenue par l'instinct du diable & la méchanceté des hommes, un art execrable & diabolique, & que ceux qui en faisoient profession évoquoient les démons & les mauvais esprits, & leur commandoient de porter certaines choses dans des pays fort éloignés, ou d'en rapporter dont ils avoient envie. La nuit étoit particulièrement destinée à ces évocations & c'est aussi pendant ce temps que les démons exécutoient les commissions que ils étoient chargés, parce que les mauvais esprits craignent la lumière, & les amis & ministres des ténèbres. Les démons, disent-ils, feignoient d'être forcés par les hommes à faire ce qu'on leur demandoit, tandis qu'ils s'y portoit avec plaisir & de leur propre mouvement, sachant très-bien que cela tournoit au préjudice de leurs auteurs. Rien n'est plus déplorable, continuent ces écrivains timorés, que de voir un art aussi détestable & diabolique exercé & même pratiqué par des chrétiens. Voyez le *lexic. de Job* & de *Castell*. A présent que l'on fait tout ce qu'on appelle *sortilège*, on n'ajoute plus de foi à ces prétendues divinations ; on est bien assuré que ces évocations, ces apparitions du diable sont tout aussi ridicules & aussi peu réelles que celles de Jupiter, de Mars, de Vénus,

de toutes les autres fausses divinités des payens, dont se moquoient avec raison les sages & les philosophes de ces temps. On les évalue au juste quand on les regarde comme des rêveries, les produits d'une imagination bouillante & quelquefois dérangée. La Religion est sur ce point d'accord avec la Philosophie.

NIGUA, f. m., *Insectologie*, terme espagnol, lequel désigne une espèce de puce terrestre du Brésil qui se fiche dans la peau, s'y multiplie, & y cause avec le temps des ulcères.

Cet insecte, que l'on nomme *chique* aux Antilles, étant vu au microscope, a le dos rond, couvert d'un poil brun; la tache noire qui le fait remarquer est sa tête. Il a plusieurs petits piés garnis de poil sous le ventre; il est ovipare, & ses œufs étant éclos, paroissent comme autant de petits grains noirs.

Le *nigua* passe aisément au-travers des bas, & se loge ordinairement sous les ongles des piés, dans les jointures, & dans les endroits de la peau qui sont un peu élevés. La douleur qu'il fait en perçant l'épiderme n'est pas plus grande que celle d'une médiocre piqure de puce, aussi ne s'en apperçoit-on pas. Après qu'il s'est logé dans l'endroit qui lui est le plus commode, il ronge doucement la chair autour de lui, & n'excite d'abord qu'une légère démangeaison; il grossit peu-à-peu, s'étend, & devient enfin comme un petit pois: en cet état il fait des œufs qui étant éclos se nichent autour de leur mere, croissent comme elle, rongent toute la chair aux environs, y causent des ulcères malins, & quelquefois la gangrene. Aussi lorsqu'on s'apperçoit du mal, il est facile d'y porter remède ou par soi-même, ou par le secours d'autrui. Comme la noirceur du *nigua* se fait aisément remarquer entre la chair & la peau, on prend un canif pointu, & on déchauffe doucement aux environs du trou qu'a fait l'insecte, afin de pouvoir le tirer dehors tout entier avec une épingle aussi-tôt qu'on le voit à découvert. On traite ensuite la plaie avec des plumaceaux imbibés de quelque digestif; mais quand on néglige le mal, ou qu'on n'a pas soin de tirer hors de la tumeur tous les *niguns* qui s'y sont nichés, on court risque d'avoir des ulcères qui de-

mandent pour leur guérison le secours de la Chirurgie. (D.J.)

NIHIL ALBUM, f. m., *Chimie*, ou simplement *nil*; c'est le nom que l'on donne à une matière blanche semblable à une farine légère, qui s'attache à la partie la plus élevée des fourneaux dans lesquels on traite des substances métalliques volatiles & calcinables. On voit par-là que tous les demi-métaux, tels que l'arsenic, l'antimoine, le plomb & l'étain, peuvent donner une pareille substance; mais on donne plus particulièrement le nom de *nihil album* à la partie subtile & légère qui s'attache au haut des cheminées des fourneaux dans lesquels on traite des mines de zinc ou de cuivre jaune; c'est une espèce de tutie ou de chaux de zinc. Voyez ZINC & TUTIE. (—)

NIKOPING, *Géogr.*, ville de Danemarck sur la côte occidentale de l'isle de Falster vis-à-vis celle de Laland, avec une bonne forteresse. Elle est à 19 lieues S. O. de Copenhague. Long. 29. 58. lat. 54. 50. (D.J.)

NIL, f. m., *Botan. anc.*, nom donné par les médecins arabes à deux graines très-différentes, & qui sont souvent prises dans leurs écrits l'une pour l'autre. Avicenne dit dans un endroit que le *nil* est la graine d'une plante rampante du genre des liserons, & que cette plante porte de fleurs bleues comme celle de la campanule; dans un autre endroit il écrit que le *nil* est le nom d'une plante qui est d'usage en teinture, & qui semble être la même que notre pastel ou guelde. Quelquefois les Arabes entendent une plante sous le nom de *nil*, & quelquefois sous le même nom la teinture qu'on tire de cette plante. Les anciens traducteurs de Dioscoride en arabe, ont par-tout traduit le mot *isatis* par celui de *nil*, ainsi que la plante dont on tire l'indigo. Les interpretes des Arabes ont tous été jettés dans la même erreur, par le double sens du mot *nil*, qui désigne tantôt la plante, & tantôt la teinture qu'on en retire. (D.J.)

NIL, f. m., *Géogr.*, grand fleuve d'Afrique qui a sa source dans l'Abyssinie; il coule du midi au nord, & se décharge dans la Méditerranée.

Ce fleuve s'appella d'abord *Oceanus*, *Ætus*, *Egyptus*; & à cause de ces trois

noms, on lui donna celui de *Triton*. D'autres le nommerent *Siris*, *Astapus* & *Astaporas*. Plusieurs anciens écrivains témoignent que son ancien nom étoit *Egyptus*, & Diodore de Sicile pense qu'il ne prit le nom de *Nilus* que depuis le regne d'un roi d'Egypte ainsi nommé. Les Grecs l'appellent *Mélas*, qui signifie *noir ou trouble*. Les Abyssins l'appellent *Abawi*, *pere des eaux*; & les Ethiopiens le nomment *Abai*: enfin les Grecs & les Latins ne le connoissent aujourd'hui que sous le nom de *Nil*.

Les plus grands conquérans de l'antiquité ont souhaité avec passion de pouvoir découvrir ses sources, s'imaginant que cette découverte ajouteroit beaucoup à leur gloire. Cambyse en fit la tentative inutile. Alexandre se trouvant campé à la source du fleuve Indus, il crut que c'étoit celle du *Nil*, & il en eut une joie infinie. Ptolomée Philadelphie, un de ses successeurs, porta la guerre en Ethiopie, afin de pouvoir remonter ce fleuve. Lucain fait dire à César qu'il seroit trop heureux de voir le lieu où le *Nil* prend sa source.

*Nihil est quod noscere malim
Quàm fluvii causas per sæcula tanta latentis,*

Ignotum caput.

Néron plein du même desir, envoya des armées entières pour cette découverte; mais le rapport qu'on lui fit détruisit toute espérance de succès. La source du *Nil* demeura toujours inconnue jusqu'au milieu du dernier siècle: cette source, si long-temps & si inutilement cherchée par les anciens, paroît être, selon M. de Lisle, à 11^e de latit. septentrionale en Abyssinie.

On attribue communément cette découverte aux jésuites Portugais; il est certain qu'ils en envoyèrent les premiers à Rome des relations vers le milieu du dernier siècle, & le P. Tellez les mit au jour dans son *histoire de la haute Ethiopie*, imprimée à Coimbra en 1661. Ce fleuve sort par deux sources du haut d'une montagne de la province de Sabala, qui est dans le royaume de Goyara; il descend de l'Abyssinie, traverse les royaumes de Sennar, de Dangola, toute la Nubie & l'Egypte, dans laquelle il porte la fécondité, en l'inondant régulièrement au mois de juin ou d'août.

Le cours de cette riviere est d'environ 1500 milles, presque toujours dirigé au septentrion; il se partage un peu au dessous du Caire en deux bras, dont l'un à l'est & l'autre à l'ouest, & tous deux dans la Méditerranée à environ cent lieues de distance. Il n'y a point de branches du *Nil* navigables à priori, que celles de Damiette & de Rosette. Mais que ce fleuve est renfermé dans son lit ordinaire, il ne paroît pas plus large que la Tamise l'est à Londres; & dans la saison la plus sèche de l'année, il est guéable en beaucoup d'endroits. Il a, dans la partie supérieure de son cours, plusieurs cataractes, où l'eau tombe en cascade d'une grande hauteur avec un bruit prodigieux; mais dans la basse Egypte il coule fort lentement, & on y navigue avec peine.

Le *Nil* reçoit en Ethiopie les eaux d'un grand nombre de rivières & de torrents, qui forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur & le tropique avant & après le solstice: ces pluies sont la seule cause des débordemens réguliers du *Nil*; débordemens qui arrivent tous les ans à peu-près au même temps, mais avec quelques inégalités, parce qu'ils dépendent du concours de diverses circonstances physiques qui ne se trouvent toujours réunies de la même façon.

La couleur des eaux du *Nil* qui change au temps des crues, a fait croire qu'elles étoient alors chargées d'une très-grande quantité de limon: on a évalué cette quantité sur des observations grossières à un dixième du volume de l'eau. Une observation plus exacte faite par un voyageur anglois (M. Shaw), la réduisit au 73^e; mais il resteroit encore à s'assurer la nature de ce qui demeure après la déposition de l'eau: est-ce une véritable terre composée de particules fixes, capables de s'unir avec le terrain & d'en augmenter la masse? est-ce une matière qui se dissipe par l'action du soleil, & qui puisse être absorbée par l'air? C'est un point qu'on n'a pas encore examiné. Le lecteur peut consulter sur la crue du *Nil* & ses inondations, les *Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres*, & l'*art. avant*. (D. J.)

§ NIL, Géogr., Hist. nat. Phys. Richard Pokoke, savant Anglois, et ses voyages en Orient, publiés en 1691.

772, réduit à peu de chose ces fameuses cataractes du *Nil*, qui, selon Cicéron, stourdissoient les gens du pays. La plus petite, suivant cet auteur, n'a que trois toises de hauteur. La deuxième, qui serpente autour d'un rocher, en peut avoir douze. Lorsque les bateaux sont arrivés sur ce rocher, l'eau les entraîne, sans qu'ils courent aucun danger. La troisième, vers le nord-est, peut avoir cinq toises. Quant à ces cataractes prodigieuses dont les anciens ont parlé, M. Okoke regarde ce qu'on en dit comme une fable.

Il paroît en effet que, si les anciens voient connu l'Amérique & la chute du Niagara, on n'auroit pas tant parlé des cataractes du *Nil*. Il est vrai aussi que les Anglois n'a pas vu la quatrième qui est à douze journées des autres, & qui est peut-être plus considérable.

Le climat d'Egypte est extrêmement chaud ; ce qui vient de la qualité sablonneuse de son terrain & de la situation du pays entre deux montagnes.

Il y fait toujours chaud au soleil dans le milieu du jour, même en hiver : mais les nuits & les matinées y sont très-froides ; ce que l'auteur attribue au nitre répandu dans l'air. Les rhumes & les fluxions sur les yeux, maladies très-fréquentes dans le pays, viennent de la même cause.

Le sol d'Egypte sablonneux est enraïssé par le limon du *Nil*. Il est rempli de nitre & de sel : de-là ces vapeurs nitreuses qui rendent les nuits si froides & si mal-saines : de-là aussi la qualité des eaux de l'Egypte, toujours un peu salées, parce qu'elles se mêlent avec le nitre dont le sol est rempli. L'auteur croit que toute l'eau qu'on trouve en Egypte vient du *Nil*.

Ce fleuve a communément seize crûes ou piques de hauteur, depuis le 25 juillet jusqu'au 18 août. Plutôt cela arrive, plus on espère une récolte abondante. Quelquefois cela n'est arrivé que le 19 septembre ; mais alors il y a famine par l'insuffisance de la crûe du *Nil*. Dix-huit piques ne sont qu'une crûe indifférente ; la moyenne est de vingt, la bonne de vingt-deux : elle va rarement au-delà ; vingt-quatre ce seroit une inondation & une calamité.

L'Hippopotame naît dans l'Ethiopie,

habite les hautes contrées du *Nil*, & descend rarement en Egypte. On dit que dans les maladies il se saigne à la jambe avec un roseau pointu, qui croît dans ces contrées, & qu'il fait choisir. Mais comment a-t-on pu faire une pareille observation ?

Il est plus aisé d'observer le crocodile ; il n'a point proprement de langue, comme l'a bien dit Hérodote ; mais une substance charnue collée le long de la mâchoire inférieure, qui fait vraisemblablement plusieurs fonctions, & qui sert à retourner les alimens. Cet animal a la vue très-perçante. Les habitans en détruisent les œufs avec le fer d'une lance par-tout où ils en trouvent. Il paroît presque impossible que l'ichneumon pénètre dans le ventre du crocodile pour le manger ; il ne pourroit manquer d'être étouffé. L'animal appelé le rat de Pharaon, ressemble au furet puant ; & il peut bien se faire qu'il détruise les œufs des crocodiles. On les tue à coups de fusil, mais il faut les tirer dans le ventre, dont la peau est plus tendre, & n'est pas d'ailleurs couverte d'écailles comme le dos.

Cause des inondations du Nil. Le *Nil* chaque année couvre de ses eaux les plaines d'Egypte, depuis le mois de juin jusqu'à l'équinoxe d'automne. La hauteur des eaux monte jusqu'à quarante, quarante-huit piés au-dessus de son niveau naturel, selon Paul Lucas, tom. III, p. 249. Selon M. Thevenot, les crûes de l'an 1658 ne furent qu'à 522 doigts.

La première cause des inondations consiste dans la direction du cours du *Nil* qui charrie les eaux du sud au nord, & dans sa position & son étendue depuis le 10 jusqu'au 32^e de latitude septentrionale, direction & situation uniques entre les grands fleuves au monde. Le *Nil* prend sa source au royaume de Goyara, partie de l'Abyssinie ; il coule vers l'équateur, pendant soixante-quinze lieues jusqu'au 10^e de latitude septentrionale, & il se recourbe vers l'ouest, enfin son cours se fixe au nord : il traverse la Nubie & le pays de la zone torride ; parvient aux grandes cataractes, montagnes aux confins de l'Egypte, & presque sous le tropique du cancer ; parcourt la haute & basse Egypte jusqu'au grand Caire ; alors

il se divise en deux bras qui forment le delta , ou triangle équilatéral dont la Méditerranée fait la base septentrionale ; enfin , il se décharge par trente embouchures dont la plupart sont fermées. Son cours , depuis la source jusqu'aux cataractes , se trouve sous la zone torride , où il pleut pendant tout notre été , & ce qui est compris dans l'Égypte de 290 lieues de longueur , est sous la zone tempérée , où il ne pleut presque jamais , particulièrement dans la moyenne Égypte.

La deuxième cause provient d'un vent réglé nommé *alisé* , qui commence à souffler d'orient en occident dans la partie septentrionale de la zone torride , depuis le mois d'avril jusqu'en octobre. Ce vent est formé par le mouvement propre de la terre qui tourne perpétuellement sur elle-même d'occident en orient ; par ce mouvement , la rencontre de l'air doit produire cet effet. La rotation de la terre de l'ouest à l'est doit nous faire sentir un vent continu de l'est à l'ouest , sur-tout entre les deux tropiques. Ce vent réglé charrie devant les vapeurs qu'il rencontre , elles s'épaississent de jour en jour ; elles s'accumulent à la rencontre des montagnes de la Cochinchine , des Indes , de l'Arabie , de l'Abyssinie ; elles forment enfin des nuages épaiss qui , par leur frottement contre les montagnes & par la chaleur supérieure qui les raréfie , se résolvent en une pluie continuelle qui dure , dans cette partie septentrionale de la zone torride , depuis mai jusqu'en septembre.

La troisième cause provient des vents *ététiens* ou de nord , qui soufflent du nord au sud en Égypte , & qui arrivent périodiquement vers la fin de mai : on les attend pour chasser ceux du sud qui brûlent & infectent l'Égypte pendant avril. Ces vents du nord enfilent les canaux du *Nil* , arrêtent les eaux , suspendent son cours. La mer enflée par ces vents continuels , élève ses flots , repousse les eaux du *Nil* , au lieu de les recevoir : il se fait alors une espèce de flux qui est sans retour. Cette barre formée par les vents *ététiens* , prévient de quelques jours l'arrivée des grandes eaux qui descendent de l'Abyssinie & des autres contrées de la zone torride , où il n'a cessé de pleuvoir. Ces inondations commencent donc par

la suspension des eaux du *Nil* , occasionnée par les vents : le progrès de l'inondation se manifeste au commencement de juin , & la crue étant de 12 piés , qui arrive le 28 ou 29 juin , on l'annonce au Caire au cri public : alors on ferme les thalis ou digues de terre qui ferment l'entrée des canaux du *Nil* ; comme les pluies de la zone torride continuent , & que le vent du nord ne cesse point de souffler , les inondations augmentent les jours. Enfin , parvenues à leur grande hauteur , elles se maintiennent dans cet état jusqu'à l'équinoxe d'automne , qu'elles commencent à décroître , parce que la saison pluviale de la zone torride est passée. Le *Nil* rentre dans son lit , on jette le blé sur le limon , & on y passe la herse en novembre , & le printemps suivant on fait la récolte.

La quatrième cause sont les cataractes situées sous le tropique du cancer , au confins de la haute Égypte. Des rochers escarpés , d'une hauteur prodigieuse , forment cette cascade dont le bruit des eaux se fait entendre à plus de 200 lieues. Les montagnes bordent le *Nil* & ne laissent d'intervalle entr'elles à lui que de cinq à six lieues. Les montagnes vers la Lybie s'étendent dans les cataractes jusqu'à la mer , & laissent entr'elles & le fleuve une plaine fertile de vingt à trente lieues de largeur. Si forte que ces montagnes retiennent l'eau de tous côtés , qui ne peut s'échapper que par la Méditerranée ; mais les vents du nord qui soufflent alors avec violence s'opposent à son passage , enflent la mer & font une quatrième digue qui ferme la porte aux eaux qui descendent continuellement de l'Éthiopie. Ainsi le *Nil* ne pouvant s'évacuer dans la mer , ni s'étendre à droite ni à gauche , & encore moins du côté de ses sources , par l'imposition des cataractes , se répand abondamment dans l'Égypte.

Mais les pluies d'au-delà du tropique venant à cesser au commencement de septembre , dans la partie septentrionale de la zone torride , & les vents *ététiens* se tournant tout-à-coup du nord au sud , la digue formée par la mer se dissipe & permet aux eaux qui couvrent l'Égypte de s'écouler.

Ainsi , il faut donc que les vents du nord soufflent , que les eaux viennent

de la zone torride , qu'il y ait des cata-
ractes qui empêchent le fleuve de refluer
vers sa source , que les vents alisés souf-
flent d'orient en occident ; enfin , que le
cours du *Nil* soit dirigé du sud au nord ,
qu'il traverse le tropique. Les choses
ainsi disposées , le prodige s'évanouit ;
les crûes deviennent indispensables : on
reconnoît un jeu , un mécanisme naturel
de l'eau , des vents & de la terre qui con-
courent pour rendre fécond & abondant
un lieu qui sans cela seroit demeuré in-
culte & inutile.

Quant à l'origine du *Nil* , elle fut tou-
jours inconnue aux anciens. Les cata-
ractes de ce fleuve , à l'entrée & au-des-
sus de l'Egypte , les déserts affreux , les
forêts qu'on trouve en le remontant , la
férocité des peuples qui en occupent les
bords , étoient autant d'obstacles qui s'op-
posoient à leurs recherches.

On crut au commencement du dernier
siècle avoir découvert les sources du *Nil*
dans le royaume de Goyara en Abyssinie.
On trouva deux sources rondes d'une eau
très-claire , très-légère , au haut d'une
montagne dominée par plusieurs autres ,
du pié de laquelle sort avec impétuosité
un ruisseau , qui grossi par plusieurs au-
tres , traverse rapidement le lac Dam-
bea , sans confondre ses eaux avec celles
du lac. De-là après de grands détours &
plusieurs cascades , ce fleuve tourne vers
le nord , & son cours est très-connu jus-
qu'à ce qu'il entre en Egypte. Les Abyf-
sins l'appellent *Abawi* , ou *pere des eaux* ,
& sont persuadés que c'est le *Nil*.

Mais quelque importante que soit cet-
te découverte , elle ne leve pas tous les
doutes sur l'origine du *Nil*. Il est encore
incertain si l'Abawi des Abyssins est le
Nil , ou une rivière qui se jette dans le
Nil. En effet , il se joint dans la Nubie à
un fleuve appelé dans le pays *Rivière
blanche* , qui ayant plus d'eau que l'A-
bawi , & venant de beaucoup plus loin ,
paroît être le *Nil* des anciens. Sa source
reculée dans l'intérieur de l'Afrique , &
qu'on juge être au voisinage de l'équa-
teur , nous est encore inconnue. (C)

NIL, *Mythol.* L'utilité infinie que ce
fleuve d'Egypte a toujours apportée aux
Egyptiens , le fit prendre pour un dieu ,
& même le plus grand des dieux : c'étoit
lui qu'ils vénéroient sous le titre d'*Osiris*.
On célébroit une grande fête en son hon-

neur vers le solstice d'été , à cause que le
Nil commençoit alors à croître & à se ré-
pandre dans le pays. Cette fête se célé-
broit avec plus de solennité & de réjouis-
sance qu'aucune autre ; & pour remer-
cier d'avance le fleuve des biens que son
inondation alloit produire , on jettoit de-
dans , par forme de sacrifice , de l'orge ,
du blé & d'autres fruits. La fête du *Nil*
se célèbre encore aujourd'hui par de
grandes réjouissances , mais les sacrifices
en ont été retranchés. On voit au jardin
des Tuileries un beau groupe de marbre
copié sur l'antique , qui représente le *Nil*
sous la figure d'un vieillard couronné de
laurier , à demi-couché , & appuyé sur
son coude , tenant une corne d'abondan-
ce ; il a sur les épaules , sur la hanche ,
aux bras , aux jambes , & de tous les
côtés , de petits garçons nus au nom-
bre de seize , qui marquent les seize cou-
dées d'accroissement qu'il faut que le *Nil*
ait pour faire la grande fertilité de l'E-
gypte. (D. J.)

NIL, *Art numismat.* Le *Nil* est repré-
senté sur les monumens publics , entr'au-
tres sur les médailles , comme une des
premières divinités des Egyptiens ; mais
entre les monumens qui lui furent con-
sacrés , il n'y en a pas de plus majes-
tueux que la statue colossale de Pierre
Basalte , qu'on voit au belvédère du Va-
tican , & dont il y en a une belle copie
dans le jardin des Tuileries. Pline fait
mention de ce chef-d'œuvre de l'art , &
nous apprend que l'empereur Vespasien
le fit placer dans le temple de la Paix.
On a eu soin de faire ciseler autour de
cette statue les principaux symboles du
Nil , tels que sont l'hyppopotame , le cro-
codile , l'ibis , l'ichneumon , la plante du
lotus , celle de *papyrus* , & seize enfans
qui solârent à l'entour du dieu depuis les
piés jusqu'au sommet de la tête , pour dé-
signer la crûe du *Nil* à seize coudées ,
hauteur qui annonce à l'Egypte l'année
la plus fertile qu'elle puisse souhaiter.
La statue de ce fleuve tient aussi une cor-
ne d'abondance , signe de la fertilité de
l'Egypte. Une médaille de grand bronze
de l'empereur Hadrien , frappée à Ale-
xandrie , nous a conservé la mémoire
d'un débordement du *Nil* à la hauteur
de seize coudées , qui arriva la douzième
année de l'empire de ce prince. (D. J.)

NIL, *Monnaie du Mogol* , monnaie de

compte dont on se sert dans les états du grand-mogol. Un *nil* de roupies vaut cent mille padans de roupies ; un padant cent mille courons , & un couron cent mille laoks. *Savary. (D. J.)*

NIL TRANSEAT, *terme de chancellerie romaine. Voyez TRANSEAT.*

NILACUNDI, *Hist. nat.* , nom donné par quelques auteurs à une pierre précieuse des Indes , que l'on croit participer du saphir & du rubis.

NILICA-MARAM. , *Hist. nat. Bot.* , arbre des Indes orientales , qui est une espèce de prunier ; ses feuilles prises en décoction passent pour un grand remède dans les fièvres chaudes. Son fruit & ses premières feuilles séchés , pulvérisés & pris dans du lait caillé , font un remède pour la dysenterie. On attribue encore des vertus à son fruit confit avec du sucre , & à la liqueur que l'on en tire par la distillation.

NILI OSTIA , *Géogr. anc.* , c'est-à-dire bouches ou embouchures du Nil. Hérodote , Pomponius Méla , Diodore de Sicile , Strabon & Ptolomée prétendent que le Nil a neuf embouchures , tant naturelles que fausses , par lesquelles il se décharge dans la mer ; mais tous ces auteurs ne conviennent point ensemble sur le nom de ces neuf embouchures , & ce seroit une peine inutile que de chercher à les concilier. Les Poètes ont pris plaisir à ne donner au Nil que sept bouches , & en conséquence Virgile le surnomme *Septemgeminus* :

Et septemgemini turbant trepida ostia Nili.

Ovide l'appelle aussi *Septemfluvius* :

Perque papyriferi septemflua flumina Nili.

Ce nombre de sept convenoit à la Poésie. Les voyageurs modernes ne connoissent que deux bras du Nil qui tombent dans la Méditerranée , celui de Damiette & celui de Rosette. Il paroît que l'embouchure de Damiette est l'*ostium pathmeticum* ou *phumiticum* des anciens géographes ; Hérodote l'appelle *bucolium*. Or le Bogas dans lequel est Damiette étoit le Pathmetique de l'antiquité. L'embouchure de Rosette est l'*ostium Bolhitinum* des anciens ; car Rosette est , selon toute apparence , l'ancienne ville Bolbitina. En un mot , il est vraisemblable que les autres bouches du Nil étoient des canaux

pratiques de l'un de ces deux bras , qui a pris pour des embouchures naturelles. *(D. J.)*

NILLE , *f. f.* , *Jardinage* , prise de parterre qui n'est qu'un filet de fer ou qu'un trait de buis , dont on se sert tant pour la variété , que quand on n'a pas assez de place pour tracer une allée. Ce terme est emprunté des Vénitiens , qui appellent ainsi un petit filet rond qui sort du bois de la vigne lorsqu'elle est en fleur. *(K)*

NILLES , *f. f. pl.* , *Architect.* , petits pitons carrés de fer , qui étant rivés sur des croissillons & traverses aussi de fer de l'église , retiennent avec des vis ou petites vis les pannes de leur forme. *(D. J.)*

NILLE , *en terme de Boyardier* , est une petite roue de bois plus longue que grosse , surpassée à chaque bout d'un bout de fer , terminée d'un côté par un bouton qui l'empêche de sortir de sa place , & de l'autre par un crochet auquel on attache le boyau qu'on y veut retordre : le long de ce petit cylindre il y a plusieurs petits creux dans lesquels la corde du rouet qui fait remuer les nilles est enroulée. Chaque rouet a toujours deux nilles , & retord deux cordes à la fois.

NILLE , *f. f.* , *terme de Vigneron* , sorte de petit filet rond qui sort du bois de la vigne lorsqu'elle est en fleur.

NILLE , *en terme de Blason* , se dit d'une espèce de croix ancree beaucoup plus étroite & menue qu'à l'ordinaire.

NILLE. On dit , *en terme de Blason* , croix *nillee* , pour dire une croix faite de deux bandes séparées & crochues par un bout. Cette croix est ancree & fort déliée , comme est la *nille* ou le fer d'un moulin , ce qui la fait aussi appeler *croix de moulin*.

NILOMETRE ou **NILOSCOPE** , *f. m. Hist. anc.* , instrument dont les anciens faisoient usage pour mesurer la hauteur des eaux du Nil dans les débordements.

Ce mot vient du grec *Νειλος* , Nil (qui vient lui-même de *νεω ιδος* , nouvelle maison , ou , selon d'autres , de *νεω* , je coule , & de *ιδος* , limon) , & de *μετρον* , mesure. Les Grecs appelloient ordinairement cet instrument *νιλοσκοπιον*.

Dans la bibliothèque du roi il y a un traité écrit en arabe sur les *nilometres* , intitulé *neil fi alnal al Nil* , dans lequel on

écrit tous les débordemens du Nil, depuis la première année de l'hégire, jusqu'à la 875^e.

Hérodote parle d'une colonne qu'on avoit élevée dans un endroit de l'isle Delta, pour servir de *nilometre*; il y en a encore une semblable au même endroit dans une mosquée.

Comme toutes les richesses de l'Egypte viennent des inondations du Nil, les Egyptiens les demandoient avec instance à leur dieu Sérapis, employant à cet effet plusieurs superstitions, & entr'autres le sacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit tous les ans dans le Nil; ce qui obligea Constantin de leur défendre les sacrifices, & d'ordonner que le *nilometre*, qui avoit été jusqu'alors dans le temple de Sérapis, seroit mis dans une église. Julien l'apostat replaça le *nilometre* dans le temple de Sérapis, où il resta jusqu'au temps du grand Théodose. Voyez, au sujet des *nilometres*, les *actes de Léipsic*, année 1686, p. 147. (G)

NILS. Voyez EURIPES.

NIMBE, f. m., *Art. numif.*, en latin *nimbus*; c'est un cercle qu'on remarque sur certaines médailles, particulièrement sur celles du Bas-Empire, autour de la tête de quelques empereurs; ce cercle est assez semblable aux cercles de lumière qu'on met aux images des saints.

La plus ancienne médaille que nous connoissons, sur laquelle on voit le *nimbe*, est d'Antonin Pie, & rapportée par Oisclius, *thes. num. tab. 67, n. 1*; ce prince est représenté sur le revers, debout, en habit militaire, la main droite étendue, tenant de la gauche une *haste* sans fer, avec un *nimbe* sur la tête. On trouve ensuite le *nimbe* sur un médaillon de Fausta, & sur une médaille de Constantin, publiée par André Morel, *specim. tabul. 4, n. 4, & tab. 7, n. 1*. Le *nimbe* devint encore plus commun sous les successeurs de ce prince, & le grammairien Servius, qui écrivoit sous les enfans du grand Théodose, semble le regarder comme un ornement de tête, également usité pour les dieux & pour les empereurs.

On peut consulter sur le *nimbe* des divinités payennes, des empereurs & des saints, une dissertation intitulée: *Disquisitionis de nimbis antiquorum, imaginibus deorum, imperatorum olim, & nunc*

Christi apostolorum, à Joanne Nicolai, Jenæ 1699, in-12; & les observations du sénateur Bonarotti, sur les vers antiques trouvés dans les cimetières de Rome. Voyez *Osservaz. sopr. frustum. di, vetr. p. 59. (D. J.)*

NIMBO, f. m., *Hist. nat. Bot. exot.*, arbre des Indes orientales, nommé par Jean Bauhin *nimbo folio & fructu oleæ*; par C. Bauhin, *arbor indica fraxino similis, oleæ fructu*; & par Herman, *azedarach floribus albis semper virens*. Cet arbre est de la grosseur du frêne, & est vert toute l'année; son écorce est fort mince, ses feuilles sont vertes, amères au goût, dentelées aux bords & terminées en pointe; les fleurs sont petites, blanches, composées chacune de cinq pétales, ayant au milieu de courtes étamines jaunes; leur odeur approche de celle du triolet odorant. Quand les fleurs sont passées, il leur succède des fruits de la figure d'une petite olive de couleur jaunâtre; on en tire une huile par expression, dont les habitans de Malabar font un grand usage pour les plaies, les piqûres & les contractions de nerfs.

Les auteurs du jardin de Malabar ont décrit une autre espèce de *nimbo* qu'ils appellent *karibepon*, seu *nimbo altera*: c'est un bel arbre, fort grand, toujours vert, & portant fleurs & fruits deux fois l'année. On le trouve aussi dans plusieurs contrées de Malabar. (D. J.)

NIMEGUE, *Géog.*, ville des Pays-bas, capitale de la Gueldre hollandaise, avec une citadelle, un ancien palais & plusieurs forts. Cette ville entra dans l'alliance d'Utrecht en 1579; les Espagnols la prirent en 1585, mais le comte Maurice la reprit pour les Provinces-Unies en 1591. Elle est fameuse par la paix générale qui s'y conclut en 1678 & en 1679. Elle est sur le Vahal, entre le Rhin & la Meuse, ou si l'on veut, entre Arahem & Graves, à 4 lieues de Cleves, 14 S. E. d'Utrecht, 20 S. E. d'Amsterdam, 16 N. O. de Cologne, 26 N. E. d'Anvers, Long. 23. 25. lat. 51. 55.

Le nom de cette ville est diversement écrit dans la langue du pays, comme *Nieu-Méegen*, *Nimwegen*, *Nimwegen*, d'où les François ont dit *Nimegue*. Il ne faudroit pas d'autres preuves de

son ancienneté, que les monumens d'antiquité romaine qu'on y découvre fréquemment. De plus, on la trouve nommée *Noviomagus* dans la table de Peutinger. Après la décadence de l'empire romain, le pays ayant été soumis à la puissance de plusieurs comtes de l'empire, la ville de *Nimegue* appartint au roi d'Austrasie, & ensuite aux empereurs dont elle obtint divers privilèges, & entr'autres la dignité de ville impériale. Enfin, Philippe II, ayant violé par des emprisonnemens & des persécutions pour cause de religion, les libertés des habitans en 1579, ils se virent obligés d'entrer dans l'alliance d'Utrecht, qui a donné le nom aux Provinces-Unies des Bays-Bas. Quelques-uns de ses citoyens se sont acquis de la réputation dans le parti des armes, & d'autres dans la république des lettres. Je n'en citerai que trois : *Geldenhaut* (*Gérard*) en latin *Geldenhautius*, tenoit un rang parmi les savans hommes du seizième siècle. Il étoit plus connu sous le nom de sa patrie, que sous celui de sa famille, car Erasme & la plupart de ses contemporains, l'appellent toujours *Geraldus Noviomagus*. Il se distingua dans la poésie & l'art oratoire, ce qui lui gagna les bonnes grâces de Maximilien de Bourgogne, qui l'envoya à Vittemberg pour examiner l'état de l'église. Il revint de ce voyage si fort enchanté de la doctrine des protestans, qu'il changea de religion & quitta son pays; mais ne sachant où s'établir, il alla d'abord à Worms, ensuite à Strasbourg, à Ausbourg, & finalement à Marbourg, où il enseigna la théologie. Il mourut de la peste en 1542, à l'âge de soixante ans. Il a écrit en latin une *historia Batavica*, une *historia Germaniae inferioris*, & une vie de Philippe de Bourgogne. Les réticences & les palliatifs qu'on remarque dans ce dernier ouvrage, doivent nous apprendre à nous défier des histoires composées par des domestiques comblés des bienfaits de leurs maîtres.

Canisius (*Henri*) s'est acquis une gloire durable entre les savans hommes de son siècle. On loue beaucoup son traité du droit canon, *summa juris canonici*; mais ses *antiquæ lectiones*, imprimées en 4 vol. in fol. forment un recueil de littérature bien autrement recherché &

véritablement instructif. *Henri Canisius* étoit neveu du jésuite de ce nom; il mourut en 1609.

Noodt (*Gérard*) célèbre professeur de Droit à *Nimegue*, lieu de sa naissance, ensuite à Francker, & enfin à Leyde, a publié d'excellens ouvrages de jurisprudence, recueillis & imprimés en 1724, en 2 vol. in-folio. Il a porté sur ces matières un esprit philosophique, & ne s'est pas borné comme font d'autres, à la simple étude des loix romaines, comme si toute la sagesse y étoit renfermée, ou plutôt comme si le droit consistoit en décisions arbitraires. Il est mort en 1725 à soixante-dix-huit ans (*D. J.*)

NIMEGUE, le quartier de, *Géog.* contrée de la *Gueldre*, bornée au N. par le quartier de *Velwen*, à l'orient par le comté de *Bergue* & le duché de *Cleves*, au midi par le *Brabant*, & à l'occident par la *Hollande*. Cette contrée est partagée en six préfectures; elle contient cinq forteresses où on tient garnison, plusieurs terres seigneuriales, & deux villes, qui sont *Tiel* & *Bommeler*. (*D. J.*)

NIMETACUM, *Géog. anc.*, l'itinéraire d'Antonin met cette ville entre *Marniacum* & *Cameracum*, à 18 mille de la première; & à 14 mille de la seconde: *Meyer* prétend que c'est *Mons* dans la châtellenie de *Lille*, mais *Otélius* est mieux fondé à dire que ce doit être *Lens* en *Artois*. (*D. J.*)

NIMETULAHIS ou **NIMETULAHITES**, s. m. pl., *Hist. mod.*, sorte de religieux Turcs ainsi nommés de *Nimetulabi*, leur premier chef ou fondateur. Ils s'assemblent la nuit tous les lundis pour célébrer par des cantiques l'unité de Dieu, & glorifier son nom. Ceux qui veulent être reçus dans leur ordre passent quarante jours de suite renfermés dans une chambre, & réduits à trois ou quatre onces de nourriture par jour. Pendant cette retraite, ils s'imaginent voir Dieu face à face, & que toute la gloire du paradis leur est révélée. Lorsque le temps de leur solitude est expiré, les autres frères les mènent dans une prairie, où ils dansent autour d'eux & les font aussi danser. Si dans cet exercice le novice a quelque vision, ce que le mouvement, joint à la foiblesse de sa

eau causée par le jeûne, ne manque jamais d'occasionner; il jette son manteau en arrière & se laisse tomber la face contre terre, comme s'il étoit frappé de foudre. Le supérieur s'approche, fait quelque prière pour lui; & lorsque le sentiment lui est revenu, il se relève les yeux rouges & égarés, avec la contenance d'un ivrogne ou d'un insensé, & communique sa vision au supérieur ou à quelque autre personnage versé dans la théologie mystique; après quoi, il est censé du nombre des *nimetulabis*. *Guerriers des Turcs, tom. I.*

NIMPTSCH, *Géog.*, petite ville d'Allemagne, au duché de Silésie, dans la principauté de Brieg, entre Franckenstein & Breslau. Elle se défendit bien vaillamment en 1431 & 1434, contre les troupes de Sigismond. *Long. 34. 38. lat. 51. 10.*

Lohenstein (Daniel Gaspard de) naquit dans cette ville en 1635, & mourut en 1683; c'est le Corneille des Allemands, le premier qui ait élevé la tragédie allemande au point où elle est aujourd'hui. (*D. J.*)

NINGAMECHA, *Hist. mod.*, c'est le titre que l'on donne au Monomotapa, à lui qui est revêtu de la plus éminente dignité de l'état, qui répond à celle de grand vizir chez les Turcs. Ce mot signifie *gouverneur du royaume*.

NINIVE, *Géog. anc.*, les latins disent *Ninos* ou *Ninus*, ville capitale de l'Assyrie, fondée par Ninus, suivant les historiens profanes, & par Assur fils de Sem, ou Nemrod fils de Chus, selon les écrivains sacrés.

C'étoit une des plus anciennes & des plus grandes villes du monde. Par les mesures de Diodore de Sicile évaluées à nos nôtres, *Ninive* avoit 7 lieues de long, environ trois de large, & dix-huit de circonférence; mais il faut remarquer qu'elle renfermoit dans son enceinte quantité de jardins, de champs cultivables, de prés, & d'autres lieux qui n'étoient point habités. Pline, Strabon, Ptolomée & les autres Géographes mettent sur le Tigre. Arbacès & Bésus la prirent sur le roi Sardanapale vers le temps de la fondation de Rome. Elle fut prise une seconde fois par Astyages & Nabopolassar, sur Chinaladan, d'Assyrie, deux cents vingt-six ans

avant l'ère vulgaire. Strabon, *l. XVI*, p. 737, dit qu'aussi-tôt après la destruction de l'empire des Syriens (Assyriens), la ville de *Ninive* fut ruinée; & elle l'étoit tellement du temps de Lucien de Samosate qui vivoit sous Adrien, qu'on n'en voyoit plus aucuns vestiges, & qu'on ignoroit même le lieu où elle avoit été bâtie. Cependant il est à croire, qu'après la destruction de *Ninive* par les Medes, il se forma de ses ruines une nouvelle ville dans le voisinage, à laquelle on donna le nom de la première qui subsistoit du temps des Romains; car Ptolomée parle de *Ninive* comme subsistante, quoiqu'il soit certain que l'ancienne *Ninive* avoit été détruite depuis très-long-temps. Ce fut cette dernière *Ninive* que les Sarrazins ruinèrent vers le septième siècle, selon l'illustre Marsham. (*D. J.*)

NIN-O, *Hist. anc. Chron.*, c'est ainsi que les Japonais nomment l'ère ou l'époque la plus usitée parmi eux; elle commence au règne de Sin-mu, fondateur de leur monarchie, qui régnoit environ six cents soixante ans avant l'ère chrétienne. Les Japonais ont une seconde époque appelée *nen-go*, c'est une suite de périodes, instituée en divers temps par les dairi ou empereurs ecclésiastiques, qui ont pris une époque particulière pour chacun de leurs règnes; on emploie cette époque en y ajoutant toujours les années du *nin-o*, ce qui empêche la confusion: les Japonais ont encore des cycles ou périodes de soixante ans, dont chaque année est désignée par un caractère particulier.

NINOE, *Géog. anc.*, ville de la Carie, qui s'appelloit *Aphrodiria*, selon Suidas & Etienne le géographe. Elle avoit été bâtie par les Pélasges Léleges, & reçut dans la suite le nom de *Mégapolis*. (*D. J.*)

NINOVE, *Géog.*, ancienne petite ville des Pays-Bas dans la Flandre autrichienne, sur la Deure, à 2 lieues d'Alost. *Long. 21. 36. lat. 50. 50.*

Jean Despautere, célèbre grammairien latin du seizième siècle, étoit de cette ville; & après avoir enseigné en plusieurs lieux, il mourut à Comines en 1520. (*D. J.*)

NINZIN, *Botan. exot.*, plante des montagnes de la Corée. Le *ninzin* qu'il

ne faut pas confondre avec le ginseng , à différens noms. Il s'appelle *ninjin* dans les boutiques. *Sin* , *fin* , *njit* , *nindsin* , &c. sont chinois ; *sousai* est de la langue tartare ; *sifarum montanum coraense* , *radice non tuberosa* , par Kœmpf. Amœn. exot. fasc. 5. *sii species* ; Linn. gen. plant. 219 , *sium folio infimo cordato , caulinis ternutis , omnibus crenatis*. Gronow , flor. Virg.

Cette plante encore jeune , dit Kœmpfer , n'a qu'une petite racine simple , semblable à celle du panais , longue de trois pouces , de la grosseur du petit doigt , garnie de quelques fibres chevelues , blanchâtres , entrecoupées de petits filons circulaires très-fins , & partagée quelquefois inférieurement en deux branches ; elle a l'odeur du panais & le goût du chervi , moins doux cependant & plus agréable , étant corrigée par une certaine amertume qui se fait à peine sentir.

Cette plante devenue à la hauteur d'un pié , cultivée dans le Japon , pousse une ou deux racines semblables à la première ; lorsque la plante a acquis plus de vigueur , qu'elle porte des fleurs , les racines sont de la longueur d'un palme ; du collet de ses racines naissent ensemble plusieurs bourgeons , qui par la suite deviennent des tiges & des tubercules , qui se changent en racines. La tige s'élève à la hauteur d'une coudée & plus ; elle est moins grosse que le petit doigt , cylindrique , inégale , cannelée , partagée d'espace en espace par des nœuds relevés & pointillés tout-autour , comme dans le roseau ; elle est branchue , & les rameaux naissent en quelque manière alternativement dans les nœuds ; elle est solide à sa partie inférieure , & dans le reste elle est creuse ainsi que les rameaux , qui sont aussi plus profondément cannelés.

Les feuilles qui varient selon l'état , la forme & la grandeur de la plante , sont portées sur des queues longues d'un pouce & demi , elles sont creusées en gouttière jusqu'à la moitié de leur longueur , & embrassent les nœuds. Ces feuilles dans la plante naissante sont uniques , rondes , crénelées , longues d'un ponce , & taillées en forme de cœur à leur base ; mais lorsque la tige a environ un pié de hauteur , les feuilles sont plus grandes , & fort semblables à celles de la berle &

du chervi , composées de cinq lobes , petites feuilles ovales , pointues , cec , découpées à dents de scie. La couleur est verd-gai , divisées par une côte & des nervures latérales , qui par leur fréquente réunion forment un réseau.

Enfin , lorsque la plante est parvenue à son état de perfection , les feuilles sont découpées en trois lobes , & à mesure qu'elles s'approchent du sommet de la tige , elles sont plus petites & ont moins la grandeur d'un ongle.

Les bouquets de fleurs qui terminent les rameaux sont garnis à leur base de petites feuilles étroites , disposées en parasol , dont les brins sont longs d'un pouce , chargés de plusieurs petits filets qui portent chacun une fleur blanche à cinq feuilles taillées en manière de cœur , & placées en rose sur le haut du calice qui est de la figure de la graine de coriandre. Les étamines qui s'élèvent dans les intervalles des feuilles de la tige sont courtes , & garnies d'un filament blanc ; le style qui est fort court se fendu en 2 parties.

La fleur étant passée , il lui succède un fruit , qui en tombant , se partage en deux graines cannelées , aplaties d'un côté , nues , semblables à celles de l'indienne , d'un roux foncé dans leur maturité , ayant le goût de la racine avec une faible chaleur.

Dans les aisselles des rameaux , naissent des bourgeons seuls ou plusieurs ensemble , arrondis , ovalaires , de la grosseur d'un pois , verdâtres , semblables en quelque façon à des verrues ; d'un goût fade & douceâtre , lorsque la plante ces bourgeons ou qu'ils tombent d'eux-mêmes sur la terre , ils produisent des plantes de leur genre , de même que les graines. On cultive le *ninjin* au Japon , & on emploie ses racines dans tous les cordiaux & remèdes fortifiants de ce pays. (D. J.)

NIO ou IOS , Géog. anc. &c. est une île de l'Archipel , entre celle de Xixie au nord , celle d'Amorgo , à l'est , celle de Santorin au midi , & celle de Sikino à l'occident.

Cette île a été connue des anciens sous le nom de *Ios* , & nommée ainsi par les Ioniens qui l'habiterent les premiers ; elle a quarante milles de tour ; elle n'a jamais été guère célèbre que

le tombeau d'Homere. Ce fameux poëte passant de Samos à Athenes, vint aborder à *Ios*; il y mourut sur le port, & on lui dressa un tombeau, où l'on grava long-temps après l'építaphe rapportée par Hérodote, à qui on attribue la vie d'Homere.

Strabon, Pline & Pausanias parlent de ce tombeau; ce dernier ajoute, qu'on y montrait aussi celui de Climene mere de cet excellent homme, & assure qu'on lisoit un vieil oracle à Delphes, gravé sur une colonne qui soutenoit une statue d'Homere. Il paroissoit par cette inscription, que la mere étoit de l'isle d'*Ios*: on lit le même oracle dans Etienne le géographe, qui a été suivi par Eustathe sur Homere & sur Denis d'Alexandrie; mais Aulu-Gelle *noët. Attic. l. III, ch. xj*, prétend qu'Aristote a écrit, qu'Homere avoit pris naissance dans l'isle dont nous parlons. Quoi qu'il en soit, on cherche inutilement les restes de ce tombeau à *Nio* autour du port: on n'y voit qu'une excellente source d'eau douce qui bouillonne au travers d'une auge de marbre, à un pas seulement de l'eau salée.

La Porte tient ordinairement un cadî à *Nio*. Cette isle est assez bien cultivée; on estime beaucoup le froment qu'elle produit, mais elle manque d'huile & de bois: on n'y voit plus de palmiers, quoique selon les apparences, ces sortes d'arbres lui aient anciennement attiré le nom de *Phénicie* qu'elle a porté, suivant la remarque de Pline & d'Etienne le géographe.

Il y a dans le cabinet du roi de France, une médaille à la légende de cette isle (ΙΗΤΩΝ): d'un côté c'est la tête de Jupiter, de l'autre c'est une Pallas & un palmier. Le P. Hardouin fait mention d'une autre médaille de cette isle; la tête de Lucilla y est représentée avec cette légende, *num. popul. & urb.* Il ne reste pourtant aucune marque d'antiquité dans *Nio*; ses habitans ne sont curieux que de piastres, & tous voleurs de profession: aussi les Turcs appellent *Nio*, la petite *Malte*, c'est-à-dire la retraite de la plupart des corsaires de la Méditerranée. Les latins n'y ont qu'une église, desservie par un vicaire de l'évêque de Santorin; les autres églises sont grecques,

Tome XXII. Part. II.

& dépendent de l'évêque de Siphanto. *Long. 43. 28. lat. 36. 35. (D. J.)*

NIOBÉ, *Myth.*, fille de Tantale & sœur de Pélops, épousa Amphion, roi de Thebes, & en eut un grand nombre d'enfans. Homere lui en donne douze, Hesiodé vingt, & Apollodore quatorze, autant de filles que de garçons. Les noms des garçons étoient *Sipylus*, *Agénor*, *Phædimus*; *Isménus*, *Mynitus*, *Tantalus*, *Damafichthon*. Les filles s'appelloient *Ethoesa* ou *Tbera*, *Cléodoxa*, *Astioche*, *Phthia*, *Pelupia*; *Astycratea*, *Ogygia*. *Niobé*, mere de tant d'enfans, tous bien nés & bien faits, s'en glorifioit & méprisoit Latone qui n'en avoit eu que deux: elle venoit jusqu'à lui en faire des reproches & à s'opposer au culte religieux qu'on lui rendoit, prétendant qu'elle-même méritoit à bien plus juste titre d'avoir des autels. Latone offensée de l'orgueil de *Niobé*, eut recours à ses enfans pour s'en venger. Apollon & Diane voyant un jour dans les plaines voisines de Thebes les fils de *Niobé*, qui y faisoient leurs exercices, les tuèrent à coups de fleches. Au bruit de ce funeste accident, les sœurs de ces infortunés princes accourent sur les remparts, & dans le moment elles se sentent frappées & tombent sous les coups invisibles de Diane. Enfin la mere arrive, outrée de douleur & de désespoir, elle demeure assise auprès des corps de ses chers enfans, elle les arrose de ses larmes: sa douleur la rend immobile, elle ne donne plus aucun signe de vie, la voilà changée en rocher. Un tourbillon de vent l'emporte en Lydie sur le sommet d'une montagne, où elle continue de répandre des larmes qu'on voit couler d'un morceau de marbre.

Cette fable est fondée sur un événement tragique. Une peste qui ravagea la ville de Thebes, fit périr tous les enfans de *Niobé*; & parce qu'on attribuoit les maladies contagieuses à la chaleur immodérée du soleil, on dit que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de fleches: ces fleches sont les rayons brûlans du soleil. On ajouta que ces enfans demeurèrent neuf jours sans sépulture, parce que les dieux avoient changé en pierres tous les Thébains, & que les dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funebres le dixieme jour; c'est que comme ils

Gg

étoient morts de la peste, personne n'avoit osé les enterrer, & tout le monde parut insensible aux malheurs de la reine; figure vive des calamités qui accompagnent ce fléau, où chacun craignant une mort assurée, ne songe qu'à sa propre conservation, & néglige les devoirs les plus essentiels. Cependant après que la violence du mal fut un peu passée, les prêtres, qu'on prend pour les dieux, se mirent en devoir de les ensevelir. *Niobé* ne pouvant plus souffrir le séjour de Thebes après la perte de ses enfans & de son mari, qui s'étoit tué de désespoir, retourna dans la Lydie & finit ses jours près du mont Sypile, sur lequel on voyoit une roche, qui regardée de loin, ressembloit, dit Pausanias, à une femme en larmes & accablée de douleur; mais en la regardant de près elle n'a aucune figure de femme, encore moins de femme qui pleure. Enfin parce que *Niobé* avoit gardé un profond silence dans son affliction, & qu'elle étoit devenue comme muette & immobile, ce qui est le caractère des grandes douleurs, on a dit qu'elle fut changée en rocher. (+)

NIONS, Géog., petite ville de France en Dauphiné, dans la baronnie de Montauban; elle est située dans un vallon sur le bord de la rivière d'Aygues.

Jacques Besnard a fait honneur à cette ville par sa naissance, il s'est acquis de la réputation par plusieurs ouvrages, & en particulier par la continuation de la république des lettres; c'est un des savans que la France perdit par la révocation de l'édit de Nantes. Il fut accueilli en Hollande & nommé professeur de philosophie à Leyde, où il finit ses jours en 1718, âgé de 61 ans. (D. J.)

NIORD, Myth., c'étoit dans la Mythologie des anciens peuples du nord le dieu qui présidoit aux mers & aux lacs; il étoit le maître des vents, & appaisoit les eaux & le feu, il demouroit suivant les Celtes, dans un lieu appelé *Noatun*. On l'invoquoit pour rendre heureuses la navigation, la chasse & la pêche, & pour obtenir des trésors. Comme *Niord* présidoit au plus perfide des élémens, les Celtes ne croyoient point qu'il fût de la vraie race de leurs grands dieux qui descendoient d'Odin. Les Gaulois connoissoient cette même divinité sous le nom de *Neith*, & M. Mallet nous apprend

que dans le lac de Geneve, il se trouvoit un rocher qui lui étoit consacré & qui porto encore le nom de *Neiton*. Voyez l'*Edda des Islandois*.

NIORT, Géog., ville de France dans le Poitou, vers les confins de la Saumur. Elle est sur la Sevre (on écrivoit autrefois *Savre*, en latin *Savara*), à 14 lieues de Poitiers & de la Rochelle, 89 de Paris. Long. 17. 10'. 33". lat. 46. 20'. 5".

Ce fut à *Niort* en Poitou, dans la fondation de cette ville que naquit en 1635 une demoiselle d'Aubigné, destinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les vicissitudes de la fortune. Louis XIV, en la mariant, se donna une compagne digne, spirituelle & soumise. Elle mourut à S. Cyr en 1719. *Voltaire*.

De *Beaufobre*, *Isaac*, né à *Niort* en 1659, est un de ceux qui ont fait honneur à leur patrie, qu'ils ont été forcés d'abandonner. Sa traduction du nouveau Testament qu'il a mise au jour avec l'Enfant, & qu'ils ont accompagnée de bonnes notes, est un ouvrage fort estimé. Son histoire du Manichéisme est aussi bien écrite, très-curieuse, & fait voir un profond dans la connoissance de la philosophie de Manès, qui étoit la source de plusieurs dogmes de l'ancien Zoroastre, & qu'on n'a pu découvrir si long-temps S. Augustin. *Beaufobre* est mort à Berlin en 1738. (D. J.)

NIORT, Hist. de Suede, porta sur son front le diadème, puis la couronne. Il avoit été grand-prêtre du temple d'Uppsala, il monta sur le trône de Suede, en 1650, & fut chassé par Hervitus, prince de Russie, alla chercher un asyle en Danemark, fut enfin rappelé par ses sujets. Il n'avoit été prêtre & roi pendant sa vie; il fut aisé d'en faire un Dieu après sa mort. Ce prince vivoit dans le premier siècle de l'ère chrétienne. (M. de Sacy.)

NIU, f. m., Mesure de longueur, c'est une mesure des Siamois pour mesurer les longueurs; elle revient à un pouce de roi moins un quart. Au-dessous du *nion* est le grain de riz, dont les Siamois font le *nion*; au-dessus est le *ken*, qui contient douze *nions*.

NIPA ou **ANNIPA**, Hist. mod. Voyez l'Inde. C'est ainsi qu'on nomme au Pégu, une liqueur spiritueuse, assez semblable à du vin, que l'on obtient en faisant des

cons à certains arbres du pays. On dit que c'est une boisson très-agréable. Dans le royaume de Siam on fait une liqueur semblable, que l'on appelle aussi *nipa*, en distillant l'eau ou liqueur qui sort des cocos.

NIPCHU, *Géog.*, ou *Nipchen*, ou *Nipchou*, ou *Nezerin*, & par les Moscovites *Negovicin*; ville de l'empire russe dans la Tartarie moscovite, au pays des Daouri, sur la rivière d'Ingued, selon M. de Lisle, mais que les lettres édifiantes nomment *Hélonkian*. Ce fut à *Nipchu* que la paix fut signée en 1689 entre le czar & l'empereur de la Chine. *Long.* de *Nipchu*, selon les PP. Pereira & Gerbillon, est 135. 21. 30. *lat.* 51. 45.

NIPHATE, *Géog. anc.*, montagne de l'Arménie. Le *Niphate* est une grande chaîne de montagnes dans l'Arménie occidentale, qui fait partie du mont *Mafius*, &, selon Ptolomée, du mont *Taurus*. Il s'étend à l'E. de l'Euphrate entre l'Araxe & le Tigre. Le nom de *Niphate* veut dire *neigeux*. Virgile, pour faire sa cour à Auguste, dit dans les *Géorgiques*, *lib. III. v. 30*, en parlant des victoires de ce prince,

*Addam urbes, Asia domitas, pulsum-
que Niphatem,*

*Fidentemque fugâ Parthum, versisque
sagittis,*

*Et duo rapta manu diverso ex hoste
tropæa.*

“ J'y ajouterai les villes qu'il a soumises en Asie, les peuples qu'il a vaincus, ceux du mont *Niphate*, & les Parthes qui s'assurent sur leurs fleches qu'ils lancent en fuyant, & les deux victoires qu'il a remportées lui-même sur deux ennemis fort éloignés l'un de l'autre. ”
(D. J.)

NIPHATE, *Géog. anc.*, fleuve d'Arménie du même nom que le mont *Niphate*. Lucain fait mention de ce fleuve: il dit, *lib. III, v. 245*, que les Arméniens occupent les rives du *Niphate* qui roule des pierres:

*Armeniusque tenens volventem saxa Ni-
phatem.*

Juvenal, *Satyre vij, v. 409*, parle ainsi des débordemens de ce fleuve:

Rumores illa recentes

*Excipit ad portas, quosdam facit, iste
Niphatem*

*In populos, magnoque illic cuncta arva
teneri*

Diluvio.

Enfin Horace, *Ode ix, l. II, v. 20*, dit:

Cantemus Augusti tropæa

Cæsaris, & rigidum Niphatem

Medumque flumen gentibus additum

Victis, minores volvere vortices.

“ Célébrons par nos vers les nouveaux exploits d'Auguste: chantons le Tigre & l'Euphrate, qui roulent leurs eaux avec moins d'orgueil, depuis qu'il les a ajoutés à nos conquêtes. ”

Je dis que le *Niphate* est le Tigre, & que le fleuve des Medes est l'Euphrate; car puisque Horace joint le *Niphate* avec le fleuve des Medes, il paroît qu'il ne s'agit point ici du mont *Niphate*: comme le Tigre tiroit ses eaux du *Niphate*, il en a pris quelquefois le nom vers sa source, avant que d'entrer dans la Mésopotamie; & ce qui confirme cette conjecture, c'est que le Tigre est sujet au débordement que Juvénal attribue au fleuve *Niphate*.
(D. J.)

NIPHON, *Géogr.*, grande isle ou presque isle de l'Océan oriental, & la plus considérable partie de l'empire du Japon. Les Chinois disent *Zipon*, mot qui signifie le commencement du soleil. Il doit son origine à l'idée qu'avoient les Japonais & les Chinois, que les isles du Japon étoient les premières éclairées du soleil. Quoique proprement *Nippon* ne soit que la plus grande de ces isles, cependant son nom s'étendit dans l'usage à tout le vaste empire que nous appelons *Japon*.
Voyez JAPON.

NIPISSIGNIT, ou **NEPEGIGUIT**, *Géog.*, rivière de l'Amérique septentrionale en Gaspésie; elle se jette dans le golfe de saint-Laurent, à l'extrémité de la baie des Chaleurs.

NIQUET, *s. m.*, *Monn. de France*, petite monnoie blanche qui valoit autrefois deux deniers tournois. “ Sous Charles VI, dit Monstrelet, on forgea des doubles qui eurent cours pour deux deniers tournois, regnerent environ trois ans tant seulement, & furent en commun langage nommés *liquets*. ”
(D. J.)

NIREUPAN, *Hist. mod. Mythol.*, suivant la Théologie des Siamois, des peuples de Laos & du Pégu, il y a dix-huit mondes différens par lesquels les

ames des hommes doivent passer successivement. Neuf de ces mondes sont des séjours fortunés; c'est le neuvième qui est le plus heureux de tous. Les neuf autres mondes sont des habitations malheureuses, & c'est le neuvième sur-tout qui est le plus infortuné. Mais quelle que soit la félicité dont on jouit dans le neuvième des premiers mondes, elle ne sera point éternelle, ni exempte d'inquiétudes, ceux qui y sont étant sujets à la mort. Suivant ces Indiens, si l'âme après ces différentes transmigrations, est parvenue à la perfection par ses bonnes œuvres dans chaque nouvelle vie, alors il n'y a plus aucun des mondes heureux qui soit digne d'elle, & l'âme jouit du *Nireupan*, c'est-à-dire qu'elle jouit d'une inactivité & d'une impassibilité éternelles; & n'est plus sujette à aucune transmigrations; état qui peut passer pour un véritable anéantissement. C'est dans cet état que les Siamois prétendent que se trouve leur dieu Somma-Kodom, & tous les autres dieux qui sont les objets de leur culte. Selon eux, la punition des méchants sera de ne jamais parvenir au *Nireupan*. La voie la plus sûre pour obtenir ce bonheur est de se faire *talapoin*, c'est-à-dire *moine*. Quelques-uns par *Nireupan*, entendent la possession de tout l'univers.

NIR-NOTSJIL, *Hist. nat. Botan.*, arbrisseau de la côte de Malabar. Il est en grande estime parce qu'il a, dit-on, la vertu de guérir la maladie vénérienne; pour cet effet on prend ses feuilles seches & pulvérisées avec du sucre dans une décoction de riz. Ses racines & les feuilles bouillies sont aussi des bains salutaires dans les affections céphaliques. Sa racine bouillie dans l'huile fait un liniment contre la goutte.

NIRUALA, *Bot. exot.*, espèce de pommier ou de prunier de Malabar, & d'autres lieux des Indes. Il est très-gros, s'élève à 30 piés de haut, & se plaît dans les endroits pierreux & sablonneux, sur le bord des rivières.

NISA, *Géog. anc.*, ville de Lycie dans la Myliade, selon Ptolomée.

Il y a plusieurs villes & lieux qui s'écrivent indifféremment par *Nisa* ou *Nysa* ou *Nissa*. Voyez **NISSA**.

NISA, *Géog.*, ville de l'Asie dans le

Khorassan, aux confins du Jéset. Elle est située au 39^e de latit. *septral*.

NISAN, f. m., *Calendrier des Juifs*. Ce mot veut dire *étendard*; mois des breux qui répond à une partie de mars, & une partie d'avril, selon le cours de la lune. Aujourd'hui les Juifs commencent le mois *Nisan* au premier avril. C'étoit le premier mois de leur année sacrée à leur sortie d'Egypte. "Ce mois vous sera le premier des mois de l'année," *exod. xij*, 2. C'étoit le septième de leur année civile. Moïse l'appelle *Nisan*. On faisoit la Pâque le quatorzième de ce mois; le seize on offroit la sacrifice des épis d'orge; le vingt-six on commençoit les prières pour demander les pluies du printemps, & le vingt-neuf on faisoit la mémoire de la chute des murailles de Jéricho.

Au reste le nom *Nisan* étoit inconnu aux Juifs avant la captivité de Babylonne & ils ne s'en sont servis que depuis le temps d'Esdra, c'est-à-dire, depuis qu'ils furent retournés de la Chaldée en Judée. Le rabbin Elia Lévi croit que c'est un mot chaldaïque ou persien.

NISARO, *Géog.*, isle de l'Archipel au couchant de celle de Rhodes. Les grecs qui l'habitent sont tributaires des Turcs & des Vénitiens. On y recueille du blé, du vin & du coton; mais il n'y a guère de vaisseaux qui la fréquentent parce que la rade est mauvaise. C'est le *Nisyros* des anciens.

NISEN, *Géog.* ou *Niesna*, ou *Nysa*, ville très-peuplée de l'est russe, capitale du petit duché de Nysa, nom, avec une citadelle & un archiduché. Elle est près du confluent de l'Elbe & du Wolga, sur une montagne, à 100 lieues de Moscow par terre. *Long.* 45. *lat.* 56. 34.

NISI, *Clause du Droit canon.*, ainsi qu'on nomme une fameuse clause inventée par quelques canonistes pour prévenir les détours des sermens, & empêcher l'effet de l'excommunication.

Il est certain que la frayeur de la vengeance divine servit long-temps comme d'une barrière respectable contre la constance & la perfidie des hommes. On inventa même différentes sortes d'imprécations pour fixer leur parole; mais la foi n'est jamais plus mal gardée que quand on a recours à ces moyens.

on prend tant de mesures pour s'en assurer. Ces sortes d'usages pieux eurent le sort de la plupart des choses du monde ; on cessa de les révéler à force de s'en servir ; & les reliques les plus célèbres pour les sermens perdirent insensiblement leur réputation , s'il est permis de s'exprimer ainsi, parce qu'on y avoit eu trop souvent recours.

On changea donc la formule des sermens ; on substitua à la crainte du ciel qui se faisoit sentir trop rarement , la frayeur des foudres ecclésiastiques toujours prêtes à tomber sur les parjures ; & la plupart des souverains de l'Europe se soumirent à être excommuniés par le pape , s'ils violoient leurs sermens. Mais le prince qui vouloit recommencer la guerre , ou obtenoit dispense de son serment , avant que de prendre les armes , ou s'il avoit déjà fait quelque acte d'hostilité , il en demandoit l'absolution avant qu'on eût prononcé contre lui les censures ecclésiastiques.

Ce fut pour prévenir ce détour , & pour assurer l'effet de l'excommunication , que quelques canonistes inventerent la fameuse clause du *nisi*. Cette clause consistoit en ce que les princes , immédiatement après avoir signé leur traité , faisoient d'avance & de concert fulminer les censures par l'official de l'évêque diocésain de l'endroit où ce traité avoit été conclu ; & celui-ci déclaroit dans la sentence qu'il excommunioit actuellement celui qui violeroit son serment dès-à-présent , comme dès-lors , & dès-lors comme dès-à-présent : *ex nunc , prout ex tunc , & ex tunc prout ex nunc , nisi conventa acta , conclusa , & capitulata realiter , & de facto adimpleantur*. De cette manière celui des princes qui rompoit le traité , étoit censé excommunié , sans qu'on fût obligé d'avoir recours à aucune autre formalité de justice qu'à la simple publication de la sentence de cet official.

Louis XI , dans une promesse qu'il fit à Edouard IV , roi d'Angleterre , d'une pension annuelle de cinquante mille écus d'or , s'y engage , dit-il , par un traité de l'an 1475 , sous les peines des censures apostoliques , & par l'obligation du *nisi*. *Obligamus nos sub pœnis apostolicæ censure , & per obligationem de nisi*. Mais comme il arriva que le pape relevoit de

l'excommunication le prince qu'il vouloit favoriser , lui mettoit les armes à la main , en excommuniant même son concurrent , on ne suivit plus la clause du *nisi* , & on la regarda comme une formule illusoire. (D. J.)

NISIBE , ou NISIBIS , *Géogr. anc.* , ville très-ancienne & très-célèbre dans la partie septentrionale de la Mésopotamie. Elle étoit située sur le Mygdonius , à deux journées du Tigre. Les Grecs l'appelloient Antioche de Mygdonie , à cause de la beauté de son terroir , qu'ils comparoient à celui de l'Antioche de Syrie qui étoit délicieux. Strabon dit que *Nisibis* étoit située au pié du mont Masius.

Tigranes étoit possesseur de *Nisibe* du temps de la guerre de Mithridate , & Lucullus la lui enleva. Elle devint alors le boulevard de l'empire d'Orient , tant contre les Parthes que contre les Perses ; mais l'empereur Jovien la rendit à ces derniers.

Dans l'inscription d'une médaille de Julie Paule , on lit ces mots : *ce . . . Κολωνία Νεσιβι* , c'est-à-dire , *septimæ coloniae Nesibitanae*. Le nom moderne de *Nisibe* est *Nesbin* , ou *Nassibin* , ou *Naisibin* , car on écrit ce nom très-diversément : c'est un lieu du Diarbek , qui dépend du bacha de Merdin. Mais ce lieu n'est plus qu'un misérable village , éloigné de Moussail de 50 lieues , & de 28 S. O. de Diarbeckir. Le pays est presque par-tout désert & inhabité : de l'autre côté , c'est une large campagne où l'on ne voit sur la terre que de la grande pimprenelle , des tulipes , des anémones , des narcisses & autres fleurs. *Long. 57. 25. lat. 36.*

S. Ephrem , pere de l'église & diacre d'Edesse , au quatrieme siècle , étoit de *Nisibe*. Il se fit extrêmement estimer de S. Basile & de S. Grégoire de Nicé. Il embrassa d'abord la vie monastique , & dans la suite fut ordonné diacre par S. Jacques de *Nisibe*. Sozomene rapporte qu'ayant été élu évêque , il feignit d'avoir perdu l'esprit pour éviter d'être ordonné. On fait qu'il écrivit contre les erreurs de Sabellius , d'Arius , d'Apollinaire , des Manichéens , &c. Il mourut en 399. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Rome depuis 1732 jusqu'en 1746 , en grec , en syriaque & en latin , 6 vol. in-fol. (D. J.)

NISI-KINGI , *Hist. nat. Botan.* , c'est

un arbrisseau du Japon qui se cultive dans les jardins, & dont le fruit, qui est rouge, & de la grosseur d'une cerise, croît en grappes. On en distingue une autre espèce, dont les jeunes gens attachent les sommités, par galanterie, à la porte de leurs maîtresses.

NISITA, *Géogr.*, en latin *Nefis*, dont nous avons parlé; petite isle d'Italie sur la côte du royaume de Naples, entre Pozziolo & l'isle de Logajola. Elle peut avoir deux milles de tour, est très-fertile, & n'a d'autre inconvénient que le nombre excessif de lapins, qui semblent être les maîtres du pays. Cette isle a du côté du midi un petit port appelé *Porto-Pavone*.

NISMES, *Géogr.*, en latin *Nemausus*, ville de France dans le bas-Languedoc. Elle est fort ancienne, & doit vraisemblablement son origine aux Phocéens d'Ionie, qui fondèrent Marseille. Leur colonie s'étant trouvée trop resserrée dans le territoire de Marseille, fut obligée de se répandre à Orange, à Nice, à Antibes, à Turin, à Tarragone & à *Nîmes*. Les anciennes armoiries de cette ville, & les épitaphes grecques qui y ont été trouvées, semblent confirmer cette opinion.

Nîmes resta environ 400 ans dans l'état où les Phocéens la mirent, jusqu'au temps qu'elle tomba avec le reste des Volques, dont elle étoit capitale, sous la puissance des Romains. Les Volques habitoient le long du Rhône; ils avoient assujéti cette ville, ou avoient été conquis par elle. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au temps où Fabius Maximus la soumit aux Romains, elle étoit appelée *Nemausus*, *urbs Volscorum Arecomicorum*. Apparemment qu'elle fut dans la suite se soustraire de cette nouvelle domination; car on observe qu'elle fut du nombre des 837 villes que Pompée conquît dans ses exploits, depuis les Alpes jusqu'aux derniers confins de l'Espagne.

Plusieurs marbres que l'on a trouvés dans les débris de *Nîmes* avec des inscriptions latines, font voir que les Romains y ont envoyé des colonies; qu'elle a été gouvernée par des consuls & des décemvirs; qu'il y avoit des édiles comme à Rome, un sénat, une compagnie de décurions, un questeur; enfin qu'il y avoit un collège de prêtres, & un temple dédié à Auguste.

Quand l'empire s'écroula sous Honorius & Arcadius, la ville de *Nîmes* tomba entre les mains des Goths, après avoir été environ 500 ans sous la puissance des Romains. On conjecture avec vraisemblance que la plupart des monumens dont on voit encore aujourd'hui de superbes restes, ont été ordonnés par les deux Antonins, pour marquer leur bienveillance à une ville dont ils étoient originaires.

Nîmes vint dans le sixième siècle au pouvoir des Visigoths; & dans le huitième elle succomba sous celui des Sarrasins, avec quelques autres places du Languedoc, qu'ils conservèrent environ 20 ans, & jusqu'à ce que Pépin reconquit ce pays. *Nîmes* fut dans la suite gouvernée par des vicomtes, sous l'autorité des ducs de Septimanie. Ces vicomtes de *Nîmes* s'en rendirent propriétaires dans le x^e siècle. Raimond, comte de Toulouse, en usurpa le haut domaine. Les rois d'Aragon s'attribuerent ensuite le même droit sur cette ville & sur son territoire appelé le *Nemosez*; mais Jacques, roi d'Aragon, y renonça en faveur de S. Louis, par une transaction de l'an 1255.

En 1417, *Nîmes* qui appartenait à Charles VI, roi de France, fut prise par le prince d'Orange, qui étoit à la tête des Anglois; & ce fut alors que le château des Arenes fut ruiné. Les massacres qui se commirent dans cette ville pendant les cruelles guerres de religion du xvj. siècle, y multiplièrent le Calvinisme; la plus grande partie des magistrats & du peuple se déclarèrent pour la réforme, & firent bâtir en 1565 un grand temple, qui dura jusqu'en 1685, qu'il fut abattu par ordre de Louis XIV.

Il s'est tenu à *Nîmes* quatre conciles particuliers: le premier en 389, le second en 886, le troisième en 997, & le quatrième convoqué par le pape Urbain II, en 1096.

Je ne décrirai point les restes des monumens antiques qui se trouvent dans cette ville, ou dans ses environs: on peut en lire les détails dans l'histoire de cette ville par M. Gautier, & dans l'ouvrage des grands chemins de l'empire romain par M. Bergier. Il n'est pas douteux que *Nîmes* se distinguoit autrefois par son amphithéâtre nommé les *Arenes*, par la maison carrée, qui paroît avoir

été un temple; par l'étendue de ses murs qui avoient un circuit de 4640 toises; enfin par ses neuf tours qui défendoient les anciens murs, dont la plus grande, appelée pour cette raison *la tour-magne*, subsiste encore en partie. Ajoutez à toutes ces raretés le Pont-du-Gard, qui servoit d'aqueduc, & qui pouvoit se comparer à tout ce que les romains ont fait en ce genre de plus hardi. Voyez PONT-DU-GARD.

Il reste encore des vestiges de quelques anciens temples qui donnent pareillement une grande idée de la puissance de ceux qui les ont fait bâtir, & de l'état où les arts étoient alors. Celui qu'on croit avoir été dédié à Diane, ou, si l'on veut, à Vesta, offroit une structure très-belle & très-industrieuse. Il étoit entièrement bâti de grosses pierres sans ciment ni mortier, avec plusieurs niches dans les intercolonnes. Il avoit dix-neuf toises de long, sept & demi de large, & six de hauteur dans œuvre; on y voyoit seize colonnes d'ordre corinthien, qui supportoient une corniche sur laquelle reposoit la voûte avec des arcs doubles. On croit que la cathédrale de *Nîmes* est le temple qui avoit été dédié à Auguste, soit par flatterie, soit par les bienfaits qu'elle en avoit reçus.

La ville de *Nîmes* n'est plus ce qu'elle a été autrefois, & est même considérablement déchue depuis la révocation de l'édit de Nantes. On y compte aujourd'hui 40 mille âmes, & son commerce se borne à quelques foirées, comme serges & bas de soie. Il y a un évêché suffragant de Narbonne, un présidial, une élection, une sénéchaussée, & une académie fondée en 1682.

Cette ville jouit d'un ciel pur & serein pendant presque toute l'année, & se trouve située dans un des plus agréables pays du monde. Une belle plaine fait une partie de son terroir, l'autre est composée de vallons couverts de vignes & d'oliviers, & de côteaux nommés *Guarigues*, couverts de bois-taillis, où croissent le thym, le romarin, la sarriette & le serpolet. Ces *Guarigues* produisent aussi des yeux, sur lesquels croît l'insecte qui fournit le kermès.

Nîmes est située à 5 lieues N. O. d'Arles, 8 S. O. d'Avignon, 8 N. E. de Montpellier, 30 N. E. de Narbonne, 147 S.

E. de Paris. Long. selon Cassini, 21. 32. 30. lat. 43. 50. 25.

Parlons des gens de lettres de *Nîmes*, en passant sous silence Domitius Afer, parce qu'il trouvera son article entre les orateurs qui brillèrent à Rome sous Tibère; il s'agit à présent des modernes.

Brousson, (*Jacques*) né à *Nîmes* en 1647, suivit aussi la profession du barreau, & devint dans son pays le plus célèbre avocat des Protestans dont il défendit la religion & les intérêts, par son éloquence, par sa plume & par ses veilles. Les plaies de sa mort saignent encore aux yeux des Réfugiés; & certainement l'idée de son supplice ne peut qu'arracher des larmes de tous ceux qui ont des sentimens d'humanité, & la plus légère teinture des principes du christianisme. Il fut condamné pour sa religion le 4 novembre 1698, à être rompu vif sur la roue. L'intendant du Languedoc, dont la postérité n'a pas sucé les maximes, avoit publié une ordonnance par laquelle il promettoit cinq mille livres (c'est dix mille livres actuelles), à qui livreroit morts ou vifs MM. Brousson & de Viven. Le premier fut arrêté à Orléans le 19 septembre 1698, conduit à Pau, & exécuté à Montpellier le 4 novembre suivant sur un échafaud entouré de deux bataillons du régiment d'Auvergne, & de vingt tambours qui battoient la caisse; mais enfin les esprits se sont adoucis en s'éclairant davantage.

L'abbé *Cassaigne*, docteur en Théologie, né & élevé à *Nîmes*, où son père étoit trésorier du domaine, devint garde de la bibliothèque du roi. Il fut reçu à l'académie françoise à l'âge de 27 ans, & M. Colbert le nomma l'un des quatre premiers membres dont on composa d'abord l'académie des Inscriptions. On fait par cœur le trait piquant de Despréaux :
*Si l'on est plus à l'aise assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassaigne, ou de
l'abbé Cotin.*

L'abbé Cotin fut désespéré d'une ironie où la fatale nécessité de la rime plaça son nom à côté de celui de Cassaigne. L'hémistiche manquoit à M. Despréaux; vous voilà bien embarrassé, lui dit Furetière: que ne mettez-vous là l'abbé Cotin? L'abbé Cassaigne n'en fut pas moins affligé intérieurement; il étoit sur le point de prêcher à la cour, & ce trait satyrique le fit

renoncer à la chaire. Enfin l'étude & le chagrin lui dérangerent tellement la tête, que ses parens le firent enfermer à S. Lazare, où il mourut en 1679, à 46 ans. Il a publié entr'autres ouvrages une assez bonne traduction de Saluste, & des trois livres de Cicéron de *Oratore*; outre une préface aux œuvres de Balzac, qui n'est pas mauvaise.

Cotelier, (*Jean-Baptiste*) de la société de Sorbonne, profond dans la connoissance de la langue grecque, étoit de *Nîmes*. Il s'est distingué, 1°. par son recueil des monumens des Peres dans les temps apostoliques, *Paris* 1672, & *Holl.* 1698, 2 vol. in-fol. 2°. par ses monumens de l'église grecque; 3°. par sa traduction des homélies de S. Chrysostome; 4°. par le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi, qu'il a dressé avec M. du Cange. Il mourut à Paris en 1684; à 58 ans.

Nicot, (*Jean*) natif de *Nîmes*, devint maître des requêtes de l'hôtel du roi, fut envoyé ambassadeur en Portugal en 1559, & en rapporta le premier dans ce royaume la plante qui de son nom fut appelée *nicotiane*, aujourd'hui si connue sous le nom de *tabac*. Il mourut en 1600. On a de lui un dictionnaire françois-latin in-fol. qu'il ne faut pas mépriser.

Petit, (*Samuel*) un des plus savans ministres calvinistes du xvij. siècle, fit encore plus d'honneur à la ville de *Nîmes* sa patrie. Nous avons de lui plusieurs ouvrages excellens, & tout remplis d'érudition. Les principaux sont, *leges atticæ*; *miscellaneorum libri novem*; *eccllogæ chronologica variarum lectionum libri quatuor*; *observationum libri tres*, &c. Il mourut en 1648, âgé de 54 ans.

Finissons par M. *Saurin*, (*Jacques*) ministre protestant de ce siècle. Il avoit d'abord pris le parti des armes, mais il le quitta pour étudier à Geneve la Théologie. Il passoit pour le prédicateur le plus éloquent des réfugiés françois de Hollande. On créa en sa faveur une place de ministre de la noblesse à la Haye, où il mourut en 1630, à 53 ans. Ses sermons qui forment 11 vol. in-8°. ne sont pas tous également bons. Ses discours sur l'ancien & le nouveau Testament brillent davantage par les planches & la beauté de l'édition, que par le savoir & la solidité des principes. (*D. J.*)

NISMES, *Maison quarrée de*. *Architect. antiqu. & rom. Inscript.* Le bâtiment que les habitans de *Nîmes* appellent la *maison quarrée*, est un édifice Romains, qui forme la plus belle antiquité de cette ville & la plus conservée. Le rapport de convenance de toutes les parties de l'édifice, la proportion des colonnes, la délicatesse des chapiteaux & des ornemens le font admirer des personnes de goût.

Le péristyle qui y donne entrée, présente une façade ornée de six colonnes d'ordre corinthien, dont l'entablement & la corniche rampante du fronton sont décorés de tout ce que l'Architecture a de plus recherché. La frise de cette façade est toute lisse; elle n'a point de bas-reliefs ni aucun de ces ornemens qui sont aux autres côtés: de petits trous qui paroissent mis au hasard, la percent dans toute son étendue, & ces mêmes trous se remarquent encore sur une partie de l'architecture.

La forme de l'édifice lui a fait donner le nom qu'il porte: c'est un quarré-bas isolé. La tradition ne nous a point transmis son nom primitif: de-là naissent les doutes & les conjectures des savans qui en ont parlé; mais ce qu'on en dit a plutôt servi à le faire méconnoître qu'à nous fournir des éclaircissemens sur son véritable usage. C'étoit, prétendoit-on, un capitol, une maison consulaire, un prétoire, un palais pour rendre la justice, une basilique, un temple consacré à Adrien. Enfin M. Séguier, dans une savante dissertation imprimée à Paris en 1759, in-8°. a détruit toutes ces fausses idées, & a rendu à ce magnifique édifice son ancien nom, (le nom primitif qu'il portoit il y a plus de dix-sept siècles.) Il a plus fait; il a prouvé que c'étoit le véritable usage de la *maison quarrée*.

Elle passoit pour un temple auprès de ceux qui jugeoient sans prévention: elle en a la forme & l'ordonnance; mais il n'étoit pas facile de se décider sur la divinité ou le héros qui y étoient vénérés. Il ne paroissoit aucun vestige de l'inscription qui pouvoit l'indiquer: l'on étoit persuadé que, s'il y en avoit eu, les révolutions des temps & les Barbares qui les ont occasionnées, l'avoient fait dis-

paroltre, & en avoient effacé jusqu'à la moindre trace.

Malgré ces préventions, il y eut au commencement du siècle dernier, un homme, qui par la supériorité de son génie, & la pénétration de son esprit, entrevit des traces de l'ancienne inscription dans les trous qui restent à la façade. C'est le savant Peiresc, qui, au moyen de semblables indices, avoit deviné à l'usage l'inscription d'un temple dédié à Jupiter, & à Paris le nom grec d'un ouvrier, attaché par de petites pointes à une méthyse, où il ne restoit que l'empreinte des trous. Gassendi, l'écrivain de sa vie, rapporte qu'il se flattoit de pouvoir interpréter de même la suite des trous de la basilique de *Nîmes*, qu'on nomme la *maison quarrée*, aussi-tôt qu'il n'auroit une copie exacte. Voici les propres paroles de M. Gassendi: *Sic se interpretatum dixit foramina quædam quæ videbantur Assisi in antiquo nescio quo templo. Cùm enim nemo dicere posset ecquid illa significarent, divinavit ipse inscriptionem esse seu dedicationem fuisse, OVI. OPT. MAX. idque demonstravit*

linæ foraminum h. connectentes.

OVI·OPT·MAX.

ic speravit se interpretaturum seriem quandam foraminum Nemausensis basilicæ, quam quadratam domum vocant, hî ectypum obtinisset.

Il y a grande apparence que M. Peiresc n'eut point cette copie exacte; car il ne faut pas douter qu'il n'eût réussi à la déchiffrer. Il étoit naturel de penser que c'étoient les restes d'une inscription, & que ce temple avoit cela de commun avec quantité d'autres où l'inscription se voit encore. C'étoit la coutume du siècle d'Auguste de se servir de lettres de bronze pour les inscriptions des temples & des autres édifices d'une grande magnificence. Le temple de Jupiter tonnant, qu'on attribue à cet empereur, en avoit; l'arc de Suse élevé à son honneur par M. Julien, commandant des nations Alpines, en étoit aussi décoré. Dans les siècles suivans, & jusqu'au temps de Constantin, on conserva le même usage. Les arcs de Titus, de Septime Sévère, eurent l'inscription entière de métal; au lieu que celui de Constantin n'en eut que les glorieux titres de **FVNDATORI**

QUIETI & de LIBERATORI VRBIS, sous le passage du grand arc.

Mais sans aller chercher des exemples si loin, nous pouvons produire les restes d'un bel édifice, qu'on a découverts depuis quelques années aux environs de la fontaine de *Nîmes* où l'inscription étoit en bronze. Chaque lettre étoit d'un assez grand relief pour ressortir au-delà du mur. De petits tenons ou crampons débordoient par-derrière, au-delà des jambages de chacune pour les fixer, & les tenir attachées aux trous où elles devoient être scellées. C'est l'idée qu'on doit s'en faire, & ne pas supposer qu'il y avoit à la frise une longue planche de bronze, sur laquelle on avoit gravé l'inscription, en sorte que les trous qui restent, ne soient que ceux des crampons qui la retenoient.

Ces suppositions arbitraires ne sont pas conformes aux usages des Romains. Quelle grace auroient eu ces lettres? Lorsque le bronze étoit terni, on n'auroit pu les lire que de près, & avec peine. On n'épargnoit pas le bronze pour orner les temples. Sans parler ici des statues des dieux & des trophées qu'on plaçoit au faite des bâtimens, dont le métal augmentoit l'éclat & la richesse, l'on fait qu'on s'en servit pour les portes de ces temples, & les chapiteaux des colonnes. On sait que l'arc de Constantin à Rome, & celui de Trajan à Ancone, en étoient ornés. Rien n'égaloit la grandeur & la magnificence de ces maîtres du monde. Les provinces les plus éloignées se piquoient d'être les émules de Rome: les princes secondoient toujours leurs desirs.

La méthode que l'ouvrier suivit pour attacher les lettres à la frise du temple de *Nîmes*, n'a pas été souvent pratiquée par les Romains. Aux autres édifices, les lettres à demi-gravées dans la pierre, y étoient retenues dans un petit canal ménagé au-dessous: ici il n'y en avoit point; elles posoient à plat sur le mur où elles étoient scellées en plomb. Quoique cette première méthode fût plus sûre que l'autre, on a cependant enlevé un grand nombre de ces lettres dans les temps où l'empire a souvent changé de maîtres, & où les Barbares se faisoient une gloire de détruire les plus beaux édifices des Romains. Mais du-moins alors quoiqu'on les eût arrachées, ou qu'elles fussent

tombées d'elles-mêmes , le canal qui restoit , en conservoit la trace , & l'on a toujours pu lire les inscriptions. A *Nîmes* , dès que les caractères ont disparu , il n'est resté qu'une multitude de trous dont l'application a paru très-incertaine , & la combinaison encore plus difficile.

Il n'y a pas lieu de douter que depuis le renouvellement des lettres , & sur-tout après que Gassendi eut fait connoître qu'au moyen des trous on pourroit deviner l'inscription , il n'y ait eu quantité d'habiles gens qui ont tenté de faire pour celle-ci ce que Peiresc fit pour celle d'Assise. Ils se seront rebutés apparemment par la quantité de trous mutilés qui sont des méprises manifestes des ouvriers , inexactitude qu'on ne devoit pas même soupçonner chez les Romains. La différente manière de cramponner les lettres , qui n'a pas toujours été constante , & qui dépendoit des ouvriers , est une autre difficulté qui dérange les idées qu'on s'en est faites sur d'autres bâtimens , & qui devient encore plus embarrassante , lorsqu'à la même inscription on a suivi , comme dans celle-ci , des arrangemens différens pour les mêmes lettres : méprises , si l'on doit les appeler ainsi , dont il n'est aisé de s'appercevoir qu'après la découverte de l'inscription.

M. Séguier , au-bout de plusieurs tentatives ingénieuses dont on trouvera le détail dans la *dissertation* , a découvert , & n'en pouvoir douter , qu'il y avoit anciennement sur la façade de ce temple l'inscription suivante : savoir , à la première ligne sur la frise :

C. CAESARI. AVGVSTI. F. COS.

L. CAESARI. AVGVSTI. F. COS.

DESIGNATO

& la seconde ligne sur l'architrave :

PRINCIPIBVS. IVVENTVTIS

Cette inscription appartenoit aux fils adoptifs d'Auguste , & tout ce que les anciens monumens nous apprennent de ces princes , nous confirme d'une manière authentique les titres & les qualités qu'ils portent dans l'inscription de *Nîmes*.

Il ne faut pas s'étonner que l'on ait poussé la flatterie jusqu'à élever aux fils d'Auguste un temple de leur vivant , puis-que leur pere en avoit plusieurs ; ainsi des enfans qu'il aimoit tendrement (les héritiers présomptifs) devoient partager

avec lui les mêmes honneurs. - Enfin le difice de *Nîmes* servoit à cette ville un moyen pour faire la cour à Auguste , & honorant la mémoire de deux princes chers à l'empereur , & enlevés à la fin de leurs ans.

M. Séguier parle ensuite du bronze des crampons ou tenons des lettres , de la façon de les sceller en plomb , de l'empreSSION que le métal a laissé en certains endroits du mur , des trous qu'on a faits pour l'attacher ; détails dans lesquels nous ne pouvons entrer ici , mais qui font connoître que l'auteur a étendu ses recherches à tout ce qui pouvoit le mener à la vraie connoissance de l'inscription.

Il finit sa *dissertation* en observant , & malgré la magnificence du bâtiment de *Nîmes* , les caractères de l'inscription n'ont point cette élégance & cette belle proportion que l'on remarque dans ceux d'un âge qui succéda bientôt à celui-ci : quoique les médailles de ce même temps en offrent de meilleur goût. (D. J.)

Observations sur l'article précédent. Cette ville à 40000 ames , selon l'abbé Expilli , tandis que dans l'article qui vient de lire on ne lui en donne que 20000.

J'ai passé trois jours en cette ville. On m'a assuré qu'il y avoit 35 à 40 personnes , dont près de la moitié étoient protestans.

On découvrit sous François I. , la médaille frappée à l'occasion de l'établissement de la colonie Nimoise , qui porte Col. nem. avec un crocodile attaché à un palmier : le roi marque dans ses lettres patentes de 1535 , qu'il donne ces nouvelles armes à la ville , tant en confirmation de la vénérable antiquité , dont il avoit toujours été amateur , que par l'estime qu'il avoit pour *Nîmes*. Pendant son séjour , en 1535 , il visita curieusement tous les beaux monumens d'antiquité qui décorent cette ville.

Les habitans érigèrent à cette occasion cette fameuse colonne , au haut de laquelle est placé un salamandre , sur cette inscription : Franc. F. Reg. P. I. M. P. Q. Nemauf. D. D. c'est-à-dire Francisco I Francorum Regi , Patri Patrie , Magistratus Populusque Nemauf. dedicarunt. Que ce monument est honorable à François I. , & au goût des habitans de *Nîmes* !

La magnifique fontaine à laquelle on travaille depuis 1744, & où on a découvert tant de morceaux curieux de la belle antiquité, a été décrite par M. de la Ferrière, chanoine de la cathédrale, & dont M. l'abbé Expilly a donné un bon abrégé dans son article de *Nîmes*.

Pourquoi ne pas ajouter aux illustres Nîmois, les noms de Séguier, de Léon Menard, tous deux de l'académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris; ce dernier a fait l'*Histoire de Nîmes* en 2 vol. in-4°. publ. en 1750 & ann. suiv. On ne peut reprocher à ce livre instructif que son excessive prolixité. M. de Maugombles, dont j'ai parlé en l'article de METZ, en a donné un excellent abrégé in-8°, en 1767; & sur-tout du célèbre Esprit Fléchier, qui a illustré ce siege épiscopal par ses vertus, sa charité & ses ouvrages?

Le consul de *Nîmes*, nommé *Villars*, reçut de la cour l'ordre de massacrer les protestans à la Saint Barthelemi, 1572; aussitôt il assemble les principaux citoyens des deux religions, & leur fait jurer à tous de s'aimer & de vivre en paix, malgré la diversité des cultes. Ce beau trait d'histoire, oublié par M. Anquetil dans son *Esprit de la ligue*, se trouve dans les notes d'un discours couronné à Toulouse en 1770, & m'a été confirmé, dit M. Fréron (*An. lit. tome I, p. 251, 1772.*), par des personnes nées à *Nîmes*, où l'on en conserve précieusement la tradition.

La couronne treffée par la sottise, ne s'ajuste point sur la tête du génie; c'est le nouvel ornement d'architecture dont on avoit à *Nîmes* couronné la maison carrée. Un voyageur passe devant l'édifice, & s'écrie: „ Je vois le chapeau d'arlequin sur la tête de César. “ (C)

NISSA, *Géog.*, ville de la Turquie européenne, dans la Servie, aux confins de la Bulgarie, sur la rivière de Nissava, qui peu après se joint avec la Morave, à l'orient de la ville de Précop: c'est la *Naiissus* des anciens. *Nissa* est à 8 lieues E. de Précop, 52 lieues S. E. de Belgrade. *Long.* 40. 30. *lat.* 43. 22.

L'époque du regne de Constantin né à *Nissa*, est une époque glorieuse pour la Religion qu'il rendit triomphante; heureux s'il en eût pratiqué les maximes! Mais le meurtre de Licinius son beau-

frere, assassiné malgré la foi des sermens; Licinien son neveu massacré à l'âge de douze ans; Maximilien son beau-pere égorgé par son ordre à Marseille; son propre fils Crispus, prince de grande espérance, mis injustement à mort, & après lui avoir gagné des batailles; son épouse Fausta étouffée dans un bain; tous ces crimes exécrables flétriront à jamais le nom de cet empereur, & n'adouciront pas la haine qu'on lui porta pendant sa vie.

Il ne faut pas juger Constantin ni par des satyres, ni par des panégyriques; il faut, pour ne point se tromper, le juger par ses seules actions. Qu'on loue tant qu'on voudra, sa constance, son économie, sa valeur, ses exploits guerriers sur les Barbares; je vois par l'histoire qu'il les a vaincus; mais cette même histoire m'apprend qu'il a fait dévorer par les bêtes féroces, dans les jeux du cirque, tous les chefs des Francs, avec tous les prisonniers qu'il avoit faits dans une expédition sur le Rhin: je n'en veux pas davantage pour détester sa cruauté.

On trouve dans le *code Théodosien*, un de ses édits, où il déclare qu'il a fondé Constantinople par ordre de Dieu; ce trait me fait voir qu'il fit tout servir à ses projets, & à ce qu'il crut être son intérêt. En transportant le trône sur le Bosphore de Thrace, il immola l'Occident à l'Orient; ce n'étoit pas là un coup de politique heureusement frappé. Quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la division qu'il en fit ne servit qu'à le ruiner davantage.

Enfin, après avoir affoibli la capitale, il se conduisit de la même manière pour les frontieres; il rappella les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves, & les dispersa dans les provinces; ce qui produisit deux maux: l'un que la barrière qui contenoit tant de nations, fut ôtée; & l'autre, que les soldats vécutrent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres. Il mourut à Achyron, près de Nicomédie, en 337, à 63 ans, après en avoir régné 31. (D. J.)

NISSAVA, *Géog.*, rivière de la Bulgarie. Elle a sa source dans la plaine de Sophie, passe à Nissa, & peu après se jette dans la Morave.

NISSOLE, *nissolia*, f. f. *Hist. nat. Bot.*, genre de plante qui ne diffère de la

gesse que par les feuilles singulieres & par sa tige qui manque de mains. Tournefort, *Append. instit. rei herb.* (Voyez PLANTE. (I))

NISSOLE, *Voy. ÉMISSOLE.*

NITANZA, *Hist. nat.*, espece de fève qui croît en Afrique, au royaume de Congo; elle est fort petite, de couleur rougeâtre, & fort bonne à manger: on dit que les Portugais l'ont apportée du Brésil en Afrique.

NITH, *Géog.*, riviere d'Ecosse qui donne son nom à la province de Nisale qu'elle traverse du Nord au Sud. Elle a sa source dans la partie méridionale de la province de Kyles, & son embouchure sur la côte méridionale du golfe de Solway auprès de la ville de Dumfries. (D. J.)

NITHSDALE, *Géog.*, province maritime de l'Ecosse méridionale, à l'est de Galloway; elle tire son nom de la riviere de Nith, qui la traverse du N. au S. Elle abonde en blés, pâturages & en forêts.

§ NITIOBRIGES, *Géog. & Hist. anc.*, César parle d'un roi de Nitiobriges, dont le pere avoit obtenu du sénat d'être déclaré ami du peuple Romain. Strabon les nomme entre les *Petrocorii* & les *Cadurci*, auxquels ils sont effectivement contigus. On lit *Antrobroges* dans Pline: Sidoine Apollinaire écrit *Nitiobroges*. On trouve aussi *Nitiobroges* dans la table théodosienne, mais à la vérité dans un emplacement bien éloigné de son lieu, entre *Durocostum*, Rheims; & *Augustobona*, Troies.

Les dépendances des *Nitiobriges* s'étendoient au-delà des limites actuelles du diocèse d'Agen, leur capitale, & sur ce qui compose le diocèse de Condom, qui en est un démembrement, auquel l'érection d'un siége épiscopal à Condom, en 1317, a donné lieu. Le titre qui subsiste de sénéchal d'Agénois & de Gascogne, est une suite de cette ancienne extension de l'Agénois. On peut ajouter que le vicomté de Brulois, situé entre Agen & Leitoure, relève des évêques d'Agen & non des ducs de Gascogne. D'Anv. *Not. Gal.* pag. 485. (C)

NITRE, *l. m. Hist. nat. Chim. Mat. méd.* Le nitre ou salpêtre porte dans les livres, outre ces deux noms très-connus, tous ces autres noms moins vulgaires,

recueillis & rapportés par Neuman dans sa *Leçon sur le nitre*: *Sal nitrum, terra, sal sulphuris vel sulphureum, mes, baurach, sal anderona, cabalatar, basilio, aqua ignis, l. chimicus, serpens terrenus, spiritus di retinaculum, sal catholicus, sal nalis, draco, sal hermaphroditicus*. Les anciens Grecs l'ont appelé communément *θλασίζον*. Neuman observe que par ces noms, les suivans sont équivoques: *atron, baurach, hermes, sal sulphur, sal sulphureum, draco, sal infernalis, terra*. En effet, plusieurs autres substances portent aussi ces noms. Le même de nitre, *nitrum* ou *natrum*, n'est pas exempt d'équivoque, puisque le *trum* ou *natrum* des anciens naturellement étoit une substance saline, bien différente du nitre des modernes. Le premier est le sel alkali fixe que les modernes appellent *minéral* ou *naturel*, qui est de même nature que le sel de soude, & est la base du sel marin, & auquel ils ont attribué spécialement le nom *natron* (voyez NATRON), retenu par lui de nitre pour celui dont il est question dans cet article, qui est aussi appelé quelquefois *nitre* des modernes; & qu'il suffit d'appeler *nitre*, puisque l'usage a suffisamment fixé la valeur de ce mot. Le nom de *salpêtre* est aussi usité.

Le nitre ou salpêtre est un genre de sel neutre ou moyen, formé par l'union d'un acide particulier appelé *nitreux* (voyez NITREUX ACIDE, à la suite de cet article), à une base alkalinale soit saline ou terreuse.

Le principe générique du nitre est cet acide particulier; & les bases différentes établissent les diverses especes.

On peut compter quatre especes principales de nitre; 1°. le nitre qui a pour base le sel alkali fixe, appelé de tartre du nom de la substance d'où on le tire le plus abondamment & le plus communément, (voyez TARTRE, SEL DE TARTRE) celui-ci est le nitre par excellence. Il est appelé *parfait, officinal, raffiné, pur, gaire, marchand, artificiel*, & sous un certain rapport, dont il sera question dans la suite de cet article, *régénéré*.

La seconde espece a pour base le sel alkali fixe appelé de soude, *minéral ou naturel*. Voyez SOUDE, SEL DE SOUDE.

nom de la forme de ses cristaux, & s'appelle *nitre quadrangulaire*, & plus étatement, quoique moins ordinairement, *nitre cubique*.

La troisième espèce est celle dont la base est une terre alcaline-calcaire. C'est cette espèce qui constitue proprement & essentiellement la lessive ou liqueur saline, appelée communément *eau-mère de nitre*.

Enfin la quatrième est mal définie, sa base n'est pas déterminée par des expériences suffisantes : les uns la regardent même une certaine terre, qu'ils ne spécifient point; & d'autres croient que c'est un alkali volatil. Cette espèce est appelée *nitre crud*, *nitre des plâtras*, *nitre des murailles*, *murarium*, *aphonitrum*. La base de ce *nitre* étoit vraiment terreuse, il ne différencieroit pas vraisemblablement de la troisième espèce; si elle n'étoit un alkali-volatile, on doit rapporter à cette espèce le sel ammoniac-nitreux artificiel, c'est-à-dire le sel neutre, composé dans les laboratoires, en combinant l'acide nitreux à l'alkali volatil.

Le *nitre* de houffage n'est pas une espèce particulière de *nitre* : cette dénomination est déduite d'une circonstance très-accidentelle : savoir, de ce que ce *nitre* fleuri ou s'est cristallisé sous la forme de fleurs ou de neige, à la surface de certaines roches, voûtes, murailles, &c. qu'on a pu le ramasser en houffant, balayant, en ratissant, &c.

L'acide nitreux combiné avec différentes substances métalliques, constitue proprement diverses autres espèces de *nitre*; mais ce n'est pas sous ce nom que ces sels sont connus dans l'art. Il en est fait mention dans les *articles particul.* des MÉTAUX & DEMI-MÉTAUX, dans l'*article général* SUBSTANCES MÉTALLIQUES, & dans l'*article* NITREUX ACIDES, à la suite de celui-ci.

Il est au contraire plusieurs substances bien connues dans l'art sous le nom de *nitre*, & qui sont très-improprement nommées, puisqu'elles ne renferment point le principe propre ou essentiel du *nitre*, savoir, l'acide nitreux. Ces sels sont le *nitre fixe* ou fixé, le *nitre vitriolé*, le *nitre antimonie*, &c. Il sera fait mention de ces sels dans la suite de cet article.

Le *nitre* par excellence, le *nitre* le plus usuel, tant pour les usages de la

Chimie que pour ceux de la Médecine & des Arts, est comme nous l'avons déjà insinué, le *nitre* de la première espèce, le *nitre* appelé *parfait*, le *nitre* à base alcaline tartareuse : c'est aussi sur celui-là que tombent les principaux problèmes que les Chimistes ont agités sur l'origine, la nature, les propriétés du *nitre*; on ne s'est occupé des autres espèces que par des considérations secondaires. Ce sera aussi ce *nitre* parfait qui sera l'objet premier & principal de cet article.

La meilleure méthode de procéder à la solution de la première question, que nous venons d'indiquer; c'est sans doute d'exposer d'abord les connoissances positives incontestables de fait que nous avons sur les lieux, les matrices, les sources du *nitre*, & sur les moyens de l'en retirer & de le préparer.

On prend, pour préparer le *nitre* vulgaire, les terres des étables, des creux à fumier, des mares, des basse-cours, des caves, & sur-tout de celles qui sont voisines des fosses de latrines, les plâtras & gravois, sur-tout des vieux édifices, les débris des murs de terre, & sur-tout du *torchis*, dont sont bâties les cabanes des paysans dans plusieurs provinces, ou qu'on élève exprès dans plusieurs contrées d'Allemagne pour la génération du salpêtre.

Voici comme on traite ces matières dans l'atelier de l'arsenal de Paris, d'après la description rapportée dans le *Traité d'Artillerie* de M. S. Remy.

Le salpêtre se fait de la terre qui se prend dans les caves, celliers, granges, écuries, étables, grottes, cavernes, carrières, & autres lieux.

On se sert aussi de plâtras & gravois, provenant de la démolition de ces mêmes bâtimens, que l'on réduit en poudre à force de les battre & écraser.

L'atelier où se fait le salpêtre à l'arsenal de Paris, est un lieu vaste & élevé en façon de halle, soutenu de plusieurs piliers.

Il y a 126 cuiviers dans cet atelier.

Ces cuiviers sont presque semblables à ceux qui servent à couler la lessive; ils sont néanmoins plus petits, disposés en plusieurs bandes, élevés de terre environ de deux piés. Comptons que l'on ne charge tous les jours que 24 cuiviers, que l'on appelle de *cuite*, ainsi cela ne doit pas-

ser que pour un atelier de 24 cuiviers ; & pour exempter de veiller & mettre de l'eau fêtes & dimanches, on ne charge que ces 24 cuiviers, comme on va l'expliquer.

En passant on peut remarquer que par chaque atelier de 6 cuiviers un salpétrier ne peut avoir qu'un homme de ville, qui est celui qui va chercher les matieres en ville, avec la bandouliere du salpétrier aux armes du roi & du grand maître autour de sa ceinture.

Imaginons-nous que l'on n'a point encore travaillé. Sur ce pié l'on forme trois bandes de 8 cuiviers chacune, on met deux boisseaux comble de cendre de bois neuf au fond de chaque cuvier de la premiere bande, & l'on emplit de terre le reste du cuvier.

Une plus grande quantité de cendre mangeroit le salpêtre ; l'on met un bouchon de paille sur le hant de la terre. Sur la seconde bande l'on met deux boisseaux ras de la même cendre & le bouchon.

Et sur la troisieme, on se contente d'en mettre un boisseau & demi dans chaque cuvier.

Les cuiviers étant emplis de terre & de cendre, l'on verse sur la premiere bande de l'eau de puits, de riviere ou de citerne, car cela est indifférent, environ ce qu'en peuvent contenir dix futailles, que l'on appelle vulgairement *demi-queues*.

Cette eau s'imbibant dans la terre, coule par un trou qui est au bas du cuvier, & qui n'est bouché que de quelques brins de paille, & tombe dans un baquet disposé pour la recevoir.

Toute la quantité s'écoule ordinairement dans l'espace d'un jour ; quelquefois cela va jusqu'au lendemain, suivant la qualité des terres.

La premiere bande ainsi lessivée produit huit demi-queues d'eau que l'on porte sur la seconde bande, laquelle étant lessivée de la même maniere, rend la valeur de six demi-queues.

L'on porte les six demi-queues sur la troisieme bande qui n'en produit que quatre.

L'on décharge cette premiere bande, l'on en ôte la terre & la cendre que l'on jette dans un lieu couvert, comme un hangard, pour en amender la terre.

On recharge cette bande de terre neuve avec trois boisseaux de cendre, pour faire ce qu'on appelle *la cuite*.

L'on prend ces quatre demi-queues d'eau qui sont provenues de la premiere bande ; on les verse sur la premiere bande renouvelée qui ne vous en rend que quatre & que l'on met dans la chaudiere.

Sur la seconde bande, l'on met de l'eau de puits pure la quantité de six demi-queues, qui est un jour & un peu plus ; on passe ce qui s'appelle *le lavage*.

Cette eau passée, vous la jetez sur la troisieme bande, cela s'appelle *les petites eaux*.

Quand ces petites eaux sont écoulées, on va les reporter sur la premiere bande dont on a levé la cuite, & cela s'appelle *les eaux fortes*. Il en sort quatre demi-queues ; on ne fait pas tout passer, car il en restât au-delà de ces quatre demi-queues.

Alors on recharge la seconde bande de terre neuve, pour refaire une seconde cuite.

Et l'on continue ainsi pour la troisieme.

Deux tombereaux de terre peuvent charger huit cuiviers de cuite.

Il faut observer que pour deux cuiviers l'on peut, si l'on veut, se servir d'un baquet appelé *recette*, pour recevoir les eaux, en le faisant assez grand & en le faisant la terre pour le placer.

Les deux demi-queues d'eau provenant de la premiere bande se jettent dans la chaudiere de cuivre assez grande pour recevoir non-seulement cette premiere décharge, mais encore les deux demi-queues de la cuite de la seconde bande, ce qui fait ensemble l'eau de seize cuiviers.

La chaudiere dont on a parlé est faite en maçonnerie, & dressée sur un fourneau de brique, dans lequel on fait un feu continu de bûches, afin que la marmite bouille toujours également.

Elle bout 24 heures, & pour connaître si le salpêtre est formé, on laisse tomber une goutte ou deux de cette eau sur une assiette ou sur un morceau de fer, & si elle se congèle comme une goutte de sirop ou de confiture, c'est une marque qu'il est fait.

Aussi-tôt on retire la moitié de l'eau avec un instrument de cuivre appelé *puisoir* ; on la met dans un rapuroir, qui est une futaille de bois ou un vaisseau de cuivre ; puis on retire le sel, c'est-à-dire le sel marin qui s'est formé au fond de la

chaudière, avec une écumoire, dans un anier que l'on pose sur la chaudière, pour faire égoutter ce qui peut y être resté de salpêtre; & quand ce sel est dehors, on tire le reste de la cuite, & après une demi-heure ou trois quarts-d'heure que l'eau a resté dans le rapuroir qui est couvert pour la tenir chaudement, on la fait sortir par une fontaine qui est au rapuroir; on la met dans un seau pour la porter dans de grands bassins de cuivre pour la laisser congeler, ce qui ne se fait ordinairement qu'en cinq jours.

Cette cuite de seize cuiviers peut produire 100 ou 120 livres de salpêtre, quelquefois 140, selon la qualité des terres; & pour le sel, la quantité n'en est point réglée, quelquefois on en tire 15, 20 & 30 livres, & même 40; aussi se rencontre-t-il des terres dont on n'en tire point, mais cela est rare.

Quand le salpétrier veut frauder pour le sel, il fait si bien, malgré tous les gardes qu'on aura postés pour l'observer, qu'il ne paroîtra point de sel dans la cuite, soit en brouillant & retirant brusquement l'eau, & la portant dans les bassins sans la passer dans le rapuroir, soit en y mettant une chandelle, qui à la vérité, ne gâtera point la cuite, mais qui fera lever le sel dans l'eau & l'empêchera d'aller au fond.

Il se sert encore d'un autre moyen pour sécher le sel; il jette un carteron de colle-forte dans la chaudière, ce qui fait élever le sel dans l'écume, en sorte qu'on ne le pourroit plus le trouver, & que l'eau est claire & belle comme de l'eau de roche; on ne met point aussi cette eau dans le rapuroir, & il ne se soucie pas de jeter l'écume, car elle se retrouve dans les terres qu'il amende; en maniant l'écume avec la main, on la sent graveleuse & pleine de sel.

Il faut encore observer que quand l'eau est dans le rapuroir, il reste du sel dans le fond, pourvu qu'on l'y laisse trois quarts-d'heure; ce sel est néanmoins couvert de la saleté de la cuite, & ne peut se manger, on le jette sur les terres.

Le salpêtre brut étant ainsi achevé, on le met ainsi en égout, & l'on penche les bassins où il est; l'eau qui en provient s'appelle les *eaux-mères*, nommées par les salpétriers *amères*, & elles servent à recharger les cuiviers que l'on a renouvel-

lés de terre neuve; l'on en met un petit seau sur deux ou trois cuiviers.

Tous les quinze jours le samedi l'on reçoit à la raffinerie les salpêtres bruts que les salpétriers de Paris apportent de leurs ateliers, qui leur est payé par l'entrepreneur à raison de 5 sols la livre.

Ils rapportent aussi le sel qu'a produit leur salpêtre en le faisant, & il leur est payé par l'entrepreneur sur le pié de 2 sols la livre.

Le lundi suivant est destiné pour submerger le sel, car on le jette dans la rivière en présence des officiers & gardes des gabelles, afin que personne n'en profite.

Pour avoir de bonnes terres amendées & ce qu'on appelle *réanimées*, il faut faire en sorte que la terre qui a servi dans les cuiviers soit sèche, & pour cela il la faut mettre à couvert, & quand elle sera sèche, l'étendre un pié d'épais sous le hangard & l'arroser; prendre pour cela les écumes & les raturages, les eaux-mères ou amères, & y mettre moitié eau qui ait passé, s'il se peut, sur les cuiviers après que le relavage est fait; l'arroser de pié en pié jusqu'à la hauteur que l'on pourra; il faut détremper auparavant les écumes dans l'eau, que cela ne soit point épais, parce que la terre ne s'humectera pas si facilement.

Quinze jours après qu'elle aura été arrosée, il la faut jetter d'un autre côté, & la changer de place, afin qu'elle se mêle mieux & en devienne meilleure, un mois après la changer encore de place, & continuer deux ou trois fois, après quoi l'on pourra s'en servir, sur-tout prendre bien garde de ne la point endurcir en la piétinant, ce qui l'empêcheroit de s'amender si vite; & pour éviter de la piétiner, il n'y a qu'à y mettre une planche qui n'appuie pas dessus, mais qui soit soutenue par les deux bouts avec deux pierres ou deux morceaux de bois.

Il faut que les hangards ne soient clos que par les deux bouts pour soutenir seulement la terre, & laisser le jour du côté où le soleil donne; si les hangards sont faits contre la muraille, il ne faut pas qu'ils soient fermés par les deux bouts.

N'ayant point de terre qui ait servi aux salpêtres, il faut prendre des gravois de plâtre de démolitions, les faire casser comme ceux que l'on met dans les cu-

viers, ils sont fort propres à amender promptement attendu qu'ils sont secs.

Les terres amendées peuvent toujours servir à l'infini, de sorte qu'au moyen de ces terres on ne manquera jamais de salpêtre.

Les salpêtriers ayant livré leur salpêtre brut, l'on jette ce salpêtre dans la chaudière destinée pour cet usage, qui est disposée comme l'autre sur un fourneau. On y met deux mille deux ou trois cents pesant à chaque fois, & par-dessus trois bardées que l'on appelle ou trois demi-muids d'eau.

Quand le salpêtre est fondu, ce qui se fait en deux ou trois heures, l'on jette dedans une cruchée de blancs d'œufs, ce qui coûte à l'Hôtel-Dieu 6 sols la pinte, ou de la colle de poisson, ou une certaine dose de vinaigre ou d'alun.

On y ajoute une bardée d'eau qui fait la quatrième, en plusieurs fois, afin de faire surmonter la graisse & l'ordure qui s'écument soigneusement; & après en avoir bien nettoyé la superficie, en sorte qu'il ne reste plus d'écume, on tire aussitôt le salpêtre, & on le met tout-d'un-coup dans des bassins où on le laisse congeler pendant cinq ou six jours, après quoi on place les bassins sur des tréteaux pour les faire égoutter sur des recettes, & l'eau qui en provient se jette encore une fois dans la chaudière pour la faire bouillir jusqu'à ce que le sel se produise au fond, & que la fonte soit parfaite.

Il s'en tire 15 ou 20 livres, quelquefois plus, ce qui n'a point de règle; la raison de cela est que quand on a travaillé le salpêtre brut avec soin, & que l'on a tiré beaucoup de sel dans cette première fabrication, il ne s'en peut pas trouver dans le raffinage.

C'est dans ces deux premières cuites-là que l'on tire tout le sel qui peut être dans le salpêtre, car il se fait encore une troisième cuite de la même manière que la précédente: mais aux eaux de cette dernière il ne doit point se trouver de sel, & quand il s'y en trouve, c'est que le salpêtre est mal raffiné.

De la première cuite sort le salpêtre brut.

La seconde produit le salpêtre appelé de deux eaux.

La troisième fait le salpêtre de trois eaux en glace.

Si l'on veut mettre le salpêtre en rod on le fond sans eau, & si-tôt qu'il est fondu, on le tire & on le laisse refroidir.

Il y a des gens qui mettent leurs blancs d'œufs en deux fois, leur cruche est de huit pintes, ils en mettent les deux dans la seconde cuite, & l'autre dans la troisième, après les avoir battus avec un petit balai & délayés avec l'eau petit à petit.

A la raffinerie de Paris l'on use de 15 pintes de blancs d'œufs par jour sur 100 milliers de salpêtre, ce qui fait 5 sols de dépense par jour.

Voilà tout ce qui peut regarder la fabrication du salpêtre.

On prétend que le salpêtre étant raffiné diminue d'un peu plus d'un quart; par exemple, un cent de salpêtre brut rendra que 72 livres de salpêtre raffiné. On a deux fontes de raffinage, & le reste est sel, graisse, sable & bone.

La bonne-qualité du salpêtre est d'être dur, blanc, clair, & transparent, & dégraissé & bien purgé de sel.

Il est à désirer qu'on laisse le salpêtre six mois & même un an, s'il se peut, sur des planches exposées au nord, & qu'on le retourne de temps en temps, pour le bien faire sécher, & pendant ce temps lui donner lieu de se décharger de la graisse que le raffinage n'a pu ôter entièrement, & dont l'air ôte une partie.

Pour connoître si les salpêtres sont purs ou salés, il en faut faire brûler & mettre une poignée sur une planche de charbon & poser un charbon ardent dessus; si brûlant il pétille, cela marque le sel, & s'il est pesant & que le feu ait de la peine à s'élever, & que l'on voie un boudin épais, cela marque la graisse; quand il est de bonne qualité, qu'il est ni gras ni salé, il jette une flamme qui s'élève avec ardeur & qui consume le salpêtre, en sorte qu'il n'y reste qu'un peu de blanc qui est le fixe du salpêtre. Remy, *Traité d'artillerie*.

Ce que l'auteur appelle un peu de blanc d'œuf est la base alkalinale ou alkali fixe à nitre, vulgairement appelé nitre fixe dont il sera question plus bas.

Dans la fabrique de salpêtre de Montpellier & dans toutes celles du bas Languedoc, on lessive les terres & grès sans mélange; on concentre assez considérablement

érablement la lessive qu'on en retire , & on la fait ensuite passer à travers une couche épaisse de cendre de tamarisc qui ne contient pas un atome d'alkali fixe, comme l'a démontré M. Montet, célèbre chimiste de la société royale des Sciences. Dans plusieurs fabriques & notamment en Allemagne, on emploie de la chaux vive conjointement avec les cendres dans la préparation du salpêtre.

Le suc ou la décoction de toutes les plantes qui donnent de l'alkali fixe de tartre par l'incinération, étant putréfié ou dégraissé par la chaux vive, selon le procédé de M. Boulduc, *Académie royale des Sciences* 1734, donne du nitre parfait, & plusieurs même de ces suc ou décoctions étant convenablement rapprochés, sans avoir été précédemment dégraissés par la chaux & sans avoir subi la putréfaction, en donnent abondamment, & cela dans quelque terrain qu'elles aient crû & végété. Ces deux assertions sont démontrées ou du moins démontrables, malgré la prétention contraire du célèbre Stahl; & quant à ce qu'un célèbre chimiste moderne (M. Baron, *notes sur Lemery*) avance, savoir que le sel essentiel de quelques plantes est un tartre vitriolé, ou du sel commun, l'expérience, les recherches de détail apprennent que le tartre vitriolé est extrêmement rare, c'est-à-dire en infiniment petite quantité, dans un infiniment petit nombre de plantes; que le sel marin s'y trouve à la vérité assez communément, mais avec le nitre, & avec le nitre presque par tout dominant, & qu'on ne l'a point encore observé seul ou sans nitre.

Si ce qu'on nous rapporte du salpêtre des Indes est vrai, c'est-à-dire qu'on le ramasse tout formé, voilà un nitre naturel, un nitre de houffage très-parfait.

Tout le nitre de houffage que j'ai vu, & j'en ai vu beaucoup, & en divers lieux, étoit du nitre parfait: je ne sai même si du nitre de houffage, c'est-à-dire cristallisé, à base terreuse, est possible; ou plutôt les propriétés de cette espèce de nitre observées jusqu'à présent, prouvent que son efflorescence, sa cristallisation spontanée est impossible. Quant à la base alkali-volatile qu'on voudroit lui supposer, on peut hardiment avancer que, malgré les expériences de M. Lemery le fils, une pareille base n'est rien moins

que démontrée même dans quelque petite portion de nitre crud ou naturel.

On ne trouve que très-peu de nitre dans l'intérieur de la terre. Si des expériences ultérieures démontreroient un peu de nitre dans certaines pierres, quelques couches de marne, de glaise, &c. à plus de 50 piés de profondeur, &c. si on ne peut douter d'après les expériences de M. Margraf (*Mém. de Berlin* 1751) que quelques eaux de puits, & d'après mes propres expériences, que quelques eaux minérales ne contiennent un peu de nitre, cela ne prouve rien contre cette assertion générale, savoir que le lieu propre du nitre, ou du moins sa source propre, légitime, essentielle est la surface de la terre. La rareté & la paucité de ce sel dans les entrailles de la terre, aussi-bien que la facilité avec laquelle il peut y être porté par diverses causes accidentelles, concourent à établir cette vérité.

Les chimistes modernes ne daignent plus combattre la chimère de nitre aérien. La très-petite quantité du nitre que M. Margraf a trouvée dans l'eau de pluie, où ce chimiste a découvert aussi du sel commun & une terre subtile, ne prouve ni un nitre aérien, ni un sel comme aérien, ni une terre comme aérienne; ils indiquent seulement très-vraisemblablement que l'eau élevée dans l'atmosphère peut volatiliser avec elle une très-foible quantité de ces substances. Les aimans *apposés* au nitre dans les lieux exposés à l'influence très-libre de l'air, & d'ailleurs isolés ou n'ayant point de communication avec d'autres sources observées du nitre, n'en ont jamais attiré un atome.

Nul chimiste n'a retiré jusqu'à présent du nitre des substances animales, quoiqu'il paroisse hors de doute que les animaux qui vivent entièrement ou principalement de végétaux, doivent recevoir de ces alimens une bonne quantité de nitre & de nitre parfait. Tout ce qu'avance sur ce point Lemery le fils dans ses mémoires sur le nitre (*Acad. royale des Sciences* 1717) n'est fondé que sur des raisonnemens, sur des prétentions. Son nitre à base volatile ou sel ammoniac nitreux animal n'est rien moins que démontré même dans l'urine & les excréments, tant des hommes que des brutes, qui sont cependant les matières qui paroissent con-

Hh

courir le plus efficacement & le plus généralement à la formation du *nitre*. Mais il faut convenir aussi que les expériences par lesquelles on pourroit définitivement établir ou nier l'existence de cet être, n'ont pas été tentées, du moins publiées, quoique ces expériences soient simples, faciles, & qu'elles puissent être démonstratives.

Nous pouvons, en attendant, du petit nombre de faits que nous venons de rapporter, 1^o. conclure raisonnablement sur l'origine du *nitre*, que les végétaux seuls le fournissent manifestement; que la terre, ou le regne minéral n'en fournit point; que l'air n'en contient point; & qu'il est douteux que les substances animales, que les excréments mêmes des animaux en contiennent. Cette conclusion, cette vérité doit précéder toutes les instructions qu'on voudroit tirer des lieux d'où on retire vulgairement le *nitre*, & l'influence que les excréments des animaux semblent avoir sur sa génération. Il faut l'admettre, & examiner ensuite si cette influence des matières animales est nécessairement *matérielle*, si elles concourent comme apportant dans les matrices qu'elles impregnent le *nitre* ou ses matériaux; ou bien si elles ne servent pas uniquement & toujours de simple instrument; par exemple, en excitant & entretenant une putréfaction qui dégage le *nitre* contenu dans les substances végétales, étant connu d'ailleurs que la putréfaction excitée *sponte* & sans ferment animal dans les substances végétales, dégage très-efficacement le *nitre* embarrassé dans les sucres végétaux & éminemment dans l'*extract*, & le corps doux. Voyez *EXTRAIT*, *Chimie*, & *Doux*, *Chimie*.

2^o. Être assurés qu'il existe évidemment deux espèces de *nitre* naturel; savoir, le *nitre* parfait à base alcaline-tartareuse, ou salpêtre proprement dit, & le *nitre* à base terreuse, qui se retrouve dans l'eau-mère des *salpêtreries*, sans compter le *nitre* cubique qui existe aussi naturellement dans quelques plantes. Tirer de cette vérité, comme un corollaire manifeste, l'*anéantissement* de cette belle théorie, reçue de tous les chimistes modernes sur l'usage des cendres qu'ils supposent fournir une base saline, sans laquelle nul *nitre* parfait, & qui auroient

bien dû, au moins, être employé assez grande quantité, pour qu'il n'y eût point d'eau-mère: car, pour échapper de cette conséquence les vains nous la déduisons, puisque les dont les sucres, les matières solubles l'eau, putrescibles, soit par elles; soit par le secours du ferment & abondamment répandues dans les matrices communes du *nitre*; puis, plantes, dis-je, contiennent un parfait, puisque le *nitre* de hoché est un *nitre* parfait; enfin, puisque tout le bas-Languedoc, & peut-être leurs, & peut-être à Paris même, la cendre du bois neuf qu'on brûle ris pourroit bien être peu *alkaline* fait du salpêtre parfait, tout étant leurs égal, sans employer dans la que un atome d'*alkali*, il se trouve les chimistes qui ont admis de la dans le *nitre*, parce qu'on emploie chaux à sa préparation dans les fabriques qu'ils connoissoient; & que ceux qui admettroient du blanc d'œuf, d'après la manœuvre de l'arsenal de Paris, n'en emploie à la clarification d'*urines* lessives; que les uns & les autres ne diroient une chose aussi raisonnable: ceux qui connoissant les faits allégués soutiendroient encore la prétendue perfection du *nitre* crud, & son caractère de base dans la fabrique. Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir du *nitre* qui, en passant à travers des cendres *alkalines* soit précipité, & prenne une base saline; mais il n'est pas prouvé qu'il soit; il n'est pas sûr que les Salpêtriers de Montpellier aient plus d'eau-mère que les Salpêtriers de Paris.

3^o. On peut encore conclure de tout ceci, & lorsqu'on saura que indépendamment des chimistes qui ont tiré le *nitre* de l'air, & de ceux qui l'ont regardé comme une substance propre au règne minéral, & de première création; de ces chimistes, un Stahl, se sont livrés à des spéculations embarrassées pour composer le *nitre* dans les matières putrescibles par la combinaison de l'air universel, soit répandu dans la terre, soit attiré de l'air avec les matières phlogistiques, *sulphureo-pingues*, existant en abondance dans les matières putrescibles & développées, atténuées, *evoluées*, *nerius subactæ*, par l'action même de

tréfaction, *actu ipso putrefactorio*, *ahl*, *opusculum*, *fragmenta quædam hist. nat. nitri*, cap. iij ; on pourra, — je, conclure des faits ci-dessus exposés, & de cet énoncé de la théorie de *ahl*, qui est la dominante aujourd'hui, que c'est véritablement ici où ces hommes, d'ailleurs très-habiles, se sont emmêlés dans les entraves qu'ils se sont eux-mêmes forgées. Et quand on saura encore que Glauber, antérieur à cette théorie imaginaire, a écrit clairement & positivement, contre son ordinaire, tout ce qui est vrai, tout ce qui est démontrable sur cette matière, ou du moins s'il ne reste, d'après la doctrine de cet auteur sur le *nitre*, qu'à étendre & perfectionner, on sera très-étonné que l'encre saillant, le morceau le plus sublimé, le plus philosophique de Glauber, chimiste, en général très-célèbre, ait été si parfaitement oublié, que lorsque les chimistes les plus instruits, M. Baume, par exemple, parlent de la préexistence d'un *nitre* tout formé dans les plantes, ils appellent ce dogme le *système de M. Lemery le fils*, au lieu de la doctrine de Glauber ; & qu'au contraire la partie honteuse de la chimie de Stahl, sa doctrine sur l'origine du *nitre*, & celle sur l'origine de l'alkali fixe, qui dans la bonne doctrine est essentiellement liée à la précédente (Voy. TARTRE, SEL É & SEL FIXE), aient été généralement accueillies : car on peut assurer que ce très-grand Stahl a vraiment somnolé sur ces deux objets, lui qui en a développé avec tant de sagacité & de génie de bien plus cachés ; & son autorité d'ailleurs si respectable, a tellement arrêté les progrès de la vérité, & masqué même celle que Glauber, de Resins, Lemery le fils, M. Bourdelin, &c. Voy. *Mém. de l'acad. des Sciences*, avoient dévoilée, que les dogmes des chimistes modernes sur l'origine du *nitre* sont devenus depuis quelque temps de plus en plus superficiels, vains, gratuits, &c. sans contredit ce qui est contenu à ce sujet dans les nouvelles vérités de M. Lavoisier, est marqué à ce coin, & plus encore la dissertation de M. le D. Pictsch, qui a remporté le prix de l'académie de Berlin, en 1749, & les pensées du même auteur sur la multiplication du *nitre*. J'ose assurer au contraire qu'un très-

grand nombre d'expériences que j'ai faites dans le laboratoire de feu M. le duc d'Orléans, la plupart d'après les vues de Glauber, ont toutes concouru à établir la doctrine de ce chimiste ; & promettre avec confiance d'après ce travail, que j'acheverai, peut-être un jour, un système complet & démontré sur toutes les sources du *nitre*, sur sa formation ou son *abord*, *accessus*, *adventus*, dans ses matrices ordinaires, & enfin sur les diverses manœuvres employées dans sa fabrication, sur le prétendu amendement ou *réanimation* des terres déjà lessivées, &c. protestant hautement que toutes ces manœuvres sont la plupart vaines, mal entendues, ou au moins imparfaites ; & que de tous les arts chimiques nul ne peut recevoir plus immédiatement que la fabrication du salpêtre, des corrections & des perfectionnements prompts & utiles de la science.

4°. Enfin, il doit paroître singulier que les chimistes qui ont méconnu l'origine du *nitre*, & qui ont enfanté des hypothèses pour expliquer sa génération dans l'atmosphère, ou dans la terre, aient parfaitement négligé de s'occuper en même temps de la formation du sel commun, qui accompagne le *nitre* presque toujours. Cette société est toute simple dans le vrai système ; les végétaux contiennent ces deux sels à-peu-près dans la même proportion que celle dans laquelle on les trouve dans les cuites.

Le salpêtre le plus raffiné, le salpêtre de la troisième cuite, le salpêtre le plus pur que fournissent les ateliers, n'est encore assez pur, ni pour pouvoir en faire une analyse exacte, ni pour les travaux chimiques réguliers, ou pour les usages pharmaceutiques. On le purifie donc dans les laboratoires des chimistes, & dans les boutiques des apothicaires, dans la vue d'en séparer un peu de sel marin, & un reste d'eau-mère qu'on y trouve toujours mêlés. Pour cet effet, on dissout le *nitre* dans de l'eau commune, ou dans de l'eau distillée, si, pour certaines expériences très-déliées on se propose l'exactitude la plus sévère ; mais ordinairement dans de l'eau de rivière, ou de fontaine : on filtre la dissolution, & on la fait cristalliser, selon l'art, voy. CRISTALLISATION. Par cette opération, le salpêtre se sépare exactement du

sel marin , parce que ces deux sels ne cristallisent pas dans le même temps ; le *nitre* se présente seul dans les premières cristallisations , parce qu'il est très-dominant. On peut , lorsqu'après avoir séparé beaucoup de *nitre* , le sel marin & le *nitre* restant sont dans une proportion bien différente , faire bouillir la liqueur restante des premières cristallisations ; alors le sel marin , par la propriété qu'il a de cristalliser même dans l'eau bouillante , dès que la juste proportion de son eau de dissolution commence à lui manquer ; le sel marin , dis-je , cristallise & abandonne la liqueur ; & le *nitre* qui , par une propriété contraire , demeure suspendu dans une quantité d'eau beaucoup moins considérable que celle dont il a besoin pour être dissous à froid , pourvu que cette eau soit suffisamment chaude , le *nitre* , dis-je , reste suspendu , dissous par le moyen de l'ébullition. Il n'y a donc , lorsqu'on estime que la plus grande partie du sel marin a cristallisé , qu'à retirer le vaisseau du feu , le laisser reposer un instant pour donner lieu à un peu de sel marin , qui pouvoit être balloté par le bouillonnement , de se déposer , & ensuite décanter la lessive dans un vaisseau convenable , dans lequel , pour empêcher la lessive de se figer en une seule masse , & la disposer à cristalliser régulièrement , on versera en même temps une quantité convenable d'eau bouillante. La première partie de cette opération est absolument analogue à la manœuvre , par laquelle on sépare le sel commun du salpêtre dans le raffinage. Voyez ci-dessus.

Les cristaux de *nitre* sont des prismes qui paroissent hexaèdres , lorsqu'on ne les considère que superficiellement ; mais qu'on trouve octaèdres , lorsqu'on les examine avec plus d'attention ; attendu que deux des angles ne sont qu'apparens , sont coupés ou abattus en effet , & forment ainsi deux vrais côtés , mais beaucoup moins grands que les six autres. Ces cristaux adhèrent communément par une de leurs extrémités au corps sur lequel ils se sont formés , ou à un autre cristal , rarement sont-ils couchés sur l'un des côtés ; l'extrémité de ces cristaux opposée à la base , ou le sommet , est tronqué obliquement ; ils sont transparens , mais non pas parfaitement , ils paroissent

sent formés intérieurement par une position peu exacte de couches ; ils blanchissent d'ailleurs , quoiqu'un peu à leur surface en sechant ; quelquefois aussi gros , & plus longs que le petit doigt. V. les planches de Cr.

Les autres caractères extérieurs , qualités sensibles du *nitre* purifié , les suivantes : ce sel imprime à lui-même une saveur légèrement amère , accompagnée d'un sentiment de fraîcheur froid très-remarquable ; il s'agit par le contact d'un charbon ardent ; il détonne la plupart des matières phlogistiques brulées , ou en s'enflammant avec ces matières ; étant exposé à un feu dans un vaisseau convenable , il y perd la liquidité que Becher a appelée *essence* , ou coule comme de l'eau , & le résidu de son eau de cristallisation est LIQUIDITÉ, Chimie.

De ces propriétés , la principale qui est véritablement chimique , & exercée & qui a mérité d'exercer les chimistes-physiciens , c'est la propriété de se détonner ou de détonner par le contact de certaines matières phlogistiques embrasées. Ce phénomène est composé de deux phénomènes distincts ; savoir , l'infusion & l'explosion , ou fulmination. Le premier dépend évidemment de la grande facilité avec laquelle l'acide nitreux se combine avec le phlogistique ; il forme avec lui une matière analogue au soufre vulgaire , ou , si l'on veut , à une espèce particulière de soufre si communément inflammable , qu'il prend feu à l'instant de sa formation , & même dans les vaisseaux fermés. C'est cette dernière circonstance qui rend le soufre nitreux incoercible , inramassable , tandis que les deux autres espèces , le soufre vulgaire ou vulgaire , & le soufre microcosmique , c'est-à-dire , le *pyre* , qui ne brûlent point sans le concours de l'air , se retiennent facilement lorsqu'on les compose dans les vaisseaux fermés. VI. SOUFRE. L'analogie est si parfaite , absolue entre les propriétés respectives de la combinaison du phlogistique avec chacun des trois acides nitreux , en admettant l'identité supposée en cet égard , entre l'acide marin , & l'acide microcosmique. Quant à l'explosion elle se déduit d'une manière évidente de l'expansion soudaine & violente

u de cristallisation du *nitre*. La puissante force explosive de la poudre à canon ne dépend que de ce principe. L'acte de fuser n'est qu'un moindre degré de détonnation.

Le *nitre* détonne avec toutes les substances phlogistiques embrasées, qui laissent échapper du phlogistique, lorsqu'elles sont dans l'état d'embrasement; tel que toutes les matières végétales, animales & minérales, réduites & actuellement réduites en état de charbon, avec le soufre commun, & apparemment avec le phosphore, avec toutes les substances métalliques, excepté les métaux purs & le mercure; car ces dernières neissent pas leur phlogistique dans l'état d'embrasement. Il y a ici encore une singularité remarquable, c'est que le cuivre & le plomb étant mis avec le *nitre* dans l'état d'ignition, lâchent leur phlogistique, ou se calcinent; voyez CALCINATION; & que le *nitre* perd son acide, qui est l'effet propre de la détonnation du *nitre*, avec les substances métalliques; mais dans les deux cas dont nous parlons, cet effet a lieu sans détonnation, & sans déflagration ou flamme sensible. Si quelque chimiste se propose jamais de retenir du soufre artificiel ailleurs, il paroît raisonnable d'employer sa préparation le cuivre ou le plomb.

D'ailleurs, dans cette opération, le *nitre* perd donc, comme nous l'avons déjà dit, un de ses principes, son acide. Son autre principe plus fixe & inaltérable. Les chimistes l'appellent *nitre fixe* ou *fixé*. Il y a une seule substance, le soufre, qui en même temps qu'elle donne du phlogistique au principe acide du *nitre*, agit aussi par son propre acide sur la base du *nitre*. Dans cette détonnation, l'acide du *nitre* est en partie dissipé sous la forme de soufre nitreux enflammé, & détruit par cette inflammation, & en partie chassé sous la forme de vapeur d'acide nitreuse, simplement dégagée par l'action précipitante, ou le plus grand rapport de l'acide du soufre, avec la base alcaline du *nitre*. Il résulte de cette nouvelle combinaison un nouveau sel neutre, qui est un vrai tartre vitriolé, qui est connu dans l'art, sous le nom de *sel polychreste* de Glauber, & sous les noms très-impropres de *nitre soufre*, *sulfuratum*, & de *nitre fixé* par le soufre.

Si c'est de l'antimoine crud qu'on emploie au lieu du soufre, le résidu ou le produit fixe de cette opération est encore le même sel, parce que c'est principalement par son soufre que l'antimoine agit alors, mais ce produit a un autre nom; il est appelé, & encore très-improprement, *nitre antimonie*. V. TARTRE VITRIOLÉ, & SEL.

Il est encore à observer que la base du *nitre* détonné avec des substances métalliques, s'anime ou devient caustique, comme quand les alkalis fixes quelconques sont convenablement traités dans cette vue avec la chaux vive. V. CHAUX, PIERRE A CAUTERE, SAVON.

Si on exécute toutes ces détonnations dans les vaisseaux fermés, au moyen d'une cornue de fer tubulée, au bec de laquelle on a adapté une file de balons, voyez les *Planches de Chimie*: on retient divers produits volatils, connus dans l'art sous le nom de *clissi*. Voyez CLISSUS.

Les flux simples & ordinaires, employés dans les travaux de la Docimastique, sont principalement formés de la base du *nitre*, fixé ou décomposé par la détonnation avec le tartre. Voyez FLUX & TARTRE.

On doit conclure de la théorie simple que nous avons proposée sur la déflagration du *nitre*, que c'est au-moins gratuitement qu'on s'est appuyé de la considération de ce phénomène, pour supposer que le *nitre*, ou plus spécialement l'acide nitreux, contient du phlogistique dans sa composition. V. NITREUX ACIDE, à la suite de cet article.

La fixation du *nitre* par les substances phlogistiques seules, ou par la dissipation simple de son acide, est un des moyens d'analyse du *nitre*: par ce moyen on démontre un de ses principes, savoir la base, qui est l'alkali fixe tartareux, qu'il seroit beaucoup plus exact d'appeler *nitreux* ou du *nitre*; car les expériences sur cette matière, que j'ai déjà annoncées, démontrent que tout alkali fixe artificiel, sans en excepter celui de soude, a préexisté sous la forme de *nitre*, soit vulgaire, soit cubique, dans les substances d'où on retire l'un & l'autre de ces alkalis.

L'autre moyen usité & démonstratif d'analyse du *nitre*, c'est la distillation;

celui-là manifeste son autre principe , son acide , & quelquefois aussi sa base.

Le *nitre* exposé seul dans les vaisseaux fermés , à la plus grande violence du feu , ne laisse échapper qu'une très-foible quantité de son acide , si petite même que la réalité de ce produit est contestée par plusieurs chimistes : quoiqu'il soit incontestable que le *nitre* s'alkalise sans addition , ou laisse échapper son acide lorsqu'on le tient long-temps en fusion dans un creuset ouvert. Pour séparer l'acide de sa base , on est donc obligé d'avoir recours à divers intermedes. On y emploie les intermedes des deux especes , c'est-à-dire les vrais & les faux , voyez INTERMEDE. Ceux de la premiere espèce sont l'acide vitriolique , soit nud ou pur , soit uni à différentes bases qu'il quitte pour celle du *nitre* , c'est-à-dire le vitriol & l'alun ; & vraisemblablement les autres sels vitrioliques à base terreuse. L'arsenic décompose aussi le *nitre* comme intermede vrai , selon une expérience de Kunckel , rapportée par Juncker. Le sel microcosmique a la même propriété selon celle de M. Margraf ; & enfin le soufre commun opere aussi ce dégagement d'après une expérience que je crois à moi , & à propos de laquelle je rapporterai tout à-l'heure une expérience curieuse de Neuman. Les intermedes faux employés à la distillation du *nitre* , sont le bol & les terres argilleuses ; car je ne connois guere en Chimie de théorie aussi puerile que celle qui explique l'action de ces terres dans cette opération , par les propriétés de l'acide vitriolique qu'elles contiennent. C'est encore ici un rêve du grand Stahl ; & certes son observation que le même bol ou la même argille ne peut servir deux fois , qui d'abord n'est pas contestée , ne seroit pas une démonstration tellement solide quand même cette observation seroit vraie , que les considérations suivantes ne la détruisent sans réplique : savoir 1°. que des bols , ou des argilles desquelles on ne sauroit retirer un atome de vitriol , d'alun ou d'acide vitriolique , & qu'on a exempté de tout soupçon de la présence de ces principes , par des lixiviations réitérées avec cent fois leur poids d'eau bouillante ; que des terres ainsi préparées , dis-je , servent très-bien à la distillation du *nitre* : 2°. que le ca-

pat mortuum , le résidu de pareilles distillations ne donne pas communément un atome de tartre vitriolé ; enfin qu'on ne retrouve pas même , du moins par le moyen le plus obvie , ni la lixiviation de la base alkaline du *nitre* ; en sorte que jusqu'à présent , c'est-à-dire en partant de faits publiés jusqu'à présent sur cette matiere , le sentiment qui approche le plus de la vérité démontrable , c'est évidemment celui qu'a adopté Nicolas Lorry , savoir que la terre ne sert dans la distillation qu'à étendre ce sel , & que le feu agissant plus facilement sur lui , détache les esprits ; & c'est-là la fondation de ce que j'appelle faux intermedes , voyez INTERMEDE. Au reste le même Lorry conclut très-mal de cette assertion que c'est fort inutile d'employer beaucoup de terre ; & Stahl prétend avec raison qu'il en faut employer beaucoup. Il est vrai que trois parties de terre pour une de *nitre* qui est demandée dans les livres , est dans celui de Lemery , voyez *Chimie*, chap. esprit de *nitre* : ne suffit pas ; & qu'il reste après un feu fort long , du *nitre* inaltéré. Mais encore un coup , cela ne prouve rien en faveur de l'acide vitriolique imploré dans la théorie de Stahl : plus de terre étend , dit-on , davantage le *nitre* , tout comme elle fournirait plus d'acide vitriolique , si le réactif étoit de quelque chose dans sa décomposition.

L'expérience de Neuman que je vais d'annoncer , est celle-ci : si on mêle exactement du *nitre* & du soufre , l'un & l'autre en poudre , & qu'on allume le soufre le soufre brûle paisiblement parmi le *nitre* , & se consume tout entier sans échauffer le *nitre* & sans produire aucun changement sur ce sel , que de le fondre comme fait un feu léger. Neuman a répété cette expérience sur des mélanges faits à seize différentes proportions , & toujours avec le même succès.

Les Apoticaire préparent diversément le *nitre* pour les usages médicaux. Premièrement , ils purifient par la cristallisation le *nitre* de la troisieme cuite : nous avons déjà parlé de cette opération. Il faut pour l'usage médical , tout comme pour les usages chimiques philosophiques , ne prendre que les premieres cristallisations , & réserver les dernières pour des usages où la pureté du *nitre* est moins

essentielle, par exemple pour la préparation de l'antimoine diaphorétique. Il faut encore observer qu'il faut se garder soigneusement de la puérilité qu'on est bien tonné de trouver encore dans Zwelfer, & dissoudre le *nitre* qu'on veut purifier dans des eaux distillées aromatiques. Le principe odorant ne comporte point les vaporations implorées dans cette opération. V. ODORANT, PRINCIPE.

Secondement, ils préparent le *nitre* purifié, en le mettant en fusion, jettant diverses reprises à sa surface une quantité de *nitre* fort indéterminée (Nicolas Lemery n'en emploie qu'un soixante-quatrième ; beaucoup d'artistes en demandent environ un dixième), & versant après la déflagration, la matière sur une plaque de cuivre bien nette & bien sèche. Le *nitre* ainsi préparé s'appelle *crystal mourant*, *sel prunelle*, de *prunelle* ou de *brunelle*, & dans quelques pharmacopées *nitre préparé*, & *nitre en tablettes*, *nitrum tabulatum*.

Les Pharmacologistes raisonnables regardent cette préparation comme infidèle, inutile & même vicieuse. C'est, en effet, une vraie décomposition : en opposant même, comme on le suppose communément, que le soufre agit réellement sur la composition chimique du *nitre*, qu'il détonne vraiment avec le *nitre* dans cette opération, le cristal minéral ne sera qu'un mélange de *nitre* & de tartre vitriolé, dont la proportion est comme celle du *nitre* & du soufre employés, c'est-à-dire dans lequel le tartre vitriolé est quelquefois un soixantième, quelquefois un trentième, un seizième ou un dixième du tout : donc ce remède est premièrement infidèle, & secondement inutile, puisque rien n'est si aisé que de mêler du *nitre* & du tartre vitriolé sur le champ & à volonté dans l'occasion. Mais si, comme il peut souvent arriver, le soufre brûle paisiblement à la surface du *nitre* que l'artiste n'aura pas assez chauffé, l'opération sera absolument vaine, puisque le *nitre* n'aura absolument rien prouvé que la fusion. Or cette fusion privant toujours le *nitre* d'une partie de son eau de cristallisation, & le rendant par-là un peu âcre & mordicant, & d'ailleurs disposé à s'humecter & à se salir dans les boutiques, il est clair que cette préparation est non-seulement vaine &

infidèle, mais encore vicieuse. Le *nitre* purifié doit donc, dans tous les cas, être préféré au cristal minéral.

Le *nitre* appelé *essensificatum* ou *insuccatum* dans plusieurs pharmacopées, allemandes sur-tout, est du *nitre* dissous dans des infusions, décoctions ou sucs de plantes, ou de fleurs, ou bien dans des dissolutions de sucre, de sels tels que celui de saturne, &c. & évaporé jusqu'à siccité. Il est spécifié par le nom des diverses matières employées à cette préparation, ce qui fait le *nitrum violatum*, *rosatum*, *schordiatum*, *saccharatum*, *saturninum*, &c. On trouve encore dans ces pharmacopées un *nitrum perlatum*, *corallatum*, &c. c'est-à-dire cuit ou évaporé à siccité, en remuant la dissolution jusqu'à ce qu'elle commence à s'épaissir, avec des perles, du corail, ou d'autres terres absorbantes en poudre. Le *nitrum nitratum crystalli nitri*, ou *draco fortificatus*, des mêmes pharmacopées, est le *nitre* sur saturé de son propre acide. Toutes ces préparations sont à-peu-près inconnues dans nos pharmacopées, & absolument exclues de notre pratique ; & certes ce n'est-là réellement qu'un vain fatras.

Les Médecins françois n'emploient que le *nitre* purifié, & même ils l'emploient rarement, du moins en comparaison des Médecins allemands modernes, & sur-tout des stahliens. Juncker a écrit d'après Stahl, que le *nitre* méritoit presque le premier rang parmi les remèdes les plus précieux, *inter summa artis medicæ præsidia* ; & le traité où Stahl célèbre tant le *nitre*, a pour titre : *De usu nitri medico-Polycresti*.

Les vertus attribuées au *nitre*, d'après cette vicieuse méthode qui ne subsiste que trop encore, de désigner les propriétés des remèdes par l'interprétation de leurs effets cachés ; ces vertus, dis-je, ainsi évaluées, sont la vertu rafraîchissante, tempérante, selon Hoffman résolutive, selon Stahl coagulante, antiphlogistique, antiaphrodisiaque, pectorale.

Mais pour exposer, selon la méthode que nous avons préférée, des propriétés plus évidentes, plus positives du *nitre* pris intérieurement, nous disons d'après l'expérience, que le *nitre* est diurétique lorsqu'on le donne à petite dose,

à celle d'un gros ou de deux tout au plus, dans une quantité de tisane destinée à fournir la boisson d'un jour entier, & purgatif à une dose plus honnête, & même à cette même dose donnée en un seul verre; qu'il fait merveilles étant mêlé avec le kinkina dans les fièvres intermittentes, principalement quotidiennes accompagnées de chaleur excessive; & dans les fièvres de cette classe, principalement dans les quarts, lorsque l'excès vicieux de sérosité, *colluvies serosa*, existe ou est imminent. Secondement, étant ajouté aux tisanes sudorifiques, aux émulsions, aux décoctions des farineux, ordonnées contre les rhumatismes, & quelquefois dans des maladies de la peau. Troisièmement, dans les tisanes appropriées aux ophtalmies anciennes & rebelles. Quatrièmement, qu'il mérite un rang distingué parmi les remèdes secondaires des inflammations, & principalement des érysipèles. Cinquièmement, qu'il est d'un usage très-utile dans le commencement des gonorrhées virulentes; qu'il calme les érections douloureuses & les ardeurs d'urine, qui sont les symptômes communs de cette maladie; & que non-seulement il n'empêche point l'écoulement utile, presque nécessaire, qui en fait l'essence, en enfermant (comme on dit d'après un proverbe vulgaire, & une erreur *rationnelle*) le loup dans la bergerie; mais qu'au contraire les tisanes rafraîchissantes *nitrées* & les émulsions *nitrées*, provoquent & entretiennent convenablement ce flux. Sixièmement, c'est le remède le plus usité contre les coliques ou douleurs néphrétiques, il n'est pourtant pas lythontriptique. Septièmement, on le combine utilement avec les hydragogues dans le traitement des hydropisies. Enfin on dit qu'il modère l'appétit vénérien, & qu'il prévient les pollutions nocturnes.

Les végétaux éminemment nitreux, & d'ailleurs dépourvus de tout principe médicamenteux actif, tels que sont la bourrache, la buglose, la pulmonaire, la pariétaire, &c. n'exercent des vertus vraiment médicamenteuses qu'à raison de ce principe. Or comme ces plantes tiennent un rang distingué parmi les béchiques ou pectoraux appelés *incisifs*, la vertu pectorale-résolutive du nitre, célébrée par plusieurs modernes, & con-

firmée par des expériences directes d'ailleurs établie par les effets recor de ces plantes.

Le nitre entre dans la poudre terrante de Stahl, voyez **POUDRE TERRANTE**. Il est dit dans la *dernière édition de la Pharmacopée de Paris*, qu'il est dans l'anti-hestique de *Poterius* & le *lilium* de Paracelse, & qu'il sert à la préparation de l'antimoine diaphorétique, &c. Or, comme le nitre concourt absolument & exactement de la même manière à la production de ces trois dicamens, on ne devine point pour on dit du nitre qu'il entre dans les premiers, & qu'il sert à la préparation de l'autre. Quoi qu'il en soit, le nitre sert à la préparation de l'antimoine phorétique, & n'entre point dans la composition de l'anti-hestique, ni dans celle du *lilium*. Voyez ces trois articles.

On emploie le nitre à quelques usages médicaux extérieurs: on le dissout dans les gargarismes anti-inflammatoires quelquefois, quoique rarement, & dans les lavemens laxatifs. Il entre dans la composition de la pierre médicamenteuse, divine ou ophtalmique de Crollius & de quelques autres auteurs, &c. (N)

NITREUX, acide, *Chimie & Méd.* L'acide nitreux est un des trois des minéraux, c'est-à-dire, un des primitifs, un de ceux dont les Chimistes n'ont point encore opéré la décomposition, & qui concourent, comme principes, à la formation de plusieurs composés chimiques. Voyez **SEL**.

Les qualités extérieures & particulières de l'acide nitreux sont celles-ci: lorsqu'il est suffisamment concentré, il est d'un rouge plus ou moins vif, plus ou moins orangé ou pâle selon son degré de concentration; il exhale en très-grande abondance des vapeurs de la même couleur, même par le grand froid, & de point qu'un flacon à demi plein de cette liqueur, à sa partie vuide consummée & très-sensiblement remplie de ses vapeurs. Lorsqu'il est très-foible, il n'a point de couleur. Un phénomène singulier, c'est que si on affoiblit un acide nitreux un peu fort en y mêlant de l'eau, il devient verd sur le champ, mais cette couleur ne dure point. De l'acide nitreux assez foible pour être décoloré, peut néanmoins être encore un peu fumant

les vapeurs qu'envoie celui-ci ont encore une légère teinte rouge. Toutes ces vapeurs sont suffoquantes & d'une odeur éfétable. Il est beaucoup plus pesant que l'eau ; & , malgré l'espece de volatilité annoncée par cette émission continue de vapeurs , il est susceptible de concentration par la distillation qui fait lever un phlegme foiblement acide , & qui retient l'acide comme plus fixe. Cet acide *nitreux* ainsi déphlegmé ne jette pourtant point de vapeurs , à moins qu'il ne soit agité par une chaleur considérable ; en sorte qu'il paroît que quoique l'acide *nitreux* jette d'autant plus de vapeurs qu'on l'a plus concentré d'avance immédiatement , par les circonstances de la distillation par laquelle on le retire du nitre ; il paroît , dis-je , que la matière de ces vapeurs pourroit bien n'être pas une émanation pure & simple de l'acide *nitreux* , mais une substance un peu différente.

Les qualités spécifiques & essentielles , ou proprement chimiques de l'acide *nitreux* , sont les affinités avec diverses substances , la génération des nouveaux produits chimiques qui résultent de sa combinaison avec ces substances , & l'ordre ou le degré de ses affinités avec ces substances par rapport aux autres acides.

L'acide *nitreux* se combine avec le phlogistique , & forme avec ce soufre minemment inflammable , qui est le vrai principe de la déflagration du nitre. Voyez l'article précédent.

Il dissout l'alkali fixe , tartareux ou *nitreux* , & forme avec le nitre , appelé *régénéré* , qui n'est autre chose que le vrai nitre parfait. Voyez l'article précédent.

Il produit par sa combinaison avec l'alkali fixe , de soude ou marin , le nitre quadrangulaire ou cubique dont il a été parlé aussi dans l'article précédent.

Il compose avec l'alkali volatil le sel ammoniacal *nitreux*. Voyez sous le mot SEL.

Avec les terres calcaires , un sel dont les propriétés sont rapportées à l'article HAUX. Voyez cet article.

Il dissout l'argent , le cuivre , le fer , l'étain , le plomb , le mercure , l'antimoine , le zinc , le cobalt , le bismuth , l'arsenic en partie , en un mot , toutes

les substances métalliques excepté l'or , & même ce dernier métal , d'après une expérience véritablement exposée assez obscurément dans les *Mém. de Suede* , par M. Brandt. Nous ne parlons pas de la platine , à cause des justes soupçons de M. Margraf contre l'opinion qui fait regarder cette matière métallique comme une nouvelle espece de métal. Voyez avec quelles circonstances l'acide *nitreux* agit sur chacune de ces matières , & quels sont les produits de ces diverses combinaisons , aux art. particuliers ARGENT, CUIVRE, FER, ÉTAIN, PLOMB, MERCURE, BISMUTH, ZINC, ANTIMOINE, ARSENIC, COBALT ; voyez aussi OR & PLATINE.

L'acide *nitreux* concentré subit avec les huiles une effervescence violente , suivie de l'inflammation. Ce phénomène est rapporté & examiné à l'article HUILE. Voyez cet article.

L'action de l'acide *nitreux* sur l'esprit-de-vin , la nature des principaux produits de cette réaction , savoir , une huile éthérée très-subtile , & l'esprit de nitre dulcifié , & la manière d'obtenir ces produits sont exposés à l'article ETHER NITREUX. Voyez cet article.

L'acide *nitreux* dissout aussi le camphre , & produit avec cette substance , trop peu définie jusqu'à présent , une liqueur singulière connue des Chimistes sous le nom d'*huile de camphre*. Voyez CAMPHRE.

L'acide *nitreux* foible épaisit singulièrement les huiles par expression. C'est sur cette propriété qu'est fondée la préparation d'une assez puérile composition pharmaceutique , connue sous le nom de *baume d'aiguilles* , & qui n'est autre chose que l'huile d'olive qu'on a fait nager sur de l'acide *nitreux* dissolvant actuellement quelques aiguilles , & qui a été épaisie en consistance de baume dans cette opération.

Enfin , le soufre commun , pénétré par des vapeurs d'acide *nitreux* , est singulièrement altéré dans sa consistance ; il devient mol , ductile , flexible comme du cuir mouillé.

L'acide *nitreux* ne dissout point les safrans & chaux métalliques vraies , telles que le safran de Mars , le colcothar , le safran de Vénus , l'antimoine diaphorétique , &c.

L'acide *nitreux* n'est point inflammable par lui-même. Sa prétendue spécification par le phlogistique n'est fondée sur rien que sur la couleur de cet acide, ce qui est encore un indice bien contestable; voyez PHLOGISTIQUE. Car l'influence de l'acide *nitreux* dans la production des inflammations, déflagrations, détonnations, calcinations, &c. ne prouve rien pour la présence de ce principe. On explique tous ces phénomènes bien plus naturellement, plus simplement, d'après une exacte analogie, par la grande affinité de l'acide *nitreux* avec le phlogistique. En effet l'acide vitriolique & l'acide du sel marin, dans lesquels on ne suppose point ce principe, n'en ont pas moins une affinité plus ou moins grande avec lui, & n'en sont pas moins propres à produire avec les substances phlogistiques des mixtes & des phénomènes, par lesquels ils ne diffèrent qu'accidentellement, seulement quant au plus & au moins de l'acide *nitreux*.

Voici l'ordre d'affinité des différentes substances ci-dessus mentionnées avec l'acide *nitreux*. Le phlogistique, le soufre, l'arsenic, l'un & l'autre alkali-fixe, l'alkali volatil, les terres absorbantes (ces deux dernières substances se précipitent réciproquement dans diverses circonstances), le fer, le cuivre, le plomb, le mercure, l'argent. L'ordre des autres substances métalliques n'a pas été observé, du moins publié.

L'ordre d'affinité de l'acide *nitreux* & des autres acides à l'égard de diverses substances est celui-ci : il occupe le second rang eu égard aux sels alkalis, tant fixes que volatils, & aux terres absorbantes : l'acide vitriolique a plus de rapport que l'acide *nitreux* avec tous ces corps ; mais ce dernier acide en a davantage avec ces mêmes corps, que l'acide du sel marin, que l'acide végétal, & que l'acide animal. M. Margraf rapporte dans son *Mémoire sur le sel microcosmique*, une expérience qui semble prouver que l'acide microcosmique a plus de rapport avec l'alkali-fixe que l'acide *nitreux* ; mais cette expérience n'est rien moins que décisive. Voyez SEL MICROCOSMIQUE.

L'acide *nitreux* a moins de rapport que l'acide du sel marin avec toutes les substances métalliques que l'un & l'autre de

ces acides dissolvent. L'ordre de l'acide vitriolique & de l'acide *nitreux* avec les corps que l'un & l'autre quent, n'est bien constaté que sur un petit nombre de sujets ; il l'est, par exemple, sur l'argent & sur le mercure, lesquels l'acide vitriolique a plus de rapport qu'avec l'acide *nitreux*. L'abbé Geoffroi peut pourtant subsister généralement en ce point particulier met l'acide *nitreux* après l'acide *nitreux* & l'acide vitriolique dans l'ordre des rapports des acides minéraux aux substances métalliques, & qui le est à cet égard avant l'acide du vinaigre. RAPPORT & PRÉCIPITATION.

L'esprit de nitre diffère à quelques égards selon l'intermédiaire qu'on a employé à sa préparation. Selon Stahl, l'acide *nitreux* le plus fixe est celui qu'on retire par l'intermédiaire du bol ; celui qu'on tire avec l'alun l'est moins, mais cependant plus que celui à la distillation duquel on a employé le vitriol. Celui qu'on retire du nitre bien séché, par l'intermédiaire de l'huile de vitriol bien concentrée est le plus concentré, le plus pesant, le plus rutilant, le plus fumant qu'il soit possible. L'acide *nitreux* de couleur brune & singulièrement volatil de Stahl, préparé en distillant une demi-livre de nitre pur, une livre de vitriol calciné rouge, & trois onces de *magnes arsenicales*. Voyez VITRIOL & MAGNES ARSENICALIS. L'acide *nitreux*, distillé avec les terres bolaires, s'appelle communément *esprit-de-nitre*, & celui qui est distillé avec le vitriol, *eau-forte*. Les acides obtenus par ces deux divers intermédiaires, peuvent différer réellement, selon les diverses circonstances du manège & porter des différences dans plusieurs travaux ; mais la différence prétendue essentielle, déduite du mélange d'acide *nitreux* & d'acide vitriolique dans l'eau-forte, est fondée sur une théorie fautive, chimérique, & l'ignorance de la doctrine des rapports & de la volatilité respective de l'acide vitriolique adhérent à la base, & de l'acide *nitreux* dégagé.

Les usages médicaux internes de l'acide *nitreux* sont fort bornés, ou plutôt on n'emploie presque point l'acide *nitreux* intérieurement. Sylvius Delecrante vantait pourtant l'acide *nitreux*, soit à

soit dulcifié, comme le plus efficace des remèdes contre les vents. D'ailleurs est assez généralement avoué qu'il ne s'écède que les qualités génériques des acides. On a donné la préférence, dans l'usage, aux deux autres acides minéraux, à cause de l'odeur désagréable du nitre, & plus encore à cause d'une qualité virulente que cette odeur y a fait supposer.

On s'en sert extérieurement avec succès & commodité pour ronger les verres.

Il a plusieurs usages pharmaceutiques. Scinaux : outre cette ridicule préparation du baume d'aiguilles dont nous avons déjà parlé, & de l'huile de cambré dont on a fait un remède, il contribue à la formation, & fournit même le principe vraiment médicamenteux de la pierre infernale, de l'eau mercurielle, du précipité rouge, &c. qui sont de bons orrosifs. L'onguent mercuriel citrin lui doit évidemment une bonne partie de son efficacité. Voyez MERCURE *Mat. méd.* On trouve dans la *nouvelle Pharmacopée de Paris*, sur l'esprit-de nitre, la même exactitude que nous avons déjà relevée sur le nitre : il y est dit que l'acide nitreux entre dans le sublimé corrosif, dans le précipité blanc, &c. On aura de la peine à faire croire cela aux Apothicaires instruits à qui ce code est destiné. Voyez MERCURE, CHIMIE, PRÉCIPITATION & RAPPORT. (b)

NITRIE, le désert de, *Géogr.*, vaste solitude de la basse Egypte, au pied d'une montagne médiocre aussi nommée Nitrie ; ce désert a environ 40 milles de longueur. Il est borné au N. par la Méditerranée, E. par le Nil, S. par le désert de Scété, & O. par ceux de Saint-Hilarion & des cellules ; il prend son nom d'une grande quantité de nitre dont il abonde. On voyoit autrefois plusieurs monastères dans ce désert, mais il n'en reste plus que trois ou quatre : vous en trouverez la description dans Coppin, *voyage d'Egypte*. (D. J.)

NITRIE, le lac de, *Géogr.*, on appelle ainsi un lac qui se trouve dans le désert de Nitrie, parce qu'il s'y fait du nitre qu'on appelle *natron* en Egypte. Ce lac paroît comme un étang glacé. Quand le natron est dans sa perfection, le dessus du sel ressemble à un sel rougeâtre, & ce

sel est de l'épaisseur de quelques ponces ; au-dessous de ce premier couvert est un nitre noir dont on se sert pour faire la lessive. Quand on a enlevé ce nitre noir, on trouve le véritable nitre ou *natron*, qui est semblable à la glace de dessus, excepté qu'il est plus dur & plus solide. Voyez NATRON. (D. J.)

NIVARIA, *Géogr.*, une des isles Fortunées, selon Plin, *liv. VI, chap. xxxij*, où il dit qu'elle avoit pris ce nom de la neige qu'on y voyoit perpétuellement. Tous les manuscrits, selon le pere Hardouin, portent *Ninguaria*, mais cela revient au même : cette isle doit être l'isle de Ténériffe ou l'isle d'Enfer, car dans les autres Canaries on ne voit point de neige.

NIVA-TOKA, *Hist. nat. Bot.*, c'est le sureau commun du Japon, dont on distingue néanmoins plusieurs espèces : 1°. le *tafsu*, qui est un sureau à grappes ; 2°. le *jama-toolimi*, qui est le sureau aquatique à fleur simple : sa moëlle sert de meche pour les chandelles ; 3°. le *mitse* ou *jamma s'imira*, autre sureau aquatique, dont les baies sont rouges, de figure conique, & un peu aplaties.

NIUCHE, *Géogr.*, royaume dans la Tartarie orientale, ou Chinoise. Le pere Martini dit que les habitans vivent sous des tentes, qu'ils n'ont presque aucune religion, & qu'ils brûlent les corps morts. La plus grande montagne qu'on trouve dans le pays est celle de Tin, d'où la rivière de Sunghoa prend sa source. (D. J.)

NIVE, *Géogr.*, rivière du royaume de Navarre, appelée *Errobi*, dans la langue du pays. Elle descend des montagnes de la basse Navarre, se joint avec l'Adour dans les fossés de Bayonne, & va se jeter dans la mer à une lieue de cette ville. (D. J.)

NIVEAU, *s. m.*, *Arpent.*, instrument propre à tirer une ligne parallèle à l'horison, & à la continuer à volonté, ce qui sert à trouver la différence de hauteur de deux endroits, lorsqu'il s'agit de conduire de l'eau de l'un à l'autre, de dessécher des marais, &c. ce mot vient du latin *libella*, verge ou fléau d'une balance, laquelle pour être juste doit se tenir horizontalement.

On a imaginé des instrumens de plusieurs espèces & de différentes matières

pour perfectionner le nivellement ; ils peuvent tous , pour la pratique , se réduire , à ceux qui suivent.

Le *niveau d'air* est celui qui montre la ligne de *niveau* par le moyen d'une bulle d'air enfermée avec quelque liqueur dans un tuyau de verre d'une longueur & d'une grosseur indéterminées , & dont les deux extrémités sont scellées hermétiquement , c'est-à-dire fermées par la matière même du verre , qu'on a fait pour cela chauffer au feu d'une lampe. Lorsque la bulle d'air vient se placer à une certaine marque pratiquée au milieu du tuyau , elle fait connoître que le plan sur lequel la machine est posée est exactement de *niveau* ; mais lorsque ce plan n'est point de *niveau* , la bulle d'air s'élève vers l'une des extrémités. Ce tuyau de verre peut se placer dans un autre de cuivre , qui a dans son milieu une ouverture , au moyen de laquelle on observe la position & le mouvement de la bulle d'air ; la liqueur , dont le tuyau est rempli , est ordinairement ou de l'huile de tartre , ou de l'eau seconde , *aqua secunda* , parce que ces deux liqueurs ne sont sujettes ni à se geler , comme l'eau ordinaire , ni à la raréfaction & à la condensation , comme l'esprit-de-vin.

On attribue l'invention de cet instrument à M. Thevenot.

Le *niveau d'air avec pinules* n'est autre chose que le *niveau d'air* perfectionné , auquel on a ajouté quelques pièces pour le rendre plus commode & plus exact : cet instrument est composé d'un *niveau d'air* (*Pl. d'Arpent. fig. 4.*) d'environ 8 pouces de long , & de 7 à 8 pouces de diamètre ; il est renfermé dans un tuyau de cuivre , avec une ouverture au milieu : les tuyaux sont placés dans un conducteur ou une espace de règle droite d'une matière solide , & longue d'un pié , aux extrémités de laquelle il y a des pinules exactement perpendiculaires aux tuyaux & d'égale hauteur ; elles sont percées chacune d'une ouverture carrée , où sont deux filets de cuivre qui se croisent à angles droits , & au milieu desquels est pratiqué un très-petit trou , pour voir à travers le point auquel on veut viser. Le tuyau de cuivre est attaché au conducteur au moyen de deux vis , dont l'une sert à élever & à abaisser le tube à volonté pour le mettre de *niveau*. Le

haut de la boule ou du bec est un petit conducteur qui saille en haut ; un des bouts est attaché à vis au conducteur , & l'autre est garni d'une vis 5 , qui sert à élever & à abaisser l'instrument. Cet instrument est moins commode qu'un autre dont nous allons parler , parce que , quelque soient les trous , ils font ce qu'on ne peut appercevoir toujours un trop grand espace pour qu'il soit possible de déterminer précisément le point de *niveau*.

Le *niveau d'air avec lunette* (*Pl. d'Arpent. fig. 5.*) est semblable au précédent , avec cette seule différence , au lieu de simples pinules , il est garni d'une lunette qui le rend propre à déterminer exactement ce point de *niveau* à une grande distance.

Le télescope est dans un tuyau de verre d'environ 15 pouces de long , attaché au même conducteur que le précédent par l'extrémité du tube du télescope ; on fait entrer le petit tube , qui est garni de verre oculaire , & un cheveu placé horizontalement dans le foyer du télescope ; on peut faire avancer ou reculer ce petit tuyau , afin que le télescope soit propre à différentes vues ; à l'autre extrémité du télescope est placé un objetif ; la vis 3 sert à élever ou à baisser la petite fourchette qui porte le cheveu , & à le faire cadrer avec la bulle d'air , lorsque l'instrument est de *niveau* ; la vis 4 sert à faire cadrer la bulle d'air avec le télescope , & tout l'instrument s'ajuste sur un genou.

On regarde M. Huyghens comme l'inventeur de ce niveau , qui a l'avantage de pouvoir se retourner , ce qui sert à vérifier les opérations ; car si après avoir retourné l'instrument , le télescope coupe toujours le même point qu'avant , c'est une preuve certaine de l'exactitude de l'opération.

On doit remarquer ici qu'on peut employer un télescope à toute espèce de mesure qu'on voudra , lorsqu'il sera qu'on veut prendre le *niveau* d'objets fort éloignés : il ne faut pour cela qu'appliquer une lunette sur la base ou parallèle à la base.

Le *niveau simple* a la forme d'une équerre dont les deux branches sont d'égale longueur. A leur intersection est un petit trou d'où pend une corde de

it plomb qui bat sur une ligne perpendiculaire au milieu d'un quart de cercle qui joint les extrémités des deux branches : ce quart de cercle est souvent divisé en 90 degrés, ou plutôt en deux fois degrés pour en marquer le milieu, *voir fig. 6, lettre F.* On peut faire usage de cet instrument en d'autres circonstances que celles de l'artillerie ; pour s'assurer, par exemple, si un plan est de niveau, il faut pour cela placer les extrémités de ses deux jambes sur le plan, le tenir de façon que la corde rase le milieu du quart de cercle. Si elle bat alors exactement sur la division du milieu de ce quart de cercle, on en pourra conclure avec certitude que le plan est de niveau.

Le niveau des Charpentiers & des Peintres est une longue règle, au milieu de laquelle est ajustée à angles droits une règle plus petite, qui porte vers le haut un fil avec un plomb, lequel lorsqu'il est sur une ligne de foi perpendiculaire à la base, marque que la base est horizontale.

Ce niveau & celui des Maçons, quoique très-communs, sont regardés comme les meilleurs pour les bâtimens ; mais leurs opérations ne peuvent s'étendre qu'à de très-petites distances.

Le niveau des Canonniers, ou celui dont on se sert pour niveler les canons & les mortiers, est un instrument (*Pl. d'Arpent. fig. 8.*) qui est composé d'une plaque triangulaire, haute d'environ 4 onces, au bas de laquelle est un arc de cercle de 45 degrés divisé en degrés ; ce nombre de degrés étant suffisant pour la plus grande hauteur à laquelle on élève les canons & les mortiers, & pour donner aux coups la plus grande portée. Au centre de ce segment de cercle est attachée à vis une pièce ou espèce d'alidade de cuivre, laquelle par le moyen de la vis, peut se fixer ou se mouvoir à volonté ; l'extrémité de cette pièce de cuivre est faite de façon à pouvoir porter un petit plomb ou index qui marque les différents degrés d'élévation de la pièce d'artillerie ; cet instrument a aussi un pié de cuivre qui se place sur le canon ou mortier, & qui fait prendre à tout l'instrument une situation verticale quand la pièce est horizontale.

L'usage de ce niveau se présente de

lui-même, & consiste à placer le pié de l'instrument sur la pièce à laquelle on veut donner un certain degré d'élévation, de manière que l'index tombe sur le nombre de degrés proposés.

Le niveau des Maçons est composé de trois règles, qui forment en se joignant un triangle isocèle rectangle assez ressemblant à la lettre romaine A ; du sommet pend une corde qui porte un plomb, & qui lorsque le plan sur lequel est appliqué le niveau se trouve horizontal, vient battre exactement sur une ligne de foi marquée dans le milieu de la base, mais qui décline de cette ligne lorsque la surface en question est plus basse d'un côté que d'un autre.

Le niveau à plomb ou à pendule est celui qui fait connoître la ligne horizontale au moyen d'une ligne verticale décrite par son plomb ou pendule. Cet instrument (*Pl. d'Arpent. fig. 6.*) est composé de deux jambes ou branches qui se joignent à angles droits, & dont celle qui porte la corde ou le plomb a environ un pié & demi de long : cette corde est attachée au haut de la branche ; le milieu de la branche où passe le fil est évidé, afin que la corde puisse pendre librement de tous côtés, excepté vers le bas de la jambe, où se trouve une petite lame d'argent, sur laquelle est tracée une ligne perpendiculaire au télescope. Cette cavité pratiquée dans l'une des jambes de l'instrument est couverte de deux pièces de cuivre qui en font comme une boîte, pour empêcher que l'impression du vent ne se fasse sentir à la corde ; c'est pourquoi la lame d'argent est couverte d'un verre G, pour pouvoir reconnoître quand le plomb bat sur la perpendiculaire. Le télescope est attaché à l'autre branche ou jambe de l'instrument ; il a environ deux piés de long, & est garni d'un cheveu placé horizontalement, qui traverse le foyer du verre objectif, & qui détermine le point de niveau lorsque le fil & le plomb battent sur la ligne tracée sur la bande d'argent.

Cet instrument tire toute la justesse de la précision avec laquelle on met le télescope à angles droits sur la perpendiculaire. Il a un genou par le moyen duquel il se soutient sur son pié ; l'invention en est attribuée à M. Picard.

Le niveau de réflexion est celui que

forme une surface d'eau assez étendue, laquelle représentant renversés les mêmes objets que nous voyons naturellement droits, est par conséquent de *niveau* avec le point où l'objet & son usage paroissent seuls s'unir : il est de l'invention de M. Mariotte.

Il y a encore un autre *niveau* de réflexion fait d'un miroir d'acier ou d'autre matière semblable, bien poli & placé un peu devant le verre objectif d'un télescope suspendu perpendiculairement, & avec lequel il doit faire un angle de 45 degrés ; auquel cas la direction perpendiculaire d'un télescope se changera en horizontale, ou en ligne de *niveau*, c'est-à-dire que les rayons qui seront réfléchis du miroir dans la lunette verticale, devront être situés horizontalement : ce *niveau* est de l'invention de M. Cassini.

Le *niveau* de M. Huyghens est composé d'un télescope, *Pl. d'Arpentage*, fig. 7. n°. 2, en forme de cylindre qui passe par une virole où il est arrêté par le milieu : cette virole a deux branches plates *bb*, l'une en-haut, l'autre en-bas ; au bout de chacune de ces deux branches est attachée une petite pièce mouvante, en forme de pince, dans laquelle est arrêtée une soie assez forte, & passée en plusieurs doubles dans un anneau ; l'un de ces anneaux sert à suspendre le télescope à un crochet placé à l'extrémité de la vis 3 ; à l'autre anneau est suspendu un poids assez pesant, pour tenir le télescope en équilibre. Ce poids est suspendu dans la boîte 5, qui est remplie d'huile de lin, de noix, ou d'autres matières, qui ne se figent pas aisément, afin de mieux arrêter les balancemens du poids & du télescope. Cet instrument est chargé de deux télescopes, fort près l'un de l'autre & exactement parallèles, & placés à contre-sens l'un de l'autre, afin qu'on puisse voir des deux côtés, sans retourner le *niveau*. Au foyer de l'objectif de chaque télescope il doit se trouver un petit cheveu tendu horizontalement, & qui puisse se lever & s'abaisser suivant le besoin, par le moyen d'une petite vis. Si le tube du télescope ne se trouve point de *niveau* lorsqu'on le suspend, on y met au-dessus un anneau ou virole 4, & on l'y fait couler jusqu'à ce qu'il se soit mis de *niveau*. Le crochet auquel l'instrument est suspendu, est attaché à une croix

plate de bois, laquelle porte à l'extrémité de chacun de ses bras d'autres crochets, qui servent à garantir les télescopes d'une trop grande agitation dans les différens usages qu'on en peut faire, & quand on les transporte d'un lieu en un autre. Cette croix de bois est renfermée dans une autre croix qui sert comme d'une caisse à l'instrument, mais dont on laisse les deux extrémités ouvertes, afin que le télescope puisse être garanti des injures du temps, & qu'il soit toujours en état de servir. Le pié de l'instrument est en plaque de cuivre ronde, à laquelle sont attachées trois viroles à charnières, dans lesquelles sont placés trois bâtons qui forment le pié sur lequel se place la boîte.

NIVEAU A ÉQUERRE, est un instrument qui fait l'office d'un *niveau*, d'une équerre, d'une règle à jambes. Voyez **NIVEAU**, &c.

Cet instrument qui est représenté dans la *Pl. d'Arpentage*, fig. 22, est composé de deux branches, larges environ 1 1/2 pouce, qui s'ouvrent & qui se ferment comme une règle à deux jambes.

Chacune de ces branches est percée dans le milieu pour recevoir une équerre de langue, ou une pièce de cuivre mince, attachée à l'une des deux ; moyennant laquelle ces deux branches peuvent être appliquées l'une à l'autre exactement. L'usage de cette langue consiste en ce que, si l'on place son extrémité dans la branche où elle n'est pas attachée, & où il y a une cheville qui la tient ou l'arrête, les deux branches seront alors à angles droits. On met pareillement sur la tête de cet instrument une pièce de cuivre quarrée, avec laquelle l'instrument tient lieu d'une équerre ; au bas de l'angle de la pièce de cuivre est un petit trou, auquel est attachée une petite corde avec un plomb : cette corde tombant le long d'une ligne perpendiculaire, tracée sur la langue ou pièce de cuivre, fait voir si l'instrument est de *niveau* ou non, quand on l'applique sur quelque chose que ce puisse être. *Chambers. (E)*

NIVEAU ; Hydraul., le *niveau* dont on se sert dans l'hydraulique est ordinairement un *niveau* d'eau à fioles, qui est un grand tuyau de fer-blanc d'un pouce de grosseur, & de quatre piés de long.

ez nos Pl.) soutenu dans son milieu
eux liens de fer, & par une douille.
milieu, & aux deux extrémités,
soudés trois bouts de tuyaux qui se
muniquent, & dans lesquels on met
ioles de verre du même diamètre qui
et jointes avec de la cire ou du mastic.
emplit le tout d'une eau rougie avec
inaigre ou du vin, pour qu'elle puisse
ix se distinguer de loin.

n a perfectionné cet instrument en
tant d'environ deux lignes le tuyau
milieu de l'alignement des autres, ce
sert de pinules & dirige beaucoup
x le rayon visuel.

our établir cet instrument sur le ter-
, on met dans la douille qui est des-
le tuyau, un bâton pointu que l'on
e en terre, & on assure le *niveau* le
droit qu'il est possible, en le poin-
du côté où doit se faire le nivellement.
t. Il y a même des instrumens où il
un plomb dessous pour le mettre par-
ement droit, d'autres où il y a un ge-
avec trois douilles, ce qui facilite de
etourner de tous sens, sans déplacer
l'instrument. Quant à la manière d'opé-
, voyez NIVELLEMENT. (K)

NIVELLE, *Géog.*, petite ville des
s-Bas autrichiens, dans le Brabant-
lon, diocèse de Namur. On l'entou-
e murailles l'an 1220 : elle est remar-
ble par son abbaye de chanoinesses,
s nobles, qui peuvent sortir & se ma-
. Elles s'habillent le matin en reli-
euses, & l'après-dînée en séculières : on
e leur abbessé, la *princesse de Nivelles*.
nomination appartient au souverain,
s que les chanoinesses lui ont présen-
tois sujets de leur corps. *Jean de Ni-*
, dont on fait tant de contes, n'est
e chose qu'un homme de fer au haut
e tour auprès de l'horloge de la ville,
ni sonne les heures avec un marteau.
elle est à cinq lieues de Bruxelles,
de Namur, & à neuf de Louvain. Il
omme dans les autres villes du Bra-
, peu de peuple, & nombre de cou-
. *Long.* 21. 54. *lat.* 50. 36. (D. J.)

NIVELLE, *la*, *Géog. Hist.*, beau châ-
en Bourgogne, à demi-lieue de
t-Jean-de-Lône & cinq lieues de
n : nous n'en parlons ici que pour
orter un trait de patriotisme digne de
er à la postérité.

général Galas, à la tête d'une for-

midable armée, entra en Bourgogne, où
il prit & brûla presque tous les bourgs
& villages le long de la Saône, en 1636 ;
voulant s'assurer un passage sur cette ri-
vière, il vint mettre le siège devant
Saint-Jean-de-Lône.

Gerard-Jacquot du Magni, baron
d'Esbarres, & Claude-Jacquot de Tre-
mont son fils quitterent leur château de
la Nivelles, & vinrent s'enfermer dans
Saint-Jean-de-Lône pour aider à le dé-
fendre. Quelques amis représenterent à
ce vieillard vénérable, qu'il devoit du
moins soustraire à ce péril éminent un fils
d'un âge encore tendre, le seul héritier
de son nom & de ses grands biens, en
l'envoyant dans un lieu de sûreté jusqu'à
ce que l'orage fût passé : mais ce géné-
reux vieillard les regardant de travers,
leur reprocha la lâcheté de ce conseil :
“oui, dit-il, je plongerois mon épée dans
le cœur de mon fils, si je savois qu'il eût
la moindre part à cette démarche : ni lui
ni moi ne pourrions jamais trouver une
plus belle occasion de servir la patrie, &
de verser notre sang pour la défense d'une
ville d'où dépend le salut de la Bourgogne
& le destin de la France.”

En effet les braves du Magni rendirent
de grands services pendant le siège, & ani-
merent la garnison & les bourgeois par
leurs exemples & leurs conseils. Le pere
se fit porter sur la breche, où assis dans
un fauteuil, il tiroit sans cesse contre
l'ennemi, ayant à ses côtés des domes-
tiques occupés à charger continuelle-
ment ses armes. De Tremont, son digne
fils, payoit de sa personne dans les oc-
casions les plus périlleuses. Enfin soute-
nus par la valeur de 400 habitans, ils
forcerent une armée de 80000 hommes,
qui avoit livré inutilement trois assauts,
dont le dernier dura quatre heures, à
lever le siège & à se sauver dans les bois
& prairies inondées par la Saône, où il
en périt un grand nombre. On trouva
dans leur camp quantité d'armes & de
charrettes à effieu de fer, chargées de
grains & de pains de munition qu'on
amena dans la ville. Voyez SAINT-
JEAN-DE-LÔNE, ci-après ; le *Commén-
taire* de M. de la Marc, & la *Guerre des
deux bourgs*, par M. Beguillet.

M. D'Ussieux, dans son drame sur ce
siège mémorable, met au nombre de ses
trois héros, défenseurs de la patrie, le

brave Jacquot du Magni. Le château de la *Nivelle* appartient aujourd'hui à M. Berbis de Rancy, un des plus respectables seigneurs de la province. (C)

§ NIVELIE, *Géog. Hist.*, voici l'explication du proverbe du chien de *Jean de Nivelle* qui s'enfuit quand on l'appelle. Jean II, baron de Montmorenci, avoit épousé en premières noces Jeanne de Fosseux, baronne de *Nivelle*, de Fosseux & autres terres en Flandre; il en eut deux fils, Jean, seigneur de *Nivelle*, & Louis, baron de Fosseux. Après la mort de Jeanne, son mari se remaria à Marguerite d'Orgemont, dont il eut Guillaume, héritier des biens de la maison de Montmorenci, d'où descendoit le connétable: Jean & Louis haïssant leur belle-mère, se retirèrent en Artois & en Flandre, où ils fondèrent deux branches de la maison de Montmorenci.

Ils s'attachèrent au duc de Bourgogne, comte de Flandre, contre Louis XI. Leur père les somma de revenir, à son de trompe. N'ayant point comparu, il les traita de chiens & les déshérita. La sommation faite à Jean de *Nivelle* & son refus de comparoître, ont donné lieu, suivant le P. Anselme & M. Désormeaux, nouvel historien de cette maison, au proverbe si connu: *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.* (C)

NIVELLEMENT, f. m., *Archit.*, c'est l'opération qu'on fait avec un niveau, pour connoître la hauteur d'un lieu à l'égard d'un autre. V. les règles du nivellement, dans le *Dictionnaire universel de Math. & de Physique*, à l'article compris sous ce terme. Voyez aussi le *Traité du nivellement* de M. Picard, Paris, 1684, in-4°. C'est le meilleur traité qui ait été mis au jour sur cette matière. (D. J.)

NIVELER, v. act. & NIVELLEMENT, f. m. est trouver avec un instrument deux points également distans du centre de la terre, & l'objet du nivellement est de savoir précisément combien un endroit est élevé ou abaissé au-dessus de la superficie de la terre.

Il y a deux sortes de niveaux, le vrai & l'apparent.

Le vrai niveau est une ligne courbe puisqu'elle parcourt une partie de la superficie du globe terrestre, & que tous

les points de son étendue se trouvent éloignés du centre de la terre.

Le niveau apparent est une ligne droite qui doit être corrigée sur le vrai, dont les tables sont dans plusieurs ouvrages; en sorte que dans 3000 toises long, on trouve un ponce ou un peu plus près d'un pié sur 1000 toises.

On évite l'obligation de corréger le niveau apparent sur le vrai niveau, en retournant d'équerre sur les deux stations d'un nivellement, & c'est ce qu'on appelle un coup de niveau corrégué. On donne rarement plus de deux coups de niveau de 300 toises d'une seule opération; la vue est trop faible pour s'étendre à moins qu'on n'applique une lunette à longue vue.

Les réfractions causées par l'air rompent le rayon visuel, suivant la densité de l'air; les plus denses ou plus épaisses sont plus susceptibles de réfraction; les petits nivellements l'erreur est faible; dans les grands, il faut faire un niveau à-peu-près à pareille distance des points requis; quoique ces points ne soient pas de niveau avec l'œil, ils le sont cependant, & c'est pourquoi, puisque les réfractions sont égales à des distances égales & posées sur un plan.

Il y a deux sortes de nivellement, le simple & le composé.

Le nivellement simple est celui qui se fait d'un lieu peu éloigné d'un autre, comme de 100 toises, & d'une seule opération.

Le composé s'entend de celui qui demande plusieurs opérations de suite pour une distance considérable.

Quand on veut opérer sur le terrain, il faut être plusieurs pour porter les jalons, les remuer suivant la volonté de leur chef, changer & établir le niveau à chaque station. On ne doit point parler de grandes distances où la vue ne peut servir; des signes dont on se servira, feront connoître tout ce qu'il y a à dire; si en alignant un jalon sur une ligne, il verse du côté gauche, on le montre avec la main, en la levant du côté droit, que ce jalon doit être redressé du côté droit; comme aussi en baissant la main, signifie qu'il faut baisser ou hausser un jalon.

Faites choix d'un temps des

rent, sans pluie, ni grand soleil; toutes choses qui nuisent à la vue par les réfractions, qui causent bien des différences en haussant ou abaissant le rayon visuel; un temps un peu sombre & couvert est plus favorable pour niveler, & les yeux découvrent plus facilement les objets éloignés.

Outre les jalons qui servent dans un nivellement fait en plat pays, il faut avoir encore des perches de 12 à 15 piés de long, pour mesurer par station la pente des montagnes; les uns & les autres seront garnis par en-haut de cartons blancs coupés à l'équerre & immobiles.

Pour opérer, on établit le niveau suivant ce qui est dit au mot NIVEAU; on se met à quelque distance du niveau comme à trois ou quatre piés; on pose l'œil & on s'aligne sur la surface de la liqueur comprise dans les fioles, qui conduit votre rayon visuel *AAA*, voyez les *Planch.* suivant lequel on fait arrêter à la distance requise un jalon ou une perche, par des hommes qui les haussent ou les baissent jusqu'à ce que le carton se trouve juste à cette ligne de mire. Quand le niveleur a déterminé un point entre deux grandes perches avec un jalon portatif & garni de carton, on le marque à fleur de ce carton avec de la craie blanche ou noire sur les grandes perches. Il faut toujours observer de partir d'un endroit déterminé & remarquable, afin qu'on puisse se régler là-dessus, & tenir le pié de l'instrument toujours de la même hauteur dans toutes les stations, pour éviter l'embarras de soustraire des élévations différentes; une mesure de quatre piés convient assez par-tout.

Première pratique. Niveler un terrain de 250 toises de longueur, sur cinq piés & demi de pente; ce qui s'appelle un nivellement simple.

Soit les deux points donnés *A* & *B*, voyez les *Planches*, établissez l'instrument dans le milieu de ces deux distances, comme en *C*, posez un jalon garni d'un carton en *A*, & faites-le hauffer ou baisser, suivant la superficie des liqueurs comprises dans vos fioles, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il se trouve juste à la ligne de mire *DD*; retournez-vous ensuite sur l'autre terme du nivellement vers *B*, & posez une perche ou jalon de la même

manière que l'autre; ensuite mesurant celui des jalons, dont la place est déterminée, tel que celui *A*, d'où vous êtes parti, prenez-en la hauteur depuis le pié jusqu'y compris le carton, laquelle est ici supposé de 4 piés. & reportez sur celui *B* la même mesure de 4 piés en contre-bas; si ce dernier jalon ou perche *B*, déduction faite des 4 piés, a 9 piés & demi de haut, la pente sera de 5 piés & demi du point *A* à celui *B*.

Seconde pratique. Niveler une longueur de 800 toises, où il se trouve une gorge & un contre-soulevement sur 12 piés de pente, ce qui s'appelle un nivellement composé.

Soit à mesurer une grande distance, telle que la chute de la montagne *A* (*fig. 3.*) jusqu'en *B*, avec la sujétion de commencer en *A*, où est le bâtiment, choisissez le chemin le plus commode & le moins inégal d'*A* en *B*, en le coupant en cinq stations; établissez le niveau au point *A*, & dirigez-le vers *B*, où il sera nécessaire de planter un jalon pour mieux aligner; faites tenir une perche à la distance d'environ 100 toises du bâtiment, comme en *C* supposé de 16 piés de haut, dont vous diminuerez la hauteur du pié du niveau jusqu'à la superficie de l'eau, laquelle est supposée de 4 piés, les 12 piés restans seront l'élévation du point *A* sur celui *C*; transportez ensuite le niveau à pareille distance de *C*; c'est-à-dire à 100 toises par de-là, comme en *E*, & dirigez-le sur la perche *CD*, où vous marquerez en *F* avec de la craie le coup de niveau, retournez-vous sur l'autre terme qui sera à 100 toises par-delà l'instrument, comme en *G*, & faites-y mettre la perche *GH* suivant la ligne de mire *II*, & vous diminuerez en contre-bas les 4 piés de la hauteur du niveau: ainsi des 12 piés qu'on suppose qu'a cette perche, il reste 8 piés de baiffement. On posera à la troisième station le niveau dans le milieu du ventre ou gorge *K* de 250 toises, & se retournant successivement sur les deux perches *GH* & *LM*, qu'on aura eu soin de faire poser sur l'alignement, on donnera deux coups de niveau, dont le premier se trouvant au pié de la perche *GH*, & dans la ligne de mire *K*, ne donnera rien à compter; le second donnera deux piés de hauffement en *L*, que vous marquerez avec de

la craie sur la perche LM ; reportez ensuite le niveau en O , qui est le milieu du quatrième alignement de 90 toises, vous donnerez deux coups de niveau sur les perches posées en LM & NP , & ayant diminué les 4 piés de l'instrument sur la perche M , qui a 10 piés de long, dont deux ont déjà été marqués dans le dernier nivellement, il en reste 8, dont 4 pour la hauteur de l'instrument; ce sera 4 piés de reste, qu'il faut marquer pour le haussement du niveau: enfin ayant établi le niveau en Q au milieu de ce terme qui est de 160 toises, diminution faite des 4 piés de la hauteur de l'instrument sur la perche PN , on trouve 2 piés de haussement du niveau; faites ensuite une table *fig. 4.* où seront marqués dans une colonne tous les haussemens du niveau, & les baissemens dans une autre; on trouvera à la première station 12 piés de baissement, huit à la seconde, 2 de haussement à la troisième, 4 de haussement à la quatrième, & deux de haussement à la cinquième & dernière station; ajoutez ensemble les haussemens, & faites une autre somme des baissemens; soustrayez l'une de l'autre, c'est-à-dire, la petite de la grande, le reste sera leur différence, qui sera l'évaluation du point A sur celui B , qui est de 12 piés, suivant la table: ainsi une source trouvée sur la montagne au point A , qui sera conduite en B , aura 12 piés de pente.

Troisième pratique. Nivelier la descente d'un côteau sans gorge ni remontée.

Soit le regard A *fig. 5.* d'une source trouvée sur le haut d'un côteau, d'où l'on veut conduire l'eau au bassin B , & savoir quelle hauteur aura le jet d'eau, posez le niveau au bord du regard A ; établissez-le suivant ce qui a été dit ci-dessus, & pointez-le vers le bas B ; faites tenir une perche à quelque distance du niveau, comme en C , en la faisant hausser ou baisser, jusqu'à ce que le haut du carton se trouve juste à la ligne de mire DD , vous prendrez ensuite la hauteur qu'il y a depuis la superficie de l'eau du regard A jusqu'à la liqueur comprise dans les fioles, que vous diminuerez & marquerez en contre-bas sur la perche C ; en commençant par en-haut; on comptera ce qui reste d' E en C , supposé ici de 4 piés; ayez un papier où vous chiffrerez cette

première station du nivellement, cinq autres suivantes; faites tenir la perche C ; & à l'endroit où étoit son reportez le niveau que vous étiez pour la seconde opération, comme vous avez fait dans la première, & ensuite plusieurs stations de C en F , d' F en G , de G en H , d' H en I , d' I en K , viendrez à l'endroit B , où doit être la fontaine jaillissante. Vous supprimez toutes les mesures chiffrées sur le papier à chaque station, comme d' A en C 4 piés, de C en F 6 piés, d' F en G 5 piés, de G en H 8 piés, d' H en I 6 piés, d' I en K 4 piés. La diminution de la hauteur de l'instrument réglée à quatre piés a été faite à chaque station, ce qui a été marqué en contre-bas sur les perches; vant le rayon visuel, on aura en somme en ajoutant ensemble toutes ces sommes 32 piés pour la pente générale, depuis le regard A jusqu'à la fontaine B , qui levera presque aussi haut, si la sortie de l'ajustage est proportionnée au diamètre de la conduite, & qu'il y ait suffisamment de charge dans le regard A pour donner de la force au jet.

Ces trois pratiques renferment toutes les difficultés qui se peuvent rencontrer dans la manière de *nivelier* les eaux: ne s'agit que de se les rendre familières.

On sera sûr d'avoir bien nivelé un terrain proposé, lorsqu'en recommençant l'opération en sens contraire, on retrouvera les mêmes hauteurs & les mêmes mesures, ce qui fera juger si la source peut parvenir à l'endroit où l'on se propose de l'élever.

Il pourroit quelquefois arriver que quoiqu'un nivellement fût exact, l'eau ne monteroit pas toujours à la hauteur requise, après que la conduite seroit posée; ce qui ne peut être attribué qu'à des frottemens causés dans les coudes & aux rets des tuyaux, & dans les contre-fortemens inévitables aux longues conduites, dont les jets diminuent de hauteur à proportion qu'ils s'éloignent des réservoirs. Le meilleur remède à tous ces accidens est d'avoir toujours un peu plus de pente qu'il ne faut, afin qu'elle suffise pour arriver au point proposé. (*K*)

La figure 9 d'arpentage fait voir que la ligne de vrai niveau. BCF est une ligne courbe, différente de la ligne de niveau apparent BCE . Dans cette figure

I est le centre de la terre, & *BCE* une angente de la terre au point *B*.

Les figures 10 & 11 représentent des opérations de *nivellement* relatives à l'arpentage. Ces figures n'ont pas besoin d'explication pour celui qui aura lu l'article précédent ; on y reconnoitra facilement le niveau, les jalons & les cartons dont les niveleurs se servent. La première figure appartient au *nivellement* simple, la seconde au *nivellement* composé. *E)*

NIVELEUR, *s. m.*, *Arpent.*, est l'architecte ou le fontainier qui est chargé du nivellement d'un lieu par rapport à un autre. *(K)*

NIVERNOS, *Géogr.*, province de France, avec titre de duché. Elle est bornée au nord par le pays de Puisaie ; à l'orient par le duché de Bourgogne ; au midi, par le Bourbonnois ; & au couchant, par le Berri. Une partie de cette province a été démembrée du territoire du peuple *Ædni*, à qui ce pays appartenait, avec la ville de *Noviodunum*, située sur la Loire, comme le dit Jules-César au septième livre de la guerre des Gaules. Quant à la partie du *Nivernois* qui est dans le diocèse d'Auxerre, elle a été démembrée des peuples *Sénonois*, de qui Auxerre dépendoit. Le *Nivernois* a pris le nom qu'il porte aujourd'hui de la ville de Nevers sa capitale, qui, comme on l'a vu à l'article **NEVERS**, a reçu le sien de la petite rivière de Nievre, qui entre dans la Loire sous le pont de cette ville.

Cette province est fertile en bois & en mines de fer. On y trouve aussi auprès de Décise des mines de charbon de terre noire, gras & visqueux. Les rivières navigables qui arrosent le *Nivernois*, sont la Loire, l'Allier & l'Yone.

Il y a dans le *Nivernois* deux évêchés : celui de Nevers & celui de Bethléem, qui n'est qu'un titre ; mais l'évêché de Nevers, qui est suffragant de Sens, vaut plus de quinze mille livres de rente.

Cette province est du ressort du parlement de Paris, & a sa coutume particulière, rédigée en 1490 ; mais arrêtée & accordée en 1534, & mise par écrit par-devant les commissaires du roi. Les autres détails du gouvernement de cette province, de son commerce & des revenus que le roi en retire, ne méritent point de nous arrêter.

Ce n'est pas un pays fertile en gens de lettres. Je ne sache que le comte de Buffy-Rabutin qui, né à Epire en 1618, ait écrit avec pureté. On connoît ses ouvrages, sur-tout son histoire amoureuse des Gaules. On sait les fautes qu'il fit à la cour & ses disgrâces, auxquelles il fut trop sensible. Il mourut à Autun en 1693. *(D. J.)*

NIVET, *s. m.* *terme de rivière*, nom que l'on donne sur les ports & dans les chantiers à une remise que le marchand fait à celui qui vient acheter sa marchandise au-dessous de la taxe qui en est faite par les magistrats.

NIULHAN, *Géogr.*, royaume de la Tartarie orientale ou chinoise, qui fait partie de celui de Ninche. Les Tartares du pays ont des corselets de peaux de poissons, très-durs & très-forts. Plus loin est la terre ferme de grande étendue, qu'on nomme *Jesso*. *V. JESSO*. *(D. J.)*

NIXAPA, *Géogr.*, ville des Indes occidentales dans la nouvelle Espagne, avec un riche couvent de Dominicains. On y recueille de la cochenille, de l'indigo, du sucre & du cacao. Elle est bâtie sur le bord d'une rivière, que l'on croit être un des bras de celle d'Alvarado, à 12 lieues de celle d'Antéquera. *Long.* 280. 10. *lat.* 15. 20.

NIXII, *dii*, *Mythol.* Les dieux appelés *Nixii* étoient invoqués à Rome par des femmes du peuple pour les soulager dans les douleurs de l'enfantement. L'origine de ces dieux est d'ne, selon les apparences, à trois statues agenouillées, & dans la posture d'accoucheuses, que Festus dit qu'on voyoit au capitolé dans la chapelle de Minerve. Ces statues avoient été apportées de Syrie, après la défaite d'Antiochus par les Romains. *(D. J.)*

NIZAO, *Géogr.*, cap de l'Amérique sur la côte méridionale de l'isle San-Domingo ; derrière ce cap il s'ouvre une baie remarquable par trois havres qu'on y trouve, & qu'on nomme *Porto-Forno*, *so Zerbim* & *Ocoa*. La flotte espagnole a coutume d'y mouiller. *(D. J.)*

NIZIN, *Géogr.*, petite ville forte de l'empire russe, aux frontières du palatinat de Kiovie, sur la rive gauche d'un ruisseau qui sépare ce palatinat du duché de Kzernikow. *Long.* 50. 20. *lat.* 51. 45. *(D. J.)*

NKAMBA, *Luth.*, espece de tambour des habitans de Congo, qui s'en servent particulièrement dans leurs parties de débauche. Le *nkamba* est fait avec une espece de calebasse, fruit de l'arbre appelle *Alikonda*, & qui est longue d'environ deux ou trois piés; ou bien le *nkamba* est fait d'un morceau de bois creux qui n'est ouvert que d'un côté: le son de ce tambour s'entend d'assez loin. (*F. D. C.*)

NLANNETONS. Espece de vers noctélucques du royaume de Siam. Le ver luisant est un genre d'insecte coléoptere, à antennes simples, filiformes & pyramidales, dont la tête est cachée à volonté par un large rebord du corselet, & les côtés du ventre plies en papilles. *M. Geoffroy*, (*Hist. des insectes des environs de Paris*), dit que pendant long-temps l'on n'a connu que la femelle d'une espece de ce genre d'insecte, qui, n'ayant point d'ailes ni d'étuis, rampe sur terre, & ressemble à une espece de ver: on lui a donné le nom de *ver luisant*, à cause de la lueur que cet animal jette pendant la nuit. Effectivement ces femelles apteres ont, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois dans les jardins, dans les campagnes & dans les prairies, pendant l'été & l'automne; ces insectes, dis-je, ont la propriété de luire dans l'obscurité à un degré beaucoup plus considérable que leurs mâles, qui n'ont que quelques points lumineux: cette lumiere phosphorique que jettent les vers luisans femelles est souvent si vive, qu'on la prendroit pour un charbon ardent. Plus l'insecte est en mouvement, plus l'éclat de ce phosphore est vif & d'un bleu-vert brillant. J'ai nourri des vers luisans en l'année 1766, & j'ai observé que quand leur lumiere commençoit à diminuer, il me suffisoit d'agiter, d'irriter l'insecte & de le faire marcher, aussitôt la clarté augmentoit & reprenoit la premiere vivacité.

Quelques auteurs ont fait mention de cet insecte lumineux sous les noms de *cicindela*, *noctilucaseu noctu vigila*, &c. On voit que toutes ces dénominations sont prises de la lumiere que cet insecte repand pendant la nuit. *M. Géer*, correspondant de l'académie, & le *Réconneur* du Nord, a donné sur cet insecte, dans

le second vol. des mémoires près l'académie, un mémoire très-utile dans lequel on trouve différentes variations dont nous allons parler.

Ces vers luisans, si communs dans les champs, sont tous des vers femelles: les mâles ne sont pas si aisés à trouver, ces derniers sont du genre des *carabes*, ils ont des ailes couvertes de fourreaux écaillieux. Il paroît qu'il y a des vers luisans de plusieurs especes, & quelques-uns dont les femelles sont comme les mâles, & dont les mâles dépendent de la lumiere de même: les femelles. *M. Geoffroy* met dans sa collection le *ver luisant femelle sans ailes*, le *ver luisant hémiptere* & le *ver luisant rouge*.

Le ver luisant femelle que *M. Géer* a observé, étoit long d'environ une ligne & large de trois lignes: il étoit ainsi que le sont toutes ces especes de vers; il avoit six jambes écaillées: son corps étoit divisé en douze parties latérales & angulaires, chaque anneau recouvert d'une piece horizontale de couleur brune & comme crustacée: il avoit, ainsi que les chenilles, des stigmates de chaque côté: il a de longues antennes & en devant de la tête deux yeux longs, courbes & déliés. Cet insecte marche fort lentement; il s'aide de sa queue derriere dans sa marche. *M. Géer* dit qu'il mange, mais il l'a entretenu long-temps sur de la terre fraîche, où il a mis de l'herbe & quelques feuilles de différentes plantes, ayant remarqué qu'il devenoit foible & languissant quand on le faisoit manquer de terre fraîche. Cet insecte est fort pacifique & craintif: quand on le touche, il retire la tête, se roule en boule & reste long-temps immobile. Nous en avons nourri deux ainsi pendant quatre mois.

M. Géer sachant qu'ordinairement les vers luisans femelles n'ont point d'ailes, croyoit ce ver dans son état de perfection, c'est-à-dire, qu'il n'avoit ni à changer de figure, ni à muer; mais il vit que ce ver, après avoir resté quelque temps sur le dos, se changea en une véritable nymphe. Dès qu'il se fut débarrassé de sa vieille peau, la nymphe se courba le corps en arc, & perdit par là tout mouvement: elle a de petites ailes qu'elle ressemble beaucoup à la figure

& qu'immédiatement après le changement de peau, elle peut mouvoir les antennes & les jambes. Cette phe, dès le soir même, répandit une lumière vive, brillante, ayant une couleur d'un beau vert.

Cette remarque oblige de se détacher de l'idée de galanterie où l'on étoit que cet éclat lumineux étoit un phare allumé pour servir à attirer le mâle quand il voloit dans les airs, puisque cet insecte est dans son état d'enfance, dans son état de véritable ver ou larve, & même dans celui qu'il a pris la forme de nymphe, où il ne pourroit profiter des charmes du mâle attiré par ce signe amoureux. Il faut donc croire que cette lumière répandent les vers luisans, doit servir à un usage qui nous est inconnu jusqu'à présent. Toujours paroît-il que cet insecte a la faculté de luire quand il veut, & de faire disparaître sa lumière quand bon lui semble, soit en se roulant, soit en se contractant.

Le 24 de juin, 14 jours après sa transformation à l'état de nymphe, le ver se débarrassa de sa peau de nymphe, & marcha d'instinct de côté & d'autre. Dans cet état, le ver est propre à la génération : il ne peut plus subir de métamorphose. La nymphe qu'il a au sortir de la nymphe, a beaucoup de ressemblance avec celle qu'il étoit d'abord, mais avec des caractères différens. Ce ver est alors plus petit : il n'a que douze lignes à neuf ; au lieu de douze anneaux, il n'en a plus qu'onze. La forme des trois premiers anneaux, l'on peut regarder comme le corselet, est allongée ; le corselet en-dessous est d'une couleur de rose très-agréable ; la tête, les antennes & les jambes sont bien différentes de ce qu'elles étoient auparavant : ils ont d'une figure ordinaire à celle de beaucoup de scarabées & d'autres insectes qui

sont parvenus à leur dernier état. Le dessous des trois derniers anneaux du corps de cet insecte est d'un blanc jaunâtre : c'est de-là que part sa lumière. Dans ce dernier état, il a beaucoup plus d'éclat que dans les précédens. Dans le jour il se cache sous les feuilles : à l'approche de la nuit il marche çà & là, & c'est alors qu'il répand une forte lumière à volonté, elle est semblable à l'éclat d'une belle opale. Sur le dessous du dernier anneau, on voit seulement deux grandes taches latérales, lumineuses : car le milieu en est obscur, on fait paroître fort peu de lumière : ainsi leur éclat lumineux paroît dépendre d'une liqueur située à l'extrémité postérieure de l'insecte, & la preuve que cette lumière dépend d'une matière phosphorique, c'est qu'on peut écraser l'animal, & quoique mort & défiguré, brisé, il reste sur la main une substance lumineuse qui ne perd son éclat que lorsqu'elle vient à se dessécher. Telle est l'histoire du ver luisant.

Dans les belles nuits d'été, les eaux de la mer brillent & étincellent sous les coups des rames. Ces points lumineux, que l'on peut appeller *vers luisans de mer*, & qui quelquefois paroissent comme des traînées de feu dans les eaux de la mer, sont occasionnés par des animaux très-petits, d'une consistance très-molle, formés d'anneaux, avec deux petites nageoires & deux petits filets qui leur servent de queue. Ces vers qui s'attachent aux herbes & à la mousse, frappés par les rames, paroissent tout lumineux. Voilà ce que le peu de temps a permis à M. l'abbé *Nollet* d'observer. M. *Grizelli*, qui a examiné ces petits animaux avec la dernière attention, les regarde comme des espèces de petites *scolopendres marines*. Ce sont ces animaux qui occasionnent le riche phénomène de la mer lumineuse.

F I N du Tome XXII.

A B E R N E,

DES L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

